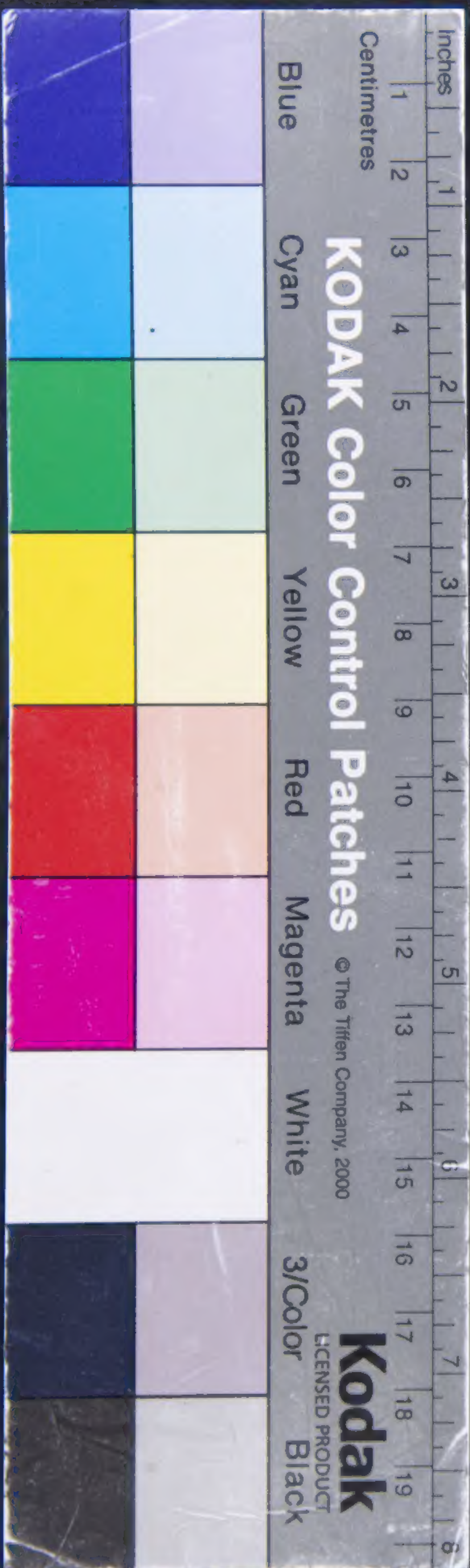

KODAK Color Control Patches
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
Inches
Centimetres
© The Tiffen Company, 2000
Kodak
LICENSED PRODUCT





LA

FRANCE

DRAMATIQUE

1832 A 34

60
1
43
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

60
1
43
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
DI FIRENZE

PUBBLICAZIONI TEATRALI

RACCOLTE
DAL
CAV. LUIGI SUÑER
AUTORE DRAMMATICO
nato all' Avana il di 11 Febbraio 1832

N............. *16 Maggio 1892*

60. 1. 43








UN DUEL
SOUS
LE CARDINAL DE RICHELIEU,

DRAME EN TROIS ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR

MM. LOCKROY ET EDMOND BADON;

Représenté pour la première fois, sur le théâtre national du Vaudeville, le 9 avril 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MARIE DE ROHAN-MONBAZON, veuve du connétable de Luynes	Mme ALBERT.
LE COMTE DE CHALAIS, favori de Louis XIII	M. ADRIEN.
LE DUC DE CHEVREUSE	M. VOLNYS.
ARMAND DE RETZ, abbé DE GONDI	M. ÉMILE TAIGNY.
DE FIESQUE, capitaine des gardes du cardinal	M. DÉROUVÈRE.
DE SUZE, jeunes seigneurs	M. PERRIN.
BALAGNIER, jeunes seigneurs	M. BALARI.
SOUBISE, jeunes seigneurs	M. PROSPER.
AUBRY, secrétaire du comte de Chalais	M. ARMAND.
UN DOMESTIQUE du duc de Chevreuse	M. CASSEL.
UN AUTRE DOMESTIQUE	M. LACOMBE.
UN HUISSIER du cabinet du roi	M. LEJEUNE.
UN GENTILHOMME ORDINAIRE	M. AUTERNO.
SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR, DOMESTIQUES du duc de Chevreuse, ARCHERS.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du Louvre; portes au fond; à gauche, les appartements du roi; à droite, ceux de la reine.

SCÈNE I.

CHALAIS, assis, un billet à la main; AUBRY, debout devant lui *.

AUBRY.

On m'a répondu que le cardinal était toujours fort malade; cependant je n'ai pu le voir.

CHALAIS.

C'est bien.

AUBRY.

Voilà trois jours qu'aucun gentilhomme n'est venu de la part du roi s'informer de la santé de M. de Richelieu, et cette subite indifférence a été remarquée au Palais-Cardinal.

CHALAIS.

Qu'importe ?

AUBRY.

Comme la dernière entrevue du roi et de son éminence a été fort animée, on commence à craindre une disgrace, et on l'attribue à monsieur le comte.

CHALAIS.

Il suffit.

AUBRY.

C'est sans doute pour prévenir le coup qui

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur; ainsi de suite.



60. 1. 43

le menace, que le premier ministre négocie avec la reine.

CHALAIS.

Comment?

AUBRY.

Au moment où j'arrivais au Palais-Cardinal, la surintendante de sa maison, madame la connétable de Luynes, en sortait.

CHALAIS.

Madame de Luynes! se peut-il?... laisse-moi.

AUBRY.

Monsieur le comte restera-t-il au bal chez la reine?

CHALAIS.

Je ne sais... oui... ne m'attends que fort tard.

(Aubry sort par le fond.)

SCÈNE II.

CHALAIS, seul.

Marie chez le cardinal! quel motif a pu l'y conduire? et quel secret a-t-elle aussi à me confier? (Il lit le billet qu'il tient à la main.) « Ne « suivez pas la chasse aujourd'hui; avant que « le roi soit rentré, je viendrai par la porte se- « crète de la reine. » Je sens encore sa main trembler en glissant ce billet dans la mienne. Elle qui, pendant une année, n'a répondu à mon amour que par un intérêt bien ménagé, bien calculé, changer aussi brusquement! Ah! je suis injuste : alors même qu'elle repoussait mes hommages, n'ai-je pas vu des larmes briller dans ses yeux? elle m'aime!... Pourquoi me flatter de cet espoir? Mais le temps passe; le roi va rentrer... c'est elle!

SCÈNE III.

CHALAIS; LA DUCHESSE, entrant par la porte de la reine. Elle est pâle et fort agitée.

CHALAIS.

Ah! madame, qu'ai-je fait pour mériter tant de bonheur?

LA DUCHESSE.

Écoutez-moi, monsieur de Chalais. C'est par amitié pour la reine, pour moi, peut-être, que vous avez engagé une lutte avec Richelieu.

CHALAIS.

Ah! pour vous, pour vous seule. Sans vous, ce titre de favori, je l'abandonnerais à tous ceux qui l'envient. Les insensés! ils ne savent pas ce que c'est que de passer sa vie avec un roi faible, triste, ombrageux; d'écouter ses plaintes, de souffrir ses caprices, de partager son ennui. Ils appellent cela du pouvoir, du bonheur. Ah! je ne connais, moi, d'autre bonheur que d'être aimé de vous, d'autre ambition que de vous plaire.

LA DUCHESSE.

Eh bien! ce pouvoir qui vous pèse, si je venais l'implorer? si j'avais un service, une grace à vous demander?

CHALAIS.

A moi? oh! ne me trompez pas.

LA DUCHESSE.

Oui, c'est à votre pitié que je m'adresse. Apprenez que, ce matin même, monsieur de Chevreuse a eu le malheur de tuer en duel de Launay, le neveu du cardinal. Les lois sur le duel sont terribles, et Richelieu inexorable : vous êtes tout-puissant sur l'esprit du roi; suppliez-le d'assoupir cette affaire, obtenez du moins des délais; donnez à monsieur de Chevreuse le temps de fuir, de se soustraire aux poursuites dirigées contre lui; enfin, monsieur, sauvez-le! sauvez-le!

CHALAIS.

Est-ce la reine, madame, qui prend au duc de Chevreuse un si vif intérêt, ou bien...? Pardon... Mais ce trouble, cette douleur... sans doute mes craintes sont injustes.

LA DUCHESSE.

Monsieur de Chalais, vous avez mon amitié, mais mon cœur doit être fermé pour vous à tout autre sentiment: mon devoir me l'ordonne.

CHALAIS.

Votre devoir? et cependant vous êtes veuve et maîtresse de votre main. Ah! vous n'êtes pas franche. Mieux valait me dire que j'avais un rival, un rival préféré, et ne pas feindre de partager des sentiments que vous n'éprouviez pas.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur! que vous me reprochez durement l'intérêt que je vous ai témoigné! Voilà notre sort, à nous autres pauvres femmes; on s'empare d'un mot, d'un regard, on tourmente notre pensée, on interprète nos sentiments, et plus tard on se croit en droit de nous adresser des reproches; ou bien, lorsqu'on est sûr d'avoir lu dans notre cœur, lorsqu'une émotion nous trahit, oh! alors on s'applaudit d'un aveu, auquel notre volonté est restée étrangère, sans s'inquiéter de savoir s'il peut blesser notre réputation, ou si nous avons osé nous le faire à nous-mêmes.

CHALAIS.

Regardez-vous comme un outrage l'offre de ma main?

LA DUCHESSE.

Eh! monsieur, savez-vous si la mienne est libre?

CHALAIS.

Comment?

LA DUCHESSE.

Savez-vous si je ne suis pas coupable en vous écoutant, et si M. de Chevreuse ne devrait pas avoir toutes mes pensées?

CHALAIS.

Ah! oui, les serments que vous lui avez faits...

LA DUCHESSE.

Ils sont sacrés, monsieur, c'est mon mari. Depuis deux ans, nous sommes secrètement unis.

CHALAIS, accablé.

Mariée!

LA DUCHESSE.

Après la mort de monsieur de Luynes, je me refusai d'abord à contracter un nouveau lien; mais ma famille le voulut, et je fus obligée de céder. Monsieur de Chevreuse a caché jusqu'à ce jour son mariage, par crainte du cardinal, qui voulait m'unir à son neveu, ce même de Launay qui ce matin a péri dans ce malheureux duel.

CHALAIS.

Mariée!...

LA DUCHESSE.

Eh bien! monsieur, vous étonnez-vous encore de ma douleur, et refuserez-vous de me servir?

CHALAIS.

Non, madame, non.

AIR : T'en souviens-tu?

C'en est donc fait, plus d'espoir qui me flatte :
Il faut du sort accepter les arrêts.
Ne craignez pas que ma douleur éclate;
Non, je saurai renfermer mes regrets.
Loin de me plaindre, ah! je vous remercie,
Puisqu'un aveu détruisait mon bonheur,
Puisqu'un seul mot désenchantait ma vie,
D'avoir au moins prolongé mon erreur. (*bis.*)

Mais mon secours pourra-t-il maintenant vous être utile? Monsieur de Chevreuse vient d'être arrêté.

LA DUCHESSE.

Arrêté! ah! le cardinal me l'a caché. En me refusant sa grace, il savait que sa victime ne pouvait lui échapper. Plus d'espoir! ô mon Dieu!

CHALAIS.

Et ne suis-je pas là, madame? n'avez-vous pas compté sur moi? (On entend le son du cor.) Le roi rentre au château : je vais me jeter à ses pieds. Dieu me donne la force de surmonter ses craintes! Lui demander l'impunité pour monsieur de Chevreuse, c'est lui demander le renvoi du cardinal. Beaucoup l'ont tenté qui se croyaient comme moi à la veille de réussir; tous l'ont payé de leur tête. Oh! cela ne m'effraie pas : je vous ai sacrifié mon repos, mon bonheur; ma vie de plus, qu'importe? adieu, madame.

(Il fait un mouvement pour entrer dans le cabinet du roi.)

LA DUCHESSE.

Monsieur de Chalais, ne me quittez pas ainsi; ne me laissez pas avec cette affreuse pensée que je serai la cause de votre ruine. Vos paroles, vos regards, tout me tue. Que faut-il donc que je vous dise? c'est mon mari qu'on va conduire à l'échafaud; mon mari... et quand je demande sa grace, je ne fais que remplir le plus sacré des devoirs.

CHALAIS.

Oui, madame, qui oserait vous blâmer? et d'ailleurs n'est-ce pas lui dont les soins ont su vous plaire?

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur, oui.

CHALAIS.

N'est-ce pas lui que vous avez préféré?

LA DUCHESSE, presque à elle-même.

Vous n'étiez pas à la cour, alors.

CHALAIS.

Ah! j'avais besoin de ce mot.

LA DUCHESSE, très vivement.

Je n'ai rien dit qui vous autorise à penser...

CHALAIS, de même.

Oh! ne craignez rien! votre parole est là, là, dans mon cœur; elle n'en sortira jamais. Restez ici; adieu, madame.

(Il entre chez le roi.)

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, seule.

Mon secret m'a échappé. Malheureuse! oserai-je encore paraître devant lui? Ah! son cœur est généreux, il est noble; il n'abusera pas d'un aveu arraché à ma faiblesse et qu'aucune parole à l'avenir ne viendra confirmer. Je recevrai ses soins avec plus de réserve encore, de froideur; j'éviterai, s'il le faut, sa présence... Il en mourra, car il m'aime de toutes les forces de son ame; et moi!... ah! un amour comme le sien eût fait le bonheur de toute ma vie! (Écoutant près du cabinet du roi.) Je n'entends rien. Réussira-t-il? S'il allait échouer! s'il se perdait pour moi! Serait-ce donc la première fois que Louis aurait livré à son ministre la tête de ses amis? J'aurais dû n'exposer personne; j'aurais dû me jeter moi-même aux genoux du roi... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... j'ai cru entendre... non... et cette fête qui va commencer!

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE, BALAGNIER; ils entrent par le fond.

DE FIESQUE, à Balagnier.

Nous arrivons beaucoup trop tôt, monsieur. Ah! pardon, belle dame, je ne vous avais pas aperçue. Nous étions loin de nous attendre à cette bonne fortune; mais puisque nous vous avons les premiers rencontrée, nous pouvons

nous dire maintenant les plus heureux des gentilshommes qui assisteront à la soirée de la reine.

BALAGNIER.

Et pourtant toute la noblesse de France s'y trouvera, je crois. Un bal chez sa majesté est un événement, c'est presque un miracle.

LA DUCHESSE.

En effet...

DE FIESQUE.

On dit que le roi lui-même doit y venir.

LA DUCHESSE.

Je ne sais... oui... il l'a promis.

BALAGNIER.

Cela donne un air de fête à cette pauvre cour, si triste depuis que le cardinal est aux affaires.

DE FIESQUE.

Il fallait que son éminence fût malade pour qu'on s'amusât.

LA DUCHESSE, à part.

Rien, encore rien!

BALAGNIER.

Ma foi, j'ai craint que le ministre ne vînt troubler nos plaisirs. Je viens de voir entrer un officier de ses gardes dans le cabinet du roi. Il est porteur d'un message.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! tout est perdu!

BALAGNIER.

Heureusement votre présence et ces apprêts nous rassurent.

(On entend sonner très fort dans l'appartement du roi.)

LA DUCHESSE.

On a sonné.

DE FIESQUE.

Vous paraissez souffrante, madame?

BALAGNIER.

En effet, nous n'avions pas remarqué cette agitation.

LA DUCHESSE.

Oh! ce n'est rien, messieurs; une légère indisposition... La fatigue causée par les apprêts de cette fête... Elle a été donnée si inopinément! La reine n'a songé qu'au plaisir du bal.

DE FIESQUE.

Et elle vous en a laissé les embarras?

LA DUCHESSE.

Oui... oui... c'est cela; mais rien ne sera oublié, j'espère, et j'aurai fait de mon mieux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; UN HUISSIER, sortant du cabinet du roi.

L'HUISSIER, une lettre à la main.

Pour madame la connétable de Luynes, de la part du roi.

(Il remet la lettre et sort.)

LA DUCHESSE, ouvrant précipitamment la lettre.

La grace! Ah! Chalais! je vous devrai tout.

(Elle va pour sortir.)

DE FIESQUE, bas à Balagnier.

Que signifie...? (Haut.) Eh quoi! madame, vous vous éloignez souffrante comme vous l'êtes? permettez que j'appelle quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Non, messieurs, non, c'est inutile: je me sens tout-à-fait remise maintenant; tout-à-fait, je vous assure. Nous nous reverrons dans un instant au bal, et j'espère vous y paraître plus aimable qu'ici. Monsieur de Fiesque, vos galanteries vous coûteront cher; je compte sur vous pour le premier menuet. Adieu, messieurs, adieu; à tout-à-l'heure.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

DE FIESQUE, BALAGNIER.

DE FIESQUE.

Que pensez-vous de ce brusque changement?

BALAGNIER.

Eh parbleu! ce que vous en pensez vous-même. Il se trame quelque chose contre le cardinal, et ce bal donné ici à l'improviste m'a tout l'air d'une fête en réjouissance de sa chute.

DE FIESQUE.

S'il est une fois disgracié, je gage que le pouvoir reviendra à Monsieur. Il est toujours prêt, lui.

BALAGNIER.

Ce serait fâcheux pour vous, que son éminence vient de nommer capitaine de ses gardes.

SCÈNE VIII.

DE SUZE, DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS.

DE SUZE.

Salut, de Fiesque. Eh bien! que dit-on de nouveau chez le cardinal?

DE FIESQUE.

Oh! pas grand' chose. Mais vous, de Suze, qui êtes un raffiné, donnez-moi donc des détails sur le duel de ce matin entre le duc de Chevreuse et de Launay. Il paraît que l'affaire s'est passée à merveille, et que de Launay a reçu un furieux coup d'épée. Est-il mort?

DE SUZE.

A-peu-près; et son médecin s'est chargé de l'achever.

DE FIESQUE.

Maubreuil, son second, ne l'a-t-il pas vengé? c'est une bonne lame.

DE SUZE.

Maubreuil avait affaire à plus fort que lui, à ce cher abbé de Gondi, qui d'un coup d'estoc l'a cloué sur place. Tout l'avantage est resté du côté de Chevreuse. Victoire complète.

BALAGNIER.

L'abbé de Gondi! mais c'est un vrai diable que ce petit abbé. Il a à peine l'âge de recevoir les ordres, et voici son troisième duel de ce mois.

DE SUZE.

Que voulez-vous? c'est un cadet de famille. Il a endossé la soutane malgré lui, et il se bat pour qu'on la déchire. Eh! justement le voici.

BALAGNIER.

Par la messe! il est fou. Venir au Louvre le soir, après avoir aidé le matin à tuer le neveu du cardinal!

SCÈNE IX.

DE SUZE, GONDI, (même costume que les autres seigneurs, mais tout noir, grand feutre sans plumes, un rabat.) DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS.

GONDI. (Il est entré en fredonnant et avec la plus grande gaîté.)

Eh! bonjour, de Suze! que tu es beau aujourd'hui! te voilà épanoui comme une rose. Et ta maîtresse? cette cruelle, cette rebelle, ne rend-elle point les armes à ce beau front, à cette moustache si bien troussée? mais c'est à en mourir!

DE FIESQUE, à voix basse.

Prends garde, l'abbé! l'air du Louvre ne te convient pas aujourd'hui. Attends du moins que de Launay soit rétabli ou enterré; autrement le cardinal...

GONDI.

Laissez-moi donc avec votre cardinal : je viens de le siffler, votre cardinal.

DE FIESQUE.

Le siffler! par la morbleu! il ne te manquait plus que cela.

GONDI.

Eh! certainement! ignorez-vous que Richelieu a la manie d'être à-la-fois bel esprit et homme d'état! Il vient tout-à-coup de s'apercevoir qu'il est né poëte. (Éclat de rire des seigneurs.) C'est une bonne fortune pour la France et pour nous.

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

Sa tyrannie est enfin moins sévère,
Il se corrige et veut nous égayer.
Tous ces impôts qui nous pesaient naguère
Sont désormais plus légers à payer.
S'il faut le jour redouter sa puissance,
S'il faut se taire et payer en tremblant...
Le soir au moins la liberté commence;
On peut alors siffler pour son argent. (*bis.*)

Je sors du théâtre : cette fameuse Mirame, qu'il croyait un chef-d'œuvre! eh bien! chute complète. J'ai sifflé son éminence avec délices, et le parterre a demandé le Cid.

SCÈNE X.

DE SUZE, GONDI; SOUBISE, arrivant du fond; DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS; puis CHALAIS, sortant du cabinet du roi.

SOUBISE.

Grande nouvelle, messieurs! mais nouvelle positive, qui vous sera confirmée demain. Richelieu est disgracié.

TOUS.

Que dis-tu?

GONDI, riant.

Ah! parbleu, ce serait charmant.

DE FIESQUE.

Voici Chalais qui sort de chez sa Majesté, il peut nous apprendre... (Tout le monde remonte. A Chalais, en traversant le théâtre *.) Que penser de la nouvelle qui se répand, monsieur le comte? est-il vrai que le premier ministre soit remercié?

CHALAIS.

On le dit, messieurs; mais je n'en suis pas mieux instruit que vous.

(Il remonte la scène, puis vient s'asseoir sur un fauteuil près du cabinet du roi.)

DE SUZE, bas aux autres.

Il fait le discret; la disgrace est positive.

GONDI, très étourdiment.

Vive Dieu! nous en voilà donc débarrassés. Ce maudit cardinal nous nuisait sous tous les rapports. Figurez-vous que depuis quelques jours il avait pour maîtresse la plus jolie femme de Paris.

DE SUZE.

Tu veux parler, sans doute, de la jeune Ninon de Lenclos? mais tu te trompes, Gondi. Elle a refusé les cent mille écus que le cardinal lui a fait offrir par Marion Delorme.

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

SOUBISE.

Eh morbleu! c'est la propre nièce du cardinal?

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

DE FIESQUE, à demi-voix.

Ce petit abbé ne respecte personne. Je gage qu'il veut parler de la reine?

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

DE SUZE.

Pas encore? nous finirons par trouver cependant.

* Chalais, de Fiesque, de Suze, Gondi, Soubise, Balagnier.

SOUBISE.

AIR du vaudeville du Baiser au porteur.

Je la connais, c'est une du théâtre.

BALAGNIER.

Non, mais plutôt Parabère ou Lisieux.

DE SUZE.

Ou bien encor d'Aumont, qui l'idolâtre.
Nous cherchons mal; ces souvenirs sont vieux...

SOUBISE.

Ah! Châtillon, qui le suit en tous lieux.

DE SUZE.

Ou Pardaillan, cette beauté divine
Qui pour lui plaire a quitté Montbrisons?

GONDI, qui à chaque nom a compté sur ses doigts en riant.

Heureux prélat, qui peut, sans qu'on devine,
Nous faire ainsi compter jusqu'à huit noms! (*bis.*)

BALAGNIER.

Quelle est-elle enfin?

(Chalais descend la scène et se rapproche avec curiosité*.)

DE FIESQUE.

De grace, messieurs, laissez-le. Vous lui ferez faire quelque folie : il est déja à moitié gris.

GONDI.

Eh! veux-tu bien te taire, toi, de Fiesque? ou tu ferais croire qu'il s'agit de ta femme.

(Rire général.)

DE FIESQUE.

Par la morbleu!

(De Suze le calme en riant.)

GONDI. (Tout le monde se rapproche de lui.)

Ah çà, vous me promettez le secret? car je ne voudrais pas la compromettre.

DE SUZE.

Oui... certainement.

GONDI.

Eh bien! messieurs, vous connaissez tous madame de Luynes?

CHALAIS, traversant vivement la scène, et marchant droit à Gondi.

Madame de Luynes! en êtes-vous bien sûr, monsieur l'abbé?

(Tout le monde s'écarte **.)

GONDI.

Vous le prenez sur un ton un peu haut, monsieur le comte; cependant je veux bien vous dire qu'aujourd'hui même, je l'ai vue entrer mystérieusement au Palais-Cardinal.

CHALAIS.

Et ce sont là toutes vos preuves pour l'attaquer dans son honneur? savez-vous, monsieur, quel motif la conduisait chez Richelieu?

GONDI.

Je ne suis pas si avant que monsieur le comte dans sa confidence.

CHALAIS.

Apprenez qu'elle allait demander la grace de... d'un de ses parents.

GONDI.

Oui, et de manière à n'être pas refusée, monsieur le comte.

(Rire général.)

CHALAIS.

Ah! c'en est trop! et puisqu'il n'y a personne ici qui ose prendre la défense d'une femme, qui ose venger sa réputation indignement calomniée, c'est moi, monsieur, moi, qui vous dirai que vous mentez.

GONDI.

Vrai Dieu! vous m'en rendrez raison.

CHALAIS, mettant l'épée à la main.

A l'instant!

GONDI, saisissant celle de Soubise, qui est près de lui.

Volontiers!

DE SUZE, passant derrière Chalais et écartant tout le monde.

Franc jeu! franc jeu! faites place, messieurs, franc jeu!

DE FIESQUE, se jetant entre eux.

Y pensez-vous, messieurs? dans l'intérieur du palais, presque sous les yeux du roi!

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Arrêtez!

(On les sépare.)

CHALAIS.

Eh bien! demain, au Pré-aux-Clercs, à six heures.

GONDI.

Où vous voudrez, pourvu que je sente cinq minutes seulement votre épée contre la mienne.

CHALAIS.

Nous nous battrons avant le lever du soleil, monsieur l'abbé, pour ne pas gâter votre teint.

DE SUZE, bas à Gondi.

Ceci t'apprendra à mettre dans tes médisances un peu plus de circonspection. On ne sait pas à qui l'on s'adresse.

SOUBISE, de même.

Te voilà corrigé?

GONDI, de même.

Ma foi! pour une vertu de cour, deux à-la-fois, c'est trop, vous en conviendrez.

SCÈNE XI.

DE FIESQUE, CHALAIS, CHEVREUSE, DE SUZE, GONDI, SOUBISE, BALAGNIER.

(Pendant toute cette scène, et jusqu'à la fin de l'acte, les salons se remplissent de seigneurs et de dames en costumes de cour.)

CHEVREUSE, entrant par le fond.

Ah! je vous trouve enfin, monsieur le comte!

* Chalais, de Fiesque, de Suze, Gondi, Soubise, Balagnier.

** De Fiesque, de Suze, Chalais, Gondi, Soubise, Balagnier.

TOUS.

Chevreuse!

GONDI.

Comment diable as-tu fait pour sortir de prison?

CHEVREUSE.

Demande à mon libérateur, à monsieur de Chalais, qui a obtenu ma grace. Quelle agréable surprise vous me causez aujourd'hui! en moins d'une heure je passe d'un cachot bien triste et bien noir à une fête brillante. Ce n'est pas pour un bal que je croyais en sortir: aussi, je suis à vous à la vie, à la mort; toute ma crainte est de ne pouvoir jamais m'acquitter de ce que je vous dois.

(Balagnier sort par le fond.)

DE FIESQUE, qui a remonté la scène.

Voyez, messieurs! les salles du Louvre se remplissent de monde: nous aurons des quadrilles charmants. Le coup d'œil sera enchanteur.

CHALAIS, seul sur le devant du théâtre.

Pouvais-je la laisser insulter? non, il était de mon devoir de la défendre, et l'abbé de Gondi paiera cher ses calomnies.

CHEVREUSE, qui a causé avec un groupe, revenant vivement à Chalais.

Vive Dieu! que viens-je d'apprendre, mon cher ami? que vous vous battez demain avec Gondi? ah! je suis heureux d'être arrivé assez à temps pour vous servir de second.

CHALAIS.

Moi, monsieur de Chevreuse! merci. De Suze m'accompagnera.

CHEVREUSE.

Il vous faut deux tenants; vous ne sauriez être trop bien secondé. Gondi est le roi des raffinés; son audace et son bonheur l'ont rendu fameux.

CHALAIS.

N'importe.

AIR du vaudeville de la Lune de Miel.

Le sort demain me servira, je pense;
Gardez, monsieur, vos généreux secours.

CHEVREUSE.

Allons, mon cher, pourriez-vous, sans offense,
Les refuser quand je vous dois mes jours?
A votre appui n'ai-je pas eu recours?
D'un tel bienfait mon ame est pénétrée;
Oui, je le sais, je viens de contracter,
En l'acceptant, une dette sacrée...
Mais laissez-moi l'espoir de l'acquitter. (*bis.*)

Gondi, à demain, je suis pour monsieur de Chalais.

GONDI.

A ton aise, Chevreuse. Tu sais comme je t'ai servi ce matin, tu prends le mauvais côté.

(Il parle à Soubise et à un autre seigneur.)

CHEVREUSE.

C'est ce que la journée de demain nous prouvera, l'abbé. Ah! de Suze, apprenez-moi donc la cause de cette querelle.

(La musique se fait entendre dans les salons, se lie avec le chœur de la scène suivante, et ne cesse plus jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE XII.

DE FIESQUE, CHALAIS, LA DUCHESSE, CHEVREUSE, DE SUZE, GONDI, SOUBISE, DAMES et SEIGNEURS.

LA DUCHESSE, entrant par le fond.

Eh bien! mesdames, messieurs, le bal commence. Monsieur de Fiesque, faut-il que je vienne vous chercher?

CHALAIS, bas à la duchesse.

Vous ai-je tenu parole, madame?

SCÈNE XIII.

CHALAIS; DE FIESQUE, qui a remonté près de la duchesse; LA DUCHESSE, BALAGNIER, CHEVREUSE, DE SUZE, GONDI, SOUBISE.

BALAGNIER.

Soubise avait raison, messieurs. Le renvoi du ministre n'est plus un mystère: la reine vient de l'annoncer hautement.

UNE FOULE DE SEIGNEURS.

Vive le roi!

DE FIESQUE.

Adieu ma compagnie!

CHEVREUSE.

Vrai Dieu! je suis dans mon jour de bonheur. Puisque nous sommes enfin délivrés de ce maudit cardinal, messieurs, permettez-moi de vous présenter madame la duchesse de Chevreuse*.

(Grand mouvement de surprise.)

GONDI.

Hein? qu'est-ce que tu dis? ta femme?

CHEVREUSE.

Depuis deux ans, l'abbé: tu n'avais pas deviné celle-là.

GONDI.

Non, en vérité: reçois nos sincères félicitations. (A de Suze et aux autres.) C'est bien plus drôle comme ça.

CHEVREUSE, s'approchant de Chalais qui est sur l'avant-scène.

A quelle heure demain?

CHALAIS.

Mais, monsieur de Chevreuse, permettez-moi de ne pas vous exposer...

CHEVREUSE.

Silence! ma femme nous écoute; elle est folle de moi, et si elle se doutait de la moindre chose...

*Chalais, la duchesse, Chevreuse, de Fiesque, Balagnier, de Suze, Gondi, Soubise.

DE SUZE, bas à Gondi et aux autres.

Et moi, qui allais raconter au mari le sujet de la querelle! Mais on ne peut plus parler sans faire des bévues ici.

CHOEUR.

AIR de Doche.

Entendez-vous? la reine est prête,
L'olympe entier forme sa cour;
Car pour embellir cette fête
Les dieux ont quitté leur séjour.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; UN GENTILHOMME ORDINAIRE, sortant de l'appartement du roi.

LE GENTILHOMME.

Le roi demande son premier ministre, monsieur le comte de Chalais.

(Étonnement général, grand silence.)

DE FIESQUE, à Balagnier.

Nous nous étions trompés dans nos calculs : qui jamais eût dit que le petit Chalais...? (Haut.) Monseigneur, recevez mes sincères compliments : je suis ravi qu'on ait enfin récompensé votre mérite.

(Tout le monde s'incline. Chevreuse et de Suze serrent la main de Chalais, les autres passent près de lui en le félicitant.)

GONDI, sur le devant de la scène, à part et gaîment.

Vive Dieu! je saurai demain si un morceau de parchemin et un titre d'excellence peuvent détourner la pointe d'une bonne épée.

CHALAIS, à Gondi qu'il n'a pas perdu de vue et dont il s'est rapproché.

Ma nouvelle position ne change rien entre nous; et comme vous serez obligé de sortir de France si la fortune vous favorise, je vous enverrai ce soir un sauf-conduit.

GONDI, en saluant.

Son excellence peut être assurée que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne pas le rendre inutile.

REPRISE DU CHOEUR.

(Chalais s'arrête un instant à l'entrée du cabinet du roi pour jeter un coup d'œil sur Gondi et sur la duchesse. tout le monde se dispose à sortir; la toile tombe.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle de l'hôtel de Chalais; à gauche, une porte qui conduit dans un cabinet d'armes, à l'entrée duquel on voit des trophées. Dans le fond, une pendule gothique; à sa gauche, une large fenêtre laissant apercevoir la façade du Louvre tout illuminée; à sa droite, une porte conduisant au-dehors.

SCÈNE I.

AUBRY, dans le fond; CHALAIS, occupé à écrire devant une table sur laquelle sont deux bougies allumées.

(L'horloge sonne cinq heures.)

CHALAIS.

Déja cinq heures du matin! le jour commence à paraître. (Il tire une boîte de son sein, embrasse à plusieurs reprises ce qu'elle contient, et l'attache sur une lettre qu'il vient de ployer.) Aubry!

AUBRY.

Monseigneur?

CHALAIS, désignant une lettre qu'il prend sur la table.

Cette lettre est pour ma mère. (Montrant le paquet.) Ceci, pour une personne dont tu ne prononceras jamais le nom : Madame de Chevreuse. Je dépose le tout ici. (Il ouvre un panneau de la boiserie, à gauche du spectateur.) J'emporte la clef. Si je ne rentrais pas ce soir, tu briserais ce panneau, et tu remettrais ce qu'il contient à son adresse; mais aux personnes désignées, à elles seules.

AUBRY.

Oui, monseigneur.

CHALAIS.

Ah! j'oubliais le sauf-conduit de l'abbé de Gondi. (Il signe un papier et le met dans sa poche.) Tu vas faire seller de suite mon meilleur cheval; et sur-tout qu'on ne fasse pas de bruit, on pourrait réveiller ma mère.

AUBRY.

Tous vos ordres seront exécutés, monseigneur.

CHALAIS.

Ah! tu laisseras aussi la grande porte ouverte, car je vais sortir.

AUBRY.

Seul, monseigneur?

CHALAIS.

Oui.

AUBRY.

Si j'osais vous demander la permission de vous accompagner? Monsieur le comte connaît ma discrétion, et il peut avoir besoin de quelqu'un.

CHALAIS.

Non, mon ami, je te remercie de ton zèle. Comme te voilà ému! est-ce donc la première fois que tu me vois sortir à cette heure? Allons donc, mon pauvre Aubry, pas d'enfantillage. Va.

(Il détache son épée et la met sur la table.)

SCÈNE II.

CHALAIS, seul, regardant à la fenêtre.

Le bal continue toujours. Ils se réjouissent de la chute de Richelieu, comme ils se réjouiraient de la mienne. Elle est là, pensant à moi peut-être; car maintenant il ne m'est plus permis de douter de son amour. L'heure approche, (il prend dans le cabinet d'armes des pistolets et les pose sur la table.) et j'ai promis à de Suze de le prendre chez lui. Chevreuse s'y trouvera sans doute ; je n'ai pu m'en débarrasser. Hier, j'aurais donné tout mon sang pour obtenir un aveu : d'où vient qu'il manque aujourd'hui quelque chose à mon bonheur! Ah ! c'est qu'il existe entre elle et moi un obstacle contre lequel mes espérances viennent se briser. Elle m'aime, dit-elle, mais elle se doit à son mari. Oui, il l'a achetée corps et ame; attraits, amour, on lui a tout vendu, et elle veut observer le marché jusqu'au bout. Dérision ! Ah! la vie tient-elle jamais ce qu'elle promet ! On arrive rempli d'espérance ; on s'élance joyeux vers un avenir riant : mais chaque jour une illusion s'efface, un plaisir s'en va, une réalité se présente, et à vingt-cinq ans on se trouve seul, désabusé, et dévoré par une soif de bonheur qu'on n'étanchera jamais. (On entend frapper légèrement à la porte du fond.) Qui frappe ainsi?

SCÈNE III.

CHALAIS ; GONDI, passant la tête à la porte.

GONDI.

C'est moi, monseigneur.

(Il entre, portant une épée à son côté et des pistolets à sa ceinture.)

CHALAIS.

Que veut dire ceci, monsieur? (Montrant la pendule.) Cinq heures un quart, vous voyez, et notre rendez-vous n'est que pour six heures. Craignez-vous donc que je manque d'exactitude?

GONDI.

Votre réputation m'est trop connue, monsieur le comte. Non ; je sais fort bien qu'à l'heure précise je vous aurais trouvé au rendez-vous, le pistolet ou l'épée à la main, et prêt à me faire payer cher toutes mes extravagances, pour peu que je vous en eusse laissé le temps.

CHALAIS.

Pourquoi cette visite, alors? Nous avons encore trois quarts d'heure.

GONDI.

Je le sais, et c'est précisément là ce qui m'amène.

CHALAIS.

Comment?

GONDI.

Passé ce temps, je n'aurai plus une seconde à vous donner.

CHALAIS.

Pourquoi donc, monsieur?

GONDI.

Parce que j'ai à six heures une affaire également importante, qu'il ne m'est pas possible de traiter dans le même lieu, et que je n'ai pas encore trouvé le moyen d'être dans deux endroits en même temps.

CHALAIS.

Ah ! un rendez-vous encore?

GONDI.

Précisément.

CHALAIS.

Rassurez-vous. Il est probable que, dans tous les cas, vous manquerez l'un ou l'autre.

GONDI, en riant.

J'ai plus de confiance que monsieur le comte, et c'est pour cela que je voudrais tout concilier.

CHALAIS, avec impatience.

Mais, monsieur, c'est moi qui le premier vous ai provoqué : l'autre personne attendra.

GONDI.

Je n'aurais pas hésité à le lui proposer, si je n'avais eu affaire qu'à une simple mortelle ; (un rendez-vous d'amour, vous le voyez ;) mais c'est à une divinité de l'Olympe que mes vœux se sont adressés ; elle a daigné les exaucer, et une déesse, quelque petite qu'elle soit, n'est pas faite pour attendre. Celle-ci sur-tout, que tant de respects et d'hommages ont entourée ! c'est la blanche Phœbé, qui, au milieu d'un essaim de nymphes, brillait d'un si vif éclat dans cette soirée enivrante.

CHALAIS.

Je ne vous demande pas à la connaître.

GONDI.

Comme il vous plaira ; d'ailleurs toute la cour l'apprendra demain.

CHALAIS.

J'en serais fâché pour vos bonnes fortunes, monsieur; mais s'il ne me plaisait pas de changer l'heure de notre combat?

GONDI.

J'obéirais à vos ordres, monsieur le comte ; mais il y aurait vraiment de la cruauté.

AIR : Ainsi qu'au temps de la chevalerie.

C'est dans la nuit que règne ma déesse ;
Là seulement elle brille à nos yeux.
L'éclat du jour la fatigue et la blesse ;
Voyez ! l'aurore a paru dans les cieux.
De nos maisons elle a blanchi le faîte ;
Ah ! dans l'instant où, pour fuir son retour,
Ma déité va gagner sa retraite,
N'exigez pas que je reste au grand jour. (*bis.*)

C'est un service qu'en pareil cas je serais prêt à vous rendre.

CHALAIS.

Eh bien ! monsieur, marchons.

GONDI.

Je n'attendais pas moins de votre générosité.

CHALAIS, lui donnant un papier qu'il tire de sa poche.

Votre sauf-conduit.

GONDI, le lisant.

Votre excellence voudrait-elle y mettre deux noms? Ma déesse consentira peut-être à adoucir les rigueurs de mon exil; et comme elle est mariée...

CHALAIS.

Ceci est votre affaire, monsieur. (Indiquant les pistolets et l'épée de Gondi.) Tous ces apprêts sont-ils nécessaires ?

GONDI.

Ils vous indiquent que vous avez le choix des armes.

CHALAIS.

Je vous le laisse.

GONDI.

Oh! cela m'est tout-à-fait indifférent, à moi.

CHALAIS.

Eh bien! alors, à cheval.

GONDI.

Soit.

CHALAIS.

A l'épée et au pistolet.

GONDI.

J'ai l'un et l'autre.

CHALAIS.

Jusqu'à ce que l'un des deux reste sur la place.

GONDI.

Hein ?

CHALAIS.

Ce combat vous étonne, monsieur?

GONDI.

Je ne le propose jamais, mais je l'accepte toujours.

CHALAIS.

Allons.

SCÈNE IV.

AUBRY, CHALAIS, GONDI.

AUBRY, bas à Chalais.

Une dame masquée veut absolument parler à monsieur le comte.

CHALAIS.

Une dame !

GONDI.

Eh bien, monsieur le comte?

CHALAIS.

Un moment, monsieur.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA DUCHESSE. (Elle est masquée et oouverte d'un grand manteau en satin noir, ayant la forme d'un domino ; en voyant Gondi, elle fait un mouvement pour sortir.)

GONDI, cachant ses armes sous son manteau.

Ah! madame, c'est à moi de m'éloigner. (A Chalais, en souriant et à demi-voix.) Vous êtes plus heureux que moi, monsieur le comte : je dois m'immoler, c'est trop juste.

(Aubry sort.)

AIR du vaudeville de l'Anonyme.

Bien plus qu'à moi l'amour vous est propice;
Et pour ne pas troubler un tel moment,
De mon bonheur je fais le sacrifice ;
Ne craignez plus que j'insiste à présent.
Nous maintiendrons, car il faut que je cède,
Le rendez-vous qui causait mes regrets.
Pour vous, soyez, puisque le ciel vous aide,
Heureux avant... je saurai l'être après. (*bis.*)

SCÈNE VI.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, jetant son masque.

C'est moi.

CHALAIS.

Vous, madame! Ah! si c'est un rêve, ne me réveillez pas, laissez-moi mon bonheur.

LA DUCHESSE.

Insensé, qui parlez de bonheur, et qui ne voyez pas la mort devant vous!... Fuyez! Richelieu a repris son empire.

CHALAIS.

Richelieu! c'est impossible: j'ai revu sa majesté pendant le bal, et son accueil...

LA DUCHESSE.

Et ne connaissez-vous pas Louis XIII? Est-ce à moi de vous rappeler sa faiblesse, son ingratitude? Roi sans ame, qui n'a jamais su refuser une tête!

CHALAIS.

Oh! ce serait un lâche abandon!

LA DUCHESSE.

Croyez-moi : il coûte moins à son froid égoïsme que le sacrifice d'une heure de repos. En apprenant sa disgrace, le cardinal s'est fait transporter au Louvre. Il attendait le roi dans son cabinet. Le roi l'a vu, il a cédé, il a eu peur.

CHALAIS.

C'est bien cela !

LA DUCHESSE.

Cet événement est encore un mystère ; nul ne le soupçonne à la cour : la reine seule en a été instruite sur-le-champ. Elle m'a prise à part, elle m'a tout raconté; et moi j'ai couru dans le bal, je vous ai cherché; j'ai cherché votre ami, monsieur de Suze, pour vous faire

avertir ; personne ; vous aviez disparu l'un et l'autre. Alors, ne sachant à qui me confier, craignant de m'adresser à un ennemi, j'ai pris à la hâte dans le cabinet de la reine ce manteau, ce masque, et j'ai tout quitté pour vous sauver.

CHALAIS.

Oh ! vous êtes un ange ! Mais qu'ai-je à redouter ? Mon ministère de deux heures n'a fait de mal à personne, et il a été utile à quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Mais le ministre vous accuse de trahison envers l'État, d'un complot tramé avec la reine pour placer le duc d'Orléans sur le trône.

CHALAIS.

Ah ! c'est une infame calomnie ! il faudra en fournir les preuves.

LA DUCHESSE.

Les preuves ? tout en servira. Vous ne m'avez donc pas comprise ? Richelieu vous accuse, vous dis-je. Les preuves ! mais il veut votre tête ; et il l'aura, si vous ne la sauvez.

CHALAIS.

Eh bien ! qu'il l'envoie chercher.

LA DUCHESSE.

Oh ! ce n'est pas votre pensée, n'est-ce pas ? ce n'est pas votre résolution ? Vous dites cela pour me tourmenter seulement ; car c'est moi qui vous ai précipité dans l'abîme ; et ce remords éternel, vous ne voudriez pas me le laisser, n'est-ce pas ? Non : ce serait trop affreux. Je ne vous ai jamais voulu de mal ; oh ! vous ne pensiez pas ce que vous avez dit.

CHALAIS.

Marie !

LA DUCHESSE.

Non, vous ne le pensiez pas. Un carrosse vous attend en bas, et la reine a envoyé des courriers en avant pour protéger votre fuite.

CHALAIS, regardant la pendule.

Eh bien ! que la voiture parte et m'attende à la porte de Nesle ; dans une heure j'irai la joindre.

LA DUCHESSE.

Dans une heure ! et pourquoi ce retard ? dans une heure il ne sera plus temps. Le jour vient ; au lever du soleil vous serez arrêté. Partez à l'instant, ou vous êtes perdu.

CHEVREUSE, dans la coulisse.

Chalais ! eh ! Chalais ! (*La duchesse s'arrête comme anéantie.*) Où diable est-il donc ?

LA DUCHESSE.

Mon mari !

CHALAIS.

Chevreuse*!... Où vous cacher ? là, dans ce cabinet... Venez, ne craignez rien.

(*Il prend le bras de la duchesse, qui est restée immobile, saisie d'un tremblement convulsif ; la pousse dans un cabinet d'armes et ferme vivement la porte.*)

* La duchesse, Chalais

SCÈNE VII.

CHALAIS, CHEVREUSE.

CHEVREUSE.

Je gage qu'il repose... Ah ! j'avais tort.

CHALAIS.

Monsieur le duc, il me semble que ce n'était pas ici...

CHEVREUSE.

Que nous devions nous retrouver ? c'est vrai ; pardonnez à mon impatience ; j'ai voulu vous prouver que je ne serais pas en retard. Me voici à vos ordres : j'estime ce jour le plus heureux de ma vie, puisque je vais employer mon épée à votre service.

CHALAIS.

Plus bas, plus bas, de grace. (*Chevreuse le regarde d'un air étonné.*) Les appartements de ma mère sont près d'ici ; elle pourrait nous entendre.

CHEVREUSE, baissant la voix.

Vous avez raison ; cette pauvre comtesse, il ne faut pas l'inquiéter : vous ne sauriez prendre trop de précautions. C'est comme moi, avec ma femme ; si vous saviez combien il m'a fallu de peine pour lui cacher tout ceci ! Heureusement je me suis esquivé du bal de bonne heure et sans qu'elle s'en aperçût : d'ailleurs, elle doit passer la nuit entière chez la reine ; il est impossible qu'elle conçoive un soupçon. L'admirable soirée ! vous en étiez le héros, monsieur le comte ; votre nom était dans toutes les bouches ; tous voulaient vous voir, vous féliciter : votre règne commence par une fête.

CHALAIS.

Il peut finir bientôt.

CHEVREUSE.

A Dieu ne plaise ! il sera long, car vous êtes aimé, et votre puissance ne fera pas de jaloux.

CHALAIS, dont l'impatience et l'embarras augmentent à chaque instant.

Pardon, monsieur le duc ; mais j'ai encore quelques ordres à donner.

CHEVREUSE.

Ne vous gênez pas, je vous en prie ; faites comme si je n'étais pas là. (*Chalais, voyant qu'il ne s'en va pas, se met à la table et fait semblant d'écrire ; Chevreuse s'asseoit. Moment de silence*.*) A propos, quelle arme choisissez-vous ?

CHALAIS.

Si cela vous convient, nous nous battrons à cheval, à l'épée et au pistolet.

CHEVREUSE, se levant.

Très volontiers ; c'est plus gai, plus animé : cela ressemble à une charge de cavalerie. (*Il va examiner sur la table les armes de Chalais.*) Dieu me damne ! mais c'est une épée de bal que

* Chevreuse, Chalais.

vous avez là. Un bon coup, appliqué d'une main ferme, la ferait voler en éclats : elle est prête à rompre sous ma main : voyez! vous en possédez vingt meilleures dans votre cabinet d'armes.

(Il se dirige vers le cabinet.)

CHALAIS, vivement.

Celle-ci me convient mieux; elle est plus légère. Partons, je vous prie, j'ai fini maintenant.

CHEVREUSE.

Parbleu! je ne souffrirai pas que vous vous exposiez avec une pareille arme. Il est de mon devoir...

(Il fait un pas vers le cabinet.)

CHALAIS, le retenant.

Arrêtez, monsieur le duc! l'heure s'écoule, il faut partir.

CHEVREUSE, apercevant le masque qui est resté à terre.

Ah! c'est différent. Diable! je n'avais pas vu... (En souriant.) Oui, oui, votre épée est excellente. D'ailleurs, de Suze nous en prêtera une ; je monterai chez lui (il ramasse le masque avec sa canne), et je la choisirai. (Il essaie le masque.) Vous deviez être gêné là-dessous; il est un peu petit. (L'examinant.) Je crois vous avoir vu danser au quadrille de la reine. (Élevant la voix et regardant du côté du cabinet.) N'aviez-vous pas une robe pensée, avec des faveurs orange? (Chalais lui fait signe de la main.) Oui... parlons bas, votre mère pourrait nous entendre.

CHALAIS.

Oh! venez, monsieur, venez!

CHEVREUSE.

En vérité, je suis d'une indiscrétion, d'une maladresse! entrer à cinq heures du matin sans me faire annoncer! combien vous devez m'en vouloir! Je vais vous attendre sur la place de Henri IV ; Gondi sera exact sans doute : je prendrai de Suze, notre témoin, en passant. (Revenant de la porte *.) Ah! un mot encore; est-ce la première fois qu'elle vient ici?

CHALAIS.

Oh! sur Dieu et l'honneur, oui.

CHEVREUSE.

Voyez, je suis inexcusable; pardon, mille pardons, je me retire : restez, restez, monsieur le comte.

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE, CHALAIS.

CHALAIS.

J'ai cru que nous mourrions ici tous trois. (Il va fermer le verrou à la porte du fond et court à celle du cabinet.) Venez, Marie, venez. Eh bien, ne m'entendez-vous pas? Marie! (Il la conduit près d'un fauteuil et la fait asseoir.) Remettez-vous, vous n'avez plus rien à craindre.

* Chalais, Chevreuse.

LA DUCHESSE.

Non, plus rien, n'est-ce pas? Encore un coup pareil et je tomberai morte; mais je suis sauvée, maintenant? sauvée... ah! mon Dieu!

(Elle pleure.)

CHALAIS.

Calmez-vous, au nom du ciel!

LA DUCHESSE.

Oui, il faut que je parte à l'instant.

CHALAIS.

Eh! le pouvez-vous, accablée comme vous l'êtes? Attendez quelques minutes encore.

LA DUCHESSE.

Attendre? et s'il revenait?... je ne me cacherais plus, savez-vous? Je ne le livrerais pas une seconde fois au ridicule et au mépris : j'aimerais mieux qu'il me tuât. Lui! cet homme si noble, si plein d'honneur, il plaisantait de sa propre infamie! il s'est retiré en riant devant cette femme qu'il savait ici ; et cette femme, c'est la sienne! elle entendait tout, et elle n'est pas morte de honte et de désespoir!

CHALAIS.

Marie!

LA DUCHESSE.

J'ai tout entendu, vous dis-je, le motif de sa visite et celui qui l'a fait sortir.

CHALAIS.

Eh bien! maudissez-moi, car je vous ai flétrie à vos propres yeux, et pourtant vous étiez pure et n'avez pas cessé de l'être; mais mon amour est fatal, il porte avec lui la douleur et le remords. Oh! je suis malheureux, moi, qui aurais donné ma vie pour vous éviter un chagrin, et qui vous lègue le désespoir! moi, pour qui vous avez tout bravé, et qui ne peux même pas vous laisser la consolation de m'avoir sauvé!

LA DUCHESSE.

Et pourquoi me refuser jusqu'à celle-là?

CHALAIS.

Sera-t-elle en mon pouvoir dans une heure?

LA DUCHESSE, se levant.

Ah! oui, ce duel, c'est cela, il faut vous y trouver; et si vous échappez à votre adversaire, vous n'échapperez pas au bourreau; mais que vous importe? vous ne laissez aucun regret après vous.

CHALAIS.

Marie! assez, je vous en supplie... j'ai besoin de tout mon courage.

LA DUCHESSE.

Et ne m'en faut-il pas, à moi?

CHALAIS, regardant la pendule.

Ah! l'heure est déjà passée.

LA DUCHESSE, l'arrêtant

Encore un instant, mon Dieu! un instant, rien de plus.

CHALAIS.

Non, non... je ne le puis... ne me retenez pas.

LA DUCHESSE.

Vous voulez donc mourir?

CHALAIS.

Le ciel décidera de mon sort.

(Il s'élance vers la porte.)

LA DUCHESSE, le retenant.

Chalais! au nom de votre amour, du mien... du mien, monsieur...

CHALAIS.

Et suis-je digne de cet amour, si je reste?

LA DUCHESSE.

L'heure est passée, vous l'avez dit, elle est passée.

CHALAIS.

Chaque seconde qui s'écoule emporte avec elle mon honneur. Venez, sortons.

LA DUCHESSE.

Sortir!... non, je reste ici... (saisissant le fauteuil.) ici, entendez-vous? N'espérez pas m'emmener: je veux me perdre aussi, moi; et quand les émissaires de Richelieu viendront vous chercher, eh bien! ils rapporteront au cardinal qu'ils ont trouvé madame la duchesse de Chevreuse chez monsieur de Chalais. Allez, allez, monsieur, je ne vous retiens plus.

(Elle s'asseoit.)

CHALAIS.

Ah! vous me faites trembler! Écoutez-moi, Marie; vous le savez, nous autres hommes, nous avons des devoirs auxquels nous ne pouvons manquer sans encourir l'infamie. Un rendez-vous d'honneur est sacré... j'ai insulté mon adversaire, je lui dois une réparation, dussé-je, pour la lui avoir donnée, porter ma tête sur l'échafaud.

LA DUCHESSE, se levant.

Mais ce n'est pas votre adversaire que vous fuirez, c'est l'anathème de Richelieu. Eh! mon Dieu! dans la vie ordinaire, je ne vous engagerais pas à éviter un combat que l'honneur commande, j'en gémirais sans me plaindre; mais ici c'est l'échafaud, l'échafaud, entendez-vous? Voyons, comment faut-il que je vous parle? dites-moi les paroles qui pourront le plus toucher votre cœur, les sentiments qui lui sont le plus chers. Mon amour? non; il ne peut rien; pas cela... Votre mère?... Ah! oui, votre mère, que vous aimez tant, qui verra son nom flétri, qui mourra de douleur!... non, ni cela non plus!... Je ne sais plus que vous dire, moi, quelle prière employer; mon ame est usée, je n'ai plus que la force de pleurer et d'embrasser vos genoux.

CHALAIS.

Laissez-moi, au nom du ciel!

LA DUCHESSE.

Ne l'espérez pas, monsieur.

CHALAIS.

Ah! vous ne voudriez pas me déshonorer?

LA DUCHESSE, se relevant.

Et si je me déshonore avec toi?

CHALAIS.

Marie!

LA DUCHESSE.

Si je partage ta honte?... si je pars aussi?

CHALAIS.

Tais-toi, tais-toi!...

LA DUCHESSE.

Partons, oui, partons à l'instant, c'est cela. Dans quelques heures, nous serons loin de France, loin de Richelieu, loin d'eux tous. Il n'y aura plus que nous deux au monde. Comprends-tu notre félicité? Oh! ce sera une vie toute d'amour et de bonheur, le ciel sur la terre... partons.

CHALAIS.

Malheureux! je suis perdu, si je t'écoute.

LA DUCHESSE.

Tu ne peux plus me refuser... oh! tu ne le peux plus, vois-tu?... Qu'est ton sacrifice près du mien? moi, je n'ai pas d'excuse, j'abandonne un mari qui m'aime, je trahis tous mes devoirs... (Chalais la presse sur son cœur.) Oh! oui, entoure-moi de tes bras, cache-moi à tous les regards, car je suis infame.

CHALAIS.

Ne parle pas ainsi, toi qui me sacrifies tout, qui m'appartiens désormais.

LA DUCHESSE.

Oui, à toi, à toi!

CHALAIS.

Que m'importe le monde maintenant? elle est à moi pour la vie.

(Il la presse sur sa poitrine et la couvre de baisers. Bruit de pas dans la coulisse. Coups répétés à la porte.)

LA DUCHESSE, avec un grand mouvement d'effroi.

Ah! ce sont les soldats de Richelieu qui viennent te chercher.

CHALAIS.

Ils ne m'auront pas vivant.

DE SUZE, en dehors.

Chalais! Chalais! ouvre donc!

CHALAIS.

C'est la voix de de Suze.

DE SUZE, secouant plus fortement la porte.

Ouvre donc! morbleu! (La porte cède, il entre. La duchesse se cache le visage dans ses mains.) Es-tu fou? Chevreuse vient de partir pour se battre à ta place.

CHALAIS.

Malédiction! (Il saute sur ses armes.) Et je le déshonorais!

(Il entraîne de Suze; la duchesse tombe évanouie dans un fauteuil.)

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez le duc de Chevreuse. A droite, au premier plan, une porte; au second, une horloge. Une autre porte à gauche, conduisant dans les appartements de la duchesse; une troisième au fond, à côté d'une grande croisée, donnant dans la cour de l'hôtel. A gauche, sur le premier plan, une table entre deux grands fauteuils.

SCÈNE I.

SOUBISE, debout derrière la table; CHEVREUSE, assis dans un fauteuil; deux DOMESTIQUES, derrière lui; LA DUCHESSE, assise dans le fond, de l'autre côté du théâtre.

CHEVREUSE, le bras en écharpe, s'adressant à Soubise.

Le pied m'a glissé, monsieur; et tout l'avantage est resté à Gondi; (à demi-voix.) mais dites-lui que nous nous reverrons.

SOUBISE, après avoir déposé deux pistolets sur la table.

Je cours bien vite lui apprendre qu'heureusement votre blessure n'a rien de dangereux.

CHEVREUSE, aux domestiques.

Merci, mes amis, merci; je n'ai plus besoin de vous; laissez-moi.

SCÈNE II.

CHEVREUSE, LA DUCHESSE.

CHEVREUSE, à la duchesse, qui est restée immobile, la tête appuyée dans ses mains.

Marie! pardonnez-moi de vous avoir caché tout ceci. Ah! vous n'en auriez jamais rien su sans cette maudite blessure. Allons, vous m'en voulez toujours? Je vois bien qu'il faut que j'aille demander grace.

LA DUCHESSE, se levant et venant à lui.

Ah! monsieur!

CHEVREUSE.

Enfant! mais ce n'est qu'une égratignure, rien de plus. Je ne sais, en vérité, comment je me suis trouvé mal pour si peu de chose, ma blessure est à peine sensible. Voyez, elle ne m'empêche pas de vous presser dans mes bras. Vous vous éloignez? Ah! cela n'est pas bien, quand je confesse mes torts. S'il y a eu du danger, j'y ai échappé; et je n'ai pas comme hier de condamnation à craindre.

LA DUCHESSE.

Oui; du moins votre grace a été signée du roi. Il ne serait plus temps de la demander aujourd'hui.

CHEVREUSE.

Comment?

LA DUCHESSE.

Richelieu a repris le ministère.

CHEVREUSE.

Qui vous l'a dit?

LA DUCHESSE.

La reine.

CHEVREUSE.

Toutes nos espérances déçues encore une fois!... Mais ce pauvre Chalais est perdu! il n'a que le temps de fuir, de se dérober aux poursuites de Richelieu. (Il se lève.) Il faut envoyer à son hôtel, par-tout; s'il va au Louvre, il est mort.

VOIX dans la cour.

Ah!... arrêtez! ah!

CHEVREUSE, allant à la croisée.

Quel est ce bruit?... Un cheval vient de s'abattre dans la cour de l'hôtel, il est couvert d'écume; mais je ne vois pas son cavalier.

SCÈNE III.

CHEVREUSE; CHALAIS, couvert de poussière, dans le plus grand désordre, se précipitant dans l'appartement; LA DUCHESSE.

CHALAIS.

C'était trop tard! (A Chevreuse.) Cruel que vous êtes, si vous m'aviez attendu!

CHEVREUSE, lui tendant la main.

C'était pour faire prendre patience à ces messieurs. (A Chalais qui regarde son bras.) Oh! moins que rien.

CHALAIS.

Gondi a payé cher votre blessure.

CHEVREUSE.

Est-ce que vous l'avez tué?

CHALAIS.

Non, mais il gardera le lit quelques mois.

CHEVREUSE.

Ah! ce pauvre abbé! j'en suis fâché, car je l'aime beaucoup; mais pensons à vous d'abord. Que je suis heureux de vous revoir, mon ami! Je tremblais que vous ne fussiez retourné à votre hôtel: vous ignorez sans doute ce qui se passe?

CHALAIS.

Non; je viens de l'apprendre à l'instant.

CHEVREUSE.

Eh bien! vous n'êtes plus en sûreté en France: vous allez partir. Nous vous sauverons, je l'espère; attendez-moi quelques minutes.

CHALAIS.

Y songez-vous, monsieur le duc? votre blessure...

CHEVREUSE.

Allons donc! est-ce que j'y pense à présent? Je vous laisse avec la duchesse *.

* Chalais, Chevreuse, la duchesse.

LA DUCHESSE.

Monsieur, permettez-moi de me retirer : je suis souffrante.

CHEVREUSE.

Quelques instants seulement. Pour moi, quelques instants, je vous en prie.

SCÈNE IV.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, à part, après un grand silence.

Ah ! quel supplice, grand Dieu!

CHALAIS, sans regarder la duchesse et avec la plus grande réserve.

Combien j'ai tremblé pour vous, madame! Vous avez pu sortir sans qu'on vous aperçût?

LA DUCHESSE, de même.

Oui... oui, monsieur.

CHALAIS, après un nouveau silence.

J'ai bien souffert depuis deux heures.

LA DUCHESSE, presque à elle-même.

Et moi, mon Dieu! et moi!

CHALAIS.

Si la blessure de M. de Chevreuse eût été plus grave, vous ne m'auriez pas revu.

LA DUCHESSE.

Ah! je le crois, monsieur.

CHALAIS.

Pardonnez-moi d'être venu jusqu'ici m'informer de la vérité. Maintenant qu'il n'y a pas de danger pour lui, que tout est enseveli dans la nuit, que je n'ai plus à craindre pour personne, je m'éloigne sans plaintes, sans hésitation, n'emportant avec moi que le souvenir de ce moment.

SCÈNE V.

CHALAIS, UN DOMESTIQUE, LA DUCHESSE.

LE DOMESTIQUE.

Un homme qui ne veut pas dire son nom demande avec instance à parler à madame la duchesse.

LA DUCHESSE, vivement.

Faites entrer.

(Le domestique sort.)

CHALAIS.

Je me retire. Adieu, madame.

SCÈNE VI.

CHALAIS, AUBRY, LA DUCHESSE.

CHALAIS.

Aubry, c'est toi!

AUBRY.

Vous ici, monsieur le comte! vous pouvez encore vous sauver, du moins. Vous saviez donc tout?

CHALAIS.

Oui : mais c'est à moi qu'il faut remettre le dépôt que je t'ai confié. Pardon, madame, c'est une lettre qui maintenant est inutile. Donne.

AUBRY.

Mais elle n'est plus entre mes mains, monsieur le comte.

CHALAIS.

Que dis-tu?

AUBRY.

Et c'est de cela que je vous croyais instruit. Il y a une heure, une compagnie d'archers a envahi votre hôtel. On vous a cherché par-tout. Tous vos papiers ont été saisis, tous : ils sont entre les mains du cardinal. Je n'ai pu en soustraire aucun.

CHALAIS.

C'en est fait : et je n'aurai pu échapper à ma destinée. Laisse-moi.

AUBRY.

Mais, monsieur le comte...

CHALAIS.

Laisse-moi, te dis-je, sors.

SCÈNE VII.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

(L'horloge marque deux heures.)

LA DUCHESSE.

Monsieur, quelle est donc cette lettre dont vous parliez?

CHALAIS, avec désespoir.

Cette lettre? je l'écrivais ce matin, avant de partir pour ce duel : elle vous était adressée.

LA DUCHESSE.

A moi! et que renferme-t-elle, mon Dieu!

CHALAIS.

Mon amour, le vôtre; des aveux qui vous perdent.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous?

CHALAIS.

Tout cela est entre les mains du cardinal, et sera bientôt entre celles de ton mari.

LA DUCHESSE.

Il me tuera. Oh! j'ai peur, j'ai peur.

CHALAIS.

Silence! ou tu es perdue. Écoute, un seul parti te reste : fuir.

LA DUCHESSE.

Oui, comment?

Tous deux.

LA DUCHESSE.

Jamais, monsieur*.

CHALAIS.

Attends-toi donc à mourir ici; mais avec lui, avec moi.

LA DUCHESSE.

Vous me faites frémir.

* La Duchesse, Chalais.

CHALAIS.

Penses-tu que je consente à sauver mes jours quand les tiens sont menacés? Tu préfères la mort! eh bien! elle nous frappera tous trois.

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez perdue!

CHALAIS.

Allons! pas de cris, pas de plaintes maintenant. Écoute : je vais sortir d'ici. Je t'attendrai à la porte Saint-Paul. Une heure te suffit pour m'y rejoindre : tu trouveras un prétexte. Ce n'est plus mon amour qui te parle, ce n'est plus pour lui que je te presse de fuir. Non; ton oncle est gouverneur de Champagne : eh bien! je te remettrai dans ses bras : il te protégera; et moi, moi, je respecterai ta douleur, je te dirai adieu pour toujours.

LA DUCHESSE.

Oui : j'irai implorer son appui, mais seule.

CHALAIS.

L'oseras-tu? en sera-t-il temps? Non, c'est moi qui dois t'y conduire.

LA DUCHESSE.

Vous! eh! ne suis-je pas assez coupable?

(On entend les pas de Chevreuse dans la coulisse.)

CHALAIS.

Un mot de plus, c'est fait de nous tous.

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE, CHALAIS, CHEVREUSE, puis UN DOMESTIQUE.

CHEVREUSE.

Venez, mon ami, tout est prêt. (Indiquant la porte à droite.) Ce cabinet conduit par un escalier dérobé dans le jardin de l'hôtel. Il touche presque à la porte Saint-Antoine. Un cheval vous attend; dans quelques minutes vous serez hors de Paris.

CHALAIS.

Permettez-moi de vous rendre grace, monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Le cardinal croit sans doute vous surprendre au Louvre ou à votre hôtel : pendant que ses espions vous chercheront ici, vous aurez passé la frontière.

UN DOMESTIQUE, de la porte du fond.

La reine fait demander madame la duchesse.

CHEVREUSE.

C'est bien. (Le domestique sort.) Elle est inquiète peut-être de ce qui se passe; elle craint que vous soyez arrêté. Partez, les instants sont précieux.

(Il va ouvrir la porte du cabinet, et disparaît.)

CHALAIS, bas à la duchesse.

Saisissez ce prétexte : rejoignez-moi à la porte Saint-Paul, ou dans une heure je viens vous chercher.

CHEVREUSE, en dehors.

Allons, mon ami!

CHALAIS, en saluant la duchesse.

Adieu, madame. (Bas.) Dans une heure, ou je me livre.

CHEVREUSE, rentrant.

Venez.

(Il conduit Chalais dans le cabinet.)

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, seule.

Seule enfin! et je puis pleurer en liberté. Si heureuse hier, aujourd'hui avilie! Comment oser lever les yeux sur cet homme à qui je dois tout, que j'ai trompé, et qui bientôt peut-être me demandera compte de son honneur qu'il m'avait confié! Il me semble à tout moment que cette parole va sortir de sa bouche : Infame!... infame! ce nom me poursuit; il est là, qui résonne à mon oreille; je l'entends toujours. Qu'il sera terrible, prononcé par lui! La vengeance le suivra de près. Alors il faudra du sang... A vous mon ame, ô mon Dieu! dès qu'il aura tout appris. Je tremble à chaque instant que la vérité se découvre : ah! c'est une horrible torture!

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE.

CHEVREUSE.

Parti! je l'ai vu s'éloigner. Dans peu d'heures il sera loin de nous, et sur sa route il trouvera sans peine un asile chez ses nombreux amis. (Il s'asseoit dans le fauteuil qui est au fond à droite.) Lorsqu'il apprendra sa fuite, le cardinal va achever de se damner. Oh! ce ne sera pas la peine de dresser un échafaud, monsieur de Richelieu : votre prisonnier vous échappe. (Regardant la pendule.) Au train dont il allait, il doit être maintenant sorti de Paris et en rase campagne. Ma foi! l'attrape qui pourra; son cheval est bon. Ils peuvent bien mettre deux régiments à ses trousses, je les défie de l'atteindre. (Se levant.) Ce serait mon plus mortel ennemi, que maintenant... adieu la vengeance!... Qu'avez-vous? Comme vous êtes pâle!

LA DUCHESSE.

Moi, monsieur! la fatigue du bal, les émotions de cette journée...

CHEVREUSE.

Oui; c'est vrai : pardonnez-moi. Mais votre malaise paraît augmenter : je crains que vous n'ayez pas la force d'aller chez la reine.

LA DUCHESSE.

Chez la reine!... oui, elle m'a fait demander.

CHEVREUSE.

Je suis sûr qu'elle brûle de vous voir, de

vous interroger. Sa cause était unie à celle de Chalais, et l'inquiétude qu'elle éprouve est bien naturelle. Je voudrais de grand cœur que votre présence la fit cesser.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! c'est trop souffrir! (Haut.) Permettez, monsieur, que dans ce moment...

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, UN DOMESTIQUE au fond, CHEVREUSE.

LE DOMESTIQUE.

Le capitaine des gardes de son éminence le cardinal.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! c'est la mort!

CHEVREUSE.

Il était temps. Remettez-vous, il n'y a plus de danger. Faites entrer.

(Le domestique sort.)

LA DUCHESSE, à part.

Perdue! perdue!

(Elle sonne; un domestique paraît à la porte de gauche.)

CHEVREUSE.

Qu'y a-t-il donc?

LA DUCHESSE, avec trouble.

Ne m'avez-vous pas dit que la reine m'attendait, que je devais me rendre auprès d'elle? et je m'y rends, monsieur, j'y vais.

CHEVREUSE, la considérant.

En effet, je vous en ai priée.

LA DUCHESSE.

Aussi, vous le voyez, je m'empresse... (Au domestique.) Mon carrosse est-il prêt?

LE DOMESTIQUE.

Il attend les ordres de madame.

LA DUCHESSE.

Je descends.

(Il sort.)

CHEVREUSE, fixant ses regards sur elle.

Vous paraissez si peu disposée à sortir...

LA DUCHESSE, timidement.

Je resterai si vous l'ordonnez.

CHEVREUSE, après un temps.

Non, non, allez.

(Elle sort par le côté; Chevreuse la suit long-temps des yeux.)

SCÈNE XII.

CHEVREUSE, DE FIESQUE.

DE FIESQUE.

Son éminence m'envoie vers vous, monsieur le duc, pour vous rassurer sur les événements d'hier. Votre grace a été signée de sa majesté, elle est confirmée

CHEVREUSE.

Voilà une visite qui doit me surprendre, et monsieur de Richelieu ne m'a pas accoutumé à toutes ces politesses.

DE FIESQUE.

Je suis chargé de vous assurer de sa part le plus complet oubli du passé, et il ose compter un peu de son côté sur la générosité de monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Mais, vrai Dieu! monsieur, ce sont des avances qu'il me fait. Son éminence n'en risquerait pas plus pour une jolie femme.

DE FIESQUE.

Elles vous prouvent, monsieur le duc, quelle haute estime monseigneur attache à votre amitié. Il sait que vous étiez tout dévoué à monsieur de Chalais, mais il vous connaît trop bien pour vous soupçonner d'avoir pris part à ses perfides projets.

CHEVREUSE.

Oh! il ne me semble pas si criminel, à moi. Parlons nettement, monsieur; le cardinal me flatte; il m'offre une réconciliation: il n'a pu découvrir la retraite de monsieur de Chalais, et il espère que je la lui vendrai. Eh bien! monsieur, dites-lui de ma part que cette retraite, je ne la connais pas, et que, s'il la croit ici, je vous ai autorisé à chercher par-tout.

DE FIESQUE.

Votre parole suffit, monsieur le duc. Il ne me reste plus qu'à vous remettre ce paquet trouvé chez M. de Chalais. Son éminence dit que ces papiers n'intéressant pas l'État, c'est à vous, ou à madame la duchesse, qu'ils doivent être rendus.

CHEVREUSE.

Et pourquoi, monsieur? il ne pouvait exister chez M. de Chalais aucun écrit qui nous concernât.

DE FIESQUE.

Son éminence seule a ouvert ce paquet. Je ne fais que répéter ses paroles. Veuillez lire, monsieur le duc; je vais attendre.

(Il sort.)

CHEVREUSE, ouvrant la lettre.

Moi! je ne sais en vérité ce que signifie ce mystère. (Il lit près de la table.) « Vendredi, quatre heures du matin. Enfin vous m'aimez, je le sais. Il est sorti de votre bouche cet aveu que j'attendais depuis si long-temps, que je n'osais espérer. Ah! qu'il envie mon bonheur, celui qui ne possède que votre main: moi, je suis aimé. (Une pause.) Vous reverrai-je? Oh! oui; je suis trop heureux maintenant pour mourir. » (S'interrompant.) Eh bien! cette lettre... quel intérêt peut-elle exciter en moi? J'ignore tout-à-fait... (Poursuivant.) « Voici votre portrait; il ornait votre bracelet tout-à-l'heure: vous l'en avez détaché pour moi. (Une pause.) Faut-il sitôt m'en séparer? Non, il ne vous sera pas rendu: je le retrouverai là, et je pourrai encore le

couvrir de baisers, comme je le fais en ce moment. A demain donc; à demain, j'en ai l'espoir. » Et puis... le portrait... (Il ouvre la boîte.) Le sien!... Ah! ah! (Il tombe anéanti dans un fauteuil.) Le sien!... elle!... c'était elle!... cette nuit!... Oh! comment la tuer? Allons! cette lettre, ce portrait... ici. (Il les met dans sa poche.) Des plaintes, des pleurs? Non; du sang, du sang! (Il se lève et se promène avec agitation.) Elle était là! elle m'entendait! Oh! cela passe toute croyance. Honte! opprobre sur moi qui leur servais de risée et qui ne les ai pas poignardés! (Apercevant de Fiesque, qui est rentré dans le fond.) Qu'attendez-vous donc, monsieur?

DE FIESQUE.

Une réponse, monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Et laquelle? Il n'est pas ici, vous dis-je; il n'y est pas. (A lui-même.) N'avoir qu'elle seule entre mes mains! elle seule! (Après un instant de réflexion.) Elle vient de partir!... quel soupçon!... son empressement... Oh! avec lui, c'était avec lui!... Il l'attendait! (Il court à la croisée qui donne dans la cour, la duchesse paraît au fond au même instant.) La voilà!

SCÈNE XIII.

CHEVREUSE, LA DUCHESSE, DE FIESQUE.

LA DUCHESSE, s'adressant à de Fiesque.

Est-ce par votre ordre, monsieur, qu'on me retient prisonnière dans mon hôtel?

DE FIESQUE.

Daignez m'excuser, madame la Duchesse; j'ai dû me conformer à mes instructions : vous n'étiez pas exceptée de la défense générale, et personne ne devait sortir. Maintenant que ma mission est remplie, je vais m'empresser de vous laisser libre.

LA DUCHESSE.

Je me plaindrai à la reine, monsieur. Il est impossible que cette défense puisse concerner une femme. Le cardinal abuse de son autorité. (Elle fait un pas pour sortir : Chevreuse la retient d'un geste.)

CHEVREUSE, les yeux fixés sur la duchesse.

En effet, c'est pousser un peu loin les précautions. (A de Fiesque*.) Monsieur, veuillez reporter ma réponse à son éminence, et dites-lui bien que M. de Chalais n'est pas caché chez moi. Si son arrestation importe au salut de l'État, on n'a qu'à le faire poursuivre sur toutes les routes.

LA DUCHESSE, bas.

Quoi! monsieur...

CHEVREUSE, de même.

Oubliez-vous qu'il a une demi-heure sur eux?

* La duchesse, Chevreuse, de Fiesque.

LA DUCHESSE, à part.

Une demi-heure!... déja!

CHEVREUSE.

D'ailleurs, c'est l'affaire du cardinal.

DE FIESQUE, saluant.

Vos paroles, monsieur le duc, seront fidèlement transmises à son éminence.

SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE; ils sont près de la table.

CHEVREUSE.

Je suis plus heureux que je ne l'espérais. Je vous croyais partie, madame.

LA DUCHESSE.

Oui, la reine m'attend.

CHEVREUSE.

La reine attendra. Vous avez une excuse à laquelle je n'avais pas songé d'abord : cette blessure, que j'ai reçue pour M. de Chalais... sa Majesté trouvera tout naturel que vous soyez restée près de moi. Puis, je vous assure, je suis triste, souffrant; j'ai besoin de quelqu'un, de quelqu'un qui m'aime, (détachant la coiffure de la duchesse, et la jetant sur un fauteuil.) et vous ne voudriez pas me laisser seul ici, me quitter en cet état? (Il sonne.) Je vous connais : votre cœur se le reprocherait comme une mauvaise action. (Au domestique qui paraît.) Qu'on dételle les chevaux; madame ne sort pas. (Le domestique sort; Chevreuse s'assied.) Ah! j'avais besoin de vous voir : je suis plus content maintenant. Asseyez-vous ici... asseyez-vous donc, ou vous me contraindrez à rester debout, et cela me fatigue. (Il la fait asseoir.) Déja vous regardez l'heure, et vous mesurez avec chagrin le temps que vous aurez à passer ici.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur!

CHEVREUSE.

Vous êtes gênée avec moi comme avec un mari soupçonneux et jaloux qui se ferait un jeu de contrarier vos plaisirs; et cependant, avez-vous jamais eu ce reproche à me faire? ne vous ai-je pas toujours laissée libre de vos actions?

LA DUCHESSE.

Monsieur! pourquoi me parler ainsi?

CHEVREUSE, s'appuyant sur la table.

Ma confiance en vous a toujours été si grande, je l'ai manifestée si hautement, qu'il serait moins cruel de me tuer que de me tromper aujourd'hui. Qu'est-ce en effet que la mort auprès du mépris? Voilà pourtant tout ce que je serais en droit d'attendre, moi, si j'étais trompé... le mépris; voilà ce que d'autres ont obtenu pour prix de leurs soins. Oh! comment cette pensée ne prévient-elle pas l'adultère? Il y a là-dedans de quoi arrêter la femme la plus éhontée. Un homme dont on a porté le nom,

qui vous a entourée de vénération et d'amour, livré à la risée publique ! Croyez-vous donc qu'il suffise après cela de lui dire : Tuez-moi, et que tout soit fini ? Non : sa vengeance ne satisfait que lui ; mais cette honte que vous avez empreinte sur son nom, cette honte... elle est toujours là, toujours, et tout votre sang ne saurait l'effacer.

LA DUCHESSE.

Vous me faites peur, monsieur.

CHEVREUSE.

Et pourquoi ? je crois à votre vertu, moi, à votre respect pour vos devoirs, comme je crois à l'amitié.

LA DUCHESSE.

Monsieur ! du sang ! vous ne voyez donc pas ? du sang qui s'échappe de votre blessure !

CHEVREUSE.

Ah ! il coulait plus abondamment ce matin, quand je me battais pour lui ! quand je lui donnais ma vie ! Si vous aviez vu avec quelle joie j'en faisais le sacrifice ! oh ! cela vous aurait touchée peut-être, car j'étais noble et grand, je vous assure, et je crois tous les cœurs aussi purs que le mien.

LA DUCHESSE, à part.

Malheureuse !

CHEVREUSE.

Me paiera-t-il jamais ce que j'ai fait pour lui, maintenant ; maintenant qu'il n'est plus ici ?

(On entend sonner trois heures.)

LA DUCHESSE, se tournant vers le cabinet avec un grand mouvement d'effroi.

Ah !

CHEVREUSE, s'élançant dans le cabinet.

Qui donc, dans ce cabinet ? Personne ! vous vous étiez trompée, il n'y a personne. (Il revient s'asseoir, et à compter de ce moment ses yeux ne quittent plus la porte du cabinet.) Oh ! je vous le disais bien, que vous comptiez les minutes près de moi ! c'est qu'il est des moments où chacune d'elles emporte une espérance et amène une crainte ; c'est que la même heure mesure à l'un la joie, à l'autre la terreur et le remords. Votre visage pâlit à mesure que le mien s'anime. Je suis content de moi, moi, naguère si triste et si torturé ; car vous m'avez réservé un bonheur, et ce bonheur je le goûterai tout entier. Ah ! cela me semble un délire, une joie céleste au-dessus des forces de l'homme. Ne la comprenez-vous pas, vous ? (Lui saisissant le bras et le secouant avec force.) Répondez donc, répondez ! vous ne parlez plus maintenant !

LA DUCHESSE.

Eh ! je meurs, monsieur ; ne voyez-vous pas que je meurs ?

CHEVREUSE, se levant pendant que la duchesse tombe à ses pieds.

Oh ! ne nous quittons pas la main ; fixons nos yeux sur la même porte, car nous attendons tous deux.

LA DUCHESSE.

Grace ! grace !

CHEVREUSE, désignant la porte, en s'asseyant de nouveau.

C'est de là, de là qu'il doit venir, et personne encore ! Ne vous semble-t-il pas, à chaque instant, comme à moi, qu'il va paraître ? Ne vous semble-t-il pas, au moindre bruit, que votre cœur va briser votre poitrine ? Si cela devait durer long-temps, nous mourrions ici tous deux. Mais nous n'avons plus, peut-être, qu'une minute d'attente... qui sait ? une seconde... une seconde. (La porte s'ouvre, Chalais paraît.) Ah ! enfin !...

(Chevreuse saute sur ses pistolets. La duchesse est restée à genoux, presque évanouie.)

SCÈNE XV.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE, CHALAIS, puis UN DOMESTIQUE.

CHEVREUSE.

Quel intérêt vous ramène donc, monsieur le comte ?

CHALAIS.

Aucun. Le dégoût de la vie, le desir de m'en délivrer.

CHEVREUSE.

Oh ! vous n'y songez pas ; la mort vous attend ici, et il ne vous sera plus possible de l'éviter.

(Un domestique se précipite à la porte du fond.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le duc ! l'hôtel est envahi.

CHEVREUSE, s'asseyant.

Ah ! vous le voyez, monsieur : il est temps d'adresser votre ame à Dieu.

CHALAIS.

Je vais leur porter ma tête.

CHEVREUSE, sautant sur lui.

Pas à eux !

LE DOMESTIQUE.

Les voici ! les voici ! ils accourent.

CHEVREUSE.

Arrêtez-les quelques instants. (Le domestique sort. A Chalais, indiquant le cabinet et lui mettant un pistolet dans la main.) Et nous ici, par-là. Tenez, monsieur !

CHALAIS.

Non ; laissez-moi.

CHEVREUSE, le saisissant à la gorge.

Par-là, vous dis-je. Oh ! vous ne m'échapperez pas ! (Il l'entraîne dans le cabinet. A la duchesse, qui s'est jetée à ses genoux, en la repoussant.) Faites des vœux pour lui, madame.

LA DUCHESSE, en se traînant vers le cabinet.

Ah! monsieur!... (On entend fermer la porte en dedans.) Par pitié! par pitié! moi aussi. (S'efforçant avec ses ongles d'ouvrir la porte.) Rien, rien, pour ouvrir cette porte. Désespoir!... Oh! je l'ouvrirai, je l'ouvrirai. (On entend crier dans la coulisse. Il est ici!) La clef, je l'ai, oui... (Elle se précipite vers la table.)

SCÈNE XVI.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE; SOLDATS, DOMESTIQUES, entrant pêle-mêle.

LES SOLDATS.

Il est ici!

DE FIESQUE.

Qu'on le délivre. (On entend deux coups de pistolet dans le cabinet. La duchesse tombe évanouie dans le fauteuil qui est près de la table.) C'est de là que les coups sont partis. Il a beau se défendre, il n'échappera pas. A moi, messieurs!

SCÈNE XVII.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE; CHEVREUSE, sortant du cabinet; SOLDATS, DOMESTIQUES.

CHEVREUSE.

Que voulez-vous?

DE FIESQUE, avec force.

Monsieur de Chalais.

CHEVREUSE, froidement.

Il vient de se tuer pour vous échapper.

(De Fiesque et deux soldats entrent dans le cabinet; tous les autres font un mouvement de ce côté, ainsi que les domestiques. Pendant que tous les regards sont fixés vers la porte, Chevreuse s'est approché de la duchesse.)

LA DUCHESSE, voyant le sang dont Chevreuse est couvert, et tombant à genoux.

Ah! monsieur!

CHEVREUSE, lui jetant la lettre et le portrait.

A vous les remords et une séparation éternelle.

(De Fiesque et les soldats sortent du cabinet. Tableau.)

FIN D'UN DUEL SOUS LE CARDINAL DE RICHELIEU.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AÎNÉ, nº 4, boulevart d'Enfer.

MADAME DU CHATELET,

OU

POINT DE LENDEMAIN,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,

PAR MM. ANCELOT ET GUSTAVE,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 5 mai 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

VOLTAIRE.. M. VOLNYS.
LE MARQUIS DE SAINT-LAMBERT.......................... M. ÉM. TAIGNY.
LE MARQUIS DU CHATELET.............................. M. LEPEINTRE JEUNE.
DUBOIS, valet de chambre et secrétaire de Voltaire......... M. ÉMILIEN.
Mme DU CHATELET.................................... Mlle BROHAN.
HENRIETTE, femme de chambre de Mme du Châtelet...... Mlle GEORGINA.

(La scène se passe au château de Cirey, en 1735.)

Le théâtre représente un salon ouvert sur un parc. — Porte au fond, portes latérales. Une table à droite avec des livres et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

SAINT-LAMBERT, DUBOIS.

(Au lever du rideau, Saint-Lambert écrit à la table de droite; Dubois entre.)

DUBOIS.

Monsieur le marquis de Saint-Lambert a-t-il des lettres? Dans dix minutes Robert va partir pour la poste voisine.

SAINT-LAMBERT.

J'achève la dernière : je vous en remettrai plusieurs dans un instant.

DUBOIS.

Je monte chez M. de Voltaire; puis je reviendrai chercher les vôtres.

(Il sort par la porte de gauche.)

SAINT-LAMBERT, seul, écrivant.

« Adieu, cher ange, mes seules amours! Je » baise mille fois cette belle main qui, je l'es- » père, ne tardera pas à me répondre : adieu, à » vous! et pour la vie! » (Il se lève et tient à la main la feuille de papier qu'il dépose ensuite sur la table.) Quatre pages! voilà de quoi faire oublier un retard de quelques jours!... En conscience, je ne pouvais sans impolitesse refuser l'invitation de Mme la marquise du Châtelet; ma curiosité était vivement excitée!... Pourtant je ne prolongerai pas mon séjour à Cirey; demain, je pars pour aller près de toi, mon Athénaïs! pour toi je quitterai ce Voltaire, cet homme qui sans sortir de sa retraite envahit le monde par sa pensée! Et cette belle marquise... car elle est belle... oui, elle est belle cette femme qui suit Descartes dans les cieux, qui lit Homère en grec, et qui est aimée de Voltaire!... mais c'est à peine si l'on ose donner le nom d'amour au lien qui unit ces deux hautes intelligences!... Elle est si peu femme, qu'on s'étonne de la trouver jolie! Il faut même tâcher de ne pas s'en apercevoir.

AIR : Je sais arranger des rubans.

De son esprit, de sa beauté,
En vain on subirait l'empire :
Par ses rigueurs on serait arrêté;
Ce qu'elle veut, c'est qu'on l'admire.
Son cœur repousserait bientôt
Les doux aveux d'un sentiment plus tendre;

Car la gloire y parle trop haut
Pour que l'amour s'y fasse entendre.

(Il revient à la table, et, tout en parlant, il écrit l'adresse de ses lettres.)

En vérité, je ne me faisais pas une idée de cet être à part qui se nomme la marquise du Châtelet! Ah! n'oublions pas ces vers que je lui ai récités hier et dont elle m'a demandé une copie, mettons-les sous une enveloppe à son adresse... Elle fait cas de mon goût, dit-elle... C'est que je l'écoute si bien, que, devant moi, elle prend plaisir à s'entendre causer! Allons, voilà qui est fait.

DUBOIS, entrant.

Monsieur a-t-il fini?

SAINT-LAMBERT.

Oui, tiens, voici pour la poste. (Il lui donne des lettres.) Je remettrai cela moi-même à Mme la marquise.

DUBOIS.

Voici la femme de chambre de madame, Mlle Henriette.

SAINT-LAMBERT.

C'est bien; je te dis que je le remettrai moi-même.

DUBOIS.

Comme il plaira à monsieur.

(Saint-Lambert sort.)

SCÈNE II.

HENRIETTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Bonjour, mademoiselle Henriette.
Belle Henriette, reçois mon tendre et pur hommage!

HENRIETTE.

Allons, vous aussi, m'allez-vous dire des vers? Si cela continue, personne ne parlera plus français dans cette maison.

DUBOIS.

Ah! vous n'êtes pas aimable aujourd'hui, mademoiselle Henriette. Est-ce que Mme la marquise ne serait pas de bonne humeur?

HENRIETTE.

De bonne humeur!... ah! ça ne lui arrive pas souvent! Mais il faut être juste, depuis qu'elle a mis le nez dans ce gros volume qu'on lui a envoyé d'Angleterre, c'est encore pis qu'auparavant?

DUBOIS.

J'en vois quelquefois bien d'autres avec M. de Voltaire, moi qui suis à la fois son valet de chambre et son secrétaire.

HENRIETTE.

Ah! c'est votre M. de Voltaire qui lui a tourné l'esprit.

DUBOIS.

Ah! mon Dieu, j'oubliais les lettres. (Il va à la porte et appelle.) Robert!... (Un domestique paraît avec une boîte en ferblanc.) Tiens, voici les lettres, pars tout de suite.

(Il met les lettres dans la boîte. Robert sort.)

HENRIETTE.

Dire que madame la marquise, riche, jeune et belle, pouvant rester à Paris, aller tous les soirs au bal et à la comédie, vienne s'enterrer dans un vieux château pour déchiffrer du latin, pour passer sa vie à lire!... Il faut être diablement curieux pour cela!... Et votre maître aussi!... Toujours étudier!... Ah! ça, ces gens-là n'auront donc jamais fini leur éducation?...

DUBOIS.

Il paraît!.... Mais tenez, le voici.

SCÈNE III.

HENRIETTE, VOLTAIRE, sortant de la porte de gauche, DUBOIS.

VOLTAIRE.

Peut-on entrer chez votre maîtresse?

HENRIETTE.

Non, monsieur.

VOLTAIRE.

Allez de ma part le lui demander.

HENRIETTE.

Elle a défendu qu'on l'interrompît ce matin.

VOLTAIRE.

Elle est donc chez elle?

HENRIETTE.

Sans doute, monsieur; à moins pourtant qu'elle ne soit sortie par la porte de son appartement qui donne dans le parc.

VOLTAIRE.

Eh bien! mademoiselle, veuillez vous en informer, et lui dire que j'insiste pour la voir.

HENRIETTE.

J'y vais, monsieur.

(Elle sort par la porte de droite.)

SCÈNE IV.

VOLTAIRE, DUBOIS.

VOLTAIRE.

Dubois, avez-vous achevé cette copie?

DUBOIS, avec orgueil.

J'espère que monsieur ne sera pas mécontent de moi: c'est qu'il ne faut pas être une bête pour déchiffrer l'écriture de monsieur.

VOLTAIRE, à lui-même.

Ce dernier écrit confondra, j'espère, Fréron et l'abbé Desfontaines.

DUBOIS, tirant un cahier de sa poche.

Si monsieur veut examiner?...

VOLTAIRE, sans l'entendre.

Un livre est une lettre écrite aux amis inconnus qu'on a dans le monde.

DUBOIS.

Il ne m'entend pas !

VOLTAIRE, à lui-même.

Mais lutter contre de tels misérables ! donner dans mes vers un avenir à leur calomnie, ou se laisser déchirer sans répondre !... non, non.

Air : T'en souviens-tu ?

L'aigle parfois laisse un lâche adversaire
Jusques à lui s'élever en rampant ;
Mais il s'éveille !... et sa terrible serre
A dans les airs emporté le serpent.
Vils ennemis, je veux que mes ouvrages
Traînent vos noms à la postérité :
Oui, tremblez tous !.. pour punir vos outrages,
Je vous condamne à l'immortalité.

DUBOIS, le cahier à la main.

Diable ! voilà qui est ronflant ! ce que c'est que d'avoir du génie !... mais je crois que ça se gagne.

VOLTAIRE.

Eh bien ! que faites-vous ici ?

DUBOIS.

Moi, monsieur !... je pensais.

VOLTAIRE.

Vous pensiez !... voilà qui est fort.

DUBOIS.

Oui, je pensais à ces vers...

VOLTAIRE.

Ah ! c'est juste, donnez, je ne les ai pas relus.

DUBOIS, lui remettant un manuscrit.

Comme c'est écrit !

VOLTAIRE, après avoir parcouru le papier.

C'est bon. (A lui-même.) La réponse d'Emilie ne vient pas... Décidément la femme de chambre avait raison, et je ferai bien de ne pas m'exposer à un de ces orages si pénibles à supporter. Eloignons-nous, et revenons plus tard ; payons d'un peu de complaisance les soins dont elle m'entoure et le bonheur quelle m'a donné. Et que sais-je ? peut-être...

Air d'Aristippe.

Quand je l'attends, la moderne Uranie
Poursuit des yeux quelque astre voyageur ;
Bien loin de moi l'emporte son génie ;
Pardonnons-lui, moi qui connais son cœur ;
Mon tour viendra, car je connais son cœur.
Sur les chagrins dont m'abreuve la haine
Sa bonté verse un baume adoucissant ;
Et dans les cieux lorsque Newton l'entraîne,
C'est pour moi qu'elle redescend.

Oui, point d'importunité ; j'attendrai le moment favorable pour la voir. Allons travailler, cela me distraira.

SCENE V.

DUBOIS, puis Mme DU CHATELET et SAINT-LAMBERT, qui doivent entrer par le fond.

DUBOIS, seul un instant.

Il est bien heureux de m'avoir, M. de Voltaire ! sans moi, M. Fréron grognerait bien plus qu'il ne fait : le patron n'est pas fort sur l'orthographe, il met des *a* au lieu de mettre des *o* ; il veut écrire comme on parle... heureusement, j'arrange tout ça... Ah ! voici Mme la marquise avec M. Saint-Lambert ; ne les troublons pas, sortons.

(Il sort par la porte de gauche.)

Mme DU CHATELET, continuant une conversation commencée.

Oui, monsieur, il est des femmes qui mettent à être estimables tout le prix que d'autres mettent à être admirées ; qui sont convaincues que l'amour promet plus de bonheur qu'il n'en donne, et que la vertu au contraire en procure toujours plus quelle n'en promet.

SAINT-LAMBERT.

Voilà, madame, des idées bien sévères, et qui ne sont guère en usage dans le temps ou nous vivons.

Mme DU CHATELET.

Malheureusement, car l'amour lui-même y gagnerait. Si la vertu ne triomphe pas toujours de la sensibilité d'une femme, elle l'empêche au moins de céder avec cette légéreté qui l'expose au mépris ; elle lui donne le premier bonheur de l'amour, l'estime de celui qu'elle aime.

SAINT-LAMBERT.

Je ne m'étonne plus qu'avec une pareille façon de penser vous soyez l'objet du culte qui vous entoure. Votre cœur est comme votre esprit ; on ne peut lui trouver ni défauts, ni faiblesses.

Mme DU CHATELET.

De la flatterie, monsieur de Saint-Lambert !... non, je n'en veux point. De l'amitié, de la confiance, voilà tout entre nous ; je ne veux pas autre chose.

SAINT-LAMBERT.

Ou trouve souvent ce qu'on ne cherche pas.

SCÈNE VI.

HENRIETTE, Mme DU CHATELET, SAINT-LAMBERT.

HENRIETTE, entrant par le fond.

Depuis un quart d'heure je cours après madame. M. de Voltaire désire lui parler.

Mme DU CHATELET.

Qu'il vienne. (Henriette sort.)

SAINT-LAMBERT.

Il faut donc céder la place au plus heureux des mortels!

Mme DU CHATELET, vivement.

Heureux en effet... Sa dernière tragédie vient d'obtenir à Paris un succès fou.

SAINT-LAMBERT.

Ce n'est pas de sa gloire que je parlais.

Mme DU CHATELET.

Monsieur de Saint Lambert!...

SAINT-LAMBERT.

Pardon! mais avant de vous quitter, permettez, madame, que je vous remette ces vers, faibles essais que votre indulgence a bien voulu accueillir.

Mme DU CHATELET.

Donnez, donnez; ils sont charmans, et je les relirai avec plaisir.

SAINT-LAMBERT, lui donnant un papier sous enveloppe.

Les voici.

Mme DU CHATELET.

A revoir. (Il salue et sort.)

SCÈNE VII.

Mme DU CHATELET, seule.

Il a un goût exquis et une grace parfaite! Voyons encore ses vers: (Elle ouvre le papier et lit,) « Chère idole de ma vie, vous qui avez allumé » dans mon cœur cet amour brûlant... » Qu'est-ce à dire! une déclaration, à moi!... Ah! je n'en lirai pas davantage... non certes, je ne lirai pas... Je serais pourtant curieuse de savoir comment peut finir un homme qui commence ainsi... (Elle lit bas et s'interrompt de temps en temps.) Est-ce possible? quelle passion, quatre pages! il faut qu'il soit bien confiant en lui-même. (Après avoir lu.) Certainement il ne restera pas plus long-temps... Je lui rendrai cette insolente épitre, il connaîtra tout mon dédain, toute ma colère!... Jamais rien de pareil ne m'est arrivé... on reçoit une déclaration, c'est possible; mais cette vivacité d'expressions, cette confiance, cette certitude du succès... c'est par trop impertinent, et je suis furieuse!

Air du Baiser au porteur.

A tant d'audace à peine je peux croire!...
Son fol amour s'exprime en conquérant.
Au jeune fat, si sûr de sa victoire,
Je montrerai combien il se méprend:
Si la timide et modeste espérance
Touche parfois et peut se pardonner,
De tout ravir être certain d'avance,
C'est nous ôter le bonheur de donner.

SCÈNE VIII.

Mme DU CHATELET, VOLTAIRE.

VOLTAIRE, entrant par la porte de gauche.

Enfin, Emilie, je peux vous voir!... et ma visite n'est pas importune?... je l'espère, du moins.

Mme DU CHATELET, préoccupée.

Non sans doute.

VOLTAIRE.

Mais votre air dément presque vos paroles.

Mme DU CHATELET.

Préoccupée de quelque chose...

VOLTAIRE.

Je comprends... Pardon, belle amie! Je respecterais jusqu'à vos caprices, si vous pouviez en avoir.

Mme DU CHATELET.

Des caprices?... moi!...

VOLTAIRE.

Non, non, vous êtes la raison même, et c'est sans doute Newton qu'il faut que j'accuse.

Mme DU CHATELET, souriant.

Newton?...

VOLTAIRE.

Ou bien Descartes!... Oui, votre esprit s'élève en ce moment au-dessus des choses de la terre!... elles sont indignes de vous occuper.

Mme DU CHATELET, à part.

Je ne puis revenir de ma surprise! une telle audace...

VOLTAIRE.

Vous ne m'écoutez pas? vous paraissez inquiète, mécontente?

Mme DU CHATELET.

Peut-être.

VOLTAIRE.

Vos calculs sont-ils dérangés par quelque circonstance imprévue?

Mme DU CHATELET.

C'est possible.

VOLTAIRE.

Eh bien! confiez-moi vos doutes: mes avis pourront vous aider... quoiqu'à vrai dire je vous sois bien inférieur pour ces sortes de choses.

Mme DU CHATELET, avec grace.

Non, pour cette fois, vos avis me sont inutiles: j'aurais honte d'avoir besoin de secours pour terminer cette affaire.

VOLTAIRE.

En ce cas, permettez que je vous parle d'une autre qui vous intéresse assez vivement pour que je réclame toute votre attention.

Mme DU CHATELET.

Qu'est-ce donc?

VOLTAIRE.

Des nouvelles du marquis du Châtelet, de votre mari.

Mme DU CHATELET, avec indifférence.

Ah! vous avez reçu des lettres de Lunéville?

VOLTAIRE.

Oui, vraiment, et fort inquiétantes pour nous.

Mme DU CHATELET, ne l'écoutant plus et à part.

C'est qu'en vérité l'amour ne s'est jamais exprimé avec plus de violence!

VOLTAIRE, un peu piqué.

Pardonnez-moi, madame, je vois que vous êtes bien loin de moi .. Je n'essaierai plus d'attirer votre attention; je vous quitte.

Mme DU CHATELET, revenant à elle.

Voltaire!...

VOLTAIRE.

J'aurais cru qu'en vous disant: Emilie, notre bonheur est menacé; ce lien qui nous unit, peut-être il va se rompre, je parviendrais à vous distraire de vos grands travaux: mais, je le vois, vous êtes poursuivie par une idée qui vous intéresse davantage, je n'ai plus rien à dire.

(Il va pour sortir.)

Mme DU CHATELET.

Arrêtez! (A part.) Ah! c'est lui qui m'aime! (Haut.) Voltaire, cher ami, vous me pardonnez, n'est-ce pas?

VOLTAIRE, après un instant d'hésitation.

Il faudrait toujours finir par là. (Il lui tend la main.)

Mme DU CHATELET.

Mon ami!

VOLTAIRE.

Cette lettre vous fera voir si nous avons le temps de nous quereller.

Mme DU CHATELET, regardant la lettre.

Elle est de M. Devaux.

VOLTAIRE.

Le lecteur du roi Stanislas.

Mme DU CHATELET.

Un ami sûr.

VOLTAIRE.

Il nous en donne la preuve. Écoutez: (Il lit.) « Des couplets du chevalier de Boufflers ont beaucoup occupé ces jours-ci notre petite cour. L'auteur exalte, comme il le doit, l'amabilité de Mme du Châtelet, l'étendue de ses connaissances, l'élévation de ses idées; puis il rend grace au dieu des amours, dont la protection lui a envoyé un poète pour embellir et charmer sa solitude.

» Des gens officieux, comme il s'en trouve toujours, n'ont pas manqué de faire tomber une copie de ces couplets entre les mains de M. du Châtelet: cela n'a point paru lui plaire; nous l'avons vu toute la journée plus maussade qu'à l'ordinaire, et il vient d'annoncer au roi son départ pour demain. Cette lettre ne le précédera pas de deux heures. » Il ne vous a pas écrit pour vous annoncer son retour?

Mme DU CHATELET.

Non.

VOLTAIRE.

Il veut vous surprendre.

Mme DU CHATELET.

Cela m'étonnerait; il n'est pas jaloux.

VOLTAIRE.

L'amour que vous inspirez peut lui faire voir enfin que vous êtes jeune et belle.

Mme DU CHATELET.

Vous le savez, ce sont des motifs d'intérêt qui nous unirent, M. du Châtelet et moi; il plaidait contre mon père pour cette terre où nous habitons: avec des droits également incertains, ils imaginèrent de s'arranger par un mariage, et l'on vint un matin m'apprendre, à moi pauvre fille de seize ans, que j'allais changer de maître. C'est donc la terre de Cirey que M. du Châtelet a épousée; il la possède, il en jouit, et, grace à Dieu, il s'en est toujours contenté.

VOLTAIRE.

C'est à merveille; mais l'amour-propre, la crainte du ridicule... Dans cette grosse tête-là il y a de la place pour tous les préjugés.

Mme DU CHATELET.

Vous avez peut-être raison... mais qu'y faire?

VOLTAIRE.

Comment? Il y a mille moyens de faire prendre le change à un mari.

Mme DU CHATELET.

Si vous pouviez seulement en trouver un?

VOLTAIRE.

Nous en trouverons.

Mme DU CHATELET.

Mon ami, nous voilà condamnés à feindre, à tromper... Je suis donc coupable!... Et pourtant ces tendres affections de l'ame, que vous avez éveillées en moi, jamais l'homme à qui l'on m'enchaîna ne me les a demandées!... et si mon bonheur est une faute, il me semble que le nom de Voltaire doit m'absoudre.

VOLTAIRE.

Chère Emilie! qui oserait vous accuser? Le monde où nous vivons a-t-il le droit d'être sévère? Non. Votre mari lui-même a-t-il réclamé votre amour? s'est-il un seul instant inquiété des dispositions de votre cœur?... Jamais. Aujourd'hui sa vanité peut-être s'est irritée: eh bien! détruire un soupçon qui l'a troublé un moment, rendre le calme à son esprit, voilà ce que nous devons faire. L'amour-propre n'en demande pas davantage.

Mme DU CHATELET.

Mais comment y parvenir?

VOLTAIRE.

Si, à son retour, il nous voyait divisés d'opinion sur tous les points, réfroidis, brouillés même...

Mme DU CHATELET.

Beau moyen ! m'a-t-il jamais vue brouillée avec lui ? Mon ami, on ne querelle que les gens qu'on aime.

VOLTAIRE.

Vous m'aimez donc bien ?

Mme DU CHATELET.

Ah ! une épigramme !

VOLTAIRE.

Ne vous fâchez pas ! Ecoutez : si je quittais Cirey sur-le-champ ?... Il ne nous sait pas informés de son retour.

Mme DU CHATELET.

Voulez-vous donc qu'il me trouve en tête-à-tête avec M. de Saint-Lambert ?

VOLTAIRE.

Saint-Lambert !... Eh ! mais, vous m'y faites penser ; c'est une excellente idée !

Mme DU CHATELET, ironiquement.

Excellente, en effet !

VOLTAIRE.

Eh ! parbleu! voilà le moyen tout trouvé !

Mme DU CHATELET.

Que voulez-vous dire ?

VOLTAIRE.

C'est cela, vraiment !... les couplets de M. de Boufflers parlaient d'un poète dont la présence embellit votre retraite ; ils ne me nommaient point. Saint-Lambert est poète ; le marquis vous trouve seule avec lui, et c'est sur le cher confrère que se porte sa jalousie.

Mme DU CHATELET.

Il n'y a qu'une petite difficulté.

VOLTAIRE.

Laquelle ?

Mme DU CHATELET.

C'est que M. de Saint-Lambert ne peut pas rester ici.

VOLTAIRE.

Pourquoi ?

Mme DU CHATELET.

Pourquoi ?... que vous importe ?... Qu'il vous suffise de savoir que cela ne me convient pas.

VOLTAIRE.

Voici la meilleure de toutes les raisons.

Mme DU CHATELET.

Et d'ailleurs, M. du Châtelet ne peut pas en être jaloux.

VOLTAIRE.

Je vous dirai encore : pourquoi ?

Mme DU CHATELET, avec affection.

Mon ami, on peut supposer mon cœur capable d'attachement pour vous ; j'ai dû m'y attendre. L'éclat qui environne votre vie a rejailli sur la mienne, et la livrera sans doute au jugement de la postérité.

AIR : Mais, Frédéric, vous l'ignorez peut-être.

Ce doux lien qui m'enchaîne à Voltaire
Doit vivre, hélas! dans un long souvenir ;
Oui, je le sens, sur ce tendre mystère
S'attacheront les yeux de l'avenir.
Mais, mon ami, s'il faut dans la mémoire
Que nos deux noms soient réunis un jour,
J'ose espérer du moins que votre gloire
Demandera grace pour mon amour.

VOLTAIRE.

Chère Emilie !

Mme DU CHATELET.

Pour vous, je me suis résignée à la médisance ; mais pour un jeune étourdi, faisant le métier d'homme à bonnes fortunes, et passablement fat !... En vérité, ceux qui me connaissent ne pourraient l'imaginer, et nous aurions beau faire, on ne le croirait pas.

VOLTAIRE.

Ceux qui vous connaissent, oui... mais M. du Châtelet !... est-il capable de vous apprécier ?... Saint-Lambert est très joli homme : voilà tout ce qu'il faut.

Mme DU CHATELET.

Je ne consentirai jamais à jouer un pareil rôle.

VOLTAIRE.

Il sera si court que vous n'aurez pas le temps d'en être embarrassée.

Mme DU CHATELET, avec impatience.

Je ne veux pas ! Je vous répète que cela est impossible !... J'ai à me plaindre de M. de Saint-Lambert, je ne l'aime pas.

VOLTAIRE.

Mais il n'est pas nécessaire que vous l'aimiez. Vous avez, dites-vous, à vous plaindre de lui ! eh bien! ce sera une petite vengeance fort innocente, et vous savez, comme l'a dit notre grand Corneille,

Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !

Il fait le métier d'homme à bonnes fortunes? Raison de plus pour qu'il se prenne au piége. En adoptant le moyen que je vous offre, vous écartez l'orage qui pourrait détruire le bonheur d'un ami, vous punissez un homme qui vous a déplu, je ne sais comment, et vous rassurez un mari qui s'avise d'être jaloux à cinquante ans. C'est la plus piquante des combinaisons; et que sais-je? peut-être un jour la transporterai-je sur la scène ?

Mme DU CHATELET.

Il ne manquerait plus que cela.

VOLTAIRE.

Allons, Emilie, ne repoussez pas le seul moyen qui se présente de rendre du calme à notre avenir. Je vous en conjure ! Tenez, justement voici M. de Saint-Lambert ! Regardez donc comme il est bien! Je vous assure qu'en pariant qu'il plaira à une jolie femme, il y a cent contre un qu'on gagnera.

Mme DU CHATELET.

Vous êtes un extravagant.

VOLTAIRE.

Vous consentez ! voilà qui est arrangé : laissez-moi faire.

Mme DU CHATELET, à part.

Et cette impertinente lettre ? Quel embarras !

SCÈNE IX.

Mme DU CHATELET, VOLTAIRE, SAINT-LAMBERT, entrant par le fond.

VOLTAIRE.

Arrivez, mon cher Saint-Lambert ; on parle de de vous.

SAINT-LAMBERT.

Alors il faut que j'aie une grande confiance dans votre amitié pour n'être pas inquiet.

VOLTAIRE.

Oui, je disais, et madame ne me démentait pas, que vous êtes un heureux mortel ! Figure, esprit, talens, et, ce qu'il ne faut pas oublier, un brillant uniforme que vous portez à ravir ! N'est-il pas vrai, madame ?

Mme DU CHATELET, qui a jeté à la dérobée un regard sur Saint-Lambert.

Je n'ai pas dit un mot de cela.

SAINT-LAMBERT, à Voltaire.

Vous me traitez en ami, en disciple. Je n'ai pas le droit d'espérer de madame autant d'indulgence.

Mme DU CHATELET, qui lui a encore lancé un regard furtif, à part.

Il est aussi calme qu'à l'ordinaire.

SAINT-LAMBERT.

Un temps viendra peut-être où je mériterai sa bienveillance.

VOLTAIRE, bas à Mme du Châtelet.

Dites-lui donc quelque chose.

Mme DU CHATELET, avec ironie.

M. de Saint-Lambert a besoin d'être encouragé ! Il est si timide !

SAINT-LAMBERT, à part, avec étonnement.

Qu'a-t-elle donc?

VOLTAIRE.

Oh ! les encouragemens ne lui manqueront pas ! Les premiers essais de sa plume, élégante et légère, ont obtenu de nombreux suffrages; et le vôtre, madame, a déjà payé ses efforts. Les jolis vers qu'il nous récitait hier, il a dû vous les remettre? Ils n'ont rien perdu, sans doute, à la lecture ?

SAINT-LAMBERT, à Mme du Châtelet.

Cette nouvelle épreuve m'a-t-elle été favorable?

Mme DU CHATELET, à part.

Quelle audace ! (Elle lui lance un regard sévère.

SAINT-LAMBERT, à part.

Comme elle me regarde ! qu'y a-t-il donc ?

VOLTAIRE.

Vous ne répondez pas ? avez-vous remarqué quelque chose qui ne vous plaise pas ? Il faudrait le lui dire franchement : à son âge, on profite des leçons, et il ferait mieux une autre fois.

Mme DU CHATELET, à part.

Je ne sais en vérité que répondre.

VOLTAIRE.

Allons, avouez-le : vous voudriez quelque chose de plus !

Mme DU CHATELET.

Quelque chose de plus ? Non, c'est bien assez, je vous jure.

VOLTAIRE.

Madame la marquise, mon cher ami, est un peu difficile. Elle a vu tant d'ouvrages de ce genre !

Mme DU CHATELET, à part.

Il me met au supplice ! (Haut et ironiquement.) Monsieur a une manière d'écrire qui n'appartient qu'à lui, et dont rien, je vous assure, ne m'avait donné l'idée. (Elle regarde attentivement Saint-Lambert.)

SAINT-LAMBERT, bas à Voltaire.

Je crains vraiment de lui avoir déplu.

VOLTAIRE, à demi-voix.

Ne vous effrayez pas ! c'est un léger caprice. Elle a tant de quoi se faire pardonner !

Mme DU CHATELET, à part.

Voltaire a raison ; sa tournure est charmante ! Je ne l'avais pas encore examiné. Il est très bien.

VOLTAIRE, à Saint-Lambert.

Vous êtes beaucoup trop modeste, Saint-Lambert : un jour votre nom sera célèbre.

SAINT-LAMBERT.

Je n'en doute plus. N'ai-je pas reçu de vous, ce matin, mon brevet d'immortalité?

Mme DU CHATELET.

Que voulez-vous dire ?

SAINT-LAMBERT.

Qu'entre deux scènes de Mérope l'auteur de la Henriade a laissé tomber de sa plume un de ces riens charmans qui feront les délices de la postérité. Or celui-ci m'est adressé, et je peux dire comme Horace : « Je ne mourrai pas tout entier ! »

Mme DU CHATELET.

Ces vers, m'est-il défendu de les connaître ?

SAINT-LAMBERT.

Monsieur de Voltaire ne voudrait pas se priver du plus flatteur de tous les suffrages. (Il tire un papier de sa poche et le donne à Voltaire.) Tenez ! ce serait agir en ennemi que de ne pas vous les laisser lire vous-même.

VOLTAIRE, à Mme du Châtelet.

Vous le désirez ?

Mme DU CHATELET.

Je vous en prie.

VOLTAIRE.

Allons ! (Il lit.)

- A monsieur de Saint-Lambert.

Tandis qu'au-dessus de la terre,
Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton
Dans les routes de la lumière

Conduit le char de Phaëton,
Sans verser dans cette carrière,
Nous attendons paisiblement
Près de l'onde castalienne
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament :
Et nous assemblons, pour lui plaire,
Dans ces vallons et dans ces bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Faisait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses!
C'est ta main qui cueille les roses,
Et les épines sont pour moi.
« Ce vieillard chenu qui s'avance, *
» Le Temps, dont je subis les lois,
» Sur ma lyre glace mes doigts,
» Et des organes de ma voix
» Fait frémir la sourde cadence.
» Les Graces, dans ces beaux vallons,
» Les dieux de l'amoureux délire,
» Ceux de la flûte et de la lyre,
» T'inspirent tes aimables sons,
» Avec toi dansent aux chansons,
» Et ne daignent plus me sourire.
» Dans l'heureux printemps de tes jours,
» Des dieux du Pinde et des amours
» Saisis la faveur passagère;
» C'est le temps de l'illusion;
» Je n'ai plus que de la raison!...
» Encore, hélas! n'en ai-je guère! »
Mais je vois venir, sur le soir,
Du plus haut de son aphélie,
Notre astronomique Émilie
Avec un vieux tablier noir,
Et la main d'encre encor salie;
Elle a laissé là son compas,
Et ses calculs et sa lunette;
Porte-lui vite à sa toilette
Ces fleurs qui naissent sur tes pas,
Et chante-lui, sur la musette,
Ces beaux vers, que l'amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

(Il rend le papier à Saint Lambert.)

Mme DU CHATELET.

Vos vers son jolis, comme tout ce que vous faites; mais je n'ai pas coutume de tremper mes doigts dans mon encrier.

VOLTAIRE.

Que voulez-vous? c'est la rime.

Mme DU CHATELET.

La rime! la rime est une sotte. Vous changerez cela, s'il vous plait. Je ne crois pas nécessaire que la postérité me voie avec des mains toutes noires.

VOLTAIRE.

Pas de colère! je vous obéirai.

* Les vers guillemettés peuvent se passer au théâtre pour donner plus de rapidité à la scène.

Mme DU CHATELET.

A la bonne heure. (A part.) En vérité, le calme de Saint-Lambert est étonnant!

VOLTAIRE.

Il faut que je vous quitte; mais c'est encore pour m'occuper de vous; je vais écrire à votre avocat de Bruxelles, et consoler ce brave homme qui se plaint que vous manquez de patience.

Mme DU CHATELET.

Je le lui conseille.

VOLTAIRE.

Il a raison, car enfin le procès dont il est chargé n'a encore que soixante-dix-sept ans.

SAINT-LAMBERT.

C'est un peu long.

VOLTAIRE.

Pour les plaideurs, oui... mais c'est bien court pour les avocats. A revoir donc, Mme la marquise!

Mme DU CHATELET.

Vous nous quittez?

VOLTAIRE.

Je ne tarderai pas à vous rejoindre, et je laisse près de vous quelqu'un pour vous tenir compagnie en ma place.

SAINT-LAMBERT.

Ah! qui oserait songer à remplacer Voltaire!

VOLTAIRE, bas à Mme du Châtelet.

N'oubliez pas ce que je vous ai dit; il y va de notre repos!

Mme DU CHATELET, bas à Voltaire.

Comment! vous voulez?...

VOLTAIRE, à demi-voix.

Un peu de coquetterie; cela vous coûte-t-il donc beaucoup?

AIR : Premier chœur de la Fiancée.

Une ruse est nécessaire.

Mme DU CHATELET.

Mais est-elle sans danger?
Je ne puis vous satisfaire.

VOLTAIRE.

Faites-le pour m'obliger.

ENSEMBLE.

Une ruse, etc.

SAINT-LAMBERT.

A l'aimer, comme à lui plaire,
Jamais je n'ai dû songer;
Et pourtant de sa colère
Je suis prêt à m'affliger.

(Voltaire sort en faisant des mines à Mme du Châtelet.)

SCÈNE X.

Mme DU CHATELET, SAINT-LAMBERT.

Mme DU CHATELET, à part.

Je me sens embarrassée et presque tremblante.

SAINT-LAMBERT.

Qu'avez-vous donc, madame? seriez-vous indisposée?

Mme DU CHATELET.

Non, monsieur.

SAINT-LAMBERT.

Je vous gêne, peut-être!

Mme DU CHATELET.

Non, monsieur.

SAINT-LAMBERT.

Accusez M. de Voltaire, madame, si je suis importun; c'est lui qui m'encourage dans mon indiscrétion.

Mme DU CHATELET.

M. de Voltaire ne sait rien... Il n'est pas toujours prudent de mettre nos meilleurs amis dans la confidence de certains secrets; n'est-il pas vrai, monsieur?

SAINT-LAMBERT.

Je ne vous comprends pas, madame.

Mme DU CHATELET, le regardant d'un air étonné, et reprenant avec une dignité sévère.

Monsieur, votre silence est peut-être la meilleure des excuses. Aussi, je veux bien vous promettre le plus entier oubli... C'est une espèce de pardon que vous méritez à peine.

SAINT-LAMBERT, stupéfait.

Mais, madame, le pardon est inutile quand il n'y a pas eu d'offense. Je ne fus jamais coupable envers vous.

Mme DU CHATELET.

Vous osez le dire?

SAINT-LAMBERT.

Je le jure.

Mme DU CHATELET, lui remettant la lettre.

Et cette lettre!

SAINT-LAMBERT.

Cette lettre? (Il la prend, la regarde avec surprise, puis sourit.) Non, madame, il n'y a pas eu d'offense.

Mme DU CHATELET.

Comment?

SAINT-LAMBERT, à demi-voix.

Veuillez pardonner une erreur bien involontaire; cette lettre qui a dû vous paraître si inconvenante...

Mme DU CHATELET.

Eh bien?

SAINT-LAMBERT.

Elle ne vous était pas destinée: je me suis trompé d'adresse.

Mme DU CHATELET, avec mauvaise humeur.

Ah!.. (D'un ton plus doux.) Pourquoi mentir?.. Maintenant que je vous ai grondé, je rirais volontiers d'une ruse de guerre qui n'est pas sans malice: il y a de pauvres femmes qui s'y laisseraient prendre.

SAINT-LAMBERT.

Qu'entends-je?

Mme DU CHATELET.

Oui; elles se diraient: Dieu! comme il sait aimer!... Et l'imagination, ayant ainsi un champ ouvert, pourrait aller loin... (Avec beaucoup d'indulgence.) Si nous voulons rester bons amis, qu'il ne soit plus question d'une prétendue méprise dont je ne saurais être dupe.

SAINT-LAMBERT, étourdiment.

Mais je vous assure, madame, que vous l'êtes beaucoup plus que vous le pensez.

Mme DU CHATELET, riant.

Ceci a l'air d'une impertinence.

SAINT-LAMBERT.

Si je ne connaissais votre sévérité, je croirais que vous voulez vous amuser de moi, ou m'arracher mon secret.

Mme DU CHATELET.

Et s'il en était ainsi?

SAINT-LAMBERT.

J'appliquerais encore tous mes soins à vous cacher le nom de la personne qui devait lire cette lettre, et je souhaiterais que le hasard ne vous le fît pas découvrir.

Mme DU CHATELET, étonnée et mortifiée.

Eh quoi! il serait vrai? les bruits qui ont couru... ce serait pour la vicomtesse...

SAINT-LAMBERT, l'interrompant.

Oh! non, non, madame.

Mme DUCHATELET.

Comme vous rougissez!... (A part.) Était-ce donc pour elle!

SAINT-LAMBERT, à part.

Eh! mais, elle ne rit plus!

Mme DU CHATELET, très sèchement.

Si cela est, il vous sera difficile de m'expliquer, monsieur, comment mon nom s'est trouvé sous votre plume. Mais je ne veux pas d'explication, et je me retire pour n'en pas entendre davantage.

SAINT-LAMBERT, blessé.

C'est à moi, madame, de vous céder la place; je sors. Me sera-t-il permis au moins de prendre congé de vous avant de quitter le château?

Mme DU CHATELET, de très mauvaise humeur.

Cela ne me semble pas nécessaire.

SAINT-LAMBERT, à part.

C'est singulier! J'étais moins maltraité quand elle croyait la lettre pour elle.

AIR de la Valse des Comédiens.

Adieu, madame, il faut que je vous quitte;
Vous obéir est ma première loi.
Puisqu'à présent mon aspect vous irrite,
Je dois partir... mais au moins plaignez-moi!
(A part.)
Le malheureux, que sa colère accable,
Est innocent... et le voilà banni!...
Il eut grand tort!... car, s'il était coupable,
Peut-être bien serait-il moins puni!

ENSEMBLE.

Adieu, madame, etc.

Mme DU CHATELET.

Adieu, monsieur, croyez-moi, partez vite,
Car m'obéir doit être votre loi;
Ne pensez pas que votre aspect m'irrite,
Mais je désire être seule chez moi.

(Il salue tristement et sort.)

SCÈNE XI.

Mme DU CHATELET, seule.

(Elle est très soucieuse pendant un moment.)

La vicomtesse! mais cette femme n'est pas jolie du tout. Et lui, il est si bien! Si je m'étais trompée? si cette lettre n'était pas pour elle? Il ne l'a pas avoué. Il s'est troublé, il est vrai; mais peut-être ma colère l'a-t-elle interdit? J'ai été bien sévère!... Qu'importent au reste et ses amours et mon indifférence?... Il part... Je ne le reverrai plus... Jamais il ne se présentera devant moi... Ses vers sont bien jolis!... je ne les entendrai plus!... Ils avaient tant de grace dans sa bouche!... c'est dommage. (Elle soupire, puis sourit.) Allons donc! à quoi vais-je penser!

Air du Premier prix.

Son audace a dû me déplaire,
Et pourtant, je ne sais pourquoi,
Quand il s'éloigne, ma colère
Semble s'éteindre malgré moi.
L'imprudent m'avait irritée;
De ma haine il a craint l'effet,
Et pour jamais il m'a quittée!...
Je crois vraiment qu'il a bien fait.

Ah! qu'est ce bruit?

SCÈNE XII.

Mme DU CHATELET, VOLTAIRE, ramenant SAINT-LAMBERT.

VOLTAIRE.

Je ne le souffrirai point; vous ne partirez pas; il faut que vous restiez. A mon secours, madame la marquise! voici un fugitif que je ramène.

Mme DU CHATELET.

Que vous ramenez!

SAINT-LAMBERT.

Des affaires fâcheuses me forcent à un prompt départ.

VOLTAIRE.

Quelques heures de plus ou de moins ne feront rien, et vous ne partirez pas maintenant, je vous le jure. Madame la marquise, un mot, je vous prie!... Aidez-moi à le retenir.

SAINT-LAMBERT.

Si madame l'ordonnait...

VOLTAIRE.

Eh! oui, sans doute, elle l'ordonne; voilà qui est convenu. Moi, je vous quitte, car je viens d'être informé que la voiture de M. du Châtelet a été aperçue, et je vais au-devant de lui.

SAINT-LAMBERT.

M. du Châtelet!

Mme DU CHATELET.

Déjà!

VOLTAIRE, la prenant à part.

Oui, lui-même... Voyons, Émilie, un peu de complaisance! Souvenez-vous de ce que je vous ai dit tantôt: il sera parfait que le marquis vous trouve ensemble

Mme DU CHATELET.

Encore une fois, Voltaire, réfléchissez...

VOLTAIRE.

Point d'objections, je vous en prie!

Mme DU CHATELET, à part.

Il le veut absolument!

VOLTAIRE.

Mon cher Saint Lambert, madame la marquise vous prie de lui tenir compagnie pendant mon absence.

SAINT-LAMBERT.

Je suis bien heureux!

VOLTAIRE.

A revoir! (A la marquise qui remonte le théâtre avec lui.) Ce sera une excellente plaisanterie, je vous assure.

Mme DU CHATELET.

Peut-être.

SAINT-LAMBERT, à part, sur le devant.

Je crois que tantôt je me suis conduit comme un écolier: tâchons de réparer ma gaucherie.

Mme DU CHATELET, revenant en scène.

Dans quelle situation il me place!

SAINT-LAMBERT, la regardant furtivement.

C'est qu'en vérité elle est charmante!

SCÈNE XIII.

Mme DU CHATELET, SAINT-LAMBERT.

(Ils se regardent un instant sans rien dire; ils semblent embarrassés tous deux.)

SAINT-LAMBERT.

Je regrette, madame, qu'on vous ait forcée à me revoir: ma présence vous déplait peut-être?

Mme DU CHATELET.

Me déplaire!... non.

SAINT-LAMBERT.

Alors, vous m'éloigniez par égard pour moi!... Vous vouliez sûrement me défendre contre le danger d'une pareille entrevue, et contre les suites qu'elle peut avoir pour moi.. pour moi seul?

Mme DU CHATELET, riant.

Vous êtes modeste, et vous me prêtez de sin-

gulières délicatesses!... Car, après ce que je sais, aucune crainte de ce genre ne pourrait me venir à l'esprit; et, en vérité, il me semble que le hasard m'ayant révélé vos secrets, vous feriez bien, pour passer le temps que nous avons à être ensemble, de me donner toute votre confiance.

SAINT-LAMBERT.

Vous croyez, madame?

Mme DU CHATELET.

Oui; tenez, asseyons-nous. (Ils s'asseyent à droite, chacun sur un fauteuil; d'abord loin l'un de l'autre.) Il est si doux de parler de ce qu'on aime; et je vous écouterais avec tant d'intérêt!

SAINT-LAMBERT, tendre et enjoué pendant toute la scène.

Si pouvais le penser?

Mme DU CHATELET, gracieuse et coquette.

Vous l'aimez donc beaucoup?

SAINT-LAMBERT.

De qui parlez-vous, madame?

Mme DU CHATELET.

L'auriez-vous oublié?

SAINT-LAMBERT.

Si votre pensée va au-delà de ce salon, je ne vous comprends plus.

Mme DU CHATELET, minaudant un peu.

Si elle y reste enfermée, je ne veux plus vous comprendre.

SAINT-LAMBERT.

Près de vous, le moyen de parler d'autre chose?

Mme DU CHATELET.

Et le danger de parler de celle-là?

(En causant elle s'est un peu rapprochée de Saint-Lambert.)

SAINT-LAMBERT.

Le danger!... pour moi... comme je vous le disais tout à l'heure.

Mme DU CHATELET, se reculant un peu, et tâchant de détourner la conversation.

Nous en étions à la confidence que vous deviez me faire, et que cette lettre...

SAINT-LAMBERT.

Cette lettre?... la voilà.

Mme DU CHATELET.

Eh bien! vous ne l'envoyez donc pas?

SAINT-LAMBERT, riant.

On n'a pas voulu la recevoir.

Mme DU CHATELET, riant.

Mais je parle de sa vraie destination.

SAINT-LAMBERT.

Elle y a été si mal reçue qu'il a bien fallu lui en inventer une autre.

Mme DU CHATELET, souriant.

Ah!... vous mentiez tantôt, ou vous mentez à présent.

SAINT-LAMBERT.

Le temps, dit-on, découvre les grandes vérités!... Puisse-t-il me donner les moyens de prouver celle-ci!

Mme DU CHATELET.

Cela serait peut-être long?

SAINT-LAMBERT.

Je le crains! car ce n'est pas le sentiment qu'inspire une femme, mais celui qu'elle éprouve qui la persuade.

Mme DU CHATELET, reprenant un ton plus grave, et se reculant encore.

Malgré votre folie, que les mœurs de notre temps excusent un peu, je pense qu'il vous reste assez de raison pour m'entendre!... Comment de semblables moyens de réussir peuvent-ils être tentés? Comment un homme peut-il supposer qu'on croira à un amour si subit, et qu'on le partagera si promptement?

SAINT-LAMBERT.

Et pourquoi pas, madame?

Air de Téniers.

Oui, croyez-moi, cette céleste flamme,
Un seul instant suffit pour l'allumer!

Mme DU CHATELET.

Mais le temps seul peut convaincre une femme.

SAINT-LAMBERT.

On perd le temps qu'on passe sans aimer.
Par des rigueurs ou par l'indifférence
Pourquoi blesser un cœur vraiment épris?
Ah! sans pitié peut-on voir sa souffrance?

Mme DU CHATELET.

Ne doit-on pas redouter son mépris?

SAINT-LAMBERT.

Du mépris!... Et pourquoi?... Estimer une femme parce qu'elle cache plus long-temps ce qu'elle éprouve, ou la mépriser parce qu'elle est confiante dans celui qu'elle aime!... Je ne vous comprends pas, en vérité... Et vous, madame, qui parliez de confidences, tenez, j'ai bien envie de vous demander à mon tour celle de vos sentimens... Cet illustre ami... ce Voltaire...

Mme DU CHATELET.

Je vous arrête!... Pour peu que vous connaissiez les femmes, vous savez qu'il faut les attendre sur les confidences... Et pourtant, je me sens du plaisir à causer avec vous de ce que le cœur a de plus intime... et je vous répéterai ce que je vous disais tout à l'heure : l'amour ne m'a jamais paru excusable que lorsque le temps et une connaissance approfondie du caractère peuvent rassurer sur les sentimens qu'on inspire.

SAINT-LAMBERT.

Ce que vous dites là ne peut s'appliquer qu'à l'amitié.

Mme DU CHATELET.

Comment?

SAINT-LAMBERT.

L'estime et le temps font naître l'amitié... mais, je vous le répète, l'amour... il naît de lui-même.

Mme DU CHATELET.

Non, monsieur de Saint-Lambert; on se con-

vient d'abord par l'esprit, les idées se rapprochent; les cœurs s'entendent...

SAINT-LAMBERT.

Oui... dans l'amitié!... (Avec beaucoup de chaleur et d'intention.) Mais l'amour produit dès le premier instant un mouvement dont la cause nous est inconnue... Il nous entraîne vers un objet qui nous enchante... même avant de savoir si ce que nous éprouvons est partagé.

Mme DU CHATELET, se rapprochant involontairement à mesure que la conversation s'anime. Avec un peu de trouble et d'émotion.

Il me semblait pourtant que le plaisir qu'on trouve à se voir, le goût des mêmes études, l'habitude d'échanger ses idées, formaient seuls des liens durables.

SAINT-LAMBERT, avec chaleur.

Vous parlez toujours de l'amitié!... L'amour fait éprouver, dès la première vue, une impression aussi forte qu'elle est rapide.

Mme DU CHATELET, le regardant avec trouble.

Vous croyez?

SAINT-LAMBERT, avec intention.

J'en suis sûr.

Mme DU CHATELET.

Quoi! l'amour pourrait naître ainsi?... Et, presque sans se connaître...

SAINT-LAMBERT, vivement.

L'amour arrange si bien et si promptement les choses, qu'on se trouve du même avis sans pouvoir le plus souvent dire ni l'un ni l'autre comment cela s'est fait.

Mme DU CHATELET, riant.

En vérité, on ne devrait pas être responsable d'un sentiment qui vient ainsi à notre insu!

SAINT-LAMBERT, avec chaleur.

Et qui donne des émotions si vives que la plus légère de ses faveurs... (Il lui prend la main.) Cette main, que j'ose toucher malgré vous, cause à mon ame des plaisirs tels que cette froide amitié, dont vous parliez tout à l'heure, ne saurait ni les imaginer, ni les comprendre.

Mme DU CHATELET, troublée.

Mais vraiment... monsieur de Saint-Lambert!..

SAINT-LAMBERT, très pressant.

Oui, la raison ne peut rien sur ces émotions si promptes; on dit, on écrit ce qu'on voudrait cacher... On risque de déplaire... (Très tendrement.) On déplait peut-être... quand on donnerait sa vie pour faire partager ce qu'on ressent.

Mme DU CHATELET, émue.

Ah! les femmes mettent souvent à cacher ce qu'elles éprouvent autant de soin que les hommes en prennent pour exprimer ce qu'ils n'éprouvent pas.

SAINT-LAMBERT, lui baisant la main avec transport.

Je suis bien heureux!

Mme DU CHATELET, effrayée.

Qu'ai-je donc dit?

SAINT-LAMBERT.

Oh! laissez-moi espérer que ces mots viennent d'échapper à votre cœur! N'appelez pas contre moi cette sévère raison...

Mme DU CHATELET, soupirant.

Que vous savez si bien faire disparaître.

SAINT-LAMBERT.

Que je voudrais vous faire oublier.

Mme DU CHATELET, riant.

Le moyen de penser à quelque chose auprès de vous?

SAINT-LAMBERT.

Il vaut mieux sentir que penser.

Mme DU CHATELET, fort troublée.

Saint-Lambert!...

SAINT-LAMBERT, pressant sa main sur son cœur.

Comme il bat vite!

Mme DU CHATELET, à part.

Hélas! le mien aussi.

SAINT-LAMBERT.

Un mot!... un seul!...

Mme DU CHATELET.

Que voulez-vous?

SAINT-LAMBERT.

Votre cœur m'a-t-il entendu? Parlez! c'est la vie que j'attends! Parlez!

(Mme du Châtelet très émue ne répond pas; mais, par un mouvement brusque, elle pose la main de Saint-Lambert sur son cœur.)

SAINT-LAMBERT, avec transport.

Il est à moi!... Un gage de mon bonheur?

Mme DU CHATELET, se levant avec une sorte de crainte.

Ah! j'en ai déjà trop dit!

SAINT-LAMBERT.

Je vous en conjure!

Mme DU CHATELET, très troublée.

Quoi?

SAINT-LAMBERT.

S'il est vrai que mes vœux aient été entendus...

Mme DU CHATELET, tâchant de se remettre et de plaisanter.

Que voulez-vous dire? En vérité, vous êtes fou! Je devrais me fâcher; mais tout ceci n'est qu'une plaisanterie, un badinage sans conséquence... je l'espère.

SAINT-LAMBERT.

Oh! ne rétractez pas de plus douces paroles!

Mme DU CHATELET.

J'entends quelqu'un...

SAINT-LAMBERT.

Et je ne saurai pas mon sort?

VOLTAIRE, en dehors.

Par ici, monsieur le marquis! c'est là que madame la marquise est occupée à travailler.

Mme DU CHATELET.

C'est lui!...

SAINT-LAMBERT, très vite.

On vient!... cette bague?...

Mme DU CHATELET.

Eh bien?

SAINT-LAMBERT.

Donnez-la-moi, si mes vœux sont exaucés !

Mme DU CHATELET.

Silence !...

SCÈNE XIV.

Mme DU CHATELET, VOLTAIRE, LE MARQUIS DU CHATELET, SAINT-LAMBERT puis DUBOIS.

LE MARQUIS, en entrant.

Madame la marquise, je suis votre humble serviteur. Quel diable de travail vous a donc empêchée de venir au devant de moi ?

Mme DU CHATELET.

Je ne m'attendais pas à votre arrivée, monsieur : si vous m'aviez prévenue...

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! c'est monsieur de Saint-Lambert !

SAINT-LAMBERT.

Permettez-moi, monsieur le marquis, de vous offrir mes hommages.

VOLTAIRE, à part.

Il a l'air déconcerté ! Bravo ! elle a bien joué son rôle.

LE MARQUIS.

Ah ! çà, mais vous n'êtes pas un savant, vous, Saint-Lambert, et je serais curieux d'apprendre de quelle science on peut parler avec un officier de dragons ?

VOLTAIRE, bas à la marquise.

Cela va très bien.

SAINT-LAMBERT.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Oui, je ne vous cache pas que cela pique ma curiosité.

Mme DU CHATELET.

Vous n'ignorez pas que M. de Saint-Lambert s'occupe de poésie avec succès.

LE MARQUIS.

De poésie !... ah ! c'est vrai ; mais il me semble que c'est dans la solitude qu'on fait des vers : on ne compose pas à deux.

VOLTAIRE.

Eh ! mon Dieu, oui.

LE MARQUIS.

Vous croyez ?

VOLTAIRE.

Sans doute ; c'est un usage déjà fort ancien.

AIR : Je loge au premier étage.

Seul, un poète hésite et tremble
De risquer de faibles essais ;
On double, en travaillant ensemble,
Et le talent et le succès :
On se soutient, on s'encourage
Dans ce chemin si hasardeux...
Et même il est plus d'un ouvrage
Qu'on ne peut bien faire qu'à deux.

LE MARQUIS.

A la bonne heure, cela vous regarde plus que moi. Eh bien ! madame, (Avec un peu d'ironie.) ces sciences, ces travaux auxquels vous vous consacrez exclusivement vous ont-ils fait faire quelques découvertes nouvelles ?

Mme DU CHATELET.

Ce sujet vous intéresse peu, monsieur ; et je suppose qu'un objet plus important vous a ramené dans ce château.

LE MARQUIS.

J'y suis venu pour m'instruire à fond d'une affaire assez embarrasée, et qui me semble à présent moins claire que jamais.

VOLTAIRE, bas à Mme du Châtelet.

Voyez-vous ? Il prend le change.

Mme DU CHATELET, avec une sorte de dédain.

Et cette affaire me sera-t-elle communiquée ?

LE MARQUIS.

C'est selon. Depuis combien de temps avons-nous l'avantage de posséder à Cirey M. de Saint-Lambert ?

Mme DU CHATELET.

Depuis cinq jours seulement.

LE MARQUIS, haut.

Cinq jours ! (A part.) Ce n'est pas lui.

VOLTAIRE.

Pendant ce temps, j'ai achevé le mémoire pour votre avocat ; car Saint-Lambert ayant sans cesse à consulter madame...

LE MARQUIS, à part.

Ah ! c'est peut-être lui.

VOLTAIRE.

Et si vous voulez en venir prendre connaissance, nous laisserons Saint-Lambert et Mme la marquise achever ce qu'ils ont commencé : je gagerais que nous les avons dérangés.

LE MARQUIS, à part.

Allons, décidément c'est lui : et j'étais un sot de soupçonner Voltaire.

Mme DU CHATELET, à part.

Chacune de ses paroles me met à la torture.
(Elle va s'asseoir, et prend un livre.)

SAINT-LAMBERT, à part.

Que va devenir tout cela ?

LE MARQUIS, bas à Voltaire.

Mais, mon ami, regardez-les donc. Le diable m'emporte si c'est de sciences qu'ils s'occupaient !

VOLTAIRE, à part.

Il est pris ! (A demi-voix au marquis.) Allons donc, monsieur le marquis, quelles idées avez-vous ? Fi donc ! un homme de qualité !

LE MARQUIS, de même.

Mais enfin c'est ma femme !

VOLTAIRE, de même.

Raison de plus ! (A part.) Nous sommes sauvés.

DUBOIS, entrant.

Un homme d'affaires désire parler à monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Comment ! à peine arrivé...

DUBOIS.

Il dit que c'est pour un objet important.

LE MARQUIS.

J'y vais. (Dubois sort.— A Voltaire.) Je ne voudrais pourtant pas les laisser ainsi.

VOLTAIRE, à demi-voix.

Je crois que vous êtes dans l'erreur; mais, si vous avez quelque crainte, je vais rester avec eux.

LE MARQUIS, de même.

Excellent ami! ne les quittez pas.

VOLTAIRE, le conduisant.

Comptez sur moi.

(Pendant qu'il va jusqu'au fond en parlant bas au marquis, Saint-Lambert s'est rapproché de Mme du Châtelet.)

SAINT-LAMBERT, à demi-voix.

Avez-vous oublié ma prière? Cette bague...

Mme DU CHATELET, de même.

Oh! jamais! jamais!

SCÈNE XV.

Mme DU CHATELET, SAINT-LAMBERT, VOLTAIRE.

VOLTAIRE, revenant.

Tout va bien! (Il remarque que Mme du Châtelet et Saint-Lambert parlent bas.) Eh mais! ils se sont bien vite rapprochés .. (Haut.) Pardon, si je dérange votre tête-à-tête; mais à présent...

SAINT-LAMBERT.

Voltaire peut-il jamais être importun?

VOLTAIRE, les examinant.

Qui sait?

Mme DU CHATELET.

Que voulez-vous dire?

VOLTAIRE.

Oh! rien. (A part.) Elle me semble émue! diable! diable!

Mme DU CHATELET, passant entre Voltaire et Saint-Lambert.

Pourquoi ces réticences?... qu'avez-vous?

VOLTAIRE.

Je réfléchissais... excusez ma préoccupation. (A part.) Est-ce bien le marquis qu'on trompe?

Mme DU CHATELET, à part.

Il a l'air inquiet.

VOLTAIRE, à part.

Je crois qu'il est temps d'arrêter tout cela.

SAINT-LAMBERT.

J'attends que monsieur de Voltaire veuille bien me faire savoir...

VOLTAIRE, ironiquement.

Ah! jeune homme, il me semble que vous ne vous êtes pas fait prier.

SAINT-LAMBERT.

Prier!... de quoi?

Mme DU CHATELET, à part.

Que va-t-il faire? (Haut.) Mon ami...

VOLTAIRE, à Mme du Châtelet.

Tout s'est passé à merveille comme nous en étions convenus?

Mme DU CHATELET.

Mais en vérité, Voltaire!...

SAINT-LAMBERT.

Je ne comprends pas.

VOLTAIRE.

Ah! madame ne vous a donc pas instruit?

SAINT-LAMBERT.

Encore une fois, de quoi?

Mme DU CHATELET.

Qu'allez-vous dire?

VOLTAIRE.

Ce que peut-être vous auriez dû dire vous-même.

SAINT-LAMBERT.

Veuillez vous expliquer.

VOLTAIRE.

C'est ce que j'ai de mieux à faire.

Mme DU CHATELET, à part.

Je tremble!

VOLTAIRE.

Écoutez-moi : Deux personnes vivaient dans une agréable retraite, loin des sots et des méchans qui peuplent ce monde.

Mme DU CHATELET, à part.

Horrible situation!

VOLTAIRE.

L'envie, toujours active, trouve le moyen de leur envoyer un jaloux, un importun, maussade, bourru... comme nous en connaissons tous.

SAINT-LAMBERT.

Qu'entends-je?

Mme DU CHATELET, à Voltaire.

Mais vous êtes fou!

VOLTAIRE.

Non. Il est inutile de prolonger cette plaisanterie; d'ailleurs elle a réussi.

SAINT-LAMBERT.

Ah!...

VOLTAIRE.

Oui. Faites bien attention!

SAINT-LAMBERT, avec intention.

Oh! j'écoute.

VOLTAIRE.

Qu'imaginent les deux personnes en question? De détourner sur un tiers des inquiétudes dangereuses.

Mme DU CHATELET.

Arrêtez!

SAINT-LAMBERT.

Permettez, madame, qu'il continue... Je commence à comprendre.

Mme DU CHATELET, bas à Saint-Lambert d'un ton de tendre reproche.

Saint-Lambert!...

VOLTAIRE.

Or donc, cet importun...

SAINT-LAMBERT.

C'est M. du Châtelet.

VOLTAIRE.

Et cet ami, dont on se sert pour écarter le danger...

SAINT-LAMBERT, avec un sourire forcé.

C'est moi.

VOLTAIRE.

Vous l'avez dit.

SAINT-LAMBERT, bas à la marquise avec colère et dédain.

Vous m'avez joué.

Mme DU CHATELET, à part.

Que va-t-il penser de moi?

VOLTAIRE.

Le succès a couronné nos espérances : recevez maintenant tous nos remercîmens, mon cher Saint-Lambert.

Mme DU CHATELET.

Ne croyez donc rien de tout cela; c'est une folie.

SAINT-LAMBERT.

Qui me paraît très vraisemblable.

Mme DU CHATELET, à part.

Il me méprisera!... il souffre! Et moi!...

VOLTAIRE.

Mais, madame, en bonne conscience, vous auriez dû l'instruire.

SAINT-LAMBERT.

Je n'aurais peut-être pas si bien joué mon rôle... Pour madame, elle s'est acquittée du sien à merveille.

VOLTAIRE.

Sans doute; mais, en la supposant de bonne foi, votre pauvre cœur pouvait se laisser prendre.

SAINT-LAMBERT, avec aigreur.

Oh!... je ne m'y suis pas trompé.

Mme DU CHATELET, à part.

Malheureuse!...

VOLTAIRE.

A la bonne heure... Je n'en ai pas moins accompli un acte de charité en vous mettant au fait.

SAINT-LAMBERT.

J'en suis reconnaissant.

Mme DU CHATELET, avec colère, à part.

Voltaire m'a contrainte à rougir!

SAINT-LAMBERT, bas à Mme du Châtelet.

Que de fausseté!

Mme DU CHATELET, bas.

Non, il n'y eut point de fausseté.

SAINT-LAMBERT.

Je suis charmé d'avoir pu vous être utile, et je ne m'étonne plus qu'on m'ait retenu tantôt quand j'étais prêt à partir : maintenant que tout est fini, que vous n'avez plus besoin de moi, vous me permettrez de prendre à l'instant même congé de vous.

Mme DU CHATELET, à part.

Grand Dieu!

VOLTAIRE, le ramenant au milieu.

Non pas, vraiment. Restez... au moins jusqu'à ce soir; c'est nécessaire à votre rôle.

SAINT-LAMBERT.

Ah!

VOLTAIRE.

Il faut que ce soit le marquis lui-même qui vous congédie.

SAINT-LAMBERT.

En vérité!... Est-ce l'avis de madame?

Mme DU CHATELET.

Monsieur!... (A part.) Tout, plutôt que son mépris!

SAINT-LAMBERT, avec une ironie aigre.

Rien ne me coûtera pour la servir.

VOLTAIRE, à part.

Il est furieux... J'ai bien fait de parler; je crois qu'il était temps!

Mme DU CHATELET, bas à Saint-Lambert.

Saint-Lambert!...

SAINT-LAMBERT, bas.

Eh bien!

Mme DU CHATELET, bas.

Cette bague!...

(Mme du Châtelet lui glisse la bague dans la main.)

SAINT-LAMBERT, avec joie.

Ah!...

VOLTAIRE, à part.

Bon! les voilà brouillés à tout jamais! (Haut.) Vous comprenez, mon ami, que notre reconnaissance vous est acquise pour toujours.

SAINT-LAMBERT.

Trop heureux de vous être agréable! .. Mais je conçois que mon rôle n'est pas achevé; j'espère m'acquitter du reste à votre satisfaction.

VOLTAIRE.

Merci, mon cher Saint-Lambert!

SAINT-LAMBERT.

Oh! il n'y a pas de quoi.

Mme DU CHATELET.

Il eût mieux valu sans doute ne pas commencer, et si l'on m'avait écoutée, cet inconvenant badinage n'aurait jamais eu lieu... Mais vous l'avez voulu... Adieu, je vous laisse, et je rentre dans mon appartement.

(Mme du Châtelet sort par la porte de droite, et Saint-Lambert sort par le fond.)

SCÈNE XVI.

VOLTAIRE, seul.

Bravo! ils sont irrités tous deux!... c'est juste; mais il n'y avait pas un moment à perdre!... Diable! ce piége préparé par moi-même, il me semble qu'un instant plus tard je pouvais y tom-

ber... Et que sais-je? à présent encore... Oh! non, non; ils se sont retirés chacun de son côté... Et pourtant, je ne suis pas tranquille. Ah! mon Dieu!... son appartement a une porte sur le parc... Qu'est-ce donc?... me voilà jaloux comme Orosmane!... J'ai tort, j'ai tort... peut-être!... Je connais le cœur humain, dit-on... je le peins dans mes ouvrages... Mais les femmes! les femmes! qui les devinera?

Air du Passe-partout.

Où rencontrer l'OEdipe secourable
Qu'en nos chagrins nous puissions invoquer?
Et cette énigme indéchiffrable,
Qui tentera de l'expliquer?
Jamais leur cœur à nos yeux ne se livre,
On a beau faire, et tel qui se flattait
De lire enfin couramment dans ce livre,
Voit qu'il en est encore à l'alphabet.

Allons, je veux examiner. Ah! voici le marquis!

SCÈNE XVII.

VOLTAIRE, LE MARQUIS DU CHATELET.

LE MARQUIS.

C'est vous, mon cher Voltaire!... vous êtes seul? où donc est ma femme?

VOLTAIRE.

Chez elle.

LE MARQUIS.

Et Saint-Lambert?

VOLTAIRE.

Je ne sais.

LE MARQUIS.

Vous vous taisez!... Ah! je sais tout, moi!

VOLTAIRE.

Quoi donc!

LE MARQUIS.

Ils sont ensemble.

VOLTAIRE, vivement.

Vous croyez?... Oh! non!

LE MARQUIS.

Je le gagerais.

VOLTAIRE.

Vous perdriez.

LE MARQUIS.

Je gagnerais.

VOLTAIRE, à part.

Il a une assurance qui m'effraie.

LE MARQUIS.

Pensez-vous donc que je n'ai rien vu?... La marquise m'a fort mal reçu à mon arrivée.

VOLTAIRE.

Il peut y avoir chez Mme du Châtelet un mouvement d'impatience, de dépit.

LE MARQUIS.

Du dépit!... et pourquoi?

VOLTAIRE.

Vous arrivez à l'improviste, sans vous faire annoncer, comme un jaloux.

LE MARQUIS.

Mais c'est que je le suis.

VOLTAIRE.

Jaloux!... vous?

LE MARQUIS.

Oui!... et, s'il faut vous dire toute la vérité.. vous me pardonnerez, n'est-ce pas?

VOLTAIRE.

Quoi? qu'y a-t-il?

LE MARQUIS.

Une idée absurde, dont je me repens bien maintenant, et qui n'avait pas le sens commun.

VOLTAIRE.

Mais encore?... expliquez-vous.

LE MARQUIS.

Eh bien! quand je suis revenu, c'est sur vous que se portaient mes soupçons.

VOLTAIRE.

Sur moi!

LE MARQUIS.

Oui. C'était bien ridicule, n'est-il pas vrai?

VOLTAIRE.

En effet.

LE MARQUIS.

Jaloux! de vous! d'un philosophe, d'un poète qui travaille tout le jour, et souvent même toute la nuit! c'est une extravagance! vous n'avez pas le temps de songer à ces folies-là!

VOLTAIRE.

Bah!...

LE MARQUIS.

Oh! à cet égard, la réputation des poètes est établie.

Air: Vaudeville de la Somnambule.

Non, non, messieurs, des cœurs comme les vôtres
Pour les amours ne sont pas faits;
Vous étudiez chez les autres
Les passions et leurs effets.
L'amour ne saurait vous atteindre;
Votre travail vient vous en préserver...
Car, dans vos vers, vous passez à le peindre
Le temps qu'un autre emploie à le prouver.

VOLTAIRE.

C'est possible.

LE MARQUIS.

C'est certain!... Et puis, mon cher Voltaire, nous ne sommes plus dans l'âge des étourderies.

VOLTAIRE, à part.

J'ai peur qu'il n'ait raison.

LE MARQUIS.

Mais Saint-Lambert!... oh! c'est bien différent.

VOLTAIRE

C'est un poète aussi!

LE MARQUIS.

Il fait des vers, c'est vrai... mais en amateur!... C'est mieux qu'un poète, c'est un officier de dra-

gons; je sais ce que c'est, moi... nous autres marquis, voyez-vous... Croyez-moi, mon cher, Saint-Lambert est dangereux.

VOLTAIRE, à part.

A qui le dit-il ?

LE MARQUIS.

Si un malheur n'est pas arrivé, je suis sûr qu'il ne s'en faut guère.

VOLTAIRE, avec effroi.

Vous pensez ?

LE MARQUIS.

Je m'y connais... et je vous en réponds.

VOLTAIRE, vivement.

Mais alors il faudrait...

LE MARQUIS.

Un peu de patience, mon ami... Comme vous le disiez tout à l'heure, il n'y a peut-être que du dépit.

VOLTAIRE.

Et si cela menait trop loin ?

LE MARQUIS.

Moi, je ne suis pas un savant, voyez-vous; mais on dit que les femmes ont une imagination qui va quelquefois bien vite.

VOLTAIRE, faisant un mouvement pour sortir.

Il faut donc se presser de les suivre.

LE MARQUIS, l'arrêtant.

Un moment!... que diable! vous voilà plus emporté que moi... Écoutez : j'ai imaginé une bonne ruse; je suis le colonel de Saint-Lambert.

VOLTAIRE.

Oui; eh bien ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! je vais lui donner l'ordre de rejoindre son régiment dès demain.

VOLTAIRE.

Vous ne pourriez pas le lui donner pour ce soir?

LE MARQUIS.

Pour ce soir!... Vous avez raison, c'est encore mieux. Tenez, je vais l'écrire, ici.

(Le marquis écrit à la table, Voltaire se penche derrière son siége et regarde ce qu'il écrit.)

VOLTAIRE.

C'est très bien comme cela !

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai?

(En ce moment Saint-Lambert arrive par le fond, et Mme du Châtelet sort de son appartement.)

VOLTAIRE.

Ah!... (A part.) Étaient-ils ensemble?

SCENE XVIII.

LE MARQUIS, VOLTAIRE,
Mme DU CHATELET, SAINT-LAMBERT.

LE MARQUIS, assis à la table.

Vous arrivez à propos, monsieur de Saint-Lambert : j'aurais vivement désiré vous garder chez moi plus long-temps; mais des ordres que je reçois de Paris me forcent à vous faire partir à l'instant même pour Lunéville, où vous remettrez des dépêches à vôtre général.

Mme DU CHATELET, à part.

Ah!...

SAINT-LAMBERT.

Je suis prêt, monsieur le marquis.

VOLTAIRE, bas au marquis.

Il n'hésite pas!... Je crois que nous pouvons être tranquilles.

SAINT-LAMBERT, avec une émotion contrainte.

Veuillez, madame, recevoir mes adieux.

(Le marquis cachette des dépêches sur la table.)

VOLTAIRE, bas à Saint-Lambert.

Tout a réussi; je vous demande pardon, mon ami, cette fois vous n'avez pas eu le beau rôle.

SAINT-LAMBERT, souriant.

Il n'y a pas de mauvais rôle pour un bon acteur.

VOLTAIRE.

Et vous avez bien joué le vôtre.

SAINT-LAMBERT.

De mon mieux.

(Le marquis fait signe à Voltaire d'aller vers lui, et lui montre ses dépêches.)

SAINT-LAMBERT, bas à la marquise.

J'ai eu un beau jour!

Mme DU CHATELET.

Il n'aura pas de lendemain.

LE MARQUIS, donnant les dépêches à Saint-Lambert.

Prenez, monsieur de Saint-Lambert, et bon voyage!

Mme DU CHATELET, au marquis.

Votre mauvaise humeur ne m'a point échappé, monsieur; mais à présent vous serez tranquille sans doute?... Et vous, monsieur de Voltaire, vous êtes content?

VOLTAIRE, prenant Saint-Lambert et le marquis par la main.

Nous le sommes tous!

FIN DE MADAME DU CHATELET.

NOTA.—Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.

Imprimerie de Boulé et Comp., rue Coq Héron, N. 3.



LA FERME DE BONDI,

OU

LES DEUX RÉFRACTAIRES,

ÉPISODE DE L'EMPIRE, EN QUATRE ACTES,

PAR

MM. GABRIEL, DE VILLENEUVE ET MASSON;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 5 mai 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

MARCEL, jeune fermier	M. Paul.
CHARLOTTE, sa fiancée	Mlle Dejazet.
PHILIPPE, } conscrits réfractaires	M. Derval.
DANIEL, } conscrits réfractaires	M. Sainville.
THÉRÈSE, servante de Marcel	Mlle Escousse.
GUILLAUME, paysan	M. Levassor.
PIERRETTE, petite paysanne	Mlle Leclercq.
PICHARD, brigadier de gendarmerie	M. Masson.
GEORGES, gendarme	M. Bachelard.
Un Voiturier	M. Beau.
Paysans, Paysannes.	
Conscrits.	

La scène se passe à Bondi.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un carrefour sur la lisière d'un bois; à gauche un poteau indiquant les différents chemins.

SCÈNE I.

GUILLAUME, seul *.

(Il porte un bouquet à la boutonnière.)

(Appelant.) Ohé, les autres !... Comment, personne au rendez-vous? c'est pourtant ben ici le carrefour de la forêt ousque toute la noce est convenue de se rassembler pour aller de là prononcer le *conjungo* à la paroisse de Bondi; allons, allons, asseyons-nous un instant en les attendant!.... Dire qu'à partir d'aujourd'hui 20 mai 1811, c'te petite Charlotte va-t-être la femme d'un autre... et qu'à ce soir...! brrrr, ça me fait passer comme des frissons par tout le corps. Qu'est-ce qu'il a donc de plus que moi pour plaire, c't'imbécile de Marcel? parcequ'il passe dans le pays pour un bon garçon et qu'on me traite de mauvaise langue, parcequ'il est farmier, et que moi je n'ai pas le sou!... Est-il possible qu'une fille de village tienne aux préjugés à ce point-là! Mais chut, j'les entends tous, faisons ben vite rentrer not' chagrin.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.



SCÈNE II.

GUILLAUME, MARCEL, CHARLOTTE, PIERRETTE, toute une Noce de village.

(Ils sont tous en toilette de noce, bouquet au côté; un ménétrier jouant du violon est à leur tête.)

CHOEUR.

Air du Marché aux fleurs.

Pour se marier, mes enfants,
N'y a qu'un' saison dans la vie;

Jeun's amants qu' l'hymen rallie,
Profitez d' votre printemps.

MARCEL.

Dans un' noc' du haut parage
L' futur ne peut rien oser;
(Il embrasse Charlotte.)
V'là comm' ça sonne au village
Lorsque l'on prend un baiser.

CHOEUR.

Pour se marier, mes enfants,
N'y a qu'un' saison dans la vie;
Jeun's amants qu' l'hymen rallie,
Profitez d' votre printemps.

GUILLAUME.

Est-il farce c' Marcel d'embrasser comme ça sa femme avant la noce!

MARCEL.

Pardine! n' faut-il pas se gêner devant monsieur Guillaume, devant nos parents, nos amis, et quand not' amour a passé par-devant notaire?

CHARLOTTE.

Laisse-le donc parler! tu ne vois pas qu'il enrage de nous voir si amoureux l'un de l'autre... Oh! si on était bavarde, si on voulait jaser...

GUILLAUME.

Eh ben! quoi donc qu'on pourrait dire de dessus mon compte, mame la fermière?

CHARLOTTE.

Ce qu'on pourrait dire?... Mais dame! c'est ben simple, qu'on n' voit jamais d'un bon œil le mariage d'un rival avec une femme qui a fait fi de vous. (A part.) Attrape!

PIERRETTE, et les jeunes filles se moquant de lui.

Oh! c'est bien fait, c'est bien fait!...

MARCEL, riant.

Comment, vrai, il avait aussi des vues sur toi?... Ah, ah, ah, ah! et moi qu'allais lui raconter tout ce que tu me disais d'agriable en secret, j'étais ben tombé!... Ah! ce pauvre garçon, si j'avais su ça!

GUILLAUME.

Riez donc, riez, ne vous gênez point; voyez-vous, mame Marcel, v'là déja vot' langue qui fait des siennes; vous m'aviez pourtant ben promis de ne pas en parler.

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu, c'est vrai; je n'y pensais plus, moi.

MARCEL.

Qu'eu qu' ça fait? va, je suis bon enfant, je n'y en veux pas.

GUILLAUME.

Au surplus, si on voulait, on pourrait ben se vanter aussi d'avoir reçu de vous...

CHARLOTTE.

Quoi donc, monsieur Guillaume?

GUILLAUME.

Et des agaceries donc, des encouragements; car enfin ce bouquet que je vous ai offert, et que vous m'avez jeté au nez, encouragement; pas plus tard qu'il y a un mois, c'te giffle que vous m'avez alongée parceque je voulais vous embrasser de force, encouragement; tout ça c'est des preuves, voyez-vous?

MARCEL.

Comment, vrai, Charlotte?

CHARLOTTE.

Oh! c'est juste. Je n' peux pas te dire le contraire, il les a reçus; mais c' que j'en faisais, c' n'était qu' pour me moquer de lui et te rendre un peu jaloux; mais tu me le pardonnes, n'est-ce pas? cependant j'avais tort.

AIR de la barcarolle des Sibarites.

Il n' faut pas, quand on est d'moiselle,
Aux amants montrer trop d' rigueur;
Lorsqu'on désole un cœur fidèle,
Une autre vient et l' prend pour elle:
Pour éviter un tel malheur,
Mariez-vous, jeunes fillettes,
A celui qui vous fait la cour:
Gardez-vous bien d'être coquettes,
C'est du temps perdu pour l'amour.

LE CHOEUR.

Mariez-vous, jeunes fillettes, etc.

CHARLOTTE.

Se peut-il que le cœur hésite
A choisir tout d' suite un époux!
Le temps, hélas! nous flétrit vite;
Quand l'âge vient, l'amour nous quitte.
Pour le fixer toujours chez vous,
Mariez-vous, jeunes fillettes,
A celui qui vous fait la cour:
Gardez-vous bien d'être coquettes,
C'est du temps perdu pour l'amour.

LE CHOEUR.

Mariez-vous, jeunes fillettes, etc.

MARCEL.

Allons, allons, partons; je vois d'ici le suisse qui nous attend devant l'église avec son hallebarde; par ainsi, que chacun reprenne sa chacune.

TOUS, en sortant.

Pour se marier, mes enfants,
N'y a qu'un' saison dans la vie;
Jeun's amants qu' l'hymen rallie,
Profitez d' votre printemps.

(Ils sortent tous du côté opposé à celui par lequel ils sont entrés.—Musique.)

SCÈNE III.

PHILIPPE, DANIEL, PICHARD, GEORGES.

(Ils entrent par le taillis à gauche; Philippe et Daniel, vêtus misérablement, paraissent harassés de fatigue; ils sont attachés ensemble par le bras avec une corde.)

PHILIPPE, aux gendarmes.

Camarades, en traversant la plaine, vous avez dû trouver comme nous le soleil bien chaud; si vous vouliez nous permettre de nous asseoir ici à la fraîche, nous pourrions prendre un peu de repos?

PICHARD.

Cela n'est pas possible ; nous devons arriver à Meaux avant la fin du jour, et il nous reste encore cinq lieues à faire.

GEORGES.

Dis donc, Pichard, je crois que nous pouvons leur donner quelques instants, nous serons arrivés avant six heures; que risquons-nous?

PICHARD.

Tu crois?... en ce cas, accordé; reposez-vous un peu sous ces arbres.

DANIEL.

Merci, camarade.

PICHARD.

Et nous, Georges, nous allons fumer une pipe pendant ce temps-là.

(Philippe et Daniel vont s'asseoir au pied d'un arbre à droite; Daniel s'étend et s'endort. Philippe, qui résiste un instant au sommeil, penche sa tête sur le corps de son camarade et finit aussi par fermer ses yeux.)

PICHARD, en chargeant sa pipe.

Dis donc, Georges, est-ce que tu n'as pas besoin de te reposer aussi, toi?...

GEORGES, de même.

Non, je ne me sens pas fatigué; nous n'avons fait que trois lieues depuis qu'on nous a livré ces deux gaillards-là.

PICHARD.

Ils sont bien dociles : la conduite d'aujourd'hui ne sera pas malheureuse.

GEORGES.

Tiens, Pichard, regarde-les déja dormir.

PICHARD.

Ils oublient leur infortune.

GEORGES.

Pourquoi ne rejoignaient-ils pas?... Je n'ai pas pitié des réfractaires.

PICHARD.

Que veux-tu, tout le monde ne se sent pas né pour servir ; et puis cette diable de conscription devient si sévère; les demandes d'hommes se renouvellent si souvent!... ça commence à faire crier.

GEORGES.

Chacun en parle à son aise... on croit qu'on gagne des batailles sans perdre des soldats?

PICHARD.

On ne se plaint que de la trop grande consommation.

GEORGES.

Aucun sacrifice ne coûte à l'empereur quand il s'agit d'envoyer un bulletin aux Parisiens, d'annoncer une grande victoire avec le canon des Invalides, et de faire chanter un *Te Deum*.

PICHARD.

Tout ça est superbe! mais si tu voulais te mettre un instant à la place d'une famille qui voit partir le seul enfant qui lui restait...

GEORGES.

Je sais bien que voilà le mauvais côté de notre état; mais que veux-tu, sans la gendarmerie, nous ne compterions peut-être pas autant de bons généraux!

PICHARD.

C'est pas pour nous vanter, mais j'ai entendu dire qu'un maréchal de France bien connu avait commencé sa carrière militaire par être conduit au champ d'honneur de brigade en brigade.

GEORGES.

Maintenant je crois qu'il faut les réveiller... C'est leur rendre un mauvais service que de les habituer au sommeil.

PICHARD.

Pour ce qui est de ça, je suis bien sûr qu'on ne les gâtera pas.

GEORGES.

Allons, allons, debout et en route...

(Il fait sonner sa carabine.)

PHILIPPE, s'éveillant.

Déja!... (Poussant Daniel en regardant la corde qui le retient.) Camarade... camarade, je vous attends pour me lever.

(Les deux gendarmes, pendant le dialogue suivant, causent ensemble au fond en serrant leurs pipes.)

DANIEL, étendant les bras.

C'est dommage de se réveiller aussi-tôt; j'étais en train d'achever un beau rêve.

PHILIPPE.

Ah ! vous rêviez?

DANIEL, à voix basse.

Que nous étions libres.

PHILIPPE, de même.

Libres !...

DANIEL.

Et au milieu de la campagne, à genoux tous les deux, bénissant le ciel de notre délivrance.

PHILIPPE.

C'est un beau rêve... si on pouvait le réaliser !

DANIEL.

Oui ; mais les moyens ?

PHILIPPE, bien bas.

On en cherche... Es-tu un bon garçon?... tiens-tu à la vie ?

DANIEL.

J'ai une pauvre mère! c' n'est que pour elle que tu me vois là.

PHILIPPE.

Et moi une femme qui mourrait de chagrin si elle ne devait plus me revoir ; c'en est assez, je te sauve et moi aussi.

DANIEL.

Mais nous sommes attachés.

PHILIPPE.

Pas si bien que tu le crois.

DANIEL, surpris.

Eh quoi !...

PHILIPPE.

Nos liens brisés...!

DANIEL.

Mais des armes?

PHILIPPE.

Ils ont leurs sabres... nous nous en servirons... Silence!

PICHARD, s'avançant.

Ah çà, vous êtes prêts, j'espère?... Eh bien! en route!

(Musique douce. — Philippe et Daniel se mettent en marche. Les deux gendarmes les suivent de près, ils entrent dans l'épaisseur du bois.)

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, GUILLAUME, PIERRETTE, LA NOCE.

(Ils reviennent de l'église en chantant.)

CHOEUR.

AIR : Connaissez-vous les hussards de la Garde.

Chantons, amis, et que chacun répéte
Un gai refrain en l'honneur des époux;
Au dieu d'hymen tout en payant leur dette,
Nos mariés vont faire des jaloux!

CHARLOTTE.

On dansera pendant la nuit entière,
Autour de nous faut qu' chacun soit heureux.

GUILLAUME, à part.

Pendant l' dîner j'irai prendr' la jarr'tière,
Puisque maint'nant je n' peux pas avoir mieux.

CHOEUR.

Chantons, amis, et que chacun répéte
Un gai refrain, etc.

CHARLOTTE.

Ah çà mais, où donc est mon mari?... Comment, il me quitte sans me rien dire en sortant de l'église!... Eh bien! c'est gentil, ça promet!

GUILLAUME, à part.

Si ça pouvait toujours être comme ça!

PIERRETTE.

Soyez donc tranquille, cousine, c'est peut-être une surprise qu'il veut vous ménager.

CHARLOTTE.

Comment, il a un secret... et je ne le sais pas!

GUILLAUME.

Il veut peut-être que tout le pays n'en soit pas instruit dès ce soir.

CHARLOTTE.

Oh! que c'est méchant ce que vous dites là! comme si j'étais indiscrète... Mais moi, je veux tout savoir... j'en ai le droit. Mais voyez c' vilain homme, s'il arrivera; et Thérèse qui a dû préparer le repas pour une heure!

GUILLAUME.

A propos! pourquoi donc qu'alle n'est point venue vous voir marier à l'église? une servante qui se dit si attachée à ses maîtres.

CHARLOTTE.

Puisqu'on vous dit qu'elle avait affaire à la maison.

GUILLAUME.

C'est égal, si vous m'en croyez... vous vous méfierez de c' te fille-là, car enfin, quand elle est venue dans le pays, personne ne savait d'où qu'alle sortait.

CHARLOTTE.

Parbleu! s'il fallait se défier de tout le monde!...

GUILLAUME.

Ouais... vous êtes une bonne femme, allez... Vous n'avez donc pas vu que vot' mari tournait toujours autour?

CHARLOTTE.

Mon mari... si je le savais!... Ah! mais je suis ben bonne de vous écouter... C'est encore vot' vilain caractère qui perce... Vous cherchez à me mettre en colère... pour me rendre jalouse de Marcel, pour me le faire prendre en grippe... pour brouiller not' ménage. Tout-à-l'heure c'était mon tour, maintenant c'est le sien, n'est-ce pas? Eh ben! vous aurez beau faire... j'aime Marcel... j'en suis folle... Je suis sûre d'être aimée de lui... par ainsi, je me moquons de vous et de toutes vos médisances.

GUILLAUME; à part.

Ça ne prend pas!... plus tard j'essaierai autre chose.

PIERRETTE, regardant au fond.

Tenez, cousine, v' là vot' mari qui revient; il détourne le coin du taillis.

CHARLOTTE, allant voir.

C'est ben heureux!

PIERRETTE.

Dites donc, mesdemoiselles!... il faut nous cacher pour le surprendre et lui faire peur quand il passera.

CHARLOTTE.

C'est ça, et nous, pour le punir, nous allons continuer notre route sans lui jusqu'à la ferme... Allons, donnez-moi le bras, voisin Guillaume, et plus de suppositions sur-tout, ou ça finira mal... oh! ça finira mal.

GUILLAUME, lui donnant le bras. A part.

Si ça pouvait toujours être comme ça.

(Ils sortent avec une partie de la noce en reprenant le chœur.)

LE CHOEUR.

Chantons, amis, et que chacun répète, etc.

SCÈNE V.

PIERRETTE, LES JEUNES FILLES.

PIERRETTE.

Vite, mesdemoiselles, choisissez vos cachettes.

ENSEMBLE.

AIR d'un galop (de Baudouin).

Cachons-nous, (*bis*.)
Il faut le surprendre;

Cachons-nous, (*bis.*)
Guettons le nouvel époux.

PIERRETTE.

Le voilà,
Mettons-nous là,
Afin d' tout apprendre;
Car le secret d'un mari,
Ça doit êtr' joli!...

ENSEMBLE.

Cachons-nous, (*bis.*)
Il faut le surprendre, etc.

(Elles se placent à droite et à gauche derrière les arbres.)

SCÈNE VI.

PIERRETTE et LES JEUNES FILLES cachées, MARCEL.

MARCEL, tenant une petite boîte à la main.

J'espère que Charlotte ne se plaindra pas de mon absence quand elle connaîtra mon présent de noce. Ce maudit marchand, j'ai cru qu'il allait encore me manquer de parole, depuis un mois qu'il me fait attendre; mais je serais plutôt resté dans sa boutique toute la nuit... c'est-à-dire toute la nuit... non, pas celle-ci... parceque madame Marcel... je gage qu'elle va me gronder de l'avoir quittée sans la prévenir; mais je la ferai taire en lui montrant le joli petit bijou que je lui destine.

PIERRETTE, sortant de sa cachette.

Ah! vous avez un petit bijou? il faut nous le montrer.

TOUTES LES JEUNES FILLES, se montrant.

A nous aussi, à nous aussi, nous voulons le voir.

MARCEL.

Comment, mesdemoiselles, vous étiez là!

PIERRETTE.

Sans doute; nous voulions vous faire peur pour vous punir de vous être fait attendre; mais comme vous voyez, la curiosité l'a emporté.

MARCEL.

Oh! par exemple, je vous reconnais bien là. (Ouvrant sa boîte.) C'est égal, je ne veux pas vous faire languir... Tenez, regardez.

(Ici deux coups de feu se font entendre; ils partent de l'intérieur du bois. A ce bruit, toutes les jeunes filles jettent un cri et se sauvent par le chemin qu'a pris la noce.)

SCÈNE VII.

MARCEL, seul.

Que veulent dire ces coups de feu?... est-ce que des braconniers oseraient...? (Regardant à gauche.) Ah! mon Dieu, voilà deux hommes qui se sauvent en sortant du bois... ils viennent de ce côté... comme ils sont pâles et défaits!... serait-ce une attaque à main armée?

(Il remonte la scène et se place de manière à ne pas être vu de Daniel et de Philippe, qui entrent.)

SCÈNE VIII.

MARCEL, au fond; PHILIPPE, DANIEL, accourant avec précaution.

PHILIPPE.

Ce bouquet de bois nous cache, ils ne pourront nous apercevoir d'ici... Ce n'est donc plus un rêve, nous sommes sauvés!... embrassons-nous, mon camarade.

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

DANIEL.

Ma bonne mère, vous ne pleurerez plus.

PHILIPPE.

Ma pauvre femme, tu pourras me revoir.

DANIEL, inquiet.

Écoutons... (Il penche son oreille vers la terre.) Personne; ils ont perdu notre trace.

PHILIPPE.

Il faut nous quitter, nous ne pouvons rester ensemble plus long-temps... votre nom?

DANIEL.

Daniel... Le vôtre?

PHILIPPE.

Philippe Hersent.

DANIEL, avec émotion.

Embrassons-nous encore... Les deux réfractaires n'oublieront jamais le carrefour de la forêt de Bondi.

MARCEL, au fond.

Ce sont des réfractaires, ah! les malheureux!

(Le mouvement de Marcel est entendu de Philippe.)

PHILIPPE.

On nous écoutait.

DANIEL.

Nous sommes perdus!

MARCEL, s'avançant.

Non, mes amis; j'ai tout entendu, n'ayez pas peur; je suis fermier dans les environs... vous êtes réfractaires, mais ce n'est pas par lâcheté que vous fuyez... c'est pour une épouse, pour une mère... ces deux mots-là ont fait battre mon cœur... Si vous saviez, j'avais aussi deux frères, moi... ils sont partis, et, à la première bataille, morts tous les deux avant l'âge de vingt ans.

DANIEL.

Ah! vous ne nous livrerez pas alors...

MARCEL.

Moi, vous livrer... vous ne pourriez le croire, n'est-ce pas?... Mais c'est assez de paroles... il faut agir... un grand danger vous menace... eh bien! acceptez un asile chez moi pour quelques jours...

PHILIPPE.

Quoi! sans nous connaître!... cette générosité...

MARCEL.

Ne doit pas vous surprendre... Vous acceptez?

PHILIPPE.

Eh bien! oui, pour ma part.

MARCEL.

Afin de vous dérober à tous les yeux, je réfléchis qu'il vaut mieux vous tenir cachés tous deux dans ma petite ferme isolée de Grand-Champ, à trois lieues d'ici... C'est aujourd'hui le jour de ma noce, il y aura trop de monde chez moi... je craindrais les indiscrets.

DANIEL.

Philippe seul va vous suivre... moi, je vous quitte... je sais où trouver un asile... cette nuit je serai aux portes de Paris, et demain matin dans les bras de ma mère qui habite près d'un faubourg.

PHILIPPE.

Avant de nous quitter, Daniel, un mot encore.

Air du vaudeville de l'Anonyme.

D' mon compagnon je veux avoir un gage,
Un souvenir de not' commun malheur;
Le ciel n'est pas toujours chargé d'orage,
Nous nous r'verrons p't-êtr' dans un temps meilleur.

DANIEL.

Oui, tôt ou tard, un Dieu d' miséricorde,
Aux yeux des grands protége les petits.

PHILIPPE.

Nous n'avons rien... partageons cette corde
Pour nous rapp'ler qu'elle a fait deux amis! (*bis.*)

(Il coupe un morceau de la corde qui était restée attachée au bras de Daniel.)

MARCEL, à part.

Je tremble pour eux!

Même air.

(Haut.)
Dépêchez-vous, je crains quelque surprise,
Dans un instant on battra la forêt.
(A Daniel.)
Prenez ce ch'min, et que l' ciel vous conduise,
J' vous vois partir avec bien du regret...
(A part, sur le devant de la scène.)
J' n'en reviens pas, l' jour de mon mariage
Trouver à faire une bonne action;
Ça commenc' bien pour mon petit ménage,
Ça doit porter bonheur à la maison. (*bis.*)

TOUS LES TROIS.

Adieu! adieu!

(Daniel les quitte; le rideau baisse.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle rustique de la ferme de Bondi.

SCÈNE I.

CHARLOTTE, GUILLAUME, THÉRÈSE.

(Au lever du rideau, Charlotte file, Thérèse coud dans un coin du théâtre, Guillaume appuyé sur son bâton est au milieu d'elles.)

CHARLOTTE.

Allons, finissez vos mauvais propos, voisin Guillaume; vous venez toujours me dire du mal de tout le monde; moi, je le répète sans le vouloir, alors ça fait des disputes dans le pays; Marcel se fâche contre moi, et voilà, grace à vous, plus de trente querelles que j'ai dans mon ménage depuis bientôt deux mois que je suis mariée.

GUILLAUME, se frottant les mains.

Ça va bien. (A part.) Si ça pouvait toujours être comme ça!...

Air du Pèlerin (de Fiorella).

Cela me rappelle
Nos voisins François;
Leur union si belle
N' dura pas un mois.
D'rès la s'conde journée,
Propos et courroux...
Puis la s'conde année
Plus d' mots, mais des coups...
Espérance,
Patience,
Puisque vous vous qu'rellez déja,
Espérance,
Patience,
Pour vous bientôt l' reste viendra.

CHARLOTTE.

Quelle horreur! dire que mon homme me battra.

GUILLAUME.

A propos, j'ai une nouvelle à vous apprendre: Pierre Gerbu, du village de Mennecy... eh bien! le v'là ruiné!

CHARLOTTE.

Bah! et que lui est-il arrivé?

GUILLAUME.

Ne s'était-il pas avisé de cacher un conscrit réfractaire!

THÉRÈSE, à part.

Un réfractaire!

GUILLAUME.

Je ne le plains pas; pourquoi qu'il va contre la loi? Est-ce bête de se mettre mal avec le gouvernement qui ne lui disait rien!

CHARLOTTE.

Si ça ne fait pas hausser les épaules d'entendre raisonner comme ça!... C'est-à-dire que c'lui-là qui arrache un malheureux à la mort aux dépens de sa fortune, de sa vie, n' mérite pas qu'on l' plaigne, qu'on l'admire, n'est-ce pas? Eh ben! moi je soutiens que Pierre Gerbu

était un brave et digne homme, et si dans son malheur il a besoin de secours, qu'il vienne chez nous.

GUILLAUME.

N' vous mettez pas en peine de lui, l'autorité y a donné un logement; il est en prison, et il y restera jusqu'à ce qu'il trouve de quoi acquitter l'amende.

THÉRÈSE.

Et le jeune conscrit, qu'est-il devenu? connaît-on son sort? a-t-il encore échappé aux gendarmes?

GUILLAUME.

Malheureusement oui; il paraît que c'est un gaillard, un nommé...

THÉRÈSE, avec anxiété.

Ah! vous savez son nom, et... il s'appelle?

GUILLAUME.

Attendez donc, c'est... c'est Daniel! quoi!...

THÉRÈSE, à part.

Merci. Mon Dieu, ce n'est pas lui!

GUILLAUME.

Aussi, que j'en trouve un queuque part, un réfractaire, j'irai bien vite prévenir monsieur le maire; faut que chacun paie sa dette à la patrie. (On entend du bruit dans la coulisse.) Tiens! v'là vot' mari et tous les ouvriers qui viennent pour la paie.

(Il sort.)

SCÈNE II.

THÉRÈSE, CHARLOTTE; Ouvriers de la ferme, ensuite MARCEL.

CHOEUR DES OUVRIERS.

Air : Répondons à ces cris de victoire (Rossini).

Mes amis, la semaine est finie,
A lundi remettons les travaux.
L'ouvrier, quand sa tâche est remplie,
Dans l' plaisir puis' l'oubli de ses maux!
C'est pour nous l'instant du repos.

MARCEL, entrant.

Bonsoir, Charlotte, bonsoir, Thérèse; v'là tous nos ouvriers, donne-leur à chacun ce qui leur revient; semaine complète, entends-tu? car il n'y a pas eu de paresseux cette fois.

CHARLOTTE.

Alors, avancez tous.

(Elle prend un sac dans un buffet, puis elle leur distribue la paie.)

MARCEL, pendant que sa femme fait la paie.

Air de la Vieille.

Pour vous quel instant favorable!
Ce prix d' vos efforts courageux
Rend vot' ménagèr' plus aimable
Et votre avenir plus heureux.
Enfin vous pouvez à vot' table
Quelquefois, au gré de vos vœux,
Faire asseoir plus d'un malheureux.
Bravant le vice où la paresse entraîne,
Fiers de l'aisanc' que le courage amène,
Bons ouvriers, après huit jours de peine,
Chantez gaîment en r'commençant la s'maine:
C' qui fait l' bonheur, c' qui donn' la liberté,
C'est le travail et la gaîté.

TOUS EN CHOEUR.

C' qui fait l' bonheur, c' qui donn' la liberté,
C'est le travail et la gaîté.

CHARLOTTE.

Tout le monde est payé?

TOUS.

Oui, madame Marcel.

CHARLOTTE.

En ce cas, mes enfants, allez souper; amusez-vous bien demain; soyez ici lundi au point du jour; faites danser les jeunes filles, ne vous grisez pas trop, et sur-tout ne battez pas vos femmes.

TOUS.

Oui, mame Marcel.

REPRISE DU CHOEUR.

Mes amis, la semaine est finie,
A lundi { remettez / remettons } les travaux.
L'ouvrier, quand sa tâche est remplie,
Dans l' plaisir puis' l'oubli de ses maux;
C'est pour nous l'instant du repos.

(Tous les ouvriers sortent.)

SCÈNE III.

MARCEL, CHARLOTTE, THÉRÈSE.

(Thérèse est rêveuse, Charlotte le fait apercevoir à son mari.)

CHARLOTTE, bas à Marcel.

Mais regarde-la donc... V'là que ça lui reprend!

MARCEL.

Eh bien! Thérèse, à quoi penses-tu donc?... tu ne vas pas mettre notre couvert?

THÉRÈSE.

Ah! pardon, monsieur Marcel... j'oubliais...

MARCEL.

C'est ça; elle oublie que j'ai faim... Mais dépêche-toi donc, ma fille.

THÉRÈSE.

J'y vais.

(Elle va pour sortir, Charlotte qui n'a cessé de l'examiner l'arrête.)

CHARLOTTE.

Eh bien! non, elle n'ira pas.

MARCEL.

Comment, le souper est ajourné?

CHARLOTTE.

Oui; il y a trop long-temps que ça dure. Thérèse a quelque chose sur le cœur qu'elle ne veut pas nous dire; il faut qu'elle s'explique à l'instant même.

THÉRÈSE, embarrassée.

Mais, madame, je vous l'ai dit... plus tard vous saurez...

CHARLOTTE.

C'est déja trop tard... J'entends de tout côté que l'on vient me dire : Qu'est-ce qu'elle a donc, votre Thérèse?... elle est triste... elle est rêveuse... elle ne parle à personne. Et moi, je suis là sans pouvoir répondre. Vous sentez bien que je ne peux pas vivre comme ça.

MARCEL.

Voyons, mon enfant, parle-nous. Qu'est-ce que tu as? que veux-tu?

THÉRÈSE, à part.

Il n'y a plus à hésiter. (Haut.) Quoiqu'il m'en coûte de vous le dire... il faut que je parte... je dois vous quitter.

MARCEL.

Comment... comment... nous quitter! Qu'est-ce que c'est que cette folie-là, mam'zelle? Est-ce que vous n'êtes pas heureuse ici? Voyons, qu'est-ce qu'il vous faut?... des gages plus forts?... Eh bien! on verra à arranger ça.

THÉRÈSE.

Je connais votre bonté; mais rien au monde ne me ferait rester ici plus long-temps quand mon devoir me dit de sortir de votre maison.

CHARLOTTE.

Mais ce n'est pas votre famille qui vous appelle au loin; vous nous avez dit que vous n'en aviez pas... Il faut donc qu'il y ait un secret.

THÉRÈSE.

Eh bien, oui; c'est un secret.

CHARLOTTE.

V'là justement pourquoi je veux le savoir.

THÉRÈSE.

Pardonnez-moi, si je vous refuse cette marque de confiance... mais mon secret doit mourir là.

CHARLOTTE.

Mauvaise défaite! Je ne connais rien qui puisse empêcher de parler... Par ainsi, mam'zelle, expliquez-vous, on vous écoute.

THÉRÈSE.

Mais si ce secret n'appartient pas à moi seule... s'il devait compromettre le repos ou la vie de quelqu'un... Vous si bonne, si compatissante... à ma place, est-ce que vous ne vous tairiez pas aussi?

CHARLOTTE.

Ta, ta, ta! tout ça n'est que des prétextes... mais ce n'est pas des raisons. Du moment que je ne sais pas ce que c'est... ça peut être tout ce qu'il y a de pis; aussi il faut en finir. Encore une fois, vous refusez de vous expliquer franchement avec nous?

THÉRÈSE, avec fermeté.

Je vous le répète, je ne le dois pas.

CHARLOTTE.

En ce cas, tu vas lui faire son compte... Oui, mam'zelle, oui; vous partirez dès demain matin.

THÉRÈSE, avec résignation.

Quand vous le voudrez, madame.

MARCEL.

Comment, décidément vous le voulez toutes les deux?

CHARLOTTE.

Certainement... je n'aime pas les mystères chez moi... Donne-lui ce que nous lui devons. (Bas.) Je voudrais pourtant bien savoir... (Haut.) Et que demain matin elle soit hors d'ici. (Bas.) Mais si tu l'interrogeais toi-même? (Haut.) Je ne serai pas embarrassée pour trouver une autre domestique... (Bas.) Parle-lui adroitement et avec douceur; il paraît que c'est intéressant. (Haut.) Et une domestique qui n'aura pas de cachoteries avec nous. (Bas.) Mais tu me diras tout, absolument tout.

MARCEL, bas.

Parbleu! c'est convenu.

CHARLOTTE.

Je sors, car je suis d'une colère!... Vous pouvez bien les garder vos secrets, mam'zelle; ils ne m'intéressent guère. (Bas à Marcel en sortant.) Tâche de ne rien oublier de ce qu'elle va te dire.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, MARCEL.

MARCEL.

Eh bien, mon enfant?

THÉRÈSE.

Monsieur Marcel, vous m'en voulez, j'en suis sûre; vous vous dites que j'ai bien mal récompensé le généreux accueil que vous me fîtes, quand, privée de ressources, je vins ici vous demander un asile... Vous ne me connaissiez pas, j'étais sans recommandation auprès de vous, cependant vous n'avez pas craint de me recevoir.

MARCEL.

Je ne m'en repens pas, et tenez, maintenant encore que je serais en droit de penser mal du secret que vous nous cachez, eh bien! il m'est impossible de croire que votre conscience vous reproche quelque chose.

THÉRÈSE.

Merci, monsieur Marcel, merci de la bonne opinion que vous avez encore de moi; je la mérite... Oh! oui, croyez-le bien, je ne suis que malheureuse.

MARCEL.

Malheureuse ici? voilà ce qui me passe... Enfin c'est égal, il faut bien que la maison ne vous convienne pas, puisque vous tenez tant à la quitter.

AIR : Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.

Je n' m'oppos' pas, Thérèse, à vot' départ;
Vous le voulez, vous nous quitt'rez, ma chère;
J' desir' seul'ment que vous trouviez autr' part
Tout l' bien qu'ici j'aurais voulu vous faire;

Je n'ai pas l' droit d'interroger votr' cœur,
Mais sans d'mander quel secret est le vôtre,
Ah! si du sort vous craignez la rigueur,
Quand il s'agit d' soulager votr' malheur,
J'ai bien autant c' droit-là qu'un autre. (*bis.*)

THÉRÈSE.

Apprenez donc que celle que vous ne regardiez que comme une pauvre orpheline... sera dans quelque temps la plus à plaindre des mères.

MARCEL, faisant un mouvement.

Vous, Thérèse? Ah! malheureuse fille, vous auriez été séduite, abandonnée?...

THÉRÈSE.

Vous vous trompez, monsieur, je n'ai pas mérité le mépris; et quand j'avoue que je vais être mère, j'ai le droit d'être fière d'un titre si doux.

MARCEL.

Je vous crois, Thérèse, et je vous rends mon estime. Mais pourquoi nous avoir caché si longtemps le nom de votre époux?

THÉRÈSE.

Le nommer à d'autres qu'à vous, si bon, si humain, c'eût été exposer ses jours... Aussi je ne saurais accepter vos services; ici il faudrait tout dire ou supporter la honte de passer pour coupable... je n'en aurais pas le courage.

MARCEL.

Mais enfin il faut donc que votre époux ait bien des torts pour se cacher ainsi?...

THÉRÈSE.

Lui! mon bon, mon cher Philippe!...

MARCEL.

Philippe! dites-vous?...

THÉRÈSE.

Philippe Hersent!

MARCEL, surpris.

Philippe Hersent! n'est-il pas du village de Guermandes?...

THÉRÈSE.

Eh quoi! vous le connaissez?

MARCEL, bien bas.

N'est-ce pas un réfractaire?

THÉRÈSE.

Depuis six mois; pendant quelque temps j'ai su quelle retraite il avait choisie, mais maintenant j'ignore absolument ce qu'il est devenu.

MARCEL.

Quel heureux évènement! Rassurez-vous, Thérèse, il est en sûreté.

THÉRÈSE.

Ne me trompez-vous pas?

MARCEL.

Écoutez-moi; le jour où j'épousai Charlotte, deux conscrits, échappés aux gendarmes, s'étaient réfugiés dans le bois voisin.

THÉRÈSE.

Oui, je me le rappelle... Après?

MARCEL.

Philippe était l'un d'eux.

THÉRÈSE.

O ciel!

MARCEL.

J'eus le bonheur de le sauver, sans savoir que c'était votre mari.

THÉRÈSE, tombant à ses pieds.

O monsieur, ma vie... ma vie entière ne suffira pas pour m'acquitter envers vous!

MARCEL, la relevant.

Allons, allons, du calme, mon enfant; ma femme ignore tout; je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi.

THÉRÈSE.

Mais êtes-vous certain que depuis ce temps il n'a plus couru aucun danger?

MARCEL.

Aucun; je l'ai encore vu il y a deux jours.

THÉRÈSE.

Il y a deux jours... Et moi, moi, quand pourrai-je le voir?

MARCEL.

Eh bien! demain, à ma ferme de Grand-Champ; c'est là qu'il est caché sous le nom de Gervais.

THÉRÈSE.

Comment, Gervais... ce garçon de ferme, dont vous nous faites si souvent l'éloge... c'est lui?

MARCEL.

Oui, mon enfant.

THÉRÈSE.

C'est que je n'en puis revenir... Un hasard si étonnant!...

MARCEL.

Un hasard!...

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

N' prononcez pas, Thérèse, un tel blasphème!
Pour adoucir les maux d' l'humanité,
Par-ci par-là la Providence sème
Un seuil ouvert à l'hospitalité...
Si j'ai s'couru Philipp', vous voyez comme
C' n'est pas l'effet d'un hasard incertain;
C'est Dieu lui-mêm' qui, m' sachant un brave homme,
Pour le sauver l'avait mis sur mon ch'min. (*bis.*)

THÉRÈSE, riant et pleurant tout ensemble.

Quelle joie! quel bonheur!... mon Philippe! le père de mon enfant!... je pourrais le revoir!...

MARCEL.

Motus, voilà ma femme qui revient par ici... Ah! mon Dieu! nous ne sommes pas convenus de ce qu'il fallait lui dire. Quel embarras!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, en entrant.

Ah çà mais, nous ne souperons donc pas aujourd'hui?... (Bas à Marcel.) Eh ben! sais-tu quelque chose?

MARCEL.

Oui, Charlotte.

CHARLOTTE.

Alors, tu vas me raconter ce que c'est. Tiens, ça m'a empêchée de déjeuner c' matin; quand il y a un mystère et que je ne le sais pas, ça m'étouffe.

MARCEL, à part.

Ça l'étouffe... Pauvre femme!... Et dire que je ne trouverai pas un mensonge, qu'il ne m'en viendra pas la queue d'un!

CHARLOTTE.

Eh bien, ce mystère?... Mais parle donc, tu vois bien que je ne peux pas tenir en place, que je me mange les sens!

MARCEL.

J' te vas dire, c'est... Mais voyons, toi, qu'est-ce que tu pensais?

CHARLOTTE.

Moi? je pensais tout.

MARCEL.

T'as deviné.

CHARLOTTE.

Comment, y a une passion sous jeu?

MARCEL.

Une passion indéfinissable.

CHARLOTTE.

Et y a des ostacles?

MARCEL.

Des ostacles terribles! c'est le père, vois-tu, qui a promis une volée à son fils, s'il s'avisait d'aimer Thérèse plus long-temps.

CHARLOTTE.

Ah! y a un père aussi, ça me rassure un peu.

MARCEL.

Sois tranquille, c'est un jeune homme bien doux, bien tourné, plein d'esprit.

CHARLOTTE.

Alors, ça n'est pas toi, c'est tout ce que je voulais savoir; ça m'ôte un poids... (Allant à Thérèse.) Cette pauvre Thérèse, c'est l'amour qui la tourmente! et elle veut faire un coup de tête... Je me reconnais là; v'là comme j'étais... Soyez tranquille, mon enfant, je me mêlerai de ça, et quand je me mêle de quelque chose, ça finit toujours par s'arranger.

MARCEL, à part.

Est-elle bonne enfant, ma femme! pour le premier mensonge que je fais dans mon ménage, j'ai du bonheur... (En riant.) Je recommencerai.

ENSEMBLE.

AIR : Vraiment, la petite (de Zoé).

Oui, bonne espérance,
Du sort { vous brav'rez / nous brav'rons } les coups,
Tant qu' l'amitié, j' pense,
Veillera sur { vous. / nous.

MARCEL, à part, montrant les deux femmes.

Ell's n' sauraient s' comprendre;
Gn'y a rien d' mieux, encor,
Comm' de n' pas s'entendre,
Pour être d'accord!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Oui, bonne espérance!
Du sort, etc.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Eh! dites donc, voisin Marcel, une nouvelle que je viens vous annoncer.

MARCEL, l'interrompant.

C'est sans doute un malheur qu'il veut nous apprendre, puisqu'il accourt aussi vite.

GUILLAUME.

Dame! j' dis qu' c'est bien fait si la maison du père Baluchet est brûlée! c'était un vaniteux qui me gagnait tous les procès que je lui faisais.

CHARLOTTE, effrayée.

La maison de Baluchet!... mais elle tient à notre ferme de Grand-Champ, nous devons être incendiés aussi, et il vient nous raconter ça tranquillement!... Mais faut courir...

GUILLAUME.

C'est plus la peine, grace à votre nouveau garçon de ferme qui a coupé hardiment l'incendie à coups de hache.

MARCEL.

Gervais!

THÉRÈSE, à part.

Mon mari!

CHARLOTTE.

Ce pauvre garçon! il se sera bien exposé.

GUILLAUME.

C'est rien encore; après avoir préservé votre propriété, ne s'était-il pas avisé de vouloir sauver des flammes les enfants de Baluchet! à trois fois il en a ramené un; mais à la quatrième...

MARCEL, CHARLOTTE et THÉRÈSE, vivement.

Eh bien?

GUILLAUME.

A la quatrième... (Regardant l'anxiété des divers personnages en souriant.) Qu'est-ce que vous avez donc? vous v'là tous pâles!... et Thérèse, on dirait qu'elle va se trouver mal.

CHARLOTTE.

Mais achevez donc, achevez donc, vilain bavard... Le malheureux, qu'est-il devenu?

GUILLAUME.

Il est devenu le sauveur de la vieille mère et du tout petit enfant qu'il a rapporté sain et sauf dans son berceau.

CHARLOTTE.

Il est donc sauvé!

GUILLAUME.

Certainement.

CHARLOTTE.

Et il ne nous le dit pas!

THÉRÈSE, à part.

Ah! quel mal il m'a fait!

(Cris en dehors.)

GUILLAUME.

Tenez! entendez-vous? voilà qu'on vous l'amène en triomphe.

(Charlotte et Guillaume remontent le fond. Marcel s'approche de Thérèse.)

MARCEL, bas à Thérèse.

Il vient, Thérèse, il faut vous éloigner, mon enfant.

THÉRÈSE, bas à Marcel.

Non, monsieur, non; j'ai trop besoin de le voir: je resterai là... mais soyez sans crainte, je vous promets de ne pas parler, de ne pas faire un geste qui puisse me trahir.

SCÈNE VII.

MARCEL, CHARLOTTE, GUILLAUME, PHILIPPE, PAYSANS, OUVRIERS.

LE CHOEUR.

AIR: En avant, bon courage (des TROIS JOURS).

Proclamons son courage,
Il s'est montré sans peur;
C'est l' sauveur du village!
Honneur
A sa valeur!

PHILIPPE, à Marcel.

Vous voyez si j'oublie
Vos bienfaits en ce jour;
(Bas.) J' n'ai pas perdu la vie,
J' vous dois encor du r'tour.

REPRISE DU CHOEUR.

Proclamons son courage,
Il s'est montré sans peur;
C'est l' sauveur du village!
Honneur
A sa valeur!

MARCEL.

Bravo! garçon, je sais tout; tu as fait une belle action aujourd'hui.

CHARLOTTE.

Oui, Gervais; embrassez-moi vite, car j'ai eu trop peur pour vous.

GUILLAUME.

Il est de fait que vous vous êtes montré bien courageux.

PHILIPPE.

Ah! dame! c'est qu'on tient à prouver à certaines personnes qu'on ne mérite pas le titre de lâche; tout le monde a son genre de courage, on le fait voir quand le moment de risquer utilement sa vie est arrivée; enfin vous êtes contents de moi, c'est tout ce que je voulais.

CHARLOTTE.

Comme il a chaud! il faut lui donner un coup à boire.

MARCEL.

T'as raison, femme, va chercher ce qu'il faut, et qu'on me laisse seul avec lui, j'ai à lui parler; il a besoin de repos... Gervais ne repartira que demain; ainsi, mes amis, bonsoir.

THÉRÈSE, bas à part.

Bon monsieur Marcel, il a compris mon cœur.

CHARLOTTE.

Thérèse, suis-moi.

PHILIPPE, surpris.

Thérèse! (Regardant vivement.) Ma fem!...

MARCEL, retenant Philippe, qui fait un mouvement pour s'approcher de Thérèse.

Eh bien! va donc, Thérèse; n'entends-tu pas ma femme qui t'appelle?

(Pendant le chœur des paysans, Thérèse passe devant Philippe, qu'elle regarde, puis elle sort avec Charlotte.)

REPRISE DU CHOEUR.

Proclamons son courage, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

PHILIPPE, MARCEL.

PHILIPPE, avec joie.

Maintenant qu'il n'y a plus personne, dites-moi, monsieur Marcel, ne me suis-je pas trompé?... est-ce bien elle? ou plutôt un rêve...

MARCEL.

Est-ce qu'on dort à c'te heure-ci?... Oui, mon garçon, oui, c'est ta femme... T'as bien des choses à lui dire, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Pouvez-vous le demander?... après six mois de séparation!

MARCEL, gaîment.

Je conçois ça: il vous faudra au moins douze heures de conversation. Eh bien! je vais veiller à ce que ma femme ni personne ne puissent vous déranger; bien plus, j'ai mon projet... mais plus tard je te conterai ça.

PHILIPPE, avec crainte.

Voilà quelqu'un qui vient.

MARCEL.

C'est Thérèse; j'en étais sûr: elle ne perd pas de temps. Au fait, c'est long, six mois.

PHILIPPE.

AIR: Eh! vogue ma nacelle.

Je vais, douce espérance!
Dans mes bras la presser...

MARCEL.

La voilà qui s'avance,
Moi, je dois vous laisser;
Pour qu' vous soyez sans crainte,
Je veille, heureux époux!...

(Prenant la main de Thérèse, qui rentre avec précaution; elle porte un petit pot et un verre qu'elle dépose sur la table.)

Vous êt's seuls, plus d' contrainte,
Enfants, embrassez-vous!...

PHILIPPE.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Philippe !

(Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.)

ENSEMBLE.

MARCEL, se dirigeant vers la porte.

Après six mois d' souffrance,
Leur bonheur recommence ;
Voilà c' qui m' récompense
D'avoir fait mon devoir.

THÉRÈSE et PHILIPPE, se tenant toujours embrassés.

L' bonheur pour nous r'commence,
De nos six mois d' souffrance
Il est la récompense :
Moi qui perdais l'espoir...

CHARLOTTE, appelant en dehors.

Marcel ?

MARCEL.

On y va ! on y va !

MARCEL, reprenant l'air.

Bonsoir, (*bis.*)
Bonsoir, jusqu'au revoir !

PHILIPPE et THÉRÈSE.

Enfin (*bis.*)
J'ai donc pu te revoir !

CHARLOTTE, toujours en dehors.

Marcel ?... eh bien ! est-ce pour aujourd'hui ?

MARCEL.

Ne t'impatiente pas, on y va !
(Le jour baisse.)

DERNIÈRE REPRISE.

MARCEL.

Bonsoir, (*bis.*)
Bonsoir, jusqu'au revoir !

PHILIPPE et THÉRÈSE.

Bonsoir, (*bis.*)
Bonsoir, jusqu'au revoir !

(Marcel va rejoindre sa femme. Philippe et Thérèse entrent dans la chambre à droite, en se tenant embrassés.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une partie de la ferme de Grand-Champ ; un toit qui se prolonge en s'abaissant vers le fond est soutenu, au troisième plan, par quatre piliers de bois grossièrement équarris. Plus loin, une palissade à hauteur d'appui, coupée au milieu par une porte charretière ; au-delà une montagne qui se perd dans la coulisse ; à droite du spectateur, la fenêtre et la porte d'une chambre ; à côté, un petit escalier de bois conduisant à un grenier.

SCÈNE I.

DANIEL, PHILIPPE.

(Au lever du rideau Daniel et Philippe sont à table, ils boivent.)

PHILIPPE.

A ta santé !

DANIEL.

A la tienne !

PHILIPPE.

AIR : Verse, verse le vin de France.

Allons, Daniel, buvons encor,
La bouteille n'est pas finie.
Quand on a vu d' si près la mort,
On aime à jouir de la vie.
Le passé pour nous n' fut pas beau,
L'av'nir peut êtr' redoutable ;
En attendant l' péril nouveau,
Puisque le sort plus favorable
Nous réunit à la mêm' table,
Verse, verse, allons, bon courage !
Le présent est tout au plaisir ;
Du passé qu'il nous dédommage
Et nous aide à sout'nir
L'av'nir !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Verse, verse, allons, bon courage ! etc.

DANIEL.

Allons, va comme il est dit ; aussi bien j'ai besoin de me donner des forces ; ma route est longue à faire.

PHILIPPE.

Décidément tu vas rejoindre le régiment ?

DANIEL.

Ma foi, oui.

Même air.

Je n' voulais me soustraire aux lois
Que pour vivre auprès d' ma vieill' mère ;
Ell' n'est plus... voilà près d'un mois
Qu' ma main lui ferma la paupière.
C'en est fait, je deviens soldat ;
La mort sur le champ de carnage
M'attend p't-être au premier combat :
Chez l'amitié, sur mon passage,
J' prends un r'lais pour le grand voyage...
Verse, verse, allons, bon courage !
Le présent est tout au plaisir ;
Du passé qu'il nous dédommage
Et nous aide à sout'nir
L'av'nir !

ENSEMBLE.

Verse, verse, allons, bon courage !
Le présent est tout au plaisir ;
Du passé qu'il nous dédommage
Et nous aide à sout'nir
L'av'nir !

PHILIPPE.

Quel plaisir j'ai eu à te revoir, et que je te remercie d'avoir pensé à moi !

DANIEL.

Ça m'est revenu hier soir en passant dans ce bois où nous avons rencontré ce brave homme qui nous offrit si généreusement un asile chez lui ; voilà que je me rappelle le nom de la ferme de Grand-Champ ; un paysan m'indique le chemin, et j'ai le bonheur de te trouver bien portant à côté d'une jolie petite femme et d'un gros joufflu d'enfant qui n'a pas l'air de se mal porter non plus. Encore un coup à leur santé !

PHILIPPE.

Avec plaisir. (Ils trinquent.) C'est à monsieur Marcel que je dois le bonheur d'avoir près de moi ma femme et mon enfant; mais il ne faut pas qu'on les voie, ça ferait jaser; bien que je n'aie rien à craindre ici. Depuis l'incendie du mois dernier cette ferme est isolée. Aujourd'hui, par exemple, je pourrai bien voir plus de monde qu'à l'ordinaire.

DANIEL.

Tiens ! et pourquoi cela ?

PHILIPPE.

C'est la Saint-Césaire, la fête du pays ; on se réunit pour danser sur la grande pelouse.

DANIEL, se levant.

Allons, tant mieux, qu'on s'amuse. Tâche d'être heureux toi-même en attendant que je te revoie ; si jamais je te revois !... parceque du train dont vont les affaires... Enfin à la volonté du ciel. Mais v'là qu'il fait grand jour, faut que je te quitte. Tu vas me faire le plaisir de m'enseigner un chemin de traverse, c'est comme ça que je marche ; je veux bien rejoindre l'armée, mais sans gendarmes.

AIR de l'Artiste.

Ami, j' veux faire en sorte
D' n'êtr' plus un d' ces héros
Qu'on mèn' sous bonne escorte,
Les mains derrièr' le dos ;
Comme à c' fâcheux déboire
Nous étions condamnés,
Je march' droit à la gloire
Par les ch'mins détournés.

PHILIPPE.

Tu ne t'en iras pas sans dire adieu à Thérèse.

DANIEL.

Non, car la voilà.

SCÈNE II.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

PHILIPPE.

Tu arrives à propos ; v'là l'ami Daniel qui nous fait ses adieux.

THÉRÈSE.

Comment, vous nous quittez déja ?

DANIEL.

Il le faut ; quoique le régiment ait un peu froid là-bas en Russie, il paraît qu' ça chauffe ferme. Aussi avant deux mois je veux me trouver à la grande armée pour payer ma bienvenue aux Cosaques, ou bien recevoir mon baptême à une distribution de dragées ; je suis devenu gourmand ; aussi rendez-moi bien vite mon sac, mon bâton, que je me mette en route. Ah çà, si je ne reviens plus, vous penserez à moi quelquefois, n'est-ce pas ?

(Il les embrase tous deux.)

PHILIPPE.

Toujours !

DANIEL.

J'y compte !

THÉRÈSE, à Philippe, qui a pris aussi son chapeau.

Comment, tu me quittes aussi ?

PHILIPPE.

Pour le reconduire un instant.

DANIEL.

Soyez tranquille, la p'tite mère, je vous l' renverrai bientôt.

(On lui donne son sac et son bâton pendant ce qui suit.)

PHILIPPE.

AIR : Sous cet épais feuillage (LA FIANCÉE).

Allons, bonne espérance,
Je n' te dis pas adieu.

DANIEL.

Mon cher, c'est s'lon la chance,
L'av'nir dépend de Dieu.

PHILIPPE.

Que l' bonheur t'accompagne.

DANIEL.

L' bonheur ! vaut mieux, garçon,
Près d' ta fill', ta compagne,
Qu'il reste à la maison.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.

Adieu, bonne espérance,
Comm' toi je s'rais heureux,
Si pour servir la France
J' pouvais quitter ces lieux !

DANIEL.

Allons, bonne espérance,
Je n' te dis pas adieu.
J'attendrai tout d' la chance,
L'av'nir dépend de Dieu.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE III.

THÉRÈSE, puis UN PAYSAN.

THÉRÈSE.

Je ne suis pas tranquille chaque fois que Philippe me laisse seule ici. Quand il est là, je me cache ; mais du moins je sais qu'il est près de moi, je pense à lui en veillant près du berceau de notre enfant, et cette idée me console de tous mes chagrins. (S'approchant de la chambre

du rez-de-chaussée dont la petite fenêtre est entr'ouverte.) Pauvre enfant! il repose; plus tard il apprendra tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'amour pour lui conserver les jours de son père!

(Pendant ce qui précède, un paysan vêtu en voiturier a paru dans le fond et s'est approché de Thérèse, qui regarde encore par la petite fenêtre.)

LE PAYSAN, avec précaution.

Madame, madame?

THÉRÈSE, se retournant vivement.

Ciel! voici quelqu'un!

LE PAYSAN.

N'ayez pas peur; on m'a prévenu qu'il fallait du mystère; c'est monsieur Marcel, le fermier près de Bondi, qui m'a dit de remettre c'te lettre à un nommé Gervais; c'est ici qu'il reste, n'est-ce pas?

THÉRÈSE, prenant la lettre.

Donnez, monsieur.

LE PAYSAN.

Il paraît que c'est pressé. Comme je passais par le chemin de traverse, je me suis chargé de la commission; la v'là faite; au revoir, la bourgeoise.

(Il sort.)

THÉRÈSE.

Je vous remercie, monsieur. (A elle-même.) Une lettre de Marcel pour Philippe; que peut-il lui dire? voyons. (Elle ouvre la lettre et lit.) « Je profite du passage d'un voyageur pour te « prévenir que Charlotte veut absolument que « je la conduise à la fête de Grand-Champ; « veille à ce que Thérèse ne se présente pas aux « yeux de ma femme; voilà la bourgeoise qui « fait mettre Noirotte à la carriole, nous arri- « verons donc presque en même temps que « ma lettre. » (Cessant de lire.) Mon Dieu! quel embarras! que va-t-il penser? S'il était encore temps de rappeler Philippe, de courir sur ses pas! (Elle va regarder en dehors.) Ciel! voilà la carriole qui détourne le chemin. Monsieur Marcel, sa femme et quelques paysans en descendent; ils viennent ici! les voilà! où me cacher?... ah!

(Pendant la ritournelle du chœur suivant, elle se dirige précipitamment vers le petit escalier qui conduit à l'étage supérieur; en y entrant, elle referme la porte sur elle.)

SCÈNE IV.

MARCEL, CHARLOTTE, PAYSANS et PAYSANNES.

(Les paysans traversent le fond du théâtre et disparaissent. Marcel et Charlotte ouvrent la porte charretière et entrent dans la ferme.)

CHARLOTTE, tirant le bras de son mari.

Quand je te dis que je veux me reposer ici.

MARCEL.

Mais, ma chère amie, la fête est par-là; tu perds le coup d'œil; c'est superbe; des marchands de pain d'épice, des mâts de cocagne... tiens, regarde plutôt; v'là déja le tir à l'oie et l'autorité qui sont sur pied.

CHARLOTTE.

A-t-on jamais vu! voilà que tu ne veux pas que je me délasse un brin chez moi?

MARCEL.

Délasse-toi tant que tu voudras, ma bonne petite femme.

CHARLOTTE.

D'abord, monsieur, je ne suis plus vot' bonne petite femme.

MARCEL, à part.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que ça signifie?

CHARLOTTE.

Je n'ai rien dit pendant la route... vous ne m'auriez pas amenée jusqu'ici; et cependant j'en avais gros sur l' cœur; mais me v'là arrivée, et je peux parler à présent.

MARCEL, à part.

Elle aura appris quelque chose; et je n'ai pas deviné ça.

CHARLOTTE, avec volubilité.

AIR : Courant d' la brune à la blonde.

Vous trahissez votre femme,
Malgré votre air de douceur;
Je sais qu'une autre a vot' flamme,
Menteur,
Trompeur,
Séducteur!
D'une erreur trop prolongée
Enfin bientôt j' sortirai.
J' suis abusée, outragée,
Mais j' parl'rai,
Je m' veng'rai;
Tout c' qu'on a vu, je l' sais bien;
De m' tromper pas moyen;
Vous n'êtes qu'un vaurien,
Pourtant je n'en dis rien.
Sur l' secret qui m' pès' là
Je me tais.

MARCEL.

Malgré ça,
Ell' doit êtr' soulagée.

CHARLOTTE.

Ah! vous croyiez que je ne m'apercevrais de rien; mais il y a, grace au ciel, de bons amis qui ne demandent pas mieux que de troubler les ménages, rien que pour rendre service à leur prochain.

MARCEL.

Je n'y comprends rien.

CHARLOTTE.

Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, vous m'avez donné une rivale; ne le niez pas, monsieur Marcel; je viens pour la connaître, pour la dévisager; et vous allez me la montrer; elle est ici.

MARCEL.

Ici! (A part.) Allons, Thérèse aura fait quel-

que imprudence. (Haut.) Voyons, Charlotte, calme-toi, je t'en prie.

CHARLOTTE.

Je ne le veux pas, moi; je n'ai pas dévoré mon chagrin pendant trois lieues pour me calmer juste au moment d'être en colère. C'est affreux! me tromper après quelques mois d'union; ce n'est pas moi qui vous aurais fait un pareil tour : sitôt encore!

AIR : Comme il m'aimait.

Si j' l'avais su! (*bis.*)
Qu' mon mari me frait cet outrage;
Si j' l'avais su!
Jamais je n'en aurais voulu;
Car enfin, dans le mariage,
Ça n' sert donc à rien d'être sage...
Si j' l'avais su! (*4 fois.*)

(Elle va pour entrer.)

MARCEL, allant à elle.

Un moment donc!

CHARLOTTE.

Ne me retenez pas, ou vous allez voir... Quand je vous dis que j'ai des preuves; cette lettre que vous avez remise à ce voyageur en lui recommandant de la porter sur-le-champ à Gervais...

MARCEL, s'oubliant.

Comment... tu sais?... (A part.) Elle voit tout!

CHARLOTTE.

Là, vous avouez qu'il y a une intrigue.

MARCEL.

Moi! (A part.) Ah! la patience m'échappe! (Haut.) Eh bien! oui, il y a une intrigue.

CHARLOTTE.

Dont je suis la victime.

MARCEL.

Non, madame Marcel, non; la victime, c'est moi, c'est un bon et honnête mari qui voudrait pouvoir confier à sa femme le bien que son cœur lui commande de faire, et qui se voit forcé de garder pour lui ses bonnes actions, parceque cette femme, qui le soupçonne injustement, a un malheureux défaut que toutes ses qualités ne pourraient racheter; elle est indiscrète; si indiscrète, que quand il ne faudrait qu'un mot pour faire condamner son époux, son père, ellemême, elle le dirait. A présent croyez, si vous le voulez, que je vous trompe, que je suis un perfide, un infidèle, j'aime mieux vous laisser vos méchants doutes que d'exposer quelqu'un par vos bavardages.

CHARLOTTE.

Marcel, mon ami, ne me trompes-tu pas? suis-je vraiment aussi coupable, aussi dangereuse que tu le dis?

MARCEL.

Il faut ben que ce soit comme ça, puisque depuis le jour de notre mariage je te tais un secret qu'il m'aurait été doux de partager avec toi; moi aussi ça me pèse là; mais non, tu ne le sauras pas.

CHARLOTTE, câlinant.

Comment, il y a un secret? Ah ben! voyons, rassure-moi tout-à-fait, je t'en prie; je te promets de n'en jamais parler.

MARCEL.

Hum! si j'en étais bien sûr, Charlotte...

CHARLOTTE, le caressant.

Mon bon petit Marcel, je te le jure; j'ai besoin de te savoir innocent.

MARCEL.

Tu me le jures? apprends donc que c'te petite ferme sert de refuge depuis trois mois à un pauvre diable de réfractaire que j'eus le bonheur de sauver, le jour de notre mariage.

CHARLOTTE.

Vrai! mais cette femme que Guillaume aperçut il y a quelques jours?

MARCEL.

C'était la sienne, qui venait en secret le voir dans sa retraite, et la lettre que tu as surprise ce matin n'était que pour les prévenir que je leur avais trouvé un asile plus sûr; ils sont partis.

CHARLOTTE.

Et ils sont partis!... Eh ben! je te crois, car je reconnais là ton bon cœur; aussi qu'on vienne me parler sur toi maintenant, je les recevrai bien à présent que je sais ce que j'ai à répondre! accuser mon Marcel, lui qui sauve les réfractaires, qui réunit les ménages! lui qui...!

MARCEL.

Eh ben! tu le vois, v'là que ça te reprend encore.

CHARLOTTE.

Comment! est-ce que j'ai dit quelque chose?

MARCEL, à part.

C'est un mal incurable.

CHARLOTTE.

Sois tranquille maintenant, je n'écouterai plus que toi; et puisqu'il m'est impossible de cacher ce que je sais, quand on m'apprendra un secret, je viendrai bien vite te le dire pour savoir si je peux en parler.

MARCEL.

Ça s'ra déja le raconter à quelqu'un.

CHARLOTTE.

C'est vrai : mon Dieu! comment donc faire pour garder ce qu'on sait?

AIR de la valse de Robin des Bois.

J' tâch'rai de m' tair', reçois-en la promesse.

MARCEL.

Entre nous deux plus de soupçons jaloux.

CHARLOTTE.

Plus que jamais je crois à ta tendresse.

MARCEL, à part.

Allons bien vite rassurer les époux.
(Revenant à Charlotte.)
Vous voyez bien quels torts étaient les vôtres,
C'est m'exposer que parler de c' bienfait;

S'il n' faut pas dir' le mal que font les autres,
Il faut sur-tout cacher le bien qu'on fait.

CHARLOTTE.

Oui, je m' tairai, etc.

(Marcel sort.)

SCÈNE V.

CHARLOTTE, puis GUILLAUME.

CHARLOTTE.

Mais voyez donc à quoi on s'expose quand on a la faiblesse d'écouter les propos! Dieu! qu'il y a de mauvaises langues dans ce pays... ce Guillaume, par exemple! Mais qu'il s'avise encore de bavarder sur le compte de Marcel... Le v'là justement, tenons-nous ferme, et rappelons-nous bien notre promesse.

GUILLAUME, à lui-même.

Il paie très bien à déjeuner, le brigadier Pichard... ces diables de gendarmes, ils sont sur leur bouche comme des enragés... Bonjour, voisine.

CHARLOTTE.

Ah! c'est vous, et que venez-vous faire par ici?

GUILLAUME.

Je viens du cabaret avec mon ami Pichard, qui est de service ici pour la journée; comme c'est aujourd'hui fête, il y aura des emprisonnements.

AIR du Mariage extravagant.

A son service ayant égard,
Le gendarme, en un jour de fête,
R'çoit double paie; on compte à part
Chaque individu qu'il arrête;
D' Pichard, dans ces occasions,
La grandeur d'ame est éprouvée;
Il m'a fait manger la corvée
Et boir' trois arrestations.

Ah çà, je viens savoir des nouvelles.... eh bien! j'espère que vous ne direz pas cette fois que je vous ai trompée.

CHARLOTTE.

Je dirai que vous êtes un bavard qui parlez sans savoir.

GUILLAUME.

Ah! voisine, pas plus que vous, car enfin c'te femme que j'ai vue... oh! si j'avais pu la reconnaître!

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que ça prouve?

GUILLAUME.

Que vot' mari vous trompe.

CHARLOTTE.

Ça me regarde.

GUILLAUME.

Qu'il fait votre malheur.

CHARLOTTE.

Je ne veux pas être heureuse, c'est mon plaisir.

GUILLAUME.

Ça n'empêche pas que c'est un sournois.

CHARLOTTE.

Qui vaut mieux que vous.

GUILLAUME.

Aussi tout le monde le saura.

CHARLOTTE.

Je vous défends de rien dire.

GUILLAUME.

Je me moque de la défense, je veux qu'on vous plaigne... je suis sensible... je prétends que tout le monde lui jette la pierre, par amitié pour vous.

CHARLOTTE.

Ah! si j'osais parler... vous ne savez pas que je pourrais vous confondre!

GUILLAUME.

Je vous en défie... on se cache de vous, on abuse de votre confiance...

CHARLOTTE, avec dépit.

Bonté divine!... faut-il entendre dire ça!... savoir tout, et ne pouvoir rien répondre!

GUILLAUME.

Mais confondez-moi donc, je ne demande pas mieux; je vois bien que vous ne le pouvez pas... vous vous taisez.

CHARLOTTE.

Tenez, ne me forcez pas d'en dire davantage, voisin Guillaume... ce que vous faites là, c'est par méchanceté, et voilà tout, parceque vous êtes incapable d'une bonne action... C'est peut-être vous qui, au risque de la prison et de l'amende, sauveriez un malheureux conscrit?... c'est peut-être vous qui vous exposeriez à tous les soupçons pour le cacher dans votre maison?... c'est encore vous, n'est-ce pas, qui tairiez ce secret à votre femme pendant des trois mois?

GUILLAUME.

Comment? Marcel a fait tant de belles choses?

CHARLOTTE, se reprenant.

Je n'ai pas dit ça, je ne l'ai pas dit, entendez-vous? il a fait ce qu'il a voulu; c'est son secret et le mien aussi, ça ne regarde personne... Ah! vous voulez me faire jaser, mais heureusement que je sais tenir ma parole, quand j'ai promis de ne rien dire à personne.

ENSEMBLE.

AIR : Il est, je le vois, mieux en bourgeois (de L'INCENDIE).

(A part.)
J'ai bien su, ma foi,
Sur le mystère
Ici me taire;
Mon mari, je croi,
Aujourd'hui sera content d' moi.

GUILLAUME, à part.

On la tromp', je croi;
Sur ce mystère
Faut que j' m'éclaire;
J' vas l' répandr', je l' doi,
Son bonheur m'en fait une loi.
J' pars...

CHARLOTTE.

Fort bien.
Plus d' bavardage
Sur mon ménage.

GUILLAUME, à part.

Oui, par ce moyen,
Si j' fais du mal, c'est pour son bien.

CHARLOTTE, à part.

J'ai bien su, ma foi,
Sur le mystère
Ici me taire;
Mon mari, je croi,
Aujourd'hui sera content d' moi.

GUILLAUME, à part.

On la tromp', je croi;
Sur ce mystère
Faut que j' m'éclaire;
J' vas l' répandr', je l' doi,
Son bonheur m'en fait une loi.

(Guillaume sort à la fin de l'ensemble.)

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, seule.

Ah!... ça m'a un peu coûté, mais enfin j'ai réussi!... Il ne sait rien... je viens de remporter là une fière victoire sur-moi-même... Mais dame! quand on aime son mari... on est discrète ou on ne l'est pas... Si on était méfiante ou curieuse pourtant... on aurait pu concevoir des idées... fureter dans tous les coins de la ferme... ou chercher des yeux... mais ce n'est certainement pas moi qui ferais une chose comme celle-là... (Allant regarder à gauche.) D'abord il n'y a rien par ici... et puis ce Guillaume est si mauvaise langue!... (allant au fond.) rien par-là non plus... (allant à droite.) ensuite j'ai pris la résolution de ne pas croire un mot de tout ce qu'il me dirait... (Allant regarder à la petite fenêtre entr'ouverte.) Parbleu! il n'y a personne, je l'aurais parié!... fiez-vous donc aux amis... aux voisins!... (Alongeant la tête.) Tiens! qu'est-ce que je vois donc là dans un coin?... c'est comme quelque chose qui remue... Oh! ce n'est rien... ça ne peut rien être, ainsi je suis bien tranquille... cependant je vais toujours m'assurer par moi-même... parcequ'on ne sait pas...

(Elle ouvre la porte et disparaît.)

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, puis CHARLOTTE.

THÉRÈSE, sortant de la chambre qui donne sur le haut du petit escalier.

Elle n'est plus là, je crois... non... Je réfléchis que je n'ai pas eu le temps de fermer la porte de la salle basse... Si je pouvais... essayons... (Elle descend quelques marches avec précaution ; en ce moment on entend un cri jeté par Charlotte dans l'intérieur.) Ciel!... elle y était entrée!...

CHARLOTTE, sortant d'un air agité.

Justice de Dieu! c'est un enfant! un enfant? et comment... et pourquoi... et de qui? c'est ce que je veux savoir, c'est ce qu'il faut qu'on me dise... (Appelant.) Marcel, Gervais, Gervais, Marcel?

THÉRÈSE, qui est restée sur le haut de l'escalier sans oser faire un mouvement.

Elle sait tout!

CHARLOTTE, l'apercevant et s'arrêtant vivement.

Thérèse ici!... quelle idée... si c'était!... Que faites-vous là, mam'zelle? pourquoi ce trouble? ces yeux baissés? cet air en dessous? (Elle la tire par le bras.) Mais répondez donc quand on vous parle.

THÉRÈSE, balbutiant.

Madame... je ne sais... je ne m'attendais pas...

CHARLOTTE.

Vous ne vous attendiez pas à ma visite, sans doute? je le conçois; nà, v'là que vous rougissez à c't' heure... n'y a plus à en douter, c'est elle qui est coupable... A qui c't enfant? m'entendez-vous... répondrez-vous donc? à qui c' tenfant?

THÉRÈSE, avec résolution.

C'est à moi, madame.

CHARLOTTE.

Elle en convient? à vous, malheureuse! et qu'est-ce qui vous a permis d'être ici? qu'est-ce que vous y faites? depuis quand y êtes-vous?

THÉRÈSE.

Depuis...

CHARLOTTE.

Depuis que vous avez quitté la ferme de Bondi?

THÉRÈSE.

Oui, madame.

CHARLOTTE.

Là, c'est clair; le départ de Thérèse, les absences de mon mari, ses visites à la ferme; et moi qui ai cru tout ce que m'a dit Marcel... l'ingrat! le perfide! le monstre!

THÉRÈSE.

Ah! madame, pouvez-vous penser...?

CHARLOTTE.

Moi, qui refusais d'écouter les propos, les histoires... moi, qui ne voulais jamais savoir un mot de tout ce qu'on venait me raconter... Dieu! comme l'amour nous rend aveugles!... est-il possible!

AIR : Ah! j'étouffe de colère (du PHILTRE CHAMPENOIS)!

Ah! j'étouffe de colère;
Des preuv's, en voilà, j'espère;
Quelle horreur! (*bis.*)
Se jouer ainsi d' mon cœur!
C'est ici qu' mon infidèle
En secret voyait mam'zelle;
C'est affreux! (*bis.*)
J' devrais y arracher les yeux!
(Marchant sur Thérèse, qui recule.)
Vous d'vriez rougir, à votre âge,

De séduire un homme établi,
Après trois mois de mariage;
Mais heureus'ment j' peux m' venger d' lui.
A tous les garçons du village
Je prétends faire les doux yeux!
J' les prendrai tous pour amoureux.
Quel dommag' qu'il n'y en ait plus qu' deux!
(Avec un grand dépit.)
Ah! j'étouffe de colère;
Des preuv's, en voilà, j'espère, etc.

Vous allez me dire à l'instant le nom du père de cet enfant! ou bien j'appelle, je fais un éclat.

THÉRÈSE, à part.

Si je le nomme, il est perdu! que faire, quel parti prendre?

CHARLOTTE.

Je veux tout savoir, tout connaître.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MARCEL, PHILIPPE.

(Ils paraissent dans le fond. Ils se donnent la main, et s'arrêtent en apercevant leurs femmes.)

MARCEL.

Dieu! ma femme avec Thérèse, v'là c' que je redoutais!

CHARLOTTE, sans les voir.

Vous voyez bien... vous vous taisez... vous ne savez que dire... eh bien! je vais à la fête raconter votre conduite à tout le monde... je prouverai que vous êtes une effrontée, une malheureuse qui cherchez à brouiller les bons ménages, à séduire les maris, à... Dieu! si mon homme était là!

PHILIPPE.

Vous l'entendez, monsieur Marcel?

MARCEL, cherchant à le retenir.

Arrête, que vas-tu faire?

THÉRÈSE, tombant aux genoux de Charlotte.

De grace, madame...

PHILIPPE, s'élançant devant elle.

Relève-toi, Thérèse; ce n'est pas là ta place.

CHARLOTTE.

Gervais!

PHILIPPE.

Non, mais Philippe Hersent, conscrit réfractaire, qui aime mieux s'exposer à tous les dangers que de laisser accuser la plus vertueuse et la meilleure des femmes.

THÉRÈSE.

Philippe, qu'as-tu fait?

PHILIPPE.

Ce que je devais...

CHARLOTTE.

Sa femme!... lui, réfractaire!...

MARCEL, très ému.

Eh bien! oui, les voilà ces époux que j'avais eu le bonheur de réunir en ces lieux; je voulais à tout prix vous cacher leur présence ici, parceque j'aurais parié que tôt ou tard votre maudite langue nous jouerait un mauvais tour... Vous en êtes venue à vos fins... vous savez tout maintenant. Eh bien! allez dénoncer le mari, ou proclamer le déshonneur de la femme... vous serez contente, n'est-ce pas?... vous jouirez de votre ouvrage.

CHARLOTTE, qui a tiré son mouchoir et qui suffoque à la dernière phrase.

Est-il Dieu possible que j'aie mérité tant de reproches que ça!... Mon homme, mon Marcel, me tenir un tel langage! mais tu as raison... tiens, gronde-moi encore plus fort, chasse-moi d'ici, bats-moi même, si ça peut réparer ma faute, je ne demande pas mieux; mais ne me reprends pas ton amitié, elle est nécessaire à mon repos, à mon bonheur, et je sens que je ne pourrais pas vivre sans elle. (Allant à Thérèse.) Toi aussi, Thérèse, je suis bien coupable envers toi... mais que veux-tu, quand on aime son mari, on n'est pas maîtresse de ça; tu dois le savoir aussi... mais c'est égal, je ne m'en repens pas moins... et c'te grace qu' tu voulais implorer de moi tout-à-l'heure, c'est à moi à te la demander maintenant... ne me la refuse pas.

(Elle lui tend la main.)

THÉRÈSE.

Y pensez-vous, madame; une grace, à moi!

MARCEL, à sa femme, qui sanglote.

Allons, allons, c'est bien, femme, je suis content de toi... mais tu sais bien qu'on te pardonne... quand c' n'est pas par le cœur qu'on pèche, il y a toujours de la ressource.

Air du vaudeville de l'Homme Vert.

Oui, t'es franche, aimable et gentille,
J' sais combien t'aimes ton époux;
Tu s'ras un' bonn' mèr' de famille,
Car tu n' veux que l' bonheur de tous.
Ce n'est pas là-d'sus que j' réclame,
T'as tout's les vertus, je l' sais bien...
Qu'on t' coup' seul'ment la langu', not' femme,
Alors il n' te manqu'ra plus rien! (*bis.*)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, DANIEL.

DANIEL, accourant.

Ah! c'est vous, monsieur Marcel... Philippe, où est Philippe?

PHILIPPE.

Que me veux-tu?

DANIEL.

Vite, camarade, monte à cheval et file par le sentier que tu m'as indiqué; passe la nuit dehors, ou c'est fait de toi.

TOUS, avec crainte.

Qu'est-il donc arrivé?

DANIEL.

Tout-à-l'heure, en allant allumer ma pipe à l'auberge, j'ai entendu un paysan dénoncer à la gendarmerie un réfractaire caché dans la ferme

de Grand-Champ ; je ne sais par qui il avait appris ça.

CHARLOTTE.

Là ! on aura parlé... Ah ! c'te fois-ci du moins on ne dira pas que c'est moi, je n'ai pas bougé d'ici.

MARCEL.

Mais tais-toi donc.

DANIEL.

Le brigadier est sur mes pas, car il me suivait ; il ne peut tarder à être ici ; si tu hésites encore, tu seras pris.

PHILIPPE.

Eh quoi ! me faudra-t-il toujours fuir ?

THÉRÈSE.

Philippe, si tu peux risquer ta vie, tu n'as pas le droit de disposer de la mienne, de celle de ton enfant... pars, pars à l'instant, je t'en conjure.

PHILIPPE.

Non, je ne peux... je ne veux plus accepter ce qu'on me propose.

CHARLOTTE, lui prenant la main.

Mon ami, je me joins à elle, pensez à son bonheur...

THÉRÈSE, lui prenant l'autre main.

A ma vie !... car si tu restes, je meurs !...

DANIEL.

Tu l'entends ? allons, allons, pars... il le faut.

CHARLOTTE.

Voici les gendarmes !

ENSEMBLE.

AIR : Le voilà ! le voilà !

Les voilà ! les voilà !
Vit', fuyez par-là. (*bis*.)

(On parle sur le reste de l'air jusqu'à l'entrée de Pichard. A la fin de cet ensemble, Daniel entraîne Philippe par le côté droit du théâtre. On voit le brigadier Pichard, suivi de deux gendarmes, paraître au haut de la montagne du fond. Ils descendent pendant ce qui suit, et semblent s'orienter avant d'ouvrir la porte charretière et d'entrer dans la ferme.)

SCÈNE X.

MARCEL, CHARLOTTE, THÉRÈSE, puis PICHARD et DEUX GENDARMES.

THÉRÈSE, au fond, à voix basse.

Les voici !... s'il n'était plus temps...

CHARLOTTE, regardant du côté où Daniel et Philippe sont sortis.

Je n'entends aucun bruit qui m'annonce le départ de Philippe... Ah ! si fait, le galop d'un cheval... il s'éloigne... Daniel revient, calmez-vous.

THÉRÈSE, à part.

Mon mari est sauvé !

(Elle s'approche de Charlotte et semble suivre des yeux la fuite de Philippe.)

PICHARD, entrant, aux deux gendarmes.

Restez là, vous autres... Mes petites dames, je suis bien fâché de vous déranger ; mais, comme dit le proverbe : le devoir avant la politesse.

MARCEL.

Que demandez-vous, messieurs ?

PICHARD.

C'est une petite perquisition que nous allons nous permettre dans cette ferme à l'effet d'y faire un prisonnier... une fois le réfractaire trouvé, j'aurai celui de vous offrir mes adieux.

DANIEL, paraissant ; il a toujours le sac sur le dos.

Alors ça ne sera pas long, car je suis prêt à vous suivre.

PICHARD, après avoir fait avancer les deux gendarmes.

Eh ! mais, c'est une ancienne connaissance.

DANIEL.

Il est vrai, nous avons déja fait route ensemble.

PICHARD.

Attendez donc, ne vous nommez-vous pas ?...

DANIEL.

Philippe Hersent.

(Il fait signe aux autres de se taire.)

PICHARD.

Parbleu ! voilà long-temps que nous vous cherchons... je vous reconnais, c'est vous qui un beau jour avec mon briquet... vous tapiez ferme ; mais sans rancune, entre braves on se frotte et on s'estime après.

DANIEL.

Alors je peux vous demander un petit service, n'est-ce pas ?

PICHARD.

Deux, si ça dépend de moi.

DANIEL.

C'est d'abord de ne pas compromettre par votre rapport le brave homme qui m'a donné asile sans savoir qui j'étais. (Il serre la main de Marcel.) Ensuite de ne pas me faire passer au milieu de c'te fête où je ne serais pas satisfait de m'entendre appeler par des amis.

PICHARD.

C'est convenu, nous prendrons par la grand' route.

THÉRÈSE.

Ah ! mon ami, tant de générosité...

CHARLOTTE.

Nous n'oublierons jamais un tel dévouement.

DANIEL.

Laissez donc ! je voulais rejoindre ; ce n'est qu'une escorte de plus.

(Ici on entend un bruit de tambour et des cris confus.)

CHARLOTTE.

D'où vient donc tout ce bruit ?

PICHARD.

Je sais ce que c'est, ce sont les conscrits des communes environnantes qui se réunissent et qui rejoignent leur corps au son du tambour et avec des rubans à leurs chapeaux.

DANIEL.

Bonne occasion, et, si vous le voulez, nous ferons route avec eux.

PICHARD.

Accordé.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CONSCRITS.

(Ils sont précédés d'un tambour et traversent le fond du théâtre, au cri de vive l'empereur.)

DANIEL, les appelant.

Eh!... par ici les autres, voilà une nouvelle recrue.

CHOEUR DES CONSCRITS.

AIR des Gardes-marine.

Pour défendre son pays, (*bis.*)
Sans regret exposer sa vie,
Vaincre ou mourir pour sa patrie,
V'là l' mot d'ordre des conscrits. (*bis.*)

DANIEL, s'adressant aux conscrits.

AIR du Hussard de Felsheim.

Mes amis, je vais vous suivre,
Il est peut-être encor temps;
Ici je n' pourrais plus vivre,
Recevez-moi dans vos rangs.
(Tambour.)
A vos périls, à votre gloire,
Je dois être associé.
Quand sur notre territoire
Un Cosaqu' veut mettr' le pied,
En avant! en avant!
Marchons, (*bis.*) tambour battant.

Même air.

Lorsque la France opprimée
Va r'gretter tant de beaux jours,
J' crois entendr' not' vieille armée
Nous app'ler à son secours.
Voici l'orage qui gronde
Sur les héros du Kremlin;
J' crois voir les vainqueurs du monde
Tomber sur les bords du Rhin.
En avant! en avant!
Marchons, (*bis.*) tambour battant.

(La musique continue.— Il s'approche de Thérèse et de Marcel, et leur dit à voix basse:)

Dites à Philippe que je servirai sous son nom, j'ai dans l'idée que ça me portera bonheur. (Il embrasse Thérèse et Charlotte et presse la main de Marcel.) Allons, en route, camarades!

(Le tambour se remet en marche, les jeunes conscrits lèvent leurs chapeaux en criant. Daniel se mêle parmi eux; les gendarmes les suivent.)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le devant de la ferme de Bondi. Dans le fond, des bâtiments qui ont été incendiés ou détruits, et qui semblent avoir été nouvellement recrépis: la trace des balles et des boulets est encore empreinte sur certaines parties de la muraille. A gauche, l'entrée d'un corps-de-logis; çà et là des liasses de paille, des faux, des faucilles, des brouettes.

SCÈNE I.

CHARLOTTE, PIERRETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

(Au lever du rideau, Charlotte entre suivie de Pierrette, qui porte une grande marmite pleine de soupe qu'elle pose sur une petite table à droite. Tous les paysans s'approchent à la file de Charlotte, qui les sert, et vont s'asseoir en rond.)

CHOEUR.

AIR du tic tac (de MARIE).

V'là l'heur' du dîner pour tretous;
On nous sert bien selon nos goûts.
Après l' travail, ah! qu'il est doux
De s' restaurer de soupe aux choux!

CHARLOTTE, les servant.

J' vais à la ronde
Servir tout l' monde;
Chacun son tour,
C'est l'ordr' du jour.

PIERRETTE.

D'abord, madam' Marcel,
Pour Claude,
Qui l'aim' bien chaude;
Ensuite pour Michel,
Qu'est présent à l'appel.

CHARLOTTE.

Vive l' bon moissonneur!
L' courage
Est son partage:
A tabl' comme à l'ouvrage
Il n' manqu' jamais d'ardeur.

CHOEUR.

V'là l'heur' du dîner, etc.

PIERRETTE.

C'est pas pour dire, mame Marcel, mais vous avez un fier talent pour fair' la soupe aux choux, on n' sait pas quoi qu'on mange, tant all' est bonne.

CHARLOTTE.

Tant mieux, mes enfants, puisque la récolte l'est aussi; faut être juste, l'an de grace 1817 sera assez favorable aux fermiers.

PIERRETTE.

J' crois ben, mame Marcel; queu beau seigle, queux gros épis!

CHARLOTTE.

Malheureusement il faudra beaucoup d'an-

nées comme celle-ci pour réparer les dégâts des armées étrangères ; car nous étions ruinés si not' propriétaire avait vendu c'te ferme et ses dépendances comme il nous en avait menacés ; nous n'aurions jamais pu trouver de quoi payer les deux années d'arrérages que nous lui devons depuis l'entrée en France des Russiens, Prussiens et *Autrechiens*, comme on dit dans le pays.

Air : Faisons la paix.

Ils n' laissaient rien : (*bis.*)
Tout était bon pour eux en France ;
A deux fois j'ons perdu not' bien :
J'avais beau leur fair' résistance,
Ils n' laissaient rien, (*bis.*)
Ils prenaient tout, ils n' laissaient rien.

Ils n' laissaient rien : (*bis.*)
Que d' tort ils f'saient dans chaqu' famille !
De s' défendr' n'y avait pas moyen ;
Qu'on soit jeun', vieille, femme ou fille,
Ils n' laissaient rien ; (*bis.*)
Ils prenaient tout, ils n' laissaient rien.

PIERRETTE.

C'est pourtant vrai, avec ces vilains Calmouks-là ; c'était ben la peine d'être fidèle à son amoureux ! enfin les v'là partis, personne n' les regrettera, si ce n'est le voisin Guillaume, qui s'est enrichi, qui s'est engraissé comme eux à nos dépens... Ah ! si j' voulais raconter ce qu'on a dit sur son compte d'puis qu'il a quitté l' village pour aller fair' fortune à Paris....

TOUS, se levant.

Quoi donc ? quoi donc ?

PIERRETTE.

On assurait comm' ça qu' c'était lui qui, l' trente mars, avait montré aux Russes le p'tit chemin qui conduit, par-dessous les carrières du village de Noisy-le-Sec, sur les hauteurs d' Romainville.

CHARLOTTE.

Eh ben ! mam'zelle, des propos, des histoires, quand j' n'en ai pas répété une depuis cinq ans, (à part.) quoiqu' la langue m'ait démangé plus d'une fois. (Haut.) D'ailleurs, qu'il nous ait quittés lui, et tous les soldats de la sainte manigance ; ça ne rendra pas la jambe à c' pauvre Daniel qu'est venu nous retrouver au pays clopin-clopant, lui qui s'était en allé au grand complet.

PIERRETTE.

Oui, mame Marcel ; mais au moins il est revenu, tandis que c' pauvr' monsieur Philippe, nous ne le r'verrons plus ; il avait ben besoin de partir un beau matin le sac sur le dos, queuqu' temps après son camarade, sans prévenir sa femme !

CHARLOTTE.

Aussi pourquoi Marcel va-t-il s'aviser de lui lire un bulletin où l'on annonçait que les Français battaient en retraite ? il n'a pas pu y tenir, je conçois ça quand on aime son pays ; moi, en 1814, j'ai voulu partir aussi, je me faisais grenadier, cuirassier, sans Marcel qui m'a dit que dans son ménage il ne voulait pas d'un' femme qui aurait vu le feu ; à ce mot-là, j'ai r'noncé à l'état militaire ; je suis rentrée dans l' civil, j'ai trempé la soupe à mon homme.

PIERRETTE.

C'est dommage, mame Marcel, vous auriez fait un fameux tambour-major.

CHARLOTTE.

Oui, il ne m' manquait pour ça qu' deux ou trois pieds de plus et une pair' de moustaches ; mais il ne s'agit pas de ça, vous m' faites toujours bavarder, et puis Marcel va encore m' gronder s'il ne trouve pas son couvert mis quand il reviendra de Paris. (On entend chanter en dehors.) Ah ! enfin v'là Daniel qui arrive des champs.

(Tous les paysans sortent à l'arrivée de Daniel.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DANIEL ; il a une jambe de bois.

DANIEL.

Allons, la traînarde, avance un peu plus vite que ça, ou sinon tu vas avoir ta danse.

CHARLOTTE.

A qui donc en avez-vous, Daniel ?

DANIEL.

Eh parbleu ! j'en ai à ma chienne de jambe qui fait des façons pour aller au pas accéléré ; ell' veut se donner des airs d'avoir des rhumatismes ! Heureusement qu'il y en a d'autres de rechange dans nos cotrets ; faut pas qu'ell' fasse la fière ou je la destitue.

CHARLOTTE.

Comme c'est gentil la guerre ! nous lui donnons des hommes tout entiers, et voilà ce qu'elle nous renvoie ; des moitiés de maris !... Coquins de Cosaques, si je les tenais !

DANIEL.

C'est vrai qu'après ça on n'ose plus s'offrir auprès du sexe avec un' jambe de bois, on a toujours l'air d'être manchot ; encore si les Cent-Jours en avaient duré deux cents, j'aurais eu d' quoi m' consoler ; car j'étais porté sur les contrôles pour avoir la décoration ; mais pst', *le Bellérophon* n'a pas laissé à l'empereur le temps de penser à ses meilleurs camarades. Enfoncé la décoration ! maintenant c'est le tour des blancs-becs.

CHARLOTTE.

C'pauvr' garçon... ça me fait de la peine de le voir comme ça ; voilà pourtant ce qui l'empêche d'approcher quand Thérèse est là ; il ne trouve pas un mot à lui dire... Eh ben ! on m' couperait la jambe à moi que ça n' m'empêcherait pas de parler.

DANIEL.

C'est vrai que d'vant mame Thérèse j'ai l'air d'un houlan ou d'un Baskir qui va recevoir la

schlague. C'est pourtant pas faute d'aimer son enfant, ni elle non plus, ben sûr... Pour être aimé d'elle, s'il ne fallait que mon autre jambe... la v'là à son service... Mais comment diable lui fair' comprendre que je voudrais succéder à mon pauvr' camarade défunt?

CHARLOTTE.

Chut!... Thérèse vous aura vu, car elle s'prépare à vous apporter votre soupe.

DANIEL, regardant à gauche.

Vraiment!

AIR de la Sentinelle.

Oui, la voilà! Thérèse vient ici...
Que d' gentillesse et sur-tout que de grace!
Si tu m'entends, Philippe, ô mon ami,
Pour la s'conde fois permets que j' te remplace.
Quand j'occupais ton poste au champ d'honneur,
J'ai craint cent fois que tu n' vinsses le reprendre;
Celui qui t'est dû dans son cœur,
Reviens! même au prix d' mon bonheur,
Je suis tout prêt à te le rendre. (*bis.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES; THÉRÈSE, apportant le repas à Daniel; celui-ci ôte son bonnet en la voyant.

THÉRÈSE.

Tenez, monsieur Daniel, voilà votre dîner qui vous attendait... Vous devez avoir faim, depuis c' matin qu' vous êtes aux champs.

DANIEL, qui est resté tremblant.

Oui, madame Thérèse.

THÉRÈSE.

Eh bien! mettez-vous là.

DANIEL, s'asseyant.

Oui, mame Thérèse.

THÉRÈSE.

Mangez... buvez.

DANIEL, mangeant.

Oui, mame Thérèse.

CHARLOTTE, à part.

Eh ben! l' fait-elle marcher pour une jambe de bois!... Le v'là comme au port d'armes! Buvez, mangez. — Oui, mame Thérèse... Une... deux, et il avale! Quand je disais que c' mari-là était tout dressé. J'aurais d' la peine à faire marcher mon homme comme ça... lui qui a deux jambes! Eh ben! v'là qu'il ne mange plus.

DANIEL.

C'est que, quand j' vois mame Thérèse, je n' pense plus à la faim, j' pense à toute la tendresse qu' mon ami Philippe devait avoir pour elle.

THÉRÈSE, soupirant.

Philippe!...

(Elle reste pensive.)

DANIEL.

Et si j'ai un regret, c'est d' ne pas être resté là-bas à sa place... parcequ'au moins vous seriez heureuse, et moi...

CHARLOTTE.

Dame! aussi pourquoi est-il parti?

DANIEL.

C'est vrai, puisque je me battais déja sous son nom.

THÉRÈSE.

Il a voulu s'aller battre aussi sous le vôtre.

DANIEL.

Morbleu!... je l' sais bien... y m' semble encore le retrouver là-bas... le jour d' la grand' déconfiture... au bord de la Bérésina, épuisé de fatigue, glacé par le froid, il m'appelle d'un' voix mourante... prononce mon nom... celui d' sa femme... Impossible de lui répondre et d'en entendre davantage, car... je n'eus que le temps de jeter sur lui ma capote; nous étions poursuivis par une armée d' sabres et de lances qui nous atteignaient déja. L'empereur venait de passer le pont l'un des derniers; mon régiment le suivait de près, et je fus entraîné par la foule... Je voulus ben revenir... mais un biscaïen me frappe à la jambe... on n'a que l' temps de me porter dans un fourgon qui servait d'ambulance. C'est depuis ce jour-là que je suis dans les invalides.

AIR : Dans un vieux château de l'Andalousie.

Je m' dis en tombant dans cette embuscade,
Puisqu'en ce moment le destin m' défend
D' veiller encor sur mon pauvr' camarade,
Plus tard j' protég'rai sa femm', son enfant.
Autant que l' devoir l'amour me l' commande;
De c' mot-là qu' vot' cœur ne soit pas blessé:
C'est votre bonheur seul'ment que j' demande,
Et voilà pourquoi j'étais si pressé. (*bis.*)

CHARLOTTE.

Après ça, si elle ne se rend pas, je donne ma démission de femme... je n'y entends plus rien du tout.

THÉRÈSE.

Bon monsieur Daniel, je sais que mon enfant trouverait en vous un défenseur, un père... mais je me suis promis de rester veuve... et je ne veux pas manquer à mon serment.

DANIEL.

Suffit, mame Thérèse; je ne vous en parlerai jamais.

CHARLOTTE.

Ah! v'là mon homme qui revient de Paris; c'est ben heureux!... depuis ce matin que je l'attends.

DANIEL.

En ce cas, recevez vot' mari; et nous, comme il pourrait ben faire de l'orage, nous allons rejoindre les autres qui font la meule là-bas à l'entrée du village.

(Il offre le bras à Thérèse et sort avec elle pendant que Charlotte va au-devant de Marcel.)

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, MARCEL.

CHARLOTTE.

Arrives-tu assez tard!... Ces vilains hommes, c'est toujours lambins!

MARCEL.

Allons, allons, femme, ne bougonne pas... je n'ai pas pu revenir plus tôt.

(Il l'embrasse.)

CHARLOTTE.

Eh ben! voyons, quelles nouvelles de Paris?... Qu'est-ce que t'as fait? qu'est-ce qu'on t'a dit? qu'as-tu répondu? Mais parle donc.

MARCEL.

Pardine! ce n'est pas la peine de tant se presser, va... les nouvelles ne sont pas si bonnes... Tiens, femme, j'ai été aux renseignements sur Philippe... il ne faut plus compter sur lui, en v'là la preuve dans c' *Moniteur*, qu'on m'a remis là-bas dans les bureaux de la guerre.

CHARLOTTE.

Ah! c' pauvre garçon!... Mais il y a longtemps que nous nous attendions à c' malheur-là; par ainsi, c'est pas ça qui t'a alongé la mine d'une aune; t'as donc encore des mystères, des cachoteries avec moi?

MARCEL.

Eh ben, oui, j'ai quelque chose.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que ça peut être?... La récolte est belle, nos trois garçons sont tout ton portrait... Il y a ben des ménages qui ne pourraient pas en dire autant... Eh! mais, j'y pense, est-ce que le propriétaire t'aurait mal reçu?... est-ce qu'il n'a pas été accommodant?

MARCEL.

Si fait... lui, c'est un homme juste, qui sait que nous avons eu des malheurs à supporter, des réparations à faire il y a trois ans... Mais depuis quinze jours il a vendu une partie des terres dont nous sommes fermiers.

CHARLOTTE.

Comment, ce n'est plus à lui que nous devons?

MARCEL.

Je me suis rendu ben vite à l'adresse du nouvel acquéreur. Devine qui j'ai reconnu en lui?... l'ancien voisin Guillaume!

CHARLOTTE.

Guillaume?

MARCEL.

Qui depuis l'entrée des Russes s'est enrichi dans les fournitures, dans les terrains... est-ce que je sais, moi!... J'ai voulu lui parler du village, de not' ancienne amitié; il ne m'a pas écouté, il m'a tourné le dos.

CHARLOTTE.

Comme ça, il n'a rien voulu entendre?

MARCEL.

Rien... et le capital, les arrérages, les intérêts, tout ça se monte à une somme deux fois plus forte que tout ce que nous avons. Ce matin il m'a prévenu qu'il s'était mis en mesure.

CHARLOTTE.

Est-il possible!... Ah! mon pauvre Marcel, c'est un grand malheur qui nous arrive là... Mais, que veux-tu, faut avoir du courage, de la force, du caractère! (Essuyant ses yeux.) Tiens, vois-tu, je ne pleure pas.

MARCEL.

Si, tu pleures...

CHARLOTTE.

Non, je ne pleure pas...

MARCEL.

Je te dis que tu pleures.

CHARLOTTE.

C'est toi qui pleures...

MARCEL.

Non, c'est toi... (Ils s'embrassent en pleurant.) Brave femme!... ta résignation me cause un plaisir, que j'en pleure à chaudes larmes!...

SCÈNE V.

LES MÊMES; THÉRÈSE et PIERRETTE, accourant.

PIERRETTE.

Mame Charlotte! mame Charlotte! si vous saviez queu bonne nouvelle!

THÉRÈSE.

Ah! vous vous en réjouirez comme moi... Philippe!

MARCEL et CHARLOTTE.

Eh ben?

THÉRÈSE, montrant une lettre.

Une lettre! une lettre de lui!... il n'est pas mort!... Ah! le trouble... la joie... je n'en peux plus... Tenez, lisez!... oh! lisez vous-même, que je l'entende encore.

PIERRETTE.

Et nous aussi, mame Charlotte, nous voulons l'entendre!

(Elle se rapproche de Charlotte, qui prend la lettre.)

CHARLOTTE, lisant.

Il se pourrait!... voyons! « De Strasbourg, « le 7 août... Ma Thérèse!... c'est un pauvre « prisonnier qui revient vers toi, du fond de la « Russie, après cinq ans de séparation. J'ai déja « revu la France, j'ai passé la frontière... encore « quelques jours, et je serai dans tes bras.

« *Signé* PHILIPPE HERSENT. »

THÉRÈSE.

Vous partagez mon bonheur, n'est-ce pas?... Ah! pourquoi ne puis-je le revoir à l'instant... aller au-devant de lui!...

MARCEL.

Bonne Thérèse!... dans notre malheur, il m'est bien doux que vous cessiez d'être à plaindre.

PIERRETTE.

Un malheur à vous, dans un si beau jour!

THÉRÈSE.

En effet, que voulez-vous dire?

CHARLOTTE.

Que vous allez revoir votre mari, et qu'on

va peut-être me séparer du mien... pour une créance de six mille francs qu'il faut payer aujourd'hui à monsieur Guillaume, ou bien...

MARCEL.

Veux-tu te taire?... puisque je t'ai dit de ne pas parler de ça... chienne de langue, va!...

SCÈNE VI.

Les Mêmes; DANIEL entre en courant et la tête nue.

DANIEL.

Ah! mame Hersent!... mame Marcel!... je vous cherchais... j'ai marché si vite! ouf!... je n'en peux plus... ma pauv' jamb... mais, si vous saviez... je l'ai vu!... je lui ai parlé!

THÉRÈSE.

A qui donc?

DANIEL.

Vous avez été ben heureuse d'apprendre que Philippe existait encore, n'est-ce pas?... Eh bien!... si on vous disait: Thérèse, votr' mari est plus près d'vous que vous n'pensez!... dans une heure... dans un quart d'heure... dans un instant vous allez l'embrasser!

THÉRÈSE.

Serait-il vrai?

DANIEL.

Eh! oui, corbleu!... il est ici... Quand je vous dis que je l'ai vu, que je l'ai serré dans mes bras... que j'en pleure encore comme un enfant de deux jours... Tous nos paysans y ont sauté au cou... l'un a pris son bâton, l'autre son havresac... l'autre son chapeau... et tenez, entendez-vous ces cris?

SCÈNE VII.

Les Mêmes, PHILIPPE, Paysans, Paysannes.

(Il est entouré de Thérèse et de Marcel qui sont sortis un instant auparavant. Il est couvert d'une vieille capote de l'ex-garde impériale; il a le teint basané. Chaque paysan porte quelque chose de son bagage.)

LE CHOEUR.

Air : Honneur et gloire.

Le sort nous favorise :
Tous nos vœux sont enfin accomplis.
Quelle aimable surprise!
Nous voilà réunis!

(Tout le monde l'entoure et l'embrasse.)

CHARLOTTE.

Mais par quel miracle avons-nous donc le bonheur de le revoir?

PHILIPPE.

Un miracle!... oh! oui... à-peu-près... car, là-bas, en disant adieu à Daniel, je croyais bien que c'était pour toujours... on me rendit à la vie pourtant; mais bientôt avec quelques compagnons échappés comme moi à la mort, il fallut partir... et ce mot terrible... la Sibérie!... nous apprit quel sort nous était destiné...

Air du Matelot.

Chez un seigneur trois ans je fus esclave :
Par mes leçons j'instruisis ses vassaux.
J'étais Français, j' fus traité comme un brave,
Et je doublai le produit d' leurs travaux.
Pour moi le maître eut d' la reconnaissance :
Avec de l'or il m'en paya le prix.
Heureux et riche, enfin, j'ai r'vu la France,
Et j' n'ai plus vu de Russ's dans mon pays!

Tiens, Thérèse, tu trouveras là, dans mon havresac, une petite somme qui nous assure pour toujours le bonheur et l'aisance.

THÉRÈSE.

Ah! tant mieux... Alors nous pouvons nous acquitter envers nos bienfaiteurs!

PHILIPPE.

Oui, tout pour lui, s'il en a besoin.

MARCEL.

Avez-vous pu croire...?

PHILIPPE, donnant la main à Marcel.

Nous ne nous quitterons plus. (A Daniel, qui s'est tenu à l'écart.) Toi aussi, Daniel.

DANIEL, s'avançant.

Toujours! toujours! Mame Thérèse, je ne serai pas votre époux, mais toujours votre ami.

PHILIPPE.

Avant tout, mon brave, j'ai un compte à régler avec toi.

(Détachant la croix d'honneur qu'il portait à sa capote.)

Air des Trois Couleurs.

Reprends ton bien, c'est le prix du courage.
Elle a senti les batt'ments d'un grand cœur;
Car, mes amis, avant d'êtr' mon partage,
C'te croix brilla sur le sein d' l'empereur.
(Il baise la croix.)
Dans les combats ma vi' fut épargnée,
J' peux t' rapporter enfin ce que j' te doi.
C'est sous ton nom qu'un jour je l'ai gagnée :
Dis-moi, Daniel, (*bis.*) suis-je quitte envers toi? (*bis.*)

(Pendant la reprise en chœur, Philippe attache la croix sur la blouse de Daniel, puis il embrasse son camarade au milieu des transports de joie de tous les paysans. — Tableau.)

FIN DE LA FERME DE BONDI.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.

4



LA TOUR DE NESLE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN NEUF TABLEAUX,

PAR

MM. GAILLARDET ET ***;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 29 mai 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

BURIDAN	M. Bocage.
GAULTIER DAULNAY	M. Lockroy.
PHILIPPE DAULNAY	M. Delafosse.
ORSINI	M. Auguste.
SAVOISY	M. Provost.
LOUIS X.	M. Chilli.
DE PIERREFONDS	M. Monval.
RICHARD	M. Moessard.
ENGUERRAND DE MARIGNY	M. Auguste Z.
LANDRY	M. Serres.
SIMON	M. Heret.
Sire RAOUL	M. Davesne S.
JEHAN	M. Marchand.
Un Arbalétrier	M. Lainé.
Un Garde	M. Vissot.
Un Page	M. Ernest.
MARGUERITE DE BOURGOGNE	Mlle Georges.
CHARLOTTE	Mlle Lainé.
Une Femme voilée	Mlle Oudry.
Pages.	
Gardes.	
Manants.	

La scène se passe à Paris.



ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

La taverne d'Orsini à la porte Saint-Honoré, vue à l'intérieur. Une douzaine de manants et ouvriers à des tables à droite du spectateur; à une table isolée, Philippe Daulnay, écrivant sur parchemin : il a près de lui un pot de vin et un gobelet.

SCÈNE I.

PHILIPPE DAULNAY, RICHARD, SIMON, JEHAN, Manants, puis ORSINI.

RICHARD, se levant.

Ohé! maître Orsini, notre hôte, tavernier du diable, double empoisonneur! il paraît qu'il faut te donner tous tes noms avant que tu répondes.

ORSINI.

Que voulez-vous, du vin?

SIMON, se levant.

Merci, nous en avons encore; c'est Richard le savatier qui veut savoir combien ton patron, Satan, a reçu d'ames ce matin.

* Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier occupe la droite de l'acteur.

RICHARD.

Ou, pour parler plus chrétiennement, combien on a relevé de cadavres sur le bord de la Seine, de la tour de Nesle aux Bons-Hommes.

ORSINI.

Trois.

RICHARD.

C'est le compte! et tous trois, sans doute, nobles, jeunes et beaux?

ORSINI.

Tous trois nobles, jeunes et beaux.

RICHARD.

C'est l'habitude. Étrangers tous trois à la bonne ville de Paris?...

ORSINI.

Arrivés tous trois depuis la huitaine.

RICHARD.

C'est la règle; du moins ce fléau-là a cela de bon, qu'il est tout le contraire de la peste et de la royauté: il tombe sur les gentilshommes et épargne les manants. Cela console de la taxe et de la corvée. Merci, tavernier; c'est tout ce qu'on voulait de toi, à moins qu'en ta qualité d'Italien et de sorcier tu ne veuilles nous dire quel est le vampire qui a besoin de tant de sang jeune et chaud pour empêcher le sien de vieillir et de se figer?

ORSINI.

Je n'en sais rien.

SIMON.

Et pourquoi c'est toujours au-dessous de la tour de Nesle et jamais au-dessus qu'on retrouve les noyés?

ORSINI.

Je n'en sais rien.

PHILIPPE, appelant Orsini.

Maître...

SIMON.

Tu n'en sais rien? Eh bien! laisse-nous tranquilles, et réponds à ce jeune seigneur qui te fait l'honneur de t'appeler.

PHILIPPE.

Maître...

ORSINI.

Messire?

PHILIPPE.

Un de tes garçons taverniers peut-il, moyennant ces deux sous parisis, porter ce billet?

ORSINI.

Landry... Landry!

LANDRY, s'avançant.

Voici.

(Il se tient debout devant Philippe, tandis que celui-ci scelle la lettre et met l'adresse.)

ORSINI.

Fais ce que te dira ce jeune seigneur.

(Il s'éloigne.)

RICHARD, retenant Orsini par le bras.

C'est égal, maître; si je m'appelais Orsini, ce dont Dieu me garde! si j'étais maître de cette taverne, ce que Dieu veuille! et si mes fenêtres donnaient comme les tiennes sur cette vieille tour de Nesle, que Dieu foudroie! je voudrais passer une de mes nuits, une seule, à regarder et à écouter, et je te garantis que le lendemain je saurais que répondre à ceux qui te demanderaient des nouvelles.

ORSINI.

Ce n'est pas mon état. Voulez-vous du vin? je suis tavernier et non veilleur de nuit.

RICHARD.

Va-t'en au diable!

ORSINI.

Lâchez-moi alors.

RICHARD.

C'est juste.

(Orsini sort.)

PHILIPPE.

Écoute, gars: prends ces deux sous parisis et va-t'en au Louvre; tu demanderas le capitaine Gaultier Daulnay, et tu lui remettras ce billet.

LANDRY.

Ce sera fait, messire.

(Il sort.)

RICHARD.

Dis donc, Jehan de Montlhéri, as-tu vu le cortége de la reine Marguerite et de ses deux sœurs, les princesses Blanche et Jeanne?

JEHAN.

Je crois bien.

RICHARD.

Il ne faut pas demander maintenant où a passé la taxe que le roi Philippe-le-Bel, de glorieuse mémoire, a levée le jour où il a fait chevalier son fils aîné, Louis-le-Hutin; j'ai reconnu mes trente sous parisis sur le dos du favori de la reine: seulement, de monnaie de billon ils étaient devenus drap d'or frisé et épinglé. As-tu vu le Gaultier Daulnay, toi, Simon?

(Philippe lève la tête et écoute.)

SIMON.

Sainte Vierge! si je l'ai vu?... Son cheval du démon caracolait si bien, qu'il a mis une de ses pattes sur la mienne, aussi d'aplomb que s'il jouait au pied-de-bœuf; et, comme je criais miséricorde, son maître, pour me faire taire, m'a donné...

JEHAN.

Un écu d'or?

SIMON.

Oui, un coup de pommeau de son épée sur la tête en m'appelant cagou.

JEHAN.

Et tu n'as rien fait au cheval et rien dit au maître?

SIMON.

Au cheval, je lui ai vertueusement enfoncé trois pouces de ce couteau dans la culotte, et il s'est en allé saignant; quant au maître, je l'ai appelé bâtard; il s'est en allé jurant.

PHILIPPE, de sa place.

Qui dit que Gaultier Daulnay est un bâtard?

SIMON.

Moi.

PHILIPPE, lui jetant son gobelet à la tête.

Tu en as menti par la gorge, truand !

SIMON.

A moi, les enfants !

LES MANANTS, se jetant sur leurs couteaux.

Mort au mignon !... au gentilhomme !... au pimpant !

PHILIPPE, tirant son épée.

Holà ! mes maîtres ! faites attention que mon épée est plus longue et de meilleur acier que vos couteaux.

SIMON.

Oui ; mais nous avons dix couteaux contre ton épée.

PHILIPPE.

Arrière !

TOUS.

A mort ! à mort !

(Il forment un cercle à l'entour de Philippe, qui pare avec son épée.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BURIDAN.

(Il entre, dépose tranquillement son manteau ; s'apercevant que c'est un gentilhomme qui se défend contre du peuple, il tire vivement son épée.)

BURIDAN.

Dix contre un !... Dix manants contre un gentilhomme, c'est cinq de trop.

(Il les frappe par-derrière.)

LES MANANTS.

Au meurtre !... au guet !

(Ils veulent se sauver ; Orsini paraît.)

BURIDAN.

Hôtelier du diable, ferme ta porte, que pas un de ces truands ne sorte pour donner l'alarme : ils ont eu tort... (Aux manants.) Vous avez eu tort.

TOUS.

Oui, monseigneur, oui.

BURIDAN.

Tu le vois, nous leur pardonnons. Restez à vos tables ; voici la nôtre... Fais apporter du vin par mon ami Landry.

ORSINI.

Il est en course pour ce jeune seigneur, j'aurai l'honneur de vous servir moi-même.

BURIDAN.

Comme tu le voudras ; mais dépêche. (Se retournant vers les manants.) Est-ce qu'il y en a un qui parle là bas ?

LES MANANTS.

Non, monseigneur.

PHILIPPE.

Par mon patron ! messire, vous venez de me tirer d'un mauvais pas, et je m'en souviendrai en pareille occasion si je vous y trouve.

BURIDAN.

Votre main ?

PHILIPPE.

De grand cœur.

BURIDAN.

Tout est dit. (Orsini apporte du vin dans des pots.) A votre santé !... Porte deux pots de celui-là à ces drôles, afin qu'ils boivent à la nôtre... bien. C'est la première fois, mon jeune soldat, que je vous vois dans la vénérable taverne de maître Orsini ; êtes-vous nouveau venu dans la bonne ville de Paris ?

PHILIPPE.

J'y suis arrivé il y a deux heures, justement pour voir passer le cortége de la reine Marguerite.

BURIDAN.

Reine ? pas encore.

PHILIPPE.

Reine après-demain ; c'est après-demain qu'arrive de Navarre pour succéder à Philippe-le-Bel, son père, monseigneur le roi Louis X, et j'ai profité de son avénement au trône pour revenir de Flandre, où j'étais en guerre.

BURIDAN.

Et moi d'Italie, où je me battais aussi. Il paraît que la même cause nous amène, mon maître ?

PHILIPPE.

Je cherche fortune.

BURIDAN.

C'est comme moi ; et vos moyens de réussite ?

PHILIPPE.

Mon frère est depuis six mois capitaine près de la reine Marguerite.

BURIDAN.

Son nom ?

PHILIPPE.

Gaultier Daulnay.

BURIDAN.

Vous réussirez, mon cavalier, car la reine n'a rien à refuser à votre frère.

PHILIPPE.

On le dit : et je viens de lui écrire pour lui annoncer mon arrivée et lui dire de me joindre ici.

BURIDAN.

Ici au milieu de cette foule ?

PHILIPPE.

Regardez.

BURIDAN.

Ah ! tous nos gaillards sont disparus.

PHILIPPE.

Continuons, puisqu'ils nous laissent libres. Et vous, puis-je vous demander votre nom ?

BURIDAN.

Mon nom ?... dites mes noms ; j'en ai deux : un de naissance qui est le mien, et que je ne porte pas ; un de guerre qui n'est pas le mien, et que je porte.

PHILIPPE.

Et lequel me direz-vous?

BURIDAN.

Mon nom de guerre, Buridan.

PHILIPPE.

Buridan; avez-vous quelqu'un en cour?

BURIDAN.

Personne.

PHILIPPE.

Vos ressources?

BURIDAN.

Sont là! (il frappe son front.) et là! (il frappe son cœur.) dans la tête et le cœur.

PHILIPPE.

Vous comptez sur votre bonne mine et sur l'amour, vous avez raison, mon cavalier.

BURIDAN.

Je compte sur autre chose encore; je suis du même âge, du même pays que la reine... j'ai été page du duc Robert II, son père, lequel est mort assassiné... la reine et moi n'avions pas, à nous deux, l'âge que chacun de nous a seul maintenant.

PHILIPPE.

Quel est votre âge?

BURIDAN.

Trente-cinq ans.

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! il y a depuis cette époque un secret entre Marguerite de Bourgogne et moi... un secret qui me tuera, jeune homme, ou qui fera ma fortune.

PHILIPPE, lui présentant son gobelet pour trinquer.

Bonne chance!

BURIDAN.

Dieu vous la rende! mon soldat.

PHILIPPE.

Mais cela ne commence pas mal.

BURIDAN.

Ah!

PHILIPPE.

Oui, aujourd'hui, comme je revenais de voir passer le cortége de la reine, je me suis aperçu que j'étais suivi par une femme. J'ai ralenti le pas, et elle l'a doublé... le temps de retourner un sablier, elle était près de moi. Mon jeune seigneur, m'a-t-elle dit, une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine; êtes-vous aussi brave que joli garçon? êtes-vous aussi confiant que brave?—S'il ne faut à votre dame, ai-je répondu, qu'un cœur qui passe sans battre à travers un danger pour arriver à un amour...je suis son homme, pourvu toutefois qu'elle soit jeune et jolie; sinon, qu'elle se recommande à sainte Catherine, et qu'elle entre dans un couvent. — Elle est jeune et elle est belle. — C'est bien. — Elle vous attend ce soir. — Où? — Trouvez-vous à l'heure du couvre-feu, au coin de la rue Froid-Mantel; un homme s'approchera de vous, et dira : Votre main? Vous lui montrerez cette bague et vous le suivrez. Adieu, mon soldat, plaisir et courage... Alors elle m'a mis au doigt cet anneau, et a disparu.

BURIDAN.

Vous irez à ce rendez-vous?

PHILIPPE.

Par mon saint patron! je n'ai garde d'y manquer.

BURIDAN.

Mon cher ami, je vous en félicite... il y a quatre jours de plus que vous que je suis à Paris, et, excepté Landry, qui est une vieille connaissance de guerre, je n'ai pas rencontré un visage sur lequel je pusse appliquer un nom... Sang-Dieu... je ne suis cependant d'âge ni de mine à n'avoir plus d'aventures.

SCÈNE III.

BURIDAN, PHILIPPE DAULNAY, UNE FEMME VOILÉE.

LA FEMME VOILÉE, entrant et touchant de la main l'épaule de Buridan.

Seigneur capitaine...

BURIDAN, se retournant sans se déranger.

Qu'y a-t-il, ma gracieuse?

LA FEMME.

Deux mots tout bas.

BURIDAN.

Pourquoi pas tout haut?

LA FEMME.

Parcequ'il n'y a que deux mots à dire, et qu'il y a quatre oreilles pour entendre.

BURIDAN, se levant.

C'est bien... prenez mon bras, mon inconnue, et dites-moi ces deux mots... (A Philippe.) Vous permettez!...

PHILIPPE.

Faites!

LA FEMME.

Une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine; êtes-vous aussi brave que joli garçon? êtes-vous aussi confiant que brave?

BURIDAN.

J'ai fait vingt ans la guerre aux Italiens, les plus mauvais coquins que je connaisse; j'ai fait vingt ans l'amour aux Italiennes, les plus rusées ribaudes que je sache... et je n'ai jamais refusé ni combat, ni rendez-vous, pourvu que l'homme eût droit de porter des éperons et une chaîne d'or... pourvu que la femme fût jeune et jolie.

LA FEMME.

Elle est jeune, elle est belle.

BURIDAN.

C'est bien.

LA FEMME.

Et elle vous attend ce soir.

BURIDAN.

Où, et à quelle heure?

LA FEMME.

Devant la seconde tour du Louvre... à l'heure du couvre-feu.

BURIDAN.

J'y serai.

LA FEMME.

Un homme viendra à vous, et dira : Votre main? Vous lui montrerez cette bague, et vous le suivrez... Adieu, mon capitaine, courage et plaisir.

(Elle sort. La nuit commence à venir doucement.)

BURIDAN.

Ah çà, c'est un rêve ou une gageure.

PHILIPPE.

Quoi donc?

BURIDAN.

Cette femme voilée...

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Elle vient de me répéter les paroles qu'une femme voilée vous a dites.

PHILIPPE.

Un rendez-vous?

BURIDAN.

Comme le vôtre.

PHILIPPE.

L'heure?

BURIDAN.

La même que la vôtre.

PHILIPPE.

Et une bague?

BURIDAN.

Pareille à la vôtre.

PHILIPPE.

Voyons.

BURIDAN.

Voyez.

PHILIPPE.

Il y a magie... et vous irez?

BURIDAN.

J'irai.

PHILIPPE.

Ce sont les deux sœurs.

BURIDAN.

Tant mieux, nous serons beaux-frères.

LANDRY, à la porte.

Par ici, mon maître.

(Après avoir introduit Gaultier Daulnay, il passe chez Orsini. — Nuit.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GAULTIER DAULNAY.

PHILIPPE.

Chut! voici Gaultier... A moi, frère, à moi.

(Il lui tend les bras.)

GAULTIER, s'y jetant.

Ta main, frère... Ah! te voilà donc! c'est toi et bien toi?

PHILIPPE.

Eh! oui.

GAULTIER.

M'aimes-tu toujours?

PHILIPPE.

Comme la moitié de moi-même.

GAULTIER.

Et tu as raison, frère. Embrasse-moi encore... Quel est cet homme?

PHILIPPE.

Un ami d'une heure, qui m'a rendu un service dont je me souviendrai toute la vie : il m'a tiré des mains d'une douzaine de truands à qui j'avais jeté une malédiction et un gobelet à la tête, parcequ'ils parlaient mal de toi.

GAULTIER.

Ah! merci pour lui, merci pour moi. Si Gaultier Daulnay peut vous être bon à quelque chose, fût-il à prier sur la tombe de sa mère, et Dieu veuille qu'il la connaisse un jour! fût-il aux genoux de sa maîtresse, et Dieu lui garde la sienne! à votre premier appel il se lèvera, ira vers vous, et, s'il vous faut son sang ou sa vie, il vous les donnera comme il vous donne sa main.

BURIDAN.

Vous vous aimez saintement, mes gentilshommes, à ce qu'il paraît?

PHILIPPE.

Oui : voyez-vous, capitaine, c'est que nous n'avons dans le monde, lui, que moi, moi, que lui; car nous sommes jumeaux et sans parents, avec une croix rouge au bras gauche pour tout signe de reconnaissance; car nous avons été exposés ensemble et nus sur le parvis Notre-Dame; car nous avons eu faim et froid ensemble, et nous nous sommes réchauffés et rassasiés ensemble.

GAULTIER.

Et depuis ce temps-là, nos plus longues absences ont été de six mois; et lorsqu'il mourra, lui, je mourrai, moi; car, ainsi qu'il n'est venu au monde que quelques heures avant moi, je ne dois lui survivre que de quelques heures. Ces choses-là sont écrites, croyez-le; aussi, entre nous, tout à deux, rien à un seul : notre cheval, notre bourse, notre épée sur un signe, notre vie sur un mot. Au revoir, capitaine. Viens chez moi, frère.

PHILIPPE.

Non pas, mon féal; il faut que je passe cette nuit quelque part où quelqu'un m'attend.

GAULTIER.

Arrivé il y a deux heures, tu as un rendez-vous pour cette nuit? Prends garde, frère (Deux garçons taverniers passent et vont fermer les volets); depuis quelque temps la Seine charrie bien des

cadavres, la grève reçoit bien des morts; mais c'est sur-tout de gentilshommes étrangers qu'on fait chaque jour, aux rives du fleuve, la sanglante récolte. Prends garde, frère, prends garde.

PHILIPPE.

Vous entendez, capitaine; irez-vous?

BURIDAN.

J'irai.

PHILIPPE.

Et moi aussi.

GAULTIER.

Depuis quand êtes-vous arrivé, capitaine?

BURIDAN.

Depuis cinq jours.

GAULTIER, réfléchissant.

Toi depuis deux heures, lui depuis cinq jours... toi tout jeune, lui jeune encore... N'y allez pas, mes amis, n'y allez pas!

PHILIPPE.

Nous avons promis, promis sur notre honneur.

GAULTIER.

La promesse est sacrée... allez-y donc; mais demain, demain, dès le matin, frère...

PHILIPPE.

Sois tranquille.

GAULTIER, se retournant et prenant la main de Buridan.

Vous, quand vous voudrez, messire.

BURIDAN.

Merci.

(On entend la cloche du couvre-feu.)

ORSINI, entrant.

Voici le couvre-feu, messeigneurs.

BURIDAN, prenant son manteau et sortant.

Adieu, on m'attend à la deuxième tour du Louvre.

PHILIPPE, de même.

Moi, rue Froid-Mantel.

GAULTIER.

Moi, au palais.

ORSINI, seul.

(Il ferme la porte et donne un coup de sifflet; Landry et trois hommes paraissent.)

Et nous, enfants, à la tour de Nesle.

DEUXIÈME TABLEAU.

Intérieur circulaire. Deux portes à droite de l'acteur, au premier plan; une à gauche; une fenêtre au fond avec un balcon; une toilette, chaises, fauteuils.

SCÈNE V.

ORSINI, seul, appuyé contre la fenêtre.

(On entend le tonnerre et l'on voit les éclairs.)

La belle nuit pour une orgie à la Tour! Le ciel est noir, la pluie tombe, la ville dort, le fleuve grossit comme pour aller au-devant des cadavres... C'est un beau temps pour aimer: au dehors le bruit de la foudre, au dedans le choc des verres et les baisers et les propos d'amour... Étrange concert où Dieu et Satan font chacun leur partie! (On entend des éclats de rire). Riez, jeunes fous, riez donc, moi, j'attends; vous avez encore une heure à rire, et moi une heure à attendre comme j'ai attendu hier, comme j'attendrai demain. Quelle inexorable condition! parcequ'ils sont entrés ici, il faut qu'ils meurent! parceque leurs yeux ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir, il faut que leurs yeux s'éteignent! parceque leurs lèvres ont reçu et donné des baisers qu'elles ne devaient ni recevoir ni donner, il faut que leurs lèvres se taisent pour ne se rouvrir, comme accusatrices, que devant le trône de Dieu!... Mais aussi, malheur! malheur cent fois mérité à ces imprudents qui se lèvent au premier appel d'un amour nocturne! présomptueux qui croient que cela est une chose toute simple que de venir la nuit, par l'orage qui gronde, les yeux bandés, dans cette vieille tour de Nesle, pour y trouver trois femmes jeunes et belles, leur dire: Je t'aime, et s'enivrer de vin, de caresses et de voluptés avec elles.

UN CRIEUR DE NUIT, en dehors.

Il est deux heures, la pluie tombe, tout est tranquille. Parisiens, dormez.

ORSINI.

Deux heures déja!

SCÈNE VI.

ORSINI, LANDRY.

LANDRY.

Maître!

ORSINI.

Que veux-tu?

LANDRY.

Il est deux heures du matin: le crieur de nuit vient de passer.

ORSINI.

Eh bien! nous sommes encore loin du jour.

LANDRY.

Mais les autres s'ennuient.

ORSINI.

On les paie.

LANDRY.

Sauf votre bon plaisir, maître, on les paie

pour frapper et non pour attendre. S'il en est ainsi, qu'on double la somme : tant pour l'ennui, tant pour l'assassinat.

ORSINI.

Tais-toi ; voici quelqu'un : va-t'en.

LANDRY.

Je m'en vais ; mais ce que j'ai dit n'en est pas moins juste.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ORSINI, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Orsini !

ORSINI.

Madame !

MARGUERITE.

Où sont tes hommes?

ORSINI.

Là.

MARGUERITE.

Prêts?

ORSINI.

Tout prêts, madame, tout prêts... La nuit s'avance.

MARGUERITE.

Est-il donc si tard?

ORSINI.

L'orage se calme.

MARGUERITE.

Oui ; écoute le tonnerre.

ORSINI.

Le jour va venir.

MARGUERITE.

Tu te trompes, Orsini, vois comme la nuit est encore sombre... Oh !

(Elle s'assied.)

ORSINI.

N'importe, madame; il faut éteindre les flambeaux, relever les coussins, renfermer les flacons. Vos barques vous attendent; il faut repasser la Seine, rentrer dans votre noble demeure, et nous laisser les maîtres ici, les seuls maîtres.

MARGUERITE.

Oh ! laisse-moi : cette nuit ne ressemble pas aux nuits précédentes ; ce jeune homme ne ressemble pas aux autres jeunes gens : il ressemble à un seul, si au-dessus de tous !... Ne trouves-tu pas, Orsini?

ORSINI.

A qui ressemble-t-il donc ?

MARGUERITE.

A mon Gaultier Daulnay. Parfois je me suis surprise, en le regardant, à croire que je voyais Gaultier; en l'écoutant, que j'entendais mon Gaultier : c'est un enfant tout d'amour et de passion; c'est un enfant qui ne peut être dangereux, n'est-ce pas?

ORSINI.

O madame! que dites-vous là? Songez donc que c'est un jouet qu'il faut prendre et briser; que plus vous avez eu avec lui de bonté et d'abandon, plus il est à craindre... Il est bientôt trois heures, madame; retirez-vous, et abandonnez-nous ce jeune homme.

MARGUERITE, se levant.

Te l'abandonner, Orsini? non pas; il est à moi. Va demander à mes sœurs si elles veulent t'abandonner les autres; si elles le veulent, c'est bien; mais celui-là, il faut le sauver... Oh! je le puis; car toute cette nuit je me suis contrainte; toute cette nuit j'ai gardé mon masque; il ne m'a donc pas vue, Orsini, ce noble jeune homme : mon visage est resté voilé pour lui; il me verrait demain, qu'il ne pourrait me reconnaître. Eh bien! je lui sauve la vie; je veux que cela soit ainsi. Je le renvoie sain et sauf; qu'il soit reconduit dans la ville; qu'il vive pour se rappeler cette nuit, pour qu'elle brûle le reste de sa vie de souvenirs d'amour; pour qu'elle soit un de ces rêves célestes qu'on a une fois sur la terre; pour qu'elle soit pour lui enfin ce qu'elle sera pour moi.

ORSINI.

Ce sera comme vous voudrez, madame.

MARGUERITE.

Oui, oui, sauve-le; voilà ce que j'avais à te dire, ce que j'hésitais à te dire. Maintenant que je te l'ai dit, fais ouvrir la porte, fais rentrer les poignards dans le fourreau : hâte-toi, hâte-toi!

(Orsini sort.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, puis PHILIPPE.

PHILIPPE, dans la coulisse.

Mais où es-tu donc, ma vie? — où es-tu donc, mon amour? — Ton nom de femme ou d'ange? que je t'appelle par ton nom !...

(Il entre.)

MARGUERITE.

Jeune homme, voici le jour.

PHILIPPE.

Que me fait le jour, que me fait la nuit? — Il n'y a ni jour ni nuit... Il y a des flambeaux qui brûlent, des vins qui petillent, des cœurs qui battent, et le temps qui passe... Reviens.

MARGUERITE.

Non, non ; il faut nous séparer.

PHILIPPE.

Nous séparer !... et qui sait si je vous retrouverai jamais? Il n'est pas temps de nous séparer encore. Je suis à vous comme vous êtes à moi; séparer les anneaux de cette chaîne, c'est la briser.

MARGUERITE.

Ah ! vous aviez promis plus de modération... Le temps fuit ; mon époux peut se réveiller, me chercher, venir... Voici le jour.

PHILIPPE.

Non, non, ce n'est pas le jour; c'est la lune qui glisse entre deux nuages chassés par le vent. Votre vieil époux ne saurait venir encore... La vieillesse est confiante et dormeuse. Encore une heure, ma belle maîtresse; une heure, et puis adieu...

MARGUERITE.

Non, non; pas une heure, pas un instant; partez! c'est moi qui vous en prie... Partez sans regarder en arrière, sans vous souvenir de cette nuit d'amour, sans en parler à personne, sans en dire un mot à votre meilleur ami... Partez! quittez Paris, voyez-vous; quittez-le! je vous l'ordonne, partez!

PHILIPPE.

Eh bien! oui, je pars... mais ton nom?... Dis-moi ton nom, qu'il puisse bruire éternellement à mon oreille, qu'il se grave à jamais dans mon cœur... Ton nom! pour que je le redise dans mes rêves. Je devine que tu es belle, que tu es noble; tes couleurs, que je les porte; je t'ai trouvée parceque tu l'as voulu; mais depuis longtemps je te cherchais. Ton nom dans un dernier baiser! et je pars.

MARGUERITE.

Je n'ai pas de nom pour vous! Cette nuit passée, tout est fini entre vous et moi; je suis libre, et je vous rends libre. Nous sommes quittes des heures passées ensemble. Je ne dois rien à vous, et vous rien à moi... Obéissez-moi donc si vous m'aimez... Obéissez-moi encore si vous ne m'aimez pas; car je suis femme, je suis chez moi, je commande. Notre partie nocturne est rompue, je ne vous connais plus... Sortez!

PHILIPPE.

Ah! c'est ainsi... j'adjure, et l'on se raille; je supplie, et on me chasse... eh bien, je sors! Adieu, noble et honnête dame, qui donnez des rendez-vous la nuit, à qui l'ombre de la nuit ne suffit pas et qui avez besoin d'un masque; mais ce n'est pas moi dont on peut se faire un jouet pour une passion d'une heure; il ne sera pas dit que, moi parti, vous rirez de la dupe que vous venez de faire.

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

PHILIPPE, arrachant une épingle de la coiffe de Marguerite.

Ne craignez pas, madame, ce sera moins que rien... un simple signe auquel je puisse vous reconnaître. (Il la marque au visage, à travers son masque.) Voilà tout.

MARGUERITE.

Ah!

PHILIPPE, riant.

Maintenant, dis-moi ton nom ou ne me le dis pas; ôte ton masque ou reste masquée, peu m'importe! je te reconnaîtrai par-tout.

MARGUERITE.

Vous m'avez blessée, monsieur!... Cette marque-là, c'est comme si vous aviez vu mon visage... Insensé que je voulais sauver et qui veut mourir! Cette marque, voyez-vous, cette marque... Priez Dieu!... qu'on ne se souvienne que de mes premiers ordres.

(Elle sort.)

(Orsini, qui est entré sur la dernière phrase de Marguerite, va à la fenêtre, la ferme et emporte la lumière. Nuit complète jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE IX.

PHILIPPE, BURIDAN.

(Buridan sort lentement de la porte à gauche, étend les bras, se glisse dans l'ombre et met la main sur le bras de Philippe.)

BURIDAN.

Qui est là?

PHILIPPE.

Moi.

BURIDAN.

Qui, toi?

PHILIPPE.

Que t'importe?

BURIDAN.

Je connais ta voix.

(Il l'entraîne vers la fenêtre.)

PHILIPPE.

Buridan!

BURIDAN.

Philippe!

PHILIPPE.

Vous ici!

BURIDAN.

Oui, sang-Dieu, moi ici! et qui voudrais bien vous rencontrer ailleurs.

PHILIPPE.

Pourquoi cela?

BURIDAN.

Vous ne savez donc pas où nous sommes?

PHILIPPE.

Où sommes-nous?

BURIDAN.

Vous ne savez donc pas quelles sont ces femmes?

PHILIPPE.

Vous êtes tout ému, Buridan.

BURIDAN.

Ces femmes... N'avez-vous pas quelques soupçons de leur rang?

PHILIPPE.

Non.

BURIDAN.

N'avez-vous pas remarqué que ce doivent être de grandes dames? Avez-vous vu, car je pense qu'il vient de vous arriver à vous ce qui vient de m'arriver à moi; avez-vous vu dans vos amours de garnison beaucoup de mains aussi blanches, beaucoup de sourires aussi froids; avez-vous remarqué ces riches habits, ces voix si douces, ces regards si faux? Ce sont d

grandes dames, voyez-vous : elles nous ont fait chercher dans la nuit par une femme vieille et voilée qui avait des paroles mielleuses. Oh! ce sont de grandes dames! A peine sommes-nous entrés dans cet endroit éblouissant, parfumé et chaud à enivrer, qu'elles nous ont accueillis avec mille tendresses, qu'elles se sont livrées à nous sans détour, sans retard ; à nous, tout de suite, à nous inconnus et tout mouillés de cet orage. Vous voyez bien que ce sont de grandes dames. A table, et c'est notre histoire à tous deux, n'est-ce pas? à table, elles se sont abandonnées à tout ce que l'amour et l'ivresse ont d'emportement et d'oubli; elles ont blasphémé; elles ont tenu d'étranges et d'odieuses paroles, elles ont oublié toute retenue, toute pudeur; oublié la terre, oublié le ciel. Ce sont de grandes dames, de très grandes dames, je vous le répète.

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! cela ne vous fait-il pas quelque peur?

PHILIPPE.

Peur, et quelle peur?

BURIDAN.

Ces soins qu'elles prennent pour rester inconnues.

PHILIPPE.

Que je revoie la mienne demain, et je la reconnaîtrai.

BURIDAN.

Elle s'est donc démasquée?

PHILIPPE.

Non; mais avec cette épingle d'or, à travers son masque, je lui ai fait au visage un signe qu'elle gardera long-temps.

BURIDAN.

Malheureux! il y avait peut-être encore quelque espoir de nous sauver, et tu nous tues!

PHILIPPE.

Comment?

BURIDAN, le conduisant à la fenêtre.

Regarde devant toi.

PHILIPPE.

Le Louvre.

BURIDAN.

A tes pieds.

PHILIPPE.

La Seine.

BURIDAN.

Et autour de nous, la tour de Nesle.

PHILIPPE.

La tour de Nesle!

BURIDAN.

Oui, oui, la vieille tour de Nesle, au-dessous de laquelle on retrouve tant de cadavres.

PHILIPPE.

Et nous sommes sans armes, car on vous a demandé en entrant votre épée comme on m'a démandé la mienne.

BURIDAN.

A quoi nous serviraient-elles? il ne s'agit pas de nous défendre, mais de fuir. Voyez cette porte.

PHILIPPE, secouant la porte de gauche.

Fermée... Ah! écoute... Si je meurs et si tu vis, tu me vengeras.

BURIDAN.

Oui, et si je meurs et que tu vives, à toi la vengeance, tu iras trouver ton frère Gaultier, ton frère qui peut tout; tu lui diras... Écoute, il faut écrire, il faut des preuves.

PHILIPPE.

Ni plume, ni encre, ni parchemin.

BURIDAN.

Voici des tablettes; tu tiens encore cette épingle : sur ton bras il y a des veines et dans ces veines du sang; écris, pour que ton frère me croie, si je vais lui demander vengeance pour toi; écris, écris : J'ai été assassiné par... je mettrai le nom, moi, car je saurai qui, oui, je saurai qui... et signe; si tu te sauves, fais pour moi ce que j'aurais fait pour toi. Adieu... tâchons de fuir chacun de notre côté... Adieu.

PHILIPPE.

Adieu, frère; à la vie... à la mort.

(Ils s'embrassent; Philippe rentre dans l'appartement dont il est sorti. Buridan va pour essayer de sortir; il recule devant Landry qui entre.)

SCÈNE X.

BURIDAN, LANDRY.

BURIDAN.

Ah!

LANDRY.

Faites votre prière, mon gentilhomme.

BURIDAN.

Cette voix m'est connue.

LANDRY.

Mon capitaine!

BURIDAN.

Landry! il faut me sauver, mon brave; on veut nous assassiner... (On entend un cri.) Un cri!... quel est ce cri?

LANDRY.

C'est celui de votre troisième compagnon, qui est avec la troisième sœur... et qu'on égorge.

BURIDAN.

Tu ne me tueras point, n'est-ce pas?

LANDRY.

Je ne puis vous sauver; je le voudrais cependant.

BURIDAN.

Cet escalier...

LANDRY.

Il est gardé.

BURIDAN.

Cette fenêtre...

LANDRY.

Savez-vous nager?

BURIDAN.

Oui.

LANDRY, ouvrant la fenêtre.

Alors, hâtez-vous. Dieu vous garde!

BURIDAN, sur le balcon.

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi.

(Il s'élance : on entend le bruit d'un corps pesant qui tombe dans l'eau.)

ORSINI, entrant.

Où est-il?

LANDRY.

Dans la rivière... c'est fini.

ORSINI.

Il était bien mort?

LANDRY.

Bien mort.

PHILIPPE, entrant à reculons et tout ensanglanté.

Au secours! au secours, mon frère! à moi, mon frère!

(Il tombe.)

MARGUERITE, entrant, une torche à la main.

Voir ton visage et puis mourir, disais-tu; qu'il soit donc fait ainsi que tu le desires. (Elle arrache son masque.) Regarde et meurs!

PHILIPPE.

Marguerite de Bourgogne! reine de France!

(Il meurt.)

LE CRIEUR, en dehors.

Il est trois heures. Tout est tranquille. Parisiens, dormez.

ACTE SECOND.

TROISIÈME TABLEAU.

Appartement de la reine.

SCÈNE I.

MARGUERITE, CHARLOTTE, ensuite GAULTIER.

(Au lever du rideau, la reine est couchée sur un lit de repos. Elle se réveille et appelle une de ses femmes.)

MARGUERITE.

Charlotte! Charlotte! (Charlotte entre.) Fait-il jour, Charlotte?

CHARLOTTE.

Oui, madame la reine, depuis long-temps.

MARGUERITE.

Tirez les rideaux lentement, que la clarté ne me fasse pas mal. C'est bien. Quel temps?

CHARLOTTE, allant à la fenêtre.

Superbe. L'orage de cette nuit a balayé du ciel jusqu'à son plus petit nuage; c'est une nappe d'azur.

MARGUERITE.

Que se passe-t-il dans la rue?

CHARLOTTE.

Un jeune seigneur, enveloppé de son manteau, cause devant vos fenêtres avec un moine de l'ordre de Saint-François.

MARGUERITE.

Le connais-tu?

CHARLOTTE.

Oui; c'est messire Gaultier Daulnay.

MARGUERITE.

Ah! ne regarde-t-il pas de ce côté?

CHARLOTTE.

De temps en temps; il quitte le moine, il entre sous l'arcade du palais.

MARGUERITE, vivement.

Charlotte, allez vous informer de la santé de mes sœurs, les princesses Blanche et Jeanne. Je vous appellerai quand je voudrai avoir de leurs nouvelles. Vous entendez, je vous appellerai?

CHARLOTTE, s'en allant.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Il était là attendant mon réveil, et n'osant le hâter, les yeux fixés sur mes fenêtres... Gaultier, mon beau gentilhomme.

GAULTIER, paraissant par une petite porte dérobée au chevet du lit.

Tous les anges du ciel ont-ils veillé au chevet de ma reine, pour lui faire un sommeil paisible et des songes dorés?

(Il s'assied sur les coussins de l'estrade.)

MARGUERITE.

Oui, j'ai eu de doux songes, Gaultier; j'ai rêvé voir un jeune homme qui vous ressemblait; c'étaient vos yeux et votre voix; c'étaient votre âge, vos transports d'amour.

GAULTIER.

Et ce songe...

MARGUERITE.

Laissez-moi me rappeler... A peine si je suis éveillée encore... mes idées sont toutes confuses... Ce songe eut une fin terrible, une douleur comme si on m'eût déchiré la joue.

GAULTIER, voyant la cicatrice.

Ah! en effet, madame, vous êtes blessée!

MARGUERITE, rappelant ses idées.

Oui, oui... je le sais; une épingle... une épingle d'or... une épingle de ma coiffure qui a roulé dans mon lit et qui m'a déchirée. (A part.) Oh! je me rappelle..

GAULTIER.

Voyez!... et pourquoi risquer ainsi votre beauté, ma Marguerite bien-aimée? Votre beauté n'est point à vous; elle est à moi.

MARGUERITE.

A qui parliez-vous devant ma fenêtre?

GAULTIER.

A un moine qui me remettait des tablettes de la part d'un étranger que j'ai vu hier, qui ne connaissait personne à Paris, et qui, tremblant qu'un malheur ne lui arrivât dans cette grande ville, m'a fait promettre par son intermédiaire de les ouvrir si j'étais deux jours sans entendre parler de lui: c'est un capitaine que j'ai rencontré avec mon frère hier à la taverne d'Orsini.

MARGUERITE.

Vous me le présenterez ce matin, votre frère; je l'aime déja d'une partie de l'amour que j'ai pour vous.

GAULTIER.

O ma belle reine! gardez-moi votre amour tout entier; car je serais jaloux même de mon frère... Oui, il viendra ce matin à votre lever: c'est un bon et loyal jeune homme, Marguerite; c'est la moitié de ma vie, c'est ma seconde ame!

MARGUERITE.

Et la première?...

GAULTIER.

La première, c'est vous; ou plutôt vous êtes tout pour moi, vous: ame, vie, existence; je vis en vous et je compterais les battements de mon cœur en mettant la main sur le vôtre... Oh! si vous m'aimiez comme je vous aime, Marguerite! vous seriez tout à moi, comme je suis tout à vous.

MARGUERITE.

Non, mon ami, non; laissez-moi un amour pur. Si je vous cédais aujourd'hui, peut-être demain pourrais-je vous craindre... une indiscrétion, un mot est mortel pour nous autres reines: contentez-vous de m'aimer, Gaultier, et de savoir que j'aime à vous l'entendre dire.

GAULTIER.

Pourquoi faut-il que le roi revienne demain, alors?

MARGUERITE.

Demain!... et avec lui... adieu notre liberté; adieu nos doux et longs entretiens... Oh! parlons d'autre chose: cette cicatrice paraît donc beaucoup?

GAULTIER.

Oui.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que j'entends dans la chambre à côté?

GAULTIER, se levant.

Le bruit que font nos jeunes seigneurs en attendant le lever de leur reine.

MARGUERITE.

Il ne faut pas les faire attendre, ils se douteraient peut-être pour qui je les ai oubliés; je vous retrouverai au milieu d'eux, n'est-ce pas, mon seigneur, mon véritable seigneur et maître, mon roi, qui seriez le seul, si c'était l'amour qui fit la royauté?... Au revoir.

GAULTIER.

Déja?

MARGUERITE.

Il le faut: allez. (Elle tire un cordon, les rideaux se ferment, Gaultier est dans la chambre; le bras seul de Marguerite passe au milieu des deux rideaux. Gaultier lui baise la main; elle appelle.) Charlotte! Charlotte!

CHARLOTTE, derrière les rideaux.

Madame?

MARGUERITE, retirant sa main.

Faites ouvrir les appartements.

SCÈNE II.

GAULTIER, PIERREFONDS, SAVOISY, RAOUL, Courtisans, puis MARIGNY.

SAVOISY.

Ah! Gaultier nous avait devancés, et c'est juste... Comment va ce matin la Marguerite des Marguerites... la reine de France, Navarre et Bourgogne?

GAULTIER.

Je ne sais, messieurs; j'arrive; j'espérais voir mon frère au milieu de vous... Salut, messieurs, salut; quelles nouvelles ce matin?

PIERREFONDS.

Rien de bien nouveau... Le roi arrive demain; il aura une belle entrée dans sa bonne ville. Les ordres sont donnés par messire de Marigny pour que le peuple soit joyeux et crie *Noël* sur son chemin: en attendant, il crie malédiction sur les bords de la Seine.

GAULTIER.

Et pourquoi?

SAVOISY.

Le fleuve vient de jeter encore un noyé sur sa rive, et le peuple se lasse de cette étrange pêche.

PIERREFONDS.

Ce sont autant d'anathèmes qui retombent sur ce damné Marigny, qui est chargé de la sûreté de la ville... Ma foi, les morts seront les bienvenus si nous pouvons étouffer le premier ministre sous un tas de cadavres.

GAULTIER, remontant vers les courtisans.

Il se passe d'étranges choses... Personne de vous n'a vu mon frère, messieurs?

PIERREFONDS.

C'est que si le roi n'y prend pas garde, messeigneurs, il perdra par eau le tiers de sa population, la plus noble et la plus riche. Quel diable de vertige pousse donc nos gentilshom-

mes à pareille fin, bonne au plus pour les jeunes chats et les manants?

SAVOISY.

Oh! messeigneurs, iriez-vous croire que ceux qui sortent morts de la Seine y descendent volontairement vivants? Non pas.

PIERREFONDS.

A moins qu'ils n'y soient menés par des démons et des feux follets, je ne vois pas trop...

SAVOISY.

La rivière est une indiscrète qui ne conserve pas les secrets qu'on lui confie. On a plutôt creusé une tombe dans l'eau que dans la terre; seulement l'eau rejette, et la terre garde. Depuis l'hôtel Saint-Paul jusqu'au Louvre, il y a bien des maisons qui baignent leurs pieds dans l'eau, et bien des fenêtres à ces maisons.

SIRE RAOUL.

Le seigneur de Savoisy a raison, et la tour de Nesle pour son compte...

SAVOISY.

Oui, je suis passé à deux heures du matin au pied du Louvre, et la tour de Nesle était brillante, les flambeaux couraient sur ses vitraux; c'était une nuit de fête à la Tour. Je n'aime pas cette grande masse de pierre qui semble, la nuit, un mauvais génie veillant sur la ville, cette grande masse immobile, jetant, par intervalles, du feu de toutes ses ouvertures comme un soupirail de l'enfer, silencieuse sous le ciel noir, avec sa rivière bouillonnante à ses pieds. Si vous saviez ce que le peuple raconte...

GAULTIER.

Messieurs, vous oubliez que c'est une hôtellerie royale.

SAVOISY.

D'ailleurs le roi arrive demain, et le roi, vous le savez, messieurs, n'aime pas les nouvelles qu'il n'a pas faites lui-même. N'est-ce pas, monsieur de Marigny?

MARIGNY, entrant.

Que disiez-vous d'abord, messieurs? que je puisse répondre à votre question.

SAVOISY.

Nous disions que le peuple de Paris était un peuple bien heureux d'avoir le roi Louis X pour roi, et monsieur de Marigny pour premier ministre.

MARIGNY.

Et il y a au moins la moitié de ce bonheur dont il ne jouirait pas long-temps, s'il ne tenait qu'à vous, monsieur de Savoisy.

UN PAGE, annonçant.

La reine, messeigneurs.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, PAGES, GARDES, ensuite UN BOHÉMIEN.

LA REINE.

Dieu vous garde, messieurs! vous savez que le roi mon seigneur et maître arrive demain; ainsi, si vous avez aujourd'hui quelque grace à demander à la régente, hâtez-vous, car je n'ai plus qu'un jour de puissance.

SAVOISY.

Nous ne vous presserons pas, madame; vous serez notre reine toujours, reine par le sang, reine par la beauté; et vous serez toujours véritablement régente de France, tant que notre roi, que Dieu garde! conservera des yeux et un cœur.

MARGUERITE.

Vous me flattez, comte. Bonjour, seigneur Gaultier, vous deviez m'amener votre frère?

GAULTIER.

Et vous me voyez bien inquiet de lui, madame. Oh! la maudite ville de Paris! elle est pleine de Bohémiens et sorciers... Ne haussez pas les épaules, monsieur de Marigny, je ne vous accuse pas; la ville, grandissant tous les jours ainsi qu'elle fait, échappe à votre puissance. Ce matin encore on a retrouvé sur la grève, un peu au-dessous de la tour de Nesle, un cadavre.

MARIGNY.

Deux, monsieur.

MARGUERITE, à part.

Deux!

GAULTIER.

Et qui voulez-vous qui fasse ces meurtres, sinon Bohémiens et sorciers qui ont besoin de sang pour leurs conjurations? Croyez-vous qu'on force la nature à révéler ses secrets sans d'horribles profanations?

MARGUERITE.

Vous oubliez, messire Gaultier, que monsieur de Marigny ne croit pas à la nécromancie.

SAVOISY, à la fenêtre.

Il n'y croit pas? Eh! madame, on n'a qu'à jeter les yeux dans la rue, on n'y voit que nécromanciens et sorciers; en face même de votre palais, en voici un qui semble attendre qu'on le consulte, tant il fixe les yeux avec acharnement sur cette fenêtre.

MARGUERITE.

Appelez-le, seigneur de Savoisy; je ne serais pas fâchée qu'il nous annonçât ce qui arrivera à monsieur de Marigny au retour du roi; voulez-vous, messieurs?

PIERREFONDS.

Notre reine est maîtresse.

SAVOISY, criant à la fenêtre.

Monte ici, Bohémien, et fais provision de bonnes nouvelles; c'est une reine qui veut savoir l'avenir.

MARGUERITE.

Allons, messieurs, il faut recevoir dignement ce savant nécromancien.

SAVOISY.

Oui, sans doute; mais, comme sa science peut lui venir également de Dieu ou de Satan, à tout hasard signons-nous. (Ils font tous le signe de la croix, à l'exception de Marigny.) Le voici; pardieu! il a passé à travers les murs! (Allant à lui.) Bohémien maudit, la reine t'a fait venir pour que tu dises au premier ministre...

LE BOHÉMIEN, entrant par la porte de droite.

Laisse-moi donc aller à lui, si tu veux que je lui parle. Enguerrand de Marigny, me voilà.

MARIGNY.

Écoute, sorcier; si tu veux être le bienvenu ici, annonce-moi plutôt mille disgraces qu'une disgrace, mille morts qu'une mort, et je puis ajouter encore qu'autant tes prédictions trouveront les autres confiants et joyeux, autant tu me trouveras tranquille et incrédule.

LE BOHÉMIEN.

Enguerrand, je n'ai qu'une disgrace et une mort à t'annoncer, mais une disgrace prochaine et une mort terrible. Si tu as quelque compte à régler avec Dieu, hâte-toi, car par ma voix il ne te donne que trois jours.

MARIGNY.

Merci, Bohémien; car chacun de nous ne sait pas même s'il a trois heures; d'autres t'attendent... merci.

LE BOHÉMIEN.

Que veux-tu que je te dise, à toi, Gaultier Daulnay? à ton âge, le passé c'est hier, l'avenir c'est demain.

GAULTIER.

Eh bien! parle-moi du présent.

LE BOHÉMIEN.

Enfant, demande-moi plutôt le passé; demande-moi plutôt l'avenir; mais le présent! non, non!

GAULTIER.

Sorcier, je veux le savoir. Que se passe-t-il maintenant en moi?

LE BOHÉMIEN.

Tu attends ton frère, et ton frère ne vient pas.

GAULTIER.

Et mon frère, où est-il?

LE BOHÉMIEN.

Le peuple se presse en foule sur le rivage de la Seine.

GAULTIER.

Mon frère!

LE BOHÉMIEN.

Il entoure deux cadavres en criant: Malheur!

GAULTIER.

Mon frère!

LE BOHÉMIEN.

Descends, et cours à la grève.

GAULTIER.

Mon frère!

LE BOHÉMIEN.

Et là, regarde au bras gauche de l'un des noyés, et une voix de plus criera: Malheur! malheur!

GAULTIER, se précipitant hors l'appartement.

Mon frère! mon frère!

LE BOHÉMIEN, se retournant vers la reine.

Et vous, Marguerite de Bourgogne, ne voulez-vous rien savoir? ou croyez-vous que je n'aie rien à vous dire? Pensez-vous qu'une destinée royale soit surhumaine, et que des yeux mortels ne puissent y lire!

MARGUERITE.

Je ne veux rien savoir, rien.

LE BOHÉMIEN.

Et tu m'as fait venir, cependant; me voici, Marguerite; maintenant il faut que tu m'entendes.

MARGUERITE, seule sur son trône.

Ne vous éloignez pas, monsieur de Marigny.

LE BOHÉMIEN.

Oh! Marguerite! Marguerite! à qui faut-il des nuits bien sombres au dehors, bien éclairées au dedans?

MARGUERITE.

Qui donc a appelé ce Bohémien? Qui l'a appelé? que me veut-il?

LE BOHÉMIEN, mettant le pied sur la première marche du trône.

Marguerite, n'est-ce pas qu'à ton compte il manque un cadavre? n'est-ce pas que tu croyais ce matin entendre dire trois au lieu de deux?

MARGUERITE, se levant.

Tais-toi donc, ou dis-moi qui te donne cette puissance de deviner.

LE BOHÉMIEN, lui montrant l'aiguille d'or de sa coiffure.

Voilà mon talisman, Marguerite. Ah! tu portes la main à ta joue! C'est bien, tout est dit. (A part.) C'est elle. (Haut.) Il faut que je te dise un dernier mot que nul n'entende. Arrière, seigneur de Marigny.

MARIGNY.

Bohémien, je n'ai d'ordre à recevoir que de la reine.

MARGUERITE, descendant du trône.

Éloignez-vous, éloignez-vous.

LE BOHÉMIEN.

Tu vois que je sais tout, Marguerite; que ton amour, ton honneur, ta vie sont entre mes mains. Marguerite, ce soir je t'attendrai après le couvre-feu à la taverne d'Orsini. Il faut que je te parle seul.

MARGUERITE.

Une reine de France peut-elle sortir seule à cette heure?

LE BOHÉMIEN.

Il n'y a pas plus loin d'ici à la porte Saint-Honoré que d'ici à la tour de Nesle.

MARGUERITE.

J'irai, j'irai.

LE BOHÉMIEN.

Tu apporteras un parchemin et le sceau de l'état.

MARGUERITE.

Soit; mais d'ici là?

LE BOHÉMIEN.

D'ici là, vous allez rentrer dans votre appartement, qui sera fermé pour tout le monde.

MARGUERITE.

Pour tout le monde?

LE BOHÉMIEN.

Même pour Gaultier Daulnay, sur-tout pour Gaultier Daulnay. Messeigneurs, la reine vous remercie et prie Dieu de vous avoir en sa garde; défendez la porte de vos appartements, madame.

MARGUERITE.

Gardes, ne laissez entrer personne.

LE BOHÉMIEN.

A ce soir chez Orsini, Marguerite.

MARGUERITE, en sortant.

A ce soir.

(Le Bohémien passe au milieu des seigneurs, qui s'écartent et le regardent avec terreur.)

SAVOISY.

Messeigneurs, concevez-vous quelque chose de pareil? et cet homme n'est-il pas Satan?

PIERREFONDS.

Qu'a-t-il donc pu dire à la reine?

SAVOISY.

Monsieur de Marigny, vous qui étiez près de Marguerite, avez-vous entendu quelque chose de sa prédiction?

MARIGNY.

Il se peut, messieurs; mais je ne me rappelle que celle qu'il m'a faite.

SAVOISY.

Eh bien! croirez-vous désormais aux sorciers?

MARIGNY.

Pourquoi plus qu'auparavant? Il m'a annoncé ma disgrace; je suis encore ministre; il m'a annoncé ma mort... vrai Dieu! messieurs, si l'un de vous est tenté de s'assurer que je suis bien vivant, il n'a qu'à le dire: j'ai au côté une épée qui se chargera en pareil cas de répondre pour son maître.

GAULTIER, se précipitant dans la salle.

Justice, justice!

TOUS.

Gaultier!

GAULTIER.

C'était mon frère, messeigneurs, mon frère Philippe, mon seul ami, mon seul parent. Mon frère égorgé! noyé! mon frère sur la grève; malédiction! il me faut justice, il me faut son assassin, que je l'égorge, que je le foule aux pieds! Son assassin, Savoisy, le connais-tu?

SAVOISY.

Mais tu es insensé.

GAULTIER.

Non, je suis maudit; mon grade, mon sang, mon or à qui me le nommera. Monsieur de Marigny, prenez-y garde, c'est vous qui m'en répondez; vous êtes le gardien de la ville de Paris; pas une goutte de sang ne s'y verse, pas un meurtre qu'elle ne vous tache. Où est la reine? je veux voir la reine, je veux voir Marguerite; Marguerite me fera justice. Mon frère! mon frère!

(Il se précipite vers la porte du fond.)

SAVOISY.

Gaultier, mon ami...

GAULTIER.

Je n'ai pas d'ami; je n'avais qu'un frère, il me faut mon frère vivant ou son assassin mort! Marguerite, Marguerite! (Il secoue la porte.) C'est moi, c'est moi, ouvrez!

UN CAPITAINE.

On ne passe pas.

GAULTIER.

Moi! moi! je passe, laissez-moi... Marguerite, mon frère! (Les gardes le prennent à bras le corps et l'éloignent; il tire son épée.) Il faut que je la voie, je le veux. (Il est désarmé par les gardes.) Ah! ah! malédiction! (Il tombe et se roule.) Ah! mon frère, mon frère!!!

QUATRIÈME TABLEAU.

La taverne d'Orsini (décor du premier acte).

SCÈNE IV.

ORSINI, seul.

Allons, il paraît qu'il n'y aura rien à faire ce soir à la tour de Nesle; tant mieux, car il faudra bien que ce sang versé retombe un jour sur quelqu'un, et malheur à celui qui sera choisi de Dieu pour cette expiation! (On frappe. Il se lève.) Aurais-je parlé trop tôt? (On frappe encore.) Qui va là?

MARGUERITE, en dehors.

Ouvrez, c'est moi.

ORSINI.

La reine... (il ouvre.) seule à cette heure?

MARGUERITE, s'asseyant.

Oui, seule et à cette heure; c'est étrange, n'est-ce pas? c'est que ce qui m'arrive est étrange aussi. Écoute, n'a-t-on pas frappé?

ORSINI.

Non.

MARGUERITE.

Il faut que tu me cèdes cette chambre pour une demi-heure.

ORSINI.

La maison et le maître sont à vous, disposez-en. (On frappe.)

MARGUERITE, se levant.

Cette fois-ci l'on a frappé.

ORSINI.

Voulez-vous que j'ouvre?

MARGUERITE.

Ce soin me regarde, laissez-moi seule.

ORSINI.

Si la reine a besoin de moi, son serviteur sera là.

MARGUERITE.

C'est bien. Que le serviteur se rappelle seulement qu'il ne doit rien entendre.

ORSINI.

Il sera sourd, comme il sera muet.

(Il sort. — On frappe.)

MARGUERITE.

Est-ce vous?

BURIDAN.

C'est moi.

SCÈNE V.

MARGUERITE, BURIDAN.

MARGUERITE, ouvrant et reculant.

Ce n'est point le Bohémien!

BURIDAN.

Non, c'est le capitaine; mais si le capitaine est le Bohémien, cela reviendra au même, n'est-ce pas? J'ai préféré ce costume; il défendrait mieux au besoin le maître qui le porte que la robe que le maître portait ce matin; puis, par le temps qui court, et à cette heure de nuit, les rues sont mauvaises. Enfin à tort ou à raison, c'est une précaution que j'ai cru devoir prendre.

MARGUERITE.

Vous voyez que je suis venue.

BURIDAN.

Et vous avez bien fait, reine.

MARGUERITE.

Vous reconnaîtrez de ma part, du moins, que c'est un acte de complaisance?

BURIDAN.

Que vous vinssiez ici par complaisance ou par crainte, j'étais sûr de vous y trouver: pour moi c'était l'essentiel.

MARGUERITE.

Vous n'êtes donc pas de Bohême?

BURIDAN.

Non, par la grace de Dieu; je suis chrétien, ou plutôt je l'étais; mais il y a long-temps déjà que je n'ai plus de foi, n'ayant plus d'espoir... Parlons d'autres choses.

(Il prend une chaise.)

MARGUERITE, s'asseyant.

J'ai l'habitude qu'on me parle debout et découvert.

BURIDAN, debout.

Je te parlerai debout et découvert, Marguerite, parceque tu es femme et non parceque tu es reine. Regarde autour de nous. Y a-t-il un seul objet auquel tu puisses reconnaître le rang auquel tu te vantes d'appartenir, insensée? Ces murs noirs et enfumés ressemblent-ils à la tenture d'un appartement de reine? est-ce un ameublement de reine que cette lampe fumeuse et cette table à demi brisée? Reine, où sont tes gardes? reine, où est ton trône? Il n'y a ici qu'un homme et une femme; et, puisque l'homme est tranquille et que la femme tremble, c'est l'homme qui est roi.

MARGUERITE.

Mais qui donc es-tu pour me parler ainsi? d'où vient que tu me crois en ta puissance, et qui te fait penser que je tremble?

BURIDAN.

Qui je suis? je suis à cette heure Buridan le capitaine... peut-être ai-je encore un autre nom qui te serait plus connu; mais en ce moment il est inutile que tu le saches... D'où vient que je te crois en ma puissance... c'est que si tu ne pensais pas y être toi-même, tu ne serais pas venue ainsi... ce qui me fait penser que tu trembles, c'est qu'à ton compte comme au mien il te manque un cadavre; que la Seine n'en a rejeté et n'en pouvait rejeter que deux cette nuit.

MARGUERITE.

Et le troisième?

BURIDAN.

Le troisième... le troisième existe, Marguerite; le troisième, c'est Buridan le capitaine, l'homme qui est devant toi.

MARGUERITE, se levant.

C'est impossible.

BURIDAN.

Impossible!... écoute, Marguerite; veux-tu que je te dise ce qui s'est passé cette nuit à la tour de Nesle?

MARGUERITE.

Dis.

BURIDAN.

Il y avait trois femmes, voici leurs noms: la princesse Jeanne, la princesse Blanche, et la reine Marguerite. Il y avait trois hommes, et voici leurs noms: Hector de Chevreuse, Buridan le capitaine, et Philippe Daulnay.

MARGUERITE.

Philippe Daulnay?

BURIDAN.

Oui, Philippe Daulnay, le frère de Gaultier; celui-là, c'est celui qui a voulu que tu ôtasses ton masque... celui-là, c'est celui qui t'a fait à la figure la cicatrice que voici.

MARGUERITE.

Eh bien! Hector et Philippe sont morts, n'est-ce pas? et tu es resté seul vivant, toi?

BURIDAN.

Seul.

MARGUERITE.

Et voilà que tu t'es dit : Je dirai ce qui s'est passé, et je perdrai la reine; la reine aime Gaultier Daulnay, et je dirai à Gaultier Daulnay : La reine a tué ton frère... Tu es fou, Buridan, car l'on ne te croira pas... tu es bien hardi, car, maintenant que je sais ton secret comme tu sais le mien, je pourrais appeler, faire un signe, et, dans cinq minutes, Buridan le capitaine aurait rejoint Hector de Chevreuse et Philippe Daulnay.

BURIDAN.

Fais-le, et demain... Gaultier Daulnay ouvrira à la dixième heure du matin des tablettes qu'un moine de Saint-François lui a remises aujourd'hui, et qu'il a juré sur la croix et l'honneur d'ouvrir, si d'ici là il n'avait pas vu un certain capitaine, qu'il a rencontré à la taverne d'Orsini... Ce capitaine, c'est moi; si tu me fais tuer, Marguerite, il ne me verra pas, et il ouvrira les tablettes.

MARGUERITE.

Penses-tu qu'il croira plus à ton écriture qu'à tes paroles?

BURIDAN.

Non, Marguerite, non; mais il croira à l'écriture de son frère, aux dernières paroles de son frère, écrites avec le sang de son frère, signées de la main de son frère; il croira à ces mots qu'il lira : *Je meurs assassiné par Marguerite de Bourgogne.* Tu n'as quitté Philippe qu'un instant, imprudente; ça été assez. Croira-t-il maintenant l'amant trahi? croira-t-il le frère assassiné? hein! Marguerite, réponds-moi, penses-tu à cette heure qu'il n'y ait qu'à faire tuer Buridan le capitaine pour te débarrasser de lui?... fouille mon cœur avec vingt poignards, et tu n'y trouveras pas mon secret. Envoie-moi rejoindre dans la Seine mes compagnons de nuit, Hector et Philippe, et mon secret surnagera sur la Seine, et demain, demain, à la dixième heure... Gaultier... Gaultier, mon vengeur, viendra te demander compte du sang de son frère et du mien... Voyons... suis-je un fou... un imprudent, ou mes mesures étaient-elles bien prises?

MARGUERITE.

Si cela est ainsi...

BURIDAN.

Cela est.

MARGUERITE.

Que voulez-vous de moi alors? voulez-vous de l'or? vous fouillerez à pleines mains dans le trésor de l'état. La mort d'un ennemi vous est-elle nécessaire? Voici le sceau et le parchemin que vous m'avez dit d'apporter. Êtes-vous ambitieux?... Je puis vous faire dans l'état ce que vous desirez être... Parlez, que voulez-vous?

BURIDAN.

Je veux tout cela. (Ils s'asseyent.) Écoute-moi, Marguerite; comme je l'ai dit, il n'y a ici ni roi, ni reine... il y a un homme et une femme qui vont faire un pacte, et malheur à qui des deux le rompra avant de s'être assuré de la mort de l'autre!... Marguerite, je veux assez d'or pour en paver un palais.

MARGUERITE.

Tu l'auras, dussé-je faire fondre le sceptre et la couronne!

BURIDAN.

Je veux être premier ministre.

MARGUERITE.

C'est le sire Enguerrand de Marigny qui tient cette place.

BURIDAN.

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE.

Mais tu ne peux les avoir que par sa mort.

BURIDAN, raillant.

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE.

Tu les auras.

BURIDAN.

Et je te laisserai ton amant et je te garderai ton secret... C'est bien. (Il se lève.) A nous deux maintenant, à nous deux le royaume de France; à nous deux nous remuerons l'état avec un signe; à nous deux nous serons le roi et le véritable roi; et je garderai le silence, Marguerite; et tu auras chaque soir ta barque amarrée au rivage, et je ferai murer les fenêtres du Louvre qui donnent sur la tour de Nesle; acceptes-tu, Marguerite?

MARGUERITE.

J'accepte.

BURIDAN.

Tu entends, Marguerite; demain à pareille heure je veux être premier ministre.

MARGUERITE.

Tu le seras.

BURIDAN.

Et demain matin à dix heures j'irai à la cour prendre mes tablettes.

MARGUERITE, se levant.

Vous y serez bien reçu.

BURIDAN, prenant un parchemin, et lui présentant la plume.

L'ordre d'arrêter Marigny.

MARGUERITE, signant.

Le voici.

BURIDAN.

C'est bien. Adieu, Marguerite, à demain.

(Il prend son manteau et sort.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, seule, et le suivant des yeux.

A demain, démon; oh! si je te tiens un jour entre mes mains comme tu m'as tenue ce soir dans les tiennes... si ces tablettes maudites... Malheur, malheur à toi de me venir ainsi braver; moi, fille de duc; moi femme de roi, moi, régente de France!... Oh! ces tablettes... la moitié de mon sang à qui me les donnera... Si je pouvais voir Gaultier avant demain dix heures, si je pouvais lui reprendre ces tablettes... Gaultier qui ne me parlera que de son frère, qui va me demander justice du meurtre de son frère; mais il m'aime plus que tout au monde, et, s'il craint de me perdre, il oubliera tout, même son frère... Il faut que je le voie ce soir... où le trouver? je tremble de me confier encore à cet Italien, il sait déja tant de mes secrets! Il me semble avoir vu remuer cette porte... Buridan ne l'avait pas fermée... elle s'ouvre... un homme! Orsini? à moi Orsini?

SCÈNE VII.

MARGUERITE, GAULTIER.

GAULTIER.

Marguerite! c'est toi, Marguerite?

MARGUERITE.

Gaultier! c'est mon bon génie qui me l'envoie.

GAULTIER.

Je t'ai cherchée toute la journée pour te demander justice, Marguerite... Je venais chez Orsini pour qu'il m'aidât à te voir, car il me faut justice... Te voilà ma reine... Justice! justice!

MARGUERITE.

Et moi, je venais chez Orsini, comptant t'envoyer chercher par lui; car, avant de me séparer de toi, je voulais te dire adieu.

GAULTIER.

Adieu, dis-tu?... Pardon, je ne comprends pas bien... car une seule idée me poursuit, m'obsède... je vois toujours sur cette grève nue le corps de mon frère, noyé... souillé... percé de coups... Il me faut son meurtrier, Marguerite.

MARGUERITE.

Oui; j'ai donné des ordres... ton frère sera vengé, Gaultier... son meurtrier, nous le trouverons, je te le jure... Mais le roi arrive demain, il faut nous séparer.

GAULTIER.

Nous séparer?... qu'est-ce que tu dis là?... mes pensées sont comme une nuit d'orage, et ce que tu viens de me dire comme un éclair qui me permet d'y lire un instant... Oui, nous nous séparerons... oui, quand mon frère sera vengé.

MARGUERITE.

Nous nous séparerons demain... le roi vient demain; oh! pourquoi dans le cœur de mon Gaultier, dans ce cœur qui était tout entier à sa Marguerite, un autre sentiment est-il venu remplacer l'amour? hier encore il était tout à moi, ce cœur. (Elle met la main sur la poitrine de Gaultier; à part.) Les tablettes sont là.

GAULTIER.

Oui, tout entier à la vengeance; puis après, tout entier à toi.

MARGUERITE.

Qu'as-tu donc là?

GAULTIER.

Ce sont des tablettes.

MARGUERITE.

Oui, des tablettes qu'un moine t'a remises ce matin : tu es le dépositaire heureux des pensées de quelqu'une des femmes de ma cour.

GAULTIER.

Oh! Marguerite, te railles-tu de moi? Non : ces tablettes me viennent d'un capitaine que je n'ai vu qu'une fois, dont je ne sais pas même le nom, qui me les a envoyées je ne sais pourquoi, et qui était hier ici avec mon frère, mon pauvre frère!

MARGUERITE.

Tu penses que je croirai cela, Gaultier? mais qu'importe? la jalousie sied-elle à ceux qui vont être séparés à jamais? Adieu, Gaultier, adieu!

GAULTIER.

Que fais-tu, Marguerite? tu veux donc me rendre fou! Je viens, désespéré, te redemander mon frère, et tu me parles de départ! un premier malheur m'ébranle, et tu m'écrases avec un second! Pourquoi partir, pourquoi me dire adieu?

MARGUERITE.

Le roi a des soupçons, Gaultier; il ne faut pas qu'il te trouve ici : d'ailleurs tu emporteras ces tablettes pour te consoler.

GAULTIER.

Tu crois donc réellement que c'est d'une femme?

MARGUERITE.

J'en suis sûre. Déja mille fois tu m'aurais rassurée en me les montrant.

GAULTIER.

Mais le puis-je? Sont-elles à moi? J'ai juré sur l'honneur de ne les ouvrir que demain, ou de les rendre à celui à qui elles appartiennent, s'il me les réclame. Puis-je te rendre plus claire une chose que je ne comprends pas moi-même? J'ai juré sur l'honneur qu'elles ne sortiraient point de mes mains. Voilà tout; j'ai juré.

MARGUERITE.

Et moi, je n'avais rien juré sur l'honneur, n'est-ce pas? Je n'ai violé aucun serment pour toi, n'est-ce pas? Oublie que j'ai été pour toi parjure, car le parjure est dans l'amour plutôt encore que dans l'adultère. Oublie et garde ta parole, et moi ma jalousie. Adieu!

GAULTIER.

Marguerite, au nom du ciel!...

MARGUERITE.

L'honneur! l'honneur d'un homme!... Et l'honneur d'une femme, n'est-ce donc rien? Tu as juré; mais moi, un mot, une pensée de toi, m'a fait oublier un serment fait à Dieu, et je l'oublierais encore, et, si tu m'en priais, j'oublierais le monde entier pour toi.

GAULTIER.

Et cependant tu veux que je parte! tu veux que nous nous séparions!

MARGUERITE.

Oui, oui. Je l'ai promise au saint tribunal, cette séparation. Eh bien! si tu l'exigeais, si j'avais la certitude que ces tablettes ne sont pas d'une femme, eh bien! je braverais pour toi l'anathème de Dieu comme j'ai bravé celui des hommes; car penses-tu qu'à la cour on croie à la pureté de notre amour? Ils me croient coupable, n'est-ce pas? comme si je l'étais; eh bien! malgré la nécessité de ton départ, si tu me priais comme je te prie, je te dirais : Reste, mon Gaultier, reste; meure ma réputation, meure ma puissance! mais reste, reste près de moi, près de moi toujours.

GAULTIER.

Tu ferais cela?

MARGUERITE.

Oui! mais je suis une femme!... moi dont l'honneur n'est rien, qui peux être parjure impunément et qu'on peut torturer à loisir, pourvu qu'on ne manque pas à sa parole de gentilhomme; qu'on peut faire mourir de jalousie, pourvu qu'on garde son serment.

GAULTIER.

Mais si l'on savait jamais...

MARGUERITE.

Qui le saura? avons-nous des témoins ici?

GAULTIER.

Tu me les rendras demain avant dix heures?

MARGUERITE.

Je te les rendrai à l'instant même.

GAULTIER.

Mon Dieu, pardonnez-moi! mais est-ce un ange ou un démon qui me fait ainsi oublier mon frère, mes serments, mon honneur?

MARGUERITE, les prenant.

Je les tiens.

(Elle entre dans la chambre voisine.)

GAULTIER, seul.

Marguerite! Marguerite! O faiblesse humaine! oh! pardon, mon frère! étais-je venu pour parler d'amour? étais-je venu pour rassurer les craintes frivoles d'une femme? J'étais venu pour te venger, mon frère! pardon.

MARGUERITE, rentrant.

Oh! j'étais insensée! Non, non! il n'y avait rien dans ces tablettes; ce n'était point une femme qui te les avait données! Mon Gaultier ne ment pas lorsqu'il dit qu'il m'aime, qu'il n'aime que moi. Eh bien! moi aussi je n'aime que lui; moi aussi je tiendrai ma promesse, et nous ne serons pas séparés; peu m'importent les soupçons du roi; je serais si heureuse de souffrir pour mon chevalier!

GAULTIER.

Pensons à mon frère, Marguerite.

MARGUERITE.

Eh bien! mon ami, des recherches ont déjà été faites, et l'on soupçonne...

GAULTIER.

Et qui soupçonne-t-on?

MARGUERITE.

Un capitaine étranger qui n'est ici que depuis quelques jours, qui doit demain pour la première fois venir à la cour.

GAULTIER.

Son nom?

MARGUERITE.

Buridan, je crois.

GAULTIER.

Buridan! et vous avez donné l'ordre qu'il fût arrêté, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

C'est ce soir seulement que j'ai su cela, et je n'avais point là mon capitaine des gardes.

GAULTIER.

L'ordre! l'ordre! que j'arrête cet homme-là moi-même! Oh! un autre n'arrêtera pas l'assassin de mon frère! l'ordre, Marguerite! l'ordre, au nom du ciel!

MARGUERITE.

Tu l'arrêteras, toi?

GAULTIER.

Oui! fût-il en prière au pied de l'autel, je l'arracherai du pied de l'autel. Oui, je l'arrêterai par-tout où il sera.

MARGUERITE va à la table et signe un parchemin.

Voilà l'ordre.

GAULTIER.

Merci, merci, ma reine.

MARGUERITE, menaçant.

Oh! Buridan, c'est moi maintenant qui tiens ta vie entre mes mains.

ACTE TROISIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le devant du vieux Louvre. Le talus descendant à la rivière. Un balcon praticable. Une poterne. — Au lever du rideau, Richard regarde couler la rivière; d'autres manants causent en regardant le Louvre.

SCÈNE I.

RICHARD, SIMON passant, MANANTS.

SIMON.

Ohé! c'est toi, maître Richard? est-ce que de savatier, tu es devenu pêcheur?

RICHARD.

Non; mais tu sais que toute la noblesse du royaume s'en va au diable; et, comme il paraît que le chemin est plus court par eau que par terre, elle s'en va par eau.

SIMON.

Et qu'est-ce que tu fais là, le nez à la rivière et le dos au Louvre?

RICHARD.

Je regarde au pied de la vieille tour de Nesle s'il n'y a pas quelque pèlerin qui passe, afin de lui crier bon voyage.

UN ARBALÉTRIER, en faction à la porte de la poterne.

Holà! manants! allez causer plus loin.

RICHARD.

Merci, monsieur le garde. (S'en allant.) Le diable te torde le cou dans ta poivrière, à toi!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; SAVOISY, avec un page; SIRE RAOUL, puis SIRE DE PIERREFONDS.

SAVOISY, se trouvant face à face avec Richard.

Prends le bas du pavé, drôle.

RICHARD, descendant.

Oui, monseigneur. (S'en allant.) Tu prendras le haut de la Seine, toi, quelque jour.

SAVOISY.

Tu parles, je crois?

RICHARD.

Je prie Dieu qu'il vous conserve.

SAVOISY.

Fort bien.

LE PAGE.

La porte du Louvre est fermée, monseigneur.

SAVOISY.

Cela ne se peut pas, Olivier; il est neuf heures.

LE PAGE.

Cela est cependant, voyez vous-même.

SAVOISY.

Voilà qui est étrange! (A un autre seigneur qui arrive avec son page.) Comprenez-vous, sire Raoul, ce qui arrive?

RAOUL.

Qu'arrive-t-il?

SAVOISY.

Le Louvre fermé à cette heure!

RAOUL.

Attendons un instant, on va l'ouvrir, sans doute.

SAVOISY.

Le temps est beau, promenons-nous en attendant.

RAOUL.

Arbalétrier!

L'ARBALÉTRIER.

Monseigneur?

RAOUL.

Sais-tu pourquoi cette porte n'est pas ouverte?

L'ARBALÉTRIER.

Non, monseigneur.

PIERREFONDS, arrivant.

Salut, messires. Il paraît que la reine tient ce matin sa cour sous son balcon.

SAVOISY.

Vous avez deviné du premier coup, sire de Pierrefonds.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; BURIDAN, suivi de cinq gardes.

BURIDAN, plaçant ses gardes au fond.

Restez là.

SAVOISY.

Puisque vous êtes si excellent sorcier, pouvez-vous me dire quel est ce nouveau venu, et s'il est marquis ou duc, pour avoir une garde de cinq hommes?

PIERREFONDS.

Je ne le connais pas; c'est sans doute quelque Italien qui cherche fortune.

SAVOISY.

Et qui mène derrière lui de quoi la prendre.

BURIDAN, s'arrêtant et les regardant.

Et à son côté de quoi la garder, messeigneurs, une fois qu'il l'aura prise.

SAVOISY.

Alors vous me donnerez votre secret, mon maître?

BURIDAN.

J'espère qu'il ne me faudra qu'une leçon pour vous l'apprendre.

SAVOISY.

Il me semble que j'ai entendu cette voix.

RAOUL et PIERREFONDS.

Moi aussi.

SAVOISY.

Ah! voilà notre digne ministre, sire Enguerrand de Marigny, qui vient monter sa garde avec nous.

BURIDAN, à ses gardes.

Attention!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MARIGNY.

MARIGNY, essayant d'entrer.

D'où vient qu'on n'entre pas au palais?

BURIDAN.

Je vais vous le dire, monseigneur ; c'est parcequ'il y avait une arrestation à faire ce matin, et que l'intérieur du palais est lieu d'asile.

MARIGNY.

Une arrestation, sans que j'en sache quelque chose?

BURIDAN.

Aussi vous attendais-je là, monseigneur, pour vous en faire prendre connaissance : lisez.

SAVOISY et LES SEIGNEURS, regardant.

Il me semble que cela se complique.

MARIGNY.

Donnez.

BURIDAN.

Lisez haut.

MARIGNY.

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine « régente de France, au capitaine Buridan, d'ar« rêter et saisir au corps par-tout où il le trou« vera, le sire Enguerrand de Marigny. »

BURIDAN.

C'est moi qui suis le capitaine Buridan.

MARIGNY.

Et vous m'arrêtez de par la reine?

BURIDAN.

Votre épée?

MARIGNY.

La voici; tirez-la du fourreau, monsieur, elle est pure et sans tache, n'est-ce pas? Eh! maintenant, que le bourreau tire mon ame de mon corps, elle sera comme cette épée...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LA REINE et GAULTIER, au balcon.

GAULTIER.

Est-il parmi ces jeunes seigneurs, Marguerite?

MARGUERITE.

C'est celui qui parle à Marigny, et qui tient l'épée nue.

GAULTIER.

Bien.

(Ils disparaissent tous deux.)

MARIGNY.

Je suis prêt, marchons.

BURIDAN, aux gardes.

Conduisez le sire Enguerrand de Marigny au château de Vincennes.

MARIGNY.

Et de là?

BURIDAN.

A Montfaucon probablement, monseigneur; vous avez eu soin de faire élever le gibet, il est juste que vous l'essayiez. Ne vous plaignez donc pas.

MARIGNY.

Capitaine, je l'avais fait élever pour les criminels et non pour les martyrs. La volonté de Dieu soit faite!

SAVOISY.

Eh bien! je réponds que, s'il en réchappe, le ministre croira désormais aux sorciers.

BURIDAN, laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

Cet homme est un juste.

PIERREFONDS.

Ah! miracle! la poterne s'ouvre, messieurs.

SAVOISY.

Pour laisser sortir, ce me semble, mais non pour laisser entrer.

GAULTIER, sortant avec quatre gardes, met la main sur l'épaule de Buridan, qui lui tourne le dos.

Est-ce vous qui êtes le capitaine Buridan?

BURIDAN, se retournant.

C'est moi.

GAULTIER.

Eh quoi! c'est vous? vous qui étiez à la taverne d'Orsini avec mon frère? c'est vous qui êtes Buridan, soupçonné et accusé de sa mort?

BURIDAN, regardant le balcon.

Ah! c'est moi qu'on accuse?

GAULTIER.

En effet, c'est vous qui l'excitiez à ce funeste rendez-vous... Je l'en détournais, moi; vous l'y avez entraîné. Pauvre Philippe! c'est donc bien vous! Lisez cet ordre de la reine, monsieur.

SAVOISY.

Ah çà, mais la reine a donc passé la nuit à signer des ordres?

GAULTIER.

Lisez haut.

BURIDAN.

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine « régente de France, au capitaine Gaultier « Daulnay, de saisir au corps par-tout où il le « trouvera, le capitaine Buridan. » Et c'est vous qu'on a choisi pour mon arrestation? On a

voulu, je le vois, que vous fussiez exact au rendez-vous que vous a donné le moine; il est dix heures, et à dix heures en effet nous devions nous rencontrer.

GAULTIER.

Votre épée?

BURIDAN.

La voici; mes tablettes?...

GAULTIER.

Vos tablettes?

BURIDAN.

Oui; ne les avez-vous plus?

SAVOISY.

Ah çà, mais il paraît qu'on arrête tout le monde aujourd'hui?

BURIDAN ouvre vivement ses tablettes et cherche.

Malédiction! Gaultier! Gaultier! ces tablettes sont sorties de vos mains?

GAULTIER.

Que dites-vous?

BURIDAN.

Ces tablettes sont passées entre les mains de la reine.

GAULTIER.

Comment cela?

BURIDAN.

Un instant, une minute, n'est-ce pas? par force ou par surprise... ces tablettes sont sorties un instant de vos mains, avouez-le donc.

GAULTIER.

Je l'avoue. Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! cet instant, si court qu'il ait été, a suffi pour signer un arrêt de mort; cet arrêt est le mien; et mon sang retombera sur vous, car c'est vous qui me tuez.

GAULTIER.

Moi?

BURIDAN.

Voyez-vous l'endroit où l'on a déchiré une feuille?

GAULTIER.

Oui.

BURIDAN.

Eh bien! sur cette feuille qui manque, il y avait écrit par votre frère, avec le sang de votre frère, signé de la main de votre frère...

GAULTIER.

Il y avait... quoi? achevez donc.

BURIDAN.

Oh! vous ne le croirez pas maintenant, maintenant que la feuille est déchirée; car l'on vous aveugle... car vous êtes un insensé.

GAULTIER.

Il y avait... au nom du ciel! achevez donc. Qu'y avait-il d'écrit sur cette feuille?

BURIDAN.

Il y avait...

MARGUERITE, paraissant au balcon.

Gardes, conduisez cet homme à la prison du Grand-Châtelet.

(Les gardes entourent Buridan.)

GAULTIER.

Mais qu'y avait-il?

BURIDAN.

Il y avait: « Gaultier Daulnay est un homme sans foi et sans honneur, qui ne sait pas garder un jour ce qui a été confié à son honneur et à sa foi... » Voilà ce qu'il y avait, gentilhomme déloyal; voilà ce qu'il y avait. (Se retournant vers le balcon.) Bien joué, Marguerite. A toi la première partie, mais à moi la revanche, je l'espère!... Marchons, messieurs.

(Sortie.)

SAVOISY.

Si j'y comprends quelque chose, je veux que Satan m'extermine!

MARGUERITE.

Vous oubliez que la porte du Louvre est ouverte, messeigneurs, et que la reine vous attend.

SAVOISY.

Ah! c'est juste; allons faire notre cour à la reine.

SIXIÈME TABLEAU.

Un caveau du Grand-Châtelet.

SCÈNE VI.

BURIDAN, seul, lié et couché.

Un des hommes qui m'ont descendu ici m'a serré la main, mais que pourra-t-il pour moi... en supposant même que je ne me sois pas trompé?... me procurer de l'eau un peu plus fraîche, du pain un peu moins noir et un prêtre à l'heure de ma mort... J'ai compté les deux cent vingt marches qu'ils ont descendu, les douze portes qu'ils ont ouvertes... Allons, Buridan, allons; songe à mettre de l'ordre dans ta conscience: tu as à démêler avec Satan un compte long et embrouillé... Insensé! dix fois insensé que j'ai été! je connais les hommes, leur honneur qui se brise comme verre, qui fond comme neige quand l'haleine ardente d'une femme souffle dessus... et j'ai été suspendre ma vie à ce fil!... Insensé! cent fois, mille fois insensé!... Comme elle est contente à cette heure! comme elle raille! comme elle serre son amant entre ses bras!... Comme chacun de ses baisers arrache à Gaultier un remords du cœur! tandis que moi... moi, je me

roule sur la terre de ce cachot... J'aurais dû éloigner le jeune homme... Si jamais!... (Riant.) C'est possible!... c'est une seule étoile dans un ciel sombre; c'est un feu follet pour le voyageur perdu. Elle ne me laissera pas mourir ainsi : elle voudra me voir, ne fût-ce que pour insulter à ma mort... O démons!... démons qui faites le cœur des femmes... oh! j'espère que vous n'aurez oublié dans le sien aucun des sentiments pervers que je lui crois, car c'est sur l'un d'eux que je compte... Mais quel peut être cet homme qui m'a serré la main en me descendant ici? Peut-être vais-je le savoir, la porte s'ouvre.

SCÈNE VII.

BURIDAN, LANDRY.

LANDRY.

Capitaine, où êtes-vous?

BURIDAN.

Ici.

LANDRY.

C'est moi.

BURIDAN.

Qui, toi? je n'y vois pas.

LANDRY.

A-t-on besoin de voir ses amis pour les reconnaître?

BURIDAN.

C'est la voix de Landry!

LANDRY.

A la bonne heure.

BURIDAN.

Peux-tu me sauver?

LANDRY.

Impossible.

BURIDAN.

Que diable alors viens-tu faire ici?

LANDRY.

J'y suis guichetier depuis hier.

BURIDAN.

Il paraît que tu cumules : guichetier au Châtelet, assassin à la tour de Nesle!... Marguerite de Bourgogne doit te donner bien de l'occupation dans ces deux emplois?

LANDRY.

Mais oui, assez.

BURIDAN.

Et tu ne peux ici rien pour moi, pas même me faire venir un confesseur, celui que je te désignerai?

LANDRY.

Non; mais je puis écouter votre confession, la répéter mot à mot pour un prêtre; et, s'il y a une pénitence à faire, foi de soldat! je la ferai pour vous.

BURIDAN.

Imbécile! Peux-tu me donner de quoi écrire?

LANDRY.

Impossible.

BURIDAN.

Peux-tu fouiller dans ma poche et y prendre une bourse pleine d'or?

LANDRY.

Oui, capitaine.

BURIDAN.

Prends donc, dans cette poche... celle-ci.

LANDRY.

Après?

BURIDAN.

Combien touches-tu de livres par an?

LANDRY.

Six livres.

BURIDAN.

Compte ce qu'il y a dans cette bourse pendant que je vais réfléchir. (Pause d'un instant.) As-tu compté?

LANDRY.

Avez-vous réfléchi?

BURIDAN.

Oui; combien y a-t-il?

LANDRY.

Trois marcs d'or.

BURIDAN.

Cent soixante-cinq livres tournois. Écoute. Il te faudra passer ici, dans une prison, vingt-huit ans de ta vie pour gagner cette somme. Jure-moi, sur ton salut éternel, de faire ce que je vais te prescrire, et cette somme est à toi: c'est tout ce que je possède. Si j'avais plus, je te donnerais plus.

LANDRY.

Et vous?

BURIDAN.

Si l'on me pend, ce qui est probable, le bourreau se chargera des frais d'enterrement, et je n'ai pas besoin de cette somme; si je me sauve, ce qui est possible, tu auras quatre fois cette somme, et moi mille.

LANDRY.

Qu'y a-t-il à faire, capitaine?

BURIDAN.

Une chose bien simple. Tu peux sortir du Châtelet, et, une fois sorti, n'y plus rentrer.

LANDRY.

Je ne demande pas mieux.

BURIDAN.

Tu iras te loger chez Pierre de Bourges, le tavernier, par-devers les Innocents; c'est là où je logeais. Tu demanderas la chambre du capitaine, on te donnera la mienne.

LANDRY.

Jusqu'à présent, cela ne me paraît pas bien difficile.

BURIDAN.

Écoute : une fois entré dans cette chambre, tu t'y renfermeras; tu compteras les dalles qui la pavent à partir du coin où se trouve un crucifix. (Landry se signe.) Écoute-moi donc. Sur la

septième, tu verras une croix; tu la soulèveras avec ton poignard; et, sous une couche de sable, tu trouveras une petite boîte de fer dont la clef est dans cette bourse; tu pourras l'ouvrir pour t'assurer que ce sont des papiers et non pas de l'or. Puis, si demain, à l'heure de la rentrée du roi dans Paris, tu ne m'as pas revu sain et sauf; si je ne t'ai pas dit : Rends-moi cette boîte et cette clef, tu les remettras toutes deux à Louis X, roi de France, et si je suis mort, tu m'auras vengé. Voilà tout: mon ame sera tranquille, et c'est à toi que je le devrai.

LANDRY.

Et je ne courrai pas d'autre risque?

BURIDAN.

Pas d'autre.

LANDRY.

Vous pouvez compter sur moi.

BURIDAN.

Sur ton salut éternel, tu promets de faire ce que je t'ai dit?

LANDRY.

Sur la part que j'espère dans le paradis, je le jure.

BURIDAN.

Maintenant, adieu, Landry. Sois honnête homme, si tu peux.

LANDRY.

Je ferai ce que je pourrai, mon capitaine; mais c'est bien difficile.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

BURIDAN, seul.

Allons! allons! viennent le bourreau et la corde, et la vengeance est assise au pied du gibet. La vengeance! mot joyeux et sublime lorsqu'il est prononcé par une bouche vivante; mot sonore et vide prononcé sur une tombe, qui, si haut qu'il retentisse, ne réveille pas le cadavre endormi dans le tombeau.

SCÈNE IX.

BURIDAN, MARGUERITE, ORSINI.

MARGUERITE, entrant par une porte secrète, tenant une lampe à la main; à Orsini.

Est-il lié de manière à ce que je puisse m'approcher de lui sans crainte?

ORSINI.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Eh bien! attendez-moi là, Orsini; et, au moindre cri, soyez à moi.

(Orsini sort.)

BURIDAN.

Une lumière! Quelqu'un vient!

MARGUERITE, s'approchant.

Oui, quelqu'un! Ne comptais-tu pas revoir quelqu'un avant de mourir?

BURIDAN, riant.

Je l'espérais; mais je n'y comptais pas. Ah! Marguerite, tu t'es dit : Il ne mourra pas sans que je jouisse de mon triomphe, sans qu'il sache que c'est bien moi qui le tue. Femme de toutes les voluptés, à moi, à moi celle-là! Ah! Marguerite, oui! oui! j'avais compté sur ta présence, tu as raison.

MARGUERITE.

Mais sans espoir, n'est-ce pas? tu me connais assez pour savoir qu'après m'avoir réduite à la crainte, abaissée à la prière, il n'y a ni crainte ni prières qui me fléchissent le cœur. Oh! tes mesures étaient prises, Buridan; seulement, tu avais oublié que, dès que l'amour, l'amour effréné entre dans le cœur d'un homme, il y ronge tous les autres sentiments, qu'il y vit aux dépens de l'honneur, de la foi du serment; et tu as été confier au serment, à la foi, à l'honneur d'un homme amoureux, amoureux de moi, la preuve, la seule preuve que tu eusses contre moi. Tiens, la voilà, cette page précieuse de tes tablettes, la voilà! « *Je meurs assassiné de la main de Marguerite. Philippe Daulnay.* » Dernier adieu du frère au frère, et que le frère m'a remis. Tiens! tiens, regarde! (Prenant la lampe.) Meurs avec cette dernière flamme, ta dernière espérance! Suis-je libre maintenant, Buridan? Puis-je faire de toi ce que je voudrai?

BURIDAN.

Qu'en feras-tu?

MARGUERITE.

N'es-tu pas arrêté comme meurtrier de Philippe Daulnay? que fait-on des meurtriers?

BURIDAN.

Et quel tribunal me jugera sans m'entendre?

MARGUERITE.

Un tribunal! mais tu es fou; est-ce qu'on juge les hommes qui portent en eux de tels secrets? Il y a des poisons si violents, qu'ils brisent le vase qui les renferme. Ton secret est un de ces poisons. Buridan, quand un homme comme toi est arrêté, on le lie comme tu es lié, on le met dans un cachot pareil à celui-ci. Si l'on ne veut pas perdre et son ame et son corps à-la-fois, à minuit, on fait entrer, dans sa prison, un prêtre et un bourreau : le prêtre commence. Il y a, dans cette prison, un anneau de fer pareil à celui-ci, des murs aussi sourds et aussi épais que ceux-ci, des murs qui étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie. Le prêtre sort le premier, et le bourreau ensuite; puis, lorsque le lendemain le guichetier entre dans la prison, il remonte tout effrayé, disant que le condamné à qui l'on avait eu l'imprudence de laisser les mains libres s'est

étranglé lui-même, preuve qu'il était coupable.

BURIDAN.

Je vois que nous avons même franchise, Marguerite; je t'avais dit mes projets et tu me dis les tiens.

MARGUERITE.

Tu railles, ou plutôt tu veux railler; ton orgueil se révolte de ma victoire; tu voudrais me laisser croire que tu as quelque moyen de m'échapper pour tourmenter mon sommeil ou mes plaisirs; mais non, non, ton sourire ne me trompe pas; les damnés rient aussi pour faire croire à l'absence de la douleur : non, tu ne peux m'échapper, n'est-ce pas? C'est impossible, tu es bien lié, ces murs sont bien épais, ces portes bien solides; non, non, tu ne peux pas m'échapper, et je m'en vais. Adieu, Buridan; as-tu quelque chose à me dire?

BURIDAN.

Une seule.

MARGUERITE.

Parle.

BURIDAN.

C'est un souvenir de jeunesse que je veux te raconter. En 1293, il y a vingt ans de cela, la Bourgogne était heureuse; car elle avait pour duc bien-aimé Robert II. (Ne m'interromps pas et accorde dix minutes à celui pour qui va s'ouvrir l'éternité.) Le duc Robert avait une fille, jeune et belle, l'enveloppe d'un ange, et l'ame d'un démon; on l'appelait Marguerite de Bourgogne. (Laisse-moi achever.) Le duc Robert avait un page, jeune et beau, au cœur candide et croyant, aux cheveux blonds et au teint rosé; on l'appelait LYONNET DE BOURNONVILLE. Ah! tu écoutes avec plus d'attention, ce me semble! Le page et la jeune fille s'aimèrent; celui qui les aurait vus tous deux à cette époque et qui les reverrait maintenant ne les reconnaîtrait certes plus; et peut-être, s'ils se rencontraient, ne se reconnaîtraient-ils pas eux-mêmes.

MARGUERITE.

Où va-t-il en venir?

BURIDAN.

Oh! tu vas voir, c'est une histoire bizarre. Le page et la jeune fille s'aimèrent donc à l'insu de tout le monde. Chaque nuit, une échelle de soie conduisait l'amant dans les bras de sa maîtresse, et chaque nuit la maîtresse et l'amant prenaient rendez-vous pour la nuit suivante. Un jour, la fille du duc Robert, annonça en pleurant, à Lyonnet de Bournonville qu'elle allait être mère.

MARGUERITE.

Grand Dieu!

BURIDAN.

Aide-moi à changer de place, Marguerite; cette position me fatigue. (Marguerite l'aide; Buridan, riant.) Merci. Où en étais-je, Marguerite?

MARGUERITE.

La fille du duc allait être mère.

BURIDAN.

Ah! oui, c'est cela. Huit jours après, ce secret n'en était plus un pour son père, et le duc annonça à sa fille que le lendemain les portes d'un couvent s'ouvriraient sur elle, et, comme celles du tombeau, se refermeraient sur elle pour l'éternité. La nuit réunit les deux amants. Oh! ce fut une nuit affreuse. Lyonnet aimait Marguerite comme Gaultier t'aime; nuit de sanglots et d'imprécations! Oh! la jeune Marguerite, oh! comme elle promettait d'être ce qu'elle a été.

MARGUERITE.

Après, après!

BURIDAN.

Ces cordes m'entrent dans les chairs et me font mal, Marguerite. (Marguerite coupe les cordes qui lient les bras de Buridan : il la regarde faire en riant.) Elle tenait un poignard comme tu en tiens un, la jeune Marguerite, et elle disait : Lyonnet, Lyonnet; si d'ici à demain mourait mon père, il n'y aurait plus de couvent, il n'y aurait plus de séparation, il n'y aurait que de l'amour. Je ne sais comment cela se fit, mais le poignard passa de ses mains dans celles de Lyonnet de Bournonville; un bras le prit, le conduisit dans l'ombre, le guida comme à travers les détours de l'enfer, souleva un rideau, et le page armé et le duc endormi se trouvèrent en face l'un de l'autre. C'était une noble tête de vieillard, calme et belle, que l'assassin a revue bien des fois dans ses rêves; car il l'assassina, l'infâme! mais Marguerite, la jeune et belle Marguerite n'entra point au couvent, et elle devint reine de Navarre, puis de France. Le lendemain, le page reçut, par un homme, nommé Orsini, une lettre et de l'or; Marguerite le suppliait de s'éloigner pour toujours : elle disait qu'après leur crime commun, ils ne pouvaient plus se revoir.

MARGUERITE.

Imprudente!

BURIDAN.

Oui, imprudente! n'est-ce pas? car cette lettre, tout entière de son écriture, signée d'elle, reproduisait le crime dans tous ses détails et dans toute sa complicité. Marguerite la reine ne ferait plus maintenant ce qu'a fait Marguerite la jeune fille, n'est-ce pas, imprudente?

MARGUERITE.

Eh bien! Lyonnet de Bournonville partit, n'est-ce pas? et l'on ne sait ce qu'il est devenu; on ne le reverra jamais. La lettre est perdue ou déchirée, et ne peut être une preuve. Que peut donc avoir de commun avec cette histoire Marguerite, reine, régente de France?

BURIDAN.

Lyonnet de Bournonville n'est pas mort; et

tu le sais bien, Marguerite; car je t'ai vue tressaillir tout-à-l'heure en le reconnaissant.

MARGUERITE.

Et la lettre, la lettre?

BURIDAN.

La lettre, c'est le premier placet qui sera offert demain à Louis X, roi de France, rentrant dans Paris.

MARGUERITE.

Tu dis cela pour m'épouvanter; cela n'est pas, cela ne peut être, tu te serais servi de ce moyen d'abord.

BURIDAN.

Tu as pris soin de m'en fournir un autre; j'ai réservé celui-là pour une seconde occasion, n'ai-je pas mieux fait?

MARGUERITE.

La lettre?

BURIDAN.

Demain ton époux te la rendra. Tu m'as dit quel était le supplice des meurtriers. Marguerite, sais-tu quel est celui des parricides et des adultères? écoute, Marguerite : on leur rase les cheveux avec des ciseaux rougis; on leur ouvre, vivants, la poitrine pour leur arracher le cœur; on le brûle, on en jette la cendre aux vents, et trois jours on traîne par la ville le cadavre sur une claie.

MARGUERITE.

Grace! grace!

BURIDAN.

Allons, allons; un dernier service, Marguerite, délie ces cordes. (Il tend les mains, Marguerite les délie.) Ah! il est bon d'être libre! vienne le bourreau maintenant! voilà des cordes. Eh bien! qu'as-tu? Demain on criera par la ville : Buridan, le meurtrier de Philippe Daulnay, s'est étranglé dans sa prison. Un autre cri lui répondra du Louvre : Marguerite de Bourgogne est condamnée à la peine des adultères et des parricides.

MARGUERITE.

Grace! Buridan.

BURIDAN.

Je ne suis plus Buridan; je suis Lyonnet de Bournonville... le page de Marguerite... l'assassin du duc Robert.

MARGUERITE.

Ne crie pas ainsi.

BURIDAN.

Et que peux-tu craindre? ces murs étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie.

MARGUERITE.

Que veux-tu? que veux-tu?

BURIDAN.

Tu rentres demain à la droite du roi, dans la ville de Paris; je veux rentrer à sa gauche; nous irons au-devant de lui ensemble.

MARGUERITE.

Nous irons.

BURIDAN.

C'est bien.

MARGUERITE.

Et cette lettre?...

BURIDAN.

Eh bien! quand on la lui présentera, c'est moi qui la prendrai; ne serai-je pas premier ministre?

MARGUERITE.

Marigny n'est point encore mort.

BURIDAN.

Hier à la taverne d'Orsini, tu m'avais juré qu'à la dixième heure ce serait fait de lui.

MARGUERITE.

Il me reste une heure encore, c'est plus qu'il n'en faut pour accomplir ma promesse, et je vais donner l'ordre...

BURIDAN.

Attends; une dernière question, Marguerite. Les enfants de Marguerite de Bourgogne et de Lyonnet de Bournonville, que sont-ils devenus?

MARGUERITE.

Je les ai confiés à un homme.

BURIDAN.

Le nom de cet homme?

MARGUERITE.

Je ne m'en souviens pas...

BURIDAN.

Cherche, Marguerite, et tu te le rappelleras.

MARGUERITE.

Orsini, je crois.

BURIDAN, appelant.

Orsini! Orsini!

MARGUERITE.

Que fais-tu?

BURIDAN.

N'est-il pas là?

MARGUERITE.

Non.

(Orsini entre.)

BURIDAN.

Le voici. Approche, Orsini; demain je suis premier ministre... tu ne le crois pas; dites-le-lui, madame, pour qu'il le croie.

MARGUERITE.

C'est la vérité.

BURIDAN.

Le premier acte de mon pouvoir sera de faire donner la question à un certain Orsini, qui était à la cour du duc Robert II.

ORSINI.

Eh! pourquoi, monseigneur, pourquoi?

BURIDAN.

Pour savoir de lui comment il a accompli les ordres qu'il a reçus de sa souveraine Marguerite de Bourgogne, relativement à deux enfants.

ORSINI.

Oh! pardon, monseigneur, pardon de ne les

avoir pas fait mourir, comme on me l'avait ordonné.

MARGUERITE.

Ce n'était pas moi qui avais donné cet ordre... c'était...

BURIDAN.

Tais-toi, Marguerite.

ORSINI.

Pardon si je n'en ai pas eu le courage; c'étaient deux fils si faibles et si beaux!

BURIDAN.

Qu'en as-tu fait, malheureux?

ORSINI.

Je les ai donnés, pour les exposer, à un de mes hommes; et j'ai dit qu'ils étaient morts.

BURIDAN.

Et cet homme?

ORSINI.

C'est un des guichetiers de cette prison; on le nomme Landry, pardon.

BURIDAN.

C'est bien, Orsini; voilà un trait qui te fait honneur! une idée qui t'est venue à toi et qui n'est pas venue à une mère: qu'on n'avait pas besoin de tuer ses enfants lorsqu'on pouvait les exposer. Orsini, eusses-tu commis bien des crimes, voilà une action qui les rachète; il te reste donc un cœur! il te reste donc une ame! embrasse-moi, Orsini! embrasse-moi. Oh! tu auras de l'or ce que pesaient ces enfants; deux garçons, n'est-ce pas? oh! mes enfants! mes enfants! Ah! assez, assez, tu vois bien que la reine me prend en pitié.

ORSINI.

Que me reste-t-il à faire, monseigneur?

BURIDAN.

Prends cette lampe, et éclaire le chemin... Prenez mon bras, madame.

MARGUERITE.

Où allons-nous?

BURIDAN.

Au-devant du roi Louis X, qui rentre demain dans sa bonne ville de Paris.

ACTE QUATRIÈME.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle du Louvre: porte au fond avec deux latérales; deux à gauche, une à droite au deuxième plan, et une croisée du même côté au premier plan.

SCÈNE I.

GAULTIER, puis CHARLOTTE.

GAULTIER, entrant.

Marguerite! Marguerite! elle ne sera point encore sortie de sa chambre.

CHARLOTTE, paraissant à la porte de la reine.

Est-ce vous, madame la reine?... Le seigneur Gaultier!

GAULTIER.

Charlotte, notre souveraine, que Dieu conserve! est en bonne santé, j'espère?...

CHARLOTTE.

Je n'en sais rien, monseigneur; je sors de sa chambre.

GAULTIER.

Eh bien!

CHARLOTTE.

Elle n'y a point couché.

GAULTIER.

Que dis-tu là, Charlotte?

CHARLOTTE.

La vérité... Ah! mon Dieu! je suis bien inquiète.

GAULTIER.

Que dis-tu?

CHARLOTTE.

Je dis, monseigneur, que je venais voir si la reine n'était pas dans cette salle.

GAULTIER.

La reine n'est point dans son appartement, elle n'est point ici, elle n'est point au palais... O mon Dieu! mais ne sais-tu rien, enfant? ne sais-tu rien qui puisse nous indiquer où elle pourrait être?

CHARLOTTE.

Hier au soir elle m'a demandé sa mante pour sortir, et je ne l'ai pas revue depuis.

GAULTIER.

Tu ne l'as pas revue!... mais tu sais peut-être où elle allait... dis-le-moi, que je coure sur ses pas: que je sache ce qu'elle est devenue, que je la retrouve.

CHARLOTTE.

Je ne sais point où elle allait, monseigneur.

GAULTIER.

Écoute, ne crains rien; si c'est un secret qu'elle t'a confié, dis-le-moi, car elle me confie à moi aussi tous ses secrets; ne crains rien et répète-moi ce que tu sais, je lui dirai que je t'ai forcée de me le dire, et elle te pardonnera: et moi, moi, Charlotte, tu me tireras un poignard du cœur; n'est-ce pas? elle t'a dit où elle allait.

CHARLOTTE.

Elle ne m'a rien dit, je vous le jure.

GAULTIER.

Oui, oui! elle t'a recommandé la discrétion; tu fais bien, enfant, de la lui garder... mais moi, moi, tu sais, elle m'aurait dit comme à toi où elle allait; dis-le-moi; attends, desires-tu quelque chose que tu n'espérais pas obtenir dans ce monde?

CHARLOTTE.

Je ne desire rien, que de savoir ce qu'est devenue la reine.

GAULTIER.

Demande ce que tu voudras, et dis-moi où elle est, car tu dois le savoir, n'est-ce pas? demande ce que tu voudras : des bijoux, je t'en couvrirai; as-tu un fiancé pauvre? je le doterai; veux-tu l'avoir près de toi? je le ferai entrer dans mes gardes; ce que n'espérait pas la fille d'un comte ou d'un baron, tu l'obtiendras... toi... sur une seule réponse... Charlotte, où est Marguerite? où est la reine?

CHARLOTTE.

Hélas! hélas! monseigneur, je ne sais pas, mais peut-être...

GAULTIER.

Dis! dis!

CHARLOTTE.

Cet Italien, Orsini...

GAULTIER.

Oui, oui! tu as raison, et j'y cours, Charlotte... Oh! si elle revient en mon absence; oh! dis-lui qu'elle m'accorde un instant avant la rentrée du roi; tu la supplieras, n'est-ce pas? tu lui diras que c'est moi, moi, son serviteur fidèle et dévoué, moi qui l'en prie : tu lui diras que je suis au désespoir, que j'en deviendrai fou si elle ne me dit pas un mot, un mot qui me rassure et me console.

CHARLOTTE.

Sortez, sortez, voici qu'on ouvre les appartements.

GAULTIER.

Oui, oui.

CHARLOTTE.

Bon courage, monseigneur, je vais prier pour vous.

(Gaultier sort, et Charlotte rentre chez la reine.)

SCÈNE II.

SAVOISY, PIERREFONDS, SEIGNEURS, puis SIRE RAOUL.

SAVOISY.

Vous n'êtes pas allé au-devant du roi, sire de Pierrefonds?

PIERREFONDS.

Non, monseigneur; si la reine y va, je l'accompagnerai; et vous?

SAVOISY.

J'attendrai notre sire ici : il y a sur la route une si grande affluence de peuple, que l'on ne peut y passer... Je ne veux pas me confondre avec tous ces manants.

PIERREFONDS.

Et puis vous avez pensé que le véritable roi ne s'appelant pas Louis-le-Hutin, mais Marguerite de Bourgogne, mieux valait faire sa cour à Marguerite de Bourgogne qu'à Louis-le-Hutin.

SAVOISY.

Peut-être y a-t-il quelque chose comme cela. (A sire Raoul qui entre.) Bonjour, baron; quelle nouvelle?

RAOUL.

Que voici le roi qui vient, messeigneurs.

SAVOISY.

Et la reine ne paraît-elle pas?

RAOUL.

La reine est allée au-devant de lui, elle rentre à sa droite.

LE PEUPLE, en dehors.

Vive le roi! vive le roi!

RAOUL.

Tenez, entendez-vous les cris des manants?

SAVOISY.

Nous avons fait une faute.

RAOUL.

Mais peut-être vous étonnerais-je bien, si je vous disais qui est à sa gauche.

SAVOISY.

Pardieu! il serait plaisant que ce fût un autre que Gaultier Daulnay!

RAOUL.

Gaultier Daulnay n'est pas même dans le cortége.

SAVOISY.

Il n'est pas dans le cortége, il n'est pas ici; est-ce qu'il y aurait eu fête cette nuit à la tour de Nesle? est-ce qu'il y aurait encore un cadavre ou deux sur la rive de la Seine? Voyons, qui était à sa gauche?

RAOUL.

Messeigneurs, à sa gauche était sur un cheval superbe ce capitaine italien que nous avons vu arrêté hier par Gaultier sous le balcon du Louvre et conduit au Grand-Châtelet.

SAVOISY.

C'est impossible.

RAOUL.

Vous allez le voir.

PIERREFONDS.

Que dites-vous de cela, Savoisy?

SAVOISY.

Je dis que nous vivons dans un temps bien étrange... Hier Marigny premier ministre... aujourd'hui Marigny arrêté... Hier ce capitaine arrêté... peut-être aujourd'hui ce capitaine sera-t-il premier ministre... On croirait, sur mon

honneur, que Dieu joue aux dès avec Satan ce beau royaume de France.

LE PEUPLE, en dehors.

Noël! Noël! vive le roi!

PIERREFONDS.

Et voici le peuple qui s'inquiète peu qui on arrête ou qui on fait premier ministre, qui crie Noël à tue-tête sur le passage du roi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE ROI, LA REINE, BURIDAN, PLUSIEURS SEIGNEURS.

LES SEIGNEURS, entrant.

Le roi! messieurs, le roi!

LE PEUPLE.

Noël! Noël! vive le roi!

LE ROI, entrant.

Salut, messeigneurs, salut; nous sommes heureux d'avoir laissé dans la Champagne une aussi belle armée, et de retrouver ici une aussi belle noblesse.

SAVOISY.

Sire, le jour où vous réunirez armée et noblesse pour marcher contre vos ennemis sera un beau jour pour nous.

LE ROI.

Et pour vous aider à faire les frais de la campagne, messieurs, je vais donner l'ordre qu'une taxe soit levée sur la ville de Paris à l'occasion de ma rentrée.

LE PEUPLE, au-dessous de la croisée.

Vive le roi! vive le roi!

LE ROI, allant au balcon.

Oui, mes enfants, je m'occupe de diminuer les impôts, je veux que vous soyez heureux, car je vous aime.

BURIDAN, à la reine.

Rappelez-vous nos conventions; à nous deux le pouvoir, à nous deux la France.

LA REINE.

A compter d'aujourd'hui, vous prenez place avec moi au conseil.

BURIDAN.

Soyez-y de mon avis, je serai du vôtre.

LE PEUPLE, au-dessous de la croisée.

Vive le roi! vive le roi!

LE ROI, du balcon.

Oui, oui, mes enfants. (Se retournant vers Buridan.) Vous entendez, sire Lyonnet de Bournonville? vous ferez faire un nouveau relevé des états et métiers de la ville de Paris, afin que chacun ne paie pour cette nouvelle taxe que ce qu'il a payé pour l'autre; il faut être juste.

SAVOISY.

Lyonnet de Bournonville! il paraît que ce n'est pas un chevalier de fortune, c'est un vieux nom.

LE ROI.

Nous rentrons au conseil; messires, avant de prendre congé de vous, voici notre main à baiser.

(Il va s'asseoir sur un fauteuil qu'un page a placé dans le milieu du théâtre, un peu au fond. Le groupe de seigneurs, qui se forme autour du roi, laisse les deux côtés du théâtre libres.)

GAULTIER, entrant vivement.

La reine! on m'a dit... la voilà.

LA REINE.

Gaultier! Approchez-vous, sire capitaine, et baisez la main du roi. (Bas, pendant qu'il passe devant elle.) Je t'aime, je n'aime que toi, je t'aimerai toujours.

GAULTIER.

Buridan! Buridan ici!

LA REINE.

Silence!

(Landry paraît au balcon.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LANDRY, sur le balcon.

BURIDAN, regardant le balcon et apercevant Landry.

Landry!

LANDRY, montrant la boîte de fer.

Capitaine!

BURIDAN.

Tu vois.

LANDRY.

Bien.

BURIDAN.

La boîte?

LANDRY.

Les douze marcs d'or?

BURIDAN.

Ce soir je te les porterai.

LANDRY.

Où?

BURIDAN.

A mon ancien logement, chez Pierre de Bourges, le tavernier.

LANDRY.

Ce soir, je vous remettrai la boîte.

BURIDAN.

J'ai à t'interroger sur beaucoup de choses.

LANDRY.

Je vous répondrai sur toutes.

BURIDAN, se retournant, aux gardes.

C'est bien, faites éloigner ces hommes.

LES GARDES.

Arrière, manants, arrière.

LE PEUPLE, en dehors, qui est censé sur le balcon.

Vive le roi! vive le roi!

(Les gardes font descendre le peuple à coups de manches de hallebardes.)

LE ROI.

Maintenant, occupons-nous des affaires du royaume... adieu, messeigneurs.

L'OFFICIER.

Place au roi! (Le roi sort par le fond.) Place à la reine! (La reine passe.) Place au premier ministre!

(Il passe et entre au conseil; les gardes seulement sortent.)

SCÈNE V.

SAVOISY, DE PIERREFONDS, GAULTIER, SIRE RAOUL, SEIGNEURS.

SAVOISY.

Çà, sommes-nous éveillés, dormons-nous, messeigneurs? quant à moi, je m'installe ici... (Il s'assied.) Si je dors, on m'éveillera; si je veille, on me mettra à la porte; mais je veux savoir comment finiront ces choses.

PIERREFONDS.

Si nous demandions à Gaultier, peut-être est-il dans le secret. Gaultier?

GAULTIER, se jetant sur un fauteuil de l'autre côté.

Oh! laissez-moi, messeigneurs, je ne sais rien... je ne devine rien... Laissez-moi, je vous prie.

SAVOISY.

La porte s'ouvre.

L'OFFICIER, entrant par le fond.

Le sire de Pierrefonds?

PIERREFONDS.

Voici.

L'OFFICIER.

Ordre du roi.

(Il sort. Tous les courtisans se groupent autour de Pierrefonds.)

PIERREFONDS, lisant.

« Ordre d'aller prendre à Vincennes le sire Enguerrand de Marigny, et de le conduire à Montfaucon. »

SAVOISY.

Bien; c'est un arrêt de mort au bas duquel le roi a mis sa première signature; cela promet: bien des compliments sur la mission.

PIERREFONDS.

J'en aimerais mieux une autre; mais, quelle qu'elle soit, je vais l'accomplir. Adieu, messieurs.

(Il sort.)

SAVOISY.

Nous voilà toujours fixés sur un point; c'est que le premier ministre sera pendu... le roi avait promis de faire quelque chose pour son peuple.

L'OFFICIER, entrant.

Le sire comte de Savoisy?

SAVOISY.

Voici.

L'OFFICIER.

Lettres-patentes du roi.

(Il sort.)

TOUS, se rapprochant de Savoisy.

Ah! voyons, voyons.

SAVOISY.

Sang-Dieu! messeigneurs, vous êtes plus pressés que moi: le premier ordre ne m'invite pas beaucoup à ouvrir le second; et si par hasard c'était l'un de vous que je dusse aussi mener pendre, celui là m'aura quelque obligation du retard... (Il le déploie lentement.) Ma commission de capitaine dans les gardes! Y savez-vous une place vacante, messieurs?

RAOUL.

Non; mais à moins que Gaultier...

SAVOISY, regardant Gaultier.

Sur Dieu! vous m'y faites songer.

RAOUL.

N'importe; recevez nos félicitations.

SAVOISY.

C'est bien, messieurs, c'est bien. Je dois à l'instant prendre mon poste dans les appartements... ainsi restez ici, si tel est votre bon plaisir. Messieurs, j'ai appris pour mon compte ce que je voulais. (Riant.) Le roi est un grand roi et le nouveau ministre un grand homme.

(Il sort.)

L'OFFICIER, rentrant.

Sire Gaultier Daulnay?

GAULTIER.

Heim!

L'OFFICIER.

Lettres-patentes du roi.

GAULTIER, se levant.

Du roi!

(Il les prend, étonné.)

L'OFFICIER.

Messeigneurs, le roi, notre sire, ne recevra pas après le conseil; vous pouvez vous retirer.

GAULTIER, lisant.

« Lettres-patentes du roi, donnant au sire Daulnay le commandement de la comté de Champagne. » A moi le commandement d'une province!... « Ordre de quitter demain Paris pour se rendre à Troyes. » Moi, quitter Paris!...

RAOUL.

Sire Daulnay, nous vous félicitons, justice est faite, et la reine ne pouvait mieux choisir.

GAULTIER.

Félicitez Satan; car, d'archange qu'il était, il est devenu roi des enfers. (Il déchire l'ordre.) Je ne partirai pas! (S'adressant aux seigneurs.) Le roi n'a-t-il pas dit que vous pouviez vous retirer, messieurs?

RAOUL.

Et vous?

GAULTIER.

Moi, je reste.

RAOUL.

Si nous ne vous revoyons pas avant votre départ, bon voyage, sire Gaultier.

GAULTIER.

Dieu vous garde!

(Ils sortent.)

GAULTIER, seul.

Partir!... partir, quitter Paris!... Est-ce cela qu'on m'avait promis?... Mais qui me dira donc sur quel terrain je marche depuis quelques jours? Tout, à l'entour de moi, n'est que déception, chaque objet me paraît réel jusqu'à ce que je le touche, puis alors il s'évanouit entre mes mains... Fantômes!

SCÈNE VI.

GAULTIER, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant du fond.

Gaultier!

GAULTIER.

Ah! c'est vous enfin, madame!

MARGUERITE.

Silence!

GAULTIER.

Assez long-temps je me suis tu, il faut que je vous parle, dût chaque parole me coûter une année d'existence... Vous raillez-vous de moi, Marguerite, pour promettre et retirer en même temps votre parole?... Suis-je un jouet dont on s'amuse? suis-je un enfant dont on se rit?... Hier vous me jurez que rien ne nous séparera, et aujourd'hui... l'on m'envoie loin de Paris dans je ne sais quelle comté!

MARGUERITE.

Vous avez reçu l'ordre du roi?

GAULTIER, montrant les morceaux qui sont à terre.

Eh! les voilà, tenez.

MARGUERITE.

Modérez-vous.

GAULTIER.

Vous avez pu approuver cet ordre?

MARGUERITE.

J'ai été forcée.

GAULTIER.

Forcée! et par qui? qui peut forcer la reine?

MARGUERITE.

Un démon qui en a le pouvoir.

GAULTIER.

Mais quel est-il? dites-le-moi.

MARGUERITE.

Feins d'obéir, et peut-être d'ici à demain pourrai-je te voir et tout t'expliquer.

GAULTIER.

Et tu veux que je me retire sur une pareille assurance?

MARGUERITE.

Tu ne partiras pas; mais va-t'en, va-t'en!

GAULTIER.

Je reviendrai : il me faut l'explication de ce secret.

MARGUERITE.

Oui, oui, tu reviendras; voici quelqu'un, quelqu'un vient.

GAULTIER.

Souviens-toi de ta promesse. Adieu!

(Il s'élance dehors.)

MARGUERITE.

Il était temps!

SCÈNE VII.

MARGUERITE; BURIDAN, entrant du fond.

BURIDAN.

Pardonne-moi si j'interomps tes adieux, Marguerite.

MARGUERITE.

Tu as mal vu, Buridan.

BURIDAN.

N'est-ce donc point Gaultier qui s'éloigne?

MARGUERITE.

Alors tu as mal entendu, ce n'étaient point des adieux.

BURIDAN.

Comment cela?

MARGUERITE.

C'est qu'il ne part pas.

BURIDAN.

Le roi le lui ordonne

MARGUERITE.

Et moi je le lui défends.

BURIDAN.

Marguerite, tu oublies nos conventions.

MARGUERITE.

Je t'ai promis de te faire ministre, et j'ai tenu parole; tu m'avais promis de me laisser Gaultier, et tu exiges qu'il parte!

BURIDAN.

Nous avons dit : A nous deux la France, et non à nous trois; ce jeune homme serait en tiers dans le pouvoir et les secrets, c'est impossible!

MARGUERITE.

Cela sera pourtant.

BURIDAN.

As-tu oublié que tu étais en ma puissance?

MARGUERITE.

Oui, hier que tu n'étais que Buridan prisonnier, non aujourd'hui que tu es Lyonnet de Bournonville, premier ministre.

BURIDAN.

Comment cela?

MARGUERITE.

Tu ne peux pas me perdre sans te perdre toi-même.

BURIDAN.

Cela m'aurait-il arrêté hier?

MARGUERITE.

Cela t'arrêtera aujourd'hui. Hier tu avais tout à gagner et rien à perdre que la vie... Aujourd'hui, avec la vie tu as à perdre l'honneur, rang, fortune, richesses, pouvoirs... tu tomberais de trop haut, n'est-ce pas? pour que l'espoir de me briser dans ta chute te décide à te

précipiter!... Nous sommes arrivés ensemble au faîte d'une montagne escarpée et glissante; croi-moi, Buridan, soutenons-nous l'un l'autre plutôt que de nous menacer tous deux.

BURIDAN.

Tu l'aimes donc bien?

MARGUERITE.

Plus que ma vie.

BURIDAN.

L'amour dans le cœur de Marguerite! j'aurais cru qu'on pouvait le presser et le tordre sans qu'il en sortît un seul sentiment humain... Tu es au-dessous de ce que j'espérais de toi. Si nous voulons, Marguerite, que rien n'arrête notre volonté où nous lui dirons d'aller, il faut que cette volonté soit assez forte pour briser sur sa route tout ce qu'elle rencontrera, sans coûter une larme à nos yeux, un regret à notre cœur... Nous sommes devenus des choses qui gouvernent, et non des créatures qui s'attendrissent. Oh! malheur, malheur à toi, Marguerite! je te croyais un démon, et tu n'es qu'un ange déchu.

MARGUERITE.

Écoute : si ce n'est pas de l'amour, invente un nom pour ma faiblesse; mais qu'il ne parte pas, je t'en prie.

BURIDAN, à part.

Ils seraient deux contre moi, c'est trop.

MARGUERITE.

Que dis-tu?

BURIDAN, à part.

Je suis perdu si je ne les perds. (Haut.) Qu'il ne parte pas?...

MARGUERITE.

Oui, je t'en prie.

BURIDAN.

Et si je suis jaloux de lui, moi?

MARGUERITE.

Toi, jaloux!

BURIDAN.

Si le souvenir de ce que j'ai été pour toi me rend intolérable la pensée qu'un autre est aimé de toi; si ce que tu as pris pour de l'ambition, pour de la haine, pour de la vengeance; si tout cela n'était qu'un amour que je n'ai pu éteindre, et qui se reproduisait sous toutes les formes; si je ne voulais monter que pour arriver à toi, si maintenant que je suis arrivé je ne voulais que toi; si, pour mes anciens droits, mes droits antérieurs aux siens, je te sacrifiais tout; si, en échange d'une de ces nuits où le page Lyonnet se glissait tremblant chez la jeune Marguerite pour n'en sortir qu'au jour naissant, je te rendais ces lettres auxquelles je dois d'être arrivé où je suis; si je te livrais mes moyens de fortune pour te prouver que ma fortune n'avait qu'un but, que, ce but atteint, peu m'importe le reste : dis, dis, si tu trouvais en moi ce dévouement, cet amour, ne consentirais-tu pas à ce qu'il partît?

MARGUERITE.

Parles-tu sincèrement, ou railles-tu, Lyonnet?

BURIDAN.

Un rendez-vous ce soir, et ce soir je te rends tes lettres; mais non plus, Marguerite, un rendez-vous comme celui de la taverne et de la prison, non plus un rendez-vous de haine et de menaces; non, non, un rendez-vous d'amour; un rendez-vous pour ce soir; et demain, demain, tu pourras le garder et me perdre, puisque tout ce qui fait ma force te sera rendu.

MARGUERITE.

Mais, en supposant que j'y consentisse, je ne puis te recevoir ici dans ce palais.

BURIDAN.

N'en sors-tu pas comme tu le veux?

MARGUERITE.

Puis-je sans me perdre te voir ailleurs?

BURIDAN.

La tour de Nesle?

MARGUERITE.

Tu y viendrais?

BURIDAN.

N'y ai-je pas été déja sans savoir ce qui m'y attendait?

MARGUERITE, à part.

Il se livre. (Haut.) Écoute, Buridan, c'est une étrange faiblesse; mais ta vue me rappelle tant de moments de bonheur, ta voix éveille tant de souvenirs d'amour que je croyais morts au fond de mon cœur...

BURIDAN.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Lyonnet!...

BURIDAN.

Gaultier partira-t-il demain?...

MARGUERITE.

Je te le dirai ce soir. (Lui donnant la clef.) Voici la clef de la tour de Nesle, separons-nous. (A part.) Ah! Buridan, si cette fois tu m'échappes...

(Elle rentre.)

BURIDAN.

C'est la clef de ton tombeau, Marguerite; mais sois tranquille, je ne t'y renfermerai pas seule.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, rentrant, puis ORSINI.

MARGUERITE, à demi-voix, allant à une porte latérale.

Orsini? Orsini?

ORSINI.

Me voici, reine.

MARGUERITE.

Ce soir, à la tour de Nesle, quatre hommes armés et vous.

ORSINI.

Avez-vous d'autres ordres ?

MARGUERITE.

Non, pas pour le moment ; je vous dirai là bas ce que vous aurez à faire ; allez. (Il sort ; elle se retourne et regarde autour d'elle.) Personne, c'est bien.

(Elle rentre.)

SCÈNE IX.

BURIDAN, puis SAVOISY.

BURIDAN, entrant par l'autre porte latérale, un parchemin à la main.

Comte de Savoisy ? comte de Savoisy ?

SAVOISY, entrant.

Me voici, monseigneur.

BURIDAN.

Le roi a appris avec peine les massacres qui désolent sa bonne ville de Paris ; il suppose avec quelque raison que les meurtriers se réunissent à la tour de Nesle. Ce soir, à neuf heures et demie, vous vous y rendrez avec dix hommes, et vous arrêterez tous ceux qui s'y trouveront, quels que soient leur titre et leur rang ; voici l'ordre.

SAVOISY.

Eh bien ! je n'aurai pas tardé à entrer en fonction.

BURIDAN.

Et vous pouvez dire que celle-là est une des plus importantes que vous remplirez jamais !

(Il sort par la porte latérale et Savoisy par l'autre.)

ACTE CINQUIÈME.

HUITIÈME TABLEAU.

La taverne de Pierre de Bourges.

SCÈNE I.

LANDRY, seul, calculant.

Douze marcs d'or !.... cela fait, si je compte bien, six cent dix-huit livres tournois... Si le capitaine tient sa parole et me compte cette somme en échange de cette petite boîte de fer dont je ne donnerais pas six sous parisis, je pourrai suivre son conseil et devenir honnête homme... Cependant il faudra faire quelque chose... que ferai-je ?... Ma foi ! avec mon argent je lèverai une compagnie ; j'en prendrai le commandement ; je me mettrai au service de quelque grand seigneur ; j'empocherai ma solde tout entière, et je ferai vivre mes hommes sur les manants. Vive-Dieu ! c'est un état où ni le vin, ni les femmes ne manquent ; puis s'il passe quelque voyageur un peu trop chargé d'or ou de marchandises, comme le royaume des cieux est sur-tout pour les pauvres, on leur en facilite l'entrée. Sang-Dieu ! voilà, si je ne me trompe, une honnête et joyeuse vie ; et, pourvu qu'on accomplisse fidèlement ses devoirs de chrétien, qu'on rosse de temps en temps quelque Bohême, qu'on écorche quelque juif, le salut m'y paraît une chose aussi facile que d'avaler ce verre de vin... Ah ! voici le capitaine.

SCÈNE II.

LANDRY, BURIDAN.

BURIDAN.

C'est bien, Landry.

LANDRY.

Vous voyez que je vous attends.

BURIDAN.

Et tu bois, en m'attendant ?

LANDRY.

Je ne connais pas de meilleur compagnon que le vin.

BURIDAN, tirant sa bourse.

Si ce n'est l'or avec lequel on l'achète.

LANDRY.

Voici votre boîte.

BURIDAN.

Voici tes douze marcs d'or.

LANDRY.

Merci.

BURIDAN.

Maintenant, j'ai donné rendez-vous ici à un jeune homme : il va venir, laisse-moi cette chambre un instant. Aussitôt que tu le verras sortir, reviens, j'ai à causer avec toi.

(On entend du bruit dans l'escalier.)

LANDRY.

Pardieu ! il vous suivait de près. Tenez, le voilà qui se casse le cou dans l'escalier.

BURIDAN.

Bien : laisse-nous.

GAULTIER, sur la porte.

Le capitaine Buridan!

LANDRY.

Le voici.

SCÈNE III.

BURIDAN, GAULTIER.

BURIDAN, souriant.

Je croyais que vous connaissiez mon nouveau titre et mon nouveau nom, messire Gaultier? je me trompais, ce me semble; depuis ce matin on me nomme Lyonnet de Bournonville, et l'on m'appelle premier ministre.

GAULTIER.

Peu m'importe de quel nom on vous nomme, peu m'importe quel titre est le vôtre, vous êtes un homme qu'un autre homme vient sommer de tenir sa promesse : êtes-vous en mesure de la remplir?

BURIDAN.

Je vous ai promis de vous faire connaître le meurtrier de votre frère.

GAULTIER.

Ce n'est pas cela : vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Je vous ai promis de vous dire comment Enguerrand de Marigny est passé en un jour du palais du Louvre au gibet de Montfaucon.

GAULTIER.

Ce n'est point cela : qu'il soit coupable ou non, c'est un débat entre ses juges et Dieu; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Est-ce de vous apprendre comment l'homme arrêté par vous hier est aujourd'hui premier ministre?

GAULTIER.

Non, non : que ses moyens lui viennent de Dieu ou de Satan, peu m'importe; il y a dans tout cela des secrets terribles que je ne veux pas approfondir : mon frère est mort, Dieu le vengera; Marigny est mort, Dieu le jugera... Ce n'est pas cela; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Expliquez-vous.

GAULTIER.

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN.

Ainsi votre amour pour cette femme étouffe tout autre sentiment!... L'amitié fraternelle n'est plus qu'un mot, les intrigues sanglantes de la cour ne sont plus qu'un jeu... Oh! vous êtes bien insensé!

GAULTIER.

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN.

Avez-vous besoin de moi pour cela? Ne pouvez-vous entrer par la porte secrète de l'alcôve, ou tremblez-vous que, cette nuit comme l'autre, Marguerite ne rentre pas au Louvre?

GAULTIER, anéanti.

Qui t'a dit cela?

BURIDAN.

Celui avec lequel Marguerite a passé la nuit.

GAULTIER.

Blasphème!... Mais c'est toi qui es fou, Buridan.

BURIDAN.

Calme-toi, enfant; et ne tourmente pas ton épée dans le fourreau... C'est une femme belle et passionnée que Marguerite, n'est-ce pas? Que t'a-t-elle dit quand tu lui as demandé d'où lui venait cette blessure à la joue?

GAULTIER.

Mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi.

BURIDAN.

Sans doute elle t'a écrit?

GAULTIER.

Que t'importe?

BURIDAN.

C'est d'un style magique et ardent qu'elle peint la passion, n'est-ce pas?

GAULTIER.

Tes yeux damnés n'ont jamais vu, je l'espère, l'écriture sacrée de la reine?

BURIDAN, ouvrant la boîte de fer.

La reconnais-tu?... Lis : Ta Marguerite bien-aimée.

GAULTIER.

C'est un prestige! c'est un enfer!

BURIDAN.

N'est-ce pas, quand on est près d'elle, quand elle vous parle d'amour, n'est-ce pas qu'il est doux de passer la main dans ses longs cheveux qu'elle laisse si voluptueusement flotter, d'en couper une tresse comme celle-ci?

(Il lui montre une tresse de cheveux enfermée dans la boîte.)

GAULTIER.

C'est son écriture!... la couleur de ses cheveux!... Dis-moi que tu lui as volé cette lettre; dis-moi que tu lui as coupé ces cheveux par surprise.

BURIDAN.

Tu le lui demanderas à elle-même : je t'ai promis de te la faire voir.

GAULTIER.

A l'instant! à l'instant!

BURIDAN.

Mais peut-être n'est-elle pas encore au rendez-vous.

GAULTIER.

Un rendez-vous!... Qui a un rendez-vous

avec elle ?... Nomme-moi celui-là... Oh! j'ai soif de son sang et de sa vie.

BURIDAN.

Ingrat! et si celui-là t'y cédait sa place?

GAULTIER.

A moi?

BURIDAN.

Si, soit lassitude pour lui, soit compassion pour toi, il ne veut plus de cette femme; s'il te la cède; s'il te la rend; s'il te la donne?

GAULTIER, *tirant son poignard.*

Ah! malédiction!. .

BURIDAN.

Jeune homme!...

GAULTIER.

O mon Dieu!... pitié!...

BURIDAN.

Il est huit heures et demie; Marguerite attend : Gaultier, la feras-tu attendre?

GAULTIER.

Où est-elle? où est-elle?

BURIDAN.

A la tour de Nesle!

GAULTIER.

Bien.

(Il va pour sortir.)

BURIDAN.

Tu oublies la clef.

GAULTIER.

Donne.

BURIDAN.

Un mot encore.

GAULTIER.

Dis.

BURIDAN.

C'est elle qui a tué ton frère.

GAULTIER.

Damnation!...

(Il disparaît.)

SCÈNE IV.

BURIDAN, puis LANDRY.

BURIDAN, *seul.*

C'est bien, va la rejoindre, et perdez-vous l'un par l'autre; c'est bien. Si Savoisy est aussi exact qu'eux, il fera d'étranges prisonniers; maintenant une seule chose me reste à savoir... ce que sont devenus ces deux malheureux enfants. Oh! si je les avais pour leur faire partager ma fortune et m'appuyer sur eux! Landry sera bien fin si je ne parviens à apprendre de lui ce qu'ils sont devenus. Le voilà.

LANDRY.

Vous avez encore quelque chose à me dire, capitaine?

BURIDAN.

Oh! rien. Dis-moi, combien faut-il de temps à ce jeune homme pour aller d'ici à la tour de Nesle?

LANDRY.

Vu qu'il ne se trouvera pas de bateaux maintenant, il faudra qu'il remonte jusqu'au Pont-aux-Moulins; c'est une demi-heure à-peu-près.

BURIDAN.

C'est bien; mets ce sablier sur cette table; je voulais causer de notre ancienne connaissance, Landry, de nos guerres d'Italie; ajoute un verre et assieds-toi.

LANDRY.

Oui, oui, c'étaient de rudes guerres et un bon temps; les jours se passaient en bataille et les nuits en orgie. Vour rappelez-vous, capitaine, les vins de ce riche prieur de Gênes, dont nous bûmes jusqu'à la dernière goutte; ce couvent de jeunes filles dont nous enlevâmes jusqu'à la dernière nonne? Toutes ces choses sont de joyeux souvenirs, mais de gros péchés, capitaine.

BURIDAN.

Au jour de la mort on mettra nos péchés d'un côté de la balance et nos bonnes actions de l'autre : j'espère que tu as fait assez provision de ces dernières pour que le bassin l'emporte?

LANDRY.

Oui, oui, j'ai bien quelques œuvres méritantes, et dans lesquelles j'espère....

(Ils boivent.)

BURIDAN.

Raconte-les-moi, cela m'édifiera.

LANDRY.

Dans le procès des Templiers qui a eu lieu au commencement de cette année, il manquait un témoin pour faire triompher la cause de Dieu, et condamner Jacques de Molay, le grand-maître; un digne bénédictin jeta les yeux sur moi, et me dicta un faux témoignage, que je répétai saintement mot à mot devant la justice, comme s'il était vrai; le surlendemain les hérétiques furent brûlés, à la grande gloire de Dieu et de notre sainte religion.

BURIDAN.

Continue, mon brave; on m'a raconté une histoire d'enfants...

(Ils boivent.)

LANDRY.

Oui, c'était en Allemagne; pauvre petit ange! j'espère qu'il prie là haut pour moi, celui-là. Imaginez-vous, capitaine, que nous donnions la chasse à des Bohémiens, qui sont, comme vous savez, païens, idolâtres et infidèles; nous traversions leur village qui était tout en feu. J'entends pleurer dans une maison qui brûlait, j'entre; il y avait un pauvre petit enfant de Bohême, abandonné. Je cherche autour de moi, je trouve de l'eau dans un vase;

en un tour de main, je le baptise; le voilà chrétien ; c'est bon. J'allais le mettre dans un endroit où le feu ne pouvait l'atteindre, quand je réfléchis que le lendemain les parents seraient revenus et le baptême au diable. Alors je le couchai proprement dans son berceau, et je rejoignis les camarades ; derrière moi le toit s'abîma.

BURIDAN, avec distraction.

Et l'enfant périt?

LANDRY.

Oui; mais qui fut bien penaud? c'est Satan, qui croyait venir chercher une ame idolâtre, et qui se brûla les doigts à une ame chrétienne.

BURIDAN.

Oui, je vois que tu as toujours eu une religion bien dirigée; mais je voulais parler d'autres enfants... de deux enfants qu'Orsini...

LANDRY.

Je sais ce que vous voulez dire.

BURIDAN.

Ah!

LANDRY.

Oui, oui, c'étaient deux pauvres petits qu'Orsini m'avait dit de jeter à l'eau comme des chats qui n'y voient pas encore clair, et que j'eus la tentation de conserver de ce monde, vu qu'il m'assura qu'ils étaient chrétiens.

BURIDAN, vivement.

Et qu'en fis-tu?

LANDRY.

Je les exposai au Parvis-Notre-Dame, où l'on met d'habitude ces petites créatures.

BURIDAN.

Sais-tu ce qu'ils devinrent?

LANDRY.

Non; je sais qu'ils ont été recueillis, voilà tout ; car le soir il n'y étaient plus.

BURIDAN.

Et ne leur imprimas-tu aucun signe afin de les reconnaître ?

LANDRY.

Si fait, si fait.... je leur fis, ils pleurèrent même bien fort; mais c'était pour leur bien, je leur fis avec mon poignard une croix sur le bras gauche.

BURIDAN, se levant.

Une croix rouge? une croix au bras gauche? une croix pareille à tous deux? Oh! dis que ce n'est pas une croix que tu leur as faite, dis que ce n'était pas au bras gauche, dis que c'était un autre signe...

LANDRY.

C'était une croix et pas autre chose; c'était au bras gauche et pas autre part.

BURIDAN.

Oh! malheur! malheur! mes enfants! Philippe Gaultier! l'un mort, l'autre près de mourir... tous deux assassinés, l'un par elle, l'autre par moi! justice de Dieu ! Landry, où peut-on avoir une barque, que nous arrivions avant ce jeune homme?

LANDRY.

Chez Simon le pêcheur.

BURIDAN.

Alors une échelle, une épée, et suis-moi.

LANDRY.

Où cela, capitaine?

BURIDAN.

A la tour de Nesle, malheureux!

NEUVIÈME TABLEAU.

La tour de Nesle.

SCÈNE V.

MARGUERITE, ORSINI.

MARGUERITE.

Tu comprends, Orsini? c'est une dernière nécessité, c'est un meurtre encore, mais c'est le dernier. Cet homme connaît tous nos secrets, nos secrets de vie ou de mort; les tiens et les miens. Si je n'avais lutté depuis trois jours contre lui au point d'être lasse de la lutte, nous serions déja perdus tous deux.

ORSINI.

Mais cet homme a donc un démon à ses ordres, pour être instruit ainsi de tout ce que nous faisons?

MARGUERITE.

Peu importe de quelle manière il a appris, mais enfin il sait. Avec un mot, cet homme m'a jetée à ses genoux comme une esclave; il m'a vue lui détacher un à un les liens dont je l'avais fait charger... et cet homme-là qui sait nos secrets, qui m'a vue ainsi, qui peut nous perdre; cet homme a eu l'imprudence de me demander un rendez-vous, un rendez-vous à la tour de Nesle. J'ai hésité cependant; mais, n'est-ce pas, c'était bien imprudent à lui ? c'était tenter Dieu! Au moins, il s'est invité, lui; c'est autant de moins pour le remords.

ORSINI.

Eh bien! encore celui-ci; moi qui vous de-

mandais du repos, je suis le premier à vous dire : Il le faut.

MARGUERITE.

Ah ! n'est-ce pas qu'il le faut, Orsini ? tu vois bien, tu veux aussi qu'il meure ; quand je ne te l'ordonnerais pas, pour ta propre sûreté tu le frapperais ?

ORSINI.

Oui, oui! mais une trève après; si votre cœur n'est point blasé, notre fer s'émousse, et ce sera assez, ce sera trop pour notre repos éternel.

MARGUERITE.

Oui, mais notre tranquillité en ce monde l'exige. Tant que cet homme vivra, je ne serai pas reine, je ne serai maîtresse, ni de ma puissance, ni de mes trésors, ni de ma vie; mais lui mort!... oh ! je te le jure, plus de nuits passées hors du Louvre, plus d'orgie à la Tour, plus de cadavres à la Seine! Puis je te donnerai assez d'or pour acheter une province, et tu seras libre de retourner dans ta belle Italie ou de rester en France. Écoute : je ferai raser cette tour; je bâtirai un couvent à sa place, je doterai une communauté de moines, et ils passeront leur vie a prier nu-pieds sur la pierre nue, à prier pour moi et pour toi; car, je te le dis, Orsini, je suis lasse autant que toi de tous ces amours et de tous ces massacres... et il me semble que Dieu me les pardonnerait si je n'y ajoutais pas ce dernier.

ORSINI.

Il sait nos secrets, il peut nous perdre. Par où va-t-il venir?

MARGUERITE.

Par cet escalier.

ORSINI.

Après lui, pas d'autres?

MARGUERITE.

Par le sang du Christ! je te le jure.

ORSINI.

Je vais placer mes hommes.

MARGUERITE.

Écoute! ne vois-tu rien?

ORSINI.

Une barque conduite par deux hommes.

MARGUERITE.

L'un de ces deux hommes, c'est lui. Il n'y a pas de temps à perdre : va, va ; mais ferme cette porte, qu'il ne puisse venir jusqu'à moi. Je ne peux pas, je ne veux pas le revoir ; peut-être a-t-il encore quelque secret qui lui sauverait la vie... Va, va, et enferme-moi.

(Orsini sort et ferme la porte.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, seule.

Ah! Gaultier, mon gentilhomme bien-aimé! il a voulu nous séparer, cet homme, nous séparer avant que nous fussions l'un à l'autre! Tant qu'il n'a voulu que de l'or, je lui en ai donné; des honneurs, il les a eus; mais il a voulu nous séparer, et il meurt. Oh! si tu savais qu'il a voulu nous séparer, Gaultier, toi-même me pardonnerais sa mort. Oh! ce Lyonnet, ce Buridan, ce démon, qu'il rentre dans l'enfer dont il est sorti! oh! c'est à lui que je dois tous mes crimes! c'est lui qui m'a faite toute de sang! Oh! si Dieu est juste, tout retombera sur lui. Et moi, oh! moi, moi! si j'étais mon propre juge, je ne sais pas si j'oserais m'absoudre. (Elle écoute à la porte.) On n'entend rien encore... rien.

LANDRY, du bas de la Tour.

Y êtes-vous?

BURIDAN, du balcon.

Oui.

MARGUERITE.

Quelqu'un à cette fenêtre! Ah!

SCÈNE VII.

MARGUERITE, BURIDAN.

BURIDAN, faisant voler la fenêtre en morceaux et se présentant.

Marguerite! Marguerite! seule! ah! seule encore, Dieu soit loué!

MARGUERITE, reculant.

A moi! à moi!

BURIDAN.

Ne crains rien.

MARGUERITE.

Toi, toi! venant par cette fenêtre! c'est une apparition, un fantôme.

BURIDAN.

Ne crains rien, te dis-je.

MARGUERITE.

Mais pourquoi par cette fenêtre, et non par cette porte?

BURIDAN.

Je te le dirai tout-à-l'heure; mais auparavant il faut que je te parle ; chaque minute que nous perdons est un trésor jeté dans un gouffre. Écoute-moi.

MARGUERITE.

Viens-tu encore me faire quelque menace, m'imposer quelque condition?

BURIDAN.

Non, non; tiens, regarde; non, tu n'as plus rien à craindre. Tiens, voilà loin de moi mon épée! loin de moi mon poignard! loin de moi cette boîte où sont tous nos secrets! Maintenant tu peux me tuer, je n'ai pas d'arme, pas d'armure; me tuer, puis prendre cette boîte, brûler ce qui s'y trouve, et dormir tranquille sur mon tombeau. Non, je ne viens pas te menacer. Je viens te dire... oh! si tu savais ce que je viens te dire! ce qui peut nous rester encore

de jours de bonheur, à nous qui, nous-mêmes, nous sommes crus maudits...

MARGUERITE.

Parle, je ne te comprends pas.

BURIDAN.

Marguerite, ne te reste-t-il rien dans le cœur, rien d'une femme, rien d'une mère?

MARGUERITE.

Où veux-tu en venir?

BURIDAN.

Celle que j'ai connue si pure n'est-elle plus accessible à rien de ce qui est sacré pour Dieu et les hommes?

MARGUERITE.

C'est toi qui viens me parler de vertus et de pureté! Satan qui se fait convertisseur! c'est étrange, tu en conviendras toi-même.

BURIDAN.

Peu importe quel nom tu me donnes, pourvu que ma parole te touche... Marguerite, n'as-tu jamais eu un instant de repentir? Oh! réponds-moi comme tu répondrais à Dieu; car, ainsi que Dieu, je puis tout en ce moment pour ton bonheur ou ton désespoir... je puis te damner ou t'absoudre; je puis, à ton gré, t'ouvrir l'enfer ou le ciel... Suppose que rien ne s'est passé entre nous depuis trois jours... oublie tout, excepté ton ancienne confiance envers moi... n'as-tu pas besoin de dire à quelqu'un tout ce que tu as souffert?

MARGUERITE.

Oh! oui, oui, car il n'est point de prêtre à qui on ose confier de pareils secrets!... Il n'y a qu'un complice, et tu es le mien, le mien, de tous mes crimes! Oui, Buridan... ou plutôt Lyonnet, oui, tous mes crimes sont dans ma première faute!... Si la jeune fille n'avait pas manqué pour toi, malheureux, à ses devoirs, son premier crime, son plus horrible n'aurait pas été commis; pour qu'on ne me soupçonnât pas de la mort de mon père, j'ai perdu mes fils!... Poursuivie par le remords, je me suis refugiée dans le crime!... j'ai voulu étouffer dans le sang et les plaisirs cette voix de la conscience qui me criait incessamment : Malheur!... Autour de moi pas un mot pour me rappeler à la vertu, des bouches de courtisans qui me souriaient, qui me disaient que j'étais belle, que le monde était à moi, que je pouvais le bouleverser pour un moment de plaisir!... pas de forces pour lutter... des passions, des remords... des nuits pleines de spectres si elles ne l'étaient de volupté!... Oh! oui, oui, il n'y a qu'à un complice qu'on puisse dire de pareilles choses!

BURIDAN.

Mais, dis-moi, si près de toi tu avais eu tes fils?

MARGUERITE.

Oh! alors, aurais-je osé sous leurs yeux, quand la voix de mes enfants m'eût appelée ma mère!... aurais-je osé faire des projets de meurtre et d'amour! Oh! mes fils m'eussent sauvée, ils m'eussent rendue à la vertu peut-être...mais je ne pouvais garder mes fils! O mes fils! Oh! je n'osais pas prononcer ces mots!... car, parmi les spectres que j'ai revus, je n'ai point revu mes fils, et je tremblais en les appelant d'évoquer leurs ombres!

BURIDAN.

Malheureuse! ils étaient près de toi, et rien ne t'a dit : Marguerite, voilà tes fils!

MARGUERITE.

Près de moi?

BURIDAN.

L'un d'eux, malheureuse mère, l'un d'eux... tu l'as vu à tes genoux, demandant merci contre le poignard des assassins! Tu étais là, tu entendais ses prières... et tu n'as pas reconnu ton enfant, et tu as dit: Frappez!

MARGUERITE.

Moi, moi... où cela?

BURIDAN.

Ici, à cette place où nous sommes.

MARGUERITE.

Ah! quand?

BURIDAN.

Avant-hier.

MARGUERITE.

Philippe Daulnay? vengeance de Dieu!

BURIDAN.

Voilà ce qu'est devenu l'un... Marguerite, pense à ce qu'est l'autre.

MARGUERITE.

Gaultier?

BURIDAN.

L'amant de sa mère.

MARGUERITE.

Oh! non, non; grace au ciel, cela n'est pas, et j'en remercie Dieu, je l'en remercie à genoux... Non, non, je puis encore appeler Gaultier mon fils, et Gaultier peut m'appeler sa mère.

BURIDAN.

Dis-tu vrai?

MARGUERITE

Par le sang du martyr qui a coulé là, je te le jure!... Oh! oui, oui, c'est la main de Dieu qui a dirigé tout cela, qui m'a mis au cœur cet amour bizarre, tout de mère et pas d'amante!... c'est Dieu... Dieu bon, Dieu Sauveur qui voulait qu'avec le repentir le bonheur revînt dans ma vie!... O mon Dieu! merci, merci!

(Elle prie.)

BURIDAN.

Eh bien! Marguerite, me pardonnes-tu, vois-tu encore en moi un ennemi?

MARGUERITE.

Oh! non, non, le père de Gaultier!

BURIDAN.

Ainsi, tu le vois, nous pouvons être heureux

encore !... Nos vœux d'ambition sont remplis, plus de lutte entre nous... Notre fils est le lien qui nous attache l'un à l'autre... Notre secret sera enseveli entre nous trois !

MARGUERITE.

Oui, oui.

BURIDAN.

Crois-tu que tu peux encore être heureuse ?

MARGUERITE.

Oh ! si je le crois ! et il y a dix minutes, cependant, je ne l'espérais plus.

BURIDAN.

Une seule chose manque à notre bonheur, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Notre fils, notre fils là, entre nous deux... notre Gaultier.

BURIDAN.

Il va venir.

MARGUERITE.

Comment !

BURIDAN.

Je lui ai remis la clef que tu m'avais donnée. Il va venir par cet escalier par où je devais venir, moi.

MARGUERITE.

Malédiction ! et comme c'était toi que j'attendais, j'avais placé... damnation !... j'avais placé des assassins sur ton passage !

BURIDAN.

Je te reconnais bien là, Marguerite.

(On entend un cri dans l'escalier.)

MARGUERITE.

C'est lui, lui qu'on égorge !

BURIDAN.

Courons !...

(Ils vont à la porte, qu'ils secouent.)

MARGUERITE.

Qui donc a fait fermer cetteporte ? Oh ! c'est moi... moi ! Orsini ! Orsini ! ne frappe pas, malheureux !

BURIDAN, secouant la porte.

Porte d'enfer !... mon fils ! mon fils !!!

MARGUERITE.

Gaultier !

BURIDAN.

Orsini !... démon !... enfer ! Orsini !!!

MARGUERITE.

Pitié ! pitié !

GAULTIER, en dehors, criant et appelant au secours.

A moi ! à moi ! au secours !

MARGUERITE.

La porte s'ouvre !

(Elle recule.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GAULTIER.

GAULTIER, entrant tout ensanglanté.

Marguerite, Marguerite ! je te rapporte la clef de la Tour.

MARGUERITE.

Malheureux, malheureux ! je suis ta mère !

GAULTIER.

Ma mère !... eh bien ! ma mère, soyez maudite !

(Il tombe et meurt.)

BURIDAN, se penchant sur son fils, et à genoux.

Marguerite, Landry leur avait fait à chacun une marque sur le bras gauche. (Il déchire la manche de Gaultier et regarde le bras.) Tu le vois, ce sont bien eux... Enfants damnés au sein de leur mère... Un meurtre a présidé à leur naissance, un meurtre a abrégé leur vie !

MARGUERITE.

Grace ! grace !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ORSINI, SAVOISY, GARDES.

ORSINI, entrant, entre deux gardes qui le tiennent.

Monseigneur, voilà les véritables assassins ; ce sont eux et non pas moi.

SAVOISY, s'avançant.

Vous êtes mes prisonniers.

MARGUERITE et BURIDAN.

Prisonniers, nous ?

MARGUERITE.

Moi, la reine ?

BURIDAN.

Moi, le premier ministre ?

SAVOISY.

Il n'y a ici, ni reine, ni premier ministre ; il y a un cadavre, deux assassins, et l'ordre signé de la main du roi d'arrêter cette nuit, quels qu'ils soient, ceux que je trouverai dans la tour de Nesle.

FIN DE LA TOUR DE NESLE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer





CLOTILDE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR

MM. FRÉDÉRIC SOULIÉ ET ADOLPHE BOSSANGE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 11 septembre 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

CHRISTIAN	M. Ligier.
DE LESPINOIS	M. Desmousseaux.
Le marquis DE BISSY	M. Menjaud.
Rafael BAZAS	M. Geffroi.
JOSEPH	M. Samson.
VINCENT	M. Regnier.
LE DIRECTEUR D'UNE PRISON	M. Marius.
Un Valet	M. Faure.
Un Commissaire de police	M. Monlaur.
Clotilde DE VALERY	Mlle Mars.
Mme D'ARMÉLY	Mlle Dupuis.

La scène se passe à Paris.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un pavillon tendu en tente, à droite; il ouvre par des portes-fenêtres sur un jardin; au fond, par une porte sur une petite rue; à gauche, une porte basse qui ouvre dans une seconde pièce.

SCÈNE I.

Mme D'ARMÉLY, DE LESPINOIS*.

LESPINOIS, entrant.

Quel luxe dans cet hôtel que nous venons de parcourir, dans ces jardins qui en dépendent, et jusque dans ce pavillon qui semble de loin une ruine au milieu des arbres, et qui, vous le voyez, est un salon de lecture d'une élégance achevée!

MADAME D'ARMÉLY.

Et comme Clotilde se plaît à tout admirer! Jamais provinciale ne prodigua tant d'éloges à la disposition d'un appartement. Aussi l'ai-je laissée achever son inspection avec ce vieux domestique qui ne parle de M. Christian, son maître, que les larmes aux yeux, et ce fat de Bissy, qui, pour la première fois, trouve à admirer autre chose que lui.

LESPINOIS.

C'est le futur hôtel de Clotilde; ne voulez-vous point qu'elle s'en occupe?

MADAME D'ARMÉLY.

Sans doute; mais pour une jeune fille riche et élevée comme elle dans des habitudes de luxe, cet enthousiasme est, à vrai dire, d'un ridicule et d'une inconvenance...

LESPINOIS.

Vous savez qu'il n'y a guère de convenance dans ce que fait et dit mademoiselle de Valery. Tout ce qui est restreint et soumis aux exigences du monde lui paraît étroit, mesquin et vulgaire. Fille d'un Napolitain, le sang italien brûle encore dans ses veines; les amours délirants, les jalousies furieuses, les malheurs, les crimes même, voilà ce qu'il lui faut pour l'animer et l'intéresser.

* Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier occupe la droite de l'acteur.

MADAME D'ARMÉLY.

Qu'y a-t-il donc de si délirant dans une tenture ou un fauteuil, pour s'enthousiasmer au point qu'elle fait?

LESPINOIS.

Vous qui êtes femme, vous ne devinez pas la cause de cette admiration?

MADAME D'ARMÉLY.

Il n'y a, certes, rien à deviner. Clotilde épargne ce travail à ma pénétration, elle ne cache point ses sentiments; c'est M. Christian, son futur époux, qui a ordonné tous ces arrangements qu'elle n'eût pas daigné regarder chez vous ou chez moi; dès-lors tout est beau, exquis, charmant, délicieux. Je vous assure que pour des indifférents, cette adoration, ce fanatisme de mobilier est fort ennuyeux et fort déplaisant.

LESPINOIS.

Parceque l'amour qui l'inspire est plus déplaisant encore, n'est ce pas?

MADAME D'ARMÉLY.

Pourquoi cela? vous savez bien que c'est une chose finie, un parti pris, et qu'il m'importe fort peu que Christian épouse Clotilde.

LESPINOIS.

Cependant vous en parlez avec une passion et une humeur...

MADAME D'ARMÉLY.

Pour un magistrat qui avez fait pendant dix ans de l'interprétation des mots un moyen de fortune, vous devriez mieux les appliquer aux choses. Je parle du mariage de Christian sans passion, parceque la passion, même en amour ou en jalousie, me semble une chance immanquable d'être trompée ou malheureuse. J'en parle avec humeur, parceque, lorsqu'une femme a desiré et obtenu les hommages d'un homme de mérite, aimable et riche, elle ne les perd jamais sans que sa vanité au moins n'en soit vivement blessée.

LESPINOIS.

Il y a beaucoup à dire sur tout cela.

MADAME D'ARMÉLY.

Voyons, l'homme aux commentaires, qui suspecteriez volontiers le silence, et qui informeriez contre un regard, qu'y a-t-il à dire?

LESPINOIS.

D'abord, que vos calculs sont bien plus dérangés par ce mariage que votre vanité n'en est blessée.

MADAME D'ARMÉLY.

Pourquoi le nierais-je? Restée veuve avec une médiocre fortune, mais alliée à l'un des ministres les plus influents, je puis reprendre l'état brillant que j'ai perdu; souvent mon oncle m'a dit que l'un des postes les plus éminents dans l'État serait ma nouvelle dot, si l'homme dont je ferais mon mari était digne de cette faveur, et Christian ne me semble être au-dessous d'aucune.

LESPINOIS.

Sans doute, si, comme vous le dites, Christian est un homme de mérite, ou, si vous lui comptez comme mérite cette rage de déclamation qu'il a contre tout ce qui est quelque chose, ce procès éternel qu'il fait à la société comme pour se venger de ce qu'il n'est rien.

MADAME D'ARMÉLY.

Vous savez mieux que personne que le mérite n'est pas plus une chance de succès que le succès n'est une preuve du mérite.

LESPINOIS.

Qu'importe, si le succès en tient lieu?

MADAME D'ARMÉLY.

Cela empêche-t-il que ce que j'ai dit ne soit vrai?

LESPINOIS.

Soit! vous avez dit encore qu'il est aimable, et là-dessus je me tais. Vous êtes deux femmes charmantes, vous et mademoiselle de Valery, qui en êtes si persuadées que j'aurais mauvaise grace à ne pas en être convaincu; mais vous avez ajouté: Riche.

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien?

LESPINOIS.

Ici je conteste formellement la qualité.

MADAME D'ARMÉLY.

Y pensez-vous! Christian est le fils d'un homme qui avait un rang dans l'armée.

LESPINOIS.

Et qui vivait fort sobrement d'une retraite de six mille francs; ce n'est pas avec cela qu'on lègue une fortune à ses enfants.

MADAME D'ARMÉLY.

Songez donc que le train que mène Christian est celui d'un homme opulent, que ce n'est pas l'affaire d'un jour, qu'il y a plusieurs années qu'il est reçu dans la meilleure compagnie, sans que rien ait fait soupçonner la moindre gêne.

LESPINOIS.

Vous avez raison; mais si vous saviez que de ressources le crédit peut procurer à un homme lorsqu'il a un nom ou un poste honorable...

MADAME D'ARMÉLY.

Vous pouvez, au fait, en parler savamment.

LESPINOIS.

Et comment s'avancer si l'on n'a pas de quoi faire figure! Le malheur en tout ceci, c'est de m'être laissé devancer. Ami du tuteur de mademoiselle de Valery, je l'avais mis complètement dans mes intérêts, lorsque Christian fut présenté chez lui; alors, vous le savez, il vous échappa et m'enleva Clotilde. Si à cette époque nous avions mieux compris notre position, ils n'en seraient pas aujourd'hui à se marier; vous eussiez fait de Christian un directeur général, un ambassadeur peut-être, et mon alliance avec mademoiselle de Valery aurait mis

entre mes mains une fortune que je n'aurais pas plus mal employée que M. Christian. Au fond, c'était toujours un déficit à combler... mais vous avez manqué de confiance.

MADAME D'ARMÉLY.

Demain on signe le contrat chez le vieux tuteur de Clotilde; M. Christian y justifie de quatre cent mille francs de fonds. Voilà qui répond à tout.

LESPINOIS.

Cela ne répond qu'à une formalité. Et s'il les doit, s'il les emprunte? D'ailleurs remarquez: Christian ne se trouve pas chez lui, aujourd'hui, pour recevoir sa future; son vieux domestique répond avec embarras qu'il est sorti pour de nombreuses affaires. La veille d'un mariage on s'excuse sur la corbeille, les parures, les cachemires; la veille d'un contrat, c'est la dot qui embarrasse.

MADAME D'ARMÉLY.

Vous êtes digne d'être procureur général.

LESPINOIS.

Et comme le tuteur ne consentira au mariage qu'à condition que M. Christian représentera les quatre cent mille francs, je ne renonce pas à l'espoir...

MADAME D'ARMÉLY.

D'épouser Clotilde ou d'être procureur général?

LESPINOIS.

Ni à l'un ni à l'autre. Songez-y pour vous-même.

SCÈNE II.

JOSEPH, CLOTILDE, Mme D'ARMÉLY, DE LESPINOIS, DE BISSY.

JOSEPH.

Voici, mademoiselle, le pavillon dont je vous ai parlé. Vous voyez qu'il est, selon vos goûts, entièrement isolé, dans l'endroit le plus éloigné du jardin, et ouvrant par cette petite porte sur cette belle rue neuve, où il n'y a encore que deux murs d'un bout à l'autre.

BISSY.

Ça se bâtira, le siècle est en marche; on n'arrêtera ni le progrès des idées ni celui de l'industrie. Le banquier Foster a déja construit à cette extrémité un fort bel hôtel.

CLOTILDE.

Joseph, c'est l'heure où votre maître est tous les jours chez lui; je m'alarme de ce retard.

JOSEPH, bas et embarrassé.

Oui, vraiment, mademoiselle, cela est étonnant, d'autant plus que voici plusieurs lettres qu'il attendait impatiemment. (Haut.) Mais nous n'avons pas encore vu les appartements du premier.

LESPINOIS.

Comment! n'est-ce pas assez de ce magnifique rez-de-chaussée? vraiment, les meilleures maisons du faubourg Saint-Germain n'ont pas plus de luxe, n'est-ce pas, marquis?

(Madame d'Armély et Clotilde causent bas.)

BISSY.

Encore! vous n'êtes pas aimable, Lespinois; vous savez que je déteste ces titres odieux. Ma naissance n'est pas un crime qui me regarde. Je suis et je veux être un homme de mon siècle, un homme du peuple; j'y fais tout ce que je peux; si mes amis n'y mettent pas quelque complaisance, je n'arriverai à rien.

LESPINOIS.

Pardonnez-moi, mon cher Bissy; mais ceci me rappelle que si vous détestez vos titres, il n'en est pas de même de votre blason, car il est soigneusement peint sur vos équipages.

BISSY.

Enfantillage de mon carrossier; il prétend qu'à une sortie des Italiens ou de l'Opéra, ou à Longchamps, cela impose encore à la garde municipale, et qu'on arrive plus vite.

LESPINOIS.

Si vous y faisiez bien attention, je crois que c'est au pouvoir comme dans la rue.

(Ils causent bas.—Joseph veille avec anxiété.)

MADAME D'ARMÉLY.

Vous êtes une folle, Clotilde. Ce retard ne tient qu'à des affaires d'intérêt, sans doute.

CLOTILDE.

Je veux le croire. Christian n'a point à rompre des liens qu'il a pu chérir, n'est-il pas vrai? Il m'aime, il n'aime que moi?

MADAME D'ARMÉLY.

Vous êtes maintenant la seule pensée de Christian, soyez-en sûre, et si autrefois peut-être il a cru...

CLOTILDE.

Autrefois, dites-vous?

MADAME D'ARMÉLY.

Tout cela est fini, oublié...

CLOTILDE.

Fini, oublié?

MADAME D'ARMÉLY.

Êtes-vous jalouse du passé?

CLOTILDE.

Ah! de chaque instant de sa vie. Oublié! fini! son amour finit donc et s'oublie?

MADAME D'ARMÉLY.

Allons, allons, tête folle: ne voulez-vous pas que ce soit moi qui vous rassure? Moi...

CLOTILDE.

Vous!

JOSEPH.

Ah! voici enfin monsieur Christian.

CLOTILDE, à part.

O mon Dieu! faites que je ne sois pas trompée!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CHRISTIAN *.

CHRISTIAN.

Mes amis, madame, vous m'excusez, n'est-il pas vrai? Clotilde, ma Clotilde, vous m'en voulez?

CLOTILDE.

Peut-être.

CHRISTIAN.

Tant mieux, car je m'en voulais moi-même d'avoir d'ennuyeuses affaires à régler quand je pouvais être près de vous.

LESPINOIS.

C'est tout simple, la veille d'un contrat; quand il faut faire rentrer tous ses fonds, c'est difficile!

CHRISTIAN.

Oui, vraiment, fort difficile. (Montrant l'arrangement du pavillon à Clotilde.) Clotilde, êtes-vous contente?

CLOTILDE.

Oui, quand vous êtes là.

BISSY.

Aussi, pourquoi faites-vous un contrat? C'est mal, Christian, c'est tout-à-fait aristocratique, mon bon ami. La loi commune, mon cher, le code civil, le régime de la communauté.

LESPINOIS, à Bissy.

Sur-tout quand la future a trois millions.

MADAME D'ARMÉLY.

Vous savez que nous passons tous la soirée chez le tuteur de Clotilde. Partons-nous? la soirée approche et menace d'être orageuse.

CHRISTIAN.

Encore une grace. J'attendais des lettres auxquelles il faut que je réponde.

JOSEPH.

Les voici.

CHRISTIAN.

Donne. Veuillez m'excuser, et dans un instant je vous rejoins.

CLOTILDE.

Comment! vous ne venez pas avec nous? Ah! Christian, c'est mal.

CHRISTIAN.

Clotilde, ne me quittez pas fâchée ce soir, et dites-moi que vous me pardonnez.

CLOTILDE.

Vous me faites peur aujourd'hui: ce ton triste... auriez-vous eu des secrets pour moi et d'autres amours?

CHRISTIAN.

Non, Clotilde, il n'y a que votre pensée dans mon cœur, je vous le jure; mais que j'entende ce mot de votre bouche: Je vous pardonne... il me portera bonheur!

* Clotilde, Christian, madame d'Armély, Lespinois Bissy, Joseph dans le fond.

CLOTILDE.

Eh bien! ce soir je vous le donnerai ce pardon, quand vous serez venu le mériter.

MADAME D'ARMÉLY.

Allons, ma chère, partons-nous?

CLOTILDE.

A ce soir, sur-tout.

CHRISTIAN.

Oui, à ce soir.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

CHRISTIAN, JOSEPH.

CHRISTIAN, assis.

Voyons ces lettres. Seront-elles plus satisfaisantes que mes démarches? Vingt amis qui se disaient tout dévouement, tout cœur pour moi. Rien, je n'en ai rien obtenu. Quatre cent mille francs! il me les faut pourtant. (Il ouvre une lettre.) De Mircour. (Il lit.) Un refus poli. Il me souhaite beaucoup de bonheur. Le misérable! il riait en m'écrivant ainsi... De Florval... celui-là me doit tant! (Il lit.) L'infâme! son honneur ne lui permet pas d'aider à ce qu'il appelle ma spéculation! Faussaire éhonté que j'ai sauvé des galères, il parle d'honneur! (Il ouvre des lettres.) De Léonce. Rien. Encore rien. Malédiction! je suis perdu...

JOSEPH.

Monsieur, vous ne voulez plus vous confier à moi. Depuis que nous avons quitté notre modeste appartement du quatrième, vous en faites à votre tête; où cela vous a-t-il mené?

CHRISTIAN.

A connaître le monde et à le mépriser. As-tu vu Rafaël Bazas?

JOSEPH.

Oui, monsieur. Comme il doit, à ce qu'il m'a dit, aller terminer une affaire avec cet autre riche banquier juif, M. Foster, qui a ce bel hôtel au bout de notre rue, il a répondu qu'il viendrait ici lui-même.

CHRISTIAN, se levant.

Lui-même, ici? Je ne veux pas qu'on le voie chez moi. Je ne veux pas qu'on puisse soupçonner que je le connais...

JOSEPH.

J'y ai bien pensé, monsieur; il passera par la porte que voilà pour n'être point vu.

CHRISTIAN.

A la bonne heure!... Lui peut me sauver. Ses capitaux énormes presque toujours disponibles, l'espoir d'un gain considérable, car la fortune de Clotilde une fois dans mes mains, je puis le rembourser avec des bénéfices qui le tenteront... allons, allons, tout n'est pas désespéré. Clotilde... quel crime!... quelle honte!... si ce n'était de l'amour, du délire.

JOSEPH.

Monsieur, ah! monsieur.

CHRISTIAN, fortement.

Joseph! il faut qu'elle soit à moi. Je le veux. Je la trompe pour l'obtenir... Juge si je l'aime! Rafaël Bazas... il le fera, oui, il faut qu'il le fasse.

JOSEPH.

Monsieur Christian, votre raison se perd. Depuis trois ans que vous avez quitté votre place au bureau de la guerre pour vivre à votre nouvelle guise, vous n'êtes plus le même. Ah! que n'avez-vous persévéré dans votre bonne résolution!

CHRISTIAN.

Persévérer à quoi? à mourir dans la poussière d'un bureau, inconnu, misérable commis, oublié s'il ne rampe aux pieds de toutes les fatuités qui l'indignent, suspecté s'il se tait, chassé s'il parle, dont l'adulation doit être le langage, et la vénalité l'existence! Non, non, je ne pouvais pas.

JOSEPH.

Avec votre mérite, monsieur, pourquoi à cette époque ne pas vous faire un état indépendant au lieu de courir après la renommée?

CHRISTIAN.

Un état... et lequel est possible à un homme qui n'a que son talent, dans le siècle où nous vivons?

JOSEPH.

Pourquoi ne pas vous faire avocat, notaire, agent de change?

CHRISTIAN.

Et un million pour acheter une charge! Mon pauvre Joseph, tu ne connais pas notre monde. Dans notre société vénale, tout talent pauvre est dédaigné, tout caractère fier est proscrit. Nos lois ont dit: Tu ne seras ni notaire, ni agent de change, ni avoué, ni greffier, ni même huissier, si tu n'as de l'or pour en acheter le droit. Tu ne seras ni avocat, ni médecin, ni magistrat, si tu n'as de longues années à donner aux niaiseries universitaires. Le commerce t'est défendu si tu n'as des capitaux, l'industrie de même. Tu ne seras rien si tu n'as rien! Joseph, j'étais orphelin et pauvre à dix-huit ans; j'en ai trente, et il m'a fallu vivre au jour le jour dans cette société hérissée de petits privilèges au profit de la sottise riche. Il m'a fallu vivre tantôt d'un mémoire rédigé pour un avocat ignorant; tantôt d'un compte tenu pour un négociant qui ne sait pas les quatre règles; un jour, c'était d'un vaudeville fait pour un sot qui se paie un nom; le lendemain, d'un discours vendu à un député qui veut se faire acheter; hier, c'est une préface pour un livre, aujourd'hui un prospectus pour l'industrie. C'est de la gloire, du crédit, de la popularité qu'on fait pour en couvrir des imbéciles, c'est cent existences qu'on crée en usant la sienne. Je m'en suis fatigué, j'ai changé de vie. Ce n'est pas mon crime, c'est celui du monde. D'ailleurs fais-je plus mal que ces gens qui achètent des études et des charges dans l'espoir d'une dot? Non, sans doute. Ils sont bien vus, estimés, prônés, vantés... eh bien! je veux l'être, je le serai!

JOSEPH.

Ah! monsieur...

CHRISTIAN.

On frappe! c'est Rafaël Bazas. Laisse-nous, et tu reviendras dès qu'il sera sorti.

SCÈNE V.

CHRISTIAN, Rafael BAZAS.

CHRISTIAN, seul.

Que cette ressource m'échappe encore, et je n'ai plus à balancer sur ce qui me reste à faire. (Il va ouvrir.) Allons, ma vie ou ma mort est entre les mains de ce juif. Ouvrons.

RAFAEL.

Je me rends à vos ordres, monsieur Christian, et vous salue.

CHRISTIAN, à part.

En quel état me suis-je réduit... que cet homme soit ma destinée?...

RAFAEL.

A quoi puis-je vous être bon, mon cher monsieur? vous savez quel plaisir j'éprouve à obliger les jeunes gens.

CHRISTIAN.

C'est pour cela que je vous ai prié de m'accorder cet entretien... Dans plus d'une occasion j'ai profité de vos services.

RAFAEL.

Et je n'ai pas eu à m'en repentir. Tous les effets ont été payés à échéance, capital et intérêts.

CHRISTIAN.

Eh bien! c'est encore un emprunt que j'ai à vous faire.

RAFAEL.

Je savais bien.

CHRISTIAN.

Mais il ne s'agit pas d'une bagatelle comme par le passé, de quelque milliers d'écus seulement. Il me faut une somme très considérable.

RAFAEL, surpris.

Une somme très considérable!

CHRISTIAN.

Avez-vous confiance en moi et me croyez-vous homme d'honneur?

RAFAEL.

J'ai une extrême confiance en l'honneur de tout le monde, et au vôtre en particulier, mon cher monsieur; mais, en général et d'après une règle de conduite que je me suis invariablement tracée, toutes les fois qu'il s'agit d'affaires qui sont, comme vous dites, considérables, je préfère les garanties mobilières ou immobilières.

CHRISTIAN.

Ce prêt ne sera pas long, et dans un mois tout au plus vos capitaux et un bénéfice considérable seront rentrés dans vos mains.

RAFAEL.

On peut faire bien du chemin en un mois, et la frontière est si mal gardée...

CHRISTIAN.

Monsieur !

RAFAEL.

Je ne dis pas cela pour vous, mon cher monsieur, pour vous que j'estime comme le débiteur le plus exact de Paris ; mais c'est là une de ces régles de conduite que je me rappelle souvent à moi-même pour ne pas me laisser aller à l'entraînement de mon cœur.

CHRISTIAN.

Vous n'êtes pas disposé, à ce que je vois, à traiter avec moi ?

RAFAEL.

Je n'ai point dit cela, mon cher monsieur ; car je n'ai pas encore la moindre idée de l'affaire ni de la somme en question.

CHRISTIAN, à part.

Avouer à cet homme mes projets ! quelle humiliation !

RAFAEL, allant à lui.

Voyons... eh bien ! mon cher monsieur, combien vous faut-il ?

CHRISTIAN, hésitant.

Il me faut, monsieur, il me faut... quatre cent mille francs.

RAFAEL, avec terreur.

Quatre cent mille francs !... Diable... c'est une affaire ! Et sur quoi comptez-vous emprunter cette somme ?

CHRISTIAN.

Sur ma signature, monsieur.

RAFAEL.

Vous n'avez pas autre chose ?

CHRISTIAN.

Mon honneur, monsieur, vous répond, je pense, de mon exactitude.

RAFAEL.

Je n'en doute pas ; mais, mon cher monsieur, on ne sait qui vit et qui meurt... et sans vouloir vous refuser...

CHRISTIAN.

D'ici à un mois cette somme vous sera remboursée avec un intérêt de dix... de vingt... de trente pour cent... dans un mois.

RAFAEL.

Mon Dieu, je sais que vous connaissez très bien le taux de l'argent et je ne suis pas embarrassé des intérêts ; mais je parle d'autre chose. Voyons, vous n'avez pas quelque pauvre petite garantie ?... Tenez... une première hypothèque, un dépôt de rentes. La moindre des choses me suffit et je suis très accommodant... Donnez-moi cela, et pour vous je finis, à vingt pour cent de perte, une affaire avec votre voisin M. Foster... Je lui céde une portion de terrain qui vaut six cent mille francs pour cinq cent mille, argent comptant : seulement vous m'indemniserez de la perte, et nous traiterons à des intérêts raisonnables.

CHRISTIAN.

Mais, monsieur, avec les garanties que vous me demandez, je trouverais par-tout...

RAFAEL.

Quatre cent mille francs écus... Nenni-da ! mon cher monsieur ; ça ne se voit plus aujourd'hui dans les portefeuilles de nos banquiers... excepté de ceux qui ont fait faillite.

CHRISTIAN.

Ce n'est donc qu'avec des garanties que vous voulez traiter ?

RAFAEL.

Hélas ! c'est bien malgré moi.

CHRISTIAN.

Vous me refusez absolument ?

RAFAEL.

Je ne refuse pas, mais cela m'est impossible.

CHRISTIAN, à part.

Allons, il faut tout lui dire.

RAFAEL, sortant.

Pardon de vous avoir importuné, je me retire.

CHRISTIAN.

Monsieur Bazas, un moment. Je vois qu'il est impossible de rien obtenir de vous si je ne vous dis toute la vérité.

RAFAEL, revenant.

Dites, monsieur, dites ; je ne refuse pas de vous obliger.

CHRISTIAN.

Voici ma situation. Je vais me marier ; mais le consentement du tuteur de ma future n'a été donné qu'à la condition que j'apporterais une dot de quatre cent mille francs ; c'est demain qu'on signe le contrat, c'est demain qu'il me les faut, ou je suis déshonoré, ou j'ai menti impudemment, ou je suis un homme perdu...

RAFAEL.

C'est bien grave. Et vous épousez... qui ?

CHRISTIAN.

Mademoiselle de Valery... Vous connaissez sa fortune. Orpheline, elle en devient maîtresse par ce mariage... Une fortune de trois millions !

RAFAEL.

C'est une belle affaire que vous ferez là.

CHRISTIAN.

Une affaire ! Ah ! monsieur, n'avilissez pas mon crime en l'appelant une affaire. C'est un délire, c'est un amour sans frein, et non un vil intérêt, qui me mène. C'est Clotilde que je veux et non sa fortune... Pour obtenir Clotilde riche et noble, je fais une lâcheté, une infamie. Eh bien ! soit ! mais un crime ne m'eût pas arrêté pour la posséder pauvre et sans nom. Voilà mon excuse.

RAFAEL, réfléchissant.

Comme vous dites, elle est fort riche... Et votre mariage est arrêté avec elle, n'est-ce pas? et sur la dot vous prélèverez les quatre cent mille francs prêtés, les cent mille francs de perte sur mon marché, et les intérêts raisonnables... Diable! c'est aller vite.

CHRISTIAN.

Oh! mais cette fortune, je la rétablirai... Je travaillerai, je deviendrai riche, plus riche qu'elle! Car si je la trompe, Bazas, c'est parce que je sens que son bonheur est en moi, que jamais tant d'amour ne répondra au sien; si je la trompe aujourd'hui, c'est pour lui rendre en fortune et en considération bien au-delà de ce que je lui enlève... Mais je vous parle un langage que vous ne comprenez pas... Votre affaire, ce n'est pas mon bonheur; c'est un bénéfice considérable à réaliser... Eh bien! je vous l'ai déja dit, je ferai tel sacrifice que vous voudrez.

RAFAEL, réfléchissant.

Et ce mariage se fera dans un mois?...

CHRISTIAN.

Dans un mois au plus tard.

RAFAEL.

Et demain il vous faut quatre cent mille francs?

CHRISTIAN.

Demain.

RAFAEL.

Et nous pourrions bien calculer la perte que je vais souffrir, et les intérêts raisonnables, à quatre cent mille francs, outre le capital.

CHRISTIAN.

Y pensez-vous?...

RAFAEL.

C'est bien. (A part.) Un mois... le mariage peut manquer... D'un autre côté, je double mes capitaux... et peut-être...

(Il se parle bas en consultant un carnet.)

CHRISTIAN, à part.

Je suis sauvé... Clotilde, oh! pardonne-moi!

RAFAEL, revenant à Christian.

Mon cher monsieur... cette affaire est impossible.

CHRISTIAN.

Impossible!

RAFAEL.

Impossible... comme vous me l'avez proposée.

CHRISTIAN.

Quoi! l'énormité des intérêts que vous me demandez ne vous suffit pas? vous prétendez abuser de ma position.

RAFAEL.

Mon Dieu, mon cher monsieur, je ne prétends rien, et je ne tiens point à faire cette affaire.

CHRISTIAN.

Pas même en recevant cent pour cent d'intérêts en moins d'un mois! Mais savez-vous, monsieur, qu'il y va de mon honneur, de ma vie?

RAFAEL.

Hélas! monsieur Christian, je ne suis pas un Arabe; je veux vous obliger autant que je le puis, et même sans intérêt.

CHRISTIAN.

Sans intérêt?

RAFAEL.

Tenez, traitons ceci comme une affaire de commerce, associons nous, et peut-être... je verrai...

CHRISTIAN.

Je ne vous comprends pas.

RAFAEL.

Faisons une société en participation; votre mariage avec mademoiselle de Valery en sera l'objet. Si vous échouez, je retire mes fonds; si vous réussissez, nous ferons comme cela se pratique dans toute loyale association, les bénéfices se partageront par moitié; et comme la dot est de trois millions...

CHRISTIAN.

Assez, monsieur, assez! je rougis de m'être exposé à cette insultante proposition.

RAFAEL, s'éloignant.

Pensez-y... quinze cent mille francs sont encore bons à prendre.

CHRISTIAN *.

Laissez-moi... L'infâme! quinze cent mille francs! Mais la perdre! la perdre... ô mon Dieu! Clotilde! Clotilde!

RAFAEL, qui sort.

Vous ne m'appelez pas?

CHRISTIAN.

Moi! oh! le tigre, le misérable! oh! que n'es-tu un juif comme Shilock? je te donnerais ce que tu voudrais de ma vie, de mon sang, de ma chair... pour elle, pour qu'elle soit à moi.

RAFAEL, revenant.

Vous me connaissez bien mal; mais, mon cher monsieur, si vous considériez mieux la chose...

CHRISTIAN, à voix basse.

Eh bien! répondez... Si je consentais à tout, oui, à tout, ce soir, demain, me donneriez-vous...?

RAFAEL.

Très volontiers... mais à une condition.

CHRISTIAN, avec explosion.

Encore?

RAFAEL.

Oh! rien, moins que rien; je voudrais par avance des lettres de change pour la somme qui

* Christian, Rafaël Bazas.

doit me revenir, et pourvu que votre prétendue voulût bien les signer...

CHRISTIAN, avec fureur.

Les signer! oh! tu vas trop loin, Rafaël Bazas! tu es fou! tu ne penses pas que je suis au désespoir, qu'à ce que tu viens de me dire je devrais répondre en t'écrasant comme un misérable.

RAFAEL.

Cependant, monsieur...

CHRISTIAN.

Va-t'en, va-t'en, te dis-je; la mort, le déshonneur sont moins hideux que ta présence.

RAFAEL, sortant.

Je m'en vais, mais songez que c'est vous qui refusez.

CHRISTIAN.

Sors donc, infâme.

SCÈNE VI.

CHRISTIAN, seul.

Enfin me voilà à la dernière page de ma fatale histoire! Misérable insensé, qui, en voyant le précipice où je courais, laissais toujours au lendemain le soin de mon salut, que j'ai bien mérité mon sort! Espérant qu'un hasard, un accident me sauverait, j'ai vécu au jour le jour, sans projet, sans combat, et je suis arrivé au but où il faut périr. Heureusement que je me suis accoutumé à regarder de sang-froid le dénouement infaillible de ce drame. Je viens de jouer la dernière chance de ma vie! J'ai perdu; allons, c'est assez, n'y pensons plus... Un mot à Clotilde... (Il s'assied et écrit.) Je n'ai du moins que ce lien à briser dans la vie. Malheureux! il tenait à mon cœur et peut-être au sien. Ah! pauvre Clotilde, tu n'as pas mérité le coup que je te prépare...

SCÈNE VII.

JOSEPH, CHRISTIAN.

JOSEPH, apportant des flambeaux, qu'il met sur la table.

Monsieur, monsieur, tout le monde est parti; avez-vous besoin de mes services?

CHRISTIAN, se levant, sans écouter Joseph.

Je l'ai donc vue pour la dernière fois... (Il appelle.) Joseph!

JOSEPH.

Monsieur.

CHRISTIAN.

Prends cette lettre, et va la porter chez mademoiselle de Valery.

JOSEPH.

Chez mademoiselle de Valery?... comment, monsieur, elle sort d'ici, est-ce que vous ne pouviez pas...?

CHRISTIAN.

Prends, te dis-je, et point d'observations; tu partiras tout de suite... je veux être seul.

JOSEPH.

Mais, monsieur, par le temps qu'il fait et à mon âge... l'hôtel de mademoiselle de Valery est si éloigné!...

CHRISTIAN.

Tant mieux.

JOSEPH.

Cependant, monsieur...

CHRISTIAN.

Encore ici! ne m'as-tu pas entendu? allons, va-t'en. Ce vieillard est d'une sottise...

JOSEPH.

Ah! monsieur, comme vous me parlez ce soir!

CHRISTIAN.

Assez, assez, partez.

JOSEPH.

Je m'en vais porter votre lettre, monsieur... Me traiter ainsi, après trente ans de service!...

CHRISTIAN, le regardant sortir.

Pauvre homme! et lui aussi je ne le verrai plus, lui qui m'a élevé... Joseph!

JOSEPH.

Monsieur.

CHRISTIAN, lui tendant la main.

Pardonne-moi, mon ami, pardonne-moi; je t'ai affligé, je m'en repens...

JOSEPH.

Ah! monsieur, vous êtes trop bon, c'est moi qui avais tort; c'est moi, car enfin c'est peut-être une lettre très importante.

CHRISTIAN.

Oui, mon ami, très importante; va...

JOSEPH.

Je pars tout de suite... oh! je serai bientôt arrivé; bonsoir, monsieur.

CHRISTIAN.

Bonsoir, Joseph!

(Nuit complète à l'extérieur, demi-nuit sur la scène.)

SCÈNE VIII.

CHRISTIAN, seul.

Je suis seul... il sera bientôt loin. D'ailleurs l'orage redouble, et ce bruit se perdra dans celui de la foudre. (Il ouvre le cabinet et prend une boîte de pistolets, il la pose sur une table.) A trente ans, je vais donc clore mon existence; à l'âge où la vie est pleine, où l'homme est complet et capable de toutes les belles ambitions, à trente ans! (Il ouvre la boîte.) J'avais oublié là ce poignard. (Il le tire et l'examine.) Il faut une main bien forte, une ame bien résolue pour se tuer avec cette arme; se sentir la lame dans le corps, souffrir, être encore maître de sa vie et achever. (Il remet le poignard.) Non... prenons ce pistolet.

(Après un silence.) Ce vieux serviteur seul me pleurera peut-être, car Clotilde, qui sait? Quelle est la femme à qui, dans mes premiers transports d'amour, je n'aie pas donné toutes les vertus, toute la passion que je lui prête, jusqu'au jour où un hasard, un mot m'a appris que tout cela n'était qu'une infâme comédie? Un autre avant moi avait été aimé et trompé de même. Ah! si cela était vrai... si Clotilde... je vivrais, oui, je voudrais vivre pour me venger. Misérable insensé! et maintenant que ceux qui font de si savantes réflexions sur le suicide puissent m'entendre; comprendront-ils que j'ai besoin d'espérer des larmes pour avoir la force de mourir? (Il reprend son pistolet.) Maintenant c'est fini; je n'ai rien oublié... rien. Allons... (Il s'assied et écrit.) Ceci encore pour que personne ne soit accusé! je n'ai plus rien... non, plus rien à régler. Eh bien! que Clotilde soit ma dernière pensée, et sa douleur ma suprême espérance! Clotilde, adieu!

(Il arme le pistolet.)

RAFAEL, en dehors.

Au secours!

CHRISTIAN.

Ces cris...

RAFAEL, plus près.

Au secours!

CHRISTIAN.

Encore! (On entend un coup de feu.) C'est un homme qu'on assassine!

RAFAEL, plus près.

A moi! au secours!

CHRISTIAN.

Ils ne l'ont pas tué, il faut le sauver, courons!

(Il court et ouvre la porte de la rue.)

SCÈNE IX.

CHRISTIAN, RAFAEL BAZAS.

RAFAEL, se précipitant dans le pavillon; il ferme la porte avec violence; il est en désordre.

Ah! sauvez-moi... sauvez-moi... qui que vous soyez... par grace!

CHRISTIAN.

Rafaël Bazas!

RAFAEL, implorant Christian.

Oh! grace... grace... ne me tuez pas! ne me volez pas!

CHRISTIAN.

Remettez-vous, monsieur, et reconnaissez-moi... je suis Christian... un homme que vous connaissez... Vous n'avez plus rien à craindre, vous êtes chez moi.

RAFAEL.

Vous... c'est vous qui me sauvez!... c'est donc lui, le misérable, qui avait aposté ces scélérats!

CHRISTIAN.

Comment, lui?... expliquez-vous.

RAFAEL.

Oui, cette affaire de terrain dont je vous ai parlé ce matin...

CHRISTIAN.

Ah! oui, je me rappelle... (à part.) je me rappelle aussi que l'heure était venue... (Haut.) Eh bien?

RAFAEL.

Eh bien! je l'ai finie cette affaire, et je m'étonnais de la facilité que Foster y mettait. Maintenant je comprends qu'il m'ait si aisément compté ces six cent mille francs; à quelques pas de là il devait s'en ressaisir.

CHRISTIAN.

Vous les portiez donc sur vous?

RAFAEL.

Oui, oui, et je sortais de chez lui quand j'ai été attaqué par trois hommes... d'abord l'idée que c'était Foster ne m'est pas venue, et dans ma première terreur... comme je vous avais dit quelques mots de cette vente...

CHRISTIAN.

Vous m'avez soupçonné... moi... misérable!... moi...

RAFAEL, s'affaiblissant.

Oh! pardon... je vous connaissais mal... mais après notre conversation de tantôt... car alors vous paraissiez désespéré et vous m'avez traité...

CHRISTIAN.

Oui, j'étais désespéré, et tu m'as laissé sans pitié quand je te disais qu'il y allait de ma vie, et ce soir...

RAFAEL.

Ce soir c'est vous qui me sauvez...

CHRISTIAN.

Ce soir il faut que je meure, moi...

RAFAEL.

Pardonnez-moi mes refus... mais je ne pouvais pas...

CHRISTIAN.

Tu ne pouvais pas!... tu es riche pourtant... là tu portes la fortune, le bonheur, la vie d'un homme!

RAFAEL.

Oui, j'ai eu tort, grand tort... de croire que vous, vous étiez capable d'un assassinat.

CHRISTIAN.

Tu l'as donc cru?

RAFAEL.

Oh! c'est folie... la peur... le trouble... (Il s'affaiblit et tombe sur un fauteuil.) Ah! je suis blessé!

CHRISTIAN.

Blessé!

RAFAEL.

Du secours, ou je vais mourir...

CHRISTIAN, le considérant.

Mourir! (Avec force.) Ah! non, non! je ne

veux pas. (Il va vers la table.) Sauvons-le... n'ai-je rien là?... appelons... (Il voit ses pistolets.) Ah! c'est donc moi qui mourrai!... (Il revient près de Rafaël.) Malheureux, pourquoi m'as-tu soupçonné?

RAFAEL.

Monsieur Christian!

CHRISTIAN.

Non, la vie s'offre encore à moi... non, je ne mourrai pas. (Il est près de Rafaël.) Rafaël Bazas... il ne m'entend pas... Rafaël Bazas... consens maintenant, ne me laisse pas mourir... Entends-tu?... donne-moi cette fortune... donne-la-moi.

RAFAEL.

O mon Dieu!

CLOTILDE, dans le jardin.

Christian!

CHRISTIAN.

Grand Dieu! du bruit.

RAFAEL, debout.

Au secours!

CHRISTIAN, hors de lui.

Tais-toi... on vient... Elle! Clotilde!

RAFAEL, chancelant et se traînant vers le cabinet.

Au secours! à moi!

CHRISTIAN.

Quoi! tu ne te tairas pas?

CLOTILDE, en dehors.

Christian!

RAFAEL.

Sauvez-moi! sauvez-moi!

CHRISTIAN.

Ah! tu te tairas maintenant.

(Il prend son poignard, jette Rafaël dans le cabinet et ferme violemment la porte; au même instant, Clotilde entre par l'autre porte, suivie de Joseph.)

SCÈNE X.

JOSEPH, CLOTILDE, CHRISTIAN.

CLOTILDE, se jetant vers Christian.

Christian! Christian!... il n'est donc pas trop tard... tu vis, tu vis... que fais-tu? tu me fuis? veux-tu mourir encore?... non! oh! non; écoute, Christian, tu es un fou, un insensé, tu ne m'aimes pas.

CHRISTIAN, sombre.

Je ne t'aime pas!...

CLOTILDE.

Non, car tu as douté de moi, de mon amour; ingrat, tu veux mourir parceque tu es pauvre.

CHRISTIAN, sombre, regardant le cabinet.

Oh!... je ne suis plus pauvre, maintenant.

CLOTILDE.

Non, car je suis riche, moi... Écoute-moi, Christian, écoute-moi: quand j'ai reçu ta fatale lettre, j'ai senti là une douleur horrible, puis j'ai tout oublié, car ils étaient là tous, mon tuteur, madame d'Armély, les autres; je suis partie et je suis venue courant comme une folle... et en venant je me disais: Il meurt parcequ'il ne peut être à moi; pour moi il quitte un magnifique avenir, car rien n'est au-dessous de l'ambition de mon Christian. Eh bien! moi, je serai généreuse comme lui. Je n'irai point lui donner ma vie, car qu'est-ce que la vie obscure d'une femme? mais je lui donnerai ce qui vaut mieux que la vie pour elle. Ils ne veulent pas qu'il soit mon époux; eh bien! Christian, emmène-moi, fuyons sur une terre étrangère où notre amour ne sera plus proscrit; que m'importent le monde, ma fortune, l'opinion, pourvu que tu m'aimes, que je te sauve, que je sois à toi!

CHRISTIAN.

Ah! c'est trop pour moi, nous sommes unis par des liens indissolubles. (A Joseph qui va vers le cabinet.) Que faites-vous là, Joseph?

JOSEPH.

Mais, monsieur!...

CHRISTIAN.

Sortez, vous dis-je... Viens, Clotilde, fuyons cet horrible lieu.

CLOTILDE.

Christian! ah! tu me fais trembler.

CHRISTIAN, l'emmenant.

Viens, viens!

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon. On voit dans le fond un baromètre à aiguille, et à côté un baromètre à tube. Portes à gauche et en face, fenêtre à droite. Tables à droite et à gauche.

SCÈNE I.

VINCENT, JOSEPH.

VINCENT.

Monsieur Joseph! ah çà, c'est commode, il ne me répond seulement pas.

JOSEPH, considérant le baromètre.

C'est étrange! singulier rapport!

VINCENT.

Voyons, monsieur Joseph, faut-il atteler, oui ou non?

JOSEPH.

Hein! ah! c'est juste, Vincent; tu demandes?...

VINCENT.

S'il faut atteler, oui ou non, et quand?

JOSEPH.

On verra, c'est selon le temps.

VINCENT.

Le temps! oh, pardi! je me moque bien du temps quand j'ai en main mes deux chevaux blancs!...

JOSEPH.

Oui, encore une folie que tu as fait faire à monsieur; une paire de chevaux, dix mille francs!

VINCENT.

Vraie race, monsieur Joseph, pur sang! vous appelez ça une folie! vous verrez aujourd'hui. D'ici chez madame d'Armély il y a trois lieues, pas vrai? Eh ben! nous les ferons quasi en... c'est-à-dire si nous les faisons; car enfin, monsieur Joseph, faut-il s'apprêter, oui ou non?

JOSEPH, retournant au baromètre.

On te le dira.

VINCENT.

Comment!... on te le dira! vous croyez que ça se fait comme ça, vous! pensez donc que d'abord faut qu' mes bêtes...

JOSEPH.

Bon! bon! allons, c'est assez. (Fausse sortie de Vincent.) Voyons, qu'est-ce que tu tiens là?

VINCENT.

Ça? ah! tiens, au fait! j'oubliais, c'est les lettres.

JOSEPH.

Les lettres?

VINCENT.

Oui... les lettres pour madame.

JOSEPH, les prenant, et lisant les adresses.

Madame Christian... (Plus bas, et en séparant une lettre.) Mademoiselle de Valery.

VINCENT.

Ah! oui... dites donc... c'est drôle qu'il vient quelquefois des lettres à madame, avec son nom de demoiselle.

JOSEPH, cherchant à donner le change.

Quelque ancienne connaissance, quelque parent éloigné...

VINCENT.

Faut qu'il soit diablement éloigné, dites donc, pour ne pas savoir...

JOSEPH.

Eh! bon Dieu! va donc... je verrai madame, je demanderai ses ordres.

VINCENT.

Pour le départ?

JOSEPH.

Eh! qu'est-ce que ça te fait?

VINCENT.

Ah! une autre fois j'irai tout droit à monsieur ou à madame. (Apercevant Clotilde.) Pardi! ça tombe bien.

SCÈNE II.

VINCENT, CLOTILDE, JOSEPH.

CLOTILDE.

Qu'y a-t-il donc? vous n'êtes pas d'accord?

VINCENT.

Madame, voilà, c'est que je viens demander les ordres, monsieur Joseph me dit que non... c'est-à-dire, il dit bien que oui... mais que ça dépend...

CLOTILDE, l'interrompant.

Je n'entends pas; vous, Joseph, expliquez-moi cela.

JOSEPH.

Madame, il s'agissait tout bonnement des apprêts du départ pour la campagne de madame d'Armély.

CLOTILDE.

Eh bien! oui, nous dînons chez elle aujourd'hui.

JOSEPH, avec un peu d'embarras.

Madame, c'est que je pensais qu'il était possible que vous n'y fussiez pas. Le temps est bien sombre.

VINCENT.

Par exemple, le temps!...

JOSEPH.

Et je crois plus prudent... c'est-à-dire, je crains...

CLOTILDE, à part.

Qu'est-ce ceci? (Elle examine Joseph tout en parlant.) Bien, retirez-vous, Vincent; je vous ferai avertir.

VINCENT.

Oui, madame... (A part.) Je vais toujours tout préparer.

SCÈNE III.

CLOTILDE, JOSEPH.

CLOTILDE, cherchant à deviner Joseph.

Qu'y a-t-il donc, Joseph? monsieur a-t-il changé d'intention pour aujourd'hui?

JOSEPH, embarrassé.

Je ne pense pas, madame; lui... oh! mon Dieu! non...

CLOTILDE.

Eh bien donc! pourquoi n'avoir pas donné les ordres à Vincent? que signifie cet air inquiet? vous m'alarmez presque.

JOSEPH.

Je crois qu'il vaudrait mieux rester.

CLOTILDE.

Mais pourquoi?

JOSEPH.

Le temps est couvert.

CLOTILDE.

C'est vrai, mais il est si calme! D'ailleurs nous prendrons la berline.

JOSEPH.

J'entends bien; mais la berline n'empêchera pas que cet état du temps ne puisse amener des crises dangereuses dans certaines organisations.

CLOTILDE.

Ah! vous l'avez remarqué?

JOSEPH.

Oui, madame, (se reprenant.) sur moi... sur moi.

CLOTILDE, à part.

Je n'ose l'interroger.

JOSEPH.

Et puis, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il y a un an, jour pour jour... le temps s'annonçait ainsi.

CLOTILDE.

Il y a un an!...

JOSEPH, avec insouciance.

Madame ne peut l'avoir oublié, elle a bravé l'orage avec moi, et...

CLOTILDE.

Il y a un an... oui.. Tu dis donc qu'il vaudrait mieux rester?

JOSEPH.

Oui, madame, oui; restez, je vous en supplie.

CLOTILDE.

Mais du moins que je sache pourquoi tu desires si vivement...

JOSEPH.

Eh! qu'importe, puisque vous savez bien que Joseph mourrait plutôt que de trahir son maître!

CLOTILDE.

Oui, oui, Joseph, et tu crains...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame d'Armély.

JOSEPH.

Vous restez, n'est-ce pas? (Madame d'Armély entre.) Voici vos lettres, madame.

(Clotilde regarde sortir Joseph, qui pose les lettres sur une table.)

SCÈNE IV.

Mme D'ARMÉLY, CLOTILDE.

MADAME D'ARMÉLY.

Que je ne vous dérange pas, ma belle amie. Il m'a pris peur ce matin, en voyant le temps s'obscurcir, qu'il ne vous effrayât au point de vous faire manquer à vos engagements; quoique ce soit une fête à la campagne, ce sera très peu champêtre, et nous danserons dans les salons; ils sont délicieusement décorés; d'ailleurs tous mes invités comptent sur vous, Bissy et Lespinois plus que personne; je veux être fidèle à mes amis, et pour être sûre de vous et de Christian, j'accours vous prévenir que dans deux heures je viens vous prendre, et que nous partons.

CLOTILDE.

C'est trop aimable à vous et à ces messieurs... Cependant...

MADAME D'ARMÉLY.

Je n'ai pu résister à leurs instances. Songez donc qu'on ne vous a pas vue depuis votre... mariage... et que je suis comme engagée à vous représenter au monde.

CLOTILDE.

Vous savez, madame, quelles raisons m'ont empêchée jusqu'à présent d'en remplir les devoirs.

MADAME D'ARMÉLY.

Oui, la longue maladie de Christian... et vous avez été admirable dans cette circonstance, ne le quittant ni jour ni nuit, demeurant souvent seule près de lui lorsque son état pouvait faire craindre encore plus pour vous que pour lui.

CLOTILDE.

Qui a pu vous dire ces détails?

MADAME D'ARMÉLY.

Est-ce que tout ne se sait pas, ma chère? croyez-vous que tous vos amis ne soient pas informés de votre dévouement pour Christian avant votre... mariage, et de vos soins assidus qui l'ont sauvé depuis qu'il est votre mari (à part.) par billet de faire part?

CLOTILDE.

Ce serait manquer à ces soins, madame, que d'accepter aujourd'hui votre invitation. Christian n'est pas en état de supporter les plaisirs d'une fête; il est fort agité, et je n'oserais...

MADAME D'ARMÉLY.

Erreur! votre tendresse l'a sauvé, mais c'est aux plaisirs d'achever la guérison; la solitude ne peut qu'augmenter cette mélancolie; d'ailleurs j'ai promis que vous seriez des nôtres.

CLOTILDE.

Un autre jour, sans doute, madame, je crois que ces plaisirs dissiperaient sa tristesse; mais aujourd'hui permettez-moi de penser qu'il n'en serait pas ainsi.

MADAME D'ARMÉLY.

Aujourd'hui? est-ce parceque ce jour vous rappelle votre bonheur, et que c'est l'anniversaire...?

CLOTILDE.

Madame...

MADAME D'ARMÉLY.

Il faudra pourtant bien vous corriger de ces idées romanesques. N'oubliez pas les projets de Christian d'entrer dans la diplomatie; et rien, certes, n'est moins poétique que la diplomatie. Elle compte pour rien les anniversaires et les mélancolies; à jour fixe, il faut être gai, et souvent on doit rire à l'impromptu selon les protocoles ou les notes échangées. Habituez-vous donc à supporter déja ces tristes devoirs du monde, et, dussiez-vous y trouver de l'ennui, je veux que vous fassiez votre premier sacrifice chez moi.

CLOTILDE.

En ce cas, je suis sûre que mon apprentissage me serait fort agréable; mais ce n'est pas moi qui refuse... c'est pour Christian que je crains...

MADAME D'ARMÉLY.

Alors, c'est trop de crainte ou d'égoïsme.

SCÈNE V.

DE LESPINOIS, Mme D'ARMÉLY, CLOTILDE.

LESPINOIS, entrant par la porte à droite.

C'est convenu, Christian vient, et nous l'aurons toute la journée.

CLOTILDE.

Vous l'avez vu?

LESPINOIS, saluant Clotilde.

Pardon, madame... Oui, j'ai forcé sa porte; quoiqu'un peu agité et toujours tourmenté des ressentiments de cette cruelle maladie, il m'a paru tout disposé à ne plus fuir les distractions.

CLOTILDE.

Il est agité, dites-vous?

LESPINOIS.

Oh! rien.

CLOTILDE.

Vous voyez, madame, cela ne serait pas prudent.

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien! qu'est-ce donc? une femme ne doit-elle pas soumission à son mari, et Christian veut... N'est-ce pas, Lespinois, qu'il veut se distraire?

LESPINOIS.

Assurément.

CLOTILDE.

S'il le veut, j'obéirai; mais permettez-moi d'aller m'informer moi-même de ses desirs... je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

DE LESPINOIS, Mme D'ARMÉLY.

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien! mes soupçons étaient justes, ils ne seraient pas venus.

LESPINOIS.

J'ai fait ce que vous avez voulu en aveugle; me direz-vous maintenant vos raisons? Au moment où nous sommes arrivés, et lorsqu'on nous dit là-bas que Christian était seul dans son appartement, j'y suis monté d'après vos desirs, pour l'engager à ne pas manquer à votre fête; je comprends mal l'intérêt que vous y mettez, sur-tout si les bruits qui commencent à courir dans le monde, et que vous combattez si maladroitement... ou si adroitement, ont quelque vraisemblance... que Christian et Clotilde ne sont pas mariés.

MADAME D'ARMÉLY.

Ils ne le sont pas, et c'est pour cela que je tiens à ce qu'ils viennent.

LESPINOIS.

Que m'apprenez-vous là? point mariés! en êtes-vous sûre?

MADAME D'ARMÉLY.

Lespinois, nous avons fait une faute il y a un an en manquant de confiance l'un pour l'autre; ne la recommençons pas. Depuis quelque temps j'avais des soupçons, j'ai saisi l'instant favorable; le chagrin aime à s'épancher: enfin c'est de Christian lui-même que j'ai l'assurance de ce qu'on se dit tout bas dans le monde.

LESPINOIS.

C'est fort étrange; mais que vous importe-t-il?

MADAME D'ARMÉLY.

Mais vous n'y pensez pas; dans cet état de choses une rupture est possible.

LESPINOIS.

Possible! quelle idée!

MADAME D'ARMÉLY.

Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de vous donner de longs détails; sachez seulement que je crois avoir découvert aussi que c'est de convention mutuelle que ce mariage ne se fait pas.

LESPINOIS.

D'où il suit qu'au premier jour il peut se faire... aussi de convention mutuelle.

MADAME D'ARMÉLY.

Je l'ai cru d'abord comme vous; mais à présent j'ai tout lieu de soupçonner que cet amour violent, ce délire de deux têtes folles est bien près de se passer: ils en sont à se mentir à eux-mêmes, et bientôt ils se mentiront l'un à l'autre.

LESPINOIS.

Quoi! ne sont-ils plus en bon accord? Et à quoi attribueriez-vous ce changement?

MADAME D'ARMÉLY.

Je ne saurais le définir; mais il y a certainement un élément de désunion : est-ce que Clotilde, qui n'a pas craint de sacrifier sa personne, aurait mis plus de réserve pour sa fortune? je ne le crois pas. Est-ce que Christian, une fois maître de Clotilde, aurait hésité à lui offrir sa main? peut-être. Aurait-il été d'humeur à désapprouver le bienfait après l'avoir reçu? il en est bien capable... Je ne sais rien, je n'ai rien pu savoir; mais ce qu'il y a de certain, et croyez bien qu'un œil de femme ne s'y trompe guère, c'est qu'ils sont bien près de ne plus s'entendre... Christian sur-tout.

LESPINOIS.

Et vous, madame d'Armély, si habile, si adroite, vous n'avez pas pu provoquer quelque confidence?

MADAME D'ARMÉLY.

Je ne l'ai pas même essayé; quelquefois j'ai

cru remarquer chez Clotilde les symptômes d'une jalousie que la moindre imprudence rendrait trop clairvoyante.

LESPINOIS.

Pourquoi donc aujourd'hui cette instance pour avoir Christian à cette fête? ne craignez-vous pas que Clotilde ne s'en alarme?

MADAME D'ARMÉLY.

C'est qu'aujourd'hui est un jour important, j'aurai le ministre; je dois lui représenter Christian. J'ai déja fait naître en lui des sentiments d'ambition; qu'il s'engage assez pour avoir besoin de mon appui, et il se livre à moi. Ce qui fait la force et le vice du caractère de Christian, c'est de vouloir par tous les moyens le succès de ce qu'il a une fois entrepris; une première démarche est donc décisive.

LESPINOIS.

Ainsi Christian avec son humeur morose, sa parole amère et sa misanthropie avouée, vous tient au cœur! et vous voudriez encore après ce que vous avez vu...?

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien! oui; il est fantasque, bizarre, morose, violent, tout ce que vous voudrez; mais il y a dans son ame de la grandeur et de la force. Mettez cet homme-là à sa place, et tout deviendra finesse, habileté, prudence, énergie... il peut aller loin.

LESPINOIS.

Aidé de votre crédit... je comprends; et vous croyez à la possibilité d'une rupture?

MADAME D'ARMÉLY.

Si un homme de votre sorte me seconde... si vous-même, ne vous rappelant que l'immense fortune de Clotilde, vous vouliez oublier...

LESPINOIS.

Vous êtes une femme incomparable; c'est fort humblement, je vous assure, que je m'incline devant votre mérite.

MADAME D'ARMÉLY.

Brisons là, je vous prie, car je vois revenir Clotilde.

SCÈNE VII.

DE LESPINOIS, CLOTILDE, Mme D'ARMÉLY.

CLOTILDE.

Oui, vraiment, nous serons à vos ordres, madame; j'ai vu Christian, mes craintes étaient mal fondées.

MADAME D'ARMÉLY.

Alors, je vous laisse.

CLOTILDE.

Si vite? mais c'est mal.

MADAME D'ARMÉLY.

Nous reviendrons plus tôt... restez donc...

CLOTILDE.

Permettez-moi de vous reconduire...

MADAME D'ARMÉLY.

Point du tout, d'ailleurs il faut songer à votre toilette.

CLOTILDE.

Eh bien! oui, je reste... vous m'excusez? à tantôt.

MADAME D'ARMÉLY, en sortant.

Oui, à bientôt.

SCÈNE VIII.

CLOTILDE, seule.

Que faire maintenant? il ne peut partir: jamais son regard fixe et profond n'annonça plus certainement l'approche de ce délire fatal... de ce délire où il oublie le passé, excepté une heure... Que lui dire?... qu'inventer?... que résoudre?... lui avouer que je sais...? oh!... nous n'oserions plus nous aimer!... et Joseph; il m'a épouvantée!... ces soins qu'il semblait prendre, ce mystère dont il couvre ses yeux! nous serions perdus!... Mais non... il croit ne cacher aux indifférents que l'un des accidents fâcheux dont la vanité seule rougit... il ne sait pas... jamais, j'y pense à présent, il n'a été témoin de ces horribles douleurs. Pourtant, que dire aujourd'hui à Christian?... cette angoisse qui le tourmente, cet air orageux qui lui pèse et qui le brûle déja comme un remords; rien ne l'avertit, et moi, je ne puis, je ne sais comment l'arrêter. Misérable Clotilde!... à toutes les heures du jour, surveiller son regard, son visage; trembler qu'un mot, un cri ne vienne frapper son cœur et n'y jette le désespoir; craindre le ciel s'il est sombre, le jour s'il brille un éclair, la nuit si la foudre gronde, et comme enchaînée à un aveugle, marcher toujours à côté d'un précipice ouvert... ah! c'est trop de malheur!... Mais pourquoi aujourd'hui ce desir d'aller à cette fête?... pourquoi me semble-t-il que madame d'Armély se glisse entre nous et sépare déja nos volontés?... Est-ce donc la douleur?... est-ce donc ce secret qui flétrit tout à mes yeux d'un souffle de crime?... je ne sais... mais un instinct de l'ame me dit que cette femme tient un malheur sur ma tête... Allons... chassons ces idées... espérons qu'un hasard me sauvera. (Elle voit les lettres que Joseph a déposées sur la table à gauche; elle s'assied en les prenant.) Ah! encore une humiliation, la plus inévitable et qui bientôt sera la risée du monde, celle-là. (Elle lit.) A mademoiselle de Valery... ah! mon tuteur se venge, mademoiselle de Valery! et toute ma maison a déja vu cette lettre! et Christian se tait... il ne me parle plus de rien... Le malheureux le peut-il! et moi-même, honteuse de l'état où je suis... oserais-je être sa femme?... je ne l'oserais pas! (Elle se lève.) Ah! du moins que son amour me calme et me console, qu'il me protége contre moi-même; ne le quittons plus... la solitude

m'est affreuse! Quand il est là, quand je l'écoute, qu'il me tient sous le charme de sa parole, qu'il enveloppe mon ame de ses pensées; alors j'oublie tout, je sens qu'il m'aime, je suis heureuse, il est innocent!

SCÈNE IX.

CHRISTIAN, CLOTILDE.

(Christian entre pensif sans voir Clotilde.)

CLOTILDE.

Ah! c'est lui... quelle tristesse sur son visage!

CHRISTIAN, à part et s'asseyant.

Ah! cette douleur est insupportable... espérons que cette fête la dissipera.

CLOTILDE, à part.

Il paraît accablé. (Elle va à lui.) Christian!

CHRISTIAN.

Ah! c'est vous? je vous croyais dans votre appartement; ne vous préparez-vous pas pour le départ?

CLOTILDE.

Ainsi, nous partons?

CHRISTIAN.

Clotilde, vous vouliez rester ici?

CLOTILDE.

Sans doute... mais vous savez bien que je ne puis être guidée que par le desir de faire tout ce qui peut vous convenir.

CHRISTIAN.

Eh bien! alors...

CLOTILDE.

Eh bien! je pensais que dans l'état de malaise où je vous vois aujourd'hui, ce voyage...

CHRISTIAN, se levant.

Encore!... mais c'est justement pour cela que je le veux... j'en ai besoin... il n'y a que ma tête qui souffre.

CLOTILDE.

Nous irons, nous irons; mais pourquoi ne l'avouerais-je pas? il y a quelque chose de plus que ma sollicitude pour vous qui me faisait desirer de rester ici... ce jour est l'anniversaire de celui où, bravant tout, je vins me donner à toi...

CHRISTIAN, à part.

Elle y a pensé.

CLOTILDE.

J'eusse aimé le passer seule près de toi, entends-tu, Christian! Aujourd'hui une fête m'importune.

CHRISTIAN, avec amertume.

Pourquoi? N'est-ce pas un anniversaire de bonheur pour vous et pour moi?

CLOTILDE, à part.

Un anniversaire de bonheur?...

CHRISTIAN, se remettant.

Eh! mais vraiment, nous nous laissons aller à des enfantillages... Apprête-toi pour notre départ... songe donc! Que dirait madame d'Armély?... ce serait impoli à nous...

CLOTILDE.

Une impolitesse à madame d'Armély est donc plus à vos yeux que le chagrin de Clotilde?

CHRISTIAN.

Oh! non, ma Clotilde, tu ne le crois pas; mais ne devons-nous pas tous deux des égards à madame d'Armély?

CLOTILDE.

Oui, tu as raison, et moi j'ai tort de m'alarmer. Christian, tu sais si j'ai trouvé doux jusqu'à présent de n'être à toi que de ma volonté! C'est de l'amour, celui qui est fixé sans chaînes, qui est soumis et dévoué sans devoir!... oh! oui, c'est de l'amour; mais quelquefois le monde, avec ses perfidies et ses lâchetés, m'épouvante... Notre secret, ce mensonge de ton nom qui ne m'appartient pas, peuvent se découvrir, et alors l'intrigue et la coquetterie, qui n'oseraient essayer de troubler une union consacrée, tiendront-elles compte de tout l'abandon d'une vie?... Je n'ose l'espérer, et malgré moi tout porte ombrage à mon bonheur... et je me surprends à regretter ces liens que tu as jugés indignes de nous.

CHRISTIAN.

Ai-je donc à te rassurer sur mon amour?

CLOTILDE.

L'ame d'une femme est si ingénieuse à souffrir!... Suppose que la tristesse de celui qu'elle aime la frappe souvent, alors elle s'alarme, elle craint que l'amour qu'elle donne ne lui soit pas rendu; elle a peur de tout, d'elle-même, qui peut-être n'a plus pour les yeux aimés le charme d'autrefois; elle a peur d'une autre, moins aimante, mais plus gaie, plus brillante peut-être! elle s'afflige, s'inquiète, devient triste aussi, roule dans sa tête d'amères pensées, agite de cruels projets dans son cœur, et, jalouse enfin, écoute, épie le geste, le regard, la parole, le sommeil quelquefois, pour y surprendre un nom.

CHRISTIAN.

Ces douleurs, les aurais-tu souffertes, Clotilde? Un jour, vois-tu, tu connaîtras toute la force de mon amour... Pour toi j'eusse tout donné... je t'eusse voulue au prix de mon ame!

CLOTILDE.

Oh oui! n'est-ce pas?... que tu me fais de bien! tiens, me voilà pleine de courage... je ne me plaindrai plus... regarde, je suis heureuse; toi, sois fort aussi, plus rien entre Clotilde et toi...

CHRISTIAN.

Non, rien que je veuille...

CLOTILDE.

Plus d'idées sombres!

CHRISTIAN.

Je t'appellerai près de moi...

CLOTILDE.

C'est que je t'aime tant!... vois ma folie... j'ai mille fois desiré qu'il t'arrivât un grand malheur, mais un malheur irréparable; un de ces malheurs qu'on n'ose avouer, qu'on veut voir sans écho! moi seule le connaître, et puis tâcher de le faire oublier, même à ton insu.

CHRISTIAN, sombre.

Que dis-tu là? le malheur qui se sait se double au lieu de se partager.

CLOTILDE.

Non, non, nous avons les mêmes joies, nous aurions les mêmes douleurs, les mêmes espérances...

CHRISTIAN.

Tu le crois; mais sais-tu que ce ne serait pas assez de la force d'un homme?... Sais-tu qu'il est de ces malheurs qui entraînent et écrasent?

SCÈNE X.

CHRISTIAN, CLOTILDE, JOSEPH.

JOSEPH, interrompant.

Monsieur!

CHRISTIAN.

Qu'y a-t-il? je n'y suis pas; je ne veux recevoir personne.

CLOTILDE.

Vous entendez, Joseph?

(Elle lui fait signe de se retirer.)

JOSEPH.

Mais c'est le domestique de monsieur de Bissy qui vient me prévenir que son maître le suit, et que madame d'Armély doit se rendre ici, tout-à-l'heure, afin de partir tous ensemble.

CLOTILDE.

Je sais cela. (A part.) Allons, il faut se résigner.

JOSEPH.

J'ai pensé que je devais prévenir madame.

CHRISTIAN.

C'est bien.

JOSEPH, revenant.

Que dit madame?

CHRISTIAN.

Eh! mon Dieu! c'est bien, c'est bien; je recevrai monsieur de Bissy.

JOSEPH, à part.

Sans doute elle préviendra son départ... du moins ne nous éloignons pas.

(Il sort.)

CLOTILDE.

Que je regrette que nous ayons été interrompus, Christian!... Mais une autre fois, n'est-ce pas?...

CHRISTIAN.

Oui, oui, hâte-toi; Bissy va venir, et il faut bien que tu sois prête à recevoir madame d'Armély.

CLOTILDE, à part, en s'en allant.

Toujours madame d'Armély!...

SCÈNE XI.

CHRISTIAN, seul.

(Il regarde sortir Clotilde, puis il revient lentement, absorbé, et s'assied.)

Que ces soins dont ils me poursuivent me fatiguent!... Pauvres aveugles! ils me croient malade; non, c'est là que je souffre! d'où vient ce tourment que j'éprouve? est-ce parceque la vie est une chose si triste?... Ce n'est qu'un fardeau qu'on peut toujours jeter à terre... ou bien est-ce parceque j'ai en mépris ce monde ridicule qui me fuit et que moi, je repousse?... J'ai voulu le bonheur à tout prix, je l'ai, et cependant tout m'obsède... qu'y a-t-il donc de changé? quoi de plus? de l'or!... ah! et un coup de poignard aussi! Serait-ce l'inquiétude qui m'agite?... non, la mort est muette et il ne reste pas de sang à la main du meurtre... Mon secret est là... Et d'ailleurs je me suis assuré ce matin que moins que jamais il pouvait être découvert... Le temps est bon complice... il a déja anéanti les preuves extérieures... plus tôt que je ne croyais même... comme si une main amie avait aidé... Ainsi de ce côté point de soucis!... Est-ce le remords? puérilité des ames faibles!... il avait été sans pitié pour moi, j'ai été sans pitié pour lui... et pourtant d'où vient que je n'ai jamais pu me décider à épouser Clotilde? Serait-ce que je ne l'aime plus?... oh! non, non; mais je ne sais... malgré moi je ne puis séparer ce qu'elle a fait pour moi de ce que j'ai fait pour elle!... chaque fois que sa voix douce et tendre m'appelle Christian... il me semble entendre une autre voix qui me demande merci!.... comme si ces deux souvenirs étaient inséparables!... comme si par mon crime j'avais lié son amour au cadavre de Rafaël Bazas! (Il se lève.) Le bonheur est donc impossible!... non, non, je ne l'épouserai pas, j'aurai cette probité-là!... ils ont raison, il me faut un emploi... nous verrons s'il n'y a que l'intrigue qui triomphe et que la médiocrité qui arrive... j'en essaierai... ce sera une activité qui m'arrachera peut-être à toutes ces pensées... ce dîner à la campagne me fera une diversion... et puis il m'éloignera d'ici... Qu'est-ce?

SCÈNE XII.

CHRISTIAN, UN DOMESTIQUE, DE BISSY.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Bissy.

BISSY, entrant.

Mon cher Christian, oui, vraiment, c'est moi... Vous allez bien?

CHRISTIAN, l'accueillant avec un sourire forcé.

Très bien.

BISSY.

Un peu pâle... ce n'est rien... l'étude!... Vous avez raison... l'étude est de fort bon goût; je compte bien m'y livrer aussi quand j'aurai le temps. Ah çà, j'ai pris les devants, parceque je suis bien aise de causer un peu avec vous.

CHRISTIAN.

Je suis à vos ordres et vous écoute.

BISSY.

J'ai à vous parler d'une affaire sérieuse.

CHRISTIAN.

Vous! d'une affaire sérieuse!

BISSY.

On ne peut pas plus sérieuse... il s'agit d'argent.

CHRISTIAN.

Comment cela?

BISSY.

L'arithmétique, mon cher, est une chose absurde! imaginez-vous que vingt fois je me suis mis en face de mes revenus; d'un trait de plume, avec une facilité merveilleuse, j'en ai divisé l'emploi. J'y mettais une probité admirable, mon cher; tant pour ma maison, tant pour mes dépenses personnelles; ceci pour mes fournisseurs, cela pour mes plaisirs: tout était soldé, c'était parfait. Eh bien! je sortais un moment; j'allais au bois tout simplement pour prendre l'air, à l'instant j'étais dépassé par un phaéton ou un coupé de nouvelle forme, mené par de magnifiques chevaux. Je ne l'enviais pas, je l'admirais; mais je l'admirais tant, que huit jours après je faisais rouler au bois le prix de mon appartement en coupé ou en phaéton; un autre jour en sortant de Tortoni, je passais un moment chez Vacher ou Delille: Delille, mon cher, a des étoffes adorables, et Vacher des modèles d'une pureté rare; eh bien! les étoffes d'un côté, les modèles de l'autre... Quand un mois plus tard, quelque autre fournisseur, mon bijoutier, je suppose, venait me demander de l'argent, je le recevais étendu sur un meuble délicieux... mais je ne le payais pas; car j'étais couché sur le montant du mémoire.

CHRISTIAN.

Et que puis-je faire, moi, à l'inexactitude de vos calculs?

BISSY.

Vous pouvez rétablir l'équilibre qui commence à se déranger trop visiblement, en me prêtant vingt mille écus dont j'ai horriblement besoin.

CHRISTIAN.

Moi, vous prêter vingt mille écus?

BISSY.

Vous savez que j'aurai une immense fortune, parceque mon oncle est vieux et que ma tante est de trop mince mérite pour ne pas être sage; donc ce placement vaut mieux qu'une hypothèque.

CHRISTIAN, à part.

Lui prêter de l'argent, moi! (Haut.) Et qui vous a conseillé de vous adresser à moi, monsieur?

BISSY.

Un raisonnement profond, mon cher; dans l'art militaire, voyez-vous, c'est en obéissant qu'on apprend à commander. Eh bien! dans la vie civile, c'est en empruntant qu'on apprend à prêter; c'est clair, et votre éducation est faite.

CHRISTIAN.

Qui vous a dit, monsieur, que jamais...?

BISSY.

Quelqu'un qui le savait bien; mais ça vous fâche qu'on vous parle de vos affaires, soit; revenons aux miennes. Voulez-vous me prêter ces vingt mille écus?

CHRISTIAN, à part.

Lui prêter! moi! l'aider à se précipiter dans cette vie de désordre où moi-même... oh! non!

BISSY.

Eh bien! mon cher, qu'en dites-vous? aurai-je ces vingt mille écus?

CHRISTIAN, avec affection.

Non, Bissy, non; je ne le puis pas... je ne le veux pas.

BISSY.

Ceci n'est ni obligeant ni préparé; c'est mal refusé, voilà tout.

CHRISTIAN.

Oui, je vous refuse, Bissy; je vous refuse pour vous sauver.

BISSY.

C'est-à-dire pour me refuser.

CHRISTIAN, s'animant.

Mais savez-vous ce que c'est que de faire des dettes?

BISSY.

Mieux que personne, mon cher.

CHRISTIAN.

Et le jour où il faut s'acquitter, où la probité vous crie à l'oreille qu'il y va de l'honneur...

BISSY.

J'ai mon oncle... il mourra, cet oncle...

CHRISTIAN.

Et s'il ne meurt pas?

BISSY.

Je ne le tuerai pas, c'est sûr.

CHRISTIAN, avec force.

Monsieur!...

BISSY.

Alors on prend des biais, on attend...

CHRISTIAN.

Et si l'on ne peut pas attendre; si l'honneur, la vie sont invinciblement engagés; si l'heure presse, et si l'opprobre menace?...

BISSY.

Alors, mon cher... eh bien! alors... on se marie.

CHRISTIAN.

On se marie!

BISSY.

Il y a encore des héritières, voyez-vous, qui ont de belles dots pour payer les dettes qu'on a semées derrière soi, et les magnifiques hôtels où on les épouse, et alors, mon cher, on est riche, considéré, sage, content; on fait de la morale, et on prête vingt mille écus à un ami qui en a besoin.

CHRISTIAN.

Non, Bissy, cela n'est pas ainsi; quand on a traîné sa jeunesse dans l'oisiveté, qu'on a compté sur le hasard et non sur soi-même pour protéger son honneur; quand on a noué sa vie à une suite d'emprunts méprisables, et qui se dévorent les uns les autres; quand on marche ainsi de perte en perte, de ruine en ruine, savez-vous où l'on arrive?

BISSY.

A déposer son bilan quand on est négociant, à se moquer de ses créanciers quand on est pair de France, à travailler quand on est homme d'honneur; ou bien, si l'on fait quelque bonne affaire, à disparaître *subitò*, un gros portefeuille en poche, et à aller se promener je ne sais où, comme a fait notre ami Rafaël Bazas.

CHRISTIAN, frappé de stupeur.

Ah! le malheureux!

BISSY.

Vous le connaissiez... C'est une grande perte, mon cher. Si je savais où le trouver, je ne vous aurais pas importuné, et...

CHRISTIAN, égaré.

Rafaël Bazas!

SCÈNE XIII.

CHRISTIAN, CLOTILDE, DE BISSY.

CLOTILDE, accourant.

Dieu! monsieur!

BISSY.

Vous, madame! pardon.

(Il la salue. Ils sont un peu dans le fond, Christian sur le devant.)

CHRISTIAN, à demi-voix, immobile, et semblant écouter.

Ah! cette nuit est sombre, et l'orage est bruyant.

BISSY.

Qu'est-ce donc? Christian chancelle!

CLOTILDE.

Non, non! ce n'est rien, rien!

CHRISTIAN, de même.

La voix de Clotilde...

(Il tombe sur un fauteuil.)

BISSY.

Mais voyez donc, il a dit votre nom; il paraît égaré.

CLOTILDE, bas et résolument.

Eh bien! oui, c'est moi : ce matin nous avons eu une discussion affreuse.

BISSY.

Ensemble?

CLOTILDE.

Oui, je l'ai irrité. Vous savez, cette cruelle maladie, j'ai tout oublié; je n'ai écouté que ma colère, je l'ai blessé, exaspéré, et maintenant ma présence... Vous voyez bien qu'il faut que nous demeurions seuls.

BISSY.

Sans doute.

SCÈNE XIV.

CHRISTIAN, CLOTILDE, JOSEPH, DE BISSY.

JOSEPH, annonçant.

Madame d'Armély, monsieur Lespinois.

CLOTILDE, vivement.

C'est impossible... qu'ils n'entrent pas! Joseph! vous aussi, je ne veux pas... sortez, sortez... vous aussi, monsieur! je ne suis donc pas maîtresse chez moi!

BISSY.

Je cours moi-même les prévenir.

CLOTILDE.

Oui, oui, monsieur.

SCÈNE XV.

CHRISTIAN, CLOTILDE, puis JOSEPH, dans le fond dont il ferme les portes.

CLOTILDE, revenant sur le devant de la scène.

Enfin! Christian! ô mon Dieu! mon Dieu! j'ai cru que j'étais perdue! Ah! quel accablement! qu'il est pâle! on dirait qu'il écoute. Christian! quel sourire! le calme ne sera pas long, et bientôt... Et Joseph, il était encore là! Ah! veillons du moins à ce que personne ne puisse entrer.

(Elle va fermer une porte de côté.)

JOSEPH, avançant.

Sait-elle donc aussi l'horrible secret? Peut-être! Essayons de l'éloigner.

CLOTILDE, apercevant Joseph.

Vous ici, Joseph! pourquoi ne pas vous retirer?

JOSEPH.

Ma place est près de mon maître.

CLOTILDE.

Non pas quand j'y suis.

JOSEPH, hésitant.

C'est qu'il serait peut-être bien que madame n'y fût pas.

CLOTILDE.

Pourquoi ? y a-t-il une heure où je ne doive pas partager les douleurs de Christian ?

JOSEPH.

Sans doute, s'il ne faisait que souffrir.

CLOTILDE, surprise.

Souffrir ! Ainsi donc...?

JOSEPH.

Tenez, madame, retirez-vous ; moi, voyez-vous, je suis un vieux serviteur de monsieur Christian, je l'ai vu naître, je l'aime comme mon fils ; on aime tant son fils !... on lui pardonne tout, à son fils. Tenez, retirez-vous.

CLOTILDE.

Joseph ! tu m'épouvantes ; que sais-tu ?

JOSEPH.

Rien, madame ; oh ! rien... mais...

CLOTILDE.

Christian s'agite... va-t'en, va-t'en.

JOSEPH.

Non, madame, et puisque vous voulez rester, je resterai avec vous.

CLOTILDE.

Mais, vois-tu, il se lève...

JOSEPH.

Et il va parler...

CLOTILDE, avec effroi.

Il va parler ! tu l'as donc entendu ?

CHRISTIAN.

Rafaël Bazas !

CLOTILDE, avec un cri.

Ah ! Joseph ! grace, grace !

JOSEPH.

Il y a long-temps que je le sais !

CLOTILDE.

Tu te tairas, n'est-ce pas ?

JOSEPH.

Et vous aussi, j'espère !

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un petit salon ouvert par plusieurs portes sur d'autres salons éclairés de lustres ; une porte à droite conduit dans le boudoir de madame d'Armély.

SCÈNE I.

DE LESPINOIS, VINCENT.

LESPINOIS.

Tu dis que madame d'Armély part cette nuit après son bal ?

VINCENT.

Non, monsieur. Madame d'Armély m'a dit comme ça : Vincent, apprête ma voiture pour un voyage. — C'est-il bien loin, madame ? ai-je dit. — Pour Trévoux, qu'elle m'a répondu ; cent lieues à-peu-près.

LESPINOIS, à part.

Elle va à sa terre... Pourquoi ? est-ce le départ de Christian qui décide le sien ?... Voyons. (Haut.) A quelle heure part ta maîtresse ?

VINCENT.

Dame ! monsieur, je vous ai déja répondu que madame a dit qu'il n'était pas même bien sûr qu'elle partirait, mais qu'à tout hasard elle voulait être prête.

LESPINOIS, à part.

Rien n'est convenu, à ce que je vois, jusqu'à présent ; elle compte profiter de cette nuit pour entraîner tout-à-fait Christian : il est déja tout étourdi de sa nouvelle dignité ; premier secrétaire d'ambassade à Naples ! Elle est femme à en faire tout ce qu'elle voudra, même son mari. (Haut.) Toi, veille toujours avec soin, et souviens-toi...

VINCENT.

Dame ! monsieur, sans vous je serais sur le pavé, depuis que M. Christian me renvoya, il y a trois mois ; vous savez bien, le jour de cette partie de campagne qui a manqué après cette scène...

LESPINOIS.

Toi qui étais dans la maison, avait-il souvent de ces accès de colère ?

VINCENT.

Jamais je ne lui en avais vu. Ah dame ! monsieur Christian n'était pas gai ; mais il n'était pas non plus méchant : on le dirait tout changé depuis qu'il vient tous les jours chez madame d'Armély.

LESPINOIS.

Je l'entends ; va, laisse-nous. (Vincent sort.) Ah ! madame d'Armély ! vous êtes femme de précaution. Voyons si elle sera franche avec son complice : la voici.

SCÈNE II.

DE LESPINOIS, Mme D'ARMÉLY.

LESPINOIS, à madame d'Armély.

C'est donc ce soir le combat décisif ; ce soir Clotilde est vaincue et Christian est à vous.

MADAME D'ARMÉLY.

Tout à moi ; car mon mariage avec lui est la conclusion indispensable de ses espérances.

LESPINOIS.

J'entends : donnant, donnant.

MADAME D'ARMÉLY.

En le faisant nommer premier secrétaire d'am-

bassade à Naples, je lui ai prouvé quel était mon crédit; et s'il veut monter plus haut...

LESPINOIS.

Il faut qu'il paie sa bienvenue: un mariage, c'est cher!

MADAME D'ARMÉLY.

Vous êtes, ce soir, d'une gaîté fort désagréable, Lespinois.

LESPINOIS.

C'est que j'admire ce pauvre Christian qui se croit un grand génie, et qui ne fait que des sottises. Mais sait-il qu'il vous épouse?

MADAME D'ARMÉLY.

Non, monsieur; il ne le sait pas. Il ne sait pas non plus que vous me servez dans mes projets, non par amitié pour moi, mais dans l'espoir de vous emparer de Clotilde. Sait-elle aussi que vous l'épousez?

LESPINOIS.

Elle ignore même mes projets. J'ai chargé Bissy de lui faire la cour; c'est une précaution pour écarter les rivaux: il est de bonne garde, et j'en suis fort content. D'ailleurs c'est un homme excellent pour mes projets; en lui faisant dire à-peu-près tout ce que je veux, il marche pour moi au but que j'atteindrai... Il s'est fait l'espion de Christian, il en raconte mille sottises à Clotilde; et comme Bissy n'est pas homme à savoir profiter du mal qu'il fait, il gardera l'odieux du rôle que je lui souffle, et...

MADAME D'ARMÉLY.

Et vous tournerez à votre profit le dépit et la colère de la malheureuse fille.

LESPINOIS.

La malheureuse fille? voilà une pitié...

MADAME D'ARMÉLY.

Bien naturelle et bien fondée.

LESPINOIS.

Sans doute parceque vous lui enlevez son amant?

MADAME D'ARMÉLY.

Non; parcequ'elle est menacée de vous appartenir... Mais Christian ne vient pas.

LESPINOIS.

Au fait, il part à six heures du matin; et pour le décider il vous reste peu de temps.

MADAME D'ARMÉLY.

Pourvu que la veille d'un départ il puisse consentir à laisser Clotilde seule.

LESPINOIS.

Ce bal que vous donnez ce soir est assez bien imaginé; vous ne voulez pas lui laisser une heure pour réfléchir et se reconnaître.

MADAME D'ARMÉLY.

J'ai peur des longs adieux... Ah! voilà Bissy.

SCÈNE III.

DE LESPINOIS, DE BISSY, Mme D'ARMÉLY.

BISSY.

Ah çà, belle dame, qu'est-ce donc? j'ai trouvé un valet qui défend l'entrée de ce boudoir. Il y a deux cents personnes par-là, et vous vous cachez ici avec Lespinois?

MADAME D'ARMÉLY.

Oui, j'ai voulu me garder cette pièce pour pouvoir y venir me reposer de la cohue et causer avec un ami. Mais vous êtes venu seul?

BISSY.

Non; Christian est ici, j'ai été le chercher. On nous croit chez l'ambassadeur de Naples; Clotilde est d'une bonne foi!...

MADAME D'ARMÉLY.

Je passe dans les salons.

BISSY.

Oh! pas encore, vous me dérangeriez Christian.

LESPINOIS.

Comment cela?

BISSY.

Oh! un tour! j'ai eu tort de renoncer à la diplomatie... Les maris, les femmes et les amants, c'est si aisé à tromper qu'il y a pitié...

MADAME D'ARMÉLY.

Qu'est-ce donc?

BISSY.

Non! sur mon ame il y a un sujet de vaudeville... c'est très spirituel.

LESPINOIS.

Expliquez-nous votre esprit, mon cher, ou nous n'y comprendrons rien.

BISSY.

Ah çà, vous serez discrets... parceque Christian n'est pas homme à rire de l'aventure.

MADAME D'ARMÉLY.

C'est donc Christian que vous jouez?...

BISSY.

Eh! oui; imaginez-vous que pendant que nous venions je lui ai raconté ma passion, mon délire pour une femme charmante et mon embarras de lui déclarer mes sentiments. — Je n'ose lui parler. — On écrit, me répond Christian. — Mais on ne recevra pas ma lettre. — Alors, me dit-il, une romance, des vers, on essaie de tout. — Très bien, me suis-je écrié; des vers, une élégie en strophes avec des repos romantiques... mais je ne sais comment m'y prendre, je n'ai guère l'habitude. — Eh mon Dieu! si ce n'est que cela, service pour service, je puis bien faire une élégie pour vous qui m'aidez à tromper Clotilde.

LESPINOIS.

Le mot est heureux!

MADAME D'ARMÉLY.

Mais c'est donner à un ami un ridicule que je ne veux pas souffrir.

BISSY.

Allons donc! ça se fait par-tout.

MADAME D'ARMÉLY.

Comptez pourtant que je vais le prévenir.

LESPINOIS, bas.

Vous n'en ferez rien. Faut-il donc que les femmes mettent du cœur par-tout, même dans une intrigue? Vous aimez déja Christian, ou plutôt vous l'aimez toujours. Craignez donc de le perdre; allez le trouver et laissez-moi Bissy. On peut tirer parti de cela.

BISSY.

Gardez-moi un galop, voici mes arrhes. (Il lui donne un éventail. — A Lespinois.) Le mot est de moi, l'éventail est de Houssais, à la Porte-Chinoise.

SCÈNE IV.

DE LESPINOIS, DE BISSY.

LESPINOIS.

Homme du monde complet! c'était bien là votre partage, mon ami; avec tous les avantages pour briller dans le meilleur monde, s'enterrer dans la diplomatie, vous!

BISSY.

C'était une amère folie, aussi vous voyez que je n'ai pas long-temps persévéré dans cette utopie. Les femmes, le bal et la danse joyeuse et les vins pétulants et les longues veilles d'amour, voilà la vie... (Avec emphase.) Je suis voué au plaisir, mon cher; c'est ma destinée à moi, *comme l'eau de courir, les oiseaux de chanter, et l'homme de souffrir!*

LESPINOIS.

Vous citez admirablement! vous ne direz pas moins bien les vers de Christian.

BISSY.

Pourvu qu'il me les fasse ce soir, car je compte m'en servir demain dès qu'il sera parti pour son ambassade. Je vais le chercher.

LESPINOIS.

Comment! vous demeurez donc au bal?

BISSY.

Sans doute.

LESPINOIS.

Ah!

BISSY.

Où voulez-vous donc que j'aille?...

LESPINOIS.

Oh! nulle part; mais il me semblait que vous m'aviez dit que vous retourneriez ce soir chez Clotilde pendant que Christian serait ici... Rentrons.

BISSY.

C'est une idée au moins que vous avez là.

LESPINOIS.

Elle ne vaut pas celle des vers, mais en attendant l'élégie...

BISSY.

Ce serait plaisant.

LESPINOIS.

D'autant plus que Clotilde doit être fort ennuyée de ce que Christian la quitte la veille d'un départ... et une femme qui s'ennuie,..

BISSY.

Pour un rival c'est une chance...

LESPINOIS.

Et si elle vient à soupçonner que Christian n'est pas chez l'ambassadeur, elle sera furieuse.

BISSY.

Furieuse, c'est le mot! Et une femme furieuse, c'est une bonne fortune... J'y vais.

LESPINOIS.

Si Christian vous demande pour vous remettre ces vers?...

BISSY.

Dites-lui que je reviens, dites-lui... je ne sais... arrangez tout cela.

LESPINOIS.

Prenez garde que Clotilde est une femme avec laquelle il faut des égards.

BISSY.

Allons donc! Est-ce que je ne sais pas mon monde?... une visite d'une demi-heure, de l'adresse, du tact, de la profondeur, des demi-mots... c'est charmant; et j'ai eu là une idée excellente. Adieu... adieu!

SCÈNE V.

DE LESPINOIS, seul.

Pauvres gens! Ah! madame d'Armély, vous jouez au fin avec moi, vous arrangez un départ cette nuit pour votre terre de Trévoux, afin de recevoir Christian à son passage, et vous ne m'en dites rien. Qu'importe, si je sais tout? Vincent est à son poste. D'ailleurs, tant mieux que ce soit elle qui ait séparé sa cause de la mienne. Elle sera cruellement détrompée. Christian, poursuivi d'un besoin de changement qui le dévore, jette à ses pieds des hommages ardents comme son caractère; mais il n'y a pas d'amour dans cette fantaisie, c'est un homme qui tombe dans une folie pour vouloir s'arracher trop violemment à une autre. L'ame de Christian est un mystère inexplicable, car il aime Clotilde!... Aussi n'est-ce pas de lui que j'attends le succès de mes projets. Elle seule avec sa tête désordonnée peut amener une rupture, et prendre une de ces décisions soudaines qui me la livreront; et, si je l'ai bien jugée, ce que ce sot de Bissy va lui dire en essayant de le lui cacher, l'amènera bientôt... Mais voici Christian.

SCÈNE VI.

CHRISTIAN, DE LESPINOIS.

LESPINOIS.

Ce n'est pas moi que vous cherchiez ici, mon cher secrétaire d'ambassade; madame d'Armély est dans les salons.

CHRISTIAN.

Ce n'est pas elle non plus que je comptais y rencontrer. Je viens de la voir, et elle m'a dit que Bissy était avec vous.

LESPINOIS.

Il vous attendait en effet. Vous devez lui remettre, à ce qu'il m'a dit...

CHRISTIAN.

Une niaiserie qu'il me fait faire. Mais, ma foi, puisqu'il n'y est pas...

(Il va pour déchirer les vers.)

LESPINOIS, l'arrêtant.

Un moment. Nous sommes en mesure de traiter ensemble, j'ai pris aussi mes grades en diplomatie.

CHRISTIAN.

C'est-à-dire?...

LESPINOIS.

C'est-à-dire que je suis l'ambassadeur de Bissy; il m'a chargé de vous prier de me remettre certaine élégie...

CHRISTIAN.

Il vous a donc conté son embarras... tenez... (Il lui donne les vers.) Je le croyais au moins discret sur ces sottises-là. Vous qui connaissez l'infortunée, vous pouvez juger si ça lui va.

LESPINOIS.

A merveille!... Eh bien! vous partez donc cette nuit?

CHRISTIAN.

Oui, vraiment. Je vais faire du mensonge et de l'intrigue par ordre. Je ne sais si je trouverai dans cet état de quoi oublier mes ennuis.

LESPINOIS.

Vous parlez de votre mandat avec un mépris...

CHRISTIAN.

Point du tout. La diplomatie serait une chose fort méprisable, si les moyens n'étaient convenus d'avance. Le stylet et le poignard ne sont des armes d'assassins qu'autant qu'on n'est pas prévenu qu'on les portera dans le combat. Mais tout ce qui est avoué est loyal, et il me semble que le mensonge et l'intrigue sont les armes les plus avouées de la diplomatie; donc, en ceci du moins, celui qu'on trompe n'est pas une dupe, mais un sot, car il connaît le but et les moyens.

LESPINOIS.

Vous êtes ce soir d'une misanthropie...

CHRISTIAN.

Oh! c'est que ce monde me fatigue, me pèse, me brûle. Lespinois... Ah! si j'avais un ami.

LESPINOIS.

Ne suis-je pas le vôtre?

CHRISTIAN.

Vous! vous ne pouvez pas l'être... il y a entre nous deux toute la différence d'un homme qui sait où il va, et d'un fou qui tente mille choses et s'abandonne à tous vents... tenez, ne vous fâchez pas, Lespinois; mais, si je voulais, je vous dirais vos projets, ceux de madame d'Armély, je les sais, je les vois, j'en calcule toutes les chances, j'en prevois tout l'avenir, j'en connais tous les défauts, et pourtant vous réussirez.

LESPINOIS.

Mais, Christian...

CHRISTIAN.

Vous réussirez, vous dis-je, parceque si ma tête est aussi forte que la vôtre, si mon intelligence est aussi adroite, ma volonté est plus faible; et puis j'ai là dans le cœur ce que vous n'y avez pas, un besoin de vie, d'amour, de délire et d'oubli qui veut se satisfaire à tout prix. Je suis sur le bord d'un abîme, je le sais. Cette nuit, ce soir peut-être, je ferai une détestable infamie, vous m'y poussez tous, je le sens; eh bien! je la ferai, je fermerai les yeux pour tomber; je partirai, Lespinois, je partirai sans Clotilde. C'est une destinée de mal que la mienne!

LESPINOIS, à madame d'Armély, qui paraît au fond.

Venez donc! Jamais il ne fut plus que ce soir plongé dans ses accès d'amères réflexions.

MADAME D'ARMÉLY.

Laissez-nous. Bissy est chez Clotilde.

LESPINOIS.

A merveille!

SCÈNE VII.

Mme D'ARMÉLY, CHRISTIAN.

MADAME D'ARMÉLY.

Je m'échappe du salon pour vous voir un moment, et pour vous communiquer un billet que j'ai reçu dans la journée. Voyez...

CHRISTIAN.

Il est du ministre?

MADAME D'ARMÉLY.

Oui, de mon oncle lui-même.

CHRISTIAN, lisant.

« Je pensais avoir donné la place de premier
« secrétaire d'ambassade au prétendu de mada-
« me d'Armély, et l'état inquiétant de la santé de
« notre ambassadeur à Naples me faisait espé-
« rer que je pourrais faire encore plus pour le
« mari de ma nièce; mais le jour du départ ap-
« proche, et rien ne se décide. Madame d'Armé-
« ly sait ce que je lui ai promis; c'est à elle à
« dicter ma résolution. »

(Avec amertume.) C'est-à-dire que vous tenez dans vos mains ma nomination définitive, ou mon renvoi.

MADAME D'ARMÉLY.

C'est vrai.

CHRISTIAN.

Et vous avez sollicité et obtenu cette lettre de monsieur votre oncle, pour me la faire voir?

MADAME D'ARMÉLY.

Je ne l'ai point demandée, mais j'étais sûre de la recevoir, et je comptais vous la montrer.

CHRISTIAN.

Afin de m'avertir sans doute des obligations que je m'impose en acceptant, et des devoirs qu'il me faudra remplir pour m'acquitter?

MADAME D'ARMÉLY.

Nullement; mais pour m'expliquer nettement avec vous sur ma position et sur la vôtre, et sur les termes dans lesquels nous devons rester ensemble.

(Elle va s'asseoir, Christian prend un siége et s'assied à côté d'elle.)

CHRISTIAN.

Je vous écoute.

MADAME D'ARMÉLY.

Il y a beaucoup de femmes dans le monde qui n'ont d'autre fortune que la position de leur famille, tandis que beaucoup d'autres ont une fortune qui leur tient lieu de position. A l'époque où j'épousai monsieur d'Armély, je lui offris ces deux avantages : une dot considérable et un emploi brillant lui furent donnés avec ma main. Le peu d'années qu'il vécut lui suffit pour dissiper la plus belle partie de ma fortune, et sa mort me fit perdre le rang où son mariage avec moi l'avait élevé. Quelque honorable que fût encore l'état que je pouvais tenir dans le monde, j'avouerai qu'il ne satisfaisait alors ni à mes vœux ni à ceux de ma famille; aussi, dès que le temps de mon deuil fut passé, mon oncle m'assura qu'il me replacerait, autant qu'il le pourrait, dans la position qui m'était convenable, et qu'à défaut de cette fortune perdue les places les plus éminentes seraient ma nouvelle dot.

CHRISTIAN.

C'est d'un oncle fort généreux!

MADAME D'ARMÉLY.

Mais sur-tout fort maladroit.

CHRISTIAN.

Comment cela?

MADAME D'ARMÉLY.

Lorsqu'il s'agit d'une jeune fille, un mariage à ce prix, une pareille dot est une chose commune, naturelle, honorable même. A ma place, libre et veuve comme je le suis, le monde n'est porté qu'à y voir une intrigue qui déshonore la femme qui en profite.

CHRISTIAN.

Ah! pardonnez à quelques mots échappés à l'étonnement.

MADAME D'ARMÉLY.

Ils vous prouvent que j'avais bien jugé ma position et vos pensées.

CHRISTIAN.

C'est qu'en vérité cette place que je reçois de vous, de vous seule, à vrai dire...

MADAME D'ARMÉLY.

Cette place vous prouvera encore qu'il y a autre chose que du manége dans l'ame d'une femme. Oui, Christian, ce que dans ma probité je n'eusse pas trouvé coupable de faire pour m'assurer un riche avenir, l'opinion des autres m'a forcée d'y renoncer. Je resterai veuve, et quand je rencontrerai dans le monde un homme qui mérite que ses talents y trouvent un appui, je ferai mes efforts pour le mettre à sa place, et puis je viendrai à lui et je lui dirai nettement tout ce que je viens de vous dire, afin que ma bienveillance ne me coûte pas encore son estime et son amitié.

CHRISTIAN.

Ah! vous êtes la meilleure et la plus spirituelle des femmes, et vous avez raison, toujours raison.

MADAME D'ARMÉLY.

Homme que vous êtes, vous m'accusiez tout-à-l'heure; car, tenez, là, en m'écoutant, vous me faisiez mon procès en vous-même; vous doutiez si je n'étais pas une coquette, un tissu de ruses, de mensonges, et maintenant pour vous faire pardonner vous me flattez.

CHRISTIAN.

Non, je ne vous flatte pas, car j'ajouterai que vous n'êtes que la plus spirituelle des femmes, et que vous n'avez que raison... rien que raison.

MADAME D'ARMÉLY.

Est-ce donc un défaut?

CHRISTIAN.

Oui, vraiment. Tenez, ce que je vais vous dire a l'air d'une folie; mais vous me faites peur; vous jugez si bien, je dirai même si froidement, des choses et des hommes, qu'il me semble que jamais votre cœur...

MADAME D'ARMÉLY.

Oh! nous en sommes à parler de choses sérieuses!... Venons à ce qui vous touche. Je crois vous avoir parlé trop nettement sur mon propre compte pour n'avoir pas acquis le droit de faire de même sur le vôtre; écoutez-moi.

CHRISTIAN.

J'attends mon jugement.

MADAME D'ARMÉLY.

En sollicitant pour vous cette place, j'ai cru que je comprenais vos desirs et que c'était un service...

CHRISTIAN.

Dites un bienfait! m'arracher à cette existence d'oisiveté qui me laisse à toute l'amertume de mes pensées, c'est un bienfait, un véritable bienfait.

MADAME D'ARMÉLY.

J'avais pensé aussi que cet emploi ne devait être pour vous qu'un moyen de faire valoir vos talents... et je dois regretter de voir qu'il ne

vous sera peut-être pas permis d'arriver plus haut.

CHRISTIAN.

C'est faire bien vite le procès de ces talents que vous disiez.

MADAME D'ARMÉLY.

Vous ne me comprenez pas, et en vérité je ne sais jusqu'à quel point il convient que je me fasse comprendre ; je vous ai expliqué avec plus de franchise que de prudence ma position, mes vœux et mes espérances ; comment j'ai dû les juger et pourquoi je les ai condamnés : c'est un courage que tout le monde n'a pas, Christian.

CHRISTIAN, très sombre.

Est-ce d'un retour sur moi-même qu'il s'agit? est-ce un examen réfléchi de ma position que vous me demandez? Je ne suis pas à le faire.

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien! s'il a été consciencieux et sévère, il vous expliquera ce que je viens de vous dire... Pardon... mais si votre réunion avec Clotilde a été souvent un empêchement à vous voir rendre les simples égards de politesse, pensez-vous qu'elle ne deviendra pas un obstacle insurmontable, lorsqu'il s'agira de revêtir un homme d'un mandat qui en fait le représentant d'une nation?

CHRISTIAN.

Cet obstacle ne tient-il pas à ces vains préjugés qui enchaînent le monde et que je méprise?

MADAME D'ARMÉLY.

Sans doute; mais, tort ou raison, il ne faut rien demander au monde si l'on ne veut rien lui sacrifier... gardez votre vie actuelle, et tout sera dit.

CHRISTIAN.

Garder mon existence actuelle, enchaîné comme un captif dans un cercle misérable d'idées oisives, de spéculations sans réalité et d'amères réflexions, comptant l'un après l'autre, sans pouvoir leur faire un avenir, tous mes jours passés, entre lesquels il en est qui se lèvent si cruels... Oh! non, non... je ne veux pas garder cette vie, je ne le puis pas.

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien, il faut donc prendre un parti décisif.

CHRISTIAN.

Lequel? quel parti peut me sauver de moi-même?

MADAME D'ARMÉLY.

Il faut épouser Clotilde.

CHRISTIAN, se levant.

Épouser Clotilde!

MADAME D'ARMÉLY, se levant aussi.

Sans doute.

CHRISTIAN.

Elle... non, non... c'est impossible; il y a entre nous un abîme... (à part.) une tombe.

MADAME D'ARMÉLY.

Une réparation aussi solennelle que le mariage, quoique bien tardive, serait peut-être le seul moyen de tout concilier.

CHRISTIAN.

C'est impossible, vous dis-je, impossible!

MADAME D'ARMÉLY.

Que prétendez-vous donc faire?

CHRISTIAN.

Eh bien! subir encore la fatalité de ma vie... voir s'échapper une à une toutes mes espérances de bonheur et de gloire; voilà ce qu'il me faut faire... Quel est donc ce hasard qui dispose toujours de ma vie contre moi?

MADAME D'ARMÉLY.

Hélas! le même qui régit tant d'existences. Un préjugé m'a défendu toute espérance, et une folie de jeunesse, car c'était une folie, puisque ça n'a pas été le bonheur, vous arrête au premier pas de votre essor. Oh! oui, cela est triste, je le sens.

CHRISTIAN.

Et cela pourtant pouvait ne pas être ainsi.

MADAME D'ARMÉLY.

Oui certes, il pouvait y avoir pour tous deux un magnifique avenir.

CHRISTIAN.

Et cet avenir a été ouvert pour nous... Pensez-vouz donc qu'il soit à jamais fermé... et cette lettre de votre oncle?

MADAME D'ARMÉLY.

Vous me le rappelez, et elle exige de ma part un dernier aveu... pour obtenir ce que je voulais de lui, j'ai dû lui cacher votre position; ignorant la résolution que j'avais prise pour moi-même, il a pu se méprendre à l'insistance de mes sollicitations, et il a écrit cette lettre qui vous a d'abord si fort étonné.

CHRISTIAN.

Cette lettre est juste, et je lui dois une réponse franche.

MADAME D'ARMÉLY.

Comptez-vous donc refuser cet emploi?

CHRISTIAN.

Votre oncle me refusera-t-il son appui, si je le lui demande?

MADAME D'ARMÉLY.

Songez qu'après ce que je viens de vous dire, il verrait dans cette demande l'accomplissement des projets qu'il nourrit depuis long-temps... que ce serait pour lui comme un consentement... enfin que ce serait le tromper.

CHRISTIAN.

Et si je ne le trompais pas?...

MADAME D'ARMÉLY.

Christian...

CHRISTIAN.

Si je me suis égaré, ce n'est pas pour m'obstiner dans une fausse voie. Cette sagesse, qui vient, pour mon honneur, de m'éclairer par votre bouche, eh bien! je l'invoquerai pour mon bonheur aussi. Elle calmera mes transports, elle mêlera sa grace spirituelle à mes

tristes préoccupations : peut-être me pardonnerez-vous cet emportement de mon cœur qui dépasse souvent le but, et moi, j'aimerai cette bienveillante raison qui saura m'arrêter...

MADAME D'ARMÉLY.

Christian, vous m'avez entendue... Mais il faut vous hâter... Il faut partir cette nuit... Vous le savez... écrivez, écrivez sur-le-champ !... Ici, oh! non... Là, dans le boudoir... Allez, allez... je vous suis.

SCÈNE VIII.

Mme D'ARMÉLY, DE LESPINOIS.

LESPINOIS, applaudissant.

Très bien! madame l'ambassadrice...

MADAME D'ARMÉLY.

Oui, oui, il est à moi!...

LESPINOIS.

Et il ne peut pas dire qu'on l'ait trompé. Mentir avec la vérité, c'est la perfection de la fausseté.

MADAME D'ARMÉLY.

Mais je vous laisse, et je rentre près de Christian.

SCÈNE IX.

DE LESPINOIS, ensuite DE BISSY.

LESPINOIS.

Elle a réussi! Ah! je suis piqué au jeu. Serais-je donc le seul?... Et ce sot de Bissy, que fait-il?... Les femmes sont si fantasques... la colère, la vengeance peuvent les pousser si loin! Mais un Bissy... oh! non... Ah! c'est lui.

BISSY, accourant.

Chut! elle est ici.

LESPINOIS.

Clotilde?

BISSY.

Clotilde furieuse... Ah! mon cher, quel effet!...

LESPINOIS.

Enfin! voyons. Dites-moi donc ce qui est arrivé.

BISSY.

Ah! mon cher, j'en suis encore tout stupéfait. J'arrive chez Clotilde, que nous avions laissée dans son salon au moment où nous sommes sortis, debout et appuyée sur la cheminée. J'entre sans me faire annoncer, et je la retrouve immobile dans la même position, la tête penchée et le regard fixe... Le bruit que je fais l'arrache à sa rêverie; elle relève sa tête comme une personne qui s'éveille en sursaut, et je vois son visage tout inondé de larmes. Jugez de mon embarras; je balbutie quelques excuses, elle me répond d'une voix altérée... et je ne puis vous dire comment cela s'est fait, mais, en répondant sans attention à des questions sans suite sur notre visite et mon retour, j'ai laissé échapper que Christian était chez madame d'Armély et non point chez l'ambassadeur de Naples.

LESPINOIS, avec joie.

Ah!... eh bien?

BISSY.

Alors elle a arrêté sur moi ses regards avec une expression dont la résolution avait quelque chose d'effrayant. Pouvez-vous me donner le bras ce soir? m'a-t-elle dit... Et comme j'ai répondu que j'étais à ses ordres : Attendez-moi un instant, a-t-elle repris... et elle est sortie du salon.

LESPINOIS.

Et puis?

BISSY.

J'ai entendu pendant quelques minutes les sonnettes s'agiter violemment, les femmes de chambre courir, et j'ai deviné qu'elle s'habillait.

LESPINOIS.

Vous êtes si rusé!... Enfin?

BISSY.

Enfin elle a reparu. Mais ce n'était plus la même femme; plus de larmes, plus de désespoir : elle était parée, belle, heureuse; elle a pris mon bras, et, à peine montée en voiture : Chez madame d'Armély, a-t-elle dit gaîment au cocher. J'étais abasourdi; elle, au contraire, riant, parlant, dégagée, ne m'a semblé jamais si spirituelle, si charmante.

LESPINOIS.

Et vous êtes arrivés, et elle est ici?

BISSY.

Je l'ai quittée un moment pour vous prévenir. Que pensez-vous de cette démarche?

LESPINOIS.

Heureux Bissy! vous pouvez tout espérer.

BISSY.

C'est que vraiment cette action est fort extraordinaire.

LESPINOIS.

Du dépit, de la colère, de la vengeance, tout cela parle en votre faveur dans son cœur; mais il faut savoir en profiter.

BISSY.

Vous pensez que je pourrai bientôt lui déclarer mes sentiments?

LESPINOIS.

Comment, bientôt! Mais, mon cher, sur-le-champ, tout de suite; il ne faut pas qu'elle ait le temps de réfléchir, de se reconnaître. Ah! si j'étais à votre place...

BISSY.

Que feriez-vous donc?

LESPINOIS.

Je ne voudrais pas que cette nuit se passât sans que Clotilde apprît...

BISSY.

Vous croyez?...

LESPINOIS.

Mais à chaque circonstance il faut son langage... Plus vous avez été respectueux et discret jusqu'à présent, plus il faut montrer d'audace et d'assurance. Et puis, n'avez-vous pas l'élégie de Christian?... Elle est tout sentiment.

BISSY.

A propos, il vous l'a donnée?

LESPINOIS.

La voici.

BISSY.

Je veux la remettre à Clotilde tout de suite, donnez-la-moi.

LESPINOIS.

Comment! écrite de la main de Christian!...

BISSY.

C'est vrai, vous avez raison, je vais me mettre là et la copier.

LESPINOIS.

Très bien.

BISSY.

(Il se place et commence à copier. — Il lit.)

« Oh! laisse-moi t'aimer, pour souffrir en moi-même,
« Pour te donner ma vie et n'en parler jamais...»

LESPINOIS.

Écrivez donc.

(Il dicte.)

« Oh! tais-toi, ne crains rien : si tu veux que je t'aime,
« Je bénirai mes jours comme si tu m'aimais. »

BISSY.

Comme si tu m'aimais.

LESPINOIS.

Dépêchez-vous donc, voilà Clotilde qui vient de passer dans le salon là-bas; elle vous cherche, à coup sûr.

BISSY.

C'est délirant! sur mon ame.

LESPINOIS.

Eh bien ! est-ce fait?

BISSY.

Voyez, je ne sais, je suis tout troublé; c'est illisible.

LESPINOIS.

Est-ce que la passion est lisible?

BISSY.

C'est vrai.

LESPINOIS.

Pas plus que le génie, mon cher; et vous êtes présumé avoir de l'un et de l'autre. Et maintenant, osez, risquez, tentez, c'est ainsi qu'on fait les grands succès; je vois là-bas Clotilde, je vous laisse.

BISSY.

Dites-moi encore...

LESPINOIS.

Rien, si ce n'est que vous aurez tout ce que vous voudrez; c'est à vous à vouloir. Adieu!

SCÈNE X.

CLOTILDE, DE BISSY.

BISSY, seul un instant.

Ah! je me sens en verve... Allons, du courage, car Lespinois se moquerait de moi. La voici.

CLOTILDE.

Nulle part, je ne les vois nulle part... ah! c'est vous, monsieur de Bissy? (A part.) Pourtant tout le monde l'a vu; il est avec elle.

BISSY.

Oui, adorable Clotilde; c'est le plus constant, le plus fidèle...

CLOTILDE.

Vous ne savez pas où est Christian, ne l'avez-vous point vu?

BISSY.

Où vous êtes peut-on voir autre chose que vous?

CLOTILDE.

Vous n'avez pas rencontré madame d'Armély depuis notre arrivée?

BISSY.

Quand je ne cherche que vous, comment voulez-vous que je la trouve?

CLOTILDE.

C'est charmant. Mais ne pourriez-vous m'instruire?...

BISSY.

Eh bien! vous saurez tout! adorable Clotilde, parlez!

CLOTILDE.

Monsieur de Bissy, pardon, mais je crains que vous ne puissiez pas me dire ce que je veux savoir, et je me retire.

BISSY.

Non pas sans m'avoir entendu.

CLOTILDE.

Monsieur!

BISSY.

Ah! du moins, lisez, lisez, je vous en supplie.

CLOTILDE.

Permettez que je m'éloigne...

BISSY.

Non, adorable Clotilde, lisez, c'est la seule chose que je vous demande.

CLOTILDE.

Le moyen de s'en débarrasser autrement!

BISSY, à part.

Elle les prend. J'en étais sûr.

CLOTILDE.

Des vers!

« Oh! laisse-moi t'aimer, pour souffrir en moi-même. »

(Avec surprise.) Qu'est-ce que cela veut dire?

BISSY.

Oui, charmante Clotilde, il y a trop long-

temps que ce cœur garde le silence; car vous ne pensez pas qu'un homme comme moi, à l'aspect de tant de charmes, ait pu demeurer sans éprouver... et puis, l'abandon d'un ingrat... si...

CLOTILDE, avec indignation, jetant le billet.

Monsieur!

BISSY.

Et la vengeance! d'ailleurs, c'en est fait, ma longue retenue disparaît pour faire place...

CLOTILDE.

Où suis-je donc, qu'un homme puisse m'insulter impunément?

BISSY.

Chez une rivale dont il faut savoir vous venger. Ah! Clotilde! Clotilde!

CLOTILDE, avec force.

Monsieur, monsieur, laissez-moi!

SCÈNE XI.

Mme D'ARMÉLY, CHRISTIAN, CLOTILDE, DE BISSY; DE LESPINOIS, dans le fond.

CLOTILDE.

Christian! Christian! protégez-moi.

CHRISTIAN.

Clotilde! vous ici! vous?

CLOTILDE.

Vous m'avez entendue, Christian! vous savez...

MADAME D'ARMÉLY, entrant.

Clotilde!...

CLOTILDE, apercevant madame d'Armély.

Non! je me trompais, vous ne pouviez penser à moi!

CHRISTIAN.

Est-ce un éclat que vous voulez faire? je n'en veux pas, je vous en préviens.

CLOTILDE.

Un éclat! vous ne le craindriez pas chez l'ambassadeur de Naples, ni pour vous, ni pour personne.

MADAME D'ARMÉLY, sèchement.

Je regrette d'avoir oublié d'envoyer une invitation à mademoiselle de Valery; je la remercie d'avoir réparé ma maladresse.

CLOTILDE.

Quelle insulte! et de quelle femme!...

MADAME D'ARMÉLY.

Mademoiselle de Valery oublie trop qu'elle n'est pas ici chez monsieur Christian.

CLOTILDE, à Christian.

Souffrirez-vous cet outrage?

CHRISTIAN, bas à Clotilde.

Fallait-il vous exposer si imprudemment, dans notre position?

CLOTILDE.

Et vous aussi... O mon Dieu!

CHRISTIAN.

Mais pourquoi, pourquoi venir?

CLOTILDE.

Pourquoi venir! vous étiez au bal, j'y viens aussi.

MADAME D'ARMÉLY.

Prenez garde; on entend des salons.

(Christian fait un mouvement pour sortir.)

CLOTILDE.

O Christian! ne me quittez pas.

MADAME D'ARMÉLY.

Monsieur, monsieur, prévenons un scandale; venez, empêchons qu'on entre.

CHRISTIAN.

Vous le voyez, Clotilde; de grace, contenez-vous.

CLOTILDE, avec ironie.

Sans doute... un scandale chez madame d'Armély!

CHRISTIAN.

Encore!... Eh bien! sortons, sortons, madame.

(Il sort avec madame d'Armély.)

SCÈNE XII.

DE BISSY, CLOTILDE; DE LESPINOIS, dans le fond.

(Clotilde demeure immobile à sa place.)

BISSY, à part.

Ah! j'ai fait une sottise... pauvre femme!... je veux m'excuser.

(Il s'approche en silence.)

CLOTILDE, avec effroi.

Ah!

BISSY.

Je sors, madame, honteux et désolé de ma conduite; recevez-en les excuses les plus humbles que puisse faire un homme de cœur à une femme qu'il respecte.

(Bissy sort.)

SCÈNE XIII.

CLOTILDE, DE LESPINOIS.

LESPINOIS.

Ah! madame, en quel état je vous trouve... vous!

CLOTILDE.

Moi... moi... je ne sais si j'ai ma raison, si tout ce qui vient de se passer n'est pas un rêve.

LESPINOIS.

Mais comment donc est venue cette horrible scène?

CLOTILDE.

Ah! elle est la conséquence inexorable de ma conduite.

LESPINOIS.

Calmez-vous... n'écoutez pas un désespoir sans raison.

CLOTILDE.

Le jour où j'ai abjuré toute retenue, oublié

tout devoir, ce jour-là j'ai dû prévoir tous les outrages... toutes les insultes... mais l'abandon de Christian... O mon Dieu !...

LESPINOIS.

Malheureuse Clotilde !

CLOTILDE.

Oh ! oui, bien malheureuse. Mais il y avait trop long-temps que je souffrais. Eh bien ! maintenant je sais ma destinée, je sais ce que je suis, je sais qu'on peut me traiter comme une femme perdue.

LESPINOIS.

Les insultes d'un Bissy ont-elles droit de vous faire rougir ?

CLOTILDE.

Oh ! non, certes. D'ailleurs savait-il ce qu'il disait... l'ai-je bien entendu ?... était-ce lui que je cherchais ici ?...

LESPINOIS.

Qui donc vous a forcée à venir ?

CLOTILDE.

La jalousie... la jalousie furieuse et désespérée.

LESPINOIS.

Pour un bal...

CLOTILDE.

Oh ! ce n'est pas en un jour qu'on arrive à l'état affreux de mon cœur. J'ai lutté bien long-temps ; les froideurs... les dédains... les colères... j'ai tout supporté... tout excusé... Christian... il a une si bonne excuse !...

LESPINOIS.

Une excuse, dites-vous ?

CLOTILDE.

Oui. Ah ! Christian ! Enfin, ce soir, à la veille de se séparer de moi, il me quitte... il allait chez l'ambassadeur de Naples, il s'agissait d'affaires ; je me suis tue, j'ai dévoré mes larmes... Et puis j'apprends qu'il est ici. Je suis venue... pourquoi ? je n'en sais rien... pour le voir, pour être là, pour souffrir ma douleur tout entière... Je ne sais pas, mais je suis venue...

LESPINOIS.

Quel malheur !

CLOTILDE.

Oh ! il n'y a que le doute qui soit un malheur !... je le cherchais... quand est venu cet homme jusqu'à ce jour respectueux... il m'a tenu un langage... il m'a parlé dans des termes... enfin il m'a remis un billet...

LESPINOIS, ramassant le billet que Clotilde a jeté par terre.

Celui-ci... des vers.

CLOTILDE.

Dont l'insolence m'a outrée...

LESPINOIS.

Ces vers... ils étaient donc pour vous ?

CLOTILDE.

Pour moi... vous les connaissez donc ?...

LESPINOIS.

Oui, vraiment.

CLOTILDE.

Ainsi cet homme avait arrangé cette insulte... il a fait à l'avance confidence publique de ses projets, de son mépris pour moi.

LESPINOIS.

Cela ne peut pas être. Quelle que soit la fatuité de Bissy, il n'aura dû lire à personne des vers qui ne sont pas de lui ; il faut qu'il les ait copiés sur un brouillon oublié ici, et que, par prudence, j'ai supprimé. La copie et l'original reviennent de droit à madame d'Armély.

CLOTILDE.

A madame d'Armély, n'est-ce pas ?

LESPINOIS.

Je le crois.

CLOTILDE.

Donnez-moi ces vers, non... ce brouillon.

LESPINOIS.

Il est illisible, écrit au crayon, et d'une main sans caractère.

CLOTILDE.

N'importe, je veux les voir, donnez. (Elle regarde les vers.) J'en étais sûre.

(Elle lit.)

« Oh ! laisse-moi t'aimer, pour souffrir en moi-même,
« Pour te donner ma vie et n'en parler jamais...
« Oh ! tais-toi, ne crains rien : si tu veux que je t'aime,
« Je bénirai mes jours comme si tu m'aimais. »

Et ils sont pour madame d'Armély, n'est-ce pas ?

LESPINOIS.

Je ne sais, c'est peut-être une supposition.

CLOTILDE, lisant.

« .... Si tu veux que je t'aime,
« Je bénirai mes jours comme si tu m'aimais. »

Oui, c'est de la passion, c'est du délire, de l'amour ; de l'amour comme autrefois il me le disait.

(Elle lit.)

« Je bénirai mes jours comme si tu m'aimais. »

Oh ! non, jamais, il ne m'aima à ce point. D'ailleurs m'a-t-il aimée, lui ? mais le malheureux, il m'abandonne, il m'humilie, il me brise sous ses pieds, il n'a donc pas compris que je sais ?... Ah ! il m'aimait alors.

LESPINOIS.

Que dit-elle !... Il vous reste un ami, un ami dévoué.

CLOTILDE.

Et maintenant il en aime une autre. (A elle-même.) Pour celle-là fera-t-il moins que pour moi, et dois-je être la victime ? oh ! non.

LESPINOIS.

Que parlez-vous de victime, Clotilde ?

CLOTILDE.

Ah ! vous m'avez entendue ; non, non, je n'ai rien dit. Non, Christian n'est pas coupable, c'est moi, c'est moi seule. Ah ! je souffre tant !

LESPINOIS.

Parlez, parlez, ne craignez pas de vous con-

fier à un homme qui mettra son bonheur à se dévouer à vous.

CLOTILDE.

Ah! laissez-moi, ne me demandez rien; dans cette maison ma tête s'égare, je veux m'en aller, il faut que je parte.

LESPINOIS.

Permettez-moi de ne pas vous quitter.

SCÈNE XIV.

CLOTILDE, DE LESPINOIS, VINCENT.

VINCENT.

Pardon, madame.

LESPINOIS.

Qu'y a-t-il? laissez-nous.

VINCENT.

C'est que je viens demander à quelle heure monsieur Christian part cette nuit; il faut que j'aille chercher des chevaux pour madame d'Armély.

CLOTILDE.

Pour madame d'Armély?

VINCENT.

Oui, oui, madame; elle doit partir une demi-heure après monsieur Christian.

CLOTILDE.

Ah!

LESPINOIS.

Va-t'en, va-t'en, misérable, sors! qu'as-tu dit?

VINCENT.

Mais, monsieur...

LESPINOIS.

Sors donc!

(Vincent sort.)

SCÈNE XV.

DE LESPINOIS, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Oh! c'est trop, c'est trop! monsieur Lespinois, vous devez votre protection à ceux qu'on opprime.

LESPINOIS.

Sans doute; eh bien?

CLOTILDE.

Eh bien! car vous le voyez, monsieur, il m'abandonne pour cette femme; moi, abandonnée pour madame d'Armély! il me reproche ma faute! lui, me reprocher ma faute! à moi! il n'a donc souvenir de rien, et se croit-il le droit de me livrer à l'opprobre parceque je l'ai trop aimé, et que je l'aime trop encore? (Elle entend Christian venir.) Le voilà. O mon Dieu! mon Dieu! si au moins c'était pour moi qu'il revient!

SCÈNE XVI.

CHRISTIAN, CLOTILDE, DE LESPINOIS.

CHRISTIAN.

Toujours ici, madame?

CLOTILDE.

J'allais vous faire demander, je vous attendais pour me donner la main; puis-je rentrer seule dans la nuit?

CHRISTIAN.

N'êtes-vous pas venue sans moi?

CLOTILDE.

Sans doute; mais je venais où vous étiez.

CHRISTIAN.

Madame, ne recommençons pas de nouvelles discussions, votre place n'est pas ici.

CLOTILDE.

Je le sais, aussi j'ai hâte que nous en sortions.

CHRISTIAN.

Ensemble! c'est inutile.

CLOTILDE.

Vous demeurez donc?

CHRISTIAN.

Eh! madame, je ne sacrifierai pas de graves intérêts à des inconvenances...

CLOTILDE.

De graves intérêts!

CHRISTIAN.

Oui, madame, de graves intérêts.

CLOTILDE.

Je vous comprends.

CHRISTIAN.

Votre voiture et vos gens vous attendent sans doute...

CLOTILDE, à part.

Le malheureux, il le veut!

CHRISTIAN.

Je vous en prie... s'il le faut, je l'exige.

CLOTILDE, avec dignité.

Monsieur Christian, vous oubliez à qui vous parlez; ce n'est qu'à son mari qu'on doit obéissance, vous m'avez rappelé que vous n'étiez pas le mien.

CHRISTIAN.

Clotilde!

CLOTILDE.

Je sors, monsieur, parcequ'il n'est pas permis à une personne dans ma position de rester plus long-temps dans la maison d'une femme aussi irréprochable que madame d'Armély; ce matin, à l'heure de son départ, faites-lui agréer mes excuses... monsieur Lespinois...

(Elle lui tend la main pour qu'il la reconduise.)

CHRISTIAN.

Madame!

CLOTILDE.

Monsieur Christian, mademoiselle de Valery vous salue.

(Elle sort avec Lespinois; Christian reste immobile.)

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au second acte.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, on remarque quelques préparatifs de départ.)

JOSEPH, à quelqu'un qui sort.

C'est bien; je les lui remettrai tout de suite.— « Des Affaires étrangères... Cabinet particulier du ministre. » — Mettons là ces papiers; monsieur les trouvera en rentrant. Qu'est-ce que tout cela signifie? monsieur qui me fait dire au milieu de la nuit de fermer ses malles... madame qui reçoit monsieur de Bissy, et qui part tout-à-coup en grande toilette!... Après tout, c'est peut-être monsieur qui l'a envoyé chercher?... Cependant il y avait je ne sais quoi dans son air!... c'est étrange!... rien ne se passe ici comme d'habitude... Monsieur s'absente souvent, madame pleure toujours... le malheur est ici. Mon Dieu!... pauvre dame, si douce, si bonne, si aimante; comme elle souffre! Mon maître, tourmenté, obsédé, toujours morose... Ah! c'est qu'une faute se paie bien cher, et un crime... un crime ne se rachète jamais!... et puis, je crains bien que toute cette compagnie des Lespinois, des Bissy et autres, ne soit pas étrangère à tout ceci. (On entend un bruit de voiture; Joseph regarde par la fenêtre à gauche.) C'est madame... comme elle se jette hors de sa voiture! elle ne monte pas chez elle; elle vient par cet escalier. (Avec chagrin.) Allons, encore quelque chose de nouveau; tout cela est bien triste pour mes vieux jours!...

SCÈNE II.

CLOTILDE, JOSEPH.

(Clotilde entre précipitamment et d'un air agité.)

CLOTILDE, à un domestique qui l'a éclairée.

C'est bien, retirez-vous. (A elle-même.) La voiture de voyage est prête dans la cour.

JOSEPH.

Madame?

CLOTILDE, distraite.

C'est toi, Joseph?... (Vivement.) Monsieur Lespinois doit venir dans une heure; dites-lui que je ne veux recevoir personne...

JOSEPH.

Faut-il appeler la femme de chambre de madame?

CLOTILDE, affectant du calme.

Non, merci; je ne me retire pas encore dans mon appartement.

JOSEPH.

Madame paraît bien agitée!

CLOTILDE, avec un sourire affecté.

Ce n'est rien, Joseph... la fatigue du bal, le plaisir de la danse. (Bas.) Mon Dieu! ô mon pauvre cœur! (Apercevant les malles.) Que faisiez-vous là?

JOSEPH.

Madame, je fermais les malles de monsieur. Je ne sais pas si j'ai fait d'une manière convenable; j'avais si peu de temps devant moi!

CLOTILDE, avec dérision.

Oh! ce n'est plus si pressé.

JOSEPH.

C'est donc mieux, madame? Allons, allons, ça me fait du bien. Je suis si heureux quand on l'est ici! cela arrive si rarement!... Enfin les beaux jours reviendront peut-être. (A part.) Elle ne m'écoute pas. (Haut.) Madame desire-t-elle que je la laisse seule? Madame n'a besoin de rien?

CLOTILDE, à part.

Oui... oui, cela vaut mieux... (Haut.) Joseph! sur-tout ne laissez entrer personne... personne, entendez-vous?

(Joseph sort.)

SCÈNE III.

CLOTILDE, seule.

(Elle regarde partir Joseph en affectant un air calme, puis elle descend rapidement la scène.)

Eh bien! c'est fini entre nous; plus d'amour, plus rien! mais qu'il ne pense pas m'échapper. Je l'attends, je le verrai! Oui, oui, voilà ma vengeance; il apprendra que je sais son crime et que je dédaigne de l'en accabler. Ceci est juste au moins; du mépris pour du mépris! Ah! Christian, voilà ce qui sera ton vrai supplice! Enchaîné à une parole, à un geste de cette femme que tu accables si insolemment! Tremblant, à genoux, rampant et dégradé... Ah! quelle torture pour ton orgueil! et puis nous verrons si dans ce monde, où tu vas jetant tes hommages, tu me laisseras là honteuse et méprisée... Oh! tu ne me chasseras plus de ta présence; car il m'a chassée, l'infâme! Et maintenant il est au milieu des plaisirs, commandant à cette fête, souriant à ses nouvelles amours!... et cette femme triomphe! Son regard dit à tout le monde: Christian est à moi! Qui sait si déja peut-être elle n'a pas tout bas raconté que je suis venue, qu'on m'a chassée?... et puis il se fait un cercle, on écoute, et l'on rit aux éclats; et mon nom court de bouche en bouche, avec un mot de mépris ou un mot encore plus poignant d'insultante pitié!... Les malheureux! les

malheureux !... oh ! qu'ils goûtent donc toute leur joie... car c'est la dernière ! Tout-à-l'heure il reviendra, il faut bien... Dieu ! folle que je suis, s'il ne revenait pas !... et ces chevaux de poste commandés pour cette femme ! il est chez elle, il y demeurera ! Oui, oui, c'est cela... Tout est convenu entre eux ; ils partiront ensemble, ils fuiront !... demain ils auront quitté la France, et moi, misérable, je serai là, abandonnée... Ils m'auront trompée... jouée jusqu'au bout !... Pauvre folle, vante-toi donc de ta puissance !... Tu sais le secret qui tient la vie de Christian, et il t'insulte !... tu le sais, et il te quitte et il part !... et il rira de ta sottise... ils riront de ta lâcheté... Ah ! non... non. (Elle sonne.) Joseph ! Joseph ! dès que monsieur Lespinois viendra, conduisez-le près de moi, qu'il vienne.

JOSEPH.

Mais, madame...

CLOTILDE.

Allez... (Seule.) Qu'il y demeure, s'il veut, à présent !... tard ! bien tard !... que la fête se prolonge !... qu'on rie de la malheureuse Clotilde !.. Christian, tu peux rire plus haut que les autres... vois-tu au milieu de ces salons, de ces danses et de ces jeux, cette main qui te saisit ?... c'est la main de Clotilde... Ah ! tu ne railles plus maintenant ; tu pâlis, tu trembles, tu demandes grace... Oh ! oh ! (Elle tombe sur un fauteuil en pleurant ; elle se remet.) Allons, allons, cet homme va venir... qu'il ne me trouve pas dans cet état... il va venir et je lui dirai tout... que Christian est coupable... qu'un jour, désespéré.., oui, désespéré de ce qu'il ne pouvait être à moi, il allait se tuer.. .qu'un horrible hasard a jeté sous sa main un homme... une fortune... et que pour m'obtenir il a volé cette fortune et tué cet homme... (Avec un retour soudain.) Mais je ne puis pas dire cela, moi... dire qu'il m'a aimée au point d'être meurtrier, et qu'en retour je le traîne à l'échafaud... mais je suis folle... O Dieu ! mon Dieu, rendez-moi ma raison... Otez-moi de cette lutte où je succombe... que Christian revienne à moi... ou que je meure, et que je ne souffre pas ainsi !... mais que je ne le tue pas... moi !... je ne le puis pas !... grace, mon Dieu ! grace !... qu'il vienne ! qu'il vienne donc... oh ! tu m'exauces... c'est lui, le voilà... son pas est rapide !... Christian ! Christian ! Dieu !

SCÈNE IV.

CLOTILDE, DE LESPINOIS.

LESPINOIS.

Je me rends à vos ordres, madame...

CLOTILDE, avec contrainte.

Je vous en remercie, monsieur. (A part.) Que lui dire ?

LESPINOIS.

Je n'ose présumer ceux que vous avez à me donner, mais soyez assurée que vous n'avez pas d'ami plus dévoué.

CLOTILDE.

Vous m'en avez donné la preuve tout-à-l'heure, monsieur, je ne saurais l'avoir sitôt oublié.

LESPINOIS.

Je suis heureux de vous voir un peu remise des émotions pénibles que vous venez d'éprouver...

CLOTILDE.

Oh ! bien pénibles, monsieur, et puis si inattendues !... (Avec amertume.) C'est une si poignante douleur que de se voir un objet d'insulte et de dédain ! il faut être femme pour sentir tout ce que cette situation a d'affreux ! combien elle peut égarer l'ame la plus résignée !

LESPINOIS.

Croyez, madame, que je comprends tous vos chagrins, et que déja depuis long-temps je n'ai pu me défendre...

CLOTILDE, étonnée.

Depuis long-temps, monsieur ?

LESPINOIS.

Pensez-vous, madame, qu'une ame un peu sensible ait pu voir sans douleur tout ce qui venait affliger la vôtre ?... (avec intention.) sur-tout quand, bien malgré moi sans doute, j'ai été le confident de toute cette trame qui s'ourdissait contre votre bonheur !

CLOTILDE, avec douleur.

Vous avez raison, monsieur, c'est une odieuse trame !

LESPINOIS, avec une sorte de négligence.

Au point où en sont venues les choses, pourquoi vous les nierais-je ? c'est peut-être le meilleur moyen d'arriver à un parti conciliateur. Alors qu'on n'ignore rien, on sait mieux la conduite qu'on doit tenir... mais peut-être n'êtes-vous pas de cet avis, madame ; alors...

CLOTILDE, avec empressement.

Si, monsieur... dites, dites... (Calme affecté.) Je veux tout savoir... (Elle attend ; puis avec force.) Je vous écoute.

LESPINOIS.

A vrai dire, ils ont bien quelque excuse... jugez-en vous-même... Madame d'Armély aimait Christian depuis long-temps...

CLOTILDE, avec amertume.

Il l'aimait depuis long-temps ?

LESPINOIS.

Vous parûtes, madame, et Christian l'oublia pour vous.

CLOTILDE.

Je vous écoute...

LESPINOIS.

Votre réunion fit éclat ; on parla même ouvertement de votre mariage ; madame d'Armély se crut assez forte peut-être pour se contenter de l'amitié qui lui fut offerte ; mais bientôt...

CLOTILDE.

Bientôt... (silence.) elle l'aima encore?

LESPINOIS, d'un ton insinuant.

Bientôt... ce refus étrange... et mutuel... de sanctionner votre union par le mariage... fit germer d'autres idées dans son esprit... (pause.) et probablement réveilla d'autres sentiments dans son cœur.

CLOTILDE, avec éclat.

Dans le cœur!... des idées de crime dans le cœur!... mais c'est affreux cela, monsieur!... comploter de sang-froid le malheur d'un autre! la loi doit punir ce crime-là!... Si j'en appelais à la loi?

LESPINOIS.

Hélas! madame, elle sera impuissante.

CLOTILDE.

Comment! si l'on vient détruire mon bonheur, je n'aurai rien! aucun appui! pas même celui de la loi!

LESPINOIS, avec ménagement affecté.

Elle vous demandera à quel titre vous l'invoquez.

CLOTILDE.

Je vous comprends.

LESPINOIS, comme avec douleur.

Croyez-en mon expérience, madame; la loi vous dira dans l'austérité de son langage: « Je ne puis te protéger, parceque tu n'es pas « venue d'abord à moi... » (D'un ton incisif.) « Je « ne puis te venger, parceque je n'ai rien sanc- « tionné... Il n'y a pas trahison, parcequ'il n'y « a pas eu serment légal...»

CLOTILDE, avec force et presque indignation.

Oh! non!... non!... ce serait infâme!... la loi ne peut pas dire cela...

LESPINOIS.

Elle le dira cependant... et il faut bien le reconnaître, en pareil cas ce n'est pas d'elle qu'on peut attendre la réparation ou la vengeance... Et si, plus calme, vous consentiez à m'écouter, peut-être...

CLOTILDE.

Parlez, monsieur, parlez...

LESPINOIS, guettant l'effet de ses paroles.

Je le ferai avec sincérité et avec ce vif intérêt que je porte à ce qui vous touche... (Pause.) Eh bien! madame, supposez qu'à son entrée dans le monde une femme à l'esprit naïf... au cœur de feu... à l'ame exaltée, rencontre un de ces esprits bouillants qui sont capables de tout, pour avoir tout... qui mettent audacieusement au jeu leur nom, leur avenir... ces deux êtres croiront se convenir, parcequ'ils s'entendent!... Et puis, un peu plus tard, la passion s'affaiblira, le bandeau tombera!... Autour d'eux il n'y aura qu'amertume... ou abandon!... On se sera égaré faute de frein... et le bonheur aura fui!... Alors...

CLOTILDE.

Eh mais!... c'est ma vie cela, monsieur!

LESPINOIS.

Alors s'offrent deux moyens: le premier, digne d'un esprit fort et d'un grand cœur, consiste à payer l'ingratitude par le dédain; et l'abandon par l'oubli!

CLOTILDE, vivement.

Oh! jamais, jamais! C'est donner gain de cause, c'est se résigner au mépris et à l'humiliation!... Mais que faire!... mon Dieu! que faire!...

LESPINOIS.

Le second est moins pénible et plus en accord avec la douceur de vos sentiments... c'est de chercher à ramener à soi celui que la coquetterie...

CLOTILDE, le reprenant.

Dites le crime, monsieur...

LESPINOIS.

Soit... celui que le *crime* est parvenu à détacher de nous...

CLOTILDE, amèrement.

Croyez-vous donc, monsieur, que je ne l'aie pas tenté?... Pendant une année entière j'ai opposé la patience à la colère, la résignation à la violence, et l'affection à l'aigreur... J'ai tout supporté... Oh! vous ne savez pas, vous... tout ce qu'il m'a fallu d'amour et de vertu!... vous ne pouvez pas le savoir... Et d'ailleurs qu'importent mes souffrances!...

LESPINOIS.

Permettez-moi de penser, madame, que vous n'y avez pas mis assez de persévérance... Eh! comment croire qu'à moins de dureté dans le cœur, on puisse être sourd à la douceur de cette voix, dont la moindre plainte me briserait? qu'à moins d'égoïsme, on puisse voir d'un œil sec une larme s'échapper du vôtre?—Le chagrin d'une femme qu'on aime perce l'ame; il y arrive doux et pénétrant!... Il n'inspire qu'un desir, celui de le faire cesser! (Se reprenant.) Ah! madame, je le répète, vous n'avez pas voulu, peut-être même à votre insu... car la générosité se lasse... (avec une intention marquée.) et sans qu'on s'en rende compte, l'amour se fatigue aussi!

CLOTILDE, lentement et réfléchissant.

Oui, monsieur, oui... à présent qu'en vous écoutant je suis devenue plus calme... Oui... vous avez raison, Christian ne peut manquer de penser ainsi!... J'essaierai encore!... je vous remercie... je me résignerai... j'oublierai mon injure, et, dussé-je mourir à ses yeux de douleur, je saurai faire mon devoir... celui que je me suis imposé!

LESPINOIS, à part.

Elle ne m'a pas compris.

CLOTILDE, vivement.

Entendez-vous?... une voiture... Oui... oui... c'est lui... c'est Christian... il revient... Ah! monsieur Lespinois... dites-lui que vous m'avez accompagnée... que vous aviez peur pour moi...

que j'avais l'air égaré... Ne lui dites pas que je vous ai prié de venir... Votre présence ici... vous comprenez mon embarras... n'est-ce pas?... S'il vous demandait... excusez-moi... car j'ai eu tort... Oui... oui...

(Elle écoute.)

LESPINOIS.

Je vous obéirai, madame...

CLOTILDE, impatiente.

Ce n'est donc pas lui?...

(Elle sonne.)

SCÈNE V.

JOSEPH, CLOTILDE, DE LESPINOIS.

CLOTILDE.

Joseph, quelle est cette voiture?

JOSEPH.

Celle de monsieur.

CLOTILDE.

Il est rentré?

JOSEPH.

Oui, madame.

CLOTILDE.

Sait-il que je suis chez lui?

JOSEPH.

Oui, madame, il vous croit seule...

CLOTILDE.

Et il n'est pas monté?

JOSEPH.

Il a pris l'autre escalier pour entrer dans sa chambre.

CLOTILDE.

Ah! j'y vais.

JOSEPH, affligé.

Hélas! madame, il s'est enfermé, et il m'a dit qu'il n'ouvrirait qu'à moi.

CLOTILDE, accablée.

Enfermé... Ah! Christian!... (A Lespinois avec une colère douloureuse.) Vous voyez, monsieur, lorsque je pardonne... quand je me résous à tout souffrir... (A deux domestiques.) Que faites-vous là?

JOSEPH.

Madame, c'est monsieur qui m'a ordonné de faire porter chez lui tous les objets nécessaires à son départ.

CLOTILDE, avec un étonnement cruel.

Son départ!... oh! mais, c'est impossible... il ne peut partir sans me voir... tout n'est pas prêt, je pense?

JOSEPH, les larmes aux yeux.

Il attendait encore des papiers du ministère, les voici... on les a apportés au milieu de la nuit, et je vais...

CLOTILDE.

C'est bien, donne-moi ces papiers.

(Elle lui arrache les papiers.)

JOSEPH.

Mais, madame...

CLOTILDE.

Je le veux... va faire porter tous ces objets chez lui, va.

SCÈNE VI.

CLOTILDE, DE LESPINOIS.

LESPINOIS.

Il faut savoir vous résigner, madame; pourquoi vous emparer de ces papiers?

CLOTILDE, les considérant.

Il les attend pour partir... il y a donc là un grand secret! Ah! dussé-je y lire mon arrêt de mort... Savez-vous ce que contient cette lettre?

LESPINOIS.

Non, madame, pas précisément... un ordre de départ... des instructions...

CLOTILDE, brisant le cachet.

Eh bien! je vais vous le dire...

LESPINOIS.

Que faites-vous, madame?

CLOTILDE.

Nous n'en sommes plus là, je veux tout savoir. (Elle lit.) « Premier secrétaire d'ambas« sade, chargé d'affaires par intérim. » Par la protection de madame d'Armély... intrigue!... Un billet pour elle!...

(Elle l'ouvre.)

LESPINOIS.

Ah! madame...

CLOTILDE.

Je vous ai dit que je voulais tout savoir: « J'ai « tenu parole, j'espère que votre protégé m'i« mitera; ce passe-port indique assez comme je « l'entends. » Voyons, voyons. (Elle parcourt.) Ah!... « Christian et son épouse!... »

LESPINOIS.

Grand Dieu!

CLOTILDE, lui montrant le papier.

Oui, oui... Christian et son épouse! (Avec égarement.) Enfin!... eh bien! monsieur, maintenant j'ai raison... il ne faut pas qu'il parte, vous le voyez bien.

LESPINOIS.

Et comment l'empêcher?

CLOTILDE.

En le faisant arrêter sur-le-champ... avant qu'il la revoie... à l'instant même... tout de suite!...

LESPINOIS.

Mais pourquoi, pourquoi le faire arrêter?

CLOTILDE.

Parcequ'il ne faut pas qu'il parte... parceque vous le savez... parceque c'est votre devoir... parcequ'il a tué Rafaël Bazas... je vous l'ai déja dit!

LESPINOIS.

Juste Dieu! madame, pensez-vous aux cruels devoirs de ma charge?

CLOTILDE.

Ah! Christian et son épouse!... ils veulent se marier... Eh bien! qu'il ne parte pas... qu'elle l'attende aussi... qu'ils ne se revoient jamais!... Allez, monsieur, le temps presse.

LESPINOIS.

Mais, madame...

CLOTILDE.

Oubliez-vous donc que cette femme l'attend?... qu'il l'aime, qu'il veut l'épouser... et que je ne puis le retenir, moi?...

LESPINOIS.

Ah! madame, qu'avez-vous fait?

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CLOTILDE, seule.

Christian et son épouse... Oh! maintenant, qu'elle pleure aussi; que je ne souffre pas seule... car, enfin, sans cela j'aurais subi l'infamie sans vengeance... la honte sans retour... la mort sans la rendre... Oh! non.

SCÈNE VIII.

CLOTILDE, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame, madame, monsieur desire que vous lui remettiez les papiers que vous avez arrêtés.

CLOTILDE.

Dis-lui que s'il les veut il vienne me les demander.

JOSEPH.

Madame...

CLOTILDE.

A-t-il peur de me voir?... Je veux le voir, moi.

JOSEPH.

J'y vais, madame... Ah! mon Dieu!

SCÈNE IX.

CLOTILDE, seule.

Ne pas daigner venir, ne pas venir!... S'il venait seulement... rien que cela pour la malheureuse Clotilde... un regard... un adieu... un mot!... mais rien, rien... Il doit croire pourtant que je pleure... il le sait, il m'entend peut-être... Oh! vous verrez qu'il ne viendra pas...

SCÈNE X.

CLOTILDE, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame, monsieur veut absolument ses papiers.

CLOTILDE.

Je ne veux pas, moi... les lui rendre.

JOSEPH.

Madame, si vous saviez dans quel état il est, de quel air il m'a envoyé!

CLOTILDE.

Que m'importe!

JOSEPH.

O madame! ne persistez pas, ne persistez pas!... je vous en supplie, laissez-le partir.

CLOTILDE.

Partir!...

CHRISTIAN, en dehors.

Joseph?

JOSEPH.

C'est lui!... Ah! rendez-moi ces papiers.

CHRISTIAN, dans la coulisse.

Joseph?

JOSEPH.

Entendez-vous, madame? il vient.

CLOTILDE, qui a enfermé les papiers dans un tiroir.

Qu'il vienne!...

CHRISTIAN, entrant.

Sortez, Joseph.

SCÈNE XI.

CLOTILDE, CHRISTIAN.

CHRISTIAN.

Que signifie ce que vous faites, madame? retenir mes papiers! oubliez-vous qu'il n'y a plus rien de commun entre nous, et que désormais rien n'excuse une semblable conduite?

CLOTILDE.

Rien?...

CHRISTIAN.

Rien.

CLOTILDE.

Vous vous trompez, Christian; écoutez. Pour vous j'ai tout quitté, j'ai bravé l'opinion, je vous ai donné mon honneur, ma vie! vous l'avez oublié, vous; mais moi, je m'en suis souvenue.

CHRISTIAN.

Madame, laissez là ces reproches qui ne répareront pas des malheurs irréparables; remettez-moi ces papiers, il faut que je parte.

CLOTILDE.

Tu resteras donc! on t'attendra long-temps au rendez-vous! tu sauras ce que c'est que d'avoir jeté la mort et la jalousie dans le cœur d'une femme!

CHRISTIAN.

Clotilde, calmez cet emportement; c'est trop abuser des droits de la faiblesse, et si vous n'étiez une femme...

CLOTILDE.

Oui, une faible femme, sans énergie, n'est-il pas vrai?

CHRISTIAN.

Non... mais la femme que j'ai aimée!

CLOTILDE.

Oui, oui, la femme déshonorée et perdue; celle qu'on prend et qu'on jette à fantaisie, celle qu'on insulte sans danger, qui s'est donnée sans pudeur, qu'on a délaissée sans regret, misérable qu'elle était! car il m'a fallu une bien grande dépravation dans le cœur pour subir mon sort, et certes je n'ai pas eu l'excuse du bonheur; non, la honte m'a été si belle que je l'ai voulue au prix d'une mort de tous les instants. Est-ce là le bonheur comme tu l'entends, Christian? Alors je l'ai bu jusqu'à la lie!

CHRISTIAN, avec colère.

Clotilde! c'est trop! c'est trop, vous dis-je!

(Il veut sortir, elle se jette au-devant de lui.)

CLOTILDE.

Non, tu ne fuiras pas encore, tu m'entendras, vois-tu! as-tu pensé que je te laisserais partir avec cette intrigante, ta protectrice?

CHRISTIAN, avec force.

Clotilde! Clotilde! apaisez ces éclats!

CLOTILDE.

Ce sont mes cris qui t'importunent. Eh bien! que ne me donnes-tu *aussi* un coup de poignard! et je me tairai *aussi* peut-être!

CHRISTIAN, confondu.

Qu'a-t-elle dit?...

(Bruit au dehors.)

SCÈNE XII.

CLOTILDE, JOSEPH, CHRISTIAN.

JOSEPH, effaré.

Monsieur! madame! des soldats entourent la maison... Monsieur, fuyez...

CHRISTIAN.

Moi, fuir!... pourquoi? que me veut-on?

JOSEPH.

Monsieur, venez, de grace... madame, ne tremblez pas ainsi!.... ah! trop tard!.... trop tard!

SCÈNE XIII.

JOSEPH, CLOTILDE, UN COMMISSAIRE DE POLICE, CHRISTIAN.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, j'ai ordre de vous arrêter.

CHRISTIAN.

Moi, monsieur!...

LE COMMISSAIRE.

Comme accusé et prévenu d'assassinat sur la personne de Rafaël Bazas.

CHRISTIAN, d'un air sombre.

Qui peut m'accuser?...

JOSEPH, regardant Clotilde.

Ce n'est pas moi, grand Dieu!...

CLOTILDE.

C'est qu'il ne t'abandonnait pas... toi!

(Moment de silence.)

CHRISTIAN, bas à Clotilde.

Clotilde!... (Une pause.) Ceci vaut bien un coup de poignard... je pense!

JOSEPH, avec horreur et d'une voix sourde.

Ah! madame!... madame!...

CHRISTIAN, agité.

Joseph... adieu!... (Avec calme.) Messieurs, je vous suis!

(Clotilde reste immobile, les yeux fixes.)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une chambre de prison.

SCÈNE I.

DE LESPINOIS, LE DIRECTEUR DE LA PRISON.

LESPINOIS.

Voici le nom de la personne que vous laisserez entrer auprès du condamné.

LE DIRECTEUR.

C'est bien, monsieur, seulement madame d'Arnély...

LESPINOIS.

Elle a obtenu un ordre supérieur de pénétrer dans la prison... Je ne sais pas ce qu'elle n'obtiendrait pas!...

LE DIRECTEUR.

Voilà tout?

LESPINOIS.

Absolument tout. Songez que vous ne pouvez admettre aucune autre personne auprès de Christian sous votre responsabilité.

LE DIRECTEUR.

Il suffit...

LESPINOIS.

Où en est-on maintenant?

LE DIRECTEUR.

On vient d'apporter au condamné le rejet de son pourvoi; ainsi donc plus d'autre chance pour lui qu'un recours en grace!... et peut-il l'obtenir pendant les deux jours qui lui restent?... Cette condamnation a fait grand bruit dans Paris...

LESPINOIS.

Elle importait à la morale publique. De pa-

reils crimes se trouvent rárement dans les classes élevées de la société; mais le peuple croit toujours que c'est parcequ'on soustrait les victimes à la vengeance des lois; aussi les magistrats, pour calmer ces doutes, se montrent-ils d'une sévérité exemplaire quand le coupable est un homme comme Christian, et le crime aussi avéré...

LE DIRECTEUR.

Le crime aussi avéré?... ma foi...

LESPINOIS.

Le moyen d'en douter?... La déposition de mademoiselle de Valery...

LE DIRECTEUR.

Déniée d'abord formellement par Joseph... et rétractée ensuite par elle...

LESPINOIS.

Aussi l'a-t-on fait condamner comme faux témoin, ce Joseph... et d'ailleurs le cadavre a été retrouvé...

LE DIRECTEUR.

N'a-t-il pas été prouvé qu'un coup de pistolet avait été tiré dans la rue, et qu'on avait entendu un homme crier au secours... et le corps n'avait-il pas une balle dans les chairs?...

LESPINOIS.

Et la blessure faite avec un poignard venait-elle d'une balle?...

LE DIRECTEUR.

Une blessure reconnue quinze mois après la mort!... Enfin...

LESPINOIS.

Enfin, enfin, monsieur, cet arrêt est juste... et les jurés ont été unanimes... On va amener bientôt Christian dans cette salle pour voir la personne qui a le droit de le visiter... je vous laisse...

LE DIRECTEUR.

Pardon, mais Joseph, l'ancien domestique qui est détenu ici, m'a prié de solliciter de vous la grace de voir son maître une dernière fois...

LESPINOIS.

Cela est contraire aux règlements.

LE DIRECTEUR.

Ah! il est le seul qui semble attaché à ce pauvre jeune homme; il ne l'a point vu depuis sa condamnation.

LESPINOIS, à part.

Il est bon qu'on ne puisse pas dire que j'ai refusé toutes les demandes... (Haut.) Eh bien! qu'il voie Christian... même laissez-le près de lui; mais n'oubliez pas sur-tout qu'il n'y a que la personne dont nous venons de convenir qui puisse être admise.

LE DIRECTEUR.

Vous pouvez être certain que je ferai mon devoir.

SCÈNE II.

DE LESPINOIS, Mme D'ARMÉLY, LE DIRECTEUR.

MADAME D'ARMÉLY.

Monsieur de Lespinois, je suis charmée de vous rencontrer. (Au directeur.) Veuillez demeurer, monsieur.

LESPINOIS, à part.

Le fâcheux entretien!...

MADAME D'ARMÉLY.

J'ai des remercîments à vous faire, monsieur, sur l'empressement que vous avez mis à m'envoyer un permis pour pénétrer jusqu'ici.

LESPINOIS.

Si je n'ai pas répondu à votre demande, madame, c'est que je savais trop bien que votre crédit rendait une réponse inutile.

MADAME D'ARMÉLY.

Savez-vous la même chose de mademoiselle de Valery?... et le crédit que vous lui connaissez explique-t-il le silence que vous avez gardé à son égard, malgré dix lettres écrites par elle?...

LESPINOIS.

Qui peut vous avoir dit... ?

MADAME D'ARMÉLY.

Elle, monsieur.

LESPINOIS.

A vous!...

MADAME D'ARMÉLY.

A moi, oui, monsieur; vous lui avez valu cette nouvelle douleur... Hier je venais ici; en passant dans cette salle où attendent les amis, les parents et souvent les complices des prisonniers, j'ai vu dans un coin obscur une femme qui se cachait, honteuse et désespérée. Je me suis arrêtée... c'était Clotilde... elle m'a vue; alors elle s'est approchée de moi... de moi... Quels reproches n'avait-elle pas à me faire! quelles terribles accusations ne pouvait-elle pas élever contre moi!... Eh bien! monsieur, savez-vous le seul mot qui soit sorti de sa bouche avec un sanglot convulsif: « O madame! je voudrais bien le voir... » et elle est tombée à genoux devant moi... Le remords qui dévorera toute ma vie est bien cruel, monsieur; mais cette scène m'en a révélé toutes les angoisses... je l'ai relevée, j'ai tout promis... Ne voulez-vous pas me faire tenir ma promesse?

LESPINOIS.

Le puis-je? Christian n'a-t-il pas toujours refusé de la voir, et mademoiselle de Valery a-t-elle un droit légal qui m'autorise à lui accorder cette faveur?

MADAME D'ARMÉLY.

Vous refusez?

LESPINOIS.

Vous oubliez la sévérité de nos devoirs.

MADAME D'ARMÉLY.

Je n'ai oublié ni vos devoirs ni vos projets, monsieur le conseiller .. Monsieur le directeur, vous recevrez mademoiselle de Valery.

LESPINOIS.

Madame!

MADAME D'ARMÉLY.

Voici un ordre du ministre de la justice... Monsieur le conseiller, je connais vos scrupules, et j'ai pris soin de les lever d'avance.

LESPINOIS.

Madame, que prétendez-vous ?

MADAME D'ARMÉLY.

Tous les coupables, monsieur, ont leurs juges et leurs accusateurs.

LESPINOIS.

Et vous vous êtes faite le mien ?

MADAME D'ARMÉLY.

Implacable, monsieur! vous voyez bien qu'il n'est pas besoin de génie pour faire école.

LESPINOIS.

Je méprise celui de l'intrigue, et lui laisse le champ libre...

MADAME D'ARMÉLY.

Je dois vous prévenir que le ministre vous attend.

SCÈNE III.

Mme D'ARMÉLY, LE DIRECTEUR.

MADAME D'ARMÉLY.

Ce qu'il va lui dire l'étonnera sans doute. Ce n'est pas sans dessein, monsieur, que j'ai tenu un langage pareil à celui que vous venez d'entendre.

LE DIRECTEUR.

Ce langage était juste.

MADAME D'ARMÉLY.

S'il vous a prouvé que je ne suis pas sans crédit, et que je ne laisserais pas dans l'embarras un homme qui me rendrait un important service... c'est assez pour moi.

LE DIRECTEUR.

Quel service puis-je vous rendre, madame?

MADAME D'ARMÉLY.

Vous le saurez; mais, avant de tout vous dire, je vais tenter une nouvelle démarche près de Christian... s'il voulait signer une demande en grace, je crois être assurée du succès, et alors ma confidence serait inutile.

LE DIRECTEUR.

Je crains qu'elle ne le soit toujours également, et que je ne puisse l'entendre.

SCÈNE IV.

CLOTILDE, JOSEPH, LE DIRECTEUR, UN PORTE-CLEFS.

JOSEPH.

Me sera-t-il permis de voir mon maître ?

LE DIRECTEUR.

Oui, mon ami. (Au porte-clefs.) Cette jeune dame qui vient tous les jours demander monsieur Christian est-elle en bas ? qu'on la fasse monter, voici l'ordre qui l'autorise à entrer.

MADAME D'ARMÉLY.

Il s'agit de mademoiselle de Valery.

LE DIRECTEUR.

Madame a eu la bonté d'obtenir pour elle un ordre d'entrée, et elle pourra voir au moins M. Christian.

JOSEPH.

Voir mon maître!... elle... oh ! non...

MADAME D'ARMÉLY.

Mon pauvre Joseph, elle mérite cette faveur mieux que personne...

JOSEPH.

Madame, je ne sais pour qui vous parlez, mais je ne crois pas que j'aie obtenu une faveur...

MADAME D'ARMÉLY.

Non, Joseph... mais cette pauvre Clotilde, faut-il la désespérer tout-à-fait ?

SCÈNE V.

Mme D'ARMÉLY, JOSEPH; CLOTILDE entre et reste dans le fond ; LE DIRECTEUR.

JOSEPH.

Et M. Christian, faut-il le tourmenter les deux jours qui lui restent à vivre?... Il ne voudra pas la voir.

LE DIRECTEUR.

Il est certain qu'avant sa condamnation, alors qu'elle pouvait pénétrer ici, il s'y est constamment refusé.

MADAME D'ARMÉLY.

Si on l'implorait, on obtiendrait de lui cette entrevue.

JOSEPH.

Il la refusera.

MADAME D'ARMÉLY.

Mais la pauvre Clotilde mourra de ce refus.

JOSEPH.

Mais lui, ne meurt-il pas de ses paroles ?

(Clotilde sanglote.)

MADAME D'ARMÉLY, apercevant Clotilde.

Ciel! c'est elle... Joseph, plus bas.

JOSEPH, sans regarder Clotilde.

Mille excuses, madame ; si j'avais su que vous étiez là...

CLOTILDE.

Ah! vous pouvez tout dire; j'ai tout mérité.

JOSEPH.

Madame...

CLOTILDE.

Joseph, je voudrais voir Christian.

JOSEPH.

Vous?... cela ne se peut pas.

LE DIRECTEUR.

Pourquoi donc? il va venir tout-à-l'heure.

CLOTILDE.

Oh! pas ainsi, pas sans qu'il l'ait permis.

JOSEPH.

Il ne le permettra pas.

CLOTILDE.

Oh! si la voix d'un ami, de l'ami le plus noble, le plus dévoué, l'implorait pour la malheureuse?...

JOSEPH.

Madame, il n'écouterait rien.

CLOTILDE.

S'il lui disait que la misérable a passé chaque jour à la porte de sa prison, mendiant d'un soldat, d'un geôlier, la faveur de voir ses fenêtres où passait son ombre; s'il lui disait que chaque nuit, à deux genoux sur la pierre, elle a pleuré et prié Dieu sans cesse et pour lui seul; si tu pouvais lui dire que l'insensée n'est plus ni la femme qu'il a aimée, ni celle qui l'a perdu, mais que c'est une pauvre fille à moitié folle, dévorée de larmes, flétrie, défigurée, mourante... c'est que tu ne m'as pas encore regardée, Joseph!

JOSEPH.

O madame!... madame! vous avez bien souffert.

CLOTILDE.

Assez pour mériter que tu l'implores pour moi.

JOSEPH.

Si vous saviez ce qu'il a dans le cœur!... vous n'avez pas peur de le voir?

CLOTILDE.

Je n'ai plus peur de rien... mais tu ne réponds pas?

JOSEPH.

Je n'oserai pas, madame.

MADAME D'ARMÉLY.

Joseph, vous êtes sans pitié.

CLOTILDE.

Mon Dieu! ne le verrai-je donc plus!

MADAME D'ARMÉLY et LE DIRECTEUR.

Joseph! Joseph!

JOSEPH.

Eh bien! oui, je lui parlerai, mais seul.

TOUS.

Oui, oui.

JOSEPH.

Mais s'il ne voulait pas?...

CLOTILDE.

Oh! il le voudra si tu le veux.

LE DIRECTEUR.

Eh bien! c'est convenu; mais il va venir, éloignez-vous.

CLOTILDE, au directeur.

Oui, oui. (A Joseph.) Joseph! Joseph!

JOSEPH.

Oui, madame, je vous le jure, je vous le jure.

LE DIRECTEUR.

Venez, venez, je vous ferai appeler.

(Joseph et le directeur la mènent jusqu'à la porte.)

MADAME D'ARMÉLY.

Pauvre femme!... mais voici Christian.

SCÈNE VI.

CHRISTIAN, Mme D'ARMÉLY, LE DIRECTEUR, JOSEPH.

CHRISTIAN.

Je vous salue, madame. (Au directeur.) Demeurez, monsieur. (Il fait un signe de la main à Joseph.) Je vous remercie, madame, de cette dernière marque d'intérêt : toute la rigueur de notre ami, monsieur de Lespinois, a donc échoué contre votre persévérance?

MADAME D'ARMÉLY.

Cette persévérance a été plus loin que vous ne pensez; car je suppose qu'il apprend en ce moment qu'il fera bien de donner sa démission.

CHRISTIAN.

C'est donc vous qui avez provoqué cette brusque disgrace?

MADAME D'ARMÉLY.

Contre laquelle il ne réclamera pas. (Bas au directeur.) Jugez, monsieur, de ce que je puis faire.

CHRISTIAN.

On devient donc juste dans ce monde!... et faudra-t-il que je le regrette?... Mais vous, madame, quel motif bienveillant a pu vous ramener auprès d'un malheureux?

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien! Christian, je voulais obtenir de vous un consentement, une signature.

CHRISTIAN.

Pourquoi, madame? pourquoi?

MADAME D'ARMÉLY, hésitant.

Un recours en grace.

CHRISTIAN.

En grace? moi, demander grace!.... Oh! non, madame, non. Je me suis mesuré avec la société qui m'était ennemie, j'ai lutté contre elle de toutes ses armes; éloquence, mensonges, subtilités, j'ai épuisé toutes les chances de la justice parcequ'il y avait combat; mais grace! crier grace parceque je suis vaincu! non, non:

la mort plutôt; la mort, c'est mon dernier droit, je le veux.

MADAME D'ARMÉLY, bas au directeur.

Je n'ai plus qu'une ressource, monsieur, je dois vous expliquer ce que j'attends de vous... sortons...

CHRISTIAN.

Recevez mes adieux... madame.

MADAME D'ARMÉLY.

Non, Christian, je reviendrai bientôt.

JOSEPH.

Pas un mot pour le pauvre Joseph!

CHRISTIAN, les reconduisant.

A demain, madame... à bientôt, monsieur...

SCÈNE VII.

CHRISTIAN, JOSEPH.

(Joseph est resté sur le devant de la scène. Christian a reconduit madame d'Armély et le directeur jusqu'au fond.)

CHRISTIAN, se retournant vers Joseph du fond de la scène, et lui tendant les bras.

Joseph! Joseph!

JOSEPH.

Monsieur, monsieur!

CHRISTIAN.

Ah! Joseph... Joseph, laisse-moi me reposer, pleurer dans tes bras; avec toi, devant toi je puis pleurer, tu sais garder un secret, toi. Et tu ne diras pas cette lâcheté de ton maître.

JOSEPH.

Pourquoi cacher vos larmes, monsieur? elles vous honorent.

CHRISTIAN.

A tes yeux, sans doute, toi qui es honnête homme; mais à la face du monde, le repentir, cette seule vertu des criminels, est une tache de plus. Vois ces gens qui viennent de sortir; ils sont dans un étonnement profond de mon calme constant, et demain, quand je reprendrai ce rôle insolent devant les apprêts du supplice, puis devant ce peuple, et enfin là... parceque je ne pousserai ni cris, ni imprécation... cet étonnement deviendra presque de l'admiration; et parceque je me tairai aujourd'hui et que tu te tairas toujours... le doute entrera dans certains esprits, l'intérêt l'y suivra peut-être, et qui sait si demain on n'accusera pas mes juges de cruauté... qui sait si l'on ne pleurera pas un innocent!

JOSEPH.

Moi, du moins, monsieur, je vous pleurerai.

CHRISTIAN.

Toi, tu me sais coupable, qu'importe?... mais les autres... et puis, qu'on parle d'exemples donnés au peuple... Ah! pour lui faire peur du crime, il faudrait lui montrer à nu le cœur du criminel; ses angoisses, ses déchirements... le remords qui le ronge et la peur, l'affreuse peur qui le glace!

JOSEPH.

La peur!...

CHRISTIAN.

Oui, j'ai peur. Es-tu donc comme les autres, et crois-tu au calme, à l'audace, à la résignation des coupables?... masques infâmes, suprême mensonge, dernier crime dont ils revêtent les autres... Oh! non, vois-tu, il n'y a pas de courage qui lutte contre la conscience. Car, enfin, j'ai sali le nom de mon père... j'ai versé le sang d'un homme... je l'ai volé... j'ai menti à tout honneur, j'ai subi l'infamie d'un jugement, et je mourrai sur l'échafaud. Crois-tu qu'il y ait une voix dans le cœur qui soit assez osée pour crier à l'homme: Ce n'est rien! Cet arrêt que je viens d'entendre avec calme, cette grace que je rejette... mensonges que tout cela... J'ai eu peur de la mort, peur de l'éternité! J'ai senti que j'aimais la vie, mais on me regardait, et l'orgueil s'est levé... Comédie! infâme comédie!

JOSEPH.

Monsieur... mon maître... calmez-vous... Ah! si l'on vous voyait ainsi!

CHRISTIAN.

N'est-ce pas, il ne faut pas qu'on me voie ainsi? homme comme les autres, pauvre homme! Va, je n'ai plus rien à te dire.

JOSEPH.

Ah! monsieur... qu'ai-je donc fait?... parlez, parlez...

CHRISTIAN.

Ah! tu ne me comprendrais pas... va... c'est bien...

JOSEPH.

Hélas! monsieur, quel que soit mon dévouement, je n'oserais dire qu'il n'est pas dans le monde un autre cœur qui vous entendrait mieux que le mien...

CHRISTIAN.

Un autre cœur, dis-tu?

JOSEPH.

Bien malheureux aussi; plus malheureux peut-être que le mien; triste et brisé comme le vôtre, car comme le vôtre il est coupable.

CHRISTIAN, avec fureur.

Clotilde?...

JOSEPH.

Ah! monsieur Christian, si vous l'aviez vue, mourante, désolée, me suppliant de vous implorer...

CHRISTIAN.

Et que me veut-elle maintenant?... vient-elle aussi me regarder avec des yeux avides, pour épier ce que je souffre... pour triompher de me voir abattu et brisé, moi qui l'ai offensée et qu'elle a tué en retour? Veut-elle goûter toute sa joie? et lorsque trompé, désarmé, dans ma colère, par ses douleurs et ses remords, j'appuierai sa tête sur mon cœur en signe de pardon, sera-ce pour calculer à l'aise s'il bat plus vite de

peur qu'il n'a battu d'amour ?... Ah ! exécration !... je la briserais sous mes pieds si elle venait.

SCÈNE VIII.

CHRISTIAN, JOSEPH, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Fais-le donc ; me voici.

CHRISTIAN.

Dieu !...

JOSEPH.

Madame... Ah ! n'approchez pas... n'approchez pas...

CHRISTIAN, lentement et regardant Clotilde.

Joseph ! Joseph ! c'est donc là Clotilde ?... (Après une pause.) Laisse-nous.

JOSEPH.

Ah ! monsieur, monsieur...

CHRISTIAN.

Oh ! je vois maintenant qu'il faut que je lui parle.

JOSEPH.

Et vous lui pardonnerez ?...

CHRISTIAN, après une pause.

Peut-être.

SCÈNE IX.

CLOTILDE, CHRISTIAN.

(Christian s'assied, Clotilde tombe à genoux devant lui.)

CLOTILDE.

Peut-être, as-tu dit, Christian? peut-être je lui pardonnerai...

CHRISTIAN.

Peut-être... oui, peut-être...

CLOTILDE.

Eh bien ! tu me regardes ; que te faut-il encore pour me tendre la main et me relever ? Te faut-il le récit de mes souffrances ? faut-il te dire, pour te toucher, tous mes jours de larmes, toutes mes nuits d'angoisses, mes délires, mes tortures ? quelle fièvre m'a dévorée, quel désespoir m'a brûlée et éteinte ?... Mais tu me regardes, et tu le vois, Christian.

CHRISTIAN.

Oui, tu as bien souffert, je le vois, et pourtant ce n'est pas cela que j'attends de toi.

CLOTILDE.

Veux-tu savoir, pour excuser mon crime, si un pareil crime peut s'excuser, quelles infâmes perfidies m'ont entourée ; dans quels pièges honteux on m'a conduite... quelle infernale trahison m'a rendue folle et coupable ?

CHRISTIAN.

Je le sais ; mais c'est autre chose encore...

CLOTILDE.

Christian... autre chose, dis-tu ?... Tu ne doutes pas que je ne sois venue ici pour te voir et mourir ensuite ; Christian, que te faut-il de plus ?...

CHRISTIAN.

Quelque chose de plus encore...

CLOTILDE, désespérée.

Ah ! misérable que je suis !...

CHRISTIAN.

Écoute, Clotilde... Depuis que cette prison me tient entre ses murs, je n'ai pas été aussi abandonné que l'ingratitude humaine semblait le promettre. Un avocat célèbre m'a prêté généreusement son éloquence... Un serviteur fidèle a subi la captivité pour moi... Le chef de cette maison m'en a adouci l'affreux séjour... On m'a respecté dans mon crime, on m'a plaint, on m'a offert ma grace... Mais nulle pensée n'a compris la mienne. Et maintenant toi, que j'ai aimée comme un être au-dessus de tous les êtres ; toi qui as été capable d'un si grand crime et d'un si grand remords ; toi qui m'as aimé au point de te déshonorer, réponds... Outre ton repentir, que m'apportes-tu ?

CLOTILDE, vivement.

Du poison...

CHRISTIAN, avec éclat.

A la bonne heure ! (Il la relève et l'embrasse. Avec une joie féroce.) Oh ! les misérables, les hommes, où sont-ils ? où sont-ils ? Là, par-tout, à la porte de la prison, sur les quais, sur les ponts, aux fenêtres, sur les toits, sous l'échafaud... C'est Christian... Le voilà : il est pâle, il a peur... Je veux voir... Rien, exécrables fous ! il n'y a rien à voir : il n'y a que le cadavre d'un homme empoisonné... Clotilde, Clotilde, merci, merci !

CLOTILDE.

Oh ! tu m'as donc pardonné !...

CHRISTIAN.

Pardonné !... Ai-je ce droit, pauvre femme brisée et perdue ? tu demandes si je t'ai pardonné, moi... Christian, qui t'ai séduite, abandonnée, flétrie... Moi l'assassin et le parjure, je ne t'ai point pardonné, je te demande grace...

CLOTILDE.

Christian... mon Christian !

CHRISTIAN.

Oui, Clotilde, grace... car je la mérite de toi, de toi seule, qui sais que dans un autre monde nous eussions vécu étroitement et éternellement liés dans le même amour... Toi qui ne doutes pas maintenant, quel que soit le passé, que je t'aime comme tu m'aimes.

(On entend du bruit.)

CLOTILDE.

Entends-tu ?... on vient...

CHRISTIAN.

Oui...

CLOTILDE.

Christian, imite-moi ! (Elle boit le poison et le lui présente, il boit aussi.) Qu'ils viennent maintenant... le poison est sûr et rapide...

SCÈNE X.

CLOTILDE, CHRISTIAN, Mme D'ARMÉLY, JOSEPH.

(Joseph reste au fond à guetter.)

MADAME D'ARMÉLY.

Tous les surveillants sont éloignés ou séduits ; le directeur de la prison fuit avec vous... Venez, venez...

CHRISTIAN.

Il n'est plus temps.

TOUS.

Grand Dieu !...

CHRISTIAN.

Vous m'offrez la vie, n'est-ce pas ? Répondez !... Cette existence d'exil et de honte, voulez-vous la subir avec moi ?

MADAME D'ARMÉLY.

Ah ! monsieur...

CHRISTIAN.

Eh bien ! demandez à Clotilde ce qu'elle m'a apporté au lieu de la vie.

CLOTILDE.

La mort...

CHRISTIAN.

Et elle a partagé le bienfait. Voici celle qui m'aime et que je ne quitte plus.

CLOTILDE, mourant.

Christian !...

CHRISTIAN.

Clotilde !...

(Tous deux poussent un cri et tombent.)

FIN DE CLOTILDE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE
n° 4, boulevart d'Enfer.

LA RÉPUBLIQUE,

L'EMPIRE ET LES CENT-JOURS,

PIÈCE EN QUATRE ACTES ET EN SEIZE TABLEAUX,

PAR M. PROSPER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Cirque-Olympique, le 13 octobre 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

NAPOLÉON...MM. EDMOND.
LUCIEN BONAPARTE...DEMOUY.
ARÉNA...ÉDOUARD.
BARRAS...CHÉRI.
LEFÈVRE...SIGNOL.
LANNES...GAUTHIER.
AUGEREAU...HENRY.
LECLÈRE...ALFRED.
BERTHIER...PAUL.
DUROC...CHÉRI.
MURAT.
DESAIX...PAUL.
LABÉDOYÈRE...SEIGNEUR.
CAMBACÉRÈS.
LE MARQUIS DE NOIRVILLE...DIDIER.
GEORGES CADOUDAL.
UN GRENADIER FRANÇAIS...FLEURY.
LE PRIEUR BONAPARTE.
LE BEDEAU GIUDICE.
L'EMPEREUR ALEXANDRE...ALFRED.
L'EMPEREUR D'AUTRICHE...ÉDOUARD.
LE COMTE D'HAUGWITZ, ambassadeur prussien.
FRITZ, grenadier prussien...SIGNOL.
JOSÉPHINE...M^mes STÉPHANIE.
MINA, fille de Fritz...VIRGINIE.
CATHERINE.
UN COLONEL FRANÇAIS, UN PARLEMENTAIRE AUTRICHIEN.
UN CANTINIER, ÉTATS-MAJORS ET SOLDATS FRANÇAIS, RUSSES ET AUTRICHIENS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le boudoir de madame Bonaparte; on y remarque un mélange d'objets d'arts, de parure et de toilette de femme.

SCÈNE I.

MADAME BONAPARTE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

JOSÉPHINE.

Non, non! point de ces coiffures grecques ou romaines; je suis Française et je veux paraître telle.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Cependant, madame, c'est la mode.

JOSÉPHINE.

Tu as raison, et je ne serais plus de mon pays

si je n'obéissais pas à cette reine capricieuse. Quelles sont ces parures?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ce qu'il y a de plus nouveau; madame Tallien en a commandé une toute semblable.

JOSÉPHINE.

C'est une femme pleine de goût; j'en veux une pareille, mais un peu plus simple.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Plus simple, et pourquoi donc? La femme du général Bonaparte ne doit le céder à aucune autre.

JOSÉPHINE.

Tu veux dire qu'elle doit se distinguer entre toutes.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LUCIEN BONAPARTE.

LUCIEN.

J'entre sans me faire annoncer. Eh bien! ma sœur, avez-vous instruit mon frère de ce que je vous avais prié de lui dire?

JOSÉPHINE.

Je n'ai point encore trouvé le moment favorable. Sans cesse entouré de savants, Bonaparte ne rêve plus que chimie, mathématiques transcendantes (riant.) ou ascendantes, je ne sais lequel. A propos, Lucien, vous êtes un homme de bon conseil; voyons, parlez franchement; laquelle de toutes ces parures me conseillez-vous d'adopter pour la prochaine fête du Directoire?

LUCIEN.

Dieu me pardonne! j'ai cru un moment que vous m'alliez demander mon avis sur les circonstances présentes.

JOSÉPHINE.

Vous ne rêvez qu'à votre politique.

LUCIEN.

Où est mon frère?

JOSÉPHINE.

Il vient de partir pour l'Institut.

LUCIEN, impatienté.

C'est aussi par trop aimer les sciences! Si je le connaissais moins, je croirais que les flatteries des savants lui ont tourné la cervelle. Il aura beau faire, il ne sera jamais qu'un mathématicien vulgaire; son métier est de gagner des batailles, de gouverner un empire, et non de chercher la quadrature du cercle.

JOSÉPHINE.

Je suis bien de votre avis; aussi lui fais-je quelquefois de la morale. Savez-vous ce qu'il me répond? (imitant le ton bref de son époux.) « Madame, occupez-vous de votre toilette; les femmes sont faites pour plaire et pour élever des enfants. »

LUCIEN, riant.

Je le reconnais bien là.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Le citoyen directeur Barras.

LUCIEN.

Voilà un juge plus en état que moi de prononcer un arrêt sur les graves matières qui vous occupent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BARRAS, élégamment vêtu. Il présente en entrant un bouquet à madame Bonaparte.

JOSÉPHINE.

Des roses en cette saison! c'est un miracle!

BARRAS.

La nature doit en faire pour vous.

JOSÉPHINE.

Mon cher directeur, je vous dénonce le président du conseil des Cinq-Cents.

BARRAS.

Est-ce qu'il conspire aussi? Tout le monde s'en mêle; c'est une épidémie!

JOSÉPHINE.

Oh! il ne conspire encore, je suppose, que contre les grâces et les plaisirs.

BARRAS.

Madame, c'est à vous à le punir.

JOSÉPHINE.

Eh bien! défendons-lui de paraître à la fête que vous allez donner après-demain.

LUCIEN.

Je n'appellerai point du jugement, pourvu que Barras me donne des nouvelles de nos armées. On dit qu'on s'est battu en Suisse et en Italie?

BARRAS.

Oui; je crois en effet qu'il est arrivé des dépêches; on m'a parlé en gros d'une victoire ou deux. (à Joséphine.) Votre mari, madame, nous a accoutumés à ces choses-là. (à Lucien.) Puisque cela vous intéresse, je prendrai des renseignements plus positifs et je vous en ferai part.

LUCIEN, à part.

Quelle légèreté! Et voilà pourtant comme la France est gouvernée! Il est temps que Bonaparte prenne un parti ou la république est perdue.

BARRAS, pendant l'aparté de Lucien, a examiné les toilettes avec Joséphine.

Sur mon honneur! madame, voici ce qui est du meilleur goût.

JOSÉPHINE.

Je retiens cette parure.

(Elle fait signe à sa femme de chambre.)

UN DOMESTIQUE, entrant.

Le citoyen Aréna demande un moment d'entretien à madame.

LUCIEN.

Aréna! Quelles relations, ma sœur, pouvez-vous avoir avec cet homme?

JOSÉPHINE.

Aucune; vous savez qu'il a toujours été l'ennemi de Napoléon et de votre famille. (au domestique.) Je n'y suis point.

LUCIEN.

Un moment! cette visite cache peut-être un mystère qu'il est important de découvrir. Ma sœur, il faut recevoir Aréna.

JOSÉPHINE.

Quoi! vous voulez...

LUCIEN.

Ce n'est pas moi; ce sont les circonstances qui ordonnent que nous soyons prudents et attentifs au moindre événement.

BARRAS.

S'il en est ainsi, je me sauve; je ne veux pas qu'un pareil brouillon puisse prétendre avoir eu quelque relation avec le Directoire.

JOSÉPHINE, à Lucien.

Mon frère, conduisez Barras par l'escalier dérobé.

BARRAS.

A mercredi. Qu'est-ce que je dis donc? à nonidi. Je compte sur votre présence pour embellir ma fête.

(Il s'éloigne.)

LUCIEN, bas.

Soyez prudente et voyez-le venir.

(Il sort.)

JOSÉPHINE.

Allons! me voilà malgré moi lancée dans la politique.

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, ARÉNA.

ARÉNA.

Bonjour, citoyenne.

JOSÉPHINE.

En France, je suis citoyenne; chez moi je suis madame Bonaparte. (avec ironie.) Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ARÉNA.

La simplicité républicaine vous choque et vous offusque ?

JOSÉPHINE.

Non, monsieur; mais la politesse me flatte et me plaît.

ARÉNA.

Tu es une aristocrate!

JOSÉPHINE.

Je n'ose vous dire ce que vous êtes.

(Elle le salue avec une politesse étudiée et va pour se retirer.)

ARÉNA, l'arrêtant.

Citoyenne Bonaparte, il faut que je vous parle.

JOSÉPHINE.

Sachez donc vous faire écouter.

ARÉNA.

Eh bien! soit; je plierai mon langage à vos habitudes d'orgueil. J'ai longtemps haï Bonaparte, je l'avoue; j'avais cru découvrir sous l'humble frac républicain la pourpre de César ou l'épée de Cromwell; mais j'ai réfléchi depuis. En voyant tout ce qu'un si jeune homme avait fait pour la patrie et pour la gloire, mes appréhensions se sont dissipées; d'ennemi ardent que j'étais, je suis prêt à devenir l'ami le plus dévoué. La république est mal gouvernée; il faut à ce colosse énorme une allure que Barras et ses collègues, vaine parodie d'une royauté flétrie, ne peuvent lui imprimer. Que Bonaparte vienne avec nous; nous ferons de lui le consul de la guerre; il combattra l'Europe et nous gouvernerons l'Etat. Parlez-lui, offrez-lui notre alliance; s'il accepte, nous solliciterons pour lui, et bientôt la république française sera le plus ancien gouvernement de l'Europe.

JOSÉPHINE.

Monsieur, tout ce que vous venez de me confier est bien grave pour une femme; cependant je parlerai à mon mari, je lui ferai part de vos propositions amicales. Mais ces propositions ne forment sans doute qu'un côté de la médaille; puis-je jeter un moment les yeux sur le revers, afin de lui faire connaître les avantages ou les dangers qui l'attendent?

ARÉNA.

Nous lui offrons la paix ou la guerre, l'amitié ou la haine, la gloire ou la proscription; en un mot...

JOSÉPHINE.

Je comprends. Votre intention est de lui dire: « Sois mon frère ou je te tue. » Une telle fraternité, permettez-moi de vous le dire, ressemble beaucoup à celle d'Abel et de Caïn; et je dois vous prévenir que, bien que vous consentiez charitablement à vous charger du second rôle, il sera peut-être difficile de décider Bonaparte à remplir le premier.

ARÉNA.

Femme! oses-tu plaisanter?

JOSÉPHINE.

En effet, le sujet prête beaucoup.

ARÉNA.

Réponds-moi donc! T'acquitteras-tu, oui ou non, de la commission que je te donne?

JOSÉPHINE.

Monsieur, j'ai déjà oublié l'injure que vous vouliez faire à la gloire de mon époux.

ARÉNA, *furieux*.

Malheureuse!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LUCIEN.

LUCIEN.

Que signifie ce que je vois? Aréna menaçant ma sœur dans sa maison! Ne rougissez-vous point d'une telle conduite?

ARÉNA.

Je n'ai point de leçons à recevoir de Lucien Bonaparte.

LUCIEN, *élevant la voix*.

Mais cependant, ici, et en l'absence de mon frère, qui plus que moi a le droit de protéger ma sœur et de châtier un insolent qui l'outrage? Vous me rendrez raison!...

JOSÉPHINE.

Mon frère, je me ferai justice moi-même. (*Elle sonne. Aux domestiques.*) Reconduisez monsieur, et dites en bas qu'à l'avenir madame Bonaparte n'y sera jamais pour le citoyen Aréna.

ARÉNA.

Joséphine, et vous, Lucien, vous me paierez avec des larmes amères l'insulte que vous osez me faire aujourd'hui.

(*Il sort, reconduit par les domestiques, qu'il menace du geste et du regard.*)

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, LUCIEN.

JOSÉPHINE.

Les menaces d'un pareil homme ne sont point à redouter.

LUCIEN.

Non, je l'espère; cependant Aréna est puissant au Manége; il intrigue dans les Conseils... il est temps que mon frère sorte de son indécision. Il y a du danger à s'arrêter dans un mouvement révolutionnaire tel que le nôtre; on est bientôt débordé.

JOSÉPHINE.

Eh bien! s'il faut que Bonaparte s'empare du pouvoir, faites au moins qu'il le tienne des mains des représentants de la nation.

LUCIEN.

Tous nos amis ont agi près des Conseils, et nous attendons d'un moment à l'autre une décision qui fixera notre avenir. Si Napoléon voulait nous seconder un peu...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BONAPARTE, LANNES, LECLÈRE.

JOSÉPHINE.

Quoi! déjà de retour! Est-ce que la séance de l'Institut aurait été remise?

BONAPARTE.

Il s'agit bien de l'Institut! Je viens de recevoir un arrêté du Conseil des Anciens qui me nomme au commandement en chef des troupes de l'intérieur.

LUCIEN.

Et ta mission?

BONAPARTE.

Est de protéger les Conseils, qui, en vertu de la loi, doivent demain, dix-huit brumaire, être transférés à Saint-Cloud, dans l'Orangerie. J'ai fait prévenir nos camarades d'Italie de se rendre ici ce soir; toi, Lucien, vois tes amis sans perdre un moment.

LUCIEN.

Compte sur moi. A demain! Enfin nous allons sortir de l'ornière.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LUCIEN.

JOSÉPHINE.

Mon ami, que va-t-il donc se passer?

BONAPARTE.

Rien qui doive t'effrayer. Je vais te faire conduire à la Malmaison. Berthier, Lannes, et toi, Leclère, demeurez ici pour recevoir nos amis; j'ai quelques instructions à écrire; je vous rejoins bientôt.

(*Il donne la main à Joséphine et sort avec elle.*)

SCÈNE IX.

BERTHIER, LANNES, LECLÈRE.

LANNES.

Nous allons donc reprendre un peu d'activité! Ma foi! il était temps!

LECLÈRE.

Voici nos camarades; ils arrivent en foule.

BERTHIER.

De la prudence, de la circonspection.

LANNES.

Sois tranquille; je serai prudent, pour ma part, comme un conspirateur.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, AUGEREAU, LEFÈVRE, MURAT, GÉNÉRAUX, OFFICIERS, ETC.

LANNES.

Soyez les bienvenus.

AUGEREAU.

Que se passe-t-il? Pourquoi nous convoquer ici? Est-ce que Bonaparte est nommé ministre de la guerre ou général en chef?

LANNES.

Il t'apprendra tout ce que tu désires savoir.

AUGEREAU.

Pourquoi ce mystère?

LEFÈVRE.

Oui, pourquoi ce mystère? Le mystère n'est bon à rien... Tenez, mes amis, tout cela me paraît louche, et je vais me retirer.

(Il ouvre la porte.)

UN OFFICIER, de planton.

Général, on ne sort point.

LEFÈVRE.

Comment! on ne sort point? Ne me connaissez-vous pas?

L'OFFICIER.

Parfaitement, général.

LEFÈVRE.

Eh bien! laissez-moi passer.

L'OFFICIER.

Pardon, mon général; mais j'ai des ordres.

(Il referme la porte.)

LEFÈVRE.

Des ordres? et de qui? Ah! çà, en voilà une fameuse! Et vous ne dites rien, vous autres? Je ne serais pas si endurant! Morbleu! nous allons voir!... Ce petit diable de Corse ne nous mènera pas à la baguette.

AUGEREAU.

Messieurs, cette consigne extraordinaire me semble cacher une conspiration.

LANNES, BERTHIER, LECLÈRE.

Ah! général! général...

AUGEREAU.

Je ne dis pas que ce soit positivement une conspiration...

LEFÈVRE.

Mais moi je le dis... Ah! çà, Augereau, ne vas-tu pas céder, toi, comme les autres? Morbleu! je veux savoir en vertu de quelle loi Bonaparte nous retient prisonniers chez lui!

LANNES.

Mais tu n'es pas prisonnier; la consigne de cet officier ne signifie autre chose sinon que Bonaparte désire que tu ne quittes pas sa maison sans lui parler.

LEFÈVRE.

Qu'a-t-il à me dire? Je n'ai pas d'ordre à recevoir de lui. S'il est nommé général en chef, qu'on me montre l'arrêté du Directoire qui me met sous ses ordres... Moi, je ne connais que le Directoire; vive le Directoire!

AUGEREAU.

Et la constitution!

LEFÈVRE.

C'est çà, et au diable les conspirateurs!

LANNES.

Tu le prends sur un ton!...

LEFÈVRE.

Qui me convient; je n'en changerai pas pour te plaire.

LANNES.

C'est ce que nous allons voir.

LECLÈRE.

Allons, messieurs, point de querelles ici...

LEFÈVRE.

Au fait, je ne t'en veux pas à toi, Lannes. Je ne veux pas me brouiller avec un ami pour ce petit Bonaparte... Où est-il ce Bonaparte? Je vais lui parler...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, BONAPARTE.

(A la vue de Bonaparte tout le monde garde le silence.)

BONAPARTE.

Braves camarades, c'est en vertu d'un arrêté du Conseil des Anciens qui me nomme commandant en chef de l'armée de l'intérieur que je vous ai mandés ici... La république est en péril... l'ennemi est sur nos frontières et l'anarchie nous divise... Le Directoire et ses ministres dirigent au hasard le vaisseau de l'Etat. Il faut que le règne des intrigants soit détruit sans retour... Qu'ont-ils fait de cette France que nos victoires avaient rendue si belle et si grande? Nous leur avions laissé la paix, nous retrouvons la guerre. Les trésors d'Italie sont devenus la proie d'avides entremetteurs d'affaires et de fournitures. Cet état, honteux pour la France, ne peut durer. J'en appelle à vous, mes camarades; j'en appelle à toi surtout, mon brave Lefèvre. Je te nomme mon premier lieutenant; je veux que ton courage et ta vieille réputation d'honneur me secondent dans tout ce que je vais entreprendre pour la gloire et le salut de la patrie.

LEFÈVRE.

Si c'est pour çà, vive la France! vive la nation! (à Augereau.) Quels contes m'avais-tu donc faits? (à Bonaparte.) Tu peux compter sur moi.

BONAPARTE.

Je t'avais bien jugé. (Il lui prend la main.) Ca-

marades, rendons-nous à nos postes... Voici vos instructions. (Il distribue des papiers.) Songez que les destinées de notre belle patrie reposent entièrement sur vous.

TOUS.

En avant! Vive Bonaparte! A cheval! à cheval!

TABLEAU II.

Le théâtre représente l'extérieur du palais de Saint-Cloud, c'est-à-dire les jardins et un péristyle conduisant à l'Orangerie.

SCÈNE I.

MEMBRES DU CONSEIL DES CINQ-CENTS, ARÉNA, et quelques AUTRES DÉPUTÉS, membres de la Société du Manége, arrivent précipitamment et en désordre; ils s'abordent et s'interrogent vivement; quelques-uns entrent dans l'Orangerie, d'autres restent en scène et forment différents groupes.

ARÉNA.

La république est trahie; Bonaparte aspire à la tyrannie!

PREMIER DÉPUTÉ.

Qu'oses-tu dire?

ARÉNA.

Je suis bien informé. L'efféminé Barras a donné sa démission; Gohier et Moulins sont gardés à vue dans le palais du Luxembourg, et le reste du Directoire est d'accord avec Bonaparte.

DEUXIÈME DÉPUTÉ.

Que faire?

ARÉNA.

Il faut nous rallier à la constitution de l'an III, exiger le serment de chacun des membres du Conseil des Cinq-Cents, et mettre Bonaparte hors la loi.

PREMIER DÉPUTÉ.

Ce serait un coup bien hardi; mais comment le tenter avec quelque espérance de succès, si les généraux les plus estimés du soldat se sont ralliés à lui?

ARÉNA.

Bernadotte, Augereau et plusieurs autres flottent indécis; il faut, par notre énergie, les engager à se déclarer en notre faveur. Si nous faiblissons devant Bonaparte, ils suivront tous sa fortune.

PLUSIEURS DÉPUTÉS.

Eh bien! concertons-nous.

ARÉNA.

Bonaparte, je connais son audace, viendra se présenter en personne à la barre du Conseil; il est éloquent avec le soldat, mais inhabile à nos formes parlementaires; il ne pourra soutenir nos vives interruptions... Profitons de son trouble, de sa surprise; crions à la tyrannie, au nouveau César; accablons-le sous le respect dû à la représentation nationale, et, s'il le faut même, immolons l'ambitieux sur l'autel de la liberté!... A tout événement j'ai pris des armes.

(Il montre un poignard.)

PREMIER DÉPUTÉ, montrant des pistolets.

J'ai cru devoir t'imiter.

ARÉNA.

Silence! voici Lucien...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LUCIEN.

LUCIEN.

Eh bien! mes collègues, vous n'entrez pas?

ARÉNA.

Le Conseil n'est point en nombre, et d'ailleurs on ne peut ouvrir la séance en l'absence du président.

LUCIEN.

Je me rends à mon poste.

(On entend le tambour.)

ARÉNA.

Que signifie ce bruit?

LUCIEN.

Ce sont les grenadiers du Directoire.

ARÉNA.

Et ces nombreux soldats qui marchent à leur suite?

LUCIEN.

Ces troupes doivent veiller à la sûreté des Conseils.

ARÉNA.

Les Conseils ne peuvent délibérer entourés de baïonnettes; je protesterai contre ce déploiement inusité de forces militaires.

TOUS.

Nous protesterons tous!

ARÉNA.

Mes collègues, suivez-moi, et courons tous ensemble défendre la constitution.

TOUS.

Oui, courons!

(Ils entrent dans l'Orangerie.)

LUCIEN, seul.

Ne leur laissons pas le temps d'organiser leur anarchique opposition.

(Il entre dans la salle des séances.)

SCÈNE III.

LANNES, BERTHIER, MURAT, LECLÈRE, GRENADIERS et AUTRES TROUPES, OFFICIERS et GÉNÉRAUX.

LANNES.

Eh bien! grave et froid Berthier, quels sont tes ordres?

BERTHIER.

Je les attends.

LANNES.

Mais j'espère que nous allons faire une petite campagne contre les chapeaux à plumes, les manteaux bordés d'hermine et les toques noires.

LECLÈRE.

Ces gens-là ont été souvent plus dangereux que les Kaiserlitz et les Pandours... rappelez-vous Custine, Biron, Dumouriez et tant d'autres.

LANNES.

Par ma foi! je rirais bien si les vainqueurs de Rivoli, d'Arcole et d'Aboukir étaient mis en déroute par cinq cents bavards.

BERTHIER.

Messieurs, nous allons trop loin.

LANNES.

Messieurs toi-même... Ah! voilà Bernadotte et Augereau. Si ces deux Gascons se rangent de notre côté, espérons bien de la bataille.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, AUGEREAU.

AUGEREAU.

Où est donc Bonaparte?

BERTHIER.

Nous l'attendons; il passe en revue quelques régiments qui viennent d'arriver.

AUGEREAU.

Et il leur adresse sans doute quelques-unes de ces bonnes proclamations d'Egypte ou d'Italie... Oh! il trouvera à qui parler!

LANNES.

Que veux-tu dire?

AUGEREAU.

Qu'il y a là-dedans cinq cents gaillards qui aiment terriblement les discours; mais ceux-là parlent au nom de la loi.

LANNES.

Nous leur répondrons au nom de l'armée.

AUGEREAU.

Sais-tu que tu deviens séditieux? Prends garde... Adieu, mes amis.

MURAT.

Nous te reverrons.

AUGEREAU.

Sans doute... si je puis disposer d'un moment.

(Il sort.)

LANNES.

C'est-à-dire si nous sommes les plus forts. Sais-tu bien, Leclère, que tes diables de remarques historiques commencent à me revenir en tête... Allons! allons! point de soucis! Voici le général; c'est le dieu de la fortune et de la guerre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BONAPARTE.

BONAPARTE.

L'esprit des troupes est excellent... Français, la République n'a plus de gouvernement; quatre directeurs ont donné leur démission; j'ai cru devoir mettre en surveillance le cinquième en vertu des pouvoirs dont j'ai été investi. Le Conseil des Cinq-Cents est divisé, opprimé par une minorité factieuse... mais je suis ici pour protéger les bons citoyens.

(On entend de grands cris dans l'Orangerie; Leclère et Murat s'avancent pour voir ce qui se passe.)

LANNES.

Allons! voilà l'action qui s'engage.

(Murat est entré dans la salle et transmet les événements à Leclère, resté sur le perron.)

LECLÈRE.

Au milieu du trouble et des cris un membre vient d'interpeller le président; il demande que l'on prête un nouveau serment à la constitution de l'an III.

BONAPARTE.

La constitution! ils l'ont violée au dix-huit fructidor, ils l'ont violée au vingt-deux floréal! La constitution! elle n'obtient plus les respects de personne...Berthier, faites avancer les grenadiers.

(Plus grand bruit dans l'Orangerie; on entend les cris de « Vive la constitution! Point de dictateur! Bonaparte hors la loi! »)

LECLÈRE.

Plusieurs membres demandent à grands cris que le général Bonaparte soit mis hors la loi.

(Mouvement des soldats.)

BONAPARTE.

Hors la loi! celui que la coalition des rois de l'Europe n'a pu détruire! Soldats, ce cri est inspiré par l'étranger.

LECLÈRE.

Le trouble augmente; le président refuse de mettre aux voix la proscription de son frère... des membres escaladent la tribune; quelques-uns menacent le président... le poignard est levé sur lui.

BONAPARTE.

Mon frère! Grenadiers, suivez-moi. (à Lannes.) Sois prêt à me soutenir.

(Il entre, suivi d'un peloton de soldats, dans l'Orangerie. A peine y a-t-il pénétré que des vociférations plus violentes encore éclatent avec fureur; on distingue les cris : « A bas le tyran! Hors la loi le Cromwell! Mort à César! » Mouvement de curiosité et de désordre parmi les soldats.)

SCÈNE VI.

LANNES, AUGEREAU, sortant de l'Orangerie.

LANNES.

Que se passe-t-il?

AUGEREAU.

Ce pauvre Bonaparte a été bien mal reçu; sur ma parole! je crains qu'il ne finisse par se faire fusiller!

(Mouvement des soldats.)

LANNES.

Le fusiller! où trouveront-ils des soldats pour cela?... Au reste, nous allons voir! Soldats, en avant!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BONAPARTE, LUCIEN, MEMBRES DU CONSEIL.

LUCIEN.

Mon frère, je te dois la vie; mais toi-même n'as-tu pas été menacé? cette blessure au bras...

BONAPARTE.

Grâce à la présence d'esprit de Thomé, l'un de nos braves grenadiers, ce n'est qu'une déchirure à mon habit. (aux généraux.) Faites avancer la troupe, qu'elle forme le cercle.

(Pendant ce mouvement les députés sortent de l'Orangerie et viennent rejoindre Lucien; ils semblent lui donner des nouvelles.)

LUCIEN.

Citoyens! le président du Conseil des Cinq-Cents vous déclare que l'immense majorité de ce Conseil est dans ce moment sous la terreur de quelques représentants à stylet qui assiégent la tribune, présentent la mort à leurs collègues et enlèvent les délibérations les plus affreuses. Au nom du peuple, qui depuis tant d'années est le jouet des misérables enfants de la Terreur, je confie aux guerriers le soin de protéger la majorité de leurs représentants, afin que, délivrés des stylets par les baïonnettes, elle puisse délibérer sur le sort de la patrie. Général, et vous, soldats, et vous, citoyens, vous ne reconnaîtrez pour législateurs de la France que ceux qui vont se réunir avec moi au Conseil des Anciens... Quant à ceux qui resteront dans l'Orangerie, que la force les expulse; ils ne sont plus les représentants du peuple; ils sont ceux du poignard!

BONAPARTE.

Soldats! obéissez au président! Je me rends auprès du Conseil des Anciens pour lui annoncer l'exécution de son décret.

(Il s'éloigne avec sa suite.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté BONAPARTE et SA SUITE.

(Leclère dispose les soldats et s'avance avec eux vers l'Orangerie; il monte seul le péristyle.)

LECLÈRE.

Au nom du président du Conseil, je somme les membres amis de la patrie de se réunir à lui.

(Beaucoup de députés vont se réunir à Lucien.)

LUCIEN.

Général, exécutez vos ordres.

(Il s'éloigne avec les membres qui l'entourent.)

ARÉNA.

Soldats! méconnaissez-vous notre caractère, méconnaissez-vous vos devoirs? Représentants de la nation, nous vous sommons de nous obéir.

DES REPRÉSENTANTS.

Ralliez-vous à nous!

D'AUTRES.

Abandonnez Bonaparte!

TOUS.

Vive la loi! A bas le dictateur!

LECLÈRE.

Tambours, battez la charge.

(Les tambours battent la charge. Leclère, suivi des grenadiers, se précipite dans l'Orangerie. Les députés sautent par les fenêtres, jettent leurs toges dans les bosquets et se dispersent. Un roulement général annonce l'évacuation complète de l'Orangerie. Les troupes sont en bataille sur le théâtre.)

SCÈNE IX.

LANNES, seul.

Camarades! un nouveau gouvernement est organisé; les citoyens Roger-Ducos, Sieyès et le général Bonaparte viennent d'être nommés consuls de la République. Voici les consuls!

(Les troupes présentent les armes, et les tambours battent aux champs.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BONAPARTE, LES CONSULS, LUCIEN, MEMBRES DES CONSEILS.

LES SOLDATS.

Vivent les consuls ! Vive Bonaparte !

BONAPARTE.

Français, la souveraineté du peuple, la liberté et l'égalité, ces bases sacrées de la constitution, étaient en péril... vous les avez sauvées; la patrie vous remercie... Et vous, représentants du peuple, qui nous avez si dignement donné l'exemple, défendez les lois de la France comme nous défendons son indépendance, et si, mal jugés par l'envie, on nous demande un jour compte de nos actions, offrons pour réponse la gloire et le bonheur de la patrie !

TOUS.

Vive Bonaparte !

TABLEAU III.

Le théâtre représente l'oratoire du prélat Bonaparte, parent de Napoléon.

SCÈNE I.

GIUDICE, CATHERINE.

CATHERINE, portant le déjeuné du prieur.

C'est ici, dans son oratoire, que monseigneur aime à déjeuner. (à Giudice, qui veut l'aider.) Je n'ai pas besoin de vous.

GIUDICE.

J'ai des nouvelles des Français.

CATHERINE.

Eh bien !

GIUDICE.

Aussi vrai que je tiens à ma part de paradis, les Français ont été entièrement chassés de la Lombardie et du Piémont.

CATHERINE.

Ce n'est pas... Vous mentez.

GIUDICE.

Moi, dame Catherine ! moi ! mentir ! un homme grave, religieux, attaché par mille liens à la prélature et à monseigneur Bonaparte, notre digne prieur ! moi, bedeau, sonneur et commissionnaire de l'abbaye ! moi ! mentir !

CATHERINE.

Ce serait peut-être la première fois que vous avez fait courir des bruits indignes et mensongers sur les Français ?

GIUDICE.

Je ne fais que répéter ce que tout le monde disait.

CATHERINE.

Eh bien ! tout le monde mentait, jour de Dieu !

GIUDICE.

Là, la mauvaise... Parce que vous êtes Française, il ne faut pas tant vous fâcher si l'on jase sur vos compatriotes; l'on n'en veut qu'aux porteurs de plumets; quant au sexe, *corpo di Bacco !* on est tout disposé à se prosterner à ses pieds, ni plus ni moins que devant la mule de notre saint-père le pape.

CATHERINE.

Et croyez-vous, monsieur le bedeau-sonneur et commissionnaire de l'abbaye, que les protestations des gens de votre sorte soient de quelque prix aux yeux d'une femme de mon pays ? Ce n'est pas avec du musc, des confitures, des baisements de mains, des clignements d'yeux qu'on parvient à nous plaire. Il nous faut de la franchise, de la gaîté, de l'esprit, du talent, et surtout de la gloire ! De toutes vos patenôtres, les Français n'aiment que le *Te Deum.*

GIUDICE.

Des *Te Deum !* Ah ! ah ! on est loin d'en chanter pour eux en Italie.

CATHERINE.

Mon Dieu ! les jours d'Arcole et de Lodi ne sont pas si loin.

GIUDICE.

Vieilles histoires ! entièrement oubliées ! A parler franchement, les Français ne doivent plus compter sur aucun succès en Italie...

CATHERINE.

Oui-dà !

GIUDICE.

D'abord ils sont généralement détestés.

CATHERINE.

Détestés !

GIUDICE.

A la mort... Et ce n'est pas étonnant; ces messieurs aiment la bonne chère, les vins exquis, les jolies femmes.

CATHERINE.

Je comprends; vos prélats et vos abbés soutiennent mal la concurrence avec eux.

GIUDICE.

S'il n'y avait point de monsignors, ce serait affreux, il est vrai; mais on pourrait encore supporter le scandale... Figurez-vous que moi qui vous parle, moi, Giudice, je me suis vu préférer un grenadier français par une brunette de seize ans.

CATHERINE.

Charmante fille !

GIUDICE.

Elle me l'a bien payé.

CATHERINE.

Infâme ! quelque coup de stylet...

GIUDICE.

Oh ! non ; elle avait un grand coquin de frère

qui raffolait des uniformes républicains; faute de mieux, j'ai tout bonnement dénoncé la famille à l'inquisition.

CATHERINE, lui donnant un soufflet.

Tiens! dénonce aussi celui-là.

GIUDICE.

Je ferai confisquer cette main à mon profit... Vous avez beau hocher la tête, dame Catherine; vous serez un jour la signora Giudice.

CATHERINE.

Devenir ta femme! j'aimerais mieux renoncer à la place honorable que le général Bonaparte m'a fait obtenir auprès du bon vieux prieur, son parent, ou j'aimerais mieux redevenir vivandière dans l'armée française.

GIUDICE.

Fi donc!...

(On entend du bruit.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRIEUR.

CATHERINE.

Monseigneur, votre chocolat est prêt.

GIUDICE, accourant.

Monseigneur, les Français! les Français! ils arrivent!

LE PRIEUR.

Eh bien! cette nouvelle n'a rien d'effrayant. Qu'on prépare tout pour les bien recevoir. Catherine, je te charge de veiller à la réception de tes compatriotes.

CATHERINE.

Monseigneur, vous pouvez vous en rapporter à moi.

(Elle sort.)

LE PRIEUR.

Giudice, a-t-on des nouvelles de mon neveu le général Bonaparte?

GIUDICE.

Ma foi! monseigneur, je ne sais pas trop... Mais voilà un général français qui entre dans les cours de l'abbaye, et il pourra sans doute vous en donner.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BONAPARTE, LANNES.

LE PRIEUR.

Mon cher neveu, soyez le bienvenu.

BONAPARTE.

Je viens, mon digne parent, vous demander l'hospitalité... pas pour longtemps, car nous allons courir attaquer Mélas et débloquer Gênes.

LE PRIEUR.

La ville s'est rendue avant-hier.

BONAPARTE.

Êtes-vous certain de la nouvelle?

LE PRIEUR.

Oui, car je la tiens de bonne source.

BONAPARTE.

Général Lannes, je suis inquiet de notre position; envoyez quelques coureurs pour éclairer la route.

LANNES.

J'irai moi-même.

BONAPARTE.

Que personne ne sorte de l'abbaye; que ma présence soit tenue secrète; démentez-la même s'il se peut.

LANNES.

Vos ordres seront exécutés.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BONAPARTE, LE PRIEUR.

BONAPARTE.

Eh bien! mon oncle, car je sais que ce titre vous plaît, et notre parenté et votre âge vous y donnent des droits, eh bien! que dit-on de nous en Italie?

LE PRIEUR.

Mon neveu, le mouvement des esprits est en votre faveur; le peuple vous admire, les grands vous craignent; mais l'Eglise vous combattra.

BONAPARTE.

Elle ne m'a pas encore compris; j'espère qu'elle n'a point essayé de persécuter en vous le parent du chef de la république.

LE PRIEUR.

Bien au contraire; je ne me suis jamais vu entouré d'autant de prévenances, d'offres de service; il s'est trouvé des gens même qui m'ont parlé du cardinalat.

BONAPARTE.

Eh bien! mon oncle!...

LE PRIEUR.

Mon neveu, tant de grandeur conviendrait peu à ma simplicité. Ce n'est pas que notre famille ne puisse prétendre à cette dignité; notre noblesse...

BONAPARTE.

Les Français n'en reconnaissent d'autre que celle du cœur.

LE PRIEUR.

Soit; mais notre noblesse, dis-je, date de treize cent soixante-quinze.

BONAPARTE.

Ma noblesse, à moi, ne date que de la bataille de Montenotte.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LANNES.

LANNES.

Premier consul, l'ennemi se présente en force et de toute part; j'ai ordonné à notre escorte de faire bonne contenance, mais cinq cents cavaliers ne peuvent longtemps se défendre contre un corps d'armée.

LE PRIEUR.

Ah! mon neveu, qu'allez-vous devenir?

BONAPARTE.

Rassurez-vous, mon oncle; Dieu protégera la fortune de la France. Lannes! que tout le monde monte à cheval et se tienne prêt à combattre.

LANNES.

Notre seule ressource est de nous faire jour à travers l'ennemi.

BONAPARTE.

Eh bien! ce ne sera pas la première fois.

UN OFFICIER, accourant.

Un général autrichien s'avance en parlementaire.

BONAPARTE.

Quelles peuvent être ses intentions? (Après réflexion.) Qu'il soit introduit et que tout mon état-major se rende auprès de moi. (Lannes sort.) Mon oncle, veuillez vous retirer; malgré la faiblesse de l'escorte qui m'accompagne, je commanderai un détachement pour protéger votre départ.

LE PRIEUR.

C'est inutile, mon neveu; votre nom saura me faire respecter. Adieu; veuille le ciel veiller sur vous!

(Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE VI.

LE PREMIER CONSUL, UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN PARLEMENTAIRE, GÉNÉRAUX, OFFICIERS, etc.

BONAPARTE.

Quelle est la mission du parlementaire?

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN.

Je viens ici pour éviter l'effusion du sang. Vous êtes en petit nombre, et douze mille Autrichiens vous entourent; je vous offre une capitulation honorable.

BONAPARTE.

Que parlez-vous de capitulation! Découvrez les yeux du parlementaire. Général, vous êtes ici devant le premier consul Bonaparte, entouré de l'état-major de l'armée française. (Etonnement du général autrichien.) Nous sommes cernés! dites-vous; c'est le corps que vous commandez qui est entouré de toute part. Je vous donne dix minutes pour poser les armes.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN, troublé.

Quelles sont vos conditions?

BONAPARTE.

Celles que vous venez nous offrir.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN.

Mais je ne puis consentir...

BONAPARTE.

Général Lannes, que nos troupes se forment en colonnes d'attaque.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN, à Lannes.

Arrêtez, général! (au premier consul.) Premier consul, au lieu de continuer à verser inutilement le sang de tant de milliers d'hommes, que ne consentez-vous à traiter de la paix?

BONAPARTE.

Général, avez-vous des pouvoirs?

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN.

Je crois que ceux qui m'ont été délégués par le conseil aulique et le général Mélas sont suffisants.

BONAPARTE.

Quels sont vos préliminaires?

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN, lisant.

Sa Majesté l'empereur d'Allemagne reconnaît la République française.

BONAPARTE.

Ne dites pas cela; la République française est comme le soleil : aveugles sont ceux qui ne voient pas ses rayons.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN.

Les républiques cispadane et transalpine seront abolies et feront partie des Etats de sa Majesté l'empereur en Lombardie.

BONAPARTE.

Nous n'abandonnons jamais nos alliés.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN.

Les Français se retireront...

BONAPARTE.

Assez, monsieur! Osez-vous nous menacer ainsi! Oubliez-vous à qui vous parlez? Ne sommes-nous plus les hommes qui, à Montenotte, Rivoli, Castiglione, Arcole et Mantoue, vainquirent les généraux Alvinzi, Beaulieu et Wurmser? L'Autriche a-t-elle besoin d'une nouvelle leçon? Eh bien! nous allons la lui donner dans les plaines de Marengo. Votre corps d'armée va poser les armes. Quant à vous, monsieur, vous êtes libre; retournez vers votre général, et dites-lui que si Gênes, Alexandrie et toute la Lombardie et le Piémont ne sont évacués promptement, je détruirai la monarchie autrichienne aussi facilement que je brise ces porcelaines fragiles... Retirez-vous.

TABLEAU IV.

Le théâtre représente le village et la plaine de Marengo. Sur le devant, un monticule et un ermitage abandonné, l'armée française est au bivouac; on aperçoit dans le lointain les feux de l'armée autrichienne. Il est nuit encore.

SCÈNE I.

LE GRENADIER, en faction.

En avons-nous fait de ces diables de milles: dix-huit lieues en un jour, sans boire ni manger, et après cela deux heures de faction pour vous remettre! (Il bâille.) Allons! allons! (Il marche et s'efforce de surmonter le sommeil.) Il me semble que j'entends des cloches... c'est la fatigue... Ah!... (se retournant brusquement.) Rien... Les oreilles me tintent et les yeux me cuisent. (Il bâille.) On est bien comme ça. Accotons-nous contre cet arbre; nous serons mieux pour tout voir et tout entendre... C'est qu'il ne serait pas plaisant de se laisser surprendre; (Il bâille plus fort.) le moins qu'il pourrait m'arriver, si les Autrichiens ne s'en mêlaient pour me larder à la baïonnette, serait d'être fusillé... Ah! le petit caporal ne badine pas... et il ne dort jamais... Il est bien heureux; moi je donnerais ma paie de six mois pour deux heures de sommeil...

(Le sommeil l'a gagné insensiblement; il s'assoupit.)

SCÈNE II.

LE GRENADIER, endormi, BONAPARTE, LANNES.

BONAPARTE.

La position de l'armée est critique... J'avais compté sur Masséna, sur la garnison de Gênes, qui, réunie au corps d'armée de Suchet, aurait pu inquiéter l'ennemi sur ses communications... D'un autre côté nos troupes sont disséminées... La division Boudet est à une demi-journée en arrière.

LANNES.

L'ennemi n'occupe encore que par ses avant-gardes les bords de la Bormida, et nous sommes maîtres du village de Marengo.

BONAPARTE, regardant avec sa lunette de nuit.

Les feux des bivouacs autrichiens m'annoncent que nous serons attaqués cette nuit ou demain au point du jour. (Il s'est approché du grenadier endormi.) Que vois-je! un factionnaire endormi!

LANNES.

Le malheureux! Je vais le réveiller.

BONAPARTE.

Non, laissez-le dormir; il a encore plus besoin que nous de repos... Faites le général en chef, finisssez ma ronde; moi, je vais faire le grenadier.

LANNES.

Quoi! premier consul, vous voulez...

BONAPARTE.

Allez, général... je me repose entièrement sur vous... Le vainqueur de Montebello peut bien me remplacer...

LANNES.

Je puis du moins mourir à vos côtés.

BONAPARTE.

Mon ami, nous vivrons encore longtemps pour la gloire.

(Lannes sort.)

SCÈNE III.

LE GRENADIER, BONAPARTE.

BONAPARTE, prenant le fusil.

Il serait vraiment dommage de réveiller ce pauvre diable.

LE GRENADIER, rêvant.

En avant! avant!

BONAPARTE.

Voilà bien nos Français... ils rêvent toujours victoire!... Mais j'entends, je crois... (Il prête l'oreille.) Qui vive? (Il apprête son arme militairement.)

LE GRENADIER, se réveillant.

On a crié qui vive? Mon arme! où est mon arme?... (apercevant Bonaparte.) Le premier consul! je suis perdu!...

BONAPARTE.

Que mérite un soldat qui s'endort à son poste?

LE GRENADIER.

La mort!

BONAPARTE.

Les braves comme toi ne la reçoivent que de l'ennemi... Reprends ton fusil, et une autre fois...

LE GRENADIER.

Ah! premier consul!...

BONAPARTE.

Reprends ton arme, te dis-je, et tout de suite, de peur qu'on ne nous surprenne et qu'on ne s'apercoive que nous avons manqué tous deux à la discipline.

(On entend le trot d'un cheval.)

LE GRENADIER.

Qui vive?

DESAIX, en dehors.

Le général Desaix!

BONAPARTE.

Desaix! C'est la fortune qui me l'envoie!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE GÉNÉRAL DESAIX.

DESAIX, mettant pied à terre.

Où est le quartier-général du premier consul?

LE GRENADIER.

Voilà le premier consul lui-même.

BONAPARTE.

Embrassez-moi, mon ami... Quelles nouvelles d'Égypte?

DESAIX.

Tant que Kléber y commandera, nous en serons maîtres.

BONAPARTE.

Et que dit-on de nous en France?

DESAIX.

Je l'ignore; à peine ai-je appris en débarquant votre merveilleux passage du Saint-Bernard, que j'ai voyagé nuit et jour pour vous rejoindre... Premier consul, je vous demande un commandement, ne serait-ce que celui d'une compagnie d'avant-garde.

BONAPARTE.

Vous allez vous mettre à la tête de la division Boudet... Venez, je vais vous donner vos instructions.

(Il rentre avec lui dans l'ermitage abandonné.)

SCÈNE V.

LE GRENADIER, seul.

Je l'ai échappé belle! Faut en convenir, le premier consul est bon enfant... Allons! allons! je lui revaudrai cela aujourd'hui ou demain. (Bruit.) Qui vive?

CATHERINE, en dehors.

France! France!

LE GRENADIER.

Quelle voix! C'est donc un régiment de femmes?

SCÈNE VI.

LE GRENADIER, CATHERINE, GIUDICE.

CATHERINE, à Giudice.

Et avancez donc, vieux coquin!

(Elle le menace d'un pistolet.)

LE GRENADIER.

Qu'est-ce que c'est que ça, ma compatriote?

CATHERINE.

Ça, c'est un espion autrichien.

GIUDICE.

Du tout, du tout; je suis bedeau.

CATHERINE.

Oui, mais tu n'en voulais pas moins aller prévenir le général Mélas de la position de l'armée française.

GIUDICE.

Écoutez donc, je suis sujet de l'Autriche, moi... serviteur du pape!... et sans votre pistolet, belliqueuse Catherine, j'aurais fait mon devoir.

CATHERINE.

Mon pistolet!... tiens.

(Elle lâche le chien.)

LE GRENADIER.

Ah! ah! rata!

GIUDICE.

Il n'était pas chargé! Ah! si j'avais su!

CATHERINE.

Ah! si!... mais tu ne savais pas! En attendant, te voilà mon prisonnier.

GIUDICE.

Vous serez le mien avant peu!

CATHERINE.

Oui, quand les Autrichiens prendront Milan.

GIUDICE.

Patience! ils en sont plus près, malgré les apparences, que vous d'Alexandrie!

CATHERINE.

Tu sais donc quelque chose?... Parle tout de suite, ou...

(Elle le menace de son pistolet.)

GIUDICE, riant.

Ah! ah! rata.

LE GRENADIER.

Ma payse, conduisez ce rieur au quartier-général... tenez, là, dans cet ermitage... Allons! marche, noireau, et droitement, ou je t'envoie une balle...

GIUDICE, à part.

La belle occasion pour devenir martyr; mais ce n'est pas mon état, je suis bedeau. (haut.) J'obéis.

(Il suit Catherine.)

SCÈNE VII.

LE PREMIER CONSUL, DESAIX, LANNES et AUTRES GÉNÉRAUX.

BONAPARTE, à Desaix.

Mon cher Desaix, je viens de vous expliquer mon plan de bataille; je puis me passer de vous jusqu'à deux heures et demie; mais si vous n'arrivez pas à trois heures, la bataille est perdue.

DESAIX.

Oui, premier consul; il faut aujourd'hui déployer cette célérité qui nous a rendus victorieux dans tant de combats en Égypte... Comp-

tez sur moi; à trois heures mes tambours battront la charge et mon artillerie tonnera.

(Il monte à cheval avec ses aides-de-camp Rapp et Savary, et s'éloigne.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté DESAIX.

BONAPARTE.

Général Victor, vous occuperez le village de Marengo; Lannes vous soutiendra : ce poste est de la plus haute importance. Général Kellermann, vous commanderez la réserve de cavalerie... une charge est un moment d'inspiration; je vous laisse le maître de donner quand il sera temps... Général Gardanne, couvrez la plaine de tirailleurs, afin de dérober à l'ennemi la faiblesse de l'armée. (au commandant de la garde des consuls.) Vous occuperez à midi ce plateau avec la garde consulaire.

LE COMMANDANT.

Et nous y resterons?

BONAPARTE.

Jusqu'à la victoire.

LE COMMANDANT.

Il suffit, premier consul.

BONAPARTE.

A nos postes!

BATAILLE DE MARENGO.

BONAPARTE, à un aide-de-camp.

Pourquoi Lannes n'est-il pas soutenu? Il perd du terrain.

L'AIDE-DE-CAMP.

Premier consul, toutes nos divisions sont engagées dans la plaine.

BONAPARTE.

Allez lui apprendre que je vais tourner la position.

L'AIDE-DE-CAMP.

Oui, premier consul.

COMBAT.

(Arrivée de la division de Desaix; Desaix, en conduisant la colonne d'attaque, a été blessé à mort et tombe.)

DESAIX.

Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la patrie et la postérité...

(Il meurt.)

(Le combat recommence; l'armée française occupe toutes les hauteurs; les Autrichiens mettent bas les armes.)

TABLEAU.

ACTE DEUXIÈME.

TABLEAU I.

Le théâtre représente la tente formant le cabinet de Bonaparte à la Malmaison.

SCÈNE I.

DUROC, L'EX-MARQUIS DE NOIRVILLE.

DUROC, lisant une lettre.

C'est vous, monsieur, qui êtes...

LE MARQUIS.

Le marquis de Noirville... cette lettre de Bonaparte...

DUROC.

M'apprend votre ancienne position dans le monde. Peu importe; j'ai l'ordre du premier consul de vous installer à la Malmaison en qualité d'intendant.

LE MARQUIS, choqué.

D'intendant!... Monsieur le général veut dire de chambellan.

DUROC.

Chambellan! dans une république! ce serait pour se faire moquer de nous! Au surplus, monsieur, si le titre d'intendant choque votre orgueil, ajoutez-y celui de général; l'un fera passer l'autre.

LE MARQUIS, riant.

Ma susceptibilité était ridicule; les mots ne sont rien quand les choses existent. C'est avec bien de la joie, général, que je vois le héros de Marengo reconstruire l'ancien édifice détruit par les révolutionnaires; encore quelques années, et nous ne nous apercevrons plus qu'il manque rien en France.

DUROC.

Il paraît que vous comptez pour rien cinq cent mille Français morts pour la patrie et la liberté.

LE MARQUIS.

Je ne dis pas cela, mais...

DUROC.

Voici vos instructions; elles ont été rédigées par le premier consul lui-même; vous aurez soin de vous y conformer.

LE MARQUIS, *après avoir jeté les yeux sur les instructions.*

Le grand homme! il connaît tout, même l'étiquette!

(*Il sort enthousiasmé.*)

SCÈNE II.

DUROC, *seul.*

Quelles gens! L'armée leur ouvrait ses rangs; quelques-uns y sont venus, mais la foule se précipite dans les antichambres. Je ne sais, mais je crains bien que Bonaparte ne se repente un jour d'avoir redonné la vie à de vieilles institutions usées par le temps et le mépris des peuples.

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, DUROC.

JOSÉPHINE.

Mon cher Duroc, j'ai à communiquer à Napoléon des papiers de la plus haute importance; veillez, je vous prie, à ce que nous ne soyons pas troublés.

DUROC.

Je vais prévenir l'ex-marquis de Noirville.

JOSÉPHINE.

Est-il déjà en fonctions?

DUROC.

Oui, madame, et enchanté d'être intendant... que dis-je? (*avec emphase.*) d'être chambellan!

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, *seule.*

Je ne suis qu'une femme, mais je ne m'aveugle pas... A l'empressement des hommes en place, à l'obséquiosité de ceux qui en désirent, aux flatteries de tous, je devine qu'un grand changement se prépare encore, et je n'ose fixer les yeux sur le but auquel Napoléon aspire. Sans doute c'est pour le bonheur du peuple; mais ne pourrait-il être son ouvrage sans lui faire courir les dangers sans nombre que je prévois? Ces papiers... (*Elle tire une lettre de son sein.*) oserai-je les lui présenter? Peut-être ignore-t-il?... Ah! mon devoir est de lui dire tout ce qui peut intéresser sa fortune et sa gloire.

SCÈNE V.

BONAPARTE, JOSÉPHINE.

BONAPARTE, *gaîment.*

Je vous y prends encore... Vous venez sans doute me demander quelque acte de justice ou de grâce? Je vous connais.

JOSÉPHINE, *embarrassée.*

Mon ami, j'ai cru devoir... mais n'allez pas vous fâcher!

BONAPARTE.

Non, non; parlez. De quoi est-il question?

JOSÉPHINE.

En vérité, je n'ose... ces papiers...

BONAPARTE, *les prenant.*

Donnez donc! (*Il y jette les yeux.*) Ah! ah! c'est la fameuse lettre de Louis XVIII.

(*Il la lui rend.*)

JOSÉPHINE.

Vous la connaissiez?

BONAPARTE.

Oui; il me cajole, il me dit que seuls nous pouvons faire le bonheur de la France. Il me redemande son trône; il pense que je tarde un peu trop à le lui rendre.

JOSÉPHINE.

Si vous vouliez cependant rappeler les Bourbons, notre fortune serait sans doute beaucoup moins élevée, mais nous serions plus heureux.

BONAPARTE.

Quoi! premier magistrat d'une république, général en chef de l'armée, j'irais, pour un duché ou pour l'épée de connétable, imposer des maîtres à la plus noble nation? Non, non! je ne jouerai point le rôle de Monck... Je ne serai pas l'homme d'une restauration. (*gaîment.*) Si tu n'avais que ce grand secret à m'apprendre...

JOSÉPHINE.

Avez-vous répondu à cette lettre?

BONAPARTE.

Oui, comme je le devais... J'ai exprimé mes regrets pour le passé et promis des secours pour l'avenir. Mais quel est ce bruit?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LANNES, LE MARQUIS.

LANNES.

Ah! je n'entrerai pas! je te dis que j'entrerai, morbleu! Une telle consigne n'est pas pour moi. (*Il pousse le marquis et le fait pirouetter.*) Allons! saute, marquis! Ah! ah!

BONAPARTE.

Y pensez-vous, général? une telle conduite...

LE MARQUIS.

Est indécente!

BONAPARTE.

Vous ne vous présenteriez pas ainsi chez le plus petit marchand de la rue Saint-Denis, et c'est chez moi, chez le chef de l'État, chez votre général, votre ami ....

LANNES.

Premier consul, j'ai tort; mais, sur ma parole! je n'ai pu tenir en voyant tant de figures étrangères dans votre antichambre. Pas un homme d'Égypte, pas un de Marengo, et cependant des gaillards bien pimpants et n'ayant pas l'air de me connaître, moi!

JOSÉPHINE.

Si ces messieurs étaient Autrichiens, ils vous auraient vu d'assez près pour ne pas vous oublier.

LANNES.

Ah! madame, vous êtes aimable, vous, mais nos ci-devant ne le sont guère. Et nous nous verrions préférer de tels pantins, morbleu!

BONAPARTE.

Vous êtes un fou et je dois vous punir; prenez ce papier et obéissez sous vingt-quatre heures.

LE MARQUIS, à part.

Un exil, sans doute!

LANNES.

Ma nomination au commandement de l'armée d'Angleterre! Ah! premier consul, j'avais aussi de la peine à croire que vous m'ayez oublié!

JOSÉPHINE.

Venez, général, donnez-moi la main; je veux que tout le monde voie l'estime que j'ai pour vous.

LANNES, allant serrer la main de Bonaparte.

Premier consul, entre nous c'est à la vie et à la mort.

JOSÉPHINE, riant.

Vous n'êtes guère galant!

LANNES.

Ah! pardon, madame!

(Il lui donne la main et sort.)

LE MARQUIS, à part.

Quel rustre!

BONAPARTE.

Monsieur de Noirville, il faut excuser le général; il n'a jamais été à la cour.

LE MARQUIS, saluant profondément.

On le voit bien.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BONAPARTE, seul.

Ils sont jaloux les uns des autres, mais cette jalousie même servira ma politique. Je suis appelé à tout refondre et à tout reconstituer en France; par malheur, je n'ai pas le choix des matériaux; je les prends où ils existent. Mais le travail presse. (Il sonne. Au domestique qui entre.) Prévenez le général Duroc.

SCÈNE VIII.

BONAPARTE, DUROC.

BONAPARTE.

Duroc, vous avez dû recevoir ce matin une lettre du ministre de la police avec ces mots sur l'enveloppe : « Pour le premier consul seul. »

DUROC.

La voici.

BONAPARTE.

Ouvrez-la. (voyant la surprise de Duroc.) Eh bien! qu'est-ce?

DUROC.

C'est une lettre de Fouché, qui se hâte de vous apprendre que Georges Cadoudal a accepté le sauf-conduit que vous lui avez offert, et qu'il se présentera ici aujourd'hui même.

BONAPARTE.

Vous souteniez cependant que Georges Cadoudal se refuserait à toute communication avec nous. Vous verrez qu'il ne se montrera guère moins accommodant pour les propositions que je pourrai avoir à lui faire.

DUROC.

Je pense toujours le contraire.

BONAPARTE.

Bah! bah! vous ne connaissez pas les hommes.

DUROC.

Soldat depuis mon enfance, il est possible que je ne les connaisse que par leur beau côté.

BONAPARTE, riant.

Je ne ferai jamais de vous un diplomate.

DUROC.

Je le crains bien, mais vous ferez de moi un ami fidèle et dévoué.

BONAPARTE.

Oh! pour cela, j'en suis sûr!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, saluant profondément.

Un individu d'une mise négligée et d'une tournure commune prétend avoir un rendez-vous avec le premier consul.

BONAPARTE, à Duroc.

C'est notre homme. (au marquis.) Monsieur de Noirville, connaissez-vous cet étranger?

LE MARQUIS, saluant.

Je me flatte de n'avoir jamais fréquenté de pareilles gens.

BONAPARTE, riant.

Oh! je le crois... Faites-le entrer.

DUROC, au marquis et à part.

Un moment! Je dois m'assurer auparavant...

LE MARQUIS, bas.

Comment! auriez-vous des craintes?

DUROC.

Un homme brave, qui méprise la vie, est souvent maître de celle des autres.

(Il sort.)

BONAPARTE.

Monsieur de Noirville, je vous prie que personne ne puisse nous interrompre.

LE MARQUIS.

Il suffit.

(Il se retire en saluant profondément.)

SCÈNE X.

BONAPARTE, seul.

J'ai voulu voir Georges... L'influence de cet homme est grande en Vendée; il faut par lui terminer la guerre affreuse qui désole ce pays. Je puis tout espérer; sa confiance dans mon sauf-conduit me prouve que, fatigué d'une opposition devenue impuissante, il cherche à se rallier à moi. Il est plein d'énergie, de courage et de talents; eh bien! s'il se soumet franchement, je pourrai...

SCÈNE XI.

BONAPARTE, DUROC, GEORGES.

DUROC, à Bonaparte et à part.

Il était sans armes. (haut.) Je vais rester là, (Il désigne un cabinet voisin.) et au premier appel je suis à vous.

BONAPARTE, avec indifférence.

C'est bien.

(Duroc se retire.)

SCÈNE XII.

BONAPARTE, GEORGES.

(Bonaparte reste quelque temps à examiner Georges, qui soutient ses regards avec un calme intrépide.)

BONAPARTE.

Je vous avais bien jugé.

GEORGES.

Général, j'espère pouvoir bientôt en dire autant de vous.

BONAPARTE.

A tout autre homme j'offrirais des places ou de l'argent, mais à vous, Georges, je parlerai un langage plus digne. Dans les circonstances où nous nous trouvons, la France a besoin de repos et de calme intérieur; il faut à tout prix la rallier unanime contre les efforts de l'étranger. Certes, la guerre civile est un affreux malheur; mais, semblable aux orages qui rassérènent l'air, elle retrempe les nations amollies par des lois vicieuses ou de mauvais gouvernements. Je pense comme cet ancien, qui croyait qu'en temps de discordes civiles tout citoyen était obligé de se prononcer pour ou contre; je ne vous fais donc point un reproche de vos opinions ni de ce que vous avez fait pour elles; mais il est un temps d'épreuves après lequel il n'est plus permis d'ignorer la volonté du pays. Ce temps est arrivé pour la France; tous les hommes de conscience et d'énergie, qui ont franchement voulu, bien que de diverses manières, la gloire et la prospérité de la patrie, doivent maintenant se réunir sous un même drapeau. Je porte ce drapeau; j'appelle à moi les républicains consciencieux et les royalistes de bonne foi. Dix ans de guerres civiles ont épuré nos haines; il faut que notre tempête politique n'ait englouti que les abus. Sauvons les hommes généreux qui ont lutté contre l'orage; je leur tends à tous une main amie, et je réclame pour le service de la patrie les talents, le courage et les nobles qualités qui les ont illustrés.

GEORGES.

Général, je crois vous comprendre; vous voulez fonder une nouvelle croyance politique... Mais je suis trop vieux pour changer de religion. Je veux mourir dans la foi et dans la fidélité de mes pères.

BONAPARTE.

La nation ne veut plus de vos princes.

GEORGES.

La nation, qui, depuis dix ans, a voulu de Louis XVI, roi des Français, de la Convention, du Directoire, des consuls et de la dictature, finira peut-être par vouloir des fils de ses anciens rois.

BONAPARTE.

Votre Louis XVIII, comme vous le nommez, ne pourrait rentrer en France qu'en marchant sur cent mille cadavres.

GEORGES.

Il a coûté beaucoup plus de sang pour établir une république chancelante.

BONAPARTE.

Mais vous ne pouvez conserver une lueur d'espérance qu'en appelant l'étranger à votre aide... Oserez-vous invoquer ce secours?

GEORGES.

Henri IV ne put reconquérir son trône qu'assisté des Anglais, d'Elisabeth, des Suisses et des

protestants d'Allemagne, et cependant ce prince fut adoré du peuple, dont il fit la gloire et les délices.

BONAPARTE.

Nous ne sommes plus au temps où les passions politiques et religieuses excusaient et justifiaient tout, et dans ces temps même les Guises furent plus nationaux que les Bourbons. De nos jours, Georges, la haine de l'étranger est la première vertu demandée au prince comme au citoyen. Et d'ailleurs, ces princes que vous avez servis avec une si aveugle fidélité, savez-vous que c'est moins eux personnellement que l'on craint que les idées et les hommes qu'ils pourraient ramener? Les Français ne veulent plus du gouvernement du bon plaisir; ils ne veulent plus que le chef de l'Etat soit dominé tantôt par des femmes immorales, tantôt par des prêtres ambitieux, et trop souvent par une noblesse orgueilleuse. Ils veulent un chef national, des lois justes et fortes, égales pour tous.

GEORGES, avec ironie.

Et ce chef national, sans doute, général, vous pouvez me le nommer?

BONAPARTE.

La nation le désignera.

GEORGES, avec force.

Je proteste contre toute usurpation.

BONAPARTE.

Insensé! croyez-vous que les malheureux proscrits et réfugiés dans les bois et les marais de la Vendée aient le pouvoir de dicter des lois à la France?

GEORGES.

Ils peuvent au moins lui rappeler ses devoirs.

BONAPARTE.

Une nation n'a point de devoirs, elle a des droits. Le canon de Valmy, de Fleurus, des Pyramides et de Marengo, a proclamé partout ceux de la France; ils seront respectés... Quant à vous, Georges, je vous offre les moyens de reconquérir un nom honorable et l'estime de vos concitoyens. Aidez-moi à pacifier la Vendée, et pour prix d'un tel service je vous ouvre les rangs de l'armée française et vous donne le commandement d'un régiment.

GEORGES.

Général, me battre à côté des braves d'Allemagne, d'Égypte et d'Italie est un honneur dont je me sens digne et que j'ai peut-être mérité en combattant contre eux; c'est à regret que je refuse. Que dirait-on si l'on voyait Georges au milieu des bleus?

BONAPARTE.

Presque tous les chefs ont fait leur soumission; plusieurs ont accepté du service... Bourmont...

GEORGES, sombre.

Que Dieu les juge... Mais vous vous repentirez tous également un jour d'une alliance contre nature; il faut que ce qui a été blanc reste blanc; il faut que ce qui est devenu rouge demeure rouge.

BONAPARTE.

Eh bien! gardez vos opinions; mais déposez les armes.

GEORGES, fièrement.

Ce serait déclarer que nous avons eu tort de les prendre.

BONAPARTE.

Voulez-vous qu'on vous les arrache?

GEORGES.

Je les défendrai en brave, en soldat! Après tout, la mort n'a rien qui m'épouvante.

BONAPARTE.

Malheureux! regardez autour de vous; votre pays est ruiné et la plupart de vos chefs soumis; vos plus braves compagnons ont péri, les autres sont découragés, dispersés. Vous n'êtes plus en état de faire la guerre; il faudra vous livrer à une révolte honteuse, au brigandage plus honteux encore; et quel en sera le prix? la mort! Mais ne comptez pas sur la mort d'un brave, sur celle d'un soldat... La mort qui vous attend, c'est la punition due au conspirateur, au meurtrier, et c'est sur l'échafaud...

GEORGES.

Eh bien! j'y monterai sans crainte!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSÉPHINE.

BONAPARTE.

Vous ici, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Mon ami, je passais près de votre cabinet; je vous ai entendu élever la voix; je suis accourue.

BONAPARTE.

Retirez-vous, madame!

JOSÉPHINE.

Cet étranger, quel est-il?

BONAPARTE.

Cet homme, madame, c'est Georges... Georges Cadoudal.

JOSÉPHINE.

Grands dieux!

(Elle se place devant Bonaparte.)

GEORGES.

Oui, madame, je suis Georges Cadoudal, Georges le Chouan, comme ils m'appellent; cependant votre époux n'a rien à craindre.

JOSÉPHINE.

Ce fanatique me fait trembler!

BONAPARTE, appelant.

Duroc! Duroc!

GEORGES.

Général! m'auriez-vous tendu un piége?

BONAPARTE.

Apprenez à me connaître. (à Duroc.) Général, vous conduirez cet homme à Fouché; vous lui ferez délivrer un passeport pour la Bretagne, vous lui donnerez de l'argent s'il en a besoin, et vous lui signifierez que, s'il se trouve à Paris dans trois jours, il sera fusillé.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, UNE DÉPUTATION DU SÉNAT.

LE MARQUIS, annonçant.

Une députation du sénat.

DUROC, à Georges.

Tenez-vous à l'écart.

LE PRÉSIDENT DE LA DEPUTATION.

Premier consul, le sénat, alarmé des dangers de la patrie, et voulant confondre et déjouer les complots des ennemis de l'État, vient d'ordonner que la question suivante soit posée au peuple français : Napoléon Bonaparte, premier consul de la république, sera-t-il proclamé empereur des Français ?

GEORGES.

Premier consul, futur empereur, je vous connais, maintenant! Tyran! usurpateur!

DUROC, à Georges.

Insensé!

BONAPARTE.

Laissez-le dire. Si jamais Bonaparte est empereur, ce sera par le vœu légal du peuple, et ses acclamations étoufferont les menaces et les vains murmures des partisans de l'ancien régime et des fauteurs de l'anarchie. (à Duroc.) Faites retirer cet homme et exécutez vos ordres. (au président et à la députation.) Messieurs, je vous retiens tous; vous déjeunerez avec moi en famille.

(Tous se groupent autour de Bonaparte et de Joséphine.)

TABLEAU II.

Le théâtre représente la salle du trône pour le dépouillement des votes.

SCÈNE I.

LE DEUXIÈME CONSUL, MEMBRES DU CONSEIL D'ÉTAT.

LE DEUXIÈME CONSUL.

Messieurs, dans la circonstance solennelle où nous nous trouvons, il faut que le vœu du peuple français soit connu de la manière la plus authentique. Sénateurs, députés, magistrats, l'intention du premier consul est que le dépouillement des votes ait lieu en présence de tous les grands corps de l'État. Vous avez été convoqués à cet effet; veuillez apporter dans la vérification et l'examen des registres municipaux toute la gravité que réclame la haute mission dont vous êtes investis. Faites entrer messieurs les maires.

(Les maires et adjoints des principales communes sont introduits, accompagnés de personnes chargées de registres municipaux; ces registres sont déposés sur des tables placées devant les diverses députations. Le relevé des votes se fait en silence, et chaque chef des députations vient déposer un papier sur le bureau du président.)

La nation française, consultée sur la question de savoir si le premier consul, Napoléon Bonaparte, serait nommé empereur des Français, a répondu par les votes suivants : Trois millions cinq cent cinquante-trois mille six cents citoyens, ayant voix délibérative, ont été consultés; trois millions trois cent cinquante-un mille ont voté pour l'affirmative; deux cent deux mille six cents ont voté pour la négative. Personne ne réclame? (Silence.) Aucune opposition ne s'élève contre la pureté des votes? (Silence plus marqué.) En conséquence, au nom de la nation légalement convoquée, je proclame le premier consul, Napoléon Bonaparte, empereur des Français.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, NAPOLÉON, SUITE.

(Napoléon vient prendre place sur son trône; des généraux, des évêques, des sénateurs, des députés, sont encore introduits.)

DEUXIÈME CONSUL.

Sire, permettez qu'au nom de tous les grands corps de l'État je sois le premier à saluer votre Majesté sur le bonheur de la France.

NAPOLEON, l'interrompant.

Monsieur l'archi-chancelier, le bonheur dont vous parlez doit être le but de tous nos travaux; je n'ai point accepté la couronne pour la porter comme un roi fainéant, abandonnant les affaires à mes ministres et la guerre à mes généraux. Pendant la paix l'empereur des Français doit être le premier au travail; pendant la guerre, le premier au feu.

UN ARCHEVÊQUE.

Sire, le grand homme qui a rétabli la religion mérite toute notre reconnaissance; souffrez, nouveau Clovis...

NAPOLEON, l'interrompant.

Monsieur l'archevêque, un peuple civilisé a besoin d'une religion. J'ai relevé vos autels, mais non votre pouvoir; prêchez au peuple, et par la parole et par vos exemples, la belle et pure morale de l'Évangile; laissez la politique aux rois. Députés du peuple, c'est en vous que

réside la force et la puissance de la nation; dépositaires de la fortune publique, ce que vous accorderez consciencieusement contribuera de la même manière au soulagement du peuple. Nous couvrirons cette France, qui nous est si chère, de monuments, de routes et de canaux; quant à moi personnellement, je vous demanderai peu: l'honneur de commander aux Français suffit à un cœur digne du trône. Messieurs du tribunal de cassation, si jamais mon gouvernement pouvait s'éloigner de la loi, votre devoir serait de l'y rappeler. Messieurs les ambassadeurs, je vous vois avec grand plaisir; assurez vos souverains de l'amitié de la grande nation. (à l'ambassadeur de l'Autriche.) Monsieur, l'empereur, votre maître, arme, dit-on, de toutes parts.

L'AMBASSADEUR.

Sire, mon maître ne désire que la paix.

NAPOLEON.

Moi aussi, je la veux honorable; dites à votre cour que je ne laisserai point opprimer les petits états d'Allemagne. Quand on veut conserver ses alliés, il faut savoir les défendre; la France soutiendra les siens. (On entend le canon.) Messieurs, monsieur l'archevêque de Paris nous attend; allons entendre le *Te Deum*. (aux ambassadeurs.) N'oubliez jamais que Dieu protége la France.

TOUS, à la sortie.

Vive l'empereur!

TABLEAU III.

Le cortége impérial suivant les quais depuis la Chambre des Députés jusqu'à Notre-Dame, où doit se faire sacrer Napoléon. Magnifique vue d'une partie de Paris.

ACTE TROISIÈME.

TABLEAU I.

Le théâtre représente le champ de bataille d'Austerlitz. Une ligne de grenadiers de la garde impériale forme un rideau placé de biais, et semble garder le champ de bataille contre les attaques de l'ennemi.

SCÈNE I.

LE CHIRURGIEN EN CHEF LARREY, AIDES-MAJORS, SOLDATS FRANÇAIS et SOLDATS RUSSES blessés.

(Mouvement des blessés pansés et transportés dans un chariot d'ambulance qui se trouve en avant du bivouac de l'empereur.)

LARREY, à un grenadier français.

A ton tour, mon vieux! Qu'est-ce que tu as là?

LE GRENADIER.

Ce n'est rien, mon major; ce n'est qu'un petit brutal de biscaïen qui m'a chatouillé le mollet... Et tenez, major, voilà là-bas un pauvre grenadier russe qui a plus besoin que moi de vos compresses.... Nous sommes ici chez nous, et nous devons une politesse aux étrangers.

LARREY.

Ils sont toujours les mêmes, ces vieux grognards! (Il va au secours du grenadier russe.) Montre-moi ta blessure.

LE GRENADIER RUSSE.

Comment! monsieur le major, vous auriez la bonté... moi, un ennemi, un Russe!

LARREY.

Mon ami, je ne connais ni ennemi ni Russe... je suis chirurgien, et je ne vois sur un champ de bataille que des hommes qui souffrent et qui ont besoin de mes secours.

UN SERGENT.

Mon colonel, voilà un troupeau de cosaques qui s'avance... faut-il faire feu?

LE COLONEL.

Non, non; des coups de crosses s'ils viennent trop près.

LE SERGENT.

Ils ne savent donc pas que la bataille d'Austerlitz est gagnée depuis deux heures?

(Les cosaques arrivent au galop; les grenadiers les reçoivent avec des huées, et les cosaques se sauvent. On panse les blessés et on les transporte dans le chariot, qui se trouve plein.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, NAPOLÉON, ÉTAT-MAJOR.

NAPOLÉON, se découvrant.

Honneur au courage malheureux!

(Le chariot disparaît.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LANNES.

LANNES.

Sire, un général autrichien, qui s'est présenté

à ma grand-garde, demande l'autorisation d'introduire auprès de Votre Majesté une personne de la plus haute distinction, un membre de la famille impériale, peut-être l'empereur lui-même. Ce personnage est accompagné d'un ambassadeur prussien.

NAPOLÉON.

Ah! ah! la victoire d'Austerlitz commence à porter ses fruits, et la fière maison d'Autriche s'aperçoit enfin que je suis un pouvoir en Europe. (à un général.) Allez, général; toi, Lannes, demeure.

SCÈNE IV.

NAPOLÉON, LANNES.

NAPOLÉON.

Eh bien! l'empereur Alexandre avait voulu te voir pour te demander un armistice? Qu'a répondu le général de mon avant-garde?

LANNES.

Je lui ai dit que je n'avais des ordres que pour marcher en avant, que le reste vous regardait.

NAPOLÉON.

Il aura chargé l'Autriche de ses propositions... il ne s'est point ouvert à toi?

LANNES.

Non; il m'a seulement dit que vous aviez fait des miracles aujourd'hui, que vous étiez un prédestiné du ciel, et que la journée d'Austerlitz avait encore augmenté son admiration pour vous, et que dans cent ans son armée ne vaudrait pas la vôtre.

NAPOLÉON.

Et que lui as-tu répondu?

LANNES.

Rien : j'étais de son avis.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN ARCHIDUC D'AUTRICHE, UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN, UN AMBASSADEUR PRUSSIEN.

NAPOLÉON.

Ah! mon frère, je vous demande pardon de vous recevoir ainsi; mais ce bivouac est le seul palais que j'habite depuis deux mois.

L'ARCHIDUC.

Votre Majesté a tiré si bon parti de cette habitation qu'elle doit lui plaire.

NAPOLÉON.

C'est la nécessité qui m'a rendu guerrier; je voulais la paix de bonne foi, on ne m'a pas cru, et l'on m'a forcé de la conquérir à force de victoires.

L'ARCHIDUC.

Cette campagne, si glorieuse pour vos armes, vous permet de donner au monde une preuve irrécusable de votre modération.

NAPOLÉON, souriant.

Mon frère, je vous entends; la modération, d'ordinaire, n'est pas la vertu d'un général victorieux, cependant je veux qu'elle remplace les justes prétentions que la fortune me permet de mettre en avant. Je n'exige rien pour moi, mais seulement pour mes alliés. L'électeur de Bavière et le duc de Wurtemberg recevront, pour prix de leur fidelité, le titre de roi; l'Autriche les reconnaîtra.

L'ARCHIDUC.

La dignité royale n'est point au-dessus du rang de ces princes; toutefois l'exiguïté de leurs Etats...

NAPOLÉON.

Mon frère, la maison d'Autriche ne se montrera pas moins généreuse que moi; elle accordera en territoire ce qui manque à l'électeur et au duc pour soutenir convenablement le poids d'une couronne... Quant à la Prusse...

LE COMTE DE HAUGWITZ.

Sire, le roi mon maître a partagé la joie de vos triomphes...

NAPOLÉON.

Monsieur l'ambassadeur, je veux bien recevoir vos félicitations; mais je crois que la fortune en a changé l'adresse... Certes, vous les destiniez à l'empereur Alexandre.

LE COMTE.

Ah! Sire... je vous proteste...

NAPOLÉON.

Je vous crois, vous dis-je, et pour vous le prouver j'offre à la Prusse l'électorat de Hanovre en échange des pays d'Anspach et Baireuth, de Clèves et du grand-duché de Berg, qui récompenseront la bravoure et les services de Murat.

L'ARCHIDUC.

Votre Majesté est en humeur de clémence; n'accordera-t-elle pas à l'empereur Alexandre la paisible retraite de son armée?

NAPOLÉON.

A votre intercession, mon frère, mes troupes ne poursuivront pas leurs avantages; mais il faut que les Russes se retirent à marche d'étape, et évacuent la Hongrie et la Pologne autrichienne.

LANNES.

Sa Majesté russe consent à tout; elle m'a juré qu'elle n'avait pris les armes que sur la demande de son allié. La bataille d'Austerlitz est la première affaire où elle a vu le feu; elle est contente si l'Autriche est satisfaite.

L'ARCHIDUC, souriant.

Il faut bien qu'elle le soit. Mais Votre Majesté me permettra-t-elle une question? Comment,

étant inférieure en nombre, l'armée française s'est-elle trouvée partout supérieure aux troupes qu'elle attaquait!

NAPOLÉON.

Mon frère, c'est le fruit d'une expérience de seize années de guerre; la bataille d'Austerlitz est mon quarantième combat. Quand j'ai vu l'armée russe concentrer ses forces sur le village d'Austerlitz pour tourner ma droite, je n'ai pu m'empêcher de dire à mes généraux : « Avant demain soir cette armée sera à moi. »

L'ARCHIDUC, souriant.

Nous voilà maintenant obligés de reconnaître Votre Majesté comme prophète.

NAPOLÉON.

Désormais ne me regardez que comme un ami. Mon frère, je vais vous accompagner à Vienne, où nous signerons la paix... Mais d'où viennent ces acclamations?

LANNES.

Sire, vos soldats célèbrent votre victoire.

NAPOLÉON.

Et la leur aussi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SOLDATS chargés de drapeaux russes.

UN GRENADIER.

Sire, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ton couronnement. Malgré la neige, il fait assez chaud pour voir naître des fleurs d'un bon genre; accepte ces drapeaux russes, et compte toujours sur nous.

TOUS.

Vive l'empereur!

NAPOLÉON.

Mes enfants, je reçois votre bouquet; il est digne de vous. Vous m'avez donné la victoire, je vous donnerai la paix. Je vais la signer à Vienne, et je vous invite tous, dans deux mois, à un grand banquet aux Champs-Élysées.

TOUS.

A Paris! à Paris!

(L'empereur monte à cheval, accompagné de l'archiduc, des généraux et de l'ambassadeur prussien, et s'éloigne en passant devant l'armée sous les armes. Les tambours battent aux champs.)

TABLEAU II.

Le théâtre représente le tombeau du grand Frédéric; dans ce monument même, il y a un lieu praticable formant le logement d'un vieux grenadier, nommé gardien du tombeau.

SCÈNE I.

FRITZ, gardien du tombeau, seul.

Tout ce qui arrive me passe. Les Français à Berlin, à Postdam! l'armée du grand Frédéric battue à plates coutures à Iéna! Tertefle! ce qui me console, c'est que je n'y étais pas... Mais qu'est-ce qu'il aurait dit, lui! Allons! allons! ne pensons pas à tout cela; ça m'ôterait l'appétit pour déjeuner.

SCÈNE II.

FRITZ, MINA, sa fille.

MINA.

Bonjour, mon père! Comment vous trouvez-vous ce matin?

FRITZ.

Toujours triste.

MINA.

Voilà de quoi vous régayer; une bonne tranche de jambon de Westphalie et la petite fiole de genièvre. Quant aux nouvelles...

(Elle s'arrête.)

FRITZ, après avoir bu un coup.

Eh bien! quant aux nouvelles?

MINA.

On dit que vous allez recevoir une visite aujourd'hui.

FRITZ.

Une visite?

MINA.

Et une fière!

FRITZ.

A moi!

MINA.

C'est-à-dire au tombeau dont vous êtes le gardien.

FRITZ.

Personne n'y entrera sans permission.

MINA.

Oh! celui qui doit venir n'a pas besoin de permission... c'est lui qui en donne aux autres.

FRITZ.

Et comment se nomme ce gaillard qui prétend forcer le vieux Fritz à lui ouvrir, sans un ordre du roi, le tombeau du grand Frédéric!

MINA.

Comment il se nomme?... Tiens, est-ce que ça ne se devine pas?...

FRITZ.

Moi, je ne devine rien... Verdaw!... des soldats! des étrangers! (Il saisit sa hallebarde et se place devant le tombeau.) En arrière, petite fille, en arrière!

MINA.

Jesus, mein Goth! Mon père, prenez garde de faire quelque folie!

FRITZ.

Silence dans les rangs!... Qui vive?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN CAPORAL et QUATRE GRENADIERS DE LA VIEILLE GARDE.

LE CAPORAL, dans la coulisse.

Garde impériale !

FRITZ.

Halte-là !... Chef de patrouille, avancez à l'ordre.

(Le caporal français paraît et dit quelques mots à l'oreille de Fritz, qui veut en vain faire des observations, puis fait avancer les quatre hommes. Fritz se met sous les armes pour les recevoir. Le caporal pose un factionnaire et se retire.)

FRITZ, pendant ce mouvement.

C'est le droit de la guerre ; malheur aux vaincus !... (à sa fille.) Mina, remporte le déjeuner... je n'ai plus faim.

MINA.

Oui, mon père. (à part.) Je me garderai bien d'obéir... deux vieux soldats, quoique ennemis, doivent bientôt faire connaissance... (ajoutant une bouteille au panier.) Voilà du brandevin pour la consolider, et plaçons le panier de manière à être vu quand il en sera temps. (haut.) Adieu, mon père.

(Elle s'éloigne.)

SCÈNE IV.

FRITZ, LE GRENADIER.

LE GRENADIER, regardant Fritz.

Voilà-t-il pas une fameuse garnison pour s'opposer à cinq grognards de la vieille !... Par bonheur pour lui que le grenadier français connaît la consigne d'honneur... respect aux femmes, aux enfants, aux vieillards... Le voilà dans son coin comme un vieux boudeur. Parlons-lui par humanité ; c'est au vainqueur à faire les avances !... Eh bien ! mon vieux... nous allons monter une garde ensemble, et nous voilà camarades pour deux heures.

FRITZ.

Nous, camarades ! Savez-vous, l'ami, que je suis l'un des vieux grenadiers du grand Frédéric ?

LE GRENADIER.

Ignorez-vous, mon ancien, que je suis l'un des grognards de Napoléon-le-Grand ? l'un vaut bien l'autre... il me semble même que j'y mets du mien ; mais c'est égal, touchez là et causons de bonne amitié... Voulez-vous une goutte ? c'est du chenu, de l'eau-de-vie de France.

(Il lui offre sa cantine.)

FRITZ, après quelques réflexions.

Au fait, entre soldats ! (Il acccepte et boit.) Bonne ! excellente !

LE GRENADIER.

Allons ! le vieux y prend goût.

FRITZ, rendant la cantine.

Je n'en ai jamais bu de meilleure, même en Champagne.

LE GRENADIER.

Ah ! vous avez été en France !

FRITZ, fièrement.

Pourquoi pas ? vous êtes ici.

LE GRENADIER, après avoir bu.

C'est juste.

FRITZ.

Et cette petite Mina qui a emporté mon déjeuner... Une politesse en vaut bien une autre, et j'aurais été bien aise de ne pas demeurer en reste avec le Français. (Il cherche.) Ah ! le voilà ! (Il l'ouvre.) Une bouteille de brandevin ! La petite folle a parfois d'heureuses distractions... (au grenadier.) Camarade, vous m'avez l'air d'un bon enfant.

LE GRENADIER.

Comment ! j'en ai l'air et la chanson.

FRITZ.

Eh bien ! nous allons casser une croûte, puis nous dirons deux mots à ce brandevin.

LE GRENADIER.

C'est dit.

(Fritz offre du pain et du jambon au grenadier.)

LE GRENADIER, mangeant avec appétit.

Jamais le moulin de Valmy n'a moulu du meilleur froment.

FRITZ, riant.

Ah ! ah ! Valmy... je comprends ! Il faisait chaud, mais pas tant qu'à Rosbach.

LE GRENADIER.

Si vous vous étiez trouvé à Iéna, vous auriez peut-être été content du thermomètre.

FRITZ.

Nom du diable ! Ecoutez, camarade, parlez-moi un moment sérieusement et franchement, comme un vieux soldat à un vieux soldat... Est-il vrai qu'à Iéna les troupes prussiennes se soient battues comme des soldats du pape ?

LE GRENADIER.

Non, morbleu ! c'est faux !

FRITZ, en lui serrant la main.

Tu ne sais pas le bien que tu me fais... Raconte-moi toute l'affaire... je te croirai, toi : les braves ne sont pas menteurs !

LE GRENADIER.

L'affaire s'engage au point du jour, et, aussitôt que le soleil a percé le brouillard épais qui nous couvrait, l'armée prussienne vient à nous en bon ordre et belle comme un jour de parade.

FRITZ.

J'en étais sûr !

LE GRENADIER.

Il faut en convenir, les Prussiens manœuvrèrent et se battirent comme de jolis garçons.

FRITZ.

Continue, continue.

LE GRENADIER.

Des villages et des positions furent pris et repris à la baïonnette...

FRITZ.

A merveille !... Après ?

LE GRENADIER.

Enfin, l'empereur, voyant que les gaillards ne voulaient pas céder, fit avancer la garde impériale...

FRITZ.

Et où était la garde royale prussienne ?

LE GRENADIER.

A Averstaedt, se battant contre le corps d'armée du maréchal Davoust... Comme je disais donc, l'empereur fit avancer la garde impériale, et aussitôt...

FRITZ.

Assez, assez... je connais le reste.

LE GRENADIER.

Vous avez été malheureux ! mais c'est égal, mon ancien, il n'y a pas eu d'affront...

FRITZ.

Ah ! si j'avais pu quitter mon poste, je serais mort avec le brave duc de Brunswick.

LE GRENADIER.

Il vaut mieux que vous soyez ici... Ah ! çà, il me paraît que vous êtes toujours de service auprès de ce tombeau ?

FRITZ.

Toujours !... j'ai eu l'honneur de promettre au grand Frédéric de ne jamais le quitter.

LE GRENADIER.

Et vous lui tenez parole... c'est bien ; vous êtes fidèle à votre roi comme je le serai à mon empereur.

FRITZ.

Et que venez-vous faire ici ?

LE GRENADIER.

Je viens pour faire respecter la cendre d'un grand homme.

FRITZ.

Ah ! c'est pour cela ?

LE GRENADIER.

Et pourquoi donc ? Croyez-vous peut-être qu'un grenadier de la garde impériale soit mis de faction à la porte d'une barraque ?

FRITZ.

Et non, mon brave, et non, suffit ! Ah ! çà, il me paraît que votre empereur estime Frédéric, et ce qu'il fait pour lui...

LE GRENADIER.

C'est tout naturel. Entre grands hommes il n'y a que la main.

FRITZ.

En ce cas, à la santé de Napoléon !

(Pendant que Fritz boit, le Grenadier présente les armes.)

LE GRENADIER.

Maintenant que je vous fasse raison... A la mémoire du grand Frédéric !... Attention ! voici l'empereur !

(Fritz à son tour se met sous les armes.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, NAPOLÉON, LE COMTE DE HARDEMBERG, GÉNÉRAUX.

NAPOLÉON.

Ah ! voilà donc le monument élevé à la gloire de celui qui a créé la puissance de la monarchie prussienne ! S'il avait vécu, la maison de Brandebourg n'eût pas compromis ses destinées. (au grenadier.) Quel est ton vieux compagnon ?

LE GRENADIER.

Mon empereur, c'est un des anciens du grand Frédéric, qui avait juré de ne jamais le quitter, mort ou vivant.

NAPOLÉON.

C'est un brave homme, et il mérite une récompense. (Il s'approche du grenadier et lui ôte la décoration de la Légion-d'Honneur. A Fritz.) Vieillard, en te décorant de l'étoile des braves, j'honore en toi ton ancien général.

FRITZ.

Vive l'ami du grand Frédéric !

NAPOLÉON, au grenadier.

Tiens, toi, voilà ma croix pour la tienne ; tu ne perdras rien au change.

LE GRENADIER.

Au contraire, mon empereur, j'y gagnerai deux blessures à la première bataille.

NAPOLÉON, se retournant vers le comte de Hardemberg.

Monsieur le comte, que pensez-vous de mes soldats ?

LE COMTE, s'inclinant.

Ils sont dignes d'un aussi grand capitaine !

NAPOLÉON, à Fritz.

Ouvre-moi ce tombeau. (Il l'examine pendant quelque temps.) Je viens de méditer quelques instants auprès du tombeau du grand Frédéric, et, grâce à sa mémoire, la monarchie prussienne sera conservée. Ma clémence est peut-être une faute ; mais la présence des grands hommes se fait et doit toujours se faire sentir. Frédéric arrache cette concession à ma politique. J'espère que ses petits-neveux, en se montrant mes alliés fidèles, s'acquitteront envers moi et envers lui ! (à ses soldats.) Messieurs, le Russe s'avance ! la leçon d'Austerlitz aurait dû l'éclairer ! Marchons

donc! et refoulons-le dans ses déserts de glace, où la politique de l'Europe devrait être de le confiner.

TABLEAU III.

Le théâtre représente les bords du Niémen.

SCÈNE I.

UN BRIGADIER FRANÇAIS, UN BRIGADIER RUSSE, SOLDATS FRANÇAIS et RUSSES.

(Un trompette de la garde impériale française paraît sur le bord du fleuve et sonne une fanfare. Un autre trompette de la garde impériale russe paraît et sonne également. Quatre cavaliers de chaque nation paraissent simultanément.)

UN BRIGADIER FRANÇAIS.

Qui vive?

UN BRIGADIER RUSSE.

Lieutenant-feld-maréchal... Qui vive ?

LE BRIGADIER FRANÇAIS.

Maréchal d'empire.

SCÈNE II.

LE MARÉCHAL LANNES, LE GÉNÉRAL OUVAROFF.

(Ils arrivent, descendent de cheval, s'abordent sur le terrain avec cordialité.)

OUVAROFF.

Monsieur le maréchal, croyez que je suis heureux et fier d'une mission qui me procure l'avantage d'être personnellement connu du héros de Montebello, et l'un des vainqueurs de Friedland.

LANNES.

Monsieur le général, vous êtes trop bon! Ne parlons point de moi, mais venons-en à régler le cérémonial de l'entrevue que nos deux empereurs doivent avoir sur le Niémen. Le milieu du fleuve est neutre, et ce pavillon élevé sur un immense radeau recevra leurs majestés. Quelle sera la suite de l'empereur de Russie?

OUVAROFF.

Son altesse impériale le grand-duc Constantin, le feld-maréchal Benighsen, le prince Lebenoff, le comte Lieven et moi.

LANNES.

Murat, Berthier, Bessières, Duroc et Caulincourt accompagneront Napoléon. La rive droite et la rive gauche du fleuve seront occupées par chacune de nos armées, avec des avant-gardes respectives. Veuillez me suivre, nous examinerons le terrain. (Les deux généraux visitent les bords du fleuve, le radeau et le pavillon.) Ainsi, tout est entendu?

OUVAROFF.

Oui, monsieur le maréchal, il est impossible qu'il puisse arriver la moindre surprise.

LANNES.

Il n'y en a jamais avec nous.

OUVAROFF.

Pardon, je voulais parler de méprise; mon peu d'usage de la langue...

LANNES, riant.

Oui, oui, monsieur le général, je vois que vous ne connaissez pas encore bien le Français. Au revoir, monsieur le général; présentez, je vous prie, mes respects à l'empereur Alexandre.

OUVAROFF.

Daignez, monsieur le maréchal, déposer mon admiration aux pieds de votre maître.

LANNES.

Mon maître... c'est l'honneur !

(Il salue de la main et s'éloigne au galop. Les deux armées prennent position sur les rives du fleuve. Alexandre et sa suite, Napoléon et la sienne s'embarquent au bruit du canon, et montent sur le radeau où se trouve placé le pavillon. Les deux souverains s'embrassent en s'abordant.)

NAPOLÉON.

Mon frère! je ne veux pas que nos ministres discutent en diplomates les conditions d'une paix que je viens vous offrir sans orgueil, afin que vous puissiez la recevoir sans honte.

ALEXANDRE.

La France et la Russie n'auraient jamais dû se rencontrer sur le même champ de bataille. L'Orient m'était ouvert, et la politique de mes aïeux m'en avait frayé les chemins, mais l'Angleterre a prétendu que votre intention, mon frère, était de vous opposer aux plans légués par Catherine à ses successeurs.

NAPOLÉON.

L'intérêt des rois était de nous diviser, mon frère, déjouons ce machiavélisme, soyons unis, donnons au monde l'exemple si rare d'une amitié de rois. Mon frère, c'est du fond du cœur que je vous donne ce titre que l'étiquette a consacré parmi nous. Je vous promets bonne foi, fidèle alliance, estime et amitié sincère.

ALEXANDRE.

Je m'engage également; puissé-je descendre misérablement du rang élevé où Dieu m'a placé, si j'oublie jamais ce qu'un de vos poëtes a si bien dit :

(lui prenant la main.)

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux !

(Les deux empereurs s'embrassent; le canon tonne, et de nouvelles acclamations se font entendre de toutes parts.)

ACTE QUATRIÈME.

TABLEAU I.

Le théâtre représente un site aux portes des faubourgs de Grenoble.

SCÈNE I.

LE MARQUIS DE NOIRVILLE, LE PRÉFET, GENDARMES.

LE MARQUIS.

Messieurs, arrêtons-nous, il ne nous convient pas, à nous, premières autorités de la province, d'aller chercher des nouvelles plus loin.

LE PRÉFET, avec ironie.

Elles viendront sans doute nous trouver ici... mais peut-être arriveront-elles trop tôt.

LE MARQUIS.

Monsieur le préfet, que voulez-vous dire ?

LE PRÉFET.

Je crains, monsieur le marquis, que nous ne soyons pas préparés à les recevoir.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous qu'il arrive ?

LE PRÉFET.

Je ne sais, mais l'effervescence du peuple est à son comble : on parle sourdement de complots, de révoltes. Monsieur le marquis, êtes-vous bien sûr des troupes ?

LE MARQUIS.

Très sûr ! Nous avons changé presque tous les chefs de corps.

LE PRÉFET.

Mais le soldat ?

LE MARQUIS.

Le soldat est fait pour obéir aveuglément. De quoi diable irait-il se mêler ?

LE PRÉFET.

Il regrette l'empereur.

LE MARQUIS.

L'empereur ! Quel empereur ! Je ne connais que Sa Majesté Louis XVIII, moi. Vive le roi! messieurs; vive le roi ! allons, gendarmes !

LES GENDARMES.

Vive le roi !

LE MARQUIS.

C'est cela ! tout va bien !

LE PRÉFET.

Je voudrais partager votre assurance, mais je ne le puis. Napoléon, retiré à l'île d'Elbe, est trop voisin de nos côtes pour ne pas savoir ce qui se passe parmi nous. Il a en France, dans ce pays-ci surtout, un nombre immense de partisans, et je le connais trop.

LE MARQUIS.

Croyez-vous le connaître mieux que moi ? que moi qui, pendant dix ans, ai rempli les fonctions de chambellan auprès de lui ?

LE PRÉFET.

Vous, monsieur le marquis ! vous ! un serviteur si dévoué des Bourbons !

LE MARQUIS.

Monsieur, le tyran m'a forcé d'accepter cette place. Il était bien aise d'ailleurs d'avoir auprès de lui des hommes de l'ancienne roche. Sa prétendue cour était si grossière, si burlesque! Ah ! ah ! combien j'ai ri souvent de toutes les balourdises de ces parvenus !

LE PRÉFET.

Ces gens-là prêtaient cependant peu à la plaisanterie.

LE MARQUIS.

Au contraire, ils étaient très comiques, sur ma parole !

LE PRÉFET.

A la cour soit, et ce fut un tort à eux d'y paraître ; mais à l'armée, mais aux affaires...

LE MARQUIS.

Je vous dis qu'ils ne s'entendaient à rien, et ils l'ont bien prouvé par la stupidité avec laquelle ils nous ont laissé travailler à la restauration de nos princes légitimes.

LE PRÉFET.

Ils ont été étourdis par la rapidité des événements ; mais ils commencent à revenir à eux ; prenons garde à leur réveil.

LE MARQUIS.

Bah ! bah ! une monarchie de dix siècles, glorieusement restaurée depuis un an, doit avoir au moins cinq cents années d'existence devant elle. Je vous le répète, messieurs, il n'y a rien à craindre, nous avons pour nous le clergé et les puissances étrangères. Vive le roi ! vive Louis XVIII ! Allons, gendarmes !

LES GENDARMES.

Vive le roi ! vive Louis XVIII !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN AIDE-DE-CAMP.

LE MARQUIS.

Eh bien ! monsieur, que se passe-t-il ?

L'AIDE-DE-CAMP.

Général, toute la campagne est en mouvement; les paysans des terres froides couvrent les rou-

es ; on parle du débarquement de Bonaparte !

LE MARQUIS, effrayé.

Lui! débarqué! (se rassurant.) Impossible! monsieur, il est trop bien gardé à vue par notre marine et par la marine anglaise!

LE PRÉFET.

Je pense comme vous; cependant il serait prudent de prendre des mesures.

L'AIDE-DE-CAMP.

Qu'ordonnez-vous, général?

LE MARQUIS.

Général! général! J'ordonne d'abord que vous ne me donniez pas toujours ce titre. Je suis général, à la bonne heure; mais tout le monde l'était sous le tyran. Appelez-moi monsieur le marquis. Je suis marquis, que diable! tout le monde n'est pas marquis.

L'AIDE-DE-CAMP.

Quels sont les ordres?

LE MARQUIS.

Allez trouver le commandant de Grenoble, et dites-lui que je le charge de veiller à la sûreté de la ville. Il répondra de tout, d'abord, dites-le-lui bien de ma part.

(L'aide-de-camp s'éloigne.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE PRÉFET, GENDARMES.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il arrive, voila ma responsabilité à couvert. Mais il n'arrivera rien; non, non, Sa Majesté Louis XVIII est trop solidement établie sur son trône. Vive le roi! messieurs; allons, gendarmes!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN COURRIER, à cheval.

LE MARQUIS.

Courrier, quelles nouvelles?

LE COURRIER.

L'empereur est débarqué au golfe Juan.

(Il continue son chemin.)

LE MARQUIS.

L'imbécile! le butor! crier ainsi une telle nouvelle! Messieurs, où en sommes-nous? bon Dieu! que devenir?

LE PRÉFET.

Monsieur le marquis, il faut faire notre devoir.

LE MARQUIS.

Sans doute, monsieur, sans doute. Bonaparte au golfe Juan! Mais Napoléon peut arriver devant Grenoble d'un moment à l'autre. Messieurs, je connais l'empereur, aujourd'hui ici, demain à Lyon. Sa Majesté est capable de coucher dans huit jours aux Tuileries.

LE PRÉFET.

Ce n'est point vous, monsieur, qui l'en empêcherez.

LE MARQUIS.

Non, certes; d'ailleurs, puis-je m'armer contre lui? ne lui ai-je pas prêté serment à son sacre? Mais voici le colonel du septième régiment de ligne. Que nous veut-il?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LABÉDOYÈRE.

LABÉDOYÈRE.

Général, confirmez-vous les ordres qui viennent de m'être donnés par le commandant de place?

LE MARQUIS.

Quels mouvements vous sont prescrits, colonel?

LABÉDOYÈRE.

Il m'est ordonné d'envoyer un bataillon en avant et de prendre position dans les faubourgs avec le reste de mon régiment.

(Le marquis hésite.)

LE PRÉFET.

Obéissez, monsieur le colonel.

LABÉDOYÈRE.

Mon bataillon d'avant-garde a l'ordre de faire feu sur les soldats qui se présenteront devant lui sans la cocarde blanche! Faut-il encore obéir?

LE MARQUIS.

Hum! hum!

LE PRÉFET.

Sans doute, monsieur le colonel, tel est notre devoir.

LABÉDOYÈRE.

Mais je ne puis répondre du soldat.

LE PRÉFET.

Monsieur, le roi peut-il compter sur vous?

LABÉDOYÈRE.

S'il s'agit de guerre civile, aucun prince du monde ne doit compter sur mes services.

LE PRÉFET.

Cependant vous devez au roi...

LABÉDOYÈRE.

Je dois mon sang à mon pays, et je suis prêt à le répandre devant l'ennemi; l'honneur me défend tout autre sacrifice.

LE PRÉFET, au marquis.

Monsieur le marquis, vous devriez consigner ce colonel.

LE MARQUIS.

Pourquoi ? C'est un homme bien né...

LE PRÉFET.

Belle raison ! (à part) La cause royale est perdue ! (haut.) Monsieur le marquis, je retourne à la préfecture.

LE MARQUIS.

Je vous y suivrai. Messieurs, vive... (aux gendarmes.) Silence, gendarmes !

(Ils s'éloignent ; le colonel rentre dans le faubourg.)

SCÈNE VI.

OFFICIERS et SOLDATS.

(Un bataillon sort des portes et prend position ; bientôt des cris de : Vive l'empereur ! se font entendre dans le lointain.)

PREMIER SERGENT.

Entends-tu ?

DEUXIÈME SERGENT.

Je ne suis pas sourd, voilà un cri qui me fait joliment battre le cœur.

PREMIER SERGENT.

Notre colonel vient de sourire en l'entendant.

DEUXIÈME SERGENT.

Cependant il y a commandement de ne point communiquer.

PREMIER SERGENT.

Il y a peut-être des raisons... suffit ; on obéira aux ordres. (Les cris de : Vive l'empereur ! se font entendre de plus près ; le peuple se répand sur le théâtre.) Qui vive ?

PREMIER GRENADIER DE L'ILE D'ELBE.

Garde impériale !

PREMIER SERGENT.

C'est la garde impériale ! Halte-là !

LE PEUPLE, aux grenadiers.

Avancez ! avancez ! ce sont vos frères.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LES GRENADIERS, le fusil sous le bras, puis NAPOLEON.

NAPOLÉON s'avance à pied jusqu'auprès des soldats.

Camarades ! s'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son général, son empereur, il le peut, me voilà !

PREMIER SERGENT.

Je n'y tiens plus ! Vive l'empereur !

TOUS.

Vive l'empereur !

NAPOLÉON, au sergent.

Comment, mon vieux, toi qui as servi dans ma garde, tu voulais faire feu sur moi ?

LE SERGENT.

Le plus souvent ! (faisant sonner sa baguette dedans le canon du fusil.) Tiens, regarde ! si j'aurais pu te faire beaucoup de mal ! tous les autres sont de même.

TOUS.

Oui, oui.

(Ils exécutent le même mouvement.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL LABÉDOYÈRE, et le reste de son régiment qui arrive en criant : Vive l'empereur ! vive la garde ! les grenadiers crient : vive le Septième !

LABÉDOYÈRE.

Sire, j'amène à Votre Majesté le septième régiment.

NAPOLÉON.

Colonel, je n'oublierai pas qu'il fut le premier à réjoindre son empereur. Mais que vois-je, soldats ? que sont devenus mon aigle et la cocarde tricolore ? je vous ramène ces glorieux attributs de gloire et de nationalité que j'avais emportés dans l'exil ! qu'avez-vous fait de ceux que je vous avais confiés ?

UN TAMBOUR, crevant sa caisse et en sortant un aigle.

Voilà le coucou !

LE SERGENT, découvrant sa poitrine.

Et voilà la cocarde !

(Tous les soldats la sortent de leurs schakos, arrachent la cocarde blanche et arborent la tricolore en faisant éclater la plus vive joie. Tableau.)

NAPOLÉON.

Français ! j'ai entendu vos vœux et je suis accouru ; je viens vous délivrer de la faction de l'étranger, des émigrés qui redemandent à grands cris leurs biens ou une indemnité, et de ces princes que le malheur n'a point instruits, qui n'ont rien appris et rien oublié. Ne craignez point la guerre civile ; j'arriverai à Paris sans tirer un coup de fusil, sans verser une goutte de sang. Mon aigle, volant de clocher en clocher jusque sur les tours Notre-Dame, suffira pour disperser mes ennemis.

TOUS, dans le fond.

Vive l'empereur !

NAPOLÉON.

Soldats ! entendez-vous ? vos frères vous appellent !

TOUS.

A Grenoble ! à Grenoble ! en avant !

LABÉDOYÈRE, aux artilleurs.

Ouvrez les portes ! ouvrez les portes !

UN ARTILLEUR.

Nous ne le pouvons pas, les clefs sont chez le commandant !

LABÉDOYÈRE.

Travaillez de votre côté, nous allons travailler du nôtre; en avant, sapeurs!

(Les sapeurs, aidés des soldats d'artillerie, enfoncent les portes à coups de hache et aux cris de : Vive l'empereur! Les portes ouvertes, Napoléon s'avance; les soldats se mettent sous les armes, les tambours battent aux champs, et l'empereur entre dans Grenoble au milieu des cris de joie et de triomphe.)

TABLEAU II.

Le théâtre représente la butte Montmartre.

SCÈNE I.

GRENADIERS DE LA GARDE, SOLDATS DE DIVERSES ARMES, UN CANTINIER.

LE CANTINIER.

Qu'est-ce qui veut la goutte? allons, mon ancien...

LE GRENADIER.

Merci, garçon. Depuis cette infernale affaire de Mont-Saint-Jean, je n'ai plus de cœur à rien.

LE CANTINIER.

Bah! bah! ce n'est qu'une bataille perdue... Après tout, les étrangers vous doivent encore quelque chose.

LE GRENADIER.

La belle avance! nous avons toujours joué franc jeu, nous, tandis que cette canaille!... Se mettre dix contre un!

LE CANTINIER.

Ecoutez donc!... quand cet un est fort comme neuf.

LE GRENADIER.

Ah! si nous pouvions les frotter encore une bonne fois!

LE CANTINIER.

Qu'est-ce qui sait!... Tenez, v'là des gens qui viennent avec de bonnes dispositions.

LE GRENADIER.

La garde nationale, les invalides, les élèves de l'Ecole Polytechnique! Qu'ils soient les bienvenus!

LE CANTINIER.

Voilà le capitaine Lowinski. C'est ça un brave homme... il paie toujours comptant.

LES SOLDATS.

Le voici! le voici!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE LOVINSKI.

LE CAPITAINE.

Mille millions de tonnerres!

(Il jette son sabre par terre.)

LE GRENADIER.

Capitaine, est-ce que ça va plus mal?

LE CAPITAINE.

Je crois que l'enfer s'en mêle; les pairs, les députés, les généraux, tout le monde s'est divisé; c'est à qui enfoncera davantage son voisin dans le bourbier.

LE GRENADIER.

Et l'empereur?

LE CAPITAINE.

Il a jugé qu'il n'y avait plus d'espoir... il vient d'abdiquer.

LE GRENADIER.

Il a donné sa démission!

LE CAPITAINE.

Oui, oui, et j'en vais faire autant... Au diable les épaulettes! les porte qui voudra.

LE GRENADIER.

Comment! capitaine, vous nous quittez?

LA CAPITAINE.

Mes amis, je suis étranger... je suis Polonais... je prends congé de vous avant qu'on me chasse... Adieu, mes amis!

LES SOLDATS.

Adieu, capitaine!

(Ils prennent la main du capitaine, la serrent avec affection et s'éloignent en silence.)

SCÈNE III.

LE CAPITAINE, seul.

Et dire que tout est fini! S'il n'y avait que moi, je m'en soucierais peu; mais voir la France envahie, l'empereur vaincu, abandonné, mes vieux camarades persécutés, dans la misère... Ah! il y a de quoi tirer des larmes d'un rocher... Et pourquoi rougirais-je de pleurer? (ramassant ses épaulettes.) Allons, ramassons cela; je veux les garder comme le souvenir du plus beau rêve... et d'ailleurs ce sera peut-être le seul héritage que je laisserai à mes enfants... Holà! cantinier!

SCÈNE IV.

LE CANTINIER, LE CAPITAINE.

LE CANTINIER.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, capitaine?

LE CAPITAINE.

Un verre d'eau-de-vie.

LE CANTINIER.

Il me semble que vous n'êtes pas comme à l'ordinaire... je vous trouve un peu malade.

LE CAPITAINE.

Imbécile !

LE CANTINIER.

Redoublez-vous ?

LE CAPITAINE.

Non. Y a-t-il du monde dans la cantine ?

LE CANTINIER.

Il n'y a que ma vieille mère.

LE CAPITAINE.

C'est bon; je vais y entrer un moment pour changer de costume, et m'y reposer un peu. Il faut que je sois demain à Fontainebleau, et l'étape est bonne.

LE CANTINIER.

Est-ce que la garde marche ?

LE CAPITAINE.

Non, je marche seul... Tiens! voilà pour la peine que tu auras de remettre quelques lettres que je vais écrire... un dernier adieu aux vieux lanciers !...

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE CANTINIER, seul.

Le capitaine Lowinski est généreux comme un général. Mais ça n'empêchera pas que je me repentirai joliment d'avoir quitté mon commerce de Nanterre pour me faire cantinier. Dieu de Dieu ! les Français ne boivent guère dans le malheur ! Voyons un peu nos comptes.

(Il vérifie l'état de sa petite caisse.)

SCÈNE VI.

LE CANTINIER, NAPOLÉON, UN GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, à un domestique.

Que la voiture de l'empereur attende au bas de cette colline. (Le domestique sort.) Sire, nous voici au milieu des cantonnements de l'armée... Quoi que veuille entreprendre Votre Majesté, les troupes seront pour elle.

NAPOLÉON.

Oui, malgré mes malheurs, les soldats et le peuple me sont toujours dévoués.

LE CANTINIER, à part.

Allons, décidément je suis en perte... cette maudite campagne me coûtera au moins cinquante francs.

NAPOLÉON, au général.

Voilà un pauvre diable qui a aussi perdu sa bataille de Waterloo !... Par bonheur il est facile de réparer ses pertes; les nôtres, si nous voulions nous entendre, ne seraient au-dessus ni de notre courage ni de nos ressources !... (au cantinier.) Tiens ! mon garçon, voici de quoi rétablir ta petite fortune.

LE CANTINIER, à part.

L'empereur ! (haut.) Quel bonheur ! oh ! quel bonheur ! Allons vite montrer à ma vieille mère... Vive l'empereur Napoléon !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

NAPOLÉON, LE GÉNÉRAL, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, en dehors.

Qui parle de l'empereur ?

(Il s'avance.)

NAPOLÉON.

Qu'est-ce à dire, capitaine Lowinski ? pourquoi ce costume ?

LE CAPITAINE.

Sire, j'ai cessé d'être capitaine du moment que Votre Majesté n'était plus empereur. (se jetant à ses pieds.) Sire ! une grâce !

NAPOLÉON.

Parle !

LE CAPITAINE.

Sire, en butte à la haine de l'étranger, à la jalousie des princes, mille embûches secrètes vont vous environner de toutes parts... permettez au vieux Lowinski de vous suivre partout.

NAPOLÉON.

Quoi ! tu voudrais ?...

LE CAPITAINE.

Si je ne puis plus combattre sous vos ordres, je puis du moins vous servir comme un fidèle domestique... Ce n'est pas tout, sire ; si un jour, trahi par l'étranger, vous vous trouviez captif dans une de ses villes, ou prisonnier dans une de ses forteresses... que sais-je ? eh bien ! je serai là dans ce moment suprême, luttant avec vous contre le désespoir, et, à chaque infamie nouvelle, retraçant à Votre Majesté quelques-unes des grandes époques de sa vie !... Sire, nos ennemis auront beau faire, nous pourrons opposer un glorieux souvenir à chaque persécution.

NAPOLÉON.

Oui, nous le pourrons !... Eh bien ! tu ne me quitteras pas... Je ne puis mieux faire pour l'un des fils de cette Pologne, si loyale et si noble. Lowinski ! je voulais l'indépendance de ta patrie; le sort a trahi mes armes !... Mais un jour viendra

où cette héroïque nation secouera le joug moscovite, et tous les peuples du monde applaudiront à sa délivrance!... Avant de partir, j'assurerai le sort de ta femme et de tes enfants... Que ne puis-je aussi partager le peu qui me reste entre tous les braves de mon armée!...

LE GÉNÉRAL.

Sire, nous pouvons commencer l'inspection des fortifications.

NAPOLÉON.

J'attendrai ici le retour de l'officier d'ordonnance que j'ai envoyé au gouvernement. Mais quels sont ces cris?

(On entend crier Vive l'empereur!)

LE GÉNÉRAL.

Sire, ce sont vos soldats. Votre Majesté a été aperçue.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, OFFICIERS, SOLDATS de toutes armes.

(Ils entrent tumultueusement. Napoléon fait un signe de la main, et chacun se range à son poste.)

NAPOLÉON.

Mes enfants, je viens voir si vous êtes en mesure de bien vous défendre... Je suis un vieux soldat... mes conseils peuvent vous être utiles... je vous les offre.

LABÉDOYÈRE.

Sire, commandez, et nous obéirons.

TOUS.

Oui, oui.

NAPOLÉON.

Mes enfants, je n'ai plus aucun pouvoir.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes toujours notre empereur.

TOUS.

Oui, oui, vive l'empereur!

NAPOLÉON.

Ne me donnez plus ce titre, je ne suis que votre général; c'est en cette qualité que je viens de faire offrir au gouvernement provisoire de marcher à votre tête et d'écraser l'ennemi, qu'une marche aventureuse et de mauvaises manœuvres mettent dans le plus grand danger... Voici justement mon officier d'ordonnance.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER D'ORDONNANCE.

NAPOLÉON.

Eh bien! colonel, le gouvernement si national que les Chambres viennent de se donner accepte-t-il mes propositions?

L'OFFICIER.

Sire, il préfère employer les négociations.

NAPOLÉON.

Ils sont des fous ou des traîtres.

LES SOLDATS.

En avant, marchons! vive l'empereur! à bas le gouvernement provisoire!

NAPOLÉON.

Soldats! je vous le répète, je ne suis plus rien... j'ai abdiqué.

LE GÉNÉRAL.

Sire, vous n'en aviez pas le droit; le peuple vous avait donné la couronne pour la porter dans le bonheur comme dans l'infortune... La gloire de la nation, le salut de l'armée, tout dépend de vous... si vous cédez le pouvoir, qui protégera les vieux soldats? qui vous paiera le prix du sang versé sur tant de champs de bataille? qui donnera du travail au peuple? qui maintiendra les prêtres, les nobles, les émigrés? enfin qui chassera l'étranger qui désole nos provinces? Sire, reprenez votre couronne; mettez-vous à notre tête...

NAPOLÉON.

Il n'est plus temps... j'ai donné ma parole, et Napoléon ne doit point y manquer!

LE CAPITAINE.

S'il n'y a plus d'empereur Napoléon, il ne doit plus y avoir de lanciers polonais.

LES GRENADIERS.

Il n'y a plus de garde!

LES GÉNÉRAUX.

Il n'y a plus d'armée!

TOUS.

Non, il n'y a plus d'armée!

NAPOLÉON.

Que dites-vous, soldats! Si j'ai abdiqué l'empire, c'est pour ôter aux souverains alliés, qui prétendent ne faire la guerre qu'à moi seul, le prétexte de ravager la France. Vous, soldats, vous déserteriez votre poste! Au lieu de vous séparer, restez unis! vos débris glorieux en imposeront encore à l'étranger. Vivez pour la France, pour lui rendre l'éclat qu'elle a perdu! Restez sous les armes pour protéger la patrie.

LE GÉNÉRAL.

Mais nos aigles, mais les drapeaux conquis sur l'ennemi, faudra-t-il les remettre à d'insolents vainqueurs!

LABÉDOYÈRE.

Il faut les brûler!

TOUS.

Brûlons-les! brûlons-les!

(Les soldats forment un bûcher des drapeaux et des aigles.)

NAPOLÉON.

Mon cher Labédoyère, vous vous êtes beaucoup trop compromis pour moi; songez à vous mettre en sûreté.

LABÉDOYÈRE.

Sire, je suivrai vos derniers ordres, et bien que ma tête doive tomber la première, je ne me séparerai pas de l'armée.

(On apporte les aigles.)

UN CANONNIER, présentant une mèche enflammée.

Sire ! à vous l'honneur !

NAPOLÉON, mettant le feu au bûcher.

Ma carrière politique est terminée, et dès aujourd'hui, pour moi... la postérité va commencer.... qu'elle me juge!

(Coup de canon.)

TOUS.

A l'ennemi !

APOTHÉOSE.

Le théâtre se couvre de nuages sombres qui s'ouvrent au son d'une musique funèbre. On aperçoit, dans un tableau voilé de gaze, Labédoyère étendu devant un peloton de fusiliers.

Des nuages couvrent encore ce tableau, et bientôt après on voit le maréchal Ney percé de plusieurs balles ; deux sœurs de la Charité pleurent auprès de lui.

Ce groupe s'élève et Napoléon mort est couvert du manteau de Marengo. Les Victoires en deuil conduisent le héros à l'immortalité.

Le dernier tableau représente le temple de la Gloire. Napoléon, entouré de ses maréchaux, reçoit dans ses bras le roi de Rome qu'un nuage amène auprès de lui.

FIN DE LA RÉPUBLIQUE, L'EMPIRE ET LES CENT-JOURS.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LES

CABINETS PARTICULIERS,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. XAVIER ET DUVERT;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 octobre 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

JACQUARD, fabricant de briquets phosphoriques	MM. ARNAL.
LEFÉBURE, oncle de Gavet et régisseur du théâtre	LEPEINTRE J^e.
GAVET, neveu de Lefébure	HYPOLITE.
PICNOT, commis dans un roulage	DÉROUVÈRE.
MORIN, restaurateur	ARMAND.
UN MONSIEUR, au balcon	PERRIN.
VOIX, à l'orchestre	BALLARD.
VOIX, dans une loge grillée	CASSEL.
GIBELOTTE, garçon restaurateur	ÉMILIEN.
UN GARÇON RESTAURATEUR	OTERNEAU.
ERNESTINE DUFOUR	M^lle GEORGINA.
M^me GAVET	AD.-ALPHONSE.

La scène se passe à Paris, dans le restaurant de Morin.

Le théâtre représente un salon de restaurateur. — A droite et à gauche, deux cabinets particuliers dont les fenêtres sont ouvertes du côté des spectateurs : à gauche le n° 4, à droite le n° 6.

SCÈNE I.

MORIN, GARÇONS RESTAURATEURS.

CHOEUR.

Ensemble.

Air : Chœur des buveurs de Robert-le-Diable.

LES GARÇONS RESTAURATEURS.

Allons! allons! mettons-nous à l'ouvrage!
Suivons les ordr's qu'on vient de nous donner.
Montrons, amis, du zèle et du courage :
Voici bientôt l'heure du déjeuner.

MORIN.

Allons! allons! mettez-vous à l'ouvrage!
Suivez les ordr's qu'on vient de vous donner.
Montrez, garçons, du zèle et du courage :
Voici bientôt l'heure du déjeuner.

MORIN.

AIR du vaudeville de Michel et Christine.

Garçons! on désignait nos pères
Sous le vil nom de gargottiers :
Mais dans ce siècle de lumières,
Soyez fiers d'être cuisiniers!
Restaurateurs! la morale moderne
Nous a faits rois par ses décrets nouveaux :
Car les humains sont comme les chevaux :
C'est par la bouch' qu'on les gouverne.

CHOEUR.

Allons, allons, etc.

MORIN.

Les primeurs, les poissons, sont-ils sur les cartes?

PLUSIEURS GARÇONS.

Oui.

UN GARÇON, s'avançant.

Mais il n'y en a pas à la cuisine.

MORIN.

Je demande si on les a mis sur les cartes?

LE GARÇON.

On vous dit qu'oui... mais...

MORIN.

C'est tout ce qu'il faut.

LE GARÇON.

Et si on en demande?

GIBELOTTE.

On dit: N'y en a pas.

MORIN.

Qui est-ce qui a parlé? quel est l'imbécile qui vient de faire une réponse aussi saugrenue?...

GIBELOTTE, s'avançant à son tour.

Dam, c'est moi... si on me demande du poisson...

MORIN.

Eh bien! c'est embarrassant? Il faut, mon cher ami, que vous soyez plus dinde qu'une oie... il y a deux réponses toutes simples, cela dépend de l'heure qu'il est:

AIR du vaudeville de Partie et Revanche.

Aux déjeuneurs on dit d'un air bonasse :
Le poisson n'est pas arrivé ;
Puis aux dîneurs on dit : Quelle disgrace !
Les déjeuneurs nous ont tout enlevé !
Par ce moyen l'obstacle est esquivé.
Si l'amateur perd patience,
Le vrai talent est de le retenir
Entre le poisson d' l'espérance
Et le poisson du souvenir.

Que diable! un restaurateur doit être diplomate... A propos! a-t-on préparé le cabinet particulier?

GIBELOTTE.

Oui, monsieur, le n° 6, qui a été retenu par ce petit jeune homme de l'autre jour, avec cette jolie dame.

MORIN.

Je présume que ce sont deux jeunes mariés.

GIBELOTTE.

Ça, des mariés ?... un mari qui viendrait faire ici le portrait de sa femme .. ça ne me paraît pas vraisemblable, ça... et puis en la peignant...

MORIN.

Comment? il la...

GIBELOTTE.

Il la regarde avec des yeux...

MORIN.

C'est assez naturel.

GIBELOTTE.

Avec des yeux... très cocasses...

MORIN.

Silence!.. J'interdis le système des interprétations dans mon restaurant... Un cuisinier doit être...

LE GARÇON.

Sourd et muet?

MORIN.

C'est ça... Mais la foule commence à se précipiter dans mes salons...

LE GARÇON, à part.

Ils sont deux... c'est justement eux.

MORIN.

A vos fourneaux!... Allez voir à la cuisine si j'y suis.

CHOEUR.

Allons, allons, mettons-nous à l'ouvrage, etc.

(Les garçons sortent.)

SCÈNE II.

MORIN, ERNESTINE, en homme, Mme GAVET.

ERNESTINE, se donnant un air d'importance.

J'ai demandé un cabinet particulier ; est-il prêt, monsieur?

MORIN.

Oui, monsieur, il va l'être... Voici la carte... rien n'y manque: primeurs, poissons... ils viennent d'arriver... Si vous voulez bien faire votre menu, le cabinet sera prêt dans un instant. (Appelant.) Garçon! (Gibelotte arrive; Morin lui parle à l'oreille. Gibelotte entre dans le cabinet, Morin sort par le fond.)

SCÈNE III.

Mme GAVET, ERNESTINE.

Mme GAVET.

Ah! mon Dieu! heureusement qu'il ne faut plus qu'une séance, n'est-ce pas, Ernestine? car deux femmes seules, dans un lieu public... cela a l'air si drôle!...

ERNESTINE.

Et pour qui me prends-tu? Ne suis-je pas un joli cavalier? Après tout, ce que j'en ai fait, moi, c'est pour toi, pour te servir de protecteur, de porte-respect. Aurais-tu mieux aimé que je vinsse dire au restaurateur: « Monsieur, Mme Gavet, que » je vous présente, est la femme d'un original, » qu'elle aime cependant, et à qui, pour sa fête, » elle veut faire présent de son portrait. Moi, je » suis artiste et de plus amie de Mme Gavet. Impos- » sible de faire poser Mme Gavet chez elle, ce qui » eût éveillé les soupçons de l'original dont je vous » parle, nous avons donc décidé d'un commun ac- » cord que nous travaillerions dans un de vos ca- » binets particuliers. »

Mme GAVET.

Tu diras tout ce que tu voudras, la première fois, l'originalité du fait, ton déguisement, le plaisir même de la peur m'avaient fait passer par-dessus tout le reste; la seconde fois, j'étais déjà moins hardie; aujourd'hui, je tremble!

ERNESTINE.

Mais pourquoi?

Mme GAVET.

Parce que... mon mari est bon... mais...

ERNESTINE, l'interrompant.

Bon commerçant, parfait vinaigrier.

Mme GAVET.

Mais jaloux!... (On entend du bruit en dehors.) Ah! mon Dieu! n'entends-je pas?...

ERNESTINE.

Quoi?

Mme GAVET.

C'est la voix de mon mari... Ernestine! ah! mon Dieu! où nous cacher?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GIBELOTTE, sortant du cabinet; puis MORIN.

LE GARÇON.

Monsieur et madame, le cabinet est prêt.

Mme GAVET

Eh! vite! eh! vite!

MORIN, entrant.

Et le menu du déjeuner?

ERNESTINE.

Ah! le menu?

Mme GAVET, troublée et entrant.

Vous êtes bien bon, il ne nous faut rien... Nous n'avons pas faim.

(Elles entrent précipitamment dans le cabinet de droite et referment la porte sur elles.)

SCÈNE V.

MORIN, LE GARÇON.

MORIN, d'un air scandalisé.

Comment! il ne faut rien?

LE GARÇON, de même.

Ils sont sans façons.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LEFÉBURE, GAVET.

GAVET, furieux

Je vous dis, mon oncle, qu'on l'a vue entrer ici avec un jeune homme.

LEFÉBURE, avec beaucoup de flegme.

Mais, mon neveu, ma nièce est incapable...

GAVET.

Il faut que j'en aie le cœur net.

LEFÉBURE.

Incapable de rien faire...

GAVET.

C'est inimaginable, cela!

LEFÉBURE.

De rien faire qui puisse...

GAVET.

Sortir sans me prévenir!

LEFÉBURE.

Qui puisse vous porter préjudice.

GAVET.

Mais, mon oncle, quand je vous dis que Tortempion les a vus entrer ici.

LEFÉBURE, étonné.

Qu'est-ce que c'est que Tortempion?

GAVET.

Mon garçon de boutique.

Mme GAVET, à part, à la fenêtre du cabinet.

Il nous a fait espionner.

LEFÉBURE.

Qu'est-ce que cela prouve?

GAVET.

En vérité, si je ne m'écoutais, vous me feriez sauter à une hauteur incroyable, avec votre sang-froid.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MORIN.

MORIN.

Voila, monsieur!... Que vous faut-il pour déjeuner?

GAVET, s'éloignant avec humeur.

Il s'agit bien de déjeuner.

MORIN, à part.

Comment! eux aussi! ..

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse!

Ah ça mais, deviens-je imbécile?
Il m' sembl' que tous ces visiteurs
S' réuniss'nt dans mon domicile
Pour aller déjeuner ailleurs.
Que suis-je donc aux yeux de ces farceurs?
C'est absurde et c'est téméraire :
Ils prenn'nt ma maison (quel abus!)
Pour un cabinet littéraire
Ou pour un omnibus.

(Pendant ce couplet, Gavet fort animé cherche à persuader son oncle dont le sang-froid l'irrite encore plus.)

Définitivement, messieurs, que demandez-vous?

GAVET.

N'est-il pas venu ici une jeune femme?

Mme GAVET, à Ernestine.

Je tremble comme la feuille.

ERNESTINE.

Ne crains rien, je prends tout sur moi.

LEFÉBURE, à Morin.

Une jeune femme qui a les yeux bleus, et un schal idem, chapeau rose, et le teint de la même nuance; figure chiffonnée, et une robe...

MORIN.

Oui! monsieur, avec un jeune homme très bien frisé, et que je soupçonne fort d'être premier ou second clerc... chez un coiffeur.

GAVET, à Morin.

Où sont-ils?

MORIN.

Monsieur! mon établissement est si vaste!... et je ne sais si je dois... un restaurateur doit être discret.

GAVET, à demi-voix à Lefébure.

Mon oncle, je vais faire un coup scandaleux.

LEFÉBURE, à part.

Je suis extrêmement fâché d'être venu avec Gavet... je voudrais m'en aller.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PICNOT, paraissant dans le fond.

PICNOT, à part.

Ernestine ne se doute pas que j'en ai vu assez dans sa lettre pour avoir surpris le rendez-vous.

LEFÉBURE, bas à Gavet.

Contenez-vous, mon neveu.

GAVET.

Je me contiens. (A Morin.) Mais, monsieur, cette jeune dame... c'est celle que je cherche; elle m'attend.

MORIN.

Elle vous attend?

PICNOT, à part.

Elle l'attend!... est-ce que ce serait?... Écoutons.

ERNESTINE, à Mme Gavet.

Voyons comme tout cela finira.

GAVET.

Oui, monsieur, elle m'attend... je lui ai donné rendez-vous ici?

PICNOT.

Quand je disais que c'était une écriture d'homme... mais, point de précipitation, Picnot! écoutons encore!

MORIN.

S'il en est ainsi, monsieur, vous n'irez pas loin.... il paraît que l'on vous attendait pour faire le menu... voici la carte.

GAVET, s'animant.

Où est-elle, monsieur?

MORIN, présentant la carte.

La voilà! Ah! cette dame?... je ne vous l'ai donc pas dit?... ici, au numéro 6.

PICNOT, à part.

Au numéro 6!

LEFÉBURE, à part.

Il est dans un état d'exaspération! je voudrais m'en aller.

GAVET.

Numéro 6! (Il regarde le cabinet avec attendrissement.) Dire que c'est peut-être dans ce numéro 6 que je suis le plus malheureux des hommes!...

ERNESTINE, bas à Mme Gavet.

Laisse-moi faire... nous allons nous amuser.

GAVET, agitant violemment la porte du cabinet.

La porte est fermée.

ERNESTINE, de l'intérieur, élevant la voix.

Qui est là? que demandez-vous?

PICNOT, à part.

C'est la voix d'Ernestine! plus de doute! mais de la circonspection! Infâme rival! je vais chercher des armes, et je ne te perds pas de vue. (Il sort, sans avoir été vu de personne; Morin sort aussi.)

SCÈNE IX.

LEFÉBURE, GAVET, en scène, Mme GAVET, ERNESTINE, dans le cabinet.

GAVET.

Quelle est cette voix?

LEFÉBURE.

Celle du petit jeune homme... il a la voix bien douce... mon cher ami... allons-nous-en.

(Il remonte la scène, Gavet le retient.)

GAVET, avec indignation.

Nous en aller!... Ouvrez, monsieur, de par la loi! de par le diable! ou je brise la porte! voulez-vous bien ouvrir?

LEFÉBURE.

Cher ami! je vous assure que vous vous emportez, ma parole d'honneur, vous vous emportez. (A part.) Je voudrais être bien loin. (Haut.) Attendez! moi, j'ai mon sang-froid, je vais arranger l'affaire. (A Ernestine à travers la porte.) Dites-moi, monsieur, n'auriez-vous pas par hasard une jeune dame avec vous?

ERNESTINE.

Une jeune dame?

LEFÉBURE.

Oui! (A Gavet.) Vous voyez bien... le tout est de s'entendre.

ERNESTINE.

Votre nom?

LEFÉBURE.

Anselme Lefébure, ancien contrôleur de l'octroi, et maintenant fabricant de serinettes, tient les cordes à violon et autres, rue des Singes, qui voudrait vous parler.

ERNESTINE, d'un air impatienté.

Connais pas.

GAVET, prenant sa place.

Eh! mon oncle! laissez-moi faire.

LEFÉBURE, à part.

Je donnerais l'impossible pour n'être pas venu avec Gavet.

GAVET, à Ernestine.

On vous demande, monsieur, si vous n'êtes pas venu avec une jeune dame?

ERNESTINE.

Connais pas.

GAVET, frappant à coups redoublés sur la porte.

Ouvrez au nom de la loi et de tout ce qu'il y a de plus sacré… dans Paris ! je me nomme Joseph Gavet.

ERNESTINE.

Vous disiez : Lefébure.

GAVET.

Lefébure, c'est mon oncle, avec quoi je suis venu.

LEFÉBURE, d'un air triomphant.

C'est moi, Lefébure.

ERNESTINE.

Pourquoi dites-vous Gavet, alors?

LEFÉBURE.

Mais, Lefébure et Gavet, ce sont deux êtres. (A Gavet.) Parlez avec moi, mon cher ami, pour convaincre ce jeune homme. (Criant de toutes ses forces.) C'est moi, Lefébure.

GAVET, criant en même temps.

C'est moi, Gavet.

LEFÉBURE.

Avez-vous entendu les deux voix?

ERNESTINE.

Oui… mais… connais pas…

LEFÉBURE.

Il ne connaît pas. Alors, votre femme n'est pas avec lui… allons nous-en.

GAVET.

C'est trop fort! et puisqu'il faut employer la violence…

Mme GAVET, au moment où Gavet s'avance vers la porte du cabinet, l'ouvre brusquement et la referme ensuite.

Eh! bon ami! comment! c'est vous qui faites tout ce tapage?

GAVET, stupéfait.

Bon ami!

LEFÉBURE, bas à Gavet.

Elle est fort douce, votre femme.

GAVET.

Que faites-vous ici, madame? avec qui y êtes-vous? je vais voir!… (Il fait un mouvement pour entrer dans le cabinet.)

Mme GAVET, le retenant.

Non, monsieur, vous n'entrerez pas! M'oser soupçonner! quelle horreur!

GAVET.

Comment! quelle horreur! Expliquez votre conduite, madame, expliquez-la.

Mme GAVET.

Volontiers, bon ami, mais ce n'est qu'en tête-à-tête…

LEFÉBURE.

Je ne demande pas mieux que de m'en aller.

GAVET, le retenant.

Restez, mon oncle… Nous pouvons, madame, entrer dans cet autre cabinet. (Il désigne le cabinet à gauche.) (A part.) J'ai mon projet. (Bas à Lefébure.) Restez! et surveillez le numéro 6.

LEFÉBURE.

J'aurais cependant bien voulu…

Mme GAVET.

Eh bien, monsieur, entrons dans ce cabinet… (Gavet et sa femme se disposent à entrer dans le cabinet de gauche.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, en scène, JACQUARD, dans la salle, au balcon.

JACQUARD, se levant d'un air furieux.

Je m'y oppose! c'est une horreur! c'est une abomination! ça ne se peut pas! ça ne se peut pas! c'est impossible!

GAVET, à sa femme.

Eh bien! oui, madame, entrons dans ce cabinet.

JACQUARD.

Il n'entrera pas! je m'y oppose!

UNE VOIX, à l'orchestre.

A la porte! à la porte! silence! à la porte!

JACQUARD.

Il n'y a pas!… il n'y a pas! je suis ici pour mes cinq francs… Je demande à déployer mes raisons.

UNE VOIX, à l'orchestre.

A la porte! à la porte!

JACQUARD, avec dignité.

Vous en êtes un autre.

UN MONSIEUR, à l'autre balcon.

Mais, monsieur, vous interrompez la pièce! c'est indécent.

JACQUARD, toujours avec dignité, et ayant l'air de consulter ses voisins.

Je ne crois pas avoir rien dit ni rien commis d'indécent. Tous les jours un homme demande à s'expliquer, et tous les jours un homme s'explique, il n'y a rien de plus commun.

UNE VOIX, à l'orchestre.

Laissez parler! laissez-le s'expliquer!

LE MONSIEUR du balcon, à Jacquard.

Eh! bien, qu'est-ce que c'est?…

JACQUARD.

Monsieur, c'est ma femme… oui! la jeune dame qui débute ce soir, dans le rôle plus que léger de madame Gravet, Gravelet… comment?…

LE MONSIEUR du balcon.

Gavet.

JACQUARD.

Gavet, soit! ça ne fait rien… mais elle ne s'appelle pas plus Gavet que vous et moi… Gavet est un nom trivial; elle se nomme réellement madame Jacquard, qui est mon nom, à moi, et que je trouve (Ricanant.) un peu plus flatteur que l'autre, qu'en dites-vous?

UNE VOIX, dans l'intérieur d'une loge grillée.

Vous avez tort, mon gendre!

JACQUARD.

Hein? qui est-ce qui a parlé?… Pour en finir, je déclare que ma femme débute malgré moi, je

déclare que je ne veux pas que ma femme joue la comédie... j'ai mes motifs...

LE MONSIEUR du balcon.

Mais, vous interrompez.

JACQUARD, appuyant.

J'ai mes motifs.

PLUSIEURS VOIX, au parterre et à l'orchestre.

A la porte! à la porte!

JACQUARD, avec résolution.

Eh bien! non! je ne sortirai pas. Je demande qu'on m'amène le commissaire de police... qu'il vienne! j'ai la loi pour moi. (Madame Gavet fait un mouvement pour sortir de la scène.) Restez, madame Jacquard. (D'un ton impérieux.) Paméla! restez! (Au public.) J'avais d'abord permis à mon épouse de jouer aux Variétés avec M. Odry... Je ne suis pas jaloux, moi, du physique de M. Odry: il ne me porte pas ombrage, M. Odry; je le respecte... et je l'aime... mais je ne veux pas que ma femme joue avec M. Hypolyte; j'ai des raisons pour cela, des raisons particulières et qui ne regardent personne... voilà! (Il se rassied.) Maintenant vous pouvez continuer.

GAVET, en scène.

Comment? quelle horreur? Expliquez votre conduite, madame, expliquez-la.

JACQUARD, à sa femme, d'un air indigné.

Oui! expliquez-la.

Mme GAVET à Gavet.

Volontiers, bon ami, mais ce n'est qu'en tête à tête...

JACQUARD, se levant à moitié et se rasseyant aussitôt.

Ah! mais...

LEFÉBURE.

Je ne demande pas mieux que de m'en aller.

GAVET.

Restez, mon oncle. (A sa femme.) Nous pouvons, madame, entrer dans cet autre cabinet. (A part.) J'ai mon projet. (A Lefébure.) Restez et surveillez le numéro 6.

LEFÉBURE.

J'aurais cependant bien voulu...

Mme GAVET.

Eh bien! monsieur, entrons dans ce cabinet...

GAVET.

Eh bien! oui, madame, entrons dans ce cabinet.

JACQUARD, se levant de nouveau.

Je m'y oppose! Je ne veux pas que ma femme entre dans le cabinet avec M. Hypolite.

(Lefébure quitte la scène.)

GAVET, s'avançant jusqu'à la rampe du côté de Jacquard.

Mais alors, monsieur! il est impossible de continuer la pièce.

JACQUARD.

Eh bien! monsieur, passez la scène.

GAVET.

Comment?

JACQUARD.

Quand je dis, passez la *scène*, je ne veux pas vous dire d'aller de l'autre côté... (D'un air de sentiment.) Oh! non! non, ma foi! je ne suis pas en position de me livrer à un aussi pitoyable calembourg.

(La débutante pleure.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LEFÉBURE, rentrant à pas précipités.

LEFÉBURE, au public.

Messieurs! c'est en qualité de régisseur de ce théâtre que j'ai l'honneur de prendre la parole devant vous. (Jacquard applaudit.) Nous sommes désolés du scandale qui vient d'avoir lieu; on vient d'aller chercher monsieur le commissaire de police.

JACQUARD, frappant sur l'appui du balcon.

Très bien! c'est moi qui l'ai demandé; je m'expliquerai devant les autorités.

LEFÉBURE, à Jacquard.

Monsieur! vous troublez le spectacle, vous compromettez par votre interruption le succès d'un ouvrage qui nous a paru renfermer des beautés du premier ordre, et sur lequel l'administration fonde les plus grandes espérances.

JACQUARD, avec noblesse.

Je les partage, monsieur l'entrepreneur, je les partage! Je trouve cette pièce extrêmement bien, pas commune, et les caractères, surtout celui du vinaigrier, parfaitement établis, monsieur l'entrepreneur!

LEFÉBURE.

D'abord, monsieur, vous m'appelez monsieur l'entrepreneur; je suis artiste et régisseur du théâtre.

JACQUARD, au public.

Oh! (Avec emphase.) Artiste! artiste! ils ont un amour-propre, ces baladins-là! (Au régisseur.) Qu'est-ce que ça me fait? Allez me chercher l'entrepreneur-général, alors, j'ai à lui parler. (D'un air impatienté.) Allons! voyons, allez me le chercher; je veux lui parler; qu'on me l'amène.

LEFÉBURE.

Mais monsieur, M. le directeur n'est pas dans l'usage de paraître sur la demande du premier venu.

JACQUARD, fort étonné.

Comment! du premier venu? Je suis si peu le premier venu, que j'ai failli ne pas trouver de place pour claquer mon épouse. Je vous trouve très curieux, par exemple. (Il rit d'un air goguenard.) Ah! mais, il est adorable!

VOIX, dans une loge grillée.

Vous avez tort, mon gendre!

JACQUARD, regardant au fond.

Qui est-ce qui m'appelle son gendre?... ça ne peut être que mon beau-père. Si ce n'est pas lui, c'est quelqu'un qui se trompe. Où donc êtes-vous?

LA VOIX.

Au numéro 52.

JACQUARD, riant.

Il est bon là, le beau-père; il croit que je puis voir les numéros d'ici... Il est fort naïf.

LEFÉBURE.

Mais, monsieur, encore une fois, j'ai l'honneur de vous répéter que vous troublez l'ordre... si vous avez quelques observations à faire.

JACQUARD, avec sentiment.

J'en ai, monsieur, j'en ai, et de douloureuses... Je ne veux pas que ma femme joue la comédie avec M. Hypolyte; j'ai mes motifs... (A demi-voix.) Si vous êtes époux.

LEFÉBURE.

Je le suis, monsieur.

JACQUARD.

Eh! bien! si vous l'êtes, vous devez comprendre...

LE MONSIEUR du balcon.

Et pour quelle raison, monsieur?

JACQUARD.

La raison?... (Après une pause et d'un air décidé.) Eh! bien, je vais vous la dire, la raison; elle intéresse tous les honnêtes gens... (A sa femme, d'un air de reproche.) Vous voyez, Paméla, où j'en suis? c'est gai, c'est extrêmement gai.

VOIX, à l'orchestre.

Silence! chut! écoutez.

JACQUARD, se levant.

Justine-Paléma de Crapuzot, femme Jacquard, appartient à une des premières familles de Lorient. Quand je dis de Lorient, n'allez pas croire qu'elle soit de Smyrne ou de Constantinople; non! elle est née à Lorient, dans le Morbihan, jolie petite ville, très mal bâtie et fort malpropre... Son père... (de ma femme) y occupait des emplois considérables; il y recevait la meilleure société et était réellement un des gros bonnets de la ville; il était sur le point d'obtenir la préfecture de son département, lorsque, par suite de la dernière révolution qui a déplacé tant de fortunes, cet homme se trouva ruiné de la tête aux pieds... alors, il se condamna à la retraite, et devint tambour-maître dans le 7e de ligne.

Mme JACQUARD, à son mari.

Mais, monsieur, il est inutile...

JACQUARD, avec douceur.

Laissez, Paméla, je m'explique avec ces messieurs touchant votre père.

VOIX, dans une loge grillee.

Vous avez tort, mon gendre!

LEFÉBURE.

Mais, monsieur, cette interruption est intolérable... d'ailleurs ce que vous dites-là n'a aucun rapport...

JACQUARD, d'un air de dédain.

Vous m'ennuyez! (Au public.) Mon épouse, qui était alors mademoiselle de Crapuzot, vint à Paris où je fis sa connaissance. Comme elle était bonne musicienne, qu'elle dansait comme un ange, comme elle parlait fort bien l'italien et l'anglais, je lui confiai la direction de mon établissement de briquets phosphoriques.

LE MONSIEUR du balcon.

Monsieur Jacquard, permettez! j'ai payé aussi mes cinq francs à la porte; mais je vous prie de croire que ce n'était pas pour entendre la biographie de madame votre épouse.

JACQUARD, braquant sa lorgnette sur le monsieur du balcon, l'examinant un instant, puis ajustant sa lorgnette et le lorgnant de nouveau.

C'est un huissier.

LE MONSIEUR du balcon.

Allez au fait.

JACQUARD.

M'y voilà... François-Antoine Casmajou...

LE MONSIEUR du balcon.

Encore une biographie!

JACQUARD.

Non, monsieur : c'est le petit bonhomme que j'emploie dans mon établissement de briquets phosphoriques ; un enfant plein d'intelligence; aussi l'autre jour je lui dis : Va me chercher une demi-once de tabac... (Avec finesse.) Le petit Casmajou comprend très bien ce que ça veut dire; il y va, et il me rapporte... quoi? une demi-once de tabac. (Un enfant rempli de moyens!) En mettant le tabac dans ma tabatière (Jacquard prononce ces mots : *en mettant le tabac*, de manière à rappeler l'air : *J'ai du bon tabac.*) j'aperçois sur le cornet un nom! le nom de Paméla! il me prend au même instant un éblouissement! ma main tremblait comme ça. (Il agite vivement sa main, et la montre successivement à ses voisins, puis il l'élève pour la faire voir aux spectateurs des loges, et se baisse pour faire remarquer ce tremblement aux spectateurs de l'orchestre.) Je lis!... ô Dieu!... Ah! pouah! c'était un billet signé... (c'est ignoble!) signé : Hypolite! Mais le marchand de tabac en avait coupé un coin; il avait arrondi cette turpitude pour établir son cornet... (Il tire un cornet de sa poche.) Le voici cet horrible cornet où je pus lire des phrases de cette nature. (Il lit.) « Votre mari, par son physique, semble naturellement destiné à être... » Le mot est coupé! (Il lit.) « Je m'estimerais heureux si vous vouliez que ça soye moi qui... » Le mot est encore coupé dans l'arrondissement du cornet.

GAVET s'avançant avec mauvaise humeur.

Mais, monsieur!

JACQUARD, impérieusement.

Taisez-vous! je vous regarde comme bien peu. Voilà comment je vous regarde... (Au public.) Enfin, ma femme débute au théâtre ci-inclus, et que vois-je encore ce matin sur l'affiche?.. Le nom d'un M. Hypolite qui joue dans la pièce!... Cette affiche produisit sur moi un effet... extraordinaire; je n'essaierai pas de vous le dépeindre.

Certes, j'aime la vie ! (Appuyant.) j'aime la vie ! Eh bien, j'aurais préféré qu'une cheminée ou qu'un pot de fleurs tombât du cinquième étage sur quelqu'un à côté de moi ; je le déclare, ça m'aurait fait moins de mal. (Il se rassied.) Et voilà pourquoi je m'oppose à ce que mon épouse joue avec la personne au cornet.

VOIX, dans une loge grillée.

Vous avez tort, mon gendre !

JACQUARD.

Ah ça, il est insupportable le beau-père, dans sa loge grillée : il a l'air d'un pensionnaire du Jardin-des-Plantes... (S'adressant aux acteurs.) J'ai le droit, j'ai la loi pour moi... ma femme ne peut pas jouer la comédie avec un autre sans que j'adhère... Voilà le Code civil... (Il fouille dans ses poches et en retire d'abord des briquets de plusieurs formes.) Ça, se sont des briquets phosphoriques ; dix-huit francs la douzaine ceux-là... en voilà à douze francs ; ceux-là, quarante sous... Je vous les passerai à trente-six sous... parce que c'est vous. Si même ces messieurs voulaient de mes adresses, voilà ! (Il tire de sa poche un grand nombre d'adresses, les jette dans la salle et en distribue galamment aux dames qui sont près de lui.) (*) Mais où diable est donc ce maudit Code ?... ah ! le voilà ! (D'un ton goguenard au régisseur.) Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas à celui-là, mon cher ami ! (Il ouvre le code.) Voilà qui vous condamne ! (Il lit.) « Article 657. Tout co-propriétaire peut faire bâtir contre un mur mitoyen et y faire placer des poutres et solives, dans toute l'épaisseur du mur.» Ce n'est pas ça... je me trompe d'article.... le voilà ! (Il lit.) « Article 674. Celui qui veut creuser un puits... » Ce n'est pas encore ça... c'est drôle, je le tenais tantôt... (Il feuillette le Code.) Attentez ! attendez !...

LE MONSIEUR du balcon.

Ah ! ça, monsieur Jacquard, est-ce que vous allez nous lire tout le code civil ?... je le sais par cœur, moi.

JACQUARD, enchanté.

Ah ! bravo ! ah ! bravo !... monsieur le sait par cœur, c'est un jurisconsulte. Faites-moi le plaisir de le répéter... nous allons voir ! je reconnaîtrai l'article, ah ! ah ! (Il ouvre le Code.) Allez ! monsieur !

UNE VOIX, à l'orchestre.

La pièce ! la pièce !

LE MONSIEUR du balcon, d'un ton posé.

Monsieur Jacquard ! au train dont vous allez, vous nous ferez rentrer chez nous à quatre heures du matin. Si vous avez des motifs de mécontentement, cela vous regarde ; mais il y a ici sept ou huit cents personnes qui ont payé leurs places, et il me semble qu'un seul individu n'a pas le droit d'empêcher tout un public de s'amuser ; cela ne me paraît pas convenable, un homme bien né ne se comporte pas ainsi. Voilà ce que j'avais à vous dire.

JACQUARD, tranquillement, après avoir long-temps lorgné le monsieur.

Ce monsieur a bu. (Il se rassied.)

UNE VOIX, à l'orchestre.

La pièce ! la pièce ! ou rendez l'argent !

LEFÉBURE.

Vous voyez à quoi vous nous exposez, monsieur Jacquard !

JACQUARD.

Eh bien ! écoutez, écoutez ! il y a un moyen ! il y a un moyen ! je me dévoue !... pour mettre tout le monde d'accord, je propose de jouer le rôle de M. Hyppolite... je débute avec ma femme... et le prix des places ne sera pas augmenté. (D'un air satisfait.) Ah ! ah !

VOIX, à l'orchestre.

C'est ça ! c'est ça ! Bravo ! bravo !

LEFÉBURE.

Mais, monsieur, vous n'avez pas appris le rôle. (Au public.) Monsieur n'a pas appris le rôle.

JACQUARD.

Ah ? c'est mal ! vous cherchez à influencer l'orchestre... c'est déjà pas bien, ça. Je n'ai pas appris le rôle, c'est vrai, mais je le lirai, monsieur l'entrepreneur, je le lirai, un homme vaut un homme.

VOIX, à l'orchestre.

Oui, oui, qu'il joue le rôle ! qu'il joue le rôle ! très bien !

JACQUARD, avec modestie.

C'est-à-dire, très bien... Je le jouerai. (Au public.) Messieurs, je ne me flatte pas de jouer le rôle comme pourrait le jouer mademoiselle Mars... mais, enfin, chacun son métier... aussi je réclame toute votre indulgence... je me rends à mon poste.

(Il se lève pour sortir.)

VOIX, dans la loge grillée.

Vous avez tort, mon gendre !

JACQUARD.

Messieurs, laissez mon beau-père se remuer derrière son grillage. Je n'ai qu'une seule chose à vous recommander. Dans l'intérêt du bon ordre et de la sûreté publique, ne lui donnez pas d'alimens, et ne l'agacez pas.

(Il sort ; Gavet quitte la scène.)

(*) L'adresse distribuée par Jacquard est ainsi conçue :

« JACQUARD, fabricant de briquets phosphoriques, au Vaudeville.

» S'adresser au bureau de la location des loges.

» N. B. Son épouse, madame Jacquard, née Justine-Paméla de Crapuzot, qui a été élevée dans le Morbihan, enseigne l'anglais et l'italien, danse comme un ange et prend les enfans en sevrage. »

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté JACQUARD et GAVET.

LEFÉBURE, au public.

Messieurs ! après une aussi longue, et je puis le dire, une aussi scandaleuse interruption, il est presque impossible de juger sainement un ouvrage de cette importance, surtout avec un changement de distribution imprévu. Ne trouvez-vous pas convenable d'ajourner à demain la manifestation de votre opinion et de vous abstenir aujourd'hui de toutes marques d'improbation ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JACQUARD.

JACQUARD, arrivant sur la scène.

Me voilà ! me voilà ! (Il marche en tremblant sur le plancher.) Est-ce solide ?

LEFÉBURE, aux acteurs.

Maintenant, nous pouvons reprendre... (A Jacquard.) Monsieur ! voici un manuscrit de la pièce ; votre réplique est : Vous n'avez pas le sens commun.

JACQUARD, bas à Lefebure.

Bien honnête, merci. M. Hypolite n'est plus là ?

LEFÉBURE.

Non, puisque vous le remplacez.

JACQUARD.

Je veux dire, est-il parti tout à fait ? ou s'il est resté dans l'établissement ?

LEFÉBURE.

Ne vous en occupez pas. Reprenons quelques répliques plus haut... (Jouant son rôle.) J'aurais cependant bien voulu...

Mme GAVET.

Eh bien, monsieur, entrons dans ce cabinet... Mais vous jouez là un bien triste rôle, et soyez-en bien sûr, les jaloux sont toujours ceux que l'on trompe le plus facilement.

JACQUARD, parlant.

Plaît-il.

Mme GAVET.

Et dans votre propre intérêt, je vous déclare que vous n'avez pas le sens commun.

JACQUARD, parlant.

Vous n'avez pas le sens commun... Un instant ! c'est à moi. (Lisant d'un ton sentimental.) « Nous » verrons, madame, nous verrons ; ce n'est point » dans un restaurant qu'on peut raisonner sur la » morale. »

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PICNOT, paraissant dans le fond, une paire de pistolets à la main.

PICNOT.

Mon rival est encore là ?... Mettons-nous ici pour le surveiller de plus près.

(Il se glisse dans le cabinet sans être vu de Gavet ni de sa femme.)

LEFÉBURE.

Il me semble, cher ami, que vous vous expliqueriez mieux chez vous.

JACQUARD, lisant.

« Mon oncle, vous êtes l'homme le plus stupi- » de. » (Regardant Lefébure et changeant tout à coup de ton.) Tiens ! c'est M. Lepeintre ? (Lisant.) « L'homme le plus stupide des quatre parties du » monde. » (Parlant.) Ça va bien ? (Lisant.) « Et » croyez que vous n'y entendez rien. (A Lefébure.) » Entrons dans ce cabinet, madame ! (Se repre- » nant.) Ah ! (A sa femme.) Entrons dans ce ca- » binet, madame, et finissons-en. »

Mme GAVET.

Entrons, monsieur !

JACQUARD, lisant.

« Passez la première. »

Mme GAVET.

Très volontiers.

(Madame Gavet entre dans la cabinet, Jacquard va pour la suivre.)

SCÈNE XV.

PICNOT, sortant du cabinet et lui tapant fortement sur l'épaule.

Dis-donc, vinaigrier du diable, séducteur à l'estragon ! c'est donc toi qui veux m'enlever Ernestine ?

JACQUARD salue profondément Picnot, puis se tourne vers Lefébure.

D'où vient-il donc celui-là ? (A Picnot.) Est-ce que vous êtes de la pièce ?

LEFÉBURE, à Jacquard.

Lisez donc !... lisez donc !

JACQUARD.

Lisez donc... Je ne l'avais pas vu entrer. (Lisant.) « Comment ? vous enlever votre Ernestine ? »

PICNOT.

Pas d'explication ici... mais ce soir à huit heures... je t'attends... à huit heures, entends-tu ?

JACQUARD, lisant.

« A huit heures, impossible ! j'ai affaire. »

PICNOT.

Oui, je sais... un rendez-vous d'amour... je saurai bien te forcer à le manquer... tu te battras.

JACQUARD, lisant.

« Je ne me battrai pas. »

PICNOT.

Je saurai bien t'y contraindre.

JACQUARD, lisant.

« Et comment ça ? »

PICNOT.

Voici comment.

(Il lui donne un soufflet.)

JACQUARD, étourdi.

Ah ça ! mais, dites donc ! c'est un vrai soufflet, ça, dites donc ! dites donc ; ça s'escamote ces choses-là ! (Il s'éloigne avec mauvaise humeur.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MORIN.

MORIN, accourant.

Qui est-ce qui appelle?... Monsieur veut déjeuner?

PICNOT.

Je veux me battre, et voilà tout.

MORIN.

Vous battre chez moi? un instant !

LEFÉBURE et Mme GAVET.

Au secours ! au secours !

JACQUARD, lisant tranquillement.

« Au secours ! au secours ! »

MORIN.

Holà ! garçons !...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GARÇONS.

CHOEUR.

AIR : Du tapage ! du tapage ! (Madame Grégoire).

Quel scandale ! (*bis.*)
Messieurs, sortez de la salle.
Quel scandale ! (*bis.*)
Battez-vous;
Mais pas chez nous.

MORIN.

Quel est l'agresseur ?

PICNOT, désignant Jacquard.

C'est monsieur.

JACQUARD, lisant.

« C'est une grande *faussette*... C'est une grande *faussette*... » (Lefébure lui pousse le coude.) Ah ! fausseté ! il n'y a pas d'accent.

MORIN.

N'importe ! jetez ces deux messieurs à la porte, et qu'il n'en soit plus question.

PICNOT.

A la porte ? un instant, garçons !... jetez simplement monsieur par la fenêtre, et comptez sur un bon pour-boire.

REPRISE DU CHOEUR.

(Pendant le chœur les garçons poursuivent Jacquard qui leur échappe : ils le ressaisissent lorsque le chœur est fini.)

JACQUARD, se débattant au milieu d'eux.

Un instant, messieurs ! messieurs ! (Ici les garçons lâchent Jacquard, qui jette le manuscrit par terre ; un des garçons rend à Jacquard une basque de son habit qui lui est restée dans les mains.) Quelle horreur ! je quitte l'art théâtral... je retourne dans la salle, j'en ai suffisamment : mais je demande qu'on recommence à partir de la scène du soufflet ; car réellement le public n'en a pas joui, ni M. Hypolite non plus... (Avec intention.) Je suis bien aise de l'admirer dans cette scène, M. Hypolite.

LEFÉBURE.

C'est impossible, nous n'en finirions pas.

JACQUARD.

Alors, vous me permettrez de ne pas vous dire ce que je pense de votre procédé... C'est dégoûtant... je n'ai que ça à vous dire... je suis honteux pour vous, je rougis pour vous ! (Regardant avec douleur la basque de son habit.) Et j'ai payé cent sous pour ça !!!

(Il descend à l'orchestre par l'avant-scène.)

LEFÉBURE, au public.

Messieurs, nous vous demandons encore pardon de cette nouvelle mutation de personnage... notre camarade Hypolite va reprendre le rôle de Gavet.

SCÈNE XVIII.

GAVET, LEFÉBURE, PICNOT, MORIN, ERNESTINE, Mme GAVET.

(Au départ de Jacquard, Gavet est entré en scène, et s'est placé entre les mains des garçons restaurateurs.)

REPRISE DU CHOEUR.

ERNESTINE, entrant en costume de femme.

Eh mon Dieu ! pourquoi tout ce tapage !

GAVET.

Que vois-je ? mon rival déguisé en femme ?

JACQUARD, à l'orchestre.

A partir du soufflet, je demande le soufflet.

PICNOT.

Votre rival ? que signifie ?

ERNESTINE.

Cela signifie que vous êtes deux jaloux dont nous nous sommes mocquées... Ce portrait qu'elle vous destinait pour votre fête...

GAVET.

Est-il possible ?

(Il baise le portrait.)

ERNESTINE.

Ce n'est pas le portrait, c'est le modèle qu'il faut...

GAVET, à sa femme.

Ah ! oui !

(Il lui tend les bras, Mme Gavet s'y précipite. Ils restent long-temps dans cette position.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, JACQUARD, à l'orchestre.

JACQUARD, jetant un cri.

Ah! c'est odieux! c'est indécent! je reprends le rôle. (Au public.) Il embrasse ma femme à présent? mais il n'y a que moi qui ai le droit. Je reprends le rôle.

PICNOT.

Monsieur Gavet, me pardonnerez-vous certain soufflet!

JACQUARD, indigné.

Va, fais le généreux! fais le généreux! C'est moi qui l'ai reçu! grand trivial que tu es. (Au public.) Il me répugne à voir...

MORIN.

Et moi, monsieur Gavet, me pardonnerez-vous l'assaisonnement que j'y ai fait mettre par mes garçons?

GAVET.

Je pardonne tout, puisque Mme Gavet me pardonne.

(Ils se jettent de nouveau dans les bras l'un de l'autre.)

JACQUARD, se levant.

Séparez-les! séparez-les! (Criant de toutes ses forces.) Paméla, voulez-vous le lâcher! je reprends mon rôle... Monsieur Hypolite! voulez-vous ne pas vous jeter dans les bras de mon épouse, ou je vous jette monsieur à la tête. (Montrant un musicien.)

LE MUSICIEN, se levant vivement.

Monsieur!

JACQUARD.

Ça ne vous regarde pas, j'en fais mon affaire.

LEFÉBURE.

Et nous allons nous mettre à table pour célébrer la réconciliation.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air de la Tentation.

Vous voyez qu'il n' faut pas qu'un époux
Soit jaloux.
C'est pour vous
Qu'on faisait
En secret
Ce portrait.
Un mari, de soupçons occupé,
Est trompé;
Et souvent il ne doit son malheur
Qu'à l'erreur.
L'heure vient de sonner,
Allons dîner.

JACQUARD, qui pendant le chœur a tenté d'escalader l'orchestre, crie :

Je reprends mon rôle.

(Il arrive sur l'avant-scène au moment où le rideau baisse, et se trouvant séparé de sa femme, il crie de toutes ses forces par le trou du rideau :)

Séparez-les, monsieur l'entrepreneur! séparez-les.

(Se tournant vers le public.)

Un instant! un instant, la pièce ne peut pas finir comme ça, ça n'a pas le sens commun... (Riant d'un air de pitié.) Ah! messieurs, j'en appelle à vous! c'est une horreur!

(D'un ton furieux.)

Air du vaudeville du Jour des Noces.

Un' femme artist' qui se déguise en homme,
Une autr' qui court, à l'insu d' son mari;
L'amant qui s' cach', le mari qu'on assomme;
C'te pièce-là c'est un amphigouri!
Nous somm's volés, la chose est bien certaine :
Je déclar', moi, que j' suis fort mécontent;
Mais j'y r'viendrai jusqu'à c' que j' la comprenne...
(Changeant de ton.)
Promettez-moi, messieurs, d'en faire autant.

NOTA. Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.

Pour la représentation de cette pièce sur les théâtres des départemens, on substituera au nom de M. HYPOLITE celui de l'amoureux chargé du rôle de *Gavet*. Il sera convenable également de mettre sur l'affiche : Mme JACQUARD *débutera par le rôle de* Mme GAVET.

FIN DES CABINETS PARTICULIERS.

Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

FRANCE DRAMATIQUE.

Cette collection, qui contient les meilleures Pièces des Auteurs vivans, se continue toujours avec succès. Les éditions dont elle se compose sont les seules exactement conformes aux représentations.

CASIMIR DELAVIGNE.

L'École des vieillards.	60
Les Vêpres siciliennes.	60
Les Comédiens.	60
Le Paria.	60
Louis XI.	60
Don Juan D'Autriche.	60
La princesse Aurélie.	60
Marino Faliero.	60
Famille au temps de Luther.	60
Les Enfans d'Edouard.	60
La Popularité.	60
La Fille du Cid.	60

SCRIBE.

La seconde Année.	30
L'Ours et le Pacha.	30
Malheurs d'un amant heureux.	30
Michel et Christine.	30
Mariage de raison.	30
La Vieille.	30
La Demoiselle à marier.	30
Le Budget d'un jeune ménage.	30
Philippe.	30
La Dame Blanche.	60
Toujours!	30
Dix Ans, ou la Vie d'une femme.	60
Le Lorgnon.	30
Bertrand et Raton.	60
Une Faute.	30
La Chanoinesse.	30
L'Héritière.	30
Le Gardien.	60
Le Charlatanisme.	30
Zoé.	30
Mémoires d'un Colonel.	30
Les deux Maris.	30
La Passion secrète.	60
Estelle.	30
Fra Diavolo.	60
Robert-le-Diable.	60
Avant, Pendant et Après.	60
Gustave III.	60
Valérie.	60
Le Nouveau Pourceaugnac.	30
Le Secrétaire et le Cuisinier.	30
La Prison d'Edimbourg.	50
Le Chalet.	30
Les Indépendans.	60
La Juive	60
Les Huguenots.	60
La Camaraderie.	60
La Muette de Portici.	60
Clermont.	60
Le Mariage d'argent.	60
Marguerite.	60
Les Treize.	60
La Fiancée.	60
Le Shérif.	60
César ou le Chien du château.	60
Le Philtre, opéra.	60
Malvina.	60
Le plus beau jour de la vie.	60
Louise ou la Réparation.	60
Les premières Amours.	30
Le Colonel.	30
Le Coiffeur et le Perruquier.	30
La Lune de miel.	60
La Mansarde des Artistes.	30
Yelva.	60
La Marraine.	60
Le Quaker.	60
La Famille Riquebourg.	30

ALEXANDRE DUMAS.

Henri III et sa Cour.	60
Richard d'Arlington.	60
La Tour de Nesle.	60
Stockholm et Fontainebleau.	60

VICTOR DUCANGE.

Calas.	30
Trente Ans.	60
Il y a Seize Ans.	60
Thérèse.	60
Couvent de Tonington.	60
Sept Heures.	60
La Fiancée de Lammermoor.	60
Polder.	60
Le Jésuite.	60
Lisbeth.	60

MÉLESVILLE.

Le Philtre champenois.	30
Les Vieux Péchés.	30
Zampa.	60
Elle est Folle.	60
Catherine.	30
Michel Perrin.	30
Le Bourgmestre de Saardam.	30
Le Mariage impossible.	30
Mademoiselle Clairon.	60
L'Espionne russe.	60

BAYARD.

Marie Mignot.	60
Un Premier Amour.	60
Le Poltron.	30
Moiroud et compagnie.	30
Le Père de la Débutante.	60
Suzette.	60
C'est Monsieur qui paie.	30
Phœbus.	60
Geneviève-la-Blonde.	60
La Grande Dame.	60

PAUL FOUCHER.

Don Sébastien de Portugal.	60
Le Pacte de Famine.	60
Isabelle de Montréal.	60
Guillaume Colmann.	60

CHARLES DESNOYERS.

Le Facteur.	60
Alix ou les deux Mères.	60
Richard Savage.	60
Le Général et le Jésuite.	60
La Boulangère a des écus.	60
Les Filles de l'Enfer.	60

LOCKROY.

Un Duel sous Richelieu.	30
Pourquoi?	30
C'est encore du bonheur.	60
Perrinet Leclerc.	60
Passé Minuit.	60

PAUL DE KOCK.

Le Débardeur.	60
Un Jeune homme charmant.	60
La Laitière de la Forêt.	60
Le Postillon franc-comtois.	60
Un Bal de Grisettes.	30
Les Bayadères de Pithiviers.	60

PIÈCES DIVERSES.

Le Mari et l'Amant, c. en 1 a., par Vial.	30
Luxe et indigence, c. en 5 act. par M. d'Epagny.	60
La Famille Glinet, c. en 5 act. par M. Merville.	60
Jeanne d'Arc, trag. en 5 act., par d'Avrigny.	60
Les deux Gendres, c. en 5 act., par M. Etienne.	60
L'Abbé de l'Epée, c. en 5 act., par M. Bouilly.	60
La Belle-mère et le Gendre, c. en 3 actes, par M. Samson.	60
Jean, vaud. en 4 actes, par M. Théaulon.	60
Faublas, v. en 3 actes, par M. Dupeuty.	60
Le Voyage à Dieppe, c. en 3 actes, par MM. Waflard et Fulgence.	60
La Fille d'honneur, c. en 5 a. par M. Alexandre Duval.	60
Un Moment d'Imprudence, c. en 5 actes, par MM. Waflard et Fulgence.	60
Les Deux Ménages, com. en 3 a., par MM. Picard et Fulgence.	60
Une Journée à Versailles, c. en 3 a., par M. G. Duval.	60
Clotilde, drame en 5 actes, par M. Soulié.	60

Etc., etc. Voir la couverture de cette pièce.

SOUS PRESSE.

Le Chaperon.
Le Diplomate.
Jeune et Vieille.
Rodolphe.
La Maîtresse au logis.
Les Manteaux.
Le Jésuite, mélodrame.
Les Deux sergents.
La Fausse Clé.
La Pauvre Famille.
Paoli.
Le Commissionnaire.

8

PERRINET LECLERC,

OU

PARIS EN 1418,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS ET LOCKROY;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 3 novembre 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

CHARLES VI.	M. Delafosse.
Le comte D'ARMAGNAC, connétable de France.	M. Delaitre.
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.	M. Provost.
DUPUY.	M. Chéri.
DE BOIS-BOURDON.	M. Chilly.
DE CHATELUZ.	M. Héret.
DE GRAVILLE.	M. Tournan.
LECLERC, échevin de Paris.	M. Auguste.
PERRINET LECLERC, son fils.	M. Lockroy.
BOURDICHON, potier d'étain.	M. Serres.
JEHAN, écolier de Cluny.	M. Monval.
JACQUES, tavernier.	M. Moessard.
GERVAIS, batelier.	M. Auguste Z.
ROBERT, sergent des archers du roi.	M. Saint-Paul.
OLIVIER, archer.	M. Vissot.
Un Archer.	M. Davesnes.
LE TOURMENTEUR.	M. Marchand.
Un Bourgeois.	M. Fonbonne.
ISABEAU DE BAVIÈRE, reine de France.	Mlle Georges.
MARIE.	Mlle Juliette.
Mme BOURDICHON.	Mme Adolphe.
Deux Commères.	Mme Simon. Mme Oudry.

Seigneurs.
Bourgeois.
Archers.
Écoliers de Cluny.

Nota. Beaucoup de rôles peuvent être doublés et même triplés.

La scène se passe, au premier acte, au château de Vincennes;
Au second, à Paris, devant le Grand-Châtelet;
Au troisième, au château de Crucy;
Au quatrième, à Paris, à la porte Saint-Germain;
Au cinquième, dans la maison de Bourdichon.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

L'extérieur du château de Vincennes. A gauche, un large fossé qui borde les remparts; à droite, indiquée par quelques arbres, la route qui conduit à Paris. Il fait nuit.

SCÈNE I.

PERRINET LECLERC, LE CHEVALIER BOURDON.

(Bourdon, enveloppé d'un manteau, entre le premier, en regardant avec impatience derrière lui. Il s'arrête au milieu du théâtre, au moment où Perrinet, couvert d'un manteau, comme lui, paraît au fond. Bourdon, voyant Perrinet arrêté, va s'asseoir sur une pierre au bord du fossé. Perrinet traverse le théâtre, et s'appuie contre un arbre vis-à-vis de lui. Ils s'observent quelque temps.)

BOURDON.

Holà, mon maître! Vous plairait-il de changer de route, ou de marcher le premier à votre tour?

PERRINET.

Pourquoi cela?

BOURDON.

Parceque je ne me crois pas d'assez haute maison pour avoir un écuyer derrière moi, et que, si la fantaisie me prenait de me faire suivre d'un page, j'en choisirais un de meilleure mine.

PERRINET.

Par ma foi, messire, je ne sais lequel de nous deux inspirerait plus de confiance à messieurs de la prévôté; mais je ne changerai pas de route, parceque celle-ci est la seule qui mène où je vais. Je ne vous empêche pas de continuer la vôtre.

BOURDON.

La mienne est achevée aussi, et c'est assez te dire que j'ai moins que jamais besoin de compagnon.

PERRINET.

C'est comme moi.

BOURDON.

Or çà, mon brave, il faut que je rentre dans Paris avant le jour: il nous reste à peine une heure de nuit, et je n'ai pas envie de la passer ici avec toi. Va-t'en, ou dis-moi ton nom.

PERRINET.

Quand vous m'aurez dit le vôtre.

BOURDON.

J'ai mes raisons pour le tenir caché.

PERRINET.

Et moi les miennes.

BOURDON, s'avançant vers lui.

Quand on prend ce ton avec moi, il faut le soutenir jusqu'au bout. Sus, mon maître, mettez-vous sur vos gardes: la nuit n'est pas tellement obscure qu'on ne puisse se servir de son épée.

PERRINET, s'élançant d'un bond sur lui, et lui retenant le bras.

Un moment! je ne suis pas venu ici pour me battre; je n'en ai pas le temps. (Reconnaissant Bourdon.) Le chevalier Bourdon!

BOURDON, tirant son poignard.

Tu me connais!

PERRINET.

Laissez votre dague au fourreau, monseigneur: vous vous repentiriez de vous en être servi.

BOURDON.

Qui es-tu?

PERRINET.

Je me nomme Perrinet Leclerc. Mon père est échevin, gardien des clefs de la porte Saint-Germain.

BOURDON.

N'es-tu pas vendeur de fer au Petit-Pont?

PERRINET.

Oui, monseigneur, et c'est chez moi que vous avez acheté l'armure que vous portiez dans le dernier tournoi, alors que madame Isabeau, notre gracieuse reine, voulut vous couronner elle-même.

BOURDON.

Que viens-tu faire au château de Vincennes? Ignores-tu qu'à cette heure de nuit nul n'a le droit d'y pénétrer, fût-il comte, baron ou frère du roi? Ignores-tu que tous les ponts-levis en sont levés, les portes fermées?

PERRINET.

Pas plus que vous ne l'ignorez, vous, monseigneur, qui y venez cependant.

BOURDON.

Par où donc espères-tu t'y introduire?

PERRINET.

Par l'endroit où vous étiez, et qui permet de descendre dans le fossé; par le mur en face, qu'il est facile d'escalader, par le rempart où aucune sentinelle ne veille. Nous nous sommes arrêtés tous deux sur le bord du chemin, monseigneur.

BOURDON.

Imprudent! tu ne sais donc pas ce qu'on risque à épier ainsi ma pensée? Tu ne sais donc pas que si je ne te connaissais homme franc et loyal, Perrinet, un coup de ma dague t'aurait déja étendu à mes pieds comme un espion du connétable d'Armagnac?

PERRINET.

Moi? Ah! monseigneur, si un pareil soupçon vous est venu, je suis bien malheureux d'avoir parlé comme je l'ai fait; car il faut maintenant que je vous dise ce qui m'a conduit ici, que je vous confie un projet que j'ai caché même à mon père. Espion du connétable! Eh! c'est lui qui m'a séparé de ma fiancée!

BOURDON.

Comment?

PERRINET.

Vous allez voir, monseigneur : oh! je ne lui pardonnerai jamais. Marie a été élevée par madame Bourdichon, la femme d'un potier d'étain, bon bourgeois comme moi, qui l'avait recueillie chez elle toute petite, car Marie est pauvre et n'a plus de parents. La maison qu'ils habitent touche presque à l'hôtel Saint-Paul, où demeure le connétable; si bien que, pour sortir de chez lui, ou bien pour y rentrer, le comte d'Armagnac passe chaque jour devant leur boutique. Sa suite est nombreuse et brillante, vous le savez : Marie ne se lassait pas de la voir; c'était un spectacle toujours nouveau pour elle; rien ne lui plaisait au monde comme cela. Aussi, à quelque heure de la journée que ce fût, quelque ouvrage qui l'occupât, dès qu'elle entendait résonner au loin les pieds des chevaux, elle accourait se placer sur le pas de sa porte, attentive et joyeuse comme un enfant. Un jour le regard du connétable se porta par hasard sur elle; il s'y arrêta : elle est si jolie, ma fiancée! Quand j'arrivai à l'heure accoutumée, je trouvai celui qui aurait dû lui servir de père triste et pensif, sa femme pleurant. Un homme était venu, parlant au nom du comte d'Armagnac : il avait offert de placer Marie près d'une grande dame qui lui assurerait un sort brillant. J'appris alors qu'effrayé de ses menaces, ou séduit par ses promesses, on avait laissé partir ma fiancée. Oh! c'est affreux, n'est-ce pas? Le connétable n'avait pas le droit de disposer d'elle : elle n'est pas née sur ses terres, elle est libre; elle voulait être ma femme. Je restai un mois entier sans savoir ce qu'elle était devenue, la cherchant par-tout. Un soir que je rentrais désespéré, je trouvai chez moi une de mes voisines, qui revenait du château de Vincennes, où elle avait été vendre grand nombre de bijoux à la reine. Elle me remit un anneau : c'était l'anneau de Marie, celui que je lui avais donné, qu'elle portait au doigt. Je connaissais enfin l'endroit qui la cachait; mais je passai vingt journées au château sans pouvoir la rencontrer, lorsque hier j'entrai machinalement dans la chapelle. La reine y était en grande dévotion, vous ayant à ses côtés. Une dame de sa suite s'approcha de moi, et me dit tout bas : Demain, une heure avant le jour, près de l'oratoire, nous fuirons ensemble. C'était Marie, et me voilà, monseigneur.

BOURDON.

Bien. Oublie ce que je t'ai dit, et ta main, mon brave. Si, comme toi, j'avais un amour violent dans le cœur, j'envierais ton sort, Perrinet; car tu peux emmener celle qui t'aime... mais moi!... Allons, viens, et descendons.

PERRINET.

Je suis prêt.

BOURDON.

Quand nous aurons atteint le haut du rempart, nous nous dirons adieu. Tu prendras à gauche, par un petit sentier qui te conduira près de l'oratoire. Tu le suivras sans bruit, en retenant ton souffle, car tu dois passer près d'une sentinelle; et alors bon courage, et que Dieu te protège!

PERRINET.

Et vous aussi, monseigneur.

BOURDON.

Écoute bien si tu entends marcher, car voici l'heure où la garde de nuit fait le tour du château.

PERRINET.

Je n'entends rien.

BOURDON.

Allons. (Il descend le premier et disparaît. Perrinet descend à son tour. Bourdon lui dit du fossé :) Pose le pied à droite; il y a une pierre qui avance.

PERRINET, qu'on aperçoit encore.

Pardieu, monseigneur, on voit bien que ce n'est pas la première fois que vous descendez dans ce fossé.

BOURDON.

Sur ta vie, Perrinet, ne parle jamais de tout ceci.

(Tous deux ont disparu. On les voit, après un instant, escalader le mur et se glisser le long du rempart. Au même moment entre une patrouille.)

SCÈNE II.

LA PATROUILLE.

LE CHEF, s'arrêtant.

Qui vive?

PREMIER SOLDAT.

Vous criez ça à tous les buissons, sergent Robert.

LE CHEF.

Silence, Olivier. Ma vue n'est pas encore si mauvaise que je ne puisse distinguer un homme à cinquante pas, même dans l'obscurité; et il me semble avoir vu remuer quelque chose sur le rempart.

DEUXIÈME SOLDAT.

Bah! des broussailles que le vent agite. Qui diable oserait tenter de s'introduire dans le château?

LE CHEF.

Il est vrai que nous faisons trop bonne garde pour que la fantaisie en prenne à quelqu'un.

PREMIER SOLDAT.

Bonne garde? oui! je veux être écorché comme un juif si la moitié des sentinelles qu'on a placées là-haut n'a pas échangé son arc et ses flèches contre un cornet et des dés. Ça se comprend.

LE CHEF.

Pour cette fois, je ne me trompe pas. Holà, mes braves, attention! Voici une troupe de cavaliers qui s'achemine lentement vers nous. Le jour n'est pas encore venu; on peut à peine distinguer... On dirait qu'ils mettent pied à terre. Ceci a l'air de gens qui en veulent au château. En voilà deux qui s'avancent.

PREMIER SOLDAT.

Il me prend envie d'essayer sur ces drôles s'il me reste encore assez de force dans le bras pour décocher une flèche. Attendez, sergent Robert! Vous crierez qui vive après.

(Il bande son arc.)

LE CHEF.

Qui vive?

LE CONNÉTABLE, d'une voix forte.

Le roi!

(Tous les archers restent immobiles. Le sergent s'approche du connétable, sur lequel le roi est appuyé, pour recevoir le mot d'ordre. Le roi, apercevant le mouvement de cet homme, jette un cri d'effroi.)

LE ROI.

A moi, mon frère d'Orléans! à moi! c'est le fantôme!

(D'Armagnac dit un mot au sergent, qui fait signe à ses archers de le suivre.)

DEUXIÈME SOLDAT, au premier.

Vous alliez faire un beau coup d'essai!

PREMIER SOLDAT.

Notre seigneur le roi m'en eût remercié peut-être, car il est tout-à-fait fou maintenant.

(Les archers s'éloignent.)

SCÈNE III.

LE ROI, LE CONNÉTABLE D'ARMAGNAC, DUPUY, TANNEGUY DU CHATEL, prévôt de Paris; HOMMES D'ARMES au fond.

(Pendant cette scène le jour vient petit à petit.)

LE CONNÉTABLE, qui s'est approché du roi, lequel est resté dans la même position.

Monseigneur le roi, il n'y a point ici de fantôme, et vous ne courez aucun danger.

LE ROI.

Ah! vous ne l'avez pas vu?... Non... il n'y est plus maintenant. Ah!...

(Le connétable, voyant le roi chanceler, le conduit près d'un arbre, et le fait asseoir.)

LE CONNÉTABLE.

Vous avez voulu descendre de cheval.

LE ROI.

Oui. (Prenant sa tête dans ses mains.) Là! là! tout mon mal est là. Attendons que le jour soit tout-à-fait venu, d'Armagnac: l'air humide du matin rafraîchit ma tête, qui brûle. Il y a si long-temps que je souffre ainsi!... Quand donc ce mal me prit-il pour la première fois?... Ah! ce fut dans une forêt... oui, c'est là que le fantôme m'apparut.

LE CONNÉTABLE.

Sire, ne pouvez-vous chasser ces tristes souvenirs?

LE ROI.

Où donc est Louis d'Orléans? je veux le voir.

LE CONNÉTABLE.

Ne vous rappelez-vous plus, monseigneur, que voilà dix ans bientôt que votre frère bien-aimé a été traîtreusement assassiné, rue Barbette, par le duc Jean de Bourgogne, qui, à cette heure, s'avance en sujet déloyal contre son roi? et que moi je suis votre défenseur dévoué, comme je le prouverai en temps et lieu, avec l'aide de saint Bernard et de mon épée?

LE ROI, fixant lentement ses yeux sur lui.

Oui. Vous m'avez dit, mon cousin, que les Anglais étaient débarqués sur nos côtes de France?

LE CONNÉTABLE.

Oui, sire.

LE ROI.

Où?

LE CONNÉTABLE.

A Touques, en Normandie; et que le duc de Bourgogne s'était emparé d'Abbeville, d'Amiens, de Montdidier et de Beauvais.

LE ROI.

Je suis bien malheureux! Et que comptez-vous faire, mon cousin, pour repousser à-la-fois ces deux ennemis? Je dis vous... car moi, je suis trop faible pour vous aider.

LE CONNÉTABLE.

Sire, j'ai déja pris mes mesures, et vous les avez approuvées: le dauphin Charles a été nommé par vous lieutenant-général du royaume.

LE ROI.

C'est vrai... mais je vous ai fait observer, mon cousin, qu'il était bien jeune: à peine s'il a quinze ans. Pourquoi ne m'avoir pas plutôt présenté, pour cette charge, son frère aîné Jean?

LE CONNÉTABLE.

Sire, est-il possible qu'il y ait des souffrances humaines portées à ce point, que le père oublie la mort de son fils?

LE ROI.

Oui... je me rappelle: il est mort dans notre ville de Compiègne. Mort! c'est ce que me répond l'écho quand j'appelle autour de moi mes fils et mes parents. Ainsi donc mon Charles bien-aimé partage avec vous le commandement des troupes?

LE CONNÉTABLE.

Oui, sire; et si nous avions de l'argent pour en lever de nouvelles...

LE ROI.

N'avons-nous pas les fonds réservés aux besoins de l'état ?

LE CONNÉTABLE.

Ils ont été soustraits, sire.

LE ROI.

Et par qui ? nul ne pouvait se les approprier. Par qui ?... C'est ma femme ou mon fils qui ont commis ce vol, n'est-ce pas ? car c'est un vol envers l'état... Oui... l'on me regarde déja comme mort.

LE CONNÉTABLE.

Sire, le dauphin Charles est trop respectueux pour ne pas attendre, en quelque chose que ce soit, les ordres de son seigneur et père.

LE ROI.

Ainsi, comte, c'est la reine ? Eh bien ! nous allons la voir, et je lui redemanderai cet argent; elle comprendra qu'il faut qu'elle me le rende.

LE CONNÉTABLE.

Sire, il est employé à acheter des meubles et des bijoux.

LE ROI.

Que faire alors ?

LE CONNÉTABLE.

Mettre sur le peuple une nouvelle taxe ! il en est déja écrasé. Sire, vous êtes bien faible avec la reine ; elle perd le royaume, et, devant Dieu, c'est vous qui en répondez. Voyez si la misère publique a diminué son luxe ! Au contraire, il semble qu'il s'accroît de la pauvreté générale ; c'est une profusion qui fait murmurer les gens de bien, sire.

LE ROI.

Vous avez raison, mon cousin ; et, pour l'engager à réformer ses folles dépenses, nous lui accorderons une grace qu'elle sollicite depuis long-temps. Je lui ai promis de nommer capitaine du château de Vincennes le chevalier de Bois-Bourdon ; vous présenterez sa nomination à ma signature.

(Le jour est tout-à-fait venu.)

LE CONNÉTABLE, regardant sur la route du côté du château.

Vous avez fait cela, sire ?

LE ROI.

Oui ; et je vous prie de faire connaître à ce jeune homme la faveur que je lui accorde.

LE CONNÉTABLE.

Il est probable qu'il la sait déja, sire.

LE ROI.

Qui la lui aurait apprise ?

LE CONNÉTABLE.

Celle qui vous l'a demandée avec tant d'instance.

LE ROI.

La reine ?

LE CONNÉTABLE.

Elle a tant de confiance dans la bravoure de ce jeune homme, que, pour lui remettre la garde du château, elle n'a pas eu la patience d'attendre qu'il eût sa commission de capitaine.

LE ROI.

Comment cela ?

LE CONNÉTABLE, indiquant dans la coulisse la route qui conduit à l'une des portes de Vincennes.

Regardez sur la route, sire : le voilà qui sort de Vincennes.

LE ROI, se levant.

Le chevalier de Bourdon ! Comment a-t-il pu entrer si matin au château ? les portes viennent de s'ouvrir.... Que dit-on à ma cour de ce jeune homme ?

LE CONNÉTABLE.

Qu'il est en grande faveur auprès des dames, et que pas une ne lui a résisté.

LE ROI.

On n'en excepte aucune, comte ?

LE CONNÉTABLE.

Aucune, sire.

LE ROI.

Bernard ! ne porte-t-il pas un chaperon bleu ?

LE CONNÉTABLE.

C'est la couleur de la reine.

LE ROI.

Insolent jeune homme !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOURDON.

(Il entre en chantant; s'interrompt en apercevant le roi, ôte légèrement son chaperon et continue sa route.)

LE ROI.

Arrête, enfant ! on salue quand on passe devant le roi. Arrête et salue. (Bourdon porte une seconde fois la main à sa toque, sans ralentir son pas, et, arrivé dans la coulisse, reprend sa chanson à l'endroit où il l'avait laissée.) Connétable !... qu'on s'empare de lui... Vous entendez ?

LE CONNÉTABLE, à Tanneguy.

Prévôt de Paris ! faites arrêter ce jeune homme ; le roi le veut.

(Deux hommes d'armes s'élancent sur ses traces.)

LE ROI, se promenant avec agitation.

Pousser jusque-là l'audace et le mépris ! m'insulter en face comme il l'a fait !... cela est à peine croyable. Mais elle lui a appris à se rire de moi, elle !... Oui... oui... plus de doute... il n'eût pas montré tant d'insolence si cela n'était.

(La voix de Bourdon qui s'est éloignée s'interrompt encore une fois.)

TANNEGUY, qui suit des yeux les hommes qui ont couru sur les traces de Bourdon.

A moi !

(Il part avec quatre gardes.)

LE ROI.

Encore ! n'est-ce donc pas assez de deux hommes contre cet enfant ? Isabelle ! Isabelle ! Ah ! c'est infâme ! ils vont le laisser échapper... Pauvre roi ! qui a à peine une volonté, et qui ne

peut être obéi! (Tanneguy reparaît.) Ah! enfin!...

LE CONNÉTABLE.

Vous en répondez au roi, Dupuy.

LE ROI.

Oui... à moi. Viens, connétable; viens, retournons sur nos pas, je n'ai pas la force d'entrer à Vincennes.

LE CONNÉTABLE.

Vos ordres, sire?

LE ROI.

Le chevalier à la prison du Grand-Châtelet: la reine à Tours, si elle est coupable.

(Le connétable donne un ordre à Dupuy, qui se dirige vers la porte de Vincennes. Changement à vue.)

DEUXIÈME TABLEAU.

L'oratoire de la reine. A droite, une porte qui conduit dans ses appartements. A gauche, une porte secrète qui communique à un corridor, et qui est restée ouverte. Au fond, une croisée à barreaux de fer, près de laquelle est un prié-dieu surmonté d'une croix.

SCÈNE I.

PERRINET, entrant, pâle et défait, par la porte secrète.

Ils ont passé près de moi tous deux! C'était bien le chevalier de Bourdon, c'était bien la reine! Comment sortir maintenant? Elle va revenir par-là. (Il indique la porte secrète: allant à celle de la chambre.) De ce côté!... Ah! la chambre à coucher de la reine!... Il y a des barreaux de fer à cette fenêtre. Qui pourrait me sauver? Marie, peut-être! mais où la trouver? Elle n'est pas venue au rendez-vous. (Apercevant la reine, qui entre.) Ah! je suis perdu!...

SCÈNE II.

PERRINET, ISABELLE.

ISABELLE, refermant la porte sans voir Perrinet.

Personne ne l'a vu. (Se retournant.) Un homme!

PERRINET.

Grace! madame la reine!

ISABELLE.

Un homme, ici!

PERRINET, à genoux.

Grace!

ISABELLE.

Un homme dans mon oratoire! comment cela se fait-il? Réponds!

PERRINET.

Ah! madame la reine, votre regard me glace de crainte.

ISABELLE.

Réponds! Qu'es-tu venu faire ici? Par quelle porte y as-tu pénétré? Qui t'y a conduit?

PERRINET.

Le hasard; un hasard que je maudis, puisqu'il a pu m'attirer votre colère.

ISABELLE.

Ah oui! c'est le hasard qui t'a introduit jusque dans mon appartement, qui t'a conduit à Vincennes, n'est-ce pas?

PERRINET.

Non: je venais y chercher ma fiancée, qui voulait fuir avec moi.

ISABELLE.

Son nom?

PERRINET.

Marie.

ISABELLE.

Mensonge! Marie ne peut vouloir me quitter.

PERRINET.

Oh! je vous dis la vérité, madame, je vous le jure. Elle me l'avait promis hier, et pourtant je l'ai attendue en vain dans la cour près de votre oratoire. Le jour est venu; craignant alors d'être découvert, je me suis glissé le long des murs du château jusqu'à une petite porte qui donne sur le rempart, et qui était restée entr'ouverte. Je m'y suis jeté au bruit que faisaient des soldats qui venaient à moi.

ISABELLE.

Eh bien?

PERRINET.

Cette porte m'a conduit dans un long corridor. J'avais résolu d'attendre là que le moment fût venu de baisser les ponts du château... Ah! madame! je ne savais pas où j'étais, je ne savais pas que vous passeriez près de moi!

ISABELLE.

Tu m'as vue?

PERRINET.

Alors je me suis cru perdu, j'ai eu peur. J'ai suivi au hasard cette galerie, je suis arrivé dans votre oratoire, pour tomber à vos pieds, ô reine, en demandant grace!

ISABELLE.

Un secret à faire tomber une tête, un tel secret entre les mains d'un homme qui peut parler, qui me trompe peut-être!

PERRINET.

Ah! madame!

ISABELLE.

Je le saurai, je le saurai. (Elle entre dans sa chambre.) Marie?

PERRINET.

Elle était là !

ISABELLE.

Marie? mais venez donc quand la reine appelle ! (Elle rentre.) Marie? (Entre Marie.) Connais-tu cet homme?

SCÈNE III.

Les Précédents, MARIE.

MARIE.

Ah !

ISABELLE.

Connais-tu cet homme? réponds : il y va de sa vie.

MARIE.

Ah! madame! c'est mon fiancé : il aura été arrêté et conduit devant vous; mais c'est lui, c'est Perrinet Leclerc, avec lequel je devais fuir cette nuit, et que je n'ai pu aller retrouver, car hier au soir vous m'avez enfermée dans ma chambre, me disant que vous n'auriez besoin de personne. S'il vous a offensée en quelque chose, pardonnez-lui, madame la reine, et que votre colère retombe sur moi seule.

ISABELLE.

Vous vouliez me quitter, Marie, et sans mon congé? Que vous ai-je fait?... avez-vous à vous plaindre de moi?

MARIE.

Oh! non, madame, et ce sont les bontés dont vous me comblez qui m'ont décidée à vous fuir.

ISABELLE.

Comment cela?

MARIE.

Laissez-moi d'abord à vos genoux, madame, vous demander grace et merci. Vous ne savez pas pourquoi le connétable m'a placée près de vous, m'enlevant à mon fiancé : vous ne savez pas à quel emploi honteux il me destinait. Quand vous parliez devant moi librement et sans contrainte, vous ne saviez pas, madame, qu'aucune de vos paroles ne devait être perdue pour lui, qu'il m'avait chargée de les lui redire, moi! Oh! je n'en ai jamais rien fait, je le jure devant Dieu, et sur ma tête. Aussi, avant-hier encore, m'a-t-il fallu subir ses reproches et ses menaces, car il me demandait des choses que je niais et qu'il prétendait savoir. Voilà deux mois que je vis ainsi près de vous, madame; gardée à vue par les gens du connétable; n'osant vous avouer la vérité, dans la crainte de perdre votre confiance. Voilà pourquoi j'ai voulu vous fuir, j'ai voulu vous quitter, au risque d'encourir votre mépris, mais, du moins, avec la certitude de ne pas le mériter.

ISABELLE.

Relève-toi, enfant, relève-toi. Tu pouvais me trahir, tu ne l'as pas fait, je t'en remercie. (A part.) Ah! d'Armagnac! d'Armagnac! (Haut.) Maintenant, Marie, c'est moi qui te demande de rester; qui te le demande comme un service, car une autre viendra qui n'aura pas ta candeur et ta fidélité.

MARIE.

Madame...

ISABELLE.

Ah! oui! ton fiancé, que tu crains de quitter encore une fois! Eh bien! je me charge de lui. Le connétable vous a séparés; je vous rapprocherai, moi. Perrinet, consentiriez-vous à être écuyer du chevalier de Bois-Bourdon, dès qu'il aura le commandement de Vincennes?

PERRINET.

Ah! madame! vous m'offrez de ne plus quitter Marie!

ISABELLE.

Et si j'obtiens pour vous cette place, vous me serez dévoué?

PERRINET.

Autant qu'à Dieu.

ISABELLE.

C'est bien. Vous pouvez regarder cette faveur comme accordée.

MARIE.

Ah! madame!

(Marie se retire au fond, près de la croisée.)

ISABELLE, à Perrinet.

Perrinet, tu n'as rien vu, rien entendu. Je garde par-devers moi un gage de ta discrétion, songes-y. Tu me dois tout maintenant : de ce jour tu es à moi corps et ame.

PERRINET.

Oui, madame la reine; et que Dieu me punisse si je l'oublie jamais.

ISABELLE.

Qu'y a-t-il donc? d'où vient ce bruit?

MARIE, regardant par la fenêtre.

Ah! madame la reine! ce sont vos gardes que des gens du roi désarment : les sieurs de Graville et de Giac qu'on arrête!

ISABELLE.

Que dis-tu là?

MARIE.

Regardez! M. Dupuy, l'ame damnée du connétable, vient de ce côté. Il monte ici, madame!

ISABELLE.

Ah! que veut dire ceci?... Perrinet, je te demandais tout-à-l'heure un dévouement sans bornes, et déja je vais le mettre à l'épreuve.

PERRINET.

Disposez de ma vie, madame la reine, elle est à vous.

ISABELLE.

Là... Entre là, dans cette galerie... S'ils te voyaient ici, tu serais perdu! et tu pourras me servir, peut-être. (Perrinet entre dans la galerie.) Mon Dieu! mon Dieu! que s'est-il passé?

SCÈNE IV.

ISABELLE, DUPUY; MARIE, dans le fond.

DUPUY.

Madame la reine, je vous arrête.

ISABELLE.

Moi! c'est impossible.

DUPUY.

Notre sire le roi le veut ainsi.

ISABELLE.

Le roi! vous me trompez, ou il est tout-à-fait insensé.

DUPUY.

Sans cela, madame, n'est-ce pas il y a dix ans, alors que Mgr le duc d'Orléans habitait avec vous ce château de Vincennes, que je serais venu vous dire ce que je vous dis aujourd'hui?

ISABELLE.

Vous avez l'ordre de m'arrêter: votre tâche se borne là; et d'abord souvenez-vous, monsieur, qu'on se découvre devant la reine.

DUPUY, ôtant lentement son chaperon.

Le chevalier de Bourdon ne le fait pas devant le roi.

ISABELLE.

Quand cela est-il arrivé?

DUPUY.

Ce matin.

ISABELLE.

Où donc?

DUPUY.

A la porte de Vincennes.

ISABELLE.

Le roi est donc ici?

DUPUY.

Il est retourné à Paris.

ISABELLE.

Et Bourdon?

DUPUY.

Est parti pour le Grand-Châtelet, sous bonne escorte.

ISABELLE.

Mais pour une pareille faute, ils ne veulent pas le tuer, n'est-ce pas?

DUPUY.

S'il n'avait commis que ce crime, serais-je ici, madame?

ISABELLE.

Assez. Où devez-vous me conduire?

DUPUY.

Au château de Tours. L'ordre du roi et de Mgr le connétable est que vous partiez à l'instant.

ISABELLE.

Seule?

DUPUY.

Avec une de vos femmes.

ISABELLE.

Marie, n'est-ce pas?... Oui... Tu me suivras, enfant. Maintenant sortez: je serai prête à vous suivre dans quelques instants.

DUPUY.

Oubliez-vous, madame, que vous devez partir sans délai?

ISABELLE.

Oubliez-vous que je suis la reine, et que je vous ai dit de sortir?

(Dupuy sort lentement.)

SCÈNE V.

ISABELLE, MARIE; PERRINET, sortant de la galerie.

ISABELLE, cachant sa figure dans ses mains.

Arrêté! lui aussi!

PERRINET.

Vous prisonnière, madame!

ISABELLE.

Ah! c'est lui qu'il faut plaindre! lui qu'ils ont emmené!

PERRINET.

Comment le sauver maintenant?

ISABELLE.

Le sauver! qui le pourrait? Oh! ma vie à celui-là! Le sauver!...

PERRINET.

Je le tenterai, madame. J'ai des amis dévoués, des amis qui risqueront pour moi leur tête, comme vingt fois j'ai risqué la mienne pour eux. Nous attaquerons le Châtelet.

ISABELLE.

Oui... et vous le sauverez ainsi? et quand vous aurez brisé vingt portes de fer, quand vous arriverez dans son cachot et que vous y trouverez un cadavre, vous l'aurez sauvé, n'est-ce pas? Ce serait hâter l'heure de sa mort, et rien de plus. Ah! Perrinet! Perrinet, sur ton ame, ne fais pas cela!

PERRINET.

O mon Dieu!...

ISABELLE.

Non, non... j'ai de l'or, je suis riche, je suis reine. Tu iras à sa prison, et tu diras à ceux qui le gardent: Ne le tuez pas; voilà de l'or, de l'or à vous rendre tous heureux, de l'or à payer un royaume: ne le tuez pas! Et si ce n'est point assez, elle a encore des bijoux, des perles à sa couronne; prenez tout; elle vous donne tout, elle vous en devra encore: ne le tuez pas! Oh! si je les voyais, ces hommes, je l'obtiendrais.

PERRINET.

Je vous obéirai, madame.

ISABELLE.

Ah! je suis folle, n'est-ce pas? folle de penser qu'on pourrait racheter sa vie? Non: ils n'accepteraient pas même mon sang en échange du sien. Ils veulent le tuer: ils le tueront. Insensée qui ne l'ai pas prévu; qui, dans un accès de folie du roi, ne lui ai pas demandé la tête du

connétable! c'en est fait, maintenant. Rien pour le sauver, rien! être reine, et ne pouvoir rien!

MARIE.

Hélas! hélas!

ISABELLE.

Des pleurs, enfant? des pleurs devant moi? des pleurs, parcequ'on te sépare de ton fiancé? Son absence ne sera pas éternelle, tu le reverras : mais moi, j'aimais Bourdon, autant que tu l'aimes, lui; et ils vont le tuer, entends-tu? ils vont le tuer, sans que je puisse rien pour lui; et, quand il se débattra dans les tortures, je ne le saurai pas, et à chaque instant de ma vie je me dirai : Il meurt, peut-être.

MARIE.

Quel supplice, grand Dieu!

ISABELLE.

Ne jamais savoir ce qu'il sera devenu! Oh! cela ne se peut pas! cela ne sera pas! Tu es libre, toi, tu me le diras. C'est au Grand-Châtelet qu'ils l'ont conduit : au Grand-Châtelet, retiens-le bien. Ta place est là, devant la porte; tu n'en bougeras plus; et, s'il en sort, mort ou vivant, tu viendras me le dire, entends-tu?

PERRINET.

Oui, madame.

ISABELLE.

Ils auront fermé les portes du château, échappe-leur par cette galerie : elle donne près du fossé, tu y descendras; et, quand tu seras hors de danger, sur le chemin de Paris, tu agiteras l'écharpe de ton chaperon, car je serai à cette croisée, et je ne partirai pas que je ne t'aie vu.

PERRINET.

Je le ferai, madame.

ISABELLE.

Quel que soit son sort, tu viendras me le dire; ou, si tu ne peux arriver jusqu'à moi, tu m'enverras cette croix, s'il est vivant; ton poignard, s'il est mort. Va maintenant.

SCÈNE VI.

ISABELLE; MARIE, près de la croisée.

ISABELLE.

C'est là tout mon espoir; le seul qu'ils m'aient laissé! O mon Dieu! sauvez-moi, vengez-moi!... Et le roi, le roi insensé qui permet ces meurtres! (Allant à la croisée.) Rien encore! Ah! qu'il est lent à sortir de cette galerie! que fait-il donc? Le voilà enfin! il court vers le rempart.

MARIE.

Ah! madame, il y a là des sentinelles qui veillent!

ISABELLE.

Une seule, qui lui fait signe d'arrêter.

MARIE.

Eh bien?

ISABELLE.

Il poursuit sa route. Elle le menace avec son arbalète... Elle tire sur lui.

MARIE, poussant un cri et tombant à genoux.

Ah!

ISABELLE.

Rien... rien... Il n'a pas même détourné la tête!... Oh! c'est un brave jeune homme; que Dieu le protége! Le voilà qui s'élance en bas du rempart : je ne le vois plus.

SCÈNE VII.

ISABELLE, MARIE, DUPUY, SOLDATS.

DUPUY.

Il est temps de partir, madame.

ISABELLE.

Partir! Non, non : pas encore; je ne le veux pas.

DUPUY.

De gré ou de force, madame, il faut nous suivre.

ISABELLE, passant son bras à travers les barreaux de la fenêtre.

De force! voyons donc qui de vous osera porter la main sur moi!

DUPUY.

Vous n'êtes plus reine, madame; vous êtes ma prisonnière.

ISABELLE, à part.

Il ne reparaît pas, ô mon Dieu!

DUPUY.

Pour la dernière fois, madame, voulez-vous nous suivre?

ISABELLE, à part.

Sauvé! sauvé! Le voilà!

DUPUY.

Au nom de notre sire le roi, gardes, saisissez-la.

ISABELLE, quittant la croisée.

Arrière tous! Ma place est devant, messieurs.

(Les gardes, et Dupuy lui-même, s'écartent avec respect; la reine sort la première.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le bord de la rivière ; à droite, occupant les trois premiers plans, le Grand-Châtelet ; à gauche de l'acteur, occupant les troisième et quatrième plans, la taverne du Porc-Épic ; aux deux premiers plans, une ruelle ; au fond, la Grève et le Pont-aux-Meuniers, couvert de maisons en bois ; le pont, praticable, ainsi que la taverne, dont le pignon avance et dont la seule fenêtre au premier fait balcon ; à l'entrée de la ruelle, une grosse borne ; au coin du pont, une pierre faisant encoignure et parapet ; sur le pont, une maison praticable aussi, ayant une fenêtre ouvrant sur la rivière.

SCÈNE I.

JACQUES, Servants de la taverne ; puis Bourgeois et Manants.

(Au lever du rideau, des bateliers avec leur costume bleu et rouge placent des tonneaux, des bancs, des planches en échafaudage ; on orne les fenêtres de tapis ou de bannières aux armes d'Armagnac.)

JACQUES, sortant de la taverne.

Assurez bien ces planches, vous autres ; si la foule allait choir sur le cortége, ça troublerait la marche. Alerte, vous autres ! depuis deux grandes heures qu'on félicite monseigneur le roi sur l'arrestation de madame la reine, les harangues doivent avancer au palais, et le populaire arrive de tous les côtés.

(On voit déboucher de la ruelle et du quai des bourgeois en toilette.)

SCÈNE II.

BOURDICHON, JACQUES, LECLERC, Bourgeois.

(Bourdichon, en costume mi-bourgeois, mi-guerrier, entre en courant par le quai, et se heurte avec Leclerc, qui arrive par le pont.)

BOURDICHON.

Ouf !

LECLERC.

La peste soit du manant !

BOURDICHON.

J'ai dû vous faire mal, messire. Ah ! maître Leclerc !... heureusement que je suis tombé sur vous !

JACQUES.

Salut, mes maîtres !... Comment ! pas au cortége ?

LECLERC.

Je le quitte.

BOURDICHON.

Et moi, j'y vais, car j'en fais aussi partie en ma qualité de garde bourgeoise.

LECLERC.

Arrêtez un moment, messire Bourdichon. Tavernier ! vite un pot !

BOURDICHON.

Vous régalez ? Saint Babolin mon patron vous le rende !... Au fait, le vin clairet de messire Jacques viendra bien à propos ; j'ai le gosier comme une fournaise. A votre santé et à celle de Perrinet, votre fils, grand fou qui veut se marier après avoir vu mon ménage ! Dame Bourdichon me fera mourir, s'il ne plaît à Dieu de m'en délivrer au plus vite.

LECLERC.

Toujours en querelle ?

BOURDICHON.

Que voulez-vous ? depuis que j'ai laissé partir de chez nous notre petite Marie, la fiancée de votre fils, ma femme s'est faite Bourguignonne en haine du connétable ; et, comme je suis Armagnac, moi, vous sentez que les deux partis en doivent venir aux mains. J'avouerai même, à ma grande honte, que tout-à-l'heure les Armagnacs n'avaient pas le dessus : heureusement deux ou trois écoliers de Cluny, qui passaient, ont rétabli l'équilibre, et je me suis sauvé.

JACQUES.

Ma foi, compère, je vous félicite d'être sorti sain et sauf des mains de dame Bourdichon.

BOURDICHON.

Ça ne m'arrive pas souvent. Or donc, maître Jacques, vous savez qu'en réjouissance du triomphe de ma cause, c'est-à-dire qu'en joie de l'arrestation de madame la reine qu'on conduit sous bonne escorte à Tours, je vous ai envoyé mon oie blanche... je l'engraisse depuis cinq ans pour la manger dans un jour de fête, et le jour ne peut être mieux choisi. Par dévouement pour d'Armagnac, et par haine pour ma femme, que cela fera donner au diable, tantôt avec quelques amis je mangerai mon oie, dont une aile ou toute autre partie est à votre service, messire Leclerc.

LECLERC.

Merci, maître Bourdichon ; mais, dans ces temps de trouble, je ne quitte guère la porte Saint-Germain, dont, depuis vingt années, je tiens les clefs ; il y a déja trop long-temps que je suis absent du logis... Payez-vous, compère. Au revoir, messire Bourdichon... si vous rencontrez Perrinet, envoyez-le-moi.

BOURDICHON.

Adieu donc, et bonne garde !

(Leclerc sort par le quai.)

UN BOURGEOIS.

Ah çà, dites donc, le cortége est en retard.

UN AUTRE BOURGEOIS.

Regardez donc, vous autres ; qu'est-ce qui vient là-bas ?

UN BOURGEOIS.

C'est peut-être la tête du cortége.

(Tous les bourgeois regardent au fond.)

BOURDICHON.

J'en suis, et vite à mon poste! (Il boit le dernier verre. — Dans la coulisse.) Noël! noël! au connétable!

SCÈNE III.

LE CONNÉTABLE, BOURDICHON, JACQUES, GARDES, LE CAPITAINE DES ARCHERS DE L'ORDONNANCE.

LE CONNÉTABLE.

Messieurs les bourgeois, gardez vos noëls et acclamations pour monseigneur le roi... J'ai l'ame vraiment réjouie de voir les habitants de sa bonne ville en humeur aussi gaie. Qu'aucune crainte ne trouble la fête... L'arrestation de madame Isabeau ne sera point un signal de persécution... Le roi a promis amnistie à tous les partisans de la reine qui rentreront dans le devoir.

LES BOURGEOIS.

Noël! noël!

BOURDICHON.

Los au connétable! Oh! si ma femme était là!

LE CONNÉTABLE, au capitaine.

J'entre au Châtelet, capitaine. Vous êtes sûr que personne n'a vu la figure du prisonnier?

LE CAPITAINE.

Personne.

LE CONNÉTABLE.

Vous avez fait prévenir le tourmenteur?

LE CAPITAINE.

Oui, monseigneur.

LE CONNÉTABLE.

Nous aurons besoin de toute sa science et de toute sa force, car le prisonnier est homme de bon courage.

LE CAPITAINE.

Le tourmenteur en a fait parler de plus fermes.

LE CONNÉTABLE, à part.

Monseigneur le roi Charles veut une preuve d'adultère pour condamner la reine... Bourdon! par la Vierge et les saints, tu m'aideras à la lui donner; et pour récompense je t'épargnerai le gibet. Suivez-moi, capitaine.

LES BOURGEOIS, et BOURDICHON plus fort que les autres.

Noël! noël! au connétable!

(Le connétable entre au Châtelet, et, au moment où Bourdichon crie noël à tue tête, dame Bourdichon, suivie de Paquette et de Jacquemine, sort de la ruelle.)

SCÈNE IV.

M. et M^me BOURDICHON, JACQUES, PAQUETTE, LA FEMME JACQUEMINE, BOURGEOIS et MANANTS.

DAME BOURDICHON.

Ah! je t'y prends, à crier noël au connétable!

BOURDICHON.

Miséricorde!... ma femme!

DAME BOURDICHON.

Tu ne m'attendais pas, et tu t'en donnais à plein gosier.

BOURDICHON.

Mais non... je causais... N'est-ce pas, vous autres?

DAME BOURDICHON.

Fourbe effronté! Où vas-tu?

BOURDICHON.

Au cortége.

DAME BOURDICHON.

Ouais!... je t'ai dit que tu n'irais pas, et tu n'iras pas.

LES BOURGEOIS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

BOURDICHON.

Riez, riez, mes maîtres, et que Satan vous donne femme pareille à la mienne; si toutefois, à deux reprises, il peut sortir de ses griffes si parfait chef-d'œuvre!

DAME BOURDICHON.

Oui! parceque je déteste ton connétable, n'est-ce pas?

BOURDICHON.

Voyez l'injustice! au moment où il vient d'annoncer amnistie à tous les partisans de la reine!

DAME BOURDICHON.

Amnistie?

LES BOURGEOIS.

Oui, oui!...

DAME BOURDICHON.

Amnistie!... Est-ce pour l'amnistier que, cette nuit, on a amené un prisonnier au Grand-Châtelet?

JACQUES.

Bah! un prisonnier! Qu'est-ce qui vous a dit ça?

DAME BOURDICHON.

Qui? Mahiet-Baliffre, le baigneur, la porte vis-à-vis Tassin-Caillard, le teinturier... Il les a vus passer ce matin... C'était un beau jeune homme, qu'on cachait si bien, qu'il n'en a vu ni la tête ni les pieds.

BOURDICHON.

Eh bien! je gage que messire le connétable est venu tout exprès pour annoncer à ce prisonnier qu'il a grace et merci.

(Ici le tourmenteur et le médecin paraissent, passent sans rien dire, et entrent au Châtelet.)

DAME BOURDICHON, les désignant.

Ouais! sont-ce là des porteurs de grace?

BOURDICHON.

Le tourmenteur!

JACQUES.

Et le médecin!

BOURDICHON.

Sainte Vierge! la porte du Grand-Châtelet s'ouvre d'elle-même devant eux, comme si elle les reconnaissait.

DAME BOURDICHON.

Elle se referme, la discrète, pour qu'on n'entende pas les cris et les malédictions.

FEMME JACQUEMINE.

C'est peut-être pour le prisonnier dont parle la commère Bourdichon.

DAME BOURDICHON.

Je vais le savoir.

BOURDICHON.

Femme, où allez-vous?

DAME BOURDICHON.

J'entre là.

BOURDICHON.

Miséricorde! au Grand-Châtelet!

DAME BOURDICHON.

Je connais La Cochette, la fille du geôlier... elle me laissera mettre dans un coin; et si c'est un Bourguignon, un mien ami, un partisan comme moi de madame la reine... tu paieras pour ton connétable... Au revoir, commères, attendez-moi!

(Elle frappe et entre au Châtelet.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors LA DAME BOURDICHON; puis JEHAN et ÉCOLIERS DE CLUNY.

JACQUES.

Tudieu! quelle maîtresse femme!

BOURDICHON.

Messire Jacques, notre Saint-Père a canonisé des martyrs qui n'avaient pas payé si cher que moi leurs places en paradis.

LES BOURGEOIS, au fond.

Oh! oh! oh!

BOURDICHON.

Qu'est-ce?

LES BOURGEOIS.

Cluny! les écoliers de Cluny! Place!

JACQUES.

Oui, oui... place aux gentils grammairiens! Ils cassent tous nos pots, mais ils nous les paient double.

JEHAN, arrivant par le pont.

Arrière et passage, manants! A nous la taverne du Porc-Épic... à nous la tavernière!... Eh! de par tous les saints! voilà le malencontreux bourgeois que nous avons si vaillamment tiré des griffes de sa femme!

BOURDICHON.

Moi-même.

JEHAN.

Il est encore tout blême et défait... Du vin, mordieu! pour le remettre!

JACQUES.

Il paraît, mes maîtres, que pour cette journée vous voulez vider les poches de vos soutanelles.

JEHAN.

Donne-nous des cartes... invention nouvelle pour amuser un roi fou.

LES ÉCOLIERS.

Du vin! du vin!

JEHAN, buvant.

A ta femme, compère!

BOURDICHON.

Merci... Hâtez-vous, gentils écoliers, car j'entends la trompette des archers de l'ordonnance du roi.

LES BOURGEOIS, remontant vers l'échafaudage.

Alerte!

JACQUES.

Voici guidons et bannières au vent!

BOURDICHON.

Au revoir, mes maîtres!... Ma place est là-bas... retenez la vôtre pour me voir passer.

(Il sort. — Des bourgeois ont garni tout l'échafaudage formé de bancs, de tonneaux et de planches, qui garnissait le fond du théâtre, depuis la maison de Jacques jusqu'au coin du Grand-Châtelet; sur le pont, aux fenêtres de la maison, il y a foule aussi.,. on se presse, on grimpe sur les bornes, sur les toits. Tableau animé... Jacques, monté sur une haute borne, indique et salue les principaux personnages du cortége, qui passe gravement au milieu de cette foule qui crie : Noël! à tue tête... Les écoliers de Cluny occupent seuls le devant de la scène, buvant et jouant sur les tables de la taverne; la femme Jacquemine et la fille Paquette, au dernier rang des curieux, sont montées sur des escabeaux.)

JEHAN.

Quelle cohue de populaire! il y en a, Dieu soit béni! jusque sur les toits.

FEMME JACQUEMINE.

Voilà le cortége... Ah! si dame Bourdichon était là!

JACQUES.

Ah! voilà messieurs les conseillers de la grand'chambre.

(Ils passent.)

LES BOURGEOIS.

Noël!

JEHAN, versant à boire aux écoliers.

Encore un coup, et nous allons faire brèche dans ce troupeau de manants.

SCÈNE VI.

JEHAN, JACQUES, FEMME JACQUEMINE, DAME BOURDICHON, LES ÉCOLIERS, LES BOURGEOIS.

DAME BOURDICHON.

Abomination! Oh! j'aurais parié que je ne

me trompais pas... Eh bien ! où est donc mon mari ? Je veux le confondre... Bourdichon ? Bourdichon ?

FEMME JACQUEMINE.

Ohé ! commère!... il est parti, ton homme... Viens donc le voir passer... j'ai là une place... La marche est superbe.

DAME BOURDICHON, la tirant par sa jupe.

Il s'agit bien de cela !... J'ai découvert ...

FEMME JACQUEMINE.

Quoi donc ?

DAME BOURDICHON.

Un secret.

FEMME JACQUEMINE, descendant vite.

Un secret !

PAQUETTE, arrivant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

FEMME JACQUEMINE.

Arrivez, cousine Paquette, arrivez ! (Plusieurs autres femmes arrivent aussi.) Quoi donc, hein ? Écoutez la commère Bourdichon ; elle vous en apprendra de belles.

JACQUES, annonçant toujours.

Messire le procureur du roi en cour d'église, avec messieurs de l'officialité !...

LES BOURGEOIS.

Noël !

LES FEMMES.

Oh ! commère, dites-nous ça bien vite !

DAME BOURDICHON.

Eh bien ! figurez-vous qu'il y a là-dedans un beau jeune homme qu'on torture à l'heure qu'il est sur le grand lit de cuir : j'ai entendu ses cris et le bruit des clavettes qu'on lui mettait aux jambes... ça m'a renversé l'ame.

FEMME JACQUEMINE.

Horreur !

JACQUES, monté sur la borne et annonçant toujours ceux qui passent.

Voyez-vous les maîtres en robes noires, et messires en robes rouges ?

LES BOURGEOIS, au fond.

Noël !

DAME BOURDICHON.

Oui, criez noël, maîtres sots, pendant qu'on égorge les vôtres !

JEHAN.

On égorge!... qui donc, commère ?

FEMME JACQUEMINE.

As-tu su le nom du patient ?

DAME BOURDICHON.

Non... mais à travers les fentes de la porte j'ai cru voir une robe d'écolier.

JEHAN, se levant et jetant son gobelet.

D'écolier ! Tête-Dieu ! écoutez, vous autres !

DAME BOURDICHON.

Quelle idée!... Oui... et d'écolier de Cluny !

JEHAN, avec fureur.

D'écolier de Cluny !!

FEMME JACQUEMINE, bas.

En es-tu sûre ?

DAME BOURDICHON, bas.

Je n'en sais rien ; mais c'est égal... ils vont troubler la fête, ils battront la garde bourgeoise et mon mari en est... (Prenant l'écolier par la main.) Tenez, voyez à travers ce soupirail le feu qui rougit les pinces et les tenailles ; et tous ces hommes en robes noires, en robes rouges, vont féliciter notre sire le roi de ce qui se passe, et l'on crie noël au cortége.

JEHAN.

Ah ! pots et gobelets au cortége, qui laisse égorger les enfants de Cluny !

LES ÉCOLIERS.

Oui... oui...

(Ils prennent, tous, leurs pots et se disposent à les lancer au cortege.)

JACQUES, descendant vivement de dessus sa borne.

Qu'est-ce que vous allez faire ? A moi, les bourgeois !

(Ceux-ci quittent en partie leurs places et accourent.)

JEHAN.

A nous, les manants!... Si on commence par la robe de Cluny, croyez-vous qu'on ne touchera pas à vos pourpoints?... le tortureur ne s'arrête plus quand il commence. Au cortége, les bancs, les pots, les gobelets !... A bas ! à bas le cortége !

(Les écoliers jettent leurs pots et leurs gobelets à la tête des gens du cortége, et renversent sur eux les bancs, les tonneaux et les planches. Le cortége se disperse et les écoliers montés sur les débris de l'échafaudage jettent en l'air leurs chapeaux.)

LES ÉCOLIERS.

Noël !

JEHAN.

A nous le champ de bataille !

JACQUES.

Oui, mais, enfants que vous êtes, les archers du roi vont être prévenus... Tenez ! voyez-les sur le quai, comme ils se rangent en bataille avec la garde bourgeoise.

DAME BOURDICHON.

Bon ! mon mari aura sa part de la fête.

JEHAN.

A moi, les écoliers ! barricadons-nous... fermez les chaînes du quai... Nous tiendrons ferme ici.

LES ÉCOLIERS.

Oui... oui...

JEHAN.

Vrai Dieu ! voilà du renfort !

FEMME JACQUEMINE.

Qui donc ?

DAME BOURDICHON.

Perrinet.

TOUS.

Perrinet !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PERRINET.

(Il entre par la ruelle. Tout le monde l'entoure.)

PERRINET, regardant la porte du Châtelet.

M'y voilà!

JEHAN.

Notre-Dame-des-Genêts nous est en aide; c'est elle qui t'envoie, car Perrinet le vendeur de fer est à nous, corps et ame.

PERRINET.

D'ordinaire, mes doctes maîtres : Perrinet n'a jamais refusé fêtes ou querelles, joies ou peines, pourvu que ce fût en votre compagnie; mais aujourd'hui je ne suis point à moi, et je ne puis disposer pour vous ni de ma tête, ni de mon bras.

JEHAN.

Nous avons pourtant grand besoin de l'un et de l'autre. Vois-tu ces barricades, ces chaînes?

PERRINET.

Que voulez-vous faire?

JEHAN.

Sauver un de nos frères qu'au Châtelet on pare pour la potence.

PERRINET.

Un écolier!

JEHAN.

On nous l'a dit... Mais écolier, bourgeois ou manant, nous voulons le sauver.

PERRINET, à part.

Si c'était lui!... Le sauver! comment?

DAME BOURDICHON.

En battant la garde bourgeoise.

JEHAN.

Et en prenant le Châtelet.

PERRINET.

Enfants! prendre le Châtelet! le vieux Châtelet fait d'une pierre si dure, qu'en creusant tout un jour vous n'auriez pas un fourreau pour y cacher la plus courte de vos dagues! Ah! croyez-en mon conseil...

JEHAN.

Ce n'est point un conseil qu'il nous faut, mais un bras qui fasse brèche ou dans un mur ou dans une tête d'archer. Garde le tien, Perrinet, et sauve-toi, si tu as peur.

LES ÉCOLIERS.

Oui... oui... hors d'ici, le vendeur de fer!

PERRINET, se plaçant près de la borne sise au coin de la ruelle.

Au large, mes maîtres! c'est ici ma place, et tout le collége de Cluny ne me la ferait quitter que bien tachée de sang.

UN ÉCOLIER.

Alerte! voilà les archers!

DAME BOURDICHON.

Tapez sur les bourgeois! et nous, commères, cachons-nous.

(Elles se mettent dans un coin tandis que les écoliers montent sur la barricade qu'ils ont élevée à la hâte.)

PERRINET.

Les imprudents! ils vont tuer celui qu'ils veulent sauver.

UN OFFICIER DES ARCHERS, en dehors.

Écoliers, bourgeois et manants, faites la place nette, au nom de notre sire le roi et de monseigneur le connétable.

DAME BOURDICHON, cachée.

A bas le connétable!

LES ÉCOLIERS.

Oui... oui... à bas! sus... sus aux archers!

L'OFFICIER.

En avant, mes bons archers... et double solde!...

(Les archers balaient en un instant la place... La garde bourgeoise entre à son tour. Dame Bourdichon, qui s'était cachée en voyant fuir ses partisans, ramasse un pot et le jette sur la tête d'un soldat de la garde bourgeoise.)

DAME BOURDICHON.

Je veux en assommer un.

BOURDICHON, qui reçoit le coup.

Ouf!

DAME BOURDICHON.

Sainte Vierge! mon mari!...

(Elle se sauve par le pont; il ne reste plus en scène que le capitaine des archers, Jacques qui, pendant la bataille, était rentré chez lui... Perrinet qui était resté à la même place, et Bourdichon qu'on relève.)

SCÈNE VIII.

PERRINET, BOURDICHON, LE CAPITAINE, ARCHERS, JACQUES; PERRINET, caché derrière la grosse borne; GARDE BOURGEOISE.

LE CAPITAINE.

Messieurs les bourgeois, au nom de monseigneur le connétable, je vous convie à rester sous les armes : que personne ne s'arrête plus sur cette place. Aubry, placez des factionnaires!

BOURDICHON, au tavernier Jacques.

Comme blessé, je dois être exempté de service... Compère Jacques, entrons vite... j'ai besoin de compresses en divers endroits. Aïe! aïe!

LE CAPITAINE.

Ils ont oublié une sentinelle à la tête du pont... Holà, manant!

(Il frappe sur l'épaule de Bourdichon.)

BOURDICHON.

Je suis bourgeois, messire, bourgeois de Paris.

LE CAPITAINE.

Reprends ta hallebarde, et, jusqu'à ce que l'on vienne te relever, garde la tête de ce pont, avec la consigne de dissiper tout rassemblement.

BOURDICHON.

Moi!...

LE CAPITAINE.

C'est l'ordre du connétable... (Aux archers.) Suivez-moi, vous autres.

JACQUES.

Puisque c'est comme ça, je vais soigner votre oie qui tourne en broche depuis une grande heure.

BOURDICHON.

Qui la mangera donc?

JACQUES.

Vos amis, qui sont entrés par la porte de la ruelle.

BOURDICHON.

Eh! tavernier! écoute donc!

JACQUES.

On ne peut pas rester sur la place, je me sauve.

BOURDICHON.

O supplice de damné!... je me sens un appétit à manger mon oie tout entière... et je n'ai qu'une vieille hallebarde à ronger.

(Il se promène avec fureur.)

SCÈNE IX.

PERRINET, BOURDICHON.

PERRINET, qui pendant la scène précédente est resté caché derrière la grosse borne.

C'est bien : maintenant nul ne sortira par cette porte que je ne le voie. Attendons! Dussé-je passer à cette place jours et nuits, je ferai ce que m'a dit madame la reine.

BOURDICHON.

Je n'aurais pas la force, à l'heure qu'il est, de dire un *Pater* tout entier... (Il se promène.) Ils doivent en être au rôti..., Si je pouvais seulement les voir de loin, il me semble que ça me consolerait.

(Il monte sur un banc au coin de la porte du Châtelet, en face la taverne, appuyé sur sa hallebarde, et regarde au balcon.)

PERRINET, à part.

Gervais tarde bien à venir!... manquerait-il de cœur?... Oh! non... il a du sang d'homme dans les veines, et il m'a dit vingt fois : Perrinet, ce sang est à vous... On marche au bout de la ruelle... Si c'était lui!... non, ce sont les archers... Ils vont me forcer à quitter cette place... si je résiste, ils m'arrêteront... je ne pourrai pas tenir ma parole. Les voilà... ils approchent... que faire? Ah! je n'ai que ce moyen.

(Il se montre à Bourdichon.)

BOURDICHON, descendant de la borne.

Qui va là?... Tiens, c'est vous, Perrinet?

PERRINET.

Oui... on m'envoie pour vous remplacer.

BOURDICHON.

Vraiment!

PERRINET.

Oui... la preuve, c'est que voilà votre consigne : ne laisser s'arrêter personne sur cette place.

BOURDICHON.

C'est cela.

PERRINET.

Hâtez-vous!

BOURDICHON.

Je ne demande pas mieux, cher fils... Tiens, voilà ma hallebarde, mon épée... ma dague...

PERRINET.

Merci... j'ai la mienne.

BOURDICHON.

C'est un coup du ciel... Ah! Perrinet, si ma femme revient, n'oublie pas la consigne : ne laisser s'arrêter personne.

PERRINET.

Bien.. bien... mais partez, partez. (Il pousse Bourdichon dans l'intérieur.) Il était temps!

(Des archers sortent de la ruelle; la nuit est venue... Le chef de la patrouille s'approche de Perrinet.)

LE CHEF DE LA PATROUILLE.

Je t'apporte le mot de passe, messire bourgeois.

(Il le lui dit à l'oreille et continue sa ronde.)

PERRINET.

Ils s'éloignent... et nulle crainte à présent... on ne peut plus soupçonner mon dessein... O messire Bourdon! je saurai si vous êtes vivant, et je vous sauverai, si pareille action peut être accomplie par un homme.

(Ici Gervais passe sa tête au-dessus du parapet et regarde.)

GERVAIS, appelant.

Perrinet? messire Perrinet?

PERRINET, appuyant sa hallebarde sur le mur du château.

C'est sa voix! A moi, mon brave Gervais, à moi! Oh! je suis plus ferme en mon espoir, en sentant ta main dans la mienne.

GERVAIS.

Je vous dois la vie, messire. Vous m'avez dit, en passant près de moi tantôt : A la nuit tombante, Gervais, je serai devant le Châtelet... j'aurai besoin de toi, viens... La nuit est tombée, et je suis venu.

PERRINET.

Parle bas... Ainsi que je te l'ai dit, tu as amené ta barque, n'est-ce pas?

GERVAIS.

Elle est là... au bas du Pont-aux-Meuniers.

PERRINET.

Bien... descends-y et reste immobile, jusqu'à ce que du pont je te jette cette croix, si Dieu permet que ce soit elle que je t'envoie.

GERVAIS.

Et quand vous me l'aurez jetée?

PERRINET.

Alors, prends tes deux rames, éloigne-toi du bord; quelque bruit, quelques cris que tu entendes, ne t'arrête pas; sors de la ville... et puis, n'importe par quelle route, va trouver la reine Isabeau, en quelque ville qu'elle habite, entends-tu bien? qu'elle soit malheureuse et prisonnière à Tours, ou libre et heureuse par-tout

ailleurs, pénètre jusqu'à elle; et que tu la trouves dans un donjon ou dans un de ses châteaux royaux, tu lui diras : Madame la reine, Perrinet m'envoie... et tu auras fait une bonne action... et une reine de France te dira : Sois le bienvenu... Où vas-tu donc?

GERVAIS.

Attendre votre croix dans ma barque.

PERRINET.

Bien répondu. Prends aussi cet argent, qui t'abrégera la route, car madame la reine compte les instants. A présent, embrasse-moi, Gervais; car nous ne devons peut-être plus nous revoir dans ce monde.

GERVAIS.

En ce cas, messire, Dieu nous accorde la grace de nous retrouver dans l'autre.

(Ils s'embrassent, et Gervais descend par le chemin qu'il a pris pour monter. Perrinet l'a suivi, et, appuyé sur le parapet, lui parle encore à mi-voix.)

PERRINET.

Prends garde!... amarre ta barque au dernier pilier, et tiens prêt ton couteau pour couper la corde.

(Ici la porte du Châtelet s'ouvre, et le connétable en sort accompagné du capitaine des archers de l'ordonnance et de quelques soldats... Il fait nuit complète, et le connétable et sa suite marchent sans bruit.)

LE CONNÉTABLE, tenant un parchemin qu'il roule et serre sous sa cuirasse.

Bien... Bourdon a donné à la torture ce qu'il m'a refusé d'abord... Au tour de madame Isabeau... (A un homme à chaperon rouge, qui s'est arrêté sur le seuil de la porte du Châtelet et qu'on reconnaît pour être le tortureur.) La plus grande prudence dans l'exécution des ordres que j'ai donnés... que nul ne puisse voir son visage... Allez. (L'homme au chaperon rouge salue, rentre, et la porte se ferme. Perrinet, tout occupé de Gervais, n'a rien entendu de cette scène, qui est dite à voix basse et sur l'avant-scène.) A-t-on établi des postes, comme je l'avais ordonné?

LE CAPITAINE, voyant la hallebarde de Perrinet.

Oui, monseigneur; mais s'ils sont gardés tous comme celui-ci... voyez.

LE CONNÉTABLE.

Cette arme doit appartenir à ce drôle que j'aperçois là-bas penché sur le parapet.

PERRINET, quittant le parapet, et se rencontrant avec le connétable.

Tout est bien maintenant...

LE CONNÉTABLE.

A qui cette hallebarde?

PERRINET.

A moi... Le connétable!

LE CONNÉTABLE.

Désarmez-le.

(On se jette sur Perrinet, et on lui arrache son épée. Pendant ce mouvement, la porte de la taverne s'est ouverte, et Bourdichon, Jacques et quelques autres bourgeois paraissent avec des torches.)

BOURDICHON.

Bonsoir, tavernier... Ah! une patrouille!...

JACQUES.

Et patrouille ayant noble chef... monseigneur le connétable.

BOURDICHON et LES BOURGEOIS, se découvrant.

Monseigneur!

LE CAPITAINE, poussant Perrinet, désarmé, devant le connétable.

Maintenant voilà le mauvais soldat redevenu manant.

BOURDICHON et LES BOURGEOIS.

Perrinet!

(Perrinet, les bras croisés sur la poitrine, regarde le connétable, et attend avec calme.)

LE CONNÉTABLE.

Ah, ah! messieurs les bourgeois! On vous confie la garde de votre ville, et c'est ainsi que vous vous acquittez de votre devoir! Vous a-t-on donné des hallebardes pour les abandonner à qui veut les prendre? (Aux bourgeois.) Mes maîtres, qu'un de vous remplace ce jeune homme!

LE CAPITAINE, donnant la hallebarde à Bourdichon.

Tenez, compère.

BOURDICHON.

Il était écrit là-haut que je ne l'échapperais pas.

LE CAPITAINE.

Et vous autres, au large!

LE CONNÉTABLE.

Non... qu'ils demeurent... Je veux qu'ils emportent une leçon qui les rende plus vigilants à l'avenir.

PERRINET, à part.

Ah! madame la reine, s'il faut mourir, qui vous parlera de messire Bourdon?

LE CONNÉTABLE.

Que deux de mes bons archers sortent des rangs! (Deux hommes sortent.) Tirez vos épées!... (Mouvement d'effroi des bourgeois. Calme de Perrinet.) Déposez là vos bonnes lames, et comptez sur les épaules de ce manant huit coups de vos fourreaux!

PERRINET.

Monseigneur, c'est une punition de soldat, et je ne suis point soldat.

LE CONNÉTABLE.

Qu'on fasse ce que j'ai dit!

PERRINET, s'avançant vers lui.

Monseigneur, c'est une punition de serf et de vassal, et je ne suis ni l'un ni l'autre.

LE CONNÉTABLE.

Je maintiens le châtiment prononcé, puisqu'il te va si droit au cœur.

(Deux soldats font un pas vers Perrinet. Il les repousse, et se jette sur le bras du connétable.)

PERRINET.

Réfléchissez, monseigneur, réfléchissez qu'au sire roi lui-même Perrinet Leclerc ne pardonnerait pas pareil outrage, et qu'il ferait vœu de ne reposer jour ni nuit qu'il n'en eût tiré vengeance.

LES BOURGEOIS.

Grace! grace!

LE CONNÉTABLE.

Je n'ai pas coutume d'écouter prières ou menaces... Huit coups de fourreau... pas un de plus, pas un de moins; mais appliqués de manière que pour long-temps le drôle se souvienne du connétable.

PERRINET.

Monseigneur, je n'oserai plus me montrer demain.

JACQUES, aux autres, pendant que le connétable remonte la scène.

Frapper un bourgeois! On ne l'a jamais fait.

UN BOURGEOIS.

Nous ne devons pas le souffrir.

TOUS.

Non! non!

JACQUES.

Ces drôles sont moins nombreux que nous.

PREMIER BOURGEOIS.

Et nous avons tous des couteaux ou des dagues.

TOUS.

Allons! allons!

LE CONNÉTABLE, revenant.

Qu'est-ce ceci, mes maîtres? Des murmures, des menaces! Voyons donc qui de vous osera arracher cet homme des mains de mes archers? Soldats!

(On repousse les bourgeois, qui reculent effrayés et n'osent plus remuer: pendant ce temps, on a arraché à Perrinet sa veste ou pourpoint.)

PREMIER ARCHER, à Bourdichon.

Compte, bourgeois!

BOURDICHON.

Moi? (Les soldats, placés, l'un à gauche, l'autre à droite, frappent alternativement sur les épaules nues de Perrinet.) Saint Babolin, je tremble de tous mes membres... Un... deux.... Pauvre Perrinet!... Trois... quatre... Et quand je pense que j'aurais pu... Cinq... six... Mais le sang coule, messires soldats.

PREMIER ARCHER.

Sept.

DEUXIÈME ARCHER.

Et huit.

BOURDICHON.

Ah! Dieu soit loué! le compte y est.

PERRINET.

Bien! me voilà déshonoré.

LE CONNÉTABLE.

Qu'il s'en aille maintenant. Ce n'est pas le bourgeois, c'est le soldat que j'ai puni; et rappelez-vous, mes maîtres, qu'à celui qui aura quitté son poste, je ferai porter sur les épaules, comme à cet homme, la croix de Bourgogne, la plus belle et la plus rouge qui se puisse voir.

PERRINET, à part.

Oh! je jure Dieu que tu la porteras aussi, toi.

LE CAPITAINE.

Au large, manants! Place au connétable!

(Les bourgeois s'éloignent; le connétable sort avec les archers.)

SCÈNE X.

PERRINET, BOURDICHON.

BOURDICHON.

Les voilà partis! Pauvre Perrinet!

PERRINET, portant le bras à son pourpoint, et en tirant sa dague.

Ils n'ont pas découvert ma dague... elle est restée dans mon pourpoint. O ma bonne lame! tu as maintenant plus d'un service à me rendre.

(Bourdichon gagne le pont, et Perrinet s'est glissé derrière la borne. — La nuit est très sombre. — Onze heures sonnent à une horloge éloignée.)

BOURDICHON.

Onze heures... et je ne suis pas au logis! J'aurai beau sabbat en rentrant.

(La porte du Châtelet s'ouvre. Trois soldats paraissent, le premier portant une torche, les deux autres un sac de cuir fermé. Ils avancent lentement vers le Pont-aux-Meuniers.)

BOURDICHON, avec effroi.

Qui va là?

LE SOLDAT, portant la torche.

J'ai le mot de passe.

(Il s'approche, et le lui dit à l'oreille.)

PERRINET.

Que portent ces hommes?

LE SOLDAT.

Maintenant, messire bourgeois, vous devez être aveugle et muet.

BOURDICHON.

Je serai ce qu'on voudra... Sainte Vierge! que va-t-on faire?

(Les soldats ont posé le sac qu'ils portaient à l'entrée du pont.)

PREMIER ARCHER.

Cruelle besogne pour des soldats!... Eh bien! il ne vient pas?

DEUXIÈME ARCHER, regardant du côté du Châtelet.

Ma foi! c'est son affaire. Appelle-le, si tu veux.

PREMIER ARCHER.

Oui... attends! (Il entre lentement au Châtelet.)

PERRINET.

Il y a là-dedans corps vivant ou cadavre. (Il se traîne jusqu'à l'endroit où les soldats se sont arrêtés et ont déposé leur fardeau pendant qu'on échangeait le mot de passe. Du sac sort un long gémissement.) Plus de doute... c'est lui... A moi, ma bonne dague! (Il se relève, porte un coup de poignard au soldat qui est resté. Bourdichon se sauve dans le Châtelet. Perrinet fend avec sa dague le sac de cuir. Bourdon paraît, pâle et défait.) Fuyez, messire! A Saint-Jacques-la-Bou-

cherie! c'est lieu d'asile; je vous y joindrai. Fuyons, les voilà. Vous de ce côté. (Courant au quai.) A toi la croix. J'ai tenu ma parole, gloire à Dieu!

(Il s'élance dans la ruelle; l'homme au chaperon accourt du Châtelet avec trois autres soldats.)

BOURDON, essayant de se soulever.

Fuir! La torture m'a brisé!... Ah! je ne puis... Je meurs!

(Il s'évanouit.)

UN SOLDAT, regardant autour de lui.

Il nous a échappé.

L'HOMME AU CHAPERON.

Achevez l'œuvre.

(Sur un signe, on relève le chevalier; on l'enveloppe dans le sac; on le porte sur le pont; de là il est jeté à la Seine. Au bruit de la chute, une fenêtre d'une maison bâtie sur le pont s'ouvre; un bourgeois paraît.)

LE BOURGEOIS.

Un homme... à la rivière... Au secours!... sauvez-le!

L'HOMME AU CHAPERON, montant sur le parapet, d'une voix forte.

Laissez passer la justice du roi.

ACTE TROISIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Une salle du château de Crucy. Au premier plan, à gauche, une riche portière; au deuxième, une grande fenêtre; au fond, une porte. Au lever du rideau, la reine est assise près de la fenêtre. Marie, appuyée sur le dos du fauteuil qu'elle occupe, regarde un coffret d'or ciselé, qu'un page, à genoux, présente à la reine, qui l'ouvre et en retire des bijoux et des parures précieuses. Le seigneur de Chateluz est placé près du page, dans une attitude respectueuse. Les seigneurs de Giac et de Graville sont près de la reine.

SCÈNE I.

ISABELLE, MARIE, CHATELUZ, GIAC, GRAVILLE, Seigneurs.

ISABELLE.

Notre cousin de Bourgogne ne se contente pas d'être le plus brave des chevaliers chrétiens, il en veut encore être le plus galant. Les pierreries de notre belle couronne de France n'ont pas plus d'éclat et de feu que celles qu'il nous envoie. Prends ce coffret, Marie. (Au page.) Lève-toi, enfant. (Marie est sortie avec le coffret; le page s'est levé, et s'est allé placer derrière le fauteuil de la reine.) Sire de Chateluz, digne messager de si noble maître, voilà notre main.

CHATELUZ, s'agenouillant.

Madame!

ISABELLE.

Sans monseigneur de Bourgogne, je serais prisonnière à Tours: il a marché jour et nuit pour me délivrer. Grace à lui, je suis libre et reine dans ce château. Je l'ai choisi pour ma résidence, parcequ'il est près de Troyes, où monseigneur le duc a son quartier, et parcequ'il s'y trouve garnison si bonne et si nombreuse, que le connétable, qui depuis deux jours nous investit du côté de la route de Paris, n'a point encore osé nous attaquer.

GRAVILLE.

Il est douteux qu'il s'y hasarde; et, si madame la reine le voulait, nous pourrions lui en épargner la peine.

ISABELLE.

Je connais votre dévouement, messieurs; j'y compte, et un jour viendra, j'espère, où la régente de France pourra payer les dettes de la châtelaine de Crucy.

(Marie rentre au moment où tous les chevaliers s'inclinent [illegible] et sortent.)

SCÈNE II.

ISABELLE, MARIE.

ISABELLE, retombant dans son fauteuil.

Partis, enfin!

MARIE.

Madame...

ISABELLE.

Ah! laisse-moi, enfant; je suis seule, je suis libre, et pleurer me fait du bien. Quand ils sont là, que leurs regards sont attachés sur mon visage, ne vois-tu pas qu'il faut que je leur parle pour leur cacher ma douleur? Ils croient alors que je m'occupe d'eux. Les insensés! Oh! mon cœur et mes yeux sont sur cette route, toujours sur cette route, où à chaque heure, à chaque instant je crois voir paraître Perrinet; Perrinet, qui a laissé passer six jours entiers sans m'apporter de nouvelles! Il aura voulu parvenir jusqu'au chevalier, vois-tu... Il aura voulu le sauver peut-être, et ils l'auront tué sur le corps de Bourdon. Pauvre Bourdon! mourir si jeune! et de quelle mort! La torture aura brisé ses membres, l'horrible torture qui broie les os pour qu'au milieu des cris de douleur un aveu s'échappe. D'Armagnac a trouvé des juges pour le condamner, des bourreaux pour exécuter la sentence; et moi, je n'ai pas là un serviteur assez

dévoué, un homme assez à moi pour aller vers lui et lui dire: Meurs! Isabelle le veut... (Se retournant.) Qui donc entre ici sans mon ordre? C'est vous, sire de Graville! Que voulez-vous?

SCÈNE III.

ISABELLE, MARIE, GRAVILLE.

GRAVILLE.

Daignez m'excuser, madame la reine. Un envoyé du connétable demande à être amené devant vous.

ISABELLE.

Je refuse de le recevoir, monsieur. Son maître croit-il donc qu'après lui avoir échappé, j'irai me remettre dans ses mains! S'est-il flatté de nous séduire avec de douces paroles? Dites-lui que désormais entre nous il n'y a d'autre accommodement qu'avec la pointe de la lance. S'il veut sincèrement la paix, il sait à quel prix il pourra l'acheter. (Un son de cor se fait entendre. — A Graville.) Qu'est-ce cela?

MARIE, qui est près de la croisée.

Un seigneur vient de traverser le pont-levis. Messieurs de Giac et de Chateluz courent à lui et l'embrassent.

ISABELLE, à Graville.

Le connaissez-vous?

GRAVILLE, regardant.

C'est le sire Villiers de l'Isle-Adam.

MARIE.

Il demande à voir la reine, car on lui montre cette fenêtre.

ISABELLE, à part.

Encore! ne puis-je donc être seule? (Haut.) Marie, vous m'avertirez de sa venue. Sire de Graville, dites-lui que je le prie de m'attendre. (En rentrant chez elle.) De la contrainte! toujours! O mon Dieu!

SCÈNE IV.

MARIE, GRAVILLE, CHATELUZ, GIAC, L'ISLE-ADAM, SEIGNEURS.

L'ISLE-ADAM.

Oui, messeigneurs, c'est bien moi: Jean de Villiers, baron de l'Isle-Adam; il y a huit jours gouverneur de Pontoise au nom de monseigneur le connétable, aujourd'hui gouverneur de ladite ville au nom de monseigneur de Bourgogne, auquel j'en ai ouvert les portes: ce dont l'Armagnac enrage, je vous assure, à ce point qu'il me ferait couper en morceaux s'il le pouvait. Eh! dites-moi! n'est-ce pas son envoyé que j'ai rencontré en bas, et qui a fait si laide grimace en me voyant passer?

GRAVILLE.

Précisément. J'allais lui porter la réponse de la reine, qui le satisfera peu, je pense.

L'ISLE-ADAM.

Oh! pour l'amour de moi, sire de Graville, laissez-la-lui attendre long-temps: les paroles lui en paraîtront plus amères. Mais vous me disiez que notre reine était céans?

MARIE.

Elle vient d'entrer dans son appartement, monseigneur, et m'avait chargée de lui annoncer votre arrivée. Mais pardon: vous venez du côté de Paris, et peut-être avez-vous des nouvelles de ce qui s'y passe?

L'ISLE-ADAM.

En aucune façon, ma gente demoiselle; car, par ordre de l'Armagnac, toutes les portes de la ville ont été fermées, les chaînes de la rivière tendues, et défenses ont été faites à tous les habitants de sortir des murs, sous peine d'être pendus.

MARIE, sortant.

Oh! que va dire madame la reine?

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors MRIE.

L'ISLE-ADAM.

Or çà, messeigneurs, un siége, s'il vous plaît. La route de Troyes ici n'est pas longue, mais je l'ai parcourue si vite! Savez-vous bien qu'avec garnison si jeune et si brillante, ce manoir ne se montre pas assez fier de sa belle et royale châtelaine? Mais on dirait vraiment un couvent en deuil de son supérieur ou de ses vignes. Encore n'ai-je jamais vu sous un froc visages aussi tristes que les vôtres.

GRAVILLE.

Que voulez-vous, baron? nous sommes ici comme à la cour où l'on fait son visage sur celui du maître. Isabelle est reine et maîtresse, et Isabelle est triste.

L'ISLE-ADAM.

Comment, la fière Isabelle, autrefois si dédaigneuse, Isabelle, dont le cœur de glace faisait mentir les regards de feu, Isabelle aimait sincèrement le chevalier de Bourdon?

GRAVILLE.

Plus bas, messire! Personne ici ne prononce le nom du chevalier.

L'ISLE-ADAM.

Après six jours? Vrai Dieu! messeigneurs, personne de vous n'a tenté d'effacer du cœur de la reine ce triste souvenir? Je l'essaierai donc, moi, avec l'aide de Marie, ma gracieuse patronne. Déja autrefois j'ai osé dire à Isabelle que je l'aimais; elle le sait: c'est autant de fait pour aujourd'hui. Ah! si à cette époque Bois-Bourdon n'eût pas été présenté à la cour.., peut-être...

GRAVILLE.

Pleurerait-elle aujourd'hui la mort de l'heureux Villiers de l'Isle-Adam.

L'ISLE-ADAM.

Heureux celui qu'on pleure! soit; mais plus heureux celui qui fait oublier!

MARIE, rentrant.

La reine, messeigneurs!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE, ISABELLE.

ISABELLE, très agitée.

Salut, messieurs! Baron de l'Isle-Adam, soyez le bienvenu dans ce château. Sire de Graville, l'envoyé du connétable est-il parti?

GRAVILLE.

Non, madame.

ISABELLE.

C'est bien; qu'il attende.

CHATELUZ, à Graville.

Oh, oh! que s'est-il donc passé?

GRAVILLE.

Ce sont les nouvelles apportées par l'Isle-Adam qui troublent ainsi son visage.

ISABELLE, à elle-même.

Tué! ils l'ont tué, et ils croient ainsi me le cacher! (A l'Isle-Adam.) Est-il donc vrai, baron, que Paris soit fermé, que personne n'en puisse sortir?

L'ISLE-ADAM.

Personne, madame.

ISABELLE.

Vraiment? Voilà qui est étrange! Et quand donc défense si rigoureuse a-t-elle été faite?

L'ISLE-ADAM.

Le soir même de votre arrestation, madame, à la suite d'un grand mouvement de populaire qui eut lieu dans la bonne ville.

MARIE, à part.

O mon Dieu!

ISABELLE.

De telles précautions pour dérober cet événement à ma connaissance?

L'ISLE-ADAM.

Ou pour cacher quelque exécution faite au Châtelet, ou ailleurs.

ISABELLE, à part.

Oh oui! plutôt cela!

GRAVILLE, bas à l'Isle-Adam.

Si c'est avec de pareilles nouvelles que vous faites votre cour...

L'ISLE-ADAM, de même.

Précisément. Quand l'espoir est mort, le souvenir est bien malade.

ISABELLE, à part.

Ah! d'Armagnac! d'Armagnac! (Haut.) Sire de Chateluz, qu'attend donc mon cousin de Bourgogne pour marcher au connétable? Croit-il que, pour celle qu'il a reconnue régente de France, il y ait autre séjour convenable que Paris et le Louvre?

CHATELUZ.

Ah! madame, si d'Armagnac n'avait en sa puissance monseigneur le roi, s'il ne disposait ainsi de toutes les forces du royaume, le duc de Bourgogne n'eût pas hésité si long-temps à l'attaquer.

ISABELLE, à elle-même.

Des délais! toujours! et il m'échappera! Oh! qui donc me vengera, mon Dieu!

L'ISLE-ADAM.

Eh bien! il faut enlever, soit par force, soit par ruse, le roi au connétable, ou le connétable au roi; et, dans cette glorieuse tâche, je vous aiderai, messeigneurs, si madame la reine veut accepter le secours de mon épée.

GRAVILLE, à Chateluz.

Épée de traître! épée à deux tranchants qui frappe aujourd'hui à droite, demain à gauche.

ISABELLE.

Oui... oui... et je vous remercie, baron, d'être venu m'offrir l'appui de votre bras. Je me souviens qu'autrefois vous m'aviez juré fidélité en toute occasion.

L'ISLE-ADAM.

Oui, madame; et l'accueil gracieux que vous daignâtes alors faire à ce serment ne sortira pas de ma mémoire.

ISABELLE l'a d'abord regardé d'un air sévère; puis, après un moment de réflexion, elle ajoute en souriant :

Quoi! baron, croirai-je que vous vous rappelez encore vos folies?

L'ISLE-ADAM.

J'aurai le malheur de ne jamais les oublier, madame.

ISABELLE, après l'avoir regardé.

Sire de Graville, dites à l'envoyé du connétable que je l'attends.

(Graville sort. Isabelle va s'asseoir; l'Isle-Adam se place près d'elle, s'appuyant sur son fauteuil.)

L'ISLE-ADAM.

Ce sera donc pour lui porter nos défis et nos malédictions, madame?

ISABELLE.

Oui... peut-être... Savez-vous qu'il faut être bien hardi pour me parler comme vous l'avez fait, sire de Villiers? Bien vous prend d'avoir votre brevet de fou!

L'ISLE-ADAM.

Qui me permet de débiter des vérités...

ISABELLE.

Des extravagances qui égaieront ma solitude.

L'ISLE-ADAM.

Je m'efforcerai de les regarder comme telles, puisque madame la reine le veut.

ISABELLE.

Et vous aurez peine à y parvenir, n'est-ce pas? (Riant.) Oh, mais c'est un amour violent que vous avez au cœur! Prenez-y garde!

GIAC, bas à Chateluz.

Voyez-vous comme la reine lui sourit!

CHATELUZ, de même.

C'est un heureux coquin, que ce l'Isle-Adam.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GRAVILLE, DUPUY.

ISABELLE, qui, à l'arrivée de Dupuy, a repris une figure sévère.

Il n'est pas besoin de vous rappeler aujourd'hui qu'on se découvre devant la reine, messire Dupuy; car vous ne l'oubliez pas ici comme à Vincennes. Que me veut votre maître?

DUPUY.

Monseigneur le connétable vous fait demander une entrevue, madame.

ISABELLE.

A nous! Et il pense que nous nous fierons en sa loyauté!

DUPUY.

Pour éviter de part et d'autre tout soupçon de trahison, il propose pour lieu de rendez-vous la vaste prairie de Crucy. Une tente y sera élevée, des barrières y seront posées. Il se fera suivre d'un nombre de chevaliers égal à celui des seigneurs qui formeront votre escorte. Cette garde se tiendra à vingt-cinq pas de la tente; un seul chevalier de part et d'autre en défendra l'entrée, et monseigneur le connétable, avant de passer la barrière, déposera sa dague et son épée.

ISABELLE, qui a écouté tous ces détails avec la plus grande attention.

Un seul homme avec lui!

DUPUY.

Madame la reine fixera elle-même l'heure du rendez-vous et le nombre des chevaliers qui devront l'accompagner.

ISABELLE, à elle-même.

Sans armes!

L'ISLE-ADAM.

La reine fera sagement, je crois, de les choisir fidèles et de bonne garde.

DUPUY.

Pourquoi donc, messire de l'Isle-Adam? Monseigneur le connétable est-il un chevalier félon? A-t-il livré aux ennemis de son pays une place que lui avait confiée son roi?

L'ISLE-ADAM, riant.

Comme l'a fait ce traître de Villiers, n'est-ce pas? qui donnerait deux ans de sa vie pour avoir vu la mine du d'Armagnac à cette nouvelle.

DUPUY.

Si la présence de la reine ne me fermait la bouche, j'apprendrais au sire de l'Isle-Adam la sentence qui a été rendue contre lui.

L'ISLE-ADAM.

Oh! dites, chevalier. Que me promet votre maître en paiement de sa jolie ville de Pontoise?

DUPUY.

Un gibet à Montfaucon.

L'ISLE-ADAM.

Voyez donc, messeigneurs, ce bon connétable qui m'offre une place dans son domaine!

DUPUY.

S'il est à lui, messire, il eût bien fait de vous y retenir le jour où, soupçonnant votre manque de foi, il se contenta de vous appeler, devant toute la cour, chevalier traître et félon.

L'ISLE-ADAM.

Quiconque dit cela a menti.

ISABELLE.

Assez, assez! (A Dupuy.) Dans un instant vous connaîtrez ma réponse. (Dupuy s'éloigne avec Graville.— Aux autres seigneurs.) Éloignez-vous, messieurs.

(Sur un signe, l'Isle-Adam reste près d'elle.)

CHATELUZ, à Giac, en sortant.

Toujours l'Isle-Adam!

(Les seigneurs se retirent au fond dans la galerie.)

SCÈNE VIII.

ISABELLE, L'ISLE-ADAM.

ISABELLE.

Mais je ne savais pas que vous eussiez de si puissants griefs contre le connétable, messire de Villiers.

L'ISLE-ADAM.

S'ils existaient en effet, madame, je les aurais avoués avec la même sincérité que j'ai mise à vous parler de mes souvenirs.

ISABELLE.

Oh! ceux-ci ne sont pas aussi dangereux que vous le disiez, et nous pourrions penser maintenant que vous avez embrassé notre querelle moins par amour pour nous que par haine pour d'Armagnac.

L'ISLE-ADAM.

Vous penseriez cela, madame?

ISABELLE.

Oui... peut-être.

L'ISLE-ADAM.

Alors même que le malheureux Villiers offrirait à sa reine et maîtresse une marque de dévouement qu'elle ne demanderait à personne en cette cour?

ISABELLE.

Oui, messire, alors encore.

L'ISLE-ADAM.

Même s'il lui disait: Deux hommes doivent se trouver à l'entrée d'une tente, je puis être l'un de ces hommes; l'autre ne sera pas à craindre s'il se nomme Saverny, Montfort ou d'Orgemont; car le d'Armagnac compte sur eux, et tous trois le haïssent au fond du cœur.

ISABELLE.

Oui, ce ne serait point assez.

L'ISLE-ADAM.

Même quand il ajouterait : A un signal convenu, je puis m'élancer sur le connétable, le frapper en criant : Trahison ! et ce signal serait un mot, un geste insignifiant pour tout autre ; par exemple, la reine se levant et prenant son voile des mains d'une de ses femmes.

ISABELLE.

Marie m'accompagnera.

L'ISLE-ADAM.

Quoi ! même avec tout cela, ce pauvre Villiers ne pourrait faire croire à sa sincérité?

ISABELLE lui tend vivement sa main, qu'il embrasse ; puis, se tournant vers le fond.

Qu'on dise au connétable que j'accepte son entrevue. Le chevalier de l'Isle-Adam en arrêtera toutes les conventions. Je partirai dans une heure, messieurs.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une tente élevée pour l'entrée de la reine et du connétable, occupant trois plans ; au-delà, la campagne. Une barrière a été posée à l'extrémité de ladite tente, pour séparer les hommes d'armes de la reine des hommes d'armes du connétable ; dans la tente, une table et un fauteuil pour la reine. Au lever du rideau, le sergent Robert et Olivier achèvent d'élever la tente, et apportent la table et le fauteuil.

SCÈNE I.

DUPUY, ROBERT, OLIVIER.

OLIVIER.

Voilà qui est fait.

DUPUY, examinant la tente.

Vrai Dieu ! mes bons archers, le maître des fêtes et cérémonies de monseigneur le roi n'aurait pas fait mieux et plus vite.

OLIVIER, à Dupuy.

Capitaine, messire de l'Isle-Adam s'avance de ce côté.

DUPUY.

Jusqu'au moment de l'entrevue, excepté les juges du camp, nul n'a le droit maintenant d'outre-passer cette barrière... Hors d'ici, mes braves, ce n'est plus votre place.

(Les archers se retirent au-delà de la barrière.)

SCÈNE II.

DUPUY, L'ISLE-ADAM.

DUPUY.

Sur ma foi, messire, la reine se connaît en juge du camp, car elle a choisi pour le sien l'homme le plus expert en traîtrise qui se puisse rencontrer.

L'ISLE-ADAM.

Maître Dupuy, nous avons vieille querelle à vider ensemble ; mais elle ne viendra qu'à son tour... A votre connétable d'abord.

DUPUY.

Il n'aurait rien à craindre de vous, si le sire de l'Isle-Adam, en ennemi loyal, ne l'attaquait qu'en face et à armes égales.

L'ISLE-ADAM.

Votre courtoisie, messire, est d'assez bon augure pour l'entrevue qui se prépare.

DUPUY.

L'heure est venue, et la reine ne doit pas être loin : tout ici, comme vous pouvez vous en assurer, est scrupuleusement conforme à ce que nous avons réglé... Cette tente est isolée de toute habitation, et il ne peut y avoir de notre part ni embûche ni suprise.

L'ISLE-ADAM.

Dieu le veuille ! car nous serons sur nos gardes, je vous l'assure. La reine, ainsi que nous en étions convenus, ne s'est fait accompagner que de cinquante chevaliers ou hommes d'armes... Un seul la suivra jusqu'ici, et s'arrêtera à la barrière. La reine m'a désigné pour occuper ce poste important.

DUPUY.

Le connétable a choisi le seigneur de Saverny.

L'ISLE-ADAM, à part.

Dame Marie nous protège ! Saverny est à nous. (Haut.) La reine a desiré la compagnie d'une de ses femmes, qui se tiendra à l'entrée de la tente.

DUPUY.

Tout est bien, et nous pouvons faire donner le signal.

(Sur un geste de Dupuy et de l'Isle-Adam, une fanfare se fait entendre ; les deux juges vont se placer à l'entrée de la tente, l'un du côté de la reine, l'autre du côté du connétable, et ayant l'un et l'autre la main appuyée sur la barrière, qui les sépare. Au signal donné, quelques chevaliers et hommes d'armes des deux partis garnissent l'extérieur de la tente.)

L'ISLE-ADAM, d'une voix haute.

Place à madame la reine !

DUPUY, de même.

Place à monseigneur le connétable !

(La reine et le connétable paraissent alors, et s'arrêtent l'un et l'autre sur le seuil de la tente.)

L'ISLE-ADAM.

Et maintenant, nous, les juges du camp, déclarons nous être assurés que, d'aucune part, il n'y a ni piége ni trahison, et en donnons à haute voix notre foi de bons et loyaux chevaliers.

(Dupuy a étendu la main à côté de celle de l'Isle-Adam.)

ISABELLE, regardant autour d'elle.

Pourquoi Marie n'est-elle pas auprès de moi? Qui la retient donc? Sire de Graville, rappelez-lui qu'elle avait l'ordre de ne pas me quitter. (Bas à l'Isle-Adam.) Quand je mettrai mon voile.

L'ISLE-ADAM.

A vingt-cinq pas les hommes d'armes de monseigneur le connétable!

DUPUY.

A vingt-cinq pas les hommes d'armes de madame la reine.

(A cet ordre, tous les hommes d'armes de part et d'autre s'éloignent, et les rideaux de la tente retombent.)

SCÈNE III.

ISABELLE, LE CONNÉTABLE.

(Le connétable a dépouillé son armure, et tient à la main un rouleau de papier.)

ISABELLE, allant à son fauteuil, et à elle-même.

Le voilà donc presque en ma puissance!

LE CONNÉTABLE, à part, avec joie.

Elle est venue! (S'approchant du fauteuil, et prenant un ton bref.) Graces vous soient rendues, madame : je craignais, je l'avoue, que la reine se souvînt trop de ses griefs et de la journée de Vincennes.

ISABELLE.

Et vous avez cru, en la voyant venir, qu'Isabelle manquait de mémoire. Ah! c'est parce-qu'elle s'est souvenue, qu'elle est ici. (Elle tourne la tête du côté où est l'Ile-Adam, et le rideau s'entr'ouvre de manière à lui laisser voir le chevalier, que le connétable ne peut apercevoir.) Hâtez-vous, connétable, car je brûle d'arriver au terme de cette entrevue.

LE CONNÉTABLE.

Je serai bref, madame, et n'essaierai pas de justifier ma conduite passée; j'en attendrai la récompense, soit qu'elle me doive venir de vous ou du roi. Ne cherchons ni l'un ni l'autre à nous cacher nos mutuels sentiments. Je suis votre ennemi, madame, et l'éclair qui brille dans vos yeux, le frémissement convulsif de vos lèvres me disent assez votre haine. Mais il est tels événements qui rapprochent deux partis extrêmes... et des circonstances graves ont amené cette entrevue. La guerre est déclarée entre Bourgogne et moi : ayant à mon côté le roi que je tiens en mon pouvoir, et qui met son nom au bas de mes actes, la victoire m'est assurée sans doute; mais l'alliance d'Isabeau de Bavière, quoique illégalement proclamée régente du royaume, peut donner au duc Jean assez de force pour prolonger la lutte; pendant ce temps l'Anglais s'avance, et frappera bientôt notre France au cœur. Reine, je vous apporte des paroles de paix; je vous supplie d'abandonner un parti dont vous êtes l'ame et l'espoir... (baissant la voix.) et un sang qui vous est bien précieux ne sera pas répandu... et, en échange de votre signature au bas de ce traité, je vous offre la vie et la liberté du chevalier de Bourdon.

ISABELLE, d'un air railleur.

Assez, connétable, assez. Qui vous connaîtrait moins croirait entendre en vous le plus ferme et le plus fidèle défenseur du pays... Vous me proposez de quitter mes alliés? d'abdiquer ce titre de régente que je saurai bien faire reconnaître légal par tout le royaume?... Et que m'offrez-vous en échange du trône, qu'ainsi je vous laisserais tout entier?... la vie d'un jeune homme dont le dévouement a été par vous et faussement qualifié de passion criminelle; car il vous fallait un prétexte pour me perdre. Payer d'une couronne un sang qui ne m'est pas plus cher que celui de mes autres serviteurs, mais je serais plus insensée que le roi Charles... Et regardez-moi... dans mes yeux il y a haine et mépris... mais il n'y a pas encore délire et folie.

LE CONNÉTABLE, brusquement.

Oh! ce n'est pas ici l'instant de railler, madame... Vous aimez Bourdon... vous l'aimez, et vous rachèterez son sang et sa vie... Car son sang... c'était votre sang... sa vie, c'était votre vie.

ISABELLE, s'enflammant peu à peu.

Eh bien! oui, connétable, je serai franche avec toi... car nous sommes sans témoins... et cette tente n'a point d'échos qui me puissent trahir. Oui, j'aimais Bourdon... Ma tête eût porté vingt couronnes, que je les eusse, l'une après l'autre, arrachées de mon front pour les jeter à tes pieds, en te disant : Rends-le-moi! J'eusse fait cela, connétable, alors que le chevalier, entre Vincennes et Paris, était encore entre la vie et le supplice; mais quand tu l'as tenu six jours en ta puissance... quand tu l'as jeté dans ton Châtelet, dont la porte qui se ferme sur un vivant ne se rouvre plus que pour un cadavre, tu m'oses parler de me le rendre?... et je suis encore là... et je t'écoute! (A part, et regardant au fond.) Ah! Marie tarde bien!

LE CONNÉTABLE.

Et qui vous a dit, reine, que le chevalier de Bourdon fût mort?

ISABELLE.

Oui, tu as dit : Paris emprisonné et gardé à vue... Paris sera muet... et ses murmures ou ses malédictions n'iront pas jusqu'à la reine.

LE CONNÉTABLE.

Encore une fois, qui vous prouve que Bourdon soit mort?

ISABELLE.

Et qui me prouve qu'il existe?

LE CONNÉTABLE, froidement.

Cette lettre de lui...

ISABELLE.

De lui?...

LE CONNÉTABLE.

Regardez!

ISABELLE.

Oui, c'est bien de lui... (Après un moment de silence.) Il n'y a donc pas de courage assez ferme pour résister à la torture!... Cet écrit, vois-tu, est pour moi la preuve de sa mort, comme si Bourdon l'avait tracé de son sang... comme si j'avais entendu ses cris... comme si j'avais vu son supplice!... (A part.) Oh! Marie, Marie ne viendra-t-elle pas! (Haut et avec fureur.) Connétable, tu essaierais vainement de me tromper... Il y a entre nous quelqu'un qui me crie: Meurtre et vengeance! (Apercevant Marie qui, le voile de la reine à la main, ouvre précipitamment le rideau, et qui, toute haletante, s'arrête en voyant le connétable.) Enfin la voilà, Marie!... (Ici le rideau se lève, et l'Isle-Adam met la main à sa dague; Marie s'est vivement approchée de la reine, et lui présente une croix d'or qu'elle tient... A cette vue, la reine reste sans voix, son bras retombe, elle se laisse aller dans son fauteuil.) Ma croix! ma croix!

(Le connétable a vu le mouvement de la reine... il a vu aussi remuer le rideau de la tente et la figure de l'Isle-Adam passer... Alors il a porté la main à la place où d'ordinaire est attachée son épée, puis promené un regard inquiet de la reine à l'Isle-Adam, et de l'Isle-Adam à la reine.)

LE CONNÉTABLE, allant droit à elle.

Isabelle, j'ai laissé dans les rangs de mes hommes d'armes un otage dont la tête répond de la mienne.

ISABELLE, tremblante, à elle-même.

Oui... cela doit être... cela est... Ma croix! C'est bien elle! Il existe! et j'allais le tuer! (Haut.) Connétable, vous m'avez parlé d'un traité: voyons... lisez-le-moi.

LE CONNÉTABLE, lisant.

« Nous, reine de France, reconnaissant qu'un « mouvement irréfléchi nous a entraînée dans le « parti d'un rebelle, déclarons abandonner à « tout jamais la cause du duc Jean de Bour- « gogne, et jurons Dieu de ne plus l'aider en « rien de ce qu'il pourra entreprendre contre « notre seigneur et maître le roi, à la condition « que le chevalier de Bourdon sera mis en li- « berté, et ne pourra plus être inquiété à l'a- « venir. »

ISABELLE.

Et si je signe cela?

LE CONNÉTABLE.

Bourdon sera près de vous avant une heure. Vous voyez d'ailleurs que ce traité n'est valable, que si, de mon côté, j'en remplis les conditions.

ISABELLE, après une réflexion.

Oui...

(Elle va à la table et signe.)

LE CONNÉTABLE, à part.

Elle signe enfin!

ISABELLE.

Voilà votre traité.

LE CONNÉTABLE, le prenant; à part

C'est ta perte, Isabelle!

ISABELLE, à part.

Bourdon libre une fois... ce traité sera nul, je te le jure.

MARIE, courant à la reine.

Ah! madame, vous le voyez, Perrinet a tenu parole.

ISABELLE.

Silence, enfant!

(Au dehors, une fanfare. — Les rideaux se rouvrent.)

L'ISLE-ADAM.

Les hommes d'armes de madame la reine!

SAVERNY.

Les hommes d'armes de monseigneur le connétable!

LE CONNÉTABLE, revenant, salue la reine et lui dit:

Adieu, madame: je retourne à Paris... jamais la grande ville n'aura retenti de votre nom comme dans la journée de demain.

ISABELLE.

Allez, connétable! (Bas.) Vous m'avez dit avant une heure! (Haut, et en regardant l'Isle-Adam, qui a fait un mouvement.) Allez, et Dieu vous garde!

(Le connétable sort avec ses hommes d'armes.)

SCÈNE IV.

ISABELLE, MARIE, L'ISLE-ADAM, GRAVILLE, Chevaliers.

ISABELLE.

Marie, Perrinet, où est-il? je veux le voir.

MARIE.

Ce n'est point Perrinet, madame; c'est un homme à lui qui m'a remis cette croix.

L'ISLE-ADAM, avec dépit.

Eh quoi! madame, vous avez tenu entre vos mains votre plus mortel ennemi, et vous l'avez laissé échapper?

ISABELLE.

Oui, chevalier; le courage m'a manqué... j'ai eu horreur du sang versé sous mes yeux... Mais vous n'avez donné aucun ordre à mon insu, n'est-ce pas?... et nul danger ne menace à présent le connétable?

L'ISLE-ADAM.

Eh! madame, à quel autre qu'à moi aurais-je laissé le soin de le frapper? Il part... ignorant que jamais pointe de poignard ne fut aussi près de sa poitrine!

ISABELLE, à part.

Oui, il s'éloigne à toute bride... et dans une heure... dans moins d'une heure... (Haut.) Retournons au château, messeigneurs; là seulement je vous dirai ce que j'ai dû faire, et vous m'éclairerez de vos conseils pour la conduite à tenir... Maintenant... partons!... Que regardez-vous donc, sire de Graville?

GRAVILLE.

Un homme qu'on découvre à peine à travers

le nuage de poussière que son cheval fait voler autour de lui.

L'ISLE-ADAM.

Qu'a-t-il à courir ainsi à travers la plaine?

GRAVILLE.

Il vient à nous... voyez!...

MARIE.

Ah! madame, si c'était...

ISABELLE.

Bourdon!... il leur aura échappé, peut-être... Ah! si je l'avais pu prévoir!

GRAVILLE.

Il franchit la barrière... il met pied à terre et demande à voir la reine.

ISABELLE.

Qu'il vienne! qu'il vienne!

MARIE, qui est allée voir.

Ah! madame, c'est lui.

ISABELLE.

Bourdon?

MARIE.

Perrinet!

(Perrinet, couvert de poussière, baigné de sueur, le visage pâle et la poitrine haletante, se précipite sous la tente.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PERRINET.

ISABELLE.

Perrinet!... oh! viens, mon brave et fidèle serviteur... Tu n'as pas manqué à ta parole... Ah! dis-moi quelle récompense te doit Isabelle, et, quelle qu'elle soit, je jure Dieu de te la donner.

PERRINET, à part.

Ah! malheur! Gervais est arrivé le premier. (Haut.) Madame la reine, il faut que je vous parle... à vous... à vous seule.

ISABELLE, avec inquiétude.

Qu'y a-t-il donc? Qu'on se retire!

PERRINET, bas à Marie.

Tu peux rester, Marie.

(Les chevaliers sortent de la tente dont les rideaux se referment.)

SCÈNE VI.

ISABELLE, PERRINET, MARIE.

ISABELLE.

Eh bien! nous voilà seuls, Perrinet.

PERRINET.

Oh! vous allez me maudire, madame. Je vous ai envoyé un message d'espérance et de joie...

ISABELLE.

Oui, ma croix... la voilà... Ah! comme en la recevant je t'ai béni, Perrinet!

PERRINET.

C'était un message de mort et de vengeance que je vous devais.

ISABELLE.

Ah! malheureux! tu m'as trompée!

PERRINET.

Eh! savais-je, moi, quand je l'avais arraché à ses bourreaux, quand je lui criais : A Saint-Jacques-la-Boucherie, c'est lieu d'asile; savais-je qu'il ne pouvait fuir, que la torture avait brisé ses membres, et que le lendemain je retrouverais son cadavre sur la grève?

ISABELLE.

Mort... sans qu'on ait rien pu pour le sauver! Et son assassin était là... là... Il était là tout-à-l'heure.

PERRINET.

D'Armagnac?

ISABELLE.

D'Armagnac... et je pouvais d'un mot le tuer et venger Bourdon!... Et je ne l'ai pas fait!... O insensée!... j'ai protégé sa retraite au contraire. Je me serais jetée au-devant du coup qui l'aurait menacé!... Oh! mais j'étais folle de croire qu'il me rendrait Bourdon, qu'il ne me trompait pas... Ou plutôt, c'est toi, Perrinet, qui l'as sauvé... car sans toi j'aurais méprisé ses protestations, ses serments... et j'aurais dit : Frappez-le... Sans toi il ne se rirait pas de ma crédulité... il n'emporterait pas en triomphe ce traité... ce traité dont il va faire une preuve de mon crime. O mon Dieu!... Ah! Perrinet, toi seul as fait tout cela.

PERRINET.

Oui, madame, et sur ma vie je réparerai tout cela.

ISABELLE.

Toi?

PERRINET.

Oui; car celui qui vous livrerait le connétable endormi et sans défense; celui qui vous rendrait, outre cela, Paris, votre bonne ville... oh! celui-là aurait fait plus de bien que je n'ai fait de mal... et à celui-là vous accorderiez bien une grace, n'est-ce pas?

ISABELLE.

Oh! je donnerais la moitié de mes jours... la moitié de mon sang... Mais tu ne peux être cet homme, toi?

PERRINET.

Je serai cet homme.

ISABELLE.

Comment?

PERRINET.

Mon père garde les clefs de la ville... Je puis vous ouvrir les portes.

MARIE.

Ah! Perrinet, tu ne feras pas cela.

ISABELLE.

Silence! jeune fille!

PERRINET, après un moment de silence.

Je vous ouvrirai les portes, vous dis-je.

ISABELLE.

Que t'a-t-il fait, à toi, le connétable?

PERRINET.

Que vous importe, reine? Vous avez promis une grace; si vous tenez votre parole, je tiendrai la mienne.

ISABELLE.

Eh bien donc! que veux-tu? est-ce Marie... Marie que tu aimes?

PERRINET.

Non... jusqu'à ce que je sois vengé, je ne suis plus digne d'elle.

MARIE.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Est-ce de l'or? je t'en donnerai.

PERRINET.

Non.

ISABELLE.

De la noblesse... des honneurs?

PERRINET.

Rien de tout cela.

ISABELLE.

Mais qu'est-ce donc?

PERRINET.

Vous êtes régente de France?

ISABELLE.

Oui.

PERRINET.

Vous avez droit de vie et de mort, et vous avez un sceau royal qui peut conférer votre pouvoir à celui qui est porteur d'un écrit scellé par vous?

ISABELLE.

Eh bien?

PERRINET.

Eh bien! il me faut ce sceau au bas d'un parchemin... et que ce parchemin me donne une vie... une vie dont je pourrai faire tout ce que je voudrai, dont je ne devrai compte à personne, et que j'aurai le droit de disputer au bourreau lui-même.

MARIE.

Ah! que demandes-tu, Perrinet?

ISABELLE.

Ce n'est ni celle du dauphin, ni celle du roi?

PERRINET.

Non, madame.

ISABELLE.

Eh bien! je te l'accorde (*Elle écrit.*) « Nous, « Isabeau de Bavière, par la grace de Dieu, ré- « gente de France... » (*Parlant.*) Mais tu me livreras Paris! « ayant, à cause de l'occupation de mon- « seigneur le roi, le gouvernement et l'adminis- « tration du royaume... » (*Parlant.*) Tu me le livreras! « cédons à Perrinet Leclerc notre droit « de vie et de mort sur... » Le nom?

PERRINET.

Sur le comte d'Armagnac, connétable du royaume et gouverneur de la ville de Paris.

ISABELLE.

Ah! c'est pour le tuer au moins que tu me demandes sa vie? Pour le tuer, n'est-ce pas? (*Elle signe.*) Tiens.

PERRINET.

Merci.

MARIE.

Horreur!

PERRINET.

Maintenant, un homme d'exécution avec lequel je puisse me concerter et m'entendre; noble ou vilain, peu m'importe, pourvu qu'il ait pouvoir et volonté.

ISABELLE.

Marie, fais appeler le sire Villiers de l'Isle-Adam... celui-là a même haine que nous pour le connétable.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'ISLE-ADAM.

ISABELLE.

Sire de Villiers, voici un jeune homme qui nous livre les clefs de Paris.

L'ISLE-ADAM, *dans un premier mouvement de joie, tend la main à Perrinet, puis la retire en voyant son costume.*

Cet homme?

PERRINET, *avec raillerie.*

Gardez votre main pour frapper l'ennemi, sire de l'Isle-Adam; quoique j'aie quelque droit à la toucher, car, ainsi que vous, je vends mon roi et ma patrie... Gardez votre main, seigneur de Villiers, quoique nous soyons frères en trahison.

L'ISLE-ADAM.

Jeune homme...

PERRINET.

Me répondez-vous de cinq cents lances?

L'ISLE-ADAM.

J'ai mille hommes d'armes dans la ville de Pontoise que je commande.

ISABELLE.

J'y joindrai la noble et vaillante garnison de Crucy, car je serai de l'entreprise.

PERRINET.

A cheval donc, alors!

(*Les seigneurs rentrent à ce cri.*)

ISABELLE.

A Paris!... à Paris! messieurs!

(*Tous tirent leurs épées : la toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

A droite du spectateur, aux deux premiers plans, la porte Saint-Germain, puis les remparts se prolongeant au fond, et disparaissant à gauche derrière la maison de Leclerc qui occupe un tiers du théâtre. Cette maison est coupée en deux étages. Un groupe de bourgeois crie et frappe pour qu'on ouvre la porte Saint-Germain.

SCÈNE I.

LECLERC, DAME BOURDICHON, JACQUES, BOURGEOIS.

(Au lever du rideau, Leclerc est sur sa porte; madame Bourdichon à l'intérieur.)

JACQUES.

Holà! eh! messire Leclerc, ouvrez-nous!

TOUS.

Oui! oui! ouvrez-nous!

LECLERC.

Jusqu'au retour du connétable, personne ne sortira, mes maîtres.

UN BOURGEOIS.

Toujours même défense donc!

JACQUES.

Il y a trop long-temps que ça dure.

TOUS.

Oui! oui!... allons donc! la porte! la porte!

(Fanfare au dehors.)

LA SENTINELLE.

Le roi! ouvrez au roi et à monseigneur le connétable.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, LE CONNÉTABLE, ARCHERS, HOMMES D'ARMES, TROMPETTES.

(Entrent d'abord des trompettes sonnant des fanfares, puis un peloton d'archers, puis enfin le roi sur un cheval blanc, ayant à sa gauche le connétable, à cheval aussi, armé de toutes pièces. Le peloton d'archers traverse le théâtre ainsi que le roi. Il est abattu, la tête penchée sur la poitrine.)

LE CONNÉTABLE, s'arrêtant au milieu du théâtre.

Que veut dire ceci? et pourquoi ces cris, qui tout-à-l'heure parvenaient jusqu'à nous? Faut-il donc que chaque fois qu'il rentre dans sa bonne ville, notre sire le roi entende des clameurs de haine ou de sédition? Héraut, fais ton devoir.

JACQUES.

Avez-vous remarqué comme le roi est triste?

DAME BOURDICHON.

Le pauvre homme! il penche tellement la tête sur sa poitrine, qu'on ne lui voit pas la figure.

LE HÉRAUT, lisant.

De par notre sire le roi, Charles, sixième du nom! Attendu qu'il résulte des aveux d'un certain chevalier de Bourdon, qu'il existait entre lui et la reine Isabeau une liaison criminelle; attendu qu'oublieuse de tous ses devoirs et de sa pudeur de femme, la reine a proposé à monseigneur le connétable un traité, par lequel elle s'engage à abandonner ses nouveaux alliés, à la seule condition qu'on lui rendra le chevalier de Bourdon; que par cette clause, base de ce traité, signé de sa main, elle confesse et proclame elle-même son crime, le roi, aidé de son conseil, dépouille ladite reine Isabeau de son titre et privilège de reine, déclare ses actes nuls, et la bannit à perpétuité du royaume.

(Le connétable s'éloigne précédé du héraut et suivi de Dupuy et d'un peloton d'archers. Ici la nuit vient.)

DAME BOURDICHON.

Sainte Vierge! la reine chassée du royaume!

JACQUES.

Décidément le connétable est le plus fort: nous ferons bien de nous tenir tranquilles.

LE CAPITAINE DE L'ORDONNANCE, qui est à la tête des hommes d'armes échelonnés à la porte Saint-Germain.

Messieurs les bourgeois, l'ordre de monseigneur le connétable est qu'à la nuit tombante il n'y ait plus personne dans les rues. Que chacun se retire donc chez soi; s'il ne veut être traité comme espion ou ennemi.

PREMIER BOURGEOIS.

Bientôt il ne nous sera plus permis de sortir de nos maisons.

(Les hommes d'armes dissipent la foule dont une partie s'en va de bonne grace, l'autre de mauvaise humeur. Ils disparaissent avec elle dans la rue. Madame Bourdichon est entrée chez Leclerc pendant que celui-ci est allé fermer la porte du rempart. Elle en ressort au moment où il revient. Ils sont tous deux seuls sur la place.)

SCÈNE III.

LECLERC, DAME BOURDICHON.

DAME BOURDICHON, s'asseyant devant la porte.

Je suis encore tout abasourdie de ce que j'ai entendu... Pauvre reine! damné connétable!... et vous n'avez pas une injure à lui jeter à la tête! vous approuvez tout ce qu'il fait, comme Bourdichon, qui après avoir été retenu quatre jours au Châtelet, en est sorti plus Armagnac que jamais. Il attendait avec impatience le retour du connétable, certain qu'il est d'en obtenir grande et belle récompense... Je ne sais pas ce qu'il a fait pour la mériter, mais je gage bien qu'il n'aura rien. Allons, bonsoir, maître Leclerc; je reviendrai demain savoir des nouvel-

les de votre fils Perrinet. Sept jours absent! c'est bien extraordinaire, et cela donnerait à penser des choses... Allons, à demain. (En ce moment débouche de la rue une patrouille conduite par Bourdichon.) Ouais! mon mari avec des archers!

SCÈNE IV.

LECLERC, DAME BOURDICHON, BOURDICHON, CAPITAINE DES ARCHERS, ARCHERS.

DAME BOURDICHON.

Que viens-tu donc faire ici?

BOURDICHON.

Ma femme!

DAME BOURDICHON.

Oui, que signifie...?

BOURDICHON.

Chut!...

LE CAPITAINE.

Messire Leclerc, de par le roi, ouvrez-nous votre porte.

LECLERC.

Moi!... Me direz-vous pourquoi on vous a donné cet ordre?

LE CAPITAINE.

Parceque la reine conserve dans Paris des hommes qui lui sont dévoués et qu'on les cherche.

LECLERC.

Chez moi? je ne l'aurais pas cru. Entrez, sire capitaine, je vous suis.

(Ils entrent dans la maison; des archers se placent auprès de la porte.)

DAME BOURDICHON.

Ah çà, tu vas m'expliquer...

BOURDICHON.

Chut!...

DAME BOURDICHON.

Crois-tu donc me faire taire?

BOURDICHON.

Je n'en ai jamais eu la prétention.

DAME BOURDICHON.

Qui cherche-t-on là?

BOURDICHON.

Perrinet... Chut!...

DAME BOURDICHON.

Sainte Vierge! et pourquoi?

BOURDICHON.

Parceque le connétable tient beaucoup à le voir pendu.

DAME BOURDICHON.

Miséricorde! et qu'a-t-il fait?

BOURDICHON.

Une action qui m'a effrayé au point de me faire entrer dans le Châtelet, où l'on m'a forcé à dire des choses... Enfin suffit.

DAME BOURDICHON

Mais Perrinet n'est pas ici.

BOURDICHON.

Je l'espère bien; sans cela les aurais-je conduits?

DAME BOURDICHON.

C'est donc toi qui l'as trahi, Judas?

BOURDICHON.

Femme! femme, si l'on vous plaçait sur un grand lit de cuir; si vous voyiez s'approcher de vos bras deux bracelets de fer, solides à broyer les os d'un boucher; si vous commenciez à sentir aux pieds une chaleur si vive et si ardente que le feu de l'enfer paraîtrait à côté doux comme un soleil de printemps, vous trahiriez père et mère; c'est moi qui vous le dis.

DAME BOURDICHON.

Oh! j'avertirai Leclerc de tout ce qui se passe.

BOURDICHON.

Femme! je vous en prie, ne me compromettez pas. Le connétable m'a dit d'aller le retrouver; j'ai toute sa confiance maintenant. Je suis Armagnac; ne me compromettez pas.

DAME BOURDICHON.

Il faut qu'il sache le danger de son fils.

BOURDICHON.

Mais, femme, pour Dieu, taisez-vous donc!

LE CAPITAINE, sortant de la maison avec Leclerc.

C'est bien, messire Leclerc. (A Bourdichon.) Vous venez avec nous?

BOURDICHON.

Oui, sire capitaine. (Prenant le bras de sa femme.) Allons, dame Bourdichon.

DAME BOURDICHON.

Vous m'emmenez! mais je viendrai demain.

BOURDICHON.

Oui! oui!...

DAME BOURDICHON.

Je lui dirai tout.

BOURDICHON.

C'est bien, c'est bien. (A part.) Oh! si je pouvais te faire prendre ma place au Châtelet! (Haut.) Venez, ma tout aimable.

DAME BOURDICHON.

Bonne nuit, messire Leclerc!

BOURDICHON.

C'est un Bourguignon, prenez donc garde!

(Ils s'éloignent avec les archers.)

SCÈNE V.

LECLERC, LA SENTINELLE, qui se promène sur le rempart, puis PERRINET.

LECLERC.

Comment se fait-il que ces hommes soient venus chez moi? je n'ai rien à me reprocher et je puis dormir tranquille. (Il rentre dans sa maison, ferme sa porte, prend une table et la pose au milieu de sa chambre.) Allons! je souperai encore seul ce soir! (Mettant la nappe.) Mon pauvre Perrinet ne viendra pas tenir compagnie à son vieux père. (S'arrêtant.) Perrinet! et si c'était lui que ces hommes sont venus chercher! Il s'est passé quelque chose sur la place du Grand-Châtelet... Perrinet n'a pas reparu depuis ce

moment... j'aurais dû interroger Bourdichon... Et pourquoi? C'est folie de concevoir de pareilles craintes! Ah! la tête d'un vieillard s'alarme facilement.

(Il continue d'appréter son souper.)

LA SENTINELLE.

Qui vive?

UNE VOIX en dehors des murs.

Bourgeois de Paris.

LA SENTINELLE.

Au large! on n'entre plus.

LA VOIX, qu'on entend à peine.

Le gardien... guichet.

LA SENTINELLE.

A la bonne heure, s'il le prend sur lui; mais il est couché, et je ne crois pas qu'il se lève pour vous ouvrir. Holà! eh! messire gardien! holà! levez-vous!... Il faut qu'il soit sourd, ou qu'il dorme d'un bon somme! holà! eh! debout!

LECLERC, sortant de sa maison.

Qu'y a-t-il?

LA SENTINELLE.

C'est un bourgeois qui est là-bas, hors des murs, et qui voudrait rentrer.

LECLERC.

Il est trop tard.

LA SENTINELLE.

C'est ce que je lui ai dit; mais il prétend que vous le connaissez.

LECLERC.

Son nom?

LA SENTINELLE.

Ho! eh! l'ami, comment vous nomme-t-on?

LA VOIX.

Phil... es... sins...

LA SENTINELLE.

Hein?

LA VOIX.

Philip... Ursins.

LA SENTINELLE.

Il dit qu'il s'appelle Philippe des Ursins.

LECLERC.

Répondez-lui que je vais lui ouvrir le guichet.

(Il va prendre les clefs chez lui.)

LA SENTINELLE.

Approchez, l'ami; on va vous ouvrir le guichet.

LA VOIX.

Merci!

LECLERC, sortant de chez lui avec les clefs.

Je ne croyais pas qu'il fût absent de la ville depuis quatre jours. D'où diable revient-il donc à cette heure? (Ouvrant le guichet.) Pardieu! messire Philippe, vous vous exposiez à coucher dehors. Perrinet!...

PERRINET.

Moi: oui, moi, mon père.

LECLERC.

Perrinet! mon fils!... (Il referme la porte.) D'où viens-tu donc si tard? et pourquoi ne pas te nommer?

PERRINET.

Je voulais vous surprendre, mon père; car je savais que vous auriez du plaisir à me revoir. Je suis parti sans vous dire adieu, pressé que j'étais de tenir une promesse que j'avais faite. A mon retour, la nuit m'a trouvé à quatre milles d'ici, et je n'ai pas voulu attendre à demain pour rentrer dans Paris.

LECLERC.

Tu as toujours été le bienvenu dans ma maison, Perrinet, mais jamais comme ce soir. Allons.

(Il l'emmène dans sa maison.)

LA SENTINELLE, pendant qu'ils traversent le théâtre.

Est-ce en effet quelqu'un de votre connaissance, messire?

LECLERC.

Oui... oui, je vous en réponds.

LA SENTINELLE.

C'est bien.

(Leclerc et Perrinet sont entrés. La porte se referme.)

LECLERC.

Te voilà donc, enfant! te voilà donc! sais-tu que j'ai été bien tourmenté de ton absence? que mille craintes m'ont assailli? Ah! pardonne au vieillard son inquiétude: il n'a que toi, vois-tu!

PERRINET.

Mon père...

LECLERC.

Oh! que tu as bien fait de rentrer cette nuit! j'allais m'asseoir triste et seul à cette table; tu y prendras près de moi ta place accoutumée.

PERRINET.

Oui... mon père.

LECLERC.

Allons, mets-toi là. (Ils s'asseyent.) Tu dois avoir faim et soif! Ah çà, j'espère bien que tu ne rentreras pas chez toi ce soir.

PERRINET.

Je comptais vous demander asile pour cette nuit.

LECLERC.

Ta chambre est là-haut, toute prête.

PERRINET.

Merci.

LECLERC.

Avec un bon lit dont tu as, je présume, plus besoin que moi; car je passerais volontiers la nuit à causer ici... Tu ne manges pas!

PERRINET.

Pardon, mon père.

LECLERC.

Pourquoi ton visage, d'ordinaire joyeux et riant quand tu es ici, est-il ce soir sombre et pensif? Perrinet, tu ne me caches rien?

PERRINET.

Rien, mon père.

LECLERC.

Je te crois, et pourtant ton agitation pour-

rait me causer de l'inquiétude; car, il y a une heure, des soldats sont venus visiter ma maison, y cherchant quelqu'un qu'ils n'ont pas nommé.

PERRINET.

Eh bien! mon père, ce ne peut être moi, qui n'ai rien fait, qui suis absent depuis quatre jours. Oh! comment avez-vous pensé cela?

LECLERC.

Perrinet, le connétable t'a bien sévèrement puni!

PERRINET.

Ah! vous savez cela aussi, vous?

LECLERC.

Lorsqu'il t'a livré aux mains de ses archers, tu ne t'es pas défendu?

PERRINET.

Non, mon père.

LECLERC.

Tu n'as proféré aucune menace?

PERRINET.

Aucune.

LECLERC.

Courage, jusqu'au jour où le connétable reconnaîtra sa faute.

PERRINET, se levant.

Oui! courage jusque-là. Merci, mon père.

LECLERC.

Tu me quittes déja?

PERRINET.

La fatigue de la route... Permettez que j'aille prendre quelque repos dont j'ai besoin.

LECLERC.

En effet, tu es venu en si grande hâte que tu es couvert de sueur et de poussière. Allons, je ne te retiens pas plus long-temps. Prends cette lampe.

PERRINET.

Est-ce que vous n'allez pas vous coucher, mon père?

LECLERC.

Si fait: mais ne t'occupe pas de moi. Allons! allons, bonsoir!

PERRINET.

Bonsoir, mon père.

LECLERC, pendant que son fils monte l'escalier.

A demain! j'irai t'éveiller... et le plus tard possible, entends-tu?

PERRINET, de la chambre au-dessus.

Oui, mon père.

LECLERC, écoutant.

Il va droit à son lit. (Rangeant sa table.) Ah! ces jeunes gens! la moindre fatigue les abat. Si ce pauvre Perrinet était comme moi forcé de se lever la nuit pour ouvrir au connétable lorsqu'il fait sa ronde, et de se jeter sur son lit tout habillé, il se trouverait bien à plaindre! (Il met les clefs sous son chevet.) Mais, au fait, j'ai tort de le blâmer... C'est pour me revoir plus tôt qu'il s'est fatigué ainsi. (Pendant ces mots, il a rangé toutes ses affaires et s'est jeté sur son lit.) Dieu m'envoie comme à lui un sommeil paisible!

PERRINET.

Attendons maintenant; immobile à cette place, pour qu'aucun bruit ne me découvre. Si mon père montait! s'il me trouvait là! (Écoutant.) Non, rien : je n'entends rien en bas... Il me croit endormi, et pourtant il me semble que quelque chose doit lui dire que je veille... que je suis là... Oh! je voudrais retenir les battements de mon cœur... ils me trahiront. Un mot, un cri, et mon père se réveille, et la porte Saint-Germain reste fermée au parti de Bourgogne... Mon Dieu! donnez-moi des forces! soutenez-moi, mon Dieu! (Il se lève.) Mes jambes tremblent sous moi : je ne pourrai jamais quitter cette place. La nuit s'avance cependant. Allons! il le faut. (Il marche avec précaution jusqu'à la porte de sa chambre, et l'ouvre lentement.) Il m'aura entendu!... Non : il dort... Que la volonté de Dieu s'accomplisse!

(Perrinet descend l'escalier lentement, s'appuyant sur la rampe, marchant sur la pointe du pied, retenant son souffle. Arrivé près du lit de son père, un tremblement convulsif le saisit; il hésite quelques instants, puis enfin il alonge le bras, passe sa main sous le chevet du lit où sont les clefs, et les retire doucement. En ce moment la voix de la sentinelle se fait entendre.)

LA SENTINELLE.

Sentinelles! veillez!

LECLERC, s'éveillant en sursaut.

Un homme!

VOIX dans le lointain.

Sentinelles! veillez! sentinelles! veillez!

(Leclerc est resté immobile sur son lit, et son fils debout à sa place, se regardant tous deux.)

LECLERC.

Perrinet! ici! toi! que fais-tu ici?

PERRINET, d'une voix étouffée.

Moi!

LECLERC.

Comment te trouvé-je là... à mon chevet?... tu ne t'es donc pas couché?... Réponds-moi! réponds... Pourquoi rester à la même place, sans voix, immobile? Pourquoi me regarder ainsi pâle et haletant?... Perrinet, tu m'as trompé! Perrinet, tu roules dans ta tête des projets de vengeance! Perrinet, mes clefs! tu m'as volé mes clefs!...

PERRINET.

Moi!

LECLERC.

Oui! là! sous mon chevet! pendant mon sommeil! Rends-les-moi sur l'heure, rends-les-moi, et je ne te demanderai pas ce que tu en voulais faire.

PERRINET.

Elles sont là, mon père! là! mais je les garde! il me les faut!

LECLERC.

Rends-les-moi.

PERRINET.

Il me les faut. J'ai été flétri, flétri devant tous, flétri comme un vassal. J'ai parlé en homme, on m'a frappé; je me suis tu, on m'a frappé encore. Nul ne m'a sauvé, nul ne m'a défendu : à moi donc ces clefs qui me vengent!

LECLERC.

Celles que fidèlement j'ai gardées vingt ans, n'est-ce pas? Les Bourguignons les attendent : tu les leur porteras, tu l'as promis. Ils t'ont dit : Livre-nous Paris, ton père en a les clefs; et tu leur as répondu : Pendant son sommeil, je les lui volerai; mais leur as-tu dit aussi : S'il se réveille, je le tuerai?

PERRINET.

Ah!..

LECLERC.

Voilà ce qu'il fallait leur dire! oui : il fallait le prévoir, car le moment pouvait venir d'exécuter cela... et il est venu... Allons donc, Perrinet! la dague au poing! ou, mes clefs! mes clefs!

PERRINET.

Arrière! mon père! oh! laissez-les-moi! laissez-les-moi!

LECLERC.

Jamais, tant que je vivrai!

PERRINET.

Arrière donc! oh! je vous en conjure!

LECLERC.

La main sur ta dague! Eh! ne vois-tu pas, enfant! que tu en tourmentes en vain la poignée? qu'un regard de ton père cloue ton bras sur ta poitrine? Tu n'avais pas prévu où il t'en faudrait venir, et ce qui te reste à faire est au-dessus de tes forces. Enfant! ton père va à toi sans crainte, car ta lame ne quittera pas le fourreau.

PERRINET, tombant à genoux.

Oh! laissez-moi ces clefs! laissez-les-moi!

LECLERC.

A genoux maintenant? ce n'est plus la main sur ton poignard, c'est à mes pieds et en pleurant que tu me dis : Vieillard, laisse-moi te déshonorer! Que t'importe la honte à la fin de tes années? je l'accepte bien, moi, qui ai plus de jours à vivre!

PERRINET.

Ah! mon père!

LECLERC.

Moi, ton espoir, ton orgueil, que tu vantais sans cesse, et que tu ne pourras plus nommer maintenant!

PERRINET.

Assez, mon père, je vous en supplie!

LECLERC.

C'est avec des prières, des sanglots que tu me dis tout cela? Oh! lève-toi, Perrinet! mieux vaut encore le blasphème et la dague au cœur du vieillard.

PERRINET.

Vous me maudirez, mon père, vous me tuerez; mais j'ai fait un serment, il faut qu'il s'accomplisse.

LECLERC.

Et quand dois-tu donc leur livrer les portes? Oh! que ta résolution soit ferme alors, Perrinet; car je ne te quitterai pas, et il te faudra force et courage. (On frappe à la porte de la maison : tous deux restent immobiles.) Qui frappe?

VOIX du dehors.

Ronde du connétable.

LECLERC.

A cette heure! que veut-il?

PERRINET.

Oh! ne me nommez pas, mon père!

(Perrinet se cache dans un coin, derrière la porte. Leclerc va ouvrir.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE CONNÉTABLE, ARCHERS, BOURDICHON.

(Le connétable et sa suite sont arrivés par la rue. La scène se passe hors de la maison dont la porte reste ouverte.)

LECLERC.

Qu'y a-t-il donc, monseigneur?

LE CONNÉTABLE.

Vous allez suivre ces hommes, Leclerc.

LECLERC.

Moi!

LE CONNÉTABLE.

Les clefs de la porte Saint-Germain vous sont retirées.

LECLERC.

C'est un affront, monseigneur! Eh! qu'ai-je donc fait pour le mériter?

LE CONNÉTABLE.

Votre fils a commis un crime qu'il eût dû payer de sa tête, et vous êtes soupçonné d'avoir favorisé sa fuite.

LECLERC.

Lui! ô mon Dieu! (A part.) Je ne puis plus parler maintenant.

LE CONNÉTABLE, montrant Bourdichon.

Cet homme a l'ordre de vous remplacer.

LECLERC.

Me chasser au milieu de la nuit! Demain, monseigneur! oh! attendez à demain!

LE CONNÉTABLE.

C'est à regret que j'agis ainsi, Leclerc, car je comptais sur votre fidélité. Remettez au gardien les clefs de la porte et suivez ces archers.

LECLERC, à part.

Mort si je le découvre!

LE CONNÉTABLE.

Eh bien?

LECLERC.

Là! elles sont là dans ma chambre. (Bour-

dichon entre dans la maison, prend les clefs, qu'il trouve sur la table où Perrinet les a replacées; pendant ce temps, la scène continue.) Mais mon fils, monseigneur, mon fils! je n'ai que lui! oh! vous ne voudriez pas le tuer, n'est-ce pas? Dites-le-moi, je vous en conjure.

BOURDICHON, sortant de la maison.

Est-ce ça?

LECLERC, avec surprise.

Oui... oui... ce sont elles!... (A part.) Il en manque une! ah! Perrinet!

LE CONNÉTABLE.

Je vous plains, Leclerc; mais l'ordre qui le condamne ne sera pas révoqué.

LECLERC.

Il le sera, monseigneur; car vous ne repousserez pas un vieillard qui se prosterne et se roule à vos pieds. Un mot! une promesse! oh! si vous saviez ce que ferait une promesse en ce moment!... Rien à espérer... rien pour son père qui pleure à vos pieds! ni pitié ni pardon, monseigneur? (Se relevant.) Que le malheur ne retombe que sur ma tête, et que la volonté de Dieu s'accomplisse donc! Je vous suis, messieurs.

(Il sort avec le connétable et les archers.)

SCÈNE VII.

PERRINET, BOURDICHON, SENTINELLE sur le rempart.

BOURDICHON, regardant partir Leclerc.

Pauvre père Leclerc! ça m'affecte. (Il rentre. Perrinet a éteint la lampe.) Tiens... cette lampe brûlait tout-à-l'heure... où diable la rallumer maintenant? Ah! je me souviens... il y a une cheminée en haut. L'escalier doit être là... (Il tâtonne.) Il fait noir ici comme dans un four. (Il monte.)

PERRINET, à voix basse.

Mon père arrêté... Oh! ils se vengeront sur lui si je ne me hâte.

(Il monte doucement l'escalier et enferme Bourdichon.)

BOURDICHON.

Il n'y a pas plus de feu ici qu'en bas... Me voilà bien... sans lumière!!! Je ne sais pas trop comment je me servirai de mes clefs... (Essayant d'ouvrir la porte.) Il paraît qu'il ne m'a pas donné celle-ci... Le vent m'a donc enfermé?.. C'était bien la peine de me faire gardien des portes!... je ne peux pas en ouvrir une.

(Perrinet s'est glissé jusqu'à l'escalier qui monte au rempart. Au moment d'atteindre le haut des degrés, il s'arrête au cri de la sentinelle, qui regarde hors des murs.)

LA SENTINELLE.

Qui vive?

PERRINET.

Ce sont eux! il les a aperçus dans la campagne!

LA SENTINELLE.

Qui vive?

(Perrinet s'élance sur le soldat, qui meurt en poussant un gémissement.)

PERRINET.

Celui-ci ne me trahira pas! (Se penchant sur le rempart.) Maintenant, le signal. Trois heures!.. Sentinelles! veillez!

UNE VOIX dans le lointain, sur le rempart.

Sentinelles! veillez!

BOURDICHON, se mettant à la croisée.

En voilà un qui sera peut-être plus heureux que moi. Eh! sentinelle! voudriez-vous m'ouvrir? je suis enfermé. Ah! le voilà qui vient tout de suite! bon. (Retournant à sa porte, qu'il essaie encore d'ouvrir.) C'est que, voyez-vous, je ne suis pas encore habitué à... (Pendant ce temps, Perrinet est allé à la porte Saint-Germain et a ouvert le guichet. Isabelle et les Bourguignons entrent en foule et dans le plus grand silence.) Qu'est-ce qu'il fait donc? (Regardant par la croisée.) Eh bien! on n'avait pas du tout besoin de moi!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, GIAC, GRAVILLE, CHEVALIERS, SOLDATS BOURGUIGNONS qui continuent d'entrer.

ISABELLE.

Enfin! à l'hôtel Saint-Paul, messieurs. Giac, vous vous emparerez du roi: nous n'avons rien fait s'il nous échappe. L'Isle-Adam, Graville, au connétable, vous autres! au connétable! Tous en petites troupes, par des rues détournées, à l'hôtel Saint-Paul. Ah! qu'ils entrent lentement! Dites-leur donc de se hâter, messieurs.

BOURDICHON.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tout ça veut donc dire?

ISABELLE.

S'il y a encore dans la ville quelques soldats qui veillent, attirons-les de ce côté. Le feu à ces maisons dès que nous serons éloignés.

BOURDICHON, voyant les soldats qui entrent dans la maison.

Le feu! Miséricorde! il y a quelqu'un.

(Les soldats s'élancent à sa chambre.)

PERRINET, qui est arrivé près de la reine.

Cet homme demeure près de l'hôtel Saint-Paul, il vous conduira.

ISABELLE.

Giac, emmenez-le. Sont-ils tous entrés enfin?

GRAVILLE, L'ISLE-ADAM et autres chefs.

Tous.

ISABELLE.

Bien. (Prenant les clefs des mains de Perrinet et les jetant par-dessus le rempart.) Maintenant personne ne sort, messieurs. A l'hôtel Saint-Paul!

TOUS.

A l'hôtel Saint-Paul!

(Les Bourguignons se mettent en marche. Quelques soldats s'apprêtent à mettre le feu à la maison. — La toile tombe)

ACTE CINQUIÈME.

La boutique de Bourdichon occupant trois ou quatre plans; le fond en vitraux, mais fermé par des volets seulement jusqu'à hauteur d'homme. Au-delà de la boutique, une rue. — Au deuxième ou troisième plan, à gauche du spectateur, une grande cheminée gothique, pouvant contenir deux ou trois personnes sous son manteau. — Au premier plan, du même côté, une petite fenêtre à contrevent, à hauteur d'appui. A droite, au deuxième plan, un escalier conduisant à l'étage supérieur. Au premier plan, une petite porte basse conduisant au dehors; sur les murs, des pots et des plats d'étain, indiquant la profession du propriétaire; meubles simples. — Au lever du rideau, il fait nuit; personne n'est dans la boutique, qui est éclairée par la lueur d'un violent incendie, qui pénètre par les vitraux du fond. On entend un tocsin éloigné.

SCÈNE I.

DAME BOURDICHON.

(Dame Bourdichon descend à moitié habillée.)

DAME BOURDICHON.

Décidément il se passe quelque chose d'extraordinaire en ville : les cloches sonnent depuis plus d'une heure, et saint Chrysostôme, qui tombe demain... est un saint de trop mince importance pour qu'on fasse pareil vacarme en son honneur. Ah çà, mais... il fait clair ici comme en chapelle ardente... Sainte Vierge! le feu serait-il à l'hôtel Saint-Paul? Nous qui n'en sommes séparés que par la ruelle Saint-Jean!... (Elle ouvre sa porte, et dans la rue on voit quelques bourgeois regardant en l'air.) Qu'est-ce qu'il y a donc?

LES BOURGEOIS.

Le feu!

DAME BOURDICHON.

Mais où est-il?

PREMIER BOURGEOIS.

A la porte Saint-Germain.

DAME BOURDICHON.

Ah! mon Dieu! En êtes-vous bien sûrs?

PREMIER BOURGEOIS.

Du Petit-Pont ça brille comme un arc-enciel!

DAME BOURDICHON.

On devrait aller réveiller les gens de l'hôtel Saint-Paul... Voyez donc, tout y est tranquille et fermé comme s'il ne se passait rien au dehors.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Regardez donc là-bas... cette troupe de gens...

DAME BOURDICHON.

Ce sont des soldats qui se glissent le long de la rue.

PREMIER BOURGEOIS.

Saint Jacques! j'ai vu la croix rouge... Ce sont les Bourguignons.

LES BOURGEOIS.

Les Bourguignons! Sauve qui peut!... Barricadons-nous.

(Les bourgeois rentrent chez eux. On voit et on entend se fermer vivement plusieurs portes. Dame Bourdichon pousse la sienne. Par les vitraux du haut on voit de nombreux fers de lance briller à la clarté de l'incendie, et passer rapidement. Dame Bourdichon, à demi morte de peur, est restée appuyée contre sa porte, qu'elle a verrouillée. En ce moment, on entend tout-à-coup, du côté de l'hôtel Saint-Paul, une explosion de cris: Bourgogne! Bourgogne! Vive Bourgogne! A sac! à sac!)

DAME BOURDICHON.

Ils sont à l'hôtel Saint-Paul; ils vont prendre le roi et le connétable... C'est par la porte Saint-Germain qu'ils seront entrés. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Je ne peux plus me tenir sur mes jambes... (Elle va s'asseoir sur une chaise adossée à la porte bâtarde. Dans ce moment, la porte s'ouvre derrière la chaise de dame Bourdichon, et son mari, pâle, effaré, paraît, et lui met la main sur l'épaule.) Ah!

SCÈNE II.

M. et Mme BOURDICHON.

BOURDICHON.

Femme!...

DAME BOURDICHON.

Sainte Marie!... Bourdichon!

BOURDICHON.

Moi-même... en chair et en os.

DAME BOURDICHON.

Les Bourguignons sont dans la ville.

BOURDICHON.

A qui le dites-vous!

DAME BOURDICHON.

Ils vont tuer le connétable.

BOURDICHON.

Femme, Dieu vous entende!

DAME BOURDICHON.

Qu'est-ce que tu dis là?... Tu n'es donc plus Armagnac?

BOURDICHON.

Si fait, pour mon malheur... car, si mon parti l'emporte, le moins qu'il me puisse arriver sera d'être pendu.

DAME BOURDICHON.

Pendu!

BOURDICHON.

Sans doute, car on ne manquera pas de dire que j'ai livré les clefs de la ville... et je veux mourir sur l'heure si j'en ai donné une seule...

On m'accusera d'avoir servi de guide aux Bourguignons, et je ne l'ai fait que pour ne pas être rôti comme un païen... Mais j'aurai beau dire, on ne croira pas à mon innocence, et vous serez veuve, dame Bourdichon, veuve dans le plus bref délai. Je voudrais bien maintenant être à la place du père Leclerc : on l'a mis au Châtelet; mais les Bourguignons en ont ouvert les portes.

(Le feu brille beaucoup plus fort.)

DAME BOURDICHON.

Ah! mon Dieu! Bourdichon, regarde donc!

(Ici des cris perçants se font entendre.)

BOURDICHON.

Les endiablés mettent le feu à l'hôtel Saint-Paul... Ils n'auront pu trouver le connétable, et ils veulent le griller dans sa cachette.

DAME BOURDICHON.

Mais le feu va nous gagner, nous qui sommes tout à côté de l'hôtel! La fenêtre d'en haut est restée ouverte.

BOURDICHON.

Je vais la fermer. Si l'on frappe ici, pour Dieu, femme, ne répondez pas... Quelle nuit! Pauvre Bourdichon, dans quel guêpier t'es-tu fourré!

(Il monte l'escalier.)

SCÈNE III.

DAME BOURDICHON, puis LE ROI et LE CONNÉTABLE.

DAME BOURDICHON.

Répondre!... Dieu m'en préserve! (Elle va fermer la petite porte bâtarde, puis elle écoute.) On doit rougir plus d'une dague à l'hôtel Saint-Paul. Ah! ça fait mal, rien que d'y penser... (Cris de vive Bourgogne!) Miséricorde! on dirait que les cris viennent du jardin de l'hôtel, qui touche à la ruelle, et ce contrevent n'est peut-être pas bien fermé seulement.

(Au moment où elle va fermer la fenêtre, elle s'ouvre tout-à-coup violemment. Dame Bourdichon recule épouvantée, et le connétable paraît en désordre, sans armure, la dague dans les dents, tenant dans ses bras le roi presque nu. Il passe par-dessus le soubassement de la fenêtre.)

DAME BOURDICHON, criant.

A l'aide! à l'ai...

LE CONNÉTABLE.

Sur votre salut, femme, taisez-vous!

DAME BOURDICHON, tombant presque à genoux.

Sainte mère de Dieu! le connétable!

(D'Armagnac a posé le roi sur une chaise, tout enveloppé qu'il est d'une couverture ou manteau de couleur brune; puis il a refermé vivement la fenêtre. Dame Bourdichon n'a pu distinguer les traits du roi, qui d'ailleurs est tout-à-fait méconnaissable dans son bizarre accoutrement.)

LE CONNÉTABLE, allant à dame Bourdichon.

Oui, je suis d'Armagnac, connétable de France, et je me fie à vous... Surpris ainsi au milieu de la nuit, sans armes! O les traîtres! ô les félons, qui m'ont livré! Mais je leur échappe... Ils ne parviendront pas à me découvrir ici. Femme, tu ne me dénonceras pas?

DAME BOURDICHON.

Moi, monseigneur? Oh! je vous jure...

LE CONNÉTABLE.

Bien... Je vous récompenserai comme doit le faire le premier du royaume.

DAME BOURDICHON, à part.

Allons, ça sauvera mon mari peut-être. Soyez tranquille, monseigneur, je vous cacherai si bien... Mais vous n'êtes pas seul!

(Elle montre le roi.)

LE CONNÉTABLE.

C'est un vieillard que la flamme allait atteindre dans son lit, si je ne l'en eusse arraché.

DAME BOURDICHON.

Voyez donc comme il tremble!

LE ROI, d'une voix faible.

J'ai bien froid.

LE CONNÉTABLE.

Vite... femme, rallumez votre feu... la main de ce vieillard est glacée.

DAME BOURDICHON.

Oui, oui... je vais chercher du bois, monseigneur.

(Cris de Bourgogne! au lointain.)

LE CONNÉTABLE.

Pas de bruit sur-tout. (Écoutant les cris de Bourgogne! qui retentissent au lointain.) Toujours ces cris! Bourgogne! Bourgogne dans la ville! oh! mais c'est un rêve! Qui donc leur a livré les portes? Imprudent! m'être laissé surprendre comme un enfant! n'avoir pas deviné que, pendant mon sommeil, la trahison veillait! O mes Armagnacs, que vous êtes lents à prendre les armes! Dupuy! que fait Dupuy? C'est par cette rue qu'ils passeront pour aller au secours de l'hôtel Saint-Paul... Attendons... Tout n'est pas désespéré encore... le roi, que mes ennemis cherchent maintenant par-tout... il est là... en ma puissance... Oh! s'il pouvait me comprendre, du moins... Mais il reste insensible à tout ce qui l'entoure... il ne s'aperçoit même pas de ma présence!... Sire, je suis là... moi, Bernard, votre connétable... Je vous ai sauvé... car Bourgogne, votre ennemi, a pénétré dans votre ville... et je vous cache ici, en attendant que je puisse, à la tête de mes hommes d'armes, vous conduire à la Bastille, qui est imprenable, comme vous savez... Sire, m'entendez-vous?

LE ROI.

Connétable, j'ai bien froid.

DAME BOURDICHON, rentrant.

Voilà du bois.

LE CONNÉTABLE, à part.

Toujours en démence!... et c'est pourtant ce

vieillard qui fait toute ma force !... Cette femme, heureusement, ne l'a pas reconnu. (Dame Bourdichon rentre avec du bois, qu'elle jette dans la cheminée, et qui ranime le feu. Le roi s'en est vivement approché, et s'est assis sur un escabeau. — Ici, dans la rue, des cris d'Armagnac !) Enfin... les voilà !... Ouvrez cette porte, femme ; ouvrez donc !

DAME BOURDICHON.

O mon Dieu, je ne sais plus où est la clef !

(Cris d'Armagnac !)

(Ici on voit briller encore dans la rue des fers de lance. Le connétable s'élance alors à la porte, et l'ouvre.)

LE CONNÉTABLE.

Ouvrez donc !... A moi, Dupuy ! à moi, mes Armagnacs, à moi !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUPUY, OLIVIER, ROBERT, ARCHERS.

(Dupuy et ses hommes d'armes se précipitent dans la maison. Le roi est toujours sous le manteau de la cheminée, où on le devine à peine.)

DUPUY.

Le connétable !

LE CONNÉTABLE.

Une épée d'abord, une épée ! (On lui donne une épée.) Et maintenant, dites-moi... oh ! dites-moi vite où est le dauphin Charles ?

DUPUY.

Tanneguy Duchâtel l'a sauvé... il est en sûreté à la Bastille. (Plus bas.) Mais le roi ?

LE CONNÉTABLE, prenant Dupuy à part.

Sauvé aussi... regardez...

DUPUY.

Le roi !

LE CONNÉTABLE.

Silence ! tout peut encore se réparer.

DUPUY.

Mais il faut que vos soldats vous revoient, monseigneur.

LE CONNÉTABLE.

Défendent-ils leurs postes ?

DUPUY.

Ceux du Châtelet se sont fait tuer ; car le Châtelet est perdu et ses prisons ouvertes.

LE CONNÉTABLE.

Et la tour du palais, l'a-t-on abandonnée ?

DUPUY.

Non : vos archers génois ont repoussé plusieurs assauts, et la garde bourgeoise s'y rend en toute hâte.

LE CONNÉTABLE.

J'y cours aussi. Dupuy, je vous confie le roi : conduisez-le à la Bastille. Vous m'en répondez, songez-y ; il faut le sauver. Vous me retrouverez à la tour du palais, ou ici, si je ne puis passer. Avec moi quelques hommes seulement, et un guide qui nous fasse éviter les postes des Bourguignons.

DAME BOURDICHON, à part.

Quelle idée ! (Haut.) Mon mari, monseigneur ! (Appelant.) Bourdichon ?

BOURDICHON, descendant vivement.

Qu'est-ce qu'il y a ? Le connétable ! Femme, vous voulez donc ma mort ?

DAME BOURDICHON, bas.

Je veux te sauver, au contraire.

LE CONNÉTABLE.

Toi ici !... Et qu'as-tu fait des clefs que je t'ai confiées ?

DAME BOURDICHON.

Ah ! monseigneur, on a brûlé la porte, et on a voulu tuer mon pauvre mari, qui vous est dévoué... Il sait où sont les Bourguignons... il vous servira de guide, et vous prouvera ainsi qu'il était bon Armagnac.

BOURDICHON, bas à sa femme.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

LE CONNÉTABLE.

Archers, placez cet homme entre vous ; et s'il nous trahit...

OLIVIER.

Il suffit, monseigneur.

BOURDICHON.

Nous ne ferons pas quarante pas sans rencontrer l'ennemi.

LE CONNÉTABLE.

Dupuy, vous avez reçu mes ordres : le sauver ou mourir, ne l'oubliez pas.

DUPUY.

Non, monseigneur.

BOURDICHON, ouvrant la petite porte.

Par ici... par ici.

OLIVIER.

Marche devant.

(Ils sortent par la petite porte. Le roi, Dupuy, dame Bourdichon et les archers restent en scène.)

SCÈNE V.

DUPUY, LE ROI, DAME BOURDICHON, LES ARCHERS.

DUPUY, à ses soldats.

Or çà, mes braves, nous avons à remplir une importante et périlleuse mission. Il faut aller jusqu'à la Bastille. (Il s'avance vers le roi, et lui dit à voix basse et avec respect :) Monseigneur le roi veut-il nous suivre ?

DAME BOURDICHON, revenant.

Tiens ! pourquoi donc voulez-vous déranger ce vieillard ? Il est si bien là !

DUPUY.

Silence, femme !

(Les archers sortent. Dupuy offre son bras au roi. On entend du côté opposé à celui par lequel est sorti le connétable, les cris de : Bourgogne ! Bourgogne !)

LES ARCHERS.

Les Bourguignons !

DUPUY, courant au fond.

Ils nous ferment le chemin de la Bastille.

UN ARCHER.

Ils nous ont vus, et courent à nous !

DUPUY, regardant le roi, mais toujours à la porte.

On pourrait le reconnaître... et nous l'enlever. Il n'y a pas à balancer : aux Bourguignons d'abord ; nous reviendrons ensuite... Femme, fermez votre porte... Vous nous répondez de ce vieillard. (S'élançant dehors.) Armagnac !

LES ARCHERS.

Armagnac !

(Cris dans la coulisse : Bourgogne ! Bourgogne ! — Dame Bourdichon ferme vivement la porte du fond. On entend les cris de guerre et le bruit du combat. Le roi est resté immobile sur son escabeau, tenant sa tête dans ses mains.)

SCÈNE VI.

LE ROI, DAME BOURDICHON, puis PERRINET et ISABELLE.

DAME BOURDICHON.

Sainte Vierge ! les voilà qui s'égorgent !... Heureusement ils n'ont pas emmené ce pauvre homme, qu'on aurait tué dans cette mêlée. Les Bourguignons ont le dessus, je crois. (On frappe violemment à la porte du fond.) Ah ! mon Dieu ! Qui va là ?

PERRINET, au dehors.

Ouvrez, c'est Perrinet.

DAME BOURDICHON.

Perrinet ! bonté de Dieu ! Il n'est pas tué, le brave jeune homme !

(Elle court ouvrir.)

PERRINET, poussant Isabelle dans la boutique.

Ici, madame, ici ! L'hôtel Saint-Paul s'écroule dans les flammes, et vous n'avez plus que cet asile.

ISABELLE.

Ils vont revenir peut-être.

PERRINET.

Non : ils meurent ou fuient devant nous.

DAME BOURDICHON.

La reine !

ISABELLE.

Oh ! c'est une horrible nuit ! Perrinet, vous ne me laisserez pas seule.

PERRINET.

Vous êtes en sûreté. Les seigneurs de l'Isle-Adam, de Giac et de Graville vous savent ici, et viendront vous y joindre. Moi, j'ai fait un serment, je dois le remplir.

ISABELLE.

Le connétable?

PERRINET, avec force.

Je le cherche, madame.

(Il s'élance dans la rue.)

SCÈNE VII.

ISABELLE, DAME BOURDICHON.

ISABELLE.

Il s'éloigne !

DAME BOURDICHON.

Perrinet ? Perrinet ?

ISABELLE.

N'appelez pas !

DAME BOURDICHON.

Non... non, madame.

ISABELLE.

Ne voyez-vous pas que je suis seule ici, et que d'autres que lui pourraient venir à vos cris?

DAME BOURDICHON.

C'est vrai.

ISABELLE.

Pas de bruit, pas de clarté non plus : rien qui puisse attirer les regards.

DAME BOURDICHON.

Je vais éteindre la lampe.

ISABELLE.

Et maintenant n'y a-il que cette boutique qui donne sur la rue?

DAME BOURDICHON.

J'ai encore ma chambre en haut.

ISABELLE.

Montez-y, madame, et s'il passe quelque troupe criant Bourgogne ! oh ! appelez-la ! car ce sera celle des seigneurs de Villiers et de Graville.

DAME BOURDICHON.

Oui, madame la reine.

(Elle monte dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

ISABELLE, s'asseyant.

Les insensés ! avoir mis le feu à l'hôtel Saint-Paul !... me priver d'un asile, comme si je pouvais m'exposer avec eux et combattre ! Oh ! la rage les aveugle !... Graville et Villiers les ramèneront... Eux seuls n'ont pas oublié la reine... La ville est redevenue calme et silencieuse ! on la dirait endormie, et cependant tous les yeux sont ouverts, toutes les oreilles attentives ! Ah ! d'Armagnac, as-tu comme moi trouvé une retraite, et le jour de demain te verra-t-il vivant? Que cette nuit est longue, ô mon Dieu !

SCÈNE IX.

ISABELLE ; LE CONNÉTABLE, rentrant par la porte bâtarde.

(Le connétable est blessé et marche avec peine. L'obscurité est complète.)

LE CONNÉTABLE, à part.

Sauvé ! encore une fois ! Ils sont maîtres de

toutes les rues! ils m'ont enveloppé! O les traîtres!

ISABELLE, à part.

Du bruit!

LE CONNÉTABLE.

Dupuy n'est plus là! il aura passé, lui! mais pourra-t-il revenir?

ISABELLE.

On a parlé!

LE CONNÉTABLE, marchant de son côté en cherchant à s'asseoir.

Cette blessure épuisera-t-elle mes forces? Oh! non, non : mon sang coule à peine. (D'Armagnac, arrivé près de la reine, a posé la main sur le dos de sa chaise, Isabelle s'est levée avec précipitation.) Il y a quelqu'un ici.

ISABELLE.

Qui donc est près de moi?

LE CONNÉTABLE, haut.

Qui êtes-vous? répondez.

ISABELLE.

D'Armagnac!...

LE CONNÉTABLE.

Répondez. (Il lui saisit le bras.) Oh! vous ne vous en irez pas! Vous n'êtes point cette femme que j'ai vue ici... Pourquoi garder le silence?... craignez-vous d'être reconnue?... Rien? (Portant la main sur le bras et sur la tête de la reine.) De l'or!... une couronne!... Ah! Isabelle!... (Le foyer a jeté une lueur plus vive, et on a vu la tête du vieux roi, qui s'est relevée à ce nom.) Isabelle!... Oh! je suis perdu!

ISABELLE.

En son pouvoir, ô mon Dieu!

LE CONNÉTABLE, à part.

Les Bourguignons sont-ils ici? ou a-t-elle comme moi cherché un refuge dans cette maison?

ISABELLE, à part.

Ses soldats lui ont-ils donc ouvert un passage?

LE CONNÉTABLE, haut, après un silence.

Isabelle, tu es seule, car je serais mort maintenant.

ISABELLE, haut.

Si tu pouvais sortir, tu m'aurais déja entraînée avec toi.

LE CONNÉTABLE.

Tes Bourguignons me ferment la route, Isabelle.

ISABELLE.

Je n'ai pas près de moi un poignard qui puisse aller à ta poitrine!

LE CONNÉTABLE.

Non : il ne viendra pas à tes cris, l'homme qui aurait pu les entendre, et qui, près de cette maison, s'est élancé sur moi en criant : Perrinet!

ISABELLE.

Ah!

LE CONNÉTABLE.

Je l'ai frappé, et nous sommes seuls. Ainsi il nous faut à tous deux aide et secours, et chacun de nous l'attend ici... Dupuy! pourras-tu arriver jusqu'à moi?

ISABELLE.

L'Isle-Adam, Graville, où êtes-vous?

LE CONNÉTABLE.

Ils t'oublient, Isabelle.

(On entend au loin des cris de Bourgogne!)

ISABELLE.

Ah! ce sont eux! Entends-tu, Armagnac?

LE CONNÉTABLE.

Oui... qu'ils viennent donc! (Autres cris, d'Armagnac!) Mais ils n'arriveront pas les premiers... Écoute, Isabelle!

ISABELLE.

Vain espoir! ils se sont tus déja ; car le peuple cette nuit crie : Vive Bourgogne!

LE CONNÉTABLE.

Il criera demain : Vive Armagnac!

LE ROI, qui s'est levé et s'est approché peu à peu, se plaçant entre eux.

Et qui donc criera : Vive France?

LE CONNÉTABLE et ISABELLE, reculant.

Ah! le roi!...

LE ROI.

La France! N'y a-t-il donc dans ce malheureux royaume qu'un vieillard en démence qui se souvienne d'elle? l'ont-ils tous oubliée, ceux dont la tête est forte et le cœur jeune? Toujours Armagnac ou Bourgogne, et pour elle rien!... Et cependant son sang coule, et j'en dois compte à Dieu, moi qui ne porte sur l'épaule ni croix blanche ni croix rouge.

ISABELLE.

Le roi! ici!

LE ROI.

Ils le versent, ce sang, dans leurs querelles, oubliant celui qui en répond seul, celui dont le nom fait toute leur force. Cette vieille royauté qu'on dédaigne se réveille un moment : elle vous demande compte des crimes dont vous la chargez. On combat pour vous là-bas ; on vous juge ici. Armagnac, je t'ai demandé pour mes peuples aide et protection : je t'ai remis mon royaume : qu'en as-tu fait, Armagnac?

LE CONNÉTABLE.

Que celle-là vous réponde, qui l'a livré à l'étranger, sire.

LE ROI.

Et cependant elle avait juré de le défendre.

ISABELLE.

Ne m'en a-t-il pas proscrite, lui?

LE ROI.

Oui... haine et trahison de toutes parts. A qui donc ici dois-je plus de malédictions?

ISABELLE.

Demandez à celui qui m'a chassée d'auprès de vous.

LE CONNÉTABLE.

Demandez à la reine adultère.

ISABELLE.

Il a voulu me flétrir d'un crime qu'il n'a pu prouver.

LE ROI.

Et vous vous justifiez avec le fer et le feu, Isabelle! Avez-vous cru que le roi serait toujours en démence, et n'avez-vous pas tremblé en pensant qu'un éclair de raison pouvait lui venir?

ISABELLE, à part, avec effroi.

Seule ici!

LE ROI.

Dieu le permet quelquefois, et alors il se souvient, et on ne le trompe plus. Isabelle, tu as déshonoré ma vieillesse : honte et opprobre sur toi, Isabelle!

ISABELLE.

Ah!

LE ROI.

Isabelle, tu as trahi ce royaume; tu as livré ma couronne; mort et damnation sur toi, Isabelle!

ISABELLE.

Mon Dieu!

LE ROI.

Mort et damnation : c'est ta sentence que j'ai prononcée.

ISABELLE.

Qui donc osera l'exécuter?

LE CONNÉTABLE.

Celui qui n'a jamais trahi son maître, et qui lui sera fidèle encore cette fois.

ISABELLE.

C'est un assassinat que tu veux commettre!

LE ROI.

C'est l'arrêt de ton juge, auquel il obéit.

ISABELLE.

Non : cela ne sera pas : vous rétractez déja ces terribles paroles. Vous ne condamnerez pas ainsi une reine, une femme, qui vous demande grace, monseigneur : car elle est seule et sans défense, et rien ne peut écarter le fer de sa poitrine. Si elle est coupable, livrez-la aux pairs du royaume, mais ne la tuez pas ici, monseigneur.

LE ROI.

Oui, à mes pieds! c'est là ta place, Isabelle.

ISABELLE.

Cette femme, vous l'avez aimée, et vous ne la repousserez pas quand elle vous supplie; quand elle implore une grace!

LE CONNÉTABLE.

Sire, elle vous parlait ainsi lorsqu'elle demandait pour Bourdon le commandement de Vincennes.

ISABELLE.

Ah!

LE ROI.

Bourdon!...

ISABELLE.

Assez de sang a déja coulé, faut-il encore y ajouter le mien? le mien, dont vous rendrez compte à Dieu, monseigneur! et qui sera toujours là devant vous.

LE ROI.

Isabelle!...

ISABELLE.

Devant vous, à la place de ce fantôme qui ne vous quitte pas.

LE ROI.

Il est donc là encore!

LE CONNÉTABLE.

Monseigneur, rappelez votre raison.

LE ROI.

Il est là!

ISABELLE.

Dites-lui de me tuer maintenant, et demain vous me reverrez aussi.

LE ROI.

Non... non...

LE CONNÉTABLE.

Ah!... Isabelle!

(Cris de vive la reine!)

ISABELLE.

Enfin! ils viennent!... Où sont tes soldats, Armagnac?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, GRAVILLE; SOLDATS BOURGUIGNONS, se précipitant dans l'appartement.

ISABELLE.

Au connétable! au connétable! Le voilà!

TOUS.

Mort!

LE ROI, se jetant devant eux et l'entourant de ses bras.

Que veulent donc ces hommes? Ah! qui que vous soyez, ne le tuez pas! car c'est le seul ami qui me reste! vous ne le frapperez pas dans mes bras.

GRAVILLE.

Le roi!...

LE ROI, allant à Isabelle.

Vous demandez sa mort; pourquoi? Que vous a-t-il fait à vous, Isabelle?

ISABELLE, prenant avec force les mains du roi.

Je suis reine et régente, qu'on m'obéisse!

(On se jette sur le connétable qui tombe à moitié renversé; le roi pousse un cri et cache sa figure dans ses mains.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PERRINET.

PERRINET, paraissant, ensanglanté, à la petite porte.

Arrêtez! cet homme m'appartient!

ISABELLE.

Perrinet!

PERRINET.

Isabelle, reine et régente de France, m'a donné la vie du connétable!

LE ROI.

Ah! tu ne veux pas le tuer, toi! Entoure-le de tes bras, car ils vont l'assassiner, vois-tu!

PERRINET.

Pas une de leurs dagues ne touchera sa poitrine. Reine, j'ai tenu ma parole, manquerez-vous à la vôtre? mourant, je viens la réclamer. Voici votre sceau royal. Dites-leur donc que personne n'a le droit de disposer de sa vie, pas même vous.

ISABELLE.

Oui, cela est vrai; mais, quand tu me l'as demandée, tu n'avais pas dessein de me trahir, n'est-ce pas? Sire, éloignez-vous; ce n'est plus ici votre place.

LE ROI, qu'on entraîne dans le fond.

Ah! oui! oui!... Mais vous épargnerez sa tête!

PERRINET, qui s'est traîné jusqu'au connétable, sa dague à la main.

Connétable, tu m'as fait porter sur l'épaule la croix rouge de Bourgogne. J'ai juré Dieu que tu la porterais vivant sur la poitrine! Tiens! la voilà!

(Avec la pointe de son poignard il lui laboure la poitrine.)

LE CONNÉTABLE.

Ah!

PERRINET, rendant le parchemin à Isabelle.

Reine, j'ai rempli mon serment; reprenez votre parole. A moi... son honneur.

(Il tombe en souriant et meurt.)

ISABELLE, avec joie.

A moi sa vie!

(On se jette sur le connétable, qui tombe percé de coups.)

FIN DE PERRINET LECLERC.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

9



TOUJOURS,

OU

L'AVENIR D'UN FILS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. SCRIBE ET VARNER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 13 novembre 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

Mme DERMILLY	Mme GRÉVEDON.
ARMAND, son fils	M. PAUL.
CLARISSE, sa pupille	Mme THÉODORE.
MATHILDE, sa nièce	Mme ALLAN-DESPRÉAUX.
JOSEPH, domestique de Mme Dermilly	M. NUMA.

La scène se passe, au premier acte, à Paris; et au second acte, dans le château de la Vaupalière.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant, porte au fond, et portes latérales; la porte du fond, qui reste toujours ouverte, laisse voir une autre pièce qui sert de passage à la société qui se rend dans les appartements. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, une petite table couverte d'un tapis.

SCÈNE I.

CLARISSE, ARMAND, entrant vivement par le fond*.

CLARISSE.

Laissez-moi, monsieur Armand, laissez-moi.

ARMAND.

Non, Clarisse, vous savez combien je suis malheureux, et combien je vous aime!

CLARISSE.

C'est mal à vous... ce n'est pas généreux... Où un pareil amour peut-il vous conduire?... Vous êtes riche; je n'ai rien.

ARMAND.

Eh! qu'importe? vous serez à moi; vous serez ma femme; il n'y a pas d'obstacles qui puissent s'opposer à ce que j'ai résolu.

CLARISSE.

Et votre mère qui ne consentira jamais à cette union... votre mère qui, depuis deux ans, a pris soin de moi, et dont je suis, en quelque sorte, la pupille... ne serait-ce pas de l'ingratitude? ne serait-ce pas bien mal reconnaître ses bontés!

ARMAND.

Que de faire mon bonheur?

CLARISSE.

Peut-être ne pense-t-elle pas ainsi... Et je vous le répète, monsieur Armand, je ne puis, je ne dois pas vous écouter, sans l'aveu de votre mère.

ARMAND.

Oui : vous avez raison... je lui parlerai... vingt fois déja j'ai été sur le point de tout lui déclarer; et au moment où je prononçais votre nom, je voyais sur ses traits un air de sévérité... de froideur, qui glaçait ma confiance, arrêtait mes aveux... et troublé, interdit... je la quittais, me promettant d'être plus hardi le lendemain... et le lendemain, c'était de même.

CLARISSE.

Votre mère est donc pour vous bien terrible?

ARMAND.

Ma mère!... c'est la bonté même... une

*Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

femme d'un mérite supérieur; et qui, depuis mon enfance, a tellement captivé ma confiance, que, jusqu'à ce moment, j'avais l'habitude de tout lui dire... de penser tout haut avec elle.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

C'était presque mon camarade,
Mon cœur dans le sien s'épanchait;
Lui confiant souvent mainte incartade;
Et quand parfois, ou timide, ou discret...
Je lui cachais quelques étourderies,
Elle semblait toujours les ignorer...
Et sa bonté, pour punir mes folies,
Sans m'en rien dire, allait les réparer.

Du reste, il n'y a pas de jeune homme plus heureux, ou plus riche que moi... des chevaux, des chiens, des équipages... tout ce que je peux desirer.

CLARISSE.

Ah! vous avez raison d'aimer votre mère, de la préférer à tout... et loin de vouloir jamais vous engager à lui déplaire, ou à braver son pouvoir... je vous dirai : Renoncez à des idées qui ne peuvent faire que votre malheur et le mien.

ARMAND.

Le vôtre!

CLARISSE.

Oui... par pitié, par égard pour moi, n'entretenez pas des illusions impossibles à réaliser... Seul rejeton d'une illustre famille, je sais quels devoirs m'impose ma naissance; et quoique sans fortune, je porte un nom qui peut me donner aussi quelque fierté... et si vous n'avez pas, comme moi, la force et le courage de souffrir en silence, il faut nous séparer, et ne plus nous voir... j'en trouverai le moyen.

ARMAND.

Moi!... vivre sans vous!... cela m'est impossible; et rien ne m'empêcherait d'avouer mes tourments et mes projets, si seulement un mot de vous, Clarisse...

AIR : Mes yeux disaient tout le contraire.

De grace, ne refusez pas
Cet aveu que de vous j'implore :
Lui seul peut me donner, hélas!
La force que je cherche encore;
De ce mot dépend mon bonheur.

CLARISSE.

Eh! comment, dans mon trouble extrême,
Vous avouer ce que mon cœur
Voudrait se cacher à lui-même?

ARMAND.

Ah! je suis trop heureux! Clarisse, vous serez à moi, je vous en fais serment... je le jure à vos pieds...

CLARISSE.

Que faites-vous? c'est Joseph; ce vieux domestique vous aura aperçu.

ARMAND.

Non, non, rassurez-vous... il a la vue basse.

CLARISSE.

C'est égal... il voit tout.

SCÈNE II.

ARMAND, CLARISSE, JOSEPH entrant par la porte à droite de l'acteur.

ARMAND, avec impatience*.

Qu'est-ce qui t'amène? Qu'est-ce que tu veux?

JOSEPH.

Je ne veux rien... On n'est pas depuis trente ans domestique dans une maison, pour ne rien faire... aussi je fais mon inspection accoutumée. Je viens voir si, dans ce salon, tout est bien à sa place... (avec intention.) si tout, enfin, est comme il devrait être... et je ne crois pas...

ARMAND.

Que veux-tu dire?

JOSEPH, rangeant quelques meubles.

Je dis que j'ai bien fait d'arriver pour remettre les choses dans l'ordre... Comme il y a ce soir un bal, une grande réunion...

ARMAND.

Joseph, tu abuses étrangement de ton privilége de vieux serviteur... mais je suis encore plus que toi dans la maison.

JOSEPH.

En un sens... c'est possible... mais sous d'autres rapports... D'abord vous n'y êtes pas depuis si long-temps que moi... Il n'y a pas un seul meuble que je n'aie essuyé et épousseté tant de fois, que l'habitude de nos relations...

ARMAND.

C'est bon... c'est bon...

JOSEPH.

Nous a presque rendus confrères... Je me regarde comme du mobilier.

ARMAND.

Oui; mais de mobilier, on en change quelquefois; sur-tout quand il est vieux... et je pourrais bien finir par te congédier.

JOSEPH.

Moi, monsieur!... vous me faites de la peine pour vous quand vous me parlez comme ça... Est-ce que c'est possible?... est-ce qu'il ne vous manquerait pas quelque chose, si je n'étais pas là pour vous aimer, (geste d'Armand.) pour vous impatienter?... Vous y êtes fait, et moi aussi... et on ne change pas comme ça ses habitudes.

ARMAND.

C'est bon!... en voilà assez. Où est ma mère?

JOSEPH.

Dans sa chambre, où elle vous a déja demandé; car ordinairement (regardant Clarisse.) elle est la première personne que vous embrassez dans la journée.

* Joseph, Armand, Clarisse.

ARMAND, *sévèrement.*

Il suffit... (*A Clarisse.*) Je vais la voir et lui parler.

CLARISSE.

Et moi je vais achever ma toilette... (*Bas, lui montrant la porte à droite.*) Adieu; si vous m'aimez, du courage...

(*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE III.

JOSEPH, ARMAND.

ARMAND, *à part, avec trouble.*

Oui, elle a raison... du courage. (*Haut.*) Tu dis que ma mère est visible? elle n'est pas souffrante?

JOSEPH.

Toujours un peu... Ma femme, qui avait entendu du bruit cette nuit dans sa chambre, est entrée... elle dormait d'un sommeil agité... et elle disait à voix haute : « Mon fils!... mon fils! »

ARMAND.

Quoi! même en dormant, j'occupe encore son cœur et sa pensée?

JOSEPH.

Sa pensée!...elle n'en a qu'une, c'est vous!... elle a toujours été trop bonne... ce n'est pas comme ça que j'entends l'éducation des enfants... et si elle avait cru mes avis...

ARMAND, *à part.*

Et se décider à l'affliger!... il faut cependant... (*A Joseph.*) Elle est seule, n'est-il pas vrai? (*Il va pour entrer dans la chambre à droite*.*)

JOSEPH.

Un notaire est avec elle depuis midi... et je ne sais pas s'il y est encore.

ARMAND, *au moment d'entrer, s'arrêtant.*

(*Vivement.*) Dans le doute, je ne veux pas la déranger... plus tard... j'ai le temps... rien ne presse.

JOSEPH.

Entrez toujours... vous n'en serez pas fâché.

ARMAND.

Que dis-tu?

JOSEPH.

Vous savez, cette belle terre de la Vaupalière, où vous avez été au mois d'octobre, et dont vous êtes revenu enthousiasmé?

ARMAND.

Je crois bien... un domaine magnifique... la plus belle chasse du monde.

JOSEPH.

Madame vient de l'acheter.

ARMAND.

Est-il possible!... Ah! c'est pour moi.

JOSEPH.

Et pour qui donc?... ce n'est pas pour moi, à coup sûr... un château gothique... des appartements immenses qui donnent un mal à nettoyer, et à frotter!... mais dès qu'il s'agit de vous, madame, qui, d'ordinaire, est une femme raisonnable, sacrifierait avenir, santé, fortune...C'est une duperie...ce n'est pas ainsi que j'élève mon fils, le petit Joseph... je ne lui donne jamais rien, de peur qu'il soit ingrat... Mais tenez, tenez... j'entends madame... allez la remercier... et puisque vous voulez lui parler...

ARMAND.

Ah mon Dieu!... dans ce moment, je ne pourrai jamais... un rendez-vous... une affaire importante... au café Tortoni...

(*Il sort par le fond.*)

* Armand, Joseph.

SCÈNE IV.

JOSEPH, puis Mme DERMILLY.

JOSEPH.

C'est ça... le voilà parti... au lieu de remercier sa mère, de l'embrasser! Ah! ces jeunes gens! ces jeunes gens! voilà ce que c'est que de les gâter... le mien ne sera pas comme ça... mais aussi, et quoique je sois bon père, je me suis donné du mal... dès son plus jeune âge, je l'ai toujours fouetté moi-même... tous les jours de la semaine, excepté le dimanche... C'est madame.

MADAME DERMILLY, *entrant par la porte à droite*.*

Je croyais trouver ici mon fils... est-ce qu'il est sorti?

JOSEPH.

Oui, madame... une affaire importante... un rendez-vous à Tortoni... quelque partie de plaisir, j'en ai peur.

MADAME DERMILLY.

Et moi, je l'espère... qu'il s'amuse, qu'il soit heureux!... c'est tout ce que je demande... et je ne le retiens jamais auprès de moi, pour qu'il y revienne toujours avec plaisir.

JOSEPH.

Fasse le ciel que madame n'ait pas à se repentir de sa faiblesse!

MADAME DERMILLY, *souriant.*

Oui, je sais que cela t'effraie... selon toi, il n'y a point d'amour paternel, sans la rigueur et la sévérité...et j'ai vu ton garçon, qui est maintenant fort bien... trembler devant toi.

JOSEPH.

Et j'en suis fier...il faut que nos enfants nous respectent...

MADAME DERMILLY.

Eh! mon pauvre Joseph, il vaut mieux qu'ils nous aiment.

JOSEPH.

Madame verra où l'on arrive avec de pareilles idées... et si elle savait, comme moi, ce

* Madame Dermilly, Joseph.

que je sais... M. Armand, qu'elle croit si sage, si rangé...

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! madame... je peux le dire, puisque c'est fini... mais, il y a deux ans... c'est moi qui portais les lettres... il a été épris de cette jeune veuve...

MADAME DERMILLY, froidement.

Oui... il me l'a dit.

JOSEPH.

Est-il possible!

MADAME DERMILLY.

Une passion très vive... une constance éternelle, qui a duré six mois... et plus tard, quand il a été trahi, c'est moi qui l'ai consolé...

JOSEPH.

Je n'en reviens pas!

MADAME DERMILLY.

Je ne peux pas exiger qu'avec une tête et un cœur de vingt ans, mon fils ne subisse pas les passions de son âge.

JOSEPH.

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Pour l'avenir cet excès d'indulgence
Doit vous préparer des tourments.

MADAME DERMILLY.

Puis-je exiger de lui cette prudence
Que l'on n'acquiert, hélas! qu'avec le temps?

JOSEPH.

Et pourquoi pas?... si vous vous faites craindre.

MADAME DERMILLY.

Ne demandons que juste ce qu'il faut :
En plaçant la vertu trop haut,
Personne ne pourrait l'atteindre.

MADAME DERMILLY.

Tout ce que je peux faire pour mon fils, c'est de diriger, par ma raison et mes conseils, la fougue et l'inexpérience de son âge... de l'éclairer sur les périls qui l'entourent.

JOSEPH.

Et quand il ne veut pas les voir?

MADAME DERMILLY.

Je tâche alors de le sauver malgré lui, et sans qu'il s'en doute... et, tiens, dans ce moment même, je ne sais quelle vague inquiétude... un instinct de mère qui ne me trompe pas, me fait craindre pour lui des dangers.

JOSEPH.

Y pensez-vous?

MADAME DERMILLY.

Je peux te l'avouer, à toi, mon vieux serviteur, dont je connais le zèle... et cette crainte me fera hâter des projets qu'il eût été peut-être plus sage de retarder... Je voudrais marier mon fils, lui trouver une bonne femme, un bon caractère, des vertus solides, et du bonheur... tout cela, je l'ai rencontré, et sans chercher bien loin... dans ma propre famille... c'est Mathilde, ma nièce.

JOSEPH.

La fille de M. de Nanteuil, le négociant, dont la fortune égale au moins la vôtre?

MADAME DERMILLY.

De tout temps cette union a été notre projet favori, et le rêve de ma pauvre sœur... mais je n'en ai pas parlé à mon fils, parceque les mariages arrangés d'avance ne réussissent jamais... D'ailleurs, mon beau-frère demeurant à Bordeaux, et moi à Paris, nos enfants ne pouvaient pas se voir ni s'aimer... mais Mathilde a seize ans; et après la mort de sa mère, j'ai été la chercher pour la conduire près de Paris, dans un pensionnat, où son père a voulu qu'elle achevât son éducation... C'est un ange de douceur et de bonté... et si jolie, si aimable, qu'à mon avis il est impossible de ne pas l'aimer... mais il faut maintenant que mon fils pense comme moi... je ne lui ai pas encore permis d'aller à la pension, voir sa cousine, parceque je veux la lui montrer tout à son avantage... c'est pour cela qu'aujourd'hui je donne une soirée.

JOSEPH.

Pour mademoiselle Mathilde!... Moi qui l'ai vue si petite... quand son père était l'associé de votre mari...

MADAME DERMILLY.

J'ai envoyé ta femme la chercher à sa pension, et je compte la garder ici quelques jours... Nul doute que sa grace, sa jeunesse, sa naïveté ne fassent impression sur le cœur de mon fils.

JOSEPH.

Il faut l'espérer; mais j'ai peur et je crains qu'il n'y ait, ici même, une personne qui lui fasse du tort.

MADAME DERMILLY.

Et qui donc?... que veux-tu dire? Aurais-tu remarqué...?

JOSEPH.

Rien encore, jusqu'à ce matin, où entrant par hasard dans ce salon... j'ai trouvé M. Armand près de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Je ne puis pas dire positivement que je l'ai vu à ses genoux, parceque j'ai de mauvais yeux... mais j'ai l'oreille bonne... et je crois bien avoir entendu... (Il fait sur sa main le bruit d'un baiser.) Ou quelque chose comme ça.

MADAME DERMILLY.

Clarisse, qui fut ma pupille, et que depuis deux ans, depuis sa majorité, j'ai gardée près de moi... et que j'ai promis de doter!... Non, cela ne se peut pas... (S'arrêtant et réfléchissant.) Cependant, elle a refusé jusqu'ici tous les partis convenables qui se présentaient.

JOSEPH.

Vous voyez bien...

MADAME DERMILLY.

Et je ne puis me dissimuler que sa finesse, sa coquetterie...

JOSEPH.

Et sa fierté!... est-elle fière, celle-là!... surtout avec les domestiques.

MADAME DERMILLY.

D'un autre côté, le chagrin de mon fils... lui, qui d'ordinaire est si gai, si étourdi!...

JOSEPH.

Preuve qu'il est amoureux.

MADAME DERMILLY.

Comment?...

JOSEPH.

Je l'ai bien remarqué... tant qu'il est amoureux, il est triste et mélancolique... et dès que sa gaîté revient, c'est signe que...

MADAME DERMILLY.

On vient, c'est ma nièce.

SCÈNE V.

Mme DERMILLY, MATHILDE, JOSEPH.

MATHILDE, entrant par le fond.

Bonjour, ma chère tante... que vous êtes bonne et aimable de m'avoir fait sortir de pension... et pour huit jours encore!... à ce qu'on m'a dit.

MADAME DERMILLY.

Oui, ma chère enfant.

MATHILDE.

Et j'en ai sauté de joie!... c'était mal à moi, parceque de quitter madame et ces demoiselles... ça aurait dû m'affliger! mais je n'ai pas pu... j'étais trop contente! que je vous embrasse encore!...

JOSEPH.

Est-elle gentille!

MATHILDE.

Eh mais! ce vieux monsieur... ces cheveux blancs!... n'est-ce pas Joseph, qui me faisait autrefois danser sur ses genoux?

JOSEPH.

Elle me reconnaît.

MATHILDE, allant à lui.

Bonjour, mon bon Joseph.

JOSEPH, à part, avec émotion.

Elle n'est pas fière, celle-là... et c'est bon signe.

MATHILDE.

Je suis bien changée... trouves-tu?

JOSEPH.

Et moi donc?

MATHILDE.

Non, pas trop!... puisque tu as toujours de l'amitié pour moi... Eh bien! gronde-moi donc encore, comme autrefois... car tu me grondais toujours, je m'en souviens.

JOSEPH, la regardant.

Il n'y a plus moyen, mademoiselle.

MATHILDE.

Si, vraiment... les sujets ne te manqueront pas... Ils disent tous que je suis étourdie... et je vois que c'est vrai; n'est-ce pas, ma tante?... Aussi je tâche de me corriger.

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant; ce qu'ils appellent de l'étourderie, c'est de la franchise... Ce défaut-là, garde-le toujours... et reste comme tu es... (La regardant avec tendresse.) Je te trouve si bien, ma fille!

MATHILDE.

Tant mieux... j'aurais été si fâchée du contraire!... depuis sur-tout que mon père m'a confié vos projets.

MADAME DERMILLY.

Que veux-tu dire?

MATHILDE.

Oui, avant de partir, il m'a donné à entendre... que moi, votre nièce, je pourrais peut-être recevoir de vous, un jour, un nom encore plus doux... celui que vous avez dit tout-à-l'heure... ma fille.

MADAME DERMILLY.

Quoi! ton père t'aurait appris...? (A part.) Ah! quelle imprudence!

MATHILDE, vivement.

Je n'en ai parlé à personne... Mais retrouver en vous la mère que j'ai perdue! cette idée-là me rend si heureuse, que j'y pense sans cesse; et je fais tous mes efforts pour que votre fille ne soit pas trop indigne de vous... D'abord, je travaille depuis le matin jusqu'au soir... cela m'ennuie bien, mais c'est égal.

AIR du vaudeville de Oui et Non.

Je sais l'anglais, l'italien,
Peut-être assez mal, et je tremble...
Car vous, vous les parlez si bien!...
Mais nous pourrons causer ensemble.
Je cause beaucoup, au surplus;
Et pour moi quel plaisir extrême!...
Me voilà deux langues de plus
Pour dire combien je vous aime.

Ensuite la broderie, la tapisserie, la musique... et puis ma peinture... Vous verrez les deux miniatures que je vous ai apportées... le portrait de mon père et le mien.

MADAME DERMILLY, avec joie.

Est-il vrai?

MATHILDE.

Ah mon Dieu!... je n'y pense pas... c'est une surprise que je voulais vous faire... N'importe, vous serez surprise, n'est-ce pas?... Il y avait bien aussi un autre portrait que je voulais essayer, et qui sans doute vous aurait fait plus de plaisir... mais je ne sais pourquoi, je n'ai pas osé.

MADAME DERMILLY.

Et lequel?

MATHILDE.

Celui... de votre fils.

MADAME DERMILLY, souriant.

Eh comment!... tu te rappelles encore les traits de ton cousin?

MATHILDE.

C'est qu'il n'y a pas bien long-temps que je l'ai vu.

MADAME DERMILLY.

Où donc?... comment cela?

MATHILDE.

Lorsque le maréchal est venu visiter la maison royale de Saint-Denis, il avait avec lui très peu de monde... deux généraux... des vieux, et puis quelques jeunes aides-de-camp de la garde nationale à cheval... des uniformes de lanciers, charmants... et nous autres pensionnaires qui étions là en groupe, nous regardions les uniformes.

MADAME DERMILLY.

Et les jeunes officiers?

MATHILDE.

Très peu... parceque, vous sentez bien, ma tante... il faut être toutes droites et les yeux baissés... Mais une de mes compagnes, Augusta, qui était auprès de moi, me dit tout bas: « Regarde donc ce jeune homme qui est à côté du maréchal... » Et je dois convenir qu'il me parut très bien, et à ces demoiselles aussi.

Air du Pot de fleurs.

Car en parlant le soir de l'aventure,
Chacune à l'envi répétait
Que c'était lui dont la tournure
Sur tous les autres l'emportait...
Que nul n'avait ses graces naturelles:
Ce fait fut déclaré constant
Par un juri très compétent,
Formé de deux cents demoiselles.

Et jugez de ma surprise, quand la sous-maîtresse, en nous disant le nom de tous ceux qui accompagnaient le maréchal, nous apprit que le jeune aide-de-camp était M. Armand Dermilly, mon cousin.

MADAME DERMILLY.

O ciel! est-il possible?

MATHILDE.

Oui, ma tante... mon cousin!... et toutes ces demoiselles me trouvent fort heureuse d'être sa cousine... jugez donc, si elles avaient su... (vivement.) mais vous vous doutez bien que je n'ai rien dit.

MADAME DERMILLY, vivement.

C'est bien... c'est bien.

MATHILDE.

En revanche, j'y ai pensé... parcequ'il y avait dans cet événement-là quelque chose d'imprévu, d'étonnant... comme un coup du sort!... vous comprenez?... non pas que j'eusse d'autres idées; mais je me disais: Quand je verrai mon cousin, et il faudra bien que cela arrive... ce sera amusant de lui raconter qu'il ne me connaît pas, et que je le connais... et que je l'ai vu en cachette au milieu de deux cents personnes... Mais, par exemple, ma tante, vous ne lui direz pas ce que je vous ai raconté tout-à-l'heure... (à Joseph.) ni toi non plus, Joseph... vous sentez bien que c'est entre nous... (Joseph passe à la droite de madame Dermilly.) Mais pardon... je parle, je parle... et vous allez me trouver bien bavarde... ne le croyez pas... je suis contente, et voilà tout.

MADAME DERMILLY.

Et moi aussi... je suis enchantée maintenant de cette rencontre; et tu en parleras ce soir à ton cousin, en dansant avec lui la première contredanse.

MATHILDE.

Comment!... que me dites-vous?... un bal?...

MADAME DERMILLY.

Pour toi, mon enfant.

MATHILDE.

Ah! que vous êtes bonne!... et quel plaisir!

MADAME DERMILLY.

C'est aussi ma surprise, à moi... un impromptu!

MATHILDE.

Par exemple! vous auriez dû m'en prévenir d'avance... parceque moi, qui n'ai là que ma robe de pensionnaire... Ce n'est pas pour moi... mais pour mon cousin... (Avec timidité.) J'aurais voulu qu'il me trouvât jolie... et que ce soir... il pensât de moi... ce que nous avons pensé de lui... (Vivement.) C'est peut-être mal ce que je dis là?...

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant.

MATHILDE, gaîment.

Tant mieux... n'y pensons plus... le plaisir de danser vaut bien celui d'être belle.

MADAME DERMILLY, lui prenant la main.

Quoi! vraiment!... pas plus de coquetterie que cela?... (A Joseph.) Que te disais-je!... et quel trésor...! (A Mathilde.) Eh bien! mon enfant, si tu n'es pas coquette, moi, je le suis pour toi... et tu trouveras dans ta chambre une parure de bal qui t'est destinée.

MATHILDE, sautant de joie.

Ah! ma bonne tante!... (Vivement.) Y a-t-il des fleurs?

MADAME DERMILLY.

Certainement.

MATHILDE, de même.

Une guirlande?

MADAME DERMILLY.

Oui vraiment... c'était à moi de parer ma fille bien-aimée.

MATHILDE.

Ma fille!... ah! que je vous aime quand vous parlez ainsi! (Avec curiosité.) Mais dites-moi donc, cette robe... est-ce que je ne peux pas la voir et l'essayer?... ce n'est pas que je sois

impatiente ni curieuse... mais enfin, si elle n'allait pas bien...

MADAME DERMILLY.

C'est juste... Joseph, dites à votre femme de conduire Mathilde dans sa chambre, qui est à côté de la mienne.

JOSEPH.

Oui, madame.

MATHILDE.

Adieu, ma tante... adieu... (hésitant.) ma... ma mère.

MADAME DERMILLY, l'embrassant vivement.

Mon enfant... (puis se reprenant.) pas encore... pas encore... mais bientôt, je l'espère.

(Mathilde sort avec Joseph par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

Mme DERMILLY, puis ARMAND.

MADAME DERMILLY.

Oui, quand mon fils la connaîtra... il sera trop heureux de recevoir de mes mains un pareil présent... C'est lui... il faut lui apprendre mes intentions, et savoir décidément quelles pensées l'occupent... (Armand entre par le fond.) Comme il a l'air triste!... (Avec inquiétude.) Oh mon Dieu! mon pauvre fils!

ARMAND, à part, l'apercevant *.

C'est ma mère... il n'y a plus à reculer... allons, du courage! (Allant à elle, et lui baisant la main.) Je puis enfin vous voir et vous remercier de vos nouvelles bontés... J'ai appris par Joseph, par une indiscrétion peut-être, l'acquisition que vous venez de faire de ce beau domaine.

MADAME DERMILLY, avec émotion et bonté.

Tu m'en avais parlé tant de fois... tu semblais le desirer... et mon bonheur à moi, c'est de satisfaire tes vœux, quand je les connais, (le regardant avec émotion.) ou du moins quand je peux les deviner.

ARMAND, à part.

Si elle me parle ainsi, je n'aurai jamais la force...

MADAME DERMILLY.

Et puis, s'il faut te l'avouer, j'ai encore d'autres idées en achetant ce château.

ARMAND.

Et lesquelles?

MADAME DERMILLY.

J'espère que ce sera mon présent de noce.

ARMAND.

O ciel! que voulez-vous dire!

MADAME DERMILLY, s'asseyant et lui faisant signe de s'asseoir près d'elle.

Viens ici près de moi, et causons... il y a long-temps que cela ne nous est arrivé; et il me semble, mon fils, que tu dois avoir besoin de moi.

* Armand, madame Dermilly.

ARMAND, avec effusion.

Oui, ma mère... oui, vous avez raison.

MADAME DERMILLY.

J'en étais sûre... mon cœur me le disait... écoute-moi... tu me répondras après.

Air de Téniers.

On te l'a dit: quand la mort de ton père
Vint dans le deuil nous plonger tous les deux,
J'étais bien jeune, et ma famille entière
Voulait pour moi préparer d'autres nœuds.
Je résistai; car je songeais sans cesse
Qu'un autre époux, en me donnant sa foi,
Eût exigé sa part d'une tendresse
Qui ne devait appartenir qu'à toi.

ARMAND.

Ah! ma mère!

MADAME DERMILLY, continuant.

Me trouvant à la tête d'une fortune déja considérable, je l'ai conservée, je l'ai augmentée pour toi, mon enfant!... et quand je te la laisserai, tu en useras, j'en suis sûre, honorablement, comme elle a été acquise.

ARMAND.

Ah! loin de nous de pareilles idées.

MADAME DERMILLY.

Qui sait?... je suis faible, souffrante, et je ne voudrais pas te quitter, mon ami, sans avoir légué à quelqu'un, choisi par moi, le soin de te rendre heureux... Je desire donc que tu te maries... mais je voudrais, avant tout, que cette volonté fût la tienne.

ARMAND, avec joie.

Rassurez-vous, ma mère; c'est aussi mon unique pensée; car, s'il faut vous l'avouer, il est quelqu'un que j'aime... comme je n'ai jamais aimé.

MADAME DERMILLY, à part.

O ciel!

ARMAND, avec chaleur.

Il n'y a pas pour moi de bonheur possible, si je ne l'épouse... si vous ne consentez à me la donner pour femme.

MADAME DERMILLY.

Et qui donc?

ARMAND.

Votre pupille... Clarisse

MADAME DERMILLY, à part et atterrée.

O mon Dieu!... il est donc vrai!...

ARMAND.

Qu'avez-vous, ma mère?... Votre main tremble... vous souffrez?

MADAME DERMILLY, cherchant à ranimer ses forces.

Non, non, ce n'est rien, mon fils... je ne veux comme toi que ton bonheur...

(Elle se lève, Armand se lève aussi.)

ARMAND, avec joie.

Est-il possible!

MADAME DERMILLY.

Mais calme-toi, et laisse-moi te parler... Pour que ce bonheur existe, il faut être bien sûr de la personne à qui on le confie... savoir

si son esprit, son caractère, tout ce qui l'entoure, en un mot, nous offre pour l'avenir des garanties, qui te semblent inutiles, à toi... mais que moi, je dois réclamer pour mon fils... D'abord, elle est plus âgée que toi... ensuite, sa famille...

ARMAND.

Est noble et illustre... Son père, le marquis de Villedieu...

MADAME DERMILLY.

Lui a laissé un grand nom, je le sais... et voilà justement ce qui m'effraie; car, enfin, nous ne sommes que des négociants... (Armand fait un geste.) banquiers, si tu veux... le nom n'y fait rien... c'est toujours du commerce... et au lieu, comme je le voudrais, d'être heureux de notre alliance...

Air de la Robe et les Bottes.

En l'acceptant, c'est nous que l'on protége :
Ils le diront : car, même de nos jours,
Des anciens droits, titres et privilége,
Les grands seigneurs se souviennent toujours.
Qu'est-ce, à leurs yeux, que l'état que vous faites?
Et peuvent-ils estimer un banquier
Que son nom seul force à payer ses dettes?
Eux, que leur nom dispensait de payer!

Et ta femme elle-même, imbue de pareilles idées, te fera sentir, un jour, qu'elle a bien voulu t'élever jusqu'à elle.

ARMAND.

Une femme ordinaire, je ne dis pas... mais Clarisse!...

MADAME DERMILLY.

N'est pas, plus qu'une autre, exempte des préjugés du nom et de la naissance... préjugés que son éducation n'a fait que fortifier encore... Élevée à Londres, au sein d'une famille puissante, chez lord Carlille, un des premiers pairs du royaume, elle y a puisé toutes ces idées d'aristocratie anglaise... ce besoin de dignités et d'honneurs qui tourmentent déja sa jeunesse... et si elle se contente aujourd'hui de la fortune, c'est faute de mieux.

ARMAND.

Que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Ce qu'il m'est facile de te prouver... Edgard, le second fils de Carlille, était devenu, comme toi, épris de ses charmes.

ARMAND.

S'il était vrai!

MADAME DERMILLY.

Je n'accuse point Clarisse, et ne la soupçonne pas d'avoir répondu à un pareil amour... Elle est encore jeune, jolie... on l'aime, c'est tout naturel... Mais plus tard, quand elle est devenue ma pupille, pourquoi a-t-elle refusé avec dédain tous les partis que je lui proposais?

ARMAND.

Pouvez-vous lui en faire un crime, quand son cœur était à moi, quand elle m'aimait!... Car, vous ne la connaissez pas... vous ne savez pas qu'elle-même voulait me détourner de cet amour; et craignant de vous affliger, elle voulait s'éloigner, me fuir... moi qu'elle aime, et dont elle est aimée!

MADAME DERMILLY.

Tu t'abuses toi-même; et tu lui prêtes des qualités qu'elle n'a pas.

ARMAND.

Quelle qu'elle soit, je l'aime.

MADAME DERMILLY.

Mais de grace...

ARMAND.

Enfin, ma mère, je l'aime, et je l'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY, avec impatience.

Toujours!... Peux-tu parler ainsi quand il s'agit d'un sentiment soudain, impétueux, que la passion a fait naître, que la raison n'éclaire point... Peux-tu garantir la durée d'un accès de fièvre ou de délire?... Tu en as aimé d'autres!... ce devait être aussi pour la vie... et au bout de quelques mois, cet amour éternel était dissipé!... Il peut en être de même de celui-ci.

ARMAND.

Jamais! jamais!... Quelle différence!

MADAME DERMILLY.

Essayons du moins... car moi aussi j'avais un parti à te proposer... un ange de beauté et de candeur, que ma tendresse te destinait.

ARMAND.

C'est inutile.

MADAME DERMILLY.

Vois-la du moins... c'est tout ce que je te demande.

ARMAND, hors de lui.

Et à quoi bon?... j'aime Clarisse!... je n'en aimerai jamais d'autre... Rien ne me fera changer; et rien au monde ne m'empêchera de l'épouser.

MADAME DERMILLY.

Pas même le malheur de ta mère!...

ARMAND.

O ciel! que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Que j'ai cru être aimée de mon fils... Ma vie, à moi, c'était son amour... et le perdre, c'est mourir.

ARMAND.

Ah! croyez que ma tendresse...

MADAME DERMILLY, froidement.

Je ne peux plus y croire; et je ne l'invoque plus... (avec dignité.) mais il me reste encore d'autres droits... Privée de l'amour de mon fils, je n'ai rien fait du moins pour le dégager du respect et de l'obéissance qui me sont dus.

ARMAND.

Et que je conserverai toujours!... Parlez..

quoi que vous exigiez... si c'est un ordre, j'obéirai.

MADAME DERMILLY.

Je pourrais donc te dire : Je te défends ce mariage?

ARMAND, avec anxiété.

Eh bien!... vous me le défendez?

MADAME DERMILLY.

Non; mais je te demande à genoux de ne pas être malheureux.

ARMAND, la relevant.

Vous!... ma mère!... Ah! c'en est trop!... j'obéirai... plus de mariage... vous l'exigez... et rien n'égale mes tourments!... mais vous n'aurez pas prié en vain... Adieu... adieu... je vais trouver Clarisse... lui rendre ses serments... lui dire que je renonce à elle... Êtes-vous satisfaite?

MADAME DERMILLY.

Oui, oui, je le suis. (Voyant Armand qui s'éloigne.) Mon fils... tu t'éloignes... et sans m'embrasser?...

ARMAND revient, embrasse sa mère, se dégage de ses bras et dit en sortant :

Ah!... je suis bien malheureux!

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

Mme DERMILLY, puis MATHILDE.

MADAME DERMILLY, avec émotion, et le regardant sortir.

Il souffre!... il est malheureux!... et c'est moi qui en suis cause!... moi, qui immolerais tout à son bonheur! (Avec fermeté.) Eh bien! c'est son bonheur que j'assure... et quoi qu'il arrive, je n'aurai point de regrets. J'ai fait mon devoir.

MATHILDE, en robe de bal, entrant par la droite*.

Ma tante, ma tante!... regardez donc.

MADAME DERMILLY.

Ah! te voilà, mon enfant!... C'est bien... très bien!... Que j'ai de plaisir à te contempler!... (A part.) Oui, je n'ai d'espoir qu'en elle.

MATHILDE.

Vous avez pensé à tout... jusqu'au bouquet... Est-il bien ainsi?

MADAME DERMILLY, le lui ôtant.

Du tout... on le porte à la main.

MATHILDE, riant.

C'était donc une grande faute?

MADAME DERMILLY.

Sans contredit.

MATHILDE.

Dame!... je ne savais pas.

MADAME DERMILLY.

Ta coiffure, n'est-elle pas un peu haute?...

* Mathilde, madame Dermilly.

Non... et ta robe?... Il y a là des plis que l'on peut faire disparaître.

(Elle arrange la toilette de Mathilde.)

MATHILDE.

Que vous êtes bonne, ma tante!... ce sera toujours bien.

MADAME DERMILLY, à part.

Ah! si elle savait pour moi de quelle importance... (Haut.) Écoute, mon enfant, fais bien attention à ce que je vais te recommander; et tâche sur-tout, dans ce bal...

MATHILDE.

Quoi, ma tante?

MADAME DERMILLY, s'arrêtant, à part.

Non, non... ne lui donnons point de conseil... laissons-la être elle-même... c'est par-là qu'elle doit plaire... (Haut à Mathilde.) Tâche de bien t'amuser : voilà tout ce que je te demande.

MATHILDE.

Oh! vous serez obéie... Songez donc que c'est la première fois que je vais au bal... au bal pour de vrai... car chez nous c'est bien différent :

AIR du vaudeville de Partie et Revanche.

Même aux grands jours, c'est entre demoiselles
Que l'on danse à la pension;
Point de danseurs, de figures nouvelles,
Cela nuit à l'illusion :
Madame a beau nous prêter son salon...
Le maître nous guide en personne,
Sur sa pochette... et l'on ne sait vraiment
Si pareil bal est un plaisir qu'on donne,
Ou bien si c'est la leçon que l'on prend.

Aussi, moi qui n'y suis pas habituée, je m'essayais tout-à-l'heure devant votre glace, pour le moment où on viendra m'inviter... (S'asseyant et s'inclinant.) Avec plaisir, monsieur... à moins que ce ne soit Armand... et alors je lui dirai : Avec plaisir, mon cousin.

MADAME DERMILLY, avec effroi.

Et ta robe que tu chiffonnes!...

MATHILDE, se levant vivement.

C'est vrai!... mais aussi pourquoi n'arrive-t-on pas?... on perd du temps.

MADAME DERMILLY.

Tais-toi, l'on vient... (A part.) C'est Clarisse.

SCÈNE VIII.

MATHILDE, Mme DERMILLY; CLARISSE, sortant de l'appartement à gauche, en robe de bal.

CLARISSE, à part, et entrant en rêvant.

Il obéissait à sa mère... il renonçait à moi!... heureusement un seul mot a changé toutes ses résolutions... et maintenant, je l'espère, je n'ai plus rien à craindre... (Apercevant madame Dermilly.) Ah! c'est vous, madame?

MADAME DERMILLY.

Déja prête, Clarisse!... c'est très bien.

MATHILDE.

Oh! qu'elle est jolie!

MADAME DERMILLY, à Clarisse, montrant Mathilde.

C'est ma nièce Mathilde... la fille de la maison...

MATHILDE, passant près de Clarisse*.

Presque une sœur!... et je serai bien heureuse si vous me regardez comme telle, et si vous voulez bien m'accorder votre amitié.

CLARISSE.

Mademoiselle!...

MATHILDE.

Oh! j'en ai grand besoin... à ce bal surtout, où vous me guiderez... Moi, je ne sais rien... tout-à-l'heure déja j'avais mis ce bouquet à ma ceinture; et sans ma tante, qui m'a dit que cela ne se faisait pas...

CLARISSE, avec ironie.

Mademoiselle sort de pension?

MATHILDE.

Oh! mon Dieu, oui...

CLARISSE, de même.

On le voit bien.

MADAME DERMILLY, avec intention.

Ne fût-ce qu'à sa franchise, à sa confiance. (La musique se fait entendre.) Voici déja quelques personnes qui viennent.

(Elle va dans la salle du fond. — La musique continue. On voit passer dans le fond plusieurs cavaliers donnant la main à des dames mises élégamment, qu'ils conduisent dans la salle du bal.)

MATHILDE, à Clarisse.

Je me mettrai à côté de vous, et vous me direz ce qu'il faudra faire pour être bien.

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire.

MATHILDE.

Vous avez raison... je vous regarderai, et je tâcherai d'imiter... si je puis.

CLARISSE.

Vous n'en avez pas besoin; et, sans vous donner de mal, vous êtes sûre de plaire.

MATHILDE, naïvement.

Vous croyez?...

CLARISSE.

Dès que vous serez connue... dès qu'on aura prononcé votre nom... Quelle est cette jeune personne?... — Mademoiselle Mathilde de Nanteuil. — Cette riche héritière!... Tous les jeunes gens s'empresseront autour de vous... et vous êtes sûre de ne pas manquer une contredanse.

MATHILDE.

Quoi! ce serait là le motif?

(Madame Dermilly rentre **.)

CLARISSE.

Eh! mon Dieu! qu'on soit laide ou jolie!... qu'on danse bien ou mal... peu importe... ce qu'il faut, pour réussir dans un bal, c'est une dot... et souvent, je l'avoue, ma fierté s'en indigne.

MATHILDE.

Serait-ce vrai, ma tante?

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant... et la preuve, c'est que Clarisse, qui te parle, aura beaucoup de succès, et cependant elle n'a rien.

CLARISSE, avec dépit.

Madame!...

MADAME DERMILLY.

Votre triomphe n'en est que plus flatteur... Après cela, que tous les danseurs ne soient pas des maris... et que pour épouser ils aient l'indignité d'exiger une dot... je conçois cela...

(Mathilde va regarder dans l'autre salon.)

CLARISSE.

L'argent est une si belle chose!... il donne toutes les qualités...

MADAME DERMILLY.

Croyez-vous donc que les filles sans dot aient, par cela même, toutes les vertus?... et que l'absence d'argent leur donne la bonté, la douceur, l'aménité de caractère?...

CLARISSE, à part.

Patience... j'aurai mon tour. (La musique se fait entendre plus fort.)

(Madame Dermilly sort un instant.)

MATHILDE, regardant dans le salon du fond.

Le bal commence... et mon cousin n'est pas là... (Madame Dermilly rentre, accompagnée de deux cavaliers; l'un d'eux invite Clarisse, qu'il conduit dans la salle où l'on danse; l'autre invite Mathilde, qui dit à part:) Eh mais! voilà un monsieur qui vient m'inviter... (Bas à madame Dermilly.) Faut-il accepter, ma tante?

MADAME DERMILLY.

Sans doute.

MATHILDE, s'inclinant.

Avec plaisir, monsieur. (A part.) Ah! mon Dieu! que cela me fait de peine!... j'espérais que la première contredanse serait avec lui.

(Elle sort avec le cavalier qui l'a invitée.)

SCÈNE IX.

Mme DERMILLY, seule, regardant autour d'elle.

C'est étonnant, mon fils ne paraît pas... Ah!... il me semble le voir dans la foule... Oui... il sera descendu avant moi au salon, pour en faire les honneurs... A la bonne heure... cela m'inquiétait... Et ce Joseph... où est-il donc?... J'ai besoin de lui...

(Joseph paraît à la porte du fond; il pose un plateau vide et s'arrête en regardant dans les appartements.)

SCÈNE X.

JOSEPH, Mme DERMILLY.

MADAME DERMILLY.

Ah! te voilà, Joseph!

* Madame Dermilly, Mathilde, Clarisse.
** Madame Dermilly, Mathilde, Clarisse.

JOSEPH.

Je serais resté jusqu'à ce soir à la regarder.

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?

JOSEPH, posant son plateau sur la table.

Mademoiselle Mathilde... En entrant dans le salon, elle a eu un succès... tous les regards se sont fixés sur elle... et puis on entendait une espèce de bourdonnement... très agréable.

MADAME DERMILLY.

Et mon fils était là?...

JOSEPH.

Non, madame.

MADAME DERMILLY.

Est-ce qu'il n'est pas au salon?

JOSEPH.

Pas encore.

MADAME DERMILLY.

En es-tu sûr?

JOSEPH.

Je crains même qu'il n'y paraisse pas de la soirée.

MADAME DERMILLY.

Et pourquoi?

JOSEPH.

Tenez, madame... il y a quelque chose sur quoi j'ai promis le secret, de peur de vous inquiéter... mais il me semble maintenant qu'il y aurait plus de danger à ne rien dire.

MADAME DERMILLY.

Tu as raison... je veux tout savoir.

JOSEPH.

Il y a quelques instants, en descendant à l'office, chercher ce plateau... je me rencontre nez à nez avec M. Armand, qui se glissait dans la cour, par le petit escalier... « Quoi! monsieur, à cette heure, pas encore habillé! »... Car il n'était pas en costume de bal... « — Non, j'ai à sortir. — Et pourquoi donc? et où allez-vous? — Tais-toi, tais-toi... que ma mère n'en sache rien... je pense, Joseph, qu'on peut se fier à toi. — Vous jugez de ce que je lui répondis. — « Eh bien! ne dis rien à ma mère, que cela inquièterait... et si, à onze heures, je n'étais pas rentré, remets ce billet à mademoiselle Clarisse... à elle seule, entends-tu?... à elle seule, et en secret. »

MADAME DERMILLY.

Qu'est-ce que cela signifie?

JOSEPH.

J'ai pensé d'abord que c'était quelque affaire, quelque duel... que sais-je?

MADAME DERMILLY.

O ciel! à une pareille heure!... ce n'est pas possible... car la nuit s'avance... et ce billet à Clarisse?

JOSEPH.

Le voici. (Madame Dermilly le prend.)

MADAME DERMILLY.

J'ai le droit, j'espère, de lire ce qu'on adresse à mon ancienne pupille... à une jeune personne qui m'est encore confiée... et fût-ce de mon fils lui-même... (Elle décachète la lettre, et après en avoir lu quelques lignes, elle dit :) Ah! mon Dieu!

JOSEPH, effrayé.

Qu'est-ce donc?

MADAME DERMILLY.

Rien... rien!... je suis tranquille... je sais maintenant où il est... Que cela ne t'inquiète pas. (Elle relit encore.)

JOSEPH.

C'est différent, si madame est tranquille... (A part.) Elle a cependant l'air bien agité... (Haut.) Madame n'a pas besoin de moi?... je puis rentrer au salon?

MADAME DERMILLY.

Oui, Joseph... oui, mon ami... Mais je ne sais... prie Clarisse de continuer à faire les honneurs... mais rassure-toi... tout va bien.

JOSEPH.

Oui, madame... (A part.) Pauvre femme!... Il y a de mauvaises nouvelles.

(Il emporte le plateau et sort par le fond.)

SCÈNE XI.

Mme DERMILLY, seule.

(Lisant la lettre.) « Je voulais te fuir, obéir à « ma mère... un de tes regards m'a retenu... « c'est l'honneur qui maintenant me lie à toi, « et tes droits sont les plus sacrés... (S'arrêtant, et « avec douleur.) Ah! mon fils!... (Lisant.) Mais « ce mariage, que désormais rien ne peut rompre, ma mère n'y consentira jamais... après « la promesse que je lui ai faite, je n'ai même « plus le droit de le lui demander... et tu as « raison, il faut partir... il faut nous éloigner... « mais si je rentrais ce soir... si je voyais seu« lement ma mère... toute ma résolution m'a« bandonnerait... je ne partirais pas... ne sois « donc pas inquiète, si tu ne me vois pas à ce « bal... je m'occupe de tout préparer pour « notre fuite... et dès que tout le monde sera « parti, quand tout reposera dans la maison, « descends au petit salon, tu m'y trouveras. »

(Elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et garde un instant le silence.)

Je l'ai lu!... je ne puis le croire encore... un enlèvement!... c'est mon fils qui m'abandonne, qui en a conçu le projet... oh! non... (Avec douleur.) Mais il y consent du moins... et comment l'en empêcher? il ne tient qu'à moi, je le sais, de m'armer de tous mes droits... d'éloigner Clarisse, et de dire à mon fils : « Je veux que vous épousiez Mathilde. » Je veux... et s'il me résiste, il faudra donc le maudire!... et s'il m'obéit... il ne l'aimera pas, cette pauvre enfant!... il la rendra malheureuse!... il adorera Clarisse encore davantage!... car, à son âge, loin d'arrêter une passion, les obstacles ne

font que l'exciter et l'accroître...Allons! il n'y a qu'un moyen... bien hardi, peut-être... mais c'est le seul qui me reste ; et si je connais bien le caractère de mon fils... oui, dès demain et sans le voir, Mathilde retournera à sa pension. (Regardant au fond.) Je ne vois plus personne au salon... personne... que Joseph qui éteint les bougies et remet tout en ordre... oui... j'ai entendu le bruit des dernières voitures... et tout le monde est parti... (Elle ferme la porte du fond.) Je suis seule... attendons mon fils... (Elle écoute.) On monte par le petit escalier!... ah! le cœur me bat de frayeur!... et c'est lui qui en est cause!... qui me l'aurait jamais dit!...

SCÈNE XII.

Mme DERMILLY; ARMAND, entrant par la porte à gauche.

ARMAND.

Ah! que cette soirée m'a paru longue!... et maintenant que l'instant approche, je voudrais l'éloigner... Dieu! ma mère!...

MADAME DERMILLY, avec douceur.

Je t'attendais, mon fils... et tu viens bien tard.

ARMAND.

Oui... je n'ai pas pu... j'ai été forcé... ou plutôt, je me suis cru obligé...

MADAME DERMILLY, de même.

De me tromper?... oh! non, rien ne t'y oblige... Ce n'est pas moi que tu espérais trouver en ces lieux.

ARMAND.

Pourriez-vous le penser?...

MADAME DERMILLY.

Je sais tout.

ARMAND.

Eh quoi!... l'on vous aurait dit!... l'on m'aurait trahi!...

MADAME DERMILLY.

Non, grace au ciel!... ce secret que j'ai surpris reste entre nous deux; et personne que moi n'aura vu rougir mon fils...

(Elle lui remet la lettre.)

ARMAND, regardant le papier.

Ma lettre à Clarisse!...

MADAME DERMILLY.

Je l'ai ouverte... et qu'ai-je vu?... une fuite... un enlèvement... un pareil éclat!... commencer aux yeux du monde par perdre de réputation celle que tu veux nommer ta femme!... Ah, mon fils!... si tu m'avais demandé conseil!... si tu m'avais dit ce matin que cette passion était si forte, si violente, que tu la plaçais au-dessus de tout... même de l'honneur... je t'aurais épargné bien des regrets... heureusement, je le puis encore...

ARMAND.

Et comment?... (Musique douce.)

MADAME DERMILLY.

Puisque tu ne peux vaincre cet amour...

ARMAND.

Achevez...

MADAME DERMILLY.

Tu le veux...

ARMAND, à ses genoux.

Eh bien!...

MADAME DERMILLY.

Eh bien!... épouse-la...

ARMAND.

Épouser Clarisse!... vous le voulez bien?

JOSEPH, qui entre et qui a entendu ce dernier mot.

Qu'entends-je!... ce n'est pas possible... madame ne peut consentir...

MADAME DERMILLY, passant entre Armand et Joseph.

Si, Joseph... à une seule condition, que je vais expliquer à mon fils.

ARMAND.

Ah! tout ce que vous voudrez... j'y souscris d'avance.

MADAME DERMILLY.

Donne-moi le bras jusqu'à ma chambre à coucher.

JOSEPH.

Quelle faiblesse!... et ce que c'est que de gâter les enfants!... mon fils Joseph épousera qui je voudrai, ou restera garçon.

ARMAND.

Ah! vous êtes la meilleure des mères!... et je vous devrai mon bonheur!...

MADAME DERMILLY.

Pas encore maintenant!... mais plus tard peut-être... je l'espère... Adieu, Joseph!... bonne nuit!... (Joseph, qui tient un flambeau, reste immobile; madame Dermilly sort par la droite avec Armand.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un appartement d'un château gothique. Deux portes latérales; une grande croisée auprès de la porte à droite; au-dessous des portes de droite et de gauche, des lucarnes en rosace; une grande cheminée; au fond, deux petites portes aux côtés de la cheminée; un violon posé sur un meuble, un fusil attaché à la muraille. Tables à droite et à gauche du théâtre.

SCÈNE I.

ARMAND, près d'une table à gauche, regarde des poissons dans un bocal; Mme DERMILLY, assise à droite, est occupée à broder; CLARISSE, à côté d'elle, tient un livre et lit.

ARMAND, regardant attentivement le bocal.

Les belles couleurs!... et quelle agilité!... ils ne restent pas un instant en place... et tournoient toujours sans se rencontrer.

MADAME DERMILLY.

Voilà une heure que tu es occupé, comme Schahabaham, à regarder ces poissons rouges.

ARMAND.

C'est que ces diables de petits poissons sont étonnants... quoique enfermés, ils n'ont pas l'air de s'ennuyer.

CLARISSE.

Je crois bien!... une prison de cristal... c'est charmant!...

MADAME DERMILLY.

Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de belles prisons!

CLARISSE.

Moi, je soutiendrai le contraire... car ici, près de vous, madame... dans ce vieux château, je me trouve si heureuse!...

MADAME DERMILLY.

C'est ce que je desirais... Quoique votre mariage fût arrêté, forcée de le retarder de trois mois pour des arrangements de fortune... des comptes de tutèle à rendre à mon fils... j'ai voulu du moins que, pendant ce temps, vous ne fussiez pas séparés; et je vous ai amenés dans ce château, où nous nous sommes fait la loi de ne recevoir personne.

CLARISSE.

C'est vrai!... point de fâcheux... point de visites importunes.

ARMAND, venant auprès de Clarisse.

Tout entier au bonheur d'être ensemble... aussi voilà déja deux mois qui ont passé comme un éclair.

MADAME DERMILLY.

Non, six semaines...

ARMAND.

Vous croyez?...

MADAME DERMILLY.

J'en suis sûre...

CLARISSE.

Ces appartements gothiques ont quelque chose de grandiose, de noble, de majestueux...

ARMAND, le dos à la cheminée.

Oui, cela fait très bien, en été sur-tout... mais en hiver, au mois de décembre, je trouve le grandiose un peu froid... Hum!... hum!... je ne sors pas des rhumes de cerveau; mais qu'importe?... quand on est auprès de ce qu'on aime... dans le repos et la solitude... (il se place entre madame Dermilly et Clarisse, en s'appuyant sur le dos de leur fauteuil.) entre l'amour et l'amitié... A propos d'amitié, est-ce que votre homme d'affaires ne vous fera pas celle de se dépêcher?... il n'en finit pas avec sa liquidation... et nous sommes ici à l'attendre.

MADAME DERMILLY.

Est-ce que cela vous ennuie?...

ARMAND.

Du tout! mais il y a une impatience bien naturelle... que vous devez comprendre... Quel plaisir d'être mariés!... d'être chez soi... dans son boudoir de la chaussée d'Antin!... de bons tapis... des cheminées à la Bronzac...

AIR : Du partage de la richesse.

Et puis voici les plaisirs qui reviennent,
Car cet hiver on dansera beaucoup;
Spectacles, bals, et tant de gens y tiennent!
Pas moi, du moins, ils sont peu de mon goût.
(Montrant Clarisse.)
Mais pour Clarisse... et si je ne m'abuse,
Deux vrais amants, deux époux, Dieu merci!
Ne faisant qu'un... Je veux qu'elle s'amuse,
Afin de m'amuser aussi.

CLARISSE.

Je vous remercie... mais en quelque lieu que je me trouve, je n'ai rien à desirer... je suis près de vous...

ARMAND, lui baisant la main avec transport.

Ah! ma chère Clarisse!... (Nonchalamment.) Qu'est-ce que nous ferons ce matin?

CLARISSE.

De la musique... si vous voulez?

ARMAND.

De la musique... nous en avons fait hier... et avant-hier... et l'autre jour!... et puis, mon violon n'est pas d'accord... Si nous allions plutôt nous promener dans le parc?

MADAME DERMILLY.

Y penses-tu!... cinq à six pouces de neige.

ARMAND, avec humeur.

Bah!... les femmes ont toujours peur de se

mouiller les pieds! Il faudra donc rester toute la journée ici, dans ce salon?...

CLARISSE.

Voulez-vous lire... ou jouer?...

ARMAND, de même.

Nous ne sommes que trois... Si encore le curé était venu... nous aurions fait le whist ou la bouillotte à quatre... mais ce curé promet de venir, et il ne vient pas!... Ensuite... il viendra, peut-être... Il n'est que midi... Midi!... c'est l'heure où, à Paris, on se réunit au café Tortoni... Ils parlent, j'en suis sûr, de la représentation d'hier... car c'était hier jour d'opéra... Je voudrais bien savoir si Béville est toujours amoureux de la petite Mimi?

CLARISSE, se levant.

Je ne vous le dirai pas...

ARMAND.

C'est juste... je vous dis cela comme autre chose... (S'approchant de la croisée.) Tiens! voilà Geneviève qui est dans le parc!...

MADAME DERMILLY, se levant *.

Geneviève!

ARMAND.

La fille du jardinier... que je fais causer quelquefois...

CLARISSE.

C'est-à-dire... très souvent.

ARMAND.

Oui, c'est la naïveté campagnarde... la plus amusante... Elle m'a avoué qu'elle avait déja eu trois amoureux...

CLARISSE.

Fi donc!

ARMAND.

Amour platonique, bien entendu...

AIR du vaudeville de Partie et Revanche.

A la campagne il n'en est jamais d'autres;
Et philosophe studieux,
Moi je compare et leurs mœurs et les nôtres.

MADAME DERMILLY, souriant.

Mais, en effet... trois amoureux!...

CLARISSE, de même.

Et s'en vanter... c'est curieux!

ARMAND.

Voyez alors ce que fait naître
La différence des climats!...
Car à Paris, on les aurait peut-être;
Mais, à coup sûr, on ne le dirait pas.

(A madame Dermilly, en riant.) Et entre autres, elle m'a cité Jean-Pierre, votre garde-chasse... un imbécile!... Eh! parbleu! cela me fait penser que ce matin... (Décrochant son fusil.) Voilà une belle occasion pour la chasse au loup...

MADAME DERMILLY.

Y pensez-vous!... il peut y avoir du danger...

* Madame Dermilly, Armand, Clarisse.

ARMAND.

Tant mieux!... ça occupe... ça fait passer un moment...

MADAME DERMILLY.

Et moi, je ne veux pas... Vous ne sortirez pas... ce n'est pas convenable... vous êtes déja resté avant-hier toute la journée dehors, et cela fâcherait Clarisse...

ARMAND.

Non!... j'en suis sûr... (A Clarisse.) N'est-ce pas, chère amie.. cela ne vous fâchera pas que je sorte?...

CLARISSE, d'un air très indifférent.

Moi, nullement...

ARMAND.

Vous voyez...

MADAME DERMILLY, le retenant toujours.

Elle ne l'avoue pas... mais je suis persuadée qu'au fond cela lui fait de la peine. (Avec intention.) Sans cela elle ne vous aimerait pas...

CLARISSE.

C'est au contraire parceque je l'aime... que je m'efforce de cacher le chagrin que j'en éprouve.

MADAME DERMILLY.

Tu l'entends...

ARMAND.

C'est différent... Dès que cela vous contrarie, ma chère Clarisse... vous êtes bien sûre que je resterai... que je vous obéirai... que je ferai tout ce qui vous sera agréable... quand je devrais... Aussi je ne sortirai pas de ce fauteuil... et ne dirai pas un mot.

(Il s'assied sur un fauteuil, auprès de la table, à droite.)

MADAME DERMILLY.

Le voilà d'une humeur exécrable pour toute la journée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, entrant par la droite.

Voici les journaux et les lettres...

CLARISSE, avec joie.

Ah! quel bonheur! donne vite.

ARMAND, toujours étendu dans son fauteuil.

J'espère qu'on ne les prendra pas tous...

CLARISSE, prenant deux journaux.

Oh non! à vous les journaux politiques, à moi la *Revue de Paris* et le *Journal des Modes*.

(Elle va s'asseoir à gauche. — Joseph donne les journaux à Armand, et les lettres à madame Dermilly.)

ARMAND, les comptant.

Quel plaisir!... six journaux... en voilà pour toute la matinée!...

CLARISSE, lisant.

« Les robes de popeline brochées sont tou-
« jours à la mode... » Et moi qui en avais une

charmante, que je n'aurai pu porter... quel dommage!...

ARMAND.

Vous pouviez la mettre ici...

CLARISSE.

De la toilette, quand il n'y a personne!...

ARMAND.

Personne!... c'est aimable pour nous!

MADAME DERMILLY, regardant Joseph qui essuie une larme.

Eh mais, Joseph, qu'as-tu donc? quel air triste!

JOSEPH *.

Ce sont des nouvelles que je reçois de mon fils Joseph... vous savez... celui que j'élevais si sévèrement?

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! pour se soustraire à mon autorité, il vient, à dix-huit ans, de s'engager dans les dragons.

MADAME DERMILLY.

Ah mon Dieu!

JOSEPH.

Et que faire contre un dragon?... comment ramener l'enfant prodigue à la maison paternelle?

MADAME DERMILLY.

En le laissant au régiment pendant un an ou deux... et alors, sois tranquille... il viendra de lui-même nous prier d'avoir son congé...

JOSEPH.

Vous croyez?

MADAME DERMILLY.

J'en suis sûre. (Regardant Armand.) C'est un excellent système que de... Eh mais! voici une lettre qui ne vient pas par la poste.

JOSEPH.

Non, madame, elle a été apportée par un courrier... un domestique en livrée, qui est en-bas.

MADAME DERMILLY.

C'est du jeune Edgard...

ARMAND.

Le second fils de lord Carlille?

MADAME DERMILLY.

Oui, celui avec qui Clarisse a été élevée en Angleterre... Il m'écrit de la poste voisine, et me demande la permission de se présenter au château.

ARMAND, se levant**.

Avec grand plaisir... Il faut lui écrire...

MADAME DERMILLY.

Non... ce serait contraire à la résolution que nous avons prise de ne recevoir aucun étranger...

ARMAND.

Ce n'est pas un étranger... sa famille était liée avec la nôtre... et puis, un ami d'enfance de ma femme...

MADAME DERMILLY, les regardant tous deux.

Si vous le voulez absolument...

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire, madame; commandez...

ARMAND.

Refuser de le recevoir serait de la dernière inconvenance... D'ailleurs, ce sera toujours une compagnie, non pour nous qui n'en avons pas besoin, mais pour vous, ma mère!... et puis, les devoirs de l'hospitalité... Le jeune baronnet est très amusant. Je l'ai vu quelquefois à Paris, où nous nous moquions toujours de lui...

MADAME DERMILLY.

S'il en est ainsi, je vais lui écrire que nous l'attendons à dîner. Mais sa lettre en renfermait une autre... lettre d'amitié et de souvenir... adressée à Clarisse...

CLARISSE.

A moi?...

MADAME DERMILLY.

Il me prie de vous la remettre, après toutefois en avoir pris connaissance... ce que je juge tout-à-fait inutile... La voici, ma chère enfant...

CLARISSE, sans prendre la lettre.

Donnez-la à Armand... à mon mari!... c'est à lui de la lire!...

ARMAND.

Par exemple!... quelle idée avez-vous de moi! amant ou mari, confiance absolue... La France maintenant n'est plus jalouse de l'Angleterre... Il y a désormais alliance et sympathie... Mais allez donc, ma mère... allez écrire au baronnet.

CLARISSE.

Et moi, je vais m'habiller...

ARMAND.

A merveille! il y aura grand dîner, grande soirée, réception complète... c'est la première fois que cela nous arrive... et puis, Edgard est bon musicien.

CLARISSE.

Il jouera du piano.

ARMAND.

Et nous danserons!...

CLARISSE.

Un bal!... quel plaisir!

AIR du ballet de Cendrillon.

ENSEMBLE.

MADAME DERMILLY, ARMAND, JOSEPH et CLARISSE.

MADAME DERMILLY et ARMAND.

Au seul espoir de voir cet étranger
Sa / Ma } bonne humeur est revenue.

* Armand, Joseph, madame Dermilly, Clarisse.

** Armand, madame Dermilly, Clarisse, Joseph reste au fond.

Qu'ici tout prenne une face imprévue:
Ayons bien soin de ne rien ménager.

JOSEPH.

Il faut qu'ici, grace à cet étranger,
Tout prenne une face imprévue!
On s'met en frais pour fêter sa venue.
En vérité, ça me fait enrager.

CLARISSE, à Armand.

A votre ami je dois aussi songer;
Moi, qui suis votre prétendue,
Avec éclat pour paraître à sa vue,
Je vous promets de ne rien négliger.

(Madame Dermilly et Clarisse sortent par la porte à droite.)

SCÈNE III.

ARMAND, JOSEPH.

ARMAND.

Ce sera charmant! quelle bonne soirée!... nous allons nous divertir!...

JOSEPH, à part.

Avec de l'Anglais... il faut qu'il ait bien besoin de s'amuser...

ARMAND.

Mais il n'est encore que midi... et je ne sais pas trop que faire d'ici au dîner... (S'appuyant sur l'épaule de Joseph.) Ah!... si tu voulais, Joseph, il y aurait moyen d'occuper le temps...

JOSEPH.

Et comment cela?... moi, je ne sais rien... que le loto et les dames... et, à coup sûr, monsieur ne voudrait pas...

ARMAND.

Tu fais le discret... mais tu sais mieux que moi qu'il y a ici un mystère?...

JOSEPH.

Ici!... non, vraiment...

ARMAND.

Quoi! tu ignores...?

JOSEPH.

Ma parole d'honneur...

ARMAND.

Alors... je n'y comprends rien... et c'est une aventure inconcevable... qui pique ma curiosité...

JOSEPH.

Racontez-moi donc ça...

ARMAND.

Eh parbleu! j'en meurs d'envie... Imagine-toi, qu'il y a cinq ou six jours, je m'étais échappé du salon...

JOSEPH.

Échappé!...

ARMAND.

Eh oui!... ma mère ne veut jamais que je quitte un instant ma prétendue: « Reste là, près de ta femme!... » Car ma mère, qui n'aimait pas Clarisse, l'adore maintenant, et cela augmente tous les jours... ce n'est pas raisonnable... tandis que moi...

JOSEPH.

Cela vous ennuie...

ARMAND.

Du tout... ce n'est pas cela que je veux dire... mais cela m'impatiente... et elle aussi... je le vois bien... c'est tout naturel... aussi... Je te disais donc que je m'étais échappé, et je cherchais cette petite Geneviève, qui est bien la plus drôle de fille...

JOSEPH.

Comment! monsieur, une fermière!... vous pourriez...

ARMAND.

Est-ce que j'y pense seulement!...

AIR : Tenez; moi, je suis un bon homme.

Elle est plutôt noire que blanche,
Véritable beauté des champs;
Si sa bouche est grande... en revanche
Ses yeux sont petits et brillants;
Et l'on dirait quand on regarde
Son nez menaçant et pointu...
D'un Suisse, avec sa hallebarde,
Chargé de garder sa vertu.

Aussi je cause avec elle comme avec son père... comme avec toi... quand je ne sais que faire...

JOSEPH.

Je vous remercie...

ARMAND.

Pour en revenir à ce que je te disais... en prenant l'allée du parc qui conduit à la ferme... j'aperçois sur la neige quelque chose de brillant... c'était un médaillon en or... un portrait de femme... une figure de jeune fille... charmante, enchanteresse.

JOSEPH.

Que vous connaissez?...

ARMAND.

Du tout... et cependant il me semble que ces traits-là ne me sont point étrangers... que je les ai déja vus... mais dans quels lieux?... mais comment? je n'en sais rien... cela s'offre à moi dans le vague... dans les nuages... et je n'y puis rien comprendre...

JOSEPH.

Ce qui est terrible!

ARMAND.

Au contraire... c'est ce qui en fait le charme... Tu te doutes bien que je ne pensais plus à Geneviève... je revins tout occupé de ce portrait, que depuis une semaine entière... je regarde toute la journée, car il y a dans cette physionomie une grace, une naïveté indéfinissables, et je commençais à croire que c'était une figure de fantaisie... lorsqu'hier!... voilà l'inconcevable... le romanesque... le sublime!... Hier soir, en rentrant dans ma chambre, je vois briller une lumière à la tourelle du nord...

JOSEPH.

Par ici?

ARMAND.

Précisément!... un côté du château tout-à-fait inhabité... et j'aperçois près d'une fenêtre, à moitié voilée par un rideau de mousseline, et éclairée par le reflet d'une carcelle, une figure céleste et radieuse... comme on peint les vierges de Raphaël... et cette figure était celle de mon médaillon... trait pour trait... j'en suis sûr... je l'ai dévorée des yeux pendant cinq minutes, après lesquelles la lumière s'est éteinte, et la vision a disparu...

JOSEPH.

Êtes-vous sûr, monsieur, d'être dans votre bon sens?

ARMAND.

Dame!... je te le demande!... je n'ai pas dormi de la nuit... et je n'aurai pas de cesse que je n'aie pénétré ce mystère et découvert cette belle inconnue...

JOSEPH.

Ah! mon Dieu!... et votre femme!...

ARMAND.

Cela n'empêche pas!... ça n'a aucun rapport... parceque, vois-tu bien, Clarisse... est à coup sûr un grand bonheur... mais un bonheur certain... que j'ai là... qui ne peut pas m'échapper... tandis que l'autre... un être vaporeux... une ombre fugitive... tu comprends... Enfin, mon cher ami, il faut que tu m'aides à l'atteindre.

JOSEPH.

Moi, monsieur!... y pensez-vous?

ARMAND.

Par curiosité!... ça nous distraira... ça nous occupera... Que veux-tu que l'on fasse à la campagne...au milieu des neiges?...Sais-tu que voilà six semaines de tête-à-tête, et que j'en ai encore autant en perspective...il y a de quoi périr... d'amour... et si tu ne viens pas à mon aide...

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Allons! Joseph, à nous deux cette gloire,
C'est amusant; et puis un tel projet
De ton bon temps te rendra la mémoire...
Car autrefois tu fus mauvais sujet.

JOSEPH, se récriant.

Qui, moi? monsieur.

ARMAND.

Cela se reconnaît :
Un feu caché dans tes veines circule;
Je crois en toi voir un ancien volcan
Qui brûle encor!

JOSEPH.

Moi, jamais je ne brûle,
Mais je fume souvent.

ARMAND.

C'est ce que je disais... il n'y a pas de fumée sans feu... Et parlons un peu raison... Je me suis levé de bon matin... j'ai bien observé la tourelle du nord... elle a deux portes d'entrée... une par la chambre de ma mère, et l'autre... (montrant la porte à gauche.) que voilà... et comme tu as toutes les clefs du château...

JOSEPH.

Pas celle-ci, je vous le jure... car il y a quelques jours que votre mère me l'a redemandée, sans me dire pour quel motif...

ARMAND.

Tu vois bien!... il y a un mystère... qui irrite encore plus mes desirs curieux; et, à quelque prix que ce soit, je saurai ce qui en est... Dis donc... au-dessus de la porte... cette fenêtre en rosace... si l'on montait par-là?...

JOSEPH.

Pas possible!...

ARMAND.

Si on regardait, du moins... on pourrait l'apercevoir, lui parler?...

JOSEPH.

C'est trop haut!... vous n'êtes pas assez grand... ni moi non plus...

ARMAND.

N'est-ce que cela?... J'ai vu l'autre jour, chez le jardinier, une petite échelle... que je vais chercher moi-même, pour qu'on ne se doute de rien...

JOSEPH.

Et si l'on vous voit?...

ARMAND.

Personne!... ma mère écrit, et Clarisse est à sa toilette... elle en aura pour long-temps... Attends-moi ici, et fais sentinelle...

(Il sort en courant par la porte à gauche de la cheminée.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, seul.

AIR du vaudeville de la Somnambule.

Quelle imprudence et quel délire!
Mais nous somm's tous ainsi, je le vois bien!
Ce qu'on n'a pas, il faut qu'on le desire;
Ce qu'on possède n'est plus rien!
Moi, tout l' premier, j'en suis la preuv' vivante;
Je me disais, lorsque j'étais enfant :
Quand donc aurai-j' vingt ans!... j'en ai soixante,
Et n'en suis pas pour cela plus content.

Mais conçoit-on une tête pareille, et une semblable curiosité!... Qui diable ça peut-il être?... Si on pouvait, par le trou de la serrure, regarder un instant... (Il s'approche de la porte à gauche.) Dieu! la porte s'ouvre! qu'ai-je vu?...

SCÈNE V.

JOSEPH; Mme DERMILLY et MATHILDE, entrant par la porte latérale à gauche.

MADAME DERMILLY.

Silence, Joseph!

JOSEPH.

Quoi! c'est mademoiselle qui, depuis hier, habitait cet appartement?...

MADAME DERMILLY.

Oui, son père voulait la rappeler!... j'ai desiré auparavant qu'elle vînt passer quelques jours avec nous, et elle est arrivée hier soir...

MATHILDE.

Si mystérieusement!...

MADAME DERMILLY.

C'était nécessaire... Où est mon fils?

JOSEPH.

Prêt à se casser le cou pour mademoiselle, qu'il a aperçue de sa fenêtre...

MATHILDE.

Que veux-tu dire?...

JOSEPH.

Qu'il est décidé à monter à l'escalade pour vous revoir encore... ne fût-ce qu'à vingt pieds de hauteur.

MATHILDE.

Mon pauvre cousin!... et pourquoi donc, ma tante, ne pouvons-nous pas nous voir et nous parler de plain-pied?

MADAME DERMILLY.

Écoute, mon enfant... as-tu confiance en moi, et crois-tu que je veuille ton bonheur?...

MATHILDE.

Oh! oui, bien certainement...

MADAME DERMILLY.

Eh bien!...laisse-moi faire; et pendant quelque temps encore, ne me demande rien... Aujourd'hui, nous avons du monde... un jeune Anglais... tu descendras pour le dîner... et je te présenterai alors à ton cousin et au baronnet, comme ma niéce.

MATHILDE.

Au dîner! pas avant?... ce sera bien long!...

MADAME DERMILLY.

Je le conçois... sur-tout si d'ici là il faut encore rester renfermée... Eh bien!... je te permets une promenade dans le parc.

MATHILDE.

A la bonne heure, au moins...

MADAME DERMILLY, lui montrant près de la cheminée la porte par laquelle Armand est sorti.

Cet escalier t'y conduira... et, si par hasard tu rencontrais ton cousin, tâche ou de l'éviter... ou du moins de ne pas lui dire ton nom... tu me le promets?...

MATHILDE.

Oui, ma tante... (Elle fait quelques pas et s'arrête.) Mais s'il me devine?

MADAME DERMILLY.

C'est différent.

MATHILDE.

Allons! j'obéirai.

(Elle sort par la petite porte à gauche de la cheminée.)

MADAME DERMILLY, la regardant descendre.

Mais prends donc garde... Elle va comme une étourdie!...

SCÈNE VI.

JOSEPH, CLARISSE, Mme DERMILLY.

MADAME DERMILLY, à Clarisse qui entre et qui lui présente un papier.

Quel est ce papier que vous tenez à la main?...

CLARISSE.

Je vous l'apportais, madame... La lettre que vous m'avez remise tantôt de la part d'Edgard, contenait pour moi une demande formelle en mariage...

MADAME DERMILLY, à part, avec joie.

O ciel!...

CLARISSE.

J'y ai répondu sur-le-champ... Mais cette réponse, je ne devais pas l'envoyer sans vous la soumettre. (Lui donnant la lettre.) Daignez la lire. (A Joseph.) Laissez-nous.

(Joseph sort.)

MADAME DERMILLY, à part.

Ah! si elle pouvait accepter!... (Haut et lisant.)

« Monsieur,

« Je dois m'estimer fort honorée de votre « recherche, et je ne puis m'en montrer digne « qu'en vous parlant avec franchise.

« Une famille respectable et distinguée... » etc., etc.... « Une mère en qui brillent tou- « tes les qualités... » (Baissant la voix.) Je demande la permission de passer la phrase... etc.... etc.... etc.... « A daigné m'adopter pour « sa fille! etc., etc. Les seuls sentiments que je « puisse désormais vous offrir en échange de « votre amour, sont ceux de la reconnaissance « et de la sincère amitié avec lesquelles je se- « rai toujours,

« Votre... etc.

« CLARISSE DE VERNEUIL. »

(Avec émotion.) C'est à merveille... et je ne doute pas que mon fils n'apprécie ainsi que moi un pareil sacrifice...

SCÈNE VII.

CLARISSE, ARMAND, Mme DERMILLY.

ARMAND, entrant par la porte du fond, et boitant un peu.

C'est inconcevable!... j'en perdrai la tête!... il y a de la magie... et c'est une histoire...

CLARISSE.

Quoi donc?

ARMAND.

J'étais chez le jardinier, dans son petit grenier, à décrocher une échelle.

TOUTES DEUX.

Une échelle!... et pourquoi?

ARMAND.

Rien... pour m'échauffer... lorsque de sa croisée qui donne sur le parc, j'aperçois une

robe blanche... une femme blanche... une nymphe aérienne... une sylphide... je m'élance par la fenêtre...

MADAME DERMILLY.

O ciel! vingt-cinq pieds de haut...

ARMAND.

Il y avait un treillage... mais en sautant à terre... sur la neige, mon pied glisse... rien... une légère douleur... qui n'avait pas d'autre inconvénient que de ralentir un peu ma course... Il est vrai que j'aurais couru deux fois plus vite, que je n'aurais pu atteindre cette nouvelle Atalante, qui, en souliers de satin noir, effleurait à peine les blanches allées du parc... A chaque instant, je la voyais près de moi paraître, ou disparaître à travers les massifs dégarnis de feuilles... Son teint animé par la course, ses cheveux blonds, cette figure d'ange pleine de gaîté... et de malice, sur-tout dans le moment où, patatras, j'ai rencontré ce tas de neige...

MADAME DERMILLY.

Que tu n'avais pas aperçu...

ARMAND.

Non, je la regardais!... et jamais je n'ai rien vu de plus ravissant!... Il n'y a pas de nymphe Eucharis, de Diane chasseresse, capable, à ce point-là, de vous faire tourner la tête...

CLARISSE, piquée.

Monsieur!...

ARMAND.

Je dis comme objet d'art!... je parle en artiste...

AIR : Ah! si ma dame me voyait.

Tel et non moins infortuné,
Le dieu du jour, dans son ivresse,
Courait jadis après une maîtresse
Qui s'enfuyait en riant à son né...
Telle et plus belle encore que Daphné,
Disparaissait ma nymphe enchanteresse!...
Et moi boiteux, je représentais bien
La justice qui court sans cesse...
Et qui n'attrape jamais rien.

Quand je dis rien, au contraire... car au détour d'une allée... autre incident; je tombe dans les bras...

MADAME DERMILLY.

De qui?...

ARMAND.

D'un grand jeune homme... habillé de noir; c'était Carlille...

CLARISSE.

Edgard...

ARMAND.

Qui me saute au cou... ce qui m'était bien égal... ce n'est pas lui que j'aurais voulu... (Se reprenant vivement.) C'est-à-dire si... ça m'a fait grand plaisir de l'embrasser, de le revoir... avec sa grande figure étonnée... et son crêpe au chapeau... Chemin faisant, il m'a raconté comment son frère aîné était mort du choléra et de deux médecins anglais...

CLARISSE.

Son frère!...

ARMAND.

Eh mon Dieu, oui!... le voilà duc et pair d'Angleterre.. je ne sais combien de mille livres sterling; et un des plus beaux noms des trois royaumes... Ce qui m'a le plus surpris, c'est son air discret et malin qui semble jurer avec sa longue physionomie britannique... Il m'a avoué, en baissant les yeux et la voix, qu'il venait ici avec des intentions... (A madame Dermilly.) Qu'est-ce que cela veut dire?... est-ce que son arrivée se lierait avec l'apparition mystérieuse de la belle inconnue?...

MADAME DERMILLY, souriant.

Mais!... c'est possible! et je ne dis pas non!...

ARMAND.

Comment cela?... vous sauriez donc...!

MADAME DERMILLY, passant au milieu d'eux, et les rapprochant d'elle *.

Oui, mes enfants... ce n'est pas avec vous que je veux avoir des secrets, et je vais tout vous confier... Depuis long-temps j'avais des projets... des idées de mariage... entre lord Carlille, qui n'avait alors qu'un beau nom... et une jeune personne extrêmement riche, que je protége...

ARMAND.

La jeune inconnue!...

MADAME DERMILLY.

Précisément!...

ARMAND.

Ah!... c'est un bon parti!... et elle est à marier!...

MADAME DERMILLY.

Oui, mon ami!... Un instant, je l'avoue, j'ai cru mes projets renversés; car milord, se rappelant une ancienne amitié d'enfance qui l'unissait à Clarisse, voulait absolument l'épouser...

ARMAND, avec joie.

Quoi! vraiment!... il voulait...

MADAME DERMILLY.

Rassure-toi!... tu sens bien que Clarisse a refusé avec une noblesse... une délicatesse... dont je suis témoin... elle t'aime... elle n'aime que toi... sans cela...

ARMAND, tristement.

C'est juste!... et je suis bien sensible à ce qu'elle a fait pour moi...

MADAME DERMILLY.

Ce qui se trouve d'autant mieux, que rien ne s'oppose plus maintenant à l'exécution de mon premier plan... et puisqu'il est riche, duc et pair... ce qui ne gâte rien...

CLARISSE, à part.

Comme c'est délicat!...

MADAME DERMILLY.

Je veux dès aujourd'hui les présenter l'un à

* Clarisse, madame Dermilly, Armand.

l'autre... ce sera la première entrevue, car nous avons à dîner et milord et ma protégée.

CLARISSE, à part.

Je ne connais pas de femme plus intrigante que ma belle-mère.

MADAME DERMILLY, les examinant avec intention.

Et maintenant, mes amis, que je vous ai tout dit... j'espère que vous me seconderez... que vous m'aiderez chacun de votre côté... à faire réussir ce mariage.

(Armand va s'asseoir près de la table, à gauche; Clarisse s'éloigne vers la droite.)

(A part.) Cela les a émus tous deux... (Haut.) Je vais recevoir milord, et lui remettre de votre part cette lettre si généreuse...

CLARISSE, faisant un geste pour la retenir.

Madame...

MADAME DERMILLY, revenant.

Quoi!... qu'y a-t-il?... auriez-vous quelque chose à me dire?...

AIR de Turenne.

Me voilà prête à vous entendre.

CLARISSE.

Moi... non, madame... Ah! c'est trop de bonté...
(Regardant la lettre.)
Ah! si j'avais pu la reprendre!

MADAME DERMILLY, à part.

Comme ils paraissent agités!

ARMAND, avec émotion.

Eh quoi! ma mère, vous partez!
(Clarisse s'assied.)

MADAME DERMILLY.

Pour la soirée il faut que je m'apprête...
Adieu...
(Les regardant.)
Voilà, si j'en puis bien juger,
Deux amoureux qu'à présent, sans danger,
Je puis laisser en tête-à-tête.
(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

CLARISSE, ARMAND.

(Après un instant de silence.)

ARMAND, allant auprès de Clarisse, et avec embarras.

En vérité, ma chère Clarisse, je ne sais comment vous remercier... de la glorieuse conquête que vous m'avez sacrifiée...

CLARISSE.

Cela vous étonne!...

ARMAND.

Non, sans doute!

CLARISSE, se levant, à part.

Et ce billet qu'elle va lui remettre, et qui va le désespérer, l'éloigner peut-être!...

ARMAND.

Car enfin, en échange des titres et du rang que vous refusez pour moi, je ne puis vous offrir que le nom et la fortune bien modeste d'un banquier... aussi me voilà maintenant obligé d'honneur... à reconnaître une telle générosité.

CLARISSE, avec sécheresse.

Par de l'ingratitude, peut-être... car tout-à-l'heure, déja, cette fille dont vous parliez avec un feu, un enthousiasme tout-à-fait inconvenant, devant votre mère et devant moi...

ARMAND.

Une plaisanterie innocente... à laquelle je n'attache aucune importance.

CLARISSE, avec dépit.

Une plaisanterie!... une plaisanterie innocente!... qui vous fait escalader des croisées, et poursuivre à travers le parc une femme que vous ne connaissez pas... mais peu importe! c'est une femme!... et les hommes s'inquiètent si peu de la délicatesse et des convenances... C'est comme l'autre jour, lorsque je vous ai vu rire et plaisanter avec la fille du jardinier...

ARMAND.

Geneviève!...

CLARISSE.

Ah! fi, monsieur!... c'est si mauvais genre!... si mauvais ton!... si négociant!...

ARMAND.

Clarisse!... y pensez-vous?

CLARISSE.

Oui, monsieur... et parceque jusqu'ici j'ai eu le courage de me taire, croyez-vous que je sois aveugle ou indifférente sur tout ce qui choque mes yeux?...

ARMAND.

Eh! qui peut donc les blesser?...

CLARISSE.

Tout ce qui m'environne!... est-il donc si difficile de voir que, malgré son amitié apparente, votre mère ne m'aime point... que c'est par grace, et malgré elle, qu'elle me nomme sa fille... et qu'en attendant, et pour satisfaire je ne sais quel caprice, elle nous fait périr de tristesse et d'ennui dans ce château?

ARMAND.

Pas un mot de plus contre ma mère... je ne pourrais l'entendre.

CLARISSE.

A merveille!... vous le voyez déja... son nom seul jette entre nous la désunion et la discorde... cela ne peut pas rester ainsi... vous choisirez entre nous deux... vous renoncerez ou à elle ou à moi...

ARMAND.

Et c'est vous qui prétendez m'aimer... vous qui exigez un pareil sacrifice!...

CLARISSE.

Et vous pourriez hésiter après tous ceux que je vous ai faits... quand je refuse pour vous un rang, un titre... des dignités!...

ARMAND.

Prenez garde!... car si vous me les reprochez encore, je ne vous en saurai plus aucun gré...

CLARISSE.

J'avais donc raison de vous dire que l'ingratitude...

ARMAND.

Je ne sais de quel côté elle est...

CLARISSE.

C'en est trop... et après une pareille offense, il faudrait avoir bien peu de fierté...

ARMAND.

Clarisse, écoutez-moi, de grace...

CLARISSE.

Non, monsieur... non... laissez-moi, je vous défends de me suivre et de me parler...

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

ARMAND, seul.

Comme elle le voudra, après tout! car voilà déja la seconde dispute d'aujourd'hui, et c'est ennuyeux!... Elle m'adore! je le sais bien!... je ne le sais que trop... mais ce n'est pas une raison pour me chercher querelle à tout propos; pour me dire du mal de ma mère, pour être fière, orgueilleuse, envieuse... colère, jalouse... A cela près, une bonne femme... qui aurait un excellent caractère, si elle ne m'aimait pas tant! Aussi, il faut que cela finisse... il faut que ce mariage ait lieu... parcequ'une fois mariés, nous serons libres... elle fera ce qu'elle voudra, moi aussi, et nous ne serons pas obligés de rester comme ça toute la journée en tête-à-tête... c'est le moyen de toujours se quereller... (On entend un prélude de piano dans la chambre à gauche. Écoutant.) Dieu! qu'entends-je!... le bruit d'un piano... là, dans cet appartement... (Il entr'ouvre doucement la porte de l'appartement, et regarde.) C'est la jeune inconnue!... je la vois d'ici... assise au piano... Quelle taille charmante!... ah! qu'elle est bien!... et un trésor pareil serait destiné à cet Anglais!... Non!... ce n'est pas par esprit national; mais si, avant son mariage, je pouvais la lui enlever... m'en faire aimer... (Voulant entrer.) Allons! mais elle est près de la porte qui conduit dans le parc... en me voyant brusquement entrer... elle est capable d'avoir peur, de s'enfuir... et elle court mieux que moi... je le sais... Ah! une idée...

(Il prend son violon, qui est sur une chaise, et joue l'air qu'il vient d'entendre sur le piano. Mathilde entr'ouvre doucement la porte, et entre sur la pointe du pied.)

SCÈNE X.

MATHILDE, ARMAND.

ARMAND, à part.

C'est elle!... (Il s'approche doucement derrière elle, et la saisit par la main.) Je la tiens, et cette fois elle ne m'échappera pas!...

MATHILDE, à part, souriant.

C'est mon cousin!

ARMAND, à part.

C'est étonnant!... ça ne l'effraie pas!... (Haut.) C'est bien téméraire à moi d'oser vous retenir ainsi... mais consentez à ne pas me fuir comme ce matin... (lui lâchant la main.) et je vous rends la liberté... sur parole... (A part.) Elle se tait... mais elle reste!... (Haut.) Une grace encore... ne puis-je savoir qui vous êtes?...

MATHILDE, à part.

C'est qu'il ne me connaît vraiment pas!... c'est amusant!...

ARMAND.

Eh quoi! ne pas me répondre!...

MATHILDE.

Eh mais!... si cela m'était défendu... s'il ne m'était pas permis de vous dire qui je suis...

ARMAND.

O ciel!

MATHILDE.

Mais vous pouvez le deviner!... je ne vous en empêche pas!...

ARMAND.

Eh! que puis-je savoir, sinon que vous vous plaisez à me fuir, à m'éviter, et que, sans me connaitre, vous avez pour moi de l'antipathie et de la haine!... est-ce vrai?... ou non?...

MATHILDE, souriant.

En conscience, vous n'êtes pas habile!... ou vous avez bien du malheur... et si vous ne devinez pas mieux que cela, vous ne saurez jamais rien...

ARMAND.

Je sais du moins que vous êtes ce qu'il y a au monde de plus joli, de plus séduisant... et ce que j'aime le plus!...

MATHILDE.

Ce n'est pas possible!... vous ne me connaissez pas...

ARMAND.

C'est ce qui vous trompe... (Il tire de son sein un médaillon qu'il lui montre.) Et cette image que je regarde sans cesse...

MATHILDE.

Mon portrait! celui que j'avais fait pour votre mère...

ARMAND.

C'est en mes mains qu'il est tombé... et depuis il ne m'a pas quitté! il est toujours resté là sur mon cœur, et demandez-lui si je vous aime...

MATHILDE, à part.

Il m'aime!... (Haut.) Ah! ma tante dira ce qu'elle voudra... je n'ai plus la force d'obéir...

ARMAND.

Une tante, dites-vous? et qui donc est-elle?

MATHILDE.

Votre mère!... monsieur...

ARMAND.

Eh quoi! vous seriez Mathilde?

MATHILDE.

Mon Dieu! oui...

ARMAND.

Ma cousine?

MATHILDE.

Ce n'est pas moi qui le lui ai dit, toujours!

ARMAND.

Quoi! cet ange de beauté!... ce trésor que j'enviais... c'est Mathilde... c'est ma cousine!...

MATHILDE.

Qui depuis long-temps vous connaissait... car moi, je suis plus adroite que vous!...

ARMAND.

Et pourquoi nous séparer... et m'empêcher de vous voir?... à quoi bon ce mystère?...

MATHILDE.

C'est ce que je me demande!... car mon père m'a toujours dit : « Ton cousin sera un jour ton mari... c'est le rêve, c'est l'espoir de nos deux familles... »

ARMAND, avec joie.

Il serait possible!...

MATHILDE.

Est-ce que vous ne le savez pas, mon cousin?

ARMAND.

Non, vraiment!...

MATHILDE.

Il fallait donc me le dire!... je vous l'aurais appris tout de suite!... moi, j'ai toujours été élevée dans ces idées-là...

ARMAND.

Et puis-je espérer, Mathilde, qu'aujourd'hui ce sont les vôtres!...

MATHILDE.

Moi, des idées!... du tout... je n'en ai pas!... je n'ai jamais eu que celles de mon père...

ARMAND.

Comment?

MATHILDE.

Et de ma tante.

ARMAND.

Ah! je suis trop heureux!...

MATHILDE.

Et ce qui est bien étonnant, c'est qu'aujourd'hui votre mère m'a expressément recommandé de vous éviter... voilà pourquoi ce matin je vous fuyais... sans cela!... et puis elle m'a défendu, si je vous rencontrais, de vous dire qui je suis... heureusement, vous avez deviné... Mais concevez-vous cela? je vous le demande.

ARMAND.

Oui, sans doute!... et tout s'explique maintenant!... ma mère a changé d'idée!... elle veut vous marier à un autre, à un Anglais, lord Carlille!

MATHILDE.

Et moi je ne le veux pas! je le dirai à mon père, à ma tante, à tout le monde!... Il ne faut pas croire que je n'aie pas de caractère... et puis, vous êtes de la famille... vous êtes mon cousin... vous me défendrez...

ARMAND.

Toujours! Mathilde! toujours!... je suis ton protecteur, ton ami!... C'est une indignité!... une tyrannie sans exemple!...

MATHILDE.

N'est-il pas vrai?...

ARMAND.

Et il est affreux qu'on ose ainsi contraindre une jeune personne... je ne le souffrirai pas... et ce prétendu... ce lord Carlille, je le tuerai plutôt...

MATHILDE.

O ciel!... non, monsieur, ne le tuez pas...

ARMAND.

Si vraiment...

MATHILDE.

Et moi, je vous en prie... dites-lui seulement que je vous aime, que je vous ai toujours aimé, que je ne peux pas être sa femme, puisque je dois être la vôtre... il comprendra cela... il ne faut pas croire qu'un Anglais n'entende pas la raison...

AIR de la Galope de la Tentation.

Il cédera, j'en suis certaine;
Il s'agit de lui parler;
N'écoutant que votre haine,
Ah! n'allez pas l'immoler.

ARMAND.

Il faut qu'un combat m'en délivre;
Car sitôt qu'il va vous voir,
Sans vous aimer pourra-t-il vivre?

MATHILDE.

Il mourra donc de désespoir.

ENSEMBLE.

MATHILDE, ARMAND.

MATHILDE.

Il cédera, j'en suis certaine, etc.

ARMAND.

Non, ma vengeance est plus certaine,
Au combat je dois voler;
Je n'écoute que ma haine,
Et je prétends l'immoler.

(Mathilde sort.)

SCÈNE XI.

ARMAND, puis Mme DERMILLY.

ARMAND.

Quelle grace!... quelle candeur!... quelle naïveté!... voilà la femme qu'il me fallait... et on la destine à un autre!... Voilà les grands parents!... on nous sacrific tous deux... oui, tous deux!... car me voilà engagé à Clarisse... engagé avec une femme qu'il m'est impossible d'aimer... sur-tout maintenant... et comment y renoncer?... comment rompre, sans me préparer d'éternels reproches... sans me déshonorer à jamais?... (A madame Dermilly qui entre.) Ah!

ma mère, vous voilà... venez, de grace... venez à mon secours...

MADAME DERMILLY*.

Eh mon Dieu!... qu'y a-t-il donc?...

ARMAND, cherchant à se remettre.

Ce qu'il y a!... rien... je ne sais... Qu'allais-je lui dire?... Je voulais vous demander... que fait Clarisse?... où est-elle?...

MADAME DERMILLY.

Au salon avec lord Carlille... à qui j'avais un billet à remettre... mais j'ai pensé, et Clarisse a été sur-le-champ de mon avis, qu'il était plus convenable qu'elle lui expliquât elle-même de vive voix les motifs de son refus... J'ai donc déchiré la lettre, et je les ai laissés ensemble... mais, si tu le veux... je vais la chercher...

ARMAND.

Non, ma mère... non... j'ai bien d'autres choses à vous dire... j'ai vu Mathilde... ma cousine...

MADAME DERMILLY.

Quoi! tu saurais?...

ARMAND.

Je sais tout... et c'est d'elle seule que je veux vous parler... car moi, c'est fini... il ne faut plus y penser... j'ai promis...

MADAME DERMILLY.

Promesse bien douce à tenir, quand on aime... quand on est aimé!... et après ce que Clarisse a fait pour toi...

ARMAND.

Eh oui!... voilà le malheur!... et par honneur, par délicatesse, il n'y a plus à reculer... il faut subir son sort... Eh bien donc! puisque rien ne peut m'y soustraire... puisque vous le voulez, je le ferai, ce mariage que je déteste, que j'abhorre...

MADAME DERMILLY.

Que dis-tu?...

ARMAND.

Mais je vous en préviens, je serai éternellement malheureux... personne ne le saura, pas même elle... je me conduirai en honnête homme, en galant homme... en bon mari... Par exemple, j'en aimerai une autre, rien ne m'en empêchera...

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?...

ARMAND.

Vous ne le saurez pas!... nous ne pouvez le savoir... et vous ne devineriez jamais... c'est impossible... cela vous paraîtrait si absurde, si inconcevable... et cependant c'est la vérité... c'est celle que j'aime.

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?

ARMAND.

Ma cousine.

* Madame Dermilly, Armand.

MADAME DERMILLY.

Est-il possible!

ARMAND.

Je l'aime comme je n'ai jamais aimé... ou plutôt je n'ai jamais aimé qu'elle...

MADAME DERMILLY.

Laisse-moi donc!...

ARMAND.

Ah! j'en étais sûr, vous ne pouvez me comprendre... mais toutes ces vertus, toutes ces qualités que je rêvais, et dont mon imagination se plaisait à embellir une autre, c'est elle qui les possède... et c'est elle que j'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY.

Toujours!...

ARMAND.

Oh! cette fois, c'est définitif... car la beauté, chez elle, est le moindre de ses avantages! Quelle douceur, quelle naïveté, quelle bonté de caractère!... et sans parler ici de sa fortune, songez donc que les convenances, que les rapports de famille... que tout se trouve réuni...

MADAME DERMILLY.

Eh! je le sais mieux que toi!... car autrefois c'est elle que je te destinais... mais tu n'en as pas voulu... tu n'as pas même consenti à la voir...

ARMAND.

Est-il possible!... eh bien! il fallait m'y forcer, m'y contraindre... user de votre autorité... car, après tout, vous êtes ma mère... vous aviez le droit de commander... et une pareille faiblesse... Ah, pardon!... pardon... je ne sais ce que je dis... je vous offense encore... mais, voyez-vous, la tête n'y est plus... et le seul parti qui me reste à présent, c'est de me brûler la cervelle...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE*.

MATHILDE.

Dieu! qu'entends-je!... Non, mon cousin, non, vous ne nous quitterez pas!...

ARMAND.

Il le faut!... car je vous aime trop; et je suis trop malheureux!...

MATHILDE, à madame Dermilly.

Et vous n'êtes pas touchée de son désespoir?... et vous pouvez lui résister encore?... eh bien! ma tante, moi qui ai jusqu'ici obéi à toutes vos volontés... je vous déclare que désormais on aura beau faire, rien ne m'empêchera d'aimer mon cousin... que je l'ai toujours aimé... et que je l'aimerai toujours!

MADAME DERMILLY.

Et toi aussi!... (A part.) Pauvres enfants!...

* Madame Dermilly, Mathilde, Armand.

58C 1279

MATHILDE, pleurant.

Oui, Armand, on est bien cruel pour nous... on veut nous rendre bien malheureux; mais rassurez-vous, je n'épouserai personne... je resterai fille... ou je serai votre femme!..

ARMAND, avec désespoir.

Ma femme! ah! c'en est trop!

MATHILDE.

Eh bien!... monsieur, cela ne vous console pas un peu?...

ARMAND.

Au contraire!... cela me désespère... cela me rend furieux... car je ne sais plus maintenant à qui m'en prendre... (Prenant à part madame Dermilly, pendant que Mathilde s'éloigne un peu.) Ma mère, ma mère bien-aimée, vous à qui je dois tant... je n'ai plus d'espoir qu'en vous... Elle ne sait pas... elle ne peut se douter de ce que je souffre... vous seule pouvez me sauver... et si vous ne trouvez pas quelque moyen honorable de rompre ce mariage que j'abhorre... vous n'avez plus de fils!...

MADAME DERMILLY.

Ingrat! pouvais-tu croire que ta mère cesserait un instant de veiller sur toi?... Je savais bien que je t'amènerais là... et, grace à moi, aujourd'hui, je l'espère...

ARMAND, avec explosion.

Que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Silence... (Montrant Mathilde qui s'est un peu éloignée.) Ta femme ne doit rien savoir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH*.

JOSEPH.

Je n'en reviens pas... Quel malheur! quel affront pour nous!

MADAME DERMILLY.

Qu'y a-t-il?

ARMAND.

Qu'as-tu vu?

JOSEPH.

Au salon... milord Carlille aux genoux de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Il s'est relevé, m'a sauté au cou... en disant: « Je te présente ma femme. »

ARMAND, sautant au cou de Joseph qu'il embrasse.

Ah! mon ami!

* Mathilde, Joseph, madame Dermilly, Armand.

JOSEPH.

Mais laissez-moi donc!...

(Il passe à la gauche de madame Dermilly.)

ARMAND, à madame Dermilly.

Eh! comment cela se fait-il? comment avez-vous pu réussir?

MADAME DERMILLY.

De la manière la plus simple... J'ai découvert que Clarisse, ma pupille, aimait lord Carlille.

ARMAND, stupéfait.

Ce n'est pas possible.

MADAME DERMILLY.

Si, mon ami... je l'ai forcée à me l'avouer... Elle l'aime, et l'aimera toujours... Toujours, entends-tu bien?

ARMAND, étonné.

Par exemple!

MADAME DERMILLY.

Cela un fois convenu... je l'ai assurée de mon consentement... du tien... Elle devient milady.

MATHILDE.

Quel bonheur!... lord Carlille ne peut plus m'épouser... et malgré vous, ma tante, il faudra bien que je devienne la femme de mon cousin.

MADAME DERMILLY.

Oui, mon enfant.

MATHILDE.

Ce n'est pas sans peine... (à Armand.) et nous avons eu assez de mal, j'espère, pour l'amener là.

ARMAND.

Que dites-vous?... et si vous saviez...

MADAME DERMILLY, à Armand.

Pas un mot de plus... (Passant entre Mathilde et Armand *.) (A Mathilde.) Venge-toi de moi... en le rendant heureux. (A Joseph, qui est resté seul à gauche.) Eh bien! que t'avais-je dit?

JOSEPH.

Elle en est, ma foi! venue à bout... et si mon fils Joseph avait eu une mère comme vous... il ne serait pas dragon.

AIR de Léocadie.

TOUS.

Toujours! toujours! toujours!
C'est l'éternel discours
De la jeunesse et des amours;
Mais le cœur d'une mère
Est le seul, sur la terre,
Qui sans erreur puisse dire: Toujours!

* Mathilde, madame Dermilly, Armand, Joseph.

FIN DE TOUJOURS.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.



LE PRÉ-AUX-CLERCS,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. E. DE PLANARD,

MUSIQUE DE M. HÉROLD;

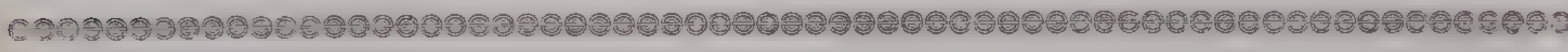
Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 15 décembre 1832.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MARGUERITE, reine de Navarre............. Mme PONCHARD.
ISABELLE, jeune comtesse béarnaise.......... Mme CASIMIR.
MERGY, jeune gentilhomme béarnais.......... M. THÉNARD.
COMMINGE, jeune courtisan................ M. LEMONNIER.
CANTARELLI, Italien...................... M. FÉRÉOL.
GIROT, hôtelier du Pré-aux-Clercs........... M. FARGUEIL.
NICETTE, sa fiancée...................... Mlle MASSY.
UN EXEMPT DU GUET....................... M. GÉNOT.
GARDES, OFFICIERS, COURTISANS, et BOURGEOIS des deux sexes.

La scène est dans les environs de Paris ou à Paris même; l'action se passe, en 1582, sous le règne d'Henri III.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'auberge presque tout ouverte dans le fond, pour qu'on puisse voir les arbres qui bordent une grande route; de l'autre côté de la route, le commencement d'un bois taillis: portes et fenêtres latérales. Plusieurs petites tables d'auberge avec des nappes, serviettes, verres.

SCÈNE I.

GIROT, NICETTE, en habits de fiancés; BOURGEOIS des deux sexes. Ils arrivent du dehors par la route, ayant à leur tête des ménétriers.

CHOEUR.

Ah! quel beau jour de fête!
Quel fortuné moment!
Chantons tous pour Nicette,
Chantons pour son amant.

GIROT, à Nicette.

Voyez comme on admire
Mon air noble et galant!

NICETTE.

Ne me faites pas rire;
Ce n'est pas le moment.

GIROT, à la noce.

Une table dressée
Au jardin vous attend.
Avec ma fiancée
Je vous joins à l'instant

LA NOCE, sortant par la droite

Ah! quel beau jour de fête! etc

SCÈNE II.

GIROT, NICETTE.

GIROT.

Ah! reposons-nous, ma gentille Nicette; respirons un instant s'il est possible! pour vous faire honneur je me suis fait habiller comme nos élégants du Louvre, et ces vêtements sont étroits comme le fourreau d'une rapière. Ma fraise empesée me pique les oreilles, mon pourpoint m'étouffe, et mes pieds sont au supplice dans mes bottines neuves. Ah! par la mort-Dieu! que de courses! que de visites!... Eh! la fatigante chose que des fiançailles dans votre petite bourgade d'Étampes!

NICETTE.

Écoutez donc, monsieur Girot, il faut être poli; je ne me serais jamais consolée de mon mariage si nous n'étions pas allés faire la révérence à tous les chapeaux noirs de la ville.

GIROT.

Ils sont aimables, vos chapeaux noirs! et leurs compliments sont fort récréatifs!... Mon-

sieur le municipal m'a dit qu'il était amoureux de vous, et qu'il viendrait souvent manger ma soupe à Paris; M. le marguillier m'a porté une antienne qui m'a coûté trois écus d'or pour recouvrir son banc en velours de Lyon; le prieur des capucins vous a tapé sur les deux joues en me disant qu'il n'y a rien de plus bête que le mariage; et M. le lieutenant-civil a prétendu que vous étiez trop jeune et trop jolie pour moi.

NICETTE.

Oh! il a beaucoup d'esprit, M. le lieutenant-civil.

GIROT.

Grand merci! mais je ne suis pas un sot non plus; et je le lui prouverai quand il voudra, mort-non-du-diable!

NICETTE.

Encore!... Ah çà, mais, monsieur Girot, je m'aperçois que vous jurez à chaque instant.

GIROT.

Vertu-Dieu! je le crois bien! c'est une habitude du beau monde. Je ne reçois à Paris, dans mon noble cabaret, que des officiers de la cour, et j'en ai pris le ton et les manières galantes. Quand on demeure au Pré-aux-Clercs, en face du Louvre, on est quasi de la maison du roi; et c'est ce que m'a dit un chevau-léger à qui je fais crédit depuis deux ou trois mois.

NICETTE.

Il paraît que vous êtes vaniteux; et vous devez bien vous glorifier de me savoir filleule de madame Marguerite de Valois, sœur du roi de France, et mariée au roi de Navarre!

GIROT.

Oui, pardieu! cela m'enchante! Mais comment cet honneur vous est-il advenu? Quel singulier hasard! car enfin la reine de Navarre est presque aussi jeune que vous.

NICETTE.

Oui. La cour vint chasser dans les environs; la reine-mère s'arrêta dans notre hôtellerie le jour même de mon baptême; la petite Marguerite regarda dans mon berceau, joua avec moi comme avec sa poupée, voulut me suivre à la paroisse, et on la pria d'être ma marraine.

GIROT.

Voyez-vous les profits du voisinage de la cour!

NICETTE.

Oh! les profits!... je n'en ai guère entendu parler; il est vrai que le roi de Navarre n'est pas riche; et, depuis qu'il s'est sauvé de Paris, on dit qu'il tient la campagne avec un pourpoint tout percé.

GIROT.

C'est possible; il me doit encore le dernier souper qu'il fit chez moi avec Biron, Duplessis, Daubigné, et une douzaine de ses amis et des miens. Mais enfin votre marraine vous visite quelquefois?

NICETTE.

Oui, quand la chasse vient jusqu'ici; et peut-être aujourd'hui. Je viens d'apercevoir sur la route de Paris un piquet de chevau-légers.

GIROT.

Attendons, ma chère, attendons; et vous entendrez les courtisans : Ah! ah! voilà maître Girot, l'hôtelier du Pré-aux-Clercs!... connaissez-vous sa pâtisserie et son caveau? Allons au Pré-aux-Clercs! Vive le Pré-aux-Clercs!... Et ils ont raison! ils ont pardieu raison!

NICETTE.

Vraiment?

GIROT.

Le Pré-aux-Clercs! ah! ah!

DUO.

GIROT.

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous dans ce charmant séjour;
Et doucement on y passe la vie
A célébrer le champagne et l'amour.

NICETTE.

Et du pays je serai la maîtresse?

GIROT.

Vous en aurez l'honneur et le plaisir.

NICETTE.

Je recevrai la cour et la noblesse?

GIROT.

Oui, tout cela chez moi se fait servir.

ENSEMBLE.

Les rendez-vous de noble compagnie, etc.

GIROT.

Dans ma prairie
Fraiche et fleurie
Dame jolie
Viendra s'asseoir.
Celui qu'elle aime
D'amour extrême
Bientôt de même
Viendra le soir.
Puis le feuillage
D'un frais rivage
Les encourage
A soupirer;
Et sous l'ombrage,
Tendre langage,
Serments d'usage
De s'adorer.

NICETTE.

Et sous l'ombrage, etc.

GIROT, d'un air sombre.

Tout-à-coup un autre tableau!...

NICETTE.

Comment? encore du nouveau!

GIROT.

L'œil animé, brillant d'audace,
Deux cavaliers, le fer en main,
Me font l'honneur, me font la grace
De se tuer sur mon terrain.

NICETTE.

Quoi! c'est chez vous qu'on vient se battre?

GIROT.

C'est le bon ton.

NICETTE.

C'est le bon ton?

GIROT.

Tout courtisan ou tout mignon
Ne connaît pas d'autre théâtre,
Et se croirait déshonoré
S'il dégaînait hors de mon pré.

NICETTE.

Mon Dieu! le triste privilége!

GIROT.

Ainsi la mode me protége.

NICETTE.

Ah! que les hommes sont méchants!

GIROT.

Cela m'amène des chalands.

NICETTE, souriant, et doucement, à Girot.

Oh! revenons, je vous en prie,
Aux jolis rendez-vous d'amour.

GIROT.

Aux rendez-vous d'amour?

NICETTE.

Aux rendez-vous d'amour.

ENSEMBLE.

Dans ma prairie, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MERGY.

MERGY, à la porte du fond.

Holà! ho!... gens du logis!... Eh bien! mes maîtres, est-ce ainsi qu'on reçoit un étranger dans les hôtelleries d'Étampes? Pas un valet d'écurie pour donner sa provende à mon cheval?

NICETTE.

Pardon, monsieur le cavalier; mais je me marie demain; je ferme ce soir ma maison pour suivre à Paris mon seigneur et maître que voilà, et un peu de désordre est inévitable.

MERGY.

Je ne veux déranger personne, la jolie fille; mais mon bon cheval, mon meilleur ami, tombe de lassitude, et moi-même après une route de dix jours...

GIROT.

Oh! oh! vous venez donc de loin?

MERGY.

De la Navarre.

(Il pose son fouet et son manteau.)

GIROT, bas à Nicette.

J'en étais sûr... Un pourpoint tout uni, pas une broderie, un collet rabattu!... c'est un Béarnais : mauvaise pratique!

NICETTE.

Il a l'air noble, pourtant.

GIROT.

Oh! parbleu! noble comme le roi, et pas un patard à l'escarcelle.

MERGY.

Tenez, prenez cet écu d'or, et dépêchons, je vous prie.

NICETTE, à Girot.

Là!...

GIROT, saluant.

Mon gentilhomme, soyez tranquille, je vais moi-même soigner votre Bayard.

(Il sort.)

NICETTE, à Mergy.

Et moi, monsieur, je vais vous servir... (Revenant.) Mais à propos, vous êtes peut-être de la vache à Colas?

MERGY.

De la vache à Colas?

NICETTE.

Oui; au pays d'où vous venez, on n'est pas grand ami de notre saint-père le pape.

MERGY.

Ah!... huguenot, vous voulez dire?

NICETTE.

Sans doute.

MERGY.

Oui, oui, mon enfant, vous l'avez deviné.

NICETTE.

Oh! voyez-vous, il ne faut pas que cela vous fâche; cela m'est égal, à moi : je voulais seulement savoir si je puis vous servir un poulet, quoique nous soyons à vendredi.

MERGY.

Il n'importe; comme vous voudrez.

NICETTE, sortant.

Tout de suite, monsieur, tout de suite.

SCÈNE IV.

MERGY, seul.

AIR.

Ce soir j'arrive donc dans cette ville immense
Qui m'a ravi tout mon bonheur.
Je sens la crainte et l'espérance
Tour-à-tour agiter mon cœur.
O ma tendre amie!
Je suis près de toi;
Mon ame ravie
T'a gardé sa foi.
Malgré le vain délire
Des plaisirs de la cour,
Tes yeux vont-ils me dire :
J'ai gardé mon amour!
O ma tendre amie!
Je vais te revoir;
J'ai souffert la vie
Dans ce doux espoir.

SCÈNE V.

MERGY, GIROT.

GIROT, en colère et accourant.

Ah! les chiens! les enragés!... ils ont chiffonné toute ma toilette, et sans la petite porte de l'écurie je n'aurais pu me sauver des coups de houssine qu'ils commençaient à m'appliquer; ils m'ont fait sauter comme une biche!

MERGY.

Qui donc?

GIROT.

Une douzaine de chevau-légers qui arrivent au relais du roi... les voilà! les voilà! nous n'en sommes pas quittes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN BRIGADIER et SES SOLDATS.

SOLDATS.

Allons, à table! allons, à table!
Vite à dîner! du vin! du vin!

GIROT.

Écoutez donc, de par le diable!

SOLDATS.

Tais-toi, faquin! tais-toi, faquin!

GIROT.

Ce n'est plus une hôtellerie:
Nous n'avons rien dans la maison.

SOLDATS.

Allons, et point de raillerie,
Nous n'entendons pas la raison.

GIROT, criant.

Mais, écoutez, mort-non-du-diable!
Nous n'avons rien!... nous n'avons rien!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NICETTE, apportant le déjeuner.

NICETTE.

Quel est ce bruit épouvantable?

SOLDATS, voyant le déjeuner.

Tenez, tenez, voyez-vous bien?
Voilà, voilà comme ils n'ont rien!

LE BRIGADIER, prenant la bouteille.

A moi d'abord cette bouteille!

(Mergy reprend brusquement la bouteille au brigadier, la pose sur la table ainsi que son épée nue, et s'assied tranquillement pour déjeuner.)

SOLDATS et BRIGADIER.

Cette insolence est sans pareille!
Manquer à la garde du roi!
Prends garde à toi... prends garde à toi!

(Mergy coupe le poulet qu'on lui a servi.)

LE BRIGADIER.

D'un poulet il se régale
Un vendredi!

SOLDATS.

Quel scandale!
Il est de la vache à Colas.

LE BRIGADIER.

Allons, allons, par la fenêtre!

MERGY, se levant.

Insolent!

LE BRIGADIER.

Tout doux, mon maître!

ENSEMBLE.

LE BRIGADIER et LES SOLDATS.

Voyez-vous le téméraire;
Voyez-vous le fier-à-bras!
Sais-tu bien que la rivière,
Ventre-dieu! n'est qu'à deux pas!

MERGY.

Ah! je retiens ma colère;
Mon épée est sous mon bras,
Mais pardieu! je couche à terre
Le premier qui fait un pas.

GIROT et NICETTE.

Ah! mon Dieu! que vont-ils faire?
Peste soit de ces soldats!
Eh! messieurs, point de colère;
Ah! ne vous emportez pas!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CANTARELLI, accent italien.

CANTARELLI.

Perdio! quel est tout ce tapage?

LE BRIGADIER.

Mon officier, c'est un mutin,
Un réprouvé, fils de Calvin.

CANTARELLI, voyant Mergy.

Eh! mais, je remets son visage!...
Quoi! cher baron, je vous revois?

LE BRIGADIER et LES SOLDATS.

Un baron!... à son équipage
On dirait un simple bourgeois.

CANTARELLI, au brigadier.

A votre poste il faut vous rendre;
Le colonel est sur mes pas.
Vous savez tous comme il est tendre!
Partez et ne répliquez pas.

LE BRIGADIER et LES SOLDATS, avec crainte.

Le colonel est sur ses pas!

ENSEMBLE.

SOLDATS.

A notre poste il faut nous rendre,
Le colonel est sur ses pas;
Et nous savons comme il est tendre!
Allons, allons, ne tardons pas.

GIROT et NICETTE.

Dans le jardin il faut nous rendre.
Au diable soient tous ces soldats!
Tous nos parents doivent attendre;
Allons, allons, ne tardons pas.

CANTARELLI.

A votre poste il faut vous rendre !
Le colonel est sur mes pas ;
Et vous savez comme il est tendre !
Allons, allons, ne tardez pas.

MERGY, à part.

Du courtisan je puis apprendre
Si quelque espoir me reste, hélas !
A quoi mon cœur doit-il s'attendre ?
Sur-tout ne nous trahissons pas !

SCÈNE IX.

MERGY, CANTARELLI.

CANTARELLI.

Eh ! quelle joie de vous revoir ! quelle rencontre inattendue ! le seigneur de Mergy, l'ami du Béarnais, dans la ville d'Étampes !

MERGY.

Vous m'avez donc remémoré tout d'abord ?

CANTARELLI.

Perdio ! puis-je oublier votre courtoisie quand le sort me fit votre prisonnier après la terrible arquebusade de Bergerac, à laquelle mon bienheureux patron me fit la grace d'échapper !

MERGY.

Que risquiez-vous ? nous vous trouvâmes derrière un mur, et disant votre chapelet sous le ventre de votre cheval.

CANTARELLI.

Oui, c'est unique ! je ne conçois pas comment ça se fit ; la commotion de la poudre il m'avait sans doute porté jusque-là. Mais je fus traité par vous comme un brave que je suis, et renvoyé sans rançon ; aussi, disposez de moi. J'ai du crédit auprès de la reine-mère. Elle me fit venir de Florence pour organiser les concerts et les divertissements de la cour ; j'ai fait mon chemin en amusant les altesses et les majestés ; et un soir, la reine Catherine, enchantée de mes talents, il m'appela gracieusement le marquis Cantarelli !... ce sobriquet fut couvert de bravos par les courtisans, parceque les reines ont toujours beaucoup d'esprit ; et moi, je criais plus que les autres, parceque le marquisat m'amenait à de nouvelles faveurs ; et en effet je suis cornette dans les chevau-légers, prêt à vous servir de tout mon cœur, à pied ou à cheval, à la pointe ou à la taille, à la dague ou à la rapière, et suivant votre bon plaisir.

MERGY.

Grand merci ! je suis aujourd'hui un envoyé pacifique. J'apporte un message amical du roi de Navarre à son beau-frère Henri III.

CANTARELLI.

Ah ! tant mieux. Les batailles sont une belle chose, mais ça ne vaut rien pour un chanteur. Cette diable de musique guerrière me casse la voix tout de suite. Mais, baron, mon ami, voilà des œufs frais que vous laissez durcir, et, sans façon, je vous dirai que sur la route de Paris j'ai gagné un appétit qui me tiraille l'estomac.

MERGY.

Asseyons-nous.

CANTARELLI.

C'est bien dit : on cause mieux à table.

MERGY, à part.

Je ne sais comment mener les questions que je brûle de lui faire.

CANTARELLI, assis.

On est supérieurement ici.

MERGY, s'asseyant.

Mais ce déjeuner sera bien léger pour vos tiraillements ?

CANTARELLI.

Comment !

MERGY.

Oui ! des œufs frais seulement...

CANTARELLI.

Et ce poulet dodu, vous le comptez pour rien ?

MERGY.

Bon pour moi, mais non pour vous. Vos soldats me disaient tout-à-l'heure qu'un vendredi...

CANTARELLI.

Mes soldats, c'est très bien, parcequ'ils sont Français ; mais moi, voyez-vous, je suis natif au pays d'où viennent en droite ligne toutes les dispenses possibles. Oh ! je suis en règle, tranquillisez-vous ; et je n'ai pas peur de me mettre sur la conscience ce petit aileron que vous m'allez octroyer.

MERGY.

Volontiers.

CANTARELLI, mangeant.

Et votre bon vivant de roi de Navarre, que nous demande-t-il dans le message que vous apportez ?

MERGY.

Mais... sa femme, je crois.

CANTARELLI.

Ah ! son aimable Margot, comme il l'appelle. Oh bien ! vous ne réussirez pas dans votre ambassade. La reine-mère garde autour d'elle les jolies femmes, comme un oiseleur les fauvettes en cage ; et sa fille Marguerite ne quittera pas plus la cour de France que sa compagne inséparable, son amie de cœur et sa rivale en grace et gentillesse, comme dit toujours ce bon M. Brantôme.

MERGY, avec intérêt.

Et quelle est donc cette compagne de la reine de Navarre ?

CANTARELLI.

La connaissez-vous point ? Elle est votre payse. C'est la charmante comtesse Isabelle de Montal.

MERGY, avec émotion.

Oui... nous connaissons tous cette noble famille du Béarn.

CANTARELLI.

Isabelle en est l'unique et dernier rejeton. Le roi s'est déclaré son tuteur et son maître. En revenant de son voyage en Gascogne, Marguerite nous amena la timide orpheline. La pauvre enfant s'est trouvée transplantée comme une fleur des bois dans le parterre du Louvre... Et c'est un terrain où les boutons de roses épanouissent avec une grande facilité, mon bon ami !

MERGY, se contraignant.

Entendez-vous par-là que la jeune comtesse soit enivrée par les hommages et les séductions de la cour ?

CANTARELLI.

Oh ! je ne dis pas précisément encore !... mais Marguerite la conduit aux fêtes du roi, elle y fait tourner toutes les têtes, et il faudra bien qu'elle adopte nos manières galantes. D'ailleurs on m'a chargé de son éducation ; c'est tout dire. Et je suis là pour lui insinuer les bons principes.

(Il se lève de table.)

MERGY, se levant, et à part.

Ah ! maudit serpent d'Italie !

CANTARELLI.

Oh ! nous la formerons ! soyez tranquille. Elle fera honneur à la Navarre.

MERGY.

Ainsi donc, une foule d'adorateurs se disputent un regard d'Isabelle ?

CANTARELLI.

Des adorateurs ? Oh ! pour le moment, elle n'en a qu'un seul qui l'a débarrassée de tous les autres. Ah ! diable ! quand le marquis de Comminge, il se déclare serviteur d'une belle, arrière tous les parpaillots ! ils n'ont plus envie de se venir brûler à la chandelle.

MERGY.

Comment ?... Et quel est donc ce Comminge ?

CANTARELLI.

Ce qu'il est ?... colonel dans les gardes et de la compagnie où je suis cornette : et, de plus, un gaillard qui tire la rapière trois ou quatre fois par semaine, et autant de cavaliers sur le carreau ! Oh! il n'y a pas de parade avec lui ! et quand il vous regarde de travers, bonsoir... on peut commencer l'office des agonisants. Mais d'ailleurs il expédie son monde avec une grace, une aisance, une noblesse !... Les femmes en sont folles.

MERGY, avec humeur.

Oh ! vive-Dieu ! Tous ces spadassins mignons n'intimident guère un homme de cœur !

CANTARELLI, effrayé.

Qu'est-ce que vous dites !... Ah ! si vous parliez ainsi devant lui, votre ambassade il ne serait pas longue... (On entend les cors dans le lointain.) Ah ! ah ! entendez-vous ? la chasse il revient. (Ouvrant une porte vitrée à gauche.) Eh ! tenez, tenez, voyez la cavalcade.

MERGY, à part et vivement.

Ah ! peut-être Isabelle !...

CANTARELLI.

Sans adieu. Je commande l'escorte du retour à Paris.

MERGY, sur le seuil de la porte vitrée.

Au revoir.

CANTARELLI.

Allez, allez au bout de la terrasse. Regardez bien, amusez-vous ; oh ! c'est un beau coup d'œil !

MERGY, sortant et refermant sur lui la porte.

Adieu.

CANTARELLI, seul.

Allons faire sonner le boute-selle. Mais paravant buvons le coup de l'étrier.

(Il se verse à boire.)

SCÈNE X.

CANTARELLI, COMMINGE.

COMMINGE.

Que fais-tu là ?

CANTARELLI, surpris, le verre à la main.

Eh !... Ah! c'est toi, mon brave Comminge? cher ami de mon cœur !

COMMINGE, lui prenant le verre et buvant.

Tais-toi.

CANTARELLI, à part.

Quand je le vois, je n'ai plus ni faim ni soif.

COMMINGE, lui rendant le verre.

Tiens.

CANTARELLI.

Merci ! Encore une goutte ?

COMMINGE.

Non. Et pourtant je suis aussi las que mon cheval, qui vient de s'abattre en arrivant. Mon gosier est brûlant comme la fournaise de l'enfer. Le soleil, la poussière, la contrariété... je n'ai pu être de la chasse. Au lieu de suivre Isabelle dans la campagne toute la journée, comme le roi me l'avait permis, j'ai été retenu à Paris. Un petit innocent, un cadet de Bretagne, m'a forcé de me déranger pour le tuer ce matin.

CANTARELLI.

Voyez-vous ce malhonnête ! Vraiment il y a des gens d'une indiscrétion !... Et quel est le muguet que tu as perforé aujourd'hui ?

COMMINGE.

Le jeune Béville, qui sortait des pages, tu sais ?... Ce n'est pas ma faute ; depuis longtemps j'y mettais une patience incroyable. Je crois que Job lui-même, le patriarche de la douceur, n'a jamais été aussi bon homme avec le diable que ton ami Comminge avec l'étour-

neau dont je te parle. Tantôt il prétendait, contre mon avis, que les armures de Milan valent mieux que celles de Flandre; tantôt que mon manteau n'était pas aussi bien taillé que le sien; l'autre jour, au cabaret de Girot, il assura que sa tête bretonne porterait mieux le vin de Champagne que la mienne. Enfin hier, après la collation de la reine-mère, Isabelle remettait ses gants et en laissa tomber un. J'étais là... là tout près... et cependant l'étourdi s'élance, et, s'étant saisi du gant, le porte à ses lèvres avant de le rendre. Oh! ma foi, pour le coup, il n'y avait plus moyen d'y tenir: je lui serrai le bras : rendez-vous au Pré-aux-Clercs pour ce matin; mais nous n'avons pas été jusque-là. La barque était au milieu de la rivière quand l'horloge du Louvre a sonné dix heures; je brûlais de joindre la chasse; j'ai dit au batelier d'arrêter. Nous avons dégaîné; du premier coup de pointe je l'ai jeté dans l'eau. Et que Dieu lui pardonne le temps qu'il m'a fait perdre!

CANTARELLI.

C'est incroyable! Il faut toujours que tu te donnes la peine d'apprendre à vivre à ces écoliers de la cour.

COMMINGE.

Que veux-tu que j'y fasse? ils sont incorrigibles.

CANTARELLI.

Ce pauvre Comminge! on le fatigue sans cesse! Mais il nous faut partir, mon digne colonel; la chasse il va bientôt... Eh! qui vois-je arriver? la reine de Navarre?

COMMINGE.

Et ma chère Isabelle!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE, ISABELLE, DEUX PAGES.

MARGUERITE.

Vous ici, monsieur de Comminge! Mon frère vous a souvent demandé pendant la chasse.

COMMINGE.

Le roi?

MARGUERITE.

Oui; il poursuit encore un chevreuil. Moi, je suis lasse, j'ai voulu me reposer un instant chez ma filleule, la maîtresse de cette hôtellerie. Nous avons laissé notre litière dans le bois. Quand le roi partira, faites-nous prendre ici, je vous prie.

COMMINGE.

Trop heureux de vous escorter, mesdames!

CANTARELLI.

Nous allons obéir à votre majesté.

MARGUERITE.

Et la mascarade de ce soir, signor Cantarelli!

CANTARELLI.

Superbe! madame. Je suis en Scaramouche, et je danserai la sarabande.

SCÈNE XII.

MARGUERITE, ISABELLE, DEUX PAGES.

MARGUERITE, *aux pages.*

Éloignez-vous un peu. (*Les pages sortent. A Isabelle.*) Enfin, mon enfant, nous voilà seules un instant, et je pourrai vous gronder tout à mon aise.

ISABELLE.

Moi, madame?

MARGUERITE.

Oui, vous. Qu'est-ce donc, je vous prie, que cette tristesse morne au milieu de nos fêtes, ce dédain pour les hommages de tous nos jeunes seigneurs? Quoi! jamais un sourire, et toujours des soupirs?

ISABELLE.

Hélas! madame, il faut me pardonner. Si je déplais à votre majesté, c'est sans le vouloir, et j'en suis bien fâchée.

MARGUERITE, *souriant.*

Eh! qui dit cela, ma mie? A qui donc ne plaisez-vous? Ah! par Notre-Dame! toutes nos duchesses de la cour voudraient bien déplaire comme vous!

ISABELLE.

Mais, enfin, vous êtes mécontente de moi?

MARGUERITE.

Oui; et ma mère sur-tout. Elle m'a déja dit, au dernier bal du roi : Mais, vrai-Dieu! Marguerite, à quoi pense donc cette mignonne de Gascogne que vous m'avez amenée? Elle est jolie, et s'enferme chez vous pour ne se pas laisser voir! Elle est de haut lignage, et sa parure est modeste comme si monsieur son père s'appelait Marcel ou Boniface, et tenait boutique au pont Saint-Michel! Elle est triste, rêveuse; elle s'ennuie, enfin! On dit même qu'elle voudrait quitter Paris! Oh! par saint Denis! ma fille, dites-lui qu'elle est folle. Une orpheline qui a des vassaux et une riche comté dans la Navarre appartient à la couronne de France. Il faut que la colombe s'apprivoise; elle ne s'envolera pas des tourelles du Louvre; et, tout enfant de Calvin qu'elle est, je la ferais plutôt abbesse de Montmartre ou de Sainte-Claire de Chaillot!

ISABELLE.

Qu'entends-je!... eh! de quel droit?... Mais, madame, quand je vous suivis à Paris, vous n'y deviez rester que peu de jours; vous deviez retourner auprès du roi, votre époux, et me ramener dans le château où je suis née.

MARGUERITE.

Oui, je le croyais; mais ma mère ne le croyait pas. Je suis en prison.

ISABELLE

Eh! vous pouvez souffrir cette contrainte! vous plaire à cette cour trompeuse! sourire à ses coupables folies!

MARGUERITE.

Moi?... oui... non... comme on voudra. Si je souris, qu'importe? Nous sommes au Louvre, mon enfant, et les physionomies n'y signifient rien du tout.

ISABELLE, vivement.

Et moi je ne saurais commander à la mienne. Hors vous qui me protégez encore, tout m'est odieux dans vos palais perfides! et l'air qu'on y respire est un poison pour moi!

MARGUERITE.

Isabelle!

ISABELLE.

O mon Dieu! que je suis malheureuse!

MARGUERITE.

Vous pleurez?... calmez-vous!

FINAL.

MARGUERITE.

A la Navarre, à ses montagnes,
Eh quoi! vous pensez donc toujours?

ISABELLE.

Hors de nos paisibles campagnes
Il n'est pas pour moi de beaux jours.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur;
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur.
Ah! ma voix vous supplie
D'écouter mon desir:
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

DEUXIÈME COUPLET.

De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau...
Ah! voilà mon envie,
Voilà mon seul desir:
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

MARGUERITE.

Cependant je dois vous instruire
D'un projet formé par le roi.

ISABELLE.

Hélas! qu'avez-vous à me dire?

MARGUERITE.

Un mariage...

ISABELLE.

O ciel! pour moi?

MARGUERITE.

L'hymen est-il donc si terrible?

ISABELLE.

Ah! quel affreux pressentiment!

MARGUERITE.

Un cœur que vous rendez sensible...

ISABELLE.

Le mien se glace en ce moment!

MARGUERITE.

Un cavalier de haut parage...

ISABELLE.

Eh bien?

MARGUERITE.

Espère votre aveu.

ISABELLE.

Son nom?

MARGUERITE.

On vante son courage.

ISABELLE.

Son nom?

MARGUERITE.

C'est Comminge.

ISABELLE.

O mon Dieu!

MARGUERITE.

Quelle pâleur sur son visage!

ISABELLE, chancelant.

Je meurs!

MARGUERITE, la soutenant.

Au secours! au secours!

ISABELLE.

Hélas!

MARGUERITE.

Aventure cruelle!
Au secours!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MERGY.

MERGY, précipitamment.

Quels cris!... Isabelle!

ISABELLE, dans ses bras.

Ah!

MERGY.

Dieu! protégez ses jours!

ENSEMBLE.

MERGY.

Ah! sa seule présence
Vient ranimer mon cœur!
Un rayon d'espérance
M'a rendu le bonheur.

ISABELLE.

Je le sens, la souffrance
S'affaiblit dans mon cœur;
D'un ami la présence
M'a rendu le bonheur.

MARGUERITE, souriant.

De Mergy la présence
Affaiblit sa douleur,
Et je vois l'espérance
Se glisser dans son cœur

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COMMINGE, CANTARELLI; CHEVAU-LÉGERS, sur la route.

COMMINGE, à ses gens.

A l'instant le roi va partir.

ISABELLE, quittant vivement Mergy.

Comminge!

MERGY, vivement et à part.

Mon rival!

MARGUERITE, passant au milieu d'eux.

N'allez pas vous trahir!

COMMINGE, à Cantarelli.

Un étranger?

CANTARELLI.

Je le connais:
C'est un ami du Béarnais.

MARGUERITE, à Mergy, à haute voix.

Vous avez sans doute un message?
Voyons, monsieur l'ambassadeur.

MERGY, un genou en terre, remettant une lettre.

De le rendre en vos mains j'ai brigué la faveur.

COMMINGE, bas à Cantarelli.

Est-ce bien un message?

CANTARELLI.

Ma foi, je ne sais pas.

COMMINGE.

Pourquoi, sur leur visage,
Ce pénible embarras?

MARGUERITE, à Mergy.

De l'étiquette il faut suivre l'usage;
Au roi, d'abord, il vous faut rendre honneur.
Allez savoir, en diplomate sage,
S'il vous permet d'entretenir sa sœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GIROT, NICETTE et LA NOCE, LES DEUX PAGES, CHEVAU-LÉGERS, dans le fond.

GIROT, NICETTE, LA NOCE.

Vive à jamais! vive la reine!
La voir pour nous est un honneur.
Des cœurs elle est la souveraine:
Faisons des vœux pour son bonheur.

MARGUERITE.

Te voilà, gente Nicette!
Mais pourquoi cette toilette?

GIROT, à Nicette.

A la reine ayez l'honneur
D'annoncer votre bonheur.

NICETTE, à la reine.

Oui, ma marraine jolie,
Vous voyez ces beaux habits;
Dès demain je me marie
A ce monsieur de Paris.

CANTARELLI, avec raillerie.

Avec toi, Girot?

GIROT.

Moi-même.

MARGUERITE, à Nicette.

Sais-tu pas combien je t'aime?
Au palais viens donc me voir,
Et ta dot est toute prête.

GIROT.

Quel honneur!... j'en perds la tête!...
Au Louvre allons dès ce soir.

MARGUERITE.

Volontiers, venez ce soir.

(On entend les trompettes qui annoncent le départ du roi.)

COMMINGE.

Il faut partir.

ISABELLE, à part.

Je meurs de crainte!

CANTARELLI.

Ne tardons pas.

MERGY, à part.

Quelle contrainte!

COMMINGE, regardant Mergy.

Il parle bas.

MARGUERITE, à Isabelle.

Comptez sur moi.

CANTARELLI.

Partons, partons.

MARGUERITE.

Suivons le roi.

LA NOCE, GIROT et NICETTE.

Vive à jamais! vive la reine! etc.

(Sortie de la reine; tout le monde la suit, hors Mergy, qui accompagne des yeux Isabelle, et s'arrête à la porte du fond. Le rideau se baisse.)

ACTE SECOND.

Salle du Louvre, au rez-de-chaussée. Dans le fond, une grande porte qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir deux gardes sur les premières marches d'un escalier massif. A droite, porte de l'appartement de Marguerite et d'Isabelle; à gauche, pareille porte qui communique à d'autres pièces du palais. Du même côté, et au premier plan, un peu en face du spectateur, une autre petite porte en vitraux et à rideaux, qui ouvre sur un petit parterre dont on aperçoit les arbustes et les fleurs quand la porte s'ouvre.

SCÈNE I.

ISABELLE, seule, sortant de l'appartement à droite, allant entr'ouvrir la porte du fond avec inquiétude et comme attendant le retour de quelqu'un.

AIR.

O jours d'innocence !
Jours de mon enfance,
Votre souvenance
Est le seul bonheur
Qui reste à mon cœur.

Malgré la cour, malgré le roi,
Mergy, je veux n'être qu'à toi;
Oui, Marguerite en qui j'espère,
Protége une pauvre étrangère;
Elle m'a dit en souriant:
Rassurez-vous, ma chère enfant.

O jours d'innocence!
Jours de mon enfance,
Votre souvenance
Est le seul bonheur
Qui reste à mon cœur.

SCÈNE II.

ISABELLE, MARGUERITE.

ISABELLE, voyant la reine.

Ah! la voici!

MARGUERITE.

Mauvaises nouvelles. J'ai dit au roi que vous demandiez du temps, que vous vouliez éprouver la constance de Comminge; enfin j'ai fait tous mes petits mensonges le plus adroitement du monde; péché fort inutile, peine perdue; le roi s'est fâché, j'ai pris de l'humeur, et je suis sortie en déclarant que je ne paraîtrais pas au bal.

ISABELLE.

Je vous l'ai dit, madame, il y va de mes jours. Depuis que j'ai revu celui qui partagea mes premiers jeux, celui que j'aime avec tendresse, et que mon père appelait son fils...

MARGUERITE.

Parlez bas! et sur-tout laissons le désespoir. Il n'est bon à rien dans ce pays. La ruse, mon enfant!... Oh! la ruse! à la bonne heure. Fiez-vous à la mienne; je suis une échappée de Florence.

ISABELLE.

Eh quoi! vous croyez donc qu'il existe un moyen?

MARGUERITE.

Un seul, mais infaillible.

ISABELLE.

Et lequel?

MARGUERITE.

Et vraiment, votre fuite avec l'ami de votre enfance.

ISABELLE.

Ciel!... moi, héritière d'un nom sans tache, reste d'une famille dont je dois conserver l'honneur!... moi, partir seule avec lui!... Je l'aime trop, madame!

MARGUERITE, souriant.

Voilà une raison merveilleuse! Je ne savais pas qu'il fallût détester les gens pour voyager avec eux... Et cependant j'approuve votre sagesse; car, en affaire de cœur, je raisonne à merveille, moi, quand il s'agit du cœur des autres. Allons! il faut donc que je vous marie secrètement, en dépit du roi et de la jalousie du terrible Comminge! Il faut que nous trouvions quelque chapelle bien obscure, bien retirée... Mais je n'y songe pas! vous êtes une entêtée huguenote, et la vue d'une église vous ferait tomber en syncope.

ISABELLE, vivement.

Moi!... Et qu'importent le temple et le ministre à qui veut chérir et garder son serment! Dieu nous entend par-tout.

MARGUERITE, gaîment.

Oh! comme l'amour nous rend tolérants! On devrait bien charger le dieu malin de mettre d'accord Rome et Genève. Allons donc, et suivons la bannière de ce maître du monde! J'ai déja réfléchi; la conspiration s'arrange dans ma tête; j'attends un conjuré que j'ai fait avertir.

CANTARELLI, en dehors.

C'est ça! c'est ça! Trémoussez-vous toujours pour vous tenir en haleine.

MARGUERITE, à Isabelle.

Tenez, l'entendez-vous?

ISABELLE.

Quoi! cet Italien!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CANTARELLI.

CANTARELLI, à la cantonade.

C'est bon, je vous dis; amusez-vous; je vais vous annoncer à votre marraine.

MARGUERITE.

Qu'est-ce donc?

CANTARELLI.

La petite Nicette, que la mascarade fait sautiller avec son fiancé Girot; votre majesté leur a donné rendez-vous?

MARGUERITE.

Tout-à-l'heure. C'est maintenant vous seul que je veux recevoir.

CANTARELLI.

A vos ordres, madame. Je n'ai pris que le temps de quitter mon habit de masque. Je l'avais endossé pour la répétition du ballet.

MARGUERITE.

Fort bien. Or, écoutez, seigneur Cantarelli. Toute la cour parle de vos talents; votre réputation est admirable : vous êtes l'intrigant le plus habile qui nous soit jamais arrivé des pays ultramontains, et l'astrologue de ma mère a juré toutes les étoiles du firmament que vous serez un jour cardinal.

CANTARELLI.

Eh!... voilà une astrologie qui n'est pas tant sotte!

MARGUERITE.

Soit. Mais, en attendant que vous alliez bouleverser le cabinet du saint-père, je veux essayer votre diplomatie dans une intrigue d'amour.

ISABELLE, à part.

Que va-t-elle lui dire?

CANTARELLI, à part.

Une confidence amoureuse! Ma faveur il est au comble!

MARGUERITE.

Avant d'aller plus loin, sachez qu'il vous est impossible de me refuser votre ministère; que je vous tiens, que vous êtes à moi comme un hérétique est au diable, et qu'enfin je n'aurais qu'un mot à dire pour faire pendre sans délai votre éminence future.

CANTARELLI, étonné.

Voilà une préface un peu lugubre pour entrer en matière de galanterie!

MARGUERITE, tirant un papier de son corset.

Ah! illustre virtuose! vous êtes donc un agent secret de la maison de Lorraine? Au lieu de soupirer des romances, vous transmettez à M. de Guise une lettre du pape, et vous faites la sottise d'ajouter en marge quelques lignes de votre main?

CANTARELLI.

Oh! quelle calomnie scélérate!

MARGUERITE, lui montrant le papier.

Voyez.

CANTARELLI, confondu.

Je vais m'évanouir!

MARGUERITE, malicieusement.

Par malheur, mon beau cousin de Guise mène de front les affaires d'état avec des occupations plus douces; les héros amoureux ont leurs moments d'étourderie; et un de mes pages a trouvé ce papier bénit sur une ottomane de la marquise de Sauve. (Pliant avec malice le billet et le remettant dans son corset.) Le voilà! il m'appartient; j'en puis donner lecture au roi pour le divertir, ou bien en conférer avec M. le lieutenant-criminel... Mais je le garderai là, comme une relique, si vous obéissez à mes ordres suprêmes.

CANTARELLI, se prosternant.

Ah! je vous proteste, par tous les saints d'Italie...

MARGUERITE, vivement.

Il suffit. Le temps presse. Vous allez tout savoir. Isabelle, parlez.

ISABELLE.

Je n'oserai jamais.

MARGUERITE.

Il le faut. Hâtez-vous.

CANTARELLI, surpris.

Comment! il s'agit de mon élève innocente?

TRIO.

ISABELLE, à Cantarelli.

Vous me disiez sans cesse :
Pourquoi fuir les amours?
Il faut à la tendresse
Donner tous ses beaux jours.

CANTARELLI.

Oui, tel est mon langage,
Et ma morale est sage.

ISABELLE, timidement.

Eh bien?...

CANTARELLI.

Eh bien! objet charmant?

ISABELLE.

Eh bien!... eh bien! soyez content.

MARGUERITE, à Cantarelli.

Son cœur était déja docile;
Votre peine était inutile.

CANTARELLI.

Ah! je suis charmé de cela;
Il faut toujours en venir là.
Quel honneur va me faire
Ma charmante écolière!

MARGUERITE.

Quel honneur va vous faire
Votre douce écolière!

CANTARELLI, content, à Isabelle.

J'avais deviné votre cœur;
Comminge il est toujours vainqueur?

ISABELLE, vivement.

Comminge! ô ciel! ah! quelle erreur!

MARGUERITE, à Cantarelli.

C'est une erreur.

CANTARELLI, surpris.

C'est une erreur!

ISABELLE.

Non, non, ce n'est pas lui que j'aime.

CANTARELLI.

O ciel ! ma surprise est extrême !

MARGUERITE.

Ce n'est pas lui.

CANTARELLI.

Que dites-vous ?

ISABELLE.

Plutôt mourir !

CANTARELLI.

Expliquons-nous.

(A part.)

Ah ! la frayeur il me commence.

MARGUERITE.

C'est Mergy qui depuis l'enfance...

CANTARELLI.

L'ambassadeur ?

MARGUERITE.

Précisément.

CANTARELLI.

C'est lui qu'elle aime ?

MARGUERITE.

Éperdument.

CANTARELLI, tremblant.

Et pour un tel amour, de grace,
Que voulez-vous donc que je fasse ?

MARGUERITE.

Il faut tromper Comminge.

CANTARELLI.

Moi !...
Je suis perdu ! je meurs d'effroi !

MARGUERITE.

Obéissez, écoutez-moi.
(Vite, à demi-voix.)
Prévenons avec zèle
Les soupçons d'un jaloux ;
A la fête, Isabelle
Va se rendre avec vous.
Sur un mot en colère
Que m'a lancé le roi,
J'ai dit devant ma mère
Que je restais chez moi.
Il faut, pendant la danse,
(Lui montrant la petite porte du parterre.)
A cette porte-ci,
M'amener en silence
Notre tendre Mergy.
Dans ces jours de folie
Vous commandez à tout ;
Et votre seigneurie
Peut se glisser par-tout.
Ce soir la mascarade
Peut encor vous servir :
Voilà votre ambassade,
Et courez obéir.

CANTARELLI, désolé.

O Comminge terrible !

ISABELLE.

Hélas ! soyez sensible !

MARGUERITE.

Vous m'avez entendu ?

CANTARELLI.

Oh ! trop bien entendu !

MARGUERITE.

Tout est bien convenu ?

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Il faut, pendant la danse,
A cette porte-ci,
M'amener en silence
Notre tendre Mergy.
Ce soir la mascarade
A nos vœux doit servir :
Voilà votre ambassade,
Et courez obéir.

ISABELLE.

Il faut, pendant la danse,
A cette porte-ci,
Amener en silence
Mon malheureux ami.
Ce soir la mascarade
A nos vœux doit servir :
Voilà votre ambassade,
Et courez obéir.

CANTARELLI.

O Dieu ! quelle souffrance !
Je suis mort à demi !
Sur moi quelle vengeance
Bientôt va fondre ici !
Comme à la mascarade
Je vais me divertir !
Ah ! la belle ambassade !
Ah ! le charmant plaisir !

(Marguerite et Isabelle rentrent chez elles.)

SCÈNE IV.

CANTARELLI, seul et consterné.

Je sens des gouttes d'eau glacée qui se promènent sur mon visage. Oh ! quand je vais me retrouver face à face avec cette peste de Comminge !... (La porte du fond s'ouvre.) Le voici !... je ne peux pas arrêter le tremblement de mes jambes !... Comme ça sera commode tout-à-l'heure pour gambader devant le roi !

SCÈNE V.

CANTARELLI, COMMINGE.

COMMINGE, fronçant le sourcil.

Te voilà ?

CANTARELLI.

Oui... oui, c'est moi, ton camarade chéri, toujours à ton service, toujours d'un dévouement !...

COMMINGE.

Tais-toi. Tu me vois préoccupé, mécontent ; un soupçon me tourmente ; pas une figure qui

ne me déplaise aujourd'hui!... et je ne sais pas si toi-même...

CANTARELLI.

Moi?

COMMINGE.

Oui. Tu as déjeuné avec ce cavalier de la Navarre, le baron de Mergy, je crois, et tu dois savoir ce qui l'attire ici?

CANTARELLI, à part, et chancelant.

Oh! si j'avais un fauteuil!

COMMINGE.

Écoute: j'étais chez la reine-mère; on a annoncé ce jeune ambassadeur. Qu'il entre, a dit le roi, mais il n'aura qu'une seule audience. Et Catherine, avec son sourire diabolique, a tout de suite ajouté: Sans doute, qu'il reparte; nous avons assez de galants cavaliers à notre cour; les soupirants du Béarn sont inutiles ici. Et, soit par hasard, soit à dessein, son œil perçant s'est dirigé vers moi.

CANTARELLI, à part.

Cette femme il est sorcière en fait d'amourettes!

COMMINGE.

Aussitôt cette hôtellerie d'Étampes m'est revenue dans l'esprit; l'embarras de ces dames, le trouble de Mergy... Il est du même pays qu'Isabelle!... il peut l'avoir connue!... (Saisissant le bras de Cantarelli.) Ah! s'il était vrai! si je découvrais quelque ruse autour de moi!... toute la cour, mort-dieu! viendrait au bout de ma rapière!

CANTARELLI, à part.

Qu'est-ce que vous voulez faire avec un chrétien pareil?... Oh! quelle idée sublime!

COMMINGE.

Que dis-tu?

CANTARELLI, souriant.

Moi? rien du tout; je t'écoute en silence; je t'ai laissé parler tout à ton aise, et en me détournant seulement pour te cacher mon envie de rire; j'étais dans une hilarité qui m'étranglait.

COMMINGE, se fâchant.

Quoi! ventre-dieu!...

CANTARELLI.

Doucement!... (Doucereusement.) Et maintenant dis-moi, tendre ami de mon cœur, si tu n'es pas un peu fou... toi, des rivaux!... je suis humilié de ta modestie! tu me fais de la peine!... Il s'agit bien d'Isabelle, ma foi! (En confidence.) La reine de Navarre ne serait pas de cet avis.

COMMINGE.

Qu'est-ce à dire?

CANTARELLI.

Te souvient-il pas du séjour dernier que fit Marguerite en Gascogne?... c'est là que le tendre Mergy, séduit, enivré par le rang et la coquetterie de la princesse...

COMMINGE.

Quoi! aurait-il osé?...

CANTARELLI.

Oui, il a osé, et je crois même qu'il a bien fait. Apprends donc un secret dont je suis confident, je le sacrifie à ta tranquillité. Vois si je t'aime! si je te suis fidèle!...

COMMINGE.

Oh! tu m'impatientes!

CANTARELLI.

Silence!... Ce soir, la compatissante Marguerite se débarrasse d'Isabelle en l'envoyant au bal, et elle reste ici pour y recevoir secrètement le jeune fou qu'elle a ensorcelé.

COMMINGE, gaîment.

Est-il possible!

CANTARELLI.

Et c'est moi qui suis chargé de l'introduire par la petite porte du parterre.

COMMINGE, désignant la porte.

Par-là?

CANTARELLI.

Précisément.

COMMINGE, riant.

Oh! tout s'explique, alors!

CANTARELLI, de même.

Tu vois bien?

COMMINGE.

Oui, le propos de Catherine...

CANTARELLI.

Sur les galants de la Navarre...

COMMINGE.

Ah! c'était pour sa fille!

CANTARELLI.

C'est amusant, pas vrai?

COMMINGE.

Oui, pardieu!

CANTARELLI.

Et ce pauvre roi de Navarre!...

COMMINGE.

Qui envoie pour ambassadeur!...

CANTARELLI.

Justement!

COMMINGE.

C'est toujours ainsi!

CANTARELLI.

Toujours!

(Ils rient tous deux aux éclats.)

COMMINGE.

Taisons-nous, voici ta mascarade, et je vais chercher Isabelle.

(Il entre chez la reine.)

CANTARELLI, à part.

Ouf!... à chaque pas je m'enfonce un peu plus!

SCÈNE VI.

CANTARELLI, MASQUES de toute espèce ; GIROT, qu'on a habillé grotesquement, et qu'on fait sauter par force ; NICETTE, tenue et tourmentée par les masques.

MASQUES.

Chantons, dansons, dansons toujours,
Et profitons de nos beaux jours !

GIROT, essoufflé.

Je n'en puis plus ! mais c'est égal ;
Du roi je vais donc voir le bal !

NICETTE, courant à Cantarelli.

Ah ! monsieur, de grace !
Faites-les finir !
Ah ! que je suis lasse
De tant de plaisir !
Messieurs vos ermites
Sont des hypocrites,
Et vos arlequins
Sont de vrais lutins ;
Vos Pierrots, vos Gilles,
Font les imbéciles,
Mais je vois, tout bas,
Qu'ils ne le sont pas.
Ce sorcier m'assure
Pour bonne aventure
Que monsieur Girot
Ne sera qu'un sot.
Par-là l'un me tire,
L'autre par là bas ;
Et chacun de rire
De mon embarras...
Ah ! monsieur, de grace !
Faites-les finir !
Ah ! que je suis lasse
De tant de plaisir !

GIROT, à Cantarelli.

Pardon pour son impertinence ;
Je rougis de son ignorance.

CANTARELLI, tristement, à Nicette.

Reposez-vous, ma chère enfant...
Et j'en voudrais bien faire autant !

MASQUES.

Chantons, dansons, dansons toujours,
Et profitons de nos beaux jours !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARGUERITE, COMMINGE, ISABELLE.

MARGUERITE, à Cantarelli.

Merci de la galanterie.
Vous faites passer devant moi
Cette mascarade jolie
Qui s'en va divertir le roi.

CANTARELLI, soupirant.

Vous voyez mon zèle extrême ?

MARGUERITE, à demi-voix.

Mais soyez donc gai vous-même.

CANTARELLI, bas, désignant Comminge.

Ce pauvre ami me fait souffrir !

MARGUERITE, bas.

Allez, songez à m'obéir.

(A Girot qui la salue.)

Monsieur Girot, suivez la fête ;
Ici je garderai Nicette.

MASQUES.

Partons, chantons, dansons toujours,
Et profitons de nos beaux jours !

(Ils vont pour sortir, Comminge, Isabelle et Cantarelli à leur tête, quand la grande porte du fond s'ouvre, et l'on voit Mergy descendre l'escalier, précédé de deux officiers des cérémonies : on s'arrête.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MERGY, DEUX OFFICIERS.

UN OFFICIER, annonçant.

L'ambassadeur de Navarre.

(La musique reprend.)

MERGY, à la reine.

Le roi, madame, a commis à mon zèle
Le soin flatteur de venir en ces lieux
Pour y chercher la comtesse Isabelle
Qui, dans l'instant, doit paraître à ses yeux.

ENSEMBLE GÉNÉRAL

à demi-voix.

TOUS, hors Isabelle et Mergy.

Quelle démarche solennelle
Et qui doit nous surprendre tous !
Pourquoi veut-il voir Isabelle?
Et pourquoi donc ce rendez-vous?

ISABELLE, à part.

Quelle démarche solennelle
Et qui doit nous surprendre tous !
Hélas ! je sens crainte nouvelle ;
Ah ! pourquoi donc ce rendez-vous ?

MERGY, à part, regardant Comminge.

Eh quoi ! toujours, toujours près d'elle !
De son bonheur je suis jaloux.
Mais cependant mon Isabelle
Tourne vers moi ses yeux si doux !

MARGUERITE, à Mergy.

Contentez mon impatience ;
Racontez-moi votre audience.

MERGY.

De la part du roi, mon maître,
Et remplissant mon devoir,
Sans détour j'ai fait connaître
Son desir de vous revoir.
J'ai dit, messager fidèle,
Que dans sa modeste cour,
Et de vous et d'Isabelle
Il demande le retour.

COMMINGE, à part.

Isabelle !... téméraire !...

MARGUERITE, à Mergy.

Et qu'a répondu mon frère?

MERGY.

« Allez dire à votre maître

« Que je l'attends à ma cour;
« Alors je rendrai peut-être
« Marguerite à son amour;
« Mais pour la jeune Isabelle,
« Allez lui donner la main;
« Devant vous et devant elle
« J'ordonnerai de son destin. »

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ISABELLE.

Quelle démarche solennelle! etc.

MERGY.

Eh quoi! toujours, toujours près d'elle! etc.

TOUS LES AUTRES.

Quelle démarche solennelle! etc.

MASQUES, en sortant.

Chantons, dansons, dansons toujours,
Et profitons de nos beaux jours!

(Mergy offre respectueusement la main à Isabelle; Comminge se saisit de l'autre. Tous trois montent ainsi le grand escalier, suivis de Cantarelli, de Girot et de la mascarade: les portes se referment.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, dans un fauteuil, pensive et agitée; NICETTE, dans le fond.

NICETTE, à part.

Ah! grace au ciel, voici un moment de tranquillité! et je pourrai enfin faire ma grande révérence. (S'approchant.) Ma marraine, selon vos ordres et depuis une heure...

MARGUERITE, sans la voir et se levant.

Le roi les mander ensemble! Et pourquoi?

NICETTE.

Ma marraine, je venais...

MARGUERITE, parcourant le théâtre.

Oh! il y a ici quelque tour infernal.

NICETTE, la suivant toujours.

Ma bonne marraine...

MARGUERITE.

Que je les plains! Ils s'aiment tant!

NICETTE.

Mon auguste marraine...

MARGUERITE.

Oh! je veux les sauver! Je suis piquée!...

NICETTE, impatientée et criant.

Ma charmante marraine!...

MARGUERITE, la voyant, et toujours préoccupée.

Oh! c'est toi, Nicette?... oui, oui... ta dot... je sais... je m'en souviens.

NICETTE.

Quand vous voudrez, avec plaisir; mais ce n'est pas tout. M. Girot, qui a beaucoup de vanité, vous supplie avec moi d'assister à la cérémonie.

MARGUERITE.

De ton mariage? pourquoi non? C'est pour demain, je crois?

NICETTE.

Oui, à six heures du soir. Ça ne vous gênera pas, vous passerez la rivière avec la fraicheur.

MARGUERITE, l'écoutant mieux.

Comment?... A quelle église vous mariez-vous donc?

NICETTE.

Sur nos terres, madame; à la chapelle du Pré-aux-Clercs.

MARGUERITE, vivement.

Ah! c'est le ciel qui me l'envoie!

NICETTE.

Vous viendrez?

MARGUERITE.

Oui, je te le promets; et mon chapelain me suivra.

NICETTE.

Votre chapelain?

MARGUERITE.

Sans doute; je veux qu'il marie ma filleule.

NICETTE.

Est-il possible!

MARGUERITE, vivement.

Écoute, écoute bien... (La porte du fond s'ouvre.) Ciel! on revient déja! Va m'attendre chez moi. Voici la porte, va; je te suis à l'instant.

NICETTE, entrant chez la reine.

Un abbé de la cour! quelle différence! Nous n'avions qu'un petit récollet pas plus haut que ça.

SCÈNE X.

MARGUERITE, COMMINGE.

COMMINGE, vivement.

Ah! madame, je suis dans l'ivresse! au comble de la joie!... et le roi m'ordonne de venir vous annoncer mon bonheur.

MARGUERITE.

Expliquez-vous.

COMMINGE.

A peine étions-nous près du roi qu'il a pris la main d'Isabelle, l'a placée dans la mienne, et, s'adressant à M. de Mergy: Monsieur l'ambassadeur, a-t-il dit, cette jeune comtesse ne quittera pas notre cour pour aller choisir un époux si loin de nous; je la donne au marquis de Comminge. Allez, portez ma réponse au roi votre maître; votre mission est terminée.

MARGUERITE.

Qu'entends-je!... quoi!... si peu d'égards pour un envoyé du roi, mon époux! et ordonner si brusquement son départ!

COMMINGE, à part, et souriant.

Ah! voilà ce qui la fâche.

MARGUERITE.

Et M. de Mergy est sans doute sorti sur-le-champ?

COMMINGE.

Oui, madame; mais peut-être...

MARGUERITE, vivement, à part.

Ah! ceci change tout! il ne pourra venir!

COMMINGE, à part, et riant.

Elle se désole.

MARGUERITE, à part.

Cantarelli n'osera jamais me l'amener!

COMMINGE, en courtisan.

Je vois, madame, que le renvoi de M. de Mergy vous étonne et vous blesse; mais on pourrait gagner sur l'esprit du roi...

MARGUERITE.

Moi?... et que m'importe? rien ne peut m'étonner; la reine de Navarre est résignée à tout. Adieu, monsieur de Comminge; retournez au bal; le bonheur vous y rappelle; je reste seule, moi; je suis en disgrace; je vais lire, écrire, rêver... que sais-je?... j'aime parfois la solitude. Adieu. (Rentrant, et vivement, à part.) Pas un instant à perdre!

SCÈNE XI.

COMMINGE, seul, et riant.

Oui!... je lui conseille de faire la délaissée, quand tout-à-l'heure, à cette porte, le tendre Mergy!... Oh! la rusée coquette! (Contrefaisant la reine.) Je me résigne! je ne hais pas la solitude!... (Riant.) Je le crois bien, ma foi! la solitude en tête-à-tête est ordinairement très supportable aux amoureux... Eh bien! sur mon honneur, je m'intéresse à Mergy, depuis que je sais qu'il est épris de la reine. Oui, je le trouve aimable et gentil cavalier, je lui offrirai mes services, et si je puis prolonger son séjour à Paris... (On entend frapper à la petite porte du parterre.) Hein?... ah! pardieu, il serait assez plaisant qu'en parlant de lui...! (On frappe encore.) On frappe de nouveau... oh! que diable! il est imprudent de le laisser là! et quoique je ne sois pas censé dans la confidence... ouvrons-lui; le hasard a tout fait, et ma faveur auprès de Marguerite pourra s'en bien trouver.

SCÈNE XII.

COMMINGE, MERGY.

COMMINGE, ouvrant doucement.

Entrez, entrez, monsieur.

MERGY, très surpris.

Que vois-je! ..

COMMINGE, refermant.

Chut!... votre surprise est naturelle; et vous ne vous attendiez guère à être reçu par moi.

MERGY.

Vous devez vous étonner aussi, monsieur; mais vous saurez...

COMMINGE.

Eh! mon Dieu! je sais tout. Vous deviez arriver secrètement à cette porte; j'étais là, et je vous l'ai ouverte.

MERGY, à part.

Serions-nous trahis! (Haut.) Il est vrai, je venais...

COMMINGE, gaîment.

Il suffit, vous dis-je. Que diable! point d'explication, je n'en demande aucune. C'est tout simple : la reine vous protège, elle est compatissante, sensible... rien de mieux; je suis trop amoureux moi-même pour trouver étonnant que vous le soyez aussi. Par malheur, vos amours demandent un peu plus de mystère que les miennes; vous êtes obligé de cacher le véritable but de votre voyage à Paris...

MERGY, à part.

Quel discours!...

COMMINGE.

On refuse à la Navarre l'objet de vos vœux; il faut repartir seul, et cet ordre du roi vous contrarie beaucoup...

MERGY, se contraignant à peine.

Monsieur, je ne saurais comprendre à quel dessein vous me tenez un tel langage?

COMMINGE, riant.

Oh! vous faites le discret! c'est mal! à quoi bon? me croyez-vous jaloux de voir un Béarnais venir rendre hommage à une belle de la cour de France? Non, non, rassurez-vous, je suis trop heureux pour rien envier aux autres. Vous me trouvez d'une humeur fort accommodante aujourd'hui, et je souhaite de tout mon cœur une chance favorable à vos tendres desirs.

MERGY, éclatant.

Ciel!...

COMMINGE, surpris.

Qu'est-ce donc?

MERGY.

Ce ton de raillerie...

COMMINGE, avec légèreté.

De raillerie?... quoi! parceque le sourire est sur mes lèvres, et que je traite gaîment un sujet qui n'a rien de mélancolique, ce me semble, vous penseriez, mon cher baron?...

MERGY, très vivement.

Oui!... puisque vous savez le secret de mon cœur, de cet amour qui fait ma destinée, je ne saurais souffrir que mon malheur vous flatte, et devienne pour vous un sujet d'ironie.

COMMINGE, très surpris.

Perdez-vous la raison?

MERGY.

Finissons!

COMMINGE.

Comment, finissons!

MERGY.

Ne m'entendez-vous pas?

COMMINGE.

J'en doute, sur mon ame!

MERGY.

Si peu d'intelligence! un champion tel que vous!

COMMINGE.

Une provocation ?

MERGY.

Oui ; je prends votre rôle.

COMMINGE.

C'est du nouveau pour moi !

MERGY.

Vous apprendrez qu'à la cour de Navarre...

COMMINGE.

Eh bien !

MERGY.

On n'a jamais supporté l'insolence.

COMMINGE, vivement.

L'insolence !... (Se mordant les lèvres et reprenant du sang-froid.) Je ne sais pas pourquoi le diable envoie toujours des fous sur mon chemin !

MERGY.

Vous m'entendez, enfin ?

COMMINGE.

Oh ! très bien, soyez tranquille ; vous venez de prononcer un mot qui n'a d'autre réplique qu'un coup d'épée ; j'en suis fâché, mais il faut absolument que vous sachiez ce que c'est qu'un insolent tel que le marquis de Comminge.

MERGY, s'emportant.

Épargnez-moi vos forfanteries !

COMMINGE.

Oh ! point de bruit, d'éclat !... c'est ignoble, insipide.

MERGY.

Il est vrai ; ainsi donc ?...

COMMINGE.

Demain.

MERGY.

En quel lieu ?

COMMINGE.

Pardieu ! au Pré-aux-Clercs.

MERGY.

A quelle heure ?

COMMINGE.

A sept heures du soir.

MERGY.

Si tard ?

COMMINGE.

Je viens de prendre le service du château ; et je n'en puis sortir que dans vingt-quatre heures ; ce n'est pas ma faute si vous choisissez mal votre jour.

MERGY.

Il suffit.

FINAL.

ENSEMBLE, à demi-voix.

Tout est dit : du silence !
A demain, à demain !
A tous avec prudence
Cachons notre entretien :
A demain, à demain !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CANTARELLI.

CANTARELLI, entrant, et surpris.

Ah ! mon Dieu ! tous deux ici !

COMMINGE, à Cantarelli.

Eh bien ?

CANTARELLI.

Le bal il est fini.

COMMINGE.

Comment ?

CANTARELLI.

Le roi le veut ainsi.
C'est à cause d'Isabelle...
Le roi dansait avec elle,
Quand nous la voyons pâlir
Et près de s'évanouir.

MERGY.

Ciel !

COMMINGE.

Courons !...

CANTARELLI.

Oh ! calme-toi !
Elle arrive ; je la voi.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ISABELLE, GIROT, MASCARADE.

COMMINGE, à Isabelle.

Mais qu'est-ce donc, chère Isabelle ?

ISABELLE.

Ce bruit est si peu fait pour moi !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARGUERITE, NICETTE.

MARGUERITE, entrant, à Nicette.

Ainsi, je compte sur ton zèle.

ISABELLE, à part, voyant Mergy.

O ciel ! ici je le revoi !...

MARGUERITE, voyant aussi Mergy.

Mergy ! malgré l'ordre du roi !...

NICETTE, bas à la reine.

C'est lui !

MARGUERITE, bas à Nicette.

Suis ses pas, et tais-toi.

MERGY, s'avançant entre la reine et Isabelle.

Madame, et vous, sa jeune amie,
Recevez ici tous mes vœux...
Adieu, peut-être pour la vie ;
Demain j'abandonne ces lieux.

MARGUERITE, à Mergy.

Je suis prisonnière
Loin du beau pays

Où j'allai naguère
Oublier Paris;
Ici votre reine
Ne fait que languir,
Et charme sa peine
Par le souvenir.

CANTARELLI, bas à Comminge.

Vois comme elle est tendre!

COMMINGE, riant

Quel air de candeur!

CANTARELLI.

Pour se faire entendre...

COMMINGE.

A l'ambassadeur.

ISABELLE, timidement, à Mergy.

Le vallon tranquille
Où j'ai vu le jour
Est le seul asile
Cher à mon amour.
Le cœur d'Isabelle,
Au dernier soupir,
Restera fidéle
Par le souvenir.

CANTARELLI, bas à Comminge.

Vers sa tendre enfance
C'est un doux retour.

COMMINGE, à Cantarelli.

Ah! quelle innocence
Au sein de la cour!

(Reprise du premier motif; musique vive jusqu'à la fin.)

MARGUERITE, bas à Isabelle.

Écoutez l'espérance:
A demain!

ISABELLE, étonnée.

A demain!

NICETTE, bas à Mergy, lui montrant un papier.

Venez, et du silence!

MERGY, étonné.

Quel billet dans sa main!

GIROT, à Nicette.

A demain, à demain
La noce et le festin!

MARGUERITE, bas à Cantarelli.

Suivez-moi.

CANTARELLI.

Quel dessein...?

MARGUERITE.

Taisez-vous!
(A Isabelle.)
A demain!

ENSEMBLE.

MARGUERITE, à Isabelle.

Écoutez l'espérance,
Vous saurez mon dessein;
Venez, et du silence!
A demain, à demain!

CANTARELLI, regardant la reine.

Elle veut qu'en silence
Je lui donne la main;
Quelle est son espérance
En disant: A demain?

ISABELLE.

Que faut-il que je pense?
Quel est votre dessein?
Vous parlez d'espérance
En disant: A demain!

COMMINGE et MERGY.

Tout est dit: du silence!
A demain, à demain!
A tous avec prudence
Cachons notre dessein.

GIROT et NICETTE.

Bientôt, bientôt commence
Ton bonheur et le mien;
Et la noce et la danse
Pour demain, pour demain!

MASCARADE.

Le plaisir recommence
Pour nous tous dès demain;
Allons, après la danse,
Dormir jusqu'au matin!

(Marguerite emmène Isabelle et Cantarelli dans son appartement. Nicette, Girot, Mergy et la mascarade sortent par la porte à gauche, Comminge remonte le grand escalier du fond: le rideau se baisse.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une partie du Pré-aux-Clercs. Frais rivage, berceaux, tonnelles : la rivière dans le fond ; de l'autre côté de l'eau, le château du Louvre, dont les croisées seront éclairées à la fin de l'acte quand la nuit arrivera. Au lever du rideau, tableau varié et animé sur le théâtre ; promeneurs de tous les rangs et de tous les états ; baladins ; marchands d'oublies ; enfants qui poussent des ballons, d'autres qui se balancent sur des escarpolettes ; à droite, et un peu saillante sur le théâtre, une haie ou balustrade rustique annonçant une salle de bal champêtre : au milieu de la scène, quatre archers du guet dansant un menuet avec quatre grisettes.

SCÈNE I.

PROMENEURS, UN EXEMPT et SES ARCHERS, NICETTE et QUELQUES PERSONNES DE SA NOCE, regardant le tableau.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Pour bien passer la vie,
Ici nous venons tous ;
Des jeux, de la folie,
Voici le rendez-vous !

NICETTE, à ses parents qui la suivent.

Venez, et que je me promène ;
Je suis dame de ce domaine.

L'EXEMPT, aux danseurs.

Un instant !... arrêtons-nous,
Madame Girot s'avance ;
En amis de son époux
Faisons-lui la révérence.

NICETTE.

Oui, je suis madame Girot ;
Mon mari va venir bientôt ;
Il fait dresser sa table immense
Pour recevoir tous ses amis.

ARCHERS.

Tous ses amis !... j'en suis ! j'en suis !

L'EXEMPT, offrant la main à Nicette.

Allons, que le bal recommence !
Daignez me donner votre main.

NICETTE.

Votre danse m'est inconnue ;
Mais, pour payer ma bienvenue,
Je suis ménétrier, dansez sur mon refrain.

ARCHERS et DANSEURS.

Elle est charmante !... allons, allons,
En place !... écoutons et dansons.

RONDE.

NICETTE.

PREMIER COUPLET.

A la fleur du bel âge
Georgette chaque jour
Disait dans le village :
Jamais n'aurai d'amour.
Un soir, par imprudence,
Au son du tambourin,
Elle suivit la danse
Dans le bosquet voisin...
Aïh ! aïh ! pauvre Georgette !
Le bal est un plaisir
Éveillant le desir ;
Et l'Amour en cachette
Y guette
Une fillette.

DEUXIÈME COUPLET

Robert, du voisinage
Était le beau danseur ;
Il la voit, il l'engage ;
Pour elle quel honneur !
De son bras il la serre
Sur son cœur doucement,
Et la jeune bergère
Trouva ce jeu charmant...
Aïh ! aïh ! pauvre Georgette !
Le bal est un plaisir
Éveillant le desir ;
Et l'Amour en cachette
Y guette
Une fillette.

TROISIÈME COUPLET.

Tout en faisant la chaîne,
Robert prit un baiser ;
Et puis sous le grand chêne
On s'alla reposer.
La nuit vient... comment faire ?
Robert offre son bras ;
Et depuis, la bergère
Soupire et dit tout bas :
Aïh ! aïh ! pauvre Georgette !
Le bal est un plaisir
Éveillant le desir ;
Et l'Amour en cachette
Y guette
Une fillette.

(On voit passer sur la rivière deux bateaux portant des jouteurs.)

L'EXEMPT.

Ah ! sur la rivière
Voilà des jouteurs !
Chacun sa bannière,
Chacun ses couleurs !

TOUS LES PROMENEURS.

Voyons ! voyons !...
Suivons ! suivons !

(En sortant pour suivre les bateaux qui disparaissent en descendant la rivière.)

Pour bien passer la vie
Ici nous venons tous ;
Des jeux, de la folie,
Voici le rendez-vous !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

NICETTE; GIROT arrive avec une physionomie sérieuse, arrête Nicette qui allait suivre la foule, et la conduit en silence au bord du théâtre.

NICETTE.

Eh bien! pourquoi donc me retenir? je suis curieuse comme si j'étais Parisienne de naissance, voyez-vous. Laissez-moi donc les suivre pour me divertir avec eux.

GIROT, sérieusement.

Madame Girot, nous venons de prononcer le serment conjugal; mais je n'aurais jamais cru qu'on fût de si mauvaise humeur le premier jour de ses noces.

NICETTE, le regardant sous le nez.

Ah!...

GIROT.

Je suis très mécontent, madame Girot.

NICETTE, le contrefaisant.

Et pourquoi donc, monsieur Girot?

GIROT.

Vous le savez fort bien. Hier au soir, en sortant du Louvre, vous m'avez délaissé pour vous suspendre au bras de M. de Mergy; il est venu loger dans mon hôtellerie; pendant tout le souper vous avez échangé des regards et des mines qui m'ont fait faire la grimace; je n'ai rien mangé, j'ai boudé constamment, et vous ne m'avez pas demandé pourquoi.

NICETTE, sur le même ton.

Je n'ai pris garde à rien de tout cela, monsieur Girot.

GIROT, se fâchant.

Voilà précisément ce qui est très malhonnête! Quand les amoureux sont maussades, ils veulent qu'on s'en aperçoive!... Et pour en finir, sachez que j'ai passé la plus mauvaise nuit, que je vous guette depuis ce matin, et que je veux savoir pourquoi, au point du jour, ce seigneur béarnais vous attendait auprès de la chapelle, pourquoi vous y êtes entrés ensemble, et pourquoi, quand j'y suis accouru moi-même, je n'ai trouvé que vous seule, les yeux fixés sur un tableau, pour déguiser votre embarras?

NICETTE.

Eh bien! oui, indiscret que vous êtes! oui, j'ai fait cacher M. de Mergy.

GIROT.

Ah!... il y a donc du mystère?

NICETTE.

Beaucoup! Que vous importe?

GIROT.

Comment, que m'importe!... Apprenez, madame, que les Girot, quand ils se marient, ont l'habitude de prendre une femme pour eux, et non pas pour les ambassadeurs de Navarre!

NICETTE.

Apprenez, monsieur, que quand les Girot se donnent les airs d'épouser la filleule d'une reine, leur femme a bien autre chose à faire que de causer avec un mari.

GIROT.

Ah! oui vraiment! vantez-vous-en de votre marraine! Comme elle est de parole! comme elle est venue à ma noce! je n'ai vu que son chapelain.

NICETTE, en confidence.

Entêté!... Et ces deux dames voilées et sous de simples habits, pendant que nous étions à l'autel?

GIROT.

Dans la tribune grillée?...

NICETTE.

Et qui sont restées avec le chapelain quand nous sommes sortis et qu'on a refermé les portes?

GIROT.

Quoi! la reine est ici?

NICETTE, lui jetant une bourse.

Vous me faites pitié!... Tenez, voilà ma dot, innocent!

GIROT.

Mais comment se fait-il?...

NICETTE, regardant.

Silence! on sort de la chapelle.

GIROT.

On vient ici.

NICETTE.

Fermez les yeux. Partons.

GIROT.

Pourquoi?

NICETTE.

Venez, vous dis-je, apprenti courtisan!

GIROT.

Quel secret!...

NICETTE, l'entraînant.

Paix donc!... Oh! la pitoyable chose que la bourgeoisie!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, ISABELLE, MERGY.

TRIO, à voix basse.

ENSEMBLE.

MERGY, ISABELLE.

C'en est fait! le ciel même
A reçu nos serments!
Sa puissance suprême
Vient d'unir deux amants.

(A Marguerite.)

C'est à vous, noble amie,
Qu'appartient le succès.
C'est trop peu de ma vie
Pour payer vos bienfaits.

MARGUERITE.

C'en est fait! le ciel même
A reçu vos serments!

Sa puissance suprême
Vient d'unir deux amants.
Oui, mon ame est ravie;
Je chéris mon succès.
Oui, je suis votre amie,
Et veux l'être à jamais!

MARGUERITE.

Redoublons de prudence.

ISABELLE.

O charmant avenir!

MERGY, à part.

Grand Dieu! l'heure s'avance!
Comminge va venir!

ISABELLE.

Ah! je crois faire un songe!

MARGUERITE.

Que ton cœur est ravi!

MERGY, à part.

Hélas! par quel mensonge
Les éloigner d'ici?

ISABELLE.

Quel bonheur!

MARGUERITE.

Ta patrie...

ISABELLE.

Je vais donc...

MARGUERITE.

La revoir.

ISABELLE.

Pour toujours?

MARGUERITE.

Pour la vie.

ISABELLE, désignant Mergy.

Avec lui?

MERGY, à part.

Quel espoir!

ISABELLE.

Mon pays!

MARGUERITE, la regardant avec amitié.

Quelle ivresse!

ISABELLE.

Quoi, je pars!

MARGUERITE.

Chère enfant!

ISABELLE.

Avec lui!

MERGY, à part.

Le temps presse.

ISABELLE.

Avec lui!

MERGY, à part.

C'est l'instant!

ENSEMBLE.

MERGY et ISABELLE.

C'en est fait! le ciel même
A reçu nos serments, etc.

MARGUERITE.

C'en est fait! le ciel même
A reçu vos serments, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CANTARELLI, pâle, fort triste et couvert d'un grand manteau brun.

CANTARELLI, entrant.

Ah! les voilà, mes barbares persécuteurs!

MARGUERITE, le voyant.

Cantarelli!... Enfin il arrive pourtant.

CANTARELLI, tristement.

Oui, madame, voici votre victime infortunée.

MARGUERITE, gaîment.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc? quelle figure triste et pâle!... Et ce grand manteau brun qui vous donne l'air d'un moine espagnol?

CANTARELLI.

Je grelotte la fièvre; je suis anéanti! Oh! dans quel travail m'a lancé votre gracieuse majesté!... Je n'ai pas respiré depuis vingt-quatre heures, et pour m'achever il m'a fallu chanter jusqu'à minuit, au chevet de la reine-mère, des menuets et des barcarolles.

MARGUERITE.

Pourquoi?

CANTARELLI.

Pour attendrir son oreille et son cœur, et en obtenir cette carte de passe à la porte de Nesle.

(Il remet une carte à Marguerite.)

MARGUERITE.

Ah! donnez! voyons vite!

CANTARELLI.

Oh! rien n'y manque : un cavalier et son page. J'ai fait une histoire : j'ai dit que c'était pour moi... un rendez-vous galant hors des remparts. Et jamais je n'ai si bien menti, car je ne suis guère en train de conter fleurettes ce soir!

MARGUERITE, à Mergy.

A merveille. Tenez, gardez bien cette carte. (A Cantarelli.) Maintenant, les chevaux et les habits de page?

CANTARELLI.

A huit heures précises au bout de cette allée.

MARGUERITE.

Les relais?

CANTARELLI.

Ordonnés jusqu'au bord de la Loire. Point d'obstacle à leur fuite. Et plût au ciel que mon sort fût assuré comme celui de ces bons amis!

MARGUERITE.

Eh! mon Dieu! ne cesserez-vous vos lamentations!

CANTARELLI.

Impossible! vous ne savez pas que tout

m'accable à-la-fois, et qu'après tant de fatigue et de tribulations je suis encore forcé, tout-à-l'heure, de tirer ma rapière au service de ce pauvre Comminge!

MERGY, à part, et vivement.

O ciel! que va-t-il dire!

MARGUERITE, vivement.

Comminge!

ISABELLE, de même.

Il est ici?

CANTARELLI.

Pas encore, mais bientôt.

MARGUERITE.

Pour se battre?

CANTARELLI.

Sans doute. Il s'ennuyait depuis hier matin; et, pour que je m'amuse aussi, il m'a nommé son second.

MARGUERITE.

Et quel est son adversaire?

CANTARELLI.

Je l'ignore.

MERGY, à part.

Je respire.

CANTARELLI.

Il n'a pu me dire que deux mots à l'oreille. Le roi était là qui partait pour Saint-Cloud.

MARGUERITE.

Je croyais que Comminge y soupait avec lui?

CANTARELLI.

Oui; il ne s'arrêtera que le temps d'expédier son homme. Oh! tranquillisez-vous : cinq ou six minutes, et il partira.

ISABELLE.

Et s'il nous aperçoit!

CANTARELLI.

Que Dieu nous en préserve! Voici son rendez-vous, il faut quitter la place.

MERGY, à Marguerite.

Il a raison, madame. La noce qui se fait ici a servi de prétexte à votre sortie du Louvre, et, en attendant la nuit, il serait prudent de paraître chez ces bonnes gens.

ISABELLE.

Et vous, mon ami?

CANTARELLI.

Lui? oh! je vais l'enfermer ici proche, chez un baigneur de mes amis. Et quand l'horloge du Louvre il sonnera huit heures...

MARGUERITE, à Mergy.

Vous reviendrez ici; je la mets dans vos bras...

CANTARELLI.

Et puis, vite, à cheval.

MARGUERITE, à Isabelle.

Oui, venez, mon enfant, évitons les soupçons et les regards jaloux.

MERGY, pressant leur départ.

Adieu.

CANTARELLI, à la reine.

N'oubliez pas...

MARGUERITE.

Non : l'horloge du Louvre...

CANTARELLI.

Sur le coup de huit heures.

MARGUERITE.

Ici même; il suffit.

ISABELLE, à Mergy.

Adieu!

(Elles disparaissent.)

MERGY.

Ah! que le ciel daigne veiller sur elle!

SCÈNE V.

MERGY, CANTARELLI.

CANTARELLI, voulant emmener Mergy.

Allons, à notre tour...

MERGY, le serrant dans ses bras.

Ah! vous m'avez sauvé!

CANTARELLI.

Quel transport!

MERGY.

Vous me tirez d'un supplice d'enfer en me séparant d'elles!

CANTARELLI.

Comment?

MERGY, regardant, et agité.

Ah! qu'il vienne, à présent, qu'il vienne, qu'il se hâte!

CANTARELLI.

Qui donc?

MERGY.

Comminge; je l'attends.

CANTARELLI.

Plaît-il?

MERGY.

C'est moi qu'il vient chercher.

CANTARELLI, s'écriant.

Comminge!

MERGY.

Oui.

CANTARELLI.

O ciel!

MERGY.

Taisez-vous! je vois venir quelqu'un

CANTARELLI.

Mais, dites-moi, de grace!...

MERGY.

Voyez : n'est-ce pas lui?

CANTARELLI.

D'où vient donc la querelle?

MERGY.

Silence! le voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, COMMINGE.

COMMINGE, riant.

Dieu vous garde, messieurs! Pardon; le roi m'a retenu pour me montrer le plan d'une procession nouvelle de pénitents bleus et de pèlerines roses; ce sera gai, n'est-ce pas? Le roi en riait de tout son cœur, mon devoir m'ordonnait d'en rire bien plus fort; cela m'a retardé; mais enfin me voici à notre petite affaire.

CANTARELLI, à part, et se rapprochant.

Comme il est gai!... je n'y comprends rien!

MERGY, à Comminge.

Allons, monsieur.

COMMINGE.

Oui, car je soupe à Saint-Cloud. Voyons. (Montrant Cantarelli.) Voici mon second; où est le vôtre?

MERGY.

Je n'en ai pas, monsieur.

CANTARELLI, à part.

Oh! le brave garçon!

MERGY.

J'arrive à Paris, je n'y connais personne, et d'ailleurs...

COMMINGE, regardant dans les allées.

Oh! qu'à cela ne tienne. J'aurai bientôt trouvé quelqu'un, et Cantarelli que je vous cède se battra de votre côté.

CANTARELLI, à part.

Satan est après moi!

MERGY, vivement.

Oh! que de temps perdu! A nous deux, s'il vous plaît!

COMMINGE, riant.

Comment!... nous allons dégaîner seul à seul comme deux écoliers de la Sorbonne! ah! pardieu! les Turlupins de la cour vont se divertir de cette aventure, et les beaux esprits de la basoche en feront jouer une parade!

MERGY, s'emportant.

A nous deux, vous dis-je!

COMMINGE.

Fort bien; c'est pour vous obliger que je me donne un ridicule; vous faites de moi tout ce que vous voulez. Allons, Cantarelli?

CANTARELLI.

Hé?

COMMINGE.

A ton office. Mesure nos rapières.

CANTARELLI, passant au milieu.

Je n'y pensais pas. (A Mergy.) Donnez, monsieur le baron.

MERGY, donnant son épée.

Tenez.

COMMINGE, prenant l'épée de Mergy.

Qu'est-ce que c'est que cela?... d'où vient donc cette aiguille à tricot de ma grand'mère!... et cette coquille qui estropie la main!.. c'est pitoyable! Tenez, trois pouces de moins... je n'y vois qu'un moyen; changeons, prenez la mienne.

MERGY, reprenant vivement son épée.

Oh! vive-Dieu! je n'écoute plus rien!

COMMINGE, badinant.

Oh! vive-Dieu, tant qu'il vous plaira! mais je ne me soucie pas de vous tuer, moi. Il ne s'agit ici que d'une ou deux égratignures pour le mot malencontreux qui vous est échappé; et, foi d'homme d'honneur, si vous vouliez le rétracter....

MERGY, vivement.

Pour qui me prenez-vous?

CANTARELLI, s'entremettant.

Eh quoi! c'est pour un mot?...

COMMINGE, gaîment, prenant le bras de Cantarelli.

C'est incroyable! il s'est mis en colère parceque je l'ai félicité sur ses amours.

CANTARELLI, étonné.

Ses amours?

COMMINGE.

Oui; je savais par toi sa flamme secrète, et tout en plaisantant...

MERGY, saisissant l'autre bras de Cantarelli.

Qu'entends-je!... quoi! c'est vous qui nous avez trahis!

CANTARELLI.

Moi?

COMMINGE, riant.

Tu comprends?

CANTARELLI.

Du tout.

MERGY, en colère.

Répondez!

CANTARELLI.

Doucement!

COMMINGE.

Tiens! l'accès le reprend!

MERGY, à Cantarelli.

Misérable!

COMMINGE.

Eh! quel mal?...

MERGY, hors de lui.

Mais je vous brave tous, les traîtres, les jaloux, votre cour si perfide!... Celle que j'aime est à moi pour jamais! et la mort seule peut me séparer d'Isabelle!

COMMINGE, frémissant.

Isabelle!

FINAL.

COMMINGE.

Je frémis!

CANTARELLI.

Je frissonne!

MERGY.

Qu'est-ce donc qui l'étonne?

COMMINGE, à Cantarelli.

Qu'a-t-il dit?

CANTARELLI.

Je suis mort!

COMMINGE.

Tu disais?...

CANTARELLI.

J'avais tort.

COMMINGE.

Cet amour qui l'entraîne
N'est donc pas pour la reine?

MERGY, très surpris.

Quel discours!

CANTARELLI, à Comminge.

On disait...

COMMINGE.

J'étais donc ton jouet?

CANTARELLI.

Mon ami, je t'en prie...

COMMINGE.

Trahison! perfidie!

CANTARELLI.

Je croyais...

COMMINGE, le faisant pivoter pour passer près de Mergy.

Attends-moi;
Après lui c'est à toi.
(A Mergy.)
Qu'as-tu dit d'Isabelle?

MERGY.

Tous mes vœux sont pour elle.

COMMINGE.

Et son cœur?

MERGY.

Est à moi.

COMMINGE.

O fureur!

CANTARELLI.

Quel effroi!

ENSEMBLE.

COMMINGE.

Ah! jamais autant de rage
N'avait agité mon cœur!
Viens me payer cet outrage!
Viens!... je tremble de fureur!

MERGY.

Ah! je puis braver ta rage!
L'amour m'a fait ton vainqueur.
Il redouble mon courage,
Et tu trembles de fureur!

CANTARELLI, tremblant.

Ah! j'ai fini mon voyage...
J'étais sûr de mon malheur!
Et jamais autant de rage
N'avait agité son cœur!

(Comminge et Mergy commencent à se battre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'EXEMPT, ARCHERS DU GUET.

L'EXEMPT et LES ARCHERS.

Messieurs! messieurs! que faites-vous?

COMMINGE, à l'exempt.

Va-t'en! arrière!...

L'EXEMPT et LES ARCHERS.

Écoutez-nous!

COMMINGE, jetant sa bourse.

Tiens; et n'arrête point ma rage!

L'EXEMPT.

Ah! passez donc sous ce feuillage;
Songez, de grace, à mon devoir:
Du Louvre ici l'on peut vous voir.

COMMINGE.

Tu me connais?

L'EXEMPT.

Eh! oui, sans doute.
Je me tairai, quoi qu'il m'en coûte;
Mais là bas vous serez bien mieux.

MERGY.

Allons plus loin.

COMMINGE, toujours furieux.

O justes dieux!

ENSEMBLE.

COMMINGE.

Ah! jamais autant de rage, etc.

MERGY.

Ah! je puis braver ta rage, etc.

CANTARELLI.

Ah! j'ai fini mon voyage, etc.

(Cantarelli veut se sauver, Comminge le saisit et l'entraîne avec lui.)

SCÈNE VIII.

L'EXEMPT; ARCHERS, à qui l'exempt distribue une partie de l'argent donné par Comminge. Un garçon de Girot allume des lanternes qui tiennent aux arbres de la salle de bal.

L'EXEMPT.

Pour le bal je vois qu'on éclaire;
On va danser: ne disons rien.

ARCHERS, s'approchant d'une table de pierre.

Jouons comme à notre ordinaire
Et ne faisons semblant de rien.

(Ils jouent aux dés sur la table.)

L'EXEMPT, à deux archers.

Allez veiller de loin sur le combat.

LES DEUX ARCHERS.

Fort bien.

L'EXEMPT.

Quand l'étranger sera par terre,
Prenez une barque aussitôt
Pour l'emporter sur la rivière
Jusqu'à l'église de Chaillot

LES DEUX ARCHERS, sortant.

Nous ferons comme à l'ordinaire.

L'EXEMPT.

Oui, chez les moines de Chaillot.

CHOEUR D'ARCHERS, jouant.

Nargue de la folie
De tous ces gens de cœur
Qui de jouer leur vie
Se font un point d'honneur!
Amis, notre partie
Ne nous coûte pas tant;
Ils vont jouer leur vie,
Nous jouons leur argent.

(La nuit augmente.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GIROT.

GIROT, à part.

On m'a mis dans la confidence;
Du rendez-vous c'est le moment;
Et ces soldats par leur présence
Nous gêneraient infiniment.

(Aux archers.)

Messieurs, entendez-vous la danse?

ARCHERS.

Oui, nous voilà dans un instant.

(Reprise.)

Nargue de la folie
De tous ces gens de cœur
Qui de jouer leur vie
Se font un point d'honneur!
Amis, notre partie
Ne nous coûte pas tant;
Ils vont jouer leur vie,
Nous jouons leur argent.

(L'horloge du Louvre, dans le lointain, sonne huit heures; les archers entrent dans la salle de verdure où l'on aperçoit les danseurs jusqu'à la fin de la pièce. Il fait tout-à-fait nuit à la fin du chœur.)

SCÈNE X.

MARGUERITE, ISABELLE, NICETTE, GIROT.

ENSEMBLE, à voix basse.

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, à Isabelle.

L'heure vous appelle,
Et voici l'instant;
Un ami fidèle
Ici vous attend.
Cette nuit tranquille
Vous protégera,
Et loin de la ville
Dieu vous conduira.

ISABELLE.

L'heure nous appelle,
Et voici l'instant;
Un ami fidèle
En ce lieu m'attend.
Cette nuit tranquille
Nous protégera,
Et loin de la ville
Dieu nous conduira.

(En ce moment un bateau éclairé par une torche paraît sur la rivière; un archer, debout, soutient le corps d'un homme plié dans le manteau de Cantarelli; un autre archer, assis, guide la barque avec des rames.)

NICETTE, voyant la barque.

Silence; et voyez ce bateau.

ISABELLE.

Eh quoi! qu'est-ce donc?

MARGUERITE.

Quel tableau!

GIROT, à la reine.

Vous m'avez dit que pour nouvelle affaire
Ce soir Comminge...

MARGUERITE.

Oui.

GIROT.

C'est cela;
Il a tué son adversaire
Qu'on emporte à Chaillot dans cette barque-là.

(Ils regardent et écoutent en silence.)

PREMIER ARCHER, à celui qui rame.

Arrête un peu.

DEUXIÈME ARCHER, arrêtant la barque.

Pourquoi donc?

PREMIER ARCHER.

Il me semble
Qu'un mouvement du cœur...

DEUXIÈME ARCHER, regardant.

Point du tout; il est mort.

PREMIER ARCHER.

Oui, je me trompe; il est mort.

DEUXIÈME ARCHER.

Il est mort.

(La barque continue sa route.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES; CANTARELLI, chancelant, et dans le plus grand désordre.

CANTARELLI.

Ah! quel combat! quel coup du sort!

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Pourquoi ces cris?

CANTARELLI.

Tout mon corps tremble!
Je n'en puis plus!

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Que dites-vous?

CANTARELLI.

La voix me manque!

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Quel mystère!

CANTARELLI.

Comminge....

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Eh bien?

CANTARELLI.

Avait pour adversaire...

ISABELLE.

Qui donc ?

CANTARELLI.

Mergy !

ISABELLE, s'écriant.

Mon époux !

MARGUERITE, GIROT, NICETTE.

Son époux ?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MERGY.

MERGY, accourant.

Isabelle !

ISABELLE, s'écriant.

Ah !

MERGY.

Le ciel était pour nous !

CANTARELLI.

Comminge est mort[1] partez ; partez, songez à vous !

ENSEMBLE, très vif.

CANTARELLI, MARGUERITE, NICETTE, GIROT.

Partez, partez, quittez ces lieux ;
Partez : adieu ; soyez heureux !

MERGY et ISABELLE.

Partons, partons, quittons ces lieux ;
(A la reine.)
Partons ; adieu, cœur généreux !

LES DANSEURS, dans la salle de bal.

Allons, allons, amis joyeux ;
Chantons, dansons, soyons heureux !

(Mergy et Isabelle sortent vivement ; Cantarelli les guide, Marguerite les suit des yeux, appuyée sur Nicette ; la danse continue : le rideau baisse.)

FIN DU PRÉ-AUX-CLERCS.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ
n° 4, boulevart d'Enfer.



LES VIEUX PÉCHÉS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET PHILIPPE DUMANOIR;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 5 janvier 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

M. GIRARD	M. Bouffé.
La marquise DE CHAMPAGNOLLES	Mme Julienne.
OSCAR, son neveu	Mme Monval.
NINETTE, danseuse de l'Opéra	Mme Jenny-Vertpré.
HILARION, domestique de Girard	M. Sylvestre.
Un Notaire	M. Dupuis.
Amis de la marquise et de Girard.	
Paysans et Paysannes.	

La scène est au château de M. Girard, dans le département de Lot-et-Garonne.

Le théâtre représente un salon de campagne. Porte au fond, donnant sur le jardin. Aux deux angles, deux portes conduisant à l'extérieur. Sur le premier plan, à droite et à gauche, portes de cabinet. Près de la porte, à droite de l'acteur, un secrétaire, et sur le devant de la scène, du même côté, une table couverte d'un tapis qui retombe jusqu'à terre.

SCÈNE I.

HILARION, puis OSCAR, arrivant par le fond*.

(Hilarion, à gauche du théâtre et près de la porte latérale, tient l'habit de son maître à la main et le brosse, en regardant par la porte, qui est entr'ouverte.)

HILARION.

V'là encore not' maître qui parle tout seul et fait des bras comme le télégraphe... il a quelque chose qui le tourmente, cet homme-là.

Air du vaudeville du Premier Prix.

D'ici, sans rien faire paraître,
Si j' pouvais l'entendre et l' guetter?...
Non, c'est mal d'espionner son maître,
Et cela seul doit m'arrêter.
(Cherchant toujours à regarder.)
C'est manquer à la bienséance,
C'est manquer à mon premier d'voir,
Enfin, c'est trahir sa confiance...
Et puis, d'ailleurs, je n' peux rien voir.

OSCAR, en habit de chasse et posant son fusil au fond.

Bonjour, Hilarion**.

HILARION, se remettant à brosser.

Tiens!... c'est monsieur Oscar.

OSCAR.

Monsieur Girard est-il sorti?...

HILARION, montrant l'habit.

Est-ce qu'il peut? je le tiens par le bras.

OSCAR.

Paresseux!... moi, qui le croyais déja au château, à faire sa cour à ma tante!... il est vrai que ces vieux garçons sont comme les jeunes filles, ils n'en finissent pas avec leur toilette... A propos de jeunes filles, et tes amours avec Louison.... est-ce toujours toi?

HILARION.

C' te question!... certainement, monsieur Oscar, que c'est moi qu'elle préfère... vous avez bien vu, hier... quand vous l'embrassiez... j'étais là, à côté d'elle... je suis toujours là quand on l'embrasse.

OSCAR.

Et à quand la noce?...

HILARION.

Oh! c'est autre chose... parceque mam'selle Louison est propriétaire d'un méchant bout de terrain, sa mère veut faire un mariage de convenance... pour deux perches et demie!... quelle petitesse!... Et celle de not' maître avec

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

** Oscar, Hilarion.

vot' tante, mame la marquise de Champagnolles... qu'est-ce qui la retarde donc, celle-là?...

OSCAR.

Ne m'en parle pas... j'en sèche d'impatience... car mon voyage de Paris en dépend.

HILARION.

Bah!...

OSCAR.

Et le voyage de Paris!... Conçois-tu qu'à mon âge, à dix-huit ans, je n'aie pas encore vu cette ville enchanteresse, dont les récits me font battre le cœur et perdre la tête?... Élevé près de ma tante, je compose à moi seul toute sa société... aussi, je n'aurai ma liberté que lorsqu'elle aura un mari... mais le lendemain de ses noces... oh! ça, c'est convenu... de l'argent plein mes poches, et fouette, postillon!... les spectacles, les bals, les plaisirs!...

AIR de Turenne.

Je vis dans cette douce attente;
En lui donnant le meilleur des maris,
Oui, je ferai le bonheur de ma tante
Et le voyage de Paris...
O ma tante que je chéris!
Ne vous montrez pas inhumaine;
Mariez-vous, c'est mon plus vif desir...
Ça me fera tant de plaisir,
Ça vous fera si peu de peine!

HILARION.

Au fait... qu'est-ce qui les empêche?

OSCAR.

Lui, maire de sa commune...

HILARION.

Marguillier de sa paroisse.

OSCAR.

Elle... veuve du marquis de Champagnolles, ancien cordon rouge, chef des oiseaux du cabinet, et capitaine des levrettes de la chambre.

HILARION.

Les deux propriétés qui se donnent la main.

OSCAR.

Pourquoi les propriétaires n'en feraient-ils pas autant?... M. Girard est encore fort bien.

HILARION.

Des yeux à fleur de tête.

OSCAR.

Ma tante a été remarquable dans son temps... vive, folle...

HILARION.

Elle en a de beaux restes... Oh! ça a dû être une maîtresse femme.

OSCAR.

Oui... son mari le disait... il paraît même que ce pauvre marquis... que veux-tu, ma tante était si sensible!... une imagination exaltée... ce qui enchante ton maître... mais il ne se prononce pas, et ça m'ennuie, moi... toujours des délais!

HILARION, d'un air mystérieux.

Ça ne m'étonne pas... ça tient à des choses...

OSCAR.

Bon!

HILARION, de même, et conduisant Oscar à l'extrémité du théâtre à droite.

Chut!... Voyez-vous, M. Girard n'est pas un homme comme un autre... v'là déja des années qu'il est venu s'établir dans le Lot-et-Garonne... ce n'est pas un mal... avec de la fortune... je ne lui en veux pas pour ça... mais où l'a-t-il gagnée?... d'où venait-il?... qu'était-il?... v'là ce qu'on se demande, et ce qui paraît louche... Avez-vous remarqué qu'il ne reçoit jamais de voyageurs venant de Paris?... qu'il a souvent un air en dedans?... alors, moi qui a des idées...

OSCAR.

Hein?...

HILARION.

Oui... oui, monsieur Oscar... après le sous-préfet et la gendarmerie, il n'y en a pas un ici qui ait autant d'idées que moi... et je soupçonne...

OSCAR, séchement.

Des sottises... que je t'y prenne encore à tenir de pareils propos!... M. Girard est un homme charmant, qui m'offre sans cesse ses chevaux, de l'argent... il était né pour être oncle, cet homme-là.

HILARION.

Je nè dis pas que...

OSCAR.

Tais-toi... c'est le mari qui convient à ma tante... si celui-là me manquait, je ne saurais plus où lui en trouver un autre... ainsi, au lieu de faire de sottes conjectures, pousse au mariage... fais l'éloge de la marquise... ses qualités, ses charmes, ses vertus... mets en tant que tu voudras... je te paierai tout cela à-la-fois... (*Reprenant son fusil et d'un air de confidence.*) Dis à ton maître qu'on l'attend ce matin... tu comprends... je leur laisse le champ libre... c'est d'un bon neveu.

HILARION.

Et où allez-vous donc?

OSCAR.

Déjeuner à l'auberge de la poste, voir passer les voyageurs... ceux qui vont à Paris, ceux qui en viennent... c'est si amusant!...

AIR du vaudeville des Cuisinières.

Je suis de l'œil ces rapides voitures;
C'est un plaisir pour moi toujours nouveau:
Car, sans bouger, je vois mille aventures
Dans la calèche ou le brillant landau.
Si j'aperçois taille élégante et fine,
Mon cœur s'enflamme et j'en deviens épris...

HILARION, souriant.

Tout's ces taill's-là vous tromp'nt bien, j'imagine.

OSCAR, sans l'écouter.

C'est un à-compte en attendant Paris.

ENSEMBLE.

OSCAR.

Je suis de l'œil ces rapides voitures, etc.

HILARION.

Suivez de l'œil ces rapides voitures,
Puisque pour vous c'est un plaisir nouveau,
Et sans bouger d'vinez des aventures
Dans chaqu' calèche et dans chaque landau.

(Oscar sort.)

SCÈNE II.

HILARION, seul.

Il ne veut pas y mordre... mais il y a quelque chose... et je le découvrirai... parceque c'est humiliant pour un domestique affectionné de ne pas savoir les secrets de son maître... ça me rend la vie insipide, moi. (L'apercevant de côté.) Chut!... c'est lui. (Il se remet à brosser l'habit et se retire au fond, en regardant M. Girard du coin de l'œil.) A-t-il une physionomie bourrelée!...

SCÈNE III.

HILARION, au fond; GIRARD, entrant par la porte à gauche : il est en robe de chambre et coiffé avec soin; il a l'air rêveur.

GIRARD, après s'être promené en silence*.

Oui... il faut enfin que le voile se déchire.

HILARION, à part.

Qu'est-ce qu'il veut déchirer?

GIRARD.

Je sais bien qu'elle me trouve charmant, spirituel... et si je voulais profiter de son aveuglement... (Hilarion laisse tomber sa brosse; Girard se retourne.) Ah! c'est toi?... donne-moi ma perruque.

HILARION, étonné.

Mais... vous l'avez, monsieur.

GIRARD.

Où donc?

HILARION.

Mais, dame... sur votre tête.

GIRARD, se regardant dans un petit miroir qu'il prend sur la table.

C'est juste... (A lui-même.) Le ver rongeur!... (Haut.) Est-ce qu'elle me va bien, celle-là?

HILARION.

C'est votre plus jolie... elle vous ôte au moins... dix-huit mois.

GIRARD, souriant avec complaisance.

Détestable flatteur! (A part, et retouchant sa coiffure avec un petit couteau de toilette.) Après tout, un peu de coquetterie est bien permise, dans un moment où... (S'asseyant et retombant dans sa rêverie.) Propriétaire, éligible, maire de ma commune, marguillier de ma paroisse, et avoir été...! (Il se retourne et aperçoit Hilarion qui s'est approché pour l'écouter.) Qu'est-ce que c'est?

* Girard, Hilarion.

HILARION, avec embarras.

Rien, monsieur... Le bedeau est venu rappeler que c'est monsieur qui rend le pain bénit dimanche.

GIRARD.

C'est vrai... et en ma qualité de marguillier, j'en veux un distingué.

HILARION.

Un gros... ça fera bien plaisir à la fabrique... On est venu aussi de la mairie savoir si c'est monsieur qui fait le mariage d'aujourd'hui?

GIRARD.

Certainement... j'ai bien un adjoint... mais ce pauvre Robertin est si maladroit!... sur trois maris qu'il a faits cette année, il y en a déja deux... et le troisième lui-même n'est pas bien sûr... Dans l'intérêt de mes administrés, je ne peux plus laisser exercer cet homme-là.

HILARION, à part.

S'il croit qu'il a la main plus heureuse!... c'est une municipalité bien meurtrière... j'irai me marier à une autre. (Haut.) Il y a pourtant un mariage que monsieur ne pourra pas faire lui-même.

GIRARD.

Lequel?

HILARION, souriant.

Dame... le sien.

GIRARD, se levant et ôtant sa robe de chambre.

Ah! le mien... est-ce qu'on en parle dans la commune?...

HILARION, l'aidant à s'habiller.

Je crois ben... c'te pauvre commune... elle est si jacasse!... « Tiens, disent les uns, notre « maire a bien de la peine à sauter le pas... « Pourtant, disent les autres, la marquise est « une femme... »

GIRARD, avec feu et passant une manche.

Adorable!

HILARION.

Une tête...

GIRARD.

De l'ancien régime... un bras!... (à Hilarion.) l'autre manche... et d'une naissance qui remonte à la première race.

HILARION.

Vous croyez qu'elle a tant que ça?...

GIRARD.

Pour le moins.

HILARION.

« Alors, disent les malins, faut donc que du « côté de monsieur Girard il y ait des obsta- « cles... »

GIRARD, un peu troublé.

Quels obstacles?...

HILARION, l'observant en dessous.

« Ou peut-être des raisons... »

GIRARD, se fâchant.

Quelles raisons?...

HILARION.

Je ne sais pas, moi... c'est la commune qui dit ça.

GIRARD, sèchement.

La commune est une sotte... et vous aussi... allez commander le pain bénit, et dites à Antoine de mettre les chevaux.

HILARION.

Mais il n'y a que deux pas d'ici à la mairie...

GIRARD.

C'est égal; les mariés ne seront pas fâchés de me voir arriver en voiture.

HILARION, à part.

Ni lui, de se voir passer en carrosse.

GIRARD.

AIR des Amazones.

Mon équipage est ici nécessaire;
Car, pour un couple aimable, impatient,
Dans ce beau jour, songe donc que le maire
Est le bonheur lui-même qu'on attend :
Juge s'il doit s'arrêter un instant!
On est heureux quand on entre en ménage,
De voir venir le bonheur au grand trot.

HILARION, entre ses dents.

Et bien souvent après le mariage,
Ce bonheur-là s'en retourne au galop.
Oui, l' plus souvent, après le mariage,
Le bonheur part et s'en r'tourne au galop;
Le bonheur s'en retourne au galop.

(Il sort, en emportant la robe de chambre.)

SCÈNE IV.

GIRARD, seul.

Il a raison... je dois tout déclarer à la marquise... mais quel aveu à lui faire!... (Il s'assied.) Propriétaire, éligible, maire de ma commune, marguillier de ma paroisse... et avoir été... avoir été...! (Il se cache la tête dans ses mains.) Comment aborder un pareil sujet?... Elle, si haute, si fière de son rang, de sa position... au moment de m'élever jusqu'à elle, être forcé de lui dévoiler...! (Il se lève.) Si on venait lui dire : « Vous voyez bien cet homme, « doué malheureusement d'un physique trop « dangereux, et que vous honorez de votre « estime?... Eh bien! cet homme a été... dan- « seur de l'Opéra!... un baladin!... il a dansé, « pirouetté sur un théâtre... il a fait des gra- « ces et de la légèreté pour trente mille francs « par an, sans compter les feux... il a porté « une petite veste blanche, des roses dans ses « cheveux et du fard sur son visage... En un « mot, cet homme, il y a vingt ans, était le « célèbre, l'illustre Gambetti, l'inventeur de « l'entrechat horizontal et du rond-de-jambe « à hauteur d'homme... » O honte éternelle!... Et c'est ainsi que j'ai amassé soixante mille livres de rente... en courant Vienne, Londres, Saint-Pétersbourg!... car j'ai sauté pour tous les pays, moi qui suis aujourd'hui maire de ma commune et marguillier de ma paroisse... moi qui, aux prochaines élections... et pourquoi pas?... j'ai toujours eu de l'ambition... l'aristocratie dans le cœur et dans le cou-de-pied... même quand je dansais, à chaque entrechat, je me disais : Il me semble que je pourrais aller plus haut...

AIR du vaudeville de l'Anonyme.

De ce pays riche propriétaire,
Je puis un jour devenir député...
Mais si quelqu'un découvre le mystère,
Si l'on apprend l'affreuse vérité;
Quels quolibets vont pleuvoir sur ma tête!
Chacun dira... je les entends déja :
« C'est un danseur; or donc c'est une bête... »
Le député ne m'ôtera pas ça.

Et ce mariage si flatteur... une femme charmante... une terre magnifique, qui touche à la mienne, un titre!... car enfin, épouser la veuve d'un marquis, ça ne me rend pas noble précisément... mais c'est un acheminement, une quasi-noblesse... et cette alliance brillante, cette considération, ces honneurs qui m'environnent, un mot va tout renverser!... (S'arrêtant.) Un mot!... qui m'oblige à le dire? On ne porte pas écrit sur son front ce qu'on a fait de ses jambes... j'ai rompu avec mes anciens camarades, je les ai reniés, je ne les connais plus... personne ici ne sait ce nom fatal, et... (Avec un mouvement.) Fi donc!... et la délicatesse... cette loyauté d'artiste qui n'a jamais bronché?... Après tout, ce n'est pas un crime d'avoir... (Il fait une pirouette terminée par une attitude, et s'arrête brusquement en entendant son cocher crier dans la coulisse.)

LE COCHER, en dehors.

Porte, s'il vous plaît!

GIRARD.

Hein?... c'est ma voiture... mon cocher... (Le regardant par la porte du fond à droite.) Bonne tenue... (D'un air résolu.) Allons, allons... en sortant de la mairie, je cours chez la marquise... Eh! que diable! quand on a soixante mille livres de rente, un château, deux gris-pommelés, et que tout cela est sorti de là... (Il touche son mollet.) il ne faut pas en rougir.

AIR de l'Écu de six francs.

Le monde est une loterie;
De nous le sort fait ce qu'il veut :
Chacun, je crois, a du génie,
Mais il se loge comme il peut;
A droite, à gauche, comme il peut.
Dans son essor rien ne l'arrête;
Et si mes soins furent payés,
C'est que j'avais au bout des pieds
Ce que d'autres ont dans la tête.

(Il sort à droite par le fond.)

SCÈNE V.

OSCAR, entrant par la porte du fond à gauche; puis NINETTE, en négligé élégant de voyage.

OSCAR, suivant Girard des yeux.

Il s'éloigne... à merveille... je puis faire les

honneurs de la maison à ma jolie voyageuse. (Faisant signe.) Par ici, madame... (à part.) ou mademoiselle, je ne sais pas au juste.

NINETTE, paraissant.

Bon Dieu! que de mystère!... en vérité, monsieur, cela n'a pas de nom.

OSCAR.

Oh! ne vous fâchez pas... je suis si heureux de vous servir de chevalier!

NINETTE, souriant.

Sans me connaître?...

OSCAR.

Si fait... je vous connais parfaitement... je sais que vous êtes ce qu'il y a de plus joli au monde... une Parisienne... une danseuse de l'Opéra... j'ai causé avec votre femme de chambre, tandis que vous donniez ordre de raccommoder votre voiture...

NINETTE, à part.

Qui n'en a pas besoin. (Haut.) Comment! monsieur, vous avez été assez indiscret...?

OSCAR.

J'ai su que mademoiselle Ninette, de l'Académie royale, voyageait...

NINETTE.

Pour sa santé.

OSCAR.

Et pour donner quelques représentations...

NINETTE.

Par complaisance.

OSCAR.

Et moyennant cinq cents francs chaque acte de complaisance.

NINETTE, souriant.

Ah! on est méchant... en province.

OSCAR.

Aussi, cet accident vous désolait... vous maudissiez les chemins, les autorités, les chevaux... moi, je m'empresse de vous demander pardon pour tout le monde... vous témoignez le desir de visiter les environs, je vous offre mon bras...

NINETTE.

Que j'accepte, sans savoir ce que je fais... car, en vérité, je suis folle de me confier à un enfant... à un inconnu.

OSCAR.

Nous parcourons les sites les plus curieux... je vous vante nos points de vue...

NINETTE.

Oh! vous vantez autre chose aussi, monsieur... vous êtes un petit sournois.

OSCAR.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

Ce pélerinage charmant
Est pour moi le bonheur suprême :
J'adore mon département...

NINETTE.

Et toujours monsieur dit qu'il m'aime.

OSCAR.

Château, vallon, simple hameau,
D'en passer un seul je n'ai garde.
Admirant chaque objet nouveau,
Vous m'entendez m'écrier : Que c'est beau!

NINETTE.

Et toujours monsieur me regarde.

OSCAR, vivement.

C'est qu'en effet je vous adore.

NINETTE.

Déja? (A part.) Il est drôle, ce petit bon homme.

OSCAR, à part.

Quelle jolie occasion pour un début!...

NINETTE, à part.

Et puis, c'est sans conséquence.

OSCAR, à part.

Si je pouvais l'égarer dans le labyrinthe?... (Haut.) Ah!... quand je serai à Paris, quel bonheur d'aller tous les jours vous admirer, vous applaudir!...

NINETTE.

Vous devez venir à Paris?... Eh! mais, j'aurais pu vous offrir une place...

OSCAR, transporté.

Une place!... à côté de vous!... j'accepte.

NINETTE.

C'est pour plaisanter, au moins... un inconnu!... un tête-à-tête de cent cinquante lieues... que dirait l'ambassadeur?...

OSCAR, étonné.

Quel ambassadeur?

NINETTE.

Mais, dame... l'ambassadeur. (A part.) Ah çà... il ne sait donc rien, ce jeune homme. (Haut.) Il paraît que vous n'avez pas la moindre idée de l'Opéra?

OSCAR.

Une très vague.

NINETTE.

Je m'en aperçois.

AIR de la ronde des Faneuses (madame Duchambge).

Pays de prodiges
Et de changements,
Là, mille prestiges
Enivrent les sens :
Voix enchanteresses,
Tableau merveilleux,
Toujours des déesses
Et toujours des dieux;
Un essaim de belles
Que rien ne changea :
Car ces demoiselles
Ont cet esprit-là,
Et sont immortelles
Les jours d'opéra.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, dans cet empire
Règne la beauté,
Et l'on n'y respire
Que la volupté;

Pourtant la morale
Guide tous les cœurs,
On fuit le scandale,
On chérit les mœurs;
Chez nous une belle
Jamais n'oubliera
L'ardeur éternelle
Qu'elle vous jura...
Et l'on est fidèle
Les jours d'opéra.

OSCAR.

Trois fois par semaine... c'est toujours ça.

NINETTE, remontant la scène.

Mais, à propos... chez qui sommes-nous, mon aimable Cicérone?...

(Elle redescend et se trouve à la droite d'Oscar*.)

OSCAR.

Chez moi... ou à-peu-près... un brave homme, M. Girard, notre maire... des jardins superbes...

NINETTE, à part.

C'est bien lui. (Haut.) Girard?... aux environs d'Agen?... Eh! oui... c'est cela.

OSCAR.

Vous le connaissez?

NINETTE.

Si je le connais!... quoique je fusse bien petite quand il a pris sa retraite, ce cher Girard!...

OSCAR.

Sa retraite!... comment! il a servi?...

NINETTE.

Il tenait les Zéphyrs en chef et sans partage.

OSCAR, étonné.

Les Zéphyrs?... M. Girard?...

NINETTE.

C'est son nom de famille... mais à Paris, sur l'affiche, on ne connaissait que l'illustre Gambetti.

OSCAR.

Que me dites-vous?... il serait possible!... quoi! ce fameux Gambetti dont j'entendais parler dans mon enfance...

NINETTE.

A renié le talent auquel il doit sa fortune et sa gloire... oui, monsieur, d'artiste il s'est fait propriétaire... d'homme à bonnes fortunes, marguillier de paroisse... on ne parle que de cela dans nos coulisses... (Riant.) Il doit être bien drôle en costume...

Air du vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.

Léger comme le papillon,
Oui, cet ancien amant de Flore,
Changeant de pays et de nom,
Pour jamais a fui Terpsichore.
Au lieu de l'arc du dieu du jour,
A l'église il tient la bannière,
Et fait du bandeau de l'amour
L'écharpe de monsieur le maire.

OSCAR, à part.

Ah mon Dieu!... si l'on apprenait .. si l'on pouvait se douter... la marquise de Champagnolles, veuve d'un cordon rouge, capitaine des levrettes de la chambre, épouser un danseur!...

NINETTE.

Qu'avez-vous?

OSCAR, troublé.

Rien... rien... mais, pour des raisons particulières, ne dites à personne ce que vous venez de me confier... je vous expliquerai...

LA MARQUISE, en dehors.

Ah!... mon neveu ici.

OSCAR, plus troublé.

Ciel!... ma tante!

NINETTE, riant.

Une tante!... allons, me voilà compromise.

OSCAR.

Du tout... c'est moi... il ne faut pas qu'elle nous surprenne ensemble... si vous retourniez à votre auberge?...

NINETTE.

Non pas, je veux voir les jardins, et ce cher Gambetti... (A part.) Je ne suis venue que pour cela.

OSCAR, lui montrant le fond.

Eh bien! tenez, ce pavillon, au bout de la charmille... on n'y entre jamais... je vous rejoins dans la minute.

NINETTE.

A la bonne heure... (riant.) comme il est troublé!... Vous voyez bien, monsieur, que vous êtes un mauvais sujet, puisque vous vous cachez de votre famille.

(Elle sort par le fond, à droite.)

SCÈNE VI.

OSCAR, seul.

Voilà déja mon voyage de Paris à tous les diables!... cela commençait si bien... elle m'offrait une place... Oh! je partirai avec elle... il faut brusquer le mariage... ma tante m'en remerciera plus tard... et, après tout, un danseur peut faire un aussi bon mari qu'un pair de France.

SCÈNE VII.

OSCAR, LA MARQUISE, entrant par la porte du fond, à gauche.

LA MARQUISE.

Ah! te voilà, Oscar... je te cherchais.

OSCAR, lui baisant la main.

Bonjour, chère tante... toujours plus fraîche et plus radieuse.

LA MARQUISE.

Avec qui causais-tu donc?

OSCAR.

Avec... cet imbécile d'Hilarion.

* Ninette, Oscar.

LA MARQUISE.

J'avais cru entendre une voix de femme.

OSCAR.

Ah! oui... Louison... sa prétendue... ils me priaient de vous intéresser en leur faveur, et je leur disais qu'aussitôt votre mariage terminé...

LA MARQUISE, soupirant.

Mon mariage?... il n'est pas encore fait.

OSCAR, inquiet, à part.

Ah mon Dieu!... (Haut.) Comment! chère tante, est-ce que vous auriez changé d'idée?...

LA MARQUISE.

Non... le veuvage me pèse horriblement... il est si triste d'être seule, quand on a été habituée à la société... Je conviens que M. Girard est un aimable homme... d'une tournure vive... d'un esprit cultivé... et, quoiqu'il soit né à-peu-près comme tout le monde, je suis sûre que dans son origine il n'y a rien de choquant pour mes nobles parentés du Perche et de l'Angoumois.

OSCAR.

Eh bien?...

LA MARQUISE.

Mais... je suis fort mécontente de lui... voilà un an qu'il dit qu'il m'aime, six mois qu'il parle de mariage, et il ne finit rien... J'ai peur qu'il ne soit comme le marquis... un peu temporiseur... je n'aimerais pas cela.

OSCAR.

Timidité d'amoureux.

LA MARQUISE, minaudant.

Suis-je donc si terrible?...

OSCAR.

Non, chère tante... mais au moment de se lier éternellement... il craint peut-être le souvenir de vos anciens triomphes... Jeune, jolie, entourée d'hommages, d'adorateurs... on a beaucoup parlé de vous dans le temps... et notre cousin, le vicomte de Sancerre, m'a même conté des choses...

LA MARQUISE, souriant avec complaisance.

Tais-toi... tais-toi... si tu écoutes ce mauvais sujet de Sancerre... caustique, méchant... un vrai *Bussy-Rabutin*... Il voudrait faire croire que j'ai été légère... moi!... le fait est que j'étais jeune... curieuse... lancée dans le tourbillon du monde, avec quelques avantages... une taille de sylphide... de la grace... un naturel excessivement impressionnable... Cela amena quelques épisodes plus ou moins piquants, qui ne tenaient qu'à l'inexpérience et à la sensibilité de mon sexe.

OSCAR.

Sans doute... sans doute... mais ces lenteurs peuvent vous compromettre; et il faut contraindre M. Girard à se prononcer.

LA MARQUISE.

J'ai un moyen tout naturel... Chut! je l'entends.

OSCAR.

Du courage, chère tante.

LA MARQUISE.

Ne m'abandonnez pas, mon neveu.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; GIRARD, la toilette un peu en desordre. Il entre par la grande porte du fond.

GIRARD, accourant.

Que vient-on de me dire?... madame la marquise, mon aimable voisine est ici!...

OSCAR, à part*.

Ah! le malheureux! comme il marche les pieds en dehors!... il va se trahir.

GIRARD, avec empressement.

Confondu, désolé, désespéré, belle dame, de ne m'être pas trouvé là pour vous recevoir... mais deux heureux à faire à la mairie... vous comprenez... la sympathie... Je ne me suis donné que le temps de quitter mes insignes administratifs, et, ne vous trouvant plus à votre château, je suis accouru sur vos traces, à travers le parc, franchissant les fossés, les haies...

LA MARQUISE, souriant.

Quelle légèreté!...

GIRARD, étourdiment.

J'en ai sauté bien d'autres.

OSCAR, vivement.

Comme moi... à la chasse...

GIRARD, se remettant.

Oui, oui, comme lui, à la chasse... Bonjour, Oscar.

LA MARQUISE.

J'étais venue, mon cher voisin, vous engager à dîner aujourd'hui avec nous, sans façon...

GIRARD, lui baisant la main.

Comment donc... mille fois trop bonne... (A part.) Quelle main suave!... un vrai satin.

LA MARQUISE.

Pour causer de ce mur mitoyen, qu'il faut enfin réparer.

OSCAR.

Un mur qui vous sépare?... pourquoi le relever?...

GIRARD, d'un air tendre.

Il a raison... pourquoi le relever?

LA MARQUISE.

C'est indispensable.

OSCAR, haussant les épaules.

Boutt!...

GIRARD.

Exactement ce que j'allais dire... boutt!

LA MARQUISE.

Il faut bien être chez soi.

GIRARD, à demi-voix et avec prétention.

J'aimerais mieux être... chez nous.

* Girard, la marquise, Oscar.

OSCAR, à sa tante.

Ah!... le mot est charmant.

LA MARQUISE, souriant.

Il paraît que vous êtes comme mon notaire, ce petit Frasy, qui prend tout au sérieux.

GIRARD.

Comment?

LA MARQUISE.

Vous savez qu'il était de notre dîner de jeudi, avec quelques voisins, et qu'au dessert il ne fut question que de notre mariage.

GIRARD.

Conversation bien intéressante.

LA MARQUISE.

On nous pressait... on nous persécutait... et vous vous souvenez que pour passer la soirée... (à la campagne on s'amuse de tout...) on imagina de dresser un projet de contrat, de régler les dispositions... le douaire... les témoins... rien ne fut oublié.

GIRARD.

C'était fort plaisant.

LA MARQUISE.

Oui... mais les notaires ne plaisantent jamais... et ce petit sot de Frasy ne m'écrit-il pas ce matin qu'il a suivi nos instructions, que tout est prêt!... et il demande quel jour nous voulons signer.

OSCAR, avec joie.

Vraiment?

GIRARD, embarrassé.

Ah! il vous demande...

LA MARQUISE.

C'est fort ridicule... cela me met dans un embarras...

OSCAR.

Pourquoi donc, ma tante?... Je ne vois pas ce qu'il y a d'embarrassant là-dedans.

LA MARQUISE.

Si fait... et tu vas aller...

OSCAR.

Du tout, je n'irai pas.

LA MARQUISE et GIRARD.

Comment?

OSCAR, passant entre eux.

Ou plutôt... si fait!... j'irai... j'y vais à l'instant... mais pour ramener le notaire, les témoins, et faire votre bonheur.

LA MARQUISE, jouant l'émotion.

Que dis-tu?

OSCAR, bas à la marquise.

C'est bien... faites la fâchée... (A Girard.) Je vais prendre un de vos chevaux, pour revenir plus vite... (A part.) Mademoiselle Ninette m'attendra.

GIRARD.

Permettez...

OSCAR, bas à Girard.

C'est bien généreux de ma part... car vous êtes capable de me donner un petit cousin qui me soufflera la succession.

GIRARD.

Oh! par exemple...

LA MARQUISE.

AIR de la valse de Robin des Bois.

Mais un moment...

GIRARD.

Écoutez-moi, de grace.

OSCAR.

Aujourd'hui même il faut combler vos vœux :
Mon cœur se met sans peine à votre place,
Et, malgré vous, je dois vous rendre heureux.

LA MARQUISE et GIRARD.

Il faut attendre...

OSCAR.

Ah! ce serait dommage :
Quand le bonheur ici vous tend les bras,
Dépêchez-vous de le prendre... (*A part.*) A leur âge,
Le temps perdu ne se retrouve pas.

ENSEMBLE.

OSCAR.

Oui, sur mes soins reposez-vous, de grace, etc.

LA MARQUISE et GIRARD.

Un seul moment écoutez-moi, de grace :
Il faut d'abord nous consulter tous deux...
Mais l'étourdi ne peut rester en place,
Et, malgré nous, prétend nous rendre heureux.

(Oscar sort en courant.)

SCÈNE IX.

GIRARD, LA MARQUISE.

GIRARD, à part.

Diable de petit bon homme!... c'est qu'il y va.

LA MARQUISE.

C'est inconcevable... je devrais me fâcher... (le regardant tendrement) mais vous paraissez si heureux, mon cher voisin, que je n'en ai pas le courage.

GIRARD, à part.

Allons, voilà l'affaire qui s'engage... il n'y a plus moyen de reculer. (Haut.) Heureux... certainement, marquise... (à part.) dans ce sens que je ne sais plus où donner de la tête.

LA MARQUISE.

Après tout... il fallait bien en venir là... notre attachement mutuel est trop connu.

GIRARD, la regardant d'un air peiné.

Pauvre femme... m'aime-t-elle! Et être obligé de détruire un amour aussi enraciné!...

LA MARQUISE, gaîment.

Moi, d'abord, je suis trop franche pour cacher la joie que me cause cette union.

GIRARD, la regardant toujours douloureusement.

Ainsi... vous êtes résignée à tout?...

LA MARQUISE.

Absolument.

GIRARD.

On va s'égayer à nos dépens... nous plaisanter.

LA MARQUISE.

Nous en rirons les premiers... s'il le faut même, nous danserons ensemble... dansez-vous, mon voisin?

GIRARD, décontenancé.

Hein?... plaît-il?...

LA MARQUISE.

Moi, c'était ma passion... A propos, et les billets de faire-part?... il faut que j'écrive sur-le-champ à ma famille... mon beau-frère le président... mon oncle le grand-vicaire, qui m'a promis de venir.

GIRARD, à part.

Un oncle grand-vicaire!... ah mon Dieu! sur quel pied me présenterai-je?

LA MARQUISE, l'observant.

Eh! mais... vous changez de visage.

GIRARD, d'un ton solennel.

Pardon, madame la marquise... je vous demande un moment d'entretien.

LA MARQUISE, étonnée.

Seuls?...

GIRARD, toujours du même ton.

Tête à tête. (Il va fermer la porte du fond.)

LA MARQUISE, d'un air alarmé.

Que veut-il?...

GIRARD, avec mystère, et lui parlant de très près.

Au point où nous en sommes, je me flatte que rien ne doit vous étonner.

LA MARQUISE, avec pudeur et crainte.

J'espère, monsieur, que vous n'abuserez pas de la confiance...

GIRARD.

J'en suis incapable. (Il lui avance un fauteuil.)

LA MARQUISE, plus étonnée.

Que signifie?...

GIRARD, soupirant.

Cela signifie... que notre mariage est encore bien douteux.

LA MARQUISE.

Comment?... qui s'y opposerait?...

GIRARD.

Vous-même, peut-être... quand vous m'aurez entendu.

LA MARQUISE, s'asseyant.

Parlez.

GIRARD, s'asseyant près d'elle, et à part.

Je sens la sueur froide... Ça me fait l'effet d'une entrée manquée et de soixante coups de sifflets.

LA MARQUISE.

Eh bien?

GIRARD, après s'être agité sur sa chaise, et cherchant ses paroles.

C'est une chose singulière... quoique assez commune... dans le monde... et même ailleurs... Une personne jouit d'une position sociale... quelconque... ça arrive tous les jours... on est là... on vous y laisse... c'est tout simple... chacun pour soi... Vous voyez un homme riche, gai, bien portant... vous n'allez pas plus loin... vous dites : Voilà un gaillard qui fait ses quatre repas, qui dort bien tranquille, sans chagrin, sans remords... Erreur!

LA MARQUISE.

Des remords!

GIRARD.

Ne m'interrompez pas, je vous en prie... vous n'y êtes pas encore... Mon père, Jean-Boniface Girard, était procureur... mais honnête... c'était un original.

LA MARQUISE, souriant.

Voilà donc cet aveu terrible? Ce n'est pas brillant... mais c'est convenable.

GIRARD.

Vous n'y êtes pas encore... Après m'avoir donné une éducation distinguée, il me destinait à la magistrature ... lorsque des circonstances imprévues, des conseils dangereux...et sur-tout l'exemple d'un homme célèbre qui... (Se retournant et se levant.) Qu'est-ce que c'est?

SCÈNE X.

LES MÊMES; HILARION, entrant par la porte du fond à gauche.

HILARION.

Pardon... excuse, monsieur, madame... c'est mon plumeau que j'avais oublié.

(Il prend son plumeau et passe dans la pièce à gauche.)

SCÈNE XI.

GIRARD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Achevez, je vous prie.

GIRARD, troublé.

Ce malheureux... qui est venu m'interrompre... (il se rassied.) je ne sais plus du tout...

LA MARQUISE.

Vous en étiez à l'exemple d'un homme célèbre...

GIRARD, hésitant.

Ah!... oui... cet homme célèbre, dont les succès... (A part.) Elle va se mettre dans une colère!...

LA MARQUISE.

Eh bien?

GIRARD.

Oui... dont les succès me donnèrent l'idée... la malheureuse idée... de... (Se levant tout-à-coup.) C'est impossible! jamais je ne pourrai vous faire un pareil aveu.

LA MARQUISE, se levant aussi.

Comment?

GIRARD, passant à gauche *.

J'ai trop présumé de mes forces... ce serait perdre votre estime... celle de tout ce qui m'entoure.

* La marquise, Girard

LA MARQUISE, effrayée.

Ah mon Dieu! c'est donc quelque chose d'épouvantable?

GIRARD.

D'horrible!

LA MARQUISE.

Des écarts de jeunesse?

GIRARD.

Mieux que ça.

LA MARQUISE.

Quelques faux pas?

GIRARD.

Dans le nombre, c'est possible... mais ça ne serait rien.

LA MARQUISE.

O ciel! expliquez-vous, monsieur... je le veux, je l'exige.

GIRARD, hors de lui.

Non, madame, ne m'interrogez pas... Qu'il vous suffise de savoir que je suis un infortuné... un malheureux paria.

LA MARQUISE.

Un paria!

GIRARD.

Ou peu s'en faut. (A part.) O fatal Vestris!... où tes jambes m'ont-elles entraîné!

LA MARQUISE.

Mais enfin, monsieur...

GIRARD, s'éloignant.

Non, madame... ne cherchez point à pénétrer ce mystère.

LA MARQUISE, le suivant.

Je veux savoir...

GIRARD.

Jamais! jamais! j'aime mieux renoncer à cet hymen, que de vous dire que j'ai été... que j'ai osé... que j'ai abaissé mon orgueil d'homme au point de... (Brusquement.) Non, non!... adieu!... adieu, madame!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, seule.

Monsieur Girard!... mon voisin!... Il ne m'entend plus... Ah! bon Dieu, quelle aventure! j'en suis encore toute tremblante... Qu'allait-il donc me dire?.... et quel est ce secret dont le souvenir le bouleverse au point de...? Ah! je le saurai, je le découvrirai... ou j'en mourrai de désespoir et de curiosité... car, véritablement, je l'aime... je l'aime plus que je ne croyais... D'ailleurs, on ne traite pas une Champagnolles avec cette légèreté... et maintenant il m'épousera, ou il dira pourquoi... Chut!... on vient.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE; HILARION, sortant de la pièce à gauche.

HILARION, à part.

Elle est seule.

LA MARQUISE.

Ah! c'est toi, mon garçon?

HILARION.

Oui, madame la marquise... v'là une heure que je guette le moment de vous parler sans témoins... Eh bien? le mariage?...

LA MARQUISE.

Il n'est plus question de rien entre nous.

HILARION.

La!... j'étais sûr que ça finirait par-là.

LA MARQUISE.

Comment! tu sais donc quelque chose?

HILARION.

Rien... mais j'ai des soupçons depuis longtemps... et je crois que cette fois je tiens le fil.

LA MARQUISE.

Parle vite.

HILARION, avec mystère.

Tout-à-l'heure, en revenant par le jardin, j'ai trouvé le petit pavillon fermé... j'ai regardé à travers la persienne... et j'ai cru voir une robe.

LA MARQUISE.

Une femme?...

HILARION.

J'ai dit: Une robe.

LA MARQUISE, vivement.

Une femme cachée ici!... une rivale!... Oh! oui... c'est cela... il ne cherchait qu'un prétexte... l'infidèle!... me tromper, me trahir!... Et est-elle jeune... jolie?...

HILARION.

Ah! dame...

LA MARQUISE, vivement.

J'en étais sûre... le monstre!... et moi qui le plaignais, qui étais presque attendrie... Mais je me vengerai... je ne veux pas qu'il me croie sa dupe... Écoute, Hilarion... je retourne chez moi prendre ses lettres, ses billets si tendres... et je reviens l'accabler, le confondre... Mais il me faut des preuves... et si tu peux m'en fournir aujourd'hui, à l'instant... je te marie avec Louison, et je vous donne la dot qui vous manque.

HILARION.

Une dot! est-il possible?

LA MARQUISE.

AIR de la Demoiselle au Bal.

Mais il faut tout savoir,
Je t'en fais un devoir;
En toi j'ai confiance.
Surprends tous ses secrets:
Louison bientôt après
Sera ta récompense.

HILARION.

Maint'nant sur-tout
Je vas chercher par-tout;
Chez moi c'est une rage.
Si c'est vot' goût,
Madam', vous saurez tout...
Et même davantage.

ENSEMBLE.

HILARION.

Oui, je vais tout savoir,
Je m'en fais un devoir;
Soyez sans défiance.
Si j' vous dis ses secrets,
Louison bientôt après
Sera ma récompense.

LA MARQUISE.

Mais il faut tout savoir, etc., etc.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

HILARION, seul.

Oui... je saurai tout... J'en inventerais plutôt... Une dot!... Louison!... Dieu! moi qui n'espionnais que pour mon plaisir!... Maintenant qu'il y va de ma fortune... c'est pour le coup que je vas chercher, questionner, fouiller dans les poches, écouter aux portes... et pour commencer... (Il regarde au fond et aperçoit son maître.) Oh!... c'est lui... qui vient par la petite allée couverte... avec une jeune dame... celle du pavillon!... Si je pouvais entendre?... (Il court à la porte de droite, qui résiste.) C'est fermé!... (Montrant la gauche.) Celle-ci... Il n'est plus temps... le voici!... Ma foi au petit bonheur....

(Il se jette sous la table et se trouve entièrement caché par le tapis, qui retombe jusqu'à terre.)

SCÈNE XV.

GIRARD, NINETTE; HILARION, sous la table.

(Girard introduit Ninette d'un air effaré, et ferme la porte avec soin. Ils entrent par le fond.)

GIRARD *.

Entrez vite... et pas un mot.

NINETTE, riant.

Eh bon Dieu! quel trouble! quelle figure décomposée!...

GIRARD.

Taisez-vous, malheureuse enfant!... vous me perdez... C'est l'enfer qui s'en mêle... Je fuis pour me dérober à un coup affreux... je vais prendre l'air dans le jardin... crac... (montrant Ninette.) voilà une autre tuile qui me tombe sur la tête.

HILARION, à part, soulevant légèrement le tapis.

Une tuile!... bon.

GIRARD.

Qui diable vous a amenée?

NINETTE.

Un petit monsieur fort aimable, qui m'a offert son bras... nous sommes déja très bons amis.

GIRARD.

Et son nom?...

NINETTE.

Tiens... je ne lui ai pas demandé.

GIRARD, à part.

Des amis intimes dont elles ne savent pas le nom... comme c'est Opéra!... (Haut.) Voyons, ma chère, que me voulez-vous? que me demandez-vous?... Je suis très pressé.

NINETTE, s'asseyant dans le fauteuil auprès de la table.

Oui... mais moi, je suis très fatiguée, et...

GIRARD, à part.

Allons!... la voilà qui s'établit ici!... (Regardant autour de lui.) Je tremble que quelqu'un... Et la marquise qu'il faut que j'aille calmer... j'ai perdu la tête comme un sot. (Haut.) Écoutez, chère petite... je suis ravi, enchanté de vous voir... mais vous allez me faire le plaisir de vous en aller.

NINETTE.

Comment! vous ne me donnez pas à dîner?...

GIRARD.

Du tout... je dîne en ville.

NINETTE.

Ah!... autrefois vous étiez plus galant.

GIRARD, brusquement.

Autrefois, mademoiselle.... j'étais ce que j'étais.

HILARION, à part.

J'étais ce que j'étais... c'est clair.

GIRARD.

Mais aujourd'hui j'ai tout oublié... je ne connais plus personne.

NINETTE.

Nous le savons, monsieur, et l'Opéra en est indigné.

HILARION, à part.

L'Opéra!... Qu'est-ce que c'est encore que celui-là?... quelque mauvais sujet.

GIRARD, vivement.

Brisons là, ma chère... il me semble qu'on ne s'établit pas chez les gens malgré eux, et...

NINETTE, avec dignité.

Soit, monsieur... (Se levant.) Mais si vous n'avez plus de camarade, vous avez une filleule... et j'espère que son parrain ne la mettra pas à la porte.

GIRARD, qui allait vers le fond, comme pour sortir, en congédier Ninette, s'arrêtant, et la regardant.

Son parrain!... Eh! mais... en effet... je me rappelle... cette petite Nini...

NINETTE.

Vous l'aviez oubliée?

GIRARD, revenant auprès d'elle.

Comment! c'était...? Attends donc... tu es de l'année de *Flore et Zéphyr*?

* Hilarion (*sous la table*), Ninette, Girard.

NINETTE.

Un rôle qui vous a fait tant d'honneur!

GIRARD, flatté.

Oui... le vol... j'y mettais assez d'ame... Il me semble que je t'ai tenue avec la grosse Lolotte...

NINETTE.

Qui était folle de vous... à ce qu'on m'a dit.

GIRARD, souriant involontairement.

Excellente fille... délicieuse dans les bacchantes... Qu'est-ce qu'elle est devenue, la grosse Lolotte?.... Et ta mère, cette bonne Cécile?

NINETTE.

Maman?... Elle tient toujours l'emploi.

GIRARD.

Ah! elle tient toujours les Vénus?... depuis le temps?... Ça fait son éloge... (La regardant avec plaisir.) Au fait... c'est ma filleule... c'était à moi de guider ses premiers pas, et je ne peux pas la renvoyer... et puis, elle est fort bien... et je ne sais pas pourquoi, ça me rappelle... (Haut.) Dire que j'ai vu ça pas plus haut que ma jambe!... ça annonçait déja de petites dispositions...

NINETTE, prenant une attitude gracieuse.

Qui n'ont pas été trompeuses... Aujourd'hui, premier sujet.

GIRARD.

Peste!... de la grace.

NINETTE.

De beaux appointements.

GIRARD.

Et.... es-tu bien vue du corps diplomatique?....

NINETTE, souriant.

Pas mal.

GIRARD.

Alors, je suis tranquille sur ton compte, et je ne vois pas trop ce que je puis pour toi... et ce que tu viens faire ici.

NINETTE.

Si fait, si fait, mon parrain... vous pouvez me rendre un grand service... (le calinant.) et puisque vous êtes redevenu gentil et bon...

GIRARD.

Qu'est-ce que c'est, sirène?... (A part.) Il me semble que je suis là bas.

NINETTE.

J'ai obtenu une représentation à bénéfice... mais maintenant le public est si fatigué de toutes ces représentations extraordinaires...

GIRARD.

Qui n'ont peut-être d'extraordinaire...

NINETTE.

Que la grande affiche... Il faudrait quelque chose de piquant, de neuf... (le caressant) et maman avait une idée...

GIRARD.

Elle a toujours eu de bonnes idées, ta mère.

NINETTE, avec précaution.

Elle avait pensé que si vous consentiez... à reparaître... pour cette fois seulement...

GIRARD, reculant furieux.

Reparaître!... moi!...

NINETTE, vivement.

Personne ne le saura.

GIRARD.

Remonter sur les planches!... moi, maire de ma commune et marguillier de ma paroisse!...

NINETTE.

Raison de plus... Nous le mettrons sur l'affiche : *Monsieur le maire dansera un pas de deux*... La salle sera comble.

GIRARD, dont la colère va croissant.

Et que dirait le ministre de l'Intérieur?

NINETTE.

Il viendra vous voir... ça vous fera peut-être avoir de l'avancement.

GIRARD.

Il y a de quoi le faire sauter au plafond... et moi aussi... Quelle horreur!... quelle profanation!... Moi, danser!... et c'est pour cela que tu as fait le voyage?...

NINETTE.

Mon Dieu, oui.

GIRARD, se rapprochant.

Eh bien! ma chère, tu en seras pour tes frais de poste... car si tu ajoutes un seul mot...

NINETTE, le calinant.

Eh bien!... eh bien! mon parrain... ne vous fâchez pas.... Mais vous y perdrez plus que moi.

GIRARD.

J'y perdrai?...

NINETTE.

Sans doute... Qu'est-ce que c'est que les jouissances d'un maire?.... quatre ou cinq paysans qui lui ôtent leur chapeau, et un adjoint qui vient manger son dîner.

GIRARD, à part.

Au fait... c'est le plus clair de la place.

NINETTE.

Auprès de celles d'un artiste dans toute la force de son talent!...

GIRARD, flatté.

Tais-toi.

NINETTE.

Qui reparait sur le théâtre de sa gloire!

GIRARD, de même.

Tais-toi.

NINETTE.

Cette foule... les bravos... les couronnes... chacun le suit de l'œil, en respirant à peine... les hommes s'écrient : Il est aussi étonnant qu'autrefois!... les femmes se rappellent vos succès, vos aventures... et vous en avez eu quelques unes.

GIRARD, de même.

Tais-toi donc, tentatrice!

NINETTE.

Je me rappelle, entre autres, que ma mère m'en racontait une, qui a fait un bruit !...

GIRARD.

Mon enlèvement... à la sortie du spectacle.

NINETTE.

Un carrosse magnifique...

GIRARD.

Des valets masqués...

NINETTE.

Qui vous entraînent dans une maison de campagne... un boudoir obscur...

GIRARD, s'animant.

L'obscurité la plus profonde... Je crois y être encore.

NINETTE.

Une dame mystérieuse...

GIRARD, se défendant à peine.

Allons, allons, allons, ne parlons plus de cela.

(Il passe à droite*.)

NINETTE.

Et... était-elle jolie ?

GIRARD.

Tu vas en juger. (Il ouvre le secrétaire et en retire une miniature montée en bague.)

NINETTE.

Elle vous a donné son portrait ?...

GIRARD.

Non... je l'ai pris.

NINETTE.

Un vol ?...

GIRARD, souriant avec complaisance.

Bon !... dans le nombre... Cette miniature était à la cheminée... un cadeau destiné à son mari... Piqué de son obstination à rester cachée, je feins de la poursuivre... elle m'échappe... je m'élance, je saisis la bague... et la voici. (Il lui montre la bague, qu'il met à son doigt.) Le nez de Cléopâtre.

NINETTE.

Et vous n'avez plus revu cette jeune naïade?

GIRARD.

Disparue comme une vapeur légère.

NINETTE.

C'est dommage... Une figure...

GIRARD.

Qui ne m'est pas inconnue... Je l'aurai aperçue dans le monde... c'est-à-dire dans quelque loge d'avant-scène.

NINETTE, regardant le portrait.

Oui, cette mise singulière... ces plumes...

GIRARD.

C'est quelque princesse étrangère.

HILARION, à part.

Une princesse, à présent !...

GIRARD, se retournant.

Hein ?...

* Girard, Ninette.

NINETTE.

Quoi donc?

GIRARD.

J'ai cru entendre... Tiens, ma chère petite, tu me fais des peurs atroces... Il est temps de t'en aller... ta voiture doit être réparée... Bien des compliments à ta mère, à tout le monde là bas... et que je n'entende plus parler de personne.

NINETTE.

Allons... puisque vous le voulez absolument... Mais, avant de vous quitter, mon parrain, je ne vous demande qu'une chose...

GIRARD.

Ma bénédiction ?... la voilà.

NINETTE.

Non... vos conseils sur un pas nouveau que je dois danser.

GIRARD, brusquement.

Du tout.

NINETTE.

Que je puisse dire au moins que j'ai eu les traditions du grand maître.

GIRARD, s'agitant.

Je ne m'y connais pas... je ne veux pas m'y connaître. (A part.) Dieu !... si la marquise revenait !... (Il parcourt la scène avec agitation.)

NINETTE, ôtant son schall.

Allons donc... je suis sûre que vous dansez encore comme un ange... Il y a une élasticité dans vos mouvements !... vous ne tenez pas en place.

GIRARD.

Je crois bien... je suis sur les charbons.

NINETTE, dansant.

Regardez seulement... Tra la la la... C'est une scène de séduction.

GIRARD.

Je ne veux pas la voir.

NINETTE, de même.

Je fais l'ingénue... Tra la la la... Une pirouette et les yeux baissés.

(Elle fait un pas et reste en attitude.)

GIRARD, la regardant malgré lui.

Pas mal, ça... pas mal... le corps est bien placé... le coude-pied a du style.

NINETTE.

Le seigneur s'élance à mes pieds... (elle fait un mouvement vers la droite.) je fuis...

(Elle fuit vers la gauche.)

GIRARD, en colère et frappant du pied.

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est que ça?... Tu fuis du pied gauche !... A-t-on jamais vu fuir du pied gauche?

NINETTE, s'arrêtant.

Mais, dame !... ça a été réglé par Aumer.

GIRARD.

Homère ?... qui, Homère ?... un aveugle... Je ne suis pas étonné s'il n'y voit pas plus loin que... (Ninette danse, Girard la regardant.) Pas mal, pas mal, comme exécution... Mais

qu'est-ce que c'est qu'un pareil pas ?... je vous le demande... de la nouvelle école... de la crème fouettée... Il n'y a pas là une seule pensée profonde... Si Vestris le grand... le grand père, voyait cela, il lèverait les épaules... Dans une scène de séduction, ma bonne petite, il faut que les jambes respirent la passion... il faut brûler les planches... Tiens, si j'avais une rose... parcequ'il faut toujours une rose dans les scènes de séduction... mais c'est égal... suppose que j'ai une rose. (Il mime et danse en chantant d'une voix chevrotante un vieil air de ballet.) Tra la la la la, etc.

HILARION, à part.

Qu'est-ce qui lui prend donc ?...

(Ici Girard fait une scène en pantomime avec Ninette, et la termine par une attitude.)

NINETTE.

A merveille !

ENSEMBLE et en dansant.

AIR de la Galoppe de la Tentation.

Quel feu ! quelle ivresse nouvelle !
Oui, cet instant plein d'attraits
Trouble { mes / ses } sens, et { me / lui } rappelle
{ Ma / Sa } jeunesse et { mes / ses } succès.

NINETTE, dansant.

En tremblant je passe et repasse;
Pour fuir je prends mon essor...
Puis, par un détour, avec grace,
Je reviens pour fuir encor.

ENSEMBLE.

Quel feu ! quelle ivresse nouvelle ! etc.

GIRARD, à genoux devant Ninette.

A tes genoux, dans mon délire,
Je suis tombé... mais soudain
Je me relève... c'est-à-dire,
(Après l'avoir essayé vainement.)
Veux-tu me donner la main?

(Ninette lui donne la main, il se relève, puis ils dansent ensemble.)

ENSEMBLE.

Quel feu ! quelle ivresse nouvelle !
Oui, cet instant plein d'attraits, etc.

LA MARQUISE, frappant à la porte du fond.

Monsieur Girard ! monsieur Girard !

GIRARD, s'arrêtant tout-à-coup.

Ciel !... La marquise !...

NINETTE.

Qu'est-ce donc ?...

GIRARD, hors de lui.

Je suis perdu... Un marguillier surpris dans ce désordre !... (A Ninette.) Sauve-toi... je t'en conjure.

NINETTE.

Mais par où ?...

GIRARD, montrant la droite.

Par ici.

LA MARQUISE, en dehors.

Ouvrez donc.

GIRARD, haut.

Voilà, madame. (A Ninette.) Ce corridor... une porte dérobée... il y va de mon honneur... sauve-toi vite.

NINETTE, en sortant par la porte à droite.

Adieu donc... Pourvu que je retrouve mon petit chevalier !

(Elle sort.)

GIRARD, allant ouvrir.

Si je réchappe de celle-là...

SCÈNE XVI.

GIRARD, LA MARQUISE; HILARION, sous la table.

LA MARQUISE, d'un air soupçonneux.

Je vous dérange, monsieur ?...

GIRARD, essoufflé et balbutiant.

Non... non... madame... j'étais là bien tranquille... à faire des comptes avec mon fermier.

LA MARQUISE.

Et c'est pour cela que vous vous enfermez?

GIRARD, à part, et comme frappé.

Dieu !... cette petite qui n'a pas la clef de la porte dérobée !...

(Il cherche dans le secrétaire.)

LA MARQUISE.

Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne serez pas surpris que je vous demande une explication.

GIRARD, cherchant toujours.

Je la desire moi-même, madame... j'ai un besoin de me justifier ! et je dois vous dire d'abord... (Apercevant une clef.) Voici la clef... portons-la vite... et qu'elle disparaisse. (Haut.) Pardon, madame... j'ai oublié de remettre à mon fermier sa quittance... c'est-à-dire des papiers... je suis à vous dans la minute.

(Il sort précipitamment par la même porte que Ninette.)

SCÈNE XVII.

HILARION, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien ! il s'en va encore !... c'est trop fort, et je ne puis deviner...

HILARION, passant la tête.

Pst !... pst !... mame la marquise !

LA MARQUISE, étonnée.

C'est toi !... et que fais-tu là ?

HILARION.

Votre commission... j'écoute... (Il se lève.) Et j'en ai découvert !...

LA MARQUISE, avec joie.

Vraiment ?... tu as découvert...

HILARION.

Des choses incroyables... j'en suis encore comme un hébété.

LA MARQUISE.

Est-il possible!

HILARION.

Il était là... avec la robe du pavillon.

LA MARQUISE.

La dame qui se cachait!... et que disaient-ils?

HILARION.

Un tas de choses... D'abord, il la tutoie.

LA MARQUISE.

Ah! l'horreur!...

HILARION.

Ensuite, il lui en a dit!... « J'étais ce que j'étais... une princesse étrangère... une tuile qui me tombe sur la tête... »

LA MARQUISE.

Comment?

HILARION.

La petite riait comme une folle... Alors, il se jette à ses pieds. — « Si j'avais une rose... non, c'est de la crème fouettée... en partant du pied gauche... tra, la la la la la. »

(Il cherche à imiter les poses et les pas de Girard.)

LA MARQUISE.

Si j'y comprends un mot...

HILARION.

C'est pourtant bien clair... Là-dessus, la passion les a emportés, et ils se sont mis à danser comme des insensés.

LA MARQUISE.

Ils ont dansé!...

HILARION.

Lui, sur-tout... il tricotait ses jambes!... il tricotait ses jambes!... cet homme-là n'a pas la conscience tranquille.

LA MARQUISE.

Enfin?...

HILARION.

Enfin, au moment où il la tenait dans ses bras... Dieu! je l'entends... je me sauve... mais c'est l'exacte vérité.

(Il se sauve par le fond.)

LA MARQUISE, seule.

Voilà donc ce secret épouvantable!... une intrigue... et il voulait m'épouser!... Comme je vais le traiter!...

SCÈNE XVIII.

LA MARQUISE, GIRARD.

GIRARD, à part.

Elle doit être loin... et maintenant je puis reprendre mon ascendant. (Haut.) Mille pardons, madame...

LA MARQUISE, d'un ton ironique.

Ah! vous avez fini avec votre fermier?

GIRARD.

Oui, madame, et il me tardait de vous faire mes excuses... car tantôt, lorsque je n'aurais dû songer qu'à mon amour...

LA MARQUISE, à part.

Il ose m'en reparler!

GIRARD.

Je ne sais quelle lubie m'a passé par la tête...

LA MARQUISE.

Je m'en doute, moi, monsieur.

GIRARD, étonné.

Comment?

LA MARQUISE.

Je comprends maintenant ce qui vous éloigne d'un mariage que vous aviez sollicité.

GIRARD, inquiet.

Plaît-il?

LA MARQUISE, avec ironie.

Quand on danse avec autant de grace...

GIRARD, atterré.

O ciel!...

LA MARQUISE.

Vous vous troublez.

GIRARD.

Quoi! madame... vous savez?...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, je sais tout.

GIRARD, à part.

C'est fait de moi! (Haut.) Eh bien! oui madame, j'ai dansé... j'ai eu le malheur de danser... je ne le nierai pas.

LA MARQUISE.

Vous auriez de la peine... quand on vous a vu.

GIRARD.

Vous m'avez vu?... c'est possible... il y en a tant d'autres... mais, après tout, ce n'est pas un crime.

LA MARQUISE.

Qui vous dit le contraire?... c'est un délassement très agréable...

GIRARD, avec joie.

Vous ne m'en voulez donc pas d'avoir...

LA MARQUISE, appuyant.

Tout dépend des personnes avec qui l'on danse, monsieur.

GIRARD, à part.

Ah mon Dieu!... on lui aura parlé de la grosse Lolotte ou la petite Chonchon. (Haut.) Des personnes?...

LA MARQUISE.

Oui... cette jeune dame mystérieuse...

GIRARD, à part.

Oh!... l'aventure, mon enlèvement... qui diable a pu lui parler?...

LA MARQUISE, voyant la bague à son doigt.

Et cette bague que je ne vous avais point vue!...

GIRARD, à part, en retirant sa main.

Imprudent!... je l'ai oubliée. (Haut.) Ce n'est rien, madame.

LA MARQUISE.

Rien?... pourquoi donc cet air interdit?... c'est un portrait de jeune femme.

GIRARD.

Il est physiquement impossible qu'elle soit jeune.

LA MARQUISE, saisissant sa main.

Je veux la voir et connaître l'odieuse rivale... (Elle la regarde.) O ciel!...

GIRARD.

Eh bien?... Eh bien?... elle chancelle, elle pâlit... ce que c'est que la jalousie!

LA MARQUISE, à part.

Dieu!... quel souvenir!

GIRARD, la soutenant.

Un fauteuil!... je ne pourrai jamais y arriver.

(Il la place dans un fauteuil.)

LA MARQUISE, le regardant, à part.

Ce n'est pas possible... (Haut.) Répondez, monsieur; de qui tenez-vous ce portrait?...

GIRARD.

Le hasard... un objet de curiosité... que j'ai acheté dans une vente...

LA MARQUISE.

Quoi!... cette femme...

GIRARD, vivement.

Je ne la connais pas... je puis même dire que je ne l'ai jamais vue. (A part.) C'est l'exacte vérité. (Haut.) Ainsi mon amour pour vous n'a pu en recevoir la moindre atteinte, et... (On entend la ritournelle du chœur suivant.) Qu'entends-je!... (Oscar paraît à la porte du fond et fait signe aux amis de Girard et au notaire d'avancer.) Oscar, le notaire, nos voisins!... (Bas à la marquise.) Madame... madame... vous avez mon secret... mais, au nom du ciel, ne me perdez pas aux yeux de mes administrés.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, OSCAR, LE NOTAIRE, HILARION, AMIS, PAYSANS.

OSCAR, accourant.

Les voilà!... les voilà!...

CHOEUR.

AIR : Au plaisir, à la folie (de ZAMPA).

Au bonheur de notre maire
Nous nous hâtons d'accourir.
La présence du notaire
Est le signal du plaisir.

OSCAR, à Girard.

Quel jour d'ivresse!
Pour vous chacun s'empresse :
Votre contrat, grace au ciel, est tout prêt.
(Montrant le notaire.)
Il vous l'apporte...

GIRARD, à part.

Ah! que le diable emporte
Et le contrat et celui qui l'a fait!

CHOEUR.

Au bonheur de notre maire, etc.

GIRARD.

Enchanté, mes chers amis... (A part.) Que le ciel les confonde!...

OSCAR, au notaire.

Allons, Frasy, à la besogne.

LA MARQUISE.

Permettez...

OSCAR.

Ne les écoutez pas... ils brûlent d'être l'un à l'autre.

LE NOTAIRE.

Il ne manque plus que les noms du futur, que j'ai laissés en blanc, et s'il veut me les donner...

SCÈNE XX.

LES MÊMES; NINETTE, revenant par la droite.

NINETTE, sans voir tout le monde.

Ah çà, vous vous êtes trompé de clef, mon cher Gambetti...

TOUS, avec un cri.

Gambetti!

GIRARD, à part.

Voilà le bouquet.

LA MARQUISE, à part.

Gambetti!... c'était lui!

CHOEUR.

AIR du Comte Ory.

O ciel! quelle surprise!
Un artiste, un danseur!...
Ah! pour une marquise
Quel affront! quel malheur!

LA MARQUISE.

C'était lui!

GIRARD, à part*.

Je voudrais être à cent pieds sous terre... Mon talent est connu... je suis déshonoré!

OSCAR, bas à Ninette.

Adieu mon voyage de Paris!... et c'est votre faute.

GIRARD, bas à Ninette.

Un mariage superbe manqué!... et tu en es cause.

NINETTE, étonnée.

Comment! j'ai fait tant de choses, à moi toute seule?

HILARION, bas à la marquise.

C'est la dame du pavillon.

LA MARQUISE, regardant Ninette.

Ah! mademoiselle est donc aussi...

NINETTE.

Attachée à l'Opéra... oui, madame, et je ne sais pourquoi ma présence cause tant de trouble... Ai-je donc eu le malheur (regardant la marquise et Girard.) de faire naître des soupçons?... de désunir deux cœurs?... Ah! j'en serais au désespoir, moi qui suis l'alliée naturelle des amours.

* Hilarion, la marquise, le notaire, Oscar, Ninette, Girard.

GIRARD, bas.

Mais tais-toi donc.

NINETTE, bas.

Du tout... je veux réparer ma sottise.

LA MARQUISE.

Mais enfin, mademoiselle, que veniez-vous faire?

NINETTE.

Consulter mon parrain sur un pas nouveau, un pas de deux.

GIRARD, bas.

La! tu enfonces le poignard.

LA MARQUISE, à part, avec joie.

C'est sa filleule!

NINETTE, bas, à Girard.

Au contraire, je vous sauve... regardez... les yeux sont déja moins méchants... je m'y connais.

LA MARQUISE, aux invités.

Eh! bien, messieurs... vous voilà tout interdits... pourquoi donc?... Monsieur est un homme de talent, une célébrité... nous ne le savions pas... mais c'est très honorable pour le pays.

GIRARD, la regardant.

Elle se moque de moi.

OSCAR, bas.

J'en ai peur.

NINETTE.

Moi aussi.

LA MARQUISE, continuant.

Et puisque nous sommes réunis pour un contrat, mettez-vous là, monsieur Frasy... (Le notaire va se placer à la table.) et ajoutez le nom de Gambetti.

GIRARD, allant à la marquise.

Un moment... permettez... (Bas.) Ah! madame, ne m'accablez pas... Le corps municipal a les yeux sur moi. (La marquise, sans lui répondre, fait signe au notaire qui écrit.—Girard, s'échauffant.) Vous ne m'écoutez pas... vous voulez m'humilier, me livrer aux brocards?... Eh bien! vous n'y réussirez pas... Oui, madame... oui, messieurs, Gambetti... Je reprends mon nom et ma fierté... je n'aurai plus la faiblesse d'en rougir, de le cacher... Car, après tout, un danseur, un grand danseur est un grand homme... n'est-ce pas, Nini?

NINETTE.

Oui, mon parrain.

GIRARD.

Et quand on ne doit son élévation qu'à la seule force de son jarret... Ainsi, repoussez-moi, déchirez ce contrat... je n'en soutiendrai pas moins que la danse est l'art le plus noble, le plus beau, et... je danserais devant toutes les autorités du département!

(La marquise, qui a pris la plume, signe le contrat sans dire un mot.)

TOUS.

Que vois-je!

NINETTE.

Elle a signé!

GIRARD, s'élançant à la table.

Elle a signé?

LA MARQUISE, froidement.

Cela vous étonne?... je n'ai jamais eu de préjugés, messieurs, et il y a long-temps que je pense que tous les hommes sont égaux.

OSCAR, avec joie.

Et vous avez raison, chère tante, le talent est à la hauteur de tout le monde.

NINETTE.

Et la danse doit avoir le pas.

GIRARD, près du contrat.

Elle a signé!... oui, ma foi... marquise de Champagnolles... O femme incompréhensible!... si je conçois... C'est égal, dépêchons-nous d'en faire autant. (Il signe en parlant.) La main me tremble... ah! madame... diable de plume!... tant de bonté... et mon paraphe... Nini, Oscar, mes amis, cher notaire... la surprise... la joie... Ah! je voudrais presser toute ma commune dans mes bras*!

OSCAR, remarquant la bague à son doigt.

Eh! parbleu! vous étiez bien sûr de votre fait... puisque ma tante vous avait déja donné son portrait.

GIRARD.

Son portrait!

NINETTE.

Comment?

LA MARQUISE, à part.

Maladroit!

OSCAR.

A vingt ans... absolument la copie du grand qui est dans sa chambre.

GIRARD, troublé et s'approchant de la marquise.

Qu'entends-je?... Quoi! madame... il serait possible!... cette bague...

LA MARQUISE, bas.

Silence!... silence, monsieur!... qu'un voile impénétrable...

GIRARD, bas et mettant la main sur sa bouche.

Oh! c'est juste... Votre honneur... le mien... Comment... c'était...? (La marquise lui impose silence de nouveau.) Pauvre marquis!... quel honneur!... (A part, en la regardant.) Je n'avais pas idée de l'étendue de mon bonheur.

NINETTE, passant auprès de Girard, et à voix basse.

Quoi! mon parrain, votre belle inconnue...

GIRARD, bas.

Silence, malheureuse!... ne compromettez pas mon épouse... Voyons, garde-moi le secret, Nini, et je prends la moitié des loges à ta représentation.

NINETTE, bas et cherchant à étouffer son rire.

Soyez tranquille... je ne dirai rien... (A part.)

* La marquise, Girard, Oscar, Ninette, Hilarion.

Comme ça va les amuser, à l'Opéra!... il me tarde d'être de retour.

HILARION, à part.

Eh bien!... je n'en suis pas plus avancé, moi. (Bas à Oscar.) Monsieur Oscar, je vous en prie... qu'est-ce que not' maître a donc été?

OSCAR.

Imbécile!... il a été danseur.

HILARION.

Danseur de corde!... ah! c'est donc ça.

CHOEUR.

AIR de la Galoppe de la Tentation.

Pour célébrer ce mariage,
Nous viendrons tous de grand cœur :
Car ce beau jour est le présage
De plus d'un jour de bonheur.

NINETTE, au public.

AIR du vaudeville des Frères de lait.

Nos deux auteurs sont de bien grands coupables,
Connus déja par maint forfait, dit-on :
Je vous préviens qu'ils sont capables
De vous donner du mauvais pour du bon;
Mais aux pécheurs indulgence et pardon.
Messieurs, calmez un courroux légitime,
Et n'allez pas... vous en seriez fâchés,
Les accuser ce soir d'un nouveau crime...
Ils ont assez de tous leurs vieux péchés.

FIN DES VIEUX PÉCHÉS.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE,
nº 4, boulevart d'Enfer

12



FAUBLAS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, MÊLÉE DE CHANTS,

PAR

MM. DUPEUTY, BRUNSWICK ET LHÉRIE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 23 janvier 1833.

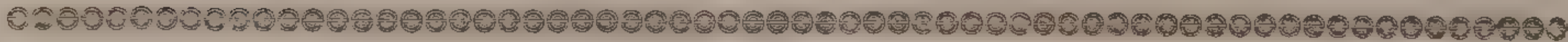
DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

FAUBLAS	M. ÉMILE TAIGNY.
ROSAMBERT	M. LAFONT.
LE BARON DE FAUBLAS	M. FONTENAY. / M. MATHIEU.
LE MARQUIS DE B.	M. BERNARD-LÉON. / M. AMANT.
LE COMTE DE LIGNOLLE	M. LEPEINTRE jeune.
GERMAIN, domestique de Rosambert	M. ARMAND. / M. BALLARD.
LA MARQUISE DE B.	Mme ALBERT. / Mlle H. BALTHAZARD.
LA COMTESSE DE LIGNOLLE	Mme THÉNARD.
JUSTINE, femme de chambre de la marquise	Mlle GEORGINA. / Mlle FORTUNÉE.
CHRISTINE, fille d'auberge	Mme PETIT.

TROIS DOMINOS, parlant, au premier acte.

DOMESTIQUES, DOMINOS et PERSONNAGES MASQUÉS, au premier acte.

DEUX TÉMOINS de la marquise, au quatrième acte.



ACTE PREMIER.

Un riche appartement, laissant voir un second salon au fond.

SCÈNE I.

LE BARON, FAUBLAS, DOMESTIQUES, MUSICIENS, GARÇONS GLACIERS.

(Au lever du rideau les domestiques achèvent d'allumer les lustres; les musiciens traversent le théâtre leurs instruments sous le bras: des garçons glaciers passent au fond portant sur la tête de longues corbeilles remplies de glaces et de sorbets.)

CHOEUR.

AIR: Ah! quel beau jour! (LÉOCADIE).

Allons, amis, redoublons tous de zèle;
Le maître est riche et noblement paiera;
Que, grace à nous, sa fête soit si belle
Qu'on la compare aux bals de l'Opéra.

(Après le chœur tous les personnages accessoires se dispersent au moment où le baron entre avec son fils.)

FAUBLAS.

Quoi, mon père, c'est pour moi que vous donnez ce bal brillant?

LE BARON.

Oui, mon fils, et j'espère bien le renouveler plus d'une fois cet hiver.

FAUBLAS.

Que de bonté!

LE BARON.

Ne faut-il pas que tu fasses connaissance avec ce grand monde dans lequel tu vas entrer?

FAUBLAS.

Et vous voulez que ce soit sous vos yeux?

LE BARON.

Je veux au moins guider tes premiers pas: pour toi, j'ai quitté mon château, je me suis

arraché aux douceurs d'une vie tranquille et j'ai acheté ce riche hôtel du faubourg Saint-Honoré, où mon rang et ma fortune me permettent de recevoir la meilleure compagnie de la capitale.

FAUBLAS.

Je comprends. Vous voulez me faire voir tout ce que Paris renferme d'hommes vertueux, de dames pieuses et respectables.

LE BARON.

Ce n'est pas là précisément ce qu'on entend par bonne compagnie : ce qu'on appelle maintenant bonne compagnie, est peut-être la plus mauvaise de toutes.

FAUBLAS.

Comment! et vous voulez m'y lancer?

LE BARON.

Je veux te faire connaître le danger, afin de te mettre plus à même de l'éviter. Aujourd'hui la manie d'imiter la cour frappe chacun de vertige, et Paris modèle ses mœurs sur les mœurs corrompues de Versailles. Nos jeunes seigneurs, élèves des aimables roués de la Régence, surpassent encore leurs maîtres : faire du duel une habitude, un plaisir; tricher au jeu, séduire les femmes pour les perdre de réputation, telle est la gloire qu'ils ambitionnent... Les femmes, quoique aussi coupables, ont pourtant une excuse en leur faveur. Mariées sans amour, elles deviennent bientôt épouses infidèles, et se donnent comme pour se venger d'avoir été vendues! Elles rougissent d'une première faute; mais elles ne peuvent se repentir, car on a fait de l'inconstance une mode, et de la fidélité un ridicule.

FAUBLAS.

Eh bien! mon père, emmenez-moi dans votre château, donnez-moi celle que vous m'avez promise pour femme, et quittons Paris pour toujours.

LE BARON.

Non, mon ami, tu te dois à ton pays, à ta famille, et plus tard tu me reprocherais de t'avoir condamné à une lâche obscurité.

FAUBLAS.

Tout ce que je desire, c'est de vivre auprès de vous, auprès de ma Sophie.

LE BARON.

Sophie sera à toi; mais avant de l'obtenir, il faut la mériter.

FAUBLAS.

Je vous promets que je serai digne d'elle, qu'il me sera facile de résister aux séductions du monde; car je n'aime que Sophie, je n'aimerai jamais qu'elle

UN DOMESTIQUE, annonçant, du fond.

Monsieur le comte de Rosambert.

(Il sort.)

FAUBLAS.

Le meilleur de mes amis; que j'aurai de plaisir à le revoir!

SCÈNE II.

LE BARON, ROSAMBERT, FAUBLAS.

ROSAMBERT.

J'ai du bonheur, je suis le premier, je crois... Eh! bonjour donc, mon cher chevalier. (Ils se serrent la main.) Monsieur le baron, je vous présente mon hommage.

LE BARON.

Soyez le bienvenu, Rosambert; je desire que vous ayez autant d'attachement pour mon fils que j'en avais pour votre père; c'était un homme sage et rangé que votre père, et l'on m'a dit que vous dérogiez un peu.

ROSAMBERT.

Calomnie que tout cela, calomnie!

LE BARON.

Au reste, je ne suis point un censeur sévère, et la preuve, c'est que je vais faire moi-même les honneurs d'un bal masqué.

AIR : Amis, voici la riante semaine.

Mon jeune ami, je vous cède la place;
Adieu, Faublas, et trève à mes leçons.
Que près de toi l'amitié me remplace :
Sur tout cela plus tard nous reviendrons.
Je lui parlais au nom de la prudence :
Mais c'est assez de morale en un jour :
Vous arrivez, c'est le moment, je pense,
Qu'auprès de lui la folie ait son tour.

(Le baron sort au fond.)

SCÈNE III.

ROSAMBERT, FAUBLAS.

ROSAMBERT.

C'est un très brave homme, ton père! Seulement, il est un peu en arrière du siècle... Ces gentilshommes de province ont tous des préjugés affreux.

FAUBLAS.

Oh! il a d'excellents principes!

ROSAMBERT.

Nous le civiliserons. Il commence déja, vrai, son bal sera charmant... Nous avons, dit-on, un orchestre délicieux, les contre-danses les plus aimables et jusqu'à la valse, nouvellement importée d'Allemagne. Le baron avait vraiment du bon, mais les livres l'ont gâté, il n'y a rien qui dérange l'éducation d'un gentilhomme comme la philosophie et l'orthographe de Voltaire.

FAUBLAS.

Toujours le même, ce cher comte, ne songeant qu'au plaisir. Cependant, je pense bien que tu ne fais pas que cela?

ROSAMBERT.

J'ai presque envie d'acheter un régiment; en attendant, je fais des conquêtes et des petits soupers, je me bats, je me ruine en chevaux;

enfin, je ne fais rien, cela m'occupe toute la journée. Mais parlons de toi, chevalier; comment trouves-tu Paris?

FAUBLAS.

Ma foi, comme je suis arrivé par le faubourg Saint-Marceau, je n'ai pas trouvé ça très beau.

ROSAMBERT.

Je ne te parle pas de la ville, des monuments, des promenades.

FAUBLAS.

Il y a donc quelque chose de plus curieux?

ROSAMBERT.

Les femmes, mon ami, les femmes!

FAUBLAS.

Chut, chut! oh! si mon père nous entendait...

ROSAMBERT.

Le baron connaît le monde, et quoique philosophe il sait très bien qu'un jeune homme... innocent...

FAUBLAS.

Innocent? oh! il s'est passé bien des choses depuis que je ne t'ai vu; un nouveau monde s'est ouvert pour moi.

ROSAMBERT.

Ah! voyons donc ça?

FAUBLAS.

Il y a quelque temps, mon père me conduisit au château de M. Duportail, son ami. Dans le trajet de Paris à Ville-d'Avray, le baron me dit: Faublas, vous allez voir votre cousine Sophie Duportail, et j'espère que bientôt vous pourrez être fiancés...» Juge de mon étonnement, de ma joie; au sortir du collége, mon père me donne une femme.

ROSAMBERT.

Autre pensum.

FAUBLAS.

Nous arrivons chez M. Duportail, Rosambert, je la vois... je reste pétrifié d'admiration!

ROSAMBERT.

Comme Antoine devant Cléopâtre!

FAUBLAS.

Elle me dit, en balbutiant: Monsieur, mon cousin, certainement... et moi je lui réponds: Mademoiselle, ma cousine... certainement, il n'y a pas le moindre doute...

ROSAMBERT.

Séducteur que tu fais!

FAUBLAS.

Nous restâmes presque toute la journée seuls dans le salon; nous parlâmes de mille choses, d'histoire romaine, de géographie... Elle me montra un tapis auquel elle travaillait, et moi je lui expliquai deux chapitres de Quinte-Curce.

ROSAMBERT.

Mauvais sujet! ne va pas t'aviser de raconter tes aventures à d'autres qu'à moi... tu serais un homme déshonoré.

FAUBLAS.

Pourquoi donc cela?

ROSAMBERT.

J'ai été comme toi, moi... tendre, naïf, niais jusqu'au madrigal; mais je me suis formé, et à dix-huit ans j'étais déjà passé maître... Je me charge de toi, je serai ton mentor, et je veux qu'en huit jours Faublas soit digne de Rosambert.

FAUBLAS, effrayé.

Ça ne m'empêchera pas d'aimer Sophie, au moins?

ROSAMBERT.

Du tout, du tout, ça n'empêche pas... au contraire, cela t'ouvrira les idées, et te donnera, pour lui plaire, des moyens irrésitibles,

FAUBLAS.

Oh! mon ami, que je te serai donc reconnaissant!

ROSAMBERT.

Écoute, Faublas, le bal sera brillant; tu m'observeras bien et tu verras comment on plaît, on subjugue... sur-tout comment on se venge d'une coquette.

FAUBLAS.

Qu'entends-tu par une coquette?

ROSAMBERT.

AIR du Piége.

Elle soumet tout à ses lois,
Se rit d'un douloureux martyre,
Échange avec dix à-la-fois
Un mot, une œillade, un sourire.
Une coquette est, entre nous,
Pour chacun également bonne;
C'est le soleil qui luit pour tous,
Et qui n'appartient à personne.

FAUBLAS.

Et, à ce qu'il paraît, tu as à te venger d'une de ces dames.

ROSAMBERT.

Figure-toi une jeune et belle marquise qui ne veut pas absolument partager mon amour, et qui a le ridicule d'être fidèle à son mari.

FAUBLAS.

Mais il me semble que c'est très bien d'être fidèle.

ROSAMBERT.

C'est possible, mais ce n'est pas la mode.

FAUBLAS.

Mais la morale, mon ami?

ROSAMBERT.

Eh bien! oui... la morale... j'ai essayé plusieurs fois... mais que veux-tu? je n'ai pas de vocation.

FAUBLAS.

Tu aimes mieux les marquises?

ROSAMBERT.

Celle-là sur-tout qui est fort belle... c'est une conquête que je pourrais avouer dans le monde.

FAUBLAS.

Mais si elle ne t'aime pas?

ROSAMBERT.

Je crois qu'elle m'aime, au contraire; mais je te dis, elle fait la prude, la cruelle, et dit beaucoup de bien de son mari... Je suis sûr qu'elle se décidera, et pour l'y forcer je veux la rendre jalouse.

FAUBLAS.

De qui?

ROSAMBERT.

Ma foi, je ne sais pas encore, mais je ferai la cour à une autre personne qui aura l'air d'écouter mes doux propos... la belle marquise, qui doit venir ici au bal, sera furieuse... et grace au dépit, à la colère, j'obtiendrai peut-être ce qu'on refuse à l'amour... Voyons, à qui ferais-je bien la cour? (Il paraît chercher, puis regarde Faublas.) A toi.

FAUBLAS.

Tu perds la tête!

ROSAMBERT.

Non, non, d'honneur, l'idée est délicieuse.

FAUBLAS.

Quoi, tu veux sérieusement?

ROSAMBERT.

N'est-ce pas un bal travesti?

FAUBLAS.

Au fait, mon père ne pourra se fâcher.

ROSAMBERT.

Tu seras très bien en femme.

FAUBLAS.

Au collége, quand nous représentions des tragédies latines, c'était toujours moi qui faisais les confidentes.

ROSAMBERT.

Vois-tu d'ici la marquise de B... jalouse de Faublas?... C'est un bon tour de carnaval... Tu as la figure douce et fine... point de barbe... ta timidité complétera l'illusion: tu seras charmante.

FAUBLAS.

Mais où prendre des habits de femme?... Ah! ceux de ma sœur... oui, ils m'iront à merveille.

ROSAMBERT.

Voici Germain, laisse-moi avec lui, et cours opérer ta métamorphose.

AIR : Des fatigues du voyage (TONY).

Allons, ton rôle commence;
Et personne ne verra
Que Faublas sert ma vengeance :
Mon projet réussira.
Pour connaître l'artifice,
Être méchant et malin,
Et cesser d'être novice,
Ah! prends l'habit féminin.

ENSEMBLE.

ROSAMBERT.

Allons, ton rôle commence, etc.

FAUBLAS.

Allons, mon rôle commence;
Et personne ne verra
Que Faublas sert ta vengeance :
Ton projet réussira.

(Faublas sort par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

GERMAIN, ROSAMBERT.

ROSAMBERT.

Eh bien! la marquise?

GERMAIN.

Elle viendra.

ROSAMBERT.

Bon... et le marquis?

GERMAIN.

Aussi.

ROSAMBERT.

Il y a plus de huit jours que je ne l'ai vu à l'Opéra.

GERMAIN.

Il a été forcé de garder la chambre : figurez-vous que la semaine dernière, au milieu de la nuit, monsieur... dans un accès de somnambulisme sans doute, voulut aller à la chambre de madame... Il traversa le salon à tâtons, mais arrivé à la porte de la marquise, ses pieds s'embarrassent dans le tapis, il chancelle, tombe, entraîne la console dans sa chute, et reçoit sur la tête la statue qui était sur ce meuble.

ROSAMBERT.

Oui... je la connais, la statue d'Actéon changé en cerf.

GERMAIN.

A ses cris on accourt, on le reporte chez lui, et le malencontreux mari en est quitte pour une bosse au front, qui heureusement ne paraît déja plus.

ROSAMBERT.

Il y a vraiment des grâces d'état!

GERMAIN.

Pour sa première sortie, il vient au bal ce soir, à moitié déguisé, tenez, j'ai son nez dans ma poche, (il montre un nez de carton.) un nez qu'il m'a dit de lui acheter; il veut intriguer tout le monde, vous sur-tout, monsieur le comte, qu'il prétend mystifier.

ROSAMBERT, passant à la table à gauche.

Ah! monsieur le marquis veut s'attaquer à Rosambert! Germain, une plume et du papier! bien.

GERMAIN.

Vous m'effrayez, monsieur; encore un cartel!

ROSAMBERT.

Non, c'est une affiche... En ajustant au physique de monsieur le marquis le faux nez et les moustaches, accroche adroitement au collet de son habit l'écriteau que voici. La marquise en mourra de dépit, et nous rirons.

GERMAIN, lisant l'écriteau.

Monsieur le marquis de B...

ROSAMBERT, l'interrompant.

Ne perds pas un moment... on arrive de tous côtés... échappe-toi sans être vu, et si tu fais bien ta commission, il y a dix louis pour toi.

GERMAIN.

C'est déja fait, monsieur le comte.

(Il sort par le fond à droite.)

ROSAMBERT.

Je rends la femme jalouse, le mari ridicule... la marquise est à moi.

SCÈNE V.

ROSAMBERT, puis successivement PLUSIEURS INVITÉS, en costumes de caractère.

CHOEUR.

AIR: Final du premier acte du DANDY.

Tendres amants, maris et belles,
Le carnaval vient de s'ouvrir;
Et montrez-vous toujours fidèles
A la contre-danse, au plaisir.

(Plusieurs masques entourent Rosambert, tandis que d'autres forment des groupes; d'autres aussi sont au fond du théâtre et préparent des quadrilles.)

UN MASQUE.

Je te connais, Rosambert.

ROSAMBERT.

Tant mieux pour toi, ma belle.

LE MASQUE.

Tu me connais aussi, toi.

ROSAMBERT.

Alors, tant pis pour toi... je n'ai que de mauvaises connaissances.

UN AUTRE MASQUE.

Comment va le coup d'épée que tu as reçu pour cette petite danseuse?

ROSAMBERT.

Mieux que la réputation des vingt amants qui ont refusé de se battre pour toi.

UN AUTRE MASQUE.

Tu sais que la petite vicomtesse n'a pas long-temps pleuré ton abandon.

ROSAMBERT.

Je le sais, mon abdication n'as pas causé un long interrègne : chez elle c'est comme chez le roi de France, l'héritier présomptif est toujours là... Le roi est mort, vive le roi !

TOUTES.

Oh! le méchant! le mauvais sujet!

ROSAMBERT.

Prenez garde, belles dames, si vous m'appelez par mon nom, je vais vous appeler par le vôtre.

TOUTES.

La paix! la paix!

REPRISE DU CHOEUR.

Tendres amants, maris et belles, etc.

(Les masques se dispersent de divers côtés.)

UN DOMINO, à part, en s'avançant.

C'est lui!

ROSAMBERT, l'apercevant.

Oh! la jolie tournure!... Le diable m'emporte! cette femme-là doit être charmante... Ah! ah! elle s'est aperçue que je la regardais; elle s'échappe... (Il court auprès d'elle, et la ramène par le bras.) Pourquoi me fuir, beau masque?... Suis-je donc un monstre, ou un mari?

LE DOMINO.

Laisse-moi, je ne te connais pas.

ROSAMBERT.

Tu es donc de province?... Oh! tu ne m'échapperas pas!... Es-tu venue seule au bal?

LE DOMINO.

Je ne veux pas t'écouter.

ROSAMBERT.

Et moi je me constitue ton chevalier, car maintenant je te connais.

(Le domino fait un mouvement de surprise.)

ROSAMBERT.

AIR de Caleb.

Oui, voilà bien la main jolie
De la femme du président,
Le maintien de la tendre amie
Du conseiller au parlement,
La démarche noble et fière
De la femme du procureur,
La taille élégante et légère
De la nièce du commandeur;
De chacune de mes maîtresses
Je retrouve ici les attraits,
Beauté, graces enchanteresses...
Tu vois bien que je te connais.

ENSEMBLE.

ROSAMBERT.

Ah! reste, reste encore;
Daigne écouter ma voix :
Beau masque, je t'adore!
Et pour toujours, je crois;
Je t'aime autant, je crois,
Que toutes à-la-fois.

LA MARQUISE, à part.

Dois-je rester encore,
Quand ici je le vois
Convenir qu'il adore
Dix femmes à-la-fois?
Il aime, je le vois,
Dix femmes à-la-fois.

LE DOMINO.

Tu oses me parler d'amour!... Sais-tu ce qu'on disait tout-à-l'heure autour de moi?... Ce jeune homme, c'est Rosambert, le plus mauvais sujet de Paris.

ROSAMBERT.

Ah! tu vas blesser ma modestie.

LE DOMINO.

On ajoutait que ton cœur n'est pas libre.

ROSAMBERT.

C'est vrai, à compter de ce soir.

LE DOMINO.

Que tu aimes une marquise inhumaine.

ROSAMBERT.

Une marquise, oui... mais une inhumaine, non.

LE DOMINO, à part.

L'impertinent...!

ROSAMBERT.

Un caprice, rien de plus... un sacrifice au goût du jour... Il a bien fallu être son amant, pour ne pas se singulariser.

LE DOMINO, ôtant son masque.

Merci, monsieur le comte de Rosambert.

ROSAMBERT.

La marquise!

LA MARQUISE.

J'espère, monsieur, que vous voudrez bien ne plus vous présenter chez moi... Votre conduite est indigne d'un galant homme.

ROSAMBERT.

Ma foi, vous m'avez battu, belle marquise. (A part.) Elle me le paiera! (On entend des éclats de rire.) Eh! Dieu me pardonne, c'est le pauvre marquis!

LA MARQUISE.

Mon mari?

ROSAMBERT.

Oh! mon Dieu, lui-même... Fi! peut-on se moquer du marquis de B... (A part.) Bon, Germain a réussi, et mon écriteau fait son effet.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, ROSAMBERT, MASQUES.

CHOEUR DE MASQUES.

AIR de la Ronde de Saint-Antoine.

Vraiment le tour est original!
Oh! l'excellent tour de carnaval!
De grace, qu'il nous instruise donc,
Et donne des nouvelles de son front.

LE MARQUIS, riant.

Mais vous m'étonnez,
Malgré mon faux nez
Vous savez mon nom!
Que diable! comment le sait-on?
Oui, je suis connu,
Et bien reconnu...
(A sa femme.)
Oui, je le suis bien, qu'en dis-tu?

REPRISE DU CHOEUR.

Vraiment, le tour est original, etc,

PLUSIEURS MASQUES, entourant le marquis.

Bonsoir, monsieur le marquis. Comment va la bosse au front?

LE MARQUIS, riant.

Ils savent que je me suis fait une bosse au front.

ROSAMBERT.

Eh! bonsoir, mon cher marquis. Comment va votre... Ha! ha! ah!

(Tout le monde se met à rire, le marquis aussi; la marquise s'approche sans être remarquée et arrache l'écriteau.)

LA MARQUISE, à part.

Qui a pu jouer ce tour à mon mari?... Je suis sûre que c'est Rosambert.

LE MARQUIS.

Et vous aussi, cher comte; vous m'avez reconnu, malgré l'aquilin et les moustaches?... j'aurais dû m'y attendre, j'ai tant de physionomie! C'est égal, nous avons ri... Hem! avons-nous ri!... Si je sais pourquoi nous avons ri, par exemple...

LA MARQUISE.

Oh! une mauvaise plaisanterie; je vousdirai cela.

LE MARQUIS.

A propos de mauvaise plaisanterie, savez-vous, comte, qu'on ne vous voit plus?... Vous nous manquez... vrai.

ROSAMBERT.

Mais tout le monde ne me voit peut-être pas chez vous avec le même plaisir.

LE MARQUIS.

Comment! comment!

LA MARQUISE, vivement.

Mon ami, à quelle heure nos gens doivent-ils venir?

LE MARQUIS.

A minuit... Rosambert, j'exige que vous reveniez nous voir... Tenez, ce soir, par exemple, nous avons un charmant petit souper.

ROSAMBERT.

Pardon, je suis déja engagé par des officiers de la compagnie de Noailles... et puis, j'attends ici une jeune parente qui sort du couvent, et que je veux présenter dans le monde... Son innocence a été mise sous ma sauvegarde.

LE MARQUIS, riant.

Elle est bien gardée!... Est-elle jolie?

ROSAMBERT.

Vous pouvez en juger vous-même.

SCÈNE VII.

FAUBLAS, en jeune fille; ROSAMBERT, LA MARQUISE, LE MARQUIS.

FAUBLAS, bas à Rosambert qui lui présente la main.

Je respire à peine, mon corset m'étouffe.

ROSAMBERT, bas.

Ne fais pas attention à cela. (Haut.) Marquis, veuillez accorder votre bienveillance à mademoiselle Duportail... elle est sage, bien élevée, et sait très bien le latin.

(Il fait passer Faublas.)

LE MARQUIS.

Je l'avais déja lu sur votre physionomie, mademoiselle; ça ne me trompe jamais, moi.

ROSAMBERT, bas à Faublas.

Une révérence.

LE MARQUIS.

Vénus, en sortant de l'onde, n'avait pas plus de fraîcheur.

ROSAMBERT, même jeu.

Encore une révérence, en baissant les yeux.

LE MARQUIS, à sa femme.

Comme il lui parle avec feu! il en est amoureux, ça se voit tout de suite.

LA MARQUISE, à part.

Il croit me piquer... le fat! (S'approchant de Faublas.) Mademoiselle, avez-vous toujours du goût pour le couvent?

FAUBLAS, qui l'a regardée pour la premiere fois à part.

Oh! comme elle est jolie, sa marquise!

ROSAMBERT.

Ma chère amie, répondez donc à madame.

FAUBLAS.

Madame, j'aimerais toujours le couvent s'il s'y trouvait beaucoup de personnes qui vous ressemblassent.

ROSAMBERT, à part.

Pas mal, pour un commençant.

LE MARQUIS, à part.

Quel joli organe de femme!... Cher comte, tu es un heureux scélérat!

LA MARQUISE, à Faublas.

Permettez-moi, dès aujourd'hui, de me dire votre amie.

FAUBLAS.

Oh! bien volontiers, madame

ROSAMBERT, à part.

Elle fait tout ce qu'elle peut pour cacher son dépit.

(On entend l'orchestre du bal. Les quadrilles se forment au fond.)

LE MARQUIS, passant près de Faublas.

On va danser, ma belle enfant... acceptez-moi pour cavalier.... Que je puisse dire que c'est moi qui vous ai fait faire les premiers pas dans le monde... (A part.) Je crois le mot très supportable.

FAUBLAS, regardant la marquise.

Merci, je ne danse pas.

LA MARQUISE.

Venez près de moi et ne me quittez pas.

LE MARQUIS, à part, en passant à gauche.

Elle m'a serré la main, j'en suis fou, pourvu que ma femme ne s'aperçoive de rien.

(Rosambert et le marquis vont au fond du théâtre où l'on danse.)

FAUBLAS, s'asseyant près de la marquise, à droite.

Vous ne dansez pas non plus, madame?

LA MARQUISE.

Non, j'aime mieux causer avec vous.

(Elle lui prend la main.)

FAUBLAS.

Vous êtes aussi bonne que belle. (Un cavalier vient inviter la marquise, elle refuse. A part.) Je ne sais ce que j'éprouve... près d'elle, il me semble que je pense moins à Sophie... La main de la marquise a pressé la mienne, et j'ai senti comme un frisson... pourquoi donc ce trouble inconnu?

LA MARQUISE, après l'avoir regardé.

Vous vous nommez Duportail, mademoiselle?

FAUBLAS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais je n'ai jamais entendu prononcer ce nom à Paris ni à Versailles.

FAUBLAS, vivement.

Ma famille est de province.

LA MARQUISE.

Vous... vous n'avez pas de frère?

FAUBLAS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

C'est singulier... dans le monde, il y a quelques jours, je croyais avoir remarqué... Allons, je me serai trompée.

FAUBLAS.

Quel ennui! voilà déja la contre-danse finie: nous ne pourrons plus causer.

LE MARQUIS, à Rosambert, en descendant la scène.

Il faut absolument que vous veniez souper à l'hôtel avec mademoiselle Duportail.

ROSAMBERT.

Je ne puis... vraiment, je suis engagé... et j'ai invité plusieurs dames pour la valse, entre autres, une petite baronne très influente à la cour et que je dois ménager.

LE MARQUIS.

Alors confiez-nous votre parente... madame la marquise la reconduira.

FAUBLAS, se levant.

Mais oui... cela me semble charmant.

ROSAMBERT.

Du tout, du tout, je ne dois pas la quitter.

(Il passe vivement.)

(Le marquis, la marquise, Rosambert, Faublas.

LE MARQUIS.

Vous voulez l'emmener souper avec la compagnie de Noailles? (A part.) Il est jaloux de moi, c'est sûr.

FAUBLAS.

Mon cher Mentor, cela me ferait tant de plaisir!

LE MARQUIS.

Que diable, Rosambert, pourquoi la contrarier?

ROSAMBERT, bas à Faublas.

Ah! ça, j'espère que tu n'iras pas.

FAUBLAS, de même.

Pourquoi?

ROSAMBERT, de même.

Il ne faut pas pousser si loin la plaisanterie.

FAUBLAS, de même.

Qu'est-ce que cela te fait?

ROSAMBERT, de même.

Pourquoi tant tenir à ce souper?

FAUBLAS, de même.

Mon ami, j'ai faim.

ROSAMBERT.

Mais ton père?

FAUBLAS.

Il connaît le monde et sait bien que les jeunes gens...

ROSAMBERT.

Mais Sophie!

FAUBLAS.

Ça n'empêche pas, cela ouvre les idées.

(La musique se fait entendre de nouveau.)

ROSAMBERT, à Faublas.

Ah! petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein! (Allant à la marquise.) Et vous aussi, madame, vous desirez emmener mademoiselle?

LA MARQUISE.

Je desire en faire ma meilleure amie.

ROSAMBERT, bas.

Alors, madame, il est de mon devoir de vous avertir que cette demoiselle est tout simplement...

UN DOMINO, tirant Rosambert par l'habit.

Eh bien! galant cavalier, je t'attends.

ROSAMBERT, à part.

Au diable mon invitation...

(Le domino l'entraîne au fond en valsant.)

LE MARQUIS, bas à Faublas et à sa femme.

Rosambert valse... faisons-lui une bonne niche. Sauvons-nous.

(Il donne la main à Faublas et à la marquise.)

FAUBLAS.

Monsieur le marquis a raison, sauvons-nous.

TOUS TROIS.

AIR de la Valse de Doche.

Mais dépêchons, car la valse commence;
Partons bien vite! échappons au jaloux.
Il faut gaîment tromper sa surveillance.
Partons tous trois, partons, retirons-nous!

ROSAMBERT, arrêtant son domino sur le devant de la scène.

Madame est peut-être un peu lasse?
(Le domino fait signe que non.)
Trop tourner, l'on peut s'étourdir.
(Nouveau signe que non. Il regarde de tous côtés. — A part, voyant partir le marquis, sa femme et Faublas.)
J'enrage! ils vont quitter la place.
(A son domino qui le presse.)
Allons, livrons-nous au plaisir!
(Il se remet à valser.)

(La valse est devenue générale; Rosambert les voit partir tous trois, et, enragé de ne pouvoir échapper à son domino, il valse avec convulsion.)

ACTE SECOND.

Chez le marquis, le boudoir de la marquise; à droite, deux portes; une à gauche, et une porte battante au fond.

SCÈNE I.

JUSTINE, préparant un souper sur une table à gauche.

Allons, leur souper est prêt! ils peuvent arriver quand ils voudront. C'est agréable d'être forcée de quitter le bal de si bonne heure! moi qui dansais si bien dans l'antichambre au bruit de la musique du salon.

SCÈNE II.

JUSTINE, FAUBLAS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, agitée.

Justine, M. le marquis a des ordres à vous donner. (Justine sort.) Que m'avez-vous appris, monsieur le chevalier!

FAUBLAS.

Ah! madame, pardonnez-moi!

LA MARQUISE.

Je ne puis vous en vouloir... Vous êtes trop jeune pour sentir toutes les conséquences d'une pareille démarche... Mais c'est M. de Rosambert... il a voulu me perdre!... il connaît la jalousie du marquis... Mon mari peut croire que je savais tout... et vous, pauvre enfant, il vous tuerait...

FAUBLAS.

Oh! ce n'est pas le marquis que je crains, mais c'est votre colère, vos reproches.

LA MARQUISE.

Attendre que nous soyons en voiture, à côté du marquis, pour me faire cet aveu!... il pouvait vous entendre.

FAUBLAS.

Oh non! je vous l'ai dit si bas...

LA MARQUISE.

Mais, monsieur, il fallait me le dire plus tôt, ne pas me laisser vous prodiguer ces soins, ces amitiés de femme dont je rougis maintenant.

FAUBLAS.

Oh! je suis bien coupable, mais c'est un peu de votre faute.

AIR : Mes yeux disaient tout le contraire

J'allais, d'un air embarrassé,
Tout vous avouer de moi-même,

Quand sur le front vous m'avez embrassé...
Pardon de mon bonheur extrême.
Premier baiser qui troublas ma raison,
Ah! tu n'étais donné qu'à l'innocence!
Pour ne pas perdre le second,
Alors j'ai gardé le silence.

LA MARQUISE.

C'est très mal, monsieur, c'est très mal... Si maintenant mon mari allait s'apercevoir...

FAUBLAS.

Voulez-vous que je parte tout de suite?

LA MARQUISE.

Certainement il faut que vous partiez.

FAUBLAS.

Adieu, madame la marquise.

(Il remonte la scène pour sortir.)

LA MARQUISE.

Adieu, chevalier.

LE MARQUIS, en dehors.

Justine fais-nous servir.

LA MARQUISE, passant à gauche.

Mon mari!.. Quel prétexte donner à ce brusque départ?

FAUBLAS, descendant la scène.

Vous voulez donc que je reste?

LA MARQUISE.

Comment faire autrement? Ah! je suis bien malheureuse!

FAUBLAS.

Et moi, bien heureux!

LA MARQUISE.

Pas d'imprudence, Faublas, ou nous sommes perdus.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, FAUBLAS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à Faublas.

Eh bien! petite mignonne, nous allons donc souper ensemble? Je vous demande pardon si j'ai dormi dans la voiture en sortant de chez M. de Faublas.

(Pendant ce couplet, deux domestiques placent la table au milieu de la scène et avancent des fauteuils.)

AIR : Tout le long.

A peine sommes-nous dehors
Que, fatigué, moi je m'endors.
Le carrosse ici nous amène
En suivant les bords de la Seine;
Je dormais d'un sommeil profond :
Adieu la conversation.
Que disiez-vous à ma femme, ma chère,
Tout le long, le long, le long de la rivière?

JUSTINE, qui entre.

Madame est servie.

(Ils se mettent à table.)

(La marquise, Faublas, le marquis.)

LE MARQUIS, à Faublas.

Si j'en juge d'après moi-même, vous devez avoir de l'appétit... on en a toujours à votre âge... Nous allons faire un petit souper charmant... vous nous parlerez de votre couvent, et moi je vous conterai de petites historiettes piquantes. Vous me verrez au champagne!... les bons mots, les chansons.

Un jour, le bon frère Étienne,
Suivi du joyeux Eugène...

LA MARQUISE, en servant.

Voulez-vous bien vous taire, monsieur, devant cette enfant?...

FAUBLAS.

Qu'est-ce que c'est que le frère Étienne?

LE MARQUIS.

C'est le confesseur de ma tante... Dieu! que je voudrais voir la physionomie de Rosambert!... Oui, cherche-nous dans le bal, vilain jaloux!

AIR du Barbier.

Que la gaîté nous accompagne;
Passons du bourgogne au champagne.
Point de tristesse!
Viens, douce ivresse!
Moquons-nous
Du pauvre jaloux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROSAMBERT.

ROSAMBERT, en entrant.

J'arrive au bon moment.

(On se lève de table, Faublas reste debout à sa place.)

FAUBLAS et LA MARQUISE, à part.

Rosambert!

LE MARQUIS, à part.

Que le diable l'emporte!

(La marquise, le marquis, Rosambert.)

ROSAMBERT.

Vous ne m'attendiez pas? J'ai voulu vous ménager une petite surprise agréable... car je vous ai vus sortir.

LE MARQUIS.

C'est un tour que nous avons voulu vous jouer... C'est bien permis dans le carnaval?

ROSAMBERT.

Je vous le pardonne, ce n'est pas moi qui suis le plus attrapé.

LE MARQUIS.

Comment?

ROSAMBERT.

Oh! rien (A Faublas.) Cependant, mademoiselle, mes devoirs de tuteur m'obligent à vous faire quelques reproches. A peine sortie du couvent, vous allez sans moi courir la ville, vous allez à un petit souper... J'aurai un joli compte à rendre de votre innocence à votre famille!

LE MARQUIS.

Voyons, ne la grondez pas... c'est nous qui l'avons entraînée... D'ailleurs, ici, qu'a-t-elle à

craindre? Elle est avec ma femme!... Il faut qu'elle voie le monde... Nous la formerons.

ROSAMBERT, avec intention.

Oh! je sais qu'ici les bons exemples ne lui manqueront pas.

LA MARQUISE, vivement.

Si nous soupions... Monsieur de Rosambert nous fera l'amitié...

(Elle fait signe à Justine de mettre un couvert.)

LE MARQUIS.

Oui, oui, quand il aura la bouche pleine, il ne nous fera plus de morale.

ROSAMBERT, à part, sur l'avant-scène.

Garde à vous, marquise!

(On se remet à table.)

LE MARQUIS, à Rosambert.

Vous, à côté de ma femme; moi, je me charge de servir votre parente. (Ils s'asseyent.) Voyons, il faut rire, s'égayer... Voulez-vous que je vous chante quelque chose?

Un jour, le bon frère Étienne,
Suivi du joyeux Eugène...

LA MARQUISE.

Y pensez-vous, monsieur!

LE MARQUIS.

Vous avez raison, chérie. Eh bien! alors, Rosambert, conte-nous quelques historiettes, quelque aventure du jour.

ROSAMBERT.

J'allais vous le proposer.

LA MARQUISE.

C'est peut-être abuser de la complaisance de monsieur?

ROSAMBERT.

Du tout, je vous jure, c'est me faire plaisir, au contraire.

LA MARQUISE, à part.

Encore quelque méchanceté, j'en suis sûre.

LE MARQUIS.

Commence, commence.

ROSAMBERT.

Une jeune dame qui m'honorait d'une attention toute particulière...

LA MARQUISE, à part.

Quelle fatuité! (Haut.) Encore une bonne fortune! le sujet est si usé!

ROSAMBERT.

Il s'y trouve des circonstances nouvelles qui vous amuseront.

LE MARQUIS, la bouche pleine.

Bah! les femmes disent toujours que les histoires galantes les ennuient. Rosambert, conte-nous cela, mais gaze un peu, mon ami, gaze.

ROSAMBERT.

Cette dame était au bal... je ne sais plus quel jour... (A la marquise.) Madame, aidez-moi, je vous prie, vous y étiez aussi.

LA MARQUISE.

Je ne m'en souviens pas.

ROSAMBERT.

J'allai à ce bal avec un de mes amis qui s'était déguisé le plus joliment du monde et que personne ne reconnut...

LA MARQUISE, à part.

Je ne m'étais pas trompée.

ROSAMBERT.

Personne ne le reconnut, excepté pourtant la dame en question qui devina que c'était un jeune homme...

LA MARQUISE, vivement.

Qui vous dit que cette dame ne fut pas aussi trompée par l'apparence?

ROSAMBERT.

Oh! si vous la connaissiez comme moi!

LA MARQUISE, à Rosambert.

Mais prenez donc de ce plat, vous ne mangez pas.

LE MARQUIS.

Laisse-le donc raconter, il mangera après.

ROSAMBERT.

La dame, charmée de sa découverte... Mais je ne veux plus rien dire, parceque le marquis la connaît.

LE MARQUIS, avec fatuité.

Ça se peut, car j'en connais beaucoup. Mais continuez, continuez.

LA MARQUISE, à Rosambert.

On donnait une pièce nouvelle hier; comment avez-vous trouvé Préville?

ROSAMBERT.

Très bien, madame... Le mari arriva...

LE MARQUIS.

Il y a un mari? oh! tant mieux! j'aime les aventures où figurent des maris comme j'en connais tant. Je parie qu'on l'a attrapé comme un sot.

FAUBLAS.

Mon tuteur, je ne me sens pas à mon aise!

ROSAMBERT.

Cela se passera, ma chère amie. Le mari arriva... et ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'en voyant la figure douce et agréable du jeune homme le mari crut que c'était une femme et en devint amoureux.

LE MARQUIS.

Bon! oh! celui-là est excellent! il n'était guère physionomiste, celui-là.

ROSAMBERT.

Marquis, tout le monde n'a pas votre talent.

FAUBLAS, bas à Rosambert.

Rosambert, je t'en prie...

LA MARQUISE.

Monsieur de Rosambert nous fait des contes... mais il devrait bien cesser, car je me sens un violent mal de tête.

LE MARQUIS.

Ça se dissipera... Va toujours, Rosambert.

(Pendant tout ce temps le marquis a prodigué mille attentions à Faublas; il lui a pris la main, touché le pied, et Faublas a répondu par un vigoureux coup de pied.)

ROSAMBERT.

Le mari fut si bien trompé qu'il lui prodigua les compliments, les petits soins, et même il en vint jusqu'à lui prendre la main et à la lui serrer doucement. (Au marquis.) Tenez, à-peu-près comme vous faites à présent à ma cousine.

LE MARQUIS, à part.

Oh! le traître!

ROSAMBERT.

J'abrège! arrivons à la catastrophe; par exemple, ceci est fort délicat à raconter.

LA MARQUISE, sonnant.

Mille pardons, messieurs, je me retire... je ne puis rester davantage à table.

(Elle se lève; tout le monde l'imite. Deux domestiques enlèvent la table et les fauteuils. Justine prend les deux flambeaux et les met sur la cheminée à gauche.)

FAUBLAS.

Pardon, madame la marquise, je conçois que cette anecdote soit pour vous sans intérêt; mais il n'en est pas ainsi de moi.

LA MARQUISE, à part.

Que va-t-il dire?

(La marquise, Faublas, Rosambert, le marquis.)

FAUBLAS.

Je connais beaucoup cette dame, et je desire que vous appreniez, pour le soin de sa réputation, le dénouement de cette aventure.

LE MARQUIS.

Elle est donc vraie?

LA MARQUISE, avec ironie.

Puisque c'est monsieur de Rosambert qui la raconte.

FAUBLAS, avec colère.

Le fond en est vrai... mais les détails ont besoin d'être connus. Je sais de bonne part que le hasard a tout fait, et qu'il n'y a de coupable qu'un amant repoussé, dépité, qui s'est fait un plaisir cruel d'ajouter, d'inventer plusieurs circonstances qu'il colporte dans les cercles.

ROSAMBERT, à part.

Oh! le petit diable!

FAUBLAS.

Heureusement, dans une maison où se débitaient toutes ces méchancetés, se trouvait par hasard notre jeune homme au déguisement.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Ce n'était point un galant qu'on renomme;
Mais, ne pouvant souffrir de tels discours,
A cette dame il crut en honnête homme
Devoir offrir son appui, son secours.
Car il se dit : Si je ne puis prétendre
A la charmer, à posséder son cœur,
Je crois au moins avoir, dans son malheur,
Acquis le droit de la défendre.

LA MARQUISE, à part.

Cher enfant!

ROSAMBERT, à part.

Bravo, mon élève, bravo!

LE MARQUIS.

Et tout cela s'est terminé?...

FAUBLAS, froidement.

Mais par un coup d'épée, je crois...

(Il serre la main de Rosambert.)

ROSAMBERT, à part.

Eh bien! il n'y va pas par quatre chemins.

LA MARQUISE, à part.

Je tremble! pauvre jeune homme, comme il s'expose pour moi!

LE MARQUIS, à part.

Elle a un petit air martial qui me transporte... je l'idolâtre.

FAUBLAS.

Mon tuteur ignorait sans doute toutes ces circonstances?...

ROSAMBERT.

Oui, oui, ma chère pupille... Mais j'ai cru m'apercevoir que vous desiriez être seule avec moi; faisons nos adieux à madame la marquise.

LE MARQUIS.

Quoi, sitôt!... (A part.) Il faut que je lui fasse ma déclaration.

FAUBLAS, à part, regardant la marquise.

Déja!

(Ici le marquis passe près de Faublas.)

LA MARQUISE, à part.

Mon Dieu! mon Dieu! comment donc faire pour empêcher ce duel?

LE MARQUIS.

AIR : Gymnasiens, remettons à quinzaine.

Il le faut donc, adieu, mademoiselle;
De vous garder nous avions eu l'espoir.
Promettez-moi de revenir, ma belle;
Jusqu'au revoir,
Bonsoir.

(Bas à Faublas.)

Au fond du cœur en vain je veux combattre
Le sentiment qu'inspirent vos attraits.

LA MARQUISE, bas à Faublas.

Si malgré moi vous prétendez vous battre,
Je vous défends de me revoir jamais.

Reprise.

Il le faut donc, adieu, mademoiselle, etc.

(Le marquis donne la main à sa femme et sort à gauche.)

SCÈNE V.

FAUBLAS, ROSAMBERT.

FAUBLAS, à part.

Si je me bats, elle ne me reverra plus... Oh! n'importe, je ne reculerai pas.

ROSAMBERT.

Bravo, chevalier, vous venez de gagner vos éperons!

FAUBLAS.

Pas de plaisanteries; Rosambert, tu m'as forcé de choisir entre l'amour et l'amitié...

ROSAMBERT.

Et tu as donné la préférence à ta belle... merci... Nous allons donc nous couper la gorge quand tu auras repris le frac et l'épée.

FAUBLAS.

J'espère que tu ne me méprises pas assez pour me refuser.

ROSAMBERT.

Fi donc ! un gentilhomme !... d'ailleurs j'ai toujours eu des procédés avec mes amis... Nous irons donc demain à la Porte Maillot... tu me donneras une bonne leçon, ou tu en recevras une, et alors, le bras en écharpe, tu reverras la marquise, tu la subjugueras, car il n'y a rien d'intéressant comme un amant blessé...

FAUBLAS.

Eh bien ! alors, je ne me défendrai pas !

ROSAMBERT.

Elle t'adorera, te rendra le plus heureux des hommes !... Mais ce duel fera nécessairement un peu de bruit... la marquise en doit être reconnaissante ; mais il y a une autre personne qui ne pensera peut-être pas de même.

FAUBLAS.

Qui donc ?

ROSAMBERT.

Mademoiselle Sophie Duportail.

FAUBLAS, étonné.

Sophie ! ma Sophie en serait malheureuse ?

ROSAMBERT.

Mais il me semble qu'il y aurait de quoi.

FAUBLAS.

Oui, je comprends maintenant... Ah ! Rosambert, d'un seul mot tu as détruit tout le charme... mais pourtant il faut bien que je me batte pour cette marquise, si belle et si bonne pour moi.

ROSAMBERT.

Qui t'y force ?

FAUBLAS.

Dois-je souffrir que tu flétrisses sa réputation... Ne dois-je pas exiger que tu cesses de parler de cette malheureuse aventure ? Tu n'y consentiras jamais.

ROSAMBERT.

Pourquoi pas ? Écoute, enfant que tu es : on ne peut mettre en doute mon courage ; vingt coups d'épée donnés ou reçus ont suffisamment établi ma réputation... mais pour une bagatelle aller risquer ta vie ou la mienne !... tu ne connais pas Rosambert... Allons, allons, monsieur le galant, je vous promets de ne plus parler de tout cela... je me rejetterai sur la séduisante madame de Lignolle.

FAUBLAS, avec empressement.

Qu'est-ce que c'est que madame de Lignolle ?

ROSAMBERT.

Ça ne te regarde pas... Sans rancune toujours pour la marquise...

FAUBLAS.

Ah ! Rosambert, tu es mon véritable ami.

ROSAMBERT.

Vous ne voulez donc plus me tuer ?

FAUBLAS.

Embrassons-nous.

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE VI.

FAUBLAS, ROSAMBERT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à part.

Il l'embrasse ! c'est un coup de poignard ; et elle part encore !...

ROSAMBERT.

Mon cher marquis, au revoir.

LE MARQUIS.

J'espère, Rosambert, que tu nous ramèneras mademoiselle ?

ROSAMBERT.

Elle ne demandera pas mieux. Adieu, marquis.

(Ils vont pour sortir, un violent orage se fait entendre.)

LE MARQUIS.

Oh ! vous ne pouvez partir de ce temps-là... entendez-vous la pluie, la grêle, le tonnerre ? ..

ROSAMBERT.

Mais votre carrosse n'est-il pas en bas ?

LE MARQUIS.

C'est égal, vous prendriez du froid, de l'humidité ; c'est vouloir exposer mademoiselle à gagner une pleurésie... Restez ici, acceptez l'hospitalité... il fait un temps à ne pas mettre un cheval dehors.

ROSAMBERT.

Ah ! çà, vous plaisantez, marquis ?

LE MARQUIS, prenant le milieu.

Non, pardieu !... (Désignant une chambre à droite.) Je cède mon appartement à mademoiselle... et nous, Rosambert, nous coucherons dans le petit salon. Demain je vous ramènerai moi-même. Ce sera une suprise agréable pour la marquise de déjeuner avec vous ; tenez, Rosambert, ça parait faire plaisir à mademoiselle. Pauvre petite ! elle craint de s'enrhumer.

ROSAMBERT, à part.

Parbleu ! voilà qui promet de devenir plaisant.

LE MARQUIS.

C'est convenu ! je donne l'ordre de dételer les chevaux. (A part.) L'orage seconde mon amour !

(Il sort un instant par le fond.)

ROSAMBERT.

Ah ! çà, est-ce que nous n'allons pas partir ?

FAUBLAS.

Mon ami, il pleut bien fort.

ROSAMBERT.

C'est comme au bal : Mon ami, j'ai faim.

Ah! petit scélérat... Allons, n'aie pas peur, tu verras que je suis un bon ami.

LE MARQUIS, reparaissant.

Viens-tu, Rosambert? (A Faublas.) J'oubliais: Si dans la nuit vous étiez indisposée, si vous vouliez appeler, tenez, tirez le cordon de sonnette que voici, il va dans la chambre de ma femme; elle a le sommeil fort léger et elle s'empressera de venir auprès de vous. Que je suis fou! vous n'avez qu'à étendre le bras près de votre lit, vous trouverez le même cordon, seulement vous sonnerez fort, car tout ça est un peu rouillé.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

Allons, retirons-nous sans bruit,
La marquise est là qui repose...
Ma belle enfant, si dans la nuit
Il vous arrivait quelque chose,
Sonnez, et ma femme viendra.

ROSAMBERT, à part.

Ah! marquis, ton malheur s'apprête!
Tu l'as voulu, l'amour est là...
Pauvre mari! j'entends déja
Tinter le bruit de la sonnette.

LE MARQUIS, s'éloignant de Faublas avec peine.

Bonsoir, mademoiselle. (A part.) Pauvre Rosambert!

ROSAMBERT, l'entraînant.

Eh! viens donc, mauvais sujet.

(Ils se retirent tous deux par le fond; Justine sort de l'appartement de la marquise.)

SCÈNE VII.

JUSTINE, FAUBLAS.

JUSTINE.

Ah! vous restez, mademoiselle? alors je vais vous aider à vous déshabiller.

FAUBLAS, effrayé.

Merci, merci, je préfère me déshabiller seule... Donnez-moi cette bougie.

(Elle prend un flambeau et le donne à Faublas.)

JUSTINE, le regardant.

Oh! c'est étonnant!

FAUBLAS.

Hein! qu'avez-vous donc? (A part.) Elle est gentille.

JUSTINE.

C'est singulier comme vous ressemblez à un jeune homme, le chevalier de Faublas.

FAUBLAS, vivement.

Je ne le connais pas. Bonsoir. (A part, en sortant.) Elle est gentille.

(Il passe dans l'appartement du marquis, à droite.)

JUSTINE, étonnée.

Mais c'est la même figure, la même... Elle refuse mes services... elle paraît embarrassée, elle a de la timidité; c'est drôle... je vais me coucher.

(Elle prend la seconde bougie. Le théâtre reste obscur; elle sort. On entend une musique sourde à l'orchestre.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, en robe de chambre et en bonnet de coton.

Comme il fait noir! Tant mieux, l'obscurité... c'est le flambeau de l'amour! Prenons garde cependant de ne pas tomber comme l'autre fois. Rosambert ronfle déja au coin du feu, ma femme dort; mais l'amour veille! je veille!... La petite m'aime, j'en suis sûr; en voilà la marque... Allons, marquis, de l'audace. (Rosambert paraît au fond et semble écouter le marquis.) Regardons d'abord par le trou de la serrure. (Regardant à droite.) Bon, elle a laissé la clef dedans; je ne peux rien voir. St, st, mademoiselle, n'ayez pas peur... c'est moi, l'amant le plus tendre et le plus passionné qui grelotte à votre porte... Elle ne répond pas un mot... bon signe... Allons nous assurer si ma femme dort toujours, je crierai plus fort. (Il se dirige vers la chambre de la marquise; Rosambert s'avance sur la pointe du pied et tire vigoureusement le cordon de la sonnette, à droite.) Oh! la petite sotte! elle a sonné; ma femme se lève!... sauvons-nous. (En courant il heurte violemment Rosambert. Au fond.) Qui va là?

ROSAMBERT.

C'est moi.

LE MARQUIS.

Que le diable t'emporte! encore une bosse au front.

(Ils sortent; la porte de l'appartement de la marquise s'ouvre. Le rideau se ferme. L'orchestre joue l'air : *Enfant chéri des dames.*)

ACTE TROISIÈME.

Chez M. de Lignolle: un salon; portes de fond et de côté. A droite, une croisée.

SCÈNE I.

FAUBLAS, au lever du rideau, assis près d'une table.

Chez madame de Lignolle! sous le nom de mademoiselle Brumont! C'est Rosambert qui m'a trouvé cette condition de demoiselle de compagnie pour me soustraire au courroux de mon père, et sur-tout, je crois, pour me détacher de la marquise, à laquelle il ne pardonnera jamais de m'avoir préféré. Que dirait mon

père, s'il apprenait cette nouvelle folie? Pauvre père!... ses conseils étaient ceux d'un ami... j'aurais dû les suivre... je les suivrai... oui, la marquise ignore ce que je suis devenu, je ne la reverrai jamais... tout à Sophie, à mon seul, mon véritable amour... Chère Sophie! je crois la voir encore baignée de larmes, quand elle me fut enlevée dans le jardin de son couvent où elle avait consenti à me voir... aussi mon parti est pris. Dans cette famille personne ne sait que je suis le chevalier de Faublas, excepté mademoiselle de Mésange, qui est partie... Eh bien! au premier moment, pour le plus léger prétexte, je m'éloignerai. Cette aimable comtesse, je suis fâché d'être obligé de l'affliger... elle, si bonne pour sa demoiselle de compagnie... et puis jeune, jolie... pas si belle que Sophie, pas si séduisante que la marquise... mais d'un caractère si vif, si enjoué, si volontaire...

MADAME DE LIGNOLLE, en dehors.

Je le veux, monsieur; je vous dis que je le veux.

FAUBLAS.

C'est elle.

LIGNOLLE, dans la coulisse.

Fort bien, madame... je me rends chez mon notaire.

FAUBLAS.

Redoublons de prudence, et ne nous laissons pas prendre au charme qu'elle inspire.

SCÈNE II.

Mme DE LIGNOLLE, FAUBLAS.

MADAME DE LIGNOLLE, entrant à gauche.

Concevez-vous cela, ma chère Brumont? mon mari qui se permet de décider quelque chose sans me consulter!

FAUBLAS.

Ah! c'est affreux, par exemple...

MADAME DE LIGNOLLE.

Certainement! et cela m'a irrité les nerfs; je suis triste, maussade... et vous, qui ne me demandez pas comment je me porte, comment j'ai passé la nuit! Mais venez donc m'embrasser, mademoiselle.

FAUBLAS.

Pardon... mais le respect...

(Il l'embrasse tendrement.)

MADAME DE LIGNOLLE.

Eh bien! et l'autre joue?

FAUBLAS, à part.

Ce n'est pas ma faute, pourtant.

MADAME DE LIGNOLLE.

Monsieur de Lignolle qui refuse de renouveler son bail à ce jeune fermier, parcequ'il doit un an... Nous qui sommes si riches, et lui si malheureux!

FAUBLAS.

Que vous êtes bonne!

MADAME DE LIGNOLLE.

Non, je ne suis pas bonne... Mais je sais que ce jeune fermier attend cela pour se marier... il aime et il est aimé. Que de bonheur il peut me devoir! car l'amour, ce doit être le bonheur.

FAUBLAS.

Oh! oui, madame, ce sentiment seul peut charmer, embellir tous nos jours, créer une nouvelle existence; ne pas aimer, c'est ne pas vivre.

MADAME DE LIGNOLLE.

Ah! mon Dieu, ma chère Brumont, quel feu! quel enthousiasme!... Est-ce que vous seriez amoureuse?

FAUBLAS.

Je n'ai pas dit cela, madame.

MADAME DE LIGNOLLE.

Vous me conterez tout... cela m'amusera, me fera rire, pleurer peut-être; enfin cela me consolera un peu de mon mariage.

FAUBLAS.

J'aimerais mieux ne parler que de vous, de vous seule.

MADAME DE LIGNOLLE.

Eh bien! alors confidence pour confidence, je le veux bien... la mienne ne sera pas longue... un mariage du grand monde, comme on en voit tant, mariage sans amour, sans sympathie... voilà tout.

FAUBLAS, vivement.

Quoi! madame, vous n'aimez pas votre mari?

MADAME DE LIGNOLLE.

Hélas! non... Il y a un an j'étais encore au couvent, je ne connaissais pas, je n'avais jamais vu monsieur de Lignolle... mes parents se dirent : Éléonore n'a que vingt-cinq mille livres de rente, monsieur de Lignolle en a deux cent mille; c'est un bon parti, elle sera comtesse, elle sera heureuse, marions-les... et l'on nous maria... c'est-à-dire on maria ma famille avec la sienne, et mes fermes avec ses châteaux... Il y a un an de cela, un siècle; et, malgré leurs promesses, je ne suis pas encore heureuse.

FAUBLAS.

Je vous plains et vous admire en même temps, car par-tout on cite vos vertus, votre résignation.

MADAME DE LIGNOLLE.

Que voulez-vous! je suis fantasque, originale; être vertueuse, irréprochable, cela ne ressemble à personne... et puis, est-elle donc à envier, la célébrité de ces grandes dames à la mode?... Une baronne de Fonrose, par exemple, une marquise de B...

FAUBLAS.

Vous la connaissez!

MADAME DE LIGNOLLE.

Je l'ai vue à la cour, et un peu dans le monde... Mais il paraît, d'après ce que dit monsieur de Rosambert, que peu de personnes osent la recevoir depuis son aventure avec le chevalier de Faublas.

FAUBLAS, à part.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE LIGNOLLE.

C'est un bien mauvais sujet, à ce qu'on dit, ce Faublas.

FAUBLAS.

Oh! vous savez que le monde exagère toujours.

MADAME DE LIGNOLLE.

C'est possible... Un si jeune homme peut être seduit, entraîné...

FAUBLAS.

Oui, oui, je crois que c'est cela, moi.

MADAME DE LIGNOLLE.

Quant à cette marquise, sa conduite est impardonnable! car enfin elle aimait son mari en l'épousant, et je ne conçois pas qu'on puisse aimer plus d'une fois... et vous, Brumont, le concevez-vous?

FAUBLAS.

Non... non, je ne le conçois pas.

MADAME DE LIGNOLLE.

Ah! s'il m'avait été donné de pouvoir aimer, je sens là que c'eût été pour la vie, et si l'on m'avait trompée, je serais morte... N'y pensons plus; l'amitié seule peut encore répandre un peu de charme sur mon existence.

FAUBLAS.

Heureuse celle qui saura la mériter!

MADAME DE LIGNOLLE.

C'est déja fait.

FAUBLAS.

Comment?

MADAME DE LIGNOLLE.

Oui... jamais aucun sentiment n'a régné sur mon ame avec autant de force que celui que j'éprouve depuis quelque temps.

FAUBLAS, hésitant.

Et pour qui?

MADAME DE LIGNOLLE.

Pour vous, ma chère Brumont.

FAUBLAS.

Pour moi! (A part.) Ah! quelle situation!... et Rosambert qui m'avait chargé de parler pour lui!

MADAME DE LIGNOLLE.

Est-ce que cela vous fait de la peine?

FAUBLAS.

Ah! madame, bien au contraire. (A part.) Ma foi, il faudrait être un ange.

MADAME DE LIGNOLLE.

Je ne sais comment m'expliquer cela, et je ris quand je pense que mon amitié va jusqu'à être jalouse de vous... oui, jalouse, c'est le mot; car c'est par jalousie que j'ai renvoyé mademoiselle de Mésange, elle vous aimait trop. (Faublas baisse les yeux.) Mais vous, Brumont, vous ne pouvez m'aimer autant; je suis si emportée! si volontaire!

FAUBLAS.

Ah! madame! je vous aimerai cent fois davantage!...

MADAME DE LIGNOLLE.

Eh bien! nous laisserons mon mari s'occuper de ses insipides charades, et nous ne nous quitterons jamais... comme deux bonnes amies; on nous verra toujours ensemble...

FAUBLAS.

Toujours ensemble!...

MADAME DE LIGNOLLE.

Nous visiterons nos pauvres paysans, nous donnerons de l'argent aux malheureux, des maris aux jeunes filles...

FAUBLAS.

Nous couronnerons des rosières. Oh! oui, ce sera charmant... L'idée seule d'un tel bonheur m'enivre, me transporte; je suis le plus heureux des hommes!!!

MADAME DE LIGNOLLE.

Comment le plus heureux des hommes!

FAUBLAS, à part.

Qu'est-ce que j'ai dit là?

MADAME DE LIGNOLLE.

Expliquez-vous.

FAUBLAS.

Pardon, mille fois pardon; mais des circonstances extraordinaires....

MADAME DE LIGNOLLE.

Des circonstances?

FAUBLAS.

Oui, la nécessité de me cacher... après... (A part.) Que lui dire? (Haut.) un duel au pistolet.

MADAME DE LIGNOLLE.

Vous vous êtes battue au pistolet... vous, mademoiselle? Grands dieux! quels soupçons!

FAUBLAS.

Je suis plus à plaindre qu'à blâmer.

MADAME DE LIGNOLLE.

La vérité, la vérité! je la veux.

FAUBLAS.

Ne m'accablez pas de votre colère! je ne suis pas mademoiselle de Brumont.

MADAME DE LIGNOLLE.

Qui êtes-vous donc alors?

FAUBLAS.

Le chevalier de Faublas.

MADAME DE LIGNOLLE, se sauvant à l'extrémité, sur le devant, à gauche.

Le chevalier de Faublas!

FAUBLAS, voulant se rapprocher.

Pardonnez-moi de vous avoir trompée.

MADAME DE LIGNOLLE.

AIR : Ah! si ma dame me voyait.

Éloignez-vous, et pour jamais;
Votre conduite et m'indigne et m'offense...

(Faublas est à l'autre extrémité du théâtre, sur le devant, à gauche.)

Abuser de ma confiance !
Moi qui sans crainte lui disais :
Je vous aime... et qui l'embrassais !

(Elle se couvre le visage de ses mains.)

Je meurs de honte, et ma tête est brûlante...
Ah ! que je souffre !...

(Elle s'assied. — Faublas revient et se jette à ses pieds.)

Eh quoi ! vous à mes pieds?

FAUBLAS.

Vous avez dit que vous étiez souffrante ;
J'ai cru que vous me rappeliez.

MADAME DE LIGNOLLE, à part, en le regardant.

C'est Faublas !... il n'a pourtant pas l'air trop mauvais sujet.

FAUBLAS.

Éléonore !

MADAME DE LIGNOLLE.

Au moins, jurez-moi que vous n'avez jamais aimé cette marquise.

SCÈNE III.

FAUBLAS est aux genoux de la comtesse et la supplie de lui pardonner. LIGNOLLE paraît, ne les voit pas, et n'en est pas vu.

LIGNOLLE, déclamant. Il a un papier à la main.

Au son de mon premier les biches sont émues ;
Dans mon second l'on place les statues ;
Mon tout encadre élégamment
Le plafond d'un appartement.

Corniche... cor... niche... corniche.

MADAME DE LIGNOLLE, bas.

Mon mari !

FAUBLAS, à madame de Lignolle.

Restez.

LIGNOLLE.

Que vois-je ! Que faisiez-vous donc là, ma belle demoiselle ?

FAUBLAS.

Je l'avoue en rougissant... nous faisions une charade.

LIGNOLLE.

Une charade en action ! sublime !... Je fais des prosélytes ! (A Faublas.) Petite ambitieuse, nous allons donc sur les brisées de M. de Lignolle?... Nous chassons donc sur ses terres?

MADAME DE LIGNOLLE.

Oui, oui... mais cela ne nous arrivera plus.

LIGNOLLE.

Au contraire, je veux que cela vous arrive encore, moi... S'arrêter en si beau chemin, fi donc !

MADAME DE LIGNOLLE.

Mais, monsieur...

LIGNOLLE.

Mais, mais, madame, vous avez besoin d'orner votre esprit, de cultiver la poésie... Je suis sûr que mademoiselle Brumont est de mon avis... Tenez, voyez, elle sourit. Nous avons de l'amour propre, ma belle demoiselle, je vois cela... nous espérons embarrasser le sphinx... Eh bien ! voyons, continuez, je vais deviner, restez, restez... remettez-vous comme vous étiez.

MADAME DE LIGNOLLE.

Mais, monsieur...

LIGNOLLE.

Je vous en prie... je le veux... là, bien comme cela... Moi, je vais me mettre ici, et je ne regarderai pas... (Assis près de la table à droite, et leur tournant le dos.) Allons, ne craignez pas de m'embarrasser.

FAUBLAS, bas à madame de Lignolle.

A vous pour la vie.

LIGNOLLE.

Ne m'épargnez pas.

MADAME DE LIGNOLLE, abandonnant sa main à Faublas qui la presse sur ses lèvres.

C'est mon mari qui le veut.

UN DOMESTIQUE.

M. le comte de Rosambert.

(Faublas se relève vivement des genoux de la comtesse.)

LIGNOLLE.

Du monde ! c'est contrariant... Allons, la suite à demain.

SCÈNE IV.

Mme DE LIGNOLLE, ROSAMBERT, FAUBLAS, LIGNOLLE.

ROSAMBERT.

Je vous dérange peut-être... pardon, mille fois pardon... M. de Lignolle donnait sans doute l'essor à son génie, et je vole la postérité.

LIGNOLLE.

Flatteur !

ROSAMBERT.

Bonjour, ma petite Brumont. (A madame de Lignolle.) Charmante comtesse, ne suis-je pas importun?

MADAME DE LIGNOLLE.

L'esprit n'importune jamais. (A part.) Que sa visite m'ennuie !

ROSAMBERT, bas.

L'esprit... En vous voyant je pourrais parler d'un sentiment plus doux.

MADAME DE LIGNOLLE.

Toujours aimable, monsieur le comte.

LIGNOLLE.

C'est son défaut.

ROSAMBERT, à part.

Allons, allons, je suis au mieux avec elle, Faublas aura parlé pour moi... Ce cher ami... (Haut.) Êtes-vous contente de votre demoiselle de compagnie?

(Madame de Lignolle baisse les yeux.)

LIGNOLLE.

Oui, ma femme en est très contente, exces-

sivement contente... ce n'est pas étonnant, une demoiselle dont vous m'avez répondu.

ROSAMBERT.

Oh! je vous en réponds toujours.

AIR du vaudeville du Baiser au porteur.

Je sais, moi, combien elle est sage;
Ça se devine à son maintien.
C'est moi qui formai son jeune âge,
Mais pourtant surveillez-la bien;
Car pour faillir souvent il faut un rien.
La vertu des filles jolies
Peut se comparer, je le crois,
A ces pendules garanties
Qui se dérangent quelquefois.

FAUBLAS, à Lignolle.

Voulez-vous me permettre de demander des nouvelles de ma famille? (Bas.) Sophie, où est-elle?

(Lignolle remonte la scène en relisant son énigme.)

ROSAMBERT, de même.

Je l'ignore.

FAUBLAS.

Sophie, mon ange... quand pourrai-je te revoir?... te demander pardon à genoux?..

ROSAMBERT.

Calme-toi, calme-toi.

FAUBLAS.

Je l'aime tant... Et la belle marquise?

ROSAMBERT.

Oses-tu bien m'en parler après le tour infâme que tu m'as joué?... mais je te pardonne à cause du service que tu me rends ici... As-tu plaidé ma cause?

FAUBLAS, embarrassé.

J'ai fait... ce que tu aurais fait à ma place.

ROSAMBERT.

Ce bon Faublas!

MADAME DE LIGNOLLE, à part.

Comme ce monsieur de Rosambert s'empare de lui!... c'est ennuyeux.

(Ici Lignolle descend la scène et se place entre sa femme et Rosambert.)

ROSAMBERT, à Faublas.

Merci, merci, cher ami... Maintenant je sais ce qui me reste à faire, je veux te débarrasser de ton rôle d'ambassadeur.

FAUBLAS, inquiet.

Mais, mon ami...

ROSAMBERT, haut.

C'est avec bien du regret que je me vois forcé de vous annoncer une mauvaise nouvelle... La famille de mademoiselle Brumont desire l'avoir près d'elle.

(Mouvement de Faublas et de la comtesse.)

(Madame de Lignolle, Lignolle, Rosambert, Faublas.)

LIGNOLLE.

On veut peut-être la marier?

ROSAMBERT.

Oui, il en est question.

MADAME DE LIGNOLLE, avec dépit.

Si mademoiselle de Brumont préfère l'établissement qu'on lui offre au séjour de cette maison, nous ne pouvons nous opposer à son départ.

FAUBLAS.

Moi, madame, vous quitter!... répondre à vos soins, à vos bienfaits par une telle ingratitude!... ah! vous ne pouvez le penser!

ROSAMBERT, à part.

Comme il y tient!

FAUBLAS.

Monsieur le comte, ne me renvoyez pas.

LIGNOLLE.

Elle a beaucoup d'attachement pour nous, cette jeune fille... et vraiment, Rosambert, vous êtes un homme cruel.

ROSAMBERT.

Je suis fâché d'insister, mais c'est le desir de ses parents... j'ai ordre de l'emmener à l'instant même.

MADAME DE LIGNOLLE, bas, s'approchant vivement de Rosambert.

Jamais.

FAUBLAS, de même.

Elle en mourrait!

ROSAMBERT regarde avec étonnement la comtesse et Faublas, qui baissent les yeux.

(A part.) Jamais... elle en mourrait. Allons, et de deux! Quand cela finira-t-il?

LIGNOLLE, qui a remonté la scène.

Rosambert, laissez-vous attendrir, ou je ferme les portes pour l'empêcher de sortir.

(Il sort un instant.)

MADAME DE LIGNOLLE, bas à Rosambert.

Monsieur, vous êtes maître de mon secret, ne me perdez pas.

ROSAMBERT, bas à Faublas.

Tu es venu au monde pour mon malheur... Merci, mon ministre plénipotentiaire. (A part.) Ma foi, prenons gaîment mon parti... qu'il reste ici, du moins je ne le rencontrerai plus sur mon chemin.

LIGNOLLE, rentrant.

Eh bien! triomphons-nous?

ROSAMBERT.

Elle restera, mon bon monsieur de Lignolle, puisque vous le voulez absolument.

LIGNOLLE.

Bravo! elles pourront achever leur charade en action.

(Faublas passe près de madame de Lignolle.)

SCÈNE V.

Mme DE LIGNOLLE, FAUBLAS, ROSAMBERT, LA MARQUISE, LIGNOLLE.

LAFLEUR, annonçant.

Madame la marquise de B...

TOUS.

La marquise de B...!

MADAME DE LIGNOLLE, à part.

Celle qu'il a aimée!

ROSAMBERT, bas à Faublas en riant. (Celui-ci est stupéfait.)

Elle aura appris que tu es ici.

MADAME DE LIGNOLLE.

Dites que nous n'y sommes pas.

LIGNOLLE.

Attendez, attendez... je conçois, mon cœur, votre répugnance à recevoir cette dame que nous connaissons à peine...

ROSAMBERT.

Et que le monde connaît trop.

LIGNOLLE.

Mais songez qu'elle est puissante à la cour, qu'elle a l'oreille des ministres.

ROSAMBERT, faisant des signes à la comtesse.

Monsieur le comte a raison... Il faut la recevoir.

(Lafleur introduit la marquise et sort.)

LA MARQUISE, à part, après un grand salut échangé avec tout le monde.

Faublas est ici... on ne m'a pas trompée; je saurai l'en faire sortir.

FAUBLAS, bas à Rosambert.

Elle est toujours belle.

ROSAMBERT, bas.

Tais-toi, petit serpent!

(Il passe derrière Faublas.)

LA MARQUISE.

(A part.) Rosambert! (Haut.) Je conçois l'étonnement que cause ici ma présence... Une visite quand on se connaît si peu!

LIGNOLLE.

Nous avons souvent entendu prononcer votre nom.

LA MARQUISE, regardant Rosambert.

Je crains bien que ce ne soit par une personne qui s'est chargée dans le monde du soin de ma réputation.

ROSAMBERT.

Votre réputation... ah! madame la marquise, qui oserait l'attaquer! vous avez su lui créer tant de défenseurs!

FAUBLAS, bas.

Rosambert, je t'en prie.

MADAME DE LIGNOLLE, vivement.

Mais, madame, puis-je vous demander pourquoi vous nous faites l'honneur...?

LA MARQUISE.

Je viens ici pour faire découvrir un mystère.

(Effroi de la comtesse et de Faublas.)

ROSAMBERT, à part.

Elle veut se venger.

LIGNOLLE.

Un mystère?... c'est ma partie, cela.

LA MARQUISE.

Justement! et la découverte de ce mystère peut rendre un grand service à monsieur le comte.

MADAME DE LIGNOLLE, à part.

Elle veut me perdre!

LIGNOLLE.

Un service!... que de bontés, belle marquise! parlez, parlez, je vous en prie... Lafleur, des siéges.

(Tout le monde s'assied; la comtesse est dans la plus vive agitation; Faublas partage son inquiétude. La marquise regarde Rosambert avec un air de triomphe.)

LIGNOLLE.

Voyons, voyons le mystère...

ROSAMBERT, avec intention.

Madame la marquise, nous écoutons... mais faites-y quelque attention... votre secret concerne peut-être une personne ici présente, moi, par exemple... heureusement, j'ai aussi un secret qui vous intéresse, et je vous déclare que mes confidences iront aussi loin auprès de M. de B... que les vôtres pourront aller ici.

LIGNOLLE.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire, Rosambert?

LA MARQUISE.

Hier, chez le duc de Lauzun, le cercle était des plus brillants. Messieurs de Beaumarchais, de Rivarol et d'Holbach firent assaut d'esprit: on discuta long-temps sur la préférence à accorder à tel ou tel genre de littérature. L'on voulut bien me demander mon avis, et sans hésiter je donnai la palme à l'énigme.

LIGNOLLE.

Madame, vous avez du génie.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bon! on se récria pourtant.

LIGNOLLE.

Les Vandales!

LA MARQUISE.

Et moi, pour appuyer mes paroles par un exemple, j'offris de lire un de ces petits poëmes qui courent le monde, et dont personne jusqu'ici n'a pu deviner le sens.

ROSAMBERT, à part.

Où veut-elle en venir?

LA MARQUISE.

Après mille recherches infructueuses, chacun avoua son impuissance, et l'on s'écria d'une commune voix: Que n'avons-nous ici monsieur de Lignolle!!!

LIGNOLLE.

On a dit cela? Je suis donc un grand homme! je m'en étais toujours douté.

LA MARQUISE, montrant un papier.

Voici cette énigme. Je me suis chargée au nom de l'assemblée de la soumettre à votre rare sagacité et de vous en demander le mot.

(Lisant.)

« Je ne suis pas ce que je parais être;
« Tantôt sous le frac masculin,
« Tantôt sous l'habit féminin,
« Aux femmes je me fais connaître,
« Et des maris je suis l'effroi.
« Ne me cherche pas loin, car je suis près de toi. »

ROSAMBERT, bas à Faublas.

Devines-tu?

MADAME DE LIGNOLLE, de même.

C'est vous, mon ami.

FAUBLAS, bas.

Je tremble.

LA MARQUISE.

Eh bien! personne ne trouve?

ROSAMBERT, se levant seul.

J'ai deviné.

LIGNOLLE.

Avant moi!

ROSAMBERT.

Le mot de l'énigme, c'est Faublas!

(Tout le monde se lève.)

MADAME DE LIGNOLLE et FAUBLAS, à part.

Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE, à part.

Comment, Rosambert lui-même!

LIGNOLLE.

Qu'est-ce que vous dites là? Faublas, ce mauvais sujet dont on parle tant? Oh! je vois votre erreur, parcequ'il se déguise en femme?... Le commencement est pour vous, j'en conviens... mais le dernier vers vous tue.

« Ne me cherche pas loin, car je suis près de toi. »

Il faudrait que Faublas fût près de vous, n'est-ce pas, mademoiselle Brumont?

FAUBLAS, avec effort.

Certainement.

LIGNOLLE.

Ça veut deviner des énigmes! Oh! pitié, pitié! je n'y suis pas, moi, qui sue sang et eau depuis cinq minutes.

LA MARQUISE.

Vous êtes pourtant le seul homme de France qui puissiez deviner cette énigme.

(Elle lui remet le papier.)

ROSAMBERT.

Ah! vous faites injure à monsieur le marquis, votre digne époux; il a des droits d'ancienneté.

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Brumont pourrait aider monsieur le comte de Lignolle.

ROSAMBERT.

Comme mademoiselle Duportail pourrait aider monsieur de B...

LIGNOLLE.

Ah! çà, Rosambert, vous nous embrouillez, mon cher! avec vos Faublas, vos Brumont, vos Duportail, vous ne faites qu'un de tout ça.

(Il étudie l'énigme)

MADAME DE LIGNOLLE, à Rosambert.

Que je voudrais pouvoir la chasser!

ROSAMBERT, bas.

Devant le comte, impossible! renvoyez-le d'abord.

MADAME DE LIGNOLLE s'approche de son mari, lui arrache le papier des mains et le déchire.

Eh! monsieur le comte, il s'agit bien de cela en ce moment! vous savez bien que votre notaire vous attend pour cette signature.

LIGNOLLE.

Mais, ma bonne amie...

MADAME DE LIGNOLLE.

Allez-y sur-le-champ, je vous prie.

LIGNOLLE.

Mais je ne puis...

MADAME DE LIGNOLLE.

Allez-y, je le veux.

LIGNOLLE.

Ah! (A la marquise.) Mille pardons, madame, si je vous quitte; mais dites bien à mes confrères, Beaumarchais, d'Holbach et Rivarol, que les vers sont là dans ma tête... Je trouverai, madame, je trouverai, dussé-je y mettre dix ans, vingt ans, trente ans!

(Déclamant.)

« Ne me cherche pas loin, car je suis près de toi. »

(Il sort par le fond; Rosambert l'accompagne jusqu'à la porte et reste un instant au fond.)

MADAME DE LIGNOLLE, avec ironie.

Je crois, madame, que votre but n'était que de nous effrayer, de nous embarrasser; vous avez parfaitement réussi, et je crains tellement de me trouver en présence d'une personne qui a tant de supériorité sur moi, que je lui serai reconnaissante d'être assez généreuse pour ne point renouveler ses visites. (En sortant.) Venez, Faublas.

LA MARQUISE, bas à Faublas.

Lisez ce billet.

(Elle lui glisse un billet; Faublas étonné suit la comtesse.)

ROSAMBERT, d'un air moqueur, et descendant à droite.

Madame, l'historiette que vous avez inventée est charmante; il y a exposition, nœud, péripétie... Mais vous ne vous attendiez pas au dénouement. Madame la marquise desire-t-elle que je lui offre mon bras?

LA MARQUISE.

Je n'attends de vous qu'un service, monsieur le comte, c'est celui de ne jamais me reparler.

ROSAMBERT.

J'ai toujours aimé à suivre vos volontés.

(Il salue et sort du même côté que Faublas et la comtesse, par le fond.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, seule.

L'insolent, commme il me brave! Sa méchanceté triomphe de me voir humiliée, méprisée; n'importe, j'aurai la force de tout supporter jusqu'à l'entière exécution de mon projet. Il faut d'abord qu'avant une heure Faublas ne soit plus ici! J'avais pensé qu'en effrayant madame de Lignolle je la forcerais à le

renvoyer d'elle-même. Mais ce Rosambert, ce mauvais génie sans cesse attaché à mes pas, m'a empêchée de réussir. Heureusement j'avais d'avance un autre moyen en réserve. Si Faublas aime cette petite comtesse, il adore toujours sa Sophie; mais ce billet que je lui ai remis suffira-t-il pour le décider à partir? J'étais si troublée en lui écrivant... voyons. Lui ai-je bien dit que Sophie, conduite en Pologne par le baron, est sur le point de lui échapper, mais que souffrante et accablée elle a été obligée de s'arrêter près de Metz, où Faublas peut la rejoindre et implorer son pardon? Oui, oui, je n'ai rien oublié... elle pardonnera comme nous pardonnons toutes; elle sera sa femme... n'importe, il le fallait... Mais comme il tarde à rejoindre cette voiture que j'ai fait préparer pour lui! (On entend du bruit, elle court à la fenêtre.) Ah! c'est lui, il part... comme il l'aime! (Regardant de nouveau.) Il est parti. Mais je le reverrai, moi! et cette insolente comtesse ne le reverra pas, elle. Rosambert, à toi maintenant, je te dois toutes mes larmes, mais tu regretteras de me les avoir fait verser! Réussirai-je? S'il savait l'amour de mademoiselle de Mésange pour Faublas? sa faute irréparable? Oh! non, le chevalier est le plus inconstant, le plus volage des hommes; mais il ne peut être coupable d'une indiscrétion où il y va de l'honneur d'une jeune fille... Voici le comte; l'espoir de me venger de lui fait déjà battre mon cœur de plaisir.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, ROSAMBERT.

ROSAMBERT, entrant.

Où donc est Faublas? la comtesse est d'une inquiétude... (Apercevant la marquise.) Encore ici, madame? Si vous ne m'aviez pas défendu de vous parler, je serais assez hardi pour vous dire qu'il est beau de ne pas quitter le champ de bataille, même après la défaite.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur le comte, après ce qui s'est passé, cette plaisanterie devient cruelle.

ROSAMBERT.

Vous m'en avez fait une, belle marquise, qui valait au moins celle-là.

LA MARQUISE.

Vous me la faites bien durement expier.

ROSAMBERT.

Ah! vous voulez vous jouer à moi, aussi!

LA MARQUISE.

Je commence à croire que la victoire était difficile.

ROSAMBERT.

Et elle m'est restée, vous en convenez?

LA MARQUISE.

Je ne dis pas cela. Mais supposons que vous ayez obtenu un léger avantage, est-ce une raison pour montrer si peu de générosité?

ROSAMBERT.

Écoutez donc, entre adversaires...

LA MARQUISE.

Ne peut-on rester adversaires, sans être ennemis?

ROSAMBERT.

Vous demandez une trêve, alors?

LA MARQUISE.

Mais...

ROSAMBERT.

Pour l'obtenir, il faut d'abord avouer votre défaite.

LA MARQUISE.

Vos conditions sont bien pénibles.

ROSAMBERT.

Je suis inexorable.

LA MARQUISE.

Ne m'épargnerez-vous pas un mot humiliant? Faudra-t-il vous dire que je reconnais... mon maître?...

ROSAMBERT.

Vous le confessez donc! c'est mon plus beau triomphe.

LA MARQUISE.

Vous voyez que je fais des concessions; mais une trêve, c'est peu de chose... Si je vous demandais la paix?

ROSAMBERT.

La paix... définitive?

LA MARQUISE.

Oui.

ROSAMBERT.

Je ne sais pas trop si je dois me fier...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur le comte, je suis une femme!

ROSAMBERT.

Certainement, et une très jolie femme; mais enfin...

LA MARQUISE.

Nous nous sommes fait mutuellement du tort, nous aurions trop à nous repentir. Qu'une bonne alliance vienne tout réparer... une alliance franche et sincère.

ROSAMBERT.

Allons, je ne suis pas cruel envers mes ennemis vaincus.

LA MARQUISE, à part.

Je le tiens.

ROSAMBERT.

La paix donc... mais je veux des garanties.

LA MARQUISE.

Encore incrédule!

ROSAMBERT.

Que voulez-vous! j'ai le malheur de n'être pas très confiant... des garanties, ou les hostilités recommencent.

LA MARQUISE.

Si je vous donnais une preuve irrécusable de ma bonne foi?

ROSAMBERT.

C'est différent.

LA MARQUISE.

Si je payais les frais de la guerre?

ROSAMBERT.

Comment l'entendez-vous?

LA MARQUISE.

Si je vous mariais?

ROSAMBERT.

Ne plaisantons pas, madame.

LA MARQUISE.

Je parle sérieusement... Vous avez dissipé votre fortune?

ROSAMBERT.

Mais à-peu-près.

LA MARQUISE.

Vous êtes obligé de renoncer à la carrière des armes?

ROSAMBERT.

C'est vrai, puisque je n'ai pas de quoi acheter le droit de me faire tuer.

LA MARQUISE.

Eh bien! je répare les caprices du sort en vous donnant une femme.

ROSAMBERT.

Laide, je parie?

LA MARQUISE.

Très jolie.

ROSAMBERT.

Sur le retour, alors?

LA MARQUISE.

Seize ans; d'une famille noble, et apportant en dot le prix du plus beau régiment de l'armée.

ROSAMBERT.

Mais c'est superbe, cela; la connaissez-vous?

LA MARQUISE.

Beaucoup.

ROSAMBERT.

Et vous m'en répondez?

LA MARQUISE.

Ce serait un parti au-dessus de vos espérances.

ROSAMBERT.

J'accepte alors... un mot encore pourtant: Faublas la connaît-il?

LA MARQUISE.

Elle sort à peine du couvent.

ROSAMBERT.

Bravo! une femme charmante à former, un beau régiment à commander... Marquise, vous êtes un ange... il n'eût tenu qu'à vous que la guerre ne commençât pas.

LA MARQUISE.

Ne parlons plus du passé. Comte, donnez-moi la main.

ROSAMBERT.

Nous voilà donc bons amis.

(Il lui baise la main.)

LA MARQUISE.

Demain je vous présente à mademoiselle de Mésange.

(Ils sortent tous deux.)

ACTE QUATRIÈME.

Un jardin. A droite et à gauche, un pavillon; au fond et de côté, des charmilles; un banc.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, ROSAMBERT, LIGNOLLE.

(Rosambert porte l'uniforme de colonel.)

ROSAMBERT.

Ma foi, messieurs, on n'est pas plus heureux que moi... rencontrer au camp de Metz, au bout de la France, deux des plus aimables gentilshommes de Paris!

LIGNOLLE.

Comte, vous blessez ma modestie.

LE MARQUIS.

Rosambert, tu n'es qu'un flatteur.

LIGNOLLE.

Vous vous êtes donc décidé à vous marier, aimable roué?

ROSAMBERT.

Oui, messieurs, je suis des vôtres... marié... et, de plus, colonel.

LE MARQUIS.

C'est Normandie que vous avez acheté?

ROSAMBERT.

C'était une occasion. Le titulaire de ce régiment n'ayant pas encore quatre ans accomplis, on m'en a fait bon marché... cent mille écus.

LIGNOLLE.

C'est vraiment pour rien... quinze cents hommes pour trois cent mille livres... y compris le trompette-major.

LE MARQUIS.

Sais-tu que nous en avons appris de belles sur ton compte, heureux coquin!

LIGNOLLE.

Être marié, et jouer un pareil tour à un prince allemand!

ROSAMBERT.

Que voulez-vous! sa femme, jeune demoiselle française, était recherchée par une foule de nos officiers... le prince du nord l'emporta, grace à ses trente quartiers de noblesse et à ses deux principautés... Je fus piqué au jeu, et j'adressai mes hommages à la jeune mariée.

LIGNOLLE.

Et qu'a dit le mari?

ROSAMBERT.

Il n'a pu rien me dire, vu que je ne parle pas l'allemand et qu'il ne sait pas un mot de français.

LE MARQUIS.

Sais-tu qu'à sa place je t'aurais déja flanqué un grand coup d'épée!... foi de gentilhomme.

ROSAMBERT.

La! la!... pas tant de feu, marquis, on prendrait cela pour de l'esprit de corps... A propos, et ces dames sont-elles du voyage?

LE MARQUIS.

Certainement.

LIGNOLLE.

Elles ont voulu venir.

LE MARQUIS.

Et elles sont ici.

LIGNOLLE.

Toutes deux.

ROSAMBERT, à part.

Toutes deux!... alors Faublas ne doit pas être loin.

LE MARQUIS.

J'ai une terre, un fief de mainmorte en Lorraine... ce voyage était tout naturel.

ROSAMBERT, malicieusement.

Et madame de Lignolle avait un motif bien puissant pour faire ce voyage?

LIGNOLLE.

Oh! très puissant... elle a dit : Je le veux... et en homme d'esprit j'ai dit : Nous le voulons tous deux... Que voulez-vous! depuis le départ de mademoiselle Brumont, la comtesse était triste, maussade, emportée... Il n'y avait plus moyen de cultiver la poésie!

LE MARQUIS.

Cette petite sotte de Duportail ne m'a-t-elle pas joué le même tour!... C'est dommage, elle avait une physionomie... des yeux...

LIGNOLLE.

Et la mienne qui faisait des charades avec ma femme!

ROSAMBERT.

Je crois, marquis, que tu avais un faible pour la petite Duportail.

LE MARQUIS.

Du tout, du tout... c'était ma femme qui l'aimait beaucoup. (Tapant sur l'épaule de Rosambert, qui rit.) Vaurien, va, on ne peut rien te cacher.

LIGNOLLE, prenant le milieu.

A propos, marquis, auriez-vous vu la comtesse?

LE MARQUIS.

Non... auriez-vous rencontré la marquise?

LIGNOLLE.

Pas davantage! depuis ce matin je cherche ma femme.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours après mon épouse.

ROSAMBERT, à part.

Ils cherchent leurs femmes... allons, ils sont toujours les mêmes.

LIGNOLLE.

Donnez-moi le bras, cher comte.

(Ils se prennent le bras.)

ROSAMBERT, à part.

A Paris comme à Metz, à Metz comme à Paris, les deux font toujours la paire.

(Le marquis et Lignolle sortent bras dessus, bras dessous.)

SCÈNE II.

ROSAMBERT, puis FAUBLAS, sortant à gauche.

ROSAMBERT, les regardant sortir.

Pauvres infortunés! et dire que cela pourrait m'arriver un jour... Oh! non, Faublas ne sera pas l'ami de la maison... Eh! mais, que vois-je? Ce jeune homme qui sort de ce pavillon, un livre à la main... c'est lui! c'est Faublas!

FAUBLAS.

Rosambert!... Ah! mon ami, que je suis heureux de te retrouver!

ROSAMBERT.

Par quel hasard à Fromonville?

FAUBLAS.

Et toi, par quel hasard colonel?

ROSAMBERT.

Par la grace du roi et de cent mille écus... Je te conterai tout cela. Ne parlons que de toi.

FAUBLAS.

Je suis ici près de mon père, près de ma Sophie.

ROSAMBERT.

Je conçois : le papa aura d'abord fait de la morale, mais la belle Sophie aura pleuré.

FAUBLAS.

Oui, mon père a bien voulu oublier le passé : il a consenti à ne pas emmener Sophie; mais je n'ai pu encore avoir le bonheur de lui parler.

ROSAMBERT.

J'entends, il craint les rechutes.

FAUBLAS.

Je mène pourtant une conduite exemplaire, et j'oublie pour jamais la belle marquise et la séduisante madame de Lignolle.

ROSAMBERT.

Pour jamais?

FAUBLAS.

Oh! oui, pour jamais. Sais-tu ce qu'elles font? Sont-elles heureuses? Sont-elles toujours jolies?

ROSAMBERT.

Fi donc! une pareille question à moi, un homme marié, un Caton qui a donné sa démission de mauvais sujet par-devant notaire!

FAUBLAS.

Ah! c'est vrai, tu es marié!... Mais pourquoi donc n'en ai-je rien su?

ROSAMBERT.

La famille a voulu que le mariage fût secret, à minuit, dans la chapelle du vieux château; c'était très touchant.

FAUBLAS.

Et ta femme est charmante, j'en suis sûr?

ROSAMBERT.

Qu'est-ce que ça te fait, libertin?

FAUBLAS.

Oh! rien... pour ton bonheur seulement.

ROSAMBERT.

Eh bien! sois tranquille, je suis très heureux.

UNE SERVANTE, entrant à droite.

Monsieur, madame la comtesse de Rosambert vous attend dans sa voiture pour vous accompagner à la revue.

(Elle sort.)

FAUBLAS.

Tu vas me présenter à ta femme, n'est-ce pas?

ROSAMBERT.

Oh! c'est inutile... tu vis si retiré... mais, tiens, tu peux la voir d'ici, regarde dans cette voiture découverte, là-bas. N'est-ce pas qu'elle n'est pas mal?

FAUBLAS, après avoir regardé.

Amélie de Mésange!

ROSAMBERT.

Tu connais son nom de demoiselle?

FAUBLAS, à part.

Malheureux! qu'ai-je dit?

ROSAMBERT.

Tu l'as donc rencontrée dans le monde, avant mon mariage?

FAUBLAS, troublé.

Il est vrai qu'il y a quelque temps, chez madame de Lignolle...

ROSAMBERT, à lui-même.

Chez madame de Lignolle... et ma femme qui soupire toujours... (Haut.) Faublas, vous m'avez trompé.

FAUBLAS.

Mon ami, tu es injuste.

ROSAMBERT.

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous la connaissiez?

FAUBLAS.

Mais j'ignorais tes projets de mariage.

ROSAMBERT.

C'est impossible, car c'est la marquise de B... qui m'a fait épouser mademoiselle de Mésange.

FAUBLAS, à part.

La marquise!

ROSAMBERT.

Pourquoi ce trouble?

FAUBLAS.

Un peu de calme, mon ami.

ROSAMBERT.

Du calme!... quand j'ai été joué, dupé comme un marquis de B...!... moi qui me moquais de lui tout-à-l'heure.

FAUBLAS.

Au nom de notre amitié!

ROSAMBERT.

Mon ami! celui qui n'a pas craint de se faire, pour me tromper, le complice d'une marquise de B...!

FAUBLAS.

Ah! c'est trop fort, votre injustice va jusqu'à l'insulte!

ROSAMBERT.

Eh bien! je veux agir en homme sensé et ne pas me fâcher sans preuves. (A part.) Observons-le. (Haut.) J'ai un moyen sûr de connaître la vérité; toi, tu ne la dirais pas, mais ma femme est simple, sans détour, elle ne pourra rien me cacher, et, si j'ai tort, eh bien! alors, Faublas, je te demanderai pardon.

FAUBLAS.

Quoi! mon ami, tu veux...?

ROSAMBERT, à part.

Comme il se trouble! (Haut.) Oui, viens, je vais l'interroger à l'instant même devant toi.

FAUBLAS, avec feu.

Rosambert!... je t'en supplie... ne trouble pas la paix de ton ménage... la frayeur... la surprise... Ta femme est si timide... par grace, ne l'interroge pas.

ROSAMBERT.

Ah! c'était donc vrai, je ne m'étais pas trompé!

FAUBLAS, à part.

Je me suis trahi!

ROSAMBERT.

A ce soir, chevalier, après la revue.

FAUBLAS, consterné.

Je vous attendrai.

(Rosambert sort.)

SCÈNE III.

FAUBLAS, puis LA MARQUISE.

FAUBLAS.

Il le veut, nous nous battrons! Sophie, ma Sophie, je défendrai avec courage des jours qui doivent t'appartenir... écrivons-lui puisque je ne puis la voir, et, si le sort veut que je succombe, elle saura du moins que ma dernière pensée a été pour elle.

(Il entre dans le pavillon à gauche.)

LA MARQUISE, sortant du pavillon de droite.

Il va se battre! Faublas est brave, adroit, intrépide... mais si le sort favorisait son adversaire... heureusement, je suis près de lui... Ah! que je m'applaudis maintenant d'avoir loué ce pavillon qui me permet de le voir, de l'entendre à chaque instant, sans qu'il se doute de ma présence!... Ses jours sont menacés... une réso-

lution hardie pourrait seule l'arracher au danger... eh bien! je n'hésiterai pas... pour lui, j'oserai tout, et je montrerai à ce Rosambert ce que peut une femme outragée... (Montrant le pavillon à gauche.) Il est là! et je n'ose le voir, lui parler! oh! non; j'en ai fait le serment... Adieu, Faublas, adieu!

(Elle disparaît vivement, par-derrière une charmille.)

SCÈNE IV.

FAUBLAS, puis Mme DE LIGNOLLE.

FAUBLAS, sortant du pavillon.

Hein!... qui m'appelle? (Regardant autour de lui.) Personne!... Je croyais avoir entendu une voix... une voix bien chère... Serait-ce donc que, même en écrivant à Sophie, je pensais à la marquise? Oh! non, non, je le jure bien, toutes les séductions du monde ne peuvent rien maintenant sur mon ame.

UNE SERVANTE.

Une dame demande à voir monsieur le chevalier.

FAUBLAS.

Une dame ici?... Est-elle jolie?

LA SERVANTE.

Oui, monsieur, charmante... D'ailleurs vous pouvez en juger vous-même; la voici.

(La servante sort.)

FAUBLAS, apercevant madame de Lignolle qui entre.

Eléonore... (Il court à elle, se jette à ses pieds et couvre ses mains de baisers.) Eléonore!

MADAME DE LIGNOLLE.

Ah!... mais finissez donc, monsieur, donnez-moi au moins le temps de vous gronder.

FAUBLAS.

Pardonnez-moi de suite, cela vaudra mieux.

MADAME DE LIGNOLLE.

Vous pardonner, après votre conduite! mais apprenez donc, monsieur, que je suis en colère depuis deux mois, que je vous hais, vous maudis... et que je suis heureuse de pouvoir enfin vous dire à vous-même tout ce que j'éprouve... Fuir ainsi sans motif... m'affliger... me faire pleurer pour prix de ma tendresse!... Ah! c'est affreux... et vous méritez que je vous accable des reproches les plus durs, que je vous donne les noms les plus odieux... que je vous répète sans cesse... Mais non, tenez, ce sera plus tôt fait.

(Elle lui donne un soufflet.)

FAUBLAS.

Aïe!

(Il porte la main à sa joue.)

MADAME DE LIGNOLLE.

Ah! mon Dieu! je lui ai fait mal, il a la joue toute rouge! Mais au moins, monsieur, donnez-vous donc la peine de vous justifier.

FAUBLAS.

Des circonstances cruelles... impérieuses... la volonté de mon père...

MADAME DE LIGNOLLE.

Mauvaises excuses!

FAUBLAS, avec feu.

Eléonore, ma chère Eléonore, croyez-moi... votre présence me comble de joie... je vous revois... et j'oublie toutes mes peines... Ah! laissez-moi vous répéter que vous êtes toujours pour moi la plus jolie, la plus aimable, la plus séduisante des femmes.

MADAME DE LIGNOLLE.

A la bonne heure... Au moins voilà de bonnes raisons.

FAUBLAS.

Ciel! mon père!

MADAME DE LIGNOLLE.

Ah!...

SCÈNE V.

FAUBLAS, LE BARON, Mme DE LIGNOLLE.

LE BARON.

Ainsi donc, Faublas, on ne m'avait pas trompé... vous abusiez de ma confiance, de ma crédulité!

MADAME DE LIGNOLLE.

Monsieur, je vous jure que ce n'est pas sa faute.

LE BARON.

Mon fils, reconduisez madame la comtesse.

MADAME DE LIGNOLLE.

Ainsi, vous me chassez de votre présence?

LE BARON, après un moment de réflexion.

Eh bien! non, ce sera Faublas qui s'éloignera; restez, madame.

FAUBLAS, bas à son père.

Mon père, réservez pour moi votre colère... pour elle, indulgence et bonté.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE VI.

LE BARON, Mme DE LIGNOLLE.

MADAME DE LIGNOLLE.

Monsieur le baron, j'attends que vous décidiez de mon sort.

LE BARON.

Que de chagrins vous vous seriez évités, madame, si vous aviez eu le courage de ne pas quitter Paris!

MADAME DE LIGNOLLE.

Du courage... Oh! je n'en manque pas, monsieur... rester à Paris, je le voulais, je l'avais juré... tout me disait que je faisais mal de partir. Mais des jours entiers dans les larmes, des nuits sans sommeil... j'ai résisté long-temps, bien long-temps, monsieur. J'ai prié... mais son

image était toujours là devant mes yeux... Son nom retentissait dans mon cœur comme une voix séductrice... je n'avais plus qu'une idée, qu'un desir... lui, lui seul... et il a fallu partir, car je serais devenue folle !

LE BARON.

Vos parents ne pouvaient-ils vous rappeler au sentiment de vos devoirs?

MADAME DE LIGNOLLE.

Mes devoirs!... eh! ces parents cruels pourraient-ils bien affirmer qu'ils ont fait le leur! Ah! s'ils m'avaient fait pressentir le triste sort qui m'attendait, je me serais écriée: Je ne veux pas de monsieur de Lignolle, je n'en veux pas!... et ils ne m'auraient pas mariée malgré moi; car ils m'auraient tuée peut-être; mais ils ne m'auraient pas conduite à l'autel.

LE BARON.

Madame, le sort a été cruel envers vous... mais si vos parents ont eu des torts, c'est vous maintenant qui devenez coupable.

MADAME DE LIGNOLLE.

Coupable!... Oh! non, monsieur, on n'est pas coupable quand on est si malheureuse.

LE BARON.

Mais quels peuvent être vos vœux, vos espérances?

MADAME DE LIGNOLLE.

Le sais-je moi-même?... mais défendez à Faublas de prendre ainsi la fuite, au risque de me faire mourir.. Que je puisse le voir, lui parler chaque jour... Vous aimez la retraite, nous l'aimerons comme vous... Tous deux empressés à vous plaire, à vous servir, nous vous accompagnerons partout, nous vous rendrons moins longues les soirées d'hiver. Nous vous ferons rire, pleurer, peut-être un peu fâcher pour avoir le plaisir d'être pardonnés... car il est très aimable, Faublas...

LE BARON, souriant.

Et vous aussi, madame, certainement.

MADAME DE LIGNOLLE.

Oh! moi, vous me voyez aujourd'hui toute triste, toute chagrine; mais ordinairement je suis vive, gaie, un peu étourdie... et je ne boude jamais.

AIR : Soldat français, né d'obscurs laboureurs.

Vous entourant des soins de chaque jour,
Vous me verrez, attentive à vous plaire,
Lui disputer un peu de votre amour,
Comme une enfant jalouse de son frère.
Dans un moment d'oubli, mais de bonheur,
Peut-être un jour le nom si doux de fille
Sera par vous prononcé par erreur;
Et je pourrai, moi, son heureuse sœur,
Me croire aussi de la famille.

LE BARON.

Certainement, madame, vous arrangez tout cela à merveille; mais votre mari?

MADAME DE LIGNOLLE, avec tristesse.

Je n'y pensais plus; oui, je suis mariée... enchaînée pour la vie.

LE BARON.

Madame la comtesse, séduit par tant d'esprit et de charmes, Faublas a pu vous adresser un hommage que lui-même il croyait sincère; mais, s'il vous a fait des serments, c'est une faute impardonnable à lui de les avoir prononcés, c'est un malheur pour vous d'y avoir cru.

MADAME DE LIGNOLLE.

Vous voulez m'éprouver, monsieur... Ah! dites que ces paroles ne sont que pour m'éprouver.

LE BARON.

Me croirez-vous si j'ajoute qu'il en aime une autre?...

MADAME DE LIGNOLLE.

Ah! je respire; vous voulez parler de la marquise, n'est-ce pas?

LE BARON.

Non, madame.

MADAME DE LIGNOLLE.

Et de qui donc, mon Dieu?

LE BARON.

De sa cousine Sophie, qu'il chérit depuis long-temps, et dont il est adoré.

MADAME DE LIGNOLLE.

Il en aime une autre... lui dont l'amour était ma vie... Trompée, abandonnée, trahie si indignement... Oh! non, non, c'est impossible... je ne vous croirai pas, je ne puis pas croire, si je ne l'entends pas de sa bouche même.

LE BARON, allant au pavillon.

Eh bien! venez, Faublas, et démentez-moi, si vous l'osez.

SCÈNE VII.

LE BARON, FAUBLAS, Mme DE LIGNOLLE.

FAUBLAS.

Grands Dieux! mon père, que lui avez-vous dit?

LE BARON.

Ce que vous n'auriez jamais dû lui cacher, monsieur.

FAUBLAS, à part.

Comme elle me regarde!

MADAME DE LIGNOLLE.

Ne craignez rien de mon emportement, de ma colère... je suis calme, vous le voyez... Mais écoutez-moi, et répondez. Mais répondez donc, monsieur.

LE BARON, à part.

Infortunée!

MADAME DE LIGNOLLE.

Est-il vrai qu'une autre... une jeune fille qui a dû, comme moi, croire à votre amour, ait reçu vos serments, la promesse de votre main?

Est-il vrai que vous l'aimiez déja avant de me connaître ?

FAUBLAS.

Éléonore !

MADAME DE LIGNOLLE.

Est-ce vrai ?

FAUBLAS, avec effort.

Éléonore !... Madame, monsieur le baron vous a dit la vérité.

MADAME DE LIGNOLLE.

Ainsi je n'en puis plus douter... des liens éternels vont vous unir à une autre... Quant à moi, pauvre délaissée! que ma destinée s'accomplisse... Je vous l'ai dit, Faublas... si j'aimais une fois, ce serait pour la vie... je tiendrai mon serment... Conduisez votre Sophie à l'autel... et quand elle entrera dans le temple, parée de la couronne nuptiale, enivrée des compliments adressés à son bonheur, qu'elle soit bien fière de son époux alors, car il pourra lui montrer quel sacrifice il a fait à son amour... Là... sur les dalles de l'église, le visage pâle, les mains glacées, sera étendue une femme qui fut aussi jeune et riche, et il dira à sa fiancée : « Regarde-la, je l'ai trompée, elle est morte. »

FAUBLAS.

De grace! arrêtez.

LE BARON.

Madame la comtesse...

MADAME DE LIGNOLLE.

Monsieur le baron, vous avez déchiré mon cœur; mais au moins vous ne m'avez pas trompée, vous... Adieu ! (A Faublas.) Laissez-moi, monsieur; allez vous jeter aux pieds de votre Sophie, fixez avec elle le jour de votre mariage... Je ne puis l'empêcher, je ne le veux pas; mais, je le répète, le jour où vous l'épouserez, je serai morte.

(Elle sort vivement et dans la plus vive agitation.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, FAUBLAS.

FAUBLAS.

Ah ! mon père, laissez-moi la suivre.

LE BARON.

Vous ne le ferez pas, Faublas; j'espère que vous ne le ferez pas.

FAUBLAS.

Vous ne craignez donc pas de me réduire au désespoir?

LE BARON.

Avez-vous craint de déchirer mon cœur, celui de Sophie que vous aviez promis de mériter?

FAUBLAS.

Mon Dieu ! mon Dieu ! suis-je donc né pour faire le malheur de tout ce qui m'aime?

LE BARON.

Ce ne sont point des larmes qu'il faut, monsieur, c'est du courage.

FAUBLAS.

Des larmes !... Oui, mes yeux en sont remplis ; mais vous aussi, mon père, vous en verserez bientôt, car bientôt vous n'aurez plus de fils.

LE BARON.

Que dites-vous, insensé?

FAUBLAS.

Oui, insensé !... car ma vie entière a été de la démence... Un seul jour m'en punira, et l'épée de mon adversaire arrivera facilement à ma poitrine; car je ne ferai aucun effort pour l'en détourner.

LE BARON.

Ton adversaire! Faublas, auriez-vous un duel?

FAUBLAS.

Je vais me battre avec Rosambert.

LE BARON.

Avec Rosambert, ton ami?

FAUBLAS.

Avec mon ami, il l'a voulu.

LE BARON.

Et le motif de ce duel?

FAUBLAS.

C'est son secret, mon père, je ne puis le révéler.

LE BARON.

Tu vas te battre... et tu ne veux pas te défendre !

FAUBLAS.

Quand je perds Éléonore et Sophie à la fois, pour qui vivrais-je désormais ?

LE BARON.

Pour qui?... et celui qui te consacra sa vie entière... celui que tes paroles et ton ingratitude affligent en ce moment?

FAUBLAS.

Mon père!... ah! pardon, mille fois pardon; je suis si malheureux ! Il me semble que mes idées n'ont plus de suite, que je n'entends plus... que je ne me souviens plus... Ah! pitié, pitié pour Éléonore et pour ma raison !

LE BARON.

Eh bien ! oui, Faublas, je serai faible, je serai bon; mais reviens à toi, rends-moi mon fils... Ton regard est fixe, tu ne parles pas... Madame de Lignolle... je la consolerai...

FAUBLAS.

Ah!

LE BARON.

Sophie! je te la rendrai.

FAUBLAS.

Ah!

LE BARON.

Mais, au moins, promets-moi, jure-moi de te défendre.

FAUBLAS, avec explosion.

Ah! mon père, c'est à vos pieds que j'en fais le serment.

LE BARON.

Eh! non; ne vois-tu point que je t'ouvre mes bras... (Ils s'embrassent.) Cher et malheureux enfant... s'il allait te tuer!...

FAUBLAS.

Ne m'avez-vous pas appris à me défendre?

LE BARON.

Sais-tu que Rosambert s'est battu plus de cent fois?

FAUBLAS.

Tant pis pour lui.

LE BARON.

Que personne ne l'a jamais touché?

FAUBLAS.

Ne puis-je être le premier!

LE BARON.

Qu'il a mis bien des familles au désespoir?

FAUBLAS.

Je penserai à vous, mon père!

LE BARON.

A Dieu ne plaise que je doute de ton jeune courage! (Apercevant Rosambert, qui paraît au fond.) Déja!...

FAUBLAS.

Tant mieux, votre inquiétude sera plus tôt dissipée.

SCÈNE IX.

LE BARON, FAUBLAS, ROSAMBERT, puis LE MARQUIS et LIGNOLLE.

FAUBLAS.

Vous voyez que nous vous attendions, colonel.

ROSAMBERT.

J'en étais sûr.

LE BARON.

Monsieur le comte, Faublas a voulu me laisser ignorer les motifs de ce duel...

ROSAMBERT.

Merci, chevalier, c'est très délicat; aussi je vous promets de vous faire beau jeu.

LE BARON.

Mais comme vous persistez dans votre résolution, je dois croire qu'une rencontre entre vous est indispensable.

ROSAMBERT, indiquant la coulisse.

Voici mes deux témoins.

FAUBLAS.

Quoi! le comte de Lignolle et le marquis de B... Est-ce un commencement de vengeance, Rosambert?

ROSAMBERT.

Parole d'honneur, non... je n'y avais pas pensé... je les ai choisis par sympathie.

LE MARQUIS, entrant.

Il est bien extraordinaire que je ne puisse pas retrouver ma femme.

LIGNOLLE, de même.

Il est bien singulier que je ne puisse pas mettre la main sur mon épouse.

LE MARQUIS.

Comte, nous sommes à toi: messieurs, nous voilà prêts à vous prêter le collet.

(Tout le monde se salue.)

LIGNOLLE, regardant Faublas.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS, même jeu.

Est-ce une illusion?

ROSAMBERT.

Qu'avez-vous donc, messieurs?

LIGNOLLE, à Faublas.

Monsieur se nommerait-il Brumont, et aurait-il une sœur?

LE MARQUIS.

Monsieur serait-il de la famille Duportail, et aurait-il une parente.... une très proche parente?

LIGNOLLE.

C'est qu'il y a une ressemblance si frappante...

LE MARQUIS.

Une physionomie si identique, n'est-ce pas Rosambert?

LIGNOLLE.

N'est-ce pas?

ROSAMBERT.

Ma foi, je ne trouve pas... D'ailleurs, comment voulez-vous que le chevalier de Faublas ressemble en même temps à deux personnes?

LE MARQUIS.

C'est juste; ça ne se peut pas.

LIGNOLLE.

Nous sommes dans notre tort.

(Le jour baisse.)

LE BARON.

Messieurs, la nuit s'avance et monsieur de Rosambert paraît pressé... Nous sommes à vos ordres.

ROSAMBERT.

Marchons.

LA SERVANTE, entrant.

Une lettre pour monsieur le comte de Rosambert... une lettre pressée.

(Elle sort.)

ROSAMBERT.

Une lettre!... vous permettez, messieurs? (Après avoir parcouru la lettre.) En voici bien d'une autre, par exemple... Écoutez, messieurs, ceci regarde tout le monde. (Lisant.) « Un jeune Al« lemand que monsieur le colonel Rosambert « a offensé dans ce qu'il a de plus cher, et qui « n'a pas craint d'ajouter le scandale public à « l'outrage... »

LE MARQUIS, riant.

C'est ce pauvre mari!

ROSAMBERT, continuant.

« exige une réparation éclatante... Il quitte la

« France cette nuit même et espère que mon- « sieur le comte de Rosambert voudra bien l'at- « tendre ce soir dans les jardins de l'hôtel de « Fromonville. » Monsieur le baron de Faublas, je suis à votre disposition; que ferai-je?

LE BARON.

Monsieur le comte, vous ne devez pas laisser emporter à cet étranger une idée fâcheuse d'un de nos officiers, nous attendrons... si Faublas y consent, du moins.

FAUBLAS.

Oui, mon père, et sans peine : Rosambert, demain comme aujourd'hui, vous retrouverez en moi ou l'ami sincère... ou un adversaire digne de vous... Bonne chance.

ROSAMBERT.

Merci.

LIGNOLLE.

J'en suis toujours pour mon dire, c'est madame de Brumont.

LE MARQUIS.

Du tout, Duportail.

LIGNOLLE, regardant dehors, à droite.

Ah! notre adversaire ne se fait pas attendre; le voilà, je crois, qui descend de son phaéton... il est accompagné de ses deux témoins.

ROSAMBERT, à la cantonnade.

Nous sommes à vous, messieurs.

(Il sort, suivi du marquis et de Lignolle.)

SCÈNE X.

FAUBLAS, LE BARON.

(Il fait nuit.—Musique sourde à l'orchestre.)

LE BARON.

Veillons à ce qu'ils ne soient pas surpris... les duels sont sévèrement défendus.

FAUBLAS, regardant en dehors.

Ah! ils choisissent le pistolet.

LE BARON.

Ils mesurent la distance... le sort a favorisé Rosambert... il ajuste.

(On entend deux coups de pistolet.)

FAUBLAS, sortant.

Rosambert est touché.

LE BARON, seul.

Pourvu que le bruit n'attire pas les exempts de ce côté et que sa blessure lui permette de s'éloigner. (Courant à Lignolle qui entre.) J'espère que monsieur de Rosambert n'est pas grièvement blessé?

LIGNOLLE.

Non, heureusement, mais enfin il est blessé... j'en étais sûr, on se fait toujours du mal à ces sortes de jeu.

ROSAMBERT, entrant avec Faublas, le marquis et Lignolle.

Ce n'est rien, messieurs, soyez tranquilles.

FAUBLAS, à son père.

Ce n'est rien, mon père.

(Rosambert est suivi de la marquise, habillée en homme, et de deux témoins.)

ROSAMBERT, bas à Faublas.

J'espère que nous pourrons bientôt nous revoir.

LE BARON

Rosambert, hâtez-vous de gagner la frontière... fuyez avec le marquis et le comte... Vous le savez, les lois sur le duel sont inexorables.

LIGNOLLE.

Partir!... et nos femmes?

LE MARQUIS.

Nous les trouverons encore bien moins.

ROSAMBERT.

Adieu donc; ou plutôt au revoir.

FINAL, de Doche.

ENSEMBLE.

Allons, hâtez-vous, le temps presse;
{ Fuyez, nous vous protégerons.
{ La nuit nous protége, fuyons!
Pas de chagrin, pas de tristesse,
Quelque jour nous nous reverrons.

ROSAMBERT, à la marquise restée au fond.

Mais que je puisse au moins connaître
Les traits et le son de la voix
D'un rival qui, mon heureux maître,
Me blesse et m'exile à-la-fois.

LA MARQUISE, se faisant connaître à Rosambert.

C'est moi, Rosambert.

ROSAMBERT, à part.

La marquise! ô démon de femme!

(Bruit au dehors.)

LE BARON.

On vient... fuyez, fuyez vite.

REPRISE.

Allons, hâtez-vous, le temps presse, etc.

(Tous s'éloignent de divers côtés.)

ACTE CINQUIÈME.

La chambre de Faublas. A droite, au premier plan, une croisée ; au deuxième plan, une porte conduisant au dehors ; à gauche, une autre porte conduisant à l'appartement du père de Faublas. Au fond, deux paravents, meubles, fauteuils, etc.

SCÈNE I.

FAUBLAS, ROSAMBERT, assis à gauche.

FAUBLAS.

Ainsi, mon ami, notre réconciliation est bien sincère. ?...

ROSAMBERT.

Ne parlons plus du passé !... Quelque temps après mon duel avec ce jeune prince allemand, nous nous sommes battus ; tu t'es conduit en homme d'honneur. Je ne t'en veux plus. Seulement je te demande le plus profond secret ; car, vois-tu, je ne crains qu'une chose au monde, c'est le ridicule. Tu verras cela quand tu seras marié !

FAUBLAS.

Marié ! Ah ! mon ami, je crains bien que ce jour-là n'arrive jamais pour moi.

ROSAMBERT.

Mais n'est-ce pas aujourd'hui même... le père de ta Sophie est arrivé de Varsovie ; ce soir vous devez être fiancés... tous les grands parents sont invités... Il y aura fête...

FAUBLAS.

Oui, tout est préparé ; mais apprends ce que je n'oserai jamais dire à mon père : Il y a un mois, Eléonore apprend qu'on va m'unir à Sophie, le désespoir égare sa pauvre tête, elle veut mettre fin à ses jours... par bonheur, j'étais là, je mélance, je lutte contre la force du courant, et je la ramène sur le bord... mais elle repousse tous les soins, tous les secours... Elle veut mourir ! alors, soit pitié, soit amour, je lui ai fait le serment de ne jamais me marier, sans qu'elle même fût assez généreuse pour y consentir.

ROSAMBERT.

J'avoue que c'est un peu embarrassant. Quant à la marquise, elle n'a pas voulu se tuer ?

FAUBLAS.

La marquise !... le croiras-tu, Rosambert ? oubliant sa jalousie contre Eléonore... elle a veillé jour et nuit près d'elle, en a pris soin comme d'une sœur.

ROSAMBERT, ironiquement.

Ah ! elle aime tant son prochain !

FAUBLAS.

Tu es donc toujours en colère contre elle ?

ROSAMBERT.

Oh ! je serais un ingrat... elle m'a si bien traité ! (Ils se lèvent.) Mais ne nous occupons que de la petite fête de ce soir... je vous prépare à tous une agréable surprise, on jouera un petit proverbe que monsieur de Carmontel a fait pour la circonstance ; le titre est charmant : Tityre et Mélidor, ou les Maris dupés.

FAUBLAS.

Les maris dupés... voilà un titre qui m'effraie. Rosambert, je suis sûr que c'est encore quelque folie.

ROSAMBERT.

C'est un proverbe tout-à-fait moral ; il y a deux rôles délicieux.

FAUBLAS.

Et qui les jouera ?

ROSAMBERT.

Ne t'inquiète pas, ils seront parfaitement remplis... Ah ! ça, nous faisons de ta chambre la salle de spectacle. Tu vois, j'ai déja fait apporter ces deux paravents, mais il faut que je te quitte pour un moment, j'ai besoin de rassembler mes acteurs et de faire une répétition... pour qu'on ne se doute de rien, nous arriverons par le petit escalier dérobé. (Il indique la porte de droite.) Au revoir, Faublas.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE II.

FAUBLAS, seul.

Enfin il me laisse ; Eléonore, quand tu apprendras que je trahis de nouveau le serment que j'ai t'ai fait... que ce soir je serai marié à Sophie... quel sera ton désespoir !... Si j'allais me jeter à ses pieds, la supplier de me dégager de mon serment !... Que vais-je faire ?... insensé ! C'est à une pauvre femme souffrante encore, pleine d'amour et d'espoir, que je vais dire : Oubliez-moi, laissez-moi voler dans les bras d'une autre !... Que faire ! oh ! mon Dieu ! que faire ! (On frappe à la porte de droite.) Rosambert déja avec son proverbe, ses acteurs, quel ennui !...

LA MARQUISE, en dehors.

Faublas !

FAUBLAS.

Je connais cette voix.

LA MARQUISE.

Êtes vous seul ?

FAUBLAS.

Oui. (Il ouvre la porte, la marquise paraît et laisse la porte entr'ouverte.) C'est vous ?... Oh ! qu'il y a long-temps que je ne vous ai vue !... Julie, vous venez me pardonner tous les chagrins que je vous ai causés... Que vous êtes bonne !

LA MARQUISE.

Nous n'avons qu'un instant à rester ici; on pourrait venir, et vous comprenez tout le danger de notre position...

FAUBLAS.

Déja parler de se quitter!... oh! laissez-moi regarder plus long-temps ces traits qui m'ont enivré, qui m'enivrent encore!... (Voulant la presser dans ses bras.) Julie! Julie!...

LA MARQUISE, le repousse doucement et va vers la petite porte.

Venez, madame.

(Madame de Lignolle paraît, pâle et se soutenant à peine.)

FAUBLAS.

Comment, Eléonore avec vous!

(Faublas, madame de Lignolle, la marquise.)

MADAME DE LIGNOLLE.

Elle a promis de ne pas m'abandonner.

LA MARQUISE, à madame de Lignolle.

Mon amie, du courage! il en faut, je le sais.

MADAME DE LIGNOLLE, bas à la marquise.

Soutenez-moi dans le dessein que vous m'avez inspiré, et donnez-moi la force de l'accomplir. (Haut.) Faublas, jusqu'à présent mon amour était plus fort que ma raison... le monde n'était rien pour moi... un mot de vous dissipait bien vite les alarmes que me causait l'oubli de me devoirs... Je croyais être heureuse! mes derniers malheurs m'ont enfin éclairée... j'ai puisé dans les conseils d'une amie la force de remplir mon devoir.

FAUBLAS.

Eléonore, que dites-vous?

MADAME DE LIGNOLLE.

Faublas, une seule chose vous empêche maintenant d'être à votre Sophie, c'est le serment que vous m'avez fait... eh bien!

FAUBLAS.

Eh bien?

MADAME DE LIGNOLLE.

Pour votre repos... le mien... celui de votre père... je viens... oh! non, je ne pourrai jamais!...

LA MARQUISE.

C'est un grand sacrifice que vous vous imposez; mais il y va de son bonheur, il le faut... il se marie ce soir...

MADAME DE LIGNOLLE.

Oh! par pitié, ne me le dites pas.

LA MARQUISE.

AIR d'Yelva.

Vous hésitez, et moi je vais, madame,
Lui rendre ici, malgré tous mes regrets,
(Elle passe au milieu.)
Ces mots brûlants qui me peignaient sa flamme,
Ce médaillon, image de ses traits.
Malgré mon cœur dont la douleur s'empare,
Je lui remets tous ces objets si doux;
Pour son bonheur ici je m'en sépare,
Vous le voyez, je l'aime plus que vous.

MADAME DE LIGNOLLE, passant près de Faublas.

Je sais de moi ce que l'honneur réclame.
Malgré ce cœur que vous avez charmé,
Soyez, Faublas, fidèle... à votre femme,
Aimez-la bien comme je vous aimai.
Par votre amour, eh bien! charmez sa vie,
Et devenez... aujourd'hui... son époux;
De vos serments... ici... je vous délie. .
(Se tournant vers la marquise.)
Vous le voyez, je l'aime autant que vous.

LA MARQUISE, avec fermeté.

Maintenant éloignons-nous; d'un moment à l'autre on pourrait nous surprendre.

ROSAMBERT, dans l'escalier dérobé.

Par ici, par ici, messieurs.

LA MARQUISE.

Rosambert, s'il nous voit ici, nous sommes perdues!... (Montrant la porte de gauche.) Ah! par cette porte...

FAUBLAS.

Non, elle conduit au salon, et mon père... Ah! derrière ces paravents, je vous délivrerai bientôt.

(Madame de Lignolle et la marquise se cachent derrière les paravents.)

SCÈNE III.

FAUBLAS, LES DEUX FEMMES cachées, ROSAMBERT, LIGNOLLE, LE MARQUIS.

ROSAMBERT.

Entrez, messieurs.

FAUBLAS, à part.

Leurs maris!

ROSAMBERT.

Faublas, remercie ces messieurs, ils ont bien voulu jouer dans notre petit proverbe.

LE MARQUIS.

Oui, chevalier, nous faisons Tityre et Mélidor.

ROSAMBERT.

Ou les maris dupés.

FAUBLAS, bas à Rosambert.

Malheureux, qu'as-tu fait?

ROSAMBERT, bas à Faublas.

C'est charmant, au contraire, c'est délicieux, ça se rencontre à merveille... Ils vont jouer deux maris qui ont perdu leurs femmes... Dis donc, tu feras le souffleur.

FAUBLAS.

Que le diable t'emporte!

LE MARQUIS, qui a regardé Faublas.

On a beau dire, c'est étonnant!

LIGNOLLE, même jeu.

C'est extraordinaire! absolument mademoiselle Brumont.

LE MARQUIS.

Du tout, mademoiselle Duportail...

ROSAMBERT, à Faublas.

Voilà leur étonnement à la seconde édition.

(Haut.) Ah! çà, nous allons nous occuper de répéter notre proverbe.

FAUBLAS.

Je crois, messieurs, que vous seriez mieux dans le cabinet de mon père; ici vous pourriez être dérangés.

ROSAMBERT.

Non, non, nous allons fermer les portes, sois tranquille.

FAUBLAS.

Je t'assure que ces messieurs seraient plus à leur aise...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur le chevalier, votre père vient d'arriver, il vous demande.

FAUBLAS, au domestique.

Dites que je descends à l'instant. (A part.) Mon père peut monter... quelle situation, mon Dieu! (A Rosambert.) Rosambert, elles sont là, derrière ces paravents.

ROSAMBERT.

Qui donc?

FAUBLAS.

La marquise et la comtesse. Julie est là, Éléonore ici.

ROSAMBERT.

Bah! comme ça se rencontre.

FAUBLAS.

Je descends au salon... Au nom du ciel! éloigne les maris.

ROSAMBERT.

Compte sur moi.

FAUBLAS, sortant à gauche.

Me voici, mon père.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté FAUBLAS.

ROSAMBERT, à part.

Ah! belle marquise, je vous tiens cette fois, et je puis vous faire payer cher vos perfidies.

LE MARQUIS.

Je crois que j'aurai du succès dans mon rôle... j'ai calculé cinq ou six effets de physionomie...

LIGNOLLE.

Moi, j'ai ajouté au mien une demi-douzaine de charades.

(Rosambert les regarde et se met à rire.)

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc à rire, Rosambert?

ROSAMBERT.

Oh! rien. Commençons la répétition.

LE MARQUIS.

Mais il nous manque nos actrices.

ROSAMBERT.

Ces dames doivent être au salon... Commençons toujours sans elles.

LE MARQUIS.

Non, non, il faut de l'ensemble. Veuillez les avertir.

LIGNOLLE.

Oui, oui; allez, mon cher Rosambert... nous allons, en attendant, répéter notre scène... Vous savez, celle où nous surprenons nos bergères.

LE MARQUIS.

Allez chercher Céphise et Chloé...

ROSAMBERT.

Je vous obéis.

LE MARQUIS et LIGNOLLE.

AIR :

Ici nous allons
Lire et répéter nos deux rôles;
Oui, vrai, nous croyons
Que tous deux nous y serons
Drôles.

ROSAMBERT.

Vous aurez pour l'art dramatique
Un talent unique,
Un talent réel :
Oui, vous jouerez au naturel.

Reprise.

Ici nous allons, etc.

ROSAMBERT, à part.

Je veux être témoin de la scène qui va se jouer.

(Il fait une fausse sortie et gagne furtivement la porte de l'escalier dérobé dont il laisse la porte entrebâillée; le public l'aperçoit de temps en temps.)

SCÈNE V.

LIGNOLLE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! çà, nous voilà censé dans un jardin. (Prenant un fauteuil.) Voici le banc de gazon, (montrant les paravents.) ici les deux charmilles... nous faisons deux bergers... Nous disons que je suis Mélidor, et vous Tityre.

LIGNOLLE.

Il me manque une houlette.

LE MARQUIS.

Cela ne fait rien... Passons derrière les charmilles, et surprenons nos infidèles. (Ils se dirigent tous deux vers les paravents, les femmes jettent un cri; tous deux s'arrêtent.) (Bas.) Tityre Lignolle, avez-vous entendu?

LIGNOLLE.

C'est un cri de femme, Mélidor.

(Ils redescendent la scène.)

LE MARQUIS.

Il y en aurait donc une cachée derrière? (Riant.) Voyez-vous ce coquin de Faublas?... le jour de son mariage!

LIGNOLLE.

C'est donc ça qu'il ne voulait pas s'en aller d'ici... Pauvre madame Faublas!

LE MARQUIS.

Et la petite qui est là!... Il faut chercher à la voir.

LIGNOLLE.

Mais derrière quel paravent?

LE MARQUIS.

Allez à celui-ci, moi à celui-là; montons sur un fauteuil et nous verrons par-dessus... c'est ça, à pas de loup...

LIGNOLLE.

Doucement, vos souliers craquent.

(Lignolle va au paravent qui cache la marquise, et le marquis à celui qui dérobe madame de Lignolle; montés sur des fauteuils, ils regardent par-dessus les paravents et chacun reconnaît la femme de l'autre.)

LE MARQUIS, à part.

Sa femme!

LIGNOLLE, à part.

Sa femme!

(Tous deux pouffent de rire, accroupis sur les fauteuils; Rosambert entr'ouvre doucement la porte, les voit et se met à rire aussi. Ils descendent la scène.)

LE MARQUIS.

Eh bien?

LIGNOLLE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Je l'ai vue.

LIGNOLLE.

Et moi aussi. Il y en a donc deux? C'est plus drôle.

LE MARQUIS, à part.

Je ne pourrai plus le regarder sans rire.

LIGNOLLE, à part.

Je vais lui éclater au nez, c'est sûr.

LE MARQUIS, à part.

Ça devait arriver c'était écrit sur sa physionomie.

LIGNOLLE, à part.

Quelle charade je ferai là-dessus! (Haut.) Pourquoi n'avez-vous pas amené madame la marquise?

LE MARQUIS.

Elle m'a dit qu'elle allait à Versailles.. Et vous, votre épouse?

LIGNOLLE.

Elle est à vêpres. (Le marquis cherche à retenir un éclat de rire.) Ah! ça, mais, monsieur le marquis, qu'avez-vous donc à rire ainsi de moi?

LE MARQUIS.

Moi, je ne ris pas.

LIGNOLLE.

Je vous demande bien pardon, j'ai parfaitement entendu vos ricanements.

LE MARQUIS

Cela n'est pas. Pourquoi voudriez-vous que je ricanasse? (A part.) Réflexion faite, j'ai pitié de madame de Lignolle... Éloignons son Tityre de mari.

LIGNOLLE, à part.

Il faut que je l'entraîne adroitement au salon.

LE MARQUIS, bas à Lignolle.

Lignolle, allons répéter dans quelque autre partie de l'hôtel; vous concevez, ces dames qui sont là... Venez, et vive la gaîté!

LIGNOLLE, lui prenant le bras.

Vive la joie!

(Ils sortent bras dessus, bras dessous, à gauche.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, sortant de derrière le paravent de gauche.

Éléonore, venez, partons. Mais elle ne répond pas! (Elle ouvre vivement l'autre paravent et laisse voir madame de Lignolle évanouie sur un fauteuil.) Évanouie!... revenez à vous. Le danger est plus grand que jamais... Éléonore!... elle ne m'entend pas... Éléonore! revenez à vous!

MADAME DE LIGNOLLE

Oh! quelle honte, mon Dieu! quelle honte!

LA MARQUISE.

Venez vite! par l'escalier dérobé, nous gagnerons facilement la rue.

MADAME DE LIGNOLLE.

Je ne me sens pas la force de me soutenir.

LA MARQUISE.

Oh! point de faiblesse, point de larmes. Songez qu'un seul mot peut les éclairer, les ramener ici... En nous voyant, ils ne douteraient plus, et la vie de Faublas serait en danger!

MADAME DE LIGNOLLE.

Faublas! Ah! je me sens des forces! Venez, venez... Mais votre époux, sa colère, sa vengeance seront terribles... Pauvre Julie! quand il vous accablera de sanglants reproches, comment vous justifierez-vous?

LA MARQUISE.

Il me tuera! que m'importe!

MADAME DE LIGNOLLE.

Ah! Faublas, ton amour donne la mort.

(Elles vont pour sortir par la porte de l'escalier dérobé; Rosambert paraît par cette porte, la ferme, en prend la clé et les regarde d'un air triomphant.)

LA MARQUISE, à part.

Encore Rosambert!

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, Mme DE LIGNOLLE, ROSAMBERT.

ROSAMBERT.

Avouez, mesdames, que voilà une scène parfaitement jouée!... d'un côté, deux maris, bonnes gens, qui dans leur malheur commun se rient l'un de l'autre; une de leurs femmes pleine d'effroi... que je plains et que je ne veux pas affliger; l'autre fidèle à son caractère, déguisant mal ses alarmes sous une apparence de tranquillité; puis un pauvre homme, jusqu'à

présent méprisé, rebuté, tenant dans ses mains le fil d'une intrigue qu'il dépend de lui de rendre à son gré ou plaisante ou tragique.

MADAME DE LIGNOLLE.

Par pitié, épargnez-nous, monsieur!

ROSAMBERT.

Ne craignez rien, madame la comtesse, je ne serai inexorable que pour l'ennemi qui, malgré la paix jurée, n'a pas craint de continuer la guerre la plus cruelle... Quant à vous, madame, qui ne m'avez fait connaître que l'espérance et le regret, vous pouvez partir.

MADAME DE LIGNOLLE.

Moi, partir! moi, abandonner une amie!... perdue ou sauvée avec elle!

ROSAMBERT, à part.

Voyons jusqu'où ira l'intrépidité de la marquise.

SCÈNE VIII.

FAUBLAS, LA MARQUISE, M^me DE LIGNOLLE, ROSAMBERT.

FAUBLAS.

Encore ici! fuyez! fuyez! j'ai pu quitter mon père, m'échapper un instant pour vous annoncer que vos maris viennent de s'expliquer... vous avez tout à craindre de leur colère!

MADAME DE LIGNOLLE.

Fuir! mais monsieur de Rosambert ne le veut pas.

FAUBLAS, avec emportement.

Comment!...

ROSAMBERT, jetant la clef par la fenêtre.

Faublas, je me venge.

MADAME DE LIGNOLLE.

Je les entends!

ROSAMBERT, avec ironie, à la marquise.

Eh bien! vous le voyez, madame, tôt ou tard le bon droit l'emporte. Je vous aimais, vous m'avez repoussé; jusque-là c'était un droit trop légitime. Le dépit m'inspira quelques épigrammes, que le monde eut l'irrévérence de prendre pour des vérités; pourtant la paix fut conclue. Vous savez, madame, comme vous en avez tenu les conditions? j'étais battu... mais mon étoile a reparu, et le hasard aujourd'hui fait plus pour Rosambert que l'esprit le plus ingénieux pour la belle marquise de B... Avouera-t-elle enfin que j'ai la victoire?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, car nous sommes perdues!

SCÈNE IX.

FAUBLAS, LE MARQUIS, LA MARQUISE, ROSAMBERT, M^me DE LIGNOLLE, LIGNOLLE.

LE MARQUIS, entrant.

Nous ne nous sommes pas trompés, les voilà toutes deux!

LIGNOLLE.

En croirai-je mes yeux?

LA MARQUISE, tombant aux genoux du marquis.

Votre colère pour moi seule!

MADAME DE LIGNOLLE, aux genoux de Lignolle.

Je voudrais mourir!

LE MARQUIS et LIGNOLLE, levant les bras.

Comment, madame!...

ROSAMBERT.

Eh bien! messieurs, qu'est-ce que vous dites donc là? ça n'est point dans vos rôles.

LE MARQUIS et LIGNOLLE.

Nos rôles!...

ROSAMBERT.

Quant à vous, mesdames, de l'entraînement, de la chaleur, vous jouerez à merveille... allons, continuez... de l'assurance, madame la marquise... Ne tremblez pas ainsi, madame la comtesse, et pénétrez-vous bien de l'esprit de vos personnages... et dites avec plus d'abandon: Pour moi seule votre colère... je voudrais mourir... Maintenant, (relevant la marquise.) Céphise, tombez dans les bras de l'heureux Mélidor; (relevant la comtesse.) et vous, Chloé, pardonnez au tendre Tityre.

LE MARQUIS.

Comment, c'étaient les actrices...

ROSAMBERT.

Que je vous avais promises!... pouvais-je mieux choisir!... Cachées derrière ces charmilles, les timides bergères se dérobaient aux regards courroucés de leurs jaloux pastoureaux... et, surprises, elles s'écrient: Pour moi seule votre colère... je voudrais mourir... car je ne saurais vivre sans mon berger...

LIGNOLLE.

C'étaient nos femmes... Ah!... Eh bien! je m'en étais douté.

LE MARQUIS.

Laissez-donc tranquille!... Allez vous cacher, gros jaloux!

LA MARQUISE, bas à Rosambert.

Merci, monsieur le comte.

FAUBLAS, de même.

Rosambert, cela vaut mieux qu'une vengeance.

LE MARQUIS.

Mais toute la compagnie est arrivée pour la signature du contrat... Descendez au salon...

LA MARQUISE, regardant madame de Lignolle qui est troublée.

Non, non, messieurs, madame de Lignolle paraît souffrante, et je l'accompagnerai chez elle.

LE MARQUIS.

Et notre proverbe?...

FAUBLAS.

Ne peut-on le remettre à demain?

LA MARQUISE.

Demain nous partons toutes deux pour ma terre de Fromonville.

586782

MADAME DE LIGNOLLE.

Oui, oui, nous partons.

UN LAQUAIS, entrant.

Monsieur le chevalier, le baron Duportail et mademoiselle Sophie viennent d'arriver.

MADAME DE LIGNOLLE, à part.

Sophie!... (Pouvant à peine se soutenir.) Votre bras, monsieur le comte.

LE MARQUIS.

Acceptez le mien, marquise.

FAUBLAS, regardant la marquise et la comtesse, qui se disposent à sortir; à part.

Éléonore!... Julie!... C'est dommage pourtant.

ROSAMBERT.

Tu vas te marier? bonne chance!

FINAL.

Air de Doche.

LA MARQUISE et MADAME DE LIGNOLLE.

C'en est fait, l'espérance
Abandonne mon cœur!
Peut-être que l'absence
Calmera ma douleur.
Ah! recevez ici nos vœux
Et nos adieux!

FAUBLAS.

C'en est fait! l'espérance
Abandonne leur cœur!
Espérons que l'absence
Calmera leur douleur.
Ah! recevez ici mes vœux
Et mes adieux!

LE MARQUIS et LIGNOLLE.

Cette douce alliance
Va combler son ardeur;
Et pour lui l'espérance
Est déja le bonheur.
Ah! recevez ici nos vœux
Et nos adieux!

ROSAMBERT.

C'en est fait! l'espérance
Abandonne leur cœur;
Mais je crois que l'absence
Calmera leur douleur.
Ah! recevez ici nos vœux
Et nos adieux!

(A la reprise du final, la marquise et madame de Lignolle, donnant le bras à leurs maris, sont près de la petite porte de l'escalier dérobé.— Rosambert entraîne Faublas vers l'autre porte donnant sur le salon.

FIN DE FAUBLAS.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

10



LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

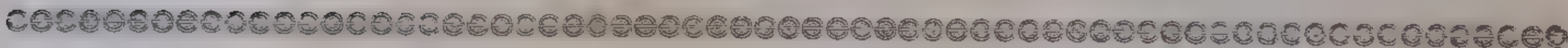
M. SCRIBE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 29 janvier 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M. DE THÉMINE...................... M. PAUL.
BONNEVAL, propriétaire................ M. NUMA.
ÉDOUARD, son fils..................... M. ALLAN.
HENRIETTE, sa fille.................... Mlle E. FORGEOT.
M. DE TORIGNI, général du département... M. FERVILLE.
Mme DE TORIGNI, sa femme............ Mme ALLAN-DESPRÉAUX.
Mme DE SIMIANE, jeune veuve.......... Mme L.-VOLNYS.
UN DOMESTIQUE de Mme de Simiane........ M. BORDIER.

La scène se passe, au premier acte, dans un château aux environs de Dijon; et, au second acte, dans un château de madame de Simiane.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon; porte au fond et portes latérales. — Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, HENRIETTE *.

HENRIETTE.

Mon bon Édouard, mon cher frère, je te revois donc enfin pour deux mois!

ÉDOUARD.

Oui, je viens passer toutes mes vacances avec toi... chez mon père, dans cette maison où nous avons été élevés, et qui me rappelle de si doux souvenirs.

HENRIETTE.

Te voilà revenu! le bonheur aussi! nous allons recommencer nos promenades, nos lectures; tu verras comme j'ai arrangé ton appartement... Tes livres de droit... ton herbier... tes pinceaux, tu retrouveras tout ce que tu aimais...

ÉDOUARD, lui prenant la main.

C'est déja fait!...

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient la gauche du spectateur, ainsi de suite.

HENRIETTE.

Mon bon frère!... comme je vais te soigner... te donner de bons petits repas!... car, depuis la mort de notre pauvre mère, c'est moi qui suis à la tête de la maison, et mon père dit que je ne m'en tire pas trop mal...

ÉDOUARD.

Tu es bien modeste!... il m'écrit que tu es un ange; que, grace à ton ordre, l'économie et l'opulence règnent dans son petit domaine, et qu'avec sa modique fortune, il se croit un richard.

HENRIETTE.

En province, il est si aisé d'être riche à peu de frais... et puis, te voilà avocat, tu ne lui coûtes plus rien; au contraire... tu commences à plaider, à gagner quelque argent!...

ÉDOUARD.

C'est si peu de chose!... et depuis dix ans que mon père se gêne pour m'élever à Paris...

AIR de Voltaire chez Ninon.

Ses bontés, dès mes jeunes ans,

Des succès m'ont ouvert la route !
Ah ! quand rendrai-je à nos parents
L'or et les soins que je leur coûte ?
Et lorsqu'avide de renom,
Je rêve honneur, gloire, opulence ;
Ce n'est point par ambition,
Ce n'est que par reconnaissance.

HENRIETTE.

Cela viendra ! j'en suis sûre... ce n'est pas cela qui m'inquiète... c'est autre chose !...

ÉDOUARD.

Eh quoi donc ?...

HENRIETTE.

La tristesse qui règne dans tes lettres...

ÉDOUARD.

Quelle idée !...

HENRIETTE.

Non vraiment... et la dernière encore que j'ai reçue de toi, et que j'ai là... (Prenant une lettre dans sa poche.) Non, ce n'est pas elle... (elle la remet.) c'est de madame de Simiane, une ancienne amie, une comtesse !

ÉDOUARD, avec émotion.

Madame de Simiane !... tu es donc toujours bien liée avec elle !...

HENRIETTE.

Autrefois... à la pension, c'était pour moi une sœur... une sœur aînée ! mais depuis, tant d'événements nous ont séparées... elle a fait un beau mariage ; et puis, elle est devenue veuve... et puis, elle habite Paris... je ne la vois plus... mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD.

Je le crois bien ! elle est si bonne... si aimable... et, je le vois maintenant, c'est à l'amitié qu'elle a pour toi, que j'ai dû celle qu'elle m'a témoignée cet hiver à Paris...

HENRIETTE.

Oui, oui, tu cherches à changer la conversation... il ne s'agit pas d'elle... mais de toi... Voyons, regarde-moi... si je n'ai pas perdu l'habitude de lire dans tes yeux... comme toi dans les miens... quoique tu ne m'aies rien dit... il me semble que tu as un secret.

ÉDOUARD.

C'est vrai !...

HENRIETTE, avec expansion.

Eh bien, alors !... tu dois avoir besoin de me le confier...

ÉDOUARD.

Tu as raison... je suis bien malheureux... malheureux de mon obscurité, car j'aime une personne à qui sa position dans le monde, son rang et sa fortune ne me permettent pas d'aspirer... madame de Simiane, dont tu me parlais tout-à-l'heure.

HENRIETTE.

Est-ce qu'elle te repousserait ?...

ÉDOUARD.

Jamais je ne lui ai dit que je l'aimais... je n'ai pas osé...

HENRIETTE.

Et pourquoi donc ?... n'as-tu pas gagné pour elle un procès considérable ?... Quand on a du mérite, il faut être hardi... et si j'étais à ta place...

ÉDOUARD.

Ah ! ma pauvre sœur... tu n'as jamais aimé...

HENRIETTE.

Qu'en sais-tu ? Nous autres jeunes filles, nous avons toujours au fond du cœur une pensée... un commencement de tendresse pour quelqu'un, dont les brillantes qualités n'existent souvent que dans notre imagination !... rêves de jeunesse, qui rarement se réalisent ! mais qu'importe ? ce sont dans la vie quelques semaines... quelques jours de bonheur... c'est toujours cela de sauvé !

AIR du vaudeville du Colonel.

Que mon exemple ici te gagne,
Par l'avenir charmons les jours présents !
Lorsqu'on bâtit des châteaux en Espagne,
On ne saurait les faire trop brillants !
Et quand le sort, trompant ma prévoyance,
Vient de renverser mes plus beaux...

ÉDOUARD.

Que te reste-t-il ?

HENRIETTE.

L'espérance
Pour en élever de nouveaux.

Et voici ceux que je forme pour toi... tu te feras un beau nom au barreau ; tu acquerras de la fortune... tu l'offriras à madame de Simiane.

ÉDOUARD.

Et quand cela ?...

HENRIETTE.

Écoute donc, il faut le temps... et en attendant que mon inconnu, à moi, se présente aussi, ce qui probablement n'arrivera jamais, notre amitié nous aidera à prendre patience, je redoublerai pour toi de soins, de tendresse, et tous tes chagrins...

ÉDOUARD.

Des chagrins... Ah ! je sens qu'avec toi... il ne peut y en avoir de durables...

HENRIETTE.

N'est-ce pas ? cela va déja mieux... Ah ! que je suis contente !

(Elle l'embrasse.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BONNEVAL.

BONNEVAL, en dehors.

Il est arrivé !... est-il possible !...

ÉDOUARD, bas.

C'est mon père... ne lui dis rien !...

HENRIETTE.

Sois tranquille... je garderai bien ton secret... il est là, comme le mien !...

BONNEVAL, entrant par le fond *.

Mon cher Édouard... mon cher enfant... j'étais allé au-devant de toi, sur la grande route; en passant par nos vignes qui m'ont paru superbes... à un propriétaire de la Côte-d'Or, c'est tout naturel; et pendant que je m'arrêtais à admirer notre récolte, la diligence où tu étais aura passé!...

HENRIETTE.

Et c'est moi qui l'ai reçu à son arrivée!...

BONNEVAL

Que je te regarde encore, monsieur l'avocat... car tu es avocat... (Le montrant à Henriette.) C'est mon fils, Édouard Bonneval, avocat... Si tu savais quel plaisir j'ai éprouvé la première fois que j'ai vu ton nom dans le journal... C'est pour cela que je me suis abonné à la *Gazette des Tribunaux*... au lieu du *Journal des Connaissances Utiles*... qui me donnait le moyen de détruire les chenilles, et à ta sœur la recette pour la gelée de pommes... Mais je ne le regrette pas... J'oublie tout, quand je vois imprimé en gros caractères : « La cause « a été défendue avec succès et avec le plus « grand talent par Me Bonneval... » Ce jour-là, c'est fête à la maison... ta sœur déploie tous ses talents... nous invitons tous nos amis à dîner... Ah! c'est un grand bonheur... mais il y en a un que je regretterai toute ma vie... c'est de n'avoir pu assister à ton début, à ta première cause... Hein! comme le cœur devait te battre!

ÉDOUARD.

AIR : Ah! si ma dame me voyait!

Ah! si mon père m'entendait!
Me disais-je, et par cette idée
Ma voix soutenue et guidée,
Avec force retentissait!
Un feu tout nouveau m'animait :
Et quand, ô moment plein de charme!
Un bravo flatteur m'arrivait,
Je me disais, essuyant une larme :
Ah! si mon père l'entendait!

BONNEVAL.

Mon cher Édouard!

ÉDOUARD.

Mon bon père!...

BONNEVAL.

Dis un heureux père... car je le suis, mes enfants... je contemple avec orgueil toutes mes richesses... Toi, Édouard, je suis tranquille sur ton compte... te voilà lancé... tu as plaidé quatre belles causes cette année... cela ne fera qu'augmenter, et ton avenir est certain. Tu feras quelque beau mariage!... mais c'est ta sœur, ma pauvre Henriette! je crains toujours de mourir avant qu'elle n'ait un mari... aussi je lui en cherche de tous côtés... je lui en avais déja trouvé deux... mais ils avaient cinquante ans.

* Edouard, Bonneval, Henriette.

HENRIETTE.

Et celui que j'ai rêvé est plus jeune que cela!

BONNEVAL.

Un établissement est difficile quand on n'a pas de dot, et elle n'en a pas...

HENRIETTE.

Tant mieux!... je ne vous quitterai pas...

BONNEVAL.

Voilà de ses raisonnements...

AIR du vaudeville de l'Écu de Six Francs.

Ah! mon cher ami, quel dommage
De n'avoir pas de coffre-fort!
Si bonne! si douce et si sage!
Par malheur! elle n'a pas d'or!
Elle n'a rien! mais quel trésor
De vertu, d'honneur, d'innocence!...
Si pareille dot s'estimait
Devant notaire... ce serait
Le plus riche parti de France!
Ma pauvre Henriette serait
Le plus riche parti de France.

ÉDOUARD.

Soyez tranquille, les partis ne manqueront pas... cela me regarde... c'est à moi de songer à sa dot...

HENRIETTE.

Du tout... c'est à toi qu'il faut songer d'abord... As-tu donc déja oublié ce que nous disions tout-à-l'heure...

BONNEVAL.

Quoi!... qu'est-ce que c'est?...

HENRIETTE.

Quelque chose... qu'il sait bien... enfin c'est un secret...

BONNEVAL.

Ah! vous avez un secret?...

HENRIETTE.

Oui, mon père... à nous deux...

BONNEVAL.

C'est différent... ça ne me regarde pas... je vous demande bien pardon... (A Édouard.) Mais dis-moi un peu comment il se fait que tu arrives seul... tu m'avais annoncé pour aujourd'hui cet ami intime... dont tu me parles dans toutes tes lettres... M. de Thémine...

HENRIETTE, avec émotion.

M. de Thémine!... comment! mon frère, il doit venir ici?...

ÉDOUARD.

Oui... mais pas avec moi... j'arrive de Paris; et lui des eaux de Bagnères, où il était allé pour sa santé...

HENRIETTE.

Il serait souffrant?...

ÉDOUARD.

Ah! cela va mieux, et il m'a promis, en passant, de rester quelques jours avec nous.

BONNEVAL.

A la bonne heure!... un ami à toi sera reçu comme le fils de la maison...

HENRIETTE.

Ah! certainement, nous ferons de notre mieux... mais un grand seigneur... un élégant tel que lui... se trouvera peut-être bien mal chez nous...

BONNEVAL.

Tu le connais donc aussi?...

HENRIETTE.

Oui, mon père; lors de mon voyage à Paris, je l'ai vu deux fois l'hiver dernier chez madame de Simiane, où il allait souvent; et, quand il a su que j'étais la sœur d'Édouard, son ami de collége, il a été pour moi, pauvre provinciale, d'une bonté et d'une prévenance que je n'oublierai jamais...

BONNEVAL, à Édouard.

Et tu dis qu'il est jeune... qu'il a un grand nom?...

ÉDOUARD.

Oui, mon père...

BONNEVAL.

Et qu'il est riche?...

ÉDOUARD.

Toute sa famille l'est beaucoup... il a des oncles, des cousins, dont lui et son frère doivent hériter un jour... mais, en attendant, il a des affaires fort embrouillées, où je tâche de mettre de l'ordre...

BONNEVAL.

Il a donc confiance en toi?...

ÉDOUARD.

Confiance entière...

BONNEVAL.

Eh bien! dis donc... si adroitement tu lui vantais les qualités de ta sœur...

HENRIETTE.

Y pensez-vous?... quelle folie!...

BONNEVAL.

Et pourquoi pas?... voilà comment se font les mariages... et puis, celui-là est jeune... il n'a pas cinquante ans... tu ne le refuserais pas... Et décidément, mon ami, voilà le gendre qu'il me faut!...

ÉDOUARD.

C'est bien!... c'est bien, mon père... ne parlons pas de cela...

BONNEVAL.

Au contraire, parlons-en...

ÉDOUARD.

Comme vous voudrez... mais il me semble qu'auparavant il faudrait songer à le recevoir de notre mieux... (Passant entre Bonneval et Henriette *.) Et c'est toi, Henriette, que ce soin regarde... vois si son appartement... enfin, va donc... va donc...

HENRIETTE.

Oui, mon frère... (A part.) Je vous demande pourquoi il me renvoie dans ce moment-là!...

(Elle regarde son père comme pour lui demander ce que cela signifie. Bonneval lui fait entendre qu'il n'en sait rien. Elle sort par la porte à droite.)

* Bonneval, Édouard, Henriette.

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD.

BONNEVAL.

Ah çà, qu'est-ce que cela veut dire?...

ÉDOUARD.

Qu'il ne faut pas, même en plaisantant, parler devant une sœur d'un sujet pareil... cela pourrait, par rapport au caractère de Thémine, lui donner des idées qui ne seraient pas sans danger...

BONNEVAL.

Pourquoi donc? est-ce qu'il n'a pas un bon caractère?...

ÉDOUARD.

Le meilleur enfant du monde.

BONNEVAL.

Est-ce qu'il n'est pas aimable?...

ÉDOUARD.

Au contraire, il ne l'est que trop... ayant tout ce qu'il faut pour briller dans le monde... Recherché par la jeunesse... aimé des femmes... il a passé sa vie à leur plaire, et il n'y a que trop bien réussi... car de toutes celles à qui il s'est adressé... je crois que pas une ne lui a résisté...

BONNEVAL.

Vraiment!...

ÉDOUARD.

En un mot, c'est ce qu'on appelle un jeune homme à bonnes fortunes... c'est son état, il n'en a pas d'autre...

BONNEVAL.

Ce doit être un état bien amusant...

ÉDOUARD.

Je crois bien; sans cesse au milieu des fêtes, des plaisirs... menant la vie la plus heureuse... et toujours poursuivi par cinq ou six femmes à-la-fois... Du moins voilà comme je l'ai vu, il y a un an, quand je l'ai quitté...

BONNEVAL.

Quel gaillard!... je porte envie à ces gens-là!...

ÉDOUARD.

Vous, mon père!...

BONNEVAL.

Pas maintenant... mais je dis quand j'étais jeune... Oui, mon garçon, autrefois, de mon temps, je rêvais, comme tous les jeunes gens, à des conquêtes et à des bonnes fortunes... et je n'ai jamais pu en obtenir...

ÉDOUARD.

En vérité!...

BONNEVAL.

J'ai toujours joué de malheur... jamais, dans ma vie, je n'ai pu plaire à une seule femme... excepté à ta mère... qui encore m'a épousé sans amour... ce qui ne nous a pas empêchés d'être heureux, de faire bon ménage, et de nous adorer par la suite... Mais c'est égal, il

m'est toujours resté dans mes idées... dans mes châteaux en Espagne, que l'existence des Lovelace, des Valmont devait être ce qu'il y avait de plus flatteur et de plus agréable au monde...

HENRIETTE, accourant *.

Entendez-vous!... entendez-vous!... une chaise de poste qui entre dans la cour... le voilà... c'est lui!...

ÉDOUARD.

C'est Thémine...

BONNEVAL.

Voyez-vous déja quel empressement... quelle émotion... Restez ici, mademoiselle... restez ici, près de moi...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE THÉMINE. (Édouard va au-devant de Thémine, qui s'arrête à la porte, et donne des ordres à un domestique dont il est accompagné.)

ÉDOUARD.

Mon cher Gustave!...

BONNEVAL, à part, sur le devant du théâtre.

Comment! c'est là lui... moi, je m'attendais à quelque chose de... grandiose... mais c'est un homme comme moi...

ÉDOUARD, à Thémine **.

Je te présente mon père... dont je t'ai si souvent parlé... Henriette, ma sœur et ma meilleure amie...

THÉMINE.

Que j'ai déja eu, si je ne me trompe, le plaisir de voir à Paris, chez madame de Simiane...

HENRIETTE, à part.

Il ne l'a pas oublié!

ÉDOUARD.

C'est là toute ma famille, qui te remercie, comme moi, d'avoir bien voulu tenir ta promesse...

THÉMINE.

Me remercier du plaisir que je vais avoir!... c'est trop de bontés...

BONNEVAL.

Ah dam!... vous ne serez pas ici comme dans vos salons dorés... De pauvres campagnards tels que nous ne peuvent pas vous offrir des plaisirs bien vifs...

THÉMINE.

AIR du Baiser au Porteur.

Dans votre charmante famille,
Trop heureux ceux qui sont admis!
Dans votre accueil tant de franchise brille,
Que je me crois déja de vos amis!

BONNEVAL.

On est le mien dès qu'on aime mon fils.

THÉMINE, lui tendant la main.

Touchez donc là!

* Henriette, Bonneval, Édouard.
** Henriette, Bonneval, Édouard, Thémine.

ÉDOUARD, à Bonneval, à part.

Qu'en dites-vous, mon père?
N'est-il pas bien?

BONNEVAL, de même.

J'en conviens sans débat,
Mais c'est tout simple; et sans peine on doit plaire,
Lorsque l'on en fait son état.

ÉDOUARD.

Et comment te trouves-tu des eaux?

THÉMINE.

Pas trop bien... ma poitrine est toujours si faible...

HENRIETTE, avec intérêt.

Eh quoi! monsieur, vous souffrez encore?

THÉMINE.

Depuis que je suis ici, je l'avais presque oublié... mais en ce moment, la fatigue du voyage...

ÉDOUARD.

Point de façons... de cérémonies... ne te gêne pas...

BONNEVAL.

Oui, sans doute... nous vous laissons.

ÉDOUARD.

Depuis plus d'un an que nous sommes séparés, nous avons à causer.

HENRIETTE.

Moi, je vais m'occuper du souper.

THÉMINE.

Non pas, de grace... ne vous dérangez pas pour moi...

BONNEVAL.

Laissez-la faire... ma fille n'a pas d'autres qualités que d'être bonne femme de ménage... il faut bien qu'elle fasse briller son seul mérite...

THÉMINE, la regardant.

Il me semble que mademoiselle en a d'autres encore... qui parlent d'eux-mêmes...

HENRIETTE.

Vous êtes bien bon!...

BONNEVAL, bas à Édouard.

Ah mon Dieu!... comme il la regarde... ça me fait peur...

ÉDOUARD.

Rassurez-vous... il est homme d'honneur avant tout...

BONNEVAL.

C'est égal... (Montrant Henriette qui le regarde.) Elle est là en contemplation... je crains toujours quelque sympathie... quelque coup de foudre...

ENSEMBLE.

BONNEVAL, ÉDOUARD, HENRIETTE, THÉMINE.

BONNEVAL.

AIR du Galop.

Ma prudence paternelle
Doit ouvrir ici les yeux.
Suivez-moi, mademoiselle;
Laissons-les causer tous deux!

ÉDOUARD.

La prudence paternelle
N'a rien à craindre en ces lieux!
(Montrant sa sœur.)
Sans que l'on veille sur elle,
(Montrant Thémine.)
Je réponds de tous les deux!

HENRIETTE.

Oui, le devoir nous appelle,
Et nous vous laissons tous deux;
Trop heureuse si mon zèle
Pour vous embellit ces lieux!

THÉMINE.

Du devoir qui vous appelle
Je blâme les soins fâcheux,
Puisqu'ils vont, mademoiselle,
Vous éloigner de nos yeux!

BONNEVAL, à Henriette.

D'auprès de nous, et pour cause,
Tâchez e ne pas bouger;
(A part.)
Car elle est là qui s'expose
Sans se douter du danger.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BONNEVAL, ÉDOUARD, HENRIETTE, THÉMINE.

BONNEVAL.

Ma prudence paternelle, etc.

ÉDOUARD.

La prudence paternelle, etc.

HENRIETTE.

Oui, le devoir nous appelle, etc.

THÉMINE.

Du devoir qui vous appelle, etc.

(Bonneval et Henriette sortent par la droite.)

SCÈNE V.

THÉMINE, ÉDOUARD.

THÉMINE.

Je te fais compliment, mon cher ami... depuis un an, je trouve ta sœur fort embellie... car ce n'était alors qu'une petite fille, une petite pensionnaire... que madame de Simiane affectionnait beaucoup.

ÉDOUARD.

Oui, elle n'est pas mal... Mais un instant, je te demande pour elle une sauvegarde.

THÉMINE.

Par exemple!... la sœur d'un ami... et puis, si tu savais combien je suis revenu de toutes ces idées-là, et combien maintenant je songe peu...

ÉDOUARD.

Est-ce toi que j'entends parler ainsi!... Toi qui depuis l'âge de dix-huit ans ne t'occupes que de plaire aux dames!...

THÉMINE.

Eh! plût au ciel que je n'y eusse jamais pensé!... et qu'au lieu de perdre mon temps à réussir près d'elles, je me fusse préparé, comme toi, un avenir honorable... un état indépendant...

ÉDOUARD, souriant.

Le tien n'est donc pas aussi bon que je croyais?...

THÉMINE.

Détestable!...

ÉDOUARD.

Dans toutes les carrières chacun en dit autant, et toi, dans la tienne, tu auras eu, du moins, des plaisirs et du bonheur?...

THÉMINE.

Jamais!...

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc!... Quelque discret que tu sois... je sais à quoi m'en tenir... et je te citerai une foule de femmes auprès de qui tu as été... aussi heureux que possible...

THÉMINE.

Et qu'est-ce que tu entends par être heureux?...

ÉDOUARD.

J'entends!... j'entends!... tu le sais aussi bien que moi...

THÉMINE.

C'est que c'est une expression qui n'a pas le sens commun... car je n'ai jamais eu dans ma vie un seul bonheur de ce genre-là, qui ne m'ait rendu le plus malheureux des hommes... chaque succès, quel qu'il fût, m'a toujours valu une catastrophe...

ÉDOUARD.

Est-il possible!

THÉMINE.

D'abord, débutant dans le monde, tu sais que j'étais officier, et attaché, en qualité d'aide-de-camp, au maréchal de... je ne te dirai pas son nom...

ÉDOUARD.

Tu feras aussi bien... tout le monde le connaît!...

THÉMINE.

Il avait une jeune femme... et tu sais que les aides-de-camp... Moi... ce n'est pas ma faute... Enfin, le mari le découvre... de là... un bruit... un éclat... tu connais l'aventure... il a fallu donner ma démission; et voilà, grace à mon bonheur, mon état perdu!...

ÉDOUARD.

Qu'importe! tu étais riche!

THÉMINE.

Riche d'espérances... Un oncle qui, avec cent mille livres de rente, et soixante-dix ans, s'était avisé d'épouser une femme de dix-huit...

ÉDOUARD.

Tant mieux!... tu n'avais pas d'héritier à craindre...

THÉMINE.

Ah bien oui!... et la fatalité qui me poursuit!... et le malheur qui s'attache à mes pas!...

Ma tante était jeune... vive... coquette... enfin, que te dirai-je?... Ce qu'il y a de certain, c'est que dernièrement mon oncle m'a prié d'être parrain... et que je perds cent mille livres de rente... Appelles-tu cela du bonheur?

ÉDOUARD.

C'est ta faute!...

THÉMINE.

Et cinquante événements de ce genre-là, dont je te fais grace... car, une fois lancé dans cette carrière aventureuse, une intrigue en amène une autre... Passer sa vie dans des ruses, des disputes, des jalousies continuelles, et souvent se donner bien du mal pour tromper des infidèles; compromettre ou perdre ses meilleurs amis, n'acquérir dans le monde ni estime ni considération... ne trouver chez soi ni repos ni bonheur... ruiner sa santé par des veilles, des fatigues, des inquiétudes de toutes sortes... se repentir du passé, s'ennuyer du présent, et se créer pour l'avenir des regrets, des remords et des rhumatismes... voilà ce qu'on est convenu d'appeler un homme à bonnes fortunes!... Cette existence te paraît-elle bien séduisante?

ÉDOUARD.

Non, sans doute!... mais il ne tient qu'à toi d'y renoncer, d'embrasser une profession utile et honorable!

THÉMINE.

Et laquelle?... à mon âge!... à trente ans!... il est déja trop tard; et lorsque depuis dix ans on ne s'est occupé que de futilités, on n'est plus bon à rien!...

ÉDOUARD.

Tu as un beau nom... tu peux faire un grand mariage!...

THÉMINE.

Il ne tiendrait qu'à moi!... mais ce seraient de nouveaux embarras pour rompre avec tout le monde... des plaintes, des reproches, des scènes de désespoir... Si tu savais comme il est difficile de quitter une femme!... et Dieu m'est témoin cependant que j'y fais tous mes efforts!... avec tous les procédés possibles... car, au fond du cœur, je suis honnête homme!... et voilà souvent ce qui me rend si malheureux!...

ÉDOUARD.

Est-il possible!...

THÉMINE.

Oui, mon ami... je n'ai jamais lâchement et froidement trompé personne! il me serait impossible de feindre un amour que je n'éprouve pas!... et maintenant encore, toutes celles que j'aime... je les aime réellement!...

ÉDOUARD.

Et combien y en a-t-il donc?

THÉMINE.

Dans ce moment... deux seulement!... une sur-tout... celle-là est un ange dont je ne suis pas digne... Beauté, jeunesse, vertu, elle a tout ce qu'il faut pour séduire... et jamais je n'ai aimé personne comme elle... peut-être aussi parceque je n'en ai jamais rien obtenu... rien... que sa tendresse, dont je ne puis douter... tendresse si pure et si désintéressée! car elle m'offre avec sa main une fortune que, pour le moment, je suis trop pauvre et trop fier pour accepter... Je veux bien devoir aux femmes mes malheurs, mais non pas ma fortune... et puis comme obstacle, il y a encore l'autre dont je te parlais.

ÉDOUARD.

Comment!

THÉMINE.

L'autre, que j'ai aimée aussi... et que je n'aime plus autant... une jeune tête... vive, ardente, qui, pour la colère et la jalousie, aurait mérité d'être Napolitaine!... Et à la première nouvelle de ce mariage... je la connais... rien ne l'arrêterait!... elle ferait un éclat qui me perdrait... car maintenant ce n'est plus comme autrefois... et le trouble... le déshonneur d'un ménage, c'est sur nous que cela tombe!...

ÉDOUARD.

Ce qui est bien injuste!...

THÉMINE.

Tu vois bien!... tu croyais que tout cela ne donnait pas de mal à arranger?

ÉDOUARD.

Air du vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.

J'en conviens, c'est un rude état.

THÉMINE.

Aussi que Dieu me soit en aide.

ÉDOUARD.

Il vaut bien mieux être avocat.

THÉMINE.

Oui, certes!... au moins l'on ne plaide
Qu'une seule cause à-la-fois!
Pour vous la chance est bien plus belle!

ÉDOUARD.

Eh bien! veux-tu, pour quelques mois,
Que nous changions de clientelle?

THÉMINE.

Je ne demande pas mieux... tu me rendrais service...

ÉDOUARD.

Ce serait avec un grand plaisir, si, de mon côté, je n'étais pas amoureux.

THÉMINE.

Toi, amoureux?

ÉDOUARD.

Tais-toi... c'est mon père.

SCÈNE VI.

Les Précédents, BONNEVAL.

BONNEVAL *.

Eh bien! notre cher hôte... êtes-vous un

* Thémine, Bonneval, Édouard.

peu reposé ?... vous trouvez-vous mieux ?... Et vous, jeunes gens... avons-nous renoué connaissance ?...

ÉDOUARD.

Oui vraiment !... il est si doux de retrouver un ami véritable, un ami sur qui l'on puisse compter !...

BONNEVAL.

Il a raison... mon fils doit s'estimer heureux d'être votre ami... Moi qui vous parle, je suis fier de vous connaître !... Oui, jeune homme, je vous regarde avec admiration... comme je regarderais un homme célèbre... un conquérant !... Il me fait l'effet de Napoléon... dans son genre...

THÉMINE.

Vous êtes trop bon...

ÉDOUARD, souriant.

Mon père, vois-tu, est comme la multitude, qui se laisse éblouir par l'éclat des conquêtes, et n'en voit pas les inconvénients... les nuits que l'on passe à veiller dans les bals... et les rendez-vous quand il faut, au mois de janvier, attendre une heure entière en plein air...

BONNEVAL.

A l'espagnole...

THÉMINE.

Ou dans une voiture de place... mal fermée... au risque d'un rhume... ou d'une fluxion de poitrine...

BONNEVAL.

Voilà ce que j'aimerais le moins... mais le reste doit être si agréable... les intrigues, les belles dames voilées... les lettres mystérieuses... et, à propos de cela, en voilà une qui arrive par la poste...

THÉMINE.

Pour moi...

BONNEVAL.

Non, monsieur... celle-là n'est pas pour vous... elle est adressée à M. Bonneval... Mais, comme maintenant, grace au ciel, nous sommes deux dans la maison, je ne sais pas si c'est pour mon fils ou pour moi... (A Édouard.) Tiens, regarde... c'est timbré de Mâcon... et je n'y connais personne...

ÉDOUARD.

Ni moi non plus !...

THÉMINE, nonchalamment.

Mâcon !... je sais ce que c'est... (A Édouard.) Comptant passer ici quelques jours... je m'étais permis, mon cher ami, de me faire adresser mes lettres chez ton père... (A Bonneval.) Et, comme je vous le disais bien, la lettre est pour moi.

BONNEVAL, ôtant la première enveloppe qu'il jette à terre.

C'est, ma foi, vrai !... (Lisant.) « Pour remettre à M. Gustave de Thémine... » Est-il étonnant ! (Lui remettant la lettre.) C'est un billet de femme... ça ne se demande pas... papier satiné. (Thémine prend la lettre, et la met dans sa poche.) Eh bien ! vous ne lisez pas ?

THÉMINE.

J'ai le temps... et puis, je me doute de ce qu'il contient... c'est toujours la même chose...

BONNEVAL.

Pour vous, qui en avez l'habitude... mais pour moi... si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion...

THÉMINE, reprenant la lettre dans sa poche.

Aucune... (Lisant.) « Ne venez point dans « mon immense et gothique château... vous « ne m'y trouveriez plus... je pars... c'est à Pa- « ris que l'amour ira vous attendre... Venez, « mon ami, venez !... »

BONNEVAL, à Édouard.

Est-il heureux !... un billet pareil... il y a de quoi faire tourner la tête... et à votre place... de mon temps...

THÉMINE.

Qu'auriez-vous fait ?

BONNEVAL.

Je serais déja en route...

THÉMINE, s'asseyant à droite du théâtre.

Vous êtes bien bon !... moi, je reste...

BONNEVAL.

Est-il possible !... vous n'irez pas ?

THÉMINE, donnant la main à Édouard qui s'est approché de lui.

Non, certes... ces huit jours étaient ceux que je destinais à l'amitié; et au lieu du calme, du repos que je trouve ici... j'irais faire soixante lieues... pour un rendez-vous ?... le ciel m'en préserve !

ÉDOUARD.

Tu as raison... fais comme moi... prends des vacances...

THÉMINE.

Et puis, tu sais bien que je veux me retirer du monde...

BONNEVAL.

Quel dommage !...

THÉMINE, se levant *.

Et cette personne-là est justement celle dont la tête ardente et les inconséquences pourraient le plus me compromettre...

BONNEVAL.

Une petite madame de Lignolle ?

THÉMINE.

A-peu-près... et de plus un mari jaloux... soupçonneux à l'excès...

BONNEVAL.

Qu'on ne saurait tromper...

THÉMINE, souriant.

Oh ! cela n'empêche pas... et ce vieux château, où elle est en ce moment, me rappelle l'aventure la plus plaisante...

* Édouard, Thémine, Bonneval.

BONNEVAL.

Oh! dites-la-nous, de grace... j'adore les aventures.

THÉMINE, sérieusement.

Du tout, je n'en conte jamais...

ÉDOUARD.

C'est vrai... il est d'une discrétion... nécessaire peut-être dans sa position... mais ici, entre nous...

BONNEVAL.

Avant le souper et pendant que ma fille n'y est pas... eh bien donc!

THÉMINE.

Eh bien!... il y a quelques mois, en allant aux eaux... je m'arrêtai une journée dans cet antique manoir... un parc magnifique... ancien jardin français, que le maître du logis venait de faire dessiner à l'anglaise, et qu'il nous faisait admirer en détail... car, soit jalousie de mari, soit amour-propre de propriétaire... il ne nous quittait pas d'un seul instant... Je partais après le dîner... pas moyen d'adresser un seul mot de regret à sa femme... une femme de dix-huit ans... jeune... vive... charmante... c'était désolant...

BONNEVAL.

Je conçois...

THÉMINE.

Enfin, ennuyés de nous promener... je m'écrie avec impatience: « Rentrons au château... car, dans ce bosquet où nous sommes, nous ne pourrions pas entendre la cloche du dîner. — C'est ce qui vous trompe, dit le maître de la maison, le vent porte de ce côté, et on entendrait parfaitement. — Vous êtes dans l'erreur. — Non, vraiment. — Je parie que si. — Je parie que non. — Vingt-cinq louis... » La dispute s'engage; et pour savoir au juste qui de nous deux gagnera, il est convenu que nous resterions où nous étions, tandis que le mari retournerait au château sonner le tocsin... Ce qu'il fit bravement et très longtemps... Et quand il revint d'un air victorieux nous demander : « Eh bien! avez-vous entendu?... » Nous fûmes obligés de convenir qu'il avait gagné... ce dont il fut très content... et moi aussi!

TOUS TROIS, riant.

AIR : Profitez du temps. (Romance de Romagnesi.)

C'est vraiment charmant!
Ce mari qui sonne!
Qui sonne en personne;
Quel soin complaisant!
Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet;
Grace à ce vacarme,
Grace à lui, c'était
Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait!

ÉDOUARD, montrant Thémine.

Pour lui tous les jours
Sont des jours de fêtes!

BONNEVAL.

Vivent les conquêtes!
Vivent les amours!

ENSEMBLE.

Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet;
Grace à ce vacarme,
Grace à lui, c'était
Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE*.

Mon père... mon père... encore une visite qui nous arrive... Est-ce que vous n'avez pas entendu le bruit d'une voiture?

BONNEVAL.

Ma foi! non... nous étions là dans une conversation...

HENRIETTE.

C'est votre ancien ami... le général Torigni...

THÉMINE.

Le général!...

ÉDOUARD.

Tu le connais...

THÉMINE, froidement.

Mais, oui... c'est lui, je crois, qui commande ce département...

BONNEVAL, gaîment.

Précisément!... qu'il soit le bienvenu!... jamais nous n'avons reçu tant de monde à-la-fois... tant de beau monde... cela va nous donner un mal... un embarras qui m'enchante... (A Thémine.) Vous excusez...

THÉMINE.

Comment donc... je vous en prie... que je ne vous empêche pas de recevoir vos nouveaux hôtes... (Il s'assied près de la table à gauche, et ouvre un livre qu'il lit.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE TORIGNI, HORTENSE.

BONNEVAL.

Eh! le voilà, ce cher ami...

TORIGNI.

Mon cher Bonneval... vous ne nous en voulez pas de venir ainsi chez vous en passant, sans façon et en ménage... car je vous présente ma femme... vous ne saviez peut-être pas que j'étais marié?... (Édouard s'approche de madame et de M. de Torigni, qu'il salue.)

BONNEVAL.

Non, vraiment...

*Édouard, Bonneval, Thémine, Henriette.

TORIGNI*.

Depuis deux ans, et une jolie femme, je m'en vante... Que voulez-vous? vieux soldat de Bonaparte, j'ai fait mon chemin, j'ai eu des grades, des dotations... j'ai été fait baron... comme tout le monde.

Air : Voulant par ses œuvres complètes.

Aussi, je me disais sans cesse,
De mon nom soutenant l'éclat,
A quelqu'un il faut que je laisse
Mes écus et mon majorat!
Et dans une telle alliance
Je ne me suis pas, Dieu merci!
Décidé comme un étourdi,
Car voilà trente ans que j'y pense!

Et comme j'en avais soixante-deux, il était temps...

BONNEVAL.

Et, comme on dit, vous n'avez pas perdu pour attendre...

TORIGNI, montrant sa femme.

Non, certes... un peu jeune... un peu vive... un peu étourdie... quelquefois même inconséquente...

HORTENSE.

Je vous remercie, monsieur...

TORIGNI.

Du reste, un cœur excellent... et une tête... c'est elle qui mène toute la maison, à commencer par moi... et cependant, vous le savez, je ne suis pas tendre...

HORTENSE.

Ah! vous êtes bien modeste... vous pourriez dire colère... jaloux.

TORIGNI.

Et même brutal, j'en conviens... Au moindre soupçon, je brise tout, et il y a des moments où je la tuerais... mais, cela passé... je redeviens... le meilleur enfant du monde... et le mari le plus galant...

HORTENSE.

Oui, la galanterie de l'empire...

TORIGNI, s'avançant.

Que vois-je?... Monsieur de Thémine... en ces lieux... (Thémine salue madame de Torigni, qui lui rend froidement son salut.) Surcroît de plaisir... (A Bonneval.) Mon cher ami, voilà le plus aimable homme qui existe**...

HENRIETTE.

Vraiment!

TORIGNI.

C'est à son crédit que je dois le commandement de ce département; et quand tant d'autres se vantent de ce qu'ils ne font pas... lui ne m'a jamais rien dit d'un pareil service...

THÉMINE.

Ne parlons pas de cela, général.

TORIGNI.

C'est au ministère seulement que je l'ai appris...

HENRIETTE.

Ah! que c'est bien à lui!...

TORIGNI, à Hortense.

Et tu ne le remercies pas comme moi?...

HORTENSE.

Je n'en vois pas la nécessité... si c'est au crédit de monsieur que je dois un exil dans les départements... moi qui n'aime que Paris... les bals... les spectacles...

TORIGNI.

Nous irons chaque hiver passer deux mois dans la capitale... je l'ai obtenu...

HORTENSE.

A la bonne heure... vous, au moins, vous êtes aimable... mais il n'y a pas de la faute de monsieur, et je lui demanderai toujours de quel droit il se mêle de protéger les gens qui ne réclament pas sa protection...

THÉMINE.

Je suis désolé, madame, d'avoir mérité votre ressentiment...

TORIGNI.

Elle vous pardonnera...

THÉMINE.

Je l'espère du moins...

HORTENSE.

Et je l'espère, dans votre bouche, veut dire : J'en suis sûr... Eh bien, c'est ce qui vous trompe... car il y a en vous, monsieur, une intrépidité de bonne opinion que je ne puis souffrir... (A Torigni qui fait un geste.) Oh! n'ayez pas peur... il le sait bien... je ne lui apprends rien de nouveau... toutes les femmes le craignent ou le flattent... moi, je lui dis toujours la vérité... aussi nous sommes ennemis déclarés, ce qui n'empêche pas de se voir : et, puisque nous retournons à Paris, quand viendrez-vous me demander à dîner?...

TORIGNI.

Oui, pour faire la paix...

HORTENSE.

Un mardi ou un samedi... mon jour de loge aux Italiens... le général les déteste, vous m'y mènerez... mais rancune tenante!...

THÉMINE.

Je l'entends bien ainsi... la guerre m'offre tant d'avantages!...

HORTENSE.

Et comment cela?...

THÉMINE.

Être votre ennemi... c'est un moyen de me distinguer... je suis sûr d'être le seul... tandis qu'autrement!...

HORTENSE.

Ah! que c'est fade!...

BONNEVAL, bas à Édouard.

En voilà une du moins qui ne l'aime pas!..

* Édouard, Bonneval, Torigni, Hortense, Henriette, Thémine.

** Édouard, Bonneval, Torigni, Hortense, Thémine, Henriette.

TORIGNI.

Ah çà, outre le plaisir de vous voir... je suis venu pour affaires... j'allais à Paris consulter M. Édouard, votre fils... lorsque j'ai appris hier qu'il était chez vous en vacances, et j'ai dit : « Fouette, postillon!... deux lieues de plus pour trouver un homme de talent.. »

THÉMINE.

On fait souvent plus de chemin sans en rencontrer.

TORIGNI.

Comme vous dites...

ÉDOUARD, passant auprès du général.

A vos ordres, général... Mais nous parlerons de cela plus tard, car devant ces dames...

HORTENSE.

Ah mon Dieu! que je ne vous gêne pas... moi, je suis horriblement fatiguée... je vais faire un peu de toilette...

TORIGNI.

AIR du Pot de Fleurs.

Et ta fatigue, chère amie?

HORTENSE.

Cela délasse!

TORIGNI.

Il y paraît!

THÉMINE.

Dès qu'il faut vaincre, tout s'oublie!

TORIGNI.

Des conquêtes tel est l'effet!

THÉMINE, à Torigni.

Cette habitude était jadis la vôtre,
Et votre bras, que la gloire gu'dait,
D'une victoire alors se reposait
En en gagnant encore une autre!

(Bonneval et Henriette remontent le théâtre et causent ensemble.)

HORTENSE.

C'est très joli, ce qu'il vous dit là... car monsieur est bien plus galant avec vous... qu'avec moi... aussi je m'en vais... je vous laisse...

BONNEVAL, passant avec Henriette entre M. Torigni et Hortense.

Ma fille va vous montrer votre appartement... la chambre verte, n'est-ce pas?... la première à gauche dans le corridor... une vue superbe... la vue sur mes vignes...

HENRIETTE *.

Ne vous inquiétez donc pas, mon père... cela me regarde...

BONNEVAL.

Par exemple... général, je crains que nous ne soyons obligés de vous séparer de madame; car, dans cette campagne, nos chambres sont si petites que vous aurez chacun la vôtre... c'est très désagréable...

* Édouard, Torigni, Bonneval, Henriette, Hortense, Thémine.

HORTENSE, souriant.

Comment donc!... une maison charmante...

BONNEVAL.

Vous êtes bien bonne...

HORTENSE, à Henriette.

Pardon, ma belle demoiselle... désolée de la peine que vous prenez... mais je vous rends tout de suite à ces messieurs... (Saluant Thémine.) Monsieur Thémine... (Saluant Torigni.) Monsieur le général... j'ai bien l'honneur... Allons, messieurs... parlez d'affaires, il n'y a plus de dames...

(Elle entre avec Henriette dans la chambre à gauche.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté HENRIETTE et HORTENSE *.

(Thémine s'est assis à droite du théâtre.)

TORIGNI.

Je ne suis pas fâché que ma femme s'éloigne... car, sans le savoir, elle est pour quelque chose dans cette aventure dont je veux vous parler, et j'aime autant qu'elle n'en ait pas connaissance...

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc ?...

TORIGNI.

Une discussion qui a lieu entre l'autorité militaire et l'autorité administrative... et c'est à ce sujet que je viens vous demander un petit mémoire justificatif pour exposer au ministère ce qui s'est passé entre moi et M. de Varange, notre préfet...

THÉMINE, se levant.

M. de Varanges, mon cousin... un cousin à succession, avec qui je suis brouillé à mort...

TORIGNI.

Vrai... touchez là... nous sommes quittes... je vous ai rendu, sans le savoir, un service d'ami...

TOUS.

Et comment cela?

TORIGNI.

L'autre soir, dans son salon, où nous n'étions que quelques personnes... j'étais sur un canapé, où je dormais à moitié, ce qui m'arrive souvent, lorsqu'en me réveillant j'entendis mon nom que l'on prononçait en riant et à voix basse... C'était M. le préfet lui-même qui se permettait de s'égayer à mes dépens...

AIR de Turenne.

Sur mon honneur, sur celui de ma femme,
Ils plaisantaient! j'entendais leurs bons mots!

THÉMINE.

Et vous pouviez, dans le fond de votre ame,
Donner croyance à de pareils propos?

BONNEVAL.

Vous, compagnon de nos vieux généraux!

* Thémine, Edouard, Torigni, Bonneval.

ÉDOUARD.

Lorsque la mitraille et la poudre
Ont respecté ce front guerrier,
Rien ne saurait l'atteindre!... le laurier
Préserve, dit-on, de la foudre!
Préserve toujours de la foudre!

TORIGNI.

Dieu le veuille! aussi j'aurais dû m'écrier: « C'est une calomnie... vous outragez un vieux « soldat... un homme d'honneur... » Mais, ma foi! je n'ai eu le temps ni de parler, ni de réfléchir... j'ai commencé l'explication militairement, en lui appliquant un soufflet...

BONNEVAL.

O ciel!...

TORIGNI.

Vous sentez qu'après cela il ne s'agissait plus de phrases... et le soir même...nous nous sommes battus au pistolet... nous marchions l'un sur l'autre... il a tiré à dix pas... m'a manqué... moi, je suis arrivé sur lui...

ÉDOUARD.

Et vous lui avez donné la vie...

TORIGNI.

Je l'ai tué... sans pitié... je ne m'en repens pas... et j'en ferais autant à quiconque, directement ou indirectement, porterait atteinte à la réputation de ma femme... je n'ai qu'un tort, c'est de m'être battu... et si jamais j'étais trahi...

ÉDOUARD.

Y pensez-vous?...

TORIGNI.

Oui, morbleu!... c'est une infamie; et je m'en rapporte à vous, qui êtes avocat et qui entendez la justice... Vous punissez, n'est-il pas vrai, le vol et l'assassinat? Si un malfaiteur s'introduit chez moi, pour me dérober une somme dont je ne me soucie guère... Il y a des lois... et s'il me dérobe ce que j'ai de plus cher au monde, il n'y en a pas! s'il me ravit mon honneur, mon repos, ma réputation, il faut que j'aille exposer mes jours pour en avoir vengeance!... je ne crains pas la mort... je l'ai vue de près... mais penser qu'en mourant, je laisserais auprès de ma femme un successeur peut-être... Non, je suis trop jaloux pour me faire tuer... et si jamais je trouvais chez moi un amant, un rival... je tirerais dessus sans remords; et, dans mon ame et conscience, je croirais avoir bien fait...

THÉMINE, souriant.

Vous dites cela... mais vous n'oseriez pas...

TORIGNI.

Et qui m'en empêcherait?

THÉMINE.

Vous-même.

TORIGNI.

Ce n'est pas vrai...

THÉMINE.

Laissez donc, vous êtes trop brave pour cela, et je parie bien...

TORIGNI.

Je parie que non... (Souriant.) Et prenez garde, mon cher ami, vous savez que vous n'êtes pas heureux avec moi en paris...

BONNEVAL.

Comment cela?...

TORIGNI.

Je lui en ai déja gagné un il y a deux mois... lorsqu'en allant aux eaux, il s'est arrêté une demi-journée... dans mon château, aux environs de Mâcon; et cette visite-là lui a coûté vingt-cinq louis...

BONNEVAL.

O ciel!...

TORIGNI.

Tout autant, et je me le reproche... parce-qu'en honneur, je pariais à coup sûr... Il voulait me soutenir que, du bout de mon parc, on n'entendait pas la cloche de ma salle à manger.

THÉMINE, vivement.

Du tout... ce n'était pas moi!

TORIGNI.

Vous et ma femme... vous êtes tous les deux d'une obstination...

THÉMINE, à part, avec impatience.

Et pas moyen de l'arrêter...

TORIGNI.

Au point que, pour les convaincre... j'ai été obligé moi-même d'aller sonner...

BONNEVAL, tout effaré.

Non, non... ce n'est pas possible... et je doute encore...

TORIGNI.

Il n'y a pas à en douter... c'est comme je vous le dis... rien n'est plus vrai...

BONNEVAL, à part.

Ah mon Dieu!... mon Dieu!...

THÉMINE, bas à Édouard.

Prends donc garde à ton père, qui va nous trahir.

TORIGNI.

C'est drôle... n'est-ce pas? très drôle... ah!

SCÈNE X.

Les Précédents, HENRIETTE.

HENRIETTE *.

Mon père, madame de Torigni est prête... le souper est servi; et si vous voulez... (Le regardant.) Ah mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc?... Quelle drôle de physionomie!...

THÉMINE.

C'est vrai! la figure la plus étonnante...

HENRIETTE, riant.

Ah! ah! ah!

* Henriette, Thémine, Édouard, Torigni, Bonneval.

THÉMINE, riant aussi.

Il n'y a pas moyen... de garder son sérieux... (Tous se mettent à rire.)

BONNEVAL, regardant Thémine.

Et il ose rire encore!... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... (Essayant de rire.) Ah! Ah!...

THÉMINE, à Édouard.

Tâche donc de changer la conversation...

TORIGNI, regardant à terre et se baissant.

Par exemple, pour un homme soigneux, voilà une lettre que vous laissez traîner à terre...

BONNEVAL, qui est passé auprès d'Édouard *.

Une lettre... laquelle?...

TORIGNI, la ramassant.

Non... je me trompe... ce n'est qu'une enveloppe... (La regardant.) A monsieur Bonneval. (S'arrêtant.) Ah mon Dieu!...

ÉDOUARD, bas à Bonneval.

L'écriture de sa femme... Il la reconnaît...

BONNEVAL.

Que lui dire?

THÉMINE.

Silence!

TORIGNI, à part, et regardant toujours l'adresse.

C'est bien sa main... et timbrée de Mâcon... Il n'y a pas de doute... A monsieur Bonneval. Comment ma femme écrit-elle à Édouard, à ce jeune homme, qu'elle ne connaît pas? Je le saurai... (Haut à Bonneval.) Je pense que cette enveloppe contenait une lettre qui appartenait à votre fils?

BONNEVAL, à part.

Dieu!... s'il allait lui chercher querelle!... (Haut.) Non... général... non, c'est à moi que la lettre était adressée...

TORIGNI, le regardant avec intention.

A vous?...

BONNEVAL, à part.

Il va me prendre pour un séducteur...

TORIGNI, se contenant.

Puis-je savoir, sans indiscrétion... quelle est la personne qui vous a envoyé cette lettre?... Comment se fait-il qu'elle vous écrit?... quelle affaire...? quelle relation...?

BONNEVAL, à part.

Je me sens une sueur froide... C'est fini; me voilà revenu des bonnes fortunes et des conquérants...

TORIGNI, avec une colère concentrée.

Eh bien!... ne pouvez-vous me répondre?... Y a-t-il là-dessous quelque mystère?...

ÉDOUARD, souriant et passant auprès de Torigni.

Aucun, général... Mais il n'est pas étonnant que mon père ignore ce dont il s'agit... c'est moi qui ai reçu la lettre... et qui l'ai lue. (Bonneval passe à la droite de Thémine **.)

* Thémine, Édouard, Bonneval, Torigni, Henriette.
** Bonneval, Thémine, Édouard, Torigni, Henriette.

TORIGNI.

Et de qui était-elle?

ÉDOUARD.

Vous vous en doutez bien... elle était de votre femme.

TORIGNI.

Et pourquoi vous écrivait-elle?...

ÉDOUARD.

Pour nous prévenir de votre arrivée...

THÉMINE, bas à Édouard.

A merveille...

BONNEVAL, à part.

Dieu! que ces avocats ont d'esprit... pour trouver des moyens!...

TORIGNI, à part.

Quoi! vraiment, c'était cela?... (Souriant.) Eh bien! voyez, mes amis, si je suis malheureux!... l'aspect seul de cette enveloppe, cette écriture... avaient déja fait naître dans mon esprit mille idées absurdes...

ÉDOUARD, bas à Thémine.

Préviens madame de Torigni...

THÉMINE, de même.

J'y cours... (Avec effroi.) C'est elle!...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, HORTENSE.

HORTENSE *.

Ce n'est pas moi qui ferai attendre, je l'espère... Je descends pour le souper... car il paraît que l'on soupe... c'est amusant... c'est patriarcal... (A Torigni.) Eh bien! monsieur, la conférence est-elle terminée?...

TORIGNI.

Sans doute... (Lui montrant l'enveloppe.) Tenez, connaissez-vous cela?...

HORTENSE.

O ciel!...

TORIGNI.

Pourquoi... je vous le demande, ne pas m'en prévenir?...

HORTENSE.

Moi! que voulez-vous dire?...

THÉMINE.

Que la vue seule de cette enveloppe, trouvée à terre, avait déja éveillé l'imagination du général...

ÉDOUARD.

Il ne voulait pas croire que vous nous eussiez écrit, madame, pour nous prévenir de votre arrivée...

HORTENSE, cherchant à se remettre.

Et pourquoi pas?... C'était, je crois, plus convenable que de surprendre ainsi vos amis...

TORIGNI.

Certainement... mais, je le répète, pourquoi ne m'en a-t-on rien dit?...

* Bonneval, Thémine, Édouard, Torigni, Hortense, Henriette.

HENRIETTE, venant entre Édouard et Torigni.

C'est comme à moi... les frères sont singuliers!... il avait cette lettre, et ne m'en prévient pas!...

TORIGNI, regardant Édouard et sa femme.

C'est étonnant!...

HENRIETTE.

De sorte que j'ai été obligée, et vite... et vite...

ÉDOUARD, bas à Henriette.

Tais-toi donc!

TORIGNI, à Henriette, regardant Édouard et sa femme.

Ah!... il ne vous en a pas fait part!...

THÉMINE.

Les avocats ont bien autre chose en tête, et sont distraits comme les poëtes... Allons, général... à table!

(Il va auprès de Torigni.)

TORIGNI, toujours observant.

Volontiers...

ÉDOUARD.

Vous verrez notre vin de Champagne de la façon de mon père.

TORIGNI, essayant de rire.

Ici... à Dijon?...

ÉDOUARD.

Certainement... c'est en Bourgogne, maintenant, qu'on fait le Champagne...

THÉMINE.

Aussi, moi qui n'en bois jamais... je tiendrai tête au général... Une fois par hasard, cela fait bien... Cela étourdit.

TORIGNI.

Vous avez raison... (Bas à Thémine, montrant Édouard et sa femme.) Mon cher ami, j'ai des soupçons sur ce jeune homme.

THÉMINE, de même.

Quelle folie! Y pensez-vous?

TORIGNI, de même.

Je ne les perds pas de vue.

FINAL des Voitures Versées.

CHOEUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable,
C'est un repas délicieux!
On soupait chez nos bons aïeux.

TOUS, à part.

Cachons mon trouble à tous les yeux.

HORTENSE*, bas à Thémine, pendant que la musique continue.

Il faut que je vous parle; ne fût-ce qu'une minute.

THÉMINE, de même.

Impossible.

HORTENSE.

Ma sûreté en dépend.

THÉMINE.

J'irai... (Il s'éloigne, et dit à part.) La chambre verte: je me le rappelle.

BONNEVAL, à Henriette.

La chambre destinée à madame est-elle prête?

HENRIETTE.

Y pensez-vous? pour une belle dame, un tel appartement? je lui donnerai le mien; c'est le plus beau de la maison.

BONNEVAL.

Et toi?

HENRIETTE.

Je prendrai la chambre verte.

CHOEUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable,
C'est un repas délicieux!
A table, à table!

(Édouard offre sa main à Hortense; le général à Henriette; Thémine et Bonneval sortent les derniers.)

* Bonneval, Henriette, Édouard, Torigni, Thémine, Hortense.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un riche salon du château de madame de Simiane. Une cheminée et deux croisées au fond. — Portes latérales. — La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Simiane; celle de droite est la porte d'entrée. — Sur le devant, à gauche, un guéridon avec quelques papiers.

SCÈNE I.

THÉMINE, Mme DE SIMIANE.

(Thémine est assis à droite du théâtre, la tête appuyée sur sa main; madame de Simiane entre par la porte à gauche, et parle à un domestique.)

MADAME DE SIMIANE, au domestique.

Disposez tout, comme je l'ai dit, et avertissez-moi dès que ces messieurs viendront... (Le domestique sort par la porte à droite. — Apercevant M. de Thémine, et à part.) Ah! M. de Thémine... il arrive le premier... c'est bien...

THÉMINE, à part.

Plus de repos!... c'est horrible!... et depuis six semaines, depuis ce funeste voyage, ne pouvoir chasser cette idée qui me poursuit!...

MADAME DE SIMIANE, s'approchant doucement.

Il ne me voit pas... tant il est préoccupé!... il ne faut pas m'en plaindre... c'est peut-être à moi qu'il pense...

THÉMINE, à part.

Fatale soirée!... fatale ivresse!... (Madame de Simiane s'approche lentement, et met sa main sur son épaule. Thémine, la regardant.) Ah! Amélie!.. (Avec délire, et joignant les mains.) Pardon!... Pardonnez-moi!...

MADAME DE SIMIANE, souriant.

De ne m'avoir pas vue!...

THÉMINE.

Oui, j'en avais besoin... je vous appelais... ne me quittez pas!... quand vous êtes près de moi... je suis si heureux! je ne pense plus à rien... qu'à vous, qui, malgré votre cruauté, votre sévérité, êtes mon ange gardien.

MADAME DE SIMIANE.

Dites-vous vraï?... tant mieux... mais savez-vous, mon ami, que depuis plus d'un mois... depuis votre retour des eaux, vous m'inquiétez sérieusement?...

AIR du Piége.

Ou d'humeur noire ou de vapeur
On vous croirait atteint!

THÉMINE.

Quelle injustice!

MADAME DE SIMIANE.

C'est donc le spleen?

THÉMINE.

Eh! non, vraiment! erreur!

MADAME DE SIMIANE.

Alors, monsieur, c'est un caprice,
C'est pire encor; ce sont des torts nouveaux
Qu'il faut nous laisser, à nous autres!
Pourquoi, messieurs, nous prendre nos défauts?
Vous avez bien assez des vôtres!

Et c'est pour vous gronder, que je vous ai fait venir de si bon matin ici... dans mon château... vous pensiez peut-être être en bonne fortune?

THÉMINE.

Mais, oui; puisque je venais vous voir...

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien! mon ami, détrompez-vous... il s'agit de choses très sérieuses... et auxquelles vous ne vous attendez guère... D'abord, parlons raison... il y a quelques mois, quand je vous offris ma main... vous m'avez refusée... vous n'aviez rien, vous ne vouliez pas tenir de votre femme votre fortune et votre existence dans le monde... et tout en blâmant un excès de délicatesse qui nous rendait malheureux, je trouvais à ce refus un motif trop noble pour m'en offenser... mais depuis six semaines environ, la mort de votre cousin vous laisse héritier d'une fortune égale au moins à la mienne... c'est chez votre ami, chez M. Édouard Bonneval, que vous avez, si je ne me trompe, appris cette nouvelle; et dès le lendemain au matin, vous avez quitté sa campagne près de Dijon, et vous êtes accouru chez moi, à Paris... dans un état que je ne pourrai jamais oublier... un air sombre et égaré... une physionomie toute renversée... et cependant je ne pouvais attribuer cette douleur à la perte de votre cousin, que vous n'aimiez pas, et avec qui vous étiez fort mal... Ma première pensée, je l'avoue... on craint tout quand on aime... fut que votre cœur était changé... que vous ne m'aimiez plus...

THÉMINE.

Moi!...

MADAME DE SIMIANE.

Je fus bientôt rassurée... jamais vous n'aviez été près de moi plus tendre et plus assidu... mais souvent, dans vos yeux, il y avait une expression de regrets... d'amour, et de repentir, qui me touchait tellement, que bien des fois... je fus tentée de vous dire : Je te pardonne...

THÉMINE.

Me pardonner... eh! quoi?...

MADAME DE SIMIANE.

Je n'en sais rien... mais je vous pardonnais toujours... et maintenant que je sais tout...

THÉMINE.

O ciel!... vous sauriez... non... non, ce n'est pas possible...

MADAME DE SIMIANE.

L'autre semaine, au jardin, vous causiez avec votre frère... j'étais près de vous, et il vous disait : « Eh bien! quand vous mariez-vous?... — Peut-être jamais! avez-vous répondu... Il me semble que j'ai si peu de temps à vivre... je suis tellement souffrant, que, quoique adorant madame de Simiane, il y a peu de générosité à moi à l'associer à mon sort... » Voilà ce que vous avez dit... et c'est donc là, monsieur, la cause de votre tristesse?

THÉMINE, à part.

Ah!... gardons-nous de la détromper! (Haut.) Eh bien! oui, madame; oui, j'en conviens... des pressentiments dont je rougis moi-même...

MADAME DE SIMIANE.

Et qui n'ont pas le sens commun... Mais quand vous auriez dit vrai, où donc deviez-vous chercher des soins et des consolations, si ce n'est auprès de moi?... Veiller sur celui qu'on aime... éloigner de lui la douleur... mais nous sommes faites pour cela, c'est notre état, notre mérite... le seul que le temps ne puisse nous enlever; et en se mariant, mon ami, l'on y compte un peu... Si vous ne nous aimiez que tant que nous sommes belles... et tant que vous êtes jeunes, notre empire serait de bien courte durée; mais malheureusement arrivent pour vous les années et les souffrances... Vous nous aimez alors, parceque nous sommes bonnes... vous nous aimez en proportion de vos peines... et cet amour-là n'est pas comme l'autre, il ne fait qu'augmenter...

THÉMINE.

Ah! comment reconnaître tant d'amour et de générosité!...

MADAME DE SIMIANE.

Je n'en ai pas tant que vous croyez... car cette fois... je n'ai point pardonné, et je me suis vengée à mon tour de votre manque de confiance... J'ai tout disposé sans vous en prévenir... je vous ai écrit hier que je vous priais de vous rendre ici, dans mon château, pour une affaire importante... qui ne souffrait pas de retard...

THÉMINE.

Et laquelle?

MADAME DE SIMIANE.

Vous ne devinez pas?... votre mariage, monsieur...

THÉMINE, avec joie.

Il se pourrait!... un pareil bonheur!...

MADAME DE SIMIANE.

On ne vous demande pas votre avis... ni votre consentement.

AIR : Le Parnasse des Dames.

Au complot, à la perfidie,
En vain vous aurez beau crier!
Bon gré, mal gré, l'on vous marie.
Vous êtes notre prisonnier!
Oui, dans ce château je commande;
Et d'en sortir perdez l'espoir!
C'est votre peine...

THÉMINE.

Ah! je demande
Qu'elle commence dès ce soir!

MADAME DE SIMIANE.

Quoi! vraiment, cela ne vous effraie pas!

THÉMINE.

Ah! j'oublie tout!... plus de remords!... plus de regrets! Mais comment, sans que j'aie pu m'en douter... une pareille conspiration... a-t-elle réussi?...

MADAME DE SIMIANE.

En ne disant rien à personne... vous comprenez... pas même à nos témoins... dont l'un est ici depuis hier soir, et les autres vont arriver ce matin, sans savoir même de quoi il s'agit...

THÉMINE.

Et ces témoins sont...?

MADAME DE SIMIANE.

Des amis, dont la présence, je crois, vous sera agréable... et il faut que vous les trouviez bien; car, en l'absence de votre frère, qui vient de quitter Paris, je les ai fait venir exprès.

THÉMINE.

Et qui donc?

MADAME DE SIMIANE.

D'abord, de votre côté, votre meilleur ami... un charmant jeune homme, pour qui j'ai la plus grande estime... et que vous-même autrefois m'avez présenté... Édouard Bonneval...

THÉMINE, vivement.

Édouard!... Ah! ce nom-là me rappelle...

MADAME DE SIMIANE.

Quoi donc?...

THÉMINE.

Rien... excusez-moi... je voulais dire... que surpris ainsi à l'improviste...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Deux messieurs demandent à parler à madame.

MADAME DE SIMIANE.

Qui donc?...

LE DOMESTIQUE.

MM. Bonneval, le père et le fils.

THÉMINE, à part.

Ah! dans ce moment sur-tout, je ne pourrais supporter leur présence...

MADAME DE SIMIANE, au domestique.

Et vous les faites attendre!... qu'ils entrent sur-le-champ!... (A Thémine.) Qu'avez-vous donc?

THÉMINE, embarrassé.

Deux mots à écrire... à envoyer à Paris.

MADAME DE SIMIANE, lui montrant sa chambre.

Eh bien! là... dans mon appartement... (Thémine passe à sa gauche, et lui baise la main.) N'est-ce pas dans votre appartement? (Thémine entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD, Mme DE SIMIANE.

ÉDOUARD, à la porte.

Entrez donc, mon père...

BONNEVAL.

C'est toi qui me présentes.

(Ils entrent.)

MADAME DE SIMIANE.

Je vous remercie de votre exactitude, monsieur Édouard, et plus encore de la surprise que je vous dois... Je n'aurais pas osé compter sur le plaisir de voir M. votre père... et je m'estime bien heureuse que de lui-même...

BONNEVAL.

Oui, madame... (A part.) Voilà une femme charmante!... (Haut.) J'ai voulu accompagner mon fils à Paris... d'abord pour voir Paris... et pour jouir de ses succès, à ce cher enfant!...

MADAME DE SIMIANE.

C'est si naturel!...Il marche à une belle réputation, et chacun dit que sa place est marquée au premier rang.

BONNEVAL, à Édouard.

Tu l'entends!... (A madame de Simiane.) Et avec tout cela, il n'est pas heureux.

MADAME DE SIMIANE.

Est-il possible!...

ÉDOUARD.

Il ne s'agit pas de moi, mon père... mais de madame. Et quand j'ai reçu de vous ce billet où vous me dites seulement : « Venez, j'ai besoin de vous... j'attends de vous un service... » j'ai tout quitté, et me voilà!...

MADAME DE SIMIANE.

Je connaissais votre amitié... je n'en doutais pas; et plaise au ciel que vous puissiez quelque jour mettre la mienne à l'épreuve!

ÉDOUARD.

Que de bontés!...

BONNEVAL.

Et tu hésites encore à parler!...

ÉDOUARD, d'un air suppliant.

Mon père... au nom du ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Qu'y a-t-il donc?...

BONNEVAL, passant entre Édouard et madame de Simiane *.

Une chose d'où dépend son sort.

MADAME DE SIMIANE.

Est-il vrai?... parlez vite!...

ÉDOUARD.

Ne le croyez pas, madame!...

BONNEVAL.

Quelque chose que j'ai appris par sa sœur... et qu'il n'a jamais osé vous dire... et s'il faut vous l'avouer, madame, c'est pour cela que je suis venu avec lui... J'ai dit : Je verrai madame de Simiane... il faut qu'elle sache ce dont il s'agit; et puisque j'ai un fils qui, quoique avocat, ne peut pas parler... je parlerai pour lui...

ÉDOUARD.

Mon père!...

BONNEVAL.

Oui, monsieur... et si je parle mal... madame excusera, parceque je n'ai fait ni mon droit ni mon stage... mais il n'y a pas besoin de cela pour expliquer nettement ses affaires, sa position... et pour aller au fait.

MADAME DE SIMIANE.

Eh! allez-y, de grace...

BONNEVAL.

Vous avez raison... Vous saurez, madame, que je n'ai pas de fortune... mais j'ai deux enfants qui font bon bonheur... c'est-à-dire qui faisaient... car, depuis quelque temps, ma pauvre fille est triste et souffrante...

MADAME DE SIMIANE.

Votre fille!... cette chère Henriette!...

BONNEVAL.

Personne ne sait ce qu'elle a!...

AIR du Partage de la Richesse.

Moi, je le sais, c'est qu'elle aime son frère!
Et que son frère, et sombre et malheureux,
Le jour entier gémit, se désespère!
Lui que j'ai vu si content, si joyeux!
Mon pauvre fils, mon espoir, mon idole,
Lui qu'on citait déja comme avocat,
Perd l'appétit, le sommeil, la parole...
Si ça dure... adieu son état;
Vous le voyez, il perdra son état.

MADAME DE SIMIANE.

Et qu'a-t-il donc?...

BONNEVAL.

Il a, madame... qu'il est amoureux...

ÉDOUARD.

Mais, mon père...

BONNEVAL, montrant Édouard.

Oui, madame... oui, mon client est amoureux... Regardez plutôt si j'ai menti!... et c'est là-dessus qu'il voudrait avoir vos conseils...

MADAME DE SIMIANE.

Je connais donc la personne?... Je puis lui être utile?... Son nom? Édouard... et si j'ai quelque pouvoir sur elle *... Je lui dirai tout ce que je pense de vous... je lui peindrai avec tant de chaleur vos talents, votre bon cœur, votre mérite, que je la forcerai bien à dire oui.

(Edouard passe auprès de madame de Simiane.)

ÉDOUARD.

Dites-le donc... car cette personne-là... c'est vous!...

MADAME DE SIMIANE.

Moi, grand Dieu!...

ÉDOUARD.

Oui, madame, vous-même!...

MADAME DE SIMIANE.

Ah! monsieur!... ah! mon ami!... qu'ai-je fait?... et me pardonnerez-vous jamais le coup que je vais vous porter?... Ce billet que je vous ai écrit... il y a quelques jours...

ÉDOUARD.

En me priant de venir ici pour vous rendre un service...

MADAME DE SIMIANE, vivement.

Croyez bien que j'ignorais... que... (A elle-même.) J'étais bien loin de me douter...

ÉDOUARD.

Achevez... ce service que vous attendiez de moi... quel était-il?...

MADAME DE SIMIANE, baissant les yeux.

D'être mon témoin... pour mon mariage...

BONNEVAL et ÉDOUARD.

O ciel!

MADAME DE SIMIANE.

Avec M. de Thémine, votre ami...

ÉDOUARD.

AIR : Un jeune Grec.

Est-il possible!

BONNEVAL.

Allons, c'est encor lui!
Le maudit homme! il n'en manque pas une!

* Édouard, Bonneval, madame de Simiane.

* Edouard, Bonneval, madame de Simiane.

ÉDOUARD.

Eh quoi! c'est vous qu'il adore aujourd'hui!

MADAME DE SIMIANE.

Vous l'ignoriez!

ÉDOUARD.

Oui, pour mon infortune!
Sans vous nommer, sans cesse il me parlait
De l'amour qu'en lui faisait naître...
Un ange! un être et divin et parfait...
Ah! c'est ma faute, et, rien qu'à ce portrait,
Mon cœur eût dû vous reconnaître,
Oui, j'aurais dû vous reconnaître!

MADAME DE SIMIANE, lui prenant la main.

Monsieur Édouard...

ÉDOUARD.

Oubliez que j'ai parlé... oubliez-moi... épousez-le...

BONNEVAL.

Et moi, je ne le souffrirai pas... je m'oppose à ce mariage!... et ne croyez pas que ce soit par intérêt personnel!... Ce n'est plus pour mon fils... c'est pour vous-même, madame, et par l'affection que je vous porte... vous ne pouvez pas être heureuse avec un pareil homme...

MADAME DE SIMIANE.

Que dites-vous?

BONNEVAL.

Si elle savait comme moi ce qui en est... si je lui disais...

ÉDOUARD, l'interrompant.

Mon père!... taisez-vous!... au nom de l'amitié et de l'honneur!

BONNEVAL, de même, et avec colère.

Mais c'est ton rival!...

ÉDOUARD.

Raison de plus!...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, THÉMINE *.

MADAME DE SIMIANE, qui a été au-devant de lui.

Venez, Thémine, venez m'aider à réparer nos torts envers un ami... envers qui nous sommes bien coupables!...

THÉMINE, troublé.

Que dites-vous?

MADAME DE SIMIANE.

Je l'avais choisi pour témoin de notre union; et il vient de m'apprendre...

THÉMINE.

Et quoi donc?... au nom du ciel, achevez.

MADAME DE SIMIANE.

J'étais si loin de soupçonner les sentiments que lui-même avait pour moi...

THÉMINE, respirant plus librement.

Comment! c'était cela!... il vous aimait!... (Allant à Édouard, et lui prenant la main.) Oui, tu dois m'en vouloir... et je te l'avais bien dit: mon amitié est fatale... elle porte malheur...

ÉDOUARD, à Thémine.

J'oublierai mon chagrin pour ne songer qu'à ton bonheur... (A madame de Simiane.) Vous, madame, si vous croyez désormais me devoir quelque amitié... je vous en demanderai une preuve...

MADAME DE SIMIANE.

Et laquelle?...

ÉDOUARD.

C'est de ne rien changer à ce que vous avez décidé pour aujourd'hui.

AIR de la Sentinelle.

Comme témoin, et sur-tout comme ami,
Auprès de vous, vous m'appeliez, madame...

BONNEVAL.

Ah! c'en est trop! tu veux encore ici...

ÉDOUARD.

Oui, c'est un droit que l'amitié réclame!
C'est un devoir que je rempli.
Jadis, et par faveur insigne,
Vous m'accordiez ce nom d'ami...
C'est moi qui le prends aujourd'hui,
Car d'aujourd'hui je m'en crois digne.

MADAME DE SIMIANE.

Quoi! tant de générosité...

ÉDOUARD.

C'est convenu!... ne parlons plus de moi... mais de vous... (Se tournant et apercevant Bonneval qui pleure.) Allons donc, mon père, aurez-vous moins de courage que moi!...

BONNEVAL.

Mon pauvre fils!...

ÉDOUARD.

Il ne faut pas ne songer qu'à soi dans ce monde... (Regardant madame de Simiane.) Il faut penser au bonheur des autres... cela console de tout... (A madame de Simiane.) Je suppose que vous attendez beaucoup de monde... nombreuse compagnie...

MADAME DE SIMIANE.

Non pas!... ce mariage doit se faire sans éclat... en petit comité... entre amis... vous d'abord, et puis le général Torigni...

BONNEVAL.

Le général!...

MADAME DE SIMIANE.

C'est mon parent... Je l'avais choisi pour témoin de mon côté... et sans être prévenu plus que vous de mes projets... il est arrivé ici hier soir avec sa femme...

THÉMINE, avec effroi.

Sa femme!

ÉDOUARD.

Madame de Torigni!...

BONNEVAL, à part.

En voici bien d'une autre!...

MADAME DE SIMIANE.

Ils ont passé la nuit au château.. et je

* Bonneval, Édouard, madame de Simiane, Thémine.

m'étonne qu'ils ne soient pas encore descendus...

THÉMINE, bas à Édouard.

C'est fait de moi!... rien n'arrêtera Hortense...

MADAME DE SIMIANE.

Ma chère tante sera sans doute encore à sa toilette... car c'est pour elle une affaire d'état!... que sera-ce quand elle saura qu'il s'agit d'un mariage!... elle ne me pardonnera pas de le lui avoir laissé ignorer...

THÉMINE.

Eh bien! de grace... ne lui en parlez pas encore... non plus qu'au général...

MADAME DE SIMIANE.

Et pourquoi donc?...

THÉMINE.

Des raisons que vous saurez... que je vous expliquerai... Mais, au nom du ciel, ne parlez pas de moi... du moins dans ce moment... plus tard... je ne dis pas...

MADAME DE SIMIANE.

Il faut qu'il y ait un motif...

ÉDOUARD.

Que je devine sans peine.... l'amour-propre, le respect humain... Il s'est tant de fois moqué du mariage devant le général... que dans ce moment-ci, redoutant sa raillerie...

BONNEVAL, à part.

Et il va encore trouver des moyens pour son rival...

MADAME DE SIMIANE.

Quoi! monsieur, vous seriez comme *le Philosophe Marié*... vous rougiriez d'être heureux?...

THÉMINE, avec impatience.

Ce motif-là... ou tout autre... Ce sont eux... je les entends... quelques heures encore... quelques heures de silence... si vous ne voulez pas me faire une peine réelle...

MADAME DE SIMIANE.

Ce mot suffit, mon ami; et aujourd'hui, comme toujours, je vous obéirai...

THÉMINE, à part.

Je respire!... d'ici à ce soir je préviendrai Hortense, et je l'amènerai à ce mariage...

SCÈNE V.

Les Précédents, TORIGNI, HORTENSE.

HORTENSE, entrant en causant avec Torigni.

Oui, monsieur, j'en aurai la migraine... me lever de si bonne heure!...

TORIGNI.

A onze heures passées...

(Pendant que madame de Simiane va au-devant de Torigni, Thémine passe auprès d'Édouard.)

MADAME DE SIMIANE, à Torigni et à Hortense.

Bonjour, mon cher oncle... bonjour, ma jolie tante...

HORTENSE*.

C'est charmant d'être tante quand on est plus jeune que sa nièce... Non, ne vous fâchez pas... du même âge... je le dis par-tout, parce-que cela me vaut une foule de compliments... qui sont toujours les mêmes, et qui me font toujours plaisir... Quoi! madame est tante... peut-être grand'tante!... Eh mon Dieu!... cela ne tardera peut-être pas... (A madame de Simiane.) Cela dépend de vous... (Se retournant et apercevant Thémine qui jusque-là s'est tenu à l'écart près d'Édouard, elle pousse un cri**.) Ah!... (Elle se reprend, lui fait froidement la révérence, et s'avance gaiment près d'Édouard.) Monsieur Édouard... (Se retournant et s'adressant à madame de Simiane.) Et vous ne me dites pas que vous attendiez du monde... (Saluant.) Grace au ciel les vacances sont finies, et j'espère que nous vous recevrons cet hiver...

TORIGNI, à part.

Quel empressement!... (Haut.) il me l'a bien promis...

HORTENSE.

Le général y compte... il vous aime beaucoup... et je suis si contente de l'entourer de ses amis!...

ÉDOUARD, qui est passé auprès d'Hortense.

En voici un que je vous présente... M. Bonneval, mon père...

HORTENSE.

Que j'ai grand plaisir à revoir... Et votre aimable Henriette... comment va-t-elle?...

BONNEVAL.

Je n'en suis pas content... elle est souffrante... elle est triste...

HORTENSE.

Vous ne l'avez pas amenée avec vous à Paris?...

BONNEVAL.

Non... elle a voulu rester à Dijon...

THÉMINE, à part.

Ah!... je respire...

TORIGNI.

Nous irons la voir en passant... en retournant à ma terre...

HORTENSE, étourdiment.

Oui... mais après l'hiver... le plus tard possible... je n'aime pas la campagne... (Geste de Torigni.) Si, monsieur... je l'aimerai si cela peut vous faire plaisir... je l'aime déja... aujourd'hui sur-tout... et quoique je ne sache pas encore pourquoi madame de Simiane nous a convoqués si solennellement...

TORIGNI.

Elle va nous l'apprendre... je l'espère...

MADAME DE SIMIANE.

Pas tout-à-fait encore... je puis cependant

* Bonneval, Édouard, Thémine, Hortense, Torigni, madame de Simiane.

** Bonneval, Thémine, Édouard, Hortense, Torigni madame de Simiane.

vous dire la moitié de mon secret... et vous avouer que je vais me marier... aujourd'hui même.

HORTENSE.

Est-il possible !...

TORIGNI.

Elle a raison...

HORTENSE.

Et moi, je ne lui conseille pas... Qu'est-ce qu'elle peut desirer?... elle est veuve...

TORIGNI.

Eh bien! par exemple!...

HORTENSE.

Je voulais dire... elle est libre... elle est riche... et si elle me demandait mon avis...

MADAME DE SIMIANE.

C'est pour cela que j'ai convoqué ma famille...

HORTENSE, regardant Thémine et Édouard.

Mais ces messieurs ne sont pas de votre famille. Comment alors se fait-il...?

TORIGNI.

Je devine... l'un d'eux est le prétendu...

HORTENSE, vivement.

S'il était vrai!... (Courant à madame de Simiane.) Lequel, Amélie, lequel... de ces messieurs?...

MADAME DE SIMIANE, souriant.

Eh mais! vous êtes bien curieuse... et sans manquer, ma chère tante, au respect que je vous dois... je ne vous dirai que tantôt... avant dîner, lequel de ces messieurs sera mon mari.

BONNEVAL, souriant.

D'abord, et malheureusement ce n'est pas moi...

MADAME DE SIMIANE, d'un air aimable.

Qu'en savez-vous?.... Je n'excepte personne...

HORTENSE, à part.

Je comprends... et la présence du père en ces lieux... me dit assez... (Vivement à madame de Simiane.) Vous avez raison... je vous approuve... vous ne pouviez faire un meilleur choix... Si bon, si aimable!... A votre place, j'aurais fait comme vous... car j'ai toujours eu un faible pour lui...

TORIGNI.

Et pour qui donc?

HORTENSE, revenant auprès d'Édouard.

Pour M. Édouard... je le dis devant lui... quoi qu'il arrive, mon amitié lui est acquise, et je n'oublierai jamais...

TORIGNI, vivement.

Quoi donc?...

HORTENSE.

Que, puisqu'il y a une noce... il doit y avoir un bal... et nous danserons ensemble ce soir... (A Torigni.) Oui, monsieur, vous avez beau faire la moue... nous danserons; vous nous regarderez... cela vous amusera... On croit mon mari jaloux, ce n'est pas vrai... On lui a fait une réputation qu'il ne mérite pas... J'ouvrirai le bal avec M. Édouard...

TORIGNI.

Y pensez-vous?...

HORTENSE.

C'est de droit!... la contre-danse des grands parents... Monsieur de Thémine, vous viendrez m'inviter pour le premier galop... Peut-être que je vous refuserai... C'est égal... venez toujours... Et puis j'ai à causer avec vous, une querelle à vous faire...

TORIGNI.

Et sur quoi?...

HORTENSE, froidement.

C'est mon secret... Si nous profitions de la matinée pour faire un tour de parc?...

THÉMINE, bas à Édouard.

Débarrasse-moi d'elle, je t'en prie...

TORIGNI, regardant Édouard qui cause avec Thémine.

Encore ce jeune homme... et Thémine saurait-il...? serait-il son confident?... J'observerai...

AIR : Et vous, ma belle fille (du SERMENT).

Suivons cette jeunesse;
(A Bonneval.)
Nous représentons la Sagesse...
Prenez mon bras!

BONNEVAL.

Ah! de grand cœur!
(A part, montrant Thémine.)
Le général et lui me font trembler de peur!

ENSEMBLE.

TOUS, MADAME DE SIMIANE*.

TOUS.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant!

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments je suis fidèle;
(Regardant Thémine.)
Et j'espère qu'en ce moment
De moi l'on doit être content!

ÉDOUARD, offrant son bras à Hortense.

Madame me permettra-t-elle...?
J'ose ici réclamer ce droit...

HORTENSE, acceptant avec peine.

Mais oui, monsieur!...
(Regardant Thémine, à part et avec dépit.)
Le maladroit!

ENSEMBLE.

TORIGNI, THÉMINE, BONNEVAL, HORTENSE et ÉDOUARD.

TORIGNI.

Ayons toujours les yeux sur elle;
Époux attentif et prudent,
Ne les quittons pas un instant!

THÉMINE, regardant Édouard.

De l'amitié parfait modèle,
En s'emparant d'elle il me rend
Un grand service en ce moment!

* Édouard, Thémine, Hortense, Bonneval, Torigni, madame de Simiane.

BONNEVAL.

J'éprouve une frayeur mortelle!
D'effroi, rien qu'en les regardant,
Moi, je me sens toujours tremblant!

HORTENSE et ÉDOUARD.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant.

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments je suis fidèle! etc.

(Ils sortent tous, excepté Thémine et madame de Simiane.)

SCÈNE VI.

Mme DE SIMIANE, THÉMINE.

MADAME DE SIMIANE, souriant.

Eh bien! mon seigneur et maître, êtes-vous content? ai-je obéi?... ai-je bien exécuté vos ordres?...

THÉMINE.

Ah! c'est trop de bonté et de générosité!...

MADAME DE SIMIANE.

Et maintenant puis-je savoir...?

THÉMINE, à part.

Oh! non!... j'ai trop besoin de son estime... (Haut.) Écoutez, Amélie, il est un secret qui me pèse... qui me rend malheureux... Vous le saurez un jour... bientôt... Mais dans ce moment... pour vous et pour moi... ne me le demandez pas...

MADAME DE SIMIANE, avec effroi.

O ciel!... (Avec sang-froid.) Ce secret intéresse-t-il votre amour pour moi?... Vous empêche-t-il de m'aimer?...

THÉMINE.

Non... je vous aime plus que jamais!... je n'aime que vous... vous seule au monde...

MADAME DE SIMIANE, avec calme.

Ce mot me suffit... Je ne vous demande rien... Il n'y a pas d'amour sans confiance... et j'ai confiance en vous... Vous ne l'avez pas trahie... vous ne la trahirez jamais... Je vous crois... je suis tranquille... Décidez pour aujourd'hui ce qu'il faudra faire... (Elle passe à la gauche de Thémine.) Je suis là... à deux pas... dans mon appartement... J'attends vos ordres... et vous ai déja prouvé que j'étais heureuse de les suivre...

(Elle sort et entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

THÉMINE, puis HORTENSE.

THÉMINE.

Ah!... si cette femme-là ne mérite pas les adorations du monde entier!... Oui, je dois à jamais lui laisser ignorer mes torts... Cette découverte-là lui porterait le coup de la mort... Ciel! Hortense!...

HORTENSE, entrant vivement par la porte à droite, et avec un calme affecté.

Je viens de l'apprendre... je ne puis le croire encore... j'ai besoin de l'entendre de votre bouche...

THÉMINE.

Qu'avez-vous, madame?...

HORTENSE.

Votre ami... Édouard... m'a avoué tout-à-l'heure que ce n'était point lui qui épousait madame de Simiane... J'ai quitté son bras... je me suis élancée... j'ai couru!... Et qui donc alors?... qui donc, si ce n'est vous?...

THÉMINE, avec inquiétude, et regardant la porte à gauche.

Silence... au nom du ciel!...

HORTENSE.

C'est vous, je le vois!... et vous croyez que je supporterai une pareille trahison!...

THÉMINE.

Plus bas... je vous en supplie!... Hortense!... taisez-vous...

HORTENSE, à voix haute, et passant à droite du théâtre*.

Non... je ne me tairai pas!... je le dirai à vous... à tout le monde... Je proclamerai tout haut... et vos torts et les miens... Et l'on jugera qui de nous fut le plus coupable!... Un homme s'est présenté... et des parents, sans voir ses années et ses rides, m'ont dit : « Il est riche... épouse-le... nous le voulons... » Jeune, sans expérience... j'ai obéi... Savais-je alors ce que j'étais... ce que j'éprouvais?... je m'ignorais moi-même...

THÉMINE.

Hortense!...

HORTENSE.

Ah! parceque j'étais étourdie, légère... vous avez cru que je ne voyais rien... pas même l'abîme ouvert sous mes pas... Détrompez-vous... je savais que j'exposais mon avenir, ma réputation, ma vie peut-être... mais c'était pour vous!... et ce mot seul faisait oublier le danger... il faisait tout oublier!...

THÉMINE.

Malheureux que je suis!...

HORTENSE.

Il est ému!... il pleure...: Ah! je savais bien que ma voix arriverait à son cœur!... qu'il ne voudrait pas me faire un si grand chagrin, à moi qui ne lui en ai jamais fait!... Ces hommages, ces vœux, dont j'étais fière... les voulez-vous?... je vous les sacrifie... Quand on me disait : « Qu'elle est belle!... » ce n'était pas pour moi que j'en étais heureuse... Et pour prix de tant d'amour... vous en épouseriez une autre!... Oh! non, vous auriez des regrets... des remords... Vous seriez malheureux avec elle... n'est-ce pas?...

THÉMINE.

Moi?...

* Hortense, Thémine.

HORTENSE, passant à gauche.

Oui, et pour n'y plus songer... et pour l'oublier... viens, partons...

THÉMINE.

Y pensez-vous?...

HORTENSE.

Oui, sans doute... ce rang... ces richesses qu'on m'a imposées... je les abandonne, j'y renonce...

THÉMINE.

Quelle imprudence!... quelle déraison!... et le général?...

HORTENSE.

Eh bien!... s'il nous surprend... il nous tuera!... Craindrais-tu la mort!... Moi, je ne crains rien... que de te perdre!...

SCÈNE VIII.

BONNEVAL, THÉMINE, HORTENSE.

BONNEVAL, entrant par la droite, d'un air effaré.

Ciel!... tous les deux ensemble!... j'en étais sûr...

THÉMINE.

Qu'avez-vous donc?...

BONNEVAL.

Vous êtes perdus!... le général vous cherche... il a des soupçons...

THÉMINE.

Et sur quoi?...

BONNEVAL.

Je ne sais... mais il est furieux... et s'il vous trouve ainsi...

THÉMINE.

En effet, dans le trouble où il est... Fuyez, qu'il ne vous voie point...

(Il la pousse vers la porte à droite.)

BONNEVAL, l'arrêtant.

Eh non!... le général me suivait... je l'ai laissé au bas de l'escalier.

HORTENSE, montrant la porte à gauche où est madame de Simiane.

Alors, de ce côté...

THÉMINE, effrayé.

Eh non!... encore moins...

BONNEVAL, qui pendant ce temps a couru à la porte à droite, et qui la ferme au verrou.

C'est lui!... je l'entends!...

TORIGNI, en dehors, secouant la porte.

Ouvrez!... ouvrez!...

THÉMINE, à Bonneval.

Qu'avez-vous fait!...

BONNEVAL.

J'ai mis le verrou.

THÉMINE.

Quelle imprudence!... c'est justifier ses soupçons...

BONNEVAL.

Que voulez-vous?... moi, je perds la tête... Quand on n'a pas comme vous la grande habitude...

TORIGNI.

Ouvrez!... ouvrez!...

THÉMINE, avec impatience.

Mais ouvrez donc!...

BONNEVAL.

Puisqu'ils le veulent tous...

HORTENSE.

Retenez-le... un instant seulement...

(Elle s'élance dans la chambre à gauche.)

THÉMINE, voulant la retenir.

Que faites-vous là! ô ciel!...

(La porte à gauche se referme au moment où le général entre par la porte à droite que Bonneval vient d'ouvrir.)

SCÈNE IX.

BONNEVAL, TORIGNI, THÉMINE.

TORIGNI, avec trouble, après un moment de silence.

Pourquoi donc ce salon est-il fermé?...

BONNEVAL.

C'est moi qui machinalement et sans le vouloir...

TORIGNI, avec trouble, et regardant autour de lui.

Vous, Bonneval!... Je croyais trouver ici, non pas vous... mais votre fils... et en montant... je l'ai aperçu... lisant dans la bibliothèque... ce qui m'a arrêté... Ce n'est donc pas lui...

BONNEVAL, vivement.

Oh! non!... à coup sûr vous auriez bien tort de le soupçonner...

TORIGNI.

Et de quoi?...

BONNEVAL, embarrassé.

Je ne sais... je voulais dire... d'avoir des idées...

TORIGNI.

Et lesquelles?... Vous en avez donc vous-même... j'ai donc raison d'en avoir?...

BONNEVAL, à part.

Oh! que je voudrais être loin d'ici!

TORIGNI, lui prenant la main.

Restez!... Eh mais! vous tremblez! et le trouble où vous êtes, parceque je vous rencontre en ce salon avec M. de Thémine... cela n'est pas naturel... Vous n'y étiez pas seul?...

BONNEVAL, tremblant.

Je l'ignore...

TORIGNI, lui secouant la main avec force.

Vous l'ignorez?...

BONNEVAL, de même.

Oui, général... j'arrive à l'instant... je venais d'entrer...

TORIGNI.

Mais quand vous êtes entré... monsieur n'était pas seul?

BONNEVAL, de même.

C'est possible... je ne dis pas...

TORIGNI.

Et avec qui était-il?...

BONNEVAL, de même.

Je n'en sais rien... je n'ai pas vu...

TORIGNI.

On s'est donc enfui à votre arrivée?...

BONNEVAL.

Comme vous voudrez...

TORIGNI.

Comme je voudrai!...

BONNEVAL.

Je veux dire que j'ignore... puisque je ne l'ai pas vu, comment est sorti... le... monsieur qui était ici... car c'était un homme...

TORIGNI.

Et comment le savez-vous si vous ne l'avez pas vu?

BONNEVAL.

Je dis... je suppose...

TORIGNI, avec colère.

Un homme... dites-vous?... un homme!... et c'est lui sans doute qui aura oublié ce que je vois là!... (montrant un gant de femme qu'Hortense a laissé sur un fauteuil, à gauche, et dont il s'empare.)

THÉMINE, allant à lui.

Monsieur... je ne souffrirai pas...

TORIGNI.

Ah!..... vous l'avouez donc enfin..... une femme était ici, avec vous... quand il vous a surpris?... et par où a-t-elle pu s'échapper?... par cette seule issue! (montrant la porte à gauche.) et je saurai...

THÉMINE, se mettant devant la porte.

Non, monsieur, vous n'entrerez pas...

BONNEVAL.

Je sens que je me trouve mal...

TORIGNI, hors de lui.

Songez, monsieur... songez que c'est m'avouer...

THÉMINE.

Tout ce que vous voudrez... mais vous n'entrerez pas...

ENSEMBLE.

AIR de Robert-le-Diable.

TORIGNI, THÉMINE, BONNEVAL.

TORIGNI.

C'en est trop! mon honneur
Punira qui m'offense!
Je sens battre mon cœur
De rage et de fureur!
Si mon bras sans défense
Diffère son trépas,
A ma juste vengeance
Il n'échappera pas!

THÉMINE.

Oui, je dois sur l'honneur
Prendre ici sa défense!
Ses soupçons, sa fureur,
Ne font rien sur mon cœur!...
Oui, si je vous offense,
Parlez!... de votre bras
Je crains peu la vengeance,
Mais vous n'entrerez pas!

BONNEVAL.

Je frémis de terreur!
Malgré mon innocence;
Oui, je meurs de frayeur
En voyant sa fureur!
De celui qui l'offense
Il lui faut le trépas!
Pourvu qu'à sa vengeance
Il ne me mêle pas!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; Mme DE SIMIANE, paraissant à la porte à gauche qu'elle vient d'ouvrir.

MADAME DE SIMIANE, avec calme *.

Et pourquoi donc, Thémine, ne pas laisser entrer mon oncle?...

TORIGNI et THÉMINE, à part, avec étonnement.

Madame de Simiane!...

BONNEVAL.

Encore une autre!... il en a toujours une douzaine... et il les change à volonté...

MADAME DE SIMIANE, à Thémine.

On peut se fier au général... (A Torigni.) Oui, mon cher oncle, vous apprenez là un secret que nous voulions vous cacher encore quelque temps... C'est monsieur qui devait être mon mari...

TORIGNI.

Lui!... Thémine?...

MADAME DE SIMIANE.

Ce titre peut, je pense, autoriser à vos yeux... le tête-à-tête où nous étions tout-à-l'heure, ici, dans ce salon... et lorsque monsieur (montrant Bonneval) nous a brusquement surpris... je n'ai eu que le temps, en l'entendant monter, de me réfugier dans mon appartement... C'est très mal, monsieur Bonneval... très indiscret...

BONNEVAL, s'inclinant.

Mille pardons, madame!... (A part.) Allons! me voilà forcément le complice de tout le monde!...

TORIGNI, regardant toujours de côté à gauche.

Eh bien!... je vous avoue que j'avais la tête tellement troublée, qu'il ne fallait pas moins que ce que vous me dites là, et la certitude de votre mariage...

MADAME DE SIMIANE, qui a une main gantée et l'autre nue.

Si vous vouliez me rendre mon gant?

TORIGNI.

Étourdi que j'étais!...

MADAME DE SIMIANE, voyant qu'il regarde toujours du côté de sa chambre.

Et puis... si vous vouliez... mon cher oncle... lire notre contrat de mariage, qui est tout préparé, et que je veux vous soumettre... vous le trouverez sur mon secrétaire... là dans ma chambre...

* Bonneval, Torigni, madame de Simiane, Thémine.

TORIGNI, avec joie.

Volontiers...

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

THÉMINE et BONNEVAL *.

O ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Ne craignez rien... je l'ai fait redescendre chez elle par l'escalier dérobé de mon cabinet de toilette...

THÉMINE, avec confusion.

Ah! madame! quelle générosité!...

MADAME DE SIMIANE.

Elle m'a tout avoué...

THÉMINE.

O ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Ce qui, du reste, était inutile... car j'avais tout entendu...

THÉMINE, à part, regardant madame de Simiane.

C'est fait de moi!... plus d'espoir...

MADAME DE SIMIANE.

Ne craignez plus rien de sa part... éclairée par ses dangers et par mes conseils peut-être... elle renonce à vous.

TORIGNI, rentrant, le contrat à la main.

C'est, ma foi, vrai... un contrat bien en règle... (Il continue à le lire **.)

(En ce moment entre par la porte à droite un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour M. de Thémine...

MADAME DE SIMIANE, montrant Thémine.

Le voilà...

THÉMINE, prenant la lettre.

Une lettre de Paris?...

LE DOMESTIQUE, à demi-voix.

Non, monsieur... c'est une jeune dame qui m'a dit de vous remettre à vous-même...

THÉMINE.

Tais-toi! c'est bien... (A part.) Qu'est-ce que cela signifie?

BONNEVAL, à part.

C'est d'encore une! j'en suis sûr!... et le feu du ciel ne tombera pas sur lui!...

TORIGNI, qui a lu.

Tous ces articles-là me paraissent fort bien, fort convenables... et la famille n'a rien à y redire... il n'y a plus qu'à signer.

MADAME DE SIMIANE, froidement.

Dès l'arrivée du notaire...

THÉMINE, à demi-voix.

Quoi! vous daigneriez...!

MADAME DE SIMIANE, de même, à Bonneval.

Veuillez faire avertir M. Édouard... votre fils...

BONNEVAL.

Oui, madame... (A part.) Mon pauvre fils!...

TORIGNI.

Moi, je vais chercher ma femme... et dans un instant, ici... nous signerons tous... Et moi, qui avais pu croire...! Gardez-moi le secret, je vous en prie... Toujours ces maudites idées... (A Bonneval.) Aussi, c'est votre faute, Bonneval.

BONNEVAL.

Comment! ma faute?

TORIGNI.

Certainement.

(Il sort avec Bonneval, en parlant toujours avec lui.)

SCÈNE XI.

THÉMINE, Mme DE SIMIANE.

THÉMINE.

Ah! madame, la honte m'empêche de lever les yeux sur vous... je ne puis... je n'ose même vous exprimer ma reconnaissance...

MADAME DE SIMIANE.

Vous ne m'en devez aucune... Si j'avais écouté mon juste ressentiment... je vous aurais fui sans retour... car vous m'avez trompée, et il n'y a plus de confiance, plus d'avenir pour nous... mais la rupture de ce mariage eût réveillé la jalousie du général.

AIR d'Aristippe.

Aux noirs soupçons dont son esprit s'enflamme
C'était donner un libre cours;
C'était compromettre sa femme,
Et peut-être exposer vos jours.
Oui, c'était exposer vos jours.
Il fallait donc, je le sens en mon ame,
Il fallait faire, en cette extrémité,
Votre malheur ou le mien...

THÉMINE, avec reproche.

Ah! madame!

MADAME DE SIMIANE, lui tendant la main.

Vous le voyez, je n'ai point hésité!

THÉMINE.

Vous, Amélie!... Vous malheureuse!...

MADAME DE SIMIANE.

Oui, je dois l'être... je le sens, je le vois... ma raison me dit qu'avec un pareil caractère, il n'y a pas, en ménage, de bonheur possible...

THÉMINE.

Et pourtant je vous aime... je n'aime que vous au monde... vous, qui avez éloigné de moi tous les dangers... dissipé tous les nuages... Ah! que vous seriez vengée, si vous saviez ce que j'ai souffert... si vous connaissiez quels tourments l'on éprouve à mentir... à tromper ce qu'on aime... à se sentir indigne de sa tendresse, et à rougir chaque jour à ses yeux!...

MADAME DE SIMIANE.

Et malgré tout cela, vous me trompiez!...

THÉMINE.

Dans la crainte de perdre cette tendresse qui faisait tout mon bien... et mon amour seul m'empêchait de vous avouer à quel point j'étais coupable...

* Bonneval, madame de Simiane, Thémine.

** Bonneval, Thémine, madame de Simiane, Torigni.

MADAME DE SIMIANE.

C'était donc là ce secret que vous me cachiez, et qui faisait couler vos larmes... et moi qui vous plaignais... qui vous consolais... (S'interrompant.) J'ai pardonné... je ne ferai plus de reproche... Voyez cette lettre, dont on attend peut-être la réponse...

THÉMINE.

Qu'importe !... je n'en connais seulement pas l'écriture...

MADAME DE SIMIANE.

Lisez... monsieur... lisez...

THÉMINE, la décachetant avec empressement.

Vous le voulez... hâtons-nous... (A part.) Je suis si heureux de respirer... d'être libre... libre de n'aimer qu'elle... voilà le premier moment de calme et de bonheur que j'aie éprouvé depuis long-temps... (Jetant les yeux sur la lettre.) Ah mon Dieu! tout mon sang s'est glacé...

MADAME DE SIMIANE.

Qu'avez-vous?...

THÉMINE.

Rien...

MADAME DE SIMIANE.

Si vraiment... vous tremblez... vous vous soutenez à peine...

THÉMINE, hors de lui, et cherchant à se remettre.

Une nouvelle... un évènement inattendu... (A part.) Ah! c'est l'enfer lui-même qui me poursuit et me punit!

(Il passe à gauche du théâtre *.)

MADAME DE SIMIANE.

Qu'est-ce donc?... confiez-le-moi...

THÉMINE.

Jamais... jamais... plutôt mourir...

MADAME DE SIMIANE.

Et qui donc partagera vos chagrins... vos souffrances... si ce n'est moi, monsieur... moi, votre amie...

AIR : Fils imprudent, époux rebelle.

Je sais mes droits... je les réclame!

THÉMINE, à part.

Ah! je succombe au regret, au remord!

MADAME DE SIMIANE.

Eh! ne suis-je pas votre femme?
Oui, je le suis... je l'ai dit : c'est mon sort!
A vous choisir si j'hésitais encor,
Je le ferais en un moment semblable!
Que tout s'oublie et s'efface à mes yeux,
J'excuse tout... vous êtes malheureux;
Pour moi, c'est n'être plus coupable!

THÉMINE.

Amélie!...

MADAME DE SIMIANE.

Oui, je vous aime plus que jamais... vous êtes mon amant, mon mari... mais je veux vos chagrins... je les veux..! ils m'appartiennent, vous ne pouvez me refuser...

* Madame de Simiane, Thémine.

THÉMINE.

Et c'est dans un pareil moment qu'il faudrait la perdre!...

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien! parlez donc!...

THÉMINE.

Ce secret n'est pas le mien... c'est celui d'un ami...

MADAME DE SIMIANE.

Votre frère!...

THÉMINE.

Je ne peux ni l'excuser, ni le justifier... mais dans sa douleur... dans son désespoir, il s'adresse à moi... il me demande conseil...

MADAME DE SIMIANE, avec fermeté.

Eh bien!... il faut le lui donner...

THÉMINE.

Et comment?...

MADAME DE SIMIANE, avec noblesse.

En honnête homme... en lui conseillant ce que vous feriez vous-même...

THÉMINE.

Mais vous ne savez pas... que méconnaissant les droits de l'amitié et de l'hospitalité... une erreur fatale... dont ses sens, sa raison, ont été la victime...

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien!

THÉMINE.

Eh bien!... c'est la sœur de son ami... celle même qu'il a outragée... qui implore sa pitié...

MADAME DE SIMIANE, avec indignation.

Sa pitié, dites-vous? Il lui doit justice... réparation... il lui doit sa fortune et sa main...

THÉMINE.

Et si cela est impossible... s'il ne l'aime pas... s'il en aime... s'il en adore une autre...

MADAME DE SIMIANE.

Qu'importe?... pense-t-il qu'un tel crime ne lui coûtera rien à expier?... qu'il soit malheureux s'il l'a mérité... mais qu'il ne soit point déshonoré... et il le serait!...

AIR : Aux temps heureux de la chevalerie.

Oui, maintenant chez nous où tout s'estime,
Tout s'apprécie à sa juste valeur,
L'opinion, qui flétrit la victime,
N'épargne pas non plus le séducteur!
Et celui-là qui, dans son cœur, hésite
A réparer les torts qu'il a commis,
Aux yeux du monde, à mes yeux, ne mérite
Qu'un sentiment, c'est celui du mépris.
Aux yeux du monde, aux miens, il ne mérite
Qu'un sentiment... c'est celui du mépris.

THÉMINE.

Le mépris!... tenez... tenez... c'est vous qui avez porté son arrêt... lisez!...

MADAME DE SIMIANE, lisant avec émotion.

« La malheureuse sœur de votre ami est « perdue, déshonorée, et pourtant vous sa- « vez si elle est coupable!... Elle n'a rien exigé « de vous... vous ne lui avez rien promis; et

« pourtant, si vous l'abandonnez, n'aurez-« vous rien à vous reprocher?... J'ai profité de « l'absence de mon père... je suis partie... « je suis à la porte de ce parc, desirant votre « réponse. Si elle n'adoucit point ma situation, « je n'attendrai pas que ma honte paraisse à « tous les yeux... Le seul moyen qui peut « m'en faire éviter l'éclat s'est déja présenté « à mon esprit : j'ensevelirai avec moi ce fu-« neste secret, et personne ne vous reprochera « jamais le malheur ni la mort de la pauvre « Henriette. »

Henriette !... malheureuse enfant !...

THÉMINE, qui pendant la lecture de la lettre est resté auprès de la porte à droite, venant auprès de madame de Simiane.

Silence !... c'est son père... c'est Édouard.

MADAME DE SIMIANE.

O ciel !... et cet ami... ce perfide... (Elle retourne vivement la lettre et lit l'adresse.) Gustave Thémine !... (Elle pousse un cri.) Ah !...

(Elle s'élance par la porte à gauche et disparaît.)

SCÈNE XII.

THÉMINE, BONNEVAL, ÉDOUARD.

THÉMINE, qui est tombé dans un fauteuil à gauche.

Elle sait tout... et je la perds sans retour... Mais elle m'a tracé mon devoir, et je me rendrai du moins digne de son estime...

ÉDOUARD, s'approchant de lui, et avec émotion *.

Allons, mon ami... le notaire vient d'arriver... et nous voici, mon père et moi... tu sais que nous sommes tes deux témoins...

BONNEVAL, à part, regardant son fils.

Pauvre garçon !... quel dévouement !...

ÉDOUARD.

Nous venons te prendre...

THÉMINE, se levant.

C'est inutile... mon mariage n'a plus lieu.

BONNEVAL.

Que dites-vous?...

ÉDOUARD.

Ce n'est pas possible...

THÉMINE.

Une telle union aurait fait le malheur de madame de Simiane, et le mien sans doute... car depuis long-temps j'avais conçu des idées... que d'aujourd'hui seulement je puis réaliser... (S'adressant à Bonneval **.) Monsieur Bonneval... j'ai de la naissance... un nom... de la fortune... vous me connaissez... voulez-vous me donner en mariage mademoiselle Henriette, votre fille ?...

BONNEVAL.

Hein !... qu'est-ce qu'il dit là ?...

ÉDOUARD.

Y penses-tu?... es-tu dans ton bon sens?...

THÉMINE.

Oui, mon ami... veux-tu me donner ta sœur?...

ÉDOUARD.

Que tu as vue à peine quatre ou cinq fois dans ta vie...

THÉMINE.

Cela m'a suffi pour l'aimer... je l'aime... c'est elle que j'aime...

BONNEVAL.

Laissez-moi donc...

THÉMINE.

Faut-il vous le jurer?...

BONNEVAL.

Belle caution !...

THÉMINE.

Je n'ajouterai qu'un mot; je crois que mademoiselle Henriette ne refusera pas mes vœux... et qu'elle daignera les accueillir...

ÉDOUARD, vivement.

Si ce n'est que cela, mon père, je le crois aussi...

THÉMINE.

Et je vous promets en revanche de me conduire en honnête homme... en bon mari... Oui, monsieur, le plus constant, le plus fidèle des maris... et vous n'en douteriez pas si vous saviez seulement ce que j'ai souffert aujourd'hui et d'angoisses et de tourments !... Et vous pensiez que j'étais heureux !... Voilà la vie d'un homme à bonnes fortunes, monsieur, la voilà... faisant à-la-fois son malheur, et celui de tous ceux qui l'entourent... aussi, je n'en veux plus... j'y renonce...

ÉDOUARD.

Oui, mon père; confident et témoin de ses chagrins, je vous jure qu'il dit vrai... et vous nous rendrez tous heureux... Songez donc... un beau mariage pour ma sœur... Oui, vous consentirez...

BONNEVAL.

Non, cent fois non... Quels que soient ses titres et sa fortune, je ne donnerai pas ma fille, ma pauvre Henriette, à un homme dont les procédés...

ÉDOUARD.

Lesquels?...

BONNEVAL.

Ses procédés avec madame de Simiane, à laquelle il renonce... Certainement ce n'est pas convenable... et je le déclare... il n'aura mon consentement qu'après le sien.

SCÈNE XIII.

Les Précédents, Mme DE SIMIANE *.

MADAME DE SIMIANE.

Je vous l'apporte, monsieur...

THÉMINE.

O ciel !

* Bonneval, Édouard, Thémine.
** Édouard, Bonneval Thémine.

* Édouard, Bonneval, madame de Simiane, Thémine.

MADAME DE SIMIANE, avec émotion.

Confidente des secrets d'Henriette, je savais depuis long-temps qu'elle aimait quelqu'un... Je sais maintenant que c'est M. de Thémine...

BONNEVAL.

Est-il possible!...

MADAME DE SIMIANE.

Qui, dès aujourd'hui, sera digne d'un amour qu'il partage... Il sentira qu'une femme douce, bonne, vertueuse, mérite l'entière affection d'un honnête homme... il trouvera dans sa propre estime... (avec intention, lui tendant la main sans qu'on le voie.) dans celle de ses amis, qui lui pardonnent, (vivement.) un bonheur que n'ont pu lui donner jusqu'ici les plaisirs et l'inconstance...

THÉMINE.

Ah! madame!...

(En ce moment entre madame de Torigni, par la porte à droite; en apercevant Thémine et madame de Simiane, elle va pour s'éloigner.)

MADAME DE SIMIANE, courant à elle.

Restez!...

THÉMINE.

Comment reconnaître tant de générosité?...

MADAME DE SIMIANE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier; mais celle qui, dans ce moment et dans sa reconnaissance, vous bénit et prie pour vous...

THÉMINE.

Henriette!... où est-elle?...

MADAME DE SIMIANE, montrant la porte à gauche.

Là, chez moi...

THÉMINE veut s'élancer.

Ah!...

BONNEVAL, le retenant.

Ma fille!...

HORTENSE.

Que fait-il?...

MADAME DE SIMIANE.

Son devoir... et nous, Hortense, le nôtre... en l'oubliant...

(Hortense se jette dans les bras de madame de Simiane; Édouard lève au ciel des yeux pleins de joie et d'espérance; Thémine s'élance dans l'appartement de madame de Simiane *.)

* Hortense, madame de Simiane, Édouard, Bonneval, Thémine.

FIN DES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.

14



GUSTAVE III,

OU

LE BAL MASQUÉ,

OPÉRA HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

PAROLES DE M. SCRIBE;

MUSIQUE DE M. AUBER; BALLETS DE M. TAGLIONI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 27 février 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

GUSTAVE III	M. Ad. Nourrit.
ANKASTROM	M. Levasseur.
DEHORN, conjurés	M. Dabadie.
WARTING, conjurés	M. Alexis Dupont.
Un Chambellan	M. Trévaux.
Ministre de la justice	M. Ferd. Prévost.
Ministre de la guerre	M. Wartel.
CHRISTIAN	M. Massol.
Un Domestique d'Ankastrom	M. Hens.
AMÉLIE, comtesse d'Ankastrom	Mme Falcon.
OSCAR, page du roi	Mlle Dorus.
ARVEDSON, devineresse	Mme Dabadie.

ROSLIN, peintre.
SERGELL, sculpteur.
Courtisans et Députés aux états.
Officiers de service auprès du roi.
Gardes du roi, Matelots, Soldats, Peuple.

L'action se passe à Stockholm, les 15 et 16 mars 1792.

ACTE PREMIER.

Le palais du roi à Stockholm. Un vaste et riche salon d'attente. Aux portes extérieures, des grenadiers suédois se promènent. A droite, une porte qui conduit à l'appartement du roi; du même côté, le corps diplomatique et plusieurs officiers généraux. Au fond, des députés de la bourgeoisie et de l'ordre des paysans, en habit national *. A gauche, les comtes Dehorn et de Warting, plusieurs conjurés; près d'eux, Roslin le peintre, Sergell le statuaire, et un maître de ballets: tous attendent le lever du roi.

SCÈNE I.

Les comtes DEHORN et DE WARTING, plusieurs Conjurés, ROSLIN, SERGELL, un Maître de ballets.

CHOEUR.

Repose en paix, honneur de la Suède,
Toi, notre père et notre roi!
Qu'un doux sommeil à tes travaux succède!
Ton peuple heureux veille sur toi!

DEHORN, WARTING et les conjurés, à part.

Toi, dont le joug opprime la Suède,
Tyran, qui prends le nom de roi...
Que la vengeance à la honte succède;
(Montrant leur épée.)
Ce fer parviendra jusqu'à toi!

* Costume national inventé par Gustave III lui-même, et que portaient à la cour de Stockholm toutes les personnes présentées, excepté les officiers de service et les ministres étrangers.

DEHORN.

Nous faire attendre ainsi, nous les grands de l'empire,
Confondus sans égards avec tous ses sujets,
Des bourgeois, des soldats, des maîtres de ballets!

WARTING.

Artiste-roi que le vulgaire admire,
Et qui fait, pour régir et charmer ses états,
Des conquêtes, des lois et des vers d'opéras!

CHOEUR.

Repose en paix, honneur de la Suède, etc.

DEHORN, WARTING.

Toi, dont le joug opprime la Suède, etc.

OSCAR, page du roi, sortant de la chambre de Gustave.

Le roi, messieurs!

TOUS, se découvrant avec respect.

C'est le roi! c'est le roi!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; GUSTAVE, en robe de chambre de velours, garnie de fourrure. Il s'approche des différents groupes qu'il salue.

GUSTAVE, aux officiers généraux, leur tendant la main.

Mes soldats, mes amis, mes nobles frères d'armes!
(Aux députés de la bourgeoisie et de l'ordre des paysans.)
Et vous tous, mes enfants!
(Ils lui présentent des pétitions qu'il prend avec empressement.)
Ah! donnez!... c'est à moi
D'écouter vos chagrins et de tarir vos larmes;
C'est pour cela que je suis roi!
(S'approchant de Roslin à qui il frappe sur l'épaule.)
Salut! et qu'Apollon te soit toujours en aide;
Mon jeune peintre, il faut préparer tes pinceaux.
(Se retournant vers Sergell.)
Et toi, grand statuaire, honneur de la Suède,
Je veux te commander des chefs-d'œuvre nouveaux*.
(Aux autres artistes.)
Tous vos talents dont l'éclat m'environne
Seront, dans l'avenir, mes titres les plus beaux;
Des palmes, qu'à chacun la gloire ici vous donne,
Détachez un laurier pour former ma couronne!

AIR.

O vous qui consolez mon cœur!
Doux charme de ma vie,
Beaux-arts, par qui j'oublie
Les soins de la grandeur,
Venez! je vous implore;
Que par vous seuls encore
Je rêve le bonheur!
(A part, s'avançant au bord du théâtre.)
Et toi, dont l'image chérie
Me poursuit de son souvenir,
Amélie!... hélas! Amélie!

* Jean-Tobie Sergell, fils d'un paysan suédois, le plus grand statuaire de la Suede, ami de Canova, qu'il a surpassé en certaines parties. Il fut le favori et le protégé de Gustave III pour qui il composa ses plus beaux ouvrages, le groupe de Cupidon et Psyché, Diomède enlevant le Palladium, etc., etc., etc.

L'honneur m'ordonne de te fuir!
Et de mon cœur pour te bannir...
Doux charme de ma vie,
Beaux-arts, par qui j'oublie
Les soins de la grandeur,
Venez! je vous implore;
Vous seuls pouvez encore
Consoler ma douleur!

LE GÉNÉRAL KAULBART, ARMFELT, s'approchant du roi.

Sire...

GUSTAVE.

Que voulez-vous?

KAULBART.

Le travail de la guerre.

ARMFELT.

Celui de la justice.

OSCAR.

Et le bal de demain.

GUSTAVE.

C'est pour toi, mon beau page, une importante affaire.
(A Kaulbart, à Armfelt et à Oscar, prenant les papiers qu'ils lui présentent.)
Donnez!... donnez!

OSCAR.

Oh! notre souverain
Dicte, comme César, à plus d'un secrétaire!

GUSTAVE, lisant.

« Armer sur-le-champ nos vaisseaux:
« Mettre en état nos arsenaux. »
(A part.)
Oui, la fortune moins jalouse,
Sur les rives de la Néva,
Bientôt vengera Charles-Douze
Et les affronts de Pultawa!
(Lisant un autre papier.)
« Nous octroyons le privilége
« Promis par notre aïeul Vasa; »
(A part.)
Et du peuple que je protége
L'amour seul me protégera.
(A Oscar.)
Des dames je veux voir la liste.

OSCAR, la lui donnant.

Oh! rien que des beautés!

GUSTAVE.

Sur ce point-là j'insiste.
(Lisant.)
La duchesse d'Holberg et celle de Gothland...
La comtesse Ankastrom!...

OSCAR, à part et le regardant.

D'honneur, c'est étonnant!
Oui... depuis quelque temps, j'ai cru le reconnaître,
Ce nom-là fait toujours de l'effet sur mon maître.
(Gustave reste plongé dans la rêverie.)

ENSEMBLE.

GUSTAVE, rêvant.

Elle y viendra... par sa présence
Cette fête s'embellira.
Je dois la voir!... et d'espérance
Je sens mon cœur battre déjà.

CHOEUR de tous ceux qui assistent au lever et qui contemplent le roi.

Voyez; il médite en silence
De grands et d'utiles projets.
Ne le troublons pas, car il pense
Au bonheur de tous ses sujets.

DEHORN, WARTING, LES CONJURÉS.

Voyez comme il rêve en silence;
S'il se doutait de nos projets!
Amis, redoublons de prudence
Pour en assurer le succès.

(Sur un geste du roi, tout le monde sort de scène par le fond.)

SCÈNE III.

GUSTAVE, OSCAR, puis ANKASTROM.

GUSTAVE, à Oscar.

Que je sois seul!

(Au moment de se retirer, Oscar aperçoit Ankastrom qui entre par la porte à gauche; il va à lui et lui dit à demi-voix:)

OSCAR.

Le roi ne voulait voir personne;
Mais le comte Ankastrom, mais son meilleur ami,
A toujours accès près de lui.

(Il sort en lui montrant le roi qui est près de la table, la tête appuyée dans ses mains.)

ANKASTROM.

Quel air sombre et rêveur!

GUSTAVE, à part.

A toi je m'abandonne,
Amélie! Amélie!...

(Levant les yeux et apercevant Ankastrom qui s'incline devant lui.)

O ciel! c'est son mari!

ANKASTROM.

Quel desir en son cœur pourrait former Gustave,
Quand l'empire des czars qu'il menace et qu'il brave*,
Et quand l'Europe entière admirent sa valeur?

GUSTAVE.

C'est beaucoup pour la gloire et rien pour le bonheur.

DUO.

ANKASTROM.

O Gustave! ô mon noble maître!
O vous qu'en mon cœur je chéris!
Mon zèle ne peut-il connaître
Et partager tous vos ennuis?

GUSTAVE.

Une vague mélancolie,
Des tourments cruels et secrets
Consument lentement ma vie,
Qui me fatigue et que je hais!

ANKASTROM.

De grace! achevez...

GUSTAVE.

Ah! je n'ose.

(A part.)

Craignons de rougir à ses yeux!

* La célebre bataille de Svensk-Sund où Gustave commandait en personne la flotte suédoise, et où il remporta une victoire complète sur l'escadre russe commandée par le prince de Nassau.

ANKASTROM.

Eh bien! et quoique je m'expose
En vous faisant de tels aveux,
De vos chagrins je sais la cause.

GUSTAVE, avec effroi.

O ciel!

ANKASTROM, froidement.

Je la sais.

GUSTAVE.

Toi? grands dieux!

ENSEMBLE.

GUSTAVE, ANKASTROM.

GUSTAVE.

Par sa seule présence
Je tremble humilié;
Car malgré moi j'offense
L'honneur et l'amitié.

ANKASTROM.

Je romprai le silence;
Car je suis sans pitié,
Alors que l'on offense
L'honneur et l'amitié!

ANKASTROM, à demi-voix.

Sachez donc qu'ici même, et je vous le confie,
Parmi vos courtisans, vos amis, vos flatteurs,
Il se trame un complot pour vous ôter la vie!...

GUSTAVE, avec joie.

Ah! ce n'est que cela?

ANKASTROM.

J'en connais les auteurs;
Je les ai devinés.

GUSTAVE, de même.

Grace au ciel, je respire!

ANKASTROM.

Dans l'ombre je veillais et je puis tout vous dire...

GUSTAVE.

Non, non, tais-toi.

ANKASTROM.

Parler est mon devoir.

GUSTAVE.

Il faudrait les punir; je ne veux rien savoir!

ENSEMBLE.

GUSTAVE, ANKASTROM.

GUSTAVE, à part.

Qu'un amour qui l'offense
Par moi soit oublié:
Dans ma reconnaissance
Respectons l'amitié.

ANKASTROM.

Ah! c'est trop de clémence!
Non, jamais de pitié,
Alors que l'on offense
L'honneur et l'amitié!

GUSTAVE.

Ne cherche pas dans ton zèle
A punir d'obscurs complots,

Quand la gloire nous appelle
A de plus nobles travaux.

ENSEMBLE.

GUSTAVE et ANKASTROM.

Oui, le fier Moscovite
Aux combats nous invite!
Marchons, et contre lui dirigeons nos soldats!
Si je meurs, que ce soit au milieu des combats :
La victoire me doit un semblable trépas!

ANKASTROM.

Oui, le fier Moscovite
Aux combats nous invite;
Marchons, et contre lui dirigez vos soldats.
Il est beau de mourir au milieu des combats;
Et la gloire vous doit un semblable trépas!
Mais ces conspirateurs dont le bras vous menace,
Comment, sans les punir, déjouer leurs projets?

GUSTAVE.

Qu'ils sachent que je les connais,
Cela seul suffira.

ANKASTROM.

C'est doubler leur audace.

GUSTAVE.

Je sais que leurs poignards sont levés sur mon sein;
Mais redouter toujours le fer d'un assassin,
C'est mourir mille fois! et, bravant leur atteinte,
J'aime mieux m'y livrer sans défense et sans crainte;
Peut-être ils n'oseront!... La main tremble, crois-[moi,
Quand on veut immoler et son père et son roi!
(Oscar rentre par la porte du fond.)

OSCAR, à Gustave.

Le grand surintendant qui dirige la fête,
A votre majesté veut parler sur-le-champ.

GUSTAVE, à part, souriant.

Mon *Gustave Wasa** qu'aujourd'hui l'on répète!

OSCAR.

Le maître des ballets l'accompagne et prétend
Qu'on ne peut rien en votre absence.

GUSTAVE.

Je ne puis cependant sortir en ce moment;
Alors, qu'ils viennent tous, et le chant et la danse!
(Mouvement de surprise d'Ankastrom.)
La salle d'opéra que ma main fit bâtir

*Gustave était lui-même un écrivain dramatique élégant et spirituel. Il eût été probablement un des premiers acteurs de la Suède et incontestablement son meilleur directeur de théâtre. Il créa et protégea l'opéra suédois. Les décorations égalaient, si elles ne surpassaient pas, ce qu'il y avait de plus beau dans ce genre en Europe. Elles étaient dessinées sous son inspection immédiate : car il était en état de donner des leçons aux premiers maîtres. Le goût et la magnificence régnaient dans les costumes.

Si un étranger avait vu le roi entouré de ses chanteurs, de ses danseurs et de ses costumiers, il l'aurait cru tellement absorbé par son goût pour le théâtre qu'il ne lui restait pas le temps de s'occuper d'affaires plus importantes. Mais, après avoir écouté une répétition et avoir donné d'utiles leçons aux acteurs, Gustave donnait audience tantôt à un archevêque à qui il donnait son avis sur une nouvelle version de la Bible; tantôt à un ingénieur qui venait le consulter sur les travaux de Carlscroen, de Sweaborg ou de Trolhatta; tantôt à des manufacturiers de toute espèce, etc., etc.

(*Cours du Nord*, tom. II, page 240.)

Attient à ce palais : ainsi tout se compense;
Ainsi près des ennuis j'ai placé le plaisir.
(Oscar qui était sorti rentre avec le maître des ballets; tous les acteurs et danseurs habillés en paysans dalécarliens entrent aussi; le grand surintendant, le maréchal du palais et un chambellan qui se placent derrière le roi.)
(Au maître des ballets.)
Voici tous nos acteurs. Devant nous qu'on com-[mence!
(A Ankastrom, lui faisant signe de s'asseoir à droite à côté de lui.)
Toi, tu peux critiquer sans façons, sans égards,
Car il n'est plus de rois où règnent les beaux-arts!
(Se tournant vers les seigneurs de la cour qui sont derrière lui.)
Nous sommes dans les champs de la Dalécarlie,
Où Gustave Wasa, dont les jours sont proscrits,
Vient chercher un asile *.

ANKASTROM.

Et sauver son pays...
Comme vous, sire...

GUSTAVE, l'interrompant, et s'adressant au maître des ballets.

Allons, commençons, je vous prie.
(Le maître des ballets prend les ordres du roi et la répétition commence au milieu du salon. Paraît d'abord un acteur représentant Wasa; il est en costume de paysan dalécarlien : poursuivi et accablé de fatigue, il peut à peine se soutenir. Des valets de pied ont apporté de la salle d'opéra un banc de gazon. Wasa s'y assied et s'endort; une musique hamonieuse se fait entendre, des songes heureux viennent entourer Wasa et lui montrent le Génie de la Suède qui lui apparaît et lui promet la victoire. Le roi se lève et fait au maître des ballets des observations sur la manière dont les groupes sont formés; il demande d'autres poses, d'autres pas que l'on exécute. Les songes disparaissent, et les jeunes danseuses qui les représentaient viennent recevoir les compliments du roi et des seigneurs qui l'entourent. — Deuxième entrée : une musique joyeuse annonçant une noce dalécarlienne; à ce bruit Wasa se réveille; les paysans et paysannes lui offrent l'hospitalité et le font asseoir à leur table; il accepte : l'on danse. Pendant ce temps le roi a expliqué aux seigneurs qui l'entourent les différentes scènes du ballet. — Troisième entrée. Les ouvriers qui travaillent aux mines arrivent, et l'un d'eux reconnaît Wasa; il le montre à ses compagnons, qui tombent à ses pieds et jurent de le prendre pour chef, de le défendre, et de le suivre. — Ankastrom et les seigneurs de la cour applaudissent. — En ce moment paraît au milieu du salon le ministre de la justice tenant à la main plusieurs ordres à signer. A sa vue, le roi se lève, interrompt la répétition et fait signe au maître des ballets et aux acteurs de se retirer.)

GUSTAVE, se levant.

(Au maître des ballets et aux artistes.)
Des ordres à signer. C'est bien! que l'on nous laisse!
(Tous sortent par les portes du fond. Gustave lit deux ou trois ordres qu'il signe, puis s'arrête en en lisant un quatrième.)
Mais que vois-je? un arrêt d'exil?
Contre une femme encor!... Quel crime, quel péril
Dicta cet ordre?

ARMFELT.

C'est une devineresse,
Une femme du peuple; Arvedson est son nom.

OSCAR, vivement.

Arvedson, dites-vous? la célèbre sibylle
Qui voit venir chez elle et la cour et la ville!

* Gustave III a composé un opéra de *Gustave Wasa*, qui fut représenté à Stockholm avec un grand succès, et que l'on peut voir dans le recueil de ses *OEuvres* imprimées à Paris, chez Schœll, en 1805.

ARMFELT.

Sur le port de Stockholm je sais que sa maison
Est le rendez-vous et l'asile
De gens suspects et turbulents.
Je bannis Arvedson!

OSCAR.

Et moi je la défends!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Aux cieux elle sait lire;
Et dans sa docte main
Les cartes vont prédire
L'avenir incertain.
Fillette qui desire,
Duchesse qui soupire
Pour ce qu'elle n'a pas,
Disent tout bas, tout bas:

Allons, allons chez la devineresse;
Et, par son adresse,
Pour nous l'avenir
Va se découvrir!
Elle est de concert
Avec Lucifer!

LE CHOEUR, en riant.

D'honneur, c'est charmant!
Quel rare talent!
Elle est de concert
Avec Lucifer!

OSCAR.

DEUXIÈME COUPLET.

Chez elle on trouve encore
Des philtres inconnus
Qui font que l'on s'adore
Ou qu'on ne s'aime plus.
Amants qu'on désespère,
Maris qu'on n'aime guère,
Si vous doutez encor,
Pour savoir votre sort...

Allez, allez chez la devineresse;
Et, par son adresse,
Pour vous l'avenir
Va se découvrir!
Elle est de concert
Avec Lucifer!

LE CHOEUR.

D'honneur, c'est charmant!
Quel rare talent!
Elle est de concert
Avec Lucifer!

ARMFELT.

Il faut la condamner!

OSCAR.

Il faut lui faire grace!

GUSTAVE.

L'alternative m'embarrasse;
Et, pour juger plus sainement,
J'imagine un moyen dicté par la sagesse.

TOUS.

Et lequel?

GUSTAVE.

Aujourd'hui, sous un déguisement,
Rendons-nous tous chez la devineresse *.

ANKASTROM.

Y pensez-vous?

GUSTAVE.

Eh! oui vraiment!
Moi je pense, c'est mon système,
Qu'un roi doit tout voir par lui-même.

OSCAR.

La bonne idée! ah! ce sera charmant!

GUSTAVE.

N'est-il pas vrai? le plaisir nous attend.

TOUS.

Sous les grelots de la folie
Qu'aujourd'hui chacun se rallie!
Quittons les grandeurs et la cour,
Et soyons heureux pour un jour!
Un seul jour!

DEHORN, bas à Warting.

Ah! si cette aventure aujourd'hui faisait naître
L'occasion propice!

WARTING, de même.

Il ne faut qu'un moment.

ANKASTROM, bas à Gustave.

Quel projet imprudent!

GUSTAVE.

Je le trouve divin!

ANKASTROM.

On peut vous reconnaître!

DEHORN et WARTING, riant.

Ankastrom est toujours tremblant!

ANKASTROM, haut, les regardant.

Oui, dès qu'il s'agit de mon maître.
(A part.)
Mais sur eux tous je veille, et de nombreux soldats,
Par mes soins disposés,
(Montrant le roi.)
De loin suivront ses pas.

GUSTAVE, aux courtisans.

Pour ne pas être vus en traversant la ville,
Séparément chez la sibylle
Nous nous rendrons.
(A Oscar.)
Pour moi dispose ce qu'il faut,
Un habit de soldat ou bien de matelot.

OSCAR.

En serai-je?

GUSTAVE.

(Aux courtisans.)
Oui vraiment. Ainsi, quoi qu'il arrive,
A deux heures le rendez-vous
Chez Arvedson; et qui m'aime me suive!

* Voir dans l'ouvrage intitulé *les Cours du Nord* par John Brown, et traduit par M. Cohen, les visites de Gustave III à mademoiselle Arvedson, la célèbre tireuse de cartes. Tom. III, page 157 et suivantes.

OSCAR, montrant les courtisans qui s'inclinent tous devant le roi.

Oh! sire, ils vous suivront tous!

ENSEMBLE.

GUSTAVE et LES COURTISANS.

Sous les grelots de la folie
Qu'aujourd'hui chacun se rallie!
Quittons les grandeurs et la cour,
Et soyons heureux pour un jour!

ANKASTROM.

Sous les grelots de la folie
Peut se cacher la perfidie;
Au prix des miens sauvons ses jours,
Et sur mon roi veillons toujours.

ACTE SECOND.

La maison de la devineresse. Sur le second plan à gauche, une large cheminée dans laquelle on a construit un poêle : le feu est allumé; une chaudière bout sur un trépied. Du même côté, et sur le premier plan, un cabinet. Sur le second plan, à droite, une petite porte secrète au haut d'un escalier. Au fond, une porte et une croisée à travers laquelle on aperçoit une partie du port et de la rade de Stockholm.

SCÈNE I.

ARVEDSON, CHRISTIAN, GENS DU PEUPLE.

(La devineresse est devant sa table; près d'elle et debout, un garçon et une jeune fille lui demandent la bonne aventure : dans le fond, des gens du port, des matelots et des femmes du peuple attendent leur tour.)

LE CHOEUR, regardant Arvedson avec crainte et respect.

Gardons-nous bien de la troubler,
C'est Belzébuth qui va parler.

ARVEDSON, jetant quelques plantes dans la chaudière.

O Belzébuth! ô roi des noirs abîmes!
Sois aujourd'hui mon guide et mon soutien;
A ton aspect les cœurs pusillanimes
Tremblent d'effroi; mais moi, je ne crains rien!
O mon maître! maître suprême,
Dont j'invoque les lois,
De l'enfer viens toi-même,
Et réponds à ma voix!

(Gustave, habillé en matelot, entre seul par la porte du fond, et se mêle à droite parmi les gens du peuple.)

GUSTAVE.

Au rendez-vous j'arrive, et le premier, je crois.

(Il aperçoit la devineresse et veut la regarder de plus près. Les femmes du peuple le repoussent rudement, et le roi s'éloigne d'elle en souriant.)

ARVEDSON, continuant son évocation.

Prince des nuits, préside à ces mystères;
Je crois en toi, je crois en ton pouvoir;
Pourquoi, souvent rebelle à mes prières,
As-tu trompé mes vœux et mon espoir?

O mon maître! maître suprême
Dont j'invoque les lois,
De l'enfer viens toi-même,
Et réponds à ma voix!

Je l'entends... c'est lui-même,
Il répond à ma voix.

(Elle se frotte les mains et le front avec le philtre qu'elle vient de composer.)

LE CHOEUR, l'entourant.

Vive la devineresse,
Dont le pouvoir redouté
Nous dispense la richesse,
Le plaisir et la santé!

ARVEDSON.

Silence! je l'ai dit.

TOUS, à voix basse, et la pressant davantage en tendant leur main.

A mon tour maintenant.
Voilà mon argent!
Voilà, voilà mon argent.

CHRISTIAN, matelot, fendant brusquement la foule.

Place, vous dis-je! à mon tour! c'est à moi,
Christian, matelot du roi!
Je veux savoir mon sort et mes chances futures.
Au service du roi j'ai bravé le trépas,
Et depuis dix-huit ans que pour lui je me bats,
Je n'ai rien reçu!

ARVEDSON.

Rien?

CHRISTIAN.

Que trois larges blessures.
Aurai-je mieux un jour?

ARVEDSON.

Donnez-moi votre main!

CHRISTIAN, présentant sa main.

Je paierai bien; tâchez que ce soit bon.

GUSTAVE, à part.

Brave homme.

ARVEDSON, examinant la main de Christian.

Vous recevrez un jour, de notre souverain,
Un beau grade, et, de plus, une assez forte somme.

GUSTAVE, tirant de sa poche un rouleau d'or sur lequel il écrit quelques mots au crayon.

Je veux qu'elle ait dit vrai.

(Il glisse le rouleau dans la poche de la veste de Christian, et se remet tranquillement à fumer sa pipe.)

CHRISTIAN, à Arvedson.

Sorcière! grand merci.
(A part.)
Pour moi, pour mes enfants, quelle heureuse nouvelle!
(A Arvedson.)
Combien?

ARVEDSON.

Deux rixdallers.

CHRISTIAN.

C'est cher.

(Fouillant dans sa poche.)

Car l'escarcelle

N'est pas trop bien garnie.

(Retirant le rouleau qu'il regarde avec étonnement.)

O ciel! que vois-je ici?

(Lisant.)

« Le roi Gustave, à son vieux camarade,
« Christian, l'officier. » A moi de l'or!... un grade!
O miracle! ô bonheur! la sorcière a raison;
Je vanterai par-tout ses talents et son nom!

ENSEMBLE.

ARVEDSON, CHRISTIAN, TOUT LE CHOEUR, GUSTAVE.

ARVEDSON, avec enthousiasme.

Du maître à qui je m'adresse
Mon cœur n'a jamais douté;
Par moi qui suis sa prêtresse
Son pouvoir est respecté.

CHRISTIAN et TOUT LE CHOEUR.

Vive la devineresse
Dont le pouvoir redouté
Nous accorde la richesse,
Le plaisir et la santé!

(L'entourant.)

Pour qu'on m'en donne autant,
Voilà, voilà mon argent!

GUSTAVE.

Oui, oui... la devineresse
Sur moi n'avait pas compté;
De son art, de son adresse,
Elle doute en vérité.
Ce miracle étonnant
A doublé son talent.

(Dans ce moment on frappe en dehors de la petite porte à droite : tout le monde s'arrête et écoute.)

GUSTAVE.

On a frappé!

ARVEDSON, à part, montrant la petite porte.

Souvent, par ce secret passage,
Se rend chez moi plus d'un grand personnage,
Qui veut, à tous les yeux, garder le décorum.

(Elle va ouvrir; entre un domestique sans livrée.)

GUSTAVE, le regardant.

Que vois-je? Un valet d'Ankastrom,
Sans livrée, en ces lieux!

LE VALET, s'adressant à Arvedson.

Madame, ma maîtresse

Vers vous m'envoie.

GUSTAVE, à part.

O ciel! c'est la comtesse!

LE VALET.

En dehors elle attend.

ARVEDSON.

Eh bien?

LE VALET.

Elle voudrait

Vous consulter seule en secret.

GUSTAVE, faisant un geste de joie.

Dieux!

ARVEDSON.

Elle peut venir sans crainte et sans scrupule.
J'aurai soin d'éloigner tous les yeux indiscrets.

(Le valet sort.)

GUSTAVE, à part.

Exaltée, et pourtant faible, tendre et crédule,
C'est elle!... je la reconnais!
Mais quels sont ses desirs et sur-tout ses projets?

ARVEDSON, qui pendant cet aparté s'est approchée des gens du peuple.

Pour vous répondre à tous, il faut qu'avec adresse
Mon démon familier par moi soit consulté.
Vous reviendrez plus tard! je le veux! qu'on me laisse!

LE CHOEUR.

Vive la devineresse,
Dont le pouvoir redouté
Nous dispense la richesse,
Le plaisir et la santé!

(Ils sortent tous par la porte du fond; Gustave a l'air de les suivre, passe derrière Arvedson et se cache dans le cabinet à gauche, où il est caché par le rideau que forme la voile du navire. Arvedson a reconduit tous les gens du peuple jusqu'à la porte du fond, qu'elle ferme sur eux à double tour, puis va ouvrir la porte à droite; paraît Amélie qui entre en tremblant et regarde avec crainte autour d'elle.)

SCÈNE II.

ARVEDSON, AMÉLIE, GUSTAVE, caché.

ARVEDSON.

Rassurez-vous : vers moi qui vous amène?

AMÉLIE, timidement.

Puisque votre science est, dit-on, souveraine...
Ce qui m'amène ici, vous devez le savoir?

ARVEDSON.

Laissez-moi de mon art consulter le pouvoir.

TRIO.

ARVEDSON, à part, réfléchissant.

C'est sans doute une grande dame;
Oui, quelque dame de la cour;
Et le trouble agite son ame.

(Haut.)

Il s'agit de chagrin d'amour!

AMÉLIE.

O ciel! vous savez mon secret!

ARVEDSON.

J'en étais sûre!

GUSTAVE, à part.

Elle aimerait!

ARVEDSON.

C'est bien, achevons!

GUSTAVE, à part.

Écoutons!

AMÉLIE.

J'ai vu briller, au rang suprême,
Un amant qui m'a su charmer.
Je lutte en vain! hélas! je l'aime,
Et je voudrais ne plus l'aimer!

ARVEDSON.

Quoi! vous aimez!

AMÉLIE.

Sans le vouloir;
Et comment, fidèle au devoir,
De mon souvenir
Le bannir?

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ARVEDSON, GUSTAVE.

AMÉLIE.

Mon ame émue
Résiste en vain;
Flamme inconnue
Brûle mon sein;
Hélas! madame,
Comment guérir
Si douce flamme
Qui fait mourir?

ARVEDSON

Son ame émue
Résiste en vain;
Feu qui la tue
Brûle son sein.
Cessez, madame,
De tant gémir;
De cette flamme
On peut guérir.

GUSTAVE, à part.

Voix que j'adore,
Rêve enchanteur!
Je doute encore
De mon bonheur!
Ami fidèle,
Je devrais fuir;
Mais fuir loin d'elle
Serait mourir.

ARVEDSON.

Je sais un magique breuvage,
D'un infaillible effet!

AMÉLIE.

Au prix de tout mon or...
(Lui donnant une bourse.)
Tenez, et cent fois plus encor!

ARVEDSON.

Mais pour le composer il vous faut du courage!

AMÉLIE.

Du courage... j'en aurai!

ARVEDSON.

Hors des murs de la ville il est un lieu terrible,
Sauvage, épouvantable, et du peuple abhorré;
De la loi qui punit la rigueur inflexible
Au châtiment l'a consacré!
Et là, des condamnés, quand siffle la tourmente,
Se heurte dans les airs la dépouille flottante!
C'est là qu'il faut aller... ce soir, seule, à minuit!

AMÉLIE.

Je n'oserai jamais.

ARVEDSON.

Deja ton front pâlit!

AMÉLIE, avec exaltation et s'armant de courage.

J'irai, j'irai! Que dois-je faire?

ARVEDSON.

De ta main il faut arracher
Une plante magique, une verte bruyère
Qui ne croît que sur ce rocher.

AMÉLIE.

O ciel!

ARVEDSON.

Eh quoi! ton cœur frissonne!

AMÉLIE.

Oui; mais pour l'oublier, le devoir me l'ordonne,
J'irai, je le promets.

GUSTAVE, à part.

Et moi,
Je t'y suivrai, j'y veillerai sur toi.

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ARVEDSON, GUSTAVE.

AMÉLIE.

Mon ame émue
Résiste en vain;
Flamme inconnue
Brûle mon sein.
Oui, de mon ame
Il faut bannir
Coupable flamme
Qui fait mourir.

A mon devoir fidèle,
Je brave le danger;
Oui, c'est Dieu qui m'appelle;
Il doit me protéger.

ARVEDSON.

Son ame émue
Résiste en vain;
Feu qui la tue
Brûle son sein.
Cessez, madame,
De tant gémir;
De cette flamme
On peut guérir.

A mes avis fidèle,
Bravez un tel danger:
Celui qui vous appelle
Saura vous protéger.

GUSTAVE, à part.

Voix que j'adore,
Rêve enchanteur!
Je doute encore
De mon bonheur.
Ami fidèle,
Je devrais fuir;
Mais fuir loin d'elle
Serait mourir.

Du moins je veux loin d'elle
Écarter le danger,
Et son amant fidèle
Saura la protéger.

(A la fin de ce trio l'on entend plusieurs voix crier en dehors à la porte du fond:)

Fille d'enfer dont les jours sont maudits !
Sorcière, ouvre-nous ton logis!

ARVEDSON, reconduisant Amélie jusqu'à la porte à droite.

Partez! partez!

AMÉLIE.

Adieu ! toi, songe à ta promesse !

(Elle sort; Arvedson referme la porte à droite, puis va ouvrir celle du fond. Gustave est rentré dans le cabinet à gauche, et, lorsque Warting et les courtisans ont descendu le théâtre, il sort et se mêle à la foule sans être aperçu.)

SCÈNE III.

ARVEDSON, GUSTAVE, DEHORN, WARTING, OSCAR, COURTISANS, déguisés en gens du peuple.

LE CHOEUR, à Arvedson.

De Belzébuth digne prêtresse,
En son temple nous venons tous
Interroger sa prophétesse;
Au nom de l'enfer, réponds-nous !

OSCAR.

Mais le roi, dans ces lieux, tarde bien à paraître.
(L'apercevant.) (souriant.)
C'est lui, c'est notre auguste maître,
Sous cet habit de matelot!...

GUSTAVE, à demi-voix et lui faisant signe de se taire.

Tais-toi! pas un mot !
(S'adressant à Arvedson.)

PREMIER COUPLET.

Vieille sibylle!
Qu'on dit habile;
Par Belzébuth, apprends-moi mon destin!
Quel qu'il puisse être,
Fais-le connaître;
Nous en rirons le verre en main.

Près de l'objet de ma tendresse,
Dis-moi si l'amour
M'attend au retour.
Mais l'Océan ou ma maîtresse
Devraient-ils tous deux
Trahir mes vœux,
Du ciel, des mers,
Et des enfers
Je braverais
Les décrets!

Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir !

LE CHOEUR.

Par Belzébuth, réponds sans hésiter!
Oui, rien de toi ne peut m'épouvanter!
Du ciel, des mers,
Et des enfers
Je braverais
Les décrets !

Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir!

GUSTAVE.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand la tempête,
Sur notre tête,
Gronde, mugit, et soulève les flots,
Notre équipage
Brave l'orage,
Et nous chantons en joyeux matelots:

Loin du beau ciel de la patrie
S'il faut demeurer
Ou bien expirer,
Ou s'il faut dire à son amie:
Adieu mes amours
Pour toujours;
Du ciel, des mers,
Et des enfers
Nous braverons tous
Le courroux!

Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir!

CHOEUR.

Par Belzébuth, réponds sans hésiter!
Oui, rien de toi ne peut m'épouvanter!
Du ciel des mers,
Et des enfers
Nous braverons tous
Le courroux!

Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir!

ARVEDSON.

Oh! qui que vous soyez! vous tous, dont l'arrogance
Vient jusqu'en ce logis insulter ma puissance,
Du sort que votre voix me force à révéler
Peut-être les arrêts vont vous faire trembler!

GUSTAVE, aux courtisans.

Eh bien! mes chers amis, vous gardez le silence!

WARTING.

Qui voudra le premier tenter l'épreuve?

OSCAR, vivement.

Moi!

TOUS.

C'est moi! c'est moi! c'est moi!

GUSTAVE.

J'en réclame l'honneur!

OSCAR, à part.

C'est juste; il est le roi.

ARVEDSON, prenant la main de Gustave et en examinant les lignes.

Si le sort ne m'a trompée,
Cette main est vaillante et sait porter l'épée.

OSCAR, vivement.

Elle a dit vrai!

GUSTAVE, à part.

(A Arvedson.)

Silence! achève!

ARVEDSON, regardant encore la main du roi et détournant les yeux en poussant un soupir.

Hélas!
Retire-toi... ne m'interroge pas.

GUSTAVE, avec fermeté.

Je persiste pourtant; je le veux!

(Se reprenant avec douceur.)

Je t'en prie.

TOUS.

Parlez, parlez.

ARVEDSON.

Eh bien! avant peu tu mourras!

GUSTAVE, avec enthousiasme.

Si c'est au champ d'honneur, ah! je t'en remercie!

ARVEDSON.

Guerrier! un tel bonheur ne t'est pas destiné;
Et tu mourras... assassiné!

TOUS, avec effroi.

Grands dieux!

GUSTAVE, riant.

Ah! la bonne folie!

DEHORN et WARTING, troublés.

Quelle horreur!

ARVEDSON, les regardant tous deux d'un air menaçant.

Pourquoi donc, vous que je vois ici,
A ce mot seul tremblez-vous plus que lui?

ENSEMBLE.

OSCAR, COURTISANS, DEHORN, WARTING, CONJURÉS, ARVEDSON, GUSTAVE.

OSCAR et QUELQUES COURTISANS.

O funeste pensée
Dont mon ame est glacée!
Je tremble malgré moi
De surprise et d'effroi.

DEHORN, WARTING, et LES AUTRES CONJURÉS, regardant Arvedson.

Malheur à l'insensée
Qui lit dans ma pensée!
Je frémis malgré moi
De surprise et d'effroi.

ARVEDSON.

Sa vie est menacée,
Et son ame insensée
A mon art, je le voi,
Ne peut ajouter foi.

GUSTAVE, riant.

Quelle plaisanterie!
Ah! la bonne folie!
Ah! je ris malgré moi
Du trouble où je les voi.

GUSTAVE, à Arvedson.

Achève alors ta prophétie!
Sais-tu quel est celui qui doit m'ôter la vie?

ARVEDSON, lentement.

C'est celui même... à qui le premier aujourd'hui
Tu donneras la main.

GUSTAVE, gaîment.

Vraiment? nouveau miracle!

(Il fait le tour du cercle et présente en riant sa main à tous les courtisans, qui reculent et refusent de la toucher.)

Eh bien! messieurs, messieurs, lequel de vous ici
Voudra faire mentir l'oracle?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; ANKASTROM, paraissant à la porte du fond.

GUSTAVE, courant à lui vivement, et, sans y penser, lui prenant amicalement la main.

Ah! te voilà... viens donc! toi seul es en retard.

TOUS, avec un mouvement de surprise, voyant la main du roi dans celle d'Ankastrom.

Ankastrom!

DEHORN, riant.

Je respire!

WARTING, de même.

Et rends grace au hasard!

ENSEMBLE.

OSCAR, DEHORN, WARTING, LES CONJURÉS, GUSTAVE, ARVEDSON.

OSCAR, riant.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur.
Ah! je renais à l'espérance,
Le calme rentre dans mon cœur.

DEHORN, WARTING, LES CONJURÉS, riant.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur,
Et de nos projets de vengeance
Rien ne doit ralentir l'ardeur.

GUSTAVE, riant.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur;
Et je ris encor, quand j'y pense,
De leur crainte et de leur terreur.

ARVEDSON.

Oui, vous méprisez ma puissance,
Vous traitez mon art d'imposteur;
Mais le destin dans sa vengeance,
Vous punira de votre erreur.

GUSTAVE, serrant de nouveau la main d'Ankastrom.

Oui, cette main que je presse en la mienne
Est celle d'un ami!

ANKASTROM, s'inclinant.

Quoi! sire?

ARVEDSON, étonnée.

C'est le roi!

GUSTAVE, souriant.

Ton art, grande magicienne,
Ne te l'avait pas dit; et même, je le voi,
Tu n'avais pas non plus prévu que de la ville
On voulait te bannir?

ARVEDSON.

Moi, sire?

GUSTAVE.

Sois tranquille!
Je te permets de rester en ces lieux.
De plus...
(Lui donnant une bourse.)
Prends cet or... je le veux!

ARVEDSON.

Gustave!... ô mon généreux maître!
Pour reconnaître ici tes bienfaits, je ne puis
Que répéter encor mes sinistres avis...
(A demi-voix, regardant Ankastrom.)
L'un d'eux te trahira!

WARTING et DEHORN.

Grand Dieu!

ARVEDSON, les regardant aussi.

Plus d'un, peut-être!

GUSTAVE, avec colère.

Quoi! toujours des soupçons!... tais-toi!
(Avec bonté.)
Gustave ne veut pas en instruire le roi!

ENSEMBLE.

DEHORN, WARTING, etc., OSCAR, etc., ARVEDSON, ANKASTROM, GUSTAVE.

DEHORN, WARTING, etc.

Je tremble que la défiance
Ne se glisse enfin dans son cœur.
Si nous retardons la vengeance,
Il échappe à notre fureur.

OSCAR, etc.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur.
Ah! je renais à l'espérance,
Le calme rentre dans mon cœur.

ARVEDSON.

Oui, vous méprisez ma science,
Vous traitez mon art d'imposteur;
Mais le destin dans sa vengeance,
Vous punira de votre erreur.

ANKASTROM, montrant Arvedson.

En ses discours j'ai confiance,
La crainte se glisse en mon cœur.
(Regardant Dehorn et Warting.)
Des traîtres craignons la vengeance
Et sachons tromper leur fureur.

GUSTAVE.

Oui, banissons la défiance
Qui viendrait troubler mon bonheur,
Et ne pensons qu'à l'espérance
Qui doit régner seule en mon cœur.

ANKASTROM, à quelques seigneurs qui l'entourent.

Venez, messieurs; du roi protégeons la sortie.
(Ils sortent par la porte du fond.)

WARTING, voyant sortir Ankastrom et ses amis.

Eh bien! sans plus tarder, saisissons ce moment!
(Montrant Gustave.)
Déguisé, sans défense, il nous livre sa vie...
(A Dehorn.)
Viens, frappons!... c'est l'instant!

(Tous les deux, la main cachée dans la poitrine comme pour y prendre leur poignard, s'approchent de Gustave; les autres conjurés les suivent. Gustave, Arvedson et Oscar sont seuls à gauche du spectateur; Oscar aide Gustave à mettre un large manteau qu'il vient de lui présenter. Warting et Dehorn qui s'avancent derrière le roi vont le frapper. Dans ce moment on entend en dehors, dans la rue, les cris du peuple.)

LE CHOEUR.

Vive à jamais Gustave!
Vive notre bon roi!
Vive, vive le roi!

(Christian, le matelot, ouvre la porte du fond et, suivi d'un flot de peuple, hommes et femmes, se précipite dans la chambre. Tous les conjurés étonnés reculent de quelques pas.)

CHRISTIAN, apercevant Gustave.

Camarades, c'est lui! c'est bien lui! je le voi!
Il est l'appui du peuple, il est l'ami du brave:
Ses sujets, ses soldats diront tous comme moi:

Vive à jamais Gustave!
Vive notre bon roi!
Vive, vive le roi!

(Ils entourent Gustave, s'inclinent devant lui; d'autres baisent ses mains et ses habits.)

GUSTAVE, à Arvedson et à Ankastrom, qui vient de rentrer suivi de ses amis.

Vous voulez qu'aux soupçons mon ame s'abandonne!
Voilà les seuls remparts qui défendent un roi!
(Prenant la main de Christian et des autres matelots.)
Et de mon peuple heureux quand l'amour m'environne,
Les poignards ne sauraient arriver jusqu'à moi.

ENSEMBLE.

WARTING, DEHORN, LES CONJURÉS.

Grand Dieu! leur funeste présence
A trompé nos justes fureurs!
Mais suivons ses pas en silence:
Qu'il tombe sous nos bras vengeurs!

LE CHOEUR.

Vive à jamais Gustave!
Vive notre bon roi!
Vive, vive le roi!

(Les matelots et les gens du peuple entourent Gustave; Dehorn, Warting et les autres conjurés sortent lentement et d'un air sombre au milieu des transports de joie, des chapeaux et bonnets jetés en l'air, etc.)

ACTE TROISIÈME.

Un site affreux et sauvage aux environs de Stockholm. A gauche, on aperçoit deux piliers réunis au sommet par d'épaisses barres de fer : c'est là qu'on suspend les suppliciés. A l'entour sont des rochers, des arbres verts très élevés, qui donnent à ce paysage une apparence lugubre; plusieurs parties en sont éclairées par la lune.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau ce lieu est désert; on voit tomber la neige, on entend le sifflement du vent. Minuit sonne dans le lointain; c'est l'horloge du dernier faubourg de Stockholm. — Paraît sur la montagne une femme enveloppée d'une pelisse; elle avance en tremblant, s'arrête à chaque pas et paraît près de se trouver mal : c'est Amélie. Elle aperçoit les deux piliers, elle tressaille d'effroi et tombe presque inanimée sur un banc de rochers qui est à droite.)

AMÉLIE, seule.

RÉCITATIF.

Mon Dieu! secourez-moi! la force m'abandonne!
(Essayant de se lever.)
Dans cet affreux séjour du crime et du trépas,
Tout me glace d'effroi... jusqu'au bruit de mes pas.
Je suis seule... avançons!... quelle horreur m'environne!
(Regardant les piliers.)
Oui, si je me souviens de son ordre formel,
Là... parmi ces rochers... près de ce temple antique,
Il faut chercher ces fleurs dont le pouvoir magique
Doit bannir de mon cœur un amour criminel.

(Elle va pour les cueillir, s'arrête et laisse tomber sa tête sur son sein.)

CANTABILE.

Et lorsque d'une main tremblante
J'aurai cueilli ce talisman,
Pour que la sibylle savante
En compose un philtre puissant,

De l'amour dont je suis esclave
Tous souvenirs seront perdus!
Plus d'espoir! plus d'amour!... Gustave,
Hélas! je ne t'aimerai plus!

O peine secrète!
Mon ame inquiète,
Malgré moi regrette
Ce que je vais fuir;
Et mon cœur rebelle
Ici me rappelle
L'image cruelle
Que je dois bannir!

Oui, cette haine que j'implore
Est pour moi plus cruelle encore
Que les tourments
Que je ressens!
O peine secrète!
Mon ame inquiète
Malgré moi regrette
Ce que je vais fuir;
Et mon cœur rebelle,
Hélas! me rappelle
L'image cruelle
Que je veux bannir!

Eh quoi! ma main balance
Quand la voix de l'honneur
Retentit à mon cœur!
Dieu, qui vois ma souffrance,
Ne m'abandonne pas,
Et viens guider mes pas!
Viens!... viens! et guide mes pas!

(Elle passe sous les piliers et va s'approcher des rochers lorsque paraît Gustave; elle pousse un cri d'effroi et veut s'enfuir: Gustave la retient par la main.)

SCÈNE II.

AMÉLIE, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Calmez votre frayeur! c'est moi, c'est votre roi
Qui vient veiller sur vous. .

AMÉLIE, retirant sa main et s'éloignant.

Ah! sire, laissez-moi!

DUO.

GUSTAVE.

Ainsi donc à l'enfer lui-même
Vous demandez de me haïr;
Moi qui gémis, moi qui vous aime,
Moi qui jure de vous chérir!

AMÉLIE.

Je me suis trahie! ah! Gustave!...
(S'arrêtant et cachant sa tête dans ses mains.)
Comment supporter son aspect?

GUSTAVE.

Ne craignez rien; votre humble esclave
Vous entoure de son respect!
(S'approchant d'elle et avec tendresse.)
Mais si l'amour règne en votre ame...

AMÉLIE, joignant les mains.

Grace et pitié! je suis la femme
De votre ami!

GUSTAVE, avec remords et détournant la tête.

Tais-toi! tais-toi!

AMÉLIE, de même.

Je suis la compagne chérie
De celui qui pour son roi
Donnerait son sang et sa vie!

GUSTAVE, de même.

Va-t'en! va-t'en! laisse-moi!
Et, puisque tu veux que j'expire,
Emporte ma vie avec toi!

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

O tourment! ô délire!
Le remords me déchire;
Pour moi point de pardon!
Sans toi je ne peux vivre;
Et l'amour qui m'enivre
Égare ma raison.

AMÉLIE.

O tourment! ô délire!
A peine je respire!
Pour moi grace et pardon!
Je n'y pourrai survivre;
Cet amour qui l'enivre
Égare ma raison.

GUSTAVE, avec passion.

Sais-tu qu'en horreur à moi-même
Contre toi j'ai lutté long-temps!
Sais-tu que malgré moi je t'aime,
Et que je chéris mes tourments!

AMÉLIE, troublée.

Laissez-moi fuir!

GUSTAVE, la retenant.

Plutôt mourir!
Dis un seul mot, et j'abandonne
Ce rang et ce titre de roi,
Mes jours, mon honneur, ma couronne,
Tout, pour un seul regard de toi!

AMÉLIE, hors d'elle-même, et cherchant à se dégager de ses bras.

Je succombe à mon trouble extrême...
Ah! laissez-moi quitter ces lieux!...
Gustave! eh bien! oui, oui, je t'aime!
Mais sois noble, sois généreux,
Et défends-moi contre moi-même!

GUSTAVE.

Amélie! ô bonheur!

AMÉLIE, suppliante.

Grace!

GUSTAVE, hors de lui et dans l'ivresse.

Plus de pitié!
Plus de remords! plus d'amitié!
Hormis l'amour, que tout soit oublié!

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

O bonheur! ô délire!
A peine je respire!
Son cœur au mien répond.
Sans toi je ne puis vivre;
Et l'amour qui m'enivre
Égare ma raison.

(La pressant contre son cœur.)

Cède à ma tendresse,
Demeure en mes bras;
Un moment d'ivresse,
Et puis le trépas.

AMÉLIE.

O tourment! ô délire!
De l'amour je respire
Le dangereux poison;
Malgré moi je m'y livre,
Et l'amour qui m'enivre
Égare ma raison.

(Cherchant à se dégager.)

D'un instant d'ivresse,
Ah! n'abuse pas!
Craignons ma faiblesse,
Fuyons de ses bras.

AMÉLIE, écoutant, et avec effroi.

Taisez-vous! taisez-vous!

GUSTAVE, écoutant aussi.

Quel bruit se fait entendre?

AMÉLIE, de même.

Des pas précipités se dirigent vers nous!

GUSTAVE.

A cette heure, en ce lieu, qui peut ainsi se rendre?
O ciel! Ankastrom!

AMÉLIE, avec terreur, et baissant son voile.

Mon époux!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; ANKASTROM, enveloppé d'un manteau.

ANKASTROM.

Vous, sire! dans ces lieux! vous, auprès d'une femme!
Il est donc vrai, c'est pour un rendez-vous
Que vous risquez des jours que le pays réclame,
Des jours qui nous sont chers à tous!
Et moi qui, par devoir, sur vous veille sans cesse,
J'apprends que de Stockholm seul vous êtes sorti,
Et vers ces lieux, dit-on...

GUSTAVE, avec impatience.

Pourquoi m'avoir suivi?

ANKASTROM.

Je ne suis pas le seul; la haine vengeresse
Veille aussi bien que l'amitié!

(A demi-voix.)

Ils étaient sur vos pas, ils vous ont épié;
Là, parmi ces rochers...

AMÉLIE, à part.

Ah! tous mes sens frissonnent!

ANKASTROM.

Ils attendent leur proie ainsi que des bandits!
Caché par ce manteau dont les plis m'environnent,
Pour un des conjurés sans doute ils m'auront pris.

TRIO.

« Oui, disaient-ils, je l'ai vu, c'est le roi,
« Près d'une femme jeune et belle,
« Et, quand il va s'éloigner avec elle,
« Nous frapperons! »

AMÉLIE, à part.

Je meurs d'effroi!

GUSTAVE, bas à Amélie.

Par pitié, calmez votre effroi!

ANKASTROM, montrant à droite un sentier parmi les rochers.

Mais vous pouvez encor par cette seule issue,

(Lui donnant son manteau.)

Sous ce déguisement échapper à leur vue.

AMÉLIE, bas à Gustave.

Partez! au nom du ciel!

GUSTAVE, la prenant par la main.

Je guiderai vos pas!
Venez! éloignons-nous!

ANKASTROM, l'arrêtant.

Non pas!

(S'adressant à Amélie, qui est toujours voilée.)

Ils savent que Gustave est avec vous, madame;
Et le seul aspect d'une femme
Montrerait à leurs coups celui qu'il faut frapper!

AMÉLIE, à demi-voix, à Gustave.

Il a raison, et, pour leur échapper,
Partez seul.

GUSTAVE.

Moi, jamais! plutôt perdre la vie
Que de t'abandonner!

AMÉLIE, de même.

Ah! je vous en supplie!

ANKASTROM, de l'autre côté.

Partez! ils vont venir!

GUSTAVE.

Je brave leur fureur!

(A part.)

Et mourir auprès d'elle est encore un bonheur!

ENSEMBLE.

AMÉLIE, GUSTAVE, ANKASTROM.

AMÉLIE.

Mon sang se glace dans mes veines!
Je suis perdue et pour toujours!
O Dieu puissant, qui vois mes peines,
De Gustave sauve les jours!

GUSTAVE.

Hélas! dans mon ame incertaine
A quel moyen avoir recours?
O Dieu puissant, qui vois ma peine,
Du moins ne frappe que mes jours!

ANKASTROM.

C'en est fait: sa perte est certaine!
Il refuse, hélas! mon secours.
Contre les poignards de la haine,
Dieu puissant, protége ses jours!

AMÉLIE prend Gustave par la main, le tire à part, et lui dit à voix basse.

Eh bien! puisque pour vous la crainte ne peut naître,
Pour moi, du moins, tremblez! oui, soudain à ses [yeux

(Montrant Ankastrom.)

Je déchire ce voile, et me fais reconnaître
Si vous ne partez pas!

GUSTAVE.

Que dites-vous, grands dieux!

AMÉLIE, de même.

Choisissez! voulez-vous qu'il m'immole en ces lieux?

GUSTAVE.

Au nom du ciel!...

AMÉLIE, d'un geste impératif et avec dignité.

Partez! je l'ai dit! je le veux!

ENSEMBLE.

AMÉLIE, GUSTAVE, ANKASTROM.

AMÉLIE.

Mon sang se glace dans mes veines!
Je suis perdue et pour toujours!
O Dieu puissant, qui vois mes peines,
De Gustave sauve les jours!

GUSTAVE.

Hélas! dans mon ame incertaine
A quel moyen avoir recours?
O Dieu puissant, qui vois ma peine,
Du moins ne frappe que mes jours!

ANKASTROM.

C'en est fait: sa perte est certaine!
A quel moyen avoir recours?
Contre les poignards de la haine,
Dieu puissant, protége ses jours!

(Gustave hésite encore; Amélie lui renouvelle de la main l'ordre de s'éloigner: le roi semble alors prendre une grande résolution et s'approche d'Ankastrom.)

GUSTAVE, d'un ton solennel.

Ankastrom! écoute-moi!
Je connais dès long-temps ton amour pour ton roi,
Ta loyauté, ta foi dans tes serments.

ANKASTROM.

Ah! sire!...

GUSTAVE, montrant Amélie.

Aux portes de Stockholm jure de la conduire!

ANKASTROM.

Je le promets!

GUSTAVE.

Sans lui rien dire,
Sans chercher même à deviner ses traits.

ANKASTROM.

Je le promets!
Et qu'à l'instant même j'expire,
Si j'y manquais!

GUSTAVE.

Tu le jures à moi
Sur la vie et l'honneur!

ANKASTROM.

Mieux encor! par mon roi!

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Du haut de cette roche
Ne l'entendez-vous pas?
Ce bruit sourd qui s'approche
Annonce le trépas!
Oui, leurs pas retentissent;
Tous mes sens en frémissent!
Partez!... je les entends:
Songez à vos serments!....
Partez, je les entends!

GUSTAVE.

A la mort qui s'approche,
Oui, dérobons nos pas!
Si j'étais sans reproche,
Je ne la craindrais pas.

Pour elle quel supplice!
Grand Dieu! sois-moi propice!...
(A Ankastrom.)
Toi, songe qu'en tous temps
Je crois à tes serments :
Tu tiendras tes serments.

ANKASTROM.

Du haut de cette roche
Je crois entendre, hélas!
Leur troupe qui s'approche
Apportant le trépas.
Oui, leurs pas retentissent;
Tous mes sens en frémissent!
Partez!... je les entends!
Je tiendrai mes serments!
Je tiendrai mes serments!

(Gustave s'éloigne par la droite et disparaît à travers les rochers; Amélie le suit long-temps des yeux avec inquiétude, tandis qu'Ankastrom remonte le théâtre pour s'assurer que les meurtriers ne viennent pas encore.)

SCÈNE IV.

ANKASTROM, AMÉLIE.

ANKASTROM, redescendant le théâtre et s'approchant d'Amélie.

Hâtons-nous de quitter ce lieu sombre et sauvage;
Jusqu'aux murs de Stockholm, je l'ai juré, je doi
Guider vos pas.

AMÉLIE, à part.

Je sens défaillir mon courage!

ANKASTROM.

Venez, madame!
(Amélie tressaille d'effroi.)
O ciel! vous tremblez! et pourquoi?
Vous êtes confiée à la garde, à la foi
D'un fidèle sujet; que ce mot vous rassure.

AMÉLIE, à part, se soutenant à peine, et portant la main à son cœur.

Je meurs!

ANKASTROM.

Au nom du ciel qui punit le parjure,
Je tiendrai les serments que j'ai faits à mon roi!

ENSEMBLE.

ANKASTROM.

Il faut que j'obéisse.
Venez, l'ombre propice
Vous cache à tous les yeux,
Et ma main protectrice,
Sans que rien vous trahisse,
Sur vous veille en ces lieux.

AMÉLIE, à part.

O céleste justice!
Que ta loi me punisse!
Mais permets à ses yeux
Que ce voile propice
Dérobe mon supplice
Et mes tourments affreux!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DEHORN, WARTING, CONJURÉS, descendant de tous les rochers et cernant le théâtre.

ANKASTROM, qui a pris la main d'Amélie.

Venez! venez!

AMÉLIE.

O ciel! les voici!

ANKASTROM.

Ce sont eux!

(Dehorn, Warting et les autres conjurés s'avancent dans l'obscurité pendant qu'Ankastrom et Amélie se sont réfugiés dans le coin, à gauche du spectateur.)

CHOEUR DES CONJURÉS.

Que le tyran frémisse!
La céleste justice
Va nous l'abandonner;
Et dans l'ombre propice
L'heure de son supplice
Enfin vient de sonner.

DEHORN.

Oui, nous avons pour nous et l'audace et le nombre;
En silence avançons!

AMÉLIE, se serrant malgré elle contre Ankastrom.

Mon cœur bat et frémit.

WARTING, bas à Dehorn.

Vois-tu ce voile blanc d'ici briller dans l'ombre?
Près de quelque beauté, comme on nous l'avait dit,
Il est là : c'est Gustave!

DEHORN.

Il se livre lui-même.

(Ils s'avancent pour entourer Ankastrom et Amélie, qui ont traversé le théâtre, et sont en ce moment placés à droite.)

Frappons!

ANKASTROM, avec fierté et à haute voix.

Qui va là?

DEHORN et WARTING, s'arrêtant et à demi-voix.

Grands dieux!

Ce n'est pas le roi!

ANKASTROM, de même.

Non, il n'est pas en ces lieux!

TOUS, à demi-voix.

O surprise extrême!
C'est Ankastrom!

ANKASTROM.

Oui, messieurs, c'est lui-même,
Qui pourrait à son tour ici vous nommer tous :
Comte Dehorn, Warting, parlez, que voulez-vous?

ENSEMBLE.

DEHORN, WARTING, CONJURÉS, ANKASTROM, AMÉLIE.

DEHORN, WARTING, CONJURÉS.

Quoi! le hasard propice
Le dérobe au supplice!
Il échappe à nos coups!
Du sort par quel caprice
Faut-il que tout trahisse
Notre juste courroux!

ANKASTROM.

La céleste justice
A mon maître propice
Le dérobe à leurs coups.
Qu'ici chaque complice
En son ame frémisse
Et craigne mon courroux!

AMÉLIE.

O céleste justice!
Que ta loi me punisse!
Mais fais à tous les yeux
Que ce voile propice
Dérobe mon supplice
Et mes tourments affreux!

ANKASTROM, élevant la voix.

Vous ne répondez pas! quel projet vous amène?

WARTING, montrant Amélie.

Sans doute comme vous des projets amoureux!

DEHORN.

Mais notre attente, hélas! fut vaine :
(Montrant Amélie.)
On manque au rendez-vous; vous fûtes plus heureux.

(En ce moment un ou deux conjurés paraissent avec des torches qu'ils viennent d'allumer.)

WARTING.

Et nous voulons du moins, partageant votre ivresse,
De cette belle maîtresse
Entrevoir un instant les traits mystérieux.

ANKASTROM.

Ah! si de le tenter un seul avait l'audace,
Malheur à lui! ce fer l'en ferait repentir!

WARTING.

De nos regards jaloux c'est doubler le desir;
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.

ENSEMBLE.

ANKASTROM, AMÉLIE, WARTING.

ANKASTROM.

Malheur à vous! craignez mon bras,
Et près d'elle n'avancez pas!

AMÉLIE, avec effroi.

Que devenir? que faire, hélas!
Mon Dieu, j'implore le trépas!

WARTING.

Pour admirer autant d'appas
On peut bien braver le trépas.

DEHORN et LES CONJURÉS, riant.

Admirable conquête!
Nos regards curieux
Troublent le tête-à-tête
D'un rival trop heureux.

(Ankastrom tire son épée, chacun des conjurés en fait autant. Amélie effrayée, voyant tous ces bras armés qui menacent son mari, oublie tout, pousse un cri et s'élance au milieu des combattants.)

AMÉLIE.

Arrêtez!... épargnez sa vie!

(Dans ce mouvement brusque et rapide, son voile est tombé sur ses épaules. La lueur rougeâtre des torches éclaire sa figure pale et presque inanimée. Tous la reconnaissent et s'arrêtent immobiles.)

DEHORN, avec surprise et respect.

La comtesse Ankastrom!

TOUS.

C'est sa femme!

ANKASTROM, à part, et comme frappé de la foudre.

Amélie!

TOUS, gaîment, et à demi-voix entre eux.

Admirable conquête!
Quoi! ces époux heureux,
Tous deux, en tête-à-tête,
Se trouvaient en ces lieux!

ANKASTROM, à part, lentement, et comme sortant d'un songe.

Je lui donnais ma vie!
Il m'enlevait l'honneur!
Ah! l'enfer en furie
Fermente dans mon cœur!

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ANKASTROM, DEHORN, WARTING, LE CHOEUR.

AMÉLIE, à part.

De honte et d'infamie
Je sens rougir mon front!
Grand Dieu! prenez ma vie
Pour venger son affront!

ANKASTROM.

Trahison! infamie
Que mes mains puniront!
C'est trop peu de sa vie
Pour venger mon affront!

DEHORN, WARTING et LE CHOEUR.

La rencontre est jolie!
Et long-temps, j'en réponds,
D'une telle folie
A la cour nous rirons...
Ah! ah! long-temps nous en rirons!

DEHORN, à ses compagnons.

Amis, quittons ces lieux où l'on peut nous surprendre.

WARTING, gaîment.

Que craignons-nous? pour nous défendre,
N'avons-nous pas l'ami, le favori du roi!

ANKASTROM, à part, avec une rage concentrée.

Son ennemi mortel!
(S'adressant à Warting.)
Ou chez vous, ou chez moi,
Il faut que je vous parle.

WARTING.

A vos ordres! Serait-ce
Pour demander raison du desir curieux
Qui fit briller tant d'attraits à nos yeux?

ANKASTROM, brusquement.

N'importe le motif; à vous seul je m'adresse :
Puis-je y compter?

WARTING.

Toujours.

ANKASTROM.

Quel lieu?

WARTING.

Votre demeure!

ANKASTROM.

Quel instant?

WARTING.

Dès demain, et vers la septième heure.

ANKASTROM.

Vous viendrez l'un et l'autre.

WARTING.

Un seul de nous suffit!

ANKASTROM.

Non, tous deux!

DEHORN et WARTING.

Volontiers.

ANKASTROM, entre eux deux.

A demain donc!

DEHORN et WARTING.

C'est dit.

ENSEMBLE.

ANKASTROM, CHOEUR, AMÉLIE.

ANKASTROM.

Trahison! infamie
Que mes mains puniront! etc.

CHOEUR.

La rencontre est jolie!
Et long-temps, j'en réponds, etc.

AMÉLIE.

De honte et d'infamie
Je sens rougir mon front! etc.

ANKASTROM, traversant le théâtre et allant à Amélie.

Venez, madame, évitons leur présence.

(Avec ironie et lui prenant la main.)

Ne vous en souvient-il pas?
Jusqu'aux murs de Stockholm je dois guider vos pas.

AMÉLIE, à part.

Je me soutiens à peine!

(A Ankastrom d'un ton suppliant.)

Ah! monsieur!

ANKASTROM, à demi-voix, lui serrant la main.

Du silence!
Les prières, les pleurs deviendraient superflus;
Tes jours ne t'appartiennent plus!

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

De honte et d'infamie
Je sens rougir mon front!
Grand Dieu! prenez ma vie
Pour venger son affront!

ANKASTROM.

Trahison! infamie
Que mes mains puniront!
C'est trop peu de sa vie
Pour venger mon affront!

CHOEUR.

La rencontre est jolie!
Et long-temps, j'en réponds,
D'une telle folie
A la cour nous rirons!...
Ah! ah! long-temps nous en rirons!

(Ankastrom passe au milieu des conjurés en entraînant avec force Amélie, qu'il a saisie par la main et qui a peine à le suivre.)

ACTE QUATRIÈME.

Un appartement de la maison d'Ankastrom. Son cabinet de travail. A droite, une cheminée sur laquelle est une pendule et deux vases en bronze; à côté, une table; au fond, des bibliothèques, un portrait en pied du roi Gustave III. Porte au fond, deux portes latérales. Il fait grand jour.

SCÈNE I.

ANKASTROM, AMÉLIE.

(Ankastrom tenant toujours Amélie par la main entre dans l'appartement dont il referme la porte et pose son épée sur la table.)

DUO.

ANKASTROM.

D'une épouse adultère
Les pleurs et la prière
Ne sauraient me fléchir;
Et, juge inexorable,
Je punis la coupable...
Allons, il faut mourir!

AMÉLIE.

Ah! si je vous fus chère,
Par mes pleurs, ma prière,
Laissez-vous attendrir!
Je ne suis point coupable;
Et ton cœur implacable
Me condamne à mourir!

ANKASTROM.

Eh bien! perfide, en avouant ton crime
Tu peux encor désarmer ma fureur!

AMÉLIE.

D'un sort fatal je puis être victime,
Mais je n'ai point offensé votre honneur.

ANKASTROM.

Mais ton effroi, ton trouble et ta pâleur mortelle
Trahissent malgré toi ta flamme criminelle!

AMÉLIE.

Eh bien! oui, malgré moi... peut-être je l'aimais...
Mais coupable... mais adultère...
Jamais! jamais!... je ne le fus jamais!

ENSEMBLE.

ANKASTROM.

Je cède à ma colère;

Au ciel fais ta prière:
C'est lui qu'il faut fléchir.

Moi, juge inexorable,
Je punis la coupable...
Allons, il faut mourir!

AMÉLIE.

Oui, mon cœur est sincère;
Écoutez ma prière,
Et laissez-vous fléchir!

(A part et se mettant à genoux.)

Je ne suis point coupable;
Et son cœur implacable
Me condamne à mourir!

(Il prend son épée, qu'il avait posée sur la table, et la tire du fourreau.)

AMÉLIE, tremblante et joignant les mains, s'écrie:

Un seul moment encore!

CAVATINE.

Oui, de vous j'implore
Un dernier bonheur;
Que je presse encore
Mon fils sur mon cœur!
Mon fils! mon fils!...
Que je jouisse encore
De ses baisers chéris!

Prête à quitter la terre,
A mon heure dernière
N'ôtez pas cet espoir!
Qu'il ferme ma paupière;
Qu'il sourie à sa mère
Qu'il ne doit plus revoir!

Oui, de vous j'implore
Un dernier bonheur;
Que je presse encore
Mon fils sur mon cœur!

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ANKASTROM.

AMÉLIE.

Que je jouisse encore
De ses baisers chéris!
A genoux je t'implore;
Laisse-moi voir mon fils!

ANKASTROM, troublé.

Oui, sa voix qui m'implore
(Malgré moi j'en rougis),
Sa voix émeut encore
Tous mes sens attendris.

ANKASTROM, détournant la tête.

Relève-toi, tu le verras.

AMÉLIE, avec joie.

Quoi! je pourrais le presser dans mes bras!

ENSEMBLE.

ANKASTROM, AMÉLIE.

ANKASTROM.

Pour elle ma pitié réclame;
Ce n'est point une faible femme
Sur qui doit tomber mon courroux.
Et pour me venger de son crime
C'est une plus noble victime
Qui doit expirer sous mes coups.

AMÉLIE.

Pour moi dans le fond de son ame
Je vois que la pitié réclame;
Enfin s'apaise son courroux!
Mon Dieu! pardonne-moi mon crime,
Et fais que nulle autre victime,
Hélas! ne tombe sous ses coups!

ANKASTROM.

On vient! séchez vos pleurs; je le veux, je l'ordonne!
A tous les yeux cachez votre pâleur!
Retirez-vous; qu'ici jamais nul ne soupçonne
Votre honte et mon déshonneur!

(Il fait signe à Amélie de s'éloigner par la porte à droite; en ce moment s'ouvrent les portes du fond: paraissent Dehorn et Warting.)

SCÈNE II.

ANKASTROM, DEHORN, WARTING, ayant chacun une épée.

(Sur la ritournelle du morceau suivant ils entrent et saluent froidement Ankastrom, qui va fermer la porte du fond, revient, leur montre deux fauteuils, les invite à s'asseoir et en fait lui-même autant.)

TRIO.

ANKASTROM, après avoir regardé avec soin autour de lui.

Nous sommes seuls! écoutez-moi!

(Lentement et examinant attentivement Dehorn et Warting.)

Je connais vos desseins, vous conspirez.

(Tous deux font un geste de surprise, et Ankastrom retient par la main Warting, qui veut se lever.)

Silence!

Vous conspirez tous deux contre les jours du roi!

DEHORN.

Qui vous l'a dit?

ANKASTROM, montrant des papiers qui sont sur la table.

La preuve en est en ma puissance.

WARTING.

J'entends, et vous voulez, habile à vous venger,
Dénoncer nos projets?

ANKASTROM, à demi-voix, et avec une fureur concentrée.

Je veux les partager!

WARTING, souriant avec dédain.

Ankastrom pense-t-il qu'ainsi l'on nous abuse?

DEHORN, de même.

Nous croit-il en son cœur dupes de cette ruse?

ANKASTROM, brusquement.

Oui, je vous suis suspect, et vous doutez de moi.
Aussi point de serments, les effets feront foi!
A servir vos projets moi-même je m'engage,
Et jusqu'à ce moment je vous livre en otage
Mon fils, mon seul enfant! prenez! il est à vous!
Et si je vous trahis, qu'il tombe sous vos coups!

ENSEMBLE.

DEHORN, WARTING, ANKASTROM.

DEHORN et WARTING, incertains, et se regardant entre eux.

Je crois encore à peine
Un pareil changement;
Dans son ame la haine
Succède au dévouement!

Il veut de ma vengeance
Partager les fureurs;
Que toute défiance
S'éloigne de nos cœurs.

(A Ankastrom.)

A toi je me confie,
Je reçois tes serments;
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans!

ANKASTROM.

Eh bien donc! à ma haine
Croyez-vous à présent?
Lorsqu'à vous je m'enchaîne,
Vous faut-il un serment?

Eh quoi! la défiance
Règne encor dans vos cœurs,
Quand de votre vengeance
Je ressens les fureurs?

De l'honneur qui nous lie
Je tiendrai les serments.
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans!

ANKASTROM, passant entre eux deux.

Il est une injure, une offense
Qu'on ne saura jamais! pas même vous; mais moi,
Moi je la sais! j'en veux vengeance!
Et je l'aurai, j'immolerai le roi,
Avec vous ou sans vous, si votre cœur hésite!

DEHORN et WARTING.

Il n'hésitera pas.

ANKASTROM.

Et le sort à nos vœux promet la réussite,
Si nous savons unir et nos cœurs et nos bras!

TOUS TROIS, se donnant la main.

De l'honneur qui nous lie
Nous tiendrons les serments;
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans!

ANKASTROM.

Amis, puisqu'à présent ma foi vous est prouvée,
Il est un seul honneur auquel mon bras prétend,
Celui de frapper le tyran!

DEHORN.

La victime m'est réservée!

WARTING.

C'est moi qui la réclame et demande son sang!

DEHORN.

Moi dont il a ravi les titres et le rang.

WARTING.

Eh bien! pour punir le perfide,
Que Dieu même prononce, et que le sort décide!

DEHORN.

J'y consens; que nos noms par ta main soient écrits!

ANKASTROM.

Et, quel que soit l'arrêt du destin, j'y souscris!

ENSEMBLE, et chacun d'eux à part.

Destin qui favorises
Les nobles entreprises,
Ne m'abandonne pas!
Toi qui sais mon offense,
Permets que la vengeance
Soit remise à mon bras!

SCÈNE III.

WARTING s'assied près de la table à droite, et écrit les trois noms sur des papiers différents; DEHORN prend un vase de bronze qui est sur la cheminée et le place sur la table; en ce moment entre AMÉLIE par la porte intérieure à droite.

ANKASTROM, se retournant et l'apercevant, va à elle et lui dit brusquement:

Que voulez-vous? qui vous amène ici?

AMÉLIE, timidement.

Sans votre ordre pardon d'oser entrer ainsi;
Un page du roi vous demande.

ANKASTROM, brusquement.

Qui, moi?... qu'il attende!

(A Amélie.) (A demi-voix.)

Reste! La justice de Dieu
Ne t'a pas sans dessein envoyée en ce lieu!

(A part.)

Je veux que la coupable elle-même choisisse
Le bras vengeur qui doit immoler son complice!

(Bas aux deux conjurés et leur montrant Amélie.)

Ne craignez rien! son cœur ignore nos secrets;
Mais, soit amour, soit faiblesse vulgaire,
Je crois en elle!... et nos projets
Réussiront, bénis par une main si chère!

(Warting a achevé d'écrire les trois noms qu'il a ployés et jetés dans l'urne; Ankastrom amène sa femme près de la table et lui dit:)

Dans ce vase de bronze au hasard choisissez!

AMÉLIE, à demi-voix.

Et pourquoi?... dans quel but?...

ANKASTROM, à voix basse.

Silence! obéissez!

ENSEMBLE.

ANKASTROM, DEHORN, WARTING, AMÉLIE.

ANKASTROM, DEHORN, WARTING.

Destin qui favorises
Les nobles entreprises,
Ne m'abandonne pas!
Toi qui sais mon offense,
Permets que la vengeance
Soit remise à mon bras!

AMÉLIE, à part.

De crainte et de surprise
Mon ame est indécise :
Que veut-il faire, hélas !
J'hésite, je balance...
Grand Dieu ! que ta clémence
Ne m'abandonne pas !

(A la fin de cet ensemble et sur un dernier signe d'Ankastrom, Amélie s'approche de l'urne, s'appuie dessus un instant comme si la force lui manquait, puis elle tire un des papiers ployés qu'elle présente d'une main tremblante.)

ANKASTROM, faisant signe à Warting de prendre le papier de la main d'Amélie.

Lisez !

(Warting prend le papier et le déploie pendant que les deux autres conjurés se rapprochent de lui et écoutent.)

AMÉLIE, les examinant avec inquiétude.

Dans leurs regards quelle sombre colère !

WARTING, lisant le nom écrit sur le papier.

Ankastrom !

ANKASTROM, avec joie.

Le destin me devait cet honneur.

AMÉLIE, examinant avec crainte son mari.

Quel soupçon !... et que veut-il faire ?
Ah !... j'en frémis d'horreur.

ENSEMBLE.

ANKASTROM, DEHORN et WARTING, AMÉLIE.

ANKASTROM, DEHORN et WARTING.

De l'honneur qui nous lie
Je tiendrai les serments :
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans !

AMÉLIE, à part.

La vengeance et la haine
Respirent dans leurs traits ;
Je devine sans peine
Leurs sinistres projets !

AMÉLIE, à part, avec désespoir.
(Courant à Ankastrom.)

Ils veulent l'immoler ! Monsieur !...

ANKASTROM, avec colère.

Que voulez-vous ?

AMÉLIE, reculant avec effroi.
(A part.)

Rien !... Comment le sauver sans trahir mon époux !

(La porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, OSCAR.

QUINTETTI.

OSCAR, à Amélie, qu'il salue.

Auprès de vous, madame, et pour un gai message,
Je viens au nom du roi !

ANKASTROM, à part.

Ce mot double ma rage !

OSCAR.

Au bal qu'il veut donner ce soir,
Ainsi que votre époux il espère vous voir.
Sur ce plaisir doit-il compter ?

AMÉLIE, troublée.

Non... je refuse...
Je ne puis...

OSCAR, gaîment.

Oh ! le roi ne voudra pas d'excuse.
Des beautés de la cour l'essaim est convoqué !
Un bal délicieux, superbe, magnifique,
Qu'on donne à l'Opéra !... car c'est un bal masqué.

ANKASTROM, vivement et jetant un coup d'œil sur ses deux complices.

Vraiment ! en es-tu sûr ?...

OSCAR, riant.

Eh ! mais, c'est authentique :
Bal paré, masqué, c'est charmant.
(A Amélie.)
Vous verrez mon costume !

ANKASTROM, bas à Dehorn et à Warting.

Ainsi donc le tyran
Au-devant de nos coups vient se livrer lui-même !
(Haut à Oscar.)
Nous irons à ce bal et la comtesse et moi !

AMÉLIE, étonnée.

Quoi ! monsieur !...

ANKASTROM, à voix basse.
(Haut à Oscar.)

Je le veux ! Vous le direz au roi.

OSCAR.

Ah ! pour lui quel plaisir extrême !

ANKASTROM.

Il y sera ?

OSCAR, gaîment.

Sans doute.

ANKASTROM, regardant les deux conjurés.

Et nous aussi !

OSCAR, gaîment.

Ah ! de joie et d'espoir que mon cœur est ravi !
Fête séduisante,
Musique enivrante,
Parure brillante,
Vont nous éblouir.
Quelle foule immense !
Et quelle élégance !
Ah ! mon cœur d'avance
Se livre au plaisir !

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ANKASTROM, DEHORN, WARTING.

AMÉLIE.

D'horreur, d'épouvante,
Mon ame est tremblante ;
Et tout me présente
Un sombre avenir.
Quand mon cœur d'avance
Prévoit la vengeance,
Il faut en silence
Souffrir et mourir.

ANKASTROM.

Victime imprudente
Que le sort présente

A ma main sanglante,
Je vais te punir.
Oui, sans défiance,
Au sein de la danse,
A notre vengeance
Il viendra s'offrir.

DEHORN, WARTING.

Comblant notre attente,
Le sort nous présente
Victime imprudente
Qu'il nous faut saisir.
Oui, sans défiance,
Au sein de la danse,
A notre vengeance
Il viendra s'offrir.

OSCAR, à gauche du théâtre, à Amélie.

Que de déguisements élégants et bizarres !

ANKASTROM, à droite, aux deux conjurés.

Le tumulte du bal servira nos projets.

OSCAR, de même.

De Londre et de Paris les modes les plus rares !

AMÉLIE, à part et regardant sur la table la plume et le papier.

Le prévenir!... oh! non, je n'oserai jamais !

ANKASTROM, de même.

N'oubliez pas que moi, je dois frapper le traître.

OSCAR, de l'autre côté, à la comtesse.

Que de vœux empressés quand vous allez paraître !
Et si j'osais déja, devançant maint rival...

(Amélie s'incline et accepte son invitation, tandis que ses yeux inquiets ne quittent point le groupe des conjurés.)

AMÉLIE, à part.

La sibylle Arvedson... oui, par elle, peut-être...
On pourrait...

DEHORN et WARTING, bas à Ankastrom.

A ce soir !

ANKASTROM.

Dans la salle du bal
Tous en dominos noirs !

WARTING.

Et pour nous reconnaître?...

ANKASTROM.

Qu'un ruban blanc par nous au bras droit soit porté !

DEHORN et WARTING.

Le mot de ralliement?...

ANKASTROM.

Suède et *liberté!*

TOUS TROIS, se donnant la main.

A ce soir... nous y serons,
Nous le jurons !

ANKASTROM, se retournant gaîment vers Oscar, et reprenant le premier motif de l'air.

Fête séduisante,
Musique enivrante,
Parure brillante,
Vont nous éblouir.
Déja de la danse
Le charme commence,
Et mon cœur d'avance
Se livre au plaisir !

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

D'horreur, d'épouvante,
Mon ame est tremblante,
Et tout me présente
Un sombre avenir.
Quand mon cœur d'avance
Prévoit la vengeance,
Faut-il en silence
Souffrir et mourir ?

ANKASTROM.

Victime imprudente
Que le sort présente
A ma main sanglante,
Je vais te punir.
Oui, sans défiance,
Au sein de la danse,
A notre vengeance
Il viendra s'offrir.

DEHORN et WARTING.

Comblant notre attente,
Le sort nous présente
Victime imprudente
Qu'il nous faut saisir.
Oui, sans défiance,
Au sein de la danse,
A notre vengeance
Il viendra s'offrir.

OSCAR.

Fête séduisante,
Musique enivrante,
Parure brillante,
Vont nous éblouir.
Déja de la danse
J'entends la cadence,
Et mon cœur d'avance
Se livre au plaisir !

(Oscar sort par la porte du fond; Ankastrom fait signe à Amélie de rentrer par la porte à gauche, et revient donner la main à Dehorn et à Warting. Tous trois renouvellent leur serment.)

ACTE CINQUIÈME.

Une galerie du palais attenant à la salle de l'Opéra.

SCÈNE I.

GUSTAVE, seul.

RÉCITATIF.

Dieu l'a donc protégée, et jusqu'en son palais
Elle aura pu rentrer sans trahir nos secrets!
Mais le devoir l'exige et l'honneur le commande :
Il faut fuir Amélie, il le faut, je le veux;
Ankastrom est nommé gouverneur de Finlande,
Et dès demain ils partiront tous deux.

CAVATINE.

Sainte amitié que j'offense,
Sur mon cœur reprends tes droits!
Amélie... à toi je pense,
Mais pour la dernière fois.

Je ne sais quel sombre présage,
Quels sinistres pressentiments
M'entourent d'un sombre nuage
Et viennent glacer tous mes sens.

Sainte amitié que j'offense,
Sur mon cœur reprends tes droits!
Amélie... à toi je pense,
Mais pour la dernière fois.

(On entend dans le lointain une musique de danse.)

De ce bal qui commence
La joyeuse cadence
A troublé le silence
Qui régnait en ces lieux;
Du plaisir voici l'heure,
Et dans cette demeure
Seul je souffre et je pleure
Quand ils sont tous heureux!

Près de moi cependant elle est là dans ce bal!...
Qu'ai-je dit? éloignons un souvenir fatal!

Séduisante image,
Je dois vous bannir;
Par vous mon courage
Est prêt à fléchir;
C'est trop de souffrance...
Doux rêves d'amours,
Dernière espérance,
Adieu pour toujours!

(Se rapprochant de la porte qui conduit à la salle du bal.)

Elle est là, celle que j'adore,
Elle est là!... je pourrais la voir!...
La voir!... et lui parler encore!...
Non, non, repoussons cet espoir.

A l'honneur fidèle,
Je veux loin d'elle
Porter mes pas.
A ce bal je n'irai pas.

Le dessein en est pris... non, non, je n'irai pas.

SCÈNE II.

GUSTAVE, OSCAR.

OSCAR.

Aux portes du palais une femme inconnue,
Couverte d'un manteau, s'est offerte à ma vue,
Et dans la main m'a glissé ce billet,
En disant : « Pour le roi, pour lui seul... en secret. »

GUSTAVE, prenant le billet et le lisant à part.

On me défend d'aller à ce bal... on m'annonce
Qu'on en veut à mes jours!

(Souriant.)

Vraiment! et si je croi
Cet avis ridicule, ils diront que le roi,
Que moi...j'ai peur... Allons, il n'est qu'une réponse.

OSCAR, l'observant d'un air inquiet.

Qu'avez-vous, sire?

GUSTAVE.

Viens! suis-moi.

(Il sort avec Oscar; le théâtre change.)

SCÈNE III.

(La salle du bal de l'Opéra magnifiquement éclairée. A gauche, un escalier en granit qui conduit aux appartements du palais; au haut de l'escalier deux grenadiers suédois en faction; à droite et au fond, d'autres pièces où l'on danse : à l'entrée de chaque porte des grenadiers sont appuyés sur leurs armes. —Sur le théâtre, au lever du rideau, le tableau le plus varié et le plus animé; une foule innombrable se promène, se cherche, s'évite ou se poursuit; les uns en masques et en dominos, les autres à visage découvert et en riches habits de cour ou habits de caractère. Au milieu divers quadrilles ont été formés, et l'on achève une contre-danse aux sons d'une musique joyeuse.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Plaisir, amour, ivresse,
Soirée enchanteresse,
Prolonge encor ton cours!
Jusqu'au jour qui commence
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous aux amours!

(La contre-danse est finie, une vingtaine de groupes se forment et donnent lieu en même temps à diverses scènes.)

ENSEMBLE.

UN MASQUE, poursuivant une dame habillée en Chinoise.

Où vas-tu donc ainsi, beau masque?
Arrête-toi! je te connais;
Malgré ton costume fantasque,
J'ai deviné tous tes attraits.

UN AUTRE, se défendant.

Ce n'est pas moi!... Non, non, vraiment,
Beau masque, tu n'es pas savant!

UN AUTRE, assise.

Quoi! tu ne peux me reconnaître?
Tu ne sais donc pas qui je suis?

UN AUTRE.

Quel trouble dans mon cœur fait naître
Sa douce voix que je chéris!

UN AUTRE.

Beau masque, j'en perds la raison!
Qui donc es-tu? dis-moi ton nom.

UN AUTRE.

Ah! daigne m'écouter, ma belle!
Pour moi seul seras-tu cruelle?

UN AUTRE.

Ainsi de tendresse et d'amours
Vous voulez changer tous les jours?

UN AUTRE.

A ton âge, vieux sénateur,
Tu veux faire le séducteur?

UN AUTRE.

Ta jeune femme... où donc est-elle?
Quoi! vraiment, tu la crois fidèle?

UN AUTRE.

J'ai vu ta femme, elle est là-bas,
A son cousin donnant le bras!

UN MASQUE, se glissant entre deux amants.

Prenez bien garde tous les deux!
Votre jaloux est dans ces lieux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Amour, plaisir, ivresse,
O nuit enchanteresse,
Prolonge encor ton cours!
Jusqu'au jour qui commence
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous aux amours!

(Pendant ce chœur général et les autres chœurs précédents diverses scènes de bal masqué ont eu lieu en pantomime. Un masque fait une déclaration à une femme assise près de lui; une jeune fille séparée du reste de sa société est entraînée par des masques. — Un homme donne le bras à deux femmes masquées qui se disputent et qu'il cherche en vain à réconcilier. — Plus loin deux hommes masqués ont l'air de se défier et de se donner rendez-vous; d'un autre côté un mari poursuit une femme masquée qui est la sienne et qui donne le bras à un autre masque. Inquiète et craignant d'être surprise, elle passe près d'un groupe, quitte le bras qu'elle tenait en faisant signe à une de ses amies qui est de sa taille de prendre sa place. A peine l'échange est-il exécuté que le mari arrête celle qu'il croit sa femme et la force à se démasquer: sa surprise en reconnaissant son erreur. Il fait des excuses à l'amant de sa femme pendant que d'autres groupes, parmi lesquels est sa vraie femme, le raillent et se moquent de lui. Tous ces différents épisodes s'exécutent vivement en même temps et pendant l'entr'acte d'une contre-danse. En ce moment et à la fin du chœur l'orchestre se fait entendre: chacun court inviter sa danseuse. — Ballet: différentes danses de caractère se succèdent. Des domestiques de la cour en riches livrées traversent le bal en tous sens, offrant des rafraîchissements. — La contredanse est finie; chacun reconduit sa danseuse: l'air de danse a cessé; une musique sombre et mystérieuse se fait entendre.)

SCÈNE IV.

Paraissent DEHORN, WARTING et LES CONJURÉS masqués et portant au bras un ruban blanc. Un instant après paraît ANKASTROM, masqué en domino noir et portant aussi un ruban blanc; il s'avance avec précaution et en regardant autour de lui.

DEHORN, l'apercevant.

Un des nôtres, je crois, au rendez-vous fidèle,
Se dirige de ce côté.
(Allant à lui et lui prenant la main.)
Suède!

ANKASTROM, lui serrant la main.

Et *liberté!*

TOUS.

C'est Ankastrom!

WARTING.

Ami, quelle nouvelle?

ANKASTROM, ôtant son masque.

Le roi ne paraît pas, et l'on prétend qu'au bal
Il ne doit pas venir.

DEHORN.

O contre-temps fatal!

WARTING, à Ankastrom.

Qui vous l'a dit?

ANKASTROM.

Du roi le confident intime,
Le premier chambellan; c'est par lui que j'ai su
Qu'au moment de partir Gustave avait reçu,
Ce soir, un avis anonyme
Qui le prévient d'un piège, et, dit-on, l'avertit
Qu'on en veut à ses jours.

TOUS.

O ciel!

DEHORN.

On nous trahit!

WARTING, en colère.

Le roi ne viendra pas?

ANKASTROM.

Non. Au palais il reste.

DEHORN.

Je connaîtrai l'auteur de cet écrit funeste!

ANKASTROM, remettant son masque.

Prenez garde, parlez plus bas!
L'on nous observe, je pense.

DEHORN.

Qui donc?

ANKASTROM, montrant un petit masque à gauche.

Ce domino qui de loin suit nos pas.

(Les conjurés se dispersent dans le bal; Ankastrom veut aussi s'éloigner, mais il est toujours suivi par le petit masque, qui marche doucement derrière lui et ne le quitte pas.)

ANKASTROM, se retournant avec humeur.

Encor ce masque!

LE MASQUE, le retenant par son domino.

En vain tu voudrais disparaître;
Je ne te quitte pas... Je te connais.

ANKASTROM.

Peut-être.

LE MASQUE.

Comte Ankastrom, c'est toi.
(Avec malice et le retenant toujours.)
Réponds-moi, qu'as-tu fait
De ta belle compagne?

ANKASTROM, montrant de loin un appartement à gauche.

Elle est près de la reine.
(Avec ironie.)
Daignerais-tu, beau masque, y porter intérêt?

LE MASQUE.

Je m'en garderais bien.

ANKASTROM.

Et pourquoi donc?

LE MASQUE, avec finesse.

Sous peine
D'avoir affaire, hélas! à plus puissant que moi.

ANKASTROM, lui faisant sauter son masque.

Mais c'est Oscar!

OSCAR, avec dépit.

Je suis reconnu, quel dommage!

ANKASTROM, le menaçant en riant.

Au bal c'est donc ainsi que vous venez, beau page,
Vous glisser en cachette en l'absence du roi?

OSCAR, gaîment.

En son absence!
(Avec mystère.)
Oh! non; il est au bal...
(Geste de joie d'Ankastrom, qui veut parler.)
Silence!

ANKASTROM.

En es-tu sûr?

OSCAR.

Sans doute.

ANKASTROM.

Et comment? réponds-moi.

CHANSONNETTE.

OSCAR.

Tra la, la, la, la, la, la,
De moi vous ne le saurez pas,
Tra, la, la, la, la, la;
Pour danser on m'attend là-bas,
Tra la, la, la.

Avec moi seul il est venu
Et ne veut pas être connu.
Vous le voyez, c'est un mystère
Que je ne puis vous dévoiler,
Et c'est en vain que l'on espère
Ici m'engager à parler.

Tra la, la, la, la, la,
De moi vous ne le saurez pas;
Pour danser on m'attend là-bas:

Quel costume a-t-il pris ce soir?
Vous voudriez bien le savoir!
Quoique page je sais me taire,
Et je ne vous dirai plus rien;
Pourtant, s'il faut être sincère,
J'en meurs d'envie, eh bien...
(Gaîment et se reprenant.)
Tra la, la, la, la, la,
Non, non, vous ne le saurez pas;
Pour danser on m'attend là-bas,
Tra la, la, la.

ANKASTROM, le retenant par le bras.

Comment le reconnaître?... achève.

OSCAR.

Du silence!
Pour mieux se divertir il veut que sa présence
Soit un secret pour tous.

ANKASTROM, le flattant.

Mais tu sais distinguer
Ses vrais amis.

OSCAR, avec malice.

Vous voulez l'intriguer?

ANKASTROM.

C'est vrai.

OSCAR, sautant de joie.

C'est amusant!...
(Se reprenant et d'un air sérieux.)
Mais, suivant la coutume,
N'allez pas me trahir.

ANKASTROM.

(Avec impatience.)
Non. Eh bien! son costume?

(En ce moment paraît une femme en domino blanc qui s'approche d'Oscar et écoute.)

OSCAR, à demi-voix.

Simple domino noir, puis sur son cœur, en croix,
Un ruban amarante...
(Gaîment.)
Adieu; voici la danse!

ANKASTROM, voulant le retenir.

Un mot.

OSCAR.

Je ne veux pas que sans moi l'on commence,
Et j'entends retentir le fifre et le hautbois.

(Il s'échappe en courant; Ankastrom regarde autour de lui, aperçoit un ou deux des conjurés, va leur parler bas et disparaît avec eux dans une des salles du fond en examinant avec attention tous les masques qu'il rencontre.)

CHOEUR.

Plaisir, amour, ivresse,
O nuit enchanteresse,
Prolonge encor ton cours!
Jusqu'au jour qui commence
Livrons-nous aux amours!
Livrons-nous à la danse!

(Pendant la fin du chœur précédent un homme en domino noir et portant sur la poitrine un ruban amarante posé en croix est sorti d'un des salons à droite, et s'avance pensif jusqu'au bord du théâtre; une femme en domino blanc le regarde, s'approche vivement, et lui dit à demi-voix et d'un ton solennel:)

LE DOMINO.

Pourquoi paraître ici, Gustave? et quel délire
Te rend sourd aux avis qui te sont adressés?

GUSTAVE, le regardant.

C'est donc toi qui viens de m'écrire
Que mes jours étaient menacés!

LE DOMINO, arrachant le ruban amarante qui est sur la poitrine de Gustave.

Peut-être!... et tu devais me croire!

GUSTAVE.

De me faire trembler l'on n'aura pas la gloire;
J'hésitais à venir et tu m'as décidé!
(Il ôte son masque, et le domino fait un geste d'effroi.)
Qui donc es-tu, beau masque, et quel soin t'a guidé?

LE DOMINO.

Si l'avis est prudent, qu'importe qui le donne?
(A demi-voix et avec chaleur.)
Partez, sire! partez! la mort vous environne.

GUSTAVE.
De plus près je l'ai vue au milieu des combats.
LE DOMINO.
Ils veulent vous frapper!
GUSTAVE.
Ils ne l'oseront pas!
LE DOMINO.
N'expose point des jours si chers à la patrie!
GUSTAVE.
Eh bien! dis-moi ton nom.
LE DOMINO.
Je ne le puis, hélas!
(Avec émotion et reprenant sa voix naturelle.)
Mais si pour te sauver il faut donner ma vie...
GUSTAVE.
Qu'entends-je? quelle voix!... Amélie!... Amélie!...
AMÉLIE.
Eh bien! oui... c'est moi!

DUETTO rapide et animé.

GUSTAVE.
Je te perds pour la vie;
Tu vas m'être ravie,
De grace, écoute-moi!
AMÉLIE, regardant autour d'elle avec crainte.
Je ne puis vous entendre;
On pourrait nous surprendre,
Et je tremble d'effroi.

ENSEMBLE.

AMÉLIE, GUSTAVE.

AMÉLIE.
O mortelles alarmes!
Laissez-moi, je le veux;
Ou le sang et les larmes
Paieront ce jour affreux!
GUSTAVE.
Ah! calme tes alarmes!
Accueille dans ces lieux
Mes remords et mes larmes,
Et mes derniers adieux!
AMÉLIE.
Non, partez! Ankastrom dans ces lieux va se rendre.
GUSTAVE, avec égarement.
Oui, partir... il le faut; je l'ai dit, je le veux,
Et ton époux et toi.
AMÉLIE.
Dieu! que viens-je d'entendre?
GUSTAVE.
Comblés de mes bienfaits, vous partirez tous deux;
Donne-lui cet écrit qui de toi me sépare;
(Avec douleur.)
Et je l'ai signé! moi! ton amant!
(Se reprenant et avec force.)
Non, ton roi!
Tous mes torts envers lui, ce moment les répare.
(Avec passion.)
Sais-tu qu'il faut aimer pour renoncer à toi?
AMÉLIE.
Malheureuse!

GUSTAVE, lui remettant le papier.
Tiens, lis!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANKASTROM, et derrière lui les CONJURÉS. Ils sont entrés avant la fin de la scène précédente, regardant autour d'eux avec attention. Ankastrom, qui s'est le plus avancé, aperçoit sa femme, puis Gustave qui est démasqué.)

ANKASTROM, avec une joie convulsive.
Enfin je l'aperçoi!
AMÉLIE, lisant l'écrit que lui a remis Gustave.
« Gouverneur de Finlande! »

ENSEMBLE.

ANKASTROM, LES CONJURÉS, GUSTAVE, AMÉLIE.

ANKASTROM.
O moment plein de charmes
Qu'appelaient tous mes vœux!
Le sort livre à mes armes
Ce rival odieux!
LES CONJURÉS.
O moment plein de charmes
Que desiraient nos vœux!
Qu'il tombe sous nos armes,
Ce tyran odieux!
GUSTAVE, à Amélie.
Oui, calme tes alarmes,
Et reçois en ces lieux
Mes regrets et mes larmes,
Et mes derniers adieux.
AMÉLIE, montrant le papier.
Oui, pour moi plus d'alarmes!
Je vais quitter ces lieux;
Et malgré moi des larmes
S'échappent de mes yeux.
AMÉLIE, regardant Gustave et serrant le papier.
Grace au ciel, il s'éloigne, et je ne crains plus rien!
GUSTAVE.
C'est mon dernier présent.
ANKASTROM, masqué, s'est approché de lui, ainsi que les autres conjurés.
Et moi, voilà le mien!
(Il lui tire à bout portant un coup de pistolet; au bruit de l'explosion, Oscar et toutes les personnes du bal accourent et reçoivent dans leurs bras le roi, qui chancelle et tombe.)
GUSTAVE.
Ah! je meurs!
AMÉLIE.
Au secours!
TOUS.
Trahison! perfidie!
OSCAR, montrant le groupe des conjurés.
L'on attaque le roi! l'on en veut à sa vie!
(Tous les officiers et seigneurs de la cour ont tiré leurs épées: les grenadiers et la garde du palais entourent les conjurés qui, réfugiés à l'extrémité à droite, cherchent à disparaître dans la foule. Oscar, apercevant Ankastrom masqué qui vient d'arracher de son bras le ruban blanc, et qui veut se frayer un passage, s'attache à lui, le saisit par le bras.)

OSCAR.

Le voilà! le voilà! c'est lui! c'est l'assassin!

(Ankastrom, en se débattant pour lui échapper, laisse tomber à terre le pistolet.)

OSCAR, le montrant.

Et la preuve du crime est encor dans sa main!

(Les soldats ont saisi Ankastrom, lui ont arraché son masque.)

TOUS, avec horreur.

Ankastrom!

AMÉLIE, poussant un cri.

Ah! grands dieux!

(Elle tombe sans connaissance aux pieds du roi.)

ENSEMBLE.

CHOEUR, ANKASTROM.

CHOEUR, avec force et menaçant Ankastrom, que les gardes cherchent à défendre.

O crime! ô parricide!
Dans le sang du perfide
Expions son forfait!

(Le roi fait un geste de douleur, et le chœur continue sur un mouvement plus doux et à demi-voix.)

Dieu! que ma voix supplie,
Conserve à la patrie
Le roi qu'elle adorait!

ANKASTROM.

Oui, d'un bras intrépide
J'ai puni le perfide;
Mon cœur est satisfait!

Frappez!... avec la vie
Qui va m'être ravie
J'emporte mon secret.

(Pendant ce temps les grenadiers ont formé avec leurs fusils une espèce de brancard sur lequel on dépose Gustave pour le transporter au palais.)

GUSTAVE, revenant à lui.

(Se soulevant avec peine.)

Où suis-je? quels tourments!

(Il regarde autour de lui, et voit près de son lit funèbre toutes les personnes de la cour dans les larmes. Oscar sanglote: Amélie est étendue à ses pieds; plus loin des femmes sont à genoux et prient.)

(A part.)

Oscar... Dieux! Amélie!

(Regardant Ankastrom et les conjurés.)

Grace pour eux! je veux qu'on leur pardonne.

OSCAR, sanglotant.

Hélas!

GUSTAVE.

Oui, quand je vois vos pleurs, je regrette la vie.
Adieu, Suède! adieu, gloire et patrie!
J'espérais mieux mourir! Mes amis, mes soldats,
Entourez-moi! qu'au moins j'expire dans vos bras!

ENSEMBLE.

CHOEUR, ANKASTROM.

CHOEUR.

O crime! ô parricide!
Dans le sang du perfide
Expions son forfait!

(Tous se mettant à genoux.)

Dieu! que ma voix supplie,
Conserve à la patrie
Le roi qu'elle adorait!

ANKASTROM.

Oui, d'un bras intrépide
J'ai puni le perfide:
Mon cœur est satisfait!

Frappez!... avec la vie
Qui va m'être ravie
J'emporte mon secret.

OSCAR, à genoux.

O mon maître! ô mon roi!...

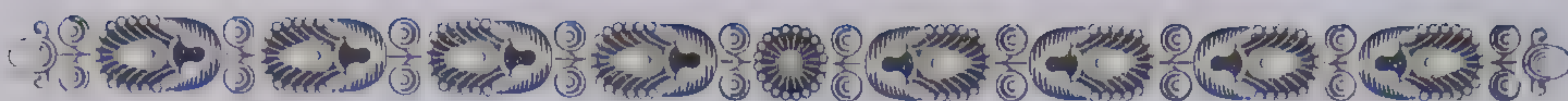
AMÉLIE, de même.

Prenez pitié de lui! prenez pitié de moi!

(Les grenadiers qui portent Gustave sur leurs fusils croisés se mettent lentement en marche et se dirigent vers l'escalier de granit, précédés de domestiques qui tiennent des torches: c'est là le groupe principal. A droite, Ankastrom et les conjurés, sur lesquels des soldats ont dirigé la pointe de leurs baïonnettes; Gustave se soulève à peine, et de la main semble leur dire: Arrêtez! — A gauche, Amélie, Oscar, les seigneurs de la cour qui ont ôté leurs masques et qui sont pâles, en habit de fête et la terreur sur le visage. — Au fond, les autres personnes du bal différemment groupées et cherchant à apercevoir les traits du roi. Par-tout le désordre, la confusion; et dans les autres salles où la nouvelle n'est pas encore parvenue, le son lointain des instruments joyeux, tandis que sur le devant l'orchestre fait entendre un roulement lugubre et funebre.)

FIN DE GUSTAVE III.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.



SOPHIE ARNOULD,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. AD. DE LEUVEN, DE FORGES ET PH. DUMANOIR,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 avril 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

SOPHIE ARNOULD, chanteuse de l'Opéra........	Mlle DÉJAZET.
LE COMTE DE LAURAGUAIS..................	M. DERVAL.
LE PRINCE D'ORNAIN, amis de Sophie	M. PAUL.
DORAT, amis de Sophie	M. MOREL.
L'ABBÉ, amis de Sophie	M. DELBY.
MAGLOIRE, coureur de mademoiselle Arnould. ..	M. VILLARS.
REMY, valet de chambre du prince d'Ornain......	M. BACHELARD.
LANDRY, concierge de la petite maison du comte de Lauraguais..........................	M. L'HÉRITIER.
LA PRINCESSE D'ORNAIN.....................	Mme ZÉLIE-PAUL.
Mlle LAGUERRE, actrice de l'Opéra, amie de Sophie.	Mme DELISLE.
BRIGITTE, jeune ouvrière en modes............	Mlle PERNON.
LA MARQUISE DES TOURNELLES, personnage muet.	Mlle CAROLINE.
AMIS et AMIES de Sophie.	
DOMESTIQUES.	
SOLDATS.	

La scène se passe, au premier acte, chez Sophie Arnould ; au deuxième, dans la petite maison du comte de Lauraguais ; au troisième, au bois de Boulogne.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un boudoir élégant avec trois portes au fond ; portes latérales ; à droite, un petit meuble, dit *bonheur du jour* ; fauteuils, canapé, etc.



SCÈNE I.

BRIGITTE, entrant par le fond.

(Elle tient à la main un bouquet de fleurs artificielles et parle à la cantonade.)

Mademoiselle n'est pas encore rentrée ?... c'est bien. Je vais déposer ce bouquet sur sa toilette. (Venant en scène.) Est-ce contrariant !... moi qui avais demandé comme une faveur, au magasin, de porter ces fleurs, pour voir enfin cette fameuse mademoiselle Arnould, dont on parle tant, et qui donne son nom à toutes nos modes nouvelles... Ah ! elle est bien heureuse !

AIR du vaudeville du Baiser au porteur.

Elle a des bijoux, des parures,
Et reçoit des bravos flatteurs ;
Elle a des laquais, des voitures ;
Elle a, régnant sur tous les cœurs,
A ses genoux soixante adorateurs !
Ce qui lui manque, hélas ! quoi qu'elle fasse,
C'est un mari... mais on m'a dit tout bas
Qu'à l'Opéra d'habitude on s'en passe,
Et qu'on ne s'en aperçoit pas.

Et, quand je pense que si je voulais écouter ce beau seigneur qui vient m'en conter au magasin, je pourrais... Ah ! fi donc ! est-ce qu'il faut avoir de ces idées-là ? (On entend le roulement d'une voiture.) Un carrosse !... c'est sans doute mademoiselle Arnould ! (Elle court au fond, et se rencontre avec Lauraguais, qui entre.) Ah !... monsieur le comte de Lauraguais !



SCÈNE II.

LAURAGUAIS, BRIGITTE.

LAURAGUAIS, l'arrêtant.

Eh! c'est la charmante Brigitte! Vous ici, mon cœur! l'innocence et la candeur chez une chanteuse de l'Opéra! c'est du nouveau, d'honneur!

(Il prend des mains de Brigitte le bouquet de roses rouges.)

BRIGITTE.

J'apporte des roses à mademoiselle Arnould.

LAURAGUAIS.

En vérité ces dames ont d'heureux privilèges!

AIR du menuet d'Exaudet.

Ce bouquet,
Tant coquet,
Me retrace
L'ensemble enchanteur et frais
De vos piquants attraits,
Où brille tant de grace!
Sa rougeur
De fureur
Vient, je gage,
De voir son éclat terni,
Par ce jeune et joli
Visage!

BRIGITTE.

Comme c'est galant!

LAURAGUAIS.

Je crois bien! c'est le dernier madrigal de Dorat... Ah çà, mon ange, êtes-vous toujours aussi cruelle? ne voulez-vous pas enfin écouter un ami qui vous donne de bons conseils?

BRIGITTE.

Mais, monsieur le comte, vous savez bien que je ne peux pas, puisque je vais me marier avec Magloire.

LAURAGUAIS.

Magloire! qu'est-ce que c'est que ça?

BRIGITTE.

C'est un coureur.

LAURAGUAIS.

Comment!

BRIGITTE.

Oui; c'est un petit coureur qui vient d'entrer au service de mademoiselle Arnould; c'est son filleul. Il est un peu bête, à ce qu'on dit; mais il doit hériter de son oncle, qui est baigneur-étuviste... Alors...

LAURAGUAIS.

Oui... oui, une espèce de laquais, qui vous apporterait en dot le titre de femme de chambre... Non, ma belle, cela ne peut vous convenir; vous n'êtes pas plus faite pour végéter dans une obscure boutique que pour obéir à la sonnette dans une antichambre.

BRIGITTE.

Vous croyez?

LAURAGUAIS.

Certainement. Regardez autour de vous... ce luxe, cet éclat, cette opulence! vous pouvez avoir tout cela... et mieux que cela; l'on ne vous demande qu'un peu de bonne volonté; laissez-vous être heureuse!

BRIGITTE.

Mais que faut-il faire?

LAURAGUAIS.

Eh! mon Dieu, rien de plus simple; dites un mot, et je vous présente à Francœur, le surintendant de la musique du roi. Vous êtes jolie, vous chantez à miracle, vous irez aux nues... à l'Opéra, et il y a en vous de l'étoffe pour ruiner dix fermiers-généraux.

BRIGITTE.

Je sais bien... mais ce pauvre Magloire?...

LAURAGUAIS.

Vous faites son bonheur en consentant au vôtre; je lui fais avoir un emploi dans les aides et gabelles, à cent lieues d'ici... mille livres de gages.

BRIGITTE.

Il serait possible!... mille livres à Magloire!...

LAURAGUAIS.

Foi de gentilhomme!... Vous consentez à tout, n'est-ce pas?

BRIGITTE.

Mais... monsieur le comte...

LAURAGUAIS.

Allons donc...

AIR : Un soir dans la forêt voisine (Amédée Beauplan)

Vous aurez de riches dentelles
Quand vous serez à l'Opéra;
Les étoffes les plus nouvelles,
Chevaux, carrosse et cætera...

BRIGITTE.

Quoi! monsieur, j'aurai tout cela?

LAURAGUAIS.

Et puis, dans tout Paris, ma chère,
De vous bientôt on parlera.

BRIGITTE.

Ah! quel honneur!...

LAURAGUAIS.

Je vois deja
A vos pieds une ville entière...

BRIGITTE.

Vraiment! vraiment!
Ah! c'est bien séduisant!

Même air.

Eh quoi! j'aurais un équipage,
Et je pourrais, heureux destin!
Aller commander de l'ouvrage
A mon ennuyeux magasin!

LAURAGUAIS.

Ma belle, ce sera divin...
Voyez d'ici ces demoiselles,
Que votre splendeur éblouit,
Étouffer toutes de dépit!
Maintenant vous régnez sur elles!

BRIGITTE.

Vous croyez que ça les fera enrager?... Lolotte sur-tout, qui est si bégueule, parcequ'elle est avec un mousquetaire...

(Achevant l'air.)

Vraiment! vraiment!
C'est par trop séduisant.

LAURAGUAIS.

Ainsi c'est convenu; demain matin, à huit heures, mon carrosse sera à votre porte... Mes gens diront que c'est une duchesse qui vous envoie chercher pour une commande... Je vous rejoindrai pour vous présenter au directeur de l'Opéra.

BRIGITTE, hésitant.

Ah! mon Dieu!... l'Opéra!... un carrosse! et toutes ces demoiselles qui vont étouffer de dépit... Ma foi, je n'y tiens plus... je me sacrifie pour ce pauvre Magloire.

(Elle tend la main au comte en signe de consentement.)

Air de Bruguières.

Ah! déja j'entrevoi
Le sort le plus prospère;
Quelle belle carrière
S'ouvre aujourd'hui pour moi!

ENSEMBLE.

Ah! déja j'entrevoi, etc.

LAURAGUAIS.

Oui, pour vous j'entrevoi
Le sort le plus prospère;
Auprès de moi, ma chère,
Bannissez tout effroi.

(Brigitte sort.)

SCÈNE III.

LAURAGUAIS, seul, se frottant les mains.

Ah! ça n'a pas été sans peine! c'est qu'elle est charmante, cette petite! En vérité, je m'admire... me voilà menant de front trois intrigues... Sophie Arnould d'abord... oh! celle-là, c'est une vieille passion, une habitude... Ensuite la princesse d'Ornain, véritable amazone, vive, emportée, d'autant plus piquante qu'elle ne veut pas se rendre. Cependant, depuis huit jours, je lui demande un rendez-vous à ma petite maison... il faudra bien qu'elle y vienne, toute princesse qu'elle est... J'irai ce soir chez Balthazar, ce brave joaillier du faubourg Saint-Antoine, le dépositaire de notre correspondance, et j'espère lire enfin le consentement de mon inhumaine dans un petit poulet bien musqué... Ah! ce sera une conquête brillante!.. Eh bien! oui; mais cette fois j'aime encore mieux le tiers-état... et cette petite Brigitte, si naïve, si ingénue...

Air de Lantara.

Aux jours de ma folle jeunesse,
Rêvant un objet enchanteur,
Je cherchais dans une maîtresse
Noblesse, talents et candeur;
Mais voyez quel est mon malheur!
Jamais dans une seule amie
Je n'ai trouvé tous ces dons à-la-fois...
Pour accomplir le rêve de ma vie,
Je suis forcé d'en aimer trois.

SCÈNE IV.

LAURAGUAIS, MAGLOIRE.

MAGLOIRE, entrant, à part.

Je n'ai pu la voir... elle n'est pas à son magasin...

LAURAGUAIS, se retournant.

Qu'est-ce?...

MAGLOIRE, saluant.

Monsieur le comte!... pardon, excuse si je vous dérange...

(Il va pour se retirer.)

LAURAGUAIS, le rappelant.

Ah! c'est le coureur!... Ici, mon cher, ici... Plaisante figure!... On vous nomme Magloire, je crois?...

MAGLOIRE, saluant.

Pour vous servir, monsieur le comte, si j'en étais capable.

LAURAGUAIS.

N'est-ce pas vous qui vous permettez d'en conter à une petite fleuriste?

MAGLOIRE.

Quoi! mademoiselle Arnould vous aurait dit...! Ah! monsieur le comte, elle a promis de s'intéresser à moi, de faire venir ma prétendue, de lui parler en ma faveur!... car figurez-vous que, depuis quelques jours, elle n'a plus l'air de faire attention à moi...

LAURAGUAIS.

Cela n'est pas possible...

MAGLOIRE.

Ça est, monsieur le comte, et je vois bien de quoi il retourne... elle ne me trouve plus assez huppé pour elle... ah dame!... elle est gentille, mais elle est ambitieuse, orgueilleuse... vaniteuse! Il lui faudrait un mari dans les places. Ah! si monsieur le comte, qui est si bien avec M. Bouret, le fermier-général, voulait me donner un bon coup d'épaule pour me faire avoir un emploi... dans les gabelles... dans l'octroi?...

LAURAGUAIS.

J'y songerai, mon cher... on verra!...

MAGLOIRE.

Il se pourrait!... Ah! monsieur le comte, vous feriez le bonheur d'un être bien intéressant...

LAURAGUAIS.

C'est bien!... c'est bien, mon cher!... (On entend des éclats de rire.) Ah! enfin... voilà Sophie, qui revient de l'Opéra!...

SCÈNE V.

LAURAGUAIS; SOPHIE, appuyée sur le bras de DORAT; L'ABBÉ, donnant la main à M[lle] LAGUERRE; DAMES et MESSIEURS.

(Magloire avance des sieges et sort.)

CHOEUR.

AIR du Dilettante d'Avignon.

Honneur, honneur à Sophie !
Du public elle est chérie ;
Aussi bonne que jolie,
On l'aime à l'idolâtrie.
Vive, vive Sophie !

DORAT, complimentant Sophie.

Charmant!... délicieux!... admirable!

SOPHIE.

Assez, Dorat... assez, mes amis... nous ne sommes plus à l'Opéra... J'y suis déesse, c'est vrai, mais ici je redeviens simple mortelle... (A Lauraguais.) Ah! monsieur le comte, vous voilà? vous êtes bien rare... nous n'avons pas eu l'honneur de vous voir ce soir à l'Opéra!...

LAURAGUAIS.

Excusez-moi, chère Sophie!... des ennuis de cour... des visites à faire...

(Il lui baise la main.)

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Manquer l'Opéra, cher comte!... mais c'est du dernier mauvais ton.

DORAT.

Mademoiselle Laguerre a raison, d'autant plus que Sophie n'a jamais été si haut... même en chantant.

L'ABBÉ.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle a donné un *ré* de poitrine.

DORAT.

Et, dans cette scène pathétique où toute la salle fond en larmes... savez-vous ce qu'elle disait à son interlocuteur Pillot... ce grand garçon qui joue *Pollux*?...j'étais dans la coulisse... je l'ai bien entendu... elle lui disait : Ah! mon cher Pillot, que tu es laid!

LAURAGUAIS.

Je la reconnais bien là...

SOPHIE.

Quand notre camarade Pillot pleure, j'ai toujours envie de rire... Il a une sensibilité si laide... n'est-ce pas, Laguerre?

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Le fait est qu'il n'est pas beau... sur-tout depuis que le cocher de M. de Richelieu lui a coupé la figure d'un coup de fouet... par accident...

SOPHIE.

Que veux-tu?... C'est assez qu'on ait mal quelque part pour qu'on s'y attrape toujours...

L'ABBÉ.

Messieurs, avez-vous remarqué aux premières loges M. l'abbé Terray... le contrôleur-général des finances?... Il avait un manchon aussi gros que lui.

SOPHIE.

Un manchon?... Eh! mon Dieu, à quoi bon? Il a toujours les mains dans nos poches.

DORAT.

Pour le prince d'Ornain, votre éternel adorateur... il était à son poste, lui... applaudissant à tort et à travers... et tellement fort, que le parterre a failli siffler...

SOPHIE.

Ce pauvre prince!... C'est bien l'homme le plus malencontreux...

LAURAGUAIS.

Dites le plus sot...

SOPHIE.

L'un n'empêche pas l'autre... il cumule... Enfin, hier, en se précipitant légèrement à mes genoux, n'a-t-il pas écrasé mon petit épagneul!...

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Cette jolie bête dont M. de Soubise t'avait fait présent?...

SOPHIE.

Mon Dieu oui!... J'étais tout en larmes... et savez-vous ce que le prince me disait pour me consoler? Ce n'est rien, ce n'est rien... il sera charmant empaillé... D'ailleurs je vous en fournirai un autre.

LAURAGUAIS.

Quel animal!

SOPHIE.

Le chien?

LAURAGUAIS.

Eh! non, le prince!

SOPHIE.

Dans ma colère je l'ai mis à la porte. Eh bien! je suis sûre qu'il va venir, ce soir, souper avec nous. Il est d'une ténacité! et ennuyeux!... Par exemple, je plains sa femme.

DORAT.

Qui est fort jolie, par parenthèse.

SOPHIE.

Vous croyez?... mais on la dit bizarre, fantasque, et un peu bornée.

LAURAGUAIS, avec feu.

Pure calomnie; elle est charmante! Élevée par le vieux maréchal d'Harcourt, son oncle, qui s'est plu à lui apprendre à monter à cheval, et à tenir, comme un mousquetaire, l'épée et le pistolet, elle est d'une vivacité, d'une pétulance qui lui donnent l'originalité la plus séduisante; c'est une amazone, une Clorinde, mais qui n'a rien perdu des graces et des attraits de son sexe.

SOPHIE, avec intention.

Là, là, monsieur le comte; comme vous prenez feu! (A part.) M'aurait-on dit vrai?

LAURAGUAIS.

Je ne fais que rendre justice à la princesse; elle a beaucoup de vertus.

SOPHIE.

Oui, elle a cela de commun avec les simples... Mais, dites-moi donc... il me semble que vous allez bien souvent chez la princesse, monsieur le comte?

LAURAGUAIS.

Encore des soupçons jaloux... y pensez-vous, Sophie?... Allons, allons, en attendant le souper, je défie le tendre Dorat aux échecs.

DORAT.

Accepté, monsieur le comte; vous me devez une revanche.

MADEMOISELLE LAGUERRE.

C'est ça; passons au salon.

TOUS.

AIR du galop de la Tentation.

Bientôt pour nous mettre à table
Nous allons tous revenir!
Vive un souper délectable!
C'est le repas du plaisir!...

(Lauraguais, en sortant, baise la main de Sophie.)

SCÈNE VI.

SOPHIE, seule, le regardant aller.

Oui, va, bon apôtre, fais l'aimable, je te le conseille!... Il me trompe, le monstre, j'en suis sûre; mais jusqu'à présent les preuves me manquent!... Ces hommes tant qu'on ne les prend pas sur le fait, ils croient qu'on ne se doute de rien, et pourtant...

AIR de Bruguières (LE CASTILLAN A PARIS).

Mes beaux seigneurs dont l'ame est si trompeuse,
Méfiez-vous de mon regard jaloux;
En fait d'adresse et de ruse amoureuse,
Ah! croyez-moi, j'en sais plus que vous tous.
Non, ce n'est pas chose facile
De m'abuser un seul instant;
Le diplomate le plus habile
Auprès de moi n'est qu'un enfant.

DEUXIÈME COUPLET.

Pour une dame orgueilleuse et hautaine,
Mon noble amant voudrait trahir sa foi...
Mais en amour aussi bien qu'à la scène,
Sophie Arnould veut rester chef d'emploi...
Non, ce n'est pas chose facile
De m'abuser un seul instant;
Le diplomate le plus habile
Auprès de moi n'est qu'un enfant.

SCÈNE VII.

SOPHIE, MAGLOIRE.

MAGLOIRE, annonçant.

Monseigneur le prince d'Ornain.

SOPHIE.

Quand je le disais!... Allez, courez, je n'y suis pas pour lui. (Magloire sort.) J'ai bien assez de mes ennuis.

SCÈNE VIII.

SOPHIE; LE PRINCE entre, tenant un petit panier rond, orné de rubans.

LE PRINCE, à la cantonade.

Laissez-donc, c'est moi! c'est moi, le prince d'Ornain; j'entre par-tout, la consigne n'est pas pour moi... Ah! salut à vous, mon idole, ma bergère, ma...

SOPHIE.

Comment, malgré mes ordres! mais, monsieur, c'est d'une indiscrétion!...

LE PRINCE.

Vous me boudez encore, créature idéale?... vous ne m'avez pas pardonné l'accident d'hier. Eh bien! vous avez raison, j'ai eu des torts envers votre épagneul; j'ai brutalement étouffé l'emblème de la fidélité; c'est une bêtise... mais je viens la réparer en chevalier français.

(Il se jette à genoux.)

SOPHIE.

Que faites-vous?

LE PRINCE.

Laissez-moi déposer à vos pieds cet intéressant animal; regardez-le, il dort du sommeil de l'innocence.

(Il découvre la corbeille dans laquelle on voit un petit chien.)

SOPHIE.

Qu'est-ce que c'est que ça... un griffon?

LE PRINCE.

Un tout jeune et tout ravissant griffon... pour remplacer le roquet défunt.

SOPHIE.

Dieu! qu'il est laid!

LE PRINCE.

C'est ce qui fait sa beauté.

AIR du Bouquet de bal (Madame Duchambge).

Ah! daignez l'accepter, de grace,
Et vous verrez comme il est doux...
Il ne demande qu'une place
A vos pieds ou sur vos genoux...
Ce charmant animal, madame,
Vous entretiendra de ma flamme...
Et si je ne suis pas là,
Mon griffon du moins y sera...

(Il met le griffon sur les genoux de Sophie Arnould.)

SOPHIE.

Mais prenez donc garde! Il est aussi mal élevé que les chiens des *Plaideurs*. (Elle rejette le chien dans le panier et sonne Magloire.) Emportez cette vilaine bête! (Magloire prend le panier et sort.) Là, j'en étais sûre, voilà une robe de gâtée!

LE PRINCE.

Ça ne tache pas, ça ne tache pas, permettez.

(Il tire un mouchoir de sa poche et fait, en même temps, tomber une boîte.)

SOPHIE.

Vous laissez tomber quelque chose.

LE PRINCE.

Ah! maladroit que je suis! si je l'avais cassée!

SOPHIE.

Qu'est-ce que cela? Montrez donc... ça me paraît gentil.

(Elle prend la boîte.)

LE PRINCE.

Je crois bien! c'est un bijou, une bonbonnière en agate, avec mon chiffre en brillants... un cadeau que j'ai fait à la princesse.

SOPHIE.

A votre femme! Vous êtes le phénix des maris.

LE PRINCE.

Eh bien! figurez-vous que ce cadeau-là a du malheur : voilà peut-être la dixième fois que la princesse perd la clef de cette boîte... c'est d'une étourderie incomparable!

SOPHIE.

En effet, c'est singulier!

LE PRINCE.

Enfin, ce matin, ma noble épouse avait encore chargé son petit jockey nègre de porter la bonbonnière à l'ouvrier... Confier un pareil bijou à un enfant! je l'ai vu entre ses mains, je l'ai pris, et je ferai la commission moi-même.

SOPHIE.

C'est d'un mari complaisant.

LE PRINCE.

Notez que c'est à l'autre bout de Paris; car elle est très bizarre, la princesse; au lieu d'employer Bœmer, le joaillier de la cour, elle envoie cette boîte chez je ne sais quel obscur orfèvre du faubourg Saint-Antoine... un juif, un nommé Balthazar.

SOPHIE.

Balthazar! mais je le connais, il monte mes fausses pierres de théâtre: c'est le comte de Lauraguais qui me l'a envoyé. Eh! tenez, justement, Balthazar me rapporte demain une parure; laissez-moi la bonbonnière, je vous épargnerai la course.

LE PRINCE.

Ah! vous me rendez là un vrai service, ma sirène.

SOPHIE, à part.

Cette clef qui se perd si souvent... cet orfèvre du faubourg... il y a là-dessous quelque ruse de femme que je veux découvrir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LAURAGUAIS, Mlle LAGUERRE, DORAT, L'ABBÉ.

LAURAGUAIS.

Le poëte est échec et mat!

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Eh! voilà monseigneur le prince d'Ornain.

LAURAGUAIS.

Mon rival en tête-à-tête avec vous, Sophie! Ah! prenez garde, c'est un homme très dangereux.

LE PRINCE.

Eh! eh! le sexe me traite en enfant gâté... Bonjour, l'abbé; bonjour, Dorat; salut à vous, ma bayadère; je vous l'ai déja dit, je ne suis pas belliqueux de mon naturel, mais, près de vous, j'aime *la guerre*. (Il rit.) Ah! ah! ah!

DORAT et L'ABBÉ.

Charmant! charmant!

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Monseigneur a un esprit!...

LE PRINCE.

Parbleu! qu'est-ce qui n'en a pas, de l'esprit? il court les rues.

SOPHIE.

Laissez donc! c'est un bruit que les sots font courir.

LAURAGUAIS.

Vous étiez au petit-lever, ce matin, monsieur le prince? quoi de nouveau?

LE PRINCE.

Mais rien... Qu'est-ce que je dis?... si fait. pardieu! il y a du nouveau, toute la cour est en émoi.

TOUS, se rapprochant.

Ah! mon Dieu!

SOPHIE.

Qu'est-il donc arrivé?

LE PRINCE.

Figurez-vous, mes amis, que le roi a rêvé...

SOPHIE.

Chat?

LE PRINCE.

Non! souris! Sa majesté a vu en rêve trois souris : une grasse, une maigre et une aveugle; personne ne peut expliquer ce songe énigmatique.

SOPHIE.

Ce n'est pourtant pas difficile.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Ce rêve, qui vous met en peine,
Me semble clair...

LE PRINCE.

Soit! expliquez-le-moi.

SOPHIE.

La souris grasse, ah! j'en suis bien certaine,
C'est le ministère du roi...
La souris maigre, plus j'y songe,
N'est-ce donc pas le peuple?...

LE PRINCE.

C'est fort bien!
Oui, mais l'aveugle?...

SOPHIE, à voix basse.

Amis, n'en dites rien!...
L'aveugle!... c'est l'auteur du songe!

LAURAGUAIS.

Ah! Sophie! Sophie!... prenez garde à monsieur le lieutenant de police...

SOPHIE.

Vous avez raison... il m'a déjà mandée chez lui, l'autre jour... et je lui ai promis de ne plus parler que de l'éléphant...

LE PRINCE.

De l'éléphant!...

SOPHIE.

Sans doute... C'est la seule bête un peu considérable dont on puisse aujourd'hui s'occuper sans danger.

LAURAGUAIS, riant.

Allons, vous êtes incorrigible... Prince, êtes-vous des nôtres?... soupez-vous avec nous?

LE PRINCE.

Impossible, cher ami... impossible!... Je suis engagé pour une mascarade ravissante qui a lieu, cette nuit, au bal de l'ambassadeur turc.

SOPHIE.

Avec la princesse?

LE PRINCE.

Oh! non... c'est une petite escapade que je me permets... ma femme n'en sait rien... elle est si jalouse... cette chère Olympe!... Ah! bien oui... avec ses principes... la mener chez l'ambassadeur turc... un gaillard qui vous a trois cent soixante-dix femmes légitimes... sans compter les bonnes fortunes!...

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Fi l'horreur!... qu'est-ce qu'il en fait?

LE PRINCE.

Qu'est-ce qu'il en fait?... qu'est-ce qu'il en fait?... allez le lui demander. (A part.) Cette Laguerre est d'une naïveté!... (Regardant la pendule.) Ah! mon Dieu!... onze heures... je n'ai pas de temps à perdre pour me travestir.... j'ai un costume délicieux... un zéphyr que Vestris m'a prêté... Il m'a aussi montré un pas qui va faire fureur... on montera sur les banquettes pour me voir.

Air de Zéphyr.

Je serai séduisant,
Je serai ravissant,
En dansant,
En valsant,
Sur le plancher glissant!
Là, tout couvert de fleurs,
De parfums enchanteurs,
Mes regards séducteurs
Moissonneront des cœurs!
Oui, ce bal qui m'attend
Sera, dans un instant,
Un sérail éclatant
Dont je suis le sultan!
Tout se range à mes lois,
Et d'avance je vois
Mainte Flore accourir,
Pour s'offrir
A Zéphyr!

Je serai séduisant,
Je serai ravissant,
En dansant,
En valsant,
Sur le plancher glissant!
Là, tout couvert de fleurs,
De parfums enchanteurs,
Mes regards séducteurs
Moissonneront des cœurs.

(Il sort, en dansant, par la droite.)

SCÈNE X.

SOPHIE, LAURAGUAIS, Mlle LAGUERRE, DORAT, L'ABBÉ, Dames et Amis, MAGLOIRE.

LAURAGUAIS.

Bon voyage!... c'est un ennuyeux de moins.

MAGLOIRE, entrant.

Mademoiselle est servie.

(Les portes du fond s'ouvrent, et l'on aperçoit une table élégamment servie.)

LAURAGUAIS.

Allons, mes amis!...

CHOEUR.

Air du comte Ory.

A table! à table! à table!
La gaîté, le plaisir,
A ce banquet aimable
Doivent nous réunir.

(Dorat donne la main à mademoiselle Laguerre; l'abbé à une autre dame. Ils vont se mettre à table; pendant ce temps, Sophie va près du meuble à droite, où elle prend plusieurs petites clefs qu'elle essaie pour ouvrir la bonbonnière que lui a laissée le prince.)

LAURAGUAIS, allant pour offrir la main à Sophie.

Eh! mon Dieu, que faites-vous là, Sophie? Venez donc...

SOPHIE.

Dans l'instant... Je cherche à pénétrer un secret...

LAURAGUAIS.

Un secret?

SOPHIE.

Oui!... et je le crois des plus piquants... Si je pouvais seulement ouvrir cette boîte...

LAURAGUAIS, à part.

Que vois-je!... la boîte de la princesse! (Se rapprochant et voulant prendre la boîte.) Permettez...

SOPHIE.

Tiens!... tiens... prêtez-moi donc un peu cette petite clef d'or que je vois à votre montre... je ne vous la connaissais pas.

LAURAGUAIS, se défendant avec trouble.

Cette clef... quelle idée!... elle ne pourra vous servir...

SOPHIE.

Donnez toujours... (Elle la lui arrache, et l'essaie

à l'instant.) Miracle!... elle ouvre la boîte comme si elle avait été faite exprès...

LAURAGUAIS, très agité.

Voilà un hasard...

SOPHIE.

Très extraordinaire, n'est-ce pas?

LAURAGUAIS.

Très bizarre! (A part.) Comment ce bijou est-il entre ses mains?

SOPHIE, tirant un papier de la boîte.

Ah! ah!... un billet musqué... ambré...

LAURAGUAIS, à part.

Que faire?... (Haut.) Et que dit ce billet?

SOPHIE, le dépliant.

Oh! peu de chose!... (Lisant.) « Cette nuit, à « votre petite maison!... »

LAURAGUAIS, vivement.

Et pas de signature?

SOPHIE.

Ni d'adresse!...

LAURAGUAIS, à part.

Je respire!...

MADEMOISELLE LAGUERRE, à table, au fond.

Eh bien! Sophie, tu ne viens pas?...

TOUS.

Allons, Sophie!

SOPHIE.

Me voici, mes amis, me voici.

LAURAGUAIS, à part.

J'ai mon rendez-vous, et Sophie ne se doute de rien.

SOPHIE, à part.

Ah! cher comte!... je serai au rendez-vous avant toi!

(Elle prend la main de Lauraguais, et va se mettre à table.)

TOUS.

Allons donc, Sophie!

CHOEUR, à table.

AIR de Blangini.

Allons, allons,
Amis, chantons!
Allons, allons,
Amis, chantons!
Car ce festin
Inspire soudain
Un gai refrain.
Vive le bon vin!
En l'honneur de notre Sophie,
Trinquons, trinquons, avec gaîté;
Elle est si bonne et si jolie!
A sa santé! (*bis.*)
Allons,
Rions,
Buvons,
Chantons!

SOPHIE, se levant, un verre à la main.

AIR espagnol.

Bien courte est la vie,
Adieu nos beaux jours!
Ah! que la folie
En charme le cours!
Narguant la sagesse,
Cherchons le bonheur.
Dans la double ivresse
Des sens et du cœur...
Le bonheur, oui, le voilà,
Il est là!
Croyez-en l'Opéra.
En bravant les soucis,
Consacrons, mes amis,
Aux plaisirs tous les jours...
Et le reste aux amours!

TOUS.

Le bonheur, oui, le voilà,
Il est là! etc.

SOPHIE.

Même air.

Qu'à vos yeux il s'offre
Quelque malheureux,
Ouvrez votre coffre,
Banquier généreux.
Vous, femme chérie,
Riche de beauté,
A l'amant qui prie
Faites charité...
Le bonheur, oui, le voilà,
Il est là!
Croyez-en l'Opéra.
En bravant les soucis,
Consacrons, mes amis,
Aux plaisirs tous les jours...
Et le reste aux amours!

TOUS.

Le bonheur, oui, le voilà,
Il est là! etc.

(Tous se lèvent sur la reprise du chœur et choquent leurs verres. La toile baisse sur ce tableau très animé.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un petit salon fermé, richement meublé ; porte d'entrée au fond ; portes de cabinets à droite et à gauche. Un divan à gauche, et à droite, vers le fond, une console, sur laquelle il y a deux bougies allumées.

SCÈNE I.

LE PRINCE, REMY.

(Au lever du rideau, on entend ouvrir la porte du fond, qui est fermée à double tour. Le prince entre mystérieusement, conduit par Remy ; il est enveloppé d'un manteau.)

TOUS DEUX.

AIR de la Contre-lettre.

Avançons en silence,
Il faut de la prudence !
Car en ces lieux, je pense,
On ne nous attend pas.

LE PRINCE.

Quel tourment pour mon ame !
D'une infidèle femme
Qui veut trahir ma flamme,
Je viens suivre les pas.

TOUS DEUX.

Avançons en silence,
Il faut de la prudence !
Car en ces lieux, je pense,
On ne nous attend pas.

LE PRINCE, regardant autour de lui.

C'est donc ici ?

REMY.

Oui, monseigneur ; et nous sommes maîtres de la place.

LE PRINCE.

Parfait !... Maintenant que me voilà dans la petite maison de Lauraguais, sise au bois de Boulogne, il faut que tu m'expliques comment tu m'y as introduit. Je serai charmé de savoir comment je me trouve ici.

REMY.

Rien de plus simple, monseigneur ; deux excellentes bouteilles de bourgogne m'ont fait raison de la tête du vieux Landry, concierge et seul gardien de la petite maison ; il ronfle maintenant dans sa loge, et voici ses clefs.

(Il tire le paquet de clefs de sa poche.)

LE PRINCE, avec dignité.

Remy, vous avez de l'esprit, beaucoup d'esprit... trop d'esprit, peut-être, pour un homme de votre classe ; c'est égal... dès demain, vos gages sont portés à dix-huit cents livres tournois.

REMY.

Que de bonté !

LE PRINCE.

De plus, pour flatter votre juste amour-propre, je change votre ignoble nom de Remy en celui d'Almanzor, que portait ce magnifique lévrier que j'aimais tant et que j'ai eu le malheur de perdre.

REMY.

Ah ! monseigneur, comment vous remercier des dix-huit cents livres ?

LE PRINCE.

Je vois que ton amour-propre est vivement flatté, mon drôle ; mais ce n'est pas tout ; il me manque encore une idée... tu vas me laisser seul ici... qu'est-ce que je vas faire ?

REMY, entr'ouvrant la porte à droite.

Cette porte est celle d'un cabinet où vous serez parfaitement placé pour tout voir et tout entendre.

LE PRINCE, d'un ton concentré.

Tout voir !...

REMY.

Le boudoir est là... (montrant la porte à gauche.) et, en regardant par le trou de la serrure, il sera très facile à monseigneur...

LE PRINCE.

Assez, Almanzor, assez... Allez m'attendre avec le carrosse au coin de la grande allée du bois, et soyez aux aguets toute la nuit.

REMY.

J'obéis, monseigneur ; mais sur-tout, au moindre bruit, rentrez vite dans ce cabinet.

LE PRINCE.

Allez, Almanzor !... allez !...

(Remy sort par le fond.)

SCÈNE II.

LE PRINCE, seul.

Je puis dire hardiment que je meurs d'inquiétude... Quelle aventure désagréable en tous points !... Je me rends, déguisé galamment, au bal masqué de l'ambassadeur de sa majesté ottomane, pour chercher de piquantes distractions... et je trouve, quoi ?... un domino jaune... remarquez bien la couleur... un domino jaune, qui m'apprend que ma femme a des intrigues... que, cette nuit même, elle doit venir dans la petite maison de Lauraguais... C'est d'une invraisemblance choquante... Si j'étais bourgeois de Paris, conseiller au parlement, fermier-général, notaire... très bien ! je trouverais ça tout naturel... mais moi, prince d'Ornain... capitaine des gardes du comte d'Artois, cordon bleu, cordon rouge, décoré de l'ordre du Soleil, de l'Éperon, du Croissant... de... enfin... de tous les ordres possibles !... je serais par-

dessus le marché...? Si cela était, par exemple, ce petit Cazotte aurait bien raison, et la monarchie de saint Louis devrait s'attendre à des évènements plus qu'extraordinaires... (Écoutant.) On monte l'escalier! Ah! j'éprouve une émotion... je crois que j'ai eu tort de renvoyer Almanzor...

(Il entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE III.

LE PRINCE, dans le cabinet; LA PRINCESSE, LANDRY.

(La princesse est voilée; elle entre vivement et regarde autour d'elle. Landry la suit dans un état complet d'ivresse et se soutenant à peine.)

LANDRY, prononçant avec effort.

Mille pardons, madame la marquise... c'est un faux pas qui m'est survenu à la dernière marche... mais à c't' heure me v'là solide sur mes jambes... madame la maréchale...

LA PRINCESSE, à part.

Quelle patience!

LANDRY.

Oui, madame la présidente... et je vas vous conduire au temple où l'Amour et Cupidon... (Il va pour ouvrir la porte du cabinet à droite et s'arrête.) Eh! non!... c'est pas celle-là!... je louche à ce soir... Par ici, madame la surintendante.

(Il ouvre la porte à gauche.)

LA PRINCESSE, à part, en entrant.

Et le comte qui ne se trouve pas chez lui!... je suis d'une colère!...

LE PRINCE, à part, entr'ouvrant la porte à droite.

Est-ce ma femme?... cet horrible domino jaune a-t-il dit la vérité?... Je suis bien fâché d'avoir renvoyé Almanzor.

Il disparaît.)

SCÈNE IV.

LANDRY, puis SOPHIE.

LANDRY, seul.

Maintenant que la tourterelle est en cage, je vas chercher mes clefs et fermer toutes les portes extérieures quelconques... vu que, depuis quelque temps, les voleurs et toutes sortes de malfaiteurs pullulent dans le bois... que c'est une horreur!... Depuis un mois, il s'est commis plus de malhonnêtetés... Enfin, pas plus tard qu'avant z'hier, ma tante Ricopeau, qui était venue manger une oie avec moi, s'en retournait bien tranquillement, quand, tout-à-coup, au détour d'une allée... (En ce moment Sophie paraît dans le fond, et, apercevant Landry, éteint vivement les bougies.—Nuit au théâtre.) Que vois-je?... non! je n'y vois plus... (D'une voix tremblante.) Qui va là?... (Il se dirige vers la porte du fond en se heurtant aux meubles, et passe près de Sophie, qui lui donne un soufflet.) Oh! qu'est-ce que j'ai reçu là?... je suis blessé... (D'une voix étouffée et tremblante.) Au voleur! au voleur!...

(Il sort précipitamment par le fond.)

SCÈNE V.

SOPHIE, seule; elle est en domino jaune, et tient un masque.

Me voilà maîtresse du champ de bataille... Suis-je seule ici?... (Allant à tâtons vers la porte à droite.) Heureusement je connais bien les êtres... (Regardant par le trou de la serrure.) Bravo!... Il est déja là... aux aguets... ce pauvre prince... à qui sous ce costume j'ai mis martel en tête... (Se dirigeant de même vers la porte à gauche. Et la princesse est-elle arrivée?... (Regardant.) Un demi-jour éclaire le boudoir... Par-tout des fleurs... des parfums... et elle...

AIR de Panseron.

Oui, je la vois, la noble dame,
Et, dans ce boudoir, elle attend
Le fidèle objet de sa flamme...
Allons, à nous deux maintenant!
Sur vous, princesse,
Avec adresse
Votre rivale veillera...
Et l'actrice l'emportera!

DEUXIÈME COUPLET.

Sous le satin son cœur s'agite,
Elle rêve un bien doux instant;
Monsieur le comte, venez vite...
Mais Sophie aussi vous attend...
Sur vous, princesse,
Avec adresse
Votre rivale veillera...
Et l'actrice l'emportera!

(Prêtant l'oreille.)

J'entends un carrosse!... C'est lui!... Eh bien! tant mieux... Oui, l'émotion que j'éprouve est presque du bonheur... Après la vie des arts, la vie d'amour et d'intrigue... le reste ne vaut pas la peine qu'on existe...

SCÈNE VI.

SOPHIE, LAURAGUAIS, puis LE PRINCE.

LAURAGUAIS, en dehors.

Toutes les portes ouvertes, et personne!... Coquin de Landry, je te chasserai... (Il entre.) Pas une bougie allumée... Le maudit ivrogne est au cabaret, je gage... Tâchons d'atteindre la porte du boudoir... (Il se dirige vers la gauche en tâtonnant et touche Sophie.) Qui est là? est-ce vous?...

SOPHIE, déguisant sa voix.

Oui...

LAURAGUAIS.

AIR: Noble dame, pensez à moi.

Est-ce bien vous, ma noble dame?
Je n'ose croire à mon bonheur.

SOPHIE.

Pour mieux connaître cette femme,
Posez la main sur votre cœur!
Si vous m'aimez, il vous dira
Que la princesse est vraiment là!

ENSEMBLE.

SOPHIE.

Si vous m'aimez, il vous dira
Que la princesse est vraiment là!

LAURAGUAIS.

Ah! je le sens, mon cœur déja
Me dit que la princesse est là!

LAURAGUAIS.

Que d'excuses à vous faire, madame!... Ce concierge absent... cette maison en désordre... J'ai peine à vous cacher la colère où cet homme m'a mis...

SOPHIE, déguisant sa voix.

Ne vous fâchez pas... c'est moi qui l'ai voulu ainsi... qui l'ai ordonné... la lumière me faisait peur...

LAURAGUAIS, à part, souriant.

Je comprends... (Attirant Sophie sur le divan.) Vous voilà donc seule enfin, près de moi... comme je le demande au ciel depuis si longtemps... loin du monde, de la foule... loin des regards jaloux de ce mari que je déteste... Que je suis heureux!...

SOPHIE, assise.

Si vous m'aimiez, sans doute... Mais, malgré toutes vos protestations, en vérité, puis-je le croire?

LAURAGUAIS, assis.

Ah! madame... je vous jure...

SOPHIE, cachant sa figure avec son masque.

Non... ce n'est pas possible... car on n'outrage pas celle qu'on aime... et ne sera-ce pas m'outrager, monsieur le comte, lorsque vous m'aurez dit adieu, d'aller porter ces mêmes paroles d'amour à des femmes indignes de vous, à cette Sophie Arnould?...

LAURAGUAIS.

Arrêtez!... ne prononcez pas son nom!... Oh! oui, je serais bien coupable s'il en était ainsi... car il y a un abîme entre vous et cette femme... Quand vous foulez les tapis des riches salons, quels sont ceux qui vous entourent?... Des princes, des gentilshommes, les héritiers des plus beaux noms de France!... et leurs regards respectueux osent à peine se fixer sur vous... Quand Sophie paraît sur les planches de son théâtre... à qui vient-elle se montrer?... Au premier clerc de procureur, à quelque soldat aux Gardes, qui aura payé vingt-quatre sous pour la voir et l'entendre.

SOPHIE, à part.

O le monstre!... (Haut.) Et c'est pourtant de cette femme que, dernièrement encore, me parlait en ces termes une dame de beaucoup d'esprit... « A la voir brillante et animée, à l'éclat des lustres, quand sa belle voix retentit « dans la salle, et que son ame se révèle tout « entière dans un élan pathétique, il me semble, au milieu du silence général, entendre « battre tous les cœurs... Un même enthousiasme les tient fixes et immobiles... ces « grands seigneurs et ces soldats aux Gardes... « Et, alors, qui fait attention à nous autres « pauvres grandes dames, qui pâlissons au fond « de nos loges?... Personne... En ce moment « une femme est reine entre toutes les femmes, « et cette femme c'est elle... c'est Sophie Arnould!... » C'est bien ridicule, n'est-ce pas?

LAURAGUAIS, en riant.

Absurde!

SOPHIE, se levant.

« Et si son amant!... c'est toujours cette « dame qui parle... se trouve témoin de ces « transports... de cette gloire...

AIR d'Yelva.

« Pour son orgueil, ah! quelle fête!
Quel beau triomphe! Il peut se dire alors:
Cette artiste, elle est ma conquête,
Elle est à moi... pour moi tous ces trésors!...
Ah! que l'amour d'une telle maîtresse
Te rende fier, seigneur noble et puissant,
Car cette artiste élève ta noblesse
A la hauteur de son talent.»

LAURAGUAIS, cherchant à vaincre son émotion.

Eh! madame!... cette gloire, ces triomphes dont on parle, le cœur y trouve-t-il son compte?... Ce qu'il faut au mien... ce qu'il vous demande à vous, c'est du mystère... du bonheur!... Oubliez donc Sophie... comme moi, j'oublie l'homme dont vous portez le nom... et...

SOPHIE, riant et parlant très haut.

Mon mari? le prince d'Ornain!

(Elle se trouve près de la porte à droite.)

LE PRINCE, à part, sortant du cabinet.

J'ai entendu quelque chose comme mon nom!

SOPHIE.

Est-ce que vous en seriez jaloux?

LE PRINCE, à part.

Je suis désolé d'avoir renvoyé Almanzor...

SOPHIE.

Vous ne savez donc pas que c'est un sot?

LAURAGUAIS, avec feu.

Eh bien! soyez donc sans pitié pour ce mari ridicule, et gardez toute votre bonté pour le malheureux qui embrasse vos genoux.

(Il se jette à ses pieds.)

LE PRINCE, éclatant.

C'en est trop!...

(Il rentre vivement dans le cabinet.)

SOPHIE, à part.

Le prince!... ah! c'est charmant! (Au comte.) Venez, venez!

(Elle s'élance vers le fond, entraînant le comte.)

LAURAGUAIS.

Fuyons!...

(Ils sortent précipitamment.)

SCÈNE VII.

LE PRINCE, LA PRINCESSE.

(En ce moment la princesse attirée par le bruit paraît à la porte du boudoir à gauche. Le prince, avec un flambeau à la main, revient en scène et se trouve face à face avec la princesse. La rapidité de ses mouvements a fait tomber son manteau, et il paraît costumé en zéphyr du temps, avec de petites ailes.)

LA PRINCESSE, à part.

Mon mari!...

LE PRINCE, à part.

Le suborneur a disparu! (Ils s'arrêtent tous deux et se regardent un moment en silence.) Eh bien! femme parjure et trop coupable! vous ne vous attendiez pas à la figure qui se montre à vos yeux? c'est la tête de Méduse qui vous apparaît sous ce travestissement frivole.

LA PRINCESSE, à part.

Que faire?

LE PRINCE.

Voyons, madame, parlez, que me direz-vous pour votre justification?

LA PRINCESSE, avec assurance.

Pour ma justification! la plaisanterie est d'une audace que j'admire.

LE PRINCE.

Hein?

LA PRINCESSE.

Monstre! infidèle! vous osez me regarder en face!

LE PRINCE.

Comment, si j'ose vous regarder en face?

LA PRINCESSE.

Les renseignements les plus précis m'ont appris que vous me trompiez: instruite de vos projets, je vous ai suivi jusque dans cette maison; je vous y surprends, et c'est vous qui m'interrogez, qui me demandez une justification! (Avec dignité.) Essayez donc la vôtre, monsieur. Voyons! je vous écoute... mais non, vous vous taisez, vous êtes confondu.

LE PRINCE.

Je suis abruti... Ah çà, madame, me prenez-vous pour un prince en démence?

LA PRINCESSE.

Non, monsieur, non! vous n'êtes qu'un criminel endurci... et moi, la plus malheureuse des femmes!

(Elle pleure.)

LE PRINCE, à part.

Celle-ci, je l'avoue, est de trois cents coudées au-dessus de mon intelligence. (Haut.) Voyons, ne pleurez pas, vous me feriez pleurer aussi, et ça jetterait de la confusion dans mes idées; je suis excessivement bête quand je sanglote. (Se remettant en colère.) Comment, madame, vous me soutiendrez que, tout-à-l'heure, ici, M. de Lauraguais ne vous a pas fait la déclaration la plus saugrenue?...

LA PRINCESSE.

A moi!... le comte?...

LE PRINCE.

A qui donc?

LA PRINCESSE.

Monsieur, êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites là?

LE PRINCE.

Je voudrais bien ne pas en être sûr.

LA PRINCESSE, à elle-même.

Ah! c'est impossible!

LE PRINCE.

Impossible!... Il ne s'est peut-être pas précipité à vos pieds, en vous demandant?...

LA PRINCESSE.

Quoi?

LE PRINCE.

Eh parbleu! madame, vous le savez mieux que moi.

LA PRINCESSE, à part.

Plus de doute, le comte était avec une autre femme, tandis que moi... (Marchant à grands pas et avec agitation.) Ah! c'est odieux!

LE PRINCE, suivant tous ses mouvements.

Qu'est-ce que je dirai donc, moi?

LA PRINCESSE, de même.

Je suis furieuse! indignée!

LE PRINCE.

Et moi, moi... qu'est-ce que je suis?

ENSEMBLE.

Air du Philtre.

Ah! j'étouffe de colère!
Mais quel est donc ce mystère?
C'est affreux!
En ces lieux
Quel rendez-vous scandaleux!
Pour tout savoir comment faire?
Ah! la malheureuse affaire!
Tout de bon, (*bis.*)
Oui, j'en perdrai la raison.

LA PRINCESSE.

Ah! j'étouffe de colère!
Quel est donc ce mystère?
C'est affreux!
En ces lieux
Il me trompait sous mes yeux.
Pour tout savoir comment faire?
Ah! j'étouffe de colère!
Tout de bon, (*bis.*)
Oui, j'en perdrai la raison!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; SOPHIE, LAURAGUAIS.

SOPHIE, entrant.

Mais venez donc, monsieur le comte, je crois qu'on se dispute par ici.

LE PRINCE et LA PRINCESSE.

Sophie Arnould!

LAURAGUAIS, à part.

La princesse! quelle situation!

LA PRINCESSE, à part, avec fureur.

C'était Sophie!

LE PRINCE.

Tout cela se complique dans ma tête d'une manière effrayante.

SOPHIE, gaîment.

Eh! mon Dieu! que signifient tous ces visages étonnés? que s'est-il donc passé de si extraordinaire?

LAURAGUAIS, bas à Sophie.

Sophie, de grace!...

SOPHIE, de même.

Je serai généreuse. (Haut.) Mais oui, tout cela est fort naturel : un mari jaloux et une femme soupçonneuse se poursuivent mutuellement pour arriver à une commune justification... c'est très bien, et on n'a qu'à se féliciter; félicitez-vous, prince. Est-ce la visite nocturne de monsieur le comte qui vous semble sortir des bornes de la vie commune? Mais pas du tout; cette maison est la sienne, et la femme à qui il parlait d'amour, c'est sa maîtresse, c'est Sophie Arnould, qu'il n'a jamais trahie et ne trahira jamais, même pour une dame de la cour... n'est-il pas vrai, monsieur le comte? Vous voyez que tout cela est uni et simple comme une tragédie de ce pauvre Dorat.

LAURAGUAIS, à part.

Je suis joué!

LA PRINCESSE, à part.

Quelle honte!

LE PRINCE, à part.

Je commence à croire ma femme...

(On entend marcher au dehors sur un morceau de musique que l'orchestre exécute piano.)

TOUS, prêtant l'oreille.

Qu'entends-je!

LANDRY, en dehors.

Halte! je vous dis qu'ils sont plus de soixante, les scélérats!

LAURAGUAIS, à la fenêtre.

Des soldats conduits par Landry!... qu'est-ce que cela signifie?

SOPHIE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah! j'y suis : votre ivrogne de concierge m'a prise pour une bande de voleurs, et, dans sa frayeur, il aura couru chercher le guet.

LE PRINCE.

Voilà la princesse compromise!

SOPHIE.

Dès demain cette aventure enrichira la chronique scandaleuse du roi.

LAURAGUAIS.

Il faut désabuser, renvoyer le guet; j'y cours.

LE PRINCE.

Oui, je me ferai connaître; je vole...

SOPHIE, au prince.

Avec vos ailes?

LE PRINCE.

Tiens! c'est vrai, je n'y pensais plus.

(Il ramasse son manteau et s'enveloppe avec.)

LAURAGUAIS.

Descendons vite!

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, SOPHIE.

LA PRINCESSE.

Ah! nous voilà seules... (D'un ton décidé.) A moi, mademoiselle Sophie Arnould, deux mots...

SOPHIE.

Que desire madame la princesse d'Ornain?

LA PRINCESSE.

Une réparation de l'outrage que j'ai reçu.

SOPHIE.

Une réparation... Eh! mon Dieu! madame, prenez garde; si votre mari allait devenir aussi exigeant à votre égard, vous passeriez vos jours à réparer.

LA PRINCESSE, avec colère.

Ah! vous triomphez!... vous avez eu si beau jeu!...

SOPHIE.

Dame! on joue, c'est pour ça.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien fière, n'est-ce pas? une femme de mon rang baffouée, humiliée par...

SOPHIE.

Par une femme comme moi, qui, d'un mot, pouvait perdre une femme comme vous; c'est pénible, je le conçois.

LA PRINCESSE.

Eh! mademoiselle, votre générosité railleuse est un outrage de plus. Mais vous devez savoir qu'on ne m'offense pas impunément.

SOPHIE.

Oh! je sais que je m'expose, car j'ai entendu vanter vos talents d'escrime, et votre adresse à abattre une poupée de plâtre; c'est charmant! rien ne sied mieux à la beauté que les arts d'agrément.

LA PRINCESSE.

Et me narguer encore!...

SOPHIE.

Dieu m'en préserve! Vous répondriez à un bon mot par un bon coup d'épée... l'esprit reviendrait un peu cher.

LA PRINCESSE.

Obligée d'abaisser jusqu'à vous ma naissance et mon rang!...

SOPHIE.

Autant que cela, princesse? Au fait, vous êtes dans votre jour de complaisance.

LA PRINCESSE, avec le plus grand dédain.

Insolente!... En vérité, on regrette chaque jour davantage qu'il n'y ait pas une marque de distinction entre certaines personnes et les femmes honnêtes.

SOPHIE.

Pourquoi voulez-vous nous mettre dans la nécessité de les compter?

LA PRINCESSE.

Il vous sied bien, quand on fait votre métier...!

SOPHIE.

Ah! madame, ne m'en parlez pas; il ne vaut plus rien depuis que les grandes dames s'en mêlent.

LA PRINCESSE, au comble de la fureur.

C'en est trop! Il me faut raison de tous ces outrages... dès demain...

SOPHIE.

Un duel entre nous... c'est trop original pour que je refuse; d'ailleurs c'est la mode: mesdames de Nesle et de Polignac viennent de nous donner l'exemple en se battant pour le duc de Richelieu. Vos armes, madame la princesse?

LA PRINCESSE.

Vous choisirez: j'apporterai ma boîte et des épées. Le lieu?

SOPHIE.

Le carrefour du bois qui fait face à cette maison.

LA PRINCESSE.

L'heure?

SOPHIE.

Huit heures du matin.

LA PRINCESSE.

Un de mes équipages ira vous prendre.

SOPHIE.

Un des miens sera à vos ordres. Votre témoin?

LA PRINCESSE.

La marquise des Tournelles, dame d'honneur de la reine. Le vôtre?

SOPHIE.

Mademoiselle Laguerre, bayadère de l'Opéra.

LA PRINCESSE.

On vient.

SOPHIE.

Silence!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LAURAGUAIS, LE PRINCE.

LAURAGUAIS.

Le guet s'est éloigné, toutes les allées du bois sont désertes... partons!

LE PRINCE.

Et promptement; j'ai besoin de repos, ma pauvre tête est dans un état...

LAURAGUAIS, à part.

Ah! Sophie! Sophie! vous me le paierez..... Brigitte me vengera.

SOPHIE.

AIR: Final du premier acte de Crédeville.

Vite il faut partir!
Mais, croyez-moi, le mystère
Est nécessaire;
Car sur cette affaire
On pourrait bien se divertir.

TOUS.

Vite il faut partir!
Mais maintenant le mystère
Est nécessaire;
Car sur cette affaire
On pourrait bien se divertir!

LA PRINCESSE, bas à Sophie, lui serrant la main.

A demain!

SOPHIE, de même.

Demain!

LE PRINCE, à part.

Le calme rentre dans mon ame...
Soupçonner ma femme!
Ah! vraiment, j'étais un faquin!

TOUS.

(Reprise.)

Vite il faut partir!
Mais maintenant le mystère
Est nécessaire;
Car sur cette affaire
On pourrait bien se divertir!

(Ils se dirigent vers la porte du fond, où ils s'arrêtent. Le prince donnant la main à sa femme, salue Lauraguais et Sophie, qui font une profonde révérence. — Le rideau baisse.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un carrefour du bois de Boulogne; à gauche, un pavillon élégant dont la porte est élevée de quelques marches, et dont la fenêtre fait face au public; sous cette fenêtre, un banc de pierre; à droite, un fourré d'arbres.

SCÈNE I.

LANDRY, BRIGITTE.

LANDRY, à la cantonade.

Saint-Jean, reconduisez le carrosse à l'hôtel, et prévenez M. le comte que ses ordres sont exécutés... (A Brigitte.) Venez, mon enfant...

BRIGITTE.

Ah çà, vous m'assurez bien que je ne cours aucun risque?...

LANDRY.

Fiez-vous donc à nous... M. le comte ne veut que votre bonheur.

BRIGITTE.

Il m'a bien promis de me faire entrer à l'Opéra.

LANDRY.

C'est justement pour commencer votre éducation qu'il vous amène ici.

BRIGITTE.

Mais M. le comte ?...

LANDRY.

Il viendra tout-à-l'heure, soyez donc tranquille...

BRIGITTE.

Ainsi vous croyez... ?

LANDRY, la faisant entrer dans le pavillon.

Allons ! allons ! entrez !

(Il referme la porte sur elle.)

SCÈNE II.

LANDRY, seul, se frottant les mains.

Bien, bien... cette fois je me suis acquitté à merveille de ma mission... J'espère que M. le comte sera content, et qu'il me pardonnera mon escapade de cette nuit. (Il s'assied sur le banc, et tire une bouteille de sa poche.) Il est de fait que j'étais dans mon tort, j'avais bu, et, comme dit le Sage : L'homme qui commet des excès de boisson se ravale... (il boit.) au niveau de la brute...

SCÈNE III.

LANDRY, assis ; LE PRINCE, REMY ; SOLDATS de la maréchaussée.

LE PRINCE.

Ah ! voici quelqu'un ! Maréchaussée, faites votre devoir.

LANDRY, se levant effrayé.

Hein ! qu'est-ce que c'est... que me veut-on ?

LE PRINCE, le prenant au collet.

Réponds, drôle, ma femme ! où est ma femme ?

LANDRY.

Monseigneur, reconnaissez-moi...

LE PRINCE, le secouant.

Ma femme ?... je veux ma femme !

LANDRY.

Je suis Landry, l'homme de confiance de M. le comte de Lauraguais.

LE PRINCE, le regardant.

C'est, ma foi, vrai !... Ah ! mon pauvre ami, tu vois un époux bien infortuné... n'est-ce pas, Almanzor ?

LANDRY.

Que vous est-il donc arrivé, monseigneur ?

LE PRINCE.

J'ai égaré ma femme ! tu sais bien, la princesse, ma superbe et vertueuse épouse.

LANDRY.

Vous avez égaré votre épouse ?

LE PRINCE.

Je suis au désespoir ! (Il sanglote.) Tiens, il faut que je te conte cela, je l'ai déja conté à la maréchaussée...ça l'a attendrie, la maréchaussée.

LANDRY, voulant s'en aller.

Pardon, monseigneur, on m'attend là-dedans... et...

LE PRINCE, le retenant.

C'est égal ; tu m'entendras. Figure-toi, mon pauvre Landry, que cette nuit, à la suite d'un quiproquo puéril, j'avais été me mettre dans la tête que ma femme... la princesse...! Ah ! fi donc !... Enfin je m'étais conduit dans cette circonstance, tranchons le mot, comme... un franc polisson... n'est-ce pas, Almanzor ?

REMY.

Oh ! monseigneur...

LE PRINCE.

Dis que oui, dis que oui ; il n'y a pas de mot trop fort pour moi... Ce matin donc, voulant faire ma paix, je me présente chez ma femme... personne !... pas plus de princesse que sur... J'interroge les gens... on me répond que madame vient de sortir seule, et qu'elle a emporté des armes.

LANDRY.

Ah ! mon Dieu !

LE PRINCE.

Juge de mon effroi, ma femme sortie avec des armes !... Après notre altercation d'hier, ce ne peut être que pour se détruire...

LANDRY.

Oh ! monseigneur !

LE PRINCE.

Si, si, je suis sûr que ma femme a l'intention de se détruire !... Et je serais la cause de cet affreux événement !... L'avoir soupçonnée !... cette angélique créature !... quand c'est moi au contraire... Scélérat de roué que je suis !... Ah ! n'est-ce pas, mes amis, que c'est infâme ?

LANDRY.

Mais oui, monseigneur, c'est assez infâme. Et savez-vous au moins de quel côté madame...?

LE PRINCE.

On m'a assuré avoir vu sa voiture entrer au bois de Boulogne. Tu ne l'as pas rencontrée, n'est-ce pas ?

LANDRY.

Non, monseigneur.

LE PRINCE, aux soldats.

Allons, maréchaussée, continuons nos recherches : vous vous rappelez le signalement, n'est-ce pas ? vingt-huit ans, cinq pieds deux pouces, cheveux noirs, peau blanche, un signe

au menton, et cent pistoles de récompense à celui de vous qui me la ramènera.

(Le prince sort, suivi de Remy et de la maréchaussée.)

SCÈNE IV.

LANDRY, seul.

Bonne chance, monseigneur!... (Il boit.) Est-ce que vraiment sa femme aurait pensé à...? Allons donc! ce n'est pas possible, il n'y a qu'un mari pour avoir de ces idées-là... (Il boit.) Avec tout ça, monsieur le comte ne peut tarder à arriver; hâtons-nous de préparer la collation qu'il a commandée et de mettre le vin au frais.

(Il rentre dans le pavillon en chancelant.)

SCÈNE V.

SOPHIE, en homme; elle donne le bras à Mlle LAGUERRE, qui est habillée en amazone; MAGLOIRE.

SOPHIE, à Magloire qui les suit.

Magloire, tu nous amèneras une voiture dans un quart d'heure.

(Magloire salue et sort.)

MADEMOISELLE LAGUERRE.

C'est donc ici le lieu du rendez-vous?

SOPHIE.

Oui, ma chère; devant la petite maison de mon perfide; c'est moi qui ai choisi cet endroit... Mais je ne vois encore personne.

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Bah! la princesse ne viendra pas.

SOPHIE.

Cela m'étonnerait: tout ce qui ressemble à une aventure a tant de charmes pour elle!...

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Ah çà, est-ce bien sérieusement que vous allez?...

SOPHIE.

Nous battre? très sérieusement, ma chère.

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Mais cela n'a pas le sens commun.

SOPHIE.

Tant mieux... une extravagance de plus, c'est une bonne fortune; d'ailleurs ce n'est pas seulement Sophie Arnould qui va se battre avec la princesse d'Hénin, c'est un duel entre la noblesse et l'art, entre la cour et l'Opéra; et, si l'Opéra donne un coup d'épée à la cour, ça sera bien fait... ça fera rire le peuple, ce bon peuple, qui n'a que ce plaisir-là, et qui se tient les côtes quand les grands seigneurs reçoivent sur les doigts.

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Prends-y garde... on dit la princesse si adroite...

SOPHIE.

Eh bien! et moi, ne suis-je pas une des bonnes élèves de Séranne, notre meilleur maître en fait d'armes? d'ailleurs, si je succombe, tout sera dit. Notre duel fera du bruit dans Paris... on en parlera pendant huit jours... au moins... on dira: « Sophie Arnould s'est battue pour son amant... tiens, c'est drôle; oui, mais elle s'est fait tuer... c'est bien plus drôle. »

AIR d'Aristippe.

Et si, là-haut, notre Juge suprême,
Sur mon destin prononçant ses arrêts,
Voulait lancer un terrible anathème,
De mon passé ne gardant nuls regrets,
Pour l'arrêter, soudain je lui dirais:
« De charité mon ame toujours pleine,
Doit, en ce jour, vous trouver désarmé;
Oui, j'ai péché... mais comme Madeleine...
Pardonnez-moi, car j'ai beaucoup aimé. »

MADEMOISELLE LAGUERRE.

On vient... c'est la princesse!

SOPHIE.

Allons! faisons bonne contenance, et soutenons dignement l'honneur de l'Opéra.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, en homme; LA MARQUISE DES TOURNELLES, portant deux épées et une boîte de pistolets.

LA PRINCESSE, à Sophie.

Je vous ai fait attendre, ce n'est pas ma faute; mon mari me cherche dans le bois, j'ai dû faire un détour pour l'éviter.

SOPHIE.

Je suis à vos ordres... quelle arme?

LA PRINCESSE.

Le pistolet d'abord, si vous voulez... (S'adressant à la vieille dame.) Marquise des Tournelles, veuillez charger les armes avec le témoin de mademoiselle.

MADEMOISELLE LAGUERRE, effrayée, à la dame, qui s'approche d'elle avec les deux pistolets.

Avec moi! Par exemple! si vous croyez que je vais toucher ça... chargez toute seule, madame. (Regardant la dame, qui charge avec sang-froid.) Il paraît qu'elle a la grande habitude, cette vieille marquise.

LA PRINCESSE, à Sophie.

Nous tirerons sans doute à quinze pas? veuillez les compter.

SOPHIE.

Moi?... soit!

LA PRINCESSE, regardant les pieds de Sophie.

Attendez, cependant... avec ces pieds-là la distance n'y serait pas. Marquise, comptez les pas, je vous prie.

SOPHIE, à part, regardant les pieds de la marquise.

Au fait, avec elle il y en aura au moins trente.

La marquise arpente le théâtre en comptant et marquant la distance, puis elle donne un pistolet à Sophie et un autre à la princesse.) Commençons !... A vous, madame la princesse.

LA PRINCESSE.

Je n'en ferai rien.

SOPHIE.

Ensemble, donc.

LA PRINCESSE, à la vieille dame.

Marquise, donnez le signal.

MADEMOISELLE LAGUERRE, au fond, se bouchant les oreilles.

Ah! mon Dieu!

(Sophie et la princesse se placent vis-à-vis l'une de l'autre.)

LA MARQUISE.

Feu!

(Elles font feu ensemble.)

MADEMOISELLE LAGUERRE, criant.

Ah!

(Elle se sauve.—Au même instant, la fenêtre du pavillon s'ouvre, et l'on aperçoit Landry et Brigitte.)

LANDRY, à la fenêtre.

Qu'est-ce que c'est que ça?... un duel!

BRIGITTE, de même.

Ah! mon Dieu! il faut les séparer... courons!

(Ils referment la fenêtre.)

LA PRINCESSE, jetant son pistolet et prenant une épée des mains de la marquise.

A l'épée, maintenant!

SOPHIE, de même.

A l'épée!

(Elles se mettent en garde et se battent.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté M^lle LAGUERRE; LANDRY, BRIGITTE.

LANDRY, à la princesse et à Sophie, qui se battent.

Les enragés! Eh! messieurs!...

SOPHIE.

Éloignez-vous!...

LANDRY.

Sous les fenêtres de monsieur le comte de Lauraguais!... C'est d'une indiscrétion!...

LA PRINCESSE.

Comment?...

BRIGITTE.

Messieurs, de grace...

LA PRINCESSE.

Quelle est cette jeune fille?

LANDRY, se plaçant entre Sophie et la princesse.

Chut! chut! taisez-vous donc!... c'est une protégée de monsieur le comte... une orpheline qu'il veut faire entrer à l'Opéra... vous comprenez... mes gaillards?

(Il rit.)

LA PRINCESSE.

Oui, oui, je commence à comprendre.

SOPHIE, se retournant vers la princesse.

Eh bien?

LA PRINCESSE, de même.

Eh bien?

SOPHIE.

Pendant que nous nous battions pour lui...

LA PRINCESSE.

Ah! c'est une indignité!... et je vais...

(Elle va pour s'élancer vers Brigitte.)

SOPHIE, la retenant; à demi-voix.

Faire un éclat!... y pensez-vous?... Laissez-moi seule avec cette petite. (Montrant Landry.) Éloignez cet homme; je me charge de notre vengeance commune.

LA PRINCESSE.

C'est bien. (Prenant Landry au collet.) Allons, marche devant moi!

LANDRY.

Par exemple!...

LA PRINCESSE, le poussant.

Veux-tu bien marcher?

LANDRY, à Brigitte.

Suivez-moi, mademoiselle... Ah! mon Dieu! je serai chassé, c'est sûr.

(La princesse le fait entrer devant elle dans le pavillon; la marquise des Tournelles les suit.)

SCÈNE VIII.

SOPHIE, BRIGITTE.

(Brigitte va pour les suivre, Sophie la retient.)

SOPHIE.

Un instant, mademoiselle.

BRIGITTE, à part.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il me veut?

SOPHIE, à part.

C'est qu'elle est très bien, la petite sotte! (Haut.) Approchez, ma belle enfant... est-ce que je vous fais peur?

BRIGITTE, tremblante.

Oh! non, monsieur, bien au contraire.

SOPHIE.

Écoutez-moi... la personne que vous attendez ne doit pas venir.

BRIGITTE.

Comment! le comte de Lauraguais?...

SOPHIE.

Vous devez savoir qu'il n'est guère exact, ce cher comte; car sans doute vous êtes déja venue ici?

BRIGITTE.

O mon Dieu non! c'est la première fois. Il y avait pourtant assez long-temps qu'il me tourmentait pour ça, allez...

SOPHIE.

Ah! vous le connaissez depuis long-temps?

BRIGITTE.

Depuis plus de quinze jours... il venait pres-

que tous les soirs au magasin causer avec ces demoiselles en général, et avec moi en particulier; car je suis la première demoiselle de boutique de madame Goulard.

SOPHIE.

Ma marchande de modes!

BRIGITTE, étonnée.

Votre marchande de modes?...

SOPHIE, se reprenant.

Oui, la marchande de modes... de ma sœur... Et que vous disait le comte?

BRIGITTE.

Oh! des folies: que j'étais charmante, que je n'étais pas faite pour végéter dans un comptoir... Enfin, hier au soir, chez mademoiselle Arnould, où j'étais allée porter de l'ouvrage, il m'a déclaré qu'il voulait me faire débuter à l'Opéra.

SOPHIE.

Vous faire débuter?

BRIGITTE.

Oui; c'est pour ça que je suis venue ici.

SOPHIE.

AIR du vaudeville de Préville et Taconnet.

A l'Opéra! grand Dieu! quelle imprudence!

BRIGITTE.

C'est le séjour des plaisirs les plus doux.

SOPHIE.

On y perd candeur, innocence.

BRIGITTE.

Mais on y gagne et diamants et bijoux:
Ces choses-là, ça tente, voyez-vous.
Et puis, d'ailleurs, mesdames les artistes
Ont tant d'amants, jeunes, vieux, beaux ou laids!...
Et cette gloire a pour moi des attraits.

SOPHIE, à part.

Je m'aperçois que le corps des modistes
Ne vaut pas mieux que le corps des ballets.

Ah! c'est trop fort... convenir chez moi de ses rendez-vous!... heureusement j'arrive à temps pour empêcher ce nouveau début.

BRIGITTE.

Comme vous avez l'air fâché!

SOPHIE.

Certainement; et quand je pense à la perversité des hommes... Voyez-vous, le meilleur ne vaut pas le... (A part.) Ah! mon Dieu! j'oublie mon habit. (Haut.) Sachez que le comte est le plus grand scélérat de la terre; je vous en parle savamment, c'est mon ami intime; oui, ma chère, il ne cherche qu'à vous tromper, qu'à vous abuser, et c'est ce qui m'indigne, parcequ'avec votre innocence, vos graces, votre esprit...

BRIGITTE, à part.

Tiens! tiens! comme il me regarde!

SOPHIE, à part.

C'est une petite niaise; je parie qu'il ne me faudrait pas un quart d'heure... Le comte va venir... c'est cela. (Avançant vivement vers Brigitte.) Écoutez, Brigitte.

BRIGITTE, reculant.

Vous m'avez fait peur.

SOPHIE.

Je veux vous arrêter sur le bord de l'abime. Voyez en moi un vengeur... un ami... que dis-je, un amant!

BRIGITTE.

Mais vous ne me connaissez que depuis un instant.

SOPHIE.

Un instant! je vous connais depuis des années... vous êtes l'être idéal que s'est créé mon imagination: je vous vois par-tout, la nuit dans mes songes, et le soir... à la sortie de votre magasin.

BRIGITTE.

Tiens! est-ce que vous seriez ce petit jeune homme au manteau vert galonné qui me suit tous les soirs?

SOPHIE.

Précisément... vous voyez l'infortuné au manteau vert.

BRIGITTE.

Ah! monsieur, avant-hier, vous m'avez pincé le bras d'une force!... c'est très immoral.

SOPHIE.

C'est possible, l'amour m'égarait.

BRIGITTE, à part.

C'est qu'il est bien gentil, ce jeune homme-là!

SOPHIE, regardant au fond, à part.

Bravo! voilà le cher comte. (Haut.) Adorable Brigitte!

AIR de Garat.

Cédez,
Entendez
Mes aveux
Et mes vœux;
Répondez,
Accordez
Doux retour
A l'amour!
Prenez,
Enchaînez
Un amant
Bien constant;
Un mot,
Car il faut
Du bonheur
A mon cœur!

Chassez,
Repoussez
Un trompeur,
Séducteur,
Qui voudrait,
Doux objet,
Vous trahir
Et partir;
En moi
Ayez foi,
Car ici,
Aujourd'hui,

Vous voyez
A vos pieds
Un ami...
Un mari !

BRIGITTE, avec joie.

Un mari ! vous !... quoi ! vous m'épouseriez ?

SOPHIE.

Foi d'homme d'honneur !

BRIGITTE.

Ah dame ! le comte ne parlait pas de ça. (A part.) Il est très bien élevé, ce petit-là.

SOPHIE.

(Reprise de l'air.)

Cédez,
Entendez
Mes aveux
Et mes vœux ;
Répondez,
Accordez
Doux retour
A l'amour !
Prenez,
Enchaînez
Un amant
Bien constant ;
Un mot,
Car il faut
Du bonheur
A mon cœur !

(A la fin de l'air, elle embrasse Brigitte. En ce moment, Lauraguais paraît au fond.)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, LAURAGUAIS, puis LA PRINCESSE.

LAURAGUAIS, s'avançant.

Que vois-je !

BRIGITTE, avec effroi.

Ciel ! le comte !

LAURAGUAIS, à Brigitte.

Perfide ! (A Sophie, qui lui tourne le dos.) Et vous, qui que vous soyez, vous allez me rendre raison de votre insolence... (Sophie éclate de rire.) Défendez-vous.

(Il tire son épée.)

SOPHIE, se retournant.

De tout mon cœur !

LAURAGUAIS, la reconnaissant.

Quoi !... c'est vous ?

(Il reste interdit ; en ce moment, la princesse paraît à la porte du pavillon.)

LA PRINCESSE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah !

LAURAGUAIS, se retournant.

Un homme ! ah ! du moins celui-là paiera pour tous. (Il va prendre la princesse par la main, et l'amène brusquement sur le devant du théâtre, où il la reconnaît.) La princesse !

ENSEMBLE.

AIR. Fragment du trio du Pré-aux-Clercs (3e acte).

LAURAGUAIS.

Quel est donc ce mystère ?
Ah ! je suis confondu...
Ma foi, dans cette affaire
C'est moi qui suis battu.

SOPHIE et LA PRINCESSE.

Il ne peut que se taire,
Le voilà confondu !...
Ma présence l'atterre,
Il voit qu'il est battu...

BRIGITTE.

Quel est donc ce mystère ?
Quel coup inattendu
Le réduit à se taire ?
Le voilà confondu !...

LA PRINCESSE, menaçant Lauraguais.

Vous êtes un monstre !...

SOPHIE, de même.

Un infidèle !...

LA PRINCESSE, de même.

Un traître !...

SOPHIE, de même.

Un scélérat !

LAURAGUAIS, confus.

Épargnez-moi, et veuillez m'expliquer, mesdames...

BRIGITTE, stupéfaite.

Mesdames !... ce sont des dames, ces petits jeunes gens-là !

SCÈNE X.

Les Mêmes, MAGLOIRE.

MAGLOIRE.

Mademoiselle, je viens vous dire que votre... (Apercevant Brigitte.) Ah ! mon Dieu !

BRIGITTE.

Magloire !

SOPHIE.

Tiens ! ils se connaissent.

MAGLOIRE, à Sophie.

C'est elle, ma marraine ; c'est ma Brigitte, vous savez, celle que je recherche pour le bon motif.

SOPHIE.

Ah ! c'est Brigitte !

LAURAGUAIS, à part.

Au diable la reconnaissance !

LE PRINCE, en dehors.

Où est-elle ? où est-elle ?

SOPHIE, regardant.

Le prince d'Ornain !...

LAURAGUAIS.

Le prince ! Ah çà, c'est donc un guet-apens ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES; LE PRINCE, accourant pâle et en désordre. Il tient Mlle LAGUERRE par le bras.

MADEMOISELLE LAGUERRE.

Mais, arrêtez donc, monsieur, je n'en puis plus!...

LE PRINCE.

Séparez-les! séparez-les! (S'élançant vers la princesse.) La voilà! ouf! je m'évanouis... qui est-ce qui a un flacon?

SOPHIE.

Ah çà, qu'est-ce qu'il a donc?

(Mademoiselle Laguerre fait respirer des sels au prince.)

LE PRINCE, revenant à lui.

O Olympe! qu'avez-vous fait?

SOPHIE.

Allons, voilà une scène.

LE PRINCE.

Je sais tout.

LA PRINCESSE.

Vous savez...

SOPHIE.

Vous ne savez rien.

LE PRINCE.

Quoi! ce duel...

SOPHIE, à demi-voix.

N'est que trop réel; mais en connaissez-vous la cause?

LE PRINCE.

Mais...

SOPHIE, à demi-voix.

Vous ne devinez pas?... vos visites chez moi...

LA PRINCESSE, saisissant cette idée.

Vos assiduités auprès de mademoiselle, votre inconstance...

SOPHIE.

La jalousie de madame...

LE PRINCE.

N'achevez pas! assez! assez! je suis un monstre... Olympe! il est donc vrai, tu t'es battue pour moi; tu as mis l'épée à la main pour la possession exclusive de mes faibles attraits! (Tous les autres personnages se détournent pour rire.) Je vois votre émotion, mes amis, et je la partage. (A Sophie.) Hein? qu'en dites-vous? j'espère qu'elle tient bien l'épée, ma femme?

SOPHIE.

Mais oui, c'est une lame très distinguée.

LE PRINCE.

Eh bien! cher comte, je vous avais pourtant soupçonné. Quelle faute! quand vous étiez là bien tranquillement en bonne fortune avec cette petite. (Lauraguais lui fait signe de se taire.) Ah! qu'est-ce que j'ai dit là?

MAGLOIRE.

Hein?... Quoi? comment? en bonne fortune avec Brigitte?

SOPHIE.

Vous êtes dans l'erreur, prince; mademoiselle est sage, très sage; c'est la prétendue de mon filleul. (Elle montre Magloire.) Et sa présence ici ne doit étonner personne, puisqu'elle nous révèle une action généreuse de monsieur de Lauraguais.

LAURAGUAIS, à part.

Que dit-elle?

SOPHIE.

Ah! c'est un trait superbe; il savait que je m'intéressais à l'amour de ces jeunes gens... N'est-ce pas, comte?

LAURAGUAIS, embarrassé.

Oui, oui... certainement.

SOPHIE.

Et nous n'avons amené mademoiselle que pour l'installer dans cette petite maison dont monsieur le comte veut bien me faire le sacrifice, et que j'offre en présent de noces à nos jeunes mariés.

MAGLOIRE.

Si c'est possible!

LAURAGUAIS, bas à Sophie.

Mais, Sophie...

SOPHIE, bas.

Je l'exige. (Haut.) Allons, mes enfants, tombez aux pieds de votre bienfaiteur et remerciez-le.

MAGLOIRE, s'approchant.

Ah! monsieur le comte! monseigneur, permettez, souffrez...

LAURAGUAIS.

Va au... (Se reprenant.) Assez, assez, mon ami. (Bas à Sophie.) Ah! Sophie, il n'y a pas moyen de lutter avec vous.

LE PRINCE.

Voilà un trait qui me touche... je crois que j'en pleure... C'est ça, comte, rangeons-nous, abjurons nos erreurs!... Pour moi, je veux expier les miennes; dès demain, je pars avec ma femme pour ma terre de Picardie; nous y vivrons comme deux tourtereaux. Pas vrai, Olympe?

LA PRINCESSE, à part.

Je n'en reviendrai pas; j'y mourrai d'ennui.

LE PRINCE.

J'espère, cher comte, que vous viendrez nous y voir? vous chasserez le cerf... j'ai des bois superbes...

SOPHIE.

Non, non; monsieur le comte n'est pas adroit à la chasse. (A Brigitte.) Allons, mon enfant, je vous avais promis un mari, prenez celui que je vous donne; c'est un honnête garçon... aimez-le, tâchez de lui être fidèle... si c'est possible; devenez une bonne femme de ménage, une respectable mère de famille; cela vaut mieux que de débuter à l'Opéra. (A part.) C'est égal, je dois avoir un drôle d'air quand je fais de la morale.

CHOEUR.

AIR du Dilettante d'Avignon.

Honneur, honneur à Sophie!
Du public elle est chérie;
Aussi bonne que jolie,
On l'aime à l'idolâtrie.
Vive, vive Sophie!

SOPHIE, au public *.

AIR du vaudeville des Maris ont tort.

Que la mémoire de Sophie,
Ce soir, vous rende généreux;
Vous le savez, bonne et jolie,
Elle n'a fait que des heureux.
Moi, j'observe un peu sa morale,
Et mon succès sera complet,
Si, par bonheur, j'ai dans la salle
Autant d'amis qu'elle en avait.

REPRISE DU CHOEUR.

Honneur, honneur à Sophie!
Du public elle est chérie;
Aussi bonne que jolie,
On l'aime à l'idolâtrie.
Vive, vive Sophie!

* Au couplet final on peut substituer celui-ci sur les autres théâtres :

AIR du vaudeville des Maris ont tort.

Que la mémoire de Sophie,
Ce soir, vous rende généreux;
Vous le savez, bonne et jolie,
Elle n'a fait que des heureux.
Que ce souvenir vous entraîne,
Messieurs, veuillez nous applaudir:
Ça vous coûte si peu de peine,
Et ça nous fait tant de plaisir!

FIN DE SOPHIE ARNOULD.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

16



LE CAMARADE DE LIT,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. ÉMILE VANDER-BURCH ET FERDINAND LANGLÉ,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 10 mai 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE ROI	M. Derval.
THIÉBAULT, menuisier	M. Lepeintre aîné.
RUSTALL, suisse du parc royal	M. Lhéritier.
Le comte DE POLDEN, ministre de la police	M. Morel.
LE BOURGUEMESTRE	M. Paul.
YELVIN, braconnier	M. Alcide Tousez.
JOSÉMA, fille de Rustall	Mlle Augustine.

Un Garde-Chasse.
Plusieurs Chambellans.
Paysans, Paysannes.
Gardes de chasse et de police.
Suite du Roi.
Habitants notables.
Valets de pied.

La scène est en Suède, chez le suisse du parc d'un château royal éloigné de Stockholm.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande salle à manger; porte au fond, croisée au fond à gauche. Au deuxième plan, à droite du spectateur, un escalier de quelques marches, avec palier, conduisant à une chambre à coucher. Au premier plan, une petite table; porte à gauche au deuxième plan; une table au premier.

SCÈNE I.

JOSÉMA, YELVIN, RUSTALL. (Rustall entre en voulant arracher à Yelvin un fusil de chasse qu'il tient à la main; celui-ci résiste et Joséma fait ses efforts pour les calmer tous deux.)

YELVIN.

Mais, père Rustall, écoutez-moi donc...

JOSÉMA.

Papa, je vous en conjure...

RUSTALL.

Je n'écoute rien, et je ne veux pas d'un braconnier pour gendre.

JOSÉMA.

Au fait, pourquoi le tarabustez-vous, ce pauvre Yelvin?

RUSTALL.

Pourquoi? je vais vous le dire, pourquoi. On m'a nommé portier de la grille du parc royal parceque je suis Suisse, c'est l'usage; et, parceque je suis Suisse et portier, on m'a permis de tenir auberge dans ma maison, c'est encore l'usage. Mais qu'un braconnier, qu'un simple coquin, épouse la fille du Suisse d'un château appartenant à sa majesté le roi de Suède et de Norwége, ça ne s'est jamais vu et ça ne se verra pas!

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Je vous défends d' vous aimer davantage,
Ça m' compromet de toutes les façons;
Je n' puis prêter les mains au braconnage;
Ainsi, mon cher, tourne-moi les talons.
Je t' mets dehors comme pèr' de famille;
Je te désarme en vertu de la loi...
Car j' dois veiller sur l'honneur de ma fille,
Et plus encor sur les lapins du roi.

YELVIN.

A-t-il une tête de Suisse ! Mais ce n'est pas les lapins du roi, puisqu'il n'est jamais venu ici les chasser.

RUSTALL.

C'est ce qui vous trompe, monsieur le drôle ; le roi s'est enfin décidé à venir dans cette résidence qu'il n'avait jamais visitée, et sa majesté est au château depuis hier soir.

YELVIN.

Bah !...

JOSÉMA.

Ah ben ! c'est heureux ; d'puis dix ans que nous sommes ici, v'là sa première visite. Vous-même, vous n' l'avez jamais vu ?

RUSTALL.

C'est vrai ; mais j'ai vu son prédécesseur. Je sais ce que c'est qu'un roi.

JOSÉMA.

Eh ben ! vous avez beau dire, vous avez beau faire, j'aimerai toujours Yelvin, et je n'en aimerai jamais d'autre.

RUSTALL.

Mais, malheureuse, il n'a pas le sou ! Si encore il obtenait cette place de garde-chasse qui est vacante, il pourrait tuer des lapins tout à son aise. Un garde-chasse n'est qu'un braconnier légal.

YELVIN.

Oui, l'plus souvent que c' te place-là sera pour moi !

RUSTALL.

Alors nous sommes d'accord ; donne-moi ton fusil, va-t'en bien vite, et que je ne te revoie jamais.

YELVIN.

Eh bien ! écoutez, père Rustall, je vous donnerai mon fusil tantôt.

RUSTALL.

Pourquoi pas tout de suite ?

YELVIN.

J'ai encore un lièvre à tuer pour ce brave Français qui loge chez vous.

RUSTALL.

Thiébault le menuisier ? Encore une belle recommandation !

YELVIN.

Ah ! écoutez, Suisse ; le père Thiébault n'a pas toujours été menuisier ; c'est un vieux soldat de cette grande armée française dont nos mères avaient tant peur et dont nos pères ne parlaient que chapeau bas.

RUSTALL.

Raison de plus.

JOSÉMA.

N'en dites pas de mal, car notre roi Charles-Jean en a fait long-temps partie, de cette grande armée !

AIR : Le beau Lycas, etc.

A dix-sept ans pour la frontière
Il partit le sac sur le dos ;
Lui-même n'en fait pas mystère,
Il le rappelle à tout propos.
Aux courtisans il répondait naguère :
Pourquoi vouloir ennoblir ma chaumière ?
Le monde entier sait d'où je vien ;
Je suis l'enfant du peuple ; eh bien !
Je tâche d'en être le père
Pour prouver que je m'en souvien.

RUSTALL.

Ça n'empêche pas que je te défends de lui tuer son lièvre.

YELVIN.

Et moi, ça n'empêche pas que je vais le lui tuer tout de suite. Adieu, Joséma ; adieu, mon amoureuse. Malgré ton vieux Suisse de père, je t'aimerai toujours, je t'adorerai toujours, et je t'épouserai incessamment. *Il embrasse Joséma, et sort, son fusil sur l'épaule.*

RUSTALL, *qui se retourne au moment où il l'embrasse ; courant après lui.*

Et il l'embrasse encore !... devant moi !... Ah ! viens l'épouser, je t'arrangerai. (*Revenant en scène et à sa fille.*) Et toi, je te défends de le voir, de lui parler. Ce drôle-là serait capable de me faire perdre ma grille royale.

JOSÉMA, *près de la fenêtre.*

Tenez, papa, voilà monsieur le bourguemestre qui vient par ici. Ah ! il est avec un monsieur tout chamarré.

RUSTALL.

Monseigneur le comte de Polden, le ministre de la police ; je vais lui ouvrir la grille. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

JOSÉMA, puis THIÉBAULT.

JOSÉMA, *allant et venant.*

Mon père, est-il passionné ! C'est pourtant la peur des autorités qui le rend comme ça... Ah ! on chante ; c'est monsieur Thiébault.

THIÉBAULT, *entrant, sa pipe à la main et la bourrant de tabac.*

AIR : Au son du fifre et du tambour.

Joyeux luron, franc militaire,
A la grac' du père Éternel,
Vide un flacon, remplis ton verre,
En attendant l'heur' du rappel.
Jusque là vivant d'espérance,
Songe à ta bell', bois à la France !
L' tambour battra peut-êtr' demain ?
Et va ton p' tit bon homm' de ch' min ! (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Si queuqu' jour fallait en découdre
Avec les farceurs d'habits blancs,
Nous aimons l'odeur de la poudre,
C' brouillard-là nous a vus long-temps.
N'y a pas besoin qu' l'académie
Nous apprenn' la géographie :
D' Moscou, de Vienne et de Berlin
Nous connaissons déja l' chemin ;
Et va ton p'tit bon homm' de ch'min ! (*bis.*)

(*Il va à la cheminée pour allumer sa pipe et aperçoit Joséma.*) Tiens ! vous v'là, la petite bourgeoise,

ma jolie Joséma? c'est comme qui dirait Joséphine, ce nom-là. (Il lui prend la taille.)

JOSÉMA.

Tiens! tiens! comm'vous êtes gai aujourd'hui, monsieur Thiébault!

THIÉBAULT.

C'est possible, mon enfant; on a peut-être ses raisons... mais il ne s'agit pas de ça. Vous savez ce que je vous ai commandé, un dîner un peu soigné, deux bouteilles, une gibelotte et le particulier... partie carrée... J'ai besoin de me monter un peu.

JOSÉMA, soupirant.

Ah! vot'gib'lotte... allez, ne m'en parlez pas; c'est elle qui a rompu not'mariage.

THIÉBAULT.

Comment?

JOSÉMA.

Sans doute; à cause du lièvre qu'Yelvin vous a promis, papa l'a renvoyé comme braconnier.

THIÉBAULT.

Ah! Ah! Eh bien! on lui dira deux mots dans le tuyau de l'oreille, au suisse, et pour peu qu'il entende une langue quelconque...

JOSÉMA.

Vrai? ah! que vous seriez bon! Voyez pourtant comme c'est injuste! on disait encore ce matin à mon père qu'vous étiez un suspect.

THIÉBAULT.

Moi un suspect! en v'là une bonne! est-ce que j'ai les moyens de ça? c'est bon pour les gens riches. Et, sans vous commander, ma mignonne, qu'est-ce qui disait cette bêtise-là?

JOSÉMA, mystérieusement.

C'est le bourguemestre.

THIÉBAULT.

Le bourguemestre! elle est encore caressante l'autorité locale! mais je n'en ai pas peur: j'en ai mis à la sauce blanche des bourguemestres...

JOSÉMA.

Bah!

THIÉBAULT.

Je sais même un' chanson sur eux, qui a été faite dans le temps par mon meilleur ami, le compagnon de mon enfance, enfin mon camarade de lit.

AIR: A Foy, Gérard et Masséna. (Musique de Berton fils.)

Bourguemestre, ouvre ta maison:
C'est pour y faire garnison
Au régiment des bons apôtres.
Tu dois héberger sans argent
L' caporal, l' fourrier et l' sergent,
Accompagnés de plusieurs autres.
Tra la deri dera, deri dera la la!

JOSÉMA.

Charmant! charmant! voyons le second couplet.

THIÉBAULT.

DEUXIÈME COUPLET.

Bourguemestre, as-tu du bon vin?
Nous avons soif, nous avons faim;
Les vrais fricoteurs sont des nôtres:
Descends à la cav' sans façon;
De ton meilleur monte un flacon
Accompagné de plusieurs autres.
Tra la deri dera, deri dera la la!

JOSÉMA.

Est-ce qu'il y a un troisième couplet?

THIÉBAULT.

Je crois bien... dans les romances, il y a toujours trois couplets... Et un fameux!

TROISIÈME COUPLET.

Dépêche-toi, vieux Kaiserlick,
Nous n'aimons la bièr' ni le schnick;
La chou-croute est bonn' pour les vôtres.
A table, ou nous allons viv'ment
Sur ton dos battre un roulement
Réaccompagné de plusieurs autres.
Tra la deri dera, deri dera la la!

Fallait m'entendre chanter ça dans mon jeune temps avec toutes les... rouillé, à présent!

JOSÉMA.

Votre camarade n'était pas une bête. Mais prenez-y garde tout d'même, car le bourguemestre chuchote toujours avec mon père sur votre compte: il lui demande ce que vous êtes, ce que vous faites, où vous allez, d'où vous venez.

THIÉBAULT.

Ah çà, après qui en a-t-il, cet enragé-là? est-ce que mes papiers ne sont pas en règle? Au reste, il ne me connaît pas, d'autres me connaissent; on a encore des amis... et, sans chercher bien loin, ici même j'ai une connaissance qui vaut bien un bourguemestre, qui vaut bien deux bourguemestres ..

JOSÉMA.

Vraiment?

THIÉBAULT.

Un ancien de notre régiment. (Prenant la main de Joséma.) Dame! tous ceux que notre grande armée a perdus sur sa route ne servent pas à faire pousser l'herbe dans les champs; elle en a laissé quelques uns par-ci par-là qui sont encore debout.

JOSÉMA.

Comment! vous auriez dans ce pays un ami?

THIÉBAULT.

Eh! tenez, précisément celui dont je vous parlais tout-à-l'heure, l'auteur des couplets, mon compatriote au village, et au régiment mon camarade de lit, un brave et digne garçon; jadis Français, maintenant Suédois; autrefois pauvre diable comme vous et moi, mangeant à la gamelle de la république, avec un appoint de cinq sous par jour; à présent, ayant du foin dans ses bottes et en faisant manger d'autres à la gamelle.

JOSÉMA.

Et il est ici?

THIÉBAULT.

Ici... c'est même pour lui, dans l'espoir de le voir encore une fois que j'ai quitté la France et mon beau soleil des Pyrénées, pour suivre en

Suède un maître menuisier qui venait y exécuter des travaux importants dans les résidences royales.

JOSÉMA.

Eh bien! pourquoi n'allez-vous pas le voir, cet ami?

THIÉBAULT.

Hum! hum! c'est qu'on n'y va pas comm' ça.

JOSÉMA.

Eh bien! alors...

AIR du Matelot de madame Duchambge.

A votre ami pourquoi ne pas écrire?

THIÉBAULT.

Pour me comprendre il est placé trop haut.
« C'est un' faveur, dirait-il, qu'il desire : »
Connaissez mieux le menuisier Thiébault.
D' beaux sentiments je ne fais point parade;
Mais, quel que soit aujourd'hui son destin,
J'ouvre les bras à mon vieux camarade;
Je ne viens pas pour lui tendre la main.

JOSÉMA.

Il y a encore un moyen; il faut tâcher de le rencontrer, de vous présenter à lui.

THIÉBAULT.

C'est justement ça; aussi pas plus tard que ce matin j'ai tiré du sac mon vieil uniforme, celui qu'il portait aussi, oh! il y a bien des années : tantôt je l'endosse; et à l'heure où il fera sa promenade de ce côté-ci : halte!... front!... je me trouve sur son passage; et s'il ne nous remarque pas moi ou mon habit, c'est qu'il y mettra de la mauvaise volonté.

JOSÉMA.

C'est une fameuse idée.

THIÉBAULT.

N'est-ce pas? d'ailleurs je ne puis croire qu'il m'ait tout-à-fait oublié; car, quelque richesse, quelque grade qu'il ait eus, toutes les fois qu'à l'armée je me suis présenté à lui, il a reconnu, accueilli son ami Thiébault. Mais il y a plus de vingt ans qu'il n'a aperçu ma vieille moustache : tout ça est changé drôlement, et puis dans sa place on voit tant de figures!...

JOSÉMA.

Allons, allons, j'ai bonne espérance! et ce soir je ne me coucherai pas avant de savoir ce qui vous sera arrivé.

THIÉBAULT.

Touchez là, vous êtes une digne fille; et si l'occasion de vous rendre service se présente, je ne vous oublierai pas; mais motus! sur-tout à votre père.

JOSÉMA, souriant.

Pardine! mon père, il se croirait tout de suite compromis.

THIÉBAULT.

AIR des Blouses.

A mon dîner songe bien, ma petite,
Je risque un' pipe en attendant l' régal.

JOSÉMA.

Y pensez-vous?... Enfermez-la bien vite;
C'est défendu dans un jardin royal.

THIÉBAULT.

C'est juste. (Achevant l'air.)
Dans notre temps, pourvu qu'il s'en souvienne,
Il allumait sa pipe après la mienne;
Et l'on va m' dir' qu'on ne fum' pas ici!
(Il remet sa pipe dans son étui.)
C'est la consigne!... allons, pauvre petite,
Résigne-toi... rentre dans ton local :
Ton feu jadis égayait la guérite;
Mais on n' fum' pas dans un jardin royal!
(Thiébault sort.)

SCÈNE III.

RUSTALL, JOSÉMA, LE BOURGUEMESTRE.

LE BOURGUEMESTRE, au dehors, et saluant.

Oui, excellence; oui, monseigneur... l'exécution des lois... on s'y conformera. (A Joséma.) Qui est-ce qui se permet de sortir?

JOSÉMA.

Vous l'avez bien vu; c'est monsieur Thiébault.

LE BOURGUEMESTRE.

Justement! c'est l'homme que j'ai eu l'honneur de rendre suspect à son excellence le ministre de la police; un boute-feu, un prolétaire, un libéral.

RUSTALL.

Comment! est-ce qu'il aurait conçu des projets!...

LE BOURGUEMESTRE.

Des projets tendant à provoquer à la haine et au mépris d'un gouvernement quelconque.

RUSTALL.

Il a donc tenu des propos?...

LE BOURGUEMESTRE.

Des propos! jamais!... il est trop rusé pour ça. Il n'a pas dit un seul mot, et voilà ce qui m'a semblé louche tout de suite.

RUSTALL.

Je croyais qu'il était menuisier.

LE BOURGUEMESTRE.

Menuisier... menuisier... je soupçonne qu'il n'est pas plus menuisier que toi et moi.

RUSTALL.

Bah!

LE BOURGUEMESTRE.

Tu ne sais donc pas que les conspirateurs savent prendre toutes les formes? Tiens, par exemple, dans les champs tu vois des paysans avec des bêches, des charrues, des râteaux, qui ont l'air de travailler, de piocher la terre...

RUSTALL.

Eh bien?

LE BOURGUEMESTRE, avec mystère.

Conspirateurs!... Autre exemple : As-tu remarqué quelquefois une foule de jeunes gens qui courent la ville d'un air préoccupé, qui s'en vont avec des livres sous le bras passer des huit ou dix heures par jour dans les cours publics?... Conspirateurs!... Et cette multitude d'individus qui affectent d'être ouvriers, de faire de la

toile, du calicot, du papier peint, du... Conspirateurs! conspirateurs!

RUSTALL.

Pour ce qui est de vrai, on l'a bien payé de son ouvrage, et il ne s'en va pas.

LE BOURGUEMESTRE.

Bien plus!... en apprenant l'arrivée du roi il a laissé partir la voiture où il avait payé sa place... Mieux que ça... J'ai appris, par des gens à moi, qu'il cherchait sans cesse à se trouver sur le passage de sa majesté, demandant à tout le monde : A quelle heure sort le roi? où va le roi?... le roi se promène-t-il quelquefois seul!... Cela doit te tracer ton devoir...

RUSTALL, étonné.

Quel devoir?

LE BOURGUEMESTRE.

Sais-tu seulement ce que c'est qu'un aubergiste?

RUSTALL.

Dame!... sauf votre respect, c'est des gens qui tiennent une auberge.

LE BOURGUEMESTRE.

Cuisinier épais!... de sorte que tu t'imagines que ton métier, à toi, c'est de faire des mirotons, des canards aux navets, de bassiner des lits et de demander des pour-boire aux voyageurs?... Du tout : c'est un accessoire agréable de l'état, mais pas autre chose. Le premier devoir du véritable aubergiste, c'est d'avoir des yeux, des oreilles et une langue sans qu'on s'en aperçoive...

RUSTALL.

Ah bah!

LE BOURGUEMESTRE.

Il voit tout, entend tout; et le soir, quand il a appris quelque chose, il invite à souper son bourguemestre... et entre la poire et le fromage il lui fait part...

RUSTALL.

Mais, s'il n'apprend rien... alors il ne doit pas...

LE BOURGUEMESTRE.

Il invite toujours à souper son bourguemestre, et alors...

RUSTALL.

Ah ça... Eh bien! à votre compte, les aubergistes seraient donc des... mou...

LE BOURGUEMESTRE, lui mettant la main sur la bouche.

Je n'en ai pas dit un mot... seulement voilà comme on entend l'aubergiste... on ne le tolère que pour ça...

RUSTALL.

Ça suffit; je ferai mon état en conscience.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, YELVIN, GARDES-CHASSE.

(On entend un grand bruit de voix au dehors.)

CHOEUR.

AIR d'Ivanhoë.

Ah! quelle audace!
Délit de chasse!
Une bécasse
Vaut la prison!...
Il nous menace :
Pour tant d'audace,
Non, point de grace,
Pas de raison!

YELVIN, aux gardes qui le tiennent.

Voulez-vous bien me lâcher?

UN GARDE, au bourguemestre.

Autorité, voilà un braconnier que nous vous amenons.

LE BOURGUEMESTRE.

Qu'est-ce qu'il a tué? (Regardant.) Un lièvre... c'est deux riksdalers d'amende *.

YELVIN.

Deux riksdalers pour un lièvre?... c'est abominable!... c'est vexatoire!...

LE BOURGUEMESTRE.

Je te conseille de te plaindre! mais, misérable, du temps du feu roi Christiern, de glorieuse mémoire, pêcheurs ou braconniers étaient punis avec la dernière rigueur... on mettait aux galères pour un goujon et on pendait pour une mauviette.

SCÈNE V.

LES MÊMES, THIÉBAULT.

THIÉBAULT, fredonnant.

Ils sont passés, ces jours de fête...

LE BOURGUEMESTRE, se retournant brusquement.

Qu'est-ce qui dit ça?

THIÉBAULT, froidement.

C'est la chanson.

LE BOURGUEMESTRE.

La chanson... la chanson... (à part.) je t'en donnerai des chansons! (Haut.) Quant au lièvre, il est confisqué provisoirement... (Il avance la main pour saisir le lièvre.)

THIÉBAULT, plus prompt, le saisit.

Minute, l'ancien!... c'est moi qui l'ai commandé. (Il tire de sa bourse de l'argent et le donne au bourguemestre.) Et si je paie les deux riksdalers, le lièvre est à moi.

UN GARDE.

Mais ce n'est pas tout, monsieur le bourguemestre; (montrant Yelvin.) il a levé la main sur un de nos camarades.

LE BOURGUEMESTRE.

Frapper un garde-chasse dans l'exercice de ses fonctions! trois riksdalers!

YELVIN.

Tout ça, c'est des lois à vous... v'là ce que c'est...

LE BOURGUEMESTRE, tirant un volume de sa poche.

Sais-tu lire, pécore? (Ouvrant son livre.) « Pour voies de fait envers domestiques, ouvriers, postillons, etc., un riksdaler... pour gardes-chasse, gardes-champêtres, douaniers et autres préposés,

* Prononcer *rixdalèrs*, l'*a* très long.

trois riksdalers... pour greffiers, huissiers, assesseurs et autres, cinq riksdalers. »

THIÉBAULT, qui regarde le livre.

Et pour un bourguemestre?

LE BOURGUEMESTRE.

Oh! oh! c'est une autre affaire... et encore la loi est trop douce... c'est une pitié! j'en ai honte... Douze riksdalers!...

THIÉBAULT.

Pas davantage!

LE BOURGUEMESTRE.

Comment voulez-vous que la magistrature locale soit respectée?

THIÉBAULT.

C'est pour rien.

LE BOURGUEMESTRE.

D'autant plus que le nombre des coups n'est pas limité.

THIÉBAULT.

Vraiment, on peut rosser aux idées des personnes?

LE BOURGUEMESTRE.

Ad libitum.

THIÉBAULT.

Et aussi fort que...

LE BOURGUEMESTRE.

Entièrement à la discrétion du perturbateur.

THIÉBAULT, à part.

Ah! ma foi, ce n'est pas la peine de s'en priver. (Au bourguemestre.) Ici, local... (Il compte des pièces d'argent sur la table.) Mettez vos lunettes... Nous disons, six et six font douze.

LE BOURGUEMESTRE, recevant.

Eh bien!

THIÉBAULT.

Le vin est payé, faut le boire... (Il saisit le bourguemestre par le bras, et s'apprete à le frapper avec une baguette; tout le monde se jette entre eux.)

TOUS.

Qu'est-ce que c'est?

SCÈNE VI.

LES MÊMES; RUSTALL ET JOSÉMA, accourant aux cris du bourguemestre; puis LE ROI, en habit bourgeois et sans aucun signe distinctif.

LE BOURGUEMESTRE, criant et cherchant à gagner la porte.

Au secours!

LE ROI, entrant.

Eh bien! messieurs, quel est ce tapage? je croyais qu'on livrait bataille.

THIÉBAULT, à part, reconnaissant le roi.

C'est lui!... voilà le rêve de vingt années accompli.

LE BOURGUEMESTRE.

Un étranger!... vous allez me servir de témoin... vous saurez que...

LE ROI.

J'ai tout entendu en passant près de cette croisée...

LE BOURGUEMESTRE.

Ce drôle est un Français qui...

LE ROI, avec surprise.

Un Français!...

THIÉBAULT, s'approchant.

Silence! municipal... je suis dans mon droit... et je veux parler... (Respectueusement au roi.) Pardon, monsieur... j'ai pas l'honneur d'être connu de vous... mais enfin j'ai payé ma dépense, et je veux consommer.

LE ROI.

A la rigueur, c'est assez naturel.

LE BOURGUEMESTRE, au roi.

Naturel!... vous osez rire! (A part.) Est-ce que ce serait aussi un Français?... ils s'entendent ensemble... ils me sont suspects tous les deux... (A Rustall.) Stupide aubergiste, veille sur eux jusqu'à mon retour, je te les recommande. (A part.) Moi, je m'en vais prévenir monseigneur le comte de Polden, je l'amène ici avec moi, et nous les prenons en flagrant délit. Suivez-moi. (Il sort suivi des gardes-chasse; Joséma rentre.)

LE ROI, à Thiébault.

Plaisanterie à part, quelle idée singulière vous a pris?

THIÉBAULT.

Je suis peut-être fautif pour l'idée; mais, que voulez-vous? on aime à rire, c'est dans le sang... Soldat à seize ans, les anciens m'ont inculqué le respect à l'épaulette et au galon, et la haine des baillis, des maires, des podestats, des alcades, des bourguemestres sur-tout... Oh! les bourguemestres!... je sais même une chanson qui a été faite dans notre bon temps, et qui enseigne à les faire aller en un temps et deux mouvements.

LE ROI.

Une chanson?

THIÉBAULT.

Oh! je ne l'ai pas oubliée!

(Il chante sur l'air de la deuxième scène*.)

Bourguemestre, ouvre ta maison :
C'est pour y faire garnison
Au régiment des bons apôtres...
(Sur un geste du roi il s'arrête en fredonnant.)
Tra la deri dera, etc., etc.

(Le roi fait signe à Rustall et à Joséma de sortir.)

SCÈNE VII.

LE ROI, THIÉBAULT.

LE ROI, vivement

Votre pays?

THIÉBAULT.

La France!

LE ROI.

Où avez-vous appris ces couplets?

THIÉBAULT.

Au bivouac.

LE ROI.

Qui vous les a donnés?

* Sans accompagnement d'orchestre.

THIÉBAULT.

L'auteur.

LE ROI.

Vous le connaissez donc?

THIÉBAULT.

C'était mon camarade de lit...

LE ROI.

Son camarade?... mais non, je ne me trompe pas... malgré le temps... les évènements... ces traits... ce son de voix... Thiébault!

THIÉBAULT.

Oui, Thiébault, ancien grenadier... aujourd'hui menuisier... Vous?

LE ROI, vivement.

Moi? Jean, ancien grenadier...

THIÉBAULT, à demi-voix.

Aujourd'hui, suffit... Portez arme! présentez arme!

LE ROI.

Chut! ne parlons pas de cela. Ici, je ne suis, je ne veux être que le volontaire du régiment de Marine.

THIÉBAULT.

Quoi! bien vrai? Jean tout court, Jean comme devant?... Oh! si j'en étais bien sûr!

LE ROI.

Eh bien?... (Il fait le geste d'ouvrir ses bras.)

THIÉBAULT, vivement.

Ah! de tout mon cœur! (Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent.) Voilà le plus beau jour de ma vie! car je ne souhaitais, je ne voulais que cela, vous revoir encore une fois! Maintenant tous mes vœux sont remplis; la conscription pour l'autre monde peut me prendre quand elle voudra.

LE ROI.

Mon bon Thiébault! combien je partage ton émotion!... et... tiens... (Il lui met la main sur son cœur.)

THIÉBAULT.

Oui, ce sentiment-là, c'est du bon et du naturel... il n'est pas frelaté.

LE ROI.

Jamais, depuis vingt ans qu'ils m'ont jeté dans la fumée des grandeurs, je n'ai éprouvé un plaisir aussi vif.

THIÉBAULT.

Et moi donc!... quand je vous dirai que depuis la dernière fois que je vous ai rencontré... depuis Wagram... car c'était bien Wagram... une belle bataille!... vous étiez déja prince de... je ne sais plus quoi... et maréchal de France...

AIR de Garrick.

J' pouvais encor me rapprocher un peu,
De l'étiquett' sans consulter la forme,
L' chapeau bordé... Je vous r'trouvais au feu;
Mais c'était encor l'uniforme!...
Le soldat et le général
S' pressaient la main sans offusquer personne :
A c't' heur' le ch'min est par trop inégal,
Puisque le chapeau d' maréchal
Est remplacé par la couronne.

(Il essuie une larme.)

LE ROI.

Une larme!... des regrets!... Ah! Thiébault, c'est me méconnaître...

THIÉBAULT, ému.

Pardon, sire, c'est que la majesté... ça vous coupe terriblement la respiration.

LE ROI.

Rends-moi plus de justice, mon ami.

Même air.

Bien qu'assis au fauteuil des rois,
Je n'ai pas perdu la mémoire,
Et je pense encor quelquefois
A mes amis, à la France, à la gloire.
Mon bon Thiébault, juge donc sans rigueur
Ce trop d'éclat qui m'environne;
Oui, ce haut rang qui te fait peur
Peut éblouir... Mais, par bonheur,
Le cœur est loin de la couronne!

THIÉBAULT, plus ému.

Oui, oui... je vous crois. (A part.) Il m'a reconnu, il m'a embrassé, je suis content; mais je craindrais de gâter ce bonheur-là... je veux rester sur la bonne bouche. (Haut.) Adieu!

(Il va pour sortir.)

LE ROI, l'arrêtant.

Oh! tu ne t'en iras pas ainsi.

THIÉBAULT.

Il le faut... D'ailleurs, qu'est-ce que je ferais ici? Je ne verrais mon ami Jean que de loin... entouré de factionnaires... diable!... Messieurs les grands officiers de la garde-robe ne permettraient pas à mes chevrons de laine de se mêler à leurs habits brodés.

LE ROI.

Que cela ne t'inquiète pas; il y a mille moyens...

THIÉBAULT.

Non, non, je ne suis venu chercher ici qu'un souvenir d'amitié... pas autre chose... car Thiébault n'aura besoin de rien tant qu'il lui restera des bras... et quand ils prendront leur retraite, eh bien! le petit patrimoine est là.

LE ROI.

Bon Thiébault! j'admire ton désintéressement. Va, tu n'es pas changé.

THIÉBAULT.

Non, Dieu merci! tel je suis parti en 89, tel je suis resté... soldat et peuple.

LE ROI.

Eh bien, soit! je consens à ton départ... je ne veux pas même chercher à te séduire... ce serait gâter un beau caractère... ils sont si rares!... Mais cependant tu ne peux me quitter aussi brusquement, et tu ne me refuseras pas le reste de cette journée...

THIÉBAULT, attendri.

Dame! si ça vous fait bien plaisir...

LE ROI.

En doutes-tu?... Allons, tu ne me refuses plus?

THIÉBAULT.

Est-ce que j'en ai la force?

LE ROI.

D'abord, je t'emmène dîner avec moi... là, incognito.

THIÉBAULT.

Au palais! moi dîner au palais! non, non, je me défie de ces endroits-là... Mort-Dieu! dans ces salons dorés vous vous souviendriez trop de ce que vous êtes, et moi peut-être pas assez de ce que je suis.

LE ROI.

Cependant...

THIÉBAULT.

Écoutez: s'il est vrai qu'aujourd'hui vous vouliez être tout à Thiébault, rien qu'à Thiébault... mais non, vous n'accepterez pas...

LE ROI.

Parle donc sans crainte.

THIÉBAULT.

Eh bien! comme autrefois... les jours de solde... dînons...

LE ROI.

Au cabaret?

THIÉBAULT.

Eh! oui, ici, en tête-à-tête, tout seuls, sans laquais pour verser à boire... et pour espionner... enfin, comme dit le soldat, sur la table à trois clous, avec la nappe de bois et les serviettes pareilles.

LE ROI, hésitant.

Tu crois?... Oh! non, non, je n'oserai jamais.

THIÉBAULT.

Vous n'oserez pas?... vous n'auriez pas dit cela autrefois! bien du contraire, vous ne trouviez le potage bon que quand Thiébault était de soupe.

LE ROI, le regardant.

Cela te chagrine... Eh bien! j'accepte.

THIÉBAULT.

Bien vrai?

LE ROI.

Oui, aujourd'hui à moi; le reste de ma vie... à eux... à l'étiquette!

THIÉBAULT.

Et que ce soit Thiébault qui régale.

LE ROI.

Ah! par exemple...

THIÉBAULT.

Il en a le droit; n'était-il pas l'ancien de la chambrée?

LE ROI.

Allons... tout ce que tu voudras.

THIÉBAULT.

Vivement! et ne perdons pas de temps. (Il appelle.) Rustall! Joséma! Rustall!

(Ils entrent.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; RUSTALL, JOSÉMA. (Pendant cette scène Rustall et Joséma vont et viennent sans cesse en préparant le service.)

THIÉBAULT, à Rustall.

Écoute, tonneau des Danaïdes: il faut ici te distinguer... une table, deux couverts et tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans ta cave et dans ta cuisine.

LE ROI, regardant la table.

C'est bien ça! le pain de pâte ferme, la salière de bois et les couverts d'étain... Oh! quel parfum d'étape!

THIÉBAULT.

Je nous y vois encore, quand nous sommes partis comme volontaires... la blouse au dos et le fin bonnet de police en arrière.

LE ROI.

Les sabots neufs aux pieds...

THIÉBAULT.

Et tout notre avoir dans un mouchoir de poche... Je n'ai pas même oublié votre vieille tante Michelette... quand elle vous donna sa bénédiction... et deux lapins...

LE ROI.

Et notre installation au régiment.

THIÉBAULT, montrant son front.

Elle est là.

AIR: C'était le bon temps.

Nous n'avions qu'un lit
Pour deux, bien petit...
Qu'une cuiller à la gamelle;
Le pain d' munition
Presque à discrétion;
Place au feu, place à la chandelle;
Et puis un sou par jour...
Pour défrayer l'amour,
Pour payer à la vivandière
Le tabac, le schnick et la bière:
C'était le bon temps! (bis.)
Car nous avions vingt ans!

TOUS DEUX.

C'était le bon temps! (bis.)
Nous n'avions que vingt ans.

THIÉBAULT.

Aussi notre habit de volontaire, le premier uniforme français qui ait été roussi par la poudre...

LE ROI.

Eh bien! ton premier uniforme?

THIÉBAULT.

Je l'ai encore.

LE ROI.

En vérité!

THIÉBAULT.

Il est là.

LE ROI.

Je pourrais le voir?

THIÉBAULT.

Au premier rappel.

LE ROI, à part.

Vraiment! oui... c'est cela... mais il faut un

peu de mystère. (Il se met à écrire une lettre, et fait signe à Joséma d'approcher.) Petite!

THIÉBAULT, le regardant.

Tiens! il écrit... Ah! j'y suis. C'est sans doute à son épouse... il lui fait à savoir qu'il dîne en société avec un pays... Faut des égards avec les femmes.

(Le roi se lève après avoir écrit, fait signe à Joséma d'approcher et lui parle bas.)

JOSÉMA, au roi.

Vous dites comm' ça un homme en habit gris, qui se promène derrière la grande cascade du parc.

LE ROI.

Précisément. (Joséma sort vivement.)

SCÈNE IX.

THIÉBAULT, LE ROI, RUSTALL.

THIÉBAULT, à Rustall.

Eh bien! ce dîner?

RUSTALL, qui se donne beaucoup de mal, approchant la table.

Voilà!

THIÉBAULT.

Et sur-tout n'oublie pas le vin de France.

LE ROI.

La France! notre belle patrie... Oh! j'y pense souvent... sur-tout quand je compare ce pays glacial avec nos montagnes du Béarn, avec notre riante ville de Pau... Et dire qu'il me faudra mourir ici, sans espoir de revoir jamais nos collines fleuries et la petite maison de mon père!

THIÉBAULT.

Avec ses jolis contrevents verts... Ah! je l'ai encore visitée au dernier printemps... elle est bien conservée, ma foi! et le maire a fait graver au-dessus de la porte : ICI, LE 26 JANVIER 1764, NAQUIT UN GRAND HOMME.

LE ROI, ému.

Vraiment!

THIÉBAULT.

Parole d'honneur.

LE ROI, plus ému.

Ils ne m'ont pas oublié... Et Paris!... cette ville où brilla ma jeunesse... et que je n'ai pas visitée depuis 1814.

THIÉBAULT.

Oui... ce fut votre dernier voyage... je me le rappelle... je vous y ai aperçu... à votre fenêtre... vous y receviez une aubade de la musique des Autrichiens... moi j'étais alors blessé, licencié et sans solde.

LE ROI.

Ah! pourquoi n'être pas venu auprès d'un ami?

THIÉBAULT.

Non!... j'ai préféré prendre ma part du malheur d'un vieux maître... je suis parti à pied... je suis allé demander un asile et du pain à l'île d'Elbe!.. (Regardant le roi qui fait un mouvement.) Mais effaçons ce souvenir... d'ailleurs les chaumières qu'ils ont brûlées sont rebâties... les champs foulés par leurs chevaux ont refleuri... le bois de Boulogne est aussi vert qu'avant le passage des Cosaques... une autre jeunesse a poussé... belle, ma foi... une jeunesse qui n'a pas vu l'étranger... et qui n'est pas d'humeur à recevoir sa visite... Ainsi ne parlons plus de tout cela... (Rustall sort.) et occupons-nous sérieusement de notre compatriote (il montre la bouteille.) qui s'impatiente dans son étui de verre. Allons! à table.

LE ROI, en s'y mettant.

Buvons!...

THIÉBAULT, qui a versé.

A l'avenir de la France!

LE ROI.

Toujours!... à la France!... Allons!... vive la France!...

AIR : Verse, verse le vin de France. (d'A. Adam.)

Doux climat et peuple guerrier;
Gaîté, raison, savoir, courage;
Olive, épis, rose et laurier,
Dieu lui donna tout en partage,
Tout en partage!
A jamais elle régnera
Par ses arts, par son éloquence,
Tant que sa main nous versera
Ces bons vins que la Providence
Avec largesse lui dispense.
Sans crainte buvons à la France,
Toute l'Europe applaudira!

TOUS DEUX.

Sans crainte, etc.

(Ils boivent.)

THIÉBAULT, élevant son verre.

Même air.

Oui, noble terre, oui, tes enfants,
Quant tout se courbait à la ronde,
Ont lutté depuis quarante ans,
Seuls pour la liberté du monde,
Seuls dans le monde!
Aussi tant qu' sur ell' s'appuîra
Des nations la délivrance,
Tant qu' sa main puissant' soutiendra
Des peuples la sainte alliance,
L'égalité, l'indépendance,
Sans crainte buvons à la France,
Toute l'Europe applaudira!

(Ils boivent.)

LE ROI.

Diable!... diable!... mon cher camarade de lit... voilà des principes... Est-ce que par hasard ton opinion... (Versant à boire.)

THIÉBAULT.

Mon opinion... eh! mon Dieu!... elle est restée fixe au port d'arme... c'est celle que m'a inculquée autrefois mon ami Jean... Jean le grenadier, s'entend... car Jean le colonel était un peu plus tiède... Jean le général une idée plus modéré... Jean le maréchal... avait mis bien de l'eau dans son vin... et je ne m'étonnerais pas qu'il se fût operé un changement de front complet quand mon ami Jean est passé roi...

LE ROI, versant à boire.

C'est ce qui te trompe... car j'ai toujours été libéral... mais avec sagesse... avec modération.

THIÉBAULT, avec un léger mouvement d'humeur.

Ah bah! ils disent tous ça... et vous le dites comme les autres...

LE ROI, un peu animé.

Moi, du tout... je te jure...

THIÉBAULT, se versant à boire.

Avalons encore celui-là...

SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSÉMA.

JOSÉMA, mystérieusement au roi.

Voilà le paquet que l'homme m'a remis.

LE ROI, lui donnant une pièce d'or.

Merci... tiens...

JOSÉMA.

Une pièce d'or!... (Joséma pose le paquet sur une table et sort.)

THIÉBAULT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE ROI, se levant.

Va voir...

THIÉBAULT, se levant et regardant.

Notre uniforme?... des grenadiers... Je vais chercher le mien... (Il sort.)

LE ROI.

Bien pensé... nous les mettrons tous deux... nous nous croirons à notre départ du pays... (Regardant l'habit.) Ça nous reporte un peu loin!

AIR du vaudeville de l'Anonyme.

Quel souvenir, mon vieux compagnon d'armes!
Notre destin fut un instant pareil.
Retrace-moi nos plaisirs, nos alarmes,
Nos jours mêlés d'orage et de soleil!
Parle à mon cœur de gloire et de clémence,
De nos combats et du pays natal;
Pour me parler des jours de l'indigence
Reste toujours près du manteau royal!

THIÉBAULT, revenant.

Voilà le chef de file... (Il montre son habit *.)

LE ROI, ôtant son habit bourgeois.

Eh vite!... la grande tenue... Il y a long-temps que je n'ai mis cet habit-là... ça rajeunit!

THIÉBAULT, chantant entre ses dents.

J'suis dans mon printemps!...
Je n'ai plus que vingt ans!

LE ROI.

Ah! plus que vingt ans!... jeune homme en cheveux blancs!...

THIÉBAULT, l'arrêtant au moment où il a une manche de passée.

Un moment... que je vérifie quelque chose.

LE ROI, à moitié habillé.

Quoi donc?

* A partir de ce moment Thiébault et le roi commencent à être un peu échauffés par le vin qu'ils ont bu assez largement dans la scène précédente.

THIÉBAULT, riant et montrant le bras du roi.

Ah! ah! ah! c'est bien ça. Thiébault pinxit... avec de la poudre à canon... le bonnet phrygien et vive la république sur le bras d'un roi... Fameux! fameux! (Ils rient tous deux aux éclats en mettant leur uniforme.) (Regardant le roi avec satisfaction.) Oh! morbleu! que vous êtes bien comme ça!...

LE ROI.

Vous!... Qu'est-ce que c'est que vous!... c'est toi... qu'il faut dire... entends-tu?... car sous cet habit-là nous devons être égaux...

THIÉBAULT, hésitant.

Toi!... comment?... il faut dire... tu le veux?...

LE ROI, lui prenant les deux mains avec émotion.

Certainement... je le veux...

THIÉBAULT.

Eh bien? oui... eh bien! oui... ne te fâche pas. Ah! quelle joie!... quelle journée!... c'est le soleil de Fleurus et d'Arcole! Il ne nous reste plus qu'à serrer les rangs... croiser baïonnette... et à marcher sur les carrés ennemis en répétant:

AIR de la Parisienne.

En avant, garde consulaire!
Vois briller sur ton étendard
Ce beau jour dont l'azur éclaire
Les blancs sommets du Saint-Bernard:
Battez, tambours, qu'on se rallie;
L'Italie! à nous l'Italie!
En avant! plus prompts
Que les flots des monts,
Qui de rocs en rocs s'en vont tombant par bonds,
Tombons sur l'Italie!
Aux Français l'Italie!

TOUS DEUX.

En avant! plus prompts, etc.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE BOURGUEMESTRE, plusieurs gardes de police, LE COMTE DE POLDEN.

LE BOURGUEMESTRE, entrant à leur tête.

Ah! ah! vous tombez sur l'Italie, mes gaillards!... Eh bien! moi je tombe sur vous! (Au comte qui entre.) Arrivez! arrivez! monseigneur... je les tiens, ces scélérats, ces anarchistes... ces ennemis de l'ordre... (Il va pour saisir le roi au collet.) La monarchie est hors d'atteinte...

LE COMTE, au bourguemestre.

Que faites-vous!... c'est le roi!...

(Mouvement général de surprise.)

LE BOURGUEMESTRE, pétrifié.

Le... le... roi... Ah! mon Dieu!

THIÉBAULT, s'avançant.

Oui, c'est nous, municipal absurde!... vous êtes enfoncé... Pour vous punir, empoignez-vous vous-même, et en prison!... et ne nous lâchons pas!...

LE ROI.

Oui, en prison! Qu'on nous laisse tranquil-

quilles... et à table ! (Il fredonne.)

Bourguemestre, ouvre la maison...

(Le roi et Thiébault se remettent à table.)

SCÈNE XII.

LE ROI, LE COMTE, THIÉBAULT *.

LE COMTE, à part.

Boire avec un soldat! le roi s'oublier à ce point! Il faut absolument trouver un prétexte pour l'éloigner d'ici. (Après un moment de réflexion, haut.) Sire, veuillez m'excuser, mais je pense qu'il serait temps de rentrer au château.

LE ROI.

Au château ! et pourquoi?

LE COMTE.

Mais, des affaires importantes... la réunion du conseil... vous savez... j'ai à vous communiquer un projet d'ordonnances...

THIÉBAULT.

Des ordonnances ! Méfie-toi, Jean, c'est de la mauvaise monnaie, elle ne passe pas.

LE ROI.

Eh bien ! monsieur le ministre, mettez-vous à table, buvez un verre de vin du Rhin avec nous; et nous parlerons de votre projet.

LE COMTE.

Quoi, sire ! à cette heure ! en ce lieu !

LE ROI, gaîment.

Pourquoi pas?

THIÉBAULT.

A votre santé, monsieur, ou monseigneur, car je ne sais pas au juste. (Bas au roi.) C'est ton préfet de police; il a l'air bien aimable.

LE ROI.

Enfin, monsieur le comte, finissons-en ; voyons quelles sont ces affaires si pressées.

LE COMTE, à part.

Comment faire pour éviter...?

THIÉBAULT.

Nous écoutons !

LE COMTE.

A la rigueur, cependant, nous pouvons remettre cela à demain.

LE ROI.

Parlez donc! je l'ordonne.

LE COMTE.

Sire, puisque vous l'exigez... il s'agit d'une pétition de la vieille cour, qui réclame ses anciennes prérogatives.

LE ROI.

Encore la vieille cour! allons, c'est égal, lisez.

LE COMTE.

Ils demandent premièrement à votre majesté le rétablissement de leurs pensions.

LE ROI.

Et où diable veulent-ils que je trouve de l'argent pour cela?

* Dans cette scène Thiébault et le roi achèvent de se griser.

LE COMTE.

Ils proposent à cet effet une légère augmentation sur les octrois.

THIÉBAULT.

Augmenter les octrois dans un pays où le vin est déjà si cher!... fi donc!... c'est une tyrannie.

LE ROI, buvant.

Il a raison, je ne dois pas empêcher mes sujets de boire.

THIÉBAULT, élevant son verre.

A bas l'octroi !

LE ROI, faisant de même.

Supprimé l'octroi !

THIÉBAULT.

Nous supprimons l'octroi.

LE COMTE, à part.

Est-ce bien sérieux?

LE ROI, au comte.

Continuez.

LE COMTE.

Ils se plaignent ensuite amèrement des écrits qui circulent chaque jour sur leur compte, et sollicitent contre les écrivains une détention préventive.

THIÉBAULT, se levant.

En voilà une bonne!... mille z' yeux ! je n'entends pas ça, moi.

AIR du Père Finot.

Faut supprimer l'impôt, les tailles,
Et les prisons, et les geôliers !
Au lieu d'élargir vos murailles,
Élargissez vos prisonniers;
Pour des couplets, des bagatelles,
Dont pendant huit jours on rira,
Point de donjons, de citadelles :
Pour les vrais coupabl's gardez ça.

mais des chansonniers, des jeunes gens un peu exaltés, des têtes chaudes, un verre de vin... allons donc ! (Achevant l'air.)

A la porte (*ter*) tous ces gens-là !
A la porte (*ter*) ces brav's jeun' gens-là !

LE ROI.

Bien dit, Thiébault; je veux la liberté de la presse, la liberté individuelle. Qu'on relâche sur-le-champ tous les détenus pour cause politique.

LE COMTE, stupéfait.

Quoi! sire...

LE ROI.

Je le veux, entendez-vous?

THIÉBAULT.

Nous le voulons, entendez-vous?

LE ROI.

Après?

LE COMTE.

On se permet enfin de remontrer à votre majesté que la trop grande simplicité de sa maison nuit un peu à sa dignité, et qu'elle ferait bien d'augmenter le nombre des grands officiers de la couronne.

LE ROI.

Quant à ça, par exemple, je crois que c'est bien vu.

THIÉBAULT, se levant brusquement.

Voilà encore une fameuse idée... pour grever le pauvre peuple! Non, non.

Même air.

Croyez-en un vieux camarade,
N'allez pas ruiner le trésor
Pour un tas d' soldats de parade
Galonnés de rubans et d'or...
Près d' vot' peupl' soyez sans alarmes;
Vous l'aimez... il vous chérira :
Qu'avez-vous besoin de gendarmes?
Un citoyen vous gardera.

Ainsi, croyez-moi, tenez-vous-en à votre garde nationale : et quant à vos écuyers, chambellans et autres fricoteurs de la même espèce...

A la porte (*ter*) tous ces gens-là!
A la porte (*ter*) tous ces gens-là!

LE ROI.

Il a raison; je supprime aussi toute la noblesse; je n'aurai plus que de bons bourgeois, bien gais, bien contents... ça m'amusera...

THIÉBAULT.

A bas l'aristocratie!

LE ROI.

Et vive la joie!...

LE COMTE, à part.

Ah! si nous allons jusque là, ce serait folie à moi de parler raison. (Haut.) Puisque vous l'ordonnez, sire, veuillez seulement me donner votre signature; je remplirai vos intentions. (Il présente le papier au roi.)

LE ROI, signant négligemment.

Bien! très bien!

LE COMTE, à part.

Je suis curieux de voir ce qu'il en dira demain matin. (Haut.) Sire, permettez-moi de me retirer. (Le roi lui fait un signe d'adhésion; le comte sort, Thiébault l'accompagne.)

SCÈNE XIII.

LE ROI, THIÉBAULT.

THIÉBAULT, à la porte, reconduisant le comte.

Enchanté d'avoir fait votre connaissance, monsieur le comte de la police; bien le bonjour... mes respects à madame. (Au roi.) Je ne suis pas fâché qu'il s'en aille; j'ai un autre fameux projet à te communiquer.

LE ROI, se levant.

Vraiment?

THIÉBAULT.

Un coup d'ancien qui te couvrira d'une gloire surnaturelle : il faut que tu abdiques.

LE ROI.

Bah! tu crois?

THIÉBAULT.

Pas plus tard que demain matin; quand ils viendront pour te faire la cour, tu leur dis : Messieurs, je vous souhaite une bonne année, mais j'en ai assez comme ça : voilà mon abdication bien en règle, sur papier timbré; arrangez-vous comme vous voudrez; je vous laisse mon trône, mon chapeau à plumes et tout le bataclan : règne qui voudra, je n'en joue plus; trônez, gouvernez, mangez-vous la laine sur le dos; moi, je m'en vais avec mon ami Thiébault dans le département des Basses-Pyrénées où m'attendent des bras ouverts, mon oncle le laboureur, mon cousin le meunier, ma tante la fermière, et où je ferai mes foins et mes orges.

LE ROI.

Oh! mon ami! la bonne idée, l'excellente idée! j'en pleure de joie : plus de cour, d'ennui, d'étiquette... Revoir notre beau soleil du Béarn! Ah! viens, viens, partons tout de suite.

THIÉBAULT.

Un moment, attendons qu'il fasse jour; il me semble d'ailleurs qu'il fait du brouillard!... Comme le temps a changé tout de suite!...

LE ROI.

Bah! c'est égal, mais c'est bien décidé, demain j'abdique... Thiébault, tu ne te dédiras pas!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COMTE, RUSTALL, JOSÉMA, SUITE DU COMTE. (Les valets portent des torches allumées et se tiennent en dehors de la porte; le comte s'approche avec réserve; on les voit passer derrière la croisée qui est au fond.)

CHOEUR, en dehors.

AIR du Final de la Fausse Agnès.

Quand déja la nuit s'avance,
Inquiets de son absence,
Nous accourons, par prudence,
Au palais guider ses pas.

LE ROI, riant.

Ah! ah! mes gentilshommes et mes valets de pied qui viennent me chercher!

THIÉBAULT.

Non, mille tonnerres! il ne s'en ira pas; il est à moi, il reste avec son vieux camarade; n'est-ce pas, Jean, que tu ne veux pas me quitter?

LE ROI, riant.

Ah! ah! ah! non, vraiment.

THIÉBAULT.

AIR du vaudeville des Chevilles.

Dans ton palais je crains quelque surprise :
Reste; demain nous partons, c'est conv'nu;
Reviens en Franc', notre terre promise,
Cacher ta gloire et finir inconnu...
Afin qu'un jour dans l'histoire l'on dise :
Jean s'en alla comme il était venu.

LE ROI.

Tu as raison, mon brave Thiébault, oui... (Achevant l'air.)

Je veux qu'un jour dans l'histoire l'on dise :
Jean s'en alla comme il était venu.

(Ils se tiennent le bras passé sur l'épaule et montent ensemble le petit escalier qui conduit à la chambre à droite; l'orchestre répète seul le chœur précédent. Le comte de Polden entre par le fond, en faisant signe à tout le monde de rester en dehors.)

ACTE SECOND.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau il fait petit jour; des chambellans, des pages, des officiers d'ordonnance sont assis sur des chaises autour des tables, où l'on voit des bougies allumées; au dehors deux factionnaires se promènent.)

CHOEUR en sourdine.

AIR : Noble Châtelaine (du COMTE ORY, opéra).

Le jour vient d'éclore,
Et la fraîche aurore
De ses feux colore
L'horizon vermeil;
Quand la nuit s'achève,
Aux jeux faisons trève,
Car le roi se lève
Avec le soleil !

LE COMTE DE POLDEN, entrant, à mi-voix.

Voici le jour, messieurs; il est inutile de veiller plus long-temps sur la personne de sa majesté; vous pouvez vous retirer.

UN CHAMBELLAN.

Est-ce que nous ne ferons pas le petit-lever?

LE COMTE.

Le petit-lever aura lieu au château, où chacun va reprendre son service ordinaire; vous, monsieur de Berghen, voici une ordonnance dont il faut assurer l'exécution; baron de Gothland, vous allez prendre connaissance de ces nouvelles dispositions, qui devront être rendues publiques à l'instant même.

UN OFFICIER SUPÉRIEUR.

Eh quoi! monsieur le comte...

UN CHAMBELLAN.

Vous exigez...

LE COMTE.

Ne voyez-vous pas que ces ordres sont revêtus de la signature de sa majesté?...

(Chacun sort en s'inclinant; on relève les factionnaires.)

SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Je comprends leur étonnement : n'importe, j'agirai de manière à ne compromettre personne.

SCÈNE III.

RUSTALL, YELVIN, JOSÉMA, LE COMTE DE POLDEN.

YELVIN, entrant.

Mais quand je vous dis, suisse entêté, que c'est la volonté de monsieur Thiébault...

RUSTALL, apercevant le comte.

Chut!... monsieur le comte.

LE COMTE DE POLDEN.

Bien! bien! mes amis, je suis content de votre zèle; mais je vous recommande le silence sur tout ce qui s'est passé ici cette nuit.

(Il sort. Rustall et les autres s'inclinent.)

SCÈNE IV.

RUSTALL, YELVIN, JOSÉMA.

RUSTALL.

Si je cromprends un mot à tout ce qui nous arrive depuis hier...

YELVIN.

C'est pourtant bien simple... quand je vous dis qu'hier soir, après que la majesté royale a été couchée dans votre chambre jaune, monsieur Thiébault est venu me délivrer au violon avec un ordre du roi, qu'il m'a promis de me marier avec Joséma et qu'il m'a donné d'avance sa bénédiction, entendez-vous? j'ai la bénédiction de Thiébault, du vrai Thiébault.

RUSTALL.

Qu'est-ce que tout cela prouve?

JOSÉMA.

Cela prouve qu'il a la place de garde-chasse.

RUSTALL.

Allons donc!

YELVIN.

Voilà l'ordre de me remettre un brevet, signé du roi.

RUSTALL, examinant le papier.

Ça m'a l'air bien en règle; mais c'est tout de même singulier! un braconnier devenir garde-chasse!

YELVIN.

Vous avez raison, car d'ordinaire c'est les gardes-chasse qui deviennent braconniers.

RUSTALL.

Tout est mêlé, tout est confondu; la royauté est au cabaret, le cabaret est sur le trône; un roi dîne avec un ouvrier, et c'est l'homme du peuple qui régale!

YELVIN.

Oh! pour ça, c'est pas du nouveau; j'ai entendu dire que quand un roi vous invite à dîner, c'est toujours le peuple qui paie.

JOSÉMA, les interrompant.

Allons, en voilà assez... c'est ce matin que nous devons être unis par monsieur Thiébault; je vais aller mettre mon bouquet de mariée, parceque le roi doit signer à mon contrat.

RUSTALL.

Le roi!...

JOSÉMA.

Rien que ça, et cependant c'est un avantage réservé seulement aux grandes dames... Allons, viens, Yelvin.

(Elle sort avec Yelvin.)

SCÈNE V.

RUSTALL, seul.

Ma tête se détraque... suis-je endormi? suis-je éveillé? suis-je le père de ma fille? ou est-ce le menuisier Thiébault? En vérité, je commence à croire que c'est moi qui me suis grisé hier au soir.

SCÈNE VI.

LE ROI, RUSTALL.

(Le roi descend les marches de la chambre dans laquelle il a couché avec Thiébault; il a repris son habit bourgeois de la première scène, mais sa toilette se ressent du désordre de la nuit; il regarde autour de lui.)

LE ROI, assez gaîment.

Ah çà, où diable ai-je passé la nuit?

RUSTALL, s'avançant.

Dans mon auberge, sire, avec le menuisier votre auguste ami.

LE ROI.

Mon auguste ami... oui, oui, je me rappelle à présent...Tu vas aller chercher tout de suite...

RUSTALL.

Monseigneur de Thiébault?...

LE ROI.

Non, non... plus tard... En ce moment je veux voir le comte de Polden; qu'il vienne sur-le-champ.

RUSTALL.

J'y cours, sire... (A part.) Le roi a couché chez moi... je vais être fait duc.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE ROI, seul.

Autant qu'il m'en souvient, j'ai mené une conduite peu royale hier... Ce coquin de Thiébault boit mieux que moi... Ah! c'est tout simple, je n'en ai jamais eu l'habitude... Comment tout cela s'est-il fait? (Riant.) Je ne me rappelle presque rien... Voyons donc, voyons donc... Parbleu! tranchons le mot... je me suis grisé... Ce vieux camarade... le vin de France... tant de souvenirs! c'est que tout cela est séduisant... on s'y ferait. Cependant, avant de sortir d'ici et de paraître en public, il faut que je sache au juste comment je me suis comporté... Pardieu! il serait curieux que je fusse sur le rapport comme tapageur!... (Plus gaîment.)

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Pour la tranquillité publique
Je paie assez de surveillants;
Boire et chanter la république
Est un peu hors des réglements.
Après ce joyeux tête-à-tête,
Qui n'était pas trop de saison,
Si ma police était bien faite,
J'aurais dû coucher en prison.

SCÈNE VIII.

LE ROI; THIÉBAULT, qui s'arrête court en entrant et fait quelques gestes d'hésitation avant de s'approcher du roi.

THIÉBAULT, à part, et qui a repris son premier costume.

Oh! oh! le v'là... c'est drôle, je suis tout chose... je ne me sens plus à mon aise comme hier au soir... Ah bah! je connais son cœur... d'ailleurs, nous allons bien voir...

LE ROI, à part.

Ce pauvre garçon, je l'aime bien sincèrement... mais je tremble d'avoir un peu trop écouté ses confidences.

THIÉBAULT, s'avançant.

Pardon, sire... oserai-je vous demander si vous avez passé une bonne nuit?

LE ROI, souriant.

Oui... une excellente nuit...

THIÉBAULT.

C'est que je vous... vous vous êtes peut-être un peu dérangé de vos habitudes.

LE ROI, riant.

Bah!

THIÉBAULT, riant aussi.

Dame! c'est que vous n'aviez ni chambellans pour vous offrir les pantoufles, ni gentilshommes pour vous tenir la robe de chambre.

LE ROI, lui frappant sur l'épaule.

Eh! mon ami, on n'en dort que mieux.

THIÉBAULT.

Comment?... en vérité!... là, sans rire... vous êtes content?...

LE ROI.

Très content.

THIÉBAULT.

Vrai?... Eh bien! vive Dieu!... moi aussi, je suis content; car vous êtes un brave homme de prince, et vous avez fait votre état de roi en conscience.

LE ROI.

Comment?

THIÉBAULT.

Après ce qui s'est passé hier...

LE ROI, gaîment.

Que veux-tu dire?

THIÉBAULT.

Je veux dire que c'est des fameuses lois... des lois immortelles que vous avez données là à votre peuple...

LE ROI, vivement.

Quelles lois?

THIÉBAULT.

Les lois de cette nuit, vous savez bien...

LE ROI.

Comment! j'ai fait des lois cette nuit?

THIÉBAULT.

La modestie est inutile... c'est connu.

LE ROI.

Connu?

THIÉBAULT.

De tout le monde... et à peine ça a-t-il été proclamé, que le peuple s'est senti abîmé de bonheur... on a fermé les boutiques... on s'est rassemblé sur la place du marché... on s'embrasse, on chante, on danse en rond... il y aura des illuminations ce soir.

LE ROI, à part.

Ah! mon Dieu!

THIÉBAULT.

Ça sera la mort aux lampions dans tout le royaume... car ces nouvelles-là ça va vite... et pas plus tard que tout-à-l'heure j'ai vu le télégraphe qui faisait manœuvrer ses grandes jambes d'un air tout joyeux... Il avait l'air de leur dire : Ohé! les autres! ça va bien. (Il jette son bonnet de police en l'air.) Vive le roi!

LE ROI.

En vérité... mais ça commence à devenir inquiétant.

(On entend au-dehors les cris de la multitude.)

THIÉBAULT.

Et tenez, justement, voilà l'avant-garde des enfants de la joie.

SCÈNE IX.

Les Mêmes; RUSTALL, guidant des paysans.

CHOEUR.

Air de danse de mademoiselle Taglioni.

Quel instant prospère!
Plus de loi sévère!
Buvons à plein verre
A la santé du roi,
Qui du populaire
Se montrant le père,
Supprim' la barrière,
Les gab'lous et l'octroi.

THIÉBAULT.

Oui, mes enfants!... oui... célébrez votre prince, votre excellent prince! qui vient d'émanciper vos futailles... Grace à lui les liquides passeront aussi librement à la barrière que dans votre gosier... et quant à messieurs les douaniers, s'ils tiennent à faire l'exercice, eh bien! ils prendront un fusil au lieu d'une sonde.

TOUS.

Vive le roi!

LE ROI, un peu contrarié, à Rustall.

Ah çà, voyons... qui a pu vous mettre de pareilles folies dans la tête? parlez, parlez... je vous l'ordonne.

RUSTALL.

Sire... c'est officiel.

LE ROI.

Officiel!

THIÉBAULT.

Affiché au coin de toutes les rues et signé.

LE ROI.

Signé... par qui?

RUSTALL.

Par notre gracieux ministre, le comte de Polden.

LE ROI.

Par le comte de Polden! (A part.) Diantre! mais cela devient plus sérieux que je ne le pensais... et je cours m'informer...

(Fausse sortie.)

SCÈNE X.

Les Mêmes; LE BOURGUEMESTRE, suivi de quelques NOTABLES, etc., etc. (Le bourguemestre et sa suite se placent devant le roi qui va sortir, et lui barrent le passage.)

LE BOURGUEMESTRE, criant.

Vive le roi!... Prince auguste! prince colossal! prince plus haut que les pyramides d'Egypte!...

LE ROI, sérieux.

Qu'est-ce encore, bourguemestre? que demandez-vous?

LE BOURGUEMESTRE.

Ce que je demande... nouveau Trajan... autre Titus... je demande à vous exprimer, au nom des notables habitants de cette commune, l'admiration, la stupéfaction... (Aux paysans.) Et toi, peuple ignorant! apprends un trait sublime de ton monarque... Par son ordre on vient de mettre en liberté tous les détenus pour cause politique... on m'a relâché... moi, moi factieux... moi, énergumène... sans m'en douter...

LE ROI.

Par exemple!

THIÉBAULT.

Sans doute... c'était convenu.

LE ROI, au bourguemestre.

Et qui donc s'est permis...?

LE BOURGUEMESTRE.

Le comte de Polden... Pour le moment j'étais seul en prison, de façon que je ne puis représenter suffisamment l'enthousiasme universel... Mais rassurez-vous, sire... quand votre munificence va être connue de toute la Suède... ça va courir les provinces... c'est là qu'il y aura de l'écho et des pétards.

LE ROI, à part.

Connu de toute la Suède!... il me fait frémir. (Haut.) Voyons, est-ce là tout?

THIÉBAULT.

Ah! bien oui! tout!... on ne s'arrête pas en si beau chemin!

LE ROI, inquiet.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je donc décrété encore?

THIÉBAULT.

Ce qui doit couronner votre règne, sire... la liberté de la presse.

LE ROI, se mordant les lèvres.

Vraiment?

LE BOURGUEMESTRE.

Oui, la liberté de la presse, pleine, entière,

illimitée... on peut tout dire, tout chanter... témoins... ces couplets séditieux (il tire des imprimés et les distribue.) que j'avais saisis hier, et qui aujourd'hui peuvent circuler librement.

LE ROI.

Des couplets sur ma personne?...

LE BOURGUEMESTRE.

Sur votre personne auguste.

(Il chante.)

AIR : Oui, l'or est une chimère (de ROBERT-LE-DIABLE).

Gai! mes amis, qu'on s'amuse!
Le roi veut qu'on s'amuse bien;
Oui, le roi veut qu'on s'amuse,
Pourvu qu'on n'abuse
De rien!

CHOEUR.

Gai! mes amis, etc.

LE BOURGUEMESTRE.

On permet de tout dire,
Pourvu que l'on parle tout bas;
On permet d' tout écrire,
Pourvu que ça ne paraiss' pas.

CHOEUR.

Gai! mes amis, etc.

THIÉBAULT.

Même air.

Vos fêt's, loin d'êtr' troublées,
Seront libres de toutes parts;
Mais dans vos assemblées
Vous laiss'rez entrer les mouchards.

(Parlé.) des petits mouchards bien gentils...

CHOEUR.

Gai! mes amis, etc.

LE ROI, s'efforçant de sourire, à part.

J'aurais mauvaise grace à me fâcher devant ces bonnes gens. (A tous.) C'est bien! c'est très bien! (Au bourguemestre.) C'est sans doute encore le comte de Polden qui vous a autorisés?...

LE BOURGUEMESTRE.

Le comte lui-même... et tenez, justement le voici.

LE ROI.

Ah! parbleu! il va payer pour tous les autres.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE, SEIGNEURS, etc.

LE COMTE.

Sire...

LE ROI.

Comte de Polden, deux mots.

LE COMTE.

Permettez aux fidèles serviteurs que vous daignez admettre à votre cour de vous exprimer leur regret de n'avoir pu assister ce matin à votre petit-lever.

LE ROI

Allons, mon petit-lever!... il s'agit bien de ça! (Il fait un signe pour faire reculer tout le monde.) (Au comte, qui s'approche.) Que signifient les étranges évènements qui se passent autour de moi, et pour lesquels tout le monde s'autorise de votre nom?

LE COMTE.

Sire, c'est l'exécution fidèle de vos ordres.

LE ROI.

Je n'ai pas pu donner d'ordres semblables.

LE COMTE.

Sire, vous souvient-il qu'hier...?

LE ROI, souriant.

Hier...

LE COMTE.

Voilà les décrets que vous avez signés.

(Il lui remet les ordonnances.)

LE ROI, après avoir regardé.

Comment! j'ai pu signer de pareilles choses!

THIÉBAULT, à part.

Qu'est-ce que j'entends!

LE ROI.

Mais aussi c'était à vous de ne pas les faire exécuter.

THIÉBAULT, à part.

Ce n'était pas lui qui était libéral, c'était...

(Il fait le signe de boire.)

LE COMTE.

Ne pas faire exécuter vos ordres, sire! mais vous avez sans doute oublié votre maxime: « Avant de prendre une mesure, j'admets toutes « les observations; quand elle est prise, j'exige « l'obéissance passive. »

LE ROI

A la bonne heure; mais il ne fallait pas prendre les choses à la lettre.

LE COMTE.

C'est ce que j'ai fait.

LE ROI.

Comment?

LE COMTE.

Votre constitution était un peu large.

THIÉBAULT, à part.

Je crois bien, j'y avais mis la main; c'était du nanan.

LE COMTE.

Je me suis dit : Essayons-la, seulement sur cette petite commune.

AIR de Garrick.

Votre charte nous menait loin...
Ne pouvant lui rompre en visière,
J'ai dû la parquer avec soin
Comme en un cordon sanitaire.
Dans ce seul village écarté
Ayant eu sa libre carrière,
Le sol entier n'en peut être infecté :
Rassurez-vous, sire, la liberté
Ne passera pas la barrière!

THIÉBAULLT, à part.

Du moins, qu'il fasse encore deux heureux avant qu'il soit redevenu roi tout-à-fait.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LE ROI, LE COMTE, LE BOURGUEMESTRE, RUSTALL, SEIGNEURS, NOTABLES, PAYSANS.

LE ROI, gaîment.

Je vous remercie, comte de Polden, d'avoir ainsi pallié mes petites erreurs d'hier.

LE COMTE.

Pas toutes, sire; cette promesse que vous avez faite au menuisier...

LE ROI.

Quelle promesse?

LE COMTE.

D'abdiquer votre couronne et de retourner en France avec lui, vous livrer à la vie champêtre.

LE ROI, gaîment.

Ah! c'était une plaisanterie.

LE COMTE.

Qu'il est bien capable d'avoir prise au sérieux; et je ne répondrais pas que tout-à-l'heure et devant tout le monde...

LE ROI.

Ce serait une terrible esclandre : hâtons-nous donc de rentrer au château.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, THIÉBAULT, JOSÉMA, YELVIN.

(Thiébault est en tenue de route, son sac sur le dos, son bâton à la main; Joséma et Yelvin sont en habits de noce.)

THIÉBAULT se présente sur le passage du roi.

Un moment, sire; j'ai à réclamer de vous l'exécution d'une promesse sacrée.

LE ROI, au comte.

Nous y voilà... l'abdication.

LE COMTE, au roi.

Pas moyen de l'éviter.

THIÉBAULT, aux jeunes gens.

Soyez tranquilles, laissez-moi faire, je vous réponds de ne pas sortir d'ici qu'il n'ait signé votre contrat de mariage. (Au roi.) Sire, vous le voyez, me voilà en tenue de route pour le département des Basses-Pyrénées, et je n'attends plus que votre paraphe en bas de ce papier-là...

LE ROI.

Comment, est-ce que tu penses encore...?

THIÉBAULT.

Plus que jamais : chose promise, chose due.

LE ROI.

Oh! promise, promise, un peu en l'air.

THIÉBAULT.

Du tout, j'ai votre parole : et ce serait la première fois que vous y manqueriez.

LE ROI.

Ah çà, tu y tiens donc bien?

THIÉBAULT.

Certainement; d'ailleurs il ne s'agit pas de moi; c'est pour le bonheur des autres...

LE ROI, vivement.

Leur bonheur! (Au comte de Polden.) Grand merci du compliment.

THIÉBAULT, à Yelvin et Joséma.

Allons donc, parlez aussi, vous autres, ça vous regarde plus que moi.

JOSÉMA, au roi.

Sire, nous serions si contents!

YELVIN.

Majesté, ça nous rendrait si heureux!

RUSTALL.

Après tout ce que vous avez déja fait...

LE BOURGUEMESTRE.

Grand roi! c'est notre plus cher desir à tous.

TOUS.

A tous!...

LE ROI, à part.

Eh bien! il paraît que je suis adoré de mon peuple. (A Thiébault qui s'approche de lui.) Mais enfin... cet acte, qui l'a rédigé?

THIÉBAULT.

Oh! j'ai bien fait les choses, c'est passé par-devant notaire.

LE ROI.

Un notaire!... (Il parcourt le papier; riant.) Oh! oh! c'est le contrat de ces enfants; (il s'approche de la table.) je signe de grand cœur.

(Il signe.)

CHOEUR.

AIR : Charles-Quint, etc. (de MAZANIELLO).

Quelle fête pour le village!
Ce prince que nous aimons tous,
Il a signé... c'est un présage
De bonheur pour les deux époux!

LE BOURGUEMESTRE.

Le roi a signé... il a signé lui-même... vive le roi!

TOUS.

Vive le roi!

LE ROI, frappant sur l'épaule de Thiébault et le prenant à part.

Eh bien! mon vieux camarade, es-tu content de moi?

THIÉBAULT.

Dame! comme ça... Tout ce que vous aviez fait hier, vous le défaites aujourd'hui.

LE ROI, à mi-voix.

Hé! hé! il y avait bien un peu d'exagération; mais rassure-toi, je ne déferai pas tout, et les libertés de la Suède auront gagné quelque chose à notre petit souper d'hier soir.

THIÉBAULT.

A la bonne heure! ça me fait plaisir, je ne serai pas venu pour rien; mais avec tout ça je pars seul.

LE ROI.

Que veux-tu? on ne fait pas toujours tout ce qu'on veut; mais je suis venu te voir, j'espère que tu me rendras ma visite.

5301786

THIÉBAULT, un peu ému.

Je n'oserai jamais; faut pas m'en vouloir.

LE ROI, souriant.

Au moins, n'as-tu rien à me demander?

THIÉBAULT, toujours ému.

Votre souvenir.

LE ROI.

Pas autre chose?

THIÉBAULT.

Non... pourtant je me trouve de noce; si par hasard je m'oubliais un peu; s'il m'arrivait un malheur... du vin blanc... et de chanter quelque vieux refrain de la république, promettez-moi de n'en rien dire au roi... (Le roi ému lui serre la main affectueusement en signe d'adhésion et s'éloigne avec sa suite.)

CHOEUR.

Quelle fête pour le village !
Ce prince que nous aimons tous,
Il a signé... c'est un présage
De bonheur pour les deux époux !

FIN DU CAMARADE DE LIT.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
nº 4, boulevart d'Enfer.

17

LES ENFANS D'ÉDOUARD,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS,
LE 18 MAI 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ÉDOUARD V, roi d'Angleterre	Mme Menjaud.
RICHARD, duc d'York, son frère	Mlle Anaïs-Aubert.
RICHARD, duc de Glocester, oncle des princes, régent du royaume	MM. Ligier.
Le duc DE BUCKINGHAM	Menjaud.
Sir JAMES TYRRHEL	Joanny.
La reine ÉLISABETH, veuve de lord Gray, puis d'Edouard IV, mère des deux princes	Mlle Mars.
LUCI, première femme de la reine	Mme Tousez.
EMMA, femme de la reine	Mlle Moralès.
FANNY, Idem.	Mlle Martin.
WILLIAM, serviteur de la reine	M. Arsène.
LE CARDINAL BOURCHIER	Personnages muets.
L'ARCHEVÊQUE D'YORK	Personnages muets.
DIGHTON	Personnages muets.
FORREST	Personnages muets.

Lords, Seigneurs de la cour, Gardes, etc.

ACTE PREMIER.

Un salon chez la reine Élisabeth. — D'un côté, la Reine occupée à broder; de l'autre, quelques métiers de tapisserie abandonnés par ses femmes, qui entourent le jeune duc d'York.

SCÈNE I.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, LUCI, EMMA, FANNY.

ÉLISABETH, au duc d'York, sans lever les yeux.
Regarderai-je?

LE DUC D'YORK, dont on achève la toilette.
Oh! non.

ÉLISABETH.
Enfant!

LE DUC D'YORK.
Non pas encor.

A Luci.
Bonne mère, attendez. — Donne le collier d'or.

LUCI.
Plus tard.

LE DUC D'YORK, courant vers une table.
Tiens! Je le prends.

LUCI.
Reine, veuillez, de grace,
Forcer le duc d'York à demeurer en place.
Il est comme un oiseau.

LE DUC D'YORK.
Qu'au piége on aurait pris.
Je ne fais pas un bond sans qu'on pousse des cris.
Allons, vieille Luci, viens, cours!

LUCI, à la reine.
Il me désole.

LE DUC D'YORK, courant autour de la table.
Rattrape en chancelant ton oiseau qui s'envole.

LUCI.
Essayer un habit pour le couronnement,
S'élançant pour le saisir.
C'est grave. — On vous tient!

LE DUC D'YORK, s'échappant.
Bon!...

ÉLISABETH.

Très grave, assurément.

LUCI.

Lord Glocester, votre oncle, aujourd'hui vient vous
Pour recevoir le roi. [prendre.

ÉLISABETH.

Vous le ferez attendre.

Le regardant de côté.

Richard, je vais gronder. — Cher trésor, qu'il est

LUCI, *au duc d'York.* [bien !

Votre frère est un ange, et vous ne valez rien.

LE DUC D'YORK.

Voyez-vous l'hypocrite ! il est roi d'Angleterre,
Et je ne le suis pas ; voilà tout le mystère.

LUCI.

Dans le pays de Galle, où chacun l'admirait,
Le jour de son départ il a fait un beau trait.

LE DUC D'YORK, *se rapprochant.*

Lequel ?

LUCI.

On nous l'écrit.

LE DUC D'YORK.

Lequel ? je veux l'apprendre :
L'éloge d'Édouard, j'aime tant à l'entendre !

LUCI, *le saisissant.*

On vous tient, déserteur !

LE DUC D'YORK.

C'est une trahison ;
Mais je me vengerai.

ÉLISABETH.

Demande-lui raison.

A Luci.

Abuser de l'amour qu'il montre pour son frère,
Ah ! fi ! c'est mal.

LUCI.

Amour que je ne comprends guère ;
Ils sont si différens : l'un gai, bouillant, fougueux ;
L'autre, grave et sensible.

ÉLISABETH.

Aimables tous les deux.

LE DUC D'YORK, *à Luci.*

Si tu pouvais finir ! pour cette jarretière
Faut-il donc à genoux rester une heure entière ?

LUCI.

Encor faut-il le temps. Je suis vieille, et mes doigts
N'ont plus l'agilité qu'ils avaient autrefois.
Mon cher petit Richard.

LE DUC D'YORK.

Petit ! quelle injustice !
On est jusqu'à vingt ans petit pour sa nourrice.

LUCI.

Un moment, et j'achève.

LE DUC D'YORK, *avec impatience.*

Est-ce fait ?

LUCI.

Liberté !
Beau captif.

LE DUC D'YORK, *se plaçant devant la reine.*

Regardez.

ÉLISABETH.

Charmant, en vérité !

EMMA.

On n'est pas plus joli.

ÉLISABETH.

Venez, vous qu'on adore,
Qu'on vous baise cent fois, et puis cent fois encore !
Sous l'appareil du sacre et l'auguste bandeau,
Luci, crois-tu toujours qu'Édouard soit plus beau ?
Vous charmerez tous deux ce peuple qui vous aime.

A Luci. [même.]

Levez vos grands yeux noirs ! — C'est son père lui-

LUCI, *appuyée sur le dos du fauteuil de la reine.*

Il a de son regard.

ÉLISABETH.

Mais beaucoup ; mais, Luci,
C'est sa vivante image : il souriait ainsi ;
Cette grâce, il l'avait, quand sa main souveraine
Releva lady Gray pour en faire une reine.

LE DUC D'YORK.

Lady Gray, c'était vous.

ÉLISABETH.

Qui pauvre et sans appui,
Redemandais mes biens en pleurant devant lui.
Dieu ! comme je tremblais ! Luci se le rappelle.

A Luci.

Il fut bien généreux ; — mais moi j'étais bien belle,
N'est-ce pas ?

LE DUC D'YORK.

Je le crois ; belle comme à présent.

ÉLISABETH, *qui l'embrasse.*

Je vous punis, flatteur !

LUCI.

Sans doute, en le baisant.
Voilà vos châtimens : caresses sur caresses ;
Et votre fils aîné n'a rien de vos tendresses.

LE DUC D'YORK, *à la reine.*

Je lui rendrai sa part en l'embrassant pour vous.

ÉLISABETH.

Savez-vous qu'à Radnor il souffrait loin de nous ?

LUCI.

Quoi ! toujours ?

ÉLISABETH.

Pauvre fleur, le chagrin l'a fanée.
Que de pleurs nous coûta cette triste journée,
Où le noble Édouard de ses bras défaillans,
De ses yeux affaiblis vous cherchait, mes enfans,
Rapprochait, unissait vos deux têtes charmantes
Sous les derniers baisers de ses lèvres mourantes !
Aimez-vous, a-t-il dit, et, regardant les cieux,
Pour ne les plus rouvrir, il a fermé les yeux.

LE DUC D'YORK, *d'une voix altérée.*

Un beau soir, à Windsor, nous irons, ô ma mère,
Lui demandant tous trois la santé de mon frère,
Déposer sur le marbre, où souvent nous pleurons,
Deux couronnes de fleurs que nous enlacerons ;
Et puis vous lui direz : A ton désir fidèles,
Tes fils jusqu'au tombeau seront unis comme elles.
Le voulez-vous ?

ÉLISABETH, *essuyant les yeux du duc d'York.*

Demain.

LE DUC D'YORK.

Dès qu'il nous reverra,
Au bonheur, à la vie Édouard renaîtra.
De lui donner des soins qu'on me laisse le maître.
Mon remède est si bon !

ÉLISABETH.

Pourrait-on le connaître ?

LUCI.

C'est le jeu.

LE DUC D'YORK.

Trouve mieux pour guérir ses douleurs.

ÉLISABETH, à part.

Comme chez les enfans le rire est près des pleurs !

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers avec lui reviendra-t-il à Londres ?

ÉLISABETH.

Sans doute.

LUCI.

Noble cœur, et dont je puis répondre !
Parent loyal et sûr; ami vrai, celui-là;
Votre oncle maternel.

ÉLISABETH.

Qu'entendez-vous par-là ?

LUCI.

Rien : je dis seulement que c'est leur second père,
Et qu'ils n'en ont pas d'autre.

LE DUC D'YORK.

Il est parfois sévère;
Mon oncle Glocester est bien plus indulgent,
Et je l'aime bien moins.

ÉLISABETH.

Parlez mieux du régent.
Quoi qu'en dise Luci, dont le discours me blesse,
Vous pouvez, chers enfans, compter sur sa tendresse.
Il a de votre père et le zèle et les soins;
Il lui ressemble en tout.

LE DUC D'YORK.

Pas de figure au moins.

ÉLISABETH.

Richard, vous me fâchez.

LE DUC D'YORK.

Eh bien ! je me ravise,
Et dirai, si l'on veut, que sa taille est bien prise.

ÉLISABETH.

Quand vous aurez son âge, ayez sa dignité;
Vous serez bien, milord.

LE DUC D'YORK.

Oui, très bien d'un côté;
(Montrant son épaule.)
Mais de l'autre !

ÉLISABETH, sévèrement.

Richard !

LUCI.

Que milady pardonne.

ÉLISABETH, au duc d'York.

C'est un méchant esprit que celui qu'on vous donne.
Vous m'entendez, Luci !

LUCI.

Mais, madame...

ÉLISABETH.

En effet,
Le régent est coupable; et de quoi? Qu'a-t-il fait?
Depuis qu'à sa tutelle on remit leur enfance,
A-t-il un seul instant trompé ma confiance ?

LUCI.

Non, jusqu'à présent; mais...

ÉLISABETH.

Mais il vous est suspect.
C'est fâcheux; cependant il a droit au respect,
Au vôtre, au sien surtout.
(Au duc d'York.)
Les vertus, le courage,
Valent mieux que la grâce et qu'un joli visage.
Il est mal et très mal de prendre un ton moqueur;
Je ne vous aime plus; vous avez mauvais cœur.

LUCI.

Le voilà tout confus.

LE DUC D'YORK.

Pardon !

ÉLISABETH.

Je suis trop bonne.

LUCI.

Paix ! quelqu'un vient : c'est lui.

ÉLISABETH.

Le régent ?

LE DUC D'YORK.

En personne.
(Imitant la démarche de son oncle.)
Le reconnaissez-vous ?

ÉLISABETH, au duc d'York.

Je vois qu'il faut sévir.
(Bas à Luci.)
Vous m'y forcez; c'est bien. — Il l'imite à ravir.

FANNY.

Sortirons-nous?

ÉLISABETH.

Pourquoi? Reprenez votre ouvrage.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GLOCESTER.

(Les femmes de la reine vont s'asseoir près des métiers à tapisserie. Le duc d'York est devant Luci, qui dévide un écheveau de soie sur ses bras.)

ÉLISABETH, à Glocester.

Vous avez de mon fils reçu quelque message,
Milord, il vous écrit? Pour moi, j'en fais l'aveu,
Ainsi que lord Rivers, il me néglige un peu :
Me laisser deux long jours sans lettres, sans nouvelles,
C'est comprendre bien mal mes craintes maternelles.

GLOCESTER.

Oui, voilà les enfans : pour nous il ne font rien,
Et les ingrats sont sûrs qu'on les recevra bien.

LE DUC D'YORK, d'un air boudeur, à Luci qui lui fait signe de se taire.

Les ingrats !

ÉLISABETH, à Glocester.

Votre grace en dit plus que moi-même.
Eh ! n'est-ce pas pour eux, pour eux seuls qu'on les aime !

Pauvre ange ! qu'il m'oublie et qu'il ne souffre pas ;
Il n'aura point de tort.

GLOCESTER.

Il vient, et sur ses pas
Semant tous les chemins de fleurs, de verts feuillages,
Nos Anglais, m'écrit-on, l'environnent d'hommages.
C'est porté dans leurs bras qu'il arrive aujourd'hui;
Sa marche est un triomphe, et jamais, avant lui,
Le noble sang d'York, jamais la rose blanche,
N'ont ému tant de cœurs d'une joie aussi franche.

ÉLISABETH.

Vous m'enchantez, milord.

GLOCESTER.

Moi, son humble sujet,
Heureux de ces transports dont je chéris l'objet,
J'arrive ; et des douleurs je trouve ici l'image :
Tant d'attraits sont voilés des ombres du veuvage.
Que ce front, pour un jour, affranchi de son deuil,
Rayonne, heureuse mère, et d'ivresse et d'orgueil.

ÉLISABETH.

Hélas ! ne dois-je rien à qui m'a couronnée ?
Je suis heureuse mère et femme infortunée?
Et cet autre Edouard qui va m'être rendu
Rappelle à mes regrets celui que j'ai perdu.

LE DUC D'YORK, à la plus jeune femme de la reine qui joue avec lui.

Tu m'oses défier : eh bien ! voilà mon gage !
(Il l'embrasse.)
Rends-le-moi si tu veux.

LUCI, le suivant.

Milord, soyez donc sage !
Ces fils de soie et d'or vont tomber de vos bras :
Bien : les voilà mêlés.

LE DUC D'YORK.

Tu les démêleras.

LUCI, lui montrant l'écheveau qu'elle a ramassé.

Des nœuds ?

LE DUC D'YORK.

En les coupant.

GLOCESTER, à la reine, en souriant.

C'est un autre Alexandre.

ÉLISABETH.

Quand on ne le voit pas on est sûr de l'entendre.

GLOCESTER, au duc d'York.

A la bonne heure au moins ! beau neveu, les rubis,
L'or et les diamans brillent sur vos habits.

LE DUC D'YORK.

Je vous fais grace encor du grand manteau d'hermine.
Au sacre je l'aurai.

GLOCESTER.

C'est vrai : plus j'examine,
Et plus je reconnais le vêtement pompeux
Qui doit à Westminster parer mes chers neveux.

LE DUC D'YORK.

Est-ce demain ?

GLOCESTER.

Bientôt.

LE DUC D'YORK.

Non, fixez la journée.
Bientôt, c'est quand on veut, c'est un mois, une [année.

GLOCESTER.

Un siècle.

LE DUC D'YORK.

En attendant, milord, on peut mourir

ÉLISABETH, vivement.

Le ciel nous en préserve !

GLOCESTER, au duc d'York.

Attendre, c'est souffrir,
N'est-ce pas ?

LE DUC D'YORK.

Eh bien, quand ?

GLOCESTER.

De ses vœux l'enfant presse
Ce temps, dont l'âge mûr accuse la vitesse.

LE DUC D'YORK.

Enfin, quand donc ?

GLOCESTER.

Bientôt.

ÉLISABETH.

Milord, asseyons-nous.

LE DUC D'YORK.

Ma mère à son travail, et moi sur vos genoux.

ÉLISABETH.

Vous abusez, Richard !

GLOCESTER, au duc d'York qui veut descendre.

Restez !

LE DUC D'YORK.

Oh ! non j'abuse.

ÉLISABETH.

Ne faites pas le fier : on vous souffre.

GLOCESTER, à la reine.

Il m'amuse.

ÉLISABETH, à Glocester.

Le roi vous marque-t-il l'heure de son retour?

GLOCESTER.

Mais nous devons ce soir l'embrasser à la Tour.

LE DUC D'YORK.

A la Tour ! et pourquoi ?

GLOCESTER.

Je m'en vais vous le dire:
Si mon neveu lisait tout ce qu'il devrait lire,
Instruit d'un vieil usage, il saurait que toujours
Les rois avant leur sacre y passent quelques jours.

LE DUC D'YORK.

Mais c'est une prison.

GLOCESTER.

Qui n'attriste personne,
Quand on en doit sortir pour ceindre une couronne.

LE DUC D'YORK.

Mon frère, en la quittant, va donc gouverner ?

GLOCESTER.

Non.

ÉLISABETH.

Tant qu'on n'est pas majeur on n'est roi que de [nom.

LE DUC D'YORK.

J'en voudrais le pouvoir, si j'en avais le titre.

GLOCESTER.

A treize ans, de l'état milord serait l'arbitre ?

LE DUC D'YORK.

Oui, milord.

GLOCESTER.

Des enfans qui courent sur le port,

Vous ferions pour la guerre une armée à milord.

LE DUC D'YORK.

Il n'en est pas besoin : milord pourrait, j'espère,
Compter sur les soldats commandés par son père.

GLOCESTER.

Ils sont vieux pour milord.

LE DUC D'YORK.

Milord se ferait vieux.

GLOCESTER.

Et comment, s'il vous plaît ?

LE DUC D'YORK.

En combattant comme eux.

GLOCESTER.

Voilà des sentimens dignes d'un diadême !

LE DUC D'YORK.

Mais celui qui le tient le défendra lui-même.

LUCI, à part.

Bien dit !

ÉLISABETH.

Et de son front qui voudrait l'enlever ?
Lord Glocester est-là pour le lui conserver.

GLOCESTER.

Que vous me jugez bien ! Au péril de ma vie,
Vous le prouver, ma sœur, est un sort que j'envie.

LE DUC D'YORK.

Votre beau cheval blanc, que souvent j'admirai,
Vous me l'avez promis ; donnez : je vous croirai.

ÉLISABETH.

Vous demandez toujours.

GLOCESTER, au duc d'York.

Il est à votre grace ;
Mais saurez-vous au moins le conduire à ma place ?

LE DUC D'YORK.

Tout jeune que je suis, mieux qu'un autre à vingt [ans.

GLOCESTER.

Mauvaise herbe est précoce et croît avant le temps.
Le proverbe dit vrai.

LE DUC D'YORK.

Voilà pourquoi, je gage,
A quelqu'un que je sais l'esprit vint avant l'âge.

ÉLISABETH, à Glocester.

Parlons du roi, milord.

GLOCESTER, au duc d'York.

A qui donc ?

LE DUC D'YORK.

A quelqu'un.

GLOCESTER.

Mais enfin ?...

ÉLISABETH.

Certain duc va se rendre importun,
Et je le renverrai.

GLOCESTER.

Non pas : laissez-le dire ;
Sa malice m'enchante et me fait beaucoup rire.

ÉLISABETH.

Vous le rendez, milord, trop libre en le gâtant

Bas.

Il est un peu malin ; mais il vous aime tant !

GLOCESTER.

Et moi donc !... cher enfant. Il faut que je l'em- [brasse.
Si jamais celui-là ment à sa noble race !...

ÉLISABETH.

Et son frère !

GLOCESTER.

Son frère est aussi mon espoir.
Qu'ils prospèrent tous deux, et que je puisse voir
Ces rejetons chéris d'une tige si belle,
Ces deux roses d'York fleurir sous ma tutelle !

ÉLISABETH.

Eh bien ! protégez-les ; qu'ils vous soient toujours [chers
Eux, comme tous les miens : la main de lord Rivers
Sur le lit d'Édouard serra deux fois la vôtre ;
En veillant sur mes fils, aimez-vous l'un et l'autre !

(Ici on entend quelque rumeur sous les fenêtres.)

UN CRIEUR PUBLIC, en dehors.

« Jugement et condamnation de lord Hastings,
» pair du royaume, atteint et convaincu du crime
» de haute trahison. »

LE DUC D'YORK.

Hastings !... grace, mon oncle !

ÉLISABETH.

Il aimait cet enfant.

GLOCESTER.

Le lâche avait trahi celle qui le défend.
Forcé de le punir, j'eus peine à m'y résoudre.
Mais je vous aimais trop, milady, pour l'absoudre.

LE CRIEUR PUBLIC.

« Arrestation de lord Rivers, conduit de Nor-
» thampton à la forteresse de Pomfret, par ordre
» du duc de Glocester, régent du royaume. »

ÉLISABETH.

Qu'entends-je ?

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers !

GLOCESTER, en riant.

Oh ! lui, c'est différent.

ÉLISABETH.

Qu'a-t-il fait ?

GLOCESTER, de même.

Rien.

ÉLISABETH.

Encore ?...

GLOCESTER.

Il est votre parent ;
Voilà son crime.

ÉLISABETH.

Eh quoi ! vous faisait-il ombrage ?

GLOCESTER.

A moi ?... lui ?... Sans témoins j'en dirais davan- [tage.
En l'embrassant bientôt vous me remercirez ;
Il le fera lui-même.

LE DUC D'YORK.

Ah ! vous nous rassurez.

ÉLISABETH.

(A son fils.) (A ses femmes.)
Va jouer. Laissez-nous.

LE DUC D'YORK, à Glocester.

Tenez votre promesse,
Et vous rirez de moi, si je manque d'adresse.

GLOCESTER.

Le petit écuyer pourra tomber de haut.

LE DUC D'YORK.

Petit ! et vous aussi, vous raillez ce défaut !

Allez, d'autres que moi pècheraient par la taille,
Si l'on mesurait l'homme au cheval de bataille.

GLOCESTER.

Vraiment!

LE DUC D'YORK.

Adieu, bel oncle!

GLOCESTER.

A revoir, bon neveu!

A part.

Quand ils ont tant d'esprit, les enfans vivent peu.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, GLOCESTER.

ÉLISABETH.

Parlez : de Lord Rivers avez-vous à vous plaindre?
De quoi l'accuse-t-on? pour lui que dois-je crain- [dre?

GLOCESTER.

Se penchant sur le métier de la reine.

Mais rien, croyez-moi donc.—Quel travail délicat!
Cet ouvrage de femme est d'un goût, d'un éclat!

ÉLISABETH.

Il est vrai ; je suis femme, et comprends vos pa- [roles :
Je dois me renfermer dans ces travaux frivoles.

GLOCESTER.

Vous ai-je dit cela?

ÉLISABETH.

Je me le dis pour vous.
Mon Dieu! de ses secrets que l'état soit jaloux;
J'y consens: gardez-les; restez-en seul le maître;
Je les ai trop connus pour vouloir les connaître.
Mais je suis sœur, milord; je suis mère, et je crains.
Est-ce un tort? que l'excuse en soit dans mes chagrins.
Le malheur rend timide; à force de souffrance,
J'ai contre l'avenir perdu toute assurance.
Quittez ce ton léger que dément votre cœur,
Milord, et parlez-moi comme un frère à sa sœur.

GLOCESTER.

Eh bien! à votre gré gouvernez votre esclave,
Et parlons gravement de ce qui n'est pas grave :
Lord Rivers arrêté! quel forfait est le sien?
Que lui reproche-t-on!... rien, absolument rien.
Mais à notre Édouard plus je le crois utile,
Moins je vois ses dangers avec un œil tranquille.

ÉLISABETH.

Quels dangers?

GLOCESTER.

Vous savez que vos augutes nœuds
Ont dans ses intérêts, dans son orgueil haineux,
Ulcéré jusqu'au cœur cette vieille noblesse
Que rien ne satisfait et qui d'un rien se blesse.
Quand on vit vos parens des emplois revêtus,
On chercha leurs aïeux; je comptais leurs vertus.
Rivers, qu'avaient poussé mes amis et les vôtres,
Vint sur les bancs des pairs s'asseoir parmi nous autres,
Dont les noms se perdaient dans la nuit du passé;
Le mot de parvenu fut alors prononcé :
Mot banal, et des cours injure favorite,
Lorsqu'auprès des grands noms s'élève un grand mérite.
Sa fortune croissant avec ses ennemis,
L'héritier du royaume à ses soins fut remis.
On murmura plus haut; mais on craignit les armes
Que vous teniez du roi subjugué par vos charmes.

ÉLISABETH.

Milord!...

GLOCESTER.

Qui n'eût fléchi sous un tel ascendant?
J'y cède, comme lui, reine, en vous regardant.
Mais enfin ce dépit, que retenait la crainte
Depuis votre veuvage éclate sans contrainte.
« Votre frère, dit-on, maître du jeune roi, »
C'est ce parti haineux qui parle et non pas moi,
« Gouverne son esprit ainsi que sa personne,
» Et mettrait volontiers les mains sur sa couronne. »

ÉLISABETH.

Qui, lui! mon noble frère!...

GLOCESTER.

Eh non, mille fois non!
Ce sont vos deux enfans qu'on poursuit sous son nom;
Un voulait, prévenant le sacre qui s'apprête,
Pour aller jusqu'au roi, faire tomber sa tête

ÉLISABETH.

Mais c'est affreux! milord.

GLOCESTER.

Sans doute, c'est affreux;
Et de tous ces complots l'artisan ténébreux,
Quel est-il? Lord Hastings.

ÉLISABETH.

J'en frémis : à l'entendre,
Il avait pour mes fils un dévoûment si tendre!
A qui donc se fier?

GLOCESTER.

A moi, qui l'ai puni.
Gardez-vous cependant de croire tout fini;
Leur parti n'est pas mort avec ce chef habile.
Il fallait à Rivers assurer un asile;
Il fallait plus encor, que le bruit des verrous
Par un acte apparent satisfît leur courroux.
Voilà le double but où je voulais atteindre,
Et, le complot détruit, tout calme, pourquoi fein- [dre?
Rendant pleine justice à Rivers méconnu,
Je l'embrasse, et lui dis : Soyez le bienvenu.
De tout ce que j'ai fait tel est l'aveu sincère :
Eh bien! ai-je à ma sœur répondu comme un frère?

ÉLISABETH.

Sous cet amas d'horreurs mon cœur reste abattu;
Peut-on se faire un jeu de noircir la vertu!

GLOCESTER.

Eh! que diriez-vous donc, si dans leur folle haine
Ils osaient insulter jusqu'à leur souveraine?

ÉLISABETH.

Moi?

GLOCESTER.

Vous : de votre hymen la légitimité
Par de sourdes rumeurs est un point contesté;
Et, comme leur fureur ne peut être assouvie
Qu'en frappant mes neveux dans leurs droits ou [leur vie,
Ils vont plus loin.

ÉLISABETH.

Comment?

GLOCESTER.

Et cette indignité
Réussit en raison de son absurdité !
Plus une calomnie est difficile à croire,
Plus pour la retenir les sots ont de mémoire.

ÉLISABETH.

De grace, expliquez-vous.

GLOCESTER.

Je comprends ces discours;
Quand une Jeanne Shore est du mépris des cours
Retombée à sa place, et meurt en criminelle,
Dans la fange où déjà son nom traîne avant elle,
Fussent-ils, ses enfans, issus du sang des rois,
Le dernier des Anglais peut contester leurs droits.
Ils étaient nés flétris, ces fruits de l'adultère ;
Mais vos fils !...

ÉLISABETH.

Ose-t-on déshonorer leur mère ?
Répondez-moi, milord : l'ose-t-on?

GLOCESTER.

Bruits menteurs
Dont je voudrais connaître et punir les auteurs

ÉLISABETH.

On l'ose !

GLOCESTER.

Ah ! milady, que du faîte où nous sommes
Le spectacle qu'on a vous dégoûte des hommes !

ÉLISABETH.

Mon frère, moi, mes fils, tout frapper à la fois !
Je reste de surprise immobile et sans voix.

GLOCESTER.

Enfin dans leur démence ils vont jusqu'à prétendre
Que d'un remords secret ne pouvant vous défen- [dre,
Tout entière à vos fils, vous les aimez assez
Pour vous sacrifier à leurs jours menacés,
Et... puis-je d'un tel bruit me rendre l'interprète?
Signer l'aveu public des erreurs qu'on vous prête.

ÉLISABETH.

Le signer !

GLOCESTER.

Par tendresse : en préférant pour eux
Une vie assurée à des droits dangereux.

ÉLISABETH.

Le signer ! qu'à ce point la terreur m'avilisse !
Que de mon lâche cœur cette main soit complice,
Pour flétrir mes enfans, pour les déshériter,
Pour abdiquer ces droits qu'on leur vient disputer,
Droits augustes, milord, certains, incontestables,
Et dont j'écraserai tous ces bruits misérables !
Le signer ! je suis faible, et cependant j'irais,
Reine et mère à la fois, dans mes yeux, sur mes [traits
Portant le démenti d'une telle infamie,
Aborder le front haut cette ligue ennemie.
J'irais, je traînerais mes deux fils sur mes pas ;
Je prendrais d'Édouard l'héritier dans mes bras :
Oui, j'en aurais la force, et courant leur répondre,
Au peuple rassemblé dans les places de Londre,
Je dirais, je crirais... Que sais-je ? Ah ! si les mots
Me manquent, au besoin, mes regards, mes sanglots
Répandront au dehors ma douleur maternelle ;
Si ma voix me trahit, mes pleurs crîront pour elle :
« Peuple, sauve ton roi, c'est Édouard, c'est lui,
» Édouard orphelin qui te demande appui.
» Abandonné de tous, c'est en toi qu'il espère :
» Adopte mes enfans qu'on prive de leur père. »
Mes enfans ! mes enfans !... Ah ! qu'ils viennent vos [lords;
Qu'ils m'insultent en face ; ils me verront alors,
Entre mes deux enfans, faire tête à l'outrage.
La lionne qu'on blesse aurait moins de courage,
Moins de fureur que moi, si jamais je défends
Les jours, les droits sacrés, l'honneur de mes en- [fans.

GLOCESTER.

Vertu, que c'est bi n là ton sublime langage !
Mais croyez qu'avant vous, si la lutte s'engage,
J'irai leur faire affront de leurs propres noirceurs,
Reine, et vous m'oubliez parmi vos défenseurs.

ÉLISABETH.

Vous, jamais ! Après Dieu, soyez ma providence.
De vos soins pour Rivers j'admire la prudence;
Je vous en remercie. Ah ! qu'un plus noble effort

A William qui rentre.

Couronnant vos projets...Que nous veut-on ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, WILLIAM.

WILLIAM.

Milord,
Le duc de Buckingham est porteur d'un message;
Peut-il voir votre grâce ?

GLOCESTER.

Encor ! quel esclavage !

Faisant un pas pour sortir.

Pardon, je vais l'entendre.

ÉLISABETH, *l'arrêtant.*

Ici, milord, ici.

A William qui sort. A Glocester.

Qu'il vienne. Excusez-moi de vous quitter ainsi :
Impuissante à cacher la douleur qui m'oppresse,
J'ai besoin d'y céder pour m'en rendre maîtresse.
Calme devant mon fils, qui doit tout ignorer,
Je voudrais, s'il se peut, l'embrasser sans pleurer.
Je vous attends, milord.

SCÈNE V.

GLOCESTER, *la regardant sortir.*

Sous le deuil que de charmes !
J'aime une reine en deuil. Mon Dieu, les belles [larmes !
Qu'elles jaillissaient bien d'un cœur au désespoir !
On les ferait couler seulement pour les voir.

SCÈNE VI.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Salut au protecteur!

GLOCESTER.

C'est donc fait?

BUCKINGHAM.

Et mon zèle
N'a pas permis qu'un autre apportât la nouvelle.
Au palais, d'où je viens, je n'ai pas attendu :
Vous étiez chez la reine, et je m'y suis rendu.

GLOCESTER.

Gloire à toi, Buckingham! tu me combles de joie;
Cousin, pour réussir, il suffit qu'on t'emploie.
On t'a bien accueilli?

BUCKINGHAM.

Mieux que je ne pensais.
Tout ce qui n'est pas nous me dégoûte à l'excès.
Mon horreur pour le peuple est chose assez notoire :
Et vous voyez d'ici mon illustre auditoire:
Le lord-maire d'abord, enflé d'un tel orgueil
Qu'à peine s'il tenait dans son large fauteuil;
Des graves aldermen la majesté robuste,
Et ce que la cité contient de plus auguste
En figure de banque, avec leur front plissé,
Où l'on voit que la veille un total a passé;
Leur bouche, où vient errer, dans sa béatitude,
Ce sourire engageant dont ils ont l'habitude.
Aussi, j'ai laissé là l'urbanité des cours.
Une odeur de comptoir parfumait mon discours.
Le sentiment banal qui boursoufflait mes phrases
Jetait ces braves gens dans de telles extases,
Qu'en douleur de boutique on n'a jamais vu mieux
Que les gros pleurs bourgeois qui tombaient de [leurs yeux.
Enfin je me suis fait plus marchand, plus vulgaire
Que tous les aldermen, la cité, le lord-maire,
Et j'ai tant descendu dans le cours des débats,
Qu'il fallait bien, Milord, nous rencontrer en bas;
Tout le monde était peuple. Ils ont signé ce titre
Qui vous rend de l'état le souverain arbitre :
Vous êtes protecteur du royaume et du roi.
Ils ont crié pour vous; ils ont crié pour moi;
Je ne sais plus pour qui leur poitrine s'exerce;
Mais je suis confondu des poumons du commerce.

GLOCESTER.

Ce pas peut mener loin.

BUCKINGHAM.

De ce que j'entrepris
Le comté d'Hereford devait être le prix.
Milord s'en souvient-il?

GLOCESTER.

D'accord : si ma puissance
Est quelque jour égale à ma reconnaissance,
Je ferai plus pour toi. Que dit-on de Rivers?

BUCKINGHAM.

Cet acte est le sujet de mille bruits divers :
Mais vous ne craignez pas du moins qu'on le délivre.

GLOCESTER, lui montrant l'appartement de la reine.

Sois prudent : cette nuit il a cessé de vivre?

BUCKINGHAM.

Ainsi le commandaient vos ordres absolus.

GLOCESTER.

Dors en paix, bon Rivers; nous ne t'en voulons plus.
N'est-ce pas, Buckingham?

BUCKINGHAM.

Pour lui j'étais sans haine.
Gentillâtre adoré sur son petit domaine,
Que ne se livrait-il au bonheur campagnard
D'essouffler ses limiers, de traquer un renard,
De trancher du seigneur dans sa fauconnerie,
Sans faire avec son nom tache sur la pairie?
Je respecte sa sœur; elle est mère du roi,
Et ce titre toujours sera sacré pour moi;
Mais ces Gray, ces Rivers, son éternel cortége
De parens, de cousins, petits-cousins... que sais-je?
Je ne suis pas forcé d'honorer tout cela.
La cour est une auberge où passent ces gens-là :
Fussent-ils de l'hermine affublés au passage,
Ils viennent, on s'en moque; ils partent, bon voyage!
L'infortune d'Hastings doit seule m'affliger;
C'était, quoi qu'il eût fait, du sang à ménager,
Du sang comme le nôtre.

GLOCESTER.

Il avait des scrupules
Dont sa fin guérira quelques esprits crédules.
Le jour, où quand je marche on me laisse en chemin,
Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain.
Quant à l'autre, en tout temps il fut mon adversaire.
L'ordre de l'arrêter devenant nécessaire,
Je l'ai rendu public, on l'a crié partout :
Le peuple doit savoir, cousin, que j'ose tout.
Mais sa mort, cachons-la; lady Gray, que j'emmène,
Ferait en l'apprenant de la vertu romaine,
Voudrait garder ses fils, et, pour répondre d'eux,
Il est bon qu'à la Tour je les tienne tous deux.
Alors...

BUCKINGHAM.

Que ferez-vous?

GLOCESTER.

Ami, l'homme propose...
Tu sais le vieil adage?

BUCKINGHAM.

Enfin?

GLOCESTER.

Et Dieu dispose.
Mais dans ce long discours, où tu t'es surpassé,
Du bruit qui se répand tu n'as donc rien glissé?

BUCKINGHAM.

Quel bruit?

GLOCESTER.

Sur les enfans, sur leurs droits, leur naissance.

BUCKINGHAM.

A quoi bon démentir un bruit sans consistance?

GLOCESTER.

On le répète au moins, puisqu'elle a tout appris.

BUCKINGHAM.

La reine?

GLOCESTER.

Lady Gray; d'abord c'étaient des cris;
Et puis, par un retour qui m'étonna moi-même,
Ce fut, pour s'excuser, un embarras extrême,
Oui, là, comme un remords, enfin, je ne sais quoi
De quelqu'un qui se trouble et n'est pas sûr de soi.

BUCKINGHAM.

De sa confusion n'abusez pas contre elle :
La reine est des vertus le plus parfait modèle.

GLOCESTER.

Je puis avoir mal vu; mais toi qui vois si bien,
Tu crois que le conseil ne t'a déguisé rien?

BUCKINGHAM.

Ils portent, ces bourgeois, leur cœur sur leur visage.

GLOCESTER.

Ils m'ont fait protecteur; s'ils voulaient davan-
[tage?...

BUCKINGHAM.

Quoi donc?

GLOCESTER.

M'avoir...

BUCKINGHAM.

Parlez.

GLOCESTER.

Tu dois m'entendre.

BUCKINGHAM.

Non.

GLOCESTER.

Toujours pour protecteur, mais sous un autre nom.

BUCKINGHAM.

Celui de roi?

GLOCESTER.

Je crains qu'ils n'en aient la pensée.

BUCKINGHAM.

Ils ne l'ont pas.

GLOCESTER.

Alors j'aurais la main forcée.

BUCKINGHAM.

Erreur!

GLOCESTER.

Si le conseil abuse de ses droits,
Que faire, Buckingham?

BUCKINGHAM.

Refuser.

GLOCESTER.

Ah! tu crois?

BUCKINGHAM.

Oui, refuser, milord.

GLOCESTER.

Parle plus bas.

BUCKINGHAM.

De grace!
Quand vous accepteriez, comment vous faire place?
Sur les fils d'Édouard un faux bruit débité
Ne saurait prévaloir contre la vérité.
Il faudra donc s'armer d'un bien triste courage,
Et frapper des deux mains pour s'ouvrir un passage.
J'accepte : ce seul mot renferme leur trépas;
Et ce mot plein de sang, vous ne le direz pas.

GLOCESTER.

Tu fus moins scrupuleux dans plus d'une entreprise.

BUCKINGHAM.

J'en conviens; que m'importe à moi qui les méprise,
Si tous ces noms chétifs, si ces races d'un jour,
Qu'un rayon du pouvoir fait éclore à la cour,
Rentrent dans le néant, quand le soleil se couche,
Sous le bras qui les fauche ou le pied qui les touche?
Se baisse qui voudra pour en prendre souci.
Mais quant au sang royal il n'en est pas ainsi :
Ses droits sont les garans des droits de la noblesse,
Les deux princes, c'est nous : qui les touche nous
[blesse.
Le peuple, sans raison, deviendra leur soutien.
Je sais que tout ceci ne le regarde en rien :
Pour avoir un avis il n'est baron ni comte,
Mais c'est un spectateur dont il faut tenir compte.
Acteur, il est terrible; et que d'orgueils jaloux
Irriteront sa rage en le lâchant sur vous!
Il vous faudra braver, appuyé d'un vain titre,
Et l'église et l'armée, et le casque et la mitre;
Et pour vous harceler sans être jamais las,
On peut s'en rapporter à l'esprit des prélats.
Vos plus proches cousins, si vous n'y prenez garde,
Pourront à l'échafaud vous servir d'avant-garde :
Quand les glaives bénits sont sortis du fourreau,
De droit, tous les vaincus reviennent au bourreau.
Étouffez les conseils du démon qui vous pousse.
Édouard sera faible; eh bien! roi sans secousse,
Prenez-lui son pouvoir et laissez-lui ses jours.
En régnant sous son nom, vous régnerez toujours.
Mais le trône tient mal et tremble par la base,
Quand il y faut monter sur deux corps qu'on écrase :
Le pied vous manquerait; ces degrés palpitans,
Pour qu'on n'y glisse pas, saigneront trop long-
[temps.

GLOCESTER.

La morale, cousin, n'est guère à ton usage;
Mais je dois convenir que ton conseil est sage.
Je t'en sais bien bon gré.

BUCKINGHAM.

Je pourrai donc, milord,
Prendre possession du comté d'Hereford?

GLOCESTER.

L'heure avance, je crois?

BUCKINGHAM.

Mais...

GLOCESTER.

Le devoir m'appelle;
Je vais chercher la reine et son fils avec elle.

BUCKINGHAM.

Mais vous m'avez promis.

GLOCESTER.

Ah! c'est m'importuner :
Je ne suis pas, mon cher, en humeur de donner.
Tout en réfléchissant sur ta rare sagesse,
Je prétends réfléchir aussi sur ma promesse.

(Il entre chez la reine.)

SCÈNE VII.

BUCKINGHAM.

« Le jour où quand je marche on me laisse en che-[min,
» Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain. »
Il l'a dit : me punir d'avoir été sincère,
Jamais! moi, son parent!... Clarence était son frère.
Il me tûra. Pourquoi ? S'il est fort, je le suis.
Dans le parti du roi sait-on ce que je puis?
Courons à sa rencontre... un éclat! C'est ma perte;
C'est avec le régent me mettre en guerre ouverte;
Et les coups que je porte, il faut les lui cacher :
Car un bon repentir pourrait nous rapprocher.
Sans m'engager trop loin, avertissons la reine;
Mais il est avec elle. Écrivons; lettre vaine!
Elle viendra trop tard. Mais s'il les tient tous deux,
Ils tombent l'un sur l'autre et je tombe après eux.
Dieu! sauvez d'Édouard la race encor vivante!
Oui, Dieu : quand nos cheveux se dressent d'épou-[vante,
Apercevant Richard.
Ce mot nous vient toujours.– O bonheur! il m'en-[tend :
Le duc d'York!

SCÈNE VIII.

BUCKINGHAM, LE DUC D'YORK.

BUCKINGHAM *au duc d'York, qui traverse la scène.*
Milord!...
LE DUC D'YORK.
Je n'ai pas un instant.
BUCKINGHAM.
De grace! écoutez-moi.
LE DUC D'YORK.
La reine me demande;
Et vous ne voulez pas, cher cousin, qu'elle attende.
BUCKINGHAM.
Prince, deux mots!
LE DUC D'YORK.
Pas un.
BUCKINGHAM.
Vous n'irez pas.
LE DUC D'YORK.
J'y cours.
BUCKINGHAM, *se jetant au-devant de lui.*
Arrêtez!
LE DUC D'YORK.
Avec moi vous qui jouez toujours,
Qu'avez-vous donc?
BUCKINGHAM.
Silence, au nom de notre vie!
LE DUC D'YORK.
Vous riez.
BUCKINGHAM.
Par le ciel! je n'en ai pas envie.
LE DUC D'YORK.
Moi, j'ai ri, j'ai chanté, j'ai sauté tout le jour :
Il arrive Édouard; l'embrasser à la Tour,
Quel plaisir!
BUCKINGHAM.
Gardez-vous d'y suivre votre mère!
LE DUC D'YORK.
Je n'irais pas, milord, au-devant de mon frère!
BUCKINGHAM.
Non.
LE DUC D'YORK.
Je veux dans ses bras m'élancer le premier.
BUCKINGHAM.
C'est vous perdre.
LE DUC D'YORK.
Comment?
BUCKINGHAM.
Il faut vous défier...
LE DUC D'YORK.
De qui?
BUKINGHAM, *à part.*
Que dire?
LE DUC D'YORK.
Eh bien?
BUCKINGHAM.
Je voudrais voir la reine.
LE DUC D'YORK.
Venez donc.
BUCKINGHAM.
Sans témoin.
LE DUC D'YORK.
Vous aurez quelque peine :
Le régent est près d'elle.
BUCKINGHAM.
Il le faut.
LE DUC D'YORK.
Mais on part.
BUCKINGHAM.
Si je ne la vois pas, il meurt, votre Édouard.
LE DUC D'YORK.
Édouard!
BUCKINGHAM.
Pensez-y.
LE DUC D'YORK.
Mon frère!
BUCKINGHAM.
Le temps presse.
LE DUC D'YORK.
J'y rêve.
BUCKINGHAM.
Si du roi le sort vous intéresse,
N'allez pas à la Tour.
LE DUC D'YORK.
Non. Je vous le promets.
BUCKINGHAM.
C'est sûr?
LE DUC D'YORK.
Quand j'ai dit non, je ne cède jamais.
BUCKINGHAM.
Foi d'Anglais?
LE DUC D'YORK.
Foi de prince!

BUCKINGHAM.

On vient.

LE DUC D'YORK.

Laissez-moi faire.

BUCKINGHAM.

Mais comment aux regards pourrai-je me sous-[traire ?

LE DUC D'YORK.

Suivez-moi vite.

BUCKINGHAM.

Où donc ?

LE DUC D'YORK, soulevant une portière qui fait face à l'appartement de la reine.

Ici, milord, ici.
Hier, en m'y cachant, j'ai fait peur à Luci.

BUCKINGHAM.

Cher enfant, soyez ferme.

LE DUC D'YORK.

A peine je respire;
Mais je pense à mon frère, et son danger m'inspire.

Il revient rapidement sur le devant de la scène, et, le coude appuyé sur le dos d'un fauteuil, il reste dans l'attitude de la réflexion.)

SCÈNE IX.

LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, GLOCESTER, BUCKINGHAM (caché), UN OFFICIER DE LA TOUR.

GLOCESTER, à l'officier qui sort.

Je vous suis au conseil.

ÉLISABETH, montrant le duc d'York.

Le front dans ses deux mains,
Il semble méditer sur le sort des humains.
On le cherche ; il est là, rêveur et solitaire.
Richard !...

LE DUC D'YORK, avec gravité.

Je réfléchis.

ÉLISABETH.

Vraiment ?

GLOCESTER.

Pauvre Angleterre !
Pour elle un tel travail sera sans résultat :
On a troublé Sa Grâce.

ÉLISABETH.

Allons, homme d'état,
D'un rendez-vous qu'on prend pensez qu'on est es-[clave,
Au lieu de réfléchir sur quelque rien.

LE DUC D'YORK.

Très grave;
Sur cette question que je roule à part moi :
Est-il jamais permis de manquer à sa foi ?

ÉLISABETH.

Est-ce une question? Suivez-nous, tête folle.

GLOCESTER.

L'honneur fait un devoir de tenir sa parole ;
J'ai la vôtre : partons.

LE DUC D'YORK.

Mais j'ai la vôtre aussi ;
Vous la tiendrez, milord ; ou bien je reste ici.

GLOCESTER.

Comment ?

LE DUC D'YORK.

Sur mon coursier je veux traverser Londre ;
Vous niez mon adresse, et je vais vous confondre.
Est-il en bas ?

GLOCESTER.

Plus tard vous aurez ce bonheur.

LE DUC D'YORK.

De vos bontés trop tôt peut-on se faire honneur ?

GLOCESTER.

Demain.

LE DUC D'YORK.

Dès à présent.

GLOCESTER.

Ce soir, je vous l'atteste.

LE DUC D'YORK.

S'il arrive, je pars ; s'il ne vient pas, je reste.

ÉLISABETH[1], au duc d'York, en lui parlant à l'oreille.

Il s'assied.—Allons donc ! je vous le dis tout bas :
Mais je rougis pour vous; mais vous n'y pensez pas.
Vous viendrez, Richard.

LE DUC D'YORK.

Non.

GLOCESTER.

Résister à sa mère,
Ah ! mon neveu, c'est mal.

LE DUC D'YORK.

La vôtre vous est chère,
Et je la vis deux fois vous quitter en pleurant :
C'était donc bien plus mal; car vous êtes plus grand.

ÉLISABETH, d'une voix altérée.

Vous m'affligez, mon fils.

LE DUC D'YORK, avec émotion en se levant.

Moi !

ÉLISABETH.

Beaucoup, je vous jure;
Mais beaucoup.

LE DUC D'YORK, s'élançant vers elle.

Ah ! ma mère !

ÉLISABETH, à Glocester.

Il vient, j'en étais sûre.

LE DUC D'YORK, avec résolution.

Non !

GLOCESTER, impatienté.

Par force à la Tour il le faut emmener.

LE DUC D'YORK.

Par force ! osez-le donc : qui voudra m'y traîner ?
Qui donnera cet ordre ? est-ce vous ou la reine ?
Moi, frère et fils de roi, commandez qu'on m'y [traîne.

GLOCESTER, qui s'avance vers lui.

Apprenez qu'à votre âge on ne fait pas la loi ;
Je vais vous le prouver.

LE DUC D'YORK.

Porter la main sur moi !

Tirant à demi le poignard qui est à sa ceinture

Prenez garde, milord !

ÉLISABETH.

Ah ! c'est impardonnable !
Votre oncle !... Où vous cacher après un trait sem-
Évitez les regards, n'allez pas avec nous, [blable ?
Restez ; nous recevrons votre frère sans vous ;
Et je veux à la Tour l'embrasser la première ;
Et vous n'y viendrez pas de la journée entière,
Ni demain, ni plus tard, ni pendant tout un mois :
J'en prends l'engagement. Vous verrez cette fois
Si l'on tient avec vous sa parole royale.

A Glocester.

Partons, milord.

GLOCESTER.

Non pas : quel éclat ! quel scandale !
Il sent trop son erreur pour y persévérer.
Au reste, j'ai moi-même un tort à réparer.
Je me rends à la Tour où le conseil m'appelle.

A Richard.

Toutefois, ce présent qui fait notre querelle,
Je vais vous l'envoyer, oui, j'y cours de ce pas;
Mais j'en suis sûr, milord, vous ne l'attendrez pas.

ÉLISABETH.

De cette fantaisie à la fin je me lasse ;
J'entends, je veux qu'il reste.

GLOCESTER.

Ah ! j'ai le droit de grâce,
J'en userai pour lui; laissez-moi pardonner :
Sans ce droit-là, ma sœur, qui voudrait gouverner?

A Richard qui se détourne sans répondre. — Bas à la reine en souriant.

Nous quittons-nous amis ? — Il est bien volontaire ;
Mais cet excès vaut mieux que le défaut contraire.
Vous nous l'amènerez.

ÉLISABETH.

Je sens que j'aurai tort.

GLOCESTER.

Bientôt.

ÉLISABETH.

Vous le voulez.

GLOCESTER, *lui baisant la main.*

A revoir donc !

LE DUC D'YORK, *qui le suit des yeux.*

Il sort.

SCÈNE X.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, *puis* BUCKINGHAM.

ÉLISABETH, *au duc d'York.*

N'êtes-vous pas honteux ?...

LE DUC D'YORK, *après s'être assuré que Glocester est parti.*

Victoire ! il se retire !
Le champ d'honneur me reste.

ÉLISABETH.

Êtes-vous en délire ?

LE DUC D'YORK, *s'élançant dans ses bras.*

Victoire ! embrassez-moi : votre Édouard vivra.

ÉLISABETH.

Menaçait-on ses jours ?

LE DUC D'YORK, *courant chercher Buckingham.*

Milord vous l'apprendra.
Accourez, cher cousin. Ai-je du caractère ?
Répondez.

BUCKINGHAM.

Noble enfant !

ÉLISABETH.

Quel est donc ce mystère ?
Le duc de Buckingham !

LE DUC D'YORK.

Qui vient vous découvrir
Qu'à la Tour... il l'a dit, mon frère allait périr..,
Nous périssions tous deux; mais comment, je l'ignore.
Et moi... Pauvre Édouard ! M'en voulez-vous encore ?
Pardon !.. pour le sauver, je n'avais qu'un moyen :
Il vit... Mais je me trouble et ne vous apprends
Parlez, parlez, milord ! [rien.

ÉLISABETH.

De grâce ! car je tremble.

BUCKINGHAM.

Si vos fils à la Tour passent une heure ensemble,
Ils sont perdus !

ÉLISABETH.

Pourquoi ?

BUCKINGHAM.

Ne m'interrogez pas :
Fuyez.

ÉLISABETH.

Moi !

BUCKINGHAM.

Loin d'ici précipitez vos pas,
Vous et le duc d'York.

ÉLISABETH.

Chez moi que peut-il craindre ?

BUCKINGHAM.

A le livrer vous-même on pourrait vous contraindre.

ÉLISABETH.

A le livrer, milord ? qui le viendra chercher ?
Lui ! mon fils ! de mes bras qui pourra l'arracher ?
Qui donc ? Mais, par pitié, qui donc ?

BUCKINGHAM.

La force ouverte,
Les complots, un parti qui conspire leur perte.

ÉLISABETH.

Glocester le connaît ce parti dangereux :
Ce qu'il fit pour Rivers, il le fera pour eux.

BUCKINGHAM.

Pour Rivers !

ÉLISABETH.

Ah ! milord, vous pâlissez !

BUCKINGHAM.

Non, reine;
Non.., ou plutôt je cède au zèle qui m'entraîne :
Je pâlis, mais pour vous, je pâlis d'un danger.
Que le régent...

ÉLISABETH.

Eh bien ! il va les protéger.

LE DUC D'YORK.

Ma mère, il vous trahit.

ÉLISABETH.

Lui !

BUCKINGHAM, vivement.

Ce doute l'offense :
Croyez qu'il s'armera pour prendre leur défense ;
Il le doit.

ÉLISABETH.

Le veut-il ?

BUCKINGHAM.

Reine... c'est son devoir.
Mais fuyez, hâtez-vous, et je cours le revoir.
Gagnez de Westminster l'asile inviolable :
Jamais aucun parti, dans sa haine implacable,
Jamais, dans son orgueil, aucun pouvoir humain
Jusqu'au fond de ses murs n'osa porter la main.

ÉLISABETH.

Ils sont accoutumés à voir couler mes larmes :
Au duc d'York. [mes,
Loin de mon noble époux qu'avaient trahi ses ar-
Ton frère, à la lueur de leurs pâles flambeaux,
Poussa ses premiers cris au milieu des tombeaux.
Que les mânes des rois, témoins de sa naissance,
Après l'avoir sauvé, recueillent ton enfance !
Courons : pour te frapper sur mon sein maternel,
On n'insultera pas nos prêtres, l'Éternel,
Les ombres des héros que pleure l'Angleterre,
La majesté des cieux et celle de la terre.
Viens....

Se retournant tout-à-coup vers Buckingham, et fondant en larmes.

Mais, mon Édouard, je l'abandonne, lui !
Qui le protégera ?

BUCKINGHAM.

Comptez sur mon appui.
Que tout reste secret ; gardez qu'une imprudence
N'informe Glocester de cette confidence.
Si contre vos enfans il n'a rien médité,
(Et de son dévoûment vous seule avez douté,)
En courant vous chercher, je reviens vous l'apprendre;
Mais s'il vous a trahi, reine, il faut nous défendre,
Unir nos partisans, et de sa trahison,
Les armes à la main, lui demander raison.

LE DUC D'YORK.

Appelez-moi, milord ; faut-il marcher ? je l'ose :
Mon sang pour Édouard, et Dieu pour notre cause.

ÉLISABETH.

Toi combattre ! qui, toi, que dans mes bras je tiens,
Si jeune, toi, mourir ! non, viens, cher enfant, viens..

Elle fait un pas pour sortir, s'arrête, et s'adressant à Buckingham avec désespoir.

Plaignez-moi : j'ai deux fils, deux fils que j'idolâtre;
Je suis mère pour l'un et pour l'autre marâtre.
Je sauve et livre un d'eux; ils ont les mêmes droits.
Rester ! partir ! le puis-je ? et comment faire un choix?

S'élançant vers Richard qu'elle entoure de ses bras.

Ah ! que dis-je ? il est là : je le vois : il l'emporte.
Je vous réponds de lui; s'il meurt, je serai morte.
Pour le fouler aux pieds, ils marcheront sur moi ;
Mais le roi ! devant Dieu, répondez-vous du roi ?

BUCKINGHAM.

Sur l'honneur.

ÉLISABETH.

Devant Dieu !

BUCKINGHAM.

Je le jure à sa mère.

ÉLISABETH.

Vous défendrez mon fils !

LE DUC D'YORK, se jetant au cou de Buckingham.

Vous me rendrez mon frère.

ACTE SECOND.

Une salle de la Tour. — Sur le devant, une table couverte de papiers ; deux portes latérales, une porte au fond ; une fenêtre qui donne sur la place.

SCÈNE I.

GLOCESTER seul, le coude appuyé sur la table.

Quoi ! de nos courtisans je fais ce que je veux ;
Nos vieux lords, dont l'intrigue a blanchi les cheveux,
Nos légistes profonds, à mon gré je les joue,
Et c'est contre un enfant que ma prudence échoue !
Ils sont à Westminster !... mon pouvoir souverain
S'arrête intimidé devant ce mur d'airain. [brage?
Ont-ils par Buckingham pris de moi quelque om-
Le traître !... Cependant il raisonnait en sage :
Pourvu qu'il reste enfant, ce roi faible et borné,
Je suis plus roi que lui, sans l'avoir détrôné.
Je lirai dans son cœur s'il doit mourir ou vivre ;
Mais réduit à frapper, d'un seul je me délivre ;
Ils sont deux, et lui mort, vive Richard !... lequel !

Se levant.

Je suis Richard aussi. — Sans respect pour l'autel,
Courons chercher ma proie au fond du sanctuaire ;
Osons l'en arracher ; Dieu me laissera faire.

Retombant assis.

Mais ses prêtres !... Cédons à la nécessité :
Flattons en l'implorant leur sainte humilité.
Pour monter jusqu'au faîte il faut savoir descendre,
Et mendier bien bas ce qu'on n'ose pas prendre.

Il se lève de nouveau.

Quant à vous, Buckingham, mon bon, mon noble
Vous avez reculé ; c'est trahir à demi. [ami,
Vous êtes grand railleur, milord ; mais je parie
Que vous ne rirez pas de ma plaisanterie.

Appelant. A un officier de la Tour.

Quelqu'un ! — Ce prisonnier délivré par mes soins,

L'officier sort. [moins?

Qu'il vienne. — Sur son bras puis-je compter au

Je l'espère ; et malheur au scrupuleux complice,
Qui me donne un conseil quand je veux un service !
C'est sa faute, après tout. Plus infirme d'esprit,
Plus bourgeois par le cœur que les sots dont il rit,
A frapper terre à terre aisément on l'amène ;
Mais il en reste là. Pauvre nature humaine !
Pas un homme complet, pas un seul !... c'est pitié :
En vertu comme en vice ils font tout à moitié.
Voyant entrer Tyrrel.
Jugeons de celui-ci.

SCÈNE II.

GLOCESTER, TYRREL, UN OFFICIER DE LA TOUR.

GLOCESTER, examinant Tyrrel qui reste au fond.
Son ancienne opulence
A laissé sur son front un reste d'insolence,
Un air de cour... bon signe ! on sera son appui,
S'il est à la hauteur du mal qu'on dit de lui.
Il s'assied. A Tyrrel. — A l'officier.
Approchez. — Laissez-nous.

SCÈNE III.

GLOCESTER, TYRREL.

GLOCESTER.
C'est Tyrrel qu'on vous nomme ?
TYRREL.
Jame Tyrrel, mylord.
GLOCESTER.
Vous êtes gentilhomme ?
TYRREL.
D'assez bonne maison ; c'est là mon beau côté :
Car des biens paternels mon nom seul m'est resté.
GLOCESTER.
Vous avez dévoré plus d'un riche héritage ?
TYRREL.
Quatre.
GLOCESTER.
Vous en auriez dissipé davantage ?
TYRREL.
Je le présume aussi ; mais, pour m'en assurer,
Je n'ai plus, par malheur, de parens à pleurer.
GLOCESTER.
Vous auriez mis, dit-on, seigneur de haut lignage,
Pour cent livres sterling tous vos aïeux en gage ?
TYRREL.
C'est une calomnie, et mylord le sent bien ;
Vu que sur des aïeux un juif ne prête rien.
GLOCESTER.
Voilà votre raison ?
TYRREL.
Elle est bonne.
GLOCESTER.
Vous êtes
Décrié pour vos mœurs, écrasé sous vos dettes,
Sans principes, sans frein...
TYRREL.
Ajoutez sans crédit,
Et, cela fait, milord, vous n'aurez pas tout dit.
GLOCESTER.
Joueur !
TYRREL.
Qui ne l'est pas ?
GLOCESTER.
Joueur déraisonnable !
TYRREL.
Si j'avais ma raison, je serais plus coupable.
GLOCESTER.
Le vin, en vous l'ôtant, vous rendit querelleur...
TYRREL.
Il eut donc tous les torts ; je n'eus que du malheur.
GLOCESTER.
Furieux.
TYRREL.
C'est sa faute.
GLOCESTER.
Et meurtrier par suite.
TYRREL, froidement.
C'est pourtant là, milord, que mène l'inconduite.
GLOCESTER.
A Tyburn.
TYRREL.
Où j'attends qu'un bond précipité
Me lance dans l'espace et dans l'éternité.
GLOCESTER.
Le terme du voyage est fort triste.
TYRREL.
Sans doute ;
Mais je me suis du moins amusé sur la route.
GLOCESTER.
Je vois que les cachots ne vous ont pas changé.
TYRREL.
Tant que je n'aurai rien, je serai corrigé.
GLOCESTER.
Mais si l'on vous pardonne ?
TYRREL.
On perdra sa clémence.
GLOCESTER.
Et si l'on vous rend tout, Tyrrel ?
TYRREL.
Je recommence.
A l'âge respectable où je suis parvenu,
Hors la vertu, milord, rien ne m'est inconnu ;
Mais à mourir demain je me soumets d'avance,
S'il faut pour me sauver faire sa connaissance.
Moi, comme un apostat, renier mes beaux jours !
Jamais. Grands airs, grand train, duels, folles amours ;
J'avais tous les défauts qu'un gentilhomme affiche,
Et des amis !.. jugez : je fus quatre fois riche.
Nous étions beaux à voir autour d'un bol en feu,
Buvant sa flamme, en proie aux bourrasques du jeu
Quant il faisait rouler sous nos mains forcenées
Le flux et le reflux des piles de guinées.
Quelles nuits ! beau joueur et plus heureux amant,

J'eus un fils, bien à moi : je ne sais pas comment ;
Mais je l'idolâtrais. Il était adorable,
Lorsqu'au milieu des dés, qui parcouraient la table,
Il trépignait sur l'or par ses pieds dispersé ;
Je le prêchais d'exemple; il m'aurait surpassé,
Et déjà son enfance, en malices féconde,
Promettait le démon le plus charmant du monde...
Ce n'est qu'un ange, hélas ! Dieu me l'a retiré.
Je l'ai pleuré, ce fils ; ah ! je l'ai bien pleuré.
J'étais mort à la joie, et j'ai voulu renaître ;
Jetant trésors, contrats, regrets par la fenêtre,
J'y jetai ma raison : il fallait oublier.
Du désordre opulent qui m'était familier,
Je descendis plus bas ; je bus jusqu'à la lie
De la taverne enfin la grossière folie,
Et d'excès en excès je tombai, je roulai
Jusqu'au fond de l'abîme où, de plaisirs brûlé,
Mais trop pauvre d'argent pour mourir dans l'ivresse,
En m'éveillant à jeun, je connus ma détresse.
Vous parlez de Tyburn; me voilà : je suis prêt.
N'ayant plus un schelling, je n'ai pas un regret.
Que le néant, le ciel ou l'enfer me réclame,
Mon corps est arrivé, bon voyage à mon ame !

GLOCESTER.

Convenez-en, Tyrrel, vous seriez homme encor
A la vendre au démon, s'il vous offrait de l'or.

TYRREL.

Je ne marchande pas, quelque prix qu'il y mette ;
Mais il l'aura pour rien, je doute qu'il l'achète.

GLOCESTER.

Et s'il fait le marché ?

TYRREL.

C'est une dupe.

GLOCESTER.

Eh bien !
Veux-tu la vendre ?

TYRREL.

A qui ?

GLOCESTER.

Je l'achète.

TYRREL.

Combien ?

GLOCESTER.

Je te rends tout.

TYRREL.

Voyons !

GLOCESTER.

D'abord ton innocence.

TYRREL.

Après !

GLOCESTER.

Ta liberté.

TYRREL.

C'est mieux.

GLOCESTER.

Ton opulence.

TYRREL, vivement.

C'est assez.

GLOCESTER.

Pour Tyrrel ; mais stipulons pour moi.

TYRREL.

Que vous faut-il, milord ?

GLOCESTER.

Un plein pouvoir sur toi.

TYRREL.

Vous l'aurez.

GLOCESTER.

Aujourd'hui ?

TYRREL.

Sur l'heure.

GLOCESTER.

Au premier signe,
Comprends-moi.

TYRREL.

J'ai des yeux.

GLOCESTER.

Frappe qui je désigne.

TYRREL.

Mon bras n'est que trop sûr.

GLOCESTER.

Sans consulter le rang.

TYRREL.

Hors le prix convenu, tout m'est indifférent.

GLOCESTER.

Mon ami, si je veux ?

TYRREL.

Et le mien s'il vous gêne.

GLOCESTER.

A l'œuvre !

TYRREL.

Commandez, milord, je suis en veine.

GLOCESTER.

Du comte d'Herefort délivre-moi ce soir.

TYRREL.

Je ne le connais pas.

GLOCESTER.

Bientôt tu vas le voir.

TYRREL.

Où l'attendre ?

GLOCESTER.

A Whit-Hall.

TYRREL.

Il est mort s'il y passe.

GLOCESTER.

Je l'y ferai passer.

TYRREL.

Bien.

GLOCESTER.

Un point m'embarrasse.

TYRREL.

Lequel ?

GLOCESTER.

Peut-on encor te connaître à la cour ?

TYRREL.

J'y parus à vingt ans et n'y restai qu'un jour.

GLOCESTER.

Pourquoi ?

TYRREL.

Je m'ennuyai, milord, de l'étiquette.

GLOCESTER.

Que sir Jame Tyrrel aujourd'hui s'y soumette.

TYRREL, avec importance.

Il le fera pour vous.

GLOCESTER.

C'est bien : levez les yeux ;
Sur votre front hautain portez tous vos aïeux.
Allons, mon gentilhomme, une superbe audace !
Un train de roi ! cet air qui dit : Faites-moi place !
Des vices de bon goût ! de splendides repas !
Vos salons, dès demain, ne désempliront pas ;
Et nul n'ira chercher, s'il s'amuse à vos fêtes,
Qui vous étiez, sir Jame, en voyant qui vous êtes.
Tout vous convient-il ?

TYRREL.

Tout.

GLOCESTER.

C'est donc lui ?

TYRREL.

Je conclus.

GLOCESTER.

Moi, je paie ; à présent tu ne t'appartiens plus.

TYRREL.

Jamais on n'eut sur moi de droit si légitime :
Vous m'avez acheté plus que je ne m'estime.

GLOCESTER, en lui montrant une des portes latérales. — (Pendant qu'il s'éloigne.)

On vient ; sors. — Par Saint-George ! on ne l'a pas flatté.
Il me réconcilie avec l'humanité.

SCÈNE IV.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

GLOCESTER, à Buckingham qui entre.

De grâce, arrivez donc, cousin ; on vous désire.

BUCKINGHAM.

Très noble protecteur, souffrez que je respire.
Je voulais des premiers saluer à la Tour
Le roi, qu'auprès de vous je croyais de retour ;
Mais je suis peu surpris qu'il traverse avec peine
L'océan plébéien dont chaque rue est pleine.
(Allant à la fenêtre qu'il ouvre.)
Avant de m'accuser, milord, regardez-les :
Quelle foule ! on s'écrase ; et de Douvre à Calais
La mer, par un gros temps, a plus de courtoisie
Que ce peuple agité jusqu'à la frénésie.
Il ne veut que son roi ; froissé dans ses ébats,
Meurtri de ses transports, je me disais tout bas
Qu'on serait mal venu, par force ou par adresse,
A lui ravir l'objet d'une si folle ivresse.
Quand je vous parle ainsi je ne suis pas suspect :
Ils ont, parbleu, pour moi montré peu de respect ;
Et mon cheval pourtant est de plus noble race
Que ce troupeau d'Anglais entassés sur la place.

GLOCESTER.

Parlait-on de la reine ?

BUCKINGHAM.

Avec un dévoûment !...

GLOCESTER.

Elle est à Westminster.

BUCKINGHAM.

Elle !

GLOCESTER.

Et son fils.

BUCKINGHAM.

Vraiment ?

GLOCESTER.

C'est très vrai.

BUCKINGHAM.

Dans quel but ?

GLOCESTER.

Si tu peux le comprendre,
Tu me feras plaisir, cousin, de me l'apprendre.

BUCKINGHAM.

Peut-être un mot de vous a causé son effroi.

GLOCESTER.

Oui, j'aurai trop parlé : tout le mal vient de moi.
Il m'a fallu souvent descendre à l'imposture ;
Mais j'y suis maladroit : c'est contre ma nature.

BUCKINGHAM.

Quelle faute !

GLOCESTER.

J'ai peine à me la pardonner.
J'aurais dû par toi seul me laisser deviner ;
J'étais sûr de ta foi.

BUCKINGHAM.

Certes.

GLOCESTER, en souriant.

La reine est belle ;
Et je vous crois, cher duc, assez bien avec elle.

BUCKINGHAM.

Moi !.. sa grave beauté serait fort de mon goût ;
Ma gaîté, par malheur, ne lui va pas du tout.

GLOCESTER.

J'avais compté sur vous pour certaine entreprise !

BUCKINGHAM.

Contre l'autel, milord ! qui s'y heurte, s'y brise.
Je vous l'ai toujours dit ; respectez le saint lieu :
La haine tient long-temps dans les hommes de Dieu.
Orgueil épiscopal, rancune monastique,
Remuer tout cela n'est jamais politique.

GLOCESTER.

Ta raison, Buckingham, quelquefois me confond.

BUCKINGHAM, en riant.

Pas plus que moi, milord.

GLOCESTER.

Ton esprit est profond.

BUCKINGHAM.

Les fous sont étonnans dans leurs momens lucides.

GLOCESTER.

De tous mes intérêts il faut que tu décides.

BUCKINGHAM, à part.

Me revient-il ?

GLOCESTER, avec bonhomie.

Pourtant tes conseils m'ont déplu ;
Mon pauvre Buckingham, oui, je t'en ai voulu.
J'en conviens, j'étais fou, j'avais une pensée,
Une pensée horrible, et je l'ai repoussée.

Elle m'aurait perdu; l'abîme était voisin;
J'y tombais.

BUCKINGHAM.

Je le crois.

GLOCESTER.

Embrasse-moi, cousin:
Tu m'as sauvé....

BUCKINGHAM.

Milord!

GLOCESTER.

D'une chute certaine.

BUCKINGHAM, à part.

Me suis-je trop pressé de parler à la reine?

GLOCESTER.

J'avais vu le lord-maire; il voulait tout oser.
Tu passeras chez lui.

BUCKINGHAM.

Qui, moi?

GLOCESTER.

Pour refuser.

BUCKINGHAM.

Quoi! positivement?

GLOCESTER.

Même avec cet air digne,
Ce dédain vertueux de l'honneur qui s'indigne.

BUCKINGHAM,

Je ne remettrai pas l'ambassade à demain.

GLOCESTER, à part.

Non; mais l'ambassadeur peut rester en chemin.

On entend du dehors la rumeur de la foule et les cris de *Vive le roi! Vive Édouard!*

A Buckingham.

Quels cris!

BUCKINGHAM.

Le roi s'approche.

GLOCESTER.

Exploitons sa faiblesse;
Gouvernons, à nous deux, sa précoce vieillesse.
Le flatteur qui nous perd est mieux venu souvent
Que l'ami qui nous sauve en nous désapprouvant:
Mais détrompé plus tard, c'est à l'ami qu'on pense,
Et tu sauras bientôt comment je récompense.
Ta main? oublions tout.

BUCKINGHAM.

Et de grand cœur, milord.

GLOCESTER.

Cousin, c'est entre nous à la vie, à la mort.

BUCKINGHAM, à part.

J'en crois son intérêt qui dicte sa conduite.

GLOCESTER, à part.

Qu'il répare sa faute et qu'il la paie ensuite.

A Buckingham.

Viens au-devant du roi; courons. Mais le voici.

SCENE V.

LES MÊMES, ÉDOUARD, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHEVÊQUE D'YORK, la Cour.

GLOCESTER, à Édouard.

Ah! pardon! moi, milord, vous recevoir ici!
C'est au seuil de la Tour, c'est aux portes de Londre
Que parmi vos sujets je devais me confondre,

Mettant un genou en terre.

Et le front découvert, — vous offrir à genoux,
Les vœux du plus zélé, du plus humble de tous.

ÉDOUARD, le relevant.

Mon oncle, dans mes bras!... que leur foule attendrie
Doit mêler de regrets à son idolâtrie!
Ah! ce n'est pas à moi de connaître l'orgueil:
Je n'ai rien fait pour eux. Digne objet de leur deuil,
Que mon père au tombeau soit fier de son ouvrage;
C'est lui qui m'a laissé leurs cœurs en héritage.
Mais un autre oncle encor devait m'ouvrir ses bras?

GLOCESTER.

Lord Rivers.

ÉDOUARD.

Je le cherche, et je ne le vois pas.
Depuis que par vos soins tant d'éclat m'environne,
Qu'une garde d'honneur entoure ma personne,
Sans m'en donner avis il a quitté la cour,
Et près de vous, dit-on, m'a devancé d'un jour.

GLOCESTER.

J'ai moi-même à la reine expliqué son absence.

ÉDOUARD.

Ma mère!... Ah! pardonnez à mon impatience;
Et Richard! Où sont-ils?

GLOCESTER.

Que mon noble neveu
D'un tort dont je gémis reçoive ici l'aveu:
Un parti s'agitait; j'en informe la reine;
Elle en prend quelque ombrage, et je la quitte à peine
Qu'aux murs de l'abbaye elle va s'enfermer.
C'est ma faute: pour vous trop prompt à m'alarmer,
Je n'ai pas ménagé sa terreur maternelle,
Et je suis, par tendresse, aussi coupable qu'elle.
Excusez-nous tous deux.

ÉDOUARD.

Ah! courons la chercher.

GLOCESTER.

C'est donner de l'éclat à ce qu'il faut cacher.
De votre main royale un avis doit suffire.
Un mot qui la rassure, un seul!

ÉDOUARD, courant s'asseoir près de la table.

Je vais l'écrire.

GLOCESTER, s'approchant des prélats.

Mes vénérables lords, à vos soins j'ai recours:
Appuyez cet écrit de vos pieux discours;
L'éloquence du cœur coule de votre bouche.
Je me joindrais à vous; mais sur ce qui vous touche
Dût mon respect profond paraître timoré,
Le seuil de Westminster pour mes pas est sacré.

ÉDOUARD, tandis que Glocester continue de s'entretenir avec les évêques.

Ah! bonjour, Buckingham!

BUCKINGHAM.

La santé de Sa Grace
A souffert du voyage.

ÉDOUARD, qui se remet à écrire.

Un peu.

BUCKINGHAM.

Ce bruit vous lasse.
Mais cet excellent peuple est toujours furieux,
Et tûrait ses amis pour les accueillir mieux.

ÉDOUARD.

Je l'aime : ses transports passent mon espérance,
Et j'en parle à la reine avec reconnaissance.

GLOCESTER, remerciant les évêques.

En toute occasion disposez du pouvoir;

A Tyrrel qui entre et s'incline devant lui.

Je le mets à vos pieds. — Enchanté de vous voir,
Bon sir Jame!

ÉDOUARD, en se levant, à Glocester qui se trouve entre lui et Buckingham.

Voici la lettre pour ma mère.

GLOCESTER, après l'avoir prise.

Permettez que j'honore un dévoùment sincère,
Celui dont Buckingham a fait preuve pour vous.
Le comté d'Hereford lui fut promis par nous;
Confirmez-en le don : cette faveur légère,
S'il la tient de vos mains, lui deviendra plus chère.

ÉDOUARD.

A Buckingham.

Vous me rendez heureux. C'était me réserver
Le plaisir le plus doux qu'un roi puisse éprouver.

BUCKINGHAM, à Édouard.

Serrant la main de Glocester.

Votre Grace me comble. — Ah! milord!...

GLOCESTER, à Buckingham.

Je suis juste.

Remettant la lettre aux évêques.

En vous voyant chargés de ce message auguste,
Quel doute peut encor retenir notre sœur?
Promettez, accordez; satisfaites son cœur :
Je vous laisse de tout les suprêmes arbitres.

A Buckingham.

Ah! cher duc!... ou cher comte, on se perd dans [vos titres,
De vous joindre aux prelats n'êtes-vous point jaloux?

BUCKINGHAM.

Je m'en ferais honneur.

GLOCESTER.

La reine croit en vous;
Parlez-lui, dissipez sa crainte imaginaire.

BUCKINGHAM.

J'y cours.

GLOCESTER.

Veuillez après passer chez le lord-maire;

(En échangeant un regard avec Tyrrel.)

Je le crois à Whit-Hall.

BUCKINGHAM.

Il m'y verra, milord.

GLOCESTER, qui lui frappe sur l'epaule, en jetant un coup d'œil à Tyrrel.

Succès et bon retour au comte d'Hereford!

(Buckingham sort avec les évêques, Tyrrel les suit, la cour se retire congédiée par Glocester.)

SCÈNE VI.

ÉDOUARD assis, GLOCESTER.

GLOCESTER, à part, en revenant sur le devant de la scène.

Sera-t-il, cet enfant, mon esclave ou mon maître?
Pour le laisser régner, c'est ce qu'il faut connaître.

(Il s'appuie sur le fauteuil d'Édouard.)

Des hommages de cour milord est délivré;
J'ai pris sur moi ce soin.

ÉDOUARD.

Et je vous en sais gré:
De ces émotions l'ivresse est accablante;
J'ai peine à soulever ma paupière brûlante;
Ma force est épuisée.

GLOCESTER.

Hélas! que de dégoûts
Attachés à ce rang qui fait tant de jaloux!
Beau neveu, je vous plains.

ÉDOUARD.

Un regard de ma mère
Emportera bientôt ma douleur passagère.
Parlez-moi de Richard : m'a-t-il bien regretté?
Du voyageur, milord, s'est-il inquiété?

GLOCESTER.

Mais...

ÉDOUARD.

Oui, j'en crois mon cœur, le sien, sa douce image
Dont les traits m'ont souri pendant tout le voyage.
Il s'occupait de moi, qui, palpitant d'espoir,
Le cherchais, l'appelais, croyais déjà le voir
Se jeter à mon cou, dans sa joie enfantine,
Les bras unis aux miens, pleurer sur ma poitrine;
Qui l'entendais, milord, comme s'il était là,
Me dire en sanglottant : Edouard, te voilà!

GLOCESTER.

Je veux l'entretenir, cette amitié si sainte :
Je prendrai du pouvoir les travaux, la contrainte,
Pour moi tous ses chagrins, pour vous la liberté,
L'amour, les jeux d'un frère et leur folle gaîté!

ÉDOUARD.

Son enjoùment naïf au plaisir vous invite;
Il rit de si bon cœur que bientôt on l'imite.

GLOCESTER.

Heureux auprès de lui, vous n'aurez qu'à choisir
Entre les passe-temps qui charment son loisir.

ÉDOUARD.

Je les verrai peut-être avec un œil d'envie;
Mais d'autres soins, milords, doivent remplir ma vie.

GLOCESTER.

Et quels soins?

ÉDOUARD.

Je suis roi.

GLOCESTER.

Mon Dieu, vous le serez ;
Mais ne vous troublez point d'ennuis prématurés.
N'accablez point vos jours d'un poids qu'on vous allége;
Vous n'aurez que trop tôt ce triste privilége.

ÉDOUARD.

Dussé-je avant le temps rejoindre mes aïeux,
Lord Rivers me l'a dit, il faut voir par mes yeux.
Si mon père abusé, si ce roi qu'on révère,
N'eût pas fermé les siens dans un jour de colère,
Clarence, qu'il aimait et qu'il a tant pleuré !...

GLOCESTER.

Clarence !

ÉDOUARD.

Dans la Tour n'aurait pas expiré.

GLOCESTER, à part.

Il a trop de mémoire.

ÉDOUARD.

Ah ! quelle différence !
Où j'arrive avec joie il vint sans espérance.
C'est ici, dans ces murs... leur aspect m'a fait mal :
Ils ont vu si souvent couler le sang royal !

GLOCESTER.

Mais l'arrêt cette fois punissait un coupable.

ÉDOUARD.

L'arrêt qui tue un frère est toujours révocable.

GLOCESTER, à part.

Me soupçonnerait-il ?

ÉDOUARD.

Un frère !... ah ! ce doux nom
Sur les lèvres des rois fait venir le pardon ;
Édouard l'accorda.

GLOCESTER.

Trop tard.

ÉDOUARD.

Non, mais un crime
Jusque sous son pardon vint frapper la victime.

GLOCESTER.

Chassez de votre esprit ce triste souvenir.

ÉDOUARD.

Ah ! quand je le voudrais, pourrais-je l'en bannir ?
J'entends sortir du cœur de mon malheureux père
Ce cri. « Mon frère est mort ! j'ai fait mourir mon frère ! »
Je jouais, j'étais là, riant sur ses genoux,
Quand d'horreur, à ce cri, vous avez pâli tous.
Puis avec quels sanglots il reprit à voix basse :
« Eh quoi pas un de vous n'a demandé sa grace !
» Qui l'a fait ? qui de vous à mes pieds se jetant,
» M'a rappelé ces jours où nous nous aimions tant ?
» Nos durs travaux, ces nuits où brisés par la guerre,
» Dans le même manteau nous couchions sur la terre ;
» Où l'écartant de lui pour en couvrir son roi,
» Sous la froide rosée il tremblait près de moi ?
» Et je l'ai condamné sans qu'une bouche amie
» S'ouvrît pour me crier : Il vous sauva la vie !
» Pauvre infortuné frère !... Ah ! que jamais ton sang
» Ne retombe sur lui ! dit-il en m'embrassant,
Sur mes fils !... » et sa voix s'éteignit dans les larmes.
Mais la bonté du ciel a trompé ses alarmes :
Aimés, bénis de tous, ses deux fils sont heureux ;
Il peut dormir en paix, car vous veillez sur eux.

GLOCESTER.

(A part.) (A Édouard.)
Je respire. Écartez ces images funèbres.

ÉDOUARD.

Oui, quand j'aurai puni.

GLOCESTER.

Qui donc ?

ÉDOUARD.

Dans les ténèbres
L'assassin de Clarence en vain croit se cacher.

GLOCESTER.

Eh ! que prétendez-vous ?

ÉDOUARD.

Mon bras l'ira chercher.

GLOCESTER.

Craignez, en l'essayant, d'éveiller bien des haines.

ÉDOUARD.

La justice des rois n'a point ces craintes vaines.

GLOCESTER.

Un enfant fera-t-il, à son avénement,
Ce qu'Édouard lui-même évita prudemment ?

ÉDOUARD, se levant.

Le jour où, jeune encore, on revêt la puissance,
On grandit sous son poids ; pour secouer l'enfance,
Sur les degrés du trône il suffit d'un instant,
Et l'enfant couronné devient homme en montant.
Je suis plein d'avenir : Dieu dans ce corps débile
Avec un cœur de feu mit une ame virile.
Vous serez fier de moi, j'en ai le ferme espoir ;
Mais punir l'assassin est mon premier devoir.
Je vous le jure ici par les pleurs de mon père,
Plus il sera puissant, plus je serai sévère.
Rien ne peut, moi régnant, le soustraire au trépas ;
Rien, je le jure encor.

GLOCESTER, à part.

Tu ne régneras pas.

ÉDOUARD, qui est retombé sur son fauteuil.

Mais vous avez raison, ce souvenir me tue.
Je cède à la fatigue, et ma tête abattue,
Malgré moi, je le sens, retombe sur ma main.

GLOCESTER, avec intérêt.

Qu'avais-je dit ?

ÉDOUARD.

Croyez que plus tard, que demain,
Quand le sommeil... Une heure ! oh ! seulement
[une heure !

GLOCESTER.

Pour goûter ce repos, venez.

ÉDOUARD.

Non, je demeure.
La reine maintenant ne peut tarder, je crois :
Je l'attends. Oh ! parlez : j'écoute... je vous vois...
Mais comme dans un rêve... et cependant je veille.
Richard !... toujours joyeux... O mon frère !...

GLOCESTER.

Il sommeille.

SCÈNE VII.

GLOCESTER, ÉDOUARD endormi.

GLOCESTER.

C'est lui ! c'est cet enfant qui parle de punir,
Quand ce moment, peut-être, est tout son avenir !..
Non : sans cette autre vie attachée à la sienne,
Je ne puis rien.

ÉDOUARD, rêvant.

Richard !

GLOCESTER.

Il l'appelle : ah ! qu'il vienne ;
Qu'il dorme à ses côtés, et je suis Richard trois ;
Je suis roi d'Angleterre en étouffant deux rois.
Nos lords, nos fiers prélats pâlissant d'épouvante,
Voudront, le crime fait, baiser ma main sanglante,
Et, si je leur partage un lambeau de pouvoir,
Pour ne rien refuser, n'oseront rien savoir.

Marchant avec agitation.

Qu'il vienne !.. et s'il dit : Non... — Mot fatal ! c'est la guerre :
Drapeau contre drapeau, nous joûrons l'Angleterre.

Il s'élance à la fenêtre et se penche en dehors.

A qui la chance alors? Mais qu'entends je? Aucun bruit!
Mon œil au pied des murs plonge en vain dans la nuit.

Il revient sur le devant de la scène et regardant Édouard.

Quelle angoisse ! Attendons. — La frêle créature !
Belle pourtant, bien belle. O marâtre nature !
En comblant tous les miens, tu fis de leur beauté
Un sarcasme vivant pour ma difformité.
Eh bien! marâtre, eh bien! j'ai détruit ton ouvrage.
Demande-les aux vers qui rongent leur visage :
La mort, la pâle mort décomposa ces traits
Où d'un œil complaisant jadis tu t'admirais.
Qui doit survivre à tous? Moi, l'œuvre de ta haine,
Moi, modèle achevé de la laideur humaine.
Encor deux fronts charmans à couvrir d'un linceul,
Et tu ne pourras plus t'admirer qu'en moi seul.

Prêtant l'oreille. Il court de nouveau à la fenêtre.

Écoutons : ce sont eux ! — Cette rumeur lointaine,
Ce concours, ces flambeaux, tout le dit : c'est la reine.
C'est elle ; je la vois. Qu'ils marchent lentement ?
D'où vient qu'elle s'arrête ? est-ce un pressentiment ?
Non, non : elle reçoit les suppliques d'usage.
Encore une ! et toujours! Faites-lui donc passage !
Avec mes yeux vers moi je voudrais l'attirer.
Ah ! l'excellente mère ! elle vient les livrer.
Elle avance, elle approche à ma voix qui l'appelle.
La voilà sur le pont !.. Son fils n'est pas près d'elle.

Avec fureur.

Elle vient sans son fils ! Tu mentais! tu mentais,
Faux espoir, soit maudit ; et vous que je sentais
Vous dresser pour le meurtre en frissonnant de joie,
A bas ! ongles du tigre : on m'a ravi ma proie.

LE DUC D'YORK, en dehors.

Édouard !

GLOCESTER.

Est-ce un rêve ?

LE DUC D'YORK, de même.

Édouard !

GLOCESTER.

Je l'entends.
Il la devançait donc ? voilà de ces instans
Où l'émotion tue, où la joie assassine.

Riant malgré lui.

Folle, tu me trahis ; rentre dans ma poitrine :
Rentre, obéis, meurs là ! je règne : ils sont à moi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

S'élançant vers le roi.

Mon frère ! où le trouver ?... Mon Édouard !

ÉDOUARD, en l'embrassant.

C'est toi,
Toi, Richard !

LE DUC D'YORK.

Le premier. Vois, je suis hors d'haleine.
J'ai couru! pour m'atteindre on eût perdu sa peine :

A Glocester.

Je venais t'embrasser. — Mon oncle, c'est bien lui ;
C'est lui, je le revois. De retour aujourd'hui,
Tu ne t'en iras plus ? non, jamais ?

ÉDOUARD.

Je l'espère.

RICHARD, lui tendant les bras.

Jamais. Ah ! que je t'aime. Encor, encor !

ÉDOUARD.

Mon frère !

(Ils s'embrassent de nouveau.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉLISABETH, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LA COUR, puis TYRREL.

GLOCESTER, prenant la reine par la main et lui montrant les princes.

Regardez, milady : quels transports que les leurs !
Ce spectacle touchant m'attendrit jusqu'aux pleurs.

ÉDOUARD.

Ma mère, enfin, c'est vous !

ÉLISABETH.

Oui, mon fils, oui, ta mère ;
Celle qui te chérit, dont la douleur amère
De son pauvre exilé rêvait, parlait toujours ;
Qui souffrait de tes maux, qui consumait ses jours
A trembler pour les tiens, à pleurer, à se plaindre ;
Qui pleure, mais de joie, et n'a plus rien à craindre.

LE DUC D'YORK.

C'est votre favori.

ÉLISABETH, souriant

Jaloux !

LE DUC D'YORK.

Non pas jaloux;

Bien heureux !

ÉLISABETH.

Ah! tenez, tenez; partagez-vous
Tous ces gages d'amour passant de l'un à l'autre,
Mes transports, mon bonheur qui s'accroît par le vôtre.
Je veux de mes baisers vous couvrir à la fois,

A Glocester.

Tenez!... Pardon, milord, il fut absent deux mois.

GLOCESTER.

On vous pardonne tout, hors la crainte insensée
Qui de fuir votre fils vous donna la pensée.

ÉLISABETH, *à Édouard.*

Te fuir!.. Quoi! je l'ai fait. Ah! j'en ai bien souffert.
Aussi, quand Buckingham à nos yeux s'est offert,
Quand j'ai lu cette lettre et si bonne et si tendre...

EDOUARD.

Ma lettre ?

ÉLISABETH.

Elle est charmante. Alors sans rien entendre,
Je voulais devancer nos pontifes sacrés.

Se tournant vers les évêques.

Que leur zèle pieux les a bien inspirés !

A Glocester.

Que de remercîmens je vous dois à vous-même,

Aux seigneurs de la cour.

A vous, milords, au peuple! Édouard, comme il t'aime!
Tous bénissaient ton nom, leur supplique à la main;
Tous de leurs vœux pour toi m'assiégeaient en chemin.

Montrant les placets qu'un des lords a placés sur la table.

Vois ce que je t'apporte.

GLOCESTER.

Encor du bien à faire,
Du mal à réparer !

ÉDOUARD.

Voyons!

LE DUC D'YORK.

C'est mon affaire.

ÉLISABETH.

C'est celle du régent.

GLOCESTER.

Richard a plein pouvoir.

LE DUC D'YORK.

Bon! le trésor public y passera ce soir.

GLOCESTER.

Faites beaucoup d'heureux, pourtant pas d'imprudences.

LE DUC D'YORK, *assis près de la table, et distribuant les pétitions aux seigneurs et aux prélats qui l'entourent.*

Pour vous, milord, pour vous, et pour leurs éminences!
Tout ce qui reste à moi!

ÉLISABETH, *à Édouard.*

Mes ennuis, mon chagrin,
Les as-tu partagés ?

LE DUC D'YORK, *à Glocester.*

Ah! mon oncle, un marin,
Pauvre, manquant de tout....

GLOCESTER.

J'accorde cent guinées.

LE DUC D'YORK.

Deux cents.

GLOCESTER.

Mais prenez garde !

LE DUC D'YORK.

Oh! je les ai données:
Il s'appelle Édouard.

GLOCESTER.

C'est un titre pour moi.

LE DUC D'YORK.

Vous m'approuvez aussi, vous, mon seigneur et roi?

ÉDOUARD.

De grand cœur, milord duc.

ÉLISABETH, *se défendant doucement contre Édouard qui lui baise les mains.*

Mais laissez : qu'on vous voie;
Que de vous regarder on ait au moins la joie.
Cher enfant, sur ce front que je trouve embelli,
De la santé pourtant les couleurs ont pâli.

ÉDOUARD.

Ce n'est rien.

GLOCESTER.

De ses traits la grace est plus touchante.

ÉLISABETH.

Trop pour sa mère.

LE DUC D'YORK, *se levant un papier à la main.*

O ciel !

ÉLISABETH.

D'où vient votre épouvante ?

LE DUC D'YORK.

Au milieu des placets dans vos mains déposés,
Cet écrit...

ÉDOUARD.

Comme il tremble !

LE DUC D'YORK.

Ah ! ma mère, lisez.

GLOCESTER.

Donnez, donnez-le-moi, cet écrit si terrible.

LE DUC D'YORK.

A Glocester. *A la reine.*

Non, vous ne l'aurez pas — Lisez.

ÉLISABETH, *après avoir parcouru le papier.*

Est-il possible ?
Rivers !....

ÉDOUARD, *à la reine.*

Vous frémissez !

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Rivers ! quel est son sort ?

GLOCESTER.

Reine, je vous l'ai dit.

ÉLISABETH.

Il est mort! il est mort!

ÉDOUARD.

Lui, grand Dieu!

ÉLISABETH.

Cette nuit.

GLOCESTER.

Mensonge invraisemblable !
De cet acte inhumain qui donc serait coupable ?

ÉLISABETH.

Vous me le demandez !

GLOCESTER.

Sans doute.

ÉLISABETH.

C'est celui
Qui ne veut pas, milord, me laisser un appui.
Hastings qu'il a frappé, Rivers qu'il assassine,
N'ont point lassé son bras armé pour ma ruine :
Un noble ami, comme eux, s'est déclaré pour nous ;
J'apprends que, par miracle échappant à ses coups,
Cet ami, Buckingham...

GLOCESTER.

Eh bien !

ÉLISABETH.

D'un nouveau crime
Faillit, en me quittant, devenir la victime.

ÉDOUARD.

Quel est son assassin ?

GLOCESTER.

Quel est-il ? Répondez :
Encore un coup, son nom ?

ÉLISABETH.

Vous me le demandez !

GLOCESTER.

Je ne demande plus ce que je dois prescrire.
Parlez, je le veux.

ÉLISABETH.

C'est... Je n'ose pas le dire !
Non, je ne l'ose pas.

GLOCESTER.

Qui vous retient ? Pourquoi
Ne pas couronner l'œuvre en disant que c'est moi ?
J'aurai sacrifié Rivers à ma vengeance,
Moi, dont il tient son rang, son titre, sa puissance ;
Rivers, qui sans penser qu'on l'immole en chemin,
Arrive, et dans ses bras va me presser demain.
Plus coupable, j'ai pris Buckingham pour victime,
Moi qui l'admis quinze ans dans mon commerce intime,
Moi qui, ce soir encor, par mon cœur entraîné,
Ici, dans le lieu même où je suis soupçonné,
A Sa Grâce, à vous tous, l'offrais comme un modèle,
Et par les mains du roi récompensais son zèle.
(A la reine, en voulant saisir le papier.)
De qui vient cet écrit où je suis désigné ?

ÉLISABETH.

Ah ! d'un ami sans doute.

GLOCESTER.

Il n'est donc pas signé !
(Se couvrant.)
Mensonge et trahison ! Le régent du royaume,
Bravé, calomnié, n'est-il plus qu'un fantôme ?
Qu'une ombre ? Mon pouvoir, immense, illimité,
Pour borne cependant n'a que ma volonté.

ÉLISABETH, avec terreur.

Il est trop vrai.

GLOCESTER, promenant ses regards sur l'assemblée.

Celui qui, dans le fond de l'ame,
Tiendrait pour vérité cette imposture infâme,
Sentirait mon courroux l'écraser de son poids,
Si des yeux seulement il me disait : J'y crois.

ÉLISABETH.

Ils se taisent.

GLOCESTER.

Veut-on ramener la noblesse
Aux jours où, de l'état souveraine maîtresse,
Une femme régnait, qui nous opprimait tous,
Qui semait à plaisir la discorde entre nous,
Et faisant condamner le frère par le frère,
Sur Clarence...

ÉLISABETH, indignée.

Ah ! milord !

ÉDOUARD, s'élançant vers Glocester.

Vous insultez ma mère !

GLOCESTER.

La veuve de lord Gray ne nous gouverne pas.

ÉDOUARD, à Glocester.

La veuve d'Édouard ! la reine ! chapeau bas,
(Joignant le geste à la parole.)
Chapeau bas devant elle !

ÉLISABETH.

Ah ! qu'as-tu fait ?

LE DUC D'YORK.

Courage !
Bien, mon frère ; c'est bien !

ÉLISABETH.

(Au roi.) (A Glocester.)
Édouard !... A son âge,
(Revenant au roi.)
On s'emporte aisément. O mon fils, contiens-toi !
(A Glocester.)
Pardon ! j'ai tous les torts : dans un moment d'ef-
Une mère... Ah ! pardon ! [froi...

GLOCESTER.

Voilà comme on me traite ;
Et l'on vient s'excuser lorsque l'insulte est faite.
Jugez de l'avenir qui s'annonce pour vous :
On prétend gouverner le fils comme l'époux.
Si je n'ai pu dompter ma trop juste colère,
De mon royal neveu la leçon fut sévère,
Et vous apprend, milords, que muets sous l'af-
Vous devez le subir sans relever le front. [front,
Je saurai toutefois combattre une influence
Qui peut des nobles pairs alarmer la prudence.
Je le veux ; et la Tour est l'asile assuré
Où nous veillerons tous sur un dépôt sacré.

ÉLISABETH.

Nous séparez-vous ?

GLOCESTER.

Non : vous le verrez sans cesse,
Et par raison, j'espère, autant que par tendresse,
Vous lui répèterez que je tiens d'Édouard
Un pouvoir dont son rang l'affranchira plus tard ;
Mais qu'aujourd'hui le roi, soumis à ma puissance,
Si je lui dois respect, me doit obéissance.

ÉDOUARD.

Je suis loin d'attenter à ces droits souverains
Que mon père en mourant déposa dans vos mains ;
Mais respectez sa veuve à l'égal de lui-même,
Ou je n'attendrai pas, portant son diadème,
Que son ombre me dise une seconde fois :
Mon fils, venger sa mère est le plus saint des droits.
(A Élisabeth.)
Sortons : de ces débats prolonger le scandale,

C'est abaisser par trop la majesté royale.
Venez, reine.

GLOCESTER, aux seigneurs de la cour.

Milords, je ne vous retiens pas.
(A Édouard, en prenant un flambeau.)
Votre premier sujet va précéder vos pas.

ÉDOUARD.

Épargnez-vous ce soin.

GLOCESTER, marchant devant lui.

Un tel devoir m'honore.

LE DUC D'YORK, à Édouard.

Tu viens d'agir en roi : je t'aime plus encore.

ÉLISABETH, arrêtant Glocester.

Ah ! par pitié, mon frère, un mot !

GLOCESTER, donnant le flambeau à Tyrrel, qui est entré vers la fin de la scène.

Remplacez-nous,
Gouverneur de la Tour.

(Tout le monde sort, excepté Glocester et la reine.)

SCÈNE X.

GLOCESTER, ÉLISABETH.

GLOCESTER.

Parlez, que voulez-vous ?
J'écoute, milady.

ÉLISABETH.

Sans colère ?

GLOCESTER.

J'écoute.

ÉLISABETH.

Sur ce qui m'alarmait je n'ai plus aucun doute,
Aucun ; soyez-en sûr.

GLOCESTER.

Doutez, ne doutez point ;
Que m'importe.

ÉLISABETH.

Avant peu si Rivers vous rejoint,
Comme vous l'affirmez...

GLOCESTER.

La reine en sa présence
Voudra bien par bonté croire à mon innocence.
Confiance admirable !

ÉLISABETH.

Ah ! j'y crois maintenant.
Je connais mon erreur : j'y crois.

GLOCESTER.

En frissonnant.

ÉLISABETH.

Lui, condamné par vous ! il ne pouvait pas l'être :
L'effroi me rendait folle ; il respire.

GLOCESTER.

Peut-être.

ÉLISABETH.

Aux jours de Buckingham on n'a pas attenté !

GLOCESTER.

Pourquoi pas ?

ÉLISABETH.

J'étais folle, oui folle, en vérité.
Me voilà de sang-froid ; voyez, je suis tranquille.
Mes enfans, grâce à vous, ont la Tour pour asile.

GLOCESTER.

Je leur veux tant de mal !

ÉLISABETH.

Ils seraient bien ingrats,
S'ils pouvaient le penser.

GLOCESTER.

Pas du tout.

ÉLISABETH.

Dans vos bras,
Sous vos yeux, il n'est rien que pour eux je redoute...
Pourtant dans cet écrit...

GLOCESTER.

Encor...

ÉLISABETH.

C'est qu'on ajoute..
Pardon !

GLOCESTER.

Quoi ?

ÉLISABETH.

Qu'à la Tour... Mais c'est faux ; je le sais.

GLOCESTER.

Achevez : qu'à la Tour ?...

ÉLISABETH.

Leurs jours sont menacés.
(Vivement.)
Mais je ne le crois pas ; non, je vous le proteste.

GLOCESTER.

Pourquoi donc ? milady, c'est vrai comme le reste.

ÉLISABETH.

D'un soupçon outrageant, pardon ! cent fois pardon !
Ah ! je vous le demande avec tout l'abandon,
L'amour, le désespoir d'une mère éperdue :
Que leur vie en danger soit par vous défendue.

GLOCESTER, avec douceur.

Calmez-vous donc ; quel bras peut les atteindre ici ?

ÉLISABETH.

O mon Dieu ! de Rivers vous me parliez ainsi.

GLOCESTER, en souriant.

Sans doute.

ÉLISABETH.

C'est ainsi que je vous vis sourire.

GLOCESTER.

Eh bien ?

ÉLISABETH, avec explosion.

Rivers est mort !

GLOCESTER.

Vous osez le redire ?

ÉLISABETH.

Oui, contre l'évidence en vain je me défends,
Oui, mort ; et vous voulez tuer mes deux enfans !

GLOCESTER.

Moi !

ÉLISABETH.

Vous, leur protecteur, leur père ! c'est horrible,
Et c'est vrai cependant, c'est vrai, mais impossible.
Vous ne le pourrez pas : je serai, là, debout,
Sur le seuil de leur porte, à leur chevet, partout,
Et le jour, et la nuit, sans sommeil, sans relâche,

L'œil ouvert, la main prête à repousser un lâche,
Un monstre ..

GLOCESTER.

Milady !

ÉLISABETH, qui le regarde en face.

Je n'ai pas peur de vous.
Buckingham vit; il s'arme, il soulève pour nous
Ses partisans, les miens, le peuple, Londre entière.
Il viendra, nous viendrons, lui, tous, moi la première,
Les sauver, vous punir.

GLOCESTER.

Mère imprudente, assez !
Savez-vous qui je suis et qui vous menacez ?

ÉLISABETH.

Je ne menace pas; j'implore, je conjure,
Par mes pleurs, par leur sang, au nom de la nature,
Au nom de leur danger... Il m'inspire; écoutez :
Vous le disiez tantôt, leurs droits sont contestés.
Pourquoi donc les tuer ces deux tendres victimes?
S'ils sont de mes amours les fruits illégitimes,
Leurs droits n'existent plus; ils vivent, vous régnez.

GLOCESTER.

Qu'entends-je ?

ÉLISABTEH.

C'est en vain que vous vous indignez.
Crime ou non, j'y consens : leurs droits, je vous les don- [ne;
En les déshéritant ma honte vous couronne.
S'il faut, pour le sauver, que le fils d'Édouard
Soit... ah ! l'horrible mot ! un bâtard, un bâtard !
Eh bien ! il le sera : je signe tout.

GLOCESTER.

Vous, reine !
Vous me feriez penser qu'on a dit vrai.

ÉLISABETH.

La haine
Le croira, le dira; que m'importe ? ils vivront.
Pour prix du déshonneur imprimé sur mon front,
Pour prix du crime enfin dont je me rends coupable,
Car c'en est un, milord, affreux, abominable,
Rendez, rendez-les-moi ces enfans adorés !
Rendez-moi mes deux fils! Ah! vous me les rendrez!
Pitié! C'est à genoux, mains jointes, que leur mère
Vous demande pitié...

GLOCESTER.

C'en est trop.

ÉLISABETH.

Ah ! mon frère!
Mon roi !....

GLOCESTER.

De vos affronts ce titre est le plus grand.
M'immoler vos deux fils en les déshonorant !

ÉLISABETH, s'attachant à ses vêtemens.

Pitié !

GLOCESTER, qui la repousse.

Pour m'épargner l'horreur de vous entendre,
Je sors.

SCÈNE XI.

ÉLISABETH, se relevant.

C'est donc à toi, mon Dieu, de me les rendre.
Cherche-leur des vengeurs, tu leur en trouveras.
Où courir ?.. je l'ignore : où tu me conduiras.
Mais le soin de leurs jours dans ces murs te regarde.
Que ton œil soit sur eux, que ton bras me les garde.
Tu m'en réponds, grand Dieu! moi, prête à tout braver,
Je veux bien mourir, moi; mais je veux les sauver.

ACTE TROISIÈME.

Une chambre à la Tour de Londres; une fenêtre dont les rideaux sont fermés; une porte latérale, et une autre dans le fond, au dessus de laquelle est une ouverture garnie de barreaux; un lit où couchent les deux princes.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, assis sur le lit; LE DUC D'YORK, sur un siége, près de lui, tenant un livre.

LE DUC D'YORK.

De m'écouter, milord, vous me ferez la grace,
Ou je ne lirai plus.

ÉDOUARD.

La lecture me lasse.

LE DUC D'YORK.

Voyez sur ce fond d'or la Madeleine en pleurs.
Tournant la page.
Du dragon de saint George admirez les couleurs.

ÉDOUARD.

Je l'ai tant vu, Richard !

LE DUC D'YORK.

Eh bien, mon cher malade
Veut-il que je lui chante une vieille ballade?

ÉDOUARD.

Non.

LE DUC D'YORK.

Irai-je danser pour l'égayer un peu ?

ÉDOUARD.

Reste.

LE DUC D'YORK.

Veut-il jouer ?

ÉDOUARD.

Je n'ai pas cœur au jeu.

LE DUC D'YORK, se levant.

Je me dépite enfin.

ÉDOUARD.

Tu me laisses?

LE DUC D'YORK.

Que faire?
On vous propose tout, rien ne peut vous distraire.

ÉDOUARD.

C'est que je souffre.

LE DUC D'YORK, revenant.

Ami, conte-moi tes tourmens.
Aussi, pourquoi nourrir ces noirs pressentimens?
Quand, sans bruit, ce matin j'ai quitté notre couche,
Tu dormais, des sanglots s'échappaient de ta bou-[che.

ÉDOUARD.

Verrai-je donc toujours ces roses de Windsor!

LE DUC D'YORK.

Un rêve t'agitait; il te poursuit encore:
Dis-le-moi.

ÉDOUARD.

Tu rirais.

LE DUC D'YORK.

Pourquoi? s'il est terrible,
Je promets d'avoir peur; parle.

ÉDOUARD.

C'est impossible;
Il était si confus, si vague!

LE DUC D'YORK.

Je le veux.

ÉDOUARD.

Pour le couronnement on nous cherchait tous [deux.
Je t'ai dit: « Viens, Richard, ma mère nous appelle;»
Et, te prenant la main, je voulais fuir, près d'elle,
Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
Mes pieds marchaient, couraient sans pouvoir avancer;
Et toujours, mais en vain.

LE DUC D'YORK.

Oh! c'est vrai: dans un rêve
On s'élance, on veut fuir; on ne peut pas. Achève.

ÉDOUARD.

Tout à coup, à Windsor je me crus transporté.
Le feuillage tremblait par les vents agité;
Leur souffle tiède et lourd annonçait un orage
Pour deux pâles boutons, qui, presque du même âge,
Sur un même rameau confondant leur parfum,
L'un à l'autre enlacés, semblaient n'en former qu'un.
Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs charmes.
En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes,
Je les pris en pitié sans deviner pourquoi,
Et tu me dis alors: « Mon frère, un d'eux, c'est toi:
L'autre, c'est moi.» Soudain le fer brille. O prodige!
Le sang par jets vermeils s'échappe de leur tige.
Comme si c'était moi qui le perdais ce sang,
Mon cœur vint à faillir; ma main en se baissant,
Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
Toucha de deux enfans les dépouilles glacées.
Puis je ne sentis plus; mais j'entendis des voix
Qui disaient: Portez-les au tombeau de nos rois.

LE DUC D'YORK.

J'en suis encore ému... Cette fois je me fâche;
C'est ta faute, Édouard: tu sembles prendre à tâche
D'offrir à ton esprit mille objets attristans,
Et puis tu dis après: Je souffre... il est bien temps!
Au lieu de te livrer à la mélancolie,
Lève-toi; viens, courons, faisons quelque folie.
Aussi gai qu'un beau jour, j'étends, à mon réveil,
Comme les papillons, mes ailes au soleil,
Et me voilà parti, sautant, volant...

ÉDOUARD.

L'espace?
Il te manque, Richard.

LE DUC D'YORK.

D'accord, mais je m'en passe,
Ou, pour donner le change à ma captivité,
Je maudis mon cher oncle en toute liberté.
Suis mon exemple; allons! la colère soulage.

ÉDOUARD.

Devais-je m'emporter jusqu'à lui faire outrage?
On le calomniait, il s'en est indigné;
A souffrir cet affront qui se fût résigné?
Quand un roi sent ses torts, il faut qu'il les répare.

LE DUC D'YORK.

Ne t'en avise pas, ou, je te le déclare,
Je te fuis.

ÉDOUARD, en souriant.

Si tu peux.

LE DUC D'YORK.

Alors, j'ai donc raison,
Puisque tu reconnais qu'il nous tient en prison.

ÉDOUARD.

Lui?

LE DUC D'YORK.

Depuis trois grands jours.

ÉDOUARD.

Non, ta haine exagère.

LE DUC D'YORK.

Si nous n'étions captifs, nous aurions vu ma mère.

ÉDOUARD.

C'est trop vrai.

LE DUC D'YORK.

De la Tour le nouveau gouverneur...

ÉDOUARD.

Sir Tyrrel?

LE DUC D'YORK.

J'en conviens, c'est un homme d'honneur,
Qui, se prenant pour moi d'une folle tendresse,
Se plaît à me conter les tours de sa jeunesse.
Eh bien, tout bon qu'il est, au fond c'est un geôlier.

ÉDOUARD.

Je te trouve avec lui beaucoup trop familier.

LE DUC D'YORK.

Sois digne; tu le dois. Mais moi, je le ménage;
J'ai découvert son faible, et j'en prends avantage.
S'il vous vient du dehors quelques jeux ou des fruits,
Quelque livre attachant qui trompe nos ennuis,
C'est lui qui le veut bien.

ÉDOUARD.

Il fait plus, il nous laisse
Sur le balcon voisin sortir quand le jour baisse.

LE DUC D'YORK.

Là, je rêve à mon tour, mais plus gaîment que toi:

Je fends l'azur du ciel qui s'ouvre devant moi ;
Libre, je rends visite à la terre, aux étoiles ;
Sur la Tamise en feu je suis ces blanches voiles,
Ces barques dont la lune enflamme les sillons,
Et je me laisse à bord glisser dans ses rayons.

ÉDOUARD.

Que ne pouvais-je hier voler avec la brise
Vers cette femme en deuil sur une pierre assise !
C'était ma mère.

LE DUC D'YORK.

Hélas !

ÉDOUARD.

Je la vis le premier.

LE DUC D'YORK.

Non, c'est moi.

ÉDOUARD.

C'est bien moi. Je n'osais pas crier ;
Les bras tendus, l'œil fixe et l'oreille attentive,
J'écoutais les sanglots de cette ombre plaintive.
Que de fois dans les airs mon mouchoir a flotté !

LE DUC D'YORK.

Quel bonheur quand le sien vers nous s'est agité !
Mais tous nos signes vains, mais nos baisers sans nombre
Se sont perdus bientôt dans les vents et dans l'ombre.

ÉDOUARD.

Nous ne la verrons plus.

LE DUC D'YORK.

Conserve donc l'espoir.
Nous la verrons, te dis-je, aujourd'hui, dès ce soir;
Ami, c'est sans raison qu'aux terreurs tu te livres.
Chut ! j'entends sir Tyrrel.

SCÈNE II.

Les Mêmes, TYRREL.

TYRREL.

Milords, voici des livres.

Il les dépose sur la table.

L'archevêque d'York, en vous les adressant,
Vous offre ses respects.

ÉDOUARD.

Je suis reconnaissant.

LE DUC D'YORK.

Bon archevêque ! il pense à nos longues soirées ;
Aussi les deux captifs baisent ses mains sacrées.

TYRREL.

Vous, captifs !

ÉDOUARD.

Je le crois.

TYRREL.

Peut-être pour un jour
Un vieil usage encore vous confine à la Tour ;
Triste noviciat d'une grandeur prochaine :
De l'ennui l'étiquette est cousine germaine ;
Mais vous croire captifs !

LE DUC D'YORK.

De notre liberté
Sir Tyrrel à vingt ans se fût-il contenté ?

TYRREL.

Moi qui n'ai pas, milords, votre aimable innocence,
En fait de liberté j'aime un peu la licence ;
Mais j'ai tort : ainsi donc ne me consultez pas.

LE DUC D'YORK.

Moins on goûte ce bien, et plus il a d'appas.
Celui qui me rendrait ma liberté ravie,
Serait récompensé par-delà son envie.

TYRREL.

Le régent ne veut pas prolonger vos regrets
Et du couronnement il presse les apprêts.

ÉDOUARD.

C'est sûr ?

TYRREL.

Vous ne pouvez manquer à cette fête

LE DUC D'YORK.

Ni vous non plus, sir Jame, et je vous tiendrai tête.
Nous porterons tous deux sa royale santé.

TYRREL.

Tant que milord voudra.

LE DUC D'YORK.

Quelle docilité !
Et comme on vous connaît certaine fantaisie,
On vous fera raison avec du malvoisie.

TYRREL.

C'est un ancien ami fêté dans mes beaux jours.
Il m'a trahi, l'ingrat ; mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD.

Comment ?

TYRREL.

Je ris, milord.

LE DUC D'YORK, en montrant Tyrrel.

Oh ! j'en sais sur son compte,
Bien qu'il m'en cache encor plus qu'il ne m'en raconte.

TYRREL.

A Richard. A part avec attendrissement.
C'est vrai.—Comme il ressemble à mon pauvre Tom !
Je crois le voir.

ÉDOUARD.

Sir Jame, êtes-vous notre ami ?

TYRREL.

N'en doutez point.

ÉDOUARD.

D'un fils accueillez la demande.

LE DUC D'YORK, prenant la main de Tyrrel et le caressant.

Il m'aime tant! pour moi sa complaisance est grande,
Il ferait tout pour moi, n'est-ce pas ?

ÉDOUARD, lui prenant la main de l'autre côté.

Voulez-vous
Que ma mère à la Tour passe une heure avec nous?

TYRREL, embarrassé.

Jusqu'ici sans obstacle elle fût parvenue,
Si....

LE DUC D'YORK.

Pourquoi nous tromper ? je sais qu'elle est venue.

TYRREL.

Vous, milord !

LE DUC D'YORK.

C'est mon cœur qui me le révéla :
Ses battemens tantôt m'ont dit qu'elle était là.

ÉDOUARD, à Tyrrel.

Promettez.

TYRREL.

Je ne puis.

LE DUC D'YORK, montrant à Tyrrel sa main pleine de guinées.

Eh bien, j'en cours la chance :
Toutes ces pièces d'or contre un mot d'espérance !
Promettez, si je gagne.

TYRREL.

Ah! milord!...

LE DUC D'YORK.

Pair ou non ?

ÉDOUARD.

Richard !

LE DUC D'YORK.

Allons! Tyrrel.

TYRREL, enchanté.

Charmant petit démon !
Pair.

LE DUC D'YORK.

Avec tristesse.

Comptons. — J'ai perdu.

TYRREL.

Sa douleur me fait peine.

Ramassant les guinées sur la table.

C'est mon bien, je le prends... Mais vous verrez la reine,
Vous la verrez.

ÉDOUARD.

Vraiment ?

TYRREL.

Oui j'en donne ma foi.

LE DUC D'YORK, l'embrassant.

Je t'ai dupé, Tyrrel; je gagne plus que toi.

TYRREL.

A part. Haut.

Son baiser m'a fait mal. — La soirée est si belle !
Sur le balcon, milords, sa fraîcheur vous appelle :
Voulez-vous en jouir ?

LE DUC D'YORK.

De grand cœur.

ÉDOUARD, à Tyrrel, qui est allé ouvrir la porte.

A revoir !

Revenant.

Sir Jame est trop loyal pour tromper notre espoir?

TYRREL.

Milord, comptez sur moi.

LE DUC D'YORK.

J'y compte et je te quitte.

Revenant.

D'une dette d'honneur dans le jour on s'acquitte.

TYRREL.

A qui le dites-vous ?

LE DUC D'YORK.

Adieu !

(Il sort en sautant.)

SCÈNE III.

TYRREL, seul.

L'aimable enfant !
Sans regretter son or, il s'en va triomphant;

(Après une pause.)

Il sera beau joueur. — Même beauté! même âge !
J'ai cru sentir encor passer sur mon visage
Ces lèvres qui jadis... non, froides pour jamais!
Plus jamais de baiser des lèvres que j'aimais !
Mortes, mortes!.. Pourquoi cette retraite austère?
Le sacre dans deux jours va les rendre à leur mère ;
Qu'ils l'embrassent plus tôt, le mal n'est pas si grand.
La reine est là, chez moi, priant tout bas, pleurant,
Toujours là, comme un marbre, immobile à sa place.
Nous autres vieux pécheurs, dont le cœur est de glace
Contre des pleurs de femme, un enfant nous émeut.
Ce petit vaurien-là fait de moi ce qu'il veut.
Ah ! c'est qu'il lui ressemble !.. On s'approche; silence !
La lueur des flambeaux m'annonce sa présence :
C'est le régent. Sans doute il vient leur déclarer
Qu'on a fixé le jour qui doit les délivrer.

SCÈNE IV.

GLOCESTER, TYRREL.

(Un officier de la Tour, qui précède le régent, pose un flambeau sur la table, et se retire.)

GLOCESTER.

Où sont-ils ?

TYRREL, montrant la porte latérale.

Là, milord.

GLOCESTER.

Va fermer cette porte.

TYRREL.

Si c'est la liberté que Votre Grâce apporte,
Je vais les appeler.

GLOCESTER.

N'as-tu pas entendu ?

(A Tyrrel, qui revient après avoir obéi.)

Buckingham vit, Tyrrel.

TYRREL.

Il s'est bien défendu.

GLOCESTER.

Tu l'as mal attaqué.

TYRREL.

J'affirme le contraire ;
Mais après tout, milord, coup nul : c'est à refaire.

GLOCESTER.

J'attendais mieux de toi.

TYRREL.

Si le temps m'eût permis
De prendre pour seconds deux de mes bons amis...

GLOCESTER.

Qui se nomment ?

TYRREL.

Dighton et Forrest; je vous jure
Qu'en dépit du hasard la partie était sûre.

GLOCESTER.

Jusqu'à moi ces noms-là ne sont point parvenus

TYRREL.

Leur grand défaut pourtant n'est pas d'être inconnus.

GLOCESTER.
Ces gens sont sous ta main?
TYRREL.
Et dès lors sous la vôtre.
GLOCESTER.
Ils pourront avant peu me servir l'un et l'autre.
TYRREL.
Parlez, ils frapperont.
GLOCESTER.
Toi présent.
TYRREL.
Me voici.
GLOCESTER.
Sous mes yeux?
TYRREL.
Quand, milord?
GLOCESTER.
Ce soir.
TYRREL.
Où donc?
GLOCESTER, indiquant le lit du doigt.
Ici.
TYRREL, avec horreur.
Quoi! le régent voudrait...
GLOCESTER.
C'est le roi d'Angleterre
Qui te parle et qui veut.
TYRREL.
Le roi!
GLOCESTER.
Pourquoi le taire?
Nos prélats et nos lords m'ont proclamé.
TYRREL.
Vous!
GLOCESTER.
Moi.
TYRREL.
Mais le peuple...
GLOCESTER.
Le peuple a dit: Vive le roi!
Que voulais-tu qu'il dît?... Qu'importe la personne?
Vive le roi, pour lui c'est vive la couronne.
Le sacre dès demain la mettra sur mon front.
Buckingham et les siens contre moi s'armeront;
Ils veulent m'arracher mes captifs par la force,
Et, pour jeter au peuple une trompeuse amorce,
Répandent qu'Édouard m'apparaîtra demain,
Libre dans Westminster et le sceptre à la main.
Comme il suffit, Tyrrel, d'un roi dans un royaume,
Je veux, s'il m'apparaît, qu'il ne soit qu'un fantôme.
TYRREL.
Ah! celui-là, milord, troublera mon sommeil.
Si vous les aviez vus, hier, à leur réveil,
Les yeux encor fermés, le plus jeune des frères
Tenant encor entre eux ce livre de prières!
Leurs bras nus se cherchaient l'un vers l'autre étendus;
Sur ce lit leurs cheveux retombaient confondus;
Leurs bouches qui s'ouvraient, comme pour se sourire,
Semblaient avoir en songe un mot tendre à se dire.
Si vous les aviez vus, vous-même épouvanté
Devant tant d'abandon, de grace et de beauté,
Vous auriez dit, milord: Il faut trop de courage
Pour détruire du ciel le plus charmant ouvrage!
GLOCESTER.
Pourtant tu m'appartiens.
TYRREL
Oui, je me suis donné;
Oui, vendu pour de l'or, vendu comme un damné.
Je l'ai reçu cet or, et, s'il fallait le rendre,
Il est déjà trop loin pour savoir où le prendre.
Désignez donc un homme et son sang vous est dû,
Un homme et j'obéis: car je me suis vendu;
Mais deux enfans si beaux, deux faibles créatures,
M'appelant, murmurant mon nom dans leurs tortures,
Les étouffer!
GLOCESTER.
(Le contenant.)
Tyrrel!
TYRREL.
Pourquoi? sous les verrous
Qu'ils vivent pour moi seul, et qu'ils soient morts pour tous.
Mort comme eux, je veux bien garder leur sépulture;
Je m'y plonge. Ou plutôt qu'Édouard sous la bure,
Par les ciseaux d'un moine à l'autel couronné,
Ait pour royaume un cloître où je l'aurai traîné.
Je l'y traîne, et le laisse au fond de sa retraite;
Car je suis, j'en conviens, mauvais anachorète.
Mais l'autre, je l'emmène en France, à l'étranger,
Loin, si loin que sa vie est pour vous sans danger;
Je lui donne les mœurs, les goûts que j'ai moi-même;
Mes vices, s'il le faut.. Que voulez-vous? je l'aime.
J'aime en lui le seul bien qui m'ait coûté des pleurs:
Mon Tomy, mon trésor de joie et de douleurs,
L'astre qui rayonnait sur mes nuits enivrantes,
L'enfant qui m'a baisé de ses lèvres mourantes.
Traitez-moi de rêveur, de fou, si vous voulez;
Mais quand je vois ses yeux, ses longs cheveux bouclés,
Je me sens tressaillir jusqu'au fond des entrailles;
Lorsque leurs cris aigus frapperaient ces murailles,
C'est de mon fils, milord, que j'entendrais les cris:
Je ne peux pas pour vous assassiner mon fils.
GLOCESTER.
(A part.) (A Tyrrel.)
Je l'avais dit, pas un! — Allons, calme ta tête.
A ton projet, Tyrrel, il se peut qu'on s'arrête:
C'est accorder leur vie avec ma sûreté.
Nous y réfléchirons; mais reprends ta gaîté.
Quelques joyeux amis, que le plaisir amène,
Viennent fêter ici ma royauté prochaine.
TYRREL.
Cette nuit?
GLOCESTER.
A demain les travaux importans!
Pour cette nuit encor revenons à vingt ans;
Sois l'homme d'autrefois. Je veux que cette orgie
Surpasse en beau désordre, en brûlante énergie,
En joie, en mets exquis, comme en vins généreux,
Tous tes vieux souvenirs retrempés dans ses feux.
TYRREL.
Non, milord.

GLOCESTER.

Refuser, qui? toi! C'est impossible.
Pourquoi?

TYRREL.

Non, par pitié; mon ivresse est terrible.

GLOCESTER.

Aussi je compte bien que sir Jame aujourd'hui
Saura devant son roi rester maître de lui.
Craint-il de n'avoir pas une tête assez forte
Pour calculer les points que le dé nous apporte?

TYRREL, vivement.

On joûra?

GLOCESTER.

Des trésors: tes yeux vont s'enflammer,
Lorsque sur le tapis tu verras s'abîmer,
S'engloutir en un coup plus d'or, plus de richesse,
Que n'en ont dévoré vingt nuits de ta jeunesse.

TYRREL, à part.

Oh! le démon me tente.

GLOCESTER.

Oui, trésor sur trésor,
Risqués par nous, perdus, gagnés, perdus encor,
Tandis que dans sa course un bol intarissable,
Dont les flots à plein bord circulent sur la table,
Dont la vapeur s'exhale en parfumant les airs,
Aux reflets des enjeux vient mêler ses éclairs.
Ils sont aux mains; l'or brille et le punch étincelle;
Veux-tu laisser languir la veine qui t'appelle?
Veux-tu laisser mourir ta fortune en espoir?
Le veux-tu?... libre à toi!

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER, avec indifférence.

Si le devoir,
Le scrupule est plus fort.

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER, de même.

Suis ton envie.

TYRREL.

Je ne puis reculer sans mentir à ma vie.

GLOCESTER.

Sans te perdre d'honneur.

TYRREL.

Longs jours à Richard trois,
Et bonheur à Tyrrel!

ÉDOUARD, en dehors.

Sir Jame!

TYRREL.

C'est sa voix;
C'est Édouard.

GLOCESTER, froidement.

Eh bien! qu'as-tu donc?

TYRREL.

Rien.

GLOCESTER.

Qu'il vienne.

(A part, tandis que Tyrrel va ouvrir la porte.)

Quand j'achète ton bras, c'est pour qu'il m'appar-
Pitoyable rêveur! [tienne.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à Tyrrel.

Entendez-vous ces cris?
A ces joyeux transports nous sommes-nous mépris?
Annoncent-ils le jour de notre délivrance?...

(Apercevant Glocester.)

Ah! milord, confirmez cette douce espérance:
Venez-vous nous chercher?

GLOCESTER, qui fait un pas pour se retirer.

Pas encor.

ÉDOUARD.

Vous sortez?

GLOCESTER.

Réclamés par l'État, mes instans sont comptés;
Je les dois au travail.

ÉDOUARD.

Est-ce pour hâter l'heure
Où nous devons quitter cette triste demeure?
Que j'en serais touché!

GLOCESTER.

D'ailleurs je dois penser
Que ma vue importune ici pourrait lasser.

ÉDOUARD.

Ah! vous me jugez mal, et j'ai l'ame assez haute
Pour savoir, au besoin, reconnaître une faute.
Je n'ai pu maîtriser mon premier mouvement;
Mais je le crois injuste, et mon cœur le dément.
Séparons-nous tous deux sans haine et sans colère.

(Avec tendresse.)

Un fils trouve toujours grâce devant son père;
Pardonnez-moi, milord.

GLOCESTER.

Ah! croyez...

ÉDOUARD.

Votre main,

(En souriant, après l'avoir baisée.)

Quand le sacre?

GLOCESTER, le baisant sur le front.

Le roi sera sacré demain.

(A Tyrrel.)

Nous t'attendons.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, TYRREL.

ÉDOUARD.

Demain! comprenez-vous ma joie?
Demain!

TYRREL, à part.

Quoi qu'il arrive, il faut qu'il la revoie.

(A Édouard.)

Appelez votre frère.

ÉDOUARD.

Eh! pourquoi?

TYRREL.

J'ai promis ;
Je tiendrai mon serment.

ÉDOUARD.

Je n'ai que des amis,
Que du bonheur ce soir.

TYRREL.

Elle est chez moi...

ÉDOUARD.

La reine ?

TYRREL.

Cachée à tous les yeux ; je cours et je l'amène.

ÉDOUARD, appelant son frère.

Richard !... Pour mieux jouir de son étonnement,
Ne disons rien d'abord.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

Je cherchais vainement :
Sur la pierre déserte elle n'est pas venue.

ÉDOUARD.

C'est triste.

LE DUC D'YORK.

Sans effort je l'aurais reconnue ;
L'astre que j'admirais jette un éclat si pur,
Si vif, qu'en la voyant j'aurais pu, j'en suis sûr,
Distinguer aujourd'hui ses pleurs ou son sourire.

ÉDOUARD.

Tu crois ?

LE DUC D'YORK.

Que dans ses yeux les miens auraient pu lire.

ÉDOUARD.

Tu vas la voir bien mieux.

LE DUC D'YORK.

Ici ?

ÉDOUARD.

Dans un moment ;
Et c'est demain le jour de mon couronnement.
Le régent me l'a dit.

LE DUC D'YORK.

Salut, roi d'Angleterre !
A milord protecteur nous ferons bonne guerre.

ÉDOUARD.

Plus de vengeance, ami ! soyons tout à l'espoir.

LE DUC D'YORK.

La liberté demain !

ÉDOUARD.

Et ma mère ce soir !

LE DUC D'YORK.

Ma mère entre nous deux ! Édouard, quelle ivresse !
La voici !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÉLISABETH, TYRREL.

TYRREL.

Milady m'en a fait la promesse ?

ÉLISABETH.

Dès que vous paraîtrez, je sortirai d'ici.

TYRREL, à part.

Ils sont tous trois heureux ; tâchons de l'être aussi.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH.

(La reine tombe sur un siége, et se met à fondre en larmes sans parler.)

LE DUC D'YORK, à son frère.

Elle pleure, Édouard.

ÉDOUARD.

Sa douleur me déchire.

LE DUC D'YORK.

Ma mère, à vos enfans n'avez-vous rien à dire ?

ÉLISABETH.

Malheureuse !

ÉDOUARD.

Ah ! parlez.

LE DUC D'YORK.

L'un d'eux n'est-il pas roi ?

ÉLISABETH, lui mettant la main sur la bouche.

Ce titre, c'est la mort : tais-toi ! Richard, tais-toi !

ÉDOUARD.

Qu'entends-je !

LE DUC D'YORK.

L'Angleterre a-t-elle un nouveau maître ?

ÉLISABETH.

Qu'on proclame aujourd'hui, qu'on vient de recon-
A Édouard. [naître :
Et c'est sous le bandeau pour ton front préparé
Qu'à la face du ciel il doit être sacré.

ÉDOUARD.

Quel est-il donc ?

ÉLISABETH.

Celui qu'à son heure suprême
Votre père choisit comme un autre lui-même,
Qu'il pressa dans ses bras, qu'il entoura des miens,
En disant : Glocester, que mes fils soient les tiens !

ÉDOUARD.

Glocester !

LE DUC D'YORK.

Lui, régner !

ÉDOUARD.

Et du fond de sa tombe
Édouard ne peut rien pour sa race qui tombe,
Rien pour ses deux enfans !

LE DUC D'YORK.

N'avons-nous plus d'amis ?

ÉLISABETH.

Parlons bas ; un espoir nous est encor permis.

Avec un peu d'égarement.

L'archevêque d'York... ce protecteur vous reste;
Mais que peut un vieillard qui pour vos droits proteste ?
Il est vrai qu'à sa voix nos pontifes divins...
Sans doute ils l'oseront... mais leurs projets sont vains,
Si Buckingham... mais lui... quel chaos dans ma tête !
Pour chercher ma pensée, il faut que je m'arrête.

LE DUC D'YORK, après une pause.

Achevez.

ÉLISABETH.

Je disais... quoi ?... qu'ai-je dit, Richard ?

Vivement.

Qu'ils forceront la Tour.

LE DUC D'YORK.

Vous l'espérez !

ÉLISABETH.

Trop tard ; [tendre !
Me comprends-tu? trop tard. Attendre, encore at-
Tout un jour, chez Tyrrel, languir sans rien apprendre?
Vous-même n'avez-vous aucun avis secret ?

ÉDOUARD.

Aucun.

ÉLISABETH.

Que font-ils donc ? quoi, rien ! pas un billet !
Visitez avec soin tout ce qu'on vous adresse.
Grand Dieu ! si jusqu'à vous par force ou par adresse,
Au moment où je parle, ils s'ouvraient des chemins,
Si, que dis-je? à toute heure, à chaque instant ses mains,
Ses deux mains pour frapper sur vous peuvent s'étendre

Les saisissant avec transport dans ses bras.

Écoutez !

LE DUC D'YORK.

Qu'avez-vous ?

ÉLISABETH.

Hélas ! j'ai cru l'entendre;
J'ai cru vous embrasser pour la dernière fois;
Et j'en bénissais Dieu : nous serions morts tous [trois.

ÉDOUARD.

Non pas vous !

ÉLISABETH.

Il faudra que je vous abandonne;
Mon devoir m'y contraint. Votre danger m'ordonne
De revoir vos amis, d'attendrir, de pousser
D'enflammer ces cœurs froids que la peur vient glacer.
Oui, je le dois. D'ailleurs, pour peu que je balance,
Tyrrel aura recours même à la violence;
Et que deviendrez-vous si j'ose l'irriter ?

Prenant le duc d'York à part.

Richard, que je te parle avant de te quitter !

A voix basse.

Tu ne veux pas, mon fils, que ton frère périsse ;
Dis-lui donc, toi qu'il aime, oh ! dis-lui qu'il flé- [chisse...

LE DUC D'YORK.

Quoi ! devant Glocester !

ÉDOUARD, qui a prêté l'oreille.

Moi, fléchir ! moi, céder !

ÉLISABETH.

Mais, malheureux enfant, s'il veut te poignarder,
Il le peut.

ÉDOUARD.

Je l'attends.

LE DUC D'YORK.

Qu'il ose l'entreprendre :
J'ai du cœur, de la force, et j'irai te défendre,
Te couvrir de mon corps.......

ÉDOUARD.

Richard !

LE DUC D'YORK.

Mourir pour toi.

ÉLISABETH.

Mais vous mourrez tous deux !

LE DUC D'YORK.

Eh bien ! tous deux.

ÉLISABETH, avec désespoir en tombant assise.

Et moi !..

Les deux princes s'élançent vers elle; Édouard à ses genoux, et Richard sur son sein.

Moi, je resterai donc seule dans la nature,
Ignorant jusqu'au lieu de votre sépulture ;
Sans que même à voix basse on ose le nommer ;
Sans avoir, après vous, rien que je puisse aimer ;
Non, rien, pas un tombeau, pas une froide pierre,
Où portant chaque soir mon deuil et ma prière,
Fidèle au rendez-vous, je dise : Les voilà !
Quand Dieu voudra de moi, je les rejoindrai là.

ÉDOUARD.

Mourir et vous quitter !... hélas ! j'aimais la vie.
Avec quel dévoûment je vous aurais servie !
Sans rougir, dans l'exil, j'aurais de mes sueurs
Gagné pour vous nourrir un pain mouillé de pleurs;
Mais fléchir Glocester par une ignominie,
Faire avec lui marché des droits que je renie,
Devenir son sujet, et le plus vil de tous,

En se relevant.

Veuve et mère de rois, me le conseillez-vous?

ÉLISABETH.

Jamais ce sang d'York n'a pu demander grace !
Restez, nobles enfans, dignes de votre race ;
Gardez cette vertu que je dois admirer ;

En entendant la porte s'ouvrir.

Je pleure et j'en suis fière !...—On vient nous sé- [parer ;
C'est Tyrrel !

SCÈNE X.

LES MÊMES, TYRREL.

(On doit sentir qu'il sort d'une orgie, le désordre se laisse apercevoir dans sa figure et dans sa démarche; mais il sait se contraindre et conserver de la dignité.)

TYRREL, à part en entrant.

Envers moi ta rigueur est étrange,
Sort maudit! sur quelqu'un il faut que je me venge.

A Élisabeth avec dureté.

Reine, vous ne pouvez demeurer plus long-temps,
Retirez-vous.

ÉLISABETH.

Sitôt !

ÉDOUARD.

Encor quelques instans !

TYRREL, de même.

Pas un.

ÉLISABETH.

Quel changement! ce langage m'étonne.

Le montrant aux princes avec terreur.

Ses traits sont égarés! ses yeux... Ah! je frissonne.

TYRREL.

Vous restez devant moi muette de stupeur;
Qu'avez-vous?

ÉLISABETH.

Vos regards...

TYRREL.

Eh bien?

ÉLISABETH.

Ils me font peur.

TYRREL.

Pour qui?

ÉLISABETH.

Pour eux, Tyrrel. Sans doute c'est faiblesse;
Mais pensez au trésor qu'en partant je vous laisse.

TYRREL, s'animant par degré.

Quoi! me soupçonnez-vous de quelque trahison?

ÉLISABETH.

Vous!

TYRREL.

Pour veiller sur eux j'ai toute ma raison.

ÉLISABETH.

Ne vous offensez pas.

TYRREL.

Tout mon sang-froid, j'espère.

LE DUC D'YORK, bas à la reine.

Parlez-lui de son fils.

ÉLISABETH.

Tyrrel, vous êtes père...

TYRREL.

Pourquoi renouveler ce souvenir affreux?
Je n'en ai plus de fils, et vous en avez deux.

ÉLISABETH.

Les poussant dans les bras de Tyrrel.

Que j'aime, que j'adore...—Et que je vous confie.

TYRREL.

A moi!... cette terreur, rien ne la justifie.
J'ai reçu votre foi, vous devez la tenir;
Mais s'il faut vous contraindre à vous en souvenir,
Qu'un autre à vos enfans prête son assistance,

Avec violence.

Pour moi, j'en fais serment...

ÉLISABETH, effrayée.

Je pars sans résistance,

TYRREL.

N'hésitez plus.

ÉLISABETH.

J'ignore où je dois les revoir:
Laissez-moi les bénir; c'est mon dernier devoir.

Étendant les mains sur la tête de ses fils, qui sont tombés à genoux devant elle.

Les voilà prosternés sous mes mains, sous mes larmes.
Ils peuvent devant toi paraître sans alarmes:
Dieu, quel mal ont-ils fait? Ils iront, si tu veux,
Ces deux êtres si purs, si bons, si malheureux,
Du respect filial ces deux parfaits modèles,
Réunir dans ton sein leurs ames fraternelles;
Mais, pour qu'on les chérit, toi qui les as formés,
Ne me les ôte pas, ces anges bien-aimés.

Jetant un regard sur Tyrrel.

Qu'un ami généreux protége leur enfance;
Qu'ils restent sur la terre; et que je les devance,
Quand ils prendront leur vol vers l'asile de paix,
Où la mère et les fils ne se quittent jamais.

En les embrassant.

Adieu!

ÉDOUARD.

C'en est donc fait!

ÉLISABETH.

Bas à Édouard.

Veille bien sur ton frère.

En se retournant vers Tyrrel et lui montrant les princes.

Bas au duc d'York.

Veille sur Édouard! — Ah! redevenez père,
Tyrrel!

TYRREL.

Assez, assez.

ÉLISABETH, à ses enfans.

Je vous laisse avec Dieu.

Serrant son fils aîné dans ses bras.

Édouard...

LE DUC D'YORK.

Et moi donc!

TYRREL.

Triste spectacle!

ÉLISABETH, après les avoir embrassés tous deux à plusieurs reprises.

Adieu!

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, TYRREL.

ÉDOUARD, tombant sur le lit.

Peut-être pour toujours.

TYRREL, à Édouard, tandis que Richard, comme frappé d'une idée, s'approche de la table où sont les livres.

Milord, la nuit s'avance;
Demandez au sommeil l'oubli de la souffrance.
A votre âge il vient vite, et vous le combattez.
Par des nuits sans repos vos maux sont irrités.

ÉDOUARD.

Je succombe, il est vrai, sous leur poids qui m'accable;
Mais ils viennent du cœur.

TYRREL.

Je me croirais coupable,
Si je ne vous forçais à suivre mon conseil.

ÉDOUARD.

Que j'aurai de plaisir à revoir le soleil!

LE DUC D'YORK, qui, en levant le fermoir d'une bible, en a fait tomber une lettre, et met le pied dessus.

Grand Dieu!

TYRREL, se tournant vers lui.

Vous m'entendez, il est trop tard pour lire,
Prince.

LE DUC D'YORK, le livre à la main.

Quel ton sévère! On regarde, on admire,
On ne lit pas, Tyrrel.

TYRREL.

J'y veillerai de près;
Car le régent le veut, et j'en ai l'ordre exprès.

ÉDOUARD.

Devez-vous à la tour entretenir la reine?

TYRREL, à Édouard.

Je le crois.

ÉDOUARD.

Son amour unit dans cette chaîne
Nos cheveux et les siens.

LE DUC D'YORK, à part.

Pourquoi le retenir?

ÉDOUARD.

Portez-lui de ses fils ce tendre souvenir.

TYRREL.

Je le promets.

ÉDOUARD, s'apercevant des signes que lui fait son frère, à Tyrrel.

Allez.

TYRREL, à part.

C'est un supplice horrible!

LE DUC D'YORK.

Bonsoir, Tyrrel!

TYRREL, à Richard.

Milord, n'ouvrez pas cette bible,
Ou les livres par moi vous seront refusés.
Je reviendrai bientôt voir si vous reposez.

SCÈNE XII.

LE DUC D'YORK, ÉDOUARD.

LE DUC D'YORK.

Une lettre! une lettre!

ÉDOUARD.

O bonheur!

LE DUC D'YORK.

Viens l'entendre!

ÉDOUARD.

De qui?

LE DUC D'YORK, regardant la signature.

De Buckingham.

ÉDOUARD.

Que peut-il nous apprendre?

LE DUC D'YORK.

Tu vas le savoir.

ÉDOUARD.

Lis.

LE DUC D'YORK.

« Chers princes,
» Vous avez encore dans votre ville de Londres
» des cœurs dévoués à votre cause : l'archevêque
» d'York, qui doit vous faire passer ce billet,
» quelques anciens serviteurs de votre père, et
» moi, le plus zélé de tous. Le peuple est pour
» vous; j'ai des intelligences à la Tour, et j'espère
» vous délivrer à force ouverte. Ne quittez point
» vos vêtemens, pour être toujours prêts au pre-
» mier signal. Profitez de l'avis que je vais vous
» donner; car de votre fidélité à le suivre dépen-
» dent peut-être et votre vie et le succès de l'en-
» treprise : au moment...

ÉDOUARD.

On vient.

(Richard cache la lettre dans son sein.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TYRREL.

TYRREL, à part.

Si je les vois,

Aux princes.

Je ne pourrai jamais. — Quoi! debout?... Cette fois
Je me lasse, milords.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous donc faire!

TYRREL.

User d'une rigueur qui devient nécessaire.

ÉDOUARD.

Laissez-nous ce flambeau.

TYRREL.

Non.

ÉDOUARD.

Un seul moment!

TYRREL.

Non :
Qu'en avez-vous besoin pour dormir?

LE DUC D'YORK, passant ses bras autour du cou de Tyrrel.

Ah! sois bon,
Pense que c'est Tomi qui t'implore.

TYRREL, près de s'attendrir.

Il m'en coûte;
Mais...

ÉDOUARD, impatienté.

Tyrrel, je le veux.

TYRREL.

Vous le voulez!

ÉDOUARD.

Sans doute.

TYRREL.

Le régent donne seul des ordres absolus.

Emportant la lumière.

Je ne fus que trop faible et je ne le suis plus.

LE DUC D'YORK.

Méchant.

TYRREL, à part.

Sa volonté m'a rendu mon audace.

LE DUC D'YORK.

Ne me demande pas qu'au réveil je t'embrasse.

TYRREL.

Au réveil!.. Ah! sortons. Dormez, milords, dormez.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, dans les ténèbres.

ÉDOUARD.

Cœur sans pitié! par lui nous n'étions pas aimés.

LE DUC D'YORK.

Je le déteste aussi.

ÉDOUARD.

D'une joie imprévue
Passer au désespoir!

LE DUC D'YORK.

Billet cruel! ma vue
S'y reporte dans l'ombre, et l'interroge en vain.

ÉDOUARD.

Quoi! tenir son salut, le sentir dans sa main....

LE DUC D'YORK.

Et mourir!

ÉDOUARD.

Et penser qu'elle viendra peut-être,
En murmurant deux noms s'asseoir sous la fenêtre!
Ils n'y répondront plus, ceux qui les ont portés;
Ils ne la verront plus, même aux pâles clartés
De l'astre qui ce soir....

LE DUC D'YORK.

Attends! le ciel m'inspire:
J'y songe!...

(Il court vers une des croisées, en tire les rideaux qui laissent tout à coup pénétrer les rayons de la lune dans l'appartement.)

ÉDOUARD.

Que fais-tu?

LE DUC D'YORK.

Dieu! si je pouvais lire!

ÉDOUARD.

Eh bien!

LE DUC D'YORK.

Tout est confus.

ÉDOUARD.

Donne, donne.

LE DUC D'YORK.

Un instant!

ÉDOUARD, prenant la lettre.

Mais je le pourrai, moi; je le désire tant!
Richard, écoute:

«....dépendent peut-être et votre vie et le suc-
» cès de l'entreprise.

LE DUC D'YORK.

Après.

ÉDOUARD.

Au moment de l'attaque, montrez-vous aux fenêtres de la Tour; tendez les bras vers le peuple pour exciter son enthousiasme...

LE DUC D'YORK.

Bien!

ÉDOUARD.

et pour qu'on n'ose rien tenter contre vous sous ses yeux pendant la lutte qui doit s'engager..

LE DUC D'YORK.

Mais le jour? mais l'heure?

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc finir.

« Nos mesures sont prises pour demain ou pour
» le jour suivant; c'est encore incertain. Au reste,
» la veille, dans la soirée, vous entendrez sous
» vos fenêtres le vieil air national des Anglais,
» qui sera le signal de votre délivrance prochaine.
» Espérez, chers princes, et Dieu sauve le roi!
» Buckingham. »

LE DUC D'YORK, se jetant dans les bras d'Édouard.

Dieu ne veut pas qu'il meure:
Il te protégera.

ÉDOUARD.

Le signal convenu,
Qu'il tarde!

LE DUC D'YORK.

Jusqu'à nous aucun bruit n'est venu.

ÉDOUARD.

Hélas, non! l'entreprise est peut-être ajournée.

LE DUC D'YORK, gaîment.

A la Tour, s'il le faut, encore une journée!
Nous la supporterons. Mais, plus calme à présent,
Goûte enfin les douceurs d'un sommeil bienfaisant.

ÉDOUARD.

Après s'être étendu sur le lit.

J'en ai besoin.—Et toi?

LE DUC D'YORK.

Tu veux donc que je vienne?

ÉDOUARD.

Si je ne sens ta main reposer dans la mienne,
Je craindrai pour ta vie.

LE DUC D'YORK.

En vain j'attends.

ÉDOUARD, qui s'assoupit.

Eh bien?

LE DUC D'YORK.

C'est retardé d'un jour; non, rien, je n'entends rien;
Mais, quand je devrais prendre une peine inutile,

S'approchant du lit.

Veillons jusqu'au matin.—Me voici: sois tranquille.
Point de réponse? il a tant souffert aujourd'hui!
Doucement, doucement plaçons-nous près de lui;
Un baiser sur son front! mais sans qu'il se réveille.
Dors: je suis sûr de moi; je prêterai l'oreille;
J'aurai les yeux ouverts... Réunis tous les trois,
Chaque jour nouveaux jeux! nous n'aurons que le choix.

(On aperçoit la lueur d'une torche à travers l'ouverture grillée de la porte du fond.)

Windsor nous reverra courant sur sa prairie.
Ma première caresse à toi, mère chérie!

Dans ce moment l'air du *God save the King!* se fait entendre sous la fenêtre.

LE DUC D'YORK, qui s'est élancé de sa place pour écouter, revient en criant avec un transport de joie:

C'est le signal, mon frère, et nous sommes sauvés!
Sauvés, mon Édouard!

ÉDOUARD, se levant.

Ah ! ma mère !

(La porte s'ouvre tout à coup pendant qu'ils se tiennent embrassés.)

SCÈNE XV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, GLOCESTER, TYRREL, DIGHTON, FORREST.

GLOCESTER, malgré les gestes supplians de Tyrrel, faisant signe à Dighton et à Forrest.

Achevez.

(Les deux assassins courent vers les enfans qui se renversent sur le lit en poussant un cri horrible. La toile tombe.)

L'air du *God save the King!* est de beaucoup postérieur à cette époque ; mais il est tellement de situation qu'on nous pardonnera sans doute cet anachronisme musical. (NOTE DE L'AUTEUR.)

FIN DES ENFANS D'ÉDOUARD.

NOTA. Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.

BOULÉ et C^e, imprimeurs des Corps militaires, de la Gendarmerie departementale, des Contributions directes et du Cadastre, rue Coq-Héron 3.



POURQUOI?

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. LOCKROY ET ANICET;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 14 juin 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

GIRAUDEAU	M. BERNARD-LÉON.
CARPENTIER	M. LEPEINTRE jeune.
JOSEPH, domestique	M. BALLARD.
Mme GIRAUDEAU, LOUISE	Mme THÉNARD. / Mlle BROHAN.
Mme CARPENTIER, HORTENSE	Mlle ADÈLE-ALPHONSE.
MARIE, femme de chambre	Mlle FORTUNÉE.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un petit salon élégamment meublé : une porte au fond conduisant au-dehors; une porte à droite conduisant chez Giraudeau; une porte à gauche conduisant chez Carpentier. Au lever du rideau, Giraudeau, Louise et Hortense sont assis autour d'un guéridon sur lequel était servi le déjeuner. Les deux dames ont repris leur broderie. Giraudeau seul boit et mange encore.

SCÈNE I.

GIRAUDEAU, LOUISE, HORTENSE.

GIRAUDEAU.

Décidément, ma chère madame Carpentier, cette partie de cheval vous ferait plaisir?

HORTENSE.

Cela m'arrive si rarement!

GIRAUDEAU.

D'où je conclus que l'équitation n'est pas du goût de mon ami Carpentier?

LOUISE, riant.

Ah! ah! ah!... Il doit avoir en effet une singulière tournure à cheval.

GIRAUDEAU.

Pourquoi?... on peut être gros et ramassé, et ne pas manquer de grace. Carpentier court depuis ce matin pour nos affaires de banque; quand il rentrera, je me charge de lui faire approuver la promenade, et, de plus, je veux qu'il en soit. (Appelant.) Joseph! (A sa femme.) Louise, une tasse de thé; je la veux de ta jolie main, chère amie... (Appelant.) Joseph! (Il paraît.) Jos... ah! Joseph! allez tout de suite commander au manége quatre chevaux; vous direz que vous venez de la part de monsieur Giraudeau... vous demanderez le Conquérant pour Carpentier et la Soubrette pour moi... Vous passerez en même temps chez M. de Ferrière, vous lui présenterez mes compliments; vous lui direz que nous acceptons la partie qu'il m'a offerte ce matin quand je l'ai rencontré, et que nous serons à deux heures... Oh! mon Dieu! à quel endroit ai-je dit qu'il nous attendrait?...

HORTENSE.

Devant le carré de Marigny.

GIRAUDEAU.

C'est cela... allez, Joseph... (Se levant et se frottant les mains.) Au diable les affaires pour aujourd'hui!... Allons, dépêche-toi, chère amie, tu ne seras pas prête quand les chevaux arriveront, et tu sais qu'attendre c'est ma mort... Il faut que je cherche ma cravache.

LOUISE, toujours assise.

En vérité je vous admire.

GIRAUDEAU.

Tiens!... et pourquoi?

LOUISE.

Vous disposez de mon temps, de ma volonté, sans prendre seulement la peine de me consulter... Ne pouviez-vous me demander s'il me plaisait de faire cette promenade?

GIRAUDEAU.

Tu ne parlais pas... et puis ne t'ai-je pas

donné l'été dernier un habit d'amazone délicieux, que tu vas être enchantée de faire voir?

LOUISE.

Vous croyez?

GIRAUDEAU.

Il te va si bien! et tu es coquette...

LOUISE.

Moi!...

GIRAUDEAU.

Un peu... un peu, conviens-en.

LOUISE.

Je ne croyais pas mériter ce reproche; mais puisque vous avez sur mon compte de semblables idées, je refuse positivement de sortir.

HORTENSE, avec chagrin.

Oh! ma bonne amie!

GIRAUDEAU.

Comment!... eh bien!... ça ne m'étonne pas... ça devait être... madame ne m'avait pas encore contrarié de la journée... A-t-on vu un caprice pareil!...

HORTENSE.

Ma chère Louise, vous êtes trop raisonnable pour vous fâcher d'un mot... qui n'était pas un reproche, j'en suis sûre... et puis, il me semble que vous ne pouvez, sans impolitesse, manquer au rendez-vous pris avec M. de Ferrière.

GIRAUDEAU.

Non, certainement... Ferrière est un jeune homme charmant... nous allons très souvent chez sa tante; elle donne, ce soir même, un bal auquel nous sommes invités tous les quatre... mais madame Giraudeau ne réfléchit à rien.

LOUISE.

Allons, j'ai tort, j'en conviens... c'est beau de ma part... d'ailleurs, ce pauvre M. de Ferrière nous attendrait toute la journée...

HORTENSE.

Déja une heure et demie!

LOUISE.

Il nous faut dix minutes au plus pour notre toilette.

HORTENSE.

Et mon mari qui ne revient pas!

LOUISE.

S'il ne rentre pas à temps, nous partirons sans lui.

(Elles rentrent en courant.)

SCÈNE II.

GIRAUDEAU, seul d'abord, puis JOSEPH.

GIRAUDEAU.

C'est ça... nous partirons sans lui... Oh! elle partirait sans moi, si j'étais seulement en retard d'un quart de minute. C'est fini... elle me traite comme si nous avions vingt ans de mariage : et je ne m'en plaignais pas... non, je me disais : Louise m'aime, j'en suis sûr; et, après tout, une querelle par-ci, par-là, c'est le passif de la communauté; mais depuis que Carpentier est venu loger dans la même maison que moi, depuis que j'ai vu l'intérieur de son ménage, j'ai ouvert les yeux sur l'intérieur du mien.

Air d'Yelva.

Chez Carpentier jamais une querelle,
Jamais un mot qui ne soit pas d'amour.
De soins, d'égards, sa femme est un modèle;
Ils sont d'accord comme le premier jour.
Pour moi la mienne a bien quelque tendresse;
Son cœur est bon... mais elle aime à bouder,
Et si souvent, qu'à peine elle nous laisse
Le temps de nous raccommoder.

A-t-il eu du bonheur, ce gros boulot-là! Il n'y avait peut-être qu'une femme au monde capable de l'aimer... crac, il a mis la main dessus. Enfin, Carpentier est mon ami, c'est vrai, mais il n'est pas beau... je dirai plus, il est laid... je dirai mieux, il est très laid. Eh bien! sa femme a l'air de le trouver charmant... on le caresse, on le câline, on le gâte à la journée... Oh! ça m'indigne quand j'y pense : ça me crispe, ça m'exaspère...

JOSEPH, entrant.

Monsieur, les quatre chevaux sont dans la cour.

GIRAUDEAU.

C'est bon. Cherche ma cravache. (A part.) J'ai les nerfs agacés.

JOSEPH, la cravache à la main.

La voilà, monsieur.

GIRAUDEAU.

Donne-la-moi. (A part.) Oh! il y a des moments où ma femme me donne envie de battre quelque chose ou quelqu'un.

CARPENTIER, au dehors.

Eh bien! faites-moi servir à déjeuner au petit-salon.

GIRAUDEAU.

Ah! voilà l'homme heureux!

SCÈNE III.

GIRAUDEAU, CARPENTIER.

CARPENTIER, entrant.

Ouf! Joseph! vite une chaise, un fauteuil, un canapé, un tabouret, je n'en peux plus.

GIRAUDEAU.

J'ai cru que tu ne reviendrais pas.

CARPENTIER.

Tu es gentil... je te conseille de te plaindre : le temps m'a paru bien plus long, à moi qui trotte à jeun depuis ce matin. Joseph, mon garçon, presse mon déjeuner; mon estomac s'en va.

GIRAUDEAU.

Joseph, allez dire à ces dames qu'on n'attend plus qu'elles. (Joseph sort.) Comment! tu vas déjeuner?

CARPENTIER.

Ça t'étonne? je n'ai plus absolument que le souffle; aussi ai-je failli être renversé en traversant la cour... A propos, me diras-tu ce que signifie le rassemblement équestre que j'y ai trouvé?

GIRAUDEAU.

Cela signifie que nous allons faire une promenade et que nous t'attendions pour partir. J'ai fait demander les plus jolis chevaux du manège. Tu monteras le Conquérant : un cheval isabelle magnifique.

CARPENTIER.

Un grand? c'est justement celui qui m'a voulu donner un coup de pied tout-à-l'heure. Ah! ça, mon ami, tu deviens fou!... est-ce que j'ai l'air d'un écuyer? Tu me connais depuis bientôt trente-neuf ans, et tu sais que dans nos jours de grandes folies, je ne me suis jamais permis que l'âne... et l'âne froid.

GIRAUDEAU.

Cette partie fait grand plaisir à ta femme.

CARPENTIER.

Ma femme ne prend de plaisir que là où j'en trouve, et tu peux renvoyer les chevaux que tu nous destinais.

GIRAUDEAU.

Tu décides ça tout seul?

CARPENTIER.

Tout seul.

GIRAUDEAU.

Et de ton autorité privée tu refuseras à madame Carpentier...

CARPENTIER.

Je n'aurai pas besoin de refuser : je lui dirai que je reste, elle restera.

GIRAUDEAU.

Gros fat!

Air du Charlatanisme.

Tu me fais rire, en vérité,
Avec ce ton, cette assurance.

CARPENTIER.

Tu vas voir si ma volonté
Sur ma femme a quelque puissance.

GIRAUDEAU.

Tu crois donc qu'elle cédera?

CARPENTIER.

Ma femme, toujours, et pour cause,
Fait ce que je veux... j'en suis là...

GIRAUDEAU.

La mienne aussi, mais il faut pour cela
Que nous voulions la même chose.

Ainsi, sur un mot de toi, ta femme va renoncer...

CARPENTIER.

Mais oui.

GIRAUDEAU.

Sans querelle, sans observations?

CARPENTIER.

Pas la moindre.

GIRAUDEAU.

Tu crois cela?

CARPENTIER.

Je fais plus, j'en suis sûr.

GIRAUDEAU.

A-t-il une confiance!

CARPENTIER.

Voilà ce que c'est que d'être aimé, mon cher; et je le suis.

GIRAUDEAU.

Ça n'est pas possible.

CARPENTIER.

Hein?

GIRAUDEAU.

Non, elle ne cédera pas.

CARPENTIER.

La voilà; tu vas voir. Il faut que cela soit comme ça.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, HORTENSE.

HORTENSE, en amazone.

Bonjour, mon ami; de mon appartement j'ai entendu votre voix; vous êtes parti de si bonne heure ce matin...

CARPENTIER.

Que je ne t'ai pas embrassée. (Il l'embrasse.) Oh! oh! où vas-tu donc dans cet équipage?

HORTENSE.

Louise et son mari m'ont proposé tantôt...

CARPENTIER.

Une partie de cheval; oui, on vient de me le dire; mais il me semble qu'avant de consentir tu aurais dû attendre mon retour.

GIRAUDEAU.

Parbleu! voyez donc le grand mal!

CARPENTIER.

Hortense sait que j'éprouve peu d'agrément à cheval; mais elle a fait des frais de toilette, et je ne l'empêche pas d'aller avec Louise et son mari.

HORTENSE, avec joie.

Oh! merci.

GIRAUDEAU.

J'aurais bien voulu qu'il refusât.

CARPENTIER.

Pour moi, qui vais rester seul ici, il est à craindre que je m'ennuie beaucoup; enfin (à sa femme) tu as pensé à ton plaisir d'abord, c'est tout naturel; mais qui diable a eu l'idée de cette cavalcade?

GIRAUDEAU.

Parbleu! c'est moi; il est vrai que je n'y aurais jamais pensé sans monsieur de...

HORTENSE, vivement.

N'en parlons plus, mon ami.

(Elle ôte ses gants et son chapeau.)

GIRAUDEAU.

Eh bien? qu'est-ce que vous faites donc?

HORTENSE.

Mon mari vient de me faire sentir combien

il était peu convenable de le quitter ainsi ; je n'userai pas de la permission qu'il m'accordait.

AIR du vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.

Pour vous je renonce à sortir ;
Voyons... m'en voulez-vous encore ?

CARPENTIER, triomphant.

Hein ?... sais-je me faire obéir ?

GIRAUDEAU.

C'est effrayant comme on l'adore !

CARPENTIER, à son ami.

Tu le vois, elle restera.
(A sa femme.)
Viens, ma mignonne, ma chère ame !...
(Il l'embrasse.)

GIRAUDEAU, à part.

Pour être aimé comme cela
Qu'a-t-il donc pu faire à sa femme ?

HORTENSE, à Giraudeau.

Je vais me débarrasser de ce costume. Excusez-moi auprès de Louise.

CARPENTIER.

Presse mon déjeuner, mignonne.

HORTENSE, à part, en sortant.

J'aurais été si heureuse !

(Elle sort ; Giraudeau regarde Carpentier qui se balance fièrement.)

SCÈNE V.

CARPENTIER, GIRAUDEAU, puis JOSEPH.

CARPENTIER.

Tu as l'air étonné, cher ami !

GIRAUDEAU.

Il faut que tu sois sorcier pour t'être fait aimer de cette force-là.

CARPENTIER.

Je suis aimable, voilà tout.

GIRAUDEAU.

Laisse-moi donc tranquille, mauvais plaisant ! Allons, je ne veux plus penser à ton bonheur, car je me trouverais le plus malheureux des hommes... Tiens, décidément, je n'irai pas non plus au bois, ça arrangera Louise qui n'y venait que par complaisance.

CARPENTIER, voyant entrer Joseph qui apporte un plateau.

Ah ! voilà mon déjeuner enfin !

GIRAUDEAU.

Joseph !

JOSEPH.

Monsieur ?

GIRAUDEAU.

Vous allez reconduire les chevaux au manège ; nous ne sortons pas.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; LOUISE, en amazone.

LOUISE.

Comment ! nous ne sortons pas ?

GIRAUDEAU.

Non, mon amie : j'ai changé d'idée.

LOUISE.

Pourquoi ? voilà monsieur Carpentier.

GIRAUDEAU.

Oui, mais il est fort occupé ; il ne se soucie pas de monter à cheval ; enfin, il reste avec sa femme, je ne vois guère maintenant la nécessité de sortir.

LOUISE.

Je ne vois pas non plus la nécessité de rester.

GIRAUDEAU.

Je te répète que Carpentier ne veut pas venir ; et je desire, entends-tu ? je desire qu'il ne soit plus question de cette promenade. Joseph, faites ce que je vous ai dit.

LOUISE.

Joseph ! un instant...

GIRAUDEAU.

Qu'est-ce que c'est ?

LOUISE.

Ce matin, je ne pensais pas à cette promenade, moi ; elle me déplaisait même : maintenant que j'ai pris mon parti, que je me suis habillée, vous voulez rester ? mon cher ami, vous n'avez pas d'indulgence pour votre femme quand elle se permet ce que vous appelez des caprices, et certes elle ne vous passera pas celui-là. Je vous déclare donc qu'il faut que cette partie ait lieu maintenant.

GIRAUDEAU, à part.

C'est cela : voilà comme on me répond, à moi ; et au lieu de sentir son bonheur, il mange, lui, là-bas.

CARPENTIER.

Eh bien ! qu'est-ce que vous décidez ?

LOUISE.

Mon ami, Joseph attend : je n'ai pas d'ordre à donner à votre domestique ; mais j'ai cédé ce matin, et c'est à votre tour.

GIRAUDEAU.

Au fait, elle a cédé ce matin, il ne faut pas trop lui en demander en un jour. Ce n'est pas chez moi comme chez Carpentier.

LOUISE.

Vous savez d'ailleurs qu'on nous attend.

GIRAUDEAU.

C'est juste : tu ne savais pas ça, Carpentier, on nous attend. Joseph, vous ne reconduirez que deux chevaux au manège.

LOUISE.

A la bonne heure ! n'ayez plus de ces caprices-là, monsieur, et embrassez-moi.

GIRAUDEAU, l'embrassant.

Chère petite femme, va ! (A part.) C'est égal, il est bien plus heureux que moi !

LOUISE.

Allons, partons.

AIR : Si l'or est une chimère.

Mon cher, de ta complaisance

Mon cœur est reconnaissant :
Mais partons : l'heure s'avance,
Et là-bas on nous attend.

GIRAUDEAU.

Quand ma femme supplie,
Je veux d'abord lui résister ;
Mais elle si jolie
Qu'elle sait toujours l'emporter.

Allons : de ma complaisance
Son cœur est reconnaissant, etc.

CARPENTIER.

Mon cher, de ta complaisance
Son cœur est reconnaissant :
Mais partez, etc.

LOUISE.

Mon cher, de ta complaisance, etc.

(Elle sort avec son mari; Hortense, qui est entrée sur la fin du morceau avec son premier costume, les regarde tristement partir.)

SCÈNE VII.

CARPENTIER, HORTENSE.

HORTENSE, avec un soupir.

Les voilà qui partent !...

CARPENTIER.

Je leur souhaite bien du plaisir ; mon ami Giraudeau fera plus d'une grimace en se mettant à table tantôt. Voyons, es-tu fâchée d'être restée ?

HORTENSE.

Vous savez bien qu'à toutes choses je préfère être auprès de vous. Pour moi, n'est-ce pas un devoir... (plus bas.) un plaisir ?...

CARPENTIER, qui mange avec beaucoup d'appétit pendant que sa femme est debout.

Au fait, je te le demande, ne sommes-nous pas aussi bien ici dans un bon fauteuil et devant un excellent déjeuner, qu'au bois de Boulogne, exposés à... Hein !... est-ce que tu ne m'entends pas ?

HORTENSE, sortant tout-à-coup de ses réflexions.

Sans doute... je ne sais ce qui m'avait pu mettre en tête cette fantaisie.

CARPENTIER.

Dis-moi donc, Hortense : qui donc attend Giraudeau là-bas ?

HORTENSE.

Mon ami, vous causez beaucoup trop, car vous ne mangez plus.

CARPENTIER.

C'est vrai, je ne mange plus : je crois que c'est parceque j'ai soif.

HORTENSE, s'empressant de le servir.

Attendez : ne buvez pas de ce vin; voilà du beaune, que vous aimez tant !

CARPENTIER.

J'avoue que j'ai un faible pour le beaune.

HORTENSE.

Je ne veux plus qu'on vous en serve d'autre.

CARPENTIER, pendant qu'elle lui verse à boire.

Si Giraudeau nous voyait, c'est pour le coup qu'il me croirait sorcier... Je suis aimé, voilà tout : n'est-ce pas, mignonne ?

(Il veut lui prendre la main pour l'attirer vers lui.)

HORTENSE.

Mon Dieu! que votre main est froide!... et Joseph qui n'a point fait de feu ! . . . Je vais sonner.

CARPENTIER.

C'est inutile... ça m'amuse, moi, d'être en tête-à-tête... Donne-moi encore du beaune.

HORTENSE.

Mon ami, vous allez vous faire mal.

CARPENTIER.

Non ; ça donne des idées, ça rend plus aimable... Allons, embrasse ton petit mari.

HORTENSE, sans l'approcher.

Voulez-vous que je touche du piano? j'ai là un nouveau morceau de Hertz.

CARPENTIER.

Non : la musique me fait un drôle d'effet... ça m'assoupit, et je ne suis pas en train de dormir... j'aime mieux causer.

HORTENSE, allant s'asseoir de l'autre côté du théâtre, et prenant sa broderie.

Eh bien, causons, mon ami.

CARPENTIER.

Ne va donc pas si loin. (Il veut se lever.) C'est drôle, j'ai des lassitudes dans les jambes.

HORTENSE, se levant.

Souffrez-vous ?... tenez... (Elle place un petit tabouret devant lui.) Ces domestiques n'ont aucun soin, je les gronderai.

CARPENTIER, alongeant ses jambes.

Me voilà comme un petit chérubin... Je gage qu'à l'heure qu'il est Giraudeau n'est pas si à son aise que moi... Ah! en parlant de Giraudeau, dis-moi donc le nom de la personne qui doit lui faire compagnie.

HORTENSE.

C'est, je crois, M. de Ferrière.

CARPENTIER.

Ah! un ami des Giraudeau... C'est le neveu de ta marraine, madame de Ferrière, chez laquelle tu vas si souvent... Il est charmant, ce jeune homme; il me fait toutes sortes d'amitiés quand je le rencontre chez sa tante ou chez Giraudeau. Ah! çà, mais pourquoi ne vient-il jamais chez nous ?...

HORTENSE.

Ce n'était pas à moi à l'inviter... puis vos affaires vous tiennent si long-temps éloigné... je suis si souvent seule...

CARPENTIER.

Sans doute : tu ne veux pas qu'il paraisse venir pour toi; c'est très bien : voilà de la convenance... de la délicatesse... du tact... Ah! Giraudeau a raison... je suis un mortel bien heureux. S'il était là, il me demanderait encore pourquoi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOSEPH, puis LOUISE, GIRAUDEAU.

(Joseph entre tout effaré.)

JOSEPH.

Ah! monsieur Carpentier! madame!... si vous saviez...

HORTENSE.

Qu'y a-t-il?

JOSEPH.

Mon pauvre maître!... Débarrassons vite le canapé.

CARPENTIER.

Comment!... est-ce qu'il est arrivé quelque chose à Giraudeau?

JOSEPH.

Il est tombé de cheval tout de son haut.

HORTENSE.

Ah! mon Dieu!

CARPENTIER.

Quel événement!... j'ai joliment bien fait de rester ici... Mon pauvre Giraudeau! où est-il?

(Giraudeau paraît au fond, soutenu par Louise.)

GIRAUDEAU, d'une voix affaiblie.

AIR : Doux moment.

Me voilà!... me voilà...

CARPENTIER, effrayé.

Grand Dieu! quelle figure!

GIRAUDEAU.

Quelle triste aventure!

LOUISE.

Vite, plaçons-le là...

CARPENTIER.

As-tu, mon cher, quelque fracture?

GIRAUDEAU.

Je ne m'en suis pas occupé...

LOUISE.

Parle plus bas, je t'en conjure.
Es-tu mieux sur ce canapé?..

GIRAUDEAU.

Des oreillers!...

LOUISE.

On en apprête...

GIRAUDEAU.

Ah! des oreillers avant tout!
Des oreillers!... j'en veux par-tout!

CARPENTIER.

Il n'est pas tombé sur la tête! (*bis.*)

CARPENTIER, rassuré.

(A part.) Ah! mon Dieu! ça m'a troublé ma digestion... j'ai un poids terrible sur l'estomac... Hortense, fais-moi un verre d'eau sucrée.

(Hortense le lui prépare.)

LOUISE, à son mari.

Eh bien! mon ami, comment te trouves-tu?

GIRAUDEAU.

Un peu mieux.

HORTENSE, à Louise.

Comme vous êtes pâle!

LOUISE.

Oh! cela ne sera rien... mais il m'a fait une frayeur!... (Elle donne à Giraudeau le verre d'eau qu'Hortense avait préparé pour son mari.) Je vous remercie.

CARPENTIER, qui a vu cela.

Ah! c'était pour moi; mais c'est égal. (A Giraudeau.) Tu auras voulu faire le brillant.

GIRAUDEAU.

Pas du tout... je m'en allais fort tranquillement dans notre rue : je causais avec Louise; je marchais de confiance, la main sur la cuisse et les pieds en l'air, quand un maudit caniche, à qui la figure de mon cheval déplaisait apparemment, se met à sauter, courir et japper après lui : la Soubrette perd patience; elle attend sa belle, et quand elle croit le chien à portée, elle lui lance une ruade... oh!... mais une ruade...

CARPENTIER.

Qui a tué l'infortuné caniche?

GIRAUDEAU.

Du tout... c'est moi qui l'ai tué.

CARPENTIER.

Toi?

GIRAUDEAU.

Eh oui!... la ruade m'avait envoyé en plein sur lui : l'animal, pressé entre le pavé et moi, n'a jeté qu'un cri.

LOUISE.

Il me semble que tu es un peu remis.

GIRAUDEAU.

Oui, un peu... oh! j'aime mieux être debout.

(Il se lève.)

HORTENSE, à Louise.

Ce n'est rien, ma chère amie.

GIRAUDEAU.

Pauvre petite femme! elle était plus tremblante que moi.

LOUISE, souriant.

Oh! plus tremblante... je ne sais pas. Maintenant que le danger est passé, nous pouvons le dire, mon cher ami : vous avez eu une peur... et puis vous êtes tombé d'une manière si singulière!

GIRAUDEAU.

Je suis tombé assis.

CARPENTIER.

Ah! pauvre ami!

LOUISE.

Je conçois que les gens qui étaient là, et qui ne prenaient pas à votre position le même intérêt que moi...

CARPENTIER.

Oui, ils devaient rire.

LOUISE, se retenant de rire.

C'est que... c'était drôle... Ah! ah!

GIRAUDEAU.

Eh bien! madame Giraudeau!

LOUISE.

J'ai tort; mais à présent je pense malgré moi... Ah! ah!

GIRAUDEAU.

A-t-on jamais vu ça?... je manque de me tuer pour vous être agréable... et vous...

LOUISE.

Ne te fâche pas, mon ami. Ah! Ah!

GIRAUDEAU.

Louise, finissons; ces plaisanteries-là me déplaisent.

CARPENTIER, riant aussi.

Au fait, je me représente Giraudeau, assis au milieu de la rue sur un caniche.

GIRAUDEAU.

Comment! toi aussi!...

CARPENTIER.

Ah! ma foi, c'est ta femme qui m'a mis en train. (Riant.) Ah! ah! ah! ah!

GIRAUDEAU.

De sa part, c'est cent fois plus inconvenant encore... Ces rires-là partent d'un mauvais cœur.

LOUISE.

Ah! mon ami!

GIRAUDEAU.

Oui, madame... je le répète, d'un mauvais cœur.

LOUISE.

Ah! ce que vous dites là est affreux!... et je devrais me fâcher sérieusement de... mais je ne le peux pas... (Riant.) Ah! ah! ah! ah! mon Dieu, que ça fait mal de rire comme ça!

GIRAUDEAU.

Madame, la patience va me manquer.

LOUISE.

Et moi la force... ah! ah! ah! ah! je rentre... là... je m'en vais pour ne pas vous déplaire... ne vous fâchez pas, c'est malgré moi... C'est égal, vous avez un bien mauvais caractère... et une autre fois je... ah! ah! ah! ah! (Elle rentre en riant aux larmes.)

SCÈNE IX.

GIRAUDEAU, CARPENTIER, HORTENSE.

GIRAUDEAU.

Eh bien! qu'en dites-vous?

CARPENTIER, riant.

Ah! ah! ah!... elle m'a donné envie de rire...

GIRAUDEAU.

C'est révoltant! c'est abominable!...

HORTENSE.

Monsieur Giraudeau...

GIRAUDEAU.

Eh! madame, je voudrais bien savoir, dans le cas où un pareil malheur arriverait à Carpentier, si vous auriez cet accès de gaîté?

CARPENTIER.

Je me plais à croire que non.

HORTENSE.

Mais Louise est bonne; elle vous aime... c'est un mouvement nerveux dont elle n'a pas été maîtresse, un fou rire qu'on ne peut contenir.

GIRAUDEAU.

Sait-elle quelles suites peut avoir cet accident?

HORTENSE.

Aucunes qui soient à craindre, convenez-en. Allons, je vous amènerai Louise, vous l'embrasserez et tout sera fini, n'est-ce pas?

MARIE, entrant.

Madame prie madame Carpentier de passer chez elle.

HORTENSE.

Vous le voyez, elle me fait appeler; elle veut une réconciliation... Monsieur, quand nous vous demandons pardon, vous ne pouvez le refuser.

GIRAUDEAU.

Madame...

HORTENSE.

Oui... oui... c'est convenu... je me sauve...

(Elle entre chez madame Giraudeau.)

SCÈNE X.

GIRAUDEAU, CARPENTIER.

GIRAUDEAU.

Quel trésor que cette femme-là!... ah! Carpentier, pourquoi ne l'ai-je pas connue avant toi?... Tu ne l'aurais pas épousée, je t'en réponds.

CARPENTIER.

Mon cher ami, les femmes sont ce qu'on les fait. Hortense n'a pas toujours été ce que tu la vois; mais depuis six mois elle a changé du tout au tout.

GIRAUDEAU.

Pourquoi la mienne ne change-t-elle pas?

CARPENTIER.

Parce que tu t'y prends mal : il faut te le dire, vois-tu; il y a une manière que tout le monde ne possède pas.

GIRAUDEAU.

Carpentier, tu es mon ami, mon meilleur ami; pour Dieu, si tu as découvert ce secret, donne-le-moi.

AIR : Venez, venez, troupe jolie.

Ah! prends pitié de mon martyre!
Dis-moi donc qui te rend heureux.

CARPENTIER.

C'est que moi, mon cher, j'ai su dire
Dès le premier jour : Je le veux.
J'ai su lui dire : Je le veux.

GIRAUDEAU.

Parbleu! comme toi, sur mon ame,

Je l'ai dit aussi... mais, hélas!
Dès ce premier jour-là, ma femme
M'a répondu : Je ne veux pas.

A dire vrai, je ne l'ai pas écoutée.

CARPENTIER.

Mais tu n'as pas continué; et quand on cède, quand on permet qu'il y ait deux volontés, il n'y en a bientôt plus qu'une... et on est mené par le bout du nez.

GIRAUDEAU.

C'est humiliant, Carpentier.

CARPENTIER.

Tu n'en es pas là; mais tu crains les querelles... tu te laisses influencer... tu n'es pas le maître enfin.

GIRAUDEAU.

Mais pas du tout : c'est-à-dire que ça en est ridicule... ah! c'est comme ça? eh bien! je me monte la tête. Ton bonheur m'empêchait de dormir, j'en serais devenu fou... je veux être heureux comme toi, autant que toi, et je le serai... et tout de suite. Je cherchais une occasion, je la tiens!... ce bal, ce soir... tu sais?... elle compte y aller; je vais lui déclarer que, vu l'accident qui l'a tant divertie tout-à-l'heure, je ne veux plus qu'il soit question de ce bal : elle se fâchera, s'emportera, pleurera même; je serai comme un roc.

CARPENTIER.

Très bien.

GIRAUDEAU.

Ah! tu verras!

CARPENTIER.

Ça te réussira comme à moi.

GIRAUDEAU.

Certainement. J'étais trop bon... trop bête... il faut se faire craindre.

CARPENTIER.

Ces dames reviennent... du courage!

GIRAUDEAU.

Sois tranquille, je suis en train.

SCÈNE XI.

GIRAUDEAU, CARPENTIER, HORTENSE, LOUISE; MARIE, portant une robe de bal.

HORTENSE.

Allons, ma chère amie, calmez-vous; c'est un malheur facile à réparer. (A Marie.) Portez cette robe dans mon appartement. (Marie sort.) (A Louise.) Vous viendrez vous habiller chez moi.

LOUISE.

Ah! mon Dieu! que je suis à plaindre!

HORTENSE.

Vous êtes un enfant.

GIRAUDEAU, bas à Hortense.

Eh bien?

HORTENSE.

Ah! (Bas à Giraudeau.) Je lui ai parlé : elle est fâchée de ce qui s'est passé; de votre côté, soyez assez généreux pour l'oublier... c'est un tort sans doute.

GIRAUDEAU.

Mais pourquoi n'en avez-vous jamais, madame?

CARPENTIER, bas à Giraudeau.

De la dignité!... de la fermeté!... de la fierté!...

HORTENSE.

Allons, monsieur, je me suis promis de vous raccommoder, d'abord.

CARPENTIER.

Ma chère amie, notre place n'est pas ici... tu dois avoir des apprêts à faire pour ta toilette, viens.

HORTENSE.

Cependant, j'aurais desiré...

CARPENTIER, plus impérativement.

Viens!

HORTENSE.

Oui, mon ami.

GIRAUDEAU.

Il n'a qu'un mot à dire... on fait tout ce qu'il veut.

CARPENTIER, revenant à Giraudeau.

De la dignité!...

GIRAUDEAU.

Laisse-moi donc tranquille.

CARPENTIER, sortant avec sa femme.

Venez, madame.

SCÈNE XII.

GIRAUDEAU, LOUISE.

GIRAUDEAU, à part.

Est-il heureux!... il m'aurait fallu, à moi, pour emmener madame Giraudeau, un quart-d'heure de prières, et encore n'en serais-je pas venu à bout. C'est qu'elle est entêtée!... Au fait, madame Carpentier avait raison... elle paraît affligée...

LOUISE.

Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!

GIRAUDEAU.

A qui la faute, madame?

LOUISE.

Savais-je qu'on me comprendrait si mal?

GIRAUDEAU.

Vos actions sont si peu réfléchies!... vous mettez tant de légèreté dans vos paroles...

LOUISE.

Eh bien! oui... j'ai peut-être eu tort... j'en suis assez punie... tout-à-l'heure j'étais au désespoir. (Marie reparaît.) Marie, madame Carpentier a-t-elle reçu le Journal des Modes que lui envoie tous les jours la tante de monsieur de Ferrière?

MARIE.

Non, madame.

LOUISE.

Dès qu'il arrivera, apportez-le-moi. Je dois l'avoir la première... elle me l'a promis; la première, entendez-vous?

(Marie sort.)

GIRAUDEAU.

A merveille, madame! Il paraît que votre chagrin ne sera ni bien long ni bien dangereux.

LOUISE.

Madame Carpentier s'est chargée de tout arranger.

GIRAUDEAU.

Madame Carpentier a eu tort, et la tâche qu'elle s'est imposée est peut-être plus difficile qu'elle ne le pense.

LOUISE.

Oh! mon Dieu, non! rien n'est plus aisé... avec un coup de ciseaux...

GIRAUDEAU.

Hein?... qu'est-ce que vous dites?...

LOUISE.

Eh! oui, sur le côté.

GIRAUDEAU.

Un coup de ciseaux... à qui?...

LOUISE.

A ma robe, que j'avais bien recommandé de laisser ouverte, j'en suis sûre, comme celle que j'ai vue au dernier bal de madame Deschamps. C'est si joli avec une guirlande...

GIRAUDEAU.

Une guirlande!... une... Imbécile qui pensais être pour quelque chose dans cette tristesse!

LOUISE.

Toi!... et pourquoi?

GIRAUDEAU.

Vous le demandez, après votre scandaleuse conduite de tantôt?

LOUISE.

Ah! tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas? le danger était passé, et malgré moi... (Elle sourit.) Ne parlons plus de cela, je t'en prie... pardon... là!... je te demande pardon...

GIRAUDEAU.

Non... non... riez encore, vous en avez envie: ne vous contraignez pas, madame; mais moi, qui ne vois rien de plaisant dans cette aventure, je me permettrai dorénavant de ne pas céder si facilement à vos fantaisies; je sais ce qu'il en coûte.

LOUISE.

Mon ami!...

GIRAUDEAU.

Et, comme je ne suis pas aujourd'hui dans une veine de bonheur, qu'il pourrait encore m'arriver quelque accident, vous trouverez bon, madame, que nous n'allions pas ce soir au bal.

LOUISE.

Y penses-tu?

GIRAUDEAU.

Oui... oui... j'y pense : d'ailleurs je suis souffrant, moi; je suis malade... je suis blessé.

LOUISE.

Je voulais envoyer chercher le docteur; vous vous y êtes opposé.

GIRAUDEAU.

Parbleu! je n'ai rien de cassé, mais je sens des meurtrissures... Enfin, je ne veux pas sortir, je veux que nous restions ici. Je vous le demande, je vous en prie, il me semble que cela devrait suffire.

LOUISE.

Eh! mon Dieu! monsieur, je vous obéirai; mais puisque vous vous sentez indisposé, mettez-vous au lit.

GIRAUDEAU.

Du tout... je ne veux pas me coucher, je suis mieux debout.

LOUISE.

Alors, monsieur, permettez-moi de vous le dire, voilà un étrange caprice. Vous seriez aussi bien dans une salle de bal.

GIRAUDEAU.

C'est possible, mais je ne veux pas en faire l'essai.

LOUISE, le caressant.

Mon petit Isidore!... oh! si je t'en priais bien...

GIRAUDEAU.

Non... encore une fois, non... c'est inutile; nous n'irons pas.

LOUISE.

Savez-vous que c'est affreux, ce que vous faites?

GIRAUDEAU.

Ne vous figurez pas que je vais vous céder encore... Je l'ai fait ce matin pour la dernière fois.

LOUISE.

Ah! monsieur!... je ne vous ai jamais vu de cette humeur.

GIRAUDEAU.

C'est que je suis las d'être contrarié, à la fin.

LOUISE.

Ne dirait-on pas que vous êtes malheureux avec moi?

GIRAUDEAU.

Eh bien! oui, madame : je suis resté deux ans sans m'en apercevoir... je vivais content, j'en conviens, faisant tantôt vos volontés, tantôt les miennes, plus souvent les vôtres. Mais depuis qu'il y a deux ménages dans la maison, j'ai vu combien on pouvait être plus heureux que moi. Je veux commander comme Carpentier : je veux être obéi comme Carpentier. Je veux qu'on m'aime, qu'on me caresse, qu'on me dorlote, qu'on me bichonne, comme Carpentier; je veux être gras comme Carpentier. Car enfin, pourquoi n'aurait-on pas pour moi les soins qu'on a pour lui?

pourquoi sa femme obéit-elle à toutes ses fantaisies?

LOUISE.

Parce qu'elles sont moins extravagantes que les vôtres, sans doute.

GIRAUDEAU.

Madame...

LOUISE.

Ou qu'il sait les faire oublier par des égards, de l'amabilité... parce qu'il ne vous ressemble pas, enfin.

GIRAUDEAU.

Madame, ce sont des personnalités. J'ai la tête montée, je suis violent, je vous en avertis.

JOSEPH, annonçant.

M. de Ferrière.

GIRAUDEAU.

Je n'y suis pas... qu'est-ce qu'il me veut?

JOSEPH.

Il a attendu monsieur et madame devant le carré de Marigny jusqu'à présent, et il vient tout inquiet s'informer de leur santé.

GIRAUDEAU.

Je n'y suis pour personne.

LOUISE.

Mais vous ne pouvez refuser de le recevoir.

GIRAUDEAU, à Joseph.

M'entendez-vous?

(Joseph sort.)

LOUISE.

En vérité, votre conduite est d'une impolitesse!

GIRAUDEAU.

Vous trouvez?

LOUISE.

Il est impossible maintenant que vous n'alliez pas à ce bal : M. de Ferrière nous a attendus une partie de la journée : il faut que vous le voyiez, que vous lui fassiez vos excuses.

GIRAUDEAU.

Il sera temps demain.

LOUISE.

Je ne vous comprends pas, monsieur : c'est donc uniquement pour me contrarier que vous refusez de m'accompagner ce soir?

GIRAUDEAU.

Non, madame.

LOUISE.

Pour me rendre malheureuse? Eh bien! soyez content, monsieur, vous y avez parfaitement réussi; car cette humeur à laquelle je ne suis pas habituée, ces emportements sans motif, qui me font rougir pour vous, m'affligent et me blessent à un point... Ah! monsieur! que vous ai-je fait pour être traitée ainsi?

GIRAUDEAU.

Il me semble, madame...

LOUISE.

J'avais cru que, dans un ménage, il suffisait de s'aimer pour être heureux; que nous autres femmes, quand notre conduite est irréprochable, nous pouvions montrer quelque exigence, peut-être : je me trompais... Il faut que nous soyons vos esclaves, vos victimes. Eh bien! monsieur, vous ne me trouverez plus de torts désormais. Je ne manifesterai aucun desir; vos volontés seront les miennes; je me tairai, je vous obéirai.., mais je ne vous aimerai plus, je vous en avertis.

GIRAUDEAU, ému.

Madame Giraudeau...

LOUISE.

Non; il faut que ça soit ainsi maintenant... Ah! mon Dieu! que je suis malheureuse!...

SCÈNE XIII.

GIRAUDEAU, LOUISE, CARPENTIER.

CARPENTIER, de la porte de son appartement.

Madame, ma femme vous attend pour essayer votre robe de bal.

LOUISE, sanglotant.

J'y vais, monsieur, merci. Savez-vous si elle l'a arrangée?

CARPENTIER.

Je l'ignore.

LOUISE, à Giraudeau.

Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur? vous n'avez plus de chagrin à me faire? Je vais m'habiller, despote.

(Elle entre chez Carpentier.)

SCÈNE XIV.

GIRAUDEAU, CARPENTIER.

CARPENTIER.

Eh bien?

GIRAUDEAU, pleurant.

Eh bien! ça ne m'a pas réussi.

CARPENTIER.

C'est étonnant!

GIRAUDEAU.

Mais pas du tout... Je suis encore plus malheureux qu'auparavant. Et puis elle pleure; moi, ça me fait mal.

CARPENTIER.

Oh! oui, ces choses-là font toujours de la peine.

GIRAUDEAU.

Tiens, vois-tu? je suis fâché de m'être emporté comme ça. Ce sont tes conseils qui m'ont fait faire cette bêtise.

CARPENTIER.

Hein?... qu'est-ce que tu dis?...

GIRAUDEAU.

Certainement. Tu es venu ici me monter la

tête, me faire un étalage de ton bonheur, de ton autorité. Qu'est-ce que ça me fait, à moi, que tu sois heureux? Qu'est-ce que ça me fait que ta femme ne te contrarie jamais? La mienne me contrarie, et ça me va, et je suis content.

CARPENTIER.

Eh bien! eh bien!...

GIRAUDEAU.

Et tu es un imbécile!

CARPENTIER.

Giraudeau, tu méconnais ton ami.

GIRAUDEAU.

Ah! bah! tu as toujours eu le défaut de te mêler de ce qui ne te regarde pas; c'est un bien vilain défaut, Carpentier.

CARPENTIER.

Par exemple, c'est trop fort! N'est-ce pas toi qui, le premier, es venu m'étourdir de tes plaintes? Ne m'as-tu pas poursuivi cent fois, avec tes : Pourquoi ça se passe-t-il de telle façon dans ton ménage? Pourquoi n'est-ce pas comme ça dans le mien?... Eh bien! veux-tu que je te dise pourquoi? car enfin je ne veux pas me laisser molester de la sorte. Que diable! tu me pousses à bout!... C'est parce que ta femme ne t'aime pas.

GIRAUDEAU.

Carpentier...

CARPENTIER.

Non, elle ne t'aime pas; j'en ai peur.

GIRAUDEAU, d'une voix éteinte.

Oh! cruel ami! tu me fais bien mal... Elle ne m'aime... Mais il faut m'en donner la preuve.

CARPENTIER.

La preuve, c'est que tu n'es pas heureux et que je le suis.

GIRAUDEAU, avec mélancolie.

Ami, tu as désenchanté ma vie. Enfin, s'il est vrai que ma femme ne m'aime pas... c'est vexant de se dire ces choses-là... ce n'est ni par de la colère ni par des querelles que je la ramènerai, mais en ayant pour elle des soins, des égards.

CARPENTIER.

Oh! si tu manques de soins, je ne m'étonne pas... Moi, je n'en ai pas souvent, mais j'en ai. Par exemple, tiens : madame Carpentier va ce soir au bal. Eh bien! je vais adroitement envoyer chercher chez madame... tu sais... chez madame... enfin, c'est égal... ici à côté... la fameuse marchande de fleurs que nous a indiquée M. de Ferrière. Je vais, dis-je, envoyer chercher chez elle un joli bouquet et je l'offrirai à mon épouse. C'est peu de chose, mais ça attache une femme... Où vas-tu, cher ami?

GIRAUDEAU.

Acheter quelque chose à la mienne.

CARPENTIER.

Quoi donc?

GIRAUDEAU.

Je ne sais pas... la première chose venue... tout ce que je trouverai...

CARPENTIER.

Écoute...

GIRAUDEAU.

Ne me retiens pas. De l'argent... j'en ai... bon! d'ailleurs on me connaît... Je reviens tout de suite... J'entre dans une boutique... j'envoie tout ici... La première en sortant. Adieu.

CARPENTIER.

Giraudeau, prends garde!... c'est un pâtissier!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES; MARIE, un journal à la main.

GIRAUDEAU, à Marie.

Qu'est-ce que vous me voulez?

MARIE.

Pardon; je croyais madame ici, et je lui apportais...

GIRAUDEAU.

Elle est chez madame Carpentier. Oh! quelle idée! Donnez-moi ce journal.

MARIE.

Madame m'a bien recommandé de ne le remettre qu'à elle aujourd'hui.

GIRAUDEAU.

N'importe, donnez. Il vient bien tard.

MARIE.

La tante de M. de Ferrière l'envoie à l'instant; il a fallu me quereller pour l'avoir. On allait le porter chez madame Carpentier, comme de coutume.

GIRAUDEAU.

C'est bon! laissez-nous.

(Marie sort.)

SCÈNE XVI.

GIRAUDEAU, CARPENTIER.

GIRAUDEAU.

Mon ami, je suis enchanté d'avoir ce journal avant elle. C'est une bonne occasion, et voilà mon idée toute trouvée.

(Il ouvre le journal.)

CARPENTIER, à part.

Ce pauvre Giraudeau! il n'a pas de tact, il n'a pas ce qu'il faut. (Haut.) Eh bien?... Ah! mon Dieu! comme ta figure se décompose! Est-ce que tu ne trouves pas ce que tu cherches?

GIRAUDEAU.

Au contraire... je trouve... Qu'est-ce que c'est que ça?

CARPENTIER.

Le Journal des Modes, je suppose.

GIRAUDEAU.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CARPENTIER, qui s'est approché.

Un billet!...

GIRAUDEAU.

Écrit au crayon.

CARPENTIER.

Je n'ai pas mes lunettes.

GIRAUDEAU.

D'où vient que je n'ose lire?... que je tremble? Une sueur froide me saisit. Carpentier...

CARPENTIER.

Écrit au crayon...

(Ils se regardent quelque temps.)

GIRAUDEAU.

Cette écriture m'est connue.

CARPENTIER.

Bah!

GIRAUDEAU.

C'est celle de M. de Ferrière.

CARPENTIER.

Oh! oh! attends, je vais chercher...

(Giraudeau le retient.)

GIRAUDEAU.

Et madame Giraudeau voulait avoir ce journal la première!

CARPENTIER.

C'est vrai!

GIRAUDEAU.

Voyons. (Il lit.) « Je vous ai attendue toute « la matinée. » (Parlant.) Il nous a attendus en effet.

CARPENTIER.

Oui, il vous a attendus.

GIRAUDEAU, lisant.

« J'ai craint que vous ne fussiez indisposée. »

CARPENTIER.

Hein?

GIRAUDEAU.

Indisposé... e.

CARPENTIER.

Au féminin?

GIRAUDEAU.

Au féminin. (Lisant.) « Voilà cinq jours pas- « sés sans nous voir. La contrainte que vous « nous imposez est cruelle : je n'oserai vous « parler dans la soirée. »

CARPENTIER.

Toujours au féminin?

GIRAUDEAU.

Toujours. (Lisant.) « Et cependant j'ai bien « des choses à vous dire. Il faut absolument « que vous vous rendiez libre demain, ne « fût-ce qu'une heure. Vous le ferez si vous « m'aimez. »

(Moment de silence. Ils se regardent. Carpentier se jette dans les bras de Giraudeau sans rien dire.)

CARPENTIER.

Pauvre ami!... Giraudeau! Eh bien? qu'est-ce que tu as donc? Giraudeau! Ah! mon Dieu! il se trouve mal! une chaise, un fauteuil!

(Il approche une chaise, Giraudeau se laisse tomber dedans.)

GIRAUDEAU.

Oh!

CARPENTIER.

Giraudeau! c'est moi, ton ami.

GIRAUDEAU.

Oh! un mouchoir, quelque chose!... (Carpentier lui donne le sien.) quelque chose à déchirer.

CARPENTIER, ramassant les morceaux.

Qu'est-ce que tu fais donc? un foulard superbe.

GIRAUDEAU.

Oh! Carpentier! sais-tu te battre?

CARPENTIER.

C'est possible; je n'ai jamais essayé.

GIRAUDEAU.

Tu me vengeras.

CARPENTIER.

Hein! qu'est-ce que tu dis?

GIRAUDEAU.

Tu me vengeras, si je succombe. C'est un devoir, et je suis en droit de l'attendre de ton amitié.

CARPENTIER.

Allons donc! est-ce que tu irais t'exposer...

GIRAUDEAU.

Trompé indignement par madame Giraudeau, par cet homme!

CARPENTIER.

Quel bonheur que je ne l'aie pas reçu chez moi!

GIRAUDEAU.

J'avais en elle une confiance!... il faut qu'une chose comme ça m'arrive, à moi. Ah! Carpentier!...

CARPENTIER.

Mon ami, du courage, tu n'es pas le seul.

GIRAUDEAU.

AIR du Vaudeville de Préville.

Non... mais tous deux nés au même pays,
Nos premiers ans se sont passés ensemble.
Nous vînmes ensemble à Paris;
Plus tard nous avons fait notre fortune ensemble.
Le sort, toujours qui voulut nous lier,
Nous rendit amoureux ensemble;
Ensemble il nous fit marier :
Il nous devait d'être... trompés ensemble.

CARPENTIER.

Giraudeau, tu vas me faire pleurer aussi.

GIRAUDEAU.

Et je ne me battrais pas!... Ne m'as-tu pas demandé si je me battrais?

CARPENTIER.

Je te l'ai demandé tout-à-l'heure.

GIRAUDEAU.

Oh! oui! et à l'épée, et au pistolet, à bout portant, à mort! C'est donc pour cela qu'elle voulait absolument recevoir M. de Ferrière? qu'elle tenait tant à aller à ce bal? la voilà, la preuve qui va la confondre. (Lisant.) « Vous le « ferez si vous m'aimez... » et par *post-scrip-*

tum: « Si vous consentez au rendez-vous, ayez « ce soir, au bal, un bouquet de violettes ; « j'ai tâché de vous en faire remettre un par « une main qui ne peut éveiller de soupçons. » L'infame!

CARPENTIER.

Est-ce qu'il y a encore quelque chose?...

GIRAUDEAU.

Tiens, lis!

CARPENTIER.

Mais je n'ai pas...

(Il cherche à lire le billet, que Giraudeau tient toujours.)

GIRAUDEAU, gesticulant.

Tu vois bien, il y a un signal. Oh! je serai curieux de savoir si elle poussera l'audace jusque là; il me faut cette dernière preuve... un signal! Hein? qu'en dis-tu?

CARPENTIER.

Je dis qu'il paraît qu'il y a un signal.

GIRAUDEAU.

Elle ira au bal... Qu'elle y aille sans soupçons; je serai là.

CARPENTIER.

J'entends ces dames. (Se jetant sur son ami.) Mon ami, mon bon ami, de la prudence.

GIRAUDEAU.

Sois tranquille. (Replaçant le billet dans le journal.) Je vais lui remettre moi-même ce journal.

CARPENTIER.

Y penses-tu? dans l'état d'exaspération où tu es? Mais tu ne te vois pas, mon ami.

GIRAUDEAU.

Laisse-moi.

CARPENTIER.

Giraudeau, mon ami, tu vas faire des imprudences : donne-moi ça; je m'acquitterai mieux que toi de cette commission : je suis calme, moi, je suis froid.

GIRAUDEAU, lui donnant le journal.

Eh bien! oui, tiens...

CARPENTIER.

Giraudeau, je t'en prie, va-t'en.

GIRAUDEAU.

Viens me retrouver bien vite, car je me sens capable de faire quelque mauvais coup.

CARPENTIER.

Ah! mon Dieu! mon ami, mon cher ami! je t'en prie, sois bien sage.

AIR du Siége de Corinthe.

Va-t'en, va-t'en, je t'en conjure,
Car ton désespoir me fait peur...
On devinera l'aventure;
Loin d'ici cache ta fureur.

GIRAUDEAU.

Ah! la voilà! cette infame adultère!...
Si dans mes mains j'avais le séducteur...
(Il prend Carpentier à la gorge.)
Dans ma colère...

CARPENTIER.

Comme il me serre!...
Ce n'est pas lui;
Reconnais ton ami.

ENSEMBLE.

CARPENTIER.

Va-t'en, va-t'en, etc.

GIRAUDEAU.

Je pars, puisque l'on m'en conjure,
Car mon désespoir ferait peur.
On devinerait l'aventure ;
Loin d'ici cachons ma fureur.

(Giraudeau sort, furieux.)

CARPENTIER.

Ce pauvre Giraudeau est dans un désespoir... je voudrais bien connaître cependant la fin du billet. (Il essaie d'ouvrir le journal, les dames arrivent en ce moment.) Oh!

SCÈNE XVII.

CARPENTIER, LOUISE, HORTENSE.

LOUISE.

Décidément, je la garderai comme cela.

CARPENTIER, à part.

Quelle tranquillité dans le crime!

LOUISE.

Ah! monsieur Carpentier! comment! pas encore prêt! où est donc mon mari?

CARPENTIER, d'un air sombre.

Il s'habille, madame. (A part.) C'est assez adroit.

LOUISE.

Ah! mon Dieu! de quel air vous me dites ça!

CARPENTIER.

Je ne crois pas avoir l'air plus risible qu'un autre. Voici le Journal des Modes.

LOUISE, le prenant vivement.

A moi d'abord.

CARPENTIER, à part.

Comme elle se trahit!

LOUISE.

Décidément, monsieur Carpentier, vous n'êtes pas en belle humeur aujourd'hui.

CARPENTIER.

Peut-être.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LOUISE, HORTENSE, puis JOSEPH.

LOUISE.

Ma chère amie, qu'a donc votre mari, ce soir? Je lui ai trouvé le regard sinistre.

HORTENSE.

En effet.

LOUISE.

Quelle singulière figure! j'en rirais de bon cœur, si M. Giraudeau ne m'avait pas rendue malheureuse toute la journée. (Avec un soupir.) Il n'est pas aimable non plus, mon mari. (Riant.) Ah! ah! ah! ah! c'est égal : il n'a pas

encore une physionomie aussi extraordinaire que M. Carpentier.

HORTENSE.

Quel peut être le motif...?

LOUISE.

Faites comme moi, ma chère, ne vous tourmentez pas de cela... vous voilà déja toute effrayée; en vérité, vous êtes toujours en adoration devant votre mari, ça n'a pas le sens commun; vous l'aimez trop, ça l'a gâté et Giraudeau aussi; oui, vous êtes cause que nous avons eu une scène affreuse; il m'a fait pleurer. J'ai été bien bonne, n'est-ce pas?... Mais je cause et j'oublie le plus pressé. (Elle ouvre le journal, et regarde la gravure qu'elle passe à Hortense.) Oh! ma chère amie, exactement comme ma robe; c'est charmant.

HORTENSE, d'un air distrait.

Oui, oui.

LOUISE.

Un billet! comment se trouve-t-il là? Voyez donc, Hortense, une lettre!

HORTENSE.

Une lettre?

LOUISE.

Oui, dans ce journal. De qui peut-elle venir? je ne connais pas du tout cette écriture.

HORTENSE.

Oh! mon Dieu!

LOUISE.

Faut-il lire, hein?

HORTENSE, la retenant.

Ma chère amie, il est peut-être indiscret...

LOUISE.

Il n'y a pas d'adresse, et, ma foi, je suis curieuse. (Elle lit.) « Je vous ai attendue toute la « matinée. »

HORTENSE.

Ciel!

LOUISE.

« J'ai craint que vous ne fussiez indisposée : « voilà cinq jours passés sans nous voir. La « contrainte que vous nous imposez est cruelle. « Je n'oserai vous parler dans la soirée, et « cependant j'ai bien des choses à vous dire; « il faut absolument que vous vous rendiez « libre demain, ne fût-ce qu'une heure. Vous « le ferez si vous m'aimez. »

HORTENSE.

Ma chère amie...

LOUISE.

« Si vous consentez au rendez-vous, ayez ce « soir, au bal, un bouquet de violettes; j'ai « tâché de vous en faire remettre un par une « main qui ne peut éveiller de soupçons. » Pas de signature à ce singulier billet... qu'est-ce que ça veut dire?

HORTENSE.

Je... ne sais.

LOUISE.

Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle! Hortense, mon amie, qu'avez-vous?

HORTENSE.

Rien... rien...

LOUISE.

Mais, j'y pense! la figure de M. Carpentier, son air pénétré... est-ce qu'il aurait des soupçons? est-ce qu'il croirait que ce billet vous est adressé?

HORTENSE.

Oui... je crains en effet...

LOUISE.

Que vous êtes enfant! mais rien de plus facile que votre justification. Il faut aller trouver votre mari, lui donner cette lettre, qui n'a pu être envoyée ici que par erreur; on saura facilement qui a apporté ce journal, on le rendra au messager maladroit, et tout sera dit. Allons, rassurez-vous; à votre place, je serais bien calme, bien tranquille, car je ne craindrais pas qu'on m'apportât ce bouquet... ce perfide signal... « que doit remettre une main « qui ne peut éveiller de soupçons. » (Joseph entre.) Que voulez-vous, Joseph? et qu'apportez-vous là?

JOSEPH.

Ce bouquet de violettes que M. Carpentier m'a envoyé chercher pour madame.

LOUISE.

C'est étrange... Bien, Joseph, posez-le là et laissez-nous. (Joseph sort.) Plus de doute... il croit à cette lettre.

HORTENSE, tombant sur un fauteuil.

Je suis perdue...

LOUISE.

Hortense, ne dites pas cela.

HORTENSE.

Maintenant... vous savez...

LOUISE, très vivement.

Je sais... mon Dieu!... je ne sais rien; ce bouquet n'est, après tout, que la suite d'une épreuve, d'une erreur.

HORTENSE.

Non, c'est à moi...

LOUISE, vivement.

Que votre mari l'envoie? mais c'est égal : vous ne le mettrez pas, Hortense. Écoutez : ni vous ni moi n'avons ouvert ce journal; ni vous ni moi n'avons lu cette lettre... je l'ai oubliée, moi. Puis, comme il me manque un bouquet, comme je suis plus coquette que vous... je prends celui-ci... celui-ci, auquel vous ne tenez pas plus qu'à tout autre, n'est-ce pas, Hortense? et je le garderai toute la soirée.

HORTENSE.

Oui.

LOUISE.

Allons, voilà qui est arrangé... remettez-vous. (A part.) Ah! mon Dieu! mon Dieu! (Apercevant les deux maris.) Le voici.

SCÈNE XIX.

LOUISE, HORTENSE, GIRAUDEAU, CARPENTIER.

CARPENTIER, bas.

Contiens-toi, Giraudeau, tu me fais frémir.

GIRAUDEAU, voyant le bouquet à la main de Louise.

Elle le tient!

CARPENTIER.

Qu'est-ce qu'elle tient? Eh! non, c'est un bouquet...

GIRAUDEAU.

Oui... un bouquet.

LOUISE, affectant un air riant.

Vous êtes restés plus long-temps que nous à votre toilette, messieurs.

GIRAUDEAU.

Oui.

CARPENTIER.

Oui.

LOUISE.

Je parierais que c'est monsieur Giraudeau qui s'est fait attendre.

GIRAUDEAU.

C'est moi.

CARPENTIER.

C'est lui.

LOUISE.

J'en étais sûre... (A part.) Mon mari est dans la confidence.

GIRAUDEAU.

Il faut que nous soyons bien en retard, ou que ces dames soient bien impatientes de partir, pour qu'on se soit aperçu du temps que nous avons mis à nous habiller; n'est-ce pas, Carpentier?

CARPENTIER.

C'est ce que je me disais aussi.

GIRAUDEAU.

Ah! les minutes paraissent des heures quand on se promet autant de plaisir.

CARPENTIER, bas.

Tais-toi donc!

GIRAUDEAU.

Mais rassurez-vous, mesdames...

CARPENTIER, bas.

C'est ça... parle au pluriel... ça vaudra mieux.

GIRAUDEAU.

Nous ne serons pas les derniers arrivés. (Il sonne, Joseph paraît.) Joseph! a-t-on demandé une voiture?

JOSEPH.

Elle est en bas, monsieur.

GIRAUDEAU, à part.

J'étouffe.

LOUISE.

Mon ami, est-ce que vous êtes encore contrarié d'aller à ce bal?

GIRAUDEAU.

Du tout. (A Joseph.) Mes gants... tout ce qu'il me faut... (A Louise.) Du tout... (A lui-même.) Oh! si quelqu'un me disait quelque chose!... Je voudrais que Joseph laissât tomber mon chapeau. (A Joseph.) Laisse tomber mon chapeau.

JOSEPH.

Plaît-il?

GIRAUDEAU.

Imbécile!

JOSEPH.

Monsieur?

GIRAUDEAU.

Va-t'en! va-t'en!... tu me déplais. (Joseph sort.) Eh bien! pourquoi ne partons-nous pas?

LOUISE.

En vérité... nous paraissons tous si peu disposés à sortir...

GIRAUDEAU.

Pourquoi donc? je suis gai, moi... je suis très gai... Carpentier aussi...

CARPENTIER.

Oui... oui...

GIRAUDEAU.

Je n'ai jamais été à un bal avec autant de plaisir... Ah! je me promets de m'y amuser, par exemple... Il y aura beaucoup de monde... Nous prendrons place, Carpentier et moi, le long du mur, parmi les maris, qui font tapisserie pendant que les jeunes gens font danser leurs femmes... Il y en aura là de ces maris... de toutes les classes.

CARPENTIER, le tirant par l'habit.

Giraudeau!

GIRAUDEAU.

Et de ceux qui sont trompés sans le savoir... et de ceux qu'on trompe et qui le savent...

CARPENTIER, à part.

Il n'y a plus moyen de l'arrêter.

LOUISE, bas à son mari, désignant Carpentier.

Prenez donc garde, mon ami.

GIRAUDEAU.

Pourquoi donc?... Carpentier sait ce qu'il en est... Allons, prenez mon bras.

LOUISE, à part.

Je ne sais plus que penser.

HORTENSE, à part.

Que signifie...?

CARPENTIER, bas à sa femme.

Je t'expliquerai ça.

GIRAUDEAU, donnant le bras à Louise.

C'est pour moi, n'est-ce pas, que vous vous êtes parée ainsi?... c'est pour me plaire?...

LOUISE.

Qu'avez-vous, monsieur?

GIRAUDEAU.

Et ce bouquet?... c'est pour moi aussi, madame?

CARPENTIER, bas à Hortense.

Pourquoi as-tu donné mon bouquet?

GIRAUDEAU.

Ce bouquet, que vous vous êtes empressée

d'avoir, que vous ne pouvez quitter... ce bouquet... (le lui arrachant.) donnez-le donc, madame!... Ah! le voilà... tenez!... eh bien! envoyez-en chercher un autre.

(Il lève le bras avec fureur pour le jeter à terre; Carpentier l'arrête.)

CARPENTIER.

Un moment, cher ami; c'est celui de ma femme.

GIRAUDEAU.

Hein?... comment?

CARPENTIER.

Et comme il est trop tard pour en avoir un autre, tu trouveras bon que je le rende à qui il appartient.

GIRAUDEAU.

Qu'est-ce que tu dis?

CARPENTIER.

Je dis que c'est le bouquet de madame Carpentier; il m'a été envoyé par la fameuse marchande que nous a indiquée M. de Ferrière.

GIRAUDEAU.

M. de Fer... madame... ce journal! ce... (Lui sautant au cou.) Ah! mon ami! mon cher ami!

CARPENTIER.

Il devient fou.

GIRAUDEAU.

Louise! Carpentier!

CARPENTIER.

Il se trouve mal!

GIRAUDEAU.

Non : la joie... le saisissement...

CARPENTIER.

Ah! çà, qu'est-ce qu'il a donc?

GIRAUDEAU, après un temps.

Comment? ce bouquet appartient...

CARPENTIER.

Parbleu! je le reconnais à toutes ces violettes; n'est-ce pas, ma bonne?

GIRAUDEAU, s'avançant vers Hortense.

Alors permettez-moi...

HORTENSE, bas, laissant tomber le bouquet, que Carpentier ramasse.

Ah! monsieur!

GIRAUDEAU, bas.

Je ne sais rien, madame; absolument rien.

LOUISE, avec dépit.

Monsieur Giraudeau!...

GIRAUDEAU.

Gronde-moi, ma bonne amie; mais consens à me pardonner quelques moments d'humeur, car à l'avenir je ne me plaindrai jamais des tiens.

CARPENTIER.

C'est charmant; mais je n'y comprends plus rien. Voyons, partons-nous enfin?

LOUISE.

Monsieur Carpentier, votre femme est souffrante.

HORTENSE.

Oui... je ne me sens pas bien.

LOUISE.

Et je crois que décidément nous ferons mieux de rester.

CARPENTIER.

Qu'as-tu, chère amie?... oh! ce ne sera rien.

LOUISE.

Restons, je vous en prie.

CARPENTIER.

Elle était bien tout-à-l'heure... c'est singulier... (Bas à sa femme) Est-ce que vous allez devenir comme madame Giraudeau?... c'est que ça ne me conviendrait pas du tout.

GIRAUDEAU.

Allons, Carpentier, prends ton parti : tu ne danses pas?

CARPENTIER.

Non, mais je me promettais de m'amuser. Enfin, puisque madame est malade...

GIRAUDEAU.

Tiens! pour te dédommager, nous partirons demain tous quatre pour la campagne. Ta femme a besoin de changer d'air... la mienne aussi.

CARPENTIER.

A la bonne heure! (A Giraudeau.) Te voilà calmé, cher ami. J'espère qu'à l'avenir tu me laisseras tranquille et que tu ne viendras plus m'ennuyer de tes pourquoi?

GIRAUDEAU.

Non; je sais à quoi m'en tenir à présent.

ENSEMBLE.

Air du vaudeville des Chemins de fer.

GIRAUDEAU.

Pour moi quel dénoûment prospère!

LOUISE.

Pour nous quel dénoûment prospère!

CARPENTIER.

Pour lui quel dénoûment prospère!
Non, jamais de soupçons jaloux;
Ainsi, le bonheur, je l'espère,
Reviendra bientôt parmi nous.

GIRAUDEAU, seul.

Plus d'un ménage, je suppose,
Des deux nôtres subit la loi;
Mais s'il en ignore la cause...
Ici nous lui dirons pourquoi.

ENSEMBLE.

GIRAUDEAU.

Pour moi quel dénoûment prospère! etc.

LOUISE.

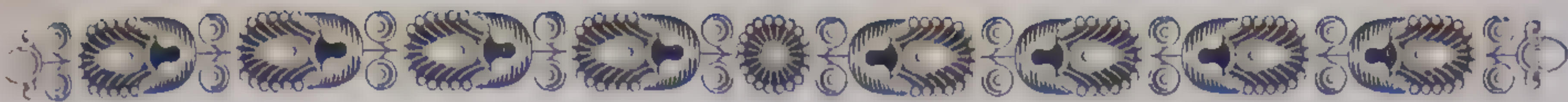
Pour nous quel dénoûment prospère! etc.

CARPENTIER.

Pour lui quel dénoûment prospère!

FIN DE POURQUOI.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer



LA CAMARGO,

OU

L'OPÉRA EN 1750,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, MELÉE DE CHANTS,

PAR

MM. DUPEUTY ET FONTAN;

MUSIQUE DE M. DOCHE; DÉCORS DE M. CONTENT.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 22 juin 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

LE BARON DE CAMARGO	M. LEFEINTRE jeune.
LE CHEVALIER MARCEL, son fils	M. HIPPOLYTE.
LEGOUIC, son parent	M. BERNARD-LÉON.
DIDIER D'AURAY, jeune seigneur	M. ADRIEN.
LE DUC DE LIONNE, intendant des menus du roi	M. FONTENAY.
TANGUY, colporteur	M. ARMAND.
UN FERMIER-GÉNÉRAL	M. GUILLEMIN.
UN COLONEL	M. DEROUVÈRE.
UN ABBÉ	M. BALLARD.
UN OFFICIER	M. CASSEL.
UN DOMESTIQUE	M. LACOMBE.
UN AUTRE DOMESTIQUE	M. PROSPER.
MARIE, fille du baron de Camargo	M^me ALBERT.
CINQ AUTRES FILLES DU BARON.	
M^lle BRIANT, de la Comédie-Française	M^lle BROHAN.
HONORINE	M^lle CAROLINE.
DOMESTIQUES.	
DANSEURS et DANSEUSES DE L'OPÉRA.	

La scène se passe, au premier acte, en Basse-Bretagne; au deuxième, à Paris; au troisième, à Versailles; et au quatrième, au For-l'Évêque.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une vieille chambre gothique toute délabrée, et laissant deviner les restes d'une ancienne opulence.

SCÈNE I.

LE BARON, LE CHEVALIER, LEGOUIC, CINQ DES FILLES DU BARON, puis DIDIER.

(Au lever du rideau, les cinq jeunes filles sont occupées à des travaux de ferme. A droite, sur le devant, l'une file au fuseau, l'autre bat le beurre; à gauche, deux autres écossent des haricots; la cinquième, au milieu du théâtre, un peu à droite, vanne du grain. Le baron et le chevalier entrent par le fond. Le baron, l'épée au côté, revient du labourage; le chevalier tient un fléau à battre le blé. Legouic, assis sur un escabeau, se croise les bras.)

LEGOUIC et LES CINQ FILLES.

AIR du chœur de la Fiancée.

Quoique nobles châtelaines,
Travaillons } comme au hameau;
Travaillez }

Faisons / Faites valoir les domaines
Des barons de Camargo.

(On entend un coup de fusil.)

LE BARON.

Un coup de fusil!... qui donc ose se permettre de chasser sur mes domaines?

LE CHEVALIER.

C'est notre voisin, mon père... le vicomte Didier d'Auray.

LE BARON.

Ah! c'est différent. (S'essuyant le front.) Ouf! je n'en puis plus... quatre heures de suite à la charrue... c'est assez... Vous devez être aussi bien fatigué, chevalier, d'avoir battu tout ce blé.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas à ma fatigue que je pense, mon père.

LE BARON.

Vous ne vous étiez pas trompé, c'est le vicomte.

DIDIER, entrant.

Oui, monsieur le baron... (Montrant un lièvre qu'il tient à la main.) Permettez-moi de vous offrir le produit de ma chasse.

LE BARON.

Merci, vicomte. (A l'une des filles.) Gogo, portez ce gibier à l'office.

DIDIER, regardant le baron, qui continue à s'essuyer le front.

En vérité, monsieur le baron, vous travaillez trop..... Tous les matins conduire une charrue depuis le point du jour... c'est une rude tâche.

LE BARON.

Vicomte, j'espère que vous savez que l'agriculture ne déroge pas... sur-tout quand on cultive un champ qui nous appartient, et qu'on laboure l'épée au côté!... Mais je m'aperçois que... Mesdemoiselles de Camargo, où donc est votre sœur aînée?

PLACIDE.

Sur la lande, mon père.

LE BARON.

Quand elle sera de retour, j'aurai à vous parler, mes enfants.

DIDIER.

Permettez-moi de rester, monsieur le baron, car le motif de ma visite concerne aussi mademoiselle Marie.

LE BARON.

Alors je vous retiens à déjeuner... vous serez en bonne compagnie..... Mon parent Legouic, pensez-vous au repas du matin?

LEGOUIC, qui est allé au buffet, revenant en mangeant du pain et du fromage.

Vous voyez bien que je suis occupé.

DIDIER.

C'est un drôle de corps que monsieur Legouic... il mange, il boit, il dort, et ne fait jamais rien.

LEGOUIC.

Je travaille quand cela me plaît... pour me délasser.

LE CHEVALIER.

Il trouve si commode de vivre aux dépens de mon père!...

LEGOUIC, gravement.

Monsieur le baron est mon parent... il me loge, il m'habille, il me nourrit... c'est son devoir.

LE BARON.

C'est un paresseux; mais au fond il a raison... Je suis le chef de la maison de Camargo, et en cette qualité je dois aide et protection à tous les membres de cette maison.

LEGOUIC.

Ça tombe sous le sens.

LE BARON.

Mais que fait donc Marie?... je suis sûr qu'elle s'amuse à cueillir des fleurs, ou à danser toute seule comme cela lui arrive souvent... la petite folle.

LEGOUIC.

Le fait est que ma cousine est une fameuse pirouetteuse.

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

DIDIER.

Ah!... je l'entends, je crois.

LE CHEVALIER, regardant dans le fond.

Oui, c'est elle!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, en dehors.

AIR d'un appel tyrolien.

Répétez ma chansonnette,
Plaintif écho de nos bois,
Afin que ma blondinette
Accoure au son de ma voix :
Mais Nelly ne vient pas,
Tendre écho, c'est trop bas :
Appelle encor Nelly...
Ah! la voici.
La, la, la, ouh! ouh! ouh!

(On entend d'abord sa voix au lointain, puis les sons se rapprochent peu à peu, et Marie arrive sur la scène en sautillant, et, sur la fin de son air, elle va embrasser son père.)

Bonjour, mon père; bonjour, frère; bonjour, mes petites sœurs; bonjour, cousin.

LEGOUIC.

Bonjour, bonjour.

DIDIER.

Elle ne m'a pas seulement regardé...

MARIE, l'apercevant.

Ah! monsieur Didier... c'est bien aimable d'être venu nous voir.

LE BARON, à Legouic.

Mon parent... et le déjeuner?

LEGOUIC.

C'est bon! c'est bon!... on ne peut pas être tranquille un moment ici.

LE BARON.

Mon parent, vous n'avez guère de complaisance.

LEGOUIC.

Allons, voyons... ne bougonnez pas... on y va. (Aux cinq filles.) Suivez-moi, mesdemoiselles de Camargo. (A part.) Je suis sûr qu'il a quelque chose de secret à leur dire... je reviendrai écouter... (Au baron, qui le regarde.) Puisque je vous dis qu'on y va... ne faut-il pas que je me casse les jambes? (A part.) Je vas dépouiller le lièvre, et je vendrai la peau au colporteur Tanguy pour m'avoir un eustache... Allons, venez mes cousines, mes nobles demoiselles châtelaines.

(Il sort avec les cinq filles, à droite.)

SCÈNE III.

LE BARON, LE CHEVALIER, DIDIER, MARIE.

LE BARON.

Il n'est pas facile de se débarrasser de lui..... Maintenant que nous sommes seuls, mes enfants, écoutez-moi : Marie, approchez mon grand fauteuil. (Il s'assied, les autres l'entourent.) Il est temps que je songe à votre avenir. J'ai dépensé la fortune de mon père au service de l'état... je ne possède plus que ce château, avec quelques petites pièces de terre; mais depuis long-temps une haute protection m'est acquise... Madame la duchesse de Lionne, et M. le duc son fils, qui m'a fait l'honneur d'accepter à déjeuner ce matin, repartent enfin pour Paris après un séjour de trois mois dans leurs domaines de Bretagne... Madame la duchesse m'a assuré hier encore qu'elle a beaucoup d'amitié pour vous, Marie, et qu'elle veut vous en donner une preuve... M. le duc paraît aussi vous porter un intérêt très vif.

MARIE.

Oh! je le sais bien.

DIDIER, à part.

Cette protection me déplaît.

MARIE.

Depuis que M. le duc habite ce pays avec sa bonne mère, il assiste souvent à nos fêtes de village... il n'en a pas laissé passer une sans me faire des compliments sur ma danse.

LE BARON.

M. le duc m'a fait aussi les compliments les plus sensés sur la noblesse de notre maison.

MARIE.

Que j'aimais sur-tout à écouter madame la duchesse, quand elle me parlait de Paris, de cette grande et belle ville, où tout est merveille et bonheur!... Il me semble toujours que je l'entends...

AIR de l'Anglais à Paris.

Ah! quel charmant pays,
Mon père, que Paris!
Ah! quel charmant pays!
C'est un paradis,
A vingt ans, pour fille
Gentille,
Qui rêve le bonheur.
Ah! ce doit être enchanteur!

Ce sont des fêtes éternelles,
Dans tous les temps des fleurs nouvelles
Qui, par leurs parfums enivrants,
En hiver font croire au printemps;
Des soupirants qu'on désespère,
Tant que sans aimer on veut plaire,
Et si nombreux qu'à son loisir
On a des maris à choisir.

Ah! quel charmant pays, etc.

LE CHEVALIER.

Mais, ma sœur, ce Paris et ses plaisirs, devons-nous jamais les connaître, nous pauvres nobles bretons qui n'avons pas même de quoi nous suffire?

MARIE.

Qui sait?... le sort est si capricieux!

DIDIER.

Mademoiselle... un bonheur tranquille dans votre pays ne serait-il pas préférable à ces espérances qui peuvent ne jamais s'accomplir?...

LE BARON.

Que voulez-vous dire, monsieur d'Auray?

DIDIER.

Monsieur le baron, je suis votre voisin... je suis jeune, de bonne maison... j'ai quinze cents livres de revenu... j'aime votre charmante fille... oh! je l'aime bien... et si mon alliance vous convient, après votre aveu, je solliciterai celui de mademoiselle...

MARIE, souriant.

Monsieur Didier, je vous répondrai la première... je refuse.

DIDIER.

Vous refusez!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LEGOUIC, paraissant et écoutant.

LE CHEVALIER.

Sérieusement, ma sœur?

MARIE, riant.

Aussi sérieusement que je le puis... Vous ne m'en voulez pas, Didier?

DIDIER.

A merveille, mademoiselle... Raillez-moi..... vous avez raison...

MARIE.

Comment, vous vous fâchez!... eh bien! moi, je ne me fâche pas.

(Elle va au fond du théâtre, où elle essaie quelques pas de danse.)

DIDIER.

Maintenant il ne me reste plus qu'à me retirer.

LE CHEVALIER, l'arrêtant.

Didier, demeurez un moment pour moi, je vous prie; j'ai un projet que vous approuverez, je l'espère, et vous m'aiderez à obtenir le consentement de mon père.

LE BARON.

Qu'est-ce donc, chevalier?

LE CHEVALIER.

Vous rêvez un avenir brillant pour ma sœur et pour moi, peut-être, mais le sort peut tromper vos espérances... Il est un moyen plus sûr de relever votre maison et d'assurer notre avenir à tous.

LEGOUIC, dans son coin.

Il faut l'adopter, alors.

LE CHEVALIER.

Dès demain je renonce aux travaux infructueux de la campagne, et j'embrasse un état où la fatigue et le courage aient au moins leur récompense.

LE BARON.

Et lequel, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER.

Le commerce.

LE BARON, avec indignation.

Le commerce!... Que dites-vous de cela, vicomte?

DIDIER.

Monsieur le baron, je dis que vous avez un digne et noble fils.

(Il serre la main du chevalier.)

LE BARON.

Le commerce!... lui, fils aîné de la maison de Camargo... lui, marchand!... Messieurs, on n'a pas l'habitude de déroger chez les barons de Camargo.

LE CHEVALIER.

Mon père, je n'ose me permettre de combattre vos préjugés, mais pensez à votre nombreuse famille, au dénuement complet de toute notre maison.

AIR d'Aristippe.

Notre château de tous côtés s'écroule,
Le bois souvent manque à notre foyer;
Des créanciers chez nous viennent en foule,
Et nous n'avons plus rien pour les payer.
Ah! par pitié, laissez-moi travailler;
Par l'industrie éloignant la misère,
Je vous rendrai l'abondance en ces lieux,
Et je dirai : Pardonnez-moi, mon père,
J'ai dérogé, mais vous êtes heureux.

LE BARON.

Mon fils, vous êtes fort bien élevé; mais pas un mot de plus à ce sujet.

LEGOUIC, se levant.

Vous êtes un vieux fou... oui, un vieux fou!... Voyez donc monsieur le baron de Camargo, c'est un beau nom... je ne dis pas... baron de Camargo... mais qu'est-ce qu'il y a avec? un château sans portes et sans fenêtres, une basse-cour où il n'y a pas une poule, un pigeonnier où il n'y a que des rats et des souris; et mettez donc ça à la broche!

LE BARON, avec colère.

Mon parent, si vous continuez ainsi, je saurai y mettre ordre, je vous chasserai...

LEGOUIC.

Vous me chasserez!... ah ben! essayez, pour voir. (En riant.) Il me chassera!... Eh bien! où veut-il donc que j'aille? il est gentil, mon parent.

MARIE, revenant du fond.

Mon père, voilà une voiture qui s'arrête là-bas; c'est sans doute celle de M. le duc; quel bonheur!...

LE BARON.

M. le duc!.... l'étiquette exige que je le reçoive sur le seuil de mon manoir.

(Il remonte la scène.)

DIDIER, à Marie, qui va suivre son père.

Marie, je ne puis croire que vous persistiez à me refuser aussi durement.... je vais attendre là... et quand M. le duc de Lionne aura dit à votre père ce qu'il veut faire pour vous, je reviendrai pour vous prier de prononcer entre un étranger et l'ami de votre enfance.

MARIE, qui l'a écouté avec impatience.

Ah! mon Dieu! voilà déja M. le duc; vous me faites manquer à la politesse.

(Elle court au fond du théâtre.)

DIDIER, à part.

Je n'ai pas la force de me trouver en présence de cet homme.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, LEGOUIC, MARIE, LE DUC, DOMESTIQUES DU DUC.

LE DUC.

Mon cher baron, vous voyez que je suis de parole.

LE BARON.

Monseigneur nous fait vraiment trop d'honneur.

LE DUC.

Vous plaisantez... entre gens de qualité... Je vous aime, mon cher baron... vrai, je vous aime... vous, votre fils, le chevalier et la charmante Marie...

MARIE.

Comme il est aimable!

LE DUC.

Enfin toute la famille.

LEGOUIC.

Alors vous m'aimez aussi, monsieur le duc? car j'en suis aussi, de la famille.

LE DUC.

Certainement, que je vous aime aussi, monsieur; comment vous appelez-vous?

LEGOUIC.

Legouic.

LE BARON.

Taisez-vous donc, mon parent.

LEGOUIC.

Vous devez aimer aussi les cinq autres filles de mon parent le baron de Camargo?

LE DUC.

Comment, vous avez encore cinq autres filles?... mais c'est charmant, cela. (Bas à Marie.) Je suis bien sûr que vous êtes la plus jolie...

LE CHEVALIER, à part.

Les manières de ce grand seigneur ne me conviennent pas.

LEGOUIC, malgré les efforts du baron, qui veut l'empêcher de parler.

Oui, oui, cinq filles encore... Il y a donc Catherine qui bat le beurre, Scholastique qui vanne du grain, Clorinde qui écosse des pois, sans compter Placide l'idiote et Gogo la bancale.

LE BARON.

Ne l'écoutez pas, monsieur le duc.... et mettons-nous à table.

(Pendant ce qui suit deux filles Camargo apportent une table servie.)

LE DUC.

Je suis vraiment contrarié, mon cher baron; j'espérais passer la journée entière ici; mais il vient de m'arriver un ordre du roi... Intendant des menus de sa majesté, il faut que je fasse préparer une fête brillante, et avant une heure je dois être parti pour Paris avec ma mère...

LE BARON.

Alors déjeunons bien vite...

LE CHEVALIER.

Nous sommes vraiment confus, monsieur, de vous traiter aussi mal.... mais nous ne sommes pas riches...

LEGOUIC.

Certainement que nous ne sommes pas riches.... et les marchands n'ont pas confiance dans mon parent le baron de Camargo, vu qu'il n'a jamais d'argent.

LE CHEVALIER.

Vous tairez-vous à la fin?...

(Pendant ce temps tout le monde s'est mis à table, excepté les cinq autres filles, qui se placent sur un banc éloigné de la table.)

LE DUC.

Sans façon... sans façon... comme à la campagne...

MARIE.

La petite Marie vous servira, monsieur. (Bas à Legouic.) Méchant Legouic, va!

LEGOUIC, riant.

Eh! eh! eh!...

LE DUC.

Avant de partir, ma mère a voulu au moins tenir la promesse qu'elle a faite à monsieur le baron d'assurer l'avenir de ses enfants... Votre père vous a-t-il parlé, charmante demoiselle, des dispositions bienveillantes que nous avions pour vous?

MARIE.

Oui, monseigneur, et je voudrais bien savoir ce que c'est.

LE DUC.

Ou je me trompe fort, ou madame la duchesse, en me parlant de vous, avait deviné votre avenir.

MARIE.

Voyons.

LE DUC.

« Mon ami, me disait-elle, regardez cette aimable personne... que de grace, quelle tournure fine et légère!... une éducation distinguée orne son esprit; elle a toutes les manières du monde et de grandes dispositions pour les beaux-arts. »

LE BARON, gravement.

C'est vrai!

LE DUC.

Elle ajoutait, madame la duchesse: « Ce serait un meurtre que de laisser enfoui un tel trésor dans un coin obscur de la Bretagne. Intendant des menus du roi, vous aurez en elle un vrai cadeau à faire à sa majesté... »

LE BARON.

Ma fille aurait l'honneur... et quelle charge importante?

LE DUC.

Madame la duchesse pensait pour sa protégée à l'emploi brillant de danseuse à l'Académie royale.

LEGOUIC.

Qu'est-ce que c'est que ça, l'Académie?

MARIE.

Danseuse à l'Académie royale... à Paris?

LE DUC.

A Paris.

(Le chevalier fait un mouvement.)

LE BARON.

Pardon, monsieur le duc!.... je croyais que la danse était de roture, et non pas de noblesse...

LE DUC.

Chut... baron... vous insultez sa majesté.

LE BARON.

J'insulte sa majesté?

LE DUC, avec gravité.

A l'exemple de son illustre aïeul Louis XIV, qui dansa sur le théâtre, le roi se propose de danser un menuet. Ceci a fait rumeur, comme vous devez penser... aussi la haute noblesse s'est assemblée, le menuet a été déclaré légitime, et depuis ce temps la danse ne déroge plus.

LE BARON.

Alors c'est bien différent... Puisque le roi

doit danser, ma fille peut danser aussi, car je crois que nous avons deux quartiers de noblesse de moins que sa majesté.

LE CHEVALIER.

Certainement, mon père, c'est prouvé par votre généalogie... Mais que monsieur le duc me permette une observation : Si à l'Opéra de Paris on ne perd pas sa noblesse, n'est-il pas d'autres dangers plus à redouter encore ?...

LE DUC.

On vous a trompé, chevalier... nos danseuses jouissent de la meilleure réputation, et mademoiselle Sallé, aussi sage que belle, vient de refuser la main et la fortune d'un prince danois.

LE BARON.

Je pourrais avoir un prince danois dans ma famille.

LE DUC.

Cessez donc de vous alarmer, chevalier, et maintenant occupons-nous de vous.

LE CHEVALIER.

Monsieur le duc, je ne demande la protection de personne.

LE DUC.

A votre aise, mon ami. (On se lève de table.) Et vous, mademoiselle, quelle est votre décision ?

LE CHEVALIER.

Ma sœur, n'accepte pas... je t'en prie...

MARIE.

Pourquoi donc ?

LE BARON.

Pourquoi donc ?

LE DUC.

Après tout, il est possible que monsieur le chevalier ait raison... Peut-être mademoiselle Marie ne quitterait-elle son pays qu'avec regret ?

MARIE.

Mais non.

LE DUC.

Ou sans doute elle craindrait de n'être pas si jolie sous la poudre et les falbalas qu'avec son petit costume breton ?

MARIE.

Mais non.

LE DUC.

Peut-être aussi ne voit-elle qu'avec indifférence cet empire du talent et de la beauté... ce bonheur de s'entendre appeler la plus belle entre les belles.... d'avoir cent rivales et pas une égale... enfin de commander, de régner par un sourire, et de voir tout Paris à ses pieds ?

MARIE.

Mais non... mille fois non, vous dis-je... je ne rêve, je ne vois que Paris... Là seulement est le bonheur... la fortune... la fortune pour mes sœurs, pour mon père, pour ce frère cruel qui m'accuse.

LEGOUIC.

Et pour moi...

(Didier paraît au fond.)

LE DUC.

Ainsi, mademoiselle, vous acceptez ?

MARIE.

Oui, monsieur le duc... et avec reconnaissance.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, DIDIER.

DIDIER.

Tout est fini pour moi.

LE DUC.

Alors, mademoiselle Marie, vous n'avez plus qu'à faire vos préparatifs de voyage.

MARIE.

Oh !... ce ne sera pas long.

LE DUC.

La voiture de madame la duchesse a été obligée de faire un long détour à cause des chemins creux ; mais elle ne peut tarder à arriver, et il faudra sur-le-champ se mettre en route.

MARIE.

Ma toilette de voyage sera bientôt faite, seulement mon petit mantelet de basin rayé, pour avoir moins froid la nuit.

DIDIER.

Il est donc vrai, Marie, vous partez ?

MARIE.

Oui, monsieur Didier ; mais voyons, n'ayez donc pas l'air triste comme ça : quand j'écrirai à mon père, il y aura toujours un petit mot pour vous... Est-ce que vous croyez qu'on oublie ainsi ses anciens amis ?

DIDIER.

Marie, nous ne nous reverrons jamais !...

LE BARON.

Je suis un heureux père.

LEGOUIC, à part.

Vieille bête, va !...

LE DUC.

Donnez-moi le bras, mon cher baron, et allons au-devant de madame la duchesse.

DIDIER, à Marie.

Air de la valse du Mari par intérim.

Adieu, je perds ma plus douce espérance,
Car je vous aime, et vous allez partir...
Ah ! loin de vous, des jours de mon enfance
Puissé-je au moins perdre le souvenir !

MARIE, lui tendant la main.

Didier, mon cœur vous chérit comme un frère,
(Didier hésite.)
Embrassez-moi. Faut-il donc vous prier ?

DIDIER.

Non, je refuse une faveur si chère
Comment pourrais-je après vous oublier ?

ENSEMBLE.

MARIE.

C'est à Paris qu'est pour moi l'espérance;
Mais quel que soit là-bas mon avenir...
Loin de ces lieux, des jours de mon enfance
Je ne peux pas perdre le souvenir.

LE BARON.

Dans ce Paris, pour elle, en espérance,
Déja je vois un brillant avenir!
Mais des devoirs, des droits de sa naissance,
Elle saura toujours se souvenir.

LE DUC, LE CHEVALIER et LEGOUIC.

Dans ce Paris, son cœur, en espérance,
Rêve déja le plus doux avenir,
Et, j'en suis sûr, des lieux de son enfance
Elle perdra bientôt le souvenir.

DIDIER.

Adieu, je perds ma plus douce espérance, etc.

(Le duc et le baron s'éloignent ensemble. Legouic les suit. Didier, après avoir jeté un dernier regard sur Marie, qui rentre à gauche, s'éloigne vivement.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, puis TANGUY.

LE CHEVALIER, seul.

Ma sœur va à Paris, et malgré moi je tremble pour elle... n'importe!... mon parti est pris... et quelque chose me dit là que je serai un jour utile à mon vieux père... J'ai prié le colporteur Tanguy de passer ici ce matin, il ne peut tarder à venir.

TANGUY, dehors, criant:

Achetez chemises, bas, mouchoirs!...

LE CHEVALIER.

C'est lui!... (Il va au fond.) Tanguy? Tanguy?

TANGUY, entrant.

Eh! c'est vous, not' brav' monsieur, qué qui vous faut?

LE CHEVALIER.

Mon bon Tanguy, j'ai une affaire à te proposer.

TANGUY.

A vot' service... est-ce du commerce?

LE CHEVALIER.

Oui.

TANGUY.

Vrai! eh bien! tant mieux, vous êtes un digne jeune homme qui n' méprisez pas les pauvres diables, et qui vous entendez joliment à notre état... Qu'est-ce que je vas vous vendre.

LE CHEVALIER.

Ta balle.

TANGUY.

Tout entière?

LE CHEVALIER.

Tout entière... Quel est le prix des marchandises qu'elle contient?

TANGUY.

Quatre-vingts livres, pour vous.

LE CHEVALIER.

C'est ce qu'il me faut; il me restera un louis sur la somme que m'a envoyée mon parrain, Du Manoir de Buc... Tiens, voilà quatre-vingts livres; donne-moi ta balle.

TANGUY.

Elle est à vous. Est-ce que vous voudriez...? (Le chevalier lui fait un signe affirmatif.) Oui... je vous comprends... vous êtes las de rester oisif chez votre père, qui a d' grand's charges... dame!... et qui, soit dit sans l'offenser, n'a pas le sou.... C'est bien, c'est très bien.... (Lui remettant de l'argent.) Tenez, alors puisque c'est comme ça, je vous rends douze livres, c'est mon bénéfice.

LE CHEVALIER.

Tanguy!...

TANGUY.

Oh! prenez! prenez! entre confrères on vend à prix coûtant, cela ne me ruinera pas... grace au ciel, mon métier ne va pas mal... Écoutez-moi, mon cher enfant: il y aura à Pâques prochain vingt années que je travaille, allant de bourg en bourg, par le vent et la pluie. Depuis vingt années je nourris une nombreuse famille, un père aveugle, une bonne mère, qui a toujours eu bien soin de Tanguy. Vous ferez comme moi, mon cher enfant, et Dieu vous bénira. (Il lui place la balle sur le dos après lui avoir serré la main.) La... c'est pas trop lourd, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

On vient!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE BARON, LEGOUIC; MARIE, en mantelet; puis LE DUC, par le fond, et LES CINQ FILLES.

(Le chevalier est placé de manière qu'on ne l'aperçoit pas en entrant.)

MARIE, entrant.

Ah! M. le duc est en retard.

LE DUC, entrant avec le baron.

Non, mademoiselle, ma voiture est à la porte, et madame la duchesse vous attend.

LE BARON.

Ma fille, méritez la haute protection que monsieur le duc et madame la duchesse vous accordent. (Apercevant le chevalier.) Mais que vois-je? monsieur le chevalier, que signifie...?

LE CHEVALIER, s'approchant de lui.

Mon père, pardonnez-moi si j'ai disposé malgré vous de mon avenir. Ce n'est pas le moment pour moi de chercher à vous fléchir. Le temps, je l'espère, effacera de vains préjugés, et vous forcera à me rendre justice.

LE BARON.

Jamais... dès ce jour vous n'êtes plus mon fils... Ce nom que nos aïeux ont illustré, ce

nom que je vous avais transmis pur, de ce jour vous en êtes indigne; je vous défends de le porter.

MARIE.

O mon père!

LE CHEVALIER.

Ma bonne sœur, je te remercie, tu ne me repousses pas, toi.

MARIE.

Oh! non, non; moi, je t'aimerai toujours.

LE CHEVALIER.

Mon père, cette fois au moins je ne vous désobéirai pas... je ne suis plus, dès ce moment, que le colporteur Marcel.

LE DUC.

Et, dès ce moment aussi, mademoiselle Marie appartient à l'Académie royale de musique sous le nom brillant de la Camargo.

MARIE.

Adieu, mon père; adieu, frère.

LES CINQ SOEURS.

Adieu, Marie.

LEGOUIC.

Adieu, la Camargo.

MARIE.

Je t'enverrai quelque chose, cousin.

LEGOUIC.

C'est votre devoir.

MARIE, à part.

Didier n'a pas reparu.

LE DUC, à part.

Elle est à moi.

FINAL.

Air du Barbier de Séville.

ENSEMBLE.

Ah! pour mon cœur
Dans cet avenir prospère
Tout est bonheur.
Je pourrai secourir mon vieux père;
Rêves si doux, qui me bercez dès l'enfance,
Vous me montrez à Paris la gloire et l'opulence.

CAMARGO, seule.

Adieu, mon père: amis, adieu.
Je vais chercher loin de ce lieu
Un sort brillant pour votre fille,
Et du bonheur pour la famille.

ENSEMBLE.

Ah! pour mon cœur, etc.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon chez la Camargo, à Paris; riche ameublement de l'époque; une porte au fond, une à droite et à gauche.

SCÈNE I.

CAMARGO, LE DUC, UN COLONEL, UN ABBÉ, UN FERMIER-GÉNÉRAL, HONORINE.

(Au lever du rideau Camargo est à sa toilette, Honorine achève de la coiffer; tous les personnages l'entourent; puis un domestique.)

CHOEUR.

AIR: O brillante folie!

Par sa grace piquante,
Sa figure agaçante,
Camargo charme, enchante,
Sans se rendre à l'amour;
Vénus, sortant de l'onde,
Étonna moins le monde.
Célébrons à la ronde
La déesse du jour!

CAMARGO.

Vous me trouvez donc à votre gré, messieurs?

TOUS.

Adorable!

LE DUC.

Eh bien! séduisante Camargo, n'ai-je pas eu raison de vous enlever aux déserts de la Basse-Bretagne?... en moins de cinq ans vous êtes devenue la reine de l'Opéra, et l'idole de la capitale.

CAMARGO.

Votre excellence me flatte, monsieur le duc.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Foi de financier, je donnerais la moitié des gabelles pour une fraction de ce petit cœur.

CAMARGO.

Votre opulence est trop bonne, monsieur le financier.

LE COLONEL.

Dites oui, ma toute belle, et demain je vends mon régiment pour le manger avec vous.

CAMARGO.

Oh!... je ne suis pas si gourmande!... Et vous, l'abbé, vous ne me dites rien?

L'ABBÉ.

Vous savez, belle Camargo, que je joins à ma profession d'ecclésiastique desservant, celle de pauvre auteur suivant l'Opéra.

CAMARGO.

Oui, comme l'abbé Pellegrin.

Le matin catholique, et le soir idolâtre,
Il dine de l'autel et soupe du théâtre.

L'ABBÉ.

C'est-à-dire je jeûne du théâtre; mes pièces languissent dans les cartons, et si vous ne m'accordez votre protection, je me verrai réduit à la dure nécessité de dire la messe.

CAMARGO.

Que ne vous adressez-vous à monsieur le duc, qui tient le détail de l'Opéra?

LE DUC.

Nous verrons à lui avoir un bénéfice. (Amenant Camargo sur le devant du théâtre, pendant que le colonel brode au tambour, que le fermier-général parcourt la gazette, et que l'abbé lutine Honorine.) Trop heureux de vous être agréable... Mais vous, charmante, ne ferez-vous jamais rien pour moi?...

CAMARGO.

Mais il me semble, monsieur le duc, que je fais exactement mon devoir, que je danse tous les jours d'opéra, et que mes jambes ne sont jamais indisposées.

LE DUC.

Oh!... ce n'est pas cela... vous le savez bien.

CAMARGO.

Quoi donc, alors?

(Honorine sort un instant.)

LE DUC.

Si je vous ai fait venir du fond de la Bretagne, si, grace à mes soins, votre talent a pu se produire sur la scène de l'Opéra, et vous placer au premier rang, croyez-vous que l'intérêt seul de l'art ait dicté ma conduite?... non; un sentiment que je ne puis vous taire, et que vous avez deviné sans doute, en a été le vrai mobile.... Allons, Camargo, tant de constance de ma part ne mérite-t-elle pas que vous m'aimiez un peu?

CAMARGO.

Vous aimer!... mais... et mademoiselle Briant de la Comédie-Française?

LE DUC.

Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit ici.... c'est de vous seule. (Avec feu.) Oui, divine Camargo, je vous aime, je vous idolâtre... prononcez en ma faveur, et le plus riche avenir vous est assuré... Vos rivales, je paralyserai leurs succès; la renommée n'aura de voix que pour proclamer vos triomphes... Vous aurez un hôtel, le plus élégant des équipages; enfin la maîtresse du duc de Lionne n'aura pas un vœu à former.

(Il va pour se jeter à ses genoux.)

CAMARGO, le retenant.

Y pensez-vous, monsieur le duc! devant tout le monde?

LE DUC, à part.

Ah! maladroit que je suis!

TOUS, se rapprochant.

Qu'y a-t-il donc?

CAMARGO.

Oh! rien, rien.

L'ABBÉ, aux autres.

Voyez-vous monsieur le duc?...

HONORINE, rentrant.

Voici des diamants que monsieur Hébert, le fameux bijoutier, envoie à mademoiselle.

(Elle pose un écrin sur la toilette.)

CAMARGO.

Hébert!... et de la part de qui?

HONORINE.

On ne m'a rien dit.

CAMARGO.

Ah! (ouvrant l'écrin.) des diamants... comme ils sont beaux!...

LE DUC, s'approchant.

Je crois qu'ils vous iraient fort bien.

CAMARGO.

Mais je crois que cela va bien à tout le monde, comme vingt mille livres de rente... Honorine, vous allez reporter cet écrin chez Hébert.

LE DUC.

Comment?

CAMARGO.

Oui... on s'est trompé sans doute.

LE DUC, bas.

C'est de ma part.

CAMARGO, bas.

Ah! (Haut.) Attendez, Honorine...

TOUS.

Que fera-t-elle?

CAMARGO, à part.

Ah! monsieur le duc.... une maîtresse charmante, et vous voulez encore.... Il vous faut une leçon.

LE DUC.

Eh bien?...

CAMARGO.

Je crois avoir deviné le nom du galant mystérieux qui me fait cette charmante surprise... et, toute réflexion faite, je garde l'écrin.

LE DUC, à part.

Bon!...

LE COLONEL, aux autres.

Il y a un amant caché.

LE DUC.

Que vous seriez aimable si vous vouliez vous parer devant nous de ces diamants qui compléteraient si bien votre toilette!

CAMARGO.

Maintenant... non, ce n'est pas mon caprice... j'ai un mot à écrire... Vous permettez, messieurs?

(Elle se met à écrire.)

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Monsieur le duc... avez-vous des soupçons?

LE DUC.

C'est peut-être vous... maltotier.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Non, parole d'honneur.

L'ABBÉ.

Ce qu'il y a de sûr.... c'est que ce n'est pas moi.

CAMARGO, qui a fini d'écrire.

Honorine... serrez ces diamants.

LE DUC, à part.

Elle accepte...

CAMARGO, bas à Honorine.

Vous savez où demeure mademoiselle Briant... à deux pas d'ici... Portez-lui cet écrin avec ce mot de ma part.

HONORINE.

Oui, madame.

(Elle sort.)

LE COLONEL.

Ainsi nous ne pouvons plus en douter, vous voilà engagée...

CAMARGO.

Détrompez-vous... cela n'engage à rien.

L'ABBÉ.

Prouvez-nous-le donc en faisant un choix entre nous.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Le fait est qu'il est ridicule qu'une fille d'Opéra reste sage : c'est d'un très mauvais exemple.

CAMARGO.

Ainsi, messieurs, vous desirez tous que je choisisse?...

TOUS.

Eh bien?

CAMARGO.

Eh bien!

UN DOMESTIQUE.

Un parent de mademoiselle demande à la voir.

TOUS.

Quelle contrariété!...

CAMARGO.

C'est peut-être mon pauvre frère, dont je n'ai pas entendu parler depuis cinq ans; faites entrer sur-le-champ.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LEGOUIC.

LEGOUIC, entrant.

Où est ma cousine?... je veux voir ma cousine.

CAMARGO.

C'est Legouic.

LE DUC, à part.

Il me semble que j'ai vu cet animal-là quelque part.

LEGOUIC.

Comment, c'est vous qui êtes si bien logée et si bien mise?... Ah! Camargo, que vous êtes gentille!

CAMARGO.

Ce n'est pas cela qui t'empêche de m'embrasser, j'espère?...

LEGOUIC.

Bien au contraire.

(Il l'embrasse fortement.)

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Comment... c'est son cousin, ça!...

LEGOUIC.

Oui, mon gros pouf, cousin à la mode de Bretagne.

CAMARGO.

Parle-moi donc de mon père!... Comment se porte-t-on là-bas? a-t-on des nouvelles de mon frère?

LEGOUIC.

Ça ne va pas mal... D'abord votre frère, on ne sait pas où il a passé; il avait écrit chez nous au vieux château, en envoyant de l'argent, que le baron a refusé, malgré mes observations.

CAMARGO.

Bon frère!

LEGOUIC.

Jusque-là le chevalier avait bien agi; mais ce que je trouve mal de sa part, ayant fait fortune, c'est de n'avoir pas donné son adresse... Quand on a des parents aisés, on est bien aise de savoir où ils demeurent.

CAMARGO.

Et mes sœurs?

LEGOUIC.

Trois de vos sœurs ont la coqueluche; l'aînée est imbécile, et la plus petite est tout-à-fait nouée... Le papa, oh! le papa... il devient de plus en plus stupide!... Quant à moi, je me porte très bien.

CAMARGO.

Pauvres parents!... Du moins as-tu employé utilement pour eux le dernier argent que je t'ai envoyé?

LEGOUIC.

Oui, oui... je l'ai employé... je me suis acheté une montre.

CAMARGO.

Comment, pour toi?

LEGOUIC.

Oui, pour moi... et puis des chemises superbes.

CAMARGO.

Mais tout l'argent a dû y passer?

LEGOUIC.

Pas si bête!... il m'en fallait pour mon voyage, je n'avais pas envie d'aller à pied.

CAMARGO.

Et qu'avais-tu besoin de venir à Paris?

LEGOUIC.

Ah! voilà... Je me suis dit: Puisque la cousine envoie de l'argent, c'est qu'elle en a pas mal... par conséquent on doit mieux boire, mieux manger chez elle que chez nous, et je lui dois la préférence.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Monsieur Legouic est un fameux spéculateur.

LEGOUIC.

Je viens donc m'installer chez vous, d'autant plus que j'ai une idée relativement à l'Opéra.

CAMARGO.

Qu'est-ce donc ?

LEGOUIC.

Je veux débuter.

TOUS.

Débuter !

LEGOUIC.

Dans les Zéphyrs.

LE DUC.

Ah ! par exemple, il est original, celui-là.

CAMARGO, riant.

Ce pauvre Legouic...

LEGOUIC.

Vous croyez rire... eh bien ! moi, je ne ris pas ; il faut que vous me donniez une position dans le monde, c'est vot' devoir... et j'espère bien que monsieur le duc, qui fait semblant de ne pas me reconnaître, ne me refusera pas un coup d'épaule pour faire de moi un Zéphyr, un Jeu ou un Ris.

CAMARGO.

Pourquoi pas, au fait ? sa cousine est bien danseuse.

LEGOUIC.

D'autant plus que j'ai déja les premiers principes, vous allez voir.

(Il chante en dansant.)

AIR du pays.

Ce sont les gars de la Basse-Bretagne,
Quand ils sont soûls
Ils se cassent le cou ;
Quand ils sont soûls
Ils se cassent les jambes,
Quand ils sont soûls
Ils se cassent le cou.
Tra la, la, la, la, la, la.

(Il danse, et s'arrêtant en attitude.)

Voilà.

CAMARGO.

Vous voyez bien qu'il a des dispositions... je m'y connais... c'est du pays.

Même air.

Ce sont les fill's de la Grande-Bretagne
Qui craign'nt les homm's plus que les loups-garoux ;
A l'amoureux qui n' parl' pas d' mariage,
Elles répond'nt d'un petit air en d'ssous :
Monsieur Maclou,
Allez planter vos raves ;
Monsieur Maclou,
Allez planter vos choux.

TOUS DEUX, chantant et dansant.

Tra la, la, la, la, la, la, la.

(Ils s'arrêtent en attitude.)

Voilà.

LEGOUIC.

Ouf ! je suis tout essoufflé.

LE DUC.

Bravo, bravo ! c'est une danse de caractère qui peut faire beaucoup d'honneur à l'Opéra.

LEGOUIC.

Alors vous m'engagez... c'est convenu.

CAMARGO.

Oh ! tu vas un peu vite, cousin... on verra... Mais en attendant, mon beau danseur ne serait pas fâché, je crois, de réparer les fatigues du voyage.

LEGOUIC.

C'est vrai qu'il me tarde de manger de bonnes choses.

CAMARGO.

Pardonnez donc, messieurs, à une nymphe légère qui vous quitte pour le Zéphyr...

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Et votre dernier mot, cruelle ?...

CAMARGO.

Vous le voulez donc absolument ?... vous ne serez pas jaloux ?

TOUS.

Non, non.

LE DUC.

Quel est le préféré ?

L'ABBÉ, d'un côté.

Est-ce moi ?

LE COLONEL, de l'autre.

Ou moi ?

CAMARGO.

Ni l'un, ni l'autre.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Jusques à quand me résisterez-vous ?

CAMARGO.

Toujours.

LE DUC.

Quand serez-vous donc sensible à mon ardeur ?

CAMARGO.

Jamais ! (A Legouic.) Venez, mon beau Zéphyr !

(Elle lui prend le bras, et ils sortent à gauche en reprenant leur refrain de danse.)

Tra la, la, etc.

SCÈNE III.

LE DUC, LE FERMIER-GÉNÉRAL, L'ABBÉ, LE COLONEL, puis LE DOMESTIQUE.

L'ABBÉ.

Je crois, messieurs, que nous pouvons tous nous donner la main.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Pour moi, j'y renonce.

LE COLONEL.

Et moi aussi.

LE DUC.

Moi, messieurs, je persiste.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Vous n'avez pourtant pas été mieux traité que nous... J'ai cru même m'apercevoir qu'en vous parlant, son sourire était plus moqueur, son ironie plus amère.

L'ABBÉ.

Oui, oui, chacune de ses paroles avait une

intention d'épigramme qui perçait à travers les égards et le respect qu'on doit à un surintendant.

LE COLONEL.

A dire vrai, c'est un échec pour vous, monseigneur.

LE DUC.

Bien... raillez, raillez à votre aise, messieurs les mauvais plaisants : vous êtes tous fiers de n'avoir pas été vaincus par moi !...

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

C'est qu'aussi nous sommes moins compromis que vous... Vous vous êtes vanté déjà, à la toilette de cent femmes charmantes, que vous réduiriez cette beauté rebelle.

L'ABBÉ.

Et vous passez enfin pour être heureux !

LE COLONEL.

Et vous êtes perdu de réputation si vous ne réussissez pas.

LE DUC.

Je réussirai... et dès demain.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Je parie que non.

LE COLONEL.

Je suis du pari.

L'ABBÉ.

Ma foi, moi, je n'ai pas un double.

LE DUC.

Ma petite maison contre la vôtre, financier.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Ça va !...

LE COLONEL.

Mon cheval anglais contre votre arabe.

LE DUC.

C'est convenu, colonel... Écoutez... demain nous serons tous d'un petit souper que je saurai forcer la Camargo à accepter de moi... Mes mesures sont bien prises, et je suis si sûr de mon fait, que si elle n'est pas à moi, je m'engage en outre à faire nommer notre cher abbé évêque *in partibus* de Tunis ou de Maroc.

LE COLONEL.

A moi le cheval arabe.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

A moi la petite maison.

L'ABBÉ.

A moi l'évêché.

LE DUC.

A moi la Camargo...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Mademoiselle Briant de la Comédie-Française.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Votre maîtresse en titre, monsieur le duc... cette petite écervelée qui tutoie tout le monde au bout d'un quart d'heure.

LE DUC.

Que vient-elle faire ici ?... De la discrétion, messieurs, jouons de franc jeu, sortons par cet escalier.

CHOEUR.

AIR du morceau d'ensemble.

La voilà ! la voilà !
Sortons tous par-là.
Silence,
Elle s'avance,
Il faut de la prudence.
La voilà ! la voilà !
Sortons tous par-là.

(Ils sortent à droite.)

SCÈNE IV.

Mlle BRIANT, LEGOUIC.

MADEMOISELLE BRIANT, une lettre à la main.

Où est elle, cette petite Camargo ? que je la gronde ou que je l'embrasse... (Regardant sa lettre.) Ce cher duc qui ne pouvait pas renouveler mes diamants... qui attendait ses fermages de Beauce. Il paraît que ses fermages sont arrivés. (Elle rit.) Ah ! ah ! ah ! ah ! le pauvre homme !

(Elle rit plus fort.)

LEGOUIC, sortant de l'appartement, un biscuit et un verre de madère à la main.

Quel est donc l'étranger qui se permet de rire chez nous ?... Tiens, ce n'est pas un étranger... c'est une étrangère. (Haut.) Qu'est-ce que vous demandez, madame ou mademoiselle ?...

MADEMOISELLE BRIANT, qui lisait sa lettre.

O le drôle de jockey !

LEGOUIC.

Comment, jaquet ?... apprenez, madame... ou mademoiselle, que je ne suis pas domestique ; je suis le cousin de la Camargo, voilà mon état.

MADEMOISELLE BRIANT.

Vraiment ! eh bien ! la Camargo ne connaît pas son bonheur d'avoir un cousin comme toi. (Mouvement de Legouic.) Oh ! ne t'effarouche pas, mon gros garçon, je tutoie tout le monde, moi, je ne suis pas fière.

LEGOUIC.

Eh bien ! moi, je le suis, fier.

MADEMOISELLE BRIANT, le lorgnant.

Il est superbe ! Si j'avais un parent de cette nature-là, je l'engagerais à la foire Saint-Germain... je suis sûre qu'il ferait courir tout Paris comme le Sauvage Iroquois ou le Veau à deux têtes.

LEGOUIC, en colère.

Mademoiselle... ou madame, je vous prie...

MADEMOISELLE BRIANT, riant.

Le pauvre garçon, il est idéal... de laideur.

LEGOUIC, à part.

Tous ces gens-là ne me conviennent pas... ma cousine reçoit une bien mauvaise société... Est-ce que par hasard ce que monsieur Didier m'a dit de l'Opéra serait vrai ?

MADEMOISELLE BRIANT, riant toujours.

Ma parole d'honneur, je le paierais cher s'il était à vendre.

SCÈNE V.

Les Mêmes, CAMARGO.

CAMARGO, entrant.

Eh bien! qu'y a-t-il?

LEGOUIC.

Ma cousine, c'est une petite folle qui vous demande. (A part.) Attrape.

CAMARGO.

Legouic...

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! laissez-le dire, c'est la vérité.

LEGOUIC.

Une demoiselle qui tutoie la noblesse!

CAMARGO.

Encore une fois, silence.

LEGOUIC, avec dignité.

Mademoiselle de Camargo, je sais vivre, je suis même de très bonne maison et de très bonne compagnie, mais je ne souffrirai pas que, chez moi, on m'appelle Iroquois et veau à deux têtes.

(Il trempe son biscuit dans son verre et sort.)

SCÈNE VI.

Mlle BRIANT, CAMARGO.

CAMARGO.

Veuillez l'excuser, mademoiselle, c'est un original... Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur...?

MADEMOISELLE BRIANT.

Comment, vous ne me reconnaissez pas? vous n'allez donc jamais à la Comédie-Française les jours de tragédie?

CAMARGO.

Rarement.

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! je conçois... ce n'est pas très amusant. (Lui montrant sa lettre.) J'espère au moins que vous reconnaitrez ce joli petit billet que vous m'avez écrit?

CAMARGO.

Ah! mademoiselle Briant... peut-être?...

MADEMOISELLE BRIANT.

Elle-même, Lucrèce Briant... autrement dite, Zaïre, Phèdre, Hermione... tour-à-tour tendre, passionnée, cruelle au théâtre, et riant comme une folle à la ville, pour se consoler des pleurs qu'elle verse par engagement.

CAMARGO.

Quelle drôle de petite femme!...

MADEMOISELLE BRIANT.

Maintenant que nous nous connaissons, il est inutile de vous dire pourquoi je viens ici.

CAMARGO.

Pour me remercier peut-être?

MADEMOISELLE BRIANT.

Non; pour vous chercher dispute.

CAMARGO.

Ah! par exemple, si je m'attendais à cela!...

MADEMOISELLE BRIANT.

Me renvoyer cet écrin!... Sans doute il n'était pas assez beau pour mademoiselle?

CAMARGO, souriant.

Ce n'est pas là le motif qui m'a guidée..... N'avez-vous pas remarqué que M. le duc avait écrit: « A la plus belle? »

MADEMOISELLE BRIANT.

Eh bien! mademoiselle?

CAMARGO.

Air de Julie.

Je ne pouvais accepter cet hommage,
Dont je me sens fort peu digne, vraiment;
Et, réparant une erreur de message,
J'ai dû vous rendre un cadeau si galant.
Oui, quand je vois ces traits pleins de finesse,
Moi, je me dis: Cette parure-là,
Qu'à la plus belle on destina,
Est arrivée à son adresse.

MADEMOISELLE BRIANT.

Vous êtes gentille comme un Amour. Embrassez-moi... Je vous aime déja à la folie, et je suis sûre que demain je te tutoierai.

CAMARGO.

Vous êtes bien bonne, mademoiselle... mais il me semble...

MADEMOISELLE BRIANT.

Que nous ne sommes pas d'assez vieilles connaissances..... Tant mieux pour nous..... D'ailleurs tous les arts doivent se tenir par la main, même la danse... Vous verrez que je suis une bonne fille, une bonne enfant..... Vous riez!..... Eh bien! vrai, vous avez tort... Je vous réponds que j'ai le cœur sur la main; que je n'ai rien à moi... Tenez, je voudrais vous voir sans emploi, sans talent, sans aucune ressource, pour vous prouver que je ne suis pas une ingrate.

CAMARGO.

Merci, merci, j'aime mieux vous croire...

MADEMOISELLE BRIANT.

Ce cher petit ange... Moi qui donnais comme une petite sotte dans tous les propos qu'on débitait contre elle!

CAMARGO.

Qu'est-ce donc qu'on disait?

MADEMOISELLE BRIANT.

Dame!... on disait que mon infidèle... le duc de Lionne... était... était votre amant

CAMARGO.

Mais je n'ai pas d'amant, mademoiselle.

MADEMOISELLE BRIANT.

Comment, vous n'avez pas d'amant!

CAMARGO.

C'est la vérité.

AIR nouveau de Doche.

Oui, je suis vertueuse;
Mais, las! qui le croira?
Je suis danseuse
De l'Opéra!
Nymphe légère, je raffole,
Chaque soir, d'un berger nouveau;
Mais cet amour, qui me rend folle,
Finit quand baisse le rideau.

Oui, je suis vertueuse, etc.

Je ris des offres séduisantes
Qui là-bas ne nous manquent pas,
Et sur ces planches si glissantes
Je n'ai jamais fait un faux pas.

Oui, je suis vertueuse, etc.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah çà, nous sommes donc dans le siècle des miracles!... Qui le croirait? sage... à l'Opéra!... Mais c'est une affreuse épigramme contre vos camarades!... Ce n'est pas moi, par exemple, qui serais capable d'une pareille méchanceté!

CAMARGO.

J'aime la danse par vocation... Je veux étudier, perfectionner mon art, et dix ans à l'Opéra ou à l'étranger suffiront à ma réputation et à ma fortune. Alors je quitterai le théâtre, j'assurerai l'avenir de toute ma famille, et je pourrai dire à mon vieux père: Acceptez, car jamais je n'ai eu à rougir.

MADEMOISELLE BRIANT.

C'est bien difficile! (Soupirant.) Ah! moi aussi, j'ai été passionnée pour la vertu... mais ça a toujours été une passion malheureuse... Vous ne savez pas, ma chère, tout ce qu'ils emploient de séductions!... D'abord méfiez-vous du duc, c'est un sournois; il faut qu'il trompe ou qu'il soit trompé... C'est pour cela qu'il s'est adressé à moi.

CAMARGO.

Oh! je ne le crains pas.

MADEMOISELLE BRIANT.

Prenez-y garde!... Avant d'avoir tout obtenu, rien ne lui coûte. Riche, il mettra sa fortune à vos pieds... pauvre et jeune, il vous eût engagé son avenir.

CAMARGO.

Je ne vous l'enlèverai point... n'ayez pas peur.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ce n'est pas pour moi que je tremble, c'est pour vous... M. le duc m'a donné des armes contre lui-même, et je suis plus sûre de lui qu'il n'est sûr de moi.

CAMARGO.

Je vous dis que mon cœur est tranquille.

MADEMOISELLE BRIANT.

Tout-à-fait... Et l'amour! ma chère, l'amour... Un beau jeune homme qui vous tourne la tête, le jour où on y pense le moins.

CAMARGO.

Oh! je n'aime personne... Je suis bien sûre de n'aimer personne... du moins à Paris...

MADEMOISELLE BRIANT, gaîment.

Du moins à Paris!... Plus de doute, vous l'aimez... il est aimé!

CAMARGO.

Il... Mais qui donc?

MADEMOISELLE BRIANT.

Un charmant garçon qui voyage depuis cinq ans, par désespoir, et qui revient plus amoureux que jamais.

CAMARGO.

Amoureux!... mais de qui?

MADEMOISELLE BRIANT.

De vous!... Ainsi que moi, il croyait que vous aviez accueilli les offres de M. le duc, que vous étiez perdue pour lui... et il m'offrait de nous venger ensemble de nos infidèles, quand j'ai reçu votre délicieux petit poulet, que je lui ai montré.

CAMARGO.

Montré... mais à qui donc?

MADEMOISELLE BRIANT.

Alors il a sauté de joie comme un enfant... J'ai fait atteler... fouette, cocher, et je vous l'amène. (Allant au fond.) Venez, monsieur... vous êtes le plus heureux des hommes.

(Didier entre.)

CAMARGO.

Didier!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DIDIER.

DIDIER.

Marie!... (Il l'embrasse.) J'avais juré de vous fuir pour jamais... et pourtant je reviens; car ce serment, que le dépit m'avait arraché, l'amour me l'a fait oublier.

CAMARGO, à part.

Comme il est bien à présent!

MADEMOISELLE BRIANT.

Eh bien! Camargo... sommes-nous quittes?

CAMARGO, donnant la main à Didier.

Oui.

MADEMOISELLE BRIANT.

A merveille! Mais moi, je ne le suis pas avec ce petit scélérat de duc... Pour commencer, je vais d'abord aller lui faire des dettes dans deux ou trois magasins. Adieu, monsieur Didier; adieu, ma petite Camargo... A propos, je joue demain Andromaque; *tu* viendras me voir, n'est-ce pas? Tu verras comme je dis bien:

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Adieu, mes enfants.

(Elle sort en chantonnant.)

Urlurette,
Ma tante Urlurette

SCÈNE VIII.

DIDIER, CAMARGO.

CAMARGO.

Quoi! c'est vous, Didier?... vous que je revois après une si longue absence?

DIDIER.

Est-ce que vous en êtes fâchée?

CAMARGO.

De l'absence?... oui... mais parlez-moi donc un peu de vous. Qu'avez-vous fait depuis si longtemps?

DIDIER.

Ma foi, j'ai fait fortune.

CAMARGO.

Vous avez très bien fait.

DIDIER.

En partant de mon pays je n'étais vraiment qu'un sot.... mais, voyant qu'on se moquait de mes scrupules et de la rigidité de mes principes, je me mis à mépriser les hommes et à estimer les richesses... Envoyé d'abord dans une petite cour d'Allemagne, je me récriai contre ce que j'appelais de l'espionnage; on me prouva clair comme le jour que c'était de la diplomatie... et je cédai... Novice encore, je fis faute sur faute; mais le hasard changea tout en un jour, et mes fautes devinrent de profondes combinaisons.... Que vous dirai-je?... en moins de quatre ans je fis le chemin le plus rapide, et le premier ministre a en moi une confiance, que je ne mérite pas plus qu'il ne mérite celle de la France.

CAMARGO.

Et depuis quand êtes-vous à Paris?

DIDIER.

Depuis peu, puisque vous ne m'avez pas encore vu... car je n'ai pas cessé de penser à vous, et quelquefois je me surprends à regretter les jours de notre enfance, notre chère Bretagne. Et vous, Marie, ne regrettez-vous pas aussi notre pays?

CAMARGO.

Ma foi non.

AIR de la Sentinelle.

J'en conviendrai, je n'ai de mon pays
Qu'un souvenir, il est pour mon vieux père;
Et franchement je préfère Paris...
Au sol natal, tout couvert de bruyère!

DIDIER.

Quoique Breton, ici je vous comprends;
Oui, vous devez aimer à la folie
Paris qui vit naître en tout temps
Et les graces et les talents;
Chacun se plaît dans sa patrie!

CAMARGO.

Comment donc le ministre n'a-t-il pas songé à vous marier?

DIDIER.

Il l'a voulu.... mais depuis que vous m'avez si bien traité, j'ai renoncé au mariage.

CAMARGO.

Vous avez renoncé au mariage?... et pourquoi donc alors avez-vous pensé à moi?

DIDIER.

Le pauvre Didier avait offert sa main à la simple fille bretonne; le vicomte d'Auray vient offrir son cœur à la brillante Camargo.

CAMARGO.

C'est-à-dire que vous voulez m'élever jusqu'au rang de votre maîtresse... A merveille.

DIDIER.

Ne vous fâchez pas, je vous en prie.

CAMARGO.

Me fâcher!... Ah! j'aurais vraiment mauvaise grace... Tant d'honneur, monsieur le vicomte... Heureusement que par état je sais faire la...

(Elle lui fait la révérence et se met à rire.)

DIDIER.

Allons, elle se moque encore de moi.

CAMARGO.

Et pourquoi non?.... croyez-vous donc avoir un privilége?.... Ces messieurs sont charmants!... M. le duc de Lionne parle de sa haute protection, et veut, à ce titre, m'ajouter à la liste des femmes qu'il a achetées... Monsieur Didier, qui se croit sans doute adoré, réclame au nom de l'amour des droits qu'on ne peut refuser, pense-t-il.... quand on se nomme la Camargo; mais heureusement la Camargo est Bretonne, elle est fière, et elle répond à monsieur Didier ce que ce matin encore elle a dit à M. le duc... Non!

DIDIER.

Eh bien! Marie, vous ne parviendrez jamais.

CAMARGO.

Il me semble pourtant que le public m'a déja prouvé le contraire, et pour vous en donner un démenti bien complet, il ne me manque plus que de paraître enfin à Versailles sur le théâtre de la cour.

DIDIER.

Vous n'y paraîtrez pas.

CAMARGO.

Qui l'a dit?... M. le duc m'a promis que la première fois ce serait mon tour.

DIDIER.

Il a changé d'idée alors, car l'élite de l'Opéra danse ce soir même à la cour, et votre nom a été oublié.

CAMARGO.

L'élite de la danse, et je n'en suis pas?...

DIDIER.

Il n'est question que de mademoiselle Sallé et de mademoiselle Petitpas.

CAMARGO.

Ce n'est pas étonnant... elles ont toutes deux tant de talent!... Mademoiselle Sallé, si belle,

si noble.... et si ennuyeuse!... mademoiselle Petitpas, si fière de sa vivacité de mauvais ton, et qui semble se mouvoir avec des ficelles, comme mademoiselle Zizabelle des grands Fantoccini!... Si on voulait parler, on pourrait aisément faire voir pourquoi ces demoiselles obtiennent toujours la préférence.... M. le premier gentilhomme ne donne rien pour rien.... mais non, j'aime mieux me taire, car, Dieu merci, je ne dis jamais de mal de mes camarades.

DIDIER, à part.

Elle est piquée, tant mieux! (Haut.) C'est peut-être le fameux *non*... de ce matin qui fait que M. le duc a changé d'idée.

CAMARGO.

Aimeriez-vous mieux que j'eusse dit oui?

DIDIER.

Pouvez-vous le penser, Marie!... refuser le duc; mais c'est très bien, au contraire... Après tout, ce n'est pas la seule protection qu'on puisse réclamer... Que ne peut un amant bien épris, pour contribuer à la réputation, à la gloire de celle qu'il adore!... Dites un mot, un seul mot à cet amant; qu'un regard l'encourage, et aucun obstacle ne l'arrêtera... et il vous ouvrira le chemin de la cour, car il pourra se dire, pour prix de ses efforts : « A elle les bravos, les applaudissement, les couronnes, l'ivresse du triomphe... à moi le bonheur. »

CAMARGO.

Taisez-vous, Didier... Je ne veux plus vous entendre... vous êtes plus dangereux que le duc... Lui, au moins, me fait rire, et vous, vous me faites peur.

DIDIER.

Mettez donc votre espoir en lui.... mais je le connais, vous n'irez pas à la cour.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE, à Camargo.

De la part de M. le duc de Lionne.

(Il sort.)

DIDIER.

De la part du duc?

CAMARGO.

Que peut-il avoir à me dire?...

(Elle parcourt la lettre.)

DIDIER.

Sans doute des excuses, des regrets de ne pouvoir vous envoyer à Versailles.

CAMARGO, après avoir lu.

Ah! mon Dieu!... mes yeux ne m'abusent-ils pas?

DIDIER.

Qu'y a-t-il donc?

CAMARGO.

Tenez, tenez, lisez vous-même...

DIDIER, lisant.

« Cruelle, je suis toujours le plus amoureux « des hommes, malgre vos dédains... et je vous « le prouve... Vous êtes ce soir du voyage de « Versailles.

CAMARGO.

Du voyage de Versailles, vous voyez... Didier, il y a cela...

DIDIER, continuant.

« Vos camarades vont venir vous prendre « chez vous!... Mademoiselle Petitpas, que vous « remplacez, m'arrachera les yeux; mais je m'en « consolerai, si les vôtres veulent bien changer « en œillades un peu tendres leurs regards as-« sassins. »

CAMARGO.

Je vais donc paraître devant la cour! et vous, Didier, qui osiez calomnier ce pauvre duc!

DIDIER.

Marie, je suis sûr que c'est un piége... par grace, n'allez pas à Versailles.

CAMARGO.

Que je n'aille pas à Versailles... quand depuis si long-temps c'était mon seul desir, ma seule ambition!... Que je renonce à paraître devant ce public de majestés, de princes et d'ambassadeurs! que je perde l'occasion d'éclipser, d'écraser d'envieuses rivales! Ah!... il faudrait n'être pas artiste, n'être pas femme, pour refuser un pareil bonheur!... Mais on va venir me chercher, hâtons-nous... (Appelant.) Jean?... Honorine? vite, vite.

DIDIER, à part.

Elle m'échappe encore.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LEGOUIC, HONORINE, LES DOMESTIQUES, DANSEURS, DANSEUSES.

LEGOUIC, entrant.

Eh bien! qu'est-ce donc que vous avez à sauter comme ça?... on dirait que vous allez faire des entrechats.

CAMARGO.

Je vais à la cour, mon ami... je vais à la cour.

LEGOUIC.

Ah bien! tant mieux... j'y vais aussi, moi. Je ne serais pas fâché de parler au roi et à la reine pour mon début dans les Zéphyrs.

CHOEUR.

AIR d'Adam.

A Versailles. (*bis.*)

DIDIER, à part.

Je la suivrai, du moins.

LEGOUIC, de même.

Et moi aussi.

CAMARGO.

Douce espérance,
Tu fais d'avance

D'impatience
Battre mon cœur!
Que de splendeur!
D'abord j'ai peur,
Puis je m'élance.
Oui, je m'y voi
Devant le roi;
Déja je danse!
Douce espérance, etc.

CHOEUR.

A Versailles. (*bis.*)

(Tout le monde sort, la toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un pavillon ouvert sur les bosquets de Versailles. On peut fermer de tous côtés. A droite, un sofa et une petite table sur laquelle se trouvent encre, papier, etc.; à gauche, une porte de dégagement.

SCÈNE I.

DANSEURS, DANSEUSES, LEGOUIC, et DAPREVAL, qui est habillé en Bacchus.

(Au lever du rideau, les danseurs et les danseuses arrivent successivement, et de différents côtés, en costumes de fleuves, tritons, naïades et autres dieux mythologiques.)

CHOEUR.

AIR de la contre-danse du Pré-aux-Clercs.

Gais enfants de la danse,
Des beaux-arts la puissance
Nous prépare un beau jour
Dans ce royal séjour!
Que chacun se surpasse:
Méritons, par l'audace,
La souplesse ou la grace,
Les bravos de la cour!

LEGOUIC, entrant avec Dapreval.

Vous êtes vraiment trop aimable, monsieur... Monsieur, comment vous appelle-t-on déja?

DAPREVAL.

Bacchus...

LEGOUIC.

C'est ça, monsieur Bacchus!... Vous êtes un dieu, à ce que vous m'avez dit... je vous en fais mon compliment; c'est un joli état... Moi aussi, je veux être dieu... je vous conterai cela quand j'aurai parlé au roi. (Aux danseuses.) Ah! le joli sexe!... Mesdames les déesses, je vous présente mes civilités.

DAPREVAL.

Mes amis, ce brave garçon est aussi de la fête... c'est un bon vivant.

LEGOUIC.

Vous me flattez, Bacchus!... (Aux danseuses.) Imaginez-vous que je m'étais perdu, en cherchant ma cousine Camargo, dans tous ces bosquets de Versailles, quand j'ai rencontré ce digne dieu, avec ses grappes de raisin sur sa perruque... Il m'a offert de me conduire, j'ai accepté: nous sommes entrés chez le suisse, j'ai payé une bouteille de cidre au dieu du vin, et nous avons fait connaissance... Mais où donc est ma cousine?

DAPREVAL.

Elle ne peut tarder à venir; nous l'attendons ici pour la répétition du pas nouveau qu'elle doit danser tout-à-l'heure devant la cour.

LEGOUIC.

Oui, oui, je vois que vous êtes tous réunis. (Montrant un danseur.) Qu'est-ce que c'est que celui-là qui a une grande barbe mal peignée?

DAPREVAL.

C'est un fleuve... (montrant trois danseuses.) et voilà trois rivières.

LEGOUIC.

Des rivières!... ah! les rivières portent aussi de la poudre? (Il leur donne une poignée de main.) Enchanté, mesdemoiselles les rivières, d'avoir fait votre connaissance.

UN DANSEUR.

Je suis un triton, moi.

LEGOUIC, le regardant.

Eh bien! tu n'es pas gentil du tout avec tes habits de coquillages... et tes jambes en manière de queue de poisson. (S'éloignant de lui.) Triton, je ne t'estime pas... laisse-moi tranquille, triton. (A part.) Je le prenais pour une anguille de mer...

DAPREVAL.

Attention, messieurs et mesdemoiselles, voici M. le duc qui vient de ce côté avec la Camargo...

(Reprise du chœur.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DUC, LE COLONEL, LE FERMIER-GÉNÉRAL, L'ABBÉ; CAMARGO, en costume de bacchante.

LE DUC.

Tout le monde est à son poste... c'est à merveille... Nous allons répéter notre petit divertissement.

CAMARGO, au duc.

Grace à vous, me voilà donc à Versailles, et dans un instant devant la cour... Si j'allais ne pas réussir...

LE DUC.

Tout le monde vous trouvera adorable, ma Camargo.

LEGOUIC.

Ils seraient bien difficiles...

LE FERMIER-GÉNÉRAL, bas au duc.

Monsieur le duc, ces dames et ces messieurs de l'Opéra vous attendent.

LE DUC.

M'y voilà!... m'y voilà!... commencez.

(Tout le monde se range sur les côtés du théâtre, l'orchestre joue l'air de la Camargo. Camargo danse.)

TOUS.

Bravo!... bravo! bravo!

LEGOUIC.

Bravissimo!

LE DUC.

Voilà une danse à laquelle vous donnerez votre nom.

LE COLONEL.

Vous êtes une enchanteresse...

L'ABBÉ.

Ces jolis yeux-là me feront tourner la tête.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Elle danse avec son ame.

UN GENTILHOMME, annonçant.

Le roi arrive à l'instant de Marly.

LE DUC.

Le roi!... Vite au théâtre.

LEGOUIC.

Ma cousine, voici mon bras.

CAMARGO.

Mais vous ne venez pas avec nous, j'espère?

LEGOUIC.

Comment, je ne viens pas?... Eh bien, pourquoi donc ça?

CAMARGO.

Monsieur le duc, je vous en prie, ordonnez qu'on empêche ce garçon de me suivre.

LEGOUIC, à part.

Ce garçon!...

LE DUC.

Mon ami, si vous insistez, je vous ferai mettre à la porte par mes gens.

LEGOUIC.

Ah! oui-da!... eh bien, j'insiste... je veux parler à la reine.

LE DUC.

S'il vous arrive de vous approcher de leurs majestés, je vous fais prendre un bain dans la pièce d'eau des Suisses.

LEGOUIC, à part.

Je suffoque.

TOUS.

Au théâtre!... au théâtre!

(Le duc présente la main à Camargo, qui sort avec lui; tout le monde les suit, excepté Legouic, qui reste seul.)

SCÈNE III.

LEGOUIC, seul.

Me faire prendre un bain!... Ah çà... est-ce qu'il me prend pour un de ces poissons?... et ma cousine aussi qui se donne des airs... Bégueule, va; si j'avais un autre parent pour me loger et me nourrir... je ne remettrais jamais les pieds chez elle... Ah ben! je vas joliment écrire au bon homme Camargo, et de la bonne encre encore... Si elle croit que je ne me suis pas aperçu de ce que c'est que l'Opéra... je lui dirai ça, au vieux, en deux mots, et il aura la tête bien dure s'il ne comprend pas; je m'en vas ruminer à ma lettre.

(Il s'assied.)

SCÈNE IV.

LEGOUIC, LE BARON, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE CHEVALIER.

Dites à mademoiselle Camargo que son père et son frère demandent instamment à la voir.

LE LAQUAIS.

Oui, messieurs. (A part.) Le père et le frère ici... Allons d'abord prévenir monsieur le duc.

(Il sort.)

LEGOUIC, assis et sans voir le baron.

Oui, oui, je me vengerai.

LE BARON, voyant Legouic.

Eh mais! me trompé-je?... n'est-ce pas...?

LEGOUIC, le regardant.

Ah! mon Dieu!

LE BARON, l'embrassant.

C'est vous, mon cher Legouic?

LEGOUIC.

Vous voilà, mon parent?

LE BARON.

Que j'ai de plaisir à vous serrer dans mes bras!

LEGOUIC.

Tiens! et le chevalier aussi?...

LE CHEVALIER.

Moi-même, cher Legouic.

LEGOUIC.

Êtes-vous devenu riche, mon parent le chevalier?

LE CHEVALIER.

Nous parlerons de cela, cousin.

LEGOUIC.

Oui, oui nous parlerons de cela. (Au baron.) Ah çà, comment vous trouvez-vous transporté à Paris, et même à Versailles?

LE BARON.

Mon parent, je suis parti avec mes cinq filles presque en même temps que vous de notre manoir... J'ai profité de la voiture de l'ancien colporteur Tanguy, qui venait de Paris.

LE CHEVALIER.

Oui, mon cher Legouic, et comme Tanguy était d'accord avec moi, il a fait descendre sa voiture dans l'établissement que j'ai formé... Mon père a bien voulu ne pas me repousser,

et me pardonner d'avoir eu du bonheur à force de travail.

LEGOUIC, à part.

Il a eu du bonheur... bon.

LE BARON.

C'est vrai, chevalier, mais je n'ai pas pu ajouter foi à ce que vous m'avez dit de Marie; c'est une position si noble que celle de danseuse de l'Opéra!

LEGOUIC.

Je crois bien.

LE BARON.

D'abord on a des appointements fort beaux.

LEGOUIC.

Certainement.

LE BARON.

On a des protecteurs...

LEGOUIC.

Tant qu'on veut.

LE BARON.

On ne déroge pas...

LEGOUIC.

Oh! non.

LE BARON.

Et l'on se marie!

LEGOUIC, éclatant.

Vieux fou!

LE BARON.

Mon parent!...

LEGOUIC.

Il ne manque plus que de vous faire danseur aussi, vous.

LE CHEVALIER.

Legouic, songez à qui vous parlez.

LEGOUIC.

Puisqu'il ne veut pas vous croire, quand vous lui parlez raison tout doucement, laissez-moi lui dire un peu la vérité à la bretonne... Écoutez-moi, vieillard crédule et têtu... L'honneur de la famille...

LE BARON.

L'honneur de la famille... est-ce qu'il serait compromis?

LEGOUIC.

Je vas vous expliquer ça... on m'a mis au courant de l'affaire... voici ce que c'est..... Un bon homme de père a une jolie fille, une très jolie fille... bien... il n'a pas le sou... très bien... il voudrait que sa fille eût un état. Un grand seigneur se présente chez le père... il embête le bon homme, encore mieux... il lui dit: Donnez-moi votre fille... je la place à l'Opéra... Elle est placée à l'Opéra!... au bout de quelques années, elle a des chevaux, des voitures, de l'or; ça va de plus fort en plus fort... mais le bon homme, s'il n'a pas juré d'être aveugle, commence à y voir clair; car il est honnête... et il s'aperçoit que sa fille est vendue. (Mouvement du baron.) Vendue, c'est le mot...

LE CHEVALIER.

Eh bien! mon père, vous avais-je dit la vérité?

LE BARON.

Non, non... vous me trompez; M. le duc de Lionne serait un infâme... et moi... moi, je serais bien malheureux.

LEGOUIC.

Et bien bête...

LE CHEVALIER.

Il n'est plus temps de s'aveugler sur la position de Marie: voilà pourquoi, pendant cinq ans, je n'ai pu voir cette sœur qui compromettait le nom de la famille, car je ne pouvais lui dire, en votre nom: Marie, je viens t'arracher à la honte; mais aujourd'hui que vous me comprenez, que vous me prêterez votre appui, allons la réclamer, enlevons-la à ce monde corrupteur, et retournons en Bretagne, où ma fortune peut nous assurer à tous une heureuse obscurité.

LEGOUIC.

La réclamer!.,. mais vous ne le pouvez pas.

TOUS DEUX.

Comment!

LEGOUIC.

Non, vous ne le pouvez pas... Je le sais bien moi qui ai voulu être danseur... les réglements sont positifs, les ordonnances précises..... une fois à l'Opéra, ces demoiselles deviennent la propriété de la maison du roi, et il n'y a plus de père ni de parents qui puissent les reprendre ou faire rompre leurs engagements.

LE BARON.

Ah! mon Dieu!...

LE CHEVALIER.

Eh bien! s'il le faut, nous irons trouver le roi.

LEGOUIC.

Oui, avisez-vous-en! si vous voulez qu'on vous fasse prendre un bain dans la pièce d'eau des Suisses.

LE BARON.

Où est Camargo? où est-elle, Legouic? je veux lui parler.

LEGOUIC.

Vous la verrez, quand elle reviendra de faire ses cabrioles...

SCÈNE V.

LES MÊMES, DEUX LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

M. le duc ne peut pas venir en ce moment.

LE BARON.

Je l'attendrai.

LE LAQUAIS.

C'est impossible. Son excellence a de la compagnie ce soir à souper, et c'est ici que nous devons dresser la table... Allons, retirez-vous.

LE BARON.

Est-ce que M. le duc nous chasserait, par hasard ?

LEGOUIC.

Si je le savais !

LE BARON.

Ah ! je n'ai plus de fille !

LEGOUIC.

Il me semble qu'il lui en reste au moins cinq... sans me compter.

LE CHEVALIER.

Mon père, quand le simple colporteur Marcel partit, la balle sur le dos, il vous promit le bonheur ; il tiendra son serment.

AIR : Connaissez mieux la garde citoyenne.

Par sa conduite elle outrage son père ;
L'honneur me dit : D'ici retirons-nous.
Il faut partir, mais dès demain, j'espère,
Auprès de lui nous la reverrons tous.

(A Legouic.)

Vous voilà seul, cousin, dans cette ville ;
Contre le sort qui trompe votre espoir,
Dans ma maison je vous offre un asile.

LEGOUIC.

Avec la table... Cousin, c'est votre devoir.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE VI.

LES DEUX LAQUAIS, puis LE DUC, L'ABBÉ, LE FERMIER-GÉNÉRAL, LE COLONEL ; peu après, CAMARGO.

UN LAQUAIS.

Allons tout préparer pour le petit souper.

LE DUC, avec les autres.

Oui, oui, mes amis, à moi la Camargo ; elle est ravie, enchantée ; elle perd la tête ; l'aspect de la cour, les regards du roi l'ont enivrée..... C'est une folie, une joie d'enfant. (A part.) Le père et le frère sont partis. A merveille !

L'ABBÉ.

Elle viendra donc ?

LE DUC.

Elle l'a promis.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Oh ! nous n'avons pas encore perdu ?

LE DUC.

Messieurs, cette aventure est d'autant plus piquante pour moi qu'elle m'en rappelle une autre où ma maîtresse en titre, la petite Briant, a joué le principal rôle : c'est aussi par un petit souper que j'ai commencé sa conquête... Vous savez, colonel ; vous étiez des nôtres, je crois ?

LE COLONEL.

Certainement... Vous étiez alors cadet de famille. Votre frère aîné vivait encore, et possédait la fortune que vous possédez aujourd'hui. Je fus chargé par vous du joyeux emploi d'échanson auprès de la jeune actrice. Mais, à la fin du repas, nous avions presque perdu la raison ; elle avait conservé la sienne.

LE DUC.

C'est vrai... je ne savais plus ce que je faisais.

LE COLONEL.

Je me souviens, moi, qu'elle dit en serrant soigneusement un papier que vous lui remîtes : « Monsieur le duc acquittera ce billet à l'é« chéance. »

LE DUC.

C'était sans doute un bon sur ma fortune à venir... Oh ! je l'ai déja payé, et de reste... Oh ! silence, messieurs, voici ma Camargo.

CAMARGO, entrant vivement et comme transportée de bonheur; elle tient une couronne à la main.)

AIR de la Vieille.

Ah ! pour mon cœur quelle allégresse !
C'en est donc fait... j'ai réussi.
Ils m'ont jeté, dans leur ivresse,
Une couronne... la voici !
Toute cette belle noblesse.
Ces grands seigneurs ont applaudi,
Et le roi lui-même a souri !
Mais ce succès dont mon orgueil s'honore,
Ces mille fleurs dont leur main me décore,
N'est-ce qu'un rêve, et dure-t-il encore ? (*bis.*)

(Elle passe la main sur son front comme pour rassembler ses idées, puis elle sourit et semble prêter l'oreille.)

Silence, amis, j'entends, je crois, l'écho
Qui me redit : Bravo, bravo !
Qui me redit : Bravo, bravo !

TOUS.

Bravo ! bravo ! bravo !

LE DUC, allant vers elle.

Vous avez été ravissante !

CAMARGO.

Ah ! monsieur le duc ! Ah ! messieurs !... les expressions me manquent pour vous peindre ce que j'éprouve... Jamais mon cœur n'a battu si vivement que dans cette soirée... c'est le plus beau moment de la vie de Camargo.

LE COLONEL.

Vous voilà sans rivale à présent ; c'est une danse à damner les saints !...

L'ABBÉ.

C'est ce que disait tout bas M. de Paris à son grand-vicaire...

(Ici les domestiques apportent une table toute servie, et sortent après avoir fermé toutes les portes.)

CAMARGO.

Oh ! je garderai sans cesse le souvenir de cette soirée... maintenant que je ne suis plus là, il me semble que le charme n'est pas rompu, que le prestige ne s'est pas évanoui... Je crois me sentir encore trembler, quand j'ai paru ; mes yeux sont encore couverts d'un nuage, et puis toute ma joie, toutes mes émotions renaissent comme au moment où mille regards se sont portés sur moi, où mille mains se sont levées pour m'applaudir. Avez-vous remarqué, duc, les hommages dont on m'environnait, et la jalousie de mes

camarades? La Dauberval en a eu une attaque de nerfs dans la coulisse... Avez-vous entendu les compliments flatteurs qu'on m'adressait?... avez-vous vu sourire le roi?... Tenez, il y a dans ce seul jour toute une existence: il n'a pas besoin de lendemain.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Ah çà, messieurs, si nous nous mettions à table?...

L'ABBÉ.

Excellente idée!

LE DUC, prenant la main de la Camargo.

Voulez-vous permettre, ma charmante?...

CAMARGO.

Quoi! moi aussi!...

LE DUC.

Avez-vous oublié votre promesse?

CAMARGO.

C'est vrai, j'ai promis... j'étais si troublée, si contente!... mais vous n'avez pas pris cela au sérieux, monsieur le duc? D'ailleurs que diraient mes compagnes, si je partais sans elles? Nous devons retourner ensemble à Paris.

LE DUC.

Mais rien ne s'y oppose, je pense... le ballet ne quittera Versailles que dans deux heures.

CAMARGO.

Vraiment?

L'ABBÉ, à part au colonel.

La ruse est adroite!

LE DUC.

Ces messieurs et ces dames du ballet sont maintenant réunis dans une des salles du château... on leur sert un repas splendide. Quant à vous, ma charmante, je n'ai pas voulu qu'un autre eût le bonheur de vous posséder. Notre souper fini, vous irez rejoindre vos compagnes... Allons, me répondrez-vous encore par un refus?...

CAMARGO, souriant.

Monsieur le duc, où me placez-vous?

LE DUC.

Entre moi et le financier.

CAMARGO, allant vers le financier.

Alors, donnez-moi la main, financier.

TOUS.

AIR:

Puisque du plaisir
Voici l'heure,
En cette demeure
Il faut le saisir,
Imprudent qui le laisse fuir.

CAMARGO.

Mais, de grace,
Qu'il garde une place,
Car il passe
Sans nous avertir,
Car il fuit sans nous avertir.

TOUS.

Puisque du plaisir, etc.

(Tous les convives se placent au milieu de bruyants éclats de gaîté. L'abbé fait sauter plusieurs bouchons de champagne, et remplit les verres aux acclamations générales.)

LE DUC.

Bien! très bien, l'abbé!... Il paraît que vous vous entendez mieux à cela qu'à dire la messe?

CAMARGO.

A dire la messe! je croyais que monsieur l'abbé n'avait encore fait que la servir.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!...

LE DUC, élevant son verre.

Messieurs, au triomphe que vient d'obtenir notre charmante Camargo...

(Ils vont pour boire.)

L'ABBÉ.

Un moment! Pour prouver que je n'ai pas de rancune, je demande à ajouter quelques mots au toast que nous allons porter.

LE DUC.

Bon!... un madrigal...

CAMARGO.

Ou une épigramme.

L'ABBÉ.

Peut-être à-la-fois une épigramme et un madrigal... (Élevant son verre.) A la Suzanne de l'Opéra! (Au duc.) Elle est entre vous et le financier, monsieur le duc.

LE DUC.

Pas mal!... pas mal!...

L'ABBÉ.

Qu'on dise après cela que je n'ai pas de vocation!... je fais de l'esprit avec l'Écriture sainte.

LE DUC.

Maintenant, messieurs, une chanson; c'est de droit aux petits soupers... Ah! ma Camargo, vous qui êtes si bonne et qui chantez si bien...

TOUS.

Oui, oui, Camargo, chantez, chantez!...

LE DUC.

Commencez.

CAMARGO.

Allons, on ne danse pas tous les jours à la cour.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Colonel, faites sauter ce bouchon, je vous prie.

CAMARGO.

Et que la bacchante vous verse à boire.

AIR de Doche.

Sortant de la froide prison,
Son cœur s'émeut, bat et fermente;
Il faut, pour troubler sa raison,
Verser du vin à la bacchante!
A la bacchante.
Alors dans ses yeux
Le plaisir qui rayonne,
Par de doux aveux,
A l'amour pardonne.
Oui, l'art de charmer, de charmer,

Est l'art de séduire ;
L'art de nous charmer
Est dans deux mots : boire, aimer.

(Pendant l'ensemble Camargo leur verse à boire, et vient se placer à la gauche du duc.)

LE DUC, en montrant aux autres Camargo.

Regardez donc, mes amis, comme elle est belle!... comme ce pampre prête de la grace et de l'éclat à sa jolie figure!... Une reine donnerait sa couronne pour celle-là, ma Camargo.

LE COLONEL, bas au financier.

Heureux duc!... il nous gagnera notre pari.

LE DUC, à Camargo.

O qu'il sera digne d'être envié! que son sort sera doux, celui qui parviendra à vous plaire!...

CAMARGO.

Vous trouvez, cher duc?

LE DUC, plus pressant.

Ce ne sera pas assez de toute son existence pour vous mériter.

CAMARGO.

Ce que vous me dites là, on me l'a dit bien souvent depuis que je suis à Paris, et je ne l'ai jamais cru. Si de semblables serments pouvaient me séduire, il y eut autrefois quelqu'un dans mon beau pays qui aurait opéré ce prodige, quelqu'un qui fut mon ami d'enfance, presque mon frère, et que je me surprends souvent à regretter... Mais pourquoi Camargo échangerait-elle sa liberté si douce contre un esclavage toujours ennuyeux?... N'est-elle pas heureuse, la danseuse de l'Opéra? au milieu de vous, riant, chantant, savourant à longs traits le charme enivrant de la vie d'artiste... Que lui manque-t-il? elle a des aplaudissements et du bonheur.'

LE DUC.

Un peu d'amour n'ajouterait-il pas encore à ce bonheur?

CAMARGO, lentement et comme une personne fatiguée.

Oh! non... non... pas d'amour. (En souriant et en s'appuyant nonchalamment la tête sur une de ses mains.) Vous savez, mon cher duc, que je vous ai défendu de parler de cela.

L'ABBÉ, bas aux autres.

Aussi n'en parle-t-il plus; voyez, messieurs, mais il presse sa main avec une tendresse!...

LE COLONEL, de même.

Et elle ne songe guère à la retirer.

LE FERMIER-GÉNÉRAL, de même.

C'est délicieux.

L'ABBÉ, se levant et allant derrière la Camargo.

Oui, certainement. (Haut.) On demande le second couplet.

CAMARGO sort de son demi-sommeil, le duc abandonne sa main.

Ah!... la chanson... Oui... oui... m'y voilà.

LE DUC.

Au diable le maudit abbé!...

CAMARGO.

Même air.

Puis, lorsque le thyrse à la main,
D'ivresse et d'amour haletante,
Elle rêve un beau lendemain,
Les plaisirs bercent la bacchante.
Un songe enivrant
Lui fait voir à l'aurore
L'amour renaissant,
L'amour et le bonheur, encore!
Oui, l'art de charmer
Est l'art de séduire;
L'art de nous charmer
Est dans deux mots : boire, aimer.

(Ce couplet est chanté lentement, comme par une femme qui lutte contre le sommeil. Camargo s'assied sur le sofa.)

L'ABBÉ, chancelant.

Messieurs, je crois que nous ne ferions pas mal d'aller prendre un peu l'air au jardin.

LE COLONEL, de même.

Ma foi, tu as raison, l'abbé!... ce vin et cette chanson m'ont ému au point...

L'ABBÉ, de même.

Au point que tu ne tiens plus sur tes jambes, n'est-ce pas? Allons au jardin!

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

D'ailleurs, regardez, elle s'endort.

LE DUC.

Respectons son sommeil.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Oui... mais emmenons le duc.

TOUS.

Au jardin!

AIR :

Amis, discrétion, prudence,
Et trève à nos galants propos;
Éloignons-nous tous en silence,
Et ne troublons pas son repos.
Retirons-nous, et trève à nos propos.

(Pendant ce chœur, Camargo, qui a lutté contre le sommeil, s'est assoupie; le colonel, le financier, le duc et l'abbé sont sortis.)

SCÈNE VII.

CAMARGO, puis DIDIER.

CAMARGO, endormie.

La cour... le roi... Ah! sire, vous êtes trop bon.

DIDIER, ouvrant la porte à gauche, et parlant à la cantonade.

Ah! merci, mille fois merci... sans vous je n'aurais pu parvenir jusqu'à elle... La voilà seule.

(L'orchestre reprend le refrain de la chanson de table.)

CAMARGO, rêvant.

L'art de nous charmer,
De charmer,

Est l'art de séduire;
L'art de charmer
Est dans deux mots : boire, aimer.

DIDIER.

Elle dort. (S'approchant d'elle, et d'un ton pénétrant.) Marie!

CAMARGO, jetant un cri.

Ah!... Didier! vous ici?... comment? pourquoi?... vous n'y étiez pas tout-à-l'heure!... Il y avait en ces lieux une fête joyeuse, de gais convives, des chants de folie et d'amour!... Qu'est donc devenu tout cela?

DIDIER, avec expansion.

Tout cela, Marie, a-t-il laissé tant de traces dans votre mémoire que vous ne puissiez l'oublier?

CAMARGO, toujours distraite.

Où est M. le duc? si empressé... si galant auprès de moi!... et ce jeune abbé? ce colonel? cette cour brillante qui m'entourait m'a-t-elle déja abandonnée?

DIDIER.

Écoutez-moi, Marie... un mot, un seul mot... et je vous sauve... ou je pars.

CAMARGO, souriant à demi.

O mon Dieu! vous m'effrayez avec ce ton presque tragique... Didier, ne troublez pas, de grace, une soirée si belle, si délicieuse... Laissez-moi sous le charme enivrant de mon triomphe... Ah! mon ami, en passant auprès des appartements du roi, n'avez-vous pas entendu prononcer le nom de Camargo? Voyez, les couronnes que la noblesse de France m'a jetées sont encore là.

DIDIER.

Oh! vous ignorez tout alors... Vous me parlez des éloges qu'on vous prodigue, de votre nom que j'ai dû entendre prononcer... Insensée!... autour de ce palais de Versailles, naguère si animé et si brillant, maintenant règnent l'abandon et le silence. Le roi, la cour, vos compagnes sont partis... Personne enfin, personne en ces lieux que vous, moi et quelques débauchés qui veillent.

CAMARGO.

Que dites-vous?

DIDIER, avec force.

Je dis que vous êtes tombée dans un piége, et que vous n'avez qu'un instant pour vous sauver.

CAMARGO.

Didier!... Didier! expliquez-vous.

DIDIER.

Lisez ce billet.

CAMARGO, lisant.

« Ma tout aimable,

« Nous avons ce soir, aux appartements secrets du duc de Lionne, un petit souper délicieux. Le duc, piqué des plaisanteries dont on le poursuit sans cesse sur l'indifférence de la Camargo à son égard, a parié avec nous qu'il se rendrait maître, cette nuit, de cette beauté rebelle. Nous serons là, nous qui avons tenu le pari du cher duc. Le colonel, etc., etc. » (Après une pause et avec explosion.) C'est infâme!...

DIDIER.

C'est un passe-temps de grand seigneur.

CAMARGO.

Didier, mon ami, que je vous remercie, que je vous aime!... Tant de dévouement, tant d'intérêt!... voyez mon émotion, sentez mes larmes couler sur votre main... Ah! combien l'attachement que vous me montrez me rend plus coupable à mes yeux...!

DIDIER.

Marie, je vous ai aimée de toutes les forces de mon ame... je vous aime encore comme je vous aimais.

CAMARGO, avec abandon.

Eh bien!... je vous l'avouerai aussi; moi, au milieu des hommages flatteurs qu'on m'adressait de toutes parts, je trouvais, malgré moi peut-être, quelques instants pour m'occuper de vous... je pensais à cette tendresse si constante qui vous avait entraîné sur mes pas, si loin de votre pays... Bientôt les plaisirs revenaient plus séduisants, les hommages plus nombreux, et je ne songeais plus alors au pauvre Didier d'Auray.

DIDIER.

Et maintenant?

CAMARGO.

Maintenant...

AIR: Je n'ai pas vu ces bosquets de l'amour.

Ils avaient dit: Peut-être avec de l'or,
Des diamants, des parures brillantes,
Nous soumettrons ce cœur qui lutte encor;
Ils m'ont traînée à leurs fêtes brillantes,
Mais de mes yeux est tombé le bandeau.
Toi, dont l'amour à mon erreur pardonne,
Toi qui grandis auprès de mon berceau,
A toi mon cœur, et dis-leur: Camargo
Ne se vend pas... elle se donne.

(Elle se jette dans les bras de Didier.)

DIDIER.

Tu me suivras donc?

CAMARGO.

Par-tout.

DIDIER.

Et tu m'aimeras toujours?

CAMARGO.

Toujours!...

DIDIER.

Partons alors... Une voiture nous est préparée à la porte du parc.

CAMARGO.

Attends...

(Elle se met à écrire.)

DIDIER.

Que vas-tu faire?

CAMARGO.

Oh! c'est le duc que cela regarde... Je ne dois pas partir sans lui adresser mes adieux... à lui et à l'Opéra! Mais il me semble que j'entends du bruit de ce côté.

DIDIER.

Je sais ce que c'est.

(Il va vers la petite porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mlle BRIANT.

CAMARGO, étonnée.

Mademoiselle Briant!

MADEMOISELLE BRIANT.

Silence, petite mignonne, et partez vite, voici le duc.

CAMARGO.

J'ai fini ma lettre.

MADEMOISELLE BRIANT, prenant le billet.

Je l'entends, sauvez-vous, sauvez-vous, mes enfants... et bon voyage...

(Elle les pousse dehors, et souffle vivement les bougies; puis elle va s'asseoir sur le sofa.)

CAMARGO, en sortant.

A toi, mon Didier, à toi pour la vie!

SCÈNE IX.

LE DUC, Mlle BRIANT.

LE DUC, entrant doucement.

J'ai eu mille peines à me débarrasser d'eux... enfin je suis libre... Qui diable a éteint les bougies?... il fait noir à se rompre la tête contre les murs... Ah!... j'y suis; Camargo se sera éveillée, et la petite friponne... Ce serait une idée délicieuse au moins... voyons, orientons-nous pour trouver ma belle.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah! s'il pouvait se casser le cou!

LE DUC, se froissant contre un meuble.

Aïe!... c'est un fauteuil... la table ne doit pas être loin... (Il touche la table.) La voici!..... Maintenant je sais où est le sofa! heureux duc! (Il se glisse sur le sofa et appelant à voix basse:) Camargo? ma charmante Camargo?... n'ayez pas peur! c'est moi.

(Silence.)

MADEMOISELLE BRIANT, riant aux éclats.

Ah! ah! ah!

LE DUC.

La Briant! je suis joué.

MADEMOISELLE BRIANT.

Mais apportez donc de la lumière, que je puisse le voir à mon aise. Ah! ah! ah!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE FERMIER-GÉNÉRAL, L'ABBÉ, LE COLONEL.

(Ils entrent tous en chancelant, tenant un flambeau à la main.)

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ce pauvre duc!

LE DUC, à part.

Où diable a-t-elle pu passer?

MADEMOISELLE BRIANT.

Ne soyez pas inquiet de la Camargo, monsieur le duc; voici un petit billet qu'elle a laissé pour vous.

LE DUC, ouvrant le billet.

Un billet! (Il lit à part pendant que les éclats de rire continuent.) « Monsieur le duc, dès ce mo-« ment je ne fais plus partie de l'Opéra. Je vous « annonce que je ne reparaîtrai ni à Paris, ni à « Versailles. Je ne veux maintenant ni des éloges « de la cour, ni même de ceux du roi; ils coû-« tent trop cher. » (Avec joie.) Ah! elle se livre.

MADEMOISELLE BRIANT.

Allons, monseigneur, exécutez-vous de bonne grace.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

J'ai gagné la petite maison.

LE COLONEL.

Je monterai demain le cheval arabe.

L'ABBÉ.

Je vais composer un mandement pour les infidèles de Tunis et de Maroc.

LE DUC.

Pas encore, je l'espère. (Appelant Defienne et lui parlant à voix basse.) Defienne, faites monter à cheval à l'instant même tous vos gens..... Je vous ordonne, au nom du roi, d'arrêter la Camargo par-tout où vous la trouverez, et de la conduire au For-l'Évêque. (Defienne s'éloigne. — Haut.) Eh bien! messieurs, vous ne riez plus?

MADEMOISELLE BRIANT.

Monseigneur, c'est par générosité.

LE DUC.

Oh! ne vous gênez pas, je n'ai pas encore perdu...

(Alors les éclats de rire recommencent.)

FINAL.

AIR du final du deuxième acte d'Un de plus.

ENSEMBLE.

LE DUC.

Quelle aventure singulière!
Je suis enfin trahi, trahi par les amours.
Aux dépens de votre adversaire,
Allons, messieurs, riez, riez toujours.

TOUS.

Quelle aventure singulière!

Le cher duc est trahi, trahi par les amours.
Aux dépens de notre adversaire,
Ah! nous rirons, oui, nous rirons toujours.

LE DUC.

Partons tous
Sans courroux;
Messieurs, faisons-nous bonne guerre,
Nous verrons qui de nous
Paiera la gageure.

TOUS.

C'est vous.

REPRISE GÉNÉRALE

Quelle aventure singulière! etc.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une chambre au For-l'Évêque. Au fond, une porte avec guichet; à gauche et à droite, des portes.

SCÈNE I.

LE BARON, LE CHEVALIER, CAMARGO, LES CINQ FILLES.

(Au lever du rideau, le baron est assis dans un grand fauteuil, ses enfants l'entourent, Camargo tient une de ses mains dans les siennes.)

LE BARON.

Au For-l'Évêque!... dans une prison de comédiens, la fille aînée de la maison de Camargo!... Ah! mon parent Legouic avait bien raison, quand il disait que j'étais un vieux fou..... Chevalier, c'est vous que j'aurais dû croire.

LE CHEVALIER.

Ne parlons plus du passé.

CAMARGO.

Mon bon père, vous m'avez pardonné, n'est-ce pas?

LE BARON.

Oui, mon enfant, et à Didier aussi, car il t'a courageusement défendue, quoiqu'il n'ait pas pu empêcher ces gens-là de t'arrêter et de te conduire ici.

LE CHEVALIER.

Ajoutez, mon père, qu'il a juré sur l'honneur de réparer sa faute en devenant votre fils.

CAMARGO, au baron.

Ne vous ai-je pas entendu dire, en entrant, que vous arriviez de Marly?... Est-ce que vous avez vu le roi?

LE CHEVALIER.

Ma chère Marie, il n'est plus temps de te le cacher... Les espérances que nous avions conçues de ce voyage sont évanouies... on a refusé de nous recevoir.

CAMARGO.

Didier sera peut-être plus heureux, lui.

LE CHEVALIER.

Il paraissait compter beaucoup sur le succès de ses démarches... nous attendrons ici son retour.

CAMARGO.

Oh! oui, restez... l'heure qu'on accorde aux parents des captives retenues ici est loin d'être écoulée encore... elle m'appartient tout entière... Il y a si long-temps que nous n'avons été réunis!

PLACIDE.

C'est vrai, Marie; nous voici là comme nous étions chaque soir en Bretagne, lorsque commençait la veillée... te rappelles-tu?

CAMARGO.

Tu regrettes ce temps-là, petite sœur?

PLACIDE.

Oh! moi, j'aime mieux la Bretagne que ce pays-ci.

CAMARGO.

Nous la reverrons... oui, nous la reverrons un jour.

LE BARON.

Et tu quitteras Paris sans peine?...

CAMARGO.

Oh! oui, mon père.

LE CHEVALIER.

Sans donner une larme au souvenir de ces triomphes qui enivraient ton orgueil?

CAMARGO.

Je te le jure, frère..... Qu'ils me rendent ma liberté, ma vie obscure, dans le beau pays qui fut mon berceau, et rien ne manquera à mon bonheur, car je serai sans cesse auprès de vous, auprès de lui.

LE CHEVALIER.

Mais qu'est donc devenu notre parent Legouic?

LE BARON.

C'est vrai, je suis inquiet de mon parent.

LE CHEVALIER.

En quittant Versailles, il nous avait accompagnés à Marly; mais comme il a toujours faim ou soif, il s'arrêtait à chaque auberge, et il nous aura perdus.

PLACIDE.

C'est que voilà déja long-temps de ça .. notre pauvre parent a peut-être passé la nuit dehors.

LE CHEVALIER.

Je le crains d'autant plus qu'il ne connaît pas mon adresse, et qu'il n'y a personne chez sa cousine.

GOGO.

Et peut-être qu'il n'a pas mangé non plus.

(Ici Legouic passe la tête par le guichet du fond.)

LEGOUIC, alongeant la tête.

Ma chère cousine, voulez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît?

(Un surveillant ouvre la porte.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LEGOUIC.

LES CINQ FILLES.

Bonjour, mon cousin, bonjour, mon cousin.

LEGOUIC.

Bonjour, bonjour.

CAMARGO.

Mon pauvre Legouic, nous ne savions pas ce que tu étais devenu.

LEGOUIC.

Je vas vous dire... mais laissez-moi d'abord vous embrasser. Je suis si ému... (Regardant autour de lui.) On ne doit pas être trop bien ici.

CAMARGO.

Ne suis-je pas avec mon père, avec mon frère?

LEGOUIC, au chevalier.

Mon parent le chevalier... savez-vous que ce n'est pas beau de perdre comme ça son cousin sans lui donner son numéro.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Legouic, ce n'est pas notre faute.

LEGOUIC.

J'aime à le croire... Ah çà, il paraît que vous voilà tous rapatriés... eh bien! tant mieux..... on est si bien en famille!... Est-ce que vous n'avez qu'une chambre, ma cousine?

CAMARGO.

Non, non... j'en ai deux... Ce bon Legouic, comme il prend intérêt à tout ce qui me touche!... Il me croyait seule dans ma prison, et il est venu.

LEGOUIC.

Oh! je n'ai pas hésité un moment... chez vous la porte est fermée, il n'y a personne..... Je ne pouvais pas courir les rues comme un chien fou. Enfin, ma cousine, j'ai donc le bonheur de vous serrer dans mes bras... A-t-on une bonne nourriture ici?

GOGO.

Tiens! mon cousin Legouic qui pense déja à manger!

LEGOUIC.

J'ai une faim!...

CAMARGO.

On me servira bientôt, mon cousin, dans cette chambre-là. (Elle indique la gauche.) Mais je crains qu'on ne vous permette pas de rester.

LEGOUIC.

Je ne suis pourtant pas venu dans l'intention de m'en aller tout de suite. (A part.) C'est égal, je crois que je serais plus commodément chez mon cousin le chevalier qu'ici. (Au chevalier.) Mon cousin, cette fois-ci, quand vous vous en irez, prévenez-moi bien! nous nous en irons ensemble... et tâchez de ne pas me perdre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN PORTE-CLEFS, puis LE DUC.

UN PORTE-CLEFS.

Monseigneur le duc de Lionne!

TOUS.

Lui!...

LEGOUIC, à part.

Je voudrais bien aller dans la chambre à côté... je sens une odeur... un fumet!...

LE DUC, entrant.

Ma présence vous surprend, mademoiselle, mais j'ai à vous parler... à vous seule.

LE CHEVALIER, au duc.

Monséigneur le duc, si vous avez quelque chose à dire à mademoiselle Marie, vous pouvez vous expliquer devant nous.

LE DUC.

C'est justement ce que je ne veux pas.

LE CHEVALIER.

Alors votre visite était inutile..... retirez-vous.

CAMARGO.

Non, non, mon frère... que monsieur le duc reste... passez dans l'appartement à côté; je l'écouterai... Voulez-vous que je fasse à monsieur le duc l'honneur de le craindre?

LE DUC, à part.

Nous verrons si cet orgueil durera...

ENSEMBLE.

LE BARON, LE CHEVALIER, LEGOUIC.

AIR : Gymnasiens, etc.

Je le prévois, ce jour sera funeste;
Vous le voulez, / Tu l'as voulu, } nous nous retirons tous,
Mais pour te / Mais pour vous } voir, un seul instant nous reste;
Bientôt, cousine, ici { rappelez- / rappelle- } nous.

CAMARGO.

Ah! méprisez un présage funeste;
Je vous en prie, amis, retirez-vous;
Mais, pour vous voir, un seul instant me reste:
Bientôt revenez tous.

LE CHEVALIER, à part.

S'il veut flétrir l'honneur de la famille,
J'en fais serment, je saurai le venger.

LE BARON.

Ah! sans espoir sur le sort de ma fille,
Je vais gémir.

LEGOUIC.

Et moi, je vais manger.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Ils rentrent à gauche.)

SCÈNE IV.

CAMARGO, LE DUC.

CAMARGO.

Monsieur le duc, un mot avant de commencer notre entretien, je vous prie..... sera-t-il long?

LE DUC, souriant.

J'ai toujours eu l'habitude, vous le savez, de prolonger mes visites le plus possible avec vous.

CAMARGO.

Oui... mais j'ai toujours eu l'habitude aussi, vous le savez, de les rendre le plus courtes que je pouvais.

LE DUC.

Celle-ci est assez importante pour que vous la receviez avec moins de défaveur que les autres.

CAMARGO.

Parlez alors... je vous écoute.

LE DUC, après une pause.

Votre aventure a beaucoup occupé le monde... c'est la nouvelle de la ville et de la cour. Le petit souper sur-tout a eu un succès de fureur... On dit que vous y avez été ravissante.

CAMARGO.

Et que dit-on de vous qui l'avez donné, monsieur le duc?...

LE DUC.

Ce qu'on dit de moi?... oh!... je suis franc... On dit que je ne suis qu'un sot... C'est précisément parcequ'on dit cela que je suis venu vous trouver.

CAMARGO.

Qu'y puis-je faire, moi?

LE DUC, après une pause.

Vous êtes au For-l'Évêque?

CAMARGO.

Grace à vous, monsieur le duc.

LE DUC.

Et vous en sortirez si vous voulez!...

CAMARGO.

Grace à vous encore sans doute...

LE DUC, après une pause.

Je suis parti de Marly avec deux papiers fort différents: l'un contient l'ordre de votre mise en liberté, et la rupture de votre engagement avec l'Opéra; celui-là est signé du roi... L'autre, vous ne le connaîtrez que si vous refusez la réconciliation que je vous offre...

CAMARGO.

Oh!... il faut que je me réconcilie avec vous?

LE DUC.

Je ne vous cacherai pas que ma réputation est très compromise... Nos jeunes seigneurs rient aux éclats en m'apercevant, je n'ose plus me montrer à l'Opéra, et à son lever sa majesté elle-même m'a chanté une chanson assez drôle... composée sur moi et mon petit souper

CAMARGO.

Est-ce tout, monsieur le duc?

LE DUC.

Voici l'ordre dont je vous ai parlé; sa majesté m'a laissé la faculté de vous le remettre ou de l'anéantir; un mot, un seul mot de vous, et je vous le livre.

CAMARGO.

Monsieur le duc, je ne cherchais pas l'occasion de vous revoir; mais, puisque vous l'avez fait naître vous-même, je vous en remercie..... je pourrai enfin m'expliquer avec vous.

LE DUC.

Prenez garde, Marie, songez que je puis me venger de vos dédains.

CAMARGO.

Vous vous vengerez... (S'approchant de lui.) Monsieur le duc, vous rappelez-vous le jour où vous êtes venu dans la maison de mon père, plein de pitié pour l'infortune du vieillard, plein de sollicitude pour l'avenir de ses enfants?... Nous avons cru vos paroles sincères, vos offres pures et désintéressées; je suis partie... C'était un piège que vous aviez tendu à mon inexpérience, à celle de ma famille... Séductions, conseils perfides, enivrantes illusions des arts; aucun moyen n'a été négligé par vous pour m'entrainer au fond de l'abîme... Eh bien! je ne vous méprisais point encore: fascinée par un charme magique, trouvant même dans vos mœurs de courtisan une excuse à votre audace... je vous pardonnais en riant de vous... mais aujourd'hui:

AIR du vaudeville de Préville et Taconnet.

Oser outrager ma douleur,
Moi qui suis votre prisonnière!
Oser m'offrir le déshonneur,
Lorsqu'à deux pas de vous pleure et gémit mon père!
Libre, envers moi je concevais vos torts:
Quand vous cherchiez à séduire mon ame,
Vous n'étiez que coupable alors;
Maintenant vous êtes infâme!

(Elle court à l'appartement où est tout le monde.)

Mon père, Marcel, venez! (Ils paraissent.) Monsieur le duc n'a plus rien à me dire.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARON, LE CHEVALIER, LEGOUIC, LES CINQ FILLES DU BARON.

LE DUC, se contraignant.

Mademoiselle Camargo, vous refusez obstinément de rentrer à l'Opéra?

CAMARGO.

Oui, monsieur le duc, je refuse.

LE DUC.

C'est une offense nouvelle pour sa majesté, qui m'avait ordonné de vous dire qu'elle serait charmée de voir ma mission auprès de vous réussir. En ce cas, voici l'ordre dont je suis porteur; veuillez en prendre connaissance.

LE BARON.

Quel peut être cet ordre? il me fait trembler.

CAMARGO.

Du courage, mon père!

LE CHEVALIER, lisant.

« De par le roi, sur ce qu'il nous a été rap-« porté, 1° que la demoiselle Marie Camargo, « danseuse de l'Opéra, a rompu le traité qui « la liait avec notre intendant des menus « plaisirs; 2° qu'elle se refuse formellement « à reprendre ses fonctions à l'Opéra; 3° que « dans sa fuite avec un gentilhomme elle a été « la cause de la résistance opposée par ce gen-« tilhomme à la force publique; la demoiselle « Camargo sera conduite immédiatement au Ha-« vre, pour de là être envoyée dans une de nos « colonies. » *Signé...*

CAMARGO.

Aux colonies! comme une fille perdue!

LEGOUIC.

Me forcer de m'expatrier!

LE CHEVALIER.

Monsieur, votre conduite est indigne d'un gentilhomme.

LE DUC.

Plus tard je répondrai aux injures et aux menaces; en ce moment j'exécute la mission dont je suis chargé. Mademoiselle Camargo, faites vos adieux à votre famille; j'ai d'autres ordres à donner dans cette maison, et avant de la quitter je viendrai moi-même vous dire quel sera l'instant de votre départ.

(Il rentre dans l'intérieur, à droite.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté LE DUC; un peu après, DIDIER.

CAMARGO.

Je vous l'avais bien dit que ce courtisan serait inexorable.

LE CHEVALIER.

Et Didier, sur qui seul nous comptions... pas un mot de lui, pas une nouvelle.

CAMARGO.

Ils l'auront peut-être arrêté pour m'enlever un dernier espoir. Mon Dieu! mon Dieu! faudra-t-il donc partir sans l'avoir revu?

(En ce moment la porte du fond s'est ouverte, et Didier a paru. Elle jette un cri et court à lui. Ah!.... Didier la presse dans ses bras.)

DIDIER.

Marie! ma pauvre Marie!

CAMARGO.

Qu'avez-vous donc?

LE BARON.

Vos démarches comme les nôtres auraient-elles été infructueuses?

DIDIER.

J'avais mis en vain à l'épreuve la bienveillance de mes protecteurs; par-tout le crédit du duc de Lionne l'avait emporté sur leur crédit. Il me restait une dernière ressource, et je m'empressai de la tenter. Je me présentai chez mademoiselle Briant.

LEGOUIC.

Ah! oui, la rieuse!

CAMARGO.

Mais que pouvait-elle pour moi?

DIDIER.

Un mot d'elle au duc de Lionne ferait peut-être plus que la protection du roi lui-même; mais il a tout prévu : sa porte est fermée à mademoiselle Briant, qui ne peut parvenir jusqu'à lui. Elle me quitte alors en pleurant, et moi, Marie, je viens porter le désespoir dans le cœur de celle que j'ai perdue par mon fatal amour.

CAMARGO.

Mais, mon ami, mademoiselle Briant ne peut-elle aujourd'hui, demain, réussir à voir le duc?

DIDIER.

Demain! mais tu ne sais donc pas, infortunée, que dans une heure, dans quelques minutes peut-être, ils vont te faire partir? La voiture qui doit te conduire au Havre, je l'ai vue dans la cour de cette prison, déja entourée de cavaliers; déja on y a placé quelques unes de ces femmes déshonorées qu'ils ne craignent pas de te donner comme compagnes de ton exil.

CAMARGO.

Quelle honte, grand Dieu! quelle honte!

(Bruit en dehors.)

DIDIER.

Du bruit... sans doute on vient te chercher... Eh bien! qu'ils viennent, ils me tueront avant de pouvoir t'arracher de mes bras.

(Il la presse contre lui, et porte la main sur son épée; le chevalier semble consoler son père, de manière que la porte du fond est découverte. On voit mademoiselle Briant en dehors.)

MADEMOISELLE BRIANT, en dehors.

Bien des remercîments, messieurs de la maréchaussée.

TOUS, avec joie.

Ah! mon Dieu!

CAMARGO.

C'est la voix de mademoiselle Briant.

LEGOUIC.

C'est la voix de la Briant!

(La porte s'ouvre : Briant paraît et s'arrête un moment au fond.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mlle BRIANT.

MADEMOISELLE BRIANT, au fond.

Enfin m'y voilà donc, au For-l'Évêque, et malgré lui.

CAMARGO.

Vous voilà... il me semble que je suis sauvée.

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! c'est que je n'abandonne pas comme ça mes amis. Tiens! c'est la chambre de Clairon.

LE CHEVALIER.

Qu'elle est bonne!

MADEMOISELLE BRIANT.

Et je tenais à venir, à venir vite, car je connais le duc... c'était pressé.

DIDIER.

Mais comment donc avez-vous pu pénétrer ici?

MADEMOISELLE BRIANT.

Voici le fait : depuis une demi-heure je pleurais, je sanglotais, ce qui me gênait beaucoup, moi qui ne pleure jamais à la ville; alors je me lève, je me mets en colère, je bats mon nègre, je brise mes cristaux, je déchire deux mantelets de dentelle; ça me soulage, et tout-à-coup il me vient une idée. On me refuse une permission pour entrer au For-l'Évêque, me dis-je, eh bien! ce ne sera plus par faveur, c'est par droit que je veux y pénétrer.

CAMARGO.

Qu'avez-vous donc fait?

MADEMOISELLE BRIANT.

Tu vas voir : je devais jouer ce soir dans une tragédie nouvelle, j'écris au théâtre que je suis indisposée, le médecin accourt, et je lui dis, je signe même en lui riant au nez, que je me porte comme un charme, mais que je ne veux pas jouer; alors vous devinez, rébellion, manque de respect au public; on m'envoie la maréchaussée, un carrosse de place, une condamnation en règle, et me voici pour trois jours au For-l'Évêque. (A Camargo.) Tu comprends, mon petit cœur?

CAMARGO.

Vous êtes charmante.

LE BARON, à Legouic.

Cette jeune personne est fort obligeante, mais un peu familière.

LEGOUIC.

Taisez-vous donc, elle va vous tutoyer.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah çà, j'espère que monsieur le duc est encore ici?

LE CHEVALIER.

Oui, mademoiselle, et nous n'avons d'espoir qu'en vous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Mademoiselle Camargo, préparez-vous à partir, la voiture vous attend. (Apercevant mademoiselle Briant.) Vous ici, mademoiselle!

MADEMOISELLE BRIANT.

Oui, monseigneur; en dépit de toutes vos précautions, je suis prisonnière du roi.

LE DUC.

J'espère au moins que vous me ferez grace de votre présence.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ingrat! moi qui ne suis venue que pour vous.

LE DUC.

Pour moi!

MADEMOISELLE BRIANT.

Oui, pour vous empêcher de commettre une mauvaise action; car enfin je vous ai aimé... un peu...

LE DUC.

Expliquez-vous, mademoiselle; mais souvenez-vous aussi que l'impertinence ne réussit pas toujours.

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! détrompez-vous, je suis au contraire très humble, très suppliante : je demande une grace, celle de ma petite Camargo.

LE DUC.

Ma résolution est inébranlable : l'Opéra ou les colonies.

MADEMOISELLE BRIANT.

Vous ne voulez donc rien faire pour moi?

LE DUC.

Il faut que vous ayez bien de l'audace.

MADEMOISELLE BRIANT.

Décidément vous ne le voulez pas?

LE DUC, avec colère.

Non, je ne le veux pas.

MADEMOISELLE BRIANT.

Eh bien! moi, je le veux.

(Mouvement général d'étonnement.)

LE DUC.

Prenez garde, mademoiselle Briant.

MADEMOISELLE BRIANT.

Prenez garde vous-même, monsieur le duc... Sans indulgence pour les fautes de la jeunesse, on oublie souvent qu'on en a commis qui pourraient nous coûter cher.

LE DUC.

Que voulez-vous dire?

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! rien, seulement une aventure arrivée il y a cinq ou six ans, et qu'il ne serait pas inutile de vous rappeler.

LE DUC, s'éloignant.

Je ne veux rien entendre.

MADEMOISELLE BRIANT.

Une aventure qui pourrait couvrir de ridicule, ruiner peut-être un des seigneurs les plus orgueilleux de la cour.

LE DUC, revenant vivement.

Hein ?...

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah! vous m'écoutez à présent? Je disais donc qu'il y a de cela cinq ou six ans, une jeune actrice venait de débuter à la Comédie-Française, et comme elle était jolie, l'épée, la finance et même le sévère parlement furent bientôt à ses pieds... Enfin, un jour, elle reçut une lettre si originale qu'elle l'a conservée, et l'a même apprise par cœur... Cette lettre était d'un jeune seigneur de la cour... Le duc... car c'était un duc, lui écrivait ces mots qui ne sont jamais sortis de sa mémoire... « Mademoiselle, j'ai un « grand nom, mais je ne suis pas riche encore... « si vous daignez accepter le petit souper que je « vous offre... » ce duc a un grand faible pour les petits soupers...

LE DUC, à part.

Ah! quel souvenir!

MADEMOISELLE BRIANT.

« Je vous promets de vous remettre un blanc-« seing que vous pourrez remplir à votre vo-« lonté, quand la mort de mon frère aîné « m'aura assuré l'immense fortune à laquelle j'ai « le droit de prétendre... »

LE DUC, à part.

Je suis sur les épines!

MADEMOISELLE BRIANT.

La jeune actrice eut la faiblesse d'accepter le petit souper; voyez donc comme monsieur le duc est attentif maintenant!

CAMARGO.

Poursuivez, poursuivez, je vous en prie.

MADEMOISELLE BRIANT.

Elle accepta... mais elle eut le bonheur de conserver sa raison; le duc perdit la sienne, et commit l'imprudence de donner cette fatale signature en blanc qui est aujourd'hui très importante, vu que monsieur le duc est trois fois millionnaire.

LE DUC.

Quoi! elle a conservé ce papier?

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! très précieusement... Mais ne m'interrompez donc pas, je n'ai pas fini...

AIR de l'Angélus

Je vais désigner maintenant,
Pour qu'à vos yeux tout s'éclaircisse,
Les deux héros de ce roman :
C'est moi qui suis la jeune actrice; (*bis.*)
Quant au jeune homme, on peut, je croi,
Le nommer d'après l'écriture.

(Elle tire un papier de son sein, et le montre au duc.)

Monsieur le duc, ainsi que moi,
Reconnaît-il la signature?

LE DUC, à part.

Je n'en puis plus douter. (Haut.) Et quel usage mademoiselle prétend-elle faire de cet écrit?

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! je ne suis pas cruelle... Les conseils de mademoiselle Camargo, son exemple, m'ont éclairée... je veux faire une fin... je veux me marier...

LE DUC.

Vous marier?

MADEMOISELLE BRIANT.

Oui... et comme je tiens à avoir un mari distingué, je ne vois rien de mieux que de remplir votre blanc-seing par une bonne promesse de mariage.

LE DUC.

Vous voulez que je vous épouse... moi!...

MADEMOISELLE BRIANT.

Avec un douaire de six cent mille livres.

LE DUC.

Nous plaiderons, mademoiselle.

MADEMOISELLE BRIANT.

Eh bien! nous plaiderons... j'aime le scandale, moi... à moins pourtant que vous ne veuilliez entrer en arrangement... Vous avez là sur vous un ordre qui délie Camargo de tout engagement; eh bien! changeons.

LE DUC.

Jamais!

MADEMOISELLE BRIANT.

Alors épousez-moi.

LE DUC.

J'aimerais mieux épouser le diable. (A part.) Allons, elle m'échappe. (Haut.) Mademoiselle Camargo, vous n'appartenez plus à la maison du roi.

(Il lui remet un papier.)

MADEMOISELLE BRIANT, avec dignité.

Monsieur le duc de Lionne, vous êtes libre.

(Elle lui remet un papier.)

LEGOUIC, qui a été au fond.

Monsieur le duc, il y a trois personnes en bas qui vous demandent... un colonel, un abbé et un maltotier... Ils prétendent que vous avez gagné votre pari, et qu'ils veulent vous payer.

LE DUC, à part.

Je suis pris de tous côtés.

(Il se dispose à sortir.)

MADEMOISELLE BRIANT.

Sans rancune, monsieur le duc.

(Elle lui fait la révérence.)

LEGOUIC, le suivant.

Quand vous aurez besoin de danseuses, il faudra venir les chercher chez nous.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté LE DUC.

LEGOUIC.

La Briant, vous aurez mon estime.

CAMARGO.

Ah! mademoiselle... mon amie... comment jamais reconnaître ce que vous avez fait pour moi... pour nous?

MADEMOISELLE BRIANT.

Écoutez, mes enfants, je ne vous demande qu'une chose... vous allez tous retourner en Bretagne, et vous ferez prudemment... un courtisan humilié est un mauvais voisinage... Eh bien! ma petite Marie, le jour de ton mariage avec M. Didier, quand tu seras là, agenouillée, priant pour ton père, pour ton époux...

LEGOUIC.

Et pour moi.

MADEMOISELLE BRIANT.

Tâche qu'il se trouve un mot de souvenir dans la prière de la mariée, ça me portera bonheur... Sur-tout que madame la vicomtesse d'Auray conserve toujours à la Briant une petite place dans le cœur de la Camargo.

CHOEUR FINAL.

AIR des Bayadères.

ENSEMBLE.

Mettons-nous en voyage;
Nous trouverons, amis,
Un bonheur sans nuage
Dans notre beau pays

FIN DE LA CAMARGO.

PARIS —IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

20



LA FILLE DE DOMINIQUE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. DE VILLENEUVE ET CHARLES;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 22 juin 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MICHEL BARON, comédien du roi, et auteur dramatique. M. DERVAL.
LATHORILLIÈRE, son camarade.................... M. SAINVILLE.
NICOLAS, domestique de Baron.................... M. LEVASSOR.
CATHERINE BIANCOLELLI, fille de Dominique, ancien arlequin de la Comédie-Italienne.................. Mlle DÉJAZET.
COMÉDIENS et COMÉDIENNES.

La scène se passe à Paris, chez Baron, vers l'année 1688.

Le théâtre représente un salon avec plusieurs portes. A droite, une table recouverte d'un tapis, avec tout ce qu'il faut pour écrire. A gauche, un sofa.

SCÈNE I.

BARON *, seul; il est en robe de chambre, assis et écrivant.

Vivat! mon cinquième acte est terminé, et je pourrai, dans quelques jours, lire ma pièce à messieurs les comédiens du roi, mes chers camarades; quelle gloire d'ajouter au nom déja si connu de Michel Baron, premier acteur de la scène française, celui d'un des écrivains dramatiques les plus distingués du siècle de Louis XIV! Et vraiment depuis quinze ans que mon maître et camarade Molière n'existe plus, le théâtre avait besoin d'un homme comme moi pour retrouver son ancienne splendeur.

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Par deux chemins, malgré l'envie,
Je marche à l'immortalité...
Le matin, seul avec Thalie,
J'écris pour la postérité. (*bis.*)
Le soir, changeant de langage et de mine,
De Melpomène interpréte en renom,
» Je donne un lustre aux beautés de Racine,
« Un voile aux défauts de Pradon ! »

(Il appelle.) Nicolas! Nicolas!

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

SCÈNE II.

BARON, NICOLAS.

NICOLAS, accourant.

Voilà!

BARON.

Est-il venu quelqu'un me demander ce matin?

NICOLAS.

Oui, monsieur; il est venu d'abord la filleule du père Vincent, votre costumier, qui apporte l'habit que vous avez commandé pour la pièce nouvelle; elle est là qui attend.

BARON.

C'est bien... après?

NICOLAS.

Après, il est venu une dame.

BARON.

Une dame?... Elle ne t'a pas dit son nom?

NICOLAS.

Pardonnez-moi, elle s'appelle..... attendez donc.... un drôle de nom! Catherine Bianco.... co...

BARON.

Catherine Biancolelli?

NICOLAS.

Colelli... c'est ça...

BARON.

La fille de Dominique, l'ancien arlequin de la Comédie-Italienne.

NICOLAS.

Juste.

BARON.

En vérité, on a peine à concevoir une pareille ténacité : voilà cinq lettres qu'elle m'écrit, et trois visites qu'elle me fait depuis huit jours!

NICOLAS.

C'est peut-être à cause que monsieur ne la reçoit pas quand elle vient, et n'y répond pas quand elle y écrit.

BARON, avec fatuité.

Eh! le puis-je! parceque cette jeune personne a paru sur quelques tréteaux de province à la suite d'une troupe de comédiens ambulants, elle se croit le droit de débuter sur un théâtre que Louis XIV honore de sa protection royale!

NICOLAS.

Dame! c'te pauvre jeune personne dit comme ça qu'il faut avoir de l'indulgence pour ceux qui commencent, et que, dans le temps, son père, M. Arlequin, en a évu pour vous

BARON.

Il est vrai : resté orphelin à l'âge de huit ans, j'ai trouvé dans Dominique un guide, un protecteur, un ami; je fus élevé avec sa fille jusqu'au moment où il me fit entrer dans la troupe des petits comédiens de monseigneur le dauphin. Mais je ne suis pas un ingrat, et si Catherine a besoin de secours, d'argent, je me ferai un véritable plaisir... (On entend au dehors Lathorillière.) Ah! j'entends la voix du joyeux Lathorillière, mon camarade et ami. Laisse-nous, et si mademoiselle Biancolelli revient encore ici, rappelle-toi que je n'y suis pas.

NICOLAS, à part.

Pauvre petite! je n'osons pas dire à not' maître qu'elle est restée aussi à attendre dans c'te chambre, avec la filleule du costumier. Allons la prévenir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

BARON, LATHORILLIÈRE.

LATHORILLIÈRE.

AIR : Ton ton, ton taine, ton ton.

Sabler le champagne à plein verre,
Aimer Nanette ou Jeanneton,
Ton ton, ton ton, ton taine, ton ton!
Fêter l'amour, la bonne chère,
Du siècle voilà le bon ton,
Ton ton, ton taine, ton ton!

Lorsque viendra l'heure suprême
Où j'irai souper chez Pluton,
Ton ton, ton ton, ton taine, ton ton!
De peur d'arriver en carême,
J'emménerai mon marmiton,
Ton ton, ton taine, ton ton!

BARON, avec une dignité comique.

Salut au gros Agamemnon.

LATHORILLIÈRE, déclamant.

« Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille. »

Paresseux! à onze heures encore en robe de chambre! que faisais-tu donc là? Une autre *Andrienne* ou un nouvel *Homme à bonnes fortunes?*

BARON.

Peut-être : d'ailleurs, je me couche si tard..! hier, après la comédie, j'ai soupé avec deux femmes charmantes.

LATHORILLIÈRE.

Rien que ça... eh bien! moi, j'ai soupé avec douze!

BARON.

Tu plaisantes.

LATHORILLIÈRE.

Tout le magasin de mademoiselle Barbin, la marchande de modes de la cour; nous n'étions que trois pour croquer ces jolies poulettes!

BARON.

Et qui donc composait cet heureux triumvirat?

LATHORILLIÈRE.

Tous gens de la plus haute volée : le comte de Narbonne, colonel du régiment de la reine; le chevalier de Grammont, lieutenant-général du Béarn, et moi, Jean-François Lenoir de la Thorillière, gentilhomme bérichon, ancien officier du gobelet, maintenant comédien du roi, et auteur d'*Antoine et Cléopâtre*, une tragédie superbe! qui est tombée à plat le jour de la première représentation.

BARON.

Comment! vous, des gens de qualité, donner dans les grisettes... ah! fi!

LATHORILLIÈRE.

Que veux-tu, mon cher! elles sont folles de moi; elles m'appellent toutes leur gros chat.

AIR : Oui, l'or est une chimère (de ROBERT-LE-DIABLE)

Vivent, vivent les grisettes
Au teint frais, aux jolis yeux;
Avec de telles conquêtes
On est certain d'être heureux!

Sans gêne on peut rire et boire,
On peut les aimer sans languir;
Avant de chercher la gloire,
Toujours je cherche le plaisir!

Vivent, vivent les grisettes, etc.

Des marquises, des duchesses,
J'estime fort la qualité;
Pourtant, en fait de maîtresses,
J'aime encor mieux la quantité.

Vivent, vivent les grisettes, etc.

A propos de conquêtes, il paraît qu'hier, à l'hôtel de Bourgogne, nous en avons encore fait une délicieuse.

BARON.

Bah! tu crois?

LATHORILLIÈRE.

Oui, mon cher, et même une femme de qualité. On m'a dit que dans notre fameuse scène du quatrième acte d'*Iphigénie en Aulide* elle nous avait trouvés si beaux, si pathétiques, qu'elle en a perdu connaissance, et que ses gens ont été obligés de la reconduire dans cet état jusqu'à son carrosse.

BARON.

Eh bien! cela t'étonne, toi? Ce n'est pas la première fois que ces dames nous font l'honneur d'avoir un cœur sensible, va... Mais était-ce là le sujet de ta visite?

LATHORILLIÈRE.

Pas tout-à-fait; je venais te prévenir que c'est aujourd'hui jour de comité, et qu'en ma qualité de secrétaire j'ai convoqué chez toi tous nos camarades: Monfleuri, Raisin, Lathuilerie, Legrand, mesdemoiselles Duparc et Champmêlé, etc. Nous aurons à décider, séance tenante, quelle sera la comédienne admise aux débuts pour remplacer mademoiselle Petit de Beauchamp, qui se retire à Pâques. Il y a plusieurs demandes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NICOLAS.

NICOLAS, tenant une lettre à la main.

Monsieur, une lettre très pressée.

BARON.

Donne... (A Lathorillière.) Un billet doux, je gage.

LATHORILLIÈRE.

Voyons, voyons!...

BARON, lisant.

« Monsieur, puisqu'il m'est impossible d'arriver jusqu'à vous et que vous refusez d'accorder même une audience à la fille de votre ancien ami, je vous prie d'assister à une représentation que je desire donner bientôt en votre présence... Vous pourrez alors juger si je suis digne ou non de l'honneur que je réclame en vain depuis si long-temps. »

« CATHERINE BIANCOLELLI. »

LATHORILLIÈRE.

Quoi! c'est encore la petite Dominique qui veut débuter dans la troupe des comédiens du roi!... ah! cela fait pitié.

BARON.

Pour lui épargner un refus, et à cause de mon ancien attachement pour elle, j'avais poliment refusé de la recevoir.

LATHORILLIÈRE.

Tu as fort bien fait... Il ne sera pas dit que nous aurons sacrifié le bon goût et la pureté de la scène française à tous ces bateleurs italiens qui pullulent sur nos petits théâtres.

BARON.

C'est ce que je vais décidément signifier à mademoiselle Biancolelli.

NICOLAS, à part.

S'il savait qu'elle est encore là.

LATHORILLIÈRE.

Moi, pendant ce temps, je vais prendre des informations sur notre belle inconnue d'hier soir.

AIR : Je saurai bien te faire marcher droit (de LA LUNE DE MIEL).

Adieu, mon cher; je te quitte; au revoir,
Je vais courir après notre conquête;
Que je la trouve, et j'ai mis dans ma tête
De la soumettre en vainqueur, dès ce soir.
Et toi, préviens la fille d'Arlequin
  Que l'on ne peut la satisfaire;
Ne laissons pas arriver Tabarin
  Sur le théâtre de Molière.

ENSEMBLE.

Adieu, mon cher, etc.

(Il sort.)

BARON.

Adieu, mon cher; cours bien vite; au revoir!
Va découvrir notre belle conquête;
Je m'y connais, et prédis sa défaite;
Elle doit être à nous avant ce soir!

SCÈNE V.

BARON, NICOLAS, puis CATHERINE.

BARON va se placer à son bureau et écrit.

« Mademoiselle..... » ou plutôt: « Ma chère « Catherine » car c'est ainsi que je l'appelais autrefois.

CATHERINE, entrant vêtue en paysanne du temps et portant un gros paquet sous le bras.

Eh ben donc!... est-ce qu'on m'a plantée là dans c'te chambre pour m'y faire pousser comme une asperge?

BARON, écrivant.

Qu'est-ce?

NICOLAS.

Ah! monsieur, c'est l'ouvrière qui vient de la part du costumier, vous savez...

BARON.

Qu'elle attende.

NICOLAS, à Catherine.

Pourquoi donc que vous entrez sans la permission de mon maître?

CATHERINE, bas à Nicolas.

C'est moi, j'ai tout entendu... la filleule du père Vincent m'a prêté son costume... Tiens, tais-toi et va-t'en.

(Elle lui donne de l'argent.)

NICOLAS, stupéfait.

Comment, c'est...

(Il s'arrête sur un signe de Catherine.)

BARON, pliant sa lettre.

Eh bien! Nicolas, qu'as-tu donc?... que voulais-tu dire?

NICOLAS.

Rien, monsieur, rien... j'ons pas ouvert la bouche.

BARON.

Tiens... porte sur-le-champ cette lettre à mademoiselle Biancolelli.

NICOLAS, la prenant.

Pardine, ça ne sera pas long... (La glissant à Catherine pendant que Baron a le dos tourné.) Tenez, mam'selle... (A part.) Quelle femme! elle change de figure comme de... ah! ah! ah!

(Il sort en riant.)

SCÈNE VI.

BARON, CATHERINE.

BARON, à part, se levant et la regardant.

Eh! mais, elle n'est pas mal du tout, l'ouvrière du père Vincent. (Haut.) Approche, mon enfant, approche... comment t'appelles-tu?

CATHERINE.

Eh ben! j'sis Margot, la filleule à mon parrain qui m'a fait venir de Noisy le Sèche, il y aura trois mois aux prunes, pour apprendre à faire les oûrlets et à coudre ses pratiques... (riant bêtement) iques...

AIR : Si j'étais le roi Jean.

Apprenez qu' l'an darnier
J'ons perdu père et mère;
J'étions seul' sur la terre,
Et j' n'avions pas d' métier.
J'ons vendu ma cabane,
Ma bique et son chevreau,
Et, monté' sur mon âne,
J' s'is parti' du hameau.
Oh!...

Sur ma route on m'a dit
Que j'avions d' la prestance,
Du babil et d' l'aisance,
Queuqu'fois mêm' de l'esprit.
J' n'en f'sais rien au village,
Mais à Paris me v'là...
Et je pourrai, je gage,
Y ben placer tout ça.
Ah!...

BARON.

Certainement, mon enfant... quand on est aussi gentille que toi, on ne peut manquer de faire son chemin.

CATHERINE.

Pas vrai, monsieur le baron... sur-tout si j'avions un protecteur... V'là donc que c' matin, pendant que j'étais en train d'accrocher un gilles et un arlequin à la porte d' mon parrain : « Margot, qu'y me dit, mets ben vite ta tenue « des dimanches, fais-toi belle, m'n' enfant, « v'là le moment de te lancer... y a de l'ou- « vrage à r'porter chez M. le baron, un fameux « qui joue les princes et les z'héros, comm' je « taille une paire d' manches... tâche de lui « plaire... c'est un mossieu qui a des connais- « sances et qui pourra te pousser... » Là-dessus je m' suis requinquée de mon mieux, j'ai mis ma croix d'or à mon cou, ma cornette sur ma tête, vot' habit sous mon bras, et me v'là... poussez-moi, monsieur le baron, poussez-moi...

(Elle lui donne en riant une grande bourrade.)

BARON.

Doucement, Margot, doucement... si tu veux que je te protége il faut commencer par te défaire de ces manières-là... elles sont trop rustiques.

CATHERINE, avec une naïveté maligne.

Dame! j' nons que les manières que la nature m'a baillées, ça vaut queuqu'fois mieux qu' celles qu'on veut s' donner...

BARON, à part.

Elle n'a pas tout-à-fait tort... si nos comédiennes avaient ce naturel...

CATHERINE, ouvrant le paquet.

Ah! ça, voyons!... y n' faut pas pour ça que j'oublie de vous essayer vot' costume... (Le tirant par la manche de son habit.) Allons, ôtez donc ça, j'ai pas le temps d'attendre.

BARON.

Puisque tu le veux absolument... (Il ôte sa robe de chambre et essaie de passer l'habit.) Diable! il est bien étroit!...

CATHERINE.

Attendez, je vas vous aider un brin (tirant l'habit très fort); aïe donc!... aïe donc!

BARON.

Pas si fort, Margot, tu vas déchirer les doublures...

CATHERINE.

Quoique ça fait?... comme dit mon parrain, vous qu'êtes chef d'emploi, vous ne devez pas vous inquiéter des doublures... aïe donc!... là!... ça y est!... Dieu de Dieu! que vous êtes biau dans cet attirail-là!...

BARON, se redressant avec satisfaction.

Tu trouves?

CATHERINE, le contemplant.

Vous avez un air... vous avez un' mine... vrai!... on paierait ses places pour vous voir.

BARON, à part.

Il paraît que j'ai donné aussi dans l'œil à cette petite... je n'en manque pas une... Au fait, Lathorillière avait raison, souvent ces petites filles ont un certain je ne sais quoi... (Haut.) Écoute, Margot... tu me plais, et si je puis t'être utile... mais, dis-moi, que sais-tu faire?

CATHERINE.

Tout, monsieur le baron... mes parents m'ont donné un' fameuse inducation, allez...

AIR : Le pauvre Claudin toute la journée.

A la moisson j' sais faire un' gerbe,
Faucher le foin et l'herbe;
J' savons m'ner les ân's aux moulins;

Aux fagots j' sais mettr' les attaches,
Je sais aussi traire les vaches,
Él'ver les poul's et les lapins;
Je sais ourler une serviette,
Et jouer d' la serinette.

(Elle danse lourdement sur la ritournelle.) Et, comme vous voyez, j'y joins la danse...

BARON, en riant.

Voilà des talents fort agréables... Ah! ça, je pense que tu es une fille sage?

CATHERINE.

Ah! oui...

BARON.

Que tu n'as pas d'amoureux?

CATHERINE.

Ah! non!... ah! si!...

BARON, se récriant.

Tu as un amoureux?...

CATHERINE.

Un tout p'tit qu'est tambour et fife dans les gardes françaises... même qu'il m'a fait sa première déclaration en musique sur l'air de mon ami Pierrot... mais pour le bon motif au moins... (Avec dignité.) Sans ça, j'aurais pas permis que M. Bellepointe me fréquentasse.

BARON.

Ah! il a nom Bellepointe!

CATHERINE.

Un beau nom, pas vrai!... et qui lui va ben... car il est d'un crâne... l' mois dernier, il a, comme y dit, mis trois bourgeois sur l' flanc...

BARON.

Ah! mon Dieu!

CATHERINE.

Le premier, parcequ'il l'avait regardé de travers... le second, parcequ'il l'avait regardé en face... et le troisième, parcequ'il ne l'avait pas regardé du tout.

BARON.

Eh bien! ma chère Margot, si tu tiens à me plaire, il faut commencer par oublier ton M. Bellepointe... je ne suis pas curieux de faire connaissance avec lui.

CATHERINE.

Je l' veux ben, monsieur le baron; pour vous, n'y a rien que je n'fassions.

BARON.

Tu es charmante, et je te prends décidément sous ma protection... Tiens, voilà les arrhes du marché...

(Il l'embrasse.)

CATHERINE.

Drôle de monnaie... c'est dommage qu'elle circule partout...

(On entend Lathorillière.)

BARON, à part.

Dieu! Lathorillière... Il ne faut pas qu'il me surprenne en tête-à-tête avec une paysanne... (Haut.) Margot, j'ai encore à te parler, va m'attendre dans cette chambre, j'irai te rejoindre dans un instant.

CATHERINE.

Par-là?... j'y vas, monsieur le baron... mais ne soyez pas long-temps, et sur-tout n'oubliez pas c' que j' vous ai dit.

BARON.

Quoi donc?

CATHERINE, reprenant le refrain.

Je sais ourler une serviette,
Et jouer d' la serinette.

(Baron la pousse et referme vivement la porte, quand Lathorillière paraît.)

SCÈNE VII.

BARON, LATHORILLIÈRE.

LATHORILLIÈRE, en grande toilette.

Bonne nouvelle, Baron!... bonne nouvelle!... frise-toi, babille-toi... fais-toi magnifique, nous allons en bonne fortune.

BARON.

Où donc?

LATHORILLIÈRE.

Comment, où donc?... Est-ce que tu ne te rappelles pas l'aventure... La belle inconnue d'hier soir...

BARON.

Ah! oui, oui... j'y suis!... (A part.) Cette petite Margot m'a semblé si gentille, que j'avais oublié!... (Haut.) Eh bien! qu'as-tu fait?

LATHORILLIÈRE.

Un coup de maitre... le génie de Scapin ou de Mascarille n'aurait pas mieux inventé... Imagine-toi que, d'abord, grace aux informations que j'avais prises, j'ai facilement découvert l'asile de notre dulcinée.

BARON.

Ah! ah! Eh bien! comment l'appelle-t-on?

LATHORILLIÈRE.

Ah! mon ami... elle a un nom idéal... étourdissant... Nina de Follenville! femme d'un président à mortier au parlement de Paris.

BARON.

Diable, une présidente!

LATHORILLIÈRE.

Oui, mon cher, et comme je ne voulais pas me présenter chez elle avant d'avoir sondé le terrain... il m'est venu dans l'esprit d'habiller le moucheur de chandelles du théâtre en galant coureur.

BARON.

Bravo!... idée admirable!

LATHORILLIÈRE.

N'est-ce pas?... L'ambassadeur ainsi préparé nettoyé et brossé... je lui remets une belle pomme de reinette.

BARON.

Une pomme de reinette!... et pourquoi faire?

LATHORILLIÈRE.

Tu vas voir... Je la remets, dis-je, à notre ambassadeur, et j'y joins un billet ainsi conçu : « Belle présidente, à qui donnez-vous la « pomme?... *Signé* ACHILLE et AGAMEMNON. »

BARON.

Et qu'a-t-elle répondu ?

LATHORILLIÈRE.

Il paraît qu'elle a trouvé la plaisanterie du meilleur goût, et la pomme aussi... car elle a daigné la manger... En outre, elle a remis entre les mains de notre plénipotentiaire la réponse suivante : « Majestés ! » au pluriel, tu comprends... « Majestés !... dans une heure, « trouvez-vous dans l'allée des Feuillants, et là, « je décernerai la couronne...

« *Signé* NINA DE FOLLENVILLE. »

BARON.

Charmant, sur mon honneur !... Il faut que cette femme-là soit fort aimable et fort spirituelle, ou bien, comme le dit son nom, qu'elle ait perdu la tête...

(Ici on entend un léger bruit dans la chambre où est Catherine.)

LATHORILLIÈRE.

Hem !... qu'est-ce que c'est ?... Est-ce que tu as du monde chez toi ?...

BARON.

Moi, non... je t'assure... (A part.) Dieu ! cette pauvre Margot qui s'impatiente !...

LATHORILLIÈRE.

Tu vois que maintenant notre réussite est immanquable... (A part.) Sur-tout quand elle me verra dans cette tenue-là !... (Haut.) Hem !... quelle tournure !... j'ai mis l'habit de don Juan.

BARON.

C'est un peu lourd !

LATHORILLIÈRE.

Je crois bien, il pèse trente-deux livres... Toi, je te conseille de mettre celui du marquis de Moncade, *l'homme à bonnes fortunes*... C'est de circonstance.

BARON.

Oui, mon cher; mais c'est que...

LATHORILLIÈRE.

Ah ! sur-tout, convenons d'une chose... Celle de nos deux majestés qui perdra la bataille opérera sa retraite sur-le-champ sans rien réclamer pour les frais de la guerre.

BARON, lui prenant la main.

Touche là... c'est convenu... Et pour ne pas faire attendre madame la présidente, va toujours au rendez-vous, je te rejoindrai dès que je serai prêt... Bonne chance, beau don Juan !

LATHORILLIÈRE.

Au revoir, séduisant Moncade...

AIR de la Demoiselle au bal.

Allons, ne tarde pas,
Notre belle là-bas
A l'instant va se rendre.
Pour la première fois,
Il ne faut pas, je crois,
Long-temps se faire attendre.
Mes beaux habits,
Comme ceux d'un marquis,
Sont tout parfumés d'ambre...

BARON, à part.

Pourquoi sortir
Pour chercher le plaisir,
Lorsqu'il est dans ma chambre ?

TOUS DEUX.

Allons, ne tarde pas, etc.

SCÈNE VIII.

BARON, seul.

Enfin, il est parti... Allons vite retrouver ma jolie petite Margot qui a bien plus d'attraits à mes yeux que toutes les présidentes du monde. (Il ouvre la porte et appelle avec précaution.) Margot ! Margot !... Eh bien ! elle ne répond pas... Que vois-je ? la porte du petit escalier est entr'ouverte... Elle sera partie, impatientée de ne pas me voir arriver.... maudit Lathorillière.... m'avoir fait manquer une si belle occasion !... je suis d'une colère contre lui...

SCÈNE IX.

BARON, NICOLAS.

NICOLAS, entrant.

Monsieur, monsieur, v'là une dame qui vous demande...

BARON.

Une dame ?...

NICOLAS.

Qui est folle, mais folle à lier... Il faut que ce soit par amour pour vous, car elle ne fait que répéter votre nom.

BARON.

Et quel est le sien ?

NICOLAS.

Elle s'appelle la présidente Nina de Follenville.

BARON.

La présidente ! celle dont Lathorillière m'a parlé, et au-devant de laquelle il est allé si vite ! ah ! ah ! ah ! c'est délicieux !... fais entrer.

NICOLAS, criant à la cantonade.

Vous pouvez entrer, madame la folle !

SCÈNE X.

LES MÊMES; CATHERINE, en costume de présidente de l'époque : robe de satin rose ouverte, avec un dessous de satin blanc; une écharpe bleue en sautoir, une rose dans les cheveux.

CATHERINE.

Baron ! mon cher Baron, où est-il ?

Air : J'arrose, j'arrose (de Jenny).

Je chante, je danse, je chante,
Pour calmer le feu qui me tourmente,
Je danse et je poursuis toujours
Le tendre objet de mes amours!
J'en jure, foi de présidente,
Par Baron mon cœur fut séduit;
Pour lui, ma flamme dévorante,
Vous le voyez, m'a fait perdre l'esprit.

BARON.

Eh quoi! belle présidente, c'est pour Baron...

CATHERINE.

Je chante, je danse, etc.

(A Baron.) Ah! ah! vous voilà, chevalier; comment vous portez-vous?... merci, pas mal... et vous? où est-il? je le cherche par-tout.... Pour lui plaire je suis devenue nymphe, sylphide, naïade, dryade, hamadryade! Je l'appelle en fa dièze, il me répond en mi bémol, et je le poursuis en jetés-battus.

Je chante, je danse, etc.

NICOLAS, bas, à Baron.

Eh bien! monsieur, est-elle folle celle-là?

BARON.

Tais-toi; son malheur m'intéresse; pauvre femme! si je pouvais lui rendre la raison!

CATHERINE, soupirant.

Ah! chevalier, je suis bien malheureuse! j'adore Baron, et mon mari ne veut pas que je l'épouse.

NICOLAS, riant.

Ah! ah! ah!

CATHERINE, s'avançant sur Nicolas.

Pourquoi riez-vous? Est-ce pour insulter à ma passion... téméraire...! Holà! à moi, mes mousquetaires; qu'on arrête cet homme et qu'on le charge de chaînes... vous m'en répondez sur vos têtes.

(Nicolas recule effrayé.)

CATHERINE, avec gaîté.

Je chante, je danse, etc.

(Elle s'arrête au milieu du refrain et va s'asseoir sur le sofa d'un air mélancolique.)

BARON, à Nicolas.

Attends! je crois qu'elle se calme, n'interromps pas sa rêverie.

CATHERINE, assise.

Pst!... pst!...

(Elle fait signe à Baron de venir auprès d'elle.)

BARON.

Vous m'appelez?

(Il s'approche.)

NICOLAS, à mi-voix.

N'y allez pas, monsieur, elle va vous mordre.

BARON.

Imbécile! une jolie femme ne me fait jamais peur.

(Il s'approche.)

CATHERINE.

Plus près, plus près encore. (Prenant la main de Baron qui s'est assis.) Ah! qu'on est bien près de toi! si tu savais, je suis bien à plaindre; quand je le regarde, il détourne les yeux; quand je lui prends la main, il la retire; quand je l'appelle, il me fuit, m'abandonne! (Essuyant ses yeux.) Oh! je t'en prie, ne lui dis pas que j'ai pleuré, car il se rirait de mes larmes!

NICOLAS, essuyant ses yeux.

Pauvre femme! elle me fait pleurer comme une bête!

BARON, ému.

Ah! madame, croyez-bien que celui qui a pu vous plaire sera touché de tant d'amour. (Tombant à ses genoux.) Et c'est à vos pieds qu'il jure de vous aimer toujours!

CATHERINE, se levant d'un air effrayé.

O ciel! est-ce possible! (Le regardant fixement et lui riant au nez.) Ah! ah! ah! la drôle de figure... lui à mes pieds! quand il voltige là-bas... Tiens, regarde, regarde, est-ce que tu ne le vois pas?

BARON.

Qui donc?

CATHERINE, regardant en l'air et semblant suivre un objet des yeux.

Ce beau papillon aux ailes dorées, qui vole au-dessus de ma tête... c'est lui!... c'est l'objet de mon amour!

NICOLAS, à part.

Mon maître un papillon... est-elle folle l'infortunée!

CATHERINE, courant çà et là comme si elle voulait attraper un papillon.

Air du galop de Baudoin.

Je le tien! (*bis.*)
C'est mon amant, c'est mon bien!
Je le tien! (*bis.*)
Ah! comme il voltige bien!
Objet de ma passion,
Vif et léger papillon,
En vain tu veux m'échapper,
Je vais t'attraper.
Je le tien! (*bis.*) etc., etc.

(Elle recommence à courir.)

Mais, chut!... pour moi quel plaisir!
Je vais enfin le saisir,
Car il s'est posé là-bas
Sur un échalas!

(Elle s'approche de Nicolas qui se tient raide et droit, et semble attraper le papillon sur son nez.)

NICOLAS, se frottant le nez.

Aye! qu'est-ce que vous avez donc?

CATHERINE, lui montrant le papillon qu'elle croit tenir dans ses mains.

Je le tien! (*bis.*)
C'est mon amant, c'est mon bien...
Je le tien! (*bis.*)
Ah! comme il voltigeait bien!

BARON.

De grace chère présidente, écoutez-moi, et

au lieu de courir après un être si volage et si léger, tournez les yeux vers celui qui ne demande qu'à vous rendre à la raison et au bonheur !

CATHERINE.

Quel son de voix... c'est le sien!... où suis-je donc pour qu'il ait entendu mes cris? (*Elle passe ses mains sur son front d'un air égaré.*) Tiens! je suis au spectacle ! (*Regardant dans la salle.*) Oh ! les belles dames! oh! les jolis garçons ! (*Elle fait la révérence.*) Le voilà qui fait son entrée... Qu'il est bien dans Achille, quand il dit :

(*Elle marche d'un air tragique.*)

« Rendez grace au seul nœud qui retient ma colère,
« D'Iphigénie encor je respecte le père ! »

(*S'arrêtant.*) Ah ! maintenant le théâtre change... nous voici dans les champs. (*Ici l'orchestre joue en sourdine la ritournelle de l'air suivant.*) Voyez-vous ces jeunes villageois qui traversent la prairie avec leurs pastourelles... tenez, regardez ce berger qui fait paître ses moutons.

(*Elle montre Nicolas.*)

NICOLAS, à part.

Bon ! elle me prend pour un berger, et elle voit des moutons maintenant... cette femme-là a la folie des bêtes !

CATHERINE.

Il prend sa musette... il fait danser les jeunes filles sur le gazon... quels doux accords !

(*A Baron.*)

AIR de la Musette (de Panseron).

Vois leur plaisir, vois leur danse légère,
Guide mes pas, et sois mon pastoureau;
Moi, pour toujours, je se serai ta bergère...
Tiens, entends-tu le son du chalumeau?...
Écoutez !
Écoutez !

(*Ritournelle de hautbois.*)

J'entends au loin la chansonnette
Que l'écho fidèle répète.
Écoutons, (*bis.*) le voici,
Oui,
Il est déja près d'ici.

NICOLAS, dansant.

Dites donc, monsieur, il me semble que je suis une jeune bergère et que je danse une bourrée avec mon pastoureau.

BARON.

Tais-toi donc.

CATHERINE.

Même air.

Mais on s'éloigne et l'on quitte la plaine,
Le soleil fuit, c'est l'heure du repos.
Déja là-bas, sous l'ombre du vieux chêne,
Tous les bergers rappellent leurs troupeaux.
Écoutez ! (*bis.*)

J'entends au loin, etc., etc.
Il est déja loin d'ici.

(*Elle leur indique du doigt les bergers qu'elle voit partir et semble écouter avec intérêt le bruit du hautbois qui continue et s'éloigne peu à peu.*)

NICOLAS, écoutant toujours et ayant l'air de voir les bergers.

Dieu de Dieu ! doivent-ils être loin maintenant !...

CATHERINE.

Ciel ! le voilà qui embrasse une autre bergère que moi... l'infidèle... ah ! soutenez-moi... je me meurs !

BARON, la soutenant dans ses bras.

Elle se trouve mal ! Nicolas, va vite chercher des sels.

CATHERINE, se relevant.

Infâme !... tu te joues encore de ma douleur... Eh bien, c'en est fait... mon parti est pris !...

(*Reprenant l'air d'entrée.*)

Je chante, je danse, etc.

(*Elle sort en dansant.*)

BARON, à Nicolas.

Vite, Nicolas, suis-la, et veille à ce qu'il ne lui arrive aucun mal.

NICOLAS.

J'y vas, monsieur... sur son chemin elle n'aurait qu'à prendre les passants pour des papillons et courir après.

(*Il fredonne en imitant Catherine, et sort en chantant.*)

Je chante, je danse, etc.

SCÈNE XI.

BARON, seul.

En vérité, on n'a jamais inspiré une pareille passion !... je ne pourrais y croire si je ne l'avais vu de mes propres yeux... folle par amour... c'est inconcevable !... Voilà de ces aventures qui n'arrivent qu'à moi... Ce qui m'amuse dans cette affaire, c'est l'amour-propre de ce gros Lathorillière qui s'était figuré pouvoir l'emporter sur moi, même auprès d'une femme de qualité. Ah! ah ! ah !

AIR du vaudeville de la Partie Carrée.

Pauvre garçon, dans ce moment, peut-être,
Pour elle il brave et la pluie et le vent,
Et malgré l'heure il ne voit pas paraître
Au rendez-vous la beauté qu'il attend !
Pour un galant, grand Dieu ! quel tour infâme!
J'ai plus d'adresse, et je puis, sur ma foi,
Jurer du moins que jamais une femme
Ne se moqua de moi. (*bis.*)

SCÈNE XII.

BARON, LATHORILLIÈRE.

LATHORILLIÈRE, entrant, à part.

Ce pauvre Baron est encore là... ne lui disons rien de mon bonheur.

BARON, à part.

Ah ! voici Lathorillière... moquons-nous un peu de lui.

(*Après un moment de silence ils se regardent et partent d'un éclat de rire.*)

TOUS DEUX.

Air : Eh! gai, gai, gai, mon officier.

Ce moment
Est vraiment
Charmant !
L'aventure est plaisante !
(Se serrant la main.)
Permets que je te complimente,
Le tour est excellent !

LATHORILLIÈRE, à part.

Je ne veux rien lui dire,
Pour rire à ses dépens.

BARON, de même.

Il fait semblant de rire,
Mais c'est du bout des dents !

TOUS DEUX.

Ce moment, etc.

BARON, avec ironie.

Eh bien! ta promenade a-t-elle été agréable, beau don Juan ?

LATHORILLIÈRE.

Eh bien ! sémillant Moncade, ta toilette est-elle enfin terminée ?

BARON, de même.

As-tu enchaîné à ton char quelque beauté nouvelle ?

LATHORILLIÈRE.

As-tu ajouté le nom d'une victime à la liste de tes conquêtes ?

BARON.

Mais, depuis que tu es parti, je n'ai pas mal employé mon temps.

LATHORILLIÈRE.

Et moi, depuis que je t'ai quitté, j'ai trouvé les instants trop courts.

BARON.

Tu n'es pas fatigué ?

LATHORILLIÈRE.

Pas le moins du monde.

BARON.

Tu as pourtant fait assez de chemin pour ça.

LATHORILLIÈRE.

Bah ! tu sais donc l'histoire ?

BARON.

Je m'en doute à peu près.

LATHORILLIÈRE.

Que veux-tu, mon cher, c'est ta faute... la présidente t'aurait peut-être préféré si tu étais venu au rendez-vous.

BARON.

Et toi, tu aurais peut-être été plus heureux si tu n'y étais pas allé du tout.

LATHORILLIÈRE.

Vous allez voir qu'elle serait venue me chercher jusqu'ici.

BARON.

Pourquoi pas ?... elle a bien daigné me faire cet honneur.

LATHORILLIÈRE.

A toi ?

BARON.

Oui, à moi... et la preuve, c'est qu'elle sort d'ici à l'instant même.

LATHORILLIÈRE, riant.

Ah ! ah ! ah ! c'est délicieux !... moi qui ne l'ai pas quittée d'une minute.

BARON, riant.

Ah ! ah ! ah ! moi qui l'ai gardée chez moi pendant près d'une heure.

LATHORILLIÈRE.

Moi qui me suis promené avec elle aux Tuileries, bras dessus, bras dessous...

BARON.

C'est un peu fort, par exemple !

LATHORILLIÈRE.

Air : Vive une femme de tête.

Je t'en donne ma parole.

BARON.

Moi, je te donne ma foi
Que la présidente est folle,
Folle par amour pour moi.

LATHORILLIÈRE.

Elle a, je le dis encore,
Conservé tout son bon sens...
La preuve est qu'elle m'adore
En secret depuis long-temps.

BARON.

Comme un Sylphe elle est légère,
Tout cède à sa douce voix,
Et sa taille de bergère
Tiendrait entre mes dix doigts.

LATHORILLIÈRE.

Du tout, sa taille est immense,
Ses appas exorbitants !...
Bref, ma conquête, je pense,
Pèse au moins deux ou trois cents !

BARON.

Mais vraiment tu déraisonnes...
Elle a tout au plus vingt ans.

LATHORILLIÈRE.

Dis qu'elle a quarante automnes
Sans oublier les printemps.

BARON.

J'obtiendrai la préférence.

LATHORILLIÈRE.

Je serai vainqueur, je croi.

TOUS DEUX.

Et tu conviendras, je pense,
Que l'on s'est moqué de toi.

BARON.

Comment tu oses me soutenir que madame la présidente Nina de Follenville...

LATHORILLIÈRE.

Va me compter bientôt au nombre de ses adorateurs... qu'elle me l'a promis pendant que je portais son parasol et sa petite chienne... et que demain je dîne en tête-à-tête avec elle chez le fameux Mignot.

BARON.

Et moi je déclare qu'elle n'a pu se promener

avec toi... qu'elle n'avait ni parasol, ni petite chienne, et qu'enfin, monsieur de Lathorillière, vous êtes un gascon !

LATHORILLIÈRE.

Et vous, monsieur Baron, vous êtes un fat !

BARON.

Qu'est-ce à dire ?

LATHORILLIÈRE.

La ! la ! la ! maintenant, ne vas-tu pas m'en demander raison ?...

(Avec emphase.)

« Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans ! »

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; CATHERINE, en uniforme de tambour des Gardes Françaises ; elle entre brusquement.

CATHERINE, avec l'accent d'un soldat.

Salut la compagnie...

LATHORILLIÈRE.

Tiens !... qu'est-ce que c'est que ce petit Castillan qui nous tombe du ciel ?...

CATHERINE, s'approchant de Lathorillière.

Excusez, mon gros bourgeois... ne serait-ce point vous qui s'appelleriez Baron ?

BARON.

C'est moi... que demandez-vous ?

CATHERINE.

Pardon, comédien, si je m'introduis militairement dans votre foillier domestique... je n'ai qu'un mot à vous communiquer... je me nomme Bellepointe... et *voillà!*

BARON.

Bellepointe ?...

CATHERINE.

Un peu... c'est moi qu'est le jeune tambour dont ce matin mam'selle Margot vous a fait relation... et comme vous vous êtes permis des licences avec cette innocente villageoise, je prends celle de venir très poliment vous passer mon glaive au travers du corps... et *voillà !*

LATHORILLIÈRE.

Comment, comment !... tu as pris des licences ?...

BARON.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

CATHERINE.

Comédien, vous manquez de respect à la vérité... tenez, j'en fais juge mon gros bourgeois...

LATHORILLIÈRE, avec humeur.

Mon gros bourgeois... mon gros bourgeois...

CATHERINE.

Eh bien ! est-ce que vous aureriez la prétention d'être dans les émincés ?... (Elle lui frappe sur le ventre.) Farceur !

LATHORILLIÈRE.

Aïe !... laissez-moi donc, musicien de régiment... est-ce qu'il prend mon ventre pour une grosse caisse ?..

BARON, à Catherine.

Au fait, aurez-vous bientôt fini ?

CATHERINE.

Minute, comédien... avant de détruire un particulier, je tiens-t-à prouver que le massacre est légal et tempestif... Or donc, il est revenu-z-à ce matin à l'écho de mes oreilles que tu avais évu l'audace de déposer un baiser frauduleux de dessus la joue virginale de ma Dulcinée... ce à quoi je viens te demander la raison pourquoi-t-est-ce, afin de fixer mon ressentiment-z-à cet égard... et *voillà !*

AIR d'Adam.

Ra pa ta plan... etc., etc.
J'ai le chapeau-z-à cornes,
Mais selon ton desir,
Dans l' corps des capricornes
Je ne veux pas servir.
Si t'as l' cœur de m' suivre,
Comédien, j' prétends,
Pour t'apprendre à vivre,
Te tuer en deux temps.

Ra pa ta plan... etc., etc., etc.
Pour les bons je suis un mouton,
Pour les méchants je suis un lion.

DEUXIÈME COUPLET.

Ra pa ta plan... etc., etc.
Je n'aim' pas qu'on me vesque !...
Et quoique bon enfant,
Quand il s'agit du sesque,
Je n' suis pas-t-endurant !
Oui, mon gentilhomme,
Avec mon briquet,
En deux j' coupe un homme
Plus vite qu'un navet.

Ra pa ta plan... etc., etc.
Pour les bons, etc.

BARON.

Eh morbleu ! gardez votre Margot et laissez-moi tranquille.

LATHORILLIÈRE.

C'est charmant ! (A Baron.) Voilà donc la belle conquête dont tu te vantais tout-à-l'heure ?

CATHERINE.

Ah ! il s'a vanté ? (A Baron.) Tu t'as vanté ?

LATHORILLIÈRE.

Oui, oui; monsieur voudrait faire croire qu'il ne courtise que les grandes dames, et il s'abaisse à soupirer pour une...

CATHERINE.

Une quoi ?

LATHORILLIÈRE

Eh bien ! une grisette.

CATHERINE, avec colère.

Jour de Dieu ! ventrebleu ! palsambleu ! sacrebleu !

LATHORILLIÈRE, reculant effrayé.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce petit Barbe-Bleue ?

CATHERINE.

Il paraît que vous êtes las aussi de fouler aux

pieds le sol des humains? Ah! vous insultez ma déesse! ah! vous la baptisez du nom amphibrologique de grisette! en ligne! J'éprouve le besoin de vous annuler aussi.

(Il tire son sabre.)

LATHORILLIÈRE.

Quel enragé!

CATHERINE, à Lathorillière.

Allons, mon gros, ôtez votre uniforme de velours, je serais au désespoir de détériorer vos effets... mais non, attendez, je vas vous tirer aux yeux, il n'y a rien à gâter de ce côté-là. (Lui présentant la pointe de son sabre.) Allons, en ligne!

BARON.

Ah! ça, vous m'impatientez à la fin. Si vous ne sortez pas de chez moi, je vous ferai mettre à la porte par mes gens.

CATHERINE, agitant son sabre.

C'est ce qu'il faudra voir. Qu'ils y viennent les tourlourous! Je suis la meilleure lame du régiment... une, deux... je vous ferai la chouette à tous les deux.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; NICOLAS, accourant.

NICOLAS.

Quoique c'est donc que ce tintamare-là? (Apercevant Catherine.) Ah! mon Dieu!

CATHERINE, bas à Nicolas avec sa voix naturelle.

N'aie pas peur, c'est encore moi.

NICOLAS, la regardant avec surprise et riant.

Ah! ah! ah!

LATHORILLIÈRE.

Malheureux, veux-tu bien ne pas rire!

BARON.

Nicolas! jette cet homme à la porte!

NICOLAS, montrant Catherine.

Cet homme-là? (Riant.) Ah! ah! ah!

CATHERINE.

Silence. (Elle essuie son sabre. — A Baron.) Comédien, je ne veux point faire d'esclandre dans ce local; je vas vous attendre sous l'arche Marion, où nous reprendrons la conversation... et *voillà!*

AIR de Crédeville.

Adieu, freluquet,
D'main mon briquet
Rabattra votre caquet,
Et sur le terrain
Nous verrons bien si vous êtes malin.

BARON et LATHORILLIÈRE.

Sortez, freluquet,
Votre caquet
Ne convient qu'au cabaret,
Et demain
Matin,
Sur le terrain,
Vous seriez moins malin.

(Catherine sort en portant quelques bottes à Lathorillière; Nicolas suit.)

SCÈNE XV.

BARON, LATHORILLIÈRE.

LATHORILLIÈRE.

Le petit drôle est parti! c'est bien heureux!... un tambour, me provoquer! je vais trouver son colonel qui le mettra au pain et à l'eau, qui l'enverra au cachot, à la Bastille, au diable!

BARON.

Son colonel se moquera de toi, car aujourd'hui tu n'es pas en veine; les tambours et les présidentes te feraient encore courir pour rien.

LATHORILLIÈRE.

Parbleu! je te conseille de te vanter avec ta Margot!

BARON.

N'importe, avoue que tu as été mystifié, et ne m'en veux plus.

LATHORILLIÈRE.

Dis plutôt qu'on a voulu rire à tes dépens et donne-moi la main.

BARON, lui donnant la main.

Soit, mais je crois entendre nos camarades qui viennent siéger au comité. Allons, de la tenue, et ne laissons rien paraître.

LATHORILLIÈRE.

C'est ça, redevenons comédiens du roi; toi directeur, et moi secrétaire de la troupe.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, COMÉDIENS et COMÉDIENNES.

CHOEUR.

AIR : Enfants de Polymnie.

Le devoir nous appelle :
Vite, rassemblons-nous!...
Que chacun avec zèle
Se trouve au rendez-vous !

(Nicolas apporte des siéges.)

BARON.

Prenez place, mesdames et messieurs; Lathorillière va vous faire connaître la question que nous avons à décider dans cette assemblée.

(Tout le monde s'assied.)

LATHORILLIÈRE.

Hum! hum! (A part.) Ce diable de tambour, avec son sabre, il m'a coupé le fil de mes idées. Ah! m'y voilà! (Haut.) Mesdames et messieurs, nous avons à décider qu'à partir de ce jour nous n'admettrons plus aux débuts tout comédien ou comédienne qui aura paru sur les théâtres de la foire Saint-Germain, de la Comédie-Italienne, ou sur toute autre scène secondaire qui ne serait pas reconnue par messieurs les comédiens du roi.

TOUS.

Adopté!

UN COMÉDIEN.

Mais nous n'en reconnaissons aucune; où prendrons-nous nos sujets?

LATHORILLIÈRE.

Ce n'est pas notre affaire, il s'agit avant tout d'encourager l'art; en conséquence, je vous propose d'abord de rejeter la demande de la demoiselle Catherine Biancolelli, qui sollicite la faveur de débuter sur notre théâtre en remplacement de mademoiselle Petit-de-Beauchamp, notre ex-camarade.

TOUS.

Adopté!

UN AUTRE COMÉDIEN.

Mais pourtant si cette demoiselle Biancolelli a du talent?

LATHORILLIÈRE.

Allons donc, est-ce que c'est possible?

AIR : Que n'avons-nous la verve heureuse?

Elle a joué quelques parades
Devant un public ignorant.
Et l'on ne peut, dans les arlequinades,
Former son goût, ni son talent.
Que dirait-on du nom de Catherine
Mis à côté de celui de Baron?

Et d'ailleurs, moi, en ma qualité de roi des rois, je m'y oppose.

(Achevant l'air.)

On ne saurait admettre Colombine
Dans le palais d'Agamemnon. (*bis.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, NICOLAS, puis CATHERINE.

NICOLAS.

Messieurs...

BARON.

Qu'est-ce donc?

NICOLAS.

Une dame qui demande à parler à messieurs les comédiens du roi.

BARON.

Nicolas, je vous ai déja dit de ne jamais laisser entrer d'étrangers quand nous sommes en assemblée.

CATHERINE, simplement vêtue.

Pardon, messieurs, d'oser vous interrompre; mais ayant eu l'honneur d'adresser plusieurs lettres à monsieur le directeur sans obtenir de réponse, j'ai pris le parti de venir vous trouver tous.

BARON.

Votre nom, mademoiselle?

CATHERINE.

Catherine Biancolelli.

(Tous se lèvent et la regardent avec curiosité.)

BARON, à part.

Catherine! je suis pris!

LATHORILLIÈRE, à Baron.

Ah! cette fois, tire-t'en comme tu pourras. Mesdames et messieurs, les membres du comité vont me suivre dans le salon.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XVIII.

BARON, CATHERINE.

BARON, à part.

Quand j'ai fait tout au monde pour ne pas me trouver seul avec elle... cette pauvre Catherine, ça me coûte plus que je ne l'avais pensé!

CATHERINE, avec émotion.

Enfin je peux donc vous voir, monsieur Baron. Il y avait si long-temps que j'aspirais à cet honneur-là; me pardonnerez-vous d'avoir employé un tel moyen pour l'obtenir?

BARON, avec embarras.

Comment donc, ma chère Catherine, mais c'est moi qui suis flatté au contraire; de nombreuses occupations m'avaient privé du plaisir de vous recevoir; croyez que sans cela...

CATHERINE.

Oh! bien, moi, pour vous revoir j'aurais tout sacrifié!

BARON.

Vraiment?

CATHERINE.

Dame! un ami d'enfance, presque un frère, est-ce que ça s'oublie? sur-tout quand on est orpheline et sans appui, sans secours sur la terre.

BARON.

Eh quoi! Catherine, vous étiez sans secours! mais il fallait donc me le faire savoir, je me serais empressé...

CATHERINE.

Merci, monsieur Baron; mais, malgré soi, on se sent un peu de fierté dans l'ame; et parcequ'autrefois mon père a été assez heureux pour vous accueillir, pour vous traiter comme son fils lorsque vous étiez aussi sans famille, vous, était-ce une raison pour que je vinsse mendier vos bienfaits? Oh! non, ça m'aurait fait rougir, et j'ai mieux aimé vous cacher mon sort que de risquer de vous paraître importune; cependant je n'avais pour héritage que le nom de mon père, et c'était peu, car son talent était mort avec lui; n'importe, je me suis rappelé ses conseils, les leçons qu'il nous donnait à tous deux quand nous étions encore enfants. Ces souvenirs-là, et peut-être un peu d'intelligence, m'ont valu d'abord quelques succès dans une troupe de comédiens ambulants aussi pauvres que moi.

BARON.

Vous avez eu tort, Catherine; il ne fallait pas gâter ainsi d'heureuses dispositions; vous auriez dû suivre mon exemple, entrer comme moi dans la troupe des petits comédiens de monseigneur le dauphin, et...

CATHERINE.

Je vous ai dit que mon père n'était plus là pour me protéger comme vous, monsieur Baron, et je pouvais mourir de faim; aussi j'ai eu du courage; à force de veilles, de travail, je suis parvenue à mériter les applaudissements du public de toutes les villes que je parcourus, et une fois que la pauvre Colombine fut au-dessus du besoin, sa plus chère envie fut de revenir à Paris, où elle avait laissé ses souvenirs, son amitié, son bonheur; car vous y étiez toujours resté, monsieur Baron.

BARON, un peu attendri.

Comment, Catherine, vous pensiez à moi?... Ah!... ce que j'entends là me fait un plaisir...

CATHERINE, avec abandon.

Et moi, donc! jugez de mon trouble lorsque je vous vis... car ma première idée fut d'aller à l'hôtel de Bourgogne entendre celui dont tout Paris admirait le talent.

BARON.

En vérité?... Et qu'avez-vous pensé de ce talent?

CATHERINE.

Cachée dans un petit coin de la salle, j'écoutais, je regardais, et je mêlais mes applaudissements à ceux de tous les spectateurs... Que j'étais heureuse d'assister à vos triomphes!... que j'aurais été fière de pouvoir vous demander vos conseils!

BARON, à part.

Plus je l'entends, et plus elle m'inspire d'intérêt...

CATHERINE.

Mais maintenant il ne faut plus penser à tout cela; celui que je croyais mon ami m'a repoussée sans m'entendre... il n'a répondu à ma demande que par un refus... à mes efforts que par le mépris...

BARON, vivement.

Qui a pu vous faire supposer...

CATHERINE, tirant une lettre de son sein.

Votre réponse, monsieur Baron..... ah! elle est bien dure!...

AIR: Un mari sage, avant tout, doit, madame (UN DE PLUS).

C'est en pleurant que j'ai lu cette lettre
Que sans pitié votre main me traça,
Et prudemment je viens vous la remettre;
Pour votre honneur, monsieur, reprenez-la.
En la gardant j'aurais l'inquiétude,
Si je venais un jour à l'égarer,
Que l'on pût voir un trait d'ingratitude
Signé d'un nom que je veux révérer.

BARON.

Ma chère Catherine, vous venez de me faire sentir tous mes torts, et je comprends maintenant combien j'ai dû vous paraître coupable, injuste, cruel!..... et pourtant il ne m'est plus possible de réparer ma faute, car tout-à-l'heure messieurs les comédiens du roi en assemblée générale viennent de prononcer votre arrêt.

CATHERINE.

Je devine... Ils me conseillent de retourner en province.

BARON.

A-peu-près... mais aussi, pourquoi ne m'avoir pas prévenu des progrès que vous aviez faits... des succès que vous aviez obtenus?... Si d'avance j'avais pu juger par moi-même...

CATHERINE.

Dame! si je n'avais pas craint de vous fâcher...

BARON.

Que voulez-vous dire?

CATHERINE.

AIR: J'ai vu la meunière.

Pour vous prouver que j'aurais pu
Bien remplir la scène,
Chez vous d'abord j'avais voulu,
Pauvre comédienne,
En servante venir tantôt,
Avec un air simple et lourdaud;
(Reprenant l'accent paysan.)
Mais j'ons craint, morguenne,
Qu' vous n' chassiais Margot!

BARON.

Qu'entends-je!... eh quoi! Catherine...

CATHERINE.

Même air.

Tout bas aussi je me disais:
A ce maître habile
Prouvons, par un nouveau succès,
Que je suis docile.
En tendre folle il me verra,
A mes genoux il tombera...
Mais l'illustre Achille
Est trop fier pour ça.

BARON.

Ainsi, vous avez voulu rire à mes dépens?...

CATHERINE.

Même air.

Enfin, pour être digne en tout
De votre suffrage,
Quittant la robe, et tout-à-coup
Changeant de langage,
Je voulais, d'un fifre en courroux,
Prendre le ton brusque et jaloux,
(Avec l'accent troupier.)
Mais j'ai trop d'usage
Pour me moquer d' vous.

BARON, transporté.

Quoi! tous les genres réunis!... Ma petite Catherine, embrasse-moi... (Il l'embrasse. — Les comédiens rentrent doucement.) Oh! tu débuteras, tu seras admise... (Se retournant.) Venez, mes amis!...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LATHORILLIÈRE, COMÉDIENS et COMÉDIENNES.

BARON.

Mes chers collègues, vous avez refusé d'ad-

mettre dans notre société la fille de Dominique...

TOUS.

C'est vrai !...

BARON.

Eh bien ! vous ne rougirez pas, je l'espère, d'y recevoir madame Baron...

TOUS.

Madame Baron !

BARON.

Dont les débuts auront lieu dans ma comédie nouvelle.

CATHERINE.

O ciel !... je serais votre femme ?...

BARON.

Oui, Catherine, si vous y consentez... car maintenant c'est à moi de vous demander une faveur; me la refuserez-vous ?

CATHERINE, lui tendant la main.

Ah ! je suis trop heureuse !

AIR du Cabaret.

A votre destin je me lie,
Je suis fière de tant d'honneur !
Vous consacrer toute ma vie,
N'est-ce pas doubler mon bonheur ?
La gloire, malgré la critique,
A deux fois illustré mon nom :
J'étais fille de Dominique,
Et je suis femme de Baron.

LATHORILLIÈRE, avec importance.

Diable ! mon enfant... il sera bien difficile de soutenir un nom pareil !

CATHERINE, s'approchant de lui et reprenant l'accent troupier.

Vous oubliez que je vous ai donné rendez-vous sous l'arche Marion, mon gros bourgeois !

LATHORILLIÈRE.

Hem !... Ah ! mon Dieu !... le petit tambour de tantôt !

CATHERINE, voix naturelle.

Qui vous demande bien pardon de la peur qu'il vous a faite.

BARON.

Eh bien ! mon brave, qu'en penses-tu ?

LATHORILLIÈRE.

Je pense que la Comédie Italienne vient de mystifier les comédiens du roi !... N'importe, j'accepte le rendez-vous de mademoiselle Catherine... si, pendant ce temps-là, Baron veut aller souper à ma place avec la présidente.

BARON.

Merci... A l'avenir... ce n'est qu'auprès de ma femme que je veux être l'*homme à bonnes fortunes*.

CHOEUR.

AIR : Ra, pa, ta, plan (chanté dans la treizième scène).

Vive la fille d'Arlequin !
Chez nous son triomphe est certain ;
Rendons justice à son talent,
Et signons son engagement.

CATHERINE, au public.

L'illustre aréopage
Pour moi s'est prononcé,
Mais sans votre suffrage
L'arrêt sera cassé.
Je suis orpheline,
Fixez mon destin.
De vous Colombine
Réclame un coup de main.

(Faisant le geste d'applaudir.)

Pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! pan !
De ce bruit mon succès dépend.
Adoptez-moi tous en faisant :
Pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! pan, pan !

CHOEUR.

Pan ! pan ! pan ! pan ! etc., etc.

FIN DE LA FILLE DE DOMINIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
boulevart d'Enfer, 4

21.



LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET E. DE PLANARD;

MUSIQUE DE M. CARAFA.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 20 juillet 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

LE DUC D'ARGYLE	M. HENRY.
GEORGE	M. RÉVIAL.
JENNY	Mlle MASSY.
EFFIE, sa sœur	Mme MARGUERON.
SARAH	Mme PONCHARD.
PATRICE, alderman	M. GÉNOT.
TOM, matelot-contrebandier	M. HÉBERT.
GILBY, prisonnier	M. VICTOR.
ALTREC, autre prisonnier	M. BELNIE.

NOBLES, VILLAGEOIS et BOURGEOIS d'Édimbourg, GENS DE JUSTICE, SOLDATS, et PRISONNIERS.

Le premier acte est dans une campagne aux environs d'Édimbourg; les deux derniers se passent à Édimbourg même.



ACTE PREMIER.

Campagne. Montagnes dans le fond; des champs moissonnés; tas de gerbes. Tout le premier plan du théâtre est un vaste hangar rustique sans clôture dans le fond, pour laisser voir la campagne. Sur le revers de la colline, un petit bâtiment entouré de rosiers, avec une porte et une fenêtre fermée par un volet. A droite, sur le premier plan, la porte d'une ferme; de l'autre côté, des instruments de labourage. — Au lever du rideau, des moissonneurs, leurs femmes et leurs enfants finissent leur ouvrage, et entrent sous le hangar; Jenny y est assise à droite à une table rustique. Elle écrit en feuilletant un gros registre, et dispose des pièces de monnaie en diverses petites sommes pour payer les moissonneurs.

SCÈNE I.

JENNY, MOISSONNEURS.

INTRODUCTION.

CHOEUR.

La moisson est faite;
Cessons nos travaux;
Et demain c'est fête
Dans tous les hameaux.

JENNY.

Que chaque père de famille
S'approche et dise son nom.

MOISSONNEURS.

Cette aimable et jeune fille
Est le chef de la maison.

JENNY.

Amis, le ciel à ma prière
Est favorable dans ce jour:
Auprès de moi, près de mon père
Ma sœur Effie est de retour.

MOISSONNEURS.

Quoi! votre sœur est de retour?
Ah! pour nous tous c'est un beau jour!



SCÈNE II.

LES MÊMES; EFFIE, sur la colline, sortant du pavillon. Elle en referme la porte, et en serre la clef.

EFFIE, sans être vue des moissonneurs.

Que de monde!... Je suis tremblante.

Ah! rappelons ma force chancelante!
C'est Jenny! c'est ma sœur!... que ses jours sont heureux!
(S'éloignant du pavillon, et le regardant toujours.)
Veillons dans l'ombre et le mystère
Sur mon bien le plus précieux.
Cachons à ma sœur, à mon père,
Combien mon sort est malheureux!
(Pendant ce chant, Jenny paie les moissonneurs.)

JENNY, l'apercevant.

Ah! la voilà, ma sœur chérie!
D'où viens-tu donc, ma bonne Effie?

EFFIE, montrant la campagne.

De voir ces vallons, ces coteaux
Témoins des jeux de mon enfance.

JENNY.

Sans doute après six mois d'absence
Ils ont dû te sembler bien beaux.
Mais dans tes yeux je vois des larmes!
Qu'as-tu donc?

EFFIE.

Je n'ai rien, ma sœur

JENNY.

Pourquoi pleurer? quelles alarmes
Peuvent troubler notre bonheur?

EFFIE.

Hélas! la santé de mon père...
Je tremble quand je songe à lui.

JENNY.

Ta vue et si douce et si chère
Va le guérir dès aujourd'hui.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Dans notre chaumière
Bonheur et plaisir
Avec toi, j'espère,
Vont nous revenir.
Je veux à nos fêtes
Te mener demain,
Et que tu répètes
Notre gai refrain:
« Viens, ma bergerette,
« Tendre et joliette:
« J'entends la musette
« Et le chalumeau.
« Allons, en cadence
« Courons à la danse
« Qui déja commence
« Sous le vieux ormeau! »

DEUXIÈME COUPLET

Ah! tu te rappelles
Qu'on trouve en ces lieux
Des amis fidèles
Et des amoureux.
Au bal du village
Ils vont dès demain
Pour te rendre hommage
Chanter leur refrain:
« Viens, ma bergerette, etc. »

EFFIE.

Paix! écoutez!... quel bruit a frappé mon oreille!

JENNY.

Ah! c'est mon père qui s'éveille!
J'y cours...

EFFIE, l'arrêtant.

Non, c'est à moi de remplir aujourd'hui
Un devoir que j'ai trop négligé jusqu'ici.
(Elle entre dans la ferme.)

MOISSONNEURS, s'en allant par divers côtés.

La moisson est faite;
Cessons nos travaux;
Et demain c'est fête
Dans tous les hameaux.

SCÈNE III.

JENNY; PATRICE, descendant la colline.

JENNY.

C'est singulier!... ma pauvre sœur!... elle est presque aussi triste que quand elle nous quitta. (Voyant Patrice.) Eh! mais, quel est ce monsieur qui regarde la ferme avec tant d'attention?

PATRICE.

N'est-ce pas ici, mon enfant, la demeure du vieux sous-officier Jackins, maintenant honnête fermier de ce pays?

JENNY.

Oui, monsieur, c'est mon père... et je suis Jenny Jackins, sa fille. Et si vous avez besoin de nous, soyez le bienvenu.

PATRICE.

C'est votre père que je desire voir.

JENNY.

Il a été bien malade; il l'est encore... mais cependant je vais lui dire...

PATRICE, l'arrêtant.

Non, non. (A part.) Pauvre vieillard! lui porter un coup si cruel! (A Jenny.) J'avais à lui demander quelques renseignements que vous pourrez peut-être me donner. Écoutez, je suis M. Patrice, un des aldermans d'Édimbourg.

JENNY, reculant un peu.

Ah! mon Dieu!

PATRICE.

Qu'avez-vous donc?

JENNY.

Rien... mais, voyez-vous, je ne sais pourquoi les gens de justice... cela commence toujours par faire peur.

PATRICE.

Rassurez-vous.

JENNY.

Ah! j'y suis! je vois ce que c'est: on veut encore mettre en prison la folle de la montagne, cette malheureuse Sarah.

PATRICE.

Sarah!... Ne serait-ce pas une femme que je viens de rencontrer là, (montrant la gauche.) dans un pré, chantant et dansant toute seule?

JENNY.

C'est possible, monsieur; voilà près d'un an qu'elle a perdu tout-à-fait la raison, elle descend de la montagne pour venir dans nos villages demander du pain, et puis elle retourne

dans ses rochers, près de sa mère, qui est, dit-on, une méchante femme : mais, pour Sarah, elle n'a jamais fait de mal à personne, et je vous prie de la laisser en liberté.

PATRICE.

Nous verrons, mon enfant. Mais, dites-moi... car j'ai connu jadis votre père... il me semble qu'il avait deux filles?

JENNY.

Oui, moi et ma sœur aînée, qui s'appelle Effie.

PATRICE.

C'est cela, Effie... Et est-elle aussi jolie que vous?

JENNY, souriant.

Moi? est-ce que je suis jolie?... sur-tout auprès de ma sœur qui est aussi élégante et aussi distinguée que bien des dames d'Édimbourg... car elle n'a pas été élevée comme une villageoise.

PATRICE.

Vraiment?

JENNY.

Oh! non, monsieur!... je n'ai jamais quitté la ferme, moi; je peux tout au plus lire à la veillée une page de la Bible ou écrire le compte des moissonneurs; mais ma sœur a été élevée près d'ici, au château d'Arondel, par milady, une grande dame qui l'avait prise en amitié et lui a fait apprendre le dessin, la danse et la musique. Oh! j'avais là une sœur qui me faisait honneur, voyez-vous. Par malheur, de retour près de nous, je crois qu'elle s'ennuyait un peu; elle allait le soir rêver toute seule et se promener au bord de la mer; (montrant le pavillon sur la colline.) elle s'enfermait dans ce pavillon qu'elle fit construire pour ses études; quelquefois on aurait dit qu'elle avait pleuré; et puis de fraîche et jolie qu'elle était, elle devint pâle, elle changeait à vue d'œil; et quand nous lui demandions ce qu'elle avait, elle nous repondait que l'air de ce pays lui était mauvais, qu'elle y mourrait bientôt!... Et mon père se décida à l'envoyer à Édimbourg chez notre vieille tante Marguerite, qui est mercière près de la grande place du marché.

PATRICE.

Combien y a-t-il de cela?

JENNY.

A-peu-près six mois.

PATRICE.

Vous écrivait-elle?

JENNY.

Toutes les semaines.

PATRICE.

Et vous parlait-elle de ses chagrins?

JENNY.

Non, ce qui nous prouvait qu'elle n'en avait plus.

PATRICE.

Et quand est-elle revenue?

JENNY, avec une joie naïve.

Ce matin même. O quelle surprise!... Je sortais au point du jour pour arroser les fleurs qui entourent son petit pavillon, quand j'en ai vu la porte entr'ouverte... C'est singulier, me suis-je dit, ma sœur en avait emporté la clef. Je m'approche, je veux entrer au pavillon, quand une femme en sort précipitamment, se jette dans mes bras et m'entraîne dans la chambre de mon père : c'était elle, ma sœur, que nous n'attendions pas. Oh! monsieur!... on ne meurt pas de joie!...

PATRICE, avec curiosité.

Et elle arrivait ainsi toute seule?... absolument seule?

JENNY.

Oui... Qui voulez-vous donc...?

PATRICE.

Et elle venait directement d'Édimbourg?... de chez sa vieille tante?

JENNY.

Sans doute.

PATRICE.

Ce matin? à ce compte elle a donc voyagé toute la nuit à travers les bruyères?... Une jeune fille seule!... quelle imprudence!

JENNY.

Oh! non pas!... j'oubliais... Mon père s'est étonné comme vous; mais elle a répondu que le meunier du village, Robin, qui repartit hier au soir d'Édimbourg, l'avait amenée dans sa voiture jusqu'au sentier de la grande prairie.

PATRICE, vivement.

Vraiment? est-il bien sûr? hier au soir, dites-vous, encore à Édimbourg?... le meunier d'ici près?... Robin, n'est-il pas vrai?... (A part.) Courons, courons chez lui.

JENNY, étonnée.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

PATRICE, sortant.

Adieu, ma chère enfant; je reviendrai vous voir. (A part.) Ah! quel bonheur si la justice se trompait encore une fois!

(Il sort par la gauche et remonte avec précipitation la colline.)

SCÈNE IV.

JENNY, seule.

CHANT.

Qu'a-t-il donc? où va-t-il si vite?
Quel secret le trouble et l'agite?
(Elle regarde à gauche.)
Qui vient encore ici? c'est la pauvre Sarah!
Sa raison est perdue, et l'amour la troubla.

SCÈNE V.

JENNY, SARAH.

SARAH.

Ah ! comme il lui ressemble,
Et comme il est joli !
Ah ! vraiment, il me semble
Revoir mon bel ami !
Je serai sa compagne,
Il séchera mes pleurs ;
Pour lui sur la montagne
J'irai cueillir des fleurs.
Doucement il repose
Sur mon cœur amoureux !
Je veux d'un ruban rose
Entourer ses cheveux !...
Oh ! comme il lui ressemble, etc

JENNY, la regardant.

Tantôt elle soupire,
Tantôt on la voit rire.
Bonjour, Sarah !

SARAH.

C'est vous, Jenny ?

JENNY.

Vous paraissez mieux aujourd'hui

SARAH.

La soirée est charmante :
Que l'on est bien ici !

JENNY.

Vous me semblez contente ?

SARAH.

Oh ! je le suis aussi.

(Elle prend Jenny par la main, la conduit à l'écart et lui dit en confidence :)

Dieu finit ma misère
Et mon adversité ;
Désormais sur la terre
J'aurai ma liberté.
Au fond de sa chaumière
Ma mère injustement
Me tenait prisonnière
Et me battait souvent ;
Mais le méchant succombe
Et voit son dernier jour.
En prison dans la tombe
Je l'ai mise à son tour.

JENNY.

O ciel ! malheureuse Sarah !
Hélas ! que me dites-vous là ?

SARAH.

Pour moi plus d'esclavage !
Et j'irai tous les jours
Là-bas, sur le rivage,
Attendre mes amours !
Mon ami qui voyage
Près de moi reviendra ;
Ou bien j'ai son image
Qui me consolera.

JENNY.

Hélas ! infortunée !

SARAH.

Chantons toutes les deux

JENNY.

Affreuse destinée !

SARAH, se fâchant.

Chantez donc, je le veux.

JENNY.

Calme-toi !

SARAH, à genoux.

Je t'en prie.

JENNY.

Que veux-tu ?

SARAH.

Ma chanson.

JENNY.

Eh quoi !

SARAH.

Je t'en supplie.

JENNY, avec pitié.

Volontiers.

SARAH, riant.

Tout de bon ?

JENNY.

Volontiers ; je suis prête.

SARAH, cherchant.

Attends !... attends !... ma tête...

ENSEMBLE.

SARAH chante et JENNY répete.

Oh ! comme il lui ressemble,
Et comme il est joli !
Ah ! comme il lui ressemble, etc.

SARAH.

Là ! je vous remercie, vous m'avez fait du bien... Ah ! j'oubliais quelque chose : donne-moi du pain ; j'ai faim.

JENNY, courant à un panier sur la table, lui donne du pain et des pommes.

O mon Dieu ! tenez, Sarah, tenez.

SARAH.

Merci ; quand j'en voudrai je reviendrai ; car je sais que vous êtes bonne, vous ; jamais vous n'avez ri en courant après moi comme les enfants du village... la folle ! la folle ! la voilà !... (Mordant dans son pain et riant.) Ils disent que je suis folle ; mais je sais bien que je ne le suis pas. (Brusquement.) Adieu, je m'en vais.

JENNY.

Et où irez-vous, pauvre fille, si votre mère est morte ?

SARAH, riant.

Ma mère ? ah ! oui ! je l'ai emportée hier au soir ; j'ai passé la nuit à l'ensevelir dans le sable ; j'ai mis dessus de la verveine et du romarin... Mais c'est égal, je ne suis pas seule au monde ; l'image de George est avec moi.

JENNY.

Et quel est donc ce George qui a décidé de votre sort ?

SARAH.

Personne ne le saura ; mais il me l'a dit, à moi, quand il se cachait dans notre cabane... Il donna de l'or à ma mère, mais non pas à moi... Je n'avais besoin de rien ; il était là !..

Je le voyais ; ensuite... qu'est-il donc arrivé ?... Ah! voilà les gens de justice!... entends-tu ?... ils gravissent les rochers ! Mais il sera trop tard : George est parti avec nos amis, avec les contrebandiers... il m'a embrassée!... Voilà la barque qui l'emporte ! Depuis ce temps, ma raison, mon cœur, toute mon existence... Je pleure, je chante; je voudrais mourir, et puis j'aime la vie... Il y a dans tout cela du mal et du bien... on n'y peut rien comprendre... O Jenny! vous verrez, si vous aimez un jour!... (Vivement.) Adieu !...

(Elle s'en va par la gauche.)

JENNY, rentrant à la ferme.

Adieu donc ; mais revenez demain, tous les jours, entendez-vous? Mon Dieu, protégez-la !...

SCÈNE VI.

SARAH, seule, après une fausse sortie revient sur ses pas et va s'asseoir un instant sur un banc avec une physionomie égarée.

Où allais-je donc ?... je ne m'en souviens plus... Ah ! si ! si !... Ce bel enfant... il m'attend, il pleure, sans doute. Oui !... je l'ai abandonné pendant toute la nuit !... Mais qui l'a donc apporté dans notre cabane ?... pourquoi l'ai-je trouvé là, tout seul, sur des feuilles sèches ?... auprès de ma mère morte ?... (Vivement.) Mais il doit avoir faim !... Ah ! ma chèvre est là-haut !... courons ! courons !

(Ritournelle.—Elle court pour monter la colline, et s'arrête brusquement en voyant les rosiers qui entourent le pavillon.)

CHANT.

Voici des fleurs : qu'elles sont belles !
Pour lui je voulais en cueillir.
Emportons ces roses nouvelles.

(Ritournelle. — Sarah cueille des fleurs, puis elle s'arrête avec un mouvement de surprise et met son oreille à la porte du pavillon.)

(Vivement.)
Qu'ai-je entendu ?... ces cris !... Entrons !... je veux [ouvrir !

(Elle cherche à enfoncer la porte, qui lui résiste; alors elle force le volet de la fenêtre et saute dans le pavillon.)

SCÈNE VII.

SARAH, dans le pavillon; TOM, descendant la colline et entrant par la droite.

COUPLETS.

TOM.

Assis dans ma barque,
Je passe mes jours
En joyeux monarque
Qui chante toujours.
Ainsi qu'une étoile
Filant dans les airs,
Ma légère voile
Vole sur les mers.
L'onde est mon empire :
Tout m'y semble à moi ;
Ce que je desire
Est ma seule loi.
Assis dans ma barque, etc.

(Ici on voit Sarah ressortir par la fenêtre du pavillon, repousser le volet et s'enfuir rapidement vers le sommet de la montagne, emportant quelque chose sous son manteau.)

DEUXIÈME COUPLET.

TOM, continuant.

L'enfant de ma mère,
Beau comme l'Amour,
Sur une galère
A reçu le jour.
Au port de Madère
Le vaisseau toucha,
Et mon tendre père
Soudain me grisa.
J'ai suivi ma route,
Toujours en bateau ;
Sans en boire goutte,
J'ai vécu sur l'eau.
L'enfant de ma mère, etc.

SCÈNE VIII.

TOM; GEORGE, arrivant par la gauche.

(Il commence à faire nuit.)

GEORGE, avec agitation.

C'est toi, Tom ? que fais-tu ici ?

TOM.

Ah ! te voilà, pourtant.

GEORGE.

Et la chaloupe?

TOM.

Toujours cachée dans la petite baie et gardée par quatre de nos hommes.

GEORGE.

Et pourquoi la quitter ?

TOM.

Je crevais d'ennui ; il y a vingt ou trente heures que nous t'avons mis à terre et que nous attendons ton retour. Je te cherche, je me promène, je chante ; j'ai encore à vendre une tonne de genièvre, et j'allais voir dans cette ferme si l'on veut en boire.

GEORGE.

Et as-tu vu quelqu'un de ses habitants?

TOM.

Non, j'arrive.

GEORGE.

Il suffit, c'est moi qui veux y entrer ; éloigne-toi.

TOM.

Et où veux-tu que j'aille ?

GEORGE.

En sentinelle, là-haut... (montrant la gauche, sous ce bouquet d'arbres qui domine la route.

TOM, vivement.

Comment, en sentinelle?... est-ce que ces coquins, ces employés de l'accise sont encore en campagne?

GEORGE.

Oui. Sur le chemin d'Édimbourg, j'ai vu des gens de justice qui arrivaient au prochain village; cours te placer là-haut; s'ils approchent d'ici, reviens m'en prévenir, et nous partons soudain.

TOM.

Tu te moques de moi! décampons tout de suite!

GEORGE.

Décampe donc tout seul, il faut que j'entre là.

TOM.

Et ton passe-port pour l'autre monde? veux-tu donc le prendre ce soir? veux-tu te laisser harponner comme une baleine endormie? quand tu te sauvas sur mon bord, ne me dis-tu pas que la griffe de ces oiseaux de proie avait parafé ta sentence?

GEORGE.

Oui, mais en ce moment...

TOM.

Au large! au large, mon garçon! je n'abandonne pas ainsi l'homme le plus brave de mon équipage; on te connaît sur cette côte: cette fille que tu as rendue folle d'amour peut te rencontrer... regagnons vite la pleine mer, la justice ne viendra pas t'y chercher, elle n'a pas encore trouvé le moyen de planter une potence sur la pointe d'une vague.

GEORGE, très vivement.

Par grace! par pitié! fais ce que je te dis! un instant! un seul instant!... tu ne sais pas ce que je souffre!...

TOM.

Encore!... tu me fais compassion, ou le diable m'emporte!... Allons, je vais au poste, je te donne un quart d'heure, et que la peste soit de ce maudit rivage! toutes les fois que nous y descendons tu es agité comme une tempête.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX.

(Il fait tout-à-fait nuit.)

GEORGE, seul.

CHANT.

Est-elle ici? que vais-je apprendre?
Voyons! je n'ai plus d'autre espoir.
Entrons! On vient... je crois entendre...

SCÈNE X.

GEORGE; EFFIE, sortant de la ferme avec précaution.

EFFIE.

Il est nuit! on ne peut me voir:
Au pavillon je puis enfin me rendre

GEORGE.

Quelle voix!

EFFIE.

Ciel!

GEORGE.

Effie!

EFFIE.

O Dieu!

GEORGE.

C'est moi!

EFFIE, dans ses bras.

Ah!

GEORGE.

Oui, je suis près de toi.

EFFIE.

O mon ami!

GEORGE.

Mon bien suprême!

EFFIE.

Que tu m'es cher!

GEORGE.

Ah! que je t'aime!

EFFIE.

Je te revois!

GEORGE.

Jour de bonheur!

EFFIE.

Tu m'es rendu!

GEORGE.

Viens sur mon cœur!

ENSEMBLE.

Ah! tous les maux de l'absence
Sont oubliés dans ce jour!
Tu me rends, par ta présence,
Tout le bonheur de l'amour.

GEORGE.

Ah! pardonne-moi l'abandon où je t'ai laissée; j'ai couru les mers au caprice des contrebandiers qui m'avaient sauvé. Hier, enfin, je débarque; un berger me dit que tu es à Édimbourg chez une parente; j'y cours: depuis dix jours tu en étais partie, et mon inquiétude...

EFFIE, avec une grande émotion.

Oui, George, j'ai passé dix jours dans les montagnes, chez cette femme dont la chaumière isolée t'a jadis servi d'asile...

GEORGE.

La mère de Sarah?

EFFIE.

Elle-même; dans ma détresse je me suis souvenue que tu m'en avais parlé, et la honte m'ayant forcée de quitter la ville...

GEORGE, avec surprise.

La honte!... que dis-tu?

EFFIE.

Ah! prends pitié de moi!... le secret de nos amours, le mystère qui nous environne ne sont plus possibles! il faut tout avouer, tout dire à haute voix; il le faut ou je meurs!... Écoute:

je t'ai rencontré dans la campagne, malheureux, abandonné; j'ai conservé tes jours et je t'ai donné les miens; j'ignorais ton sort, ta naissance; tu parlais de ton père, des chagrins que tu lui donnais; mais jamais tu n'as voulu me dire son nom, et cependant, pauvre fille!... ma confiance en toi triompha de ma raison. A genoux devant Dieu, il fut le seul témoin de nos serments et de notre union; mais Dieu m'ordonne aujourd'hui de les révéler. Jetons-nous aux pieds de mon père, dis-moi quel est le tien, courons, courons vers lui... Il faut parler, te dis-je; il faut tout découvrir, pour toi, pour mon honneur et celui de ton fils!...

GEORGE, très vivement.

O ciel!...

EFFIE, de même.

Oui, George, à ton départ, je portais dans mon sein...

GEORGE, la serrant dans ses bras.

O pauvre infortunée!

EFFIE.

Ne pense qu'à ton fils, au bonheur d'être père!

GEORGE.

Mon fils! et où est-il?

EFFIE.

Ici, tu vas le voir.

GEORGE.

Conduis-moi.

EFFIE.

Il est là, il est là cet enfant si chéri.

(Elle entraîne George vers le pavillon; Tom les arrête en arrivant précipitamment.)

SCÈNE XI.

EFFIE, GEORGE; TOM, arrivant par la gauche.

TOM.

Alerte! alerte!

GEORGE, à Effie, la rassurant.

Ne crains rien.

TOM, voyant Effie.

Une fillette!... ah! ah! mon camarade...

GEORGE, sévèrement.

Tais-toi! Tes nouvelles, voyons?

TOM.

Mauvaises; comme tu le disais, une escouade est près d'ici; je l'espionnais couché le long de la route, quand un courrier venant de la côte a suspendu la course de ces animaux malfaisants.

GEORGE.

Un courrier?

TOM.

Oui; et voici sa gazette. Des troupes anglaises débarquent à l'instant pour nous donner la chasse; un lord, un vice-roi, un diable arrive de Londres avec de pleins-pouvoirs pour pacifier l'Écosse et faire pendre à son bon plaisir. Voilà qui nous regarde; ainsi gagnons la mer; à la chaloupe, allons!

GEORGE.

Et ce lord général n'a-t-on pas dit son nom?

TOM.

C'est un nom bien connu, le duc d'Argyle.

GEORGE, à part.

O ciel!

FINAL.

EFFIE, à Georges.

Mais qu'as-tu donc?

GEORGE, lui répondant.

De la prudence!

TOM.

Mais qu'est-ce donc?

GEORGE.

O sort cruel!

EFFIE.

Pourquoi frémir?

GEORGE.

Hélas! silence!

TOM.

Allons, partons!

GEORGE.

O juste ciel!

ENSEMBLE.

GEORGE.

Qu'ai-je entendu? mon cœur s'oppresse!
Que faire, hélas! que devenir?

EFFIE.

Songe toujours à ma tendresse;
Mais sois prudent: il faut partir.

TOM.

Ah! ventrebleu! le temps nous presse!
Allons, allons, il faut partir!
(Regardant à gauche.)
Ah! que le ciel nous soit propice!
Tiens, vois-tu, vois-tu ces soldats,
Et les limiers de la justice,
Qui sans doute sont sur nos pas!

ENSEMBLE, très vif.

EFFIE.

En le quittant, mon cœur s'oppresse;
Quel sera donc notre avenir?

GEORGE et TOM.

Allons, allons, le temps nous presse;
Allons, allons, il faut partir!

(Ils sortent précipitamment par le fond à droite.)

SCÈNE XII.

EFFIE, sur le devant de la scène; PATRICE, suivi de SOLDATS et de GENS DE JUSTICE; VILLAGEOIS, qui regardent le cortège avec curiosité.

EFFIE, regardant fuir George.

O mon Dieu! puisse-t-il échapper à leur vue!
Cachons bien la frayeur dont mon ame est émue.

ENSEMBLE.

PATRICE et SOLDATS.

A cet ordre sévère
Que nous devons remplir,
Rien ne peut nous soustraire ;
Il nous faut obéir.

VILLAGEOIS.

Quel est donc ce mystère ?
Il s'en faut éclaircir.
Mais quel ordre sévère
Les fait ici venir ?

PATRICE, à Effie.

N'êtes-vous pas la jeune Effie ?

EFFIE, surprise.

Oui, monsieur, oui, monsieur, c'est moi.
(A part.)
D'effroi je suis toute saisie.

PATRICE.

Fille du vieux Jackins ?

EFFIE.

Oui, monsieur, c'est bien moi.

PATRICE.

Je vous arrête ici.

EFFIE.

Ciel !

PATRICE.

Au nom de la loi !

SCÈNE XIII.

JENNY, PATRICE, EFFIE.

JENNY, sortant de la ferme.

Quel bruit ! et quelle en est la cause ?
Cessez un tapage pareil ;
Et de mon père qui repose
Respectez au moins le sommeil.

EFFIE.

Ma sœur, on m'enlève à mon père !

JENNY.

Que dis-tu ?

VILLAGEOIS.

Quel est ce mystère ?

JENNY.

Vouloir l'arracher de mes bras !
Pourquoi ?

PATRICE, à Jenny.

Ne m'interrogez pas.

JENNY.

Au nom du ciel !

PATRICE.

Parlez plus bas !

(Il prend les deux sœurs par la main, les conduit au bord du théâtre, et s'adressant à Jenny.)

Le meunier du village
N'a point fait de voyage,
Et cette nuit n'a pas
Accompagné ses pas.

(Il désigne Effie.)

EFFIE.

Ciel !

JENNY.

Quel mystère ! hélas !

PATRICE, à Effie.

Ce mensonge coupable
Augmente les soupçons
Dont le poids vous accable.

JENNY, à sa sœur.

Réponds-lui donc, réponds.

EFFIE.

Que dire ?... ah ! misérable !

PATRICE.

Avez-vous à l'honneur
Cessé d'être fidèle ?

JENNY.

Dieux !

PATRICE.

Avez-vous le cœur
D'une mère cruelle ?

JENNY, avec indignation.

Une mère !

EFFIE.

O douleur !

PATRICE.

Est-ce une calomnie ?
Un bruit sourd se répand
Qu'un malheureux enfant
De vous reçut la vie.

JENNY.

O mon Dieu !

EFFIE, avec force.

Poursuivez.

JENNY.

Non, non, on vous abuse.

EFFIE.

Je l'avoue... Achevez.

PATRICE, à Jenny.

Et la rumeur publique en ce moment l'accuse,
Pour cacher ce forfait par un forfait plus grand,
D'avoir... d'avoir secrètement
Donné la mort à son enfant !

EFFIE, s'écriant et courant au pavillon.

Quelle horreur !... il est là !... mon enfant !... mon enfant !

ENSEMBLE, très vif.

TOUS, hors Jenny.

Ah ! d'un crime semblable .
D'un aussi grand forfait
Elle n'est point coupable ;
Sur elle on s'abusait.

JENNY.

O ciel ! ma sœur coupable
A l'honneur a forfait !
O malheur qui m'accable !
O terrible secret !

(On entend un cri de désespoir dans le pavillon.)

EFFIE, rentrant en scène, pâle et dans le plus grand désordre.

Mon fils ! mon fils ! ah ! daignez me le rendre !
Ma voix l'appelle en vain ! il ne peut plus m'entendre !

TOUS.

Que dites-vous ?

EFFIE, à Jenny.

Ma sœur ! ô regrets superflus !...
Mon fils !... il était là !... Je ne le trouve plus !

PATRICE, à Jenny.

Vous le voyez, le soupçon qui l'accuse
N'est que trop fondé maintenant.

EFFIE, au désespoir.

Mon enfant ! mon enfant ! rendez-moi mon enfant !

JENNY, à Patrice.

Quoi ! jusqu'à sa douleur, tout vous semble une ruse ?

PATRICE.

La justice prononcera.

(A sa suite.)

Faites votre devoir, messieurs, entraînez-la.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

PATRICE.

A cet ordre sévère
Il nous faut obéir !

JENNY.

Effroyable mystère !
Hélas ! que devenir ?

EFFIE.

O malheureuse mère !
Je n'ai plus qu'à mourir !

VILLAGEOIS.

Hélas ! et son vieux père !
Il n'a plus qu'à mourir !

(Les gens de justice arrachent Effie des bras de sa sœur et l'entraînent. Jenny veut courir après eux, mais en ce moment on voit s'entr'ouvrir la porte de la ferme, elle s'y précipite en criant : *Mon père !...* et tombe à genoux contre la porte qu'elle referme. Le rideau se baisse.)

ACTE SECOND.

Une salle du palais royal d'Édimbourg. Au fond on voit deux portes, et plusieurs autres latérales. Au lever du rideau, le duc d'Argyle est assis près d'une table, et reçoit les députations des diverses corporations de la ville.

SCÈNE I.

LE DUC D'ARGYLE, NOBLES, DAMES, MAGISTRATS, MARCHANDS, MILITAIRES, BOURGEOIS des deux sexes, PATRICE.

CHOEUR.

Au nom de cette noble ville,
Nous jurons, soumis à la loi,
Obéissance au chef habile
Qui représente ici le roi.

AIR.

LE DUC, se levant.

La révolte et la guerre,
Les forfaits, la colère
Ont comblé la misère
Des vaillants Écossais.
Qu'à ma voix on oublie
La discorde ennemie ;
Et rendons la patrie
Aux douceurs de la paix.
Ce pays qui m'a vu naître
Fut toujours cher à mon cœur.
A la cour j'ai fait connaître
Vos regrets, votre malheur.
Oui, j'accours de l'Angleterre
Vous sauver, vous réunir ;
Et pour vous je suis un père
Qui pardonne au repentir.

(Les congédiant.)

Oui, j'ai tous les droits souverains :
Allez publier mes desseins.

LE CHOEUR, en sortant.

Au nom de cette noble ville, etc.

SCÈNE II.

PATRICE, LE DUC.

LE DUC.

Restez, monsieur Patrice, et rendez-moi compte de ce qui s'est passé la nuit dernière. Vous venez des prisons, n'est-ce pas ? Vous avez exécuté mes ordres ?

PATRICE, préoccupé.

Oui, milord, j'ai fait entrer des troupes, la révolte des prisonniers est apaisée ; mais le geôlier a été victime de sa négligence, ils l'ont tué, et votre seigneurie ne saurait trop se presser de nommer à sa place. Il faudrait un homme de tête, de résolution, et en même temps un gaillard expérimenté qui eût du tact, de l'aplomb et de la finesse.

LE DUC.

Voilà bien des conditions ; et à ce compte je ne connais pas beaucoup d'hommes d'état dignes d'être geôliers. Mais occupez-vous de ce choix et dès aujourd'hui.

PATRICE, avec émotion.

Oui, milord... mais un intérêt bien plus puissant m'occupe et me tourmente !... Encore un instant d'audience !... un seul instant, milord, je l'implore de vous.

LE DUC, étonné.

Quel langage !.... parle sans t'émouvoir ; n'es-tu pas le fidèle ami de ma maison ?

PATRICE.

Eh bien ! monseigneur, vous arrivez ici avec

les pouvoirs de la couronne, et sur-tout celui de pardonner.

LE DUC.

Oui, aux révoltés politiques, mais voilà tout; et je ne puis rien sur les franchises de la ville et la juridiction des bourgeois.

PATRICE.

Il suffit, monseigneur, et vous pouvez donc m'accorder la grace que je vous demande.

LE DUC.

Explique-toi.

PATRICE.

Un malheureux!... un ami du jeune prince qui fut vaincu à Culloden, un serviteur du prétendant vient ce matin même de se confier à moi.

LE DUC.

O ciel!

PATRICE.

Eh! milord, l'infortune a des droits sur un noble cœur.

LE DUC.

Funeste effet des guerres civiles! Mais achève, quel est le nom de cet homme?

PATRICE, *avec une émotion croissante.*

Il n'a point compromis celui de sa famille; c'est sous un nom vulgaire qu'il a été proscrit; on peut donc le sauver, mais c'est de ses parents qu'il faut obtenir grace.

LE DUC.

Comment?

PATRICE.

Son père est un appui de la couronne d'Angleterre.

LE DUC.

Que dis-tu?

PATRICE.

Il croit que son fils voyage pour ses plaisirs sur le continent...

LE DUC, *avec intérêt et vivacité.*

Qu'entends-je?... parle vite.

PATRICE.

Je n'ose pas, milord.

LE DUC.

Dieu! serait-il possible!

SCÈNE III.

LE DUC, PATRICE, *sur le devant du théâtre;* GEORGE, *entr'ouvrant une porte à gauche.*

TRIO.

LE DUC, *sans voir George.*

Quel est donc ce mystère?

PATRICE.

Écoutez ma prière!

LE DUC.

Quel soupçon dans mon cœur!

PATRICE.

Pardonnez, monseigneur!

LE DUC.

Quel est donc ce jeune homme?

PATRICE.

Ah! milord!

LE DUC.

Il se nomme?...

PATRICE.

Calmez-vous!

LE DUC.

Je ne puis.
Quel est-il?

GEORGE, *à ses genoux.*

Votre fils!

LE DUC.

Malheureux!

GEORGE.

Ma misère...

LE DUC, *lui tendant les bras.*

Dans mes bras!

GEORGE, *s'y précipitant.*

Ah! mon père!

ENSEMBLE.

LE DUC.

Juste ciel! que de larmes
M'eût coûté ton malheur!
Viens finir tes alarmes
Dans mes bras, sur mon cœur.

GEORGE.

Pardonnez à mes larmes!
J'ai servi le malheur:
Ce devoir a des charmes,
Et plaisait à mon cœur.

PATRICE.

Pardonnez à ces larmes:
Il servit le malheur;
Ce devoir a des charmes,
Et plaisait à son cœur.

LE DUC, *à son fils.*

Sois discret, sois prudent!

GEORGE, *désignant Patrice.*

C'est mon seul confident.

LE DUC.

Tu diras qu'un voyage
Dans de lointains pays...

GEORGE.

Il suffit.

LE DUC, *désignant une porte à droite.*

Va quitter cet habit misérable.
Entre là: sur ma table
Tu verras...

GEORGE.

J'obéis.
Calmez-vous.

LE DUC, *l'embrassant encore.*

O mon fils!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*George sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

LE DUC, PATRICE, JENNY, EFFIE; QUATRE SOLDATS, entrant par la porte du fond.

JENNY, à sa sœur.

Du courage, ma sœur; Dieu ne nous abandonnera pas.

LE DUC, les voyant.

Qu'est-ce donc?

PATRICE.

Hélas! la jeune fille dont j'ai déja parlé à votre seigneurie: et puis sa sœur qui l'accompagne.

LE DUC, regardant Effie.

Quoi! des traits si doux et un cœur dénaturé? (A Patrice.) Emmenez ces soldats dans la salle des assises; voyez si la séance va s'ouvrir et revenez m'en instruire.

(Patrice sort avec les soldats.)

SCÈNE V.

LE DUC, JENNY, EFFIE.

LE DUC, à Effie.

Approchez, et ne tremblez pas si vous êtes innocente.

JENNY.

Son malheur l'accable, milord! C'est à moi d'avoir de la force, et de vous implorer au nom de mon père. Il m'a dit que vous ne repousseriez pas les enfants de votre vieux soldat Philippe Jackins.

LE DUC.

Que dites-vous?... ce brave sous-officier qui fut blessé en me secourant, et à qui j'ai donné une petite ferme dans les montagnes?

JENNY.

Oui, milord, rappelez-vous vos bontés! On dit que les bienfaits attachent le bienfaiteur, et vous nous protégerez encore.

LE DUC.

Eh! que puis-je pour vous? je ne suis pas son juge, le tribunal s'assemble; la loi est terrible contre le forfait dont on accuse votre sœur. (A Effie, que Jenny fait passer près du duc.) Mais vous, malheureuse fille, n'avez-vous rien à me confier? qu'allez-vous leur dire pour vous défendre?

EFFIE.

Me défendre! et pourquoi?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Ah! milord! le nom de mère
N'est-il pas mon défenseur?
Votre loi, dans sa colère,
Se fonda sur une erreur.
Si mon juge est insensible,
C'est lui seul qui doit frémir
Quand le crime est impossible,
C'est un crime de punir!

DEUXIÈME COUPLET.

Le malheur fut mon partage:
Terminons mon triste sort.
Viens, ma sœur, j'ai du courage,
Car mon cœur est sans remord.
Si mon juge est insensible,
C'est lui seul qui doit frémir.
Quand le crime est impossible,
C'est un crime de punir!

LE DUC.

Mais êtes-vous donc abandonnée du malheureux qui a porté le trouble et le déshonneur dans une honnête famille?

EFFIE, vivement.

Milord, n'injuriez ni mon époux ni moi! et si Dieu seul a reçu nos serments, en sont-ils moins sacrés et moins solennels?

LE DUC.

Voilà l'exaltation de toute jeune fille trompée.

EFFIE.

Non, milord, non, vous ne connaissez pas celui que j'aime! Il ne peut être ici, il ignore mon malheur; mais, s'il le connaissait, il viendrait me défendre ou mourir avec moi!

LE DUC.

Et quel est-il? parlez; peut-être son témoignage...

EFFIE, pleurant.

Je ne puis rien vous dire!

JENNY, étonnée.

Ma sœur!...

EFFIE.

Oui... tout est contre moi... je suis bien malheureuse!

LE DUC.

Eh quoi! vous ne ferez pas d'autre réponse à vos juges?

EFFIE.

Je leur dirai la vérité comme je puis la dire à vous-même. Oui, milord, je suis coupable envers mon père et ma sœur; je leur ai caché mon amour. C'est dans les montagnes, chez une vieille femme étrangère que j'ai donné le jour à mon enfant; elle me tenait cachée à tous les yeux; mais avant-hier matin j'entendis des gémissements, je sors de ma retraite, et je trouve cette femme à terre, tenant encore un flacon de genièvre et expirant dans les plus hideuses convulsions!... Je posai mon enfant, je courus dans la campagne pour chercher du secours! mais personne!... un désert! Je reviens... Jugez de ma surprise... la femme morte avait disparu!... j'eus peur, je perdis la tête, j'emportai mon enfant! je passai la nuit à chercher à travers champs la maison de mon père: j'y arrive; tout dort encore; je cache mon fils dans un pavillon dont j'avais la clef; je m'éloigne un instant!... O malheureuse!... cet enfant, mon seul bien, je ne l'ai plus trouvé; on me l'a dérobé!..

et sans doute il est mort!... et c'est à moi, milord, qu'on vient le demander!... et l'on m'accuse! et l'on ne veut pas croire à mon désespoir!... O mon Dieu! cependant les larmes d'une mère ne savent pas mentir!

LE DUC, attendri.

Venez, nous tâcherons de les persuader; mais, hélas! l'invraisemblance de votre récit...

JENNY, inquiète.

Quoi! milord?...

LE DUC, lui répondant.

Priez Dieu, mon enfant.

SCÈNE VI.

LE DUC, EFFIE, JENNY; GEORGE, en habits de son rang.

GEORGE, entrant vivement.

Ah! que viens-je d'apprendre?... on l'accuse d'un crime! on ose l'outrager!

EFFIE, s'écriant et courant à lui.

O ciel! George en ces lieux!

LE DUC.

Quels cris!...

GEORGE, à Effie.

Ah! je sais tout! ton désespoir, leur injustice!... mais j'accours près de toi, je viens rassurer ton ame innocente; et c'est à ton époux qu'appartient ta défense!...

LE DUC, vivement.

Son époux!... vous, mon fils?

LES DEUX SOEURS, dans le plus grand étonnement et tombant aux pieds du duc.

Son fils!

LE DUC, les relevant.

O comble de malheur!... quoi! George, ce pardon que je viens d'accorder, en voilà donc la récompense! En embrassant votre père vous n'avez point osé lui faire un aveu qui le rend peut-être plus infortuné que vous-même.

GEORGE.

Vous alliez tout savoir, j'en atteste l'honneur!... Oh! vous la connaîtrez ma compagne chérie, vous la nommerez votre fille, vous la protégerez contre ses accusateurs, et votre cœur si noble...

LE DUC, vivement.

Silence!... à ce prix seul je puis retenir mon courroux. Contraignez-vous tous deux. Laisse-moi la conduire devant les hommes prévenus qui vont décider de son sort. Je ferai tout pour la sauver. Je la plains, car je vois que tu la trompas comme ton père, et ton ingratitude...

GEORGE.

Ah! que votre rigueur...!

LE DUC, très vivement.

Tais-toi, te dis-je; on vient!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PATRICE.

PATRICE.

Les juges attendent, milord.

LE DUC, à Effie.

Allez; je vous rejoins. Suivez monsieur Patrice.

(Les deux sœurs sont emmenées par Patrice. George veut les suivre; le duc l'arrête et le conduit au bord du théâtre; les portes du tribunal se referment.)

SCÈNE VIII.

LE DUC, GEORGE.

LE DUC, très vivement.

Malheureux!

GEORGE.

Ah! mon père!

LE DUC.

Quel amour insensé!

GEORGE.

Ah! vous ne savez pas que cet amour m'a sauvé du désespoir, et que sans la tendresse de cette pauvre fille...

LE DUC.

Sa tendresse!... et c'est toi qui la conduis à la mort!

GEORGE, voulant sortir.

Grand Dieu!

LE DUC, avec force.

Reste! reste, imprudent! veux-tu donc te perdre toi-même et découvrir à ce tribunal le secret qui ferait tomber ta tête? Je vais m'y rendre seul; reste ici, je le veux; et qu'un profond silence...

SCÈNE IX.

LE DUC, GEORGE, PATRICE.

PATRICE.

Pardon, milord, mais je viens vous annoncer une nouvelle importante. Ce chef de contrebandiers si redoutable sur toute la côte, nous le tenons enfin; une femme, une folle nous l'a livré.

GEORGE, à part.

Eh quoi! serait-ce Tom?

LE DUC, cachant son trouble.

Nous verrons plus tard cette affaire, monsieur Patrice.

PATRICE.

Oh! cette affaire n'en est pas une, milord; dans dix minutes on va le pendre, et tout sera dit; ce n'est rien: mais votre seigneurie m'a chargé de remplacer le geôlier qu'on a tué la nuit dernière, et je venais lui proposer...

LE DUC.

Je ne puis, on m'attend; mais mon fils va vous écouter. Terminez avec lui... (Bas à George.) Vous m'avez entendu! restez, je vous l'ordonne.

(Il entre au tribunal.)

SCÈNE X.

PATRICE, GEORGE.

PATRICE, tenant un papier.

Eh bien, milord, qui choisirez-vous pour geôlier? voici la liste de trois ou quatre drôles qui connaissent déja les prisons pour avoir mérité d'y être; mais il est certaines places où l'expérience est nécessaire.

GEORGE, sans l'écouter.

Dites-moi, monsieur Patrice, comment nommez-vous ce contrebandier qu'on vient d'arrêter?

PATRICE.

Oh! ces gens-là ne gardent jamais un nom plus de vingt-quatre heures; ils usent dans leur vie toute la légende de l'almanach.

TOM, criant en dehors.

Ne serrez pas, canaille! ou par le grand diable d'enfer!...

GEORGE, à part.

C'est lui!

PATRICE.

Eh! tenez, monseigneur, je l'entends; on l'amène.

GEORGE, à part, allant s'asseoir à droite.

Il va me reconnaître!

SCÈNE XI.

GEORGE, PATRICE; TOM, tenu par des douaniers.

TOM, se débattant.

Lâchez-moi, vous dis-je, chiens courants que vous êtes! avez-vous peur d'un homme, quand vous voilà une douzaine? O race de Satan! si je vous tenais à quelques toises du rivage!...

PATRICE.

Silence, approche-toi, et parle à milord.

TOM.

Et que voulez-vous que je dise, sinon que je suis un négociant pas plus voleur que bien d'autres? je tiens boutique sur l'eau au lieu de l'ouvrir sur la rue, voilà toute la différence; et quant à ma patente, ce n'est pas ma faute si je ne la paie pas: on n'est jamais venu me la demander.

PATRICE, le poussant vers George.

Point de bavardage, voilà ton juge.

TOM, à George.

Eh bien! mon doux juge, de quoi s'agit-il? j'espère que vous me direz... (George se retourne.) Ah! mille canons!

PATRICE, surpris.

Hein!

GEORGE, sévèrement à Tom.

Qu'est-ce donc?

TOM, se remettant et riant sous cape.

Rien, rien, milord... la colère d'être amené ici malgré moi m'a fait jurer comme un païen, voyez-vous; mais tout est dit, et le respect que je vous dois...

GEORGE.

Finissons!

TOM.

Oui, milord, je me conduirai bien, soyez tranquille... (A part.) Voilà la justice contrebandière à présent!

GEORGE, éloignant Patrice du geste.

Laissez-moi lui parler.

DUO.

(Ce duo entre George et Tom se chante à voix basse et sur le devant du théâtre. Patrice et les douaniers restent dans le fond.)

TOM.

C'est toi? je n'y puis rien comprendre.

GEORGE.

Plus bas! on pourrait nous entendre.

TOM.

Mais comment!...

GEORGE.

Je te l'apprendrai.

TOM.

Et mes jours?

GEORGE.

Je les sauverai;
Ainsi tais-toi.

TOM.

Je suis discret.

GEORGE.

Pas un seul mot!

TOM.

Je suis muet.

ENSEMBLE.

GEORGE, à part.

Redoublons de mystère.
Pour moi plus de bonheur!
Mais, hélas! de mon père
Sauvons au moins l'honneur.

TOM, à part.

Ah! l'excellente affaire!
Et pour moi quel bonheur
D'avoir pour mon confrère
Un coquin grand seigneur!

GEORGE.

Veux-tu devenir honnête homme?

TOM.

Ce nouveau métier me plairait.
Un bon emploi me conviendrait.

GEORGE.

Il en est un où je te nomme.

TOM.

Rapporte-t-il beaucoup d'argent?

GEORGE.

D'aujourd'hui même il est vacant
Dans la prison de cette ville :
Celui de geôlier.

TOM.

Poste utile.

GEORGE.

Et qui demande un homme habile
En fait de ruses.

TOM.

J'en sais tant!
Et cette place, ce haut grade?...

GEORGE.

Je puis le demander pour toi
A mon père le vice-roi.

TOM, très surpris.

Quoi! ton père!... ah! camarade!
Ah! monseigneur, pardonnez-moi!

GEORGE.

Du silence!

TOM.

Je suis discret.

GEORGE.

Pas un seul mot!

TOM.

Je suis muet.

ENSEMBLE.

GEORGE.

Redoublons de mystère, etc.

TOM.

Ah! l'excellente affaire, etc.

GEORGE, se retournant vers Patrice.

Je viens de l'interroger, et il me paraît moins coupable que vous ne pensiez.

PATRICE.

Lui, milord! le plus hardi bandit des trois royaumes!

TOM.

Du tout: il y a des circonstances atténuantes, et monseigneur sait bien mieux que vous ce que j'ai fait.

PATRICE.

Monseigneur est trop bon, il faut le détromper. (Aux douaniers.) Amenez les témoins. (Voyant entrer Sarah.) Ah! voici justement celui que j'attendais.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; SARAH, que l'on amène.

GEORGE, à part.

Sarah!

TOM, de même.

Oh! le diable s'en mêle!

PATRICE, à George.

Tenez, milord, voilà l'honnête fille qui nous a livré les contrebandiers.

SARAH, à Patrice.

Que me voulez-vous?... il faut que je retourne auprès de lui.

PATRICE.

Auprès de qui?

SARAH.

Silence!... (Elle écoute.) Non, non, je me trompe, il est tranquille.

PATRICE, à Tom.

Voyons, connais-tu cette femme?

TOM, avec effronterie.

Je ne l'ai jamais vue.

SARAH, riant.

Ah! vous voilà, Tom? bonjour, mon cher ami. Je vous croyais pendu.

TOM, entre ses dents.

Que la peste puisse t'étrangler toi-même!

SARAH.

Puisque vous ne l'êtes pas, vous devez avoir du genièvre à vendre?... mais ce n'est plus moi qui cacherai vos marchandises. Vous pouvez désormais les mettre avec les autres dans les ruines du vieux château de Kilnok.

PATRICE, à Tom.

Que dis-tu de cela?

TOM.

Est-ce que vous ne savez pas que c'est une folle?

SARAH.

Jusqu'ici j'ai été discrète... je n'ai rien dit...

TOM, entre ses dents.

Oui, je te conseille de t'en vanter!

SARAH.

Mais je n'ai plus peur maintenant, ma mère est morte, et je me vengerai de vous tous qui me faisiez battre.

PATRICE, à Sarah.

Ah! ah!... ils étaient donc plusieurs?

SARAH, souriant.

Oh! oui! il y en avait un autre... mais il était bon, il était brave, il me défendait... (Pleurant.) J'ai eu bien du chagrin!... j'ai pleuré!... ma mère me disait qu'il en aimait une autre... la jolie Effie, la fille du soldat Jackins!... O mon Dieu! quand ces souvenirs me reviennent...!

TOM, à Patrice.

Vous voyez bien qu'elle n'a pas deux idées de suite.

PATRICE.

Tais-toi! (A Sarah.) Et cet autre que vous aimiez? il faut me dire qui il est.

SARAH, passant vivement devant lui.

Jamais! jamais!... Et quand je verrais la mort devant moi! quand je serais menacée de tous les supplices... (Voyant George et poussant un grand cri.) Ah!...

(Elle tombe dans les bras de Patrice.)

FINAL.

SARAH, égarée et revenant à elle lentement.

Qui donc a dans mon ame
Rappelé mes beaux jours?

C'est moi qui suis sa femme,
Car il a mes amours
Pour toujours!

TOM, à Patrice.

Quand je disais qu'elle était folle!
Le croyez-vous d'après cela?

PATRICE.

Oui, je le crois d'après cela.

SARAH, riant.

Moi, folle, dites-vous? ah! c'est ce qu'on verra.
Son retour me console!
Ma raison reviendra.
(Elle chante.)
Tra, la, la, la, la, la, la.

(On entend au dehors un appel de trompettes.)

SARAH.

Écoutez! quels accents funèbres
Soudain font tressaillir mon cœur!
Et quelles épaisses ténèbres
M'environnent de leur horreur!

SCÈNE XIII.

GEORGE, JENNY, PATRICE, SARAH, TOM.

GEORGE, à Jenny, très pâle.

C'est vous, Jenny! je vous revois!
Parlez! quelle est sa destinée?
(Jenny se tait.)
O ciel! est-elle condamnée?

JENNY, tremblante.

Non, pas encore: on est aux voix.
Mais les juges avaient un air sombre et sévère
Qui m'a fait trembler et sortir.

GEORGE, près de la porte.

Écoutons! quel silence!

JENNY.

Hélas! on délibère.

SARAH, gaîment à Jenny.

C'est vous, Jenny? qu'avec plaisir
Je vous rencontre!

PATRICE, retenant Sarah.

Du silence!
Elle est là, de sa sœur attendant la sentence.

SARAH, cherchant ses idées.

Sa sœur?... Eh! mais, je crois, c'est Effie!...en effet,
Elle était ma rivale et son autre amoureuse.
On veut donc me venger? c'est bien fait! c'est bien fait!
(Pleurant.)
Elle me rend si malheureuse!

TOM, brusquement.

Eh non! ce n'est pas ça.

SARAH.

Comment?

PATRICE.

On l'accuse d'avoir immolé son enfant;
Et bientôt un arrêt sévère...

SARAH, vivement.

Quoi! que dites-vous? une mère!...
Cela n'est pas! oh! non, vraiment!
(Souriant.)
On aime tant un bel enfant
Qui nous sourit et nous console!

PATRICE, haussant les épaules.

Qu'en savez-vous?

TOM, riant de Patrice.

Est-il bon celui-là
De causer avec une folle!

SARAH.

Ah! je suis folle! je suis folle!
Fort bien! c'est ce que l'on verra.
(Chantant.)
Tra, la, la, la, la, la, la.

(Elle va s'asseoir dans un coin du théâtre à gauche et arrange son manteau sur ses genoux comme pour couvrir et bercer un enfant. Autre appel de trompettes.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; LE DUC D'ARGYLE, BOURGEOIS DES DEUX SEXES, QUELQUES SOLDATS, sortent de la salle du tribunal.

GEORGE.

O ciel! mon père! la sentence?...

LE DUC, aux soldats, montrant Jenny.

Messieurs, qu'on éloigne sa sœur!

GEORGE.

Ah! mon père!

JENNY.

Ah! monseigneur!

GEORGE, regardant son père.

Je frémis d'un tel silence.

JENNY, égarée.

De ma sœur quel est le sort?
Parlez, répondez-moi.

LE DUC, baissant la tête.

La mort!

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

TOUS, hors Sarah.

O sort fatal! arrêt terrible!
De la loi quelle est la rigueur!
Faut-il qu'elle soit inflexible
Pour la jeunesse et le malheur!

SARAH, dans son coin, comme si elle berçait un enfant.

Il me sourit! il est sensible
A tous mes soins, à mon malheur!
Dors d'un sommeil doux et paisible,
Dors, mon enfant, dors sur mon cœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; EFFIE, suivie d'AUTRES SOLDATS.

(George et Jenny courent à elle pour la soutenir.)

EFFIE.

Un arrêt inexorable
Vient de condamner mes jours!

Je meurs sans être coupable !
(Bas à George.)
Je meurs en t'aimant toujours !

GEORGE, à son père.

De ma douleur je ne suis plus le maître !
Quoi ! rien ne peut l'arracher au trépas ?

SARAH, se levant vivement et attirant Jenny.

Écoute ! aujourd'hui je vais être
Heureuse.

JENNY, avec douleur.

Laisse-moi.

SARAH, la retenant.

Non ! écoute tout bas.

JENNY.

Et quoi donc?

SARAH.

Il m'aimait avant elle;
Après sa mort c'est moi qu'aimera l'infidèle.
Pour posséder son cœur, le plus cher de mes biens !...

JENNY, montrant Effie.

Tu maudirais ses jours ?

SARAH, avec passion.

Je donnerais les miens.

JENNY.

Laisse-moi, malheureuse !

PATRICE, repoussant Sarah.

Ah ! que d'extravagance !
Tais-toi, folle, tais-toi, silence !

SARAH, retournant sur son siége.

Ah ! je suis folle ! eh bien ! c'est ce que l'on verra.
(Chantant.)
Tra, la, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

TOUS, hors Sarah.

O sort fatal ! arrêt terrible ! etc.

SARAH, dans son coin.

Il me sourit, il est sensible, etc.

(Des soldats entourent Effie pour la conduire en prison; Jenny, au désespoir, se jette dans ses bras; le duc retient George près de lui. Le rideau se baisse.)

ACTE TROISIÈME.

Une salle de la prison. Des guichets à droite et à gauche; une porte au fond, un peu à droite : quand elle s'ouvre, on voit le commencement d'une chambre obscure et resserrée. Au lever du rideau, les prisonniers, en grand nombre, sont à jouer aux cartes par terre ou sur des bancs; d'autres boivent, ou fument leur pipe. Une grande lampe suspendue au plafond. Un petit miroir cassé accroché au mur à droite.

SCÈNE I.

LES PRISONNIERS, ALTREC, GILBY.

CHOEUR DE PRISONNIERS.

Dieu des voleurs, dieu des filous,
Honneur à toi ! protége-nous !
Chacun ici te rend hommage;
Viens soutenir notre courage !
Délivre-nous, protége-nous,
Dieu des voleurs, dieu des filous !

ALTREC, tenant un verre.

Demain, je le gage,
Le gibet m'attend ;
Pour que le voyage
Se fasse gaîment,
Versez à plein verre
Le rum, le porter,
C'est fort salutaire
Contre le grand air.

CHOEUR.

Versez à plein verre, etc.

GILBY.

Et pourquoi donc perdre courage?

ALTREC.

Se résigner est d'un vrai sage.
Être pendu c'est mon destin,
Ce sera le vôtre demain.

GILBY, en confidence

De nous sauver j'ai le moyen.

ALTREC.

Comment ! et que prétends-tu faire ?

GILBY, voyant arriver le geôlier.

C'est le nouveau geôlier que l'on dit si sévère.
Cessons un pareil entretien.

CHOEUR.

Versez à plein verre, etc.

SCÈNE II.

LES PRISONNIERS; TOM, en geôlier.

TOM.

Salut, mes pensionnaires. Chantez, morbleu! chantez ! ne vous dérangez pas.

GILBY, regardant Tom.

Que vois-je !

ALTREC, de même.

Est-il possible !

GILBY.

C'est Tom !

ALTREC.

Eh ! oui, c'est lui !

TOM, froidement.

Moi-même, mes anciens.

TOUS, s'approchant.

Quel bonheur !

GILBY.

Et moi qui te croyais pris depuis quelque temps d'un torticolis !

ALTREC.

Qui diable t'en a sauvé ?

TOM.

Mon mérite, j'en avais tant ! on a pensé que, pour être bon geôlier, pour garder des coquins adroits et rusés, il fallait quelqu'un qui connût la partie : et on m'a donné ce poste honorable.

ALTREC.

Tu le méritais bien.

GILBY.

Certainement ; tu ne l'as pas volé.

ALTREC.

C'est la première fois ; et si on ne donnait jamais les places que comme cela...

TOM.

Que voulez-vous, mes enfants ? il fallait être comme vous sous les verrous, ou bien vous y tenir, et je n'ai pas hésité.

GILBY.

Tu as bien fait dans l'intérêt général.

ALTREC.

Tu sais qu'on est venu au château de Kilnok saisir nos marchandises ; nous nous sommes battus en gens d'honneur.

GILBY.

Oui, voilà Altrec qui a tué par-derrière un employé de l'accise.

TOM.

Vraiment !

ALTREC, froidement.

Que veux-tu ?... un mouvement de vivacité ; on n'est pas parfait.

GILBY.

Et c'est pour cela que demain à la parade on lui fait cadeau d'une cravate de chanvre.

TOM, froidement.

Nous sommes tous mortels.

ALTREC, de même, fumant sa pipe.

Parbleu !... aussi, par prudence, je me suis vendu ce matin au docteur Robinson, le premier chirurgien d'Édimbourg.

GILBY.

Oui, le docteur l'a acheté une guinée.

ALTREC.

C'est toujours cela de sauvé.

TOM.

Une guinée ? tu ne l'as jamais valu.

GILBY.

De son vivant, c'est possible... mais après...

TOM.

C'est juste... un beau garçon... un grand gaillard...

GILBY.

Nous venons de le boire.

ALTREC.

Et ça m'a fait du bien. (Lui offrant un verre.) Si le cœur t'en disait ?

TOM.

Merci : je ne bois plus. J'ai besoin de ma tête.

GILBY, à voix basse.

Et nous de la nôtre. Apprends que nous méditons un coup de main où tu vas nous servir.

TOM.

Un complot ! alors ne me dites rien.

ALTREC.

Qu'est-ce que cela signifie ?

TOM.

Cela signifie que j'ai été contrebandier, que je veux bien être geôlier, mais que je ne serai jamais espion. Gardez votre secret ; chacun pour soi : Dieu pour tout le monde ! Allons, voici l'heure de la retraite : rentrez dans vos cabinets ; il faut que je donne audience à cette jeune fille qui doit mourir ce soir. Nettoyez-moi la place.

GILBY.

On dit qu'elle est jolie, cette fille ?

ALTREC.

Et c'est pour cela qu'on la fait passer avant moi. Elle a séduit les juges ; toujours des faveurs et des préférences pour les jolies femmes.

GILBY, bas à Tom.

Un seul mot : puisque tu ne veux pas aider à notre délivrance, jure-moi de rester neutre seulement pendant cette nuit.

TOM, brusquement.

Silence !

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Anciens camarades
Sur terre et sur mer,
De mes nouveaux grades
Je ne suis pas fier.
Mais il nous faut rompre,
Tel est mon devoir ;
Et de me corrompre
Perdez tout espoir.
Coquins, mes amis,
Hélas ! j'en gémis !
Mais vous faire grace
Ne m'est plus permis :
Je suis homme en place,
Bonsoir, les amis !

DEUXIÈME COUPLET.

Alors que nous happe
La main de Thémis,
L'homme adroit échappe,
L'imbécile est pris.
Aussi voilà comme,
J'en suis désolé,
Nouvel honnête homme,
Je vous tiens sous clé.
Coquins, mes amis,
Hélas ! j'en gémis !
Mais vous faire grace
Ne m'est plus permis :
Je suis homme en place,
Bonsoir, les amis !

(Les prisonniers sortent en grondant et avec des gestes menaçants.)

SCÈNE III.

TOM, EFFIE.

(Pendant la sortie des prisonniers Tom est allé ouvrir la petite porte du fond, et il revient sur le devant de la scène avec un air soucieux.)

TOM, encore seul.

Peste soit de l'ordre que le juge m'a donné là! Pauvre fille!... lui annoncer qu'il faut mourir dans une heure!... à cause de la famille ils ont décidé que le supplice n'aurait lieu que pendant la nuit; ils appellent cela des égards!... Je n'aurai pas le cœur de lui apprendre qu'il n'y a plus d'espoir; je crois, sur mon ame, que je deviens tendre et sensible. (Appelant d'une forte voix.) Holà! hé!... viendrez-vous enfin? la porte est ouverte.

EFFIE, entrant en scène par la porte que Tom a ouverte.

Est-ce moi que vous appelez?

TOM.

Oui; avancez, n'ayez pas peur, et regardez-moi un peu, s'il vous plaît.

EFFIE.

Comment?... c'est vous, Tom?... le compagnon de George?

TOM.

Et concierge de ce château de plaisance depuis hier au soir. Je vous ai envoyé un lit, de l'eau fraîche, des fruits... enfin j'ai fait ce que j'ai pu.

EFFIE.

Je vous remercie. Ainsi donc, tout le monde m'abandonne excepté vous?

TOM.

Eh! mon Dieu, non; personne ne vous oublie. Le duc d'Argyle avait obtenu trois jours de sursis dans l'espoir que votre enfant se retrouverait: George est parti pour cette recherche.

EFFIE.

Et il ne revient pas? point de nouvelles?

TOM, avec embarras.

Non... et les trois jours sont expirés... Et les maudits bourgeois qui vous ont condamnée sont si jaloux de leurs prérogatives! le duc n'a aucun droit sur leur juridiction... Ainsi, ma chère petite... Vous comprenez?... (A part.) Elle n'entend pas.

EFFIE, dans la rêverie.

Pas encore de retour!

TOM.

Si je pouvais vous sauver, ce serait déja fait, j'y ai songé toute la nuit. Mais depuis la dernière révolte les guichets sont remplis de soldats. J'ai examiné aussi la vieille charpente du clocher de Saint-Saturnin, qui touche à la prison du côté du nord; mais il faudrait marcher sur un toit de malédiction où un chat sauvage ne se tiendrait pas. Et cependant la folle de la montagne y a établi son nid... là-haut, sous la grande cloche... comme une hirondelle.

EFFIE.

Ah! ne croyez pas que je voulusse m'échapper d'ici comme si j'étais coupable. Non, non, mon innocence me rassure; j'ai prié Dieu du fond de mon cœur, et sa bonté m'a secourue; il m'a envoyé l'espérance.

TOM.

L'espérance?... (A part.) Qui diable aurait le courage de la détromper?

EFFIE.

Mais écoutez-moi, Tom; vous pouvez me rendre un grand service.

TOM.

Et lequel?

EFFIE.

Ma sœur Jenny qui pleure sur mon sort...

TOM.

Eh bien?

EFFIE.

A travers les grilles de ma fenêtre je viens de l'entendre sur la place; elle m'a appelée!... les soldats la repoussent. Oh! si vous pouvez me permettre de la voir, je vous prie! je vous supplie...

TOM, empressé.

Eh! que ne parliez-vous? je vais vous la chercher.

EFFIE.

Ah! que vous êtes bon!

TOM.

Il suffit; attendez, vous pouvez rester là. Je cours et je reviens. (A part, en sortant.) Sa sœur! c'est trop heureux! Je vais lui dire tout et lui passer ma sotte commission.

SCÈNE IV.

EFFIE, assise et rêvant.

Bonne Jenny!... toujours soumise et fidèle à ses devoirs!... innocente fille de nos montagnes! et moi!... ô mon Dieu! notre enfance fut si paisible!... doux souvenirs!... Oh! je les reverrai ces champs où je suis née! l'air bienfaisant qu'on y respire ramènera le calme dans mon ame! on me rendra mon fils, et je verrai son père nous sourire à tous deux!

SCÈNE V.

EFFIE, JENNY.

(Elle entre en marchant lentement et avec peine; elle est très pâle et tremblante.)

JENNY, dans le fond.

O mon Dieu! quel devoir à remplir! (Elle s'approche peu à peu derrière la chaise d'Effie, passe doucement son bras autour de la tête de sa sœur et détourne son visage en

retenant ses sanglots. Effie se lève vivement, étouffe un faible cri, et reste en silence, la tête sur le sein de Jenny.) Oui, Effie, c'est moi!... voici ta première amie. Pleure, pleure avec elle... parfois, on souffre tant de retenir ses larmes!

EFFIE.

Et mon enfant?... George?... mon père?... oh! parle, Jenny! parle-moi de tous ceux que j'aime!

JENNY, avec douleur.

Rien, ma sœur! rien de consolant à t'apprendre! ton fils est perdu pour toujours; George est de retour, je l'ai vu arriver, il est désespéré; le duc d'Argyle ne peut que nous plaindre, et mon malheureux père, le tien, ce pauvre vieillard!... m'a ordonné de venir te voir, de le remplacer près de toi dans ce moment cruel... et de t'apporter... sa dernière bénédiction!

EFFIE, avec un mouvement d'effroi.

Quoi!... que dis-tu?... est-ce donc un adieu que tu m'apportes?... tu trembles!... comme tu es pâle!

JENNY.

Oui... j'ai eu peur sur la place!... les cris du peuple!... ils m'ont reconnue et suivie avec leurs flambeaux.

EFFIE.

Des flambeaux?... et pourquoi?... quelle cérémonie?...

JENNY.

Et puis la voix brusque de ce geôlier qui m'a fait entrer... ce qu'il m'a dit ensuite à l'oreille et qu'il faut que je t'apprenne...

EFFIE, vivement.

Ton trouble augmente encore!... ah! quel pressentiment! Mon sort est-il fixé!... quoi!... sitôt?... cette nuit?... oh, parle, parle-moi!

JENNY, avec la plus grande douceur.

Ma sœur! prends pitié du peu de force qui me reste! j'en ai besoin! Pauvre fille que je suis, il faut que je songe à mon père, que je vive encore pour lui; qu'il retrouve en moi seule et mes soins et les tiens!... Ah! crois-moi, quand de pareils malheurs frappent une famille, ceux qui quittent la vie ne sont pas les plus à plaindre... Ton fils t'appelle au séjour des anges!... pour aller près de lui, implore ce Dieu qui nous afflige, mais qui fait grace au repentir! Notre séparation est affreuse, mais elle ne sera pas longue! la douleur usera promptement nos tristes jours, et bientôt, je l'espère, nous nous retrouverons dans un monde meilleur.

EFFIE, résignée et à genoux.

Je suis prête, achève... la bénédiction de mon père!

JENNY.

Je ne changerai rien à ses paroles.

ROMANCE.

O ma fille chérie!
C'est toi qui vas mourir!
Dieu prolonge ma vie,
Et tes jours vont finir!
Puisse, hélas! ma prière,
Fléchir pour toi le ciel!
Et reçois de ton père
Le pardon solennel!

EFFIE, se levant avec calme.

Je ne suis plus tremblante,
Adieu, ma pauvre sœur!
Oui; ta voix innocente
Rend la paix à mon cœur.
Adieu donc! mais, de grace,
Le soir, priant le ciel,
Souviens-toi de ma place
Au foyer paternel!

(Elles retombent dans les bras l'une de l'autre.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TOM; SARAH, avec une toilette bizarre et de la paille dans ses cheveux arrangée en guise de fleurs.

TOM, traînant Sarah dans la salle.

En prison, langue maudite! en prison! tu voulais me faire pendre, et c'est moi maintenant qui vais te mettre sous les verrous. Ainsi va le monde, méchante sorcière!

SARAH, riant.

En prison, moi? taisez-vous, mon ami; vous déraisonnez, vous perdez le sens.

TOM.

Ah! c'est moi qui suis fou!

SARAH.

Assurément: qu'ai-je donc fait pour qu'on me punisse?

TOM.

Depuis vingt-quatre heures tu ne fais que voler; de la paille, du lait, une corbeille neuve chez le vanier, et un rideau de soie qui servait d'enseigne au tapissier de la grande rue.

SARAH.

Ce n'est pas pour moi, on n'a rien à me dire; d'ailleurs je n'ai pas le temps de rester ici. J'ai ordonné d'illuminer l'église, les cloches vont sonner : il faut que je sois là; voyez comme je suis parée!

TOM.

Ah! madame se marie peut-être?

SARAH.

Oh! non, c'est une autre cérémonie. Mon mariage se fera plus tard, quand George reviendra; il me l'a bien promis.

TOM, à Jenny.

Emmenez votre sœur; cette bavarde lui ferait mal.

(Jenny et Effie rentrent dans la chambre.)

SARAH, qui a regardé autour d'elle.

C'est beau ici! cela vaut mieux que mon clocher. Ah! voici un miroir : voyons ma toilette.

TOM, regardant entrer Effie.

L'instant approche; le peuple la demande à grands cris, on va venir la chercher, je n'y veux pas être, moi; un porte-clef la leur donnera. Je m'en vais m'enfermer : au diable le métier!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

SARAH, seule, tenant le petit miroir.

RONDEAU.

Emmy, sous l'ombrage,
Et loin du hameau,
Voyait son image
Dans un clair ruisseau;
Ce miroir fidèle
Fit dire à la belle :
Quel joli portrait!
Quel joli portrait!
Mais sur l'onde claire,
La folle bergère
Jette son bouquet,
Et tout disparaît!
Fillette jolie,
La fleur du hameau,
Hélas! de ta vie
Voilà le tableau.
Dans un vain délire
On te voit toujours
Chercher à détruire
La paix de tes jours.
Au lieu d'etre sage
Au sein du bonheur,
Tu formes l'orage
Que trouble ton cœur!
Emmy, sous l'ombrage, etc.

SCÈNE VIII.

SARAH, replaçant le miroir et restant à se regarder encore; GEORGE, UN PORTE-CLEF.

GEORGE, au porte-clef, avec accablement.

Où est sa chambre?

LE PORTE-CLEF, montrant la porte d'Effie.

La voilà, milord; la porte est entr'ouverte.

GEORGE.

Il suffit.

(Le porte-clef sort.)

SCÈNE IX.

GEORGE, SARAH.

GEORGE, tombant sur un siége.

Je n'ose entrer... aucun moyen de la sauver! Je voulais l'enlever en me mettant à la tête des contrebandiers, mais leur vaisseau a disparu de la côte! et les trois hommes qui étaient à terre ont été pris par la faute ou la folie de Sarah!

SARAH, se retournant.

Sarah?... me voilà : qui m'appelle?

GEORGE, la voyant et toujours assis.

Que fait-elle ici?

SARAH.

Ah! je devine. On vient me chercher. (Elle s'approche de la chaise de George avec cérémonie et lui fait une profonde révérence.) Milord, me voilà prête : donnez-moi la main, je vous prie.

GEORGE.

Que voulez-vous, Sarah?

SARAH.

Vous le savez bien, milord : vous êtes le parrain; partons pour le baptême.

GEORGE.

Elle ne me reconnaît plus.

SARAH.

Venez, dépêchons-nous. Oh! je veux le mettre sous la garde de Dieu! je veux baptiser mon enfant!

GEORGE, se levant vivement.

Un enfant, dites-vous?...

SARAH, reculant.

Ah! vous m'avez fait peur.

GEORGE, avec réflexion et regret.

Ah! mon infortune me fait oublier sa démence, et ma raison s'égare comme la sienne. Entrons.

(Il va vers la porte d'Effie.)

SARAH, le retenant.

Où allez-vous? ce n'est point par-là; venez, venez; oh! vous verrez comme il est beau! je lui ai fait un berceau avec une corbeille et des rideaux verts!... et je l'appelle George!... Et quand son père reviendra, je lui dirai : Tiens, tiens, vois comme j'ai pris soin du petit ange que tu m'as envoyé dans la cabane de ma mère!

GEORGE, frappé d'une idée.

Qu'entends-je!... chez sa mère!... en effet... Effie a déclaré... O mon Dieu! les malheureux s'attachent à l'ombre d'un espoir!...

SARAH.

Silence! parlez bas!... si on me l'enlevait encore!

GEORGE.

Comment?...

SARAH.

Oui, oui! on me l'avait volé; mais je l'ai retrouvé! j'ai repris mon enfant!

GEORGE, avec un grand trouble.

Ah! mène-moi vers lui!... que je le voie aussi!... Sarah! reconnais-moi!... un éclair de raison!... je suis George! un ami!... reconnais-moi, de grace!

SARAH, avec force.

Laissez-moi! laissez-moi!... vous avez l'air méchant! vous voulez me tromper... vous êtes George, vous!... avec ces beaux habits?... ô quelle différence!... laissez-moi! laissez-moi!

FINAL.

GEORGE, à part.

Ah! calmons-nous, s'il est possible!
Cherchons, hélas! à l'attendrir.

SARAH.

George était bon, doux et sensible ;
J'en ai gardé le souvenir.

GEORGE, avec douceur.

Écoute-moi !

SARAH, brusquement.

Ce n'est pas toi.

GEORGE.

Regarde-moi.

SARAH.

Ce n'est pas toi.

(Ici on voit le porte-clef introduisant un sous-officier et deux soldats par la porte de la dernière coulisse à gauche. Ils traversent le fond du théâtre et entrent tous dans la chambre d'Effie. George et Sarah, sur le devant de la scène, ne les voient point passer, et le duo continue.)

SARAH, avec douceur.

Je l'aime trop pour m'y méprendre ;
Vous n'avez pas son air si doux ;
Vous n'avez pas cette voix tendre
Qui disait : Sarah, m'aimez-vous ?

GEORGE, de même.

Un seul instant daigne m'entendre !
Rappelle-toi ces jours si doux
Où ton ami, d'une voix tendre,
Te disait : Sarah, m'aimez-vous ?

SARAH, s'écriant.

Ah !

GEORGE.

M'aimez-vous ?

SARAH.

J'ai cru l'entendre !

GEORGE.

Écoute-moi !

SARAH.

Cette voix tendre !...

GEORGE.

Regarde-moi !

SARAH.

Ces traits si doux !...

GEORGE, bien doucement.

Ah ! Sarah, Sarah, m'aimez-vous ?

(Sarah pousse un cri et tombe dans les bras de George. En ce moment, Effie sort de sa chambre avec sa sœur et les soldats ; en voyant Sarah dans les bras de George, elle fait un geste de désespoir ; sa sœur lui montre le ciel et tout le cortége sort précipitamment par la porte à gauche. George et Sarah ne voient rien de leur passage et de leur sortie. Le duo continue.)

ENSEMBLE, très vif.

SARAH.

Ah ! c'est sa voix si tendre !
C'est lui que je revois !
C'est lui qui vient me rendre
Mon bonheur d'autrefois.

GEORGE.

Oui, c'est un ami tendre,
C'est lui que tu revois,
Et qui voudrait te rendre
Ton bonheur d'autrefois.

GEORGE, avec instance et curiosité.

Et maintenant ?

SARAH, sans l'écouter et parcourant le théâtre.

Bonheur suprême !

GEORGE.

Tu me disais ?

SARAH.

Ah ! que je t'aime !

GEORGE.

Reparle-moi de cet enfant
A qui ton amitié fidèle...

SARAH.

Tais-toi !... c'est vrai... je me rappelle...

GEORGE.

Eh bien ?

SARAH, cherchant ses idées.

Un instant, un instant...

(On entend sur la place en dehors.)

LE PEUPLE.

Place ! place ! place !
Qu'elle n'échappe pas !
La loi veut son trépas.
La mort, et point de grace !
Place ! place ! place !

GEORGE.

Quels cris !

SARAH, en délire.

Les entends-tu là-bas ?
Cet enfant ! ils voudraient l'arracher de mes bras !
(Croyant voir l'enfant.)
Ah ! le voilà !

GEORGE, désespéré.

Grands dieux !

SARAH.

On vient me le reprendre.

GEORGE.

Son délire revient !

SARAH, à Georges.

Voyez-vous ces soldats ?
Tiens, tiens, cache-le bien, et songe à le défendre !

ENSEMBLE, très vif.

GEORGE, au désespoir.

O tourment ! ô supplice
Plus cruel que la mort !
O Dieu ! sois-moi propice !
Prends pitié de mon sort !

SARAH, en délire.

Quoi ! l'on veut qu'il périsse !
Un enfant ! quoi ! sa mort !
O céleste justice !
Prends pitié de son sort !

LE PEUPLE, en dehors.

C'est l'instant du supplice !
Des méchants c'est le sort.
Que le sien s'accomplisse !
Point de grace ! la mort !

SCÈNE X.

LES MÊMES; TOM, accourant en désordre et un sabre à la main. On entend sonner le tocsin et on voit les petites fenêtres grillées de la salle éclairées en dehors par un incendie. Grand bruit d'orchestre.

TOM, arrivant.

Alarme, alarme générale!
Au large! au diable la prison!
Tous ces coquins, race infernale,
Ont mis le feu dans la maison.

GEORGE, voulant courir à la chambre d'Effie.

Effie!...

TOM, le retenant.

Est déja sur la place.

GEORGE.

Grand Dieu! courons!

TOM, à Sarah.

Il faut marcher.
Viens voir brûler ton vieux clocher!
La flamme a gagné la charpente.

SARAH, poussant un cri et courant en dehors.

Ah!

TOM.

Décampons!

GEORGE, suivant Sarah.

Jour d'épouvante!

SCÈNE XI.

ALTREC, GILBY, TOUS LES PRISONNIERS, traversant le théâtre avec des torches de paille embrasées.

BACCHANALE.

La victoire est à nous!
Sauvons-nous! fuyons tous!
A la lueur des flammes
Quittons ces lieux infâmes!
Sauvons-nous, fuyons tous!
La victoire est à nous!

SCÈNE XII.

(Le théâtre a changé à vue, et représente la place d'Édimbourg éclairée par l'incendie et couverte de monde; d'autres habitants aux fenêtres; dans le fond on voit le clocher. Les flammes ont gagné l'escalier intérieur qui est en bois; la charpente du dôme est aussi en feu. On voit Sarah à une haute galerie du clocher.)

EFFIE, GEORGE, TOM, JENNY; LE DUC D'ARGYLE, y arrivant un peu plus tard.

CHOEUR GÉNÉRAL, désignant Sarah.

Ah! la voilà!... point de secours!
Mon Dieu! c'en est fait de ses jours!

SARAH, criant et tenant une corbeille d'osier façonnée en berceau et recouverte d'un rideau.

George! ton fils!

GEORGE, à Effie.

Ah! ton enfant!

EFFIE, s'écriant.

Qu'as-tu dit?

PEUPLE.

O ciel! son enfant!

SARAH, criant.

Attends, attends!

EFFIE, à genoux.

O Dieu puissant!

(Sarah coupe avec un couteau une corde de cloche qu'on aperçoit à travers les ouvertures du clocher, attache le berceau et le descend le long du mur extérieur, en évitant les lucarnes d'où s'échappent les flammes.)

CHOEUR, entourant Effie.

Ah! juste Dieu! la pauvre mère!
On l'accusait injustement!
O ciel! écoutez sa prière,
Prenez pitié de son tourment!

(Le berceau est saisi par George. Effie se précipite, soulève le rideau du berceau qu'on a posé à terre et pousse un cri de joie. Le duc d'Argyle tient la main de son fils et puis tend les bras à Effie. Jenny les yeux au ciel fait partie de ce groupe. Sarah au milieu des flammes croise les bras comme résignée à la mort. Le rideau se baisse.)

FIN DE LA PRISON D'ÉDIMBOURG.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, nº 4, boulevart d'Enfer.

22

LA COURTE-PAILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. COGNIARD FRÈRES;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies Dramatiques, le 24 août 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

PIERRE-JEAN, riche fermier	M. Roger.
ROBERT	M. Dumoulin.
JULIEN, garçon de ferme de Pierre-Jean	M. Roseville.
LEFUTÉ, aubergiste	M. Dargent.
CRIQUET, son filleul, garçon aubergiste	M. Palaiseau.
MARGUERITE, nièce de Pierre-Jean	Mme Élise.
VÉRONIQUE, mère de Julien	Mme Dumas.
LAGRANGE, paysan	Mlle Alphonse.
Paysans et Paysannes.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour d'entrée de la ferme de Pierre-Jean. A gauche, un corps de bâtiment. A droite, dans un coin, des bottes de foin et des instruments de labourage. Sur le devant, à gauche, une table de bois et des siéges.

SCÈNE I.

LEFUTÉ, PIERRE-JEAN, MARGUERITE *.

(Au lever du rideau, Pierre-Jean et Lefuté sont assis à table et boivent.)

LEFUTÉ, trinquant avec Pierre-Jean.

Ainsi c'est une affaire arrangée... Je prends vos six pièces de vin pour le prix convenu; je vous en apporterai la valeur dans le courant de la journée.

PIERRE-JEAN.

Il n'y a pas de presse... pourvu que je touche à la fin du mois...

LEFUTÉ.

Non pas, avec moi les choses vont rondement... Jamais je ne fais attendre mon monde... Avant deux heures, la somme sera ici...

PIERRE-JEAN.

A votre aise. (Appelant.) Marguerite, donne-nous du vin!...

MARGUERITE, sortant du bâtiment de gauche, et apportant une bouteille.

Voilà... mon oncle...

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

LEFUTÉ, regardant Marguerite.

Toujours de plus en plus jolie... Savez-vous, Pierre-Jean, que cette jeunesse-là est bonne à marier?...

PIERRE-JEAN, brusquement.

Bah! bah!... ne parlons pas de ça... Tenez, buvez...

LEFUTÉ, à part.

Ce diable d'homme fait toujours exprès de ne pas me comprendre... Il devrait bien voir pourtant que j'adore sa nièce...

PIERRE-JEAN.

A propos, Marguerite, est-ce que tu n'as pas encore vu notre ami Robert, ce matin?...

MARGUERITE.

Non, mon oncle... Mais ça n'est pas étonnant; c'est le dernier jour qu'il passe au village... Et il a ses adieux à faire...

LEFUTÉ, à part.

Ce départ-là m'enchante, car c'est le seul rival que je redoutais près de Marguerite. (Haut.) Ce pauvre Robert! je suis désolé qu'il ait eu un mauvais numéro! c'est comme mon filleul Criquet, qui a eu la bêtise d'attraper le numéro 1.

PIERRE-JEAN.

Mon garçon de ferme, Julien, a été plus heureux, lui... il est exempt.

LEFUTÉ.

Ah! dam, c'est au petit bonheur!...

(On entend Robert chanter dans la coulisse :
Voilà, voilà, voilà,
Voilà le vrai conscrit français!...)

MARGUERITE, allant au fond.

Voilà monsieur Robert qui vient avec Julien...

PIERRE-JEAN.

Allons donc!... arrive donc, monsieur le militaire!

SCÈNE II.

LEFUTÉ, PIERRE-JEAN, ROBERT, MARGUERITE, JULIEN.

ROBERT, chantant.

(Il continue l'air : Voilà le vrai conscrit français!...)

Bonjour, Pierre-Jean; bonjour, mamzelle Marguerite... Salut, monsieur Lefuté... Vous voyez... me voilà prêt à partir... costume suivant la circonstance...

LEFUTÉ.

C'est, ma foi, vrai...

PIERRE-JEAN.

Bien, Robert, j'aime à te voir cette bonne humeur... c'est comme cela qu'il faut prendre son parti... D'ailleurs ça ne te fera pas de mal de voir un peu de pays... avec ta mauvaise tête!... c'est un bonheur pour toi de manger pendant quelque temps le pain de munition, et de prendre l'air à la salle de police...

LEFUTÉ.

Il est vrai que monsieur Robert passe pour avoir la tête la plus chaude du village...

JULIEN.

Ça n'empêche pas que nous regrettons tous qu'il soit tombé au sort... car c'est un bon garçon...

ROBERT.

Eh bien! moi, je ne m'en plains pas... Aussitôt que j'ai reçu l'ordre de partir, j'ai déposé la pioche sans barguigner... Je m'ai dit: Puisque le pays a besoin de ces deux bras que v'là, et qu'ils sont assez robustes pour faire crânement leur service... en marche!... j'ai enjambé le vieux pantalon de mon père qu'était un grognard d'autrefois, n'est-ce pas, Pierre-Jean? j'ai décroché son sac qui sent encore la poudre... et en route...

AIR : Et voilà comme ça s'arrange.

Maint'nant, qu'on nous mène au combat,
Je suis prêt... voilà mon bagage,
Sous les vêt'ments du vieux soldat
J' suis ben sûr d'avoir du courage.
Que j'aim' cet attirail guerrier!
Comm' mon pèr', j' le port'rai sans tache;
Déja je me crois grenadier;
Pour avoir l'air d'un vrai troupier
Il ne me manqu' que sa moustache;
Car il avait un' fièr' moustache.

PIERRE-JEAN.

Allons, viens boire un coup, pour te donner des jambes...

ROBERT.

C'est pas de refus...

PIERRE-JEAN.

Julien, viens trinquer avec nous, mon garçon.

(Il verse à boire.)

JULIEN, allant vers la table.

Volontiers, monsieur Pierre-Jean.

ROBERT, à demi-voix, à Marguerite.

Et vous, mamzelle Marguerite, me regretterez-vous un peu?

MARGUERITE.

N'êtes-vous pas l'ami de la maison? c'est mal à vous, monsieur Robert, de faire une pareille demande...

ROBERT.

Ah! voyez-vous, c'est que vous êtes la seule du village qui... enfin vous comprenez... et ça m' fera plaisir, en partant, d' savoir que vous penserez queq'fois à Robert...

PIERRE-JEAN.

Eh ben, Robert?

ROBERT.

Me voilà!...

(Ils boivent.)

LEFUTÉ.

A la santé de nos jeunes soldats!

ROBERT.

Merci!...

MARGUERITE.

Si ce pauvre Criquet était là, il boirait avec vous, et ça lui donnerait du courage.

JULIEN.

Il est vrai qu'il en a besoin...

ROBERT.

Ça fera un drôle de fantassin... Ma foi, monsieur Lefuté, vous, qui êtes son parrain et qui avez de quoi... car votre auberge qui se trouve sur la grande route est d'un bon rapport, vous auriez bien dû faire remplacer votre filleul... car, vrai, ce garçon-là n'est pas fait pour le militaire... et puisque vous êtes riche...

LEFUTÉ.

Je suis riche... je suis riche... Écoutez donc, mon cher, d'un jour à l'autre je puis me marier... avoir des enfants... (Regardant Marguerite.) Pour rendre sa femme heureuse, il faut de l'argent... Certainement, si l'on me payait ce qu'on me doit, je pourrais faire quelque chose pour Criquet; mais vous savez bien que la mère de Julien n'est pas en position de s'acquitter envers moi... ainsi...

JULIEN.

C'est vrai... aussi, monsieur Lefuté, je vous

sommes bien reconnaissants, ma mère et moi, du temps que vous nous accordez pour le paiement des dettes de mon père... Quand il est mort l'an passé, nous ignorions avoir une aussi forte somme à rembourser, et c'est une bonne action que vous faites en voulant bien attendre.

(Pierre-Jean et Lefuté se lèvent.)

LEFUTÉ.

Ne parlons pas de ça... Il est déja deux heures; Robert, je vous reverrai avant votre départ... Mamzelle Marguerite, je vous salue. (A part.) Quand Robert sera parti... il faudra bien qu'elle devienne ma femme... Au revoir, Pierre-Jean.

PIERRE-JEAN.

Je vous accompagne... je vais faire porter à votre auberge les six pièces de vin... Attends-moi, Robert.

PIERRE-JEAN, à Robert.

AIR de la Galopade de la Cour.

Je reviens sans tarder,
Pour m'occuper de ton bagage;
Aux apprêts du voyage
Je veux moi-même présider.

REPRISE.

MARGUERITE, LEFUTÉ et JULIEN.

Il revient sans tarder
Pour s'occuper de son bagage;
Aux apprêts du voyage
Il veut lui-même présider.

ROBERT.

Revenez sans tarder
Pour vous occuper d' mon bagage;
Aux apprêts du voyage
Il veut lui-même présider.

(Lefuté et Pierre-Jean sortent.)

SCÈNE III.

ROBERT, MARGUERITE, JULIEN.

ROBERT, regardant sortir Lefuté.

Je ne sais pas... mais ce Lefuté est un vilain coco, que j' peux pas digérer.

JULIEN.

Ce qu'il a fait pour moi prouve pourtant en sa faveur.

ROBERT.

Oh! c'est égal, je ne l'aime pas. Enfin!.... Eh ben! mamzelle Marguerite, vous allez t'être tranquille à présent, que je ne serai plus là pour vous faire endêver. Il va partir, ce mauvais sujet de Robert, comme ils m'appellent tous.

MARGUERITE.

C'est en riant qu'on vous appelle ainsi.

JULIEN.

Certainement, car si t'as la parole vive et le geste facile... t'en es pas moins un brave garçon dans le fond du cœur.

ROBERT.

Merci... pour moi. Quant à toi, j'ons pas besoin de faire ton éloge, car il est dans la bouche de tout le monde.

MARGUERITE.

Et l'on a raison, car Julien est le plus rangé de tous les garçons du village.

JULIEN.

Vous êtes bien bonne... mamzelle.

ROBERT.

Il vaut mieux que ça soit moi qui parte... ça, c'est vrai... Et pourtant, c'est que je le veux bien, car Pierre-Jean n'aurait pas mieux demandé que d'acheter un remplaçant au fils de son ancien ami... mais j'ons pas voulu... Je serais si heureux de revenir avec un grade!... ou la croix... Oh! la croix!... rien que d'y penser, ça me fait relever la tête comme un tambour-major!

MARGUERITE, riant.

Oh! alors, il n'y aurait plus moyen de vous parler.

ROBERT.

Pardon, excuse... Mais du moins on pourrait dire à la payse: Si je ne revenons pas avec l'or du Pérou, je te ramène un homme distingué, devant qui que le factionnaire de la mairie doit se mettre au port d'armes.

JULIEN.

Robert a raison... Quand on n'a rien, et qu'on ne peut pas espérer d'être heureux... il vaut mieux se faire tuer que de végéter dans un village.

MARGUERITE.

Et moi, j' vous dis, monsieur, que ça ne mène à rien de se faire tuer, et qu'on doit toujours espérer de devenir heureux.

JULIEN, à part.

Comme elle m'a dit cela!

(On entend Criquet dans la coulisse, disant en pleurant : *J' vous r'verrons avant d' partir.*)

ROBERT.

Je crois que j'entends mon compagnon de voyage!

MARGUERITE.

Eh oui, c'est Criquet! ce pauvre garçon, comme il a l'air chagrin!... je vous laisse avec lui...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

JULIEN, ROBERT, CRIQUET.

(Criquet entre d'un air piteux. Il a le nº 1 attaché sur un gros bonnet de laine.)

CRIQUET.

Dis donc, Robert, est-ce que tu es prêt?...

ROBERT.

Mon Dieu, te v'là ben pressé!

CRIQUET.

Oui! je suis pressé... je vas te dire... (*Apercevant Julien.*) Tiens! bonjour, Julien... Voilà ce que c'est... tant que je serai ici, voyez-vous... le courage y ne se fortifiera pas... (*Il commence à pleurer.*) Pa'ceque les affections... les affections du cœur... c'est pas facile à évanouir.

JULIEN.

Voyons, Criquet... de la fermeté...

CRIQUET, *s'essuyant les yeux.*

Je voudrais bien t'y voir, avec ta fermeté!... Enfin le mot du logogryphe, c'est que tant que je serai ici exposé à rencontrer ma Rose au coin de toutes les meules de foin du village, et en train de se livrer à un désespoir de grosse fille, que ça déchire à voir... ça me rendra mou comme une betterave...

ROBERT.

Elle est donc bien désespérée, ton amoureuse?

CRIQUET.

Je crois ben... elle sanglote... comme une grive à qui on a enlevé ses petits... elle en a les yeux gonflés comme une fluxion... et moi, quand je la vois comme ça, ça me casse les jambes... tiens, vois-tu... là... au-dessus du mollet... c'est les nerfs...

ROBERT.

Eh bien! il faut boire un coup ou deux pour te raffermir sur tes cotrets... viens...

CRIQUET.

Merci... je peux pas avaler la moindre aliment... Il y a la mère Bichelet... qui m'a offert tout-à-l'heure de la soupe à l'ognon ousqu'il y avait du beurre... Eh ben!... à mesure que je voulions manger... le gosier refusait le passage... et j'y ai renoncé... si ça continue, je suis dans le cas de mourir de *consommation*... O ma Rose! alors tu viendras pleurer sur mon cercueil!!...

(*Il pleure.*)

JULIEN.

Criquet... ce n'est pas bien de pleurer ainsi... Que diantre!... tu es un homme!...

CRIQUET.

Tu crois?... Je ne dis pas non.

ROBERT.

Veux-tu bien ne pas être poule mouillée comme ça!... Pleurer quand on va à l'armée!... Est-ce qu'il y a quelque chose au-dessus de l'état militaire, des batailles, des canons!...

CRIQUET.

C'est égal, voyez-vous, ce chagrin-là aura de la peine à s'évaporer...

AIR:

Queu douleur! faut que j'aille
Vivre loin du pays,
J'aimons pas la bataille,
Car j'ons pas d'ennemis.

ROBERT, *continuant.*

A tout je me conforme,
J' partirai sans regrets;
Le tambour... l'uniforme
Ont pour moi des attraits;
Ran tan plan, (*bis.*)
J'aim' ce r'frain du régiment.
Ran tan plan, (*bis.*)
Ran, ran, pa ta plan.

DEUXIÈME COUPLET.

CRIQUET.

J'ons le cœur qui me serre,
Quand j'vois battre un dindon,
Pourrais-j' ben à la guerre
Tuer des gens pour tout d' bon?

ROBERT.

Les enfants de la France
A l'enn'mi vont gaîment,
Et pas un ne balance,
Quand on crie: En avant!...
Ran tan plan; (*bis.*)
Au feu l'on court en chantant:
Ran tan plan, (*bis.*)
Ran, ran, pa ta plan.

TROISIÈME COUPLET.

CRIQUET.

Après un' bonne affaire,
On r'vient clopin-clopant.

ROBERT.

Mais à la boutonnière
Peut briller un ruban.

CRIQUET.

On attrap' queq' torgnole.

ROBERT.

Oui, mais on d'vient sergent...

CRIQUET.

L' canon vous carambole,
Et l'on meurt...

ROBERT.

Glorieusement!...

(*Bas et lentement.*)
Ran tan plan, (*bis.*)
On voit l'ennemi fuyant,
Et l'on r'dit... en mourant:
Ran, ran, pa ta plan.

REPRISE.

ROBERT et JULIEN.

Ran tan plan, (*bis.*)
On voit l'ennnemi fuyant, etc.

CRIQUET.

Ran tan plan, (*bis.*)
Tout ça n'est pas amusant;
J'aim' mieux dir', bien portant:
Ran, ran, pa ta plan.

JULIEN, *allant vers Criquet.*

Eh bien! ça va-t-il mieux?

CRIQUET.

Ça va toujours tout d'même...

ROBERT.

En ce cas, viens avec moi... Nous allons voir si les camarades sont prêts, et faire les derniers adieux aux connaissances...

CRIQUET.

J'veux bien... je pleurerai... ça me distraira.

CRIQUET et ROBERT.

AIR du vaudeville de l'Homme qui bat sa femme.

Dans chaque demeure
Tous deux allons sans retard,
En attendant l'heure
De notre départ.

REPRISE.

ROBERT, CRIQUET et JULIEN.

Dans chaque demeure
Tous deux { allons / allez } sans retard,
En attendant l'heure
De { notre / votre } départ.

(Robert et Criquet sortent.)

SCÈNE V.

JULIEN, seul.

Ce pauvre Criquet... il n'est guère résigné... Ah! dam, aussi c'est dur de quitter son pays pour aller courir le monde... de se séparer de tout ce qu'on aime... oh! si j'étais obligé de ne plus voir mamzelle Marguerite... je souffrirais comme lui... plus encore... et pourtant je ne puis espérer d'être jamais son mari?... ah! ne pensons pas à cela...

(Il s'assied, pensif, sur le bord de la table.)

SCÈNE VI.

JULIEN, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE.

Eh bien! mon Julien... te v'là encore à réfléchir... avec ton air triste... tout ça n'est pas naturel, et... Mais je n'venons pas pour te chagriner; écoute: j'ons fait nos comptes ce matin, et il se trouve que j'pouvons donner ce mois-ci trente francs en bons écus à monsieur Lefuté...

JULIEN.

Vraiment?... tant que cela!...

VÉRONIQUE.

Ah! dam, j'avons vécu avec économie... et toi, mon garçon, tu m'as donné tous tes gages, sans vouloir rien garder...

JULIEN.

A quoi bon?...

VÉRONIQUE.

Tiens, voilà la somme que tu remettras toi-même à Lefuté.

JULIEN, prenant la petite bourse.

Oui, ma mère...

VÉRONIQUE.

J'espérons qu'il sera content de notre exactitude... Ah! ça me fait frissonner de penser seulement que d'un moment à l'autre nous pouvons être chassés de notre petite maison, et voir nos meubles vendus à l'encan... Dam, c'est qu'il en a le droit... Lefuté... et s'il en venait là... je crois que j'en ferions une maladie mortelle...

JULIEN.

Pourquoi penser à ça, ma mère? nous ne devons rien craindre... Lefuté nous a donné sa parole....

VÉRONIQUE.

Oh! c'est égal... vois-tu, mon garçon, si j'ons des craintes sur notre sort, c'est que je connaissons plus d'une histoire sur notre créancier... il fait rarement du bien, à moins qu'il n'en retire de la gloire ou du profit, et je ne serons tranquille que lorsqu'il sera payé...

JULIEN.

Rassurez-vous, ma mère, et comptez sur votre fils... tant que nous devrons un sou, voyez-vous, ces deux bras-là ne resteront pas croisés... je ne manque pas de courage, et j'espère qu'avant deux ans nous n'aurons plus de dettes, que votre maison vous appartiendra, et qu'enfin vous serez heureuse.

AIR: Ses yeux disaient tout le contraire.

Chez vous reviendra le bonheur,
Vous serez quitte envers cet homme;
Je travaill'rai de si bon cœur
Qu'enfin j'obtiendrai cette somme.
De ce soin je veux me charger,
Ah! ne craignez plus la misère:
Le travail semble si léger,
Quand c'est pour soulager sa mère!
Mon travail me semble léger,
Car c'est pour vous, ma bonne mère.

VÉRONIQUE.

Que tu es bon, mon Julien, et que je suis heureuse de te conserver!

SCÈNE VII.

JULIEN, VÉRONIQUE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Bonjour, mère Véronique!... Eh bien, êtes-vous tout-à-fait rétablie?

VÉRONIQUE.

Grace à toi, ma chère enfant... grace à tes bons soins, à tes secours.

MARGUERITE.

Nous étions convenus de ne jamais parler de ça: voyez donc le beau mérite, quand on a trop de volaille à la basse-cour, et trop de vin à la cave, d'en offrir un peu à ses voisins!... Vraiment, mère Véronique, vous m'étonnez... vous qui étiez la providence des malheureux, quand votre position était meilleure...

VÉRONIQUE.

Ah! Marguerite!... tu es bien ce que tu promettais d'être... quand tu venais, toute petite, jouer devant ma porte avec Julien que

v'là... quand vous vous appeliez mon petit mari... ma petite femme... à c't époque-là... j'étions tous contents... et en vous voyant l'un et l'autre, je me disions : P't être bien qu'un jour... s'ils se conviennent... (Elle examine Marguerite et Julien, qui cherchent à cacher leur embarras.) Dam, mes enfants... un mariage aurait pu s'ensuivre si les choses n'avaient pas mal tourné ; mais à c't' heure, ça ne se peut plus... Faut se résigner !

AIR : La pauvre vieille et son enfant (de LÉONIDE).

J'ai tout perdu, tout, jusqu'à ma chaumière.
La pauvreté, c'est mon sort, désormais ;
Et cependant, au ciel, dans ma prière,
Jamais ma voix n'adresse de regrets.
Dans ma misère, ici, chacun m'honore,
Et sans fortune on peut vivre aisément ;
La pauvre vieille est riche encore,
Puisqu'il lui reste son enfant. (*bis.*)

(Elle embrasse Julien.)

Allons, adieu, mon Julien, je te laisse à tes affaires ; au revoir, ma chère Marguerite...

MARGUERITE.

Adieu, mère Véronique... A propos, Julien va faire la conduite à Robert ; ainsi vous ne devez pas l'attendre à l'heure du dîner... faites-moi l'amitié de venir partager le mien... vous me le promettez, n'est-ce pas ?

VÉRONIQUE.

Va comme il est dit, mon enfant ; dans une heure je serai de retour ; au revoir...

(Elle sort.)

JULIEN.

Adieu, ma mère.

SCÈNE VIII.

JULIEN, MARGUERITE, puis LEFUTÉ.

JULIEN.

Que vous êtes bonne, mamzelle Marguerite !... aussi tout le monde vous aime...

MARGUERITE.

Et vous, Julien ?...

JULIEN.

Moi ! mamzelle... je fais comme tout le monde... c'est-à-dire... non... ce n'est pas comme eux... que je vous aime...

MARGUERITE.

Comment donc m'aimez-vous ?...

JULIEN.

Comment je vous aime ?... moi !... oh ! mais non... je n'oserai jamais.

MARGUERITE.

Eh bien ?

JULIEN.

AIR :

Je vous aime en silence ;
Vous plaire est mon bonheur
Suis-je en votre présence,
Je sens battre mon cœur ;
Votre image fidèle
Me poursuit nuit et jour ; } *bis.*
Pardonnez-moi, mamzelle,
Mais j' crois qu' c'est de l'amour. } *bis.*

MARGUERITE.

D'entendre un tel langage,
Je devrais me fâcher ;
Mais je n'ai pas l' courage
De le lui reprocher.
J'aime mieux être bonne,
Et parler sans détour ; } *bis.*
Julien, je vous pardonne,
Quand ce s'rait de l'amour. } *bis.*

JULIEN.

Ah ! que n'êtes-vous pauvre comme je le suis !... mais moi... un garçon de ferme... puis-je, sans être fou, porter mes vues aussi haut ? car en supposant... oh ! ne vous fâchez pas, mamzelle, ce n'est qu'une supposition...

MARGUERITE.

Ai-je donc l'air de vouloir me fâcher ?

JULIEN.

Eh bien ! en supposant que vous ne repoussiez pas l'amour du pauvre Julien...

MARGUERITE.

Eh bien ! en supposant cela ?

JULIEN.

Comment jamais espérer convenir à votre oncle !... Monsieur Pierre-Jean est un brave, un excellent homme... mais il est votre tuteur, et il se croira le droit de vous choisir un mari... si déja ça n'est pas fait ; alors jugez de ma position, mamzelle Marguerite... vous voir la femme d'un autre, quand je saurais que je ne vous suis pas indifférent... ah ! il y aurait de quoi en mourir !

MARGUERITE.

Julien... croyez-vous que mon oncle veuille mon malheur ?... je dois lui obéir, c'est vrai... mais je suis femme... et en s'y prenant adroitement... on pourrait l'amener peut-être... (Vivement.) Enfin, monsieur, vous avez tort de vous désoler... on doit toujours espérer...

JULIEN, lui prenant la main.

Comment ! mamzelle Marguerite, il se pourrait... quoi tant de bontés !... ah !... je n'ose pas croire !... non, non, je ne dois pas espérer un pareil bonheur !

MARGUERITE.

Et pourtant, Julien... vous pressez ma main dans les vôtres et je ne la retire pas...

JULIEN.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes !

MARGUERITE, voulant dégager sa main.

Silence... Si l'on vous entendait...

JULIEN, lui embrassant la main.

Ah ! restez ainsi, Marguerite... je vous en supplie...

AIR du vaudeville de la Haine d'une femme.

Dès ce jour mon bonheur commence,
Plus de tourment, plus de regret.

MARGUERITE.

Sur-tout Julien, de la prudence,
Que ce soit toujours un secret.

JULIEN.

Pour mon cœur quel plaisir extrême!
Ah! répétez ces mots si doux;
Tout bas dites-moi qu'elle m'aime.

MARGUERITE.

Eh bien! monsieur... Oui... l'on vous aime,
Mais taisez-vous. (*bis.*)

JULIEN.

Je me tairai, rassurez-vous.

ENSEMBLE.

JULIEN.

Pour mon cœur quel plaisir extrême!
Je me tairai, rassurez-vous.

MARGUERITE.

Oui, je l'ai dit, mon ami, je vous aime,
Mais taisez-vous... (*bis.*)

(Lefuté, qui est arrivé pendant le refrain du couplet, voit Julien embrasser la main de Marguerite. Les deux jeunes gens l'aperçoivent. Marguerite, embarrassée, va prendre sur la table la bouteille et les verres, et rentre dans la maison. Julien feint de s'occuper à rentrer les bottes de foin, ou les instruments de labourage.)

SCÈNE IX.

LEFUTÉ, JULIEN, au fond.

LEFUTÉ.

Je suis pétrifié!... Moi qui croyais qu'une fois Robert parti, la main de Marguerite, et sur-tout sa dot m'étaient assurées... Et maintenant ce Julien!... C'est que la petite a l'air d'en tenir pour lui, et il est temps... Oui, mais comment faire?... Si comme Robert il avait eu un mauvais numéro... je me trouverais seul.... et tout irait bien... Mais, au fait... j'ai dans les mains des titres qui peuvent servir mes projets... (Il réfléchit.)

JULIEN, s'approchant de lui *.

Qu'est-ce que vous dites donc là tout seul, monsieur Lefuté?...

LEFUTÉ.

Ma foi, mon garçon... tu me vois bien affecté...

JULIEN.

Vous, affecté!... Ça ne vous arrive pas souvent... Faut espérer que ça ne durera pas. A propos, j'ai quelque chose à vous remettre... Tenez, monsieur Lefuté, voilà trente francs, que nous avons économisés ce mois-ci, ma mère et moi. Si vous voulez m'en débarrasser. (Il lui tend une petite bourse.) Nous espérons que le mois prochain...

LEFUTÉ, repoussant doucement la bourse.

Un moment, mon cher, j'ai besoin de causer avec toi... Écoute-moi avec attention, Julien, et réfléchis avant de répondre, car il y va peut-être de la tranquillité de ta mère...

* Julien, Lefuté.

JULIEN.

Que voulez-vous dire?...

LEFUTÉ.

Voilà. Depuis que Criquet, mon filleul, doit quitter le pays... je suis profondément chagrin, car enfin je lui dois protection... et s'il était tué... il me semble que j'en serais la cause; cette idée-là me fait souffrir!...

JULIEN, à part.

Je ne l'ai jamais vu sensible comme ça.

LEFUTÉ.

J'ai donc résolu, mon cher Julien, de le racheter de la conscription... mais pour cela il faut de l'argent, et dans ce moment je suis très gêné... Je vais donc me voir forcé... d'en venir avec ta mère à des extrémités...

JULIEN.

Vous me faites trembler, monsieur Lefuté, expliquez-vous...

LEFUTÉ.

Ça me désole, mais il le faut, vous êtes trop lents à me payer... aussi... Mon filleul ne doit pas souffrir de l'embarras dans lequel vous me placez... et pour qu'il reste... il me faudra faire vendre votre maison... afin que je puisse le racheter.

JULIEN.

Ah! mon Dieu! suis-je assez malheureux! ma pauvre mère qui relève de maladie... Quel coup ça va lui porter!... à son âge... se trouver sans asile!... Ah! monsieur Lefuté! vous aurez pitié de nous... vous ne voudrez pas manquer à la parole que vous nous avez donnée?...

LEFUTÉ.

J'en suis désolé... mon cher... mais quand les circonstances commandent...

JULIEN.

Voir vendre nos meubles... conduire ma mère chez des étrangers... oh! non, c'est impossible!...

LEFUTÉ.

Puisque vous tenez tant à votre bicoque... il y aurait bien un moyen de la conserver...

JULIEN.

Comment! parlez!...

LEFUTÉ.

Cela ne dépend que de toi...

JULIEN.

Oh!... si c'était possible!...

LEFUTÉ.

Mais tu ne voudras peut-être pas?...

JULIEN.

Parlez, parlez donc!...

LEFUTÉ.

Tiens... voici les billets que m'a faits ton père. (Il lui montre des papiers.) Il y en a là pour douze cents francs.

JULIEN.

Eh bien?...

LEFUTÉ.

Eh bien! consens à partir à la place de Cri-

quet... à lui servir de remplaçant... et tout est arrangé... ces billets, de mes mains passeront dans les tiennes, ta mère sera quitte envers moi, et tout sera dit...

JULIEN.

Quitter ma mère!... et Marguerite! Marguerite, qui m'aime!... mon Dieu, le pourrais-je!... mais la misère!... plus d'asile!... ah! je ne dois pas balancer...

AIR : Faut l'oublier.

C'est mon devoir; quoique en mon ame
Je souffre d'un tourment affreux,
Ce sacrifice douloureux,
Je le dois à la pauvre femme.
Son bonheur est en mon pouvoir,
Qu'elle conserve sa demeure.
Moi... je mourrai de désespoir!
Mais qu'importe, hélas! que je meure!
C'est mon devoir! (*bis.*)

Lefuté, je consens à tout...

LEFUTÉ, avec joie.

Tiens, voici tes billets... tout-à-l'heure, nous signerons ton engagement.

JULIEN.

Ah! je vous en prie, ne dites rien à ma mère de cet arrangement... J'ai besoin de tout mon courage... Et ses adieux seraient trop pénibles.

LEFUTÉ.

C'est convenu. Bien, Julien, ta conduite est belle; et moi... je fais aussi mon devoir. (A part.) A présent Marguerite ne peut plus m'échapper.

SCÈNE X.

JULIEN, CRIQUET, LEFUTÉ.

(Criquet a un sac de toile sur le dos, avec une paire de souliers. Il tient un caniche en laisse, et un bâton dans une main.)

CRIQUET, appelant.

Robert?... Robert?... où es-tu?... Robert?...

LEFUTÉ.

Robert n'est pas ici!

CRIQUET.

Ah! c'est vous, parrain inhumain?

LEFUTÉ.

Mon ami, tu me juges mal.

CRIQUET.

Je vous juge mal!... Ah ben, c'est bon! regardez mon attirail de guerre... Parrain sans entrailles... allez voir devant l'église ma Rose qu'est en train de faire couler ses larmes. (Il s'attendrit.) Jetez l'œil sur mon bâton et sur Zozor qu'a voulu me suivre à toute force, en apprenant que j'allions au régiment!...

(Il pleure.)

LEFUTÉ.

Et si tu ne devais pas y aller au régiment... Ingrat?...

CRIQUET, ouvrant de grands yeux.

Si je n' devions pas.... Hein!... au... régiment... moi, ne pas...

JULIEN.

Rien n'est plus vrai, Criquet; c'est moi qui partirai à ta place...

CRIQUET.

Toi?... Allons... c'est une niche que vous voulez me faire... Ah!... c'est indigne!

LEFUTÉ.

Tu peux me croire!... C'est la vérité.

JULIEN.

Est-ce que tu m'as jamais vu mentir? tiens... regarde les larmes qui roulent dans mes yeux, et ne doute plus de ce qu'on te dit... Mais avant de partir, pas un mot sur cela... ou tout serait fini.

CRIQUET.

Oh!... oh!... n'y a pas de danger... Je ne partirai pas!... J'en suis tout abasourdi!... C'est dans le cas de m'en donner une fluxion de poitrine... Ma Rose!... ma Rose! ton trésor te resterait!...

(Il serre la main à Lefuté.)

JULIEN, lentement.

Nous partirons ensemble... J'aurai l'air de te faire la conduite... Tu seras le conscrit jusqu'au bout de la grande route... Et quand nous serons arrivés là... tu me donneras ton sac, ton bagage... tu reprendras tranquillement le chemin du village, et moi... moi...

(Il essuie ses larmes.)

CRIQUET.

N'est-ce pas que ça fait mal de quitter le pays?... Ils m'appelaient capon... les connaissances... Faudrait les y voir... Dis donc, Julien... vois-tu, tu trouveras de bonnes choses dans mon sac; il y a neuf sous d'eau-de-vie, un quarteron de fromage, un sac de pruneaux, et une pelote de ficelle, si t'en as besoin: tout est à toi. Il n'y a que Zozor que je peux pas m'en séparer, vu que c'est un cadeau de ma Rose.

JULIEN.

C'est bien... Merci...

(On entend un roulement.)

LEFUTÉ.

Il est temps de partir. On vient chercher Criquet.

JULIEN, à Criquet.

Criquet, du silence!...

SCÈNE XI.

MARGUERITE, JULIEN, PIERRE-JEAN, ROBERT, CRIQUET, LEFUTÉ, PAYSANS, PAYSANNES, CONSCRITS.

CHOEUR.

AIR : L'or est une chimère (de ROBERT-LE-DIABLE).

L'heure a sonné, { partez / partons } vite,

Il faut quitter le pays ;
Allons } faire la conduite
Venez }
A tous les pauvres conscrits.

PIERRE-JEAN, aux conscrits.

Mes amis, je veux que ce soit chez moi que vous buviez le coup du départ.

CRIQUET.

Accepté... et puis après : (il chante.) *En avant, marchons ;* la, la, la, la, la.

ROBERT.

Diable, mais te voilà bien résolu!

CRIQUET.

« Quand la patrie le commande et l'ordonne,
« Chaque Français se soumet à *Belone.* »

(Aux paysans.) Bonjour, vous autres... *Ah! quel plaisir d'être soldat!*

(Il marche d'un air gaillard.)

PIERRE-JEAN.

A la bonne heure, il a pris son parti.

(Pierre-Jean verse à boire aux conscrits.)

MARGUERITE, bas à Julien.

Qu'avez-vous, Julien?... comme vous paraissez triste!...

JULIEN, de même.

Marguerite... promettez-moi de remettre ces papiers ce soir à ma mère... pas avant.

MARGUERITE.

Que signifie?...

JULIEN.

Ah! ne cherchez pas à savoir les motifs qui me font parler ainsi... Ayez soin de ma mère, Marguerite, et dites-lui que je pars... que je pars pour la sauver de la misère!...

MARGUERITE.

O mon Dieu!

LEFUTÉ, à part.

Ils partent, je reste... Elle est à moi.

PIERRE-JEAN, bas à Robert, lui montrant Marguerite.

Robert... regarde ma nièce... Distingue-toi... et... je ne te dis que ça... Du silence!...

ROBERT, lui serrant la main.

Je comprends la chose.

(Roulement.)

ROBERT.

AIR :

Adieu donc au village!...
(Il ôte son chapeau ainsi que tous les conscrits.)
(Aux paysans.)
Priez pour les conscrits,
Et nous, par not' courage,
F'sons honneur au pays!
On ne peut sans souffrance
De lui se détacher ;
Gardons tous l'espérance
De revoir son clocher.
Ran tan plan, (*bis.*)
Amis, la gloir' nous attend.
Ran tan plan, (*bis.*)
Ran, ran, pa ta plan.

(Roulement, pendant lequel Julien embrasse la main de Marguerite, Robert se jette dans les bras de Pierre-Jean, et les paysans et paysannes embrassent les conscrits.— Scène d'adieu.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un rez-de-chaussée de l'auberge de la Grande-Conduite, tenue par Lefuté. Une fenêtre de chaque côté, une table à droite, et des tabourets à l'entour; à gauche, près de la fenêtre, une botte de paille.

SCÈNE I.

LEFUTÉ, CRIQUET.

LEFUTÉ.

Eh bien!... tout est-il en ordre?... La maison est-elle appropriée...Ce garçon-là est d'une lenteur!...

CRIQUET, balayant.

Il me semble, parrain, que je ne m'amusons pas à attraper des hannetons!... Et vous savez d'ailleurs que je n'ons pas le cœur à prendre des distractions depuis le jour où ma Rose...Oh! grosse trompeuse de Rose... va!..

LEFUTÉ.

Vas-tu encore me fatiguer de tes éternelles lamentations?...

CRIQUET.

Que voulez-vous! moi, je croyais à l'amour de c'te fille... J'étions confiant comme un pigeon qui vient de naître. Aussi le désespoir m'a ruiné le tempérament. Je ne dormons plus, moi qui ronflais aussi fort que votre cheval blanc.

LEFUTÉ.

Voyons, c'est assez de bavardage.

CRIQUET.

Ah çà, parrain, pourquoi donc que depuis ce matin vous me faites balayer, nettoyer, épousseter, comme si c'était la Fête-Dieu?

LEFUTÉ.

Parceque monsieur Pierre-Jean m'a fait dire qu'il passerait me voir aujourd'hui, et j'ai mes raisons pour qu'il trouve la maison en bon état.

CRIQUET.

Ah! ah!... Eh! pourquoi donc qu'il vient vous voir?

LEFUTÉ, se frottant les mains.

Il ne me l'a pas dit positivement... Mais je m'en doute...

CRIQUET.

Ah! dam, parrain, vous êtes joliment dans les papiers de M. Pierre-Jean, depuis deux ans que Robert et Julien sont partis, et qu'ils n'ont pas donné de leurs nouvelles... si ce n'est Julien qui a écrit une fois à sa mère, au moment où il partait en *Algerre*.

LEFUTÉ.

C'est bon... laisse-moi... Tu sais que tu as une charrette de foin à conduire au village?

CRIQUET.

Oui, parrain. (A part.) Je vas voir si Zozor a mangé sa pâtée, et gémir un moment avec lui sur l'infidélité de ma Rose.

LEFUTÉ.

AIR : Au revoir, mes petits agneaux.

Tu m'as entendu, dépêchons;
Va t'occuper de ton ouvrage,
Ici ne flan' pas davantage
Et tourne-moi vit' les talons.

REPRISE ENSEMBLE.

LEFUTÉ.

Tu m'as entendu, etc.

CRIQUET.

Oui, parrain, je vous comprenons,
J' vas m'occuper de mon ouvrage;
Ici je n' flan' pas davantage
Et je vous tourne les talons.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LEFUTÉ, seul.

Pierre-Jean va venir... il m'a fait dire de l'attendre, qu'il avait à me parler... Mes espérances, j'ose le croire, vont enfin se réaliser... Depuis deux ans, il évitait toujours de me répondre, quand je lui parlais de mon amour pour sa nièce; mais enfin, la semaine dernière, je lui ai fait la demande dans les formes, et il m'a promis qu'après quelques jours de réflexions il me donnerait une réponse définitive... c'est pour cela, sans aucun doute, qu'il vient aujourd'hui chez moi; c'est d'un bon augure... Oui, oui, je l'emporte!... Robert est mort peut-être, ou, s'il ne l'est pas, son silence lui a fait grand tort dans l'esprit de Pierre-Jean... Quant à Julien... il n'est pas à craindre... Heureux Lefuté! c'est pour toi, la jolie Marguerite, et sa dot plus jolie encore.

(On entend rouler une voiture.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, PIERRE-JEAN, LEFUTÉ.

PIERRE-JEAN, de la coulisse.

Criquet, donne à boire à mon cheval, ne le dételle pas; nous repartons tout de suite...

LEFUTÉ.

C'est Pierre-Jean... Sa nièce l'accompagne... Bravo!

PIERRE-JEAN, entrant.

Bonjour, Lefuté, bonjour.

LEFUTÉ.

Mademoiselle Marguerite, j'ai bien l'honneur... Comment va votre chère santé?...

MARGUERITE.

Très bien, je vous remercie, monsieur Lefuté.

LEFUTÉ.

Je ne m'attendais pas à une aussi aimable visite; monsieur Pierre-Jean ne m'avait pas prévenu...

PIERRE-JEAN.

Que ma nièce m'accompagnerait, c'est vrai... Nous allons à la ville, pour plusieurs affaires, dans lesquelles sa présence est indispensable...

MARGUERITE.

Mais alors, mon oncle, vous me direz au moins le motif de ce voyage; puisque ma présence est indispensable, il faut que je sache...

LEFUTÉ, souriant, à part.

Je devine, je devine.

PIERRE-JEAN.

Oui, mon enfant, tu vas tout savoir.

MARGUERITE.

Ah! c'est bien heureux!

LEFUTÉ, à part.

Elle est à moi!

PIERRE-JEAN.

Lefuté... vous m'avez demandé la main de Marguerite!...

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!

LEFUTÉ.

Oui, monsieur Pierre-Jean.

PIERRE-JEAN.

Moi, je vous ai prié de me laisser quelques jours de réflexions... J'ai réfléchi...

LEFUTÉ.

Il a réfléchi!

PIERRE-JEAN.

Vous savez que je n'y vais pas par quatre chemins... Eh bien donc! pour ne pas vous faire languir plus long-temps, je viens vous dire aujourd'hui que ce mariage ne peut pas se faire.

LEFUTÉ, qui a écouté complaisamment.

Que m'apprenez-vous!...

MARGUERITE.

Je respire!...

PIERRE-JEAN.

Écoutez-moi... J'avais promis la main de Marguerite...

MARGUERITE.

Quoi, mon oncle!...

PIERRE-JEAN.

Oui, mon enfant, et j'ai cru un instant

que celui à qui j'avais fait cette promesse n'était pas digne de toi, et c'est vous alors, Lefuté, qui auriez eu la préférence; mais je me trompais. (*A Marguerite.*) Le mari que je t'ai choisi mérite toute ta tendresse... Et ce mari, je l'attends demain, oui, ma chère petite nièce, demain... Et c'est pour prévenir le notaire, et te faire choisir ta toilette de noces, que je t'emmène à la ville... Vous comprenez, Lefuté, que je vous devais une réponse aujourd'hui; ma parole était engagée, ainsi vous ne m'en voudrez pas, je l'espère?

LEFUTÉ.

Certainement, monsieur Pierre-Jean... vous avez le droit de choisir un époux à votre nièce... (*A part.*) Elle m'échappe, ah!...

MARGUERITE.

Je ne sais que penser?

PIERRE-JEAN.

Je m'occupais de ton bonheur, sans t'en rien dire...

MARGUERITE, *à part.*

Il aura remarqué l'amour de Julien!... ce bon oncle!...

PIERRE-JEAN.

Et devines-tu... quel est ce mari?...

MARGUERITE.

Mais... non, mon oncle...

LEFUTÉ, *à part.*

La petite sournoise!...

PIERRE-JEAN.

Voyons... cherche; c'est un beau garçon... bien tourné, d'humeur agréable... un brun... tu n'y es pas? (*Marguerite fait un signe négatif.*) Tu devrais pourtant t'en douter.

AIR de Manette.

Brave militaire,
Fidèle et sincère,
Par son caractère
A chacun il plaît.
J' l'ai choisi moi-même.

MARGUERITE, *à part.*

O plaisir extrême!
De celui que j'aime
C'est tout le portrait.

PIERRE-JEAN.

Chez toi l'allégresse
Règnera sans cesse;
Crois-en ma tendresse,
Ton bonheur m'est cher.

MARGUERITE.

Quel espoir m'agite!
Son nom? Dites vite,
Ah! parlez de suite.

PIERRE-JEAN.

Eh bien, c'est... Robert!

MARGUERITE, *à part.*

C'est Robert... Ah! grands dieux!
Quel moment douloureux!
Mon bonheur s'est enfui,
Ce n'est pas lui!

REPRISE ENSEMBLE.

PIERRE-JEAN.

Je comble tous ses vœux,
Comm' son cœur est joyeux!
J'en suis sûr aujourd'hui,
C'était bien lui!

LEFUTÉ.

Est-on plus malheureux!
Ce Robert... c'est affreux!
Il sera son mari,
Tout est pour lui!

PIERRE-JEAN.

Oui, mon enfant, c'est Robert... je l'accusais d'indifférence, et j'étais près de me fâcher avec lui, ne recevant pas de ses nouvelles... mais le pauvre garçon m'a écrit hier, et je le soupçonnais à tort... Des marches forcées... une blessure qu'il a reçue... des lettres confiées à des camarades négligents... mille choses enfin ont concouru à le faire croire coupable; mais il n'en est rien, bien au contraire, son amour pour toi s'est augmenté par l'absence... Quoiqu'un peu vif, Robert est bon, plein de probité, et tu seras heureuse avec lui... je l'ai racheté du service, et demain ce sera une affaire faite... A propos, Julien doit revenir avec Robert...

MARGUERITE.

Julien!...

LEFUTÉ.

Ah! ah!...

PIERRE-JEAN.

Oui... son colonel, en apprenant son dévouement pour sa mère, et pour récompenser sa bonne conduite au régiment, lui a fait accorder son congé. Ah çà, l'heure s'écoule... Marguerite, nous avons beaucoup d'affaires, partons, mon enfant. Lefuté, sans rancune...

LEFUTÉ.

Sans rancune...

PIERRE-JEAN, *lui tendant la main.*

Les jeunes filles ne manquent pas, cherchez ailleurs et vous trouverez ce qu'il vous faut... tout ce que je vous demande maintenant, c'est le secret sur cette affaire... personne ne se doute au village que tous mes apprêts sont des apprêts de noces... je fais mes invitations sans dire le motif de la fête... parceque, voyez-vous, Lefuté, à mon avis, un mariage dont on parle est à demi manqué... c'est mon idée... et je tiens beaucoup à ce que celui-là ne manque pas... Allons, au revoir.

AIR : Des diamants une parure (de RIQUET-A-LA-HOUPE).

Continuons notre voyage,
Allons, partons, ma chère enfant,
Aux apprêts de ton mariage
Il faut songer en ce moment.

REPRISE.

Continuons, etc.
Continuez, etc.

SCÈNE IV.

LEFUTÉ.

Je suis d'une colère!... C'était bien la peine de me faire attendre pour m'annoncer ça!.. c'est Robert qu'il destine à sa nièce!... Ah çà, mais... et Julien qui l'aime!... et elle qui aime Julien!... Pierre-Jean ignore cet amour... Robert ne s'en doute pas non plus... il faudrait trouver moyen de jeter, comme on dit, des bâtons dans les roues... Quel bonheur, si je pouvais empêcher ce mariage! car enfin... ils m'ont dédaigné, moi!

AIR : Quelque regret qu'on ait, ma belle.

Me voir refusé de la sorte !
Vraiment la colèr' me transporte ;
Pour qui donc ici m'ont-ils pris ?
Je suis outré de leur mépris.
Avant peu, de leur insolence
Il faut que je tire vengeance ;
Je ne pourrai me soulager
Qu'en les faisant tous enrager. (*bis.*)

SCÈNE V.

LEFUTÉ, CRIQUET.

CRIQUET.

Parrain, tout est prêt, je venons d'atteler Cocote à la charrette de foin qu'il faut conduire chez M. Pierre-Jean... Dites donc, parrain, en v'là une nouvelle pommée que j'viens de la savoir!

LEFUTÉ.

Quelle nouvelle ?...

CRIQUET.

Eh ben ! le retour de Robert et de Julien... de nos deux camarades; nous allons donc les revoir, les gaillards... c'est demain qu'ils arrivent. Comme le temps passe! y aura déja deux ans aux melons qu'ils sont partis. Que c'est drôle!... ça me fait autant d'effet que si c'était moi qui *revinsse* au village... Dam! au fait, Julien est mon remplaçant... j'aurais déja deux années de service, pourtant... Je serais un lapin... avec des moustaches monstrueuses... (On entend deux coups de feu.) Ah! mon Dieu!... des coups de canon!...

LEFUTÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CRIQUET, allant vers la fenêtre de gauche.

Parrain, c'est un peloton de militaires.

LEFUTÉ.

Un peloton de militaires ?

CRIQUET.

Ah! non, ils ne sont que deux... Ah! parrain!... venez donc voir... Mais, oui... c'est bien ça...

LEFUTÉ.

Quoi donc, imbécile ?...

CRIQUET.

Regardez donc... Eh oui ! c'est Robert!... C'est Julien!... (Il court vers la porte.) Ah! eh!... les amis!... vive la Charte !...

LEFUTÉ.

Déja ?...

SCÈNE VI.

CRIQUET, ROBERT, LEFUTÉ, JULIEN.

CRIQUET.

Les v'là, les v'là, les v'là!...

(Robert est en costume de lancier, avec un bonnet de police, moustaches rousses. Julien en soldat de la ligne, il est décoré. Criquet les débarrasse de leur bagage.)

ENSEMBLE.

ROBERT et JULIEN.

AIR : Beaux jours de notre enfance.

Aux champs de notre enfance
Nous voilà (*bis.*) de retour;
Les chagrins et l'absence,
Tout s'oublie en un jour.

REPRISE.

TOUS.

Aux champs de { votre / notre } enfance.

ROBERT.

Bonjour, Lefuté. (A Criquet.) Bonjour, mauvais conscrit; comment que ça va ?...

LEFUTÉ.

Bonjour, mes chers amis, je suis enchanté de vous revoir. (A part.) Que le diable les emporte!...

CRIQUET.

Les v'là ben... en personnes naturelles!... Ah çà... vous ne deviez venir que demain?...

ROBERT.

Oui, mais le plaisir donne des jambes, et nous voilà aujourd'hui.

JULIEN.

Et ma mère, se porte-t-elle toujours bien?

LEFUTÉ.

A merveille.

CRIQUET.

La vieille mère Véronique? elle est encore droite comme notre prunier.

ROBERT.

Et Pierre-Jean ?... et mademoiselle Marguerite ?...

CRIQUET.

M. Pierre-Jean jouit toujours du même embonpoint, et mademoiselle Marguerite est fraîche comme une groseille à grappes.

ROBERT.

A la bonne heure!...

CRIQUET.

Dites donc, farceurs... savez-vous que vous m'avez fait joliment peur!... (Montrant les pistolets.) Si c'est là votre sonnette ordinaire, vous

ne devez pas attendre long-temps aux portes... hé... hé... hé... hé... hé...

LEFUTÉ.

Au lieu de jaser là... si tu donnais une bouteille de vin à nos voyageurs?... ils doivent être altérés...

JULIEN.

C'est vrai, il fait une chaleur accablante...

ROBERT.

C'est ça, du vin... et vivement.

CRIQUET, donnant une bouteille.

Voilà, militaire... Savez-vous, sans compliment... que c't habit-là vous va comme un gant... Robert a déja l'air d'un vieux grognard...

ROBERT.

N'est-ce pas, conscrit? ah! dam, la moustache est arrivée à point pour faire un peu respecter mon individu...

LEFUTÉ.

Comment cela?...

ROBERT.

Voyez-vous, dans les commencements on m'appelait blanc-bec au régiment, et comme j'ai le geste vif, et la tête près du bonnet... ça m'attirait des affaires; et comme je ne boude pas, ça finissait mal... on attrapait des bobos... et puis fallait causer avec le chirurgien pendant un mois ou deux; j'ai toujours eu du bonheur aux jeux d'hasard, aussi je n'ai pas été souvent égratigné. Mais, dès que j'ai eu la paire de porte-respect que voilà, on m'a pus appelé blanc-bec... et j'ai laissé reposer le bancal dans son immobilité...

LEFUTÉ.

Ce diable de Robert... toujours mauvaise tête donc?

JULIEN.

Oh! de ce côté-là, il n'est pas changé...

ROBERT.

Allons donc... n'avons-nous pas fait les deux dernières étapes sans avoir ensemble le plus petit mot?

JULIEN.

Oui, mais hier... et ce matin encore...

LEFUTÉ.

Est-ce qu'il y a eu de la brouille?

JULIEN.

Nous avons manqué vingt fois de nous couper la gorge... heureusement pour tous deux, qu'au milieu de nos querelles, nous n'avions pas de témoins... car je ne sais pas ce qu'il en serait arrivé...

ROBERT.

C'est vrai que j'ai une diable de cervelle! mais tu sais que le cœur n'y est pour rien... c'est pas ma faute; c'est plus fort que moi.

AIR du Verre.

Un rien me met tout à l'envers,
A s'emporter ma tête est prompte;
Si quelqu'un me r'gard' de travers,
Au nez la moutarde me monte.
Avec moi sans fair' d'embarras,
Il faut qu'on s'aligne un' seconde.

(Parlant.) Attention, en garde, une, deux, flic, flac... je me bats comme un tigre... je flanque des balafres, longues comme ça... mais c'est égal... ça ne m'empêche pas d'être un bon enfant... car

(Chantant.)

Dès qu' mon adversaire est à bas, (*bis.*)
Je suis le meilleur homme du monde.

CRIQUET.

Robert... je ne te contrarierai jamais, je t'en donne ma parole de galant homme...

LEFUTÉ, à part.

Si l'occasion se présente, je mettrai tout cela à profit... (Haut.) Ah çà, vous devez avoir besoin de manger un morceau? je vais faire un tour à ma cuisine, et dans un moment je suis à vous...

ROBERT.

Va comme il est dit...

LEFUTÉ.

Toi, Criquet, ne flane pas comme à ton ordinaire...

CRIQUET.

Parrain, aussitôt que Cocote aura mangé son picotin... je partons...

(Lefuté sort.)

SCÈNE VII.

ROBERT, JULIEN, CRIQUET.

ROBERT.

Julien... à ta santé...

JULIEN.

A la tienne...

ROBERT, s'essuyant la moustache.

A la bonne heure, c'est pas frelaté, ça...

CRIQUET.

Dis donc, Robert, elle a vu le feu de près, c'te moustache-là... Hein?

ROBERT.

Fort bien qu'elle l'a vu.

CRIQUET.

Oh! dis donc... fais-moi donc le plaisir de me raconter le combat d'une bataille... je t'en prie.

ROBERT.

Ça te ferait grand plaisir?...

CRIQUET.

Ça me mettrait dans le ravissement.

ROBERT.

Veux-tu que je te conte la prise d'Anvers? (A part.) Où je n'étais pas. Nous allons rire, laisse faire.

CRIQUET.

Oh! oui, Robert... narre-moi le récit de tes

campagnes... ça me fera dresser les oreilles sur la tête.

ROBERT.

Soit. Écoute : place-toi là, et ne bouge pas... Bien... Tu es la citadelle d'Anvers.

CRIQUET, que Robert a placé au milieu.

Oh! c'te bêtise! comment, tu veux que je fassions une citadelle?

ROBERT, lui frappant sur le ventre.

Pas de réflexions... fixe et immobile... mets ta langue dans ton gousset de montre... les citadelles ne parlent pas...

CRIQUET, se tâtant le ventre.

J'entends bien... mais...

ROBERT.

Encore du bruit sur les remparts?...

CRIQUET.

Non, non... les remparts se taisent.

ROBERT.

Attention!

AIR : Comme c'est ça (BONAPARTE A BRIENNE).

D'abord, afin d' se distraire,
On échang' quelques boulets,
L' canon grond' comme un tonnerre,
Nous avançons de plus près.
Voilà l' combat qui s'annonce,
Nous marchons tambour battant,
Pour commencer l'on enfonce
La lunette Saint-Laurent.

(Parlant.) V'lan!

(Il donne à Criquet un coup de pied dans le derrière.)

CRIQUET, parlant.

Bon .. La lunette est enfoncée...

ROBERT, chantant.

En avant! en avant!
Not' drapeau s'ra triomphant!

DEUXIÈME COUPLET.

(Robert tourne autour de Criquet.)

Puis, cernant la citadelle,
Nous voilà sous ses remparts,
En vain la flamme étincelle
Et nous couvre de tout's parts.
A l'assaut chacun s'élance,
Et veut être au premier rang,
Au seul cri : Vive la France!
La citadelle est sur l' flanc.

(Il renverse Criquet.)

CRIQUET, à terre.

Dieu! qu' c'est beau! qu' c'est beau! qu' c'est beau! qu' c'est beau!...

ROBERT.

En avant! en avant!
Le Français est triomphant!

CRIQUET.

Dieu! j'aurions t'y voulu être là... je me serions battu! j'aurions fait des éclats d'action!... et vois-tu, j'aurions là comme lui sur l'estomac...

ROBERT, d'un air embarrassé.

Ah! c'est de la croix de Julien que tu veux parler?

CRIQUET.

Sûrement, ça peut pas être de la tienne, puisque...

(Robert fait un mouvement.)

JULIEN, l'interrompant.

C'est bon, c'est bon... au lieu de nous parler de ce que tu serais devenu... tu ferais bien mieux de nous donner des nouvelles du village.

CRIQUET, passant au milieu d'eux.

Tiens, c'est vrai... Eh ben! maginez-vous qu'il s'est passé des choses... mais des choses! d'abord, la grande Borgnote... vous savez ben la grande Borgnote qu'a les cheveux rouges... eh ben! elle a tombé dans l'étang, il y a six mois... et elle a tant bu d'eau, tant bu d'eau, que ça et les chaleurs, ça a mis l'étang quasi à sec... ensuite, il y a la petite Catelaine... vous savez qu'a les genoux en dedans?...

JULIEN, riant.

Les genoux en dedans! comment sais-tu ça?

CRIQUET.

Comment que je sais ça?

ROBERT, riant.

Mais dam, ça ferait supposer...

CRIQUET.

Supposer quoi?... ah! bon, j'y suis... ah! les farceurs! on cancanne donc au régiment!... ah! les farceurs! non, je dis les genoux en dedans, parcequ'elle marche comme ça. (Il marche comiquement.) Pour en revenir à son histoire... il ne lui est rien arrivé à elle... Mais l'automne dernier... le tonnerre a tombé sur quatre moutons qui s'occupaient à manger de l'herbe dans la plaine... les pauvres bêtes ont été rôties par le feu... elles ont disparu... si bien que le lendemain, on n'a retrouvé que des pieds de mouton... C't' aventure-là a décidé mon cousin Bertambois à faire assurer tous ses canards contre l'incendie.

ROBERT.

Ce pauvre Criquet, il n'est pas plus dégourdi qu'avant notre départ...

JULIEN.

Ah çà, et ta Rose?...

CRIQUET, après une pause.

Julien, tu viens de rouvrir une blessure de mon ame!

JULIEN.

Qu'as-tu donc?

ROBERT.

Quelle drôle de frimousse tu nous fais là?

CRIQUET.

C'est que, voyez-vous, quand on me parle de ma Rose... mes traits changent de place, et ça me déforme le visage.

ROBERT.

Il y a donc du gâchis dans tes amours?

CRIQUET.

Horriblement de gâchis... Ma Rose! ma Rose!

JULIEN.

Eh bien! qu'est-elle devenue?

CRIQUET.

Elle n'est plus au village... Elle est autre part...

ROBERT.

Où ça?...

CRIQUET.

J'en ignore...

JULIEN.

Et depuis quand?

CRIQUET.

Hélas!... depuis qu'elle fut été enlevée par un marchand de vulméraire suisse!

ROBERT, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! ah!... Voyez-vous ça, la grosse joufflue?...

JULIEN.

Ce pauvre Criquet, quel coup ça a dû lui donner!...

CRIQUET.

J'vous en réponds, ça m'a donné un coup énorme... C'était un dimanche; on devait danser devant l'église... Je m'étions mis avec coquetterie pour plaire à la perfide... J'avions mon pantalon de nankin beurre frais, et mon gilet tricolore... Je vas chez ma Rose, pour la chercher... Je trouvons, quoi?... personne... Ça me donne beaucoup de soupçons... Je cours chez le Vulméraire... J'arrive, j'entre... Je trouvons, quoi?... personne... Alors je parcours tout le village comme un insensé... Je demande ma Rose à tort et à travers... Je l'appelle à pierre fendre... et enfin j'apprends que la scélérate s'a enfui, déguisée en Turc, entre la clarinette et la grosse caisse. (Il s'essuie les yeux. Robert et Julien s'efforcent de ne pas rire.) L'horrible charlatan l'avait subjuguée, avec ses histoires et l'or qu'il avait sur ses habits... Aussi maintenant j'ai le vulméraire en aversion. Je me ferais des bosses grosses comme ça, que je ne m'en servirais pas.

JULIEN.

Nous sommes désolés de ton malheur.

(On entend Lefuté appelant de la coulisse : Criquet!... Criquet!...)

CRIQUET.

V'là mon parrain qui m'appelle... (Il crie.) J'y vas, parrain... Allons, adieu, les amis... Je vas à la ferme de monsieur Pierre-Jean... J'annoncerons votre arrivée au village...

ROBERT.

Oh! nous te suivons de près. (Bas à Criquet.) Dis donc, si tu vois mademoiselle Marguerite, dis-lui que je brûle d'être auprès d'elle.

CRIQUET.

Ça suffit.

JULIEN, bas à Criquet.

Embrasse ma mère, et dis à mademoiselle Marguerite que je n'ai pas cessé de penser à elle.

CRIQUET.

Ça suffit. (A part.) Tiens, tous les deux! (Haut.) Dites donc, si je rencontre des amis sur la route, je vous les enverrai... Je vas emporter vos armes et votre bagage, pour que ça ne vous fatigue pas. Je les mettrai chez monsieur Pierre-Jean. Au revoir.

AIR : Encore un préjugé.

Adieu, j' m'en vas là-bas;
Pour vos amis queu réjouissances!
Je vas dire aux connaissances
Que ce soir vous s'rez dans leux bras.

REPRISE ENSEMBLE.

ROBERT et JULIEN.

Bientôt nous s'rons là-bas;
Ah! pour nous quelles réjouissances!
Dis à nos connaissances
Que ce soir nous s'rons dans leurs bras.

(Criquet sort.)

SCÈNE VIII.

JULIEN, ROBERT.

ROBERT.

Nous voilà enfin au terme du voyage!... C'est pas malheureux, n'est-ce pas, petit?...

JULIEN.

Les jambes commençaient à refuser le service...

ROBERT.

A moi sur-tout, qui ne suis pas accoutumé à l'exercice du fantassin; aussi je suis éreinté comme un conscrit.

(Il s'assied à droite.)

JULIEN, s'asseyant à gauche.

Dans deux heures j'embrasserai ma bonne mère!...

ROBERT.

Je ne peux pas en dire autant, moi!... Il y a long-temps que la pauvre vieille s'est embarquée pour les rivages inconnus; mais c'est égal... Ça fait d'même du bien de revenir au pays... (A part.) Cette jolie Marguerite qui va être ma femme, millezieu!...

JULIEN, à part.

Marguerite!... Je vais la revoir!... Elle est libre encore... et je me suis distingué!...

ROBERT, de même.

Julien ne se doute guère que demain je serai marié... Pierre-Jean m'a dit de me taire...

JULIEN.

A quoi penses-tu donc, Robert?...

ROBERT, se levant.

A quoi je pense!... Tiens, petit, vois-tu... C'est quelque chose que je t'ai pas dit... et pourtant je pourrais... car t'es pas bavard... toi. Enfin c'est que... eh ben! c'est que... je vas... comme dirait... me marier! Ma foi... le mot est lâché...

JULIEN.

Te marier! et avec qui?

ROBERT.

Ah! voilà, avec qui?... C'est justement là ce que je puis pas te dire, vu que c'est un secret...

JULIEN.

Oh! c'est différent...

ROBERT.

Ce qui me vexe, c'est d'avoir pas un simple grade pour conduire ma belle à la paroisse... Ou bien... ce que tu as obtenu, toi... et ce qu'ils n'ont pas voulu me donner, quoique je me soye bien battu.

JULIEN.

Pourquoi diable aussi te faisais-tu fourrer si souvent à la salle de police?

ROBERT, *vivement.*

Qu'est-ce que ça prouve?...

JULIEN.

Ça prouve que tu avais trop de querelles, et que tu rentrais parfois au quartier avec des coups de soleil. Ça te faisait du tort auprès des chefs.

ROBERT, *fièrement.*

J'en étais pas moins un brave soldat... M'a-t-on vu bouder au feu? Ne me suis-je pas mis en avant chaque fois que l'occasion s'est présentée?... Mille dieux!... celui qui douterait de Robert...? Est-ce que tu en doutes, toi?... Tu sais que je ne suis pas long à dégaîner...

JULIEN, *se levant et allant vivement vers lui.*

Est-ce que tu es fou?... C'est à moi que tu vas chercher querelle?

ROBERT.

J'ai tort, c'est vrai; mais tiens, ne touchons pas cette corde-là, c'est trop sensible.

JULIEN.

Parlons plutôt du plaisir de revoir ce village, après lequel nous avons tant de fois soupiré!

ROBERT.

Oui, t'as raison, c'est là que nous serons heureux... Qu'il me tarde d'être arrivé!

JULIEN, *qui a ouvert la fenêtre de droite.*

Tiens, Robert! Viens donc voir. D'ici l'on aperçoit la grande croix de bois qui est au bout de la route.

ROBERT.

Oui... Et à droite, la petite rivière... Plus loin, le bois où nous allions courir le dimanche.

JULIEN.

Rien n'est changé!

ROBERT.

Quel plaisir de revoir tout cela!

AIR de *Madame Grégoire*; *ou* C'était le bon temps (CARLIN A ROME).

Voilà bien nos champs, (*bis.*)
Et nos coteaux et la prairie;
Souvenirs charmants, (*bis.*)
Combien mon ame est attendrie!
Regarde tout là-bas;
Ami, ne vois-tu pas,
Le clocher de notre village?
Ah! des pleurs mouillent mon visage!
Pays, nos amours, (*bis.*)
Nous revenons pour toujours.

ENSEMBLE.

Pays, nos amours, etc.

JULIEN.

Le bonheur est là, (*bis.*)
Plus d'absence, plus de voyage,
Nos amis déja (*bis.*)
Nous attendent sur le passage.
Sans chagrins, sans regrets,
Je pourrai désormais
Ensemencer mon coin de terre,
Et soutenir ma vieille mère.
Pays, nos amours, (*bis.*)
Nous revenons pour toujours.

REPRISE ENSEMBLE.

LEFUTÉ, *dans la coulisse.*

Ils sont par ici; venez, venez...

ROBERT.

Ce sont des amis qui arrivent.

JULIEN.

Criquet les aura prévenus.

SCÈNE IX.

ROBERT, JULIEN, LEFUTÉ, PAYSANS.

(*Pendant la ritournelle du chœur, Robert et Julien embrassent les paysans ou leur serrent la main.*)

ROBERT et JULIEN.

Bonjour, les amis, bonjour...

CHOEUR.

AIR: *La belle nuit, la belle fête* (des DEUX NUITS).

Vive le jour qui nous rassemble!
Vive le jour (*bis.*) qui nous rassemble!
Ah! quel plaisir de boire ensemble!
A table, à table, et le verre à la main,
Trinquons, chantons, buvons jusqu'à demain.

(*On apporte du pain, du jambon, des bouteilles de vin, et tout le monde se place autour de la table.*)

ROBERT, *donnant des poignées de main.*

Bonjour, Lagrange... Tiens! c'est Guichard... Et puis, Thomas... Ils ne sont pas changés! (*A part.*) Toujours l'air aussi conscrit, les braves gens! (*Haut.*) Allons... sacrebleu, du vin... du vin à force... C'est à table qu'il faut fêter notre retour.

LAGRANGE.

C'est ça... Je propose une ronde de vin à la santé des troupiers...

TOUS.

Adopté!...

(*On trinque et l'on boit.*)

ROBERT.

Avalons la douleur... Je m'habituerais bien à ce petit vin-là...

LEFUTÉ.

Ne vous en faites pas faute.

ROBERT.

Il n'y a pas de danger.

(Robert doit vider souvent son verre, que Lefuté remplit toujours.)

JULIEN, mangeant.

Nous avions besoin de ça... car, depuis ce matin, nous ne nous sommes pas arrêtés.

ROBERT, buvant.

Et la poussière, ça altère considérablement... N'est-ce pas, Lagrange?... (Il lui porte une botte.) Allons donc, farceur, bois donc... Buvez donc, ça ne va pas...

LAGRANGE.

Oui, buvons... Que diable, on n'a pas tous les jours l'occasion de fêter le retour de deux braves camarades!

LEFUTÉ.

Vous souvenez-vous, quand ils sont partis, il y a deux ans, le sac sur le dos, et la larme à l'œil?

ROBERT.

Ah! dam, à cette époque-là nous avions le cœur malade; nous étions de vraies demoiselles, alors... A présent c'est autre chose...

JULIEN.

Quand on quitte ceux qu'on aime.

LEFUTÉ.

C'est vrai!... Toi, Julien, tu te séparais de deux objets, chers à ton cœur... Ta mère, d'abord... et puis...

JULIEN.

Que voulez-vous dire?

LEFUTÉ.

Suffit, je m'entends... Du reste, mon cher, tu vas trouver peu de cruelles à présent.

JULIEN.

Pourquoi cela?

LEFUTÉ.

Lorsqu'on porte sur la poitrine la décoration des braves, ça vous donne tout de suite l'air d'un homme comme il faut. Dieu! la belle croix! (Robert paraît embarrassé.) Ça lui va joliment bien, n'est-ce pas, les amis?

LAGRANGE.

C'est d'autant plus honorable pour Julien, qu'il est simple soldat.

LEFUTÉ.

Et qu'alors il l'a bien méritée.

JULIEN.

Oh! pour ça, je vous le jure... Mais c'est assez parler de moi.

LEFUTÉ.

Comme toutes nos jeunes filles vont se l'arracher!... Ce sera à qui dansera avec monsieur le décoré. (Robert d'impatience casse une assiette.) Qu'est-ce que c'est?...

ROBERT.

C'est une assiette qu'était fêlée...

LEFUTÉ.

Allons, buvons à la santé du légionnaire.

TOUS.

Oui, oui, à sa santé!

(Robert ne peut pas cacher sa mauvaise humeur.)

LEFUTÉ.

Eh bien, Robert?

ROBERT.

J'ai plus soif...

LEFUTÉ, avec malice.

Quand ils sont partis tous les deux... qui aurait dit que Julien, avec son air timide, rapporterait le ruban rouge?...

ROBERT.

Qu'est-ce que vous entendez par-là?...

LEFUTÉ.

Moi! rien, mon cher... C'est une réflexion...

ROBERT.

Si ma boutonnière se trouve vide, ça ne prouve pas que je ne sois pas digne, aussi bien que tout autre, de porter le signe de la bravoure... On a été sévère à mon égard... injuste même... Mais du reste... je m'en moque... et pour raison...

(Il boit.)

LEFUTÉ.

Pour quelle raison?

ROBERT.

Eh bien! pour la raison que beaucoup de ceux qui ont mérité la croix ne l'ont pas... Tandis que ceux qui l'ont...

LEFUTÉ, vivement.

Tandis que ceux qui l'ont... ne la méritent pas... C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas?

JULIEN, se levant.

Ça n'est pas vrai... Non... Ce n'est pas cela qu'a voulu dire Robert... Ce qu'il a avancé lui est échappé...

(Robert boit encore.)

LEFUTÉ.

Au fait, Robert est brave, il a fait ses preuves, et ne pas lui avoir accordé ce que d'autres ont obtenu...

ROBERT, échauffé par le vin.

Eh oui!... les croix se donnent à la faveur... je dis vrai... tant pis pour ceux qui se vexent...

LEFUTÉ, regardant Julien.

C'est positif...

JULIEN.

Robert... Je t'avais cru mon ami... Ce que tu viens d'avancer là est insultant pour moi... et j'espère que tu le rétracteras.

ROBERT, ricanant.

Bon Dieu!... quel air tragique!... monsieur se fâche!... prenons garde à nous!...

JULIEN, aux paysans.

Vous l'entendez?... il me raille...

ROBERT.

Voyez donc le beau malheur! monsieur le légionnaire!... ah!... ah!... ah!...

JULIEN, furieux.

Robert!...

LAGRANGE.

Allons, allons, pas de querelles... Robert, Julien!...

JULIEN, se contraignant.

Robert, réfléchis... Tu viens de m'insulter sans raison... tu ne dois pas hésiter un instant à rétracter ce que tu as dis, à reconnaître tes torts... n'est-ce pas que tu as eu tort?... Tu ne réponds pas?... (Moment de silence. — Aux paysans.) Vous le voyez... il se tait!... Eh bien donc, devant les témoins de ton impertinence... j'avance moi, à mon tour... qu'insulter sans motif un camarade, un ami... c'est commettre une lâcheté...

ROBERT, se levant furieux.

Une lâcheté!...

JULIEN.

Oui, Robert... une lâcheté!...

ROBERT.

Ah! c'était trop d'une fois, tiens...

(Il lui donne un soufflet. — Tout le monde se lève, on entoure Julien et Robert, en cherchant à les apaiser.)

CHOEUR.

Air de Wallace.

JULIEN.

Une pareille offense
Excite ma fureur,
J'en dois tirer vengeance,
Ainsi le veut l'honneur.

ROBERT.

Moi, lâche! cette offense
Excite ma fureur,
J'en dois tirer vengeance,
Ainsi le veut l'honneur.

LES PAYSANS.

Une pareille offense
Excite sa fureur;
Amis, de la prudence,
Évitons un malheur.

JULIEN, aux paysans qui le retiennent du côté gauche.

Laissez-moi, laissez-moi... Robert! Robert!... Il n'y a plus qu'une manière d'arranger cette affaire-là...

ROBERT.

Je suis prêt...

LAGRANGE.

Nous ne souffrirons pas que deux amis...

JULIEN.

Des amis! Après une pareille insulte, c'est du sang... du sang qu'il faut!... Qu'on nous donne des armes!...

ROBERT.

Oui, des armes!... et ce Criquet qui a emporté les nôtres!

JULIEN.

Des armes!... des armes!...

LAGRANGE.

Non; nous le répétons... nous empêcherons ce combat... aucun de nous ne servira de témoin dans une pareille affaire... N'est-ce pas, vous autres?...

TOUS, excepté Lefuté.

Non, non!

JULIEN.

Lagrange, vous ne réfléchissez pas... Cela ne peut pas s'arranger de cette manière...

ROBERT.

Ne nous retenez pas plus long-temps... Sortons... Julien...

(Fausse sortie.)

LAGRANGE, aux paysans.

Arrêtez-les, vous autres.

(Les paysans les arrêtent.)

ROBERT.

Allez au diable!...

LAGRANGE, avec chaleur.

Non, vous ne vous battrez pas... Le jour de votre arrivée, quand vous ne devez songer qu'à être heureux... quand vos parents, vos amis vous attendent au village... Allons, allons, que tout soit oublié... Il se fait tard, buvons le coup de l'étrier, et en route!... nous ne vous quitterons pas, d'abord. Allons, allons, buvons.

(Julien et Robert se contraignent, vont à la table, font emplir leurs verres et reviennent tous deux sur le devant.)

JULIEN, bas à Robert.

Robert, ce n'est pas ainsi que cela doit se terminer, n'est-ce pas?...

ROBERT, bas à Julien.

Mais comment faire avec ces diables de gens?

JULIEN, bas.

Écoute... Robert... Après ce qui vient de se passer, il faut que l'un de nous deux cesse de vivre...

LAGRANGE, de la table.

Eh bien?...

(Robert et Julien, s'apercevant qu'on les observe, trinquent ensemble.)

LEFUTÉ, avec malice.

Ils font la paix... laissons-les...

JULIEN, toujours bas à Robert.

Ils ne comprennent pas cela, eux... mais toi... tu le comprends... n'est-ce pas?

ROBERT.

Je le conçois... il n'y a qu'un duel...

JULIEN.

Mais comment nous battre?... on nous en empêchera... Une fois au village, ce sera plus difficile encore, ils ne voudront pas nous quitter. Cependant il faut que l'un de nous deux meure, il le faut!...

(Tremolo à l'orchestre jusqu'au chœur.)

ROBERT.

Eh bien?...

JULIEN.

Eh bien! qu'un de nous deux se tue... Oserais-tu jouer ta vie contre la mienne?

ROBERT.

Pourquoi pas?... trouve un moyen...

JULIEN.

Un moyen?... le sort... à la courte-paille?... (Prenant le gobelet de Robert, et le portant sur la table ainsi que le sien.) Les amis, remplissez nos verres...

LAGRANGE.

Ah!... à la bonne heure!...

JULIEN, revenant vers Robert, qui n'a pas quitté sa position.)

(Bas.) A l'instant... sans témoins...

(Il remonte vers la gauche et tire un brin de paille. Robert l'a suivi.)

ROBERT.

Je te comprends... Le perdant?...

JULIEN, préparant les pailles.

Se tuera lui-même...

ROBERT.

C'est ça... De cette façon, l'autre n'aura pas le remords d'avoir frappé un ami...

JULIEN.

Choisis donc... La plus courte...

ROBERT.

Aura tort... C'est entendu...

(Moment de silence.)

JULIEN.

Allons...

(Il lui présente la main qui contient les deux pailles.)

ROBERT.

Allons...

(Il fixe un moment Julien, tire une paille; c'est la plus longue.)

JULIEN, après un moment de douleur, qu'il réprime aussitôt.)

Le sort m'a été contraire...

ROBERT, d'un air suppliant.

Julien...

JULIEN, fièrement.

Demain... tout sera fini pour moi...

LAGRANGE.

Eh bien! les amis, nous vous attendons?

JULIEN, avec légèreté.

Nous voilà! nous voilà!...

(Robert reste immobile.)

LAGRANGE.

Allons, trinquons...

CHOEUR.

AIR du Comte Ory.

Allons, amis! dépêchons-nous;
A l'amitié fidèles,
Oubliez vos querelles;
Plus de chagrin, plus de courroux!

Allons, dépêchons-nous;
Allons, à l'amitié fidèles,
Ici plus de querelles;
Plus de chagrin, plus de courroux!

(Pendant le chœur, Lagrange apporte un verre à Robert; celui-ci le porte machinalement à ses lèvres, et puis le brise à terre, tout cela sans changer de place, avec l'expression d'une morne douleur. A droite, on trinque, on boit, le rideau tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente, à gauche, l'entrée de la ferme de Pierre-Jean; à droite, la chaumière de Véronique. Une treille réunit les deux habitations; une table de pierre, à gauche. Au fond, une montagne, que l'on descend pour entrer en scène.

SCÈNE I.

MARGUERITE, VÉRONIQUE, PAYSANS.

(Les paysans reviennent des champs, et rentrent les instruments de labourage, en descendant de la montagne.)

CHOEUR.

AIR : Quelle aventure singulière (JOVIAL)!

Rentrez, / Rentrons, } habitants des campagnes,
Car nous avons terminé nos travaux;
Le jour a fui de nos montagnes,
Nous pouvons prendre du repos.

(Après le chœur les paysans sortent.)

VÉRONIQUE, filant devant un rouet.

Mon Dieu! que cette journée a été longue!... Marguerite, quelle heure peut-il être?...

MARGUERITE.

Tranquillisez-vous, bonne Véronique, bientôt vous embrasserez votre fils...

VÉRONIQUE.

Mon cher Julien!... comme il doit être fort à présent!... Dam! c'était déja un joli cavalier, quand il nous a quittées... Te rappelles-tu, Marguerite, dans quel état j'étais le jour de son départ?... Le pauvre enfant, il se sacrifiait pour moi!... Et penser que demain je vais le revoir... l'embrasser!... Oh! comme son cœur doit battre en se rapprochant de nous!... n'est-ce pas, Marguerite?... Mais qu'as-tu donc, ma bonne?... tu es bien pâle!... Dieu me pardonne, tu as des larmes dans les yeux!...

MARGUERITE, essuyant ses yeux.

Moi, Véronique?... vous vous trompez...

VÉRONIQUE.

Mon enfant, cache bien vite ces pleurs-là... A la veille d'un mariage... allons donc!...

MARGUERITE.

Oui, vous avez raison, je dois être gaie... heureuse...

VÉRONIQUE.

Sans doute... Et mon Julien qui revient à point nommé pour ouvrir le bal avec la mariée...

MARGUERITE.

Que dites-vous?... (A part.) Ah! je n'avais pas pensé à cela... Pauvre Julien, quand il va savoir! (Haut.) Véronique... ma bonne Véronique... vous seule, ici, savez que demain je dois devenir l'épouse de Robert?

VÉRONIQUE.

Eh bien, mon enfant?

MARGUERITE.

Promettez-moi, jusque-là, de n'en rien dire à personne... je vous en supplie, pas même à votre fils... J'ai des raisons...

VÉRONIQUE, se levant.

Des raisons?... enfin n'importe... rassure-toi... je te promets le silence, mon enfant; mais tu me fais peine, moi qui te croyais si heureuse

MARGUERITE.

Heureuse!... Véronique! Jamais... jamais maintenant.

VÉRONIQUE.

Mais, si ce mariage ne te convient pas, pourquoi n'en pas parler à ton oncle? il ne peut vouloir ton malheur.

MARGUERITE.

Hélas! ce matin seulement il m'a fait connaître ses intentions, et l'émotion que cette nouvelle m'a causée a été si grande, mon oncle m'a paru tellement décidé à ce mariage que je n'eus pas même la force de parler... Mon oncle m'a comblée de tant de bontés que j'ai craint de montrer de l'ingratitude en m'opposant à ses projets...

VÉRONIQUE.

Cependant, mon enfant, quand il s'agit d'un engagement pour la vie, on ne doit pas balancer.

AIR d'Aristippe; ou Pour un soldat qui n'en a pas l'usage.

Il en est temps encor, ma chère amie;
Parle à ton oncle, il le faut, tu le dois,
Car tu feras le malheur de ta vie,
Si tu ne prends un époux de ton choix...
J'ai cinquante ans, écoute bien ma voix.
Pour que le sort en tout temps soit prospère,
Pour éviter les chagrins et l'ennui,
Pour être enfin bonne épouse et bonn' mère,
Il faut, crois-moi, qu'on aime son mari. (*bis.*)

MARGUERITE.

Voici mon oncle! Ah! je sens que je n'oserai jamais...

VÉRONIQUE.

Du courage donc.

(Elle va se rasseoir devant son rouet.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, PIERRE-JEAN, VÉRONIQUE.

PIERRE-JEAN.

Bonjour, mère Véronique... Marguerite, on vient d'apporter de la ville tout ce que tu as demandé, et si tu veux aller voir...

MARGUERITE.

C'est inutile, mon oncle; je sais ce que c'est.

PIERRE-JEAN.

C'est ton affaire, car, moi, je n'entends rien aux chiffons... Mais regarde-moi donc... je n'avais pas remarqué... tu es blanche comme ton fichu.

MARGUERITE, embarrassée.

Moi, mon oncle!...

(Véronique l'encourage du geste.)

PIERRE-JEAN.

Sans doute! qu'as-tu donc?...

MARGUERITE.

Mon oncle... c'est que...

PIERRE-JEAN.

C'est que?...

MARGUERITE.

C'est que... ce mariage...

PIERRE-JEAN.

Eh bien, ce mariage?...

MARGUERITE.

Mon bon oncle, pardonnez-moi, mais je ne crois pas ressentir pour Robert l'attachement qu'on doit avoir pour un mari, et je crains...

PIERRE-JEAN.

Morbleu!... si je savais que tu as trompé ma confiance... Tiens, rien que de penser à cela... Allons, allons, c'est un enfantillage, quelque caprice de jeune fille.

MARGUERITE.

Votre résolution a été si prompte!...

PIERRE-JEAN.

Tu te trompes, Marguerite, cette résolution, il y a long-temps que je l'ai prise, et, si je ne t'ai pas parlé plus tôt de ce mariage, c'est que je pensais que rien ne pouvait y porter obstacle. Écoute-moi, mon enfant: Robert est le fils du seul ami que j'aie eu sur la terre, de François, dont tu m'as entendu parler si souvent... Après quinze années de la plus parfaite amitié, il fallut un jour nous séparer à jamais, et ce fut sur le champ de bataille qu'eut lieu notre dernière entrevue... Mon pauvre François venait de recevoir un coup de baïonnette dans la poitrine, en me défendant... Entends-tu, Marguerite, en me défendant!... Je voulus le secourir à mon tour, arrêter son sang, tout fut inutile; la blessure était mortelle; il me sourit encore, et me tendant la main:

AIR: Connaissez-vous le grand Eugène?

Adieu, qui m' dit, adieu, mon ami Pierre,
Je meurs pour toi, je ne regrette rien;
Viens m'embrasser et jure à ton vieux frère
De protéger son enfant, son seul bien;
Que mon Robert, que mon fils soit le tien.
Je promis tout... Aujourd'hui Robert t'aime;
En t'épousant, son bonheur est complet,
Et maintenant, mon enfant, dis toi-même,
Puis-je trahir le serment que j'ai fait? (*bis.*)

En t'assurant une dot et en te mariant avec Robert, je crois m'acquitter envers mon pauvre camarade et souscrire à ses dernières volontés... et si je tiens à ce que ce mariage se fasse demain... c'est que demain... vois-tu, c'est la Saint-François... c'est sa fête... et je ne puis mieux la lui souhaiter qu'en assurant l'avenir de son fils... Crois-moi... crois-moi, Marguerite, ton mari est un honnête homme, et tu seras heureuse...

VÉRONIQUE, à part.

Pauvre enfant!...

MARGUERITE, tristement.

Puissiez-vous ne pas vous tromper!... Mon oncle, quoi qu'il arrive, vous me trouverez toujours soumise à vos volontés...

PIERRE-JEAN.

Bien, mon enfant, embrasse-moi. (Il l'embrasse. — A part.) Morbleu! sa tristesse m'afflige...

CRIQUET, du dehors.

Holà ho!... là là!... Cocote...

VÉRONIQUE, qui a remonté la scène.

C'est le petit Criquet!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; CRIQUET, tenant son caniche en laisse *.

CRIQUET.

Par ici, Zozor! Salut, la compagnie... Monsieur Pierre-Jean, c'est la charrette de foin que j' vous apportons d' la part de mon parrain... Un fourrage superbe! ça donne envie d'en manger...

PIERRE-JEAN.

C'est bien, mon garçon; il faut appeler quelqu'un pour le rentrer...

CRIQUET.

C'est pas la peine, le grand Bichard et le petit Pitoit sont après...

PIERRE-JEAN.

Ça suffit...

CRIQUET.

Ça suffit... ça suffit... quant à la charrette de foin... Mais j' vous apportons avec ça une fameuse nouvelle!...

PIERRE-JEAN.

Une nouvelle?...

CRIQUET.

Oui, qu'intéresse toutes les personnes présentes...

VÉRONIQUE.

Voyons, mon garçon... qu'y a-t-il?...

CRIQUET.

Il y a que Robert et Julien...

VÉRONIQUE.

Tu les as vus, ils sont arrivés?...

* Marguerite, Pierre-Jean, Criquet, Véronique.

PIERRE-JEAN.

Déja?...

CRIQUET.

Un peu, qu'ils sont arrivés, et que je les ons vus...

VÉRONIQUE.

Tu les as vus!... et tu ne nous disais pas cela tout de suite?... (Vivement.) Dis-nous donc comment ils se portent? comment va mon Julien? est-il toujours frais et beau garçon? quand seront-ils ici?... Mais parle donc, parle donc...

CRIQUET.

Là là! mère Véronique, ne vous faites pas de révolution intérieure... rassurez-vous... Ils ont chacun un aspect superbe, des favoris et des moustaches, avec un uniforme et une croix à eux deux...

MARGUERITE.

Une croix?... Et quel est celui qui a la croix?...

CRIQUET, finement.

Je ne sais pas à qui qu'elle est, mais c'est Julien qui la porte...

VÉRONIQUE.

Mon Julien aurait le ruban rouge! ça se pourrait!... Comment! j'aurions sous le bras un homme qui a la croix?... et ce sera mon fils!...

CRIQUET.

Ah! mon Dieu oui, il est fraîchement décoré.

VÉRONIQUE.

Que je suis heureuse!...

PIERRE-JEAN.

Allons, Marguerite, je te laisse, mon enfant; j'ai encore bien des choses à préparer pour demain; après quoi nous nous réunirons tous ici pour la veillée, et pour attendre nos amis.

AIR : A plaire, à briller l'on s'apprête.

Je veux que par-tout l'on s'apprête
A recevoir nos deux amis;
Demain ce sera grande fête
Pour les habitants du pays.

(A Marguerite.)

Marguerite, sois donc plus sage.

MARGUERITE.

J'obéirai, c'est mon devoir.

PIERRE-JEAN.

Le bonheur sera ton partage.

MARGUERITE.

Pour être heureuse, plus d'espoir!

REPRISE.

PIERRE-JEAN, VÉRONIQUE, CRIQUET.

Je veux / Il veut } que par-tout l'on s'apprête
A recevoir nos deux amis, etc.

MARGUERITE.

A souffrir, hélas! je m'apprête,
Tout espoir est évanoui!

Pour eux demain, ce sera fête,
Et moi, mon bonheur s'est enfui !

SCÈNE IV.

VÉRONIQUE, MARGUERITE, CRIQUET.

VÉRONIQUE.

Ce Criquet, est-il heureux de les avoir déja vus!... Ah çà, est-ce qu'ils ne t'ont pas donné de commissions pour nous?

CRIQUET.

Des commissions!... Que si! ils m'en ont donné trois, des commissions... D'abord, Robert m'a pris à part, en particulier, et m'a dit: Criquet, mille choses *agriables* de ma part à mamzelle Marguerite. Ça fait déja une commission.

MARGUERITE.

Je te remercie, Criquet.

CRIQUET.

Et puis, Julien m'a dit : Criquet, embrasse pour moi ma bonne mère. (Il embrasse Véronique.) Ça fait deux; et il a ajouté, en me tirant aussi à part et en particulier : Dis mille choses *agriables* à mademoiselle Marguerite.

MARGUERITE, à part.

Il pense toujours à moi !

VÉRONIQUE.

Merci, mon garçon; ainsi nous allons bientôt les revoir?

(Demi-nuit.)

CRIQUET.

Ils seront ici, voyons... Quelle heure qu'il est maintenant?

VÉRONIQUE.

Il doit être huit heures et demie ou neuf heures.

CRIQUET.

Oui. Eh bien! ils arriveront sur les dix heures, dix heures et quart... à moins qu'ils ne tardent... ou bien... à moins qu'ils ne viennent plus tôt... Vous pouvez compter là-dessus. Dites donc, mam' Véronique, comment que vous trouvez Zozor?...

VÉRONIQUE.

Je le trouve toujours le même.

CRIQUET.

Vous ne vous apercevez donc pas qu'il a maigri d'une manière infâme? et puis, regardez comme il a mauvais teint... C'est que, voyez-vous, quand il revient ici, il se rappelle ma Rose, vous savez....

VÉRONIQUE.

Comment, mon garçon, tu penses encore à ça? tu ne l'as pas oubliée?...

CRIQUET.

L'oublier!... Est-ce ben possible?...

AIR : T'en souviens-tu ?

Quand chaqu' matin, j'embrasse mon caniche
J' pense à ma Rose', car c'est d'ell' que j' le tiens;
Et quand chaque soir, je le couch' dans sa niche
J'y pense encor, ça m' fait un mal de chiens;
Je me souviens de sa face vermeille,
De ses gros pieds et de son nez pointu;
Je m'en souviens, quand je dors, quand je veil- } bis.
Et toi, Zozor, dis-moi, t'en souviens-tu? [le, }
Toi, mon Zozor, réponds, t'en souviens-tu?

VÉRONIQUE.

Tu es fou, mon pauvre Criquet.

CRIQUET.

On ne badine pas avec les sentiments, mère Véronique... Vous avez oublié ça, vous; mais demandez à mademoiselle Marguerite, elle vous dira qu'avec les sentiments il n'y a pas moyen de badiner le moins du monde... N'est-ce pas, mamzelle?... Tiens, qu'est-ce que j'entends?... Ah! c'est les gens de la veillée... La veillée!... encore une chose qui va me rappeler l'objet en question... Je me souviens que je m'endormais toujours auprès d'elle à la veillée... Rose! est-ce que je n'aurai pas bientôt fini de penser à toi, grosse sylphide !...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, PIERRE-JEAN, PAYSANS, PAYSANNES, CHOEUR.

CHOEUR.

AIR du Marché de la Muette.

A la veillée, accourons tous,
Du plaisir c'est le rendez-vous;
Près { de celui / de celle } que nous aimons,
Amis, travaillons et chantons.

(L'orchestre continue l'air pendant qu'on se place. Les femmes se groupent autour de Véronique et de Marguerite. Les unes cousent, d'autre filent. Les hommes boivent et causent ensemble.)

PIERRE-JEAN, apportant deux grands pots de vin.

La journée a été chaude; tenez, les enfants, goûtez moi ce vin-là. Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore...

CRIQUET.

Ma foi, pour ma part, je viderai bien deux gobelets... et vous, Bichard? A vot' santé, Bichard! à vot' santé, la compagnie! sans vous passer sous le silence, femmes, du sexe! (Il boit. — A part.) Tiens, au fait, tant pis!... faut s'étourdir. (Il boit encore.) Je veux noyer dans le vin les peines de mon cœur... Noyons...

(Il boit de nouveau.)

VÉRONIQUE.

Ah çà, qu'est-ce qui chantera aujourd'hui?...

CRIQUET.

Dam! si vous voulez... moi, je suis prêt à vous dégoiser queq' chose, pour l'histoire de rire...

PIERRE-JEAN.

Allons, mon garçon, nous acceptons.

CRIQUET.

C'est dit, bon... Voyons, faut trouver une

air drôle, une air amusante; si je vous chantais la complainte du Juif errant? il n'y a que quarante-sept couplets.

VÉRONIQUE.

Merci, pour ta complainte...

PIERRE-JEAN.

Si c'est avec cela que tu comptes nous faire rire!...

CRIQUET.

Vous avez raison, le sujet est trop *romanexe* et trop *phisolophique*... Eh ben... Ah! j'y suis... Dites donc, aimeriez-vous la chanson du beau Voltigeur?...

QUELQUES PAYSANS.

Oui, oui, bravo!...

CRIQUET.

Ah! v'là le diable, c'est que je la sais pas...

PIERRE-JEAN.

Allons, Marguerite, tire-nous d'embarras...

MARGUERITE.

Mon oncle... je vous en prie... dispensez-moi...

CRIQUET.

Oui... oui... à mamzelle Marguerite à chanter... vu qu'elle sait la chanson des deux Montagnards, et que c'est de circonstance... à cause du retour de ceux qui reviennent.

PIERRE-JEAN.

Va pour la chanson des deux Montagnards!

CRIQUET.

Silence!...

(Tout le monde est assis, Marguerite seule est debout au milieu de la scène.)

AIR de la Fiancée de Lamermoor.

Partant avec courage,
Deux conscrits montagnards,
Jetaient vers le village
De douloureux regards.
Beau pays que voilà,
Leur amour était là!
Ah!
Il n'est pas de royaume,
Pas de séjour,
Qui vaille un toit de chaume
Où l'on reçut le jour.
(Reprise du chœur qui doit se chanter bas.)
Il n'est pas de royaume,
Pas de séjour, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Au milieu de la ville,
Et du luxe et de l'or,
Songeant à leur asile,
Ils répétaient encor:
Grand' ville que voilà,
Le bonheur n'est pas là...
Ah!
Il n'est pas de royaume, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Mais, quittant leur bannière,
Un jour, libres, joyeux,
Revoyant leur chaumière
Ils s'écriaient tous deux:
Beau pays que voilà,
Tout notre amour est là.
Ah!

(Ici Robert et Julien, qui descendent de la montagne au fond, avec quelques paysans, continuent l'air, pendant qu'on se tait sur le devant, et qu'on écoute avec surprise.)

Il n'est pas de royaume,
Pas de séjour,
Qui vaille un toit de chaume
Où l'on reçut le jour.

VÉRONIQUE, se levant pendant le chœur.

Cette voix!...

MARGUERITE.

Ce sont eux!...

PIERRE-JEAN.

Eh oui! ce sont nos amis...

(On court au-devant d'eux.)

REPRISE DU CHOEUR.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT, JULIEN, PAYSANS.

(Pendant le refrain de l'air précédent, qui se chante plus vite, Julien se jette dans les bras de sa mère, Robert dans ceux de Pierre-Jean.)

VÉRONIQUE.

Mais viens donc, mon garçon!... Que je te regarde encore!... Ah! maintenant je n'ai plus rien à demander au bon Dieu, puisque te voilà, et pour ne plus me quitter, n'est-ce pas?

JULIEN, tristement.

Oui, ma mère.

PIERRE-JEAN, aux paysans.

Ah çà, vous autres, il est temps qu'on se retire, nos amis doivent avoir besoin de repos. Dépêchez-vous de dormir, afin d'être levés avec le soleil... En route!...

JULIEN, à sa mère.

Pierre-Jean a raison... Rentrons, ma mère... Il me tarde d'être seul avec vous.

VÉRONIQUE.

Volontiers, mon ami, rentrons.

JULIEN.

Adieu, monsieur Pierre-Jean... Adieu... mademoiselle Marguerite...

PIERRE-JEAN.

Au revoir, Julien.

JULIEN, à part.

Au revoir!...

ROBERT, bas à Julien.

Julien... écoute-moi... je t'en prie...

JULIEN, de même et froidement.

Dans un instant j'aurai tenu ma parole...

REPRISE DU CHOEUR.

Il n'est pas de royaume, etc., etc.

(Nuit entière. — Tout le monde s'éloigne. Julien entre chez sa mère.)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, PIERRE-JEAN, ROBERT.

PIERRE-JEAN.

Enfin nous voila seuls, mon cher Robert...

ROBERT, à part.

Je ne peux pas tenir en place.

PIERRE-JEAN.

Tu as l'air tout contrarié... C'est à peine si tu as adressé quelques paroles à Marguerite.

ROBERT.

C'est vrai... J' sais bien...

PIERRE-JEAN, bas à Marguerite.

Allons, Marguerite, prends donc un visage plus gai... C'est ça qui contrarie Robert.

ROBERT.

Pardonnez-moi, mamzelle Marguerite, si je ne suis pas plus galant au moment de mon arrivée, et la veille d'un jour de noces... Ça n' doit pas être très amusant pour vous, j'en conviens... Mais, voyez-vous, j'ai au cœur quelque chose qui me chiffonne, et que je ne peux dire à personne... Mais croyez-bien que ça ne fait rien à la chose... et que je ne serai pas toujours aussi insignifiant... Pour vous, d'abord... je me ferais couper en quatre.

PIERRE-JEAN.

A la bonne heure, voilà qui est parler; quant à ce qui te chagrine, puisque c'est un secret, je ne chercherai pas à en connaître la cause; mais, pour ce qui est de la noce, tu vas me faire l'amitié de me suivre, parceque nous avons à régler quelques articles indispensables.

ROBERT.

Du griffonnage?... Merci...

PIERRE-JEAN.

Il le faut, te dis-je... Viens... Marguerite, tu ne rentres pas?

MARGUERITE.

Pardon, mon oncle, je vous suis; dans un instant je serai près de vous...

PIERRE-JEAN.

A ton aise. (A Robert.) Allons, Robert.

ROBERT.

Au revoir, mamzelle Marguerite. (A part.) Ah! il faut absolument que je revoie Julien... Je vais leur brûler la politesse.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, seule.

Enfin me voilà seule!... Je puis pleurer sans que mes larmes offensent personne... Comme le regard de Julien était triste!... Je tremble qu'il ne sache déja la vérité!...

AIR : Auprès de moi.

Jusqu'à demain (*bis.*)
J'appartiens encore à moi-même;
Je puis pleurer sur mon destin,
Et penser à celui que j'aime,
Jusqu'à demain. (*bis.*)
J'y puis penser jusqu'à demain.

SCÈNE IX.

MARGUERITE, JULIEN.

JULIEN.

C'est donc la dernière fois que je l'ai pressée dans mes bras!...

MARGUERITE.

Julien!...

JULIEN.

Vous!... Marguerite!...

MARGUERITE.

Mon ami, laissez-moi!...

(Elle veut partir.)

JULIEN, la retenant.

O Marguerite, ne vous éloignez pas!... Si vous saviez combien cet instant a de prix pour moi!... Hélas! je n'espérais plus vous parler aujourd'hui... Aujourd'hui que je puis vous voir encore!...

MARGUERITE, à part.

Il sait tout!...

JULIEN.

AIR : Jeune fille aux yeux noirs.

Ah! laissez un instant votre main dans la mienne,
Pour nous cet entretien peut être le dernier.

MARGUERITE.

Je sens à ma douleur quell' doit être la sienne,
Mais son amour, hélas! il me faut l'oublier.
Plus d'ivresse,
De tendresse;
Quels tourments
Je ressens!
Oui, ma vie
Est flétrie;
Pour mes jours
Plus d'amours.

REPRISE ENSEMBLE.

Plus d'ivresse, etc.

JULIEN.

J'étais un fou d'entrevoir du bonheur dans l'avenir. Votre amour m'eût rendu le plus heureux des hommes; mais trop d'obstacles s'opposeraient à notre union... Oubliez donc le pauvre Julien.

MARGUERITE.

Vous oublier!... Et le pourrais-je?...

JULIEN.

Oui, car l'absence guérit tout; et nous allons nous séparer... nous séparer à jamais...

MARGUERITE.

Quoi! Julien, vous allez repartir, quitter de nouveau le village, ceux qui vous aiment, votre mère?...

JULIEN.

Ah! ne me parlez pas ainsi... Laissez-moi mon courage... Oui, Marguerite, je vais quitter

le village, mes amis, ma mère, vous!... Je dois tout abandonner... cette nuit... cette nuit même... car demain!...

MARGUERITE, à part.

Car demain je serai l'épouse de Robert... C'est cela qu'il veut dire... Ah! que je souffre!...

JULIEN, faisant un effort.

Allons, Marguerite... Adieu!... Je t'ai revue... je suis moins malheureux!... Tu pleures!... Puissent ces larmes être les dernières que je ferai couler!... (Il l'embrasse.) Adieu!...

MARGUERITE.

Laissez-moi, Julien... Mon oncle m'attend... On peut venir...

JULIEN.

Oui, tu as raison... Il est tard; adieu, Marguerite!...

AIR de Victorine.

Un sort cruel cause notre souffrance
Et nous défend de nous voir désormais.

MARGUERITE.

Plus de bonheur, hélas! plus d'espérance!
Adieu donc pour jamais.

JULIEN.

Lorsque je pars, ah! consolez ma mère;
Qu'en vous toujours elle trouve un soutien,
Et qu'un' larm' mouille votre paupière
Au souvenir du malheureux Julien.

ENSEMBLE.

Un sort cruel, etc.

(Marguerite rentre.)

SCÈNE X.

JULIEN, puis ROBERT.

JULIEN.

Maintenant, plus de retard... Ma mère repose! je n'aperçois plus de lumière... Pauvre mère! elle s'est endormie confiante et heureuse, mais quel sera son réveil!... (Il essuie quelques larmes.) N'importe!... Balancer serait une lâcheté... Et puis, ces hommes, qui tantôt ne voulaient pas de duel, malgré l'affront que j'ai reçu devant eux... qui m'assure que demain, en me montrant du doigt, ils ne diraient pas... Tiens, voilà Julien... Julien... qui a la croix... et que Robert... a souffleté hier... sans qu'il vengeât son injure?... Ils diraient cela de moi!... Oh!... non, non... Mort, ils me plaindront; vivant, ils auraient le droit de me mépriser... Je ne balancerai pas... Allons...

(Il va pour sortir.)

VÉRONIQUE, du dedans.

Julien! Julien!

JULIEN, s'arrêtant.

C'est la voix de ma mère!... O mon Dieu!...

VÉRONIQUE, du dedans.

Allons... mon enfant, tu as besoin de repos.

JULIEN.

Je n'ai plus de forces... (S'approchant de la porte.) Je vais rentrer, ma mère... Dormez... dormez en paix... (Il fait un mouvement.) A demain, me dites-vous?... Oui... c'est cela, à demain... (Il s'éloigne de la maison et pleure. — Robert paraît au fond.) O mon Dieu! rendez-moi mon énergie... éloignons-nous d'abord de ces lieux.

(Il va pour sortir, Robert se présente à lui.)

ROBERT.

Julien!

JULIEN.

Vous, Robert!... Que venez-vous faire ici?...

ROBERT.

M'épargner un remords éternel...

JULIEN.

Je ne vous comprends pas...

ROBERT.

Julien, tu dois me détester, me haïr?...

JULIEN.

Non, Robert, malgré ce qui s'est passé je ne vous hais pas, le ciel m'est témoin...

ROBERT.

Tu ne me hais pas!... Eh bien, Julien, prouve-le-moi!

JULIEN.

Comment?...

ROBERT.

En oubliant notre querelle, en oubliant mes torts envers toi...

JULIEN.

En oubliant mon affront, il faudrait dire... Un affront pour lequel il faut du sang... un affront qui ne s'effacera maintenant que par la mort de l'un de nous... Le sort m'a choisi... laisse-moi...

ROBERT.

Julien, tu ne t'éloigneras pas ainsi...

JULIEN.

Qui m'en empêchera?...

ROBERT, fortement.

Moi!...

JULIEN.

Écoute, Robert... dans un accès d'injuste jalousie... tu m'as insulté, les torts sont à toi... En ce moment, tu te repens de ta conduite envers moi, et je crois sincèrement à ton repentir... Tiens, voilà ma main... Mais réfléchis à ma position, Robert... notre querelle a eu des témoins... veux-tu qu'en consentant à vivre, je perde l'estime des braves gens... veux-tu que l'on puisse dire de moi: Il a eu peur!... Non, non, ce ruban que tu as voulu flétrir, jamais on ne le montrera du doigt comme le signe de la lâcheté... Car il y aurait lâcheté à moi... oui, lâcheté... de reculer devant la mort.

AIR: Un page aimait la jeune Adèle.

A tes projets l'honneur s'oppose;
Le sort l'a voulu... Je mourrai;

Oui, les devoirs que cette croix m'impose,
Je les comprends et je les remplirai;
Si quelquefois des lâches s'en décorent,
Pour cela doit-on la flétrir?...
Assez de grands chez nous la déshonorent,
Que le soldat sache au moins l'ennoblir. (*bis.*)

ROBERT.

Julien, tu t'abuses, personne ne doutera de ton courage, de ton honneur...

JULIEN.

Personne, dis-tu?... Eh! qui peut croire à l'honneur d'un homme qui a trahi sa parole?...

ROBERT.

N'importe!... Tu n'accompliras pas ton funeste projet... Cette parole de sang... je te la rends...

JULIEN.

Il est trop tard!...

ROBERT.

Au nom de notre amitié, Julien, ne cause pas le malheur de ma vie!...

JULIEN.

Au nom de cette amitié dont tu me parles, ne me presse pas davantage!

ROBERT.

Quoi! mes larmes mêmes ne peuvent te toucher!... Tiens, regarde... Je pleure, moi!... je pleure comme un enfant!...

JULIEN.

Mon parti est pris, il est irrévocable...

ROBERT.

Encore une fois... Julien, réfléchis à ce que tu vas faire...

JULIEN.

Ce que je vais faire... tu le ferais à ma place, toi.... Allons, mettons fin à tout cela...

(Il veut partir.)

ROBERT, s'essuyant les yeux, et le retenant.

Eh bien, puisque mes prières sont vaines... puisque rien ne peut plus changer ton affreuse résolution...

(Il tire deux pistolets de sa poche, et les présente à Julien.)

JULIEN.

Que fais-tu?...

ROBERT.

Voici des armes... choisis... un pour toi... l'autre pour Robert.

JULIEN.

Que veux-tu dire?

ROBERT.

Que je ne te survivrai pas... ayant ta mort à me reprocher... et puisque tu veux absolument mourir... eh bien!... je te tiendrai compagnie... Allons!... quand tu voudras, Julien?...

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Allons là-bas, me voilà prêt,
Maintenant je n'ai plus d'alarmes;
Puisqu'il le faut... voilà les armes,
Dans un moment tout sera fait;
A t'imiter, oui, je suis prêt.

(Lentement.)

Seulement loin de ta chaumière,
Allons nous donner le trépas,
En cet endroit ne restons pas,
Le bruit réveillerait ta mère;
Allons là-bas, allons là-bas,
Quittons ces lieux, allons là-bas,
Partons, Julien... Allons là-bas.

JULIEN, très ému.

Robert, y penses-tu?... Ce duel, c'est moi qui l'ai demandé... mon sang ne doit pas retomber sur toi; tu pouvais être la victime...

ROBERT, allant poser ses pistolets sur la table de pierre.

Oui, c'est vrai... je pouvais l'être... Mais si mon ami était venu me dire : Robert, ta mort causera la mienne... Si tu trembles pour ton honneur... devant le village assemblé, je m'avouerai le seul coupable... Eh bien! si tu étais venu me dire cela, je t'aurais écouté, moi, je me serais rendu!...

JULIEN.

Robert! Robert!... par pitié, laisse-moi, laisse-moi!

ROBERT.

Ah! tu te laisseras toucher, n'est-ce pas, Julien?... tu auras pitié de ton ami... tu vivras?...

JULIEN.

Il se pourrait!... après avoir dit adieu au monde, à toutes mes affections... je devrais espérer?...

ROBERT.

Julien, pense à ta mère... à ta vieille mère qui a besoin de toi, et que tu réduirais au désespoir... La pauvre femme en mourra, vois-tu, si tu accomplis ton projet... Je t'en supplie, dis, dis que tout est oublié!...

JULIEN, avec transport.

Ma mère! ma mère!... Ah!... oui, tout est oublié!...

ROBERT.

A la bonne heure, j'ai retrouvé mon ami!... (Ils s'embrassent; le jour commence à paraître.) Mais qu'as-tu, Julien, tu chancelles?

JULIEN.

Ce n'est rien... tant d'émotions... Rassure-toi, c'est le bonheur... Ma mère!... Marguerite!...

ROBERT, stupéfait.

Marguerite, dis-tu?

JULIEN.

Oui, mon bon Robert; apprends ce que je n'aurais pas dû cacher à un ami tel que toi... Marguerite est celle que j'aime... celle en qui j'ai placé l'espoir de mon avenir... celle que tous mes vœux appellent pour épouse...

ROBERT, à part.

Malheureux!...

(On entend la musique.— Grand jour.)

JULIEN.

Mais on vient... Que vois-je?... nos jeunes

filles en habits de fête!... Pierre-Jean?... un notaire?...

ROBERT, comme pétrifié.

Il aimait Marguerite!...

SCÈNE XI.

JULIEN, ROBERT, PIERRE-JEAN, CRIQUET, UN NOTAIRE, PAYSANS, PAYSANNES, puis MARGUERITE et VÉRONIQUE.

CHOEUR, du Nouveau Seigneur.

Venons, amis, venons, accourons tous,
Faisons des vœux pour ces nouveaux époux.

JULIEN.

Un mariage?

PIERRE-JEAN, à part.

Allons, Robert, c'est à toi d'aller prendre la mariée... ou plutôt, en ma qualité d'oncle de Marguerite, ça me regarde.

(Il entre chez lui.)

JULIEN.

Marguerite!... Marguerite!... Tout est perdu!... et c'est lui?...

ROBERT.

Julien, j'ignorais...

JULIEN.

C'est affreux, Robert!... Elle se marie... et c'est avec vous! et vous avez cru que je pourrais vous devoir la vie?... Oh! maintenant, si ma mort doit troubler le reste de vos jours, je m'en réjouis, et je bénis le sort qui m'offre un moyen de me venger...

(Ici, Pierre-Jean rentre, tenant Marguerite par la main. — Julien va prendre un pistolet, et court vers le fond pour s'aller tuer.)

ROBERT.

Julien! arrêtez-le... ne le laissez pas sortir...

VÉRONIQUE, sortant de chez elle.

Qu'y a-t-il?... Mon fils?...

ROBERT.

Votre fils... il veut se tuer!...

TOUS.

Se tuer?...

(Criquet a couru après Julien, il le ramène, après lui avoir arraché le pistolet de la main.—Marguerite, Pierre-Jean, Julien, Robert, Véronique, Criquet au fond avec les paysans.)

VÉRONIQUE.

Julien, est-ce bien possible?...

JULIEN.

Ma mère, ne me retenez point...Un serment m'engage... J'ai été lâchement insulté par cet homme, je dois mourir... puisque je ne puis avoir d'autre réparation...

ROBERT, avec force.

Il te faut une réparation?... eh bien! je vais te la donner...

PIERRE-JEAN.

Robert, que signifie?...

ROBERT.

Ceci vous étonne... Écoutez-moi, tous... Et toi, Julien, qui voulais condamner ma vie à un malheur éternel, je saurai me venger de toi.

VÉRONIQUE.

Parlez, parlez... expliquez-vous...

ROBERT.

V'là l'histoire.

AIR de Bonaparte à Brienne.

Deux amis, s'estimant tous deux,
Hier se prennent de querelle,
Dans leurs yeux la haine étincelle,
Se battre est l'objet de leurs vœux.
Tous deux sont pleins de courage,
On convient d' tirer au sort,
Sur moi tombe l'avantage,
Sur moi... pourtant j'avais tort.
J'espérais toucher de ma douleur
Celui que j'aimais comme un frère,
Mais il repousse ma prière,
Quand sa mort doit fair' mon malheur.
Pour se laver d' mon injure,
Il veut me voir outragé;
Puisqu'il le faut, sans murmure
J'obéis... Sois donc vengé!

(A Julien.)

Devant les témoins d' ton affront,
Au désespoir quand on me livre,
Julien pour te forcer à vivre,
A g'noux, j'implore mon pardon.

(Il veut mettre un genou à terre, Julien le relève aussitôt.)

(Lentement.)

C'est assez payer l'outrage
Que j'ai fait à ton honneur,
Maint'nant à toi le courage!
Tu s'ras témoin d' mon bonheur.
Marguerite avait ton amour,
Et je vais posséder ses charmes;
Pourtant je devine à ses larmes
Qu'elle t'eût payé de retour.
Oui, je conviens qu' sa tendresse,
En ce moment, est pour toi,
Mais d' Pierre-Jean, j'ai la promesse,
Et Marguerite est à moi.

(Il va vers la table, près de laquelle sont Pierre-Jean et Marguerite.)

Tout est prêt.

(A Marguerite.)

Écrivez.

(Elle signe.)

C'est bien.

(Prenant la plume.)

Auprès du nom de la future,
Il ne manqu' plus qu'un' signature...

(Après quelque hésitation, il présente la plume à son ami.)

C'est la signature de Julien!...

(Pendant le chœur, Robert conduit Julien vers la table et le fait signer.)

CHOEUR, qui reprend l'air du dernier quatrain.

Quoi! pour se venger de Julien,
Robert lui donne sa future!
Quelle singulière aventure!
Il se venge en faisant le bien,
Ah! quel jour heureux pour Julien!... (*bis.*)

(Musique jusqu'à la fin.)

ROBERT, à Pierre-Jean.

Pierre-Jean... vous devez consentir... Ils s'aiment, et je vous rends votre parole...

PIERRE-JEAN, attendri.

Mon ami... tu es le maître... mais ton avenir?...

ROBERT.

Sera celui d'un soldat... car maintenant plus de remplaçant... Demain... je me remets en route...

(Il regarde Marguerite avec regret en prononçant ces derniers mots.)

JULIEN.

Robert!

(Ils s'embrassent.)

ROBERT, affectant un air gai.

Allons, les amis... rien n'est changé... De la joie!... vive Julien!...

TOUS.

Vive Robert! vive Julien!

(Les paysans font éclater leur joie. Les uns tirent des coups de fusil, les autres jettent leurs chapeaux en l'air, en signe de réjouissance. — Tableau.)

FIN DE LA COURTE-PAILLE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

PROSPER ET VINCENT,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. DUVERT ET LAUZANNE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 7 novembre 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

PROSPER, officier, fils adoptif de Rigault..........	M. VERNET.
VINCENT, garçon herboriste....................	M. VERNET.
RIGAULT, rentier...........................	M. ALEXIS.
DROUILLET, ancien marchand de draps...........	M. CAZOT.
POTARD, herboriste.........................	M. PROSPER.
TARTEMPONT, chasseur de la Garde Nationale.....	M. CHARLET.
ANTOINE, domestique de Rigault................	M. GEORGE.
Mme RIGAULT, femme de Rigault................	Mlle FLORE.
SOPHIE, fille de Drouillet......................	Mlle CLARA-STÉPHANY.
FANNY, jeune Anglaise........................	Mlle JOLIVET.
UN CAPORAL et SIX CHASSEURS DE LA GARDE NATIONALE.	

La scène se passe à Paris; au premier acte, sur la place publique, devant la maison de Drouillet et de Potard; au second acte, chez Rigault.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique. A gauche, au premier plan, la boutique de Potard, dont la porte donne sur la scène, et dont la fenêtre fait face au public; sur les deux façades, une enseigne portant: HERBORISTERIE DE POTARD. La porte et la fenêtre sont entourées d'herbes de toute espèce; une planche servant d'appui à la fenêtre est également chargée d'herboristerie. Deux grands sacs de graines sont de chaque côté de la porte. — Au second plan, à gauche, la maison de Drouillet. — A l'arrière du troisième plan, un corps de bâtiment avançant jusqu'aux deux tiers du théâtre, mais disposé de manière à laisser vide la troisième rue. — A droite, les deux premiers plans sont occupés par une maison bourgeoise. L'espace resté libre entre cette maison et le manteau d'Arlequin est supposé former un cul-de-sac. — Il fait petit jour.

SCÈNE I.

VINCENT, *dans la boutique, occupé à ranger les herbes sur la fenêtre* *.

Il ne fait pas encore jour... et voilà déja que j'ouvre la boutique. Pauvre malheureux garçon herboriste que tu es, va!... infortuné Vincent! (*Il prend plusieurs paquets d'herbes.*) Ici, ma camomille! là, ma racine de guimauve!... Oui, je suis malheureux, car j'aime... j'aime une jeunesse, et son père, M. Drouillet, sous prétexte qu'il est ancien marchand de draps et qu'il a de la fortune, monsieur ne veut pas entendre parler de moi, ni en bien ni en mal! (*avec indignation.*) et un homme comme ça est sergent dans la garde nationale!... où allons-nous? où nous conduit-on? Qu'est-ce que j'ai fait de mes têtes de pavots? (*criant d'un air effrayé.*) j'ai perdu mes têtes de pavots! ah! non, les voilà! (*Quelques pavots roulent par terre, il marche dessus en voulant les ramasser.*) Allons, bon! v'là que j' marche dessus à présent... Je foule aux pieds les choses les plus sacrées... Mlle Sophie n'a pas encore paru à sa fenêtre... son père est de garde, ça me donne l'espoir que je pourrai jaser avec elle... (*Il sort*

*Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages

de la boutique.) Mais il est si matin!... il n'y a de levé, dans la nature entière, que les laitières, les moineaux francs et les garçons herboristes!... Voilà mon étalage fait! maintenant il faut aller balayer la boutique! autre turpitude!...

SCÈNE II.

VINCENT; PROSPER, entrant par le troisième plan à gauche. Il est enveloppé d'un large manteau bleu; il frappe à la porte de la maison qui est à droite, on la lui ouvre et il entre.

VINCENT.

La voisine d'en face reçoit des visites de bonne heure. (On entend dans la coulisse la voix de Drouillet qui dit : Par ici! par ici!) J'entends le père Drouillet, qui fait de l'ordre public! je ne veux pas le voir; chaque fois que je me trouve avec lui, ce chef de patrouille me dit des choses déplacées, au sujet de mon amour pour sa fille...

(Il rentre.)

SCÈNE III.

DROUILLET, TARTEMPONT, un Caporal et six Chasseurs de la Garde Nationale.

DROUILLET.

Je vous dis qu'il est passé par-là.

TARTEMPONT.

Mais êtes-vous bien sûr que nous n'ayons pas perdu sa trace, monsieur Drouillet?

DROUILLET.

Appelez-moi *sergent!* nous sommes sous les armes. Je ne vous appelle pas monsieur Tartempont... quand j'ai l'agrément de vous parler, je me sers de l'expression de *chasseur*, servez-vous de l'expression de *sergent*; je vous appelle *chasseur*, appelez-moi *sergent*.

TARTEMPONT.

Eh bien! sergent...

DROUILLET.

Très bien.

TARTEMPONT.

Je crois que nous avons manqué notre homme.

DROUILLET.

Puisque je vous dis qu'il a pris par-là!... (montrant le premier plan à droite.) et que c'est un cul-de-sac, par où voulez-vous qu'il sorte?

TARTEMPONT.

Oui, mais comme je suis sûr qu'il a pris par-là... (montrant le troisième plan à droite.) et que c'est une rue, je vous dis qu'il nous a échappé; c'était son jeu.

DROUILLET, avec importance.

Ce que vous dites là, chasseur, est d'une parfaite justesse, et décèle en vous une grande connaissance du cœur humain; mais qu'est-ce que ça prouve?

TARTEMPONT.

Ça prouve que depuis une heure vous nous faites patauger dans des rues malpropres, et tout ça pour nous amener devant votre porte.

DROUILLET.

Chasseur, vous êtes injuste! cet homme que nous poursuivons avait-il un manteau bleu, comme un facteur? ou, n'avait-il pas de manteau bleu?

TARTEMPONT.

Eh bien! oui, il avait un manteau bleu... après?

DROUILLET.

Eh bien! un homme qui court les rues, la nuit, avec un manteau bleu, comme un facteur, est nécessairement un homme qui a des vues répréhensibles; et, si nous ne l'attrapons pas, c'est peut-être un très grand malheur pour la société.

TARTEMPONT.

Moi, je suis d'avis de retourner au poste.

TOUS LES CHASSEURS.

Oui, oui, retournons au poste.

DROUILLET, avec autorité.

On ne délibère pas sous les armes!...

SCÈNE IV.

Les Mêmes; SOPHIE, paraissant à la fenêtre et se retirant aussitôt.

SOPHIE.

Mon père!

DROUILLET.

C'est toi, ma fille? levée si matin?

SOPHIE.

Vous rentrez déja?

DROUILLET.

Non, mon enfant, c'est que nous poursuivons un individu diablement suspect, va!

SOPHIE.

Qu'a-t-il donc fait?

DROUILLET.

Ce qu'il a fait?... Il est signalé à l'autorité comme coupable de l'enlèvement d'une jeune Anglaise. J'étais au poste, lorsqu'un sergent de ville vint nous dire qu'on l'avait aperçu dans le voisinage. Je me mets sur la porte, les mains dans les goussets, et en fredonnant comme un sous-officier... qui ne se doute de rien, lorsque je vois arriver un homme qui s'approche de moi et éternue de la manière la plus indiscrète à six pouces de ma figure, et sans la nécessité où je me suis vu de détourner la tête, pour échapper à son impolitesse, je le saisissais... ma parole d'honneur! je le saisissais. Cependant... j'ai un soupçon... il m'a semblé connaître cette atroce figure. Je n'ai pas pu éclaircir mes doutes, car le drôle s'est éloigné rapidement... mais j'ai fait sortir mes hommes, et nous le poursuivons depuis une heure. Tu n'aurais pas vu passer un

homme avec un manteau bleu... comme un facteur?

SOPHIE.

Non, mon père!... Pauvre jeune homme! s'il a enlevé cette demoiselle, c'est qu'il l'aime sans doute.

DROUILLET.

La belle raison!... Ceux qui enlèvent des montres et des pains de sucre, c'est parcequ'ils les aiment aussi... ce n'en sont pas moins des malintentionnés. (En riant, aux gardes nationaux.) Elle est d'une grande naïveté, ma fille! elle a des raisonnements quelquefois fort drôles. (Les gardes nationaux rient.) On ne rit pas sous les armes! (A Sophie.) Allons! rentre chez toi! et sur-tout ne cause pas avec ce petit mauvais sujet de Vincent... tu sais que je le déteste... s'il te parle, ferme ta fenêtre!... je vais continuer mon devoir... retournons au poste! garde à vous! portez arme!... arme bras! par le flanc droit, droite!... marche!

(Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

PROSPER, sortant avec précaution de la maison à droite, puis FANNY.

PROSPER, après s'être assuré que les gardes nationaux se sont éloignés.

Venez, chère Fanny! ne craignez rien!

FANNY.

Ah! *my dear* Prosper! je étais tremblante, je voulais retourner chez *my father*... mon père.

PROSPER.

Y pensez-vous? perdre ainsi le fruit de notre témérité? rappelez-vous donc les faits!... mon régiment part pour l'Afrique: forcé de m'éloigner de vous, la violence de mon amour, jointe au chagrin de vous avoir quittée, avait exalté mon esprit au point d'éveiller la sollicitude de mes chefs. Mon desir le plus vif était de trouver un prétexte pour revenir à Paris, pour vous revoir, lorsque je reçus une lettre de monsieur et madame Rigault, mes parents adoptifs, mes bienfaiteurs.

FANNY.

Vos bienfaiteurs!... vous ne étais donc pas leur fils?

PROSPER.

Non, et maintenant je ne dois plus vous le cacher... ils eurent un fils qui faisait la joie de madame Rigault, qui réalisait le rêve de toute son existence. Ma mère fut sa nourrice. Bientôt l'enfant mourut. M. Rigault instruit de cette fatale nouvelle accourut chez ma mère; il lui dit que madame Rigault était fort malade; qu'elle ignorait la mort de son fils, et, comme ma mère avait elle-même deux enfants jumeaux, il la conjura, les larmes aux yeux, de lui confier un de ces enfants qu'il ferait passer pour le sien. Ma mère était pauvre, M. Rigault assurait mon avenir; elle crut devoir consentir, dans mon intérêt, à cette substitution; madame Rigault, qui me croit son fils, me chérit comme une mère; son mari n'a jamais eu le courage de la désabuser, et il y a fort peu de temps qu'il m'a confié ce secret.

FANNY.

J'avais compris... beaucoup.

PROSPER.

Et, comme je vous le disais, monsieur et madame Rigault m'ont écrit à Alger qu'ils m'ont choisi une épouse: lire cette lettre, obtenir un congé et m'embarquer, fut l'affaire d'un moment; j'arrive, je me présente chez votre père; il refuse de me voir. Alors, pour contraindre nos deux familles à notre mariage, je prends un parti romanesque, désespéré, je vous enlève: depuis trois jours, vous êtes cachée dans cette maison; mais votre évasion a été signalée à l'autorité: il faut changer de quartier, je vais vous conduire chez la mère d'un de mes amis, vous y serez en sûreté, jusqu'à ce que nous soyons d'accord avec nos parents; et c'est au moment où nous touchons au port, que vous voudriez détruire toutes mes espérances!

FANNY.

Oui... mais je tremblais toujours... plus que *my* absence devient grande, plus que je me sentais bien *copèble*... Mon père... il me donnait son malédiction... Et le monde, il calomniait le pauvre Fanny.

PROSPER.

Le monde? Avez-vous donc cessé un instant d'être l'objet de tous mes respects, comme vous l'êtes de mon amour? Mais, de grace, hâtons-nous! Heureux, si nous pouvons trouver une voiture à l'heure qu'il est.

SCÈNE VI.

SOPHIE, à la fenêtre; PROSPER, FANNY.

SOPHIE, à part.

Est-ce une erreur? c'est la voix de Vincent?

FANNY.

Allons! je suivais vous...

PROSPER.

AIR: Gymnasiens! remettons à quinzaine.

Rassurez-vous, comptez sur ma tendresse,
Ne craignez rien, fiez-vous à l'amour!
Mais hâtons-nous sur-tout, car le temps presse,
Voici bientôt le jour.

(Il emmène Fanny par la main vers la coulisse par laquelle il est entré; au moment où il a disparu, mais sans que Fanny ait cessé d'être en vue du spectateur, on entend Drouillet crier en dehors: *Il doit être par ici!*)

FANNY, entraînant Prosper du côté opposé.

O mon ami! la fuite est impossible!
Venez par-là! voyez! on suit nos pas!
Ah! je frémis! c'est un supplice horrible!
A ce chagrin je ne survivrai pas.

(Ils sortent par la dernière coulisse à droite, de manière

à ce que l'ensemble soit chanté par eux après leur sortie.)

ENSEMBLE.

SOPHIE, à part.

Mon cœur palpite et la crainte l'oppresse;
Est-ce donc là me payer de retour?
Une autre a-t-elle obtenu sa tendresse?
Trahit-il mon amour?

PROSPER.

Rassurez-vous, etc.

FANNY.

Oui, je vous suis, je tiendrai ma promesse.
Mon Dieu! pardonne à mon fatal amour;
Dérobe-nous au danger qui nous presse.
Voici bientôt le jour.

(Pendant la ritournelle de l'air, on entend, dans la boutique de Potard, le bruit de la chute d'un vase de verre.)

SCÈNE VII.

SOPHIE, toujours à la fenêtre.

Est-il possible, mon Dieu? après toutes les promesses qu'il m'a faites! Quelle est cette femme avec laquelle il s'éloigne?... (Elle appelle du côté opposé par lequel Prosper s'est éloigné.) Monsieur Vincent?... monsieur Vincent?...

(Il fait tout-à-fait jour.)

SCÈNE VIII.

SOPHIE, à la fenêtre; VINCENT, sortant de la boutique de Potard.

VINCENT.

Qui est-ce qui m'appelle?...

SOPHIE, à part.

Ah! je respire! Je m'étais trompée. (Haut.) C'est moi.

VINCENT.

C'est vous, mademoiselle Sophie!... Comment va la santé, mademoiselle Sophie?

SOPHIE.

Très bien, monsieur Vincent!... et vous?

VINCENT.

Moi? je vas comme un homme entièrement démoralisé, mademoiselle Sophie! Je viens de casser le bocal à la farine de moutarde; il en est tombé dans tout ce qui est possible, jusque dans le café de monsieur Potard, que je rédigeais dans ce moment-là; j'ai remué, j'ai remué... à l'œil, ça ne paraît pas trop; mais, au goût, je crains qu'il ne s'en aperçoive... et c'en serait fait de moi... car il est féroce, cet homme... Je n'ai jamais vu un herboriste plus féroce que celui-là...

SOPHIE.

Il n'en a pourtant pas l'air.

VINCENT.

Mam'selle Sophie! si ça n'était pas abuser de votre complaisance, je vous prierais de m'ouvrir la porte; je voudrais vous parler de ma flamme; et par la fenêtre c'est incommode.

SOPHIE.

Mon père m'a défendu de vous recevoir.

VINCENT.

C'est indigne!

SOPHIE.

Mais il ne m'a pas défendu de sortir; attendez un peu, je descends.

(Elle ferme sa fenêtre.)

VINCENT, avec joie.

Vous descendez! (Il redescend la scène.) Elle descend! elle descend pour moi! pour moi, Vincent! Vincent, garçon herboriste!... Elle fille, fille d'un riche sergent de la garde nationale! Et moi qui croyais que l'évènement de la farine de moutarde était un présage funeste pour toute la journée! (D'un air capable.) Je me suis complètement abusé! Cet accident ne peut nullement influer sur mon avenir.

SOPHIE, sortant de chez elle*.

Me voilà! j'ai bien à vous parler... allez! c'est pour cela que je me suis levée si matin.

VINCENT, d'un ton caressant.

Ah! parlez! parlez!

SOPHIE.

J'ai de bien mauvaises nouvelles à vous donner.

VINCENT.

Comment?

SOPHIE.

Je pars aujourd'hui même.

VINCENT.

Pour où aller, grand Dieu!

SOPHIE.

Pour aller passer quelque temps dans la famille de mon prétendu.

VINCENT.

Qu'entendez-vous par votre prétendu?

SOPHIE.

Un jeune homme que je ne connais pas; le fils d'un monsieur qui est notre parent éloigné, et qui est héritier avec mon père d'une succession qui allait donner lieu à un grand procès entre eux, lorsqu'ils sont convenus de marier leurs enfants pour ne pas plaider... concevez-vous ça?

VINCENT.

Mais où votre père a-t-il la tête?... Voilà ce que je me demande jour et nuit. Je voudrais savoir où cet homme-là a la tête... Qu'est-ce qu'il dit?

SOPHIE.

Il dit que vous n'avez rien (mouvement d'assentiment de Vincent.) et que vous êtes né dans l'obscurité.

VINCENT, d'un air scandalisé.

Comment, dans l'obscurité?... Je suis venu au monde à trois heures de l'après-midi, le 16 de mai...

* Sophie, Vincent.

SOPHIE, l'interrompant.

Mon Dieu! que vous êtes terrible, monsieur Vincent! vous prenez tout au pied de la lettre!

VINCENT.

Vous dites : dans l'obscurité.

SOPHIE.

Mon père veut dire que votre famille n'est pas connue.

VINCENT, fièrement.

Pas connue?... pas connue? Qu'il s'adresse au Cateau... où je suis né, au Cateau, près Cambrai (dont Fénélon fut achevêque à son époque); qu'il entre au Cateau; qu'il interroge la première personne venue (n'importe l'âge, quand elle n'aurait que trois ans); qu'il demande madame Vincent, tout le monde lui dira : Monsieur! c'est vrai! la mère est décédée, mais si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire... son fils est à Paris, où, par les grandes protections qu'il avait, il est entré garçon herboriste chez monsieur Potard, telle rue, tel numéro... Et il viendra dire que mon nom n'est pas connu!!! Ceci est de la plus insigne mauvaise foi... je vais plus loin... je dis que mon nom, à moi, mon nom de Vincent est plus connu que le sien... de Drouillet... Je puis citer des documents historiques sur les Vincent, tandis que je défie votre père de me citer rien de semblable touchant les Drouillet... D'abord, nous avons le tabac *Saint-Vincent*, qui jouit de la considération générale; je n'ai jamais ouï parler du tabac *Saint-Drouillet*. Il est parfaitement inconnu. Ensuite nous avons *Vincent de Paule*, qui a inventé les Enfants-Trouvés... On n'a jamais entendu parler de *Drouillet de Paule*, qui ait établi le moindre hôpital. (D'un air posé et important.) Je vous laisse à tirer les conséquences, Sophie!

SOPHIE.

Tout ce que vous me dites là m'afflige, me désespère...

VINCENT, se rapprochant d'elle avec sentiment.

Oh! ce n'est pas mon dessein... mais quand je vois l'injustice d'un drapier... Je sens qu'il y a du sang flamand dans mes veines... On ne connaît pas les Flamands.

SOPHIE.

Mais voyons! N'auriez-vous pas un parent qui pourrait parler à mon père?

VINCENT.

Non!... c'est-à-dire, si... J'ai bien un frère, un frère jumeau, mais je ne l'ai jamais connu. Ma mère m'en a quelquefois parlé... mais d'une manière si singulière, que j'ai lieu de penser que cette excellente femme l'a confié aux soins paternels du gouvernement, dès sa plus tendre enfance...

SOPHIE, vivement.

Quoi!... elle l'aurait...?

VINCENT, avec gravité.

L'établissement de Vincent de Paule n'a pas été inventé pour les quadrupèdes... Sophie!

AIR du vaudeville de Préville et Taconnet.

C'est une armoire, un vaste magasin,
Qu'il a fondé dans le but le plus sage;
C'est une bibliothèque, enfin,
Où chacun a le droit d'déposer son ouvrage;
Or, si ma mèr', d'après ce que l'on croit,
Remit son œuvre à des soins tutélaires,
Certe, elle était d'autant plus dans son droit,
Qu'elle en avait deux exemplaires.

Du reste, ce que j'en dis... ça n'est peut-être pas vrai... j'en jurerais bien, mais je ne le parierais pas. Enfin votre père nous sépare aujourd'hui, voilà le fait. (Avec force.) Quand je disais que ce bocal de farine de moutarde me serait funeste!... hein? (Sophie va vers le fond.) jamais ça ne manque, ces choses là! règle générale, si, en vous levant, vous renversez de la farine de moutarde, c'est fini... tout vous manque, tout vous craque.

SOPHIE.

Dieu! mon père qui revient!

VINCENT, remontant la scène d'un air effrayé.

Mon bourreau!... le voilà!... en grande tenue! tenons-nous à l'écart, et cachons-lui mon aversion!

(Il se place devant la fenêtre et range des herbes.)

SCÈNE IX.

VINCENT, SOPHIE, DROUILLET.

DROUILLET, à part.

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est? Vincent ici? quand je viens de le rencontrer avec une femme! (A Sophie.) pourquoi êtes-vous sortie, Sophie?

SOPHIE, embarrassée.

Mon père!...

DROUILLET.

Rentrez, je vous prie; vous savez que je vous avais défendu de vous trouver jamais avec ce... avec monsieur Vincent, enfin... (A Vincent.) J'ai à vous parler, à vous, galant herboriste!

VINCENT, à part.

Moi, aussi, j'ai à te parler... j'en ai gros sur le cœur.

DROUILLET.

Allez, ma fille! allez!

(Sophie s'est rapprochée de Vincent avant de rentrer chez elle; sur un geste impératif de son père, elle rentre, Vincent la suit de l'œil.)

VINCENT, à Sophie à demi-voix et avec colère.

On ne connaît pas les Flamands!

(Il continue à s'occuper de ses herbes.)

SCÈNE X.

VINCENT, DROUILLET.

DROUILLET, avec finesse.

Vous voilà donc dans ce quartier-ci, maintenant?

(Vincent regarde autour de lui comme pour savoir à qui Drouillet parle.)

VINCENT.

Que voulez-vous dire, monsieur Drouillet? que voulez-vous dire?

DROUILLET.

Je vous dis : Vous voilà donc dans ce quartier-ci?

VINCENT, après une pause.

Je ne comprends pas la plaisanterie! elle est peut-être fort agréable... je ne prétends pas... mais je ne la saisis pas.

DROUILLET, lui prenant le bras.

Homme dissimulé!... séducteur de jeunes filles! trouble-maison!

VINCENT.

Ah çà, monsieur Drouillet! je respecte votre âge... votre embonpoint... votre grade et vos cheveux blancs! mais je vous déclare peu amusant pour le moment.

DROUILLET.

Vous croyez donc que je ne vous ai pas reconnu, enveloppé d'un manteau bleu... comme un facteur?

VINCENT, criant.

Qui?

DROUILLET.

Vous!

VINCENT, criant.

Où?

DROUILLET.

Sur le quai!

VINCENT, criant.

Qué quai!

DROUILLET.

Des Lunettes...

VINCENT, criant.

Quand?

DROUILLET.

Il y a cinq minutes... Et vous osez en conter à ma fille! vous! un homme que la police recherche! un malheureux accusé d'enlèvement!

VINCENT, criant.

Moi?

DROUILLET.

Un homme qui outrage toutes les lois, les unes après les autres.

VINCENT, criant.

Moi?

DROUILLET.

Vous avez bien fait de vous sauver avec votre complice.

VINCENT, avec calme et dignité.

Je n'ai rien à répondre, je ne puis entrer en discussion sur la voie publique avec un vieillard dans l'état où vous êtes.

DROUILLET, le menaçant du poing.

Vous êtes un insolent, et si j'avais mes chasseurs sous la main... mais vous ne leur échapperez pas... ils sont à votre poursuite... qu'est-ce que vous avez fait de votre manteau?

VINCENT, d'un air goguenard.

Allez vous coucher, père Drouillet... allez! vous êtes dans un état déplorable! mon cher ami, je ne connais rien de plus affligeant qu'un ancien marchand de draps qui a bu.

DROUILLET.

Infâme herboriste! (A part, avec fureur.) Je donnerais dans ce moment-ci cinquante francs pour être très vigoureux... afin de le saisir...

SCÈNE XI.

VINCENT, POTARD, DROUILLET.

(Potard jette un regard d'inquiétude sur Vincent et s'approche de Drouillet.)

VINCENT, à part.

Allons! bien! voilà l'autre, à présent.

DROUILLET, voyant Potard sortir de chez lui.

Monsieur Potard! venez m'aider à m'emparer de Vincent! Savez-vous qui vous avez chez vous? savez-vous de quoi il est coupable?... d'un rapt!...

POTARD, bas à Drouillet.

Mieux... mieux que ça! il vient de chercher à atten-ten-tenter à mes jours, le ma... malheureux! il a mis dans mes aliments une su... ubstance vénéneuse que je ne co... connais pas.

DROUILLET, bas à Potard.

Pas possible! (A part.) En effet! je ne l'avais pas encore remarqué, il a le nez d'un scélérat.

VINCENT, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à *suchoter?* ils *suchotent.*

POTARD, bas à Drouillet.

Lai... lai... laissez-moi lui pa... pa... pa... arler.

DROUILLET, bas à Potard.

Ne vous exposez pas! (A part.) Et il veut ma fille!

POTARD, prenant une pose digne.

Vin... Vin... Vincent?

VINCENT.

Monsieur?

POTARD.

Depuis un an... an que vous êtes chez moi, comment vous ai-je traité?

VINCENT.

Mal! Vous me faites travailler comme un cheval, et vous me nourrissez comme un *mogneau:* je deviens à rien.

POTARD.

Et tu veux te venger par un cri... cri... crime atroce?

VINCENT, à part, étonné.

Qu'est-ce qu'ils ont; voyons! qu'est-ce qu'ils ont?

POTARD.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Vit-on jamais un projet plus perfide?
Au crim' tu veux avoir recours!
Quoi! tu formas le dessein homicide,
Le dessein d'abréger mes jours!

VINCENT, étonné.

Moi? vouloir abréger vos jours?
Eh bien, monsieur, quand ça serait encore,
Par représaill's, je soutiens que je l' puis;
Puisqu'en m' faisant lever avant l'aurore,
Vous abrégez mes nuits.

DROUILLET, à part.

Ah! quelle raison!

POTARD.

Ma... malheureux! qu'as... qu'as-tu mis dans mon ca... ca... café?

VINCENT, à part.

Quoi! c'est pour ça!... (Haut.) Ce qu'il y avait; vous ne le saurez pas. Seulement ça ne peut rien abréger du tout... Soyez tranquille.

POTARD.

N'importe! je vous chasse comme un misérable que vous êtes. Allez vous faire pen... pendre ailleurs.

VINCENT, dans la plus profonde indignation.

Vous me chassez!... C'est une atrocité... c'est sans exemple dans les herbes! On n'a jamais renvoyé un jeune homme... (D'un air de mépris.) Vous déshonorez votre art... Ah! Dieu!... (A part, changeant brusquement de résolution.) Mais, au fait, ça m'est égal! Je végète dans cette maison-ci... je ne mange pas la demie de ma satisfaction... et puis mademoiselle Sophie quittant le quartier, je n'ai plus rien qui m'attache au douzième arrondissement... (A Potard, gaîment.) Allons, j'y consens, je vous quitte avec plaisir, père...

(Il cherche le nom.)

POTARD.

Allons, allons! entrons et réglons nos comptes.

(Potard va pour rentrer dans la boutique; Vincent, écartant les bras, lui barre le chemin*.)

VINCENT.

Je le veux bien... mais, avant, j'éprouve un besoin... c'est de vous dire ce que je pense.

POTARD.

Peu m'importe! Rentrons.

VINCENT, ramenant Potard au milieu du théâtre.

Non! je tiens à vous le dire devant monsieur. (D'un ton solennel.) Monsieur Potard, vous avez la forme d'un homme au physique; (mouvement de Potard.) mais, sous le rapport de l'intelligence, je vous déclare hautement que vous êtes une plante; pour le raisonnement, vous êtes de la force d'une guimauve.

(Potard reste interdit.)

DROUILLET, avec véhémence.

Quelle insolence!

VINCENT, à Drouillet.

Et vous aussi! Voilà mon opinion franche sur tous les deux. Je puis être dans l'erreur, mais je ne crois pas me tromper.

DROUILLET, à part.

Dieu! si j'avais là mes chasseurs!

* Potard, Vincent, Drouillet.

ENSEMBLE.

VINCENT.

AIR: Ne raillez pas la garde citoyenne.

Vieux végétal! n'avez-vous pas de honte?
Quoi! me chasser, me renvoyer ainsi!
Entrons bien vite et réglons notre compte.
J' voudrais déja me voir bien loin d'ici.

DROUILLET.

Jeune insolent, n'avez-vous pas de honte?
C'est votre chef que vous traitez ainsi;
Il a raison d' vous donner votre compte
Et d' vous défendr' de reparaître ici.

POTARD.

Je sens déja que la fureur me monte;
Quoi! m'insulter, m'injurier ainsi!
Entrons bien vite et réglons notre compte;
Je vous défends de reparaître ici!

(Vincent va pour entrer dans la boutique, Potard le prend par le bras, le fait pirouetter et passe devant.)

VINCENT.

Ah! pardi, v'là-t-il pas... monsieur Potard!...

(Il entre à son tour.)

SCÈNE XII.

DROUILLET, seul.

Quand je pense que ma fille a du penchant pour un pareil vaurien!... Un petit malheureux, vouloir détruire monsieur Potard! Certes, ce n'est pas un aigle; et je partage jusqu'à un certain point l'opinion insolente qu'il a émise sur son compte; mais ce n'est point une raison pour mêler à ses aliments des choses fâcheuses... Enfin je vais donc être tranquille, ce drôle va quitter le quartier, et ma fille va aller dans la famille Rigault... Mais le retard de l'arrivée du fils me chiffonne, cela me paraît singulier... Eh! mais, c'est monsieur et madame Rigault...

SCÈNE XIII.

DROUILLET; Mme RIGAULT, RIGAULT, entrant par la coulisse qui suit immédiatement la maison de droite.

RIGAULT.

Eux-mêmes, parbleu!

DROUILLET.

Si matin sur pied?

RIGAULT.

Nous venons chercher votre Sophie, notre chère enfant; car bientôt nous pourrons lui donner ce nom, s'il plaît à monsieur mon fils d'arriver.

DROUILLET.

Sans doute, sans doute! Mais qu'a donc la bonne madame Rigault?

MADAME RIGAULT.

Je suis triste, inquiète.

DROUILLET.

De qui?

MADAME RIGAULT.

De Prosper. Je reçois une lettre de son colonel; il m'annonce qu'il doit être à Paris depuis huit jours, et qu'il a remarqué en lui une exaltation d'imagination qui exige tous nos soins.

DROUILLET, un peu déconcerté.

Ah! ah! voulant dire par-là qu'il le croit... timbré... (A part.) Ceci me défrise en grande partie.

RIGAULT.

Allons! n'allez-vous pas croire...?

MADAME RIGAULT.

Je me suis informée, et j'ai appris aux grandes messageries qu'il était effectivement arrivé... J'ai vu tous nos amis: personne n'a entendu parler de lui.

RIGAULT, avc intérêt.

Allons! ne vas-tu pas t'inquiéter? Ne savons-nous pas qu'il laissait ici une amourette, une folie de jeune homme?... Il aura voulu renouer... (A part.) L'ingrat! donner de pareilles inquiétudes à ma femme, qui le croit son fils!... Ah! si je ne craignais son désespoir, je la désabuserais!

DROUILLET.

Il arrivera, madame Rigault, il arrivera... A son âge, je faisais des escapades indignes.

RIGAULT, à Drouillet.

Entrons chez vous.

MADAME RIGAULT.

C'est cela! je vais embrasser notre Sophie, et ensuite je continuerai mes démarches. J'ai encore à voir un des amis de Prosper, qui demeure à deux pas d'ici... Puisse-t-il me mettre sur ses traces!

RIGAULT.

Ne t'afflige donc pas!

DROUILLET.

Eh! mon Dieu! les jeunes gens!... Nous avons tous été jeunes; c'est dommage qu'il y ait longtemps.

ENSEMBLE.

DROUILLET.

AIR: Doux moment.

Plein d'espoir, (*bis.*)
Je vous remets ma fille;
Ah! que votre famille
L'accueille dès ce soir.

M. et MADAME RIGAULT.

Plein d'espoir, (*bis.*)
Il nous remet sa fille;
Et dans notre famille
Elle sera ce soir.

(Ils entrent chez Drouillet. — Au moment où ils disparaissent, on voit Vincent dans la boutique; Potard s'efforce de le pousser dehors en criant: *Allez! allez!* Vincent résiste en criant: *Poussez pas! poussez pas! Vous me retenez neuf sous.* Potard le jette enfin dehors, et lui ferme la porte au nez.)

SCÈNE XIV.

VINCENT.

(Il est coiffé d'un tout petit chapeau; il porte un paquet enveloppé d'un mouchoir et sur lequel il y a une vieille paire de bottes.)

Vous me volez neuf sous! (Il descend la scène d'un air triste.) Enfin me voilà sur le pavé; comme c'est régalant, avec l'estomac vide, une grande passion dans le cœur.... et quatre francs!... (Avec indignation.) Quatre francs! quand je disais que ce bocal de moutarde me porterait malheur! (D'un air désolé, jetant son paquet par terre et regardant la boutique de Potard.) Vieux satrape, je te donne ma malédiction. Exaucez-moi, grand Dieu! et faites que, dans tout le douzième arrondissement, il n'y ait, pendant deux ans, ni catarrhes, ni rhumes de cerveau, ni contusions, ni rien de rien! Faites qu'il mange son fonds, le vieux scélérat! (Se tournant de nouveau vers la boutique, et avec la plus grande véhémence.) Oui, tu le mangeras, tu le boiras; tu seras réduit à faire de la soupe à la bourrache et aux quatre fleurs, à faire frire tes sangsues et à riboter avec du vulnéraire suisse; voilà mon vœu pour ton établissement, vieux scélérat! le voilà! (Alongeant les bras à deux reprises et les poings fermés, en signe de malédiction, vers la boutique de Potard.) Ingne, ingne! (Il redescend la scène, et dit d'un air satisfait:) En voilà une, de malédiction! (En ramassant son paquet.) Si seulement je savais où va demeurer ma chère Sophie! (Il examine avec douleur les semelles des bottes qui sont sur son paquet.) Tout vous arrive à-la-fois, tenez!... voilà mes bottes qui s'en vont.

SCÈNE XV.

Mme RIGAULT, VINCENT.

MADAME RIGAULT, à la cantonade.

Restez, restez; je vous retrouverai à la maison. (Apercevant Vincent.) Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu!

(Elle le regarde d'un air ému.)

VINCENT, la regardant d'un air étonné.

Qu'est-ce qu'elle me veut, celle-là?

MADAME RIGAULT.

C'est toi?

VINCENT.

Eh bien! qui donc?

MADAME RIGAULT.

Mon ami!... mon enfant! ah! viens dans mes bras!

VINCENT, avec étonnement.

Pour quoi faire dans vos bras, grand Dieu!

MADAME RIGAULT.

Ingrat! as-tu bien pu nous laisser dans une

pareille inquiétude? depuis plus de huit jours... et sous quel costume te retrouvé-je?

VINCENT, à part.

Je ne comprends pas un mot à ce que dit cette dame âgée. (Haut.) Je suis sous le costume d'un herboriste sans place.

MADAME RIGAULT, à part.

Herboriste !... Est-ce que le colonel aurait dit vrai? (Haut.) Mon ami, reviens à toi! je t'en conjure... comment n'as-tu pas préféré rentrer sous le toit paternel, où je t'attendais, où je t'attends encore pour te presser dans mes bras, pour te couvrir de mes baisers et de mes caresses?

(Elle s'avance pour embrasser Vincent, qui la repousse par les épaules, la fait reculer jusqu'au milieu du théâtre, et se recule ensuite lui-même d'un air surpris.)

VINCENT.

Tiens! tiens! tiens! tiens! tiens!

MADAME RIGAULT.

Tu ne me réponds pas?... tu me regardes d'un air!

VINCENT, après une pause, pendant laquelle il regarde avec inquiétude madame Rigault.

Ah çà, voyons! vous me parlez d'entrer chez vous; ça peut m'aller... ça peut très bien m'aller, sur-tout dans ce moment ici; je puis être employé à bien des petites choses; d'abord... je connais les herbes comme si je les avais inventées..... et puis je suis plein de moyens... il n'y a pas à dire; plein de moyens.

MADAME RIGAULT, avec douleur.

Malheureux enfant! tu ne reconnais pas ta mère?

VINCENT, au comble de l'étonnement.

Vous? (A part, en s'éloignant, gaîment.) Ah! mais, elle est très bonne! allons, allons, la farce est très bonne!

MADAME RIGAULT, désespérée.

Est-il possible?... Malheureuse mère!

VINCENT, à part.

Ah! bien! ça va m'amuser!... (Se rapprochant d'elle.) Voyons... voyons... en supposant que j'aille chez vous, dites-moi, aurai-je tout ce qui m'est nécessaire?... la nourriture, le logement, le *blansissage*, et tout généralement?

MADAME RIGAULT.

T'avons-nous jamais rien refusé?

VINCENT, vivement.

Jamais! oh! ça, jamais!

MADAME RIGAULT.

Mais je te comprends! tu crains les reproches de ton père.

VINCENT, à part.

Il paraît que j'ai un père aussi... Bien!

MADAME RIGAULT.

Va! qu'il t'embrasse! et il aura bientôt oublié sa mauvaise humeur... Cher enfant! dis-moi, que t'est-il donc arrivé, pour que tes idées soient... dérangées à ce point?...

VINCENT, à part.

Elle est bonne! ce sont mes idées qui sont dérangées... Bien! (Haut.) Il m'est arrivé que j'ai reçu mon congé.

MADAME RIGAULT.

Je le sais : ton colonel te l'a accordé.

VINCENT.

Mon colonel! (A part.) Elle appelle les herboristes colonels, à présent! On ne devrait pas lâcher ces gens-là. (Haut.) Oui, j'ai reçu mon congé par suite du renversement d'un objet rempli de quelque chose qui est tombé dans un autre ustensile... mais ça ne vous intéresse pas... ainsi...

MADAME RIGAULT.

Mais qu'est-ce que tu me contes là?

VINCENT.

Dame! je vous conte ce qui m'est arrivé.

MADAME RIGAULT.

Voyons! ne parlons pas du passé, puisque cela te donne de l'émotion... Occupons-nous du présent, de ton avenir...

VINCENT.

Pour le présent, franchement, je suis dans un des plus larges pétrins qu'on ait jamais construits... Je me trouve sans asile et sans le sou, dans cette capitale où j'ai une passion pour une jeune personne... (appuyant.) criblée de qualités...

MADAME RIGAULT.

Viens! mon Prosper! viens.

VINCENT, à part, en riant.

Comment est-ce qu'elle m'appelle? Prosper! elle me donne une place et un nom... excellente femme, va! tu me fournis de tout, toi, alors... Il paraît qu'elle me prend pour un autre... ne la chagrinons pas, au fait... (Haut.) Allons, je veux bien aller chez vous, c'est convenu; mais, dites-moi, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander le nom de monsieur votre mari?

MADAME RIGAULT.

Mais c'est ton père.

VINCENT.

C'est convenu; mais je vous demande comment il s'appelle?

MADAME RIGAULT.

Rigault...il est là chez notre ami Drouillet.

VINCENT, à part, s'éloignant rapidement.

Ils connaissent les Drouillet?... Quelle histoire!

MADAME RIGAULT.

Je ne veux pas lui annoncer ton arrivée avant que tu aies pris un costume plus convenable... Qu'il sera content de te revoir! mais, je t'en conjure, ne me refuse pas le doux titre de mère.

VINCENT.

Que je vous appelle mère Rigault? volontiers... mère Rigault, (en riant.) mère Rigault! le voilà! Allons, allons! venez! que je vous

embrasse à mon tour. (Il lui tend les bras.) Je vous adore, parole d'honneur!

MADAME RIGAULT, l'embrassant avec empressement.

Cher enfant!... Allons! viens! viens!

AIR du Hussard de Felsheim.

Cher ami! ton retour présage
A tes parents un bonheur éternel.
Viens, des fatigues du voyage,
Te reposer sous le toit paternel.

VINCENT, à part.

L' ciel me protég', ma foi je me hasarde.
Ah! voilà ce qui prouve bien
Que l'éven'ment du bocal de moutarde
N' signifie absolument rien.

ENSEMBLE.

VINCENT.

Je n' comprends rien à son langage;
Ell' veut me loger et c'est là l'essentiel,
A la suivre puisqu'ell' m'engage,
Allons sous le toit qu'elle appell' paternel.
Si l'herboriste est colonel,
Le toit peut être paternel.

MADAME RIGAULT.

Cher ami! ton retour présage
A tes parents un bonheur éternel.
Viens, des fatigues du voyage,
Te reposer sous le toit paternel;
Oui, viens, un bonheur éternel
T'attend sous le toit paternel.

(Il prend le bras de madame Rigault et l'emmène du côté de la maison de Drouillet.)

MADAME RIGAULT, lui montrant le chemin par où elle est venue.

Mais c'est par-là.

VINCENT.

Je ne sais pas, moi; j'irai où vous voudrez, mère Rigault, (appuyant.) mère Rigault! vous voyez, je vous appelle mère Rigault.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE XVI.

POTARD, le regardant partir.

Le voilà qui s'en va, le ma...malheureux! j'en suis débarrassé... Est-il possible que la nature produise de pareils scélérats! je ne suis pas encore remis de ma surprise... et de mon mal de cœu... cœur... Il a bou... bouleversé tout mon étalage, il a mis la ca... camomille auprès des têtes de pa...pa...pavots; je vous demande un peu! mais un jeune homme de trois mois ne ferait pas une pareille maladresse, c'est le com...comble de la bêtise... Et le chien... chiendent, où l'a-t-il fourré? Il est dans le cas de l'avoir emporté, je n'ai pas visité son pa...pa...paquet.

(Il va et vient en cherchant son chiendent pendant la scène suivante.)

SCÈNE XVII.

POTARD, dans sa boutique; SOPHIE, RIGAULT, DROUILLET, sortant de chez lui. Ils ne descendent pas la scène.

DROUILLET.

C'est cela, mon cher Rigault; emmenez ma Sophie; moi, je retourne au poste, et, quand j'aurai fini mon service, je cours dîner avec vous.

SOPHIE, d'un air suppliant.

Mon père...

DROUILLET, l'interrompant.

Tu seras très heureuse, ma fille... très heureuse.

RIGAULT, avec bonté.

Soyez tranquille, ma chère enfant... (A Drouillet.) Allons, au revoir! tardez le moins possible.

(Il sort avec Sophie par le même chemin que Vincent et madame Rigault.)

DROUILLET, seul, descendant la scène.

Je puis dire que je n'ai jamais monté une garde plus laborieuse que celle-ci... au physique et au moral, je déclare que je suis sur les dents. (On entend dans la coulisse la voix de Prosper et celle des gardes nationaux; Drouillet remonte la scène vivement.) C'est lui! c'est notre homme! il a repris son manteau. Cernez-le bien!

SCÈNE XVIII.

PROSPER, TARTEMPONT et GARDES NATIONAUX, entrant par la gauche; DROUILLET.

PROSPER, aux gardes nationaux.

Messieurs! je demande à m'expliquer, que diable! je demande à m'expliquer.

DROUILLET.

Ah! ah! luron! je vous disais bien que vous n'échapperiez pas à mes chasseurs.

PROSPER.

Sergent, vous vous trompez, sans doute: je suis officier en activité; conduisez-moi devant le magistrat, et vous reconnaîtrez votre erreur.

DROUILLET.

Taratatata... Je vais vous montrer si je suis une guimauve!

PROSPER.

Je ne prétends pas...

DROUILLET.

Je ne veux point vous adresser d'injures; vous êtes dans les mains de la force armée; vous devenez pour moi un homme respectable; mais chercher à empoisonner un vieillard... établi!... vous êtes diablement léger.

PROSPER.

Je ne sais pas ce que vous voulez me dire...

DROUILLET, l'interrompant.

Je ne vous interroge pas; mais, enfin, il y a une heure vous passiez sur le quai avec une jeune personne?

PROSPER.

Je l'avoue, et n'ai aucune raison pour le cacher.

DROUILLET.

Et qu'avez-vous fait de cette jeunesse?

PROSPER, avec humeur.

Cela ne vous regarde pas.

DROUILLET.

Je ne vous interroge pas... me direz-vous, du moins, si l'aspect de cette boutique ne vous donne pas des remords?

PROSPER, de même.

Vous plaisantez sans doute?

DROUILLET.

Très bien. Mais, à la préfecture! s'il vous plaît; j'ai des ordres, et, ma foi, quand je suis sous les armes, je ne connais que mon devoir.

PROSPER.

A la préfecture, soit! (Aux chasseurs.) Allons, messieurs, c'est le moyen d'en finir, car il paraît qu'il est impossible de s'entendre avec le sergent.

DROUILLET.

Bon! je suis satisfait de cette réponse.

CHOEUR DES GARDES NATIONAUX.

AIR de la Dame du lac.

Pas de raisons! pas de lenteur!
Vite à la préfecture!
Ah! c'est une aventure
Qui va nous faire honneur.

PROSPER, aux gardes nationaux.

Allons, messieurs, je me laisse conduire;
Dépêchons-nous, finissons promptement.

DROUILLET, à part, avec joie.

Le voilà pris! maintenant je puis dire
Que j'ai purgé l' douzième arrondiss'ment.

POTARD, paraissant à la fenêtre de sa boutique un gros paquet de chiendent à la main.

(Parlé.) Voilà le chiendent!

ENSEMBLE.

DROUILLET.

Pas de raisons! pas de lenteur! etc.

GARDES NATIONAUX.

Pas de raisons! etc.

POTARD.

J'ai le chiendent, Dieu! quel bonheur!
Mais j' suis à la torture,
Cette substance impure
Me donne mal au cœur.

(Drouillet et les gardes nationaux emmènent Prosper par la dernière coulisse à droite; Potard, à la fenêtre de sa boutique, montre la botte de chiendent d'un air satisfait. Le rideau baisse.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon demi-octogone, fermé, plafonné. A droite, au second plan, une croisée avec tentures; dans le pan, du même côté, une petite porte. Au fond, dans le milieu, porte à deux battants, ouvrant sur une salle à manger. A gauche, en face de la fenêtre, une porte; dans le pan, une petite porte conduisant dans l'appartement. Sur les murs, des tableaux. — Au premier plan, à droite, table ronde, avec tapis; à gauche, au même plan, table toute semblable; fauteuils à côté des tables; fauteuils de chaque côté de la porte du fond; auprès des petites portes, des chaises.

SCÈNE I.

ANTOINE, puis VINCENT et Mme RIGAULT.

ANTOINE, regardant par la porte du fond, qui est ouverte.

C'est bien lui!... v'là madame qui le ramène... Dieu! doit-elle être contente!... (A Vincent, qui entre.) Ah! monsieur! vous v'là donc à la fin! que je suis heureux de vous revoir!

(Vincent le regarde d'un air étonné; il pose son paquet et son chapeau sur la table, à droite.)

MADAME RIGAULT.

Oui, mon vieux Antoine, le voilà enfin!

VINCENT, prenant la main du domestique.

Bonjour, Antoine... ça va bien?

ANTOINE, avec respect.

Ah! monsieur! que d'honneur! comme vous voyez.

MADAME RIGAULT.

Prépare la chambre jaune, et, quand monsieur Rigault rentrera, qu'on ne lui dise pas que son fils est arrivé... je veux lui ménager une surprise.

ANTOINE.

Il suffit. (A part en sortant.) Comme il est fagoté pour un officier! il a toujours été original.

(Il sort par la porte de l'extrémité, à gauche.)

SCÈNE II.

VINCENT, Mme RIGAULT.

MADAME RIGAULT, prenant un siege.

Asseyons-nous et causons! nous sommes seuls.

VINCENT, s'asseyant.

Il est de fait que vous m'avez tant embrassé dans le fiacre... (il s'essuie la figure.) que je n'ai pas

eu le temps de vous demander quelle est au juste ma position ici...

MADAME RIGAULT, le regardant avec attendrissement.

C'est que j'ai de la peine à me persuader encore que c'est réellement mon fils que j'ai là, près de moi.

(Elle l'embrasse.)

VINCENT.

Écoutez! ma chère madame... (Je ne me rappelle jamais votre nom), madame Rigault.

MADAME RIGAULT, à part.

Ah! mon Dieu! voilà encore sa tête qui s'égare.

VINCENT.

Vous m'accueillez chez vous : c'est bien! vous m'offrez la table et le logement, c'est encore très bien; je vous regarde comme une femme philanthrope; j'admire votre conduite, mais c'est une charade pour moi, je vous le dis.

MADAME RIGAULT, à part.

Le colonel n'avait que trop deviné! (Haut.) Mon Prosper!

VINCENT.

D'abord, voyons! vous m'appelez Prosper!... y tenez-vous beaucoup à m'appeler Prosper? Ce n'est pas que le nom soit laid... mais comme jamais on ne me l'a donné...

MADAME RIGAULT, avec affection.

Si j'y tiens?

VINCENT.

Prosper, soit! va, pour Prosper! c'était une simple observation...

MADAME RIGAULT.

Mais, écoute; M. Rigault va arriver; je t'en prie, ne lui parle pas ainsi; il est un peu irrité contre toi; et le moindre mot pourrait tout gâter.

VINCENT.

J'y ferai attention. Mon desir est de vous satisfaire, car je ne vous cache pas que j'ai un fier besoin d'argent... Rat d'église! voilà ce que je suis!...

MADAME RIGAULT, à part.

Mais qu'est-ce qu'il dit? (Haut.) Mon ami! c'est de l'argent qu'il te faut? Tiens! voilà pour tes menus plaisirs.

(Elle lui donne une bourse qu'elle tire de son sac.)

VINCENT.

De l'or! ô brave femme que vous êtes! il y a au moins cent écus là-dedans... (Avec tendresse.) Je ne vous en veux pas... allons! je ferai ce que vous voudrez; mais, je peux le dire, c'est un conte de fée que j'exécute, le diable me brûle!

SCÈNE III.

VINCENT, ANTOINE, Mme RIGAULT.

ANTOINE, entrant par la porte du second plan, à gauche; il s'avance d'un air mystérieux.

Madame! voilà monsieur qui rentre.

(Il sort par le fond, et se dirige à droite.)

VINCENT.

Monsieur?

MADAME RIGAULT.

Ton père!... Je vais au-devant de lui et je te l'amène.

VINCENT.

AIR de la dernière pensée de Weber.

Ayez en moi confiance;
Je s'rai flatté dans ce jour
De faire sa connaissance
Et d' lui prouver mon amour.

(Il se met à compter ce qu'il y a dans la bourse.)

MADAME RIGAULT.

S'il te paraît sévère,
Songe qu'il t'éleva,
Songe qu'il est ton père
Et sois soumis...

VINCENT, lui tapant dans la main.

Ça va!

ENSEMBLE.

VINCENT.

Ayez en moi confiance, etc.

MADAME RIGAULT.

Oui, comble mon espérance;
A ton père dans ce jour
Prouve ta reconnaissance
Et réponds à son amour.

SCÈNE IV.

VINCENT, puis M. et Mme RIGAULT; SOPHIE et ANTOINE, passant dans le fond.

(Ils viennent tous de la droite.)

VINCENT, seul.

Certainement que je lui dirai qu'il est mon père... Cent écus!... J'ai une excellente place... me voilà comme fils de famille, place Saint-André-des-Arts!!

(Ici, monsieur et madame Rigault, Sophie et Antoine paraissent dans la salle à manger. Rigault remet Sophie à Antoine et semble lui dire de la conduire dans les appartements à gauche. Antoine et Sophie disparaissent. Rigault et madame Rigault entrent en scène et restent groupés presque au fond du théâtre, un peu sur la gauche.)

VINCENT, près de l'avant-scène à droite; il n'aperçoit ni Rigault, ni sa femme. Il dit à demi-voix et à part :

Voyons!... avec ça, je vais payer mes petites dettes criardes... Je dois vingt et un sous à ma blanchisseuse... d'un autre côté, je dois dix-sept sous... à qui donc, déja, que je dois dix-sept sous? je ne peux pas me rappeler... qui de cent écus paie vingt et un et dix-sept... Mais non, au fait, je paierai ça sur les quatre francs, il me restera cent écus net.

(Cet aparté doit être dit pendant que Rigault et sa femme disent haut ce qui suit; Vincent ne s'arrête que lorsque madame Rigault lui frappe sur l'épaule.)

MADAME RIGAULT, à son mari.

Oui, j'ai causé avec lui... la tête est exaltée,

mais son cœur est resté le même, il nous aime toujours; ne lui fais pas trop de reproches.

RIGAULT, s'avançant un peu.

As-tu besoin de me recommander cela? Mais quel singulier costume a-t-il pris?

MADAME RIGAULT.

C'est une bizarrerie; je vais préparer tout ce qu'il faut pour sa toilette.

(Elle s'approche de Vincent et lui frappe légèrement sur l'épaule *.)

VINCENT, à madame Rigault.

Cent écus net.

MADAME RIGAULT.

Voici ton père! n'oublie rien!

SCÈNE V.

RIGAULT, VINCENT.

VINCENT, avec surprise.

Mon père!... (S'avançant vers Rigault, qui lui tend la main. D'un ton très dégagé.) Bonjour, mon père! (appuyant davantage.) bonjour, mon père! (A part.) Il a une excellente figure!

RIGAULT.

Nous as-tu assez inquiétés?

VINCENT, très gaîment.

Mais, oui, je vous ai assez inquiétés comme ça! que diable voulez-vous?

RIGAULT.

Ne savais-tu donc pas combien j'attache d'importance à conclure au plus vite ce mariage pour lequel nous t'attendions?

VINCENT, à part.

Ah! mais un instant!... la mère Rigault ne m'a pas parlé de ça. (Haut.) Ce mariage, dites-vous?

RIGAULT.

Sans doute! tu as l'air tout surpris.

VINCENT, à part.

Je comprends maintenant l'affaire des cent écus; on veut me faire épouser quelque créature... je vois la couleur. (Haut.) Mon père, écoutez! vous êtes un brave homme que j'estime infiniment... (Rigault ouvre sa tabatière, Vincent prend une prise.), mais je dois vous dire que... pour ce qui est de mariage... je ne m'en soucie pas énormément.

RIGAULT.

Comment, tu ne t'en soucies pas!

VINCENT, finissant de prendre sa prise.

Non; j'aime mieux vous le dire tout de suite.

RIGAULT, avec humeur.

Eh bien! voilà quelque chose de nouveau, par exemple!...

VINCENT.

Mon père, permettez! je viens demeurer chez vous... c'est bien. Je sais la politesse, et je n'ignore pas ce que vous faites pour moi.

RIGAULT, vertement.

Et ce que j'ai fait?

VINCENT.

D'accord! alors donc je dis à ça: Faites-moi faire tout ce que vous voudrez; j'éplucherai des herbes, je conduirai madame Rigault à la promenade, enfin tout ce qu'il y a de plus disgracieux dans la maison, bon! c'est mon affaire; mais, pour me marier, non, non, non, merci!

RIGAULT, de même.

Ah çà, monsieur Prosper!...

VINCENT, à part.

Il paraît qu'elle lui a donné le mot; il m'appelle Prosper aussi...

RIGAULT.

Vous semblez vous faire un jeu de vous exprimer comme un sot...

VINCENT.

Mais, dame!...

RIGAULT, de même.

Cette plaisanterie n'est point de mon goût, et, puisque je ne retrouve en vous qu'un ingrat... qu'un drôle, disons le mot, je veux vous rappeler ce que vous ne devriez pas avoir oublié. Asseyez-vous! (Vincent reste interdit; Rigault va prendre un siége. Avec plus d'autorité:) Asseyez-vous!

VINCENT.

Eh ben, qu'est-ce qu'on fait? (A part en s'asseyant.) Il est moins caressant que son épouse; si je n'avais pas touché cent écus pour t'appeler mon père, toi!...

RIGAULT, assis auprès de Vincent.

Vous n'êtes point mon fils.

VINCENT, avec étonnement, à part.

Il le sait!... O la vieille! (A Rigault.) C'est vrai! mais faites comme si vous le croyiez, j'ai mes raisons.

RIGAULT, étonné, à part.

Qu'est-ce qu'il dit?

VINCENT, gaîment.

J'ignore tout-à-fait les motifs de madame votre épouse pour vouloir absolument que je sois son fils. (En riant.) Je trouve la farce fort curieuse, fort originale; qu'est-ce que vous en pensez?

(Il continue de rire, et donne plusieurs tapes sur les genoux de Rigault, qui reste stupéfait.)

RIGAULT, très sérieusement.

Comme vous le savez, c'est par tendresse pour madame Rigault, et pour lui cacher la perte de son enfant au berceau, que je vous ai élevé sous le nom de mon fils.

VINCENT, avec explosion.

Moi?

RIGAULT.

Oui, vous!... vous qui, aujourd'hui, me payez d'ingratitude.

VINCENT, à part.

Il est trop violent, celui-là! (Haut.) Écoutez, mon ancien!

* Rigault au milieu, à la hauteur du second plan, Vincent, madame Rigault.

RIGAULT, d'un ton fâché.

Comment!...

VINCENT, cherchant à l'apaiser.

Ne nous fâchons pas... Vous me dites que je ne suis pas votre fils... bon! nous tombons d'accord là-dessus, c'est bien! (s'animant.) mais maintenant voilà que vous dites que vous m'avez élevé; alors ce serait vous qui m'auriez donné les talents dont je suis orné? C'est vous qui m'auriez appris les herbes? (Il se lève et crie très fort.) Mais je ne vous connais pas; vous êtes pour moi un être nouveau, laissez-moi un peu tranquille, s'il vous plaît, laissez-moi un peu tranquille!

RIGAULT, qui s'est levé, essaie de le calmer.

Écoute, mon ami, calme-toi! pas d'éclat, je t'en prie; si ma femme apprenait la vérité, elle en mourrait de chagrin...

VINCENT, avec intérêt.

Ah bah!... O cette pauvre femme! eh ben! j'en serais fâché, voilà une bonne femme!... et caressante... et embrassante!... elle en est fatigante!

RIGAULT, avec tendresse.

Elle t'aime comme une mère, comme je t'aime moi-même, car je t'aime, mon ami, je t'ai toujours aimé.

VINCENT, à part.

Allons! voilà qu'il m'attendrit à présent!

RIGAULT, de même.

Et tu ne voudrais pas refuser ce mariage duquel dépend une partie de ma fortune; car il met fin à un procès que je puis perdre.

VINCENT, à part.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire; mais... au bout du compte, j'ai reçu trois cents francs pour ne pas le contrarier. Quand on est payé d'avance, il faut faire l'ouvrage. (Haut.) Eh bien! père Rigault, nous verrons ça... si la jeune personne me plaît, je ne dis pas non... (A part.) O Sophie! pardonne-moi, je blasphème ta mémoire pour cent écus! ma chère amie.

RIGAULT.

A la bonne heure! et tu te garderas bien de dire à madame Rigault que tu n'es pas son fils.

VINCENT.

Moi, la tuer! mais, d'après ce que vous me dites, ce serait commettre un *assassin* à bout portant! ça serait indigne!... bien plus... ça serait indigne!

RIGAULT.

Ah! je te reconnais! oui, je reconnais mon fils d'adoption, l'enfant de mon choix.

VINCENT, avec intention.

Oui, vous me reconnaissez à présent... (A part.) C'est ça, allez, pataugez! je vas l'aider. (Haut.)

AIR : A soixante ans.

N'm'avez-vous pas toujours servi de père?

RIGAULT.

Oui!

VINCENT.

N'est-c' pas vous qui m'avez tout appris?

RIGAULT.

Oui!

VINCENT.

Vous m'avez fait apprendre la grammaire?

RIGAULT.

Oui!

VINCENT.

De vos soins mon amour est le prix;
Vous êt's mon pèr', je dois être votr' fils;
Votre am' pour moi n' fut-ell' pas toujours bonne?

RIGAULT, avec effusion.

Oui! mon Prosper!...

VINCENT.

Allons et tendrement
Embrassons-nous tous les deux!

RIGAULT, lui tendant les bras et l'embrassant.

Cher enfant!

VINCENT, pendant que Rigault le tient embrassé, et en lui tapant dans le dos.

Ah! pour l'argent que la vieille me donne,
A son mari j'procur' de l'agrément. (*bis.*)
Il a de l'agrément. (*bis.*)

RIGAULT.

Prosper! mon ami! ah! je suis si content!!! Dis-moi, tu dois être à court d'argent?

VINCENT.

C'est-à-dire, non... la mère Rigault... (A part.) Oh! non, il ne faut pas lui dire ça.

RIGAULT.

Tiens, voilà cinq cents francs pour faire face au plus pressé...

VINCENT, se reculant et n'osant pas prendre le billet.

Un billet de banque!!! O vieillard amusant! que de reconnaissance! mais je ne sais pas si je dois accepter, ce n'est peut-être pas à moi que vous le destiniez!

RIGAULT.

Tu me refuserais... allons, prends! je le veux.

VINCENT, prenant le billet.

Alors, j'accepte; mais je vous prie de remarquer que ce n'est pas moi qui vous l'ai demandé...

RIGAULT.

C'est moi, c'est moi qui te le donne.

VINCENT, regardant le billet.

Est-il bon?...

RIGAULT.

Puis-je l'être trop pour toi!

VINCENT.

Non, je dis le billet... est-il bon? c'est qu'on en passe quelquefois...

RIGAULT.

Sois tranquille!

AIR du vaudeville de la Nuit de Noël

Cet hymen que j'espère

Bientôt s'ra contracté,
J'cours prév'nir ton beau-père
De ta docilité.

VINCENT, à part.

Leurs procédés sont rares...
Mes parents adoptifs,
S'ils sont un peu bizarres,
Ils sont très lucratifs.

ENSEMBLE.

VINCENT.

Cet hymen, je l'espère,
N's'ra pas contracté.
Il croit qu'il est mon père,
Et j'en suis enchanté.

RIGAULT.

Cet hymen que j'espère, etc.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

VINCENT, seul.

Allons, allons, définitivement je joue un rôle de fils... il paraît que j'ai des airs de la personne. Après tout, je ne suis pas mal ici ; on me donne de l'argent, on m'embrasse (il est vrai que c'est une femme d'âge)... à ça près, je suis vingt fois mieux que chez le père Potard, où réellement je végétais. On me paie pour que je réponde au nom de Prosper, je réponds au nom de Prosper... Ah! mon Dieu, mais, pour quelque chose de plus, je répondrais au nom de Castor... et de Médor si on veut... je ne tiens pas à ces bêtises-là, moi... je ne tiens pas à ces bêtises-là!... Pourtant, dans tout ce qui m'arrive, il y a une chose que je ne sais pas : la femme me donne cent écus pour faire accroire à son mari qu'il est le père de l'enfant, ça se comprend... ça s'est vu... ça se voit : bien! mais le mari qui me donne cinq cents francs pour attraper sa femme, et qui fait accroire qu'elle est ma mère...

AIR du Premier Prix.

La chose ne m'paraît pas claire :
Chacun d'eux me défend de parler;
C'est un écheveau de mystère
Que je ne puis pas démêler.
O naïveté que j'adore!
La mèr' me pai' d'un air discret...
Pour cacher un secret... qu'elle ignore,
A son mari... qui le connaît.

Enfin ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai une bonne place... et que cinq et trois font huit... il n'y a pas à dire, trois et cinq font huit!...

SCÈNE VII.

Mme RIGAULT, SOPHIE, entrant par le second plan à gauche; VINCENT, près de l'avant-scène à droite.

MADAME RIGAULT, en entrant.

Venez, ma jeune amie! venez! ne tremblez pas ainsi.

VINCENT, se retournant et apercevant Sophie, avec explosion.

Grand Dieu! Sophie!!

SOPHIE, avec étonnement.

O ciel! vous ici?

MADAME RIGAULT, à Sophie.

Vous connaissez Prosper?

SOPHIE, étonnée.

Prosper?

VINCENT, bas à Sophie.

Appelez-moi Prosper! ou vous la tuez raide...

SOPHIE.

Comment?

VINCENT.

(Appuyant.) Raide! (Bas.) Appelez-moi Prosper!

MADAME RIGAULT

Vous vous connaissez?

VINCENT.

Mais c'est elle que j'aime : je n'en peux plus d'elle!

MADAME RIGAULT.

Vous, Sophie?

SOPHIE, les regardant tous les deux.

Je suis surprise à un point!...

VINCENT, avec exaltation.

Mais dites donc que c'est vrai, ô mon amie! dites donc que je vous aime... Vous le savez, parbleu! bien.

SOPHIE, avec embarras.

Cela est vrai, madame ; mais j'ignorais que monsieur...

VINCENT, bas.

Prosper.

SOPHIE, de même.

Que monsieur Prosper fût votre fils.

VINCENT, à part.

Et moi donc!... (Bas à Sophie.) Je vous expliquerai ça... C'est une aventure *tonnante*... c'est une aventure *tonnante*.

MADAME RIGAULT, à Vincent.

Mais c'est elle que nous te destinons.

VINCENT.

Pas possible! Quand je vous dis que je suis le plus heureux des hommes!... (Au comble de la joie, et allant de l'une à l'autre *. O mère Rigault! ô ma Sophie! dès demain, je vous épouse toutes les deux!... c'est-à-dire, non!... je ne sais plus ce que je dis : l'amour, la joie, les huit cents francs; tout ça me bouillonne dans la tête, dans le cœur... et dans la poche.

* Madame Rigault, Vincent, Sophie.

MADAME RIGAULT.

Pauvre enfant! comme il est agité!

VINCENT, ne tenant pas en place.

Oh! oui, je suis agité dans ce moment-ci, je suis bien agité.

MADAME RIGAULT.

Allons, calme-toi! et va prendre un habit plus décent!... j'ai tout préparé dans la chambre jaune, tu sais?...

VINCENT.

Mais non, je ne sais pas, mère Rigault, je ne connais pas les êtres.

MADAME RIGAULT.

Appelle le domestique.

VINCENT.

Bien! bien! (Il va au fond et appelle.) Prosper? Prosper?

MADAME RIGAULT.

Qui appelles-tu donc?

VINCENT, appelant.

Prosper?... j'appelle le domestique.

MADAME RIGAULT.

C'est Antoine!

VINCENT, revenant vivement sur le devant de la scène.

Ah! oui, Antoine!... moi qui l'appelais par mon nom!... O quelle faute!... (A demi-voix à Sophie.) Heureusement qu'elle n'est pas dans le secret.

(Sophie est étonnée et ne comprend pas ce que Vincent lui a dit.)

MADAME RIGAULT.

Je vais t'y conduire.

(Elle sort devant par le deuxième plan à gauche.)

VINCENT, à Sophie, en s'en allant.

Logé, nourri, blanchi, habillé et huit cents francs dans ma poche... hein? et je vous épouse! En voilà-t-il une d'histoire?... ah! corbleu! corbleu! je jure de joie!

(Il suit vivement madame Rigault, en sautillant.)

SCÈNE VIII.

SOPHIE, seule.

Je ne reviens pas de ma surprise!... Il est le fils de monsieur Rigault! et il me l'avait caché! et il se plaignait à moi de sa pauvreté! ce déguisement, ce changement de nom, c'était donc pour m'éprouver?... Ah! je me perds, en vérité, dans mes conjectures... pourquoi m'avoir trompée ainsi?... lui, qu'on croyait si loin... il m'épiait... il me surveillait... ah! je le gronderai bien... quand nous serons mariés.

SCÈNE IX.

SOPHIE; RIGAULT, DROUILLET, entrant par le fond.

RIGAULT.

Oui, mon cher ami! tout va le mieux du monde; mon fils est arrivé; il consent à tout.

DROUILLET, à Sophie.

L'as-tu vu, ma fille?

SOPHIE.

Oui, mon père, je l'ai vu.

DROUILLET.

Et il te plaît?

SOPHIE.

J'épouserai sans peine M. Prosper.

DROUILLET.

J'en étais sûr. Le ciel seconde toutes mes entreprises. (A Rigault.) Figurez-vous que je n'ai pris que le temps de rentrer chez moi pour quitter mon uniforme... Une excellente affaire! Je viens de faire coffrer le seul individu qui pouvait contrecarrer nos projets, un petit malotru qui s'avisait de... Enfin c'est une affaire finie... Il est dedans... Tire-toi de là comme tu pourras!

RIGAULT.

Maintenant le plus pressé serait d'aller régler nos petits arrangements dans mon cabinet; qu'en dites-vous?

(Il indique la porte du deuxième plan à droite.)

DROUILLET.

C'est cela, j'aime que les affaires marchent rondement.

(Il sort.)

RIGAULT, à Sophie.

Et vous, ma chère enfant, allez rejoindre ma femme et votre prétendu.

(Drouillet entre dans le cabinet. Rigault conduit Sophie à la porte du deuxième plan à gauche. Sophie disparaît. Rigault se dispose à aller rejoindre Drouillet. Antoine entre.)

SCÈNE X.

RIGAULT; ANTOINE, entrant par le fond.

ANTOINE.

Une demoiselle demande à parler à M. Prosper.

RIGAULT.

Une demoiselle!... qu'elle entre! (Antoine disparaît.) (A part.) Comment diable! il reçoit des demoiselles chez moi?

SCÈNE XI.

FANNY, introduite par Antoine, qui se retire aussitôt; RIGAULT.

FANNY.

Oh! monsieur! je étais bien aise... pour voir M. Prosper.

RIGAULT.

Je suis son père... madame, et si je puis?...

FANNY.

Oh! no! no! no!

RIGAULT.

C'est à lui que vous desirez parler?

FANNY.

Oh! *yes!... yes!... yes!...*

RIGAULT.

Je vais vous l'envoyer, mademoiselle. (Il fait un mouvement vers la gauche, et appelle :) Prosper? Prosper?... (Vincent répond du dehors : Voilà! voilà!) Il va venir; veuillez vous asseoir, mademoiselle. (Drouillet paraît à la porte du cabinet à droite, et dit : Rigault, allons donc!)

RIGAULT.

J'y vas, mon ami, j'y vas!...

(Il entre dans le cabinet de droite avec Drouillet.)

SCÈNE XII.

VINCENT, passant un habit; FANNY.

VINCENT.

Tiens! c'est une dame!

FANNY, allant au-devant de lui.

O *my dear*, j'étais dans le grand inquiétude pour vous.

VINCENT.

C'est une étrangère. (La regardant.) Elle est très bien.

FANNY.

Vous savez combien que je aimais vo!

VINCENT, à part.

Comment! elle m'aime!... Elle dit qu'elle m'aime!...

FANNY.

O Prosper!... vous tournez le vue...

VINCENT, à part.

Elle me prend pour l'autre... ah! bien, bien... Il paraît que c'est un luron... (S'avançant.) Qu'est-ce que je risque?

FANNY.

Je avais beaucoup pleuré depuis cet matin...

VINCENT.

Ah! je suis contrarié de cela, chère...

FANNY.

Oui, le pauvre Fanny était bien affligée...

VINCENT, vivement.

Comment, chère Fanny, c'est moi qui ai le désagrément de vous affliger! ah! je veux réparer mes torts... Croyez que mon amour...

(Il l'embrasse.)

FANNY, s'éloignant.

Oh! Prosper!... vous faites une action inconvenante.

VINCENT, s'excusant.

Non, non! eh bien! non! (A part.) Il n'en était pas encore là!

FANNY.

Il ne s'agissait pas de... de bêtises... Il fallait sauver vo, to de suite...

VINCENT.

Me sauver!

FANNY.

Cet matin, lorsque vous étiez arrêté... avec le *pétrouille*.

VINCENT.

Vous vous trompez, chère amie, je n'ai été arrêté par aucune *pétrouille*, comme vous dites... (A part.) Ce mot! *pétrouille*.

FANNY.

O mon Dieu! tant pis, car mon père, il cherchait vo pour vo exterminer.

VINCENT.

Comment, m'exterminer!

FANNY.

Je me avais jeté dans son genou, et il me avait to de souite perdonné... O *my dear* Prosper, allez vo sauve, car il est *fourious*.

VINCENT.

Fourious, fourious, qu'est-ce que ça me fait, quand il serait *fourious?* (Je présume que cela veut dire furieux.) Mais ça change la question; tout-à-l'heure c'était bien, parcequ'il s'agissait de... de plaisanter; mais du moment que vous avez un père aussi funeste... (Avec force.) Je ne vous connais pas, dites donc, je ne vous connais pas. Vous me prenez pour autrui.

FANNY.

Oh! votre tête est-il devenue déraisonnéble? Avez-vous oublié vos... vos serments de *this morning?*

VINCENT.

Mes serments de *six mornigne*... Ah çà, à la fin, belle inconnue, il faudrait me laisser tranquille... Vous êtes jolie femme, mais il ne faudrait pas en abuser... Allons, vous abusez!

FANNY.

Oh! je suis dans l'indignation le plus colossale... Je pouvais dire à vous un mot avec vigueur... vous êtes une homme... homme malhonnête.

VINCENT, avec force et dignité.

Belle Italienne!... je ne frappe jamais les femmes, ça n'entre pas dans mon système; mais je suis grossier dans mes expressions... et, quand on me pousse à bout, je dis des choses à faire frémir la nature; je vous en préviens.

FANNY.

J'ai pas peur; mais vous jouirez pas longtemps du fruit de votre perfidie.

VINCENT, à part.

Mais ce diable de Prosper me compromet avec cette Italienne.

FANNY, criant.

Ah! vous êtes un monstre! une grosse trompeur!

VINCENT.

Voulez-vous bien ne pas crier si fort?... on croirait que je suis un séducteur! ma fiancée qui est là dans la chambre ci-jointe... ma position est atroce, le diable m'emporte! ma position est atroce!

(Il va et vient avec inquiétude.)

FANNY.

Son fiancée?... suis-je assez malheureuse! ô scélérate de Prosper!

VINCENT, frappant du pied et s'éloignant avec colère.

Ah! mais... je suis vexé au dernier point!

FANNY.

AIR : Final du premier acte d'Un de Plus.

Trahir ainsi sa foi !
Malheur, malheur à toi !
Puisqu'on sut m'outrager,
Je saurai me venger. (*bis.*)

(Pendant que Fanny chante ces quatre vers, il ne cesse de donner les signes de la plus vive anxiété, et fait à plusieurs reprises : *Chut! chut! chut!*)

VINCENT.

Tous vos reproch's sont superflus ;
Sachez, agréable étrangère,
Si votre sort n'est pas prospère,
Que je n' suis Prosper non plus...

ENSEMBLE.

VINCENT.

C'est se moquer de moi !
Elle est folle, je croi ;
Autant que j'en puis juger,
Mes jours sont en danger.

FANNY.

Trahir ainsi sa foi, etc.

SCÈNE XIII.

VINCENT, SOPHIE, Mme RIGAULT, FANNY, RIGAULT.

(Madame Rigault et Sophie entrent par la gauche, Rigault par la droite.)

RIGAULT.

Quel est donc ce tapage, grand Dieu !

MADAME RIGAULT.

Quelle est cette dame?

VINCENT, avec humeur.

Je n'en sais rien... je ne la connais pas ; et elle m'accable des noms les plus disgracieux du dictionnaire.

MADAME RIGAULT.

Que demandez-vous, mademoiselle?

VINCENT, avec force.

Oui, que demandez-vous? voyons, que demandez-vous?

FANNY.

Ah! madame, je pouvais pas bien pour expliquer, moâ.

RIGAULT.

Eh bien! expliquez-vous comme vous pourrez.

VINCENT.

Oui! expliquez-vous comme vous pourrez.

FANNY.

Je suis une... bien misérèble personnége avec le perfidie de monsieur.

(Elle désigne Vincent. Sophie, étonnée, adresse par gestes des reproches à Vincent.)

VINCENT, avec véhémence.

Ça n'est pas vrai ! ça n'est pas vrai !

SCÈNE XIV.

VINCENT, SOPHIE, Mme RIGAULT, FANNY ; DROUILLET, sortant du cabinet de Rigault ; RIGAULT.

DROUILLET.

Qu'y a-t-il donc? qu'est-ce que c'est? (Apercevant Vincent.) Que vois-je? par où êtes-vous venu, et comment avez-vous fait pour vous échapper?

VINCENT, à part.

Allons, voilà ce vieux cauchemar de père Drouillet, à présent! il ne manquait plus que ça.

MADAME RIGAULT, avec joie.

C'est lui ! il adore votre fille.

DROUILLET.

Je le sais, parbleu! bien, et il ose la poursuivre jusqu'ici?... mais comment a-t-il fait? Je viens de le conduire en prison.

M. et MADAME RIGAULT, stupéfaits.

Mon fils?

DROUILLET, étonné.

Comment, votre fils! c'est votre fils?

VINCENT.

Mais, dame !

DROUILLET, le désignant, et avec volubilité.

Ça?... cet homme-là?... Celui-là? qui est là?

RIGAULT.

Sans doute.

DROUILLET.

Mais j'affirme sur l'honneur qu'il y a une demi-heure, je l'ai fourré à la préfecture, pour avoir enlevé une Anglaise.

FANNY.

Yes! depuis trois jors !

DROUILLET.

Il est donc venu ici par la vapeur ou par le télégraphe?

VINCENT, souriant amèrement.

Ah! ciel de Dieu! je ris malgré moi. Voilà où on voit que des vieillards battent la breloque, quand ils soutiennent qu'ils ont mis en prison, il y a une demi-heure, des jeunes gens qui sont ici depuis ce matin...

DROUILLET, dans le plus grand étonnement.

Depuis ce matin?

TOUS, excepté Fanny.

C'est vrai.

DROUILLET.

AIR : Grand Dieu! quelle nouvelle (du PHILTRE)

Quel est donc ce mystère?

TOUS.

Ce n'est point un mystère.

DROUILLET.

Qui trompe-t-on ici?

TOUS.

Vous vous trompez ici.

DROUILLET.

La chose n'est pas claire!

TOUS.

La chose est assez claire

DROUILLET.

Je suis sûr que c'est lui.

TOUS.

C'est { mon / leur } fils, c'est bien lui!

VINCENT.

Écoutez jusqu'au bout;
Monsieur nous fait un conte
A dormir tout debout.

DROUILLET.

Leur sang-froid me démonte!

RIGAULT.

Mais vous rêvez!...

DROUILLET.

Eh bien!
J'vais à la préfecture
Éclaircir l'aventure,
Et je revien!

(Il sort rapidement par le fond.)

SCÈNE XV.

VINCENT, SOPHIE, Mme RIGAULT, FANNY, RIGAULT.

Reprise de l'air.

ENSEMBLE.

M. et MADAME RIGAULT, SOPHIE.

Ce n'est point un mystère,
Vous vous trompez ici!
La chose est assez claire,
C'est Prosper! c'est bien lui!

FANNY.

Mais quel est ce mystère?
Qui trompe-t-on ici?
La chose n'est pas claire,
Et pourtant c'est bien lui.

VINCENT, à Sophie.

Ah! votre excellent père...
Qu'il divague aujourd'hui!
Je l'excus' d'ordinaire;
Mais je le blâme ici.

RIGAULT.

En attendant le retour de M. Drouillet, j'espère que mademoiselle voudra bien nous dire le motif qui la porte à faire une démarche aussi extraordinaire.

FANNY.

Oh! je volais bien vous dire toute l'abomination.

MADAME RIGAULT, à Sophie.

Ma chère enfant, je crois que votre présence, à ces fâcheux détails, serait déplacée. Veuillez passer dans ma chambre.

SOPHIE.

Je sors, madame. (A Vincent avec reproche.) Qui l'aurait pensé?

VINCENT, reconduisant Sophie jusqu'à la porte, à gauche.

Sophie! vous ne le croyez pas, vous ne le croyez pas, Sophie?

(Sophie sort.)

SCÈNE XVI.

VINCENT, Mme RIGAULT, FANNY, RIGAULT.

VINCENT, redescendant la scène et regardant Fanny.

Abominable fille, va! je te déteste sans te connaître; tu me fais perdre ma position sociale.

FANNY.

O *god! god!* Je vais *m'évanouiller*...

VINCENT, à part.

Allons, bon! la voilà qui s'évanouille à présent! Évanouille-toi si tu veux, va!

RIGAULT, à Fanny.

Mademoiselle... ou madame, nous voilà seuls, nous vous écoutons.

VINCENT, d'un air furieux.

Oui, nous vous écoutons.

MADAME RIGAULT.

Parlez, mademoiselle!

FANNY.

C'était déja plus que trois années que j'avais une grosse passion pour monsieur.

VINCENT, à part.

A-t-elle un toupet!

MADAME RIGAULT.

Laisse mademoiselle s'expliquer.

VINCENT, à part.

Oui, oui, j'ai reçu huit cents francs, je ne peux rien dire. Oh!

FANNY.

Quand il était revenu de Alger, il venait tout de suite chez mon père, qui le flanquait à la porte subtilement.

VINCENT, à part, se mordant les doigts, et d'une voix étouffée.

Oh! oh! oh! oh!

FANNY.

Oh! je étais bien affligée, et je avais renversé des larmes beaucoup.

VINCENT, à part.

Moi, j'ai renversé le bocal de moutarde, je m'en aperçois durement.

FANNY.

Et alors il était encore venu dans la maison, et il ne me avait emportée pendant trois jours...

VINCENT, à part.

S'il est possible!

FANNY.

A présent, mon père il savait tout, et il jurait des mots très vilains de colère contre le fils de vous.

VINCENT.

Ah! je n'y tiens plus!... mais c'est un fagot...

un horrible fagot, je ne connais ni le père ni la fille... Voyons, qu'est-ce qu'il me veut, votre père? qu'est-ce qu'il me veut, à la fin des fins... votre père?

FANNY, avec fierté.

Mon père était un gentlemen brave... et c'est dans votre sang qu'il voulait nettoyer... no, no, laver son offensement.

VINCENT, criant et hors de lui.

Qu'est-ce que c'est que ce vieux enragé-là? Je lui défends de nettoyer, ni de laver n'importe quoi dans mon sang, je le lui défends... mais j'aime beaucoup ça, par exemple!

FANNY, d'un air menaçant.

Il voulait placer sur vous plus que trois mille calottes.

RIGAULT et MADAME RIGAULT.

Ah! bon Dieu!

VINCENT.

Trois mille calottes! mais c'est une abomination; mais je vous admire, vous autres... vous êtes d'une tranquillité! vous êtes là, vous ne dites rien.

RIGAULT, désolé.

Eh! qu'est-ce que tu veux que nous disions?

VINCENT.

Trois mille calottes!... mais je me plaindrai à son ambassadeur. Comment, un étranger, un homme à qui on prête le sol de ma patrie pour se promener dessus, viendra me faire faire des menaces aussi révoltantes par cette... Portugaise que je ne connais pas, je le jure!... (il lève les bras.) et je ne sais pas pourquoi son scélérat de père veut me tuer, voilà la vérité!

FANNY.

Il était fol, Prosper.

VINCENT*.

Encore Prosper... à la fin, je m'insurge. Je veux me faire connaître à l'univers entier. (A Fanny.) Je ne suis pas le jeune homme que vous cherchez, je ne suis pas le fils de cette maison ici. Cette maison ici m'est étrangère, je suis étranger à cette maison ici!

MADAME RIGAULT.

Que dit-il? ah! monsieur Rigault, voilà que ça lui reprend.

RIGAULT, bas à Vincent.

Malheureux! tu veux donc la faire mourir de chagrin?

VINCENT, hors de lui et frappant du pied.

Je n'écoute plus rien.

RIGAULT.

Mon ami, calme-toi.

VINCENT, gesticulant beaucoup, et criant de toutes ses forces.

Comment, que je me calme!... mais du tout, je ne me calmerai pas... je ne me calmerai pas... je ne veux pas me calmer... J'aime mieux rendre l'argent. (D'un air déterminé.) Allons, allons, je rends l'argent... (En tirant de son gousset le billet de banque et la bourse.) Je trouve que ce n'est pas assez payé pour l'ouvrage qu'il y a... Me faire tuer pour huit cents francs... merci, par exemple! J'aimerais mieux mourir de faim toute ma vie. (Offrant alternativement le billet et la bourse à Rigault et à sa femme.) Qui est-ce qui prend l'argent? qui est-ce qui prend l'argent? (Il le remet dans sa poche.) C'est un embrouillamini atroce. Je m'en vas, adieu.

(Il remonte vivement la scène. Rigault le saisit par le bras.)

RIGAULT.

Tu ne sortiras pas.

MADAME RIGAULT, au désespoir.

Où vas-tu, malheureux enfant, dans l'état où tu es?

VINCENT.

AIR : Le Luth galant.

Où j'vas, dit's vous?... je n'en sais rien, ma foi!
Mais Dieu protég' les jeun's gens sans emploi;
Mon ame noble et pur' n'en est pas attristée.
Un tragique l'a dit dans un' piéc' fort vantée :
Aux petits des oiseaux il donne la pâtée...
Il en gardera pour moi. (*bis.*)

(Il remonte la scène.)

MADAME RIGAULT, le retenant.

Tu ne sortiras pas.

RIGAULT.

Je te le défends.

VINCENT.

Et de quel droit?

MADAME RIGAULT.

Mon Prosper, écoute-moi.

VINCENT.

Mais voilà justement ce qui a tout gâté... Vous me bombardez du nom de Prosper... mais je ne m'appelle pas Prosper; je suis Vincent...

RIGAULT, étonné et à part.

Vincent!...

VINCENT.

Le malheureux, l'infortuné Vincent, garçon herboriste. Vous me dites que j'arrive d'Alger : je ne sais seulement pas où il demeure... (S'attendrissant de plus en plus et finissant par pleurer.) Voilà un an que je suis chez M. Potard, faisant sécher de la fleur de sureau, et séchant moi-même de tendresse pour mademoiselle Sophie, qui demeure porte à porte; car, à la fin de ça, je n'y tiens plus... à la fin de ça.

(Il s'essuie les yeux.)

FANNY, à part.

Oh! il avait le fièvre chaud.

RIGAULT, à part.

Mais ce qu'il dit là... il se nomme Vincent.

VINCENT, à Rigault.

Et si vous en doutez, demandez à mademoiselle Sophie; elle vous dira que je suis sans place, sans asile et sans le sou... (A madame Ri-

* Madame Rigault, Vincent, Rigault, Fanny.

gault.) Et vous venez m'appeler Prosper... moi!... quel affreux calembour!

MADAME RIGAULT, à son mari.

Que dit-il?

RIGAULT, emmenant sa femme vers le fond.

Fais venir Sophie... il faut qu'elle nous dise...

MADAME RIGAULT, sortant par la porte à gauche.

Je cours la chercher...

SCÈNE XVII.

RIGAULT, VINCENT, FANNY.

RIGAULT, avec mystère à Vincent.

Un mot. Nous n'avons qu'un seul instant... Vous vous nommez?

VINCENT.

Vincent.

RIGAULT.

C'est votre nom de famille?

VINCENT.

Oui.

RIGAULT.

Vous êtes né au Cateau?...

VINCENT, l'interrompant.

Cambrésis; fils de la veuve Vincent.

RIGAULT.

Vous avez un frère?

VINCENT.

Jumeau; mais je ne l'ai jamais vu, je ne le connais pas.

RIGAULT.

C'est moi qui l'ai élevé... Votre ressemblance est cause de tout ceci.

VINCENT, avec joie.

Il existe?

RIGAULT.

Plus de doute maintenant: l'amant de cette Anglaise, ce jeune homme arrêté par Drouillet, et qui est en ce moment à la préfecture, c'est lui.

VINCENT, avec joie.

Mon frère... moi qui le croyais élevé par l'état.

FANNY, à part et avec surprise.

Oh! je me avais trompée de sédiouctor... c'était funeste.

RIGAULT.

Mes enfants, au nom du ciel, pas un mot de cela à ma femme; si elle savait que Prosper n'est pas son fils...

VINCENT, l'interrompant.

C'est comme si je lui tirais un coup de carabine dans l'estomac, je sais ça... mais je veux voir mon frère; je veux le voir.

ENSEMBLE.

VINCENT.

AIR: La voix de la patrie.

J' cours à la préfecture,
Rien n'arrête mes pas;
Bientôt, je vous le jure,
Il sera dans vos bras,
Bientôt il sera dans vos bras.

FANNY.

Quelle étrange aventure!
Quoi! tous les deux, hélas!
Ont la même figure!
Je suis dans l'embarras,
Je suis dans un grand embarras!

RIGAULT.

Quelle étrange aventure!
Ne vous arrêtez pas!
Allez! je vous conjure,
Allez! hâtez vos pas!
Allez! ne vous arrêtez pas!

(Au moment où Vincent va pour sortir, Drouillet entre en scène et l'arrête.)

SCÈNE XVIII.

Mme RIGAULT, RIGAULT, VINCENT; DROUILLET, entrant par le fond; SOPHIE et FANNY.

DROUILLET, vivement.

Il me suit; le voilà, le voilà avec son manteau bleu... Le père Potard l'a accroché en route... il le prend pour Vincent, et il se confond en excuses, en lui disant que c'est...

VINCENT.

De la farine de moutarde... je sais, je sais ce que c'est.

DROUILLET.

Je n'ai jamais vu ressemblance pareille... deux œufs.

VINCENT.

Je cours au-devant de mon frère.

RIGAULT, le retenant.

Reste, reste un instant.

MADAME RIGAULT, à son mari.

Son frère... quel frère?

RIGAULT, à part.

Il faut la tromper encore. (Haut.) Ma bonne amie, cette ressemblance entre eux... (Bas à Vincent.) Ne va pas me trahir. (Haut à sa femme.) Tu la concevras... J'avais un fils dont je t'avais caché l'existence en recevant ta main... le hasard me le rend... le voici.

(Vincent paraît stupéfait.)

MADAME RIGAULT.

Lui!

DROUILLET et SOPHIE.

Son fils!

VINCENT, à part.

Allons, allons, je trouve la colle... forte.

MADAME RIGAULT, regardant Vincent.

Est-il possible! vous êtes le fils de monsieur Rigault?

VINCENT, avec sentiment.

Oui, madame, j'ai cet agrément depuis ma plus tendre jeunesse... à ce qu'il paraît... (Rigault lui presse fortement le bras.) à ce qu'il paraît.

DROUILLET.

Mais écoutez donc, écoutez donc, ça change furieusement la question.

SOPHIE.

Mais, mon père, ne vaut-il pas mieux qu'il soit le fils de monsieur Rigault que garçon herboriste?

RIGAULT.

Soyez tranquille, Drouillet, nous concilierons tout.

VINCENT, à Drouillet.

Mais c'est sensible. Dieu! qu'il est bête, ce père Rigault!

RIGAULT.

Comment!...

VINCENT.

Non, pas vous, lui.

(Il désigne Drouillet.)

DROUILLET.

Moi!

VINCENT.

Mais non... C'est que vous ne comprenez pas. Remarquez bien une chose; j'aime votre fille, mademoiselle aime mon frère.

(Il désigne Fanny.)

FANNY.

Oh! oui, je le aimais fortement.

(Elle remonte la scène et va regarder par la fenêtre qu'elle ouvre.)

VINCENT.

Elle le aimait fortement, je ne le lui fais pas dire. En consentant à notre mariage, mon frère devient vacant... vous faites son bonheur, le bonheur de monsieur Rigault, le bonheur de madame Rigault, le bonheur de votre fille, le bonheur de l'Alsacienne et le mien; ça fait six bonheurs que vous faites. (Il montre six doigts à Drouillet.) Vous devenez l'entrepreneur-général du bonheur universel... c'est un beau grade.

RIGAULT, à part.

Allons, par amour pour ma femme, me voilà deux enfants dont je ne suis pas le père.

(Ici l'orchestre exécute un tremolo jusqu'à la fin.)

FANNY, à la fenêtre.

Je voyais Prosper, il accourait par ici.

(Tous remontent la scène et regardent par la fenêtre.)

DROUILLET.

Par ici, par ici!...

VINCENT.

Le voilà; il parle avec Antoine... Dieu! comme il me ressemble... Sophie, Sophie, pas d'erreur; il faudra faire une marque sur la figure, sur le nez; Sophie, une barre, une grande barre sur le nez.

(Tandis que tout le monde attend avec anxiété à la porte l'arrivée de Prosper, Vincent descend la scène et dit au public, à demi-voix.)

AIR de l'Apothicaire.

Dans un moment si solennel,
Quand je vais connaître mon frère;
Messieurs! mon amour fraternel
M'oblige à vous faire un' prière;
A vos bontés si j'ai des droits,
C'est à lui que je les transporte...
Car vous ne doutez pas, je crois,
De l'intérêt que je lui porte.

TOUS.

Le voilà, le voilà.

VINCENT va au fond; Prosper paraît; ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Mon ami, mon frère!

FIN DE PROSPER ET VINCENT.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE,
n° 4, boulevart d'Enfer.



BERTRAND ET RATON,

OU

L'ART DE CONSPIRER,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR

M. EUGÈNE SCRIBE;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 14 novembre 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

MARIE-JULIE, reine douairière, belle-mère de Christian VII, roi de Danemarck	Mlle Brocard.
Le comte BERTRAND DE RANTZAU, membre du conseil sous Struensée, premier ministre	M. Samson.
FALKENSKIELD, ministre de la guerre, membre du conseil sous Struensée	M. Charles Mangin.
Frédéric DE GOELHER, neveu du ministre de la marine	M. Firmin.
CHRISTINE, fille de Falkenskield	Mlle Alex. Noblet.
KOLLER, colonel	M. Gefroy.
RATON BURKENSTAFF, marchand de soieries	M. Duparai.
MARTHE, sa femme	Mlle Rose Dupuis.
ÉRIC, son fils	M. David.
JEAN, son garçon de boutique	M. Regnier.
JOSEPH, domestique de Falkenskield	M. Arsène.
Un Seigneur de la cour	M. Mathieu.
Le Président de la cour suprême	M. Albert.

La scène se passe à Copenhague, en janvier 1772.

ACTE PREMIER.

Une salle du palais du roi Christian, à Copenhague. — A gauche, les appartements du roi; à droite, ceux de Struensée.

SCÈNE I.

KOLLER, assis à droite; du même côté, des Grands du royaume, des Militaires, des Employés du palais, des Solliciteurs, avec des pétitions à la main, attendant le réveil de Struensée *.

KOLLER, regardant à gauche.

Quelle solitude dans les appartements du roi! (Regardant à droite.) Et quelle foule à la porte du favori!... En vérité, si j'étais poëte satirique, ce serait une belle place que la mienne! capitaine des gardes dans un palais où un médecin est premier ministre, où une femme est roi, et où le roi n'est rien! Mais patience!... (Prenant un journal qui est sur la table à côté de lui.) Quoi qu'en dise la Gazette de la cour, qui trouve cette combinaison admirable... (Lisant bas.) Ah! ah! encore un nouvel édit... (Lisant.) « Copenhague, 14 janvier 1772. Nous « Christian VII, par la grace de Dieu roi de Dane- « marck et de Norwège, avons confié par les « présentes à son excellence le comte Struen- « sée, premier ministre et président du con- « seil, le sceau de l'état, ordonnant que tous « les actes émanés de lui soient valables et

* On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changements de place qui ont lieu dans le cours des scènes sont indiqués par des renvois au bas des pages.

« exécutoires dans tout le royaume sur sa seule « signature, même quand la nôtre ne s'y « trouverait pas! » Je conçois alors les nouveaux hommages qui ce matin entourent le favori, le voilà roi de Danemarck; l'autre a tout-à-fait abdiqué; car, non content d'enlever à son souverain son autorité, son pouvoir, sa couronne, Struensée ose encore... Allons, l'usurpation est complète. (Entre Berghen.) Ah! c'est vous, mon cher Berghen.

BERGHEN.

Oui, colonel. Vous voyez quelle foule dans l'antichambre!

KOLLER.

Ils attendent le réveil du maître.

BERGHEN.

Qui du matin jusqu'au soir est accablé de visites.

KOLLER.

C'est trop juste! il en a tant fait autrefois, quand il était médecin, qu'il faut bien qu'on lui en rende à présent qu'il est ministre. Vous avez lu la Gazette de ce matin?

BERGHEN.

Ne m'en parlez pas. Tout le monde en est révolté: c'est une horreur, une infamie.

UN HUISSIER, sortant de l'appartement à droite.

Son excellence le comte Struensée est visible.

BERGHEN, à Koller.

Pardon!

(Il s'élance vivement avec la foule et entre dans l'appartement à droite.)

KOLLER.

Et lui aussi! il va solliciter! Voilà les gens qui obtiennent toutes les places, tandis que nous autres nous avons beau nous mettre sur les rangs... aussi, morbleu! plutôt mourir que de rien leur devoir! je suis trop fier pour cela. On m'a refusé quatre fois, à moi, le colonel Koller, ce grade de général que je mérite, je puis le dire, car voilà dix ans que je le demande; mais ils s'en repentiront, ils apprendront à me connaître, et ces services qu'ils n'ont pas voulu acheter, je les vendrai à d'autres. (Regardant au fond du théâtre.) C'est la reine-mère, Marie-Julie; reine douairière, à son âge! c'est de bonne heure, c'est terrible, et plus que moi encore elle a raison de leur en vouloir.

SCÈNE II.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE.

Ah! c'est vous, Koller.

(Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.)

KOLLER.

Ne craignez rien, madame, nous sommes seuls; ils sont tous en ce moment aux pieds de Struensée ou de la reine Mathilde... Avez-vous parlé au roi!

LA REINE.

Hier, comme nous en étions convenus; je l'ai trouvé seul, dans un appartement retiré, triste et pensif; une grosse larme coulait de ses yeux: il caressait cet énorme chien son fidèle compagnon, le seul de ses serviteurs qui ne l'ait pas abandonné! — Mon fils, lui ai-je dit, me reconnaissez-vous? — Oui, m'a-t-il répondu, vous êtes ma belle-mère... non, non, a-t-il ajouté vivement, mon amie, ma véritable amie; car vous me plaignez! vous venez me voir, vous!... Et il m'a tendu la main avec reconnaissance.

KOLLER.

Il n'est donc pas, comme on le dit, privé de la raison?

LA REINE.

Non, mais vieux avant l'âge, usé par les excès de tout genre; toutes ses facultés semblent anéanties; sa tête est trop faible pour supporter ou le moindre travail ou la moindre discussion; il parle avec peine, avec effort; mais en vous écoutant, ses yeux s'animent et brillent encore d'une expression singulière; en ce moment ses traits ne respiraient que la souffrance et il me dit avec un sourire douloureux: Vous le voyez, mon amie, ils m'abandonnent tous... et Mathilde que j'aimais tant, Mathilde, ma femme, où est-elle?

KOLLER.

Il fallait profiter de l'occasion, lui faire connaître la vérité.

LA REINE.

C'est ce que j'ai fait avec ménagement, avec adresse; lui rappelant successivement le temps de son voyage en Angleterre et en France, à la cour de Georges et de Louis XV, lorsque Struensée, l'accompagnant comme médecin, gagna d'abord sa confiance et son amitié; puis je le lui ai montré plus tard, à son retour en Danemarck, présenté par lui à la jeune reine, et, pendant la longue maladie de son fils, admis dans son intimité, la voyant à toute heure. Je lui ai peint une princesse de dix-huit ans, écoutant sans défiance les discours d'un homme jeune, beau, aimable, ambitieux; ne prenant bientôt que lui pour guide et pour conseil; se jetant par ses avis dans le parti qui demandait la réforme, et plaçant enfin à la tête du ministère ce même Struensée, parvenu audacieux, favori insolent, qui par les bontés de son roi et de sa souveraine élevé successivement au rang de gouverneur du prince royal, de conseiller, de comte, de premier ministre enfin, osait maintenant, parjure à la reconnaissance et à l'honneur, oublier ce qu'il devait à son bienfaiteur et à son roi, et ne craignait pas d'outrager la majesté du trône!... A ce mot, un éclair d'indignation a brillé dans les yeux du monarque déchu, sa figure pâle et souffrante s'est animée d'une su-

bite rougeur ; puis, avec une force dont je ne l'aurais pas cru capable, il a appelé, il s'est écrié : La reine!... la reine! qu'elle vienne! je veux lui parler!

KOLLER.

O ciel!

LA REINE.

Quelques instants après, a paru Mathilde, avec cet air que vous lui connaissez... cet air d'amazone... la tête haute, le regard superbe, et laissant tomber sur moi un sourire de triomphe et de dédain. Je suis sortie et j'ignore quelles armes elle a employées pour sa défense; mais ce matin elle et Struensée sont plus puissants que jamais ; et cet édit qu'elle a arraché au faible monarque, cet édit que publie aujourd'hui la Gazette royale, donne au premier ministre, à notre ennemi mortel, toutes les prérogatives de la royauté...

KOLLER.

Pouvoir dont Mathilde va se servir contre vous, et je ne doute pas que dans sa vengeance...

LA REINE.

Il faut donc la prévenir. Il faut, aujourd'hui même... (S'arrêtant.) Qui vient là?

KOLLER, regardant au fond.

Des amis de Struensée ! le neveu du ministre de la marine, Frédéric de Gœlher...puis M. de Falkenskield, le ministre de la guerre; sa fille est avec lui!

LA REINE.

Une demoiselle d'honneur de la reine Mathilde... Silence devant elle!

SCÈNE III.

GOELHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, LA REINE, KOLLER.

GOELHER, entrant en donnant la main à Christine.

Oui, mademoiselle, je dois accompagner la reine dans sa promenade ; une cavalcade magnifique! et si vous voyiez comme sa majesté se tient à cheval!... c'est une princesse bien remarquable... ce n'est pas une femme!...

LA REINE, à Koller.

C'est un colonel de chevau-légers.

CHRISTINE, à Falkenskield.

La reine-mère! (Elle salue ainsi que son père et Gœlher.) Je me rendais chez vous, madame.

LA REINE, avec étonnement.

Chez moi!

CHRISTINE.

J'avais auprès de votre majesté une mission...

LA REINE.

Dont vous pouvez vous acquitter ici.

FALKENSKIELD.

Je vous laisse, ma fille; j'entre chez le comte de Struensée... chez le premier ministre.

GOELHER.

Je vous suis ; je vais lui présenter mes hommages et ceux de mon oncle, qui est ce matin légèrement indisposé.

FALKENSKIELD.

Vraiment!

GOELHER.

Oui ; hier soir il avait accompagné la reine Mathilde sur son yacht royal... et la mer lui a fait mal.

LA REINE.

A un ministre de la marine!

GOELHER.

Ce ne sera rien.

FALKENSKIELD, apercevant Koller.

Ah! bonjour, colonel Koller; vous savez que je me suis occupé de votre demande.

LA REINE, bas à Koller.

Vous leur demandiez...

KOLLER, de même.

Pour éloigner leurs soupçons.

FALKENSKIELD.

Il n'y a pas moyen dans ce moment; la reine Mathilde nous avait recommandé un jeune officier de dragons...

GOELHER.

Charmant cavalier, qui au dernier bal a dansé la hongroise d'une manière ravissante.

FALKENSKIELD.

Mais plus tard nous verrons; il est à croire que vous serez de la première promotion de généraux, en continuant à nous servir avec le même zèle...

LA REINE.

Et en apprenant à danser!

FALKENSKIELD, souriant.

Sa majesté est ce matin d'une humeur charmante!... elle partage, je le vois, la satisfaction que nous donne à tous la nouvelle faveur de Struensée... J'ai l'honneur de lui présenter mes respects.

(Il entre à droite avec Gœlher.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, LA REINE, KOLLER.

LA REINE, à qui Koller a approché un fauteuil à droite.

Eh bien! mademoiselle, parlez... Vous veniez...

CHRISTINE.

De la part de la reine...

LA REINE.

De Mathilde!... (Se tournant vers Koller.) Qui déja, sans doute, dans sa vengeance...

CHRISTINE.

Vous invite à vouloir bien honorer de votre présence le bal qu'elle donne demain soir en son palais...

LA REINE, étonnée.

Moi!... (Cherchant à se remettre.) Ah!... il y a demain à la cour... un bal...

CHRISTINE.

Qui sera magnifique.

LA REINE.

Sans doute pour célébrer aussi son nouveau triomphe... Et elle m'invite à y assister!

CHRISTINE.

Que répondrai-je, madame?

LA REINE.

Que je refuse!

CHRISTINE.

Et pour quelles raisons?

LA REINE, se levant.

Eh! mais, ai-je besoin de vous les dire? Quiconque se respecte et n'a pas encore renoncé à sa propre estime peut-il approuver par sa présence le scandale de ces fêtes, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les bienséances?... Ma place n'est pas où président Mathilde et Struensée, ni la vôtre non plus, mademoiselle, et vous vous en seriez aperçue déja, si, en vous laissant, dans l'intérêt de son ambition, comme demoiselle d'honneur dans une pareille cour, M. de Falkenskield votre père ne vous avait ordonné sans doute de baisser les yeux et de ne rien voir!

CHRISTINE.

J'ignore, madame, qui peut motiver la sévérité et la rigueur dont parait s'armer votre majesté... Je n'entrerai point dans une discussion à laquelle mon âge et ma position me rendent étrangère... Soumise à mes devoirs, j'obéis à mon père, je respecte ma souveraine, je n'accuse personne; et si l'on m'accuse, je laisserai à ma seule conduite le soin de me défendre! (Faisant la révérence.) Pardon, madame.

LA REINE.

Eh quoi! me quitter déja pour courir auprès de votre reine?

CHRISTINE.

Non, madame... mais d'autres soins...

LA REINE.

C'est juste... je l'oubliais; je sais qu'il y a aujourd'hui aussi une fête chez votre père; il y en a par-tout. Un grand dîner, je crois, où doivent assister tous les ministres?

CHRISTINE.

Oui, madame.

KOLLER.

Dîner politique!

LA REINE.

Qui a aussi un autre but; vos fiançailles...

CHRISTINE, troublée.

O ciel!

LA REINE.

Avec Frédéric de Gœlher que nous venons de voir, le neveu du ministre de la marine... Est-ce que vous l'ignoriez? Est-ce que je vous l'apprends?

CHRISTINE.

Oui, madame.

LA REINE.

J'en suis désolée... car cette nouvelle a vraiment l'air de vous contrarier.

CHRISTINE.

En aucune façon, madame; mon devoir et mon plus ardent desir seront toujours d'obéir à mon père.

(Elle fait la révérence et sort.

SCÈNE V.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE, la regardant sortir.

Vous l'avez entendue, Koller... ce soir à l'hôtel du comte de Falkenskield... Ce dîner où doivent se trouver réunis et Struensée et tous ses collègues, c'est ce que j'allais vous apprendre quand on est venu nous interrompre.

KOLLER.

Eh bien! qu'importe?

LA REINE, à demi-voix.

Ce qu'il importe!... C'est le ciel qui nous livre ainsi tous nos ennemis à-la-fois. Il faut nous en emparer ou nous en défaire!

KOLLER.

Que dites-vous?

LA REINE, de même.

Le régiment que vous commandez est cette semaine de garde au palais; et les soldats dont vous pouvez disposer suffisent pour une pareille expédition, qui ne demande que de la promptitude et de la hardiesse.

KOLLER.

Vous croyez...

LA REINE.

D'après ce que j'ai vu hier, le roi est trop faible pour prendre aucun parti, mais il approuvera tous ceux qu'on aura pris. Une fois Struensée renversé, les preuves ne manqueront pas contre lui et contre la reine. Mais renversons-le! ce qui est facile, si j'en crois cette liste que vous m'avez confiée et que je vous rends! C'est le seul moyen de ressaisir le pouvoir, d'arriver à la régence et de gouverner sous le nom de Christian VII.

KOLLER, prenant le papier.

Vous avez raison, un coup de main, c'est plus tôt fait; cela vaut mieux que toutes les menées diplomatiques, auxquelles je n'entends rien. Dès ce soir je vous livre les ministres morts ou vifs... Point de grace; Struensée d'abord, Gœlher, Falkenskield et le comte Bertrand de Rantzau!...

LA REINE.

Non, non, je demande qu'on épargne celui-ci.

KOLLER.

Lui moins que tout autre, car je lui en veux personnellement; ses plaisanteries continuelles contre les militaires qui ne sont pas

soldats et qui gagnent leurs grades dans les bureaux, ces intrigants en épaulettes, comme il les appelle...

LA REINE.

Que vous importe?

KOLLER.

C'est moi qu'il désigne par là, je le sais, et je m'en vengerai.

LA REINE.

Pas maintenant!... Nous avons besoin de lui! il nous est nécessaire pour nous rallier le peuple et la cour. Son grand nom, sa fortune, ses talents personnels, peuvent seuls donner de la consistance à notre parti... qui n'en a pas; car tous les noms que vous m'avez donnés là sont sans influence au-dehors, et il ne suffit pas de renverser Struensée, il faut prendre sa place; il faut s'y maintenir surtout.

KOLLER.

Je le sais!... Mais chercher des alliés parmi nos ennemis...

LA REINE.

Rantzau ne l'est pas, j'en ai des preuves; il aurait pu me perdre, il ne l'a pas fait, et souvent même il m'a avertie indirectement des dangers auxquels mon imprudence allait m'exposer; enfin je suis certaine que Struensée, son collègue, le redoute et voudrait s'en défaire; que lui de son côté déteste Struensée, qu'il le verrait avec plaisir tomber du rang qu'il occupe; et de là à nous y aider... il n'y a qu'un pas.

KOLLER.

C'est possible; mais je ne peux pas souffrir ce Bertrand de Rantzau; c'est un malin petit vieillard qui n'est l'ennemi de personne, c'est vrai, mais il n'a d'ami que lui. S'il conspire, c'est à lui tout seul et à son bénéfice; en un mot, un conspirateur égoïste avec lequel il n'y a rien à gagner, et, partant, rien à faire.

LA REINE.

C'est ce qui vous trompe... (Regardant vers la coulisse à gauche.) Tenez, le voyez-vous dans cette galerie, causant avec le grand-chambellan? il se rend sans doute au conseil; laissez-nous; avant de l'attirer dans notre parti, avant de lui rien découvrir de nos projets, je veux savoir ce qu'il pense.

KOLLER.

Vous aurez de la peine!... En tout cas je vais toujours répandre dans la ville des gens dévoués qui prépareront l'opinion publique. Herman et Christian sont des conspirateurs secondaires qui s'y entendent à merveille; pour cela il ne s'agit que de les payer... Je l'ai fait, et maintenant à ce soir; comptez sur moi et sur le sabre de mes soldats... En fait de conspiration, c'est ce qu'il y a de plus positif.

(Il sort par le fond en saluant Rantzau qui entre par la gauche.)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE RANTZAU, LA REINE.

LA REINE, à Rantzau qui la salue.

Et vous aussi, monsieur le comte, vous venez au palais présenter vos félicitations à votre très puissant et très heureux collègue...

RANTZAU.

Et qui vous dit, madame, que je n'y viens pas pour faire ma cour à votre majesté?

LA REINE.

C'est généreux... c'est digne de vous, du reste, au moment où plus que jamais je suis en disgrace... où je vais être exilée peut-être.

RANTZAU.

Croyez-vous qu'on l'oserait?

LA REINE.

Eh! mais, c'est à vous que je le demanderai; vous, Bertrand de Rantzau, ministre influent... vous, membre du conseil.

RANTZAU.

Moi! j'ignore ce qui s'y passe... je n'y vais jamais. Sans desirs, sans ambition, n'aspirant qu'à me retirer des affaires, que voulez-vous que j'y fasse? si ce n'est parfois y prendre la défense de quelques amis imprudents... ce qui pourrait bien m'arriver aujourd'hui.

LA REINE.

Vous qui prétendiez ne rien savoir... vous connaissez donc...

RANTZAU.

Ce qui s'est passé hier chez le roi... certainement; et convenez que c'était une singulière prétention à vous de vouloir absolument lui prouver... Mais en pareil cas un bourgeois lui-même, un bourgeois de Copenhague ne le croirait pas! et vous espériez le persuader à un front couronné!... Votre majesté devait avoir tort.

LA REINE.

Ainsi vous me blâmez d'être fidèle à Christian, à un roi malheureux!... Vous prétendez qu'on a tort quand on veut démasquer des traîtres!

RANTZAU.

Et qu'on n'y réussit pas... oui, madame.

LA REINE, avec mystère.

Et si je réussissais, pourrais-je compter sur votre aide, sur votre appui?

RANTZAU, souriant.

Mon appui! à moi... qui en pareil cas, au contraire, réclamerais le vôtre.

LA REINE, avec force.

Il vous serait assuré, je vous le jure... M'en jurerez-vous autant, je ne dis pas avant, mais après le danger?

RANTZAU.

Vraiment!... Il y en a donc?

LA REINE.

Puis-je me fier à vous?

RANTZAU.

Eh! mais... il me semble que je possède déja quelques secrets qui auraient pu perdre votre majesté, et que jamais...

LA REINE, vivement.

Je le sais. (A demi-voix.) Vous avez ce soir chez le ministre de la guerre, le comte de Falkenskield, un grand dîner où assisteront tous vos collègues?...

RANTZAU.

Oui, madame, et demain un grand bal où ils assisteront également. C'est ainsi que nous traitons les affaires. Je ne sais pas si le conseil marche, mais il danse beaucoup.

LA REINE, avec mystère.

Eh bien! si vous m'en croyez, restez chez vous.

RANTZAU, la regardant avec finesse.

Ah! vous vous méfiez du dîner... il ne vaudra rien.

LA REINE.

Oui... que cela vous suffise.

RANTZAU, souriant.

Des demi-confidences! Prenez garde! je peux trahir quelquefois les secrets que je devine... jamais ceux que l'on me confie.

LA REINE.

Vous avez raison; j'aime mieux tout vous dire. Des soldats qui me sont dévoués cerneront l'hôtel de Falkenskield, s'empareront de toutes les issues...

RANTZAU, d'un air d'incrédulité.

D'eux-mêmes et sans chef?

LA REINE.

Koller les commande; Koller, qui ne reçoit d'ordres que de moi, se précipitera avec eux dans les rues de Copenhague en criant : Les traîtres ne sont plus! vive le roi! vive Marie-Julie! De là nous marchons au palais, où, si vous nous secondez, le roi et les grands du royaume se déclarent pour nous, me proclament régente; et dès demain c'est moi, ou plutôt c'est vous et Koller qui dicterez des lois au Danemarck...Voilà mon plan, mes desseins; vous les connaissez; voulez-vous les partager?

RANTZAU, froidement.

Non, madame; je veux même les ignorer entièrement, et je jure ici à votre majesté que, quoi qu'il arrive, les projets qu'elle vient de me confier mourront avec moi.

LA REINE.

Vous me refusez, vous, qui en secret aviez toujours pris ma défense, vous en qui j'espérais!...

RANTZAU.

Pour conspirer!...Votre majesté avait grand tort.

LA REINE.

Et pour quelles raisons?

RANTZAU, cherchant ses mots.

Tenez... à vous parler franchement...

LA REINE.

Vous allez me tromper.

RANTZAU, froidement.

Moi! dans quel but? depuis long-temps je suis revenu des conspirations, et voici pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient le plus étaient très rarement ceux qui en profitaient; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter sans danger ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. Mais moi, je raisonne; j'ai soixante ans, j'ai quelque pouvoir, quelque richesse... et j'irais compromettre tout cela, risquer ma position, mon crédit!... Pourquoi, je vous le demande?

LA REINE.

Pour arriver au premier rang; pour voir à vos pieds un collègue, un rival, qui lui-même cherche à vous renverser...Oui... je sais, à n'en pouvoir douter, que Struensée et ses amis veulent vous écarter du ministère.

RANTZAU.

C'est ce que tout le monde dit, et je ne puis le croire. Struensée est mon protégé, ma créature, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires... (Souriant.) Il l'a quelquefois oublié, j'en conviens; mais dans sa position il est si difficile d'avoir de la mémoire!... A cela près, il faut le reconnaître, c'est un homme de talent, un homme supérieur, qui a pour le bonheur et la prospérité du royaume des vues dont on ne peut méconnaître la haute portée; c'est un homme enfin avec qui l'on peut s'honorer de partager le pouvoir... Mais un Koller, un soldat inconnu, dont l'épée sédentaire n'est jamais sortie du fourreau; un agent d'intrigues qui a vendu tous ceux qui l'ont acheté...

LA REINE.

Vous en voulez à Koller!

RANTZAU.

Moi!... je n'en veux à personne... mais je me dis souvent : Qu'un homme de cour, qu'un diplomate soit fin, adroit et même quelque chose de plus... c'est son état; mais qu'un militaire, qui, par le sien même, doit professer la loyauté et la franchise, troque son épée contre un poignard!... Un militaire qui trahit, un traître en uniforme... c'est la pire espèce de toutes! et dès aujourd'hui, peut-être, vous-même vous repentirez de vous être fiée à lui.

LA REINE.

Qu'importent les moyens, si l'on arrive au but?

RANTZAU.

Mais vous n'y arriverez pas! On ne verra là-dedans que les projets d'une vengeance ou d'une ambition particulière. Et qu'importe à

la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que par suite de cette discussion de famille, M. Koller obtienne une belle place? qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de cour, à laquelle le peuple ne prend point de part? Il faut, pour qu'un pareil mouvement soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu... qu'on le lui persuade du moins! Alors il se lèvera, alors vous n'aurez qu'à le laisser faire; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation... on peut susciter des troubles, des complots, on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions!.... c'est ce qui vous arrivera.

LA REINE.

Eh bien! quand il serait vrai... quand mon triomphe ne devrait durer qu'un jour, je me serai vengée du moins de tous mes ennemis.

RANTZAU, souriant.

En vérité! Eh bien! voilà encore qui vous empêchera de réussir. Vous y mettez de la passion, du ressentiment... Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille peut être l'ami du lendemain... et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice; et moi qui vous parle, moi qui déteste les conspirations et qui par conséquent ne conspirerai pas... si cela m'arrivait jamais, fût-ce pour vous et en votre faveur... je déclare ici à votre majesté qu'elle-même n'en saurait rien et ne s'en douterait pas.

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Voici du monde!...

SCÈNE VII.

RANTZAU, LA REINE; ÉRIC, paraissant à la porte du fond et causant avec les huissiers de la chambre.

LA REINE.

Eh! mais! c'est le fils de mon marchand de soieries, monsieur Éric Burkenstaff....Approchez...approchez... que me voulez-vous? parlez sans crainte! (Bas, à Rantzau.) Il faut bien essayer de se rendre populaire!

ÉRIC.

J'ai accompagné au palais mon père qui apportait des étoffes à la reine Mathilde, ainsi qu'à vous, madame; et pendant qu'il attend audience... je venais... c'est bien téméraire à moi... solliciter de votre majesté une faveur...

LA REINE.

Et laquelle?

ÉRIC.

Ah!... je n'ose... c'est si terrible de demander... sur-tout lorsque, ainsi que moi, l'on n'a aucun droit!

RANTZAU.

Voilà le premier solliciteur que j'entende parler ainsi; et plus je vous regarde, plus il me semble, jeune homme, que nous nous sommes déja rencontrés.

LA REINE.

Dans les magasins de son père... au Soleil-d'Or... Raton Burkenstaff... le plus riche négociant de Copenhague.

RANTZAU.

Non... ce n'est pas là... mais dans les salons de mon farouche collègue, M. de Falkenskield, ministre de la guerre...

ÉRIC.

Oui, monseigneur... j'ai été pendant deux ans son secrétaire particulier; mon père l'avait voulu; mon père, par ambition pour moi, avait obtenu cette place par le crédit de mademoiselle de Falkenskield, qui venait souvent dans nos magasins; et au lieu de me laisser continuer mon état, qui m'aurait mieux convenu sans doute...

RANTZAU, l'interrompant.

Non pas! car j'ai plus d'une fois entendu M. de Falkenskield lui-même, qui est difficile et sévère, parler avec éloge de son jeune secrétaire.

ÉRIC, s'inclinant.

Il est bien bon! (Froidement.) Il y a quinze jours qu'il m'a destitué, qu'il m'a renvoyé de ses bureaux et de son hôtel.

LA REINE.

Et pourquoi donc?

ÉRIC, froidement.

Je l'ignore. Il était le maître de me congédier, il a usé de son droit, je ne me plains pas. C'est si peu de chose que le fils d'un marchand, qu'on ne lui doit même pas compte des affronts qu'on lui fait. Mais je voudrais seulement...

LA REINE.

Une autre place... on vous la doit.

RANTZAU, souriant.

Certainement; et puisque le comte a eu la maladresse de se priver de vos services... Nous autres diplomates profitons volontiers des fautes de nos collègues, et je vous offre chez moi ce que vous aviez chez lui.

ÉRIC, vivement.

Ah! monseigneur, ce serait retrouver cent fois plus que je n'ai perdu; mais je ne suis pas assez heureux pour pouvoir accepter.

RANTZAU.

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Pardon, je ne puis le dire... mais je voudrais être officier... je voudrais... et je ne peux m'adresser pour cela à M. de Falkenskield. (A la

reine.) Je venais donc supplier votre majesté de vouloir bien solliciter pour moi une lieutenance, n'importe dans quelle arme, dans quel régiment. Je jure que la personne à qui je devrai une pareille faveur n'aura jamais à s'en repentir, et que les jours qui me restent lui seront dévoués.

LA REINE, vivement.

Dites-vous vrai?... Ah! s'il ne tenait qu'à moi, dès aujourd'hui, avant ce soir, vous seriez nommé; mais j'ai en ce moment peu de crédit; je suis aussi dans la disgrace.

ÉRIC.

O ciel! est-il possible!... alors je n'ai plus qu'à mourir.

RANTZAU, passant près de lui *.

Ce serait grand dommage, sur-tout pour vos amis; et comme d'aujourd'hui je suis de ce nombre...

ÉRIC.

Qu'entends-je?

RANTZAU.

J'essaierai, à ce titre, d'obtenir de mon sévère collègue...

ERIC, avec transport.

Ah! monseigneur, je vous devrai plus que la vie! (Avec joie.) Je pourrai donc me servir de mon épée... comme un gentilhomme!... Je ne serai plus le fils d'un marchand; et si l'on m'insulte, j'aurai le droit de me faire tuer.

RANTZAU, avec reproche.

Jeune homme!

ÉRIC, vivement.

Ou plutôt c'est à vous que je dois compte de mon sang, c'est à vous d'en disposer; et tant qu'il en restera une goutte dans mes veines, vous pouvez la réclamer; je ne suis pas un ingrat.

RANTZAU.

Je vous crois, mon jeune ami, je vous crois. (Lui montrant la table à droite.) Écrivez votre demande; je la ferai approuver tout-à-l'heure par Falkenskield, que je trouverai au conseil. (A la reine, pendant qu'Éric s'est mis à la table.) Voilà un cœur chaud et généreux, une tête capable de tout!

LA REINE.

Vous croyez donc à celui-là?

RANTZAU.

Je crois à tout le monde... jusqu'à vingt ans... Passé cet âge-là, c'est différent.

LA REINE.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce qu'alors ce sont des hommes!

LA REINE.

Vous pensez donc qu'on peut compter sur lui, et que pour soulever le peuple, par exemple, ce serait l'homme qu'il faudrait?...

* La reine, Rantzau, Eric.

RANTZAU.

Non... il y a dans cette tête-là autre chose que de l'ambition; et à votre place... mais, après cela, votre majesté fera ce qu'elle voudra. Notez bien que je ne vous conseille pas, que je ne conseille rien.

(Éric a achevé sa pétition et la présente au comte de Rantzau. En ce moment on entend Raton crier en dehors.)

RATON.

C'est inconcevable... c'est inouï!

ÉRIC.

Ciel! la voix de mon père!...

RANTZAU.

Cela se trouve à merveille.

ÉRIC.

Non, monseigneur, non, je vous en conjure, qu'il n'en sache rien.

(Pendant ce temps la reine a traversé le théâtre à gauche, et Rantzau lui avance un fauteuil.)

SCÈNE VIII.

RANTZAU; LA REINE, assise; RATON, ÉRIC.

RATON, entrant, en colère.

C'est-à-dire que si je n'étais pas dans le palais du roi, et si je ne savais pas le respect qu'on lui doit, ainsi qu'à ses huissiers...

ÉRIC, allant au-devant de lui et lui montrant la reine.

Mon père...

RATON.

Dieu! la reine!...

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, messire Raton Burkenstaff?

RATON.

Pardon, madame, je suis désolé, confus, car je sais que l'étiquette défend de se mettre en colère dans une résidence royale, et surtout devant votre majesté; mais, après l'affront que l'on vient de faire dans ma personne à tout le commerce de Copenhague, que je représente...

LA REINE.

Comment cela?

RATON.

Me faire attendre deux heures un quart dans une antichambre, moi et mes étoffes!... moi, Raton de Burkenstaff, syndic des marchands!... pour m'envoyer dire par un huissier: Revenez un autre jour, mon cher; la reine ne peut pas voir vos étoffes, elle est indisposée.

RANTZAU.

Est-il possible?

RATON.

Si c'eût été vrai, rien de mieux, j'aurais crié Vive la reine!... (A demi-voix.) Mais apprenez... et je peux, je crois, m'exprimer sans crainte devant votre majesté?

LA REINE.

Certainement.

RATON.

Apprenez qu'en ce moment, de la fenêtre de l'antichambre où j'étais et qui donnait sur le parc intérieur, j'apercevais la reine se promenant gaîment, appuyée sur le bras du comte Struensée...

LA REINE.

Vraiment?...

RATON.

Et riant avec lui aux éclats... de moi, sans doute.

RANTZAU, avec un grand sérieux.

Oh! non, non; par exemple, je ne puis pas croire cela!

RATON.

Si, monsieur le comte! j'en suis sûr; et, au lieu de railler un syndic, un bourgeois respectable qui paie exactement à l'état sa patente et ses impôts, le ministre et la reine feraient mieux de s'occuper, l'un des affaires du royaume, et l'autre de celles de son ménage, qui ne vont pas déja si bien.

ÉRIC.

Mon père... au nom du ciel...

RATON.

Je ne suis qu'un marchand, c'est vrai! mais tout ce qui se fabrique chez moi m'appartient; mon fils d'abord, que voilà; car ma femme Ulrique Marthe, fille de Gelastern, l'ancien bourgmestre, est une honnête femme qui a toujours marché droit, ce qui est cause que je marche le front levé; et il y a bien des princes qui n'en peuvent pas dire autant.

RANTZAU, avec dignité.

Monsieur Burkenstaff...

RATON.

Je ne nomme personne... Dieu protège le roi! mais pour la reine et pour le favori...

ÉRIC.

Y pensez-vous! si l'on vous entendait?

RATON.

Qu'importe? je ne crains rien! je dispose de huit cents ouvriers... Oui, morbleu, je ne suis pas comme mes confrères, qui font venir leurs étoffes de Paris ou de Lyon; je fabrique moi-même, ici, à Copenhague, où mes ateliers occupent tout un faubourg; et si l'on voulait me faire un mauvais parti, si l'on m'osait toucher à un cheveu de la tête... jour de Dieu!... il y aurait une révolte dans la ville!

RANTZAU, vivement.

Vraiment! (A part.) C'est bon à savoir. (Pendant qu'Éric prend son père à l'écart et tâche de le calmer, Rantzau, qui est debout à gauche, près du fauteuil de la reine, lui dit à demi-voix, en lui montrant Raton.) Tenez, voilà l'homme qu'il vous faut pour chef.

LA REINE.

Y pensez-vous! un important, un sot!

RANTZAU.

Tant mieux! un zéro bien placé a une grande valeur; c'est une bonne fortune qu'un homme pareil à mettre en avant; et si je m'en mêlais, si j'exploitais ce négociant-là, il me rapporterait cent pour cent de bénéfice.

LA REINE, à demi-voix.

Vous croyez? (Se levant et s'adressant à Raton.) Monsieur Raton Burkenstaff...

RATON, s'inclinant.

Madame!

LA REINE.

Je suis désolée que l'on ait manqué d'égards envers vous; j'honore le commerce, je veux le favoriser; et si à vous personnellement je puis rendre quelques services...

RATON.

C'est trop de bontés; et puisque votre majesté daigne m'y encourager, il est une faveur que je sollicite depuis long-temps, le titre de marchand de soieries de la couronne.

ÉRIC, le tirant par son habit.

Mais ce titre appartient déja à maître Revantlow, votre confrère.

RATON.

Qui n'exerce pas, qui se retire des affaires, qui n'est plus assorti... et quand ce serait un passe-droit, une faveur, tu as entendu que sa majesté voulait favoriser le commerce, et j'ose dire que j'y ai des droits; car, par le fait, c'est moi qui suis le fournisseur de la cour. Je vends depuis long-temps à votre majesté, je vendais à la reine Mathilde... quand elle n'était pas indisposée; j'ai vendu ce matin à son excellence M. le comte de Falkenskield, ministre de la guerre, pour le prochain mariage de sa fille...

ÉRIC, vivement.

De sa fille!... elle se marie!

RANTZAU, le regardant.

Oui, sans doute! au neveu du comte de Gœlher, notre collègue.

ÉRIC.

Elle se marie!

RATON.

Qu'est-ce que cela te fait?

ÉRIC.

Rien!... j'en suis content pour vous.

RATON.

Certainement, une belle fourniture; d'abord les robes de noces et tout l'ameublement, en lampas, et quinze-seize, façon de Lyon, le tout sortant de nos fabriques: c'est fort, c'est moelleux, c'est brillant...

RANTZAU.

J'aperçois Falkenskield, il se rend au conseil.

LA REINE.

Ah! je ne veux pas le voir. Adieu, comte; adieu, monsieur Burkenstaff; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

RATON.

Je serai nommé... Je cours chez moi l'apprendre à ma femme; viens-tu, Éric?

RANTZAU.

Non, pas encore!... J'ai à lui parler. (A Éric, pendant que Raton sort par la porte du fond.) Attendez, là, (il lui montre la coulisse à gauche.) dans cette galerie, vous saurez sur-le-champ la réponse du comte.

ÉRIC, s'inclinant.

Oui, monseigneur.

SCÈNE IX.

RANTZAU; FALKENSKIELD, sortant de la porte à droite.

FALKENSKIELD, entrant en rêvant.

Struensée a tort! il est trop haut maintenant pour avoir rien à craindre, et il peut tout oser. (Apercevant Rantzau.) Ah! c'est vous, mon cher collègue; voilà de l'exactitude!

RANTZAU.

Contre mon ordinaire... car j'assiste rarement au conseil.

FALKENSKIELD.

Et nous nous en plaignons.

RANTZAU.

Que voulez-vous! à mon âge...

FALKENSKIELD.

C'est celui de l'ambition, et vous n'en avez pas assez.

RANTZAU.

Tant d'autres en ont pour moi!... De quoi s'agit-il aujourd'hui?

FALKENSKIELD.

La reine présidera le conseil, et l'on s'occupera d'un sujet assez délicat. Il règne dans ce moment un laisser-aller, une licence...

RANTZAU.

A la cour?

FALKENSKIELD.

Non, à la ville. Chacun parle tout haut sur la reine, sur le premier ministre. Moi, je serais pour des moyens forts et énergiques. Struensée a peur; il craint des troubles, des soulèvements, qui ne peuvent exister; et en attendant, l'audace redouble: il circule des chansons, des pamphets, des caricatures.

RANTZAU.

Il me semble cependant qu'attaquer la reine est un crime de lèse-majesté, et dans ce cas-là la loi vous donne des pouvoirs...

FALKENSKIELD.

Dont il faut user. Vous avez raison.

RANTZAU.

Mon Dieu! un bon exemple, et tout le monde se taira. Vous avez entre autres un mécontent, un bavard, homme de tête et d'esprit, et d'autant plus dangereux, que c'est l'oracle de son quartier.

FALKENSKIELD.

Et qui donc?

RANTZAU.

On me l'a cité; mais je me brouille avec les noms... Un marchand de soieries... au *Soleil-d'Or*.

FALKENSKIELD.

Raton Burkenstaff?

RANTZAU.

C'est cela même!... Après cela, est-ce vrai? je n'en sais rien, ce n'est pas moi qui l'ai entendu...

FALKENSKIELD.

N'importe, les renseignements qu'on vous a donnés ne sont que trop exacts; et je ne sais pas pourquoi ma fille prend toujours chez lui toutes ses étoffes.

RANTZAU, vivement.

Bien entendu qu'il ne faudrait lui faire aucun mal... un ou deux jours de prison...

FALKENSKIELD.

Mettons en huit.

RANTZAU, froidement.

Comme vous voudrez.

FALKENSKIELD.

C'est une bonne idée.

RANTZAU.

Qui vient de vous; et je ne veux pas auprès de la reine vous en ôter l'honneur.

FALKENSKIELD.

Je vous en remercie, cela terminera tout. Un service à vous demander...

RANTZAU.

Parlez.

FALKENSKIELD.

Le neveu du comte de Gœlher, notre collègue, va épouser ma fille, et je le propose aujourd'hui pour une place assez belle qui lui donnera entrée au conseil. J'espère que de votre part sa nomination ne souffrira aucune difficulté.

RANTZAU.

Et comment pourrait-il y en avoir?

FALKENSKIELD.

On pourrait objecter qu'il est bien jeune...

RANTZAU.

C'est un mérite à présent... c'est la jeunesse qui règne, et la reine ne peut lui faire un crime d'un tort qu'elle-même aura si longtemps encore à se reprocher.

FALKENSKIELD.

Ce mot seul la décidera; et l'on a bien raison de dire que le comte Bertrand de Rantzau est l'homme d'état le plus aimable, le plus conciliant, le plus désintéressé...

RANTZAU, tirant un papier.

J'ai une petite demande à vous faire, une lieutenance qu'il me faut...

FALKENSKIELD.

Je l'accorde à l'instant.

RANTZAU, lui montrant le papier.

Voyez auparavant...

FALKENSKIELD, passant à gauche *.

N'importe pour qui, dès que vous le recom-

* Falkenskield, Rantzau.

mandez. (Lisant.) O ciel !... Éric Burkenstaff !... Cela ne se peut...

RANTZAU, froidement et prenant du tabac.

Vous croyez ? et pourquoi?

FALKENSKIELD, avec embarras.

C'est le fils de ce séditieux, de ce bavard.

RANTZAU.

Le père, oui : mais le fils ne parle pas; il ne dit rien, et ce sera au contraire une excellente politique de placer une faveur à côté d'un châtiment.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; mais donner une lieutenance à un jeune homme de vingt ans !...

RANTZAU.

Comme nous le disions tout-à-l'heure, c'est la jeunesse qui règne à présent.

FALKENSKIELD.

D'accord; mais ce jeune homme, qui a été dans les magasins de son père et puis dans mes bureaux, n'a jamais servi dans le militaire.

RANTZAU.

Pas plus que votre gendre dans l'administration. Après cela, si vous croyez que ce soit un obstacle, je n'insiste plus; je respecte vos avis, mon cher collègue, et je les suivrai en tout... (Avec intention.) Et ce que vous ferez, je le ferai.

FALKENSKIELD, à part.

Morbleu ! (Haut et cherchant à cacher son dépit.) Vous faites de moi ce que vous voulez, et j'examinerai, je verrai.

RANTZAU, d'un air dégagé.

Quand il vous conviendra, aujourd'hui, ce matin; tenez, avant le conseil, vous pouvez m'en faire expédier le brevet.

FALKENSKIELD.

Nous n'avons pas le temps... il est deux heures...

RANTZAU, tirant sa montre.

Moins un quart.

FALKENSKIELD.

Vous retardez...

RANTZAU, causant avec lui en remontant le théâtre.

Non pas, et la preuve c'est que j'ai toujours su arriver à l'heure.

FALKENSKIELD, souriant.

Je m'en aperçois. (D'un air aimable.) Nous vous verrons ce soir... chez moi, à dîner?

RANTZAU.

Je n'en sais rien encore, je crains que mes maux d'estomac ne me le permettent pas... mais en tout cas je serai exact au conseil, et vous m'y retrouverez.

FALKENSKIELD.

J'y compte.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

ÉRIC, RANTZAU.

(Éric s'est montré à gauche pendant que Rantzau et Falkenskield remontaient le théâtre.)

ÉRIC.

Eh bien, monsieur le comte?... je sèche d'impatience...

RANTZAU, froidement.

Vous êtes nommé, vous êtes lieutenant.

ÉRIC.

Est-il possible !

RANTZAU.

A la sortie du conseil j'irai chez votre père choisir quelques étoffes, et je vous porterai moi-même votre brevet.

ÉRIC.

Ah!... c'est trop de bontés.

RANTZAU.

Un avis encore que je vous donne, à vous, sous le sceau du secret. Votre père est imprudent... il parle trop haut... cela pourrait lui attirer de fâcheuses affaires...

ÉRIC.

O ciel! en voudrait-on à sa liberté ?

RANTZAU.

Je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, vous voilà avertis... vous et vos amis, veillez sur lui... et sur-tout du silence.

ÉRIC.

Ah! l'on me tuerait plutôt que de m'arracher un mot qui pourrait vous compromettre. (Prenant la main de Rantzau.) Adieu... adieu, monseigneur.

(Il sort.)

RANTZAU.

Brave jeune homme!... qu'il y a là de générosité, d'illusions et de bonheur! (Avec tristesse.) Ah! que ne peut-on rester toujours à vingt ans!... (Souriant en lui-même.) Après tout, c'est bien vu!... on serait trop aisé à tromper... Allons au conseil!

(Il sort.)

ACTE SECOND.

La boutique de Raton Burkenstaff. — Au fond, des portes vitrées qui donnent sur la rue et devant lesquelles sont suspendues des pièces d'étoffes en étalage. — A gauche, un bel escalier qui conduit à ses magasins. Sous l'escalier, la porte d'un caveau. Du même côté, un petit comptoir; et derrière, des livres de caisse et des livres d'échantillon. — A droite, des étoffes et une porte donnant dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE I.

RATON, MARTHE.

(Raton est devant son comptoir; sa femme est debout près de lui, tenant à la main plusieurs lettres.)

MARTHE.

Voici des commandes pour Lubeck et pour Altona... quinze pièces de satin et autant de Florence.

RATON, avec impatience.

C'est bien, ma femme, c'est bien.

MARTHE.

Des lettres de nos correspondants, auxquelles il faut répondre.

RATON.

Tu vois bien que je suis occupé.

MARTHE.

Il faut en même temps écrire à ce riche tapissier de Hambourg.

RATON, avec colère.

Un tapissier!...

MARTHE.

Une de nos meilleures pratiques.

RATON.

Écrire à un tapissier!... quand je suis là à écrire à une reine!

MARTHE.

Toi!

RATON.

A la reine-mère! une pétition que je lui adresse au nom de mes confrères, parceque la reine-mère n'a rien à me refuser. Si tu avais vu, ma femme, comme elle m'a accueilli ce matin et en quelle estime je suis auprès d'elle!...

MARTHE.

Et qu'est-ce qu'il te reviendra de cela?

RATON.

Ce qu'il m'en reviendra! tu parles bien comme une femme, comme une marchande de soie qui n'entend rien aux affaires... Ce qu'il m'en reviendra! (Il se lève et sort de son comptoir.) du crédit, de la considération... on devient un homme influent dans son quartier, dans la ville, dans l'état... on devient quelque chose, enfin.

MARTHE.

Et tout cela pour être fournisseur bréveté de la couronne! il te faut des titres! tu n'as jamais eu d'autres rêves, d'autres desirs.

RATON.

Laisse-moi donc tranquille... il s'agit bien d'être fournisseur de la couronne!... (A demi-voix.) Il s'agit d'être prévôt des marchands, et peut-être même bourgmestre de la ville de Copenhague... oui, femme, oui, tout cela est possible... avec la popularité dont je jouis et la faveur de la cour.

SCÈNE II.

JEAN, RATON, MARTHE.

JEAN, portant des étoffes sous son bras.

Me voici, notre maître... je viens de chez la baronne de Molke.

RATON, brusquement.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? qu'est-ce que tu me veux?

JEAN.

Le velours noir ne lui convient pas; elle l'aime mieux vert, et vous prie de lui en porter vous-même des échantillons.

RATON, allant au comptoir.

Va-t'en au diable *!... Vous allez voir que je vais me déranger de mes affaires!... Il est vrai que la baronne de Molke est une femme de la cour... Tu iras, ma femme, ce sont des affaires du magasin, cela te regarde.

JEAN.

Et puis voici...

RATON.

Encore! il n'en finira pas.

JEAN, lui présentant un sac.

L'argent que j'ai touché pour ces vingt-cinq aunes de taffetas gorge de pigeon...

RATON, prenant le sac.

Dieu! que c'est humiliant d'avoir à s'occuper de ces détails-là! (Lui rendant le sac.) Porte cela là-haut à mon caissier, et qu'on me laisse tranquille. (Il se remet à écrire.) Oui, madame, c'est à votre majesté...

JEAN **, passant à droite et pesant le sac.

Humiliant... pas tant, et je m'accommoderais bien de ces humiliations-là.

MARTHE, l'arrêtant par le bras au moment où il va monter l'escalier.

Écoutez ici, monsieur Jean. Vous avez été bien long-temps dehors, pour deux courses que vous aviez à faire.

JEAN, à part.

Ah! diable!... elle s'aperçoit de tout, celle-là! elle n'est pas comme le bourgeois. (Haut.)

* Raton, Jean, Marthe.

** Raton au comptoir, Marthe au milieu du théâtre, Jean à droite.

C'est que, voyez-vous, madame, je m'arrêtais de temps en temps dans les rues ou dans la promenade à écouter des groupes qui parlaient.

MARTHE.

Et sur quoi?

JEAN.

Ah! dame, je ne sais pas... sur un édit du roi...

MARTHE.

Et lequel?

RATON, d'un air important et toujours au comptoir.

Vous ne savez pas cela, vous autres; l'ordonnance qui a paru ce matin et qui remet le pouvoir royal entre les mains de Struensée.

JEAN.

Ça m'est égal, je n'y ai rien compris; mais tout ce que je sais, c'est qu'on parlait vivement et avec des gestes, et ça s'échauffait... et il pourrait bien y avoir du bruit.

RATON, d'un air important.

Certainement, c'est très grave.

JEAN, avec joie.

Vous croyez?

MARTHE, à Jean.

Et qu'est-ce que ça te fait?

JEAN.

Ça me fait plaisir; parceque, quand il y a du bruit, on ferme les boutiques, on ne fait plus rien, on a congé; et pour les garçons de magasin, c'est un dimanche de plus dans la semaine; et puis, c'est si amusant de courir les rues et de crier avec les autres!...

MARTHE.

De crier... quoi?

JEAN.

Est-ce que je sais? on crie toujours!

MARTHE.

Il suffit; remontez là-haut et restez-y; vous ne sortirez plus d'aujourd'hui.

JEAN, sortant.

Quel ennui!... il n'y a jamais de profits dans cette maison-ci!

MARTHE, se retournant et voyant Raton qui pendant ce temps a pris son chapeau et s'est glissé derrière elle.

Eh bien! toi qui étais si occupé, où vas-tu donc?

RATON *.

Je vais voir ce que c'est.

MARTHE.

Et toi aussi?

RATON.

N'as-tu pas déja peur?... les femmes sont terribles! Je veux seulement savoir ce qui se passe, me mêler parmi les groupes des mécontents, et glisser quelques mots en faveur de la reine-mère!

MARTHE.

Et qu'as-tu besoin d'elle, ou de sa protection? Quand on a de l'argent dans sa caisse, et nous en avons, on peut se passer de tout le monde; on n'a que faire des grands seigneurs, on est libre, indépendant, on est roi dans son magasin; reste dans le tien... c'est ta place!

RATON.

C'est-à-dire que je ne suis bon à rien qu'à auner du quinze-seize? c'est-à-dire que tu déprécies le commerce?

MARTHE.

Moi, déprécier le commerce! moi, fille et femme de fabricant! moi, qui trouve que c'est l'état le plus utile au pays, la source de sa richesse et de sa prospérité! moi, enfin, qui ne vois rien de plus honorable et de plus estimable qu'un commerçant qui est commerçant!... Mais si lui-même rougit de son état, s'il quitte son comptoir pour les antichambres, ce n'est plus ça... et quand tu dis des bêtises comme homme de cour, je ne peux plus t'honorer comme marchand d'étoffes.

RATON.

A merveille, madame Raton Burkenstaff! Depuis que notre reine mène son mari, chaque femme du royaume se croit le droit de régenter le sien... Et vous, qui blâmez tant la cour, vous faites comme elle.

MARTHE.

Eh! mordi! ne songez pas à la cour, qui ne songe pas à vous, et pensez un peu plus à ce qui vous entoure. Êtes-vous donc si las d'être heureux? N'avez-vous pas un commerce qui prospère, des amis qui vous chérissent, une femme qui vous gronde, mais qui vous aime, un fils que tout le monde nous envierait, un fils qui est notre orgueil, notre gloire, notre avenir?

RATON.

Ah! si tu te mets sur ce chapitre...

MARTHE.

Eh bien! oui... voilà mon ambition, à moi, mon affaire d'état; je ne m'informe pas de ce qui se passe ailleurs; peu m'importe que la reine ait un favori, ou n'en ait pas! que ce soit tel ambitieux qui règne, ou bien tel autre! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est si tout va bien chez moi, si l'ordre règne dans ma maison, si mon mari se porte bien, si mon fils est heureux; moi, je ne m'occupe que de vous, de votre bien-être; c'est mon devoir. Que chacun fasse le sien... chacun son métier, comme on dit; et... voilà!

RATON, avec impatience.

Eh! qui te dit le contraire?

MARTHE.

Toi, qui à chaque instant me donnes des inquiétudes mortelles; qui es toujours à pérorer sur le pas de ta boutique, à blâmer tout ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas; toi, à qui tes idées ambitieuses font négliger nos meilleurs

* Marthe, Raton

amis... Michelson, qui t'a invité tant de fois à à aller le dimanche à sa campagne.

RATON.

Que veux-tu?... un marchand de draps qui n'est rien dans l'état... car enfin, qu'est-ce qu'il est?

MARTHE.

Il est notre ami; mais il te faut de la grandeur, de l'éclat. C'est encore par ambition que tu n'as pas voulu garder notre fils auprès de nous, où il aurait été si bien! et que tu l'as fait entrer auprès d'un grand seigneur, où il n'a éprouvé que des chagrins, dont il nous cache une partie.

RATON.

Est-il possible!... notre enfant!... notre fils unique!... il est malheureux!

MARTHE.

Et tu ne t'en es pas aperçu?... tu ne t'en doutais pas?

RATON.

Ce sont là des affaires de ménage... moi, je ne m'en mêlais pas; je comptais sur toi; j'ai tant d'occupations!... Et qu'est-ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il lui faut? Est-ce de l'argent? Demande-lui combien... ou plutôt... tiens, voilà la clef de ma caisse; donne-la-lui.

MARTHE.

Taisez-vous, le voici.

SCÈNE III.

MARTHE, ÉRIC, RATON.

ÉRIC, *entrant vivement.*

Ah! c'est vous, mon père... je craignais que vous ne fussiez sorti. Il y a quelque agitation dans la ville.

RATON.

C'est ce qu'on dit; mais je ne sais pas encore de quoi il s'agit, car ta mère n'a pas voulu me laisser aller. Raconte-moi cela, mon garçon.

ÉRIC.

Ce n'est rien, mon père, rien du tout; mais il y a des moments où, même sans motifs, il vaut mieux agir avec prudence. Vous êtes le plus riche négociant du quartier, vous y êtes influent; vous ne craignez pas d'exprimer tout haut votre opinion sur la reine Mathilde et sur le favori. Ce matin encore, au palais...

MARTHE.

Est-il possible?

ÉRIC.

Ils pourraient finir par le savoir!

RATON.

Qu'est-ce que ça me fait? Je ne crains rien; je ne suis pas un bourgeois obscur, inconnu, et ce n'est pas un homme comme Raton Burkenstaff du Soleil-d'Or qu'on oserait jamais arrêter. Ils le voudraient, qu'ils n'oseraient pas!

ÉRIC, *à demi-voix.*

C'est ce qui vous trompe, mon père; je crois qu'ils oseront.

RATON, *effrayé.*

Hein! qu'est-ce que tu me dis là?... ce n'est pas possible.

MARTHE.

J'en étais sûre, je le lui répétais encore tout-à-l'heure. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous allons devenir?

ÉRIC.

Rassurez-vous, ma mère, et ne vous effrayez pas.

RATON, *tremblant.*

Sans doute, tu es là à nous effrayer... à t'effrayer sans raison... ça vous trouble, ça vous déconcerte, on ne sait plus ce qu'on fait; et dans un moment où l'on a besoin de son sang-froid... Voyons, mon garçon, qui t'a dit cela? d'où le tiens-tu?

ÉRIC.

D'une source certaine, d'une personne qui n'est que trop bien instruite, et que je ne puis vous nommer; mais vous pouvez me croire.

RATON.

Je te crois, mon enfant; et d'après les renseignements positifs que tu me donnes là, qu'est-ce qu'il faut faire?

ÉRIC.

L'ordre n'est pas encore signé; mais d'un instant à l'autre il peut l'être; et ce qu'il y a de plus simple et de plus prudent, c'est de quitter sans bruit votre maison, de vous tenir caché pendant quelques jours...

MARTHE.

Et où cela?

ÉRIC.

Hors de la ville, chez quelque ami.

RATON, *vivement.*

Chez Michelson, le marchand de draps... ce n'est pas là qu'on ira me chercher... un brave homme... inoffensif.... qui ne se mêle de rien... que de son commerce.

MARTHE.

Vous voyez donc bien qu'il est bon quelquefois de se mêler de son commerce!

ÉRIC, *d'un air suppliant.*

Eh! ma mère...

MARTHE.

Tu as raison! j'ai tort: ne songeons qu'à son départ.

ÉRIC.

Il n'y a pas le moindre danger; mais n'importe, mon père, je vous accompagnerai.

RATON.

Non, il vaut mieux que tu restes; car enfin, tantôt quand ils viendront et qu'ils ne me trouveront plus, s'il y avait du bruit, du tumulte, tu imposeras à ces gens-là, tu veilleras à la sûreté de nos magasins, et puis tu rassureras ta mère, qui est toute tremblante.

MARTHE.

Oui, mon fils, reste avec moi.

ÉRIC.

Comme vous voudrez. (Apercevant Jean qui descend l'escalier.) Et au fait, il suffira de Jean pour accompagner mon père jusque chez Michelson. Jean, tu vas sortir.

JEAN *.

Est-il possible? quel bonheur! Madame le permet?

MARTHE.

Sans doute; tu sortiras avec ton maître.

JEAN.

Oui, madame.

ÉRIC.

Et tu ne le quitteras pas!

JEAN.

Oui, monsieur Éric.

RATON.

Et sur-tout de la discrétion; pas de bavardage, pas de curiosité.

JEAN.

Oui, notre maître; il y a donc quelque chose?

RATON, à Jean, à demi-voix.

La cour et le ministère sont furieux contre moi; on veut m'arrêter, m'incarcérer, m'emprisonner, peut-être pire...

JEAN.

Ah! bien, par exemple! je voudrais bien voir cela! Il y aurait un fameux bruit dans le quartier, et vous m'y verriez, notre maître; vous verriez quel tapage! madame m'entendra crier.

RATON.

Taisez-vous, Jean, vous êtes trop vif.

MARTHE.

Vous êtes un tapageur.

ÉRIC.

Et du reste, ta bonne volonté sera inutile; car il n'y aura rien.

JEAN, tristement et à part.

Il n'y aura rien... Tant pis! moi qui espérais déja du bruit et des carreaux cassés!

RATON, qui pendant ce temps a embrassé sa femme et son fils.

Adieu!... adieu!...

(Il sort avec Jean par la porte du fond; Marthe et Éric l'ont reconduit jusqu'à la porte de la boutique, et le suivent encore quelque temps des yeux quand il est dans la rue.)

SCÈNE IV.

MARTHE, ÉRIC.

MARTHE.

Tu m'assures que dans quelques jours nous le reverrons?

ÉRIC.

Oui, ma mère. Il y a quelqu'un qui daigne s'intéresser à nous, et qui, j'en suis sûr, emploiera son crédit à faire cesser les poursuites et à nous rendre mon père.

* Marthe, Éric, Raton, Jean.

MARTHE.

Que je serai heureuse alors, quand nous serons réunis, quand rien ne nous séparera plus!... Eh bien! qu'as-tu donc? d'où viennent cet air sombre et ces regards si tristes?

ÉRIC, avec embarras.

Je crains... que pour moi du moins vos vœux ne se réalisent pas... je serai bientôt obligé de vous quitter, et pour long-temps peut-être.

MARTHE.

O ciel!

ÉRIC, avec plus de fermeté.

Je voulais d'abord ne pas vous en prévenir, et vous épargner ce chagrin; mais ce qui arrive aujourd'hui... et puis, partir sans vous embrasser, c'était impossible, je n'en aurais jamais eu le courage.

MARTHE.

Partir!... l'ai-je bien entendu! et pourquoi donc?

ÉRIC.

Je veux être militaire; j'ai demandé une lieutenance.

MARTHE.

Toi! mon Dieu! et que t'ai-je donc fait pour me quitter, pour fuir la maison paternelle? Est-ce que nous t'avons rendu malheureux? est-ce que nous t'avons causé du chagrin? Pardonne-le-moi, mon fils; ce n'est pas ma faute, c'est sans le vouloir, et je réparerai mes torts.

ÉRIC.

Vos torts... vous qui êtes la meilleure et la plus tendre des mères... Non, je n'accuse que moi seul... Mais, voyez-vous, je ne peux rester en ces lieux.

MARTHE.

Et pourquoi? Y a-t-il quelque endroit, dans le monde, où l'on t'aimera comme ici? Que te manque-t-il? Veux-tu briller dans le monde, éclipser les plus riches seigneurs? Nous le pouvons. (Lui donnant la clef.) Tiens, tiens, dispose de nos richesses, ton père y consent; moi, je te le demande et je t'en remercierai, car c'est pour toi que nous amassons et que nous travaillons tous les jours; cette maison, ces magasins, c'est ton bien, cela t'appartient!

ÉRIC.

Ne parlez pas ainsi; je n'en veux pas, je ne veux rien; je ne suis pas digne de vos bontés. Si je vous disais que cette fortune, fruit de vos travaux, je suis tenté de la repousser; que cet état, que vous exercez avec tant d'honneur et de probité, cet état, dont j'étais fier autrefois, est aujourd'hui ce qui fait mon tourment et mon désespoir, ce qui s'oppose à mon

bonheur, à ma vengeance, à tout ce que j'ai de passions dans le cœur!

MARTHE.

Et comment cela, mon Dieu?

ÉRIC.

Ah! je vous dirai tout; ce secret-là me pèse depuis long-temps; et à qui confier ses chagrins, si ce n'est à sa mère?... Mettant tout votre bonheur dans un fils qui vous a causé tant de peines, vous l'aviez fait élever avec trop de soin, trop de tendresse peut-être...

MARTHE.

Comme un seigneur, comme un prince! et s'il y avait eu quelque chose de mieux ou de plus cher, tu l'aurais eu.

ÉRIC.

Vous n'avez pas alors voulu me laisser dans ce comptoir, où était ma vraie place!

MARTHE.

Ce n'est pas moi! c'est ton père, qui t'a fait nommer secrétaire particulier de M. de Falkenskield.

ÉRIC.

Pour mon malheur; car, admis dans son intimité, passant mes jours près de Christine, sa fille unique, mille occasions se présentaient de la voir, de l'entendre, de contempler ses traits charmants, qui sont le moindre des trésors qu'on voit briller en elle... Ah! si vous aviez pu l'apprécier chaque jour comme je l'ai fait, si vous l'aviez vue si séduisante à-la-fois de raison et de grace, si simple et si modeste, qu'elle seule semblait ignorer son esprit et ses talents; et une ame si noble, un caractère si généreux!... Ah! si vous l'aviez vue ainsi, ma mère, vous auriez fait comme moi, vous l'auriez adorée.

MARTHE.

O ciel!

ÉRIC.

Oui, depuis deux ans cet amour-là fait mon tourment, mon bonheur, mon existence. Et ne croyez pas que, méconnaissant mes devoirs et les droits de l'hospitalité, je lui aie laissé voir ce qui se passait dans mon cœur, ni que jamais j'aie eu l'idée de lui déclarer une passion que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Non, je n'aurais plus été digne de l'aimer... Mais ce secret, dont elle ne se doute pas et qu'elle ignorera toujours, d'autres yeux plus clairvoyants l'ont sans doute deviné; son père se sera aperçu de mon embarras, de mon trouble, de mon émotion; car à sa vue je m'oubliais moi-même, j'oubliais tout, mais j'étais heureux... elle était là! Hélas! ce bonheur, on m'en a privé... Vous savez comment le comte m'a congédié sans me faire connaître les motifs de ma disgrace, comment il m'a banni de son hôtel, et comment depuis ce jour il n'y a plus pour moi ni repos, ni joie, ni plaisir.

MARTHE.

Hélas! oui.

ÉRIC.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que tous les soirs, tous les matins, j'errais autour de ses jardins pour apercevoir de plus près Christine ou plutôt les fenêtres de son appartement; et dernièrement je ne sais quel délire, quelle fièvre s'était emparée de moi... ma raison m'avait abandonné, et, sans savoir ce que je faisais, j'avais pénétré dans le jardin.

MARTHE.

Quelle imprudence!

ÉRIC.

Oh! oui, ma mère, car je ne devais pas la voir... sans cela, et au prix de tout mon sang... mais rassurez-vous; il était onze heures du soir; personne ne m'avait aperçu, personne, qu'un jeune fat qui, suivi de deux domestiques, traversait une allée pour se rendre chez lui... c'était le baron Frédéric de Gœlher, neveu du ministre de la marine, qui tous les soirs, à ce qu'il paraît, venait faire sa cour... Oui, ma mère, c'est son prétendu, celui qui doit l'épouser... Je n'en savais rien alors... mais je le devinais déja à la haine que j'éprouvais pour lui; et quand il me cria, d'un ton impertinent et hautain, Où allez-vous ainsi? qui êtes-vous? l'insolence de ma réponse égala celle de la demande, et alors... ah! ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, il ordonna à ses gens de me châtier, et l'un d'eux leva la main sur moi; oui, ma mère, oui, il m'a frappé, non pas deux fois, car à la première je l'avais étendu à mes pieds; mais il m'avait frappé, il m'avait fait affront; et quand je courus à son maître, quand je lui en demandai satisfaction: « Volontiers, me dit-il, qui êtes-vous? » Je lui dis mon nom. « Burkenstaff! s'écria-t-il avec dédain; je ne me bats pas avec le fils d'un marchand. Si vous étiez noble ou officier, je ne dis pas!... »

MARTHE, effrayée.

Grand Dieu!

ÉRIC.

Noble! je ne puis jamais l'être, c'est impossible! mais officier...

MARTHE, vivement.

Tu ne le seras pas! tu n'obtiendras pas ce grade, où tu n'as pas de droit; non, tu n'en as pas... Ta place est ici, dans cette maison, près de ta mère qui perd tout aujourd'hui; car te voilà comme ton père; vous voilà tous deux prêts à m'abandonner, à exposer vos jours; et pourquoi? parceque vous ne savez pas être heureux, parce qu'il vous faut des desirs ambitieux, parceque vous regardez au-dessus de votre état. Moi, je ne regarde que vous, je n'aime que vous! Je ne demande rien aux puissances du jour, ni aux grands seigneurs, ni à leurs filles... Je ne veux que mon mari,

mon fils... mais je les veux. (Serrant son fils dans ses bras.) Ça m'appartient, c'est mon bien, et on ne me l'ôtera pas!

SCÈNE V.

MARTHE, JEAN, ÉRIC.

JEAN, avec joie et regardant la cantonade.

C'est ça! à merveille!... continuez comme ça.

ÉRIC.

Eh quoi! déja de retour!... est-ce que mon père est chez Michelson?

JEAN, avec joie.

Mieux que cela.

MARTHE, avec impatience.

Enfin il est en sûreté?

JEAN, d'un air de triomphe.

Il a été arrêté.

MARTHE.

Ciel!

JEAN.

Ne vous effrayez pas! ça va bien, ça prend une bonne tournure.

ÉRIC, avec colère.

T'expliqueras-tu?

JEAN.

Je traversais avec lui la rue de Stralsund, quand nous rencontrons deux soldats aux gardes qui nous examinent... nous suivent... puis s'adressant à votre père: Maître Burkenstaff, lui dit l'un d'eux, en ôtant son chapeau, au nom de son excellence le comte Struensée, je vous invite à nous suivre; il desire vous parler.

ÉRIC.

Eh bien?

JEAN.

Voyant un air si doux et si honnête, votre père répond: Messieurs, je suis prêt à vous accompagner: et tout cela s'était passé si tranquillement que personne dans la rue ne s'en était aperçu; mais moi, pas si bête... je me mets à crier de toutes mes forces: A moi! au secours! on arrête mon maître... Raton Burkenstaff... à moi les amis!

ÉRIC.

Imprudent!

JEAN.

Pas du tout; car j'avais aperçu un groupe d'ouvriers qui se rendaient à l'ouvrage: ils accourent à ma voix; en les voyant courir, les femmes et les enfants font comme eux, on ne peut plus passer, les voitures s'arrêtent, les marchands sont sur les pas de leurs portes et les bourgeois se mettent aux fenêtres. Pendant ce temps, les ouvriers avaient entouré les deux soldats aux gardes, délivré votre père, et l'emmenaient en triomphe suivi de la foule qui grossissait toujours; mais en passant rue d'Altona, où sont nos ateliers, ça a été un bien autre tapage!... le bruit s'était déja répandu qu'on avait voulu assassiner notre bourgeois, qu'il y avait eu un combat acharné avec les troupes; toute la fabrique s'était soulevée et le quartier aussi, et ils marchent au palais en criant: Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende!

ÉRIC.

Quelle folie!

MARTHE.

Et quel malheur!

ÉRIC.

D'une affaire qui n'était rien, faire une affaire sérieuse qui va compromettre mon père et justifier les mesures qu'on prenait contre lui.

JEAN.

Mais du tout... n'ayez donc pas peur... il n'y a plus rien à craindre! ça a gagné les autres quartiers. On casse déja les réverbères et les croisées des hôtels... ça va bien, c'est amusant. On ne fait de mal à personne; mais tous les gens de la cour que l'on rencontre, on leur jette de la boue à eux et à leur voiture! ça approprie les rues... et tenez... tenez... entendez-vous ces cris?... voyez-vous ce beau carrosse arrêté près de notre boutique et qu'on essaie de renverser?

ÉRIC.

Qu'ai-je vu? les armes du comte de Falkenskield!... Dieu! si c'était...

(Il s'élance dans la rue.)

SCÈNE VI.

JEAN, MARTHE.

MARTHE, voulant retenir Éric.

Mon fils! mon fils! S'il allait s'exposer!...

JEAN.

Laissez-le donc... lui!... le fils de notre maître... il ne risque rien, il ne court aucun danger... que d'être porté en triomphe, s'il veut! (Regardant au fond.) Voyez-vous d'ici comme il parle aux messieurs qui entourent la voiture? des jeunes gens de la rue, je les connais tous... ils s'en vont... ils s'éloignent.

MARTHE.

A la bonne heure!... Mais mon mari... je veux savoir ce qu'il devient... je cours le rejoindre...

JEAN, voulant l'empêcher de sortir.

Y pensez-vous?

MARTHE, le repoussant et s'élançant dans la rue à droite.

Laisse-moi, te dis-je, je le veux... je le veux.

JEAN.

Impossible de la retenir. (Appelant à gauche dans la rue.) Monsieur Éric!... monsieur Éric!... (Regardant.) Tiens, qu'est-ce qu'il fait donc là?... il aide à descendre de la voiture une jeune dame, qui est bien belle, ma foi, et bien élégante... Eh! mais, est-ce qu'elle serait

évanouie! (Redescendant le théâtre.) Elle a eu peur de ça... est-elle bonne!

ÉRIC, rentrant et portant dans ses bras Christine qui est évanouie, et qu'il dépose sur un fauteuil à gauche *.

Vite des secours... ma mère...

JEAN.

Elle vient de sortir pour avoir des nouvelles de notre bourgeois.

ÉRIC, regardant Christine.

Elle revient à elle. (A Jean qui la regarde aussi.) Qu'est-ce que tu fais là? va-t'en!

JEAN.

Je ne demande pas mieux. (A part.) Je vais retrouver les autres et les aider à crier!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

CHRISTINE, ÉRIC.

CHRISTINE, revenant à elle.

Ces cris... ces menaces... cette multitude furieuse qui m'entourait... que leur ai-je fait?... et où suis-je?

ÉRIC, timidement.

Vous êtes en sûreté; ne craignez rien!

CHRISTINE, avec émotion.

Cette voix... (Se retournant.) Éric... c'est vous!

ÉRIC.

Oui, c'est moi qui vous revois et qui suis le plus heureux des hommes... car j'ai pu vous défendre... vous protéger et vous donner asile.

CHRISTINE.

Où donc?

ÉRIC.

Chez moi, chez ma mère; pardon de vous recevoir en des lieux si peu dignes de vous; ces magasins, ce comptoir, sont bien différents des brillants salons de votre père; mais nous sommes si peu de chose, nous ne sommes que des marchands!

CHRISTINE.

Ce serait déja un titre à la considération de tous; mais auprès de moi et auprès de mon père vous en avez d'autres encore, et le service que vous venez de me rendre...

ÉRIC.

Un service! ah! ne prononcez pas ce mot-là.

CHRISTINE, toujours assise.

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Parcequ'il va encore m'imposer silence, parcequ'il va de nouveau m'enchaîner par des liens que je veux rompre enfin. Oui, tant que je fus accueilli par votre père, tant que j'étais admis par lui sous son toit hospitalier, j'aurais cru manquer à la probité, à l'honneur, à tous les devoirs, en trahissant un secret dont ses affronts me dégagent; je ne lui dois plus rien, nous sommes quittes; et avant de mourir je veux parler, je veux, dussiez-vous m'accabler de votre dédain et de votre colère, que vous sachiez une fois ce que j'ai éprouvé de tourments, et ce que mon cœur renferme de douleur et de désespoir.

CHRISTINE, se levant.

Éric, au nom du ciel!

ÉRIC.

Vous le saurez!

CHRISTINE.

Ah! malheureux! croyez-vous que je l'ignore!

ÉRIC, transporté de joie.

Christine!...

CHRISTINE, effrayée, lui imposant silence.

Taisez-vous! taisez-vous! croyez-vous donc mon cœur si peu généreux qu'il n'ait pas compris la générosité du vôtre, qu'il ne vous ait pas tenu compte de votre dévouement et surtout de votre silence? (Mouvement de joie d'Éric.) Que ce soit aujourd'hui la dernière fois que vous ayez osé le rompre; demain je suis destinée à un autre, mon père l'exige, et soumise à mes devoirs...

ÉRIC.

Vos devoirs...

CHRISTINE.

Oui, je sais ce que je dois à ma famille, à ma naissance, à des distinctions que je n'eusse pas desirées peut-être, mais que le ciel m'a imposées et dont je serai digne. (S'avançant vers lui.) Et vous, Éric, (timidement.) je n'ose dire mon ami, ne vous abandonnez pas au désespoir où je vous vois: dites-vous bien que la honte ou l'honneur ne vient pas du rang qu'on occupe, mais de la manière dont on en remplit les devoirs; et vous ferez comme moi, vous subirez le vôtre avec courage et sans vous plaindre. Adieu pour toujours; demain je serai la femme du baron de Gœlher.

ÉRIC.

Non pas tant que je vivrai, et je vous jure ici... Dieu! l'on vient!

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, ÉRIC, RANTZAU, MARTHE.

MARTHE, à Rantzau.

Si c'est à mon fils que vous voulez parler, le voici. (A part.) Impossible de rien apprendre.

CHRISTINE, l'apercevant.

O ciel!

MARTHE et RANTZAU, saluant.

Mademoiselle de Falkenskield!...

ÉRIC, vivement.

A qui nous avons eu le bonheur d'offrir un refuge, car sa voiture avait été arrêtée.

RANTZAU.

Eh! mais, vous avez l'air de vous justifier d'un trait qui vous fait honneur.

* Christine sur le fauteuil, Éric, Jean.

ÉRIC, troublé.

Moi, monsieur le comte !

MARTHE, à part.

Un comte!... (Avec mauvaise humeur.) C'est fini, notre boutique est maintenant le rendez-vous des grands seigneurs.

RANTZAU, qui pendant ce temps a jeté un regard pénétrant sur Christine et sur Eric, qui tous deux baissent les yeux.

C'est bien!... c'est bien... (Souriant.) Une belle dame en danger, un jeune chevalier qui la délivre; j'ai vu des romans qui commençaient ainsi.

ÉRIC, voulant changer la conversation.

Mais vous-même, monsieur le comte, vous êtes bien hardi de sortir ainsi à pied dans les rues.

RANTZAU.

Pourquoi cela? Dans ce moment, les gens à pied sont des puissances; ce sont eux qui éclaboussent; et puis, moi, je n'ai qu'une parole; je vous avais promis, en venant ici faire quelques emplettes, de vous apporter votre brevet de lieutenant... (le tirant de sa poche et le lui présentant.) le voici!

ÉRIC.

Quel bonheur! je suis officier!

MARTHE.

C'est fait de moi... (Montrant Rantzau.) J'avais raison de me défier de celui-là.

RANTZAU, se tournant vers elle.

Je vous fais compliment, madame, sur la faveur dont vous jouissez en ce moment.

MARTHE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Ignorez-vous donc ce qui se passe?

MARTHE.

Je viens de nos ateliers, où il n'y avait plus personne.

RANTZAU.

Ils sont tous dans la grande place; votre mari est devenu l'idole du peuple. De tous les côtés on rencontre des bannières sur lesquelles flottent ces mots : Vive Burkenstaff, notre chef! Burkenstaff pour toujours!... Son nom est devenu un cri de ralliement.

MARTHE.

Ah! le malheureux!

RANTZAU.

Les flots tumultueux de ses partisans entourent le palais, et ils crient tous de bon cœur : A bas Struensée! (Souriant.) Il y en a même quelques uns qui crient : A bas les membres de la régence!

ÉRIC.

O ciel! et vous ne craignez pas...

RANTZAU.

Nullement : je me promène incognito, en amateur; d'ailleurs, s'il y avait quelque danger, je me réclamerais de vous!

ÉRIC, vivement.

Et ce ne serait pas en vain, je vous le jure!

RANTZAU, lui prenant la main.

J'y ai compté.

MARTHE, remontant le théâtre.

Ah! mon Dieu! entendez-vous ce bruit?

RANTZAU à part, et prenant la droite.

C'est bien! cela marche! et si cela continue ainsi, on n'aura pas besoin de s'en mêler.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, JEAN, MARTHE, RANTZAU.

JEAN, accourant tout essoufflé.

Victoire!... victoire!... nous l'emportons!...

MARTHE, ÉRIC et RANTZAU.

Parle vite, parle donc!

JEAN.

Je n'en peux plus, j'ai tant crié!... Nous étions dans la grande place, devant le palais, sous le balcon, trois ou quatre mille! et nous répétions, Burkenstaff, Burkenstaff! qu'on révoque l'ordre qui le condamne; Burkenstaff!!! Alors, la reine a paru au balcon, et Struensée à côté d'elle, en grand costume, du velours bleu magnifique, et un bel homme, une belle voix! Il a parlé et on a fait silence : « Mes amis, de faux rapports « nous avaient abusés; je révoque toute espèce « d'arrestation, et je vous jure ici, au nom de « la reine et au mien, que M. Burkenstaff est « libre et n'a plus rien à craindre. »

MARTHE.

Je respire!...

CHRISTINE.

Quel bonheur!...

ÉRIC.

Tout est sauvé!

RANTZAU, à part.

Tout est perdu!

JEAN.

Alors, c'étaient des cris de : Vive la reine! vive Struensée! vive Burkenstaff! Et quand j'ai eu dit à mes voisins : C'est pourtant moi qui suis Jean, son garçon de boutique, ils ont crié : Vive Jean! et ils m'ont déchiré mon habit, en m'élevant sur leurs bras pour me montrer à la multitude. Mais ce n'est rien encore; les voilà tous qui s'organisent, les chefs des métiers en tête, pour venir ici complimenter notre maître et le porter en triomphe à la maison commune.

MARTHE, à part.

Un triomphe! il en perdra la tête!

RANTZAU, à part.

Quel dommage!... une révolte qui commençait si bien!... A qui se fier à présent!

SCÈNE X.

CHRISTINE, ÉRIC, au fond; BURKENSTAFF et plusieurs notables qui l'entourent; MARTHE, JEAN, RANTZAU.

BURKENSTAFF, prenant plusieurs pétitions.

Oui, mes amis, oui, je présenterai vos réclamations à la reine et au ministre, et il faudra bien qu'on y fasse droit; je serai là d'ailleurs, je parlerai. Quant au triomphe que le peuple me décerne et que ma modestie m'ordonne de refuser...

MARTHE, à part.

A la bonne heure!

BURKENSTAFF.

Je l'accepte! dans l'intérêt général et pour le bon effet. J'attendrai ici le cortége, qui peut venir me prendre quand il voudra. Quant à vous, mes chers confrères, les notables de notre corporation, j'espère bien que tantôt, au retour du triomphe, vous viendrez souper chez moi; je vous invite tous.

TOUS, criant en sortant.

Vive Burkenstaff! vive notre chef*!

BURKENSTAFF.

Notre chef!... vous l'entendez! quel honneur!... (A Éric.) Quelle gloire, mon fils, pour notre maison! (A Marthe.) Eh bien! ma femme, que te disais-je? je suis une puissance... un pouvoir... rien n'égale ma popularité, et tu vois ce que j'en peux faire.

MARTHE.

Vous en ferez une maladie; reposez-vous... car vous n'en pouvez plus!

BURKENSTAFF, s'essuyant le front.

Du tout! la gloire ne fatigue pas... Quelle belle journée! tout le monde s'incline devant moi, s'adresse à moi et me fait la cour. (Apercevant Christine et Rantzau qui sont près du comptoir à gauche, et qui étaient masqués par Éric.) Que vois-je? mademoiselle de Falkenskield et monsieur de Rantzau chez moi! (A Rantzau, d'un air protecteur et avec emphase.) Qu'y a-t-il, monsieur le comte? Que puis-je pour votre service? que me demandez-vous?...

RANTZAU, froidement.

Quinze aunes de velours pour un manteau.

BURKENSTAFF, déconcerté.

Ah!... c'est cela, pardon... mais pour ce qui est du commerce, je ne puis pas; si c'était toute autre chose... (Appelant.) Ma femme!... vous sentez qu'au moment d'un triomphe... ma femme... montez dans les magasins, servez monsieur le comte.

RANTZAU, donnant un papier à Marthe.

Voici ma note.

* Au moment où sortent les notables, Rantzau remonte ainsi qu'eux le théâtre, et redescend à gauche. Les acteurs se trouvent dans l'ordre suivant: Christine assise près du comptoir, Rantzau, Éric, Raton, Marthe, Jean.

BURKENSTAFF, criant à sa femme qui est déjà sur l'escalier.

Et puis, tu songeras au souper, un souper digne de notre nouvelle position; du bon vin, entends-tu?... (Montrant la porte qui est sous l'escalier.) Le vin du petit caveau.

MARTHE, remontant l'escalier.

Est-ce que j'ai le temps de tout faire?

BURKENSTAFF.

Eh bien! ne te fâche pas... (A Rantzau.) J'irai moi-même... (Marthe remonte l'escalier et disparaît.) Mille pardons encore, monsieur le comte; mais, voyez-vous, j'ai tant d'occupations, tant d'autres soins... (A Christine, d'un ton protecteur.) Mademoiselle de Falkenskield, j'ai appris par Jean, mon garçon de... (Se reprenant.) mon commis... le manque de respect qu'on avait eu pour votre voiture et pour vous; croyez bien que j'ignorais... je ne peux pas être par-tout. (D'un ton d'importance.) Sans cela, j'aurais interposé mon autorité; je vous promets d'en témoigner tout mon mécontentement, et je veux avant tout...

RANTZAU.

Faire reconduire mademoiselle à l'hôtel de son père.

BURKENSTAFF.

C'est ce que j'allais dire, vous m'y faites penser... Jean, que l'on rende à mademoiselle son carrosse... Vous direz que je l'ordonne, moi, Raton de Burkenstaff... et pour escorter mademoiselle...

ERIC, vivement.

Je me charge de ce soin, mon père.

BURKENSTAFF.

A la bonne heure!... (A Éric.) S'il vous arrivait quelque chose, si on vous arrêtait... Tu diras: Je suis Éric de Burkenstaff, fils de messire...

JEAN.

Raton de Burkenstaff... c'est connu.

RANTZAU, saluant Christine.

Adieu, mademoiselle... adieu, mon jeune ami.

(Éric a offert sa main à Christine et sort avec elle, suivi de Jean.)

SCÈNE XI.

RANTZAU, RATON. (Rantzau s'est assis près du comptoir, et Raton de l'autre côté, à droite.)

RATON.

On vous a fait attendre, et j'en suis désolé.

RANTZAU.

J'en suis ravi... je reste plus long-temps avec vous; et l'on aime à voir de près les personnages célèbres.

RATON.

Célèbre!... vous êtes trop bon. Du reste, c'est une chose inconcevable... ce matin personne n'y pensait, ni moi non plus... et c'est venu en un instant.

RANTZAU.

C'est toujours ainsi que cela arrive. (A part.) Et que cela s'en va. (Haut.) Je suis seulement fâché que cela n'ait pas duré plus long-temps.

RATON.

Mais ça n'est pas fini... Vous l'avez entendu... ils vont venir me prendre pour me mener en triomphe. Pardon, je vais m'occuper de ma toilette; car, si je les faisais attendre, ils seraient inquiets; ils croiraient que la cour m'a fait disparaître.

RANTZAU, souriant.

C'est vrai, et cela recommencerait.

RATON.

Comme vous dites... ils m'aiment tant!... Aussi, ce soir, ce souper que je donne aux notables sera, je crois, d'un bon effet, parce que dans un repas on boit...

RANTZAU.

On s'anime.

RATON.

On porte des toasts à Burkenstaff, au chef du peuple, comme ils m'appellent... Vous comprenez... Adieu, monsieur le comte.

RANTZAU, souriant et le rappelant.

Un instant, un instant... pour boire à votre santé il faut du vin, et ce que vous disiez tout à l'heure à votre femme...

RATON, se frappant le front.

C'est juste... Je l'oubliais... (Il passe derrière Rantzau et derrière le comptoir, et montre la porte qui est sous l'escalier*.) J'ai là le caveau secret, le bon endroit où je tiens cachés mes vins du Rhin et mes vins de France... Il n'y a que moi et ma femme qui en ayons la clef.

RANTZAU, à Raton qui ouvre la porte.

C'est prudent. J'ai cru d'abord que c'était là votre caisse.

RATON.

Non vraiment, quoiqu'elle y fût en sûreté. (Frappant sur la porte.) Six pouces d'épaisseur, doublée en fer; et il y a une seconde porte exactement pareille. (Prêt à entrer.) Vous permettez, monsieur le comte?

RANTZAU.

Je vous en prie... je monte au magasin. (Raton est descendu dans le caveau; Rantzau s'avance vers la porte, la ferme et revient tranquillement au bord du théâtre, en disant:) C'est un trésor qu'un homme pareil, et les trésors... (montrant la clef qu'il tient.) il faut les mettre sous clef.

(Il monte par l'escalier qui conduit aux magasins et disparaît.)

* Raton, Rantzau.

SCÈNE XII.

JEAN, MARTHE.

JEAN, paraissant au fond, à la porte de la boutique, pendant que le comte monte l'escalier.

Les voici... les voici... c'est superbe à voir, un cortège magnifique... les chefs des corporations avec leurs bannières, et puis de la musique. (On entend une marche triomphale, et l'on voit paraître la tête du cortège, qui se range au fond du théâtre, dans la rue, en face de la boutique.) Où est donc notre maître? là-haut, sans doute. (Courant à l'escalier.) Notre maître, descendez donc!... on vient vous chercher... m'entendez-vous?

MARTHE, paraissant sur l'escalier avec deux garçons de boutique.

Et qu'est-ce que tu as encore à crier?

JEAN.

Je crie après notre maître.

MARTHE.

Il est en bas.

JEAN.

Il est en haut.

MARTHE.

Je te dis que non.

TOUT LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff! vive notre chef!

JEAN.

Et il n'est pas là.... et on va crier sans lui... (Aux deux garçons de boutique qui sont descendus.) Voyez, vous autres... parcourez la maison*...

LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff!... qu'il paraisse!... qu'il paraisse!...

JEAN, à la porte de la boutique et criant.

Dans l'instant... on a été le chercher, on va vous le montrer. (Parcourant le théâtre.) Ça me fait mal... ça me fait bouillir le sang...

PLUSIEURS GARÇONS, rentrant par la droite.

Nous ne l'avons pas trouvé.

D'AUTRES GARÇONS, redescendant du magasin.

Ni nous non plus... il n'est pas dans la maison.

LE PEUPLE, en dehors, avec des murmures.

Burkenstaff!... Burkenstaff!...

JEAN.

Voilà qu'on s'impatiente, qu'on murmure; et après avoir crié pour lui, on va crier après lui... Où peut-il être?

MARTHE.

Est-ce qu'on l'aurait arrêté de nouveau?

JEAN.

Laissez donc! après les promesses qu'on nous a faites? (Se frappant le front.) Ah! mon Dieu!... ces soldats que j'ai vus rôder autour de la maison... (Courant au fond.) Et la musique du triomphe qui va toujours!... Taisez-vous donc... Il me vient une idée... c'est une horreur... une infamie!...

MARTHE.

Qu'est-ce qui lui prend donc?

JEAN, s'adressant à une douzaine de gens du peuple.

Oui, mes amis, oui, on s'est emparé de notre maître... on s'est assuré de sa personne; et pendant qu'on vous trompait par de belles paroles... il était arrêté... emprisonné de nouveau... A nous, les amis!

* Marthe, Jean, des gens du peuple qui sont entrés pendant que d'autres restent au fond.

LE PEUPLE, se précipitant dans la boutique en brisant les vitrages du fond.

Nous voici!... Vive Burkenstaff!... notre chef... notre ami...

MARTHE.

Votre ami... et vous brisez sa boutique!

JEAN.

Il n'y a pas de mal! c'est de l'enthousiasme! et des carreaux cassés... Courons au palais!

TOUS.

Au palais! au palais!

RANTZAU, paraissant au haut de l'escalier et regardant ce qui se passe.

A la bonne heure, au moins... cela recommence.

TOUS, agitant leurs bannières et leurs bonnets.

A bas Struensée! Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende! Burkenstaff pour toujours!

(Tout le peuple sort en désordre avec Jean. Marthe tombe désespérée dans le fauteuil qui est près du comptoir, et Rantzau descend lentement l'escalier en se frottant les mains de satisfaction. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Un appartement dans l'hôtel du comte de Falkenskield. — A gauche, un balcon donnant sur la rue. — Porte au fond, deux latérales. — A gauche, sur le premier plan, une table, des livres, et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

CHRISTINE, LE BARON DE GOELHER.

CHRISTINE.

Eh! mais, monsieur le baron, qu'est-ce que cela signifie? qu'y a-t-il donc encore de nouveau?

GOELHER.

Rien, mademoiselle.

CHRISTINE.

Le comte de Struensée vient de s'enfermer dans le cabinet de mon père; ils ont envoyé chercher M. de Rantzau. A quoi bon cette réunion extraordinaire; il y a déja eu conseil ce matin, et tantôt ces messieurs doivent se trouver ici à dîner.

GOELHER.

Je l'ignore.. mais il n'y a rien d'important, rien de sérieux... sans cela j'en aurais été prévenu! ma nouvelle place de secrétaire du conseil m'oblige d'assister à toutes les délibérations.

CHRISTINE.

Ah! vous êtes nommé?

GOELHER.

De ce matin!.. sur la proposition de votre père, et la reine a déja confirmé ce choix. Je viens de la voir ainsi que toutes ces dames, encore un peu troublées de l'algarade de ces bons bourgeois... On craignait d'abord que cela ne dérangeât le bal de demain; grace au ciel, il n'en est rien; il m'est même venu là-dessus quelques plaisanteries assez heureuses qui ont obtenu l'approbation de sa majesté, et elle a fini par rire de la manière la plus aimable.

CHRISTINE.

Ah! elle a ri!

GOELHER.

Oui, mademoiselle, tout en me félicitant de ma nomination et de mon mariage... et elle m'a dit à ce sujet des choses... (Souriant avec fatuité.) qui donneraient beaucoup à penser à ma vanité, si j'en avais... (A part.) car enfin Struensée ne sera pas éternel... (Haut.) mais je n'y pense plus... Me voilà lancé dans les affaires d'état, les affaires sérieuses, pour lesquelles j'ai toujours eu du goût... oui, mademoiselle; il ne faut pas croire, parce que vous me voyez léger et frivole, que je ne puisse pas aussi bien que tout autre... mon Dieu! on peut traiter tout cela en se jouant, en plaisantant... que j'arrive seulement au pouvoir, et l'on verra!

CHRISTINE.

Vous au pouvoir!...

GOELHER.

Certainement, je puis vous le dire, à vous, en confidence, cela ne tardera peut-être pas. Il faut que le Danemarck se rajeunisse... c'est l'avis de la reine, de Struensée, de votre père... et si l'on peut éliminer ce vieux comte de Rantzau, qui n'est plus bon à rien, et que l'on garde parce que son ancienne réputation d'habileté impose encore aux cours étrangères... j'ai la promesse formelle d'être nommé à sa place, et vous sentez que M. de Falkenskield et moi... le beau-père et le gendre à la tête des affaires... nous mènerons cela autrement... Ce matin, par exemple, je les voyais tous effrayés, cela me faisait sourire; si l'on m'avait laissé faire, je vous réponds bien qu'en un instant...

CHRISTINE, écoutant.

Taisez-vous!

GOELHER.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

Il m'avait semblé entendre dans le lointain des cris confus.

GOELHER.

Vous vous trompez.

CHRISTINE.

C'est possible.

GOELHER.

Des gens du peuple qui se disputent... ou se battent dans la rue; ne voulez-vous pas les priver de ce plaisir-là! ce serait cruel, ce serait tyrannique; et nous avons à parler de choses bien plus importantes, de notre mariage, dont je n'ai pas encore pu vous dire un mot, et du bal de demain, et de la corbeille, qui ne sera peut-être pas achevée... car je ne vois que cela de terrible dans les émeutes et les révoltes, c'est que les ouvriers nous font attendre, et que rien n'est prêt.

CHRISTINE.

Ah! vous n'y voyez que cela de fâcheux... vous êtes bien bon... moi qui ce matin me suis trouvée au milieu du tumulte...

GOELHER.

Est-il possible!

CHRISTINE.

Oui, monsieur; et sans le courage et la générosité de M. Éric Burkenstaff qui m'a protégée et reconduite jusqu'ici...

GOELHER.

M. Éric!... et de quoi se mêle-t-il? et depuis quand lui est-il permis de vous protéger?... voilà, à coup sûr, une prétention encore plus étrange que celle de monsieur son père.

JOSEPH, entrant et restant au fond.

Une lettre pour monsieur le baron.

GOELHER.

De quelle part?

JOSEPH.

Je l'ignore... celui qui l'a apportée est un jeune militaire, un officier, qui attend en bas la réponse.

CHRISTINE.

C'est quelque rapport sur ce qui se passe.

GOELHER.

Probablement... (Lisant.) « Je porte une épaulette; monsieur le baron de Gœlher ne peut « plus me refuser une satisfaction qu'il me faut à « l'instant. Quoique insulté, je lui laisse le choix « des armes et l'attends aux portes de ce palais « avec des pistolets et une épée. — ÉRIC BURKENSTAFF, Lieutenant au 6ᵉ d'infanterie. » (A part.) Quelle insolence!

CHRISTINE.

Eh bien!... qu'y a-t-il?

GOELHER.

Ce n'est rien! (Au domestique.) Laissez-nous... dites que plus tard... je verrai... (A part.) Encore une leçon à donner!

CHRISTINE.

Vous voulez me le cacher... il y a quelque chose... il y a du danger... j'en suis sûre à votre trouble.

GOELHER.

Moi, troublé!

CHRISTINE.

Eh bien! montrez-moi ce billet et je vous croirai.

GOELHER.

Impossible, vous dis-je!

CHRISTINE, se retournant et apercevant Koller.

Le colonel Koller! il sera moins discret, je l'espère, et je saurai par lui...

SCÈNE II.

CHRISTINE, GŒLHER, KOLLER.

CHRISTINE.

Parlez, colonel; qu'y a-t-il?

KOLLER.

Que l'insurrection que l'on croyait apaisée recommence avec plus de force que jamais.

CHRISTINE, à Gœlher.

Vous le voyez... (A Koller.) Et comment cela?

KOLLER.

On accuse la cour, qui avait promis la liberté de Burkenstaff, de l'avoir fait disparaître pour s'exempter de tenir cette promesse.

GOELER.

Eh! mais, ce ne serait pas déja si maladroit!

CHRISTINE.

Y pensez-vous?

(Elle court à la croisée, qu'elle ouvre, et regarde, ainsi que Gœlher.)

KOLLER, à part et seul sur le devant.

En attendant, nous en avons profité pour soulever le peuple. Herman et Christian, mes deux émissaires, se sont chargés de ce soin, et j'espère que la reine-mère sera contente. Nous voilà sûrs de réussir sans que ce maudit comte de Rantzau y soit pour rien.

CHRISTINE, regardant à la fenêtre.

Voyez, voyez là-bas! la foule se grossit et s'augmente; ils entourent le palais, dont on vient de fermer les portes... Ah! cela me fait peur!

(Elle referme la fenêtre.)

GOELHER.

C'est-à-dire que c'est inouï!... Et vous, colonel, vous restez là?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil, qui m'a fait appeler, et j'attends.

GOELHER.

Mais c'est qu'on devrait se hâter... La reine et toutes ces dames vont être effrayées, j'en suis certain... et l'on ne pense à rien... on devrait prendre des mesures.

CHRISTINE.

Et lesquelles?

GOELHER, troublé.

Lesquelles?... Il doit y en avoir... il est impossible qu'il n'y en ait pas!

CHRISTINE.

Mais enfin, vous, monsieur, que feriez-vous?

GOELHER, perdant la tête.

Moi!... Écoutez donc... vous me demandez là à l'improviste... Je ne sais pas.

CHRISTINE.

Mais vous disiez tout-à-l'heure...

GOELHER.

Certainement... si j'étais ministre... mais je ne le suis pas... je ne le suis pas encore... cela ne me regarde pas; et il est inconcevable que les gens qui sont à la tête des affaires... des gens qui devraient gouverner... que diable! dans ce cas-là, on ne s'en mêle pas... Voilà mon avis... c'est le seul... et si j'étais de la reine, je leur apprendrais...

SCÈNE III.

CHRISTINE, GOELHER; RANTZAU, entrant par la porte du fond; KOLLER.

GOELHER, courant à lui avec empressement.

Ah! monsieur le comte, venez rassurer mademoiselle, qui est dans un effroi... j'ai beau lui répéter que ce ne sera rien, elle est toute émue, toute troublée.

RANTZAU, froidement et le regardant.

Et vous partagez bien vivement ses peines... cela doit être... en amant bien épris. (Apercevant Koller.) Ah! vous voilà, colonel!

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil.

GOELHER, vivement.

Qu'a-t-il décidé?

RANTZAU, froidement.

On a beaucoup parlé, délibéré; Struensée voulait qu'on entrât en arrangement avec le peuple.

GOELHER, vivement et avec approbation.

Il a raison! pourquoi l'a-t-on mécontenté?

RANTZAU.

M. de Falkenskield, qui est pour l'énergie, voulait d'autres arguments; il voulait faire avancer de l'artillerie.

GOELHER, de même.

Au fait! c'est le moyen d'en finir; il n'y a que celui-là.

RANTZAU.

Moi, j'étais d'un avis qui a d'abord été généralement repoussé, et qui forcément a fini par prévaloir.

KOLLER, CHRISTINE et GOELHER.

Et quel est-il?

RANTZAU, froidement.

De ne rien faire... c'est ce qu'ils font.

GOELHER.

Ils n'ont peut-être pas tort, parcequ'enfin, quand le peuple aura bien crié...

RANTZAU.

Il se lassera.

GOELHER.

C'est ce que j'allais dire.

KOLLER.

Il fera comme ce matin.

RANTZAU, s'asseyant.

Oh! mon Dieu, oui.

GOELHER, se rassurant.

N'est-il pas vrai?... Il brisera les vitres, et voilà tout.

KOLLER.

C'est ce qu'ils ont déja fait à tous les hôtels des ministres. (A Gœlher.) Ainsi qu'au vôtre, monsieur.

GOELHER.

Eh bien! par exemple!

RANTZAU.

Quant au mien, je suis tranquille: je les en défie bien.

GOELHER.

Et pourquoi cela?

RANTZAU.

Parceque depuis la dernière émeute, je n'ai pas fait remettre un seul carreau aux fenêtres de mon hôtel. Je me suis dit: Ça servira pour la première fois.

CHRISTINE, écoutant près de la fenêtre.

Cela se calme, cela s'apaise un peu*.

GOELHER.

J'en étais sûr! Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces clameurs-là. Et qu'en dit mon oncle, le ministre de la marine?

RANTZAU, froidement.

Nous ne l'avons pas vu. (Avec ironie.) Son indisposition, qui n'était que légère, a pris depuis les derniers troubles un caractère assez grave. C'est comme une fatalité; dès qu'il y a émeute, il est au lit, il est malade!

GOELHER, avec intention.

Et vous, vous vous portez bien?

RANTZAU, souriant.

C'est peut-être ce qui vous fâche. Il y a des gens que ma santé met de mauvaise humeur et qui voudraient me voir à l'extrémité.

GOELHER.

Eh! qui donc?

RANTZAU, toujours assis et d'un air goguenard.

Eh! mais, par exemple, ceux qui espèrent hériter de moi.

GOELHER.

Il y en a qui pourraient hériter de votre vivant.

RANTZAU, le regardant froidement.

Monsieur de Gœlher, vous qui, en qualité de conseiller, avez fait votre droit, avez-vous lu l'article 302 du Code danois?

GOELHER.

Non, monsieur.

RANTZAU, de même.

Je m'en doutais. Il dit qu'il ne suffit pas qu'une succession soit ouverte; il faut encore être apte à succéder.

GOELHER.

Et à qui s'adresse cet axiome?

* Koller quitte la droite du théâtre, remonte et va à gauche regarder à la fenêtre, ainsi que Christine. — Christine, Koller, près du balcon; Gœlher debout, Rantzau à droite s'asseyant.

RANTZAU, de même.

A ceux qui manquent d'aptitude.

GOELHER.

Monsieur, vous le prenez bien haut!

RANTZAU, se levant et sans changer de ton.

Pardon!... Allez-vous demain au bal de la reine?

GOELHER, avec colère.

Monsieur!...

RANTZAU.

Dansez-vous avec elle?... Les quadrilles sont-ils de votre composition?

GOELHER.

Je saurai ce que signifie ce persiflage!

RANTZAU.

Vous m'accusiez de le prendre trop haut!... Je descends; je me mets à votre portée.

GOELHER.

C'en est trop!

CHRISTINE, près de la croisée.

Taisez-vous donc! je crois que cela recommence*.

GOELHER, avec effroi et remontant le théâtre

Encore! Est-ce que cela n'en finira pas?... c'est insupportable!

CHRISTINE.

Ah! mon Dieu! tout est perdu!... Ah! mon père!...

SCÈNE IV.

KOLLER, à l'extrémité du théâtre, à gauche; GOELHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, RANTZAU, à l'extrémité, à droite.

FALKENSKIELD.

Rassurez-vous! ces cris que l'on entend dans le lointain n'ont plus rien d'effrayant.

GOELHER.

Je le disais bien!... cela ne pouvait pas durer!

CHRISTINE.

Tout est donc terminé?

FALKENSKIELD.

Pas encore! mais cela va mieux.

RANTZAU et KOLLER, chacun à part, et d'un air fâché.

Ah! mon Dieu!...

FALKENSKIELD.

On avait beau répéter à la multitude que l'on n'avait pas attenté à la liberté de Burkenstaff, que lui-même, sans doute par prudence ou par modestie, avait voulu se dérober aux honneurs qu'on lui préparait, et se soustraire à tous les regards...

RANTZAU.

Au moment d'un triomphe, ce n'est guère vraisemblable.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; aussi on aurait eu peut-être de la peine à convaincre ses partisans, sans l'arrivée d'un régiment d'infanterie, sur lequel nous ne comptions pas, et qui, pour se rendre à sa nouvelle garnison, traversait Copenhague tambour battant et enseignes déployées. Sa présence inattendue a changé la disposition des esprits; on a commencé à s'entendre, et, sur les assurances réitérées qu'on ne négligerait rien pour rechercher et découvrir Raton Burkenstaff, chacun s'est retiré chez soi, excepté quelques individus qui semblaient prendre à tâche d'exciter et de continuer le désordre.

KOLLER, à part.

Ce sont les nôtres!

FALKENSKIELD.

On s'en est emparé.

KOLLER, à part.

O ciel!

FALKENSKIELD.

Et comme, cette fois, il faut en finir...

GOELHER.

C'est ce que je répète depuis ce matin.

FALKENSKIELD.

Comme il ne faut plus que de pareilles scènes se renouvellent, nous sommes décidés à prendre des mesures sévères.

RANTZAU.

Quels sont ceux qu'on est parvenu à saisir?

FALKENSKIELD.

Des gens obscurs, inconnus...

KOLLER.

Sait-on leurs noms?

FALKENSKIELD.

Herman et Christian.

KOLLER, à part.

Les maladroits!

FALKENSKIELD.

Vous comprenez que ces misérables n'agissaient pas d'eux-mêmes, qu'ils avaient reçu des instructions et de l'argent; et ce qu'il nous importe de savoir, ce sont les gens qui les font agir*.

RANTZAU, regardant Koller.

Les nommeront-ils?

FALKENSKIELD.

Sans doute!... leur grace s'ils parlent, et fusillés s'ils se taisent. (A Rantzau.) Je viens vous prendre pour les interroger et arriver par-là à la découverte d'un complot...

KOLLER, s'avançant vers Falkenskield.

Dont je crois tenir déja quelques ramifications.

FALKENSKIELD.

Vous, Koller!...

KOLLER.

Oui, monseigneur. (A part.) Il n'y a que ce moyen de me sauver.

*Elle redescend le théâtre. — Koller, Christine, Gœlher, Rantzau.

* Gœlher et Christine remontent en ce moment le théâtre en causant à voix basse.

RANTZAU.

Et pourquoi ne pas nous avoir fait part plus tôt de vos lumières à ce sujet?

KOLLER.

Je n'ai de certitude que d'aujourd'hui, et je m'étais empressé d'accourir. J'attendais la fin du conseil pour parler au comte Struensée; mais, puique vous voilà, messeigneurs...

FALKENSKIELD.

C'est bien... nous sommes prêts à vous entendre.

CHRISTINE, qui était au fond avec Gœlher, a redescendu le théâtre de quelques pas.

Je me retire, mon père.

FALKENSKIELD.

Oui, pour quelques instants.

CHRISTINE.

Messieurs...

(Elle leur fait la révérence, sort par la porte à gauche; Gœlher la reconduit par la main jusque là, et se dispose à sortir par le fond.)

SCÈNE V.

KOLLER, GOELHER, FALKENSKIELD, RANTZAU.

FALKENSKIELD, à Gœlher qui veut se retirer.

Restez, mon cher; comme secrétaire du conseil, vous avez droit d'assister à cette séance.

RANTZAU, gravement.

Où vos talents et votre expérience nous seront d'un grand secours... (A part et regardant Koller.) Notre homme a l'air assez embarrassé; en tout cas, veillons sur lui et tâchons qu'il se tire de là sans compromettre ni la reine-mère, ni des amis qui plus tard peuvent servir.

(Pendant cet aparté, Gœlher et Falkenskield ont pris des chaises et se sont assis à droite du théâtre.)

FALKENSKIELD.

Parlez, colonel... donnez-nous toujours les renseignements qui sont en votre pouvoir et que plus tard nous communiquerons au conseil.

(Koller est debout à gauche, puis Gœlher; Falkenskield et Rantzau sont assis à droite.)

KOLLER, cherchant ses phrases.

Depuis long-temps, messieurs, je soupçonnais contre la reine Mathilde et les membres de la régence un complot que plusieurs indices me faisaient pressentir, mais dont je ne pouvais obtenir aucune preuve réelle. Pour y parvenir, j'ai tâché de gagner la confiance de quelques uns des principaux chefs; je me suis plaint, j'ai fait le mécontent, je leur ai laissé voir que je n'étais pas éloigné de conspirer; je leur ai même proposé de le faire...

GOELHER.

C'est ce qui s'appelle de l'adresse...

RANTZAU, froidement.

Oui, ça peut s'appeler comme cela... si on veut!

KOLLER, à Falkenskield.

Ma ruse a obtenu le succès que je desirais, car ce matin on est venu me proposer d'entrer dans un complot qui aura lieu ce soir même... pendant le dîner que vous devez donner aux ministres, vos collègues.

GOELHER.

Voyez-vous cela!...

KOLLER.

Les conjurés doivent s'introduire dans l'hôtel, sous divers déguisements, et, pénétrant dans la salle à manger, s'emparer de tout ce qu'ils y trouveront.

FALKENSKIELD.

Est-il possible?

GOELHER.

Même de ceux qui ne sont pas ministres?... quelle horreur!... (A Rantzau.) Et vous ne frémissez point!...

RANTZAU, froidement.

Pas encore. (A Koller.) Êtez-vous bien sûr, colonel, de ce que vous nous dites là?

KOLLER.

J'en suis sûr... c'est-à-dire... je suis sûr qu'on me l'a proposé... et je m'empressais de vous en prévenir...

RANTZAU, cherchant à l'aider.

C'est bien... mais vous ne connaissez pas les gens qui vous ont fait cette proposition?

KOLLER.

Si vraiment... Ce sont Herman et Christian, ceux-là même que l'on vient d'arrêter... et qui ne manqueront pas de s'en défendre... ou de m'accuser... mais, par bonheur... j'ai là des preuves; cette liste écrite... sous leur dictée.

FALKENSKIELD, la prenant vivement.

La liste des conjurés...

(Il la parcourt.)

RANTZAU, avec compassion et à part.

D'honnêtes conspirateurs sans doute... pauvres gens!... Fiez-vous donc à des lâches comme celui-là... qui au premier danger vous livrent pour se sauver.

FALKENSKIELD, lui remettant la liste

Tenez... Eh bien! qu'en dites-vous?

RANTZAU.

Je dis que je ne vois dans tout cela rien encore de bien positif. Tout le monde peut faire une liste de conjurés; cela ne prouve pas qu'il y ait conspiration! Il faut en outre un but; il faut un chef.

FALKENSKIELD.

Et ne voyez-vous pas que le chef... c'est la reine-mère, c'est Marie-Julie?

RANTZAU.

Rien ne le démontre; et à moins que le colonel... (appuyant.) n'ait des preuves... positives... personnelles...

KOLLER.

Non, monseigneur.

RANTZAU, à part.

C'est bien heureux!... voilà la première fois que cet imbécile-là m'a compris!

GOELHER.

Alors cela devient très délicat.

RANTZAU.

Sans doute. (Montrant la liste.) Il y a là des gens de distinction, des gens de naissance... Les condamnerez-vous de confiance et sur parole, parcequ'il a plu à messieurs Herman et Christian de faire une confidence à monsieur Koller... confidence, du reste, fort bien placée... Mais enfin, et monsieur le baron, qui connaît les lois, vous dira comme moi, que là (avec intention.) où il n'y a point commencement d'exécution, il n'y a pas de coupable.

GOELHER.

C'est juste!

FALKENSKIELD se lève vivement, Rantzau en fait autant*.

Eh bien!... laissons-leur exécuter leur complot... Que rien ne transpire, colonel, de l'aveu que vous venez de nous faire; que rien ne soit changé à ce repas, qu'il ait toujours lieu; que des soldats soient cachés dans l'hôtel, dont les portes resteront ouvertes...

RANTZAU, à part.

Et allons donc!... on a bien de la peine à lui faire arriver une idée.

FALKENSKIELD.

Et dès qu'un des conjurés se présentera, qu'on le laisse entrer, et qu'un instant après l'on s'en empare. Sa présence chez moi à une pareille heure, les armes dont il sera muni, seront, j'espère, des preuves irrécusables.

RANTZAU.

A la bonne heure!

GOELHER, avec finesse.

Je comprends votre idée... mais maintenant que nous les tenons, si par malheur ils ne venaient pas...?

RANTZAU.

C'est qu'on aura trompé le colonel; c'est qu'il n'y avait ni conjuration, ni conjurés.

FALKENSKIELD, haussant les épaules.

Laissez donc!

(Il va à la table à gauche et écrit pendant que Koller remonte le théâtre et se tient au milieu un peu au fond**.)

RANTZAU, à part.

Et il n'y en aura pas; faisons prévenir la reine-mère qu'ils aient à rester chez eux. Encore une conspiration tombée dans l'eau! (Regardant Koller.) C'est lui qui les trahit, et c'est moi qui les sauve! (Haut.) Adieu, messieurs, je retourne près de Struensée.

*Ils restent placés dans le même ordre : Koller, Gœlher, Falkenskield, Rantzau.

** Gœlher debout près de la table, Falkenskield écrivant, Koller au milieu, Rantzau à droite.

FALKENSKIELD, qui pendant ce temps s'est assis à la table et écrit un ordre.

(A Gœlher.) Cet ordre au gouverneur... (A Rantzau.) Vous nous revenez... je l'espère?

RANTZAU.

Je le crois bien; je ne peux plus maintenant dîner ailleurs que chez vous, j'y suis engagé d'honneur; je vais seulement rendre compte à son excellence de la belle conduite du colonel Koller; car enfin, si ces braves gens-là ne sont pas arrêtés, ce n'est pas sa faute... il aura fait tout ce qu'il fallait pour cela, et on lui doit une récompense...

FALKENSKIELD.

Qu'il aura.

RANTZAU, avec intention.

S'il y a une justice sur terre... je m'en chargerais plutôt.

KOLLER, s'inclinant.

Monsieur le comte, quels remercîments...!

RANTZAU, avec mépris.

Oui, vous m'en devriez peut-être, mais je vous en dispense.

(Il sort*.)

KOLLER, à part, redescendant le théâtre.

Maudit homme! on ne sait jamais s'il est pour ou contre vous. (Saluant.) Messieurs...

GOELHER.

Je vous suis, colonel. (A Falkenskield.) Cet ordre au gouverneur, et je cours raconter à la reine ce que nous avons décidé et ce que nous avons fait.

(Il sort avec Koller par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

FALKENSKIELD, seul, riant en lui-même.

Tous ces gens-là sont faibles, irrésolus; et si on n'avait pas de l'énergie pour eux, si on ne les menait pas... ce comte de Rantzau surtout, ne voyant de coupables nulle part, et n'osant condamner personne; flottant, indécis, bon homme du reste; qui nous cédera volontiers sa place dès qu'il nous la faudra pour mon gendre... et ce ne sera pas long.

SCÈNE VII.

CHRISTINE, sortant de la porte à gauche, FALKENSKIELD.

CHRISTINE.

Descendez-vous au salon, mon père?

FALKENSKIELD.

Oui, dans l'instant.

CHRISTINE.

A la bonne heure; car vos convives vont arriver; et quand vous me laissez seule pour faire les honneurs, c'est si pénible! aujourd'hui sur-tout, où je ne me sens pas bien.

* Gœlher, Falkenskield, Koller.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

CHRISTINE.

Sans doute les émotions de la journée.

FALKENSKIELD.

S'il en est ainsi, rassure-toi; je te dispense de descendre au salon, et même d'assister à ce dîner.

CHRISTINE.

Dites-vous vrai?

FALKENSKIELD.

Je l'aime mieux, parcequ'il pourrait arriver tel événement... et au milieu de tout cela une femme s'effraie, se trouve mal...

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire?

FALKENSKIELD.

Rien; tu n'as pas besoin de savoir...

CHRISTINE.

Parlez, parlez sans crainte... je devine... ce repas avait pour but de célébrer des fiançailles, qui seront différées, qui peut-être même n'auront pas lieu; et si c'est là ce que vous redoutez de m'apprendre...

FALKENSKIELD, froidement.

Du tout, le mariage aura lieu.

CHRISTINE.

O ciel!

FALKENSKIELD, lentement et la regardant.

Rien n'est changé; et à ce sujet, ma fille, un mot...

CHRISTINE, baissant les yeux.

Je vous écoute, monsieur.

FALKENSKIELD.

Les affaires d'état n'absorbent pas tellement mes pensées que je n'aie encore le loisir d'observer ce qui se passe chez moi; et, il y a quelque temps, j'ai cru m'apercevoir qu'un jeune homme sans naissance, un homme de rien, à qui mes bontés avaient donné accès dans cette maison, osait en secret vous aimer... (Mouvement de Christine.) Le saviez-vous, Christine?

CHRISTINE.

Oui, mon père.

FALKENSKIELD.

Je l'ai congédié; et, quels que soient ses talents, son mérite personnel, que je vous ai entendue élever beaucoup trop haut... je vous déclare ici, et vous savez si mes résolutions sont fortes et énergiques, que, mon existence dût-elle en dépendre, je ne consentirais jamais...

CHRISTINE.

Rassurez-vous, mon père; je sais que l'idée seule d'une mésalliance ferait le malheur de votre vie, et, je vous le promets, ce n'est pas vous qui serez malheureux!

FALKENSKIELD prend la main de sa fille, puis, après un instant de silence, lui dit :

Voilà le courage que je te voulais... Je te laisse... je t'excuserai près de ces messieurs; je leur dirai que tu es souffrante, indisposée, et je crains que ce ne soit la vérité; reste là dans ton appartement; et, quoi qu'il arrive ce soir, quelque bruit que tu puisses entendre, garde-toi d'en sortir... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, seule, laissant éclater ses larmes.

Ah!... il est parti!... je peux enfin pleurer!.. pauvre Éric! tant de dévouement, tant d'amour, c'est ainsi qu'il en sera récompensé!... l'oublier! et pour qui? mon Dieu! que le ciel est injuste! pourquoi ne lui a-t-il pas donné le rang et la naissance dont il était digne! alors il m'eût été permis d'aimer les vertus qui brillent en lui, alors on eût approuvé mon choix... tandis que maintenant y penser même est un crime!... mais ce jour du moins m'appartient encore, je ne me suis pas donnée, je suis libre, et puisque je ne dois plus le revoir...

SCÈNE IX.

CHRISTINE; ÉRIC, enveloppé d'un manteau et entrant par la porte à droite.

ÉRIC, entrant vivement.

Ils ont perdu mes traces.

CHRISTINE.

O ciel!

ÉRIC, se retournant.

Ah! Christine!

CHRISTINE.

Qui vous amène? d'où vous vient tant d'audace? et de quel droit, monsieur, osez-vous pénétrer jusqu'ici?

ÉRIC.

Pardon! pardon mille fois!... tout-à-l'heure, au moment où, couvert de ce manteau, je me glissais dans l'hôtel, des gens que je ne crois pas être de la maison se sont élancés sur moi; je me suis dégagé de leurs mains; et, connaissant mieux qu'eux les détours de cet hôtel, je suis arrivé jusqu'à cet escalier, d'où je n'ai plus entendu le bruit de leurs pas.

CHRISTINE.

Mais dans quel dessein vous introduire ainsi dans la maison de mon père? pourquoi ce mystère? ce manteau... ces armes que j'aperçois? parlez, monsieur, je le veux... je l'exige!

ÉRIC.

Demain je pars; le régiment où je sers quitte le Danemarck... J'ai adressé à M. de Gœlher un billet qui demandait une prompte réponse; et comme elle n'arrivait pas, je suis venu la chercher.

CHRISTINE.

O ciel!... un défi... j'en suis sûre! le délire vous égare! vous allez vous perdre!

ÉRIC.

Qu'importe! si j'empêche votre mariage! Je ne connais que ce moyen, je n'en ai pas d'autre.

CHRISTINE.

Éric!... si j'ai sur vous quelque pouvoir, vous ne repousserez pas ma prière, vous renoncerez à votre projet, vous n'irez pas insulter M. de Gœlher et provoquer un éclat terrible pour vous... et pour moi, monsieur!... oui, c'est ma réputation que je vous confie, que je remets sous la sauvegarde de votre honneur... Ai-je tort d'y compter?

ÉRIC.

Ah! que me demandez-vous?... de vous sacrifier tout... jusqu'à ma vengeance!... et vous seriez à un autre! et vous appartiendriez à celui que j'aurais épargné!...

CHRISTINE.

Non... je vous le jure!

ÉRIC.

Que dites-vous?

CHRISTINE.

Que si vous vous rendez à mes prières, je refuserai ce mariage, je resterai libre; je veux l'être... oui, je vous le jure ici, je n'appartiendrai ni à M. de Gœlher ni à vous.

ÉRIC.

Christine!

CHRISTINE.

Vous connaissez maintenant tout ce qui se passe dans mon cœur; nous ne nous verrons plus, nous serons séparés; mais vous saurez du moins que vous n'êtes pas seul à souffrir, et que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne.

ÉRIC, avec joie.

Ah! je ne puis y croire encore.

CHRISTINE.

Partez maintenant... depuis trop long-temps déja vous êtes en ces lieux; n'exposez pas les seuls biens qui me restent, mon honneur, ma réputation; je n'ai plus que ceux-là, et, s'il fallait les perdre ou les voir compromis... j'aimerais mieux mourir!

ÉRIC.

Et moi, plutôt perdre la vie que de vous exposer au moindre soupçon; ne craignez rien, je m'éloigne. (Il ouvre la porte à droite par laquelle il est entré.) O ciel! il y a des soldats au bas de cet escalier.

CHRISTINE.

Des soldats!

ÉRIC, montrant la porte du fond.

Mais par ici du moins...

CHRISTINE, le retenant.

Non pas... entendez-vous ce bruit? (Écoutant près de la porte du fond.) On monte... c'est la voix de mon père... plusieurs voix lui répondent... ils viennent tous... et si l'on vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue!

ÉRIC.

Perdue!... oh non! je vous en réponds aux dépens de mes jours! (Montrant la porte à gauche.) Là.

(Il s'y précipite.)

CHRISTINE.

O ciel! mon appartement!

(La porte s'est refermée; Christine entend monter par la porte du fond, elle s'élance vers la table à gauche, y prend un livre et s'assied.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, GOELHER, FALKENSKIELD; KOLLER, un peu au fond, avec quelques soldats; RANTZAU, PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES; DES SOLDATS qui restent au fond, en dehors.

FALKENSKIELD.

Cet endroit de l'hôtel est le seul qu'on n'ait pas visité; ils ne peuvent être qu'ici.

CHRISTINE.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il?

GOELHER.

Un complot tramé contre nous.

FALKENSKIELD.

Et dont je voulais t'éviter la connaissance; un homme s'est introduit dans l'hôtel.

GOELHER.

Les gardes qui étaient postés dans la première cour disent en avoir vu se glisser trois.

RANTZAU.

D'autres disent en avoir vu sept!... de sorte qu'il pourrait bien n'y avoir personne.

FALKENSKIELD.

Il y en avait au moins un et il était armé; témoin le pistolet qu'il a laissé tomber dans la seconde cour en s'enfuyant; du reste, et si, comme je le pense, il a cherché asile dans ce pavillon, il n'a pu y pénétrer que par cet escalier dérobé, et je suis étonné que tu ne l'aies pas vu.

CHRISTINE, avec émotion.

Non, vraiment.

FALKENSKIELD.

Ou que du moins tu n'aies rien entendu.

CHRISTINE, dans le plus grand trouble.

Tout-à-l'heure, en effet, et pendant que j'étais à lire, j'ai cru entendre traverser cette pièce; on se dirigeait vers le salon, et c'est là sans doute...

GOELHER.

Impossible, nous en venons; et s'il n'y avait pas des soldats au bas de cet escalier, je croirais qu'il y est encore.

FALKENSKIELD.

Peut-être bien!... voyez, Koller.

(Faisant signe à deux soldats, qui ouvrent la porte à droite et disparaissent avec Koller *.)

RANTZAU, à part, sur le devant du théâtre à droite.

Quelque maladroit, quelque conspirateur en retard qui n'aura pas reçu contre-ordre et qui sera venu seul au rendez-vous!

* Christine, Gœlher, Falkenskield, Rantzau.

KOLLER, rentrant et restant au fond.

Personne!

RANTZAU, à part.

Tant mieux!

KOLLER.

Et je ne conçois pas par quel hasard ils ont changé de plan.

RANTZAU, à part, souriant.

Le hasard! les sots y croient tous!

FALKENSKIELD, à Gœlher et à quelques soldats, montrant l'appartement à gauche.

Il n'y a plus que cet appartement.

CHRISTINE.

Le mien! y pensez-vous?

FALKENSKIELD.

N'importe, entrez-y!

(Gœlher, Koller et quelques soldats se présentent à la porte de la chambre, qui s'ouvre tout-à-coup et Éric paraît.)

SCÈNE XI.

CHRISTINE, à gauche sur le devant du théâtre et s'appuyant sur la table qui est près d'elle; ÉRIC, qui vient d'ouvrir la porte à gauche; GOELHER, KOLLER, au milieu et un peu au fond; FALKENSKIELD et RANTZAU sur le devant, à droite.

TOUS, apercevant Éric.

O ciel!

CHRISTINE.

Je me meurs!

ÉRIC.

Me voici, je suis celui que vous cherchez.

FALKENSKIELD, avec colère.

Éric Burkenstaff dans l'appartement de ma fille!

GOELHER.

Au nombre des conjurés!

ÉRIC, regardant Christine qui est près de se trouver mal.

Oui, j'étais des conjurés! (Avec force et s'avançant au milieu du théâtre.) Oui, je conspirais!

TOUS.

Est-il possible *!

KOLLER, redescendant le théâtre.

Et je n'en savais rien!...

RANTZAU.

Et lui aussi!

KOLLER, à part.

Il sait tout; s'il parle, je suis compromis.

(Pendant cet aparté Falkenskield a fait signe à Gœlher de se mettre à la table à gauche et d'écrire. Il se retourne alors vers Éric, qu'il interroge.)

FALKENSKIELD.

Où sont vos complices? quels sont-ils?

ÉRIC.

Je n'en ai pas.

KOLLER, bas à Éric.

C'est bien!

(Il s'éloigne vivement. Éric le regarde avec étonnement et se rapproche de Rantzau *.)

RANTZAU fait à Éric un geste de tête approbatif et dit à part :

Ce n'est pas un lâche, celui-là.

FALKENSKIELD, à Gœlher.

Vous avez écrit? (Se retournant vers Éric.) Point de complices?... c'est impossible; les troubles dont votre père a été aujourd'hui la cause ou le prétexte, les armes que vous portiez, prouvent un projet dont nous avions déja la connaissance; vous vouliez attenter à la liberté des ministres, à leurs jours peut-être; et ce projet, vous ne pouviez l'exécuter seul.

ÉRIC.

Je n'ai rien à répondre et vous ne saurez rien de moi, sinon que je conspirais contre vous; oui, je voulais briser le joug honteux sous lequel gémissent le roi et le Danemarck; oui, il est parmi vous des gens indignes du pouvoir, des lâches que j'ai défiés en vain.

GOELHER, toujours à la table.

Je donnerai là-dessus des explications au conseil.

FALKENSKIELD.

Silence, Gœlher! et puisque monsieur Éric convient qu'il était d'une conspiration...

ÉRIC, avec force.

Oui!

CHRISTINE, à Falkenskield.

Il vous trompe, il vous abuse.

ÉRIC.

Non, mademoiselle: ce que je dis, je dois le dire; je suis trop heureux de l'avouer tout haut, (avec intention et la regardant.) et de donner au parti que je sers ce dernier gage de dévouement.

KOLLER, bas à Rantzau.

C'est un homme perdu et son parti aussi **.

RANTZAU, à part et seul à la droite du spectateur ***.

Pas encore! c'est le moment, je crois, de délivrer Burkenstaff; maintenant qu'il s'agit de son fils, il faudra bien qu'il se montre de nouveau, et cette fois enfin...

(Il se retourne vers Falkenskield et Gœlher qui se sont approches de lui ****.)

* Christine, toujours à l'extrémité du théâtre à gauche; Gœlher, qui passe près de la table et s'y asseoit; Falkenskield debout, qui lui dicte; Éric, au milieu et un peu sur le devant du théâtre; Koller, Rantzau, à l'extrémité à droite.

* Christine, Gœlher et Falkenskield toujours à la table; Éric, Rantzau, Koller qui a remonté le théâtre et descend se placer à l'extrémité à droite.

** Il remonte et reste au milieu du théâtre sur le deuxième plan.

*** Pendant cet aparté Falkenskield quitte la table et remonte au fond donner des ordres à Koller et aux soldats; puis il descend ainsi que Gœlher à la droite de Rantzau, au moment où celui-ci achève son aparté.

**** Position des acteurs: Christine, Éric, Gœlher, Falkenskield, Rantzau. — Koller derrière eux sur le deuxième plan.

FALKENSKIELD, donnant à Rantzau le papier que lui a remis Gœlher et s'adressant à Éric.

Telle est décidément votre déclaration?

ÉRIC.

Oui, j'ai conspiré; oui, je suis prêt à le signer de mon sang; vous ne saurez rien de plus.

(Gœlher, Falkenskield et Rantzau semblent à ce mot délibérer tous trois ensemble à droite. Pendant ce temps Christine, qui est à gauche près d'Éric, lui dit à voix basse:)

CHRISTINE.

Vous vous perdez, il y va de vos jours.

ÉRIC, de même.

Qu'importe? vous ne serez pas compromise, et je vous l'avais juré.

FALKENSKIELD, cessant de causer avec ses collègues et s'adressant à Koller et aux soldats qui sont derrière lui, leur dit en montrant Éric:

Assurez-vous de lui.

ÉRIC.

Marchons!

RANTZAU, à part

Pauvre jeune homme! (Prenant une prise de tabac.) Tout va bien.

(Des soldats emmènent Éric par la porte du fond; la toile tombe*.)

* Christine, à gauche et sur le devant de la salle; Éric au fond, emmené par des soldats; Koller, Gœlher, Falkenskield, au milieu du théâtre; Rantzau sur le devant à droite.

ACTE QUATRIÈME.

L'appartement de la reine-mère dans le palais de Christianborg. Deux portes latérales. Porte secrète à gauche. — A droite, un guéridon couvert d'un riche tapis.

SCÈNE I.

LA REINE, seule, à droite, assise près du guéridon.

Personne! personne encore! Je suis d'une inquiétude que chaque instant redouble, et je ne conçois rien à ce billet adressé par une main inconnue. (Lisant.) «Malgré le contre-ordre «donné par vous, un des conjurés a été arrêté «hier soir dans l'hôtel de Falkenskield. C'est le «jeune Éric Burkenstaff. Voyez son père et «faites-le agir; il n'y a pas de temps à perdre.» Éric Burkenstaff arrêté comme conspirateur! Il était donc des nôtres! Pourquoi alors Koller ne m'en a-t-il pas prévenue? Depuis hier je ne l'ai pas vu; je ne sais pas ce qu'il devient. Pourvu que lui aussi ne soit pas compromis; lui, le seul ami sur lequel je puisse compter: car je viens de voir le roi; je lui ai parlé, espérant m'en faire un appui; mais sa tête est plus faible que jamais: à peine s'il a pu me comprendre ou me reconnaître. Et si ce jeune homme, intimidé par leurs menaces, nomme les chefs de la conspiration, s'il me trahit... Oh! non; il a du cœur, du courage. Mais son père! son père qui ne vient pas et qui maintenant est mon seul espoir! Je lui ai fait dire de m'apporter les étoffes que je lui avais commandées, et il a dû me comprendre; car à présent notre sort, nos intérêts sont les mêmes: c'est de notre accord que dépend le succès.

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE, entrant.

Messire Raton Burkenstaff, le marchand, demande à présenter des étoffes à votre majesté.

LA REINE, vivement.

Qu'il entre! qu'il entre!

SCÈNE II.

LA REINE, RATON; MARTHE, portant des étoffes sous son bras; L'HUISSIER, qui reste au fond.

RATON.

Tu vois, femme, on ne nous a pas fait faire antichambre un seul instant; à peine arrivés, aussitôt introduits.

LA REINE.

Venez vite, je vous attendais.

RATON.

Votre majesté est trop bonne! Vous n'aviez fait demander que moi; j'ai pris la liberté d'amener ma femme, à qui je n'étais pas fâché de faire voir le palais, et sur-tout la faveur dont votre majesté daigne m'honorer.

LA REINE.

Peu importe, si on peut se fier à elle. (A l'huissier.) Laissez-nous.

(L'huissier sort.)

MARTHE.

Voici quelques échantillons que je soumettrai à votre majesté...

LA REINE.

Il n'est plus question de cela. Vous savez ce qui arrive?

RATON.

Eh! non, vraiment! je ne suis pas sorti de chez moi; par un hasard que nous ne pouvons comprendre, j'étais sous clef.

MARTHE.

Et il y serait encore sans un avis secret que j'ai reçu.

LA REINE, vivement.

N'importe... Je vous ai fait venir, Burkenstaff, parceque j'ai besoin de vos conseils et de votre appui.

RATON.

Est-il possible! (A Marthe.) Tu l'entends.

LA REINE.

C'est le moment d'employer votre influence, de vous montrer enfin.

RATON.

Vous croyez!

MARTHE.

Et moi, n'en déplaise à votre majesté, je crois que c'est le moment de rester tranquille; il n'a déja été que trop question de lui.

RATON, à voix haute.

Te tairas-tu! (La reine lui fait signe de se modérer et va regarder au fond si on ne peut les entendre. Pendant ce temps Raton continue à demi-voix en s'adressant à sa femme.) Vouloir nuire à mon avancement, à ma fortune!

MARTHE, à demi-voix, à son mari.

Une jolie fortune! nos meubles brisés, nos marchandises au pillage, six heures de prison dans une cave!

RATON, hors de lui.

Ma femme! j'en demande pardon à votre majesté. (A part.) Si j'avais su, je me serais bien gardé de l'amener. (Haut.) Qu'exigez-vous de moi?

LA REINE.

Que vous unissiez vos efforts aux miens pour sauver notre pays qu'on opprime et le rendre à la liberté!

RATON.

Dieu merci! on me connaît; il n'y a rien que je ne fasse pour le pays et pour la liberté.

MARTHE.

Et pour être nommé bourgmestre; car c'est là ce que tu desires maintenant.

RATON.

Ce que je desire, c'est que vous vous taisiez, ou sinon...

LA REINE, à Raton, pour le modérer.

Silence...

RATON, à demi-voix.

Parlez, madame; parlez vite!

LA REINE.

Koller, un des nôtres, vous avait instruit de nos projets d'hier?

RATON.

Du tout.

LA REINE.

Ce n'est pas possible! et cela m'étonne à un point...

RATON, avec impatience.

Moi aussi... car enfin, et puisque M. Koller est un des nôtres, il me semble que j'étais le premier avec qui l'on devait s'entendre.

LA REINE.

Sur-tout depuis l'arrestation de votre fils.

MARTHE, poussant un cri.

Arrêté! dites-vous? mon fils est arrêté!

RATON.

On a osé arrêter mon fils!

LA REINE.

Quoi! ne le savez-vous pas?... accusé de conspiration, il y va de ses jours, et voilà pourquoi je vous ai fait venir.

MARTHE, courant à elle*.

C'est bien différent, et si j'avais su... pardon, madame... pardonnez-moi... (Pleurant.) Mon fils, mon pauvre enfant! (A Raton, avec chaleur.) La reine a raison, il faut le sauver, il faut le délivrer.

RATON.

Certainement; il faut soulever le quartier, soulever la ville entière.

MARTHE, qui a remonté le théâtre de quelques pas, revient près de lui.

Et vous restez là tranquille; vous n'êtes pas déja au milieu de nos amis, de nos voisins, de nos ouvriers, pour les appeler comme hier à la révolte!

LA REINE.

C'est tout ce que je vous demande.

RATON.

J'entends bien, mais encore faut-il délibérer.

MARTHE.

Il faut agir... il faut prendre les armes... courir au palais... qu'on me rende mon fils, qu'on nous le rende! (Suivant son mari qui recule de quelques pas vers la droite.) Vous n'êtes pas un homme si vous supportez un pareil affront, si vous et les citoyens de cette ville souffrez qu'on enlève un fils à sa mère, qu'on le plonge sans raison dans un cachot, qu'on fasse tomber sa tête; il y va du salut de tous, il y va de l'honneur du pays et de sa liberté!

RATON.

La liberté... t'y voilà aussi!

MARTHE, hors d'elle-même et sanglotant.

Eh! oui, sans doute! la liberté de mon fils, peu m'importe le reste; je ne vois que celle-là, mais nous l'obtiendrons.

LA REINE.

Elle est entre vos mains; je vous seconderai de tout mon pouvoir, moi et les amis attachés à ma cause; mais agissez!... agissez de votre côté pour renverser Struensée.

MARTHE.

Oui, madame, et pour sauver mon fils; comptez sur notre dévouement.

LA REINE.

Tenez-moi au courant de ce que vous ferez et des progrès de la sédition. (Montrant la porte à gauche.) Et tenez, tenez, par cet escalier secret qui donne sur les jardins vous pouvez, vous et vos amis, communiquer avec moi et recevoir mes ordres... On vient, partez**.

* La Reine, Marthe, Raton.

** La Reine remonte le théâtre, Marthe le traverse pour se rapprocher de la porte à gauche. Marthe, Raton, au milieu; la Reine au fond.

RATON.

C'est très bien... mais encore, si vous me disiez ce qu'il faut...

MARTHE, l'entraînant.

Il faut me suivre... mon fils nous attend... viens... viens vite. (A la reine.) Soyez tranquille, madame, je vous réponds de lui et de la révolte!

(Elle sort en entraînant son mari par la petite porte à gauche. Au même instant et par la porte du fond paraît l'huissier.)

LA REINE.

Qu'y a-t-il? que me voulez-vous?

L'HUISSIER.

Deux ministres qui, au nom du conseil, sont chargés, disent-ils, d'une communication importante pour votre majesté!

LA REINE, à part.

O ciel! qu'est-ce que cela signifie? (Haut.) Qu'ils entrent, je suis prête à les recevoir.

(Elle s'assied.)

SCÈNE III.

LE COMTE DE RANTZAU, FALKENSKIELD; LA REINE, assise à droite près du guéridon.

FALKENSKIELD.

Madame, depuis hier la tranquillité de la ville a été à plusieurs reprises sérieusement troublée; des rassemblements, des cris séditieux ont éclaté sur plusieurs points, et enfin hier soir on a tenté d'exécuter dans mon hôtel un complot dont on ignore encore les chefs; mais il nous est facile de les soupçonner.

LA REINE.

Je pense, en effet, monsieur le comte, qu'il vous est plus facile d'avoir des soupçons que des preuves.

RANTZAU, avec intention et regardant la reine.

Il est vrai qu'Éric Burkenstaff persiste à garder le silence... mais...

FALKENSKIELD.

Obstination ou générosité qui lui coûtera la vie. Mais, en attendant, par une mesure que la prudence commande, et pour prévenir dans leur origine des complots dont les auteurs ne resteront pas long-temps impunis, nous venons, au nom de la reine Mathilde et de Struensée, vous intimer l'ordre de ne point sortir de ce palais.

LA REINE se lève.

Un pareil ordre... à moi!... et de quel droit?

FALKENSKIELD.

D'un droit que nous n'avions pas hier et que nous prenons aujourd'hui. Un complot découvert rend un gouvernement plus fort. Struensée, qui hésitait encore, s'est enfin décidé à adopter les mesures énergiques que depuis long-temps je proposais: il ne suffit pas de frapper, mais de frapper promptement. Ainsi ce n'est plus devant les cours de justice ordinaire que doivent se traduire les crimes d'état; c'est devant le conseil de régence, seul tribunal compétent; c'est là que dans ce moment se décide le sort d'Éric Burkenstaff, en attendant que nous fassions comparaître devant nous des coupables d'un rang plus élevé.

LA REINE.

Monsieur le comte!...

SCÈNE IV.

RANTZAU, à gauche, à l'écart; GŒLHER, FALKENSKIELD, LA REINE.

(Gœlher entre par le fond, tenant plusieurs papiers à la main. Il aperçoit la reine, qu'il salue avec respect; puis s'adresse à Falkenskield, sans voir Rantzau qui est derrière lui.)

GOELHER, à Falkenskield.

Voici l'arrêt du conseil, qu'en ma qualité de secrétaire-général je viens d'expédier, et auquel il ne manque plus que deux signatures.

FALKENSKIELD.

C'est bien.

GOELHER, étourdiment et montrant plusieurs papiers qu'il tient encore.

J'ai là en même temps, et comme vous m'en aviez chargé, le projet d'ordonnance où nous proposons à la reine d'admettre à la retraite...

FALKENSKIELD, à voix basse et lui montrant Rantzau.

Taisez-vous donc!

GOELHER, à part.

C'est juste; je ne le voyais pas. (Regardant Rantzau dont la physionomie est restée immobile.) Il n'a pas entendu; il ne se doute de rien.

FALKENSKIELD, parcourant les papiers que lui a remis Gœlher.

L'arrêt d'Éric Burkenstaff! (Lisant.) Il est condamné!

LA REINE, vivement.

Condamné!

FALKENSKIELD.

Oui, madame, et le même sort attend désormais quiconque serait tenté de l'imiter.

GOELHER.

J'ai rencontré aussi une députation de magistrats et de conseillers du tribunal suprême. Sur le bruit seul qu'en violation de leurs droits et privilèges le conseil de régence s'attribuait l'affaire d'Éric Burkenstaff, ils venaient porter leurs plaintes au roi, et, pour parvenir jusqu'à lui, voulaient s'adresser à madame.

FALKENSKIELD.

Vous le voyez; c'est auprès de vous, madame, que viennent se rallier tous les mécontents.

LA REINE.

Et, grace à vous, ma cour augmente chaque jour.

FALKENSKIELD, à la reine.

Je ne veux pas alors refuser à votre majesté la vue de ses fidèles serviteurs. (à Gœlher.) Ordonnez qu'ils entrent; nous les recevrons en votre présence.

SCÈNE V.

RANTZAU; LE PRÉSIDENT, en habit noir; QUATRE CONSEILLERS, également en habit noir et se tenant à quelques pas derrière lui; GOELHER, au milieu du théâtre; FALKENSKIELD, plus rapproché de LA REINE, qui se lève à l'arrivée des magistrats et se rassied à la même place à droite.

FALKENSKIELD.

Messieurs les conseillers, j'ai appris le motif qui vous amène : c'est pour prévenir par un châtiment rapide des scènes pareilles à celles qui nous ont dernièrement affligés, que nous nous sommes vus forcés à regret de changer les formes ordinaires de la justice.

LE PRÉSIDENT, d'une voix ferme.

Pardon, monseigneur : c'est quand l'état est en danger, c'est quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander à la justice et aux lois un appui contre la révolte, et non pas s'appuyer sur la révolte pour renverser la justice.

FALKENSKIELD, avec hauteur.

Quelle que soit votre opinion à ce sujet, messieurs, je dois vous prévenir que nous n'accordons pas ici, comme en France, aux parlements et aux cours souveraines le droit de remontrance : je vous exhorte, au contraire, à user de votre influence sur le peuple pour lui conseiller la soumission, pour l'engager à ne point renouveler les désordres d'hier; sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même des malheurs qui pourraient en résulter pour la ville. Des troupes nombreuses y sont entrées cette nuit et y sont casernées. La garde du palais est confiée au colonel Koller, qui a ordre de repousser la moindre attaque par la force; et, pour prouver à tous que rien ne saurait nous intimider, Éric Burkenstaff, fils de ce bourgeois factieux à qui déja nous avions fait grace; Éric Burkenstaff, convaincu par son propre aveu, de conspiration contre la reine et le conseil de régence, vient d'être condamné à mort, et c'est son arrêt que je signe. (A Rantzau.) Comte de Rantzau, il n'y manque que votre signature*.

(Il s'approche de Rantzau.)

RANTZAU, froidement.

Je ne la donnerai pas.

TOUS.

O ciel!

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parceque l'arrêt me semble injuste, aussi bien que la détermination d'ôter à la cour suprême des privilèges que nous n'avons pas le droit de lui ravir.

FALKENSKIELD.

Monsieur!...

RANTZAU.

C'est mon avis, du moins. Je désapprouve toutes ces mesures; elles sont contre ma conscience, et je ne signerai pas.

FALKENSKIELD.

C'était devant le conseil qu'il fallait vous exprimer ainsi.

RANTZAU.

C'est tout haut, c'est par-tout qu'il faut protester contre l'injustice!

GOELHER.

Dans ces cas-là, monsieur, on donne sa démission.

RANTZAU.

Je ne le pouvais pas hier: vous étiez en danger, vous étiez menacés; aujourd'hui vous êtes tout-puissants, rien ne vous résiste; je peux me retirer sans lâcheté; et cette démission, que M. Gœlher attend avec tant d'impatience, je la donne.

FALKENSKIELD.

Je la transmettrai à la reine, qui l'acceptera.

GOELHER.

Nous l'accepterons.

FALKENSKIELD.

Messieurs, vous m'avez entendu... vous pouvez vous retirer.

LE PRÉSIDENT, à Rantzau.

Nous n'attendions pas moins de vous, monsieur le comte, et le pays vous en remercie.

(Il sort, ainsi que les conseillers.)

FALKENSKIELD.

Je vais rendre compte à la reine et à Struensée d'une conduite à laquelle j'étais loin de m'attendre.

RANTZAU.

Mais qui vous enchante.

FALKENSKIELD, sortant.

Vous me suivez, Gœlher?

GOELHER.

Dans l'instant. (S'approchant de Rantzau d'un air railleur*.) Je voulais auparavant...

RANTZAU.

Me remercier?... Il n'y a pas de quoi... vous voilà ministre.

GOELHER.

Je l'aurais été sans cela. (Lui montrant les papiers qu'il tient encore à la main.) J'avais pris mes précautions. Je vous avais bien dit que je vous renverserais!

RANTZAU, souriant.

C'est vrai! Alors, que je ne vous retienne pas; hâtez-vous, ministre d'un jour!

GOELHER, souriant.

Ministre d'un jour!

RANTZAU.

Qui sait?... peut-être moins encore. Aussi je serais désolé de vous faire perdre quelques instants de pouvoir; ils sont trop précieux!

*Le président, Rantzau, Falkenskield, Gœlher, la Reine.

* Rantzau, Gœlher, la Reine.

GOELHER.

Comme vous dites. (Il salue la reine respectueusement et sort.)

SCÈNE VI.

LA REINE, étonnée, le suit quelque temps des yeux en remontant le théâtre; RANTZAU*.

RANTZAU, à part.

Ah! mes chers collègues étaient décidés à me destituer; je les ai prévenus, et maintenant nous allons voir.

LA REINE.

Je n'en puis revenir encore! Vous, Rantzau, donner votre démission!

RANTZAU.

Pourquoi pas? Il y a des occasions où l'homme d'honneur doit se montrer.

LA REINE.

Mais c'est vous perdre.

RANTZAU.

Du tout, c'est une excellente chose qu'une bonne démission donnée à propos. (A part.) C'est une pierre d'attente. (Haut.) Et puis, s'il faut vous avouer ma faiblesse, moi, homme d'état, qui me croyais à l'abri de toute émotion, je me sens là un penchant pour ce pauvre Éric Burkenstaff; je suis indigné de la conduite que l'on tient envers lui... et envers vous, madame, et c'est là sur-tout ce qui m'a décidé.

LA REINE.

En effet, oser me retenir en ces lieux!

RANTZAU.

Si ce n'était que cela!...

LA REINE.

O ciel!... ils ont d'autres projets!... vous les connaissez?

RANTZAU.

Oui, madame; et maintenant que je ne suis plus membre du conseil, mon amitié peut vous les révéler. Éric n'est pas le seul qu'on ait arrêté. Deux autres agents subalternes, Herman et Christian...

LA REINE.

Grand Dieu!... ils ont parlé!... Ce pauvre Koller sera compromis!

RANTZAU.

Non, madame; ce pauvre Koller est le premier qui vous ait abandonnée, qui vous ait trahie.

LA REINE.

Ce n'est pas possible!

RANTZAU.

La preuve... c'est qu'il est plus en faveur que jamais... c'est que la garde du palais lui est confiée; et quand je vous disais encore hier: Ne vous livrez point à lui... il vous vendra!...

* Rantzau traverse le théâtre tout en parlant, et passe de la gauche à la droite. — La Reine, Rantzau.

LA REINE.

A qui donc se fier?... grand Dieu!

RANTZAU.

A personne!... et vous en ferez la triste expérience; car, en attendant le procès qu'on doit vous intenter pour la forme, on est décidé à vous jeter dans un château-fort d'où vous ne sortirez plus. C'est ce soir même qu'on doit vous y conduire, et celui qui est chargé d'exécuter cet ordre... que dis-je? celui qui l'a sollicité... c'est Koller.

LA REINE.

Quelle horreur!

RANTZAU.

Il doit se rendre ici, à la nuit tombante.

LA REINE.

Lui! Koller!... une pareille audace d'ingratitude!... Mais savez-vous que j'ai de quoi le perdre, que j'ai ici des lettres de sa main?

RANTZAU, souriant.

Vraiment!...

LA REINE.

Vous allez voir.

RANTZAU.

Je comprends alors pourquoi il tenait tant à se charger seul de votre arrestation, pour saisir en même temps vos papiers et ne remettre au conseil que ceux qu'il jugerait convenable.

LA REINE, qui a ouvert son secrétaire et qui y a pris des lettres qu'elle présente à Rantzau.

Tenez... tenez!... et, si je succombe, qu'au moins j'aie le plaisir de faire tomber sa tête.

RANTZAU, prenant vivement les lettres, qu'il met dans sa poche.

Et que feriez-vous, madame, de la tête de Koller! Il ne s'agit pas ici de se venger... mais de réussir.

LA REINE.

Réussir!... et comment?... Tous mes amis m'abandonnent, excepté un seul... une main inconnue, la vôtre peut-être, qui m'a conseillé de m'adresser à Raton Burkenstaff.

RANTZAU.

Moi!... Y pensez-vous?

LA REINE, vivement.

Enfin, croyez-vous qu'il puisse parvenir à soulever le peuple?

RANTZAU.

A lui seul!... non, madame.

LA REINE.

Il l'a bien fait hier.

RANTZAU.

Raison de plus pour ne pas le faire aujourd'hui; l'autorité est avertie, elle est sur ses gardes, elle a pris ses mesures; d'ailleurs, votre Raton Burkenstaff est incapable d'agir par lui-même!... c'est un instrument, une machine, un levier qui, dirigé par une main habile ou puissante, peut rendre des services, mais à la condition qu'il ne saura ni pour qui ni comment...

car, s'il se mêle de comprendre, il n'est plus bon à rien!

LA REINE.

Que me reste-t-il alors?... Entourée d'ennemis ou de piéges; sans secours, sans appui, menacée dans ma liberté, dans mes jours peut-être, il faut se résigner à son sort et savoir mourir... Mathilde l'emporte... et ma cause est perdue!

RANTZAU, froidement et à demi-voix.

C'est ce qui vous trompe... elle n'a jamais été plus belle.

LA REINE.

Que dites-vous?

RANTZAU.

Hier, il n'y avait rien à faire, car vous n'aviez pour vous qu'une poignée d'intrigants, et vous conspiriez au hasard et sans but. Aujourd'hui, vous avez pour vous l'opinion publique, les magistrats, le pays tout entier qu'on insulte, qu'on outrage, qu'on veut tyranniser, à qui l'on veut ravir ses droits... Vous les défendez! et lui, défend les vôtres. Notre roi Christian est dépouillé de son autorité contre toute justice, vous et Éric Burkenstaff êtes condamnés contre toutes les lois; le peuple se prononce toujours pour les opprimés; vous l'êtes en ce moment... grace au ciel; c'est un avantage qu'il ne faut pas perdre et dont il faut profiter!

LA REINE.

Et comment? puisque le peuple ne peut me secourir!...

RANTZAU.

Il faut vous en passer! il faut agir sans lui, certaine, quoi qu'il arrive, de l'avoir pour allié.

LA REINE.

Et si demain Mathilde ou Struensée doivent me faire arrêter, comment les en empêcher?

RANTZAU, souriant.

En les arrêtant dès ce soir!

LA REINE, effrayée.

O ciel! vous oseriez...

RANTZAU, froidement.

Il ne s'agit pas de moi... mais de vous.

LA REINE, étonnée.

Qu'est-ce à dire?

RANTZAU.

Un mot d'abord : êtes-vous bien persuadée, comme je le suis moi-même, que dans ce moment il ne vous reste d'autre chance, d'autre alternative que la régence, ou une prison perpétuelle?

LA REINE.

Je le crois fermement.

RANTZAU.

Avec une telle certitude on peut tout oser : ce qui serait témérité ailleurs devient de la prudence! (Lentement et montrant la porte à gauche.) Cette porte conduit dans l'appartement du roi?

LA REINE.

Oui! je viens de le voir... seul, abandonné de tous, et dans ce moment presque tombé en enfance.

RANTZAU, de même et à demi-voix.

Alors, et puisque vous pouvez encore pénétrer jusqu'à lui, il vous serait facile d'obtenir...

LA REINE.

Sans doute!... mais à quoi bon? à quoi servira l'ordre d'un roi sans pouvoir?

RANTZAU, à demi-voix et avec force.

Que nous l'ayons seulement!...

LA REINE, vivement.

Et vous agirez?...

RANTZAU.

Non pas moi.

LA REINE.

Et qui donc?

RANTZAU, s'arrêtant.

On frappe.

(Montrant la petite porte à gauche.)

LA REINE, à demi-voix.

Qui vient là?

RATON, en dehors.

Moi, Raton de Burkenstaff.

RANTZAU, à demi-voix, à la reine.

A merveille!... c'est l'homme qu'il vous faut pour exécuter vos ordres, lui et Koller.

LA REINE.

Y pensez-vous?

RANTZAU.

Il est inutile qu'il me voie; faites-le attendre ici quelques instants et venez me retrouver.

LA REINE.

Où donc?

RANTZAU, à demi voix.

Là!

LA REINE.

Dans l'antichambre du roi!

(Rantzau sort par la porte à deux battants, à gauche.)

SCÈNE VII.

RATON, LA REINE.

RATON, entrant mystérieusement.

C'est moi, madame, qui n'ai rien encore à vous annoncer et qui viens à ce sujet consulter votre majesté.

LA REINE, vivement.

C'est bien!... c'est bien!... c'est le ciel qui vous envoie... Attendez ici et n'en sortez pas... attendez les ordres que je vais vous donner et que vous aurez soin d'exécuter à l'instant.

RATON, s'inclinant.

Oui, madame...

(La reine entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VIII.

RATON, seul.

Ça ne fera pas mal!... je ne serai pas fâché de savoir ce que j'ai à faire... car tout retombe sur moi, et je ne sais auquel entendre... Maître, où faut-il aller?... maître, qu'est-ce qu'il faut dire?... maître, qu'est-ce qu'il faut faire?... Est-ce que je sais?... je leur réponds toujours : Attendez!... on ne risque rien d'attendre... il peut arriver des idées... tandis qu'en se pressant...

SCÈNE IX.

JEAN, RATON, MARTHE.

RATON, à Marthe et à Jean qui entrent par la petite porte à gauche.

Eh bien?

JEAN, tristement.

Cela va mal... tout est tranquille!

MARTHE.

Les rues sont désertes, les boutiques sont fermées, les ouvriers que nous avons envoyés ont eu beau crier : Vive Burkenstaff! personne n'a répondu!...

RATON.

Personne!... c'est inconcevable!... des gens qui m'adoraient hier!... qui me portaient en triomphe... et aujourd'hui ils restent chez eux!

JEAN.

Et le moyen de sortir? Il y a des soldats dans toutes les rues.

RATON.

Vraiment!

JEAN.

Les portes de nos ateliers sont gardées par des piquets de cavalerie.

RATON.

Ah! mon Dieu!

MARTHE.

Et ceux des ouvriers qui ont voulu se montrer ont été arrêtés à l'instant même.

RATON, effrayé.

Voilà qui est bien différent. Écoutez donc, mes enfants, je ne savais pas cela. Je dirai à la reine-mère : Madame, j'en suis bien fâché; mais à l'impossible nul n'est tenu, et je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de retourner chacun chez nous.

MARTHE.

Ce n'est plus possible, notre maison est envahie; des trabans de la garde y sont casernés; ils mettent tout au pillage; et si vous y paraissiez maintenant, il y a ordre de vous saisir et peut-être pire encore.

RATON.

Mais ça n'a pas de nom! c'est épouvantable! c'est d'un arbitraire!... Et où nous cacher maintenant?

MARTHE.

Nous cacher! quand mon fils est en danger, quand on dit qu'il vient d'être condamné!

RATON.

Est-il possible!

MARTHE.

C'est vous qui l'avez voulu; et maintenant que nous y sommes, c'est à vous de nous en retirer; il faut agir : décidez quelque chose.

RATON.

Je ne demande pas mieux, mais quoi?

JEAN.

Les ouvriers du port, les matelots norwégiens sont en liberté; ceux-là ne reculeront pas; et en leur donnant de l'argent...

MARTHE, vivement.

Il a raison!... De l'or! de l'or! tout ce que nous avons!

RATON.

Permets donc...

MARTHE.

Vous hésiteriez?

RATON.

Du tout; je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui.

JEAN.

Et qu'est-ce que vous dites donc?

RATON.

Je dis qu'il faut attendre.

MARTHE.

Attendre!... et qui vous empêche de prendre un parti?

JEAN.

Vous êtes le chef du peuple.

RATON, avec colère.

Certainement, je suis le chef! et on ne me dit rien, on ne me commande rien; c'est inconcevable!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, L'HUISSIER.

L'HUISSIER, s'adressant à Raton et lui présentant une lettre sous enveloppe.

A monsieur Raton Burkenstaff, de la part de la reine.

RATON.

De la reine! c'est bien heureux! (A l'huissier, qui se retire.) Merci, mon ami... Voilà enfin ce que j'attendais pour agir!

MARTHE et JEAN.

Qu'est-ce donc?

RATON.

Silence!* Je ne vous le disais pas, je ne disais rien; mais c'était convenu, concerté avec la reine; nous avions notre plan.

MARTHE.

C'est différent.

*Il traverse le théâtre et se place à gauche. — Raton, Marthe, Jean.

RATON.

Voyons un peu... d'abord ce petit mot. (Lisant à part.) « Mon cher Raton, je vous confie, comme « chef du peuple, cet ordre du roi... » Du roi! est-il possible! « Vous le remettrez vous-même « à son adresse. » Je n'y manquerai pas. « Après « quoi, et sans entrer dans aucun détail ni éclair- « cissement, vous vous retirerez, vous sortirez « du palais, vous vous tiendrez soigneusement « caché. » Tout cela sera scrupuleusement exécuté. « Et demain au point du jour, si vous « voyez le pavillon royal flotter sur les tours de « Christianborg, parcourez la ville avec tous « les amis dont vous pourrez disposer, en criant : « Vive le roi ! » C'est dit. « Déchirez sur-le- « champ ce billet. » (Le déchirant.) C'est fait.

MARTHE et JEAN.

Eh bien! qu'y a-t-il?

RATON *.

Taisez-vous, femme! taisez-vous! les secrets d'état ne vous regardent pas; qu'il vous suffise d'apprendre que je sais ce que j'ai à faire... Voyons un peu... (Prenant le papier cacheté.) « A « Raton de Burkenstaff, pour remettre au gé- « néral Koller. »

MARTHE.

Koller!

RATON, cherchant.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Se rappelant.) Ah! je sais... un des nôtres dont la reine nous parlait ce matin... tu ne te rappelles pas?

MARTHE.

Si vraiment!

RATON.

Il l'aura bientôt, c'est convenu. Quant à nous, mes enfants, ce qui nous reste à exécuter, c'est de sortir d'ici sans bruit, de nous tenir cachés toute la soirée...

MARTHE.

Y penses-tu ?

RATON.

Silence donc! c'est dans notre plan. (A Jean.) Toi, pendant la nuit, tu rassembleras les matelots norwégiens dont tu nous parlais tout-à-l'heure; tu leur donneras de l'or, beaucoup d'or; on me le rendra... en honneurs et en dignités... et puis vous viendrez tous me trouver avant le point du jour, et alors...

MARTHE.

Cela sauvera-t-il mon fils?

RATON.

Belle demande!... Oui, femme, oui, cela le sauvera... et je serai conseiller, et j'aurai une belle place, et Jean aussi... une petite.

JEAN.

Laquelle?

RATON.

Je te promets quelque chose... Mais nous perdons là un temps précieux, et j'ai tant d'affaires en tête! Quand il faut penser à tout, par où commencer? Ah! cette lettre à M. Koller, c'est par-là d'abord qu'il faut... Venez, suivez-moi.

(Jean et Marthe vont pour sortir par la porte à gauche; Koller paraît à la porte du fond; Raton s'arrête au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI.

JEAN, MARTHE, RATON, KOLLER.

KOLLER, apercevant Raton.

Que vois-je! Que faites-vous ici? qui êtes-vous?

RATON.

Que vous importe? je suis chez la reine, j'y suis par son ordre. Et vous-même, qui êtes-vous pour m'interroger?

KOLLER.

Le colonel Koller.

RATON.

Koller! quelle rencontre! Et moi, je suis Raton de Burkenstaff, chef du peuple.

KOLLER.

Et vous osez venir en ce palais, quand l'ordre est donné de vous arrêter?

MARTHE.

O ciel!

RATON.

Sois donc paisible! (A Koller à demi-voix.) Je sais qu'avec vous je n'ai rien à craindre; car nous sommes du même bord, nous nous entendons... vous êtes des nôtres.

KOLLER, avec mépris.

Moi!

RATON, à demi-voix.

Et la preuve, c'est que voilà un papier que je suis chargé de vous remettre, et de la part du roi.

KOLLER, vivement.

Du roi!... est-il possible!... Qu'est-ce que cela signifie? (Il ouvre la lettre, qu'il parcourt.) O ciel! un pareil ordre!...

RATON, le regardant et s'adressant à sa femme et à Jean.

Vous voyez déja l'effet...

KOLLER.

Christian!... c'est bien sa main, c'est sa signature... Et vous m'expliquerez, monsieur, comment il se fait...

RATON, gravement.

Je n'entrerai dans aucun détail ni éclaircissement : c'est l'ordre du roi; vous savez ce qui vous reste à faire... et moi aussi... je m'en vais.

MARTHE, le retenant.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc dans ce papier?

RATON.

Ça ne te regarde pas, et tu ne peux le sa-

* Retraversant le théâtre à droite et reprenant le milieu. —Jean, Raton, Marthe.

voir. (*A sa femme et à Jean.*) Viens, femme, partons.

JEAN.

J'aurai une place! j'espère bien qu'elle sera bonne... sans cela... Je vous suis, notre maître.

(*Raton, Marthe et Jean sortent par la petite porte à gauche.*)

SCÈNE XII.

RANTZAU, *sortant de la porte à deux battants, à gauche*; KOLLER, *debout, plongé dans ses réflexions, tenant toujours la lettre dans sa main.*

KOLLER.

Grand Dieu! monsieur de Rantzau!

RANTZAU.

Monsieur le colonel me semble bien préoccupé!

KOLLER, *allant à lui.*

Votre présence, monsieur le comte, est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux, et vous attesterez au conseil de régence...

RANTZAU.

Je n'en suis plus, j'ai donné ma démission.

KOLLER, *avec étonnement et à part.*

Sa démission!... l'autre parti va donc mal! (*Haut.*) Je ne m'attendais pas à un pareil événement, pas plus qu'à l'ordre inconcevable que je reçois à l'instant.

RANTZAU.

Un ordre!... et de qui?

KOLLER, *à demi-voix.*

Du roi.

RANTZAU.

Pas possible!

KOLLER.

Au moment où, d'après l'ordre du conseil, je me rendais ici pour arrêter la reine-mère, le roi, qui ne se mêlait plus depuis long-temps ni du gouvernement ni des affaires de l'état, le roi, qui semblait avoir résigné toute son autorité entre les mains du premier ministre, m'ordonne, à moi Koller, son fidèle serviteur, d'arrêter, ce soir même, Mathilde et Struensée.

RANTZAU, *froidement et après avoir regardé l'acte.*

C'est bien la signature de notre seul et légitime souverain, Christian VII, roi de Danemarck.

KOLLER.

Qu'en pensez-vous?

RANTZAU.

C'est ce que j'allais vous demander; car ce n'est pas à moi, c'est à vous que l'ordre est adressé.

KOLLER, *avec inquiétude.*

Sans doute; mais, forcé d'obéir au roi ou au conseil de régence, que feriez-vous à ma place?

RANTZAU.

Ce que je ferais!... D'abord je ne demanderais pas de conseils.

KOLLER.

Vous agiriez; mais dans quel sens?

RANTZAU, *froidement.*

Cela vous regarde. Comme, en toute affaire, votre intérêt seul vous détermine, pesez, calculez, et voyez lequel des deux partis vous offre le plus d'avantage.

KOLLER.

Monsieur...

RANTZAU.

C'est là, je pense, ce que vous me demandez, et je vous engagerai d'abord à lire attentivement la suscription de cette lettre; il y a là: Au général Koller.

KOLLER, *à part.*

Au général!... ce titre qu'on m'a toujours refusé... (*Haut.*) Moi, général!

RANTZAU, *avec dignité.*

C'est justice: un roi récompense ceux qui le servent, comme il punit ceux qui lui désobéissent.

KOLLER, *lentement et le regardant.*

Pour récompenser ou punir il faut du pouvoir; en a-t-il?

RANTZAU, *de même.*

Qui vous a remis cet ordre?

KOLLER.

Raton Burkenstaff, chef du peuple.

RANTZAU.

Cela prouverait qu'il y a dans le peuple un parti prêt à éclater et à vous seconder.

KOLLER, *vivement.*

Votre excellence peut-elle me l'assurer?

RANTZAU, *froidement.*

Je n'ai rien à vous dire; vous n'êtes pas mon ami, je ne suis pas le vôtre: je n'ai pas besoin de travailler à votre fortune.

KOLLER.

Je comprends... (*Après un instant de silence et se rapprochant de Rantzau.*) En sujet fidèle, je voudrais obéir aux ordres du roi... c'est mon devoir d'abord; mais les moyens d'exécution...

RANTZAU, *lentement.*

Sont faciles... la garde du palais vous est confiée, vous commandez seul aux soldats qui y sont renfermés...

KOLLER, *avec incertitude.*

D'accord; mais si l'on échoue...

RANTZAU, *négligemment.*

Eh bien! que peut-il arriver?

KOLLER.

Que demain Struensée me fera pendre ou fusiller.

RANTZAU, *se retournant vers lui avec fermeté.*

N'est-ce que cela qui vous arrête?

KOLLER, *de même.*

Oui.

RANTZAU, *de même.*

Aucune autre considération?

KOLLER, *de même.*

Aucune.

RANTZAU, froidement.

Eh bien! alors, rassurez-vous... de toute manière cela ne peut pas vous manquer.

KOLLER.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Que si demain Struensée est encore au pouvoir, il vous fera arrêter et condamner dans les vingt-quatre heures.

KOLLER.

Et sous quel prétexte? pour quel crime?

RANTZAU, lui montrant des lettres qu'il remet sur-le-champ dans sa poche.

En faut-il d'autre que ces lettres écrites par vous à la reine-mère, ces lettres qui contiennent la conception première du complot qui doit éclater aujourd'hui, et où Struensée verra qu'hier même en le servant vous le trahissiez encore?

KOLLER.

Monsieur, vous voulez me perdre!

RANTZAU.

Du tout; il ne tient qu'à vous que ces preuves de votre trahison deviennent des preuves de fidélité.

KOLLER.

Et comment?

RANTZAU.

En obéissant à votre souverain.

KOLLER, avec fureur.

Mais vous êtes donc pour le roi? vous agissez donc en son nom?

RANTZAU, avec fierté.

Je n'ai pas de compte à vous rendre; je ne suis pas en votre puissance et vous êtes dans la mienne; quand je vous ai entendu hier, devant le conseil assemblé, dénoncer des malheureux dont vous étiez le complice, je n'ai rien dit, je ne vous ai pas démasqué, je vous ai protégé de mon silence : cela me convenait alors, cela ne me convient plus aujourd'hui; et, puisque vous m'avez demandé conseil, je vais vous en donner un. (D'un air impératif et à demi-voix.) C'est celui d'exécuter les ordres de votre roi, d'arrêter cette nuit, au milieu du bal qui se prépare, Mathilde et Struensée, ou sinon...

KOLLER, dans le plus grand trouble.

Eh bien! dites-moi seulement que cette cause est désormais la vôtre, que vous êtes un des chefs, et j'accepte.

RANTZAU.

C'est vous seul que cela regarde. Ce soir la punition de Struensée, ou demain la vôtre. Demain vous serez général... ou fusillé... choisissez.

(Il fait un pas pour sortir.)

KOLLER, l'arrêtant.

Monsieur le comte!...

RANTZAU.

Eh bien! que décidez-vous, colonel?

KOLLER.

J'obéirai!

RANTZAU.

C'est bien! (Avec intention.) Adieu... général!

(Il sort par la porte à gauche, et Koller par le fond.)

ACTE CINQUIÈME.

Un salon de l'hôtel de Falkenskield. De chaque côté une grande porte; une au fond, ainsi que deux croisées donnant sur des balcons. A gauche, sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur la table, deux flambeaux allumés.

SCÈNE I.

CHRISTINE, enveloppée d'une mante, et dessous en costume de bal; FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, entrant en donnant le bras à sa fille.

Eh bien! comment cela va-t-il?

CHRISTINE.

Je vous remercie, mon père; beaucoup mieux.

FALKENSKIELD.

Votre pâleur m'avait effrayé; j'ai vu le moment où, au milieu de ce bal, devant la reine, devant toute la cour, vous alliez vous trouver mal.

CHRISTINE.

Vous le savez, j'aurais desiré rester ici; c'est vous qui, malgré mes prières, avez voulu que l'on me vît à cette fête.

FALKENSKIELD.

Certainement! que n'aurait-on pas dit de votre absence!... C'est déja bien assez qu'hier, lorsqu'on a arrêté chez moi ce jeune homme, tout le monde ait pu remarquer votre trouble et votre effroi... Ne fallait-il pas donner à penser que vos chagrins vous empêchaient de paraître à cette fête!

CHRISTINE.

Mon père!

FALKENSKIELD, reprenant d'un air détaché.

Qui du reste était superbe... Une magnificence! un éclat! et quelle foule dorée se pressait dans ces immenses salons!... Je ne veux pas d'autres preuves de l'affermissement de notre pouvoir; nous avons enfin fixé la fortune, et jamais, je crois, la reine n'avait été plus séduisante; on voyait rayonner un air de triomphe et de plaisir dans ses beaux yeux qu'elle reportait sans cesse sur Struensée... Eh! mais, à propos d'homme heureux, avez-vous remarqué le baron de Gœlher?

CHRISTINE.

Non, monsieur.

FALKENSKIELD.

Comment non? il a ouvert le bal avec la reine et paraissait plus fier encore de cette distinction que de sa nouvelle dignité de ministre, car il a été nommé... Il succède décidément à M. de Rantzau, qui, en habile homme, nous quitte et s'en va quand la fortune arrive.

CHRISTINE.

Tout le monde n'agit pas ainsi.

FALKENSKIELD.

Oui... il a toujours tenu à se singulariser; aussi nous ne lui en voulons pas; qu'il se retire, qu'il fasse place à d'autres, son temps est fini; et la reine, qui craint son esprit... a été enchantée de lui donner pour successeur...

CHRISTINE.

Quelqu'un qu'elle ne craint pas.

FALKENSKIELD.

Justement! un aimable et beau cavalier comme mon gendre.

CHRISTINE.

Votre gendre!

FALKENSKIELD, d'un air sévère, et regardant Christine.

Sans doute.

CHRISTINE, timidement.

Demain, mon père, je vous parlerai au sujet de M. de Gœlher.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi pas sur-le-champ?

CHRISTINE.

Il est tard, la nuit est bien avancée... et puis, je ne suis pas encore assez remise de l'émotion que j'ai éprouvée.

FALKENSKIELD.

Mais cette émotion, quelle en était la cause?

CHRISTINE.

Oh! pour cela, je puis vous le dire. Jamais je ne m'étais trouvée plus seule, plus isolée qu'au milieu de cette fête; et en voyant le plaisir qui brillait dans tous les yeux, cette foule si joyeuse, si animée, je ne pouvais croire qu'à quelques pas de là, peut-être, des infortunés gémissaient dans les fers... Pardon, mon père, c'était plus fort que moi; cette idée-là me poursuivait sans cesse. Quand monsieur d'Osten s'est approché de Struensée, qui était près de moi, et lui a parlé à voix basse, je n'entendais pas ce qu'il disait; mais Struensée témoignait de l'impatience, et, voyant la reine qui venait à lui, il s'est levé en disant : « C'est inutile, « monsieur; jamais de pitié pour les crimes de « haute trahison; ne l'oubliez pas. » Le comte s'est incliné, puis, regardant la reine et Struensée, il a dit : « Je ne l'oublierai pas, monsei- « gneur, et bientôt peut-être je vous le rap- « pellerai. »

FALKENSKIELD.

Quelle audace!

CHRISTINE.

Cet incident avait rassemblé quelques personnes autour de nous, et j'entendais confusément murmurer ces mots : « Le ministre a « raison; il faut un exemple... » « Soit, disaient « les autres, mais le condamner à mort!... » Le condamner!!! à ce mot un froid mortel s'est glissé dans mes veines; un voile a couvert mes yeux... j'ai senti que la force m'abandonnait.

FALKENSKIELD.

Heureusement, j'étais là, près de toi!

CHRISTINE.

Oui, c'était une terreur absurde, chimérique, je le sens, mais que voulez-vous? Renfermée aujourd'hui dans mon appartement, je n'avais vu ni interrogé personne... Il est un nom, vous le savez, que je n'ose prononcer devant vous; mais lui, n'est-ce pas, il n'y a pas à trembler pour ses jours?

FALKENSKIELD.

Non... sans doute... rassure-toi.

CHRISTINE.

C'est ce que je pensais... c'est impossible; et puis, arrêté hier, il ne peut pas être condamné aujourd'hui; et les démarches, les instances de ses amis, les vôtres, mon père...

FALKENSKIELD.

Certainement; et comme tu le disais, demain, mon enfant, demain nous parlerons de cela. Je me retire, je te quitte.

CHRISTINE.

Vous retournez à ce bal?

FALKENSKIELD.

Non, j'y ai laissé Gœlher, qui nous représente à merveille, et qui dansera probablement toute la nuit... Le jour ne peut pas tarder à paraître, je ne me coucherai pas, j'ai à travailler, et je vais passer dans mon cabinet. Holà! quelqu'un! (Joseph paraît au fond, ainsi qu'un autre domestique qui va prendre sur la table à gauche un des deux flambeaux.) Allons! de la force, du courage... bonsoir, mon enfant, bonsoir.

(Il sort suivi du domestique qui porte le flambeau.)

SCÈNE II.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE.

Je respire! je m'étais alarmée sans motif, il était question d'un autre. Hélas! il me semble que tout le monde doit être comme moi et ne s'occuper que de lui!...

JOSEPH, qui s'est approché de Christine.

Mademoiselle...

CHRISTINE.

Qu'y a-t-il, Joseph?

JOSEPH.

Une femme qui a l'air bien à plaindre est ici depuis long-temps. Quand elle devrait, disait-elle, passer toute la nuit à attendre, elle est

décidée à ne pas quitter l'hôtel sans avoir parlé à mademoiselle en particulier.

CHRISTINE.

A moi!

JOSEPH.

Du moins elle m'a supplié de vous le demander.

CHRISTINE.

Qu'elle vienne!... quoique bien fatiguée, je la recevrai.

JOSEPH, qui pendant ce temps a été chercher Marthe.

Entrez, madame, voilà mademoiselle et dépêchez-vous, car il est tard.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MARTHE, CHRISTINE.

MARTHE.

Mille pardons, mademoiselle, d'oser à une pareille heure...

CHRISTINE, la regardant.

Madame Burkenstaff!... (Courant à elle et lui prenant les mains.) Ah! que je suis contente de vous avoir reçue!... que je suis heureuse de vous voir! (A part, avec joie et attendrissement.) Sa mère! (Haut.) Vous venez me parler d'Éric?

MARTHE.

Eh! dans le désespoir qui m'accable, puis-je parler d'autre chose que de mon fils... de mon pauvre enfant!... je viens de le voir.

CHRISTINE, vivement.

Vous l'avez vu!

MARTHE, pleurant.

Je viens de l'embrasser, mademoiselle... pour la dernière fois!

CHRISTINE.

Que dites-vous?

MARTHE.

Son arrêt lui avait été signifié cette après-midi.

CHRISTINE.

Quel arrêt?... qu'est-ce que cela signifie?

MARTHE, avec joie.

Vous l'ignoriez donc!... ah! tant mieux!... sans cela, vous n'auriez pas été à ce bal, n'est-il pas vrai?... Quelque grande dame que vous soyez, vous n'auriez pas pu vous divertir quand celui qui avait tant d'affection pour vous est condamné à mort?

CHRISTINE, poussant un cri.

Ah!... (Avec égarement.) Ils disaient donc vrai!... c'était de lui qu'ils parlaient, et mon père m'a trompée! (A Marthe.) Il est condamné!

MARTHE.

Oui, mademoiselle... Struensée a signé, la reine a signé; concevez-vous cela? elle est mère cependant!... elle a un fils!

CHRISTINE.

Remettez-vous!... tout n'est pas perdu; j'ai encore de l'espoir.

MARTHE.

Et moi, je n'en ai plus qu'en vous!... Mon mari a des projets qu'il ne veut pas m'expliquer; je ne devrais pas vous dire cela; mais vous, du moins, vous ne me trahirez point; en attendant, il n'ose se montrer; il se tient caché; ses amis n'arriveront pas, ou arriveront trop tard... et moi, dans ma douleur, que puis-je tenter? que puis-je faire?... S'il ne fallait que mourir... je ne vous demanderais rien, mon fils serait déja sauvé. J'ai couru hier soir à sa prison, j'ai donné tant d'or qu'on a bien voulu me vendre le plaisir de l'embrasser; je l'ai serré contre mon cœur, je lui ai parlé de mon désespoir, de mes craintes!... Hélas!... il ne m'a parlé que de vous.

CHRISTINE.

Éric!...

MARTHE.

Oui, mademoiselle, oui, l'ingrat en me consolant pensait encore à vous. « J'espère, « me disait-il, qu'elle ignorera mon sort, qu'elle « n'en saura rien... car heureusement, c'est de « grand matin, c'est au point du jour...»

CHRISTINE.

Quoi donc?

MARTHE, avec égarement.

Eh bien! est-ce que je ne vous l'ai pas dit?... Est-ce que vous ne l'avez pas deviné à mon désespoir?... C'est tout-à-l'heure, c'est dans quelques instants qu'ils vont tuer mon fils!...

CHRISTINE.

Le tuer!...

MARTHE.

Oui, oui, c'est là, sur cette place, sous vos fenêtres, qu'ils vont le traîner... Alors, dans le délire, dans la fièvre où j'étais, je me suis arrachée de ses bras, et, loin de lui obéir, je suis accourue pour vous dire : Ils vont le tuer!... défendez-le! mais vous n'étiez pas ici... et j'attendais... Ah! quel supplice... et que j'ai souffert en comptant les instants de cette nuit que mes vœux desiraient et craignaient d'abréger!... Mais vous voilà, je vous vois; nous allons ensemble nous jeter aux pieds de votre père, aux pieds de la reine, nous demanderons la grace de mon fils.

CHRISTINE.

Je vous le promets.

MARTHE.

Vous leur direz qu'il n'est pas coupable; il ne l'est pas, je vous le jure; il ne s'est jamais occupé de révolte ni de complots; il n'a jamais songé à conspirer; il ne songeait à rien, qu'à vous aimer!...

CHRISTINE.

Je le sais, et c'est son amour qui l'a perdu; c'est pour moi, pour me sauver qu'il marcherait à la mort!... Oh! non... ça ne se peut pas... Soyez tranquille, je réponds de ses jours.

MARTHE.

Est-il possible!

CHRISTINE.

Oui, madame, oui, il y aura quelqu'un de perdu, mais ce ne sera pas lui!

MARTHE.

Que voulez-vous dire?...

CHRISTINE.

Rien!... rien!... Retournez chez vous, partez; dans quelques instants il aura sa grace, il sera sauvé!... fiez-vous-en à mon zèle.

MARTHE, hésitant.

Mais cependant...

CHRISTINE.

A ma parole... à mes serments.

MARTHE, de même.

Mais...

CHRISTINE, hors d'elle-même.

Eh bien!... à ma tendresse!... à mon amour!... Me croyez-vous maintenant?

MARTHE, avec étonnement.

O ciel!... oui, mademoiselle, oui, je n'ai plus peur. (Poussant un cri en montrant la croisée.) Ah!...

CHRISTINE.

Qu'avez-vous?

MARTHE.

J'avais cru voir le jour!... Non, grace au ciel, il fait sombre encore. Dieu vous protége et vous rende tout le bonheur que je vous dois... adieu... adieu!...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, seule, marchant avec agitation.

Je dirai la vérité, je dirai qu'il n'est pas coupable; je publierai tout haut qu'il s'est accusé lui-même pour ne pas me compromettre, pour sauver ma réputation. Et moi... (S'arrêtant.) Oh! moi... perdue, déshonorée à jamais... Eh bien!... eh bien! quand je penserai à tout cela... à quoi bon?... Il le faut, je ne peux pas le laisser périr. C'est par amour qu'il me donnait sa vie... et moi, par amour... je lui donnerai plus encore. (Se mettant à la table.) Oui, oui, écrivons; mais à qui me confier? à mon père?... oh! non; à Struensée? encore moins; il a dit devant moi qu'il ne pardonnerait jamais; mais à la reine! à Mathilde! elle est femme, elle me comprendra; et puis, je ne voulais pas le croire, mais si, comme on l'assure, elle est aimée, si elle aime!... O mon Dieu! fais que ce soit vrai: elle aura pitié de moi, et ne me condamnera pas. (Écrivant rapidement.) Hâtons-nous; cette déclaration solennelle ne laissera pas de doute sur son innocence... *Signé*, Christine de Falkenskield... (Laissant tomber la plume.) Ah!... c'est ma honte, mon déshonneur que je signe... (Pliant vivement la lettre.) N'y pensons pas, ne pensons à rien... Les moments sont précieux... et comment, à une heure pareille...? ah!... par madame de Linsberg, la première femme de chambre de la reine.... en lui envoyant Joseph, qui m'est dévoué... Oui, c'est le seul moyen de faire parvenir à l'instant cette lettre...

SCÈNE V.

CHRISTINE, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, qui est entré pendant les derniers mots, se trouve en face de Christine, qui veut sortir. Il lui prend la lettre des mains.

Une lettre, et pour qui donc?

CHRISTINE, avec effroi.

Mon père!...

FALKENSKIELD, lisant.

« A la reine Mathilde. » Eh! mais, ne vous troublez pas ainsi; puisque vous tenez tant à ce que cette lettre parvienne à sa majesté, je la lui remettrai; mais j'ai le droit, je pense, de connaître ce que ma fille écrit, même à sa souveraine, et vous permettez...

(Faisant le geste d'ouvrir la lettre.)

CHRISTINE, suppliante.

Monsieur...

FALKENSKIELD, l'ouvrant.

Vous y consentez... (Lisant.) O ciel!... Éric Burkenstaff était ici pour vous, caché dans votre appartement! et c'est là qu'aux yeux de tous il a été découvert...

CHRISTINE.

Oui, oui, c'est la vérité! Accablez-moi de votre colère: non que je sois coupable ni indigne de vous, je le jure; c'est déja trop que mon imprudence ait pu nous compromettre; aussi je ne cherche ni à me justifier, ni à éviter des reproches que j'ai mérités; mais j'apprends, et vous me l'aviez caché, qu'il est condamné à mort; que, victime de son dévouement, il va périr pour sauver mon honneur; j'ai pensé alors que c'était le perdre à jamais que de l'acheter à ce prix; j'ai voulu épargner à moi des remords... à vous un crime... j'ai écrit!

FALKENSKIELD.

Signer un tel aveu!... et par ce témoignage, qui va, qui doit devenir public, attester aux yeux de la reine, de ses ministres, de toute la cour, que la comtesse de Falkenskield, éprise d'un marchand de la Cité, a compromis pour lui son rang, sa naissance, son père, qui, déja en butte à tous les traits de la calomnie et de la satire, va cette fois être accablé et succomber sous leurs coups! Non, cet écrit, gage de notre déshonneur et de notre ruine, ne verra pas le jour.

CHRISTINE.

Qu'osez-vous dire! ô ciel! Ne pas vous opposer à cet arrêt!

FALKENSKIELD.

Je ne suis pas le seul qui l'ait signé.

CHRISTINE.

Mais vous êtes le seul qui connaissiez son innocence; et si vous refusez d'adresser ce billet à la reine, je cours me jeter à ses pieds... Oui, monsieur, oui, pour votre honneur, pour le repos éternel de vos jours; et je lui crierai: Grace, madame!... sauvez Éric, et sur-tout sauvez mon père!

FALKENSKIELD, la retenant par la main.

Non! vous n'irez pas!... vous ne sortirez pas d'ici!

CHRISTINE, effrayée.

Vous ne voudrez pas, je pense, me retenir par la force?

FALKENSKIELD.

Je veux, malgré vous-même, vous empêcher de vous perdre, et vous ne me quitterez pas...

(Il va fermer la porte du fond. Christine le suit pour le retenir, mais elle jette les yeux sur la croisée et pousse un cri *.)

CHRISTINE.

O ciel! voici le jour, voici l'instant de son supplice; si vous tardez encore, il n'y a plus d'espoir de le sauver; il ne nous restera plus rien... rien que des remords. Mon père! au nom du ciel et par vos genoux que j'embrasse, ma lettre! ma lettre!

FALKENSKIELD.

Laissez-moi... relevez-vous.

CHRISTINE.

Non, je ne me relèverai pas; j'ai promis ses jours à sa mère; et quand elle viendra me demander son fils, que vous aurez tué, et que j'aime... (Mouvement de colère de Falkenskield. Christine se relève vivement.) Non, non, je ne l'aime plus... je l'oublierai... je manquerai à mes serments... j'épouserai Gœlher... je vous obéirai... (Poussant un cri.) Ah! ce roulement funèbre, ce bruit d'armes qui a retenti... (Courant à la croisée à gauche **.) Des soldats s'avancent et entourent un prisonnier; c'est lui! il marche au supplice! ma lettre! ma lettre! il est peut-être temps encore! ma lettre!

FALKENSKIELD.

J'ai pitié de votre déraison, et voilà ma seule réponse.

(Il déchire la lettre.)

CHRISTINE.

Ah! c'en est trop! votre cruauté me détache de tous les liens qui m'attachaient à vous. Oui, je l'aime; oui, je n'aimerai jamais que lui... S'il meurt, je ne lui survivrai pas, je le suivrai... Sa mère du moins sera vengée, et comme elle vous n'aurez plus d'enfant.

* Falkenskield, en redescendant le théâtre, a pris la gauche. — Falkenskield, Christine

** Christine, Falkenskield.

FALKENSKIELD.

Christine!

(On entend du bruit en dehors.)

CHRISTINE, avec force.

Mais écoutez... écoutez-moi bien : si ce peuple qui s'indigne et murmure se soulevait encore pour le délivrer; si le ciel, le sort... que sais-je? le hasard peut-être, moins cruel que vous, venait à le soustraire à vos coups, je vous déclare ici qu'aucun pouvoir au monde, pas même le vôtre, ne m'empêchera d'être à lui; j'en fais le serment.

(On entend un roulement de tambour plus fort et des clameurs dans la rue. Christine pousse un cri et tombe sur un fauteuil la tête cachée dans ses mains. Dans ce moment on frappe à la porte du fond. Falkenskield va ouvrir.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, RANTZAU, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, étonné.

M. de Rantzau chez moi! à une pareille heure!

CHRISTINE, courant à lui en sanglotant.

Ah! monsieur le comte, parlez... est-il donc vrai?... ce malheureux Éric...

FALKENSKIELD.

Silence! ma fille.

CHRISTINE, avec égarement.

Qu'ai-je à ménager maintenant? Oui, monsieur le comte, je l'aimais, je suis cause de sa mort, je m'en punirai.

RANTZAU, souriant.

Un instant! vous n'êtes pas si coupable que vous croyez, car Éric existe encore.

FALKENSKIELD et CHRISTINE.

O ciel!

CHRISTINE.

Et ce bruit que nous avons entendu...

RANTZAU.

Venait des soldats qui l'ont délivré.

FALKENSKIELD, voulant sortir.

C'est impossible! et ma vue seule...

RANTZAU.

Pourrait peut-être augmenter le danger; aussi moi qui ne suis plus rien, qui ne risque rien, j'accourais auprès de vous, mon cher et ancien collègue.

FALKENSKIELD.

Pour quelle raison?

RANTZAU.

Pour vous offrir, ainsi qu'à votre fille, un asile dans mon hôtel.

FALKENSKIELD, stupéfait.

Vous!

CHRISTINE.

Est-il possible!

RANTZAU.

Cela vous étonne! N'en auriez-vous pas fait autant pour moi?

FALKENSKIELD.

Je vous remercie de vos soins généreux, mais je veux savoir avant tout... Ah! c'est M. de Gœlher! eh bien! mon ami, qu'y a-t-il? parlez donc!

SCÈNE VII.

CHRISTINE, RANTZAU, GOELHER, FALKENSKIELD.

GOELHER.

Est-ce que je sais? c'est un désordre, une confusion. J'ai beau demander comme vous : Qu'y a-t-il? comment cela se fait-il? tout le monde m'interroge et personne ne me répond.

FALKENSKIELD.

Mais vous étiez là cependant... vous étiez au palais...

GOELHER.

Certainement, j'y étais; j'ai ouvert le bal avec la reine; et quelque temps après le départ de sa majesté, je dansais le nouveau menuet de la cour avec mademoiselle de Thornston, lorsque tout-à-coup, parmi les groupes occupés à nous admirer, je remarque une distraction qui n'était pas naturelle; on ne nous regardait plus, on causait à voix basse, un murmure sourd et prolongé circulait dans les salons... Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que c'est? Je le demande à ma danseuse, qui ne le sait pas plus que moi, et j'apprends par un valet de pied tout pâle et tout effrayé, que la reine Mathilde vient d'être arrêtée dans sa chambre à coucher par l'ordre du roi.

FALKENSKIELD.

L'ordre du roi!... et Struensée?

GOELHER.

Arrêté aussi, comme il rentrait du bal.

FALKENSKIELD, avec impatience.

Et Koller, morbleu! Koller, qui avait la garde du palais, qui y commandait seul!

GOELHER.

Voilà le plus étonnant et ce qui me fait croire que ce n'est pas vrai. On ajoutait que cette double arrestation avait été exécutée, par qui? par Koller lui-même, porteur d'un ordre du roi.

FALKENSKIELD.

Lui, nous trahir! ce n'est pas possible!

GOELHER, à Rantzau.

C'est ce que j'ai dit, ce n'est pas possible; mais en attendant on le dit, on le répète; la garde du palais crie : Vive le roi! le peuple appelé aux armes par Raton Burkenstaff et ses amis crie encore plus haut; les autres troupes, qui avaient d'abord résisté, font maintenant cause commune avec eux; enfin je n'ai pu rentrer à mon hôtel, devant lequel j'ai aperçu un attroupement; et j'arrive chez vous, non sans danger, encore tout en émoi et en costume de bal.

RANTZAU.

C'est moins dangereux dans ce moment qu'en costume de ministre.

GOELHER.

Je n'ai pas eu le temps depuis hier de commander le mien.

RANTZAU.

Vous pouvez vous épargner ce soin. Que vous disais-je hier? Il n'y a pas vingt-quatre heures, et vous n'êtes plus ministre.

GOELHER.

Monsieur!

RANTZAU.

Vous l'aurez été pour danser une contredanse, et après les travaux d'un pareil ministère vous devez avoir besoin de repos; je vous l'offre chez moi, (vivement.) ainsi qu'à tous les vôtres, seul asile où vous soyez maintenant en sûreté, et vous n'avez pas de temps à perdre. Entendez-vous les cris de ces furieux? venez, mademoiselle, venez... suivez-moi tous, et partons.

(Dans ce moment les deux croisées du fond s'ouvrent violemment. Jean et plusieurs matelots ou gens du peuple paraissent sur le balcon armés de carabines.)

SCÈNE VIII.

JEAN, en dehors du balcon, à gauche; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GOELHER.

JEAN, les couchant en joue.

Halte-là, messeigneurs, on ne s'en va pas ainsi.

CHRISTINE, poussant un cri et se jetant au-devant de son père, qu'elle entoure de ses bras.

Ah! je suis toujours votre fille! je le suis pour mourir avec vous!

JEAN.

Recommandez votre ame à Dieu!

SCÈNE IX.

JEAN, RANTZAU; ÉRIC, le bras gauche en écharpe, s'élançant par la porte du fond et se mettant devant CHRISTINE, FALKENSKIELD et GOELHER.

ÉRIC, à Jean et à ses compagnons, qui viennent de sauter du balcon dans la chambre.

Arrêtez!... point de meurtre! point de sang répandu!... qu'ils tombent du pouvoir, c'est assez. (Montrant Christine, Falkenskield et Gœlher.) Mais au prix de mes jours je les défendrai, je les protègerai! (Apercevant Rantzau et courant à lui.) Ah! mon sauveur! mon Dieu tutélaire!

FALKENSKIELD, étonné.

Lui! monsieur de Rantzau!

JEAN et SES COMPAGNONS, s'inclinant.

Monsieur de Rantzau! c'est différent; c'est l'ami du peuple; il est des nôtres.

GOELHER.

Est-il possible!

RANTZAU, à Falkenskield, Gœlher et Christine.

Eh! mon Dieu, oui... ami de tout le monde! demandez plutôt au général Koller et à son digne allié, messire Raton Burkenstaff.

TOUS, criant.

Vive Raton Burkenstaff!

(Rantzau remonte le théâtre, et Éric le traverse pour se placer près de Jean.)

SCÈNE X.

JEAN et ses Compagnons, ÉRIC; MARTHE, entrant la première et s'élançant vers son fils, qu'elle embrasse; RATON, entouré de tout le peuple; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GOEHLER; derrière eux, KOLLER; et au fond, Peuple, Soldats, Magistrats, Gens de la cour.

MARTHE, embrassant Éric.

Mon fils!... blessé! il est blessé!

ÉRIC.

Non, ma mère, ce n'est rien. (Elle l'embrasse à plusieurs reprises, tandis que le peuple crie:) Vive Raton Burkenstaff!

RATON.

Oui, mes amis, oui, nous avons enfin réussi; grace à moi, je m'en vante, qui, pour le service du roi, ai tout mené, tout dirigé, tout combiné.

TOUS.

Vive Raton!

RATON, à sa femme.

Tu l'entends, ma femme, la faveur m'est revenue.

MARTHE.

Eh! que m'importe, à moi?... je ne demande plus rien; j'ai mon fils.

RATON.

Mais, silence, messieurs! silence!... J'ai là les ordres du roi, des ordres que je viens de recevoir à l'instant; car c'est en moi que notre auguste souverain a une confiance illimitée et absolue.

JEAN, à ses compagnons.

Et le roi a raison. (Montrant son maître qui tire de sa poche l'ordonnance du roi.) Une fameuse tête, sans que cela paraisse! Il savait bien ce qu'il faisait en jetant l'or à pleines mains. (Avec joie.) Car de vingt mille florins, il ne lui reste rien, pas une rixdale.

RATON, tout en décachetant le papier, lui faisant signe de se taire.

Jean!...

JEAN.

Oui, notre maître. (A ses compagnons.) En revanche, si ça avait mal tourné, nous y passions tous, lui, son fils, sa famille et ses garçons de boutique.

RATON.

Jean, taisez-vous!

JEAN.

Oui, notre maître. (Criant.) Vive Burkenstaff!

RATON, avec satisfaction.

C'est bien, mes amis; mais du silence. (Lisant.) «Nous, Christian VII, roi de Danemarck, à nos fidèles sujets et habitants de Copenhague. Après avoir puni la trahison, il «nous reste à récompenser la fidélité dans la «personne du comte Bertrand de Rantzau, «que, sous la régence de notre mère, la reine «Marie-Julie, nous nommons notre premier «ministre...

RANTZAU, d'un air modeste.

Moi! qui ai demandé ma retraite et qui veux me retirer des affaires...

RATON, sévèrement.

Vous ne le pouvez pas, monsieur le comte; le roi l'ordonne, il faut obéir... Laissez-moi achever, de grace! (Continuant à lire.) «Dans la «personne du comte Bertrand de Rantzau, que «nous nommons premier ministre, (avec emphase.) et dans celle de Raton de Burkenstaff, «négociant de Copenhague, que nous nommons «dans notre maison royale, (Baissant la voix.) «premier marchand de soieries de la couronne.»

TOUS.

Vive le roi!

JEAN.

C'est superbe! nous aurons les armes royales sur notre boutique.

RATON, faisant la grimace.

La belle avance!... et au prix que ça me coûte!...

JEAN.

Et moi, la petite place que vous m'aviez promise...?

RATON.

Laisse-moi tranquille!

JEAN, à ses compagnons.

Quelle ingratitude!... moi qui suis cause de tout... aussi il me le paiera!

RANTZAU *.

Puisque le roi l'exige, il faut bien s'y soumettre, messieurs, et se charger d'un fardeau qu'allégera, je l'espère, (aux magistrats.) l'affection de mes concitoyens. (A Éric.) Pour vous, mon jeune officier, qui dans cette occasion avez couru les plus grands risques... on vous doit quelque récompense.

ÉRIC, avec franchise.

Aucune; car, je puis le dire maintenant à vous, à vous seul... (A demi-voix.) Je n'ai jamais conspiré!

RANTZAU, lui imposant silence.

C'est bien! c'est bien! voilà de ces choses qu'on ne dit jamais... après **.

* Pendant ce temps Éric a remonté le théâtre et s'est rapproché de Rantzau. — Jean, Marthe, Raton, Éric, Rantzau, Christine, Falkenskield, Gœlher, Koller derrière eux.

** Marthe, pendant ce temps, a remonté le théâtre et se trouve entre son mari et son fils. — Les acteurs sont dans l'ordre suivant: Jean, Raton, Marthe, Éric, Rantzau, Koller, Christine, Falkenskield, Gœlher.

RATON, à part, tristement.

Fournisseur de la cour!

MARTHE.

Tu dois être content... c'est ce que tu desirais.

RATON.

Je l'étais déja par le fait, excepté que je fournissais deux reines, et qu'en en renvoyant une je perds la moitié de ma clientelle.

MARTHE.

Et tu as risqué ta fortune, ton existence, celle de ton fils, qui est blessé... dangereusement peut-être... et pourquoi?

RATON, montrant Rantzau et Koller.

Pour que d'autres en profitent.

MARTHE.

Faites donc des conspirations!

RATON, lui tendant la main.

C'est dit... désormais je les regarderai passer, et le diable m'emporte si je m'en mêle!

TOUT LE PEUPLE, entourant Rantzau et s'inclinant devant lui *.

Vive le comte de Rantzau!

* A gauche, Jean et ses compagnons, formant un premier groupe; Raton, Marthe, Eric, formant un second groupe; Rantzau au milieu, Koller près de lui; Christine, Falkenskield, Gœlher, formant un dernier groupe à droite; au fond, le peuple et les soldats.

FIN DE BERTRAND ET RATON.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
nº 4, boulevart d'Enfer.





C'EST ENCORE DU BONHEUR,

OU

LE PRÉDESTINÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

AVEC

UN ÉPILOGUE;

PAR

MM. ARNOULD ET LOCKROY.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 5 décembre 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

Jules ROGER	M. Arnal.
Anatole DE KERBEC, sous-lieutenant de dragons.	M. Volnys.
Un Domestique	M. Cassel.
Gabrielle DE KAFLESTRU	Mme Thénard.
Une Dame	Mme Lacaze.
Une jeune Dame	Mlle Atala.
Une Hôtesse	Mlle Fanny.



ACTE PREMIER.

Une salle d'auberge ; au fond, à droite, une porte ; à gauche, une grande croisée donnant sur un balcon ; au milieu, une grande cheminée sur laquelle est un flambeau allumé. A gauche, au premier plan, une autre porte ; à droite, un grand fauteuil et une table. Au lever du rideau, on voit, par la croisée, monter des bottes de paille dans le grenier.

SCÈNE I.

L'HOTESSE, se penchant sur le balcon *.

Comment ? cette paille n'est pas encore rentrée, et voilà la nuit !... C'est qu'il y en a jusqu'au balcon ! Sont-ils lambins !... Qu'est-ce que vous avez donc fait tout cet après-midi, Pierre ? (On entend dans le lointain le bruit d'un fouet.) Pierre !... c'est ça ! allez dans le grenier avec une chandelle, pour mettre le feu à la maison ! Voulez-vous descendre ?... (Le bruit du fouet se rapproche.) On rentrera ça demain matin. Voyez plutôt ce qui nous arrive là. Quelque chaise de poste, sans doute. Elle tombe bien !

UNE VOIX, en dehors.

Ohé ! ohé ! des chevaux !

UNE AUTRE VOIX.

Voilà !

LA PREMIÈRE VOIX.

Ohé ! Jacques ! Antoine ! ohé ! à cheval ! Dix francs pour boire ! Aie donc ! sacre...

L'HOTESSE.

Il paraît que ces voyageurs sont pressés. Ma foi, tant pis ! ils attendront. Ce n'est pas ma faute ; pourquoi viennent-ils trop tard ? (Grand bruit de voix dans la coulisse.) Depuis cinq ans que j'ai mon brevet, je n'ai jamais vu passer autant de chaises de poste qu'aujourd'hui.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

SCÈNE II.

L'HOTESSE, ROGER.

ROGER, entrant furieux, en habit de voyage.

Comment, pas de chevaux?

L'HOTESSE.

Non, monsieur.

ROGER.

Allons donc! ça ne se peut pas : je suis trop pressé.

L'HOTESSE.

Désolée, monsieur; mais tous sont partis.

ROGER.

Ça m'est égal; il faut qu'on m'en trouve.

L'HOTESSE.

Il me serait impossible de vous en donner un seul.

ROGER.

Ça m'est égal.

L'HOTESSE.

Mais, monsieur...

ROGER.

Mais, madame, j'arrive; c'est ici un relai de poste; je demande des chevaux : vous devez en avoir.

L'HOTESSE.

Certainement nous n'en manquons pas...

ROGER.

Eh bien! alors, voyons... dépêchons-nous.

L'HOTESSE.

Mais c'est comme un fait exprès. Il a passé aujourd'hui sept ou huit courriers venant de Russie qui nous ont tout enlevé.

ROGER.

Quel conte me faites-vous avec vos courriers?

L'HOTESSE.

Je crois que nous allons avoir la guerre.

ROGER.

Est-ce que ça me regarde?

L'HOTESSE.

Par exemple, monsieur peut être sûr que dès que nos postillons seront de retour... C'est la première fois que nous nous trouvons dans un pareil embarras,

ROGER.

C'est fort heureux pour moi. Comment nommez-vous cet endroit?

L'HOTESSE.

Charly, entre Château-Thierry et Montreuil... à quinze lieues de Paris.

ROGER.

A quinze lieues!... Ah ça! madame, est-ce que vous croyez que je vais rester ici? que je peux attendre? Mais je ne le veux pas, madame; je ne le peux pas. Nous ne sommes point dans une habitation isolée. Vous avez des voisins, des ressources. Il faut qu'on attelle quelque chose à ma voiture, ce que vous voudrez... Enfin, il y a des quadrupèdes dans ce village? n'importe l'espèce.

L'HOTESSE.

Oh! monsieur, à part le cheval du curé et celui du médecin, qui demeure à trois quarts de lieue d'ici, vous n'en trouverez pas qui soient capables de vous conduire.

ROGER.

Mais c'est donc un trou que votre village?

L'HOTESSE.

Il est sûr qu'il ne présente pas beaucoup de ressources. (On entend de nouveau un bruit de fouet.)

ROGER.

Qu'est-ce que c'est? Des chevaux qui reviennent, peut-être?

L'HOTESSE, au balcon.

Non : des chevaux qui arrivent essoufflés. Encore une chaise de poste qui vient de Metz.

UNE VOIX, en dehors.

Ohé! Jacques! Antoine! ohé!

ROGER.

Si celui-là est aussi pressé que moi, je le plains.

L'HOTESSE.

Encore un qui va s'impatienter. Pardon, monsieur, voilà un voyageur qui nous arrive et il faut que j'aille...

SCÈNE III.

L'HOTESSE, ROGER, KERBEC *.

KERBEC, entrant furieux.

(Il est en capote et en bonnet de police.)

Comment, pas de chevaux?

L'HOTESSE.

Non, monsieur.

KERBEC.

Allons donc! ça ne se peut pas : je suis trop pressé.

L'HOTESSE.

Tous sont partis, monsieur.

KERBEC.

Ça m'est égal, il faut qu'on m'en trouve.

L'HOTESSE.

Mon Dieu! monsieur, il me serait impossible de vous en donner un seul.

KERBEC.

Ça m'est égal.

L'HOTESSE.

Je vous ferai observer, monsieur...

KERBEC.

Je vous répondrai, madame, que j'arrive, que vous tenez un relai de poste, et que vous devez avoir des chevaux.

ROGER, à part.

Oui, va toujours, va.

L'HOTESSE.

Certainement, je ne demanderais pas mieux

* Kerbec, l'Hôtesse, Roger.

que de vous servir, mais il a passé aujourd'hui sept ou huit courriers venant de Russie qui nous ont tout enlevé. Je crois que nous allons avoir la guerre.

KERBEC.

Allez vous promener. Qu'est-ce que ça me fait?

ROGER, à part.

Si cette femme-là lui est aussi insupportable qu'à moi!...

L'HOTESSE.

Il faut nécessairement que monsieur attende le retour de nos postillons. Je le disais tout-à-l'heure, c'est la première fois qu'il nous arrive...

KERBEC.

Ah! ça, madame, vous comprenez que je ne peux pas rester ici, que je ne peux pas m'arrêter à quinze lieues de Paris. Vous n'avez pas de chevaux, mais à force d'argent, on en trouvera peut-être dans cet endroit.

L'HOTESSE.

Pas un qui soit en état de vous conduire.

KERBEC.

Mais c'est donc un trou que votre village?

L'HOTESSE.

C'est la question que monsieur me faisait tout-à-l'heure.

(Kerbec et Roger se regardent sans se saluer.)

KERBEC.

Eh bien! madame, qu'est-ce que vous attendez? qu'est-ce que vous demandez?

L'HOTESSE.

Pardon, messieurs, je voulais vous dire...

KERBEC.

Que vous n'avez pas de chevaux? Est-ce que vous allez recommencer?

L'HOTESSE.

Non; mais que ce n'est pas ici une salle d'attente, et que...

KERBEC.

Allez au diable!

L'HOTESSE, à Roger.

Monsieur...

ROGER.

Oh! assez, madame.

ROGER, KERBEC.

AIR : Je saurai bien le faire marcher droit.

Finirez-vous ces propos ennuyeux?
Ici vraiment c'est bien assez d'attendre;
Allez-vous-en, je ne veux rien entendre,
De ce retard je suis trop furieux.

L'HOTESSE, à Kerbec.

Mais...

KERBEC.

Voulez-vous me laisser en repos?

L'HOTESSE, à Roger.

Monsieur, vous devez me comprendre...

ROGER.

Je ne sors pas avant que vos chevaux
Ici ne viennent pour me prendre.

ENSEMBLE.

ROGER, KERBEC.

Oui, finissez vos propos ennuyeux,
Ici vraiment c'est bien assez d'attendre;
Allez-vous-en, je ne veux rien entendre,
De ce retard je suis trop furieux.

L'HOTESSE.

De cette salle il faut sortir tous deux,
Ici, messieurs, vous ne pouvez attendre...
J'ai beau crier, aucun ne veut m'entendre:
Ma foi, tant pis! qu'ils s'arrangent entre eux.

SCÈNE IV.

KERBEC, ROGER.

(Ils se regardent quelque temps.)

KERBEC, à part.

C'est ce monsieur que je n'ai jamais pu passer en route.

ROGER, de même.

Je ne sais pas pourquoi la figure de cet homme-là me déplaît souverainement. (Ils vont s'asseoir chacun de son côté. Après un long silence, Kerbec tire de sa poche un briquet et allume un cigare.)

ROGER, après un temps.

Monsieur a l'habitude de fumer?

KERBEC.

Oui, monsieur.

ROGER.

C'est bien amusant pour ceux qui sont là. (Nouveau silence. Roger, que l'odeur incommode, tire de sa poche un flageolet, et commence à jouer un air.)

KERBEC, après un moment.

Monsieur a l'habitude de jouer de cet instrument?

ROGER.

Oui, monsieur.

KERBEC.

C'est bien amusant pour ceux qui sont là. (Roger continue.) Tenez, monsieur, si vous voulez cesser de jouer, je jetterai mon cigare.

ROGER.

C'est convenu, monsieur. (Kerbec jette son cigare. Roger remet son flageolet dans sa poche.)

KERBEC.

Pardieu, monsieur, vous avez là un talent auquel personne ne résistera jamais.

ROGER.

J'en ai eu quelquefois la preuve dans mes voyages.

KERBEC.

Monsieur vient de loin?

ROGER.

D'Astrakan, monsieur.

KERBEC.

Vous dites?

ROGER.

Je dis d'Astrakan.

KERBEC.

Monsieur, si c'est une plaisanterie, je ne les aime pas.

ROGER.

Parbleu, monsieur, je ne vois pas qu'il y ait là le mot pour rire.

KERBEC.

Monsieur vient donc effectivement?... Monsieur est étranger, peut-être?

ROGER.

De Dunkerque, monsieur. Et vous?

KERBEC.

Français aussi, et officier.

ROGER.

De gendarmerie, monsieur?

KERBEC.

Non, monsieur, de dragons; et je ne sais ce qui vous a fait supposer...

ROGER.

Vos questions, monsieur.

KERBEC.

Est-ce que vous vous en croyez offensé?

ROGER.

Du tout; mais il m'est permis de trouver vos demandes aussi singulières que vous trouvez mes réponses.

KERBEC.

C'est qu'on ne vient pas d'Astrakan, monsieur.

ROGER.

On y va bien, monsieur.

KERBEC.

Avec une mission du gouvernement ou de l'Académie des sciences, à la bonne heure.

ROGER.

En se promenant, monsieur.

KERBEC.

Qui fait de ces promenades-là?

ROGER.

Moi.

KERBEC, *se levant.*

Cette fois, monsieur, ceci a assez l'air d'une mauvaise plaisanterie pour que j'en exige l'explication.

ROGER, *se levant.*

Si cela vous amuse, je le veux bien. D'ailleurs j'aime mieux une histoire qu'une querelle. (*A part.*) Et puis je ne serais pas fâché de l'ennuyer aussi à mon tour. (*Haut.*) On dit que je suis un original.

KERBEC.

Vous en avez l'air, monsieur.

ROGER.

Ne l'est pas qui veut; la vérité est que je me laisse volontiers aller à toutes mes impressions. Une idée me distrait d'une autre... Enfin, je suis un assez drôle de corps. J'ai quitté Dunkerque, il y a un an, pour huit jours. J'ai été à Bruxelles, une succession... des affaires... Vous ne demandez pas que je vous en rende compte?

KERBEC.

Non, monsieur.

ROGER.

Aussi bien, je ne le ferais pas. Bruxelles m'ennuyait; c'est tout simple; on n'y boit que de la bière, on y fume toute la journée. Je n'aime pas le tabac. J'allais revenir, lorsqu'on me dit que le roi de Prusse faisait faire à ses troupes de grandes manœuvres auprès d'Aix-la-Chapelle. Je n'avais jamais vu de grandes manœuvres, l'occasion se présentait, je la saisis. Parmi les badauds que ces revues, cette petite guerre avaient attirés, on comptait tout le corps diplomatique; dans ce corps, l'ambassade d'Autriche; dans cette ambassade, un secrétaire: ce secrétaire avait une femme.

AIR du vaudeville du *Roman par lettres.*

Par intérim chargé seul des affaires,
Sans procédés, brouillon et chicaneur,
Il se créait partout des adversaires
Et remplaçait fort mal l'ambassadeur;
Mais, près de lui, sa femme, par bonheur,
En savoir-faire étant beaucoup plus riche,
Pour réparer des torts qu'elle blâmait,
Secrètement regagnait à l'Autriche
Tous les amis que son mari perdait.

J'eus le bonheur d'être traité comme eux. Monsieur me dispense d'entrer dans de plus longs détails à ce sujet.

KERBEC.

Parfaitement, monsieur.

ROGER.

Enchanté que vous me compreniez. Après les manœuvres, tout le corps diplomatique revint à Berlin; j'en faisais presque partie... je le suivis. Monsieur connaît-il Berlin?

KERBEC.

Non, monsieur.

ROGER.

Une petite ville, pleine de soldats... une jolie caserne. J'allais revenir, lorsque je me souvins tout-à-coup d'avoir lu quelque part que rien n'était comparable à la débâcle de la Newa. J'avais juste le temps d'arriver à Pétersbourg, je me mis en route. Monsieur connaît-il Pétersbourg?

KERBEC.

Non, monsieur. (*A part.*) J'aimerais presque autant qu'il reprît son flageolet.

(*Il va se rasseoir.*)

ROGER.

Une belle ville, avec des palais à chaque pas et des soldats qui mendient au coin des rues. J'y fis la connaissance d'un officier russe qui reçut l'ordre d'aller avec son régiment châtier je ne sais quelle tribu de Tartares. Je l'accompagnai un bout de chemin; nous arrivâmes ensemble à Astrakan. Monsieur connaît-il Astrakan?

KERBEC.

Pardieu, monsieur, laissez-moi tranquille.

(Il se lève et fait quelques pas vers le fond.)

ROGER.

Oh! ne vous dérangez pas pour y aller; une ville peu importante, qui n'est remarquable que par ses fourrures. J'avais envie de voir le Caucase, lorsqu'heureusement je tombai malade. Au bout de six semaines, je reçus de Paris une lettre très-pressée qui me suivait de ville en ville depuis sept mois. Cette lettre me rappela que je n'étais parti que pour huit jours. Je pris à peine le temps de faire mes paquets; je revins en toute hâte, et depuis quarante et un jours, ou neuf cent quatre-vingt-quatre heures, que j'ai quitté Astrakan, je ne me suis encore arrêté qu'ici.

KERBEC.

Savez-vous que votre histoire ressemble à une seconde mystification?

ROGER.

J'en suis fâché, monsieur, mais je n'y peux rien.

KERBEC.

Vous êtes un plaisant, monsieur.

ROGER.

Comment l'entendez-vous, monsieur?

KERBEC.

Mais je ne joue pas volontiers le rôle de dupe.

ROGER.

A qui en avez-vous?

KERBEC.

Je vous préviens, monsieur, que vous vous adressez mal.

ROGER.

Ah! ça, décidément est-ce que vous voulez me chercher querelle? (A part.) Il est encore plus insupportable que je ne pensais, ce monsieur-là.

SCÈNE V.

ROGER, KERBEC, L'HOTESSE *.

L'HOTESSE, à Roger.

Monsieur, voilà un postillon et des chevaux qui arrivent.

ROGER.

Enfin! ce n'est pas malheureux.

KERBEC.

Eh bien! et moi, madame?

L'HOTESSE.

Il faut que vous attendiez encore; monsieur a retenu ceux-ci.

KERBEC.

Pourquoi monsieur plutôt que moi?

ROGER.

Parce que je suis arrivé le premier.

* Kerbec, l'Hôtesse, Roger.

KERBEC.

Ce n'est pas une raison, monsieur.

ROGER, (à part.)

Il est charmant.

KERBEC.

Non, monsieur, ce n'est pas une raison.

ROGER.

Madame, je vous en prie, faites atteler... je n'ai pas de temps à perdre.

L'HOTESSE.

Oui, monsieur, dans l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ROGER, KERBEC *.

KERBEC, arrêtant Roger qui va sortir.

Vous allez partir, monsieur?

ROGER.

Si vous voulez bien le permettre.

KERBEC.

Monsieur, vous pouvez me rendre un grand service.

ROGER.

C'est possible.

(Il fait un mouvement pour sortir.)

KERBEC, le retenant.

Donnez-moi une place dans votre voiture.

ROGER.

Plaît-il?

KERBEC.

D'ici à Paris... quinze lieues... il faut quatre heures.

ROGER.

Désolé, monsieur. J'ai l'habitude de voyager seul.

KERBEC.

Alors, cédez-moi vos chevaux.

ROGER.

Ah! ceci est plus joli... Et qu'est-ce que je ferai, moi?

KERBEC.

Vous attendrez à ma place.

ROGER.

Eh bien! je trouve ça assez juste. (A part.) C'est un type que ce grand monsieur-là.

KERBEC.

Ainsi, vous consentez?

ROGER.

Allons donc! je refuse positivement.

KERBEC.

Et que vous importe à vous, monsieur, d'arriver deux heures, trois heures, quatre heures plus tard? Mais à moi, chaque seconde paraît un siècle.

ROGER.

Décidément, monsieur, vous êtes étonnant. Qui vous dit qu'il n'en est pas de même pour

* Kerbec, Roger.

moi? que je ne sois pas cent fois plus pressé que vous encore?

KERBEC.

Vous vous trompez.

ROGER.

Je le parierais.

KERBEC.

Ça ne se peut pas.

ROGER, criant.

Ça se peut, ça est, et je le soutiens.

KERBEC.

Vous y mettez de l'entêtement, monsieur; mais au moins, vous ne me refuserez pas une seconde fois une place à côté de vous.

ROGER.

Mais toujours, mais plus que jamais.

KERBEC.

Et vos raisons, monsieur?

ROGER.

Mes raisons? Vous les demandez?... C'est que je préfère être seul d'abord; en voilà une qui me paraît assez péremptoire. Qu'est-ce que vous en dites? Une autre : c'est que je ne peux pas souffrir l'odeur du tabac, et que monsieur fume; elle est encore assez gentille, celle-là. Une autre : c'est que ma voiture n'est pas une diligence où on fait monter le premier venu pour son argent.

KERBEC.

Le premier venu!

AIR : L'amour qu'Édouard a su me taire.

Entre nous, c'est une défaite,
Cherchez de meilleures raisons;
Je vous l'ai dit, je le répète,
Je suis officier de dragons.

ROGER.

Ah ça! croyez-vous, je vous prie,
Que depuis que je vous connais,
J'aime assez la cavalerie
Pour la remonter à mes frais? (*bis.*)

KERBEC.

Ainsi, monsieur, bien décidément, vous ne voulez pas?

ROGER.

Pardieu, non, monsieur!

KERBEC.

Vous ne voulez pas?

ROGER, à part.

Je vais prendre le parti de ne plus lui répondre.

KERBEC.

C'est bien, monsieur.

ROGER, à part.

Comme ça, il me laissera peut-être tranquille.

KERBEC, à part, près de la croisée.

Les chevaux attelés... déja... Oh! si je pouvais...

ROGER, à part.

D'ailleurs, je ne vois pas trop ce que je fais ici...

(Il va pour sortir.)

KERBEC, fermant la porte.

Savez-vous, monsieur, que vous m'avez parlé sur un ton qui ne me convient guère?

ROGER, à part.

Allons; est-ce qu'il va recommencer?

KERBEC.

Je ne suis pas d'humeur à me laisser insulter impunément, je vous en avertis.

ROGER.

Monsieur...

KERBEC.

Vos réponses étaient insultantes.

ROGER.

Monsieur...

KERBEC.

Elles étaient insultantes, je le répète.

ROGER.

Monsieur!... j'ai vu des gens de bien des pays; mais je vous déclare que Belge, Prussien, Allemand, Russe ou Tartare, je n'ai pas encore rencontré un homme aussi fatigant que vous.

KERBEC.

Vous me rendrez raison de vos paroles, monsieur.

ROGER.

Quand vous voudrez, monsieur. Je vais à Paris, vous m'y trouverez.

KERBEC.

Du tout, monsieur, vous ne sortirez pas.

ROGER.

Voilà qui est fort!

KERBEC.

C'est à l'instant qu'il me faut satisfaction.

ROGER.

Pardieu, monsieur, ça me va. Ah! vous voulez vous battre? et tout de suite? A la bonne heure!... c'est le moins que vous me deviez pour le mauvais sang que vous m'avez fait faire. Est-ce que vous êtes beaucoup de ce caractère-là dans l'armée?... Je plains les villes de garnison. Ah! vous voulez vous battre? Allons donc! Je regrette que vous ne me l'ayez pas dit il y a une demi-heure... j'aurais les nerfs moins agacés. Si jamais nous nous retrouvons ensemble, nous commencerons par là, je vous en réponds.

KERBEC.

Trêve d'injures, monsieur. Quelle est votre arme?

ROGER.

La première venue... Des bâtons de chaise.

KERBEC.

Voulez-vous l'épée?

ROGER.

Très-bien.

KERBEC.

J'ai la mienne.

* Roger, Kerbec.

ROGER.

J'en ai deux, moi, dans ma voiture; je vais les chercher; et des pistolets... Je suis bien pressé; mais je ne voudrais pas, au prix d'un million, m'en aller avant de m'être acquitté envers vous.

KERBEC.

Je vous attends, monsieur.

ROGER.

Soyez tranquille; ça ne sera pas long.

ROGER, KERBEC.

AIR : Vite, qu'on s'amuse.

De votre colère
Je ne crains rien, Dieu merci,
Et je vais, j'espère,
Vous l'apprendre ici.

ROGER.

Restez, je remonte.
Nous aurons d'abord
Réglé notre compte
Sans crier si fort.

ROGER, KERBEC.

De votre colère, etc., etc.

SCÈNE VII.

KERBEC.

Oui; c'est le seul moyen... Ces dames ont trois heures d'avance sur moi. Si je m'arrête ici, je ne pourrai jamais les rattraper... elles parviendront à m'échapper encore... Arrivées à Paris, elles vont changer de logement comme elles ont déja fait vingt fois, pour que je perde leurs traces... Tant pis pour ce monsieur... (Regardant au balcon.) S'il n'est pas content, il me retrouvera... De la paille jusqu'en haut... Bon! Mais je ne le vois pas revenir. Ah! il descend de voiture; il entre sous la porte... Le voilà dans l'escalier... A mon tour.

(Il enjambe le balcon, se laisse glisser sur la paille et disparaît.)

SCÈNE VIII.

ROGER, sans regarder autour de lui, des épées et une boîte à pistolets sous le bras.

Je ne vous ai pas laissé le temps de vous impatienter. (Il pose ses pistolets et ses épées sur la table.) Dépêchons-nous, et que ça finisse. (On entend un bruit de fouet.) Bon! j'y vais. (Otant son habit.) Avec une tournure d'esprit aussi agréable, monsieur, je m'étonne que vous soyez encore en vie. Il n'est pas possible que vous ayez tous les jours cette humeur-là. (Il présente les épées.) Eh bien! où est-il donc?... Eh! monsieur l'officier de dragons... monsieur l'officier?... Il se cache, à présent... Est-ce que c'est encore une espièglerie? Elle est dans votre genre, tout-à-fait. Ah! ça, où diable a-t-il passé. Ceci est curieux..

SCÈNE IX.

ROGER, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Vous appelez, monsieur?

ROGER.

Madame, pouvez-vous me dire ce qu'est devenu l'officier qui était ici?

L'HOTESSE.

Il est parti, monsieur.

ROGER, dont la voix s'altère.

A pied?

L'HOTESSE.

Non, monsieur, en voiture.

ROGER.

Quelle voiture?

L'HOTESSE.

La vôtre.

ROGER.

Pendant que je cherchais, donc?

L'HOTESSE.

Oui, monsieur, à votre place. J'ai cru que c'était convenu.

ROGER.

Oh! c'est mauvais! Oh! c'est détestable! Oh! mon Dieu! j'en suis honteux pour lui... Hein! qu'est-ce que vous pensez de ça, vous?... Oh! c'est la plaisanterie d'un officier subalterne... c'est-à-dire que c'est dégoûtant... c'est ignoble... voilà le mot, c'est ignoble.

L'HOTESSE.

Le fait est que si c'est un tour qu'il vous joue, il est singulier. Je vous avais vu remonter. Ce monsieur me dit, en se jetant dans votre voiture, qu'il est d'accord avec vous... J'ai pensé que c'était vrai.

ROGER.

Oui... vous avez pensé une bêtise; c'est tout simple.

L'HOTESSE.

Et puis, il ne m'a pas donné le temps de lui répondre; il est parti au galop, en me laissant ceci pour vous.

ROGER.

Qu'est-ce que c'est que ça?

L'HOTESSE.

Son adresse, je crois.

ROGER.

Ah! il a pensé que je ferais la course à pied. (Lisant.) Anatole de Kerbec.» (S'interrompant.) C'est un Breton. Il fait honneur à sa contrée. (Continuant.) « Sous-lieutenant de dragons, « rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 176... » Tout au bout.

L'HOTESSE.

Oui, ça me fait l'effet de n'être pas au commencement.

ROGER, *éclatant.*

Ah! ça, mais, c'est un voleur, que votre officier. Il m'enlève ma voiture ; mais tous mes effets sont dedans; mais il ne me laisse que ce que j'ai sur le corps.

L'HOTESSE.

Permettez...

ROGER.

Je vous dis que c'est un voleur. A la garde!

L'HOTESSE.

Monsieur, je vous en conjure.

ROGER.

AIR: *Au temps heureux de la chevalerie.*

C'est un voleur. Courez, je vous en prie :
Que sur Paris on mette en mouvement
Le télégraphe et la gendarmerie :
Je veux ravoir mes habits à l'instant.
Il m'a tout pris : ces tours-là sont infâmes.
Sans pantalon, sans habit je me vois...
Or, on ne peut décemment chez des dames, } *bis.*
Descendre ainsi pour la première fois.

L'HOTESSE.

Il vous a lasisé sa chaise de poste.

ROGER.

Un joli meuble!... Voyez-vous le cadeau?... C'est une patache ; je l'ai vue. Le vent y vient de tous les côtés. Vous appelez ça un dédommagement, vous ? Savez-vous ce que je trouverai dedans? Un pantalon garance. Est-ce qu'on ne connaît pas ces défroques d'officiers?

L'HOTESSE.

Cependant...

ROGER.

Taisez-vous, madame, ou je vous fais payer ma voiture et tout ce qu'elle contient, pour vous apprendre à soutenir les farces dégoûtantes qui se font chez vous. Mauvais plaisant, va! fanfaron!... Ris, ris, je te le conseille : c'est délicat ce que tu as fait là... (*Éclatant.*) C'est que me voilà cloué ici... Je ne puis plus m'en aller à présent. (*Jetant son gilet et sa cravate sur la table.*) Officier de hasard! méchant Breton!

L'HOTESSE.

Qu'est-ce que vous faites, monsieur?

ROGER.

Je me déshabille...Ah! je te retrouverai rue de Grenelle, n° 176.

L'HOTESSE.

Pardon... il est inutile de continuer.

ROGER.

Laissez donc! vos chevaux n'arriveront que demain matin.

L'HOTESSE.

C'est que vous ne pouvez pas rester ici.

ROGER.

Voilà une autre histoire à présent.

L'HOTESSE.

Cette pièce, ainsi que les deux qui suivent (*elle indique la porte à gauche sur le premier plan*), ont été louées, il y a trois heures, à deux dames dont l'une s'est trouvée assez indisposée pour être forcée de s'arrêter ici. Il y a une heure que j'ai essayé de vous dire ça, ainsi qu'à ce monsieur ; vous n'avez jamais voulu m'entendre.

ROGER.

Eh bien? où allez-vous me mettre ?

L'HOTESSE.

Je ne sais pas; je n'ai pas d'endroit. Il faudra que monsieur ait la bonté de passer le reste de la nuit dans sa voiture, ou plutôt dans celle...

ROGER.

Assez, madame; je suis hors de moi. Pour peu qu'on m'exaspère encore, je mets le feu à la maison. Dites à ces dames, à qui vous voudrez, qu'un voyageur qui est en route depuis quarante et un jours, et à qui on a volé sa voiture, s'est établi ici pour une nuit, et qu'il n'en bougera pas.

L'HOTESSE.

C'est que ces dames sont couchées, et je crains...

ROGER.

Voulez-vous me laisser en repos?

L'HOTESSE.

Au moins, monsieur, promettez-moi de ne pas faire de bruit, car ces dames seraient en droit de se fâcher... Après tout, leur porte ferme en dedans.

ROGER, *mettant un foulard autour de sa tête.*

Oh! elles peuvent être tranquilles... Je vais me marier.

L'HOTESSE.

Dès qu'il arrivera des chevaux, on viendra vous avertir. Monsieur n'a besoin de rien?

ROGER.

De rien.

L'HOTESSE.

Bonne nuit, monsieur.

SCÈNE X.

ROGER, *seul.*

Bonne nuit... dans un fauteuil... C'est gai, avec ça que j'ai bien envie de dormir... Damné officier! ah! si tu fais manquer mon mariage, après la course que je viens de faire pour arriver à temps!...C'est que je n'ai pas une minute à perdre. Ma future tante était pressée, il y a sept mois... il n'est pas probable qu'elle le soit moins maintenant. La voilà, sa lettre, qui s'est promenée de capitale en capitale. Elle était adressée à Bruxelles... (*Lisant.*) A M. Roger. « Revenez au plus vite; votre mariage avec ma « nièce ne doit plus être différé, ou je me ver- « rai forcée de prendre un parti. Vous en con- « naîtrez les motifs. Revenez sans perdre un « instant. Je suis lasse de déménager. » En voilà une qui est étonnante encore. Je me creuse la

tête depuis Astrakan pour savoir ce qu'elle veut dire avec ses déménagements. Eh bien! officier de malheur... as-tu une tante qui ne puisse pas rester en place et une future qui t'attende, pour t'être sauvé dans ma chaise de poste? Ma future! Cécile! nom charmant! nom délicieux qui m'a fait passer quarante et une nuits en voiture!... Je ne te connais pas, Cécile, mais tu dois être jolie... J'aime à penser que tu es jolie...

UNE VOIX, dans la chambre à côté.

Arrêtez... elle ne peut avancer... c'est impossible...

ROGER.

Qu'est-ce que c'est? Est-ce qu'il va y avoir du bruit comme ça dans la maison?

LA VOIX.

Au secours!... Au secours!...

ROGER.

Hein? encore! il y a des revenants ici.

LA VOIX.

Ah! comme elle est malade! Arrêtez! arrêtez!

ROGER.

C'est là... à côté...

LA VOIX.

Madame... de la fleur d'orange, madame.

ROGER, se levant.

Quelqu'un qui se trouve mal... une de ces dames... (Il court à la porte et écoute.) On ne dit plus rien... (Élevant la voix.) Madame!

LA VOIX.

De l'éther!... de l'eau sucrée!... Allons donc!... postillon!...

ROGER, secouant la porte pour l'ouvrir.

Voilà... Qu'est-ce qu'il vous faut, madame? Ah! mon Dieu!... (La porte s'entr'ouvre.)

LA VOIX, effrayée.

Monsieur... monsieur... qu'est-ce que vous faites?

ROGER, refermant vivement la porte.

Madame, j'ai entendu appeler au secours, et je craignais...

LA VOIX.

Oh! pardon, monsieur! J'ai oublié de vous faire prévenir que je suis somniloque.

ROGER, entr'ouvrant encore la porte.

Vous êtes somniloque... c'est différent, madame; je tremblais qu'il n'y eût quelqu'un de malade. Excusez-moi de vous avoir éveillée... (Il referme la porte.) Maintenant que je suis prévenu, ne vous gênez pas, je vous en prie; parlez endormie tout à votre aise.

(Il vient s'asseoir à sa place.)

AIR d'une romance de Théniers.

Elle dormait!... Je commence à comprendre.
Rêver ainsi tout haut, c'est dangereux.
Dans son sommeil on fait par-fois entendre
Sans le savoir de singuliers aveux;
Et d'une femme à ce point indiscrète,
Le pauvre époux, tremblant sur l'oreiller,
Doit enfoncer son bonnet sur sa tête,
Et se hâter de dormir le premier. (*bis.*)

Qu'est-ce que je disais donc tout à l'heure? Cécile! chère Cécile!... (Regardant du côté de la porte.) C'est singulier d'être somniloque, de parler tout haut la nuit... Voilà une des aventures les plus originales qui me soient arrivées... C'est pourtant à l'officier de dragons que je dois ça... s'il n'avait pas pris ma voiture... J'ai idée que ce n'est pas moi qui serai le plus attrapé...

LA VOIX.

Elle va mieux.

ROGER.

Elle parle encore, je crois.

LA VOIX.

Il nous poursuivra toujours!

ROGER.

Qu'est-ce qu'elle dit? Elle a une voix charmante, cette femme-là... (Se levant.) Scélérat d'officier, va... qui me laisse avec une somniloque... J'ai bien envie de devenir somnambule.

AIR russe.

Somnambule! assurément,
Ce projet serait charmant.
Tout sommeille:
Seul je veille... } *bis.*
Si j'osais l'être un moment! }

L'HOTESSE en dehors, frappant à la porte.

Monsieur! monsieur! voilà des chevaux.

ROGER.

Laissez-moi donc tranquille!

Somnambule! ah! c'est charmant.
Si j'osais l'être un moment!
Tout sommeille:
Seul je veille...

(Il éteint la lumière.)

Je le suis décidément.

(Il se dirige vers la porte, la toile tombe.)

ACTE SECOND.

Une partie du foyer de l'Opéra. Toutes les entrées et les sorties doivent se faire par le fond, le décor représentant le foyer vu dans sa longueur ; pendant toute la durée de l'acte, des masques se promènent dans le fond.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, on entend chanter en chœur dans la salle :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot, etc.

Deux dames masquées en domino noir entrent fort effrayées.)

PREMIÈRE DAME, déguisant sa voix.

Maudit pierrot !... il nous aura reconnues... (A l'autre Dame.) Ne répondez à personne. Où est le vestiaire, que nous changions de costume ? (Elles s'approchent de quelques masques et les interrogent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; GABRIELLE DE KAFLESTRU, masquée en domino rose *.

GABRIELLE, riant.

Mon Dieu ! que les pierrots sont effrontés cette année !... Il n'y a pas moyen de rester dans la salle.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; ROGER, entrant à cloche-pied.

(Il a un costume d'officier de dragons, des bas blancs et des souliers.)

ROGER.

Que le diable emporte les pierrots !

GABRIELLE, riant.

Ah ! ah ! qu'est-il donc arrivé à ce monsieur ?

ROGER.

Malédiction sur les pierrots ! J'entre au bal de l'Opéra pour trouver enfin mon officier, qui est ici, j'en suis sûr... Je ne fais que d'arriver, voilà un pierrot qui m'écrase le pied. Qu'est-ce qu'il a donc cet animal-là à bousculer tout le monde ?... Il a mis le bal sans dessus dessous. (A Gabrielle et à d'autres masques.) Dites donc, beaux masques, vous n'avez pas rencontré un officier de dragons par hasard ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES; KERBEC, masqué et déguisé en pierrot.

ROGER, apercevant Kerbec.

Tiens ! voilà encore ce damné pierrot ! (Kerbec s'est présenté à la porte au moment où les deux dames allaient sortir. A sa vue, elles se sont sauvées dans un coin du théâtre auprès de Roger *.) Il paraît que c'est à ces dames qu'il en veut. (Kerbec s'avance vers elles. Les deux dames, fort effrayées, prennent le bras de Roger, comme pour implorer sa protection.) Qu'est-ce que c'est ? Soyez tranquilles, mesdames. Il n'y a aucun danger... Tiens ! ça a l'air de le vexer de me voir là... il s'emporte... il me fait signe de m'en aller... Oh ! il est bon, n'est-ce pas ? Décidément ses grimaces me contrarient. (A Kerbec.) Je ne connais rien au monde d'aussi insupportable que le pierrot. La vue du pierrot me choque. Si j'étais commissaire de police, je chasserais tous les pierrots. (Aux deux dames qui font un geste de crainte.) N'ayez pas peur, mesdames, il ne dira rien.

GABRIELLE, à part, examinant Kerbec.

Il me semble que je reconnais cette tournure, c'est M. de Kerbec. (Bas à Kerbec en déguisant sa voix.) Tu n'es pas resté long-temps à Metz.

KERBEC, déguisant sa voix.

Qui t'a dit que j'y sois allé ?

GABRIELLE, de même.

Ton colonel, que j'ai vu hier au bal.

KERBEC.

Qu'est-ce que c'est que ce domino-là ?

GABRIELLE.

Ne cherche pas... je vais te dire mon nom. (Elle lui dit son nom à l'oreille.)

KERBEC.

Ah ! madame, je vous en prie, débarrassez-moi de cet original, avec lequel je n'ai pas le temps de me battre. Intriguez-le toute la nuit.

GABRIELLE.

Je ne le connais pas.

KERBEC.

Il court après moi : je vais vous raconter son histoire... N'ayons pas l'air de causer ici.

GABRIELLE.

C'est sans doute à cause de ces dames que sa présence vous gêne ?... Savez-vous que vous vous adressez mal pour demander un pareil service... Si je vous aimais encore !... une rivale... (Riant.) Oh ! mais, rassurez-vous ; je ne vous aime plus. (Gabrielle remonte le théâtre.)

ROGER, aux deux dames.

Je vous réponds qu'il vous laissera tranquilles. (A Kerbec qui se rapproche d'elles.) Eh bien ! pierrot ? (Kerbec va rejoindre Gabrielle. Ils se mêlent à la foule qui passe au fond.)

* Gabrielle, les deux dames.

* Gabrielle, Kerbec, Roger, les deux dames.

SCÈNE V.

ROGER, LES DEUX DAMES.

ROGER.

Le voilà parti enfin!... maintenant, mesdames, vous n'avez plus rien à craindre... Pardon, si je vous quitte. (*Une des deux dames surtout lui demande par signe de ne pas s'éloigner.*) Désolé, mais cela m'est impossible. Je ne suis pas venu ici pour mon plaisir ; je cours après un individu qui doit être au bal, et une chaise de poste qu'il m'a volée... Permettez-moi... (*Même signe de la part de la dame.*) Laissez donc! c'est que vous ne savez pas à quel point je suis pressé de ravoir ma chaise de poste... Elle m'est plus nécessaire que jamais... Une fatalité qui fait que les personnes que je croyais trouver à Paris n'y sont pas... (*Une des deux dames surtout à l'air d'insister.*) Ah! dites donc! je ne suis pas chargé de vous promener.

AIR : Restez, troupe jolie.

Parlez : où faut-il qu'on vous mène ?
Vous l'ignorez ?... c'est très bouffon.
Aux premières ?... à l'avant-scène ?
Non ?... peut-être à votre maison ?...
Hein ? vous répondez toujours non?
Ah ça ! croyez-vous donc, ma chère,
Que dans ce bal, tout à propos,
On m'a cloué comme un patère, } *bis.*
Pour accrocher des dominos?

Je voudrais bien m'en débarrasser... d'autant plus qu'elles n'ont pas une conversation fort amusante.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; GABRIELLE, *qui s'est rapprochée.*

GABRIELLE, *déguisant sa voix.*

Ah! toujours tes deux dominos sous le bras?.. C'est ton uniforme qui les a séduits!

ROGER.

Mêle-toi donc de ce qui te regarde. (*Au deux dames.*) Mesdames, voulez-vous me laisser aller?

GABRIELLE.

Drôle de costume pour venir au bal!

ROGER.

Est-ce que tu crois que je l'ai choisi, domino rose? Mais quand une voiture se défonce à la barrière dans un tas de boue, qu'on ne trouve pour se changer, dans cette mauvaise carriole, qu'un habit râpé, un pantalon garance et des cigares, je ne vois pas trop dans quel costume on pourrait se présenter, à moins de... Ce domino me ferait dire des...

GABRIELLE.

Tu n'es donc pas officier ?

ROGER.

Le ciel m'en préserve!

GABRIELLE.

J'en suis fâchée. Je t'aurais demandé des nouvelles d'un sous-lieutenant de dragons, que j'ai rencontré quelquefois dans le monde, M. Anatole de Kerbec. (*Les deux dames font un grand mouvement en regardant Roger.*)

ROGER.

Mon officier ! vous le connaissez ?

GABRIELLE.

Et toi ?

ROGER.

Beaucoup. (*Les deux dames poussent un grand cri, et se sauvent.*) Eh bien?

SCÈNE VII.

GABRIELLE, ROGER.

GABRIELLE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! sais-tu ce qui a fait fuir ces dames ?

ROGER.

Ça m'est bien égal. Parlez-moi de Kerbec. Vous l'avez vu ?

GABRIELLE.

Non : est-ce qu'il est ici ?

ROGER.

Je le cherche.

GABRIELLE.

Tu n'as donc pas son adresse ?

ROGER.

C'est une mystification.

GABRIELLE.

Que veux-tu dire?

ROGER.

Que c'est le vagabond le mieux conditionné!.. Voilà huit heures que je cours après lui, sans pouvoir le rencontrer.

AIR du vaudeville de l'Anonyme.

Dans tout Paris j'ai fait une battue ;
Plus je cours vite, et plus vite il s'enfuit.
A le chercher en vain je m'évertue :
Où le trouver ?... il n'est jamais chez lui.
Il faut toujours qu'il entre et qu'il ressorte,
Il va, vient, monte ou descend l'escalier :
C'est, en un mot, ou le diable m'emporte, } *bis.*
Le juif errant qui s'est fait officier.

S'il m'avait laissé ma voiture, au moins !

GABRIELLE.

Tu veux donc repartir.

ROGER.

Il le faut bien. J'ai appris tantôt à la Place Royale que les personnes que je viens voir sont à Metz, et n'en sont pas encore revenues. C'est agréable ; moi qui viens de traverser Metz sans m'arrêter. Ah ! elle est exacte son adresse ! rue de Grenelle, n° 176. J'y ai été : M. Kerbec? — C'est ici qu'il a l'habitude de descendre quand il vient à Paris. — Bon ! je le tiens. — Mais il loge pour le moment... — Où ?... — Place Royale, n° 15. — j'arrivais du n° 13.

GABRIELLE.

Tu n'es pas heureux.

ROGER.

Il n'a pas laissé une voiture? — Non. — Je retourne à la Place-Royale... Je frappe, j'entre. — M. Kerbec? — Il a retenu un logement ici. — Ah! — Mais il est revenu à six heures du soir, dire qu'il allait loger rue du Helder n° 7.

GABRIELLE, à part.

En face chez moi.

ROGER.

Il n'a pas laissé une voiture? — Non. — Me voilà rue du Helder, n° 7, à dix heures. — M. Kerbec? — C'est ici qu'il demeure. — Enfin! — Mais il est sorti. — Il n'a pas laissé une voiture? — Non. — En ce cas, je vais aller dîner. — Il était temps. Je reviens à onze heures. — M. Kerbec? — Il est rentré, puis ressorti. Il a prié de faire attendre chez lui la personne qui est déjà venue le demander. Je monte, je m'impatiente, je me roule sur son lit... Je n'ai pas besoin de me gêner. A minuit un quart, le portier vient et me dit: M. Kerbec est désolé; il n'a pas le temps de vous voir... Il est obligé d'aller au bal de l'Opéra... Je redescends l'escalier, j'entre ici dans l'espoir de le rencontrer enfin; et au lieu de cela, un pierrot me saute sur le pied, deux dames se pendent après moi, et je ne peux mettre la main ni sur mon officier ni sur ma voiture.

GABRIELLE.

Pourquoi l'as-tu cédée?

ROGER.

Pourquoi l'a-t-il volée, tu veux dire? Mais ceci nous mènerait trop loin et je n'ai pas le temps...

GABRIELLE, l'arrêtant

As-tu fait de la musique pour te consoler?

ROGER.

Qu'est-ce que ça te fait?

GABRIELLE.

C'est qu'on dit qu'elle a un grand charme pour toi. Les nuits sont longues à Charly, surtout quand on a hâte d'arriver et qu'on se laisse enlever ses chevaux. Ah! ah! ah!

(Elle rit.)

ROGER.

Je suis intrigué. Quel est ce domino qui me connaît? est-ce que par hasard?... L'aventure serait bizarre.

GABRIELLE.

A quoi penses-tu?

ROGER.

Il me vient une idée. Je parierais que tu es somniloque.

GABRIELLE.

Drôle d'idée! Pourquoi?

ROGER.

Parce que je suis somnambule.

GABRIELLE.

Tu es somnambule?

ROGER.

Oui.

GABRIELLE.

Alors tu as rêvé ce que tu dis.

ROGER.

Pas précisément. De la fleur d'orange! de l'eau sucrée... Allons donc!... postillon!...

GABRIELLE.

Qu'est-ce qui te prend?

ROGER.

Je n'étais pas seul à Charly... Voici une bague... c'est un souvenir... il ne me quittera jamais.

GABRIELLE.

Je ne te comprends pas.

ROGER.

Vous n'espérez pas sans doute que j'aie oublié un des moments les plus heureux de ma vie?

GABRIELLE, à part.

Ah! mon Dieu, que veut-il dire? A qui croit-il parler?

ROGER, à part

C'est elle!

GABRIELLE.

Vous vous trompez.

ROGER.

Je ne le pense pas.

GABRIELLE.

Vous vous trompez; je demeure à Paris, je n'ai jamais été Charly; tu ne me connais pas, tu es un insolent, et je te le prouve. (Elle ôte son masque.)

ROGER, à part.

Elle est très jolie; j'en étais sûr.

GABRIELLE.

Me reconnaissez-vous, monsieur?

ROGER.

Non, madame, et par une bonne raison: c'est que, lorsqu'il fait nuit, je n'y vois pas clair.

AIR: J'ai vu le Parnasse des dames.

Mais cette rencontre imprévue
Dont vous me parlez en ces lieux,
Comment donc l'auriez-vous connue?
A Charly nous n'étions que deux:
Ma bouche à moi resta muette,
Et vous savez tout!... Entre nous,
Vous me nommerez l'indiscrète,
Ou bien l'indiscrète... c'est vous (*bis.*)

GABRIELLE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! mais c'est d'une impertinence! Et M. de Kerbec qui m'expose à de pareilles méprises! En vérité, c'est moi qui suis dupe maintenant; nous changeons de rôle.

ROGER.

Jusqu'à ce que vous m'ayez expliqué comment vous connaissez tous ces détails.

GABRIELLE.

Ceci est mon secret, et je vois que j'ai eu tort. Je suis un peu fée, à ce qu'on dit; j'évente toutes les intrigues, je me glisse dans

toutes les aventures, et je m'y compromets rarement. Aussi le carnaval est mon temps de prédilection, quand je ne rencontre pas un sot ou un impertinent.

ROGER, à part.

Au fait, je me trompe peut-être. (Haut.) Pardon, madame; il paraît que je vous dois des excuses, daignerez-vous les recevoir?

GABRIELLE.

Une autre dirait non et s'en irait. Moi, je reste et je dis oui. Il y a dans notre rencontre une chose qui me charme, qui m'empêche de vous en vouloir... Moi qui me propose de vous intriguer, vous qui m'embarrassez à votre tour. Et tout cela sans nous être jamais vus... C'est charmant, et j'en rirai.

ROGER.

Singulière femme!

GABRIELLE.

Pensez de moi ce que vous voudrez. Je n'ai besoin de vous ni de personne. Le monde, je ne m'en occupe pas... Je m'amuse de tout, je ris de tout... je suis folle.

ROGER.

De moi?

GABRIELLE.

Quelle extravagance!... Je n'ai fait qu'une sottise en ma vie.

ROGER.

Une seule?

GABRIELLE.

Qui les vaut toutes. Jeune et jolie, riche, maîtresse absolue de mes actions, j'ai aimé un homme, et je l'ai choisi sans fortune, sans esprit, grossier, brutal, qui se moquait de moi et qui me trompait.

ROGER.

C'est un officier?

GABRIELLE.

Peut-être. Pourquoi l'ai-je aimé? je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je ne l'aime plus, et que je n'en aimerai pas d'autres. Oh! là-dessus je ne changerai pas; sur tout le reste je ne promets rien. Quelqu'un, qui me connaît bien, disait que, si l'ame se rendait sensible par des signes extérieurs, j'aurais dû naître brune et blonde. C'est qu'en effet je tiens de ces deux natures; gaie jusqu'à la folie et triste jusqu'aux larmes; étourdie et rêveuse, douce et emportée, vive et nonchalante; de plus, capricieuse, inconstante, bizarre sur-tout. Tenez! vous n'êtes ni beau, ni bien tourné; ici j'intriguerais vingt hommes plus spirituels que vous... Mais vous avez cru à je ne sais quelle prétendue aventure entre nous... vous y croyez peut-être encore... cela me semble original. Et puis je vous trouve dans la physionomie quelque chose qui me plaît, qui me divertit, qui me fait rire quand je vous regarde; vous êtes donc en ce moment celui que je préfère à tous... Et, comme vous me paraissez passablement fat, pour vous montrer que je ne cours aucun danger près de vous, que je ne crains pas la familiarité, sans remettre mon masque, moi à votre bras, vous au mien, nous nous tutoierons... si tu veux...

ROGER.

Ça me paraît drôle. Et d'abord comment t'appelles-tu?

GABRIELLE.

Gabrielle de Kaflestru.

ROGER.

Hein! tu es plus jolie que ton nom.

GABRIELLE.

C'est que ma figure est à moi, et que mon nom m'a été donné par un étranger, un Allemand, un baron, qui m'a épousée à dix-huit ans, et m'a laissée veuve à vingt-deux.

ROGER.

Tu as du bonheur.

GABRIELLE.

On me l'a toujours dit.

ROGER.

N'importe! quel qu'ait été le sort de ce monsieur de... chose... le défunt baron enfin, tu as dû trouver bien des gens qui auraient voulu être à sa place.

GABRIELLE.

Dis-tu ce que tu penses? voudrais-tu que ta femme me ressemblât?

ROGER.

Je ne suis pas marié.

GABRIELLE.

Tu ne réponds pas?

ROGER.

C'est que je veux que nous nous quittions bons amis.

GABRIELLE.

Impertinent!... tu me juges d'après la règle commune, et dès-lors je conçois tes craintes. Pour agir ainsi que je le fais, il faut être sûre de soi. Il faut se mettre au-dessus de certaines convenances, braver des préjugés qui règlent la conduite des femmes sur-tout. Elles ont deux ennemis redoutables: la société qui les attaque, et leur propre nature qui les défend mal. Chez elles, d'ordinaire, c'est le cœur qui conduit la tête.

ROGER.

Voilà pourquoi elles ne savent presque jamais où elles vont.

GABRIELLE.

Mais, Dieu me pardonne, je fais de la métaphysique.

ROGER, voulant lui baiser la main.

Et j'en profite.

GABRIELLE, la retirant vivement.

Fort mal. Tu n'es pas adroit.

ROGER.

Tu te fâcherais?

GABRIELLE.

Pourquoi pas?... Et d'abord nous cessons le *tu*.

ROGER.

Vous avez peur?

GABRIELLE.

Oh! non. Vous seriez beau garçon, et mille fois plus aimable, que je ne me croirais pas en danger près de vous.

ROGER.

Elle est charmante!

GABRIELLE.

Parceque je devine la fin d'une déclaration au premier mot, et que je ne laisse pas le temps à ma vanité de s'intéresser au mensonge.

ROGER, à part.

Ravissante... tout-à-fait!

GABRIELLE.

Mais ce qui me plaît un moment cesse de me plaire un autre. Ma tête varie, et ma fantaisie est ma règle. Je vous ai trouvé, nous avons causé; ce qu'il y avait de piquant dans notre conversation s'est évanoui; et maintenant que vous m'avez aidée à passer quelques instants dont je ne savais que faire, je vous quitte sans peine, sans que cela me laisse d'autre souvenir que celui d'une intrigue de carnaval.

ROGER, la retenant.

Un moment; je ne vous quitte pas, moi.

GABRIELLE.

Pourquoi?

ROGER.

Parceque votre franchise me plaît, que votre bizarrerie m'enchante; parceque je n'ai jamais rencontré de femme qui vous ressemblât; parceque je crois que je suis amoureux de vous.

GABRIELLE.

Sérieusement?

ROGER.

Oui.

GABRIELLE.

Raison de plus pour m'éloigner.

ROGER.

Raison de plus pour vous retenir.

GABRIELLE.

Vous m'inquiétez. Et votre officier?

ROGER.

Qu'il aille se promener!

GABRIELLE.

Et votre voiture?

ROGER.

Je la retrouverai plus tard.

GABRIELLE.

C'est donc un parti pris?

ROGER.

Irrévocablement. Restez, je reste; sortez, je vous suis; mais, femme, fée ou lutin, je saurai à qui j'ai affaire.

GABRIELLE, à part.

Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. (*Haut.*) Vous me forcerez à quitter le bal.

ROGER.

Voulez-vous mon bras pour vous reconduire?

GABRIELLE.

Jusqu'à ma voiture, sans doute?

ROGER.

Où il vous plaira de vous arrêter. Je vais en faire approcher une.

GABRIELLE, riant.

Ah! ah! ah! il m'est impossible de me fâcher.

ROGER.

Et vous m'attendrez ici?

GABRIELLE, riant.

Est-ce que vous en doutez?

ROGER.

C'est une promesse.

GABRIELLE.

Prenez-la comme telle.

ROGER.

Je vais revenir.

GABRIELLE.

A la bonne heure.

ROGER.

C'est charmant.

AIR de Fra-Diavolo.

Un seul instant (*bis.*)
Ici vous m'attendrez, j'espère.

GABRIELLE.

Sans doute; il faut vous satisfaire.

ROGER.

Et je reviens toujours courant,
Dans un instant.

GABRIELLE.

Dans un instant.

ROGER.

Dans un instant.

GABRIELLE.

Je ris de l'amour qui l'enivre.

ROGER.

Sans crainte elle est prête à me suivre.
Pour moi quel moment plein d'appas.
Ne sortez pas. (4 *fois.*)

GABRIELLE.

Je ne sors pas.
Si je feins d'accepter son bras,
C'est pour me tirer d'embarras.
Je ne sors pas.
Non, non, monsieur,
Je ne sors pas.

(Roger sort.)

SCÈNE VIII.

GABRIELLE, seule, regardant sortir Roger.

C'est qu'il le fait vraiment. Ah! ah! ah! quel homme!... Me mettre aux prises avec un pareil

original!... M. de Kerbec me le paiera. Ceci vaut une revanche. C'est que je suis condamnée à quitter le bal, sous peine d'être poursuivie toute la nuit... Ma foi! j'ai grande envie de me sauver.

(Elle fait quelques pas vers le fond.)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, UNE DAME MASQUÉE.

(Une dame en domino rose entre, et regarde derrière elle avec un air de frayeur. Elle vient se heurter contre Gabrielle.)

GABRIELLE.

Eh! mon Dieu! voilà un domino qui devrait bien regarder devant lui... Qu'est-ce qui t'arrive, beau masque? Sans la différence de costume, je croirais que c'est la jeune personne qui était ici tout-à-l'heure. (La dame, qui regarde toujours du côté de la porte, fait signe que oui.) Mais vous étiez avec quelqu'un dont vous avez été séparée, sans doute? (Même signe.) Vous êtes poursuivie?... par le même pierrot?... toujours? (A part.) Kerbec encore! Il n'en démordra pas... Le voici... (La dame se serre contre Gabrielle.) Vous voudriez vous sauver?... Mais comment?... Quelle idée?... Nous avons le même costume... (Elle remet son masque.) Ah! le bon tour!... S'il pouvait me prendre pour vous... Oui... peut-être... en affectant d'avoir peur... Ce serait divin. Savez-vous où est la sortie?

LA DAME.

Non.

GABRIELLE.

N'importe. Sortez toujours.

SCÈNE X.

LES MÊMES; KERBEC, puis ROGER.

(Gabrielle a pris un air inquiet et agité. La dame s'est jetée contre une des portes du fond. Kerbec, qui ne peut pas l'apercevoir en entrant, va droit à Gabrielle.)

KERBEC.

La voilà!

(Au même instant, Roger, qui revient, s'est rencontré à la porte avec la dame masquée.)

ROGER, lui prenant le bras.

On se dispute les voitures. Si vous voulez partir, dépêchez-vous.

(La dame semble résister. Gabrielle, qui ne la regarde pas, lui fait toujours de la main le signe de s'en aller.)

KERBEC, à Gabrielle.

Écoutez-moi, je vous en supplie.

(Gabrielle feint de vouloir échapper à Kerbec. Ce mouvement va le faire retourner : la jeune dame le voit et saisit vivement le bras de Roger.)

ROGER.

A la bonne heure.

(Ils disparaissent tous deux.)

SCÈNE XI.

GABRIELLE, KERBEC.

KERBEC.

Nous sommes seuls... je puis m'expliquer. Refuserez-vous de m'entendre, mademoiselle?... Vous savez que je vous aime... que je vous ai toujours aimée...

GABRIELLE, déguisant sa voix.

Vos poursuites...

KERBEC.

Vous déplaisent peut-être... Oui... elles sont fatigantes... mais rien ne les fera cesser. N'en accusez que mon amour et l'obstination que vous mettez à me fuir. Depuis que je vous ai vue, il y a près d'un an, j'ai juré que vous seriez à moi, que j'obtiendrais votre main. On me l'a refusée... Rien ne m'a rebuté : ni votre indifférence, ni mes lettres restées sans réponse, ni votre fuite. Vous avez cru m'échapper en quittant Paris; je vous ai suivie à Metz. Vous êtes revenue à Paris; j'y reviens. Vous avez caché votre retour et changé de logement pour m'éviter... J'ai déménagé trois fois aujourd'hui pour me rapprocher de vous, et je suis parvenu à découvrir votre demeure. Vous avez eu la fantaisie de venir au bal, je l'ai su. Je vous guette de ma fenêtre, de la rue... je ne vous perds pas de vue un seul instant... Je vous verrai demain... tous les jours. J'ai des rivaux, je les écarterai; s'ils reviennent, je les tuerai : voilà mon caractère.

GABRIELLE, avec sentiment.

Il est aimable!

KERBEC.

Et passionné. Les personnes qui vous entourent vous ont inspiré des préventions contre moi. Je vous connais, vous êtes timide, naïve, sans volonté... On vous a dit bien du mal de moi?

GABRIELLE, de même.

Pas assez.

KERBEC.

On vous a trompée. Que peut-on me reprocher?

GABRIELLE.

Votre caractère brouillon.

KERBEC.

C'est vrai... je suis un peu vif.

GABRIELLE.

Votre entêtement... qui passe celui d'un homme.

KERBEC.

C'est vrai... je suis Breton.

GABRIELLE.

Votre manque d'éducation.

KERBEC.

C'est vrai... j'ai servi fort jeune.

GABRIELLE.

Votre peu de fortune.

KERBEC.

C'est vrai... je n'ai pas le sou.

GABRIELLE.

C'est tout, à peu près, et en supposant qu'il n'en faille croire que moitié...

KERBEC.

Mais ce dont on ne parle pas, c'est mon amour pour vous, c'est cette passion que rien ne pourra éteindre... car n'espérez pas que je me décourage jamais... Non, je réussirai plus tôt que vous ne pensez, peut-être; j'ai mon idée. Tel vous me voyez aujourd'hui, tel vous me trouverez toujours... Oh! laissez-moi croire que mon obstination à vous aimer vous touchera.

Air d'Yelva.

Promettez-moi qu'à la fin moins sévère,
Vous daignerez me recevoir un jour.
Que mes efforts parviendront à vous plaire;
Que vous pourrez m'aimer à votre tour.
Ah! répondez : pour prix de ma tendresse,
Qu'un tel aveu ne soit plus différé...

GABRIELLE, avec embarras.

Il le faut donc... Oui... j'en fais la promesse.
(Se démasquant.)
Mais ce n'est pas moi qui tiendrai. } bis.

KERBEC.

Est-ce que je suis éveillé?

GABRIELLE, riant.

Oui, vraiment.

KERBEC.

Vous, madame!...

GABRIELLE.

Se tromper de domino!... pour un amant aussi passionné, c'est impardonnable.

KERBEC.

Mais je suis certain d'avoir suivi ici...

GABRIELLE.

Quelqu'un qui n'y est plus.

KERBEC.

Ah! madame, c'est un tour bien cruel et que je ne vous pardonnerai jamais.

GABRIELLE.

Oh! non, n'est-ce pas?... (Elle rit aux éclats.) Il vaut bien l'autre...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROGER.

(Kerbec remet son masque.)

ROGER, entrant d'un air fort satisfait.

Drôle de femme!... elle m'a laissé son gant... (Le mettant dans sa poche.) Encore un souvenir avec l'autre... Ah ça! maintenant... (Apercevant Gabrielle.) Hein? ceci n'est pas croyable.

GABRIELLE.

Vous êtes étonné que je sois restée là.

ROGER.

Que vous y soyez revenue, plutôt; quelle bizarrerie!... Vous n'avez pas perdu de temps. Moi, j'ai toujours couru.

GABRIELLE.

Qu'est-ce que vous dites?

ROGER.

Je dis que ce n'était pas la peine de retourner chez vous pour ne pas y rester.

GABRIELLE.

Chez moi?

ROGER.

Certainement.

GABRIELLE.

Je n'ai pas bougé d'ici.

ROGER, bas.

C'est à cause de ce monsieur que vous parlez ainsi?

GABRIELLE.

Je vous le répète, je ne sais ce que tout cela signifie.

ROGER.

C'est un peu fort. Je ne viens pas de vous reconduire chez vous?

GABRIELLE.

Vous vous trompez.

ROGER.

Ah! ça, il paraît que c'est votre mot ce soir... Vous n'avez pas dit autre chose tout le long du chemin.

GABRIELLE.

Allez! vous êtes fou.

ROGER.

Je le deviendrais. Ce n'est pas vous qui étiez ici en domino rose, que j'ai trouvée à cette porte?...

GABRIELLE, à part.

Ah! mon Dieu!

KERBEC, à part.

Ici! en domino rose!

ROGER.

Et qui avez hésité à prendre mon bras?

GABRIELLE, regardant Kerbec.

Ah! ah! ah! ah!

ROGER.

Elle rit à présent... Je ne peux pas me rendre compte de ce caractère-là.

GABRIELLE, riant.

Ici... oui... mais nous étions deux.

ROGER.

Pas possible!... je me serais trompé!... Tiens! ce grand pierrot qui gesticule... est-ce qu'il est intéressé dans l'affaire?

KERBEC, passant à côté de Roger.

Monsieur... vous paierez cher ce qui vient d'arriver.

ROGER.

Quoi donc, monsieur?

KERBEC.

Je vous attends demain à six heures.

Air de Wallace.

Monsieur, cette injure nouvelle
Doit exciter tout mon courroux

Entre nous, c'est une querelle,
L'heure et le lieu du rendez-vous.

ROGER.

Cette fureur doit me surprendre.

KERBEC.

Ah ! bientôt vous me comprendrez :
Demain soyez prêt à m'attendre...

ROGER.

Où donc, monsieur?

KERBEC, lui glissant une carte dans la main.

Vous le saurez.

ENSEMBLE.

Monsieur, cette injure nouvelle
Doit exciter tout mon courroux.
Entre nous c'est une querelle ;
Ne manquez pas au rendez-vous.

(Kerbec sort vivement.)

SCÈNE XIII.

(La musique continue à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.)

ROGER, GABRIELLE.

ROGER, très haut, pendant que Kerbec s'éloigne.

C'est bien, monsieur, c'est bien... on y sera... Est-il étonnant ce maudit pierrot!... Qu'est-ce qu'il lui prend?... (Il regarde la carte.) Kerbec!... Kerbec!... rue de Grenelle, n°... Mauvais farceur!... tu veux encore me faire faire la course... mais je te rattraperai sans aller si loin...

GABRIELLE, l'arrêtant.

Un moment! on ne me quitte pas ainsi...

ROGER.

Pardon, madame...—Rends-moi ma voiture!

GABRIELLE, riant de plus en plus.

Vous m'oubliez pour elle?

ROGER, qui cherche à s'en aller.

Rends-moi ma voiture!

GABRIELLE.

Et votre empressement de tout-à-l'heure?

ROGER.

Rends-moi ma voiture!

GABRIELLE.

Et votre amour?

ROGER, se dégageant.

Rends-moi ma voiture, scélérat!

(Il sort en courant. Gabrielle se laisse tomber sur une banquette à force de rire.)

ACTE TROISIÈME.

Un salon; portes sur le côté; porte vitrée au fond, donnant sur un balcon; à gauche, sur le premier plan, la porte d'un cabinet; à droite, une table sur laquelle est une guitare. Au lever du rideau, huit ou dix personnes sont assises à table; elles achèvent de souper.

SCÈNE I.

GABRIELLE, KERBEC, INVITÉS.

(Tous ont encore leurs costumes de bal, excepté Kerbec et Gabrielle.)

GABRIELLE.

Nous séparer?... si-tôt! Ce serait impardonnable. Eh! laissez-nous donc oublier que la nuit s'avance, que les heures fuient, que le jour viendra. Laissez-nous vivre de cette vie toute d'insousiance, de plaisir et de bruit; la seule réelle, la seule regrettable, la seule enivrante!

AIR nouveau d'Ad. Adam.

Oui, prolongeons nos fêtes :
Le plaisir sur nos têtes
Endort son vol léger :
A l'ivresse qu'il donne
Que chacun s'abandonne
Sans remords ni danger :
Qu'une heure encore, une heure,
Parmi nous il demeure :
S'il fuit, tout va changer.
Temps de folie
Où l'on oublie,
Suspends ton cours :
Jusqu'à l'aurore
Rions encore,
Rions toujours.

Le ciel est sans nuage;
Mais peut-être un orage
En ternira l'azur :
Du présent qu'on s'enivre,
Car du jour qui doit suivre
Aucun de nous n'est sûr :
Chaque horizon est sombre,
Le passé n'est qu'une ombre,
L'avenir est obscur.
Temps de folie
Où l'on oublie,
Suspends ton cours :
Jusqu'à l'aurore
Rions encore,
Rions toujours.

KERBEC, à part, très préoccupé.

Elle m'a échappé cette nuit au bal de l'Opéra ; elle ne m'échappera pas maintenant. Elle demeure dans l'appartement à côté... la femme de chambre est gagnée... mes mesures sont prises, tout est préparé pour l'enlèvement. Mais ce souper ne finit pas ! (Il se lève.) La femme de chambre frappera trois coups dans sa main et chantera la chanson convenue, dès qu'il n'y

aura plus de lumière dans la maison. (Tous se lèvent.) C'est bien le signal.

GABRIELLE.

Me quitter déja!... monsieur de Kerbec, après avoir accepté si obligeamment mon invitation; vous me gardez rancune... c'est à vous que je dois le départ de ces dames.

KERBEC, à part.

Je ne suis venu que pour ça... Cette salle aurait été éclairée toute la nuit.

GABRIELLE, aux invités.

Vous le voulez?... Je devais aller chez la comtesse de Flavigny, à midi... Vous serez cause que je ne me coucherai pas et que je serai chez elle à dix heures.

KERBEC, à part.

Ah mon Dieu! que dit-elle?... Mais c'est une persécution!... Il y aura toujours de la lumière ici; adieu le signal.

GABRIELLE, à un domestique.

Reconduisez monsieur et madame d'Harcourt par le balcon; cela vous évitera de traverser la cour.

TOUS.

AIR : Adieu, monsieur, adieu donc pour la vie (troisième acte de UN DE PLUS).

Séparons-nous, puisque l'heure s'avance,
Quoiqu'en ces lieux nous laissions le plaisir :
Mais pour charmer le jour qui recommence,
De cette nuit gardons le souvenir.

GABRIELLE.

Vous le voulez : regagnez vos demeures.
Tous mes desirs vraiment seraient comblés,
Si le plaisir, pour abréger les heures,
Auprès de moi vous tenait rassemblés.

TOUS.

Séparons-nous, etc.

(Gabrielle reconduit tout le monde. Monsieur et madame d'Harcourt sortent par le balcon, accompagnés d'un domestique qui les éclaire. Kerbec est resté dans l'appartement.)

SCÈNE II.

GABRIELLE, KERBEC.

(Le domestique rentre, pose la bougie sur une table, ferme la croisée du balcon et sort à droite.)

KERBEC, à part.

Rester éveillée! quelle folie!... C'est impossible, il faut que je l'en empêche.

GABRIELLE, qui revient de la porte du fond.

Eh bien! monsieur? qu'attendez-vous?

KERBEC.

Rien... Je... je voulais avoir l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

GABRIELLE.

Mais cela est déja fait, ce me semble, et je m'étonne que vous soyez resté pour cela, vous si impatient de partir.

KERBEC.

Je suis resté parceque vous aviez paru desirer qu'on ne s'en allât pas sitôt... Dans l'intérêt de votre santé que vous allez compromettre, si vous veillez toute la nuit, ainsi que vous le disiez tout à l'heure.

GABRIELLE.

Oh! ne vous alarmez pas pour elle.

KERBEC.

Si, madame, si. Elle est trop chère à vos amis pour qu'ils ne s'y intéressent pas, et quand vous voulez y porter atteinte, quand vous la sacrifiez pour un caprice, une fantaisie, il est de leur devoir de s'y opposer... Oui, madame, ils doivent le faire... ils le font... ils ne s'en vont pas... ils attendent que vous changiez d'avis... Savez-vous qu'il y a encore trois heures jusqu'au jour? Et que feriez-vous en l'attendant? vous liriez?...

GABRIELLE.

Je ne sais... peut-être. Mais quel intérêt prenez-vous à cela?

KERBEC.

Vous feriez de la musique?

GABRIELLE.

Non, elle m'endormirait.

KERBEC, avec joie.

En vérité!

(Il prend une guitare.)

GABRIELLE.

Que faites-vous?

KERBEC.

Laissez-moi vous chanter la seule romance que je connaisse.

(Il s'assied.)

GABRIELLE.

Merci, mille fois merci.

KERBEC.

Non, je vous en prie, non; je n'ai jamais tant regretté de n'en savoir qu'une, mais je puis la recommencer.

AIR de la romance de Bayard.

Emporté par trop de vaillance
Au milieu des rangs ennemis,
Un héros, l'espoir de la France,
Vient de mourir pour son pays.
Preux chevaliers, timides pastourelles,
Que je gémis sur votre sort!
L'appui des rois, le défenseur des belles,
Bayard est mort. (*bis.*)

GABRIELLE.

Assez, monsieur; j'ai bien voulu me prêter un moment à cette plaisanterie; mais elle se prolonge trop pour ne pas cesser de me plaire. J'avais engagé la partie cette nuit au bal, vous avez pris votre revanche, nous sommes quittes... Maintenant, monsieur, et sérieusement, il est cinq heures et demie, je suis chez moi, je vous prie de vous retirer.

KERBEC.

Pas avant d'avoir obtenu votre promesse!

GABRIELLE.

Cette fois, monsieur, votre entêtement est

une insulte, si vous ne m'en donnez l'explication. (On entend frapper à la porte vitrée du balcon.) Qui peut venir de ce côté, par le balcon?... Madame d'Harcourt, sans doute, qui aura oublié quelque chose... qui veut me parler... que sais-je? Si on vous trouvait ici!... Sortez, monsieur... sortez!

KERBEC.

Ah! mon Dieu! elle va vous tenir éveillée toute la nuit!

GABRIELLE.

Et que vous fait cela, monsieur? Sortez donc!

KERBEC, à part.

Allons! il y aura toujours de la lumière ici!

GABRIELLE.

Il est incroyable, monsieur, que je ne sois pas maîtresse chez moi. Je ne peux pas appeler... mais cachez-vous au moins un instant...

KERBEC.

A la bonne heure, la visite sera moins longue.

GABRIELLE.

Dans ce cabinet.

KERBEC, entrant.

Dites donc, c'est un placard.

GABRIELLE.

Qu'importe!

(Elle ferme le cabinet et va ouvrir la porte du balcon.)

SCÈNE III.

GABRIELLE, ROGER.

GABRIELLE, voyant entrer Roger.

Ah!

ROGER.

Pardon... vous n'avez pas vu un officier par ici?

GABRIELLE.

Comment!... c'est vous, monsieur?

ROGER.

Tiens! c'est vous, madame?

GABRIELLE.

N'entrez pas, ou je vais appeler, je vais crier.

ROGER.

Ne vous dérangez pas, je suis très bien là... je serais désolé de vous causer le moindre embarras.

GABRIELLE.

Comment se fait-il, monsieur, que vous cherchiez à vous introduire chez moi, à cette heure?

ROGER.

Voici le fait, que vous allez comprendre. Je rôdais dans votre rue, parceque votre rue est celle de mon officier, et que j'ai juré de l'avoir mort ou vif. J'avais frappé chez lui; on m'avait répondu qu'il n'y était pas; c'est tout simple... il n'y est jamais. Je me promenais de long en large, lorsqu'en passant tout-à-l'heure devant votre maison j'entends une voix qui chantait l'enterrement de Bayard. Cette voix me frappe, c'est tout simple, puis le choix de la romance qui aurait suffi pour me faire reconnaître celui qui la chantait... c'est une complainte de troupier. Je me glisse dans l'ombre, je monte au premier. Votre fenêtre est la seule éclairée de la maison, je frappe dans l'espoir de le rencontrer; car je ne pense pas qu'il crie comme ça tout seul dans l'obscurité... ce serait par trop espagnol et aventureux... Ce n'est pas l'embarras, je le soupçonne d'avoir les idées un peu chevaleresques.

AIR du vaudeville du Mariage à la hussarde.

Voyez plutôt ses sérénades,
De ses airs le choix belliqueux.
Il a pris le goût des ballades
Dans les romans des anciens preux;
Et c'est là qu'il a vu sans doute,
Qu'on pouvait, adoptant leurs mœurs,
Aller se poster sur la route
Pour détrousser les voyageurs.

GABRIELLE.

Enfin, monsieur, où voulez-vous en venir?

ROGER.

Je veux le trouver, pas autre chose; j'y parviendrai peut-être; c'est une idée fixe. Il est assez gentil pour qu'on se donne la peine de le chercher. Aux qualités qu'il possède dans le jour, il ne lui manque plus que d'ajouter celle de chanter la nuit. Je ne serais pas étonné qu'il jouât du cor de chasse, ce garçon-là.

GABRIELLE.

Je vous regarde, monsieur, je vous écoute, je me demande si je rêve.

ROGER.

Du tout, madame. Vous êtes bien éveillée, et moi aussi... et lui aussi probablement. Bayard est mort... Va! il aurait vécu long-temps s'il avait couru comme toi.

GABRIELLE.

Mais, monsieur, comment avez-vous pu monter ici?

ROGER.

Assez commodément, au moyen d'une échelle de corde que j'ai trouvée au balcon.

GABRIELLE.

Une échelle!

ROGER.

Ce n'est pas pour moi probablement qu'elle avait été placée là.

GABRIELLE.

Une échelle... vis-à-vis mes croisées?

ROGER.

Non, un peu plus loin.

GABRIELLE, à part.

A l'appartement qui n'est occupé que d'hier. Qui donc est venu y demeurer?

ROGER.

Ma foi! j'ai joué de bonheur. J'avais voulu m'installer dans un fiacre qui est arrêté là, à quelques portes plus loin; il m'a répondu qu'il était pris... Sans ça...

GABRIELLE, à part.

Une échelle! Un fiacre qui attend!... Et on voulait m'empêcher de veiller!...

ROGER.

Sans cela, je n'aurais eu ni le plaisir de vous voir, ne celui de retrouver mon officier, que je retrouverai, j'en réponds... sur-tout si sa manie de chanter le reprend.

GABRIELLE, à part.

C'est une folie de Kerbec. Est-ce que cette dame demeure dans la maison?... Oh! oui, plus de doute... Mais cet homme-là est capable des plus grandes extravagances... (Souriant.) Heureusement, il n'est pas dangereux où il est.

ROGER.

Je voudrais bien savoir ce quelle marmotte toute seule.

GABRIELLE, de même, riant un peu plus.

J'aurais bien envie de le laisser là toute la nuit.

ROGER.

Vous dites, madame?...

GABRIELLE, riant.

Je dis, monsieur... je dis que vous allez vous en retourner, sans doute?

ROGER.

Du tout, madame; je ne bouge pas d'ici.

GABRIELLE.

Quoi! même si j'insistais?

ROGER.

Même si vous insistiez.

GABRIELLE.

Décidément monsieur?

ROGER.

Bien décidément.

GABRIELLE.

Alors, asseyons-nous.

ROGER.

Je ne demande pas mieux, madame.

(Roger ferme la croisée: Gabrielle s'assied près du placard: Roger de l'autre côté du théâtre.)

GABRIELLE, à elle-même en riant.

Ah! mon Dieu! comme on remue dans cette armoire!... (A Roger.) Avez-vous été amoureux, monsieur?

ROGER.

Pourquoi cette question, madame?

GABRIELLE.

Oh! parce qu'elle se lie à une aventure que je trouve si plaisante!... Vous comprenez alors la position d'un amant passionné, comme vous paraissez l'être, qui adore une jeune personne, jolie, comme celle que vous aimez sans doute, et qui se voit malgré lui retenu loin d'elle par quelqu'un dont il ne peut se venger... au moment même où il espérait la voir... où ses projets allaient se réaliser.

ROGER.

Mais cette position, c'est la mienne, madame! Mais cet être malfaisant, ce cauchemar que je ne puis atteindre, c'est mon officier!... Mais vous croyez donc que je ne suis pas assez vexé? qu'il faut encore me le rappeler? Mais vous voulez donc me rendre fou, madame?

GABRIELLE, à part.

Et l'autre qui fait un bruit!... On va l'entendre... Il est temps de prendre un parti.

(Elle se lève.)

ROGER.

Mais c'est... Vous vous êtes levée, madame?

GABRIELLE.

Oui... Je pense que j'ai quelques ordres à donner. Vous permettez?

ROGER.

Comment donc?... Je serais charmé de connaître votre appartement.

GABRIELLE.

Est-ce que vous prétendez m'accompagner?

ROGER.

Je n'ai rien à faire ici.

GABRIELLE.

Vous oubliez, monsieur, que c'est à ma bonté que vous devez d'y être resté, et que... j'ai des domestiques.

ROGER.

Madame, j'en suis venu à ce point d'exaspération où l'homme ne connaît plus ni menace, ni danger. Le premier qui m'approche, je l'étrangle; Dieu veuille que ce soit mon officier!

GABRIELLE, riant et reculant jusqu'à l'endroit où est Kerbec.

Savez-vous que vous m'effrayez?

ROGER.

Je ne dis pas le contraire, madame. Eh bien!... est-ce que vous me prenez pour un voleur, que vous fermez vos placards?

GABRIELLE, qui a pris la clé.

Non; mais il y a beaucoup de portes, et je n'aime pas à être suivie.

ROGER.

Permettez-le pour cette fois.

GABRIELLE, qui s'approche d'une table sur laquelle sont les bougies.

Je le refuse... et je l'empêcherai.

ROGER.

Ça ne me paraît pas possible.

GABRIELLE, soufflant les lumières.

Qu'en dites-vous?

(Elle disparaît par la porte de côté, à gauche. Nuit complète.)

SCÈNE IV.

ROGER.

Eh bien! qu'est-elle devenue? Me voilà bien,

sans lumière... dans un appartement que je ne connais pas... Quelle drôle d'idée?... J'ai été joué comme un imbécile... Voilà déja plusieurs fois que ça m'arrive... Heureusement, je peux m'en aller par le chemin que j'ai pris pour venir. (Il va à la porte du balcon, et l'ouvre.) Est-ce qu'effectivement ce Kerbec ne serait pas chez elle?... C'est possible. Il rôde peut-être dans la maison. C'est un gaillard qui n'aime pas à rester en place; j'en sais quelque chose... Mais que serait-il venu faire?... et où le trouver?...

(On entend en dehors trois coups frappés dans la main.)

Qu'est-ce que c'est que ça?... Serait-ce mon officier qui fait des siennes ou qu'on appelle?...

(Une voix de femme chante mystérieusement en dehors : *Au clair de la lune.*)

ROGER, continuant l'air.

Eh!... mon ami! mon bon ami pierrot... tu ne t'envoleras pas, cette fois...

(Il s'en va sur la pointe du pied par le balcon.)

SCÈNE V.

KERBEC, dans l'armoire; puis GABRIELLE et DEUX DOMESTIQUES.

KERBEC, éclatant tout-à-coup.

Au diable! je n'y tiens plus... ouvrez-moi!... j'étouffe!... Je me battrai avec ce monsieur où il voudra, quand il voudra... Ouvrez-moi!... Je renonce à tout... j'abandonne tout... Ouvrez-moi!... Mais ouvrez-moi donc!...

GABRIELLE, rentrant par la porte de gauche avec un domestique qui apporte de la lumière.

Vous ne m'avez pas attendue long-temps, monsieur... Eh bien! il n'est plus là? (Au domestique.) Voyez sur le balcon... Ah! ah! ce pauvre monsieur de Kerbec qui s'impatiente... il en fera une maladie.

LE DOMESTIQUE, revenant.

Personne, madame.

GABRIELLE.

Hein?... Il s'en sera retourné par où il était venu... (Au domestique.) C'est bien... fermez cette croisée... que personne ne se couche; allez.

(Le domestique sort.)

GABRIELLE, allant vers le cabinet où est Kerbec.

Vous allez sortir.

KERBEC, d'une voix étouffée.

Je vais sortir?... j'espère bien que je vais sortir!... Ouvrez-moi, madame.

GABRIELLE.

Mais faisons nos conditions auparavant. Vous ne me fatiguerez pas de vos plaintes?

KERBEC, de même.

Je ne crois pas. Je ne pourrai plus parler tout-à-l'heure.

GABRIELLE.

Vous suivrez les conseils que je vous donnerai? Eh bien? est-ce accepté? Ah! mon Dieu! il ne répond plus...

(Elle ouvre, Kerbec sort pâle et défait.)

KERBEC.

Oh! de l'air! il fait une chaleur là dedans!

GABRIELLE.

Remettez-vous.

KERBEC.

Je suis en nage...

GABRIELLE.

Eh bien!... monsieur, vous aurez gagné votré procès... vous serez resté.

KERBEC.

Hein?

GABRIELLE.

Seulement je vous conseille de ne plus chanter de romances... elles ne vous réussissent pas...

KERBEC.

Madame, il y a des plaisanteries qui passent les privilèges que l'on accorde même à votre sexe.... Madame, si j'avais affaire à un homme, il ne sortirait pas vivant de mes mains.

GABRIELLE.

Allons! voilà votre mauvais caractère qui reparaît.

KERBEC.

Au nom du ciel, madame, ne me poussez pas à bout; c'est bien assez de m'avoir tenu deux heures dans un placard... Oui, madame, dans un placard.... je ne connais pas d'autre nom pour qualifier le trou où vous m'avez logé... C'est bien assez du mauvais sang que j'y ai fait; il n'est pas nécessaire d'y ajouter une raillerie plus cruelle que le tour lui-même. C'est-à-dire que si l'on apprenait cela au régiment, je n'oserais plus m'y montrer.

GABRIELLE.

Mais je ne sais pourquoi vous prêtez à tout le monde l'intention de se moquer de vous.

KERBEC.

Parcequ'on l'a souvent, madame; parceque vous l'avez toujours; quand vous avez vu cet original, cet imbécile, que le ciel confonde! au lieu de le faire jeter dans la rue, vous l'avez laissé s'installer ici tout à son aise. Vous avez prolongé un entretien qui vous amusait, qui me mettait au supplice.... Vous saviez que j'étouffais là dedans...., vous avez voulu vous défaire de moi, madame.

GABRIELLE.

Je vous assure...

KERBEC.

Oh! ne cherchez pas à vous excuser, dites plutôt que vous m'avez supposé un projet, et que vous vous êtes fait un malin plaisir de le déjouer.

GABRIELLE

Eh bien! oui... il y avait un fiacre en bas, j'ai ordonné de le surveiller; une échelle, je l'ai fait enlever... J'ai fait prévenir deux dames

dans la maison; je vous épargne une folie, une sottise, remerciez-moi.

KERBEC.

Que je.... C'est trop fort! Et de quel droit avez-vous agi ainsi, madame?

GABRIELLE.

Sans droit réel; un intérêt d'amie, comme celui que vous preniez tantôt à ma santé.

KERBEC.

C'est raillerie amère, madame. Je ne serai pas plus long-temps votre dupe. Vous vous êtes fait un ennemi. Je suis vindicatif et entêté... c'est une guerre à mort.

(Il se dirige vers la porte à droite.)

GABRIELLE.

Où allez-vous?

KERBEC.

Je sors.

GABRIELLE.

Par là?.. Vous n'y pensez pas; le concierge refusera de vous laisser passer.

KERBEC, allant vers le balcon.

Par ici, alors.

GABRIELLE.

Il fait grand jour, il y a déja du monde dans la rue... je ne veux pas qu'on vous voie descendre de chez moi.

KERBEC.

Madame, il faut que je sorte.

(Au moment où il ouvre la croisée, Roger paraît sur le balcon et l'arrête.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER *.

ROGER, le prenant au collet.

Ah!... rends-moi ma voiture!...

KERBEC.

Encore cet homme!

ROGER.

Ma voiture!

KERBEC.

Que le diable vous emporte avec elle!

ROGER.

Ce n'est pas la question; ma voiture!

KERBEC.

Est-ce que j'ai eu le temps de vous la rendre?

ROGER.

Oh! il n'a pas eu le temps!... Les gens de ton espèce n'ont jamais le temps, nous savons ça.

GABRIELLE.

Mais, monsieur, comment se fait-il que vous soyez revenu?

ROGER.

Oh madame, ceci est une aventure... ne me demandez pas de vous l'expliquer; je ne comprends rien à ce qui m'arrive. (Serrant un mouchoir dans sa poche.) Voilà encore un souvenir. Vous demeurez dans une maison bien mystérieuse.

GABRIELLE.

Comment?...

ROGER.

Un fiacre... une échelle de cordes... des gens qui tapent dans leurs mains... une femme de chambre qui vous dit: *Est-ce vous?*.... Il n'y a qu'une chose à répondre... *Oui*.... tant pis si on se trompe... et j'ai des raisons de croire qu'on s'est trompé.

GABRIELLE.

Hein? que voulez-vous dire?

ROGER.

Mais ce sont des détails qui ne regardent que moi. Ah! ah! mon officier... je vous tiens enfin! ce n'est pas sans peine.

KERBEC.

Qu'est-ce que j'entends?

(Il remonte quelques pas.)

ROGER.

Arrêtez!... Il veut s'échapper.

KERBEC, au balcon.

Laissez-moi donc tranquille!... Une voiture qui part... avec des paquets.

ROGER.

Des dames de la maison qui déménagent à la hâte! Je vous demande ce que ça lui fait?

KERBEC.

Dans mon fiacre!

ROGER.

Ah! il dit mon fiacre comme il dit ma chaise de poste, en parlant de la mienne.

KERBEC.

Ce sont elles!.... on les a prévenues.... elles m'échappent encore une fois!... Voulez-vous me laisser sortir, monsieur?

ROGER.

Vous dites, monsieur?... C'est encore une idée à lui, ça.

KERBEC.

Eh bien! il faut en finir.

ROGER.

Je ne demande pas mieux.

KERBEC.

Il est temps que je me débarrasse de vous.

ROGER.

Tout de suite. (Kerbec cherche sa carte dans sa poche.) Et d'abord je vous dispense de me donner votre adresse, je la connais.

KERBEC.

Je vous apprendrai que j'ai la main sûre.

ROGER.

Et moi le coup d'œil juste.

GABRIELLE.

Messieurs.... messieurs.... chez moi!

ROGER.

Pile ou face. Pile pour l'épée, face pour le pistolet.

* Kerbec, Roger, Gabrielle.

KERBEC.

Pile.

GABRIELLE.

Ce n'est pas ici....

ROGER, qui a fait sauter la pièce dans sa main.

C'est face.

GABRIELLE.

Messieurs! on vient...

UN DOMESTIQUE.

Une lettre pour madame. Le concierge vient de la monter. Il faut qu'elle soit arrivée de bien bonne heure.

ROGER.

Ne vous gênez pas, madame, je vous en prie.

(Gabrielle ouvre la lettre.)

ROGER, bas à Kerbec.

Où allons-nous?

KERBEC.

Au bois de Boulogne.

(Ils font mine de sortir.)

GABRIELLE.

Madame Verneuil!... Qu'est-ce que c'est que madame Verneuil?...

ROGER.

Hein?

(Tous deux s'arrêtent.)

GABRIELLE, au domestique.

Qui a apporté cette lettre?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas, madame.

GABRIELLE, lisant.

« Madame, veuillez me faire savoir à quelle « heure je pourrai me présenter chez vous, « pour vous remercier du service que vous m'a- « vez rendu.

« Ve VERNEUIL, *Place Royale*, n° 13. »

(Kerbec fait un grand mouvement, et sort précipitamment.)

ROGER.

Hein? Pardon... Vous avez dit, madame?...

GABRIELLE.

Place Royale.

ROGER.

Ah! mon Dieu!

GABRIELLE.

N° 13.

ROGER.

N° 13! Mais c'est le numéro de ma future tante... Vous connaissez ma tante?... Vous lui avez rendu un service?

GABRIELLE.

Du tout... Je ne comprends pas.

ROGER, regardant le billet.

Place Royale, n° 13. C'est bien elle! c'est son écriture!

GABRIELLE.

Votre tante?

ROGER.

Celle de ma future! de Cécile!... Elles sont à Paris!... Depuis quand?... Je les croyais à Metz!... Quel bonheur!... Je te fais cadeau de ma chaise de poste... Eh bien! où est-il? Il est parti!... Ça m'est égal à présent; j'ai le temps de le retrouver. Cécile! ma tante, à Paris!... Et elles vous écrivent!... Je vais les voir!...

GABRIELLE.

Quelle joie!

ROGER.

Mais qu'est-ce que j'attends? qu'est-ce que je cherche?... Je pars.

(Fausse sortie.)

GABRIELLE.

Dans ce costume? Il est grand jour.

ROGER.

J'en changerai. Quelqu'un! un domestique! (Il tire les sonnettes.) Pardon, je fais comme chez moi. Allons donc! des domestiques! (Le domestique entre.) Une voiture... Vite, vite....

GABRIELLE.

Il est fou!

ROGER.

Et prenez garde qu'un officier ne monte dedans. Je vous dois des remercîments, madame... Je voudrais rester plus long-temps... Mais vous comprenez!... Une femme qui doit être charmante... adorable... Dieu! que vos domestiques sont longs! Je ne tiens plus en place... Je m'en vais à pied... Vous paierez le fiacre... Adieu, madame.

GABRIELLE.

Bien du bonheur!

ENSEMBLE.

AIR final du deuxième acte de UN DE PLUS.

ROGER.

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!
Je pars, le cœur rempli d'espoir.
Cécile, objet de ma tendresse,
Sois heureuse, tu vas me voir.

GABRIELLE.

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!
Oui, pour son cœur, quel doux espoir!
Cécile, objet de sa tendresse,
Sois heureuse, tu vas le voir.

ROGER, seul.

Empressé d'arriver,
Je courais après ma voiture:
Fasse le ciel que ma future
Soit moins difficile à trouver!

ENSEMBLE.

Ah! quel bonheur! etc.

ÉPILOGUE.

Une chambre à coucher; au fond, un lit fermé par des rideaux; porte à droite.

SCÈNE I.

Mme VERNEUIL.

Il est parti avant le jour et n'est pas encore rentré!... La première nuit de ses noces!... Quelle étrange conduite!... Ma nièce s'est rendormie; tant mieux! Ne la réveillons pas, la pauvre enfant!... Depuis quatre jours qu'il est arrivé de ses voyages, qu'il s'est présenté chez nous à six heures du matin, je n'ai eu qu'à me louer de lui; mais aujourd'hui, il faudra qu'il s'explique.

SCÈNE II.

Mme VERNEUIL, ROGER.

ROGER, sans voir madame Verneuil.

Personne ne m'a vu sortir ni rentrer.... J'espère qu'à présent mon officier se tiendra tranquille. J'en suis venu à bout, enfin... Ça n'a pas été long... Du premier coup... j'en ai délivré la société... pour trois ou quatre jours au moins. J'ai enfin rattrapé ma voiture; je l'ai fait mettre sous la remise. J'ai pris dans mes effets quelques curiosités que je veux offrir à ma femme, et un coquillage pour ma tante : elle mettra ça sur sa cheminée.

MADAME VERNEUIL, se croyant seule.

Ceci ne me présage rien de bon pour l'avenir.

ROGER, se retournant.

Hein ?... Ah ! c'est vous ma tante !

MADAME VERNEUIL.

Chut !... ne parlez pas si haut ; elle repose.

ROGER.

Bien. Vous veniez savoir des nouvelles de la mariée?

MADAME VERNEUIL.

Ou plutôt des vôtres.

ROGER.

Je me porte admirablement bien, et ma femme aussi.

MADAME VERNEUIL.

Écoutez, mon neveu ; je vous ai donné la main de ma nièce; je voulais le bonheur de Cécile, et je suis en droit d'exiger que vous me disiez où vous avez été ce matin.

ROGER.

J'ai été... Mais, ma respectable tante, quand je vous ai demandé pourquoi vous étiez partie pour Metz, quel jour vous en étiez revenue, quel motif vous avait fait déménager si souvent, vous m'avez fait des réponses un peu ambiguës.

MADAME VERNEUIL.

C'est que vos questions étaient sans importance.

ROGER.

Permettez-moi de n'en pas attacher plus aux vôtres. J'ai été où il m'a fait plaisir d'aller... Je n'en ai prévenu personne, parce que je n'aime pas qu'on m'interroge... Voilà...

MADAME VERNEUIL.

Je puis dire que Cécile a toujours été un modèle de vertu, de sagesse...

AIR du vaudeville des Mémoires d'un Colonel.

Oui, ma vigilance jamais
Un instant ne s'est endormie :
En tous lieux je l'accompagnais.

ROGER.

Mon Dieu ! finissez, je vous prie ;
Il fallait dire en ce moment,
Que cet éloge magnifique,
Détaillé si complaisamment,
Était votre panégyrique.

MADAME VERNEUIL.

Votre conduite me semble inexcusable. Tenez, mon neveu, le séjour de Paris est dangereux, et si vous vouliez suivre mon conseil, vous feriez bien de le quitter...

ROGER.

Hein ?...

MADAME VERNEUIL.

Oui, de déménager...

ROGER.

Écoutez-moi à mon tour, mon aimable tante. En douze heures, voilà le second sermon que j'essuie, c'est le mot, que j'essuie. Si c'est une manie chez vous, je la respecte... Mais... vous me comprenez? Très bien... Je vous prie donc de me laisser chez moi, et de ne pas vous mêler du bonheur de ma femme...

MADAME VERNEUIL.

Pauvre Cécile !

ROGER.

Elle n'est pas à plaindre, soyez tranquille...

MADAME VERNEUIL

Qui la consolera ?

ROGER.

Je m'en charge... Adieu, ma tante...

MADAME VERNEUIL.

Adieu, mon neveu... refléchissez...

ROGER.

Il n'est pas tard, tâchez de faire un somme

avant le déjeûner... ça vous remettra l'esprit... Adieu, ma petite tante.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ROGER.

Elle est stupide ma tante... cette idée de vouloir me faire déménager!... C'est encore un drôle de tic qu'elle a de vouloir déménager à chaque instant... elle doit coûter cher de loyer, Je vais m'arranger pour lui faire une pension de douze cents francs, j'irai la voir au jour de l'an et à sa fête... et je vivrai seul avec mon adorable Cécile. Femme charmante, va! je te consacre mon existence... je suis à toi pour la vie, Cécile; dispose de moi, je suis ton mari, je suis ton esclave, je t'aime, je t'adore... je t'idolâtre... ta jeunesse, ta beauté... et sur-tout... oh! sur-tout ce qui m'enchante, ce qui me ravit, c'est ta candeur, ta naïveté, ton innocence...

CÉCILE, derrière les rideaux.

Mon mari!... Pourquoi n'est-il pas venu plus tôt!

ROGER.

Qui est-ce qui a dit ça?

CÉCILE.

Une tante ne protége pas assez.

ROGER.

Qu'est-ce qu'elle veut dire!... (Allant ouvrir les rideaux.) Elle dort... C'est singulier... on n'est pas maître de ne pas éprouver...

CÉCILE.

Si mon mari apprenait jamais...

ROGER.

Hein? Quel diable de rêve elle fait là!...

CÉCILE.

Il ne pourrait me pardonner.

ROGER.

Ah! mon Dieu!

CÉCILE.

Il me croirait plus coupable que je ne le suis... Pauvre Roger!... lui qui paraît si confiant...

ROGER s'assied près du lit.

Ah!... c'est drôle... je me sens mal à mon aise... Un médecin... je donnerais beaucoup de choses pour avoir un médecin... qui est-ce qui va me chercher un médecin?

CÉCILE.

J'avais fermé ma fenêtre.

ROGER.

Une aventure par une fenêtre!... Ah! Cécile!... Qu'est-ce qu'est donc venue me conter ta tante?... Ah ça, mais je suis... Je n'ose pas réfléchir à ce que je suis... mais j'ai été trompé d'une manière humiliante!...

CÉCILE.

Monsieur, rendez-moi mon mouchoir.

ROGER.

On lui a volé un mouchoir!

CÉCILE.

Le vilain bal!

ROGER.

Encore!

CÉCILE.

Monsieur! monsieur! rendez-moi mon gant.

ROGER.

Hein? qu'est-ce qu'elle dit?... Un gant! j'en ai eu un... au bal de l'Opéra... (Il le tire de sa poche.) Un mouchoir!... un gant!... Est-ce que?... Oh! mon Dieu!...

CÉCILE.

De l'eau sucrée! de la fleur d'orange!

ROGER.

J'ai entendu ça à Charly... Quoi! il se pourrait!... Oh! non... je ne peux pas le croire encore.

CÉCILE.

Monsieur, monsieur, rendez-moi ma bague.

ROGER, regardant à son doigt.

La voilà!... Elle!... c'était toujours elle! Une bague! un gant! un mouchoir!... Tous ses effets!... je les ai... plus de doute... Cécile... chère Cécile!... Chut! il est inutile de la réveiller... Dors tranquille!... tu ne sauras jamais que ton époux... C'est ça, elle est somniloque, et moi j'ai été somnambule... Hem!... hem!... (Après un silence.) Oh! oh!... après tout, je suis seul, personne ne le sait, et ce n'est pas moi qui l'irai raconter. Chut!...

Air du vaudeville de la Haine d'une Femme.

Je suis heureux dans mon ménage
De me trouver mon successeur:
Pourtant, malgré cet avantage,
Je me tairai sur mon bonheur;
(Regardant dans la salle.)
Mais que de gens sont dans la confidence!
Un tel secret n'est déja plus le mien:
Messieurs, de grace, imitez mon silence,
Je vous en prie, imitez mon silence:
N'en dites rien,
N'en dites rien;
A vos amis, messieurs, n'en dites rien.
N'en dites rien,
N'en dites rien,
Par amitié pour moi n'en dites rien.

FIN DE C'EST ENCORE DU BONHEUR.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

LE LORGNON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

M. SCRIBE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 21 décembre 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

ALCÉE DE WELIBACK, baron allemand.... M. PAUL.
REYNOLDS, son ami .... M. ALLAN.
ALIX, sœur de Reynolds.......... Mlle HABENECK.
CHRISTIAN, } amis d'Alcée. M. DAVESNE.
HENRI, } M. RHOZEVIL.
M. DOISY.
LE COMTE ALBERT, seigneur étranger........ M. FERVILLE.
BIRMAN, intendant d'Alcée.......... M. NUMA.
MINA, fille de Birman.......... Mme ALLAN-DESPRÉAUX.
JEUNES GENS, amis d'Alcée et de Reynolds.
PIQUEURS et DOMESTIQUES d'Alcée.

La scène se passe en Bohême, dans un château appartenant à Alcée.

Le théâtre représente le jardin du château. Sur le premier plan, à droite de l'acteur, un pavillon; à gauche, et sur le devant, une table de pierre sous un berceau de feuillage.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, ALCÉE, CHRISTIAN et REYNOLDS, assis autour de la table de pierre à gauche, fument, boivent et chantent *.

* AIR : Enfants de la folie, chantons.

ENSEMBLE.

L'amitié dont j'honore
Les lois,
Nous unit, dès l'aurore,
Tous trois.
Souvent l'amour désole
Nos jours;
Mais l'amitié console
Toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

Bravant de la fortune
Les coups,
Même chance est commune
Pour nous.
Chagrins, plaisirs, orage,
Beaux jours,
Que l'amitié partage
Toujours.

*Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

ALCÉE, à Reynolds.

Et ta sœur, la belle Alix?

REYNOLDS.

Viendra plus tard avec ces dames; car, quoiqu'elle soit ta prétendue, elle ne pouvait pas venir seule... dans ton château... chez un garçon...

ALCÉE.

Garçon... jusqu'à demain... car demain la noce.

REYNOLDS.

Certainement.

CHRISTIAN.

Un beau mariage!... épouser le plus aimable baron et le plus beau château de la Bohême.

(Ils se lèvent et viennent sur le devant du théâtre*.)

REYNOLDS.

C'est ce qui me désole, car je suis bon frère; et moi qui ai mangé ma fortune... il m'est pénible de te voir épouser ma sœur sans dot! Ce n'est pas ma faute... c'est celle de mon oncle!... Un oncle à succession, qui ne veut pas mourir... ça dépend de lui... mais c'est un mau-

* Christian, Alcée, Reynolds.

vais parent, qui n'a jamais rien fait pour sa famille.

ALCÉE.

Console-toi... Ce régiment que tu dois demander pour moi au duc d'Arnheim, ton protecteur, ne vaut-il pas une dot?

REYNOLDS.

Il me l'a promis du moins... et après tout ce que je te dois...

ALCÉE.

N'est-ce pas moi qui suis ton débiteur?... Quand tu me donnes ta sœur Alix, que j'aime... dont je suis aimé... je suis trop heureux, en assurant sa fortune, de resserrer encore les liens qui m'attachaient à un ancien camarade de collége.

REYNOLDS.

A un ami.

CHRISTIAN, vivement.

Qui n'est pas le seul... car, bien avant ton opulence, tu te souviens qu'à l'Université de Prague...

ALCÉE.

C'est vrai; vous m'aimiez tous : j'avais du bonheur... Je n'obtenais pas dans mes études des succès bien brillants; mais, grace au ciel, n'ayant jamais eu dans le cœur, ni ambition, ni jalousie, je n'étais ni le rival, ni l'ennemi de personne... Vos succès étaient les miens, ainsi que vos peines... J'étais le confident, l'allié de tout le monde ; et chacun venait à moi, en disant : « Il n'est pas fort; mais il est bon en- « fant. »

REYNOLDS.

Laisse donc.

ALCÉE.

AIR : Ah! que c'est beau! (de LA PETITE LAMPE MERVEILLEUSE.)

Oui, mes amis (*bis*), quoi qu'on en dise,
On trouve encor chez les mortels
L'amitié, l'honneur, la franchise;
Ils sont tous bons... je les crois tels.
Mon ame à la leur se confie;
Et si plus tard leur perfidie
Me trahit, moi, qui crois en eux...
Tant pis pour eux,
Pour moi tant mieux.
Ceux qui se trompent sont heureux.
Oui, voilà le secret d'être heureux.

DEUXIÈME COUPLET.

Demain l'hymen (*bis*) enfin m'enchaîne
Au seul objet de mes amours.
Sa volonté sera la mienne,
Et nous n'aurons que de beaux jours (*bis*).
Mais s'il survenait en ménage
Quelque doute, quelque nuage...
Je dirais, me fiant aux cieux :
Fermons les yeux,
Tout ira mieux.
Ceux qui se trompent sont heureux.
Oui, voilà le secret d'être heureux.

REYNOLDS.

Et tu as raison; car voilà notre ami Christian, le jeune conseiller aulique, qui, sans en rien dire, adorait aussi ma sœur Alix.

ALCÉE.

O ciel!

REYNOLDS.

Mais dès qu'il a su que tu l'aimais, que tu voulais l'épouser... il s'est retiré sur-le-champ, et a imposé silence à une passion secrète, dont moi seul et ma sœur avions connaissance.

ALCÉE.

Est-il possible! quelle générosité!... Eh bien! que vous disais-je tout-à-l'heure?... Et après un tel sacrifice, comment ne pas croire à l'amitié... à toutes les vertus?... Oui, j'y crois... je m'en sens capable... et avec une telle maîtresse et de tels amis... je m'estime maintenant l'homme du monde le plus heureux!... Christian, Reynolds! embrassez-moi.

CHRISTIAN.

Et de grand cœur.

REYNOLDS.

Ce diable d'Alcée est vraiment bon enfant.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BIRMAN, MINA.

ALCÉE.

Eh! c'est mon cher Birman... Un brave intendant... un ancien serviteur de mon père... que j'ai l'honneur de vous présenter, ainsi que sa fille, la gentille Mina, ma sœur de lait!

CHRISTIAN.

Ah! il a un intendant!

REYNOLDS.

Et un honnête homme!

ALCÉE.

Toujours la suite du même bonheur.

AIR du Piége.

Intendant vertueux et pur,
Celui-là, fidèle et sensible,
Ne me vole pas, j'en suis sûr.

REYNOLDS.

Comme le mien.

CHRISTIAN.

Est-il possible?

REYNOLDS.

Oui, maintenant, honnête homme à regret,
Je le défie, hélas! de me rien prendre...
Pour me voler quelque chose, il faudrait
Qu'il commençât par me le rendre.

ALCÉE, à Birman.

Qui t'amène, mon vieil ami*?

BIRMAN.

Je venais, monsieur le baron, avec ma fille Mina, qui voulait vous faire compliment sur votre prochain mariage. (A Mina.) N'est-ce pas?

* Christian, Alcée, Birman, Mina, Reynolds.

MINA.

Oui, mon père.

BIRMAN.

Et puis, en même temps, vous annoncer le sien...

(Il la prend par la main, et la fait placer auprès d'Alcée.)

ALCÉE, la regardant avec affection.

Quoi! Mina, tu vas te marier!... Heureux celui que tu choisis!... Il peut se vanter d'épouser une jolie fille, et de plus, d'avoir une bonne et honnête femme... Et c'est à moi, ton frère et ton ami d'enfance, que tu viens d'abord en faire part... Je t'en remercie... je me charge de la dot... Dix mille florins!

MINA, vivement.

Et moi, je n'en veux pas!

ALCÉE.

Et pourquoi!

MINA, embarrassée.

Mais c'est qu'il semblerait que c'est pour cela que je suis venue.

BIRMAN.

Du tout... monseigneur connaît ton désintéressement et le mien... J'accepte! parce que pour être intendant, on n'est pas millionnaire...

REYNOLDS.

C'est juste.

ALCÉE.

Et quel est le prétendu?

BIRMAN.

Un bon parti... un riche brasseur... maître Foster, qui a de l'amour et des écus gros comme lui... ce qui n'est pas peu dire.

AIR : Tout ça passe.

Les Hollandais sont constants,
C'est d'abord un avantage.

REYNOLDS.

Lorsque l'on pèse cinq cents,
Le moyen d'être volage?

BIRMAN.

Son crédit est des plus grands,
Et, chez lui, soins et tendresse,
Sentiments, bière et richesse,
Tout ça mousse (*bis*) en même temps. } *bis.*

Aussi je crois que ce garçon-là ne déplaît pas à ma fille.

MINA, voulant le faire taire.

Mon père!

BIRMAN.

C'est elle qui me l'a dit... Et à l'entendre, il fallait et vite et vite hâter le mariage... ou tout était perdu...

ALCÉE, souriant.

Est-il possible!

MINA, avec dépit.

Ce n'est pas vrai!... Qu'il me plaise ou non... cela ne regarde personne... On ne vous le demande pas! et rien que ce que vous venez de dire est capable de redoubler encore mon antipathie... Voilà ce qu'il y aura gagné... Tant mieux pour lui... ça sera bien fait!...

ALCÉE.

Qu'est-ce que c'est?... tu l'épouses par antipathie...

MINA, vivement.

Je n'ai pas dit cela, monseigneur, c'est mon père qui avec ses suppositions... De quoi se mêle-t-il... de vous ennuyer de tout cela?... Au moment où vous allez être heureux... où vous attendez votre prétendue... où vous ne pensez qu'à elle... aller vous occuper de nous, de nos affaires... c'est si inconvenant... que j'en rougis pour lui, et que j'en pleurerais presque...

BIRMAN.

Elle est en colère... de ce que je l'ai trahie...

MINA, se contenant à peine et à part.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... (Haut.) Venez, mon père, partons...

ALCÉE, la retenant.

Non pas!... Je veux que tu restes au château aujourd'hui... et demain que tu assistes à mon mariage...

MINA, toute troublée.

Ah! monseigneur...

ALCÉE.

En revanche, j'assisterai au tien.

MINA, d'un air suppliant.

Oh! non, non.... je vous en supplie!... ça ne se pourrait pas! C'est trop d'honneur!...

BIRMAN.

Qu'est-ce que cela fait?... j'aime les honneurs... je suis comme cela; et si monsieur le baron et madame la baronne... justement la voici!...

ALCÉE, avec joie.

Alix!

REYNOLDS, allant au-devant d'elle.

Ma chère sœur!

(Alcée et Christian vont aussi au-devant d'Alix.)

MINA, vivement et entraînant Birman.

Oh! venez, venez, mon père... ce n'est plus notre place; et nous ne pouvons pas rester ici.

(Elle sort avec Birman par la gauche.)

SCÈNE III.

CHRISTIAN, ALCÉE, ALIX, REYNOLDS, UNE DAME, HENRI.

(Alix, la Dame et Henri entrent par le fond. — Alix est habillée en amazone.)

ALIX.

AIR : Lorsque la tempête (du SERMENT).

La froide sagesse
Marche lentement :
Folie et jeunesse
S'élancent gaîment.
Gare! gare! place!
Et quand le plaisir,
De loin dans l'espace,
A nous vient s'offrir...

Vite, vite,
A sa poursuite !
Plaisir d'aujourd'hui
Aura bientôt fui...
Vite, vite,
A sa poursuite !
Pour l'atteindre, courons plus vite
Que lui !

TOUS EN CHOEUR.

Vite, vite,
A sa poursuite !
Etc., etc., etc.

REYNOLDS.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand une heure entière,
Dans un gai festin,
J'ai vidé mon verre
Plein du même vin,
Toute la semaine,
D'amour dévoré,
Près d'une inhumaine,
Quand j'ai soupiré...
Vite, vite,
Changeons vite;
Voyez-vous d'ici
Arriver l'ennui.
Vite, vite,
Qu'on l'évite !
Pour fuir l'ennui, courons plus vite
Que lui.

TOUS EN CHOEUR.

Vite, vite,
Changeons vite;
Etc., etc., etc.

ALCÉE, à Alix.

Est-il possible de se faire attendre ainsi?

ALIX.

C'est vrai... je suis bien en retard... C'est que je suis venue à cheval.

ALCÉE.

Ah ! c'est pour cela...

ALIX.

Oui; parcequ'avec mon cousin Henri, qui m'a escortée, nous avons préludé, dans votre parc, à une course que nous achèverons après déjeuner... un pari de deux cents florins.

ALCÉE.

J'en suis.

ALIX.

J'y compte bien... Une course au clocher.

ALCÉE.

A l'anglaise.

ALIX.

Non... à la française... Les courses... les paris, les barrières à franchir, tout cela est français maintenant... Et tout ce qui vient de France est ma passion...

ALCÉE.

Vous me faites trembler, moi qui ai le malheur d'être Allemand...

ALIX.

Pour vous il y a exception! Les prétendus ont des privilèges... et puis, une fois mariés, nous irons à Paris... je ne consens qu'à cette condition...

ALCÉE.

C'est convenu... Une fois mariés! à vous de commander... à moi d'obéir.

ALIX, souriant.

Vous le voyez!... déja à la française... C'est très bien.

REYNOLDS, à Alix.

Si, avant d'aller à Paris, madame la baronne voulait se mettre à table... mon estomac et celui de ces messieurs lui en sauraient un gré infini. (A Alcée.) Fais donc servir le déjeuner. (Alcée donne un ordre à son piqueur, qui sort par le fond à droite.)

ALIX.

Vous, Reynolds, vous avez toujours été gourmand!... C'est votre passion!

REYNOLDS.

Chacun la sienne.

AIR du Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.

La gloire ne dure qu'un jour,
Un jour voit se flétrir la rose,
Un jour voit expirer l'amour;
Mais l'appétit, c'est autre chose :
Qu'il meure aujourd'hui ! chère Alix,
Demain encor va me le rendre;
Et des plaisirs c'est le phénix,
Car seul il renaît de sa cendre.

ALIX.

Quelle éloquence!

REYNOLDS, à Alcée.

Mais à propos de phénix... où est donc cet original à qui tu as donné l'hospitalité... cet étranger... ce savant professeur... ou ce prince déguisé?... est-ce qu'il ne descend pas déjeuner?

ALCÉE.

Non... je l'ai prévenu que nous devions déjeuner dans ce jardin, avec des dames charmantes... des jeunes gens très aimables... et il m'a répondu qu'alors...

ALIX.

Eh bien?

ALCÉE.

Il aimait mieux déjeuner seul dans sa chambre...

ALIX.

C'est très galant... Et quel est ce monsieur-là?

ALCÉE.

Je n'en sais rien... Il se fait nommer le comte Albert...

ALIX.

Et son état, sa famille...

ALCÉE.

Je ne les connais pas...

ALIX.

Et vous le recevez...

ALCÉE.

Il l'a bien fallu... Ce diable d'homme a quelque chose qui vous attire, qui vous attache à

lui... D'abord, ce n'est pas un homme ordinaire... il a une érudition inconcevable... toutes les sciences lui sont familières, et en mathématiques, en physique, en chimie, il n'y a pas un seul de nos professeurs de l'Université qui, auprès de lui, ne se regardât comme un écolier...

ALIX, avec admiration.

En vérité!... (Froidement.) Ce doit être alors un monsieur bien ennuyeux...

ALCÉE.

C'est ce qui vous trompe! Sa conversation est très amusante... très piquante... quand il consent à parler, ce qui ne lui arrive pas toujours...

ALIX.

Et comment se trouve-t-il chez vous?

ALCÉE.

Si je vous le raconte, vous allez vous moquer de moi.

ALIX, avec impatience.

N'importe.

AIR : Prenons d'abord l'air bien méchant.

Allons, parlez, je vous attends.

REYNOLDS.

D'abord, ma sœur est des plus vives,
Et, fût-ce même à tes dépens,
Tu dois amuser tes convives.
Oui, c'est une dette d'honneur :
Un amphitryon véritable
Doit se charger de leur bonheur (*bis*)
Tout le temps qu'ils sont à sa table (*bis*).

(Pendant ce couplet, deux domestiques ont apporté la table, qu'ils ont placée sur le devant du théâtre, et autour de laquelle ils ont mis des chaises.)

ALCÉE, souriant.

C'est juste... et je vais vous conter tout cela à table.

(Alcée, ses amis et les dames prennent place à table*.)

REYNOLDS.

Eh bien?

ALCÉE.

J'étais hier à Tœplitz, où j'avais visité une propriété à moi; et je dinais dans la maison des bains... Un groupe de jeunes gens et de jeunes dames se montraient en riant un original d'une soixantaine d'années, assis dans un coin du salon, et coiffé à la Louis XIV.

ALIX, riant.

A la Louis XIV! Voilà qui me raccommode avec lui... je ne pourrais, à sa vue, retenir un éclat de rire.

ALCÉE.

C'est ce que faisait aussi notre joyeuse société!... à ce bruit l'étranger lève sa tête...

ALIX, riant toujours.

Sa tête à la Louis XIV...

ALCÉE.

Oui sans doute! Et regardant tout le monde avec un mauvais petit lorgnon qui ne le quitte jamais, il passe devant eux, sans les saluer, et vient droit à moi... me tend la main, comme s'il me connaissait depuis long-temps, et me dit : « Vous partez ce soir, monsieur le baron ; » ce qui était vrai, quoique je ne l'eusse annoncé à personne, pas même à mon domestique... « Voulez-vous bien, continue-t-il, que nous « fassions route ensemble? » Je m'inclinai, j'acceptai, et nous voilà cheminant, l'un près de l'autre, à cheval... lui causant, et moi tellement séduit par le charme de sa conversation, que je ne pensais plus à mon coursier, et le laissais aller si doucement, qu'à la nuit tombante, nous étions encore à six grandes lieues d'ici... il était trop tard pour continuer notre route, et nous nous arrêtâmes à l'hôtel de l'Aigle-d'Or.

REYNOLDS.

Chez Herman... un ivrogne! chez qui l'on dîne bien... je le connais...

ALCÉE.

L'auberge était en rumeur... tous les gens du pays, nobles et bourgeois, avaient mis à une loterie, pour un riche domaine... un superbe château des environs; et l'on attendait le courrier de Vienne, qui devait passer dans la nuit et annoncer le numéro gagnant... Mais avant son arrivée, il se faisait un commerce, un échange de billets, qui augmentaient ou diminuaient de valeur, selon le plus ou moins de chances que le porteur y attachait... On nous en offrit une douzaine à deux ou trois florins... Et mon compagnon de voyage, les regardant avec son lorgnon, me dit : « Mon « jeune ami, tenez-vous à gagner ce beau do-« maine? » — Ma foi non, lui répondis-je, je me trouve bien assez riche, et n'en veux pas davantage. Il me regarda bien en face, comme pour s'assurer si je disais la vérité; puis, d'un air satisfait, il ajouta : — « C'est bien, n'y pensons « plus; mais voilà » et il m'en montrait un du doigt, « le billet qui gagnera; le numéro 23 « de la quarante-deuxième série. »

REYNOLDS.

Par exemple... nous saurons si le savant a dit vrai, et la gazette de ce matin...

ALCÉE.

Ce n'est pas la peine de la regarder... Nous venions de rentrer dans notre chambre, et allions nous coucher, lorsque Herman, le maître de l'auberge, frappa à notre porte à coups redoublés, et nous vîmes entrer un homme hors de lui, en délire... Il avait entendu, en nous servant à table, ce que me disait mon compagnon; il avait acheté trois florins le billet que j'avais refusé... le numéro 23 avait gagné!

TOUS.

O ciel!

ALCÉE.

Et Herman, simple aubergiste, se trouvait propriétaire d'un des plus beaux domaines de la Bohême...

* Alcée, Alix, Christian, une Dame, Henri, Reynolds.

REYNOLDS.

C'est fort heureux pour lui.

ALCÉE.

C'est ce que je pensais... C'est fort malheureux pour lui, me dit mon compagnon de voyage... car demain, Herman aura perdu plus qu'il n'a gagné. Et il ordonna à mon domestique de faire nos paquets et de seller nos chevaux, pour partir sur-le-champ. — Y pensez-vous? m'écriai-je; au milieu de la nuit? — Restez si vous voulez... moi, je quitte cette auberge. — Et pourquoi? — Parceque, étourdis de son bonheur, Herman et ses amis boiront toute la nuit, s'enivreront... mettront le feu à la maison, qui brûlera avec lui et tout ce qu'elle renferme...

REYNOLDS, riant.

Ah!... ah!... j'y suis... ton étranger est un visionnaire... un illuminé, comme nous en avons tant en Allemagne.

ALIX.

Ou tout bonnement un fou... qui aura rencontré par hasard le numéro gagnant...

REYNOLDS.

Parbleu!... il faut bien que quelqu'un gagne... mais pour le reste...

ALCÉE.

Vous avez raison... je pense comme vous, cela n'a pas le sens commun... Eh bien! il y a quelqu'un au monde encore plus extravagant que lui... c'est moi, qui comme fasciné et subjugué par son sang-froid et son aplomb, ai eu la bonhomie de le suivre... par un temps affreux; et d'arriver au milieu de la nuit, au risque de me rompre le cou, dans ce château, où j'ai offert à mon compagnon de route un lit qu'il a accepté...

REYNOLDS.

Bravo! Et comme tu le disais, si l'un de vous deux a le cerveau malade... ce n'est pas lui... Messieurs, je demande que nous buvions à la santé d'Alcée, qui m'inquiète beaucoup...

ALCÉE.

Je ne demande pas mieux...

REYNOLDS.

A condition que ce sera avec du champagne...

ALCÉE, appelant.

Birman! Birman!... (Birman paraît et vient à la droite d'Alcée.) Où est donc Frantz le sommelier?

BIRMAN.

Le voilà qui vient de la ville.

ALCÉE.

Depuis ce matin!... il y a mis le temps.

BIRMAN.

C'est vrai... il est en retard... mais cela vient d'un malheur affreux... en passant ce matin à six lieues d'ici, à l'Aigle-d'Or... chez Herman l'aubergiste...

TOUS.

Eh bien?

BIRMAN.

La maison était en feu!...

TOUS.

O ciel!...

BIRMAN.

Frantz s'est arrêté, comme tout le monde qui était là, pour porter des secours... mais tout a été inutile... Herman a péri... et l'on dit même que quelques voyageurs qui s'étaient arrêtés chez lui...

TOUS.

AIR : Je n'y puis rien comprendre (de LA DAME BLANCHE).

C'est quelque sortilége...
Du sort qui le protége
Je reste confondu...
Mais par quel privilége
Ce malheur fut-il prévu?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE ALBERT, entrant par la porte du pavillon.

LE COMTE, s'adressant à Alcée.

Bonjour, mon cher hôte...

ALCÉE.

C'est lui!...

TOUS, stupéfaits, se levant *.

Grand Dieu!

LE COMTE, les saluant.

Bonjour, mesdames et messieurs... (Les regardant avec son lorgnon.) Eh bien! qu'avez-vous donc?... Voilà un joyeux déjeuner... une orgie bien silencieuse et bien raisonnable... (S'avançant près d'Alix.) Et vous, ma jolie demoiselle... la charmante prétendue de mon ami Alcée... comment, vous ne riez pas de ma coiffure à la Louis XIV?

(Les domestiques enlèvent la table, et la placent vers le fond, un peu à gauche.)

ALIX, troublée **.

Monsieur!...

LE COMTE, froidement.

Vous êtes la première!... et cela me donne la meilleure opinion de votre gravité... (A Alcée, qui est à sa droite.) Comment mon compagnon de voyage a-t-il passé la nuit?

ALCÉE.

Fort bien... mais ce pauvre Herman en a passé une bien mauvaise.

LE COMTE.

Je l'apprends comme vous à l'instant...

ALIX.

Mais hier, comment le saviez-vous?

LE COMTE.

Je ne le savais pas... je le présumais, d'après son caractère connu!... Chez un tel homme, quand l'ivresse du vin se joint à celle de la fortune, et lui monte la tête, il est facile de

* Alcée, le Comte, Alix, Reynolds, Christian, la Dame, Henri.

** Alcée, le Comte, Alix, Reynolds, Christian, Henri

prévoir les suites... Folie, ruine, désastre... C'est immanquable... l'on peut toujours à coup sûr tirer un pareil horoscope...

(Pendant que le Comte parle à Alix, Reynolds, Christian et Henri vont se remettre à table.)

ALIX.

Quoi! la raison seule et la prudence vous l'avaient fait deviner?...

LE COMTE.

Oui, mademoiselle...

ALIX.

Oh! alors... c'est bien moins curieux... et il n'y a plus rien d'extraordinaire.

(Le Comte s'éloigne un peu, et revient auprès du pavillon à droite.)

ALCÉE.

Je ne suis pas de votre avis! et s'il en était ainsi, je trouverais au contraire...

ALIX.

Quoi donc?

ALCÉE, souriant.

Rien... j'allais déraisonner à propos de sagesse... et dans un déjeuner de garçons, il ne s'agit pas de discussions...

(Il s'approche de la table, où sont déjà ses amis, et prend un verre.)

REYNOLDS.

Il s'agit de champagne... Allons, messieurs, je porte le premier toast... au mariage de ma sœur et de mon ami Alcée!...

TOUS, buvant.

Vivat!

REYNOLDS, levant encore son verre.

A l'amour et à l'amitié!

TOUS.

A l'amitié!

(Ils trinquent tous ensemble et forment un groupe à gauche. Le Comte, assis à droite, les regarde avec son lorgnon. Les dames sont assises sur le devant à gauche.)

ALCÉE, avec feu.

Oui, mes amis... amour et amitié éternels... (Se retournant, et apercevant le Comte qui les regarde toujours en secouant la tête.) Eh! mais, qu'avez-vous donc?...

LE COMTE.

Pardon... vous avez dit, je crois, *éternel*... et à votre âge ce mot-là me fait toujours rire...

ALCÉE.

Quoi, monsieur, vous ne croyez pas à l'amour... à l'amitié?...

LE COMTE.

Si vraiment... comme je crois au vin de Champagne... C'est le même feu... la même impétuosité... et la même durée... Regardez bien... (A Reynolds qui tient une bouteille.) Je crois que votre bouteille est déja finie...

REYNOLDS, la regardant.

Tant mieux!... on en prend une seconde...

LE COMTE.

C'est le mot le plus raisonnable que vous ayez dit... Oui, jeune homme, une seconde... qui passera aussi vite que la première...

REYNOLDS.

C'est un épicurien que ce savant-là... et nous serons bien ensemble... Allons, messieurs, encore un toast...

ALCÉE, élevant son verre et regardant le Comte.

AIR : A boire je passe ma vie.

Buvons à la philosophie!

CHRISTIAN, de même.

Buvons, dans nos ébats joyeux,
A la magie, à l'alchimie!...

REYNOLDS, de même.

Moi, je vous propose encor mieux :
Du savoir épuisant les chances,
L'une après l'autre, amis prudents,
Buvons à toutes les sciences,
Afin de boire plus long-temps.

Encore un toast!

ALIX, se levant et arrêtant Reynolds.

Non pas!... C'est le dernier toast... car nous avons notre course dans l'allée du parc... (A un domestique.) Faites seller les chevaux de votre maître.

LE DOMESTIQUE.

Le gris, ou l'alezan?...

ALCÉE.

L'alezan... c'est le meilleur *...

ALIX.

Sans contredit...

ALCÉE.

Et avec lui je suis sûr de gagner...

LE COMTE.

C'est possible... mais à votre place, je prendrais l'autre...

ALIX.

Y pensez-vous!...

ALCÉE.

Vous croyez que celui-là remportera le prix?

CHRISTIAN.

Cela n'a pas le sens commun, et tu perdras le pari.

ALCÉE.

N'importe; et quoi qu'il arrive, je veux aujourd'hui suivre ses avis jusqu'au bout... Je monterai le cheval gris.

HENRI.

Moi, l'alezan.

ALCÉE.

J'ai confiance.

(Les domestiques emportent la table.)

REYNOLDS.

AIR : Bons Voyageurs (du SERMENT).

Hardi coureur,
Au champ d'honneur
On nous appelle, on nous défie;
Hardi coureur,
Au champ d'honneur
Nous verrons qui sera vainqueur.

* Le Comte, Alcée, Alix, Reynolds, Christian, Henri.

ALCÉE.

Il l'a prédit, je serai le premier

REYNOLDS.

Tu resteras en chemin, je parie,
Si, pour lancer et guider ton coursier,
Tu n'as pour toi que la philosophie.

TOUS EN CHOEUR.

Hardi coureur,
Au champ d'honneur
On nous appelle, on nous défie;
Hardi coureur,
Au champ d'honneur
Nous verrons qui sera vainqueur.

(Alcée donne la main à Alix; ils sortent par le fond à droite; tous sortent avec eux, excepté le Comte et Reynolds.)

SCÈNE V.

LE COMTE, REYNOLDS.

REYNOLDS.

Eh bien! ils ont emporté la table!... Au diable les paris et les courses... ma sœur avec ses goûts équestres est cause que notre déjeuner n'a pas été achevé... heureusement je me rattraperai demain sur le repas de noce... qui ne peut pas m'échapper, celui-là...

LE COMTE, secouant la tête.

Il a cependant bien manqué être ajourné...

REYNOLDS, effrayé.

Ne plaisantons pas!... Est-ce qu'il y aurait quelque obstacle... quelque retard?

LE COMTE.

Hé... hé... cela a tenu à bien peu de chose... Si Alcée avait monté le cheval alezan...

REYNOLDS.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE.

Que ce cheval-là doit aujourd'hui jeter par terre son cavalier!...

REYNOLDS.

Ah! mon Dieu!... Et ma sœur qui voulait me le faire prendre... heureusement que cela est tombé sur ce pauvre Henri, mon ami intime... Et s'il doit être tué...

LE COMTE, froidement.

Nullement... mais, par exemple, il se brisera une côte... la troisième du côté gauche...

REYNOLDS, riant.

La troisième... et moi qui vous écoute là tranquillement... Ah! ça, mon cher monsieur, vous voulez rire... ou vous perdez la tête...

LE COMTE, froidement.

C'est possible...

REYNOLDS.

C'est sûr!... sans cela je courrais à l'instant...

LE COMTE, de même.

Vous auriez tort...

REYNOLDS.

D'empêcher un pareil malheur?...

LE COMTE.

Ce n'en est pas un... et cet accident-là est au contraire ce qui pouvait lui arriver de plus heureux...

REYNOLDS, riant..

Si, par exemple, vous pouvez me prouver cela...

LE COMTE.

Rien n'est plus facile.

AIR : Fils imprudent, époux rebelle.

Un rendez-vous ce soir l'appelle
Près d'une femme...

REYNOLDS.

Une affaire de cœur!
Et cette beauté, quelle est-elle?

LE COMTE.

La femme de son bienfaiteur.

REYNOLDS.

La femme de son bienfaiteur!

LE COMTE.

Or maintenant vous voyez comme
Le ciel qui le protége ici
Lui rend service malgré lui,
En le forçant d'être honnête homme.

REYNOLDS.

Diable de faveur!... Vous croyez que ce pauvre Henri...? (Éclatant de rire). Et moi qui l'écoute sérieusement!... si celui-là ne vient pas de la maison des fous... (Au comte.) Mon cher ami, ce ne sera rien... et avec quelques bonnes douches sur la tête...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ALCÉE*.

ALCÉE, à la cantonade.

Oui... ma grande berline... c'est la plus douce... et que le docteur l'accompagne et ne le quitte pas...

REYNOLDS.

Qu'y a-t-il donc?

ALCÉE.

Une partie de plaisir qui finit bien mal... Soit maladresse, soit imprudence... ce pauvre Henri...

REYNOLDS.

Ah mon Dieu!... il est tombé de cheval...

ALCÉE.

Tu le sais donc?...

REYNOLDS.

Non... je n'ai pas quitté ce salon... c'est monsieur qui m'a dit...

ALCÉE.

Il nous a fait une peur... nous l'avons cru tué... Heureusement, et c'est déja bien assez... il en sera quitte...

REYNOLDS, regardant le Comte avec étonnement.

Pour une côte enfoncée...

* Alcée, Reynolds, le Comte

ALCÉE.

Précisément...

REYNOLDS, de même.

La troisième!...

ALCÉE.

Tu l'as donc vu...

REYNOLDS, regardant toujours le Comte.

Nullement... c'est monsieur...

ALCÉE.

Et quand il est revenu à lui... ce qui désolait le plus ce pauvre Henri... ce n'était pas tant sa blessure... qu'une autre chose qui lui tenait plus au cœur...

REYNOLDS.

Ah! mon Dieu!... un rendez-vous!...

ALCÉE.

Ce soir...

REYNOLDS.

Avec une dame de la ville...

ALCÉE.

Il te l'avait donc confié...

REYNOLDS.

En aucune façon... (Montrant le Comte.) C'est monsieur, qui, sans sortir d'ici, m'a raconté, il y a un quart d'heure, tout ce qui allait arriver... comme si déja c'était une affaire faite... Avec lui, l'avenir a toujours l'air du passé...

ALCÉE, avec émotion et allant au Comte *.

Est-il possible!... C'est donc pour cela tout à l'heure, ce conseil que vous me donniez...

LE COMTE, froidement.

Conseil que je vous ai donné par hasard, et qui par l'évènement n'était pas si mauvais.

ALCÉE, à part.

Je ne puis en revenir encore. (Au Comte, à demi-voix.) Monsieur!... monsieur! il faut que je vous parle... (A Reynolds.) Mon cher ami... j'apprends à l'instant que le duc d'Arnheim vient d'arriver à la ville...

REYNOLDS.

Vraiment?... Est-ce encore monsieur qui te l'a dit?...

LE COMTE, souriant.

Non, monsieur... mais vous pouvez y croire, la nouvelle est certaine...

ALCÉE, vivement.

Tu l'entends... et ce régiment que tu dois lui demander pour moi?

AIR de Oui et Non.

En fait de places, tu le sais,
Mon cher, il ne faut pas attendre;
On les donne aux plus empressés...

REYNOLDS.

Auprès du duc je vais me rendre;
Mon temps sera bien employé;
J'y vais... Crois-en mes soins fidèles:
Dès qu'il faut courir, l'amitié,
Come l'amour, porte des ailes.

(Il sort en courant.)

* Reynolds, Alcée, le Comte.

SCÈNE VII.

ALCÉE, LE COMTE.

ALCÉE, regardant autour de lui.

Enfin nous sommes seuls... (Allant au Comte.) Monsieur, voici depuis hier la seconde fois que je vous dois la vie... ou que du moins vous me sauvez d'un grand danger... quel pouvoir mystérieux et inconnu vous porte à me protéger? et comment puis-je jamais dans ma reconnaissance...

LE COMTE.

Vous ne m'en devez pas... et je n'en attends aucune.

ALCÉE.

Au nom du ciel, qui êtes-vous? et comment expliquer un pareil intérêt pour moi, que vous connaissez à peine?

LE COMTE.

C'est ce qui vous trompe... je vous connais beaucoup... Je n'avais pas encore rencontré une ame aussi pure, aussi franche, aussi loyale... et, en vous apercevant, je me suis dit: Voilà le premier... voilà le seul que je voudrais pour ami... si toutefois je pouvais en avoir!...

ALCÉE.

Et qui vous dit que vous ne vous êtes pas abusé?... pouvez-vous lire en mon cœur?... pouvez-vous savoir ce qui s'y passe?

LE COMTE.

Peut-être!... Qui sait où s'arrêtera la science? et qui pourrait assigner les limites du possible? Moi, je connais quelqu'un qui, après bien des jours, bien des nuits de travaux assidus, est parvenu, et sans en être plus heureux, à des résultats bien plus étonnants encore...

ALCÉE.

Cela ne se peut... et quelque surprenantes, quelque prodigieuses que soient vos connaissances..., quoique les preuves que vous m'en avez déja données aient de quoi confondre ma raison... je ne croirai jamais que l'esprit humain puisse arriver à découvrir de pareils secrets...

LE COMTE.

Et si je le prouve cependant... si par exemple, je te disais qu'en ce moment, je vois aussi clair que toi-même dans ta pensée!...

ALCÉE.

Eh bien... parlez... qu'y lisez-vous?

LE COMTE, prenant son lorgnon, regardant Alcée, et parlant lentement.

Que je suis un fou, un extravagant, à qui l'étude et les sciences abstraites ont troublé les idées et brouillé la cervelle...

ALCÉE.

Grand Dieu!...

LE COMTE.

Et dans ta bonté... tu cherches les moyens

de me mettre entre les mains de ton médecin, le docteur Barneck, pour essayer de me guérir...

ALCÉE.

Je suis anéanti... confondu... c'est la vérité!... Mais c'est inoui... inconcevable...

LE COMTE.

Pas plus que beaucoup d'autres choses qui maintenant paraissent toutes simples, et auxquelles jadis on n'eût jamais ajouté foi... Car, vois-tu bien, l'homme appelle impossible tout ce qu'il ne comprend pas!... Si, il y a quelques centaines d'années, on leur avait parlé de s'élever dans les airs... ils auraient crié au sorcier, ils auraient brûlé Montgolfier... et maintenant une ascension de Garnerin ou de Robertson leur paraît si naturelle, qu'ils ne daignent plus même lever la tête pour la regarder... Et dans vingt-trois ans, quand on aura découvert le secret de diriger les ballons...

ALCÉE, vivement.

Dans vingt-trois ans?...

LE COMTE.

Oui, le 10 février 1856... Tout le monde trouvera ce secret-là si simple, qu'on ne s'étonnera plus que d'une chose... c'est de ne pas l'avoir découvert plus tôt... Et même de nos jours, il y a quelques années, si chez toi... le matin, pendant que tu prenais du thé... un homme était venu; qu'il t'eût dit, en te montrant cette fumée, cette légère vapeur qui s'échappait de la théière: « Avec cette puissance, je remuerai des masses; je les ferai mouvoir constamment... je ferai voguer des vaisseaux sur l'Océan, rouler sur la terre des chars pesants, immenses... qui devanceront les plus rapides coursiers... » tu aurais dit comme aujourd'hui, c'est un fou... un extravagant... et tu aurais cherché à le confier à ton médecin...

ALCÉE.

Ah! monsieur...

LE COMTE.

Et combien d'autres secrets l'homme ne peut-il pas encore arracher à la nature?... il n'en est pas que le temps, la patience et l'étude ne lui fassent découvrir... Mais, hélas! et j'en ai fait la triste expérience... en devenant plus savant, en augmentant la masse de ses connaissances, l'homme n'augmente point celle de son bonheur; au contraire... il en diminue les chances... et mes jours, que j'ai trouvé le secret de multiplier et de prolonger, ne m'offrent plus maintenant que triste réalité, ennui et dégoût! Les illusions qui te charment n'existent plus pour moi; on ne peut plus me tromper... je ne peux plus m'abuser moi-même... j'ai perdu l'erreur et l'espérance, ces deux mensonges de la vie, par qui l'on est heureux.

ALCÉE.

Vous détestez donc les hommes...

LE COMTE.

Non; l'un n'est pas plus méchant, plus envieux, plus intéressé que l'autre... ils sont tous de même. Il en est un cependant, un seul... je te l'ai dit... et celui-là... peut compter sur moi, sur mon amitié... sur mon dévouement... jusqu'au moment où il deviendrait comme les autres...

ALCÉE.

Ah!... si je le croyais....

LE COMTE.

Tout est possible... mais ce serait dommage... Maintenant tu me connais... je n'ai qu'une parole, dispose de moi et de ce que je puis savoir; si cela te rend service... tant mieux! une fois du moins cela aura servi à quelque chose.

ALCÉE.

Eh bien! j'implore de vous... une faveur bien grande... mais qui est maintenant l'objet de tous mes vœux, de tous mes desirs... Des secrets que vous a livrés la science... je n'en demande qu'un... un seul... et pour un jour seulement...

LE COMTE, prenant son lorgnon.

Que veux-tu dire?

ALCÉE.

Ah! vous le savez déja... vous avez lu dans ma pensée.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Accordez-moi cette faveur,
Ce don divin que je réclame...
La puissance de voir dans l'ame,
De lire jusqu'au fond du cœur...
Jugez donc pour moi quel bonheur!
Un chagrin que mon œil pénètre
Sera bien plus vite adouci!
Et le vœu secret d'un ami,
Si je desire le connaître,
C'est pour qu'il soit plus tôt rempli (*bis*),
Pour qu'il soit plus vite accompli.

LE COMTE.

Y penses-tu?

ALCÉE.

Vous ne pouvez me refuser, j'ai votre parole...

LE COMTE.

Oui... mais j'ai le droit de conseil... et des secrets dont je pouvais te faire part, tu choisis le pire de tous... le plus dangereux... le plus terrible... Pour un instant peut-être de bonheur que tu lui devras par hasard, c'est la source et la cause de tous les maux... je le sais mieux que personne.

ALCÉE.

N'importe, vous me l'avez promis... je le demande... je le veux... ou je vais croire que vous êtes comme les autres hommes, et que vous aussi ne savez pas tenir vos promesses.

LE COMTE..

Eh bien donc!... et puisque tu es las d'être heureux... puisque tu l'exiges... mais pour deux heures seulement, et c'est déja trop... tiens,

prends ce lorgnon... Par lui, tu liras et la pensée et l'avenir de chacun.

ALCÉE.

Est-ce possible!... Quel prodige!...

LE COMTE.

Un prodige!... Rien au monde de plus simple... et je vais t'expliquer... Silence, on vient.

ALCÉE.

C'est Birman, mon intendant.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BIRMAN.

BIRMAN, arrivant par le fond à droite, à Alcée *.

Monsieur, le bijoutier que vous m'aviez dit de faire venir pour vos parures de noce, est arrivé depuis une demi-heure!

ALCÉE.

C'est bien!

BIRMAN.

Il est dans le parc, où je l'ai prié d'attendre...

ALCÉE, prenant le lorgnon et regardant Birman.

Ah! mon Dieu!...

BIRMAN.

Qu'avez-vous donc?

ALCÉE, regardant toujours.

Tu sais bien qu'il est dans le petit salon... où tu l'as fait asseoir... et où vous avez bu ensemble un flacon de vin du Rhin...

BIRMAN, déconcerté.

Je ne sais pas qui a pu dire... à monsieur... En tout cas... il n'y a pas de mal, j'espère, à faire rafraîchir un honnête joaillier, qui vient de la ville... et que du reste... je ne connais pas...

ALCÉE.

Si vraiment... tu le connais...

BIRMAN.

Je le connais... comme tout le monde, pour un homme de talent: voilà pourquoi je l'ai choisi...

ALCÉE, regardant toujours.

Et puis, parce qu'il t'a promis un pot de vin?...

BIRMAN.

Monsieur...

ALCÉE.

Un collier de cornaline... le présent de noce de ta fille... une générosité paternelle... qui ne te coûtera rien... et te fera honneur...

BIRMAN.

Monsieur le baron pourrait supposer...

ALCÉE, riant.

Je ne suppose rien... Voilà mot pour mot ce que tu penses...

BIRMAN.

C'est une indignité!... de me croire capable... moi qui, depuis quarante ans que je suis intendant de la famille... Aurais pu certainement, et bien facilement... et pour une fois par hasard que je...

ALCÉE.

Tu en conviens donc?...

BIRMAN, avec colère.

Eh bien! oui... je n'ai pas cru par là faire tort à monseigneur.

ALCÉE, riant et se frottant les mains.

Eh! qui te dit le contraire?... je ne t'en veux pas... je ne te fais pas de reproches... (A part et se promenant à grands pas.) Mais c'est divin... c'est charmant!... (A Birman.) A coup sûr, tu ne t'attendais pas...

BIRMAN, avec indignation.

Non, monseigneur... je ne m'attendais pas à cela de vous... et si monseigneur le baron, qui jusqu'à présent s'en rapportait à nous... se mêle lui-même de ses affaires... s'il fait ainsi espionner ses gens...

ALCÉE.

Espionner!...

BIRMAN.

Oui, monseigneur... vous ne l'avez su que comme ça; et puisque je vous suis suspect, puisque je n'ai plus votre confiance... j'aime mieux quitter la maison... je n'y resterai pas un jour de plus...

ALCÉE.

Y penses-tu?

BIRMAN.

Je prie monseigneur de me donner mon compte... les miens seront bientôt prêts; et on verra si je suis capable...

ALCÉE, riant.

Eh! je n'en doute pas, te dis-je... je le vois...

BIRMAN.

Je reviens les apporter à monseigneur... et prendre congé de lui... pour jamais... parce qu'après un tel affront... je ne pourrais plus... ni l'aimer, ni le servir comme autrefois... M'espionner, moi, Birman! je n'en peux plus, je suffoque.

(Il s'en va.)

ALCÉE, pendant qu'il s'éloigne, regardant le lorgnon avec admiration.

C'est admirable... c'est prodigieux.

AIR de l'Artiste.

Sa tête est renversée...
Par un don infernal,
J'ai lu dans sa pensée
A travers ce cristal!...
Sublime découverte!
Talisman enchanteur!...

LE COMTE.

A qui tu dois la perte
D'un brave serviteur.

* Le Comte, Birman, Alcée.

ALCÉE, essuyant le lorgnon.

Laissez donc... Eh! c'est mon ami Reynolds et sa charmante sœur!...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS, ALIX *.

REYNOLDS, entrant vivement.

Ah! mon ami, mon cher Alcée... Je suis désespéré... indigné, furieux.

ALCÉE, avec intérêt.

Et pourquoi donc ?... qu'est-il arrivé?...

REYNOLDS.

Que veux-tu? tous ces grands seigneurs sont tous de même... ce duc d'Arnheim... notre protecteur... je sors de chez lui... je viens de le voir...

ALCÉE.

Eh bien?...

REYNOLDS.

Eh bien! cette place sur laquelle tu comptais... il faut y renoncer... Il l'a donnée à un autre... il me l'a refusée, à moi, qui la lui demandais...

ALCÉE, qui a pris son lorgnon et qui regarde Reynolds.

Pour ton propre compte... et non pour le mien.

ALIX.

Ah! mon frère...

REYNOLDS.

Qu'oses-tu dire?...

ALCÉE, lorgnant toujours.

Que c'est là, mon cher Reynolds, ce qui te désole en ce moment...

REYNOLDS.

C'est une indignité... quand tout-à-l'heure encore, je me disais... mon beau-frère...

ALCÉE, lorgnant toujours.

Est riche et n'a besoin de rien... tandis que moi!...

REYNOLDS, à Alcée.

C'est affreux ce que tu penses là! Moi, qui te fais épouser ma sœur; moi, qui ai tant d'amitié, tant de dévouement...

ALCÉE, de même.

Et tant de dettes que ce mariage doit payer.

REYNOLDS.

Quelle imposture!... Tu pourrais supposer que cette union desirée par moi...

ALCÉE, de même.

L'est encore plus par Muldorf, le tailleur; Warbeck, le carrossier; et sur-tout Fritman, le traiteur... (Riant en regardant le lorgnon.) C'est délicieux... impayable...

REYNOLDS, avec dignité et allant à lui **.

Alcée... je ne te reconnais plus... Je te croyais bon enfant... je te croyais mon ami...

* Le Comte, Reynolds, Alix, Alcée.
** Le Comte, Alix, Reynolds, Alcée.

ALCÉE, riant.

Et je le suis toujours... ça n'y fait rien... (Riant.) Mais c'est égal... c'est amusant... et je suis bien aise de savoir... (A Reynolds.) Rassure-toi... je paierai tout ce que tu voudras... je te pardonne, et pourvu que j'obtienne la main d'Alix et sur-tout son amour...

ALIX.

Ah! pouvez-vous en douter! s'il est quelqu'un au monde que j'aime... vous savez bien que c'est...

ALCÉE, qui a pris son lorgnon et qui regarde.

Christian!... Qu'ai-je vu ?

ALIX.

Qu'avez-vous donc? perdez-vous la raison?

ALCÉE, tremblant de colère et regardant toujours.

Oui... ce n'est pas moi... C'est Christian que vous aimez...

ALIX, riant.

Quelle folie!... venez ici, monsieur... et sur-tout ne me regardez pas ainsi en me lorgnant sans cesse, ce qui est du plus mauvais genre... voyons*... (Allant à lui et le regardant avec tendresse.) Ai-je donc l'air si indifférent pour vous... ai-je l'air de vous tromper?...

ALCÉE.

Oh! non... pas ainsi... et toutes mes illusions reviennent, tout mon bonheur renaît... Répétez-moi, Alix, que je m'abusais... que vous n'aimez pas Christian...

ALIX.

Réfléchissez donc un instant!... Si je l'aimais, monsieur, qui m'empêcherait de le prendre pour mari?... Pourquoi ne pas l'épouser, je vous le demande... pourquoi?

ALCÉE, qui, pendant ce temps, a repris tout doucement son lorgnon, et qui l'a porté à ses yeux.

Parce qu'il n'a pas de fortune... ni vous non plus...

ALIX.

Quelle horreur!...

ALCÉE.

Lui-même vous a décidée à ce mariage... et vous ne m'épousez que pour vous conserver à lui... pour le retrouver un jour...

ALIX.

C'en est trop...

ALCÉE.

Mais je déjouerai vos calculs... et ceux de votre frère... Tout est rompu entre nous!... plus de mariage!... plus d'amitié!...

ALIX.

Monsieur... un tel outrage à nous, à notre famille!...

REYNOLDS, passant à la gauche d'Alcée.

Vous m'en rendrez raison...

ALCÉE.

Quand tu voudras... Aujourd'hui même...

* Le Comte, Reynolds, Alix, Alcée.

AIR : Qu'il tienne sa promesse (du SERMENT).

ENSEMBLE.

ALCÉE, LE COMTE, REYNOLDS, ALIX.

ALCÉE *.

Plus d'ami, de maîtresse !
Ils osaient me trahir !
Et ma main vengeresse
Saura bien les punir.

LE COMTE.

Qu'un frère, une maîtresse,
Viennent à nous trahir;
Se fâcher, c'est faiblesse,
Il faut s'en divertir.

REYNOLDS.

Plus d'hymen, de tendresse !
Il osait nous trahir !
Et ma main vengeresse
Saura bien le punir.

ALIX.

Plus d'hymen, de tendresse !
Il ose me trahir !
D'une indigne faiblesse
C'est à moi de rougir !

REYNOLDS, bas à Alcée.

Dans une heure, en ces lieux, au pistolet.

ALCÉE.

C'est dit.

REYNOLDS, à Alix.

Viens, quittons un ingrat, un ami faux et traître.

ALCÉE.

Ils m'accusent encor !

LE COMTE, à demi-voix, à Alcée.

Je te l'avais prédit.
Vois, grace à ce secret que tu voulus connaître,
Que de maux, d'ennemis, te surviennent soudain !

ALCÉE.

Tant mieux, guerre aux méchants !

LE COMTE.

C'est guerre au genre humain.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ALCÉE.

Plus d'ami, de maîtresse,
Etc., etc.

REYNOLDS.

Plus d'hymen, de tendresse,
Etc., etc.

ALIX.

Plus d'hymen, de tendresse,
Etc., etc.

LE COMTE.

Qu'un frère, une maîtresse,
Etc., etc.

(Reynolds et Alix sortent par le fond. — Le Comte rentre dans le pavillon.)

* Le Comte, Alcée, Reynolds, Alix.

SCÈNE X.

ALCÉE, puis MINA.

ALCÉE, se jetant sur une chaise, auprès de la table à gauche du théâtre.

Jamais je n'ai souffert de tourments pareils... Oui, c'est évident... ils me prenaient tous pour leur dupe !... Cette Alix... qui, pour mieux enchaîner ma délicatesse, m'avait donné de son amour des preuves... qui ne prouvent rien maintenant !... et ce Christian dont j'admirais la générosité... et qui, une fois marié, aurait continué à être l'ami de la maison... Aussi je me vengerai d'eux sur tout le monde... (Mina, arrivant par le fond à droite.) Qui vient là ?

MINA, timidement *.

C'est moi, monseigneur...

ALCÉE, brusquement.

Que voulez-vous ?

MINA.

Je vous dérange...

ALCÉE, brusquement.

Eh ! non... vous le voyez bien... parlez...

MINA.

C'est donc vrai... ce que me disait mon père... que vous n'êtes plus le même... quel dommage !... Vous, autrefois si bon maître, et que tout le monde aimait...

ALCÉE, avec amertume, à part.

Oui... tout le monde... croyez cela !... (Haut.) Et vous veniez...

MINA.

Vous faire mes adieux, monseigneur !

ALCÉE, avec plus de douceur, se levant et allant à elle.

Tes adieux !... j'ai cru que tu restais encore ici...

MINA.

Mon père ne veut pas !... Il m'emmène avec lui et va partir sur-le-champ, car il dit que vous l'avez renvoyé, après quarante ans de service dans cette maison...

ALCÉE.

Je n'y ai jamais songé... c'est lui qui veut absolument s'en aller... ou plutôt c'est toi peut-être... à qui il tarde déja de quitter ce château...

MINA.

Moi !

ALCÉE.

Tu es si pressée de te marier...

MINA, avec effort.

C'est possible !...

ALCÉE.

Tu aimes donc beaucoup ce M. Foster... ce maître brasseur ?...

MINA, de même.

Oui, monseigneur, beaucoup !

ALCÉE, étonné.

Eh ! mais, tu me dis cela d'un ton... (Prenant

* Mina, Alcée.

son lorgnon et regardant Mina.) Ce n'est pas vrai... tu ne l'aimes pas!...

MINA.

O ciel!... qui vous l'a dit?...

ALCÉE.

Tu ne l'aimes pas... je le vois; et, loin de combler tes vœux, ce mariage te désole, te désespère... te rend malheureuse. (Quittant le lorgnon et prenant la main de Mina.) Toi malheureuse!... je ne le souffrirai pas... tu es ma sœur, mon amie d'enfance... et si ton père veut te contraindre...

MINA.

Ce n'est pas lui, monseigneur, c'est moi qui veux ce mariage... qui y suis décidée... Il faut que je me marie... il le faut...

ALCÉE.

Absolument?...

MINA.

Et le plus tôt possible...

ALCÉE.

Est-elle étonnante!... Mais puisque tu n'aimes pas celui-là...

MINA.

Qu'est-ce que ça fait?...

ALCÉE.

Prends-en un autre...

MINA.

Ça sera de même!... je ne l'aimerai pas davantage... et alors autant prendre M. Foster qui convient à mon père.... Il y aura du moins quelqu'un à qui cela fera plaisir... Mais, ne craignez rien... je ferai bon ménage... je me conduirai en honnête femme... je vous le jure... et si je souffre... si je pleure... personne ne s'en apercevra...

ALCÉE

Et tu commences déja...

MINA, pleurant à chaudes larmes.

Ah! dame! je n'y suis pas encore... je n'ai plus que cela de bon temps... et je puis bien en profiter pour être malheureuse à mon aise...

ALCÉE.

Mais encore une fois, pourquoi es-tu malheureuse?

MINA.

Ça, c'est mon secret... il mourra avec moi, et personne ne le saura, ni mon mari, ni mon père...

ALCÉE.

Ni moi?...

MINA, vivement.

Oh! non, certainement... jamais!...

ALCÉE, prenant son lorgnon.

C'est ce que nous allons voir!... (La regardant.) O ciel!... c'est moi!... moi qu'elle aime!... qu'elle a toujours aimé!... depuis son enfance... dans tous les moments de sa vie...

MINA.

Qu'avez-vous donc?

ALCÉE.

Rien... (Regardant.) C'est pour oublier cet amour, qu'elle cherche en vain à combattre... qu'elle veut aujourd'hui se sacrifier...

MINA.

Mais, monseigneur, qu'avez-vous donc à me lorgner ainsi?... Ne dirait-on pas que vous me voyez pour la première fois, et que vous ne me connaissez pas?...

ALCÉE, allant à elle et lui prenant la main.

Oui, tu dis vrai... oui, je ne te connaissais pas! et si tu savais quelle surprise, quelle émotion j'éprouve...

MINA.

Et pourquoi donc?... achevez... (Apercevant Reynolds qui arrive par le fond à gauche.) Ah! mon Dieu... c'est M. Reynolds... il avait bien besoin d'arriver!...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS*.

REYNOLDS, tenant une boîte de pistolets qu'il pose sur une chaise, à droite du théâtre.

Je suis à vos ordres, monsieur...

ALCÉE.

Et moi aux vôtres!...

MINA, à Reynolds.

Qu'est-ce que cela veut dire?... votre beau-frère...

REYNOLDS.

Il ne l'est plus!

ALCÉE.

Le mariage est rompu!

MINA, avec joie.

Est-il possible! (A part.) Ah! mon Dieu! qu'il a bien fait!...

REYNOLDS.

Et c'est pour cela que nous allons avoir ensemble un explication...

MINA, effrayée et tremblante.

Ah! mon Dieu!... j'aime mieux qu'il l'épouse!... (A Alcée.) Épousez-la, monseigneur... épousez-la, je vous en conjure... une noble demoiselle... si jolie, si aimable... quand elle serait un peu coquette... qu'est-ce que ça fait?... ça vaut mieux que d'être...

REYNOLDS.

Vous êtes folle... Retirez-vous!

ALCÉE.

Oui, Mina... maintenant plus que jamais, ce mariage est impossible... Laisse-nous.

MINA, clouée à la même place.

Je le voudrais... je ne le peux pas...

ALCÉE.

Laisse-nous, te dis-je... Ce ne sera rien.. ça s'arrangera... mais promets-moi de ne pas partir avant mon retour...

* Reynolds, Mina, Alcée

MINA.

Oh! je vous le promets... Nul pouvoir ne m'arrachera de ce château... avant que... ô mon Dieu!... mon Dieu!... (Joignant les mains.) Mon bon maître, épousez-la... (Geste de colère des deux hommes.) (A Alcée.) Ce ne sera rien, n'est-ce pas?... Je m'en vais, messeigneurs... je m'en vais... Ah! que les hommes sont méchants!...

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XII.

REYNOLDS, ALCÉE.

REYNOLDS.

Enfin, nous en voilà débarrassés... Partons...

ALCÉE.

Où irons-nous?...

REYNOLDS.

Où vous voudrez...

ALCÉE.

Eh! mais, nous sommes seuls... ici... Dans ce jardin... Autant ne pas sortir de chez soi... c'est plus commode!

REYNOLDS.

Comme il vous plaira...

(Prenant et chargeant les pistolets.)

ALCÉE.

A la grace de Dieu... quant à l'issue du combat...

REYNOLDS.

Dieu seul le sait!...

ALCÉE, prenant son lorgnon.

Et moi aussi peut-être... (Regardant.) Juste ciel!... je dois le tuer!... La balle l'atteindra... là, à la tempe gauche... et dans cinq minutes... il n'existera plus!...

REYNOLDS, lui présentant les pistolets.

Voici!... Eh bien! qu'avez-vous donc?... quelle émotion...

ALCÉE.

Ce n'est rien! Tenez, Reynolds... nous étions amis.. et nous ne le sommes plus... mais cela ne m'empêche pas de vous donner un bon conseil... Croyez-moi: ne nous battons pas...

REYNOLDS.

Comme tu voudras!... je ne demande pas mieux! Après un bon déjeuner comme celui de ce matin, un duel trouble toujours la digestion... et moi, tu le sais, j'aime à vivre et à bien vivre...

ALCÉE.

Raison de plus...

REYNOLDS.

Tu épouses donc ma sœur?...

ALCÉE.

Nullement!... Mais sans être beaux-frères... on peut bien...

REYNOLDS.

Non, morbleu!... point d'accommodement...

ALCÉE.

Mais... écoute-moi...

REYNOLDS.

Je n'entends rien... je ne suis pas comme toi... je n'ai qu'une parole... J'ai promis ce mariage à une foule de gens qui y comptent...

ALCÉE.

Je te dis que j'ai la main malheureuse et que je te tuerai...

REYNOLDS.

C'est à eux que cela fera du tort... En attendant, il y va de mon honneur... et si tu n'es pas un lâche...

ALCÉE, lui arrachant le pistolet.

Moi... un lâche!...

REYNOLDS.

Prouve-moi le contraire... j'y consens...

ALCÉE.

C'est toi qui le veux... et puisque, malgré mes avis... malgré mes conseils...

REYNOLDS, se plaçant au fond du théâtre à droite.

Moi, je ne t'en donne qu'un, tâche de viser juste... Allons, y es-tu?

ALCÉE.

Non... non... je ne le puis... (A part.) L'immoler de sang-froid... et à coup sûr... et sans danger pour moi... Ce n'est plus un combat... c'est un assassinat...

REYNOLDS.

Eh bien! as-tu fait tes réflexions?...

ALCÉE.

Oui... (A part.) Je serais responsable de son sang devant Dieu et devant les hommes... (A Reynolds.) Écoute... dis et pense tout ce que tu voudras... mais quand il s'agit de s'épargner des reproches éternels... quand on n'obéit qu'à la voix de sa conscience... peu importe l'opinion du monde... je ne me battrai pas avec toi... Adieu...

(Il jette le pistolet sur la table, et sort par le fond à droite.)

SCÈNE XIII.

REYNOLDS, CHRISTIAN, ET AUTRES JEUNES GENS qui sont entrés par la gauche, à la fin de la scène précédente, et qui ont vu sortir Alcée.

REYNOLDS, stupéfait.

Eh bien! par exemple...

CHRISTIAN.

Où va donc ainsi notre ami Alcée?...

REYNOLDS.

Notre ami Alcée... est un lâche et un poltron qui refuse de se battre...

CHRISTIAN.

Est-il possible!...

REYNOLDS, ramassant le pistolet.

Vous l'avez vu!... et j'ai eu beau faire... je n'ai jamais pu l'y déterminer... Peu content de rompre avec moi, d'abandonner ma sœur, de

nous outrager tous... (A Christian.) Toi le premier...

CHRISTIAN.

Moi!...

REYNOLDS.

Oui, mes amis... depuis ce matin, vous ne le reconnaîtriez pas... lui, qui était un si brave garçon, que nous chérissions tous... est devenu méchant... mauvaise langue... répandant contre nous des calomnies atroces!

CHRISTIAN.

Est-il possible!...

REYNOLDS.

Comme on s'aveugle cependant!... Je croyais bien que je pouvais compter sur celui-là!...

CHRISTIAN ET LES AUTRES.

Et moi aussi!

REYNOLDS.

Mais nous lui apprendrons à nous méconnaître... à nous outrager... D'abord, je le perdrai de réputation... vous m'y aiderez...

CHRISTIAN.

Certainement... Je vais répandre qu'il a refusé de se battre... je le dirai par-tout...

TOUS.

Et nous aussi.

REYNOLDS.

C'est ça, et dès ce soir, dans notre petite ville, tout le monde le saura... ne perdez pas de temps, partez... Moi, pour commencer, je vais régaler de cette joyeuse histoire M. le comte Albert, son protecteur... que j'aperçois!...

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XIV.

LE COMTE, sortant du pavillon, REYNOLDS.

REYNOLDS.

Arrivez donc, noble étranger! vous qui savez tout, vous ne vous doutiez pas, j'en suis sûr, qu'au nombre de ses brillantes qualités, notre ami Alcée possédait une prudence si grande qu'elle l'empêche...

LE COMTE, froidement et prenant une prise de tabac.

De vous faire sauter la cervelle...

REYNOLDS, étonné.

Hein!... que dites-vous là?

LE COMTE, de même.

Que je le blâme comme vous, et qu'il a eu grand tort... car dans ce moment vous ne pourriez plus dire de mal de lui...

REYNOLDS, souriant à moitié.

Vous croyez?...

LE COMTE.

Comme si je le voyais... Vous l'auriez manqué... et lui vous aurait touché ici, à la tempe gauche... d'une balle qui aurait enlevé à vos créanciers leur seule hypothèque...

REYNOLDS.

Monsieur plaisante toujours...

LE COMTE.

Pas plus que ce matin, quand je vous ai annoncé la chute de cheval de votre ami Henri... Je crois vous avoir précisé...

REYNOLDS.

Très bien... la troisième côte...

LE COMTE.

Aussi à gauche...

REYNOLDS, s'efforçant de sourire.

C'était d'une exactitude parfaite... et pour ce qui me regarde, vous pensez que c'est...

LE COMTE.

Aussi réel... aussi vrai que le papier cacheté que l'on vous a remis il y a un quart d'heure, et que vous avez encore là, dans votre poche...

REYNOLDS, fouillant dans sa poche.

C'est juste... ce maudit duel me l'avait fait oublier...

LE COMTE.

Papier qui vient de votre notaire, et qui vous apprend la mort de votre grand oncle, décédé sans testament...

REYNOLDS, avec joie.

Vous croyez... Ma main tremble en brisant ce bienheureux cachet noir... Oui, vraiment... nous héritons! ma sœur et moi!... nous héritons! Ah! monsieur, mon cher monsieur!... vous aviez raison... quelle folie c'eût été à moi de me battre, de me faire tuer!...

LE COMTE, avec sang-froid.

Eh! mais, il n'est pas dit que cela n'arrivera pas...

REYNOLDS, tremblant.

O ciel!... qu'est-ce que cela signifie?...

LE COMTE.

Que méconnaissant la générosité d'Alcée, vous l'avez traité de lâche, vous l'avez déshonoré aux yeux de tous... et que, poussé à bout, il pourrait bien... aujourd'hui même...

REYNOLDS.

Je ne puis le croire...

LE COMTE.

Du reste, si vous y tenez... je puis examiner et vous dire au juste...

REYNOLDS, avec effroi.

Non... non, n'achevez pas... Certainement, je ne suis pas plus timide qu'un autre... et ce matin, quand je n'avais rien, je me serais battu comme un enragé... Mais maintenant, songez donc... un héritage... une belle fortune... c'est bien différent... et j'espère que mon ami Alcée continuera à être bon enfant... et ne se fâchera pas... (Regardant vers le fond à droite.) C'est lui que j'aperçois au bout de cette allée... il a l'air furieux!

LE COMTE.

Il vous cherche sans doute...

REYNOLDS, effrayé.

Je ne veux pas alors, dans le premier moment... vous tâcherez de le calmer, de l'apai-

ser... vous êtes son ami... vous êtes le mien... car je vous aime... je vous estime...

LE COMTE, secouant la tête.

Je ne crois pas...

REYNOLDS.

Eh bien!... je vous crains... je vous crains comme le feu... (A part.) Ce diable d'homme, on ne peut jamais le tromper... (Au comte.) Tâchez d'arranger cela à l'amiable... Le voilà... je m'en vais.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XV.

ALCÉE, LE COMTE.

ALCÉE, entrant en colère.

Morbleu!... c'est à faire abhorrer l'espèce humaine... c'est à se détester soi-même... c'est à rougir d'être homme.

LE COMTE.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il?

ALCÉE.

Je viens de la ville... dont je n'ai fait que traverser la grande rue... mais j'avais ce lorgnon, que je tenais à la main...

LE COMTE.

Je comprends alors.

ALCÉE.

Et si vous saviez tout ce que j'ai lu à découvert sur toutes ces physionomies... pas un sourire qui ne cachât une fausseté... pas un regard d'amitié qui ne fût une trahison... Ces gens qui me serraient la main, me détestent... ces jeunes dames, qui me saluent d'un air enchanté, me trouvent sot, maniéré, prétentieux... les grand'mamans elles-mêmes, les grand'mamans, que je croyais désintéressées, songent à ma fortune pour leurs petites-filles!... Et jusqu'à mon cousin Blumshal, qui, me voyant tout ému et tout bouleversé de tant d'horreurs... vient à moi les bras ouverts, et s'écrie avec un air d'intérêt: « Qu'as-tu donc, « cousin?... ta pâleur m'effraie... » Tandis qu'en lui-même, le traître se disait avec joie: « Dieu! « s'il était attaqué de la poitrine! »

LE COMTE.

Et cela te surprend?...

ALCÉE.

Oui, cela m'indigne... cela me rend furieux contre moi-même, qui les aimais tous... qui les aimais de confiance... et qui étais si heureux d'être leur dupe!... Enfin, croiriez-vous que depuis que je possède ce maudit lorgnon, de tous ceux que j'ai apercus, parents, amis, connaissances, je n'ai rencontré qu'une personne qui m'aimât réellement... Une seule...

LE COMTE, vivement.

Tu en as rencontré une!... et tu te plains des hommes et de la Providence, ingrat que tu es!... J'ai cherché pendant quarante ans... et j'attends encore!

ALCÉE, avec joie.

Est-il possible!... Et moi dès le premier jour!... C'est cette petite Mina... ma sœur de lait, qui tout-à-l'heure, me voyant de retour, cherchait à cacher sa joie et sa tendresse... Mais je lisais dans son cœur... je voyais quel amour naïf, pur, désintéressé... Ah! quel malheur que je sois noble! que je sois baron... et qu'elle ne soit que la fille de mon intendant!... Il n'y a pas moyen de jamais songer à l'épouser, mais son souvenir du moins me consolera de toutes mes peines... Séparé d'elle... je me dirai: « Il y a un cœur qui m'est dévoué... qui m'aimera toujours... »

LE COMTE.

Tu le crois!... alors rends-moi ce talisman...

ALCÉE.

Et pourquoi?

LE COMTE.

Pour conserver encore une illusion... Car qui sait, non pas maintenant, mais si demain... après demain, Mina elle-même...

ALCÉE.

Tais-toi... tais-toi... tu me désenchantes de tout...

LE COMTE.

Eh bien! que te disais-je? comprends-tu maintenant pourquoi je suis le plus malheureux des hommes?... Tu n'as pas voulu me croire; et toi, qui ce matin avais tous les biens en partage... tu viens de perdre en quelques heures, serviteur, ami, maîtresse, réputation... et plus encore, la confiance... le repos de l'ame.

ALCÉE.

C'est pourtant vrai... et comment désormais retrouver tout cela?

LE COMTE.

Comment?

AIR: Quand l'amour naquit à Cythère.

En retrouvant l'illusion première,
Qui fit ta joie et ta sécurité;
Car ici-bas, vois-tu bien, sur la terre,
On est heureux, non par la vérité,
Mais par l'erreur... C'est elle qui sans peine,
Te fit rêver constance, amour, plaisir...
Que ton sommeil un seul instant revienne,
Et tes rêves vont revenir.

ALCÉE.

Vraiment!

LE COMTE.

Mais pour cela, je te l'ai dit, rends-moi ce que je t'ai imprudemment confié.

ALCÉE, hésitant à lui rendre le lorgnon.

Vous croyez?

LE COMTE.

J'en suis sûr.

ALCÉE, prêt à le lui rendre.

Eh bien!... (Il voit Mina qui vient par le fond à

gauche.) Dieu! c'est Mina! (Au Comte.) Encore un instant, un seul, et j'y renonce avec joie et pour toujours...

(Mina entre et s'arrête un instant; le Comte regarde Alcée, ainsi que Mina, avec attention, puis il sourit et sort par le fond. — Musique.

SCÈNE XVI.

ALCÉE, MINA.

ALCÉE a pris son lorgnon, contemple Mina sans rien dire, et exprime seulement par ses gestes l'émotion qu'il éprouve.)

Oui... oui... c'est bien cela! J'en étais sûr... je ne m'étais pas trompé!...

MINA, s'approchant de lui timidement.

Grace au ciel, monseigneur, il ne vous est rien arrivé de fâcheux... nul danger ne menace plus vos jours, n'est-il pas vrai?

ALCÉE.

Aucun!...

MINA.

J'en suis bien contente! alors je m'en vais....

ALCÉE.

Et pourquoi donc?

MINA.

Pour me marier...

ALCÉE.

Te marier!... (A part.) Ah! voilà encore un tourment que je ne connaissais pas... Moi, jaloux... jaloux de M. Foster...

MINA.

Mon prétendu demande à vous être présenté...

ALCÉE.

A moi!...

MINA.

Il est là avec mon père... dans cette allée... il attend...

ALCÉE, avec colère.

Eh! morbleu! qu'il attende!

MINA.

Il ne peut pas! il dit qu'il est pressé... Voyez-le, monseigneur... il n'est pas beau... mais c'est un si honnête homme... sage, rangé... qui a un si bon caractère... une si bonne conduite!... (A Alcée qui s'est approché de l'allée à gauche et a regardé avec son lorgnon.) L'apercevez-vous?... un grand, avec de gros favoris.

ALCÉE, qui a regardé attentivement.

O ciel!... c'est là l'homme que tu épouses... cet homme si sage... si rangé... qui a un si bon caractère!...

MINA.

Oui, monseigneur...

ALCÉE, avec chaleur.

Ne l'épouse pas, Mina... je t'en supplie...

MINA.

Et pourquoi donc?

ALCÉE.

Il est méchant, colère...

MINA.

Vous ne le connaissez pas...

ALCÉE.

C'est un joueur... un libertin...

MINA.

Ce n'est pas vrai!...

ALCÉE, regardant toujours.

Je le vois, te dis-je... je le vois... O ciel! quel sort affreux te menace!... et si tu en doutes encore... tiens, tiens... vois plutôt... vois toi-même. (Il prend Mina par la main, la méne de force en face de l'allée, et lui met le lorgnon devant les yeux.)

MINA, poussant un cri.

Ah!... (Elle arrache brusquement le lorgnon de la main d'Alcée, et redescend vivement le théâtre en l'examinant.) Qu'est-ce que cela signifie?

ALCÉE *.

Tais-toi... tais-toi!... Un secret que tu dois ignorer... et que malgré moi tes dangers m'ont forcé de trahir... oui, ce cristal magique fait lire dans la pensée et dans l'avenir...

MINA, avec joie.

Ah! que c'est gentil!... quel bonheur...

ALCÉE.

Et maintenant que tu en as fait l'épreuve, j'espère que tu renonceras à un pareil mariage!... Toi, si bonne, si jolie... je ne veux pas que tu sois malheureuse... c'est bien assez que je le sois à jamais... Et puisqu'il faut te quitter... puisqu'il faut que tu sois à un autre... je veux du moins que celui-là...

MINA, qui, pendant ce temps, a pris le lorgnon et regardé Alcée.

O ciel!... qu'ai-je vu?...

ALCÉE, vivement.

Qu'as-tu donc?...

MINA, lui faisant signe de la main de ne pas la déranger.

Rien! rien! (Regardant toujours et avec la plus grande émotion.) Il m'aime... il m'aime d'amour! lui... mon jeune maître... il n'aime que moi..

ALCÉE.

Qu'oses-tu dire?...

MINA, avec contentement.

Ah! je le vois bien... (Regardant toujours.) Il voudrait m'épouser... mais je ne suis que la fille de son intendant... il n'ose pas... il hésite... il balance... il se décide... je serai sa femme!...

ALCÉE, tombant à ses genoux.

Oui, Mina; oui, ma femme bien-aimée!... je t'aime!

MINA, le regardant avec le lorgnon.

C'est que c'est vrai!... (A Alcée, avec tendresse.) Et moi aussi... (Voulant lui donner le lorgnon.) Tenez, tenez... regardez.

* Alcée, Mina.

ALCÉE, repoussant le lorgnon.

Ah !... je n'en ai pas besoin... je n'en veux plus !... je ne veux plus croire que toi seule....

SCÈNE XVII.

Les Précédents, BIRMAN *.

BIRMAN.

Ah ! mon Dieu !... Monseigneur aux pieds de ma fille !... tandis que ce pauvre Foster est là à attendre...

ALCÉE, à demi-voix.

Silence... renvoie monsieur Foster... j'ai pour toi un autre gendre... et ce gendre, c'est moi !...

BIRMAN, tout étonné.

Vous, monseigneur ! Je reste stupéfait... confus... et presque affligé...

MINA, qui, pendant ce temps, est au coin du théâtre à gauche, le regardant avec son lorgnon.

Il est ravi et enchanté...

BIRMAN.

Beau-père d'un baron... c'est trop d'honneur pour moi...

MINA, de même.

Du tout ! vous trouvez que vous méritez bien cela, et que vous ne vous en tirerez pas plus mal qu'un autre.

BIRMAN, interdit.

C'est possible... mais que dira le monde ?... que diront vos amis... eux qui déja s'égaient à vos dépens, qui attaquent votre réputation, et disent par-tout que vous avez refusé de vous battre...

ALCÉE.

Moi !... c'est ce que nous allons voir...

BIRMAN.

Et tenez, les voilà tous qui viennent prendre congé de vous...

SCÈNE XVIII.

Les Précédents, REYNOLDS, CHRISTIAN, ALIX, LE COMTE, Jeunes Gens amis d'Alcée.

CHOEUR.

Air : Vive l'empereur ! (de Paul Premier.)

A l'ancien ami
Qui règne ici,
Avec franchise
Nous venons gaîment
Présenter notre compliment...
Oui, de l'amitié
Il eut pitié,
Et sa devise
Est d'être prudent,
Afin de vivre longuement.

(Ils saluent tous Alcée, et se disposent à s'en aller.)

ALCÉE, les arrêtant.

Un instant, messieurs... Je réclame, avant votre départ, une explication où votre présence est nécessaire.

REYNOLDS, à part *.

Ah ! mon Dieu !

ALCÉE.

Comme vous le disiez tout-à-l'heure... par égard pour les nœuds qui nous unissaient autrefois, j'ai fait tous mes efforts pour éviter un combat entre deux amis... mais puisque ma modération est mal interprétée, puisque l'on ose ici douter de mon courage... c'est moi maintenant qui demande raison à M. Reynolds...

REYNOLDS, à part.

O ma pauvre succession !...

ALCÉE.

Et, comme l'offensé, j'ai le choix des armes... je prends l'épée... (A part.) J'ignore ce qui en arrivera... ainsi, grace au ciel, je n'ai rien à me reprocher...

LE COMTE, lui prenant la main.

C'est bien !...

CHRISTIAN.

Je suis son témoin... Allons, messieurs, partons.

REYNOLDS, les arrêtant.

Messieurs... je demande la parole... J'ai fait mes preuves, et certainement je crains peu l'issue de ce combat...

MINA, dans le coin à droite, et lorgnant toujours.

Il a une peur horrible !...

REYNOLDS.

Mais mon honneur m'oblige à reconnaître hautement que je me suis trompé sur mon ami Alcée ; qu'en voulant assoupir une affaire dont l'éclat pouvait nuire à la réputation de ma sœur, il a agi en galant homme... en ami... loyal... je le tiens pour homme de cœur... (Il s'approche d'Alcée, qui lui donne une poignée de main ; puis se tournant vers les autres.) Et si maintenant, messieurs, quelqu'un de vous en doute... c'est moi qui suis là pour lui répondre... (A part.) Avec eux je n'ai pas peur... (Haut.) Quant à ma sœur, voilà Christian qui l'aimait et qui me la demande en mariage...

ALCÉE.

Lui qui est sans fortune !...

CHRISTIAN.

Qu'importe, quand on aime !... Je ne demande rien que sa main...

MINA, le lorgnant.

Et l'héritage qu'elle vient de faire... et qu'il connaît déja...

ALCÉE.

C'est comme moi, mes amis... peu m'importe l'opinion du monde... (Prenant Mina par la main.) Voilà ma femme que je vous présente.

* Birman, Alcée, Mina.

* Alix, Christian, Reynolds, le Comte, Alcée, Mina, Birman.

REYNOLDS, regardant les autres et riant, puis se tournant vers Alcée.

Et tu as raison...

TOUS, à Alcée et saluant Mina.

Tu fais bien... tu fais...

MINA, les lorgnant et achevant leur phrase.

Une sottise... (Se reprenant et saluant.) Ces messieurs sont bien honnêtes.

ALIX.

Et moi, madame la baronne, je suis enchantée...

MINA, de même.

Elle enrage.

ALIX, continuant.

Que nous épousions chacune celui que nous aimons... car Christian est mon premier amour.

MINA, lorgnant.

C'est-à-dire son second... car un autre déjà... Ah! mon Dieu! Alcée!... (Donnant le lorgnon à Alcée.) Tenez, tenez, monsieur... je n'en veux plus... je ne veux plus rien savoir.

ALCÉE.

Ni moi non plus.

LE COMTE.

Et vous avez raison... vous ferez bon ménage.

(Mina pose le lorgnon sur la table à gauche.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : Pour l'honneur et la France.

Confiant et sincère,
N'en pas croire ses yeux,
Voilà, sur cette terre,
Le moyen d'être heureux.

LE COMTE, au public.

AIR : Au soin que je prends de ma gloire.

L'auteur me charge de vous dire
Qu'humble et soumis à votre arrêt,
Il abandonne à la satire
L'invraisemblance du sujet...
Qe ce n'est qu'un léger proverbe...

MINA, qui a pris le lorgnon, et qui, pendant le couplet, a regardé le Comte.

Il ment... et veut dire par là :
« Je trouve la pièce superbe ;
« Vous, messieurs, applaudissez-la. »

FIN DU LORGNON.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
nº 4, boulevart d'Enfer.

26

LA CHANOINESSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. SCRIBE ET FRANCIS-CORNU;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 31 décembre 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

Mlle Héloïse DE MONTLUÇON, chanoinesse.	Mme Julienne.
GABRIELLE, sa nièce.	Mme Léontine-Volnys.
Le général BOURGACHARD	M. Ferville.
HENRI, son neveu	M. Paul.
ANASTASE, domestique de Mlle de Montluçon.	M. Bordier.

La scène se passe au château de Montluçon, près de Loches, en Touraine.

Le théâtre représente un salon. — Porte au fond; croisées dans les angles. — Portes latérales. — Auprès de la porte à gauche de l'acteur, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, Héloïse, assise auprès de la table, tient une lettre qu'elle vient de lire.)

HÉLOISE, se levant.

Arriver ainsi à l'improviste! et ne m'en prévenir qu'une heure d'avance!... Que faire, mon Dieu!... Quel parti prendre?... A chaque instant je crois entendre sa voiture... et je n'ai encore rien décidé... rien inventé... j'ai si peu d'imagination!

Air du Fleuve de la vie.

D'autres, quand gronde la tempête,
Montrent de l'audace et du cœur;
Moi, pour un rien, je perds la tête,
Et me trouve mal quand j'ai peur!...
Comment, dans cette inquiétude,
Leur dérober mon embarras?...
Les honnêtes femmes, hélas!
Ont si peu d'habitude!

Si je courais à sa rencontre... mais nous n'aurions qu'à nous croiser en route... Il vaut mieux l'attendre, et tâcher d'être seule en ce château, au moment de son arrivée... Qui vient là?... que voulez-vous, Anastase?...

SCÈNE II.

HÉLOISE; ANASTASE*, entrant par le fond.

ANASTASE.

C'est M. l'abbé Cambry qui demande à voir mademoiselle de Montluçon...

HÉLOÏSE.

Ah! mon Dieu!... je ne puis pas...

ANASTASE.

Il vient parler pour ces petits orphelins, que mademoiselle a pris sous sa protection...

HÉLOÏSE.

C'est égal... je n'y suis pas... je suis malade...

ANASTASE.

Ah! que c'est heureux! le docteur Gobinel est avec lui.

HÉLOÏSE, à part.

C'est encore pire...

Air de Calpigi.

Ah! mon Dieu! que dire et que faire
A ses propos pour me soustraire!
Il faut éviter son regard...
Des médecins le plus bavard!

ANASTASE.

Chacun le traite avec égard.

HÉLOÏSE.

Par économie, on l'invite;
Car en recevant sa visite,
On s'épargne un abonnement
Au journal du département.

Dites que je ne peux voir personne... que je suis dans mon oratoire.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

ANASTASE.

J'entends... mademoiselle est en retraite... ils comprendront cela.

HÉLOÏSE.

C'est bien...

ANASTASE.

D'ailleurs... ils vous verront tantôt... c'est votre soirée...

HÉLOÏSE.

Comment! c'est mercredi!...

ANASTASE.

Oui, vraiment... Le jour où toute la ville de Loches vient ici au château faire le reversis et le boston... Il n'y a pas dans notre endroit de réunion plus brillante... C'est tout naturel; mademoiselle est si aimée, si considérée!... une personne pieuse qui est si riche!...

HÉLOÏSE.

C'est bien... (Elle passe à gauche du théâtre* ; à part.) Il ne manquait plus que cela... soixante personnes qui seront témoins... Et si je les décommande... si, pour la première fois depuis cinq ans, ma soirée n'a pas lieu... qu'est-ce que l'on va penser?... Ma vue se trouble... ma tête s'en va...

ANASTASE.

Mademoiselle se trouve mal...

HÉLOÏSE.

Je sens qu'en effet...

(Elle s'appuie sur le dos du fauteuil auprès de la table.)

ANASTASE, à part.

Elle ne fait que cela... (Cherchant de tous côtés.) Ah! mon Dieu!... le flacon de mademoiselle... son eau de milice...

HÉLOÏSE, brusquement.

Ciel!... le fouet du postillon... (Regardant par la fenêtre à gauche.) Au bout de la grande avenue... une voiture... je ne me trompe pas... Anastase... mon cher Anastase... Renvoie à l'instant le docteur et l'abbé Cambry... je les verrai tantôt... à ma soirée... mais qu'ils s'en aillent... par la porte du parc, entends-tu?... Je desire qu'ils examinent mes nouveaux dalhias... et mon raisin muscat, qui est superbe...

ANASTASE.

Oui, mademoiselle... (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc? elle qui d'ordinaire est si calme... si posée!...

HÉLOÏSE.

Et puis tu courras à la grille, où à l'instant vient d'arriver une voiture de poste... Et la personne qui est dans cette voiture, tu la feras monter ici par cet escalier dérobé... et tâche qu'on ne l'aperçoive pas...

ANASTASE.

Oui, mademoiselle... Demanderai-je le nom de ce monsieur?

HÉLOÏSE, indignée.

Un monsieur!... Qu'est-ce à dire... Anastase?... Et pour qui me prenez-vous?

* Anastase, Héloïse.

ANASTASE.

Pardon... je voulais dire cette demoiselle...

HÉLOÏSE, avec colère.

Ce n'est point une demoiselle...

ANASTASE, à part.

Ni homme... ni femme... qui diable... ça peut-il être?... (Haut.) Enfin, quoi que ce soit... c'est dit... je vais renvoyer les deux, et vous amener... l'autre...

HÉLOÏSE.

C'est bon... sortez...

(Anastase sort par le fond.)

SCÈNE III.

HÉLOISE, seule.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... Voyez-vous déja les idées de ces gens-là!... et pourtant il n'y a rien encore... qu'est-ce que ce sera donc plus tard?... Moi, une femme si respectée... une chanoinesse!...

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Oui, moi si pure et si sévère,
Je suis coupable de détour,
D'impatience et de colère!...
Trois péchés! rien qu'en un seul jour!
Mais la vertu, que seule ici j'écoute,
Est un trésor si rare à conserver,
Qu'il faut bien, hélas! qu'il en coûte
Quelque chose pour la sauver.

Et à tout prix, et quand je devrais... ciel! la porte s'ouvre... c'est elle... ma nièce... ma chère Gabrielle!...

(Montrant la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

HÉLOISE; GABRIELLE et ANASTASE, entrant par la porte latérale à gauche

GABRIELLE, l'embrassant.

Ma chère tante!

ANASTASE.

Sa nièce!

HÉLOÏSE.

Anastase, sortez... (Anastase sort en regardant Gabrielle.) Ah! voilà bien les traits de mon pauvre frère!

GABRIELLE.

Vous me reconnaissez donc encore depuis dix ans que je suis loin de vous... que j'ai quitté la France!...

HÉLOÏSE.

Oui... oui... cela fait toujours plaisir de se retrouver en famille... et ce plaisir-là, j'ai du mérite à l'éprouver... Car j'aurais autant aimé que tu ne fusses pas venue...

GABRIELLE.

Comment, ma tante!...

HÉLOÏSE.

Je m'explique mal... Je veux dire que je suis

bien heureuse de te voir... de t'embrasser... mais la joie, la surprise... Arriver ainsi sans me prévenir!...

GABRIELLE.

Et le moyen de faire autrement?... Il y avait un an que j'avais perdu mon père... tous les biens qu'il m'avait laissés à la Guadeloupe venaient d'être réalisés... que pouvais-je faire de mieux que de revenir en France, près de vous, ma seule parente?... je me suis embarquée sur le premier bâtiment qui mettait à la voile...

HÉLOÏSE.

Comment! si jeune, entreprendre un pareil voyage!

GABRIELLE.

Ça donne de la hardiesse; ça aguerrit... Maintenant je ne crains plus rien. Arrivée, il y a trois jours, au Havre... hier à Paris... ce matin à Tours... je suis venue aussi vite que ma lettre... tant j'avais envie de vous revoir!...

HÉLOÏSE.

Je t'en remercie... mais il n'est pas moins vrai que ta présence me met dans le plus grand embarras...

GABRIELLE.

Est-il possible!

HÉLOÏSE.

Oui, mon enfant; et si tu ne viens pas à mon aide... ton arrivée va me faire perdre honneur, repos, considération... enfin tout ce que j'ai de plus cher au monde...

GABRIELLE.

Et comment cela, mon Dieu?...

HÉLOÏSE.

C'est un secret dont toi seule auras connaissance... mais quelque terrible qu'il soit... te voilà une femme... tu as dix-huit ans... on peut tout te dire, et, si j'en crois tes lettres, on peut se fier à ton amitié... et sur-tout à la bonté de ton cœur...

GABRIELLE.

Mais parlez donc... parlez vite... puisque je puis adoucir vos chagrins; ce devrait être déja fait...

HÉLOÏSE.

Ma bonne Gabrielle!...

GABRIELLE.

Dame! entre demoiselles... Car vous l'êtes comme moi!... demoiselle majeure, et voilà tout...

HÉLOÏSE.

Plût au ciel!...

GABRIELLE.

Qu'est-ce à dire?

HÉLOÏSE.

Tu n'étais pas en France il y a huit ans; tu étais déja partie avec ton père pour les colonies; mais tu as entendu parler... de tous les événements arrivés alors...

GABRIELLE.

Sans doute!... la restauration... l'occupation étrangère, qui rendit mon père si malheureux et qui vous brouilla presque avec lui... car vous aimiez les étrangers...

HÉLOÏSE.

Moi!...

GABRIELLE.

Certainement, vous avez toujours été faubourg Saint-Germain... il n'y a pas de mal, ma tante; mais poursuivez... Vous dites qu'à cette époque...

HÉLOÏSE.

J'étais près de Nogent, à l'abbaye du Paraclet, lorsque les Russes s'en emparèrent...

GABRIELLE.

Ah! ma pauvre tante!

HÉLOÏSE.

Du tout... tu ne me comprends pas... Ils étaient commandés par le général Kutusof, que j'avais connu aux bals de l'ambassadeur Kourakin... Il me protégea, me fit respecter... et me donna même, avec une galanterie toute moscovite, ses chevaux et une voiture à ses armes pour retourner à Paris...

GABRIELLE.

Je ne vois pas jusqu'ici grand malheur!...

HÉLOÏSE.

Attends donc!... J'arrivai ainsi, sans danger, à travers les postes ennemis, jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre, occupée alors par un escadron de cosaques... C'était la veille de la bataille de Montmirail, et je me logeai à l'hôtel de France... L'aubergiste, un brave homme qui pensait très bien, me prenant, à ma voiture, pour une princesse russe, s'empressa de me donner un bon souper, une belle chambre et un excellent lit, où je ne tardai pas à m'endormir profondément... Je fus réveillée au milieu de la nuit par un grand bruit... des cris...

GABRIELLE.

Effrayants...

HÉLOÏSE.

Non, des cris de joie... le choc des verres... et des chansons à boire... en français... Il paraît que des grenadiers de Bonaparte venaient de débusquer les cosaques et s'étaient emparés de leur souper, qu'ils avaient trouvé tout servi...

GABRIELLE.

Il n'y a pas grand mal...

HÉLOÏSE.

Attends donc! La salle à manger était au-dessous de ma chambre... et j'entendais leurs discours... furieux des atrocités commises par les Russes... et animés par le vin de Champagne qu'ils buvaient à discrétion... ils étaient dans le pays... ils s'excitaient à grands cris à la vengeance... lorsque cet imbécile d'aubergiste entra dans l'appartement, en leur disant: « Silence donc, messieurs, il y a là-haut une princesse russe que vous allez réveiller.... » A ce mot, partit un éclat de rire général... et au milieu du tumulte, j'entendis l'un des convives

s'écrier : « C'est moi seul que cela regarde... « représailles, mes amis... représailles ! »

GABRIELLE.

Ah! mon Dieu!...me voilà toute tremblante...

HÉLOÏSE.

Et moi aussi... car un officier venait d'entrer dans ma chambre, dont il avait refermé la porte.

GABRIELLE.

Il fallait s'écrier : Je suis mademoiselle de Montluçon... je suis Française...

HÉLOÏSE.

C'est bien ce que je voulais faire... mais la peur m'avait saisie... et quand j'ai peur... je perds la tête... je me trouve mal!...

GABRIELLE.

C'était bien le moment!...

HÉLOÏSE.

Que te dirai-je? quand je revins à moi, le tambour et le clairon retentissaient de tous côtés, le canon se faisait entendre...il était à peine jour, et la bataille commençait déja... j'étais seule ; et à terre, à mes pieds, je trouvai un portefeuille à demi ouvert, contenant quelques lettres et quelques papiers... dont je m'emparai; mais une fièvre violente me tint plusieurs mois entre la vie et la mort... (Un instant de silence, après lequel Héloïse continue.) Et l'année suivante, quand tout fut pacifié... quand je vins m'établir ici en Touraine, dans ce château de Loches, que j'avais acheté et où personne ne me connaissait... je dis que ma nièce... ma seule parente... une jeune personne nouvellement mariée...

GABRIELLE.

Moi...

HÉLOÏSE.

Justement! madame de Saverny, m'avait confié, avant son départ pour la Guadeloupe... un jeune enfant qu'elle ne pouvait emmener avec elle... et que j'ai fait élever ici sous mes yeux...

GABRIELLE.

Ah! mon Dieu!... qu'avez-vous fait là?...

HÉLOÏSE.

Un mensonge qui sauvait ma réputation, sans compromettre la tienne; car je croyais que tu ne reviendrais jamais en France... et de si loin... A la Guadeloupe, que pouvait te faire ce qui se passait ici, à Loches?... Mais voilà que tu arrives sans me rien dire, et que tu te trouves...

GABRIELLE.

Mariée... et mère de famille!...

HÉLOÏSE.

Pour quelques jours seulement... car puisque te voilà... nous quitterons ce pays... nous irons à Paris... en Italie, en Allemagne... où tu voudras... Mais ici ne les détrompe pas... ou c'est fait de moi... je suis perdue!

GABRIELLE.

Et en quoi donc?... Qui pourra vous accuser, quand on connaîtra la vérité?

HÉLOÏSE.

Est-ce qu'on la croira jamais?... tu ne sais pas aujourd'hui, en 1822, comme Loches est petite ville et mauvaise langue, sur-tout à l'égard des personnes qui ont quelque piété... quelque dévotion... et des opinions comme il faut! Ils seraient si heureux de me trouver en faute... moi qu'ils appellent une *ultrà!*... Et puis cet enfant... je l'ai élevé avec un soin... une tendresse... dont tout le monde a été édifié et attendri...On disait : « Quelle bonne tante!...quelle « générosité ! ». Je laissais croire... je me laissais louer... et maintenant il faudrait avouer...! Oh! non, plutôt mourir! et si tu n'as pas pitié de moi, si tu repousses ma prière, tu n'as plus de tante...

AIR de Renaud de Montauban.

Que mon seul vœu soit écouté :
De vingt amants à toi l'hommage !
A toi la grace et la beauté;
Car le ciel te laisse en partage
Amour, plaisir *et cœtera*...
Laisse-moi du moins l'avantage
D'être respectée... A mon âge,
On n'a plus que ce bonheur-là.

GABRIELLE.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... Le ciel m'est témoin que je vous aime bien, que je donnerais ma vie pour vous... mais ce que vous me demandez là...

HELOÏSE.

Est ce qu'il y a de plus simple au monde.

GABRIELLE.

Vous trouvez?... accepter ainsi un mari!

HÉLOÏSE.

Est-ce cela qui t'embarrasse?... tu n'en as plus... tu es veuve...

GABRIELLE.

C'est toujours une bonne chose... c'est cela de moins...

HÉLOÏSE.

Le nom de Saverny que je t'avais donné... est celui d'un officier que nous avons connu autrefois... mais qui depuis long-temps est mort en Russie.

GABRIELLE.

A la bonne heure... mais le reste...

HÉLOÏSE.

Dans huit jours, je te rends ta parole... et d'ici là, dans cette ville où personne ne te connaît, tu seras environnée de soins, d'hommages et de compliments... car, vrai, il est charmant...

GABRIELLE.

Je n'en doute pas... mais vous ne savez point que j'avais en venant vous trouver, des vues... des idées... qui font que... enfin, ma tante, c'est très désagréable...

HÉLOÏSE.

Et pourquoi cela?...

GABRIELLE.

Parceque... parceque à bord du bâtiment sur lequel nous avons fait la traversée... il y avait un jeune marin... un enseigne de vaisseau... qui a eu pour moi et pour la gouvernante qui m'accompagnait tant de soins... tant d'attentions... et sans me connaître! car moi, en voyage je ne dis jamais rien... lui, c'est différent... il dit tout ce qu'il pense... et vingt fois, sans s'en douter, il m'a avoué qu'il m'aimait... qu'il m'adorait... Ces marins ont tant de franchise!...

HÉLOÏSE.

Est-il possible!...

GABRIELLE.

Oui, ma tante... et sans savoir si j'étais riche ou non... me croyant orpheline, sans appui, sans protecteur, il m'a offert sa main, sa fortune... ce qui est fort bien à lui... Et quoique vif, impatient, s'emportant aisément... il est très aimable, très gentil... enfin un parti très convenable... un mariage que mon père aurait approuvé, j'en suis sûre... Mais moi, j'ai répondu que j'avais une tante, désormais ma seule famille; que j'allais en Touraine, me rendre près d'elle, la consulter, lui demander son aveu.

HÉLOÏSE.

Peux-tu en douter?... J'approuve tout... je consens à tout... Où est-il dans ce moment?...

GABRIELLE.

M. Henri?...

HÉLOÏSE.

Ah! on le nomme Henri...

GABRIELLE.

Henri de Saint-Dizier...

HÉLOÏSE.

Où est-il?

GABRIELLE.

Il est à Paris... dans sa famille... Il voulait me suivre... moi, je ne l'ai pas voulu.

HÉLOÏSE.

Nous irons le trouver dans quelques jours... dès que j'aurai arrangé mon départ... et fait mes adieux à ce pays, où, grace à toi, je laisserai une réputation honorable...

GABRIELLE.

Ma tante...

HÉLOÏSE.

Tu consens, n'est-il pas vrai?

GABRIELLE.

Malgré moi... et puisque vous le voulez... mais ce ne sera pas long... et nous partirons tout de suite... et nous ne reviendrons jamais dans ce pays...

HÉLOÏSE.

Tout ce que tu voudras!... ma vie entière sera employée à te remercier...

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

GABRIELLE, la retenant.

Un mot seulement... Ce portefeuille trouvé par vous à la Ferté-sous-Jouarre... ne vous donnait-il pas quelques renseignements?

HÉLOÏSE.

Si, vraiment... un officier supérieur... je connais son nom et son grade... Mais d'après les renseignements que j'ai pris... d'après son caractère... sa conduite... ses opinions sur-tout, aucun espoir qu'il consente jamais... et comment alors l'y contraindre?... Songe donc! un procès en réparation!... un éclat... un scandale!... il ne faut pas même y penser... et tâcher seulement que le plus profond silence... Aussi tu garderas avec tout le monde le secret que j'ai confié à ta foi...

GABRIELLE.

Je vous le jure... et ce serment-là est sacré...

HÉLOÏSE, l'embrassant.

Ma nièce... ma bonne nièce!...

AIR de la valse des Comédiens.

Puisse le ciel, à qui je rends hommage,
De ton bon cœur te payer aujourd'hui!
Puissé-je ici, terminant ton veuvage,
Te voir bientôt à ton second mari!

GABRIELLE, secouant la tête.

Oh! mon second!...

HÉLOÏSE.

Cet époux, je l'atteste,
A son destin se fera volontiers;
Et ce sera comme au séjour céleste,
Où les derniers se trouvent les premiers.

ENSEMBLE.

HÉLOÏSE.

Puisse le ciel, à qui je rends hommage,
Etc., etc., etc.

GABRIELLE.

De l'amitié je lui devais ce gage...
Puisqu'il le faut, prenons notre parti;
Résignons-nous, hélas! à mon veuvage,
Et que le ciel nous protège aujourd'hui!

(Héloïse rentre dans sa chambre, dont la porte est à la droite de l'acteur.)

SCÈNE V.

GABRIELLE, seule

Cette bonne tante!... Oh! oui, je n'hésite plus, et je suis heureuse de contribuer à sauver son honneur, qui, après tout, est le mien... c'est celui de la famille. Et puis, une fois loin de ce château... qui saura jamais le service que je lui ai rendu?... et qui pourrait m'en faire un crime?

HENRI, en dehors.

Oui... c'est bien... le grand salon... j'attendrai... tant qu'on voudra...

GABRIELLE.

Il me semble que cette voix ne m'est pas inconnue!

HENRI, entrant avec Anastase.

C'est elle... (A Anastase.) Laissez-moi.

GABRIELLE.

O ciel! c'est Henri!...

(Anastase sort.)

SCÈNE VI.

GABRIELLE, HENRI.

GABRIELLE.

Vous ici!... vous dans ces lieux!...

HENRI.

Oui, mademoiselle... trois jours sans vous voir, c'était trop long... je n'ai pu y tenir... Comment rester à Paris... quand vous êtes ici?... Je viens d'y arriver... j'ai demandé cette respectable chanoinesse dont vous m'aviez parlé... mademoiselle de Montluçon, votre tante... tout le monde m'a indiqué son château...

GABRIELLE.

Et de quel droit, s'il vous plaît, vous présenter chez elle?...

HENRI.

C'est dans l'ordre, dans les convenances... il faut bien que je lui demande votre main...

GABRIELLE.

Sans en être connu!...

HENRI.

Pour me connaître il faut bien qu'elle me voie... et quand elle saura à quel point je vous aime; quand je lui dirai : « Depuis deux mois « je n'ai pas quitté votre nièce... et deux mois « à bord d'un vaisseau... c'est deux ans... c'est « six ans dans le monde... c'est une existence « toute entière... c'est plus qu'il n'en fallait mille « fois pour apprécier toutes les vertus qui bril- « lent en elle... J'ai de la fortune, de la jeu- « nesse, quelques espérances de gloire... je lui « donne tout cela... donnez-la-moi pour fem- « me... et si je ne la rends pas heureuse, que « jamais je n'entende siffler un boulet de ca- « non, que je reste enseigne toute ma vie! »

GABRIELLE.

Henri!...

HENRI.

Ce n'est pas à vous que je dis cela... c'est à votre tante; et si elle m'avait entendu, croyez-vous qu'elle ne me connaîtrait pas déja... comme si depuis dix ans nous avions navigué ensemble?...

GABRIELLE.

Si, vraiment... mais élevé depuis l'enfance à bord de votre vaisseau... il y a dans le monde des usages dont vous ne vous doutez pas, et que blesse votre arrivée; aussi je ne veux pas que vous voyiez ma tante.

HENRI.

Pourquoi donc cela?

GABRIELLE.

Parceque d'ordinaire on ne fait jamais soi-même une demande en mariage... On a un ami... un parent, qui se charge de ce soin... les familles se voient... s'entendent ensemble...

HENRI.

N'est-ce que cela?... j'y ai pensé... j'ai là mon oncle... il est avec moi...

GABRIELLE.

Comment, monsieur!...

HENRI.

C'est-à-dire il est à Tours... ou plutôt il est en route... ce n'est pas sa faute s'il ne va pas vite... il a la goutte et ne vient qu'en berline... moi, je suis venu à cheval... à franc étrier...

GABRIELLE.

Est-il possible!

HENRI.

Ce qui est terrible... parce qu'un marin dans la cavalerie...

AIR du Partage de la richesse.

J'en conviens, écuyer novice,
J'étais brisé; mais rien qu'en arrivant,
Rien qu'en voyant ce superbe édifice,
Sur-tout en vous apercevant,
Plus de fatigue, tout s'oublie!

GABRIELLE.

Quoi! plus du tout fatigué?

HENRI, d'un air triomphant.

Non, vraiment.

GABRIELLE.

Alors, monsieur, j'en suis ravie,
Et vous allez repartir sur-le-champ.

HENRI.

Y pensez-vous?

GABRIELLE.

Oui, monsieur... pour vous apprendre à agir sans mon ordre... sans ma permission... c'est bien mal, c'est affreux...

HENRI.

J'ai tort... j'ai tort... je ne sais pas pourquoi... mais dès que vous le dites, j'ai tort... Aussi je suis prêt à vous obéir... je ne demande ni grace... ni délai!... mais mon oncle... un vieux général qui a la goutte, et qui n'est pas amoureux... mon oncle qui, pas amitié pour moi, vient de faire soixante-cinq lieues, en jurant comme un damné... je ne peux pas exiger qu'il recommence sans désemparer... je ne peux pas le tuer... moi sur-tout qui suis son héritier!... Et puis s'il faut vous l'avouer, j'ai déja eu assez de peine pour le décider à venir faire la demande... il ne voulait pas entendre parler de mariage; et si en arrivant ici... il reçoit un affront... tout sera fini... tout sera rompu... et je n'y survivrai pas.

GABRIELLE.

Eh bien! monsieur... ce sera votre faute... c'est vous qui l'aurez voulu.. qui l'aurez mérité...

HENRI.

Et en quoi donc?

GABRIELLE.

En n'écoutant que votre volonté et non la mienne... en manquant de soumission...

HENRI.

Cela ne m'arrivera plus, je vous le jure... mettez-moi à l'épreuve; et si j'y manque désormais... si je n'obéis pas aveuglément à vos moindres desirs... à vos ordres... à vos caprices... si je me révolte contre vous un seul instant... je consens à perdre tous mes droits... je renonce à votre main... à votre amour...

GABRIELLE.

Vraiment!... Eh bien! j'accepte! je veux voir jusqu'où peut aller chez vous la confiance et la soumission... Si vous sortez vainqueur de cette épreuve... je ne pourrai plus jamais douter de votre tendresse... et je me regarderai dans mon ménage comme la plus heureuse des femmes... Mais si je me trompe... si je m'abuse... si votre amour n'est qu'un amour ordinaire... s'il est, comme tous les autres, sujet aux soupçons et aux préventions; si en un mot vous en croyez moins votre cœur que vos yeux...

HENRI.

Jamais... jamais...

GABRIELLE.

Eh bien donc! voici mes conditions et le traité que je vous impose... Dans quelques jours nous retournerons à Paris... mais d'ici là, et pendant tout le temps que vous et votre oncle resterez en ce château, quoi que vous puissiez voir, quoi que vous puissiez entendre... j'exige que vous n'ayez ni défiance... ni jalousie...

HENRI.

Je vous le jure...

GABRIELLE.

Que vous soyez toujours aimable, enjoué, et d'une humeur charmante...

HENRI.

Je le jure!

GABRIELLE.

Quand je dirai: Mon ami... croyez-moi...

HENRI.

Je vous croirai...

GABRIELLE.

Sans que je sois obligée de donner ni motifs ni explications...

HENRI.

C'est trop juste! je n'ai pas besoin de comprendre... je n'ai pas besoin de ma raison... elle est à vous... je vous l'ai donnée... comme tout ce que je possède...

GABRIELLE, avec émotion.

Monsieur Henri!... vous êtes un bon et aimable jeune homme... et je vous aime bien...

HENRI, timidement.

Faut-il déja commencer à vous croire?...

GABRIELLE, souriant.

Certainement... mais silence! voici ma tante...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HÉLOISE.

HÉLOÏSE, à Gabrielle.

Je voulais prévenir nos amis... et j'ignore comment cela se fait... toute la ville de Loches savait déja ton arrivée... aussi nous aurons ce soir une réception magnifique... (Apercevant Henri.) Que vois-je?... et quel est ce jeune homme?

GABRIELLE.

Monsieur Henri de Saint-Dizier, cet officier de marine...

HÉLOÏSE.

Dont tu me parlais ce matin?

GABRIELLE.

Oui, ma tante.

AIR : Pauvre Dame Marguerite.

Et son oncle, qu'il précède,
Va se rendre dans ces lieux.

(Sur une invitation de Gabrielle, Henri passe entre les deux dames *.)

HÉLOÏSE, d'un air aimable.

Puisqu'ici je vous possède,
Je vous garde tous les deux.
Comme dame châtelaine,
Je veux toute une semaine
Près de nous vous retenir,
Pour vous reposer de la route...

HENRI, bas, à Gabrielle.

Faut-il accepter?

GABRIELLE.

Sans doute.

HENRI.

Il faut accepter?

GABRIELLE.

Sans doute.

HENRI, à part.

Ah! quel plaisir d'obéir! (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

HÉLOÏSE.

Quoi! vous rassuriez ma nièce,
Qui sur mer tremblait d'effroi!
Vous la protégiez sans cesse?
Ah! monsieur, embrassez-moi.

HENRI, bas, à Gabrielle.

Faut-il accepter?

GABRIELLE, de même.

Sans doute.

HENRI, à part et gaîment.

Je vois parfois qu'il en coûte;
Mais n'importe, et sans réfléchir...

(Il embrasse Héloïse.)

HÉLOÏSE.

Ma nièce aussi...

* Héloïse, Henri, Gabrielle.

HENRI, avec joie.

Quel délice !

(S'approchant timidement de Gabrielle.)

Faut-il toujours que j'obéisse ?

(Gabrielle ne répond pas ; mais, de la tête, lui fait signe que *Oui*.)

(Henri l'embrasse.)

Ah ! quel plaisir d'obéir ! (*bis.*)

(A part.) Elle est charmante, cette tante-là... (Haut.) Et moi qui craignais de me présenter !

HÉLOÏSE.

Vous aviez bien tort... vous étiez sûr du plaisir que vous feriez à moi et à madame de Saverny...

HENRI, étonné.

Madame de Saverny... qui donc ?...

HÉLOÏSE, montrant Gabrielle.

Ma nièce.

HENRI, étonné.

Comment !... mademoiselle...

HÉLOÏSE.

Vous voulez dire madame...

HENRI, vivement.

Du tout ! mademoiselle.

HÉLOÏSE, souriant.

Ah ! non, vraiment... ne savez-vous pas qu'elle a été mariée... qu'elle est veuve ?...

HENRI, stupéfait.

Veuve... je ne peux pas le croire... ce n'est pas possible. (A Gabrielle.) N'est-il pas vrai ?...

GABRIELLE.

Si, monsieur...

HENRI, avec colère.

Eh quoi ! madame !... une pareille nouvelle ici... dans ce moment !... m'abuser à ce point !... et pourquoi, je vous le demande ?

GABRIELLE.

Eh ! mais, il me semble que vous ne deviez me demander ni motifs... ni explications.

HENRI.

Certainement... je l'ai promis... mais je ne m'attendais pas... est-ce que je pouvais prévoir... ?

GABRIELLE.

C'est-à-dire qu'à la première épreuve et pour la moindre chose...

HENRI, avec colère.

La moindre chose... morbleu !... (Se reprenant.) Non... non... je me tais... je ne dis rien... vous le voyez... je suis calme... je me modère... je me soumets... mais je me demande seulement... à moi-même, comment, pendant tout le temps de notre voyage, vous ne m'avez pas dit un mot de ce mari !... (A Héloïse.) Moi qui croyais connaître toutes ses pensées !...

HÉLOÏSE, vivement.

Elle n'y pensait jamais !

HENRI.

A la bonne heure !... c'est tout simple... tout naturel... pourquoi alors en faire un mystère ?...

HÉLOÏSE, à demi-voix et le tirant un peu à l'écart.

Elle a été si malheureuse avec lui... qu'elle n'en parlait jamais... et puis elle a été mariée si peu de temps... si peu... si peu... que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler...

HENRI, avec colère.

Eh ! madame ! (Se reprenant.) Non... non... pardonnez-moi, excusez-moi... je ne sais plus où j'en suis ! Moi qui croyais... qui espérais... ! ah ! je ne pourrai m'habituer à cette idée-là.

GABRIELLE, à part.

Pauvre jeune homme !...

HENRI, passant à la gauche de Gabrielle *.

Et j'éprouve là, malgré moi, des transports de jalousie et de rage...

GABRIELLE.

Henri !...

HENRI.

Rien... rien, mademoiselle... je veux dire madame ; je ne me plains pas... je ne me fâche pas... je tiens ma promesse... je suis enjoué... je suis de bonne humeur !... mais je suis bien malheureux !

GABRIELLE.

Et pourquoi donc ?... puisque je vous aime...

HENRI.

Vrai !... vous m'aimez ?... Ah ! ce mot-là fait du bien... cela console... (A part et se jetant dans un fauteuil auprès de la table.) Mais c'est égal... ce n'est pas la même chose...

GABRIELLE, le regardant.

Oh ! mon Dieu !... mon Dieu ! il me fait peine... et je ne peux vraiment pas...

HÉLOÏSE, la retenant.

Y penses-tu ?...

GABRIELLE.

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire.

Hélas ! à son trouble sensible,
Je partage son embarras !
C'est qu'en effet il est terrible
De passer pour ce qu'on n'est pas !..
Par prudence, je me retire ; (*bis.*)
Car, rien qu'en voyant sa douleur,
Sur-tout en voyant son erreur,
Je suis toujours prête à lui dire :
« Rassurez-vous, n'ayez pas peur... » } *bis.*

(Elle sort par la droite en le regardant encore.)

HÉLOÏSE.

Elle me fait trembler de peur.

SCÈNE VIII.

HÉLOISE, HENRI.

HENRI, qui était resté quelque temps la tête appuyée sur sa main, la relève en ce moment, et regarde autour de lui.

Eh bien !... elle n'est plus là !... elle s'éloigne !...

HÉLOÏSE.

Soyez tranquille ! elle va revenir... (A part.)

* Héloïse, Gabrielle, Henri.

Allons... pendant qu'il y est... il vaut mieux tout lui dire tout de suite... (Haut.) Elle est allée... je crois, embrasser son enfant!...

HENRI, se levant brusquement du fauteuil où il est assis.

Son enfant!... qu'ai-je entendu?

HÉLOÏSE, effrayée.

Ah! mon Dieu!...

HENRI, avec colère.

Elle a un enfant?...

HÉLOÏSE, tremblante.

Sans doute... un enfant charmant né de ce mariage, et que pendant son absence j'ai élevé ici... dans ce château...

HENRI, dans le désespoir.

Quoi! ce serait possible?...

HÉLOÏSE.

Oui, monsieur, et je ne vois pas ce que vous importe...

HENRI, hors de lui.

Ce qu'il m'importe... madame... ce qu'il m'importe! (A part.) Ces vieilles demoiselles... ça ne se doute de rien...

HÉLOÏSE, avec satisfaction.

Je vais vous le montrer... il est beau comme le jour, et dès que vous le verrez...

HENRI.

Moi!... jamais... (A part.) Cette tante-là est insupportable...

HÉLOÏSE.

Comment, monsieur! vous refusez...

HENRI.

Non, sans doute; mais dans ce moment... voyez-vous... je ne suis pas à la conversation... le trouble... l'émotion...

HÉLOÏSE.

La fatigue de la route...

HENRI.

C'est cela!... (Avec colère.) Et ne savoir à qui s'en prendre... ni sur qui se venger!... (D'un air menaçant.) Ah! si par bonheur... son mari n'était pas mort...

HÉLOÏSE.

Elle ne serait pas veuve... et vous ne pourriez pas l'épouser...

HENRI.

C'est juste, madame... très juste... Vous voyez, comme je vous le disais, que je n'ai pas dans ce moment des idées bien nettes... ni bien arrêtées...

HÉLOÏSE.

Je vous laisse... monsieur, je vous laisse...

HENRI, à part.

C'est bien heureux...

HÉLOÏSE.

Je vais faire préparer votre appartement et celui de votre oncle... (A part.) Allons... c'est fini... le coup est porté... et cela s'est passé mieux que je ne croyais... (Faisant la révérence.) Monsieur... j'ai bien l'honneur...

(Elle sort par la porte latérale à droite.)

SCÈNE IX.

HENRI, seul.

Au diable la famille... les aïeux... les grands parents... et sur-tout... sur-tout les descendants!... Et cette tante avec son air patelin... «*Elle a été si peu... si peu mariée... que ce n'est pas la peine d'en...*» Eh morbleu! elle ne l'a été que trop... et je rends grace au ciel de ce qu'elle n'était pas là; car, dans le premier moment, je ne sais pas ce que je lui aurais dit!... Je ne peux pas me laisser jouer, abuser à ce point-là... je suis dégagé de ma parole, de mes serments... oui, oui, je serais un fou, un insensé... je serais le jouet, la risée de tous... si je pensais encore à l'épouser!... mais je n'y pense plus... je serai homme... je renoncerai à sa main... Y renoncer!... ah! cet effort est au-dessus de mon courage! Je l'aime... je l'aime tant!... c'est mon bien... c'est ma vie... Et puis je ne sais pas pourquoi je suis là à me monter la tête... à m'irriter sans raison!... Tous les jours, dans le monde, on épouse une veuve... qui a un enfant! Et la preuve, c'est que si je refuse sa main... un autre, j'en suis sûr, se présentera pour l'épouser... un autre encore!!!... oh! non... celui-là, pour le coup, je le tuerais... Et si elle ne m'a point parlé de ce premier mariage, si elle m'en a fait un mystère... qu'est-ce que cela prouve? la crainte qu'elle avait de m'affliger... de perdre mon amour... Oh! non, jamais... car après tout!...

AIR de Lantara.

C'est toujours la femme que j'aime,
C'est toujours ce regard charmant!
Mêmes attraits... elle est la même...
(S'arrêtant.)
Non pas tout-à-fait cependant. (*bis.*)
(Avec impatience.)
Mais que m'importe? Adieu, raison, sagesse,
Peines, regrets... Que tout soit effacé!...
L'amour m'enivre; et, dans l'ivresse,
Distingue-t-on le présent du passé? (*bis.*)

Oui, oui, j'y suis décidé... et si ce n'était ce que va dire mon oncle, qui s'était prononcé contre ce mariage... (Avec impatience.) Après tout, cela ne regarde personne... c'est moi que cela regarde... c'est moi qui épouse... et si quelqu'un se permet de me blâmer, ou de le trouver mauvais... Ciel! qu'est-ce que j'entends là?... je crois qu'on jure... c'est mon oncle!...

SCÈNE X.

HENRI, BOURGACHARD.

BOURGACHARD, entrant par le fond.

Maudits chevaux!... maudits postillons!

HENRI, allant à lui.

Mon cher oncle!

BOURGACHARD.

Maudit pays!...

HENRI.

La plus belle contrée du monde... le jardin de la France...

BOURGACHARD.

Maudit pays!... que je n'avais pas revu depuis le jour où moi, général Bourgachard, je commandais une partie de l'armée de la Loire... qu'est-ce que je dis?... des brigands de la Loire... comme on nous appelait alors...

HENRI.

Y pensez-vous!

BOURGACHARD.

Oui, morbleu!... c'était bien la peine de s'exposer aux coups de fusil... à la fatigue... à l'exil... de se battre pendant trente ans... pourquoi?

(Il s'assied auprès de la table.)

HENRI.

Pour gagner de la gloire...

BOURGACHARD.

Dis donc un brevet de réforme et des rhumatismes... c'est la seule chose qu'on ne nous conteste pas... à nous autres vieux soldats de la garde, car j'ai vu le moment où, par ordonnance royale, on allait supprimer la bataille d'Austerlitz... il en a été question...

HENRI.

Bonne plaisanterie!

BOURGACHARD.

Ça m'est bien égal... je ne tiens plus à tout cela... je ne tiens plus à la gloriole... En fait de fumée... je n'aime plus que celle de ma pipe... le coin du feu.. le cigare et le piquet... voilà!...

HENRI.

Oui!... voilà comme je vous ai trouvé l'autre jour dans votre château de la Brie, en tête-à-tête avec votre curé...

BOURGACHARD.

Un brave homme... un ancien militaire... qui tous les soirs me parle de nos campagnes... et puis du ciel... et puis de ma goutte, qui quelque jour pourrait bien m'emporter; et il m'a dit là-dessus des choses...

HENRI.

Qui vous ont effrayé...

BOURGACHARD.

Moi! morbleu... je n'ai jamais eu peur... ni de lui... ni de personne... mais vois-tu, mon garçon, quand on a couru bravement toute l'Europe... tuant, pillant, se faisant tuer... que sais-je!... ça va bien... on ne pense à rien... on est jeune.

Air du Piége.

Point de remords, point de chagrin,
Et l'on se repasse sans peine
Amour, fillettes et bon vin,
Sans compter mainte autre fredaine...
Nous nous disions, nous autres chenapans :
Ces péchés-là, je puis me les permettre;
Pour m'en repentir, j'ai le temps
Où je n'en pourrai plus commettre!

Eh bien! ce temps-là est venu...

HENRI.

Est-il possible!...

BOURGACHARD.

Oui, mon garçon, depuis que je suis à la retraite, et que je ne me bats plus... je pense quelquefois... je n'ai que cela à faire... et si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal... aussi je me disais : Si mon neveu ne faisait pas la bêtise de se marier, il resterait avec moi, nous ferions ménage ensemble, nous ne nous quitterions pas; ça me ferait du bien : et avec lui qui a des principes, nous serions deux... à penser... et à manger ma fortune!...

HENRI.

Eh bien! mon oncle, nous serons trois... ma femme vous fera une société charmante.

BOURGACHARD, se levant.

Laisse-moi donc tranquille... ce sera une gêne... un ennui!... est-ce que j'oserai jurer ou fumer devant elle?... est-ce que j'entends rien à la galanterie?... la garde impériale ne s'est jamais piquée de ça... Et si au dessert j'ai quelque bonne histoire à raconter, il faudra donc m'en priver, parceque j'aurai là devant moi une jeune fille innocente et naïve qui ne se doute de rien?...

HENRI.

Mais si, mon oncle... et c'est justement ce qui vous trompe.

BOURGACHARD.

Qu'est-ce que tu me dis là?

HENRI.

Que vous allez être ravi... enchanté... c'est une veuve!

BOURGACHARD.

Une veuve! et depuis quand?

HENRI.

Depuis ce matin... non, je veux dire que je l'ai appris ce matin... tout-à-l'heure... une surprise... que je vous ménageais...

BOURGACHARD.

Elle est jolie?... a-t-on jamais vu une absurdité pareille?...

Air du vaudeville de l'Avare.

Oui, ventrebleu! l'idée est neuve!
Aller, au printemps de ses jours,
Pour femme choisir une veuve!

HENRI.

Qu'importe, si j'ai ses amours?

BOURGACHARD.

Veuve qui fera tous les jours,
Des comparaisons en ménage,
De vous et du premier mari.

HENRI.

Et qu'importe, mon oncle, si...
Elles sont à mon avantage?

(Avec embarras.) Et puis il y en a encore un pour

vous... un avantage!... vous que je voyais l'autre jour faire faire l'exercice au petit garçon de votre intendant, car vous aimez, vous adorez les enfants!... eh bien! vous n'aurez pas la peine d'attendre... vous en aurez un tout de suite...

BOURGACHARD.

Qu'est-ce que j'entends là?

HENRI.

Elle a de son premier mariage un petit garçon... qui est, dit-on, charmant...

BOURGACHARD.

Va-t'en au diable... Un demi-siècle à présent... une femme de cinquante ans!... je les déteste.

HENRI.

Mais non, mon oncle.

BOURGACHARD.

Enfin, c'est toujours une mère de famille, que cette jeune vierge que tu me peignais si pure et si candide!

HENRI.

Ça n'empêche pas, mon oncle... c'est une grace... si naïve... un charme auquel on ne peut résister... et puis elle m'aime tant!...

BOURGACHARD.

Laisse-moi donc tranquille, tu ne vois pas que l'on te prend pour dupe... que l'on se moque de toi...

HENRI.

Que dites-vous? mon oncle!

BOURGACHARD.

La vérité!... et je te le prouverai; car je suis là, et nous allons voir...

HENRI.

O ciel!... que voulez-vous faire?... Lui montrer la moindre défiance! gardez-vous-en bien; j'aime mieux être trompé... je le desire, je le demande, c'est mon bonheur...

BOURGACHARD.

Alors sois heureux! et fais comme tu voudras, je ne me mêle de rien...

HENRI.

Ah! mon oncle... mon bon oncle... quel service vous me rendez!... Silence! car voici ces dames!

SCÈNE XI.

HENRI, BOURGACHARD; HÉLOISE et GABRIELLE, entrant par le fond *.

HÉLOÏSE, à Bourgachard, d'un air aimable.

C'est à l'instant seulement que j'apprends votre arrivée, monsieur, et je m'empresse, ainsi que ma nièce...

HENRI, bas, à Bourgachard.

C'est elle, mon oncle... regardez donc comme elle est bien!

* Gabrielle, Héloïse, Henri, Bourgachard.

BOURGACHARD.

Parbleu!... il est sûr que, comme cela, on ne se douterait pas...

GABRIELLE, à part, regardant Henri.

Il n'a pas l'air trop furieux... ah! que c'est bien, à lui!...

BOURGACHARD, après avoir salué Héloïse, passant auprès d'elle *.

C'est moi, madame, qui suis bien impoli de ne vous avoir pas d'abord présenté mes hommages... mais j'ai rencontré ici mon neveu qui m'a mis en colère... et cela m'a arrêté...

HÉLOÏSE.

C'est bien mal à monsieur Henri... et je suis sûre qu'il devait avoir tort, puisqu'il a retardé pour nous le plaisir de vous voir...

BOURGACHARD, s'inclinant.

Madame...

HENRI, bas, à Bourgachard.

Elle est aimable, n'est-ce pas?

BOURGACHARD.

Laisse-moi donc tranquille.

HENRI.

Et sa nièce donc?

BOURGACHARD, de même.

C'est possible... mais elle ne me plait pas... je n'aime pas cette physionomie-là...

HENRI.

Vous aimez peut-être mieux la tante?

BOURGACHARD.

Oui, monsieur, c'est possible.

HENRI, à part.

Ils sont étonnants dans la vieille garde!

(Pendant ces derniers apartés, Héloïse a donné quelques ordres à un domestique qui sort.)

HÉLOÏSE, après que le domestique est sorti, s'adressant à Bourgachard.

Je pense que ces messieurs ne seront pas fâchés de déjeûner, et je viens de donner des ordres...

BOURGACHARD.

Madame...

HÉLOÏSE.

Du reste, comme vous voudrez! liberté entière... Ma nièce vient de faire disposer votre appartement... le plus gai du château...

GABRIELLE.

Celui qui donne sur la rivière...

BOURGACHARD, avec humeur.

Sur la Loire, peut-être... (A part.) Je ne peux pas la souffrir...

HÉLOÏSE.

Non, monsieur... sur l'Indre...

BOURGACHARD, d'un air plus gracieux.

A la bonne heure!...

HÉLOÏSE.

Plus tard nous parlerons d'affaires de famille; car c'est nous grands parents que cela regarde...

* Gabrielle, Héloïse, Bourgachard, Henri.

BOURGACHARD.

A vos ordres, madame; mais je vous préviens que j'ai plusieurs objections...

HÉLOÏSE.

Tant mieux!... notre conférence durera plus long-temps... mais reposez-vous d'abord. On m'a dit que vous étiez souffrant, et l'air ici est excellent... on n'y est jamais malade...

BOURGACHARD.

Vraiment!

HÉLOÏSE.

Nous avons sur-tout ici un vin de Saumur... un vin des coteaux qui est excellent pour la goutte...

BOURGACHARD, bas à Henri.

Ah! si elle me prend par les sentiments!... (Haut.) Je ne serai pas fâché alors d'en trouver une bouteille dans ma chambre...

GABRIELLE, passant auprès de lui *.

J'en ai fait monter deux...

HENRI, bas à son oncle.

Quelle attention!... remerciez-la donc...

BOURGACHARD, à Gabrielle, avec embarras.

Certainement... mademoiselle... ou plutôt madame... car j'ai appris par mon neveu, qui ne s'en doutait pas, ni moi non plus... que vous étiez veuve; que vous aviez été mariée à M. de...

HÉLOÏSE.

Saverny... un jeune officier...

BOURGACHARD, avec étonnement.

Saverny de Montlandon!...

GABRIELLE, à qui sa tante a fait signe.

Oui, monsieur!...

HÉLOÏSE.

Un ami de notre famille...

BOURGACHARD.

Colonel au 42me.

GABRIELLE, de même, et toujours sur un signe de sa tante.

Oui, monsieur!...

HÉLOÏSE, prenant un air de circonstance.

Et qui malheureusement est mort dans la retraite de Russie...

BOURGACHARD, secouant la tête d'un air goguenard.

C'est juste... car pendant huit ans on n'a pas eu de ses nouvelles. Mais rassurez-vous, séchez vos larmes, il n'est pas mort!...

HENRI.

Comment! il n'est pas mort!...

GABRIELLE, à Héloïse.

L'entendez-vous? ma tante, il n'est pas mort!...

HÉLOÏSE, à part.

Ah! mon Dieu!... (Haut et allant auprès de Bourgachard.) Ce n'est pas possible...

(Gabrielle remonte vers le fond.)

BOURGACHARD.

C'est certain... il n'est pas mort... témoin cette lettre que j'ai reçue de lui... il y a trois jours... Lisez plutôt... (Présentant la lettre à Héloïse et lui montrant l'adresse.) « Au général Bourgachard. »

HÉLOÏSE, poussant un cri.

Bourgachard!!... ah!...

(Elle tombe dans les bras de sa nièce, qui s'est approchée pour la retenir, et qui la place sur un fauteuil à droite du théâtre.)

AIR du Serment.

ENSEMBLE.

BOURGACHARD, HENRI et GABRIELLE.

BOURGACHARD et HENRI.

Grand Dieu! que signifie
Un tel événement?
Trahison, perfidie,
Je le vois à présent.

GABRIELLE, à part.

Grand Dieu! que signifie
Un tel événement!
Notre ruse est trahie;
Comment faire à présent?

GABRIELLE, auprès de sa tante.

Ma pauvre tante, ah! je conçois, hélas!
Et son trouble et son embarras.

BOURGACHARD.

Revoir revenir à la vie
Un mari qu'on n'attendait pas!

GABRIELLE.

Pardon, messieurs, je ne la quitte pas.

ENSEMBLE.

BOURGACHARD, HENRI et GABRIELLE.

BOURGACHARD et HENRI.

Grand Dieu! que signifie,
Etc., etc., etc.

GABRIELLE.

Grand Dieu! que signifie,
Etc., etc., etc.

(Henri a sonné pendant ce dernier ensemble; Anastase paraît; Gabrielle relève sa tante, qui sort en s'appuyant sur son bras et sur celui d'Anastase.)

SCÈNE XII.

BOURGACHARD, HENRI.

(A la fin de cette scène, Bourgachard s'est assis sur un fauteuil à droite du théâtre; Henri s'est assis auprès de la table.)

HENRI.

Je reste confondu... anéanti... (Se retournant en entendant son oncle qui rit aux éclats.) Eh quoi!... vous riez!...

BOURGACHARD.

Oui, morbleu!... emporté d'assaut... à la baïonnette... et la vieille garde est encore bonne à quelque chose; car voici la noce en déroute, et le prétendu en pleine retraite...

HENRI.

Quoi! M. de Saverny existe encore?

* Héloïse, Gabrielle, Bourgachard, Henri

BOURGACHARD.

Heureusement pour nous... et pour lui... car c'était un brave militaire... un bon officier...

HENRI.

Et c'est lui qui est le mari de Gabrielle?... (Il se lève.) Tant mieux! morbleu!... nous verrons...

BOURGACHARD, riant toujours.

Mais non pas... mais du tout... et c'est là le meilleur... Saverny n'a jamais été marié...

(Il se lève aussi.)

HENRI.

Que me dites-vous donc là?...

BOURGACHARD.

Il est comme moi, il déteste le mariage... je l'ai toujours connu garçon, il l'est encore; et tu en verras la preuve dans cette lettre même qu'il m'écrit au sujet d'un établissement qu'on lui propose...

HENRI, qui a parcouru la lettre.

C'est, ma foi, vrai; et je ne comprends pas alors ce que tout cela veut dire...

BOURGACHARD.

Qu'on te prenait ici pour dupe... que cette demoiselle, femme ou veuve, comme tu voudras... n'a jamais eu de mari... mais en revanche, elle a un héritier...

HENRI.

Mon oncle...

BOURGACHARD.

Et tu allais épouser tout cela!... (A demi-voix.) Oui, morbleu! ce n'est pas à un vieux troupier comme moi que l'on en fait accroire... Toi, un blanc-bec! un conscrit de la restauration, c'est différent! Tu ne devines pas que pour réparer les brèches faites à l'honneur de la famille, on avait simulé un veuvage... un mariage avec un homme que l'on croyait bien ne devoir jamais revenir... mais en apprenant qu'il existait encore... que la ruse allait se découvrir, tu as vu leur trouble, leur terreur soudaine... la tante s'est trouvée mal... c'est ce qu'elle avait de mieux à faire... c'est une femme d'esprit!... et la nièce!...

HENRI.

La nièce m'aurait trompé à ce point! c'est à confondre ma raison...

BOURGACHARD.

Il en doute encore!... allons, mon garçon, plions bagage... Je ne regrette ici que le vin de Saumur; mais nous en retrouverons ce soir à Tours... à l'hôtel du Faisan...

HENRI.

Quoi! partir à l'instant même!... Je veux au moins la voir... lui dire un éternel adieu...

BOURGACHARD.

En ne revenant pas... ce sera exactement la même chose!

HENRI.

Mais au moins... un moment...

BOURGACHARD.

Du tout. En fait de retraite, il faut prendre son parti sur-le-champ... si nous avions fait comme cela à Moscou...

HENRI.

Et moi je veux me venger; je veux l'accabler de reproches... vous ne pouvez pas m'ôter ce plaisir-là... c'est le seul qui me reste... et pendant que vous demanderez les chevaux, pendant que vous ferez atteler... il ne m'en faut pas davantage. Après cela je pars avec vous, je ne vous quitte plus, et je vous jure de ne jamais me marier...

BOURGACHARD.

A la bonne heure!

AIR : D'honneur, c'est charmant! (des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.)

Plus de mariage!
Demeurons garçons.

HENRI.

Oui, c'est le plus sage;
Et nous passerons...

BOURGACHARD.

Notre vie entière
Sans bruit, sans débat!

HENRI.

L'hymen, c'est la guerre!

BOURGACHARD.

C'est un vrai combat!

ENSEMBLE.

HENRI et BOURGACHARD, se donnant la main.

Le bonheur, sur la terre,
C'est le célibat.

(Bourgachard sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

HENRI, puis GABRIELLE.

HENRI.

Grace au ciel!... il me laisse! et me voilà maître de ma colère... et je n'épargnerai pas la perfide!... Elle connaîtra ce cœur qu'elle a outragé, et qui maintenant lui est fermé pour jamais!... elle connaîtra... C'est elle... modérons-nous, pour jouir de sa confusion et pour mieux l'accabler...

GABRIELLE, sortant de la chambre à droite, à part.

Ah!... que viens-je d'apprendre!... ma pauvre tante!... quelle rencontre! Et si par mon adresse..... je pouvais..... mais comment?..... (Voyant Henri.) Ciel! c'est Henri!

HENRI *.

D'où viennent donc, madame... le trouble et l'inquiétude où je vous vois?

GABRIELLE.

De l'inquiétude! oui, j'en ai beaucoup! je cherche en moi-même et ne puis trouver un moyen...

* Gabrielle, Henri.

HENRI.

De me tromper encore...

GABRIELLE, levant la tête.

Vous! non, monsieur!...

HENRI, avec une colère concentrée.

Et vous faites bien... c'est un soin que vous pouvez vous épargner..... car je sais tout!..... M. de Saverny n'est point votre mari!...

GABRIELLE, froidement.

C'est vrai!...

HENRI.

Jamais vous n'avez été mariée!...

GABRIELLE, de même.

C'est vrai!

HENRI.

Et cependant, vous me l'avez dit!

GABRIELLE.

C'est vrai!

HENRI.

Vous voilà confondue... vous vous avouez coupable!

GABRIELLE, avec dépit, et les larmes aux yeux.

Non, monsieur!... ce n'est pas moi qui le suis... c'est vous!

HENRI.

Moi!...

GABRIELLE.

Qui déja manquez à vos serments et oubliez ce que vous m'avez juré, ici même... « Quoi « que je puisse voir, quoi que je puisse enten- « dre, disiez-vous, je n'aurai ni défiance... ni « jalousie. »

HENRI.

J'en conviens, mais dans une occasion comme celle-ci...

GABRIELLE, de même.

« Mettez-moi à l'épreuve, et si je n'obéis pas « aveuglément... si je me révolte un seul in- « stant... »

HENRI.

Il faut donc faire abnégation de mon jugement, de ma raison... il faut donc fermer les yeux à l'évidence, à la vérité...

GABRIELLE.

Et qui vous dit que ce soit la vérité?...

HENRI.

O ciel!... il se pourrait...

GABRIELLE.

S'il ne m'était pas permis de vous la faire connaître... si j'étais contrainte au silence... si j'étais forcée de paraître coupable, et que je ne le fusse pas...

HENRI.

Ah! parlez... parlez... de grace...

GABRIELLE.

Non, monsieur, non; je ne dirai rien de plus...

HENRI.

Vous voulez donc me réduire au désespoir?...

GABRIELLE.

Moi, jamais!... et, par pitié pour l'état où je vous vois, je consens à une preuve, la seule qu'en ce moment, du moins, je puisse vous donner... et encore, je ne le devrais pas, vous ne le méritez pas...

HENRI.

Achevez... je vous en supplie...

GABRIELLE.

Eh bien! monsieur, regardez-moi bien, et écoutez-moi. (Avec tendresse.) Henri, je ne suis pas coupable, et je vous aime... Me croyez-vous!...

HENRI, troublé et hésitant.

Moi!...

GABRIELLE, vivement.

Songez-y bien, ce moment va décider de mon sort et du vôtre... Si ma voix n'est point arrivée à votre cœur... si ce mot ne vous suffit pas, s'il vous faut d'autres preuves, partez, abandonnez-moi, je ne vous en voudrai pas de n'avoir su ni me deviner ni me comprendre... je vous plaindrai seulement d'avoir perdu, par votre faute et votre manque de confiance, un cœur que vous pouviez vous gagner à jamais... Maintenant, prononcez... car, je vous le répète, pour ma justification et ma défense, je ne puis dans ce moment vous dire que ce mot... (Avec plus de tendresse encore.) Henri... je vous aime...

HENRI, hors de lui.

Ah! je vous crois... je vous obéis, je ne vous demande rien; ce n'est plus moi qu'il faut convaincre; c'est mon oncle...

GABRIELLE.

Je vais tâcher... Que je le voie seulement! car c'est à lui sur-tout qu'il faut que je parle...

HENRI.

Pour le convaincre?...

GABRIELLE.

Oui... et puis pour d'autres raisons...

HENRI.

Eh bien! le voilà... le voilà qui déja revient me chercher... pour m'emmener avec lui... et au nom du ciel... ne nous laissez pas partir...

GABRIELLE.

Soyez tranquille... il restera, je l'espère... et vous aussi.

(Elle va s'asseoir devant la table à gauche du théâtre.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BOURGACHARD *.

BOURGACHARD.

Allons, tout est prêt... dépêchons, et montons en voiture!

HENRI.

Pas encore... mon cher oncle...

BOURGACHARD.

Comment! pas encore... Est-ce que tu ne lui as pas parlé?

* Bourgachard, Henri, Gabrielle.

HENRI.

Si, mon oncle... (La lui montrant.) La voilà...

BOURGACHARD, à demi-voix.

Eh bien ! Elle a peut-être osé nier ?...

HENRI, de même.

Non pas... elle est convenue de tout...

BOURGACHARD, de même.

Tu vois donc bien...

HENRI, de même.

Et cependant elle prétend qu'elle n'est pas coupable...

BOURGACHARD.

Est-il possible ?...

HENRI.

Elle m'en a donné de si bonnes raisons, des raisons que je ne peux vous dire, et que vous ne pourriez comprendre, mais qui, à moi, me semblent claires comme le jour...

BOURGACHARD.

De sorte que tu veux toujours épouser...

HENRI.

Oui, mon oncle...

BOURGACHARD.

Ventrebleu !...

HENRI.

Au nom du ciel...

BOURGACHARD.

Je me modère... Mais je veux lui parler...

HENRI, passant à la droite de Bourgachard *.

C'est ce qu'elle demande aussi... et vous verrez... si vous n'êtes pas de mon avis... ou plutôt du sien...

BOURGACHARD.

C'est bon... Va-t'en... (Henri sort.) Un blanc-bec pareil... qui au premier choc se laisse enfoncer... Mais la garde impériale.... c'est autre chose, et nous allons voir...

SCÈNE XV.

BOURGACHARD, GABRIELLE, qui pendant toute la scène précédente est restée assise près de la table, et s'est mise à écrire.

BOURGACHARD, s'approchant d'elle et d'un ton brusque.

Mademoiselle...

GABRIELLE, toujours assise et continuant à écrire.

Pardon, monsieur... je suis à vous !

BOURGACHARD.

C'est différent... (Après un instant de silence.) Eh bien ! pouvez-vous m'entendre ?

GABRIELLE, toujours assise.

Oui, monsieur...

BOURGACHARD, brusquement.

Mademoiselle... mon neveu est amoureux de vous, et vous l'avez séduit, entraîné, fasciné... au point qu'il est persuadé maintenant que...

GABRIELLE, voyant qu'il hésite.

Eh bien ?

* Henri, Bourgachard, Gabrielle.

BOURGACHARD.

Que... que vous n'avez aucun reproche à vous faire...

GABRIELLE, avec douceur.

Il a raison... et je le remercie d'une estime qui lui acquiert à jamais la mienne...

BOURGACHARD.

Tout ce que vous voudrez... Mais après ce que nous savons...

GABRIELLE, à part, et se levant.

Allons, il n'y a que ce moyen. (A Bourgachard, avec dignité.) N'admettez-vous pas, monsieur, qu'on puisse être malheureuse et non coupable ?... Et si j'avais été victime d'une fatalité indépendante de moi, de mon cœur, de ma volonté... répondez, monsieur, répondez... est-ce moi qu'il faudrait accuser ?...

BOURGACHARD.

Qu'est-ce que cela signifie ?... Achevez...

GABRIELLE.

Et si je vous disais, monsieur, que ma position est telle, que, dans ce moment même, je ne puis devant vous me justifier de vive voix... je l'ai osé par écrit... (Prenant le papier qui est sur la table.) Tenez... monsieur, jetez les yeux sur ce papier... que je crois pouvoir confier sans crainte à votre loyauté... et à votre honneur !...

BOURGACHARD, prenant le papier d'un air interdit.

Que diable cela peut-il être ?... (Parcourant le papier avec une extrême agitation.) O ciel !... la veille de la bataille de Montmirail... à la Ferté-sous-Jouarre, à l'hôtel-de-France... ce souper d'officiers... Ah ! je sens une sueur froide qui me saisit. (Achevant de lire.) Mon Dieu !... mon Dieu !... ce qui depuis si long-temps m'empêchait de dormir... Est-ce bien possible ?... C'était elle !...

(Gabrielle, pendant cet aparté, a de temps en temps levé les yeux sur Bourgachard, qu'elle regarde en souriant.)

GABRIELLE, à part.

Comme il est troublé !... Ah ! j'ai de l'espoir !...

BOURGACHARD, s'approchant de Gabrielle en baissant les yeux, et presque en lui tournant le dos.

Mademoiselle... je vous estime... je vous respecte... je vous honore... et la preuve c'est que je n'ose vous regarder !...

GABRIELLE, à part, avec joie.

O ma pauvre tante !... Allons, du courage !

BOURGACHARD, de même, et montrant de la main le papier.

Il y a là un coupable... mais ce n'est pas vous... Et quand je pense qu'un soldat de Bonaparte... un officier de la vieille garde a ainsi déshonoré ses épaulettes !... Ah ! je ne me le pardonnerai jamais...

GABRIELLE, feignant l'étonnement.

Monsieur !...

BOURGACHARD, à demi-voix.

Taisez-vous !... taisez-vous !... ne me trahissez pas... vous voyez bien que c'est moi !... Mais

tout ce que j'ai, tout ce que je possède... ma fortune, ma main... mon existence entière sera employée à réparer mon crime...

GABRIELLE, avec intention.

Qu'entends-je?... vous, monsieur, qui par votre caractère... vos goûts... vos opinions... détestiez de pareils liens!...

BOURGACHARD.

Vous consentez donc... je puis enfin lever les yeux sur vous... et quand je vois tant de grace... de beauté... de jeunesse... je suis trop heureux d'expier ainsi mes fautes.

GABRIELLE, à part.

Ah! mon Dieu!... quand il saura que c'est ma tante!...

BOURGACHARD.

Je ne le méritais pas... Je méritais d'être puni... Je vais écrire à votre tante... (Il va à la table*.) Oui, mademoiselle... je vais lui avouer tous mes torts... lui dire qu'en pareil cas et quoi qu'il arrive, un galant homme ne peut pas hésiter... ne peut pas reculer... qu'il n'y a qu'un parti à prendre...

GABRIELLE, s'approchant de lui.

C'est cela même... c'est bien...

BOURGACHARD.

N'est-il pas vrai?... J'avais là, depuis si long-temps, comme un boulet de trente-six sur la conscience, et maintenant... (Écrivant toujours.) Voyez, est-ce bien ainsi?

(Il lui montre la lettre.)

GABRIELLE, lisant.

Oui, général... pas un mot de plus. Terminez en lui demandant une entrevue...

BOURGACHARD.

Tout ce que vous voudrez. (Il lui donne la lettre, Gabrielle la prend. — Après un moment de silence et d'embarras, Bourgachard continue :) Mais il est un autre chapitre... dont je n'ai pas osé vous parler... et d'y penser seulement me rend tout tremblant... (Montrant le papier.) Ce fils... dont vous parliez... c'est le mien!...

GABRIELLE.

Sans doute!...

BOURGACHARD, se levant.

J'ai un fils!... ah! que je voudrais le voir... et l'embrasser!... Y consentez-vous!...

GABRIELLE.

Certainement...

BOURGACHARD, lui baisant les mains.

Ah!... je suis trop heureux... et vous êtes un ange!...

* Gabrielle, Bourgachard.

SCÈNE XVI.

Les Précédents, HENRI *.

HENRI, apercevant son oncle près de Gabrielle.

Eh bien! eh bien! que vous disais-je?... vous en convenez vous-même... c'est un ange...

BOURGACHARD.

Oui, monsieur... et si ce n'était ma goutte, je serais déja tombé à ses pieds...

HENRI.

Vous ne trouvez donc plus étonnant qu'on se laisse séduire par elle, qu'on l'aime, qu'on l'épouse?...

BOURGACHARD.

Non, certes; et la preuve... c'est que je lui offre ma main!

HENRI.

Hein! qu'est-ce que vous dites là!... vous, mon oncle!... (A Gabrielle.) Il perd la tête...

GABRIELLE, avec reproche.

Comment, monsieur!...

HENRI, vivement.

Non, ce n'est pas cela que je veux dire... (A Bourgachard.) Mais vous, qui me blâmiez tout-à-l'heure... (A demi-voix.) Car vous savez comme moi qu'elle n'est pas veuve...

BOURGACHARD.

Heureusement...

HENRI.

Qu'elle n'est pas mariée...

BOURGACHARD.

C'est ce que je demande...

HENRI.

Et qu'enfin... elle a un...

BOURGACHARD.

Raison de plus... Je suis trop heureux... et c'est justement pour cela...

HENRI, à part.

Il est fou... je voulais bien qu'il fût séduit... mais la dose est trop forte...

GABRIELLE, pendant cet aparté, a fait signe à un domestique, qui paraît.

Anastase... cette lettre à ma tante... et reconduisez monsieur dans le petit salon bleu...

BOURGACHARD, à demi-voix.

C'est là qu'il est... je cours l'embrasser. (Au moment d'entrer dans la chambre à droite, il s'arrête et revient auprès de Gabrielle **.) Ah!... son nom...

GABRIELLE, à part.

Ah mon Dieu!... je n'en sais rien... (Haut.) Il vous le dira lui-même...

BOURGACHARD.

C'est bien... c'est bien... Du silence... surtout avec lui... (Montrant Henri.) Je reviens vous prendre, et nous irons ensemble près de votre tante, lui demander son consentement, comme j'ai déja le vôtre.

(Il entre dans la chambre à droite.)

* Gabrielle, Bourgachard, Henri.
** Bourgachard, Gabrielle, Henri.

SCÈNE XVII.

GABRIELLE, HENRI.

(Ils se regardent tous deux un moment en silence.)

HENRI.

AIR : Un jeune Grec.

Qu'ai-je entendu ?... votre consentement !...
Ah ! ma surprise, à chaque instant, augmente !

GABRIELLE.

Et d'où vient donc ce grand étonnement ?

HENRI.

Vous consentez à devenir ma tante !

GABRIELLE.

Eh bien ! qu'importe ?

HENRI.

Ah ! c'est ce qu'on verra...

GABRIELLE.

Par la constance, moi je brille.

HENRI.

Et cette main, mon oncle l'obtiendra ?

GABRIELLE.

Eh ! oui, vraiment, pour que cela
Ne sorte pas de la famille.

HENRI.

C'est trop fort, et vous m'expliquerez... vous me direz au moins...

GABRIELLE, gravement.

« Quoi que je puisse voir, quoi que je puisse « entendre... je n'aurai ni défiance, ni jalou-« sie. »

HENRI.

Mais, madame...

GABRIELLE.

« Je ne demanderai ni raisons... ni explica-« tions... » Voilà la seconde fois que je suis obligé de vous rappeler notre traité... et il est impossible d'avoir moins de mémoire...

HENRI.

C'est qu'il n'y a pas d'exemple d'une situation pareille... car enfin, je connais mon oncle... il ne plaisante pas, lui; et s'il vous épouse, il vous épousera bien... ce sera pour tout de bon...

GABRIELLE.

Eh bien ?...

HENRI.

Eh bien !... madame... vous me mettriez en colère avec votre sang-froid... car enfin, et ce que je ne conçois pas... ce matin vous étiez bonne, indulgente... vous compatissiez à mes peines... et maintenant vous avez l'air de vous moquer de moi...

GABRIELLE.

Parceque je suis contente... oui, monsieur, je suis contente de vous; et si vous continuez à être discret et soumis... si vous ne faites pas la moue comme en ce moment... j'ai idée que bientôt je pourrai vous récompenser, et que si le ciel seconde mes projets... dès ce soir vous serez marié...

HENRI.

Est-il possible !... et mon oncle !...

GABRIELLE.

Votre oncle aussi...

HENRI.

C'est vous faire un jeu de mes tourments.

GABRIELLE.

Non, monsieur! mais laissez-moi.

HENRI.

Et pourquoi ?

GABRIELLE.

J'ai à parler à votre oncle.

HENRI.

Encore !

GABRIELLE.

Voilà votre appartement.

HENRI.

Je m'en vais, madame, je m'en vais. (Revenant.) Mais vous me promettez au moins...

GABRIELLE.

Je ne vous promets rien, monsieur, partez...

HENRI.

Je m'en vais, madame... vous le voyez, je m'en vais... (A part.) Mais pas pour long-temps...

(Il sort par la porte latérale à gauche.)

GABRIELLE, le regardant sortir.

Pauvre jeune homme !... (Avec tendresse.) Ah ! que j'aurai là un bon mari !... mais pour cela, maintenant le plus difficile est à faire... car avec un homme de ce caractère-là, pour l'amener maintenant de lui-même à renoncer à moi, et à me préférer ma tante, ce n'est pas aisé... Allons, mettons tout ce que j'ai d'adresse... et tâchons d'abord de ne pas le heurter.

SCÈNE XVIII.

BOURGACHARD, GABRIELLE.

GABRIELLE, à Bourgachard, qui entre.

Eh bien !...

BOURGACHARD, hors de lui et à demi-voix.

Je l'ai vu !... je l'ai vu !... je l'ai embrassé... Ah ! je ne me doutais pas de ce qu'un pareil moment fait éprouver... Heureusement il n'y avait personne... nous étions seuls... car j'ai pleuré... comme une femme... comme un conscrit...

GABRIELLE, avec joie.

Vraiment !...

BOURGACHARD.

Il n'a pas eu peur de moi... ni de mes mous-

taches... au contraire... il a joué avec... C'est mon fils... c'est mon sang... c'est le sang de la vieille garde... et puis il me ressemble déja...

GABRIELLE.

Vous trouvez!...

BOURGACHARD.

C'est effrayant!... si j'étais resté ici, ça vous aurait compromise... Et puis vous l'avez nommé Victor... c'est un beau nom... c'est celui que je lui aurais donné en souvenir de mon empereur... et quand j'y aurai ajouté le mien... Victor Bourgachard, cela sonne bien... cela retentit...

GABRIELLE.

Certainement...

BOURGACHARD, s'échauffant toujours.

Et quand on dira : Qu'est-ce que c'est donc que ce petit gaillard-là qui court... qui n'a peur de rien... qui jure déja comme un homme?... on répondra : C'est le fils du général Bourgachard... du comte Bourgachard... car je suis comte... je l'avais oublié... je n'y tenais pas... mais j'y tiens pour lui... Il aura mon majorat, et mon château de la Brie et toute ma fortune...

GABRIELLE, vivement.

Cela va sans dire...

BOURGACHARD.

N'est-ce pas!... Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que ces idées-là ont produit en moi! j'étais ennuyé, fatigué de tout, même de la vie... et maintenant je renais, je rajeunis! je ferais encore une campagne pour laisser à mon fils quelque grade et quelque gloire de plus... Venez!... venez près de votre tante...

GABRIELLE.

C'est inutile!... d'après votre lettre et l'entrevue que vous lui avez demandée... elle ne peut tarder à se rendre ici... et je veux profiter de son absence pour vous dire à mon tour ce qui se passe en moi... ce que j'éprouve, ce que je pense... en un mot vous parler avec franchise...

BOURGACHARD.

C'est trop juste!... au moment de se marier... il faut tout se dire.

GABRIELLE.

Eh bien! général... je dois vous avouer que M. Henri... que votre neveu... m'aime éperdument...

BOURGACHARD.

Je le sais!... c'est un malheur...

GABRIELLE.

Mais ce que vous ne savez peut-être pas... c'est que moi aussi... je l'aime... et, je le sens là... je ne pourrai jamais ni l'oublier... ni vous aimer... comme je le devrais...

BOURGACHARD.

Vraiment!... je vous remercie de votre franchise... mais que voulez-vous? c'est un malheur...

GABRIELLE.

Ce mariage va donc vous priver d'un neveu qui vous était cher, que vous aviez élevé, que vous regardiez aussi comme votre enfant... Il faudra l'exiler... ou, s'il reste près de vous, vivre en une défiance continuelle, le redouter sans cesse... être jaloux enfin des deux personnes que vous aimez le plus...

BOURGACHARD, avec impatience.

C'est vrai!... c'est vrai!... mais quand vous me direz tout cela... il le faut... il faut bien réparer mon crime... et donner un nom à mon fils...

GABRIELLE.

Je ne vous parle pas de la différence de nos âges... de nos goûts... Ces bals, ces soirées, ces réunions qui m'enchantent, serait-ce là ce qui vous conviendrait? non, sans doute.

Air de valse.

Ce n'est pas cela,
Ce tableau-là
Ne peut guère
Vous plaire;
Aussi, pour vous, et trait pour trait,
Voilà ce qu'il faudrait:

Une femme de quarante ans,
Fraîche encor, douce, aimable et bonne...
Songe-t-on aux jours du printemps
Lorsque brille un beau jour d'automne?
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie,
Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin?

Ne voyant que votre intérêt,
Sans humeur et sans égoïsme;
Toujours là, les jours de piquet,
Sur-tout les jours de rhumatisme.
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie,
Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin?

Elle entendrait, près du foyer,
Le récit de chaque victoire;
Et donnerait au vieux guerrier
Paix et bonheur après la gloire.
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie,
Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin?

BOURGACHARD, avec humeur.

Eh! certainement... cela vaudrait bien mieux.. mais quand on n'a pas le choix... quand il le faut...

GABRIELLE.

Et s'il ne le fallait pas...

BOURGACHARD.

Que dites-vous?...

GABRIELLE.

Si vous n'aviez envers moi aucun tort a réparer?...

BOURGACHARD.

Ce n'est pas possible!...

GABRIELLE.

C'est pourtant la vérité... et si, dans le trouble où vous a jeté cet aveu, vous aviez eu le temps de réfléchir... vous vous seriez dit que j'ai dix-huit ans... que votre fils en a sept...

BOURGACHARD.

C'est juste... et qui donc alors... qui donc?...

GABRIELLE.

Celle à qui vous venez d'écrire... pour implorer le pardon de vos torts...

BOURGACHARD.

Votre tante!...

GABRIELLE.

La mère de votre enfant... celle qui lui a prodigué tous ses soins... celle à qui vous rendrez l'honneur et qui à son tour honorera votre vieillesse... Oui, voilà l'amie, la compagne qui vous convient... elle ne vous quittera pas, celle-là... elle embellira vos derniers jours... elle vous aidera à élever et à aimer votre enfant...

BOURGACHARD, attendri.

Mon enfant!

GABRIELLE.

Nous l'aimerons tous... car votre neveu ne sera plus obligé de s'éloigner... vous n'en serez plus jaloux... nous resterons avec vous, dans votre château; nous y vivrons tous en famille... votre fils épousera ma fille... car j'en aurai une...

BOURGACHARD.

Vous croyez?...

GABRIELLE.

Oui, monsieur... et vous ne voudrez pas faire manquer tous ces mariages-là...

BOURGACHARD, essuyant une larme.

Non... non, vraiment...

GABRIELLE.

Je puis donc dire: Mon oncle?

BOURGACHARD.

Sans doute...

GABRIELLE.

Et je puis vous embrasser?...

BOURGACHARD.

Ça devrait déja être fait...

GABRIELLE, se jetant dans ses bras.

Ah! de grand cœur!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI*.

HENRI.

Que vois-je? vous dans ses bras!...

* Bourgachard, Gabrielle, Henri.

GABRIELLE.

Oui, monsieur...

HENRI.

Et c'est vous encore qui l'embrassez!...

GABRIELLE.

Certainement!...

HENRI.

C'est trop fort... j'ai tout supporté... je me suis résigné; je me suis soumis à tout ce que vous avez ordonné, quelque absurde que ce fût... mais la soumission a des bornes, j'y renonce... je me révolte...

GABRIELLE, le regardant avec compassion.

Est-ce malheureux!... faire naufrage au port!... quand vous n'aviez plus qu'un instant de patience!...

HENRI.

Je n'en ai eu que trop... et je ne souffrirai point que devant mes yeux...

BOURGACHARD.

Qu'est-ce qu'il te prend?...

GABRIELLE.

De quoi se fâche-t-il?

BOURGACHARD.

De ce que j'embrasse ta femme...

HENRI.

Oui...

BOURGACHARD, lui montrant Héloïse, qui entre par la porte latérale à droite, en lisant la lettre de Bourgachard.

Eh bien! prends ta revanche! et embrasse la mienne...

HÉLOÏSE.

Ciel!...

(Elle tombe évanouie dans le fauteuil, Bourgachard court à elle *.)

HENRI.

Sa femme!... il serait vrai! Et vous, mademoiselle?

GABRIELLE.

Il en doute encore.

HENRI.

Oh! non.

(Henri tombe aux genoux de Gabrielle, et lui baise la main; Bourgachard, qui s'aperçoit de cela, croit devoir en faire autant, et il se jette aux genoux d'Héloïse.)

BOURGACHARD, se relevant et à son neveu.

Oui, mon ami, j'ai retrouvé ma femme, mon enfant... (Montrant Gabrielle.) Et quant à elle, qui a toujours été digne de toi, il faut t'expliquer...

HENRI.

Non, mon oncle... non... je ne veux rien apprendre... rien savoir...

GABRIELLE.

A la bonne heure, monsieur, ce mot-là

* Héloïse, Bourgachard, Gabrielle, Henri.

nous réconcilie ; et malgré votre manque de confiance...

HENRI.

Elle est revenue... j'épouse les yeux fermés.

BOURGACHARD, baisant la main d'Héloïse.

Et moi aussi... Allons voir mon fils !

AIR du Valet de Chambre.

Par l'amitié (*bis.*)
Que notre vie
Soit embellie !
Par l'amitié (*bis.*)
Que le passé soit oublié !

FIN DE LA CHANOINESSE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

UN SCANDALE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. DUVERT ET LAUZANNE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre et dans la salle du Palais-Royal, le 18 janvier 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

POMAGEOT, tanneur..............................	MM. DORMEUIL.
LAROCHE, étudiant..............................	ANATOLE.
ÉDOUARD, cousin de Mme Durand..................	GALLE.
Mme DURAND, jeune veuve........................	Mlle ÉLÉONORE.
FROMAGEOT, peaussier...........................	MM. ALCIDE-TOUSEZ.
ERNEST, cousin de Mme Fromageot................	LHÉRITIER.
BOURDON, spectateur au parterre*...............	BOURDON.
COTIGNEAU, contrebassier à l'orchestre.........	BARTHÉLEMY.
Mme FROMAGEOT, née Titine Camuset, femme de Fromageot..........	Mlle VIRGINIE DÉJAZET.
UNE VOIX, dans la salle........................	M. BACHELARD.

La scène se passe au théâtre du Palais-Royal.

Un salon fermé, meublé.

SCÈNE I.

Mme DURAND, assise auprès d'un guéridon; elle brode, ÉDOUARD, entrant par le fond.

Mme DURAND.

Bon Dieu! Édouard, qu'avez-vous?

ÉDOUARD, désespéré.

Ce que j'ai? vous me le demandez... je sors du conseil de révision; en attendant mon tour, je me suis échappé pour vous voir, car dans une demi-heure je serai soldat, sans doute; je ne pourrai plus soupirer, je ne pourrai plus penser à vous sans la permission de mon capitaine.

Mme DURAND.

Édouard, je vous défends de nourrir ces folles idées, entendez-vous, je vous le défends... Qu'est-ce que c'est donc qu'un étourdi comme ça?... Vous voulez donc me compromettre?

ÉDOUARD, vivement.

Moi? oh! jamais... Mais, ma cousine, mettez-vous à ma place : vous avez vingt ans, vous êtes conscrit; moi, je suis jolie femme, je suis veuve, vous m'aimez, vous m'adorez... vous n'avez pas deux mille francs pour acheter un homme... vous allez être forcée de partir avec un sac sur le dos, un grand fusil bien lourd... et vous vous désolez... n'est-ce pas bien naturel?

Mme DURAND.

D'abord, Édouard, à part l'absurdité de votre supposition, je vous défends encore une fois de vous exprimer ainsi.

ÉDOUARD.

Mais, ma cousine, alors, donnez-moi un conseil, il me sera toujours plus favorable que le conseil de révision. D'abord, s'il faut que je parte, s'il faut que je vous quitte...

Mme DURAND.

Eh bien?...

ÉDOUARD.

AIR : du Baiser au porteur.

S'il faut que je sois militaire
Dans quelque triste garnison,
Je me conduirai de manière
A passer ma vie en prison.

Mme DURAND.

Y pensez-vous?... perdez-vous la raison?

*Ce rôle doit être rempli par une basse-taille.

ÉDOUARD.

Oui, je ferai mal mon service,
Je veux languir sous les verrous.
Du moins, tout seul, à la sall' de police,
J'aurai le droit de m'occuper de vous.
Du moins, tout seul, à la sall' de police,
Oh! ma cousin', j' pourrai penser à vous.

Mme DURAND, après avoir réfléchi.

J'ai bien un projet qui vous sauverait. Monsieur Pomageot m'aime... il ferait tout pour me plaire.

ÉDOUARD, avec humeur.

Monsieur Pomageot!... ce vieux ladre, ce vieux algonquin que je ne peux pas souffrir... et qui a l'audace de vouloir vous épouser?...

Mme DURAND.

Lui-même. Je lui ai déjà dit un mot à votre sujet... il a fait la sourde oreille; mais je crois qu'en lui accordant ma main en échange du service qu'il me rendrait, cela pourrait...

ÉDOUARD.

Oh! j'aime mieux partir... ce serait payer trop cher ma libération...

Mme DURAND.

Mais si aujourd'hui même il faut avoir ce remplaçant.

ÉDOUARD.

Eh bien! tant pis!... Il se présentera peut-être un moyen de me faire réformer... Je vais retourner au conseil de révision... je leur dirai .. je ne sais pas trop ce que je leur dirai... je leur dirai que je suis amoureux.

Mme DURAND.

Ce n'est pas un cas d'exemption.

ÉDOUARD.

Et si je ne réussis pas, c'est à moi que monsieur Pomageot aura affaire.

Mme DURAND.

Silence! voici quelqu'un.

ÉDOUARD.

C'est une tyrannie, cela!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAROCHE, entrant par le fond.

LAROCHE.

Me sera-t-il permis, ma chère voisine, de vous présenter mon hommage?

ÉDOUARD, à part.

Encore ce M. Théophile Laroche.

Mme DURAND.

Vous savez, monsieur, que j'ai toujours grand plaisir à vous recevoir.

ÉDOUARD, bas, à Mme Durand.

Ah! vous avez du plaisir à le recevoir... je veux partir.

LAROCHE.

Je vous l'avouerai, mon aimable voisine, je craignais qu'une indisposition ne vous eût atteinte, car vous n'avez point encore paru à votre fenêtre, et deux heures viennent de sonner.

ÉDOUARD.

Deux heures! l'heure du conseil... Au revoir! au revoir, ma cousine! (A Laroche, d'un air menaçant.) Monsieur...

LAROCHE.

Qu'est-ce que c'est?

ÉDOUARD, d'un ton poli.

Je... vous salue.

LAROCHE, à part.

Ma présence n'a pas l'air de le flatter beaucoup.

(Edouard sort par le fond.)

SCÈNE III.

Mme DURAND, LAROCHE.

LAROCHE.

Eh! mais, si je ne m'abuse, mon aimable voisine, un nuage bien sombre a traversé votre enjouement ordinaire... Auriez-vous quelque souci?

Mme DURAND.

Un tracas, un ennui... le procès que je soutiens contre la famille de mon défunt mari...

LAROCHE.

Un embarras d'argent?...

Mme DURAND.

Eh! mon Dieu, oui; une misérable somme de deux mille francs dont j'ai besoin aujourd'hui même, me fait faute, m'inquiète, me rend toute...

LAROCHE, l'interrompant.

Est-il possible?... Ah! c'est dans ce moment que je sens tout le prix de la fortune... (Avec feu.) Que je serais heureux si je pouvais vous dire : Ma belle voisine, les voilà! prenez, acceptez... Je ne demande, en échange d'un si léger service, qu'un regard d'indulgence.

Mme DURAND.

Monsieur Laroche!... Eh! mais...

LAROCHE.

Voilà ce que je vous dirais, madame, si j'avais le bonheur de pouvoir vous obliger. (D'un ton posé.) Mais je n'ai rien dans ce moment; je ne suis qu'un pauvre étudiant dont toute la fortune est encore dans l'avenir... et je n'ose vous exprimer ce que j'éprouve.

Mme DURAND.

Courage, monsieur Laroche; mais pour un homme timide, vous ne vous acquittez pas mal d'un rôle fort éloigné de votre caractère.

LAROCHE, à part.

Elle a compris. (Haut.) Mais, j'y songe, M. Pomageot, lui qui m'a tant de fois parlé de vous.

Mme DURAND.

Oh! lui...

LAROCHE.

Il est riche, il a de l'argent... je crois même qu'il en fait commerce.

Mme DURAND.

Mais il est célibataire... il songe à se marier... il m'aime en un mot.

LAROCHE.

Lui?... ah! grand Dieu? que me dites-vous là?

Mme DURAND.

Il ne doute pas, dit-il, de ma solvabilité, mais il ne veut prêter qu'à sa femme.

LAROCHE.

AIR : d'Yelva.

A-t-il bien pu vous tenir ce langage?
C'est un vieux fou... c'est un horrible juif.

Mme DURAND.

Il m'a vraiment offert le mariage;
C'est là, dit-il, son désir le plus vif.
Faudra-t-il faire un pareil sacrifice?
Cet argent-là, certes, m'obligerait;
Mais l'épouser pour payer ce service,
C'est emprunter à trop gros intérêt.

LAROCHE.

Eh bien! c'est moi, ma chère voisine, c'est moi qui aurai le bonheur de vous tirer d'embarras, aujourd'hui même... comptez sur moi... ces deux mille francs, vous les aurez... dussé-je les emprunter au diable!

Mme DURAND.

Quoi! vous voudriez... mais je ne sais, monsieur Laroche, si je puis consentir.

LAROCHE.

Vous me refuseriez?

Mme DURAND, à part.

C'est qu'il les faut aujourd'hui!... (Haut.) Allons, je vous permets de me rendre service... (Avec finesse.) Sans condition?

LAROCHE.

Oh! sans condition... (A part.) Ces choses-là ne se stipulent jamais. (Haut.) L'essentiel est de songer aux deux mille francs... je cours m'en occuper.

Mme DURAND.

Et moi, je vous laisse... et vous attends avec la plus vive impatience... Au revoir.

LAROCHE.

Au bonheur de vous revoir.

Mme DURAND, à part, en sortant.

Edouard est sauvé.

LAROCHE, la reconduisant.

Vous êtes adorable!

(Madame Durand sort par le côté.)

SCÈNE IV.

LAROCHE, seul.

Maintenant, il ne s'agit plus que de trouver la somme, car, comme dit le *Cuisinier Français*, pour faire un civet de lièvre, prenez d'abord un lièvre... Deux mille francs! c'est juste ce que mes parens m'accordent pour la dépense d'une année, et pas de danger que ce vieux cancre de Pomageot me compte au bout du trimestre un centime de plus que les cinq cents francs que mon père l'autorise à me payer... Si j'essayais cependant de l'attendrir... Après tout, quand je lui demanderais ces deux mille francs, qu'est-ce que je risque? il ne me proposera peut-être pas de m'épouser, quand le diable y serait... Justement le voilà... Ah! le vieux coquin! Est-ce que par hasard il apporterait l'argent à madame Durand?

SCÈNE V.

POMAGEOT, entrant par le fond, LAROCHE.

LAROCHE.

Bonjour à monsieur Pomageot; enchanté de vous rencontrer ici.

POMAGEOT.

Comme vous voyez, ça ne va pas mal. Est-ce que madame Durand n'est pas chez elle?

LAROCHE.

Si fait... Elle est sans doute à sa toilette, elle va venir.

POMAGEOT.

Bien! Vous savez que je l'épouse.

LAROCHE.

Vous?

POMAGEOT.

Oui... c'est une affaire arrangée.

LAROCHE.

Ah! ah!...

POMAGEOT.

Voyez-vous... je veux me retirer tout-à-fait de la tannerie, et alors, vous comprenez que j'ai besoin d'une femme pour bien des choses... un vieux garçon c'est fort bête.

LAROCHE, avec intention.

Je l'ai souvent remarqué.

POMAGEOT.

De son côté, madame Durand, qui n'a pas de fortune, est bien aise de trouver un particulier... Moi, je suis fort épris d'elle. Tout bien combiné, nous nous allons parfaitement, et le maire de notre arrondissement est exposé à prononcer au premier jour la chose en question, mon pauvre ami.

LAROCHE, à part.

C'est ce qu'il faudra voir, par exemple!

POMAGEOT.

Et comme je veux que vous partagiez mon bonheur...

LAROCHE.

Comment ça?

POMAGEOT.

Je vous donnerai une nouvelle qui, je crois, n'est pas fort désagréable.

LAROCHE.

Qu'est-ce donc?

POMAGEOT.

Votre père m'écrit (j'ai reçu sa lettre hier) qu'il

est tellement content du succès que vous avez obtenu dans votre dernier... comment est-ce que vous appelez cela ?

LAROCHE.

Examne.

POMAGEOT.

C'est ça !... qu'il m'autorise à vous compter une année de votre pension à titre de... pour boire.

LAROCHE.

De gratification.

POMAGEOT.

Oui, de gratification, je me trompais de mot.

LAROCHE.

Ah ! monsieur Pomageot ! mon digne monsieur Pomageot ! c'est la manne, la manne qui me tombe du ciel.

POMAGEOT, étonné.

La manne !.. comment, ça vous fait cet effet-là ?..

LAROCHE, avec exaltation.

C'est un bienfait qui, dans ce moment, vaut pour moi un million... Avez-vous jamais aimé ?

POMAGEOT.

Si j'ai aimé ?... la question...

LAROCHE.

Avez-vous jamais éprouvé le bonheur d'obliger, de tarir les larmes de l'objet de votre affection ?

POMAGEOT.

Quant à tarir les larmes de l'objet de mon affection, je puis me flatter de les avoir taries... autrefois... c'était sous le Directoire... c'est-à-dire... eh bien ! oui, c'était sous le Directoire ; je suis tombé amoureux de la fille d'un chandelier de la rue des Arcis, le père n'a pas voulu... Je suis devenu maigre, mon pauvre ami, maigre, maigre... enfin, je ne sais à quoi comparer l'état funeste où j'étais... moitié coucou, moitié manche à balai ; voilà ma position sous le Directoire.

LAROCHE, à part.

Il m'ennuie à mourir. (Haut.) Dites-moi, monsieur Pomageot, pouvez-vous me remettre aujourd'hui cette somme ?

POMAGEOT, tirant de son portefeuille des billets de banque qu'il remet à Laroche.

Volontiers... la voilà... vous êtes heureux que j'aie touché mes loyers, ce matin.

LAROCHE.

Vous destiniez peut-être cet argent à Mme Durand ?

POMAGEOT.

Pas si bête ! vous ne savez donc pas ?... Elle a bien cherché à m'en emprunter; mais, moi, qui sais pourquoi faire, j'ai dit en moi-même : Non !... un petit moment !

LAROCHE.

A quel usage donc le destinait-elle ?

POMAGEOT.

Oh ! mon cher ami, une affaire atroce, et si je l'avais faite, je mériterais d'être mis sur un piédestal avec cet écriteau : *double Jobard.*

LAROCHE.

Mais encore...

POMAGEOT.

Figurez-vous que cette jeune veuve voulait m'emprunter de quoi acheter un remplaçant à son petit cousin, qui est appelé par la conscription... elle paraît tenir beaucoup à ce que son petit cousin ne parte pas.

LAROCHE, à part.

L'aimerait-elle ?

POMAGEOT.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez, Laroche ?.. vous êtes tout ému... (Criant.) Vous vous décomposez... Laroche, qu'avez-vous ?

LAROCHE.

Rien, rien !... c'est la surprise... l'indignation... Elle voulait vous... (A part.) Quel trait de lumière !.. (Haut.) Mon brave monsieur Pomageot, vous l'avez échappé belle ! un si digne homme !... Ah ! mais c'est un serpent, que ce petit cousin !

POMAGEOT.

Un serpent, vous avez dit le mot ; heureusement qu'il n'est point à sonnettes, et que c'est moi qui les tiens.

LAROCHE.

Mon cher monsieur Pomageot, je suis indigné du tour qu'on a voulu nous jouer.

POMAGEOT.

Comment, nous jouer ?

LAROCHE.

Je dis nous, car je sens vivement cette injure... la part que j'y prends !... Vous, l'ami de mon père...

POMAGEOT.

Brave jeune homme ! s'intéresse-t-il à moi donc celui-là ?... Mais elle tarde bien à paraître, madame Durand.

LAROCHE.

Oh ! vous n'y êtes pas... Mme Durand est à sa toilette et vous concevez...

POMAGEOT.

Alors, je reviendrai... j'ai encore quelques termes à toucher dans cette maison... les affaires avant les plaisirs. Au revoir, je reviens dans un instant...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LAROCHE, seul.

J'espère ne pas placer à fonds perdus. Ah ! madame Durand, vous nous dupiez tous les deux... Eh bien ! je renonce à mon tiers de prétention. Je saurai bien vous forcer à épouser M. Pomageot ; vous ne pouvez pas le sentir, tant mieux ! vous m'avez laissé me confondre en soupirs, en protestations ; je me venge... Vous l'épouserez... La voilà, à mon rôle.

SCÈNE VII.

Mme DURAND, LAROCHE.

Mme DURAND.

Eh bien! monsieur Laroche...

LAROCHE.

Ah! madame, vous voyez le plus heureux des hommes; j'ai réussi...

Mme DURAND.

Ah! monsieur, que de reconnaissance!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ah! ma cousine, je suis le plus malheureux des hommes. J'ai échoué... me voilà dans le dix-septième de ligne, c'est gentil, j'ai un quart d'heure pour fournir un homme.

Mme DURAND, bas à Édouard.

Silence!

ÉDOUARD, étonné, et à part.

Comment!

Mme DURAND, à Laroche.

Quoi! vraiment, vous vous êtes procuré cette somme?

LAROCHE.

Oui, madame, j'ai été éloquent, entraînant... je parlais pour vous... voilà les deux mille francs de M. Pomageot... quant à la condition qu'il vous impose, je ne sais si je puis devant votre cousin...

Mme DURAND.

Je vais l'éloigner.

LAROCHE, à part.

En lui donnant l'argent...

Mme DURAND, bas à Édouard.

Tiens, voilà les deux mille francs, cours vite!

ÉDOUARD, avec joie en sortant.

O ma cousine, je vous aime encore plus, si c'est possible.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

Mme DURAND, LAROCHE.

Mme DURAND.

Et cette condition?

LAROCHE.

Vous la connaissez, madame, et j'ai engagé ma parole d'honneur que vous ne l'enfreindriez pas... M. Pomageot vous aime... l'amour est de tout âge... il désire votre main: c'est à ce prix seul qu'il a consenti à vous rendre le service que je sollicitais pour vous.

Mme DURAND.

Quoi! vraiment, il y tient... mais, monsieur, songez donc...

LAROCHE.

Refusez... vous êtes libre... veuillez me rendre la somme, et je cours dégager ma parole.

Mme DURAND.

Ah! monsieur, c'est un tour affreux que vous m'avez joué!

SCÈNE X.

LES MÊMES, POMAGEOT, ÉDOUARD.

POMAGEOT, à Édouard.

Voulez-vous me laisser tranquille, jeune homme?... voulez-vous me laisser tranquille? (A madame Durand.) Madame, défendez-moi, je vous prie: votre cousin m'attrape sur l'escalier... il saute sur moi, il m'embrasse, il m'appelle son sauveur...

ÉDOUARD.

Ah! Monsieur!

POMAGEOT, le repoussant.

Encore...

LAROCHE.

Je sais, je sais ce que c'est, monsieur Pomageot; j'ai prêté deux mille francs à madame pour votre compte; elle est pénétrée de reconnaissance pour votre généreux procédé et consent à vous épouser. (Bas.) Dites comme moi.

POMAGEOT.

Il serait possible? (A part.) Je tombe des nuages!

Mme DURAND.

Si monsieur Pomageot m'épouse... certes, il s'en repentira.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ERNEST et Mme FROMAGEOT, dans une loge, L'ACTEUR jouant le rôle de Pomageot, sur le théâtre, BOURDON, au parterre, COTIGNEAU, à l'orchestre des musiciens.

Mme FROMAGEOT, dans la loge, poussant un cri.

Ah! je n'ai pas dit ça?

L'ACTEUR.

Qu'est-ce que c'est?

(Mouvement général d'intérêt dans la salle et sur le théâtre. Les personnages de la pièce causent entre eux et semblent se demander quelle peut être la cause de cette interruption.)

ERNEST, dans la loge.

C'est une dame qui se trouve mal: s'il y avait un médecin parmi ces messieurs?

L'ACTEUR, aux autres acteurs.

Un médecin! un médecin! (Au public.) Messieurs... s'il y avait un docteur...

ERNEST.

C'est inutile!... la voilà qui revient .. la voilà!

BOURDON, au parterre.

Tapez-y ferme dans les mains!

UNE VOIX, riant.

Conseil de claqueur!

L'ACTEUR, aux autres acteurs.

Continuons.

(Il fait un signe au chef d'orchestre, l'orchestre joue la ritournelle de l'air de la *Colonne*.)

Mme FROMAGEOT, criant.

Arrêtez! arrêtez!...

L'ACTEUR.

Comment, madame?...

Mme FROMAGEOT, pleurant et passant sur le devant de la loge.

C'est indigne! c'est scandaleux! on devrait défendre des choses comme ça... cette pièce que l'on joue là... c'est un satyre.

L'ACTEUR, étonné.

Un satyre?...

Mme FROMAGEOT.

Oui, monsieur, un satyre... une pièce pleine d'inconvenances, et tout ça pour me perdre, pour ternir la réputation d'une femme qui n'a pas à se reprocher ce qui s'appelle une panse d'a; c'est mon événement que vous avez joué là... et si je n'écoutais que mon indignation, je vous ferais traduire tous, depuis le premier jusqu'au dernier des derniers...

L'ACTEUR.

Mais, madame, permettez!... cette violence...

Mme FROMAGEOT.

Comment! violence!... je vous fais mon compliment, vous avez des mots très honnêtes.

BOURDON.

Laissez-la parler c'te dame! qu'a s'explique... Honneur au beau sexe!

Mme FROMAGEOT, à l'acteur, en indiquant Bourdon.

Ce monsieur est six fois plus aimable que vous, voyez-vous!

(Elle salue Bourdon.)

L'ACTEUR.

Je n'ai pas l'intention de lutter de courtoisie avec ce monsieur dont l'organe me paraît d'ailleurs excessivement agréable,.. mais je vous ferai observer d'abord, madame, que vous interrompez un ouvrage qui n'est pas achevé.

Mme FROMAGEOT.

Je vous trouve fort joli, par exemple? (A Ernest qui essaie de la calmer.) Laissez-moi, mon cousin, laissez-moi! je tiens à m'expliquer avec ce monsieur qui prononce des allocutions qu'on ne rencontre pas dans des bouches bien élevées... (A l'acteur.) Comment, monsieur, vous jouez une infamie où je suis détériorée, dilapidée... et vous voulez que j'écoute ça en me croisant les bras?... merci!...

L'ACTEUR.

Mais, madame, si cette pièce présente quelque analogie avec votre situation (ce que j'ignore), il me semble que vous vous compromettez bien plus en en faisant la remarque publiquement qu'en la laissant paisiblement achever, car maintenant voilà six cents personnes dans la confidence... et sans vouloir, en aucune façon vous désobliger, je crois que vous avez pris le mauvais moyen.

Mme FROMAGEOT.

Vous n'êtes qu'un bavard.

ERNEST, cherchant à la contenir.

Je vous en conjure, calmez-vous!

Mme FROMAGEOT, criant.

C'est un bavard!

L'ACTEUR, au public.

Je ne répondrai pas à cette inconvenance.

Mme FROMAGEOT, s'essuyant les yeux.

Mesdames, voilà de quoi il s'agit... Je dis, mesdames, car c'est aux dames que je m'adresse: il n'y a qu'elles qui puissent apprécier ce qui m'arrive et sympathiser avec mon désagrément.

L'ACTEUR.

Mais, madame, cela ne nous regarde pas, et si vous persistez à troubler ainsi le spectacle, je vais me voir contraint à requérir l'autorité pour...

Mme FROMAGEOT.

Allez chercher qui vous voudrez, l'huissier, la troupe de ligne et le percepteur des contributions, ça m'est égal; je suis dans mon droit et toutes les dames me soutiendront.

BOURDON.

Oui, vivent les femmes!

Mme FROMAGEOT, à Bourdon.

Mon jeune ami, taisez-vous aussi! vous avez de bonnes intentions, mais vous êtes horriblement ennuyeux.

BOURDON.

Avec plaisir. Respect à la beauté.

Mme FROMAGEOT.

Mesdames, je vous demande un moment d'attention.

L'ACTEUR, impatienté.

Allons, asseyons-nous! c'est inimaginable... on n'a jamais vu chose pareille.

(Il s'assied; les autres personnages de la pièce s'asseyent, en donnant des signes d'impatience.)

Mme FROMAGEOT.

Il s'agit ici de l'intérêt de tout le monde, car ce qui m'arrive aujourd'hui peut vous arriver demain. Il ne faut pas croire qu'on ait le droit de prendre la réputation d'une femme, d'y mettre des couplets sur l'air de *la Colonne*, et puis de dire: Je vais te faire voir pour de l'argent... non... non... (L'acteur donne des signes d'impatience.) Quand vous vous tortillerez sur votre chaise, vous comprenez que ce n'est pas tout ça qui me fait peur. Voilà le fait: Je me nomme Titine Camuset: Camuset du nom de mon père; Titine est un sobriquet d'amitié qui m'a été donné dans mon bas âge et il m'est resté; mais le fait est que mon prénom véritable, c'est Augustine, je ne vous le cache pas. Je suis venue au monde dix mois après l'entrée des alliés: mon père était très riche et paralytique depuis 1813, par suite des grands bénéfices qu'il avait faits, et d'une peur... ayant quatre chevaux dans son écurie, et un tremblement dans les ge-

noux qui inspirait le plus grand intérêt à tous ceux qui l'ont connu.

L'ACTEUR.

Mais tout ceci ne nous intéresse pas... Je ne vois point le rapport...

Mme FROMAGEOT, au public.

Messieurs, je vous prierai d'imposer silence à ce monsieur qui me gêne.

PLUSIEURS VOIX.

Silence!

L'ACTEUR.

Silence, les hommes!

Mme FROMAGEOT.

Mes *pères* et mère me procurèrent la meilleure éducation... J'avais des maîtres de toute nature, maîtres de langues, maîtres d'agrémens, etc. lorsque je perdis mes parens : j'avais alors trois ans.. mais concevez-vous ça? ils avaient tout placé en viager... ils ne m'ont laissé absolument que ce qui s'appelle le blanc des yeux... Ah! ciel de Dieu! (je révère leur mémoire.) Dans un âge si tendre, je *m'armas* de philosophie et je me suffis à moi-même... avec l'aide du gouvernement qui me donna une place dans un établissement où je fus élevée avec beaucoup d'autres enfans frappés du même désagrément.

BOURDON.

C'est compris.

Mme FROMAGEOT.

A l'âge de quinze ans, je *m'échappas* de ce local et je fis la connaissance de M. Jacquinel, trombonne au Cirque... un gros blond, le roi des hommes, celui-là! mais sans le sou, la misère en grandeur naturelle; manquant de tout: il se faisait des bretelles avec des cordes à violon qu'il chippait dans l'orchestre.

L'ACTEUR.

Madame, je mets la plus grande bonne volonté à suivre les phases de votre histoire, et je ne vois pas en quoi la pièce nouvelle peut vous compromettre.

Mme FROMAGEOT, à l'acteur.

Laissez-moi tranquille! ce n'est pas à vous que je parle. (Au public.) Je *l'épousas*... brave homme! plein de délicatesse et de sentiment, il avait l'habitude fastidieuse de frapper les femmes et de se livrer aux liqueurs.

BOURDON, avec force.

C'est un gueux!

Mme FROMAGEOT.

Enfin, à la suite d'une symphonie, le ciel le rappela à lui. J'honore sa mémoire, et je le *pleura* pendant le temps nécessaire.

L'ACTEUR.

Mais, madame, encore une fois, c'est un scandale.

Mme FROMAGEOT.

Je vendis sa trombonne ou son trombonne, car je ne sais pas au juste le sexe de cet instrument-là, et pour me suffire à moi-même j'*entras* demoiselle de boutique, c'est-à-dire, veuve de boutique chez un confiseur de la rue des Lombards. Au bout du temps consacré à l'affliction par la loi, j'unis ma destinée *à celui* de M. Fromageot, peaussier, rue Montorgueil. (A l'acteur.) Ah! c'est ici que je vous tiens... mon petit.

L'ACTEUR.

Comment? votre petit?

Mme FROMAGEOT.

C'est ici que la calomnie saute aux yeux. Vous avez vu que la dame de la pièce (celle qui est là avec son petit air), vous avez vu qu'elle va épouser M. Pomageot; moi, j'ai le désagrément d'avoir pour mari M. Fromageot... On voit l'intention... ils ont mis *Po* au lieu de *Fro!* parce qu'ils se sont dit: Si nous mettons *Fro*, nous pourrions nous faire une mauvaise chose, mettons *Po*; et alors ils ont mis *Fro*, et pas *Po*, c'est-à-dire, non, ils ont mis *Po* et pas *Fro*. Et on viendra soutenir que ce n'est pas mon anecdote? que ce n'est pas moi qui suis mise en pièce? moi et mon cousin... (Avec chaleur.) Oui, j'avoue que je l'ai sauvé du recrutement; mais il ne s'agissait pas de deux mille francs, ils ont falsifié la somme... il ne lui manquait que quatre-vingt-cinq francs... (S'animant davantage.) Il est vrai que je les ai empruntés à M. Fromageot avant la célébration, mais c'est parce que je ne les avais pas... (Appuyant.) c'est parce que je ne les avais pas!

L'ACTEUR.

Qu'est-ce que ça prouve?... cela prouve tout au plus que l'action de cette pièce est naturelle, puisque précisément la même chose vous est arrivée.

Mme FROMAGEOT.

Il y a des êtres bien fatigans... dans les théâtres. Voilà comme ça s'est fait...

L'ACTEUR.

Je le demande aux gens de bonne foi, comment est-il possible de supposer que nous ayons eu l'intention...

VOIX, au parterre.

C'est juste!

BOURDON.

Je donne raison à madame.

Mme FROMAGEOT, à l'acteur.

Je ne vous en veux pas, à vous; mais vous avez été dindonné.

L'ACTEUR.

Madame! voilà une expression...

Mme FROMAGEOT.

Dindonné: j'ai dit le mot et j'y tiens; quant à la pièce, je la trouve fort... pitoyable, j'en ai vu de meilleures; cependant, je vous dirai qu'au milieu de cet embrouillamini d'amour, de deux mille francs, de recrutement, il y a une chose qui est très vraie, c'est le caractère saugrenu qu'ils ont donné à mon mari; ça... ça m'a fait plaisir; c'est très bien observé... Vous allez voir l'infamie... Figurez-vous que mon mari a la faiblesse du domino... cet homme va donc satisfaire ses penchans au café de la pointe Saint-Eustache où il boit de la

bierre... mais il en boit... il en boit... (A Ernest.) Vous savez... et en jouant aux dominos, ce vieillard a la douloureuse infirmité de conter toutes ses affaires... La personne avec quoi il joue ordinairement est un autre vieux bonhomme, M. Cotigneau, qui gratte de la contrebasse ici à l'orchestre de cet établissement, et voilà comment le cancan s'est propagé.

COTIGNEAU, se levant.

Madame !...

Mme FROMAGEOT.

Taisez-vous! je respecte votre perruque blonde et votre gros violon... par égard pour ces dames, je ne veux pas vous dire ce que je pense... vous n'êtes qu'un vieux cuistre! asseyez-vous et que le plus grand silence règne dans tous vos discours.

L'ACTEUR, perdant tout-à-fait patience.

Allons, il faut décidément en prendre son parti...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FROMAGEOT, à la porte d'une loge.

FROMAGEOT, à l'ouvreuse.

Je veux entrer! j'ai le droit, j'ai payé... je veux savoir ce qui en est... (Au public.) Messieurs, voilà ce qui m'arrive... une aventure fort tragique. (Regardant la scène.) Ah! si on joue la comédie, je ne veux pas troubler l'ordre.

L'ACTEUR.

Eh! parbleu! non, monsieur, nous ne la jouons pas; depuis une demi-heure, la comédie est dans la salle, nous sommes désolés.

FROMAGEOT.

Ah! si on ne joue pas, je peux parler... Figurez-vous que je me promenais tranquillement dans le jardin du Palais-Royal, je venais de faire ma partie de dominos à la pointe Saint-Eustache... (A la contrebasse.) Cotigneau! vous n'êtes pas venu, vous, vieux farceur!

COTIGNEAU.

Je n'ai pas pu, j'avais répétition générale... j'aurais mieux aimé y aller.

FROMAGEOT.

Lorsque j'apprends qu'il y a du bruit dans le théâtre et qu'une dame s'est permis de livrer mon nom à la chose publique... quelle est cette dame?

COTIGNEAU.

C'est votre femme, Mme Fromageot, tenez, là.

FROMAGEOT.

Ma femme! j'aurais dû m'en douter...

Mme FROMAGEOT, se levant.

Eh bien! oui, mesdames, je ne vous le cache pas, voilà l'homme à quoi je suis unie, M. Fromageot, peaussier! jugez de l'agrément que j'ai étant liée à un être aussi ancien.

ERNEST.

Le fait est que vous êtes bien insupportable.

FROMAGEOT, apercevant Ernest.

Ah! mon Dieu!... Ernest avec ma femme!... Titine, je vous avais défendu...

Mme FROMAGEOT.

Mesdames! monsieur est mon cousin... cousin germain... je ne veux pas qu'on pense...

FROMAGEOT.

Cousin!... cousin!... je vous l'avais défendu.

ERNEST.

Monsieur Fromageot! vous avez tort de venir faire du scandale dans un endroit public.

Mme FROMAGEOT.

C'est une abomination!...

FROMAGEOT.

Mon cousin! permettez...

ERNEST.

Vous avez tort de venir faire du scandale dans un endroit public; j'avais promis à Augustine de la régaler de spectacle.

Mme FROMAGEOT.

Il m'avait promis de me régaler de spectacle...

ERNEST.

Je la régale.

Mme FROMAGEOT.

Il me régale...

BOURDON, avec force.

Passez-moi le mari... j'en veux, moi, du mari.

FROMAGEOT.

Du tout!... je ne veux pas troubler l'ordre.

Mme FROMAGEOT.

Comment, vous ne voulez pas troubler l'ordre, et vous venez me guetter, m'espionner, me tendre des piéges?... mais c'est une machination infernale... celle de la rue Saint-Nicaise autrefois n'était qu'une chandelle romaine auprès...

L'ACTEUR.

Au fait, monsieur, quoique cela ne me regarde pas, si ce monsieur est parent de votre dame.

FROMAGEOT.

C'est vrai! il est son cousin... (Je ne voudrais pas troubler l'ordre.) Mais cependant, il y a des bornes à tout: ma femme a des cousins que ça passe l'imagination... elle en a dans le commerce, elle en a dans le notariat, elle en a dans la garde municipale...Vous comprenez, messieurs, que ma position est digne d'intérêt... il me pleut des cousins... au point que l'autre jour j'ai dit à mon épouse... mais, malheureuse femme que tu es, donne-moi la note de tes parens, que je sache à combien de cousins je suis exposé.

Mme FROMAGEOT.

Ah! l'horreur d'homme!...je ne demande qu'une chose: c'est si un mari a le droit, quand il est pourvu d'un physique aussi... dégénéré... s'il a le droit... encore, le physique, ce n'est rien... mais vous allez juger de son esprit... Ah! ah! mon cher ami, je vous tiens ici... Je vais dire l'histoire des perdreaux.

FROMAGEOT.

Madame!

Mme FROMAGEOT.

Je vais dire l'histoire des perdreaux...

FROMAGEOT.

C'est une affaire de ménage qui ne regarde personne. (A l'acteur.) Monsieur, faites la taire, s'il vous plaît!

L'ACTEUR.

Eh! Monsieur, si j'avais pu y parvenir, parbleu!... mais c'est un affreux scandale!

Mme FROMAGEOT.

Voilà. Mon mari étant rempli de moyens, c'est lui qui va au marché... comme j'aime beaucoup les perdreaux; nous avons des personnes qui aiment beaucoup les perdreaux, d'autres qui ne s'en soucient pas, ça dépend des goûts. Moi, je les chéris... aux choux!... c'est une opinion. Et comme j'avais plusieurs de mes cousins à dîner, je dis à mon mari de me rapporter des perdreaux; il trouve donc un marchand qui en avait six; il lui demande le prix, le marchand lui dit : Comme c'est mon reste, si vous prenez les six, je vous les passerai à vingt sous la pièce... cela faisait six francs; mais si vous voulez choisir, vous les paierez trente sous... Qu'est-ce qu'il fait, mon gaillard?... il choisit, il en prend quatre pour six francs et il en laisse deux au marchand, lorsqu'il aurait pu les avoir tous les six pour le même prix... J'ai été trente-cinq minutes, montre à la main, à lui faire comprendre sa bêtise... il répétait toujours : « Mais j'ai eu les plus beaux. »

FROMAGEOT, vivement.

Mais j'ai eu les plus beaux, c'est vrai!

Mme FROMAGEOT.

Là! voyez-vous? le voilà qui continue son travail!

BOURDON.

Quel affreux cornichon!

FROMAGEOT.

Eh bien, Titine, voulez-vous que je vous dise? ce que vous venez de faire là, c'est très petit. Voilà ce que j'appelle une femme atroce avec son mari.

Mme FROMAGEOT.

Une femme atroce!... Ah! le gros monstrueux! mais vous êtes un homme de trop dans le monde... vous n'êtes qu'un affreux superflu... vous devriez vous retirer de la société, et aller vivre dans les bois avec les animaux les plus ridicules.

BOURDON.

Avec les cerfs et les daims... vu l'ornement.

FROMAGEOT.

Vous êtes un grossier, vous!

BOURDON.

Honneur aux dames!

Mme FROMAGEOT.

Et je resterais avec un homme comme ça, moi?... Je demande la séparation ou je me détruis... Ah! ciel de Dieu! je regrette mon premier mari.

FROMAGEOT.

Et moi, donc?...

L'ACTEUR.

Mais, Madame, ce n'est pas dans une salle de spectacle qu'on vient déposer sa plainte... il y a un procureur du roi.

Mme FROMAGEOT.

Ecoutez, mon brave homme!

L'ACTEUR, piqué.

Votre brave homme! votre brave homme!

Mme FROMAGEOT.

J'ai un projet pour lequel vous pouvez m'être très propice; pour me soustraire aux indignités de monsieur Fromageot, je veux me faire artiste.

FROMAGEOT.

Comment, artiste? ah! ma femme artiste... voilà du nouveau.

BOURDON.

Silence, le mari!

FROMAGEOT.

Mais qu'est-ce qu'il a donc, celui-là? il est acharné après moi!

L'ACTEUR.

Mais, Madame, cela exige des études, et d'ailleurs, nous n'avons besoin de personne.

Mme FROMAGEOT.

Ah! grand farceur que vous êtes, allez! Ils disent qu'ils n'ont besoin de personne; ils ont ici une petite mince qui chante...

L'ACTEUR.

Sans doute, Madame.

Mme FROMAGEOT.

Elle n'a qu'un filet, mon cher, un simple filet.

L'ACTEUR.

Il ne m'appartient pas...

Mme FROMAGEOT.

Je crois bien qu'il ne vous appartient pas; mais, moi qui vous parle, j'ai la prétention de la remplacer, et même, je crois, avec quelque avantage. J'ai beaucoup de ses airs; je les chante même toute la journée... et puis, je ne sais pas si c'est une sympathie, je l'abomine, cette petite actrice-là; je ne peux pas la regarder en face; il suffit qu'elle soit sur le théâtre pour que je ne puisse pas être dans la salle. Je veux lui couper l'herbe.

L'ACTEUR, appuyant.

Mais, Madame, peu nous importe votre antipathie...

Mme FROMAGEOT.

Je veux lui couper l'herbe... Ah! je ne demande pas le diable, allez! pourvu que je sois débarrassée de mon monstre, c'est tout ce que j'ambitionne... (Elle se lève pour sortir.) Je vais aller en jaser avec vous.

FROMAGEOT.

Titine, je vous défends de vous livrer aux jeux de la scène.

Mme FROMAGEOT.

Taisez-vous, substance inerte que vous êtes... allez acheter des perdreaux... vous n'êtes propre qu'à ça... et encore, et encore. Messieurs, je vous le recommande; quand cet homme est contrarié c'est un cheval échappé... pur!... cheval!...

(Elle sort.)

5801739

L'ACTEUR.

Comment!... elle vient?...

(Il quitte la scène pour aller au devant de madame Fromageot.)

FROMAGEOT.

Elle y va, le diable m'emporte... elle y va... malgré ma défense... Vous voyez, Messieurs, à quel degré est tombée l'autorité conjugale dans la rue Montorgueil... Oh! le mariage! le mariage!... celui qui l'a inventé est un scélérat digne du dernier supplice. S'il y a ici des hommes très heureux dans leur ménage, et qui soient très flattés d'être mariés... qu'ils se lèvent!

BOURDON, se levant seul.

Présent!

FROMAGEOT.

Voyez-vous! un sur six cents! voilà la proportion. Eh bien! écoutez, mes pauvres amis, mes chers compagnons d'infortune, je vous demande main forte; il s'agit de faire chorus avec moi pour faire une avanie à ma femme: je désire qu'elle soit huée, sifflée, resifflée et resiffleras-tu?.... car enfin, mes amis, vous savez ce que je suis... c'est ici une affaire de corporation... Il y a eu coalition des charpentiers, des tailleurs, des chandeliers... s'il y en avait une des... (L'expression me manque, notre langue est si pauvre.) Quelle masse!! mais nous ne nous entendons pas, nous n'avons pas de syndic, nous allons chacun pour notre compte et voilà ce qui arrive... (Apercevant sa femme qui entre en scène avec l'acteur.) Attention! la voilà! (Il prend sa clé et siffle.)

SCÈNE XIII.

Mme FROMAGEOT, L'ACTEUR, et tous les autres PERSONNAGES de la pièce.

Mme FROMAGEOT, à son mari.

Ah! que c'est joli, ce que vous faites-là!... c'est propre!... c'est gentil!

FROMAGEOT, au public.

Je suis furieux!

BOURDON.

A la porte, le mari!

FROMAGEOT.

Je ne vous parle pas, à vous, avec votre voix de quarante-huit. (Au public.) Je la trouve détestable, est ce votre avis?

Mme FROMAGEOT, au public.

Messieurs! jugez un peu mon mari, je ne veux pas lui dire des choses désagréables devant le monde.

FROMAGEOT.

Il est temps!...

Mme FROMAGEOT.

Mais vous avez dû remarquer qu'il n'a pas pour deux liards d'intelligence; il me siffle et je n'ai pas encore dit un mot, c'est un cabaleur. (A Fromageot.) Vous êtes un cabaleur.

BOURDON et VOIX, au parterre.

A la porte, le cabaleur!...

FROMAGEOT.

Si c'est comme ça, je m'en vas... j'ai passé une soirée bien agréable pour mes cent sous... Merci, Titine!

Mme FROMAGEOT, au public.

Maintenant qu'il est parti, je puis vous dire que je viens de conclure avec le Directeur.

AIR d'Aristippe.

C'est convenu, le directeur m'engage,
Oui, mais ce soir, par ma mauvaise humeur,
J'ai compromis le succès d'un ouvrage,
Moi, qui souvent avais porté bonheur.
Oh! j'ai des torts bien grands envers l'auteur;
Mais il est beau de guérir ceux qu'on blesse,
Pour que l'auteur puisse atteindre son but,
Demain, Messieurs, je joûrai dans la pièce.
Je vous invite à mon premier début.

FIN D'UN SCANDALE.

Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.



LES MALHEURS D'UN JOLI GARÇON,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. VARIN, ÉTIENNE ARAGO ET DESVERGERS;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 25 janvier 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

Mme LEDOUX, limonadière	Mme GUILLEMIN.
FORTUNÉ, premier garçon de café	M. ARNAL.
FRANÇOIS, deuxième garçon	M. ARMAND.
BRINGUET, oncle de Fortuné	M. LEPEINTRE.
THÉRÈSE, domestique de Mme Ledoux	Mlle ATALA.
FLORA, femme de chambre d'une prima donna	Mlle WILMEN.
UN VOITURIER	M. BALLARD.

La scène se passe à Paris, chez madame Ledoux.

Le théâtre représente une chambre dans le fond d'un café. Porte d'entrée au fond, laissant apercevoir le café. Deux portes à droite, une à gauche; une cheminée surmontée d'une glace; une table, des chaises, etc., etc.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, puis THÉRÈSE.

FRANÇOIS, *écoutant à la première porte à droite.*

Fortuné dort profondément!... De son côté, madame Ledoux, la bourgeoise, n'est pas prête à descendre... ça serait bien l'instant de causer avec Thérèse... et si elle avait l'esprit de venir me trouver... Justement, la voici...

THÉRÈSE, *entrant par la gauche.*

J' peux-t-il entrer?

FRANÇOIS.

Oui, Thérèse... nous sommes seuls... il est de bonne heure... je viens d'ouvrir le café... ainsi, laisse-moi t'embrasser pour aujourd'hui, pour hier, pour tous les jours précédents...

THÉRÈSE.

Non!... je ne veux pas!... Laisse-moi tranquille...

FRANÇOIS.

Tu me refuses?... après une année de séparation...

THÉRÈSE.

C'est toi qui l'as voulu...

FRANÇOIS.

C'est vrai!... Mais dès que j'ai entrevu le moyen de nous réunir, je l'ai joliment saisi. Madame Ledoux, la bourgeoise, a eu besoin d'une domestique, je t'ai fait venir de Beauvais, et depuis hier au soir, tu es installée chez elle...

THÉRÈSE.

Comme c'est agréable d'être domestique, quand on avait l'idée d'être autre chose.

FRANÇOIS.

Patience, Thérèse... j'ai de vastes projets. Madame Ledoux est une veuve opulente... son café l'ennuie; et depuis qu'elle n'est plus de la première jeunesse, elle prétend que le gaz lui est contraire... en un mot, je ne la crois pas éloignée de céder son établissement, et j'aspire à lui succéder : voilà mes rêves d'ambition!...

THÉRÈSE.

Toi! et comment?... Tu n'as rien, ni moi non plus...

FRANÇOIS.

Je n'ai rien... c'est ce qui te trompe!... J'ai des mœurs, je suis connu pour avoir des mœurs... et j'ai toujours refusé de servir dans les restaurants à cause des cabinets particuliers... Il est vrai que, dans les cafés, on gagne davantage...

AIR de la Robe et les Bottes.

Personn', ma chère, mieux que moi ne calcule,

Je suis très fort sur cet article-là !...
Et dans ce siècle, où sur-tout on spécule,
Il faut tirer parti de ce qu'on a.
Moi, j'ai des mœurs ! c'est une bonne affaire,
C'est un trésor; car, vois-tu, de nos jours,
En fait de mœurs, pour soi, l'on n'y tient guère,
Mais dans les autr's on y tiendra toujours.

Voilà pourquoi, Thérèse, avec mes économies, je puis prétendre... Enfin, je ne te demande à toi que de la patience et de la discrétion.

THÉRÈSE.

C'est que justement je n'aime pas les mystères... les cachoteries... A quoi que ça sert?...

FRANÇOIS.

A quoi que ça sert? le voici, à quoi que ça sert ! Mais non, tu ne me croirais pas : il vaut mieux que madame Ledoux te le dise ellemême...

THÉRÈSE.

Quel drôle de mari que tu fais... Avec toi, on ne peut jamais rien savoir.

FRANÇOIS.

Thérèse, il faut bien se gêner un peu pour devenir cafetière... et tu le seras... Tu auras un comptoir... tu seras coiffée en cheveux, et tu nageras dans le velours et l'acajou...

THÉRÈSE.

Tiens!... ce sera gentil !...

FRANÇOIS.

Moi, j'aurai l'habit noir, et je me promenerai, avec la serviette sous le bras, comme un grand seigneur... Je donnerai mes ordres. François, voyez ce que veut monsieur... Je connais un particulier qui en sera fièrement vexé...

THÉRÈSE.

Qui donc ça?

FRANÇOIS.

Notre premier garçon, que tu n'as pas encore vu... Hier, à ton arrivée, il était dehors... et il doit être rentré fort tard... si toutefois il est rentré... car c'est un gaillard... le don Juan du quartier... très joli garçon... beau, bien fait, spirituel... du moins, à ce qu'on dit... car cet homme-là va à tant de monde, qu'il ne m'est jamais revenu... Mais les femmes en raffolent... elles ne jurent que par M. Fortuné...

THÉRÈSE.

Fortuné !... il s'appelle Fortuné ?...

FRANÇOIS.

Au fait... c'est un compatriote... Il est de Beauvais... et voilà six mois, tout au plus, qu'il est à Paris... Tu as peut-être entendu parler de lui ?...

THÉRÈSE.

Non, non, je ne crois pas...

FRANÇOIS.

A propos... Et Julien, le petit Julien, notre fils.., à quelle heure arrivera-t-il ?

THÉRÈSE.

A deux heures, avec le voiturier.

FRANÇOIS.

C'est bien... j'irai l'attendre à la voiture...

THÉRÈSE.

Par exemple, je te déclare que je ne veux pas me séparer de lui.

FRANÇOIS.

Oui, nous verrons ça... Silence ! voici la bourgeoise !... Elle s'est levée bien matin aujourd'hui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme LEDOUX. Elle entre par la gauche et porte une tasse de lait.

MADAME LEDOUX.

Ah ! vous voilà, Thérèse ?... C'est bien, mon enfant... j'aime qu'on soit matinal... Où donc est Fortuné ?...

FRANÇOIS.

Encore à dormir, madame; mais, si vous voulez, je vais l'appeler...

MADAME LEDOUX.

Du tout... il a besoin de repos... sa santé exige les plus grandes précautions... Dès qu'il paraîtra, vous lui recommanderez de prendre cette tasse de lait que j'ai préparée.

(Elle la pose sur la cheminée.)

FRANÇOIS, à part.

Dieu ! quelle attention...

MADAME LEDOUX.

N'avez-vous pas remarqué, François, que, depuis quelque temps, il a une petite toux sèche?

FRANÇOIS.

C'est vrai, madame... et si j'ai un conseil à lui donner, c'est de se marier bien vite.

MADAME LEDOUX.

Vous croyez?

FRANÇOIS.

Oui, madame... le mariage est un calmant... et je vous avoue que moi-même je serais presque disposé...

MADAME LEDOUX.

Vous songeriez à vous marier?

FRANÇOIS.

C'est assez naturel, quand on a des mœurs...

MADAME LEDOUX.

Je n'aurais pas le droit de m'y opposer... mais je crois vous en avoir déja prévenu... je ne veux pas chez moi de gens mariés, et je serais forcée de vous donner votre compte.

THÉRÈSE, à part.

Ah ! mon Dieu !

FRANÇOIS, bas à Thérèse.

Tu l'entends... et tu comprends le motif...

THÉRÈSE, bas à François.

C'est toujours bien ennuyeux...

SCÈNE III.

LES MÊMES; FLORA, accourant par le fond.

FLORA.

Ah! madame Ledoux, je vous trouve à propos.

MADAME LEDOUX.

De quoi s'agit-il, mademoiselle Flora?

FLORA.

Ma maîtresse qui se trouve mal... elle est dans un état...

MADAME LEDOUX.

Cette jeune cantatrice des Bouffes, qui loge au premier?...

FLORA.

Hier, elle a chanté faux par hasard... ce qui lui arrive souvent... et depuis ce moment-là ses nerfs la tourmentent... Nous voici au dixième évanouissement... c'est au point que je viens vous emprunter un flacon, si vous en avez: les nôtres sont épuisés...

MADAME LEDOUX.

Bien volontiers... je vais voir.

(Elle cherche dans le tiroir de la table.)

FRANÇOIS, bas à Thérèse.

C'est un prétexte... Je suis sûr qu'elle ne vient pas pour ça.

FLORA, à part.

Je ne vois pas Fortuné!... il m'évite depuis quelques jours... Qu'il tremble, le perfide!...

MADAME LEDOUX.

Voici le seul que je possède, et je ne sais s'il vous suffira : c'est de l'eau de mélisse.

FLORA.

N'importe.

AIR : Un homme pour faire.

Chez ma maîtress', vous l' pensez bien
De pareill's scènes sont nombreuses ;
Aussi j' connais le bon moyen
De calmer ses attaqu's nerveuses...
De c' que j' lui présent' sans façon
Jamais madame ne s'informe ;
Il suffit qu'ell' voie un flacon...
Et j' prends le vôtre pour la forme.

FRANÇOIS.

Madame, faut-il vous servir votre chocolat?

MADAME LEDOUX.

Pas encore!... J'attends Fortuné, nous déjeunerons ensemble... J'ai à lui parler d'affaires.

FRANÇOIS, à part.

Diable... quel honneur!...

FLORA, à part.

Déjeuner ensemble!... c'est bien singulier...

MADAME LEDOUX.

Thérèse, vous irez d'abord chez le boulanger, ici près, et vous y prendrez un pain de gruau... Fortuné les aime beaucoup... c'est plus léger... et sa poitrine devient si délicate...

THÉRÈSE.

Oui, madame..

FLORA, à part.

Cette femme a des soins bien tendres pour ses garçons...

FRANÇOIS, de même.

Il y a quelque chose là-dessous...

FLORA.

Je n'avais pas encore vu mademoiselle chez vous?...

MADAME LEDOUX.

Elle n'est à mon service que depuis hier.

FLORA, à part.

Elle est bien jolie! Je n'aime pas cette fille-là!...

MADAME LEDOUX.

François, j'ai quelques comptes à régler... vous me préviendrez sitôt que Fortuné paraîtra!... Adieu, mademoiselle.

FLORA.

Madame, je vous salue... (A part.) Il faut que j'aie une explication avec Fortuné...

ENSEMBLE.

FLORA, MADAME LEDOUX, FRANÇOIS, THÉRÈSE.

AIR : Ma tendresse paternelle. (des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.)

FLORA.

Me serait-il infidèle?...
Je le soupçonnais déja...
Sur lui veillons avec zèle.
Je pars, mais il me r'verra.

MADAME LEDOUX.

Tous les deux montrez du zèle ;
Vous le savez... Il faudra
Que sans retard on m'appelle
Quand Fortuné paraîtra.

FRANÇOIS.

Oui, comptez sur notre zèle ;
J'n'oublierai point qu'il faudra
Que sans r'tard on vous appelle
Quand Fortuné paraîtra.

THÉRÈSE.

Oui, comptez sur notre zèle.
Madame, on obéira.
A ses d'voirs toujours fidèle,
Jamais Thérès' ne manqu'ra,

FRANÇOIS, à part.

Pour lui, quelle bienveillance!...

FLORA, à part.

Ah! s'il a trahi mes vœux,
Qu'il redoute ma vengeance!...

FRANÇOIS, à part.

C'est un gaillard bien heureux!...

(Reprise de l'ensemble.)

(Madame Ledoux sort par la gauche; Thérèse et Flora sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, puis FORTUNÉ.

FRANÇOIS, seul.

Je ne suis pas tranquille... La bourgeoise a bien des prévenances pour Fortuné; est-ce qu'elle voudrait par hasard?... Diable!... ça ne m'arrangerait pas du tout... mais je suis là... et si je m'aperçois de quelque chose... Ah! çà, mais... il a le sommeil bien dur... il fait sa grasse matinée... C'est aujourd'hui son jour de sortie: il faut pourtant l'éveiller.

(Il va encore écouter à la porte de Fortuné, qui est la première à droite; au même instant, on voit celui-ci entrer par la deuxième porte du même côté: il est nu-tête, et ses vêtements sont un peu en désordre.)

FORTUNÉ.

Personne ne m'a vu rentrer... et j'espère qu'on ne m'a pas suivi.

FRANÇOIS, l'apercevant.

C'est vous, monsieur Fortuné... par où diable êtes-vous entré?...

FORTUNÉ.

Par la porte de l'allée...

FRANÇOIS.

Vous avez donc passé la nuit dehors

FORTUNÉ.

Silence, François!... Si tu m'avais vu tout-à-l'heure... j'étais dans un état déplorable... mais je suis entré chez un coiffeur pour réparer mon désordre.

(Il fait quelques pas.)

FRANÇOIS.

On dirait que vous boitez?

FORTUNÉ.

Tais-toi, malheureux... tu vas me compromettre...

FRANÇOIS.

Je parie qu'il vous est arrivé quelque aventure?

FORTUNÉ.

Eh bien! oui... je puis te le dire à toi... mon ami, mon camarade... une aventure fort brillante dans ses débuts... mais très ordinaire dans ses conséquences... je sors de recevoir une volée.

FRANÇOIS.

Encore une bonne fortune?

FORTUNÉ.

Hélas! oui... une femme charmante, une jeune veuve dont je tairai le nom... Elle était sur le point de contracter un nouvel hymen... un mariage de convenance, lorsqu'il y a un an à peu près, son futur époux fut obligé d'entreprendre un voyage de long cours. Quelques mois plus tard, je fis sa connaissance... ce fut en prenant une glace qu'elle me vit pour la première fois... elle me vit, la malheureuse, et elle ne put achever sa glace... son ame fut subjuguée... Chaque soir je m'échappe pour me rendre auprès d'elle, et je ne rentre dans ma chambre qu'au lever du jour... Voilà le commerce que je fais depuis je ne sais combien de semaines...

FRANÇOIS.

Et moi qui ne m'en suis jamais aperçu...

FORTUNÉ.

Ce matin j'allais prendre congé d'elle comme à l'ordinaire, lorsqu'on frappe violemment à la porte... nous ne répondons pas... une voix se fait entendre... c'était celle de son prétendu...

FRANÇOIS.

Qui revenait de voyage... il avait peut-être pris la poste...

FORTUNÉ.

Juge de notre frayeur... Palmyre était tremblante...

FRANÇOIS.

Ah!... elle se nomme Palmyre?...

FORTUNÉ.

Dieu!... e me suis trahi... n'abuse pas de cette confidence... Enfin le bruit cesse, le temps s'écoule, et au bout d'une heure je me hasarde à sortir... Il faisait à peine jour... je franchis lestement les degrés... mais arrivé à l'endroit le plus obscur de l'escalier, je sens tomber quelque chose sur moi: c'était une canne...

FRANÇOIS.

Vraiment?

FORTUNÉ.

Une canne, ou un bâton!... je n'ai pas pris le temps de vérifier... et j'étais déja loin, que l'autre frappait encore sur la rampe et sur le mur.... il a dû casser sa canne.... si c'en était une...

FRANÇOIS.

Vous êtes bien heureux qu'il n'est pas cassé autre chose...

FORTUNÉ.

Tu appelles ça être heureux François?.. je ne partage pas ce préjugé...

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Va, crois-moi, l'état que j'exerce
Donn' moins d' plaisirs que de regrets...
Dans tout' autr' branche de commerce
On a quelques profits secrets!...
Là-dessus personne ne chicane;
Chaqu' métier a son r'venant bon...
Dans l' mien le seul tour de bâton,
Mon ami, ce sont les coups d' canne.

Mais, dis-moi, madame Ledoux m'a-t-elle demandé?...

FRANÇOIS.

Je crois bien et de grand matin... elle avait même préparé cette tasse de lait pour vous rafraîchir l'intérieur.

FORTUNÉ.

Excellente femme... c'est la crême des limo-

nadières... Tiens! voici la clé de ma chambre; donne-moi mon habit.

(Il donne sa veste à François.)

FRANÇOIS.

Ah çà!... vous êtes donc sorti sans chapeau?

FORTUNÉ.

Ah! grand Dieu!... tu m'y fais penser... j'avais mon bonnet grec... celui que Flora m'a brodé elle-même. Dans mon trouble je l'aurai laissé chez sa rivale.

FRANÇOIS.

Ah! prenez-y garde... ces Italiennes, c'est capable de tout.

(Il entre dans la chambre de Fortuné.)

FORTUNÉ.

A qui le dis-tu?... Depuis long-temps j'ai l'intention de rompre avec elle... mais je redoute sa fureur... elle a une ame si vindicative...

FRANÇOIS, rentrant avec l'habit de Fortuné.

La bourgeoise m'a recommandé de la prévenir quand vous seriez visible... j'y cours... Ah! j'oubliais... une lettre pour vous, que le facteur m'a remise ce matin, en ouvrant la boutique.

FORTUNÉ.

Donne.

(Il la met dans sa poche.)

FRANÇOIS.

Vous ne la lisez pas...

FORTUNÉ.

Une écriture de femme.... c'est toujours la même chose... des pattes de mouche trempées dans les larmes... voilà leur style épistolaire...

FRANÇOIS.

Ah! maudit farceur... va!...

(Il sort.)

SCÈNE V.

FORTUNÉ, seul.

Oh! oui, je suis un farceur, et voilà ce qui me rend si mélancolique... j'ose à peine jeter un regard sur l'horizon de ma vie. O nature! pourquoi m'as-tu prodigué de funestes agréments?... pourquoi m'as-tu doué d'une physionomie intéressante?... pourquoi suis-je bien bâti?... pourquoi suis-je d'une architecture si remarquable?... Je voudrais être laid, je voudrais être bossu, je voudrais qu'une de mes jambes eût un pied de plus que l'autre!... Quelle existence que la mienne!... tromper des maîtresses qui me le rendent bien, recevoir des volées que je ne rends pas, telle est ma destinée... L'univers me croit heureux, et je suis l'homme le plus à plaindre du troisième arrondissement... Il faut que ça finisse... et pour ça j'ai pris un parti désespéré... un parti qui est encore un secret pour tout le monde... mais ici je puis le dire tout haut... (A voix basse.) Je vais me marier... j'épouse madame Ledoux!... ma bourgeoise. A la vérité, je ne l'aime pas, mais j'aime sa fortune, et, sous ce point de vue, c'est un mariage d'inclination... Au surplus elle n'a rien à craindre, je lui serai fidèle. Oui, je te serai fidèle, estimable limonadière... si je t'épouse, c'est que je ne veux plus aimer personne.

AIR : Ce soir j'arrive donc, etc. (du PRÉ-AUX-CLERCS).

Enfin de la beauté fuyant les nœuds perfides,
Mon cœur se ferme au sentiment.
Puisque l'hymen m'offre les invalides,
Entrons dans cet établissement.
Aimable bourgeoise,
A toi sans retour,
Mon humeur grivoise
Renonce à l'amour.
Près de toi, ma chère,
Vivant sans desir,
La nuit tout entière
Je pourrai dormir.

Cependant je prévois mille obstacles, et le plus terrible, le plus embêtant... c'est Flora!... cette jalouse Italienne dont le caractère est si volcanique!... Ah! j'ai d'affreux pressentiments... n'importe, je romprai avec elle comme avec les autres... Adieu, Marton, adieu, Lisette, je n'en veux plus aucune, ni à Paris, ni en province où j'avais conservé quelques correspondances, et, pour commencer, je vais répondre à ce billet que m'a remis François. (Il prend la lettre dans sa poche.) C'est bien une écriture de femme, mais je ne la connais pas, voyons toujours...

(Il lit.)

« Monsieur, vous m'avez rendu mère, et ça ne
« peut pas se passer comme ça... je saurai bien
« vous contraindre à remplir les devoirs que ceci
« vous occasione... va, tu n'en es pas quitte,
« et si le ciel est juste, il doit te réserver d'ef-
« froyables châtiments.
« Je t'embrasse de tout mon cœur.
« *Signé*, celle que tu as indignement trompée.»

Celle que j'ai trompée!... c'est bien vague... pas d'autre signature... La lettre est datée de Beauvais... mais c'est qu'à Beauvais j'en ai laissé cinq ou six... serait-ce Jenny la modiste, Ursule la dévote, ou la coquette Saint-Firmin? Ma foi, je m'y perds... dans tous les cas elle est à Beauvais... je ne risque rien... mon mariage va se conclure.... et une fois marié.... Voici la bourgeoise... composons-nous un maintien plein de candeur et d'amour...

SCÈNE VI.

FORTUNÉ, Mme LEDOUX.

MADAME LEDOUX.

Ah! vous voilà, Fortuné, j'étais inquiète... Vous vous êtes levé bien tard...

FORTUNÉ.

Trop tard, puisque je vous aurais vu plus tôt...

MADAME LEDOUX.

Il ne tenait qu'à vous...

FORTUNÉ.

Je passe des nuits si agitées...

MADAME LEDOUX.

Et d'où cela vient-il?...

FORTUNÉ.

D'où?... d'où...

AIR de Céline.

Cela provient d'une personne
Par qui mon repos est détruit;
A ce tourment je m'abandonne,
J'y pense le jour et la nuit...
Le soir, son souvenir me ronge;
Ça m'empêche de sommeiller...
Le matin, je la vois en songe...
Ça m'empêche de m'éveiller.

MADAME LEDOUX.

En effet, il y a dans vos traits un abattement...

FORTUNÉ.

Bien naturel...

MADAME LEDOUX.

Pourquoi donc?

FORTUNÉ.

Demandez à votre miroir...

MADAME LEDOUX.

Taisez-vous, Fortuné, taisez-vous... Avez-vous pris la tasse de lait que je vous ai préparée?...

FORTUNÉ.

Non!.... ce n'est pas cela qui peut me calmer....

MADAME LEDOUX.

Votre santé l'exige.... vous n'en avez aucun soin...

FORTUNÉ.

Eh bien! non, madame, non, Rosalie, je ne puis plus vivre comme ça... Depuis que tu m'as promis ta main.... je dépéris d'une façon cruelle... J'ai des rivaux, Rosalie!... des rivaux redoutables... l'un d'eux sur-tout, M. Giraud, ce jeune parfumeur qui a fait des folies pour vous...

MADAME LEDOUX.

Ne vous l'ai-je pas sacrifié?...

FORTUNÉ.

C'est vrai... mais je ne suis pas tranquille... et si notre hymen est encore différé...

MADAME LEDOUX.

Silence!... silence, imprudent!... si on vous entendait... Il est vrai que notre mariage est arrêté... mais vous savez quelle précautions nous avons à prendre... Une limonadière épouser un de ses garçons... ça ferait jaser et je ne veux pas d'avance exciter les caquets...

FORTUNÉ.

Vous avez raison... continuons le mystère... ça me va beaucoup... ça me va tout-à-fait...

MADAME LEDOUX.

Heureusement, cela finira bientôt... Votre oncle Bringuet n'arrive-t-il pas aujourd'hui?

FORTUNÉ.

Aujourd'hui même... il revient de Hongrie, où il est allé faire emplette de sangsues.

MADAME LEDOUX.

De sangsues?

FORTUNÉ.

Oui, madame... Mon oncle, ancien vétérinaire d'Espagne, s'est livré à cette industrie analogue à ses habitudes. Ses richesses se composent d'une immense quantité de ces reptiles... trop heureux si je pouvais mettre une pareille fortune à vos pieds...

MADAME LEDOUX.

Ce n'est point l'opulence que je desire, Fortuné... mais un cœur tendre et sans allure... et je ne suis pas rassurée là-dessus...

FORTUNÉ.

Quoi!... vous pourriez supposer?...

MADAME LEDOUX.

Vous le savez... je suis bonne, indulgente... je puis passer bien des petites choses; mais vous êtes galant, très galant... et il y a dans la maison une jeune Italienne...

FORTUNÉ.

Flora!.... une femme de chambre.... Fi donc!...

MADAME LEDOUX.

En effet... ce serait fort inconvenant.

FORTUNÉ.

Je ne lui adresserai plus une syllabe.

MADAME LEDOUX.

Cette promesse me suffit... Il est tard... nous allons déjeuner ensemble.

FORTUNÉ.

Que dites-vous?... une pareille faveur...

MADAME LEDOUX.

N'êtes-vous pas mon mari?...

FORTUNÉ, lui baisant les mains.

Je ne serai jamais que ton amant!...

MADAME LEDOUX, sonnant.

François... François!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANÇOIS, puis THÉRÈSE.

FRANÇOIS, entrant.

Madame...

MADAME LEDOUX.

Le chocolat!...

FRANÇOIS.

Voilà, madame...

(Il sort.)

MADAME LEDOUX.

Et cette petite Thérèse qui n'est pas revenue...

FORTUNÉ.

Thérèse!...

MADAME LEDOUX.

Ma nouvelle domestique... Je l'avais envoyée chercher un pain de gruau pour vous...

FORTUNÉ, à part.

Thérèse!... il est vrai qu'il y a tant de Thérèses dans le monde.

FRANÇOIS, rentrant avec un plateau servi.

Voici votre déjeuner... (Il le pose sur la table.) Et puis, j'ai à vous dire...

MADAME LEDOUX.

Et Thérèse?...

FRANÇOIS.

Elle me suit... Et puis, j'ai à vous dire...

MADAME LEDOUX.

Enfin, la voilà!....

(Thérèse entre.)

FORTUNÉ, à part.

Grand Dieu!...

THÉRÈSE, le voyant.

Ah!...

(Elle laisse tomber les petits pains.)

MADAME LEDOUX.

Eh bien! que faites-vous donc, maladroite?

FRANÇOIS, à part.

Qu'est-ce que ça signifie?... Comme ils ont l'air troublé tous les deux...

THÉRÈSE.

Madame, c'est le pied qui m'a tourné...

FORTUNÉ, à part.

Thérèse ici... Quel contre-temps...

MADAME LEDOUX.

François, qu'aviez-vous à me dire?...

FRANÇOIS.

Moi, madame... je ne sais plus... Ah!... j'y suis... On vous demande au comptoir... un effet qu'on vient toucher.

MADAME LEDOUX.

J'y vais... Attendez-moi un instant... Fortuné.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FORTUNÉ, THÉRÈSE, FRANÇOIS.

FORTUNÉ, s'approchant vivement de Thérèse.

Thérèse!... au nom du ciel!... quel est votre dessein?... Pourquoi venez-vous me relancer jusqu'ici?...

FRANÇOIS, à part.

Qu'est-ce que j'entends-là?...

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur-là?... Est-ce que je vous connais!...

FORTUNÉ.

Tu ne me connais pas?...

FRANÇOIS, à part.

Il la tutoie...

FORTUNÉ.

Dis-tu vrai?... Aurais-tu des raisons pour ne pas me reconnaître... ça m'arrangerait parfaitement.

THÉRÈSE, à part.

Et mon mari qui est-là!...

FORTUNÉ.

Mais non.... c'est plutôt la présence d'un étranger, qui te gêne... François, laisse-nous un peu, je t'en prie...

FRANÇOIS.

Non, non... permettez... je ne suis pas fâché... ça m'amuse.

THÉRÈSE.

Pourquoi donc que je ne parlerais pas devant lui?... Je n'ai aucun secret... je vous le répète: je ne vous ai jamais connu.

FORTUNÉ.

Eh bien! tu as raison... tu es charmante... Oublions tout ce qui s'est passé: soyons étrangers l'un à l'autre...

FRANÇOIS, à part.

Et dire que je n'ose pas lui donner un coup de pied...

FORTUNÉ.

Si tu y consens... je te promets de te chercher un mari; n'est-ce pas, François, nous lui chercherons un mari?... un vrai mari... un bon enfant... un jobard?...

FRANÇOIS, à part.

Oh! par exemple... je ne me contiens plus... (Haut.) Monsieur Fortuné!...

FORTUNÉ.

Silence!... on vient.

BRINGUET, en dehors.

Oui, madame Ledoux... je brûle d'embrasser mon neveu...

FORTUNÉ.

C'est la voix de mon oncle Bringuet... Thérèse, de la discrétion... et toi, François, pas un mot...

FRANÇOIS.

C'est une atrocité!... Ayez donc des mœurs!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BRINGUET, Mme LEDOUX.

BRINGUET, MADAME LEDOUX, FORTUNÉ.

AIR: Vive l'empereur! (d'UN TRAIT DE PAUL PREMIER).

Pour nous quel beau jour!
Oui, c'est bien lui! bonheur extrême!
Près de ceux { qu'il aime, / que j'aime,
Enfin { me / le } voilà de retour.

BRINGUET.

Embrassons-nous, mon cher Fortuné...

(Ils s'embrassent.)

FRANÇOIS, bas à Thérèse.

Suivez-moi, madame... j'ai à vous parler.

THÉRÈSE, de même.

Mais, mon ami!... je t'assure que...

FRANÇOIS.

Venez, vous dis-je...

(Fausse sortie.)

MADAME LEDOUX.

Où allez-vous, François?... Restez pour nous servir...

FRANÇOIS, à part.

Je ne pourrai pas faire une scène à ma femme!

(Thérèse sort.)

MADAME LEDOUX.

Eh bien! monsieur Bringuet, êtes-vous content de votre voyage?...

BRINGUET.

Oui, madame... Pour ce qui est du voyage... il a été bon : la Hongrie est un pays superbe... des sangsues énormes.

FORTUNÉ.

Il me semble qu'en France il y en a d'une assez belle grosseur.

BRINGUET.

Oui... mais l'espèce est différente...

MADAME LEDOUX.

Vous déjeunez avec nous!

BRINGUET.

Pardon, belle dame!... c'est une chose faite... mais je prendrai volontiers une demi-tasse, une simple demi-tasse.

MADAME LEDOUX.

Vous entendez, François : dépêchez-vous.

FRANÇOIS, sortant.

Oui, madame...

BRINGUET.

Arrivé pendant la nuit, j'avais un appétit du diable... et je suis entré de grand matin chez un restaurateur, où, pour dix-huit sous, j'ai mangé comme un Turc.

FORTUNÉ.

Ce repas-là ne vous fera pas de mal.

BRINGUET.

Peut-être!... vu que je me suis emporté contre un garçon : d'abord j'avais de l'humeur à cause d'un autre événement... et puis, je suis très vif, et, dans ma vivacité, j'ai cassé vingt-deux assiettes.

FORTUNÉ.

Vingt-deux!...

BRINGUET.

Une pile qui se trouvait à côté de moi!... de manière que mon déjeuner de dix-huit sous m'est revenu à quinze francs. Aussi, je les ai traités... j'étais comme un lion...

FORTUNÉ.

Il paraît que vous avez toujours une tête?...

BRINGUET.

Une tête!... au contraire... Mais il ne faut pas me manquer... Je suis très vif!... et ceux qui me manquent... moi, je ne les manque pas : une, deux... enfoncé...

FORTUNÉ, à part.

Il a des bras fort pittoresques.

FRANÇOIS, rentrant.

La demi-tasse demandée...

MADAME LEDOUX.

Allons, monsieur Bringuet, calmez-vous, et veuillez vous asseoir...

(Il se mettent à table.)

BRINGUET.

Vous avez raison, belle dame!... Parlons de vous... de vos affaires... je m'y intéresse beaucoup, et je me suis hâté de revenir dès que Fortuné m'a écrit vos projets de mariage.

FRANÇOIS, à part.

De mariage, voilà du nouveau...

FORTUNÉ, bas à Bringuet.

Silence, mon oncle, devant François... il ne sait rien...

MADAME LEDOUX, de même.

Oui... c'est encore un mystère...

BRINGUET.

Bah!... à quoi bon les mystères?... vous n'attendiez que moi, eh bien! me voilà... Je suis pour qu'on se presse, car je sais personnellement ce qu'il en coûte pour attendre.

FORTUNÉ.

Vous, mon oncle?

BRINGUET.

Oui, mon ami... Lorsque je suis parti... il y a onze mois, j'étais sur le point de me marier aussi...

FORTUNÉ.

Pas possible.

BRINGUET.

Je ne te l'ai pas dit, parceque tu es mon héritier et ça t'aurait fait de la peine...

FORTUNÉ.

Merci, mon oncle...

BRINGUET.

Une jeune dame que j'adorais... malheureusement mon départ fit ajourner l'hymen à mon retour... mais je suis revenu sans la prévenir et plus tôt qu'elle ne l'espérait... une surprise agréable que je voulais lui procurer... Cette nuit, en descendant de voiture, mon premier soin fut de me rendre à son domicile...

FORTUNÉ, à part.

Ah! mon Dieu!... quel rapport...

FRANÇOIS, de même.

Est-ce que par hasard...

BRINGUET.

Je frappe à la porte... j'appelle... point de réponse... je me doute de quelque chose et je me cache dans le renfoncement de l'escalier.

FORTUNÉ, à part.

C'est bien ça...

BRINGUET.

Au bout d'une heure! j'en suffoque encore!... je vois sortir de la chambre de Palmyre... c'est son nom... un être du sexe masculin...

MADAME LEDOUX.

Ah! quelle horreur!...

BRINGUET.

Le jour qui commençait m'a permis de le reconnaître.

FORTUNÉ.

Vous l'avez reconnu?

BRINGUET.

J'ai reconnu que c'était un homme... Il s'élance dans l'escalier... et quand il a passé devant moi... je ne puis vous dire le nombre de coups de canne dont je l'ai gratifié... S'il est vrai que les mortels soient fragiles... celui-là doit être en morceaux...

FRANÇOIS, à part.

Ah! ah! ah! quel dommage que je n'aie pas envie de rire!...

FORTUNÉ, à part, en se levant.

Décidément c'était une canne...

BRINGUET, se levant ainsi que madame Ledoux.

Vous sentez qu'après une pareille découverte, je ne suis pas entré chez la belle... je suis très vif... je l'aurais écrasée, et je veux attendre que ma colère soit un peu calmée.

FORTUNÉ.

A votre place je ne retournerais pas chez cette malheureuse.

MADAME LEDOUX.

Permettez, on est souvent la dupe des apparences...

BRINGUET.

Ta future a raison; il est de fait que les apparences... et puis j'apprendrai peut-être le nom de l'individu, et, alors, malheur à lui! je le tuerai.

FORTUNÉ, à part.

Je suis sur un volcan!

BRINGUET.

Mais tout cela ne doit influer en rien sur votre mariage... nous signerons le contrat ce soir... c'est convenu!... et je vous quitte pour aller chercher des témoins.

FRANÇOIS, à part.

Vieil animal!

MADAME LEDOUX.

J'inviterai aussi quelques personnes.

FORTUNÉ.

Le moins possible, chère amie... le bonheur fuit l'éclat.

MADAME LEDOUX.

Deux ou trois amies seulement... Je vais envoyer Thérèse les engager de ma part... Moi, je passe chez mon notaire, j'y fais préparer un projet de contrat et je reviens vous le communiquer...

FORTUNÉ, à part.

Que n'est-il déja signé?...

FRANÇOIS, à part.

Moi, je vais m'occuper de leur mettre des bâtons dans les roues.

BRINGUET, cherchant sa canne.

Où donc est ma canne... ah! j'oubliais que je l'ai cassée ce matin.

FORTUNÉ, à part.

J'ai plus de mémoire que lui.

FRANÇOIS, à part.

Oh!... une idée!... le petit Julien .. mon fils.

BRINGUET.

Au revoir, mon neveu.

FRANÇOIS.

Voilà le bâton que je cherchais...

BRINGUET.

Madame Ledoux, je vous baise les mains...

FORTUNÉ.

Adieu, mon oncle...

AIR : Allons, l'honneur nous appelle (de SEIZE JOURS DE SAGESSE).

Allez, partez, le temps presse,
Et revenez tous en ces lieux
Joyeux,
Combler mes vœux et ma tendresse,
Trop heureux si dans ce beau jour
L'amour
Nous engage enfin sans retour!

ENSEMBLE.

FORTUNÉ.

Allez, partez, le temps presse,
Etc., etc.

BRINGUET et MADAME LEDOUX.

Allons, partons, le temps presse,
Etc., etc.
C'en est fait, il faut qu'en ce jour
Etc., etc.

FRANÇOIS.

Allez, partez, le temps presse,
Etc., etc.
(A part.)
Moi j' vais vous jouer en ce jour
Un tour,
Qui pourra calmer votre amour.

(Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE X.

FORTUNÉ, seul.

Mon horizon se rembrunit de toutes parts, les nuages s'accumulent... Comment détourner la tempête?... où trouver un paratonnerre... ou plutôt un parafemme!... car voilà ce qu'il me faudrait, un parafemme!... objet qui manque absolument dans le commerce... Heureusement la bourgeoise est folle de ma personne, et mon oncle ne se doute de rien!... je puis encore me sauver à travers les écueils...

AIR de Marie.

Au courant qui m'entraîne
Livrons-nous sans frémir;
Que ma barque incertaine
Flotte au gré du zéphir.
L'espérance fidèle
Me promet de beaux jours.
Chantons, chantons toujours:

Eh! vogue la nacelle
Qui porte mes amours!

(Apercevant Flora qui entre.) Dieu! Flora!... encore un nuage que j'oubliais...

SCÈNE XI.

FORTUNÉ, FLORA.

FLORA.

Vous chantiez, Fortuné; vous êtes bien joyeux.

FORTUNÉ.

Je prévoyais sans doute votre arrivée.

FLORA.

Toujours galant... Je suis bien aise de vous trouver seul... J'ai à vous parler...

FORTUNÉ, à part.

Et la bourgeoise qui va revenir... quel supplice!... (Haut.) Parlez, piquante Flora.

FLORA.

Ce que j'ai à vous dire exige tant de ménagements... Et d'abord, Fortuné... croyez-vous que l'amour puisse être éternel?

FORTUNÉ.

Celui que j'ai pour vous est de ce nombre.

FLORA.

Oh! point de fadeurs, je vous en prie... mais de la franchise... Pour mon compte, je vais vous en donner l'exemple...

FORTUNÉ.

Vous me surprenez...

FLORA.

C'est un aveu que la délicatesse m'oblige à faire... Oui, Fortuné, il n'est que trop vrai... les sentiments du cœur sont éphémères; l'inconstance est dans la nature; vous le savez mieux que personne... Si vous m'aviez toujours aimée comme autrefois... je n'aurais peut-être jamais songé... mais l'indifférence, la froideur qui percent malgré vous dans vos manières...

FORTUNÉ.

Moi! j'ai donc bien dissimulé...

FLORA.

Ah!... ne vous en défendez pas... je vous le répète...

AIR: Rose, ma bien-aimée (de Plantade).

Jadis votre tendresse
Vers moi guidait vos pas;
Vous me cherchiez sans cesse,
Ça n'est plus d' même, hélas!...
Vous semblez, au contraire,
Et me craindre et me fuir...
Il n' faut pas en rougir...
Car c'est involontaire.
Changer, c' n'est pas trahir.

FORTUNÉ.

Comment!... Flora... vous pensez?...

FLORA.

Oui, Fortuné... et d'ailleurs j'ai perdu le droit de vous en faire un crime?

FORTUNÉ.

Que dites-vous?

FLORA.

Ne me suis-je pas clairement expliquée?...

FORTUNÉ.

Vous ne m'aimez plus?... est-ce possible?...

FLORA.

Vous allez m'accabler de reproches?

FORTUNÉ.

Le ciel m'en préserve!...

Même air.

Liberté tout entière.
Je n' suis pas un tyran...
J'ai cessé de vous plaire;
C'est la fin du roman:
N' croyez pas que j'en pleure,
A quoi bon s'attendrir?...
Quittons-nous sans gémir.
Vous l' disiez tout-à-l'heure:
Changer, c' n'est pas trahir.

Flora, ce mot-là est fort juste... j'aurais voulu le trouver... je le pensais, mais je ne le trouvais pas... Et pour imiter votre franchise, je vous avouerai que depuis quelque temps je ne vous trahissais pas, mais je changeais à vue d'œil.

FLORA.

Il est donc vrai, misérable?... On ne m'a pas trompée...

FORTUNÉ, reculant.

Qu'est-ce qui vous prend, chère amie?

FLORA.

Je m'en doutais... mais je ne pouvais le croire... et c'est lui qui ose en convenir!

FORTUNÉ.

O soubrette artificieuse!...

FLORA.

Mais tu me connais donc bien mal?... Tu ne sais donc pas jusqu'où peut aller ma vengeance?... Elle sera terrible... rien ne m'arrêtera?... la mort m'est indifférente... mais je ne mourrai pas seule... (Elle tire un poignard de son sein.) Vois-tu ce fer, qui ne me quitte jamais?... il est destiné à punir les traîtres comme toi...

FORTUNÉ.

Un poignard! Flora, si vous continuez, il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

FLORA.

Va, ne crains rien... ce n'est pas à toi de trembler... mais à ta complice...

FORTUNÉ.

On vous a monté la tête, ma bonne amie.

FLORA.

Traître!... le bruit qui vient de se répandre m'a éclairée... on connaît tes liaisons et ton mariage avec la limonadière.

FORTUNÉ.

Flora, c'est un pur cancan... Je parie que c'est une portière qui vous a dit ça?...

FLORA.

Tu vas l'épouser.

FORTUNÉ.

Jamais...

FLORA.

Dis-tu vrai ?

FORTUNÉ.

Plutôt me brûler la cervelle !...

(On entend parler madame Ledoux au dehors.)

FLORA.

Eh bien ! tu vas m'en donner la preuve.

FORTUNÉ.

Vous voulez que je me tire un coup de pistolet ?...

FLORA, qui a remonté la scène.

Voici madame Ledoux... tu vas l'attendre... moi, je serai là... cachée dans cette chambre... et s'il vous échappe un seul mot de tendresse, si tu ne me fais pas voir positivement qu'il n'existe aucun rapport entre vous... (Elle lui montre son poignard.) Tu comprends ?...

FORTUNÉ.

Flora ! voilà des folies... De grace, un seul mot...

FLORA.

Tais-toi... et fais ce que je te dis...

(Elle entre vivement dans la chambre de Fortuné.)

FORTUNÉ.

Quelle enragée !.... c'est tuant d'être aimé comme ça.... Tâchons de prévenir une catastrophe...

SCÈNE XII.

FLORA, cachée ; FORTUNÉ, Mme LEDOUX.

MADAME LEDOUX.

Enfin, me voilà de retour... avec cet acte dont je vous ai parlé... le projet de contrat.

FORTUNÉ, toussant pour couvrir la voix de madame Ledoux.

Hum !... hum !...

MADAME LEDOUX.

Je vous ai fait attendre.

FORTUNÉ, regardant la porte de la chambre.

Mais, non... au contraire.

MADAME LEDOUX.

Au contraire... Le mot est peu flatteur.

FORTUNÉ, même jeu.

Je voulais dire que vous ne devez pas vous gêner avec moi... parcequ'enfin...

MADAME LEDOUX.

Il me semble pourtant qu'aux termes où nous en sommes.

FORTUNÉ, toussant.

Hum !... hum !... hum !...

MADAME LEDOUX.

Il est naturel que je m'empresse...

FORTUNÉ, de même.

Hum !... hum !... hum !...

MADAME LEDOUX.

Vous toussez beaucoup, Fortuné ?...

FORTUNÉ.

En effet, j'éprouve un malaise...

MADAME LEDOUX.

Dans la poitrine ?

FORTUNÉ.

Non.... Ça me tient comme ça.... par derrière...

MADAME LEDOUX.

J'espère que cela n'aura pas de suites, et bientôt les soins que je serai à même de vous prodiguer...

FORTUNÉ, à part, regardant toujours du côté de la chambre.

Ah ! mon Dieu !... Elle ouvre la porte... (Haut.) Madame... je ne sais à quoi attribuer... Si on vous entendait.... on pourrait supposer des choses...

MADAME LEDOUX.

Supposer... que nous importent les suppositions ?... Ne sommes-nous pas d'accord ?... n'avons-nous pas juré ?...

FORTUNÉ.

Moi, du tout... je n'ai rien juré... Vous avez pu croire un instant... c'est possible... parcequ'au fait, tout le monde à votre place aurait imaginé... mais, après ça, vous auriez tort de conclure... (A part.) La porte se referme...

MADAME LEDOUX.

Quel langage !... En vérité... je ne vous reconnais plus : Fortuné, vous seriez-vous joué de ma tendresse ?...

FORTUNÉ, vivement.

Je vous en prie, ménagez vos expressions. (A part.) La porte se rouvre.

MADAME LEDOUX.

AIR du Piége.

Pourquoi ce changement soudain,
Est-ce vous que je viens d'entendre,
Fortuné, vous qui, ce matin
Me parliez de l'air le plus tendre ?

FORTUNÉ, à part.

A chaque instant je crois, dans ma frayeur,
Voir un poignard qui s'avance et la frappe.

MADAME LEDOUX.

Cruel ! tu me perces le cœur.

FORTUNÉ, à part.

Impossible qu'elle en réchappe !

(Pendant le couplet il s'est rapproché de la porte.)

MADAME LEDOUX.

Non, vous n'avez pu m'abuser ainsi.... au moment d'être heureux.... au moment de nous unir pour la vie !

FORTUNÉ.

Oh !...

(Il est près de la porte, la pousse et donne un tour de clé.)

MADAME LEDOUX.

Que faites-vous ?... pourquoi fermer cette porte ?... Le trouble où je vous vois n'est pas na-

turel, Fortuné : il y a quelqu'un dans cette chambre!...

FORTUNÉ.

Quelqu'un?... (A part.) Comment diable me tirer de là?...

MADAME LEDOUX.

Vous ne répondez pas?

FORTUNÉ.

Eh bien! oui, madame... il y a quelqu'un...

MADAME LEDOUX.

Et quelle est cette personne?

FORTUNÉ.

Vous me le demandez? madame... Au fait, vous ne le savez peut-être pas... et c'est sans doute à votre insu que ce jeune homme s'est présenté ici.

MADAME LEDOUX.

Un jeune homme!...

FORTUNÉ.

Un fou!.... un forcené!... Giraud le parfumeur, qui vous a fait long-temps la cour... et qui vous aime toujours... à en perdre la tête... Je ne vous accuse pas... mais vous êtes d'une coquetterie...

MADAME LEDOUX.

Il serait possible!...

FORTUNÉ, à part.

En voilà du toupet! (Haut.) En apprenant notre mariage, dont le bruit commence à se répandre... il est accouru comme un furieux... Tout-à-l'heure il s'est caché là pour écouter notre entretien... Maintenant vous comprenez ma position.

MADAME LEDOUX.

Comment un homme si doux et si poli!... Laissez-moi lui parler...

FORTUNÉ.

Gardez-vous en bien... il est armé... il parle d'attenter à vos jours...

MADAME LEDOUX.

Grand Dieu!...

(On entend frapper à la porte.)

FORTUNÉ.

L'entendez-vous frapper?... (Élevant la voix.) C'est bien, monsieur!... je suis à vous!... (A madame Ledoux.) Laissez-moi avec lui... j'en fais mon affaire...

MADAME LEDOUX.

Je ne vous quitte pas...

(On frappe encore.)

FORTUNÉ.

On y va!... (A madame Ledoux.) Rentrez, madame... rentrez dans votre appartement, femme trop légère...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS, puis UN VOITURIER portant un berceau couvert.

FRANÇOIS, accourant.

Madame! madame!... voici un homme de campagne qui veut vous parler...

MADAME LEDOUX.

Que me veut-il?...

FRANÇOIS.

Je n'en sais rien... Entrez, entrez, brave homme.

LE VOITURIER.

Salut, monsieur, madame.

FRANÇOIS, bas au voiturier.

Souviens-toi de ce que je t'ai dit...

LE VOITURIER, de même.

Suffit!... (Haut.) Je suis le messager d' Saveignies près Beauvais... C'est un enfant mâle que l' père nourrice m'a chargé de remettre à son père, qu'est garçon cheux vous...

(Il dépose le berceau sur la table.)

MADAME LEDOUX.

Garçon chez moi?...

FORTUNÉ, à part.

C'est l'enfant de la lettre!

LE VOITURIER.

Oui, monsieur, M. Fortuné Bringuet.

MADAME LEDOUX.

Fortuné!...

FRANÇOIS, bas au voiturier en lui glissant de l'argent dans la main

Tiens!... voilà pour ta peine!... va-t'en.

LE VOITURIER.

Bonjour, messieurs, mesdames...

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

Mme LEDOUX, FORTUNÉ, FRANÇOIS.

MADAME LEDOUX.

Je ne sais où j'en suis... parlez Fortuné, parlez, je vous en conjure... Cet enfant... Mais répondez-moi donc?...

FORTUNÉ.

Madame. (Il s'assied.)

FRANÇOIS, à part.

C'est drôle!... il ne s'en défend pas.

MADAME LEDOUX.

Vous vous taisez... Il est donc vrai... vous vous êtes joué de ma tendresse.... Monsieur, tout est fini entre nous... je ne vous reverrai de ma vie.

(Fausse sortie.)

FRANÇOIS, à part.

Mon petit Julien fait son effet.

FORTUNÉ, arrêtant madame Ledoux.

Madame, je suis un malheureux que la fata-

lité poursuit... je veux en vain lutter contre elle... c'est comme si je chantais... Aussi, je me reconnais vaincu, je n'essaierai pas de me défendre...

MADAME LEDOUX.

Mais cet enfant... cet enfant!...

FORTUNÉ.

Il est à moi, Rosalie!...

FRANÇOIS, à part.

Par exemple, en voilà une sévère?

FORTUNÉ.

Aujourd'hui même, sa mère m'en a donné la nouvelle...

FRANÇOIS, à part.

Oh!... quelle horrible soupçon!

MADAME LEDOUX.

Fortuné!... quelle est cette femme?... nommez-la moi... je veux la connaître.

FORTUNÉ.

L'honneur m'impose le silence, c'est un secret entre le ciel et moi... (A part.) Je donnerais beaucoup pour savoir son nom... (Haut.) Rosalie, je ne chercherai point à me disculper... mais songez qu'alors je ne vous avais pas vue, je vous ignorais complètement... Ah!... si je t'avais connue.. Mais je n'en suis pas moins criminel, puisque j'ai pu t'affliger, ô Rosalie!

AIR: Époux imprudent, fils rebelle.

Sur moi tu peux assouvir ta colère,
Je dois, hélas!... te paraître odieux...
Oui, roule-moi dans la poussière,
Ou de tes mains arrache-moi les yeux...
De tes bell's mains arrache-moi les yeux...
Pourtant... souffre que je t'implore...
Ce châtiment serait par trop commun.
Choisis... ne m'en arrache qu'un...
Pour que l'autre te voie encore!
Que l'autre au moins te voie encore!...

MADAME LEDOUX.

Monstre!... pourquoi ne puis-je te haïr?

FORTUNÉ, se levant.

Vous m'aimez toujours...

FRANÇOIS, qui a été regarder l'enfant.

C'est qu'il lui ressemble... il a beaucoup de ses traits.

MADAME LEDOUX.

Fortuné... que cet enfant s'éloigne... qu'il parte... que jamais je n'en entende parler.

FORTUNÉ.

Eh! quoi?... vous daignez ne pas m'ôter tout espoir...

MADAME LEDOUX.

Ah! je suis trop coupable!... je n'ose interroger mon cœur.

FORTUNÉ.

Vous pourriez me pardonner?

MADAME LEDOUX.

Laissez-moi... je rougis de ma faiblesse... et je vais cacher ma honte à tous les yeux.

(Elle rentre précipitamment dans sa chambre.)

SCÈNE XV.

FORTUNÉ, FRANÇOIS.

FORTUNÉ.

Elle me pardonne!... ô femme inconcevable!... Elle me l'avait dit ce matin... je puis passer sur bien des petites choses... et je vois qu'elle tient parole... Allons, François!... viens vite, tu m'aideras à porter cet enfant!

FRANÇOIS.

Moi!... que je vous aide... et où voulez-vous donc le porter?...

FORTUNÉ.

Je connais une sage-femme... madame Perpétue, qui m'est toute dévouée... je suis une de ses meilleures pratiques... dépêchons-nous.

FRANÇOIS.

Non... je ne veux pas.

FORTUNÉ.

Tu ne veux pas!... Ah! çà... qu'est-ce que tu as! d'où vient ton air sombre et taciturne... toi qui devrais être toujours content... car, enfin, tu es tranquille... tu n'as pas de soins, pas de tracas!... tu es laid, désagréable... qu'est-ce que tu peux donc desirer, mon Dieu?...

FRANÇOIS, à part.

Ah! si j'étais sûr que cet enfant...

(Il lève la main sur le berceau.)

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que tu fais là?

FRANÇOIS.

Je l'agace... monsieur Fortuné... Moi qui suis votre confident... voyons franchement... à qui est le mioche?

FORTUNÉ.

Mon ami... je ne puis te répondre qu'une chose... c'est un de plus... et voilà tout...

FRANÇOIS.

AIR du vaudeville de l'Apothicaire.

Il vous ressemble de profil.

FORTUNÉ.

De face il a mon doux sourire.

FRANÇOIS.

Comm' votr' fils, à l'état civil,
Allez-vous donc le faire inscrire?

FORTUNÉ.

Je l' voudrais bien... mais en tout cas...
(A l'enfant.)
Pauvre orphelin, le sein d'un père
Pour toi jamais n' pourrait, hélas!
Remplacer celui d'une mère.
Le sein d'un pèr' ne peut, hélas!
Remplacer celui d'une mère.

Enfin, refuses-tu toujours de porter ailleurs cette chétive créature?...

FRANÇOIS.

Écoutez donc... je ne sais plus maintenant si je dois...

FORTUNÉ.

Eh bien!... au risque de me compromettre, je vais moi-même... ça m'est égal... je brave tout...

(Il s'empare du berceau et va pour sortir.)

FRANÇOIS, à part.

Il s'en va! quel parti prendre?...

FORTUNÉ, voyant entrer son oncle au moment où il va pour sortir.

Dieu! mon oncle!...

(Il s'arrête.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BRINGUET.

BRINGUET.

Eh bien!... où vas-tu donc, Fortuné, à qui cet enfant?...

FORTUNÉ.

Un enfant!... Ah! oui... un petit enfant de rien!... un mystère... un roman! je vous expliquerai ça... ça vous amusera!

BRINGUET.

Tu sors... j'avais à te parler.

FORTUNÉ.

Attendez-moi une minute... je reviens dans un quart-d'heure!... Un mot seulement... il y a dans ma chambre une personne enfermée...

BRINGUET.

Un homme!...

FORTUNÉ.

Oui, un jeune homme déguisé... Ayez la bonté de lui ouvrir la porte... et de le faire évader sans qu'on l'aperçoive... vous me rendrez un immense service...

BRINGUET.

Volontiers...

FORTUNÉ.

Adieu, mon oncle... ne vous impatientez pas.

(Il sort par l'allée.)

FRANÇOIS.

Suivons-le... et que je sache au moins où il dépose son fils... ou mon fils... ou notre fils.

(Il sort après Fortuné.)

SCÈNE XVII.

BRINGUET, puis FLORA.

BRINGUET.

Un mystère!... un roman!... c'est comme mon aventure avec Palmyre... je viens de chez la perfide, et j'y ai trouvé des preuves non équivoques... Ah! si je connaissais celui qui... mais n'oublions pas ce jeune homme... pouquoi diable est-il enfermé?... (Il va ouvrir la porte de la chambre.) Sortez, ne craignez rien... je suis seul...

FLORA, sortant précipitamment.

Ah! l'infâme!... le scélérat!... où est-il?... je ne le vois plus... ah! qu'il n'espère pas m'échapper...

BRINGUET, à part, en l'examinant.

C'est un fort joli cavalier...

FLORA.

Je l'attendrai... il reviendra peut-être...

BRINGUET.

Rassurez-vous! je suis instruit... et je vais vous faire évader secrètement.

FLORA.

Que voulez-vous dire?

BRINGUET.

C'est convenu avec Fortuné, mon neveu... vous pouvez vous fier à moi.

FLORA.

Votre neveu!... le fourbe!... mais c'est lui, monsieur, qui a eu l'audace de m'enfermer... j'allais crier... lorsque la colère et l'indignation m'ont suffoquée... je me suis évanouie.

BRINGUET.

Évanoui!... vous, jeune homme?...

FLORA.

Jeune homme... vous êtes aliéné, mon cher.

BRINGUET.

Monsieur, je vous prie de mesurer vos expressions... je suis très vif... et je ne souffrirai pas...

FLORA.

C'est encore une ruse de Fortuné... Je suis une femme, monsieur... une femme que votre neveu a indignement trahie.

BRINGUET.

Une femme?... je m'en doutais... pauvre petite, va... Ah!... ah.... ah!... ce gaillard de Fortuné.

FLORA.

Vous riez...

BRINGUET.

Non, non... mais il faut bien se consoler... c'est un malheur si commun

FLORA.

Quand je vous répète que ses procédés... sont odieux!... Son mariage avec madame Ledoux... Un enfant qu'on vient d'apporter ici.

BRINGUET.

Je sais tout cela... mais calmez-vous. A quoi sert de prendre les choses au tragique? qui est-ce qui n'est pas trompé en ce monde?... Moi, qui vous parle, je suis en ce moment victime d'une trahison dans le même genre.

FLORA, riant.

Ah!... ah!... ah!... pauvre homme, va...

BRINGUET.

Vous riez?...

FLORA.

Non, non... mais il faut bien se consoler... c'est un malheur si commun...

BRINGUET.

Ils me le paieront cher tous les deux... je découvrirai l'individu... Grace à Dieu, le hasard

m'a déja fourni quelques indices... et ce bonnet grec trouvé chez Palmyre...

(Il tire le bonnet de sa poche.)

FLORA.

Un bonnet grec... voyons?... Dieu!... c'est moi qui l'ai brodé...

BRINGUET.

Vous?...

FLORA.

J'en ai fait cadeau à Fortuné... il y a un mois...

BRINGUET.

A Fortuné!... mon neveu?...

FLORA.

Encore une rivale que j'ignorais.

BRINGUET.

Ah! le drôle!... le polisson... sans respect pour son oncle... il a osé... et maintenant que j'y songe... cet enfant encore au berceau... et mon absence qui a duré près d'un an... Oh!... c'est atroce! et Fortuné a beau être mon neveu, je l'exterminerai...

FLORA.

Point de pitié pour lui.

BRINGUET.

Je cours chercher des témoins... et je reviens lui apprendre... Vous serez vengée, mademoiselle.

FLORA.

Oh! je me vengerai bien moi-même.

BRINGUET.

Reposez-vous sur moi...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVIII.

FLORA, FORTUNÉ.

FLORA.

Oh! oui... je médite un projet dont l'effet sera plus sûr que le bras d'un vieillard.

FORTUNÉ, rentrant par la droite.

L'enfant est en sûreté.

FLORA.

Le voilà... dissimulons!...

FORTUNÉ.

Ciel!... Flora!.. je n'en serai donc jamais libéré!...

FLORA.

Ma présence vous interdit, Fortuné?

FORTUNÉ.

J'en conviens, Flora... vous devez être irritée... vous avez contre moi des griefs bien virulents.

FLORA.

Rassurez-vous... tant que je vous estimais... j'ai pu me montrer jalouse... mais à présent...

AIR du Château perdu.

Tout est changé!... c'est par l'indifférence
Que désormais mon cœur se vengera.
L'amour finit, quand le mépris commence;

FORTUNÉ, à part.

Elle aurait bien dû commencer par là!

FLORA.

Ce sentiment est le seul que je garde!

FORTUNÉ, à part.

A la bonne heure, et j'en suis enchanté...
Je ne tiens pas à l'amour qui poignarde!
Et le mépris vaut mieux pour la santé!

(Haut.) Pardon, Flora!... n'auriez-vous pas vu mon oncle... un gros que j'ai laissé ici?...

FLORA.

Il est sorti pour un instant... mais il va revenir avec des témoins.

FORTUNÉ.

Ah! oui... je sais... ce pauvre oncle!... je l'ai fait diablement courir aujourd'hui... c'est bien le moins que je lui offre quelques rafraîchissements à son retour... Je crois que du punch ou du vin chaud... non... je me rappelle qu'il préfère le bischopp... et je vais ordonner à François...

FLORA.

Ne vous dérangez pas... J'ai moi-même à commander un thé pour ma maîtresse... et je puis en même temps...

FORTUNÉ.

Vous, Flora... une pareille complaisance!...

(Il lui prend la main et va pour l'embrasser.)

FLORA, le retenant.

Prenez donc garde... voici madame Ledoux.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, THÉRÈSE, Mme LEDOUX.

MADAME LEDOUX.

Ainsi, Thérèse, toutes ces personnes vont se rendre à mon invitation... j'en suis presque fâchée à présent!... Mais, enfin, il faut les recevoir... Appropriez cette chambre.

THÉRÈSE.

Oui, madame...

(Elle range les chaises.)

MADAME LEDOUX, voyant Flora.

Encore cette femme...

FORTUNÉ, à part.

Flora d'un côté... la bourgeoise de l'autre... je suis entre deux précipices.

MADAME LEDOUX.

Fortuné! ne pourrais-je vous parler seule et sans témoins?...

FORTUNÉ.

Pourquoi donc pas?...

FLORA.

Je comprends... madame desire un tête-à-tête...

MADAME LEDOUX.

Auriez-vous de l'humeur, parceque j'ai troublé le vôtre?...

FORTUNÉ, à part.

Bon!... les voilà parties.

FLORA.

Madame a peur qu'on ne lui enlève sa conquête.

MADAME LEDOUX.

Que mademoiselle n'a pas su conserver...

FORTUNÉ, faisant signe de les exciter.

C'st, c'st, c'st...

FLORA.

Tout le monde n'a pas le talent de madame : quand on est décidée à tous les sacrifices...

MADAME LEDOUX.

Il y a des personnes qui n'ont même plus la ressource d'en faire...

FORTUNÉ, à Flora.

Allons, Flora, c'en est assez...

FLORA, lui donnant un soufflet.

Tiens... voilà pour toi...

FORTUNÉ.

Oh !...

MADAME LEDOUX.

Une pareille familiarité en ma présence !...

FORTUNÉ, regardant madame Ledoux.

Quelle brutalité !...

(Madame Ledoux lui donne un soufflet.)

MADAME LEDOUX.

Ça vous apprendra à vous laisser frapper devant moi....

FLORA.

Madame a des droits que je ne conteste pas !... Dieu merci, il ne m'est jamais arrivé d'enfant par le messager de Beauvais.

MADAME LEDOUX.

Quelle indignité !...

THÉRÈSE, s'approchant.

Un enfant !... de Beauvais !...

MADAME LEDOUX.

Si j'étais sa mère... l'aurais-je fait disparaître ?...

THÉRÈSE.

O ciel !... mon fils !...

TOUS.

Son fils !...

THÉRÈSE.

Et mon mari a pu le souffrir !... Oh ! je cours le chercher... il faut qu'on me le rende... il faut qu'on me le rende.

(Elle sort en courant.)

MADAME LEDOUX.

Son mari !...

FLORA.

Ils sont mariés !!!...

ENSEMBLE.

AIR : C'en est trop, mon honneur. (des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX).

MADAME LEDOUX.

C'en est fait, plus d'hymen !...
J'avais trop d'indulgence...
Vous pensez, mais en vain,
Rester ici demain !
Pour punir votre offense...
Portez au loin vos pas.
Une telle imprudence
Ne se pardonne pas !

(Elle sort à gauche.)

FLORA.

Non, pour eux plus d'hymen.
Mais d'une telle offense
Punissons-le soudain,
Sans attendre à demain.
Gardons bien le silence ;
Évitons les éclats.
A ma juste vengeance
Il n'échappera pas.

(Elle sort par le fond.)

FORTUNÉ.

C'en est fait, plus d'hymen...
Oui, je perds l'espérance ;
Je perds tout... mais enfin
Je brave le destin...
Fier de mon innocence,
Dût la foudre en éclats
Briser mon existence,
Je ne me plaindrais pas.

SCÈNE XX.

FORTUNÉ, seul.

Mon horizon devient d'une couleur... d'une couleur très foncée... je ne m'y reconnais plus... je me perds dans les nuages... Comment !... C'est Thérèse qui est !... Je ne conçois rien !... Dans tous les cas, me voilà brouillé avec Flora et la bourgeoise... Eh bien ! tant mieux... je suis libre, je suis mon maître... je marche dans ma force et mon indépendance... je puis aspirer à un parti plus brillant... J'ai des vues sur une baronne allemande... Et puis, mon oncle est là... mon oncle qui me chérit, et dont la bourse est à mon service... Décidément, mon horizon s'éclaircit... j'entrevois un ciel pur.

SCÈNE XXI.

FORTUNÉ, BRINGUET.

BRINGUET, entrant par la droite.

Le voilà !

FORTUNÉ.

Tiens ! c'est mon oncle... vous arrivez à propos... je pensais à vous !... Est-ce que vous amenez des témoins ?...

BRINGUET, d'un ton sombre.

Ils nous attendent... Marchons, monsieur...

FORTUNÉ.

Monsieur !... Et où voulez-vous aller ?

BRINGUET, lui montrant le bonnet grec.

Tiens, voilà ma réponse !...

FORTUNÉ.

Dieu ! mes cheveux deviennent perpendiculaires.

BRINGUET.

Suis-moi! te dis-je...

FORTUNÉ.

Quel est votre projet?...

BRINGUET.

Regarde... ceci te fera comprendre l'objet de ma visite...

(Il tire de dessous sa redingotte deux briquets d'infanterie.)

FORTUNÉ.

Des briquets!... Vous vous êtes fourré dans la tête que j'irais me battre avec vous?

BRINGUET.

Sur-le-champ... Marchons!

FORTUNÉ.

Moi!... votre neveu!... que j'attente à vos jours!... que je commette un *onclicide?*

BRINGUET.

Tu refuses?... Est-ce que tu serais un lâche?...

FORTUNÉ.

Je suis de votre famille: et voilà tout.

BRINGUET.

Ton outrage a rompu tous nos liens!...

FORTUNÉ.

AIR de Turenne.

Rien ne peut donc calmer votre colère?...
Vous insistez pour me percer le flanc!

BRINGUET.

Ton oncl' pour toi, n'a plus le cœur d'un père,
Je veux me baigner dans ton sang...
Oui, Fortuné, je veux du sang.

FORTUNÉ.

Marchand d' sangsu's, il faut que je vous l' dise,
Vous entendez fort mal votre intérêt...
Tirer du sang au moyen d'un briquet
C'est fair' tort à votr' marchandise.

BRINGUET.

Ah! tu railles...

FORTUNÉ.

Encore un mot: je suis père de famille... Cet enfant, que vous avez vu... j'ai lieu de croire que j'en suis l'auteur.

BRINGUET.

Et tu oses m'en parler!... tu rallumes ma fureur... l'enfant de Palmyre!...

FORTUNÉ.

De Palmyre?...

BRINGUET.

Viens!... Plus de retard... et si tu hésites encore... c'est ici que nous combattrons!... Défends-toi, scélérat!...

FORTUNÉ.

Bringuet... vous lassez ma patience!

BRINGUET.

Défends-toi, te dis-je... ou je vais te flanquer une paire de giffles!

FORTUNÉ.

Vous me poussez à bout... vous m'exaspérez... Des soufflets de femme... je les supporte avec plaisir... mais des giffles d'hommes, je ne puis les tolérer.

BRINGUET.

Si tu ne veux pas que je t'humilie... choisis...

(Il lui présente les briquets.)

FORTUNÉ, il prend les deux sabres et se met en garde de la main droite, en tenant l'autre sabre de la main gauche.

Eh bien! soit... En garde, défends-toi.

BRINGUET.

Eh bien! et moi?...

FORTUNÉ.

Ah! c'est une distraction... (Il lui rend un sabre.) En garde, oncle sauvage et carnassier...

(Ils croisent le fer et ferraillent un instant.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; FRANCOIS, entrant par le fond avec un boll et deux verres sur un plateau.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que je vois?... arrêtez!.... arrêtez!...

FORTUNÉ.

Ce n'est rien, François... c'est une leçon que mon oncle voulait me donner...

FRANÇOIS.

Ah! c'est différent...je vous apporte le bischopp, que mademoiselle Flora a demandé pour vous.

(Il le pose sur la table.)

FORTUNÉ.

Flora!... comment, elle y a pensé?... c'est singulier... (A son oncle.) Je suis à vous dans l'instant.

FRANÇOIS.

S'il ne vaut rien... ce n'est pas ma faute. Mademoiselle Flora a voulu le préparer elle-même.

FORTUNÉ.

Encore Flora!...

FRANÇOIS.

Elle prétend qu'il est beaucoup meilleur à l'italienne...

FORTUNÉ.

Cette femme-là m'adore toujours.

(Il s'approche ainsi que Bringuet de la table où est le bischopp, et en verse dans les verres.)

FRANÇOIS, à part.

J'ai eu un colloque avec Thérèse!... elle m'a prouvé son innocence... j'étais sûr qu'elle avait des mœurs...

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

BRINGUET, FORTUNÉ.

BRINGUET.

Vous le voyez, monsieur, il est impossible de rien terminer ici... allons vider la querelle ailleurs.

FORTUNÉ.

Vidons d'abord ce demi-boll... Il faut que je me monte la tête pour terminer ce combat monstrueux...

BRINGUET.

Il n'en finira pas... Aidons-le pour aller plus vite!

FORTUNÉ.

C'est la dernière fois qu'un de nous deux boit du bischopp.

BRINGUET.

Que m'importe!... je suis si fatigué de vivre.

(Il boit.)

FORTUNÉ.

Et moi donc!... je bénirai le jour où on me l'ôtera.

(Il boit.)

BRINGUET, buvant encore.

Tu verras bientôt que je ne crains pas la mort...

FORTUNÉ, de même.

Et moi je la desire... (Trinquant avec Bringuet.) A la vôtre, mon oncle...

BRINGUET, après avoir bu.

Ce bischopp a un drôle de goût...

FORTUNÉ.

Voici le reste!...

(Il enlève le boll et verse dans le verre de son oncle.)

BRINGUET.

Allons... dépêchons-nous...

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça?... un billet entre le boll et la soucoupe.

BRINGUET.

Un billet... que m'importe?...

(Il boit.)

FORTUNÉ, qui a pris le papier.

(Lisant.) « Je vous ai fait dire que ce bischopp « était à l'italienne... Quand vous l'aurez bu... « vous serez empoisonné. »

BRINGUET, qui buvait, posant vivement son verre.

Empoisonné?...

FORTUNÉ, continuant.

« Et mon trépas suivra le vôtre... voilà comme « se venge Flora. »

BRINGUET, criant.

Empoisonné!

FORTUNÉ.

Empoisonné!...

BRINGUET.

Brigand... il ne te manquait plus que d'être l'assassin de ton oncle...

FORTUNÉ.

Ah!... ne m'accusez pas!... je suis assez puni... je donnerais ma vie pour nous sauver tous les deux.

BRINGUET.

Oh! là, là... je brûle!...

FORTUNÉ.

Quelle affreuse colique!...

BRINGUET, qui s'est approché de la cheminée.

Que vois-je? une tasse de lait?...

FORTUNÉ, y courant.

Dieu!... je n'y pensais plus... partageons!...

BRINGUET, qui a pris la tasse.

Il n'y en a que pour un...

(Il va boire.)

FORTUNÉ, l'arrêtant.

Je veux boire le premier...

BRINGUET.

Non... après moi...

FORTUNÉ, tenant un côté de la tasse.

Tu ne boiras pas...

BRINGUET, tenant un côté de la tasse.

Veux-tu bien lâcher cette tasse?...

FORTUNÉ, la tirant à lui.

Jamais!...

BRINGUET, de même.

Vil égoïste...

FORTUNÉ, de même.

Vieux goulâfre...

(La tasse se brise entre leurs mains.)

TOUS DEUX, avec effroi.

Ah!...

BRINGUET.

Je suis mort!... au secours!...

FORTUNÉ.

Au secours!... au secours!...

(Ils vont tomber chacun sur une chaise.)

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES; Mme LEDOUX, entrant par la gauche; FRANÇOIS et THÉRÈSE, entrant par le fond; puis après, FLORA, qui reste à l'écart.

TOUS, entrant.

AIR : Dois-je me mettre en colère? (des FEMMES D'EMPRUNT).

D'où vient ce bruit, ce tapage?
Arrive-t-il un malheur?
Vos cris au café, je gage,
Ont répandu la terreur.

BRINGUET.

Ah! ma chère dame!... nous sommes empoisonnés.

TOUS.

Ciel!...

FORTUNÉ.

C'est Flora!... l'horrible Flora!... qui a glissé du poison dans le bischopp.

FRANÇOIS.

Et moi qui en ai goûté!...

THÉRÈSE.

Comment!... mon pauvre mari!...

MADAME LEDOUX.

Son mari!... Vous n'êtes donc pas la femme de Fortuné?

FRANÇOIS.

Sa femme!...

THÉRÈSE.

Sa femme !...

FORTUNÉ.

Sois tranquille, François... je ne suis pas le mari de ton épouse.

MADAME LEDOUX.

Mais cet enfant mystérieux...

FORTUNÉ.

Madame Ledoux... vous pouvez en croire un homme qui a une jambe dans le tombeau... cet enfant est à Thérèse, et je n'en suis pas le père...

MADAME LEDOUX.

Il serait possible !

THÉRÈSE, à part.

A la bonne heure !

BRINGUET.

Mais je vous demande un peu de quoi vous allez vous occuper... Nous expirons, ma chère madame Ledoux.

MADAME LEDOUX.

C'est juste !...

BRINGUET.

Comment, c'est juste !...

MADAME LEDOUX.

Thérèse, courez chez le pharmacien...

FLORA, s'avançant.

Arrêtez ! Il n'est plus temps !... tous les secours sont inutiles.

FORTUNÉ.

Flora !... elle me fait l'effet de la Brinvilliers ou de Lucrèce Borgia.

BRINGUET.

Effroyable créature !...

FLORA.

Je possède seule le moyen de les sauver... mais leur salut dépend de Fortuné, et s'il est vrai qu'il soit libre... qu'il ne soit pas marié...

BRINGUET.

Épouse-la, Fortuné, épouse-la... c'est ce quelle demande.

FORTUNÉ.

Non, j'aime mieux mourir ... pendant que je suis en train...

FRANÇOIS.

Ayez pitié d'un homme qui a des mœurs...

BRINGUET.

Je te donne la moitié de ma fortune...

FORTUNÉ.

Flora... voilà ma main !

FLORA.

Voici le contre-poison...

(Elle présente un flacon, que Fortuné saisit et porte vivement à sa bouche.)

BRINGUET, le lui prenant.

A moi, maintenant...

(Il boit.)

FORTUNÉ, à part.

Je me sens déja mieux...

BRINGUET, repassant le flacon à François.

C'est excellent !...

FRANÇOIS, l'examinant.

Mais, c'est le flacon de ce matin... c'est de l'eau... de... mélisse.

FLORA, vivement et bas à François.

Silence !... François !... tais-toi... ou il épouse madame Ledoux...

FRANÇOIS.

Je me tais, et je bois pour la forme.

MADAME LEDOUX.

Ah ! Fortuné... deviez-vous finir ainsi ?

FORTUNÉ.

Ah ! madame Ledoux ! priez pour moi !

THÉRÈSE, bas à François.

Je te défends de revoir cet homme-là.

FORTUNÉ.

Je vous épouse, Flora... mes malheurs sont comblés !...

FLORA, s'approchant de lui, à demi-voix.

Et si tu m'es infidèle...

(Elle lui montre son poignard.)

FORTUNÉ.

Voilà ce que j'ai gagné à être joli garçon : une femme qui m'apporte en dot un poignard et de l'arsenic.

CHOEUR.

Air : Confiant et sincère (du Lorgnon).

Fêtons son mariage !
Ah ! pour lui quel plaisir !
De son humeur volage
L'hymen va le guérir.

FORTUNÉ, au public.

Air de Théniers *.

Sexe enchanteur que j'aime avec ivresse,
Femmes, objets de mes vœux inconstants,
Ah ! n'allez pas partager ma tristesse ;
Riez plutôt, riez de mes tourments.
Par la gaîté vous êtes embellies ;
Rien ne sied tant à vos traits gracieux.
Si mes malheurs vous rendent plus jolies,
Je me trouve encor trop heureux.

Reprise du chœur.

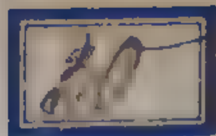
* Ou le couplet suivant, au choix de l'acteur :

Sexe cruel, auteur de mes alarmes,
Console-moi par tes soins généreux.
Rien n'enlaidit, hélas ! comme les larmes ;
Ne souffre pas que je devienne hideux.
Je veux garder, dans l'intérêt des femmes,
Et mon sourire et mes regards fripons...
Car, entre nous, convenez-en, mesdames,
Vous aimez les jolis garçons.

FIN DES MALHEURS D'UN JOLI GARÇON.

PARIS — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

580 14,0





MICHEL PERRIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET CH. DUVEYRIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 19 février 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MICHEL PERRIN, ancien curé	M. BOUFFÉ.
FOUCHÉ, ministre	M. MONVAL.
DÉSAUNAIS, chef de division	M. KLEIN.
JULES DE CRUSSAC	M. DAVENNE.
BERNARD	M. PAUL.
THÉRÈSE, niéce de Michel Perrin	Mlle HABENECK.
CHEFS DE BUREAU.	
COMMIS.	
HUISSIERS.	
GENDARMES.	

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de Michel Perrin; au deuxième acte, au ministère de la police.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre très simple, près des mansardes. La porte d'entrée au fond, à gauche de l'acteur. Du même côté, et sur le premier plan, la porte de la chambre de Michel Perrin. Sur le deuxième plan, une cheminée avec un réchaud en terre. A droite et au fond, la porte qui conduit à la cuisine. Du même côté, sur le deuxième plan, une croisée. Quelques chaises de paille et deux petites tables, dont l'une est couverte de livres et de papiers. Un miroir au-dessus de la cheminée.

SCÈNE I.

BERNARD, seul *.

(Il entre par le fond, et écoute à la porte à droite.)

J'ai trouvé la clé chez la portière... Thérèse n'est pas encore rentrée... tant mieux! ça me donnera le temps de me remettre!... C'est-il drôle! je viens d'avoir peur... moi, un soldat de l'an III, un vainqueur d'Arcole! qui ai brûlé plus d'une fois la moustache des Autrichiens!... et avec agrément, j'ose le dire; qui, dernièrement encore, au 18 brumaire, malgré que je sois rentré dans la menuiserie et le civique, avais repris ma clarinette de cinq pieds pour donner un coup de main à mon petit général... Ah! dame! c'est que mon général Bonaparte... oh! oh! ne badinons pas...

AIR du vaudeville du Baiser au Porteur.

Au Saint-Bernard et sur le pont d'Arcole,
Toujours près d' lui, dans un jour de combat!
C'était mon drapeau, mon idole...
Et, quoiqu' ça n' soit plus mon état,
Dès qu'on l' menac', je suis encor soldat!
Car, en prenant mon congé de réforme,
J' n'ai pas r'noncé, je m'en souviens,
Au droit qu'j'avais quand j'portais l'uniforme, } *bis.*
D' donner mes jours pour conserver les siens. }

Enfin, j'ai eu peur... j'ai tremblé devant un blanc-bec, un muscadin en cadenettes... (Après un silence.) C'est que c'était bien lui; je l'avais déjà reconnu, avant-hier, quand au milieu de cette foule, il m'a glissé à l'oreille, en passant: « Ne dis à personne que je suis à Paris. » (Autre silence.) Que diable vient-il y faire... avec ses idées, ses opinions? je lui dois de la reconnaissance, c'est vrai; mais s'il avait de mauvais desseins

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.—Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

contre la république ou contre mon général... Minute! n'y a pas d'amitié qui tienne! ... Ah! si j'avais quelqu'un au moins pour me donner un bon conseil!

SCÈNE II.

BERNARD; THÉRÈSE, un pot au lait à la main et un pain sous le bras.

THÉRÈSE, qui a entendu les derniers mots.

Eh bien! me voilà, moi, monsieur Bernard.

BERNARD, se retournant.

C'est vous, ma petite Thérèse?

THÉRÈSE, gaîment.

AIR : Papa et maman.

Oui, chaque matin,
Au marché voisin
Je vais encore
Avant l'aurore :
Lorsque l'on n'a pas
D' servante ici-bas,
Il ne faut pas
R'gretter ses pas.

BERNARD, montrant la porte de Perrin, et faisant signe de parler bas.

De votre oncl' ménageons la tête.

THÉRÈSE.

Dans Paris il court
Dès le point du jour :
(Montrant le pain et le lait.)
V'là son déjeuner que j'apprête.
Je me dépêchais ;
Car je me disais :
Ne tardons pas trop,
Et rentrons bientôt...
(Lui souriant.)
Quelqu'un, je crois, m'attend là-haut.

ENSEMBLE.

Oui, chaque matin,
Mon amour soudain
M'éveille encore,
Avant l'aurore ;
Et me dit tout bas :
Viens, ne tarde pas,
Le bonheur conduira tes pas.

THÉRÈSE, souriant.

Vous veniez finir notre armoire, n'est-ce pas?

BERNARD, gaîment.

J'allais me mettre à l'ouvrage. (Otant son bonnet et retroussant ses manches.) C'est commode, tout de même, d'avoir apporté un établi dans cette petite cuisine, qui ne servait pas à grand'chose.

THÉRÈSE, soupirant.

O mon Dieu! à rien du tout... par de bonnes raisons.

BERNARD.

Ça fait qu'en passant, je puis donner un coup de rabot à votre mobilier; et plus tard, ça fera mon cabinet de travail.

THÉRÈSE, posant le pain et le lait.

Sur quoi aviez-vous donc besoin d'un conseil, tout-à-l'heure?

BERNARD, avec embarras.

Oh! sur rien... Une affaire de menuiserie... une persienne qui vient tout de travers...

THÉRÈSE, le regardant.

Vous mentez, monsieur Bernard.

BERNARD.

Moi?...

THÉRÈSE, le menaçant.

Vous mentez; ce n'est pas cela.

AIR de la Fiancée du Poitou.

Car vous avez rougi,
Et j'en étais bien aise :
Je m' disais, n' vous déplaise :
Dès qu'il s'ra mon mari...
Il n' pourra pas, je gage,
Me tromper en ménage...
Sans qu' je l' sache, avant lui!

BERNARD, riant.

Vous croyez?

THÉRÈSE.

Ensuite... depuis deux jours... vous êtes triste... inquiet?

BERNARD, à part.

Est-ce qu'elle aurait vu mon jeune homme? (Haut.) Moi? du tout...

THÉRÈSE, vivement.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas triste, malheureux; quand notre mariage est encore retardé... Ah! bien! c'est joli!...

BERNARD.

Si fait... Qu'est-ce que je dis donc?... je suis furieux!... Mais pourquoi mon mariage est-il retardé?

THÉRÈSE.

C'est tout simple : vous savez combien j'aime mon oncle?...

BERNARD.

Et moi donc! je me mettrais au feu pour lui! le citoyen Michel Perrin... un si brave homme!

THÉRÈSE.

Et un si bon cœur! si attaché à ma mère! Quoiqu'il ne fût pas riche!... un pauvre petit curé de campagne, c'est tout dire!... il nous envoyait sans cesse de l'argent, des cadeaux; et quand il est arrivé ici pour chercher un asile, a-t-il été désolé de ne plus trouver... que moi seule!... (Elle essuie une larme.)

BERNARD, vivement.

Et moi, qui ne vous abandonnerai jamais... ni votre oncle non plus. Mais comment ont-ils eu le cœur de le renvoyer de sa cure? si celui-là a jamais conspiré, par exemple!

THÉRÈSE.

Ce ne sont pas les habitants... il en était adoré. Et d'ailleurs il ne se mêlait de rien que de donner aux pauvres. Mais v'là qu'un beau jour, on entend battre la générale : c'étaient les repré-

sentants, qui étaient furieux de ce qu'on n'avait pas trouvé de suspects dans la commune, et qui venaient en chercher eux-mêmes.

BERNARD.

De suspects?... Ah! oui... les plus braves gens!...

THÉRÈSE.

Mon oncle ne pouvait pas manquer d'en être. Il fut obligé de se sauver, la nuit, sans ressources!... et pendant trois ans, nous n'avons su ce qu'il était devenu.

BERNARD.

Ah! Dieu merci!... ce temps-là ne reviendra plus!... Mais qu'est-ce que tout ça fait à notre mariage?... V'là votre oncle auprès d'vous... il ne peut manquer d'avoir une bonne place...

THÉRÈSE, soupirant.

Il ne la tient pas encore!...

BERNARD.

Laissez donc! un homme qui est instruit comme... la Bibliothèque nationale!... qui s'rait de l'institute d'Égypte, s'il voulait?

THÉRÈSE.

Oui, mais il est si simple! si timide!... un enfant lui ferait croire ce qu'il voudrait!... Tous les matins, il court pour trouver d'anciens camarades de collége, qui pourraient lui être utiles... Il n'en rencontre pas un.

BERNARD.

Comment fait-il donc son compte?

THÉRÈSE.

D'abord, il ne sort jamais sans se perdre; ensuite, il s'arrête à chaque pas pour lire les affiches sur les murs.

BERNARD, riant.

Diable!... il doit rentrer tard.

THÉRÈSE.

Pendant ce temps-là, il faut vivre... la couture ne va pas fort.

BERNARD.

C'est comme la menuiserie.

THÉRÈSE.

Toutes mes économies y ont passé... (le regardant en dessous.) et même celles d'une autre personne...

BERNARD, embarrassé.

Comment?

THÉRÈSE, de même.

Oui, plus d'une fois, j'ai trouvé dans mon panier à ouvrage des secours... ses petites épargnes, sans doute?... Vous direz à cette personne que je ne veux plus de cela, entendez-vous, monsieur Bernard?

BERNARD, vivement.

Et pourquoi donc, mamzelle? Est-ce que mon argent n'est pas le vôtre? Et puisque nous devons nous marier.

THÉRÈSE.

Justement... c'est alors que vous vous tueriez pour nourrir toute la maison! Je n'entends pas cela... voilà pourquoi j'ajourne le mariage.

BERNARD.

Mais pourtant...

THÉRÈSE.

Du reste, faut pas vous tourmenter... j'ai encore de quoi aller pendant quelque temps! (A part, en regardant une pièce de monnaie.) Oui, une pièce de trente sous pour notre dîner... c'est la dernière... (avec un soupir.) et elle me coûte cher!

SCÈNE III.

LES MÊMES; MICHEL PERRIN, en dehors.

MICHEL PERRIN, dans la rue.

Thérèse!... Thérèse!

THÉRÈSE, à Bernard.

C'est lui! (Allant à la fenêtre.) Où êtes-vous donc, mon oncle?

MICHEL PERRIN.

Dans la rue, ma bonne.

THÉRÈSE.

Eh bien! montez donc!...

MICHEL PERRIN.

Je ne peux pas, je suis en fiacre... jette-moi trente sous... j'ai oublié de prendre de l'argent.

THÉRÈSE, à part.

Je crois bien!... (Enveloppant sa pièce dans du papier.) Adieu, notre dîner... (Jetant le papier par la fenêtre.) Voilà, mon oncle.

MICHEL PERRIN.

Merci, ma bonne.

THÉRÈSE, à part.

Heureusement que le déjeuner est payé. (A Bernard.) Ah! çà, monsieur Bernard, soyez gai... que ce pauvre oncle ne se doute jamais qu'il peut m'être à charge, au moins.

BERNARD.

Soyez donc tranquille. Je veux qu'il se donne au diable, tout curé qu'il est... Vous croyez que j'irais lui dire que depuis qu'il est ici... vous ne savez comment suffire!... Pauvre cher homme, il y aurait de quoi le tuer... Laissez donc... je ne suis pas si maladroit, et... Chut! le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MICHEL PERRIN, entrant par le fond.

MICHEL PERRIN.

Ouf!... cent deux marches tout d'une haleine... ça n'est pas mal, à mon âge... Et ce cocher qui me demandait pour boire!... comme je lui ai dit: « Citoyen cocher, mon cher ami... la « plus belle fille ne peut donner que... » (Donnant une poignée de main à Bernard.) Bonjour, mes enfants! bonjour, Bernard.

BERNARD *.

Salut, citoyen Perrin.

* Thérèse, Perrin, Bernard.

MICHEL PERRIN, embrassant Thérèse.

Et toi, ma petite Thérèse!... (La regardant avec attendrissement.) je ne t'ai pas vue d'aujourd'hui, et si tu savais quel plaisir j'ai à te regarder... (A Bernard.) C'est qu'elle ressemble à sa mère, à ma bonne Madeleine...

AIR de Teniers

Oui, plus je vois ma Thérèse chérie,
Plus je crois revoir dans ses traits,
Ceux d'une sœur, ceux d'une amie...
Oui, c'est elle que j'adorais!
(La regardant avec émotion.)
Dans ses yeux sa bonté respire...
C'est son regard pour me charmer,
C'est sa bouche pour me sourire...

THÉRÈSE, tendrement.

Et c'est son cœur pour vous aimer.

PERRIN.

Et sa petite moue, quand elle me grondait... parce qu'il faut vous dire qu'étant jeune, je n'avais jamais le sou.

BERNARD, à part.

Il me semble qu'à présent c'est absolument la même chose.

PERRIN, toujours attendri.

Et c'était Madeleine qui me glissait la pièce blanche, pour retourner au séminaire... Pauvre sœur!... et dire que je suis arrivé trop tard!

THÉRÈSE, avec tendresse.

Allons, mon oncle, ne parlons pas de cela.

PERRIN, se remettant.

Tu as raison... il ne faut pas s'attendrir, quand on a des affaires!... Mais c'est égal, je ne mourrai content que lorsque je t'aurai vue heureuse, mariée à un honnête garçon de ma connaissance...

(Il regarde Bernard de loin.)

THÉRÈSE, à part.

Cher oncle!

PERRIN, allant à Bernard qui est à l'autre bout du théâtre, et lui montrant Thérèse, qui va auprès de la cheminée.

Dis donc, Bernard, j'ai trouvé le cadeau que je veux lui faire le jour de vos noces... une demi-douzaine de couverts d'argent... Ne dis rien!... J'ai déja vu l'orfèvre!... c'est la première chose que j'acheterai... dès que je serai en fonds.

BERNARD, à part.

Qui est-ce qui ne se mettrait pas en quatre pour un brave homme d'oncle comme ça!...

PERRIN, haut.

Ah! çà! Bernard, tu venais nous demander à déjeuner?

BERNARD.

Moi?... Oh! non...

PERRIN.

Ne vas-tu pas faire des façons?... Thérèse, dis-lui donc que c'est ridicule.

THÉRÈSE, près de la cheminée.

Certainement, monsieur Bernard! j'ai compté sur vous.

BERNARD.

Ah! si vous avez compté... c'est différent.

(Il passe à la droite du théâtre.)

PERRIN, se frottant les mains.

Et tiens-toi bien, mon enfant. Si Bernard est comme moi, ton déjeuner trouvera à qui parler! Le grand air... la satisfaction...

BERNARD, vivement.

Vous avez donc réussi?

THÉRÈSE, venant auprès de son oncle *.

Comment, mon oncle?

PERRIN, d'un air triomphant.

Ah! vous ne vous y attendiez pas... toi, surtout, Thérèse, qui me répétais sans cesse que je n'en viendrais jamais à bout...

THÉRÈSE.

Vous avez une place!...

PERRIN.

Que ne demandes-tu tout de suite si je ne suis pas second consul?... Ça ne marche pas si vite, mes enfants!... mais les choses sont en bon train.

THÉRÈSE.

Vous avez donc trouvé vos anciens camarades de Juilly!

PERRIN.

Précisément.

BERNARD, regardant Thérèse.

C'est-il heureux!

THÉRÈSE.

Contez-nous donc cela, mon oncle.

PERRIN.

J'ai d'abord été chez Camus... tu sais, le petit Camus... Oh! non, tu ne sais pas! un ancien camarade... Il venait d'être nommé directeur de l'enregistrement des Bouches-du-Rhône, et il était parti.

THÉRÈSE.

Parti!...

PERRIN.

Ensuite, chez le gros Brigonnet... un tapageur!... Il est colonel à l'armée du Danube.

THÉRÈSE.

Ainsi, vous ne l'avez pas vu non plus?...

PERRIN.

Ne voulais-tu pas qu'il quittât le Danube pour me recevoir? Mais le troisième n'était pas parti, lui!

BERNARD.

Ah!

PERRIN.

Un inspecteur-général des vivres!... j'avais son adresse : faubourg du Roule, n° 87. Et jugez de mon bonheur!... c'était son jour d'audience!

THÉRÈSE.

Enfin!

PERRIN.

Il n'y avait qu'une chose qui me déplaisait...

* Bernard, Perrin, Thérèse.

tout en marchant, je me disais : Un jour d'audience... c'est indiscret!... Il y aura une foule... et puis, le plaisir de me voir... il va bousculer ses affaires... renvoyer tout le monde!

BERNARD, souriant.

Oh! il n'y avait pas de danger!...

PERRIN.

Enfin, j'allais toujours... Quand je crois être arrivé, je lève le nez pour chercher mon n° 87... faubourg du Roule... et je lis au coin d'un mur : « Place de la Bastille!... »

BERNARD.

Comment?

PERRIN.

Ah! ah! je dis : ce n'est pas encore là!... J'entre chez un cordonnier pour savoir un peu dans quel pays je me trouvais. (Riant.) Juste! à l'autre bout de Paris!... Il paraît qu'au lieu de tourner à gauche, j'avais pris à droite!

THÉRÈSE.

Là!... voyez donc!... s'exténuer ainsi!...

PERRIN.

J'en ai été bien dédommagé!... (à Thérèse.) imagine que la femme du cordonnier était du pays... une brave Normande... Nous avons causé de nos amis, de mes bons paroissiens!... Et si tu avais vu quel ménage uni!... des enfants charmants!... Je leur ai donné une leçon de lecture, tout en me reposant... ça me faisait un plaisir!... ça me rappelait le bon temps... quand j'étais entouré de mes marmots, et qu'après la leçon, je les faisais danser avec mon violon.

BERNARD.

Vous les faisiez danser... un curé?

PERRIN.

Eh bien! le grand mal!... (L'imitant.) Vous les faisiez danser? un curé! Qu'est-ce qu'il y a donc là de si terrible ?... Ah! dam! je n'étais pas toujours à gronder, à sermonner!... et j'avais mon système, qui en valait bien un autre.

AIR de Paris et le Village.

D'un malade, dès le matin,
Quand je soulageais la souffrance!
Quand je pouvais obliger un voisin,
Tendre la main à l'indigence!...
Dans un ménage quand la paix
Par mes soins était ramenée...
En bon curé, moi je croyais
Avoir bien rempli ma journée!

THÉRÈSE.

Enfin, vous êtes retourné chez votre inspecteur des vivres...

PERRIN.

Ah! bien oui!... l'heure de l'audience était passée... je n'en pouvais plus!... Mais je me suis dit : Voilà les choses en bon train, je puis me donner le plaisir de revenir en voiture.

THÉRÈSE.

Vous avez bien fait. (Souriant.) Mais gageons, mon oncle, que vous avez été enchanté de vous être trompé?

PERRIN.

Comment?... cette petite voudrait me faire croire que j'ai peur de mes anciens amis...

THÉRÈSE, le menaçant du doigt, en riant.

Hum !...

PERRIN.

Du tout... (Bas, à Bernard.) C'est que c'est la vérité ! (Haut.) J'irai demain.

THÉRÈSE.

Ce ne sera plus jour d'audience; vous ne le trouverez pas.

PERRIN.

Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait humainement tout ce que je pouvais : je lui écrirai...

THÉRÈSE.

Aujourd'hui?

PERRIN.

Vraiment, ma bonne Thérèse, tu es sans pitié! Tu vois ce pauvre Bernard qui tombe d'inanition...

BERNARD.

Oh ! ce n'est pas pour moi, citoyen Perrin.

PERRIN.

C'est pour toi comme... pour les autres. (A Thérèse.) Et ta crême qui s'en va!...

THÉRÈSE, courant à la cheminée.

Voilà, voilà, mon oncle!...

BERNARD, à part.

Je vois que le mariage n'est guère plus avancé.

(Il va prendre une petite table qui est auprès de la croisée, et la place au milieu du théâtre.)

PERRIN, s'asseyant à un bout de la table.

A propos, Bernard, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a parlé de toi...

BERNARD, troublé.

Un jeune homme en cadenettes?

PERRIN.

Qui est-ce qui te parle d'un jeune homme en cadenettes?... Du tout, c'est ton maître menuisier, qui t'a remis, à ce qu'il m'a dit, un journal pour moi.

BERNARD, le tirant de sa poche.

Ah! c'est juste... le journal des frères Chaigneau, que vous aviez demandé.

PERRIN, assis.

Je lirai cela après déjeuner. Mets-le là, sur la table. (Désignant celle où sont ses papiers.—A lui-même.) Cette armée de réserve qui file sur Genève occupe tout Paris... on ne peut pas deviner sa destination.

BERNARD.

C'est vrai... on fait des enrôlements, des revues! encore une pour demain, au Carrousel; cinq régiments!...

PERRIN.

Ça doit être un beau coup-d'œil! Ah! ah! cela donne à penser aux mécontents...

(Pendant ce temps Thérèse met sur la table une serviette, des tasses et des cuillers.)

BERNARD, secouant la tête.

Hum! il y en a encore, des mécontents!! Eh! tenez, j'ai un ami... (A part.) Au fait, si je le consultais sans avoir l'air...

PERRIN, mangeant une croûte.

Eh bien! tu as un ami?...

BERNARD, s'asseyant à l'autre bout de la table.

Qui est si fièrement embarrassé... un camarade d'Arcole!

PERRIN, à Thérèse. *

Tu n'as pas oublié la cassonnade, ma bonne? (A Bernard.) Va toujours, je t'écoute.

BERNARD.

Avant d'aller en Italie, il avait brûlé quelques cartouches... là-bas, vous savez bien... cette autre guerre... si triste!...(poussant un soupir.) vu que l'ennemi parlait français comme nous, et qu'il se battait à faire plaisir à voir!

PERRIN, soupirant aussi.

(Il coupe des tartines.)

Ah! oui.

BERNARD.

Mon camarade, qui était dans les bleus, rencontre un jour les autres... Aux premiers coups il tombe!... il allait être haché; quand l'officier ennemi, un jeune homme, l'aperçoit!

AIR : Époux imprudent.

Près de lui soudain il s'élance,
Il le relève, il le défend...
A son courage il dut son existence.

PERRIN, attendri.

Digne jeune homme!

BERNARD, vivement.

Ah! pour lui sûrement
Chacun de nous en aurait fait autant!
De pareils traits ne doiv'nt pas vous surprendre...
Entre ennemis nobles et généreux,
Lorsque l'on parl' la mêm' langue tous deux,
Il est si facil' de s'entendre.

PERRIN, enchanté.

C'est très bien!... Mais je ne vois là rien d'embarrassant.

BERNARD.

Attendez donc; c'est que mon ami a rencontré son petit officier... ici, à Paris!

PERRIN.

Eh bien!

BERNARD, s'échauffant.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y vient faire?

PERRIN, froidement.

Eh bien! est-ce que cela le regarde...

BERNARD, s'animant.

Songez donc qu'il était déguisé, et que le parti pour lequel il s'est battu ferait croire naturellement...

PERRIN, souriant.

Tu crois qu'il viendrait faire un 18 brumaire aussi, lui?... Ps't! il ne s'est pas levé assez matin pour ça! D'ailleurs, qu'est-ce que veut ton camarade? sur de simples soupçons... le dénoncer? faire le métier le plus vil, le plus lâche: celui d'espion!

BERNARD, repoussant cette idée.

Ah!

PERRIN, sérieusement.

Qu'il y prenne garde, Bernard! l'honneur d'un soldat doit être pur et sans tache! Le secret d'un ami est pour tout honnête homme, comme le secret du confessionnal; il doit mourir dans le sein de celui qui l'a reçu. (Changeant de ton.) Qui te dit, d'ailleurs, que ce jeune homme n'est pas à Paris pour toute autre chose?... pour faire sa soumission, pour prendre du service? il est peut-être de l'armée de réserve!

BERNARD, avec joie.

Vous croyez?

PERRIN.

Laissons faire le premier consul, mes enfants! il n'est pas maladroit, voyez-vous; et dès que le gouvernement pense que...

THÉRÈSE, posant la casserole sur la table.

Allons, laissez là le gouvernement, et déjeunez.

PERRIN, gaîment.

Thérèse a raison! laissons le gouvernement tranquille, et déjeunons!... (A Thérèse.) Mets-toi là, ma petite... entre nous deux. (Thérèse s'assied à table entre Bernard et Perrin.) Une odeur excellente, ce café!... Chère enfant! c'est que maintenant c'est toute ma joie!... (Regardant Thérèse.) Je la vois encore, quand elle est venue m'ouvrir la porte!... sa petite mine... une toilette modeste... avec sa petite croix au cou... (La regardant avec surprise.) Eh bien! Thérèse, où est-elle donc, ta croix?

THÉRÈSE, embarrassée.

Ma croix!...

PERRIN.

C'est celle de ta mère... elle ne doit jamais te quitter... Elle n'est pas perdue, j'espère?

THÉRÈSE, embarrassée.

Non... non, mon oncle... je l'ai donnée... hier matin à raccommoder.

BERNARD, naïvement.

Bah! vous l'aviez encore hier soir... (Thérèse lui marche sur le pied.) Oh!...

PERRIN.

Qu'est-ce que c'est?

BERNARD.

Rien... rien... citoyen Perrin... j'ai rencontré le pied de la table...

PERRIN.

Mais, enfin, cette croix?...

BERNARD, sans voir les signes de Thérèse.

Mon Dieu! il ne faut pas vous inquiéter, allez... c'est qu'elle n'ose pas vous dire... ça arrive tous les jours, dans nos états!... Un moment de gêne, un surcroît de dépenses... qu'on n'attendait pas...

* Bernard, Perrin.

PERRIN, frappé.

Ah!... j'entends!...

(Il se lève lentement et jette sa serviette sur sa chaise.)

THÉRÈSE.

Eh bien! mon oncle... qu'avez-vous donc?

PERRIN, ému.

Rien!... rien... je n'ai plus faim.

THÉRÈSE, se levant.

Comment... vous qui tout-à-l'heure...

PERRIN, de même.

Oui, je croyais... on s'imagine, comme ça... que le grand air... l'exercice... et puis, pas du tout... c'était une fausse faim.

THÉRÈSE, allant à lui.

Ah! mon oncle, je vais croire que mon café...

PERRIN, plus ému.

Ton café, chère enfant!... il est comme toi... ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait au monde! (L'embrassant sur le front et d'une voix émue.) Et moi qui ne m'apercevais pas!... Pauvre petite!... un ange!... qui se sacrifie... (Essuyant une larme.) Ah! ça ne peut pas durer comme ça...

(Il rentre dans sa chambre qui est à gauche.)

SCÈNE V.

BERNARD, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, après un silence.

Là!... vous avez fait de belle besogne!

BERNARD, interdit.

Est-ce que je pouvais deviner?... Est-il susceptible!

(Il se lève, et place la table auprès de la fenêtre.)

THÉRÈSE.

Il y avait une heure que je vous marchais sur le pied... mais vous ne comprenez rien. Il sait maintenant que ma croix est en gage, et il est capable de se laisser mourir de faim...

BERNARD.

Allons, mamzelle, ne pleurez pas; il faut absolument la ravoir, cette croix.

THÉRÈSE.

Et comment?

BERNARD, tâtant ses poches.

Je m'adresserais bien au bourgeois; mais je suis déja en avance d'une quinzaine.

THÉRÈSE.

Attendez!... j'ai un mémoire chez une belle dame... qui me renvoie toujours; ces gens riches, ça ne paie jamais! Mais aujourd'hui, je la prierai tant...

BERNARD.

Je vas vous accompagner...

THÉRÈSE.

Non; restez près de mon oncle...

BERNARD, voulant prendre son bras.

Pourquoi donc?... nous reviendrons plus vite.

(La porte du fond s'ouvre, Jules paraît.)

THÉRÈSE.

Ah!... un étranger...

BERNARD, à part.

C'est mon diable de jeune homme! Je ne pouvais pas l'échapper.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; JULES, habillé à la mode du temps.

JULES*.

Eh! le voilà, ce cher Bernard! Parbleu! j'arrive à temps... tu ne m'attendais pas!

BERNARD, embarrassé.

Non, vraiment... Je suis enchanté...

JULES.

J'ai passé chez ton maître menuisier, qui m'a dit que tu ne bougeais plus d'ici. (Regardant Thérèse.) Je n'en suis pas étonné.

THÉRÈSE, à Bernard, bas.

C'est un de vos amis?

BERNARD, de même.

Oui... Une connaissance de l'armée. (Haut.) J'allais sortir...

JULES.

J'en suis fâché; car il faut que je te parle.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, que je ne vous gêne pas, messieurs... causez tout à votre aise... je me sauve.

BERNARD.

Comment! Mais permettez...

AIR de la Valse du duc de Reichstadt.

Il faut accompagner sa femme.

THÉRÈSE.

Restez donc tous les deux,
Dès que l'amitié vous réclame,
Restez donc, je le veux.
(A mi-voix.)
D'avance faites vos études,
Puisqu'on doit nous unir...
Prenez les bonnes habitudes
(En riant.)
Et tâchez d'obéir.

ENSEMBLE.

BERNARD et JULES.

Puisque l'amitié { me / vous } réclame,
Demeurons tous les deux;
Il faut obéir à sa femme:
{ Je me rends / Rendez-vous } à ses vœux.

THÉRÈSE.

Puisque l'amitié vous réclame,
Restez donc tous les deux:
Il faut obéir à sa femme;
Restez donc, je le veux.

(Elle sourit à Bernard, fait une petite révérence à Jules, et sort par le fond.)

* Thérèse, Bernard, Jules.

SCÈNE VII.

BERNARD, JULES.

JULES, regardant sortir Thérèse.

Très jolie, ma foi ! je t'en fais mon compliment. (Voyant son air contraint.) Ah ! çà, mais dis-moi donc, Bernard, tu me fais une singulière figure : est-ce que tu as déja oublié...

BERNARD, vivement.

Que je vous dois la vie? Non vraiment; et plùt au ciel que je pusse vous rendre le même service, au prix de tout mon sang ! vous verriez que Bernard n'est point un ingrat. Mais c'est justement parceque je vous suis dévoué, parce que je sais que vous êtes un brave et digne jeune homme, que votre présence ici me fait trembler. J'ignore quel est votre nom, votre rang; mais le drapeau sous lequel je vous ai connu, le parti que vous défendiez : tout me dit que vous courez des dangers à Paris.

JULES, froidement.

Aucun.

BERNARD, étonné.

Comment! vous avez donc renoncé?...

JULES, de même.

Absolument.

BERNARD, avec joie.

Est-il possible?

JULES.

Nous suivions une fausse route. La guerre civile! des déchirements intérieurs! lorsque nous voulons tous la gloire et le bonheur de notre belle France! Fi donc! c'était une folie!... j'ai changé de projet.

BERNARD, lui serrant la main.

Ah! vous n'imaginez pas le bien que vous me faites. Maintenant, disposez de moi, de ces jours qui vous appartiennent : je serai fier de les exposer pour vous.

JULES, lui tendant la main.

Touche là : j'y comptais.

BERNARD.

Auriez-vous quelque insulte à venger?

JULES.

Non!... (Se reprenant.) Mais, avant tout, pourquoi as-tu donc quitté le service si jeune?

BERNARD, montrant sa main.

Rapport à une blessure...

JULES.

Qui ne t'empêchait pas de manier un fusil.

BERNARD, souriant.

Non, mais un peu d'humeur.... un passe-droit...

JULES, à part.

Nous y voilà. (Haut.) Et si l'on t'offrait l'occasion de regagner le grade que tu mérites?

BERNARD.

Comment?

JULES, baissant la voix.

Chut!... Une expédition secrète se prépare.

BERNARD, à part.

L'oncle avait raison.... l'armée de réserve. (Haut.) Une expédition pour le bien de la France?

JULES.

Pour le bien de la France.

BERNARD, se grattant l'oreille.

Diable!... Un grade?

JULES.

Et cinquante louis d'avance.

BERNARD, étourdi.

Cinquante louis! Dieu! une fortune! Ce pauvre oncle! Thérèse! je pourrais les secourir, me marier à mon retour! (Haut.) C'est dit, je suis prêt.

JULES, lui donnant un papier.

Mets ton nom là-dessus.

BERNARD, gaîment, et allant à la table pour signer.

De tout mon cœur! et vous verrez un luron qui ne boudera pas. (Regardant le papier.) Tiens! quels drôles de noms! Il n'y a donc pas d'anciens camarades? (Lisant.) « Lecogneux, Landri, Jean Durand... »

JULES.

C'est moi.

BERNARD, le regardant.

Vous? Laissez donc! vous ne vous appelez pas Jean Durand! vos soldats vous donnaient un titre...

JULES, avec impatience.

Qu'importe?

BERNARD, jetant le papier sur la table et allant à lui.

Ah! un moment! des noms supposés!

AIR : Les Russes m'ont rendu visite.

On n'y met point tant de mystère
Lorsque l'on va droit son chemin.
Cette entreprise à l'honneur est contraire;
Oui, maintenant j'en suis certain:
Je veux savoir quel est votre dessein...
Parlez, monsieur, tout ici vous accuse!...
A vos projets comment peut-on
Prêter son bras... quand on refuse
De leur prêter le secours de son nom?

JULES.

Quelle idée!

BERNARD.

Non, monsieur; et j'exige avant tout que vous me disiez...

JULES.

Eh bien! puisqu'il le faut absolument... Silence! voici quelqu'un.

(Il lui serre la main.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN, sortant de sa chambre; il a l'air rêveur.

PERRIN, à lui-même.

Oh! ça ne peut pas durer comme ça! (Il aper-

çoit les deux jeunes gens.) Hein! qu'est-ce que c'est?

BERNARD *.

Ne faites pas attention, cher oncle! un de mes amis... le citoyen...

JULES, l'interrompant.

Jean Durand.

PERRIN, préoccupé.

Le citoyen Jean Durand?... il vient nous demander à dîner. (A part, se reprenant.) Oh! qu'est-ce que je dis donc?

BERNARD.

Du tout, c'est pour une affaire...

JULES.

Une commande très pressée.

PERRIN, passant à droite, et s'asseyant près de la table.

Bien!... bien!... causez, mes enfants; que je ne vous gêne pas.

BERNARD, bas à Jules.

Impossible, devant lui. (Montrant la porte de la cuisine.) Mais j'ai là mon atelier.

JULES, bas.

A la bonne heure... car je ne te quitte pas que tu ne sois des nôtres.

BERNARD, l'entraînant.

Et moi, que je ne sache tout... Venez! venez!

(Ils disparaissent.)

SCÈNE IX.

MICHEL PERRIN, assis, à lui-même.

Oh! bien décidément, ça ne peut pas durer comme ça... Pauvre petite!... Et moi, qui ne m'aperçois de rien...je me promène, je dors, je mange!... (avec un soupir.) je mange deux fois plus qu'à l'ordinaire!.. c'est vrai, ça a l'air d'un fait exprès... L'inquiétude, l'agitation, me donnent des appétits désolants!... Et voilà vingt-deux jours... oui, ma foi, je suis arrivé le premier décadi... vingt-deux jours que je vis à leurs dépens... qu'ils se privent de tout, qu'ils vendent même!... (Il se lève, et marche avec agitation.) Ah! Michel! Michel! toi qui devrais être leur appui, leur providence... (D'un ton résolu.) Allons, il faut prendre un parti... il faut travailler, n'importe à quoi... Après tout, j'ai des bras comme un autre, et je ne vois pas pourquoi un ancien curé...

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme.

Par malheur, je ne sais rien faire;
(Montrant la cuisine.)
Souvent j'ai voulu m'essayer
Avec Bernard... j'en désespère!
Je suis très mauvais menuisier!...
J'ai beau me retrousser la manche,
Et me démener comme un fou...
(Faisant le signe de scier.)
Je prends mon genou pour la planche,
(Faisant le signe de clouer.)
Et je prends mon doigt pour le clou.

Et alors ce sont des histoires de compresses et de cataplasmes à n'en plus finir! Mais il y a d'autres occupations... des écritures... (Il aperçoit le journal sur la table.) Ah! ce journal! voyons un peu dans les annonces... (il s'assied, et prend le journal.) car les amis... je n'y compte plus... D'ailleurs, il n'y a pas un moment à perdre. (Parcourant le journal.) Hum! « On desire trouver « un homme instruit et probe... » Voilà mon affaire! « qui soit en état de verser vingt mille « francs dans un fonds de commerce... » Votre serviteur... Allez donc demander vingt mille francs à un homme qui n'a jamais pu mettre deux sous de côté. (Lisant toujours.) « Armée de « réserve.. » Voilà mon malheur, c'est que je n'ai jamais eu d'armée de réserve!... (Regardant toujours le journal.) « Le ministre de la police générale rappelle l'arrêté des consuls du 7 ventôse...» Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là! « Signé FOUCHÉ. » (Avec joie.) Fouché! est-ce que ce serait Joseph Fouché...mon meilleur ami, mon camarade des Oratoriens? Par exemple, celui-là n'aurait rien à me refuser... (S'arrêtant.) Oh! non! quelle apparence! lui, ministre!... Et pourquoi pas, on a vu tant de choses... Il avait de l'esprit, bon enfant, mais adroit et rusé comme un chat... Il aurait bien pu se faufiler... (Se levant.) Si j'y allais? Non; s'il me recevait mal, je serais forcé de ne plus l'aimer... j'aime mieux lui écrire; s'il ne me répond pas, je dirai : ce n'était pas lui, et il n'en sera ni plus ni moins... (Courant à la table.) C'est cela! J'ai justement là une feuille de papier... je n'en ai qu'une, par exemple, mais je ne peux pas l'employer pour une meilleure occasion! (S'asseyant, et prenant la plume.) Mon pauvre Joseph! la main me tremble rien que d'y penser... (Écrivant.) «Citoyen ministre...» (A lui-même.) Il ne peut pas m'avoir oublié, nous étions *faisans* à Juilly, et plus tard, répétiteurs de philosophie à Nantes... Mais maintenant qu'il est ministre, il ne se souviendra peut-être plus d'avoir été philosophe... (Écrivant.) «Citoyen ministre!» (On frappe au fond.) Entrez!

SCÈNE X.

MICHEL PERRIN, à la table; FOUCHÉ, en redingote bleue, très simple, du matin.

FOUCHÉ, au fond.

Je crois que je me suis trompé de porte.

PERRIN, écrivant.

« J'ai l'honneur de te demander... » Je n'ai jamais beaucoup aimé le tutoiement républicain; mais entre camarades... (écrivant.) « de te « demander une audience particulière. »

FOUCHÉ, à part.

Le plus sûr est de m'informer. (A Perrin.) Le citoyen Michel Perrin?

* Jules, Bernard, Perrin.

PERRIN, levant le nez.

C'est ici... (Voulant le faire asseoir.) Donnez-vous donc la peine...

FOUCHÉ, le regardant, à part.

Eh! mais! c'est lui! oui, vraiment! Bon Michel!... Il n'est pas changé.

PERRIN, la plume en l'air.

Puis-je savoir ce qui me procure?...

FOUCHÉ.

Je viens de la part... d'un de vos amis...

PERRIN, cherchant.

Un de mes amis?

FOUCHÉ, à part.

Il ne me reconnait pas!

PERRIN, à part.

Ah! peut-être mon directeur des vivres qui envoie... (Haut.) Mille pardons, citoyen, je suis à vous... c'est que j'écris à mon ami Joseph...

FOUCHÉ.

Joseph Fouché? le ministre?

PERRIN, vivement.

Décidément, il est donc ministre!... Ah! vous le connaissez aussi?

FOUCHÉ.

Fouché!... Beaucoup.

PERRIN.

Ah! vous le connaissez!... et dites-moi, est-il toujours bon enfant? Croyez-vous qu'il me recevra bien?

FOUCHÉ, souriant.

Lui!... il est capable de venir vous voir le premier.

PERRIN.

Ah! bah!... comment saurait-il jamais que je suis ici?... Pauvre homme!... il ne peut pas?...

FOUCHÉ.

Pourquoi donc? dans sa position, on doit lui rendre compte de toutes les personnes qui arrivent à Paris; il aurait pu voir votre nom... et le nom d'un ami d'enfance est si doux à retrouver!... On le croit dur, insensible, parce qu'il estime ce qu'ils valent tous ceux qui l'environnent! Mais, un ami, un véritable ami! ce serait une bonne fortune inespérée... et s'il sait que vous êtes à Paris, depuis un mois, sans être venu le voir! comment donc, se dira-t-il, parce que je suis ministre, je crois que Michel fait le fier.

PERRIN.

Le fier!... moi!... ah!... un si bon *faisant!* (Souriant.) Mais ce nom de Michel... Il vous a donc parlé de moi?...

FOUCHÉ.

Sans doute.

PERRIN, ému.

Est-il possible!... il n'a pas oublié ce temps où tout était commun?...

FOUCHÉ, vivement.

Les livres, les pensums du père VIEL...

PERRIN.

Les confitures que son père lui envoyait...

FOUCHÉ, s'animant.

Toujours partage égal!...

PERRIN, de même.

Oh! non... il avait déja de l'ambition... il lui fallait toujours les tartines les plus longues... mais c'était juste... il me donnait un coup de main dans mes thêmes.

FOUCHÉ, vivement.

Que vous lui rendiez dans ses querelles...

PERRIN, souriant.

En coups de poings! c'est vrai! j'étais petit... mais tout nerfs!... Je me rappelle, entre autres, un superbe combat... le combat des Horaces... trois contre trois.

FOUCHÉ, retrouvant ses souvenirs.

Oui, oui... Joseph venait d'être renversé...

PERRIN.

D'un coup de *Gradus ad parnassum!*

FOUCHÉ.

Vous vous élancez comme un lion.

PERRIN, fermant les poings.

Comme un tigre! et je reçois la plus belle tape!...

FOUCHÉ, le regardant avec intérêt, et montrant le sourcil.

Là!... là!...

PERRIN, s'animant.

Mais j'étends mon gaillard!... pas du tout... je ne voyais pas un grand...

FOUCHÉ, vivement.

Mathieu...

PERRIN.

Qui accourait derrière moi...

FOUCHÉ, s'oubliant.

C'est alors que je te crie : « Prends garde à toi, « Michel! »

PERRIN, interdit, et le regardant.

Comment! tu m'as crié : Vous m'avez... tu... toi?

FOUCHÉ, lui ouvrant ses bras.

Eh!... allons donc!... voilà une heure que tu aurais dû me sauter au cou!...

PERRIN, dans ses bras.

Joseph!... mon bon Joseph!... (d'une voix émue.) il serait possible!... Oh! oui, c'est toi... c'est bien toi!... car tu as les larmes aux yeux!

FOUCHÉ, attendri.

Michel!...

PERRIN, s'essuyant les yeux.

Ah! que ça fait de bien!... Je ne t'aurais pas reconnu!... comme tu es changé, mon pauvre Joseph... mais c'est égal!...

AIR de Colalto.

Oui, je retrouve tous ses traits
Que j'ai chéris dès mon enfance!...
Et, j'en suis sûr, même au fond d'un palais,
Ton cœur n'a point changé dans cette longue absence.
(Le regardant.)
Non, je le vois... et cet air attendri
Doit m'enlever toute crainte sinistre!...

FOUCHÉ, parlant.

Comment ?...

PERRIN, achevant l'air.

On craint toujours dans les yeux d'un ministre
De ne plus voir le regard d'un ami !...

FOUCHÉ.

Quelle folie!... tu avais peur de moi ?...

PERRIN.

Écoute donc !... dans ta position, entouré des heureux que tu fais... des gens les plus distingués.

FOUCHÉ, souriant.

Hum ! mon ami... c'est bien mêlé !

PERRIN.

Un beau ministère !... car je ne suis pas au courant de tout cela... mais tu as un beau ministère !...

FOUCHÉ.

Le plus important, du moins !...

PERRIN.

Et tu t'en acquittes bien ?

FOUCHÉ, souriant.

Pas trop mal...

PERRIN.

Tu fais le modeste... je suis sûr que tu y es adoré ?...

FOUCHÉ, secouant la tête.

Oh ! l'adoration !... ce n'est pas précisément là ce qu'un ministre inspire !... On est injuste dans le monde ! on veut de l'ordre, du calme, et l'on ne tient pas compte des difficultés... (Regardant sa montre.) Mais, pardon, voici l'heure du conseil... il faut que je te quitte. Ah çà ! Michel, tu viendras me voir ?... le matin... nous causerons...

PERRIN, étourdi.

Comment ! comment ! tu vas déja me quitter ?

FOUCHÉ.

Mes collègues m'attendent.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

PERRIN, le retenant.

Eh bien ! qu'ils t'attendent ; ils te voient tous les jours, tandis que moi, je ne t'ai pas encore dit un mot. Tu vois, je t'écrivais. Assieds-toi, je t'en prie, (il le fait asseoir auprès de la table.) sans cela je ne serais pas à mon aise *. (A part.) Dire que je tiens là le ministre !... sous ma main ! (Haut.) Vois-tu, il s'agit d'une affaire qui ne souffre aucun retard. Tu n'as pas oublié que je fus nommé à une petite cure de Normandie.

FOUCHÉ.

Où tu as fait beaucoup de bien. Les pauvres secourus, l'école rétablie.

PERRIN, émerveillé.

Tu sais tout cela ?

FOUCHÉ, souriant.

Si je n'étais pas pressé, je ne saurais rien, et je te laisserais le plaisir de me tout conter. (Regardant sa montre.) Mais je n'ai que dix minutes à te donner.

PERRIN.

Il ne m'en faut pas cinq ! Ce n'est pas moi qui voudrais abuser... Un temps si précieux !

FOUCHÉ.

La cure fut supprimée...

PERRIN.

Oui... la terreur !... Quel temps ! Ah ! si tu avais été là, dans le gouvernement ! ce n'est pas toi qui aurais souffert...

FOUCHÉ, l'interrompant.

Mon ami, je t'ai dit que j'étais pressé.

PERRIN, tremblant.

C'est juste... Je voulais te dire... qu'est-ce que je voulais donc te dire ?

FOUCHÉ.

Voilà déjà deux minutes de passées !

PERRIN, se troublant davantage et perdant la tête.

Ah ! mon Dieu ! je n'en ai plus que huit... Suis-je malheureux !... j'ai une foule de choses... et n'avoir que huit minutes, tandis qu'il y a des gens...

FOUCHÉ.

Mais parle donc, au lieu de te désoler.

PERRIN, tout-à-fait troublé.

Non, je n'aurais jamais le temps...(il s'assied devant Fouché, et se croise les bras.) et décidement j'aime mieux ne te rien dire.

FOUCHÉ, se levant et allant à lui.

Ah ! çà, es-tu fou ? Voyons... tu es venu te réfugier à Paris ?

PERRIN.

Ah !... Voilà que tu me remets sur la voie... (Balbutiant.) Oui... près de ma sœur... que je n'ai plus trouvée... mais sa fille... une orpheline, un ange, mon ami !... Elle allait se marier à un brave garçon... menuisier de son état... excellent ouvrier... si tu avais même besoin de quelques objets... tu ne pourrais pas mieux t'adresser... (Geste d'impatience de Fouché.) Tu as raison... ce n'est pas de cela qu'il est question !... c'est-à-dire, ça s'y rattache dans un sens... parceque ces pauvres enfants... devaient se marier... et leurs économies... qu'ils ont mangées... c'est-à-dire que nous avons mangées...

FOUCHÉ, avec impatience.

Enfin, enfin !...

PERRIN, vivement et avec volubilité.

Enfin, enfin... c'est pour te dire qu'ils n'ont plus rien, ni moi non plus ; et que si tu ne trouves pas le moyen de me donner une petite place dans tes bureaux, je ne sais plus à quel saint me vouer.

FOUCHÉ, riant.

Eh bien ! tu ne pouvais pas commencer par là ?

PERRIN.

Si tu crois que c'est facile... (s'essuyant le front.) j'en sue à grosses gouttes.

* Fouché, assis ; Perrin.

FOUCHÉ.

Te placer... dans mes bureaux?

PERRIN.

Ou ailleurs. La moindre des choses... je ferai tout ce que l'on voudra.

FOUCHÉ, voulant sortir.

J'y penserai.

PERRIN, l'arrêtant.

Non, Joseph, ce n'est pas ça; il ne faut pas dire : j'y penserai! il faut dire : Michel, j'ai trouvé ton affaire.

FOUCHÉ.

Eh bien! va voir Désaunais.

PERRIN.

Désaunais?

FOUCHÉ, prêt à partir.

Un de mes chefs de division.

PERRIN.

C'est que je suis brouillé avec les noms, et si tu ne m'écris pas celui-là...

FOUCHÉ, écoutant du côté de la cuisine.

Chut!... nous ne sommes pas seuls!...

PERRIN, étonné

Comment?

FOUCHÉ.

On a parlé près de nous!

PERRIN.

A-t-il l'oreille fine!... Je n'ai rien entendu...

FOUCHÉ.

Oui, mais moi!... l'habitude... (Voyant entrer Bernard et Jules.) Qu'est-ce que je te disais?

SCÈNE XI.

LES MÊMES; BERNARD, JULES, sortant ensemble du cabinet à droite*.

BERNARD, vivement et à voix basse.

Jamais! jamais!... la vie d'un homme!... de mon ancien général!...

JULES, le retenant en voyant les autres personnages.

Tais toi!...

PERRIN, à Fouché.

C'est juste, j'avais oublié!... Bernard, le futur de ma nièce, et un jeune homme qui venait pour une commande... (cherchant le nom) le citoyen... le citoyen...

JULES, avec aplomb, et se présentant devant Fouché.

Jean Durand... entrepreneur du théâtre des Jeunes-Artistes.

FOUCHÉ, à lui-même.

Jean Durand...

(Il l'observe attentivement.)

JULES.

Si je puis vous être agréable, citoyen, je me ferai un vrai plaisir... (Voyant Fouché qui s'approche de lui en l'observant.) Qu'est-ce qu'il a donc celui-là?

* Bernard, Jules, Fouché, Perrin.

FOUCHÉ, lui faisant signe d'avancer.

Vous vous appelez Jean Durand?

JULES.

Oui, citoyen.

FOUCHÉ, à mi-voix.

Ça n'est pas vrai.

JULES, élevant la voix.

Comment, citoyen...

FOUCHÉ.

Plus bas, monsieur. Vous vous appelez Jules de Crussac.

BERNARD, à part.

Ciel!...

FOUCHÉ, continuant.

Vous n'êtes pas entrepreneur de théâtre... mais un écervelé, un fou, un esprit turbulent!... Depuis quand êtes-vous à Paris?

JULES, avec impatience.

Depuis six mois.

FOUCHÉ.

Depuis six jours!... Vous avez quitté Lyon, où vous étiez en surveillance: vous êtes descendu dans un petit hôtel borgne de la rue de la Loi, vous ne sortez que déguisé...

JULES, avec hauteur.

Monsieur...

FOUCHÉ, de même.

J'ai le droit de vous parler ainsi. Fouché, ministre de la police.

JULES.

Fouché!... (Regardant Bernard, qui est près de lui, d'un air de reproche.) Ah!

BERNARD, bas à Jules.

Je vous jure que j'ignorais...

JULES, à part et d'un air de résignation.

Et par conséquent, entouré... La maison doit être cernée... impossible de se défendre ou de fuir!

PERRIN, qui est au fond, près de la cheminée.

(A part.) Qu'est-ce qu'il peut donc avoir de commun avec un directeur de spectacle?

FOUCHÉ, à Jules.

Vous voyez que j'étais bien instruit... et qu'il ne tiendrait qu'à moi...

JULES, fièrement.

Eh bien! prenez ma tête!...

FOUCHÉ, froidement, et haussant les épaules.

Que voulez-vous que j'en fasse? Si elle était bonne... on pourrait l'employer... mais un fou, un brouillon... ce serait vous faire trop d'honneur... Vous êtes libre, monsieur; mais demain soir, ne soyez plus à Paris... ou c'est moi qui me charge de vous fournir un logement.

(Il lui tourne le dos.)

BERNARD, à part.

Je respire. (Bas à Jules.) Ainsi vous voilà obligé de renoncer.

JULES, bas.

Au contraire... cela avance l'exécution... à ce soir, au Cadran bleu... tu sais que nous nous réunissons, et...

BERNARD, avec force.

Jamais, jamais... ne comptez pas sur moi.

JULES.

Chut!

ENSEMBLE.

AIR : Confiant et sincère (du LORGNON).

JULES.

Ce délai, je l'espère,
Servira mon dessein...
Vigilance et mystère,
Attendons à demain.

BERNARD et PERRIN.

Quel est donc ce mystère?
Qu'attend-il pour demain?
Vigilance et mystère...
Quel est donc son dessein?

FOUCHÉ.

Quel est donc ce mystère?
Qu'attend-il pour demain?
Vigilance et mystère,
Surveillons son dessein.

(Jules sort, en regardant Fouché fièrement.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté JULES.

BERNARD, à part.

O ciel!... comment le détourner...

FOUCHÉ, remarquant son trouble.

Qu'avez vous donc, jeune homme?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant... quand on voit un ministre pour la première fois... mais où est donc Thérèse, que je te la présente.

(Il va à la chambre à droite.)

FOUCHÉ, à Bernard.

Est-ce que vous êtes lié avec cet étourdi?

BERNARD, ému.

Oh! mon Dieu... j'ignorais son véritable nom...

FOUCHÉ.

C'est bien... évitez-le... quoiqu'il y ait plus de légèreté et de fanfaronades...

PERRIN, revenant.

Je ne sais ce qu'elle est devenue!... (A Bernard.) Cherche donc Thérèse, mon ami.

BERNARD.

J'y cours. (à part.) Tâchons de le rejoindre... et pour lui-même, de le faire renoncer...

(Il sort.)

PERRIN, revenant à Fouché.

Ah! çà... nous disons donc pour cette place...

BERNARD, reparaissant au fond, et indiquant Fouché à quelqu'un.

Oui, citoyen... il est là.

PERRIN, avec impatience.

Encore quelqu'un!

* Bernard, Fouché, Perrin.

SCÈNE XIII.

MICHEL PERRIN, FOUCHÉ, DÉSAUNAIS.

DÉSAUNAIS, accourant.

Ah! je ne m'étais pas trompé, citoyen ministre!... j'avais les renseignements les plus positifs... et j'avais reconnu votre voiture.

FOUCHÉ.

C'est vous, Désaunais?

PERRIN, désolé.

Allons!... s'il donne son audience ici, je suis perdu!..

FOUCHÉ.

Qu'y a t-il?

DÉSAUNAIS, essoufflé.

Le premier consul vous a fait demander... il a envoyé trois fois.

FOUCHÉ, voulant sortir.

Ah! diable!...

PERRIN, à part.

Il va m'échapper, et ma place aussi!... (Haut.) Joseph... un moment, mon ami! tu m'avais parlé d'un monsieur Dumaillet?...

FOUCHÉ, distrait.

Désaunais? le voilà.

PERRIN.

Hé, bien... tu peux lui dire un mot?

FOUCHÉ, préoccupé.

C'est juste. (A Désaunais, et changeant d'idée.) Ah! à propos, Désaunais...

PERRIN, pendant qu'il lui parle à demi-voix et prenant une prise de tabac.

C'est si simple, pendant qu'il l'a sous la main!...

DÉSAUNAIS, répondant à Fouché.

J'ai les renseignements les plus positifs. Il est malade à Lyon.

FOUCHÉ, vivement.

Du tout! il est ici, à Paris!...

DÉSAUNAIS, abasourdi.

Pas possible!...

FOUCHÉ.

Je viens de le voir! Un peu plus tôt, vous le rencontriez dans l'escalier!...

DÉSAUNAIS, confondu.

Je vous jure, citoyen ministre, que j'ai reçu encore ce matin un rapport...

FOUCHÉ, brusquement.

Sottises!... mensonges!... ils se vendraient tous pour un écu!... Ne vous en rapportez qu'à vous... et encore!... Voilà pourtant à quoi vous m'exposez, avec vos renseignements positifs!... Vous ne savez jamais rien. Surveillez l'aide-de-camp d'Henriot.

PERRIN, désolé.

Joseph, il n'est pas question d'Henriot!...

FOUCHÉ.

Je suis à toi... (A Désaunais.) Dufour, Laignelot, le colonel Sarlovèse...

PERRIN.

Mon bon Joseph...

FOUCHÉ.

Voilà!... (A Désaunais.) Il se prépare quelque chose, j'en suis certain maintenant... et il faut qu'au premier signe...

DÉSAUNAIS, prenant des notes.

J'aurai les renseignements les plus positifs...

FOUCHÉ, haussant les épaules.

Mettez vos hommes en campagne; n'épargnez pas l'argent.... mais des gens sûrs, dévoués...

(Il va pour sortir.)

PERRIN, s'attachant à son habit.

Joseph!... au nom du ciel!...

FOUCHÉ, prêt à partir.

Ah! oui... à propos, j'oubliais... (Le montrant à Désaunais.) un homme actif, capable... que je vous recommande... Employez-le sur-le-champ... et traitez-le bien... je m'y intéresse beaucoup... Adieu, adieu... Je cours aux Tuileries.

(Il disparaît.)

PERRIN, le suivant.

Adieu, Joseph!... adieu, mon sauveur!... (Il lui crie sur la porte.) Prends garde de tomber... l'escalier est si mauvais!...

SCÈNE XIV.

MICHEL PERRIN, DÉSAUNAIS.

PERRIN.

Enfin!... (Revenant à Désaunais.) Ah! çà, mon cher monsieur Beaumarchais...

(Il lui prépare une chaise.)

DÉSAUNAIS, voulant partir.

Demain, à huit heures... je vous attends.

PERRIN, exaspéré et courant fermer la porte.

Qu'est-ce que c'est?... vous croyez que je vais recommencer!... Du tout! je ferme la porte.

DÉSAUNAIS.

C'est que je suis très pressé...

PERRIN.

Et moi donc!... je vous défie de l'être plus que moi!... Le ministre sait que c'est une affaire qui ne souffre aucun retard, et puisqu'il m'a recommandé...

DÉSAUNAIS.

Au fait, ça vaut les renseignements les plus... (Reprenant son carnet.) Votre nom?...

PERRIN.

Michel Perrin... Ce n'est pas sans peine.

DÉSAUNAIS.

Rue Mouffetard...

PERRIN.

Au cinquième. (A part.) Pourvu qu'il n'aille pas me donner une place trop difficile!... Voilà la peur qui me prend maintenant.

DÉSAUNAIS, baissant la voix.

Vous êtes prudent...

PERRIN, d'un air approbatif.

Oh!...

DÉSAUNAIS.

Discret?...

PERRIN.

La discrétion même. Vous sentez que par état...

DÉSAUNAIS.

C'est juste! quand on se destine...

PERRIN, avec aplomb.

C'est la première condition. (A part.) Il paraît que c'est une place de confiance qu'ils vont me donner.... interprète des langues orientales, peut-être! ça m'irait assez.

DÉSAUNAIS, qui écrit toujours.

Le ministre vous connaît depuis long-temps?...

PERRIN, se rengorgeant.

Oui, oui... et puisqu'il m'a cru capable...

DÉSAUNAIS.

Je conçois!... vous venez d'ailleurs d'être jugé par un homme qui ne se trompe guère! l'intention du ministre est sans doute de vous attacher à mon cabinet?

PERRIN.

Puisqu'il m'adresse à vous...

DÉSAUNAIS.

C'est clair. Vingt francs par jour.. (Tirant une pièce d'or.) Voilà pour aujourd'hui...

(Il la lui donne.)

PERRIN, ouvrant de grands yeux.

Comment?...

DÉSAUNAIS.

Tous les matins, vous en recevrez autant.

PERRIN.

Vingt francs par jour!... ah! mon Dieu!... je suis millionnaire!... mais, permettez, citoyen Désaunais... nous sommes au milieu de la journée... vous ne me devez que dix francs.

DÉSAUNAIS, repoussant sa main.

Laissez donc!... un beau scrupule!...

PERRIN.

Dieu!... quelle place!...

DÉSAUNAIS.

Quant à vos fonctions...

PERRIN.

Croyez que je les remplirai avec tout le zèle... Qu'est-ce que j'aurai à faire?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Vous fréquenterez les lieux publics... les jardins, les promenades...

PERRIN.

Ah! mon Dieu!... depuis un mois, je ne fais que cela!... il semblait que je devinais...

DÉSAUNAIS.

Les cafés du grand ton!... vous dînerez chez les meilleurs restaurateurs...

PERRIN.

Les meilleurs?...

DÉSAUNAIS.

Certainement!... l'intention du ministre n'est pas que vous alliez dans les gargottes.

PERRIN.

Oui... le décorum!... il faut bien dîner. (A lui-même.) Jusqu'à présent, c'est facile.

DÉSAUNAIS.

Par exemple, le matin, avant neuf heures...

PERRIN, à part.

Ah!... nous y voilà, le travail des bureaux...

DÉSAUNAIS.

Vous viendrez causer avec moi, dix minutes.

PERRIN.

Et après?

DÉSAUNAIS.

Vous recommencerez...

PERRIN, étonné.

A me promener?

DÉSAUNAIS.

Sans doute!

PERRIN, à part.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Vingt francs par jour... bonté divine !
Cela peut-il se concevoir?
Vingt francs par jour ! pour que l'on dîne,
Qu'on se promène et qu'on se fasse voir
Depuis le matin jusqu'au soir :
Si les commis du ministère
Sont si prodigues de leurs pas,
Mais qui diable alors peut donc faire } *bis.*
La besogne qu'ils ne font pas? }

Ce n'est pas possible... il y a autre chose à faire... c'est qu'ils ne veulent pas m'effrayer aujourd'hui.

DÉSAUNAIS, fermant son carnet et prêt à partir.

Ainsi, à demain.

PERRIN, l'arrêtant.

Et où vous trouverai-je?

DÉSAUNAIS.

A l'hôtel du ministre... quai Voltaire.

PERRIN.

On ne me laissera pas entrer.

DÉSAUNAIS.

Je donnerai votre nom au concierge, qui vous indiquera ma petite porte secrète. (Revenant sur ses pas.) Ah! si vous aviez besoin de me voir dans la journée, je vais vous signer un laissez-passer. (Posant son chapeau sur la cheminée.) Un morceau de papier... le premier venu...

PERRIN, qui a remué plusieurs papiers, regardant la liste de Jules que Bernard a laissée sur la table.

(A lui-même.) Qu'est-ce que c'est?... des noms... Lecogneux, Landri... quelque état de service!... ça vient de chez l'épicier...

DÉSAUNAIS, le pliant en deux et écrivant dessus le revers.

C'est excellent... (Il écrit.) A propos... où dînez-vous aujourd'hui?...

PERRIN.

Je ne sais pas... je vous avoue que je n'avais pas de dîner bien arrêté.

DÉSAUNAIS, écrivant.

Eh bien ! allez au Cadran bleu.

PERRIN.

Au Cadran bleu?... on y est bien?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Oui... Il y a toujours là des réunions...

PERRIN.

C'est tout simple! s'il est bon, ça doit lui attirer du monde.

DÉSAUNAIS, continuant d'écrire.

Précisément... c'est à cela qu'il faut s'attacher.

PERRIN.

C'est évident.

DÉSAUNAIS, lui donnant son papier.

Tenez, cela suffit.

PERRIN, mettant le papier dans sa poche.

Et ma nomination?

DÉSAUNAIS, bas.

Inutile... vous êtes du service particulier.

PERRIN.

Ah!... bien.

DÉSAUNAIS.

AIR du galop de la Tentation.

Mais mon devoir me rappelle,
Adieu donc jusqu'à demain;
A mon rendez-vous, fidèle,
Soyez-y de bon matin.

PERRIN.

Ah! ce doute seul me blesse,
Et j'aurai dans mon emploi
Dévoûment, délicatesse...

DÉSAUNAIS, souriant.

On n'en veut pas tant, je croi.

(Ici Bernard rentre en s'essuyant le front.)

ENSEMBLE.

Mais { mon devoir me / son devoir le } rappelle,
Adieu donc, jusqu'à demain,
A { mon / son } rendez-vous, fidèle,
{ Soyez-y / J'y serai } de bon matin.

PERRIN, reconduisant Désaunais qui se sauve.

Au revoir, citoyen Dumanet.

SCÈNE XV.

PERRIN, BERNARD, puis THÉRÈSE.

BERNARD, à part, pendant que Perrin reconduit Désaunais.

J'ai eu beau courir... impossible de le rattraper!... que faire maintenant? Si j'écrivais au premier consul... oui... peut-être... sans nommer personne...

PERRIN, le voyant.

Ah! Bernard!... eh bien! Thérèse?

BERNARD.

La voilà qui monte.

PERRIN, à part.

Pauvre enfant! va-t-elle être surprise! (Hors

de lui, se jetant sur une chaise près de la table.) Ouf! quel coup du ciel! c'est-à-dire que je crois rêver... j'ai une peur de m'éveiller!...

BERNARD, à Thérèse qui entre.

Vous voilà enfin, mam'zelle!

THÉRÈSE, accourant en larmes, et bas à Bernard *.

Qu'allons-nous faire?... j'ai été chez trois pratiques, je n'ai rien pu obtenir.

BERNARD, lui montrant Perrin.

Chut!

PERRIN.

C'est toi, Thérèse!... viens donc, chère petite. (Les regardant d'un air riant.) Eh! bien, mes enfants... il me semble que voilà l'heure du dîner...

(Il se lève.)

THÉRÈSE, bas à Bernard.

Ah! mon Dieu!

BERNARD, bas.

Comment lui apprendre?

PERRIN.

Hein? est-ce que vous ne sentez pas comme moi... que le déjeuner est un peu loin?

THÉRÈSE.

Certainement, mon oncle... ce serait avec plaisir... mais nous ne savons...

BERNARD.

Oui... nous ne savons...

PERRIN.

Où trouver un dîner, n'est-ce pas?... Ça me regarde, mes enfants!... c'est à mon tour... c'est moi qui traite! Je l'ai bien gagné, j'espère!

(Il passe au milieu.)

BERNARD et THÉRÈSE.

Comment **?...

PERRIN, les embrassant.

Oui, Bernard, oui, ma bonne Thérèse... plus de soucis, plus de misère!... nous voilà riches, heureux... j'ai une place!

BERNARD.

Une place?

THÉRÈSE, avec joie.

Vous, mon oncle?...

PERRIN.

Une place superbe!...

THÉRÈSE.

Et laquelle?

PERRIN.

Je n'en sais rien. Je ne peux pas dire au juste ce que j'ai à faire... mais jusqu'à présent, ça ne me paraît pas au-dessus de mes forces : vingt francs par jour! six cents francs par mois... Ce que j'avais par an pour être curé! Je vous demande si cela doit être honorable.

THÉRÈSE.

Vingt francs par jour!...

PERRIN.

Il y en a la moitié pour toi... ou plutôt... Non, tout est pour vous, mes enfants, pourvu que je vous voie heureux... que j'aie un petit coin, là, auprès de vous... c'est tout ce qu'il me faut... (Gaîment.) Mais, un moment, il ne faut pas négliger ses devoirs... il est temps que j'entre en fonctions... Allons dîner.

BERNARD et THÉRÈSE.

Allons dîner!

PERRIN, gaîment.

AIR du galop de Gustave.

Plus de retard!
Pour le départ,
Qu'ici chacun de nous s'apprête.
Prenez mon bras,
Suivez mes pas!...
Ah! quel plaisir!... quel repas!...
(A Thérèse.)
De tes bonnets
Mets le plus frais.

THÉRÈSE, devant le miroir.

(En mettant un bonnet.)
Dans un instant je serai prête.

PERRIN.

Vite, partons,
Et dépêchons;
Au Cadran bleu nous dînons!...

BERNARD, à part.

Au Cadran bleu?
C'est là, grand Dieu!
Que le complot s'assemble!
Non, non, jamais
Je ne voudrais
Nous y montrer ensemble,

THÉRÈSE, arrangeant sa toilette, et regardant son oncle.

Quel jour heureux!
Ah! dans ses yeux
Comme le plaisir brille!

PERRIN, se frottant les mains.

Moment charmant!
C'est là, vraiment,
Un dîner de famille.

BERNARD, à Perrin.

Pourquoi le Cadran bleu?...
On peut choisir un autre lieu.

PERRIN.

Non vraiment, ce n'est point un jeu...
C'est là qu'il faut que je m'installe.

BERNARD, insistant.

Mais cependant...

THÉRÈSE, mettant son petit schall.

Allons!

PERRIN.

Eh! que t'importe!

THÉRÈSE.

Obéissons!

BERNARD.

Mais c'est bien cher!...

* Perrin, Bernard, Thérèse.

** Bernard, Perrin, Thérèse.

PERRIN.

Point de raisons,
Puisque c'est moi qui vous régale !

(Il les prend chacun sous un bras.)

ENSEMBLE.

PERRIN.

Plus de retard
Pour le départ,
Dieu soit loué ! la voilà prête !
Prenez mon bras,
Suivez mes pas.
Ah ! quel moment... quel repas !
Oui, pour mon cœur
C'est un bonheur !
C'est vraiment comme un jour de fête :
Car le plaisir
Vient me saisir,
Et je me sens rajeunir.

THÉRÈSE.

Plus de retard
Pour le départ ;
Enfin, grace au ciel, je suis prête.
Prenez mon bras,
Suivons ses pas.
Ah ! quel moment !... quel repas !
Oui, pour mon cœur
C'est un bonheur.
C'est vraiment comme un jour de fête :
Car le plaisir
Vient me saisir,
Et je me sens tressaillir.

BERNARD, à part et désolé.

Aucun retard
Pour le départ.
Ah ! juste ciel !... la voilà prête !
Que faire, hélas !
Suivre leurs pas !
Ah ! quel tourment !... quel repas !...
Jour de malheur !
Oui, pour mon cœur
C'est un supplice qui s'apprête !
Comment les fuir ?
C'est trop souffrir,
Je sens mon cœur en frémir !

(Perrin et Thérèse entraînent Bernard en riant.)

(La toile tombe.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du cabinet de Désaunais. Bureau couvert de papiers et de cartons, sur le devant, à droite de l'acteur. Du même côté, table à la Tronchin adossée au mur, où l'on voit suspendus plusieurs cordons de sonnettes. Derrière le fauteuil du bureau, une porte qui conduit chez le ministre. A gauche, une fenêtre donnant sur le quai Voltaire, avec une banquette au-dessous. Cartonniers, bibliothèque, gravures. Porte de fond; et entre la croisée et le mur du fond, une petite porte masquée dans la boiserie.

SCÈNE I.

DÉSAUNAIS, assis à son bureau; plusieurs CHEFS DE BUREAU et COMMIS qui reçoivent de lui des instructions; UN GENDARME, UN HUISSIER.

CHOEUR.

AIR : Le plaisir nous invite.

Quand l'heure nous appelle,
Au travail nous courons ;
Et chacun avec zèle
Reprend sa plume et ses cartons.

DÉSAUNAIS, leur distribuant le travail.

Qui dirait, quand j'y pense,
Que, par mille canaux,
Le bonheur de la France
Sorte de mes bureaux ?

CHOEUR.

Quand l'heure nous appelle,
Etc., etc., etc.

DÉSAUNAIS, leur donnant des papiers.

(A un chef.) Renvoyé au personnel. — (A un gendarme.) A l'état-major. — (A un autre chef.) Cette note aux journaux... et que l'on m'ait là-dessus les renseignements les plus positifs! Allez!

UN HUISSIER, lui remettant un papier.

De la part du ministre.

DÉSAUNAIS.

Bien. (Il fait signe à ses commis.) Allez donc, messieurs, allez. (Ils sortent.) Quel enfer!... pas un moment à soi... (Regardant la lettre envoyée par le ministre.) Qu'est-ce que c'est que cela ? (La parcourant.) (Hum! hum! « Bernard, soldat d'Arcole, au premier consul de la république une et indivisible. » (Regardant en marge.) « Renvoyé par l'aide-de-camp de service, comme suspect. » Ah! ah! (Lisant.) « Mon général, vos jours sont menacés... » (A lui-même.) Toujours la même chanson. (Lisant.) « Je connais les coupables... « mais on me tuerait plutôt que de m'arracher « leurs noms. » (A lui-même.) C'est cela, c'est qu'il ne sait rien. (Lisant.) « Que je vous voie... « que je puisse vous parler en secret... » (A lui-même.) C'est pour s'approcher du premier consul, et attenter peut-être! Il y a donc quelque chose!... quelque machination!...

(Il se lève.)

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Mais qu'est-ce donc ? pas un signe... un indice !
Mon esprit s'y perd, j'en convien,
C'est très fâcheux, au moins pour la police ;

Car pour agir chacun sait bien
Qu'à la police il ne faut presque rien.
Oui, d'ordinaire, elle découvre un traître
Sur un regard qu'on échange tout bas...
Sur ce qu'on dit, et plus souvent peut-être
Sur ce qu'on ne dit pas.

(On entend frapper deux coups à la petite porte à gauche.)

Ah! on frappe à ma petite porte!... Un de mes affidés!...

(Il va fermer au verrou la porte du fond, puis il ouvre la petite porte.)

SCÈNE II.

DÉSAUNAIS, MICHEL PERRIN.

PERRIN, entrant sans reconnaître Désaunais.

Pardon... je suis du service particulier...

DÉSAUNAIS.

Ah! c'est vous, citoyen Perrin!

(Il va retirer le verrou de la porte du fond, puis il s'assied à son bureau.)

PERRIN.

Vous voyez, citoyen Dés... Désaunais... exact à la minute. Savez-vous que c'est fort commode, cette petite porte!... De la rue des Saints-Pères, trois marches... on est ici! Cela abrège beaucoup.

DÉSAUNAIS, parcourant sa lettre.

Pardon... je suis à vous.

PERRIN.

A votre aise... ne faites pas attention!... (Regardant autour de lui.) Superbe local!

DÉSAUNAIS, lisant.

« Donnez des ordres pour que je sois admis... seul... près de vous... » (A lui-même.) Ah! bien, oui! et pas d'adresse!...

(Il écrit quelques mots sur la lettre.)

PERRIN.

Me voilà donc au beau milieu du gouvernement!... aux sources de la gloire et de la prospérité nationales! Je vais connaître, enfin, ces rouages admirables qui assurent le bonheur de trente millions d'ames!... Il faut de la tête pour ne pas s'embrouiller dans tout ça, et que chacun en ait sa petite part. (Désaunais sonne. — Regardant les cartons.) Aussi, dans tous ces cartons, que de réformes!... que de projets utiles! (Lisant sur un carton.) « Jeux et loterie... » C'est pour les supprimer... C'est bien fait. (Lisant sur un autre.) « Fonds secrets... » C'est ça!... les bonnes œuvres!... les actes de charité!... Du mystère... cela double le prix!... S'il pouvait m'attacher à cette partie-là!... Les fonds secrets!

(Un commis entre.)

DÉSAUNAIS, au commis qu'il a sonné, en lui remettant la lettre de Bernard.

Bureau militaire... M. Croisy... qu'il fasse toutes les recherches, et qu'il me réponde sur-le-champ. (A Perrin, pendant que le commis sort.) Eh bien! mon cher?...

PERRIN, revenant à lui.

Eh bien! me voilà.

DÉSAUNAIS.

Vous avez quelque chose à me dire?

PERRIN, étonné.

Moi?... du tout!... j'attends que... (Se reprenant.) Ah!... si... au contraire, j'ai quelque chose... (A part.) Ma foi! qu'est-ce que je risque?... Ils ont l'air si obligeant. (Haut.) Ça va vous paraître bien singulier, qu'avant d'avoir rien fait... Mais je me confie à vous, comme à un frère... Après ça, si ça ne se peut pas, vous me direz: « Perrin, ça ne se peut pas... » Ça sera fini là, je ne vous en reparlerai plus.

DÉSAUNAIS, se lève et vient sur le devant du théâtre, à la droite de Perrin.

Qu'est-ce que c'est?

PERRIN.

Voyez-vous, j'ai une nièce... un enfant charmant... toutes les qualités... Elle allait se marier, et c'est moi, en partie, qui suis cause... Alors je me disais: le citoyen Désaunais m'a donné hier vingt francs, en me promettant que tous les jours...

DÉSAUNAIS, mettant la main à sa poche.

Ah! oui... j'oubliais...

PERRIN, l'arrêtant.

Non, non... ce n'est pas cela... j'aimerais mieux...

DÉSAUNAIS.

Qu'on vous payât à la fin du mois? Si ça vous arrange mieux...

PERRIN, vivement.

Non, ça ne m'arrangerait pas du tout! J'aurais desiré, au contraire... si toutefois... il n'y a pas d'indiscrétion...

DÉSAUNAIS.

Ah!... une avance d'un mois?

PERRIN.

Si ça ne vous gêne pas?

DÉSAUNAIS.

Pour les premiers frais? Rien de plus facile!... du moment que vous êtes connu du ministre. (Il va à la table et prenant un papier, il écrit.) Un bon sur la caisse.

PERRIN, à part.

Quelle maison!... Ces pauvres enfants!... je pourrai donc leur en faire la surprise, et les marier sur-le-champ!

DÉSAUNAIS, lui donnant le papier.

Tenez.

PERRIN.

Croyez que...

DÉSAUNAIS.

C'est bien! c'est bien! ah çà!... vous n'avez donc pas été content de votre journée d'hier?

PERRIN.

Hier?... si fait!... ma foi, cela en valait la peine.

DÉSAUNAIS, s'assied auprès du bureau, et fait asseoir Perrin auprès de lui, à sa gauche.

Ah!... mettez-vous donc là... et contez-moi ça...

PERRIN, qui s'est assis.

J'ai été dîner au Cadran bleu.

DÉSAUNAIS.

Eh! bien?

PERRIN, d'un air de satisfaction.

Eh! bien... vous aviez raison... on y est parfaitement.

DÉSAUNAIS.

N'est-ce pas?

PERRIN.

De belles pièces, bien éclairées... et puis ces boulevards... ces voitures... cette foule...

AIR : Plus qu'un millionnaire (de L'ARTISTE).

Superbe point d'optique!
Là, s'offrent aux regards
Commerce, arts, politique,
Jeunes gens et vieillards...
Oui, tout Paris y passe,
Et c'est, sur mon honneur,
Une excellente place...
Pour un observateur.

DÉSAUNAIS, à part.

Allons... il n'aura pas perdu son temps.

PERRIN.

Par exemple, je n'aime pas ces trente-six plats qu'on vous sert... moi qui suis accoutumé à la soupe et le bouilli.

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Il est bien question...

PERRIN.

C'est ce que je me suis dit : quand on est placé, il faut faire ses affaires... et passer par-dessus bien des petites choses.

DÉSAUNAIS.

Et dans cette foule, vous n'avez rien vu, rien entendu?...

PERRIN.

Rien de bien remarquable!...

DÉSAUNAIS.

Cependant... il ne manque pas de mécontents!...

PERRIN.

Oh! oui... ça! il n'en manque pas!... on peut s'en flatter!...

DÉSAUNAIS.

Il faut les surveiller.

PERRIN.

C'est mon avis; et ce que je disais à un de mes voisins, un brave jeune homme... il faut vous dire, que je m'étais placé à côté de plusieurs jeunes gens... parceque la jeunesse...

(Faisant signe qu'elle est gaie et légère.)

DÉSAUNAIS, comprenant autre chose et faisant le signe de têtes chaudes.

C'est juste!... les jeunes gens! d'aujourd'hui... eh bien!.. votre voisin?...

PERRIN.

Ah! dam, il n'est pas très satisfait... il a beaucoup souffert... (En confidence.) C'est un ancien garde-du-corps...

DÉSAUNAIS, étonné.

Un garde-du-corps!... il vous a confié tout de suite...?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant, moi, je lui avais dit que j'avais été curé...

DÉSAUNAIS, riant.

Bah!... vous avez été lui dire...

PERRIN, sérieusement.

Pourquoi pas?

DÉSAUNAIS, riant toujours.

Au fait... c'est vrai!... (A part.) Ça éloigne tout soupçon... mais c'est bien la plus drôle d'idée!... ah!... ah!... ah!... ah!...

PERRIN, étonné.

Qu'est-ce qu'il a donc à rire?...

DÉSAUNAIS, riant encore.

Et maintenant que je vous regarde... vous me l'auriez dit à moi-même... que je vous aurais cru sur sa parole... vous avez un air...

PERRIN, naïvement.

Je n'ai jamais pu me défaire de cet air-là... ça a même manqué me jouer bien des tours, dans ces temps...

DÉSAUNAIS.

Il n'y a pas de mal!... ah çà!... et votre garde-du-corps vous en a donc dit?...

PERRIN.

Ah!... un bavard!...

DÉSAUNAIS.

Vous savez son nom?...

PERRIN.

Je ne pouvais pas!... une première fois...

DÉSAUNAIS.

Naturellement... mais en causant avec lui... en lui proposant une santé...?

PERRIN.

Je ne bois jamais de vin.

DÉSAUNAIS, à part.

Maladroit!

PERRIN.

Mais, nous devions faire une partie de dominos...

DÉSAUNAIS, se rapprochant

Ah!... à la bonne heure...

PERRIN.

Malheureusement... dans ce moment-là, est arrivé un autre jeune homme qui leur a dit à voix basse : « Messieurs, c'est pour demain. »

DÉSAUNAIS, intrigué.

Pour demain!... quoi?

PERRIN.

Apparemment... un autre dîner... alors, ils se sont serré la main, ont demandé du punch, un cabinet, et s'y sont enfermés.

DÉSAUNAIS.

Et vous?...

PERRIN.

Moi?... j'ai payé mon écot... et je me suis en allé.

DÉSAUNAIS.

Comment?... vous êtes parti?...

PERRIN.

Ne fallait-il pas y coucher?...

DÉSAUNAIS, se levant avec colère et gagnant la gauche du théâtre.

(A part.) L'imbécile!... il ne fera jamais rien!... un autre se serait faufilé... (Haut à Perrin.) Ainsi vous n'avez rien de plus à me dire?

PERRIN.

Il me semble qu'en voilà bien assez!...(A part.) Aime-t-il les histoires!... c'est bon de se distraire un moment, mais il devrait sentir qu'il est temps de me donner ma besogne.

DÉSAUNAIS, à part, et se remettant à son bureau.

J'aurais dû m'en douter à sa tournure seule... un lourdaud!... une buse!... belle acquisition, ma foi!...

PERRIN.

Eh bien! citoyen Désaunais... qu'est-ce que je vais faire?

DÉSAUNAIS, lui tournant le dos.

Oh! ce que vous voudrez... Allez vous promener!...

PERRIN.

Encore?... mais...

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Eh! morbleu... laissez-moi... vous voyez que je suis accablé!...

PERRIN.

Pardon... pardon... c'est juste... quand on est occupé... Je reviendrai. (Changeant de ton.) J'ai envie d'aller à la revue...

DÉSAUNAIS, haussant les épaules.

Allez à la revue!... (A part.) S'il croit qu'il y apprendra quelque chose!...

PERRIN.

Vous n'avez rien autre?...

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Non... non!...

PERRIN, le saluant.

Alors, je vais passer à la caisse, toucher ce bon...

DÉSAUNAIS, à part.

Oui!... C'est de l'argent bien gagné!...

PERRIN, à part.

Il paraît que ça sera pour demain!... ils veulent me donner un peu de bon temps!... C'est égal... c'est une drôle de place que j'ai là!...

AIR : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Toujours courir!... voilà, je jure,
Mon seul soin et mon seul emploi!
Dans tout cela c'est ma chaussure
Qui fatigue bien plus que moi!...
S'il survient plus d'ouvrage à faire,
Je vois que, pour l'expédier,
Au lieu de prendre un secrétaire,
Je pourrai prendre un cordonnier.

(Se tournant vers Désaunais.)

Si cependant...

DÉSAUNAIS, frappant sur son bureau.

Ah! morbleu...

PERRIN.

Je sors... je sors!

(Il sort par le fond, en saluant à plusieurs reprises.)

SCÈNE III.

DÉSAUNAIS, puis UN HUISSIER.

DÉSAUNAIS, seul.

Il n'a pas les premiers éléments!... Je vais faire mon rapport au ministre, et le faire destituer sur-le-champ. (Il écrit en parlant.) Que l'on vole l'argent du gouvernement... bien! mais il faut au moins qu'on ait l'air de faire quelque chose. (Écrivant.) « Je propose au ministre de remercier le citoyen Perrin... (S'interrompant.) C'est qu'il est d'une tranquillité... il entend... *C'est pour demain*, et... (réfléchissant.) il ne s'avise pas... (A lui-même et vivement.) *Pour demain!*... c'est-à-dire... pour aujourd'hui!... Il est clair qu'il se trame quelque chose... mais quoi?... où?... comment?... par qui?...

L'HUISSIER, lui apportant un papier.

Du bureau de M. Croisi.

(Il remonte vers la porte.)

DÉSAUNAIS.

C'est la réponse!... (Regardant à la marge.) Rien!... il y avait à Arcole quatre cent trente-cinq Bernard... Que le ciel le confonde!

L'HUISSIER, annonçant.

Le ministre!

SCÈNE IV.

DÉSAUNAIS; FOUCHÉ, entrant par le fond.

DÉSAUNAIS, se levant avec empressement.

Ah! citoyen ministre!...

FOUCHÉ, se promenant avec agitation.

Diable d'homme! Ah!... nous avons trouvé notre maître!...

DÉSAUNAIS.

Vous venez des Tuileries?

FOUCHÉ, de même.

Encore une scène!... On dirait qu'il prend plaisir à m'attaquer sans cesse, à me trouver en défaut!... (L'imitant.) La république!... le salut de la république!... toujours la république!...

DÉSAUNAIS.

Le fait est qu'il en parle avec une tendresse...

FOUCHÉ, ironiquement.

Oui!... comme ces amis que l'on embrasse au moment de les tromper!... M'accuser d'imprévoyance!... oser me dire qu'avant lui, je laissais conspirer contre le Directoire!... « Ma foi, ci« toyen premier consul, lui ai-je répondu, c'est « le premier service que je vous ai rendu?... Et, « après tout, la police ne sait que ce qu'on lui « dit. »

DÉSAUNAIS, naïvement.

A moins qu'elle n'invente... et tout le monde sait qu'elle en est incapable.

FOUCHÉ.

J'étais piqué!... « Pourtant, lui ai-je dit, cet « homme qui ne devine rien, peut vous appren- « dre que souvent, à la nuit tombante, une petite « redingote grise quitte furtivement les Tuile- « ries pour aller voir en secret une certaine can- « tatrice!... et plus souvent encore... pour me « faire suivre, pour épier mes démarches... pour « savoir, comme hier par exemple, si je ne con- « spire pas moi-même!... Vous voyez que je sais « tout. »

DÉSAUNAIS.

Comment?

FOUCHÉ, poursuivant.

« Ah! vous savez tout! s'est-il écrié, pâle de « fureur! Duroc, le rapport!... » Et il me fait lire la déclaration d'un garçon du Cadran bleu!... une réunion de jeunes gens, hier... un complot contre ses jours!...

DÉSAUNAIS, effrayé.

Contre lui!...

FOUCHÉ.

Un complot... noué avec une adresse infernale!... Et c'est lui qui me l'apprend!...

DÉSAUNAIS.

Dam!... s'il se mêle de faire la police!...

FOUCHÉ.

Et nous ignorons le nom des conjurés... le lieu, le jour!...

DÉSAUNAIS.

Demain, ou après... je vous réponds que nous aurons les renseignements les plus positifs...

FOUCHÉ, plus agité.

Eh! c'est aujourd'hui! si dans deux heures je ne tiens pas tous les fils... je le connais, je suis perdu!...

DÉSAUNAIS.

Croyez que je prends bien de la part...

FOUCHÉ, brusquement.

Vous avez raison... cela vous regarde plus que moi.

DÉSAUNAIS.

Comment?

FOUCHÉ.

Sans doute!... c'est vous qui êtes cause de tout... Vous ne savez rien, vous ne devinez rien... Vous êtes d'une maladresse...

DÉSAUNAIS.

Mais...

FOUCHÉ.

Pas la moindre imagination... J'aurais besoin d'une bonne petite conspiration que vous n'auriez pas l'esprit de me la faire!...

DÉSAUNAIS.

Ah! citoyen ministre, j'ai fait mes preuves!...

FOUCHÉ, vivement.

Arrangez-vous... Si dans une heure vous n'êtes pas sur la trace; si vous ne me mettez pas à même de déjouer ce complot, d'en faire mon rapport... je vous chasse!...

DÉSAUNAIS, stupéfait.

Moi?...

FOUCHÉ.

Je vous chasse!... Je crois que je m'explique. Faites vos réflexions.

(Il sort par la porte à droite qui conduit chez lui.)

SCÈNE V.

DÉSAUNAIS, seul.

Que je fasse mes réflexions!... Ça lui est bien facile à dire!... Mais c'est une infamie!... une horreur!... Quitter la police!... moi, qui l'ai vue naître... qui l'ai soignée comme mon enfant... Ah! ça ne se passera pas ainsi!... (Il se pend à tous les cordons de sonnettes.) Holà! mes chefs de bureaux... mes commis... tout le personnel du ministère!...

SCÈNE VI.

DÉSAUNAIS, Chefs de bureaux, Commis.

TOUS, accourant.

Qu'est-ce donc?.... qu'y a-t-il, citoyen Désaunais?

DÉSAUNAIS, sèchement.

Il y a, messieurs, que je suis fort mécontent... que vous ne devinez rien... que vous êtes d'une maladresse!...

UN CHEF DE BUREAU.

Comment?

DÉSAUNAIS, élevant la voix.

J'ai les renseignements les plus positifs... desquels il résulte que nous ne savons rien de ce qui se passe... Il existe un complot contre le premier consul...

TOUS.

Contre le premier consul!...

DÉSAUNAIS.

Cela vous regarde plus que moi : car si dans une demi-heure vous n'êtes pas sur la trace; si vous ne me mettez pas à même de faire mon rapport... je vous chasse!...

TOUS.

Par exemple!...

DÉSAUNAIS.

Je vous chasse... je crois que je m'explique.

TOUS, entre eux.

Ah! c'est la faute de nos employés!

CHOEUR.

Air : Trahir ainsi sa foi.

Pour nous quel déshonneur!
Vraiment, c'est une horreur..

Et nos commis, morbleu !
Verront bientôt beau jeu.

DEUX CHEFS DE BUREAUX, à leurs commis.

Ça vous regarde, et songez bien,
Messieurs, que de cette demeure
Je vous chasse dans un quart d'heure,
Si vous ne me découvrez rien.

TOUS, remontant.

Pour nous quel déshonneur !
Etc., etc., etc.

(Désaunais qui, pendant le chœur, est allé un instant donner des ordres à l'huissier, rentre et les fait tous sortir; ils restent dans la pièce d'entrée.)

SCÈNE VII.

DÉSAUNAIS; COMMIS, au fond; HUISSIERS, puis PERRIN.

DÉSAUNAIS, se jetant dans son fauteuil.

J'en ferai une maladie !... Si j'avais seulement le nom d'un conjuré !... le plus petit indice... Avec mon habitude !... Et ce malheureux qui a entendu; *C'est pour demain...* et qui n'a pas l'esprit d'en entendre davantage... Le misérable ! si je le tenais !... s'il osait se représenter !...

PERRIN, au fond et repoussé par les huissiers.

Le citoyen Désaunais ?

DÉSAUNAIS, brusquement, et sans regarder.

Je n'y suis pas.

PERRIN, aux huissiers.

Comment ! il n'y est pas... je le vois d'ici.

UN HUISSIER, le repoussant.

Il ne reçoit personne.

PERRIN.

Il faut pourtant que je lui parle. Ah! mon laissez-passer... je n'y pensais plus. (Donnant un papier à l'huissier.) Portez-lui ce papier... dès qu'il saura que c'est moi, vous verrez...

DÉSAUNAIS, lisant sur le papier.

Michel Perrin... Ah! parbleu! il arrive à propos.

PERRIN, à l'huissier qui le retient toujours.

Qu'est-ce que je vous disais ?

DÉSAUNAIS, à lui-même.

Je m'en vais le traiter... (Il a ouvert le papier, et y jette les yeux.) Que vois-je!... ces noms. (Lisant.) Lecogneux, Landri, Jean Durand!... (Il se lève, et se promène avec agitation, en regardant toujours le papier). Jean Durand... c'est le nom de guerre de ce Crussac... un conspirateur que nous surveillons, et qui se trouve à Paris! c'est leur chef, sans doute... Et cette liste?... C'est clair, c'est la liste des conjurés!... comment diable a-t-il fait?... Oui!... mais la belle avance! Des noms supposés!... par une adresse... pas un point de réunion! (Regardant toujours la liste.) Étienne Longjumeau, Chapotel... Chapotel?... Eh! mais, nous avons un Chapotel arrêté d'hier au soir, comme il essayait d'embaucher des soldats de la garde des consuls!... Ça doit être cela. En l'interrogeant, en le tournant adroitement, nous pouvons saisir tous les autres!... Oui, oui, c'est cela... nous les tenons! (A l'huissier.) Faites donc entrer le citoyen Perrin. (A lui-même.) Quel homme! avec son air simple... et quelle découverte! quand je ne savais plus où donner de la tête !

(Perrin entre; les employés se retirent; les portes se referment.)

PERRIN *.

Pardon, je vous dérange peut-être ?

DÉSAUNAIS, avec admiration.

Me déranger!... (lui serrant la main.) c'est-à-dire, mon cher, que c'est superbe, c'est admirable, c'est magnifique !

PERRIN, étonné.

Quoi donc ?

DÉSAUNAIS.

Ce que vous venez de faire... un coup de maître !

PERRIN.

Bah!... qu'est-ce que j'ai donc fait ?

DÉSAUNAIS.

Et il le demande!.... vous avez sauvé la France !

PERRIN.

Moi !... j'ai sauvé... (A part.) Si j'y comprends un mot...

DÉSAUNAIS.

Et voulez-vous que je vous dise quelque chose ?

PERRIN, avec empressement.

Oui, vous me ferez plaisir.

DÉSAUNAIS.

Eh, bien; je vous avais deviné!... Un autre à ma place aurait dit... voilà un lourdaud!... un rustre... un homme incapable!... moi, au contraire, je me suis dit... voilà un homme essentiel... d'autant plus extraordinaire, qu'il n'a pas l'air d'y toucher... et la preuve, c'est que j'avais déja préparé un rapport particulier sur vous!... tenez. (Il lit ce qu'il avait commencé.) « Je propose « au ministre de remercier le citoyen Michel Per- « rin... (écrivant.) de ses services... et de lui accor- « der une gratification de douze cents francs !... »

PERRIN, vivement.

Je ne les prendrai pas.

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc?

PERRIN.

Parce que je n'ai encore rien fait !...

DÉSAUNAIS.

Rien fait !...

PERRIN.

Plus tard... je ne dis pas, nous verrons! mais il faut avoir travaillé autrement que ça... (Changeant de ton.) Voyons un peu... je venais vous dire...

* Désaunais, Perrin.

DÉSAUNAIS.

Du nouveau ?... encore !... attendez... je suis à vous !... quelques ordres à expédier pour achever... ce que vous avez si bien commencé !... (A part.) Quel homme précieux !... et quelle bêtise j'allais faire !...

(Il court à son bureau et écrit quelques mots, tout debout.)

PERRIN, à part.

Qu'est-ce que j'ai donc si bien commencé ? décidément, je crois que le chef de division aime un peu trop à rire !... (Allant vers la fenêtre.) Pourvu que Thérèse ne s'impatiente pas... non... elle m'attend sur le quai...

(Il lui fait des signes.)

DÉSAUNAIS, écrivant et sonnant en même temps.

(Un huissier entre un instant après.)

Interroger ce Chapotel... lui dire que l'on sait tout... (A lui-même.) Je ne sais rien, mais c'est égal... (Écrivant.) Qu'on lui promette sa grace... s'il nomme ses complices. (Donnant le papier à l'huissier qui est entré.) Bureau de M. Verat !... allez vite, et que l'on me tienne au courant !... (Revenant à Perrin.) Eh ! bien, mon cher Perrin ?...

PERRIN.

Il ne faut pas vous offenser... si je viens vous parler encore de détails... d'amourettes.

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc, mon cher ? il ne faut rien négliger !... souvent les plus petites choses...

PERRIN.

Il faut vous dire qu'il y a un jeune homme nommé Bernard, soldat d'Arcole...

DÉSAUNAIS, faisant un mouvement.

Bernard ! soldat d'Arcole !... Vous vous en occupez ?

PERRIN.

Beaucoup.

DÉSAUNAIS, à part.

Est-il étonnant ! je ne lui ai rien dit, je ne lui en ai pas ouvert la bouche, et il est déja à la piste... (Haut.) Eh bien ! mon cher, ce Bernard ?...

PERRIN.

Il m'inquiète.

DÉSAUNAIS.

Moi aussi !

PERRIN, d'un ton affectueux.

Vous êtes bien bon. Vous savez donc...?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Certainement. (Baissant la voix.) Il a écrit au premier consul !

PERRIN, joignant les mains.

Allons donc !... Qu'est-ce qu'il a pu lui dire ?

DÉSAUNAIS.

Bah ! des histoires... des choses de l'autre monde !

PERRIN.

Ah ! mon Dieu ! voilà ce que je craignais. (A part.) Je m'étais bien aperçu dès hier que sa tête... (Haut.) Eh bien ! figurez-vous... depuis ce matin, je ne peux plus mettre la main sur lui !...

DÉSAUNAIS.

Il a disparu ?...

PERRIN.

J'en ai peur ! Tantôt, en vous quittant, après avoir touché ce bon à la caisse, j'ai été pour le chercher. J'avais mon idée; je ne voulais pas perdre de temps : j'ai couru chez son maître menuisier...

DÉSAUNAIS.

Vous savez donc son adresse ?

PERRIN.

Parbleu !... le menuisier Leblanc, place de l'Estrapade...

DÉSAUNAIS, émerveillé.

Il sait tout !

PERRIN.

On n'en avait pas de nouvelles, il n'y avait pas couché ; et... (Écoutant par la fenêtre, qui est restée ouverte.) Hein !... qu'est-ce que j'entends là... Thérèse qui m'appelle en sanglotant ! (Lui parlant par la fenêtre.) Eh bien ? qu'est-ce que tu as donc, ma bonne ? (Écoutant sa réponse.) Hein ? Comment ?... Tu viens de le voir passer ?... Bernard ?...

DÉSAUNAIS, vivement.

Bernard ?

PERRIN, à sa nièce.

(Écoutant.) Hein ?... hein ? le bruit des voitures m'empêche... Je n'entends pas !... Attends, je vais aller te rejoindre...

(Il veut sortir.)

DÉSAUNAIS, l'arrêtant.

Eh ! non, faites-la monter.

PERRIN.

Y pensez-vous ?... une jeune fille !

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que cela fait ?... dans un pareil moment !... (A l'huissier.) Giraud...

(Il lui fait signe de faire monter Thérèse.)

PERRIN.

Puisque vous le voulez absolument... (A sa niéce, par la fenêtre.) Monte, ma bonne... le citoyen Désaunais le permet. (Quittant la fenêtre.) Je vous avoue que cette affaire-là me désespère; j'avais si bien arrangé tout cela... Mon Dieu !

DÉSAUNAIS, le calmant.

Allons, allons, mon cher, il ne faut pas non plus se rendre malade. (A part.) En voilà-t-il un qui est passionné pour son état !... Ah ! le ministre a un tact pour choisir son monde !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; THÉRÈSE, conduite par l'huissier.

PERRIN, allant au-devant d'elle.

Viens, viens, Thérèse... n'aie pas peur.

THÉRÈSE, timidement*.

Ah! mon oncle, où suis-je donc?...

PERRIN, avec aplomb.

Ce sont nos bureaux, ma bonne; c'est ici que nous travaillons.

DÉSAUNAIS.

Rassurez-vous, mon enfant. Eh bien! ce Bernard, vous venez de le voir?...

THÉRÈSE, émue.

Oh! mon Dieu! il a passé à deux pas de moi...

PERRIN, vivement.

Et tu ne l'as pas arrêté?...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que vous dites?... une jeune fille... au milieu de la rue...

PERRIN.

Je n'y aurais pas manqué, moi!

DÉSAUNAIS, à part.

Tudieu! comme il y va!

THÉRÈSE.

J'étais si troublée!... Je l'ai appelé... il s'est retourné; ah! il était pâle!... la figure renversée...

PERRIN, regardant Désaunais.

Voyez-vous!...

THÉRÈSE.

J'ai voulu aller à lui; il m'a fait comme ça, avec la main... (geste de résolution et d'adieu.) et puis il s'est mis à courir de toutes ses forces, du côté du pont, comme pour gagner le Carrousel.

DÉSAUNAIS.

Le Carrousel!...

PERRIN, à Thérèse.

Pour retrouver les jeunes gens d'hier... du Cadran bleu...?

DÉSAUNAIS, frappé.

Au Cadran bleu!... Il y était?...

PERRIN.

Certainement!...

THÉRÈSE.

Et avez-vous remarqué, mon oncle, qu'il n'a pas mangé?

PERRIN, à Thérèse.

C'est ce qui a commencé à éveiller mes soupçons... Et quand ils se sont donné rendez-vous à la revue...

THÉRÈSE.

Il a tressailli!...

DÉSAUNAIS, vivement.

A la revue, d'aujourd'hui?... Ils devaient s'y trouver?...

PERRIN.

Pardi! c'est ce qui m'a donné l'idée d'aller faire un tour par-là.

DÉSAUNAIS.

Et vous ne m'en avez pas parlé!...

PERRIN, vivement.

Comment! je vous ai dit: j'ai envie d'aller à la revue.

*Désaunais, Perrin, Thérèse.

DÉSAUNAIS.

Oui; mais vous ne m'avez pas dit que ces jeunes gens devaient y être.

PERRIN.

Ah! dam... s'il faut tout vous dire!...

DÉSAUNAIS.

Non, non; c'est juste!... c'est moi qui aurais dû deviner... (A part.) Cet homme-là a une rapidité de conception!... il faut le saisir au vol!...

PERRIN, agité.

Mais maintenant qu'est-ce que nous allons faire?

DÉSAUNAIS, se promenant avec agitation et de côté.

Je n'en sais rien!...

THÉRÈSE, bas à son oncle, en pleurant.

Comme c'est agréable!... au moment de nous marier! Ah! mon oncle, c'est qu'il m'oublie, c'est qu'il en aime une autre.

PERRIN, à lui-même.

Eh! non, c'est qu'il est fou!

DÉSAUNAIS, à lui-même.

Il veut arriver jusqu'au premier consul, et tenter...

PERRIN, revenant à Désaunais, et à mi-voix.

Voyez-vous, je crains un coup de tête, une résolution désespérée!

DÉSAUNAIS, avec impatience.

A qui le dites-vous?... C'est ce qui me fait trembler.

THÉRÈSE, qui entend le dernier mot.

Comment, mon oncle!...

PERRIN, revenant à elle.

Rien, rien, ma bonne, calme-toi. (A part.) J'en perdrai la tête! (Haut.) Le citoyen Désaunais va trouver des moyens... C'est pour cela que je suis venu à lui... (Revenant à Désaunais.) Car, au fait, j'y pense... Mais il me semble qu'à Paris, il doit y avoir des moyens de surveiller quelqu'un, d'empêcher un malheur...

DÉSAUNAIS.

Parbleu! si j'avais seulement... le plus petit indice... un renseignement.

PERRIN.

Attendez... je crois me rappeler qu'ils devaient se trouver sous le second guichet... du côté de la rue de l'Échelle... N'est-ce pas Thérèse?

(Thérèse fait signe que oui.)

DÉSAUNAIS, attentif.

Le second guichet?... c'est quelque chose... Mais comment reconnaître notre homme?

PERRIN.

Oh! c'est facile... (Cherchant à se rappeler.) Il a une redingote bleue, un chapeau à trois cornes...

(Désaunais court à son bureau et écrit à mesure.)

THÉRÈSE, soupirant.

Jolie figure...

PERRIN.

AIR: Lise épous' le beau Gernance.

Un jeune homme...

THÉRÈSE.

l'air aimable.

PERRIN.

Très petit.

THÉRÈSE.

Taille agréable!

PERRIN.

Yeux noirs, ordinaires...

THÉRÈSE, se récriant.

Dieux!

C'est qu'il a de très beaux yeux.

PERRIN, montrant sa main.

Et puis une cicatrice...

THÉRÈSE.

Un sourire qui va là.

DÉSAUNAIS, qui a écrit à mesure.

L'amour, ainsi qu'la police
N'en demand'nt pas plus que ça.

(A part.) Un signalement complet... c'est admirable... (Haut.) Maintenant j'en réponds.

PERRIN, à Thérèse.

Tu vois... le citoyen Désaunais en répond!... ainsi ne pleure plus... car vraiment cette petite me fend le cœur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN CHEF DE BUREAU.

LE CHEF DE BUREAU, accourant avec un papier, et bas à Désaunais.

Chapotel a fait des aveux... On n'a pas perdu de temps: il y en a trois d'arrêtés.

DÉSAUNAIS.

Trois!

LE CHEF DE BUREAU, bas.

Ils étaient en uniforme; et à la faveur de cet habit, ils devaient s'approcher...

DÉSAUNAIS, regardant le papier.

Et ce Crussac en est!... Victoire!

LE CHEF DE BUREAU, bas.

Oui, mais les autres ont échappé!

DÉSAUNAIS, à lui-même.

Ah diable!... C'est égal... par ceux-ci, nous pourrons peut-être... avec un peu d'adresse... (Au chef de bureau.) Qu'on les amène. (Le rappelant.) Ah! cet ordre... le nommé Bernard... (bas.) Quatre gendarmes à cheval... Vite!

(Le chef de bureau sort.)

PERRIN, de l'autre côté, à Thérèse.

Tu vois qu'il s'en occupe... Il s'en occupe toujours! Il y a mis une obligeance...

UN HUISSIER, entrant par la porte à droite.

Citoyen Désaunais, le ministre vous demande sur-le-champ.

DÉSAUNAIS.

J'y cours... (A lui-même et préparant ses papiers.) Grace au ciel! j'ai déja plus qu'il n'en faut pour le mettre de bonne humeur... Il sera content de moi.

PERRIN, à Thérèse.

Maintenant, ma bonne, je crois que nous pouvons nous en aller bien tranquilles.

(Il prend Thérèse sous le bras et se dispose à sortir avec elle.)

DÉSAUNAIS, prend son portefeuille et va partir.

(Se ravisant.) Ah! et mes jeunes gens qui vont venir... Il me faut quelqu'un d'adroit, quelqu'un de fort, pour les interroger, et tâcher de pénétrer... (Ses regards tombent sur Perrin, qui s'en va avec Thérèse, et qui s'est arrêté pour le saluer.) Eh! parbleu! je vais chercher bien loin... (Il rappelle Perrin.) Citoyen Perrin!

PERRIN, s'arrêtant.

Plaît-il?

DÉSAUNAIS, bas.

Ne sortez pas: j'ai besoin de vous.

PERRIN, quittant le bras de Thérèse.

Comment?

DÉSAUNAIS.

Un travail pressé... une mission importante... Voici le moment de vous montrer.

PERRIN.

Enfin! c'est tout ce que je demandais...

THÉRÈSE, près de la porte.

Vous ne venez pas, mon oncle?

PERRIN.

Impossible, ma bonne; il paraît que nous sommes dans le coup de feu... Retourne à la maison, Bernard ne tardera pas à aller t'y rejoindre, et moi-même...

THÉRÈSE.

Mais...

PERRIN.

S'il y avait quelque chose de nouveau, viens tout de suite m'en instruire. Le citoyen Désaunais le permet.

DÉSAUNAIS, faisant signe à l'huissier.

Sans doute!...

THÉRÈSE, sortant avec l'huissier.

Ah mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous allons devenir?

PERRIN, avec empressement, à Désaunais.

De quoi s'agit-il?

DÉSAUNAIS, en confidence.

Il y en a trois d'arrêtés!

PERRIN, étonné.

Trois d'arrêtés?

DÉSAUNAIS.

Oui... ce complot... contre les jours du premier consul...

PERRIN, effrayé.

Ah! mon Dieu!... ils voulaient...

DÉSAUNAIS.

Cela vous regarde.

PERRIN.

Moi?...

DÉSAUNAIS.

Vous savez ce que vous avez à faire?

PERRIN, hésitant.

Mais...

DÉSAUNAIS, à mi-voix.

Ne les effrayez pas... promettez-leur... leur grace... (Avec un sourire équivoque.) comme nous faisons toujours.

PERRIN, avec bonté.

Vous avez raison.... c'est la bonne manière.

DÉSAUNAIS.

Dites... que c'est l'intention du ministre, si vous êtes content d'eux... s'ils ne vous cachent rien...

PERRIN, voulant le retenir.

Mais expliquez-moi...

L'HUISSIER, rentrant par la droite.

Citoyen Désaunais?...

DÉSAUNAIS, à Perrin.

Ah! c'est vrai! Le ministre m'attend... Adieu! adieu... bonne chance...

(Il entre avec empressement chez le ministre; l'huissier le suit et ferme la porte au nez de Perrin, qui voulait parler à Désaunais.)

PERRIN, seul.

Une conspiration!... des gens arrêtés!... Qu'est-ce que je peux faire...? Ah! je comprends... mission de paix, d'indulgence... ramener la brebis égarée... Au fait, ça rentre dans mes anciennes attributions!... (Voyant la porte du fond s'ouvrir.) Chut! ce sont eux.

SCÈNE X.

MICHEL PERRIN; JULES, deux autres JEUNES GENS en uniforme, tous trois conduits par LES HUISSIERS et LES GENDARMES.

L'HUISSIER, aux jeunes gens.

Attendez ici.

(Il sort avec les autres et les gendarmes. Les portes se referment.)

JULES, à ses amis.

Quelle fatalité!...

PREMIER JEUNE HOMME, bas.

Un projet si bien combiné...

DEUXIÈME JEUNE HOMME, de même.

Il y avait des traîtres!...

JULES, apercevant Perrin.

Que vois-je?...

LES DEUX AUTRES.

Encore lui!...

JULES, bas.

Il était hier chez Bernard...

LE PREMIER JEUNE HOMME, de même.

Le soir, au Cadran bleu...

JULES, bas.

Et maintenant!... Nous étions vendus!... Le misérable!... (Serrant la main de ses amis.) C'est fait de nous!... mais notre mort sera vengée... Il n'y a que nous d'arrêtés, les autres agiront... Pas un mot...

(Ils restent tous trois immobiles de côté.)

PERRIN, à part.

Je crois que c'est le moment... (Allant à eux, et avec bonté.) Eh bien! mes pauvres enfants, qu'est-ce que nous avons fait là?... (Reconnaissant Jules.) Que vois-je?... Comment le citoyen Jean Durand...!

JULES, avec ironie.

Cela vous étonne?...

PERRIN, joignant les mains.

Ah! mes amis!... mes amis!... où allons-nous?... Qu'est-ce que c'est que des têtes comme cela?...

JULES, avec mépris.

Oh! la vôtre est bien meilleure!... Vous ne faites pas d'imprudence, vous!... et je dois convenir que vous avez là, monsieur, une jolie profession.

PERRIN, noblement.

Oui, jeunes gens!... et jamais je n'en ai mieux senti la noblesse et la dignité.

JULES, ironiquement.

C'est possible!... mais vous ne savez pas votre métier...

PERRIN.

Comment?...

JULES, de même.

Sans doute!... il faut s'y prendre plus adroitement... avoir l'air d'abonder dans notre sens... dire que le gouvernement est un gouvernement despotique... que le premier consul mériterait...

PERRIN.

Hé! pourquoi donc dirais-je cela?... quand je pense le contraire... quand mon admiration...!

JULES, avec impatience.

C'est bien!... épargnez-nous des discours inutiles.

PERRIN.

Non... vous m'entendrez, jeunes gens!... dussions-nous rester ici jusqu'à demain matin... Vous m'ouvrirez votre ame... vous me direz tout...

JULES, à ses amis.

Nous y voilà... il s'imagine...

PERRIN, se mettant entre eux et leur prenant les mains*.

Allons, mes enfants, un peu de confiance... je vous parle comme un père... Mais il est impossible que vous ne vous repentiez pas... (Sévèrement.) La vie d'un homme, jeunes gens!... la vie d'un homme! savez-vous ce que c'est, et de quel poids vous alliez vous charger?... Qui vous a donné le droit d'en disposer?... S'il était coupable même, qui vous a chargé de le punir?... (Avec émotion.) Un coupable!... hé! mes enfants... la justice humaine elle-même tremble quand il faut le frapper... et Dieu pardonne!

JULES, regardant ses amis.

Quel langage!...

TOUS TROIS.

Mais, monsieur...

PERRIN.

Je sais ce que vous allez me dire!... que cet

* Jules, Perrin, les deux jeunes gens.

homme... vous le détestez... que vos opinions... Qu'importe, mes enfants!... un crime est toujours un crime! (S'animant.) Vous voulez le renverser!... et qui mettrez-vous à sa place?... Vous?... Eh! mes pauvres amis!.., avec toute sa force, il a bien de la peine à contenir les factions... à pacifier la France!... et vous vouliez... sans songer aux suites d'un pareil attentat!... à votre pays, aux maux incalculables...

JULES.

Eh! monsieur...

PERRIN, s'animant de plus en plus.

A vous-mêmes! aux dangers auxquels vous vous exposiez... (Mouvement de fierté de Jules.) Eh bien! non, je le sais... vous avez du cœur... vous ne craignez pas la mort!... (Avec ame.) Mais vous avez une famille... des parents... une sœur... peut-être une mère?...

JULES, frappé, et avec un soupir.

Ma mère!... ah!...

PERRIN, vivement, et saisissant son bras.

Oui, vous avez une mère... j'ai vu briller des larmes!... Eh bien! jeune homme... cette pauvre mère... qui ne chérit que vous, qui n'existe que par vous... l'avez-vous oubliée?... la condamnerez-vous à ne plus vous serrer dans ses bras?... la condamnerez-vous à des larmes éternelles... à mourir de douleur?... (Mouvement.) Non, non... n'est-ce pas?... Voilà que nous nous entendons... que vous vous repentez... que vous abjurez tout projet coupable... Oui, j'en suis sûr... vous êtes émus!... (Tout en larmes, et les serrant dans ses bras.) Embrassez-moi, mes enfants... embrassez-moi... et croyez que les conseils d'un vieillard, d'un ami, valent bien ceux de la jeunesse et des passions.

JULES, très étonné.

Quels discours!...

PREMIER JEUNE HOMME.

Je n'en reviens pas!...

JULES, lentement à Perrin.

Enfin, monsieur! la conclusion de tout ceci...

PREMIER JEUNE HOMME, à son camarade.

C'est un cachot.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, de même.

Et un jugement!

PERRIN, cherchant.

La conclusion...?

JULES.

Oui... que nous reste-t-il à faire?...

PERRIN.

Mais rien, je pense... qu'à vous en aller... bien tranquillement.

JULES.

Où ça?...

PERRIN.

Chacun chez vous.

LES DEUX AUTRES.

Comment?

JULES, à ses amis.

Chut!... (Haut.) Quoi! monsieur..

PERRIN.

Ce sont les intentions du ministre; je ne fais que suivre ses ordres... je suis content de vous... je suis sûr de vos sentiments... vous pouvez vous retirer.

JULES, hésitant, et regardant autour de lui.

Nous retirer...? et par où?

PERRIN, souriant.

Mais, dam... par la porte!... je ne vous propose certainement pas de sortir par...

(Il montre la fenêtre.)

JULES, désignant la porte du fond.

Mais... cette foule?... ces huissiers?...

PERRIN, à lui-même.

Ah! je comprends... un peu de honte!... je me mets bien à leur place!... heureusement que nous avons là... ça donne directement dans la rue.

(Il va à la petite porte à gauche, et l'ouvre; pendant ce temps, les deux jeunes gens passent à droite à côté de Jules.)

TOUS TROIS, étonnés.

Que vois-je?...

PERRIN.

Tenez, mes enfants... personne ne vous verra.

JULES, à ses amis.

Ce n'est pas possible... il y a des gens apostés pour nous saisir... mais que risquons-nous? (A part.) Nous pourrons peut-être encore arriver à temps.

PERRIN, les faisant passer, et leur serrant la main.

Adieu, mes enfants, adieu, mes bons amis! (A Jules qui est resté le dernier.) Et vous, jeune homme, allez embrasser votre mère.

JULES, le regardant avec émotion.

Monsieur... je ne sais comment vous exprimer...

PERRIN, lui serrant la main.

C'est bien!... c'est bien!... je vous comprends.

TOUS, à mi-voix.

AIR : Vite, à cheval.

Fuyons / Fuyez } sans bruit,
Et que rien ne nous trahisse;
Que le sort vous soit propice;
Fuyons / Fuyez } sans bruit,
L'espérance { nous / vous } conduit.

JULES, hésitant.

C'est un beau trait,
Je dois lui rendre justice;
C'est un beau trait...
(Regardant la porte et Perrin avec défiance.)
S'il tient ce qu'il nous promet.

TOUS.

Fuyons / Fuyez } sans bruit,
Et que rien ne nous trahisse,
Que le sort vous soit propice!

Fuyons / Fuyez } sans bruit,
L'espérance { nous / vous } conduit.

(Ils sortent; la porte se referme.)

PERRIN, seul, avec joie, et s'essuyant les yeux.

Ah! je suis content de moi... je suis sûr au moins d'avoir rempli les intentions... (Regardant au fond.) Eh! mais... quel bruit!

SCÈNE XI.

MICHEL PERRIN; BERNARD, conduit par DES GENDARMES et DES HUISSIERS; THÉRÈSE, qui le suit en pleurant.

LES GENDARMES, à Bernard, et le poussant.

Allons... pas tant de raisons!

BERNARD.

Soyez tranquilles, je ne veux pas me sauver!

THÉRÈSE, pleurant.

Comment, monsieur Bernard! vous! arrêté!...

PERRIN, le reconnaissant.

Arrêté! Bernard?...

BERNARD.

Oui, vraiment... et comme conspirateur!

PERRIN, se récriant.

Comme conspirateur?

THÉRÈSE.

Ah! mon oncle, suis-je assez malheureuse!

PERRIN, vivement.

Mais ce n'est pas possible! il y a quelque méprise, quelque malentendu... ou bien... (A Bernard.) Tu as donc des ennemis?... quelqu'un qui t'aura dénoncé... Ah! nous allons voir!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES; DÉSAUNAIS, entrant par la porte qui conduit chez le ministre.

DÉSAUNAIS.

Le ministre va venir les confronter, et je me flatte qu'il sera content du zèle que j'ai déployé.

PERRIN, courant à lui.

Dites donc, citoyen Désaunais...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que c'est?

PERRIN, lui montrant Bernard.

Voilà Bernard... il est arrêté!...

DÉSAUNAIS *.

Je le sais. . C'est bien.

PERRIN.

Comment! c'est bien!... Mais du tout, c'est une horreur! une indignité!... Qui est-ce qui a osé le faire arrêter?...

DÉSAUNAIS.

Eh! parbleu! mon cher, c'est vous.

* Désaunais, Perrin, Bernard, Thérèse.

PERRIN.

Moi!...

DÉSAUNAIS.

Une très bonne idée que vous avez eue là, j'en conviens; vous m'avez donné les renseignements, le signalement... je ne veux pas vous en ôter la gloire.

BERNARD, surpris.

Comment! monsieur Perrin, c'est vous qui me faites arrêter?

THÉRÈSE, se récriant.

Comment! mon oncle! c'est vous!...

PERRIN, étourdi.

Qu'est-ce que vous dites? qu'est-ce que vous me demandez? Est-ce que ça peut tomber sous le sens? Vous me feriez croire que c'est moi... que j'ai été... tandis qu'au contraire, je voulais... Ah! laissez donc! Vous finirez par m'embrouiller... que je ne m'y reconnaîtrai plus du tout!... (Apercevant Fouché.) Mais, Dieu merci, voilà Joseph qui va nous tirer d'embarras.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FOUCHÉ.

PERRIN, courant à lui.

Mon bon Joseph, il faut que je te parle.

FOUCHÉ, l'éloignant doucement.

Tout-à-l'heure, mon ami; une affaire de la dernière importance... (A Désaunais.) Ce soldat?...

DÉSAUNAIS, montrant Bernard.

Le voici.

PERRIN.

C'est justement de cela que je veux...

FOUCHÉ, même jeu.

Un moment!...

DÉSAUNAIS, repoussant Perrin.

Taisez-vous donc!...

PERRIN, à Thérèse, et s'asseyant avec elle sur la banquette qui est au-dessous de la fenêtre.

Ne pleure pas, ma bonne, je m'en vais lui parler; il n'y a pas le moindre danger... (A part.) Malgré ça, je commence à avoir une peur!...

FOUCHÉ, regardant Bernard *.

Ah! ah!... c'est vous, jeune homme? J'aurais dû m'en douter! Lorsque l'on forme de mauvaises liaisons. (Tenant à la main la lettre de Bernard, que Désaunais lui tend.) Vous vouliez approcher du premier consul?

BERNARD.

J'en conviens.

FOUCHÉ.

Vous saviez qu'il existait un complot contre lui?

BERNARD.

C'est vrai.

* Désaunais, Fouché, Bernard.

FOUCHÉ, vivement.

Vous en étiez complice?

BERNARD.

Moi!

THÉRÈSE.

Par exemple!

PERRIN, se levant.

Joseph, je t'ai dit que je voulais te parler...

FOUCHÉ, avec impatience.

Eh! morbleu!

(On le fait rasseoir.)

BERNARD, avec indignation.

Moi, leur complice!

FOUCHÉ, froidement.

Vous ne pouvez pas le nier : je vous ai trouvé, hier matin, en conférence secrète avec le chef de la conspiration.

THÉRÈSE, respirant à peine.

Ah! mon Dieu!

FOUCHÉ.

Le soir, vous étiez au Cadran-Bleu.

BERNARD.

C'est vrai; en sortant de là, j'ai écrit à mon général... je voulais le voir... lui seul!... j'aurais pu le sauver, sans trahir leur secret... Je l'espérais du moins... il aurait compris mon silence, lui... mais vous, vous ne le pouvez pas.

FOUCHÉ.

Ainsi, vous connaissez les conjurés... vous pouvez les nommer?... indiquer leur retraite?

BERNARD, vivement.

Moi!

AIR d'Aristippe.

Y pensez-vous?... que je me déshonore!
D'un tel espoir j'ai lieu d'être surpris.

FOUCHÉ.

Et pouvez-vous les ménager encore!
Songez-y donc... ce sont les ennemis
Et de la paix et de notre pays.

BERNARD.

Je ne sais pas quels princip's sont les vôtres;
Un ennemi... j' puis l' combattr'... le défier...
Mais le livrer!... adressez-vous à d'autres!
Je suis soldat, ce n'est pas mon métier.

FOUCHÉ et DÉSAUNAIS.

Comment?

BERNARD.

Faites-moi jeter dans un cachot... faites-moi fusiller... je ne dirai pas un mot de plus.

THÉRÈSE, retombant.

Il est perdu!

PERRIN, s'approchant.

Ah! çà, est-ce qu'il est fou?... (A Thérèse.) Laisse donc, ça ne se passera ainsi! Joseph...

DÉSAUNAIS, bas à Fouché.

Nous saurons bien le faire parler, en le confrontant avec les autres.

FOUCHÉ.

Faites-les venir.

DÉSAUNAIS, s'inclinant.

Tout de suite. (Bas à Perrin.) Faites venir vos trois hommes?...

PERRIN.

Quels hommes?

DÉSAUNAIS.

Ceux que j'ai laissés, ici, avec vous!...

PERRIN.

Ah!... soyez tranquille, j'en ai été fort content... c'est une affaire finie.

DÉSAUNAIS.

Mais où sont-ils?...

PERRIN, tranquillement.

Eh! bien, ils sont partis.

DÉSAUNAIS.

Partis!... que voulez-vous dire?...

PERRIN, montrant la petite porte.

Je leur ai ouvert la porte moi-même.

DÉSAUNAIS.

Celle-ci?

PERRIN.

Sans doute.

DÉSAUNAIS, atterré.

Miséricorde!.... nous ne tenons plus rien!.... nous sommes ruinés! perdus!...

FOUCHÉ, vivement.

Comment?

DÉSAUNAIS, montrant Perrin.

Il les a laissé échapper!... Quand je disais que c'était un misérable, un traître!...

PERRIN.

Dieu me pardonne, ils ont tous la tête à l'envers!... Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, de leur promettre leur grace?...

DÉSAUNAIS, hors de lui.

Eh!... Monsieur, ça se promet toujours... (Furieux.) Malheureux!... vous avez perdu la France!...

PERRIN, avec colère.

J'ai perdu la France, à présent!... tantôt, je l'avais sauvée!... Tâchez donc de vous entendre... Vous me ferez croire peut-être que je peux remuer le France avec mon petit doigt!...

FOUCHÉ, vivement.

Allons, allons!... il ne s'agit pas de se désespérer! il faut donner des ordres, il faut courir. (Allant vers le fond.) Holà quelqu'un...

(Tous les chefs de bureaux, huissiers, gendarmes accourent à sa voix.)

DÉSAUNAIS.

Et où les retrouver maintenant?...

PERRIN.

Mon Dieu, je suis sûr qu'ils sont retournés bien tranquillement à la revue!... où était leur premier rendez-vous...

TOUS.

A la revue!...

BERNARD, très agité; il regarde par la fenêtre.

En effet... l'heure approche!... (On entend une musique éloignée.) La garde des consuls est déja rassemblée... Ce mouvement... cette musique...

Et ce Crussac qui est libre!... O mon Dieu! (A ceux qui l'entourent.) Courez vite!...

FOUCHÉ.

Comment?

BERNARD, hors de lui, à Fouché.

Je n'y tiens plus!... Oui, c'est à la revue... au moment où il sortira des Tuileries... où on l'entoure pour lui présenter des pétitions... c'est là qu'il doit être frappé!...

TOUS.

Grand Dieu!

FOUCHÉ.

Et il ne veut pas que l'on veille sur lui... (Aux gendarmes.) Vite! votre piquet à cheval!... (A Désaunais.) Courez... prévenez Lannes, Duroc... ses aides-de-camp... (Aux huissiers.) Faites venir Comminges... Non, j'y vais moi-même... Ma voiture!...

DÉSAUNAIS, à haute voix.

La voiture du ministre!

(Fouché signe quelques ordres; tout le monde va et vient dans le plus grand désordre.)

PERRIN, au milieu d'eux.

Mais un moment... expliquez-moi... Qu'est ce qu'il y a donc?...

CHOEUR.

AIR : La voix de la patrie.

Du sort qui le menace
Comment le préserver!
De leur aveugle audace
Qui pourra le sauver?

BERNARD, très ému.

Des armes!... qu'on m'en donne!
Et Bernard aujourd'hui...
Sans accuser personne,
Pourra mourir pour lui!...

CHOEUR.

Du sort qui le menace,
Etc., etc.

FOUCHÉ, se levant et voulant partir.

Allons, messieurs!...

BERNARD, à la fenêtre.

Attendez! (On s'arrête en silence.) Le bruit des tambours... ces cris... ces acclamations... (On entend dans l'éloignement les cris : *Vive le premier consul!*) (Se retournant à Fouché.) Il sort des Tuileries!...

FOUCHÉ.

O ciel!...

(Musique qui continue en sourdine.)

BERNARD, avec effroi.

Il n'est plus temps!...

FOUCHÉ, tombant sur un siége.

C'en est fait!... (Moment de silence et de stupeur. On entend frapper deux coups à la porte secrète, à droite.) Qu'est-ce donc?

DÉSAUNAIS, d'une voix tremblante.

Sans doute... un de mes gens qui vient m'apprendre...

FOUCHÉ.

Ouvrez!...

(Désaunais va ouvrir.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; UN HUISSIER, paraissant à la petite porte.

L'HUISSIER, à Désaunais.

Un homme, enveloppé d'un manteau, et qui a disparu aussitôt, vient de me remettre ceci, pour le citoyen Perrin.

(Montrant une lettre.)

PERRIN, s'avançant.

Pour moi!...

DÉSAUNAIS, la saisissant.

Un moment!... il était d'intellignce avec eux... il était du complot, j'en suis sûr... et je veux savoir...

(Il brise le cachet.)

FOUCHÉ, vivement.

Donnez!... donnez!... (Regardant la signature.) Jules de Crussac!...

DÉSAUNAIS, triomphant, à ceux qui l'entourent.

Voyez-vous!...

FOUCHÉ, lisant *.

« Monsieur, quoique je fusse en votre pou« voir, notre projet était immanquable... la vie « du premier consul était entre nos mains... « Tous les efforts de la police n'auraient pu le « garantir. Le procédé noble et loyal du minis« tre, dont vous vous êtes montré un si digne « interprète, sa confiance, sa générosité, ont « dû changer notre résolution... Nous renon« çons à notre dessein, et mes amis et moi « nous quittons Paris à l'instant. »

TOUS.

Il est sauvé!...

BERNARD, avec élan.

Mon pauvre général!

FOUCHÉ, achevant de lire.

« Adieu, monsieur. Je regrette de vous voir « suivre une pareille carrière... Mais si le minis« tre n'employait que des hommes comme vous, « son pouvoir serait immense, et la police bien « plus facile. »

PERRIN, cherchant à comprendre.

Qu'est-ce qu'il veut dire?... *Une pareille carrière!...*

FOUCHÉ, à Perrin.

Comment, mon bon Michel, c'est à toi que nous devons...

DÉSAUNAIS, avec enthousiasme.

Quel homme prodigieux!... je l'avais bien jugé!...

PERRIN, le regardant avec ironie.

J'ai encore sauvé la France, n'est-ce pas?... Eh bien! moi je n'y comprends rien... et cette lettre... (La prenant et regardant.) Si fait! c'est bien pour moi. (Lisant l'adresse.) Au citoyen Michel Perrin... employé de la police secrète.

* Désaunais, Fouché, Perrin, Thérèse, Bernard.

THÉRÈSE.

De la police secrète ?

BERNARD, vivement.

Quoi ! monsieur Perrin... c'est là votre titre ?... c'est là votre place ?

DÉSAUNAIS.

Eh ! mais, sans doute.

PERRIN, un peu inquiet.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ?... Voilà que tu m'effraies aussi, toi !

BERNARD, vivement.

C'est que vous ne savez pas... vous ignorez...

PERRIN, à qui Thérèse a dit un mot à l'oreille, tremblant d'émotion.

Grand Dieu !... comment, j'étais !... moi !... ah !...

(Il se cache la figure de ses deux mains, et tombe accablé sur une chaise.)

THÉRÈSE, s'empressant auprès de lui.

Mon oncle !...

BERNARD.

Monsieur Perrin !...

FOUCHÉ, à Désaunais.

Qu'est-ce que cela signifie ?... Vous ne m'avez donc pas compris ?... Qu'est-ce qu'il faisait ici ?...

DÉSAUNAIS, interdit.

Mais dam ! il faisait comme les autres... il faisait des rapports.

FOUCHÉ, avec un geste de colère.

Hum !... sotte espèce !... (Courant à Perrin.) Mon ami, mon bon Michel... pardonne ! je n'ai jamais pensé... Mais la précipitation... J'étais si occupé... et puis tu voulais être employé sur-le-champ... tu étais décidé à tout faire !...

PERRIN, relevant sa tête et noblement.

Oui, sans doute, j'aurais tout fait !... j'aurais frotté vos appartements... monté du bois... tout ce qu'il y a de plus pénible, tout ce qu'un honnête homme peut faire, pour gagner du pain, sans rougir... je l'aurais fait ! Mais me déshonorer ! flétrir quarante ans d'une vie irréprochable !

FOUCHÉ, voulant prendre sa main.

Mon ami !

PERRIN, se levant et le repoussant.

Votre ami !

AIR du vaudeville des Amazones.

Moi, votre ami !... non, je ne veux plus l'être !
Et pour jamais je brise tous nos nœuds...
Je ne dois plus vous parler, vous connaître ;
Je veux que rien, en fuyant de ces lieux,
Ne me rappelle un jour aussi honteux.

(Comme frappé d'une idée, et tirant une bourse de sa poche.)

Dieux ! et cet or, dont l'aspect seul m'irrite.
Cet or, monsieur, dont je suis indigné...
Reprenez-le... reprenez-le bien vite ;
Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné !

(Jetant la bourse avec force à ses pieds.)

Tenez, tenez, reprenez-le bien vite ;
Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné !
Non, monsieur, je ne l'ai pas gagné ! (*bis.*)

FOUCHÉ, l'arrêtant.

Michel ! c'est une funeste méprise !... Mais je puis tout réparer, je puis te donner...

PERRIN, avec force, et voulant s'éloigner.

Rien.

FOUCHÉ.

Pourtant...

PERRIN.

Rien, vous dis-je !... je ne veux plus rien de vous.

FOUCHÉ, après un silence, lui prenant la main et l'amenant sur le devant du théâtre.

(Lentement.) Quoi ?... pas même cette petite cure de Normandie, que tu regrettes si fort ?

PERRIN.

Comment ?

FOUCHÉ.

Le concordat est signé de ce matin... et ce Joseph, que tu accuses, que tu maudis !... songeait cependant au seul bonheur qui te convienne. (Tirant un papier de sa poche.) Voici ce que Portalis, le ministre des cultes, vient de m'envoyer.

PERRIN, y jetant les yeux et s'attendrissant.

Ma nomination !.. mon petit village... je reverrais... Ah ! Joseph ! il ne fallait pas moins que cela... (Se jetant dans ses bras, et d'une voix entrecoupée.) Je te pardonne ! mais tu m'as fait bien du mal.

BERNARD, avec joie.

Oh ! que je suis content !

THÉRÈSE, de même.

Et moi ! mon pauvre oncle ! mon pauvre oncle !

PERRIN, s'essuyant les yeux.

Oui, oui !... mais que je parte tout de suite... je ne veux pas rester un instant de plus...

FOUCHÉ, l'arrêtant.

Oh ! tu ne peux pas t'en aller comme cela !... il faut que je te présente au premier consul, qu'il sache ce qu'il te doit.

PERRIN, souriant malgré lui.

Me présenter, moi ? Comment ! je verrais le grand homme !... Eh bien j'y consens... ça me fera plaisir... pour que je puisse dire là-bas : *Je l'ai vu !*... Mais qu'il ne s'avise pas de vouloir me faire évêque... Non, non, ça ne me convient pas.

FOUCHÉ, souriant.

Non ; mais une pension... (mouvement de Perrin, qui veut refuser.) pas pour toi, mais pour tes pauvres ?

PERRIN.

Ah ! ça, c'est différent ! car ce qu'il me faut, à moi, vois-tu, Joseph, c'est mon obscurité, mes bons paroissiens, mes petits enfants.... (montrant Thérèse et Bernard.) ces deux-là, que j'emmène avec moi.

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle!

BERNARD.

Nous ne vous quitterons plus.

PERRIN, tendant la main à Fouché.

Et puis de temps en temps des nouvelles de mon ami Joseph! que j'apprenne que tout va bien... qu'il n'y a plus de conspirateurs, par conséquent plus de... (Regardant Désaunais, et se penchant à l'oreille de Fouché.) Tu sais ce que je veux dire.

CHOEUR.

AIR : Vive l'empereur! (du CZAR).

Gloire à ses talents,
Ses nobles accents,
Sa prudence,
Conjurent soudain
Ici le plus lâche dessein.
Du chef immortel
Qu'enfin le ciel
Donne à la France,
Il sauve à-la-fois
Les jours et les futurs exploits.

PERRIN, au public.

AIR : A soixante ans.

Je vais revoir ma modeste retraite;
Mais je voudrais, en partant de Paris,
Être bien sûr, cela seul m'inquiète,
De n'y laisser que des amis;
Oui, mes enfants, soyez tous mes amis!
Si, par malheur, en ces lieux, ma présence
A pu déplaire... imposez-vous la loi
De l'oublier!... pour les autres, je croi,
J'ai tant prêché la bonté, l'indulgence,
Qu'il en faut bien avoir un peu pour moi.

TOUS EN CHOEUR.

Quand pour autrui l'on prêche l'indulgence,
On a bien droit d'en obtenir pour soi.

FIN DE MICHEL PERRIN.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

LA PASSION SECRÈTE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

M. SCRIBE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 13 mars 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M. DULISTEL.............................. M. GEFFROI.
ALBERTINE, sa femme...................... Mlle MARS.
COELIE, sœur cadette d'Albertine............. Mlle PLESSIS.
LÉOPOLD DE MONDEVILLE..................... M. FIRMIN.
DESROSOIRS, vieux garçon, ami de Dulistel...... M. SAMSON.
VICTOR.................................. M. REGNIER.
UN DOMESTIQUE de Dulistel.
UN DOMESTIQUE de Desrosoirs.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Dulistel.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un boudoir élégant : à droite, sur le premier plan, une cheminée; à gauche, sur le premier plan, un secrétaire; deux portes latérales au second plan.

SCÈNE I.

VICTOR, LÉOPOLD *.

LÉOPOLD, d'un air troublé.

Ainsi ta maîtresse est chez elle!

VICTOR.

Oui, monsieur; qu'y a-t-il donc d'étonnant, à neuf heures du matin!

LÉOPOLD.

Oh! rien. C'est qu'ayant affaire à M. Dulistel, je m'informais des nouvelles de madame. Tu dis donc qu'elle est rentrée?...

VICTOR.

Mais non, monsieur; elle n'est pas sortie; elle dort.

LÉOPOLD.

Tu en es bien sûr?

VICTOR.

Par exemple! monsieur, voilà une question... Est-ce que je peux savoir?... Je dis je présume... parceque madame n'a pas encore sonné sa femme de chambre. Mais je vais prévenir monsieur que vous l'attendez.

* Le premier acteur inscrit est placé le premier à la gauche du spectateur.

LÉOPOLD.

Rien ne presse; quand il sera descendu dans son cabinet. Eh! dis-moi, Victor... (A part.) Non, non!... Qu'allais-je faire? Interroger ce domestique! (Haut.) C'est bien.

VICTOR.

Monsieur n'a plus rien à me dire?

LÉOPOLD.

Non.

VICTOR.

Tant mieux! parceque j'ai à sortir. J'ai de l'argent à toucher pour mon compte. Voyez-vous, quand on est en maison, c'est désagréable! Il faut toute la journée faire les affaires des maîtres; alors on profite du temps où ils dorment pour faire les siennes. Vous ne le direz pas?

(Il sort.)

SCÈNE II.

LÉOPOLD, seul.

C'est inconcevable! Mais c'était elle, j'en suis sûr. Dans cette rue déserte... écartée... Petite-Rue-Saint-Roch!... Seule à sept heures du ma-

tin... et se glisser mystérieusement dans cette maison de chétive apparence!... Une allée... un escalier obscur... et, avant d'y entrer, comme elle jetait autour d'elle un regard craintif!...Ah! malgré ce voile qui cachait à moitié ses traits, j'ai reconnu sa démarche, sa tournure... Je l'aime trop, il y a trop long-temps que je l'aime pour m'être trompé : et cependant, comment soupçonner... comment croire que la femme la plus sage... la plus vertueuse, la plus irréprochable jusqu'à présent...? Ah! il y a de quoi confondre!... Et ne pouvoir éclater... Ne pouvoir se plaindre!... car je n'en ai pas le droit... je n'en ai aucun!... On vient... Si c'était elle!... Non, c'est sa sœur.

SCÈNE III.

COELIE, LÉOPOLD.

COELIE, à un domestique.

Le déjeuner à onze heures, ma sœur l'a dit.

LÉOPOLD.

Mademoiselle Cœlie...

COELIE, courant vivement à lui.

Ah mon Dieu! Léopold!... (se reprenant, et faisant une révérence.) M. de Mondeville de si bonne heure... Quelle surprise!

LÉOPOLD.

Oui, je voulais parler à M. Dulistel, votre beau-frère.

COELIE.

Ah! que c'est mal! Ce n'est donc pas pour nous, c'est pour lui que vous venez? Il est bien heureux d'être dans les affaires.

LÉOPOLD.

Vraiment!

COELIE.

Pour cela seul, car, du reste, c'est bien ennuyeux. Mais ici c'est le mal du pays. On respire dans ces riches appartements un air lourd, épais, un air de finance qui gagne tout le monde... vous tout le premier... Oui, monsieur, vous n'êtes pas si aimable à Paris qu'en Auvergne, il y a trois ans, dans ce vieux château qui me paraissait si riant, et où vous veniez tous les soirs.

LÉOPOLD, soupirant.

Ah! Cœlie, quels souvenirs!

COELIE.

Est-ce qu'ils vous affligent?... Moi, quand j'ai du chagrin, je me les rappelle, et cela me rend du bonheur pour toute la journée! Nous étions si heureuses, ma sœur et moi, auprès de la vieille tante qui nous avait élevées!... Un peu grondeuse, un peu exigeante... il fallait toujours être avec elle, et quelquefois la journée était un peu longue... Mais quand le soir arrivait, et que le vieux domestique ouvrait la vieille porte du salon, en disant à voix haute : Monsieur Léopold de Mondeville! nous redevenions jeunes alors, la jeunesse avait la majorité! Les beaux concerts! et nos conversations du soir, et nos contre-danses à trois, et nos éclats de rire, que ma tante n'entendait pas... Car, avec tous ses défauts, elle avait de bonnes qualités... elle était sourde! Il n'y avait qu'une chose qui me fâchait alors... j'étais si enfant!... c'est que vous valsiez toujours avec ma sœur.

LÉOPOLD.

En vérité!

COELIE.

Oui... C'était ridicule, n'est-ce pas?... Car enfin c'était tout naturel, elle était plus jolie et plus aimable que moi. Aussi, maintenant que je suis raisonnable, je n'ai plus de ces idées-là; et puis ma sœur est mariée.

LÉOPOLD, avec dépit.

Voilà ce que je ne conçois pas, et je cherche encore comment ce mariage a pu se faire.

COELIE.

M. Dulistel a demandé sa main.

LÉOPOLD.

Oh! je le sais bien; je sais qu'elle a épousé M. Dulistel, un colonel, un baron de l'empire. Mais comment de la Chaussée-d'Antin au fond de l'Auvergne ont-ils pu se rencontrer?

COELIE.

Pendant l'année où vous étiez en Angleterre à soigner ce vieux parent, qui vient de vous laisser une si belle fortune. Et vous, qui autrefois n'aviez rien...

LÉOPOLD, avec impatience.

Il ne s'agit pas de moi, mais de M. Dulistel.

COELIE.

Eh! mon Dieu... comme vous êtes vif depuis que vous êtes riche! Eh bien! M. Dulistel allait comme tout le monde, et parceque c'était la mode, prendre les eaux du Mont-d'Or pour sa santé, qui était fort bonne. En visitant le château de ma tante, château pittoresque et remarquable, moins encore par sa situation (regardant Léopold.), que par les personnages aimables qui l'ont habité, il a vu ma sœur, en est devenu amoureux, l'a demandée en mariage à ma tante, qui, pour être sourde, n'est pas aveugle; et qui, éblouie par les avantages d'une telle union, a dit oui. Ma sœur n'a pas dit non... et voilà comment elle est aujourd'hui madame Dulistel. Vous savez tout! êtes-vous content?

LÉOPOLD, avec dépit.

Certainement!

COELIE.

Alors on remercie!

LÉOPOLD.

Et c'est vous qui, sans doute, l'avez encouragée à accepter?

COELIE.

Moi? le ciel m'en préserve! Il est vrai que d'abord, et quand j'appris que ma sœur allait

épouser un baron, un colonel de Napoléon, j'étais enchantée ; je m'apprêtais à admirer, et tout prenait d'avance à mes yeux une physionomie militaire !... Ah bien oui !... un homme de quarante-cinq ans, qui rêve et qui spécule, qui ne parle jamais de Wagram ni d'Iéna, mais de la rente, des quatre canaux et des actions des ponts ! un colonel homme d'affaires, un héros agent de change ; sombre quand il gagne, grondeur quand il perd, et triste quand il ne fait rien... Du reste, un beau-frère charmant et une société très agréable.

LÉOPOLD, souriant.

En vérité !

COELIE.

Oui, monsieur : la gloire est bien ennuyeuse quand on la voit de près. Aussi, et quoique je sois bien pauvre, s'il s'était présenté pour moi un semblable parti...

LÉOPOLD, vivement.

Vous auriez refusé ?... vous !

COELIE.

Sans hésiter, et lui et tout autre qui ne m'offrirait que de la fortune. Il faudrait, avant tout, que je fusse bien sûre et de son caractère, et de sa bonté, et de sa tendresse... Sans cela plutôt rester fille !... Est-ce donc un si grand malheur ? Et cela ne vaut-il pas mieux que de passer, comme ma sœur, ses jours et ses nuits à pleurer ?

LÉOPOLD.

O ciel !... que dites-vous ?

COELIE.

Ah mon Dieu !... je ne voulais pas en parler ! C'est malgré moi... car c'est un secret... un grand secret que je voulais garder pour moi... et que je garde encore... (*le regardant avec amitié.*) puisque je vous le confie !

LÉOPOLD.

Ah ! que vous êtes bonne !... Eh bien donc ?

COELIE.

Eh bien !... cette nuit, en rentrant, ma sœur m'avait réveillée ; et, comme ma chambre est près de la sienne, j'avais doucement entr'ouvert la porte pour lui demander des nouvelles de sa soirée, lorsque je l'aperçois, encore en toilette de bal... mais pâle et les traits renversés, tenant dans ses mains une lettre qu'elle froissait avec un mouvement convulsif.

LÉOPOLD, avec émotion.

Une lettre !

COELIE.

Elle s'est levée... elle l'a jetée au feu... Une grosse larme était là sur sa joue... Et moi, toute tremblante et craignant qu'elle ne me surprît, je me suis retirée dans ma chambre, où je n'ai pas dormi. Et ce matin quand je suis entrée chez elle, à sept heures, pour l'embrasser...

LÉOPOLD, vivement et avec joie.

A sept heures... elle y était !... quel bonheur !...

COELIE.

Non... elle n'y était plus... elle était déjà levée...

LÉOPOLD, à part, avec fureur.

Sortie !... C'était elle... plus de doute.

COELIE, vivement.

Qu'est-ce que c'est ? qu'y a-t-il ? Est-ce que vous sauriez ce qui la chagrine ainsi ?

LÉOPOLD.

Non vraiment !

COELIE.

Si, monsieur ; je le vois, et c'est très mal d'être discret. Est-ce que je le suis, moi ? est-ce qu'on peut me faire ce reproche-là ? Tandis que vous...

LÉOPOLD.

Ne vous fâchez pas ! Si je découvre quelque chose, je promets de vous le dire, quelque terrible que ce soit.

COELIE.

A la bonne heure.

LÉOPOLD.

Silence ! on vient.

SCÈNE IV.

COELIE, DESROSOIRS, LÉOPOLD.

COELIE.

Ce n'est rien !... c'est M. Desrosoirs, ce vieux garçon si riche... l'ami de la maison.

DESROSOIRS, à la cantonade.

Ne réveillez personne... je ne suis pas pressé... je déjeunerai s'il le faut, cela me donnera plus de temps. (*Saluant.*) Mademoiselle Cœlie... monsieur de Mondeville... un charmant jeune homme que tout le monde chérit, sur-tout depuis son retour d'Angleterre.

LÉOPOLD.

Vous êtes trop bon... Monsieur vient ici comme moi pour affaires ?

DESROSOIRS.

Du tout ; cé cher Dulistel est depuis vingt ans mon ami intime. Je l'ai connu quand il était officier et moi payeur-général. Mais je n'ai jamais fait d'affaires avec lui. Je ne lui ai jamais rien confié, rien prêté... Ce qui est probablement cause de l'inaltérable amitié qui nous unit !

LÉOPOLD.

Y pensez vous ?

DESROSOIRS.

Oui, jeune homme... règle générale : Voulez-vous être bien avec tout le monde, ne prêtez jamais à personne. Car ce qui peut vous arriver de plus heureux... c'est qu'on vous rende. Par exemple, et rien ne vous en empêche, donnez si vous voulez... c'est différent.

COELIE.

Ce qui vous arrive souvent, monsieur Desrosoirs.

DESROSOIRS.

Mais oui, quand je le peux!

LÉOPOLD.

Et vous avez raison.

COELIE.

Donner est plus agréable que recevoir.

DESROSOIRS.

Certainement. D'abord on s'en souvient plus long-temps.

COELIE.

Quelle horreur!

DESROSOIRS.

C'est possible... mais c'est ainsi. Celui qui rend un service ne l'oublie jamais, tandis que celui qui le reçoit... (Geste de Cœlie.) Ah! vous allez encore, comme l'autre jour, m'appeler cœur froid et égoïste, parceque je vois le monde tel qu'il est... Aussi je me tais, pour ne pas détruire vos illusions de seize ans. Madame Dulistel, votre charmante sœur, est-elle visible?

COELIE.

Non, monsieur, je ne crois pas.

DESROSOIRS.

Elle desirait, ainsi que vous, aller cette semaine à l'Opéra, et je lui apportais une loge.

COELIE.

En vérité, je n'en reviens pas! Monsieur Desrosoirs, vous êtes la providence des dames... Toujours aux petits soins pour elles, toujours des bouquets, des bonbons, des loges d'Opéra!

DESROSOIRS.

Aujourd'hui j'ai eu de la peine. On s'arrachait les coupons... Heureusement je suis lié avec l'administration. (Se retournant vers Cœlie.) Voici, ma belle demoiselle, les derniers chefs-d'œuvre de Dantan, ses dernières épigrammes en plâtre. Il n'y a plus que lui maintenant qui nous fasse rire! J'y ai joint les nouvelles contre-danses qui ont paru chez Troupenas, et votre abonnement à la *Revue de Paris*.

COELIE.

Que disais-je? vous êtes d'une complaisance...

DESROSOIRS.

A mon âge on n'a que ce mérite-là, et je ferais courir tout Paris à mes chevaux pour être agréable à vous d'abord et à votre sœur! vous lui direz que je l'attends ici, au salon, et je ne doute pas...

LÉOPOLD.

Qu'elle ne s'empresse de venir.

DESROSOIRS.

Mais oui; vous allez me trouver bien fat, et cependant c'est la vérité.

COELIE.

Je vais près d'Albertine me charger de votre commission.

DESROSOIRS.

Trop de bontés!

COELIE.

C'est justice... vous vous chargez si souvent des nôtres!

(Elle lui fait la révérence, et sort.)

SCÈNE V.

DESROSOIRS, LÉOPOLD.

DESROSOIRS, la regardant sortir.

Charmante fille!... (Avec un soupir.) Ah! si j'avais vingt-cinq ans... mais je ne les ai pas... c'est dommage pour elle... et pour moi, car de toute la maison c'est elle qui a le plus de sagesse et de discernement.

LÉOPOLD, vivement.

Que voulez-vous dire par-là?... Est-ce que sa sœur... est-ce que vous supposeriez...?

DESROSOIRS.

Moi, rien! une femme brillante, recherchée... adorée, c'est tout naturel...

LÉOPOLD.

On lui fait donc la cour?...

DESROSOIRS.

Mais oui... une cour très assidue... de nombreux adorateurs.

LÉOPOLD.

Vous en connaissez?...

DESROSOIRS, froidement.

Intimement!... un sur-tout, le plus passionné... le plus amoureux de tous.

LÉOPOLD, avec colère.

Eh! lequel? parlez!

DESROSOIRS, froidement.

Je lui parle en ce moment.

LÉOPOLD, avec surprise.

Monsieur!...

DESROSOIRS.

Vous voilà tout étonné que j'aie deviné votre secret... Eh! mon Dieu, j'en sais bien d'autres! n'ayant, grace au ciel, ni places, ni femme, ni état, je n'ai rien à faire dans la société qu'à observer, et je vois tout, je devine tout; en revanche, je suis discret, je ne dis rien... c'est le moyen de se faire des amis, et je suis celui de tout le monde; car, me voyant instruit, on aime mieux m'avoir pour confident que pour adversaire.

LÉOPOLD.

Eh bien! oui... j'en conviendrai avec vous.

DESROSOIRS.

Vous le voyez bien!

LÉOPOLD.

C'est un penchant que je ne puis ni vaincre ni raisonner. Depuis trois ans, l'aimer est ma seule pensée, ma seule occupation. Je maudis cette fatale absence, cet héritage qui, en me donnant la fortune, m'a enlevé la seule femme que je puisse chérir... Ah! si elle était libre

encore, tout ce que je possède serait à elle... mais enchaînée, mais unie à un autre... que puis-je faire? sinon de l'aimer en silence, de m'enivrer du plaisir de la voir, de la suivre par-tout dans le monde, au spectacle, à la promenade. Tantôt furieux de sa froideur, tantôt me réjouissant d'une indifférence qui désespère mes rivaux et me desespère moi-même... Enfin chaque soir, honteux de ma faiblesse, je rentre chez moi en jurant de la fuir, de l'oublier, et le lendemain je recommence... Voilà ma vie, monsieur, je n'en ai pas d'autre.

DESROSOIRS, s'asseyant près de la cheminée.

Je comprends, c'est l'espoir qui vous soutient; et pour vous guérir... il faut vous l'ôter tout-à-fait; apprenez donc qu'il faut renoncer à madame Dulistel, car jamais vous ne serez son amant.

LÉOPOLD, s'asseyant près de lui *.

Eh! qui vous le fait croire?

DESROSOIRS.

Je ne vous dirai pas la phrase d'usage : elle a un mari respectable... parceque vous savez comme moi que cela ne prouve rien... mais il y a un autre obstacle... un obstacle invincible.

LÉOPOLD, à Desrosoirs, qui s'arrête pour prendre des pastilles dans une bonbonnière.

Eh! lequel?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERTINE.

(Elle sort de la porte à droite. Elle est habillée fort simplement. Elle ouvre la porte avec précaution, et aperçoit Desrosoirs et Léopold, qui sont assis et lui tournent le dos.)

ALBERTINE, les apercevant.

Dieu! déja du monde dans ce petit salon!

(Elle marche sur la pointe des pieds, traverse le salon, et sort par la porte à gauche, qui est celle de sa chambre.)

SCÈNE VII.

LÉOPOLD et DESROSOIRS, assis et continuant à causer.

LÉOPOLD.

Au nom du ciel... achevez!... car ce que vous me dites là, je m'en doutais depuis aujourd'hui, depuis ce matin. Il y a quelqu'un qu'elle préfère, quelqu'un de plus heureux que moi?

DESROSOIRS.

Halte-là!... je n'ai pas dit cela... au contraire; avec un caractère naturellement ardent, exalté, susceptible des passions les plus vives... voyez comme elle s'est conduite depuis son mariage. C'est la femme la plus sage et la plus vertueuse que je connaisse!

* Léopold, Desrosoirs, assis tous deux près de la cheminée, à droite du spectateur.

LÉOPOLD, vivement. (Il se lève.)

Vous me l'assurez... ah! je respire, et vous croyez que jamais personne ne parviendra...

DESROSOIRS, se levant aussi.

Écoutez donc, vous m'en demandez trop; mais je crois pouvoir vous répondre que, si jamais quelqu'un réussissait près d'elle, ce ne seraient pas ces jeunes gens si beaux, si aimables, si élégants... comme vous, mon jeune ami; ceux-là, elle s'en défie; mais ce seraient plutôt de ces gens auxquels on ne pense pas, et qui ne comptent pour rien... quelqu'un par exemple de mon âge ou de mon caractère... Je ne parle pas de moi, bien entendu.

LÉOPOLD.

Je crois bien; à cinquante ans...

DESROSOIRS.

Ce ne serait pas une raison; l'âge mûr donne plus d'avantages que vous ne pensez. D'abord on ne nous croit pas dangereux, et un vieux garçon qui a quelque fortune, qui est galant, complaisant, jouit à Paris, près des femmes, d'une foule de privilèges dont on ne se doute pas... ça n'est ni gênant, ni embarrassant, ça n'a pas de suite, ça n'a pas de ménage; aussi par-tout il en trouve un, par-tout il est reçu, fêté; c'est l'ami du mari, l'oracle de la maison, le conseil de la famille; et, dans les mœurs actuelles, nous remplaçons les abbés d'autrefois.

LÉOPOLD.

En vérité!

DESROSOIRS.

Or, dans une telle position, rien qu'en attendant patiemment les bonnes occasions, il est impossible qu'il ne s'en présente pas; et tenez... pour ne vous parler ici que de ce qui vous regarde, vous rappelez-vous, il y a quelques années, avant que vous fussiez amoureux, une petite veuve chez laquelle je passais mes soirées... madame de Sainte-Suzanne, qui vous adorait?...

LÉOPOLD.

Et qui me fut infidèle...

DESROSOIRS.

C'était pour moi qu'elle n'aimait pas, et qui certes suis loin de vous valoir; mais elle avait une envie démesurée de paraître à Longchamps dans une calèche que vous ne pouviez alors lui donner... et je lui prêtai pour ce jour-là la mienne, qui était neuve, brillante, magnifique...

LÉOPOLD.

Parbleu! une imagination pareille! une tête comme celle-là, c'est possible; mais toute autre femme...

DESROSOIRS.

Une autre femme a d'autres ambitions, d'autres idées, d'autres fantaisies qu'on peut exploiter: le tout est de les connaître pour en

profiter; et, comme je vous l'ai dit... c'est mon état... je n'en ai pas d'autre.

LÉOPOLD.

Achevez alors, je vous en conjure, achevez cette confidence.

DESROSOIRS.

Je ne le puis; elle ne vous avancerait à rien; mais je peux, dans votre intérêt, vous en faire une autre, fruit de mes observations.

LÉOPOLD.

Eh! laquelle?

DESROSOIRS.

C'est que, pendant que vous vous occupez inutilement d'une femme froide, insensible, indifférente, qui jamais ne pensera à vous, il en est ici une autre, jeune, tendre, naïve, qui vous aime.

LÉOPOLD.

Eh! qui donc? mon Dieu!

DESROSOIRS.

La sœur de madame Dulistel... cette jeune Cœlie...

LÉOPOLD.

Que dites-vous!

DESROSOIRS.

Vous n'en saviez rien... ni elle non plus; mais moi, spectateur désintéressé, il y a un siècle que je me suis aperçu...

LÉOPOLD.

De son amitié pour moi?

DESROSOIRS.

Non, non, je m'y connais trop bien; c'est de l'amour, l'amour pur et candide d'une jeune fille, ce premier, ce véritable amour... que nous autres observateurs avons si rarement l'occasion de signaler dans le monde! Eh! vous pourriez hésiter!...Ah! mon cher ami, si j'étais à votre place...

LÉOPOLD, avec impatience.

Oui, mais vous n'y êtes pas.

DESROSOIRS.

Malheureusement! mais je vous réponds que c'est la femme qui vous convient; même franchise, mêmes illusions... Épousez, mon cher ami, épousez... et regardez-moi comme l'ami de la maison, c'est tout ce que je vous demande.

LÉOPOLD.

Bien obligé!

DESROSOIRS.

Eh! c'est ce cher Dulistel et sa femme.

LÉOPOLD, avec dépit.

Sa femme! ah! je ne puis maîtriser mon trouble.

(Il passe à la gauche du spectateur.)

SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, DESROSOIRS; ALBERTINE, en robe de matin très élégante; DULISTEL, VICTOR.

DULISTEL, entrant en se disputant avec Victor.

Comment! voilà deux heures que je sonne monsieur Victor, et l'on me répond qu'il est sorti pour ses affaires!

VICTOR.

Dam! monsieur...

DULISTEL.

Est-ce que je te paie pour cela, morbleu! et me faire mettre en colère... me troubler, m'interrompre au milieu de mon opération sur les fonds d'Haïti!

ALBERTINE, à Dulistel.

Mon ami!...

VICTOR.

Je viens de chez un homme de notre pays, qui m'a apporté ma part dans la succession de notre cousin... Voyez plutôt... une succession de deux mille francs!... quel bonheur!

ALBERTINE, à son mari, en souriant.

Allons, mon ami, il faut avoir quelque égard à la douleur d'un héritier.

VICTOR.

Madame est bien bonne!...

ALBERTINE.

Et puis il ne faut pas que cela vous empêche d'apercevoir vos meilleurs amis... monsieur Léopold... monsieur Desrosoirs, qui nous attendaient ici, à ce que m'a dit Cœlie.

DULISTEL, passant devant Desrosoirs, d'un air dégagé.

Bonjour, Desrosoirs. (Allant d'un air affectueux à Léopold.) Bonjour, mon cher ami; vous venez m'apporter des nouvelles de notre département? Avons-nous des chances pour l'élection*?

LÉOPOLD.

Oui, colonel; vous en jugerez vous-même par ces lettres.

DULISTEL.

Vous êtes d'une obligeance! (A Victor.) Et mon cabriolet, est-il prêt?

VICTOR.

Non, monsieur... vous n'aviez rien dit.

DULISTEL.

Morbleu!... est-ce que vous ne deviez pas le deviner?... est-ce qu'il ne faut pas que j'aille à la Bourse; mais allez donc, et qu'on m'avertisse dès qu'on aura attelé.

ALBERTINE.

Ce sera l'affaire de vingt minutes.

DULISTEL.

Mais vingt minutes de retard sont peut-être vingt centimes de perte.

*Les acteurs se trouvent placés dans l'ordre suivant Léopold, Dulistel, Desrosoirs, Albertine, Victor.

ALBERTINE.

Et votre déjeuner que vous oubliez...

DULISTEL.

Qu'importe!... à la guerre comme à la guerre... est-ce qu'on déjeune quand on est dans les affaires?...

ALBERTINE, à Victor.

Servez toujours, pour vous du moins, car moi, j'ai pris mon chocolat. (Le domestique sort *.) Ah mon Dieu! j'oubliais... puisque vous allez à la Bourse, mon ami, j'ai chez moi des fonds, dont je vous prie de vous charger.

DULISTEL.

Des fonds! eh! lesquels?

ALBERTINE.

Quarante mille francs que M. Archambaud, votre notaire, m'a remis hier en votre absence; la dot de ma sœur, que vous devez placer en rentes de Naples.

DULISTEL.

Pas aujourd'hui, je n'aurai pas le temps.

ALBERTINE.

Je ne me soucie cependant pas de les garder dans mon secrétaire.

DULISTEL.

Tantôt, à mon retour, je vous les demanderai. (A Léopold.) Vous, mon cher ami, qui ne savez que faire de vos fonds... vous devriez prendre de l'Haïti.

LÉOPOLD.

Merci, monsieur; je me trouve déja trop riche.

DULISTEL.

Prenez alors de la rente d'Espagne, c'est ce qu'il vous faut. Nous parlerons de cela et de nos élections ce soir, à notre réunion, car nous en avons une, nous avons un concert, ma femme le veut, nous n'en sortons pas: les invitations et les soirées m'accablent; hier encore... quel ennui! à ce bal où il a fallu conduire madame, j'ai été accaparé par ce vieux général qui me parle toujours de guerre et de campagnes; c'est si fastidieux... et si mauvais genre... une fois qu'il est dans sa bataille d'Austerlitz!...

LÉOPOLD.

Une belle époque, colonel!

DULISTEL, vivement.

Oui!... c'est le seul moment où la rente se soit élevée à 82. Elle n'a jamais été plus haut sous l'empereur... C'est étonnant!

DESROSOIRS.

C'était cependant là le bon temps!

DULISTEL, d'un air de mépris.

Oui, de jolies spéculations à faire!... (A Albertine.) Des spéculations dans votre genre... car hier soir, à ce bal, j'ai trouvé madame établie, non pas à une contre-danse, mais à une table de bouillotte, entourée de jeunes gens charmants, avec qui elle perdait de la meilleure grace du monde.

ALBERTINE.

Eh bien, qu'importe? En fait d'argent, n'en avez-vous pas assez?...

DULISTEL.

Non, madame!... car nous vivons dans un temps où c'est la seule puissance réelle, positive et raisonnable.

LÉOPOLD.

Raisonnable!...

DULISTEL.

Oui, monsieur; aujourd'hui, en 1834, qu'est-ce que la noblesse? qu'est-ce que la naissance?... qui en veut?... personne!... De l'argent, c'est différent; tout le monde en demande. Gens en place, sous-préfets, préfets, ministres... qu'est-ce que vous voulez? Des honneurs, des dignités? non, de l'argent! et la preuve, supprimez les traitements, vous supprimez l'ambition.

LÉOPOLD.

Permettez! cependant... il y a des gens...

DULISTEL.

Qui crient contre la fortune... c'est vrai. Quels sont-ils? des amateurs qui n'en ont pas, et qui veulent en avoir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; COELIE, sortant de la porte à droite du spectateur *.

COELIE.

Le thé est prêt; je viens de le faire.

DULISTEL.

C'est bien heureux... Desrosoirs, déjeunes-tu?

DESROSOIRS.

Toujours! je suis venu pour cela; car, moi qui ne suis pas comme toi dans les affaires, j'ai le bonheur de mourir de faim. (A Albertine.) Je venais aussi vous rendre compte des commissions dont vous m'avez chargé. Mais, dans ce moment, impossible! avec un mari qui est pressé! et mon estomac aussi... Mais si je savais l'instant où madame sera visible!

ALBERTINE.

Tantôt, à une heure!... Je n'y serai que pour vous!

COELIE, à Dulistel, et regardant Léopold, qui fait un geste d'impatience.

Et monsieur Léopold, que vous n'invitez pas!

* Albertine a remonté le théâtre pour parler à Victor; elle redescend et se place entre Dulistel et Desrosoirs; les acteurs se trouvent ainsi placés: Léopold, Dulistel, Albertine, Desrosoirs.

* Au moment où entre Cœlie, Léopold, qui était à l'extrême gauche, remonte le théâtre et redescend se placer à l'extrême droite; les acteurs se trouvent alors dans l'ordre suivant: Dulistel, Cœlie, Albertine, Desrosoirs, Léopold.

LÉOPOLD.

Je vous rends grace!... j'ai déjeuné!

DESROSOIRS, à demi-voix.

Très bien! pour rester en tête-à-tête.

LÉOPOLD, de même.

Monsieur!...

DESROSOIRS, de même.

Il n'y a pas de mal!

DULISTEL.

Eh bien, Desrosoirs?... quand tu voudras... Je te préviens d'abord que je déjeune toujours en dix minutes.

(Il entre le premier dans la salle à manger, à droite.)

DESROSOIRS, le suivant.

Comme Napoléon!... Vous autres grands hommes vous êtes expéditifs... Moi, c'est différent; il me faut le temps. (Il fait passer devant lui Cœlie, qu'il salue, et revient à Albertine.) Adieu, madame, à une heure: je serai exact.

(Il sort par la porte à droite, après que Cœlie a passé devant lui.)

SCÈNE X.

ALBERTINE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, après un instant de silence.

M. Desrosoirs est bien heureux d'avoir ainsi votre amitié, votre confiance!

ALBERTINE.

Eh! mais, un homme de son âge... où est le mal? Je pense d'ailleurs qu'il le mérite.

LÉOPOLD.

Je ne dis pas le contraire. Mais n'est-il pas des amis à vous, plus anciens et non moins dévoués peut-être, qui auraient aussi des droits à faire valoir?

ALBERTINE.

Parmi les anciens amis, je ne vois que vous, Léopold, et peut-être serait-il peu convenable... (Geste de Léopold.) Non, j'ai voulu dire dangereux... pour moi, sans doute... Non pour vous...

LÉOPOLD.

Dangereux! Eh! en quoi donc, madame?

ALBERTINE.

Je ne sais... D'abord les jeunes gens sont volontiers indiscrets.

LÉOPOLD.

Je ne pense pas vous avoir donné lieu de le supposer.

ALBERTINE, souriant.

Mais je ne pense pas non plus vous avoir donné lieu de l'être.

LÉOPOLD, piqué.

Peut-être, madame; et si je racontais à d'autres qu'à vous ce dont j'ai été témoin... ce matin... Petite-Rue-Saint-Roch, n° 7.

ALBERTINE.

Monsieur, que voulez-vous dire?...

LÉOPOLD.

Eh! mais, remettez-vous, madame... Et par grace, par pitié, cachez-moi ce trouble, qui confirme tous mes soupçons.

ALBERTINE, vivement.

Des soupçons!...

LÉOPOLD.

Ah! c'est mieux que cela... Eh! puissiez-vous n'éprouver jamais les tourments que j'ai ressentis lorsque ce matin, seul sur le boulevart, rêvant à une personne en qui est mon existence tout entière... il me semble soudain l'apercevoir passer près de moi dans une voiture de place! Erreur! illusion sans doute! je me le disais; et cependant, comme malgré moi-même, et le cœur oppressé de je ne sais quel pressentiment, je suivais cette voiture, qui s'arrête au coin de la rue Poissonnière et de la Petite-Rue-Saint-Roch. Une femme en descend... et ce voile, ce manteau... Ne tremblez pas, madame, cela peut appartenir à tout le monde. Mais ce qui n'était qu'à elle... c'était cette grace, cette tournure, cette démarche que je reconnaîtrais entre mille!... Je voulais fuir, le ciel m'en est témoin, et je ne sais comment je me trouvais sur ses pas.

ALBERTINE.

Monsieur!...

LÉOPOLD.

Pour veiller sur elle sans doute! Une allée étroite, obscure. Un escalier tortueux... et, au troisième... oui, c'était au troisième!... Cette porte... ah! je tremblais d'inquiétude... bientôt ce fut de rage... Un jeune homme, assez bien mis... un frac bleu... est venu ouvrir... Je l'ai aperçu au moment où la porte se refermait; et quand la crainte d'un éclat m'a seul empêché de briser cette porte; quand, redoutant de succomber à cette horrible tentation, j'ai fui, hors de moi, éperdu, cachant à tous les yeux le supplice que j'éprouvais, vous vous défiez de moi, de ma discrétion, de mon amitié!... Ah, madame!

ALBERTINE.

En vérité, monsieur, voilà un récit qui m'a paru si intéressant, que je n'ai pas voulu vous interrompre dans ce roman... (Mouvement de Léopold.) Roman historique, si vous le voulez, et dont les détails peuvent être vrais, excepté le nom de l'héroïne, car ce n'est pas moi!

LÉOPOLD.

Que dites-vous?

ALBERTINE.

Non, monsieur; quelque flatteur qu'il soit pour mon amour-propre de se persuader que par-tout vous croyez me voir, une telle illusion pourrait amener des conséquences trop dangereuses... Dans ce moment, par exemple; et je me hâte de vous désabuser et de vous déclarer qu'aujourd'hui vous ne m'avez pas vue dans la rue dont vous me parlez, par la raison

infiniment simple que je n'y suis point allée et que je n'y connais personne!

LÉOPOLD.

Il serait possible!... Vous n'y connaissez personne? Et cependant tout-à-l'heure, lorsque je parlais, ce trouble que j'ai cru remarquer...

ALBERTINE.

Oh! je dois convenir que le commencement de votre récit m'avait un peu troublée, un peu effrayée, car il est vrai qu'à l'insu de mon mari et de ma sœur je suis sortie ce matin...

LÉOPOLD, vivement.

Vous voyez bien!

ALBERTINE.

Pour me rendre chez un peintre célèbre qui demeure dans cette rue même, près de notre hôtel!

LÉOPOLD.

Grand Dieu!

ALBERTINE.

Une surprise que je réserve à ma sœur pour après-demain, le jour de sa fête.

LÉOPOLD, confus.

Ah! madame!

ALBERTINE.

Après cela, monsieur, il est tout naturel que vous ne me croyiez pas sur parole. Il ne tient qu'à vous d'interroger mon peintre, et surtout mon portrait, dont le témoignage aura peut-être plus de pouvoir que le mien!

LÉOPOLD.

Pardon!... pardon!... C'est m'accabler! Et maintenant que je me rappelle, que je compare, comment se peut-il que dans ma folie, dans mon délire...! Mais je vous aurais vue comme je vous vois en ce moment, que je n'aurais pas dû en croire mes yeux; à plus forte raison quand je n'avais d'autre preuve, d'autre certitude que cet instinct défiant et jaloux, dont je rougis maintenant!... Oui, c'est moi qui suis coupable, puisque j'ai pu douter de vous!

ALBERTINE.

Pas un mot de plus!... Voici ma sœur et mon mari!

SCÈNE XI.

DULISTEL, sortant le premier de la salle à manger; DESROSOIRS, ALBERTINE, COELIE, LÉOPOLD; VICTOR, qui reste au fond du théâtre.

DULISTEL, à Desrosoirs qui entre derrière lui.

Si tu veux que je t'emmène... finis-en!

DESROSOIRS.

Un déjeuner brusqué ne valut jamais rien! Et, puisque ton cabriolet est prêt, tu me jetteras en face de la Bourse, à la porte chinoise, où j'ai des emplettes à faire pour quelques unes de mes clientes.

DULISTEL.

Comme tu voudras. (Cherchant sur le secrétaire à gauche du spectateur.) Mes bordereaux et mon portefeuille!... Mes gants, mon chapeau.

COELIE montre à Victor, qui les présente à son maître, les gants et le chapeau placés sur une chaise.

Ils sont là, colonel! (A part.) Dieu! que cela donne de mal, le départ d'un guerrier pour la Bourse! (A Dulistel qui va pour sortir.) Et ma sœur que vous n'embrassez pas!

DULISTEL, embrassant sa femme *.

C'est vrai!... Adieu, chère amie!

DESROSOIRS, à Dulistel.

Et tes bordereaux?

(Dulistel revient prendre sur le secrétaire les papiers qu'il avait laissés.)

COELIE, vivement, à Albertine.

Ah mon Dieu! ma sœur, j'oubliais... Victor m'a dit que quelqu'un demandait à te parler en particulier.

ALBERTINE, souriant.

A moi?

VICTOR, s'avançant entre Albertine et Léopold.

Oui, madame, un jeune homme, et qui n'a pas voulu dire son nom.

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

VICTOR.

Il prétend que vous saurez ce que c'est, et qu'il vient de la Petite-Rue-Saint-Roch, n° 7.

LÉOPOLD, regardant Albertine avec indignation.

Ciel...

ALBERTINE, troublée.

Oui... en effet!... Je sais pour quel motif!... Je vais le recevoir. (A Dulistel, qui sort avec Desrosoirs et Victor.) Adieu, mon ami!

DULISTEL, entraînant Desrosoirs.

Allons, partons!

(Ils sortent **.)

ALBERTINE, regardant Léopold avec embarras.

J'espère qu'aujourd'hui, à notre soirée, nous aurons le plaisir de voir monsieur de Mondeville!

LÉOPOLD, sèchement.

Non, madame, je ne pourrai.

COELIE, tristement.

Quel dommage!

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

LÉOPOLD, sévèrement.

Je vais vous le dire, madame, si vous voulez!

ALBERTINE, effrayée et regardant Cœlie.

Pas maintenant!

* Les acteurs sont dans l'ordre suivant: Desrosoirs, Dulistel, Albertine, Léopold, Cœlie; Victor, au fond, sur le second plan.

** Cœlie remonte le théâtre, les reconduit jusqu'à la porte, et revient se placer entre Albertine et Léopold. Les acteurs sont dans l'ordre suivant: Albertine, Cœlie et Léopold.

LÉOPOLD, avec amertume.

C'est juste! on vous attend, et plus tard je craindrais encore d'être indiscret; car vous avez accordé une audience à M. Desrosoirs.

ALBERTINE, avec embarras.

C'est vrai, pour quelques instants... Mais tantôt à deux heures, je serais charmée... aujourd'hui comme toujours, de recevoir votre visite. (D'un ton à moitié suppliant.) Puis-je y compter?

LÉOPOLD, après avoir hésité un instant.

Je viendrai, madame.

(Il salue Albertine, qui sort vivement par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

LÉOPOLD, COELIE.

COELIE.

Eh bien! avez-vous découvert quelque chose?

LÉOPOLD.

Non... non... Rien encore! Elle espère en vain m'abuser... (A part.) Il n'y a plus de doute, et j'aurai du moins le plaisir de la confondre!

(Il sort brusquement, sans regarder Cœlie, qui s'arrête au milieu d'une révérence qu'elle lui faisait.)

COELIE.

Eh bien!... il part sans me regarder, sans me saluer!... Est-ce que lui aussi, il va à la Bourse?

(Elle rentre dans l'appartement à gauche.)

ACTE SECOND.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE I.

COELIE; VICTOR, entrant par la porte à droite.

VICTOR.

Oui, mademoiselle, c'est votre maître de chant. J'ai entendu sa voiture qui entrait dans la cour; car il vient faire des roulades en voiture! Un musicien en cabriolet, (à part.) et nous autres derrière, ça fait mal!

COELIE.

J'y vais, car nous avons ce soir un concert, et on me fera peut-être jouer mon air varié.

VICTOR.

Pardon, mademoiselle, de vous arrêter. Si ça ne vous dérangeait pas, j'aurais quelque chose à vous demander.

COELIE.

Dis-le vite!

VICTOR.

C'est au sujet de la succession qui m'est arrivée... Ça me tourmente, ça me rend malheureux! je ne sais qu'en faire. Quand je n'étais qu'un pauvre diable, je ne pensais à rien; mais maintenant que je suis riche, que j'ai deux mille francs, c'est tout naturel, je voudrais...

COELIE, riant.

En avoir quatre!

VICTOR.

Ou davantage. Ils disent tous que c'est possible; que ça se voit tous les jours, que monsieur n'en fait jamais d'autres, parcequ'il connaît ces messieurs qui font gagner de l'argent à tout le monde, et qu'on nomme, je crois, des agents de change, des gens bien respectables! Il y en a un qui vient souvent ici, et je n'ose jamais lui parler... mais si mademoiselle voulait lui dire deux mots pour moi?

COELIE.

Est-ce qu'il m'écouterait? est-ce que j'entends rien à tout cela?... Aussi je te conseille de chercher pour tes capitaux un autre placement.

VICTOR.

Je n'en connais qu'un où jusqu'à présent je mettais toutes mes économies.

COELIE.

Eh! lequel?

VICTOR.

La loterie.

COELIE.

Fi donc!

VICTOR.

C'est ce que je dis! c'est bon pour le peuple! pour les gens sans fortune! Et puis une institution si immorale!... On y perd toujours, et moi je veux gagner.

COELIE.

Eh bien, alors, crois-moi, porte cela à la Caisse d'épargnes.

VICTOR.

Cela doublera-t-il ma succession?

COELIE.

Non; mais cela t'empêchera de la perdre.

VICTOR, hésitant.

Vous croyez!

COELIE.

Du reste, fais comme tu voudras.

VICTOR.

Oui, mademoiselle, je suivrai vos avis; mais on n'ouvre la Caisse d'épargnes que le di-

manche ; c'est aujourd'hui mardi, et d'ici là... si je passe devant quelques bureaux... Je me connais... il y a le 50 et le 42 que je nourris depuis si long-temps...

COELIE.

Eh bien!... où en veux-tu venir?

VICTOR.

Que si mademoiselle voulait bien me garder ma succession jusqu'à dimanche, ça me rendrait un grand service.

COELIE, prenant les deux billets qu'il lui présente.

Si ce n'est que cela... bien volontiers! (Apercevant Albertine qui entre.) C'est ma sœur!...

(Albertine entre, va à son secrétaire qu'elle ouvre, et se met à écrire.)

VICTOR.

Je m'en vais. (A part, en soupirant.) Quel dommage cependant!... (Montrant Cœlie.) Si elle ou madame avaient voulu parler pour moi!... Mais les maîtres sont tous de même!... Ils ne veulent jamais qu'on devienne riche, parcequ'ils n'auraient plus personne pour monter derrière leur voiture.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALBERTINE, toujours devant son secrétaire ; COELIE.

ALBERTINE, toujours écrivant.

Je ne m'y retrouve plus!... C'est insupportable!... Je n'entendrai jamais rien au calcul.

COELIE, s'approchant d'elle.

Comme tu es occupée!

ALBERTINE.

Ah! c'est toi!... Ton maître de chant t'attend au salon.

COELIE.

Je vais le trouver. (Montrant les papiers qu'elle tient à la main.) Mais, moi qui n'ai pas de secrétaire, serre-moi cela.

ALBERTINE, toujours assise.

Qu'est-ce que c'est?

COELIE.

Deux mille francs que M. Victor m'a priée de lui garder. (Montrant le secrétaire.) Je vais les mettre là.

ALBERTINE.

Comme tu voudras.

COELIE.

Tiens!... à droite, sur ces papiers...

(En lisant le titre.)

ALBERTINE, souriant et se levant.

Ces papiers... Ils sont à toi : c'est ta dot.

COELIE.

Ma dot! (Soupirant.) Ah! vous ne risquez rien de la garder long-temps!

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

COELIE.

Parceque je ne pense guère à me marier!

ALBERTINE.

D'autres peut-être y pensent pour toi! Et si mes idées, si mes espérances peuvent se réaliser...

COELIE.

Que dites-vous?

ALBERTINE.

Oui!... j'ai besoin de te voir heureuse. C'est là mon bonheur à moi!

COELIE.

Ma sœur!...

ALBERTINE.

Laisse-moi! c'est monsieur Desrosoirs.

COELIE, en s'en allant et montrant le secrétaire.

Ma dot! Ah bien oui!... Il s'agit bien de cela!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DESROSOIRS, ALBERTINE.

ALBERTINE.

Vous voilà enfin!

DESROSOIRS.

Nous sommes seuls?...

ALBERTINE.

Oui ; mon mari est à la Bourse et ma sœur à sa leçon de piano.

DESROSOIRS.

Eh bien! comment nous trouvons-nous aujourd'hui?

ALBERTINE.

Mal!... J'ai passé une nuit pénible, et ce matin l'aventure la plus fâcheuse, la plus contrariante... Je vous dirai cela. Donnez-moi d'abord des nouvelles.

DESROSOIRS.

Excellentes! Tout va à merveille.

ALBERTINE.

En vérité?

DESROSOIRS.

Et cela ne fera qu'augmenter, c'est l'avis général.

ALBERTINE.

Ah! que vous me rendez heureuse! je respire! Il me tarde tant de sortir de tout cela, de redevenir ce que j'étais! car, voyez-vous, mon ami, je ne me reconnais plus, ce n'est plus moi, je n'existe plus!

DESROSOIRS.

Quelle folie de vous inquiéter ainsi!

ALBERTINE.

M'inquiéter!... Vous appelez cela une inquiétude! mais c'est un supplice, un tourment affreux; et, quand je pense comment, sans m'en douter ni m'en apercevoir, je suis arrivée là... C'est inconcevable! c'est un rêve!... eh! qui accuser? personne!... pas même moi, car c'était d'abord dans l'intention la plus pure, la plus louable...

DESROSOIRS.

En vérité!

ALBERTINE.

C'est toujours comme cela!... Nous autres femmes, ce sont les bonnes intentions qui nous perdent, parceque celles-là, on ne s'en défie pas, on s'y abandonne... et elles vous conduisent souvent bien plus loin qu'on ne voulait aller! Moi, par exemple, unie à un homme que j'aurais voulu, et que, hélas! je ne pouvais aimer, je me suis dit: Du moins je n'aimerai personne. Fidèle à mes devoirs, je resterai, pour tout le monde, froide et insensible... On l'est toujours quand on le veut bien. Je le serai, je le promets...

DESROSOIRS.

Promesse que vous avez tenue; et vous y avez quelque mérite, car, je vous vois encore, à votre entrée dans le monde! lorsque l'on crut s'apercevoir de l'indifférence de votre mari, de tous côtés les prétentions s'élevèrent.

ALBERTINE.

Oui, l'on aurait dit d'une veuve, tant j'étais entourée de soins, d'hommages, d'adorateurs. J'avais fini par en voir par-tout... Et tenez... vous-même tout le premier.

DESROSOIRS.

Moi!...

ALBERTINE.

Oui, mon ami, j'en conviens à ma honte; dans cette amitié assidue, dont vous m'entouriez, il m'avait semblé entrevoir quelques intentions de galanterie, quelques projets de séduction... J'étais folle... Aussi je vous dis tout, et je vous demande pardon de mes soupçons.

DESROSOIRS, souriant d'un air embarrassé.

Prenez garde... Ils ne sont peut-être pas aussi injustes que vous pensez!

ALBERTINE, de même.

Du tout; j'ai confiance, et vous me soutiendriez maintenant le contraire... que je ne vous croirais pas. (Lui prenant les mains.) Vous êtes mon ami, mon meilleur ami, celui à qui je peux ouvrir mon ame tout entière... Car de vous, je le sais, je n'ai rien à craindre.

DESROSOIRS, faisant la grimace.

Vous êtes bien bonne...

ALBERTINE.

Tout le monde, par malheur, n'était pas comme vous, et dans le nombre de mes adorateurs il s'en trouvait un... jeune, riche, aimable... Tout cela n'était pas une raison pour qu'on y fît attention. Mais il y avait là encore un autre danger plus grand et sur-tout bien rare... un amour réel, véritable, dont il ne m'avait jamais parlé! Ce qui faisait peut-être que je l'avais deviné tout de suite... Aussi de toutes les puissances de mon ame je m'efforçais de l'éviter, de le fuir, et je pensais toute la journée aux moyens de l'oublier.

DESROSOIRS, souriant.

Vraiment!

ALBERTINE.

Je vous l'atteste... c'était mon plus grand desir. Mais que c'était difficile! et comment y parvenir, lorsque par-tout triste et silencieux, je le rencontrais sur mes pas, dans le salon où j'entrais, dans la loge où je venais de me placer!.. il était là, je le voyais... et plus encore quand il n'y était pas. Enfin, un soir, en arrivant dans un bal où j'espérais qu'il ne serait pas invité... la première personne que j'aperçois... c'est Léopold... Ah mon Dieu!... je ne voulais pas le nommer... mais c'était lui, c'était bien lui qui m'invitait d'un air si respectueux... qu'irritée contre moi-même, contre lui, contre tout le monde... je le refusai; je déclarai que je ne danserais pas de la soirée; que j'étais souffrante... indisposée... que sais-je?... Je disais vrai, et me voilà pendant tout le bal réfugiée dans le salon où l'on ne dansait pas et où l'on jouait; voyant mon ennui et mon désœuvrement, on m'offre à une table d'écarté une place que je m'empresse d'accepter, trop heureuse de m'occuper et d'attendre ainsi minuit qui semblait ne devoir jamais arriver! D'abord, distraite et inattentive, je gagnai sans le vouloir... sans y penser... le sort continuait à me favoriser, et une veine aussi prononcée avait attiré autour de nous une foule de joueurs qui engagent des paris pour ou contre moi; l'importance qu'ils y attachent me force à en mettre moi-même... Me voilà attentive à mon jeu, en suivant toutes les chances, craignant de perdre... enchantée de gagner, encouragée par les applaudissements de mes partners, et j'étais en grand bénéfice quand la pendule sonna...

DESROSOIRS.

Minuit!...

ALBERTINE.

Non... deux heures du matin! Le temps s'était écoulé avec une telle rapidité, que j'avais tout oublié... même lui! oui, pour la première fois depuis un an j'étais restée trois heures sans penser à lui, sans m'occuper de lui; j'étais ravie... j'étais heureuse, j'avais donc un moyen de me soustraire à son image, d'échapper à son amour qui me poursuivait sans cesse! Et ce moyen de salut... je l'avoue, je m'y livrai avec joie, avec ardeur; chaque soir me retrouvait près de cette table verte; ma distraction, mon espoir, mon bonheur, que j'aimais d'abord par reconnaissance... et bientôt par habitude, par goût... que vous dirai-je?... chose inouïe, inconcevable!... Tout entière à ces alternatives d'espérance et de crainte qui faisaient battre mon cœur, j'éprouvais là des émotions délirantes, inconnues... d'autant plus vives... qu'il

fallait les cacher... qu'elles avaient tout le charme d'une passion mystérieuse, tout le bonheur d'un amour satisfait... oui, c'était du bonheur... c'était du moins le seul dont mon cœur fût alors susceptible! mais bientôt il me sembla insuffisant; je n'entendais parler ici que de spéculations... de jeu sur les rentes, de gens qui en un jour, en une heure s'enrichissaient! mon mari lui-même passait sa vie dans ces combinaisons hasardeuses; il faisait en grand, le matin, ce que je faisais le soir, et moi, à qui tout réussissait... je voulus à mon tour tenter la fortune; je vous confiai en secret mes bénéfices du jeu... et je ne reviens pas encore du bonheur qui a d'abord semblé nous favoriser.

DESROSOIRS.

Quinze mille francs en trois mois...

ALBERTINE.

C'était superbe!... j'étais trop riche!... je ne savais que faire de ces trésors qui pour moi m'étaient inutiles. Mais je me disais: Si je pouvais les doubler... les tripler... cela formerait une dot à ma sœur, qui pour toute fortune n'a que quarante mille francs; et, sans rien demander à mon mari, je pourrai la marier, l'établir... je me voyais la cause de son bonheur... C'est cette idée-là qui m'a jetée de nouveau dans ces chances fatales d'où je voudrais... dont je ne puis maintenant me retirer! Que de jours d'inquiétudes et d'angoisses! que de nuits sans sommeil! et le plus terrible c'est que cette fièvre continuelle use et dessèche l'ame, c'est qu'on devient insensible à tout, c'est qu'on ne desire plus rien que ces émotions mêmes qui vous torturent, qui vous brisent; mais qui sont devenues un besoin, et sans lesquelles on ne peut vivre! Si encore on pouvait s'y livrer tout entière!... mais renfermer tout cela en soi-même, faire les honneurs de son salon, sourire à son mari, à ses amis, à des indifférents... sourire quand une main de fer vous presse le cœur!... Et puis le soir, quand je rentre chez moi, quand cette fièvre ardente qui me soutenait est tombée ainsi que mon courage, je sens là un vide affreux qui me fait peur... je souffre... je pleure et je me repens!... Ah! mon ami, je suis bien malheureuse!

DESROSOIRS.

Eh! pourquoi donc?... notre nouvelle spéculation est immanquable; depuis dix jours que nous jouons à la hausse... la hausse continue, et cette fois la fortune nous dédommagera de ses rigueurs passées.

ALBERTINE.

Je n'y crois plus maintenant; rien ne me réussit, je perds tous les soirs; hier encore à cette bouillotte...

DESROSOIRS.

Vraiment!

ALBERTINE.

Oui, cet élégant, ce vicomte Dermilly était venu se poser en attitude à côté de ma chaise... il me porte toujours malheur... Je suis sûre de perdre quand il est là! eh! perdre sur parole!... Devoir à Saint-Elme, un fat qui m'aimait, qui avait osé me le dire!... Aussi il me tardait de m'acquitter! Je suis sortie ce matin, j'ai été vendre en secret mes derniers diamants, dont le prix a servi à payer Saint-Elme... Mais par malheur j'ai été rencontrée par Léopold, à qui j'ai essayé en vain de donner le change, et j'aime mieux tout lui avouer, tout lui dire.

DESROSOIRS.

Y pensez-vous?

ALBERTINE.

Pourquoi pas?... Il n'est plus pour moi qu'un ami, et je puis me confier à sa discrétion comme à la vôtre.

DESROSOIRS.

Quelle imprudence!... donner à ce jeune homme qui vous aime encore des armes contre vous!... des armes dont il peut abuser...

ALBERTINE.

Jamais!... Vous ne le connaissez pas!

DESROSOIRS.

Mais moi, qui, à cause de votre mari, ne veux pas paraître là-dedans... C'est mon secret autant que le vôtre.

ALBERTINE.

Eh bien! je ne lui dirai rien, je vous le jure. Mais hâtons-nous de tout finir, de tout réaliser et, puisque la hausse continue... puisque nous gagnons...

DESROSOIRS.

Oui, madame.

ALBERTINE.

Gagnons-nous beaucoup?

DESROSOIRS.

Mais, si vous attendez la fin du mois, c'est-à-dire encore deux jours, nous pouvons, à ce que dit Defrène, mon agent de change, réaliser net cinquante mille francs de bénéfice.

ALBERTINE, avec joie.

Cinquante mille francs!

DESROSOIRS.

A moins que vous ne préfériez gagner bien moins et vendre aujourd'hui même.

ALBERTINE, après un instant d'hésitation.

Attendons deux jours... Dites-le à Defrène. En votre nom, comme à l'ordinaire... Je m'en rapporte à vous!

DESROSOIRS.

Fiez-vous à mon amitié, qui s'exposerait à tout plutôt que de vous compromettre... Vous ne savez pas à quel point je vous suis dévoué...

ALBERTINE.

Si; vous m'en avez donné tant de preuves, que je serais bien ingrate d'en douter.

DESROSOIRS.

Ah! ce mot-là seul me suffit. Oui, mon amie... mon aimable amie... croyez bien que toujours... Dieu! l'on vient!...

SCÈNE IV.

DESROSOIRS, ALBERTINE, LÉOPOLD.

DESROSOIRS.

Monsieur Léopold!... déja!

LÉOPOLD, apercevant Desrosoirs.

Encore!... il ne la quitte donc jamais!

DESROSOIRS.

Adieu, madame. (Bas à Albertine.) Je vais transmettre à Defrène vos ordres exprès, et je viendrai vous en apprendre le résultat. (Haut à Léopold.) Adieu, mon jeune ami... je vous laisse.

(Il sort en regardant Léopold d'un air railleur.)

SCÈNE V.

ALBERTINE; LÉOPOLD, qui s'est tenu à l'écart.

LÉOPOLD, à part.

Depuis deux heures il est avec elle, et avoir encore à lui parler à voix basse!...

ALBERTINE.

Je vous remercie, monsieur, de votre exactitude.

LÉOPOLD.

C'est vous, madame, qui avez paru desirer cet entretien... Sans cela, et de moi-même... je ne me serais pas permis de me présenter chez vous.

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

LÉOPOLD.

Je vous en prie, madame, ne me le demandez pas... le silence que je garde est encore une preuve de mon dévouement pour vous.

ALBERTINE.

Je le vois!... vous avez le droit de m'accuser... de me croire coupable, et je le suis beaucoup en effet, puisque j'ai été obligée de vous tromper, de vous cacher la vérité... Mais cependant cette vérité n'est pas telle, qu'elle doive m'enlever votre estime et vous donner sur moi et sur mon honneur des soupçons auxquels je ne me résignerai jamais.

LÉOPOLD.

Moi, des soupçons?...

ALBERTINE.

Je les devine! et j'y répondrai d'un mot: Je vous jure, Léopold, que le mystère que vous avez pu remarquer dans ma conduite ne tient à aucun secret de cœur. (Avec dignité.) Je vous jure que je n'aime personne, que je suis fidèle à mon mari... me croyez-vous?

LÉOPOLD, la regardant.

Vous croire!... Oui, il y a dans cette voix un accent de vérité que je suis digne de comprendre... et maintenant je me mépriserais moi-même si je vous soupçonnais encore...

ALBERTINE, lui tendant la main.

Je vous remercie... (Avec émotion.) Et à présent vous sentez bien que si vous l'exigez... je vais tout vous dire... Mais, je l'avoue, ce sera bien cruel... il m'en coûtera beaucoup... et j'aimerais mieux que vous fussiez assez généreux pour ne pas l'exiger...

LÉOPOLD.

Je n'exige rien, je ne veux rien! Vous n'aimez personne, c'est tout ce que je demande. Ce mot suffit à mon amitié!... Si vous saviez qu'on est malheureux de voir déchoir ce qu'on avait placé si haut dans son estime, de renoncer à l'objet de son culte, de son adoration... (Mouvement d'Albertine.) Oui, madame, oui, je ne vous apprends rien de nouveau... Cet amour, dont je ne vous ai jamais parlé, vous le connaissez aussi bien que moi... avant moi peut-être; et, sans en être convenus, nous nous entendions, moi pour souffrir, et vous pour n'en rien voir!

ALBERTINE.

Oui, Léopold, oui... Je ne jouerai ici ni la surprise ni la colère... je sais ce que vaut un attachement tel que le vôtre. Mille autres femmes seraient fières de l'inspirer, de le partager peut-être... Moi, je ne le peux! telle est ma destinée; tel est le sort que moi-même je me suis fait... Et ce que je vais vous dire va vous paraître bien mal... Mais il me semble que j'aurais été moins malheureuse... (Rêvant.) Oui, vraiment, j'aurais peut-être mieux fait de vous aimer... (Vivement et se reprenant.) Pas maintenant... ce n'est plus possible... Il ne peut plus y avoir que de l'amitié entre nous. Une amitié de sœur... c'est ce que je vous demande, c'est ce que je réclame.

LÉOPOLD.

Ah!... c'est trop de bontés!... Vous voulez aujourd'hui me rendre trop heureux, et prenez garde, quand on n'y est pas habitué...! car il est une remarque que j'ai faite depuis quelque temps... et sur laquelle je voudrais bien interroger cette amitié que vous daignez me promettre.

ALBERTINE.

Qu'est-ce donc?

LÉOPOLD.

Dites-moi pourquoi je vous vois un jour bonne, aimable, enchanteresse, comme aujourd'hui, comme en ce moment, par exemple; et puis le lendemain... que dis-je? l'instant d'après, vous devenez bizarre, capricieuse, humoriste, et même colère...

ALBERTINE, réfléchissant.

Quoi! vous avez remarqué...?

LÉOPOLD, vivement.

L'amant ne s'en serait jamais aperçu... Mais ici c'est l'ami qui parle...

ALBERTINE, réfléchissant.

Oui, vous avez raison...

LÉOPOLD.

Et d'où vient cette inégalité d'humeur qu'autrefois vous n'aviez jamais!...

ALBERTINE.

Ah!... cela tient à des motifs... que je voudrais... et que je n'ose vous confier... Je ne l'oserai jamais!...

LÉOPOLD, la regardant avec émotion.

O ciel!... qu'est-ce que cela signifie, et que dois-je croire?

ALBERTINE.

C'est mon mari...

SCÈNE VI.

ALBERTINE, DULISTEL, LÉOPOLD.

DULISTEL, riant.

Admirable... admirable... Bien joué, morbleu!... Ah!... ah!...

ALBERTINE.

Eh! mon Dieu! monsieur, qu'avez-vous donc? Voici la première fois de l'année que je vous vois rire!...

DULISTEL.

C'est que je reviens de la Bourse!

LÉOPOLD.

C'est donc bien gai?

DULISTEL, riant toujours.

Oui... aujourd'hui... une aventure délicieuse!... un coup de théâtre!... Vous savez qu'au milieu du mois les fonds, qui depuis longtemps s'étaient tenus calmes, avaient pris soudain un mouvement ascensionnel?

LÉOPOLD, froidement.

Je n'en savais rien.

ALBERTINE, vivement.

Oui, l'on était en hausse... Eh bien?

LÉOPOLD.

Ah! vous le saviez...

ALBERTINE, se reprenant.

De l'entendre dire à mon mari, qui ne parle que de cela... (Avec impatience.) Eh bien, monsieur?

DULISTEL.

Eh bien! madame, depuis quelque temps mes affaires avaient pris une tournure assez inquiétante; il fallait pour les relever porter un grand coup, et c'est moi et ces messieurs qui nous étions entendus en secret pour prendre la rente à 101. Nos achats l'ont fait monter successivement à 104, 50 c.

ALBERTINE.

C'est là qu'elle a fermé hier. (Vivement.) Vous me l'avez dit du moins en dînant.

DULISTEL.

C'est possible!... mais ce matin, voilà le meilleur; elle était arrivée d'elle-même, commencement de bourse, à 105, 50.

ALBERTINE.

Quel bonheur!...

DULISTEL.

Je le crois bien; car, soudain, et au moment où l'on s'y attendait le moins, nous vendons tous ensemble, tous à-la-fois, et nous réalisons en une minute un immense bénéfice... Ce qui a fait, il est vrai, dégringoler la rente de trois francs.

ALBERTINE.

O ciel!... et ceux qui jouaient à la hausse?...

DULISTEL.

Déroute complète.

ALBERTINE.

Ah mon Dieu! trois francs de baisse!

DULISTEL.

Qu'est-ce que ça fait?... puisque je gagne... Vous voilà tout effrayée... Vous ne comprenez donc pas?... Ce sont les autres qui perdent... Mais moi, je gagne!... je gagne beaucoup... (Riant.) Les femmes n'entendent rien aux affaires... (Prenant Léopold.) Mais vous, mon cher ami, vous concevez que trois francs... trois francs de différence quand on opère sur des masses... ce qui est venu bien à point, car mon opération d'Haïti tournait mal.

LÉOPOLD.

Eh! vous vouliez ce matin m'y associer!

DULISTEL.

Du tout.

LÉOPOLD.

Si vraiment.

DULISTEL.

Que voulez-vous?... entre amis... et puis c'est une chance; à la guerre comme à la guerre... je rentre dans mon cabinet, faire ma balance de la semaine... Ne vous dérangez pas, je vous laisse avec ma femme!

SCÈNE VII.

LÉOPOLD, ALBERTINE.

ALBERTINE, à part, et se jetant dans un fauteuil.

Eh! Desrosoirs qui ne revient pas!...

LÉOPOLD.

A merveille! puisqu'il nous laisse, reprenons, de grace, la conversation que son arrivée avait interrompue.

ALBERTINE, avec impatience.

C'est bien... dans un autre moment.

LÉOPOLD.

Non pas... vous voulez éloigner l'explication.

ALBERTINE.

Moi!... une explication!... eh! à quel propos... et sur quel sujet?

LÉOPOLD.

Eh! mon Dieu! en quoi vous ai-je offensée?... et d'où vient un tel changement?

ALBERTINE.

Un changement!... eh! où voyez-vous cela?

LÉOPOLD.

Mais en tout, dans vos traits, dans vos discours... dans l'émotion de votre voix... dans l'agitation où vous êtes, et dont je cherche en vain la cause.

ALBERTINE.

Eh! qui vous dit, monsieur, qu'elle en ait?

LÉOPOLD.

A coup sûr... ou je vais croire, comme je vous le disais tout-à-l'heure, que c'est un de ces caprices soudains... un de ces moments d'humeur dont mon amitié se plaignait.

ALBERTINE.

Eh! quand il serait vrai?... quand je serais aussi bizarre, capricieuse... insupportable que vous voulez bien le supposer... croyez-vous que ces questions, ce flegme, ce sang-froid soient bien propres à me calmer?... En vérité, il est des gens qui ne comprennent, qui ne devinent rien.

LÉOPOLD.

Eh! comment voulez-vous que je devine un pareil secret?

ALBERTINE.

Ce secret cependant n'est pas difficile à pénétrer... c'est que je veux être seule... c'est que votre présence m'irrite... m'agace... m'impatiente.

LÉOPOLD.

O ciel!... c'est à moi que vous parlez ainsi... à un ami!...

ALBERTINE.

Eh! mon Dieu! parlez moins de votre amitié, et donnez-m'en des preuves!

LÉOPOLD, vivement.

Eh! lesquelles exigez-vous?... parlez!

ALBERTINE.

Je vous l'ai déjà dit... que vous me laissiez... que vous sortiez.

LÉOPOLD.

Est-ce bien vous que j'entends? vous qui me renvoyez, qui me chassez!... Ce n'est pas votre cœur qui a dicté un pareil arrêt, et je ne veux y voir qu'un instant d'humeur et de dépit.

ALBERTINE.

De l'humeur... du dépit... non, monsieur... je suis calme... je suis de sang-froid... et puisque vous m'avez si bien dit mes défauts... je vous dirai les vôtres; je vous dirai que ce qu'il y a de plus insoutenable et de plus ridicule à-la-fois, c'est de vouloir gratifier les gens malgré eux de conseils qu'ils ne demandent pas, d'une présence qui les fatigue, et d'une amitié à laquelle ils renoncent.

LÉOPOLD.

C'en est trop!... et je serais le dernier des hommes, je m'avilirais à mes propres yeux, si, après un pareil outrage, je pouvais conserver encore des sentiments que j'abjure, et que je sais le moyen d'oublier à jamais... Oui, madame... oui, à l'instant même... je vous prouverai qu'il en est d'autres qui plus que vous méritent ma tendresse.

ALBERTINE.

Eh! monsieur!...

LÉOPOLD.

Mais ce n'est pas à vous, qui ne m'êtes plus rien, c'est à votre mari... que je veux et que je dois confier mes projets.

(Il sort par la porte à gauche, qui conduit au cabinet de M. Dulistel.)

SCÈNE VIII.

ALBERTINE, seule.

Enfin il est parti!... je ne sais pas ce que je lui ai dit; mais, si je l'ai fâché, si je l'ai mis en colère... tant mieux... je ne serais pas la seule... car j'éprouvais, depuis un quart d'heure, des mouvements de dépit et de fureur... que sa présence irritait encore... Ils réussissent tous!... Ils gagnent tous!... jusqu'à mon mari... Il n'y a que moi... moi seule, que la fortune semble poursuivre!... Ah! j'en pleurerais de rage... ma tête est en feu! je brûle... j'ai la fièvre... eh! Desrosoirs qui ne revient pas! qu'ont-ils fait?... que se passe-t-il?... si je pouvais le savoir... Si je pouvais y courir?... Mais non... moi! une femme! il faut rester ici pour mourir d'inquiétude! les hommes sont bien heureux!... ils sont là du moins! ils peuvent se ruiner eux-mêmes!... ils savent leur sort!... ils n'ont pas comme moi à compter les instants ni ces minutes d'attente qui abrégent ma vie!... Eh! si on venait...si on me voyait dans cet état... je suis affreuse, j'en suis sûre!... (Arrangeant ses cheveux devant la glace qui est au-dessus de la cheminée.) Mon Dieu!... mon Dieu! Si je puis sortir de l'embarras où je me trouve... si mon mari, si le monde n'en savent rien, je ne jouerai plus... je ne jouerai jamais!... je le promets... je le jure... et le ciel qui m'entend viendra à mon aide... Eh mon Dieu oui! tout espoir n'est pas perdu... je suis là comme une folle... je me désespère... je perds la tête... et sans doute mon agent de change aura fait comme mon mari... il n'aura pas tenu compte de mes ordres. Voyant cette baisse subite... au lieu d'attendre deux jours encore... il aura vendu sur-le-champ... n'importe à quel prix... nous gagnerons moins, voilà tout... Mais nous gagnerons encore... c'est cela même... j'en suis sûre.

(Apercevant Desrosoirs.)

SCÈNE IX.

ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE, courant à lui.

Ah! c'est vous, mon ami! eh bien! quel bénéfice?... est-ce trente mille francs?

DESROSOIRS.

Non, madame...

ALBERTINE.

Ce n'est que vingt-cinq?... (Le regardant avec anxiété.) Non... pas même... ô mon Dieu!... ce n'est donc que dix-huit... j'en étais sûre... j'ai toujours joué de malheur.

DESROSOIRS.

De malheur... ah! oui, madame... car au moment où l'on s'y attendait le moins... une baisse effroyable...

ALBERTINE, vivement.

Je le sais, mon mari me l'a dit. Aussi Defrène a vendu... n'est-ce pas?

DESROSOIRS.

Non, madame!...

ALBERTINE.

O ciel!...

DESROSOIRS.

Les ordres que vous m'avez donnés et que je venais de lui transmettre lui prescrivaient formellement d'attendre fin du mois.

ALBERTINE.

Eh! qu'importe?... ne devait-il pas de lui-même deviner et comprendre?... Mais demandez donc du tact, de l'esprit, de l'intelligence à ces gens de finance! Grace à lui, nous voilà en perte... et de combien? ne craignez pas de me le dire... je suis calme... je suis de sang-froid.

DESROSOIRS.

Eh! mais, vous perdez à-peu-près ce que nous espérions gagner...

ALBERTINE.

Grand Dieu!... cinquante mille francs?...

DESROSOIRS.

Tout compris, avec les droits, et cætera, que sais-je?...

ALBERTINE.

Cinquante mille francs!... je dois une pareille somme!... moi! une femme!... Mon cher Desrosoirs, mon ami, mon seul ami, mon confident, comment faire?... que devenir?

DESROSOIRS.

Je ne sais... il faut le temps de chercher cette somme... de se la procurer... ce que je ferai dès demain, je l'espère bien; mais c'est que Defrène, votre agent de change, veut de l'argent dès ce soir... à l'instant.

ALBERTINE.

Est-il possible!... un pareil procédé!...

DESROSOIRS.

Écoutez donc, des bruits sinistres se répandent... on dit qu'à la sortie de la Bourse deux ou trois de ses confrères ont pris la fuite... lui-même n'est pas déja trop bien dans ses affaires... Dans ces cas-là on prend ses sûretés... ses précautions.

ALBERTINE.

Mais se défier de moi... ou plutôt de vous qui me serviez d'intermédiaire!...

DESROSOIRS.

Il y a bien quelques raisons. Comme je ne voulais pas vous nommer, et que moi, tout le monde sait que je ne joue pas à la Bourse, je lui avais donné à entendre, mais sans rien affirmer, que les ordres que je lui transmettais venaient en secret de votre mari... mon ami intime... un grand capitaliste... c'était tout naturel; mais aujourd'hui qu'il a vu que cette débâcle venait de la compagnie des banquiers dont M. Dulistel fait partie... cela lui a donné des doutes, des inquiétudes... il veut qu'on lui paie sur-le-champ la différence... qui, comme je vous l'ai dit, est de cinquante mille francs... sinon il va venir ici, chez votre mari, pour savoir ce que cela veut dire.

ALBERTINE.

O ciel!... une pareille explication...

DESROSOIRS.

Il m'en a menacé.

ALBERTINE.

C'est fait de moi!... je suis perdue!... comment empêcher cette visite et l'éclat qui doit s'ensuivre? comment sur-tout gagner du temps?

DESROSOIRS.

Silence!... c'est Dulistel.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DULISTEL.

DULISTEL, son crayon à la main.

Cela fait bien pour ma part... de bénéfice net, cent soixante-deux mille francs... quatre-vingt-cinq centimes... Il est fâcheux que ces messieurs en aient touché autant... cela m'aurait fait pour moi seul... (Se retournant et apercevant Albertine.) Ah! vous voilà, madame; je viens d'apprendre une nouvelle... qui m'a un peu surpris, j'en conviens...

ALBERTINE.

O ciel!...

DULISTEL, calculant toujours.

Et qui vous concerne vous et moi.

ALBERTINE, bas à Desrosoirs.

Il sait tout!

DESROSOIRS.

Eh! non... il ne serait pas si tranquille.

ALBERTINE, s'avançant en tremblant.

Eh! puis-je savoir, monsieur, quelle est cette nouvelle?

(Dulistel, sans lui répondre, lui fait signe de la main de ne pas l'interrompre et se remet à calculer.)

ALBERTINE, avec impatience, et le tirant par le bras.

Qu'est-ce donc? répondez-moi!...

DULISTEL, de même.

Eh! tout-à-l'heure... quand j'aurai achevé... vous m'avez troublé dans mon opération.

(Il s'assied à droite et écrit avec son crayon.)

SCÈNE XI.

ALBERTINE, DESROSOIRS, VICTOR; DULISTEL, toujours assis à droite.

VICTOR.

Monsieur!.... monsieur!.... un agent de change!

DULISTEL.

Le mien?

VICTOR, de même.

Non; encore un autre, qui est là dans votre antichambre... M. Defrène.

ALBERTINE, à part.

Defrène! plus d'espoir!

DESROSOIRS, de même.

C'est lui!

VICTOR.

Il demande à voir monsieur.

DULISTEL.

Defrène... à cette heure-ci... nous n'avons pas d'affaires ensemble! d'ailleurs il est invité à ma soirée; nous nous verrons tantôt.

VICTOR.

Il dit que c'est très pressé! qu'il faut qu'il parle à l'instant même à monsieur.

DULISTEL, avec impatience.

Priez-le d'attendre dans le salon, et qu'on ne me dérange plus!

VICTOR.

J'y vais, monsieur, et pour qu'il ne s'ennuie pas je lui ferai la conversation.

ALBERTINE.

Encore un instant... quelques minutes, et tout est fini... je suis perdu!... (Montrant Desrosoirs.) Demain, et grace à lui, j'aurai trouvé les moyens d'emprunter... de me procurer cette somme... mais d'ici là... (Courant au secrétaire.) Ah! (Y prenant des papiers qu'elle donne à Desrosoirs.) Tenez... tenez, mon ami... portez-lui vite...

DESROSOIRS.

Qu'est-ce donc?

ALBERTINE.

Tout ce que j'ai là, quarante-deux mille francs... Allez, tâchez qu'il se contente de cette somme, et sur-tout qu'il parte!

DESROSOIRS.

Soyez tranquille... je m'en charge!...

(Desrosoirs sort.)

ALBERTINE.

Je respire... Dieu!... Léopold!

SCÈNE XII.

ALBERTINE, DULISTEL; LÉOPOLD, sortant du cabinet à gauche.

LÉOPOLD, froidement et à demi-voix à Albertine.

Pardon, madame, de paraître ici... sans vos ordres... monsieur votre mari vous a dit le motif qui m'y faisait rester encore?

ALBERTINE.

Non,... monsieur;... il est là plongé dans ses calculs.

LÉOPOLD, à Dulistel, qui est toujours à droite et qui écrit.

Comment, monsieur, vous n'avez pas fait part à madame de la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire?...

DULISTEL.

Plus qu'un chiffre, et j'ai fini... (Toujours le crayon à la main et repassant ce qu'il vient d'écrire.) Oui... chère amie... M. Léopold de Mondeville nous demande en mariage... mademoiselle Cœlie, ma belle-sœur...

ALBERTINE.

O ciel!...

LÉOPOLD, l'examinant.

D'où vient ce trouble?

DULISTEL.

Comme son tuteur, vous sentez que j'ai dit oui... un beau parti... un jeune homme qui a du crédit dans le département où je veux être député... et puis un amoureux qui est pressé... car il voulait terminer à l'instant même... il fallait envoyer chez mon notaire pour rédiger les conditions, et je l'ai décidé, non sans peine, à attendre jusqu'à ce soir.

ALBERTINE, à son mari.

Ce soir!... Mais vous savez, monsieur... que ma sœur...

DULISTEL.

Est presque sans fortune... il le sait, je le lui ai dit. (Corrigeant son papier.) C'est un huit au lieu d'un sept... Je lui ai dit que toute sa dot consistait dans les quarante mille francs que tu avais là en secrétaire, et que tu peux me remettre...

ALBERTINE, à part.

Je me sens mourir...

DULISTEL, calculant toujours.

Ou ce soir au prétendu lui-même, en signant le contrat...

ALBERTINE, pâle et tremblante.

Ce soir...

DULISTEL.

C'est lui qui l'a voulu ainsi; et, puisque nous avons une soirée, elle servira à quelque chose.

LÉOPOLD, qui a toujours observé Albertine.

Monsieur... elle se trouve mal...

DULISTEL.

Qui donc?

LÉOPOLD, courant à Albertine.

Votre femme...

ALBERTINE, brusquement.

Non, monsieur... non, ce n'est rien... un étourdissement... un éblouissement... je me trouve à merveille.

DULISTEL, avec impatience.

Eh! madame... je ne sais plus ce que j'ai retenu... et il me faut recommencer ma colonne.

(Il remonte le théâtre, et Léopold, qui était à gauche du spectateur, passe à la droite en regardant Albertine, qui vient de s'asseoir près du secrétaire. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Albertine, Dulistel, Léopold.

LÉOPOLD, regardant Albertine.

Un pareil trouble à l'annonce de ce mariage... me serais-je abusé?... et, sans se l'avouer à elle-même, m'aimerait-elle?... oui, oui, c'est cela, et cette demande que je viens de faire... (Se rapprochant de Dulistel.) Il faut tout rompre, monsieur... Dieu! c'est Cœlie!

SCÈNE XIII.

ALBERTINE, CŒLIE, DULISTEL, LÉOPOLD.

DULISTEL.

Ah! vous voilà, mademoiselle; arrivez, arrivez, il est question de vous...

CŒLIE.

De moi... eh! comment cela?

LÉOPOLD, vivement à Dulistel et à voix basse.

Silence... monsieur... pas un mot devant elle de mes projets.

DULISTEL.

Eh! pourquoi donc?

LÉOPOLD, avec embarras et regardant toujours Albertine.

Pourquoi?... mais c'est que je veux... lui apprendre moi-même...

DULISTEL.

Vous qui tout-à-l'heure étiez si pressé... en tout cas vous aurez le temps. (Haut.) Car nous le gardons à dîner... il le faut et pour cause.

CŒLIE.

Une bonne idée que vous avez là!

DULISTEL.

N'est-il pas vrai?... et quant à vous, petite sœur, je vous conseille pour ce soir de vous faire belle et de ne rien négliger.

CŒLIE, étonnée.

Moi!... Me faire belle!

LÉOPOLD, bas à Dulistel.

Monsieur!... de grace!

CŒLIE, les regardant tous.

Ah çà... qu'est-ce qu'il y a donc... à qui fait-on une surprise?... ils ont tous un air gêné et mal à leur aise!... est-ce que ce serait votre fête?...

DULISTEL.

Du tout... ce n'est pas la mienne!... (A Léopold.) Je ne dis rien... je dis seulement qu'aujourd'hui tout va bien, tout nous réussit. Et en faveur de bonnes nouvelles, nous voulons qu'on soit gai, n'est-il pas vrai, ma femme? (Albertine qui rêvait, et s'était assise, se lève vivement et cherche à cacher son trouble.) Ah mon Dieu! eh! Defrène qui doit m'attendre!... je vais lui parler... de là... chez Archambaud, mon notaire... vous, mesdames, à votre toilette... et tantôt à six heures, rendez-vous dans la salle à manger.

(Il entraîne par la porte à droite Léopold, qui voudrait toujours se rapprocher d'Albertine. Celle-ci sort par la porte à gauche avec Cœlie, qui les regarde tous d'un air étonné.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un boudoir élégant. Trois portes au fond, donnant sur un salon. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE I.

LÉOPOLD, DULISTEL.

DULISTEL, assis sur le canapé, et tenant un contrat à la main.

Vous lui reconnaissez donc cinquante mille écus de dot?...

LÉOPOLD, debout, et regardant vers la porte à gauche.

Oui, monsieur... (A part.) Si je pouvais lui parler seul un instant... avant que l'on arrivât!

DULISTEL.

Cet article-là ne souffre de votre part aucune difficulté?...

LÉOPOLD.

Aucune!... Mais nous sommes à discuter les articles d'un contrat dans ce boudoir, où tout le monde peut entrer; et demain, dans votre cabinet, ce serait plus convenable.

DULISTEL.

Demain... ah çà, mon cher ami, l'amour vous fait perdre la tête... nous le signons ce soir à onze heures... c'est vous qui l'avez demandé; et pour ce qui est d'être dérangé... ce n'est pas à craindre; nous sortons de table, ces dames sont à leur toilette, et en auront pour longtemps. Revenons donc au contrat.

LÉOPOLD, à part.

Ah! quel supplice! eh! qu'ai-je fait?

DULISTEL.

Vous sentez bien que j'aurais pu donner une dot à ma belle-sœur... si ce n'était mon opération d'Haïti qui m'envahit tous mes capitaux.

C'est une chose terrible que les affaires; nous autres capitalistes nous sommes malheureux; nous ne pouvons jamais faire de bien... jamais!... tandis que vous, quelle différence!... vous faites le bonheur d'une jeune personne sans fortune, celui de sa famille, vous contribuez par votre influence à la nomination d'un beau-frère qui, grace à vous...

LÉOPOLD.

Sera député, je l'espère bien.

DULISTEL.

J'y ai des droits.

LÉOPOLD.

Vous êtes colonel!

DULISTEL.

Je suis millionnaire!... c'est le fruit de quinze ans de travaux dont le pays me doit compte. Aussi je vous le dis franchement, je compte sur vous, et je suis charmé de cette alliance. Mais ce qu'il y a de bien étonnant... c'est que ma femme... je ne sais ce qu'elle a contre vous... mais ce mariage ne lui plait pas... ne lui convient pas.

LÉOPOLD, avec joie.

Vraiment!...

DULISTEL.

C'est évident. Elle était pendant tout le dîner d'une humeur étonnante, et quand devant Cœlie, qui ne se doute encore de rien, elle s'est mise à parler contre les maris qui sont insensibles... personnels... égoïstes... ça m'a fait rire... c'était pour vous.

LÉOPOLD.

Vous croyez?...

DULISTEL.

Pour effrayer sa sœur, et la prévenir contre le mariage... mais rassurez-vous; que cela plaise ou non à ma femme, Cœlie est ma pupille, et je vais dès ce soir lui ordonner...

LÉOPOLD, vivement.

Non... je vous en supplie en grace... ne lui en parlez pas encore.

DULISTEL.

Pas encore!... vous ne pouvez cependant pas l'épouser sans le lui dire.

LÉOPOLD.

Aussi je ne vous demande qu'une heure. Je veux, avant de me déclarer, savoir d'elle-même... (vivement.) car enfin, écoutez donc... si elle ne voulait pas... si elle ne m'aimait pas...

DULISTEL.

Eh! mon Dieu! s'il fallait s'inquiéter de tout cela, on ne se marierait jamais.

LÉOPOLD.

Que voulez-vous?... j'y tiens!... une heure encore sans lui rien dire!...

DULISTEL.

Soit.

LÉOPOLD, à part.

D'ici là... si je ne puis parler à Albertine... je lui écrirai du moins... (haut.) et quant à ce contrat que vous avez rédigé avec le notaire... ne vous donnez pas la peine de me le lire. J'aime mieux en parcourir seul les articles... et si j'avais là une plume et de l'encre...

DULISTEL, lui montrant la porte à droite.

Ici, dans ce petit salon, vous trouverez ce qu'il vous faudra; mettez vos observations en marge, et en une heure le troisième clerc d'Archambaud, mon notaire, aura tout recopié pour ce soir.

LÉOPOLD.

Soyez tranquille... allons lui écrire, et remettons mon sort entre ses mains!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE II.

DULISTEL, puis COELIE.

DULISTEL.

C'est, le diable m'emporte! un héros de roman... un paladin... si celui-là entend jamais les affaires!... il fait bien de se marier, il n'est bon qu'à cela... Ah! voici l'autre héroïne... Déja prête., ma chère belle-sœur!

COELIE.

Je ne suis jamais longue à ma toilette.

DULISTEL.

C'est que vous n'êtes pas coquette.

COELIE.

Peut-être bien... mais à quoi bon?... je n'ai besoin de plaire à personne.

DULISTEL.

Il ne faut pas dire cela ce soir!... (A part.) Je puis bien, sans manquer à ma parole, lui parler avec adresse, vaguement, et en général... (Haut.) Cœlie... venez donc ici!...

COELIE.

Quel air de finesse et de mystère... est-ce que vous avez une confidence à me faire?

DULISTEL.

C'est possible... que diriez-vous si l'on vous proposait de vous marier?

COELIE.

Est-ce étonnant?... et vous aussi! Voilà précisément la question que ma sœur m'a faite il y a une heure.

DULISTEL.

Eh! que lui avez-vous répondu?... eh bien?...

COELIE, après un instant de silence.

Que je ne voulais pas!... et alors elle m'a embrassée avec joie!...

DULISTEL.

Elle vous a embrassée?...

COELIE.

Oui, vraiment... et je craignais que vous n'en fissiez autant... Voilà pourquoi j'hésitais à répondre.

DULISTEL, avec colère.

Il s'agit bien de cela!... il vous sied bien de refuser, de faire la fière, à vous qui êtes sans

fortune, qui n'avez rien... Eh! pourquoi ne voulez-vous pas?... pourquoi refusez-vous votre bonheur?

COELIE, reculant avec effroi.

Ah! mon Dieu!... il me fait peur... (Tremblante.) Parceque je n'aime pas les maris méchants... qui se mettent en colère... et comme je ne vois que cela tous les jours... j'aime mieux renoncer au bonheur... et ne pas me marier...

DULISTEL.

Silence donc!...

COELIE, à voix haute.

J'aime mieux rester fille!...

DULISTEL, à demi-voix.

Voulez-vous ne pas parler si haut?

COELIE.

Ah! mon Dieu!

DULISTEL, à part et la prenant par la main.

Si près de ce petit salon d'où l'on peut tout entendre... (L'emmenant de l'autre côté à gauche, et à voix basse.) Savez-vous, imprudente que vous êtes, qu'un superbe parti se présente pour vous en ce moment?...

COELIE.

Peu m'importe.

DULISTEL.

Qu'un jeune homme qui tient à être aimé pour lui-même... vous demande en mariage?...

COELIE.

Je n'en veux pas!

DULISTEL.

Que ce jeune homme est M. Léopold de Mondeville?...

COELIE, poussant un cri et mettant la main sur son cœur, et toute tremblante de joie.

Ah!... qu'avez-vous dit?... est-ce bien vrai?... répétez encore... répétez ce nom-là...

DULISTEL.

Léopold!...

COELIE, vivement.

Je veux bien... mon beau-frère... je veux bien...

DULISTEL.

Vous savez s'il est riche!...

COELIE, vivement.

Je ne tiens pas aux richesses...

DULISTEL.

Et il vous reconnaît une dot de cinquante mille écus.

COELIE, de même et sans l'écouter.

C'est égal!... je veux bien!... Quoi! c'est lui, vous en êtes bien sûr?... O mon Dieu!... mon Dieu!... je suis folle... je perds la tête... c'est mal!... je ne devrais pas être contente... surtout devant quelqu'un... vous n'en direz rien... vous ne lui direz pas?

DULISTEL.

Non certainement... C'est ma femme... (A part.) Elle aura beau dire et beau faire maintenant... (Regardant Albertine, Cœlie et la porte du cabinet où est Léopold.) Je peux les laisser, je crois, tous les trois... en famille.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

ALBERTINE, COELIE.

COELIE.

Ma sœur... ma sœur, tu ne sais pas?... viens donc vite... que je te dise... car je n'y tiens plus... j'en suffoque... Embrasse-moi d'abord.

ALBERTINE.

Qu'est-ce donc?...

LÉOPOLD, entr'ouvrant la porte du cabinet à droite, et apercevant Albertine.

C'est elle... mais Cœlie est encore là... attendons!

(Il referme la porte, qui reste tout contre.)

COELIE, qui vient d'embrasser sa sœur.

On me demande en mariage...

ALBERTINE, froidement.

Puisque tu es décidée à refuser...

COELIE, avec joie.

Mais c'est que c'est Léopold...

ALBERTINE, froidement.

Qu'importe?... tu m'as dit que tu ne voulais pas de mari...

COELIE, avec effusion.

Je ne voulais que lui; et, comme c'était impossible, j'étais décidée à refuser tous les partis, à ne jamais me marier pour continuer à l'aimer toute seule! Mais que je pleurais, que j'étais malheureuse, quand je me disais: Lui, il faudra bien qu'il épouse quelqu'un!... il a tant de bonnes qualités, tant de mérite! et puis cette maudite fortune qui était venue par là-dessus... Le jour j'étais gaie... indifférente... on ne s'apercevait de rien! qui fait attention à une jeune fille?... personne!... (A demi-voix.) Mais, dès que j'étais seule, ma sœur, j'étais avec lui... il ne me quittait pas, je ne rêvais qu'à lui.

ALBERTINE, avec effroi.

O ciel!...

COELIE.

C'est bien mal!... je le sais, je m'en accusais, je me le reprochais sans cesse; et si vous saviez quels tourments de renfermer dans son cœur un secret qu'on n'ose avouer à personne, et qu'on voudrait se cacher à soi-même!... Mais désormais je puis le dire à vous, à tout le monde... même à lui!... non pas maintenant... oh! bien sûr! et dût-il m'accuser d'indifférence... il n'en saura rien, il ne s'en doutera pas! mais, une fois sa femme, quel bonheur de lui dire: *Je vous aime!* Et penser que ce bonheur-là n'est plus un crime, que c'est permis!... que c'est un devoir... ah! ma sœur, il y a de quoi perdre la raison.

ALBERTINE, souriant avec effort.

Cela commence!...

COELIE.

C'est vrai ! et s'il me voyait ainsi, il romprait le mariage ! (Regardant Albertine.) Eh ! mais, qu'avez-vous donc ? vous ne partagez pas ma joie... vous êtes troublée... inquiète...

ALBERTINE.

Oui... j'en conviens... et si l'espèce d'enivrement où je te vois pouvait laisser encore quelque place dans ton cœur à ton amitié pour moi...

COELIE.

Oh ! toujours... toujours, quoi qu'il arrive !...

ALBERTINE.

Je te dirais : Si tu veux me rendre un grand service... un service d'où dépend mon bonheur... et le tien... car tu ne serais pas heureuse en voyant mes tourments et mes craintes...

COELIE.

Des craintes !... eh ! sur qui ? parlez ; que voulez-vous de moi ? que faut-il faire ?

ALBERTINE.

As-tu vu Léopold ?... t'a-t-il fait sa demande ?

COELIE, tristement.

Eh mon Dieu non ! pas encore !... il paraît qu'il n'a parlé qu'à mon beau-frère !

ALBERTINE.

Eh bien ! tout-à-l'heure... ce soir probablement il se déclarera...

COELIE, avec joie.

Vous croyez !...

ALBERTINE.

Eh bien ! ce que je veux de toi... c'est de ne pas lui répondre sur-le-champ... mais d'éluder... de différer... de demander du temps... un ou deux jours seulement.

COELIE.

Mais il croira que je ne veux pas...

ALBERTINE, avec impatience.

Eh bien ! qu'importe ?

COELIE, naïvement.

Mais c'est que je veux bien !... eh ! pourquoi, je vous en prie, pourquoi différer encore ?

ALBERTINE.

Je veux pour toi... dans ton intérêt... prendre quelques informations indispensables... m'assurer de ton prétendu... de son caractère.

COELIE, vivement.

Il est excellent...

ALBERTINE.

C'est possible, et je le crois... mais il peut avoir quelques défauts.

COELIE, de même.

Aucun, ma sœur ; il n'en a aucun ; depuis le temps que nous le connaissons, je ne lui en ai pas vu un seul.

ALBERTINE.

Eh ! mon Dieu ! tous les hommes en sont là : parfaits avant le mariage, et puis à peine le contrat est-il signé...

COELIE, avec crainte.

Vous croyez !...

ALBERTINE.

Enfin, je te le répète, si ce n'est pour toi... c'est pour moi, pour ma sécurité, que je te supplie en grace de différer.

COELIE.

C'est si difficile !

ALBERTINE, vivement.

Eh bien, réponds-lui, cela ne peut l'offenser, que cela dépend de moi, et que tu ne peux sans ma permission...

COELIE, vivement.

Mais vous permettrez... n'est-ce pas ?...

ALBERTINE.

Je te le jure !

COELIE.

Ça sera-t-il bien long ?...

ALBERTINE.

Non... demain... après-demain !... ce soir peut-être... si je sais ce que je veux savoir.

COELIE.

Ah ! tâchez... je vous en prie.

ALBERTINE, avec chaleur.

Eh ! je le desire plus que toi !

SCÈNE IV.

ALBERTINE, COELIE, VICTOR.

VICTOR, à Cœlie.

Pardon, mademoiselle...

COELIE, avec impatience.

Eh bien ! qu'est-ce que tu veux ?

VICTOR.

Je voulais vous dire que tantôt je me suis enhardi, j'ai osé causer avec ce monsieur qui attendait... M. Defrène. Un agent de change, qui veut bien se charger de ma succession et de me la placer.

COELIE, impatiente.

A la bonne heure !... eh ! qu'est-ce que tu veux ?

VICTOR.

Mes fonds qu'il faut lui remettre ce soir !

COELIE.

Demande à ma sœur ! c'est elle qui les a.

ALBERTINE, à part.

O ciel !... (Haut et vivement.) C'est bon... c'est bon !... tout-à-l'heure !... je n'ai pas le temps en ce moment !

VICTOR.

Quand madame voudra !... mais M. Defrène vient passer ici la soirée, et avant qu'il s'en aille... il faudrait...

ALBERTINE, vivement.

Cela suffit... ce soir avant dix heures. Eh ! Desrosoirs que j'attends !... (L'apercevant.) C'est lui... (A Victor.) Va-t'en, va-t'en !...

(Victor sort par la porte du fond qui est à droite.)

(A Cœlie.) Et toi, songe à ce que je t'ai dit.

COELIE.

Oui, ma sœur... est-ce terrible de ne pas pouvoir aimer les gens à son aise!...

(Elle sort par la porte du fond qui est à gauche.)

SCÈNE V.

ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE.

Eh! arrivez donc!...

DESROSOIRS.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il de nouveau?... je reçois à l'instant votre billet: « Venez, mon « ami, venez de bonne heure et avant tout le « monde... je vous attendrai dans mon bou- « doir... » Nous y voilà! et vous conviendrez que seul ici... en tête-à-tête avec vous, on pourrait se croire en bonne fortune!...

ALBERTINE, qui pendant ces dernières lignes a regardé autour d'elle.

Ah! mon ami!... je suis toute tremblante.

DESROSOIRS.

Eh! pourquoi donc?... plus rien à craindre! Defrène prendra patience, il se contentera pour le moment des quarante-deux mille francs...

ALBERTINE.

Mais cette somme que je vous ai remise était la dot de ma sœur!... et elle va se marier.

DESROSOIRS.

Avec qui donc?

ALBERTINE.

Avec Léopold.

DESROSOIRS.

Ce n'est pas possible... c'est un mariage de désespoir qui n'aura pas lieu.

ALBERTINE.

Ce soir, on signe le contrat!... c'est un miracle que mon mari ne m'ait pas encore parlé de cet argent; mais d'un instant à l'autre lui ou le notaire peuvent le demander, eh! que faire?... que dire?... avouer ici, dans ce salon, devant tout le monde, que la dot de ma sœur m'était confiée... et que je l'ai perdue... comment?... au jeu!... Ah! sauvez moi de la honte de rougir aux yeux de mon mari, de ma sœur, et sur-tout de Léopold, qui m'aimait, que j'ai dédaigné, et que ce matin encore j'ai traité indignement... Et m'humilier devant eux tous... leur demander grace et pardon... plutôt mourir, voyez-vous! je l'aimerais mieux!

DESROSOIRS.

Y pensez-vous! allons... allons, du calme, du sang-froid... et tâchons de raisonner un peu.

ALBERTINE.

Eh! ce n'est rien encore!... sur cette somme que je vous ai donnée au hasard et sans savoir ce que je faisais... il y a deux mille francs qu'il faut rendre ce soir... à l'instant même... il ne me manquait plus maintenant que d'être dans la dépendance de mes gens... Ah! quelle leçon!

DESROSOIRS.

Si ce n'est que cela... rassurez-vous; ma bourse de garçon peut y suffire, et au-delà; aussi je venais vous l'offrir...

(Il lui remet un petit portefeuille.)

ALBERTINE.

Ah! mon ami!... comment reconnaître jamais...?

DESROSOIRS.

Cela se trouvera: je ne suis pas pressé. J'ai comme cela beaucoup de clientes qui finissent toujours par me payer... car moi, vous le savez, je ne prête qu'aux dames! je n'ai confiance qu'en elles.

ALBERTINE.

Merci... merci mille fois... mais comment faire pour le reste?

DESROSOIRS.

C'est fort embarrassant... parceque quarante mille francs à trouver sur-le-champ... c'est très rare à Paris.

ALBERTINE.

A qui le dites-vous?... après que vous nous avez quittés, et avant le dîner j'ai fait mettre les chevaux, je suis sortie... j'ai couru chez mes meilleurs amis, des parents à qui je croyais pouvoir me confier... tous m'offraient avec empressement leurs services; mais dès qu'il s'agissait de quarante à cinquante mille francs... ils voulaient tous voir mon mari... s'entendre avec lui!

DESROSOIRS.

Vraiment!

ALBERTINE.

Les autres me parlaient de contrats... de notaire... d'hypothèques... est-ce que je sais?... et ces personnes si empressées auprès de moi... si dévouées dans un salon...

DESROSOIRS.

C'est qu'à les voir le matin ou le soir, la perspective est tout-à-fait différente... l'homme du monde et l'homme d'affaires sont deux êtres distincts et séparés, et pour risquer sans garantie une somme aussi forte...

ALBERTINE.

Sans garantie... quand j'offre ma parole... mon billet, ma signature... n'est-ce rien?

DESROSOIRS.

Eh! non... vous êtes en puissance de mari, votre signature n'est pas valable: c'est donc une affaire tout-à-fait de confiance, d'amitié, de générosité... et de la générosité, à ce prix-là on n'en trouve guère; car les hommes, voyez-vous, je les connais, sont presque tous égoïstes... intéressés... ne faisant rien pour rien...

ALBERTINE.

Ainsi je ne trouverai personne... personne pour m'obliger?

DESROSOIRS.

Personne! c'est beaucoup dire... et en cherchant bien, nous pourrions peut-être trouver quelqu'un disposé à vous rendre ce service.

ALBERTINE.

Un étranger!...

DESROSOIRS.

Non, un ami à vous! qui accepterait votre billet, qui vous avancerait cette somme, en se gênant un peu, bien entendu, et qui, pour la lui rendre, vous donnerait tout le temps nécessaire...

ALBERTINE, vivement.

Oh! parlez-lui... dites-lui que mon amitié, ma reconnaissance...

DESROSOIRS, souriant.

Permettez!... c'est peut-être sur ce chapitre-là que vous auriez de la peine à vous entendre.

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

DESROSOIRS.

Si, par exemple, ce qui est possible... il vous aimait?...

ALBERTINE.

Moi!...

DESROSOIRS.

Non pas, comme cet étourdi de Léopold, de cet amour de vingt ans qui expose et compromet... mais d'un attachement mûr, discret et raisonnable comme lui!...

ALBERTINE, étonnée.

Que voulez-vous dire?...

DESROSOIRS.

Après cela, je peux me tromper, car dans le monde il y a peu d'hommes raisonnables qui aient assez d'amour pour faire une pareille folie... mais enfin je suppose qu'il y en ait un... un seul... et que cet homme-là vous dise : Malgré ma discrétion, mon dévouement, mon amitié, je n'ai aucun espoir de jamais vous plaire, car je me connais, je ne suis pas jeune, je ne suis pas beau... j'ai un esprit fort médiocre... je n'ai qu'un seul mérite, c'est ma fortune... Il faut bien alors me servir de ce mérite-là, puisque je n'en ai pas d'autre.

ALBERTINE, s'éloignant.

Quelle indignité!

DESROSOIRS, vivement.

C'est une supposition! je n'ai pas dit que cela fût... ni sur-tout de qui il s'agissait... car je ne suis pour rien là-dedans. Comment voulez-vous que moi, homme du monde, indépendant et libre de tous soucis, je sois assez insensé pour me jeter dans un pareil embarras, dans des affaires d'argent, des intrigues mystérieuses qui peuvent me faire du tort, me compromettre, me brouiller avec votre mari, mon plus ancien ami... eh! pourquoi? pour quel avantage?

ALBERTINE.

Monsieur!...

DESROSOIRS.

Dans le monde on fait une belle action quand on le sait, quand on vous regarde; je conçois un pareil sacrifice pour quelques souscriptions, quelques traits de bienfaisance... cela rapporte de la considération... c'est mis dans le journal... mais ici en secret! qui vous en remercierait? qui vous en saurait gré?

ALBERTINE, mettant sa tête dans ses mains.

Ce n'est pas possible, ce n'est pas vous que j'entends : vous ne voudrez pas renoncer à ma confiance, à mon estime, vous reviendrez à votre vrai caractère, qui est noble et désintéressé. (Écoutant.) O ciel... on entre dans le salon. (On entend annoncer au fond dans le salon dont les portes sont fermées : Monsieur et madame de Sorigni.) Le monde qui arrive!

UN DOMESTIQUE, annonçant encore en dehors.

Monsieur Archambaud.

ALBERTINE, avec effroi.

Le notaire!

DESROSOIRS.

Qui vient pour le contrat.

ALBERTINE.

Monsieur...

DESROSOIRS, à demi-voix.

Eh bien! écoutez-moi!... je ne pourrai plus vous parler... mais avant ce soir un seul mot de vous... *non;* et je pars... *oui;* et je vous suis dévoué, et tout ce que je possède...

ALBERTINE, avec dignité, et rejetant le portefeuille qu'elle tenait.

C'en est trop!... je ne veux rien de vous... plus rien... je repousse une amitié dont je rougis maintenant; et, quoi qu'il arrive de mon sort... quelque honte qui rejaillisse sur moi, il y en aura moins à succomber... qu'à être sauvée par vous.

DESROSOIRS, effrayé.

Que voulez-vous faire?... y pensez-vous?

ALBERTINE.

Grace au ciel, c'est mon mari.

SCÈNE VI.

DULISTEL, sortant de la porte du fond à gauche; ALBERTINE, DESROSOIRS.

DULISTEL.

Eh bien, madame, vous restez ici?

ALBERTINE.

Monsieur, j'ai à vous parler...

DULISTEL.

Impossible; voici déja du monde qui arrive au salon, M. Defrène, Archambaud, d'autres encore; c'est votre sœur qui s'est chargée de faire les honneurs.

ALBERTINE.

A la bonne heure, car je vous ai dit, monsieur, que j'avais à vous parler, un secret à vous confier...

DESROSOIRS.

Grand Dieu !

DULISTEL.

Un secret, à moi? Alors, madame, parlez vite, car dans ce moment nous n'avons pas le temps de nous faire de longues confidences.

ALBERTINE, à part.

O mon Dieu, que j'ai peur !

DULISTEL, avec impatience.

Eh bien, madame ?...

ALBERTINE, avec émotion.

Eh bien! monsieur, je vous dirai qu'une dame de mes amies... une amie intime...

DULISTEL.

Que je connais ?

ALBERTINE, de même.

Oui, monsieur, beaucoup!... elle se trouve en ce moment dans un grand embarras.

DULISTEL.

J'y suis ! de l'argent qu'elle vient vous emprunter ! l'amitié n'en fait jamais d'autres... Eh bien ! madame, vous avez la pension que je vous fais pour votre toilette, vos économies ; car je ne vous refuse rien... je l'espère.

ALBERTINE.

Non, monsieur; mais ces économies ne pourraient suffire, fussent-elles dix fois plus considérables !

DULISTEL, avec ironie.

Vraiment ! il s'agit donc d'une somme... respectable ?...

ALBERTINE, hésitant.

Mais... près de cinquante mille francs!...

DULISTEL, souriant avec pitié.

Quelle folie !... et vous avez dit alors...

ALBERTINE.

Que je m'adresserais à vous, mon seul espoir!...

DULISTEL.

Et vous avez eu grand tort ; s'il s'était agi d'un millier d'écus, je ne dis pas ; mais avancer cinquante mille francs, je le voudrais, que peut-être ne le pourrais-je pas.

ALBERTINE.

Vous, monsieur, qui aujourd'hui encore... ces gains si considérables...

DULISTEL.

Eh! qu'importe? connaissez-vous la véritable situation de mes affaires? Qui vous dit que le capitaliste en apparence le plus solide n'est pas souvent lui-même, et sans que le monde s'en doute, dans la position la plus précaire et la plus terrible?

ALBERTINE.

O ciel!...

DULISTEL.

Je n'ai que faire ici de me plaindre ou de vous alarmer... qu'il vous suffise seulement de savoir qu'un tel sacrifice m'est dans ce moment impossible.

(Il va pour sortir.)

ALBERTINE, le retenant.

Il le faut cependant... il le faut... je ne puis m'adresser qu'à vous. (A part.) Ah! quelle honte ! (Haut.) Et quand vous saurez, monsieur, que cette amie intime, c'est...

DULISTEL, sévèrement.

Eh ! qui donc ? morbleu !

ALBERTINE.

Une femme mariée... oui, monsieur, son honneur en dépend... une somme qui ne lui appartient pas, et qu'elle a risquée sur les rentes...

DULISTEL, avec colère.

Sur les rentes!... Mais tout le monde joue donc sur les rentes, jusqu'aux femmes aussi qui s'en mêlent!... c'est bien fait ! cela leur apprendra à aller sur nos brisées ! et, si j'étais du mari, je ne donnerais pas un centime.

ALBERTINE, indignée.

Monsieur!

DESROSOIRS.

Qu'oses-tu dire ?

DULISTEL.

La vérité : une femme qui a une pareille passion ne se corrigera jamais. Si elle a joué aujourd'hui, elle jouera encore demain, après-demain, tous les jours ; et, après avoir payé dix fois, vingt fois, le mari est obligé de faire un éclat, de se séparer; et moi qui calcule, je me séparerais tout de suite... sur-le-champ; on ne perdrait pas tout... on sauverait du moins la fortune.

ALBERTINE, avec colère.

Ah ! voilà qui est indigne...

DULISTEL.

A vos yeux ; mais tous les gens sensés m'approuveront; je m'en rapporte à mon ami Desrosoirs. Qu'en penses-tu ?

DESROSOIRS, froidement.

Écoute... dans ton intérêt, je te dirais, peut-être, donne cet argent; mais je te connais, tu ne le donneras pas.

DULISTEL.

C'est vrai.

ALBERTINE.

Ah ! c'en est trop ! et je ne sais ici ce qu'il y a de plus digne de ma colère ou de mon mépris. Je ne vous presse plus, monsieur; je ne demande plus rien... ni à vous ni à personne... Il y avait un cœur au monde qui pouvait vous devoir une grande reconnaissance, et, grace à vous, il en est dégagé... il ne vous doit plus rien... Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DULISTEL, DESROSOIRS.

DULISTEL, riant.

C'est cela .. parcequ'on a de l'ordre et que

l'on calcule, ça les fâche... Mais j'espère que, quand elle sera de sang-froid, elle réfléchira à ce que je viens de lui dire.

DESROSOIRS.

Je l'espère aussi, et cela ne peut manquer de produire un excellent effet. Mais voici notre jolie fiancée.

SCÈNE VIII.

COELIE, DULISTEL, DESROSOIRS.

COELIE.

Eh bien, c'est aimable! vous restez dans ce boudoir : on arrive de tous les côtés, et ni vous, ni ma sœur n'êtes là pour recevoir! il n'y a que moi, qui ne peux y suffire.

DESROSOIRS.

Il y a donc beaucoup de monde?

COELIE.

Il y en a déja de trop!... J'espère cependant bien qu'il en arrivera encore, (regardant autour d'elle.) car je ne le vois pas.

(Dulistel ouvre une des trois portes du fond; au même instant s'ouvrent les deux autres, et l'on aperçoit le salon qui ne fait plus qu'un avec le boudoir. Le salon est rempli de monde. Des dames sont assises au fond, sur des causeuses, près de la cheminée. Des tables de jeu sont dressées. Des hommes se promènent, entourent les tables ou les canapés. Dulistel va et vient, salue tout le monde.)

COELIE, seule dans le boudoir.

Il n'y a rien d'ennuyeux comme ces grandes soirées... où il y a tant de monde... (regardant autour d'elle.) et où on ne voit personne... (Apercevant Léopold, qui vient de sortir du cabinet à droite.) Ah!... le voici!... je suis tranquille maintenant...

(Elle remonte dans le salon et donne des ordres; Léopold s'est jeté sur le canapé à droite, sur le devant du théâtre, où il reste rêveur, la tête appuyée sur sa main.)

LÉOPOLD.

Non... je ne puis revenir encore de tout ce que j'ai entendu!... Ah! cela mérite justice et punition... Eh! j'ai pu m'abuser à ce point, j'ai pu croire un instant qu'elle m'aimait!... le voile est tombé... mes yeux s'ouvrent... et je dois l'en remercier, car pour elle j'allais sacrifier un trésor, un ange... renoncer au cœur le plus pur et le plus tendre... Ah! désormais ce sera trop peu de ma vie pour mériter un pareil amour.

DULISTEL, rentrant dans le boudoir avec Desrosoirs et Cœlie.*

Savez-vous pourquoi votre sœur ne nous honore pas de sa présence?

COELIE.

Non, monsieur.

DULISTEL, à Desrosoirs.

J'ai déja envoyé dans son appartement... lui dire de descendre...

COELIE.

J'en viens aussi.

DULISTEL.

Et que faisait-elle?

COELIE.

Elle écrivait.

DESROSOIRS, vivement.

Ah!... elle écrivait!...

DULISTEL.

C'est bien le moment!... les femmes ne savent rien faire à propos.

DESROSOIRS, froidement.

Qu'en sais-tu?

DULISTEL, vivement.

Eh bien! voyons! vous, Cœlie... en son absence, établissez quelques parties... une bouillotte dans ce boudoir... où l'on ne fait rien.

COELIE, faisant signe à des domestiques.

Oui, monsieur... (Regardant Léopold qui est toujours sur le canapé.) Il ne parle pas!... il ne dit rien!...

DESROSOIRS, regardant les domestiques qui placent deux tables.

C'est ça... une table d'écarté pour la jeunesse, et une table de bouillotte pour les sages... la vieille... l'antique bouillotte si longtemps oubliée... qui est enfin revenue en faveur. (A Dulistel.) C'est consolant pour nous... pour moi du moins.

DULISTEL.

Et en quoi?

DESROSOIRS, regardant Léopold en souriant.

Cela prouve qu'il est des moments où les anciens peuvent reprendre l'avantage.

(On a placé à gauche sur le devant du théâtre une table d'écarté; à droite au fond, plus près de la porte du salon, une table de bouillotte. Cœlie qui tient des cartes à la main en a offert à plusieurs personnes, à Desrosoirs qui a accepté : il ne lui en reste plus qu'une, elle s'approche de Léopold.)

COELIE, avec émotion et baissant les yeux.

Monsieur de Mondeville... veut-il accepter une carte?...

LÉOPOLD, vivement et se levant de canapé.

Ah! Cœlie!... C'est vous!...

(Il lui prend la main et la mène au bord du théâtre.)

COELIE, troublée.

Ce n'est pas ma main qu'il faut prendre... c'est cette carte.

(Desrosoirs et les joueurs de bouillotte sont assis au fond du théâtre. Des jeunes gens se sont assis à la table d'écarté à gauche. Dulistel est debout près d'eux et les regarde.)

LÉOPOLD, à Cœlie.

Merci... je ne joue jamais.

COELIE.

Je le sais bien... mais je vous voyais tout seul sur ce canapé.

LÉOPOLD.

Seul... oh, non!... j'y étais avec vous... je pensais à vous! qui êtes la meilleure et la plus

* Les acteurs sont dans l'ordre suivant: Cœlie, Dulistel, Desrosoirs, Léopold toujours assis à droite sur le canapé.

aimable des femmes... (La regardant.) Et jolie! je ne conçois pas comment je ne m'en étais pas encore aperçu.

COELIE.

Comment, monsieur, c'est la première fois!...

LÉOPOLD.

Oui... j'en suis tout surpris... et charmé... Mais vrai! vous n'en aviez pas besoin... vous pouviez vous en passer... vous!... on vous aurait aimée sans cela!...

DULISTEL, à la table d'écarté à gauche.

Léopold, pariez-vous?

LÉOPOLD, remontant le théâtre.

Non!...

COELIE, à part.

Nous y voilà enfin... Comment va-t-il y venir?...

(Elle va s'asseoir sur le canapé à droite.)

LÉOPOLD, après avoir regardé autour de lui et voyant qu'on ne l'écoute pas, s'approche du canapé où vient de s'asseoir Cœlie, et lui dit à voix basse et avec chaleur :

Cœlie... voulez-vous être ma femme?... voulez-vous m'épouser?...

COELIE, étonnée.

Ah! mon Dieu!...

LÉOPOLD.

Répondez!...

COELIE.

Écoutez donc... quand on ne s'attend pas!... c'est-à-dire, si au contraire... je m'attendais... mais pas si brusquement... et dans ce salon... au milieu de tout ce monde...

LÉOPOLD.

Ils ne peuvent nous entendre.

COELIE, à part.

Oh! que j'ai envie de dire oui tout de suite!.. (A Léopold.) Monsieur... ne vous fâchez pas... je vous en prie... et croyez bien que si ça ne dépendait que de moi... mais on croit ici que vous avez des défauts... on a des idées... (Vivement.) Pas moi... mais ma sœur!... c'est son consentement qu'il faut demander... tout de suite, tout de suite, c'est l'essentiel.

LÉOPOLD.

Et si je le demande... si je l'obtiens dès ce soir... le vôtre, Cœlie?

COELIE.

Oh! le mien... Cela vous inquiète-t-il beaucoup?... (Geste de Léopold.) Prenez donc garde, monsieur, c'est ma sœur...

(Tous les deux se lèvent.)

SCÈNE IX.

Les Précédents, ALBERTINE.

(Albertine à la fin de la scène précédente a paru au fond dans le salon, a salué tout le monde et est descendue dans le boudoir. Les joueurs qui sont à gauche à la table d'écarté se lèvent, saluent Albertine et s'éloignent.)

LÉOPOLD, saluant aussi Albertine.

On était inquiet de votre absence, madame.

ALBERTINE.

On est bien bon... de l'avoir remarquée.

COELIE, bas à sa sœur, près de qui elle passe.

Tout va bien... il a parlé!... j'ai dit que je ne voulais pas... (se reprenant.) sans votre consentement; aussi maintenant c'est vous que cela regarde... Ne perdez pas de temps *.

DULISTEL, regardant la table d'écarté à gauche.

Comment, l'écarté est abandonné!.. Eh bien! messieurs... Desrosoirs!...

DESROSOIRS, au fond.

Je suis à la bouillotte; je ne peux pas quitter, je gagne!...

DULISTEL.

Eh bien... une dame!... la maîtresse de la maison.

ALBERTINE.

Moi, monsieur!...

DULISTEL.

Pour le bon exemple!

ALBERTINE.

S'il le faut absolument... et pour engager la partie... (Apercevant à sa gauche vis-à-vis d'elle Victor, qui est près de Cœlie, tenant un plateau.) Ah! mon Dieu **!

VICTOR, bas à Cœlie, qui est près de Léopold.

Si vous pouviez parler à madame de ces deux mille francs... je n'ose pas.

(Il s'éloigne et rentre dans le salon.)

LÉOPOLD, qui a entendu ce que vient de dire Victor.

Deux mille francs!... ah! j'ai pitié d'elle. (Il s'approche vivement de la table, et prend le fauteuil qui est vis-à-vis celui d'Albertine.) Désolé, madame, que l'on vous fasse attendre, et puisque personne ne se présente...

ALBERTINE, s'asseyant.

Monsieur Dulistel voudra-t-il mettre pour moi?

DULISTEL, qui est au fond, redescend le théâtre.

Comment donc, chère amie! toute ma caisse est à votre service... vous le savez bien, et je parie de votre côté.

(Il se tient debout près de la table d'écarté, ainsi que plusieurs jeunes gens.)

LÉOPOLD.

Je tiens tout.

COELIE.

Comment, monsieur, vous jouez?...

LÉOPOLD.

Il le faut bien.

COELIE.

Je parie alors pour vous.

LÉOPOLD.

Je mets cinq napoléons.

* Elle remonte le théâtre, puis redescend à droite; les acteurs sont dans l'ordre suivant : Albertine, Dulistel, Léopold, Cœlie.

** Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Albertine près de la table à gauche, Dulistel au fond près de la table de bouillotte, Léopold, Cœlie, Victor.

COELIE.

Et moi un franc.

(Dans ce moment on entend dans le premier salon le son du piano.)

DULISTEL.

Une dame au piano!... madame de Sorigni!..

(Il rentre vivement dans le salon, ainsi que les jeunes gens qui entouraient déjà la table d'écarté *.)

LÉOPOLD, à Albertine.

A moins que madame ne veuille jouer davantage, les dix napoléons qu'elle a là devant elle?

ALBERTINE, dont les yeux s'animent et brillent de plaisir.

Moi, monsieur? volontiers.

COELIE, à Léopold.

Y pensez-vous ?...

LÉOPOLD, donnant les cartes.

Moi, j'aime à jouer gros jeu ou pas du tout... Voilà comme je suis.

COELIE.

Mais c'est très mal... très vilain!... vous, monsieur, qui avez l'air si calme et si raisonnable!

LÉOPOLD.

Ne tremblez-vous pas pour les capitaux que vous me confiez?

COELIE, debout et regardant de temps en temps son jeu.

Pourquoi pas?... aussi j'espère bien que vous allez jouer sagement... prudemment. (A part.) C'est étonnant! il n'a jamais d'atouts... Eh! mais... comme il s'anime... il ne fait plus attention à moi... et ces défauts dont ma sœur me parlait... est-ce que par hasard il serait joueur?... Ah! mon Dieu! le billet de mille francs... (haut.) je ne parie plus pour vous, c'est fini. (A part.) Je l'avais bien jugé... il est décidément joueur!... il a cette passion-là!... Eh! quel malheur, qu'un jeune homme qui est si bien du reste, qui a tant de bonnes qualités... tant d'instruction!... (Allant regarder.) Mais c'est qu'il ne sait pas même le jeu... On n'a jamais vu ne pas demander de cartes avec un jeu pareil... Mais, monsieur, on n'écarte pas les rois d'atout...

LÉOPOLD, brusquement.

Qu'est-ce que c'est?... que voulez-vous dire?

COELIE.

Que vous avez écarté le roi de trèfle.

LÉOPOLD.

Le roi de pique.

COELIE.

Le roi de trèfle... j'en suis sûre! je l'ai vu!...

LÉOPOLD, avec impatience.

Je suis sûr du contraire... Mais de quoi vous mêlez-vous?... je joue comme je veux... vous ne pariez plus... vous n'avez pas le droit de conseiller...

COELIE.

Oh! comme il est méchant!... je ne l'avais jamais vu ainsi... Joueur et colère!... deux défauts à présent.

LÉOPOLD, se levant.

C'est une fatalité inconcevable...

ALBERTINE, se levant aussi.

Oui, c'est jouer de malheur!

COELIE.

Je crois bien, quand on n'écoute personne... Quel caractère!...

ALBERTINE, à part.

Deux mille francs!... je n'ai plus rien à craindre.

LÉOPOLD, à part.

C'est tout ce que je voulais...

DULISTEL, entrant.

Eh bien! qu'est-ce que nous faisons là?... le thé!... messieurs... le thé et le punch... dans la grande galerie...

DESROSOIRS, se levant et à part.

Bravo!... il ne pouvait arriver plus à propos... je gagnais depuis une heure et ne savais comment faire Charlemagne... (Haut.) Je vais prendre du thé...

LES JOUEURS.

Ah! monsieur Desrosoirs!

DESROSOIRS.

Il m'est ordonné le soir... il m'est nécessaire pour ma santé.

(Ils sortent tous, excepté Léopold et Desrosoirs.)

SCÈNE X.

LÉOPOLD, DESROSOIRS, puis UN DOMESTIQUE.

LÉOPOLD.

Pauvre Cœlie!... elle m'en veut... j'en suis sûr...

DESROSOIRS, qui a compté l'argent qu'il gagnait, est resté le dernier et va rejoindre les autres, lorsque paraît un domestique qui entre mystérieusement et le retient par son habit.

Qu'est-ce donc?... eh! c'est Benoît, mon valet de chambre!...

BENOIT, à demi-voix.

Monsieur!... une lettre.

LÉOPOLD, l'examinant.

Qu'entends-je?...

DESROSOIRS.

Et de quelle part?

BENOIT.

La femme de chambre de madame Dulistel me l'a remise pour vous... il y a plus d'une demi-heure, mais je ne pouvais pas entrer dans ce salon... où était tout le monde... et vous n'en sortiez pas.

* Les acteurs sont ainsi placés : à gauche, à la table d'écarté, Albertine, Léopold, Cœlie debout; au fond, à droite, Desrosoirs toujours à la table de bouillotte.

DESROSOIRS.

Je le crois bien... j'étais retenu à cette maudite bouillotte... c'est bien... c'est bien... va-t'en. (Le domestique sort, et Léopold, qui avait remonté le théâtre et qui était entré dans le salon, rentre dans le boudoir et observe toujours Desrosoirs, qui tient la lettre entre ses mains.) C'est de madame Dulistel... c'est sa réponse!... je n'ose l'ouvrir... Ou elle accepte mes offres... ou elle me bannit à jamais!... C'est le oui... ou le non que je lui ai demandé...

LÉOPOLD, qui s'est approché.

O ciel!...

DESROSOIRS, tenant toujours la lettre.

Dit-elle oui?... dit-elle non?... allons, je vais le savoir...

LÉOPOLD, saisissant le bras de Desrosoirs qui va décacheter la lettre.

Non, monsieur...

DESROSOIRS, étonné.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

LÉOPOLD, s'en emparant vivement.

Vous ne lirez pas cette lettre...

DESROSOIRS.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LÉOPOLD.

Je sais de qui elle vient... de madame de Sainte-Suzanne, cette jeune veuve que vous m'avez enlevée.

DESROSOIRS, riant.

Quelle folie!... vous vous trompez, mon cher.

LÉOPOLD.

Du tout... j'ai reconnu son domestique... celui que j'ai vu si souvent chez elle.

DESROSOIRS.

C'est le mien!... qui à cette époque-là, il est vrai, était à ses ordres... Mais maintenant c'est différent... et je vous prie de me rendre...

LÉOPOLD.

Non, monsieur!...

DESROSOIRS.

C'est trop fort!... et je me fâcherai.

LÉOPOLD.

Tant que vous voudrez... J'ai une revanche à prendre pour cette aventure où trop longtemps j'ai été votre dupe.

DESROSOIRS.

Je vous répète que c'est fini... et je ne comprends pas ce qui vous prend en ce moment... vous qui n'y pensiez plus, qui en aimiez une autre... qu'est-ce que je dis? deux autres pour le moins... et je vous somme au nom de l'honneur de me rendre ce billet.

LÉOPOLD.

Non, monsieur, nous nous battrons.

DESROSOIRS.

Il ne s'agit pas de cela.

LÉOPOLD.

Nous nous battrons... je l'aime mieux.

DESROSOIRS.

A mon âge!...

LÉOPOLD.

Vous faites le vieillard, et vous ne l'êtes pas... Quand on est assez jeune pour aimer et pour plaire... on doit l'être assez pour se battre; d'ailleurs rien ne vous gêne... vous êtes garçon... sans enfants...

DESROSOIRS.

Monsieur, c'est un procédé indigne!...

SCÈNE XI.

LÉOPOLD, ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE, accourant au bruit.

Eh! mon Dieu! d'où vient ce bruit?... qu'y a-t-il, messieurs?...

DESROSOIRS.

Un manque de délicatesse... inouï... inconcevable!... monsieur qui s'empare d'une lettre qui m'est adressée! (avec intention.) et que je venais à l'instant même de recevoir. (Bas à Albertine.) C'est la vôtre.

ALBERTINE, avec effroi.

O ciel!... est-il possible?... monsieur Léopold...

LÉOPOLD.

Oui, madame, car cette lettre dont j'ai cru reconnaître l'écriture... vient d'une femme... que je n'aime plus, il est vrai, mais que j'ai aimée... que monsieur m'a enlevée... et quand ce matin déja j'ai été à ce sujet en butte à ses plaisanteries, dois-je souffrir que devant moi il jouisse insolemment d'un triomphe dont il se vante?

DESROSOIRS, vivement.

Je ne me suis pas vanté, je ne me vante de rien.

LÉOPOLD.

Enfin, madame, ma colère n'est-elle pas excusable, légitime?... c'est vous que je prends pour juge... c'est à vous que je m'en rapporte.

DESROSOIRS.

Et moi aussi.

LÉOPOLD.

Et si vous me condamnez... ce n'est pas à lui, c'est à vous que je remettrai cette lettre.

DESROSOIRS, vivement.

Je ne demande pas mieux!

ALBERTINE, s'efforçant de sourire.

C'est bien, c'est bien, messieurs!... je consens à être arbitre dans ce grave débat... Mais allez, Desrosoirs, mon mari vous demande de tous côtés.

DESROSOIRS.

J'y vais, madame. (A part.) Eh! ne pas savoir encore ce que contient ce maudit billet... que j'avais là... que je tenais!... (Nouveau geste d'impatience d'Albertine.) J'y vais, vous dis-je, et reviens sur-le-champ...

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LÉOPOLD, ALBERTINE.

ALBERTINE, après un moment de silence, et souriant avec embarras.

Quoi! vraiment, monsieur Léopold, vous en rivalité avec Desrosoirs? ce n'est guère probable!...

LÉOPOLD.

Cela est... cependant!... c'est-à-dire cela était; mais, alors même que l'amour n'existe plus... il est des souvenirs pénibles, humiliants, qui froissent tout ce qu'il y a en nous de sentiments généreux; et jugez vous-même si je n'ai pas raison d'être indigné!... j'aimais une femme, belle, vertueuse... qui méritait les adorations du monde entier, et, pour récompense de mes soins assidus, de mes tourments, de mon amour, je n'avais reçu d'elle que dédains, froideur, indifférence... Je ne m'en plains pas, madame!... malheureux par ses rigueurs, j'étais heureux de l'estime qu'elle me forçait de lui accorder, et je la respectais, je la révérais à l'égal de Dieu même, que nous adorons encore alors qu'il repousse nos vœux...

ALBERTINE.

Ah!... monsieur!... un pareil dévouement...

LÉOPOLD.

N'était pas une raison pour être aimé... je le sais, je me rends justice... mais je me disais: Si je ne suis pas digne de sa tendresse, je le suis du moins de son amitié, de sa confiance... elle peut bien les donner à celui qui lui donnerait sa vie... et il me semblait qu'à ce titre... j'y avais quelques droits... n'est-il pas vrai, madame?

ALBERTINE.

Ah! sans doute...

LÉOPOLD.

Eh bien!... voilà ce qui m'a frappé au cœur... voilà ce que je ne pardonnerai jamais: cette femme que j'aimais tant se trouve dans la peine, dans le malheur... dans une situation horrible... et, pour en sortir, elle a recours à qui?... non pas à moi qui l'en aurais remerciée à genoux, qui aurais été trop heureux de lui donner ma fortune, mon sang... elle s'adresse à quelqu'un qui prétend lui faire payer ses services... qui lui propose de les vendre!

ALBERTINE.

Grand Dieu!

LÉOPOLD, vivement.

Cela vous indigne... vous ne pouvez le croire; et moi-même, j'aurais peine à me le persuader, si d'un salon où j'étais par hasard je ne l'avais entendu... (Geste d'effroi d'Albertine.) Moi seul, madame, moi seul au monde... Oui, madame, un homme s'est trouvé qui a osé demander un prix... que n'eût sollicité personne, et que personne n'eût jamais obtenu: mais ce que vous aurez peine à concevoir, c'est qu'à une demande semblable... (montrant la lettre qu'il tient.) on a daigné faire une réponse... (Vivement.) Pour le bannir, j'en suis sûr.

ALBERTINE vivement.

Oui, monsieur... pour le bannir à jamais.

LÉOPOLD, de même.

Je n'en doute point... je n'en ai jamais douté; mais c'est déja trop que de repondre: il ne fallait pas qu'une pareille lettre restât entre les mains d'un pareil homme... je la lui ai arrachée au moment où il allait en rompre le cachet, et, selon nos conventions, c'est à vous, madame, que je la remets... la voici. (Il la lui donne.) Et maintenant que j'ai puni M. Desrosoirs... il ne me reste plus qu'à me venger de celle qui m'a méconnu...

ALBERTINE.

Vous venger!...

LÉOPOLD.

J'ai commencé déja et j'achéverai.

(Voyant entrer Desrosoirs.)

ALBERTINE.

O ciel!...

LÉOPOLD.

C'est lui! allons, madame... allons, remettez-vous... vous n'avez plus rien à craindre ni de lui... ni de personne.

SCÈNE XIII.

ALBERTINE, LÉOPOLD, DESROSOIRS.

DESROSOIRS.

Eh bien!... madame...

LÉOPOLD, qui va au-devant de Desrosoirs.

Arrivez, monsieur Desrosoirs... il est dit qu'en tout votre étoile doit l'emporter.

DESROSOIRS.

J'en étais sûr, madame a décidé...

LÉOPOLD.

Que j'étais un insensé... et comme, malgré son arrêt, je ne pouvais encore me le persuader... j'ai lu cette lettre...

DESROSOIRS.

O ciel!...

LÉOPOLD.

Qui n'était pas de madame de Sainte-Suzanne, c'est vrai... et j'ignore de qui elle est; mais, en tout cas, il n'y avait pas de quoi se battre pour un pareil billet... ni lieu d'en être jaloux... car il ne contenait qu'un mot, un seul, écrit en grosses lettres... *non*.

DESROSOIRS, avec dépit.

Vous en êtes sûr... il y avait *non*?

LÉOPOLD.

Pas autre chose... (Pendant ce temps, Albertine, qui avait froissé le billet, l'a déchiré en morceaux.) Et tenez... en voici les morceaux... que madame tient encore.

DESROSOIRS, à part.

Morbleu! je ne m'y attendais pas.

LÉOPOLD.

Après cela, monsieur, si vous êtes toujours fâché contre moi...

DESROSOIRS.

Nullement, jeune homme; et la preuve, c'est que je reste pour signer à votre contrat... car là-dedans tout se dispose pour cela.

SCÈNE XIV.

ALBERTINE, LÉOPOLD, DULISTEL, COELIE, DESROSOIRS.

DULISTEL, qui est entré avant la fin de la scène précédente.

Eh! oui, mon cher: mon notaire est arrivé... Il boit du punch, et il attend, pour commencer ses fonctions, deux choses assez essentielles que je viens chercher...

LÉOPOLD.

Et lesquelles?

DULISTEL.

D'abord le prétendu... et puis ensuite le contrat que j'ai soumis à votre approbation.

LÉOPOLD.

C'est juste. ((Le tirant de sa poche.) Le voici.

DULISTEL, le parcourant.

Ah! diable... déja signé par vous! Prenez garde, car le contrat porte quittance de la dot.

LÉOPOLD, froidement et montrant Albertine.

Que madame vient de me remettre à l'instant.

DESROSOIRS, étonné.

Est-il possible!

LÉOPOLD, froidement.

Je l'ai là!

ALBERTINE, à demi-voix et joignant les mains en signe de remerciement.

Ah! monsieur!...

DESROSOIRS, stupéfait et la regardant.

Comment diable a-t-elle fait?... je m'y perds!

DULISTEL, froidement.

C'est juste... c'était entre les mains de ma femme... et elle a bien fait...

COELIE, qui jusque-là s'est tenue à l'écart et a gardé le silence.

Du tout... et monsieur peut la lui rendre... à l'instant même, sur-le-champ...

TOUS, avec étonnement.

O ciel!... eh! pourquoi donc?

COELIE.

Parceque je ne veux plus me marier!...

LÉOPOLD, passant près de Cœlie.

Cœlie... est-ce vous que j'entends?...

COELIE.

Oui, monsieur... j'avais accepté parceque je vous croyais un bon caractère, parceque depuis que je vous connais, je ne vous avais pas vu un seul défaut... mais vous en avez, je le sais, et ma sœur avait bien raison, quand ce matin elle voulait différer ce mariage*.

ALBERTINE, courant à elle.

Moi, du tout... je donne mon aveu... mon consentement: c'est le meilleur, le plus noble, le plus généreux des hommes... épouse-le, Cœlie, épouse-le! tu es digne d'un pareil bonheur... et lui aussi...

COELIE.

Vous croyez?...

LÉOPOLD, passant près de Cœlie **.

Je vous aimerai tant, que vous me pardonnerez mes défauts... ou plutôt, je vous le jure, dès aujourd'hui je suis corrigé.

COELIE.

A la bonne heure!... car c'est si vilain d'être colère... et sur-tout d'être joueur!... c'est le pire des défauts.

LÉOPOLD, voulant la faire taire.

C'est bien... c'est bien...

COELIE.

On dit que cela mène à tout... que cela peut faire tout oublier... vertu, honneur, devoir.

ALBERTINE, à part.

Oh! jamais, jamais!

LÉOPOLD, voyant Albertine qui cache sa tête dans ses mains, et interrompant Cœlie avec impatience.

Silence... de grace!...

COELIE.

Là... le voilà encore en colère!... (Pleurant.) Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... je suis bien sûre que je serai malheureuse.

DESROSOIRS.

Eh bien! alors...

COELIE, essuyant ses larmes pendant que Léopold lui baise les mains.

C'est égal!... je me risque!

*Dulistel, Léopold, Albertine, Cœlie, Desrosoirs.
** Dulistel, Albertine, Léopold, Cœlie, Desrosoirs.

FIN DE LA PASSION SECRÈTE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
nº 4, boulevart d'Enfer.

CARAVAGE,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. CHARLES DESNOYERS ET ALBOIZE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 26 avril 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE GRAND-DUC DE MILAN	MM.	THÉNARD.
JOSEPH D'ARPINAS		FOSSE.
ANGELO DELLA PERGOLA, chevalier de Malte		MONTIGNY.
MICHEL-ANGE CARAVAGE, peintre		GUYON.
DAVERNA, seigneur		BARBIER.
SPINELLI, seigneur		CHAZOTTE.
PREMIER PEINTRE		BOURGEOIS.
DEUXIÈME PEINTRE		EMILE.
UN CAPITAINE des gardes		LÉON.
LE PRÉSIDENT des juges du concours de peinture		GILBERT.
UN HUISSIER		VIGEL.
LÉONTIA, fiancée de Caravage	Mlles	THÉODORINE.
BÉATRIX, nourrice de Léontia. (Personnage muet.)		HÉLOISE.

SEIGNEURS, PEINTRES, JUGES DU CONCOURS.

JEUNES FILLES.

GARDES, HÉRAUTS D'ARMES, PEUPLE.

(La scène se passe à Milan, en 1599.)

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle d'honneur du palais Ducal à Milan. — Au fond, la porte d'entrée générale; deux portes latérales : devant celle à la droite du public, sont des gardes.

SCÈNE I.

PREMIER PEINTRE, DEUXIÈME PEINTRE, TOUS LES PEINTRES, LE PEUPLE, LE CAPITAINE, GARDES.

LE CAPITAINE, aux gardes.

Les juges du concours vont se rendre dans cette galerie, faites-en sortir tous ceux qui y sont encore.

PREMIER PEINTRE.

Les ordres du grand-duc sont sévères.

DEUXIÈME PEINTRE.

Et justes : un prix extraordinaire, décerné au premier peintre de l'Europe... car tous ont concouru... aussi, que de chefs-d'œuvre dans cette galerie !...

PREMIER PEINTRE.

Un seul a fixé tous les regards.

DEUXIÈME PEINTRE.

Celui de Caravage. Oui, il est notre maître à tous.

PREMIER PEINTRE.

Silence, voici, je crois, les juges du concours.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT DU CONCOURS, et LES JUGES, entrant par la gauche.

LE PRÉSIDENT.

Au nom et par les ordres de son altesse le grand-duc, je déclare fermé le concours extraordinaire ouvert à Milan pour le grand prix de peinture. Les juges vont délibérer. Gardes, personne ne peut plus pénétrer dans cette galerie tant que nous y serons.

(Le président et les juges traversent la galerie de gauche à droite, et s'éloignent.)

DEUXIÈME PEINTRE.

A merveille; il y a au moins une apparence de liberté dans leurs délibérations.

PREMIER PEINTRE.

Voici Caravage.

DEUXIÈME PEINTRE.

Il n'a pas l'air très rassuré.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CARAVAGE, entrant par le fond.

CARAVAGE, à lui-même.

Oui, j'aurais dû mettre plus d'expression dans cette figure, j'aurais dû la rendre plus belle, plus gracieuse... une fausse honte arrêtait mon pinceau... il retraçait l'image de Léontia... Qu'importe? je serais sûr du prix maintenant, si les juges la reconnaissaient... où pourrait-on trouver un plus digne modèle?

DEUXIÈME PEINTRE.

Vous paraissez inquiet, signor Caravage...

CARAVAGE.

Ah! pardon, mes amis, je ne vous avais pas aperçus.

DEUXIÈME PEINTRE.

Comme vous, mon cher maître, nous attendons avec impatience que le vainqueur soit proclamé... la voix publique l'a déjà désigné.

CARAVAGE.

Elle n'est pas toujours entendue.

DEUXIÈME PEINTRE.

Elle le sera cette fois, nous l'espérons, et le nom de Caravage qu'elle a prononcé...

CARAVAGE.

Mes chers camarades, l'amitié que vous me portez vous aveugle... songez que tant de peintres célèbres ont pris part au concours...

DEUXIÈME PEINTRE.

Qu'il n'appartient qu'à vous de les vaincre. Mais dans peu notre incertitude aura cessé, les juges viennent d'entrer dans la galerie.

CARAVAGE.

Déjà!

DEUXIÈME PEINTRE.

Ils délibèrent en ce moment.

CARAVAGE.

Ah! mon supplice commence.

(Il marche avec agitation, et va s'asseoir sur le devant de la scène à gauche.)

PREMIER PEINTRE.

Je ne comprends rien à son inquiétude.

DEUXIÈME PEINTRE.

Et le chevalier d'Arpinas... n'a-t-il pas aussi concouru?

PREMIER PEINTRE.

Silence... pas un mot sur ce noble seigneur... dans le palais de son altesse...

DEUXIÈME PEINTRE.

Vous avez raison; mais voyez Caravage... plongé dans ses espérances et dans ses craintes, il ne prend plus garde à nous... Laissons-le, notre présence le gêne peut-être...

CARAVAGE, à part.

Mon tableau était placé dans un jour si faux... je tremblais tant en le faisant...

(Le monde s'écoule peu à peu pendant cette scène. Léontia, suivie d'une femme, sort de la foule et s'approche de Caravage qui reste pensif sur le devant de la scène.)

SCÈNE IV.

CARAVAGE, LÉONTIA.

LÉONTIA.

C'est lui!...

CARAVAGE.

Que vois-je? Léontia!... vous ici...

LÉONTIA.

Ah! mon ami, je n'ai pu commander à mon impatience, et quoique ce soit mal peut-être, je me suis dérobée aux regards de mon père, et, suivie de ma bonne Béatrix, je suis accourue dans ce palais chercher des nouvelles qui m'intéressent trop pour les attendre loin d'ici...

CARAVAGE.

Les juges ne font que d'entrer...

LÉONTIA.

Je le sais... et vous êtes déjà triste... mon ami; auriez-vous appris de fâcheuses nouvelles?

CARAVAGE.

Ah! vous savez trop ce qui me tourmente... ce chevalier d'Arpinas qui a concouru aussi...

LÉONTIA.

Son tableau a été à peine regardé... vos élèves ont fait mieux que lui.

CARAVAGE.

Mes élèves n'ont pas la protection du grand-duc.

LÉONTIA.

Mais le grand-duc est juste.

CARAVAGE.

Mais Joseph d'Arpinas ne lui est pas étranger.

LÉONTIA.

Que dites-vous?

CARAVAGE.

Du moins le grand-duc le traite-t-il avec la tendresse d'un père. Des bruits vagues ont couru à cet égard... bruits que la cour répète tout bas, et que l'insolence de d'Arpinas accrédite de jour en jour... Votre père les a accueillis avec avidité... d'Arpinas n'aura pas manqué de lui faire sentir la différence qui existe entre lui, noble chevalier, et Michel-Ange Caravage, simple peintre, qui ose vous aimer.

LÉONTIA.

Vous êtes injuste, Caravage; mon père sait que je vous aime; il a pour moi la plus vive tendresse; mais il a aussi la faiblesse d'un vieillard. Peintre célèbre, il a vu le pinceau échapper à sa main tremblante, avant que l'amour de son art eût quitté son cœur. Un concours qui rivalisait par les noms des artistes avec celui de Rome, s'est ouvert à Milan. Mon père a repris ses pinceaux, mais en vain... sa tête était brûlante, et sa main glacée. Deux hommes aspiraient à m'épouser, le seigneur Joseph et vous. Mon père n'a considéré ni le rang, ni la naissance de ceux qui demandaient ma main. Il a voulu que sa fille portât le nom du vainqueur de tous les peintres du monde, puisqu'il ne pouvait le lui léguer lui-même, et il a déclaré que celui de vous qui obtiendrait le grand prix serait mon époux... Il a plus consulté ma gloire que mon cœur, je le sais; mais à son âge la gloire est encore quelque chose, et l'amour n'est plus rien.

CARAVAGE.

Ah! Léontia, si votre main n'était pas la récompense du vainqueur de ce concours, j'en mépriserais le prix; car déjà plus d'une couronne a ceint mon front. J'ai reçu des mains du Saint-Père celle qu'on donne au Vatican. En France, en Espagne, mes tableaux ornent les églises et les palais des rois... je ne travaillais que pour la gloire alors, je n'étais qu'un artiste; maintenant je suis plus encore, j'aime, je suis aimé... Ce tableau, le génie seul n'y a pas présidé... l'amour, la gloire, un avenir de bonheur ont guidé mon pinceau; je retraçais l'amour dans son délire, le bonheur dans sa joie, la gloire dans son orgueil, j'animais la toile de mon ame... Ah! Léontia, ce tableau doit être admirable : c'est l'œuvre de la nature et de la passion.

LÉONTIA.

Oui, oui, mon ami; car depuis long-temps je me suis reconnue dans ce tableau; mais me défiant de moi-même, j'ai voulu savoir si j'étais seule à l'admirer. Souvent, sans vous le dire, sans que personne le soupçonnât, je suis venue me mêler à la foule qui encombrait cette galerie, je m'arrêtais devant votre chef-d'œuvre, et j'écoutais en tremblant ce que l'on répétait autour de moi : votre nom était dans toutes les bouches; les nobles le prononçaient avec respect, le peuple avec fierté, les peintres avec vénération, les femmes avec envie; et moi, sûr de votre amour, l'espoir au cœur, l'orgueil au front, je courais m'enfermer avec mon bonheur et tresser ma couronne nuptiale.

CARAVAGE.

Oh! qu'elle brillera plus belle à mes yeux que celle que doit recevoir le vainqueur des mains du grand-duc!... qu'il sera beau le tableau que je ferai de Léontia suivant Caravage à l'autel... Oui votre espoir me rassure et m'encourage... je serai vainqueur pour être votre époux... car le malheur de te perdre... de te voir à un autre... ah! Léontia, je n'ose l'envisager.

LÉONTIA.

Caravage, je t'aime... que puis-je dire après cela?

CARAVAGE.

Toute ma vie est dans ce mot.

LÉONTIA.

Mais on vient de ce côté... si c'étaient les juges?

CARAVAGE.

Les juges!... déjà... ils ont décerné le prix, et peut-être...

LÉONTIA.

Ce ne sont pas eux... je me trompais.

CARAVAGE.

Ah!... l'espoir me reste encore!...

LÉONTIA.

C'est le chevalier d'Arpinas avec d'autres nobles de ce palais...

CARAVAGE.

D'Arpinas!

LÉONTIA.

Venez, allons-nous en...

CARAVAGE.

Pourquoi!... est-ce aujourd'hui que je dois éviter sa présence?

LÉONTIA.

Oui, car je suis seule avec vous, et s'il nous voyait ensemble...

CARAVAGE.

Vous avez raison... baissez votre voile, signora, je vais vous conduire hors du palais.

(Ils sortent par le fond. Joseph et les autres seigneurs entrent par la gauche, et marchent vers la droite.)

SCÈNE V.

DAVERNA, JOSEPH, SPINELLI, NOBLES.

JOSEPH.

Par ici, messeigneurs, par ici.

(Ils vont par la porte de la galerie à droite.)

LE GARDE.

On n'entre pas.

JOSEPH.

Mais nous sommes gentilshommes.

LE GARDE.

N'importe, on n'entre pas.

DAVERNA.

Il paraît que les choses se passent dans les règles.

SPINELLI.

Vous savez que sur ce point le grand-duc est d'une rigidité...

JOSEPH.

Impardonnable... pour un prix de peinture, on exige autant de formalités que s'il s'agissait de faire tomber la tête d'un noble chevalier.

DAVERNA.

Allons, fâche-toi... ce prix de peinture, n'es-tu pas bien sûr de l'obtenir ?

JOSEPH.

Je l'espère : je n'ai qu'un seul homme à craindre.

DAVERNA.

Caravage ?

JOSEPH.

Caravage ?... le fils d'un maçon, qui croit savoir manier le pinceau parce qu'il a fait en sa vie des Madones et des Christs qu'on adore dans les églises... non, ce n'est pas lui que je redoute, c'est le noble Angelo della Pergola.

DAVERNA.

Le joyeux chevalier de Malte ; mais il n'est pas peintre celui-là ?

JOSEPH.

Voilà pourquoi je le redoute ; ami, protecteur de ce Caravage, il intrigue pour lui ; il a crié bien haut à l'injustice pour faire croire d'avance qu'on en commettrait une si l'on ne décernait pas le prix à l'homme du peuple : depuis ce matin il est dans le cabinet du grand-duc.

DAVERNA.

C'est que son altesse aura voulu commencer gaîment la journée. Car ce n'est pas auprès d'elle que tu dois craindre des ennemis... toi son favori...

SPINELLI.

Son fils !

JOSEPH.

Silence !... ce nom ne peut être prononcé que quand le grand-duc l'aura prononcé lui-même, et si j'étais vainqueur du concours.

UN HUISSIER, entrant par la gauche et annonçant :

Le chevalier della Pergola.

JOSEPH.

Pergola !... pas un mot devant lui.

SCÈNE VI.

DAVERNA, PERGOLA, JOSEPH, SPINELLI, NOBLES.

PERGOLA, entrant par la gauche.

Bonjour, bonjour, mes amis. Eh bien ! que disons-nous ce matin ?... quelle est l'aventure scandaleuse de cette nuit? quelle est la femme compromise, le vilain assommé... et le seigneur disgracié ?

JOSEPH.

C'est à nous, chevalier, que vous demandez des nouvelles !

PERGOLA.

Sans doute, je n'ai encore vu personne.

JOSEPH.

Personne ; mais le cabinet du grand-duc d'où vous sortez renferme tous les secrets de Milan.

PERGOLA.

N'allez-vous pas être jaloux de la faveur que son altesse m'a accordée ce matin, en me mandant auprès d'elle pour me dire que mon ton, mes manières et ma liberté lui déplaisaient ?

JOSEPH.

J'aurais eu peine à croire que le grand-duc vous eût fait venir pour ce motif... vous n'avez pas l'air d'un courtisan auquel son maître vient d'adresser des reproches.

PERGOLA.

C'est que je ne suis point un courtisan. C'est que la faveur ou la disgrace me trouvent toujours le même, narguant l'une, riant de l'autre ; trop peu pour être quelque chose, assez pour ne pas être rien, je dépense ma vie dans les cours, afin de me perdre dans la foule et voir rouler autour de moi l'ambition, qui me laisse modeste, la bassesse qui me voit debout, et l'esclavage qui me trouve muet. Voilà pourquoi j'ai eu ce matin assez de logique pour prouver au grand-duc qu'il avait tort, et il en est convenu. Aussi, vous avez vu, il m'a donné l'huissier de sa chambre pour me faire honneur et m'annoncer dans son palais.

JOSEPH.

En effet, je croyais que cette faveur n'était accordée qu'aux grands dignitaires du duché.

PERGOLA.

Précisément, vous en voyez un devant vous.

TOUS.

Vous !...

PERGOLA.

Moi-même, et je n'en suis pas plus fier pour ça.

JOSEPH.

Quelle est donc la dignité à laquelle son altesse vous a élevé ?

PERGOLA.

Je suis grand-maître des cérémonies !...

JOSEPH.

Grand-maître des cérémonies !...

PERGOLA.

Tout autant!... Heureusement la durée de mes fonctions est limitée, elles ont commencé à midi et finiront à deux heures... à moins que d'ici là on ne trouve le moyen de me faire disgracier.

DAVERNA.

Le chevalier veut rire à nos dépens.

PERGOLA.

Par l'ordre de Malte! rien n'est plus sérieux. Je suis chargé d'aller chercher le vainqueur du concours, de l'amener en triomphe devant son altesse, et de faire proclamer son nom dans toute la ville. Ainsi, mon cher chevalier, il est probable que je serai votre introducteur.

JOSEPH.

Je doute que vous le désiriez autant que d'être celui de Caravage.

PERGOLA.

Pourquoi?

JOSEPH.

Caravage est votre protégé.

PERGOLA.

Mon ami, c'est vrai; je ne cache pas les vœux que je forme pour lui. Il faut comme moi avoir vu Caravage partagé entre la gloire et l'amour, la tête brûlante de génie et le cœur tremblant de crainte et de tendresse, pour connaître le véritable artiste; mais la justice avant tout. Vous êtes noble, Caravage est vilain... C'est au vilain de mériter le prix, c'est au noble à le remporter; sans cela, à quoi servirait de se donner la peine de naître?

JOSEPH.

Cette amère raillerie est peu généreuse, signor Pergola. Lorsque, tout noble que je suis, j'ai bien voulu descendre dans la lice avec le vilain, c'est qu'un motif de gloire me guidait, c'est que je croyais honorer le concours en y plaçant mon nom.

PERGOLA.

En vérité! je vous remercie pour les artistes de l'honneur que leur fait votre seigneurie... mais vous ne dites pas tout, c'est qu'il y a dans le concours un prix extraordinaire que personne ne connaît et dont le grand-duc vous aura révélé le secret.

JOSEPH.

Vous supposez...

PERGOLA.

Vous n'êtes pas forcé de l'avouer. Et puis Caravage n'est pas seulement votre rival de gloire, il est aussi votre rival d'amour, et la main de Léontia...

SPINELLI.

Léontia... la plus jolie fille de Milan?

PERGOLA.

A qui le dites-vous? à moi célibataire par vocation, et connaisseur par état; à moi l'ami, le confident de cette jeune fille; à moi qui ai dit vingt fois au seigneur d'Arpinas: Elle ne vous aime pas; mais en revanche, elle aime, elle adore Caravage! si vous êtes vainqueur, elle ne vous épousera que malgré elle et le désespoir dans l'ame... Eh bien! messeigneurs, voilà sa plus belle chance de succès. Celui qu'elle aime n'aura pas de prix, celui qu'elle n'aime pas le remportera et l'épousera, parce qu'autrement les choses iraient d'elles-mêmes, et alors ça n'aurait pas le sens commun.

JOSEPH.

Seigneur Pergola, j'ignore le but de vos sarcasmes; mais si c'est pour éprouver ma patience, ou mon courage, je vous dirai que j'ai prolongé l'une parce que nous sommes dans le palais de son altesse, et que, s'il le faut, je puis donner des preuves de l'autre.

PERGOLA.

Qu'est-ce qu'il a donc, il se fâche? ah! mon Dieu! (A part.) Je ne le croyais pas capable de se fâcher... enfin, tout est possible... (Se rapprochant de lui et le regardant en face.) Mon cher ami, si je voulais me battre avec vous, avec la même franchise qui m'a valu la disgrâce de presque tous les souverains de l'Europe, je vous dirais: j'ai l'envie de vous couper la gorge... c'est une fantaisie comme une autre, et bon gré, mal gré, il faudrait bien me la passer: mais elle ne m'est pas encore venue; au contraire, votre existence est nécessaire à la mienne. Favori du grand-duc, vous êtes le seul auquel je puisse raisonnablement m'attaquer... à moins de m'adresser au grand-duc lui-même; mais il est bon et juste, il n'y a pas moyen... pour vous punir, il vous jette à la tête des dignités de grand-maître des cérémonies. Vous ne pouvez pas en faire autant, vous... et moi je ne puis vivre sans railler; donc, si je ne vous avais pas auprès de moi, il me manquerait quelque chose... mais si ma franchise vous déplaît si fort, il n'y a qu'un moyen de me fermer la bouche.

JOSEPH.

Lequel?

PERGOLA.

C'est de vous faire disgracier; je m'adresserai à votre successeur.

JOSEPH.

Votre aimable brusquerie ne peut exciter ni haine ni colère.

PERGOLA.

Voilà comme je suis depuis que l'ordre de Malte m'a mis au rang des hommes les plus heureux et les plus libres.

DAVERNA.

Vous, libre!... Chevalier de Malte, enchaîné par des vœux!...

PERGOLA.

Qui font la base de ma liberté. J'étais à peine en âge d'être mon maître qu'on a voulu me faire obéir; je voulais faire des dettes, on me forçait d'être rangé; des maîtresses, on m'ordonnait un mariage... Alors j'ai prononcé mes vœux de pau-

vreté, par égard pour mes créanciers; d'obéissance, pour me soustraire au joug des grands parens de chasteté, pour éviter les malheurs du mariage. Depuis ce temps, j'emprunte et ne suis pas forcé de payer, j'obéis aux lois et non au caprice, et j'ai droit de conquête générale sur toutes les femmes sans m'attacher à aucune. Ah! mes amis, vous pouvez m'en croire, si vous voulez être libres, faites comme moi, enchaînez-vous, soyez chevaliers de Malte... Mais je ne me trompe pas, le grand-duc se dirige de ce côté. Excusez, messeigneurs, mes nouvelles fonctions marquent ma place auprès de son altesse.

(Il sort et va au-devant du grand-duc, puis rentre avec lui presque immédiatement.)

L'HUISSIER, annonçant.

Le grand-duc.

SCÈNE VII.

DAVERNA, PERGOLA, LE GRAND-DUC, JOSEPH, SPINELLI, NOBLES, GARDES.

LE GRAND-DUC.

Dieu vous garde, signori; bonjour, Joseph. (A Pergola.) Chevalier, introduisez les juges du concours. (Bas à Joseph.) Du courage... la justice t'aura désigné.

JOSEPH, bas.

Ah! puisse votre altesse dire vrai!

(Les juges sont introduits par Pergola; ils entrent par la droite. Pergola vient reprendre sa place auprès du grand-duc.)

SCÈNE VIII.

LES JUGES, LE PRÉSIDENT DU CONCOURS, et LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS dans l'ordre où ils étaient.

LE DUC.

Signori, quel est le résultat de votre délibération?

LE PRÉSIDENT.

Monseigneur, parmi les chefs-d'œuvre que tous les peintres de l'Europe se sont empressés d'envoyer au concours ouvert par votre altesse, un seul a réuni les suffrages unanimes des juges par la supériorité du talent qu'on y remarque, c'est celui de Michel-Ange Caravage.

TOUS.

Caravage!...

JOSEPH, à part.

Il l'emporte sur moi!...

LE DUC, à part.

Pauvre Joseph!...

PERGOLA.

Justice est faite, monseigneur.

LE DUC.

Vous avez mes ordres. Signori, suivez le chevalier Pergola; je veux que toute ma cour rende hommage au vainqueur de tant d'artistes célèbres, allez. Joseph, restez près de moi.

SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, JOSEPH.

JOSEPH, après un moment de silence.

Votre altesse a-t-elle des ordres à me donner?

LE DUC.

Non, pas des ordres, mais des paroles consolantes, de l'espoir.

JOSEPH.

De l'espoir... il n'en est plus pour moi. Si je n'ai pu obtenir le prix avec votre protection, c'en est fait pour jamais. Vous le voyez, la foule court à Caravage; son talent frappe les yeux, et qui frappe les yeux des ignorans les séduit. Les juges ont succombé à ce piége, ils ont pris pour de la nature, du noir sur du blanc, pour du talent une exagération perpétuelle; aussi quels juges aviez-vous choisis!...

LE DUC.

Les seuls compétens, des peintres.

JOSEPH.

Les seuls partiaux, des imitateurs, des élèves de Caravage. Il fallait charger de ce soin des gentilshommes; ils n'eussent pas décerné le prix au fils d'un maçon.

LE DUC.

Joseph, ma tendresse est grande pour vous, vous le savez; mais elle n'est pas aveugle au point de faire taire dans mon ame la voix de la justice. Il est vrai, moi-même j'espérais plus que vous, j'espérais que, porté par la cour et par le peuple dans ce palais, je pourrais dire à la face de tout Milan: Celui que vous admirez, je l'adopte pour mon fils, je le comble de biens, d'honneurs, de richesses... le génie d'un fils légitime la faiblesse d'un père. Joseph, je ne puis encore vous appeler mon enfant qu'en secret... plaignez-moi.

JOSEPH.

Et moi, croyez-vous que je ne sois pas à plaindre?

LE DUC.

Il vous reste du moins l'avenir et plus d'un genre de gloire à exploiter. La carrière des armes vous est ouverte.

JOSEPH.

Ah! la carrière des armes...

LE DUC.

Déjà plusieurs fois j'ai voulu vous envoyer dans nos camps... j'ai peine à m'expliquer votre répu-

gnance... le désir de rester près de moi, m'avez-vous dit... Joseph, qu'il ne vous retienne plus désormais. Allez combattre, sachez acquérir un nom, et je ne craindrai plus de vous donner le mien... Vous voyez que cet échec est réparable.

JOSEPH.

Mais les malheurs qu'il entraîne pour moi ne le seront jamais. J'aime avec idolâtrie, vous le savez; vous aviez approuvé mon choix, et cet odieux Caravage est venu se jeter à la traverse de mon amour, ainsi que de ma gloire; il aime comme moi Léontia, comme moi il n'est pas repoussé. Son triomphe d'aujourd'hui assure son mariage avec elle. Il l'épouse demain... demain, que voulez-vous que je devienne?... Blessé dans mon orgueil, méprisé dans mon amour, c'est trop de deux malheurs à la fois... et deux malheurs que me jette un homme du peuple.

LE DUC.

Joseph !...

JOSEPH.

Et pour comble d'affronts ne va-t-il pas devenir comme nous, un noble; car vous avez promis le titre de comte au vainqueur du concours.

LE DUC.

Oui; vous et Pergola seuls le saviez, et c'est à vous que je le destinais.

JOSEPH.

Et c'est à lui que vous allez le donner... Mais tenez... on approche.

CRIS DU PEUPLE, en dehors.

Vive Caravage !...

JOSEPH.

Le cortége avance, portant Caravage en triomphe; monseigneur n'exige pas sans doute que j'assiste à la cérémonie?

LE DUC.

Vous pouvez vous retirer... j'aurais voulu vous voir plus calme...

JOSEPH.

Plus calme ! quand tout m'échappe en ce jour, mon nom, ma gloire, ma maîtresse !... Ah ! monseigneur !... je ne crois plus à votre haute protection... à votre tendresse pour moi... je ne crois plus qu'à mon malheur et à mon désespoir.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE X.

LE DUC, seul.

Que dit-il ! la douleur de perdre celle qu'il aime... Je la comprends, car moi aussi j'ai perdu sa mère... non pas par le même motif: j'étais trop noble pour elle, j'étais appelé à gouverner ce duché; il m'était défendu d'aimer ailleurs que sur le trône... Aussi Joseph est là pour attester mon crime, et dans ce palais est la tombe de sa mère... Mais voici le cortége... n'oublions pas que le grand-duc de Milan n'est plus que le protecteur des beaux-arts, et n'a de puissance aujourd'hui que pour récompenser le mérite.

(Le duc va s'asseoir à droite sur une estrade.)

CRIS DU PEUPLE.

Vive Caravage !

SCÈNE XI.

SPINELLI, DAVERNA, NOBLES, PERGOLA; CARAVAGE, au milieu du théâtre, une couronne d'or sur la tête, LE GRAND-DUC, assis à droite, LES PEINTRES, autour de Caravage, LE PEUPLE, au fond du théâtre.

LE DUC.

Approchez, Caravage.

CARAVAGE.

Monseigneur...

LE DUC.

J'ai promis au vainqueur de ce concours une récompense digne de ses talens et de son génie, je ne crois pouvoir lui accorder de plus haute faveur que de l'élever au rang de ma bonne noblesse, et de lui ceindre moi-même l'épée de chevalier. Caravage, le titre de comte vous appartient; le voici.

TOUS.

Comte !...

DAVERNA.

Un homme du peuple !

PERGOLA.

Et qui n'a que du talent.

CARAVAGE.

Rassurez-vous, messeigneurs, je m'estime ce que je vaux, je refuse.

PERGOLA.

Que dit-il ?

LE DUC.

Vous refusez ce titre ?

CARAVAGE.

Sans doute, monseigneur, qu'en ferais-je ?

LE DUC.

Il n'est pas inutile quand il est mérité. Avec lui vous serez honoré et respecté, vous aurez des armoiries peintes sur votre maison.

CARAVAGE.

Il me suffit de savoir les peindre mieux qu'un autre, sans les avoir à moi.

LE DUC.

Mais devez-vous ne songer qu'à vous ? Votre épouse, vos enfans vous demanderont un titre; que leur répondrez-vous ?

CARAVAGE.

Si mes enfans demandent un titre, je leur dirai : Vous vous appelez Caravage. S'ils me demandent

une couronne, je leur donnerai celle-ci. (Il montre la couronne du concours.) Ils ne regretteront pas celle de comte.

DAVERNA.

Quelle audace ! le fils d'un maçon !

CARAVAGE.

Oui, le fils d'un maçon qui n'oublie pas son origine, qui la proclame, qui s'en fait gloire... Seigneur, vous n'êtes que simple chevalier, il vous suffirait de peu de chose pour acquérir des lettres de comte ; fils d'un maçon, il me faut du génie pour les mériter. Si cette couronne vous était offerte, vous l'accepteriez humblement pour la porter avec orgueil ; moi, je fais plus que vous, je la refuse. Je la refuse, parce que seul je puis faire mon nom... Le comte Caravage !.. un des deux mots est de trop, et malgré mon respect pour les faveurs de son altesse, je ne changerais pas le nom pour le titre.

LE DUC.

Caravage, le peu d'estime que vous faites d'une des premières dignités de ce duché m'étonne et m'afflige. L'illustration du talent peut valoir celle de la naissance ; mais leur réunion n'est pas à dédaigner.

CARAVAGE.

Je suis né dans le peuple, je veux mourir dans le peuple. Je ne viens point ici insulter la noblesse, mais prouver qu'un vilain a aussi son orgueil et sa fierté.

LE DUC.

Ce serait faire injure à ma bonne noblesse que d'insister plus long-temps. Ces lettres n'existent plus. (Il les déchire.) On inscrira sur le livre d'or votre refus ; fasse le ciel que vous ne les regrettiez jamais !

CARAVAGE.

Oui, fasse le ciel ! car c'est que mon nom n'aurait plus aucune valeur par lui-même.

LE DUC.

Je désire que votre tableau devienne un des plus beaux ornemens de mon palais. J'enverrai traiter du prix avec vous.

TOUS, au fond.

Caravage ! Caravage !

LE DUC.

Maintenant les cris du peuple vous appellent sur le balcon de la grande place, je dois moi-même y paraître avec vous. Vous ne refuserez pas sans doute de m'y suivre ?

CARAVAGE.

Ah ! monseigneur, de toutes les faveurs dont votre altesse m'a comblé aujourd'hui, celle-ci est la plus grande à mes yeux.

PERGOLA.

Place au grand-duc, et au peintre Caravage !

TOUS au fond.

Vive Caravage !

(Tout le monde s'éloigne par le fond. Joseph rentre en scène par la gauche.)

SCÈNE XII.

JOSEPH, seul.

Enfin, ils s'éloignent... Le bruit de sa victoire me poursuit partout... Je quitte le palais pour ne pas en être témoin, et dans les rues, sur les places publiques, j'entends prononcer le nom de cet odieux Caravage... Je vois Léontia, le bonheur, l'ivresse sur le front, accourir ici pour le voir, lui parler... Léontia... perdre en ce jour sa main et l'adoption du grand-duc... rester, moi, simple chevalier, et le voir comte... se plaçant devant moi... plus près que moi du trône ducal... et je le souffrirais !.. Ah ! malheur, malheur à lui !

(Il va s'asseoir d'un air désespéré.)

SCÈNE XIII.

JOSEPH, DAVERNA, SPINELLI, NOBLES.

DAVERNA.

Eh bien ! chevalier, tu ne vas pas voir ton rival, embrassé par le grand-duc, donnant la main à la belle Léontia ?...

JOSEPH.

Elle est avec lui !... et sans doute son nouveau titre de comte.

TOUS.

Il l'a refusé.

JOSEPH.

Refusé...

DAVERNA.

Avec une fierté presqu'égale à celle d'un gentilhomme... On eût dit qu'il craignait de s'encanailler.

JOSEPH, se levant.

Il a refusé... c'est déjà un triomphe pour moi ; mais cela ne suffit pas, il m'a trop outragé.

DAVERNA.

Sans doute... Tu es heureux, chevalier, d'avoir contre Caravage des motifs personnels de haine et de vengeance... Si j'étais à ta place, ce vilain paierait cher l'injure qu'il vient de faire à la noblesse.

JOSEPH.

Mais... que ferais-tu donc ?

DAVERNA.

Il n'épouserait pas Léontia.

JOSEPH.

Le moyen ?

DAVERNA.

Le plus simple... un duel.

TOUS.

Oui, un duel.

DAVERNA.

Un noble contre un vilain n'est-il pas sûr de son coup ? Est-ce que ces gens-là savent se battre ?

JOSEPH.

Eh bien! oui, oui... c'est ce que je prétends faire... Un duel!

SCÈNE XIV.

DAVERNA, PERGOLA, entrant par le fond, JOSEP, SPINELLI, NOBLES.

PERGOLA.

Ah! je respire, messeigneurs; plus d'huissier pour m'annoncer, plus de grand-duc et de juges à conduire; deux heures viennent de sonner : je ne suis plus rien.

JOSEPH.

Tout est donc terminé?

PERGOLA.

Grâce au ciel! Le grand-duc vient de rentrer dans ses appartemens où il se prépare pour aller à la promenade. Il ne reste plus que les artistes qui entourent Caravage, l'accablent de félicitations, le pressent, l'embrassent, et lui font un nouveau triomphe sans étiquette qui vaut bien le premier. Et lui, modeste et réservé, reçoit en rougissant les éloges qu'on lui donne; et Léontia plus fière que lui de sa victoire...

JOSEPH.

Léontia! Toujours, toujours ensemble!

PERGOLA.

Certainement, maintenant il n'y a plus à cacher leur amour : dans huit jours ils seront époux.

JOSEPH.

Dans huit jours!..

PERGOLA, remontant la scène.

Les voici qui viennent de ce côté... Voyez, voyez, messeigneurs!.. C'est vraiment beau le triomphe du génie. (A Joseph.) Eh bien! vous ne trouvez pas que c'est un beau spectacle?

JOSEPH, à part.

Ah! m'insulter jusque dans ce palais!

SCÈNE XV.

LES PEINTRES, LÉONTIA et CARAVAGE, entrant par le fond, PERGOLA, JOSEPH, DAVERNA, SPINELLI, NOBLES.

LÉONTIA.

Tu le vois, Caravage, mes pressentimens ne me trompent jamais... Et maintenant, allons embrasser mon père.

JOSEPH, s'avançant brusquement vers Caravage, qui donne la main à Léontia et traverse le théâtre.

Excusez-moi, signora, si je viens rompre un entretien sans doute bien doux pour vous; mais je désirerais parler à l'instant même au signor Caravage.

CARAVAGE.

A moi? Vous prenez mal votre temps, seigneur chevalier; demain si vous voulez.

JOSEPH.

L'affaire ne peut se remettre.

PERGOLA.

Est-ce que vous voulez aussi marchander son tableau?

LÉONTIA.

Mais, signor Joseph...

CARAVAGE.

Allons, ne perdons pas plus de temps à refuser qu'à écouter ce que le seigneur d'Arpinas peut avoir à me dire. (A Pergola.) Chevalier, auriez-vous la bonté?... (Il lui montre Léontia.)

PERGOLA.

Comment donc, c'est mon état. Sigisbé était chevalier de Malte. (Il offre la main à Léontia.) *

LÉONTIA, bas, à Pergola.

Je vous en supplie, ne quittons pas cette galerie; je me défie du seigneur Joseph.

PERGOLA, de même.

Pourquoi donc? il n'est pas dangereux... Mais n'importe, ne nous éloignons pas.

(Ils vont au fond ainsi que tous les autres.)

CARAVAGE.

Je vous écoute, seigneur.

JOSEPH.

Vous devinez sans doute le motif de cet entretien?

CARAVAGE.

Non, sur ma parole. Je conçois qu'en effet vous soyez affligé de ce que le sort m'a été plus favorable qu'à vous. Mon bonheur serait plus grand, je l'avoue, s'il ne détruisait pas celui d'un autre; mais j'ignore...

JOSEPH.

Vous ne savez donc pas ce que c'est que l'amour ni que la haine; ce que c'est que de voir ce qu'on aime au pouvoir de ce qu'on hait; ce qu'il y a d'amer et de poignant dans l'envie de l'artiste qui s'unit à la jalousie de l'amant! Vous croyez que vos jours glorieux seront embellis par la tendresse d'une femme que j'aime, sans que moi, seul, méprisé, abandonné, je ne trouble pas votre bonheur? Détrompez-vous. Il vous reste encore jusqu'à l'autel un dégré où vos pas trébucheront peut-être.

CARAVAGE.

Seigneur Joseph, je n'ai jamais compris une menace; on agit, mais on n'avertit pas. Espériez-vous qu'un tel langage me ferait renoncer à Léontia?

JOSEPH.

Quel que soit le moyen que je doive employer pour vous y contraindre, je saurai le prendre, et si vous refusez...

CARAVAGE.

Plus bas, on pourrait vous entendre.

* Pergola et Léontia, au fond, Caravage, Joseph, etc.

CARAVAGE.

JOSEPH.

Eh ! qu'importe ? (A part.) Il tremble.

CARAVAGE.

Seigneur Joseph, la douleur qui vous égare est respectable à mes yeux ; mais, je vous en supplie, plus un mot devant elle ; je ne supporterais pas une seconde fois ce que vous avez dit.

JOSEPH, à part.

Il a peur !...

LÉONTIA, se rapprochant ; tout le monde revient en scène.

Eh bien ! mon ami, cet entretien ?...

CARAVAGE.

Est terminé, je pense.

DAVERNA, bas, à Joseph.

Il t'échappe donc ? Tu le laisses partir ainsi ?

PERGOLA.

Vous n'avez plus rien à lui dire ? Partons.

JOSEPH.

J'avais bien une proposition à lui faire ; mais à quoi bon ? il n'a pas d'épée.

CARAVAGE.

Non, en fait d'ornement inutile, j'aime mieux une chaîne d'or.

JOSEPH.

C'est pour cela que vous avez refusé de ceindre l'épée de chevalier, que le grand-duc vous offrait.

CARAVAGE.

Joseph, ma patience est grande, vous le voyez ; je puis me posséder encore assez pour respecter la présence d'une femme que vous seul oubliez ; mais plus tard, dans un autre lieu, vous m'expliquerez vos paroles.

DAVERNA, à Joseph.

Pousse-le à bout !

JOSEPH.

Caravage, tu me demandes une explication, je veux te la donner ici, à l'instant même, devant tous : je t'ai insulté parce que je te méprise, et quoiqu'un gant de chevalier soit trop noble pour ta face de vilain, je te le jette.

(Il lui jette son gant à la figure.)

LES NOBLES

Bien ! bien !

CARAVAGE.

Misérable ! un soufflet !

(Il veut s'élancer sur lui ; Pergola et les peintres le retiennent.)

PERGOLA.

Que faites-vous ?.. dans le palais du grand-duc, devant elle !...

CARAVAGE.

Devant elle !.. Ah ! tout son sang ne suffira donc pas !.. D'Arpinas, je n'ai pas de gant de chevalier à te jeter en échange, c'est avec le bras même que je te répondrai.

LÉONTIA.

Que dis-tu ?.. au nom du ciel...

SCÈNE XVI.

UN HUISSIER, LES PEINTRES, LÉONTIA, CARAVAGE, PERGOLA, LE GRAND-DUC, JOSEPH, LES NOBLES.

UN HUISSIER, annonçant.

Le grand-duc.

PERGOLA.

Le grand-duc... Silence !..

LE DUC, entrant par la gauche, et venant se placer au milieu du théâtre.

Nous partons pour la promenade. Caravage, nous vous donnons la droite de notre carrosse ; venez.

CARAVAGE.

Je vous suis... (Bas à Pergola.) Chevalier, si vous êtes vraiment mon ami...

PERGOLA.

Je vous comprends. (Se retournant vers les nobles.) A demain !

JOSEPH, et LES NOBLES.

A demain ! *

* Les peintres, Léontia, Caravage, Le Grand-Duc, Pergola, Joseph, Nobles.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'atelier de Caravage. — On voit, à gauche, le tableau qui a remporté le prix; il est recouvert d'une toile; au fond, des faisceaux d'armes.

SCÈNE I.

PERGOLA, LÉONTIA.

LÉONTIA, assise, à Pergola, qui est debout auprès de son fauteuil.

Non, seigneur chevalier, je ne m'en irai pas.

PERGOLA.

Je vois que vous y mettez ce que les hommes appellent de l'entêtement, et les femmes du caractère; mais vraiment, vous avez tort.

LÉONTIA.

Pourquoi refuser de me dire où est Caravage?

PERGOLA.

Pour une excellente raison; je n'en sais rien.

LÉONTIA.

Je ne le crois pas.

PERGOLA.

Allons, voilà qu'elle me répond comme une femme à laquelle je jure constance éternelle. Je vous assure, signora, que, depuis hier, Caravage n'est pas rentré chez lui, à ce qu'on m'a dit... du moins, je ne l'ai pas encore vu.

LÉONTIA.

Eh bien! il rentrera, car il ne peut se battre sans vous; vous êtes son témoin, et je ne vous laisserai pas sortir.

PERGOLA.

Ah! me voilà prisonnier; soit, j'attendrai près de vous; mais lorsque Caravage sera de retour, que pouvez-vous espérer de lui?

LÉONTIA.

Il m'entendra.

PERGOLA.

A la bonne heure! mais vous ne pouvez, vous ne devez pas changer sa résolution.

LÉONTIA.

Il m'entendra, vous dis-je... Il m'aime, Caravage. Exposer sa vie, c'est tuer la mienne... Il ne m'assassinera pas.

PERGOLA, à part.

Je crois qu'elle devient folle!

LÉONTIA.

Vous ne répondez pas, vous avez l'air de ne pas me croire; mais dites-moi donc qu'il ne se battra pas, dites-le moi... par pitié, dites-le moi, chevalier.

PERGOLA.

Signora, quoique vous en doutiez peut-être, je sais tout aussi bien que vous ce que c'est que l'amour... je l'ai connu dans tous les pays du monde civilisé. En France, c'est un jeu de ruse et de plaisir; en Espagne, une religion; en Italie, une vengeance; en Angleterre, un devoir; en Allemagne, un sentiment; en Turquie, un commerce... Il paraît qu'à Milan, c'est du délire et de la folie... Ecoutez-moi, Léontia.

LÉONTIA.

Laissez-moi.

PERGOLA.

Non, vous m'écouterez; ce n'est pas une déclaration que je veux vous faire... Caravage doit se battre.

LÉONTIA.

Je ne le veux pas.

PERGOLA.

Vous me l'avez dejà dit; mais si vous saviez ce que c'est qu'un duel, une partie où l'on joue son honneur qu'on est toujours sûr de gagner; le duel, signora, est le baptême d'un homme de cœur, c'est l'assurance d'une vie paisible et heureuse... Qui ne se bat pas, aujourd'hui? Le peuple même s'en mêle; mais ces combats sont devenus si fréquens, qu'on ne les redoute plus... Qui recule devant un duel est un lâche ou un imbécile... Vous laisserez prouver à Caravage qu'il n'est ni l'un ni l'autre.

LÉONTIA.

Chevalier, je vous ai dit ma résolution, elle est inébranlable; mais vous pouvez encore me rendre un grand service.

PERGOLA.

De tout mon cœur, signora.

LÉONTIA.

Dites-moi l'heure et le lieu du combat... mais ne me trompez pas, au moins, chevalier, ne me trompez pas... et je vous laisse... et je n'attends plus Caravage.

PERGOLA.

Signora, tout cela a été fixé sans moi... je ne saurais vous dire...

LÉONTIA.

Ah! toujours impitoyable pour moi, toujours ce cruel silence! On me cache Caravage, on refuse de me dire l'heure où je devrai prier pour lui... Eh bien, je vous laisse, vous qui restez insensible aux larmes d'une jeune fille; je vous laisse, vous qui ne comprenez aucune douleur; d'autres m'instruiront de ce que vous voulez me cacher. J'irai chez d'Arpinas lui-même, s'il le faut; je m'attacherai à ses pas, je

le suivrai sur le lieu où ils doivent se battre, et vous pouvez dire à Caravage que c'est le cœur de Léontia qu'il trouvera au bout de son épée. Adieu.

PERGOLA.

Léontia !...

LÉONTIA.

Ah ! laissez-moi, maintenant, je veux... je veux sortir. (Elle sort.)

SCÈNE II.

PERGOLA, seul.

Mariez vous donc pour avoir pareille fête avant la noce ? Je ne serais pas chevalier de Malte, que ce qui arrive aujourd'hui me ferait prononcer à l'instant mes vœux de célibat... Pauvre jeune fille, pauvre Caravage ! Mais où est-il ? je l'ignore... Ses domestiques m'ont assuré qu'il n'avait pas passé la nuit chez lui... où peut-il être allé ? Après l'affront qu'il a reçu... Caravage n'a pas quitté Milan, j'en suis sûr, j'en répondrais ; et s'il était absent à l'heure du combat, je croirais que d'Arpinas l'a fait enlever cette nuit pour ne pas se battre, et je me battrais à sa place. Mais on vient !.. c'est lui !.. Ah ! je l'avais bien jugé... Comme il est pâle... lui serait-il arrivé un nouveau malheur ?

SCÈNE III.

PERGOLA, CARAVAGE, entrant par la droite.

CARAVAGE.

Ah ! c'est vous, chevalier.

PERGOLA.

Je vous attendais ici.

CARAVAGE.

C'est que depuis hier je veille sur Joseph ; j'ai la certitude enfin qu'il ne m'échappera pas.

PERGOLA.

Que dites-vous ? aurait-il tenté de s'enfuir ?

CARAVAGE.

Je n'ai pu obtenir que le duel eût lieu ce matin : sous divers prétextes, on éludait de me dire l'heure du rendez-vous... et moi, j'ai passé la nuit entière sous les fenêtres de d'Arpinas... toute la nuit j'ai vu briller de la lumière dans sa chambre ; je l'ai aperçu lui-même, agité, se promenant à grands pas. Au jour naissant je vois son domestique préparant deux chevaux de selle ; l'instant d'après, Joseph, descend de son appartement avec le chevalier Falconas Daverna, tous deux se disposaient à partir ; mais je m'élance aussi prompt que l'éclair et j'arrête par la bride le cheval de d'Arpinas ; étonné, troublé à ma vue, il me présente d'une main tremblante un ordre du grand-duc qui l'envoyait à Rome pour une mission secrète et qui ne souffrait pas de retard... je déchire cet ordre arraché à la faiblesse ou à l'injustice du grand duc, je le force à descendre de cheval, et lui ordonne de me suivre devant son altesse.

PERGOLA.

Quelle imprudence ! Ne pensiez-vous pas...

CARAVAGE.

Je pensais à l'affront que j'ai reçu ; je pensais qu'avec Joseph la vengeance m'échapperait, et qu'après tout, le grand-duc est un homme, et qu'il connait le prix d'une injure... C'était sans hésitation, sans crainte que j'affrontais sa colère. Si, dans ce moment, une armée entière était venue attaquer Joseph, j'aurais eu, je crois, la force de préserver sa vie, afin de la prendre seul, et de laver cette joue avec son sang.

PERGOLA.

Enfin, avez-vous vu son altesse ?

CARAVAGE.

Non... les nobles commençaient à se réunir dans le palais. Cette fois leur insolence a fait place à la justice. Un d'eux est entré chez le duc : l'ordre du départ a été révoqué, et d'Arpinas a promis de venir me chercher ici dans une heure pour nous rendre au pied de la grande colline : cette fois il viendra.

PERGOLA.

Espérons-le.

CARAVAGE.

Ah ! je ne l'ai pas quitté ainsi, sans avoir fait garantir son honneur, auquel je ne crois pas, par celui de gens dont je n'ai aucun motif de douter : trente gentilshommes étaient présens à sa promesse, tous trente se sont portés forts pour lui, et ont juré de le retenir. Sur trente nobles, il y en aura peut-être bien un qui aura l'honneur d'un fils de maçon, puisque c'est ainsi qu'ils m'appellent.

PERGOLA.

Je le pense. Attendons ; mais avant, il est une chose pénible que j'hésite à vous dire, et pourtant...

CARAVAGE.

Ah ! parlez, chevalier ; il n'est pas de plus grand malheur que celui d'avoir vu lever le soleil, et d'attendre encore une vengeance.

PERGOLA.

Eh bien ! Léontia sort d'ici.

CARAVAGE.

Léontia !

PERGOLA.

Oui, et pendant deux heures j'ai été obligé de voir ses larmes, son désespoir, et de ne rien répondre. Vraiment, j'ai besoin d'un duel pour me remettre.

CARAVAGE.

Et maintenant où est-elle ?

PERGOLA.

Elle m'a dit qu'elle allait courir après des gens plus complaisans que moi... car j'ai dû lui paraître dur, entêté, mauvais caractère.

CARAVAGE.

Ah! mon Dieu!... pourvu qu'elle n'apprenne rien, qu'elle ne revienne pas.

PERGOLA.

Pouvez-vous le penser?... Elle sera ici tôt ou tard... Tenez, si vous m'en croyez, nous nous en irons pour ne pas la voir... car vrai, ça m'a fait mal... à moi qui suis chevalier de Malte... Jugez, vous qui êtes son fiancé.

CARAVAGE.

Oh! oui, oui, allons chez vous; et vous aurez la bonté de faire savoir à d'Arpinas que c'est là que nous l'attendons...

PERGOLA.

A la bonne heure... voilà un amoureux raisonnable... Partons...

CARAVAGE.

Oui, partons sans la voir... sans l'embrasser... et dans une heure peut-être... moi, heureux hier d'un avenir de gloire et d'amour, j'aurai succombé sous l'épée d'un lâche!... Ah! n'importe, partons, partons.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉONTIA, entrant par le fond.

CARAVAGE.

Ciel! Léontia.

PERGOLA.

J'en étais sûr.

LÉONTIA.

Où allez-vous, Caravage? auriez-vous l'intention de m'échapper?...

CARAVAGE.

Ah! pouvez-vous croire?...

LÉONTIA.

Je viens vous entretenir un instant, si le seigneur Pergola veut bien le permettre.

PERGOLA.

Il paraîtrait, signora, que je suis de trop dans cet entretien.... cependant le confident de vos amours, votre ami commun...

LÉONTIA.

M'obligera en ne restant pas plus long-temps.

PERGOLA, à part, à Caravage.

Vous voyez que c'est assez positif. (Haut.) J'obéis, signora, et vous laisse avec votre fiancé... (Bas à Caravage.) Je ne m'éloignerai pas. (Haut.) Adieu, signora. (A part.) Cette petite fille finira par me détester... heureusement j'ai de la résignation, je suis chevalier de Malte. (Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

CARAVAGE, LÉONTIA.

CARAVAGE, à part.

Grand Dieu!... que va-t-elle me dire?...

LÉONTIA.

Caravage, quelle que soit ma reconnaissance et mon amitié pour le seigneur Pergola, j'ai désiré rester seule avec vous, c'était le vœu de mon cœur... aurais-je mal fait?

CARAVAGE.

Ma Léontia, le plaisir d'être ensemble, sans témoin, n'est-il pas toujours nouveau pour moi?

LÉONTIA.

Oui, je vous crois, Caravage. Je voulais que nous fussions seuls pour parler du bonheur qui nous attend.

CARAVAGE, à part.

Du bonheur qui nous attend!

LÉONTIA.

Et j'étais empressée de vous annoncer que, cédant à mes prières, mon père a consenti à ce que le jour de notre union fût avancé; aujourd'hui même nous serons mariés.

CARAVAGE.

Aujourd'hui!

LÉONTIA.

Déjà ma parure de fiancée est prête et le cortége va se rendre ici pour nous prendre.

CARAVAGE.

Est-il possible!

LÉONTIA.

Ne partagez-vous pas ma joie, mon bonheur? dans une heure, Caravage, nous serons époux.

CARAVAGE, à part.

Malheureux!... que lui dire!

LÉONTIA.

Mais qu'avez-vous?... votre émotion n'est pas celle du plaisir, c'est de l'effroi, de la douleur que je vois sur vos traits... Caravage, au nom de notre amour... qu'avez-vous! que se passe-t-il?

CARAVAGE.

Rien, oh! rien, ma Léontia... c'est que cette nouvelle si brusque... quand je croyais que dans huit jours seulement...

LÉONTIA.

Ne cherchez pas à m'abuser plus long-temps, Caravage, je sais tout... on m'a tout appris; dans une heure, Joseph et vous irez vous battre au pied de la grande colline.

CARAVAGE.

Non, non, on vous a trompée.

LÉONTIA.

Alors pourquoi ces larmes qui roulaient dans vos yeux? Dans une heure vous ne devez pas vous battre, dites-vous... Alors le jour de notre hymen vous est indifférent; alors cette union que vous

appeliez de toutes les forces de votre ame n'est plus rien pour vous... alors vous ne m'aimez plus !...

CARAVAGE.

Que dis-tu ?... moi, moi ne plus t'aimer !...

LÉONTIA.

Si vous m'aimez, pourquoi cette froideur, cette contrainte ?... Caravage... ah ! par pitié... expliquez-vous... car je ne sais si le malheur de voir vos jours menacés est plus cruel pour moi que la perte de votre amour.

CARAVAGE.

Eh bien ! oui, à midi je dois me battre.

LÉONTIA.

Il est donc vrai !

CARAVAGE.

Et maintenant ne me parle plus de bonheur, ne me flatte plus d'un bonheur mensonger... Mais tu le disais pour savoir un secret que tes soupçons m'ont arraché.

LÉONTIA.

Non, non, ce n'est point un mensonge ce que je t'ai dit : mon père y a consenti ; dans une heure, nos parens, nos amis, t'entoureront et ne te quitteront pas... Tu aurais rejeté mes prières peut-être... mais quand tu verras devant toi le prêtre prêt à nous bénir, quand tu verras ta fiancée brillante de bonheur et d'amour, auras-tu le courage de la repousser ?... Tu ne le feras pas, Caravage... et dis-moi, dis-moi que le cœur de Léontia a deviné le moyen d'empêcher ce funeste combat.

CARAVAGE.

Quoi ! Léontia, il serait vrai que ton amour a trouvé cette ruse cruelle, et qu'il va l'essayer sur ton amant !... Mais tu ne sais donc pas que ce duel est nécessaire à mon honneur comme l'air l'est à ma vie ?... Il faut que je me batte avec Joseph comme il faut que tu m'aimes toujours... La honte est sur mon front... J'ai rougi devant les nobles, devant les artistes, devant toi qui m'as vu faire ce sanglant affront ; je rougis devant moi-même. Tu ne veux pas que je me batte ? Tu ne veux donc pas que je vive ?... Tu ne veux donc pas que je sois ton époux ?

LÉONTIA.

Mon époux !...

CARAVAGE.

Non... Comment pourrais-je te présenter cette main qui n'a pas su venger une injure ; te donner un nom dont toute la gloire ne saurait remplacer l'honneur ; abandonner à tes lèvres un front où la honte est tracée par le gant d'un noble ?... Ah ! je mourrais de rage sous ton premier baiser.

LÉONTIA.

Tu ne m'aimes plus, Caravage.

CARAVAGE.

Ah ! Léontia... je ne t'aime plus... Tiens, regarde, je pleure... et sur toi... sur ce bonheur qui m'était réservé, et que dans une heure peut-être je vais perdre pour toujours.

LÉONTIA.

Non, tu ne te battras pas... Nous fuirons s'il le faut ; nous changerons de nom, nous n'aurons plus ni famille ni patrie ; mais nous resterons l'un à l'autre, et devant moi seule tu ne rougiras pas.

CARAVAGE.

Léontia !

LÉONTIA.

Crois-tu que je pourrais attendre froidement l'issue de ce combat ? Mais chaque minute serait pour moi une heure de tortures ! mon sang se glacerait ; et quand tu reviendrais près de moi, vainqueur, peut-être, tu me trouverais insensée ou morte... Oui, morte... Si tu veux te battre, Carage, tue-moi... ah ! par pitié, tue-moi avant de partir.

CARAVAGE.

Léontia ! Léontia ! tes larmes, tes prières... Ah ! laisse-moi, laisse-moi, je ne veux plus te voir, je ne veux plus t'entendre : mon funeste amour étoufferait l'honneur et la vengeance !... Adieu.

LÉONTIA, se traînant à genoux.

Caravage !

CARAVAGE.

Adieu ! un mot de plus, tu me rendrais lâche comme lui... Non, non, je ne veux pas être un lâche ! (Il sort précipitamment par la droite.)

SCÈNE VI.

LÉONTIA, seule.

Il ne m'entend plus, il me laisse, il m'a repoussée... C'est donc une passion bien folle que la vengeance, puisqu'elle l'emporte sur son amour !... Mais, maintenant, que faire ? que devenir ? Ils changeront sans doute le lieu du duel... Ils craindront ma présence... O mon Dieu ! mon Dieu ! pitié de moi !... pitié !...

(Elle tombe dans un fauteuil, la tête dans ses mains.)

SCÈNE VII.

LÉONTIA, LE DUC.

LE DUC, une lettre à la main.

L'inquiétude, la crainte, me conduisent ici malgré moi, chez Caravage. (Parcourant des yeux l'écrit qu'il tient.) Cette lettre qui m'est adressée par tous les nobles de ma cour... Que vais-je faire ?... Ah ! je n'avais pas aperçu cette jeune personne. (Haut.) Signora.

LÉONTIA.

Son Altesse ! Ah ! c'est le ciel qui l'envoie..... Monseigneur, je suis la fiancée de Caravage. Aujourd'hui je dois devenir son épouse... aujourd'hui il doit se battre avec le chevalier d'Arpinas...

LE DUC.

Arrêtez, arrêtez, jeune fille!..... Ce duel, le grand-duc l'ignore, et personne n'a le droit de le lui apprendre.

LÉONTIA.

Personne!

LE DUC.

Non, car il ne peut plus rien pour l'empêcher... Il est des malheurs qu'un souverain doit permettre lorsqu'il est juste.

LÉONTIA.

Quoi! votre altesse appelle une justice deux hommes qui vont s'égorger? Mais, monseigneur, si, par une coupable complaisance, vous laissez consommer cet assassinat, n'est-il pas des lois plus fortes que la volonté de votre altesse?

LE DUC.

Ne les invoquez pas... Elles sont muettes sur ce point.

LÉONTIA.

Quoi! les lois de ma patrie ne défendent pas le duel?

LE DUC.

Non, car elles n'ont pas trouvé de peine assez forte pour l'injure que Caravage a reçue... Léontia, comme vous je déplore ce funeste événement; mais je ne puis rien... rien.

LÉONTIA.

Vous ne pouvez rien, et vous êtes roi... vous ne pouvez rien, et l'on dit partout que vous êtes bon et juste.

LE DUC.

Jeune fille!

LÉONTIA.

Ah! je le vois maintenant, c'était un caprice stérile, une fantaisie de monarque, qui avait jeté sur le sujet Joseph le titre de favori. On se trompait étrangement quand on osait dire tout haut que vous aviez pour lui la tendresse d'un père.

LE DUC.

Que dites-vous? et que m'avez-vous rappelé?

LÉONTIA.

Vous êtes ému... Eh bien! si ce n'est pour Caravage, dont le pinceau peut vous rendre immortel, que ce soit pour le seigneur Joseph que vous aimez comme un fils... Caravage est brave, il est offensé, il se battra avec rage; Joseph a la conscience de ses torts, il peut succomber.

LE DUC.

Succomber!

LÉONTIA.

Vous le sauverez, n'est-ce pas?

LE DUC.

Mais comment? par quel moyen?

LÉONTIA.

Je ne suis qu'une pauvre fille; mais si j'avais pendant une heure seulement la puissance du grand-duc...

LE DUC.

Que feriez-vous?

LÉONTIA.

Je n'en sais rien... mais je le sauverais, parce qu'un père doit sauver son fils.

LE DUC.

Eh bien! j'ai tort, peut-être... ce moyen répugne à un cœur noble, et pourtant cet écrit que je voulais passer sous silence, m'est adressé par des gentilshommes. Maintenant je vais les satisfaire... Vous aussi l'aurez voulu, Léontia, ils ne se battront pas...

LÉONTIA.

Ils ne se battront pas... Ah! monseigneur...

(Elle tombe à ses pieds.)

LE DUC.

Relevez-vous... vous avez la parole du grand-duc... et maintenant courez revêtir vos habits de fiancée, et soyez bientôt auprès de Caravage, car il aura peut-être besoin de tout son amour pour oublier sa vengeance. Venez.

LÉONTIA.

Ciel! on vient de ce côté... c'est lui! c'est Caravage! Il est vainqueur, sans doute!

LE DUC.

Vainqueur!

LÉONTIA.

Non, non, car son rival est avec lui..... Des nobles, des artistes les entourent; il est temps encore de les sauver, peut-être. Ah! venez, venez, monseigneur, ne perdons pas un instant...

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE VIII.

PERGOLA, CARAVAGE, JOSEPH, PEINTRES, NOBLES.

PERGOLA, entrant le premier par la gauche.

Il n'y a personne, entrez, entrez, messeigneurs, et vous aussi, mon ami.

(Caravage entre suivi des peintres, puis des nobles et de Joseph, pâle comme un mort.)

CARAVAGE.

Vous lasserez-vous enfin de me faire attendre, seigneur d'Arpinas? Il y a vingt-quatre heures maintenant que j'ai reçu l'affront... vingt-quatre heures, entendez-vous... et vous vivez encore... *

JOSEPH.

J'ai dû changer le lieu que nous avions choisi d'abord pour ce combat..... tout ce peuple qui s'y portait en foule...

CARAVAGE.

Nous sommes entre nous maintenant... Ces chevaliers, ces artistes, ont été témoins de l'outrage, qu'ils le soient encore de la réparation. Je ne veux plus attendre.

* Les Peintres, Pergola, Caravage, Joseph, Nobles.

PERGOLA.

En effet, cet endroit me paraît très convenable pour se battre : assez d'espace pour rompre et avancer, un jour magnifique, pas de soleil à craindre.

CARAVAGE, prenant une épée des mains de Pergola.

Etes-vous prêt, seigneur d'Arpinas?

DAVERNA.

Caravage, avez-vous réfléchi à ce que vous allez faire, vous, dont la main novice n'a jamais senti le poids d'une épée?...

CARAVAGE.

Elle me sera légère pour trouver son cœur.

DAVERNA.

Mais ne craignez-vous pas...

CARAVAGE.

Est-ce qu'on craint quand on se venge?... D'Arpinas, en garde!

JOSEPH.

Je devais vous faire avertir du danger auquel vous vous exposiez en croisant le fer avec moi. Maintenant je suis prêt : sortons.

CARAVAGE.

Sortir! Ne fais pas un pas... Ici, ici, à l'instant, devant tous.

JOSEPH.

Ici!

CARAVAGE.

Je le veux, moi, qui suis ton maître à présent.

JOSEPH.

Mon maître!

CARAVAGE.

Oui, je t'ai payé de mon honneur, tu m'appartiens. D'Arpinas, en garde, ou du pommeau de mon épée... (Il le menace du pommeau de son épée.)

JOSEPH.

Ah! je suis à vous. (Mouvement.)

PERGOLA.

Silence, messeigneurs.

DAVERNA.

On vient de ce côté.

CARAVAGE.

N'importe; devant le grand-duc lui-même je vengerai mon affront.

SCÈNE IX.

Les Peintres, PERGOLA, CARAVAGE, le CAPITAINE des Gardes, Gardes au fond, JOSEPH, Nobles.

L'OFFICIER.

Au nom de son altesse, je vous ordonne de remettre vos épées et de cesser le combat.

CARAVAGE.

Que voulez-vous?

L'OFFICIER.

M'assurer de la personne du chevalier d'Arpinas, pour avoir insulté Michel-Ange Caravage dans le palais même de son altesse.

JOSEPH.

Moi, arrêté!

L'OFFICIER.

Voici l'ordre qui vous concerne tous deux. (Lisant.) « Donnant force aux lois du *Livre d'or*, défendons toute espèce de combat entre les deux » adversaires, Joseph d'Arpinas étant noble et Caravage ne l'étant pas... »

CARAVAGE.

Grand Dieu!

L'OFFICIER, continuant.

« Enjoignons à Joseph d'Arpinas de se conformer à tout jamais à cette défense, sous peine de » voir son nom rayé du Livre de la noblesse et son » écusson brisé par la main du bourreau.

» *Signé :* LE GRAND-DUC. »

CARAVAGE.

Qu'ai-je entendu!... D'Arpinas, si tu n'es pas le plus lâche des hommes, tu n'obéiras pas à cet ordre.

JOSEPH.

J'ai juré, en recevant l'épée de chevalier, d'obéir à tous les ordres du prince.

CARAVAGE.

Tu as juré aussi de porter noblement cette épée qu'il t'a donnée... et maintenant tu la déshonores en la laissant dans le fourreau.

JOSEPH.

Mon maître me l'ordonne, j'obéis. Caravage, vous qui refusez les lettres de noblesse sans en connaître le prix, vous ignorez ce que c'est qu'un écusson brisé par la main du bourreau.

CARAVAGE.

J'entends, tu préfères ton écusson à ton honneur, tu n'oses devenir vraiment noble en cessant de l'être... Pourtant, tu sais bien qu'il faut que nous nous battions.

L'OFFICIER.

Nous avons l'ordre d'empêcher le combat.

CARAVAGE.

Il est bien audacieux votre maître d'avoir pu croire qu'il aurait ce pouvoir! Vous êtes bien téméraires, vous, de vous charger d'une telle mission... Ignorez-vous qu'il m'a jeté son gant au visage?... Comment voulez-vous que nous vivions tous deux après cela?

L'OFFICIER.

Chevalier d'Arpinas, veuillez nous suivre.

JOSEPH.

J'obéis.

CARAVAGE, s'élançant sur les gardes.

Jamais, jamais.

L'OFFICIER, étendant son épée.

Force à la loi, force au grand-duc!

(Les nobles s'écartent et laissent passer d'Arpinas; les artistes s'arrêtent.)

CARAVAGE, voulant se précipiter sur eux.

Misérables !

PERGOLA, le retenant.

Restez, ils sont les plus forts.

CARAVAGE.

Eh bien ! partez... Sors, lâche chevalier ; mais n'en tremble pas moins. On ne veut pas que je me batte avec lui, eh bien ! je l'assassinerai !...

(Les officiers, les gardes, les seigneurs emmènent d'Arpinas.)

SCÈNE X.

CARAVAGE, ARTISTES.

CARAVAGE, hors de lui.

Un poignard ! un poignard ! puisque contre lui on ne peut se servir d'une épée... Non, non, cette escopette. (Il prend une carabine dans un faisceau d'armes.) Ce coup sera plus sûr ; je me placerai tous les jours sur son passage, je l'attendrai long-temps s'il le faut ; mais lorsque enfin je le verrai marcher aux côtés du grand-duc, au milieu d'un brillant cortége de nobles, lorsque son ame fermée à l'honneur sera ouverte à une passion ardente pour une femme, lorsqu'il sera sur les degrés de l'autel prêt à recevoir les sermens de sa fiancée et que tout Milan jettera sur lui un œil d'envie, je l'ajusterai d'une main sûre et je le renverserai.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LÉONTIA.

LÉONTIA, entrant et se jetant dans les bras de Caravage.

Mon ami !

CARAVAGE.

Ah ! c'est toi..... Tu me regardes avec pitié ! N'est-ce pas que ma honte se lit sur mon front ?

LÉONTIA.

Que dis-tu ?... Tu te trompes, Caravage. Maintenant, tu es à moi, à moi seule.

CARAVAGE.

A toi !

LÉONTIA.

Oui, tout est prêt pour notre union... Je devance le cortége de quelques instans seulement.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PERGOLA.

PERGOLA, entrant.

Caravage, le grand-duc se rend auprès de vous.

CARAVAGE.

Le grand-duc !... ici... il ose en ce moment...

PERGOLA.

Escorté de nobles et d'artistes, il vient en personne traiter avec vous de l'acquisition du tableau qui a remporté le prix.

CARAVAGE.

Mon tableau !... Oui, oui, qu'il vienne... Léontia, tu avais raison, je puis encore être ton époux !... Mes amis, je puis recouvrer l'honneur.

SCÈNE XIII.

LES PEINTRES, PERGOLA, CARAVAGE, LE GRAND-DUC, LÉONTIA, LES NOBLES.

UN HUISSIER, annonçant.

Le grand-duc !

(Le Grand-duc, Seigneurs, Peintres, etc., entrent.)

LE DUC.

Caravage, j'ai voulu revenir moi-même auprès d'un peintre dont je suis le plus sincère admirateur... La place de votre tableau est marquée dans la salle d'honneur de mon palais... Je ne viens pas vous offrir sans doute le prix qu'il vaut, mon trésor est faible, et je n'ai pu vous faire réserver que dix mille ducats.

CARAVAGE.

Dix mille ducats !... votre altesse ne l'aura pas à ce prix.

LE DUC.

Jamais je n'ai payé un tableau une somme aussi forte... cependant je tiens trop à ce chef-d'œuvre pour ne pas augmenter s'il le fallait.

CARAVAGE.

Ce n'est pas de l'or que je demande à votre altesse... dix mille ducats ! ce serait trop sans doute pour mon tableau... je le vends à votre altesse plus pour moi, moins pour elle.

LE DUC.

Que voulez-vous donc en échange ?

CARAVAGE.

Une épée de chevalier.

LE DUC.

Quoi ! des titres de noblesse ?

CARAVAGE.

Oui, hier, votre altesse m'a offert le titre de comte que j'ai refusé avec fierté ; aujourd'hui, pour un simple parchemin de gentilhomme, j'embrasserais ses genoux.

LE DUC.

Hier, il fallait accepter.

CARAVAGE.

J'ignorais alors qu'un noble seul eût le droit d'être un homme. Je ne tiens pas à être noble, mais je veux avoir les droits d'un homme, et plus qu'aucun de vos courtisans j'en ai le cœur et la volonté.

LE DUC.

Caravage, votre demande m'afflige maintenant

autant que votre refus m'affligeait hier... je ne puis vous accorder...

CARAVAGE.

Vous ne pouvez?...

LE DUC.

Votre refus est inscrit sur le livre d'or, je n'ai pas le pouvoir de l'effacer.

CARAVAGE.

Mais cela n'est pas; cela ne peut pas être... ce titre que je méritais hier, en suis-je donc indigne parce qu'un noble m'a insulté, parce que vos sbires l'ont dérobé à ma vengeance?... Grand-duc, par pitié, par grace, une épée de chevalier, pour une heure, une heure, seulement, et je dévoue ma vie à vous défendre, mon cœur à vous chérir, mon pinceau à vous rendre immortel... mais, par pitié, une épée... une épée...

(Il se jette à ses genoux.)

LE DUC.

Je ne le puis... je vous le répète, je n'en ai plus le pouvoir.

CARAVAGE.

Ah! malédiction sur moi, sur vous, nobles infâmes, qui ne savez que faire des affronts; sur toi, peuple qui le souffres sans vengeance! Honte à toi, noblesse milanaise qui, pour conserver un lâche chevalier laisse, peser une injure sur le front d'un homme qui demandait loyalement mort ou vengeance... Le nom de Joseph d'Arpinas inscrit sur ton livre d'or est une page d'infamie, son écusson au milieu des tiens est une tache flétrissante, sa présence dans tes rangs est le déshonheur et la lâcheté.

LÉONTIA.

Mon ami!

PERGOLA.

Caravage, devant votre souverain...

CARAVAGE.

Mon souverain! je n'en ai plus; je n'ai plus de patrie; mon souverain est injuste, et ma patrie est avilie, je la fuis pour jamais... Laissez-moi... je veux me dérober à mon pays qui a vu mon affront, à l'univers, à moi-même... je pars... adieu...

(Musique en sourdine jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE CORTÉGE DES FIANÇAILLES, au fond du théâtre.

CARAVAGE.

Que voulez-vous? qui êtes-vous? qui venez-vous chercher ici?...

LÉONTIA.

Mon ami, ce sont mes parens. On nous attend pour aller à l'autel.

CARAVAGE.

Non, plus d'hymen pour mon cœur avili, plus de gloire pour mon front déshonoré... A bas ce misérable tableau, vaine production d'un bras impuissant à se venger, que je brise ainsi que cette épée.

(Il déchire son tableau avec son épée qui se brise.)

LE DUC.

Que faites-vous?... ce tableau!... ce chef-d'œuvre!...

CARAVAGE.

Je ne veux plus faire qu'un tableau... celui-là... je le ferai avec du sang.

LÉONTIA.

Caravage! mon époux...

CARAVAGE.

Tu es veuve!... (Ramassant la moitié de son épée.) Elle est brisée cette épée de roturier; elle est brisée! Nobles qui la craignez tant, regardez, j'en ai fait un poignard... Adieu.

ACTE TROISIÈME.

Un riche salon de plein-pied avec des jardins.

SCÈNE I.

DAVERNA, JOSEPH, PLUSIEURS SEIGNEURS.

JOSEPH.

Oui, messeigneurs, il est venu ce jour que depuis long-temps j'attendais avec tant d'impatience. Le grand-duc, mon généreux protecteur, a triomphé de tous les obstacles. Depuis deux ans, vous le savez, Léontia est orpheline, et sa pupille. Il a employé, pour obtenir son consentement à ce mariage, toute son éloquence, toute son autorité de prince et de tuteur. Que dis-je? il a daigné veiller lui-même aux détails, aux préparatifs de cette solennité; je n'ai plus qu'à dire oui, lorsque le prêtre va me demander si j'accepte Léontia pour épouse.

DAVERNA.

Reçois nos complimens, chevalier, et notre reconnaissance pour tout le plaisir que nous espérons à cette fête.

JOSEPH.

Ces palais, ces jardins magnifiques qui en dépendent, son altesse me les donne avec la main de

Léontia ; nous allons les visiter ensemble. Tenez, voyez-vous le prince au milieu de ces jeunes demoiselles qui vont porter à Léontia la parure nuptiale, les bijoux que je lui envoie ? N'allons pas le distraire de ces soins importans, auxquels d'ailleurs il s'entend beaucoup mieux que moi. Venez, et ce soir, mes nobles amis, nous trinquerons avec son altesse, à mon bonheur et à celui de ma belle future. Suivez-moi, messeigneurs.

(Il s'éloigne avec eux par la gauche. Le duc entre au fond, suivi de plusieurs dames : l'une d'elles tient à la main une couronne de mariée ; les autres portent diverses étoffes, des diamans.)

SCÈNE II.

LE DUC, QUELQUES JEUNES FILLES.

LE DUC.

Que dites-vous, mesdames ? et comment se fait-il que vous me rapportiez cette couronne, ces parures ? La signora Léontia...

UNE JEUNE FILLE.

Oui, monseigneur, elle a tout refusé.

LE DUC.

Est-il possible ? refusé ! Laissez-moi.

(Sortie des jeunes filles.)

SCÈNE III.

LE DUC, seul.

Elle a refusé ! et ni prières ni reproches ne peuvent la convaincre ! Et tout mon pouvoir, que l'on envie, ne va pas jusqu'à triompher de l'obstination d'une jeune fille ! On vient. Ah ! c'est le chevalier della Pergola. C'est lui sans doute qui l'encourage dans ses refus, qui lui parle sans cesse de Caravage. Il a raison, peut-être ; mais moi, j'ai raison de parler pour mon fils.

SCÈNE IV.

LE DUC, PERGOLA.

PERGOLA.

Monseigneur, je viens vous demander une grâce.

LE DUC.

Vous, chevalier ?

PERGOLA.

Cela vous étonne ; car depuis deux mois que je suis de retour, depuis que j'ai cessé d'être le compagnon d'aventures et d'infortunes de mon pauvre ami Caravage, je suis moins habitué que jamais à solliciter les bonnes grâces et les faveurs de votre altesse... je ne cherche plus même comme autrefois à vous faire rire, parce que... parce que je ne suis pas assez content de vous pour cela.

LE DUC.

Comment ! ce langage...

PERGOLA.

Je vous parle franchement, comme autrefois, vous le voyez, et c'est une preuve que je veux en venir à un rapprochement, à une réconciliation entre nous deux ; oui, monseigneur... Aujourd'hui on célèbre une fête, un mariage, à la cour de votre altesse... Je prétends reprendre, pour vingt-quatre heures seulement, ce caractère de joyeux compagnon que vous m'avez connu, et je viens vous redemander mon ancienne place, celle de grand-maître des cérémonies.

LE DUC.

Pergola, parlez-vous sérieusement ? car, avec vous, je doute toujours... et le ton même dont vous m'adressez votre requête...

PERGOLA.

Rien de plus sérieux, monseigneur. Près de deux années entières passées dans l'exil, auprès d'un homme qui souffrait, n'ont pas ôté peut-être à mon sourire, à mes yeux, à mon langage même, cette expression de raillerie qu'ils avaient autrefois ; mais croyez bien qu'en ce moment je ne raille point. Je vous le répète, voulez-vous me rendre ma place de grand-maître des cérémonies ?

LE DUC.

Mais ne vous êtes-vous point, il y a quelques jours, opposé hautement à ce mariage ?

PERGOLA.

Il y a quelques jours, j'en conviens ; mais, depuis hier, j'ai changé d'avis.

LE DUC.

Mais, entraînée par vos conseils, Léontia vient de refuser à l'instant la parure de noce que lui envoyait son époux.

PERGOLA.

Eh bien ! toujours grâce à mes conseils, elle va l'accepter tout à l'heure.

LE DUC.

Que dites-vous ?

PERGOLA.

Je m'y engage.

LE DUC.

Pergola, vous ne me trompez pas ?

PERGOLA.

Je vous jure que je n'en ai point envie. Quoique je n'aime guère le seigneur Joseph, je parlerai en sa faveur, et, j'en suis sûr, je déterminerai Léontia.

LE DUC.

Eh bien ! je serai votre ami, votre protecteur. Je vous charge, puisque vous le voulez, des apprêts de cette fête, et je vais donner ordre qu'aujourd'hui tout le monde ici vous obéisse comme à moi-même.

PERGOLA.

Monseigneur, il faut avant tout que je parle à votre pupille.

LE DUC.

Dans un instant, elle sera près de vous... Songez-y, le bonheur d'un père est entre vos mains. Au revoir, mon ami. (Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

PERGOLA, seul, tirant une lettre de son sein.

Allons, Caravage, tu l'as voulu, et tu m'avais habitué à t'obéir, Léontia sera l'épouse du seigneur Joseph d'Arpinas; et moi, malgré toute ma répugnance, je me suis chargé de conclure ce mariage et d'en faire les honneurs. Mais où diable me suis-je avisé d'attacher ainsi ma destinée, jadis si folle et si brillante, à la malheureuse étoile de Caravage? Du jour où je suis devenu son ami, je me suis trouvé dans le caractère quelque chose de sombre et de mélancolique dont jusque-là je me croyais incapable; j'ai parlé raison, j'ai pleuré avec lui, oui, j'ai pleuré; il faut bien faire quelque chose pour ses amis...

SCÈNE VI.

PERGOLA, LÉONTIA.

LÉONTIA.

Je quitte à l'instant son altesse, elle m'a dit que vous désiriez me parler.

PERGOLA.

Il est vrai.

LÉONTIA.

Je vous écoute.

PERGOLA.

Signora. (A part.) C'est fort embarrassant.

LÉONTIA.

Eh bien?

PERGOLA.

Eh bien! (A part.) Allons, du courage. (Haut.) Signora, c'est aujourd'hui le jour fixé par son altesse.

LÉONTIA.

Pour un hymen qui m'est odieux et que je repousse de toutes les forces de mon âme.

PERGOLA.

Je vais vous surprendre, signora; mais je crois que vous avez tort.

LÉONTIA.

J'ai tort!.. que dites-vous?

PERGOLA.

J'étais bien sûr que je vous surprendrais.., moi-même, malgré la résolution que j'en ai prise, j'ai beaucoup de peine à vous donner un semblable conseil; je sais que vous le recevrez difficilement, que vous commencerez par m'en vouloir, m'adresser des reproches et me traiter d'homme égoïste, insensible; le ciel sait pourtant que plus que jamais je compâtis à vos chagrins, et que je voudrais vous voir heureuse: c'est pour cela que je vous engage à épouser le seigneur Joseph.

LÉONTIA.

Lui!.. Vous prenez un cruel plaisir à me désespérer, à rire de mes tourmens, et dans cette journée, où j'ai tant besoin de votre appui... Ah! c'est mal, c'est bien mal.

PERGOLA.

Allons, on ne veut jamais croire que je parle raison; c'est comme son altesse tout-à-l'heure qui m'a fait répéter deux fois la même chose, tant il lui semblait invraisemblable de m'entendre dire trois mots de suite sans avoir l'intention de me moquer de quelqu'un... c'est une fatalité... Oui, signora, je parle très sérieusement... Jamais vous ne devez revoir Caravage.

LÉONTIA.

Jamais!

PERGOLA.

Et pour votre bonheur, il faut renoncer à lui.

LÉONTIA.

Du bonheur, à moi!... loin de Caravage... et femme de son ennemi... du bonheur après avoir commis un parjure... Je vous le répète encore, vous cherchez à m'abuser, vous ne pensez pas ce que vous dites... ou jamais vous ne fûtes l'ami de cet infortuné.

PERGOLA.

Je ne suis pas son ami!... Signora, voilà un mot... ah! c'est moi maintenant qui ai le droit de vous dire... c'est mal, c'est bien mal... Je ne suis pas son ami!... Eh! si je ne l'étais pas, est-ce que je déraisonnerais... ou plutôt, est-ce que je serais raisonnable comme je le suis depuis une heure?... est-ce que je pleurerais... si je n'étais pas son ami? Êtes-vous contente, signora... c'est en pleurant que je vous le répète... jamais, jamais Caravage ne sera votre époux. C'est un devoir, un devoir bien pénible; mais il faut le remplir.

LÉONTIA.

Et mes sermens?

PERGOLA.

Ah! c'est vrai, vos sermens... (A demi-voix.) En voilà une qui est prête à les tenir: c'est peut-être la seule... et son amant l'en dégage... (Haut.) Tenez, signora, lisez. Cette lettre vous en dégage.

LÉONTIA.

Cette lettre?...

PERGOLA.

Oui... puisque pour vous convaincre, il faut que j'en vienne à ce dernier moyen.

LÉONTIA.

De Caravage?...

PERGOLA.

A son ami... car, vous allez le voir, il pense, lui, que je le suis toujours.

LÉONTIA, lisant.

« Mon ami...

PERGOLA.

Vous voyez.

LÉONTIA, lisant.

« Je sais ce qui se passe à Milan... Quand tu rece-
» vras cet écrit, on sera près sans doute de célébrer
» cet hymen auquel long-temps je n'ai pu songer
» sans indignation... Maintenant au contraire, je le
» désire... (Elle regarde Pergola.)

PERGOLA.

Vous voyez.

LÉONTIA.

« Renonce donc à en détourner Léontia... dis-lui
» que je dois lui rendre cette foi qu'elle m'a jurée...
» puisqu'à moi-même il m'est impossible désormais
» de tenir mes sermens.

(Elle pleure, Pergola pleure aussi.)

LÉONTIA.

« Dis-lui que je la supplie d'obéir à son altesse...
» en acceptant l'époux qu'on lui propose. Adieu. Je
» compte sur ton amitié. Michel-Ange Caravage. »
Eh bien! chevalier, le voilà donc, celui dont vous me vantiez tous les jours l'honneur et la constance?

PERGOLA.

C'est vrai... en fait de constance, je ne prendrai plus aucun engagement au nom de mes amis... c'est déjà bien assez de répondre de soi-même... quand on le peut.

LÉONTIA, relisant.

« Dis-lui que je la supplie d'obéir à son altesse en
» acceptant l'époux qu'on lui propose. » Chevalier, vous répondrez à votre ami que j'obéis... non pas à son altesse, mais à lui seul... Puisqu'il le veut, je serai la femme de son ennemi.

PERGOLA.

Léontia, quel est votre dessein?

LÉONTIA.

De remplir la volonté de Caravage... ne me suis-je pas asservie à ses désirs, à ses caprices... (Marchant avec agitation.*) Mais où sont-ils donc tous ces gentilshommes qui doivent être les témoins de mon bonheur?... et ce noble seigneur dont je vais être la glorieuse épouse, où est-il donc?... je l'attends... Ah! qu'il tarde à venir!

PERGOLA.

Signora, contentez-vous... les voici.

LÉONTIA.

Ah! déjà!... N'importe, qu'ils viennent... Je suis heureuse, très heureuse. (A part.) Avant ce soir, je serai morte! (Haut.) Qu'ils viennent!

SCÈNE VII.

PERGOLA, LÉONTIA, LE DUC, JOSEPH, DAVERNA, DAMES, TOUTE LA COUR.

LÉONTIA, allant au duc.

Monseigneur, je vous attendais... ce matin, je fus bien coupable envers vous... pardonnez-moi, je ne résiste plus. Seigneur Joseph, voilà ma main. *

JOSEPH.

Ah! signora, je n'ose croire encore à tant de bonheur.

PERGOLA, à part.

Ni moi non plus, je n'y crois pas.

LE DUC.

Léontia, ma fille... tous mes vœux sont comblés à présent, et c'est à toi que j'en suis redevable.

LÉONTIA, à une jeune fille.

Damoiselle, donne-moi cette couronne (Elle s'approche d'une espèce de toilette sur le devant de la scène.) ** de pierreries... viens, viens auprès de moi... Mes bonnes, mes fidèles compagnes... puisque c'est le jour de mon bonheur, je veux être belle, brillante... et je réclame de vous ce dernier service. (à Joseph.) Je vous remercie, seigneur, de votre générosité, j'accepte ces présens... je suis heureuse, je suis fière d'être votre épouse.

PERGOLA, à part.

Pauvre femme!... elle est aimable avec lui... la tête n'y est plus.

LE DUC, s'approchant de Pergola.

Mon ami... donnez-moi un moyen de vous témoigner ma reconnaissance...

PERGOLA.

Vous ne me devez rien, monseigneur... car je suis presque fâché de ce que j'ai fait... et je n'ai plus le courage de remplir mes fonctions de grand-maître des cérémonies.

LE DUC.

Allons, je vous aiderai s'il le faut. (Ici la toilette de Léontia est achevée, elle se rapproche du prince.) Léontia... Joseph... avant de vous conduire à l'autel je veux vous donner à tous deux une nouvelle preuve de ma bienveillance, de mon amour... Nobles qui m'entourez, j'avais besoin de votre présence pour donner plus d'éclat à la double cérémonie qui se prépare... Hérauts d'armes... approchez ce brillant écusson, ces armoiries.

(Fanfares. Les seigneurs s'asseoient. Le duc occupe une place plus élevée que les autres. Les hérauts d'armes approchent un écusson.***)

LE DUC.

Joseph, chevalier d'Arpinas... moi, grand-duc de Milan, aux yeux de tous mes gentilshommes, je t'adopte pour mon fils.

JOSEPH.

Ah! monseigneur... mon père.

LE DUC.

Ces armes sont celles de ma maison; j'entends

* Léontia, Pergola.

* Léontia, les jeunes filles qui l'entourent, Joseph, Pergola, le Duc, les Nobles.

** Les Dames, Pergola, Léontia, Joseph, le Duc, Daverna, Seigneurs.

*** Les jeunes filles, Léontia, hérauts d'armes au fond, Joseph, Pergola, Grand-Duc sur son trône, les nobles.

qu'à l'avenir elles remplacent les tiennes; tu t'en montreras digne en te conduisant toujours comme un brave et loyal chevalier.

JOSEPH.

Je le jure.

LE DUC.

Signor Angelo della Pergola, vous savez nos usages... C'est à vous maintenant qu'il appartient de donner des ordres à ma place.

(Pergola fait signe aux hérauts d'armes; la fanfare recommence; il va prendre Joseph par la main et l'amène au milieu du théâtre.)

PERGOLA.

Nobles seigneurs... vous avez entendu les paroles de son altesse; il lui plaît d'adopter ce gentilhomme pour son fils et de l'autoriser à porter désormais les armoiries de sa noble maison... S'il en est un seul parmi vous qui pense devoir y mettre obstacle, qui regarde le seigneur Joseph d'Arpinas comme indigne d'un tel honneur... qu'il se présente et dise ses motifs.

DAVERNA.

Non, non, personne ne s'y oppose.

TOUS.

Personne.

PERGOLA, à part.

Personne! ah! si je n'étais pas grand-maître des cérémonies! (Haut.) Vous approuvez tous, et sans restriction, le choix de son altesse?

LES NOBLES.

Oui, tous, tous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CARAVAGE, paraissant au fond du théâtre.

CARAVAGE.

Excepté moi pourtant. *

(Il frappe l'écusson du plat de son épée et le renverse.)

TOUS.

Caravage!

(Mouvement général. On se lève. Léontia et Pergola entourent Caravage et le pressent dans leurs bras.)

PERGOLA.

Est-il possible! mon ami!

LÉONTIA.

Ah! c'est toi!.. tu m'aimes encore; ah! mon ami, combien ta lettre m'a fait souffrir!

LE DUC.

Caravage... je ne devais pas m'attendre à ton retour... et cet excès d'audace...

CARAVAGE.

Monseigneur... j'ai le droit maintenant de paraître devant votre cour, de renverser cet écusson, et de mesurer enfin mon épée avec celle de cet indigne chevalier. Tenez, voyez ces parchemins, et moi aussi, je suis noble!

TOUS.

Noble!

PERGOLA.

A la bonne heure donc!... chevalier Michel-Ange de Caravage, il est de mon devoir de vous servir d'introducteur.

(Ils descendent la scène.)

LE DUC, à Joseph, après avoir parcouru les parchemins.

Joseph... il est noble.

CARAVAGE.

Oui, je le suis... et pour y parvenir, que de peines il m'en a coûté, que d'outrages il m'a fallu subir... Moi!... si fier jadis, dont le front avait toujours refusé de se courber devant personne, dont le pinceau n'avait su déguiser jamais la laideur, le vice, et le ridicule, j'ai flatté des vanités, des amours-propres de princes et de grands seigneurs; j'ai peint un tyran sous les traits de Titus, j'ai habillé sa favorite en Lucrèce, et j'ai donné le visage mâle et stoïque des républicains de l'ancienne Rome à des courtisans de la Rome d'aujourd'hui; enfin, je me suis traîné aux genoux de tous les souverains de l'Europe... je leur ai livré en esclave mon talent et mon caractère... je me suis avili à mes yeux... pour mériter ces lettres de noblesse. Mais c'était de l'or qu'ils offraient en salaire à l'artiste, rien que de l'or. Enfin les Espagnols venaient d'entrer en Italie, je pris les armes... et ce fut sur un champ de bataille, après avoir sauvé toute une ville de la destruction et du pillage, que je fus nommé chevalier.

LE DUC.

J'ai lu ces parchemins et je l'avoue, Caravage, vous avez des droits à mon estime, à toute mon admiration... pourquoi faut-il que ce retour...

CARAVAGE.

Joseph d'Arpinas, tu ne le prévoyais point, n'est-ce pas?... favori de son altesse, adopté par lui, heureux fiancé de la belle Léontia... tu t'enivrais de ton bonheur... et moi, je savourais d'avance le plaisir de me venger de toi... Je n'aurais pas voulu que personne vînt troubler tes rêves en te parlant de Caravage, je n'aurais pas voulu que Léontia te refusât pour époux. M'adresser à toi malheureux, à toi repoussé par la femme que tu aimes, ce n'était pas assez pour ma vengeance; j'attendais l'instant où tu serais au comble de tes vœux, pour venir à toi... et te dire: tu es un lâche!... un infâme!... ta vie... il me faut ta vie pour laver mon outrage... En garde, voici mon témoin!... tous ces nobles seigneurs vont s'empresser de t'en servir... En garde, ici, à l'instant même, nous nous battrons jusqu'à la mort de l'un des deux.

JOSEPH.

Eh bien!... eh bien! oui, jusqu'à la mort de l'un des deux.

* Caravage tient le milieu du théâtre, entre Léontia et Pergola; Joseph s'est rapproché du trône de son père.

LE DUC.

Joseph, songe que tu dois relever ces armoiries qui sont désormais les tiennes.*

PERGOLA.

Damoiselles... de grace, retirez-vous... ce n'est plus une fête qui se prépare... et vous aussi signora.

(Les femmes se retirent excepté Léontia.)

LÉONTIA.

Non, non, je vous en conjure, laissez-moi... Oh! rassure-toi, Caravage... je ne tremble plus, et je suis sûre de ta victoire... et si tu m'aimes encore... par grâce, par pitié, qu'on ne m'éloigne pas.

CARAVAGE.

Allons, je vous attends, signor Joseph.**

JOSEPH, mettant l'épée à la main.

Je suis à vous.

PERGOLA.

Messeigneurs, place au deux combattans.

LÉONTIA.

Et que Dieu protége le bon droit!

(Ici, musique en sourdine à l'orchestre. Caravage et Joseph croisent le fer; moment de silence. Tous les personnages et surtout le duc, Léontia et Pergola suivent des yeux le combat avec inquiétude.)

CARAVAGE.

Tiens misérable, voilà ton châtiment.

JOSEPH.

A toi celle-ci.

CARAVAGE.

A toi!...

(Les deux combattans disparaissent dans la coulisse à gauche; mouvement des seigneurs, du duc et de Léontia qui veulent les suivre.)

SCÈNE IX.

PERGOLA, LÉONTIA, DAMES, LE GRAND-DUC, NOBLES et PEINTRES.

(Tous les personnages sont groupés en biais au fond du théâtre, de manière à voir ce qui se passe dans la coulisse.)

PERGOLA, les arrêtant.

Restez, restez, signora, et vous tous, silence!... un pas en avant, un cri proféré par vous pourrait influer sur les chances du combat... restez.

LE DUC.

Voyez, l'avantage est du côté de mon fils.

LÉONTIA.

Grand Dieu!

LE DUC.

Il va renverser son ennemi...

LÉONTIA.

Ah! je ne vois plus rien... la force m'abandonne.

PERGOLA, la soutenant.

Et moi, pour la première fois de ma vie... je tremble... Mais tenez, tenez... c'est Caravage qui triomphe.

TOUS.

Caravage!

LE DUC.

Mon fils!... il va périr.

LÉONTIA.

Voyez-vous... il a fait voler en éclats l'épée de son adversaire et le signor Joseph est en fuite.

TOUS.

En fuite!

LÉONTIA.

O mon Dieu, je te rends grâce!...

(Elle tombe à genoux.)

JOSEPH, criant dans la coulisse.

Caravage, la vie... Ah! par pitié, laisse-moi la vie!

SCÈNE X.

LES MÊMES, CARAVAGE, rentrant, l'épée nue à la main.

CARAVAGE, s'arrêtant à son entrée, et se retournant vers la coulisse.

A mes genoux... Ah enfin! regardez, messeigneurs, regardez!

LE DUC.

Le misérable! je n'y survivrai pas.

(Il tombe anéanti sur un fauteuil. Toute la noblesse l'entoure.)

CARAVAGE, toujours tourné vers la coulisse.

Va-t'en, va-t'en! je te laisse la vie... la vie avec le déshonneur!

LÉONTIA, se jetant dans ses bras.

Caravage!

PERGOLA, au milieu de la scène.

Et maintenant, messeigneurs, je commence à croire que le fils du maçon est votre égal.

*Les femmes, Léontia, Pergola, Caravage, etc.

**Caravage, Pergola, Léontia, et les autres femmes au fond du théâtre, Joseph, etc.

FIN DE CARAVAGE.

PARIS. — Imprimerie de BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron, 3.

FRANCE DRAMATIQUE.

Cette collection, qui contient les meilleures Pièces des Auteurs vivans, se continue toujours avec succès. Les éditions dont elle se compose sont les seules exactement conformes aux représentations.

CASIMIR DELAVIGNE.

L'École des vieillards. 60
Les Vêpres siciliennes. 60
Les Comédiens. 60
Le Paria. 60
Louis XI. 60
Don Juan D'Autriche. 60
La princesse Aurélie. 60
Marino Faliero. 60
Famille au temps de Luther. 60
Les Enfans d'Edouard. 60
La Popularité. 60
La Fille du Cid. 60

P. DINAUX.

Trente Ans, ou la Vie d'un Joueur. 60
Richard d'Arlington. 60
Louise de Lignerolles. 60
Latréaumont. 60
Clarisse Harlove. 60

SCRIBE.

La seconde Année. 30
L'Ours et le Pacha. 30
Malheurs d'un amant heureux. 30
Michel et Christine. 30
Mariage de raison. 30
La Vieille. 30
La Demoiselle à marier. 30
Le Budget d'un jeune ménage. 30
Philippe. 30
La Dame Blanche. 60
Toujours! 30
Dix Ans, ou la Vie d'une femme. 60
Le Lorgnon. 30
Bertrand et Raton. 60
Une Faute. 30
La Chanoinesse. 30
L'Héritière. 30
Le Gardien. 60
Le Charlatanisme. 30
Zoé. 30
Mémoires d'un Colonel. 30
Les deux Maris. 30
La Passion secrète. 60
Estelle. 30
Fra Diavolo. 60
Robert-le-Diable. 60
Avant, Pendant et Après. 60
Gustave III. 60
Valérie. 60
Le Nouveau Pourceaugnac. 30
Le Secrétaire et le Cuisinier. 30
La Prison d'Edimbourg. 50
Le Chalet. 30
Les Indépendans. 60
La Juive. 60
Les Huguenots. 60
La Camaraderie. 60
La Muette de Portici. 60
Clermont. 60
Le Mariage d'argent. 60
Marguerite. 60
Les Treize. 60
La Fiancée. 60
Le Shérif. 60
César ou le Chien du château. 60
Le Philtre, opéra. 60
Malvina. 60
Le plus beau jour de la vie. 60
Louise ou la Réparation. 60
Les premières Amours. 30
Le Colonel. 30
Le Coiffeur et le Perruquier. 30
La Lune de miel. 60
La Mansarde des Artistes. 30
Yelva. 60
La Marraine. 60
Le Quaker. 60
La Famille Riquebourg. 30

ALEXANDRE DUMAS.

Henri III et sa Cour. 60
Richard d'Arlington. 60
La Tour de Nesle. 60
Stockholm et Fontainebleau. 60

VICTOR DUCANGE.

Calas. 30
Trente Ans. 60
Il y a Seize Ans. 60
Thérèse. 60
Couvent de Tonington. 60
Sept Heures. 60
La Fiancée de Lammermoor. 60
Polder. 60
Le Jésuite. 60
Lisbeth. 60

MÉLESVILLE.

Le Philtre champenois. 30
Les Vieux Péchés. 30
Zampa. 60
Elle est Folle. 60
Catherine. 30
Michel Perrin. 30
Le Bourgmestre de Saardam. 30
Le Mariage impossible. 30
Mademoiselle Clairon. 60
L'Espionne russe. 60

BAYARD.

Marie Mignot. 60
Un Premier Amour. 60
Le Poltron. 30
Moiroud et compagnie. 30
Le Père de la Débutante. 60
Suzette. 60
C'est Monsieur qui paie. 30
Phœbus. 60
Geneviève-la-Blonde. 60
La Grande Dame. 60

PAUL FOUCHER.

Don Sébastien de Portugal. 60
Le Pacte de Famine. 60
Isabelle de Montréal. 60
Guillaume Colmann. 60

CHARLES DESNOYERS.

Le Facteur. 60
Alix ou les deux Mères. 60
Richard Savage. 60
Le Général et le Jésuite. 60
La Boulangère a des écus. 60
Les Filles de l'Enfer. 60

LOCKROY.

Un Duel sous Richelieu. 30
Pourquoi? 30
C'est encore du bonheur. 60
Perrinet Leclerc. 60
Passé Minuit. 60

PAUL DE KOCK.

Le Débardeur. 60
Un Jeune homme charmant. 60
La Laitière de la Forêt. 60
Le Postillon franc-comtois. 60
Un Bal de Grisettes. 30
Les Bayadères de Pithiviers. 60

PIÈCES DIVERSES.

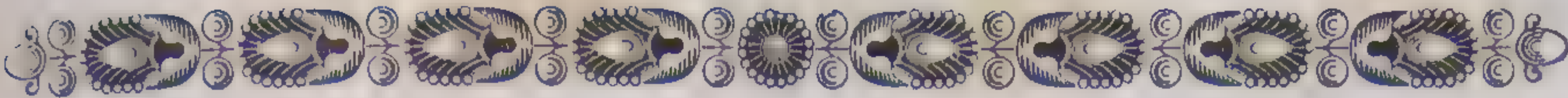
Le Mari et l'Amant, c. en 1 a., par Vial. 30
Luxe et indigence, c. en 5 act. par M. d'Epagny. 60
La Famille Glinet, c. en 5 act. par M. Merville. 60
Jeanne d'Arc, trag. en 5 act., par d'Avrigny. 60
Les deux Gendres, c. en 5 act., par M. Etienne. 60
L'Abbé de l'Epée, c. en 5 act., par M. Bouilly. 60
La Belle-mère et le Gendre, c. en 3 actes, par M. Samson. 60
Jean, vaud. en 4 actes, par M. Théaulon. 60
Faublas, v. en 3 actes, par M. Dupeuty. 60
Le Voyage à Dieppe, c. en 3 actes, par MM. Wafflard et Fulgence. 60
La Fille d'honneur, c. en 5 a. par M. Alexandre Duval. 60
Un Moment d'Imprudence, c. en 5 actes, par MM. Wafflard et Fulgence. 60
Les Deux Ménages, com. en 3 a., par MM. Picard et Fulgence. 60
Une Journée à Versailles, c. en 3 a., par M. G. Duval. 60
Clotilde, drame en 5 actes, par M. Soulié. 60
La Fausse Clé, drame en 3 a., par MM. Frédéric et Laqueyrie.
Le Diplomate.
Les Deux sergents.

Etc., etc. Voir la couverture de cette pièce.

SOUS PRESSE.

Le Chaperon.
Jeune et Vieille.
Rodolphe.
La Maîtresse au logis.
Les Manteaux.
La Pauvre Famille.
Paoli.
Le Commissionnaire.

232



UN PREMIER AMOUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. BAYARD ET ÉMILE VANDER-BURCH;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 14 mai 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M. DE RAMIÈRE	M. VOLNYS.
EDMOND, son fils	M. É. TAIGNY.
ALFRED DE LUZZI	M. HIPPOLYTE.
FLORESTAN BUQUET	M. ARNAL.
ÉLISE D'OFFELY	Mme THÉNARD.
Mme CARIDAN	Mme GUILLEMIN.
ALEXIS, domestique de Florestan	M. BALLARD.
BENOIT, domestique de Mme d'Offely	M. BOILEAU.
VIRGINIE, personnage muet.	
DAMES et MESSIEURS de la société.	
DOMESTIQUE.	

La scène est à la campagne au premier acte, et à Paris au second et au troisième acte.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne, une fenêtre à droite; au fond, trois portes donnant sur le jardin.

SCÈNE I.

Mme CARIDAN, ÉLISE, ALFRED, FLORESTAN, PLUSIEURS DAMES et MESSIEURS *.

(Au lever du rideau, Élise est au piano à droite ; madame Caridan peint à un chevalet; Florestan, à gauche, joue aux dames avec un vieillard; plus haut, une dame lit, une autre brode, etc....)

ALFRED, entrant du fond.

Oh! le charmant tableau qu'une matinée à la campagne!... dans ce château sur-tout, dont madame Caridan nous fait les honneurs avec tant de grace et d'amitié... (madame Caridan le salue en souriant) et où se sont donné rendez-vous les arts, l'esprit et la beauté !

FLORESTAN.

Merci, monsieur Alfred!... je prends la dame.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier occupe la gauche du spectateur. — Toutes les indications sont prises à la droite et à la gauche du public.

ALFRED.

Point de chaînes tyranniques, liberté pour tous, et le travail est encore un plaisir. (Montrant successivement chaque personne.) Ici, l'on brode en chantant... là, on verse de douces larmes sur les pages touchantes d'un roman (le regardant.) : *Valentine*... ce que nous avons de mieux... plus loin une main savante dont les pinceaux nous rendent les jolis portraits d'Isabey, tandis qu'une autre Sontag nous enivre de ses chants délicieux!... Il n'y a pas jusqu'à ce sauvage Florestan !

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

En silence, coûte qui coûte,
Comme il fait, joueur obstiné,
Manœuvrer ses dames!...

FLORESTAN.

Sans doute!
En attendant le déjeuné!...
Vous voyez, je livre bataille
A monsieur... un homme d'esprit...
Qui parle toujours... moi je bâille,
Et ça donne de l'appétit.

MADAME CARIDAN.

Et vous, monsieur Alfred, avez-vous été heureux à la chasse?...

ALFRED.

Mais, heureux... comme M. Florestan, hier, à la pêche.

ÉLISE.

Il n'a rien rapporté...

FLORESTAN.

Si fait, ma cousine... trois goujons... Il est vrai que j'y ai mis le temps, près de cinq heures! C'est si amusant, la pêche!... Comme les dames... là!... je suis soufflé...

ALFRED, regardant le portrait.

Oh! que ce portrait est bien!... Il y a une ame dans ces yeux-là... (regardant Élise) et c'est bien celle de madame.

FLORESTAN.

De ma cousine? oui, quand elle n'a pas l'air ennuyé, comme depuis deux jours.

ÉLISE, vivement.

Et comment trouvez-vous le paysage?... C'est un site de la Suisse; je l'ai donné à bonne amie, de mémoire.

MADAME CARIDAN.

C'est un lieu qui vous est si cher! vous ne m'en parliez jamais sans avoir les larmes aux yeux, et comment ne pas m'en rappeler tous les détails? Ce chalet où M. d'Offely obtint l'aveu de votre amour... ce noyer sous lequel il fut blessé par son rival... ces rochers...

FLORESTAN.

Ah çà, mais c'est un roman que ce portrait-là!

ALFRED, avec une humeur concentrée.

Oui: un roman mystérieux, à ce qu'il paraît.

ÉLISE, vivement.

Du mystère!... et pourquoi donc, monsieur? Ce que j'ai dit à madame, mais je le dirai à vous, à tout le monde! que m'importe?...

LES DAMES, cessant de lire et de travailler.

Ah! voyons!... écoutons!...

(Elles se lèvent.)

FLORESTAN, se levant.

Perdu!... je ne joue plus... en voilà six! c'est bien assez.

LES DAMES et MADAME CARIDAN.

Silence, messieurs.

FLORESTAN.

Ah! mesdames, c'est méchant*!...

ÉLISE.

J'allais en Suisse avec ma tante... vous l'avez connue, bonne amie!... J'avais dix-huit ans, on me trouvait jolie! et l'on parlait de me marier... parmi les candidats qui se présentaient, et il s'en présentait beaucoup... j'en distinguai deux: l'un, tendre, sensible, amoureux, mais sombre, triste, trop âgé pour moi... on l'appelait le comte Eugène; je ne lui ai pas connu d'autre nom; l'autre, bien fou, bien étourdi, presque de mon âge!... c'était M. d'Offely, un jeune officier... Eugène m'aimait, il me convenait mieux... d'Offely m'adorait; il me plaisait davantage... et je lui permis de demander ma main... Cependant je sentis que mon choix porterait le désespoir dans l'ame du comte; je n'eus pas le courage de l'en instruire... Ma pitié pour lui ressemblait tant à de l'amour, qu'il s'y trompa; et il espérait encore m'obtenir de moi, que déja tout était fini pour lui... il le sut.

FLORESTAN.

Pauvre homme! quelle pilule!...

ÉLISE.

Je ne vous dirai pas sa douleur, ses reproches, ses larmes... car il pleura!... j'en fus touchée... je ne sais même s'il n'allait pas l'emporter, lorsque j'appris qu'après une violente explication il avait insulté, provoqué son rival! C'était un duel qu'il fallait empêcher... nous y courûmes!... il n'était plus temps... D'Offely était blessé, ses amis l'entouraient: le médecin n'osait répondre de ses jours... il était le plus malheureux, je lui fus fidèle... plus tard, je l'épousai. Mais six mois après notre mariage, il mourut de sa blessure qui s'était rouverte... et je restai à vingt ans veuve, maîtresse d'une belle fortune, libre de ma main, et jurant de ne me remarier jamais... Voilà mon aventure!

(Ici la société remonte et se promène dans le fond.)

AIR du Baiser au Porteur.

Elle est bien simple, elle n'a rien, je pense,
De mystérieux... et je puis
La confier, sans imprudence,
A mes amis, comme à mes ennemis.

ALFRED.

Que dites-vous? A vous des ennemis!...
Qui vous connaît doit, au fond de son ame,
Sentir qu'il n'est rien de plus doux
Que le bonheur de vous aimer, madame,
Si ce n'est d'être aimé de vous!

FLORESTAN.

Fade, va!...

ALFRED.

Des ennemis... vous n'en avez pas!

FLORESTAN.

Bah!... laissez donc!... et cet original qui a tué l'autre... il serait capable de se plaindre...

ÉLISE, rêvant.

Peut-être... oui... des torts... (vivement.) Mais de grace, laissons cela... n'en parlons plus... On avait projeté une promenade dans le parc.

MADAME CARIDAN remonte près de la société.

Oh! après le déjeuner... qu'on sonnera bientôt...

* Florestan, une dame, madame de Caridan, Élise, une dame, Alfred, les autres plus haut.

FLORESTAN, regardant au fond à gauche.

Ah!... tant mieux... nous aurons un temps magnifique... pas un nuage...

ALFRED, sur le devant, à voix basse, à Élise.

N'aurai-je pas mon pardon?...

ÉLISE, de même.

Vous êtes un jaloux!

FLORESTAN, toujours au fond.

Ah!... il tombera... non... il ne tombera pas... si fait!

MADAME CARIDAN.

Qu'est-ce donc? à qui en avez-vous?

FLORESTAN.

C'est un petit jeune homme que son cheval va jeter par terre...

LES DAMES.

Ah! mon Dieu!

(Tout le monde regarde.)

FLORESTAN.

Ce sera drôle, n'est-ce pas?...

ALFRED.

Mais pas du tout, il se tient fort bien.

FLORESTAN.

Laissez donc!... il tombera!... Superbe animal, va!...

ALFRED.

Ah! il entre dans la cour... il descend ici.

MADAME CARIDAN.

Chez moi!...

LES DAMES, effrayées.

Un inconnu!

EDMOND, en dehors.

Oui... au salon... par le jardin...

MADAME CARIDAN.

Eh! mais... cette voix...!

SCÈNE II.

LES MÊMES; EDMOND, en costume d'élève de l'École Polytechnique.

EDMOND, entrant à gauche.

C'est elle... ma tante, ma bonne tante!...

MADAME CARIDAN.

Mon neveu!... mon cher Edmond! quelle aimable surprise!

EDMOND.

N'est-ce pas... c'est gentil?... Vous ne m'attendiez pas... j'étais à une lieue d'ici, avec mon père, chez un de ses amis, et je n'ai pas voulu retourner à Paris sans vous embrasser... aussi, je... (Il jette les yeux autour de lui, et saluant avec timidité.) Ah! mesdames... pardon... j'ai bien l'honneur*...

FLORESTAN, lui tendant la main.

Bonjour, Edmond... comment te portes-tu, mon cher ami?

EDMOND.

Mais pas mal, mon cher ami... Comment te nommes-tu?

FLORESTAN.

Eh! mais, on dirait qu'il ne me reconnaît pas... Florestan... Florestan Buquet!... ancien camarade au collège Stanislas!

EDMOND, avec indifférence.

Ah!... Florestan... je me rappelle... un gros paresseux!...

FLORESTAN.

Oui, c'est cela... j'étais sûr qu'il me remettrait tout de suite...

EDMOND.

Vous avez du monde, ma tante!... si j'avais su!..

MADAME CARIDAN.

Comment donc!... de bons amis qui veulent bien égayer ma solitude, et livrer leur figure à mes pinceaux... ils seront enchantés de faire connaissance avec toi...

EDMOND, apercevant le portrait.

Dieu! le charmant portrait!

MADAME CARIDAN.

Je vous présente mon neveu Edmond, mesdames... et je regrette de n'avoir pu vous le recommander plus tôt... je le vois si rarement!... Son père, qui est bien le plus grand original... oh! ne te fâche pas... son père se brouilla avec moi le lendemain de son mariage... et, depuis la mort de ma nièce, ce n'est que la seconde fois que mon cher Edmond vient me surprendre ainsi... Comment M. de Ramière a-t-il permis...?

ÉLISE, à part.

Edmond de Ramière! je ne m'étais pas trompée...

EDMOND.

Oh! rien de plus simple, bonne tante... il est toujours triste; mais il veut que je m'amuse!... Il sait que votre campagne est le rendez-vous de tous les plaisirs... et moi, qui depuis dix-huit mois ne m'occupe que de mathématiques...

FLORESTAN.

Oh!... les mathématiques, oui, il y est très fort... moi, je n'y ai jamais rien compris... j'ai été jusqu'à la division... exclusivement...

EDMOND.

Et alors, bonne tante, mon père ma dit lui-même de venir passer une heure avec vous...

ALFRED.

Une heure!... tout cela!...

EDMOND, montrant le portrait qui l'occupe toujours.

Dites donc, ma tante, est-ce que c'est un portrait de fantaisie?...

MADAME CARIDAN.

Non... mais, mon ami, tu ne m'échapperas pas si vite... maintenant que te voilà reçu à l'École Polytechnique... car tu es reçu, et je t'en fais compliment...

*Florestan, Edmond, madame Caridan, Élise au piano, Alfred près d'elle, société au fond.

EDMOND.

Reçu le second, ma tante...

MADAME CARIDAN.

Nous te verrons bien peu... raison de plus pour te garder aujourd'hui...

EDMOND.

Oh! impossible!... Vrai... vous me voyez désolé... j'ai promis à mon père d'être de retour avant la nuit.

ALFRED.

Il paraît que le papa veut que nous soyons couché à huit heures...

FLORESTAN.

Comme au collège Stanislas.

EDMOND, regardant toujours le portrait.

Non, à dix... C'est singulier... je crois reconnaître...

MADAME CARIDAN.

Allons!... laisse-toi fléchir... si ce n'est pas à cause de mon âge, que ce soit pour celui de ces dames... Tu nous restes?...

ÉLISE, s'approchant *.

Oh! monsieur Edmond vous aime trop pour refuser...

EDMOND, la reconnaissant, avec surprise.

Ah!... madame!... ce portrait... oui... je disais bien...

MADAME CARIDAN.

Tu as déja vu madame?

EDMOND.

Oh! oui, ma tante...

AIR: J'en guette un petit de mon âge.

Quand tous les ans, dans ce château, ma mère
Aux vacances me ramenait.

ÉLISE.

Vous avez dû m'oublier?...

EDMOND.

Au contraire!...
Et j'en atteste ce portrait...
Avant de vous revoir ensemble,
Je m'écriai : Qu'il est joli!...
Et mon cœur, plein d'un souvenir chéri,
Disait tout bas : Comme il ressemble!...

MADAME CARIDAN.

Ah! tu te rappelles?...

EDMOND.

Parfaitement... Mademoiselle Élise...

MADAME CARIDAN.

A présent, madame la baronne d'Offely.

EDMOND.

Ah!...

FLORESTAN.

Ma cousine!

EDMOND, vivement et lui prenant la main.

Ta cousine!... ah! ce cher Florestan... que je suis aise de le retrouver!...

ÉLISE.

N'est-il pas vrai, monsieur Edmond, vous restez? Monsieur votre père vous attend, mais on peut le prévenir... c'est facile... un domestique va monter à cheval...

(Florestan enlève le chevalet et le place à gauche.)

EDMOND.

Vous croyez, madame! C'est vrai... en effet, je n'y songeais pas... je puis écrire...

FLORESTAN, lui désignant une petite table à gauche.

Justement... tiens, voilà tout ce qu'il te faut... reste... c'est un séjour charmant... les environs sur-tout...

EDMOND, regardant Élise.

Oh! je ne sortirai pas... Ainsi, deux jours...

(Il s'assied et écrit. Florestan reste près de lui.)

MADAME CARIDAN.

C'est bien peu!

ÉLISE.

Comment!... huit!... huit jours au moins...

EDMOND.

Oh! huit jours... (La regardant.) Oui; huit jours; c'est ce que je voulais dire...

(Il achève sa lettre.)

ALFRED, à part.

Quel intérêt!...

MADAME CARIDAN, à demi-voix.

Je vous remercie de le retenir, mon Élise; mais ne lui faites pas tourner la tête avec vos beaux yeux!

ALFRED.

Un charmant garçon... qu'on élève comme une demoiselle...

FLORESTAN, prenant la lettre.

C'est cela... donne... Il faut faire partir Joseph... j'y cours... Tu vois, toujours complaisant et des jambes... comme au collège Stanislas.

(Il sort à gauche.)

ALFRED.

Et vous ne craignez pas, monsieur Edmond, que votre papa ne se fâche?...

MADAME CARIDAN.

Il est assez ridicule pour ça!...

EDMOND, se rapprochant de madame Caridan.

Ah!... ma tante... que dites-vous là?... Mon père, que tout le monde doit chérir et respecter... Que d'amour, que de reconnaissance ne lui dois-je pas?... Il fut pour moi l'ami le plus tendre... le maître le plus sûr... Pour m'instruire, pour me guider, il a renoncé aux places, aux honneurs que son talent et sa fortune justifiaient... Si vous saviez comme il m'aime! Oh! je le lui rends bien!... et pour lui épargner un regret, un chagrin... je donnerais ma vie!

MADAME CARIDAN.

De l'ame, de l'entraînement... oh! il y a de l'avenir dans cette petite tête-là...

(On entend une cloche.)

ALFRED.

Ah! le déjeuner est servi... bravo!... j'ai un

* Florestan, Edmond, madame Caridan, Élise, Alfred.

appétit de chasseur... et ensuite notre partie!...

CHOEUR.

Air : Final du Paysan amoureux (Zampa).

Que l'on s'empresse,
Car la jeunesse
Jamais ne laisse
Fuir
Le plaisir.

MADAME CARIDAN.

Edmond, viens-tu?

EDMOND.

Non, ce matin en route
J'ai déjeuné... mais ici j'attendrai...

ÉLISE.

Vous restez seul! mais vous allez sans doute
Vous ennuyer...

EDMOND, la regardant.

Moi!... non, je penserai.

CHOEUR.

Que l'on s'empresse, etc.

(Alfred vient donner la main à Élise; tout le monde sort par le fond.)

SCÈNE III.

EDMOND, FLORESTAN.

EDMOND.

Quel regard!... j'en suis tout troublé... elle aussi, elle m'a reconnu.

FLORESTAN, entrant à gauche.

Ta lettre est partie... et maintenant je ne te quitte plus... (Il regarde par le fond.) Mais où va donc tout le monde?...

EDMOND.

Dépêche-toi... on va déjeuner.

FLORESTAN.

Merci... je ne mange pas... je suis au lait à cause des nerfs...

EDMOND.

Tu es nerveux!...

FLORESTAN.

Horriblement, mon cher!... Attends... attends... je crois que c'est elle... non, pas encore... (Edmond est en extase devant le portrait.) Ah! çà... que diable as-tu donc avec ce portrait!

(Ils descendent la scène.)

EDMOND.

Ce portrait... il est fort bien... Je me lèverai tous les matins de bonne heure... je le copierai...

FLORESTAN.

Par exemple!... on dirait que tu es amoureux de ma cousine?...

EDMOND.

Amoureux... moi!... amoureux... tu as des idées...

FLORESTAN.

Des idées!... jamais... comme au collége Stanislas... D'ailleurs tu tombes mal... ma cousine est triste, ennuyée, depuis quelques jours... depuis mon arrivée... elle s'ennuie beaucoup! Hein! dis-moi... comment la trouves-tu?

EDMOND.

Charmante, mon ami!... charmante!... Oh! nous nous connaissions déja... autrefois... quand mon père me laissait venir ici... aux vacances... Dieu! quelle était jolie... et bonne!.. pour moi sur-tout qui l'aimais tant... car toujours près d'elle, je ne la quittais pas d'un instant... j'étais son ami... son chevalier!... son amant! disait-elle... Tout le monde en riait... excepté moi qui prenais la chose au sérieux... Et si tu avais vu avec quelle ardeur je volais au-devant de ses vœux, de ses desirs!... Tous les matins, à son réveil, j'étais là... à sa porte... un bouquet à la main... et ce bouquet, elle le payait, en souriant, d'un baiser sans conséquence... Elle le croyait du moins... car j'étais un enfant... et pourtant je me sentais rougir, trembler... mon cœur battait... Et je me souviens qu'un jour qu'elle était malade, qu'elle souffrait beaucoup... je pleurai... je me trouvai mal... je voulais mourir avec elle!

FLORESTAN.

Ce gaillard... était-il avancé pour son âge!

EDMOND.

Heureusement, elle ne mourut pas... ni moi non plus... mais cette année-là, au collége, où j'emportai le souvenir de sa grace et de sa bonté... je la voyais par-tout... dans mes jeux, dans mes rêves... dans mes travaux même... Oui, pour lui plaire, pour être digne d'elle... je travaillais avec un nouveau courage... je l'emportais sur tous mes camarades... j'étais toujours le premier...

FLORESTAN.

Et moi, le soixante-unième... sur soixante-deux...

EDMOND.

Air des Maris ont tort.

Comme un bon ange, ta cousine
Me soutenait et m'animait...

FLORESTAN.

Je te comprends, nouveau Sargine,
C'était l'amour qui te formait. (*bis.*)
Pour toi quel joli privilége!
Lorsque moi!... vertueux du moins...
C'était l'amitié de collége
Qui me formait à coups de poings!

EDMOND.

Bientôt je ne me sentis plus le même... A son nom mon sang bouillonnait dans mes veines... mon regard s'allumait... j'étais un homme enfin, j'allais la revoir!... Mais alors je perdis ma mère... Mon père, qu'une mission secrète retenait en Allemagne, m'avait confié à un ami, qui m'emmena loin de Paris, loin

de ma tante, loin de tout ce que j'aimais, et depuis ce temps-là... il y a quatre ans... je n'oubliai pas ta cousine, mais je ne la revis plus... que cet hiver aux Bouffes... Je la reconnus tout de suite... et je ne puis te dire ce que j'éprouvai... un trouble, un saisissement... J'étais avec un de nos camarades, Anatole... un grand... tu sais...

FLORESTAN.

Ah!... oui... je me rappelle... un bon enfant!... un de ceux qui me formaient...

EDMOND.

Maintenant il est très brillant... très aimé des dames, à ce qu'il dit... Il devait parler de moi... à mademoiselle Élise... c'est-à-dire à madame d'Offely, car elle est mariée... elle est baronne... Dieu!... est-ce que ce grand fashionable qui était là, près d'elle, serait son mari?...

FLORESTAN.

M. Alfred de Luzzi? du tout, du tout! Il aurait bien envie d'être mon cousin... mais bonsoir... la petite baronne ne l'aime pas.

EDMOND.

Ah! tant mieux! car il me déplaît... Mais son mari!... elle a choisi sans doute un homme?...

FLORESTAN.

Oh!... fort bien... fort aimable... il est mort.

EDMOND.

Mort!... elle est veuve! elle est libre!... Quel bonheur!...

FLORESTAN.

Comment!... comment!... est-ce que tu songerais?...

EDMOND, se reprenant.

Oh! mon Dieu! à rien, je t'assure! D'ailleurs une si belle dame... je suis si timide quand je parle à une femme, moi, je ne sais pas... je suis tout tremblant... tout...

FLORESTAN.

Jobard!...

EDMOND.

Et tu conçois, ta cousine, à plus forte raison... Ah!... si j'osais!

FLORESTAN.

Eh bien, quoi!... est-il drôle!... qu'est-ce que tu ferais?

EDMOND.

Ce que je ferais... moi? est-ce que je le sais? D'abord, je lui dirais que je l'aime, qu'elle a mon premier amour... que mon dernier soupir sera pour elle!

FLORESTAN.

Bravo! Le diable m'emporte!... il me semble que j'ai lu ça dans *Victor ou l'Enfant de la forêt*... O mon jeune ami, tu me fais de la peine!...

EDMOND.

Eh! plutôt que de me plaindre, encourage-moi, au contraire!

FLORESTAN.

Malheureux!... des passions!... tu ne sais pas ce que c'est... tu te précipites en aveugle dans un trou de huit cents et quelques pieds... Écoute-moi... tu es jeune, et dans ces sortes d'affaires... j'ai une certaine expérience... oui!... j'ai eu des succès... je suis même un peu scélérat. Oh!... sans vanité... vois-tu, mon cher... s'attacher aux grandes dames, les adorer!... c'est de la folie! c'est des bêtises!

EDMOND.

Eh! pourquoi?

FLORESTAN.

Ah! voilà... il y a mille inconvénients... d'abord, ça coûte beaucoup de temps... beaucoup d'argent... et puis on a des rivaux... des duels... il faut se battre, recevoir une bonne blessure, ou se faire tuer... C'est bon genre, si tu veux... mais tu m'avoueras que c'est diablement désagréable!

EDMOND.

Allons donc! je serais fier de me battre pour celle que j'aime.

FLORESTAN.

Bien obligé! Moi, j'ai des goûts plus simples... un caractère moins risqué... non que je manque de sensibilité... oh! Dieu!... la sensibilité! je ne suis que cela des pieds à la tête... j'en suis pétri... Mais jeté, jeune encore et sans balancier, sur la corde tendue de la vie, je me suis fait un système d'amour à part... une petite théorie de sentiment pour mon usage particulier... qui ne me cause ni embarras, ni querelles, ni dépenses... Voilà dix-huit mois que j'en use, et je m'en trouve assez bien.... Je suis très poli, très galant pour les belles dames... je les admire... voilà tout!... Il y en a qui me trouvent froid, et même un peu cruel... Eh bien, non... j'aime ailleurs... je fais la cour à... leurs femmes de chambre.

EDMOND.

Par exemple!... c'est un goût indigne d'un homme bien élevé!

FLORESTAN.

J'ai fait mes humanités... et je connais les femmes... Les préjugés, vois-tu, ce n'est plus de mode, et c'est bête!... d'ailleurs il ne faut pas croire, parcequ'on n'est qu'une soubrette... Il y en a, vois-tu, qui ont de plus que leurs maîtresses, des attraits... mais là des attraits véritables... et même de la vertu!... Vrai... j'en ai trouvé, ma parole d'honneur! et tiens, en ce moment... il y a Virginie, la camériste de ma cousine... un ange, mon cher, un ange!... elle ne peut pas me souffrir...

EDMOND, sans l'écouter.

Écoute, on sort de table, je crois... si elle voulait accepter mon bras!

FLORESTAN, regardant dans le fond à droite.

Et tiens, tiens... vois-tu là bas, près de la

charmille... un tablier de soie, et un bonnet monté?... eh bien! c'est elle...

EDMOND.

Qui, elle?...

FLORESTAN.

Virginie?... charmante!... Hein!... quelle taille!... je suis sûr qu'elle étouffe... elle se serre tant! Et puis ce que tu ne vois pas... un nez retroussé... et des yeux en amande, longs comme ça... Je cours la rejoindre par l'allée à droite, et je la rencontrerai au détour comme par hasard... Chut! .. on vient!... n'aie pas l'air de faire attention! je file.

(Il sort par le fond lentement, en se dandinant et fredonnant.)

EDMOND.

L'original!... c'est une justice à lui rendre, le monde ne l'a pas changé!... Mais courons... Ciel!... c'est elle...

SCÈNE IV.

EDMOND, ÉLISE.

ÉLISE, entrant par la droite.

Ah!... seul ici, monsieur?...

EDMOND, troublé.

Oui, mademoiselle... c'est-à-dire, non, madame...

ÉLISE.

Mon Dieu!... quel trouble!...

EDMOND.

Madame, vous êtes bien bonne...

ÉLISE.

Mais vous sortiez, je crois?... on va faire un tour dans le parc... Je reste ici, au piano... que je ne vous retienne pas.

(Elle s'assied au piano.)

EDMOND, vivement.

Non, madame... non, je vais...

(Il va pour sortir et s'arrête dans le fond; elle prélude.)

ÉLISE, se retournant.

Eh bien?

EDMOND.

Pardon, c'est qu'il me semble que moi aussi... j'aimerais mieux...

ÉLISE.

Mais je ne vous renvoie pas, restez!...

EDMOND, revenant vivement.

Oh!... avec plaisir, et pourvu que je ne sois pas importun...

ÉLISE.

Importun!... et pourquoi donc cela, monsieur Edmond?...

EDMOND.

Eh quoi! madame... mon nom... vous le savez encore... Je pensais que vous l'aviez oublié, depuis si long-temps...

ÉLISE.

Et comment oublier ce qui nous rappelle des plaisirs, des jours si purs et si doux?

EDMOND.

Oui, les plus doux de ma vie... oh! j'en ai gardé le souvenir... il ne m'a jamais quitté... Mais je ne me croyais pas si heureux... car enfin vous aussi...

ÉLISE.

Asseyez-vous donc, je vous prie!...

EDMOND.

Oui, madame... oui, près de vous...

ÉLISE, pendant qu'il va chercher une chaise, à part.

Ce pauvre enfant!... il est d'une naïveté!... (Il s'est assis tout près d'elle, elle le regarde, il se trouble et éloigne sa chaise.) Eh bien! où allez-vous donc?

EDMOND.

Vous allez faire de la musique, madame?...

ÉLISE.

Vous y tenez beaucoup?...

EDMOND.

Oh!... non... c'est-à-dire... cela vous plairait peut-être mieux que ma conversation... car je ne sais... près de vous j'éprouve un embarras, une émotion... C'est singulier... je sens là mes idées qui se pressent en foule, j'ai mille choses à vous dire, à vous rappeler, et pourtant je ne trouve rien... Autrefois, quelle différence!... Élise... car je vous appelais Élise... Élise me voyait avec bonté... Je m'approchais d'elle sans crainte... Elle m'entourait de soins, de caresses, elle se plaisait à me parer...

ÉLISE, lui souriant.

Oui, vous étiez fort bien...

EDMOND.

AIR : Puisque nous sommes au bal.

Vos jeux, vos leçons, naguères,
Étaient les miens, et par vous
Mes peines étaient légères.

ÉLISE.

Qu'est-il de changé pour nous?
Faut-il donc qu'on me redoute,
Si je permets à présent
Même bonheur?

EDMOND.

Quoi!

ÉLISE.

Sans doute;
N'êtes-vous plus un enfant!

EDMOND, à la reprise.

Au fait je suis un enfant.

ÉLISE.

Voyons, monsieur Edmond...

EDMOND.

Ah! d'abord vous ne me disiez pas *monsieur*.

ÉLISE.

Eh bien!... Edmond!... (A part.) Il faut bien l'encourager un peu.

EDMOND.

Et je me souviens...

Même air.

Tous les matins à ma belle,
Il m'était permis d'oser
Offrir un bouquet fidèle,
Qu'elle payait d'un baiser...

ÉLISE.

Ne puis-je, sans qu'il m'en coûte,
Recevoir même présent?

EDMOND.

Au même prix!...

ÉLISE.

Ah!

EDMOND.

Sans doute!
Puisque je suis un enfant!

ÉLISE, à la reprise.

Mais au fait c'est un enfant.

EDMOND.

Oui, cet enfant qui autrefois vous aimait comme on ne vous a jamais aimée!... parceque j'ai fini mes cours... que je me suis chargé la tête de mathématiques... vous me croyez donc bien changé?...

ÉLISE, souriant.

Oh! les mathématiques ne font rien à cela.

EDMOND.

Eh bien! non, madame, non... mes sentiments n'ont fait que grandir avec moi... et tandis que vous m'oubliez... pour épouser un baron... qui n'est plus heureusement... moi, madame, je vous suis resté fidèle!...

ÉLISE.

Fidèle... au collège!...

EDMOND.

Aussi, jugez de ma joie la première fois que je vous revis cet hiver!...

ÉLISE.

Aux Bouffes... votre ami Anatole... en dansant avec moi, m'a répété vos confidences... et ce n'est pas bien... il faut être discret.

EDMOND.

Vous m'en voulez?...

ÉLISE.

Mais je crois que non...

EDMOND.

A la bonne heure; car je tremble à la seule crainte de vous avoir déplu... et puis, en vous retrouvant libre comme autrefois... Si vous saviez quelles idées m'étaient venues!... d'abord, je voulais vous demander une grace...

ÉLISE.

Une grace! voyons...

EDMOND, se rapprochant.

Oh! que vous êtes bonne!... voilà ce que c'est... Le monde que vous connaissez... Élise... (Répétant avec joie.) Élise!... (Elle fait un mouvement.) Ah! vous m'avez permis... en tête à tête seulement....

ÉLISE.

C'est bien! dites toujours... (Se dérangeant un peu.) Son ingénuité me fait peur...

EDMOND.

Ce monde, je le connais à peine... je ne fais que d'y entrer; et, à chaque pas, je me sens gauche, embarrassé... il me semble que je vais faire rire à mes dépens... et pourtant sans vanité, je vaux bien des gens que j'y vois fort à l'aise...

ÉLISE.

Vous valez mieux... (Soupirant.) Oh! beaucoup mieux!...

EDMOND.

Ce qui me manque... c'est un confident... un ami... qui m'éclaire de ses conseils, de son expérience...

ÉLISE.

Et votre père, que je ne connais pas, mais dont on dit tant de bien?...

EDMOND.

Mon père... oui, sans doute... mais je crois qu'il est malheureux par des peines de cœur... qui le rendraient peut-être sévère pour celles de son fils... et puis, les conseils d'un père ressemblent tant à des ordres... cela ne console pas!... Tenez, on m'a dit souvent que, pour un jeune homme, le guide le plus sûr... l'ami, le confident le plus indulgent, le plus sensible... était une femme!... Oh! je le crois... avec un esprit si fin, si délicat... un cœur si tendre... (Bien tendrement.) Aussi, moi... c'est une femme que je voudrais choisir pour lui confier mes peines, mes secrets... pour lui abandonner mon cœur à diriger... à former... et ma vie entière serait le prix de tant d'am... (Se reprenant.) De tant d'amitié... dites, ce prix-là... le refusez-vous?

ÉLISE, qui lui a abandonné sa main et le regarde avec émotion.

Non...

EDMOND, hors de lui.

Vous acceptez!... oh!... que je suis heureux!... Comment reconnaître jamais...! je vous serai soumis, fidèle, et mon cœur...

ÉLISE, lui mettant la main sur la bouche.

Enfant, taisez-vous! on croirait que vous me faites une déclaration...

EDMOND, intimidé.

Une déclaration... on croirait... (Vivement.) Eh bien! tant pis... ça m'est égal... oui, c'est...

(Madame Caridan et Alfred paraissent dans le fond.)

ÉLISE.

Silence!...

SCÈNE V.

EDMOND, ALFRED, Mme CARIDAN, ELISE.

ALFRED, du fond.

Ah! nous dérangeons quelqu'un...

ÉLISE, se levant.

Non!... oh!... mon Dieu non!... De la musique... vous voyez...

EDMOND.

Voilà tout, ma tante... Madame faisait de la musique... Si monsieur veut prendre la peine de s'asseoir...

ALFRED.

Mille remercîments... (A part.) Est-ce qu'il veut se moquer de moi, l'écolier?...

MADAME CARIDAN.

Vous nous avez bien vite quittés, Élise?...

ÉLISE.

La chaleur est accablante... je suis rentrée, et monsieur qui était ici par hasard...

EDMOND.

C'est cela... et je rappelais à madame ses bontés pour moi... dans un autre temps... j'en suis encore ému.

ALFRED.

Oui... je vois... (A part.) C'est candide... c'est nature...

ÉLISE, affectant de la gaîté.

Il m'a fait un discours de rhétorique à mourir de rire!...

ALFRED.

En vérité?...

EDMOND, à part.

Est-ce qu'elle parle de moi?

ALFRED.

Je comprends... monsieur Edmond!... Oh! ne rougissez pas... une éloquence de collége... un cœur de seize ans...

EDMOND.

Seize ans! mais j'en ai dix-huit, monsieur...

ALFRED.

Bah!...

MADAME CARIDAN.

Je suis enchantée de ces souvenirs... tu resteras du moins pour renouveler connaissance avec ma chère Élise...

EDMOND.

Certainement, ma tante...

ALFRED, passant à droite, près d'Élise.

C'est jouer de malheur... arriver juste le jour du départ de madame!...

EDMOND.

De son départ... déja!...

ÉLISE, à part.

Comment!...

MADAME CARIDAN.

Que voulez-vous dire?

ALFRED.

Mais ce que vous devez savoir... madame est attendue ce soir, à Paris, chez des amis qui comptent sur elle... et sur moi... Je venais prendre vos ordres, madame...

MADAME CARIDAN.

Ah!... mais vous ne m'aviez pas dit...

ÉLISE.

En effet... j'avais oublié... une invitation!... pour ce soir... (Bas.) Ah! monsieur!...

ALFRED, passant à gauche d'Élise.

Oui... un dîner...

MADAME CARIDAN.

C'est fort mal... mais, j'en suis fâchée, tant que le portrait n'est pas achevé, je garde le modèle.

EDMOND.

Bravo!... c'est cela... Ce portrait, il faut qu'il soit fini... c'est très important... (A Alfred.) Mais, monsieur... aidez-nous donc, vous ne dites rien!

ALFRED.

AIR du Pot de fleurs.

Voyez, tâchez de retenir madame;
Mais on l'attend et j'insiste à regret...
(A part.)
Moi, me laisser jouer par une femme...
Une coquette!... oh! non pas, s'il vous plaît.

MADAME CARIDAN, à Élise.

Vous resterez... dût votre absence
A Paris donner de l'humeur...
J'ai peu de temps à jouir du bonheur,
Et l'on me doit la préférence!

ÉLISE.

Eh bien!... oui... je verrai... au fait... si monsieur retourne à Paris, ce soir... il pourra m'excuser...

ALFRED.

Permettez!...

MADAME CARIDAN.

C'est cela... en attendant, rejoignez donc ces dames, monsieur Alfred... Je vous recommande Edmond... il est un peu timide...

ALFRED.

Comment donc! mais il est homme à s'émanciper de lui-même, et sans effort...

EDMOND.

Dame!... je tâcherai...

ALFRED, à part.

AIR: Venez, mon père.

A ce départ elle consentira...
Venez-vous, mon jeune novice?

EDMOND, parlant.

Novice?

MADAME CARIDAN.

Allons, pour nous, madame, un sacrifice!
Vous nous restez!

EDMOND, passant entre madame Caridan et Élise.

Oh! oui... retenez-la!

ALFRED, à part.

Ah! nous verrons... c'est sérieux!
C'est l'écolier qu'elle protége...
Et voilà le monde en ces lieux
Aux prises avec le collége.

ENSEMBLE.

ALFRED.

A ce départ elle consentira...
Je donne ainsi, c'est un service,
Une leçon à mon jeune novice,
Et dans ces lieux c'est lui qui restera.

ÉLISE.

Il est jaloux, il m'offense déja;
Mais loin qu'aujourd'hui je fléchisse,
Je tiendrai tête à ce nouveau caprice,
Et, s'il le faut, c'est lui qui partira.

MADAME CARIDAN.

A nous rester elle consentira,
J'attends ce nouveau sacrifice;
Paris pourra nous rendre ce service,
Et c'est monsieur qui vous excusera.

EDMOND.

A nous rester elle consentira,
Et, cédant sa place au novice,
Monsieur pourrait nous rendre un grand service,
Et, s'il le faut, c'est lui qui partira...

(Edmond et Alfred sortent à gauche.)

SCÈNE VI.

Mme CARIDAN, ÉLISE.

MADAME CARIDAN.

Votre départ!... M. Alfred est vraiment trop empressé à nous faire de la peine!...

ÉLISE.

Oh! M. Alfred!... Venez-vous rejoindre ces dames, bonne amie?...

MADAME CARIDAN, la retenant.

Permettez, ma chère enfant!... puisque le nom de M. Alfred est prononcé... je ne serais pas fâchée de vous en parler un peu...

ÉLISE, souriant avec effort.

A moi, de M. Alfred!... à moi... c'est singulier!...

MADAME CARIDAN.

Mais non! écoutez-moi, Élise, je suis vieille... à mon âge on a le droit de tout dire... j'en abuse quelquefois... et si vous vouliez le permettre...

ÉLISE.

Mon Dieu! bonne amie, dites; avec moi, que vous avez vue naître...

MADAME CARIDAN.

Et j'ai pu étudier votre caractère... je connais votre cœur... vous êtes bonne, sensible... mais coquette... (Mouvement d'Élise.) Oh! vous l'êtes... c'est si naturel!... il n'y a pas d'hommes ici... on peut en convenir!... Nous le sommes toutes un peu... (Avec intention.) Mais il ne faut pas l'être trop... il en résulte des malheurs... comme en Suisse, par exemple... ce duel entre le comte Eugène et M. d'Offely...

ÉLISE.

Ah! de grace!...

MADAME CARIDAN, se rapprochant et bas.

Et un autre danger encore... c'est lorsqu'une imprudence vous livre à la discrétion d'un de ces hommes du monde... brillants, mais froids, égoïstes... qui ne s'approchent d'une femme que pour la séduire... qui ne la séduisent que pour la perdre... J'en connais un, ici. Oh! fort aimable... il est complaisant, enjoué... charmant!... mais, au fond du cœur, il calcule tout... il sait au juste ce que peuvent rapporter les soins, les prévenances, l'amitié... il ne les place qu'à usure... et telle femme un peu coquette cherche à lui plaire, croit l'attirer près d'elle, qui ne fait qu'aller au-devant des piéges qu'il lui tend... ah! je la plaindrais d'y tomber!...

Air d'Aristippe.

Oui, de son choix on est fière, on peut l'être,
Quand de l'amour il est le prix...
Mais si, plus tard, cet amant n'est qu'un maître,
Qui peut d'un mot vous livrer au mépris,
L'honneur est là, tremblant qu'on le soupçonne.
Quel supplice, alors, quel regret,
Lorsque le bonheur que l'on donne
N'est plus que le prix du secret!

ÉLISE, cachant son émotion.

En vérité, bonne amie... vous peignez si bien, que vous m'avez fait peur... oui, vous avez raison... un cœur sec et froid... un air d'ironie qui tue...

MADAME CARIDAN, souriant.

Heureusement nous n'en sommes pas là... Vous, Élise, vous avez du tact, de l'esprit... vous ne seriez pas dupe...

ÉLISE, s'efforçant de sourire.

Oh!... non, certainement...

MADAME CARIDAN.

Ah! tant mieux!... car j'avais cru remarquer un peu de cette coquetterie.

ÉLISE.

Moi!...

MADAME CARIDAN.

Et ces jours-ci, oh! près de vous, Alfred était d'une grace, d'un entraînement...

ÉLISE.

C'est vrai...

MADAME CARIDAN.

Ce matin encore, cet empressement à recevoir vos ordres...

ÉLISE, riant.

Oui... en effet... mes ordres...

MADAME CARIDAN.

Il cherche à vous éblouir... mais le réveil serait affreux... Voilà ce que j'avais à vous dire...

ÉLISE.

Merci, bonne amie!... merci...

MADAME CARIDAN.

Vous ne m'en voulez pas?

ÉLISE, de même.

Ah!... quelle idée...

MADAME CARIDAN.

A la bonne heure... venez-vous?... et maintenant je rirai sans crainte de sa présomp-

tion... Ah! ah! ah!... c'est qu'il est d'une fatuité!...

(Elle sort en riant par le fond.)

ÉLISE, riant.

Oh! oui, oui!... nous en rirons... toutes les deux... Ah! ah! ah!

(Quand madame Caridan est sortie, son rire cesse, et elle se cache la figure dans ses mains en sanglotant.)

SCÈNE VII.

ÉLISE, EDMOND.

EDMOND, entrant par la gauche.

Ah! madame... venez, venez!... donnez vos ordres vous-même...

ÉLISE.

Que voulez-vous dire?...

EDMOND.

Que ce M. Alfred, que je déteste... (A part.) Novice!... novice!... j'ai ce mot-là sur le cœur. (Haut.) Il fait tout préparer pour votre départ, il commande des chevaux... il donne des ordres... J'ai beau lui dire : « Mais madame la « baronne ne le veut pas; c'est convenu, elle « l'a promis, elle reste. » Eh bien! rien ne l'arrête... Heureusement votre femme de chambre est perdue... on la cherche... on l'appelle... on ne la retrouve pas... Mais que vois-je?... vous essuyez des larmes...

ÉLISE.

Moi!... non... non... je vous assure...

EDMOND.

Si fait, vous avez pleuré... vous avez des chagrins...

ÉLISE.

Mais...

EDMOND.

Oui, oui... vous êtes pâle... et vos yeux encore pleins de larmes... Oh!... ne puis-je savoir d'où viennent vos peines?...

ÉLISE.

Des peines... oui! c'est vrai, on m'en cause, et beaucoup!...

EDMOND.

Mais qui donc, madame... qui donc? Je veux le savoir... je le saurai... Oh! ne craignez rien... je serai discret, je serai prudent... j'irai trouver l'insolent, je lui demanderai raison de sa conduite... je le tuerai!...

ÉLISE.

O ciel!...

EDMOND.

Car c'est un homme...

ÉLISE.

Non, non... vous vous trompez...

EDMOND.

Ah!... mais alors... songez à nos conventions... Si j'avais des chagrins, c'est à vous que je les confierais.

ÉLISE.

Sans doute, je l'espère bien...

EDMOND.

Mais à une condition... c'est qu'en échange de ma confiance, j'aurai la vôtre... concevez-vous ce bonheur?... n'avoir point de secret l'un pour l'autre... Oh! pour cela il faut s'aimer... mais vous m'aimerez, n'est-ce pas?... vous m'aimerez comme je vous aime?...

ÉLISE, effrayée.

Edmond!...

EDMOND.

Ah! pardon, madame, pardon... je ne vous le dirai plus... mais c'est égal... je vous aimerai toujours! oh! pardonnez-moi... je vous le demande à genoux...

ÉLISE.

O ciel! relevez-vous, je vous pardonne...

EDMOND.

Mais vous, Élise... m'aimez-vous?

ÉLISE.

Ah!... de grace... eh bien, oui, oui... mais relevez-vous donc. (A part, apercevant Alfred, qui traverse le fond du théâtre en dehors, et les observant.) Ah!

EDMOND, se levant.

Quoi donc, madame?

(Elle fait quelques pas pour sortir; il la suit.)

ÉLISE, s'arrêtant et à demi-voix.

Oh! ne me suivez pas!...

(Elle sort par le côté à droite, Alfred se dirige vers la gauche.)

SCÈNE VIII.

EDMOND, seul.

Ah! c'est lui... ce grand fat!... avec son sourire froid et sardonique!... Mais que m'importe, je suis si heureux!... je suis aimé!... aimé... à ce mot seul, le sang me porte au cœur avec violence... et moi aussi, je sens là que ma vie est attachée à la sienne... que rien ne peut nous séparer... J'aime!... j'aime!... oh! que cela fait de bien, l'amour! un premier amour sur-tout!... et pourtant j'étouffe... Je ne sais ce que je dis, ce que je veux... je n'y vois plus... je voudrais pleurer!... pourvu qu'elle m'aime toujours... que ce monsieur Alfred... il connaît le monde, lui... il est aimable, il est brillant... au lieu que moi...

SCÈNE IX.

FLORESTAN, un petit souvenir à la main; EDMOND.

FLORESTAN, à la cantonade à droite.

Eh! soyez tranquille... tout de suite... il l'aura...

EDMOND.

Ah!... c'est toi?...

FLORESTAN, avec un gros soupir.

Hélas! oui...

EDMOND.

Ah! mon Dieu!... ce soupir... eh! comme te voilà pâle, défait!... qu'as-tu donc?

FLORESTAN.

Je suis vexé... ô Virginie!...

EDMOND.

Eh bien! tu es heureux?

FLORESTAN.

Joliment!... c'est un dragon de vertu, mon cher!... Si tu savais quelle scène!... il y a une heure que ça dure... rien que ça. J'ai été éloquent, aimable... j'ai prié, supplié... impossible!... j'en suis pour mes frais... enfin j'ai été généreux... j'ai promis... bah!... je ne sais quoi... Rien ne l'a touchée, ni mes phrases, ni ma grace, ni mes présents... c'est-à-dire que cela ne s'est jamais vu, depuis qu'il y a des femmes de chambre!...

EDMOND.

Ce pauvre Florestan!...

FLORESTAN.

Alors, ma foi, je n'ai plus été maître de moi... ma tête s'est montée... Je m'élance vers elle... mais tout-à-coup... v'lan!... elle me détache un soufflet!

EDMOND.

Hein!...

FLORESTAN.

Chut!

AIR : Je loge au quatrième étage.

Quoique le fait soit incroyable,
Entre hommes on n'en rougit pas...
C'était un soufflet véritable.

EDMOND.

Tu l'as reçu?

FLORESTAN.

Très bien, hélas!
Comme au collège Stanislas!...
Chut!... n'en parle pas et pour cause,
Mon cher, je ne le dis qu'à toi...
Car un soufflet est une chose
Qu'il faut toujours garder pour soi!

C'est meilleur genre.... et pourtant je ne sais ce qui serait arrivé, si on ne l'eût appelée pour un départ... mais je la reverrai... Il faut que cela s'explique... d'abord, j'ai un rival... oui, j'en suis sûr... je suis jaloux!...

EDMOND.

Jaloux!

FLORESTAN.

Oh! tu ne sais pas ce que c'est que ces mouvements tumultueux... ces battements irréguliers d'un cœur sensible... et désordonné... quand on croit que c'est un autre qui... Ah! tu n'as jamais éprouvé...

EDMOND, rêveur.

Si fait... je crois que ça commence!...

FLORESTAN.

Laisse donc!... est-ce que ma cousine...? A propos!... j'oubliais... voilà ton souvenir.

EDMOND, le prenant.

Mon souvenir... à moi... tu te trompes.

FLORESTAN.

Eh non!... En revenant le cœur gros et la joue chaude, j'ai aperçu la petite baronne que M. Alfred venait de quitter... Elle m'a appelé... j'ai filé... j'avais peur qu'elle ne me parlât de Virginie... Pas du tout... elle m'a chargé de te remettre cet agenda... que tu as oublié... je ne sais où...

EDMOND, l'ouvrant.

A moi?

FLORESTAN, à part.

Elle a une fameuse main, tout de même... je parierais que je suis encore rouge... Mais c'est égal... qu'elle reste, qu'elle parte, je ne la quitte plus.. quand je devrais en attraper un second...c'est une affaire d'amour-propre!...

EDMOND.

O ciel!... (Il lit.) « Rassurez-vous... je ne « partirai pas... mais demain dans le salon... à « neuf heures... j'ai tant de choses à vous « dire!... silence!... »

FLORESTAN.

Bah!... vraiment?...

EDMOND.

Silence!... ah! oui... oui... je me tairai, je serai discret... très discret!... Florestan, mon ami, conçois-tu mon bonheur!... un billet mystérieux!... un rendez-vous!... C'est le premier... ah!... j'en mourrai de joie!... Élise!... chère Élise!...

(Il baise le souvenir.)

FLORESTAN.

Comment!... c'est elle... je comprends, l'agenda oublié... tu es donc aimé?

EDMOND.

Mais dame!... je le crois... et tu vois, ce billet!...

(M. de Ramière paraît au fond, il renvoie le domestique qui l'accompagne et s'avance lentement et sans être vu.)

FLORESTAN.

Ah! c'est une preuve... Un billet!... moi, je n'en ai jamai reçu de ces demoiselles... pour des raisons particulières...

EDMOND, baissant la voix.

Florestan, je ne te cacherai rien... je suis si heureux... je l'aime tant!... je voudrais pouvoir le dire à tout ce que je vois... et... (Apercevant M. de Ramière qui se trouve entre eux deux.) Ciel! mon père!...

SCÈNE X.

FLORESTAN, M. DE RAMIÈRE, EDMOND.

FLORESTAN.

Son... ah!... il m'a fait une peur!...

M. DE RAMIÈRE.

Eh bien, Edmond!... comme tu me reçois!... on dirait que ma présence te chagrine... te contrarie?...

EDMOND.

Moi!... peux-tu penser...?

M. DE RAMIÈRE.

Tu baisses les yeux...

EDMOND.

Ah! mon père...

FLORESTAN.

Le fait est qu'il vous attendait si peu...

M. DE RAMIÈRE.

Ta lettre m'a surpris... une si longue absence!... huit jours!... et nous qui ne nous quittons jamais... j'ai craint un malheur... ce cheval fougueux...

FLORESTAN.

Ah! bien oui... ce n'est pas ça...

M. DE RAMIÈRE, le regardant.

Hein!...

EDMOND, vivement.

Mon père! c'est que ma tante a été si aimable... si pressante... et puis j'ai retrouvé ici un camarade de collége... Florestan... que je vous présente... excellent garçon; c'est lui qui m'a retenu...

FLORESTAN, saluant.

Monsieur... (A part.) Flatteur, va!...

M. DE RAMIÈRE.

Ah!... monsieur... et peut-être d'autres personnes... (Il regarde Florestan, qui se détourne en souriant.) Pourquoi rougir? ne suis-je pas ton ami... ton confident?...

FLORESTAN, à part.

Quel brave homme!...

M. DE RAMIÈRE.

Voyons!... tu es troublé... inquiet... enfant! tu es donc?...

EDMOND, vivement.

Très content de te voir, mon père...

FLORESTAN, à l'oreille de M. de Ramière.

Amoureux...

M. DE RAMIÈRE.

Ah!...

(Ritournelle du final.)

EDMOND, allant à la société, qui parait.

Mais voici tout le monde... et ma tante...

M. DE RAMIÈRE, bas à Florestan.

Amoureux... eh! de qui donc?...

FLORESTAN, de même.

De ma cousine... la maîtresse à Virginie... Chut!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme CARIDAN, ÉLISE, ALFRED, PLUSIEURS DAMES et MESSIEURS, par le fond.

CHOEUR.

AIR : Final du premier acte du Duel sous Richelieu.

En ces beaux lieux le sort prospère
Amène encore un voyageur;
Comme le fils, gardons le père :
Pour nous c'est un jour de bonheur.

(L'orchestre joue piano jusqu'à la fin de la scène.)

MADAME CARIDAN, entrant après le chœur.

Monsieur de Ramière!... vous, chez moi!... quel bonheur inespéré!... Oh! point de rancune, soyez le bienvenu... tout est pardonné... vous restez?...

M. DE RAMIÈRE.

Madame!... si mon fils le veut...

ÉLISE, entrant, à Alfred, à part *.

Non, monsieur, non...

ALFRED, de même.

Un refus!

MADAME CARIDAN, à la société.

Mes amis, voici le père de mon Edmond... monsieur de Ramière...

M. DE RAMIÈRE, apercevant Élise, à part.

O ciel!...

ÉLISE, même jeu.

Que vois-je?...

MADAME CARIDAN.

Il faut que les plaisirs l'enchaînent en ces lieux... et d'abord, je ne laisse partir personne...

ÉLISE, à part.

Le comte Eugène!...

MADAME CARIDAN.

Vous, Élise!... C'est convenu...

M. DE RAMIÈRE, à part.

Élise!...

ÉLISE, troublée.

Pardon, madame... pardon, bonne amie... cela m'est impossible... En effet, une invitation que j'avais oubliée... Il faut que je parte, il le faut absolument... monsieur Alfred... (Se reprenant.) Pardon... Florestan, voulez-vous dire qu'on mette mes chevaux?

FLORESTAN.

Tout de suite... Je vous demande une place dans votre voiture, ma cousine...

M. DE RAMIÈRE, à demi-voix.

Votre cousine... elle!...

FLORESTAN, de même.

Oui, oui... la maîtresse à Virginie.

(Il sort par le fond.)

M. DE RAMIÈRE.

Elle! grand Dieu!...

* Alfred, Élise, madame Caridan, M. de Ramière, Edmond, Florestan.

ÉLISE.

Son père !...

ALFRED, gaîment, à part.

Elle part...

EDMOND.

Nous partirons ce soir, mon père!...

ENSEMBLE.

ALFRED.

Il faut partir! tendre et légère,
J'ai cru vraiment perdre son cœur;
Mais à Paris, bientôt, j'espère,
Je ne craindrai plus de malheur.

M. DE RAMIÈRE.

Quel jour affreux soudain m'éclaire!
Quel souvenir trouble mon cœur!
Elle a fait le malheur du père,
Le fils lui devra son malheur.

ÉLISE.

Quel jour affreux soudain m'éclaire!
Quel souvenir trouble mon cœur!
En le fuyant comme son père,
Je vois encor fuir le malheur.

EDMOND.

Quel sentiment involontaire
A tout-à-coup troublé mon cœur?
Pourquoi trembler devant mon père,
Puisqu'il ne veut que mon bonheur?

LA SOCIÉTÉ.

En ces beaux lieux le sort prospère
Amène encore un voyageur;
Comme le fils gardons le père,
Pour nous c'est un jour de bonheur.

(Le rideau tombe.)

ACTE SECOND.

Un salon décoré avec élégance; à droite et à gauche, au second plan, portes à deux battants, ouvrant sur d'autres pièces. Au fond, au milieu, une cheminée en marbre, au-dessus de laquelle est une glace sans tain, donnant sur un jardin. De chaque côté de la cheminée, petites portes. Au premier plan, à droite, table à ouvrage en acajou, à côté un fauteuil; sur la table, des papiers, des journaux. Sur le même plan, à gauche, une table carrée couverte d'un tapis vert tombant de tous côtés; sur la table, écritoire, etc.; un tapis dans le salon. Entrée du dehors par la gauche.

SCÈNE I.

FLORESTAN, seul; ensuite UN DOMESTIQUE.

(Florestan sort mystérieusement par la porte du fond à gauche, en costume de bal et en claque: il est pâle et défait, et s'avance lentement.

FLORESTAN.

Horrible nuit!... exécrable nuit!... ce n'est pas le tout d'être entré, il faut sortir!... Mais comment?... par où?... me voilà, pieds et poings liés, dans une véritable souricière!... (Montrant la porte de droite.) Ici, la chambre de ma cousine qui est chez elle... (Montrant la porte de gauche.) Là le grand salon!... et au bout, dans l'antichambre, deux grands laquais qui n'en bougent pas... (Montrant la porte de gauche au fond.) Par-là, le corridor qui va chez Virginie! ce n'est pas la peine d'y retourner... c'est assez d'une fois... c'est trop même... Mais qui diable se serait attendu...! Depuis notre retour de la campagne, il y a quinze jours, elle paraissait radoucie... vrai!... tout-à-fait gentille!... Je lui serre la main en passant... bien!... je lui dis des phrases risquées... bien!... et lundi encore je lui envoie un léger cadeau... deux paires de gants et une turquoise qu'elle a reçues!... très bien!... après quoi, je me dis : Il faut en finir! et pour ça je m'échappe hier soir du bal, où était ma cousine... Je rentre, mais plutôt que de monter à mon troisième, je m'arrête au premier, où Virginie attend sa maîtresse... Je me glisse par ce corridor jusqu'à sa chambre; j'avais les yeux en feu... le claque en tête... et l'air conquérant... je fredonnais déja : *La victoire est à nous!...* j'entre, et pas du tout... je trouve une femme furieuse, exaspérée... comme madame Dorval... dans une cinquantaine de pièces... qui s'arrache les cheveux, pleure et menace de crier au secours! Tout-à-coup, on sonne... ma cousine rentre... pas moyen de sortir... et la vertu de Virginie tient comme un roc!... c'est la Lucrèce du quartier d'Antin!... probablement, la seule... Si bien que je suis obligé de passer galamment la nuit au fond d'un corridor... entre deux portes... (Il tousse.) Je suis abîmé... je suis affaissé... je dois faire peur... je suis sûr que j'ai l'air atroce!...

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

C'est une chance peu commune!...
J'ai passé par tous les tourments
D'un amant en bonne fortune,
Sans en avoir les agréments!
C'est un horrible contre-temps!...
Cette nuit est un vrai supplice!
Abattu, défait, éreinté,
Passe encor pour le sacrifice...
Si j'avais eu l'indemnité!...

Mais je t'en fiche!... pas seulement une chiquenaude!... Ouf!... l'humidité me gagne!... Voyons pourtant... (Écoutant.) J'entends aller et venir, pas moyen... Ah!... Virginie m'a parlé d'une petite porte dans l'angle. (Il va à la porte du fond à droite.) Je crois que c'est là... fermé!...

(On entend un grand coup de sonnette.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?... (Il recule vers la table.) Si on me trouve seul ici avec ce costume... et cet air bête... (Un second coup de sonnette plus fort.) Ah! voilà une sonnette qui me fait un effet!...

LE DOMESTIQUE, en dehors, à gauche.

Mademoiselle Virginie!...

FLORESTAN.

Ciel!...

(Il se trouve près de la table et se baisse vivement.)

LE DOMESTIQUE, à la porte de gauche.

Mademoiselle Virginie! (Une femme de chambre paraît à la porte du fond à gauche.) Madame a sonné...

(Florestan se glisse sous la table, à l'entrée d'Élise.)

SCÈNE II.

FLORESTAN, caché; ÉLISE entre à droite; LES DOMESTIQUES.

ÉLISE, un bouquet et une lettre à la main.

Eh bien! vient-on, quand je sonne? A la femme de chambre.) Ah! mademoiselle, passez chez moi... préparez ma toilette... Allez!...

(La femme de chambre entre chez Élise.)

FLORESTAN, passant la tête.

O Virginie!...

ÉLISE, au domestique.

Qui a apporté cela?

LE DOMESTIQUE.

Ce bouquet, madame?...

ÉLISE, jetant le bouquet sur la table à gauche.

Eh non!... peu m'importe... (A part.) Un bouquet de lui! toujours lui!... cet homme me fera mourir...

LE DOMESTIQUE.

C'est M. Alfred...

ÉLISE, l'interrompant.

Bien!... bien!... Mais ce papier... cette lettre, qui vous l'a remise?...

LE DOMESTIQUE.

C'est un domestique que je n'ai jamais vu... il ne portait pas de livrée... il est parti sans attendre de réponse...

ÉLISE.

C'est singulier!... (Le domestique va pour sortir.) Restez. (Il s'arrête dans le fond. Elle continue.) Que signifie cette lettre... ce mystère?... (Lisant.) « Un ancien ami vous demande avec instance « un moment d'entretien secret... ce matin « même; ne le refusez pas... il a droit à votre « pitié. » (S'arrêtant.) Et pas de signature!... Aujourd'hui... cela est impossible... le jour de ma fête... j'ai du monde à dîner... quel ennui!... (Regardant la lettre.) A ma pitié!... Allons! cela me portera bonheur... et j'en ai besoin... Benoît...

LE DOMESTIQUE.

Madame...

ÉLISE.

Écoutez-moi... On viendra sans doute pour avoir une réponse... vous introduirez chez moi... (montrant la petite porte de droite.) par ici... vous frapperez d'abord... Eh! mais, j'entends une voiture.

LE DOMESTIQUE, regardant à travers la glace.

C'est un tilbury... M. Edmond descend, un bouquet à la main.

ÉLISE.

Edmond!...

FLORESTAN fait un mouvement pour se lever.

Je rentre dans le corridor...

(Le domestique descend en scène; il se cache de nouveau.)

ÉLISE, au domestique.

Allez donc... dites que je n'y suis pas. (Il sort.) Oh! non!... je ne dois pas, je ne veux plus les recevoir ni l'un ni l'autre... Du courage!... Pauvre Edmond!... un bouquet... et celui-ci... (Courant prendre celui qui est sur la table.) Toujours trembler... toujours tromper... que cela fait mal... quand on aime!...

FLORESTAN, passant la tête.

J'étouffe!...

EDMOND, en dehors.

Eh!... si fait!... si fait!... c'est convenu.

ÉLISE, levant le tapis qui couvre la table, et jetant dessous le bouquet qu'elle tient, en regardant entrer Edmond.

Ah!

(Florestan reçoit le bouquet au nez. Le tapis retombe.)

SCÈNE III.

FLORESTAN, caché; EDMOND, ÉLISE.

(Edmond est en négligé élégant. Il a une tournure plus dégagée, mais il a l'air inquiet et paraît aussi fatigué.)

EDMOND, un bouquet à la main.

Pardon, madame la baronne!... J'ai forcé la consigne...

ÉLISE, d'un ton à moitié sévère.

Mais savez-vous que je pourrais me fâcher?...

EDMOND.

Eh! non, de grace... je vous en prie... je suis si malheureux!... Il ne manquerait plus que cela!...

ÉLISE.

O ciel!... qu'avez-vous donc?... En effet, cet air abattu...

EDMOND.

Rien!... oh! rien... un peu souffrant!...

ÉLISE.

En ce cas, pourquoi sortir?...

EDMOND.

Pour vous voir, Élise... Et puis, ce bouquet... que vous deviez recevoir de moi... le premier!... Je suis le premier, n'est-ce pas?...

ÉLISE, prenant le bouquet.

Sans doute!... il est fort bien... et composé avec un goût!...

EDMOND.

Vous trouvez?...

FLORESTAN, sortant doucement de dessous la table.

Je suis rompu!...

(Il sort par la porte à gauche du fond.)

EDMOND.

Et vous le porterez ce soir, pas celui d'un autre?... Vous me l'avez promis!...

ÉLISE, très tendrement.

Je tiendrai ma parole... (La porte par laquelle Florestan vient de sortir retombe; elle jette un cri.) Ah!

EDMOND.

Qu'est-ce donc?

ÉLISE.

Pardon!... cette porte... ce n'est rien... (Portant son bouquet sur la cheminée, et avec beaucoup d'affection.) Mais vous, mon ami, qu'aviez-vous, hier, au bal? cet air chagrin... A peine avez-vous paru à la danse?...

EDMOND.

Oui, c'est vrai... vous étiez invitée par M. Alfred... cela m'a donné de l'humeur... J'allais partir, lorsque je l'ai vu passer au jeu... je l'ai rejoint... et là, malgré ses sermons, car il prétend m'en faire, j'ai joué contre lui... il jetait l'or sur la table avec un air d'indifférence qui me mettait en fureur... de l'or, je n'en avais plus... mais je jouais sur parole...

ÉLISE.

Imprudent!...

EDMOND.

Air des Scythes.

Oui, madame, au jeu que j'abhorre,
Loin du salon je retenais ses pas...
Je perdais... je jouais encore,
Du moins, madame, il ne vous parlait pas.
J'en étais sûr, il ne vous parlait pas.
Il restait là!... j'y mettais du courage!...
Lorsqu'il croyait au bal vous engager...
J'aurais voulu perdre encor davantage,
Exprès... pour le faire enrager,
Perdre toujours pour le faire enrager!
Oui, toujours... pour le faire enrager!

ÉLISE, lui prenant la main.

Vous tourmenter ainsi, enfant... et ce n'est pas la première fois... cette dissipation...

EDMOND.

Quoi!... vous vous plaignez de me voir briller, comme tous ces jeunes gens qui m'entourent... comme ce M. Alfred!... enfant!... oui, je l'étais... l'étude m'a fait perdre mon temps... sans cela, vous m'aimeriez peut-être.

ÉLISE.

Ingrat!... vous m'aimez donc, vous? Quand, dernièrement encore... (Baissant la voix.) Cette orgie, ou mêlé à des étourdis...

EDMOND.

Grand Dieu! vous savez...

ÉLISE.

Je sais tout...

EDMOND.

Et quel est donc l'infâme qui vous a dit...? pardon, pardon... je n'ose lever les yeux... et pourtant mon excuse est là... je n'ai jamais aimé que vous, vous seule... brûlé d'un amour que l'espérance irrite, sans que le bonheur cesse de s'éloigner... que sais-je? mes sens, ma raison égarée... Ah! vous ne me pardonnerez jamais...

ÉLISE, lui tendant la main.

Puisque je vous aime encore!... Ah!... vous n'en doutez plus!...

EDMOND, la baisant avec transport.

Élise!... cependant, ces assiduités de M. Alfred... son air impérieux!...

ÉLISE.

Encore!... mais, ne vous l'ai-je pas dit? des relations de famille... les biens de mon mari, et ma fortune, qu'il dirige avec talent... pour peu de temps encore... oui, je le dois... il le faut... (A part.) Ah!... si je m'en croyais...

EDMOND.

Si vous aviez entendu avec quelle insolence il nous disait hier encore: « Si une femme « m'oubliait pour un autre, je me vengerais « d'elle en la perdant... quant à mon rival, je « le tuerais!... »

ÉLISE, vivement.

Il a dit cela?... (A part.) Il le tuerait!...

EDMOND.

Un fat sans délicatesse... qui se joue de l'honneur des femmes... du nôtre quelquefois... aussi ce matin j'étais au supplice... l'idée seule d'être son débiteur...

ÉLISE.

Mais pourquoi ne pas vous être adressé à vos amis... à?...

EDMOND, l'interrompant.

Élise!... j'ai voulu tout avouer à la seule personne de qui je puisse recevoir, à mon père!... je n'en ai pas eu le courage...

ÉLISE, émue.

Votre père!... il est donc bien sévère?...

EDMOND.

Oh! non... ses quarante ans n'en ont pas fait un maître pour moi... c'est un ami qui a mes goûts... qui sourit à mes plaisirs... Si vous saviez... sans aveu, sans confidence de ma part, il a triplé ma pension! cela ne suffit pas encore... je fais des dettes!... eh le moyen de m'en tirer?... je ne savais que dire... je n'osais regarder mon père en face... Eh bien! hier soir, en rentrant, j'ai trouvé sur ma table tous mes mémoires acquittés...

ÉLISE.

Ah!... c'est bien... (Avec embarras.) Et vous ne lui avez jamais parlé de moi?...

EDMOND.

Jamais... et c'est ce que je ne puis me pardonner... Lui cacher mes secrets... mon amour... un amour dont je suis fier!... non,

cela ne peut durer ainsi... non, Élise, j'ai formé un projet... il le saura... mais d'abord, vous devez l'approuver.

ÉLISE.

Quel projet?... que voulez-vous dire?...

EDMOND.

Il va décider de mon sort et du vôtre... écoutez-moi...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Alfred de Luzzi...

EDMOND, passant à droite, à part.

Toujours lui! eh! quelle honte!... les cent louis que je lui dois...

SCÈNE IV.

ALFRED, ÉLISE, EDMOND.

ALFRED, entrant vivement.

Ah! madame la baronne, je vous demande pardon si... (Apercevant Edmond.) M. Edmond! c'est singulier!... à Paris comme à la campagne, monsieur est toujours là, quand j'arrive.

EDMOND.

C'est que vous arrivez toujours là, quand j'y suis.

ALFRED.

Monsieur est heureux de vous trouver chez vous, madame, car, depuis quelque temps, je n'ai jamais ce bonheur.

EDMOND, bas à Élise.

Renvoyez-le... il faut que je vous parle... il le faut absolument!...

(Il redescend à droite.)

ÉLISE.

Monsieur Alfred, je ne m'attendais pas ce matin...

ALFRED.

Pardon, madame... je voulais savoir si ce que je vous ai envoyé...

ÉLISE, vivement.

Oui, oui... je l'ai reçu... je vous remercie.

ALFRED, se rapprochant, bas à Élise.

Et avec ce bouquet... parmi les fleurs... un billet, vous l'avez lu?

ÉLISE, regardant la table.

Un billet!...

ALFRED, à Edmond, qui vient à eux.

Ah! monsieur Edmond, j'ai des reproches à vous faire... Que diable!... nous sommes gens à nous revoir... c'est un plaisir que nous avons souvent, comme vous voyez...

EDMOND, à part.

Trop souvent!...

ALFRED.

Eh bien!... vous me traitez comme un inconnu... oui... je vous ai gagné cette nuit cent misérables louis... il n'y a pas de mal... mais ce qui n'est pas bien, c'est de m'avoir envoyé ce matin mon argent... comme si je ne pouvais pas attendre...

EDMOND, regardant Élise.

Votre argent, monsieur...

ALFRED.

Sans doute... à mon réveil, votre domestique, la livrée de votre père...

ÉLISE, à part.

Ah! je comprends...

EDMOND, à part.

Mon père...

ALFRED.

Je ne vous en veux pas pour cela... mais il fallait me traiter en ami... car je suis votre ami!... (Bas à Élise.) Renvoyez-le donc...

EDMOND.

Vous êtes trop bon! (Bas à Élise.) Un mot... un seul mot...

ÉLISE, avec embarras.

Pardon, messieurs... je ne vous attendais qu'à l'heure du dîner...

EDMOND, à part.

Voilà qui est clair... je ne partirai pas le premier.

ALFRED, à part.

Je ne sais s'il comprendra, le petit... je reste.

ÉLISE.

Il faut que je passe chez moi... à ma toilette... (On entend frapper à la petite porte à droite.—Étonnée.) Ah!...

EDMOND.

On a frappé.

ALFRED, indiquant la porte.

Oui... à cette petite porte.

ÉLISE, vivement.

C'est bien! c'est bien! je sais ce que c'est... une lettre que j'ai reçue... un rendez-vous qu'on m'a demandé.

EDMOND.

Un rendez-vous?

ALFRED.

Vous l'avez accordé?

ÉLISE.

On implorait ma pitié...

(On frappe de nouveau.)

ALFRED.

A la bonne heure! je sors, madame. (A part.) Mais je ne m'éloigne pas.

EDMOND, bas.

Je sors, mais bientôt... (A part, regardant la petite porte.) Par-là, aussi!...

ALFRED et EDMOND.

AIR de la Tentation.

Éloignons-nous par prudence;
D'ici feignons de sortir...
Et ce mystère, je pense,
Je saurai le découvrir.

ALFRED, observant Élise.

Quel trouble agite son ame!

EDMOND.

Pour qui donc ce rendez-vous?

ALFRED.

Nous sortons !... adieu, madame...
Eh bien !...

EDMOND, le faisant passer le premier.

De grace, après vous !...

ENSEMBLE.

ÉLISE, à part.

Cachons bien en leur présence
L'effroi qui vient me saisir !...
Quel état !... quelle souffrance !
Ah ! vivre ainsi... c'est mourir !...

EDMOND et ALFRED.

Éloignons-nous par prudence ! etc.

(Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

ÉLISE, M. DE RAMIÈRE.

ÉLISE, seule.

Ah !... ce billet !...

(Elle pousse la table et ramasse le bouquet qu'elle avait jeté dessous.)

LE DOMESTIQUE, ouvrant la petite porte.

Ici, monsieur !...

(M. de Ramière entre, et regarde vers le fond.)

ÉLISE, jetant le bouquet sur la table.

Ciel !... vous !... (Au domestique.) Sortez ! sortez !...

M. DE RAMIÈRE, à part.

Oh ! c'était sa voix !...

ÉLISE.

Vous ! vous, monsieur... qui venez chez moi en suppliant ?..

M. DE RAMIÈRE.

Et comment voulez-vous qu'y paraisse un père qui vient vous redemander son fils ?...

ÉLISE.

Monsieur le comte...

M. DE RAMIÈRE

Voilà ce qui m'amène, madame... et sans cela, vous le pensez bien, je n'aurais jamais fait cette démarche... jamais je n'aurais recherché une vue, une parole... qui devait réveiller tant de souvenirs... rouvrir tant de blessures !...

ÉLISE.

Ah ! je vous crois !...

M. DE RAMIÈRE

Edmond était ici... à l'instant !... il y était... car c'est ici qu'il vient... qu'il s'égare, qu'il se perd... rendez-le-moi...

ÉLISE.

Quel langage !... suis-je donc placée si bas dans votre opinion, que vous m'accabliez de votre mépris !... Suis-je une femme perdue... pour qu'un père vienne lui-même, chez moi, me demander impérieusement de lui rendre son fils !...

M. DE RAMIÈRE.

Mais cet outrage, si c'en est un... ne pouviez-vous le prévenir ?... enchaîner mon fils à vos pieds !... vous n'avez donc pas craint que son père indigné vînt vous rappeler !...

ÉLISE.

Grace, grace, monsieur !... lorsque je l'ai vu pour la première fois, je ne vous connaissais pas... et plus tard, quand vous m'êtes apparu... quand il vous a nommé... Oh ! j'ai tremblé... j'ai frémi... le passé s'est dressé devant moi... horrible... sanglant !... J'ai voulu fuir et le père qui me rappelait tant de malheurs, et le fils qui peut-être m'en apportait de nouveaux... Mais Edmond était sur mes pas... il me poursuivait de son amour, il m'en accablait... et peut-être ne pouvais-je lui refuser... une amitié dont le nom qu'il porte me faisait un devoir...

M. DE RAMIÈRE.

De l'amitié !... oui... je la connais cette funeste amitié, qui exalte, qui trompe, qui tue...

ÉLISE.

Monsieur !...

M. DE RAMIÈRE, avec une émotion concentrée.

Écoutez-moi, Élise !.., j'ai été bien malheureux... je le suis encore... tous mes maux sont votre ouvrage... je ne viens pas vous les rappeler... me les rappeler à moi-même... non, grace au ciel ! je suis calme... je veux l'être... Mais de ces biens, qui durent charmer ma vie, jeune encore... un seul m'est resté... qui me consolait au moins de la perte des autres... c'est mon fils... pour qui j'ai vécu... par qui j'étais heureux... et ce dernier espoir, cet unique bien, vous venez encore me le ravir !...

ÉLISE.

Grand Dieu !... mais je vous jure...

M. DE RAMIÈRE.

Il vous aime ! et vous-même... (Mouvement d'Élise.) Oui, vous l'aimez... d'amitié, d'amour... peu m'importe !... En faut-il davantage pour égarer cette jeune tête... pour irriter le feu qui le dévore ?... et déja, voyez... il abandonne cette carrière que j'avais ouverte pour lui... je n'ai plus sa confiance comme autrefois... quand tous ses secrets s'épanchaient dans mon sein... Ah ! cela ne pouvait durer ainsi... je le savais bien... mes yeux se fermaient d'avance sur des fautes que l'âge amène et justifie... Une première folie, disais-je ; mais non, c'est un premier amour, un amour délirant qui l'a arraché de mes bras pour le jeter à vos pieds... et les poisons dont vous l'enivrez...

ÉLISE, avec dignité.

Comte de Ramière !...

M. DE RAMIÈRE.

Ah ! pardon ! le malheur m'a rendu injuste... Vous êtes coquette, légère... mais votre cœur était pur... Et ces vertus que je respectais... que je dois, que je veux respecter encore en

vous, voilà ce qui vous livre le cœur de mon Edmond !... ce cœur de jeune homme que le bonheur me rendrait peut-être... Mais non ! il vous aime de toutes les forces d'une passion que l'espoir, que le malheur ne fait qu'irriter... Il vous aime comme un fou... comme un insensé... comme je vous aimais... Il y a quatre ans... c'était hier !... l'âge ne m'excusait pas, alors... et pourtant, là... toujours là !... j'oubliais les devoirs qui m'étaient imposés, pour vivre à vos genoux... pour m'enivrer de vos regards, de vos paroles... pour moi, plus d'amis... plus de fils, plus de patrie !... vous étiez si belle, et vous laissiez tomber dans mon cœur tant d'espérances !... Vous le rappelez-vous ? j'étais fier, j'étais heureux, je n'avais plus que vingt ans... Quel beau jour !... quel beau rève !... et le lendemain, du sang !...

ÉLISE, poussant un cri.

Ah !

M. DE RAMIÈRE.

Pitié pour mon fils !... ne le conduisez pas à cet affreux réveil ; brisez une chaîne où le bonheur est impossible.

ÉLISE, vivement.

Et si je l'aimais !... si cet amour était mon supplice... s'il expiait...

M. DE RAMIÈRE.

Mais moi aussi, vous m'aimiez ! j'avais vos serments... vous deviez, vous pouviez être à moi !... vous me l'aviez juré... vous ne vous en souvenez donc plus ?... Et pourtant un caprice de femme a tout changé... Votre perfidie m'a donné un rival... que j'ai combattu, que j'ai blessé !... vous étiez bien jeune encore, vous étiez un enfant... je le sais... Mais quatre ans de plus... qu'est-ce donc ? et vous croyez que moi, qui dois veiller au bonheur de mon fils, à son avenir que je faisais si beau !... je consentirais...?

ÉLISE.

Ah ! que vous vous vengez cruellement ! vous ne savez pas... Mais parlez... ordonnez... monsieur le comte... que voulez-vous de moi ?

M. DE RAMIÈRE.

Ce que je veux !... ne soyez pas sans pitié... cédez à mes prières !... servez-vous de votre empire pour arracher de son cœur l'amour qui le consume ... un espoir insensé... rendez-moi mon bien... ma vie... mon fils !...

ÉLISE.

Eh ! croyez-vous qu'il soit en mon pouvoir ?...

(Se reprenant.)

AIR de Teniers.

Mais, oui, monsieur, oui, j'en fais la promesse,
Ces nœuds si chers, c'est moi qui les romprai !
Lui-même ici, je l'attends...

M. DE RAMIÈRE.

Ma tendresse
Compte sur vous !...

ÉLISE.

Je vous obéirai. .
Et si jadis, trop fière de mes charmes,
J'ai déchiré ce cœur tendre et jaloux...
Soyez content ! j'en atteste mes larmes,
Ah ! désormais je suis quitte avec vous.

M. DE RAMIÈRE.

Qu'avez-vous ?... ô ciel !...

ÉLISE.

Eh ! que vous importe !... cette douleur... ces larmes... vous ne les voyez pas !... vous ne sauriez comprendre...

M. DE RAMIÈRE.

Votre douleur !... et la mienne ?... en avez-vous eu pitié ? l'avez-vous oublié, ce désespoir d'un malheureux qui vous adorait, et qui aujourd'hui même en vous retrouvant...? (Revenant à lui.) Ah ! je me croyais plus de calme et de courage !... adieu, madame... adieu... je vous reverrai encore une fois... ici, bientôt... pour savoir mon sort... car je ne m'éloigne pas... Ah ! vous me rendrez mon fils... Élise, à ce prix... j'oublie tout... je me tais... tout est pardonné...

ÉLISE.

Monsieur...

M. DE RAMIÈRE.

Adieu !... (Il s'arrête à la petite porte et se retourne, Élise est près de lui, et il lui dit avec beaucoup de douceur :) Mais rendez-le-moi !

(Il sort ; Élise fait un pas vers sa chambre et tombe dans un fauteuil près de la cheminée, en se cachant la figure avec son mouchoir.)

SCÈNE VI.

FLORESTAN, ALFRED, ÉLISE.

ALFRED, ouvrant la porte à gauche, sans entrer.

Je n'entends plus rien... je puis...

FLORESTAN, ouvrant la porte du fond à gauche.

Personne !... ma foi, au petit bonheur !... je me risque.

(Il descend vivement le théâtre et va tomber dans les bras d'Alfred, qui entre.)

ALFRED.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

(Élise étonnée les regarde.)

FLORESTAN.

Ça c'est un homme !... permettez !...

ALFRED, le retenant.

Un moment ! eh ! mais... c'est M. Florestan...

FLORESTAN.

Me voici pris *flagrante delicto*, comme on disait au collège Stanislas.

ALFRED.

Et en costume de bal, encore... il paraît que depuis hier...

FLORESTAN, lui mettant la main sur la bouche.

Chut !... pas un mot de plus !... (Élise se lève.) Entre hommes !... entre hommes !...

ALFRED.

Comment!... est-ce que?... (A part.) Ce serait un peu fort, par exemple!...

FLORESTAN.

Oui, c'est cela!... vous y êtes!... je vais me coucher... bonsoir...

(Il va pour sortir.)

ALFRED, le retenant.

Eh! non, restez!... je le veux...

ÉLISE, qui s'est avancée, et se trouve entre eux.

Et moi aussi*...

FLORESTAN, à part.

Ciel!... ma cousine... ça devient perplexe.

ALFRED, d'un air piqué.

Pardon, madame, je me retire... si c'est un mystère...

ÉLISE.

C'en est un sans doute, pour moi du moins... et monsieur Florestan va m'apprendre ce que signifie sa présence chez moi, cette nuit...

FLORESTAN.

Oh!... cela signifie... (Légèrement.) Une bagatelle... une bêtise... tout ce qu'il y a de plus bête au monde... (A part.) Ils ne savent pas jusqu'à quel point c'est vrai.

ALFRED.

Bête, je ne dis pas... mais, n'importe : c'est une conduite fort équivoque.

FLORESTAN.

Pas le moindrement...

ALFRED.

Laissez donc!...

FLORESTAN.

Quand je vous assure... Mais parbleu! je suis trop aimable de vous écouter... Je n'ai pas de compte à vous rendre.

ALFRED.

Eh! mais... vous le prenez bien haut, mon cher!...

FLORESTAN.

Je le prends de ma hauteur naturelle, mon cher!...

ÉLISE.

Messieurs!... en effet, cela ne regarde que moi... (à demi-voix à Alfred.) que moi, monsieur... et je vous dispense d'un intérêt qui me fatigue à la fin...

ALFRED, de même.

A la bonne heure... nous commençons à nous entendre...

ÉLISE.

Répondez-moi, Florestan... que faisiez-vous ici?...

FLORESTAN, à part.

O malheureuse fille!...

ALFRED, allant pour sortir en souriant.

Ma présence, peut-être. .

ÉLISE.

Non!... demeurez... (A Florestan.) Voyons... répondez...

* Florestan, Élise, Alfred.

FLORESTAN.

Puisqu'il le faut... puisqu'il n'y a pas moyen de sortir de la souricière... où ma passion désordonnée... je vous dirai, ma cousine... mais à vous seule...

(Il s'éloigne d'Alfred, qui a pris un journal et le lit.)

ÉLISE.

Parlez!... saurai-je enfin?...

FLORESTAN, à mi-voix.

Tout, ma cousine... si vous savez deviner...

ÉLISE.

Parlez clairement... je n'aime pas les énigmes...

FLORESTAN, à part.

Je suis sur une braise effrayante!...

ÉLISE.

Eh bien! monsieur?...

FLORESTAN, toujours à mi-voix.

Eh bien! ma cousine... puisqu'il faut vous l'avouer... c'est une erreur... c'est-à-dire, non!... une imprudence!... une simple imprudence d'un jeune homme... sensible... (soupirant.) trop peut-être... et qui a la faiblesse d'aimer... d'idolâtrer un sexe!... dans lequel est comprise une femme de chambre...

AIR de la Sentinelle.

L'astre des nuits dans son paisible éclat...
D'un corridor vient m'éclairer l'entrée!
Aventureux, mais toujours délicat,
J'ouvre en tremblant une porte vitrée...
Une soubrette aux farouches appas
M'a fait passer la nuit la plus horrible!
(Bas.)
Voilà tout!... je le dis bien bas,
Et si vous ne comprenez pas,
Être plus clair m'est impossible,
Tout-à-fait impossible!...

ÉLISE, regardant la porte du fond à gauche.

Il suffit, monsieur!...

(Elle sonne, et va prendre une bourse dans un coffre sur la cheminée.)

FLORESTAN, à part.

Ma foi, tant pis!... il n'y avait pas moyen...

ALFRED.

Qu'est-ce donc?

FLORESTAN, à Élise.

Mais je vous jure, ma cousine, que ma délicatesse...

(Le domestique paraît.)

ÉLISE, au domestique.

Benoît... approchez... Tenez, vous allez remettre cette bourse à Mlle Virginie... Dites-lui de sortir de chez moi sur-le-champ...

FLORESTAN, immobile.

Bah!

ALFRED.

Comment!... il se pourrait?... Virginie!... Ah! ah! ah! ah! pauvre garçon!... (Il s'approche pour prendre la main d'Élise, qui la retire vivement.) A bientôt... (Regardant Florestan.) Ah! ah! ah!

désolé, mon cher... Ah! la plaisanterie est délicieuse!...

FLORESTAN, riant de force.

Ah! ah! ah!... oui, délicieuse!... (Alfred sort.) Le diable t'emporte, va!...

SCÈNE VII.

FLORESTAN, ÉLISE, M. DE RAMIÈRE.

ÉLISE, regardant sortir Alfred.

Quelle insolence!... Ah! j'aurai du courage... et dussé-je me perdre...!

FLORESTAN.

Mais, ma cousine...

ÉLISE.

C'est bien!... je ne vous en veux pas, à vous.

FLORESTAN.

Permettez... c'est que chasser Virginie, c'est abominable... c'est absurde... c'est le comble de l'injustice!... Ce n'est pas la vertu qui lui manque... au contraire... l'infortunée n'en a que trop.

ÉLISE.

Ah! de grace, laissez-moi...

(Effet d'orchestre pendant toute cette scène. M. de Ramière entre vivement par la petite porte dérobée.)

M. DE RAMIÈRE.

Madame!... mon fils!... c'est lui!... c'est Edmond!...

FLORESTAN.

M. de Ramière!... d'où sort-il?

ÉLISE.

Comment?...

M. DE RAMIÈRE.

Je quittais votre hôtel... et je n'ai eu que le temps de rentrer précipitamment... pour ne pas le rencontrer... il me suit!... il est sur mes pas!... vous savez ce que vous m'avez promis?...

ÉLISE.

Oui, monsieur... oui!... retirez-vous...

FLORESTAN.

Non, ma cousine... pas avant que le sort de Virginie...

ÉLISE.

Je n'y changerai rien... elle partira!...

(Elle monte à la petite porte de droite.)

M. DE RAMIÈRE.

Venez, monsieur...

FLORESTAN, à demi-voix, à part.

Ah! c'est affreux!... être si cruelle pour les autres, quand elle-même...!

M. DE RAMIÈRE, qui l'écoute.

Plaît-il?

FLORESTAN, de même.

Mais je reviendrai... je lui montrerai ce billet de M. Alfred; billet doux, qui était dans le bouquet qu'elle m'a jeté au nez... et il faudra bien...

M. DE RAMIÈRE, à part.

Que dit-il?... Un billet de M. Alfred!...

ÉLISE, revenant entre eux.

Le voici... Ah! sortez... sortez!...

FLORESTAN.

A ce soir, inflexible cousine...

(Il sort par la gauche.)

M. DE RAMIÈRE, suivant Florestan.

Je ne le quitte pas...

(Edmond paraît à l'instant même, et l'orchestre s'arrête brusquement.)

SCÈNE VIII.

ÉLISE, EDMOND.

EDMOND.

Vous êtes seule?...

ÉLISE.

Vous voyez...

EDMOND.

Pardon... c'est qu'il m'a semblé que quelqu'un montait précipitamment devant moi...

ÉLISE.

En effet!... vous ne vous trompiez pas... quelqu'un qui sort d'ici...

EDMOND.

Ah! mon Dieu!... ce trouble!... eh! qui donc?

ÉLISE.

Votre père!...

EDMOND.

Mon père chez vous!... il vous a vue?... Ah! tant mieux!...

ÉLISE.

Tant mieux!...

EDMOND.

Eh! oui, sans doute!... il vous a vue! il vous connaît... vous, si bonne!... si belle!... Il me semble qu'à présent j'aurai plus de courage pour lui avouer mon amour... mes projets, mes espérances...

ÉLISE.

Malheureux!... ah! gardez-vous-en bien.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?... Il vous parlait de moi...

ÉLISE.

Oui, de vous... qu'il venait me redemander... de vous, qu'il veut me forcer à désespérer, à bannir de chez moi... à ne revoir jamais...

EDMOND, comme accablé.

Ah! il veut vous forcer!... et vous avez répondu?...

ÉLISE.

J'ai promis d'obéir!...

EDMOND.

Élise!... vous avez promis?... (Souriant.) Oh! non, n'est-ce pas?... vous, me bannir!... me chasser!... c'est impossible...

ÉLISE.

Edmond!... il suppliait... il ordonnait!...

EDMOND.

Il ordonnait!... et vous ne lui avez donc pas dit que je vous aimais... que cet amour est mon bonheur... ma vie!... que vous perdre, c'est mourir!... vous ne lui avez donc pas... mais non, non!... vous n'avez rien dit!... votre ame est restée froide... muette!... elle n'a pas eu un regret, une prière pour l'émouvoir... Me chasser!... ah! madame...

ÉLISE.

Edmond!... Edmond!... remettez-vous, du courage... et sur-tout ne soyez pas injuste comme votre père!...

EDMOND.

Injuste! oh oui, il l'est!... Me traiter comme un esclave, comme un enfant!... Mais vous, Élise... vous ne répondez pas... vous détournez les yeux... mais non, vous ne m'avez jamais aimé... vous me trompiez.

ÉLISE.

Ah! vous ne le croyez pas .. Edmond... vous le savez bien!... je ne rougis pas de l'avouer... Du jour que je vous vis chez votre tante, je ne sais ce qui se passa en moi... Votre franchise, votre âge si proche du mien... ces souvenirs si doux qui vous ramenaient à mes pieds... tout en vous éveillait dans mon cœur... ce sentiment que je n'avais pas encore éprouvé... j'aimais... oui, j'aimais pour la première fois, comme vous... ah! pourquoi vous éloignait-on du monde?... Pourquoi veniez-vous si tard dans ce château? si tard...

EDMOND.

Madame...

ÉLISE.

Depuis ce jour... ah!... j'en atteste le ciel... mes larmes... votre respect, Edmond!... depuis ce jour! c'est vous que j'ai aimé... vous seul... comme un ami... comme un frère! Jugez donc du désespoir que j'ai renfermé là... quand votre père est venu vous réclamer... me reprocher de vous avoir perdu!... Edmond!... Edmond... vous me justifierez?

EDMOND.

Élise...

ÉLISE, très émue.

AIR : Dans un vieux château de l'Andalousie.

Pour vous, oui, pour vous j'aurai du courage...
Ce que j'ai promis... je dois le tenir!
Entre vous et moi, ce cœur qu'on outrage,
N'a pas balancé... dussé-je en mourir!...
Cherchez le bonheur près de votre père,
Vivez pour lui seul!... oubliez, hélas!...
Que je vous aimais... que je vous fus chère,
Ingrat!... mais du moins ne m'accusez pas!

EDMOND.

Eh bien! mon sort est décidé... Toujours seul, triste, jaloux... c'est un supplice que je ne puis supporter plus long-temps... non, je ne puis vivre ainsi... Élise, vous serez à moi... vous serez ma femme.

ÉLISE.

Moi! mais vous n'y pensez pas!...

EDMOND.

Oui, c'est là mon projet... ma résolution... que je voulais vous apprendre... que je dirai à mon père...

ÉLISE.

Oh! taisez-vous!

EDMOND.

Puisque vous m'aimez... puisque mes vœux sont les vôtres... regardez-moi donc, Élise... mon amie, ma femme... à moi, à moi!... Ah! si vous saviez!... depuis que cette idée est entrée dans mon cœur... je ne me contiens pas de joie... j'en suis fou!... Vous consentez! n'est-ce pas vous consentez? dites un mot... un seul...

ÉLISE.

Oh non!... ne parlez pas ainsi... il ne m'est plus permis... Ah! laissez-moi mon courage! vous ne savez pas ce qu'il y a là de regrets!... et le monde injuste pour moi... votre père lui-même...

EDMOND.

Eh!... que m'importe le monde!... et mon père... s'il était assez cruel... Oh! parlez, Élise!... consentez... et, pour être à vous, je braverai tout!... oui, tout!... fût-ce mon père lui-même. (Il aperçoit son père, qui est entré par la gauche et qui a entendu les derniers mots.) Ah!...

(M. de Ramière regarde Élise, qui baisse les yeux... et lui montre son fils qu'elle n'a pu décider... Elle sort à gauche lentement sur ce geste et se retourne avant de sortir.)

SCÈNE IX.

M. DE RAMIÈRE, EDMOND.

M. DE RAMIÈRE.

Tout, Edmond!... fût-ce ton père lui-même. (S'approchant de lui, et très tendrement.) Ton père!... (Edmond lui saisit la main sans le regarder.) tu n'oses le regarder! tu crains de rougir devant lui...

EDMOND.

Rougir!... oh! non... jamais!...

M. DE RAMIÈRE.

Je n'ai donc plus ta confiance?...

EDMOND.

Si fait!... j'allais sortir, mon père, pour t'apprendre... t'apprendre...

M. DE RAMIÈRE.

Quoi donc?... m'apprendre?... achève!...

EDMOND, avec détermination.

Eh bien!... que j'aime madame d'Offely... que j'en suis aimé... et qu'enfin... je veux, je veux l'épouser...

M. DE RAMIÈRE, avec force.

L'épouser... elle y consent! mais toi, Edmond... as-tu pensé que ton père consentirait?...

EDMOND.

A mon bonheur?... oui, mon père, oui, je l'ai pensé... Tu n'as jamais été un maître pour moi; mais l'ami le plus tendre.

M. DE RAMIÈRE.

Oui, Edmond!... tu dis vrai!... j'ai toujours été ton ami... Resté seul, bien jeune encore... je jurai de vivre pour toi... pour toi seul... je te consacrai tous mes instants... Élevé près de moi... sous mes yeux... je préférais à l'éclat, aux plaisirs du monde, ces jeux où je redevenais enfant pour les partager avec toi... Plus tard, je suivais avec orgueil tes progrès que j'avais préparés moi-même... tes triomphes qui étaient mon ouvrage!... Je n'avais qu'une ambition, c'était d'assurer un avenir brillant à mon ami, à mon élève... à mon fils!... Cet avenir, c'était le mien... et jamais l'idée d'un autre mariage... si fait!... si fait!... une fois... une seule fois... il y a quatre ans!... ah! je croyais en avoir été assez puni...

EDMOND.

Mon père!...

M. DE RAMIÈRE.

Et quand je touche au but de tous mes vœux, de tous mes desirs... quand cette vie à laquelle j'ai rattaché la mienne, est si belle, si riche d'années et d'espérances... quand pour m'assurer ta confiance, j'ai tout sacrifié, tout... tu me quittes, tu m'abandonnes!... tu me laisses là... seul... seul au monde... tu renonces à tes travaux, à ton état, pour te mêler à ces oisifs dont tu as pris et le luxe et les travers!... Je vois se flétrir, tomber une à une toutes ces qualités que j'avais mises dans ton cœur... tu rougis devant moi... tu te caches... et je paie à ton insu tes fautes, que d'autres m'ont révélées!... et je suis réduit à venir chercher tes secrets aux pieds d'une coquette... à l'amour, aux piéges de laquelle peut-être, toi enfant, tu veux que je livre ton avenir... ta vie tout entière... Non, non... je mourrai de ton ingratitude... mais ton malheur... je n'y consentirai jamais!...

EDMOND, d'un ton très caressant.

Mon père!... mon père!... je n'ai rien oublié... rien de ce que je te dois... mais en ce moment n'es-tu pas injuste pour moi?... pour toi-même et pour elle aussi!... Oh!... reviens à toi... ne me condamne pas... nous ne te quitterons plus... nous serons deux pour t'aimer.

M. DE RAMIÈRE.

Laisse-moi.

EDMOND.

Tu l'as vue, mon père... elle est si belle... et si tu savais que de bonté... que de vertus!...

M. DE RAMIÈRE.

Je la connais...

EDMOND.

Ah!...

M. DE RAMIÈRE.

Je la connais, te dis-je... tu ne sais pas ce que sa coquetterie peut causer de douleur et de larmes... apprends donc que moi aussi...

EDMOND.

Toi?...

M. DE RAMIÈRE, se reprenant.

Oui, moi... j'ai eu un ami qui l'aimait... qui se croyait aimé d'elle... il avait sa parole... et un rival également aimé... mais plus heureux... qui reçut un coup d'épée... et qu'elle épousa pour finir le roman.

EDMOND, étonné.

Ah! peut-être était-ce un étourdi, l'autre?

M. DE RAMIÈRE.

Non... un homme d'honneur... qui avait deux fois son âge.

EDMOND, légèrement.

Alors, c'est cela... elle ne pouvait l'aimer que comme un père... moi, je suis jeune... je serai trop heureux pour être jaloux...

M. DE RAMIÈRE.

Mais tu te crois donc seul?...

EDMOND.

Dans son cœur! assurément...

M. DE RAMIÈRE.

Tu le crois?... eh bien!... si elle te trahissait... si elle en aimait un autre?... si tu étais lâchement joué?...

EDMOND.

Oh non! c'est impossible!...

M. DE RAMIÈRE.

Impossible!... c'est un secret qui n'est pas à moi... que je devais respecter... je l'espérais... mais puisque c'est le moyen de te sauver... (lui remettant un papier.) tiens, lis...

EDMOND, le regardant.

Mon père!... un billet!... (Il va pour l'ouvrir, s'arrête et le froisse.)

M. DE RAMIÈRE.

Tu ne l'ouvres pas?...

EDMOND.

Je n'ose!... j'ai peur... (Regardant alternativement le billet et son père.) Élise!... d'où le tiens-tu donc... mon père?...

M. DE RAMIÈRE.

Que t'importe?...

EDMOND, l'ouvrant.

Un billet!...

M. DE RAMIÈRE, lui montrant la date.

De ce matin...

EDMOND.

Oui, oui... (Lisant.) « Ma chère Élise! » (S'interrompant.) Ah! ce n'est pas d'elle...

M. DE RAMIÈRE.

Poursuis donc...

EDMOND, lisant.

« Ma chère Élise, voilà mon bouquet... il « vous rappellera la promesse que vous m'a- « vez faite hier soir, au bal, de congédier no- « tre petit écolier... » (Il s'arrête, et regardant

son père.) « La promesse que vous m'avez « faite... »

M. DE RAMIÈRE.

L'écolier... c'est...

EDMOND, vivement.

Ah! passons... (Lisant.) « Je sais qu'il est « trop niais pour me donner des craintes ; « mais finissez-en... si vous voulez éviter un « éclat qui vous perdrait... »

M. DE RAMIÈRE.

Qui la perdrait!...

EDMOND, suffoqué.

« A ce prix, amour et discrétion... Alfred... » (S'efforçant de sourire.) Alfred!... oui... c'est bien cela!... elle avait promis... et sa discrétion... sa... (Il tombe en sanglotant dans les bras de son père.) Ah! mon père!...

M. DE RAMIÈRE.

Edmond!... mon ami... reviens à toi... c'est affreux!... infâme!... Je comprends ta douleur!... je l'ai connue... mais toi, tu m'as consolé... Viens!... viens, mon fils, je te reste!... je te consolerai. On vient!... sois homme, Edmond.

EDMOND.

Oui... oui; demande ta voiture... partons... mais dans un instant... Je ne puis... Ah! mon père!...

(Il tombe accablé dans un fauteuil.)

M. DE RAMIÈRE.

Tout de suite... mes gens sont là!...

(Il sort par la petite porte du fond à droite.)

SCÈNE X.

ALFRED, FLORESTAN, EDMOND.

(L'orchestre joue l'air : La belle nuit, la belle fête.)

FLORESTAN.

Certainement, je dîne ici... d'abord, parcequ'on y dîne très bien... et puis, c'est qu'il me faut une explication... (Cherchant sur lui.) Pourvu que je trouve ce maudit billet... Ah! tiens... Edmond.

ALFRED, entrant.

Ah! madame la baronne n'a pas encore paru...

EDMOND, se levant vivement, à lui.

C'est lui!...

(L'orchestre s'arrête.)

FLORESTAN.

Hein!... qu'est-ce que tu as?... Dieu! comme il est pâle!...

ALFRED.

Qui donc?... monsieur Edmond...

EDMOND, passant vivement à lui.

Que me voulez-vous, monsieur?...

ALFRED *.

Moi... enchanté de savoir de vos nouvelles...

EDMOND.

Vous êtes un insolent!...

ALFRED.

Monsieur!...

FLORESTAN.

Edmond... tu as tort... Edmond!...

EDMOND.

Oui, un insolent!... à qui, tout écolier que je suis, je pourrais bien donner une leçon.

FLORESTAN.

Ah çà... est-il crâne... est-il crâne!...

ALFRED, avec une froideur dédaigneuse.

Une leçon... soit, monsieur Edmond!... il y a long-temps que je desire en recevoir une de vous.

FLORESTAN.

Allons!... il se fait une affaire...

EDMOND, se rapprochant d'Alfred.

Votre heure... votre arme... le lieu?...

ALFRED.

Dix heures... l'épée... la porte d'Auteuil...

EDMOND.

J'y serai...

(Il s'éloigne d'un air de triomphe.)

FLORESTAN, à Edmond.

Prends garde... il est très fort...

EDMOND, apercevant son père, qui rentre.

Silence ** !...

M. DE RAMIÈRE, après les avoir tous observés, prenant la main de son fils, et bas.

L'heure?...

EDMOND.

Mon père!...

M. DE RAMIÈRE, même jeu.

L'heure? (Hésitation d'Edmond.) L'heure!

EDMOND.

Dix heures!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉLISE, parée.

(Un domestique paraît dans le fond, une serviette sur le bras. L'orchestre reprend jusqu'à la fin.)

ÉLISE.

Pardon, de grace... je me suis fait attendre.

(Elle jette un coup d'œil sur Edmond.)

ALFRED, légèrement.

Justement, madame la baronne, on vient vous annoncer que vous êtes servie...

ÉLISE ***.

Messieurs!... eh! mais... quel air d'inquiétude!... qu'est-ce donc?

ALFRED.

Rien, madame... rien.

* Alfred, Edmond, Florestan.

** Alfred, M. de Ramière, Edmond, Florestan.

*** Alfred, Élise, Florestan, M. de Ramière, Edmond.

FLORESTAN, bas à Élise.

Il faut que je vous parle, ma cousine. (Elle le regarde.) Après-dîner... les affaires avant tout.

(Il remonte.)

ALFRED, très gaîment.

Allons, du plaisir, de la gaîté... c'est encore un beau jour!

(Il offre la main à Élise.)

M. DE RAMIÈRE, à l'oreille d'Élise, au moment où elle se détourne pour sortir.

Un beau jour... un beau rêve!... et le lendemain, du sang!

ÉLISE, repoussant la main d'Alfred, et jetant un cri d'effroi.

Ah!

(Elle regarde avec inquiétude M. de Ramière et Edmond qu'il retient. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Un petit salon élégant. Au fond un divan, et au-dessus des tableaux deux fleurets suspendus. A gauche du divan, la porte d'entrée. Au second plan, à droite, porte de la chambre de Florestan. A gauche, une causeuse. Au premier plan, à droite, cheminée élégante. Une pendule; une boîte à cigarres, etc. Sur une chaise, au fond, une guitare; fauteuils, etc.

SCÈNE I.

FLORESTAN, ALEXIS.

(Au lever du rideau, on entend sonner fortement.)

FLORESTAN, de l'appartement à droite.

Mon domestique!... que diable, Alexis?... (On sonne plus fort.) Attendez donc!... Eh! mais, on attend!... mon domestique!... (Il paraît achevant de passer une grande robe de chambre à ramage; il a un bonnet grec, des pantoufles rouges et une chemise de couleur sans cravate.) Pourriez-vous me faire le plaisir de me dire où est mon domestique Alexis?... (On sonne plus fort.) Eh bien! oui... on y va... Ah! il ouvre... c'est bien heureux!... drôle, il est encore plus paresseux que moi... (Alexis paraît.) Fainéant!

ALEXIS, entrant par la porte du fond à gauche.

Mais, monsieur, je viens de faire des courses.

FLORESTAN.

Ce n'est pas ce que je vous demande : qui est-ce qui sonnait?

ALEXIS.

C'est Benoît, le domestique du premier, qui venait prévenir monsieur que madame la baronne l'attend ce matin de bonne heure.

FLORESTAN.

Ma cousine... ah! je sais... c'est pour cet imbécile de duel... Eh! dis-moi, es-tu allé là bas?...

ALEXIS.

Chez mademoiselle Virginie?... oui, monsieur, j'en arrive... c'est que c'est loin, rue Chapon, au sixième, où elle s'est retirée hier en sortant de chez madame la baronne.

FLORESTAN.

Pauvre ange, va!... Donne-moi un cigarre... Ayez donc de la vertu, pour demeurer au sixième... rue Chapon!...

ALEXIS, lui donnant un cigarre.

Elle est là, chez sa cousine... mademoiselle Croulebec, une demoiselle très comme il faut, et qui travaille dans les dentelles...

FLORESTAN.

Et Virginie?...

ALEXIS.

Elle se levait quand je suis entré...

FLORESTAN.

Hein!... tu es entré chez Virginie dans le simple appareil...?

ALEXIS.

En me voyant, elle a fondu en larmes...

FLORESTAN.

Je crois bien... elle fond toujours... C'est étonnant comme la femme pleure en général, et Virginie en particulier!

ALEXIS.

Je lui ai dit qu'à la prière de monsieur, madame la baronne consentait à la reprendre...

FLORESTAN.

Cette bonne cousine... elle a été d'un accommodant!... Ah çà, Virginie doit être bien heureuse?

ALEXIS.

Au contraire, monsieur... elle refuse.

FLORESTAN.

Comment! elle refuse donc toujours?

ALEXIS.

Elle prétend que monsieur l'a compromise...

FLORESTAN.

Compromise!... compromise... c'est-à-dire... (Se reprenant avec fatuité.) Eh bien! oui, je ne dis pas... je l'ai compromise... (A part.) Ne rougissons pas devant nos gens.

ALEXIS.

Qu'elle ne peut plus entrer en maison... qu'il n'y a plus qu'une personne à qui elle puisse demander asile... et que cette personne, c'est vous...

FLORESTAN.

Moi!... par exemple!... L'aimer, l'adorer, à la bonne heure... je suis même enchanté qu'elle compte sur moi... c'est bon signe... mais la recevoir... ici, chez moi?

ALEXIS, à part, l'observant.

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'il ne voudrait pas?

FLORESTAN.

Et tu ne lui as pas dit que c'était impossible?

ALEXIS.

Elle prétend que vous devez réparer...

FLORESTAN.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Hein!... que dis-tu?... la demande est nouvelle,
Je ne dois rien réparer... hélas! rien...
(A part.)
Quand on trouva la vertu casuelle,
Il faut payer les malheurs, c'est très bien. (*bis.*)
Mais par ses cris, ses soufflets, ses prières,
Lorsque j'ai vu mes efforts repoussés!...
Je rirais trop si je payais les verres
Que je n'ai pas cassés.

Mais elle ne viendra pas?

ALEXIS.

Si fait, monsieur!... ce matin...

FLORESTAN.

Dieu! que c'est bête, ces petites filles!... je serais allé rue Chapon, c'était bien plus simple... mais se risquer ici... où tout le monde la connaît... c'est d'un absurde! d'un stupide!... Occupe-toi du déjeuner.

ALEXIS.

Pour deux?...

FLORESTAN.

Hein!... Ah! oui... dame!... si elle vient, il faut bien qu'elle mange... ce cher amour.

ALEXIS, à part, avec joie.

Ah!... il la recevra... (Haut.) Qu'est-ce que monsieur prendra à son déjeuner?...

FLORESTAN.

Du racahout... pour moi, à cause de la poitrine... et pour Virginie, quelque chose de nourrissant... et de délicat : un bifteck aux pommes de terre... Donne-moi ma guitare.

ALEXIS.

Oui, monsieur...

(Il sort.)

FLORESTAN, seul, se jetant sur la causeuse à gauche.

Virginie!... chez moi... ici!... une femme!... C'est étonnant comme je deviens voluptueux!... (Se couchant.) J'ai l'air d'un pacha, excepté que j'aime les arts... et le vin de Bordeaux. (Il prend la guitare.) Le vin de Bordeaux sur-tout... (Il prélude.) Elle va venir!... j'en ai le frisson... mais ce n'est pas désagréable... il y a si longtemps que ça dure!...

AIR de l'Andalouse de Monpou.

Connaissez-vous ma Roxelane,
Ma Virginie au front charmant?
C'est pour ses yeux que je me damne,
C'est ma tigresse, ma sultane,
C'est moi qui suis son Soliman.

A moi donc, à moi sans scrupule,
Ses frais appas, son air taquin;
Et sa taille qui capitule,
Et son beau pied qui dissimule
Dans son soulier de maroquin.

Connaissez-vous, etc.

Allons, ne fais plus la sauvage,
Viens, je t'appelle, ange ou démon;
Mon cœur d'homme avec toi partage
Son existence moyen âge,
Et son déjeuner de garçon.

Connaissez-vous, etc.

(On sonne.) Ah! mon Dieu!... c'est elle!... on carillonne... je la reconnais à cette douceur... Enfin, la voilà!... j'en perds la respiration...

ALEXIS, annonçant.

M. Edmond de Ramière.

SCÈNE II.

EDMOND, tenue simple; redingote, cravate noire; FLORESTAN.

FLORESTAN.

Edmond!...

EDMOND, à Alexis.

Ne laissez entrer personne... (Alexis sort. A Florestan.) Bonjour, mon ami, bonjour.

FLORESTAN, riant.

Ah! ah!... j'ai cru que c'était Virginie!...

EDMOND, prêtant l'oreille.

Je tremble qu'on ne m'ait vu... qu'on ne soit sur mes traces...

FLORESTAN.

C'est que tu ne sais pas... elle vient ce matin... ici... chez ton ami... chez ton scélérat d'ami... vrai, ma parole d'honneur!...

EDMOND, sans l'écouter.

Florestan, je viens te demander un service.

FLORESTAN.

Un service... deux, si tu veux... voilà comme je suis... toujours bon camarade... comme au collège Stanislas!... quand tu me prêtais de l'argent... Assieds-toi donc.

EDMOND.

Merci... merci! je ne reste qu'un instant, car j'étouffe ici...

FLORESTAN, le regardant.

En effet... tu parais mal à ton aise... veux-tu fumer un cigarre?

EDMOND.

Eh! non...

FLORESTAN.

Tu as tort... tout le monde fume... demande plutôt... c'est mauvais ton; mais c'est bon genre...

EDMOND.

Silence!... je crois entendre... non, rien... Tu sais que je me bats ce matin?...

FLORESTAN.

Ah! oui, à propos... Quelle bêtise!...

EDMOND.

Je ne viens pas te demander ton avis, mais un service... Il me faut un témoin : tu seras le mien... je compte sur toi!...

FLORESTAN.

Sur moi!... ce vieil ami!... (Il lui donne la main.) C'est impossible.

EDMOND.

Tu me refuses?...

FLORESTAN.

Mon Dieu! écoute-moi... je suis d'une assez jolie force à l'épée... c'est même la seule chose que je sache passablement... (Montrant ses fleurets.) J'en atteste mes fleurets... Il est vrai que c'est un talent tout-à-fait stérile avec les femmes de chambre, ce n'est pas le genre... malheureusement, parceque de l'autre manière (montrant le poing) je ne suis pas fort du tout... Mais, je vais te dire : M. Alfred m'a fait prier d'être son témoin...

EDMOND.

C'est juste!... je cours chez un autre... qui n'aura point promis à M. Alfred.

FLORESTAN, le retenant.

Attends donc... je le refuserai... ma cousine me l'a ordonné.

EDMOND, revenant.

Élise!...

FLORESTAN.

Oui, hier... on venait de se lever de table, et toi qui avais disparu avant dîner, les yeux rouges et la figure pâle et défaite, la baronne te cherchait... elle était fort agitée... elle pleurait, et je n'ai pas eu le courage de lui parler d'une certaine lettre... que j'ai égarée... à moins que ton père qui m'avait suivi jusque chez moi...

EDMOND.

Ah! une lettre que tu as lue?

FLORESTAN.

Ah!... par exemple... je l'ai parcourue seulement... Tu n'en as pas entendu parler?...

EDMOND.

Non... du tout!...

FLORESTAN.

Tant mieux pour toi!... Enfin ma cousine avait du chagrin, ce qui la rendait plus sensible, je pense... car elle m'a accordé tout de suite la grace de Virginie... malheureuse victime d'un amour sans résultat; mais à une condition... c'est que je l'aiderais à empêcher...

EDMOND, sans l'écouter, prêtant l'oreille du côté de la porte.

On vient... j'entends du bruit...

M. DE RAMIÈRE, en dehors.

Il est ici, vous dis-je... il est ici...

EDMOND.

Mon père!... voilà ce que je craignais...

FLORESTAN.

Ton père!... tant mieux!...

M. DE RAMIÈRE, de même.

Vous me trompez... j'entrerai...

EDMOND.

Eh! vite... je me sauve... par ta chambre à coucher...

(Il va pour sortir à droite.)

SCÈNE III.

FLORESTAN, M. DE RAMIÈRE, EDMOND.

M. DE RAMIÈRE, entrant vivement.

J'entrerai... Edmond!... oh! c'est toi... c'est toi!

EDMOND, qui s'est arrêté à la porte.

Mon père!...

M. DE RAMIÈRE, hors de lui et le prenant dans ses bras.

Mon fils!... mon Edmond!... tu voulais m'échapper?...

EDMOND.

Moi! non... je t'assure.

FLORESTAN, bas à M. de Ramière.

Si fait!... si fait!...

EDMOND.

J'entrais chez Florestan... je suis à toi.

FLORESTAN, de même.

Prenez garde... il y a une porte de sortie par-là...

M. DE RAMIÈRE, se jetant entre Edmond et la porte à droite.

Ah! Edmond!

FLORESTAN.

Permettez, messieurs!... je vais passer un habit plus décent... car je suis à faire peur... (A part.) J'envoie au premier, chez ma cousine... (Haut.) Adieu, Edmond...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE IV.

EDMOND, M. DE RAMIÈRE.

EDMOND, voulant le suivre.

Pardon, mon père!

M. DE RAMIÈRE.

Non... tu ne sortiras pas sans moi... Si tu savais, ce matin... quel supplice... lorsqu'en me levant au jour... Oh! je n'avais pas dormi de toute la nuit; j'avais écouté... et rien... rien... je te croyais encore là... je cours à ton appartement... personne... J'ai cru que j'en mourrais... cruel! échapper ainsi à ma surveillance! oh! mes pressentiments ne me trompaient pas... Je te revois enfin... tu ne m'échapperas plus... oh non! non... je ne te quitte pas.

EDMOND.

Mon père!... y penses-tu!... mais mon devoir...

M. DE RAMIÈRE.

Ton devoir est de m'écouter... de m'obéir... tu ne te battras pas!...

EDMOND.

Est-ce toi qui parles ainsi!... toi qui m'as donné des leçons de courage... d'honneur!...

M. DE RAMIÈRE.

D'honneur!... y a-t-il de l'honneur à se battre avec un homme qu'on n'estime pas... pour une coquette que l'on méprise?

EDMOND.

Élise!... ô mon père!... ne dis pas cela... elle a des torts, sans doute... mais je ne puis croire encore...

M. DE RAMIÈRE.

Comment?... tu aurais la faiblesse...?

EDMOND.

Si fait!... si fait... je crois tout... et je cours me venger... Alfred ne m'attendra pas...

M. DE RAMIÈRE.

Que dis-tu?

EDMOND.

Je le dois pour moi, pour toi-même... oui, dernièrement chez la baronne, il parlait de toi en termes si légers, que sans elle...

M. DE RAMIÈRE.

Il m'a insulté... Ah!... plût au ciel!... mais toi... il te tuera... il est sûr de lui, je le sais... je les connais, ces braves sans vaillance, ces bretteurs de profession... il te tuera!...

AIR : J'aime Agnès, etc., etc.

Tous ces combats pour eux n'ont qu'une chance,
Ce n'est pour eux qu'un métier, un plaisir...
Et provoquant par leur froide insolence
Un pauvre enfant qui ne sait que mourir,
De la famille ils brisent l'avenir!...
Froids magistrats, regardez donc nos femmes,
Pleurant leurs fils, livrés aux spadassins;
Faiseurs de lois, flétrissez ces infâmes,
Frappez-les donc... ce sont des assassins!...

EDMOND.

Mais, mon père...

M. DE RAMIÈRE.

Oh non! tu n'iras pas... c'est impossible...

EDMOND.

Songe-s-y donc... c'est moi qui l'ai provoqué, qui lui ai demandé l'heure, le lieu... et je n'y serai pas!... et par-tout où il me trouvera, il pourra me livrer au mépris... et tu veux que j'entre dans une carrière où l'honneur est la vie!... que je porte l'épée, moi, qui commencerais par être un lâche, un misérable!...

M. DE RAMIÈRE.

Non... non, cela ne se peut pas... Ah! quel jour affreux ce moment me rappelle!... lorsque moi-même armé par sa coquetterie... car ce malheureux dont je t'ai parlé... qu'elle a trompé... qu'elle a trahi... c'était moi!...

EDMOND.

Grand Dieu!... toi, toi!... mon père! et toi aussi, tu t'es battu!... Ah! dis-moi, si après avoir provoqué ton rival... il avait fallu le fuir... vivre infâme!...

M. DE RAMIÈRE.

Oh!... jamais, jamais!...

EDMOND.

Eh bien?

M. DE RAMIÈRE, cherchant autour de lui.

Mais rassure-moi donc... dis-moi donc que tu peux lutter avec lui... revenir à moi... dis-moi donc que tu peux manier une épée...

EDMOND.

Moi!... j'ai appris...

M. DE RAMIÈRE.

Oui, au collège... comme tout le reste... de brillantes parades, et voilà tout. (Courant aux fleurets qu'il aperçoit.) Ah! tiens!... tiens!... prends ce fleuret... voyons, voyons *!...

EDMOND.

Mon père, tu veux?..

M. DE RAMIÈRE.

Va, va, va... ne crains rien...va, mon fils... mon Edmond!... montre-moi ce que tu sais.

EDMOND.

Pour te rassurer, mon père... et tu me laisseras partir?...

M. DE RAMIÈRE.

Oui, si tu me touches... allons, ton épée. (Ils croisent le fer et figurent un combat, dont les paroles suivantes expliquent toute la marche.) Bien!... bien!... courbe-toi... en arrière... c'est cela!... non, tu trembles, Edmond!... ferme, avance donc... courage; malheureux!... tu te perds... tu recules...

EDMOND.

Non, mon père... non!...

M. DE RAMIÈRE.

Allons... n'aie pas peur... frappe donc!... frappe... (Faisant sauter le fleuret d'Edmond.) Ah! il est perdu!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉLISE, FLORESTAN.

ÉLISE, à la porte de gauche.

Qu'entends-je!... ces cris!...

FLORESTAN, habillé, à la porte de droite.

Ils se battent...

EDMOND.

Élise!...

M. DE RAMIÈRE, jetant son fleuret et courant à Élise.

Madame... madame!... c'est vous qui êtes cause... venez!... venez!...

FLORESTAN **.

Ah çà, ils sont fous dans cette famille-là?

M. DE RAMIÈRE, bas à Élise.

Aidez-moi à le sauver... s'il se bat, il est mort!...

ÉLISE, passant à Edmond.

Se battre! lui, Edmond!...

* M. de Ramière, Edmond.

** Florestan, Élise, M. de Ramière, Edmond.

M. DE RAMIÈRE, changeant de ton.

Eh! oui, sans doute, il le faut... je ne puis m'y opposer.

EDMOND.

Mon père!...

ÉLISE.

Que dites-vous?

FLORESTAN.

Hein!...

M. DE RAMIÈRE, revenant près de lui.

Seulement, il me permettra bien de le diriger... d'aider son inexpérience... Où sont tes armes?

EDMOND.

Mes armes!... je n'en ai pas...

M. DE RAMIÈRE.

Il t'en faut... je m'en charge...

ÉLISE.

Quoi! vous voulez?...

(M. de Ramière lui saisit la main sans être vu.)

FLORESTAN, à part.

Décidément, ils sont fous!...

M. DE RAMIÈRE, bas à Élise.

Retenez-le... (Haut.) Et ton témoin?

EDMOND.

Mon témoin!

FLORESTAN, regardant Élise.

J'ai refusé...

M. DE RAMIÈRE, tirant sa montre et retournant à Florestan.

Bien... cela me regarde.

EDMOND.

Quoi! mon père, te charger...?

M. DE RAMIÈRE, bas à Florestan.

M. Alfred... son adresse?...

FLORESTAN.

Plaît-il?...

M. DE RAMIÈRE, à Edmond.

C'est pour dix heures!... il en est neuf. (Bas à Florestan.) Son adresse?...

FLORESTAN, bas.

Saint-Lazare, 10.

M. DE RAMIÈRE.

AIR du Siége de Corinthe.

Sans doute ta cause est la mienne.
(A Élise.)
S'il reste, il est sauvé.
(A Edmond.)
C'est bien* !...
Ta force... il faut que j'en convienne...
M'a surpris... je ne crains plus rien...
Reste, mon fils.
(Bas à Élise.)
Ah! je vous en supplie...
(A Edmond.)
Je suis à toi...

FLORESTAN, à part.

Grand Dieu!... quel embarras!
Quelle avanie!
Si Virginie
En ce moment me tombait sur les bras!...

* Florestan, Élise, M. de Ramière, Edmond.

ENSEMBLE.

FLORESTAN, à part.

Ah! quelle frayeur est la mienne!
En ce moment par quel moyen
Empêcher qu'elle ne survienne?
Vite, sortons... guettons-la bien!...

M. DE RAMIÈRE, à part.

Oui, mon fils, ta cause est la mienne...
Je mourrai pour toi.
(A Edmond.)
Je revien...
Ta force, il faut que j'en convienne,
M'a surpris... je ne crains plus rien.

EDMOND, à part.

O ciel! quelle idée est la sienne...
Ou va-t-il donc?...
(A son père.)
Songe-s-y bien!
Mon père, ma cause est la tienne...
Je suis sûr de moi... ne crains rien!...

ÉLISE, à part.

Mais quelle idée est donc la sienne?
Le retenir... par quel moyen?
Pour qu'en ces lieux je le retienne,
Mon amour, inspire-moi bien!

(Florestan et M. de Ramière sortent par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VI.

EDMOND, ÉLISE.

EDMOND, sans la voir.

Quel est son projet?... m'accompagner, lui!... mon père!... ah!... je ne l'attendrai pas!...

ÉLISE.

Si fait, Edmond, si fait!... il le faut...

EDMOND.

Est-ce vous, madame, qui devez me retenir?...

ÉLISE.

Cette voix, ce regard m'annoncent que je n'en ai plus le droit... Oh! parlez; depuis hier... ce bruit d'une querelle dans mon salon... ce combat, ce rendez-vous... j'ai tout appris... sans y croire... Vous battre, vous! et pourquoi?...

EDMOND.

Pourquoi!... vous me le demandez?...

ÉLISE.

Comment?...

EDMOND.

Pour me venger, madame, d'un insolent qui vous aime... de vous, de vous qui l'aimez.

ÉLISE.

Grand Dieu!... Alfred!... lui que je déteste encore plus que je ne vous aime.

EDMOND, tirant la lettre de sa poche.

Vous le détestez !... mais cette lettre... cette lettre... tenez, tenez... la connaissez-vous ?...

ÉLISE, la prenant.

Cette lettre...

EDMOND.

Qui l'a donc écrite ?... à qui était-elle adressée ?

ÉLISE.

A moi... oui, à moi... mais je ne l'ai pas reçue... je ne la connais pas...

(Elle l'ouvre.)

EDMOND.

Eh! qu'importe !... elle est pour vous!... c'est le langage d'un amant à qui je devais être sacrifié.

ÉLISE, lisant.

Vous !

EDMOND.

Oh! vous l'aviez promis... voyez... voyez donc, on me chasse, ce qu'on refusait à mon père... on le lui accordait à lui... et à ce prix... il promettait à son tour d'être discret... discret!... et sur quoi donc, madame?

ÉLISE, lisant.

Ah! l'infâme!

EDMOND.

Infâme!... mais non... S'il a des droits... il peut les réclamer... et ce n'est pas à vous que la plainte est permise... c'est à moi... à moi... mais aussi la vengeance!...

AIR d'Yelva.

Cet écolier en butte à tant d'outrage,
Ne vivra plus pour des nœuds détestés;
A son orgueil mesurant mon courage,
Je vais mourir pour vous.

ÉLISE, le retenant.

Grand Dieu!... restez!
De vos serments c'est moi qui vous délivre,
Et désormais je n'y puis consentir...
Car pour moi qui ne peut plus vivre,
Pour moi, monsieur, perd le droit de mourir.

EDMOND.

Si fait!... mais pour me venger, quoi qu'il arrive!... dans une heure vous apprendrez ou sa mort... ou la mienne...

(Il va pour sortir.)

ÉLISE, poussant un cri et allant tomber à ses pieds.

Ah! Edmond.

EDMOND, toujours près de la porte.

Laissez-moi...

ÉLISE.

Pas de sang! Ah! j'en mourrais.

EDMOND, avec effort.

Laissez-moi... vous me trompiez.

ÉLISE, se levant et l'entraînant sur le devant de la scène.

Non, non!... Que faut-il faire ?... que faut-il dire ?... que je vous ai toujours aimé... que je vous aime?

EDMOND.

Et cette lettre...

ÉLISE, vivement avec explosion.

Eh bien!... cette lettre... pouvais-je l'empêcher de m'écrire ?... il m'aime!... il est jaloux!... je le sais... qu'y faire ?...

EDMOND, combattu.

Non... mais ce langage ?...

ÉLISE, avec exaltation.

Ce langage!... (Edmond fait un mouvement.) Oh! restez!... je suis tranquille... Je ne crains rien... (A part.) Je me meurs. (Lisant.) « Ma chère Élise!.. » — Le fat! — « Voici mon bouquet. » — Son bouquet! — Eh! que m'importe... m'en suis-je parée ?... — « Il vous rappellera la promesse... » — Mensonge!... je n'ai rien promis.

EDMOND, lui montrant du doigt.

« Mais si vous voulez éviter un éclat qui vous perdrait... » Qui donc... et pourquoi ?...

ÉLISE.

Un éclat... que sais-je?... ne lui suffit-il pas de le vouloir... de faire naître un soupçon ?... puisque sur une simple lettre... un billet que je n'ai même pas reçu... vous m'accusez, vous, ingrat!... oh! vous ne saurez jamais tout ce que j'ai souffert pour vous!... tout ce qu'un cœur de femme peut expier dans un pareil supplice!... si tant d'amour ne l'a pas épuré... s'il n'est pas digne de vous... il faut donc mourir!...

EDMOND, lui arrachant la lettre.

C'en est trop... vous m'avez dit que j'étais aimé... si j'en doutais... je serais un lâche de revenir à vous... oui, un lâche... et cet enfant qu'Alfred méprise... cet enfant serait un homme, qui aurait le courage de vous oublier en courant le punir!... Mais parlez... je ne veux rien croire que de vous: vous n'êtes pas coupable ?... je n'ai pas été trahi... joué ?... répondez!...

ÉLISE, étouffant des sanglots.

Oh! jamais!...

EDMOND.

En ce moment encore, vous ne me trompez pas ?... répondez donc! vous n'avez pas donné à Alfred le droit d'écrire cette insolente lettre?

ÉLISE, de même.

Non... non!...

EDMOND, déchirant la lettre.

N'en parlons plus!... je vous crois!... j'ai besoin de vous croire.

ÉLISE, à part.

Pardon, mon Dieu !... pardon... je le sauve!

EDMOND.

Et maintenant, je puis rejoindre l'infâme!...

ÉLISE.

Edmond!... ah! restez encore!... je l'ai puni, moi... oui... hier soir, je lui ai écrit aussi... mais pour lui défendre de reparaître devant

moi... pour lui dire que je le méprise... que je brave son dépit, sa colère...

EDMOND.

Quoi!... je ne le verrai plus chez vous... à vos côtés? tout est fini pour lui... moi seul... moi... ah! je puis le rejoindre à présent... je suis sûr de moi!...

AIR d'Yelva.

De ces dangers, ne crains rien, mon Élise...
Je suis aimé, je suis heureux... j'y cours...
Lorsqu'au malheur mon ame était soumise,
Je serais mort sans défendre mes jours!...
Mais de bonheur et d'espoir je m'enivre,
Vainqueur, ici, je dois te revenir...
Désormais pour toi je puis vivre,
Et maintenant je ne veux plus mourir!

Adieu!...

(Il va prendre son chapeau sur la causeuse.)

ÉLISE.

Malheureux!... et votre père?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FLORESTAN, qui est entré sans être vu pendant les derniers mots.

FLORESTAN, bas à Élise, à droite.

M. Alfred!

ÉLISE.

Ah!...

EDMOND.

Quoi?

ÉLISE.

Rien... rien!...

FLORESTAN, bas.

Il est chez vous... il me demande.

ÉLISE, à part.

Pourvu qu'il ne sache pas...

EDMOND, remontant la scène.

Qu'est-ce donc?

ÉLISE, vivement.

Vous sortez?

EDMOND.

Du courage, Élise... adieu, du courage!

ÉLISE.

Eh bien!... puisqu'il le faut... j'en aurai... Mais un mot à votre père...

EDMOND.

A mon père?...

(Il saisit un signe d'Élise à Florestan.)

FLORESTAN, qui a compris.

Ah! oui... une lettre... tiens, là... là... dans ma chambre... au fond... à mon bureau...

ÉLISE.

Un mot!... Edmond... si vous m'aimez... écrivez-lui!...

EDMOND, à part, étonné, allant à la porte de droite.

Ah!... cette résignation soudaine...

FLORESTAN.

Entre... écris vite...

ÉLISE.

Tout-à-l'heure je vous reverrai?...

EDMOND, les regardant.

Tout-à-l'heure.

(Il rentre dans la chambre de Florestan, celui-ci ferme vite la porte.)

ÉLISE, apercevant Alfred.

Ciel!...

FLORESTAN, à part.

Il était temps!...

SCÈNE VIII.

ALFRED, ÉLISE, FLORESTAN.

(Alfred s'arrête dans le fond. Élise, sans avoir l'air de l'avoir aperçu, se tourne en souriant vers Florestan.)

ÉLISE.

Oui, mon cousin, oui... voilà ce que j'avais à vous apprendre... c'est pour cela que vous me voyez ici... Cette femme de chambre... Virginie, s'est vantée, en sortant de chez moi, d'avoir sur vous un empire absolu.

FLORESTAN, étonné.

Plaît-il? (A part.) Est-ce qu'elle ne voit pas l'autre?...

ÉLISE, riant.

Elle s'en est vantée... elle espère vous gouverner... faire de vous... que sais-je!... son mari peut-être...

FLORESTAN.

Son mari... Par exemple!...

ÉLISE.

Prenez garde... cela s'est vu...

FLORESTAN.

Permettez donc... c'est que vous me faites une peur!...

ÉLISE.

Maintenant que vous êtes prévenu... je vais... (Feignant d'apercevoir Alfred.) Monsieur...

ALFRED.

Pardon, madame...

FLORESTAN, à part.

Je ne veux plus qu'elle vienne...

ALFRED.

Monsieur Florestan, puis-je compter sur vous ce matin?...

FLORESTAN.

Merci!... vous êtes trop bon... impossible d'accepter. (A part.) Son mari... c'est qu'elle en serait capable...

ALFRED, retenant Élise prête à sortir.

Madame... madame. (A Florestan.) Vous avez tort, monsieur Florestan.... c'est une partie de plaisir.

FLORESTAN.

Je vous baise bien les mains! je vais déjeuner... et après... (A part.) Rue Chapon.

(Il sort par le fond à gauche.)

ÉLISE, à Alfred.

Sortons, monsieur... sortons.

SCÈNE IX.

ALFRED, ÉLISE.

ALFRED.

Ne vous dérangez pas, je vous en supplie; descendre chez vous, cela est impossible... je ne dois plus y reparaître... je n'y reparaîtrai plus!...

ÉLISE, occupée de la porte à droite pendant toute la scène.

En effet!...

ALFRED.

J'ai reçu votre lettre... c'est très bien! un congé en forme... mais si poli... si aimable! comment donc! une prière...

ÉLISE.

Ah! parlez plus bas...

ALFRED.

Eh! qu'importe!... vous paraissez me craindre... c'est me faire injure... vous croyez donc à cette réputation de *méchant* que l'on m'a faite?... vous avez tort... oh! j'en conviens, devant un rival, un amant, veux-je dire... je ne reculerais pas ainsi... je me vengerais... et de lui et de vous... mais devant un mari...

ÉLISE.

Monsieur!...

ALFRED.

Il est un peu jeune... Mais du moment que vous consentez à l'épouser, je vous rends grace de m'en avoir prévenu... Il ne me reste qu'à faire des vœux pour votre bonheur et pour le sien.

(Il va pour sortir.)

ÉLISE, le suivant jusqu'à la porte.

Je vous remercie, monsieur... Ah! ma vie entière! (Redescendant la scène avec joie.) Ah! enfin...

ALFRED, revenant.

J'oubliais... vous me redemandez vos lettres?

ÉLISE, avec effroi.

Ah!... parlez plus bas!...

ALFRED, à part.

Plus bas!... plus bas!... (Haut.) Vos lettres... je ne vous les rendrai pas... non... mais je vous laisse les miennes.

ÉLISE.

Ah! je vous le demande sur l'honneur... rendez-les-moi...

ALFRED.

Elles sont là... et si je reçois le coup mortel...

ÉLISE.

Que dites-vous?... Mais ce combat... il n'aura pas lieu... vous renoncez?...

ALFRED.

C'est impossible... vous le savez bien...

ÉLISE.

Ah! je vous en prie... je vous en prie à genoux...

(Elle s'incline; M. de Ramière paraît, elle remonte précipitamment vers la droite.)

SCÈNE X.

ALFRED, M. DE RAMIÈRE, ÉLISE, puis ALEXIS.

M. DE RAMIÈRE, dans le fond.

On m'a dit vrai: c'est lui!...

ÉLISE.

Ah!...

ALFRED.

Monsieur de Ramière!...

M. DE RAMIÈRE.

Madame!... (Bas.) Mon fils!...

ÉLISE, bas, montrant la droite à M. de Ramière.

Là!... là...

M. DE RAMIÈRE, à Alfred, baissant la voix.

Je viens de chez vous, monsieur...

ALFRED *.

De chez moi?...

M. DE RAMIÈRE.

Oui, j'allais vous demander raison des propos que vous avez tenus sur moi...

ALFRED.

Sur vous!...

(Élise les observe de loin.)

M. DE RAMIÈRE.

Parlez plus bas...

ALFRED, à part.

Ah çà... lui aussi... que diable ont-ils donc?

M. DE RAMIÈRE, à part.

Des propos chez madame... devant mon fils... propos très légers... que je devrais mépriser comme vous!...

ALFRED.

Monsieur!...

M. DE RAMIÈRE.

Mais il ne me plaît pas... et vous m'en rendrez raison, ou vous n'êtes qu'un lâche.

(Élise s'approche peu à peu.)

ALFRED.

Encore!... nous nous verrons, puisque cela peut vous être agréable, mais plus tard...

M. DE RAMIÈRE.

Tout de suite...

ALFRED.

Permettez... une affaire...

M. DE RAMIÈRE.

Le premier insulté... j'aurai vengeance le premier...

* Alfred, M. de Ramière, Élise.

ALFRED.

C'est que dans une demi-heure...

M. DE RAMIÈRE.

Dans une demi-heure, vous vivrez... vous ou moi... Partons.

ENSEMBLE.

AIR : C'en est fait.

M. DE RAMIÈRE.

Le premier, c'est à moi
De venger mon outrage,
Il le faut, je le doi...
De l'honneur c'est la loi!...

ALFRED.

Vous voulez, je le voi,
Essayer mon courage;
Venez donc, suivez-moi...
De l'honneur c'est la loi!..

ÉLISE.

Qu'est-ce donc, quel effroi!...
Est-ce encor mon ouvrage!
L'un des deux, je le voi,
Va mourir... et pour moi!

ALEXIS, entrant et avec hésitation.

Il y a là une personne qui demande monsieur Alfred de Luzzi!...

ALFRED *.

Moi?...

ALEXIS.

On est très pressé.

(Il sort.)

ALFRED.

Ah!... mes armes, sans doute... j'avais indiqué ici... Je suis à vous, monsieur, je vous attends... (Saluant Élise.) Mille graces, madame!...

M. DE RAMIÈRE.

Je vous suis...

(Alfred sort.)

SCÈNE XI.

M. DE RAMIÈRE, ÉLISE, puis ALEXIS.

ÉLISE, courant à lui.

Vous le suivez!... vous!...

M. DE RAMIÈRE.

Silence!... Edmond ne se battra pas... c'est moi...

ÉLISE.

Grand Dieu! que voulez-vous faire?

M. DE RAMIÈRE.

Le sauver!...

ÉLISE.

Mais vous!... vous!... ah!... ni lui, ni vous... Il est là... il vous écrit... il n'a rien entendu... oh non! rien!... (A part.) Vous ne partirez pas... je vous retiendrai... et lui-même, s'il le faut.

M. DE RAMIÈRE.

Vous le perdez!... Sauvez le fils, madame... c'est bien assez du père.

ÉLISE.

O ciel!

M. DE RAMIÈRE.

Je pars.

ÉLISE, s'élançant par la porte à droite.

Edmond!...

(Elle sort.)

M. DE RAMIÈRE, allant pour sortir.

Et partir!... sans l'embrasser... Je ne le verrai plus!

ÉLISE, poussant un cri sans reparaître.

Ah!... (Elle rentre, pâle, défaite, échevelée.) Sorti! sorti!...

(Elle arrache un cordon de sonnette placé au-dessus du divan.)

M. DE RAMIÈRE.

Que dites-vous!... mon fils!...

(Il court à la chambre à droite.)

ÉLISE.

Il n'y est plus!...

(Alexis paraît.)

M. DE RAMIÈRE, revenant *.

Mon fils!... courons...

ÉLISE, à Alexis.

Edmond!... M. Edmond?...

ALEXIS.

C'est lui qui, sortant par la chambre à coucher, a fait appeler M. Alfred... Il l'a entraîné avec une violence... On m'avait défendu...

M. DE RAMIÈRE.

Mais où donc... où donc?...

ALEXIS.

Je l'ignore; ils sont partis précipitamment... emmenant malgré lui M. Florestan...

M. DE RAMIÈRE.

Ils se battent!...

ÉLISE.

Pour moi... pour moi... ah!...

M. DE RAMIÈRE.

Pour vous... oui... comme autrefois son père... mais moins heureux... comme M. d'Offely!... (A Alexis.) Mais par où donc le rejoindre?... de quel côté?

ALEXIS.

Je n'en sais rien.

(Il sort.)

M. DE RAMIÈRE.

Je ne me soutiens plus... je me meurs.

(Il tombe sur le divan.)

ÉLISE.

J'avais cru... j'espérais... il m'a trompée...

* M. de Ramière, Alexis, Alfred, Élise.

* Alexis, Élise, M. de Ramière.

Mais il reviendra... oh! oui... dites-moi qu'il reviendra!...

M. DE RAMIÈRE, d'une voix étouffée.

Oh! que vous importe!... à vous qui lui avez fait prendre en haine, et le monde et son père... à vous qui l'avez rendu trop malheureux pour qu'il tienne à la vie!...

ÉLISE.

Que dites-vous?...

M. DE RAMIÈRE.

A vous, qui l'avez trahi, comme moi!...

ÉLISE.

Eh bien! non, non!... vous ne savez donc pas... cette faute... ce crime... dont il m'accusait... je me suis justifiée... ici... ici même... tout-à-l'heure... et cette lettre... il n'y croit plus...

M. DE RAMIÈRE.

Grand Dieu!...

ÉLISE.

Il m'aime, vous dis-je!... il m'aime plus que jamais : il reviendra!...

M. DE RAMIÈRE.

Et voilà votre empire sur un malheureux dont le cœur est livré à vos charmes... à vos caprices!... Ah! je n'en suis pas surpris... je connais cette puissance qui le domine!... mais alors, il fallait donc le retenir... le forcer à m'attendre... à rester!... il vivrait! (Regardant autour de lui avec désespoir.) Et ne savoir!...

(Mouvement d'Élise.)

Air : Un jeune Grec.

Regardez-moi!... jouissez de mes pleurs!...
De votre ouvrage êtes-vous satisfaite?...
Comme mon fils, je vous dus mes malheurs;
Comme son père, épris d'une coquette,
En cet instant peut-être... ah! j'en frémis!...
Mais le ciel juste en sa colère,
Sur votre front où nos maux sont écrits,
Fera tomber, avec le sang du fils,
La malédiction du père!...

ÉLISE, tombant à genoux.

Ah!... grace... grace! il vivra!... pour des projets de bonheur que je n'ai pas détruits... il fallait le retenir!

M. DE RAMIÈRE.

Eh! que m'importe! qu'il vous aime... qu'il vous épouse?...

ÉLISE.

Qu'entends-je?...

M. DE RAMIÈRE.

Mais qu'il vive!... qu'il me soit rendu!...

ÉLISE.

Écoutez!... c'est lui!... on vient...

M. DE RAMIÈRE.

Mon fils!... (Florestan ouvre la porte et paraît seul.) Non! non!...

ÉLISE.

Edmond!... où est-il?...

M. DE RAMIÈRE, allant tomber dans un fauteuil à droite.

Il est mort!...

(Edmond paraît.)

ÉLISE, poussant un cri.

Ah!...

SCÈNE XII.

Les Mêmes, EDMOND, FLORESTAN.

EDMOND, courant se jeter au cou de son père, qui est comme anéanti.

Mon père!...

FLORESTAN *.

Nous voilà!...

EDMOND.

Mon père!... reviens à toi... mon père!

M. DE RAMIÈRE, le parcourant des yeux.

Oh! parle!... parle!... c'est bien toi... tu n'es pas blessé?... Ah! mon Edmond!...

(Il le serre dans ses bras.)

FLORESTAN.

Embrassez-le, allez... il l'a bien mérité... Dieu! quel obstiné!... une épée se brise... vite, des pistolets!... c'était un lion... Et moi, qui voulais revenir... ce n'est pas qu'on soit poltron... mais j'avais une peur!... et quand j'ai vu ce pauvre M. Alfred...

ÉLISE, avec un cri étouffé.

Ciel!...

EDMOND, s'arrachant des bras de son père, à Florestan.

Silence!...

(Il s'approche d'Élise pendant ce temps-là.)

FLORESTAN, à M. de Ramière **.

Quand il est tombé, et qu'Edmond s'est précipité sur lui...

(M. de Ramière lui impose silence, et observe avec inquiétude Élise et Edmond.)

ÉLISE, lui tendant la main.

Edmond!...

EDMOND, la prenant avec violence, et à demi-voix.

Madame, rassurez-vous... il vivra, je l'espère... Mais je lui ai arraché le prix du combat... les preuves qui pouvaient vous perdre... ce passé que vous croyez étouffé à jamais... le voici.

(Il lui montre un paquet de lettres.)

ÉLISE.

Ces lettres!...

(M. de Ramière passe entre Edmond et Florestan.)

EDMOND, très ému, et montrant la porte à droite.

J'étais là, madame!... Lui, amant heureux!... il s'éloignait pour un mari... et moi!... moi... (Avec courage, en mettant les lettres dans la main d'É-

* Élise, Florestan, Edmond, M. de Ramière.

** Élise, Edmond, Florestan, M. de Ramière.

lise.) Tenez, elles sont bien de vous, celles-là!... (Se jetant dans les bras de M. de Ramière.) Partons!... mon père!... partons!

(M. de Ramière entraîne Edmond, qui jette un dernier regard sur Élise. Elle se cache la tête dans ses mains, et tombe sur la causeuse à gauche. On entend un grand coup de sonnette.)

FLORESTAN, qui est assis, se levant avec effroi.
Ah!... on sonne... c'est Virginie!...

(La toile tombe.)

FIN D'UN PREMIER AMOUR.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE,
n° 4, boulevart d'Enfer.

37



LA MÈRE ET LA FILLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR

MM. MAZÈRES ET EMPIS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théatre de l'Odéon, le 11 octobre 1830, et reprise au Théâtre-Français le 16 juin 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DURESNEL, magistrat	M. PERRIER.
Mme DURESNEL	Mme DORVAL.
JULES, } leurs enfans	M. BOUCHET.
FANNY, } leurs enfans	Mlle NOBLET.
LORD TALMOURS	M. FIRMIN.
VERDIER	M. MONROSE.
GÉRARD, fermier de Duresnel	M. REGNIER.
Mme BEAUPRÉ, gouvernante des enfans	Mme TOUSEZ.
UN NOTAIRE	M. COSSARD.

La scène se passe à Paris, chez Duresnel.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

Mme BEAUPRÉ, VERDIER.

VERDIER.

J'attendrai, madame Beaupré. Puisqu'on n'a pas encore dîné, je vais attendre. Il est cependant sept heures, et je craignais même d'être en retard.

Mme BEAUPRÉ.

Madame était un peu indisposée.

VERDIER.

Encore sa migraine?

Mme BEAUPRÉ.

Oui, monsieur.

VERDIER.

Cette pauvre madame Duresnel, depuis quelque temps, elle est bien tourmentée par sa migraine!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULES.

JULES, une serviette à la main.

Pardon, mon cher monsieur Verdier : on a dit à ma mère que vous étiez arrivé, et elle m'envoie pour vous faire ses excuses ; elle a souffert toute la journée ; mais elle serait désolée de vous manquer de parole, et j'espère qu'après dîner nous partirons tous ensemble. Vous avez les coupons?

VERDIER.

Oui, mon jeune ami, les voilà.

JULES.

Que de remerciemens ! Ma sœur va être enchantée.

VERDIER.

Je le crois bien ; une première représentation au

Théâtre-Français, et une comédie, encore! par le temps qui court, c'est rare; n'est-il pas vrai, jeune et aimable soutien de la nouvelle école?

JULES.

Toujours méchant, monsieur Verdier!

VERDIER.

Allons, voilà leur grand mot. Et vous aussi, mon bon Jules, vous répétez une pareille calomnie? J'ai le malheur d'être franc, sincère, d'avoir de l'expérience; je vois tout, j'écoute, j'observe, je ne laisse rien échapper, je raconte les méchancetés qui se disent et se font dans ce bas monde! Et on prétend que je suis méchant! C'est le monde qui est méchant, ce n'est pas moi.

JULES.

Je ne vous propose pas d'entrer; vous avez dîné?

VERDIER.

Allez, allez, à votre aise. En attendant, je vais causer avec ma chère Mme Beaupré; pour lui faire ma cour, je retrouverai deux ou trois anecdotes bien scandaleuses qui effaroucheront sa respectable pudeur. Elle me dira quelques bonnes vérités; je l'appellerai dévote, elle m'appellera mauvais sujet, libertin, et, comme à l'ordinaire, nous nous quitterons les meilleurs amis du monde.

(Jules sort.)

SCÈNE III.

Mme BEAUPRÉ, VERDIER.

Mme BEAUPRÉ.

Vous plaisantez, monsieur; mais toute dévote que je suis, vous savez bien que ma morale n'est pas trop sévère; j'aime que jeunesse s'amuse. Ces aimables enfans que j'ai élevés, je ne blâme pas leurs jeux, leurs plaisirs; mais vous, monsieur, permettez-moi de vous le dire, cette vie de jeune homme est-elle bien convenable à votre âge?

VERDIER.

Mon âge! je n'ai pas cinquante ans: je suis encore vert, dispos, gaillard; j'ai des bonnes fortunes.

Mme BEAUPRÉ.

Ah! monsieur...

VERDIER.

Eh bien! voyons, grondez-moi! faites-moi la leçon, je ne demande pas mieux! jamais l'occasion ne s'est présentée plus favorable; je suis d'une humeur charmante, au moment de passer une soirée délicieuse. Nous voyez-vous au premières grillées, tous quatre, en petit comité? Sur le devant les deux enfans, Jules et Fanny, écoutant le spectacle avec une attention bien pardonnable à dix-sept ou dix-huit ans; derrière eux, Mme Duresnel, éblouissante de grace et de beauté, et près d'elle, tout à côté, son esclave soumis, son ancien notaire, l'ami de son mari absent, l'heureux Verdier enfin, attentif, prévenant, tenant le mouchoir, la lorgnettte, ouvrant sa bonbonnière et riant avec sa belle voisine des bons mots de la comédie, ou plutôt partageant son émotion, s'attendrissant avec elle; car, maintenant, c'est l'usage, on pleure aux comédies de ces messieurs: je ne sais pas quand nous rirons.

Mme BEAUPRÉ.

Vous êtes dangereux, monsieur Verdier.

VERDIER.

J'ai tort de parler ainsi devant vous, vous qui condamnez toutes les jouissances mondaines; et cependant je me suis laissé dire qu'autrefois la pieuse madame Beaupré... eh!... eh!... tout comme une autre...

Mme BEAUPRÉ.

Eh quoi! vos épigrammes vont s'étendre jusque sur moi! Ah! monsieur, que vos traits satiriques, que vos propos sur les femmes sont peu de bon goût, et, daignez excuser ma franchise, que je les trouve déplacés dans la bouche d'un homme tel que vous! N'est-on pas porté à trouver dans vos reproches moins de justice que d'esprit de vengeance! N'a-t-on pas le droit de se rappeler votre position... le scandale de votre procès trop célèbre?

VERDIER.

Mon procès fut un événement de notoriété publique, et loin de moi l'envie de cacher ma position! Je le dis à qui veut l'entendre: je suis divorcé... divorcé, et fort heureux de l'être? Est-ce ma faute, à moi, si ma femme m'a trompé?

Mme BEAUPRÉ.

Elle fut peut-être un peu légère, un peu coquette... mais on assure que jamais...

VERDIER.

J'ai été trompé, madame Beaupré... Vous pouvez vous en rapporter à moi. Eh bien! quel est mon crime? A la suite de ce procès, que vous appelez trop célèbre, la chambre des notaires, par un abus d'autorité, m'a obligé à vendre ma charge... moi qui, jeune encore, avais été un de ses syndics!... J'ai cédé à la force... j'ai vendu. Ensuite, il a plu à madame Verdier de se remarier... de devenir madame Godard... car elle a pris un de mes confrères... Elle avait la rage des notaires... C'est à merveille! Mais moi, je n'ai pas bougé; je me suis contenté d'une première épreuve... C'était, parbleu! bien assez, et tous les jours j'appelle les bénédictions du ciel sur mon ami Duresnel; c'est à lui que je suis redevable de tant de bonheur!...

Mme BEAUPRÉ.

A lui?

VERDIER.

A ma femme, d'abord... soit! mais le bon Duresnel n'était-il pas alors conseiller-rapporteur dans mon affaire, et ses conclusions n'ont-elles pas été en ma faveur? Et comme mon étoile m'a servi! comme j'ai joui à propos du bénéfice de la loi! le dernier divorce enregistré en France, l'an de grace 1814! J'ai clos la liste, le 30 mars... oui, le fameux

30 mars, jour de deuil pour la capitale, jour d'allégresse pour votre très humble serviteur! Oh! je l'avoue sans honte, les malheurs publics ne pouvaient rien sur moi; le canon des alliés grondait à la butte Montmartre... mais, au Palais-de-Justice, impassible sur ses abeilles, la cour impériale prononçait mon divorce à l'unanimité! Je sortais triomphant de l'audience... et le lendemain, au milieu des baïonnettes étrangères, je marchais libre et sans fers... J'étais seul... je n'avais plus de femme!...

Mme BEAUPRÉ.

Vous en parlez encore avec un feu!

VERDIER.

Oui, je le répète, ma reconnaissance pour Duresnel ne finira qu'avec ma vie; et mes vœux, j'ose le dire, n'ont pas nui à sa brillante fortune. A quarante-deux ans, premier président d'une des cours royales du Midi! à la veille d'être porté à la cour de cassation!... Nous attendons à chaque instant sa nomination!.. A-t-on de ses nouvelles, madame Beaupré?

Mme BEAUPRÉ.

Madame n'ose encore se flatter...

VERDIER.

Il y viendra, je vous en réponds; avant peu, nous le reverrons près de sa digne compagne. Ah! Mme Duresnel... voilà une femme!... le modèle des mères de famille... Mme Duresnel, c'est la vertu même!

Mme BEAUPRÉ, à part.

Il y a de la méchanceté jusque dans ses éloges...

VERDIER.

Quelle éducation, quel exemple elle donne à ses enfans! Et quelle recherche, quel tact jusque dans le choix des amis de son fils! Un jeune lord, membre du parlement... riche, aimable, distingué, jolie figure, jolie tournure... Il est impossible de pousser plus loin l'amour maternel! Eh bien... est-ce que vous ne partagez pas mon enthousiasme pour lord Talmours?

Mme BEAUPRÉ.

Lord Talmours est l'ami de Jules... Un peu plus âgé que lui, sortant du même collége, il le dirige dans ses études, dans ses plaisirs.

VERDIER.

Et il ne peut que lui donner d'excellens conseils... A toute la dignité britannique, l'élégant lord Talmours réunit tout ce que la grace et l'amabilité françaises ont de plus exquis. (Se promenant dans le salon.) Aussi, il règne ici un parfum de galanterie... Voyez ces fleurs, ces albums, ces écrans... les légers cadeaux qui peuvent s'offrir et se recevoir bien innocemment; petits riens, auxquels le vulgaire attache peu de prix; mais, quelquefois, tendres souvenirs de cœur... discrets messagers d'amour...

Mme BEAUPRÉ.

Que voulez-vous dire?

VERDIER.

Voyons, madame Beaupré, est-ce que notre jeune lord n'aurait pas quelque vue... quelque vue sur la sœur de son ami?...

Mme BEAUPRÉ.

Comment mademoiselle Fanny pourrait-elle aspirer à un si brillant mariage?

VERDIER.

Eh! la petite personne s'occupe beaucoup de M. Georges! Elle est bien naïve, bien innocente... mais, hier encore, elle me disait tout simplement: « Vous verrez, mon cher monsieur Verdier; je n'épouserai jamais qu'un Anglais! »

Mme BEAUPRÉ.

Propos d'enfant!...

VERDIER.

Propos d'enfant, j'en tombe d'accord; mais d'un autre côté, M. Georges est d'un empressement très significatif: n'y a-t-il pas là plus que de l'amitié pour le frère? Moi, je le crois, j'en suis persuadé, car je n'imite pas ces méchantes langues qui prétendent que notre flegmatique Anglais, beaucoup plus sensible aux charmes de la mère...

Mme BEAUPRÉ.

Monsieur, je vais me retirer.

VERDIER.

Ce n'est pas moi qui parle, madame Beaupré; vingt fois par jour, au contraire, je romps des lances pour Mme Duresnel. Justice pour ces dames, justice pleine et entière! Celle-ci a un amant, mais celle-là n'en as pas; mais cette autre en a deux...

Mme BEAUPRÉ.

Ah! le vilain homme!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GIRARD.

GIRARD.

Bonsoir, la mère Beaupré!

Mme BEAUPRÉ.

Eh! c'est monsieur Girard.

GIRARD.

On peut entrer? Salut à la compagnie!

VERDIER.

Salut à monsieur Girard, le plus riche fermier du canton d'Arpajon!

GIRARD.

Et maire de mon village, si vous voulez bien le permettre!...

VERDIER.

Et marguillier de la paroisse!

GIRARD.

Et membre du conseil d'arrondissement, et protégé de M. le sous-préfet.

VERDIER.

Je le sais bien; monsieur Girard est l'homme in-

dispensable du canton, l'homme du gouvernement.

GIRARD.

Et dans quelques jours, aux élections, membre du bureau provisoire...

VERDIER.

Renversé, monsieur Girard.

GIRARD.

Nous verrons, monsieur Verdier, nous verrons !.. Eh bien ! la mère Beaupré, comment va notre bonne Mme Duresnel ? A-t-on des nouvelles de monsieur ? Et la jeune famille, Mlle Fanny, M. Jules, et son ami, M. le milord Talmours, que je n'ai pas oublié ? car on n'est pas plus aimable, plus grand, plus généreux !...

VERDIER.

Généreux comme un Anglais, par ostentation !

GIRARD.

Laissez-donc ; l'argent ne lui tient pas dans la main, à celui-là ! A-t-il fait assez de bien dans le pays, l'automne dernier ? Pendant ses longues promenades avec madame, il trouvait toujours le moyen de glisser quelques pièces d'or par-ci par-là. Et quel infatigable chasseur ! Ce n'est pas comme vous, monsieur Verdier ! Pendant que milord battait la plaine avec M. Jules, vous restiez toujours en arrière, ou vous veniez vous rafraîchir à la ferme.

VERDIER.

Je trouvais du plaisir à causer avec Mme Girard.

GIRARD.

N'est-ce pas qu'elle est jolie, ma petite Augustine ? aussi, j'ai une envie de la revoir !...

VERDIER.

La revoir, dites-vous ? est-ce que quelque séparation ?...

GIRARD.

Séparés ! Augustine et moi !... jamais, au grand jamais ! C'est que... vous ne savez pas : il y aura demain un mois que je l'ai quittée pour aller acheter des vaches en Bretagne ! Je descends de diligence, et je n'ai pas voulu passer à Paris sans prendre les ordres de madame ; mais je vais repartir tout de suite pour Arpajon, et je souperai ce soir avec ma chère Augustine, qui doit être aussi d'une impatience...

VERDIER.

Vous croyez ?

GIRARD.

Si je le crois ! après un mois d'absence !

VERDIER.

Et vraiment, là, de bonne foi, vous vous imaginez que Mme Girard est impatiente de vous revoir ?

GIRARD.

Pourquoi donc pas ?

VERDIER.

Ces maris sont d'une confiance, d'un aplomb ! ils s'en vont, ils font des voyages, et ils croient que pendant ce temps-là... Mon pauvre Girard, vous connaissez bien peu les femmes !

GIRARD.

Je ne connais pas les femmes, c'est possible ; mais je connais la mienne.

Mme BEAUPRÉ.

Monsieur Verdier, je vous en prie !...

VERDIER.

Permettez, madame Beaupré ! ne dirait-on pas que ces gens-là ont le privilége d'échapper au malheur commun ? Dites-moi, mon cher, Mme Girard est-elle prévenue de votre arrivée ?

GIRARD.

Je m'en serais bien gardé ; et le plaisir de la surprise !

VERDIER.

C'est un très grand plaisir ; mais souvent il est plus prudent de ne pas chercher à surprendre son monde ; et, croyez-moi, vous ferez bien de vous faire annoncer à la ferme.

GIRARD.

Ah ! çà, monsieur, je ne vous comprends pas... ou plutôt... je vous comprends.

VERDIER.

En thèse générale, monsieur Girard, n'oubliez pas que la classe des maris doit être sédentaire ; autrement... Écoutez donc, je sais ce que c'est... j'ai passé par-là... et même, je n'avais pas voyagé.

GIRARD.

Soyez sûr que j'ai le droit de répondre de ma femme, que j'en réponds comme de moi-même... Oui, j'en réponds, et... Dites donc, madame Beaupré, est-ce que par hasard il y aurait quelque chose ?

Mme BEAUPRÉ.

Mais non, mon ami ; M. Verdier s'amuse...

GIRARD.

J'étais si joyeux tout à l'heure ! et voilà que maintenant j'éprouve je ne sais quelle inquiétude...

VERDIER, à part.

Ce serait drôle... si j'avais deviné juste !

Mme BEAUPRÉ.

Ah ! voilà madame.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme DURESNEL.

Mme DURESNEL.

Comment, vous êtes ici, Girard ? Pardon, monsieur Verdier, je suis bien souffrante !

VERDIER.

Il faut que vous me l'assuriez, madame ; on n'est pas plus belle, plus jolie !

Mme DURESNEL.

Toujours de la flatterie ! Vous permettez ; deux mots seulement. (à Girard.) Girard, vous ne retournez pas ce soir chez vous ?

GIRARD.

A moins que madame n'ait d'autres ordres à me

donner... Madame doit comprendre que j'ai hâte d'arriver.

Mme DURESNEL.

Eh bien ! partez tout de suite, mon ami. La nuit... sur la grande route... je serais vraiment inquiète...

GIRARD.

Bah ! ne soyez donc pas en peine ; je vais prendre un bidet *à la Cour de France*, et en deux heures je serai à la ferme. Madame a des nouvelles de monsieur ? Est-ce qu'ils ne le feront pas bientôt président à Paris ; car enfin ? ça vaudrait bien mieux.

Mme DURESNEL.

Nous avons l'espoir de le voir bientôt.

GIRARD.

Ah ! tant mieux ! qu'on lui donne donc sa nomination tout de suite. Si madame voulait, je pourrais en dire un mot à notre sous-préfet, qui a du crédit.

VERDIER.

Avec la protection de M. Girard et celle de son sous-préfet !...

Mme DURESNEL.

Adieu, Girard, adieu, mon ami ! bien des choses à votre femme ; qu'elle continue à vous aimer, à s'occuper de son ménage, de ses enfans, et elle sera heureuse, tranquille...

GIRARD.

Oui, madame, qu'elle suive les bons exemples que vous lui donnez ; c'est ce que je lui recommande tous les jours... et M. Verdier a beau dire...

Mme DURESNEL.

Comment ? qu'est-ce que c'est ?

Mme BEAUPRÉ.

Rien, madame, rien.

VERDIER.

Nous avons plaisanté un moment, M. Girard et moi.

GIRARD.

C'est vous qui avez plaisanté, ce n'est pas moi. Monsieur vient me parler des dangers de laisser sa femme toute seule, de la classe des maris, de... est-ce que je sais, moi ?

Mme DURESNEL.

Ah ! oui, je comprends. (A part.) Quel supplice !

GIRARD.

Mais je ne crains pas les galans... allez ; je ne suis pas jaloux, moi. (Bas.) Il n'y a rien, n'est-ce pas, madame Beaupré ?

Mme BEAUPRÉ.

Eh ! non.

GIRARD.

Je vous salue, madame. Je verrai demain M. Jules et Mlle Fanny, car je reviendrai pour aller embrasser mon garçon à son collége Stanislas ; ce soir, il serait trop tard. Votre serviteur, monsieur Verdier.

VERDIER.

A revoir, monsieur Girard, et sans rancune.

GIRARD.

Oh ! je n'en n'ai pas ; pourtant, vous m'avez mis martel en tête.

Mme BEAUPRÉ.

Venez, monsieur Girard.

VERDIER.

Allez, ce ne sera rien ; mais je vous conseille pourtant de ne négliger aucune précaution : sonnez bien fort en arrivant, et mettez votre cheval à l'écurie avant d'entrer. (Girard sort avec Me Beaupré.)

SCÈNE VI.

Mme DURESNEL, VERDIER.

Mme DURESNEL, à part.

Et c'est l'ami de mon mari ! ah ! c'est horrible. (Haut.) Monsieur Verdier, je ne suis pas bien, il me serait impossible de vous accompagner ; je vous prie de m'excuser...

VERDIER.

Comment, vous ne venez pas ? Mais le spectacle vous fera du bien... songez-y donc. Une première représentation... on voit du monde... on entend siffler... c'est amusant.

Mme DURESNEL.

Non, je resterai chez moi ; mille fois pardon !

VERDIER.

Je le vois, vous me tenez rigueur, vous voulez me priver du plaisir de passer la soirée près de vous ; ma franchise d'hier vous a déplu ?

Mme DURESNEL.

Ah ! ne revenez pas sur une conversation que je dois oublier... que j'ai oubliée...

VERDIER.

Que voulez-vous ? Malgré moi, j'y reviens sans cesse ! Je vous trouve belle, charmante, j'éprouve le besoin de vous le dire, de vous le répéter... Je vous le dis... je vous le répète ! Où sont mes torts, et suis-je donc bien coupable ?

Mme DURESNEL.

Monsieur Verdier, on vous a laissé, ou plutôt vous avez pris dans le monde la liberté de tout dire. Vous en abusez quelquefois...

VERDIER.

Mais non... je suis un ami dévoué, bien discret.

Mme DURESNEL.

Allons, allons, je ne sais pas me fâcher... et puisque vous le voulez, je vous traiterai toujours en ami... Tenez, ce soir... voulez-vous être tout à fait aimable ?

VERDIER.

Parlez, que faut-il faire ? me voilà à vos pieds !

Mme DURESNEL.

Fanny aurait tant de chagrin de ne pas aller au

spectacle !... Je n'oserais, sans vous, la confier à son frère ! Ne refusez pas de l'y conduire... vous m'obligerez...

VERDIER.

Je ne puis rien vous refuser, madame ; je me résigne à ne pas vous voir... j'obéis. (Lui baisant la main.) Demain, je viendrai vous rendre mes devoirs. (A part.) Il me semble qu'elle s'adoucit... Je suis moins mécontent d'elle.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FANNY.

FANNY.

Maman, je suis prête ! nous pouvons partir... Ah ! mon ami monsieur Verdier, que vous êtes complaisant d'avoir eu une loge ! A propos, vous ne savez pas, maman ? M. Georges vient d'arriver !

M^me DURESNEL.

Lord Talmours ?

FANNY.

Il cause avec Jules... Tenez, les voici.

VERDIER, à part.

Voilà l'explication de la migraine ! On me renvoie... le jeune fashionable arrive... Je suis joué !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULES, TALMOURS, M^me BEAUPRÉ.

TALMOURS.

J'osais à peine entrer, madame. Jules vient de m'apprendre votre indisposition...

M^me DURESNEL.

Sans cette indisposition... je serais déjà sortie, milord... et je vous demande la permission de ne pas recevoir votre visite...

TALMOURS.

Je serais désespéré d'être importun.

FANNY.

Vous n'êtes donc pas mieux, maman ?

M^me DURESNEL.

Non, mon enfant !... mais ne te désespère pas, tu iras au spectacle.

FANNY.

Sans vous ?

JULES.

Ma sœur y renoncera volontiers, et nous vous tiendrons compagnie.

M^me DURESNEL.

Non, mon ami... puisque monsieur Verdier veut bien vous accompagner...

VERDIER, à part.

C'était convenu d'avance ; mais ils ne resteront pas ensemble... j'y mettrai bon ordre ! (Haut.) Si lord Talmours daignait accepter la place de madame dans ma loge... je me trouverais fort honoré...

JULES.

Ce serait charmant !

FANNY.

Oui... monsieur Georges, venez, je vous en prie ; vous me direz le nom des acteurs.

TALMOURS.

Je suis désolé, mademoiselle ; j'ai un engagement auquel je ne dois pas manquer, et je prie monsieur Verdier de recevoir mes remerciemens et mes regrets...

VERDIER.

Les regrets sont pour moi, milord... (A part.) Il ne restera pas.

JULES.

Je ne sais pas quelle est la conquête qui obtient la préférence... je te prie seulement de ne pas oublier que tu me donnes à déjeuner demain ! Tu sais que j'ai à te parler.

TALMOURS.

Je viendrai te prendre de bonne heure, et si madame veut bien me le permettre, nous reviendrons ensemble savoir de ses nouvelles.

M^me DURESNEL.

Avec plaisir, milord. (Bas.) Sortez, je vous en prie.

TALMOURS.

Madame, j'ai l'honneur... Si mademoiselle voulait accepter mon bras ?

VERDIER.

Descendons... Ma chère madame Beaupré, souvenez-vous que madame n'y est pour personne ! que la porte soit fermée ; je vais moi-même le recommander au concierge.

M^me DURESNEL.

Adieu, Fanny ; amuse-toi bien, mon enfant.

FANNY.

Pauvre maman ! je vous assure qu'il me prend envie de rester avec vous ... Voyons, monsieur Georges...

M^me DURESNEL.

Jules, ne quitte pas ta sœur un seul instant.

JULES.

Soyez tranquille, ma bonne mère.

VERDIER, à part.

Il ne remontera pas... ou j'aurais du malheur... (Haut.) Adieu, madame, il faut espérer que la solitude vous fera du bien. (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

M^me DURESNEL, M^me BEAUPRÉ.

M^me DURESNEL.

Ah ! combien me coûte et m'humilie tout ce ma-

nége auquel je suis forcée d'avoir recours ! Mais du moins cet entretien sera le dernier ; ma résolution est irrévocable.

Mme BEAUPRÉ, rentrant.

Madame va-t-elle se retirer chez elle ?

Mme DURESNEL.

Non, pas encore ; je lirai, je resterai dans ce salon.

Mme BEAUPRÉ.

Faut-il faire fermer la porte ? car ce n'est pas madame qui m'a donné ses ordres.

Mme DURESNEL.

Oui, allez, je n'y suis pour personne.

Mme BEAUPRÉ.

Mais je crois entendre... il y a là quelqu'un.

Mme DURESNEL.

Voyez, je vous prie, madame Beaupré. (A part.) C'est lui !

SCÈNE X.

Mme DURESNEL, Mme BEAUPRÉ, TALMOURS.

Mme BEAUPRÉ.

Lord Talmours !

TALMOURS.

Je suis bien étourdi, madame ; vous m'aviez fait l'honneur de me charger d'une commission, et j'étais descendu sans avoir songé à vous en rendre compte... daignez m'excuser !...

Mme DURESNEL.

Madame Beaupré, ne faites point fermer ma porte.

Mme BEAUPRÉ, sortant.

Oui, madame.

SCÈNE XI.

Mme DURESNEL, TALMOURS.

TALMOURS, lui prenant la main.

Enfin, nous voilà seuls.

Mme DURESNEL.

Georges !...

TALMOURS.

D'où vient cet effroi ?

Mme DURESNEL.

Mon ami, laissez-moi !

TALMOURS.

Mais encore... qu'avez-vous ?

Mme DURESNEL.

Ne vous alarmez pas, ne vous emportez pas, surtout !... j'ai besoin de tout mon courage, de toute votre attention.

TALMOURS.

Expliquez-vous, de grace... je vous écoute.

Mme DURESNEL.

Oui, vous m'écouterez... Je viens à vous avec confiance : celle qui n'a pas su résister à vos prières, à votre amour, celle qui s'est perdue pour vous a peut-être quelque droit à votre reconnaissance ; soyez donc généreux à votre tour : ce que je pourrais exiger, je veux l'implorer comme une grace... Point d'orgueil, mon ami, point d'amour-propre ; elle est si loin de mon cœur la pensée de blesser le vôtre ! Ayez pitié de moi !... c'est à genoux que je vous demande le repos, la tranquillité !

TALMOURS.

Vous vous plaignez à tort ; je suis toujours le même.

Mme DURESNEL.

Me plaindre de vous... oh ! non ! j'étudie chaque jour avec attendrissement et votre tendresse et vos soins qui ne se sont jamais démentis ; pourquoi donc vous adresserais-je des reproches ! Ah ! c'est moi seule que j'accuse, et, je le sens bien, les larmes de toute ma vie n'expieront jamais ma faute ; mais enfin, sachez tout, et mes remords, et mes tourmens, et mon désespoir. Je m'éloigne du monde, de mes amis ; mais ici, seule avec moi-même, je me trouve avec mon juge le plus sévère, et je suis la plus malheureuse des femmes.

TALMOURS.

Amélie, mon amie.

Mme DURESNEL.

Aujourd'hui même, que n'ai-je pas souffert avant de vous ouvrir mon cœur ! Toujours feindre, toujours mentir ! Je me dis malade, je provoque l'intérêt de ceux qui m'entourent sur des maux imaginaires, je me cache de mes enfans, j'empoisonne tous leurs plaisirs ! Ma fille, que son père me confie, ma fille que j'aime, que j'adore, je l'abandonne à un étranger, à un homme que je méprise, qui sait mon secret.

TALMOURS.

Que dites-vous ?

Mme DURESNEL.

Il le sait, vous dis-je ! il le devine avec cruauté ; et placé près de moi pour me protéger, me défendre, le lâche, il abuse de la confiance de mon mari pour me tenir des propos et m'adresser des vœux que je rougis d'entendre.

TALMOURS.

Il oserait !

Mme DURESNEL.

C'est là mon premier châtiment !

TALMOURS.

Je le lui ferai payer cher !...

Mme DURESNEL.

Et le vôtre, Georges, votre châtiment à vous, c'est de ne pouvoir me venger : vous n'en avez pas le droit. Oui, mon ami, M. Verdier est instruit ; mais enfin il n'a aucune preuve : Mme Beaupré doute peut-être encore, elle est si indulgente pour moi !..

Eh bien! s'il ne m'est plus possible de retrouver l'estime de moi-même, au moins que je puisse encore conserver celle de mes enfans! Ce n'est pas pour moi, c'est pour eux que je vous implore! il doit être si cruel de ne pas vénérer sa mère!... et qu'il serait affreux pour une mère d'être méprisée par ce qu'elle a de plus cher au monde! Non, cette lutte de tous les instans est trop pénible, et je n'ai plus la force de la supporter; ce n'est plus qu'avec une sorte de terreur que je me trouve avec vous. Talmours, vous êtes maître de mon sort, vous ne cesserez pas d'être un galant homme!... vous vous éloignerez.

TALMOURS.

Vous voulez?...

Mme DURESNEL.

M. Duresnel peut arriver d'un moment à l'autre; épargnez-moi la honte de vous voir près de lui: dites-moi que dès demain vous partirez...

TALMOURS.

Amélie, qu'exigez-vous?

Mme DURESNEL.

Oui, je l'exige; je veux vous fuir, vous oublier: j'ai besoin de ne plus vous voir. Au nom du ciel, abandonnez-moi!... Tant de motifs vous rappellent en Angleterre! le parlement va s'ouvrir... une carrière brillante, des honneurs, des plaisirs... et, que sais-je? un mariage peut-être... une femme qui pourra vous aimer sans honte et sans remords...

TALMOURS.

Me marier, moi, en Angleterre!... ah! jamais! je vous en fais le serment.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme BEAUPRÉ.

Mme BEAUPRÉ.

Madame! ah! madame!

Mme DURESNEL.

Qu'avez-vous donc? vous m'effrayez.

Mme BEAUPRÉ.

Une chaise de poste entre dans la cour: c'est monsieur, je l'ai vu.

Mme DURESNEL.

Grand Dieu! que faire? que devenir?

Mme BEAUPRÉ.

Si milord voulait me suivre...

Mme DURESNEL.

Oui, sortez. Le petit escalier...

TALMOURS.

Et pourquoi donc, madame Beaupré? (Bas.) Remettez-vous... vous vous perdez. (Haut.) Pourquoi madame Beaupré veut-elle me priver de l'honneur de faire connaissance avec le père de mon ami?

Mme BEAUPRÉ.

Eh bien! restez, milord; je vais au-devant de monsieur. (A part.) Ces Anglais ont un sang-froid!

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XIII.

Mme DURESNEL, TALMOURS.

TALMOURS.

Me retirer, ce serait vous compromettre. Comment n'avez-vous pas caché votre émotion devant cette femme?

Mme DURESNEL.

Ah! je le vois bien, elle sait tout.

TALMOURS.

Son empressement prouve qu'elle est incapable de vous trahir. Allons, soyez plus calme; tenez-vous à cette table; moi, ce livre à la main...

(Il s'assied.)

Mme DURESNEL.

Malheureuse!... que je suis coupable!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DURESNEL, Mme BEAUPRÉ.

Mme BEAUPRÉ, entrant avec Duresnel.

Grande nouvelle, madame! Vous ne vous doutez pas?... Je vous annonce le retour de monsieur... le voilà.

Mme DURESNEL, à part.

Et je vais me jeter dans ses bras!

DURESNEL.

Ma chère Amélie! que je suis heureux de vous revoir, de vous presser sur mon cœur! Vous m'aviez vraiment donné de l'inquiétude.

Mme DURESNEL.

J'ai été constamment souffrante.

DURESNEL.

Oui, de la pâleur... un peu d'émotion... c'est bien naturel!... Vous ne m'attendiez pas?

Mme DURESNEL.

Lord Talmours...

DURESNEL.

L'ami de mon fils! il daignera pardonner à ma joie, à mon ivresse. Après une longue absence, il est si doux de retrouver tout ce qu'on aime. Ma bonne Amélie, venez donc, que je vous embrasse encore. Je sais que Jules et Fanny sont au spectacle avec Verdier; c'est très bien. J'étais impatient, milord, de faire connaissance avec votre seigneurie.

TALMOURS.

Croyez, monsieur le président...

DURESNEL.

Président! oh! non. J'ai fait mes adieux à toutes les dignités de la province... Oui, ma chère amie,

le ministre a pris pitié de moi; je suis enfin nommé à la cour de cassation. Je n'ai plus les honneurs de la présidence; mais je serai toujours près de vous, Amélie, je ne vous quitterai plus. C'est de l'avancement, c'est du bonheur.

TALMOURS.

Veuillez bien, monsieur, recevoir mes complimens sincères.

DURESNEL.

De tout mon cœur, milord, et croyez que j'y suis très sensible. Je ne le cache pas à votre seigneurie, lorsqu'on m'a annoncé la liaison de mon cher Jules avec un jeune pair d'Angleterre, riche, brillant, généreux, j'ai d'abord été effrayé. De loin, la tendresse paternelle s'alarme si facilement! Mais les informations que j'ai prises, les lettres de Mme Duresnel, m'ont bientôt rassuré, et je vois maintenant qu'on ne m'avait pas trompé. Je ne suis pas complimenteur, milord; mais, franchement, vous me convenez beaucoup, et je fais déjà des vœux pour que vous accordiez au père un peu de cette amitié dont vous voulez bien honorer le fils.

TALMOURS.

C'est moi, monsieur, qui m'efforcerai de mériter tant de bienveillance.

Mme DURESNEL, à part.

Et voilà l'homme que j'ai trompé!

DURESNEL.

Vous avez été reçu, milord, par de braves gens, simples, modestes, ne refusant pas les plaisirs du monde, mais attachant surtout un grand prix à cette douce union de famille qui chez nous doit toujours être inaltérable. J'espère que vous serez content du nouveau venu. Vous trouverez en lui, j'ai quelque droit de vous l'attester moi-même, un bon père, un bon mari, aimant son Amélie, et ne craignant pas d'avouer hautement qu'il la trouve charmante!... Enfin, vous voyez qui je suis! Mes devoirs de magistrat, mes enfans, ma femme, mes amis... et dès aujourd'hui vous êtes du nombre... voilà ma vie, milord, mon existence, mon avenir! N'est-il pas vrai, mon amie?... Mais vous ne dites rien... vos traits sont altérés!...

Mme BEAUPRÉ.

Madame souffre beaucoup.

Mme DURESNEL.

Oui... beaucoup, et pourtant, je me sentais mieux! Oui, mon ami, je vous l'assure... depuis quelques heures, j'étais plus contente de moi...

TALMOURS.

Je n'aurai pas l'indiscrétion de rester plus longtemps...

DURESNEL.

Et moi, je n'ose vous retenir, milord! J'étais si impatient d'arriver, que je n'ai pas voulu m'arrêter à Fontainebleau. Je vais me mettre à table, en attendant le retour de Jules et de Fanny. Madame Beaupré, je me recommande à vous.

Mme BEAUPRÉ.

Monsieur sera servi dans un instant.

DURESNEL.

Cette chère madame Beaupré!... Je suis bien aise de la revoir! elle est descendue à ma rencontre avec un empressement!... Vous la connaissez, milord?... c'est notre amie, notre vieille amie... et digne en tout de notre affection... de notre confiance... Elle a donné à ma femme tant de preuves de dévouement!...

Mme DURESNEL.

Et elle m'en donnera encore, je l'espère!

Mme BEAUPRÉ.

Toujours, madame, toujours!

TALMOURS.

Monsieur, je sors tout pénétré de votre accueil... Veuillez, madame, agréer l'hommage de mon respect.

(Il sort.)

DURESNEL.

Adieu, milord... Venez, ma chère amie, venez; vous serez mieux tout à l'heure, nous allons parler de nos enfans! (Il rentre avec Mme Duresnel.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Mme BEAUPRÉ, TALMOURS.

Mme BEAUPRÉ.

Eh quoi! c'est vous, milord? de si bonne heure... personne n'est encore levé. Faut-il prévenir M. Jules?

TALMOURS.

Je vous remercie, madame Beaupré; je vais l'attendre. C'est à vous, oui, c'est à vous que je veux parler.

Mme BEAUPRÉ.

A moi, milord?

TALMOURS.

Madame Beaupré, vous êtes maîtresse d'un grand secret... Ne cherchez pas à vous en défendre; vous savez tout, et l'honneur de Mme Duresnel dépend désormais de votre discrétion. Tous les sacrifices, je suis prêt à les faire: ma fortune! ma vie! je les

donnerais pour n'avoir pas à me reprocher son malheur.

M^me BEAUPRÉ.

Ah! jeune homme, qu'avez-vous fait?

TALMOURS.

Je le sais, vous n'avez que de l'éloignement pour moi! Je l'ai souvent remarqué; quand j'entrais ici, vous me poursuiviez de vos regards, de votre silence; je les bravais alors... j'étais tout entier à mon égarement, sans prévoir l'instant du remords. Il est arrivé, madame; je viens trop tard, hélas! vous supplier de m'entendre et vous demander conseil. Oui, c'est à l'amie de Mme Duresnel que je veux donner ma confiance; c'est dans votre sein que je déposerai tous mes secrets; et pourtant, ne dois-je pas plutôt me taire?... A vous, de pareils aveux... vous dont la dévotion sévère...

Mme BEAUPRÉ.

Mon devoir est de vous plaindre, milord, et non de vous blâmer; quand le mal est fait, la vraie dévotion, c'est l'indulgence.

TALMOURS.

Ah! madame, je ne me connais plus! Quelle nuit horrible je viens de passer, et quels souvenirs m'ont tourmenté sans relâche! Se trouver en face de l'homme qu'on a outragé et recevoir de lui l'accueil le plus noble, le plus affectueux!... il n'est pas d'aussi grand supplice! Il me demandait mon amitié, et tant de bonté me déchirait l'ame! Il m'attend ce matin; comment oser mettre encore ma main dans la sienne? Et Jules; s'il se doutait? Et sa sœur, l'innocente Fanny... Fanny!... Ah! madame Beaupré, combien je suis coupable!

Mme BEAUPRÉ.

Vous venez de me promettre toute votre confiance.

TALMOURS.

Eh bien, vous l'aurez tout entière!... Vous vous le rappelez, c'est par Jules que je fus amené chez sa mère. Frappé de la beauté de Mme Duresnel, de sa grace, et, l'avouerai-je, excité peut-être par cette renommée de vertu que dès le premier jour ma vanité se flatta de vaincre, je mis tant d'art dans mes attaques, j'opposai tant d'artifice aux résistances de ma victime, je luttai contre l'amour de ses devoirs par tant de flatteries, que j'eus enfin le malheur de triompher... Attendez, madame, attendez! j'ai d'autres droits à votre haine!... La jeune Fanny sortit de pension; vous avez deviné mon crime. Moins confiante en moi que Mme Duresnel, vous savez ce que j'ai eu l'adresse de lui cacher, vous savez que j'aime en secret sa fille... oui, je l'aime... et là, ce n'est plus vice et corruption, c'est l'amour que je n'avais jamais connu, l'amour dans toute sa pureté! c'est la punition de ma vie passée, car au véritable amour il faut l'espoir d'un lien éternel!...

Mme BEAUPRÉ.

Jamais, milord... jamais.

TALMOURS.

Ah! je ne m'abuse point, madame, et, le premier, je vous le jure, j'en ai toujours repoussé la pensée. Hélas! Fanny, cet ange de candeur, pouvait recevoir de moi mon nom, ma fortune, l'existence la plus brillante, la plus digne d'elle; et d'avance j'ai tout détruit, tout empoisonné, son avenir et le mien... Parlez, madame, c'est de vous que j'attends mon arrêt!

Mme BEAUPRÉ.

Il faut vous éloigner, milord; votre départ peut seul prévenir les plus grands malheurs.

TALMOURS.

Eh bien! oui, je m'éloignerai, je vous le promets... mais ne plus revoir Fanny!... abandonner sa mère!...

Mme BEAUPRÉ.

Milord, il faut absolument partir! oui, vous partirez.

TALMOURS.

Mais, madame, le plus grand silence!

Mme BEAUPRÉ.

Jeune homme!... il y a quarante ans que je suis dans la famille de Mme Duresnel!

TALMOURS.

Elle-même doit ignorer...

Mme BEAUPRÉ.

Ne craignez rien, milord; ce n'est pas moi qui provoquerai de pareilles confidences. Que ma pauvre maîtresse garde son secret. Je ferai ce que j'ai fait jusqu'à présent... J'ai tout vu, j'ai cruellement souffert... et je n'ai rien dit!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Je crois vraiment que tu es en grande conférence avec madame Beaupré? Est-ce qu'elle te ferait de la morale, comme à moi? Bonjour, bonne madame Beaupré!

Mme BEAUPRÉ.

Bonjour, mon cher Jules! Vous le voyez, milord... il n'a pas perdu ses premières habitudes; il embrasse toujours sa vieille bonne.

JULES.

Sa vieille bonne ne le traite-t-elle pas toujours comme son enfant?... Ah! çà, mon ami, me voilà à tes ordres... J'ai prévenu mon père que nous déjeunerions ensemble, mais que je te ramènerais dans la journée... Tu reviendras avec moi chercher des nouvelles de ma mère.

Mme BEAUPRÉ.

Et lui annoncer votre départ, milord!

JULES.

Comment!... son départ!

Mme BEAUPRÉ, en sortant.

Oui, monsieur Jules... son départ!

SCÈNE III.

JULES, TALMOURS.

JULES.

Tu voudrais nous quitter?

TALMOURS.

Oui, mon ami, j'y suis forcé... Hier en rentrant, j'ai trouvé des lettres... Ma présence à Londres est indispensable...

JULES.

C'est fort possible; mais moi, je la trouve indispensable à Paris, et, quand tu connaîtras mes motifs, j'ose croire que tu ne songeras plus à partir.

TALMOURS.

Et quels sont donc ces motifs?

JULES.

Tout à l'heure, lorsque nous serons chez toi!... Ici, nous pourrions être dérangés, et comme il s'agit d'une affaire grave, sérieuse...

TALMOURS.

Toi, une affaire sérieuse?

JULES.

Est-ce donc impossible?

TALMOURS.

A la rigueur, non! Mais explique-toi... tu piques ma curiosité.

JULES.

Il faut que nous causions longuement comme deux hommes raisonnables... J'hésite depuis trop long-temps... Et d'ailleurs, j'attendais l'arrivée de mon père. Le voilà de retour... et tu vois que je ne perds pas de temps.

TALMOURS.

Attends donc, mon ami... Ne me cache rien... Est-ce que tu aurais besoin d'argent? Parle, ne te gêne pas!

JULES.

Non, monsieur le milord, je n'ai pas besoin d'argent. J'ai payé hier mon second cheval... et même si vous n'étiez pas si riche, on pourrait répondre à vos offres généreuses en vous montrant encore un billet de cinq cents francs qui serait à votre service.

TALMOURS.

Pardon, mon ami, mais je ne devine pas...

JULES.

Parce que j'ai quelques années de moins que toi, tu me juges sur mon air léger, étourdi, et tu crois que je ne pense à rien!... Tu vas voir, mon cher mentor... tu vas voir!... C'est un grand projet que je médite, que je mûris depuis le collége! Oh! tu l'approuveras, je l'espère!.... tu renonceras à l'envie de nous quitter... tu te fixeras en France, près de nous!... Mon cher Georges, j'ai tant d'amitié pour toi, j'en ai tant pour ma sœur!...

TALMOURS.

Que veux-tu dire?

JULES.

Viens, nous allons nous expliquer à cœur ouvert.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FANNY.

FANNY.

Eh bien! messieurs, vous sortez lorsque j'arrive?

JULES.

Pardon, nous sommes pressés.

FANNY.

Bon Dieu! Jules, ce n'est pas toi que j'accuse; les frères ne sont jamais très galans pour leur sœur... c'est l'usage, et je m'y résigne. Mais, en vérité, je suis tenté de croire que M. Georges se fait une étude de m'éviter.

TALMOURS.

Moi, mademoiselle?

FANNY.

Mais... vous refusez de venir au spectacle...

TALMOURS.

Il fallait un motif bien puissant...

FANNY.

Vous nous avez sans doute préféré quelque grande dame qui ne nous valait pas. Tant pis pour vous, monsieur Georges, car j'ai été fort aimable toute la soirée; demandez plutôt à Jules.

JULES.

Tu n'as pas cessé de causer tout bas avec M. Verdier.

FANNY.

Je crois bien! monsieur nous laissait seuls pour aller se montrer au balcon et au foyer.

TALMOURS.

Et M. Verdier vous amusait sans doute en lançant des épigrammes contre tout le monde?

FANNY.

Oh! que vous le jugez mal! Il m'a constamment parlé de vous et du regret qu'il éprouvait de ne pas vous voir dans sa loge. Je ne sais pas pourquoi on a fait à M. Verdier la réputation d'être méchant; il fait toujours votre éloge, monsieur Georges; c'est une justice que je me plais à lui rendre. Moi, je trouve que c'est un très brave homme. Eh bien! pourquoi ris-tu donc? est-ce que j'ai dit quelque chose d'inconvenant?

JULES.

Non, ma bonne Fanny; je ris parce que je suis content, plein d'espoir. (Bas à Talmours.) Ah! mon ami, quel bonheur j'entrevois! Allons, partons.

FANNY.

Et peut-on savoir où vont ces messieurs? Monsieur Georges, si vous avez un peu d'amitié pour moi, vous me le direz.

TALMOURS.

Jules m'a demandé à déjeuner, mademoiselle; il avait à me parler...

FANNY.

Une conférence bien importante?

JULES.

Plus importante que tu ne le crois, Fanny; il sera peut-être question de toi.

FANNY.

De moi?

JULES.

Oui, de toi. Adieu, ma gentille petite sœur; sois certaine que ton bonheur est le plus ardent de tous mes vœux. (Bas à Talmours.) Sais-tu maintenant ce que j'ai à te dire?

TALMOURS, à part.

Que vais-je lui répondre?

FANNY.

Ah! voici notre ami M. Verdier.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VERDIER.

JULES.

Vous nous excuserez, monsieur Verdier?

VERDIER.

Allez, allez, messieurs les jeunes gens; je suis seulement fâché de n'être pas admis à vos parties de plaisir. Hier, milord, j'ai vivement regretté votre absence. Mais qu'est-ce que je fais donc? j'entre ici sans demander comment va la migraine de Mme Duresnel.

FANNY.

Vous êtes bien bon; maman est beaucoup mieux. Elle a été si heureuse de voir mon père!

VERDIER.

Oui, je sais qu'il est de retour. Hier soir, milord, nous avons bien fait, vous et moi, de sortir ensemble et de laisser seule Mme Duresnel; on nous aurait trouvés importuns. Vous n'avez pas encore vu M. Duresnel?

TALMOURS.

J'aurai l'honneur de lui présenter mes devoirs aujourd'hui. Mademoiselle...

VERDIER, à part.

Il n'est pas remonté; c'est toujours une petite consolation.

(Talmours et Jules sortent.)

SCÈNE VI.

VERDIER, FANNY.

VERDIER.

Comme il a bonne tournure, ce jeune lord Talmours!

FANNY.

Les Anglais ont l'air si distingué!

VERDIER.

Eh bien! je vous ai trouvés là, tous les trois, en petit comité. Est-ce que le frère serait dans la confidence?

FANNY.

Non, je ne lui ai rien avoué; mais je crois qu'il y a quelque chose.

VERDIER.

Et quoi donc?

FANNY.

Je ne sais; Jules a dit en riant qu'ils allaient parler de moi. Qu'est-ce qu'ils peuvent dire de moi, je vous le demande?

VERDIER.

Le devoir de votre frère est de s'occuper de votre bonheur.

FANNY.

Justement! mon bonheur est le plus ardent de tous ses vœux, voilà ses propres paroles; le bonheur d'une jeune personne, c'est son mariage.

VERDIER.

On le dit!

FANNY.

Mon cher monsieur Verdier, j'ai rêvé toute la nuit à notre conversation d'hier; tous vos pressentimens me paraissent si naturels!

VERDIER.

Oui, j'ai un peu oublié mon caractère de vieil ami de la famille pour jouer avec vous le rôle de confident, et ma chère Fanny doit comprendre qu'il ne faut pas m'attirer les reproches du papa et de la maman; ainsi donc, le plus profond secret.

FANNY.

Vous pouvez vous en rapporter à moi. Oh bien, oui! une indiscrétion ferait peut-être tout manquer.

VERDIER.

Si cependant on vous interrogeait?... On doit ouvrir son cœur à son père; et puisque vous pensez un peu de bien de lord Talmours...

FANNY.

Je ne cacherai rien à mon père. Je ne sais pas pourquoi, mais avec lui je suis beaucoup moins embarrassée qu'avec maman.

VERDIER.

Cela se conçoit; quant à moi, je ne sais rien, je n'y suis pour rien.

FANNY.

Puisque c'est convenu! Vous me prenez donc pour un enfant?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DURESNEL.

VERDIER.

Eh! voilà le cher Duresnel! Mon bon ami, enfin tu nous es donc rendu!

DURESNEL.

Je te remercie de ton empressement, mon cher Verdier. Tiens, Fanny, tu vas faire porter cette lettre chez le président de la cour de cassation; on demandera une réponse. Tu viendras ensuite: tu m'as promis de me montrer tes dessins..,

FANNY, sortant.

Oui, mon père; je vais vous apporter tous mes cartons.

SCÈNE VIII.

DURESNEL, VERDIER.

VERDIER.

Le président de la cour de cassation... Est-ce que définitivement?...

DURESNEL.

Oui, mon cher Verdier, tu peux voir ce matin ma nomination officielle dans le *Moniteur*.

VERDIER.

Jamais faveur ne fut mieux méritée, et, pour cette fois, je félicite sincèrement le ministère, à qui je n'ai pas l'habitude de prodiguer mes louanges.

DURESNEL.

Par système, tu es de toutes les oppositions, n'importe laquelle.

VERDIER.

Non pas! je marche tout seul et je ris gaîment de tout le monde; mais, aujourd'hui, j'approuve... je vote pour toi, et, si l'on me consultait, tu aurais bientôt la première magistrature du royaume. Mon meilleur ami, l'homme à qui je dois le bonheur de ma vie, celui qui a fait prononcer mon divorce!

DURESNEL.

Et tu t'en réjouis encore, après seize ans déjà passés! Pourquoi toujours du fiel, de l'animosité? Dieu sait combien il m'en a coûté pour donner mes conclusions dans cette déplorable affaire! mais enfin vous l'avez voulu tous les deux; ma conscience est tranquille, car Mme Verdier te détestait au moins autant que tu la détestais toi-même, et je puis t'assurer que sa reconnaissance pour moi ne le cède en rien à la tienne.

VERDIER.

Qu'elle fasse le bonheur de M. Godard, je ne m'y oppose pas; mais si tous les maris avaient mon courage!...

DURESNEL.

Dis plutôt ta folie!.. Compare donc ton existence à la mienne! Tu es seul au monde... sans enfans, sans famille!... Vois ma fille... elle fait mon orgueil!... Jules est charmant! Il a bien le petit ton tranchant de nos jeunes gens d'aujourd'hui.. mais, comme eux aussi, il a une instruction solide et les sentimens les plus honorables... Tous deux feront la consolation de mes vieux jours, et c'est à l'amour de leur mère, c'est à ses vertus que je devrai tant de bonheur!

VERDIER, à part.

Il me fait vraiment de la peine!

DURESNEL.

Si tu nous avais vus hier soir, en attendant nos enfans! Quel charme nous goûtions à nous occuper ensemble de leurs progrès, de leur avenir!...

VERDIER.

Mais j'avais laissé Mme Duresnel accablée d'une horrible migraine...

DURESNEL.

Oui... elle était encore un peu souffrante. Lord Talmours avait eu la bonté de lui faire la lecture...

VERDIER.

Lord Talmours! (A part.) Il était revenu! J'ai été joué indignement! (Haut.) Ah! lord Talmours faisait la lecture à ta femme?

DURESNEL.

Qu'est-ce qui te fait rire?

VERDIER.

Il me semble que c'est assez clair.

DURESNEL.

Encore?

VERDIER.

Eh! mais, je crois qu'on s'occupait moins de lecture que d'un certain mariage...

DURESNEL.

Quel mariage?

VERDIER.

Celui de lord Talmours et de ta fille!

DURESNEL.

Comment... que dis-tu?

VERDIER.

C'est public! tout le monde en parle.

DURESNEL.

Je te jure...

VERDIER.

Pardon, mille fois pardon; mettons que je n'ai rien dit. C'est un secret!... à la bonne heure!

DURESNEL.

Est-ce que Mme Duresnel t'aurait confié?...

VERDIER.

Eh! mon Dieu! non... elle est aussi discrète que toi. Écoutez donc, mes amis, c'est votre affaire; vous avez sans doute vos raisons pour qu'on ne le sache pas si tôt... Au fait, cela vaut mieux; on consulte ses amis... les amis donnent leurs avis... les choses tournent mal, et on s'en prend à eux... Je

te promets bien de ne plus en souffler le moindre mot.

DURESNEL.

Tu m'étonnes beaucoup, mon ami; ma femme ne m'a point parlé d'un semblable projet.

VERDIER, à part.

Je le crois bien!

DURESNEL.

Et je trouve extraordinaire...

VERDIER.

Je pourrais fort bien me tromper... Au fait, c'est l'ami de ton fils, son guide, son protecteur... il n'y a sans doute rien; c'est possible, quoique peu vraisemblable; cependant, sais-tu que ce serait très beau?

DURESNEL.

Comment donc! ce serait trop beau peut-être.

VERDIER.

Pourquoi donc? tu as un nom honorable dans la magistrature, de la fortune...

DURESNEL.

Un pair des trois royaumes! ce serait magnifique! Au surplus, Mme Duresnel n'aura pas agi légèrement, je m'en rapporte bien à elle.

VERDIER.

C'est une surprise qu'elle te prépare... Tu n'auras point de peine à remarquer que l'aimable Fanny ne voit pas notre jeune lord avec indifférence.

DURESNEL.

Tu te serais aperçu?...

VERDIER.

Je te répète que je n'affirme rien; mais tu liras aisément dans son cœur; et si, par hasard, nous nous étions trompés... eh bien! nous ne dirons rien à Mme Duresnel.

DURESNEL.

Pourquoi cela?

VERDIER.

C'est vrai; j'oubliais que vous n'avez jamais de secret l'un pour l'autre... Allons, je te laisse; je reviendrai dans la journée, et j'espère que nous aurons du nouveau. Ah! çà, mon cher Duresnel, je ne dois t'avoir rien dit; près de ta femme, de ta fille... il faut que tout vienne de toi! L'œil du maître, du père de famille... rien n'échappe à sa prévoyante sollicitude, et cela ne fait qu'ajouter encore à sa considération... Tu comprends... Au revoir donc, et compte sur ma discrétion. Si quelqu'un me parle encore de ce mariage, ma réponse est toute prête : je suis convaincu que, jusqu'à présent, il n'en a jamais été question entre lord Talmours et Mme Duresnel.

DURESNEL.

Oui, tu m'obligeras.

VERDIER, à part.

Ah! Mme Duresnel! (A Fanny qui entre.) Sans adieu, ma chère enfant. (Il sort.)

SCÈNE IX.

DURESNEL, FANNY, un carton de dessins à la main.

DURESNEL.

Nous sommes donc seuls; je peux te voir, t'examiner tout à mon aise, et causer longuement avec toi... car maintenant te voilà une grande demoiselle. M'as-tu souvent regretté, Fanny? attendais-tu mon retour avec bien de l'impatience?

FANNY.

Mon bon père! pouvez-vous le demander?

DURESNEL.

Voyons, montre-moi tous tes grands travaux.

FANNY.

Par où voulez-vous commencer... la tête ou le paysage?

DURESNEL.

Décide; je veux tout voir.

FANNY. Elle ouvre le carton et met ses dessins sur la table.

D'abord, je vous préviens, papa, que je ne souffre pas les éloges de complaisance; j'aime la manière des juger des Anglais... ils donnent tout franchement leur avis, et sans restrictions : c'est bien ou c'est mal! si c'est bien, tant mieux; si c'est mal, on en est quitte pour recommencer!... tandis que vous autres Français vous êtes complimenteurs...

DURESNEL.

Comment? vous autres Français!

FANNY.

Je voulais dire nous autres : je me suis trompée. Tenez, voyez cela, mon père.

DURESNEL.

C'est charmant!

FANNY.

Ce sont les jardins de Windsor en Angleterre.

DURESNEL.

Ah! en Angleterre.

FANNY.

Voilà une vue du comté de Gall.

DURESNEL.

Encore en Angleterre! Et quelle est cette grande église?

FANNY.

C'est la cathédrale Saint-Gille, à côté de la prison d'Édimbourg. Vous savez bien, Walter Scott en parle dans son roman.

DURESNEL.

Oui, en Écosse. C'est bien, très bien!

FANNY.

Tenez, voilà le château de Lochleven, où fut enfermée cette pauvre Marie Stuart.

DURESNEL.

Toujours en Écosse! C'est une vue délicieuse, ma chère amie... Mais si nous abandonnions un

instant les Iles Britanniques, si nous revenions en France, je serais plus à même de juger.

FANNY.

Puisque vous y tenez, j'ai quelques vues de Normandie; mais ce n'est pas très remarquable. Un pays plat, très peu de beaux sites! Il n'y a presque pas d'antiquités en France; ils détruisent tout, les Vandales : avec ses vieux châteaux, ses vieilles ruines, l'Angleterre est un bien plus beau pays.

DURESNEL.

Pour les dessinateurs... Puisque tu ne veux pas d'éloges de complaisance, je t'avouerai que ce paysage me paraît trop noir.

FANNY.

Trop noir! Vous ne vous y connaissez pas, mon père; c'est à la manière anglaise; je l'ai copié d'après Constable, et M. Georges m'a dit que c'était très bien.

DURESNEL.

Qu'est-ce que c'est que M. Georges? ton maître de dessin?

FANNY.

Comment, vous ne savez pas? c'est lord Talmours.

DURESNEL.

Ah! lord Talmours s'appelle Georges, et il t'a dit que c'était très bien!... Je me tais, mon enfant, je ne suis qu'un profane. (A part.) Je commence à croire que Verdier avait raison.

FANNY.

Voulez-vous voir un superbe portrait?

DURESNEL.

Quelle noble figure!

FANNY.

Vous ne la connaissez pas?

DURESNEL.

Ma foi, non.

FANNY.

Que c'est désagréable pour une artiste d'avoir affaire à des ignorans!

DURESNEL.

Ne te fâche pas, tu me formeras.

FANNY.

C'est la tête d'Oswald, dans la Corinne de Gérard.

DURESNEL.

Encore un Anglais! Je crois qu'il faut fermer le carton, car je vois déjà arriver lord Byron, Canning, Thomas Moore!... Mais le dessin n'a pas pris tout ton temps, tu as fait autre chose?

FANNY.

J'ai étudié l'anglais avec mon frère : c'est lord Talmours qui nous sert de maître; il y met une complaisance! vous verrez. Je suis déjà plus forte que Jules; il ne peut jamais saisir la prononciation, tandis que moi, il suffit que M. Georges prononce un mot pour que je le répète tout de suite avec le même accent!

DURESNEL.

Dis-moi, ma chère amie, lord Talmours vient donc vous voir très souvent?

FANNY.

Tous les jours; il n'y manque jamais. Si vous saviez comme nous avons passé un été agréable! Il est venu nous rejoindre à la campagne; nous étions là tous les quatre, ensemble; nous faisions de la musique, nous avons chanté tout Rossini : M. Georges a une très belle voix. Et à Paris! il est d'une obligeance, d'une galanterie pour moi!... il m'apporte tous les jours un bouquet; il en donne aussi un à maman, mais c'est pour qu'il n'y ait pas de jalousie : il a tant de tact! de si bonnes manières!

DURESNEL.

Ah! ça, mais, ma chère enfant, il me semble que tu as pour les Anglais, en général, un grand amour que je ne te connaissais pas.

FANNY.

C'est vrai, mon père. En pension, je n'aimais pas les Anglaises: je voyais tout différemment, j'étais remplie de préjugés; mais depuis la liaison de Jules avec lord Talmours, je suis revenue sur le compte de l'Angleterre, et j'avoue que j'étais d'une extrême injustice. Je n'ai pas tort, n'est-ce pas?

DURESNEL.

Non, sans doute; c'est très bien, mon enfant; j'approuve ta franchise; je suis très content de toi, ma bonne Fanny. (Il l'embrasse.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme DURESNEL.

Mme DURESNEL.

Mon ami, je viens d'écrire à quelques personnes pour les prier de venir passer la soirée avec vous : je veux, à votre retour, vous entourer de tous ceux qui vous sont chers.

DURESNEL.

Quels plaisirs m'offrirez-vous qui puissent valoir celui que je goûte en ce moment? Votre fille est charmante, ma bonne Amélie.

Mme DURESNEL.

Vous avez été content de ses dessins?

FANNY.

Mon père est si indulgent!

DURESNEL.

Va, mon enfant, laisse-nous un moment.

Mme DURESNEL.

Étudie un peu de musique pour ce soir.

FANNY.

Oui, maman; le duo que j'ai répété hier avec M. Georges.

SCÈNE XI.

DURESNEL, Mme DURESNEL.

DURESNEL.

Elle est adorable! Des talens, jolie, une assez belle dot; voilà de quoi tourner bien des têtes. Comme le temps marche, ma chère amie! nous voici déjà avec une fille à marier.

Mme DURESNEL.

Elle est encore bien jeune!

DURESNEL.

Dix-sept ans; comme vous le jour de notre mariage... et je ne m'en plains pas aujourd'hui, mon Amélie!

Mme DURESNEL.

Je suis loin de croire que son âge soit un obstacle; s'il se présentait quelque bon parti, un de ces partis qu'il serait difficile d'espérer, bien certainement nous ne devrions pas hésiter.

DURESNEL.

Qui sait? jusqu'à présent tout nous a réussi; nous sommes heureux... moi, j'ai des pressentimens.

Mme DURESNEL.

En vérité! je voudrais les partager.

DURESNEL.

Vous dites cela d'une certaine manière...

Mme DURESNEL.

Mais, non... vous trouvez?

DURESNEL.

On vous accuse d'être indiscrètes, mesdames, et on a grand tort; vous savez très bien garder un secret! Vous, surtout, mon amie!... il y a même de la malice dans votre silence.

Mme DURESNEL.

J'ai peine à vous comprendre.

DURESNEL.

Puisque vous le voulez, achevez seule votre ouvrage; je ne vous demande plus rien... je ne veux rien savoir... je vous laisse tout l'honneur, toute la gloire de la négociation.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Ah! je suis enchanté de vous trouver ensemble. Tenez, mon père, on vient de me remettre la réponse que vous attendiez; quand vous l'aurez lue, je vous annoncerai une grande nouvelle.

DURESNEL.

Donne, mon ami. (*Il lit la lettre.*)

Mme DURESNEL.

Qu'as-tu donc, Jules, tu as l'air ému?

JULES.

Ne vous effrayez pas, maman; c'est une bonne, une excellente nouvelle que j'ai à vous apprendre.

DURESNEL.

Monsieur le président me recevra ce matin; tu viendras avec moi, Jules, je veux te présenter à lui. Mais, voyons, qu'as-tu donc à nous dire?

JULES.

Ce ne sera pas long, mon père; vous allez tout savoir! Je suis bien jeune encore, n'est-il pas vrai, et vous me croyez très peu capable de conduire une grande affaire? Eh bien! pourtant, grâce à moi, à ma prudence, à mon adresse...

DURESNEL.

Abrége ton préambule.

JULES.

Vous avez raison! pas de préambule! En un mot, je vous annonce que je marie ma sœur!

Mme DURESNEL.

Tu plaisantes?

JULES.

Non, maman; je marie cette chère Fanny, et je vous jure que je lui donne un mari qui en vaut bien un autre!

DURESNEL.

Je le connais!

JULES.

Quoi!... mon père, vous devinez?

DURESNEL.

Ta mère y avait songé avant toi!

Mme DURESNEL.

Moi?

DURESNEL.

Oui, madame... on a pénétré vos secrets!

Mme DURESNEL.

Quels secrets?

DURESNEL.

Vous n'avez pas adroitement et mystérieusement combiné quelque projet de mariage avec un ami de Jules?

JULES.

C'est cela!

DURESNEL.

Avec un jeune lord de notre connaissance?

Mme DURESNEL.

Lord Talmours?

JULES.

Vous aussi, ma mère! Nous aurions eu la même idée!... Comme on se rencontre! Maman, vous êtes témoin que vous ne m'en avez jamais parlé?

Mme DURESNEL.

Mon fils, il me paraît impossible que lord Talmours ait pensé à votre sœur, qu'il vous l'ait dit...

JULES.

Je ne veux rien exagérer; je n'assure pas que le mariage soit fait... mais je soutiens qu'il se fera... Et, si vous voulez bien m'aider tous les deux, il se fera demain... et tout de suite! C'est une oc-

casion trop belle pour la laisser échapper! Depuis que je me suis lié avec lord Talmours, depuis surtout que je vous l'ai présenté, ma mère, je me suis toujours dit, à part moi : Mon ami Talmours est aimable, riche, bien tourné, rempli d'honneur, de délicatesse! Il faut qu'il soit mon beau-frère! Toutes nos jeunes demoiselles veulent épouser des pairs de France; eh bien! moi je donnerai à ma sœur un pair d'Angleterre... c'est plus original! Je ne me suis confié à personne, mais j'ai agi d'inspiration; et comme lord Talmours secondait mes projets à merveille, j'ai demandé à sa seigneurie de m'accorder une audience ce matin, et là, je l'ai priée, je l'ai sommée amicalement de s'expliquer sans détours sur ses intentions! Je vais droit au but, moi!

DURESNEL.

Tu y vas même un peu trop vite!

Mme DURESNEL.

Et que vous a répondu lord Talmours?

JULES.

Oh! vous ne vous imaginez pas son embarras, sa surprise; c'étaient des exclamations, des réticences, un trouble, des consentemens, des refus... une foule de preuves plus certaines les unes que les autres!

Mme DURESNEL.

Jules, vous êtes bien léger, bien étourdi! Jamais proposition ne fut plus indiscrète que la vôtre, et si j'avais eu quelques idées, quelques espérances sur ce mariage... après votre imprudente démarche... il faudrait y renoncer... D'ailleurs, je doute que Fanny...

JULES.

Oh! pour Fanny... elle l'aime... j'en réponds.

Mme DURESNEL.

Que dites-vous?

JULES.

Ce n'est pas moi qu'on trompera, je m'y connais... Ils s'aiment... ils s'adorent!

Mme DURESNEL.

Mon fils, vous vous êtes mépris.

DURESNEL.

Je vous crois dans l'erreur, ma bonne amie; j'ai passé quelques instans avec Fanny, et je puis déjà vous assurer qu'elle aime lord Talmours.

Mme DURESNEL.

Quoi!... Fanny!... elle aimerait...

DURESNEL.

Eh bien! madame...

Mme DURESNEL.

Je sens tous les reproches que vous seriez en droit de m'adresser si, par ma négligence, de pareils sentimens avaient pu naître, à mon insu, dans le cœur de ma fille! Il est possible qu'elle vous ait paru voir lord Talmours avec plaisir : il a pour elle tant de soins, de complaisance!... mais, pour de l'amour... je vous atteste, monsieur, qu'il n'en existe point!

DURESNEL.

Mais quelle émotion, ma chère Amélie? Vous avez eu raison d'adresser des reproches à Jules, et je trouve son indiscrétion très blâmable... mais nous pouvons parler devant lui; il est d'âge à nous comprendre! Mon amie, mon fils, mettez-vous à ma place!... J'arrive, je vois près de vous un jeune étranger dont on vante l'amabilité, la fortune! J'apprends que le monde a remarqué ses assiduités chez moi; j'entends même prononcer le mot de mariage!... Mon cœur de père s'en émeut, s'en réjouit. A travers l'ingénuité de Fanny, je devine qu'elle ne repousserait pas une union si désirable! je me livre aux plus douces espérances; et quand je viens partager mon bonheur avec ma femme, avec mon fils... qu'arrive-t-il?... Jules a fait une démarche inconvenante, et vous, mon amie, vous ignorez même ce qui se passe!... Vous le sentez tous les deux... une prompte explication est devenue nécessaire, indispensable!... Je sors; Jules va m'accompagner... mais lord Talmours doit venir... vous le recevrez, Amélie... vous lui parlerez, et à mon retour, je vous en prie, que toutes nos inquiétudes soient dissipées...

Mme DURESNEL.

Oui, je verrai lord Talmours, je vous le promets; mais soyez persuadé que ce mariage est trop beau pour que nous puissions y prétendre.

DURESNEL.

J'ai moins de défiance que vous. Je vous le disais tout à l'heure, nous somme heureux... je n'abandonne pas tout espoir.

JULES.

Ni moi non plus, ma bonne mère! J'ai eu tort, et vous avez bien fait de me gronder : mais c'est égal, je n'en aurai pas moins commencé le bonheur de notre chère Fanny.

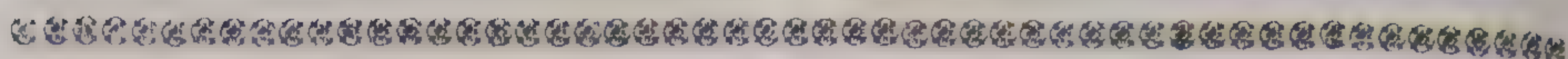
DURESNEL.

Allons, Jules, viens avec moi... Adieu, mon amie, vous ferez ce que je vous demande?

(Ils sortent.)

Mme DURESNEL.

Oui, sans doute. (A part.) Que va-t-il arriver... grand Dieu!... Non!... ce mariage ne se fera jamais. (Elle rentre chez elle.)



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Mme DURESNEL, seule.

Ma fille était là... je l'ai vue et je n'ai pas osé l'interroger !... Il ne vient pas... M. Duresnel va rentrer... je ne sais que résoudre. Quel parti prendre ?... Son embarras doit être égal au mien, et il n'ose peut-être pas se présenter devant moi... Sachons au moins de madame Beaupré ? (Elle sonne.) Et que lui dirai-je, à madame Beaupré ?... Elle possède mon secret, et depuis hier j'évite ses regards... Comment prononcer devant elle le nom de lord Talmours ?



SCÈNE II.

Mme DURESNEL, Mme BEAUPRÉ.

Mme BEAUPRÉ.

Madame a sonné ?

Mme DURESNEL.

On n'est pas venu, madame Beaupré ? On ne m'a pas demandée ?

Mme BEAUPRÉ.

Non, madame.

Mme DURESNEL.

On n'a pas non plus demandé mon fils ?

Mme BEAUPRÉ.

Lord Talmours n'a point paru depuis ce matin... non, madame.

Mme DURESNEL, à part.

Il faut écrire ! (Haut.) J'ai une lettre à porter sur-le-champ, et à qui confier ?...

Mme BEAUPRÉ.

L'hôtel n'est pas loin : j'irai, madame, j'irai moi-même avec plaisir.

Mme DURESNEL.

Vous me rendrez un véritable service.

Mme BEAUPRÉ.

Ma bonne maîtresse, doutez-vous de mon zèle ?

Mme DURESNEL, lui tendant la main sans la regarder.

Chère madame Beaupré !

Mme BEAUPRÉ, lui baisant la main.

Écrivez, madame, écrivez... le temps presse ; je vais rester dans le grand salon. Du courage ! madame, et comptez toujours sur moi. (Elle sort.)



SCÈNE III.

Mme DURESNEL, seule.

Bonne femme ! elle est à toute épreuve. Que de dévoûment ! que de délicatesse ! Et lui, il m'abandonne, il me laisse à moi-même. Oui, il faut écrire. (Elle se met à la table et écrit.) Ce mariage est impossible ; jamais je n'y souscrirai.



SCÈNE IV.

Mme DURESNEL, FANNY.

FANNY.

Maman !

Mme DURESNEL.

Que désirez-vous, Fanny.

FANNY.

Je vous dérange peut-être ? je vais me retirer.

Mme DURESNEL.

Vous vouliez me parler ?

FANNY.

Oui, maman. Tout à l'heure vous êtes passée près de moi sans m'adresser la parole, mes yeux ont rencontré les vôtres, et votre regard m'a paru bien sévère. Est-ce que je vous aurais mécontentée ?

Mme DURESNEL.

Non, ma fille, vous vous trompez.

FANNY.

Oh ! je ne me trompe pas ; votre manière de me répondre me le prouve. Eh bien ! maman, je vous demande pardon.

Mme DURESNEL.

Quel pardon ?

FANNY.

Je ne sais ; mais j'ai peut-être manqué de confiance envers vous, et le regret que j'en ressens est si pénible que je ne puis résister au besoin de vous ouvrir mon cœur. Je vais tout vous avouer ; mais, de grâce, encouragez-moi, et ne soyez pas fâchée. Ah ! vous me souriez, maman ; que vous êtes bonne ! (Elle l'embrasse.)

Mme DURESNEL.

Ne suis-je pas ton amie, ta meilleure amie ?

FANNY.

Sans doute.

Mme DURESNEL.

Pourquoi donc as-tu des secrets pour moi ?

FANNY.

Je ne croyais pas que ce fût un secret ; mais, depuis ce matin, tout le monde me fait des demi-confidences. A quoi bon tout ce mystère ? Pourquoi me cacher encore le grand événement qui se prépare ?

Mme DURESNEL.

Le grand événement?...

FANNY.

Oui, maman : est-ce que je n'y suis pas aussi intéressée que les autres? Je croyais que vous seriez la première à me l'annoncer, et j'attendais.

Mme DURESNEL.

Chère enfant! je crains que tu ne t'abuses.

FANNY.

M'abuser! Est-ce qu'il ne serait pas question de mariage?

Mme DURESNEL.

Écoute-moi, Fanny; tu aimes donc lord Talmours?

FANNY.

Oui, maman, et de tout mon cœur. Il est si bon, si grand, si noble!...

Mme DURESNEL.

Bien, bien... Et tu crois qu'il t'aime?

FANNY.

J'en suis sûre.

Mme DURESNEL.

Et comment?...

FANNY.

Vous me demandez comment? Allons, maman, je vois bien que vous prenez plaisir à m'embarrasser. Croyez-vous donc que j'ignore ce qui se passe habituellement dans le monde? Lorsqu'on s'aperçoit qu'un jeune homme vient plus souvent qu'à l'ordinaire dans une maison, on se dit sur-le-champ : Ce jeune homme fait la cour à mademoiselle une telle; c'est toujours comme ça! Eh bien! moi, dès que j'ai vu lord Talmours venir si souvent chez nous, je me suis dit bien vite : Je parie que ce jeune Anglais me fait la cour.

Mme DURESNEL.

Et tu as cru qu'il t'aimait?

FANNY.

Certainement! Pourquoi M. Georges vient-il tous les soirs, et même lorsque Jules n'y est pas? Ce ne peut être que pour vous ou pour moi; mais vous, maman, vous êtes mariée... moi, je ne le suis pas... ni lui non plus... vous voyez donc bien!

Mme DURESNEL.

Cependant, je ne t'ai jamais rien dit...

FANNY.

Ces choses-là ne se disent pas. Dans nos bonnes soirées de cet hiver, quand vous citiez constamment M. Georges pour modèle, quand vous approuviez tout ce qu'il disait, comme pour le donner en exemple à mon frère, croyez-vous donc que je ne devinais pas votre secrète pensée? Vous cherchiez à m'inspirer du penchant pour lord Talmours... Vous pouvez être tranquille, allez; cela n'a pas été long, et je me suis sentie tout de suite portée vers lui.

Mme DURESNEL.

Mais il ne t'a pourtant pas avoué positivement?...

FANNY.

Non, pas positivement; mais c'est si facile à voir! moi, je comprends à demi-mot; d'ailleurs, quand il veut me donner des conseils et corriger mes dessins, je lui présente les crayons, et alors, par mégarde, sa main rencontre toujours la mienne. Ah! comme ces momens-là causent à la fois de l'inquiétude et du plaisir!

Mme DURESNEL, à part.

Et je douterais encore!

FANNY.

Ainsi donc, maman, maintenant que je n'ai plus de secrets pour vous, vous n'en aurez plus pour moi, je vous le demande en grâce! Si vous êtes tous d'accord, plus de chuchotemens, plus d'allées et venues, tout cela est inutile; et surtout, pas de discussions pour le contrat! ce n'est pas un mariage d'argent, c'est un mariage d'amour. Que M. Georges arrange les choses comme il le voudra, je m'en rapporte à lui; moi, je le prends sans dot, sans corbeille! choisi par vous, il doit me plaire, me convenir, et vous n'éprouverez de ma part aucun refus. Ordonnez, commandez, je ferai mon devoir, j'obéirai.

Mme DURESNEL.

Viens, mon enfant, viens dans mes bras! (A part.) Je n'enverrai pas cette lettre; je n'en aurais pas le courage!

FANNY.

Ma bonne mère! Moi, je ne le cache pas, je suis bien heureuse de me marier! Conçoit-on ces demoiselles qui vont à l'église et qui en sortent tout en larmes! c'est de l'hypocrisie! Pour moi, j'en conviens, je n'aurai jamais été si contente! C'est tout simple... quand on aime...

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme BEAUPRÉ.

Mme BEAUPRÉ.

Madame, lord Talmours descend de voiture.

FANNY.

Voici le grand moment! Il vient faire la demande... n'est-ce pas?

Mme DURESNEL, à part.

Osera-t-il la faire? J'étais si impatiente, et maintenant...

Mme BEAUPRÉ.

Madame devait me remettre une lettre...

Mme DURESNEL.

Non, c'est inutile!... (Elle prend le billet et le met sur elle.) Faites entrer! Va, ma fille, laisse-nous... sors par ma chambre.

FANNY.

Oui, ma bonne maman, tout ce que vous voudrez. L'étiquette veut que je ne paraisse pas encore; mais tout ce cérémonial-là est bien ridicule.

SCÈNE VI.

Mme DURESNEL, TALMOURS.

Mme DURESNEL.

Que vais-je lui dire?

TALMOURS.

Depuis hier, madame, combien j'ai souffert du trouble où je vous avais laissée! Ce matin, j'ai su de vos nouvelles, et tout à l'heure, en revenant encore, je craignais que mon empressement fût remarqué de M. Duresnel! C'est lui que j'ai pris soin de demander, et, heureusement, il est sorti! J'éprouvais avec tant d'impatience le besoin de vous voir plus calme et plus rassurée!

Mme DURESNEL.

J'étais calme... j'étais rassurée, milord... et votre prochain départ devait me répondre de l'avenir... mais il paraît que vos résolutions sont changées!

TALMOURS.

Que dites-vous?

Mme DURESNEL.

Après la proposition qui vous a été faite par mon fils...

TALMOURS.

Quoi!... vous auriez appris?...

Mme DURESNEL.

J'ignore votre réponse, milord... mais Jules en a auguré qu'il pouvait venir tout triomphant annoncer à son père, en ma présence, et vos sentimens pour ma fille et le projet de mariage...

TALMOURS.

Quelle imprudence!

Mme DURESNEL.

Si vous aviez daigné me mettre dans votre confidence, milord, j'aurais pu sans hésiter répondre aux questions que m'a dû faire alors mon mari! Cependant il est encore temps de lui donner les explications qu'il m'a demandées... Il sait que Fanny n'est pas indifférente à vos attentions... moi-même, je viens d'en acquérir la certitude.

TALMOURS.

Madame...

Mme DURESNEL.

Oui... milord... je vous répète que j'ai cette certitude. Prononcez donc! expliquez-vous!

TALMOURS.

Je vous dois une justification, madame. Amélie, je vous jure que jamais...

Mme DURESNEL.

Oh! de grâce, épargnez-moi de vains sermens, de vaines protestations! Les momens nous sont chers, milord... Sans doute, mon cœur de femme a ressenti son injure; sans doute, il s'est abandonné d'abord à toute sa faiblesse! Tenez, je vous écrivais! je cédais à ma douleur, à mon désespoir! Un regard de ma fille a tout changé! je l'ai serrée dans mes bras, et ses douces caresses m'ont bientôt rappelée à des sentimens plus dignes de moi. Ne voyez en moi, milord, qu'une bonne mère, une mère dévouée à son enfant, et résignée à tous les sacrifices! Mais sont-ils possibles, grand Dieu! ces sacrifices? Répondez-moi, monsieur... je vous en fais juge!... En conscience, puis-je vous donner ma fille?

TALMOURS.

Mon parti est pris, madame; vous ne reverrez plus le malheureux qui s'est fait un jeu de votre repos! Je pars, je quitte la France pour n'y plus revenir...

Mme DURESNEL.

Et ma fille, monsieur!... que deviendra ma fille qui vous aime... à qui vous avez cherché à plaire, car l'amour d'un enfant ne va pas s'attacher à l'indifférent qui ne fait rien pour l'inspirer! Et moi, monsieur... car il faut bien que je vous parle de moi... si vous partez, je suis perdue! Oubliez-vous donc ces bruits de mariage qu'a déjà partout colportés la méchanceté de M. Verdier? Oubliez-vous mon mari, qui dans un instant va vous demander compte d'une année entière passée près de moi? Si le moindre soupçon venait troubler sa sécurité... ah! Georges, promettez-moi de l'éviter, jurez-moi de ne jamais défendre vos jours contre les siens!

TALMOURS.

Pouvez-vous douter... madame?...

Mme DURESNEL.

Eh bien! sauvez-moi donc de son mépris! sauvez-moi du mépris de mes enfans! Oui, je me résigne à tout! Partez! partez!... aujourd'hui même, j'y consens... Mais partez avec Fanny... je vous la donne... Et si plus tard la vérité se découvre, M. Duresnel n'osera pas du moins provoquer l'époux de sa fille... et moi je n'aurai à répondre ni de son sang, ni du vôtre! J'y suis décidée, monsieur... je le veux, je l'exige! Et si je n'obtiens de vous qu'un cruel refus... là, tout à l'heure, vous allez me voir tomber mourante aux pieds de celui que j'ai outragé; c'est par moi qu'il apprendra mon crime!... On vient; c'est lui, sans doute! Ah! mon ami, prenez pitié de moi!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULES, DURESNEL.

JULES.

Ils sont ici, mon père; les voilà!

TALMOURS.

Jules!...

Mme DURESNEL.

Mon mari!...

JULES.

Eh bien ! ma bonne mère, c'est une affaire terminée, n'est-ce pas ?

DURESNEL.

Pardon, milord, si je viens me mêler à un entretien dont je crois connaître l'objet. Vous excuserez mon impatience, lorsque vous saurez que plusieurs personnes viennent de me complimenter sur mon arrivée, et, tranchons le mot, sur le prochain mariage de ma fille. Cette publicité a de quoi m'étonner, milord ; et si madame n'avait pas été informée plus que moi de vos intentions...

Mme DURESNEL.

Rassurez-vous, mon ami ; les intentions de lord Talmours s'accordent avec nos espérances, et je ne serai pas démentie par lui, en vous annonçant qu'il serait heureux d'obtenir la main de votre fille.

DURESNEL.

Vraiment ! ah ! milord, j'avais besoin de cette assurance !

JULES.

Vous le voyez ! avais-je tort ?

TALMOURS.

Je n'aurais jamais osé, monsieur, exprimer de pareils vœux sans y avoir été encouragé par madame. Fort de son consentement, je ne crains pas de demander le vôtre ; si vous daignez me l'accorder, je le regarderai comme un bienfait, et ma vie entière sera consacrée au bonheur de mademoiselle Duresnel.

DURESNEL.

Vous m'enchantez, milord ; vous me rendez le plus heureux des pères. Il m'était permis de douter d'un événement dont je sentais tout le prix, et je n'osais me flatter d'une si belle alliance ; je vous remercie bien sincèrement pour Fanny, pour moi, pour toute la famille.

TALMOURS.

Je ne puis vous dire tout ce qui se passe en moi, monsieur ; j'ai de grands devoirs à remplir... je les connais... je les sens vivement... je me montrerai digne de vous...

DURESNEL.

J'aime votre émotion ; elle est l'indice d'une belle ame : je vous en sais bon gré, mon ami... mon cher Georges... permettez-moi ce nom.

JULES.

Te voilà donc enfin mon frère ! Je suis d'une joie.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VERDIER.

DURESNEL.

Ah ! c'est Verdier. Arrive donc, et viens partager la joie de tes amis ! Ce n'est plus un secret. Lord Talmours nous fait l'honneur de demander Fanny en mariage.

VERDIER.

Serait-ce possible ?

DURESNEL.

Allons, ne veux-tu pas jouer l'étonnement ?

VERDIER.

Non, sans doute. Recevez mes félicitations : c'est à merveille. (A part.) Je n'y conçois rien. (Haut) Et, comme de raison, tu as donné ton consentement ? Madame n'a pas refusé le sien ?

DURESNEL.

Amélie, je vous le signale comme un homme dangereux dont on ne saurait trop se défier : il voit tout, il devine tout, et, ce matin, c'est lui qui est venu vous dénoncer. Vous aviez mis tant de discrétion dans la conduite de cette affaire, que, sans sa confidence amicale, je n'aurais pas le moins du monde soupçonné vos projets.

Mme DURESNEL, à part.

C'était lui... (Haut.) M. Verdier est très clairvoyant.

JULES.

Pas plus que moi, vous en conviendrez.

DURESNEL.

Il m'avait d'avance tout raconté.

VERDIER.

Permets, permets ! Ce n'était pas précisément ce que je voulais te faire entendre... Mais, à quand la noce ?

JULES.

Oh ! ce ne sera pas long. Georges a reçu des lettres qui le rappellent à Londres ; il emmènera sa femme... et mon père me permettra d'être du voyage, je n'en doute pas.

DURESNEL.

Est-ce que tu as jamais douté de quelque chose ? On a déjà trop parlé de ce mariage, et je serai bien aise de dissiper promptement toute incertitude.

VERDIER.

Tu as raison, il faut brusquer les choses ; c'est plus prudent. C'est l'avis de madame ?

Mme DURESNEL.

J'ai été la première à le demander.

VERDIER.

Eh bien ! voulez-vous signer le contrat ce soir ? me voilà ; vous n'avez qu'à parler.

TALMOURS.

Je croyais que monsieur Verdier avait vendu sa charge ?

VERDIER.

Je l'ai vendue, c'est vrai ; mais je me suis réservé le droit de surveillance. Ne faut-il pas conserver la clientèle ? Tu peux t'en rapporter à moi, mon ami ; ce sera rédigé avec un soin... Tout sera prévu ; et en cas de séparation...

JULES.

Oh ! monsieur Verdier, que dites-vous là ?

VERDIER.

Mon ami, il faut s'attendre à tout. Notre jeune homme ne sait pas que tous les contrats de mariage

ne se font jamais qu'en vue de séparation, par mort... ou autrement.

TALMOURS, à Duresnel.

Si monsieur Verdier veut bien le permettre, je réclamerai comme une faveur le droit de faire préparer le contrat.

DURESNEL.

Je n'ai rien à vous refuser. Madame a dû vous le dire; je donne 200,000 francs à ma fille.

TALMOURS.

Vous me laisserez la liberté d'assurer quelques avantages à Mlle Fanny?

DURESNEL.

Nous en causerons.

TALMOURS.

Je vais passer à l'instant même chez mon notaire.

Mme DURESNEL.

Qu'il vienne ce soir avec vous, milord; nous avons quelques amis...

DURESNEL.

Là, dans mon cabinet, avec les conseils de Verdier, tout sera bien vite conclu. (A Amélie.) Ce sera toujours à vous que je devrai les événemens les plus doux de ma vie. (A Talmours.) Vous le voyez, mon ami : bonne épouse, bonne mère...

Mme DURESNEL.

De grace, monsieur!...

VERDIER, à part.

Bien! très bien!

DURESNEL.

Oui, j'aime à vous rendre ce témoignage. Pendant tout le cours de notre union, jamais je n'ai eu le moindre reproche à lui adresser! Ma fille suivra son exemple, mon cher Georges; elle vous donnera tout le bonheur que m'a donné sa mère.

VERDIER, à part.

Bien obligé!... c'est comique, je le raconterai.

TALMOURS.

A ce soir, monsieur; je ne me ferai pas attendre.

DURESNEL, le reconduisant.

A ce soir, mon cher ami.

JULES.

Ah! mon père! laissez-moi le soin de reconduire Georges; et puisque c'est moi qui donne un mari à ma sœur, il est bien juste que je le lui présente.

DURESNEL.

Allez, allez, monsieur le grand négociateur de mariages. Il était dit que dans tout ceci je ne jouerais que le rôle secondaire.

VERDIER, à part.

Il y met la meilleure grace du monde.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

DURESNEL, Mme DURESNEL, VERDIER.

DURESNEL.

Je suis vraiment trop heureux, ma chère amie, pour vous reprocher le silence que vous aviez gardé.

VERDIER.

Madame voulait te surprendre.

DURESNEL.

Oui, j'ai été surpris, mais bien agréablement. En vérité, voilà le plus beau jour de ma vie.

VERDIER.

Après celui de ton mariage.

DURESNEL.

Je ne vous imiterai pas, Amélie; je ne vous ferai pas attendre long-temps les bonnes nouvelles.

Mme DURESNEL.

Qu'est-ce donc, mon ami?

DURESNEL.

J'ai vu le président, et je vous annonce que demain je serai reçu en audience solennelle.

VERDIER.

Tous les honneurs à la fois!

SCÈNE X.

LES MÊMES, JULES, GIRARD.

JULES, entrant avec Girard.

Calmez-vous, Girard, calmez-vous!

VERDIER.

Eh! voilà le bonhomme Girard! Avancez, père Girard. Et pourquoi si tôt de retour?

GIRARD.

Ah! madame! si vous saviez!

DURESNEL.

Qu'est-ce que c'est?

GIRARD.

Ah! mon bon monsieur Duresnel!

DURESNEL.

Qu'est-il arrivé?

Mme DURESNEL.

Expliquez-vous.

GIRARD.

Quel malheur!

DURESNEL.

Ma ferme est brûlée?

GIRARD.

Si ce n'était que cela, monsieur! Quelle horreur! quelle indignité!

JULES.

Voyons donc, que s'est-il passé?

GIRARD.

Augustine, madame!... Augustine!...

Mme DURESNEL.

Grand Dieu ! Parlez, Girard ; l'auriez-vous perdue ?

GIRARD.

J'aimerais mieux la voir morte, madame... Elle qui avait toujours été si sage !

VERDIER.

Attendez donc ! est-ce que je ne me serais pas trompé ?

DURESNEL.

Que veux-tu dire ?

GIRARD.

Augustine, que vous avez élevée, madame, que vous m'avez donnée en mariage !... J'ai la tête perdue ; ça me suffoque. Elle m'a... je suis... Monsieur Duresnel, il ne faut croire à la vertu d'aucune femme ; elles sont toutes des trompeuses, des perfides. Ah ! je suis bien malheureux !

VERDIER.

Encore un... Comment, mon pauvre ami ?...

Mme DURESNEL.

Vous vous abusez, Girard ; cela n'est pas.

DURESNEL.

Cela ne peut pas être.

VERDIER.

Permettez... c'est possible !... mais...

GIRARD.

Vous, monsieur Duresnel, vous ne croyez pas à ces choses-là, parce que vous avez un trésor de femme ; mais nous autres...

VERDIER.

Oui, nous autres !...

Mme DURESNEL, à part.

Je souffre le martyre !

JULES.

On vous a fait de faux rapports.

GIRARD.

Je ne voulais pas vous croire, monsieur Verdier; mais vous aviez raison... car c'est vous qui m'avez donné les premiers soupçons.

DURESNEL.

Toi, Verdier ? Et comment ?

Mme DURESNEL, à part.

C'est toujours lui.

GIRARD.

Monsieur ne sait pas que je suis venu ici hier, et qu'avant mon départ...

VERDIER.

J'ai fait quelques suppositions bien innocentes.

GIRARD.

Je ne les avais pas oubliées, et, tout en galopant, je me rappelais aussi que, pendant les vacances dernières, nous avions eu souvent, à la ferme, un jeune étudiant en médecine, le neveu du curé.

VERDIER.

Parbleu ! je l'y rencontrais tous les jours. Un fort joli garçon !

GIRARD.

Eh bien ! c'est lui !

Mme DURESNEL.

Girard, c'est assez.

DURESNEL.

Non, ma bonne amie, permettez-lui de s'expliquer. Il s'alarme sans doute à tort, et nous lui prouverons...

GIRARD.

C'est tout prouvé, monsieur ; tant il y a que, comme je vous le disais... hier soir, tout en galopant, mon imagination allait son train. Elle allait... elle allait... si bien qu'en descendant de cheval, j'étais déjà presque sûr de mon fait. J'ouvre la porte ; les garçons de ferme étaient couchés ; j'entre... et qu'est-ce que je vois ? le neveu du curé qui soupait tranquillement avec Augustine.

DURESNEL.

Eh bien ?

GIRARD.

Eh bien ! il était onze heures du soir, et vous pensez bien qu'à cette heure-là, quand on revient de voyage sans être attendu...

VERDIER.

Et qu'avez-vous fait ?

GIRARD.

Ce qu'un mari doit faire lorsqu'il trouve un beau jeune homme avec sa femme. J'ai crié, je me suis jeté sur le fusil qui était à la cheminée...

Mme DURESNEL.

Grand Dieu !

GIRARD.

Et si on n'était pas venu, j'aurais tué le godelureau sur la place.

Mme DURESNEL.

Tué ! quelle horreur !

DURESNEL.

Madame, vous êtes bien émue !

Mme DURESNEL.

Mais, monsieur...

GIRARD.

Oui, madame, je l'aurais tué, et j'aurais voulu tenir là tous les étudians en droit et en médecine. C'est une abomination ! Tous les ans, aux vacances, il arrive malheur à quelque ménage du canton d'Arpajon. Ces messieurs en font une habitude ; ils tuent le gibier, ils séduisent les femmes, ils battent les gardes-champêtres...

JULES.

Mon ami Girard, vous n'avez pas le sens commun.

Mme DURESNEL, à part.

Je n'y résisterai pas.

VERDIER.

Madame, vous vous trouvez mal !...

Mme DURESNEL.

Non, monsieur... Jules... mon ami, je me soutiens à peine !

DURESNEL.

Quelle pâleur, madame !... quel trouble !... (A

part.) Je n'ose me livrer à mes soupçons ! et depuis ce matin tous les méchans propos de Verdier... (Haut.) Rentrez, madame, rentrez !

GIRARD.

Mon Dieu ! je suis désolé ! Si j'avais su...

VERDIER.

Si on appelait M^lle^ Fanny... M^me^ Beaupré ?...

DURESNEL.

Et pourquoi tant de bruit ? Ne suffit-il pas de mon fils et de moi ? Prenez le bras de Jules, madame !... Verdier, tu m'excuseras, je te reverrai avant la fin de la soirée ; et vous, Girard, revenez, je vous parlerai ! (A part.) Ah ! cela n'est pas possible ! (Haut) Appuyez-vous sur moi, madame.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

GIRARD, VERDIER.

GIRARD.

C'est étonnant !... comme ça fait de l'effet sur madame !...

VERDIER.

C'est le contre-coup... Les femmes ont tant de sensibilité ! Et puis, l'esprit de corps ! Il y a nécessairement réaction ; vous comprenez, cher Girard ?.. les souvenir du passé... l'inquiétude pour l'avenir.

GIRARD.

Mais M^me^ Duresnel...

VERDIER.

C'est par pure bonté d'ame qu'elle se trouve mal ; voilà tout !... Ce ne sera rien. Mais vous, mon respectable ami... mon cher confrère... car vous savez.... croyez que je prends bien part à votre infortune !

GIRARD.

Vous êtes trop bon !

VERDIER.

Ah ! çà, voyons !... Quel parti allez-vous prendre ?

GIRARD.

Il est tout pris : le parti de me venger !

VERDIER.

Très bien !

GIRARD.

De faire du bruit... de le dire à tout le monde !

VERDIER.

Encore mieux ! Vertueux Girard, vous avez le sentiment de vos droits, la conscience de votre dignité ! Ah ! si tous les hommes nous ressemblaient !... mais j'en vois de si faibles, de si aveugles !...

GIRARD.

Moi... j'y vois clair... et je ne serai pas faible !... Une ingrate qui m'a trompé, moi, maire de ma commune !

VERDIER.

Vous qui mariez les autres !

GIRARD.

Membre du conseil d'arrondissement !

VERDIER.

Marguillier !... protégé du sous-préfet !

GIRARD.

Il a bien raison, notre sous-préfet, quand il dit que nous vivons dans un temps... de... un temps...

VERDIER.

Un temps de désordre et d'anarchie !

GIRARD.

Il n'y a plus de mœurs !

VERDIER.

Non, il n'en reste plus !

GIRARD.

Il n'y a plus de lois !

VERDIER.

Ils ont aboli le divorce !

GIRARD.

C'est une infamie !

VERDIER.

Mais on vous a laissé la séparation.

GIRARD.

Je la demanderai !

VERDIER.

Séparation de corps et de biens !...

GIRARD.

Certainement ! Je renverrai ma femme chez sa mère, et je vais aller tout de suite chercher mon fils à son collége Stanislas, pour qu'elle ne me l'enlève pas ; et dès demain nous entamerons le procès.

VERDIER.

Dès aujourd'hui ; un beau procès, comme le mien.

GIRARD.

Et nous plaiderons !

VERDIER.

Et vous la traînerez de tribunaux en tribunaux, pendant plus de deux ans : première instance, cour royale, cassation ! Nous la ferons passer par tous les degrés !...

GIRARD.

Oui, tous les degrés !... Je mettrai mes terres en vente, je laisserai là ma ferme, et, pour obtenir justice, je livrerai toute ma fortune aux hommes de loi !

VERDIER.

Et ils la mèneront bon train ! Avez-vous des témoins ? a-t-on dressé procès-verbal ?

GIRARD.

Pas encore ! mais nous avons le juge de paix d'Arpajon... et...

VERDIER.

Ah bien ! oui, le juge de paix ; il gâterait l'affaire ! il l'arrangerait ! Il vous faut un avoué !

GIRARD.

Oui, un avoué !...

VERDIER.

Je vous offre le mien, et je vais vous mener chez lui.

GIRARD.

Bon!... et un conseil?...

VERDIER.

Me voilà!

GIRARD.

Et un avocat?

VERDIER.

Encore le mien, un des doyens de l'ordre, un vieux et honnête patriarche du palais, qui est toujours resté garçon, mais qui entend les affaires de ménage à merveille, et qui, dans mon intérêt, a su faire à la fois rire et pleurer tout l'auditoire!... Soyez tranquille; à ma recommandation, il vous rendra le même service. Venez, venez, cher Girard... son plaidoyer fera scandale!... La Gazette des Tribunaux en remplira ses colonnes, le Figaro le répètera, et, le dimanche suivant, la Revue de Paris en fera un proverbe! (Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DURESNEL, Mme BEAUPRÉ.

DURESNEL, entrant par la droite.

Je ne sais à quelle idée m'arrêter! Des éclaircissemens, je tremble d'en chercher!

Mme BEAUPRÉ, entrant par le fond.

Ah! vous voilà, monsieur!

DURESNEL, à part.

Madame Beaupré!... cachons-lui mes soupçons.

Mme BEAUPRÉ.

Madame est-elle mieux?

DURESNEL.

Comment savez-vous?...

Mme BEAUPRÉ.

Elle s'est trouvée mal; M. Verdier m'en a prévenue en sortant.

DURESNEL, à part.

Quelle maladresse!

Mme BEAUPRÉ.

J'ai couru chez madame; la porte était fermée.

DURESNEL.

Ce n'était rien; une indisposition qui n'aura pas de suite... Mme Duresnel n'est-elle pas ordinairement souffrante?

Mme BEAUPRÉ.

Oui, monsieur. (A part.) Il est bien ému!

DURESNEL, à part.

Je ne dois pas l'interroger. (Haut.) Et vous avez vu Verdier?

Mme BEAUPRÉ.

Il sortait avec Girard, et se faisait un plaisir de lui monter la tête, d'exciter sa colère...

DURESNEL.

De quoi va-t-il se mêler, ce Verdier? C'est lui qui, par ses indiscrétions, ses éternelles épigrammes...

Mme BEAUPRÉ.

Ah! monsieur, que vous dites vrai! et si vous vouliez ouvrir les yeux...

DURESNEL.

Que signifie?... madame Beaupré, expliquez-vous! Parlez, ma vieille amie, parlez.

Mme BAAUPRÉ.

Oui, je suis votre vieille amie; et ce titre dont je m'honore depuis si long-temps sera l'excuse de ma franchise! Il répugne à mon caractère d'accuser qui que ce soit, surtout un de vos amis...

DURESNEL.

Eh! mon Dieu! sais-je moi-même par quelle fatalité, par quel enchaînement de circonstances Verdier s'est en quelque sorte constitué mon ami? Dans le monde, les relations, les services que nous rendons nous entraînent souvent malgré nous. J'en conviens, je n'avais jamais été frappé comme aujourd'hui de son langage leste et moqueur?

Mme BEAUPRÉ.

Vous savez que je suis assez tolérante, monsieur; mais je serai toujours en garde contre les habitudes d'un homme divorcé, d'un vieux garçon... et M. Verdier, avec ses opinions sur les femmes... Je n'aime pas à le voir sans cesse près de vos enfans, de madame Duresnel.

DURESNEL.

De madame Duresnel?

Mme BEAUPRÉ.

La vertu de madame est un sûr garant, sans doute!

DURESNEL.

Ah! oui, ma bonne Beaupré, faites l'éloge de ma femme; je suis heureux de l'entendre répéter par vous, vous, notre véritable amie!

Mme BEAUPRÉ, à part.

Il a des soupçons. (Haut.) Je vois M. Verdier accuser cette pauvre Augustine, et, l'automne dernier, il la fatiguait, l'obsédait sans cesse de ses visites! Cette jeune femme est charmante, attachée à ses devoirs.

DURESNEL.

Vous croyez?

Mme BEAUPRÉ.

Oui, monsieur, je réponds d'elle. Mais on a l'esprit plaisant, on veut se venger, on se croit tout permis, et un mot inconsidéré va jeter l'inquiétude et le désespoir dans le cœur d'un honnête homme.

DURESNEL.

Oui, cet honnête homme a tort de s'alarmer, madame Beaupré. (A part.) Ah ! je me sens mieux. (Haut.) Loin de moi l'idée d'une prompte rupture avec Verdier ; mais une liaison n'a jamais que le degré d'intimité qu'on veut bien lui donner. Ma réserve et la froideur de mon accueil l'avertiront peu à peu que ses visites doivent devenir plus rares. Soyez tranquille, madame Beaupré, je sais ce qu'il me reste à faire... Mais parlez-moi donc de Fanny... j'attends vos complimens !

Mme BEAUPRÉ.

C'est donc bien vrai, monsieur ?

DURESNEL.

Oui, nous la donnons à lors Talmours ?

Mme BEAUPRÉ.

Cela me paraît bien beau, monsieur.

DURESNEL.

Ils s'aiment, vous devez vous être aperçue...

Mme BEAUPRÉ.

Oui, monsieur, oui...

DURESNEL.

Vous ne craindriez donc pas de me donner l'assurance que depuis long-temps lord Talmours songeait à ma fille ?

Mme BEAUPRÉ.

Oh ! oui, je vous la donne.

DURESNEL.

Ce que vous me dites me fait plaisir, madame Beaupré. Oui, je suis heureux de vous avoir consultée ! Allez, et je vous en prie, évitez à ma femme les apprêts de notre petite soirée.

Mme BEAUPRÉ.

Oui, monsieur.

DURESNEL, à part.

Elle, si pieuse, si respectable ! elle ne voudrait pas me tromper.

Mme BEAUPRÉ, à part, en sortant.

J'ai fait mon devoir !...

SCÈNE II.

DURESNEL, seul.

Que j'étais injuste ! ce jeune lord aime ma fille : quand je l'accueillais comme un fils, en moi il voyait son père ! toutes ses paroles étaient tendres, respectueuses... et quand tout me réussit, mon imagination va... Ah !.. j'allais empoisonner la joie de ma Fanny, détruire ses espérances de fortune et de bonheur !... mes doutes étaient impardonnables... Et si madame Duresnel remarquait mon trouble... que lui dirais-je ?... C'est elle ! Non... c'est ma fille ! Je respire !...

SCÈNE III.

DURESNEL, FANNY.

DURESNEL.

Approche, ma Fanny... j'aime à t'avoir près de moi ; tu me fais du bien. (A part.) La vue de l'enfant rappelle la reconnaissance que l'on doit à la mère. (Haut.) Ma chère amie, nous avons beaucoup de choses à nous dire.

FANNY.

Oui, mon père ; si j'osais vous parler...

DURESNEL.

Ne crains rien, ne doute jamais de ma tendresse.

FANNY.

Oh ! non. Mais, dites-moi, que se passe-t-il donc, et que dois-je penser de tout ce que je vois ? Mon frère m'a présenté lord Talmours comme le mari que vous m'avez destiné. Ils étaient tous deux au comble de la joie, et M. Georges s'est écrié, en me baisant la main : A ce soir... nous signerons ce soir. Il n'a dit que cela, mais son regard m'a exprimé tout son bonheur ; moi, j'étais enchantée ! Et voilà que peu d'instans après, maman s'est trouvée mal ; vous n'êtes pas resté près d'elle... Jules s'est enfermé dans sa chambre ! Tout le monde ici est dans une agitation que je ne puis m'expliquer. Vous-même, mon père, vous n'avez plus l'air si content que ce matin, et même vous ne m'avez pas encore fait connaître votre volonté.

DURESNEL.

Je croyais que ta mère t'aurait annoncé...

FANNY.

Elle ne m'a rien dit ; mais si vous voulez que je ne vous cache rien, je crains que ce mariage ne déplaise à maman.

DURESNEL.

Que dis-tu ?... et pourquoi ?

FANNY.

Je ne sais : je cherche vainement à connaître la cause de sa répugnance, mais elle en a... elle en a beaucoup, j'en suis certaine.

DURESNEL.

Comment, tu croirais ?...

FANNY, fondant en larmes.

Oui, c'est fini ; il n'y faut plus penser.

DURESNEL.

Qu'entends-je ?

FANNY.

Pardon, mon père, pardon ; mais je ne veux pas me marier.

DURESNEL.

Fanny !...

FANNY.

Oui, j'aime mieux rester fille toute ma vie que de déplaire à ma bonne mère. Encore une fois, elle ne veut pas que j'épouse lord Talmours.

DURESNEL.

Elle ne veut pas?

FANNY.

Elle n'ose pas vous le dire... mais je le sais, j'en ai la preuve.

DURESNEL.

La preuve!

FANNY.

J'ai fait une grande faute, mon père; mais je vais tout vous avouer. Quand vous nous avez laissées tout à l'heure, j'étais près de maman; un papier qu'elle avait sur elle est tombé... je l'avais pris pour le lui rendre... J'étais si inquiète, si troublée! Entraînée par mes craintes, par un sentiment de curiosité, je n'a pu résister au désir d'y jeter les yeux.

DURESNEL.

Eh bien!

FANNY.

J'ai reconnu l'écriture de maman; ce billet était sans doute adressé à M. Georges!...

DURESNEL.

M. Georges!... Continue.

FANNY.

Je n'ai pas bien compris, mais elle lui disait que ce mariage ne se fera jamais... qu'elle n'y consentira jamais; qu'il était peut-être possible il y a six mois, mais qu'aujourd'hui...

DURESNEL.

Aujourd'hui!... Je frémis!... Et ce billet, qu'en avez-vous fait?

FANNY.

Mon père, calmez-vous... le voilà!

DURESNEL.

Donnez, Fanny, donnez.

FANNY.

Vous me le rendrez, n'est-ce pas? il faut que je le remette.

DURESNEL.

Oui, oui, donnez à l'instant! (Il prend le billet et le lit.)

FANNY.

Il n'est pas terminé; son intention n'était probablement pas de l'envoyer.

DURESNEL, après avoir lu, à part.

Il est donc vrai!... Je sais tout! je sais la vérité!... c'est ma fille... c'est ma fille dont l'innocence vient déposer contre sa mère!

FANNY.

Mon père, qu'avez-vous? J'ai mal fait, je me repens d'avoir eu l'indiscrétion...

DURESNEL.

Non, tu as très bien fait! (A part.) Quelle indignité!... (Haut.) Ne te repens de rien; je devais savoir tôt ou tard... (A part.) Amélie!... vous!... je ne pouvais pas le croire!

FANNY.

J'embrasse vos genoux...

DURESNEL.

Ma fille, que fais-tu? Je ne t'en veux pas, je n'ai pas de reproches à te faire, à toi! (A part.) Comme je m'abusais!... Une mère de famille!... ah! c'est affreux!

FANNY.

Je vous proteste que ma mère y consentira, dès qu'elle connaîtra votre résolution!... Puisque vous le voulez, je l'épouserai... je vous le promets!

DURESNEL.

L'épouser, toi! (A part.) Quelle horreur! (Haut.) L'épouser! ah! jamais!

FANNY.

Jamais!...

DURESNEL, à part.

Qu'allais-je faire? Il faut au moins respecter sa candeur! (Haut.) Mon enfant... nous verrons... oui, peut-être...

FANNY.

Si vous alliez parler à ma mère!...

DURESNEL.

A ta mère! lui parler!... Oui, j'irai... (Allant vers la chambre.) Je vais la voir! (Revenant.) Écoute-moi, Fanny!... il est possible que ta mère ait effectivement des motifs pour ne pas désirer ton union avec lord Talmours; tu dois les respecter et garder le plus profond secret sur l'existence de ce papier... Me le promets-tu, mon enfant...

FANNY.

Ai-je quelque chose à vous refuser?

DURESNEL.

Éloigne-toi, Fanny, j'ai besoin d'être seul. (A part.) Oui, j'ai besoin de préparer ma vengeance! (Haut.) Que tout le monde ignore la confidence que tu viens de me faire! Pas d'exception, même pour ta mère! Tu peux m'en croire, elle t'en saurait mauvais gré.

FANNY.

Je vous obéirai...

DURESNEL.

Va... et n'oublie pas que de ta discrétion dépendra ton bonheur, celui de ton père, et le repos de toute ta famille.

FANNY.

S'il faut renoncer à l'espoir que j'avais conçu... soyez-en bien assuré... je saurai m'y résigner. (A part.) Ce serait pourtant bien dommage!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

DURESNEL, VERDIER.

DURESNEL, à part.

Mes yeux ne m'ont pas trompé!...

(Il va lire le billet.)

VERDIER.

Es-tu là, Duresnel ?

DURESNEL, à part.

Verdier !... Ah ! je comprends maintenant le sens détourné de ses épigrammes ! Il vient jouir de mon déshonneur ! Je comprends Mme Beaupré... C'est elle, ma domestique, qui excusait ma femme ! et c'est lui... c'est mon ami, qui va l'accuser ! (Haut.) Ah ! c'est toi... te voilà de retour ?

VERDIER.

Mon inquiétude me ramène ; j'ai vu ta femme dans un état si alarmant !...

DURESNEL.

Mais non, elle n'est pas dans un état si alarmant ! Tu es d'une exagération !...

VERDIER.

Eh bien ! tant mieux, mon bon Duresnel... tant mieux... C'est cet imprudent Girard, dont les ridicules lamentations...

DURESNEL.

Eh ! tu n'as pas cessé de les provoquer...

VERDIER.

Moi ! je ne crois pas. Tu m'as fort mal compris. Il y a tant de gens qui s'alarment mal à propos ! tant d'autres qui devraient s'alarmer !...

DURESNEL.

Que t'importe, après tout !... Et pourquoi tes plaisanteries, tes conversations continuelles sur un sujet de cette nature ?... Je te l'ai dit souvent : dans ta position, il y a une sorte de respect humain qui devrait te fermer la bouche !... Mais non, il n'est pas de femme que monsieur ne veuille poursuivre de ses galanteries...

VERDIER.

Comment !... il n'est pas de femme !

DURESNEL.

Oui... la femme de Girard ! On dit que tu étais fort assidu à la ferme, fort empressé !... Et si, comme je le présume, tu avais eu peu de succès près de Mme Augustine, crois-tu qu'il serait bien généreux de te venger en jetant des germes de jalousie dans l'esprit crédule de son mari ?

VERDIER.

Je te jure que depuis long-temps...

DURESNEL.

Oui, tantôt l'une, tantôt l'autre !... Lorsqu'on ne tient plus à rien, et quand on a rompu tous ses liens de famille... quand on a répudié sa femme, on cherche à égarer celles des autres...

VERDIER, à part.

Est-ce qu'il serait instruit ?

DURESNEL.

Quand on a bravé le scandale, on rit, on se réjouit du scandale d'autrui !

VERDIER.

Tu me traites bien sévèrement... mais tu ne feras jamais changer ma manière de voir à cet égard. Je soutiens qu'il est honteux pour un homme de souffrir en silence un pareil affront...

DURESNEL, chiffonnant le papier.

Sans doute !... Dès qu'il a la preuve en main... il ne doit pas le souffrir !... mais Girard ne l'avait pas, cette preuve !

VERDIER.

Laisse donc ! un jeune homme chez sa femme, à onze heures du soir !

DURESNEL, à part.

Onze heures du soir ! quel souvenir !...

VERDIER.

Girard m'a consulté... je n'ai pas cru devoir lui refuser mes bons offices... Je l'ai mené chez mon avoué, et déjà les clercs de l'étude s'occupent à grossoyer la demande en séparation...

DURESNEL.

En séparation ! Tu lui as conseillé la séparation ?

VERDIER.

Pas autre chose... On ne m'accusera pas d'être rigoriste... congréganiste... mais cependant, il est des circonstances où la morale nous fait un devoir...

DURESNEL, à part.

Et moi aussi... j'en viendrais là !...

VERDIER.

Aucune considération ne pourrait me retenir... et mon meilleur ami me demanderait conseil...

DURESNEL, à part.

Il oserait !...

VERDIER.

Oui... je l'avoue... il s'agirait de mon meilleur ami... de celui que je chéris le plus au monde... je n'hésiterais pas...

DURESNEL, l'interrompant.

Eh bien... moi... si j'avais été trompé... et si mon meilleur ami s'avisait de chercher à m'éclairer ou à surprendre mes confidences... loin de lui savoir gré de son zèle, je le tiendrais pour un lâche !... et c'est de sa vie que je lui ferais payer mon injure !

VERDIER.

Qu'est-ce qui se permettrait ?... ce ne sera pas moi... tu peux bien y compter !... (A part.) Il m'a compris !... (Haut.) Mais laissons là ce malheureux Girard...

DURESNEL.

Oui... laissons là Girard.

VERDIER.

Notre contrat de mariage a-t-il toujours lieu ?

DURESNEL.

Et pourquoi n'aurait-il plus lieu ?

VERDIER.

C'est vrai !... qu'est-ce que j'ai donc, moi ? Ne m'as-tu pas dit de préparer quelques notes ?.. deux cent mille francs, n'est-ce pas ?

DURESNEL.

Oui... je l'ai dit...

VERDIER.

Tu en feras la rente ?

DURESNEL.

Sans doute !... j'en ferai la rente !...

VERDIER.

Tu n'as pas d'autres instructions à me donner?

DURESNEL.

Non, je n'en ai pas d'autres.

VERDIER.

Quant aux avantages à exiger du futur... tu t'en rapportes à lord Talmours?

DURESNEL.

Lord Talmours!...

VERDIER.

Tu t'en rapportes à lui!...

DURESNEL.

Certainement!... Il est si grand, si généreux!... (A part.) Le lâche!...

VERDIER.

C'est bien!... Adieu donc, mon ami... L'acte sera préparé, et tu me reverras à huit heures!... Mais, qu'as-tu donc? tu me réponds à peine!...

DURESNEL.

Que veux-tu que je te réponde?... L'acte sera préparé... tu viendras... nous le signerons!... (A part.) Le signer!... plutôt la mort!...

VERDIER.

Bon! tout est convenu... tout marche à ravir!... Mon cher Duresnel... combien j'envie ton sort!

DURESNEL.

Oh oui!... il est superbe!

VERDIER.

Au revoir!... je te laisse... et c'est encore pour m'occuper de toi! (Il sort.)

SCÈNE V.

DURESNEL, seul.

Je ne sais comment j'ai pu me contraindre si long-temps!... Lisons!... je veux relire encore! Oui... c'est bien elle!... voilà bien cette écriture qui venait là-bas me répéter sans cesse l'éloge du camarade de mon fils!... (Il lit.) « Georges, vous » m'avez trompée!... Il fallait me la demander il y » a six mois. Georges, il ne dépend plus de vous » de faire le bonheur de ma fille. » Georges, toujours Georges! Dans ce nom de familiarité, cette naïve enfant n'a vu qu'une expression affectueuse... elle n'a trouvé là que les tendres alarmes d'une mère; et moi, j'y trouve tout un crime, et toute ma honte, et tout mon opprobre!... Ah! les infâmes! comme ils m'ont trompé!... Quelle immoralité!... quel odieux calcul! Elle l'a reçu dans ses bras... elle le jette dans ceux de sa fille!... et l'on a cru que moi... Ah! vous m'avez pris pour un de ces maris débonnaires trafiquant de leur femme, de leur fille, vivant bien avec la mère, avec le gendre, s'accommodant de tout, acceptant la honte à l'amiable... Non, non!... le monde n'a déjà que trop vu de ces unions scandaleuses! On les souffre, on les tolère; mais il reste encore des ames généreuses pour les flétrir, et vous apprendrez tout ce que de malheurs peut traîner après soi l'adultère!... Elle est là, près de son fils, de sa fille. Je vais, cette lettre à la main, la dégrader à leurs propres yeux; ils prononceront entre leur mère et moi!... il faut enfin que nous prenions dans le cœur de nos enfans la part de tendresse que nous avons méritée! Mais... non; ce ne serait pas assez! Ce soir, ici, je dévoilerai son infamie! En face de tous les siens, je la remettrai entre les bras de son vieux père!... je veux que le coup qui me frappe retentisse au cœur de toute sa famille! et quant à son digne séducteur, il saura si l'on m'outrage impunément! Ce sera une querelle à mort: si le père y succombe, le fils vengera son père!... Je me rappelle maintenant leur embarras, la contenance hypocrite de ce noble lord! Ces Anglais, que l'on dit esclaves de l'honneur!... C'est le plus vil des hommes. Le mari de ma Fanny, lui!... quelle profanation! Non, tu ne l'auras pas, misérable! (Il va se mettre à la table.) Il est temps encore!... Oui, cela vaut mieux; ce serait trop attendre!... Lord Talmours... à ce contrat... ce soir... j'en fais le serment... l'un de nous deux n'y sera pas!

SCÈNE VI.

DURESNEL, assis à la table, GIRARD.

GIRARD.

Pardon, excuse, monsieur; mais il faut absolument que je vous parle.

DURESNEL.

Voyons, je suis à vous!

GIRARD.

Je viens vous en prier, à mains jointes, mon maître!... ayez la bonté d'oublier la scène inconvenante que je suis venu faire ce matin; il y va de mon repos, de mon bonheur!

DURESNEL.

C'est bien, Girard, je n'y pense plus.

GIRARD.

Ah! monsieur, qu'est-ce que j'ai fait, et qu'est-ce que j'allais faire? Ce vilain M. Verdier! quel méchant caractère! C'est un homme abominable; lui seul est cause de tout! Quand il n'a plus été près de moi, dans l'étude, il m'a été impossible de fournir une seule preuve contre Augustine. Tous ces malins clercs de procureur, qui faisaient semblant de me plaindre tout en riant sous cape, ils m'ont comme qui dirait déconcerté... j'ai senti que je jouais là un singulier rôle, et qu'il faudrait ensuite avoir recours aux avocats qui font les beaux parleurs et s'amusent à égayer le public! J'ai vu ça, quand j'étais du jury. Et puis, aller déposer contre sa femme devant le tribunal, où tous les

jeunes gens d'Arpajon ne manqueraient pas de venir me voir et de gloser encore à mes dépens. Enfin, je suis sorti de l'étude comme j'y étais entré, et j'ai refusé de signer la plainte; ils me l'ont fait payer tout de même... mais c'est égal, je me suis sauvé sans demander la monnaie de ma pièce.

DURESNEL.

C'est bien, Girard; il répugne à tout homme d'honneur d'avoir recours aux tribunaux.

GIRARD.

Ce n'est pas tout, monsieur; j'allais trouver mon petit Louis à son collége Stanislas... je courais, je rudoyais tout le monde, au risque de me faire écraser; voilà qu'au détour de la rue de Grenelle, je donne un coup de coude à un monsieur qui se retourne... il se trouve que c'était notre sous-préfet. Moi, qui n'avais pas encore eu le temps de réfléchir, j'ai eu la sottise de lui raconter mon malheur! Ah! çà, mais, père Girard, m'a-t-il dit, si vous faites un éclat dans la commune, vous ne pouvez pas rester maire! Ne plus être maire, monsieur Duresnel! ne plus être le premier du village! une place qui a été l'ambition de toute ma vie!

DURESNEL, se levant, et à part.

Et moi, si je fais un éclat... demain, à ma réception, quel scandale!...

GIRARD.

Il m'a soutenu que j'étais fou, et là-dessus il m'a dit tant de bien de ma femme, qu'en vérité, moi, je n'y étais plus... je ne croyais plus à rien; d'autant plus qu'il paraît que ma petite dernière avait fait une chute hier matin, et que ce jeune étudiant en médecine était venu à la ferme parce que notre bon curé l'avait envoyé chercher.

DURESNEL.

Mais, oui, mon ami, tout cela se présente naturellement.

GIRARD.

Oh! je l'ai bien pensé, lorsque je suis arrivé au collége et que j'ai embrassé mon fils. Ah! monsieur, les caresses de ce cher enfant m'ont fait un bien!.. Ce pauvre petit Louis! en abandonnant ma ferme, je le prive d'une fortune qui me permettrait d'achever son éducation et de le lancer plus tard dans le gouvernement, ou dans l'état ecclésiastique; et quand il m'a demandé des nouvelles de sa maman, je n'ai pas trouvé la force de dire du mal d'elle devant lui.

DURESNEL, à part.

Quelle leçon!

GIRARD.

C'est que, si on lui proposait de choisir entre Augustine et moi, qui sait? il pourrait peut-être bien préférer sa mère, et me laisser là pour rester avec elle.

DURESNEL, à part.

Et je n'y avais pas songé! (Haut.) Oui, mon ami, les mères ont contre nous des armes si puissantes sur leurs enfans!

GIRARD.

Je l'ai déjà vu, monsieur... Dès que le mari et la femme se séparent, les enfans en sont presque toujours les victimes! Et dans quelques années... s'il s'agissait de marier notre petite... on y regarderait à deux fois, avant d'entrer dans la famille!

DURESNEL, à part.

Son amour paternel a surpassé le mien!

GIRARD.

Enfin, mon bon maître, donnez-moi votre avis...

DURESNEL.

Mon avis... moi!... (A part.) Et dans quel moment!

GIRARD.

Je sais bien qu'à la ville, vous autres gens comme il faut... dans ces affaires-là, vous avez des moyens que nous ne connaissons pas!...

DURESNEL.

Ah! oui, nous en avons...

GIRARD.

Vous autres, qui avez reçu une grande éducation, vous vous tuez!...

DURESNEL.

Oh! Girard, se tuer! abandonner tout ce qu'on a de plus cher! Attacher à son nom la mémoire d'un suicide!

GIRARD.

Ou bien encore... vous avez les duels! vous vous battez!...

DURESNEL.

Il est des offenses qui veulent du sang!

GIRARD.

Oui... quand vous n'avez pas la force de vous détruire... vous vous faites brûler la cervelle par un autre!...

DURESNEL.

Mais... il faut des preuves, mon ami, et vous, vous n'en avez pas...

GIRARD.

Non, je n'en ai pas.

DURESNEL.

Ah! que vous êtes heureux, Girard! votre femme est innocente... elle ne vous a pas trompé...

GIRARD.

Tant que je serai sûr de votre approbation, monsieur... de votre estime... je n'aurai rien à craindre!... Dites-moi, monsieur... il faut donc retourner à Arpajon?

DURESNEL.

Oui, mon ami... Partez! rentrez dans votre ménage. (A part.) Et moi, je vais venger l'honneur du mien!...

GIRARD.

Je chercherai à surmonter mon chagrin, et quand la force me manquera... eh bien! je viendrai à Paris... j'irai voir mon fils... et pour lui, oui, pour lui, j'aurai le courage de tout supporter!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Ah ! vous voilà, Girard !...

DURESNEL, à part.

Mon fils !... Ah ! qu'il estime toujours sa mère !

JULES.

Eh bien !... êtes-vous plus raisonnable ?

GIRARD.

Oui, monsieur Jules... Je suis tout à fait raisonnable... Monsieur votre père, qui est de sang-froid, et qui voit les choses avec calme, m'a donné de bons conseils... et je vais les suivre...

JULES.

Venez, mon bon père, venez vous mettre à table avec nous...

DURESNEL.

Oui, je vais avec toi, mon fils... mon cher Jules ! (Il l'embrasse.)

JULES.

Qu'avez-vous, mon père ?

DURESNEL.

Rien, mon ami... rien. (A part.) Et les notaires sont convoqués !

JULES.

Ma mère vous prie de l'excuser...

GIRARD.

Adieu, monsieur... je vais me dépêcher d'arriver avant M. le sous-préfet, pour le prier de ne rien dire.

DURESNEL.

Adieu, Girard... Vous avez bien fait de venir me trouver, je vous en sais bon gré !

JULES, à part.

Il est impénétrable !

DURESNEL, à part.

Comment éviter un éclat ? On trouve toujours un moyen de rompre... et ma vengeance ne m'échappera pas...

JULES.

Venez, mon père... Fanny est là... Vous dinerez avec vos enfans ! (Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FANNY, Mme BEAUPRÉ, DOMESTIQUES.

FANNY.

Allons, Baptiste, promptement ! Des flambeaux sur cette table ; c'est ici qu'on doit signer le contrat ! Des plumes, une écritoire... voyez s'il ne manque rien.

Mme BEAUPRÉ, à part.

Que va-t-il se passer !

FANNY.

Et toi, madame Beaupré, va donc prévenir maman ; il y a déjà dix ou douze personnes dans le grand salon... mon père est obligé d'y rester pour recevoir tout le monde. Tiens, vois-tu ce gros monsieur qui cause avec lui ? c'est le président, celui qui a tant d'amitié pour Jules et qui veut le faire entrer au parquet ! Ce bon Jules, c'est pourtant lui qui m'a mariée !...

Mme BEAUPRÉ.

Ma chère Fanny, vous n'êtes pas encore mariée ; vous ne savez pas ce que c'est qu'un contrat !

FANNY.

Avec lord Talmours ! est-ce qu'il y aurait quelque chose à craindre !... Ah ! si celui-là élève jamais des difficultés !... Il est comme moi, il s'inquiète bien peu de la fortune !

Mme BEAUPRÉ.

Enfant, j'ai plus d'expérience que vous ! (Elle entre chez madame Duresnel.)

FANNY.

Ah ! voilà le meilleur de mes amis !

SCÈNE II.

FANNY, VERDIER.

VERDIER.

Honneur à la reine de la fête !

FANNY.

Mon bon monsieur Verdier, je vous cherchais partout depuis une heure ! que je vous remercie donc mille et mille fois de toutes vos bontés !

VERDIER.

Mes bontés !...

FANNY.

Quand je vous ai quitté avant dîner, c'était fini, je n'avais plus d'espoir !... Vous vous rappelez bien comme mon père était en colère ; je ne sais pas ce que vous avez fait pour l'apaiser, mais je l'ai retrouvé d'un calme, d'une tranquillité !... et, si c'est possible, encore plus tendre, plus aimant qu'à l'ordinaire.

VERDIER.

Je suis charmé d'apprendre que c'est moi...

FANNY.

Il faut que tous les jours je vous aie de nouvelles obligations; vous êtes vraiment la providence de notre famille. Mais dites-moi donc ce qu'avait mon père? je n'ai jamais pu me l'expliquer.

VERDIER.

Je ne me chargerai pas de vous l'expliquer moi-même; je craindrais de me tromper.

FANNY.

Il accusait maman de s'opposer à ce mariage! cette bonne mère, elle trouvait sans doute lord Talmours trop riche pour moi; elle y mettait de la délicatesse: et puis, il y a beaucoup de mères qui ne veulent pas marier leur fille à un étranger; nous n'aurions qu'à avoir la guerre avec les Anglais!...

VERDIER.

Oui, c'est peut-être cela!

FANNY.

Elle ne sait pas que je suis décidée à faire d'avance mes conditions: six mois à Londres, six mois à Paris. Ah! qu'elle se rassure!... je serai toujours Française de cœur! je n'ai jamais eu l'envie de devenir tout à fait Anglaise.

VERDIER.

Il paraît donc, ma chère enfant, que maintenant tout le monde est d'accord?

FANNY.

Sans doute! Après que vous avez eu tout raccommodé, mon père est venu se mettre à table entre Jules et moi, et il avait une émotion! il nous prenait les mains, il nous accablait de caresses; de grosses larmes roulaient dans ses yeux... c'était de joie?

VERDIER.

Et Mme Duresnel!

FANNY.

Maman était trop souffrante pour dîner avec nous; mais mon père a envoyé savoir de ses nouvelles, et il l'a fait prier de se tenir prête à signer ce soir le contrat. Moi, j'ai été l'embrasser, j'ai fait ma toilette, et me voilà! Lord Talmours peut venir; on n'attend plus que lui.

VERDIER, à part.

Ma foi, elle est si heureuse que je me félicite de ma petite confidence de ce matin. Ils ont beau dire, en voilà la preuve, la méchanceté est bonne à quelque chose!

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme DURESNEL.

FANNY.

Arrive donc, maman!

Mme DURESNEL.

Me voilà, ma chère Fanny; pardonne-moi d'avoir un peu tardé.

FANNY.

Bonne mère!... et tu es mieux, j'en suis sûre?

Mme DURESNEL.

Oui, mon enfant: en jouissant de ton bonheur, je me sens tout à fait bien.

VERDIER.

On le voit, madame; il est impossible d'être plus jolie.

Mme DURESNEL.

Monsieur Verdier, vous êtes toujours trop galant.

FANNY.

N'est-ce pas qu'elle est bien? Tenez, nous avons deux robes pareilles; on nous prendrait pour les deux sœurs.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DURESNEL.

DURESNEL.

On remarque votre absence, madame; on m'accable de questions...

Mme DURESNEL.

Je vous suis, mon ami...

DURESNEL.

Vous souffrez moins?

Mme DURESNEL.

Oui, je me trouve à merveille.

DURESNEL.

Tant mieux, j'en suis ravi; mais, allez, de grace, car on ne saurait que penser...

FANNY, regardant par le fond.

Justement, voici lord Talmours qui entre avec un vieux monsieur. C'est sans doute son notaire.

Mme DURESNEL.

Je cours les recevoir.

DURESNEL.

J'y vais avec vous, madame. Viens, Fanny; donne-moi la main et reste toujours près de moi. (A part.) Me trouver en face de lui... quel supplice!

VERDIER.

Moi, je m'installe ici avec mes papiers, et j'attends le cher confrère.

DURESNEL.

Je vais te l'amener!... mais, je t'en prie, point de lenteurs; je brûle d'en finir.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

VERDIER, seul.

Eh bien! le voilà fait ce mariage, ou à peu près.

Eh ! mon Dieu ! mon ami Duresnel est comme tant de maris de ma connaissance. Il sait, ou il ne sait pas ; mais c'est absolument la même chose !... Et j'en vois là, parmi ces bonnes têtes de la cour royale.. ces têtes inamovibles.. Pour ces messieurs (ceux qui savent), sans doute le premier moment est pénible : ils s'emportent, ils sont furieux... mais peu à peu on se calme, on tient à ses vieilles habitudes. L'état d'homme marié est d'ailleurs par lui-même un état de résignation ; et, pour avoir la paix, de guerre lasse, on prend son parti, on ne dit rien. Moi seul, j'ai le courage de braver les usages reçus et de marcher dans ma liberté !.. moi seul, et ce bon Girard, cet excellent Girard ! Il faut même convenir que celui-là montre une bonne volonté peu commune... Le diable m'emporte si je crois son Augustine coupable ! La petite personne est prude ; je sais à quoi m'en tenir. Ainsi va le monde : là, il n'y a rien, du scandale ; ici tout est prouvé, pas le moindre mot. Ce que c'est que la bonne compagnie ! Mais il faut relire cette note avant de la soumettre au confrère. Quel notaire nous aura-t-il amené, ce lord Talmours ? peut-être le jeune et élégant Derfeuil. Mais, non ; j'oubliais qu'il a manqué... Si c'était le vieux Durand ! Non, maître Durand ne travaille pas le soir ; il s'est fait principal actionnaire d'un théâtre, pour avoir ses entrées dans les coulisses. Parbleu ! je voudrais bien que ce fût mon cher ami Durocher ; c'est encore un homme de cœur celui-là. Il s'était séparé de sa femme... il avait eu la faiblesse de la reprendre ; il s'est séparé une seconde fois. Voilà comme nous sommes, nous autres notaires !

SCÈNE VI.

VERDIER, JULES, TALMOURS, UN NOTAIRE, QUATRE TÉMOINS.

JULES.

Pardon, messieurs, je vous montre le chemin. Venez, monsieur ; mon père m'a chargé de vous présenter son vieil ami, monsieur Verdier.

VERDIER.

Notaire honoraire, ancien syndic.

JULES.

Messieurs les témoins...

TALMOURS, présentant le notaire.

Monsieur Godard...

VERDIER.

Tiens ! c'est le mari de ma femme !

GODARD.

Eh ! mais... c'est le premier mari de ma femme !

TALMOURS, à Verdier.

Oh ! si j'avais prévu...

JULES, à Godard.

Que d'excuses !...

GODARD, à part.

Je me serais fort bien passé de la rencontre.

VERDIER.

L'aventure est plaisante, et je la raconterai.

TALMOURS.

Croyez que je suis confus...

VERDIER.

Mais, pas du tout ; c'est tout au plus à monsieur Godard que vous devez des excuses... car pour moi, je ne puis avoir que du plaisir à me trouver avec monsieur... je lui ai trop d'obligation...

GODARD.

Et moi, monsieur, je vous dois trop de reconnaissance...

VERDIER.

Vous êtes bien honnête ! Eh ! mon Dieu ! tout dépend des caractères. D'ailleurs, on divorce... et on s'intéresse toujours à la personne... Mon cher confrère, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous demander des nouvelles de M[me] Verdier... pardon... de M[me] Godard, veux-je dire ?...

GODARD.

Mon cher maître, je suis très sensible...

VERDIER.

Dit-elle toujours beaucoup de mal de moi ?

GODARD, froidement.

Elle ne m'a jamais parlé de M. Verdier.

VERDIER.

Oh ! c'est une femme qui sait vivre, et bien précieuse pour un notaire ! Elle fait si bien les honneurs de chez elle ! Déjà, de mon temps, son salon était le rendez-vous de tout ce que Paris a de plus brillant.

GODARD.

C'est à elle que je dois l'honneur de connaître lord Talmours !

VERDIER.

Je l'aurais parié !

TALMOURS.

Messieurs... je vous abandonne la rédaction... mais ce que je vous prie de respecter... ce sont les avantages que je fais à M[lle] Duresnel ! je lui donne ma fortune entière... Et si vous trouviez quelque moyen de prévenir un jour toute contestation... monsieur Verdier... vous m'obligerez... je vous en aurai de la reconnaissance !

VERDIER.

Milord... si M. Duresnel stipulait lui-même les intérêts de sa fille, je suis certain qu'il mettrait des bornes à votre générosité... Je me félicite doublement de le remplacer, puisque je puis seconder vos nobles intentions...

JULES.

Allons, messieurs... entrez, je vous prie...

VERDIER.

Passez, mon cher confrère...

GODARD.

Après vous, monsieur Verdier... vous êtes mon ancien...

VERDIER.

C'est juste !... je suis le premier en date !... (Ils entrent.)

SCÈNE VII.

TALMOURS, JULES.

TALMOURS, à part.

Je me laisse aller... je me laisse faire, et je ne sais vraiment si cette journée n'est pas un rêve ! Tout à l'heure, en saluant cet homme respectable, j'ai cru remarquer que ses yeux évitaient les miens... sa voix m'a paru altérée !...

JULES, sortant du cabinet, à part.

Ils sont là !... Personne ne peut nous entendre !..

TALMOURS.

Viens, Jules... mon ami ! mon frère ! Combien je suis aise d'être seul avec toi !... Que je te parle de tout mon bonheur !... Que regardes-tu ? Tu ne me dis rien ! Jules... je te tends la main !...

JULES.

Lord Talmours... vous n'épouserez point ma sœur !

TALMOURS.

Comment !...

JULES.

Vous ne l'épouserez point... Je sais tout !...

TALMOURS.

Qu'ai-je entendu ! Jules...

JULES.

Encore une fois, je sais tout. N'exigez pas un mot de plus...

TALMOURS, à part.

Malheureux ! Je le disais bien, ce n'était qu'un rêve.

JULES.

Le temps presse, monsieur... on va venir ! Mon père n'a aucun soupçon...

TALMOURS.

Puis-je l'espérer ?...

JULES.

S'il était instruit... seriez-vous ici ? Cependant il n'est point calme... je ne sais ce qu'il médite...

TALMOURS.

Mais, mon ami...

JULES.

Ce mariage ne se fera pas... je le jure sur la vie de ma sœur !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FANNY.

FANNY, accourant.

Que faites-vous donc là, messieurs ? vous avez l'air de deux conspirateurs... Est-ce qu'on ne le signera pas ce contrat ? Où sont donc vos notaires ?

JULES.

Ma chère Fanny... tout sera bientôt terminé !...

FANNY.

Je vous en avertis, monsieur Georges, on vous trouve très peu galant... et si vous ne venez pas bien vite, je ne saurai comment vous excuser...

TALMOURS.

Mademoiselle...

FANNY.

Allons, ne vous faites pas attendre ; je suis toute fière de vous montrer, et je vais vous garder une place près de moi, à côté de ma mère.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DURESNEL.

DURESNEL, à part.

Le voilà, et encore avec mes enfans ! Va, ma fille, va rejoindre ta mère ; et toi, Jules... ces messieurs doivent avoir terminé, va les prévenir.

JULES.

Mon père !...

DURESNEL.

Va, mon bon ami, satisfais à notre impatience.

FANNY.

Oui, à notre impatience... dépêchez-vous, mon père ! Mon bon Jules, je ne t'ai jamais tant aimé !

(Elle sort par le fond ; Jules entre dans le cabinet.)

SCÈNE X.

DURESNEL, TALMOURS.

DURESNEL.

Milord, hier soir, ici, à pareille heure, votre seigneurie a fait preuve de présence d'esprit, de sang-froid ; aujourd'hui, il vous en faut encore. Cet infâme contrat ne sera pas signé ! cependant, votre présence m'est devenue nécessaire. Aux yeux de tout ce monde qui nous observe, devant mes enfans, devant ces notaires, il me faut un éclat. (Lord Talmours fait un mouvement.) Mais un éclat qui constate bien que vos visites chez moi n'avaient pour but qu'un mariage. Vous me comprenez, milord ! et s'il vous reste quelque sentiment d'honneur, vous voudrez bien me laisser faire. (Talmours ne répond rien.)

Lorsqu'il en sera temps, nous aviserons au soin de ma vengeance. J'ai le malheur d'être père, milord, et, à ce titre, votre seigneurie daignera m'accorder quelque délai ! Qu'elle ne désespère pourtant pas de mon ressentiment ; je vous jure qu'avant peu nous nous reverrons... Vous m'avez entendu, noble lord ?

TALMOURS, froidement.

Monsieur, voici votre fils !...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, JULES, VERDIER, GODARD, les Témoins.

JULES, à part.

Il lui a parlé bas. (Bas à Talmours.) Que vous a-t-il dit ?

TALMOURS.

Il ne sait rien.

VERDIER.

Il est impossible de trouver un plus aimable confrère que maître Godard ; en un instant nous avons été parfaitement d'accord sur les causes fondamentales.

GODARD.

Veuillez croire, monsieur, que c'est un bien beau jour pour moi que celui qui...

VERDIER, à part.

Vollà le confrère qui s'embarque dans le sentiment !

GODARD.

Et je vous avoue, monsieur, que je serais bien charmé de réunir un jour dans une seule étude les titres, l'affection et les contrats des deux familles.

VERDIER.

Bien obligé, mon cher maître ! (A part.) Avec toute sa sensiblerie, il voudrait souffler la clientelle de mon successeur. (Haut.) Mais si nous passions à la lecture des articles ?

TALMOURS, qui a tenu le contrat entre ses mains, à part.

Oui, c'est sur moi qu'il faut appeler le déshonneur. (Haut.) Permettez, messieurs ; j'ai sans doute beaucoup de confiance en monsieur Verdier ; mais depuis long-temps, ce me semble... il est étranger aux affaires, et...

VERDIER.

Comment donc, milord !... J'ai l'honneur de faire observer à votre seigneurie que sa remarque est peu obligeante pour moi...

TALMOURS.

Monsieur Verdier, quand on fait des affaires... quand on traite une affaire... et un contrat de mariage est une affaire... on ne saurait y donner trop d'attention, et j'ai l'habitude de ne m'en rapporter qu'à moi-même.

JULES.

Que veut-il faire?

DURESNEL.

Il s'en prend à Verdier !... Il m'a devancé !

GODARD.

Je vous prie de croire, milord, que je n'ai suivi que vos intentions...

TALMOURS.

Tout ce que vous avez fait est très bien, monsieur Godard... je ne puis en douter ; il s'agit des articles que je ne connais point, des articles préparés par monsieur Verdier. Venons droit au fait, au point essentiel : la constitution de dot.

VERDIER.

Soit, milord, venons à la constitution de dot ! (A part.) Eh ! parbleu, s'il lui prend fantaisie de me pousser à bout, je ne tiens pas à ce mariage, moi !

TALMOURS.

Voyez, monsieur ; on donne deux cent mille francs... mais sont-ils stipulés comptant ?

VERDIER.

Comment, comptant ! Il n'a jamais été convenu... (A Duresnel.) Tu n'avais pas l'intention?...

DURESNEL.

Non, sans doute !

VERDIER.

Eh bien ! laisse-moi faire... Ne dis pas un mot... et il n'aura pas beau jeu.

GODARD.

Cependant... milord...

TALMOURS.

Pardon, monsieur Godard... Voyons, monsieur Verdier... j'attends votre réponse : dans quel délai ? à quel terme ?

VERDIER.

Monsieur Duresnel en paiera la rente à cinq pour cent... et remboursera à volonté.

TALMOURS.

Ce n'est point ainsi que je l'ai entendu ! A volonté, c'est bien vague ! On voit tant de changemens subits dans les fortunes !...

VERDIER.

Dans la fortune d'un magistrat ! Mais nous n'avons pas pris de renseignemens sur celle de votre seigneurie.

JULES, à part.

Lui... si grand, si loyal !

GODARD.

Mais vous avez toutes les sûretés... hypothèques, privilèges de premier ordre...

TALMOURS.

Encore une fois, monsieur Godard !... messieurs... c'est assez...

VERDIER, à part.

Ah ! il se pique ; eh bien, moi aussi ! Il ne l'épousera pas !

TALMOURS.

Lorsque je discute sur la dot, je crois défendre

les intérêts de Mlle Duresnel, et non les miens...

VERDIER.

C'est une plaisanterie, milord...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FANNY.

FANNY, bas à Jules.

Eh quoi ! une discussion !

JULES, de même.

Chère Fanny, écoute toi-même !

GODARD, bas.

Prenez garde, milord, la future est là !

TALMOURS, à part.

Fanny !... Elle me voit ! elle m'entend ! Un dernier effort ! (Haut.) Mes prétentions n'ont rien que de légitime, et je fais de mon côté assez de sacrifices.

FANNY, à part.

Des sacrifices !

VERDIER.

Évidemment, milord, vous cherchez à rompre... et il serait plus loyal d'en convenir franchement, que d'élever de misérables difficultés indignes d'un homme tel que vous.

TALMOURS.

Monsieur... vous vous oubliez !... Dites que ces mêmes difficultés ne sont qu'un prétexte de votre part.

DURESNEL, à part.

Toute cette comédie me fatigue !...

VERDIER.

Milord, c'est votre dernier mot !...

TALMOURS.

Oui, monsieur ; je tiens fort peu à cette somme... mais il a été dit que je recevrais deux cent mille francs, et j'exige qu'ils soient donnés comptant, ou au plus tard le jour de la célébration du mariage.

FANNY se précipite près de son père et s'écrie :

Ah ! mon père... vous laissez marchander votre fille !

DURESNEL.

Ma Fanny, mon enfant !...

FANNY.

Milord... dès que vous recherchez la fortune, je ne vous conviens pas... Moi, j'en fais trop peu de cas pour aspirer au sort brillant que vous m'aviez offert !.. Vous aimez l'argent, milord... vous n'aurez jamais ma main !

VERDIER.

Bien, très bien, mon enfant ! (A part.) Encore un de manqué !...

TALMOURS salue profondément Fanny et monsieur Duresnel, et se retire sans proférer une parole ; en s'éloignant, il se trouve près de Jules, et lui dit à voix basse :

Votre sœur me méprise, vous êtes tous vengés !... Ni vous, ni votre père, vous ne me reverrez jamais !...

DURESNEL, à Jules.

Mon fils, je vous ordonne de rester près de moi !

SCÈNE XIII.

DURESNEL, FANNY, JULES, TALMOURS, Mme DURESNEL, VERDIER, GODARD.

(Madame Duresnel entre ; Talmours la salue, et sort.)

SCÈNE XIV.

Mme DURESNEL, DURESNEL, VERDIER, FANNY, JULES.

Mme DURESNEL.

Quel bruit! que se passe-t-il ? Tous nos amis s'éloignent, et lord Talmours se retire sans m'adresser la parole !

FANNY.

Ah ! maman ! comme il nous a trompés !...

Mme DURESNEL, à part.

Je tremble d'interroger... (Haut.) Quelle peut être la cause...

FANNY.

De l'argent ! maman... de l'argent !

DURESNEL.

Oui, mon amie... un débat sur des époques de remboursement.. Vous ne comprendriez pas. (Bas.) Dans un moment je vous ferai tout comprendre. (Haut.) Verdier, prends la peine de venir demain, j'ai à te parler...

VERDIER.

A moi ?

DURESNEL.

Oui, nous causerons, nous déjeunerons ensemble... tous, en famille... avec ma chère Amélie !...

VERDIER, à part.

Sa chère Amélie !... Je n'y conçois rien. (Haut.) J'accepte avec plaisir. Adieu, cher Duresnel !.. après déjeuner, j'assisterai à ta réception. Madame, mes jeunes amis, à demain. (A Mme Beaupré qui entre.) Bonsoir, madame Beaupré... On ne dira pas que c'est moi qui ai fait manquer le mariage.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

DURESNEL, Mme DURESNEL, JULES, FANNY, Mme BEAUPRÉ.

(Les domestiques éteignent les bougies.)

FANNY.

Maman, et vous, mon bon père, vos pressenti-

mens ne vous avaient pas trompés; ce mariage ne me convenait point. Ne vous affligez pas!... j'éprouve bien quelques regrets; mais ils ne seront pas de longue durée.

JULES.

Viens, ma sœur; nous avons tous besoin de repos.

Mme DURESNEL, l'embrassant.

Chère Fanny!...

DURESNEL, bas.

Restez ici, madame!

FANNY.

Mon père!... (Elle l'embrasse.)

JULES.

Ma bonne mère, combien je vous aime!... Mon père!... (Ils sortent avec Mme Beaupré.)

SCÈNE XVI.

DURESNEL, Mme DURESNEL.

DURESNEL.

Je vous dois une explication, madame; je vais vous la donner.

Mme DURESNEL.

Monsieur... votre ton me fait frémir!

DURESNEL.

Rassurez-vous!... j'aurai de l'empire sur moi; j'ai bien su me contenir devant lord Talmours!

Mme DURESNEL.

Que voulez-vous dire?

DURESNEL.

Vous me le demandez?

Mme DURESNEL.

Ah!... je suis perdue!

DURESNEL.

Oh! ne craignez de moi ni menaces, ni violences... je ne vous aime plus!...

Mme DURESNEL.

De grace, laissez-moi fuir, je ne dois plus vous revoir!... Enlevez-moi ma fille!... je ne suis plus digne de rester parmi vous!

DURESNEL.

Non, madame, vous ne fuirez pas!... vous resterez ici!... j'y reste bien, moi!...

Mme DURESNEL.

Vous exigez...

DURESNEL.

Non, point d'indisposition, de retraite, de couvent!... Vous avez de la force; vous en avez plus que je ne le pensais!... Ces amis qui viennent de nous quitter, ces amis curieux et méchans viendront encore demain nous observer l'un et l'autre: ils nous verront ensemble, au milieu de notre famille... Tout est rompu entre nous, madame; je ne vous suis plus rien!... mais, aux yeux du monde dont il faut craindre les jugemens, et respecter l'opinion, je serai toujours le même pour vous, j'aurai les mêmes soins, je redoublerai d'égards.

Mme DURESNEL.

Non, non, jamais!... je ne mérite pas...

DURESNEL.

Ce n'est point pour vous, madame!... c'est pour ma fille! je veux qu'elle se marie, je veux que l'honnête homme qui demandera sa main la reçoive de vous... Je vous laisse Fanny, je vous la confie... et je serai tranquille, car je ne vous quitterai plus!

Mme DURESNEL.

Ah! monsieur!...

DURESNEL.

J'ose espérer que vous n'avez donné à personne le droit de soupçonner votre inconduite?...

Mme DURESNEL.

Monsieur, monsieur!...

DURESNEL.

Quant à l'unique preuve qui existe contre vous, seul je la possède: la voilà! «Georges, il fallait » me la demander il y a six mois!» Tenez, cette preuve n'existe plus! (Il déchire le papier.)

Mme DURESNEL.

Mais vous, monsieur... demain peut-être!...

DURESNEL.

Je vous remercie de votre sollicitude!... Ah! oui, vous m'avez deviné! Oui, j'espérais... je jouissais de la douce idée d'une secrète vengeance!... mais je n'aurai pas ce bonheur... il va m'échapper!

Mme DURESNEL.

Que dites-vous?

DURESNEL.

Cet Anglais... il se tuera, madame!

Mme DURESNEL.

Grand Dieu!

DURESNEL.

Il a déjà fait plus que d'exposer sa vie! je l'ai insulté, il ne m'a pas répondu; et là, sous mes yeux, en présence de votre fille, de celle qui lui était si chère... car il l'adorait, madame, il n'eut jamais d'amour que pour elle... il s'est froidement dépouillé de son honneur pour sauver le vôtre!... Il se tuera, vous dis-je, et c'est vous qui répondrez devant Dieu de la mort d'un homme.

Mme DURESNEL.

Monsieur!... vous êtes inexorable!...

DURESNEL, la conduisant à sa porte.

C'est assez! Rentrez, rentrez chez vous!... Et hier encore... là!... Non, de ma vie je n'y remettrai les pieds! Ah! devais-tu jamais, toi, Amélie!...

Mme DURESNEL.

Grâce, monsieur, par pitié!...

DURESNEL.

Infâme! (Elle tombe dans un fauteuil.) Pardon, je ne suis plus maître de moi! J'en mourrai!... mais non, madame, je vivrai... je vivrai près de vous!... Ah! mes enfans!... mes enfans! quels sacrifices vous exigez de moi! (Il rentre chez lui.)

FIN DE LA MÈRE ET LA FILLE.

PARIS. — Imprimerie de BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron, 3



ROBERT MACAIRE,

PIÈCE EN QUATRE ACTES ET EN SIX TABLEAUX,

PAR

MM. SAINT-AMAND, ANTIER ET FRÉDÉRIC LEMAITRE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies Dramatiques, en 1834 et 1835;

et reprise sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, au commencement de septembre 1835.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

	Folies Dramatiques.	Porte-Saint-Martin.
ROBERT MACAIRE............	M. FRÉDÉRIC LEMAÎTRE.	M. FRÉDÉRIC LEMAÎTRE.
BERTRAND...................	M. REBARD.	M. SERRES.
LE BARON DE WORMSPIRE...	M. CLÉMENT.	M. MOESSARD.
CHARLES.....................	M. SAINT-HILAIRE.	M. CHILY.
PIERRE.......................	M. PALAISEAU.	M. TOURNAN.
ROGER.......................	M. DARGENT.	M. VISSOT.
REMI..........................	M. FRANÇOIS.	M. HÉRET.
ALFRED.....	M. SAGE-DIEU.	M. ALFRED.
GOGO.........................	M. ARNOLD.	M. DUPLANTY.
UN COMMISSAIRE.............	M. BELMONT.	M. PRÉVAL.
M. COLLIGNON, JEAN, JULES, } utilités.		
ÉLOA.........................	Mlle ÉLISE.	Mme MORALÈS.
NANETTE....................	Mme DELISLE.	Mme ASTRUC.
LOUISE.......................	Mme CAMILLE.	Mlle GEORGES cadette.
Mme REMI....................	Mme DUMAS.	Mlle DUPONT.
MADELEINE.................	Mlle VIRGINIE.	Mlle LAISNÉ.



PREMIER TABLEAU,

LE CAUCHEMAR.

Le théâtre représente la salle commune de l'auberge des Adrets. On entend le glas d'une cloche funèbre, et on voit passer dans le fond un enterrement.

SCÈNE I.

PIERRE ; *au fond*, LE CLERGÉ, LA GENDARMERIE, DES VILLAGEOIS.

PIERRE.

Allons, messieurs, allons!

UN VILLAGEOIS.

Eh! eh! dites donc, monsieur Pierre?

PIERRE.

Eh ben! que m'voulez-vous?

LE VILLAGEOIS.

Est-ce que vous ne venez pas voir l'enterrement de ce scélérat de Robert Macaire? un gredin fini. Ah! scélérat! va! Dieu veuille recevoir ton ame!

PIERRE.

Oui! c'est aujourd'hui qu'on l'inhume.

LE VILLAGEOIS.

Vous dites...? Comment appelez-vous ça?

PIERRE.

Je te dis qu'on l'inhume: ça veut dire qu'on l'enterre, quoi!

LE VILLAGEOIS.

Grace à notre bon curé, qui a eu pitié de son ame.

PIERRE.

Parbleu! il a ben fait, M. le curé. Le ciel envoie assez de coquins sur terre; l'église peut ben en mettre quelques uns dessous.

LE VILLAGEOIS.

Dites donc, monsieur Pierre, êtes-vous comme moi? ça me fait un drôle d'effet, c'te mort-là!... On disait d'abord que le voleur n'avait reçu qu'une blessure légère; et puis, qu'on l'avait saigné, et que ça allait mieux. Et puis voilà!...

PIERRE.

Eh bien! ça vous étonne, ça? Tous les jours on va de mieux en mieux... jusqu'à ce qu'on en meure...

LE VILLAGEOIS.

Tiens, y a des enfants de chœur!

PIERRE.

Et des gendarmes. Oh! en voilà un qui pleure; ça devient curieux.

LE VILLAGEOIS.

Ah! Dieu de Dieu! y a-t-il du monde à c't enterrement-là!

PIERRE.

Allons! vite! donnez-moi un coup de main... que je mette les contrevents... et la clavette... On dirait que le tonnerre se met aussi du convoi.

(Éclairs, éclats de tonnerre.)

LE VILLAGEOIS.

Dieu! quel orage! comme il fait nuit, monsieur Pierre!

(Il sort; Pierre rentre par la porte à droite.)

SCÈNE II.

ROBERT MACAIRE, seul.

(Il est en état de somnambulisme, et descend l'escalier en chancelant, une chandelle allumée à la main.)

Mort! — bien mort! très mort! — L'horloge est détraquée! le grand ressort est brisé! — (Gaîment.) Bast! je m'en moque pas mal! — La tombe! — Qu'est-ce que c'est que la tombe? La tombe est un asile sûr, où l'espérance... tombe; où, pour l'éternité, on se croise les deux bras! — Qu'est-ce que c'est que la vie? — La vie! — plante amère et narcotique! — étoile qui file! — feu follet qui flane sans direction arrêtée! — bougie diaphane, menacée à chaque instant de l'éteignoir! (Il éteint tout-à-coup sa chandelle en l'écrasant avec la paume de la main.) — La vie! c'est un éclair à-peu-près comme celui-ci; un éclair pendant lequel on fait usage de vin, d'amour et de briquets phosphoriques. — Ah! ça me rappelle bien des souvenirs de jeunesse!... Alors c'était toujours orgie dans mon imagination!... — Je pensais, je rêvais à de jeunes filles, au soleil, à la lune, à de petits verres de kirsch-wasser, et à des queues de billard. (Il bâille.) Il me souvient que je me plaçais toujours en face d'un pâtissier, et que j'excitais par mes bâillements les bâillements de la fille de boutique. Mais qu'est-ce que je dis donc là?... — Ah! j'ai eu mon temps... mon aurore, mon crépuscule... mes entrailles paternelles... — Ah! quand Bertrand, mon élève, venait m'accompagner avec sa tête bête et sa cornemuse... (On entend un air de flûte.) — Hem! — Bravo! bravo! mon Bertrand! tu comprends enfin la poésie de notre profession!... Vois les murs de notre prison, ils tombent devant notre gaîté, comme les murs de Jéricho au son des clarinettes...

(Il s'approche du lit placé à gauche et se couche.)

SCÈNE III.

PIERRE, MACAIRE, caché par les rideaux.

PIERRE.

Ah! ah! il est étonnant, M. le curé! il dit comme ça: Que la terre lui soit légère! et il en fait jeter plus de trois tombereaux!... c'est égal; tout d' même ils ont joliment donné dedans... Silence, monsieur Pierre! de la discrétion, et faites votre somme. (Il s'avance vers le lit.) Tiens! qu'est-ce qu'il fait donc là, lui?

(Robert Macaire se voyant surpris, se lève debout sur le lit, et passe sa tête à travers le mauvais baldaquin. Pierre cherche à l'entraîner dans sa chambre; Macaire résiste.)

SCÈNE IV.

MACAIRE, seul, en somnambulisme.

L'auberge des Adrets! — Ah! nous y voici! entrons! — Garçon! garçon!... ici, l'ami! Fais-nous servir incontinent de quoi nous rafraîchir. — Hein! tu veux manger un morceau, Bertrand? tu as donc faim? — Garçon! qu'est-ce que tu as? — C'est bien! — Allons; sous ces grands arbres; le grand air nous fera du bien. (Air.) — A ta santé, mon vieux! — Qu'est-ce que j'entends? — Une noce! bon! une noce! j'en suis... je danserai. (Il valse en trébuchant à chaque pas, et mime une scène de bal.) Bien des pardons, madame, si je me présente en cet état... tenue de voyageur; mais je m'en vais réparer le désordre de ma toilette. — Accompagne-moi sur ton flageolet, petit. — Oh! oh! qu'est-ce que c'est? — des gendarmes! —

je m'en bats l'œil. — Messieurs, salut! nous sommes des virtuoses qui voyageons avec des valeurs considérables en portefeuille... (Air : La belle Annette, etc.) Oh! que c'est joli!...

(Chantant.)

« La belle Annette
« S'en va seulette
« Au fond des bois
« Pour y chanter Robin des bois... »

(Parlant.) — Pourquoi ? — Comment, pourquoi ?

« C'est pour savoir si le printemps s'avance,
« Pour chasser l'échéance
« De nos climats d'hiver... »

— Si j'emportais sa part et la mienne! ça n'est pas une mauvaise idée que j'ai là. — Personne! décampons! (Il va pour sortir.) Ah! je suis assassiné! — de la main d'un ami! — C'est égal, je ne t'en veux pas, Bertrand! (il tire sa tabatière.) et je t'offre néanmoins une prise de tabac. — Arrière! — Il faut que je m'évade; par quel chemin? la porte, la cheminée, le toit, n'importe! quand je devrais laisser de ma chair après les clous, et de mon sang après les poutres!

SCÈNE V.

MACAIRE, CHARLES, PIERRE.

PIERRE.

Voyez donc, monsieur Charles, dans quel délire...?

CHARLES.

Mon père!... il serait perdu.

MACAIRE.

Ah! c'est vous, monsieur?... c'est toi, mon fils?

CHARLES.

Fais vite préparer sa chambre; dispose tout: je vais le remmener.

SCÈNE VI.

CHARLES, MACAIRE.

MACAIRE.

Mais il me semble, mon fils, que je ne suis pas dans un état...

CHARLES.

Quelle imprudence! descendre de votre chambre où nous vous tenons caché!... Songez que le dévouement de quelques amis a pu seul vous sauver de la mort... on a constaté le décès par suite de blessures...

SCÈNE VII.

CHARLES, MACAIRE, PIERRE.

PIERRE, accourant.

Ah! monsieur Charles, ah! j'ai découvert le pot aux roses; quatre bouteilles de champagne, dont trois vides, étaient cachées sous sa paillasse... C'est ça qui a causé son cauchemar, c'est sûr.

MACAIRE.

Charles!... tu détournes la tête; tu méprises ton père! — C'est toujours comme ça, quand on a eu des malheurs. — Les liens du sang sont pour lui une chimère! — Mon fils!... on t'aura fait des propos sur mon compte! — Ah! je suis bien malheureux! — Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir...

(Il prend le pan de sa chemise pour s'essuyer les yeux. Charles rapproche les pans de sa robe de chambre.)

CHARLES.

Allons, mon père! nous ne voulons que vous sauver la vie! — Allons, je vous en supplie, allez vous coucher...

MACAIRE.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

PIERRE.

Il dit : Allez-vous coucher!

MACAIRE.

Merci! — Un fils qui dit à son père : Allez vous coucher! — C'est égal, je ne t'en veux pas... mais ça n'est pas bien... car tu es mon fils...

CHARLES.

Mais oui! mais oui!

MACAIRE.

Tu es mon sang, le plus pur de mon sang! tu es mon tout! — Ah! j'ai mon fils! — J'ai mon jeune homme!

PIERRE.

Et il est soigné, j'espère, son jeune homme! Allons! allons! qu'on s'embrasse et que tout ça finisse...

CHARLES.

Pierre, aide-moi...

(Ils le soulèvent et l'entraînent.)

MACAIRE, à son fils.

Tu fais de moi tout ce que tu veux. — Ah! que les pères sont malheureux d'avoir des fils!

(Ils montent l'escalier qui conduit à la chambre de Macaire.)

PIERRE.

Que les fils sont malheureux d'avoir des pères!

ACTE PREMIER.

DEUXIÈME TABLEAU.

Même salle d'auberge.

SCÈNE I.

PIERRE, DES VILLAGEOIS à table.

UN VILLAGEOIS.

Allons ! au revoir, Pierre ! t'es payé ?

PIERRE.

Oui; il n'y a plus que le garçon.

LE VILLAGEOIS.

Tiens ! voilà pour boire... allons, adieu, à l'avantage.

PIERRE, à un meunier.

Allons! et vous, que j' vous aide, père...

(Il charge son sac.)

LE MEUNIER.

Notre compte?

PIERRE.

Eh ben! quoi que vous avez ?—Deux sous de pain... une côtelette... une chopine... quinze sous...

LE MEUNIER.

Les voilà, et en avant!

PIERRE.

Merci bien!... Le v'là chargé comme un vrai bœuf!

LE MEUNIER.

Allons, à l'avantage.

PIERRE.

Salut ben, messieurs.

SCÈNE II.

PIERRE, seul.

Ah! les v'là partis! maintenant, à d'autres; et ça ne sera pas long... car, Dieu merci! ce n'est pas la pratique qui manque à l'auberge des Adrets... Ah! si M. Charles voulait me céder ce fonds-là... ça m'irait joliment... J' lui en ai ben touché quelques mots en l'air... mais il a fait le semblant de n' pas entendre... y m' semble que j' réussirais... Cependant les suites, ça n' va pas toujours comm' le commencement... Pourtant le public ne hait pas les figures de connaissance... c'est égal, je reviendrai à la charge...— Ah! v'là M. Charles!

SCÈNE III.

PIERRE, CHARLES.

CHARLES.

Ah! quelle inquiétude! ce n'est pas le présent qui me tourmente; c'est l'avenir, les indiscrétions d'un médecin, d'un maire de village...

PIERRE.

Rassurez-vous, monsieur Charles, on croit le coupable, votre père, bien mort et enterré...

CHARLES.

Ah! garder plus long-temps cette maison, est impossible !

PIERRE.

Avec ça qu'il commence à s'ennuyer de son état... tant qu'il a gardé le lit, ça allait bien, ça allait même très bien... mais c'est plus ça. —Vous vous rappelez la semaine dernière, quelle vie il nous a fait!— Avec ça, s'il vous plaît, que de ce moment-là il a pris goût au vin de Champagne, et qu'il est exigeant comme un cosaque logé chez le bourgeois à Épernay.

CHARLES.

Il finira par tromper notre surveillance.

PIERRE.

Ce sera difficile; j'y ai mis bon ordre. Je lui ai ôté ses habits, et à leur place j'ai remis ceux qu'il portait le jour de la catastrophe.

CHARLES.

Il faudra me résoudre à aller loin d'ici cacher ses crimes et ma honte.

PIERRE.

Ah! tout le monde vous plaint bien, allez, monsieur Charles.

CHARLES.

Non, non; personne! Mais dis-moi, Pierre, tu m'avais parlé, je crois, d'acheter mon fonds?...

PIERRE.

Dam, oui! avec l'argent qu' mon oncle m'a laissé dans son testament...

CHARLES.

Ne dispose pas de tes fonds avant une semaine...

(On entend le bruit d'une voiture et le claquement d'un fouet.)

PIERRE, sortant.

Ah! voilà des voyageurs.

CHARLES.

Va au-devant d'eux.

SCÈNE IV.

CHARLES, MACAIRE.

CHARLES.

Quitter ce pays! il le faut!... où irai-je?

dans quel lieu trouverai-je des distractions à mes chagrins?...

MACAIRE, paraissant sur la galerie élevée qui conduit à sa chambre.)

C'est mon fils!
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui!
Eh! Charles! Charles!

CHARLES, avec effroi.

Vous, grand Dieu!

MACAIRE.

Tu es seul; si je descendais?

CHARLES.

Gardez-vous-en bien; on pourrait vous voir.

MACAIRE.

Eh bien? — Est-ce que les voyageurs verraient sur mon *facies* que je ne suis plus du nombre des vivants que par contrebande? — Mon fils, si l'on m'accuse, vous direz que je suis un commensal étranger... un oiseau voyageur!... une passagère hirondelle! — Il est vrai que ces habits sont, comme moi, proscrits et râpés; pourquoi me les a-t-on rendus? J'en veux d'autres.

CHARLES.

Au nom du ciel, rentrez! rentrez!

MACAIRE.

Ah! un moment, monsieur! J'ai des plaintes à vous adresser...

CHARLES.

Contre qui?...

MACAIRE.

Contre vos gens, qui n'ont pas pour moi tous les égards qu'ils doivent à mon titre de père... et à mes malheurs!

CHARLES.

Parlez! je vous écoute.

MACAIRE.

Que je parle comme ça, d'ici! mais j'ai vraiment l'air de faire la parade. — Tu l'exiges? — Enfin, croirais-tu, mon garçon, qu'à l'heure qu'il est, je n'ai point encore fait mon second déjeuner, et que je n'ai pas même reçu mon journal! et puis... c'est une horreur... ah! voilà!... on viendra s'étonner que je ne sois pas au courant des affaires politiques et de la rente!

SCÈNE V.

PIERRE, CHARLES; MACAIRE, sur la galerie.

PIERRE.

Voici les voyageurs! ça a l'air cossu, allez!

MACAIRE, à Pierre.

Ah! vous voilà, vous?

PIERRE.

Eh ben? quoiqu' vous me voulez?

MACAIRE.

Mon journal... et sur-tout mon beefsteack.

PIERRE, lui donnant son journal au bout d'un balai.

Tenez, le voilà... votre journal.

MACAIRE.

Ah çà, dis-moi un peu? est-ce que par hasard tu me prends pour un éléphant?

PIERRE.

Moi? ah! ben oui! mieux que ça!

MACAIRE.

Allons! dépêche-toi de commander quelques légers mets, pour mettre sous ma dent.

PIERRE.

Un beefsteack pour un?

MACAIRE.

Non, un beefsteack pour deux; ou, si vous l'aimez mieux, deux beefsteacks pour un.

PIERRE.

Rentrez donc vite.

MACAIRE.

Allons! valet! dépêche toi!

PIERRE.

Valet! moi! il ne mesure pas la valeur de ses expressions. Valet! un homme qui est à la veille de ne plus être domestique.

SCÈNE VI.

CHARLES, PIERRE, LE BARON, ÉLOA.

LE BARON.

Aurons-nous de quoi loger à l'aise ici, et de quoi dîner?

PIERRE.

Oui, mon prince.

LE BARON.

Je ne suis pas prince, mais baron; — baron de Wormspire, général de brigade, et naturalisé Français, par le grand homme!... on peut faire vanité de ces choses-là; on n'y tient pas, mais ça fait honneur! — Faites-nous servir!...

ÉLOA.

Une chambre à part, et du linge blanc... si c'est possible.

PIERRE.

Comment? comment? madame; croyez-vous que nous sommes dans l'habitude de donner du linge sale?...

LE BARON.

Ah! ne faites pas attention! elle a un peu d'humeur; c'est un enfant gâté. Elle s'amusait beaucoup aux eaux, où nous devions rester trois semaines de plus, sans une affaire assez désagréable, qui même nous a forcés de partir à deux heures du matin par des chemins pitoyables... avec des cahots... j'en ai la tête fendue.

ÉLOA.

Ah! voyez donc, bon père! un piano dans cette auberge!

LE BARON.

Et pourquoi donc monsieur ne cultiverait-il pas les beaux-arts?

ÉLOA.

Au fait! la petite fille de votre portière, Titine,

pince de la harpe... (Parcourant le clavier du piano.) Ah! voilà qui me raccommode un peu avec ce pays...

LE BARON.

Enfant!

ÉLOA.

Il est un peu chaudron; mais c'est égal, on pourrait encore danser une galope à sa mauvaise harmonie...

SCÈNE VII.

NANETTE, LES PRÉCÉDENTS.

NANETTE, accourant.

Que faut-il servir à M. le baron?

ÉLOA.

Moi, je ne mange pas... un blanc de volaille, un verre d'eau.

LE BARON.

Donnez-nous du vin de Beaune, du champagne...

NANETTE.

Nous avons du joli petit vin de Surêne.

LE BARON.

Oh! je n'en veux pas. — Fais-nous servir d'abord de l'absinthe...

NANETTE.

Monsieur le baron, nous n'en avons pas.

ÉLOA.

Pour du champagne, passe! mais le beaune sera pour vous, mon père! j'en buvais autrefois, du vivant de mon mari, pour flatter sa vanité de propriétaire; mais depuis...

LE BARON.

Oui, telle que vous la voyez, elle est veuve d'un pair de France...

TOUS.

D'un pair de France!

LE BARON.

Oui, d'un pair de France; il possédait en Bourgogne tout ce fameux clos qui se trouve au pied de Beaune, et bien d'autres propriétés! mais c'était un dépensier, un mange tout. A sa mort, tous ses biens étaient grevés d'hypothèques, et la pauvre enfant est restée sans rien... Heureusement que ma fortune !... A sa mort, je l'ai prise avec moi; et je lui fais faire le tour du monde pour la distraire. Je veux l'emmener dans l'Amérique du Sud, où j'ai le projet de fonder une colonisation, dont je m'occupe de rassembler les éléments...

CHARLES.

Est-ce que vous seriez?...

LE BARON.

Oui, monsieur... je veux réunir des hommes intelligents...

PIERRE.

Monsieur et madame la baronne, quand vous voudrez? vous êtes servis.

LE BARON.

C'est bien.

CHARLES, conduisant Éloa par la main.

Par-là, madame.

LE BARON, revenant sur ses pas.

A propos, monsieur; j'ai là, dans ma berline, une sacoche bien volumineuse, bien lourde, qui contient une assez forte somme... Je n'ai pu trouver l'occasion, dans le voyage, de la changer... ne pourriez-vous pas me la changer contre de l'or, des billets?...

CHARLES.

Pardon! c'est facile...

LE BARON.

Vous me rendriez un véritable service.

CHARLES.

Pierre, tu vas prendre cette sacoche dans la berline de monsieur, et tu la serreras dans cette armoire, qui est sûre... C'est là que les marchands...

(Le baron va pour sortir.)

CHARLES, l'arrêtant.

Pardon! monsieur, j'ai pensé que vous seriez assez indulgent pour excuser une demande... c'est un projet d'où dépendra peut-être la tranquillité de toute ma vie... vous avez parlé de colonisation?...

LE BARON.

Voici l'entreprise résumée en quelques mots: on met chaque colon en possession d'une certaine étendue de terre, afin de l'habituer au travail et de ne pas commencer par le brigandage; puis...

CHARLES.

Et quelle somme est nécessaire?

LE BARON.

Sept ou huit mille francs... s'il travaille, il réalise en fort peu de temps des bénéfices...

CHARLES.

Serait-il bien difficile d'être admis? deux personnes au nombre de vos colons?...

LE BARON.

Je pourrais encore me charger de quelques hommes de bonne volonté... mais puis-je connaître?...

CHARLES.

Monsieur, l'un que je vous présenterai dans un instant est mon père; l'autre, c'est moi.

LE BARON.

Vous?

CHARLES.

Oui, moi, et je vous renouvelle ma proposition.

LE BARON.

Eh bien! mon ami, nous verrons ça; soyez tranquille; nous vous offrirons des sûretés pour l'avenir... En attendant, mettons-nous à table.

PIERRE.

C'est par ici, au n° 17.

LE BARON.

Vous pouvez disposer de vos fonds?

CHARLES.

A l'instant même...

SCÈNE VIII.

CHARLES, seul.

Oui! c'est décidé; je quitterai ce pays; le désespoir me tuerait... peut-être la distraction d'un voyage... Je ne serai plus exposé à l'humiliation de rencontrer chaque jour ceux qui connaissent mes malheurs.

SCÈNE IX.

CHARLES, PIERRE.

PIERRE.

Allons! v'là qu'il ne trouve pas assez de pommes de terre sous son beefsteack à présent! j'en ai mis plus d'un boisseau et demi... il me dit mille horreurs, quoi! il m'appelle empoisonneur à vingt-deux sous... qu'est-ce qu'il a donc, votre père, je vous le demande?

CHARLES.

Pierre, je suis tout-à-fait décidé; je te cède mon auberge pour dix-mille francs... allons chez le notaire...

(On entend le bruit de la vaisselle que brise Macaire.)

PIERRE.

Quand vous voudrez, monsieur Charles, je suis tout prêt. Les notaires de campagne, ça n'est pas comme ceux de Paris, et mes fonds...

CHARLES.

Montons lui faire part de ce projet.

SCÈNE X.

CHARLES, MACAIRE.

MACAIRE, avec emportement.

Cette existence n'est pas tenable; cette auberge est une véritable gargote (qu'on me passe l'expression). Le chef est d'une incapacité culinaire!... ses pommes de terre ne sont pas présentables; son beefsteack, on dirait vraiment qu'il a éte coupé dans la culotte de peau d'un gendarme.

CHARLES.

Calmez-vous... un moment... je vous supplie...

MACAIRE.

C'est du graillon...

(Il descend l'escalier.)

CHARLES.

Écoutez-moi...

MACAIRE.

Je suis tout oreilles.... parlez, monsieur...

CHARLES.

Après ce qui s'est passé, vous devez penser qu'il nous est impossible de rester ici plus long-temps...

MACAIRE.

Pourquoi donc?

CHARLES.

Vos crimes...

MACAIRE.

O mon fils! vous oubliez le respect dû à mes cheveux blancs...—Je n'en ai pas, c'est vrai; mais je pourrais en avoir. — Continuez néanmoins.

CHARLES.

Nous allons partir...

MACAIRE.

Pour Paris?...

CHARLES.

Vous oseriez vous y montrer?

MACAIRE.

Pourquoi pas?—Ah! il y a long-temps que je desirais revoir la capitale... c'est un projet que je devais mettre à exécution avec Bertrand.— Et, en parlant de ce pauvre Bertrand, tu ne sais pas?...

CHARLES.

Non...

MACAIRE.

Son affaire est arrangée... oui, c'est aujourd'hui qu'il doit en finir avec ce monde. — Tiens! voilà son article dans mon journal... à moins cependant que le garde des sceaux ne fasse droit à sa demande...

(Il tire de sa poche le journal *Le Voleur*.)

CHARLES.

Comment cela?

MACAIRE.

Il prétend avoir d'importantes révélations à faire sur l'assassinat... d'Henri IV...

CHARLES.

C'est bien... ne m'interrompez pas... un bâtiment nous attend à Bordeaux...

MACAIRE.

Et nous allons?

CHARLES.

En Amérique.

MACAIRE.

En Amérique!... faire le tour du globe! ah çà mais, tu perds la boule, mon garçon!

CHARLES.

Prétendriez-vous refuser?...

MACAIRE.

De m'expatrier? sans doute. Qui? moi! je quitterais ma patrie, cette aimable France, séjour de l'industrie, des beaux-arts et des belles manières! Jamais! jamais! — Et pour quel pays! — Si c'était pour l'Asie, je ne dis pas! pour l'Asie, renommée par ses bayadères et son tabac... Passe encore pour l'Afrique, pays curieux par ses indigènes, dont la noire couleur rompt cette monotonie qui parfois m'afflige : mais pour l'Amérique, avec ses mines blafardes et ses sociétés de tempérance; pour l'Amérique, qui a emprunté à notre civilisation les impôts, les bottes à revers et les gen-

darmes... oh! non! non! France, je te reste! ton aspect fait battre mon cœur! je reste dans ma patrie...

CHARLES.

Une patrie! à vous! malheureux, vous n'en avez pas! la justice vous condamne....

MACAIRE.

Oui; mais elle ne m'attrape pas : c'est moi qui l'attrape.

CHARLES.

Mais songez donc...

MACAIRE.

Allons! à rien.

CHARLES.

Vous me suivrez.

MACAIRE.

Il y tient donc beaucoup?—Ah! tu te donnes les gants de me condamner à la déportation!... —Un fils condamner son père; mais, mon garçon, c'est passé de mode... et Brutus est rococo.

CHARLES.

Allez prendre d'autres vêtements, et tenez-vous prêt.

MACAIRE.

Ah çà, et ton auberge? qu'en fais-tu?

CHARLES.

Elle est vendue.

MACAIRE.

Sans mon consentement?... Ah! à propos, et ton mariage?...

CHARLES.

Est-ce à vous de me rappeler?...

MACAIRE.

Comment, ta prétendue?...

CHARLES.

A reculé devant le malheur d'avoir un père tel que vous.

MACAIRE.

Oh! c'te bégueule! si ça ne fait pas mal!... Et tu l'aimais donc bien?

CHARLES.

Je l'adorais.

MACAIRE.

Eh bien! c'est dommage! en te mariant, tu aurais eu des enfants, et maintenant que je suis retiré des affaires, je me serais fait un vrai plaisir de me charger de leur éducation.

CHARLES.

N'en parlons plus. C'est assez.

MACAIRE.

Au fait; ce n'est peut-être pas une mauvaise idée que tu as eue de vendre ton auberge. Tiens! confie-moi les fonds; je les ferai valoir, et dans peu tu m'en diras des nouvelles..

SCÈNE XI.

Les Précédents, PIERRE.

PIERRE.

Me voilà prêt... Allons chez le notaire.

MACAIRE.

Hein? qu'est-ce qu'il dit donc?

PIERRE.

Oui, monsieur, c'est Pierre qu'acquiert.

MACAIRE.

Ah çà mais, nous avons donc volé un coche?...

PIERRE.

Dites donc, vous...

MACAIRE.

Ce n'est pas un reproche que je vous adresse...

PIERRE.

Je n'ai pas volé de coche; j'ai fait un petit héritage, et v'là tout. Ce n'est pas comme vous, vous en faites, de gros héritages...

MACAIRE.

Monsieur! qu'entendez-vous par ces paroles? insensé villageois! — Ah çà, nous disions qu'il nous faut des vêtements?

PIERRE.

A notre retour, vous en aurez.

MACAIRE.

Daignerez-vous au moins me donner du tabac?

PIERRE.

Voyons donc; on va vous contenter.

(Il ouvre l'armoire.)

MACAIRE.

Chose inouïe et cruelle! n'avoir qu'un fils unique, qui veut absolument me déporter en Amérique! Oh! je suis persuadé que ce climat serait contraire à mon tempérament.

PIERRE, le pot de tabac à la main.

Allons! ici! venez ici!

MACAIRE.

On croirait vraiment qu'il parle à son chien. — Ah çà, dites donc, monsieur Charles, vous êtes témoin de la façon dont vos gens traitent votre malheureux père, et vous ne dites rien! vous ne tonnez pas!... (Le montrant.) C'est moi qui ai fait cela... Mais j'aimerais mieux qu'on me coule de l'eau bouillante dans les veines. (Il s'approche de Pierre, qui verse du tabac dans sa boîte.)

PIERRE.

Ah Dieu! il m'a jeté du tabac dans les yeux; je n'y vois plus...

MACAIRE, regardant au fond de l'armoire ouverte.

Tiens! qu'est-ce que je vois, moi?

PIERRE, se frottant les yeux.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

MACAIRE, apercevant la sacoche.

Attends! je vais te souffler ça... (A part.) Ceci n'est certes pas une mauvaise découverte. — Bon! bon! tu ne me tiens pas encore, va! (Il remonte l'escalier, puis redescend précipitamment, sitôt qu'ils sont sortis.)

SCÈNE XII.

MACAIRE, seul.

Oui, plus souvent que tu me retrouveras ici! Grace à la découverte que je viens de faire, j'aurai bientôt les moyens de me soustraire à la tyrannie d'un fils. C'est du despotisme infiniment trop prolongé; la fenêtre de ma chambre n'est pas très élevée, et crac... (S'efforçant d'ouvrir l'armoire.) Vite, à l'ouvrage! — diable! ça tient plus qu'un coffre royal; heureusement que nous avons là un petit talisman... heureuse invention! — Singulière idée d'appeler monseigneur un instrument de vol!... Ah! c'est peut-être parceque ceux qui portaient jadis ce nom avaient l'heureux privilège d'avoir la main dans les poches du peuple... Ah! nous y voilà!

(Bruit au dehors.)

SCÈNE XIII.

MACAIRE, NANETTE, ROGER.

NANETTE, au dehors.

Eh ben! il n'y est pas, monsieur Pierre! tenez... regardez!...

ROGER.

Ah! je ne me plains pas de la solitude quand je suis avec vous...

NANETTE.

C'est ben galant, ça!

ROGER.

C'est comme cela que nous sommes, dans la cavalerie.

(Il cherche à l'embrasser.)

NANETTE.

Allons! allons donc! ça vous enrhumerait.

(Elle se sauve.)

ROGER.

Ils sont tous de même; ils n'ont plus qu' ça à vous dire.—C'est pourtant un farceur de comédien qui a fait courir le bruit que les gendarmes étaient tous enrhumés... Si jamais je le pince dans une émeute, monsieur Odry, son affaire sera bonne.

(Il entre dans la chambre, qui est au pied de l'escalier.)

MACAIRE descend l'escalier avec précaution; il enferme Roger, et court à l'armoire.

Levons les derniers scrupules de la serrure.

ROGER, criant.

Allons donc, Nanette, ouvrez... n' m' faites pas peur comme ça.

MACAIRE, courant prendre la sacoche qu'il jette sur son épaule.

C'est un peu lourd pour un convalescent... Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi!

(Il remonte et rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIV.

ROGER, PIERRE.

PIERRE.

Ah! v'là qu'est terminé; je suis propriétaire. — Eh ben! qu'est-ce qui fait un pareil tapage ici?

ROGER, frappant.

C'est moi, Pierre...

PIERRE, ouvrant.

Ah! c'est vous, monsieur Roger? qui est-ce qui vous a donc enfermé là?

ROGER.

C'est sans doute mademoiselle Nanette.

PIERRE.

Allons! qu' tout ça finisse : je n' veux pas qu' mes domestiques se permettent des familiarités avec la maréchaussée.

ROGER.

Comment, vos domestiques?

PIERRE.

Oui, monsieur Roger; cette auberge est maintenant ma propriété.

ROGER.

Diable! diable! je vous félicite...

PIERRE.

Et je compte sur vous pour répandre cette heureuse nouvelle.

ROGER.

Allons, monsieur Pierre, à l'avantage.

PIERRE, avec importance.

Vous nous quittez déja? vous ne voulez pas goûter de mon vin?

ROGER.

Non, non, au retour; il y a de la besogne qui presse; c'est aujourd'hui que je conduis au supplice le fameux Bertrand...

PIERRE.

Ah! ce coquin, qui a assassiné son scélérat d'ami?...

ROGER.

Tout juste.

PIERRE.

Ah! c'est aujourd'hui... Il me semble encore le voir... (Apercevant l'armoire ouverte et vide.) Ah! grand Dieu! grand Dieu!

ROGER.

Eh bien, qu'est-ce qui vous prend?

PIERRE.

Ah! ah! monsieur Charles! monsieur Charles! cette armoire! — Nous sommes volés!

SCÈNE XV.

Les Précédents, CHARLES, LE BARON, ÉLOA.

CHARLES, courant vers l'armoire.

Grand Dieu!

LE BARON.

Comment, monsieur, un tel abus de confiance!...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE.

NANETTE.

Monsieur Pierre! monsieur Pierre! un homme qui se sauve par dessus le mur avec un sac d'argent sur le dos!

ROGER court à la porte.

Ah! le gredin! le brigand! il m'a volé mon cheval et mon manteau!

PIERRE.

Eh bien! vous voilà gendarme à pied à c't' heure.

CHARLES.

Ah! j'avais trop bien deviné.

ROGER.

Le brigand sera bientôt arrêté.

CHARLES, au baron.

Combien y avait-il dans la sacoche?

LE BARON.

Dix mille francs.

CHARLES.

Monsieur, voilà votre somme.

LE BARON.

Ah! jeune homme...

CHARLES.

Monsieur, c'est une restitution; — mais je suis ruiné.

ROGER.

Vertueux jeune homme, va!

PIERRE.

Vous êtes ruiné, monsieur Charles?

LE BARON.

Partons! partons!

(Il sort avec Éloa.)

ACTE SECOND.

TROISIÈME TABLEAU.

Une forêt. A gauche, la maison du charbonnier Remi. Une troupe de saltimbanques est attablée.

SCÈNE I.

ALFRED, Mme REMI.

ALFRED, la voix enrouée.

Un instant, les enfants. Si vous y allez de ce train-là, toute ma recette va passer à l'entonnoir.

MADAME REMI.

Vous êtes militaire, monsieur?

ALFRED.

Eh non! je suis artiste dramatique, mimique et acrobatique. Vous voyez en moi le directeur de la société. — Allons, enfants, dépêchons! en route!

LES ENFANTS.

Encore un moment; tout-à-l'heure.

ALFRED.

De quoi! moutards? Ils ont eu toute la route pour se reposer. Je ne ferai jamais rien de ça.

UN ENFANT.

J'ai encore faim, là!

ALFRED.

Ça n'pense qu'à manger. (Lui jetant un morceau de pain.) Tiens, attrape!

L'ENFANT.

C'te scie! du pain sec!

ALFRED.

Tu raisonnes, moutard! Si tu voulais bien professer plus de respect pour celui-là qui te nourrit?

L'ENFANT.

Vous me nourrissez, c'est bien le moins; je n' peux pas vivre avec les sabres et les couleuvres que j'avale tous les jours.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, REMI.

REMI, dans la coulisse.

(Il chante.)

Le charbonnier est bon enfant;
Quand il est gris il n'est pas blanc.

(Il entre avec sa charrette, qu'il remise derrière un arbre à droite.)

MADAME REMI.

Comm' tu viens tard, not' homme!

REMI.

Ah! c'est que c'est un drôle d'événement, le coquin qui devait être pendu aujourd'hui, et qui s'est ensauva!

MADAME REMI.

Bah!

REMI.

Oui, ma femme; toute la ville était sens dessus dessous; toute la population était accourue pour voir le coquin; c'était une foule, un embarras!... V'là qu' pendant qu' j'étais chez une pratique, j'entends crier : Arrête! arrête! C'était mon coquin qui prenait son congé sous la semelle de ses souliers. On le poursuivait, il venait d'enfiler la rue de ma pratique. Je mets la tête à la fenêtre...

MADAME REMI.

Et tu l'as vu?

REMI.

Ah bien oui! j'ai vu ceux qui le poursuivaient... Il a disparu tout-à-coup comme un enchantement.

MADAME REMI.

Qu'est-ce que tu nous racontes là?

REMI.

Quand on a vu qu'on ne le voyait plus, la peur a commencé à prendre à tout le monde... Pour lors, on a fermé les boutiques, on a barricadé les portes, et je me suis dit : Bonsoir aujourd'hui pour le commerce; demain il fera jour...

ALFRED.

Allons! allons! en route!

UN SALTIMBANQUE.

Quand j'aurai cassé ma croûte.

MADAME REMI.

Je verse à boire! — Entrez!

ALFRED.

Allons, enfants! je paie la dépense. (A madame Remi.) Combien vous dois-je?

MADAME REMI.

Entrez! on vous dira ça.

(Il entre, la troupe s'en va.)

SCÈNE III.

BERTRAND, sortant de la voiture à charbon.

Ouf!

Caché sous les habits d'un esclave africain!

C'est égal! c'eût été encore pis, si la grande cérémonie avait eu lieu! Au moins, il me reste encore une bouche pour me plaindre, en attendant que je la fasse servir à une fonction plus active et plus nourrissante.—J'ai un appétit atroce! — J'ai des tiraillements. — Il y a émeute dans mon estomac. (Il approche de la maison.) Oh! quelle odeur! ça sent l'omelette au lard! (Il regarde par la fenêtre.) Non! ce sont des pommes de terre à l'huile et du fromage de Gruyère. — Si j'entrais! Non! non! Bertrand, pas d'imprudence! — J'irais mendier la pitié des voyageurs? Fi donc, ça serait me dégrader! Les attaquer avec mon pistolet, ça serait sortir de mon caractère! — O Macaire! je n'ai jamais senti comme aujourd'hui combien ton appui m'est nécessaire. Ingrat ami! pourquoi m'as-tu forcé de trancher le cours d'une si belle vie? Sans toi, j'ai l'air de l'aveugle qui a perdu son chien.

SCÈNE IV.

ALFRED, M^me REMI, REMI.

(Ils sortent de la maison. Bertrand se cache derrière les arbres.)

ALFRED.

Allons! adieu, mes braves gens. Je porte la caisse, et il ne faut pas rester tard sur la route quand on a du *quibus*.

BERTRAND, caché.

Ah! tu parles latin?...

REMI.

Bon voyage! et pas de mauvaise rencontre.

BERTRAND, caché.

Il n'a pas l'air fort : voilà le camarade qu'il me faut.

ALFRED.

Au revoir; je vas rejoindre ma compagnie.

SCÈNE V.

M^me REMI, REMI.

MADAME REMI.

Dis donc, notre homme! c'est un bon enfant que ce particulier-là! il m'a donné un billet pour son spectacle de dimanche prochain.

REMI.

Il travaille en plein vent, ce farceur-là; tu es bien sûre que ton billet ne sera pas refusé. Le voleur qui le dévalisera sera plus volé que lui. (Il prend sa voiture.) Allons! en route! en avant!

MADAME REMI.

Si j'allais avec toi pour t'aider à monter la côte?

REMI.

C'est une bonne idée! Nous ne craignons pas les voleurs, nous autres.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

MACAIRE, seul.

(Il entre par le fond, enveloppé d'un manteau de gendarme.)

Le diable m'emporte si je sais où je suis! Heureusement j'ai de l'avance; ils ont perdu la piste. J'espère que, pour un convalescent, voilà de l'exercice. Avec ça que ce diable de cheval avait le trot d'un dur! Il m'a jeté trois fois par terre, l'intéressant animal! mais à la quatrième ç'a été son tour. Le voilà là-bas étendu sur le flanc, et moi, je crève de faim et de soif. Ah çà mais, voilà un bouchon. (Il pose la sacoche derrière les arbres.) C'est mon affaire! (Il ouvre la porte de la cabane.) Personne! entrons. Ça sera bien le diable si je ne trouve pas de l'eau chez un marchand de vin.

(Il entre.)

SCÈNE VII.

BERTRAND, seul.

(Il entre, chargé de la valise d'Alfred.)

Ouf! à la bonne heure, il y aurait de l'agré-

ment dans le métier, si tous les chalands étaient aussi ronds en affaires que ce particulier. Je n'ai eu qu'à me montrer, et le poltron a tout jeté là, valise et vêtement! (Il s'accroupit pour ouvrir le cadenas.) Il court encore!

SCÈNE VIII.

BERTRAND, MACAIRE.

MACAIRE.

Voilà un verre de petit piqueton qui m'a remis. (Il va pour prendre sa sacoche et aperçoit Bertrand.) Quel est cet animal? serait-ce un rhinocéros? Ah! que je suis bête! c'est un voyageur accompagné d'une valise. On n'est pas plus imprudent que ce chrétien-là!...

BERTRAND.

Chien de cadenas!

MACAIRE.

Donnons-lui une leçon qui profite à tous deux.

BERTRAND, l'apercevant.

Eh! mais, qu'est-ce que j'aperçois là-bas? c'est, ma foi, un individu mâle et parfaitement couvert. Pendant que je suis en train... voyons! (Il tire de sa poche un pistolet.) S'il était aussi poltron que l'autre? en avant l'argument sans réplique!

MACAIRE tire un pistolet de sa poche.

S'il n'est pas gentil, gare à lui! avec ça que j'ai mal aux nerfs aujourd'hui. La moindre contrariété... Ah! mettons-y des formes. (Il s'approche.) Monsieur!

BERTRAND, le dos tourné.

J'vas t'en donner du *monsieur,* attends. (Il lui applique brusquement son pistolet sur la poitrine.) La bourse ou la vie!

MACAIRE, détournant le coup et lui saisissant le bras.

C'est extraordinaire. Eh parbleu! collègue, j'allais précisément vous adresser la même question.

BERTRAND.

Vous?

MACAIRE.

Quel organe!

BERTRAND.

Quelle voix!

MACAIRE.

Bertrand!

BERTRAND.

Macaire!

MACAIRE.

De quoi! de quoi! Je m'abuse! est-ce un rêve? Bertrand! mais tu n'as donc pas rendu tes comptes à la justice?

BERTRAND.

Et toi, tu n'es donc pas défunt, après ce que j'ai fait pour ça?

MACAIRE.

Tu plaisantes!

BERTRAND.

Ombre de mon ami, viens dans mes bras!

MACAIRE.

Ce pauvre Bertrand! — toujours le même, avec sa tête bête!

BERTRAND.

Cher Macaire! jai bien pleuré, va!...

MACAIRE.

J'ai peine à te remettre : toi, qui autrefois avais la peau si blanche! un composé de lis et de roses.

BERTRAND.

Mon ami! ce sont les chagrins.

MACAIRE.

Qui t'ont rendu noir?

BERTRAND.

Non, c'est le charbon...

MACAIRE.

Ah! tu fais maintenant dans le charbon?

BERTRAND.

Oui! oui! je t'expliquerai tout cela. Mais toi, il me semble que tu as engraissé. Vraiment... ta tête...

MACAIRE.

Oui, ma tête a pris du corps.

BERTRAND.

Ce cher ami! je ne te quitte plus!

(Il se jette à son cou.)

MACAIRE, le repoussant.

Non! un instant, Bertrand! je ne sais si je dois... Tu t'es conduit à mon égard...

BERTRAND.

Je vous conseille de parler!... Et toi donc! à mon sujet? — Vous m'aviez trahi.

MACAIRE.

Ah! j'ai pu avoir des torts, c'est possible; mais des coups de couteau de la main d'un ami... ça blesse.

BERTRAND.

Ça tue même.

MACAIRE.

Et c'est plus que désagréable.

BERTRAND.

A la bonne heure! mais je n'ai pas été maître d'un premier mouvement.

MACAIRE.

O Bertrand! vous avez manqué à toute espèce de délicatesse...

BERTRAND.

Je t'assure que non!

MACAIRE.

Je t'assure que si... Tu aurais pu te dispenser de m'enfoncer cette lame dans les fausses côtes.

BERTRAND.

Tiens! je veux être pendu!...

MACAIRE.

C'est facile : sous l'empire de la charte, les volontés sont libres... *Fiat voluntas!*

BERTRAND se jette à ses pieds.

Bats-moi!... injurie-moi!... donne-moi des

grands coups de pied dans le... dos!... foi d'honnête homme, à l'avenir je serai tout à toi!

MACAIRE.

Foi d'honnête homme... pas de bêtises!

BERTRAND.

Foi d'honnête industriel...

MACAIRE.

Sa candeur me désarme... Malheur à celui que le repentir d'un ami ne touche pas!... il reste insensible aux plus douces émotions de la nature.

BERTRAND, attendri.

Ah!...

(Ils s'embrassent.)

MACAIRE.

Ah çà, parlons un peu de nos affaires... quelle est ta situation... ta posture?...

BERTRAND.

Au moral, je n'ai pas le sou...

MACAIRE.

Moi... (Il va chercher la sacoche.) Tu vois bien, sous ces broussailles, il y a là dix mille balles.

BERTRAND.

Je ne te quitte plus!... Homme étonnant, va!... nous sommes toujours associés; quant à moi, je n'ai que ça.

MACAIRE.

Quelle est cette valise?

BERTRAND.

Je l'ai trouvée sous les pieds d'un voyageur... rien que cette valise...

MACAIRE.

Ah! ah! procédons à l'autopsie.

(Il brise le cadenas.)

BERTRAND.

Quelle dextérité!... comme ce scélérat-là travaille!...

(Ils tirent un à un les effets du saltimbanque.)

MACAIRE.

Ah! une chemise de matelot!... un habit jaune!... des bottes... veux-tu tirer une botte?...

BERTRAND.

Non! non!

MACAIRE.

Oh! je crois que voilà du gibier!

BERTRAND.

Bon! une gibelotte?...

MACAIRE.

Eh non! c'est une polonaise.

BERTRAND.

C'est riche!

MACAIRE l'examine.

Oui!... doublée en toile d'araignée; ça aura appartenu à quelque prince russe...—Tiens, des petits paquets pliés avec soin... (il ouvre.) mais ça démange.

(il jette les paquets de poudre à gratter à Bertrand.)

BERTRAND.

Que le diable t'emporte! (Ils se grattent tous deux.) Ah! des papiers... si c'était des billets de banque!...

MACAIRE.

Eh! non... c'est un certificat de bonne vie et mœurs... avec ça on meurt de faim...

BERTRAND.

Et on va aux galères... C'est comme quand j'ai été condamné à perpétuité.

MACAIRE lit une étiquette.

Recette pour faire d'excellents cigarres de la Havane avec des feuilles de chou.

BERTRAND.

Oh! oh!

MACAIRE.

Eau pour blanchir les dents et les buffléteries... dédiée à la garde nationale.

BERTRAND.

Je suis volé! mon ami.

MACAIRE.

Si c'est comme ça que tu travailles!... Oh! oh! les gendarmes!

BERTRAND.

Comment leur expliquer... nous voilà poursuivis.

(Il emporte tous les effets et se sauve.)

SCÈNE IX.

ROGER, Gendarmes.

ROGER.

Comment! je ne mettrai pas la main sur ce brigand-là!

UN BRIGADIER.

Qu'avez-vous donc, monsieur Roger?

ROGER.

J'ai que je suis furieux... est-ce que tu ne vois pas que je suis à pied?... un gredin qui m'a volé mon poulet d'Inde.

LE BRIGADIER.

Si j'avais été là, ça ne serait pas arrivé...

ROGER.

Que faites-vous donc par ici, vous autres?

LE BRIGADIER.

Nous cherchons Bertrand... vous savez, Bertrand, ce scélérat qui s'est évadé au moment où on le conduisait au supplice, et qui a emporté les pistolets du gendarme qui était à côté de lui.

ROGER.

On vole les gendarmes à présent! il n'y a donc plus rien de sacré?

LE BRIGADIER.

Entrons!

ROGER.

Non! non! je ne serai pas tranquille que je n'aie mis les poucettes au gredin qui m'a emporté mon califourchon.

LE BRIGADIER.

Allons! allons! la maison!...

ROGER.

Mon brigand! il me le faut.

LE BRIGADIER.

Du vin! du vin! nous entrons, nous.

(Madame Remi et Remi arrivent en courant; tous entrent dans la maison.)

SCÈNE X.

MACAIRE, BERTRAND, vêtus des costumes de la valise.

BERTRAND.

Dis donc, tu ne vois rien?

MACAIRE.

Si, si, je vois des hirondelles qui s'envolent...

BERTRAND.

Quel orage! si j'avais trouvé un parapluie...

MACAIRE.

En route! en route!... eh! là-bas, vois-tu une berline?... les chevaux l'emportent... elle s'est brisée... volons à son secours.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XI.

BERTRAND, seul.

Farceur, va! quel élan de générosité!... comme les hommes changent!... Eh! eh! une jeune dame... elle s'évanouit... ils approchent... il y a peut-être quelque chose à faire.

SCÈNE XII.

MACAIRE, LE BARON, BERTRAND, ÉLOA.

LE BARON.

Mon enfant, remets-toi... ah! quel événement!

ÉLOA.

J'en aurai la larme à l'œil pendant six mois.

LE BARON.

Mille pardons, monsieur, croyez que notre éternelle reconnaissance...

ÉLOA.

Oh! oui, monsieur, notre éternelle...

MACAIRE.

O madame! je bénis le sort qui me permet d'entendre d'aussi jolies paroles sortir d'une bouche aussi jolie.

BERTRAND, à part.

Que c'est bien dit! ce gaillard-là s'exprime avec une facilité!...

LE BARON.

Ah! monsieur, sans votre vigueur et votre présence d'esprit, c'était fait de nous.

MACAIRE.

Oh! oh! monsieur.

(Il lui offre du tabac.)

LE BARON.

A qui devons-nous un si grand service?

MACAIRE.

Je suis le chevalier de Saint-Rémond... descendant d'un fameux baron...des Adrets... dont vous avez sans doute entendu parler. Notre famille occupe un rang assez distingué dans l'histoire... quant à moi, monsieur, je suis membre de plusieurs académies.

BERTRAND, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire?...

LE BARON.

Seriez-vous un des quarante?

BERTRAND.

Des quarante voleurs!...

MACAIRE.

Oh! non, non... (A Bertrand.) Voulez-vous bien vous taire, ignorant crasse!

LE BARON.

Je vous demandais si vous étiez des immortels... de l'Académie française.

BERTRAND, à part.

Immortel! ça serait joliment agréable dans notre profession...

MACAIRE.

Monsieur, à une époque où l'esprit humain est tourné aux découvertes, où la science marche de toutes parts, j'ai pensé à lui donner une impulsion nouvelle... je cherche à la faire voler, si je puis me servir de cette expression; et c'est par ce motif que j'emporte à Paris d'immenses capitaux, avec l'intention d'y fonder quelque établissement philanthropique.

LE BARON.

Vous m'étonnez!... vous avez des capitaux, et je vous trouve à pied, au milieu d'une forêt!

MACAIRE, à Bertrand.

Hein!

BERTRAND.

Hein!

MACAIRE.

Qu'est-ce que vous demandez?—(Au baron.) Mon domestique vous a demandé quelque chose?

LE BARON.

Du tout...

MACAIRE.

Alors c'est donc vous qui demandiez?...

BERTRAND.

Oui; monsieur demandait comment vous vous trouviez à pied...

MACAIRE.

Encore une fois, voulez-vous bien vous taire? Vous vous permettez de vous mêler à la conversation... Arrière!... taisez-vous!...

BERTRAND.

Mais...

MACAIRE.

Allons, taisez-vous! je ne veux pas me fâcher; mais un mot de plus, je vous chasse à la porte de chez moi : qui m'a donné un fat de

cette espèce! (Au baron.) Ce gaillard-là connaît mon faible, il abuse de mes nombreuses bontés... sa mère m'a nourri... enfin, monsieur, voici le fait : Je traversais avec mon valet cette forêt où je comptais faire quelques opérations géologiques; nous étions descendus de voiture, et, pendant que j'explorais les environs, un manant, un polisson s'élance dans ma voiture, fouette mes chevaux, et nous laisse là... à pied.

ÉLOA.

Un voleur! comme vous, mon père!

BERTRAND.

Comment, monsieur serait un voleur?

MACAIRE, au baron.

Ne faites pas attention... c'est un poltron... en voyage il ne voit que des voleurs.

LE BARON, à Bertrand.

Non, mon ami, non! je ne suis pas un voleur... mais on m'a volé à l'auberge des Adrets.

MACAIRE.

A l'auberge des Adrets!... quelle horreur!... Et que vous a-t-on pris?...

LE BARON.

Huit mille francs... en espèces...

MACAIRE.

Comment donc se fait la police aujourd'hui!

LE BARON.

Heureusement il existe encore des gens honnêtes au monde.

ÉLOA.

Ah! oui, un jeune homme fort intéressant...

LE BARON.

Nous a remboursés à l'instant même.

MACAIRE, à part.

C'est mon fils... ah! je reconnais bien là mon sang!... je lui ferai une restitution... je resbigne les huit mille francs... et...

LE BARON.

Monsieur le chevalier, veuillez accepter une place dans notre voiture...

MACAIRE.

Je ne sais si je dois...

LE BARON.

Vous hésitez?... il suffira de nous faire connaître... je suis le baron de...

MACAIRE.

Descendant du fameux...

LE BARON.

Précisément.

MACAIRE.

L'histoire en parle beaucoup.

LE BARON.

Je suis en outre général de brigade... nommé dans le temps... par le grand homme!... C'est un titre, monsieur!

MACAIRE.

Cela me décide tout-à-fait... Du reste, monsieur, les armes et la science sont faites pour marcher de pair; ne sont-elles pas filles de la même mère?...

LE BARON.

C'est juste... de la gloire...

MACAIRE.

Et de la victoire!... Ah çà mais, nous causons là, et nous oublions madame?

ÉLOA.

Ah! je suis encore bien faible!... le spasme que j'ai éprouvé était si violent!...

BERTRAND.

Ne peut-on porter secours à madame?

MACAIRE.

Eh si!... Spencer!...

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que cela?

MACAIRE.

C'est le nom de mon *groom*... Spencer, va voir dans cette maison...

BERTRAND frappe à la porte.

Oh! eh! la maison!...

SCÈNE XIII.

Les Précédents, les Gendarmes.

LE BRIGADIER.

Qu'y a-t-il?

BERTRAND.

Oh! les gendarmes! (Il court se cacher.)

MACAIRE.

Messieurs les gendarmes, voici une jeune dame à qui il vient d'arriver un accident épouvantable... elle est un peu indisposée...

LE BARON.

Est-ce qu'il n'y a personne ici pour lui porter secours?

MACAIRE tire sa tabatière.

J'ai du bon tabac... en usez-vous, madame?

ÉLOA.

Ah Dieu! quelle horreur!

MACAIRE.

Voulez-vous m'en croire... monsieur le baron? montons en voiture, et gagnons le prochain village.

LE BARON.

Oui, partons! c'est ce que nous avons de mieux à faire... chevalier!

MACAIRE.

Général!

LE BARON.

Où donc est votre domestique?

MACAIRE.

Eh! mais, où est-il?... où est mon Spencer?... Spencer!

BERTRAND, derrière le buisson.

Je chechais des ananas pour madame.

MACAIRE.

Allons! vous êtes fou!... Étourdi que je suis! j'allais oublier cette valise, fruit de mes recher-

ches et de mes longs travaux... Elle renferme quelques animaux, quelques végétaux, quelques minéraux et quelques capitaux.

LE BARON.

Des capitaux! je m'en charge!... donnez.

MACAIRE.

Non... je craindrais... général! Je fais une réflexion... Après tout, cette forêt n'est pas sûre... Messieurs les gendarmes, si ce n'était pas abuser de votre extrême obligeance, je vous prierais de nous accompagner jusqu'à la lisière du bois?

LE BRIGADIER.

Très volontiers.

MACAIRE.

Ah! on n'est pas plus aimable que ces messieurs... Savez-vous bien, général, que je ne connais pas d'institution plus belle et plus utile que celle de la gendarmerie? (A part.) Enfoncés, les gendarmes! (Tous sortent.)

ACTE TROISIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un très riche salon.

SCÈNE I.

M. COLLIGNON, UN COMMIS.

LE COMMIS.

Oui, oui, monsieur, c'est de toute justice; notre compagnie vous a assuré contre toute soustraction frauduleuse... Un vol de nuit par escalade a été commis chez vous, le dommage est à notre charge. (A un domestique.) Conduisez monsieur à la caisse pour être indemnisé.

M. COLLIGNON.

Voilà d'honnêtes assureurs... A coup sûr on se trompait sur leur compte.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND. (Il est recouvert d'affiches.)

BERTRAND.

J'aperçois monsieur Collignon, je crois.

M. COLLIGNON, à un actionnaire qui entre avec Bertrand.

Que venez-vous donc faire ici?

L'ACTIONNAIRE.

Je viens prendre des informations... Notre maison a reçu des valeurs considérables en lingots...

LE COMMIS.

Voilà justement ce qui nous a donné l'idée de former une compagnie d'assurance contre les voleurs, dont j'ai l'honneur d'être l'homme de confiance.

BERTRAND.

Si monsieur veut voir... l'article est à la hauteur des reins.

(L'actionnaire se baisse pour lire, Bertrand vole son foulard.)

LE COMMIS.

Et si les noms des actionnaires et le montant des capitaux ne vous paraissaient pas présenter des garanties suffisantes, consultez monsieur, il vous dira...

M. COLLIGNON.

Que j'ai été volé cette nuit, et qu'on vient de me rembourser... c'est la vérité.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

BERTRAND, LES DOMESTIQUES.

BERTRAND se débarrasse de ses affiches.

Encore un jobard!... Comment! comment! ce salon n'est pas encore rangé, et l'assemblée est pour onze heures?... Loupeur que tu es... tu te crois encore là-bas!... tu connais cependant la générosité de M. de Saint-Rémond, et ce n'est pas le jour de son mariage qu'il se démentira.

SCÈNE IV.

MACAIRE, BERTRAND, LES DOMESTIQUES.

MACAIRE.

Dites à messieurs les commis qu'à raison de la solennité de mon mariage, les bureaux seront fermés aujourd'hui à deux heures... mais pas avant; ça ferait grand tort... une compagnie contre les voleurs doit être en permanence... que personne, excepté les actionnaires, ne pénètre ici jusqu'après l'assemblée... Allez!

SCÈNE V.

MACAIRE, BERTRAND.

MACAIRE.

Ah! te voilà, toi?

BERTRAND.

Monsieur le directeur a-t-il bien dormi?

MACAIRE.

Oui! et d'un sommeil enchanteur... l'image de ma fiancée se mêlait à mes rêves, et l'amour se plaisait à changer en roses les pavots de Morphée.

BERTRAND, l'admirant.

Est-il bien bâti, ce gaillard-là! quelle tournure!

MACAIRE.

Ah! Bertrand, vous me voyez à travers le prisme de l'amitié.

BERTRAND.

Non, je t'assure; si j'étais femme, j'aurais un caprice pour toi...

MACAIRE.

Voulez-vous bien vous taire?...

(Il regarde l'heure.)

BERTRAND.

Je ne te connaissais pas ce nouveau bijou?

MACAIRE.

C'est une fantaisie, un caprice!

BERTRAND.

Il a dû te coûter cher?

MACAIRE.

Mais non! Avant-hier j'étais à l'Opéra... la Taglioni dansait... un Anglais était à côté de moi; il regardait l'heure; je lui offris une prise de ce tabac dont tu connais l'effet soporifique, et cinq minutes après sa montre avait passé de son gousset dans le mien... Il faut bien se donner quelques douceurs.

BERTRAND.

Ah! sans doute.

SCÈNE VI.

Les Précédents, un Domestique, puis les Actionnaires.

LE DOMESTIQUE.

Messieurs les actionnaires!

MACAIRE.

Faites entrer.

BERTRAND.

Qu'est-ce que tu vas leur dire?...

MACAIRE.

Messieurs, soyez les bienvenus. (Ils se placent.) Prenez place, je vous prie. Distribuez à ces messieurs le prospectus de nos opérations que j'ai fait lithographier...Bien!...(Il agite sa sonnette.) Messieurs, à une époque où les passions mauvaises semblent se déchaîner sur notre ordre social avec la fougue du torrent; dans un siècle où chacun cherche à glisser, sans être vu, sa main dans la poche de son voisin; c'était une pensée à-la-fois vaste et philanthropique que celle d'une association contre les voleurs. A moi l'honneur d'avoir conçu cette pensée; mais à vous, messieurs, celui de l'avoir fait fructifier par vos capitaux et votre concours. Une telle entreprise devait prospérer, et elle a prospéré. Les résultats sont on ne peut pas plus satisfaisants. Veuillez prendre la peine de jeter les yeux sur le travail qui est entre vos mains...

M. GOGO.

J'attends qu'on y mette le dividende!

LES ACTIONNAIRES.

Non, non!

(Tumulte.)

MACAIRE.

Messieurs, monsieur Gogo a parfaitement raison, et mon intention est de le faire distribuer avant peu... Mais je ne dois pas vous dissimuler que les risques augmentent... que les vols sont fréquents...la police n'arrête pas tous les voleurs, messieurs; ce n'est pas que je lui en fasse un crime; aussi ai-je conçu, dans l'intérêt de la société, un projet qui se rattache essentiellement à notre compagnie d'assurance contre les voleurs... Je suis en instance auprès du gouvernement pour obtenir la direction de la police générale du royaume... j'offre une économie de dix millions.

TOUS.

Dix millions!

MACAIRE.

Nous répondrons avec nos deniers de tous les vols commis dont personne n'a plus intérêt que nous à réprimer l'effronterie.

TOUS.

Bien! bien!

MACAIRE.

J'attends une audience du ministre, qui, j'ose le dire, me voit d'un très bon œil; et j'ai tout lieu de croire qu'avant peu je serai nommé, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, directeur général de la police du royaume de France... et de Navarre.

BERTRAND.

Quelle entreprise admirable et gigantesque!

MACAIRE.

Et pour cette nouvelle compagnie j'aurai un fonds de cinq millions... Comme de juste, les emplois les plus lucratifs appartiendront de droit aux premiers actionnaires... c'est de toute justice... Messieurs, ai-je trop présumé de vous en comptant que vous serez les premiers à...?

TOUS.

Oui! bravo! bien!

M. GOGO.

Un instant! avant d'arriver à un nouvel appel de fonds; car remarquez, messieurs, que c'est un nouvel appel de fonds...

BERTRAND.

Mais non... c'est une nouvelle entreprise...

MACAIRE.

Monsieur Gogo, que vous êtes enfant! la chose va de soi-même... elle est claire aux yeux de tous; et il n'y a que la malveillance qui puisse venir mettre des bâtons dans les roues...

M. GOGO.

Je ne veux pas mettre de bâtons dans les roues, mais des bénéfices dans ma poche...

BERTRAND.

Mais c'est un homme d'argent!

(Tous se lèvent.)

M. GOGO.

Oui, d'argent, d'or! comme vous voudrez.

BERTRAND.

Eh quoi! il serait permis au premier individu venu de venir faire des propositions inconséquentes et inconsidérées!

(Tumulte.)

MACAIRE.

Cela n'a pas le sens commun; messieurs, ma vie tout entière, ainsi que toutes mes actions, est exempte de reproche; je ne recule devant aucune investigation. Parlez, monsieur Gogo! parlez!

M. GOGO.

J'exige qu'on distribue à l'instant le dividende de bénéfices.

BERTRAND.

C'est absurde!

MACAIRE.

Ah! monsieur, c'est comme cela que vous entendez les affaires?

M. GOGO.

Dame!

BERTRAND.

O mon Dieu! monsieur le directeur se trouve mal!

(Mouvement d'empressement autour de Macaire.)

MACAIRE.

Non! c'est l'émotion que font naître en moi des insinuations aussi perfidement calculées... mais un homme déja riche par lui-même, qui épouse aujourd'hui même une riche héritière et qui triple ainsi sa fortune, est au-dessus des insinuations d'un monsieur Gogo.

BERTRAND.

Il est vendu à nos ennemis!

TOUS.

A la porte! à la porte!

(Il est expulsé.)

UN DOMESTIQUE, du fond.

Voici les tambours de la garde nationale, et les dames de la halle qui viennent féliciter monsieur le directeur sur son mariage et lui présenter leurs bouquets.

MACAIRE.

Faites-leur distribuer de l'or! (Agitant sa sonnette.) Messieurs, dans huit jours nous reprendrons la discussion au point où nous l'avons laissée; je vois avec plaisir que nous nous entendons parfaitement, à peu de chose près... Je compte sur vous pour ce soir, et demain matin la caisse sera ouverte...

LES ACTIONNAIRES.

Ah! ah! pour toucher?...

MACAIRE.

Pour recevoir les fonds des nouveaux actionnaires. La séance est levée.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

MACAIRE, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah! enfin...

MACAIRE.

Dis-moi un peu... que ce M. Gogo est canaille!...

BERTRAND.

C'est au point que j'ai eu un instant... enfin amis ou ennemis, enfoncés, *enfonçarum!*... Tu peux dire que tu as une tête...

MACAIRE.

Bertrand, je suis content de vous! et si aux yeux du monde vous passez pour mon valet, dans l'intimité vous êtes et vous serez toujours mon meilleur ami.

BERTRAND.

Oui! « l'amitié d'un... »

MACAIRE.

O vieil ami!

BERTRAND.

« L'amitié d'un... »

MACAIRE.

O véritable ami!

BERTRAND.

« L'amitié d'un... »

MACAIRE.

Suffit.

BERTRAND.

« Grand homme est un bienfait des dieux. »

MACAIRE.

Bertrand, tu dois jouir de notre position dans le monde?

BERTRAND.

Je ne crains qu'une chose, c'est d'être reconnu...

MACAIRE.

Être pusillanime!... de l'audace et de l'aplomb!... Te serais-tu imaginé, quand je fis la rencontre, dans la forêt, du baron de Wormspire, que j'étais destiné à faire cesser le veuvage de la belle Éloa?

BERTRAND.

Ah çà, à propos... et ta femme?

MACAIRE.

Elle est morte.

BERTRAND.

Mais en es-tu bien sûr?

MACAIRE.

Elle doit être morte.... du reste, je ne pouvais mieux la remplacer que par une belle personne, fille d'un général, et veuve d'un pair de France. — Mais tout est-il préparé, le salon, le luminaire?

BERTRAND.

Soyez tranquille, monsieur le directeur...

MACAIRE.

Dis donc, Bertrand, je ne peux m'empêcher de rire quand je pense à cette respectable ganache de baron.

BERTRAND, riant.

Hi! hi! hi!

MACAIRE, rentrant dans son appartement.

Je vais donner une heure aux soins de ma toilette,
Et le reste du jour sera tout à...
Ça ne rime pas... si c'était Nanette... enfin!...
...sera tout à Éloa.

(Il rentre.)

SCÈNE VIII.

BERTRAND, seul.

Homme étonnant, va! je ne serais pas ton domestique, que je te reconnaîtrais toujours pour le maître...

SCÈNE IX.

BERTRAND, LE BARON, ÉLOA.

LE BARON.

Vraiment, mon Éloa, tu es charmante, et ton heureux prétendu fera des jaloux. Il n'est pas ici?... mais voilà son fidèle serviteur qui va nous annoncer...

BERTRAND.

J'y vole! père recommandable.

SCÈNE X.

LE BARON, ÉLOA.

LE BARON.

Ouf! te voilà donc un mari enfin! Ce n'est pas sans peine; j'ai joliment négocié cette affaire-là... Un véritable père n'aurait pas mieux fait.

ÉLOA.

Aussi devant le monde serai-je toujours la fille la plus respectueuse...

LE BARON.

Tu veux dire la plus reconnaissante... Et si ce cher époux venait jamais à découvrir que je suis un père de contrebande; que mes titres ne sont que des titres en l'air, et mes propriétés que des châteaux en Espagne, cela tournerait sans doute au désavantage de l'aimable et sentimentale veuve.

ÉLOA.

Plus bas! plus bas, mon père; si l'on vous entendait... c'est que, voyez-vous, je tiens à son amitié, à son amour; à tel point que je me reproche quelquefois de le tromper.

LE BARON.

Pas d'enfantillage! un mariage après tant d'efforts infructueux, c'est à considérer. Avec cela il est d'une moralité à toute épreuve, un gaillard d'une crédulité rare; d'une bonhomie!... il est vrai que nos papiers sont en règle, et d'une magnificence!... je suis sûr que cet homme est millionnaire. Nous irons chez le notaire qui doit passer en Amérique; dans l'ivresse du bonheur, il signera tout sans regarder : c'est ce qu'il nous faut...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, puis MACAIRE.

UN DOMESTIQUE.

M. de Saint-Rémond!

LE BARON.

Ah!...

MACAIRE.

J'étais dans mon cabinet de toilette, mais mon cœur était près de vous.

ÉLOA.

Que c'est délicat et galant!

MACAIRE.

Je mourrai le jour où je cesserai de l'être...

LE BARON.

Allons, cher gendre, trêve à ces compliments : nous autres de la grande armée, nous n'y mettons pas tant de façons; nous sommes ronds en manières.

MACAIRE.

Oh! je suis fou de ce caractère : la franchise, la bonne foi, ça me va!

LE BARON.

Ah çà, nous avons à parler d'affaires.

MACAIRE.

C'est juste; nous avons à dialoguer... Charmante Éloa, veuillez prendre la peine de vous diriger vers le petit salon bleu... vous y trouverez quelques objets de fantaisie sur lesquels je desirerais avoir votre avis.

LE BARON.

Oh! oh! la corbeille de noces, je gage?

ÉLOA.

Vous aurez fait des folies!

LE BARON.

Je suis sûr qu'il aura mis les premiers magasins au pillage.

BERTRAND.

Au pillage! c'est le mot.

(Macaire reconduit Éloa par le fond.)

SCÈNE XII.

MACAIRE, LE BARON.

MACAIRE.

Ah! quel trésor que cette femme-là, beau-père!

LE BARON.

Ah çà, nous voilà seuls, nous pouvons nous expliquer franchement.

MACAIRE.

Vous me prévenez au-delà de toute expression.

(Ils s'asseyent.)

LE BARON.

Mon intention n'est pas de marier ma fille sans dot.

MACAIRE.

Et moi, je n'ai jamais cru qu'il suffît d'apporter à une femme adorée une grande fortune et quelques qualités.

LE BARON.

Voici un petit projet de contrat.

MACAIRE.

Entre gens d'honneur ces choses-là...

LE BARON.

Voici... article Ier.

MACAIRE.

Ah! vous commencez par l'article Ier? — bonne idée!...

LE BARON.

Article Ier. Je constitue en dot à ma fille Éloa une rente annuelle de cinquante mille fr. — Ça vous va-t-il?

MACAIRE.

Hein?

LE BARON.

Je vous demande si ça vous va?

MACAIRE.

Général, grace au ciel, l'intérêt n'est pour rien dans ce projet de mariage... je suis assez riche par moi-même pour qu'une dot ne change rien à ma position.

LE BARON.

Ainsi donc va pour...

MACAIRE.

Pour les cinquante mille francs.

LE BARON.

Article II. Je déclare n'accepter de vous, pour ma fille, aucun don ni douaire quelconque que vous seriez dans l'intention de lui donner.

MACAIRE.

Oh!... quelle tyrannie!

LE BARON.

Article III. Dans le cas où malheureusement vous viendriez à décéder le premier, je veux que votre fortune tout entière retourne à vos collatéraux ou héritiers naturels.

MACAIRE.

Comment! général, vous m'en voulez donc beaucoup? — Vous me retirez jusqu'au moyen de laisser un souvenir à mon épouse?... Allons, allons, mettez que je lui laisse en toute propriété ma terre des Adrets... trente mille francs de revenu.

LE BARON.

Vous ne vous trompez pas?

MACAIRE.

Oh! pas d'un centime... ajoutez mon hôtel de Paris, même rapport.

LE BARON.

Passe encore.

MACAIRE.

Et puis ma petite métairie de Saint-Rémond, située à vingt lieues d'ici.

LE BARON.

Ah! si vous dites un mot de plus...

MACAIRE.

Pourquoi, pourquoi cela?

LE BARON.

Je ne veux pas que vous ajoutiez un seul mot...

MACAIRE.

Réfléchissez... une centaine de mille livres de rente, vous n'irez pas loin avec cela.

LE BARON.

Ce diable d'homme, il fait de moi tout ce qu'il veut... vous permettez au moins que je vous passe une bague au doigt?

MACAIRE.

Dame! si ça vous fait bien plaisir!...

(Il lui met une bague à la main.)

LE BARON.

J'ai encore une terre en Bourgogne... d'excellent vin.

MACAIRE.

Il est donc riche comme le marquis de Carabas?

LE BARON.

Eh bien?...

MACAIRE.

J'accepte, à condition que j'aurai l'honneur de vous y recevoir... d'autant plus que j'ai là dans les environs une mine.

LE BARON.

D'or?

MACAIRE.

Non! de charbon... mais d'un colossal rapport...

LE BARON.

Décidément il est millionnaire...

MACAIRE, à part.

Si tu ne te chauffes qu'avec mon charbon...

LE BARON.

Ce cher gendre!...

MACAIRE.

Cher beau-père!...

LE BARON.

Embrassons-nous.

(Ils s'embrassent.)

MACAIRE, à part.

On n'est pas plus jobard que le général de la grande armée!...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLOA.

LE BARON.

Te voilà, mon enfant?...

ÉLOA.

Je viens trop tôt peut-être... si je vous dérange ?...

MACAIRE.

Que dit-elle ?...

LE BARON.

Elle craint d'être indiscrète.

MACAIRE.

Ah! ne disons pas... de ces... machines-là...

LE BARON.

Allons, je vous laisse; je vais chez le notaire... à tout-à-l'heure, mon gendre.

SCÈNE XIV.

ÉLOA, MACAIRE.

MACAIRE.

Éloa!... encore un instant, et nos destinées seront à jamais unies...

ÉLOA.

Ne le sont-elles pas déja?...

MACAIRE.

Oui! par l'amour, n'est-ce pas, Éloa? ce n'est pas à cause de ma position... de ma fortune... que vous consentez à former avec moi ce pacte solennel que les hommes sont convenus d'appeler entre eux, mariage... union légitime?

ÉLOA.

Votre fortune... votre personne... ah! le jour où vous m'apparûtes pour la première fois, savais-je qui vous étiez?... et cependant mes regards timides répondirent à vos regards.

MACAIRE.

Enflammés!... c'est le mot... mais dis-moi, Éloa, (il la conduit vers le canapé.) t'en souviens-tu de ce jour (non, c'était un soir) où pour la première fois nous nous rencontrâmes à l'Opéra?... nos loges étaient en face l'une de l'autre; et nous n'étions séparés que par ce vide immense qui règne entre le lustre et le parterre... tout-à-coup mon binocle rencontra le tien... ah! que d'expression dans ce langage muet!... j'étais sourd à l'har... au charivari de l'orchestre; j'avais une fièvre délirante; mon pouls battait cinq cents pulsations par minute; enfin l'exaltation de tout mon être était telle, qu'un moment j'eus la pensée de franchir d'un seul bond l'espace qui nous séparait, pour venir tomber à tes pieds (il se met à genoux.) et te dire... Je t'aime!... je t'aime!... il me fallut me décider à passer par un vulgaire couloir. Oh! malheur à ceux qui se trouvaient sur mon passage!... je culbutais tout, sans distinction d'âge, de sexe, pour arriver jusqu'à toi et te dire... Je t'aime!... L'univers tout entier se serait trouvé là... que je l'aurais écrasé... broyé... pulvérisé... pour venir te dire: Je t'aime!

ÉLOA.

Quelle délicatesse de sentiments! je crois entendre un des héros de roman de monsieur Alphonse...

MACAIRE.

Car... toi qui m'offrais toutes les perfections d'Indiana, de Lélia, etc... etc... productions de monsieur ou de madame... j'ignore...—Éloa! si ton père m'avait refusé ta main... oh! quelle épouvantable catastrophe!... je lui en aurais fait voir de grises...

ÉLOA.

Et crois-tu que la volonté de mon père m'eût arrêtée?... j'aurais voulu qu'il me refusât... que dis-je!... j'aurais voulu que l'homme dont j'ai porté le nom fût encore vivant.

MACAIRE.

Le pair de France!... c'eût été plus drôle!...

ÉLOA.

Je lui aurais dit... Je me révolte contre une autorité dont tu abuses!... parceque les lois et le monde m'ont enchaînée à toi, tu t'imagines que je suis ta femme? eh bien, non!... alors, épouse criminelle et adultère, je serais venue à toi, comme l'ange déchu, et je t'aurais dit... Voilà ce que j'ai fait; parle, me veux-tu?

MACAIRE.

O créature vraiment complète... femme libre, je t'ai trouvée! oh! grace! grace! tant d'exaltation me tue!... (Elle lui passe la main dans les cheveux.) Il n'est pas sur la terre...pardon, vous me chatouillez... non, il n'est pas d'ame, fût-elle de fer, fût-elle de diamant, qui pût résister à tant de bonheur.... O Éloa!... si jamais ton amour cessait d'entendre l'idiome du mien...

ÉLOA.

O Saint-Rémond, si tu me trompais...

MACAIRE.

Le fer!...

ÉLOA.

Le feu!...

MACAIRE.

Le poison!...

ÉLOA.

Ton existence!...

MACAIRE.

Ta vie!...

ÉLOA.

Je serais capable de tout!... vois-tu!

MACAIRE.

Voilà comme on aime...

ÉLOA.

Sans or ni grandeur...

MACAIRE.

Avec l'un et l'autre.

ÉLOA.

A toi pour la vie!...

MACAIRE.

Pour la vie!...

ÉLOA.

Jamais un soupçon!

MACAIRE.

Jamais un chagrin!

ÉLOA.

Jamais! jamais!...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, BERTRAND, LES CONVIÉS DE LA NOCE, ACTIONNAIRES, etc.

UN DOMESTIQUE.

Madame de Sainte-Afrique!

MACAIRE.

Oh! madame de Sainte-Afrique; comment, elle connaît ça!... ce sont là les amies de ma femme!... Pour aujourd'hui... motus... mais demain... grand coup de balai. (A Bertrand.) Eh bien! sont-ils arrivés?

BERTRAND.

Ils sont là... en bas.

MACAIRE, au baron.

De riches capitalistes... il n'y a que ces gens-là pour faire fortune.

LE BARON.

Allons, puisque nous voilà au grand complet, partons... j'ai promis que nous serions à la mairie de bonne heure...

MACAIRE.

Le mien serait d'y être déja. Venez, mon adoré père. (Ils sortent.)

SCÈNE XVI.

BERTRAND, seul.

Ah! c'est un coup de fortune pour nous... je dis nous, car, si je n'épouse pas, j'espère bien avoir quelque intimité avec la dot.

SCÈNE XVII.

BERTRAND, PIERRE.

PIERRE.

Est-ce qu'y n'y a personne ici?...

BERTRAND.

Comment, personne! et moi donc? ah! Pierre!... pourvu qu'il ne me reconnaisse pas.

(Il range le salon en évitant d'être vu en face.)

PIERRE.

C'est le portier qui...

BERTRAND.

Dites le concierge.

PIERRE.

Oui!... le portier... y m'a dit que la boutique était fermée...

BERTRAND.

Dites les bureaux.

PIERRE.

C'est un bon enfant, le portier...

BERTRAND.

Le concierge...

PIERRE.

Quand il a su que la boutique...

BERTRAND.

Les bureaux.

PIERRE.

Étaient fermés, et que j'étais forcé de partir demain matin...

BERTRAND.

Vous êtes pressé... que je ne vous retienne pas.

PIERRE.

Il m'a dit de monter et de vous parler.

BERTRAND.

Que cet être-là est fatigant!... eh bien, au fait, que me voulez-vous?

PIERRE.

On dit que vous assurez contre les voleurs?...

BERTRAND.

C'est vrai...

PIERRE.

Combien que ça coûte votre assurance?... j'en veux une pendant que je suis à Paris...

BERTRAND.

Excellente idée!

PIERRE.

Une auberge, par état c'est sur la grande route... et c'est là que les voleurs, naturellement... vous avez peut-être entendu parler de deux fameux scélérats?

BERTRAND.

Moi!... jamais.

PIERRE.

Ah! ce pauvre M. Charles, en a-t-il vu de cruelles avec eux!..... sans compter un escroc qui lui a soufflé une somme de huit mille francs.

BERTRAND.

Tiens! qu'est-ce que c'est que ce gaillard-là?

PIERRE.

Aussi j'ai son signalement là, voyez-vous... et si jamais y m' tombe sous la main...

BERTRAND.

Et cet intéressant M. Charles, qu'est-il devenu?

PIERRE.

Il est parti avec sa mère, bien tristement...

BERTRAND.

Est-ce qu'elle vit toujours, la pauvre femme?

PIERRE.

Vous la connaissez donc?

BERTRAND.

Moi...?

PIERRE, le regardant sous le nez.

Attendez donc un peu, vous... oh! comme voilà un profil!... mais, mais... attendez donc... oh! voilà un citoyen...

BERTRAND.

Oui! un excellent citoyen.

PIERRE.

On dirait tout de même que vous êtes un de ces deux coquins...

BERTRAND.

Comment, monsieur Pierre...!

PIERRE.

Mon nom!... il sait mon nom!... plus de doute, c'est lui... merci... plus souvent que je te laisserai mes noyaux! (Bruit au dehors, les portes s'ouvrent au fond.) Oh! mon vieux général que j'aperçois là!

BERTRAND, lui montrant une porte à gauche.

Si vous voulez sortir par-là, c'est plus court.

PIERRE.

Je ne demande pas mieux.... Courons nous assurer autre part.

(Entrée de la noce.)

SCÈNE XVIII.

MACAIRE, LE BARON, GENS DE LA NOCE.

MACAIRE.

Messieurs, le salon est préparé pour la danse... je n'ai pas besoin de vous recommander la galanterie... Beau-père, voici les tables de jeu qui nous attendent.

LE BARON.

Oh! oh! le jeu... prenez garde, mon gendre... je joue gros jeu, moi....

MACAIRE, à part.

Plumer le beau-père, ça ne sort pas de la famille.... Allons, argent sur table....

LE BARON.

Je joue vingt-cinq louis.

MACAIRE.

Moi, je ne joue jamais moins de mille francs.

LE BARON.

Eh bien, va pour le billet de mille... (On met au jeu.) Coupez — à qui fera.

(Il donne les cartes.)

BERTRAND, bas à Macaire.

Pierre sort d'ici.

LE BARON.

Le roi!

MACAIRE.

Pierre, dis-tu?... Jouez.... cet imbécile?... Je demande des cartes.

LE BARON.

Impossible...

MACAIRE, à Bertrand.

Qu'est-ce qu'il veut donc, ce Pierre?

LE BARON.

Atout! atout et atout!

BERTRAND.

Il m'a dit être au service de Charles....

MACAIRE.

Il faudra me faire penser à cela demain matin... Le roi!... Messieurs, je vous recommande ma chère Éloa.

LE BARON.

Je propose.

MACAIRE.

Impossible...

LE BARON.

Allons!... pique!

MACAIRE.

Atout! atout! vous êtes volé, beau-père.

LE BARON, à part.

Si je n'étais sûr de la probité de mon gendre, je croirais qu'il a fait filer la carte.... Coupez... le roi!

MACAIRE.

Ah çà mais, est-ce que le beau-père...? Je vous en demanderai?

LE BARON.

Jouons.... Atout! atout! atout! atout!

MACAIRE.

Ma revanche.

LE BARON.

Volontiers.

MACAIRE.

A qui fera.... (Ils jouent.) On voit, beau-père, que vous êtes l'enfant chéri de la victoire. (A part.) J'espère bien que tu paieras les frais de la guerre. (Il donne.) Le roi!

LE BARON.

C'est singulier!... quand c'est à lui à faire, je n'ai pas un atout... Je propose.

MACAIRE.

Non!... je prends... Le roi! atout! atout et atout!

LE BARON.

Si c'est du bonheur, il peut se flatter d'en avoir... A moi la main... Le roi!

MACAIRE.

Plus de doute... le beau-père me filoute, c'est clair... Cœur.

LE BARON.

Je prends. Atout trois fois... Gagné.

MACAIRE, à part.

Quelle singulière manie! être riche comme un Crésus et tricher au jeu!... Le roi!

LE BARON.

C'est une véritable sainte alliance... Je propose.

MACAIRE.

Jouons! — Atout! atout! atout!

LE BARON.

Eh bien! nous sommes quittes, mon gendre.

(Il ramasse les deux enjeux.)

MACAIRE.

Je ne dis pas le contraire; mais vous ramassez tout l'enjeu.

LE BARON.

Mais! puisque nous sommes quittes.

MACAIRE.

Faites donc attention! c'est l'enjeu...

LE BARON.

Mon Dieu!... quelle distraction! pardon, pardon.

MACAIRE.

Oh! cela arrive tous les jours... légère erreur...

LE BARON, à part.

Décidément, je suis floué!

MACAIRE, à part.

Il n'y a pas de l'eau à boire avec le beau-père. (Haut.) Dites-moi, est-ce que ça vous amuse?... si nous faisions un tour de jardin?

LE BARON.

Encore un petit coup... je veux me rattraper.

(Un joueur prend la place de Macaire.)

MACAIRE.

Eh bien! je parie cinquante louis pour...

LE BARON.

Pour monsieur?

MACAIRE.

Non, pour vous.

BERTRAND.

Et moi, je parie quarante sous... c'est autant de perdu...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLOA, amenée par les demoiselles de la noce.

(Éloa se met à genoux devant son père, occupé à donner les cartes.)

LE BARON, à Éloa.

Eh bien! quoi?... ah! le roi... (A Éloa.) Heim!

BERTRAND.

Vous voyez bien qu'elle demande votre bénédiction.

LE BARON.

Ah! ah!... atout! atout! atout!

(Il se lève, et bénit Éloa.)

MACAIRE.

Qu'elle est belle!

BERTRAND.

Que ce gaillard-là bénit bien!... (A Macaire.) Ah! charmante... Décidément, quel âge a-t-elle?

MACAIRE.

Elle est extraordinairement jeune.

UN DOMESTIQUE, bas à Bertrand.

Des gens de mauvaise mine, des hommes de police, pénètrent dans la maison.

BERTRAND.

Des gens de police! impossible; vous vous trompez.

LE BARON, continuant de jouer.

Le roi et atout! atout...

MACAIRE, emmenant Éloa dans l'appartement du fond.

Vous avez toujours le roi, beau-père; mais moi, j'ai la reine.

(Tandis que le rideau baisse, on voit au fond l'arrivée des agents de police.)

ACTE QUATRIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une chambre à coucher très simplement meublée. Un lit à gauche. A droite, une cheminée.

SCÈNE I.

LOUISE, JULES.

LOUISE.

(Jules lui baise la main.)

Assez! assez! mon ami; partez, je vous en prie.

JULES.

Un instant encore!

LOUISE.

Je ne suis pas tranquille: le moindre bruit me fait tressaillir... ah! mon Dieu!

JULES.

Eh bien! quoi donc?

LOUISE.

J'avais cru entendre... partez! oh! partez! pour un instant de retard... peut-être...

JULES, lui baisant la main.

A bientôt... adieu... (Il sort.)

LOUISE.

Adieu!...— Ah! mon Dieu!

SCÈNE II.

LOUISE, MACAIRE.

MACAIRE sort en roulant de la cheminée; il est en caleçon.

Personne pour me faire annoncer!...

LOUISE.

Grand Dieu! m'expliquerez-vous, monsieur...?

MACAIRE.

Oui, oui, femme charmante; mais avant, un peu d'eau, s'il vous plaît, pour éteindre le feu qui me dévore... ma chemise brûle... Je me suis évadé... tenez, à-peu-près comme M. Jules...

LOUISE.

Comment, monsieur! M. Jules est mon petit cousin...

MACAIRE.

C'est absolument comme moi; j'étais chez ma cousine.... mais j'avais l'honneur d'une femme à sauver; et je me suis résigné à tenter un petit voyage aérien sur les toits... Madame, je crois qu'on frappe...

LOUISE.

Dieu! — Oui, monsieur... c'est mon mari... un commissaire...

MACAIRE.

Priseur?

LOUISE.

Du tout!

MACAIRE.

Des guerres?

LOUISE.

Commissaire de police.

MACAIRE.

Madame, je serai flatte de faire sa connaissance...

LOUISE.

Mais, monsieur, qu'allez-vous lui dire?...

MACAIRE.

Allons, ma petite dame, ne perdons pas la tête; j'en ai vu bien d'autres... du calme, du sang-froid!... Songez que nous avons le secret l'un de l'autre: formons une assurance mutuelle contre M. le commissaire...

LOUISE.

Dans quel état êtes-vous!...

MACAIRE.

Madame, c'est un négligé galant, un peu chiffonné, je l'avoue, pour se présenter devant un magistrat... mais... ah! cette robe de chambre...

LOUISE.

C'est celle de mon mari, monsieur; il va la reconnaître...

MACAIRE.

Non, non; tenez, mettons-la à l'envers, M. le commissaire prendra la chose du bon côté.

(Il se cache derrière un rideau.)

SCÈNE III.

Les Précédents, LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE, entrant presque ivre.

Ah! — ma chère amie, tu m'attendais avec impatience, n'est-ce pas?... tu es fatiguée; il est si tard!... aussi je t'apporte des macarons... — Oh! quelle noce! quelle noce!... — Le grand air m'a saisi, et je vais me coucher.

LOUISE.

Oui, mon ami...

LE COMMISSAIRE.

Eh! mais, qui est-ce qui gémit de la sorte dans mon domicile?... (Soulevant le rideau du fond.) Quoi! un homme chez moi à cette heure de nuit!... Qui êtes-vous?

MACAIRE.

Un malheureux! un infortuné! Mais vous, monsieur le commissaire, vous êtes la terreur du crime, l'appui de l'outragé... vous devez aide et appui aux malheureux...

LE COMMISSAIRE.

Oui, monsieur, et aux noyés ainsi qu'aux asphyxiés... Expliquez-vous.

MACAIRE.

Eh bien! secourez-moi! magistrat irréprochable! car je suis noyé dans la douleur et asphyxié par l'indignation. — Voilà le fait. Je suis marié, monsieur! ah! si j'avais une femme respectable comme la vôtre!... mais la mienne! c'est bien différent... — J'avais dîné en ville... je ne sais pas si je dois dire de ces choses- là devant madame?...

LE COMMISSAIRE.

Laisse-nous un peu, ma bonne amie.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE COMMISSAIRE, MACAIRE.

MACAIRE.

Rentré chez moi, j'allais me mettre au lit, lorsque je me rappelle que je n'ai pas donné le bonsoir à mon épouse. J'entre dans sa chambre avec précaution... j'entr'ouvre le rideau... et je dépose un tendre baiser... Monsieur, c'est un favori que ma bouche rencontre... Je le prends d'abord pour les cheveux de ma femme, qui sont quelque peu crêpés, et je renouvelle mes caresses... Cette fois, monsieur, c'est une paire de moustaches que je trouve... alors je n'en veux pas davantage, et, ma foi, tout hors de moi, je prends...

LE COMMISSAIRE.

Vos pistolets?...

MACAIRE.

Non, ma robe de chambre, et je viens vous trouver incontinent pour constater le délit.

LE COMMISSAIRE.

Mais ne craignez-vous pas que, pendant votre absence, le coupable ne soit échappé...

MACAIRE.

Oh que non! la porte était fermée.

LE COMMISSAIRE.

Mais par la fenêtre?...

MACAIRE.

Par la fenêtre! ah! bah! c'est impossible.

LE COMMISSAIRE.

Par la fenêtre, par la cheminée, ou tout autre chemin; ça s'est vu...

MACAIRE.

Vous croyez... monsieur le commissaire?

LE COMMISSAIRE.

Ah! ce délit arrive bien mal-à-propos... j'ai un mal de tête!...

MACAIRE.

Ah! bien! tenez! — Êtes-vous, monsieur le commissaire... priseur?...

LE COMMISSAIRE, prenant une prise.

Peu...

MACAIRE.

Je suis vraiment désolé de venir vous déranger à une heure aussi indue... mais vous êtes époux, monsieur le commissaire... vous comprenez... l'honneur outragé!... et il n'y a pas d'heure pour la réparation... pour la vengeance...

LE COMMISSAIRE, bâillant.

Ah!...si ma femme m'en faisait autant... (Bâillant encore.) Ah! c'est étonnant comme j'ai envie de dormir!...

MACAIRE.

Tenez... encore une petite prise...

LE COMMISSAIRE.

Mon écharpe! mon écharpe! Je vous suis; je suis à vous!

MACAIRE, après avoir mis sa tabatière sous le nez du commissaire, et l'avoir endormi et couché à terre.

A-t-on jamais vu!... des agents de police... venir me déranger la première nuit de mes noces!...

SCÈNE V.

LOUISE, LE COMMISSAIRE, MACAIRE, MADELEINE.

LOUISE.

Ah! mon Dieu! mon mari! qu'est-ce qu'il a donc? — Il est malade?...

MADELEINE, regardant à la croisée.

Madame! madame! des uniformes devant la maison!

MACAIRE.

Encore!... Ne craignez rien, il n'est pas malade, il n'est qu'indisposé... couchons-le.

(Ils le portent sur le lit.)

LOUISE.

Et toi, Madeleine, que venais-tu donc m'annoncer?...

MADELEINE.

Je venais vous dire, madame, que des soldats, des gendarmes et des hommes de police entourent la maison.

MACAIRE.

Ah çà, que signifie... à une heure aussi indue?... introduisez néanmoins ces messieurs... madame, ils viennent peut-être avec l'intention de faire dresser des procès-verbaux... et s'ils voyaient un commissaire moribond mort-ivre, cela ferait fort mauvais effet.

LOUISE.

Mon Dieu! que faire?

MACAIRE.

Enfant! — Je vais le remplacer, votre mari, et comme en effet je suis malade, je vais recevoir ces messieurs dans mon lit... Faites entrer.....

(Il se couche, rabat ses cheveux, met un bonnet de coton et des lunettes vertes. — Louise et Madeleine sortent. — Il jette le commissaire endormi dans la ruelle.)

SCÈNE VI.

MACAIRE, UN AGENT DE POLICE ET DES SOLDATS, LE BARON, ÉLOA, BERTRAND.

MACAIRE.

Ma bonne amie, éloigne un peu cette chandelle; j'ai un mal de tête!...

L'AGENT DE POLICE.

Pardon, monsieur le commissaire... c'est une arrestation que je suis chargé de faire en faveur d'un certain comte de Saint-Rémond, dont nous n'avons pas pu mettre la main dessus, vu qu'il s'est enfui par les toits, en chemise; mais je vous amène ses complices, que voici.

(Il lui présente un mandat que Macaire examine avec attention.)

LE BARON.

C'est un scélérat qui nous a tous trompés; il m'a pris la dot de ma fille...

ÉLOA.

Et moi, il m'a tout pris : il ne m'a rien laissé... que le déshonneur.

LE BARON.

Il m'a abreuvé d'outrages, moi, général de la grande armée, nommé par le grand empereur!... Mais il ne sera pas dit que cet escroc de Saint-Rémond...

BERTRAND, à part.

Font-ils leur tête!

L'AGENT DE POLICE.

Monsieur le commissaire, ne les croyez pas; ce vieux farceur-là n'est pas plus général que vous et moi; c'est tout bonnement un faiseur de dupes, un filou, monsieur le commissaire, un filou comme il faut... et madame sa fille, qui se donne des grands airs, n'est rien qu'une drôlesse chargée d'amorcer le poisson qui vient se prendre à l'hameçon de son père.

ÉLOA.

Insolent! malhonnête! me traiter de la sorte, moi! et vous le souffrez, monsieur le commissaire! mais c'est une horreur, une indignité!

MACAIRE, à part.

Mon épouse est magnifique; elle a un aplomb pyramidal.

L'AGENT DE POLICE, montrant les papiers.

Voici les preuves du délit.

MACAIRE, à part.

Allons! plus de doute! je suis fait au même; mais c'est le cas plus que jamais de laver son linge sale en famille... (Haut.) Dites donc, vous, monsieur l'agent, ces papiers ne sont pas en règle...

L'AGENT DE POLICE.

Que si! que si! parbleu!

MACAIRE.

Je vous dis que non; vous avez fait un quiproquo; ces personnes sont innocentes.

BERTRAND.

Oui, commissaire, je suis innocent, je vous en réponds. (A part.) Enfoncée, la police!

L'AGENT DE POLICE.

Mais, monsieur le commissaire, pardonnez-moi..... regardez.....

MACAIRE.

Allons! taisez-vous! votre conduite est plus qu'imprudente... Soldats, conduisez cet homme à la préfecture. (A part.) Ça me donnera le temps nécessaire...

L'AGENT DE POLICE.

Moi! à la préfecture! mais rendez-moi mon mandat, au moins.

MACAIRE.

Du tout; je le garde.

L'AGENT DE POLICE.

C'est une indignité! c'est une infamie!

(Il résiste aux soldats qui le saisissent.)

MACAIRE.

Soldats, vous avez vos crosses... travaillez-lui les côtes, s'il ne marche pas droit.

(Les soldats l'emmènent.)

L'AGENT DE POLICE.

Je reviendrai, va!

SCÈNE VII.

MACAIRE, LE BARON, ÉLOA, BERTRAND.

LE BARON.

Enfin la vérité se découvre; j'étais bien sûr qu'on saurait reconnaître qui je suis.

MACAIRE, ôtant ses lunettes, son bonnet et s'élançant hors du lit.

Qui?... vous?... vous êtes un vieux blagueur!.....

TOUS.

Ah!.....

LE BARON.

Vraiment, mon gendre, vous êtes un joli garçon!...

MACAIRE.

Je vous conseille de parler!

LE BARON.

Je donnais dans vos panneaux.

MACAIRE.

Vous me dupiez.

LE BARON.

Vous abusiez de ma bonne foi!

MACAIRE.

Et vous, criminelle Éloa, l'amour conjugal ne l'a pas emporté dans votre ame sur l'amour filial...

ÉLOA.

Hein?... de l'amour filial?... est-ce que je suis sa fille?...

MACAIRE.

Comment! tu n'es pas sa fille, et qui es-tu donc?

LE BARON.

Tout bonnement un enfant trouvé!

MACAIRE, avec dignité.

Une mésalliance!... allons! tous les malheurs à-la-fois!...

ÉLOA.

Ma naissance est illustre; cet homme m'a enlevée à mes nobles parents, qui me pleurent encore au fond de leur château...

LE BARON.

Elle n'en démordra pas... j'ai beau lui dire que je l'ai trouvée sur la grande route, et que, parcequ'elle était gentille, je l'ai ramassée... elle s'obstine...

ÉLOA.

Comment! infâme! tu oses me dire de ces choses-là!

LE BARON.

C'est la pure vérité.

MACAIRE.

O cruelle ironie! ô profonde immoralité!... vieux filou!...

ÉLOA.

Je vous dis que j'appartiens à des parents honorables...

LE BARON.

Pourquoi donc t'ont-ils si joliment marquée?... un cœur enflammé surmonté d'une couleuvre...

BERTRAND, avec exaltation.

Surmontée d'une couleuvre!... ah!... c'est ma fille!... c'est elle...

ÉLOA.

Vous, mon père!

BERTRAND, la pressant dans ses bras.

Rassure-toi, mon enfant, tu n'auras pas à rougir de ton père, de l'ami de l'illustre Robert Macaire!

LE BARON.

Lui! Robert Macaire!... ô nature! tu ne te démens pas!... (Courant vers Macaire les bras ouverts.) Mon fils! mon fils!...

(Macaire se sauve, il le poursuit.)

MACAIRE.

Vous, mon père?...

LE BARON.

Oui! moi-même, qui eus le malheur d'oublier ton berceau dans un champ d'épinards... O mon fils!...

BERTRAND.

O ma fille!...

MACAIRE.

Mon père!...

ÉLOA.

Mon papa!...

MACAIRE.

Ah! avoir vécu isolé sur la terre, et retrouver tout-à-coup une famille au grand complet... voilà de ces coups inattendus...

LE BARON.

Embrassons-nous tous...

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADELEINE.

MADELEINE, accourant.

Les gendarmes !...

BERTRAND.

Les gendarmes !...

MACAIRE.

Encore !... ils sont infatigables. Ouvrez... il est impossible que ce tableau de famille ne les attendrisse pas.

(On frappe avec force.)

BERTRAND.

Les voici ! ciel ! que faire ?

MACAIRE.

Eh bien ! sauve qui peut !...

BERTRAND.

Sauvons-nous tous !...

(Changement à vue.)

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une place publique.

(Lutte entre les gendarmes et les amis de Robert Macaire. —Tumulte. — Un ballon orné de guirlandes et de verres de couleur s'élève à droite des spectateurs. Il porte Robert Macaire et Bertrand. Les gendarmes font feu de leurs armes sur le ballon, qui s'élève et disparaît.)

FIN DE ROBERT MACAIRE.

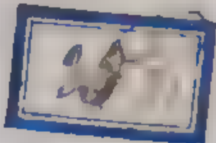
En vertu du traité signé le 8 avril 1835, et enregistré le 4 mai suivant, nous soussignés, propriétaires de la pièce intitulée *Robert Macaire,* déclarons que nous poursuivrons devant les tribunaux les contrefacteurs et distributeurs de toutes contrefaçons de cet ouvrage.

Paris, ce 10 octobre 1835.

Les éditeurs de la France Dramatique,

BARBA, DELLOYE et BEZOU.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, nº 4, boulevart d'Enfer.





LE CHALET,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 25 septembre 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

DANIEL, jeune fermier........................	M. Couderc.
MAX, soldat suisse...........................	M. Inchindi.
BETTLY, sœur de Max........................	Mme Pradher.
Choeur de Soldats.	
Choeur de Paysans et Paysannes.	

La scène se passe en Suisse, dans le canton d'Appenzel

Le théâtre représente l'intérieur d'un chalet. Deux portes latérales; une au fond, qui s'ouvre sur la campagne et laisse voir dans le lointain les montagnes d'Appenzel.

SCÈNE I.

Des jeunes Filles et des Garçons du canton, portant des hottes en bois blanc, remplies de lait.

CHOEUR.

Déja dans la plaine,
Le soleil ramène
Filles et garçons,
Et laitière / Et d'un pas } agile,
Partons pour la ville,
Quittons nos vallons!

LES JEUNES FILLES, appelant.

Bettly?... Bettly?... comment n'est-elle pas ici?
Nous venions la chercher pour partir avec elle!

LES GARÇONS, à mi-voix et regardant autour d'eux.

Au rendez-vous Daniel n'est pas fidéle,
Nous qui voulions rire de lui!

LES JEUNES FILLES.

Sans voir l'effet de notre ruse,
Il faut partir, il est grand jour!

LES GARÇONS.

Mais du faux hymen qui l'abuse,
Ce soir nous rirons au retour!

ENSEMBLE.

Déja dans la plaine, etc.

(Au moment où ils vont partir, Daniel paraît sur la montagne)

SCÈNE II.

Les Précédents, DANIEL.

LES JEUNES FILLES.

C'est lui!... le voici!... c'est Daniel,
Le plus beau garçon d'Appenzel.

LES GARÇONS, entre eux et à mi-voix.

Qu'il a l'air fier et satisfait!
Il a reçu notre billet!

DANIEL.

AIR.

Elle est à moi!... c'est ma compagne!
Elle est à moi!... j'obtiens sa main!
Tous nos amis de la montagne
Seront jaloux de mon destin!

Long-temps insensible et cruelle,
Bettly repoussa mon amour!
Mais je reçois ce billet d'elle,
Et je l'épouse dans ce jour!

Elle est à moi! c'est ma compagne!
Elle est à moi! j'obtiens sa foi!
Tous les garçons de la montagne
Seront jaloux de mon destin!

O bonheur extrême!
Enfin elle m'aime!
Je veux qu'ici même
Chacun soit heureux!
Que tout le village,
Q'aujourd'hui j'engage
Pour mon mariage,
Accoure en ces lieux!

Que ce soir en cadence
Et les jeux et la danse
Animent nos coteaux,
Que le hautbois résonne !
Venez tous !... je vous donne
Le vin de mes tonneaux !

O bonheur extrême !
Enfin elle m'aime !
Je veux qu'ici même
Chacun soit heureux ! etc.

Je suis riche et ce que renferme
Mon cellier, ma grange ou ma ferme,
Prenez... prenez... tout est à vous,
Que tout soit commun entre nous !

ENSEMBLE.

LES JEUNES GENS, à part.

Comme il est dupe !... Ah ! c'est charmant !

LES JEUNES FILLES, à part.

C'pauvre garçon est si content
Il me fait d'la peine vraiment !

TOUS.

A ce soir !... à ce soir !...

DANIEL.

A ce soir !... quel moment !

ENSEMBLE.

CHOEUR, à part.

Ah ! combien il l'aime !
Je ris en moi-même
De l'erreur extrême
Qui trompe ses vœux !
(Haut.)
Oui, tout le village,
Que Daniel engage
Pour son mariage,
Viendra dans ces lieux.

DANIEL.

O bonheur extrême !
Enfin elle m'aime !
Je veux qu'ici même
Chacun soit heureux !
Que tout le village,
Qu'aujourd'hui j'engage
Pour mon mariage,
Accoure en ces lieux !

(Ils sortent tous par la porte du fond en regardant Daniel et en se moquant de lui.)

SCÈNE III.

DANIEL, seul et lisant.

J'ai là sa lettre, j'ai sa promesse : *Monsieur Daniel, je vous aime, et aujourd'hui je serai votre femme.* J'avoue que ça m'a étonné, parceque jamais mademoiselle Bettly ne m'avait donné d'espérance !.. au contraire.... mais on dit que les jolies filles ont des caprices, et à ce titre-là elle a le droit d'en avoir ; ce n'est pas moi qui lui en voudrai !... Je lui en veux seulement d'être sortie de si bonne heure... elle devait bien se douter que j'accourrais sur-le-champ ! et Dieu sait si je me suis essoufflé à gravir la montagne !... Après tout, elle a bien fait de se décider... Il y a si long-temps que je l'aime... et puis, comme on dit, les années arrivent pour tout le monde, et elle aurait été tout étonnée un de ces matins de se trouver une vieille fille !... au lieu que ça fera une jeune femme !... la plus jolie ! la plus gracieuse ! (Regardant.) Oh ! la v'là !... la v'là !... c'est elle !

SCÈNE IV.

DANIEL, BETTLY.

BETTLY.

Tiens !... c'est vous, monsieur Daniel ? comment êtes-vous ici ?...

DANIEL.

C'te question !... C'est moi, mademoiselle Bettly, qui vous demanderai comment n'y êtes-vous pas ?

BETTLY.

Parceque le percepteur m'avait fait dire hier qu'il avait une lettre pour moi : ce ne pouvait être que de mon frère Max... Alors, dans mon impatience, je n'ai pas pu attendre... J'ai été la chercher !... la voilà !

DANIEL, avec embarras.

Il se porte bien, monsieur Max ?... Il n'a pas été tué ?...

BETTLY.

Puisqu'il écrit...

DANIEL.

C'est vrai !... c'est que les soldats, ça... leur arrive souvent... lui sur-tout qui se bat depuis si long-temps !

BETTLY.

Voilà quinze ans qu'il nous a quittés !... J'étais bien jeune... mais je me rappelle encore le jour de son départ ; quand, le sac sur le dos, il faisait ses adieux à mon père et à ma mère... qui vivaient alors !... et que moi il me prit sur ses genoux en me disant : Adieu, petite sœur ; si je ne suis pas tué, je reviendrai danser à ta noce.

DANIEL.

Ça se trouve bien !...

BETTLY.

Comment cela ?

DANIEL.

C'est-à-dire, non... Ça se trouve mal ! parceque, quoique je tienne à faire la connaissance de M. Max, je ne me soucie pas d'attendre son retour, pour notre mariage...

BETTLY.

Notre mariage !...D'où te viennent ces idées-là ?

DANIEL.

Pardi ! de vous, mam'selle... Car, moi aussi (déroulant sa lettre.), j'ai reçu une lettre... une lettre ben aimable, qui ne me vient pas d'un

frère... mais d'une personne que je chéris plus que tout au monde... plus que moi-même!

BETTLY, avec surprise.

Eh bien?

DANIEL, déconcerté.

Eh bien!... Vous me regardez là d'un air étonné... Vous savez bien que ce billet où l'on promet de m'épouser... est signé de vous?...

BETTLY, prenant la lettre.

De moi? ce n'est pas possible!... et pour de bonnes raisons... D'abord je ne sais ni lire ni écrire... c'est-à-dire je signe mon nom, et très gentiment... mais ça n'est pas comme ça.

DANIEL.

Est-il possible!... Cet amour, ce mariage... tout ce bonheur qu'il y avait là-dedans, vous ne l'avez pas promis... vous ne l'avez pas pensé?

BETTLY.

Non vraiment.

DANIEL.

Je suis donc fou!... je perds donc la raison! Qu'est-ce que ça signifie?

BETTLY.

Ça signifie, mon pauvre garçon, que les jeunes filles ou les jeunes gens du village se sont moqués de toi... et de moi!

DANIEL.

Quelle perfidie!... quelle trahison!... Je n'ai plus qu'à m'aller jeter dans le lac...

BETTLY, le retenant.

Y penses-tu?

DANIEL.

Savez-vous bien, mam'selle, que je les ai tous invités à ma noce pour ce soir; que j'ai commandé les violons... que j'ai commandé le repas?...

BETTLY.

O ciel!

DANIEL.

J'ai défoncé tous mes tonneaux; j'ai tué un bœuf, deux moutons... étranglé tous mes canards!... Que voulez-vous, j'étais si heureux... je voulais que tout le monde s'en ressentît!... Je n'y étais plus... je ne me connaissais plus... et ce n'est rien encore!... j'ai fait bien pis que cela... j'ai couru chez le notaire...

BETTLY, effrayée.

Et tu l'as étranglé aussi?...

DANIEL.

Non, mam'selle... mais je l'ai obligé sur-le-champ à me faire un contrat de mariage où je vous donne tout ce que je possède... Car je suis le plus riche du pays... j'ai trois cents vaches à la montagne, une fabrique et deux métairies... Et tout ça était à vous, ainsi que moi, par-dessus le marché... Je l'avais signé, le voilà... et, au lieu de cela, je suis perdu, déshonoré dans le canton!... Ils vont me montrer au doigt.

BETTLY.

Et moi donc!... m'exposer, me compromettre à ce point! A-t-on jamais vu une pareille extravagance? sans réfléchir, sans me consulter, croire à une pareille lettre!...

DANIEL, timidement.

Dame! on croit si vite au bonheur!... Et puis, tous ces gens-là qui vont se railler et se moquer de moi... Il nous serait si facile, si vous le vouliez... de nous moquer d'eux!...

BETTLY.

Comment cela?

DANIEL.

En mettant seulement votre nom au bas de cette page...

BETTLY.

Y penses-tu?... Tout serait fini, nous serions mariés.

DANIEL.

C'est justement ce que je veux!

BETTLY.

Et moi, je ne le veux pas... tu le sais bien... Je ne veux pas entendre parler de mariage, je l'ai juré...

DANIEL.

Et pourquoi cela?...

BETTLY.

Pourquoi?

COUPLETS.

Dans ce modeste et simple asile
Nul ne peut commander que moi!
Je suis libre, heureuse et tranquille,
Je puis courir par-tout, je croi,
Sans qu'un mari gronde après moi;
Ou si quelque amoureux
Soupçonneux
Veut faire les gros yeux,
Moi, j'en ris
Et lui dis:
Liberté chérie,
Seul bien de la vie,
Liberté chérie,
(Mettant la main sur son cœur.)
Règne toujours là!
Tra, la, la, la, tra la la la,
Tant pis pour qui s'en fâchera!

DEUXIÈME COUPLET.

J'irais, quand je suis ma maîtresse,
Me donner un maître!... oui-da!
Pour qu'à la danse, où l'on s'empresse,
Quand un galant m'invitera,
Mon mari dise: Restez là!
Un époux en fureur
Me fait peur;
C'est alors que mon cœur
Ne dirait
Qu'en secret:
Liberté chérie,
Seul bien de la vie, etc., etc.

DANIEL.

Tra la la! tra la la!... ce n'est pas des raisons. Dieu! si j'avais assez d'esprit pour en trouver... comme je vous prouverais...

BETTLY.

Quoi?

DANIEL.

Qu'il faut prendre un mari !...

BETTLY.

Et à quoi ça me servira-t-il ?

DANIEL.

A quoi ?... Vous me faites là une drôle de question !... Ça servirait à vous aimer... n'est-ce donc rien ?

BETTLY.

Si vraiment !... mais tu vois bien que tu m'aimes sans cela... que je puis compter sur ton amitié...

DANIEL.

Oh ! oui, mam'selle...

BETTLY.

Comme toi sur la mienne !... Car, vois-tu bien, Daniel, je rends justice à tes bonnes qualités... Tu es un brave garçon... un excellent cœur... et si j'épousais quelqu'un, c'est toi que je choisirais.

DANIEL, avec chaleur.

Vraiment ?...

BETTLY.

Mais calme-toi... je n'épouserai personne !... c'est plus fort que moi... ainsi ne m'en parle plus... ne m'en parle jamais !... et, pour n'y plus songer, tiens, rends-moi un service.

DANIEL.

Un service ! parlez, mam'selle... Où faut-il aller ? que faut-il faire ?

BETTLY.

Seulement me lire cette lettre de mon frère... parceque moi, comme je te l'ai dit, je ne suis pas bien forte !... je ne suis pas comme toi...

DANIEL.

Qui ai appris à lire, écrire et calculer au collège de Zurich... la belle avance !... On a bien raison de dire que l'érudition ne fait pas le bonheur... (Se reprenant vivement.) Si fait... si fait... dans ce moment-ci !... puisque je peux vous rendre service... Voyons un peu... (Lisant.) « Au camp impérial du prince Charles, ce « 1er juin. » Et nous sommes au milieu de juillet... il paraît que la lettre est restée long-temps en route !...

BETTLY.

Ce n'est pas étonnant... l'armée du prince Charles et celle de Souwarof battent, dit-on, en retraite devant les soldats de Masséna, qui interceptent toutes les communications.

DANIEL.

Je comprends... (Lisant.) « Rien de nouveau, « ma chère Bettly, sinon que je me bats tou- « jours ainsi que mon régiment, au service de « l'Autriche, ce dont nous avons assez... J'espé- « rais un congé pour aller t'embrasser... »

BETTLY.

Après quinze ans d'absence !... quel bonheur !... mon pauvre frère !...

DANIEL, lisant.

« Mais il paraît qu'il n'y faut plus compter. « Ce qui me fâche, ma chère sœur, c'est qu'à « mon retour, je comptais trouver chez toi un « régiment de nièces et de neveux, et je vois « par ta dernière que tu n'as pas encore com- « mencé ! Il serait cependant bientôt temps de « s'y mettre... une fille de ton âge ne peut pas « rester inutile... » Ça, c'est bien vrai !

BETTLY, avec colère.

Daniel...

DANIEL, ployant la lettre.

Si cela vous déplaît... je n'en lirai pas davantage.

BETTLY.

Eh ! non vraiment... achève !

DANIEL, continuant à lire.

« Pourquoi n'épouses-tu pas un brave gar- « çon du pays dont j'ai reçu une demande en « mariage ?... »

BETTLY.

Et qui donc a osé lui écrire ?...

DANIEL, confus.

Moi, mam'selle... il y a deux mois.

BETTLY.

Sans mon aveu ?

DANIEL.

Aussi c'était le sien seulement que je demandais ! il me semble que quand on aime légitimement... c'est d'abord à la famille qu'on doit s'adresser... Faut-il continuer ?...

BETTLY.

Sans doute.

DANIEL, lisant.

« Ça me paraît un bon parti : il est d'une « honnête famille, il est riche, il t'aime éper- « dument... » (S'arrêtant.) Le bon frère... vous l'entendez ! (Continuant.) « Il a l'air un peu « bête... »

BETTLY, d'un air triomphant.

Tu l'entends !...

DANIEL, appuyant.

« Mais ce n'est pas une raison pour le refu- « ser... au contraire ! Je prendrai, du reste, des « informations, et, si ça te convient, il faudra « bien, milzieux ! que tu l'épouses... »

BETTLY, arrachant la lettre.

C'en est trop !... mon frère lui-même n'a pas le droit de me contraindre... et il suffit qu'il l'exige pour que mon indifférence devienne de la haine...

DANIEL.

Mais, mam'selle...

BETTLY.

Finissons, je vais au marché...

DANIEL, voulant l'aider à mettre sa hotte.

Je ne peux pas vous aider ?

BETTLY.

C'est inutile !

DANIEL.

Si, au moins je vous accompagnais...

BETTLY.

Je ne le veux pas ! et je te déclare en outre qu'on ne voit que toi ici toute la journée, que cela peut me faire du tort et me compromettre... Les filles du pays sont si mauvaises langues !... Ainsi, à dater d'aujourd'hui, je ne veux plus que tu viennes chez moi... Me contraindre !... Ah ! bien oui ! Je l'ai dit... tu m'entends ; arrange-toi !

(Elle sort.)

SCÈNE V.

DANIEL, seul, s'appuyant sur la table.

C'est fini ! c'est le coup de grace ! (Après un instant de silence.) Je cherche seulement lequel sera pour moi le plus avantageux de me jeter du haut de la montagne ou de me lancer dans le lac !... Je n'ai plus d'autre parti à prendre... ce qu'il y a d'ennuyeux c'est de se périr soi-même... D'abord notre pasteur dit que ça n'est pas bien... et puis c'est désagréable !... et si j'avais quelque ami pour me rendre ce service-là... (On entend une marche militaire.) Qu'est-ce que c'est que ça ? (Regardant.) Des militaires qui gravissent la montagne... Seraient-ce des Français, des Autrichiens ou des Russes ?... Non !... des compatriotes, des soldats du pays... voilà ce qu'il me faut... qu'ils m'emmènent avec eux... qu'ils m'engagent... il y aura bien du guignon si quelque boulet ne me rend pas le service que je demandais tout-à-l'heure, et au moins je n'aurai pas ma mort à me reprocher. (Leur faisant des signes.) Par ici, messieurs, par ici. Si mam'selle Bettly était là, elle leur ferait les honneurs ; je vais la remplacer.

(Il entre dans la chambre à droite, après avoir introduit Max.)

SCÈNE VI.

MAX et UNE DOUZAINE DE SOLDATS DE SA COMPAGNIE.

MAX, à ses soldats.

RÉCITATIF.

Arrêtons-nous un peu !... L'aspect de nos montagnes,
D'ivresse et de bonheur fait tressaillir mon cœur !
Un instant de repos dans ces vertes campagnes
Nous rendra sur-le-champ notre première ardeur.

AIR.

Vallons de l'Helvétie,
Objet de notre amour,
Salut, terre chérie
Où j'ai reçu le jour !

A l'étranger un pacte impie
Vendait et mon sang et ma foi ;
Mais à présent, ô ma patrie !
Je pourrai donc mourir pour toi !

Vallons de l'Helvétie,
Objet de notre amour,
Salut, terre chérie
Où j'ai reçu le jour !

(Il écoute et entend dans le lointain un air de ranz des vaches.)

Écoutez !... écoutez... entendez-vous
Ces airs si touchants et si doux ?

Chant de nos montagnes
Qui fais tressaillir,
Toi, de nos campagnes
Vivant souvenir !
Ta douce harmonie,
Tes sons enchanteurs
Rendent la patrie
Présente à nos cœurs !

Auprès d'autres maîtres
Qu'il nous faut servir,
Si tes sons champêtres
Viennent retentir,
La douleur nous gagne,
Il nous faut mourir,
Ou vers la montagne
Il faut revenir !

Chant de nos montagnes
Qui fais tressaillir,
Toi, de nos campagnes
Vivant souvenir !
Ta douce harmonie,
Tes sons enchanteurs
Rendent la patrie
Présente à nos cœurs !

(A ses soldats qui sont groupés au fond.) Mes enfants, reposez-vous là quelques instants pour laisser passer la chaleur !... sur-tout qu'on observe la discipline... nous ne sommes plus ici en pays ennemi, et le premier qui s'adresserait à une poule ou à un lapin, sans ma permission, aurait affaire à moi ; vous le savez !

TOUS.

Oui, sergent...

(Ils se groupent en dehors dans le fond et laissent seuls en scène Max et Daniel.)

SCÈNE VII.

MAX ; DANIEL, revenant deux bouteilles à la main.

MAX.

Diable m'emporte si je reconnais ma route !... en leur faisant faire un détour j'ai peur de m'être perdu dans nos montagnes... (Apercevant Daniel.) Ah ! dis-moi, mon garçon, sommes-nous loin d'Hérissau, où doit se réunir demain tout le régiment ?...

DANIEL, après lui avoir versé à boire.

Vous n'avez pas besoin de vous presser !... en trois heures de marche vous y serez, et si vous voulez, vous et votre compagnie, vous arrêter à ma ferme qui est là-bas sur votre chemin, et y passer la nuit, rien ne vous manquera... venez chez moi, Daniel Birman.

MAX, vivement.

Daniel Birman... du canton d'Appenzel?

DANIEL.

Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça?...

MAX, lui donnant une poignée de main.

On m'a parlé de toi dans le pays... et je suis enchanté de te rencontrer et de faire ta connaissance.

DANIEL.

Il ne tiendra qu'à vous, sergent, car je voulais vous prier de m'enrôler.

MAX, étonné.

Toi!... alors ce n'est plus ça.

DANIEL.

Si vraiment, c'est justement ça; je pars demain matin avec vous, le sac sur le dos, si vous y consentez, parcequ'il faut que ça finisse; je suis trop malheureux!

MAX.

Quel malheur! voyons.

DANIEL.

Le plus grand de tous, sergent. Je suis amoureux d'une fille qui ne veut pas de moi.

MAX.

Et qui donc?

DANIEL.

Bettly Sterner...

MAX, à part.

Bettly!...

DANIEL.

La plus belle fille du pays... Elle a un frère qui est dans le militaire et que vous avez peut-être connu?...

MAX.

C'est possible...

DANIEL.

Le caporal Max Sterner... qui, peut-être, reviendra bientôt?

MAX.

Le caporal Max?... je ne crois pas.

DANIEL.

Ça revient au même, car, depuis qu'il a écrit à sa sœur de m'épouser, elle ne veut plus entendre parler de moi; elle ne veut plus me voir, elle me renvoie!... et moi, qui ce matin lui avais donné toute ma fortune par contrat de mariage... je vais être obligé de la lui laisser par testament... car je suis décidé à me faire tuer, et voilà pourquoi je m'adresse à vous!

MAX.

Que diable ça veut-il dire?... et qu'est-ce que c'est qu'une tête pareille?... Viens ici, mon garçon... Bettly n'aime donc pas son frère?...

DANIEL.

Si vraiment!...

MAX.

Alors c'est donc toi qu'elle n'aime pas?...

DANIEL.

Mais si... elle me le disait encore ce matin, elle me préférait à tout le monde... mais c'est le mariage qu'elle n'aime pas... elle veut toujours rester fille; c'est son goût, son idée... elle prétend qu'elle peut se passer de tout le monde... qu'elle n'a besoin de personne!...

MAX.

C'est une folie... une femme à son âge a besoin d'un appui... d'un défenseur... et le meilleur de tous c'est un mari.

DANIEL.

C'est ce que je lui dis toute la journée!

MAX.

Et qu'est-ce qu'elle répond?

DANIEL.

Qu'elle ne voit pas la nécessité de se marier!... Elle me le répétait encore tout-à-l'heure, ici, chez elle.

MAX, avec joie.

Chez elle, je suis chez elle?

DANIEL.

Elle a vendu, à la mort de son père, la maison qu'il avait dans la plaine, et elle a acheté ce chalet.

MAX, préoccupé.

C'est bien!... Alors... va-t'en!

DANIEL.

Où ça?...

MAX.

Chez toi!... chercher tes papiers... ton acte de naissance... il faut ça pour s'engager... N'est-ce pas là ce que tu demandais?...

DANIEL.

Certainement!... mais c'est que... C'est égal, sergent, je ne vous en remercie pas moins... des bonnes idées que vous avez eues! Je vas revenir.

MAX.

A la bonne heure!... Laisse-moi.

DANIEL.

Et demain... je pars avec vous... quoique vous m'ayez donné là un moment d'espoir qui m'a raugmenté le chagrin que j'avais déja...

MAX, brusquement.

Eh bien!... t'en iras-tu, mille canons!...

DANIEL.

Oui, monsieur le sergent... (A part.) C'est y rude et brutal, ces soldats?... voilà pourtant comme je serai demain! (Rencontrant un regard de Max.) Je m'en vas... je m'en vas... vous le voyez bien.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MAX, puis LES SOLDATS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(Sur la ritournelle du morceau suivant, Max va regarder au fond du théâtre.)

MAX.

Par cet étroit sentier qui conduit au village,
Qui vient là-bas?... C'est elle! ah! si je m'en croyais,
Comme ici je l'embrasserais!

(S'arrêtant.)
Mais non ; point de faiblesse, oui, montrons du courage !
(Aux soldats, qui accourent sur un signe de lui.)
Que mes ordres par vous soient suivis à l'instant !

LE CHOEUR.

Parlez ! que faut-il faire ?

MAX.

Amis, il faut gaîment
Ici mettre tout au pillage !

LE CHOEUR.

O ciel ! y pensez-vous, sergent ?
Vous qui prêchez toujours sur un ton si sévère
La discipline militaire !

MAX.

Je vous réponds de tout ! commencez hardiment ;
Je paierai, s'il le faut !

TOUS LES SOLDATS, entre eux et à mi-voix.

Amis, c'est différent.

TOUS, avec force.

Du vin ! du rum ! du rack !
Par-tout faisons main-basse ;
Il faut que tout y passe !
Il faut avec audace
Garnir le havresac
Ainsi que l'estomac !
Du vin ! du rum ! du rack !

SCÈNE IX.

Les Précédents, BETTLY.

(Elle entre au milieu du bruit et voit tous les soldats qui parcourent sa chaumière : les uns ont décroché une poêle, les autres des broches ; d'autres prennent des œufs, du beurre, et furètent de tous côtés.)

BETTLY, effrayée.

Ah ! grand Dieu ! qu'ai-je vu ! Messieurs, que voulez-vous ?

MAX.

Nous voulons à dîner ! Ainsi, belle aux yeux doux,
Il faut à nous aider que votre talent brille !

BETTLY.

Mais, messieurs, de quel droit ?...

MAX, à un soldat.

Elle est vraiment gentille !
J'aime ces traits charmants par la crainte altérés.

BETTLY.

Que me demandez-vous ?

MAX, d'un air galant.

Tout ce que vous aurez.

BETTLY.

Mais je n'ai rien.

MAX.

Pas possible, inhumaine.

PLUSIEURS SOLDATS, entrant avec des volailles.

Voici pour les enfants de Mars :
C'est ma conquête.

D'AUTRES, tenant des lapins.

Et moi, voici la mienne.

MAX.

A nous et lapins et canards !

BETTLY.

Toute ma basse-cour ! une pareille audace !...

MAX, à Bettly.

Et les clefs de la cave !

BETTLY.

Ah ! c'est aussi trop fort !
Vous ne les aurez pas !

D'AUTRES SOLDATS, entrant avec un panier de vin.

Par bonheur on s'en passe ;
J'ai forcé le cellier !

BETTLY, courant de l'un à l'autre.

Ah ! c'est bien pire encor !

LE CHOEUR, sautant sur les bouteilles.

Du vin ! du rum ! du rack !
Par-tout faisons main-basse !
Il faut que tout y passe ;
Il faut avec audace
Garnir le havresac
Ainsi que l'estomac !
Du vin ! du rum ! du rack !

BETTLY.

Mon meilleur vin ! celui que pour mon frère
J'avais gardé !

MAX.

Rassure-toi, ma chère !
(Buvant.)
C'est tout comme s'il le buvait.

PLUSIEURS SOLDATS, de même.

A la santé de notre aimable hôtesse !
Et, pour fêter sa politesse,
Un seul baiser !

MAX, les repoussant.

Non, s'il vous plaît !
Je ne permets pas ça.

LES SOLDATS, entre eux.

Je comprends... le sergent
Veut la garder pour lui.

MAX.

Probablement.

BETTLY, effrayée.

O ciel !
(Voyant les soldats qui se mettent à différentes tables à boire et à fumer pendant que d'autres préparent toujours le dîner.)
Et qu'est-ce que je voi ?
Les voilà donc maîtres chez moi !
(A Max.)
Aux magistrats je vais porter ma plainte.
(Des soldats prennent un banc pour jouer, dont ils barrent la porte.)

MAX.

Dès demain nous serons loin d'eux.
Mais calmez-vous, soyez sans crainte ;
Pendant quinze jours... c'est heureux,
Vous aurez des soldats aimables et joyeux,
Car tout le régiment doit passer en ces lieux !

BETTLY, se laissant tomber sur la chaise à gauche.

Ah ! c'est horrible ! c'est affreux !
Que vais-je devenir, hélas ! au milieu d'eux ?

MAX.

PREMIER COUPLET.

Dans le service de l'Autriche
Le militaire n'est pas riche,
Chacun sait ça ;
Mais si sa paie est trop légère,
On s'en console : c'est la guerre
Qui le paiera !
Aussi, morbleu ! que de tout l'on s'empare !
Jeune beauté, vieux flacons et cigarre !...
Vivent le vin, l'amour et le tabac !
Voilà le refrain du bivouac !

DEUXIÈME COUPLET.

(S'approchant de Bettly.)

Dans les beaux yeux d'une inhumaine,
De sa défaite on lit sans peine
Le pronostic ;
Nulles rigueurs ne nous retiennent ;
De droit les belles appartiennent
Au kaiserlic !

Se divertir fut toujours mon principe ;
Tout est fumée, et la gloire et la pipe !
Vivent le vin, l'amour et le tabac !
Voilà le refrain du bivouac !

ENSEMBLE.

BETTLY.

Malgré moi je frissonne
Et de crainte et d'horreur.
Hélas ! tout m'abandonne
Et je me meurs de peur !

MAX.

De crainte elle frissonne ;
J'en ris au fond du cœur !
Que l'amitié pardonne
Cet instant de frayeur !

LE CHOEUR.

Notre sergent l'ordonne :
Buvons avec ardeur ;
Oui, la consigne est bonne,
J'obéis de grand cœur !

(A la fin de cet ensemble, un des soldats se présente à la porte à gauche, sans habit et avec un tablier de cuisine.)

LE SOLDAT.

Le dîner vous attend !

MAX.

O nouvelle agréable !
Allons, courons nous mettre à table ;
Et jusqu'à demain, sans façons,
Mes amis, nous y resterons.

ENSEMBLE.

BETTLY.

Malgré moi je frissonne
Et de crainte et d'horreur.
Hélas ! tout m'abandonne
Et je me meurs de peur !

MAX.

De crainte elle frissonne ;
J'en ris au fond du cœur !
Que l'amitié pardonne
Cet instant de frayeur !

LE CHOEUR.

Notre sergent l'ordonne :
Buvons avec ardeur ;
Oui, la consigne est bonne,
J'obéis de grand cœur !

(Max et les soldats entrent par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

BETTLY, seule.

Comment ! ils vont loger chez moi jusqu'à demain !... toute la soirée ! (avec effroi.) et la nuit aussi ! et pendant quinze jours... tout le régiment... Quelle perspective !... et le moyen de les renvoyer ou de les rendre honnêtes et polis ?... il vaut mieux m'en aller... Mais où me réfugier ?... Mon plus proche voisin est Daniel, et je ne peux pas aller lui demander asile... sur-tout pendant quinze jours... lui qui n'est ni mon frère, ni mon cousin... et qui n'a pas de femme !... Et puis, si je quitte mon chalet, ils y mettront le feu ! je le retrouverai en cendres... ils sont capables de tout !...

SCÈNE XI.

BETTLY ; DANIEL, avec un paquet au bout d'un long sabre, et entr'ouvrant la porte au fond.)

BETTLY.

Qui vient là ?... encore quelque ennemi ?... Ah ! c'est Daniel !

DANIEL.

Ne vous fâchez pas, mam'selle, si c'est moi...

BETTLY, d'un ton caressant.

Je ne me fâche pas, monsieur Daniel...

DANIEL.

Ce n'est pas pour vous que je viens ! c'est-à-dire ce n'est pas pour vous contrarier... mais pour retrouver un militaire qui m'a donné rendez-vous ici... un sergent... un bien brave homme !...

BETTLY.

Un brave homme !...

DANIEL.

Oui, mam'selle... lui et ses camarades !... aussi, dès demain, je serai comme eux... je serai des leurs !...

BETTLY.

Y penses-tu ?...

DANIEL.

C'est un parti pris... je lui ai donné ma parole... je me fais soldat. Vous voyez que j'ai déja le principal, j'ai un sabre !... un fameux sabre, qui depuis cent ans était accroché à notre cheminée, et qui a servi autrefois à la bataille de Sempach !... Mais il me manquait des papiers... je les ai là, dans mon paquet, et je les apporte au sergent...

BETTLY.

Il est à table avec ses compagnons, qui ont mis ici tout sens dessus dessous.

DANIEL.

Ces pauvres gens!... je leur avais demandé que ce fût chez moi... Ils vous ont donné la préférence... j'en aurais bien fait autant!...

BETTLY.

Eh bien! par exemple!

DANIEL.

Dame!... je ne vois que le plaisir d'être auprès de vous. Et à propos de ça... et puisqu'il faut que je m'en aille... (dénouant le paquet qu'il a mis sur la table.) j'ai un papier à vous remettre... (Tirant plusieurs papiers.) Non, ce n'est pas ça... c'est mon acte de naisssance, et maudit soit le jour où il a été paraphé!... Et ça?... (le regardant.) ah! ce malheureux contrat de mariage... qui était tout prêt et que vous n'avez pas voulu signer!... (le remettant dans le paquet.) il a maintenant le temps d'attendre! (Prenant un autre papier qu'il lui présente.) Voilà!...

BETTLY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DANIEL.

Mon testament... que je vous prie de garder.

BETTLY.

Quelle idée!...

DANIEL.

C'est un service que je vous prie de me rendre... et qui ne vous oblige à rien de mon vivant!... vous l'ouvrirez seulement quand je serai mort... et je tâcherai que ça ne soit pas long!...

BETTLY.

Monsieur Daniel!...

DANIEL.

Ça commence déja... car je n'en peux plus... je tombe de fatigue et de sommeil... trois nuits sans dormir!... des courses dans la montagne!... et puis hier et ce matin, tout le mal que je me suis donné pour c'te prétendue noce!... (Geste de Bettly.) Je n'en parlerai plus... et je m'en vais... car en restant ici... je vous contrarie...

BETTLY.

Mais du tout... (A part.) Il va me laisser seule dans la maison avec tous ces gens-là!...

DUO.

Prêt à quitter ceux que l'on aime,
Doit-on partir si brusquement?
Et vous pouvez bien ici même
Vous reposer un seul instant!

DANIEL.

Dieu! qu'entends-je? O surprise extrême!
Tantôt vous m'avez dit d'partir,
Et maintenant, quoi! c'est vous-même,
Vous qui daignez me retenir!

BETTLY.

D'un ami l'on peut bien, je pense,
Recevoir les derniers adieux!

DANIEL.

Non, je sens que votre présence
Me rend encor plus malheureux!
Et puisque votre ordre cruel
M'a banni, je m'en vas!...

(Il a repris son paquet et son sabre et va pour sortir.)

BETTLY.

Daniel!

ENSEMBLE.

BETTLY.

Encore, encore
Un seul instant!
De vous j'implore
Ce seul moment.
(A part.)
D'effroi saisie,
Je tremble, hélas!
(A Daniel, d'un air suppliant.)
Je vous en prie,
Ne partez pas!

DANIEL, avec joie.

Encore, encore
Un seul instant!
Elle m'implore,
Moi son amant!
Douce magie!
Où suis-je, hélas!
Sa voix chérie
Retient mes pas!

BETTLY.

Vous restez donc auprès de moi?

DANIEL.

Ah! j'y consens!... Mais vous ne voudrez pas?...

BETTLY.

Pourquoi?

DANIEL.

Vous ne voudrez pas le permettre!
Car voici le jour qui s'enfuit,
Et si je reste ici la nuit,
C'est bien pis que le jour, et vous me l'avez dit,
Ce serait là vous compromettre!

BETTLY, avec embarras et baissant les yeux.

C'est vrai!

DANIEL.

Vous voyez bien! ainsi tout est fini!

BETTLY, à part, avec effroi.

Ah! mon Dieu, rester seule ici!
(A Daniel, avec embarras.)
Adieu donc!

DANIEL, près de la porte.

Adieu!

BETTLY, le retenant au moment où il va sortir.

Mon ami!

ENSEMBLE.

BETTLY.

Encore, encore
Un seul instant!
De vous j'implore
Ce seul moment.
D'effroi saisie
Je tremble, hélas!

Je vous en prie,
Ne partez pas!

DANIEL, revenant vivement.

Encore, encore
Un seul instant!
Elle m'implore,
Moi son amant!
Douce magie!
Où suis-je, hélas!
Sa voix chérie
Retient mes pas.

BETTLY, avec un sourire timide.

Eh! mais... vous pourriez bien, sans qu'on puisse en
Rester dans la chambre à côté [médire,
Jusqu'à demain!...

DANIEL.

O ciel!... c'est bien la vérité.
Vous le voulez!...

BETTLY.

Sans doute!

DANIEL, avec joie.

A peine je respire!

BETTLY.

Je vous appellerai si j'ai besoin de vous!

DANIEL, avec joie.

Vraiment!
(Montrant la porte à droite.)
C'est là... près d'elle, ah! que mon sort est
[doux!
(Il prend son sabre, son paquet, et entre dans la chambre à droite, toujours en regardant Bettly.)

BETTLY, demeurée seule un instant.

Sa présence a calmé la frayeur qui me glace!
(Bruit et cris confus à gauche.)

BETTLY, effrayée, s'élance vers la porte à droite en appelant.

Daniel! Daniel!

DANIEL, sortant vivement de la chambre à droite.

Q'est-ce donc?

BETTLY.

Ah! de grace,
Restez ici, je l'aime mieux!

DANIEL, avec ravissement.

Est-il possible?

BETTLY.

Eh! oui! je l'aime mieux!
Là-bas sur ce fauteuil!... moi je rentre en ces lieux.

DANIEL.

Bonsoir.

BETTLY.

Bonsoir!
Vous restez là?

DANIEL.

Pour mon cœur quel espoir!

ENSEMBLE.

DANIEL, assis dans le fauteuil à gauche.

O surprise nouvelle!
Jamais je n'obtins d'elle
Aussi douce faveur!
Mon Dieu, si c'est un rêve,
permettez qu'il s'achève!
Laissez-moi mon bonheur!

BETTLY, près de la porte à droite.

Dans ma crainte mortelle
Sa présence et son zèle
Calment un peu mon cœur!
Que mon tourment s'achève!
O mon Dieu, faites trêve
A ma juste terreur!

BETTLY, de loin.

Il ne s'endort pas, je l'espère!

DANIEL, les yeux un peu appesantis.

Quel avenir! et quel bonheur!...
Mais je sens... déjà... ma paupière!...
(D'une voix plus affaiblie.)
Je suis près d'elle!... ah! quel bonheur!

BETTLY.

Parlez-moi... je veux vous entendre!

DANIEL, à moitié endormi et prononçant à peine.

Ah! combien je bénis mon sort!

BETTLY, écoutant.

Que dit-il?
(Se rapprochant de lui.)
De si loin... l'on ne saurait comprendre!...
Mais vraiment je crois qu'il s'endort!

ENSEMBLE.

BETTLY.

Dans ma crainte mortelle
Sa présence fidèle
Rassure un peu mon cœur!
Que mon tourment s'achève!
O mon Dieu, faites trêve
A ma juste terreur!
Loin de lui... j'ai trop peur!

DANIEL, s'endormant peu à peu.

Quelle ivresse nouvelle!
Jamais je n'obtins d'elle
Aussi douce faveur!
Mon Dieu, si c'est un rêve,
Permettez qu'il s'achève!
Laissez-moi mon bonheur!
Oui... oui... je rêve le bonheur!

(Elle finit par prendre une chaise et s'asseoir à côté de lui.)

SCÈNE XII.

MAX, sortant de la porte à droite; BETTLY, assise près de Daniel; DANIEL, dormant sur le fauteuil à droite.

MAX, à part, apercevant Daniel.

Ah!... notre jeune fermier!... elle l'a fait rester! Très bien!

(Il s'avance et se place entre Bettly et Daniel.)

BETTLY, se levant effrayée.

Dieu! ce soldat!...

MAX.

Moi-même, ma belle enfant... (Affectant un peu d'ivresse.) Vivent l'amour et la bagatelle!... Voyez-vous, j'ai servi en Allemagne... et les

Allemands sont toujours aimables... après dîner!... Or le vôtre était excellent... il faut donc, pour être juste, que l'amabilité soit en rapport avec le dîner!...

BETTLY, à part.

Et ce Daniel qui ne s'éveille pas!...

MAX.

Nous convenons donc, ma jolie hôtesse, qu'il me faut un petit baiser...

BETTLY.

Une pareille audace...

MAX.

C'est de la reconnaissance!... c'est une galanterie soldatesque et décente qui ne peut offenser personne!... et ton mari lui-même le permettra... (montrant Daniel.) je vais lui demander.

BETTLY, piquée.

Ce n'est point mon mari...

MAX.

Excusez!... comme il dormait là près de toi... j'avais cru tout naturellement...

BETTLY, avec fierté.

Vous vous trompez!... je n'ai pas de mari... je vous prie de le croire...

MAX, gaîment.

Tu n'as pas de mari! alors ne crains plus rien!... ça ne fait de tort à personne... et, puisque tu es libre, puisque tu es ta maîtresse...

BETTLY, effrayée.

Monsieur le soldat...

MAX, la poursuivant.

Vivent l'amour et la bagatelle!

BETTLY.

A moi!... au secours!...

MAX, l'embrassant au moment où Daniel s'éveille.

Tu auras beau faire!...

DANIEL, s'éveillant.

Qu'est-ce que je vois là?...

MAX, tenant toujours Bettly, qui se débat.

Le triomphe du sentiment!

DANIEL.

Moi qui étais dans un si joli rêve!... (S'élançant entre Max et Bettly, qu'il sépare.) Voulez-vous bien finir?...

MAX, avec colère.

Et de quoi te mêles-tu?...

DANIEL.

Je me mêle... que ces manières-là me déplaisent, entendez-vous, sergent?...

MAX, de même, et affectant plus d'ivresse.

Et de quel droit ça te déplaît-il? est-ce ta sœur?

DANIEL.

Non vraiment!...

MAX.

Est-ce ta femme?

DANIEL.

Hélas! non...

MAX.

Est-ce ta nièce, ta cousine, ta grand'tante?...

DANIEL.

Non, sans doute... mais cependant, sergent...

MAX, avec hauteur.

Mais cependant, morbleu!... c'est à moi alors que ça déplaît... et, puisque tu n'as aucun droit légal z'et légitime de m'ennuyer z'ici, fais-moi le plaisir de battre en retraite sur-le-champ et vivement.

BETTLY.

O ciel!...

MAX.

Je te l'ordonne!

DANIEL.

Et moi, ça m'est égal... je resterai!...

MAX, le menaçant.

Comment! blanc-bec...

DANIEL, tremblant et se réfugiant près de Bettly.

Oui... oui... je resterai... j'en ai le droit... c'est mam'selle Bettly qui me l'a dit... N'est-ce pas, mam'selle... vous m'en avez prié...vous me l'avez demandé?...

BETTLY, tremblante.

Certainement... je le veux. (Lui prenant le bras.) Je veux que vous ne me quittiez pas!...

DANIEL.

Vous l'entendez... je ne lui fais pas dire... Vous n'avez que faire ici... n'est-il pas vrai?... (Regardant Max, qui se croise les bras.) Eh bien! je vous demande pourquoi il reste là!... Dites-lui donc, mam'selle... dites-lui donc de s'en aller.

MAX.

Non, morbleu!... je ne m'en irai pas!... car j'y vois clair enfin... Tu es son amant!... tu l'aimes!...

DANIEL.

Pour ce qui est de ça... c'est vrai!

MAX.

Et moi aussi!...

DANIEL.

Est-il possible?...

MAX, le menaçant.

Et tu renonceras à l'aimer...

DANIEL, de même.

Jamais!...

MAX, de même.

Ou sinon...

BETTLY.

Monsieur le sergent... au nom du ciel...

MAX, froidement.

Ça ne vous regarde pas... la belle!... c'est une affaire entre nous, une explication z'à l'amiable qui réclame impérieusement l'absence du sexe!... Ainsi vous comprenez... vaquez aux travaux du ménage... et nous... ça ne sera pas long. (Durement et lui montrant la porte à droite.) M'entendez-vous?...

DANIEL.

Oui; mam'selle Bettly... retirez-vous un instant...

BETTLY, à part, montrant la porte à droite.

Ah! je n'irai pas loin... (Bas.) Monsieur Daniel!...

DANIEL.

Mam'selle Bettly...

BETTLY, à mi-voix.

Ah! mon Dieu, que j'ai peur!...

DANIEL, de même.

Et moi donc!...

(Bettly le regarde et, sur un geste de Max, sort par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

MAX, DANIEL.

DUO.

MAX.

Il faut me céder ta maîtresse,
Et renoncer à ton amour.

DANIEL.

Moi! renoncer à ma tendresse!
J'aimerais mieux perdre le jour!

MAX.

C'est alors, suivant la coutume,
Le sabre qui décidera!

DANIEL, effrayé.

Que dites-vous?

MAX, froidement.

Et je présume
Qu'un de nous deux y périra!

DANIEL, tremblant.

Ah! grand Dieu!... mais la perdre... est encor plus [terrible!

MAX.

Eh bien?...

DANIEL, tremblant, mais avec un peu plus de résolution.

Eh bien... c'est dit...

MAX, lui prenant la main.

Touche donc là!

(Voyant qu'il tremble.)

Poltron!...

Ta main tremble!...

DANIEL.

C'est bien possible!

MAX.

Tu frémis!...

DANIEL.

Je ne dis pas non!

ENSEMBLE.

DANIEL, à part.

Je sens comme un froid glacial!
Mais c'est égal... oui, c'est égal!
Bon gré mal gré
Je me battrai!
Je me battrai,
Je l'ai juré!

MAX, souriant.

Que j'aime son air martial!
Il est tremblant... mais c'est égal!
Il se battra bon gré mal gré!
Il veut se battre, il l'a juré!

MAX.

Ainsi le sabre en main... tu le veux!

DANIEL, fermant les yeux.

Je le veux!

MAX, avec ironie.

Il est brave!

DANIEL.

Non pas!... mais je suis amoureux!

MAX.

Et de frayeur ton cœur palpite!

DANIEL.

Je n'en ai que plus de mérite;
Se faire tuer... c'est votre état!
Mais moi qui ne suis pas soldat...

ENSEMBLE.

DANIEL.

Je sens comme un froid glacial!
Mais c'est égal!... oui, c'est égal!
Bon gré mal gré je me battrai!
Je me battrai, je l'ai juré!

MAX.

Je ris de son air matial!
Il est tremblant .. mais c'est égal!
Il se battra bon gré mal gré!
Il veut se battre, il l'a juré!

(Apercevant Bettly qui, pendant le commencement de ce morceau, a de temps en temps entr'ouvert la porte à droite.)

MAX, à part.

C'est elle! elle doit nous entendre!

(A Daniel.)

C'est bien... là-bas je vais t'attendre!

CANTABILE.

MAX.

Dans ce bois de sapins, sous cette voûte sombre,
Qui couvre la montagne et s'étend près de nous,
Nous n'aurons pour témoins que le silence et l'ombre;
Mais ne va pas manquer à notre rendez-vous!

DANIEL, levant les yeux au ciel.

Dieu! soutiens mon courage et chasse comme une [ombre
Du bien que j'ai perdu le souvenir si doux!

ALLEGRO.

MAX.

Lorsqu'au clocher voisin sonnera la demie..

DANIEL.

De s'apprêter encor faut-il le temps!

MAX.

Je te donne un quart d'heure!

DANIEL.

On vous en remercie!

MAX.

Je serai là!...

DANIEL, se donnant du courage.

J'irai!... j'irai!

MAX.

Bien! je t'attends!

ENSEMBLE.

DANIEL.

Que l'amour et la gloire
Bannissent ma frayeur !
Oui, je ne veux plus croire
Que la voix de l'honneur !
Pour défendre sa belle
On a toujours du cœur !
Et si je meurs pour elle,
C'est encor du bonheur !

MAX.

Que l'amour et la gloire
Soutiennent ta valeur !
En tout temps la victoire
Sourit aux gens de cœur !
Quand l'amour nous appelle
Tous deux au champ d'honneur,
Expirer pour sa belle
Est encor du bonheur !

MAX.

Tu m'as compris !...

DANIEL.

C'est entendu !

MAX.

Pour la gloire et pour ton amie...

DANIEL.

Pour la gloire et pour mon amie...

MAX.

Lorsque sonnera la demie !

DANIEL.

Lorsque sonnera la demie !

MAX.

Dans le bois de sapins...

DANIEL, avec fermeté.

C'est dit... c'est convenu !

ENSEMBLE.

DANIEL, tout-à-fait décidé.

Oui, l'amour et la gloire
Ont banni ma frayeur,
Et je ne veux plus croire
Que la voix de l'honneur !
Pour défendre sa belle
On a toujours du cœur !
Et si je meurs pour elle,
C'est encor du bonheur !

MAX.

Que l'amour et la gloire
Soutiennent ta valeur !
En tout temps la victoire
Sourit aux gens de cœur !
Quand l'amour nous appelle
Tous deux au champ d'honneur,
Expirer pour sa belle
Est encor du bonheur !

(Max sort par la porte du fond.)

SCÈNE XIV.

DANIEL, BETTLY, revenant.

BETTLY, à part.

Je me soutiens à peine !... Ce pauvre garçon !... (Le regardant tendrement.) Se battre avec une frayeur comme celle-là !... faut-il qu'il soit brave ! (Haut.) Monsieur Daniel ?...

DANIEL, sortant des réflexions où il était plongé.

Ah ! c'est vous, mam'selle ?...

BETTLY.

Eh bien ?...

DANIEL, affectant un air riant.

Eh bien !... ça s'est bien passé !... il a enfin entendu la raison... et, comme vous le voyez, il s'est en allé... vous en voilà délivrée !... Et maintenant, puisque vous n'avez plus besoin de moi, je vais aussi vous quitter.

BETTLY.

Et où allez-vous ?...

DANIEL.

Je vais reprendre mon paquet, mes papiers et mon sabre... que j'ai laissés là, dans votre chambre...

BETTLY, l'arrêtant.

Daniel...

DANIEL.

Il faut que je parte... Je suis soldat... je vous l'ai dit ! Mon sergent m'attend... nous avons à faire ensemble un voyage... qui sera bien long peut-être !... et si je ne revenais pas, mam'selle Bettly... il ne faut pas que cela vous fasse de la peine.... Il faut vous dire, pour vous consoler, que je suis plus heureux comme ça qu'auparavant... (La regardant.) Quoi ! vous pleurez ?...

BETTLY.

Oui, je ne puis vous dire ce que je sens là... ce que j'éprouve de crainte... de regrets !...

DANIEL.

Des regrets, est-il possible ?... Ah ! si vous me regrettez, voilà plus de bonheur que je n'aurais osé l'espérer !... et je puis partir maintenant !...

BETTLY, à part, joignant les mains.

Comment le retenir ici ?

DANIEL.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Adieu, vous que j'ai tant chérie !
Je pars pour un climat lointain...
Qu'une fois au moins d'une amie
Ma main puisse presser la main !
Qu'en sortant de cette demeure
J'emporte ce doux souvenir !...

BETTLY, à part.

Si je refuse il va partir !...
(Lui tendant la main qu'il embrasse.)
Allons... il faut... lui faire oublier l'heure !

DANIEL.

DEUXIÈME COUPLET.

Adieu, Bettly, vous que j'adore !
Vous, mes premiers, mes seuls amours !
Peut-être un destin que j'ignore
Va nous séparer pour toujours !
Loin de vous, s'il faut que je meure,
Un baiser avant de mourir !

BETTLY.

Si je refuse... il va partir!

(On entend sonner la demie au clocher du village. Bettly penche vers lui sa joue, que Daniel embrasse.)

Allons... il faut lui faire oublier l'heure!

ENSEMBLE.

Allons... il faut lui faire oublier l'heure!

DANIEL, avec ivresse.

Mes jours entiers pour une pareille heure!

SCÈNE XV.

BETTLY, MAX, DANIEL.

MAX, qui est entré à la fin de la scène précédente, sourit en les voyant, puis il vient brusquement se placer entre eux.

Eh bien! l'ami, à quoi diable vous amusez-vous là?... Il y a long-temps que la demie a sonné...

DANIEL.

Vous croyez?...

MAX, lui montrant le sabre qu'il tient sous le bras.

Le camarade est là pour vous le dire!... nous vous attendons!... vous comprenez?...

DANIEL.

Oui, sergent... je vas chercher... ce qu'il faut pour vous suivre... mais si vous aviez pu attendre encore un peu! (A part.) Se faire tuer dans un pareil moment! est-ce désagréable!...

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE XVI.

MAX, BETTLY.

BETTLY, qui a remonté le théâtre et suivi Daniel des yeux, court près de Max.

Je connais votre dessein et ne le laisserai pas exécuter.

MAX.

Qu'est-ce que ça signifie?

BETTLY.

Vous voulez vous battre avec lui... vous voulez le tuer!... Oh! non... cela n'est pas possible... vous ne le tuerez pas! un si honnête homme! dont les jours sont si chers et si précieux!

MAX.

Si précieux!... et à qui?

BETTLY.

A ses amis... à sa famille.

MAX.

Lui! il ne tient à rien au monde... il est garçon comme moi; et un garçon, à quoi ça sert-il! Ah! s'il était marié... je ne dis pas... Un homme marié est utile à sa femme et à tous les siens!

BETTLY, vivement.

Eh bien! monsieur, si ce n'est que cela... je vous jure qu'il est marié.

MAX.

Lui?

BETTLY.

Oui, sans doute!

SCÈNE XVII.

MAX, BETTLY, DANIEL.

TRIO.

DANIEL, tenant sur l'épaule son grand sabre.

Soutiens mon bras, Dieu que j'implore,
Venge l'amour et l'amitié!

(Regardant son sabre.)

Ce fer qui va briller encore
Ne pouvait mieux être employé.

MAX.

Non vraiment, différons encore;
Qu'entre nous tout soit oublié!
Toujours je respecte et j'honore
Les jours d'un homme marié!

DANIEL, étonné.

Qui, moi? sergent! moi!... marié!

BETTLY, bas à Daniel.

Dites que oui; je vous l'ordonne!

DANIEL, vivement.

C'est vrai! c'est vrai! je l'avais oublié!

MAX, les regardant d'un air soupçonneux.

Et pourquoi le cacher? ce mystère m'étonne.

BETTLY, vivement.

Plus d'une raison l'y forçait...
Des raisons de famille autant que de fortune!

MAX.

C'est différent! Alors dites-moi donc quelle est
Sa femme!

BETTLY, embarrassée.

Quoi... sa femme!

MAX, brusquement.

Il faut qu'il en ait une!
Je tiens à la voir!

DANIEL.

Et pourquoi?

MAX.

Je veux la voir!...

DANIEL, avec embarras.

Ma femme!...

BETTLY.

Eh bien!... c'est moi!

DANIEL.

Qu'entends-je, ô ciel!...

BETTLY.

Silence! et dites comme moi!

(Bas à Daniel.)

Ah! c'est pour vous sauver la vie
Que je vous nomme mon époux!
Dites comme moi, je vous prie...
Mais c'est pour rire, entendez-vous!
Oui, c'est pour rire, entendez-vous!

ENSEMBLE.

DANIEL, à part, tristement.

Quoi! c'est pour me sauver la vie
Qu'elle me donne un nom si doux!
Mais ce n'est qu'une raillerie,
Et je ne suis pas son époux;
Je ne serai pas son époux!

MAX, à part.

Eh quoi! vraiment sa pruderie
Se défend encor contre nous!
De résister je la défie;
Il faudra qu'il soit son époux,
Qu'il soit tout-à-fait son époux,

MAX, les saluant tous deux.

Salut alors à monsieur, à madame!

DANIEL, à Bettly.

Répondez-lui!

MAX.

Quel est ce ton?
Lorsque l'on est époux et femme
On se tutoie et sans façon!

DANIEL, effrayé.

Quoi... la tutoyer!...

BETTLY, à demi-voix, l'y excitant.

Allons donc!

DANIEL.

Si... tu le veux!

BETTLY.

Et pourquoi non?

DANIEL.

C'est toi qui le veux!... Toi!... ce mot charme mon [ame!

MAX.

Mais quand on est époux et femme
On peut embrasser son mari!

DANIEL, s'éloignant avec effroi.

Ah! c'est trop fort!... oh! que nenni!

MAX, avec colère et portant la main à son sabre.

Qu'ai-je entendu?... de quelque trame
Serais-je la dupe aujourd'hui?

BETTLY, vivement.

Non vraiment! et s'il faut vous le prouver ici...
(Elle s'approche de Daniel les yeux baissés, l'embrasse et reprend à demi-voix.)
Ah! c'est pour vous sauver la vie
Qu'ici je vous traite en époux!
Mais n'y croyez pas, je vous prie,
Car c'est pour rire, entendez-vous!
Oui, c'est pour rire, entendez-vous!

ENSEMBLE.

DANIEL, tristement.

Quoi! c'est pour me sauver la vie
Qu'elle accorde un baiser si doux!
Mais ce n'est qu'une raillerie,
Et je ne suis pas son époux!

MAX, à part.

Eh quoi! vraiment sa pruderie
Se défend encor contre nous!
De résister je la défie,
Il faudra qu'il soit son époux!

BETTLY.

Et maintenant, je le suppose,
De cet hymen vous ne douterez pas!

MAX.

Oh si, vraiment! et j'exige autre chose!

DANIEL et BETTLY, effrayés.

O ciel!

MAX, montrant Daniel.

Il doit avoir des papiers, des contrats..
Que sais-je?... il me l'a dit!

DANIEL.

Rien n'est plus véritable!
(Montrant la chambre à droite.)
Je l'avais là!...

MAX.

Je veux le voir!
(A Bettly.)
Qu'on me l'apporte! allez!
(Bettly entre dans la chambre à droite.)

DANIEL, la regardant sortir.

Ah! plus d'espoir!

MAX.

Je saurai bien s'il est valable!

DANIEL, à part.

Il ne l'est pas! ô sort infortuné,
C'est de moi seul qu'hélas! il est signé!

MAX, criant à haute voix et de manière à ce que Bettly l'entende.

Je connaîtrai, morbleu! si l'on m'abuse.

DANIEL, toujours à part.

En le voyant il va découvrir notre ruse!
(Rentre Bettly, qui, les yeux baissés, présente à Max un contrat qu'il prend de sa main.)

DANIEL, à part, regardant Max, qui examine le contrat.

Je n'ai plus qu'à mourir!... pour moi tout est fini!

MAX, regardant au bas du contrat.

C'est bien : signé Daniel; plus bas, signé Bettly!

DANIEL, avec joie.

O ciel!

BETTLY, qui est près de lui, lui mettant la main sur la bouche.

Ah!... ce n'est qu'une ruse!
Le contrat ne vaut rien!... celui dont je dépends,
Mon frère, ne l'a pas encor signé!...,

MAX, qui pendant ce temps s'est approché de la table à droite, et a signé le contrat.

Tu mens!...
(Le donnant à Daniel.)
Tenez... tenez, mes enfants!

DANIEL, lisant.

Que vois-je? Max!... sergent!

BETTLY.

Grands dieux!

MAX, lui ouvrant ses bras.

C'est moi!... ton frère!

DANIEL.

Lui!

MAX.

Qui vous trompait tous deux
Pour vous forcer d'être heureux!

ENSEMBLE.

DANIEL et BETTLY.

Ah ! n'est-ce pas une erreur qui m'abuse !
C'est un frère qui nous chérit !
Oui, notre amour pardonne cette ruse
A l'amitié qui nous unit !

MAX.

Non, ce n'est pas une erreur qui t'abuse ;
C'est un frère qui te chérit !
Que votre amour pardonne cette ruse
A l'amitié qui vous unit !

SCÈNE XVIII.

Les Précédents ; Paysans et Paysannes revenant de la ville ; Soldats, entrant par la gauche.

DANIEL, courant à eux.

Mes amis, venez vite !
Ici je vous invite,
Car je suis son époux !

TOUS.

O ciel ! que veut-il dire !

DANIEL.

De moi vous vouliez rire,
Et je me ris de vous !

MAX, à ses soldats.

Et vous, mes camarades,
Venez ! buvez rasades !
Et reprenons soudain
Notre joyeux refrain :

Vivent le vin, l'amour et les combats !
Voilà, voilà le refrain des soldats !

CHOEUR.

Amants, guerriers, répétons tour-à-tour :
Vivent le vin, les combats et l'amour !

FIN DU CHALET.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE,
n° 4, boulevart d'Enfer.

3X

ESTELLE,

OU

LE PÈRE ET LA FILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

M. SCRIBE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 7 novembre 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M. DE SOLIGNI, ancien militaire et ancien négociant. . M. Saint-Aubin.
RAYMOND DE BUSSIÈRES, marin. . . . . M. Rhozevil.
FUMICHON, notaire à Pau. . . . . M. Ferville.
ESTELLE, fille de M. de Soligni. . . . . Mme Léontine-Volnys.
RENAUD, domestique de M. de Soligni. . . . . M. Bordier.

La scène se passe dans le château de M. de Soligni, situé dans le département des Basses-Pyrénées.

Le théâtre représente un salon attenant à une première piéce, dont la croisée ouverte laisse voir les murs extérieurs et les tourelles du château ; porte au fond ; deux portes latérales. A droite du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A gauche, sur le premier plan, un secrétaire ou une caisse faisant partie de la boiserie. Un peu sur le devant du théâtre et du même côté, un canapé.

SCÈNE I.

RAYMOND ; RENAUD, entrant par le fond *.

RAYMOND.

Comment je ne pourrai pas le voir ?...

RENAUD.

Non, monsieur...

RAYMOND.

Dites-lui que c'est un jeune officier de marine qui demande à lui être présenté.

RENAUD.

Impossible, monsieur... mon maître ne reçoit personne.

RAYMOND.

Alors, et quoique j'aie peu de temps à moi, je reviendrai plus tard...

RENAUD.

Plus tard ce sera de même ; ni les étrangers, ni les gens du pays n'entrent au château ; notre maître n'aime pas la compagnie... Il veut toujours être seul ici avec sa fille.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

RAYMOND.

C'est bien singulier !

RENAUD.

C'est tout au plus s'il aime à me rencontrer dans le parc, moi son valet de chambre, moi qui suis de la maison, et qui ne lui dis jamais rien ; et je ne sais même pas comment vous avez pu pénétrer jusqu'ici...

RAYMOND.

Le pont-levis était baissé... je suis entré, et tu es la première personne que je rencontre...

RENAUD.

Si monsieur s'en aperçoit, le vieux concierge sera renvoyé.

RAYMOND.

Qui vient là ?... Est-ce ton maître ?

RENAUD.

Non vraiment !... Encore un étranger... Il y a foule aujourd'hui, et depuis deux ans je n'en ai jamais tant vu à-la-fois.

SCÈNE II.

RAYMOND, FUMICHON, RENAUD.

FUMICHON.

Enfin voilà quelqu'un à qui on peut parler.

(A Raymond.) Enchanté de trouver un jeune homme... un militaire... ça me rassure... car l'extérieur de ce vieux château, au pied des Pyrénées, avec ses fossés, ses créneaux, ses ponts-levis... et pas un être vivant...

RENAUD.

Vous n'avez donc pas vu Michel le concierge?

FUMICHON.

Solitude complète... Et moi qui ne suis pas un brave... je me disais... (On entend un coup de fusil.) Qu'est-ce c'est que ça?... Est-ce qu'il y a ici du danger?

RAYMOND.

Ne craignez rien, monsieur.

RENAUD.

C'est le vieux Michel qui aura aperçu un isard... Il ne peut pas y résister... C'est pour le poursuivre dans la forêt qu'il aura quitté un instant la porte du château...

FUMICHON.

Air : Tenez, moi je suis un bon homme.

Ah ! j'admire fort son audace ;
Mais s'il aime tant le gibier,
Que ne le fait-on garde-chasse
Au lieu de le nommer portier !
Je crains, cumulant les deux places,
Qu'il n'aille, par quelques erreurs,
Tirer le cordon aux bécasses,
Et son fusil aux visiteurs.

(A Raymond.) Voudriez-vous, mon jeune ami, me conduire près du seigneur châtelain?...

RAYMOND.

Vous vous adressez mal, monsieur ; car j'ai moi-même à lui parler de l'affaire la plus importante, et je ne sais comment parvenir jusqu'à lui... il est invisible, il ne reçoit personne...

FUMICHON.

N'est-ce que cela?... Je vous ferai avoir audience, je vous en réponds. (A Renaud.) Annonce-moi ! à lui ou à mademoiselle Estelle sa fille.

RENAUD.

Défense absolue !... Il a refusé de recevoir le général, le préfet lui-même ; or, comme vous n'êtes ni préfet... ni général...

FUMICHON.

Je suis mieux que cela, mon garçon ; et, si tu ne veux pas, à ma recommandation, être chassé dès ce soir... tu vas lui porter sur-le-champ cette carte. A ce nom seul, qu'il attend avec impatience, grilles, verrous, tourelles et poternes vont s'ouvrir comme par enchantement.

RENAUD, effrayé.

Eh ! mon Dieu !... et ce nom si redoutable?...

FUMICHON, lui lisant sa carte.

Fumichon, notaire.

RENAUD.

Quoi ! monsieur...

FUMICHON, d'un air important.

Notaire royal !... Songe à ce que je t'ai dit, et va vite.

RENAUD, avec respect.

Oui, monsieur ; ne vous impatientez pas, car, s'il est au bout du parc, il faudra le temps.

(Il sort par le fond. En sortant il ferme la croisée de la première pièce.)

SCÈNE III.

RAYMOND, FUMICHON.

RAYMOND.

Ah ! monsieur est notaire !

FUMICHON.

A une douzaine de lieues d'ici, dans la ville de Pau... vous la connaissez?

RAYMOND.

Non, monsieur.

FUMICHON.

Tant pis pour vous !... une vue magnifique, la vue des Pyrénées, l'aspect du Gave, et, mieux encore, des coteaux de Jurançon... un vin excellent que je serais charmé de vous offrir, si vous me faisiez l'honneur de vous arrêter chez moi. Et si, d'ici là, comme je vous l'ai dit, je puis vous être utile à quelque chose...

RAYMOND.

Vous êtes trop bon, et un pareil accueil fait à un étranger...

FUMICHON.

Vous ne l'êtes pas. Vous avez là une épaulette... Et vous devez avoir une vingtaine d'années?

RAYMOND.

A-peu-près.

FUMICHON.

N'importe... J'ai un fils de dix-huit ans, officier comme vous... pas dans la marine, dans les dragons... C'est égal.

Air de Lantara.

Quand un militaire, un jeune homme
Paraît à mes yeux attendris,
Sans m'informer comme il se nomme,
Je l'aide autant que je le puis ;
D'avance il est de mes amis !...

RAYMOND.

Eh quoi ! monsieur, sans le connaître?...

FUMICHON.

S'il a besoin d'un appui... me voilà !
Je le soutiens, en me disant : Peut-être
Un autre à mon fils le rendra !

RAYMOND, lui serrant la main.

Ah ! monsieur.

FUMICHON.

Et puis, j'ai toujours eu un faible pour la jeunesse... Demandez à Hector, c'est mon enfant, Hector Fumichon... un gaillard qui fait

de moi tout ce qu'il veut. Ma femme, qui est dévote, l'élevait avec une sévérité, un rigorisme qui me semblaient peu convenables; aussi, et sans la contrarier, parceque je suis bon mari, je gâtais mon fils Hector le plus que je pouvais, afin de rétablir l'équilibre... Ça allait bien, ou plutôt cela allait mal, jusqu'au moment où il a fallu qu'il prît un état; et alors il n'y a plus eu moyen d'y tenir. Ma femme voulait qu'il entrât au séminaire, et moi dans le notariat. Madame Fumichon a résisté, j'ai tenu bon, et, pendant que nous nous disputions pour savoir s'il serait notaire ou curé, l'enfant s'est fait dragon.

RAYMOND.

Sans votre consentement?

FUMICHON.

Il nous l'a demandé après. Il est militaire dans l'ame... il boit, il fume, il se bat... Du reste, un excellent cœur, qui m'aime bien et qu'il est impossible de ne pas aimer. En passant ce matin à Bagnères, où son régiment est en garnison, j'ai voulu l'embrasser; il était aux arrêts, parceque hier, au spectacle, il avait eu une querelle.

RAYMOND.

Eh! pour qui?

FUMICHON.

Pour moi. Il y avait dans la pièce un notaire ridicule, comme ils en mettent dans toutes leurs comédies, et, par piété filiale, Hector n'a pas voulu laisser finir l'ouvrage; de là du bruit, du tapage, un défi, *et cætera.*

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

C'est un bon enfant! c'est un diable!
Par intérêt pour ses parents,
Le sabre au poing, il est capable
D'amener chez moi des clients!...
Et nous n'avons pas l'habitude,
Dans l'état que nous exerçons,
De faire marcher une étude
Avec un piquet de dragons!

Malheureusement je n'ai pas pu le gronder à mon aise... on m'attendait ici, j'avais reçu hier la lettre la plus pressante de mon ami Soligni, que depuis deux ans je n'ai pas vu.

RAYMOND.

C'est votre ami?

FUMICHON.

Ami intime; je l'ai connu si jeune! militaire sous l'empire, officier supérieur à vingt-cinq ans, puis, lors de la Restauration, lancé dans les spéculations commerciales, il m'a toujours confié toutes ses affaires, il n'a jamais rien fait sans me consulter.

RAYMOND.

Quel bonheur! j'ai grand besoin de protection auprès de lui.

FUMICHON.

Eh bien! jeune homme, comme je vous l'ai dit, me voilà... On vient.

RAYMOND, avec effroi.

Ah! mon Dieu!

FUMICHON.

Est-ce que vous avez peur? vous, un marin! (Lui prenant la main et regardant du côté de la porte à gauche de l'acteur.) Rassurez-vous, c'est sa fille... Eh bien! je crois que vous tremblez encore plus fort?

SCÈNE IV.

RAYMOND, FUMICHON, ESTELLE.

ESTELLE, entrant par la porte à gauche de l'acteur.

Serait-il vrai!...du monde en ce château...(A Fumichon.) Vous, monsieur! (S'avançant et apercevant Raymond.) Ah! mon Dieu! monsieur Raymond!

FUMICHON.

Vous vous connaissez donc?

RAYMOND, troublé.

Mais... oui, monsieur.

FUMICHON.

Et moi qui voulais vous présenter!... (Souriant.) Je vais vous prier de me rendre ce service.

ESTELLE.

Comme si vous en aviez besoin, vous, l'ami de mon père et sur-tout le mien!... car vous étiez toujours de mon avis.

FUMICHON.

C'est mon usage; je suis toujours du parti de la jeunesse, et fais cause commune avec elle... Nous n'avons, nous autres vieillards, que ce moyen-là de nous rajeunir... Mais permettez, mon nouvel allié, permettez, vous qui m'interrogiez tout-à-l'heure, me direz-vous, à votre tour, comment vous vous trouvez ici en pays de connaissance?

ESTELLE, montrant Raymond.

Nous sommes de vieux amis.

FUMICHON.

Vraiment!

RAYMOND.

Des amis d'enfance... Pendant les cinq années qu'a duré le dernier voyage de M. de Soligni...

ESTELLE.

Ma mère m'avait amenée à Paris pour mon éducation, car j'avais alors douze ans...

RAYMOND.

Mon père, ancien camarade de régiment de M. de Soligni, m'avait présenté à ces dames; je les voyais presque tous les jours.

ESTELLE.

C'était notre chevalier... à moi sur-tout; il ne me quittait pas.

RAYMOND.

D'abord; mais bientôt, et en cinq années, d'enfant qu'elle était, mademoiselle Estelle...

FUMICHON.

Est devenue une grande personne... ce qui n'était pas fait pour vous éloigner, ni pour vous effrayer.

RAYMOND.

Si, monsieur.

FUMICHON.

Eh ! comment cela ?

RAYMOND.

C'était une riche héritière... et moi je n'avais rien, je n'avais pas de fortune à espérer de mes parents... Alors, et sans confier mes projets à personne, je suis parti à bord d'un vaisseau, en me disant : Je reviendrai amiral... ou je me ferai tuer...

ESTELLE.

O ciel !...

RAYMOND.

Je ne suis pas encore amiral... il s'en faut... car je ne suis que lieutenant... c'est tout ce que j'ai pu gagner à Navarin... et je m'embarque demain pour un voyage de long cours.

ESTELLE.

Est-il possible !...

RAYMOND.

Mais auparavant... et c'est pour cela que je suis venu... j'ai pensé que ces épaulettes me donnaient peut-être le droit de dire à votre père : « Monsieur, accordez-moi deux ans... « trois ans, et pendant ce temps-là je me con- « duirai si bien... que, si je ne suis pas mort... « je pourrai aussi me mettre sur les rangs, et « solliciter la main de votre fille... »

ESTELLE.

Raymond !

RAYMOND.

Oui, mademoiselle... c'est là tout ce que je vous demande, attendez-moi jusque-là.

ESTELLE.

Ah ! toujours.

FUMICHON, souriant.

Air du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Qu'ai-je entendu ?

ESTELLE.

La vérité !
Oui, j'estime son caractère,
Sa franchise, sa loyauté...
Je le dirais devant mon père !
Devant vous aussi je le dis.
Est-ce un mal ?

FUMICHON.

Non vraiment, ma chère !...
De pareils aveux sont permis,
Lorsque c'est par-devant notaire.

Mais s'il en est ainsi, mes chers enfants... je ne vois pas pourquoi mon jeune ami tiendrait toujours à être amiral... il me semble que, pour arriver, c'est prendre le plus long... car, si je connais bien votre ascendant sur le cœur paternel, vous n'avez qu'un mot à dire ?

ESTELLE.

Oui, autrefois ; mais depuis deux ans il y a bien du changement.

FUMICHON.

Comment, qu'est-ce que cela signifie ?

ESTELLE, passant au milieu *, et après un moment de silence.

Mon père, que vous avez vu si gai, si aimable, si heureux, est devenu tout-à-coup sombre et misanthrope.

FUMICHON.

C'est donc pour cela qu'il ne m'écrivait plus, que je n'ai plus reçu de ses nouvelles !

ESTELLE.

Il ne veut voir personne.

RAYMOND.

Et d'où vient ce profond chagrin ? sans doute de la mort de sa femme ?

FUMICHON.

D'abord il y a plus de trois ans qu'il l'a perdue. Elle n'existait plus quand il est revenu de son dernier voyage... et il a supporté cela avec courage, avec philosophie... la philosophie du veuvage !

RAYMOND.

Aurait-il éprouvé quelques revers de fortune ?

FUMICHON.

Impossible ! il est revenu avec des capitaux immenses qu'il a réalisés ! J'en sais quelque chose ! moi, son notaire, qui lui ai acheté dans ce département deux ou trois mille hectares de terres, prairies, forêts, *et cætera*.... ce qui a consolidé sa fortune et bonifié mon étude. Ce n'est donc pas cela ; il y a donc autre chose ! et je ne connais que vous, mon enfant, qui puissiez le forcer à vous confier...

ESTELLE.

Eh ! comment ? Je n'ose lui parler ! j'ai peur...

FUMICHON.

Est-il possible !... il serait changé, même avec vous !

ESTELLE.

Ah ! j'ai cru que j'en mourrais de chagrin !... vous savez quelle était pour moi la tendresse de mon père, vous en avez été témoin !

FUMICHON.

Parbleu ! cela tenait de l'adoration ! (à Raymond.) c'était sa joie, son bonheur, son rêve de tous les instants ! il se serait jeté dans le Gave pour y ramasser son bouquet ; enfin moi qu'on accuse d'avoir gâté mon fils Hector... j'étais un tyran auprès de lui... un tyran domestique.

ESTELLE.

Eh bien ! vous n'avez rien vu encore ; et depuis la mort de ma mère, vous ne pouvez vous faire une idée d'une tendresse, d'un dévouement pareils ! Il ne me quittait plus d'un

* Raymond, Estelle, Fumichon

seul instant... j'étais tout pour lui, j'étais sa seule pensée... et je ne vous dirai pas de quels soins il m'entourait... Paris n'avait pas pour moi d'étoffes assez riches, de bijoux assez précieux... Je me serais crue la fille d'un *nabab*... car vingt domestiques étaient à mes ordres... et il aurait renvoyé à l'instant celui qui n'aurait pas prévenu mes volontés ou deviné mes desirs... Dès qu'il me voyait sourire... il était transporté de joie... il m'embrassait.. il me remerciait d'être heureuse!... la moindre souffrance... la plus légère migraine... le désolait... le désespérait!... et souvent le matin, en ouvrant les yeux, je le voyais debout près de moi, qui me regardait dormir en attendant mon réveil! Aussi, vous le devinez sans peine, j'étais la plus heureuse des filles, et jamais on n'aima son père comme j'aime le mien... Quand il me parlait de mariage, de brillant établissement... je lui disais : Pas encore!... car malgré moi je pensais à vous, Raymond... Il me semblait, quoique vous ne m'eussiez rien dit, que vous m'aimiez... que vous viendriez me demander en mariage, et j'attendais...

RAYMOND.

Oh! que je suis heureux!

ESTELLE.

Quant à mon père... il ne disait jamais que ces mots : « Tu es la maîtresse... quand tu « voudras! ma fille... et qui tu voudras... »

FUMICHON.

A la bonne heure... c'est lui... je le reconnais! voilà un véritable père!

ESTELLE.

Mais il y a deux ans à-peu-près... nous étions alors à Paris... il avait voulu y passer l'hiver à cause de moi, pour les spectacles, les bals, tous ces plaisirs qu'il aimait à me prodiguer... et un jour qu'il avait un travail pressé, et qu'il ne pouvait m'accompagner, il m'avait confiée à ma tante, et avait exigé avec instance que je me rendisse à une brillante soirée qui avait lieu ce jour-là... Il le voulait, j'obéis; mais je n'y restai pas long-temps... Je revins de bonne heure à l'hôtel, et, avant de rentrer dans ma chambre... je me glissai vers l'appartement de mon père... Il ne dormait pas... il y avait de la lumière chez lui... et, puisqu'il aimait tant à me voir belle, je voulais lui montrer ma toilette de bal et l'embrasser... J'ouvris doucement la porte, et je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à moi... Il était seul auprès du feu... mais pâle et glacé... l'œil fixe... les traits renversés et décomposés... Je jetai un cri, je courus à lui... je le serrai dans mes bras... Le croiriez-vous, mon Dieu!... le croiriez-vous!... il me repoussa avec force... moi, son enfant... J'eus beau l'interroger... « Je n'ai rien, me dit-il, je n'ai rien... » Et il me regardait d'un air sombre et farouche... il semblait examiner mes traits... comme s'il ne les connaissait pas, comme si pour la première fois ils frappaient sa vue... et je croyais lire dans ses yeux du dédain, de la fureur... de la haine... oui, de la haine! Mon père me haïssait... me repoussait de son sein... eh! qu'avais-je fait, mon Dieu?... de quel crime étais-je coupable?... Je le demandai à lui... je le demandai au ciel... je m'interrogeais moi-même... je ne trouvais dans mon cœur qu'amour et respect pour lui... Et cependant, dès le lendemain de grand matin, il avait quitté Paris, me laissant avec ma tante; et pendant deux mois je ne reçus pas de ses nouvelles.

FUMICHON.

Deux mois!

ESTELLE.

Lui qui auparavant ne pouvait vivre un jour loin de moi!... J'appris seulement par ma tante qu'il était à deux cents lieues de Paris, dans ce château au pied des Pyrénées... Il y était malade!... et il ne m'appelait pas!... Je ne demandai ni permission ni conseil à personne... j'eus tort sans doute; mais je n'écoutai que ma tendresse et mon désespoir... Je partis avec une femme de chambre au milieu de l'hiver... et j'arrivai ici, où mon père me demanda brusquement : « Qui vous amène? » Il ne me tutoyait plus!... Que venez-vous faire?... » Vous soigner, lui dis-je; et, quel que soit mon crime, en obtenir le pardon par mon dévouement et mon repentir... « Il fallait commencer « par l'obéissance, me répondit-il, et ne pas « venir ici sans mes ordres!... »

RAYMOND.

J'espère cependant qu'il ne vous obligea pas à repartir?

ESTELLE.

Hélas! il le voulait! mais, grace au ciel, je tombai si malade moi-même, qu'il fallut bien rester... Tous les soins me furent prodigués; deux fois par jour il envoyait savoir de mes nouvelles... mais jamais il n'est venu me voir...

FUMICHON.

Est-il possible!...

ESTELLE.

Depuis ce temps il ne me dit rien! il ne m'ordonne rien; je puis aller et venir en ce vaste château... où je suis près de lui, seule, abandonnée, et comme une étrangère... Nous ne nous voyons qu'aux heures des repas, qui sont silencieux et solitaires, car il ne reçoit personne... ne va voir personne, ne sort jamais de ces lieux... Du reste, il évite de m'adresser la parole, et même de me rencontrer... et quand je veux l'interroger, quand seulement je lève vers lui mes yeux suppliants... ma vue lui cause une impression pénible et douloureuse... Il s'éloigne sans me répondre... ou en me jetant des regards de reproche et de colère... Et moi, je me dis en pleurant : C'est ma faute... car mon père ne peut être injuste...

c'est ma faute... mais quelle est-elle?... comment l'expier?... Je redouble alors de soins et de tendresse... lui de froideur, d'indifférence... et je passe ma vie à pleurer, à prier pour lui, à le craindre... et à l'aimer... Ah! plaignez-moi, car je suis bien malheureuse.

(Elle remonte un peu la scène.)

FUMICHON, passant au milieu *.

Je ne puis revenir encore de ce que je viens d'entendre... c'est un rêve... un mauvais rêve... un cauchemar!... Il est impossible qu'il ne revienne pas à la raison... Cela me regarde, et je m'en charge.

ESTELLE.

Est-il possible?...

FUMICHON.

En attendant... je comprends bien que ce n'est pas le moment de lui parler de mariage.

RAYMOND.

Et cependant il faut que d'ici à quelques jours je sois à Bayonne... Le brick que je commande doit mettre à la voile... et une fois parti...

(Estelle remonte vers le fond.)

FUMICHON.

Je comprends bien!... mais c'est que nous autres notaires, nous avons certainement de l'esprit... mais avec le temps!... il nous faut le temps... et les délais fixés par la loi... Aussi, pour enlever les affaires à l'abordage... je compte sur vous.

RAYMOND.

Moi!...

FUMICHON.

Vous m'aiderez; et, pour commencer, je vais vous présenter à monsieur de Soligni.

RAYMOND.

Vous ne pourriez pas commencer sans moi?... je l'aimerais mieux.

FUMICHON.

N'avez-vous pas peur?

RAYMOND.

Non... sans doute.

ESTELLE, au fond et regardant au dehors.

Voici mon père.

RAYMOND.

Je vous laisse, et reviendrai quand il le faudra... vous me le direz...

(Il s'enfuit et sort par la porte à droite de l'acteur.)

FUMICHON, criant après lui.

Mais permettez donc!... monsieur l'amiral!... Il gagne au large... toutes voiles dehors! Voilà un marin qui est joliment brave!

SCÈNE V.

FUMICHON, SOLIGNI, ESTELLE; RENAUD, au fond.

SOLIGNI, se jetant dans les bras de Fumichon.

Je te revois!

* Raymond, Fumichon, Estelle.

FUMICHON *.

Oui, mon ami, mon cher Soligni.

SOLIGNI.

Ah!... que mon cœur en avait besoin... (Essuyant une larme.) Cela fait tant de bien d'embrasser un ami! (S'avançant et apercevant Estelle.) Que faites-vous là, Estelle? laissez-nous...

ESTELLE.

Oui, mon père... je m'en vais...

SOLIGNI.

Tu restes ici, n'est-il pas vrai... toute la semaine?

FUMICHON.

Je ne peux pas... j'ai besoin de revoir mon étude, et puis mon fils, dont le régiment est à Bagnères... Mais je te donnerai au moins aujourd'hui et demain.

(Il s'assied sur le canapé. — Estelle, au fond, parle à Renaud et a l'air de lui donner des ordres.)

SOLIGNI.

Ah! c'est ce que nous verrons. (A Renaud.) Occupez-vous de son appartement.

RENAUD, qui est près de la porte à droite.

Mademoiselle a dit que l'on préparât celui du premier... celui de sa mère...

SOLIGNI.

De sa mère!...

RENAUD.

Le plus beau de la maison!...

SOLIGNI, à Renaud.

Eh! de quel droit mademoiselle donne-t-elle ici des ordres?... Ce n'est pas à elle d'y commander, je pense... c'est à moi!...

ESTELLE.

Pardon, mon père, j'ai eu tort....

FUMICHON, assis.

Le tort n'est pas grand!

SOLIGNI.

C'est bien... cela suffit... Vous placerez monsieur... près de mon cabinet... près de moi; nous pourrons causer plus à l'aise... mais dorénavant n'oubliez pas que moi seul suis maître en ce château, et que rien ne doit se faire avant qu'on m'ait consulté... Allez.

(Renaud sort par la porte à droite.)

ESTELLE.

Vous avez raison, monsieur... c'est moi qui sans y réfléchir et croyant bien faire...

SOLIGNI, froidement.

Je ne vous fais pas de reproche... je ne vous dis rien! Ce n'est pas à vous... c'est à ce domestique que je m'adressais...

ESTELLE.

N'importe, mon père, croyez que désormais ma soumission...

SOLIGNI, sèchement.

Je n'en vois pas la preuve... car il me semble vous avoir priée de nous laisser.

(Fumichon se lève.)

* Renaud, au fond; Fumichon, Soligni, Estelle.

ESTELLE, passant auprès de Fumichon, lui dit bas et avec douleur :

Vous l'entendez?

(Elle passe à sa droite et reste un peu en arrière pendant le morceau de chant.)

ESTELLE, bas à Fumichon.

AIR : Séduisante image (de GUSTAVE).

Vainement j'espère
Désarmer son cœur;
Rien ne peut d'un père
Calmer la rigueur!

FUMICHON, la retenant.

Mais, hélas! ma chère,
Que pouvez-vous faire?

ESTELLE.

Lui donner mes jours!
Souffrir et me taire,
Et l'aimer toujours.

ENSEMBLE.

SOLIGNI.

Contrainte sévère,
Funeste rigueur,
Cachons ma colère
Au fond de mon cœur.

ESTELLE.

Vainement j'espère
Attendrir son cœur;
Rien ne peut d'un père
Calmer la rigueur.

FUMICHON, regardant Soligni.

Je saurai, j'espère,
Lire dans son cœur,
Je saurai d'un père
Calmer la rigueur.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VI.

FUMICHON, SOLIGNI.

FUMICHON.

Eh! mais, tu me sembles bien sévère avec cette chère enfant?

SOLIGNI.

Moi! en quoi donc?

FUMICHON.

Le ton dont tu lui as parlé...

SOLIGNI.

N'est-ce que cela?... Tu dois m'en savoir gré, et m'en complimenter!... J'ai mis à profit tes remontrances... Tu me reprochais autrefois d'être trop indulgent, trop facile... C'est un tort, disais-tu...

FUMICHON.

Quand les enfants en abusent! mais ta fille est si bonne, si aimable!...

SOLIGNI, froidement.

Oui, elle n'est pas mal...

FUMICHON, avec enthousiasme.

Pas mal!... elle est charmante! et si dans son genre mon fils Hector était comme elle!...

SOLIGNI.

Hector, mon filleul!... un joli cavalier que j'aime de tout mon cœur!... et pour la moitié de ma fortune je voudrais qu'il fût à moi!... Ah! que tu es heureux, toi... d'avoir un enfant... (se reprenant.) je veux dire un garçon!

FUMICHON.

Parbleu! le bonheur n'est pas si grand... car il me fait damner... il me mange un argent fou. Tous les produits de mon étude y passent. Monsieur ton filleul donne à dîner à tout son régiment... monsieur donne à danser à toutes les jolies femmes de Bagnères.

SOLIGNI.

Lui, Hector?

FUMICHON.

Parbleu!... il ne manque pas d'Andromaques.

SOLIGNI.

A son âge!

FUMICHON.

C'est bien là ce qui m'effraie... il n'a pas vingt ans, et est déja aussi mauvais sujet que s'il en avait quarante...

Mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

C'est la devise de la jeune France!... c'est la sienne... Voilà, mon cher ami, ce que l'on gagne à avoir un garçon... tandis que toi, qui as une fille... une fille si sage... si raisonnable...

SOLIGNI, avec impatience.

Certainement.

FUMICHON.

Une fille qui a, je crois, en partage, toutes les qualités.

SOLIGNI, de même.

Eh! mon Dieu... je n'en doute pas... Mais je t'avais prié de venir me voir...

FUMICHON.

Pour me parler d'elle?...

SOLIGNI.

Non vraiment... mais pour te demander un conseil, ou plutôt un grand service... J'ai pensé que je ne pouvais m'adresser qu'à toi...

FUMICHON.

Tu as bien fait... et je t'en remercie!...

SOLIGNI, après un instant de silence.

C'est un ami à moi... un ami intime qui est venu me consulter, moi, ancien militaire, ancien négociant, qui n'entends rien aux affaires de jurisprudence, et sans trahir un secret d'où dépend sa vie... je me suis promis de t'en parler.

FUMICHON.

Je t'écoute!

SOLIGNI, lui montrant le canapé.

Asseyons-nous.

(Ils s'asseyent sur le canapé à droite du théâtre, Fumichon à la gauche de Soligni.)

FUMICHON.

De quoi s'agit-il?...

SOLIGNI, après un instant de silence.

Quand un homme marié est riche et n'a qu'un enfant, et qu'il a des motifs graves pour l'exclure totalement de sa succession, quels moyens pourrait-il employer?

FUMICHON.

Aucun... à moins d'aliéner et de dénaturer ses biens, et de les donner enfin de la main à la main.

SOLIGNI.

Mais s'il ne voulait pas s'en dessaisir de son vivant?

FUMICHON.

Cela deviendrait plus difficile... Il faudrait alors souscrire à un tiers une obligation qu'il acceptât, et par laquelle on reconnaîtrait avoir reçu de lui telles ou telles sommes remboursables à la mort du signataire.

SOLIGNI.

Je comprends.

FUMICHON.

Un acte fait double, sous seing privé, deux signatures au bas, et tout est en règle.

SOLIGNI.

A merveille.

AIR de l'Écu de six francs.

Mais avant tout il est utile
Que quelqu'un accepte l'écrit.

FUMICHON.

Ah! ce n'est pas le difficile,
Quand d'une fortune il s'agit... (*bis.*)
Sois sûr que sans se faire attendre,
Il va soudain se présenter
Maint amateur pour l'accepter,
Et souvent même pour la prendre.

SOLIGNI, d'un air distrait.

Je le crois aussi... (Avec un peu d'hésitation.) Mais ne pourrais-tu pas me faire le modèle de cet acte, de cette donation?

FUMICHON.

Si tu connais intimement la personne... si tu me réponds qu'elle a de justes raisons pour agir ainsi?

SOLIGNI.

Je te le jure sur l'honneur.

FUMICHON.

C'est différent... ce n'est plus moi... c'est toi qui es responsable. (Ils se lèvent; Fumichon se mettant à la table et écrivant.) Ce ne sera pas long. (Montrant ce qu'il écrit à Soligni qui le suit des yeux.) Tiens, vois-tu... pas autre chose. (Écrivant toujours.) Mettre là les noms... que je laisse en blanc... désigner la somme... qu'on est censé emprunter; et pour que ce soit mieux... lui donner une destination et en indiquer l'emploi... Mais pour cela, il faudrait connaître les affaires et la position de celui qui veut souscrire cette obligation.

SOLIGNI, à demi-voix.

Eh bien! s'il faut te le dire... celui-là... c'est moi!...

FUMICHON, se levant*, à haute voix.

Qu'ai-je entendu?... Toi déshériter ta fille... la priver de tes biens... vouloir les transmettre à un autre!...

SOLIGNI.

Silence!... Si je me suis adressé à toi, à mon seul ami, c'est pour être sûr du secret, et j'y compte... tu me l'as promis!

FUMICHON.

Je ne t'ai pas promis de t'aider dans une injustice, et c'en serait une.

SOLIGNI.

Qu'en sais-tu?... Sais-tu ce qui se passe là?... sais-tu ce que j'ai souffert... ce que je souffre encore?... Je suis le plus malheureux des hommes; abandonné de tous, trahi, outragé; j'ai la rage dans le cœur... Et il me faut en silence dévorer un affront dont je ne peux même pas tirer vengeance...

FUMICHON.

Que dis-tu?

SOLIGNI.

Ah! tu sauras tout maintenant... aussi bien c'est trop souffrir, c'est trop se contraindre... et c'est déja alléger ses maux que de les confier à un ami!... je ne te parlerai pas des premières années de ma vie... elles furent trop heureuses; et je regrette encore le temps, où, simple officier sortant de Saint-Cyr... je dus à ton amitié mes premiers frais d'équipement et de campagne... tu étais le plus âgé, le plus riche de nous deux, car je n'avais rien, et je ne t'offrais pour caution que moi... ma personne, qu'un boulet de canon pouvait enlever!... il n'en fut pas ainsi... on allait vite alors; et quand je revins général de brigade... aide-de-camp de l'Empereur... on crut ma fortune faite... un armateur de Bordeaux m'offrit sa fille, je l'acceptai... elle était jolie... je l'aimais... je croyais en être aimé... je me conduisis du moins en bon mari, et ne songeais qu'à la rendre heureuse!... la Restauration m'avait enlevé mon avenir, mes espérances et ma fortune... je cherchai à m'en faire une autre dans le commerce: j'équipai un bâtiment marchand... je fis plusieurs voyages qui presque tous réussirent; et pendant mes longues absences, je n'avais d'autres consolations que le souvenir de ma femme, et sur-tout de ma fille!... c'était un bonheur qui jusque-là m'avait été inconnu... un sentiment qui absorbait tous les autres, une passion, un amour qui m'aurait tenu lieu de tout... car ma vie à moi... c'était mon enfant, et depuis la mort de sa mère... tu en as été le témoin, je ne pouvais passer un instant sans l'avoir là près de moi... J'étais fier de ses suc-

* Soligni, Fumichon.

cès, de ses talents, de sa beauté; et, quand tout le monde l'admirait, avec quel orgueil, quel bonheur je leur disais... Elle est à moi c'est mon sang, c'est ma fille!... Ah! j'étais trop heureux, et toutes mes illusions, tous mes rêves allaient se dissiper.

FUMICHON.

Comment cela?

SOLIGNI.

Un soir j'étais resté seul chez moi, à Paris, dans l'hôtel où, pendant mes voyages, habitait autrefois ma famille... et en cherchant dans une armoire secrète des papiers qui m'étaient nécessaires, et que je voulais t'envoyer, un ressort que je ne connaissais pas me fit découvrir une cachette dans l'épaisseur de la boiserie. J'y trouvai un portrait... et un billet... Ce portrait, je le reconnus très bien; et quant au billet, je ne l'oublierai jamais... voici ce qu'il disait : « Tu m'as écrit : « Viens, je t'attends; » « et ces mots qui hier encore auraient fait mon « bonheur me réduisent au désespoir... Je ne « puis me trouver au rendez-vous que tu me « donnes : je ne puis plus te voir. Adieu, Hen- « riette; ton mari vient de me sauver la for- « tune et l'honneur, à moi qui le trahissais de- « puis si long-temps! »

FUMICHON.

O ciel!...

SOLIGNI, froidement.

C'était un de mes anciens compagnons d'armes, que dès le commencement de mon mariage j'avais accueilli chez moi... M. de Bussières...

FUMICHON.

Celui qui est mort pendant ton dernier voyage?...

SOLIGNI.

Oui; pour mon malheur, il est mort... ils sont tous morts, ceux qui m'ont trahi! Et pendant cette fatale découverte, calme et impassible, j'avais abandonné en moi-même, à la vengeance du ciel, l'épouse coupable qui n'était plus, l'ami perfide que j'avais sauvé du déshonneur, et qui avait tramé le mien... j'éprouvais pour eux trop de mépris, pour avoir de la colère... Mais, quand je relus ce billet et ces derniers mots : *« moi qui le trahissais depuis si « long-temps!... »* je sentis un froid mortel se glisser dans mes veines en pensant à Estelle... à celle que je nommais ma fille...

FUMICHON.

Ah! quelle horrible idée!

SOLIGNI.

Eh! comment ne pas l'avoir?... comment ne pas sentir un tel soupçon parcourir, en frémissant, tout votre être, et remonter jusqu'au cœur, pour y dessécher tout ce qu'on avait de sentiments tendres... pour empoisonner votre joie, pour changer votre bonheur en défiance, et votre amour en haine?... Mille souvenirs dont je te fais grace, mille circonstances autrefois indifférentes venaient maintenant s'offrir à mon esprit, et faisaient jaillir à mes yeux la lumière que j'aurais voulu fuir... Que n'ai-je pas fait pour m'y soustraire, et pour m'abuser moi-même! je le desirais, j'aurais payé de mon sang un mensonge qui m'aurait rendu le repos; mais ils ne m'ont même pas laissé les tourments et le bonheur d'un doute.

FUMICHON.

Que veux-tu dire?

SOLIGNI.

Tu sais que, lors de mon dernier voyage, recueilli par un vaisseau anglais qui faisait voile pour Canton, on a été plus d'un an sans recevoir d'autre nouvelle que celle de mon naufrage! On dut me croire mort, et ce bruit était devenu une certitude, lorsque ma femme succomba elle-même à une longue et cruelle maladie... mais en expirant, sais-tu ce qu'elle a fait?... sais-tu à qui elle a confié, par son testament, la tutèle, l'éducation, l'existence de sa fille? Ce n'est pas à sa propre sœur, qui était près d'elle... ce n'est pas à des parents à moi, qui étaient ses tuteurs naturels!... non, c'est à son complice, à son amant, au père de son enfant... à M. de Bussières!

FUMICHON.

Est-il possible!

SOLIGNI.

Et ce qu'il y a de plus évident encore, c'est qu'à cette époque M. de Bussières n'était pas en France; marié lui-même et sans fortune, il était passé à l'étranger; il avait pris du service en Russie, dans l'armée polonaise, où depuis il a trouvé, en combattant, une mort que je lui envie, et qu'il ne méritait pas!... Mais pourquoi cette femme qu'il avait abandonnée à jamais, cette femme à qui il avait écrit une lettre d'éternel adieu, aurait-elle été, au moment de sa mort, lui confier, à lui... absent, le soin d'une orpheline... si cette orpheline lui eût été étrangère? Et ce titre de tuteur qu'elle lui donnait, ne prouve-t-il pas qu'à ses propres yeux à elle, il avait d'autres titres?... (Vivement.) Mais réponds, réponds-moi donc! trouve donc quelques raisonnements, quelques objections qui détruisent, qui atténuent les preuves qui l'accablent!

FUMICHON, avec embarras.

Eh!... eh!... ce ne serait pas encore impossible!

SOLIGNI.

Non, tu le sais bien!... tu sens toi-même que j'ai raison, que cette enfant ne m'est rien, qu'elle est ici une étrangère, ou plutôt un affront continuel, une preuve vivante de mon déshonneur!... Et quand je pense que pendant si long-temps je l'ai chérie, je l'ai adorée, que j'ai prié pour elle, que j'ai pressé sur mon cœur et couvert de mes baisers... qui? la fille de mon

ennemi... Et comme si ce n'était pas assez, pendant ma vie, des tourments que j'éprouve, il faudrait encore qu'après ma mort, mon bien, ma fortune, ce fruit de mes travaux et de mes peines, allassent enrichir mademoiselle de Bussières!... Ah! mon cœur se révolte à cette seule idée! Je devais à mon enfant, à ma fille, tout ce que je possédais, mon or comme mon sang; je n'avais pas de mérite à les lui donner; je les lui devais!... mais je ne dois rien à mademoiselle de Bussières, et il y aurait honte à moi... ce serait mépris de toutes lois et de toute morale, de doter ainsi le parjure et de récompenser l'adultère... Non... Cet acte que je t'ai demandé est un acte de justice, elle n'aura rien... ma fortune appàrtient à mes amis... (avec intention.) ceux qui ne me trahissent pas!... C'est à toi que je la destine... tu l'auras.

FUMICHON.

Moi?

SOLIGNI.

Tu l'auras tout entière, toi et les tiens... Je ne voulais pas te le dire; mais c'est mon intention.

FUMICHON.

Sur laquelle j'espère bien te faire revenir... Mais dans ce moment il ne s'agit pas de cela... il ne s'agit pas de moi... mais de ton bonheur, de ton repos, et pour toi il n'y en aurait pas de possible si tu avais des reproches à te faire...

SOLIGNI.

Des reproches!...

FUMICHON.

Oui... tu es un galant homme, un homme juste, et, quels que soient les motifs de ta colère, tu dois sentir que ta fille... je veux dire qu'Estelle... ne doit pas être punie d'un crime qui n'est pas le sien!... Ce n'est pas sa faute à cette pauvre enfant! Si elle t'aime, si elle te respecte, si elle te regarde comme ce qu'elle a de plus cher, tu ne dois pas lui en vouloir.

SOLIGNI.

Je ne lui en veux pas; et, s'il faut te l'avouer, j'avais tellement l'habitude de l'aimer, que souvent j'oublie ma haine; je n'y pense plus, je suis prêt à m'élancer vers elle, à l'embrasser, à lui dire: Ma fille! Et puis je m'arrête! et la rougeur sur le front, honteux de moi-même, indigné de l'aimer encore, je m'en venge en l'accablant de mon indifférence, et souvent de ma colère! Parfois même, que te dirai-je? je suis furieux de la voir si jolie, d'être forcé d'admirer en elle tant de beauté, tant de vertus, tant de trésors enfin, qui ne m'appartiennent plus. Elle me croit bien méchant, et je suis bien malheureux... sa vue me fait tant de mal!

(Il se jette dans les bras de Fumichon, puis il s'éloigne en remontant le théâtre, et en redescendant il se trouve à gauche de Fumichon.)

FUMICHON*.

Oui, je le comprends maintenant... Alors il faut qu'elle s'éloigne, mais sans que personne puisse s'étonner de votre séparation.

SOLIGNI.

Eh! comment cela?

FUMICHON.

En la mariant.

SOLIGNI.

Moi!... me mêler de son mariage!

FUMICHON.

Tu ne t'en mêleras pas; c'est moi que cela regarde...

SOLIGNI.

A la bonne heure; trouve-lui un mari... qui tu voudras!... ton fils Hector.

FUMICHON.

Hector! pauvre fille!!! tu lui en veux toujours!... Ce n'est pas bien; je suis trop honnête homme pour y consentir!... en huit jours sa dot serait mangée.

SOLIGNI, d'un air mécontent.

Sa dot!!!

FUMICHON.

Celle que tu lui donneras... car tu lui en donneras une... tu ne peux pas faire autrement... tu le sens toi-même... ne fût-ce que pour le monde.

SOLIGNI.

Eh bien! soit... Si une cinquantaine de mille francs...

FUMICHON.

Impossible!... je ne trouverai jamais un mari à ce taux-là... dans ce moment sur-tout, où ils sont hors de prix...

SOLIGNI.

Eh bien!... eh bien!... cent mille francs!.. j'espère que c'est bien assez?...

FUMICHON.

Pour tout autre... oui... mais pour toi... pour ta fortune... ça ne suffit pas...

AIR du vaudeville des Frères de lait.

Et s'il fallait insister davantage,
Par un seul mot je te déciderais;
C'est qu'il est noble, alors qu'on nous outrage,
De nous venger par de nouveaux bienfaits!
Tu le feras!

SOLIGNI.

Qui, moi!

FUMICHON.

Je te connais...
Tu donneras ce généreux exemple.

SOLIGNI.

Qui me saura jamais gré d'un tel bien?

FUMICHON.

Personne au monde! hors Dieu qui te contemple,
Et ton ami qui te dira: C'est bien!

Silence!... c'est elle!...

* Fumichon, Soligni.

SCÈNE VII.

ESTELLE, FUMICHON, SOLIGNI.

SOLIGNI, à Estelle, qui entre par la porte à droite.

Que voulez-vous?... pourquoi entrer ici sans mon ordre... et venir ainsi nous interrompre?...

ESTELLE.

Ah! ne m'en veuillez pas... c'est bien malgré moi! c'est quelqu'un qui voudrait parler à monsieur Fumichon, et qui m'a suppliée de venir le lui dire.

SOLIGNI, plus doucement.

C'est différent!... Nous étions occupés d'une affaire importante... et dans mon impatience... Pardonnez-moi, Estelle, de vous avoir parlé aussi brusquement.

ESTELLE.

N'en avez-vous pas le droit, mon père? quand vous êtes mécontent, je n'en accuse que moi, qui sans doute en suis cause!...

FUMICHON, regardant Estelle.

(s'approchant de Soligni.)

Pauvre enfant!... tant de douceur et de résignation!

SOLIGNI, avec émotion.

Tu as raison... je suis injuste.

FUMICHON, le faisant passer à sa droite entre lui et Estelle.

Regarde-la donc... (Soligni lève les yeux sur elle avec émotion.) Eh bien! qu'en dis-tu*?

SOLIGNI, à voix basse avec colère, à Fumichon, en le ramenant sur le devant du théâtre.

Je dis... que c'est inconcevable comme elle ressemble à ce Bussières!...

FUMICHON, avec dépit.

Toujours ces maudites idées!... (Vivement, à Estelle.) De quoi s'agit-il, mon enfant, et que me veut-on?

ESTELLE, timidement.

C'est la personne de ce matin... ce jeune marin...

SOLIGNI, brusquement.

Un jeune homme... un marin?... qu'est-ce que c'est que ça?

FUMICHON.

Un ami à moi!... un ami intime.

SOLIGNI.

C'est autre chose...

ESTELLE.

Il voudrait absolument vous parler...

FUMICHON.

Eh bien! qu'il vienne.

SOLIGNI.

Non pas... je ne reçois ici personne...

FUMICHON, prenant son chapeau et sa canne, qui sont sur la table, et prêt à sortir.

Alors, puisque je ne peux recevoir mes amis chez toi...

* Estelle, Soligni, Fumichon.

SOLIGNI, le retenant.

Où vas-tu?

FUMICHON*.

Le recevoir chez moi! je pars avec lui...

SOLIGNI.

Quelle idée!... Qu'il entre au château... et qu'il attende!... tu lui parleras tantôt.

ESTELLE, à demi-voix, à Fumichon.

C'est qu'il dit que c'est très pressé... puisqu'il a reçu l'ordre de partir ce soir même pour Bayonne, où il doit s'embarquer...

FUMICHON.

Je conçois alors que les moments sont précieux... Eh bien! priez-le de dîner avec nous.

SOLIGNI.

Comment!...

FUMICHON.

C'est moi qui l'invite... pour que nous puissions parler affaires...

ESTELLE, timidement, à Soligni.

Faut-il, mon père?

SOLIGNI.

Puisque monsieur Fumichon le desire!...

FUMICHON.

Non seulement moi, mais monsieur de Soligni, qui sera enchanté de le voir... Je vais te le présenter.

(Il va auprès de Soligni.)

SOLIGNI, avec colère.

A moi! y penses-tu?

ESTELLE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

FUMICHON, lui faisant signe de la main.

Ne vous effrayez pas et attendez!

(Estelle se retire au coin du théâtre à droite.)

SOLIGNI, à demi-voix.

A qui diable en as-tu avec tes présentations?

FUMICHON, de même.

Nous cherchions un mari... c'en est un! un jeune officier de marine fort gentil, fort aimable, qui aime ta... (se reprenant) qui aime mademoiselle Estelle... et, puisque tu m'as chargé de la marier, je ne pourrai jamais trouver mieux...

SOLIGNI.

A la bonne heure... tu es le maître... pourvu que je ne paraisse en rien dans tout cela...

FUMICHON, regardant Estelle.

En rien?... c'est difficile... mais il s'agit d'y paraître une fois, pas davantage... Il va venir... il te fera poliment sa demande en mariage; et toi, tu lui répondras en quatre mots: « Je con« sens; je vous donne Estelle et deux cent mille « francs... »

SOLIGNI.

Je n'ai pas dit cela...

FUMICHON.

Tu le diras... (A Estelle.) Attendez toujours. (A Soligni.) Tu le diras, pour en finir, et pour qu'il n'en soit plus question... Voilà ce que

* Estelle, Fumichon, Soligni

j'exige de toi... ce n'est pas bien difficile... et en revanche je me charge de tout le reste!

SOLIGNI, froidement et à demi-voix.

Soit : à condition que tu accepteras la donation dont je te parlais tout-à-l'heure?

FUMICHON.

Non.

SOLIGNI.

Eh! pourquoi?

FUMICHON.

Parceque, grace au ciel, je suis un notaire honnête homme, qui n'ai jamais dépouillé la veuve ni l'orphelin.

SOLIGNI, élevant la voix.

Ce sera pourtant ainsi.

FUMICHON, de même.

C'est ce qui te trompe.

SOLIGNI.

Je le veux.

FUMICHON.

Je ne le veux pas.

ESTELLE, effrayée.

Voilà qu'ils se disputent!

FUMICHON, allant à Estelle.

N'ayez pas peur! cela s'arrange! allez le chercher... qu'il vienne!

ESTELLE.

Oui, monsieur... il est là, dans l'autre appartement.

FUMICHON.

Eh bien! qu'il paraisse!

(Elle sort un instant par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

FUMICHON, SOLIGNI.

SOLIGNI.

Tu acceptes donc?

FUMICHON.

J'aimerais mieux mourir.

SOLIGNI.

Et moi, j'aimerais mieux anéantir ma fortune, la détruire, la jeter au feu... (jetant un coup d'œil sur la table; vivement.) ou plutôt, je n'ai plus besoin de toi... (Montrant la table.) J'ai là ce modèle d'obligation.

(Il va s'asseoir à la table.)

FUMICHON, le regardant.

Que veux-tu faire?

SOLIGNI.

Cela ne te regarde pas.

SCÈNE IX.

RAYMOND; ESTELLE, entrant par la porte à droite; FUMICHON, au milieu; SOLIGNI, à la table et écrivant.

ESTELLE, entrant sur la pointe des pieds, et à demi-voix à Fumichon.

Le voilà!

FUMICHON.

C'est bien; qu'il avance.

RAYMOND*.

Ah! monsieur...

FUMICHON, lui montrant Soligni qui écrit.

Silence... tout est arrangé, mes enfants... votre mariage est convenu...

ESTELLE.

Est-il possible?

RAYMOND.

Il y consent?

FUMICHON.

J'ai sa parole.

ESTELLE.

Ah! que ne puis-je me jeter dans ses bras!

FUMICHON.

C'est inutile dans ce moment... (à part.) et ça gâterait tout... (A Raymond.) Ce qu'il faut d'abord... c'est lui faire votre demande. (Lui montrant Soligni.) Il est là... allez-y.

RAYMOND.

Je le voudrais, mais je n'ose pas.

FUMICHON.

Allez donc... quelle timidité! Si mon fils Hector était là...

(Il le prend par la main et le fait passer du côté de Soligni**.)

AIR : Berce, berce, bonne grand'mère.

Avancez, allons, du courage!
N'allez pas trembler devant lui;
Et soyez, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

RAYMOND, à demi-voix.

Quoi! vous voulez?...

FUMICHON, de même.

Présentez à son père...

ESTELLE, de même.

Votre demande...

FUMICHON, de même.

Il va tout accorder.

(A Estelle.)

Pour nous, partons... Vous ne pouvez, ma chère,
Entendre ici ce qu'il va demander.

ENSEMBLE.

FUMICHON.

Avancez, allons, du courage!
N'allez pas trembler devant lui;
Et soyez, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

RAYMOND.

Avançons, allons, du courage!
N'allons pas trembler devant lui;
Et soyons, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

ESTELLE.

Fais, mon Dieu! que ce mariage,
Par mon père ici soit béni;

* Estelle, Raymond, Fumichon, Soligni.
** Estelle, Fumichon, Raymond; Soligni, à la table.

Et que cet hymen qui m'engage
Puisse me rapprocher de lui !

SOLIGNI, à la table, à part.

Cet écrit à jamais m'engage,
Ma fortune sera pour lui;
Et par-là, du moins, mon outrage
Ne restera pas impuni.

(Fumichon et Estelle sortent par la porte à droite.)

SCÈNE X.

RAYMOND; SOLIGNI, à la table.

RAYMOND, s'avançant timidement.

Monsieur...

SOLIGNI, brusquement.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il? que voulez-vous?

RAYMOND.

C'est moi... dont M. Fumichon a daigné vous parler... et les espérances qu'il m'a fait concevoir ont seules encouragé des prétentions que vous trouverez peut-être bien téméraires... j'aime mademoiselle votre fille...

SOLIGNI, se contenant.

Estelle!...

RAYMOND.

Oui... monsieur... je l'aime...

SOLIGNI, froidement.

C'est bien.

RAYMOND.

Et je viens en tremblant vous demander sa main.

SOLIGNI, froidement.

Je vous l'accorde!

RAYMOND, avec joie.

Est-il possible!... vous me jugez digne d'une pareille faveur?

SOLIGNI.

Mon notaire, qui est mon ami, me répond de vous.

RAYMOND.

Mais il me connaît à peine...

SOLIGNI, se levant.

C'est égal, ça me suffit!

RAYMOND.

Mais pour moi, cela ne suffit pas... je veux que vous sachiez qui je suis, que vous connaissiez ma position, mon avenir, quelle est pour moi l'estime de mes chefs.

SOLIGNI, avec un peu d'impatience.

C'est inutile, vous dis-je; je m'en rapporte à vous; et, quelle que soit votre fortune...

RAYMOND.

Je n'en ai pas.

SOLIGNI, passant à droite du théâtre*.

N'importe!... je donne deux cent mille francs de dot... à la condition que le mariage se fera le plus promptement possible, et que Fumichon se chargera de régler, d'arranger tout cela; ainsi que de tous les soins de la noce... car moi, je ne pourrai y assister.

RAYMOND.

Eh! pourquoi cela, monsieur?

SOLIGNI.

Un voyage essentiel... indispensable, me force à partir dès demain...

RAYMOND.

Alors, monsieur, nous retarderons ce mariage; et, quelque longue que puisse être votre absence, nous attendrons votre retour.

SOLIGNI, avec impatience.

Eh! à quoi bon? morbleu!

(Il s'assied sur le canapé.)

RAYMOND, étonné.

Il me semble, monsieur, que le respect et la reconnaissance m'en feraient seuls une loi... mais il est encore d'autres raisons; et la longue intimité, l'amitié qui autrefois unissait nos familles...

SOLIGNI.

Que voulez-vous dire?

RAYMOND.

Amitié que jusqu'ici il ne m'a guère été permis de cultiver; car entré bien jeune à l'École de marine... j'étais à Angoulême quand vous habitiez Paris... et lorsque j'y arrivai, vous veniez de partir pour un long et pénible voyage... mais, en votre absence, je fus présenté par mes parents chez madame de Soligni, votre femme, qui daigna toujours, moi et mon père, nous accueillir avec tant de bonté!...

SOLIGNI.

Qui êtes-vous donc? et quel est votre nom?

RAYMOND.

O ciel! vous l'ignorez?...

SOLIGNI.

Eh! oui, sans doute! qui me l'aurait dit?

RAYMOND.

Quoi! vous ne le connaissiez pas? vous ne l'avez pas même demandé? et vous m'acceptez pour gendre... et vous m'accordez votre fille?

SOLIGNI, avec colère.

Ma fille... toujours ma fille!... il ne s'agit pas d'elle... mais de vous!... votre nom?...

RAYMOND.

Raymond... Raymond de Bussières, lieutenant de marine!

SOLIGNI, se levant, et allant à lui.

Bussières!... Est-ce que vous seriez le fils du colonel Bussières?

RAYMOND.

Votre ancien ami!...

SOLIGNI, s'éloignant.

Bussières!...

RAYMOND.

A qui vous avez rendu de si grands services... et qui, pendant quinze ans, n'eut presque pas d'autre maison, d'autre famille que la vôtre.

* Soligni, Raymond.

SOLIGNI, avec fureur.

Quinze ans!

RAYMOND, avec joie.

Oui, monsieur!...

SOLIGNI, avec fureur.

Et c'était votre père?

RAYMOND.

Oui vraiment!...

SOLIGNI, avec joie.

Il a un fils!... un fils qui porte l'épée.... Ah! que je suis heureux! (Allant à Raymond et lui prenant les deux mains.) Monsieur, votre père était un traître et un lâche...

RAYMOND, stupéfait.

Monsieur...

SOLIGNI.

Je vous le dis à vous.

RAYMOND.

Parlez-vous sérieusement?

SOLIGNI.

Oui!... un infâme!...

RAYMOND.

Monsieur! mon père était un honnête homme!... un homme d'honneur.

Air : Corneille nous fait ses adieux.

Et vous oubliez, je le voi,
Que son sang coule dans mes veines!
Son nom, son honneur sont à moi,
Et ses injures sont les miennes!
En vain vous avez espéré
Qu'il ne pourrait plus vous entendre!...
(Allant à Soligni en lui serrant fortement la main.)
Mon père, tant que je vivrai,
Existe encor, pour se défendre.

SOLIGNI, traversant le théâtre*.

C'est tout ce que je demande; je pourrai donc me venger sur quelqu'un!

RAYMOND.

Et vous rétracterez à l'instant les paroles injurieuses que vous venez de proférer contre lui, ou sinon...

SOLIGNI.

Eh bien?...

RAYMOND.

Eh bien! quand je devrais perdre tout ce que j'aime, je ne laisserai pas outrager sa mémoire.

SOLIGNI, lui frappant sur l'épaule.

Bien! jeune homme, vous n'êtes pas comme lui; car pendant quinze ans votre père fut un...

RAYMOND, lui prenant la main avec force.

N'achevez pas!... (Froidement.) Vos armes?

SOLIGNI.

L'épée.

RAYMOND.

Le lieu?

SOLIGNI.

Sous les murs du parc.

* Raymond, Soligni

RAYMOND.

Et l'instant?

SOLIGNI, allant à la table.

Dans une heure... le temps d'achever cet écrit.

ENSEMBLE.

Air : A la mort qui s'approche (de Gustave).

RAYMOND.

Pour moi plus d'espérance;
Mais puis-je au fond du cœur
Supporter qu'il offense
Mon père et son honneur?

SOLIGNI.

Enfin ma vengeance
Est offerte à mon cœur;
C'est ma seule espérance,
C'est là mon seul bonheur!

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ESTELLE et FUMICHON, entrant par la droite.

ENSEMBLE.

ESTELLE, allant à Raymond.

Qu'entends-je! quelle offense
Excite sa fureur!
Pour moi plus d'espérance;
Ah! je tremble de peur.
Ah! daignez nous apprendre,
Ah! daignez nous apprendre
D'où vient ce que j'entends;
Quels regards menaçants!

FUMICHON, allant à Soligni.

Qu'entends-je! quelle offense
Excite sa fureur!
Moi qui croyais d'avance
Compter sur leur bonheur!
On n'y peut rien comprendre,
Et daigne ici m'apprendre
D'où vient ce que j'entends,
Et ces cris menaçants.

RAYMOND.

Il faut que dans une heure
Je le venge ou je meure;
Ici je vous attends,
Comptez sur mes serments.

SOLIGNI.

Il faut que dans une heure
Je me venge ou je meure;
Ici je vous attends,
Songez à vos serments.

(Sur les dernières mesures du morceau, Raymond et Soligni ont remonté le théâtre et se sont rapprochés en chantant ces derniers vers. Soligni sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

RAYMOND, FUMICHON, ESTELLE.

FUMICHON.

Eh bien! il sort furieux... Qu'est-ce que ça signifie?

RAYMOND.

Que tout est perdu.

FUMICHON.

Laissez donc !

ESTELLE, à Fumichon.

Ah! nous n'espérons plus qu'en vous.

FUMICHON, à Raymond.

Vous n'avez donc pas fait votre demande?

RAYMOND.

Si vraiment!

FUMICHON.

Et qu'a-t-il répondu?

RAYMOND.

Qu'il acceptait... qu'il me donnait sa fille et deux cent mille francs de dot.

FUMICHON.

Voilà l'essentiel... le reste n'est rien.

RAYMOND.

Pas du tout... car dès que je lui ai dit mon nom... sa physionomie a changé... ses traits se sont contractés... il m'a insulté dans ce que j'avais de plus cher.

FUMICHON.

Quelque lubie qui lui sera passée dans ce moment par la tête... car je ne peux croire que cela vienne de votre nom... qui, après tout, n'a rien de bien terrible !

ESTELLE.

Non... sans doute!

FUMICHON.

N'est-ce pas Raymond que l'on vous nomme?

ESTELLE.

Oui vraiment!... Raymond de Bussières!

FUMICHON, stupéfait.

Bussières !

ESTELLE et RAYMOND.

Qu'avez-vous donc?

FUMICHON, dans le plus grand effroi.

Bussières, avez-vous dit?

RAYMOND.

Eh bien! vous voilà comme lui!

FUMICHON.

Malheureux que vous êtes!... malheureux enfants!...

ESTELLE, tremblante.

Qu'y a-t-il donc?

FUMICHON.

Rien, mes amis... rien du tout... mais la surprise... l'effroi!...

ESTELLE.

Nous ne devons plus en avoir, puisque vous êtes pour nous.

RAYMOND.

Puisque vous parlerez en notre faveur.

FUMICHON.

Moi!... m'en préserve le ciel!

ESTELLE.

Comment, notre mariage!...

FUMICHON, à demi-voix.

Taisez-vous!... taisez-vous!... (A part.) Qu'est-ce que j'allais faire là? (Haut.) Mes chers amis... ne m'accusez pas... ne m'en veuillez pas... mais en conscience... voyez-vous... ce mariage... il ne faut plus y penser.

ESTELLE et RAYMOND.

Que dites-vous?

FUMICHON.

Il ne peut plus avoir lieu.

ESTELLE.

Eh! pour quelles raisons?

FUMICHON.

Je ne peux pas vous le dire!

RAYMOND.

Ah! c'est trop se jouer de nos tourments, et vous parlerez...

FUMICHON.

Ça m'est impossible... mais vous sentez bien, mes enfants, que moi qui suis votre ami... il ne me viendrait pas à l'idée de vous désunir... de vous séparer... si les motifs les plus graves...

RAYMOND et ESTELLE.

Eh bien! quels sont-ils?

FUMICHON.

Ne me le demandez pas!... mais si vous avez quelque confiance en moi, si vous avez quelque amitié pour elle...

RAYMOND.

De l'amitié!!! dites donc l'amour le plus fort, le plus violent.

FUMICHON.

Eh bien! en voila trop!... je ne vous en demande pas tant; je vous demande seulement de partir, de rester éloigné d'elle pendant quelque temps... je vous en supplie en grace.

RAYMOND.

Je ne puis partir en ce moment; mais ce soir, mais demain, vous serez satisfait, (passant auprès d'Estelle.) et il est probable que nous ne nous verrons plus.

ESTELLE.

Raymond!

RAYMOND.

Adieu!... D'autres devoirs m'appellent; mais rassurez-vous, je respecterai ce qui vous est cher... et si... je ne reparais plus à vos yeux, parfois du moins donnez-moi un souvenir.

ESTELLE.

Ah! toujours...

RAYMOND, à Fumichon.

Adieu, monsieur... (A Estelle.) Adieu, Estelle... j'espère, quoi qu'il arrive, que tous les deux vous serez contents de moi.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

ESTELLE, FUMICHON.

FUMICHON, essuyant une larme.

C'est un brave jeune homme que l'on doit plaindre.

ESTELLE, pleurant.

Oh! certainement, et pour moi je l'aimerai toute ma vie.

FUMICHON.

Eh bien! non... il ne faudrait pas.

ESTELLE.

Que dites-vous?

FUMICHON.

Qu'il ne faudrait pas... pour bien faire, l'aimer comme vous dites là.

ESTELLE.

Quoi! même de loin?

FUMICHON.

Même de loin.

ESTELLE.

Eh! pourquoi donc? car toute votre conduite est une énigme que je ne puis comprendre.

FUMICHON.

Tant mieux alors, c'est ce qu'il faut... mais croyez, ma chère fille, que de mon côté tout ce qui pourra assurer votre bonheur ou votre avenir... (A part.) Et quand j'y pense maintenant, cette donation de Soligni... j'ai eu tort de refuser... (Haut.) J'accepterai, mon enfant, j'accepterai... mais pour tout vous rendre un jour.

ESTELLE.

Que voulez-vous dire?

FUMICHON.

Vous ne pouvez le savoir encore; ce n'est pas ma faute... Mais silence!... c'est votre père...

SCÈNE XIV.

ESTELLE, FUMICHON; SOLIGNI, entrant par la gauche, va s'asseoir auprès de la table.

FUMICHON, à part.

Comme il a un air sombre! il ne nous voit seulement pas. (Allant à lui.) Soligni!

SOLIGNI, apercevant Fumichon et Estelle.

Ah! te voilà! (Il se lève.)

FUMICHON.

Oui, mon ami; je voulais te parler sur ta proposition de ce matin, à laquelle j'ai réfléchi, et dont je ne serais peut-être pas maintenant très éloigné.

SOLIGNI.

Quoi! vraiment, tu accepterais?...

FUMICHON.

Pour te rendre service.

SOLIGNI.

J'en suis fâché; tu m'avais refusé... j'ai fait d'autres dispositions.

FUMICHON.

Que tu peux changer.

SOLIGNI.

Non! il n'est plus temps; l'acte signé par moi en bonne forme, et d'après le modèle que tu m'avais donné, vient de partir à l'instant.

FUMICHON.

O ciel! et pourquoi te presser ainsi?

SOLIGNI.

Je n'avais pas de temps à perdre, car dans une heure peut-être...

FUMICHON.

Que veux-tu dire?

SOLIGNI.

Rien!... Je suis content!... je suis heureux!... Voilà le premier bonheur qui depuis long-temps me soit arrivé!... (S'avançant et apercevant Estelle.) Ah! c'est vous, Estelle, approchez... approchez! (Estelle passe entre Fumichon et Soligni*.) Je viens de voir ce jeune homme qui vous demandait en mariage... il n'a pu hasarder une pareille démarche sans votre aveu?

ESTELLE.

Ce n'est pas moi, c'est monsieur Fumichon.

FUMICHON.

Parceque alors j'ignorais que M. de Bussières...

SOLIGNI.

Tais-toi... je ne te demande rien. (A Estelle.) Vous l'aimiez donc?

ESTELLE.

Oui, mon père.

SOLIGNI.

Et comment ne m'en avez-vous jamais parlé?

ESTELLE.

Je vous l'ai dit, mon père, il y a bien long-temps... C'était dans le temps où vous m'aimiez! Vous me disiez alors : Il faut te marier. Et moi je vous ai répondu : Attendez, car il y a quelqu'un que je préfèrerais peut-être à tous les autres... mais il ne s'est jamais déclaré, il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait... Et si tu te trompais, mon enfant, avez-vous ajouté... car alors vous me disiez toujours *toi*... si tu te trompais, tu serais bien malheureuse.—Non, vous ai-je répondu, car j'aurais, pour me consoler, l'amour de mon père; et cet amour-là tient lieu de tout. S'il en est ainsi, avez-vous dit en m'embrassant, attendons et n'en parlons plus... Je n'en ai plus parlé, et j'ai attendu... cela m'était facile alors... j'étais si heureuse!

SOLIGNI, après un instant de silence.

Oui, tout cela est vrai... je me le rappelle maintenant... mais ce jeune homme, où l'aviez-vous vu?

ESTELLE.

A Paris, chez ma mère... où il venait presque tous les jours avec M. de Bussières, son père... C'était pendant votre absence, lors de ce dernier voyage que vous avez fait et qui a duré si long-temps.

FUMICHON, à part et lui faisant des signes qu'elle ne voit pas.

Impossible de la faire taire!

* Fumichon, Estelle, Soligni.

SOLIGNI, *avec émotion.*

Ce monsieur de Bussières... je ne parle pas de Raymond, mais de l'autre... ce monsieur de Bussières vous aimait?

ESTELLE.

Beaucoup!... il m'avait vue si jeune!

FUMICHON, *à demi-voix.*

Taisez-vous!

ESTELLE, *à Fumichon.*

Eh! pourquoi donc?... pourquoi ne dirais-je pas la vérité?

SOLIGNI.

Vous avez raison. Savez-vous qu'en mon absence, et croyant que j'avais perdu la vie, votre mère voulait vous le donner pour tuteur?

ESTELLE.

Oui vraiment! car, quelques jours avant sa mort, il y a trois ans... ma pauvre mère me fit venir près de son lit. Nous étions seules et elle me dit: Bientôt, ma fille, tu seras orpheline; je t'ai donné pour tuteur un ami de notre famille, un ami de ton enfance, M. de Bussières, qui dans ce moment n'est pas dans ce pays... Mais, dès qu'il sera de retour, ce qui ne peut tarder, tu lui remettras toi-même... et à lui seul, ces papiers.

SOLIGNI et FUMICHON, *à part.*

O ciel!

ESTELLE.

Et elle me confia alors une lettre cachetée de noir, qui contenait sans doute ses dernières volontés et tous les renseignements nécessaires sur notre fortune... Mais vous savez que peu de temps après, M. de Bussières ayant perdu la vie en Pologne...

SOLIGNI.

Vous n'avez pu lui remettre cette lettre?

ESTELLE.

Non, mon père.

SOLIGNI.

Et elle existe encore!

ESTELLE.

Je le pense!... je l'avais serrée dans l'écrin de ma mère avec les lettres que vous m'écriviez, quand vous étiez en voyage... enfin, avec tout ce que j'avais de plus précieux... et, le jour même de votre arrivée, je me suis hâtée de vous remettre cet écrin. J'ignore ce que vous en avez fait; mais le lendemain j'étais dans votre cabinet, debout près de vous; cet écrin était sur votre bureau, et vous m'avez dit: Ce sont les diamants de ta mère, ils t'appartiennent; mais tu ne peux pas les porter avant ton mariage... je te les garderai jusque-là... Alors vous avez renfermé l'écrin, vous m'en avez remis la clef.

FUMICHON, *vivement, à Estelle.*

Et l'écrin?

ESTELLE.

Mon père l'a gardé.

SOLIGNI, *froidement.*

C'est vrai; il est entre mes mains... il est ici.

FUMICHON, *à part.*

Ah! mon Dieu!

SOLIGNI, *à Estelle, froidement.*

Donnez-moi cette clef.

FUMICHON, *à voix basse.*

Ne la donnez pas!

ESTELLE, *étonnée.*

Qu'est-ce que cela signifie?

SOLIGNI.

Je veux l'avoir.

FUMICHON.

Et moi, je pense que c'est absurde... que c'est inutile... et que, s'il faut le dire, tu as tort de la lui demander... parceque après tout...

SOLIGNI.

Je l'ordonne!

FUMICHON.

Et moi je le lui défends... pour elle-même et pour toi... (*A Estelle.*) Oui, mon enfant... (*Bas et très vivement.*)

AIR de l'Angélus.

Il y va de votre avenir
Et du bonheur de votre vie;
Gardez-vous bien d'y consentir;
Écoutez-moi, je vous en prie.

ESTELLE, *plus lentement.*

Ah! je n'écoute que mon cœur
(*Montrant Soligni.*)
Et sa voix qu'ici je révère...
Dût-il ordonner mon malheur,
Je dois obéir à mon père!

(*Elle détache de son cou une chaîne où est la clef, et la remet à Soligni.*)

SOLIGNI.

C'est bien.

FUMICHON, *avec humeur.*

La belle avance!... (*A Estelle, en s'en allant.*) Vous avez fait là un beau trait; c'est sublime... c'est admirable!... adieu.

(*Il sort par le fond.*)

ESTELLE, *tremblante.*

Que veut-il dire?

SOLIGNI.

Ah! que je souffre!

ESTELLE.

Mon père!

SOLIGNI.

Sortez... laissez-moi.

(*Estelle sort par le fond en regardant son père, et en soupirant.*)

SCÈNE XV.

SOLIGNI, *seul.*

Enfin... je suis seul... (*Il va ouvrir le meuble à droite qui est incrusté dans la boiserie; il en tire un écrin qu'il apporte sur la table, à gauche.*) C'est bien cela... (*Il s'assied.*) C'est cet écrin qu'elle m'a remis... il y a trois ans... (*Il l'ouvre.*) Oui, voilà les diamants de sa mère... ces diamants qu'autrefois je lui ai donnés... (*Il soulève le premier compartiment, le place sur la table et regarde au fond*

de l'écrin.) Dans ce double fond... Ah! je ne sais ce que j'éprouve!... Et l'on m'accuse d'injustice... moi qui ne demandais au ciel que de douter encore... moi qui suis persuadé du crime, et dont la main tremble au moment d'en trouver une nouvelle preuve!... (Saisissant au fond de l'écrin une lettre cachetée.) La voici. (Regardant la lettre.) C'est bien l'écriture d'Henriette... (Lisant.) « A monsieur de Bussières!... » (Décachetant la lettre en tremblant.) Allons, du courage! (Lisant lentement.) « O vous que j'ai tant « aimé... je vous écris de mon lit de mort et « prête à paraître devant celui que j'ai offen- « sé... Quand, de ce séjour où l'on ne peut « plus tromper, il connaîtra mes regrets et sur- « tout mon repentir, peut-être ce juge si sé- « vère trouvera-t-il, sinon quelques mots pour « m'absoudre, du moins quelques larmes pour « me plaindre! » (Il s'arrête, essuie une larme, et après un instant de silence il continue.) « Vous avez « eu du courage pour moi qui n'en avais plus; « et lorsque, après six ans de tourments et de « combats, j'allais tout oublier, c'est vous qui, « fidèle à l'amitié, m'avez rappelée au de- « voir. » (Avec indignation.) Lui!... (Lisant.) « Ce « n'est pas moi, c'est vous-même qui m'avez « sauvée du déshonneur!... » (S'interrompant.) Ah! pense-t-on m'abuser encore? Ces mots seraient écrits de son sang, que je ne les croirais pas!... (Lisant.) « Soyez-en béni devant « Dieu, et souffrez qu'en ma reconnaissance « je vous confie un trésor dont vous seul êtes « digne... à vous, Ernest, qui avez respecté la « femme de votre ami; je vous lègue sa fille; » (avec indignation.) sa fille!... (lisant.) « j'exige « même plus. J'ai cru voir que Raymond, vo- « tre fils, était aimé d'Estelle, qu'il l'aimait « aussi, mais que son peu de bien l'avait em- « pêché d'avouer cet amour... Comme une pa- « reille crainte pourrait aussi vous retenir, je « vous ordonne de les unir un jour... » (Se levant et relisant.) Je vous ordonne de les unir... de les unir... C'est de sa main... elle l'a écrit... *de les unir*... Ah! qu'ai-je lu! J'aurais pu douter encore; mais comment supposer qu'à son heure dernière, que, prête à paraître devant Dieu, elle ait voulu commettre un nouveau crime en fiançant le frère et la...? Non, ce n'est pas possible!... non, cela n'est pas, et Estelle est mon bien... c'est mon sang, c'est ma fille!...

Air de Teniers.

Combien, dans mon erreur cruelle,
Je fus injuste et rigoureux!
Et maintenant, comment sur elle
Oserai-je lever les yeux?
Remords dont mon ame est flétrie,
Regrets que rien ne peut calmer,
Comment retrouver dans ma vie
Tous les jours perdus sans l'aimer?...

(Voyant entrer Estelle.) Ah!

(Il s'assied sur le canapé.)

SCÈNE XVI.

SOLIGNI; ESTELLE, qui s'avance lentement et les yeux baissés.

SOLIGNI, la regardant avec amour, et comme s'il la revoyait après une longue absence.

C'est ma fille... c'est bien elle... la voilà... comme je l'ai laissée... il y a deux ans! (Estelle lève les yeux, l'aperçoit et fait un mouvement de crainte.) Ah! c'est de la crainte que je lui inspire... et elle ne sait pas que maintenant c'est moi qui tremble devant elle! (Haut.) Estelle!

ESTELLE, s'approchant.

Mon père!

SOLIGNI, avec honte et embarras.

Estelle, venez là... je vous en prie... (Elle s'approche lentement, s'assied près de lui, à sa gauche, sur le canapé. Après un moment de silence, Soligni la regardant avec tendresse.) Estelle...

ESTELLE, de même.

Mon père...

SOLIGNI.

Je voudrais bien vous embrasser.

ESTELLE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon père!

SOLIGNI, la serrant contre son cœur.

Ma fille!... ma fille bien-aimée!..

ESTELLE.

Ma fille! avez-vous dit... Ah! qu'il y a longtemps que ce mot n'est sorti de votre bouche!...

SOLIGNI.

Oui, tu as raison... il y avait bien longtemps que nous étions séparés, (la regardant.) que je ne t'avais vue...

ESTELLE.

N'est-ce pas?

SOLIGNI.

Pendant deux ans exilée du cœur de son père... elle a été traitée comme une étrangère... comme une ennemie... chez moi... chez elle... (Il se jette à ses genoux.)

ESTELLE, voyant Soligni à ses genoux.

Ah! que faites-vous!

SOLIGNI.

Ma fille... pardonne-moi!

ESTELLE.

Moi... grand Dieu! moi pardonner à mon père! eh! pourquoi?

SOLIGNI.

Je ne puis te le dire... mais pardonne-moi! dis-moi que tu m'aimes encore...

ESTELLE.

Toujours! toute la vie... C'est moi qui, sans le vouloir, vous ai fâché contre moi... Je le voyais... je m'en doutais et ne pouvais en deviner la raison... Je la connais maintenant.

SOLIGNI.

O ciel!

ESTELLE.

C'est cet amour que j'avais pour Raymond...

c'est là ce qui vous offense... Eh bien! mon père... quelque douleur que j'en éprouve...

SOLIGNI.

Quoi! tu sacrifierais?...

ESTELLE.

Tout au monde à votre amour!...

SOLIGNI.

Ah! c'en est trop!... (Il la serre tendrement dans ses bras.) Qui vient là?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, RENAUD.

RENAUD *.

Monsieur... c'est ce jeune homme de ce matin, qui était sorti... qui revient encore et demande à vous parler, à vous, en particulier.

ESTELLE.

Je reste... C'est en votre présence, mon père, qu'il apprendra ma résolution... Qu'il vienne... fais-le entrer. (Voyant que Renaud ne lui obéit point.) Eh bien! Renaud?

RENAUD.

Impossible, mademoiselle, parceque monsieur me l'a dit ce matin; votre volonté, à vous, ça ne suffit pas.

SOLIGNI, se levant avec colère et allant à Renaud **.

Ça ne suffit pas!... Apprends que ma fille est ici souveraine et maîtresse, que tout ici lui appartient... et, dis-le bien à tout le monde, j'entends qu'on obéisse à elle d'abord et avant tout... sinon... chassé à l'instant même.

ESTELLE, le modérant et l'embrassant.

Mon père!... (A Renaud, avec douceur.) Dis à monsieur Raymond d'entrer.

RENAUD, avec empressement.

Oui, mademoiselle... sur-le-champ. (Allant à la porte du fond et introduisant Raymond.) Entrez, monsieur, entrez... c'est mademoiselle qui l'ordonne.

SCÈNE XVIII.

ESTELLE, SOLIGNI, RAYMOND.

RAYMOND, à Soligni.

Me voici, monsieur... (A part.) Dieu! sa fille!

SOLIGNI.

C'est juste! (Regardant Estelle.) Je n'y pensais plus...

RAYMOND.

Je viens vous chercher...

ESTELLE.

Eh! pourquoi donc?

SOLIGNI.

Pour nous battre!

* Soligni, Estelle, Renaud.
** Estelle, Soligni, Renaud.

ESTELLE.

Est-il possible! (Passant entre eux deux.) Vous, Raymond... vous que j'aimais, menacer les jours de mon père!...

RAYMOND *.

C'est malgré moi... demandez-lui.

SOLIGNI.

C'est vrai! c'est moi qui l'ai provoqué.

ESTELLE, se jetant dans les bras de son père.

Eh bien! si je suis toujours votre fille bien-aimée; si, comme vous me le disiez tout-à-l'heure, vous m'avez rendu votre amour d'autrefois... autrefois vous ne me refusiez rien...

SOLIGNI.

Eh bien, parle!... que veux-tu?

ESTELLE.

Que vous renonciez à ce combat.

SOLIGNI.

Cela ne dépend pas de moi, mais de Raymond... Je l'ai offensé; il a droit à des réparations... Demande-lui celles qu'il exige.

ESTELLE, à Raymond.

Mon père demande, monsieur, quelles réparations vous exigez.

RAYMOND, hésitant.

Moi?...

ESTELLE.

Sans doute!

RAYMOND.

Eh bien! j'en demande deux...

ESTELLE.

Lesquelles?...

RAYMOND.

D'abord, que monsieur rétracte ce qu'il a dit sur mon père...

ESTELLE, à Soligni.

Y consentez-vous?

SOLIGNI.

Dans ce moment je suis heureux de reconnaître que j'avais tort, et que M. de Bussières n'a manqué ni à l'honneur, ni à l'amitié. (A Estelle.) Qu'il te dise à présent ce qu'il veut de plus.

ESTELLE, à Raymond.

Mon père demande, monsieur, ce qu'il vous faut encore.

RAYMOND, hésitant, à demi-voix.

Vous!

ESTELLE, baissant les yeux.

Ah! mon Dieu!...

SOLIGNI.

Qu'y a-t-il donc?

ESTELLE.

Des choses impossibles...

SOLIGNI.

Cela ne dépend donc pas de nous?

ESTELLE.

Si vraiment...

SOLIGNI.

Eh bien! ne t'ai-je pas dit que tu étais ici la

* Soligni, Estelle, Raymond.

maîtresse... maîtresse absolue!... Tu peux donc sans crainte et en mon nom accorder tout ce qu'il demande.

ESTELLE.

Mais ce qu'il demande... c'est moi.

SOLIGNI.

Eh bien! à moins que tu ne veuilles pas...

ESTELLE.

Mais si vraiment, je veux bien...

SOLIGNI.

Eh bien! s'il en est ainsi... et ma fille, et tous mes biens, et tout ce que je possède... (Avec douleur.) Ah! mon Dieu! je n'y pensais plus... Malheureux que je suis!... Qu'ai-je fait!...

(Il court vers la porte du fond.)

SCÈNE XIX.

Les Précédents, FUMICHON *.

FUMICHON, l'arrêtant.

Eh bien! qu'y a-t-il encore?

SOLIGNI.

Ma fille que j'ai retrouvée... et que je viens de ruiner!... car tantôt, comme je te l'ai dit... cet acte... cette donation...

FUMICHON.

Tu l'as signée?

SOLIGNI.

Eh! mon Dieu oui!

FUMICHON.

La frustrer ainsi de tous tes biens!...

ESTELLE.

Qu'importe, si vous m'aimez toujours?...

FUMICHON, l'arrêtant.

Eh! morbleu! ça ne suffit pas... et, quelle que soit la personne à qui l'on ait fait une pareille donation, elle ne peut pas accepter... elle n'acceptera pas...

SCÈNE XX.

Les Précédents, RENAUD **.

RENAUD, à Soligni.

Le courrier arrive à l'instant et apporte la réponse... Il prétend que le jeune homme est ravi, enchanté... Un jeune homme de dix-huit ans qui est gentil au possible... Il a dit à un de ses camarades : « Fais sonner le boute-selle « et annonce à tout le monde que je donnerai « à dîner à tout le régiment demain et les jours « suivants. » (Prenant dans sa poche une lettre qu'il lui remet.) Puis il a écrit cette lettre à votre adresse, en s'écriant : « Dis à mon parrain que « je le remercie, et que j'irai l'embrasser dès que « je ne serai plus aux arrêts. »

FUMICHON.

Aux arrêts!... c'est mon fils Hector!

SOLIGNI.

Lui-même... (Bas à Fumichon.) Tu sais bien que je voulais anéantir ma fortune?...

FUMICHON.

Et tu ne pouvais pas mieux choisir!... mais il n'est pas possible qu'il ait pu sérieusement...

SOLIGNI, froidement, lui donnant l'acte.

Si vraiment!... il accepte... et l'acte est en bonne forme... tu le sais.

FUMICHON.

Du tout... Hector Fumichon mon fils est mineur; il ne peut rien accepter sans ma signature... (Déchirant le papier.) et je refuse la donation.

SOLIGNI.

Que fais-tu?

FUMICHON.

Un acte de justice... (Regardant Estelle.) Et toi aussi, je le vois!

SOLIGNI.

Non, mon ami, non, ça ne sera pas ainsi, et je veux que ton fils Hector...

FUMICHON.

Tant que je vivrai il ne manquera de rien... après moi, c'est différent...

SOLIGNI.

Je veux lui assurer une rente...

FUMICHON.

Incessible et insaisissable...

SOLIGNI.

De six mille francs...

ESTELLE.

Ce n'est pas assez; de dix mille!

FUMICHON.

Comme vous voudrez! Ce sera la même chose; il la mangera de même!

CHOEUR.

Air de Gustave.

O destin prospère!
Tu viens dans ce jour,
D'un amant, d'un père,
Me / Lui } rendre l'amour.

* Estelle, Soligni, Fumichon, Raymond.

** Estelle, Soligni, Renaud, Fumichon, Raymond.

FIN D'ESTELLE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE,
n° 4 boulevart d'Enfer.

38



PINTO,

OU

LA JOURNÉE D'UNE CONSPIRATION,

COMÉDIE HISTORIQUE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR

M. LEMERCIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français de la République, le 1er germinal an VIII;

et reprise sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 19 novembre 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

	Théâtre Français.	Porte-Saint-Martin.
LE DUC DE BRAGANCE	M. MONVEL.	M. AUGUSTE.
LA DUCHESSE DE BRAGANCE	Mme VANHOVE.	Mlle FALCOZ.
LA VICE-REINE de Portugal	Mlle MARS aînée.	Mlle MORALÈS.
Mme DOLMAR, dame de compagnie de la vice-reine.	Mlle DEVIENNE.	Mlle MÉLANIE.
PINTO, secrétaire du duc de Bragance	M. TALMA.	M. BOCAGE.
LOPEZ OZORIO, amiral espagnol	M. BAPTISTE aîné.	M. MÉLINGUE.
VASCONCELLOS, secrétaire d'état	M. DUVAL.	M. DELAISTRE.
L'ARCHEVÊQUE de Bragues	M. VANHOVE.	M. MOËSSARD.
MELLO, conjurés.	M. LACAVE.	M. TOURNAN.
MENDOCE, conjurés.	M. DESPRÉS.	M. HÉRET.
ALMADA, conjurés.	M. DAMAS.	M. CHILLY.
ALVARE, gentilhomme portugais	M. DUPONT.	M. ALFRED.
LEMOS, négociant juif	M. BAPTISTE cadet.	M. DUPLANTY.
FLORA CATHARINA, fille du duc de Bragance	Mlle MARS cadette.	Mlle ADÈLE.
LE CAPITAINE FABRICIO	M. MICHAUT.	M. SERRES.
SANTONELLO, cordelier	M. GRANDMÉNIL.	M. PROVOST.
FRANCISQUE, officier des gardes de la vice-reine	M. FLORENCE.	M. MARCHAND.
PIETRO, valet de Pinto, muet	M. LAROCHELLE.	M. VISSOT.
UN VALET		M. FONBONNE.

HOMMES et FEMMES de la cour de la vice-reine.

TROUPE DE CONJURÉS.

La scène est à Lisbonne et aux environs.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt. Les personnages sont en habit de chasse.

SCÈNE I.

LE DUC DE BRAGANCE, Mme DOLMAR.

MADAME DOLMAR, fuyant.

Halte-là, monsieur le duc! cesserez-vous bientôt de me poursuivre?

LE DUC.

Quand vous cesserez de me fuir.



MADAME DOLMAR.

Oh! vous ne m'atteindrez pas.

LE DUC.

Je le crains, et naturellement si légère... Mais faisons un traité.

MADAME DOLMAR.

Je ne veux pas trop approcher d'un souverain.

LE DUC.

Est-ce que je le suis?

MADAME DOLMAR.

On dit à la cour que vous prétendez à le devenir.

LE DUC.

Mensonge!

MADAME DOLMAR.

Tenez, la maîtresse d'un roi...

LE DUC.

Est souvent celle du royaume. Ainsi, que je règne jamais, vous régnerez: mais, en vérité, je préfère au sceptre de Lisbonne mon duché de Bragance, et le nom de votre amant.

MADAME DOLMAR.

Vous ne le porterez point.

LE DUC.

Osez donc parler encore de ma puissance! Moi, l'humble rival de mon secrétaire Pinto, que vous me préférez.

MADAME DOLMAR.

Sans doute. C'est un homme ennemi des cabales, loyal, uni, bon, qui n'aime que moi, ne songe qu'à moi, et n'a pas la moindre malice dans le cœur. Mais vous! Je rougis de répéter les contes que l'on débite : que vous nourrissez des projets ambitieux; que vous tirerez de la poussière de vieux titres pour vous faire roi; que l'on souffle la discorde en votre nom ; que, peu content de plaire et de jouir, de vivre au milieu d'amis qui ne vous flattent point, et de femmes qui vous choisissent pour vous-même, vous sacrifierez ces avantages au frivole orgueil de porter un sceptre bien lourd, de vous casser la tête dans les affaires, de vous entourer de graves menteurs qui vous courtisent, de pédants qui vous conseillent, et de femmes qui vous cèdent par vanité, par peur ou par avarice.

LE DUC.

Vains bruits que tout cela! Ne m'accusez pas de courir après les faveurs de la fortune, quand je ne soupire qu'après les vôtres.

MADAME DOLMAR.

Arrêtez, arrêtez! voici Alvare.

SCÈNE II.

LE DUC, Mme DOLMAR, ALVARE.

LE DUC.

Alvare, eh bien! où sont nos chasseurs?

ALVARE.

Fort loin. Le bois est coupé de fondrières, de torrents, et je n'ai pu les atteindre.

MADAME DOLMAR.

Les insensés! n'avoir pas seulement fait halte avec nous ! c'est ce comte de Comines qui les pousse.

LE DUC.

Quelle joyeuse vie on mène au château d'Almada! Nulle langueur, nul moment perdu. Chasse, jeux, festins, fêtes, de bons amis, des femmes, et la vie d'Épicure... Vivent l'indépendance et la joie!

ALVARE.

La nôtre sera bientôt troublée.

MADAME DOLMAR.

Pourquoi?

ALVARE.

Le duc part demain pour Madrid.

LE DUC.

Demain, oui; je pars demain.

MADAME DOLMAR.

La duchesse ne devait-elle pas vous faire ici ses adieux?

LE DUC.

Je l'attends : le trajet qui sépare ce lieu de la ville n'est pas long, et je ne veux pas donner matière aux discours par ma présence à Lisbonne. Ma prudence confondra la malignité.

ALVARE.

Ces enragés Espagnols! je les hais! je voudrais de bon cœur que toutes les vues qu'ils vous prêtent fussent réelles.

LE DUC.

Fi!

ALVARE.

Je vous servirais de mon épée.

LE DUC.

Ne dites pas cela.

ALVARE.

Je me ferais mettre en pièces pour vous.

LE DUC.

De grace...

ALVARE.

Tel que vous me voyez, j'abhorre et Philippe et son ministre, et le secrétaire d'état, ce méchant Vasconcellos, son agent en Portugal.

LE DUC.

Chut!

ALVARE.

Je le déclare hautement, moi.

LE DUC.

Prenez garde; c'est vous perdre.

ALVARE, bas au duc.

Vous croyez... madame Dolmar est sûre.

LE DUC.

Mais étourdie.

MADAME DOLMAR.

Parlez librement; quoique attachée à la vice-reine, je vous suis dévouée, vous le savez : mais dites-moi, madame la duchesse est-elle du voyage à Madrid?

LE DUC.

Cette idée de notre séparation jointe aux impostures répandues sur moi, les intrigues de la cour, tout l'afflige. Je n'ose la conduire à Madrid; le train de cette ville lui déplairait.

MADAME DOLMAR.

Et alarmerait votre jalousie...

LE DUC.

Sa vertu...

MADAME DOLMAR.

Madrid est le pays aux aventures, aux symphonies nocturnes ; cela tourne la tête d'une femme.

LE DUC.

La mienne m'aime tendrement. Les attachements des femmes les garantissent mieux encore que leurs principes. Leur cœur a plus d'un assaut à soutenir : quand la seule vertu le défend, on y fait brèche ; quand c'est l'amour, la place est imprenable.

MADAME DOLMAR.

Pour moi qui ne veux aimer personne, la vertu me fait donc courir bien des risques ?

LE DUC, bas à madame Dolmar.

Pinto vous en garantira.

MADAME DOLMAR.

Que disions-nous de la duchesse ?

LE DUC.

Qu'elle a le goût de la retraite et de l'étude. Elle serait même à présent dans ses terres, sans son amitié pour la vice-reine qui la retient à Lisbonne.

MADAME DOLMAR.

Respectable femme ! occupée de sa fille, avide de lecture, étrangère à tous les plaisirs de son âge et de son rang. Quelle différence entre elle et moi, qui n'ai pas le temps de penser et à peine de sentir ! mais je m'amuse et je ris... Qu'avez-vous donc ?

LE DUC, préoccupé.

Rien...

ALVARE.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Quoi ?

ALVARE.

Vous n'imaginez pas que je me sois compromis par mon emportement ?

LE DUC.

A l'avenir, soyez plus sage.

ALVARE.

Que voulez-vous ? je ne ménage rien quand la colère m'emporte.

LE DUC.

Eh ! voici Pinto avec ma chère fille.

SCÈNE III.

LE DUC, Mme DOLMAR, ALVARE, PINTO, DONA FLORA CATHARINA, UNE DAME DE COMPAGNIE.

PINTO.

Monseigneur, nous précédons madame la duchesse.

FLORA, au duc.

Que j'avais hâte de vous revoir, monsieur !

LE DUC.

Embrasse-moi, ma fille. O mes amis ! voilà mon orgueil, mes délices. Charmante modestie ! elle cherche un refuge dans mon sein, contre un embarras qui l'honore... Dites-moi si toutes les vanités de la terre valent ces plaisirs que me prodigue la nature ?

FLORA.

J'ai bien souffert de votre longue absence, et vous nous quittez encore, m'a-t-on dit ?

LE DUC.

Peu de temps, j'espère.

FLORA.

Conduisez-nous en Espagne, monsieur ; ne nous séparez pas de vous.

LE DUC.

Je ne le puis.

FLORA.

Et vous dites aimer votre fille !

LE DUC.

Plus que ma vie.

MADAME DOLMAR.

Aimable enfant !

FLORA, à madame Dolmar.

Joignez-vous à mes prières... Reprochez-lui sa dureté... Il nous abandonne, moi, ma mère... J'en ai pleuré toute la nuit.

ALVARE.

En effet, si le vœu du roi vous appelle, pourquoi fixer votre famille à Lisbonne ?

FLORA.

C'est ce que je dis.

MADAME DOLMAR.

Consentez et emmenez-la : ce voyage ne sera plus pour vous qu'une partie de plaisir.

FLORA.

Madame a raison.

PINTO.

Nul obstacle, monseigneur ; donnez vos ordres pour les préparatifs.

FLORA.

Oui, monsieur, oui, mon père.

LE DUC.

Il m'est douloureux de vous refuser.

PINTO, bas au duc.

Congédiez... congédiez.

LE DUC.

Hé ! les chevaux sont-ils prêts ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN PIQUEUR.

LE PIQUEUR, entrant.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Allez, mes amis, je vais dire un mot à la duchesse, et vous rejoins à l'instant même. Madame, excusez-moi ; et vous, madame, conduisez Flora, faites-lui voir la rive du Tage, et les belles forêts qui avoisinent le château.

MADAME DOLMAR.

Flora monte-t-elle à cheval ?

LE DUC.

Doucement : elle ne joint pas comme vous aux graces de son sexe, la force et les habitudes du nôtre.

MADAME DOLMAR.

Oh bien ! je lui sers de maître et je vais lui montrer... Ne craignez pas ! nous serons là, madame et moi.

FLORA, au duc.

Nous vous reverrons bientôt?

LE DUC.

Je ne tarderai pas.

MADAME DOLMAR.

Je veux rendre mes devoirs à la duchesse, dites-le-lui bien.

ALVARE.

Moi, la saluer! Vous nous retrouverez tous au chemin des grands taillis.

LE DUC.

Plaisir et bonne chasse! voilà le mot d'ordre.

SCÈNE V.

PINTO, LE DUC.

PINTO.

Monseigneur, ils vont venir; je cours les attendre et les guider, de peur qu'ils ne soient aperçus. La partie est liée; madame la duchesse qui s'avance, vous dira où nous en sommes.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Il est temps de vous déterminer, monsieur; les obstacles de la part de la cour augmentent à toute heure. Je viens fixer, s'il se peut, votre irrésolution dangereuse. Demain l'amiral Lopez Ozorio, envoyé d'Espagne, croit vous emmener à Madrid; demain il faut que tout éclate.

LE DUC.

Il faut que tout reste en paix comme aujourd'hui.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce à dire, monsieur?

LE DUC.

Laissons, laissons là nos chimères.

LA DUCHESSE.

Est-ce ainsi que vous nommez de nobles projets d'élévation?

LE DUC.

Qui me feraient donner le nom de rebelle.

LA DUCHESSE.

Celui de libérateur.

LE DUC.

Croyez-moi, madame, dépouillez les choses des grands mots dont vous les enveloppez. Que desirez-vous? Me faire roi! Eh bien! plus j'y pense, moins je me trouve propre à faire ce métier.

LA DUCHESSE.

Je ne comprends rien à ce langage.

LE DUC.

Je n'en ai pourtant jamais changé; et vous vous obstinez à ne pas l'entendre, à m'engager dans une conspiration infernale.

LA DUCHESSE.

N'êtes-vous pas touché du malheur des Portugais?

LE DUC.

Du moins je n'en suis pas l'auteur.

LA DUCHESSE.

Êtes-vous insensible au zéle des grands pour votre cause?

LE DUC.

Les grands ne m'aiment pas plus qu'un autre; ils me jettent en avant, parceque mon nom les appuie. Le duc de Villaréal, le marquis d'Aveiro, leur conviennent autant que moi. Tenez, tenez, j'abdique volontiers en leur faveur.

LA DUCHESSE.

Raillez-vous? Quoi! à la veille d'un jour si desiré, d'une conjuration prête à éclore... après tant de soins que j'ai pris!...

LE DUC.

On rompt des projets plus avancés, et j'a changé d'avis.

LA DUCHESSE.

Comment?

LE DUC.

Lorsqu'à mon lever j'ai vu ce beau ciel, ces prairies, ces champs peuplés de paisibles cultivateurs, ce réveil de la nature, et cette riante jeunesse animant de la voix et du cor leurs chevaux, leurs chiens fidèles; lorsque j'ai respiré l'air embaumé du matin, que votre image est venue rendre à mes yeux mon habitation plus belle et le jour plus pur, mon cœur a palpité vivement; il était plein de bonheur, de joie. Ces douces émotions m'inspiraient un mépris, un dégoût profond pour de maudites manœuvres.... Excusez-moi, je frémis sur les dangers de votre ambition.

LA DUCHESSE.

Que sert donc ce rendez-vous donné, cet entretien promis à quelques membres de notre conseil secret?

LE DUC.

A rien, madame. La perspective éloignée du trône m'a d'abord séduit comme un sot; maintenant que je suis prêt à y monter, je sens que je m'y tiendrais mal: et rien de si glissant qu'un trône!

LA DUCHESSE.

Quels étranges sentiments!

LE DUC.

Ils vous paraissent bien rampants, bien

vulgaires : mais que faire d'un homme emmaillotté dans tous les préjugés, qui craint les divisions, qui aime le repos, la vertu, sa patrie, et sa femme comme un bon bourgeois de Lisbonne? Pour vous qui avez une tête forte, cela vous fait pitié, je le vois. Là, en bonne foi, suis-je de caractère à former des brigues? D'ici à l'exécution, je ferai, si je m'en mêle, une quantité de maladresses; et comme il y va de la tête...

LA DUCHESSE.

Et comme infailliblement vous la risquez en vous endormant au lieu d'agir...

LE DUC.

Mille et mille difficultés se présentent...

LA DUCHESSE.

Ainsi votre esprit s'environne de tous les obstacles qu'il se crée; et si vous n'en aviez de véritables à surmonter, où serait la gloire de l'entreprise? Mais il n'est point de périls dont votre courage s'étonne! Que m'objectez-vous donc? Les dispositions du peuple? elles sont tournées en votre faveur. La surveillance du secrétaire d'état? elle est trompée par l'activité de Pinto. Les partis qui divisent l'empire? ils sont prêts à s'unir pour vous contre la tyrannie castillane. Vos amis vous servent en aveugles. Dites un mot, tous les bras sont armés; cependant quelle est votre indolence! elle vous livre à vos ennemis, à la risée d'une cour qui vous flatte pour vous attirer et vous perdre. Le secrétaire d'état Vasconcellos est trop habile pour n'avoir pas d'avance forgé les chaînes qui vous attendent à Madrid. Peut-être... oui, votre mort peut-être est résolue. Au point où vous voilà, choisissez de régner ou de périr.

LE DUC.

Eh bien! je périrai, s'il le faut; mais je n'entraînerai pas dans ma ruine des amis, une épouse et ma fille. Madame, non, vos craintes ne sont pas des arguments. Je ne m'engagerai pas dans ce dédale d'intrigues... Que gagnerais-je à cela?... jamais plus brillante destinée ne seconda les desirs d'un homme. Né dans un rang illustre, riche des revenus de provinces entières, universellement estimé, chéri, entouré des heureux que je fais, heureux moi-même, ma vie est un continuel enchaînement d'honneurs acquis, et de tranquilles jouissances. Que faut-il de plus? j'échangerais ma douce existence contre un vain titre de roi? Je fraierais ma route à travers les haines, les ruses, les bassesses, les meurtres, nécessités cruelles des renversements politiques! favorisé du ciel, si je n'obtenais pas pour tout prix la mort d'un vil conspirateur dont la rage pousse avec lui sur l'échafaud toute sa famille proscrite.

LA DUCHESSE.

Les Portugais seront bien payés de leur confiance en votre personne!

LE DUC.

S'il faut les défendre en soldat, je suis prêt; mais me jeter à la tête d'un parti qui me couronne, c'est mettre mon ambition particulière à la place du bien de tous.

LA DUCHESSE.

Et si à votre refus le Portugal s'élève en république, pour qui vous déclarerez-vous, entre le roi d'Espagne et ce gouvernement?

LE DUC.

Pour ma patrie.

LA DUCHESSE.

Et s'il se choisit un autre prince?

LE DUC.

Pour ma patrie.

LA DUCHESSE.

Prouvez donc que vous la voulez défendre en cessant de contrarier nos utiles projets... Arrivez, Pinto, achevez de décider votre maître.

SCÈNE VII.

LE DUC, LA DUCHESSE, PINTO.

PINTO.

Balancerait-il encore?

LE DUC.

Non, je suis résolu.

PINTO.

J'y comptais; l'incertitude est le tourment des sots.

LE DUC.

Et tout complot, le crime de l'ambition.

PINTO.

Nous ne complotons point; on vous attaque, nous vous défendons... Votre altesse permet que je donne un ordre? Pietro, Pietro!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; PIETRO *entre, Pinto lui parle à l'oreille.*

LE DUC.

Je n'ai pas encore vu ce garçon-là.

PINTO.

C'est un de mes valets; intelligent, exact, il me paie en fidélité les soins que j'en ai pris à la suite d'un accident qui l'a rendu muet pour la vie. Aussi, jamais service plus silencieux ne fit honte aux valets raisonneurs. Revenons au fait, monseigneur : se peut-il que vous désapprouviez?...

LE DUC.

Toutes vos menées.

PINTO.

Comment! paieriez-vous d'un ingrat désaveu le zèle de vos serviteurs? Demain, je

vous salue d'un nouveau titre, ou l'on verra tomber la tête de Pinto.

LE DUC.

Puissions-nous tous deux perdre la vie, plutôt que d'allumer la guerre!

PINTO.

Il y a rarement combat où les forces sont trop inégales. Les troubles de Catalogne ont contraint l'Espagne à retirer ses garnisons pour grossir l'armée; les Portugais sont liés d'un sentiment unanime; une fois soulevés, entre la liberté et le châtiment, ils sentiront la nécessité de vaincre. Vos partisans commandent les flottes, gardent les côtes, tiennent les places fortes; une ordonnance de cinquante mille ducats envoyés par le roi pour lever des troupes, vous a servi à payer vos créatures; on vous aime, on vous choisit, on vous nomme; ainsi nulle résistance au-dedans; au-dehors mille ressources.

LA DUCHESSE.

Le duc de Médina Sidonia mon frère, gouverneur d'Andalousie, nous donnera, s'il le faut, de l'argent, des hommes, des vaisseaux. Tous les princes ennemis de la maison d'Autriche seconderont l'entreprise. Le cardinal de Richelieu vous a laissé à penser, dans les affaires de la Hollande, de quel œil vous verra la France.

PINTO.

Jamais conjoncture ne fut plus décisive. Le jour est pris, et nos gens sont prêts.

LA DUCHESSE.

Soyez sensible, monsieur, à ces preuves de dévouement; les premiers pas sont faits; après avoir ourdi un complot, on n'en assure l'impunité qu'en l'exécutant.

LE DUC.

Ne redoutez-vous pas les recherches et le pouvoir de l'Inquisition?

PINTO.

Elle nous servira.

LE DUC.

L'autorité ecclésiastique a tant de force!...

PINTO.

Elle nous appuiera.

LE DUC.

Que veux-tu dire?

PINTO.

Que nous avons un moine, dom Santonello, de la stricte observance de Saint-François.

LE DUC.

Ils ont pour eux l'archevêque de Bragues.

PINTO.

Nous avons celui de Lisbonne, chez qui se sont tenues nos assemblées. Il est éloquent, téméraire, fanatique, il fera schisme. Archevêque contre archevêque. Fallût-il un cardinal, nous l'aurions; et qu'il y eût deux papes en Europe, nous en aurions un.

LE DUC, riant.

Il ne doute de rien.

PINTO, avec force.

Patience, audace et volonté; voilà de quoi renverser le monde. Mais qui sait vouloir? Personne.

LE DUC.

J'admire qu'il ait pu concilier les rivalités des grands.

LA DUCHESSE.

En promettant à ceux de votre cour qu'ils obtiendront toutes les dignités; et aux gentilshommes des provinces d'humilier ceux de votre cour.

PINTO.

Quant aux roturiers qui déclamaient contre les titres, on leur a promis des lettres de noblesse.

LE DUC.

Nommez-moi ceux des nôtres qui doivent se rendre ici.

LA DUCHESSE.

Almada dont vous connaissez l'inimitié contre le secrétaire d'état et contre la vice-reine; caractère sombre, altier, généreux et indépendant : c'est du fiel de sa haine qu'il nourrit ses sentiments pour la liberté publique. Des goûts solitaires ont rendu ses vertus âpres et chagrines; il est inébranlable et prudent.

LE DUC.

Je le connais.

LA DUCHESSE.

Le grand-veneur Mello, que l'intérêt de sa fortune attache à la grandeur future de notre maison. Il est intrigant et avare.

PINTO.

Vasconcellos, qui le craint, paie deux ou trois mille ducats pour le faire suivre et savoir ce qu'il dit; en lui donnant moitié, il l'eût fait taire. Mais vos libéralités l'ont rendu notre complice.

LE DUC.

Ainsi vous me ruinez en frais qui deviendront superflus.

PINTO.

Hé! hé! monseigneur, les partis se vendent et s'achètent. Tout est au poids de l'or.

LE DUC.

Mendoce n'est-il pas du nombre?

LA DUCHESSE.

Oui; un génie ambitieux, remuant, façonné pour les révolutions, sans préjugés, sans frein; toujours ennemi du pouvoir qui gouverne, et cherchant à fonder le sien au milieu des renversements. Il est violent et hardi.

LE DUC.

Et le quatrième?

PINTO.

Le secrétaire intime de votre altesse, moi, qui ne veux ni brouiller, ni gagner à tout ceci;

aimant mieux la vertu que l'or, et mieux la gloire...

LE DUC.

Que la vertu.

PINTO.

Eh! qu'est-ce que la vie sans illustration? Le sommeil de la brute. La gloire est le rêve du génie.

LE DUC.

Que te sert de te consumer dans les travaux, de t'user avant l'âge?...

PINTO.

Qu'importe si mon nom dure plus que moi!

LE DUC.

De tenter des hasards où tu te feras tuer?

PINTO.

Pour ne jamais mourir.

LE DUC.

N'attendez-vous pas encore le capitaine Fabricio?

PINTO.

Et le cordelier. Ils doivent faire ici leur première entrevue. J'ai craint que, les employant tous deux, à l'insu de chacun, comme de coutume, ils ne m'accusassent de méfiance, s'ils en étaient instruits l'un et l'autre; ce qui m'a décidé à les réunir.

LE DUC.

De quelle trempe est ce capitaine?

PINTO.

Une machine de guerre. Homme d'exécution, inhabile au conseil, instruit dans son art, borné dans tout le reste; mais, armé d'un cœur de fer, il expose sa vie aussi froidement qu'il donne la mort. Un chef si déterminé, à la tête de quelques soldats, suffirait à bouleverser Lisbonne. Vous l'allez connaître.

LE DUC.

Non, vous dis-je, je ne paraîtrai point devant eux; ils n'arracheront point mon consentement.

LA DUCHESSE.

Vous ne le pouvez refuser.

LE DUC.

Ils doivent s'y attendre.

PINTO, brusquement.

Morbleu! monseigneur, si nous succombons, laissez-nous pendre; mais si nous l'emportons...

LE DUC, irrité.

Qu'oserez-vous?

PINTO.

Vous proclamer en dépit de vous-même.

LE DUC.

Vous extravaguez... ou plutôt, pris par ma facilité dans vos piéges, je perds l'aimable douceur, les délices d'une vie égale, riante et paisible.

PINTO.

Eh! les agitations de la vie domestique ont-elles rien qui ne soit comparable à celle où vous entrez? Pour le but, quelle différence! Là, le présent qui nous échappe; ici, l'avenir qui nous reste. Que les festins, la danse, le jeu réclament nos veilles, nous les consumons en fatigues, comme pour les plus grands travaux; qu'une contestation s'élève sur nos droits lésés, sur nos biens ravis, sur notre rang disputé, aussitôt la chicane, les arrêts, les appels nous accablent de soucis et dévorent notre existence. N'aspirons-nous qu'au doux avantage de plaire au beau sexe, autre enfer! Les soins, les rivalités, les soupçons jaloux, les duels, le meurtre, le poison, fondent sur les malheureux amants comme sur des candidats politiques. Quel plaisir pur et tranquille ici-bas? Celui de forcer à la chasse des animaux fugitifs? Il n'est souvent pas plus difficile de débusquer les hommes qui nous nuisent; craintives bêtes, moins innocentes que celles que vous poursuivez dans les bois. Appliquons donc l'emploi de notre vie aux illustres entreprises, qui ne coûtent pas plus et qui valent davantage. J'aperçois, je pense, le capitaine.

LE DUC.

Je vous laisse, et viendrai moi-même remercier vos amis sitôt qu'ils seront assemblés.

LA DUCHESSE, à Pinto.

Courage, Pinto! le duc cèdera bientôt à nos instances; je le suis, et j'espère le décider.

SCÈNE IX.

PINTO, LE CAPITAINE FABRICIO.

PINTO.

Capitaine, vous n'avez rencontré?...

LE CAPITAINE.

Personne. On chasse là bas; j'ai entendu dans la forêt les chiens et le son du cor.

PINTO.

Le duc doit vous venir témoigner sa gratitude.

LE CAPITAINE.

De quoi? Né Portugais, je fais mon devoir. Il est temps de frotter ces Castillans. C'est un plaisir que je me donne, plutôt qu'un service que je lui rends.

PINTO.

Çà, capitaine, avez-vous pourvu aux accidents? Supposons qu'un lien se brisât tout-à-coup, aurions-nous de quoi renouer la trame? Si les soldats du palais résistent?...

LE CAPITAINE.

Ils sont morts.

PINTO.

Si le gouverneur de la citadelle tient bon?...

LE CAPITAINE.

Il sera pendu.

PINTO.

Si les officiers refusent de commander?...

LE CAPITAINE.

Ils ont promis.

PINTO.

Quelques uns; mais les autres?...

LE CAPITAINE.

Plieront.

PINTO.

Les grands d'Espagne et les partisans de la vice-reine se défendront.

LE CAPITAINE.

Mal.

PINTO.

Que présagez-vous de la disposition du peuple?

LE CAPITAINE.

Bien.

PINTO.

Si l'on soulève quelques furieux à prix d'argent?...

LE CAPITAINE.

Feu!

PINTO.

C'est sans réplique. Çà, écoutez-moi, capitaine. J'ai fait confidence de nos desseins à un honnête cordelier qui donnera sa sanctification à notre cause. Il importe que vous le connaissiez: c'est un saint homme pour lequel je vous demande égards et confiance. Pardonnez-moi si j'ai retardé jusqu'à ce jour votre entrevue. Le voici qui paraît, je vais lui parler de vous.

SCÈNE X.

PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO.

PINTO, au cordelier.

Père Santonello, c'est là le capitaine dont je vous ai parlé; il est nécessaire que vous sachiez à quoi vous en tenir sur son compte. C'est un brave militaire, qui n'a pas l'esprit éclairé comme vous, mais qui soutiendra notre sainte querelle de son épée. La douceur de votre profession condescendra sans peine à la brusque franchise de la sienne.

SANTONELLO.

Nous ne sommes ici-bas, mon fils, que pour nous secourir et nous aimer en frères.

PINTO.

Capitaine, je vous présente le révérend père dom Santonello; mon père, voici le capitaine Fabricio.

LE CAPITAINE.

C'est toi, cafard!

SANTONELLO.

C'est toi, damné!

PINTO, épouvanté.

Qu'est-ce?... quoi!... vous vous connaissez!... D'où?... depuis quand?... comment?

SANTONELLO.

Un excommunié qui fait outrage au ciel par son amour pour une Juive.

LE CAPITAINE.

Un moine qui se hasarde à me trouver chez elle!

SANTONELLO.

Santa Theresia!

PINTO.

Avez-vous le diable au corps de vous quereller ainsi? Troublerez-vous par ce scandaleux débat l'union qui nous est nécessaire? Ne tendons qu'à notre but.

LE CAPITAINE.

Je ne veux entrer dans aucune affaire avec ce maudit cordelier.

SANTONELLO.

Cet hérétique nous soufflerait de damnables inspirations.

LE CAPITAINE.

Ton nom sera connu et honni dans tout Lisbonne.

SANTONELLO.

Le tien inscrit au tribunal du Saint-Office.

PINTO.

O enragés!... O enfer!... vous alliez chez cette femme, capitaine, pour vous distraire et boire?... et vous, pour l'intérêt de son salut?

SANTONELLO.

Hélas! oui, j'espérais la...

PINTO.

La convertir.

LE CAPITAINE.

Moi, j'allais...

PINTO.

La consoler de quelque chagrin. Eh! qu'y a-t-il, je vous prie, de plus louable que de soulager l'infortune et de purifier l'ame d'une jeune personne? (Bas au capitaine.) Il ne vous sied pas de vous fâcher contre un moine, et l'habit de son ordre vous commande des ménagements. (Bas au cordelier.) Votre religion vous défend ces violences, et vous devez absoudre ces sortes de passions dans un homme de son état. Allons, allons, embrassez-vous cordialement.

LE CAPITAINE.

Si je n'étais pas l'agresseur...

SANTONELLO.

Si je n'étais pas l'offensé...

LE CAPITAINE.

Si ce n'était en faveur de Pinto...

SANTONELLO.

Si ce n'était au nom du Dieu de paix...

PINTO.

Eh! la! la! que cette embrassade enveloppe la procédure!

LE CAPITAINE.

Sans rancune, mon révérend.

SANTONELLO.

Ainsi soit-il, mon fils!

PINTO.

Bon présage de négociation, que d'avoir réconcilié un militaire et un moine irrités. Où diantre m'étais-je fourré?... Ah! je vous attendais, messieurs.

SCÈNE XI.

PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO, ALMADA, MELLO, MENDOCE.

PINTO.

Vous aurez sans doute plus d'empire que moi sur le duc. Il marque une répugnance obstinée à entrer dans nos vues; et les meilleures raisons ont échoué contre ses refus.

ALMADA.

Ce n'est donc point le chef qu'il nous faut. Quoi! les injustices, les ravages dont gémit le Portugais; quoi! l'indignation qui doit pénétrer les ames contre nos ennemis; la ruine de Lisbonne consommée en transférant le commerce des Indes à Cadix; les fureurs du comte Olivarès et des chefs de l'état vendus à la vice-reine; l'arrière-ban publié par le roi pour transplanter en Catalogne la fleur des plus nobles familles, et les y détruire par la pauvreté, la faim ou la guerre; quoi! nos domaines livrés à des colonies étrangères; tant de puissants motifs ne l'arrachent point à sa langueur! Je le déclare; ce n'est point là le chef qu'il nous faut.

MELLO.

Il a raison.

MENDOCE.

Il dit vrai.

LE CAPITAINE.

Assurément.

PINTO.

De la prudence, messieurs! perdez-vous sitôt la mémoire des débats où nous flottons depuis un mois? il ne s'agit plus de regarder et de choisir; allons au fait et soyons indépendants.

ALMADA.

Je le serai, moi. J'ai là une force que ne vaincront ni la crainte, ni les cachots, ni le fer, ni le feu.

LE CAPITAINE.

Voici un bras qui fera trembler la Castille.

SANTONELLO.

Le ciel nous voit et nous bénit.

MENDOCE.

Notre ligue aurait eu besoin, je crois, du secours d'un de nos alliés.

ALMADA.

Faire vider les querelles domestiques par nos voisins?

PINTO.

Oui, comme ces faux braves qui s'insultent et font battre leurs témoins. C'est aux naturels du pays à le défendre.

MELLO.

L'appât du gain doublera les efforts; les hautes promesses que j'ai faites au nom de votre maître...

MENDOCE.

Mes agents ont visité les bourgs, le port, les cabarets. Les bateliers, les manufacturiers sont à nous.

PINTO.

Du vin, du vin et des liqueurs pour allumer les cerveaux; des chansons pour exalter, des libelles pour aigrir; de chauds orateurs pour fixer les irrésolus, des querelles pour attrouper les curieux; quelques mensonges au nez des crédules de la ville: sur-tout force écrits défendus, afin qu'on se les arrache.

MENDOCE.

Je promets le soulèvement à telle ou telle heure donnée. Il n'y a qu'une voix contre Vasconcellos.

ALMADA.

Le lâche est d'autant plus coupable que, né Portugais, il sert de ministre aux cruautés de Philippe.

MELLO.

Qu'en fera-t-on?

MENDOCE.

Hier on a prononcé sur lui.

MELLO.

Quoi?

LE CAPITAINE.

Tué.

SANTONELLO.

Benedeto. Et cet archevêque de Bragues, qui règne au nom de la vice-reine?

MENDOCE.

Lui!... son royaume est de l'autre monde.

ALMADA.

L'archevêque de Bragues... Je réclamerai. Faut-il qu'une juste vengeance ressemble à la furie? Déshonorons notre cause en multipliant les victimes; suivons l'exemple des barbaries que nous voulons punir; mettons la rage à la place de la fermeté, et proscrivons l'archevêque de Bragues. J'ose demander pourquoi? Pour des systèmes contraires aux nôtres. Réduisons-le à l'impuissance de nuire, d'accord; mais respectons les jours du prélat. La vie d'un homme innocent vaut mieux que les querelles de parti.

MELLO.

Et s'il s'empare des fonctions du secrétaire...

SANTONELLO.

S'il soulève le clergé?..

LE CAPITAINE.

S'il se jette dans la citadelle?...

ALMADA.

Je réponds de lui sur ma tête. Ne comptez sur moi que si la sienne est épargnée.

LE CAPITAINE, bas à Pinto.

Voulez-vous me croire, Pinto? Cet homme-ci balance, il nous dénoncera... Ne serait-il pas à propos d'y remédier?

PINTO.

De qui parlez-vous?... d'Almada?

LE CAPITAINE.

Il m'a l'air douteux.

PINTO, bas.

Sûr comme ton épée. (Haut.) Que risquons-nous en effet à laisser vivre le prélat? Engourdi dans l'autorité, il vous niera sa chute, alors qu'il ne restera que les promotions à faire. C'est un de ces sages routiniers encroûtés dans la vieille politique et croyant qu'il est des impossibilités. Bonnes gens qui n'aperçoivent pas les symptômes du poison qui les tue. Restons unis, épargnons-le; aussi bien serait-ce fonder le pouvoir du duc sur de sanglantes exécutions: son crédit nous est utile; pressons-le, prions-le, forçons-le, s'il le faut, à devenir notre chef.

MELLO.

N'est-ce pas lui qui s'approche?

MENDOCE.

Lui-même.

SCÈNE XII.

LE DUC, PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO, ALMADA, MELLO, MENDOCE.

LE DUC.

Je vous salue, messieurs. Bonjour, Almada. Comment vous va, Mello? Et vous, Mendoce? Capitaine, on m'a parlé de vous, j'aime les braves officiers. Eh bien! mon révérend, que dites-vous de ce séjour?

SANTONELLO.

Que j'y voudrais une abbaye, monseigneur.

LE DUC.

Avec le ciel tout s'arrange. Serez-vous de notre chasse, Almada? Pinto, madame Dolmar court le bois; elle aime à vous rencontrer sur sa route.

PINTO, avec humeur.

Quand on a couru mille dangers à vous servir, on peut risquer de vous déplaire. Que disons-nous? raillons-nous? sommes-nous à une partie de plaisir? Ces messieurs viennent connaître vos intentions.

ALMADA.

Si le duc ne répond pas au coup d'œil que le Portugal entier jette sur sa personne, il mérite le reproche éternel de son pays, et de sa race illustre dont il ruine les droits.

MENDOCE.

Les mesures sont prises; on n'a besoin que de votre autorisation.

SANTONELLO.

Au nom de Dieu!

LE CAPITAINE.

Au nom de l'honneur!

PINTO.

Sauvez vos jours en péril.

LE DUC.

Aurai-je un moyen d'acquitter jamais ces offres de service?... Hélas! j'en suis touché aux larmes; cependant ma situation...

ALMADA.

Est un motif pour vous rendre.

LE DUC.

Vos dangers...

MENDOCE.

Se réalisent, si vous nous abandonnez.

LE DUC.

Votre dévouement...

MELLO.

Vous garantit le succès.

LE DUC.

Votre perte...

PINTO.

Est impossible en vous mettant à notre tête.

LE DUC.

De grace... veuillez m'entendre... ne me forcez pas à rougir de moi-même. Non, le duc de Bragance n'est pas indigne de la confiance publique... Mais ce bon archevêque de Lisbonne; mais tant d'amis sous le couteau pour moi; vous, Almada, vous tous, messieurs... Cela me fait frémir. Pourrais-je me consoler d'avoir ouvert sous vos pas l'abîme qui vous engloutirait?... Si la cour a juré ma mort, oui, je la préfère à l'horreur de me flétrir par la chute de mes fidèles défenseurs (il leur prend à tous la main.), de me souiller d'une tache sanglante. Laissez-moi, mes amis; vos titres à ma reconnaissance sont gravés là, au fond de mon cœur... Je vous remercie, Mello, de vos vues flatteuses à la gloire de ma maison; je vous rends grace, Almada, de l'honneur que me fait votre estime... Souffrez que je me retire... Écouter vos demandes, serait vous précipiter dans cette entreprise, et je puis seulement vous jurer qu'il n'est pas un paysan qui risquât pour vous sa chaumière de meilleur cœur que je ne vous sacrifierais ma fortune et ma vie.

ALMADA.

Et nous nous applaudissons d'avoir exposé nos biens et nos personnes pour le salut de la vôtre; car, ne nous y trompons point, nos premières démarches attachent notre sort au succès de la dernière; et dussions-nous reculer maintenant, la moindre lumière portée dans la suite à Vasconcellos, l'éclairerait assez pour notre ruine.

LE DUC.

Vous êtes menacés?... Il suffit; je n'examine plus rien. Celui-là est ingrat et lâche qui délibère et balance quand ses amis sont en danger. Comptez sur moi. (Il sort.)

PINTO.

C'est assez, monseigneur. Il est à nous.

SCÈNE XIII.

PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO, ALMADA, MELLO, MENDOCE.

ALMADA.

Retournons à Lisbonne, et rendons sa réponse à notre assemblée.

PINTO.

Ne comptons pas sur lui pour soulever la province d'Alentéjo. Dressons nos manifestes, nos batteries; dépêchons les courriers, et que le coup porté à Lisbonne ébranle tout le Portugal ensemble. Je vais demander au duc une lettre pour l'amiral dom Lopez Ozorio, voulant retarder de deux jours le prétendu départ pour Madrid. Que sait-on? ayons du temps devant nous.

MELLO.

Ne craignez-vous pas que l'on ne pénètre?...

PINTO.

Rien. On l'attend à Madrid; un grand hôtel est meublé, les livrées prises, sa maison partie, les fêtes annoncées; et les jeunes femmes, dans l'impatience, inventent déja leurs modes et leur parure. Santonello, Vasconcellos ne soupçonne pas la fausseté des confidences que vous lui faites sur nous?

SANTONELLO.

Tout subtil qu'il soit, il est loin de se douter...

PINTO.

Qu'il vous paie pour le tromper. Quittons-nous, et suivons des routes différentes.

ALMADA.

Adieu.

PINTO.

Adieu... Tous... ce soir... Je vais ramener la duchesse et sa fille à Lisbonne, faire éloigner le duc... Vous, par le bois. Vous, le long du village. Vous, un fusil en main, chassant l'oiseau. Passez le Tage séparément; sur-tout l'air désoccupé, le sourire à la bouche, le front libre, et point de ces rides de conspirateur.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon du palais de la vice-reine à Lisbonne.

SCÈNE I.

L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, LA VICE-REINE, L'AMIRAL DOM LOPEZ.

LA VICE-REINE.

Oui, cette suprême autorité de Vasconcellos porte atteinte à la mienne. C'est un droit qu'on lui donne ou qu'il s'arroge; d'une ou d'autre part, j'en suis blessée.

LOPEZ, souriant.

L'intention de la cour, madame, n'est point de vous mettre en tutèle, comme vous le dites; je m'ouvrirai au comte Olivarès sur l'objet de vos plaintes.

L'ARCHEVÊQUE.

Puérilités que cela! la cour vous adresse les ordres; votre altesse les fait exécuter : tout est dans l'ordre, et revêtu du sceau de votre dignité.

LOPEZ.

On cherche à brouiller... Ces rivalités de pouvoir ne peuvent exister entre le secrétaire d'état et votre altesse.

LA VICE-REINE.

Entre nous, monsieur, on a fait diversion aux haines publiques des Portugais, en les rendant particulières. Au mépris de la cause commune, un parti s'est armé contre un parti, et l'Espagne, intervenue dans le débat, les a frustrés tous les deux.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous avez dans l'esprit, madame, une justesse rare, et touchez admirablement bien le point juste des choses; c'est cela qui rend le pouvoir du roi inattaquable.

LA VICE-REINE.

On n'est pas sans inquiétude sur les projets du duc de Bragance. Il court des bruits sourds, avant-coureurs d'évènements sinistres.

L'ARCHEVÊQUE.

Sottises de nouvellistes!

LOPEZ.

Vous savez que Vasconcellos a l'œil pénétrant.

LA VICE-REINE.

Les projets du duc l'alarmaient à tel point, que vous aviez reçu l'ordre de l'attirer sur vos vaisseaux lorsqu'il visita les ports, et de vous assurer de sa personne.

L'ARCHEVÊQUE.

Diable! c'est un coup d'autorité, cela.

LOPEZ.

Ce devoir me répugnait à remplir, heureux que des obstacles m'en aient dispensé; je préfère l'emmener amicalement à Madrid selon mes nouvelles instructions. Nous ferons connaissance en route; je saurai enfin quel est le caractère de ce duc. Demain nous partons.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ne l'avez point vu?

LOPEZ.

Jamais.

LA VICE-REINE.

Vous n'avez rencontré le duc nulle part?

LOPEZ.

Nulle part.

LA VICE-REINE, souriant.

Et sa femme?

LOPEZ.

Très fréquemment, depuis que votre altesse me la fit connaître.

LA VICE-REINE.

Elle vous paraît?...

LOPEZ.

Très belle.

LA VICE-REINE.

Oui; des yeux assez noirs, et si elle avait le teint...

LOPEZ.

Le sien est d'une fraîcheur!...

LA VICE-REINE.

Oui, pour son âge.

LOPEZ.

Elle est jeune encore.

LA VICE-REINE.

Oh! fort jeune. Je m'aperçois, amiral, qu'elle vous plaît trop pour vous en parler davantage.

LOPEZ.

Moi, madame, je serais bien à plaindre!... obligé de m'éloigner dans vingt-quatre heures.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous! l'homme aux galantes aventures!

LA VICE-REINE.

Monsieur l'amiral, vous aimez la duchesse; elle est l'objet de tous les soins que vous rendez, de toutes les visites que vous faites. Sans doute on vous plaint, on s'étonne d'oublier ses rigueurs jusqu'à vous prêter l'oreille. On rougit de soi-même... cependant on vous dit ce que l'on projette, où l'on va... et pourquoi? pour vous prescrire de ne pas vous y trouver, de ne plus parler de votre amour; toutes belles défenses qui sont autant de secrets engagements qu'une femme ne tarde pas à sceller d'un nœud plus intime, ou qu'elle ne rompt point sans quelque dommage à sa pudeur: voilà de point en point où vous en êtes.

LOPEZ.

Non, madame; et, s'il faut le dire, cette sévérité de la duchesse est plus forte pour m'attirer, que toutes les graces de sa personne. J'étais las d'un commerce infidèle de froides galanteries, de faussetés réciproques, de protestations vaines, lorsque j'ai rencontré madame de Bragance. Son air, sa simplicité noble et touchante, à laquelle toute votre cour rend hommage, m'ont ému plus vivement que je ne l'avais encore été. Suprême avantage de la vertu! elle prête son éclat à tous les dehors des femmes; elle les environne de respect et de soumission, elle embellit leurs manières, elle semble épurer même les traits de leur visage, leur donner des graces délicates, que n'eut jamais l'effronterie. Que vous dirai-je? elle leur fait remporter ce double triomphe, de s'attacher tout l'amour des cœurs sincères et passionnés, et de mériter toutes les attaques des hommes qui mettent leur orgueil à les séduire.

LA VICE-REINE.

Et votre modestie vous range au nombre de ces derniers?

LOPEZ.

Hélas! madame, je fus sincère autrefois autant que sensible; mais on m'a si souvent trompé... qu'il m'a fallu réprimer mes inclinations naturelles.

SCÈNE II.

L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, LA VICE-REINE, L'AMIRAL DOM LOPEZ, Mme DOLMAR.

LA VICE-REINE.

D'où venez-vous ainsi, belle dame?

MADAME DOLMAR.

De chasser aux environs d'Almada; je suis accablée. Tenez, monsieur l'amiral, c'est une lettre du duc de Bragance; il m'en a chargée.

LA VICE-REINE.

Lisez, monsieur.

LOPEZ.

Il m'annonce un retard de deux ou trois jours, et demande si les ordres laissent à ma disposition...

LA VICE-REINE.

Quoi? de nouvelles lenteurs! Répondez que non.

LOPEZ.

Si vous l'ordonnez, madame...

LA VICE-REINE.

D'éternels retardements! Il y a quelque intrigue là-dessous.

L'ARCHEVÊQUE.

Pas la moindre; vous me connaissez, madame: mes biens sont à vous comme mon sang, et je suis pour votre altesse dans la plus parfaite sécurité. Considérez donc.... les droits d'Espagne... une usurpation affermie... un siècle bientôt révolu... songez-y... depuis Philippe II.... des troupes.... des ministres adroits.... Mais qu'entreprendrait le duc?... qu'entreprendrait-il? il se perdrait, il se déshonorerait... Fi donc! fi donc!

MADAME DOLMAR.

Entreprendre! lui! oh! rien, je vous assure, madame; si votre altesse eût pu le voir comme moi, riant, chassant dans la forêt... sa seule passion est celle du plaisir... il ne poursuit que des cerfs ou des femmes.

LOPEZ.

Il a commandé les armées et n'a pas pressé l'ennemi moins vivement.

SCÈNE III.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, L'AMIRAL DOM LOPEZ, Mme DOLMAR, PINTO.

PINTO.

La duchesse de Bragance m'a chargé, madame, de vous remettre ces paquets; elle vient vous rendre ses devoirs.

LA VICE-REINE.

Entrons; je veux parler à Vasconcellos; venez, amiral, donnez-moi la main.

SCÈNE IV.

PINTO, Mme DOLMAR.

MADAME DOLMAR.

Pinto, vous sortez sans me rien dire!... Est-ce là de la galanterie?

PINTO.

Laissons ce puéril métier aux gens qui ne peuvent s'aimer.

MADAME DOLMAR.

Un amour réciproque doit-il ôter le besoin de dire qu'on l'éprouve?

PINTO.

Il cède à celui de le prouver, et ce desir abrége les discours.

MADAME DOLMAR.

Et fait-il prendre la fuite?

PINTO.

Oui, lorsqu'on craint l'œil des importuns dans un salon ouvert à tout venant, où l'indiscrétion d'un geste fait mille jaloux.

MADAME DOLMAR.

Non, lorsqu'on a mille affaires.

PINTO.

Celle de vous plaire est pour moi la première de toutes, et je n'en ai pas de seconde.

MADAME DOLMAR.

Qui vous rend donc si ennuyé aujourd'hui?

PINTO.

Le bonheur a sa mélancolie.

MADAME DOLMAR.

La vôtre vous sied mal; vous devenez le plus maussade du monde.

PINTO.

Voulez-vous que je rie sans sujet, comme ceux qui n'ont rien dans le cœur?

MADAME DOLMAR.

Non; mais quittez cette humeur fantasque. Si l'on dit par-tout que je suis frivole, ma réputation est faite, et je ne veux point d'un mari philosophe.

PINTO.

Il faut pourtant l'être pour affronter le mariage.

MADAME DOLMAR.

Encore de vieux mots contre les femmes!

PINTO.

Quand on parle de leurs vieilles habitudes, on se répète.

MADAME DOLMAR.

Que vous méritez bien ce qui vous arrive!

PINTO.

Que vous nous traitez bien selon nos mérites!

MADAME DOLMAR.

Monsieur Pinto!

PINTO.

Madame!

MADAME DOLMAR.

Vous êtes insupportable; je vous hais du fond de l'ame.

PINTO.

Vengez-vous.

MADAME DOLMAR.

Comment?

PINTO.

Épousez-moi vite.

MADAME DOLMAR.

Vous me bravez!... vous serez mon époux.

PINTO.

Je me livre, et préfère au repos sans vous, mille dangers en vous possédant. Que ce baiser sur votre main vous rappelle qu'elle m'est promise.

(Il lui baise la main.)

MADAME DOLMAR.

Et que vous l'obtiendrez. Adieu. Le devoir m'appelle auprès de la vice-reine. Il serait d'ailleurs à craindre que l'on ne nous surprît ensemble.

SCÈNE V.

PINTO, seul.

O insupportable gêne que ces fades niaiseries, ces tendresses, ces dehors distraits, pour un homme oppressé de mes inquiétudes! je succombe sous le poids. Qu'ai-je maintenant à faire? L'oisif, pour dérouter les argus... fatale prévention de la crainte! Chaque mot, chaque geste de ceux qui m'abordent, me fait frissonner aujourd'hui. Il me semble que mon cœur soit à jour de toutes parts, et je rencontre mille sots qui ne se doutent de rien, dont les yeux m'assassinent. Il me faut tout voir, sans avoir l'air de regarder, caresser ceux que j'abhorre, perdre un temps qui me presse, causer et folâtrer quand un serpent me ronge. Que le jour est tardif!... toutes les heures qui sonnent viennent retentir là... (Il se frappe le sein.) Courage! courage!... ces palpitations qui m'étouffent sont celles d'une joie anticipée... Oh! ces Castillans... O Pinto Ribeiro! sois la gloire de ton nom; veille, travaille, consume-toi, meurs, s'il le faut, et délivre ton pays. Courez, hommes frivoles, courez les fêtes, les divertisse-

ments, vous qui ne séchez pas au feu d'une noble ambition! Passion sourde et terrible, plus dévorante que toutes les autres! elles peuvent se satisfaire par leur indiscrète impétuosité; tu n'arrives à ton but, qu'irritée par le silence et la contrainte... Le coup sera porté... les vils ressorts mis en œuvre disparaîtront, et après l'intervalle d'un ou deux siècles, Pinto sera mis au rang des grands hommes. Pourquoi?... pour avoir mené un empire comme la maison de son maître. On vient... Reprenons le masque... Hééе! c'est le juif Lemos.

SCÈNE VI.

PINTO, LEMOS.

PINTO.

Vous venez de voir le secrétaire!

LEMOS.

Que ché fiens t'entretenir touchant ine crande affaire te commerce. C'est pourquoi ché fous ai tonné parole te fous foir au passache, tans c' te palais te la fice-reine. Qu'y a-t-il pour fous serfir?

PINTO.

Il ne s'agit pas de moi, cher Lemos; un grand personnage vous honore d'une confiance particulière, et m'a commandé de m'ouvrir librement avec vous sur ses intérêts les plus cachés.

LEMOS.

Afec moi? qui est c' te personnache?

PINTO, bas.

Le seigneur dom Juan, généralissime des armées du roi d'Espagne, le duc de Bragance.

LEMOS, surpris et flatté.

Oh!

PINTO, mystérieusement.

Jurez-moi discrétion; je vous dirai tout bas que demain il doit partir pour Madrid avec l'amiral dom Lopez.

LEMOS.

Oui, c'est un bruit tans la file et tout le monde le tit.

PINTO.

Tout le monde! tout le monde babille ou jase au hasard... mais ce que vous tenez de moi, son secrétaire intime, est avéré et indubitable.

LEMOS.

Oh! ché sens pien, il y a in crand tifférence.

PINTO.

Il me faut aussi vous dire la cause secrète de son éloignement; il est rappelé à la cour par l'ordre du roi Philippe.

LEMOS.

Ché safais encore; c'est in noufelle piplique.

PINTO.

Une nouvelle? oui, que l'on répand sur des conjectures, sur des bruits vagues. Qu'en sait-on pour en parler? Connaît-on les mystères du cabinet? Mais vous êtes à la bonne source, et je vous parle en confidence, moi, de la part du duc lui-même; est-ce clair?

LEMOS.

Oh! assirément, il y a in crand tifférence.

PINTO.

Une autre circonstance que vous ignorez, et qui jusqu'à ce jour a retardé son voyage, est qu'il manque d'argent.

LEMOS.

Oui, l'on m'a tit tout cela, tout te même.

PINTO.

Fondé sur quoi? Il n'a pas fait d'emprunt qui donne lieu de le penser.

LEMOS.

Ça, ché l'ai pas ententi dire.

PINTO.

On est donc mal instruit; car il n'a révélé ce secret qu'à moi qui vous le confie. C'est bien autre chose.

LEMOS.

Oh! ché conçois qu'il y a in très crand tifférence, et ché fous remercie, monsié Pinto, de tout ce que fous m'afez appris.

PINTO.

De grace, le silence le plus profond..... « Pinto, m'a dit le duc, le roi d'Espagne « m'appelle, mes finances sont épuisées; va « trouver Lemos, le plus riche, le plus considérable, le plus honnête négociant de Lisbonne, a-t-il ajouté; homme de probité qui « a un crédit immense. »

LEMOS.

Il a tit cela?

PINTO.

En propres mots. « Va le trouver, parle-lui « sans détour, et propose-lui, de trente mille « ducats dont j'ai besoin, l'intérêt loyal qu'il « exigera. »

LEMOS.

Hélas! mon cher monsié, l'embarras où ché suis m'afflige extrê-ment.

PINTO.

Vous ne pouvez lui rendre ce service?

LEMOS.

La maison te Corée, mon associé, et la mienne, sont à la tête t'ine foule innombrable t'ateliers et te manifactires; nous tevons beaucoup, il faut payer ce matin ou chasser les oufriers.

PINTO.

Chassez-les.

LEMOS.

Ces chans-là se souleferont contre nous.

PINTO.

Point; déclarez franchement aux ouvriers que vous suspendez leurs travaux deux mois, faute de fonds; que les taxes dont vous charge Vasconcellos ont entièrement vidé vos coffres:

leur colère ne s'exhalera plus sur vous, mais sur le secrétaire d'état.

LEMOS.

Fous afez raison.

PINTO.

Faites cette déclaration aujourd'hui, et comptez-moi sur-le-champ les trente mille ducats, espèces sonnantes.

LEMOS.

A quel intérêt?

PINTO.

Celui de votre conscience; apportez l'argent, le trésorier en passera par tous les arrangements qui vous conviendront.

LEMOS.

Si les oufriers en se mutinant contre Fasconcellos, chettent le trouble tans la file?

PINTO.

Il a en main la force et les apaisera; que vous importe qu'ils s'en prennent au ministre?

LEMOS.

Rien titout; ché fais les conchétier et me rendre aussitôt après.....

PINTO.

Chez le trésorier du prince: l'on voit que vous êtes le premier négociant de l'Europe, et non moins habile qu'officieux. Adieu, mon cher Lemos.

LEMOS.

Atieu, mon cher monsié; il y a tans mes coffres tix mille tucats comptant; mon associé en a une fingtaine, cela fait le compte. La maisson Lemos et Corée est heureux te servir la maisson Pracance.

SCÈNE VII.

VASCONCELLOS, PINTO.

VASCONCELLOS, après avoir salué le moine Santonello qui le quitte.

Vous traitiez avec le négociant Lemos, monsieur Pinto?

PINTO.

Pour un prêt d'argent utile au duc de Bragance, qui va partir. Vous, monsieur, n'écoutiez-vous pas quelques délations de ce méchant moine?

VASCONCELLOS.

Vous le craignez, parcequ'il hait votre maître?

PINTO.

Et vous l'aimez parcequ'il nous espionne.

VASCONCELLOS, à part.

Tâchons de le sonder. (Haut.) D'où vient que l'on me prête cet acharnement contre le duc? Ne dois-je pas ma surveillance active aux affaires de l'état? ne suis-je pas contraint à l'exercer sur lui comme sur un autre? Je vois, monsieur Pinto, qu'une juste sévérité m'attire les ressentiments de tous; les Portugais n'ont aucun égard aux soins que je me donne à les maintenir dans le repos.

PINTO.

Dans la léthargie.

VASCONCELLOS.

A lever, habiller, nourrir les troupes.

PINTO.

Pour vous défendre.

VASCONCELLOS.

A régler la recette des fonds publics.

PINTO.

Pour vos dépenses secrètes.

VASCONCELLOS.

A contenir les grands.

PINTO.

Pour faire taire les petits.

VASCONCELLOS.

A chasser les ambitieux.

PINTO.

On craint la concurrence.

VASCONCELLOS.

Monsieur Pinto, respectez, s'il vous plaît..

PINTO.

Le secrétaire d'une cour! je suis celui d'un prince, ce titre est ma garantie.

VASCONCELLOS.

N'entrons pas, monsieur Pinto, dans ces difficultés; toute prévention à part, comment le duc a-t-il répondu aux faveurs dont le roi et son ministre Olivarès l'ont tous les deux comblé? Son rang voulait de la circonspection: issu d'une famille...

PINTO, affectueusement.

A-t-il dépendu de lui de naître obscur... comme nous?

VASCONCELLOS.

Ne nous écartons pas... On lui avait d'abord offert le gouvernement du Milanais; et depuis, le commandement général des forces de mer: comment a-t-il répondu à ces nouvelles marques d'honneur?

PINTO.

En exécutant les ordres qu'il avait reçus.

VASCONCELLOS.

Ne marchant qu'entouré de je ne sais quel appareil, comme s'il eût voulu protéger sa personne.

PINTO.

Son goût est d'avoir toujours un grand train à sa suite.

VASCONCELLOS.

A-t-il lieu de craindre?

PINTO.

Si peu, qu'il se rend à Madrid sans défiance.

VASCONCELLOS.

Vous emmène-t-il?

PINTO.

Quel besoin de moi, à Madrid?

VASCONCELLOS.

Non, plutôt à Lisbonne?

PINTO.

Pour veiller à ses intérêts.

VASCONCELLOS.

Peut-être.

PINTO.

Moi comme tout autre.

VASCONCELLOS.

Prenez-y garde; il m'est venu certains bruits que vous aspiriez à nouer une conspiration...Il y va de la corde pour ceux qui s'y font prendre...

PINTO.

Je veux être pendu si cela m'arrive.

VASCONCELLOS.

Je puis tout et serais terrible.

PINTO.

Ah! je vous désarmerais...

VASCONCELLOS.

Que l'on s'y joue.

PINTO, à part.

Peste! cela n'est pas un jeu.

SCÈNE VIII.

LA VICE-REINE, LA DUCHESSE DE BRAGANCE, VASCONCELLOS, PINTO.

(Durant la scène, Vasconcellos feuillette ses papiers.)

LA VICE-REINE.

L'on m'avait dit que la duchesse entrait... Ah! je l'aperçois.... Que je suis aise de vous voir!

LA DUCHESSE.

Mille raisons m'ont long-temps privée de la faveur que je reçois, madame.

LA VICE-REINE.

En vérité, madame, je vous croyais décidée à me fuir.

LA DUCHESSE.

Si le goût de la retraite me faisait oublier à ce point mes devoirs, vos bontés me rappelleraient auprès de vous.

LA VICE-REINE.

Vous me teniez rigueur, et n'avez pas cru sincèrement au plaisir que me font vos visites.

LA DUCHESSE.

La peur qu'elles ne devinssent importunes, les a rendues moins fréquentes.

LA VICE-REINE.

Ceux qui vous ont inspiré cette crainte vous ont trompée, madame.

LA DUCHESSE.

On a tant débité d'impostures sur les intentions de M. le duc et sur les miennes, que je n'aurais pas murmuré d'une injustice.

LA VICE-REINE.

Ce mot suffit, madame; mon amitié vous avait défendue contre de vains propos qui ne devaient pas arriver jusqu'à moi; que rien n'altère plus l'union dont je veux resserrer les nœuds entre nous; ne nous quittons pas un moment; qu'à la campagne et à la ville on nous voie désormais ensemble. Pardonnez-moi un refroidissement dont m'a punie votre absence; qu'un baiser achève notre réconciliation sincère : embrassez-moi, madame.

LA DUCHESSE.

Vous me comblez, madame.

LA VICE-REINE.

Je répare mes torts et veux demeurer votre plus chère amie, entendez-vous? Faites de ma part des adieux à M. le duc; dites-lui mes vifs regrets de son éloignement.

LA DUCHESSE.

Il y croira, madame.

LA VICE-REINE.

Il n'y a personne à la cour qui me plaise autant que lui.

LA DUCHESSE.

Personne qui vous respecte davantage.

LA VICE-REINE.

On m'attend; excusez-moi de vous quitter sitôt, madame.

LA DUCHESSE.

Madame, j'ai déja trop abusé de vos moments.

LA VICE-REINE.

Que je vous embrasse encore!

LA DUCHESSE.

Ah! madame...

(Elles s'embrassent.)

PINTO, à part, les regardant.

Caressez-vous, douces créatures! Je poignarderais mon ennemi sur la foi d'un pareil baiser.

LA VICE-REINE, au secrétaire, en s'en allant.

Vasconcellos, surveillez toujours la duchesse.

LA DUCHESSE, bas à Pinto.

Assurez-vous sur-tout de la vice-reine.

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, PINTO.

PINTO.

Soyez en paix; les choses vont au mieux. Ce négociant juif et moi, venons de clore une affaire qui me promet un double résultat : l'argent pour nos fidèles et le soulèvement du plus nombreux atelier de la ville. Les gens de votre hôtel sont en route. Deux personnes dévouées, vigilantes, épieront celles qui peuvent entrer ou sortir durant la journée. Un bal que j'ai fait donner, écarte ce soir toutes vos camaristes. Ainsi nulle indiscrétion. Le ministre m'a parlé, il ne se doute de rien. Je me suis expliqué devant lui fort imprudemment.

LA DUCHESSE.

Eh pourquoi?

PINTO.

Pour qu'il ne soupçonne pas ma prudence. Le coup partira cette nuit; mais en cas d'obs-

tacles, obtenez de l'amiral qu'il diffère le voyage à quelque prix que ce soit.

LA DUCHESSE.

A quel titre, par quel moyen?

PINTO.

Une autre femme que vous, sauf le scrupule, mettrait tout en usage pour le séduire; il ne vous faut qu'un regard, madame, et vous ne perdrez pas une cause qui peut se gagner d'un coup d'œil.

(Il rentre.)

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, seule.

Que me conseille-t-il?... Une feinte coquetterie indigne de moi... cette ruse coûte à ma délicatesse... Mais il faut empêcher qu'on entraîne mon époux à Madrid... et son intérêt, son salut doivent servir d'excuse à mes artifices.

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, LOPEZ OZORIO.

LOPEZ.

Madame, les derniers instants qui me restent à vous voir, me seraient précieux, si je n'avais pas à vous parler d'objets qui vous affligent.

LA DUCHESSE.

Vous avez reçu, sans doute, une lettre de M. le duc.

LOPEZ.

Il m'avertit encore d'un délai, tandis que mes dépêches expédiées ce matin annoncent à jour fixe son départ.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que deux ou trois jours?

LOPEZ.

L'impatience de la cour, mes propres affaires me commandent la promptitude, et je n'ose...

LA DUCHESSE.

M'obliger, monsieur?...

LOPEZ.

Ah! madame, si la vice-reine ne m'eût ordonné tout-à-l'heure de hâter les dispositions prises avec M. le duc...

LA DUCHESSE.

Elle a pu vous l'ordonner avant de m'avoir vue! Quelques préventions injustes que ma présence vient de détruire, ont dicté cet ordre qu'elle révoquera sans peine.

LOPEZ.

Si elle m'autorise...

LA DUCHESSE.

Je juge quelle sera la dette de ma reconnaissance pour elle, à ce qu'il vous en coûtait pour m'être favorable.

LOPEZ.

Doutez-vous, madame, de l'embarras où vous me jetez? Est-il une situation plus pénible que celle d'un homme entre son devoir et vous?

LA DUCHESSE.

Il m'a paru que vous n'aviez pas même l'irrésolution à combattre.

LOPEZ.

Je ne le cache point; j'aurais bravé pour vous plaire, et la vice-reine et la cour, et les ministres; mais vos froideurs m'exilent, et je me rends à mon devoir.

LA DUCHESSE.

Ce dernier motif est louable. Souffrez que je regarde les autres comme un adroit artifice pour éviter les demandes que j'aurais pu vous adresser encore.

LOPEZ.

Ainsi vous attribuez à un vil manège de courtisan l'expression d'une douleur si vraie?

LA DUCHESSE.

J'ai sujet de la mettre en doute... car à vous voir si empressé de... quitter Lisbonne...

LOPEZ.

Eh! qui pourrait m'y retenir? Depuis mon arrivée, que de soins ne vous ai-je pas rendus! Mais à quoi m'ont servi mes assiduités, mes sacrifices? à me prouver que vous êtes au-dessus de toutes les femmes, ou que je suis à vos yeux le dernier des hommes... J'ai pu songer au tourment de ne vous revoir jamais, et m'y condamner; rien ne saurait plus ébranler mon courage. Demain donc, si le duc ne se met en route, je pars seul, et m'excuserai sur ses refus.

LA DUCHESSE.

Eh bien! monsieur, avais-je tort de dire que mes sollicitations étaient impuissantes sur vous? ne contraignez-vous pas habilement ma délicatesse au silence? ou plutôt n'ai-je pas lieu de croire que, las de feindre un amour inutile, vous précipitez avec joie l'occasion de vous délivrer d'une ennuyeuse persévérance? Vous me faites des reproches, je m'en fais de plus graves; le duc ne vous connaît pas; peut-être j'aurais dû vous éloigner de moi pendant son absence: j'étais loin d'imaginer que ma bonté à entendre vos aveux fût une marque de ce mépris pour vous, dont vous m'accusez.

LOPEZ.

Cruel pouvoir d'un mot de votre bouche! ah! vous renversez mes idées... Mais, non; les opinions dont on m'a noirci... cette détestable commission d'accompagner le duc en Espagne... tout vous porte à me haïr.

LA DUCHESSE.

Tout me chagrine... C'est vous, moins que tout autre, qui devriez être l'artisan de mes peines.

LOPEZ.

Qu'entends-je ?.... Expliquez-vous, madame ?

LA DUCHESSE.

Vous me séparez de mon époux... Au nom de la cour, vous agissez contre moi...

LOPEZ.

Voilà ce qui vous irrite... Ah! que j'expie le malheur de vous affliger en subissant votre vengeance! Exercez-la, tyrannisez-moi, vous en êtes la maîtresse... la mort seule rompra les fers que je prends à vos pieds.

LA DUCHESSE.

Levez-vous... monsieur... levez-vous... Qu'ai-je à vous répondre? le devoir qui me lie me défend de vous écouter davantage... le vôtre vous emmène loin de Lisbonne. Demain, peut-être...

LOPEZ.

Eh! non, non, madame!... Ne venez-vous pas de me le défendre? vos volontés sont mes lois suprêmes.

LA DUCHESSE.

Demain, soit, vous resterez; mais sous quelques jours...

LOPEZ.

Quel parti prendre?

LA DUCHESSE.

Celui de me quitter, monsieur.

LOPEZ.

Madame, vous me désespérez... Eh! pourquoi me nommer l'auteur de vos chagrins? pourquoi quitter M. le duc? Venez à Madrid vous-même, venez partager les honneurs qui l'attendent; embellissez nos fêtes de votre éclat; paraissez, effacez mille rivales... partez avec lui.

LA DUCHESSE.

C'était mon dessein, mais une détermination si prompte... des obstacles qui m'arrêtent quelque temps... Vous ne pouvez attendre!...

LOPEZ.

J'attendrais, n'en doutez pas, assuré de vous conduire avec vous.

LA DUCHESSE.

N'y songeons point, cela vous est impossible... Je l'avoue, il m'eût été doux de vous... de suivre le duc de Bragance.

LOPEZ.

Ah! disposez, ordonnez, madame; j'écrirai, je resterai... je ne quitterai point ces lieux sans vous, dussé-je payer de ma vie le témoignage d'amour que je vous donne.

LA DUCHESSE.

Ne concevez point une espérance que je vous refuse, et terminons cet entretien.

SCÈNE XII.

LOPEZ, seul.

Quel trouble! quels discours embarrassés! cette promptitude à me fuir... Non! mes interprétations ne sont point présomptueuses... elle n'a pas craint de m'avouer mon empire... elle le déclare, elle est à moi!... Mon cœur n'éprouva jamais de plus vive émotion; je sentais le langage de la feinte mourir sur mes lèvres... je voulais séduire, et j'étais séduit; ses yeux attiraient le feu des miens; je ne la trompais point, je brûlais... Qu'elle était gracieuse et belle! quelle proie à saisir qu'une si ravissante personne!

SCÈNE XIII.

VASCONCELLOS, LOPEZ OZORIO.

VASCONCELLOS.

Je vous cherchais, amiral; le courrier d'Espagne vient d'arriver : lisez.

LOPEZ, après avoir lu.

Dieu!

VASCONCELLOS.

Un ordre exprès d'arrêter le duc, et c'est vous qui le devez exécuter.

LOPEZ.

Une mesure si violente...

VASCONCELLOS.

Je l'ai sollicitée moi-même du comte Olivarès. De sourdes menées ont excité ma vigilance, et je suis à la piste; joignez le duc de Bragance demain au château d'Almada; point de ménagements.

LOPEZ.

Cette décision m'étonne...

VASCONCELLOS.

Les fils s'embrouillaient depuis un temps, je crois les avoir coupés net. Les Bragance, les Villaréal, les Aveiro sauteront, et leurs partisans iront travailler aux mines. Point de pitié! Soupçonner avant qu'on remue, frapper dès qu'on soupçonne; voilà comme on gouverne.

LOPEZ.

Me charger, moi, d'une telle commission!...

VASCONCELLOS.

Vous l'aviez reçue déja sur vos vaisseaux, et deviez l'arrêter à bord. Qu'y a-t-il de nouveau?

LOPEZ.

Monsieur, je ferai mon devoir, quelque peine qu'il m'en coûte.

VASCONCELLOS.

Quelle peine! bon! d'arrêter cet homme!... Un homme que vous n'avez jamais vu, qui ne vous touche en rien!... Eh! j'en ai envoyé beaucoup, de mes anciens amis, ramer sur les vaisseaux du roi. Faites, faites, monsieur l'a-

miral; point de retard. Demain, au point du jour, allez prendre le duc. Mystère et promptitude.

SCÈNE XIV.

LOPEZ, seul.

Ainsi mes espérances sont ruinées! fatal contre-temps!... Comment y remédier?... impraticable. Madame de Bragance me verra comme un monstre, et mes séductions échoueront toutes contre sa haine!... Devais-je le prévoir? Quoi! cette femme m'échapperait... et sans retour! Seulement quelques jours de plus... mais une nuit!... une seule nuit!... Une nuit vaut une année pour l'intrigue, et en amour un siècle... Allons, allons, je suis fou!... Comment la voir? comment la résoudre?... Non!... Héé! faisons mieux... l'entreprise est hardie!... N'importe!... Si je garantissais le duc des périls qui le menacent... si j'obtenais à ce prix l'intérêt tendre que je sollicite de la duchesse... Eh! dût-elle même ne point me payer d'une action généreuse, elle est digne de moi!... Introduisons-nous chez elle, à son insu... sitôt que les ténèbres... Que risqué-je? Un valet suborné, une porte ouverte ou une fenêtre... L'amour et l'or entrent par-tout... et je veux tenter l'entreprise.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de la duchesse de Bragance à Lisbonne.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE, FLORA.

FLORA.

Que de marques d'affection la vice-reine nous a données, madame!

LA DUCHESSE.

Oui, ma fille.

FLORA.

Elle vous aime si tendrement!

LA DUCHESSE.

Les discours qu'elle me tenait n'en seraient pas la preuve. Apprends à te défier de ces faux dehors d'amitié. Ces paroles-là sont sur les lèvres, et partent rarement du cœur.

FLORA.

La vilaine chose que de se haïr de la façon qu'on s'aime!

LA DUCHESSE, à part.

Il est nuit close, et Pinto n'arrive point.

FLORA.

Qu'avez-vous, madame? vous semblez inquiète...

LA DUCHESSE.

Moi!... je n'ai rien.

FLORA.

Vous êtes changée...

LA DUCHESSE.

Aucun sujet pourtant...

FLORA.

Ah! madame, depuis une heure entière je vous examine, et votre agitation est si grande... Vous vous levez, vous marchez, puis vous vous rasseyez et vous levez encore... Cet ouvrage, vous l'avez vingt fois interrompu; alors vous regardez fixement, comme on regarde sans voir, quand on pense. Parlez-moi: quelles peines éprouvez-vous, madame, que je ne puisse partager? ma jeunesse m'exclut-elle de la confiance d'une mère? Est-ce à moi, si les consolations vous sont utiles, que vous devez fermer votre ame?

LA DUCHESSE.

O ma fille!... puis-je ne pas être alarmée de l'ordre qui éloigne votre père?

FLORA.

Ce n'est pas la seule cause de vos inquiétudes... Ce matin, quand il nous annonça la résolution de partir sans nous, vous parûtes moins tourmentée; ce soir, plus que jamais, votre tristesse s'est accrue.

LA DUCHESSE, très émue.

Oui, oui, parceque le moment approche... où votre père nous aura quittées.

FLORA.

Eh quoi! ce voyage nous ôte-t-il l'espérance de le revoir bientôt?

LA DUCHESSE.

Notre position est affreuse, ma fille; votre père a des ennemis cruels qui le forcent à ne plus paraître dans cette ville... qui lui dressent mille embûches dont il est forcé de se garantir... Nous avons tout prévu, tout disposé pour mettre à l'abri sa fortune et ses jours... Si l'évènement trompe nos précautions, mon sort peut devenir le plus fatal du monde... Ah ciel! si vous ne deviez jamais revoir votre père!...

FLORA.

Mon père!... que dites-vous? Ces malheurs que vous craignez, ils sont donc bien terribles... et vous me les cachiez... et ils seraient tombés sur moi sans que j'y fusse seulement préparée!... Dites-moi, dites-moi toutes vos craintes! que je n'aie pas à vous accuser de m'avoir laissée dans une sécurité trompeuse.

LA DUCHESSE.

M'accuser! moi, moi qui te chéris si tendrement; moi qui suis ta mère... Ah! jamais tu ne m'accuseras!

FLORA.

Non, madame, non; votre fille ne redoublera pas vos peines qu'elle veut adoucir.

LA DUCHESSE.

Tu me le promets, ma chère Flore; tu ne m'accuseras, de ta vie?

FLORA.

En ai-je quelque droit? et vos bontés...

LA DUCHESSE.

Quelle que fût notre destinée... fussions-nous frappés des coups les plus soudains...

FLORA.

Vous m'effrayez!...

LA DUCHESSE.

Le ciel nous protégera, j'espère... les choses humaines sont si variables, que notre état peut changer... en mal... ou en bien; une prospérité brillante, imprévue, nous est peut-être réservée... Si au contraire c'était l'infortune... tu te rappelleras mon amour, mes soins, mes alarmes, sur ton père, sur toi... Et tu ne m'accuseras, de ta vie... N'est-ce pas, de ta vie?

FLORA.

Quel accent, ô ma mère!

LA DUCHESSE.

C'est celui de ma tendresse, il ne doit pas effrayer... Quelqu'un vient; embrasse une mère qui souffrirait mille morts pour sa fille. Allons, allons, du courage; plus de larmes.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, FLORA, Mme DOLMAR.

MADAME DOLMAR.

Quoi! madame, point de musique ce soir?

LA DUCHESSE.

Je souffre, je me suis enfermée.

MADAME DOLMAR, étourdiment.

Oui, j'ai forcé votre porte; un homme nouveau, que je ne connais point, m'a dit que l'on n'entrait pas; j'ai demandé M. Pinto, et me voilà. Comme vous paraissez défaite! quelle figure altérée! et la signora Flora qui est tout émue...

LA DUCHESSE.

Affligée de me voir malade.

MADAME DOLMAR.

Il fallait sortir, aller, faire venir du monde, vous distraire... Moi, je viens de mille endroits: j'ai appris cent anecdotes les plus gaies chez la marquise Alberta.

LA DUCHESSE, préoccupée.

C'est une maison aimable...

MADAME DOLMAR.

Où vont tous mes vieux amis..

LA DUCHESSE.

Vos vieux amis sont jeunes.

MADAME DOLMAR.

Je les aime tous différemment.

LA DUCHESSE.

Je ne dis rien de Pinto: c'est l'ami du cœur, lui!

MADAME DOLMAR.

Mon Dieu! non... pas plus que les autres, je vous assure.

LA DUCHESSE.

Au même titre, j'entends. (A part.) Que cette femme m'importune!

MADAME DOLMAR.

Savez-vous ce que l'on raconte de la marquise Alberta?

LA DUCHESSE.

Non.

MADAME DOLMAR.

L'aventure la plus humiliante...

LA DUCHESSE.

Des scandales, fi! ils deviennent si fréquents, qu'on est las de les entendre. Je ne sais par quelle bizarrerie on s'entretient toujours du vice qui est si commun, et jamais de la vertu qui est si rare.

MADAME DOLMAR.

Il est vrai; cette réflexion-là... est... (Elle bâille.)

LA DUCHESSE.

Moins gaie que les discours de ces vieux amis.

MADAME DOLMAR.

Comme vous me persiflez, madame!

LA DUCHESSE, à part.

Pinto, qui ne consigne pas cette femme!

MADAME DOLMAR.

La signora Flora veut-elle faire de la musique?

FLORA, travaillant.

Excusez-moi, madame; j'ai hâte d'achever cet ouvrage.

MADAME DOLMAR.

Et vous, madame?

LA DUCHESSE, impatientée.

Ce soir, je n'ai pas de voix.

MADAME DOLMAR.

Mais du chagrin. Quelque chose vous agite... Faut-il que je vous laisse? que je sorte?

LA DUCHESSE, troublée, avec empressement.

Restez, restez, je vous prie... N'imaginez pas... aucun chagrin... rien ne m'agite.

MADAME DOLMAR.

En ce cas, ne vous livrez pas à cet abattement; de grace, chantez votre nouvelle romance.

LA DUCHESSE.

Dispensez-moi...

MADAME DOLMAR.

Madame, je n'insiste plus; oui, il me sem-

ble qu'une grande inquiétude vous presse, et je ne veux pas me rendre importune.

LA DUCHESSE.

Importune ! vous? Jamais. Je n'étais qu'un peu indisposée... (A part.) Dieu ! si elle allait soupçonner... Je vais chanter.

MADAME DOLMAR.

N'est-ce pas abuser ?...

LA DUCHESSE, prenant sa guitare.

Du tout, du tout... (A part.) Quel supplice !

(Elle chante.)

Un Portugais, dont l'ame fière
S'irritait contre ses revers,
Avec sa fille prisonnière,
Languissait plongé dans les fers.
La mort l'attend, le glaive brille,
Son arrêt ne peut l'effrayer...
Mais les pleurs de sa tendre fille
(Elle regarde sa fille.)
Font pleurer le preux chevalier.

Le murmure des flots du Tage,
Le vent qui mugit sur la tour,
A sa plainte, aux cris de sa rage,
Semblent répondre nuit et jour.
Entre ses mains une arme brille,
Il voit s'endormir le geôlier...
Mais l'effroi qu'il sent pour sa fille
(Elle se trouble.)
Fait trembler le preux chevalier.

Le Portugais, plein d'espérance,
Frappe son argus endormi,
Et tout près de sa délivrance
Rentre aux fers de son ennemi.
Son triste cœur, du fer qui brille
N'attend pas le coup meurtrier,
Et celui qui frappe sa fille
Fait mourir le preux chevalier.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, FLORA, Mme DOLMAR, PINTO.

PINTO, surpris.

Pardon, mesdames.

MADAME DOLMAR.

Quel effroi, monsieur !

PINTO.

Je suis si étourdi ; j'ai interrompu votre musique...

MADAME DOLMAR.

Vous avez eu tort : madame chante avec une expression !...

PINTO, bas à la duchesse.

Le duc de Bragance déguisé.

LA DUCHESSE, à part.

Le duc... Ah ciel !

PINTO.

Voulez-vous que je vous accompagne un autre air ?

LA DUCHESSE.

Je ne veux plus chanter.

MADAME DOLMAR, se promenant dans la chambre.

Le joli ouvrage ! vous travaillez comme une fée, signora.

LA DUCHESSE, bas à Pinto.

Faites-la sortir.

PINTO, bas à la duchesse.

Elle le verrait au passage, il est là. C'est une écervelée, elle peut courir par-tout, rentrer, apercevoir nos gens : emmenez votre fille par ici ; je vais, moi, lui faire une scène.

LA DUCHESSE, bas à Pinto.

Elle vous a demandé à la porte.

PINTO, bas à la duchesse.

Dépêchons.

LA DUCHESSE.

Excusez-moi, madame ; Pinto vient de me rappeler que des lettres importantes...

MADAME DOLMAR.

Je me retire.

PINTO, courroucé, bas à madame Dolmar.

De grace, deux mots.

LA DUCHESSE.

Ma fille, il faut écrire vos adieux à M. le duc ; je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre.

FLORA, quittant sa broderie.

Je vous suis, madame.

LA DUCHESSE, à madame Dolmar.

Bonsoir.

SCÈNE IV.

PINTO, Mme DOLMAR.

MADAME DOLMAR.

Quel air furieux !

PINTO.

Mon air ne ment pas, je le suis.

MADAME DOLMAR.

A quel sujet, mon ami ?

PINTO, embarrassé.

A quel sujet ?... Belle question !... D'où venez-vous, je vous prie ?

MADAME DOLMAR.

De chez la marquise Alberta.

PINTO.

Une femme sans mœurs.

MADAME DOLMAR.

Que tout le monde voit.

PINTO.

Eh ! qui ne voit-on plus ?

MADAME DOLMAR.

Votre colère, monsieur...

PINTO.

Il y avait grand monde, et vos coquetteries s'y sont exercées selon l'usage.

MADAME DOLMAR.

Elle était seule.

PINTO.

Justement, vous attendiez quelqu'un en secret chez elle.

MADAME DOLMAR.

Il est venu plus tard une personne.

PINTO.

Celle qui vient si souvent?

MADAME DOLMAR.

Non, une qui n'y vient jamais.

PINTO.

Oui, sans doute, exprès pour vous voir.

MADAME DOLMAR.

Bien trouvé! Monsano, qui me voit sans cesse, et qui ne vous inquiète point.

PINTO, furieux.

Eh! oui! c'est cela, cela même! c'est Monsano! Je sais, madame, où vous en êtes; mon amour est trahi, ma confiance jouée, mes droits sont outragés...

MADAME DOLMAR.

Quel est ce transport! si la cervelle ne vous a pas tourné...

PINTO.

Déclarez-moi ce qui s'est passé.

MADAME DOLMAR.

Quel emportement!

PINTO.

Puisque vous me trompez sur ce que je sais, brouillons-nous pour la vie.

MADAME DOLMAR.

Eh bien! je vous avoue...

PINTO, effrayé.

Eh quoi donc?

MADAME DOLMAR.

Mon seul tort est de vous avoir caché que j'ai reçu autrefois des lettres fort tendres de Monsano.

PINTO.

Des lettres!... Mais je sais, je sais encore...

MADAME DOLMAR.

Rien de plus, en vérité.

PINTO.

Recevoir des lettres!... c'est un crime que rien... O perfidies! ô femme ingrate... Je n'ose en ce lieu m'expliquer... mais si un respect pour vos serments, si la pitié que je mérite... Ah! je veux vous parler... tout éclaircir... De grace, vous connaissez le pavillon du Parc... La duchesse m'attend... J'irai vous y joindre; je vous conduirai moi-même chez vous après notre explication, en vous ouvrant la grille des avenues.

MADAME DOLMAR.

Vous êtes fou, je crois.

PINTO.

Allez, madame, et puissiez-vous encore vous justifier à mes yeux!

MADAME DOLMAR.

Je ne puis ainsi à l'heure qu'il est...

PINTO, se frappant le front.

Craignez ma jalousie au désespoir.

MADAME DOLMAR.

Si l'on me rencontrait!...

PINTO.

Personne.

MADAME DOLMAR.

Je me perds si l'on me voit...

PINTO.

Vous me perdez si vous me résistez.

MADAME DOLMAR.

Point d'éclat!... je vous cède, j'obéis... Mais, monsieur...

PINTO la pousse dehors.

Allez, madame, ou craignez...

SCÈNE V.

PINTO, seul.

Fermons la double porte, et qu'elle attende! jamais querelle ne fut plus utile... Heureusement on a toujours en main un grief contre les femmes. — Entrez maintenant, monseigneur.

SCÈNE VI.

LE DUC, PINTO.

LE DUC, déguisé en simple valet.

Contre qui querelliez-vous si fort?

PINTO.

Contre cette folle dame Dolmar, qui s'est introduite ici malgré la consigne, en s'ingérant de me nommer. O monseigneur! si elle vous eût vu sous ce déguisement après minuit, il y avait assez pour nous faire découvrir: quelle imprudence!

LE DUC.

Je vous ai dit mon projet.

PINTO.

Extravagance pure!

LE DUC.

Un batelier m'a conduit dans une méchante nacelle; c'est un homme sûr.

PINTO.

Vous jouez notre vie et la vôtre, comme si elles vous appartenaient.

LE DUC.

Et nos affaires?

PINTO.

Tout marche; d'ici à huit ou neuf heures, c'en est fait des Espagnols ou de nous.

LE DUC.

As-tu disposé?...

PINTO.

Tout; mais encore une faute pareille à celle-ci, je ne réponds de rien. Voici madame; je vais dans la chambre voisine régler les instructions nécessaires à nos fidèles, et je reviens vous les lire.

LA DUCHESSE, en entrant.

Ah! monsieur, comment osez-vous paraître ici?

PINTO, s'en allant.

Pour être auprès de vous, tendresse conjugale!... (A part.) Quelle faiblesse!

SCÈNE VII.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC.

Oui, pour ne vous point quitter, ma chère; et, ce que j'ai caché à Pinto, pour vous emmener hors de cette ville.

LA DUCHESSE.

Y pensez-vous?

LE DUC.

J'y ai mûrement réfléchi. Vous allez me suivre, vous et ma fille Flora, ma pauvre enfant, que j'ai frémi d'abandonner, ainsi que vous, à tant de périls.

LA DUCHESSE.

Vous les redoublez en nous éloignant. Qui sait si vous n'êtes pas déja surveillé; si ces mouvements nocturnes échappent à la vigilance des rondes espagnoles? On vous a reconnu peut-être....

LE DUC.

Qui voulez-vous qui me connaisse là-dessous?

LA DUCHESSE.

Votre déguisement convaincrait tous les doutes, si l'on nous arrêtait en chemin.

LE DUC.

Nul risque. Une barque nous attend sur la rive du Tage; elle nous transportera ensemble au château d'Almada. Venez, venez, le ciel est pluvieux, sombre.... personne ne nous verra.

LA DUCHESSE.

Restez vous-même avec nous, puisque vous êtes enfin en sûreté; si la sagesse vous eût conseillé, elle vous eût retenu loin d'ici. Quelle différence entre vos dangers et les nôtres! Que l'on vous sache en secret dans Lisbonne, votre nom vous expose à toute la rigueur du ministre, et révèle tous les complots formés par vos amis. Que nous arriverait-il à nous? Je ne suis qu'une femme, votre fille un enfant; quelque ambition que l'on vous prêtât, le châtiment n'en retomberait pas sur nos têtes.

LE DUC.

Vous ignorez la cruauté de Vasconcellos; il voudrait effrayer, par un exemple, ceux qui seraient tentés de me prendre pour modèle.

LA DUCHESSE.

Si sa cruauté vous est connue, pourquoi la braver sans fruit, en vous exposant de la sorte?

LE DUC.

Oui, j'étais prudent lorsque je refusai d'entrer dans toutes ces brigues, lorsque je préférai l'innocence et la paix aux perplexités cruelles où me voilà. J'étais sage alors; mais vos jours sont menacés, mais notre chute peut écraser ma fille; mais je ne vois, ne connais, ne respecte plus rien, entraîné par mes sollicitudes paternelles : venez, vous dis-je; emmenons-la, sauvons-la.

LA DUCHESSE.

Demeurez... elle ignore tout... L'indiscrétion de son âge....

LE DUC.

Toujours se taire, se cacher : ô contrainte! avais-je raison de fuir ces lâchetés, ces tourments? Depuis que l'on m'a fait ambitieux, ne m'est-il plus permis d'être époux et père?

LA DUCHESSE.

Eh! me croyez-vous moins agitée des sentiments qui vous combattent? Homme injuste! avez-vous eu ses regards à soutenir, vos larmes à lui cacher, sa tendresse à tromper? Cette fille que vous voulez précipiter dans l'abîme par une folle précaution, elle est aussi la mienne; mes soins l'ont élevée, embellie, elle est ma richesse. Vous osez me reprocher mon ambition! qui recueillera le fruit de mes peines, si ce n'est elle et vous, vous qui blessez un cœur rongé d'inquiétudes? Quoi! lorsqu'une faible femme les dissimule, que ses affections sont vaincues, ses craintes surmontées, qu'elle brave pour vous les fers, l'exil, les supplices, le duc de Bragance la méconnaît et l'injurie!.... Ah! je m'aperçois, monsieur, que je n'étais pas assez forte pour tant d'assauts répétés; oui, j'y succombe.... Aurais-je en effet pu m'attendre que celui dont le courage me devait applaudir, serait le premier à m'accabler de son courroux?

LE DUC.

Cessez de vous en plaindre... il vous prouve à quel point mon amour est alarmé... Laissez-moi seulement voir ma fille.

LA DUCHESSE.

Non, non, vous ne la verrez pas. Vos discours, votre aspect l'épouvanteraient... Encore une fois, vous ne la verrez pas.

LE DUC.

Je la verrai, madame, je la verrai.

LA DUCHESSE.

Calmez cette fureur.

LE DUC.

Dormez sur le volcan, si cela vous plaît, je ne veux pas qu'il la dévore.

LA DUCHESSE.

Monsieur, monsieur, disposez de moi, de ma fille, et si votre aveuglement nous perd, ne vous en prenez qu'à vous-même.

LE DUC.

Préparez-la, et cachez-lui l'objet de cette fuite.

LA DUCHESSE.

Elle doit être couchée et je vais la réveiller (*A part.*) Allons consulter Pinto.

SCÈNE VIII.

LE DUC, seul.

Plus j'y songe, plus la retraite me paraît sage. Que nous soyons surpris, les conjurés ne bougeront, et le premier prétexte détruira un soupçon sans preuve. Que nous atteignions l'autre bord, si le complot réussit, le retour est sûr et prompt; s'il manque, je dérobe ma famille aux poursuites de Vasconcellos, à la fureur de la ville. Que sais-je? favorisé aujourd'hui, demain proscrit : malheur à qui fonde sa fortune sur les capricieux mouvements d'une multitude volage et effrénée! Pourvu que Pinto, qu'elle aura couru avertir, ne mette pas obstacle.... Qu'est-ce que j'entends?

SCÈNE IX.

LE DUC, LOPEZ OZORIO.

LOPEZ, entrant par une fenêtre qu'il ouvre.

M'y voilà.

LE DUC.

Qui es-tu?

LOPEZ.

Pas le mot, ou tu es mort.

LE DUC.

Je ne te crains pas.

LOPEZ.

Qui es-tu?

LE DUC, vivement.

Tu ne me connais point?

LOPEZ.

Dis-moi qui tu es.

LE DUC.

Un des gens de madame de Bragance.

LOPEZ.

Silence ou je te tue.

LE DUC.

Je ne vous crains pas, vous dis-je.

LOPEZ.

Prends cet or, et sers-moi.

LE DUC.

Je n'ai que faire de votre or.

LOPEZ.

Inaccessible à la crainte et à l'intérêt, quel homme est-ce là?

LE DUC.

Expliquez-vous.... Qui vous amène ainsi la nuit chez la duchesse?

LOPEZ.

Tu connais les routes de la maison?... Conduis-moi.

LE DUC.

Que je sache au moins vos intentions; vous pourriez avoir tel projet...

LOPEZ.

Me prends-tu pour un brigand?

LE DUC.

Cela y ressemble... Grimper aux murs, aux fenêtres!...

LOPEZ.

Calme-toi; une femme de sa maison, gagnée à force d'argent, avait attaché une échelle à cette croisée, n'osant m'ouvrir la porte que, par l'absence des anciens serviteurs, gardent aujourd'hui des personnes à qui elle n'a pu se confier.

LE DUC.

Et vous pénétrez audacieusement chez une femme!...

LOPEZ.

Qui m'aime. Le grand mal!

LE DUC.

Elle vous aime?

LOPEZ.

J'ai du moins lieu de le croire. Prends cette bourse; tiens, tiens.

LE DUC.

Qui êtes-vous donc, pour être si prodigue?

LOPEZ.

Lopez Ozorio, amiral des flottes espagnoles.

LE DUC.

Celui qui vient s'assurer de M. de Bragance?

LOPEZ.

Lui-même. Conduis-moi.

LE DUC, à part.

Aux enfers! et voici qui va me payer tes outrages.

(Il met la main à son épée.)

LOPEZ.

Est-ce par cette porte qu'on entre chez la duchesse?

SCÈNE X.

LE DUC, LOPEZ OZORIO, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, au duc.

J'ai peur qu'on ne vous surprenne; mon ami, croyez-moi...

LOPEZ.

Son ami!

LA DUCHESSE.

Un homme!

LE DUC, furieux, à la duchesse.

Il ne me connait pas.

LOPEZ, au duc.

Arrêtez! vous ne sortirez point.

LA DUCHESSE, s'écriant.

Pinto! à moi, Pinto!

LE DUC, mettant la main sur la garde de son épée.

Tu veux périr... Avance.

SCÈNE XI.

LE DUC, LA DUCHESSE, LOPEZ OZORIO, PINTO.

PINTO, se jetant l'épée à la main au-devant du duc.

Qu'est-ce, madame? dom Lopez chez vous! (Au duc.) Sortez, sortez.

LA DUCHESSE, à Pinto.

Il ne le connaît pas.

LE DUC.

Audacieux!... Mon épée va punir...

LA DUCHESSE.

(Au duc.) Pinto vous dira tout. (A Lopez.) O ciel! écoutez-moi...

LOPEZ.

Que peut entendre un homme amoureux et jaloux, qui ne l'outrage encore?

PINTO, à part.

Amoureux! je tiens le fil. (A la duchesse.) Retenez l'amiral.

LE DUC.

Mais cet homme?...

PINTO.

Votre femme, votre fille, que l'échafaud menace.

LA DUCHESSE, à Lopez.

Monsieur, je vous supplie.

LE DUC.

Laissez-moi...

PINTO.

Point de fausse bravoure... Venez, ne vous perdez pas.

(Il entraîne le duc et sort.)

SCÈNE XII.

LA DUCHESSE, LOPEZ OZORIO.

LOPEZ.

Devais-je m'attendre à trouver un homme chez vous, à pareille heure?

LA DUCHESSE.

Eh! qui vous y a introduit vous-même? Qui vous a inspiré cette audace, de violer mon asile?

LOPEZ.

Si le hasard ne m'apprenait à juger mes torts, madame, je me croirais plus coupable.

LA DUCHESSE.

Vos outrages ne m'empêcheront point de réitérer ma question.

LOPEZ.

Et j'y répondrai si vous daignez m'avouer quel est cet homme.

LA DUCHESSE.

Quel il est, monsieur? De quel droit m'interrogez-vous? Qui m'a mise en votre dépendance?

LOPEZ.

La rencontre que j'ai faite ici.

LA DUCHESSE.

Comment avez-vous pénétré dans le secret de ma demeure?

LOPEZ.

Par cette fenêtre. Il ne m'importe plus de vous le cacher. Les perfides espérances que j'ai reçues de votre bouche, ne me laissent que la honte d'une témérité dont je rougis.

LA DUCHESSE.

Puis-je le croire? Sur la foi d'un entretien frivole, vous osez, chez moi...

LOPEZ.

Après des engagements avec moi de regards et de paroles, vous recevez un autre...

LA DUCHESSE.

Ma réputation est assez établie pour me défendre de vos injurieux discours.

LOPEZ.

De pareilles surprises la rendraient plus brillante, madame. Mais quel était le mortel si heureux, si déguisé... Il y avait bien du mystère... Fixez, je vous prie, l'incertitude de mes conjectures... Ne m'obligez pas à courir consulter mes amis sur ce que j'en dois penser.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) Vous auriez l'horreur de répandre...

LOPEZ.

Dites-moi si cet homme que j'ai vu est un de mes rivaux; ce qu'il est; ou moi, je puis sans crime dire par-tout ce que j'imagine.

LA DUCHESSE, à part.

S'il allait faire découvrir... (Haut.) Ah! monsieur, quelle que soit votre coupable conduite, les apparences qui m'accusent me ravissent le droit de m'en plaindre. Ne vous étonnez pas de ma confusion. Écoutez-moi; j'aime à vous croire honnête.

LOPEZ.

Eh bien!

LA DUCHESSE.

C'est à un brave et loyal Espagnol que je me confie, incapable, je pense, de trahir mon secret.

LOPEZ.

Achevez.

LA DUCHESSE.

Une autre que moi s'efforcerait à dissimuler encore, et je vous dirai naïvement la vérité; mais que cette marque d'estime enchaîne votre silence.

LOPEZ.

Parlez sans crainte.

LA DUCHESSE.

Cet homme-là est un homme... que je chéris... Les nœuds qui nous unissent...

LOPEZ.

Déclarez sans détour qu'il fut pour vous...

LA DUCHESSE.

Hélas! comme un amant; et depuis des années entières nous vivons dans la plus grande intimité. Cet aveu même ne me coûte point à

vous faire, puisqu'il vous explique la frayeur que m'a causée votre présence.

LOPEZ.

Comment se nomme-t-il, madame?

LA DUCHESSE.

Ne redoublez pas mon embarras... Vous m'aimez; il serait affreux de l'exposer à votre jalousie.

LOPEZ.

Je dois être l'objet de la sienne. Je lui ai tout dit, le prenant pour un de vos valets.

LA DUCHESSE.

Quoi donc? Qu'aviez-vous à dire?

LOPEZ.

Que vous m'aimiez...

LA DUCHESSE, effrayée.

Ah ciel!... C'est à lui que vous avez tenu ce langage? Qui vous a fait croire que je vous aime? Est-ce moi, monsieur, qui suis indignée de vos procédés... qui ne vous aimai jamais?

LOPEZ.

Vous oubliez qu'une favorable entrevue...

LA DUCHESSE.

Sortez.

LOPEZ.

J'obéirais à des ordres plus doux; mais...

LA DUCHESSE.

Entrer chez moi! me résister... Vous êtes un malheureux.

LOPEZ, lui prenant la main.

Moi, madame!

LA DUCHESSE.

Non, vous êtes bon, honnête... Vous allez me laisser, quitter ma main. Oui, généreux Lopez.

LOPEZ.

Fort bien, me voilà devenu le généreux Lopez! Parlez! quelle condescendance exigez-vous du généreux Lopez?

LA DUCHESSE.

Qu'il se retire, qu'il sorte.

LOPEZ.

Chargé de votre haine, et par un balcon, par quelque porte dérobée... Ah! c'est la route d'un amant favorisé.

LA DUCHESSE.

Je vais ordonner que l'on vous ouvre.

LOPEZ.

En pleine nuit, ce serait vous perdre...

LA DUCHESSE.

Monsieur, ne m'accablez pas; respectez...

LOPEZ.

Les droits d'un rival.

LA DUCHESSE, à part.

Que devenir? A quelle honte mes périls et mon ambition me condamnent!

LOPEZ.

Cessez d'être inexorable, et je vous paie mon bonheur d'un service que vous n'acheterez jamais trop cher. La destinée de votre époux est dans mes mains.

LA DUCHESSE.

Au nom du ciel... parlez.

LOPEZ.

Je deviens coupable si je vous instruis.

LA DUCHESSE.

Éclaircissez un pareil mystère...

LOPEZ, se jetant à ses genoux.

Ah! femme adorée! sauvez un époux des malheurs qui l'attendent.

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, LOPEZ OZORIO, PINTO, FRANCISQUE.

PINTO.

Un ordre de la vice-reine?

FRANCISQUE.

De reconduire monsieur l'amiral à son domicile.

LOPEZ.

Moi! et sur quel soupçon?...

FRANCISQUE.

Votre présence chez madame la duchesse.

LOPEZ.

Allez dire, monsieur, à la vice-reine...

FRANCISQUE, lui montrant un ordre.

L'ordre est signé par elle de vous tenir chez vous jusqu'à l'heure où le secrétaire pourra vous parler. Mes gens sont en bas qui attendent.

LOPEZ.

J'aurai raison d'une telle offense; je vous suis. (A madame de Bragance.) Vous voyez ce que me coûte un aveugle amour, madame; cet éclat, chez vous, au milieu de la nuit, l'heure à laquelle on me surprend à vos pieds, sont autant de scandales que vous ne me pardonnerez jamais, et j'en serais trop puni s'ils m'attiraient votre haine. Adieu, madame.

SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, PINTO.

LA DUCHESSE.

D'où vient ce coup d'autorité?

PINTO.

De moi. Les espions, gagés par la vice-reine, l'avaient informée que votre époux, sorti de son château, se rendait peut-être de nuit à Lisbonne. Là-dessus, soupçons, terreur. Vasconcellos était absent; dès-lors conseil tenu chez la vice-reine; puis un ordre que sa garde venait exécuter en son nom.

LA DUCHESSE.

Dieu!

PINTO.

Le mandat portait de s'emparer de l'homme introduit en secret dans votre maison, fût-ce le duc lui-même. On veut d'abord m'effrayer; on me demande sa personne; je vois du doute,

le ciel m'éclaire, et je livre l'amiral à sa place. L'échelle à cette fenêtre, et sa présence chez vous ont servi de preuve contre lui et trompé la surveillance. L'orage est passé.

LA DUCHESSE.

Oh! vous êtes notre sauveur... que je souffrais d'être seul avec cet homme!

PINTO.

Je cours chercher le duc. Remettez-vous, madame, de votre saisissement.

SCÈNE XV.

LA DUCHESSE *s'assied.*

Quel homme que ce Pinto! courageux, subtil, hardi, infatigable, l'œil à tout, ce sang-froid qui calcule, cet emportement qui renverse. Mais que dois-je redouter pour le duc? Ces derniers mots de l'amiral m'ont glacée...

SCÈNE XVI.

LE DUC, LA DUCHESSE, FLORA; PINTO, *lisant des papiers.*

FLORA.

Est-il vrai, madame, que mon père, contraint à se déguiser pour éviter la poursuite de ses ennemis, veuille fuir Lisbonne, et qu'il nous emmène?

LE DUC.

Oui, nous partons.

PINTO.

Rien de plus fou que ce projet; madame a raison d'y mettre obstacle.

(*Il continue à lire.*)

LE DUC.

Pinto, en m'entraînant chez ma fille, a rassuré en quatre mots mes soupçons sur votre conduite; tout ce désordre n'est pas moins le fruit de vos dangereux projets.

LA DUCHESSE.

J'ai flatté cet homme d'après l'avis de Pinto, pour vos seuls intérêts. Son audace a fait le reste. N'usons pas un temps précieux en vaines justifications. Partons, partons, ma fille.

(*Flora, pendant cet entretien, range et marche dans la chambre.*)

PINTO.

Quoi! monseigneur! résolu à quitter la partie?

LE DUC.

Ou à la perdre.

PINTO.

Vous aussi, madame?

LA DUCHESSE.

L'amiral a laissé échapper des mots fort clairs... le duc est en danger... Je ne prends plus rien sur moi.

FLORA.

Mon père, si vous êtes menacé... ne nous quittez pas.

LE DUC.

Non, mon enfant, non, je t'emmène avec moi.

PINTO.

Monseigneur, ces trajets continuels... Gare à vous; mais vous le voulez, le temps est cher, et il est plus court de réparer vos imprudences, que de vous en convaincre.

LA DUCHESSE.

Viens, ma Flora; veillez à nos amis, Pinto. On a des desseins contre le duc... je suivrai ses pas, son sort, ses volontés... Je suis femme, je suis mère... mon devoir le plus sacré est de n'abandonner ni mon époux, ni ma fille. Cette ville... ah! je frémis, peut-être la quittons-nous pour toujours... O mon Dieu!... c'est sur votre zèle, Pinto, c'est sur vous seul que reposent ma confiance, notre espoir, ma vie, et le salut de toute ma famille. Adieu!

LE DUC.

Adieu. Je puis te livrer ma vie; mais je dois sauver et ma femme et ma fille.

PINTO.

Mon valet muet vous suivra jusqu'au rivage. Qu'il vous embarque et revienne; qu'on ne dise point à la porte que vous êtes sortie.

SCÈNE XVII.

PINTO, *seul.*

Jamais on ne fut plus fait pour la vie privée. Bon père, bon seigneur, mais conspirateur... détestable. Mille qualités... communes; des vues, de l'esprit... feu de paille, qui brille sans chaleur; un courage... ce qu'il en faut pour l'honneur et pour se défendre, mais pas assez pour la gloire, ni pour attaquer. Ah! s'il mène seulement sa barque à l'autre bord, je mènerai la mienne... Nous sommes en pleine eau... Hé! hé! le vent est à la tempête... nos amis sont bons rameurs, et destinés... aux galères peut-être... Fi, Pinto! quelle noire idée!... en cet instant... je ne sais... mon imagination assaillie d'une foule de visions hideuses... Oh! avant que sur moi... je me déchirerais les entrailles de mes propres mains. Relisons ces notes... Heim! heim! heim! le ministre... les avenues du palais... saisir les portes... Heim! heim! heim! vivent les Portugais, à bas Philippe!... Oui, signaux déployés... paix aux bourgeois... justice et bonheur au peuple... là est le point d'union générale... Bien! bien! très bien! est-ce tout? et ma liste? qu'ai-je fait de ma liste?... Ah!... fripons fieffés, vous nous rendrez compte. On vous apprendra, mes chers Castillans, à vous gorger d'or et de puissance aux dépens

des Portugais? Qu'êtes-vous? Des fondés de pouvoirs qui mangez notre bien. La procuration une fois annulée, la maison va... Il n'est pas temps de joindre nos braves... à quatre heures chez le prélat de Lisbonne... à sept heures et quart chez moi... Exactitude, mémoire, régularité dans nos mouvements. La moindre variation dérange la ligne tracée, et enverrait tout au diable... mon manteau et battons les chemins... Hou hou! pauvre imbécile! et la dame du pavillon! qu'en fais-tu? Délogeons-la... Patience! informons-nous si le duc... Pietro! Pietro!

SCÈNE XVIII.

PINTO, PIETRO.

PINTO.

Le duc est-il embarqué?

PIETRO, faisant signe durant toute la scène.

Hem!

PINTO.

Ni soldats, ni curieux sur la route?

(Pietro fait un signe.)

PINTO.

Point de bateliers sur le port, ni de barque au loin?

PIETRO.

Hom!

PINTO.

Tes camarades sont-ils en bas avec toi?... Oui. Avez-vous pris des armes?... Oui. Ne vois-tu personne rôder autour de cette demeure? Non. La garde venue pour arrêter l'amiral, semblait-elle avoir quelque soupçon?...

PIETRO, vivement.

Hou ou om!

PINTO.

Je compte toujours sur toi. Du zèle et du courage: ta fortune est faite.

PIETRO, avec humeur.

Hé!

PINTO, lui prenant la main.

Compte sur l'amitié de ton maître.

PIETRO, avec affection.

Ah!

PINTO.

Tu n'as pas peur?

PIETRO, touchant sa poitrine.

Hom!

PINTO.

Nous sommes camarades aujourd'hui. Vivent les muets! ils agissent, font des réponses courtes et sont discrets. C'est ainsi qu'on devrait toujours choisir ses confidents et sa femme. Çà, va-t'en sans délai...

SCÈNE XIX.

PINTO, PIETRO, FRANCISQUE, UN VALET.

LE VALET.

De la part de la vice-reine.

FRANCISQUE.

La vice-reine demande si madame de Bragance peut se transporter chez elle aussitôt.

PINTO, balbutiant.

La duchesse... C'est, c'est la vice-reine qui la demande?

FRANCISQUE.

Oui, elle-même. Qui vous étonne?

PINTO.

Rien... moi... C'est la duchesse qui est... couchée... Elle m'a fait appeler toute saisie... un peu saisie de l'arrestation de l'amiral chez elle; maintenant elle repose. Retournez, monsieur, chez la vice-reine, et envoyez-moi dire s'il faut l'éveiller et la faire lever pour qu'elle se rende à ses ordres.

FRANCISQUE.

Très volontiers.

PINTO, au valet.

Éclairez, éclairez monsieur.

SCÈNE XX.

PINTO, PIETRO.

PINTO.

Massacre! malédiction! Eh bien! eh bien! monsieur le duc, je l'ai craint, je l'ai dit... un coup de votre tête, une frêle circonstance... nous sommes ruinés, noyés, égorgés... Et toi, toi planté comme une perche, que dis-tu? Parle, parle.

PIETRO, le repoussant.

Hééе...

PINTO.

Oh! le chien d'homme! l'enragé duc de Bragance!... Pietro! mon ami... va, vole... attends... la trame est rompue... Dieu!... cette folle... Cours au pavillon du parc... Moi, impossible; il me faut garder la place de peur de nouvelle surprise... (Il écrit un mot au crayon.) Cours donc au pavillon... il y a une femme... Tu entends! une femme.

PIETRO.

Hom!

PINTO.

Madame Dolmar... tu sais? porte-lui ce papier... Amène, amène-la; pars et reviens comme le vent.

SCÈNE XXI.

PINTO, seul.

Anges du ciel! oh! que j'en réchappe!... Oui, oui, l'on ne meurt pas d'une agonie...

Cette femme... Eh bien! quitte à lui déclarer... elle m'aime, elle est officieuse, bonne, elle me secondera... Non, cachons-lui plutôt... oh! tout; qu'elle serve ma ruse et qu'elle ignore tout. Fruit de la nécessité, ma confidence tardive lui faisant outrage, serait trahie... Dès-lors plus de remède... dirigeons mieux l'artifice... Bon! en cas de malheur, je ne fais qu'un saut d'ici à la rivière.

SCÈNE XXII.

PINTO, Mme DOLMAR.

(Pinto fait signe au muet de se retirer.)

PINTO.

Chère amie! chère et tendre amie!

MADAME DOLMAR.

Chère amie! eh! qui a fait évaporer sa colère?

PINTO.

Millions de fois à vos pieds, le pauvre Pinto, confus, humilié, au désespoir.

MADAME DOLMAR.

Me laisser morfondre seule, durant une mortelle heure!

PINTO.

Obstacles sur obstacles m'ont arrêté... C'est vous, c'est vous, chère belle, que j'implore, vous qui m'allez sauver la vie.

MADAME DOLMAR.

Quel changement!... Dites-moi, Pinto, ce que vous avez... ces gestes, cet œil hagard... votre pâleur...

PINTO.

M'aimez-vous?

MADAME DOLMAR.

Non, vous êtes trop méchant.

PINTO.

Répondez net; m'aimez-vous?

MADAME DOLMAR.

C'est m'interroger d'un ton à m'en guérir.

PINTO.

Si je vous suis cher, prouvez-le-moi.

MADAME DOLMAR.

Bon!

PINTO.

Vous me résistez?

MADAME DOLMAR.

Eh! mon Dieu, non, car vous me faites peur.

PINTO.

Cédez à mes sollicitations... et passez, je vous prie, un seul instant pour la duchesse de Bragance.

MADAME DOLMAR.

Qu'est-ce qu'il dit?

PINTO.

Passez pour la duchesse de Bragance.

MADAME DOLMAR.

Moi, pour la duchesse?

PINTO.

Oui, oui, oui; apprenez mes craintes, ses fautes, le piége où elle est tombée, et l'expédient que je trouve. A l'heure que je parle, elle est absente.

MADAME DOLMAR.

La nuit!

PINTO.

Sortie avec un homme qui l'a entraînée, perdue. Folle tête! où est-elle à présent? que devient-elle? que fait-elle?

MADAME DOLMAR, follement.

Elle!... bon!... risible inquiétude! Ah! ah! Pinto... et ces grands airs si froids, si fiers... les voilà bien toutes...

PINTO.

Riez, riez, la vice-reine qui l'a fait demander!

MADAME DOLMAR.

Bah! vrai?... la vice-reine... Ah! ah! ah! rien n'y manque.

PINTO.

Morbleu! veuillez m'entendre, ou je...

MADAME DOLMAR.

La sage personne qui trotte mystérieusement dans l'ombre... Et ces beaux sermons d'honneur, de vertu!...

PINTO.

Ayez pitié de moi, je...

MADAME DOLMAR.

Ah! la Lucrèce!

PINTO, en colère.

Maudites femmes! est-ce donc un sujet de joie que la chute de vos pareilles? La honte de l'une ne sera pourtant jamais la gloire de l'autre. Impitoyable rieuse, tirez-moi de la gêne où je suis.

MADAME DOLMAR.

Vous! et laquelle?

PINTO.

Chargé par elle en son absence...

MADAME DOLMAR.

De quoi?

PINTO.

De garder le logis...

MADAME DOLMAR.

Joli emploi, vraiment! secrétaire de ses plaisirs...

PINTO.

Trève! trève! sauvez ma pauvre duchesse...

MADAME DOLMAR.

Que je serve aussi le mystère de ses amours!

PINTO.

J'en connais mille qui ne se font aucun scrupule...

MADAME DOLMAR.

Pour leur compte?

PINTO.

On va venir, soyez prête; allez, allez vous disposer dans la chambre voisine.

MADAME DOLMAR.

Est-ce qu'on s'y tromperait ? lui ressemblé-je ?

PINTO.

Soyez malade, affaiblie; dites à celui qui viendra, que le saisissement causé par l'arrestation de l'amiral dom Lopez, chez vous...

MADAME DOLMAR.

Comment ? contez-moi... l'amiral dom Lopez...

PINTO, impatienté.

Arrêté, arrêté ici tout-à-l'heure, qu'importe! allez, couchez-vous...

MADAME DOLMAR.

Que je me couche !

PINTO.

Oui, dans son lit.

MADAME DOLMAR.

Dans son lit !

PINTO.

Comme vous êtes, tout habillée. Otez ces rubans, ces épingles.

MADAME DOLMAR.

Mais, Pinto, qu'est-ce que vous faites?

PINTO.

La camariste. J'ai servi quelques femmes dans l'occasion, je suis au fait; sur-tout, surtout n'allez pas rire, il y va de ma vie; répondez bien et brièvement : des mots, je ne puis... je souffre... mes excuses à la vice-reine... Puis la voix éteinte, les rideaux fermés, blottie sous l'oreiller, plaignez, geignez, soupirez...

MADAME DOLMAR, follement.

Ah ! c'est charmant !

SCÈNE XXIII.

Mme DOLMAR, PINTO, PIETRO.

PIETRO.

Hem !

PINTO.

On vient; vite, courez vite.

MADAME DOLMAR.

Mais...

PINTO.

Point de mais.

MADAME DOLMAR.

Si pourtant...

PINTO.

Point de si...

MADAME DOLMAR.

Il...

PINTO.

Rien. Hâtez-vous, jetez-vous, ou je suis perdu. (A Pietro.) Toi, suis-la.

SCÈNE XXIV.

PINTO, FRANCISQUE; deux valets portent des flambeaux.

PINTO.

Ah! c'est vous, monsieur; quelle réponse?

FRANCISQUE.

Que si la duchesse est hors d'état de se transporter, elle se rende demain diligemment chez la vice-reine; son altesse desire sa présence à l'interrogatoire de l'amiral.

PINTO.

Je vais lui porter ce nouvel ordre.

FRANCISQUE.

Monsieur, je suis chargé de la voir moi-même, et de lui parler seul.

PINTO.

Vous la trouverez au lit fort incommodée. (Pietro rentre.) Conduisez dom Francisque chez madame de Bragance. A quoi bon ces deux flambeaux, pour lui crever les yeux?

SCÈNE XXV.

PINTO, PIETRO.

PINTO.

Elle est dans le lit?... Bon! la lampe un peu écartée?... Bien. As-tu croisé les rideaux?... Très bien. Ventrebleu! s'il découvrait... Je frissonne... Que disent-ils? Oh! la babillarde... Le voici! je respire.

SCÈNE XXVI.

PINTO, PIETRO, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Cette pauvre dame à la voix bien altérée.

PINTO, déconcerté.

Elle est si faible!

FRANCISQUE.

Je vais rendre compte de son état à la vice-reine.

PINTO.

Dites à la vice-reine qu'elle aura de nos nouvelles de bon matin.

FRANCISQUE.

Je le lui dirai. (Pietro le reconduit.)

SCÈNE XXVII.

PINTO, seul.

Oui, de par les mille diables, elle en aura de nos nouvelles... Rassemblons nos gens et recordons-nous... Madame, on est parti. Venez, madame.

SCÈNE XXVIII.

PINTO, M[me] DOLMAR.

PINTO.

Mon sauveur! ma libératrice! mille ans de constance ne m'acquitteraient pas...

MADAME DOLMAR, riant et contrefaisant la malade.

Ah! ah! ah!... Je n'en puis plus... Une migraine affreuse... mes nerfs... Ah! ah!

PINTO.

A merveille! à merveille!

MADAME DOLMAR.

Et tandis que je souffrais pour elle, moi, votre précieuse dame souffre...

PINTO.

Ce que je voudrais obtenir de celle qui l'imitait.

MADAME DOLMAR.

Que je sorte enfin d'ici, et que je vous échappe, car je ne sais où vous pourriez me conduire.

PINTO, avec un respect empressé.

Chez vous, madame, chez vous. Prenez mon bras et sortons.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Pinto à Lisbonne.

SCÈNE I.

ALVARE, seul.

Que me veut Almada?... A quel sujet cet entretien qu'il me demande chez Pinto? « Qu'Alvare me parle, a-t-il dit aux gens de la porte, sitôt qu'il reviendra se coucher. » Est-ce que je me couche, moi? Les plaisirs m'accablent d'affaires. Ouf! Reposons-nous. Un jeu d'enfer... me voilà réduit à ma dernière piastre.... Oh! les escrocs, avec leur mine hâve... C'était un pillage. Quel métier que le jeu! un vol dont on n'obtient justice qu'en se la faisant soi-même.

SCÈNE II.

ALMADA, ALVARE.

ALMADA.

Tu n'es point rentré cette nuit, Alvare?

ALVARE.

Non. Que ne m'as-tu indiqué ce rendez-vous chez toi?

ALMADA.

Il me fallait parler aussi à Pinto; et comme vous logez tous deux dans cet hôtel...

ALVARE.

Que me voulais-tu?

ALMADA.

Te prouver mon amitié en réclamant une preuve de la tienne. Si je te cachais la circonstance difficile où je me trouve, tu ne me le pardonnerais de la vie.

ALVARE.

N'en doute pas; les vrais amis ne sont jaloux que de la confiance. Tout doit être commun entre eux, les plaisirs, les peines et les périls.

ALMADA.

Les périls, dis-tu?

ALVARE.

Et que sera l'attachement d'un homme arrêté par la crainte, qui, s'il le faut, ne se jettera pas tout vif à travers mille morts?

ALMADA.

Un tel homme n'appartient qu'à l'amour de vivre; il abandonne, sitôt qu'ils sont menacés, les amis, la femme ou la maîtresse qu'il n'ose défendre; et ne combattant qu'entre la honte et la lâcheté, se laisse enfin vaincre par la dernière. Point de sentiments fidèles dans les cœurs lâches.

ALVARE.

Compte à jamais sur les miens. J'aime mon pays comme toi; je le défendrai comme toi... Ah! que jamais on ourdisse une grande conspiration, je quitte les plaisirs, les maîtresses, le monde, j'entre dans le complot, et signale ce que je suis. Mais on est si faible... la prudence perd tout.

ALMADA.

Pas tant que tu le crois. Il reste encore des cœurs révoltés contre l'injustice; pleins de ces vertus dont l'inquiète et mâle vigueur ne se soumet qu'au frein des lois, et s'irrite sous la main des hommes.

ALVARE.

Ces gens-là... qui sont-ils? si ce n'est toi et moi.

ALMADA.

Et ceux qui ont formé le grand dessein de soulever le Portugal contre ses oppresseurs, ne sont-ils pas du nombre?

ALVARE.

Comment?

ALMADA.

Cette conspiration que tu desires, elle existe: je le sais, et tu n'es pas de ceux à qui j'en fasse un mystère.

ALVARE.

Oh ! que je brûlerais d'en être, si j'en connaissais les auteurs !...

ALMADA.

Tu vois l'un des chefs.

ALVARE, reculant.

Toi !

ALMADA.

Moi-même.

ALVARE, effrayé.

Je t'en félicite... des conjurés de ton caractère... ont lieu d'attendre...

ALMADA.

Écoute, écoute, Alvare, et achève d'entrer dans ma confidence.

ALVARE.

Non, non, Almada, non. Tous mes vœux sont pour le succès; mais je suis si bouillant, si inconsidéré, que je dois éviter un secret de cette importance.

ALMADA.

Au point où la chose en est, ton impétuosité n'est pas à craindre. Tu es Portugais, opprimé, brave ; que faut-il de plus pour te lier à notre cause? Notre force est dans le vœu public, notre armée dans nos citoyens, notre espoir dans nos courages.

ALVARE.

J'entends cela, j'entends; mais si les grands de l'état ne se déclarent pas pour vous?...

ALMADA.

Le duc de Bragance est notre chef.

ALVARE.

Le duc de Bragance !

ALMADA.

Les choses ont été menées de longue main. On a tenu les assemblées chez l'archevêque de Lisbonne. Dom Louis, son neveu, le vieil et respectable Alméida, Mello, son frère, le grand chambellan, Mendoce, Salseigne, le capitaine Fabricio, le secrétaire Pinto à notre tête, et mille autres, parmi lesquels tu mérites enfin d'être nommé ; voilà nos défenseurs. Tous brûlent d'une noble impatience ; et des mères et des femmes ont armé de leurs propres mains leurs enfants et leurs maris engagés dans notre querelle. Cet ennemi, mon cher Alvare, ce méprisable ennemi dont je te parlais, n'est autre que Vasconcellos, qui opprime, qui dévaste le Portugal; c'est lui dont les persécutions ardentes ont attisé notre vengeance, et c'est sur lui qu'elle va tomber.

ALVARE.

Peste ! cela me paraît savamment conduit... mais je... mais j'appréhende que l'on ne résiste...

ALMADA.

On résistera, n'en doute point ; il faut s'attendre à un choc terrible.

ALVARE.

O mon Dieu ! mon Dieu ! n'allumez pas la guerre civile... prenez garde d'achever la ruine de votre pays, en voulant mettre fin à ses nombreuses calamités.

ALMADA.

Nous vaincrons. D'ailleurs, nous ne pouvons plus réfléchir ni reculer.

ALVARE.

C'est donc sous peu de jours...

ALMADA.

Comment des jours !... tout-à-l'heure.

ALVARE, à part.

O ciel !

ALMADA.

J'attends le capitaine et d'autres camarades, et Pinto va donner le signal.

ALVARE.

Le signal !

ALMADA.

Oui, de fondre dans la place, de saisir le palais, d'assaillir Vasconcellos, et d'attaquer la citadelle.

ALVARE.

Oh ! ce sera un carnage épouvantable, et j'enrage que l'on n'ait pas mûri long-temps une si dangereuse révolte.

ALMADA.

Tu l'as dit toi-même : une lente sagesse vaut moins qu'une impétuosité réglée. Touche cette main et sois prêt à marcher.

ALVARE.

Adieu.

ALMADA.

Où vas-tu?

ALVARE.

Chez moi... écrire un mot à ma famille... Que sait-on de la destinée?... tu penses que l'action sera sanglante?

ALMADA.

Chaude, mais décisive.

ALVARE.

Tant mieux !

SCÈNE III.

ALMADA, seul.

Bonne recrue ! Alvare méritait ma confidence. Tarder encore, c'était l'outrager par un doute infâme... Il m'a paru tout de feu contre les Castillans... Eh ! cette chaleur-là, ce me semble, s'est un peu refroidie aux aveux que je lui ai faits... plus je me rappelle... Non, non, lui-même s'est jeté en avant... lui-même soupirait après notre délivrance... il invoquait à son aide l'audace et les complots... Aurait-il voulu me pénétrer?... D'où vient que mille objections timides se sont présentées à lui contre l'exécution de nos desseins... Eh ! oui, j'ai lu sur son visage des marques passagères de frayeur... il balbutiait, sa contenance embarrassée, son œil attristé, sombre... Il y a dans les troubles de

l'esprit une liaison si étroite entre la plus légère altération des traits et la plus secrète de l'ame, qu'elle trompe rarement l'œil qui l'examine... Il a eu peur, en dépit de sa valeureuse jactance... O colère !... si j'imaginais qu'il me trahît... Eh ! le peut-il ?.. Nous touchons à l'issue, un seul quart d'heure écoulé... mon sang bouillonne... Veillons, veillons sur lui... il achèterait son salut de notre perte... Quoi !.. Qu'entends-je ?.. Un bruit dans la cour... Oui... un cheval... c'est un cheval... Ah ! le traître ! courons.

SCÈNE IV.

ALMADA, LE CAPITAINE FABRICIO, MELLO, MENDOCE.

MELLO, à Almada.

Où vas-tu ?

ALMADA, sortant.

L'arrêter... le tuer... Restez là. A moi, si j'appelle.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, MELLO, MENDOCE.

LE CAPITAINE.

Que diable a-t-il ?... Où court-il ?... Si ce drôle-là nous a fait quelques bévues, je lui casse la tête.

MELLO.

Arrêtez ! arrêtez, capitaine ! point de querelles, il nous faut de la sagesse et du sang-froid.

LE CAPITAINE.

Du sang-froid !... Moi, je n'ai point de sang-froid quand je suis en colère.

MENDOCE.

Son air hagard... sa fuite... Attendez, je vous dirai ce qu'il en est...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, MELLO.

MELLO.

L'infernale chose qu'une conspiration ! Il est cruel de passer une nuit entière entre la vie et la mort.

LE CAPITAINE.

Eh ! c'est ainsi qu'on les passe toutes ; la mort nous atteint à table, au lit comme au champ de bataille ; si vite que nous puissions la fuir, elle est toujours sur nos talons ; et lorsqu'on l'affronte en face, on la fait souvent reculer. De quoi, morbleu ! vous tourmentez-vous ? attendons en paix l'heure d'en venir aux mains.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, MELLO, MENDOCE.

MENDOCE.

Rien, rien, une sotte confidence... Il tient son homme et veut lui parler seul ici... Entrons en attendant Pinto.

LE CAPITAINE.

Où nos armes sont-elles déposées ?

MELLO.

Là-dedans ; venez les prendre.

MENDOCE.

Les voici.

SCÈNE VIII.

ALMADA, ALVARE.

ALMADA, à Mendoce.

Laisse-nous, Mendoce, laisse-nous un moment.

ALVARE, pâle.

Quel courroux vous transporte, Almada ?

ALMADA, furieux.

Monsieur !... monsieur !...

ALVARE.

Eh bien !

ALMADA.

Où alliez-vous ?... Pourquoi ces apprêts ?

ALVARE.

Pourquoi ?... pourquoi ?... Mais...

ALMADA.

Pour nous échapper, sans doute ?

ALVARE.

Eh ! non, pour vous suivre.

ALMADA.

Ce cheval déjà tout sellé... pourquoi ?

ALVARE.

Ce cheval ?

ALMADA.

Oui.

ALVARE.

Pour courir dans tous les quartiers de la ville, et soulever les citoyens.

ALMADA.

Pour aller nous trahir, nous vendre ?

ALVARE.

Moi !

ALMADA.

Je te tiens, je te veille, je m'attache à toi comme ton ombre ; ne crois pas nous dénoncer.

ALVARE.

Ce ton impérieux m'étonne, à la fin ! Suis-je un esclave dont vous deviez enchaîner les pas ?

ALMADA.

Essaie, essaie de nous fuir, je te poignarde.

ALVARE, épouvanté.

Ai-je affaire à des assassins ?... M'enfermerez-vous ? m'égorgerez-vous ici ?

ALMADA.

Ah! traître, penses-tu que ta liberté, tes jours me soient plus sacrés que l'affranchissement de ma patrie, que le sang de mes généreux compagnons, que les serments inviolables qui nous lient? Non! non! quand tu as pénétré nos mystères, tu as renoncé à toi-même : des nœuds de fer t'ont garrotté, nos périls seront les tiens, nous te précipiterons avec nous, ou tu prendras part à notre gloire, si tu sais enfin t'en rendre digne. Tu sortais, où allais-tu? chez les suppôts de Philippe? Eh! traître, tu n'obtiendrais pas même notre vie pour prix de ta délation. Meurs, meurs plutôt cent fois, et n'immole pas d'un seul mot tous ces hommes de tête et de cœur employés à notre délivrance.

ALVARE.

Qui vous dit que ce fût mon dessein?

ALMADA.

La fuite que vous méditiez.

ALVARE.

Point du tout, monsieur, point du tout. Je vous déclare hardiment que, sous nul aspect, votre conspiration ne me paraît sage, que vos espérances me semblent dénuées de fondement, vos mesures hors de toute raison, et que je ne veux prendre aucune part à une folie qui vous mène droit à la mort.

ALMADA.

Vous ne me quitterez pas.

ALVARE.

Encore une fois, suis-je votre prisonnier?... De quel droit?...

ALMADA.

Celui du courage sur la pusillanimité.

ALVARE.

Quoi! m'oser dire en face...? Vous me ferez raison, ou je ne vois plus en vous...

ALMADA.

Achevez.

ALVARE.

N'en venons point, s'il vous plaît, aux injures. Nous avons chacun fait nos preuves...

ALMADA.

Achevez, monsieur, exhalez vos outrages. En ce moment, ni mon épée, ni ma vie ne sont à moi; permis de se battre à ceux que nul autre devoir ne réclame : une grande dette envers la gloire tient quitte d'un petit point d'honneur.

ALVARE.

Vous refusez de vous battre?...

ALMADA.

Assurément.

ALVARE.

Suffit, monsieur : n'oubliez pas que je vous l'ai proposé.

ALMADA.

Demain je suis à vous; aujourd'hui, soyez à moi. Souffrez que je vous présente à nos amis, et bonne contenance. Capitaine Fabricio! Mello! Mendoce!

SCÈNE IX.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, LE CAPITAINE.

ALMADA.

Voici un loyal Portugais qui veut être des nôtres. Il me suivra par-tout, et nous ne le perdrons pas de vue.

MELLO.

Vous devez, monsieur, être enflammé d'admiration pour une si glorieuse tentative.

ALVARE.

Enchanté, messieurs, enchanté.

MENDOCE.

Almada vous a instruit des mouvements secrets du peuple?

ALVARE.

Oui, messieurs, il m'a informé de tout.

LE CAPITAINE, *portant deux bouteilles et quelques verres sur la table.*

Buvons un coup ensemble, mon camarade; c'est peut-être le dernier.

ALVARE.

Pourquoi donc?

LE CAPITAINE.

Si un coup de feu nous couche à terre, bonsoir.

MENDOCE.

N'est-ce pas une joie de prendre ces chiens de Castillans... là... au chaud du lit?

ALVARE.

C'est fort gai en effet, mais fort incertain.

LE CAPITAINE.

Quelle incertitude trouvez-vous là, ventrebleu! nous marchons, et tout ce qui résiste, à bas! Je vous trouve plaisant avec votre incertitude!

ALVARE.

Vous m'entendez mal... Je sais qu'on est sûr de tout.

LE CAPITAINE.

On n'est sûr de rien, au contraire. Qui diable prévoit l'issue... Mes amis, un coup à notre gloire future!

MENDOCE.

Quels hommes nous serons!... Ah! dans les temps d'Athènes et de Rome!...

MELLO.

Quelles richesses nous attendent!

MENDOCE.

C'est vous, Mello, qui avez adroitement su distribuer l'argent nécessaire à multiplier nos partisans.

MELLO.

C'est vous, Mendoce, qui, par vos harangues éloquentes, avez su les embraser.

ALMADA.

C'est vous, capitaine, qui nous conduirez.

LE CAPITAINE

Honneur à tous!

ALMADA, prenant un verre.

Mort aux Castillans!

TOUS, buvant.

Vivent les Portugais!

SCÈNE X.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, LE CAPITAINE, SANTONELLO.

MENDOCE.

Santonello! quelle nouvelle?

SANTONELLO.

Nous sommes découverts.

TOUS.

Découverts!

SANTONELLO.

Le secrétaire Vasconcellos, informé sans doute que sa maison devait être investie, est passé de l'autre côté du fleuve.

TOUS.

Lui!

ALVARE.

Où suis-je, malheureux!

MELLO.

Un de ses espions l'aura prévenu du coup.

MENDOCE.

Il se sera rendu au château d'Almada, pour arrêter le duc et sa famille.

LE CAPITAINE.

Pour rassembler les troupes cantonnées dans les bourgs voisins, et leur donner ordre de marcher.

ALMADA.

Et Pinto! que fait Pinto?

SANTONELLO.

Il s'intrigue, il court, il place des gardiens sur le port, il va venir. Je n'en sais pas davantage; et si tous les anges ne viennent pas à notre aide...

ALMADA.

Depuis quand Vasconcellos est-il parti?

SANTONELLO.

Dans la nuit.

ALMADA, avec abattement.

Dans la nuit!

MELLO, avec abattement.

Dans la nuit!

MENDOCE, avec abattement.

Dans la nuit!

LE CAPITAINE.

Vous pouvez, mon révérend, donner l'absolution, à moi, à toute la société et à vous-même.

MELLO.

Mes amis, j'ai de l'or; esquivons-nous, embarquons-nous, et tâchons de passer en Afrique.

ALMADA.

Je ne sortirai pas de Lisbonne; et avant de laisser nos adversaires maîtres de mon sort, ici même je me perce le cœur.

LE CAPITAINE.

Moi, je soutiendrai le siège contre tous les sergents et tous les recors de la ville.

SANTONELLO.

Santissimo Dio!

MENDOCE.

A quoi bon ces jérémiades fanatiques?

SANTONELLO, en fureur.

Misérable athée! ce sont vos blasphèmes qui attirent sur nous la colère divine.

MELLO, en fureur.

Ce sont vos violences, Mendoce, qui, de nos amis irrités, auront fait des dénonciateurs.

MENDOCE, en fureur.

C'est votre avarice, Mello, qui vous a fait épargner, à votre profit, les sommes que vous deviez répandre.

ALVARE, en fureur.

C'est vous, Almada, qui m'avez jeté dans le gouffre...

LE CAPITAINE, en fureur, se levant.

Allez-vous vous assassiner? et faut-il que je vous mette en paix?

SCÈNE XI.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, LE CAPITAINE FABRICIO, PINTO, SANTONELLO.

PINTO, froidement.

Quel bruit!... qu'est-ce?... qui vous rend si furieux, si pâles?

MENDOCE.

Vasconcellos est averti de tout.

PINTO, froidement.

De rien.

SANTONELLO.

Il est sorti de Lisbonne.

PINTO.

Et revenu.

ALMADA.

Santonello est accouru nous dire...

PINTO.

Fausse alarme.

LE CAPITAINE.

Quoi! fieffé menteur!

PINTO.

Il a dit vrai; Vasconcellos était allé à une fête sur l'autre bord du Tage. J'ai couru, guetté, suivi, ou fait suivre ses démarches... Maintenant au son du hautbois, il rentre dans sa maison où nous allons le prendre. Tout est dans un profond calme, tout dort dans le palais, l'occasion est sûre et favorable... Eh bien!... eh bien! remettez-vous. Qu'y a-t-il,

mes chers compagnons? Je veille, et vous craignez? Pourquoi ces débats, ces angoisses où je vous trouve? Si vous reculez devant l'apparence du danger, comment l'affronterez-vous lui-même? Capitaine, courez jeter un coup d'œil sur les points d'attaque, et voyez si nos fidèles sont à leur poste.

(Le capitaine sort.)

SCÈNE XII.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, PINTO, SANTONELLO.

PINTO.

Non, mes amis, le soleil ne se levera pas sans éclairer vos succès. Nous touchons au moment d'exécuter, toujours moins redoutable que ceux qui le précèdent. Le soupçon pouvait suivre nos traces. Un ami faible ou perfide pouvait nous livrer; un coup imprévu, un changement d'ordre, de lieu, de temps, déconcerter nos trames, et les mettre au jour. Cependant mille fautes, mille accidents ont été réparés, mille obstacles franchis; nos fronts ont su cacher leur trouble, et nos ames leurs agitations. Entre tant d'hommes de rang, de fortune, de passions et d'intérêts divers, pas une indiscrétion, pas un traître. Des femmes ont enseveli nos secrets dans leur sein. Nous sommes unis, courageux, forts, et le salut de la vie est le gage qui attache les moins zélés à notre victoire. Quoi? protégés manifestement par une providence, secourus dans nos efforts, laisserons-nous échapper le triomphe?... On est prêt, les ordres sont donnés. Nos défenseurs, séparés en quatre bandes, investiront quatre différents passages, et fermeront toute communication entre les Espagnols appelés à se secourir. Michel Alméida enfoncera la garde allemande à l'entrée de la place : Estevant, à la tête des siens, chargera la compagnie espagnole, montant la garde au fort du château. Teillo de Ménézès, le grand chambellan, Antoine de Salseigne, nous, et le capitaine à notre tête, nous nous emparerons du palais de la vice-reine, et de sa personne et de l'infâme Vasconcellos, noir machinateur, altéré d'or, sourd à la pitié, froid aux nœuds du sang, qu'une laborieuse habileté guide dans le crime, qui aiguise ses armes cachées dans la retraite, et nous vend à sa cour comme des troupeaux; vivant du prix de nos têtes et se revêtant de nos dépouilles. Soyons pour lui ce qu'il fut pour nous, inflexibles. A sept heures et demie sonnant, un coup de pistolet par cette fenêtre sera le signal. Soudain joignons-nous, tombons, fondons sur nos ennemis; que nous faut-il pour les abattre? Du cœur, du fer, du plomb. Exterminons-les! sur-tout ne vous laissez étonner ni du tumulte de la ville, ni des cris des femmes, d'enfants, ni du trouble des bourgeois fuyant, hurlant, fermant leurs boutiques, leurs maisons; ne vous effrayez pas même d'une opiniâtre résistance; et quand vous verrez, là se ruer la cavalerie, là des triples rangs de soldats, ici le canon au débouché des rues; marchez ferme; jetez-vous, précipitez-vous à travers cette pluie de balles, de mitraille et de feu, vain orage qui ne gronde pas long-temps sur les braves qui le défient.

ALMADA.

Compte sur nous, Pinto.

TOUS.

Oui, oui, Pinto.

SCÈNE XIII.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, PINTO, SANTONELLO, LE CAPITAINE FABRICIO.

LE CAPITAINE.

Ils n'attendent que nous; les uns se promenant autour du château; les autres venus en litière pour cacher leurs mousquets; d'autres se tenant sous les allées des maisons voisines, leurs armes sous le manteau; un grand nombre de nouveaux libérateurs, attirés d'abord par le prétexte de duels et de querelles particulières, embrassent la cause commune...

PINTO.

Et vis-à-vis la caserne des Castillans?

LE CAPITAINE.

Ils y sont tous; attentifs, en silence, l'œil attaché sur l'horloge de la place.

PINTO, leur montrant sa montre.

Elle va sonner. Vous commanderez, capitaine. Nous nous battrons, nous. Toi, Mendoce, à cheval; dans tous les quartiers, des cris de délivrance. Vous, le rosaire en main. On ne divise et l'on ne rallie les hommes que par de vains mots et de vains signes. (A Mello.) Ouvre la fenêtre. Prenez vos armes. Il n'y a plus qu'une minute.

MENDOCE.

Une minute.

(Ils vont s'armer.)

SCÈNE XIV.

PINTO, seul.

Et cette minute sera mortelle à la tyrannie d'un siècle! La tyrannie... Malheureux! si tu en fondais une nouvelle... Eh! d'autres mains la briseront! Ainsi va le monde.

SCÈNE XV.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, PINTO, SANTONELLO, LE CAPITAINE FABRICIO.

ALMADA, armant Alvare.

Tiens, Alvare, tu m'en remercieras.

ALVARE.

Je le souhaite.

PINTO, à lui-même.

Ou l'état de l'empire, ou nos ames passeront bientôt dans un nouvel ordre de choses.

(Il sourit.)

MELLO.

Qu'as-tu donc?

PINTO, brusquement.

Laisse-moi. (L'horloge de la place sonne.) Voici l'heure! (Il tire un coup de pistolet.) Partons et guerre à mort! Il n'y a que les lâches qui plient; les braves sont tués ou vainqueurs.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

La décoration est la même qu'au second acte.

SCÈNE I.

LA VICE-REINE, Mme DOLMAR, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, HOMMES ET FEMMES DE LEUR SUITE.

LA VICE-REINE.

Laissez-nous, je vous rends grace de votre zèle... Ah! je suis toute saisie... Ces cris que j'ai entendus...

MADAME DOLMAR.

Ils m'ont réveillée en sursaut, madame. Je me suis promptement habillée, accourant chez vous où j'ai cru voir que le tumulte se dirigeait... On se battait, on se fusillait; j'ai traversé tout le train. Oh! je suis brave, moi, et curieuse.

LA VICE-REINE.

Comment! on se bat près du château?

MADAME DOLMAR.

Devant le fort.

L'ARCHEVÊQUE.

Madame, c'est une émeute, une petite émeute, qui se terminera entre vos gardes et la populace. Il n'y avait point de quoi troubler votre sommeil...

LA VICE-REINE.

Je veux aller voir par les fenêtres de l'autre appartement...

L'ARCHEVÊQUE.

Demeurez, madame, demeurez dans celui-ci, où vous ne pouvez rien entendre.

LA VICE-REINE, à un officier des gardes.

Donnez les ordres nécessaires en cas d'attaque nouvelle devant le château. (A madame Dolmar.) Allez, madame, écrivez à Vasconcellos de se rendre ici à l'instant.

MADAME DOLMAR.

J'y vais. Voici l'amiral qui va tout vous conter.

SCÈNE II.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, L'AMIRAL, etc.

LA VICE-REINE.

Ah! monsieur l'amiral, je vous attendais impatiemment. Des troubles éclatent au nom du duc de Bragance, et je vous somme de m'apprendre le sujet de votre présence chez sa femme.

L'AMIRAL.

Le ton sévère de votre altesse me prouve la durée de ses soupçons.

LA VICE-REINE.

Vous étiez chez elle cette nuit?

L'AMIRAL.

L'heure que j'avais choisie m'excuse assez; l'intérêt qui m'y conduisait n'est pas tel, que j'osasse vous en entretenir en des moments si funestes.

LA VICE-REINE.

Vous aviez reçu l'ordre du roi d'arrêter le duc.

L'AMIRAL.

J'aurais obéi ce matin, si je n'avais été arrêté moi-même. Ni le devoir, ni l'honneur, ne me permettent d'en garder le ressentiment. Mon zèle à vous défendre sera ma justification.

LA VICE-REINE.

Savez-vous quelques détails de la rébellion, monsieur?

L'AMIRAL.

De très alarmants. La ville entière est soulevée. La haine pour le roi d'Espagne est le prétexte, et l'on entend crier par-tout le nom du duc de Bragance.

L'ARCHEVÊQUE.

Quelques misérables las de vivre, ou payés pour se mutiner.

L'AMIRAL.

C'est une révolte ouverte, et l'on a déja fait une attaque au fort du château.

LA VICE-REINE.

O ciel !

L'ARCHEVÊQUE.

N'alarmez donc pas son altesse, ne l'alarmez pas. Il faut envoyer là, pour balayer ces factieux, le premier corrégidor, un fouet à la main.

L'AMIRAL.

Je doute qu'un si grand trouble s'apaise ainsi. Le duc lui-même est entré dans la ville dès le point du jour; il combat à la tête des siens, et sa troupe, enhardie par ses discours et son exemple, a déja mis en fuite la garde allemande.

LA VICE-REINE.

La garde allemande !

L'ARCHEVÊQUE.

Impossible ! impossible ! vous êtes mal instruit.

L'AMIRAL.

Cette révolte pourra devenir une révolution, si l'on n'en prévient les suites. Il me semble que ce sera chaud.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, ce n'est que le peuple.

L'AMIRAL.

C'est pour cela même.

LA VICE-REINE.

Déja vous refusiez de croire aux brigues de dom Juan ; en voici d'évidentes preuves.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien ! j'ai eu tort... C'est un rebelle; on le punira.

LA VICE-REINE.

Et que devient Vasconcellos ?... O grand Dieu ! quel conseil suivrai-je ? quel parti prendre ?

L'ARCHEVÊQUE.

Tant que nous n'aurons pas vu le secrétaire, soyons en repos ; s'il avait eu quelque sérieuse alarme, il nous eût fait avertir. Subtil, actif comme il l'est... Nous avons parlé cent fois de ce duc de Bragance... Pauvre tête ! étranger aux théories politiques... à l'équilibre des pouvoirs... Peste !... Vasconcellos a là-dessus des idées... Comme il dit fort bien, on a les yeux fixés... Une bonne garnison dans la citadelle, l'argent, les hommes, l'autorité du roi... On les pulvériserait... Il n'y a pas un mot à répondre.

L'AMIRAL.

Si la confiance de madame croit pouvoir réparer l'injustice de ses doutes, qu'elle me donne le commandement de ses gardes, et je marche.

LA VICE-REINE.

Volontiers, amiral; le secrétaire d'état ne peut tarder ; vous concerterez ensemble...

L'ARCHEVÊQUE.

Ils apaiseront tout. Je crains que ce bruit ne vous ait éveillée trop matin, et qu'il ne vous rende malade. O madame ! si vous alliez être malade... restez en paix, je vous conjure.

SCÈNE III.

Les Mêmes, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Madame, calmez vos inquiétudes ; un avantage signalé sur les rebelles rendra bientôt à la ville la paix qu'ils ont troublée.

L'AMIRAL.

Expliquez-vous.

FRANCISQUE.

Pendant la chaleur du combat, les Allemands, dispersés d'abord, se sont ralliés à la voix de leurs braves officiers; ils ont assailli et environné le prince et ses défenseurs ; on a suspendu le feu, les chefs se sont approchés, et le duc sera contraint à se rendre.

LA VICE-REINE.

Ah ! monsieur, dois-je vous en croire ? quel prix ne mérite point la nouvelle d'un aussi heureux succès !

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien ! ne l'avais-je pas prévu ?

L'AMIRAL.

A-t-on fait quelques prisonniers dont les aveux utiles... ?

FRANCISQUE.

On a saisi, les armes à la main, un homme distingué par son opiniâtreté, à la tête des mutins. Si son altesse veut qu'on l'interroge en sa présence, on pourrait en tirer tel renseignement...

L'ARCHEVÊQUE.

C'est donner de l'importance à ces gens-là. Envoyez aux officiers publics... N'abaissez pas votre dignité jusqu'à...

LA VICE-REINE.

Je veux au contraire le voir, le questionner, remonter à la source du mal.

L'AMIRAL.

Oui, gardons-nous de rien négliger.

LA VICE-REINE.

Qu'on amène cet homme ; je ne serai tranquille qu'après l'avoir interrogé.

(Francisque sort.)

SCÈNE IV.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, L'AMIRAL, etc.

L'AMIRAL.

Nous connaîtrons par lui les agents secrets de dom Juan, et les principaux auteurs de ce trouble.

LA VICE-REINE.

L'espoir des récompenses ou les menaces lui feront tout révéler.

L'AMIRAL.

Le voici, je pense.

SCÈNE V.

Les Mêmes, FRANCISQUE, PIETRO.

FRANCISQUE.

Approche ; tu parleras au moins devant madame ; on n'a pu lui arracher un mot.

L'ARCHEVÊQUE.

Quoi ! scélérat....

L'AMIRAL.

Quel est ton nom ? qui t'a mis les armes à la main ? il ne s'agit pas de te moquer et de hausser les épaules.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais voyez son rire insolent !... Je te ferai bien répondre, moi !

SCÈNE VI.

Les Mêmes, Mme DOLMAR.

MADAME DOLMAR.

Ah ! ah ! le muet de Pinto !

LA VICE-REINE.

Il est muet !

L'ARCHEVÊQUE.

Il était temps de me le dire.

SCÈNE VII.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE, L'AMIRAL, Mme DOLMAR, PIETRO.

LA VICE-REINE.

Cet homme appartient à M. Pinto..... Nul doute ; ce Pinto, l'ame damnée de dom Juan, aura machiné la sédition.

MADAME DOLMAR.

M. Pinto, machiner ! lui qui faisait encore hier tranquillement de la musique avec moi !

L'AMIRAL.

Autorisez-moi, madame, à prendre d'utiles mesures ; une rigueur prompte atteint moins de coupables ; une sévérité lente accroît le besoin de punir.

L'ARCHEVÊQUE.

Faites juger cet homme, et s'il est coupable, qu'il soit châtié sans retard.

L'AMIRAL.

Oui. Rien ne tempère l'ardeur des mutins, comme un exemple.

LA VICE-REINE.

Venez, amiral ; je vais signer les ordres. Rassemblez les soldats, et courez achever vous-même la défaite du prince.

L'AMIRAL.

Je voudrais qu'une occasion plus périlleuse mît à l'épreuve mon fidèle dévouement pour vous ; je vaincrais ou je périrais avec gloire.

L'ARCHEVÊQUE.

Mon Dieu ! rassurez-vous ; le calme va renaître. Que votre altesse ne se rende point malade.

SCÈNE VIII.

Mme DOLMAR, PIETRO.

MADAME DOLMAR.

Ce pauvre valet de Pinto !... S'il allait payer pour tous.... Mais comment le soustraire ?... les portes sont gardées... Mon ami, je ne puis te cacher... suis-moi... Non... je dirai... Quoi ? qu'il s'est sauvé. J'obtiendrai son pardon... Cette armoire pratiquée dans le mur... Oui, cache-toi, cache-toi là pour le premier moment ; il sera facile ensuite... On vient.

(Elle le cache dans l'armoire.)

SCÈNE IX.

Mme DOLMAR, VASCONCELLOS.

VASCONCELLOS.

Quoi ! Criez, hurlez ! que me voulez-vous ? Me déchirer, me dévorer... Ah ! que vois-je ?

MADAME DOLMAR.

Vous fais-je peur ?

VASCONCELLOS.

Ces furieux... j'ai cru les voir ; ils me suivent, ils me cherchent, me menacent, moi, vous tous, la vice-reine....

MADAME DOLMAR.

La vice-reine ! ô ciel ! je cours l'avertir.

SCÈNE X.

VASCONCELLOS, seul.

Demeurez ! arrêtez ! Quoi donc ? elle me fuit... Ma fortune est tombée, plus d'amis.... Quel bruit entends-je ? Où fuir ?... Et ces papiers ?... Où les cacher ?... Il y a de quoi te faire brûler vif... D'où les as-tu sauvés ? De ta maison en feu... Oh ! les forcenés ! Tout a été brisé, jeté par les fenêtres ; et toi-même sans la fuite... Réjouis-toi ; applaudis-toi. Tu as pillé, ruiné, proscrit ; on te pille, on te ruine, on te proscrit. O justice !.. Le bruit redouble. On m'appelle. Vasconcellos !.. Par-tout Vasconcellos. Ils viennent, ils approchent... Ces papiers... ces exécrables papiers... Ah ! mettons-les dans cette armoire...

(Il ouvre l'armoire, le muet l'y pousse et l'y enferme à sa place.)

SCÈNE XI.

L'ARCHEVÊQUE, ALMADA, MELLO, MENDOCE, AUTRES CONJURÉS.

L'ARCHEVÊQUE, rencontrant Pietro qui se sauve.

Saisissez cet homme, et répondez-m'en sur votre tête.

LES CONJURÉS, entrant par une autre porte.

Vivent les Portugais!

L'ARCHEVÊQUE.

Pourquoi ces cris? Que voulez-vous?

ALMADA.

Affranchir notre patrie, la soustraire au joug du roi d'Espagne.

MELLO.

La maison de Vasconcellos est en feu; on le cherche.

MENDOCE.

Nous avons ouvert les prisons d'état.

ALMADA.

Vos troupes castillanes sont battues.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais, mais conçoit-on cette audace?... La conçoit-on?

ALMADA.

Si son altesse veut épargner le sang, qu'elle envoie au gouverneur de la citadelle l'ordre de la reddition.

L'ARCHEVÊQUE.

Elle ne le fera point. Votre proposition est odieuse. Si vous avez compté sur la faiblesse de son sexe pour la rendre votre complice, renoncez à vos espérances.

ALMADA, MELLO, MENDOCE, ensemble.

Monsieur!...

L'ARCHEVÊQUE.

Arrêtez, audacieux!... La citadelle peut foudroyer la ville. On ne cèdera point à des factieux qui, ce soir même, seront châtiés sévèrement. Encore une fois, messieurs les brigands....

ALMADA.

Imprudent! taisez-vous. Apprenez que je n'ai qu'à grand' peine obtenu votre grace. Taisez-vous, si vous aimez la vie.

L'ARCHEVÊQUE, effrayé.

Comment?... veut-on m'environner d'assassins?...

LE CAPITAINE.

Mais, mais de braves militaires qui vous protègent.

L'ARCHEVÊQUE.

Je veux sortir... je veux me montrer en personne au peuple.

LE CAPITAINE.

Gardez-vous-en bien en ce moment de crise.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh! qu'oserait-il me faire? ma dignité...

LE CAPITAINE.

Il jetterait votre dignité par les fenêtres *.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais, mais, mais conçoit-on une rage pareille?... comme les choses ont donc tourné!... tout s'est fait autour de moi, sans que je m'en aperçusse. Diable!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE BRAGANCE, escortée.

PEUPLE et SOLDATS, en dehors.

Vivent les Portugais!

L'ARCHEVÊQUE.

Quel nouveau bruit?... Vous ici, madame?

LA DUCHESSE.

Le tumulte est par-tout; ce palais entouré de soldats... J'ai tremblé, j'ai frémi pour les jours de la vice-reine. Où est-elle? Je veux lui parler.

L'ARCHEVÊQUE.

La fortune l'a donc trahie!... Tandis que l'on nous annonçait la capitulation de votre époux...

LA DUCHESSE.

Lui! capituler? Il a su vaincre et s'ouvrir un chemin. Déja les preuves de sa clémence ont suivi celles de son courage. Cependant il n'est pas maître des transports excités dans le peuple par sa victoire. La multitude, les soldats qui cherchent à saisir Vasconcellos, menacent hautement la vice-reine. (L'archevêque fait un mouvement de crainte.) Calmez-vous. Je suis accourue pour l'arracher à ses dangers.

LES PORTUGAIS, derrière les coulisses.

Vivent les Portugais!

L'ARCHEVÊQUE.

Allons tous, allons, madame; ces cris m'épouvantent pour elle. Si vous ne pouvez la sauver, je serai votre première victime.

TOUS.

Voici le duc!

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, L'ARCHEVÊQUE, ALMADA, MELLO, MENDOCE, LE DUC. (Il entre, tenant la vice-reine par la main, et au milieu des acclamations.) PINTO, etc.

LE DUC.

Ah! madame, soyez sans crainte. Mes défenseurs ont rougi d'avoir un moment oublié les respects dus à votre rang. Ma voix a calmé leur furie. Vous êtes en sûreté au milieu de nous. C'est aux soins de la reine, à son cœur que je recommande votre infortune.

* Mot historique

LA VICE-REINE.

Ah! quel exemple de générosité me donne une si noble conduite! votre valeur qui m'a défendue...

LE DUC.

Braves Portugais! qui de vous eût permis que l'on souillât l'honneur de ce jour! Des voix terribles s'élevaient de toutes parts, une foule irritée pressait les portes... Madame eut l'aveugle témérité de les ouvrir et de paraître... Oh! sans mon autorité déja reconnue, sans mon secours... Je m'élance parmi ces furieux, je les écarte, et le ciel, qui nous favorise, ne veut pas que ma gloire et votre délivrance soient payées par un forfait.

PINTO.

Eh bien! sire, mon zèle a-t-il trompé le duc de Bragance? Il me reste deux demandes à faire à votre majesté, celle de faire poursuivre Vasconcellos, qu'on a vu entrer dans ce palais; ordonnez aussi que l'on me rende mon fidèle Pietro, mon muet.

MADAME DOLMAR.

Oh! c'est grace à moi s'il vous est rendu... Je l'ai caché là. (Elle ouvre l'armoire; Vasconcellos sort armé, tout le monde recule avec effroi.)

TOUS.

C'est lui!...

LE CAPITAINE.

Ah! ventrebleu!

PINTO.

Point de meurtre! point de massacre! Ne souillons pas de sang une si belle journée populaire.

TOUS, à grands cris.

Point de meurtre!

LA DUCHESSE.

Ah! Pinto! ah! messieurs, que ne vous doivent point notre famille et l'état? Ne redoutez rien de vos ennemis, ils sont trop faibles contre vos vertus.

MADAME DOLMAR.

Quoi! Pinto, vous m'avez oubliée dans tout ceci?

PINTO.

Que vous dire? on ne faisait pas la guerre aux femmes.

LE DUC.

M. de Bragues, l'archevêque de Lisbonne, vous invite à partager ses fonctions dans le ministère.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ne vous offenserez pas de mon refus. Le devoir m'attache au sort de la vice-reine... Votre caractère vertueux m'est connu, et je suis tranquille.

PINTO.

Çà, monseigneur, n'êtes-vous pas surpris de cette révolution?

L'ARCHEVÊQUE.

Pas trop, pas trop... J'en avais des idées vagues... Oui, là, dans le fond je pressentais la chose... Je prévois même que tout ceci ne durera guère... cela ne peut durer, cela ne durera pas.

PINTO, ironiquement.

Fiez-vous là-dessus pour votre consolation!

SANTONELLO.

Sire, le plus humble de vos serviteurs ne prétend rien aux biens de ce monde: mais s'il vaquait un petit bénéfice, ne m'oubliez pas.

LE DUC.

Vivez en paix, et ayez foi en votre Seigneur. Quoi! vous aussi, Alvare, vous avez marché?...

ALVARE.

Comme un lion, dans la mêlée. Je ne me vante pas; mais je me recommande à vos bontés.

LE DUC.

Mon brave, je vous fais camérier et chef des cérémonies.

LE CAPITAINE.

Et moi, sire?

LE DUC.

Commandant de mes gardes. Mais toi, toi, Pinto, tu ne demandes rien dans ce nouveau gouvernement?

PINTO.

Pas la moindre chose, sire; qu'ai-je fait?

LE DUC.

Tout.

PINTO.

Rien que mon devoir.

LE DUC.

Tel est le langage du mérite. On le doit d'autant plus avancer, que sa modestie le tient en arrière. Sois secrétaire intime du roi de Portugal, son premier conseiller, et son ministre le plus cher.

LA DUCHESSE.

Le roi me veut-il donner madame Dolmar pour ma première dame de compagnie?

LE DUC.

Vous prévenez mes desirs.

MADAME DOLMAR.

Et vos majestés comblent les miens. Grand merci, Pinto! n'est-ce pas vous qui me valez cette honorable faveur?

PINTO.

Un peu, j'imagine. Voyez tous ces gens-là! Je serai l'artisan de leur fortune; eh bien! la plupart ne me reconnaîtront plus, quand ils seront en place. C'est là le train des cours; et je m'en dépiterais si je n'étais qu'un sot.

MADAME DOLMAR.

Chut! ne faites plus de confidence qu'à votre muet.

PINTO, en riant.

Je veux le faire nommer chancelier.

MADAME DOLMAR, en riant.

Ah! ah! pour qu'il nous taise le reste.

LE CAPITAINE, apercevant encore Vasconcellos arrêté.

Sire, ordonnez le procès de Vasconcellos.

ALMADA.

Qu'il soit puni.

SANTONELLO.

Et sur ses partisans hypocrites, anathème !

PINTO, vivement.

Non, non, sire ! grace entière, oubli généreux, du passé ; unissez-vous tous à ma voix qui répond au cœur d'un digne souverain, et criez amnistie.

TOUS.

Amnistie, amnistie !

LE DUC.

Oui, mes amis, mes frères d'armes, cet exemple salutaire glorifiera les guerriers qui nous défendent, les écrivains qui nous éclairent, et le peuple qui réclame cette amnistie pour le présent, et des lois justes, humaines, inaltérables pour l'avenir.

FIN DE PINTO.

CONSIDÉRATIONS.

La comédie de Pinto, composée il y a plus de deux ans, est la première en ce genre.

Il eût été facile de bâtir sur la conjuration du duc de Bragance un drame bien triste, dont le succès n'eût pas été disputé.

Ma seule ébauche de quelques portraits historiques me prouve que de grands tableaux en ce genre produiront un effet théâtral digne de la scène comique. J'espère un jour en convaincre ceux même qui m'attaquent toujours, parceque je ne me défends jamais.

J'ai voulu présenter au public le spectacle des mouvements intérieurs d'une conjuration, non l'appareil extérieur d'un fait héroïque qui eût ébloui le vulgaire. Mon dessein était de montrer que les intrigues politiques font quelquefois descendre les plus hauts personnages aux dernières bassesses.

Les hasards étrangers au sujet principal servent dans mon plan à prouver que la réussite des conspirations dépend de mille circonstances impossibles à prévoir.

Le personnage de Lopez Ozorio, homme sans mœurs, m'a beaucoup servi ; un Espagnol tendre et respectueux n'aurait pu tenter l'entreprise nocturne qui jette en un si grand péril la famille de Bragance.

J'ai introduit un moine, parcequ'il rappelle les mœurs du pays où se passe l'action ; je lui ai donné des vices, parcequ'un honnête religieux ne se mêle d'aucune intrigue.

L'archevêque de Bragues n'est point avili par sa crédule sécurité au milieu des dangers qui l'environnent ; il n'est que comique. Qui n'a vu de ces hommes dont la confiance s'endort sur les appuis de leur pouvoir, comme sur un lit dont les ais sont près de se rompre ? Beaucoup de gens d'esprit ne se sont réveillés qu'après les secousses.

L'ignorance m'a reproché d'avoir dégradé le ministre : Vasconcellos fut un oppresseur de tous les ordres de l'état, qui égorgea la noblesse portugaise ; un lâche qui, au moment de ses périls, se cacha sous un tas de papiers, au fond d'une armoire.

On s'est efforcé de comparer Pinto à Figaro. Le barbier parle sans cesse, très spirituellement, pour obtenir une dot ; Pinto dit peu de chose, et donne un royaume à son maître. Quels rapports trouve-t-on entre ma comédie et celle du célèbre Beaumarchais ?

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

31

LE FACTEUR,

OU

LA JUSTICE DES HOMMES,

DRAME EN CINQ ACTES;

PAR

MM. CH. DESNOYER, BOULÉ ET CH. POTHIER;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 9 décembre 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

DURAND, facteur (premier rôle)............ M. Saint-Ernest.
Lord DARNLEY (jeune premier rôle fort)..... M. Albert.
DESTAILLIS, banquier (jeune premier rôle, emploi de M. Allan, du Gymnase)......... M. Cullier.
DOBINCOURT, boulanger (premier comique).. M. Constant.
Fortuné LARFAILLOU, mitron (jeune comique). M. Francisque jeune.
CAROLINE, fille aînée de Durand (jeune première).................................. Mme Gauthier.
HENRIETTE, sa fille cadette (ingénuité)..... Mlle Maria.
Mme BALOCHARD, vieille rentière (duègne)... Mme Desprez.
EMMA, sœur de Destaillis (deuxième amoureuse). Mlle Estival.
DURESNEL, substitut du procureur du roi (troisième amoureux)........................ M. Barbier.
ANTOINE, laquais de Destaillis (troisième comique).................................. M. Prosper.
Un Huissier............................... M. Émile.
Un Garde national. } Rôles accessoires. { M. Alfred.
Un Créancier de Destaillis. } Rôles accessoires. { *Id.*
Un Officier de paix. } Rôles accessoires. { M. Édouard.
Invités, des Avocats, des Gendarmes, des Galériens, des Gardes-Chiourmes, des Recors.

ACTE PREMIER.

Une mansarde. Les scellés sont posés sur le peu de meubles qui garnissent la chambre. Une mauvaise lampe est sur la table.

SCÈNE I.

CAROLINE, HENRIETTE.

(Au lever du rideau, elles sont debout toutes les deux près d'une porte placée à la gauche des acteurs; elles regardent dans la coulisse avec inquiétude.)

HENRIETTE.

Eh bien, ma sœur?...

CAROLINE.

Eh bien... je ne puis la voir... mon père est toujours auprès d'elle... Je n'aperçois que lui.

HENRIETTE.

Crois-tu, Caroline, qu'elle souffre toujours autant?

CAROLINE.

Hélas! le médecin l'a dit, cette nuit sera terrible pour elle.

HENRIETTE.

O mon Dieu!

CAROLINE.

Pauvre mère!... c'est notre misère qui la tue.

HENRIETTE.

Qui la tue... Ah! qu'est-ce que tu dis là, Caroline?

CAROLINE.

Ma sœur... oui, tu as raison... j'ai tort de désespérer de la bonté du ciel... il ne voudra pas que nous perdions notre mère, nous, qui depuis si long-temps sommes si malheureuses!... C'est en se livrant, pour nous gagner du pain, aux travaux les plus pénibles; c'est en veillant toutes les nuits auprès de mon père malade, qu'elle-même a succombé à la fatigue et à la souffrance; le jour qu'il commençait à reprendre des forces, elle avait perdu les siennes; elle le remplaçait sur ce lit de douleur... et depuis lors notre infortune est au comble!... Pas de ressources, pas un ami! personne pour nous secourir, pour nous tendre la main... seulement de temps en temps, deux fois par semaine, un homme qui ne nous porte ni intérêt ni pitié, le médecin de la charité, vient nous rendre visite... et, près de nous, comme il compte les minutes! comme il a hâte de partir! comme il nous parle froidement de la maladie, des souffrances de celle dont la vie est la nôtre!... Hier soir, ne semblait-il pas nous annoncer que cette nuit...! O mon Dieu! mon Dieu! il s'est trompé, n'est-ce pas?... tu vois en pitié nos larmes, notre désespoir... mon Dieu! tu ne veux pas nous enlever notre mère.

(Les deux jeunes filles se sont agenouillées pendant la fin de cette tirade. Durand entre par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND entre en scène sans rien voir d'abord, l'œil morne et désespéré; puis il aperçoit ses deux filles toujours agenouillées.

Pauvres enfants!

CAROLINE et HENRIETTE, se relevant et allant à lui.

(Ensemble.) Mon père!

CAROLINE.

Eh bien! pouvons-nous retourner auprès d'elle?

DURAND.

Non, non... pas dans ce moment. Depuis quelques minutes elle s'est assoupie... et le moindre bruit...

CAROLINE.

Elle repose!

HENRIETTE.

Ah! tant mieux!

DURAND.

Enfants, plus bas, plus bas... oui, elle repose... (Bas à sa fille aînée.) Tu le sais, ma pauvre Caroline, le docteur l'avait prédit. « Ce sommeil durera une heure au moins; et, si au point du jour la malade n'éprouve aucune émotion violente, elle est sauvée; si les convulsions la prennent, alors...» Il n'a pas achevé; mais, ah! mon enfant, cette crise est affreuse!

HENRIETTE.

Mon père, pourquoi donc parlez-vous tout bas devant moi? Tenez, vous me faites mourir d'inquiétude.

DURAND.

Henriette... non... je ne disais rien à ta sœur... rien... A ton âge, tu sais déja trop ce que c'est que le malheur, et je n'ai pas de motif pour te cacher aucun de nos chagrins... (En disant ces mots, il a marché lentement vers une chaise placée en face de la chambre où sa femme repose.) D'ici je pourrai la voir... (Ses deux filles sont debout autour de sa chaise.) Caroline, je te remercie de tes soins, de ta persévérance. Depuis la maladie de ta mère, c'est toi qui la remplaces auprès de cette enfant... auprès de moi... C'est toi qui travailles pour nous soutenir... puisque j'ai perdu, moi, jusqu'à cette modique place qui nous faisait vivre.

CAROLINE.

Eh bien, reprenez courage, mon père... Cet emploi de facteur ne vous est-il pas rendu? Quand le jour va venir, n'allez-vous pas reprendre votre costume, et...?

DURAND.

Oui, quand le jour va venir... et à cet instant, peut-être ma pauvre femme...

CAROLINE.

Oh! non, non... le réveil nous la rendra moins souffrante; et bientôt, je l'espère...

DURAND, se levant.

Misérable Destaillis! c'est à toi que je dois tous mes malheurs, tous ceux de ma famille.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Destaillis? qu'est-ce qu'il t'a fait? Je ne l'ai jamais vu... Je ne le connais pas.

CAROLINE.

Ni moi... quoique sa sœur, mademoiselle Emma, ait été autrefois ma camarade de pension, mon amie.

DURAND.

Oui, ton amie; et qu'elle soit maudite, cette amitié d'enfance, qui m'a fait faire, à moi, la connaissance de son frère, qui m'a fait placer dans sa maison trente mille francs... Trente mille francs... le fruit de quinze ans d'épargnes et de travaux, toute ma fortune, tout mon espoir pour ma vieillesse, pour l'avenir de mes enfants!... et, grace à cet homme, rien! rien!... Il est riche, lui! riche à la suite de la plus honteuse faillite; après trois ans, tout cela est oublié... et moi, pauvre imbécile d'honnête homme... moi, qui avais la sottise de ne vou-

loir faire de tort à personne, j'ai été forcé de quitter mon commerce... de prendre une malheureuse place que je n'ai pu garder plus de six mois... une maladie me l'a fait perdre... Et puis celle de votre mère... Enfin j'ai vu souffrir autour de moi tout ce qni m'était cher... j'ai vu cette pauvre enfant pâle, affaiblie, arriver jusqu'au soir sans oser me dire : J'ai faim... parcequ'elle comprenait que je n'avais rien à lui répondre... Et lorsque, accablé de tant de misère, je suis allé me confier à l'humanité, à la pitié de mes semblables, je n'ai trouvé que dureté et mépris...Pendant un temps, on a bien voulu me prêter à intérêt de quoi vous avoir du pain... Maintenant... depuis six semaines... les scellés sont mis sur ce pauvre mobilier : au point du jour, on va venir l'enlever... et, comme je ne puis avec tout cela payer encore ce que je dois, on me traitera de misérable... de fripon... et lui, lui, à qui je dois ma ruine, c'est un homme comme il faut, un homme honorable!... Il est banquier, électeur, baron, membre du bureau de charité... et voilà la justice humaine!... Ah! c'est à se briser la tête de rage et de désespoir...

CAROLINE.

Mon père, au nom du ciel, calmez-vous...

DURAND.

Oui, c'est vrai... j'oublie que je vous dois l'exemple du courage et de la résignation... Pardon, Caroline, et toi aussi, Henriette... Mais avouez qu'il y a dans toute mon existence, dans la vôtre, de quoi me rendre à mon tour ennemi mortel de tous les hommes... Tous... car beaucoup m'ont fait souffrir, et pas un n'est venu me secourir, me consoler lorsque je souffrais... Aussi me voilà devenu insensible, égoïste comme eux; et de moi, l'humanité n'a plus désormais aucune sympathie, aucun service à attendre.

CAROLINE.

Que dites-vous... ah! vous parlez contre votre pensée.

DURAND.

Non pas.

CAROLINE.

Oh! si fait... j'en suis sûre.

(Cris dans la coulisse : Au secours! au secours!)

HENRIETTE.

Entendez-vous? on crie au secours.

LORD DARNLEY, dans la coulisse.

Misérables!

CAROLINE, allant à la fenêtre.

Ah! mon Dieu!... un homme qu'on veut assassiner!...

LORD DARNLEY, toujours dans la coulisse.

Au secours! au secours! Ah! ma mère... adieu!

TOUS TROIS.

Sa mère!...

(Ils regardent ensemble dans la coulisse où est la femme malade.)

CAROLINE.

Il a une mère.

DURAND.

Je n'ai pas d'armes... Ah! (Il saisit une barre de fer.) Je cours...

HENRIETTE.

Mon père... ne sortez pas...

DURAND.

Laissez-moi, laissez-moi.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

CAROLINE, HENRIETTE.

CAROLINE.

Juste ciel! sommes-nous encore menacées d'un nouveau malheur?

HENRIETTE.

Je tremble.

(Toutes les deux regardent à la croisée.)

CAROLINE.

Ah! là-bas... c'est par-là... Ils se sont éloignés.

HENRIETTE.

Et cet homme... celui qui parlait de sa mère... ils l'ont tué peut-être.

CAROLINE.

Mon père... tiens, c'est lui!

HENRIETTE.

Il les poursuit.

CAROLINE.

Il va les atteindre.

DURAND, dans la coulisse.

Infâmes!... malheur! malheur à vous!

CAROLINE.

Ah! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

HENRIETTE.

Eh bien! ma sœur?

CAROLINE.

Eh bien! je n'entends plus rien, je ne distingue plus rien.

HENRIETTE.

Ni moi.

(Toutes les deux sont tombées comme anéanties sur une chaise. Moment de silence. Puis on entend la voix de Durand, qui est censé monter l'escalier.)

DURAND, en dehors.

Venez, monsieur, venez; encore un étage!

CAROLINE.

Ah! c'est lui!

HENRIETTE.

Quel bonheur! (Toutes les deux courant ensemble vers la porte.) Mon père!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DURAND et LORD DARNLEY.

DURAND.

C'est ici, monsieur, appuyez-vous sur moi.

DARNLEY. Ses vêtements sont en désordre; sa manche gauche est déchirée, et laisse voir sa chemise, qui est tachée de sang.

Ah! monsieur... vous m'avez sauvé la vie... Mesdemoiselles...

(Il les salue avec politesse. Caroline et Henriette se sont rapprochées de leur père, elles le pressent dans leurs bras.)

CAROLINE.

Mon père... vous n'êtes pas blessé?

DURAND.

Non, non, mon enfant. Mais, monsieur...

(Il le fait asseoir. Les deux jeunes filles s'approchent de lui.)

DARNLEY.

Ce n'est rien... Le poignard de ces misérables a glissé sur mon bras... et... soyez sans inquiétude, mademoiselle, cette blessure ne sera pas dangereuse... Déja, grace à vous, je commence à me remettre... mais il était temps : lorsque vous êtes venu si généreusement à mon secours, ils m'avaient pris à la gorge, et, ma foi, je disais adieu à ma mère et à ma patrie.

CAROLINE.

Votre patrie!

DURAND.

Vous êtes étranger?

DARNLEY.

Je suis Anglais... cela vous étonne, car j'ai peu conservé l'accent de mon pays... Mais si le ciel m'a fait naître en Angleterre, je suis Français au fond de l'ame, Français de caractère, d'esprit et de sympathies... Dès mes plus jeunes ans, tous les récits qui me venaient de votre beau pays faisaient battre mon cœur du desir de le connaître... La société que je recherchais le plus était celle de vos compatriotes... je m'étudiais à prendre et leur langage et leur accent même; les livres que je lisais de préférence, c'étaient des livres français... Mes parents, mes amis riaient tous de cet enthousiasme; ils condamnaient mon peu d'esprit national; mais blâme et railleries, rien ne parvenait à me corriger. Enfin, il y a six mois, j'ai réalisé ma fortune, et je suis parti pour la France. Je l'ai vu de près, ce pays de merveilles et d'enchantement... De près, il a un peu perdu à mes yeux; mais enfin j'y trouve encore de belles et d'admirables choses, et jusqu'à ce jour je n'avais pas été mécontent de mon voyage... J'ai trouvé ici de la cordialité, de la franchise! Je me suis fait quelques bons amis que je veux aider jusqu'à la mort... vous serez du nombre, n'es-ce pas?... Je vais réaliser enfin un des rêves de mon enfance... Dans peu, je serai l'époux d'une Française.

DURAND.

Monsieur... je ne vous demandais pas...

DARNLEY.

Si je vous dis cela, c'est pour que vous compreniez davantage combien je vous suis reconnaissant de m'avoir sauvé la vie... A la veille d'être si heureux, on peut craindre de mourir!... Je vous vois aujourd'hui pour la première, mais non pas pour la dernière fois, et je veux que dès à présent vous sachiez qui je suis... je me nomme...

DURAND.

Monsieur... de grace...

CAROLINE, pleurant.

Dans ce moment...

HENRIETTE, pleurant aussi.

Oui, dans ce moment...

(Elle le prend par la main, et lui montre la chambre de sa mère.)

DARNLEY.

Qu'ai-je vu?... (A lui-même.) Cette femme qui est là... malade... et la mort sur le front... Ces larmes... des scellés sur ces meubles... Tant de misères... tant de souffrances à lui, mon sauveur!... Et moi, ingrat, je ne voyais rien de tout cela!... et moi, je ne lui parlais que de mes projets de bonheur!... Ah! c'est affreux! (Haut.) Monsieur... mon ami... pardon, cent fois pardon... Je partage toute votre douleur... et pourtant souffrez que je m'applaudisse de ce hasard qui m'a conduit chez vous pour adoucir tant d'infortunes!... Sans doute, je ne mérite pas encore que vous me donniez votre confiance, votre amitié, quoique la mienne vous soit à jamais acquise; mais je veux vous revoir bientôt... souvent.... Mon ami, votre nom?

DURAND.

Durand, facteur à la Poste aux lettres, rue Pavée-Saint-Sauveur, n° 20.

DARNLEY.

N° 20? c'est bien; et moi, lord Darnley, place des Victoires, chez le banquier Destaillis.

DURAND ET SES DEUX FILLES.

Destaillis!

DARNLEY.

Vous le connaissez?

DURAND.

Moi! oui, oui, je le connais.

DARNLEY.

C'est mon futur beau-frère.

DURAND.

Comment! sa sœur...

CAROLINE.

Mademoiselle Emma...

DARNLEY.

Dans un mois elle sera ma femme.

TOUS TROIS.

Sa femme!

DURAND.

Ah! c'est bien... c'est très bien!

(Durand et ses filles détournent la tête, et ne regardent plus l'Anglais.)

DARNLEY.

Je sors pour être plus tôt de retour. (A lui-même.) Dès à présent, j'en suis sûr, ils ont besoin d'être secourus... Mon portefeuille, on

me l'a pris... Ah! cette bourse... elle me reste encore. (Il pose doucement la bourse sur la cheminée, puis revenant vivement auprès d'eux :) Adieu... mes amis, mes bons amis!... Espérance! entendez-vous, espérance!... Adieu!... non, non, au revoir!

(Il sort.)

SCÈNE V.

HENRIETTE, DURAND, CAROLINE.

DURAND.

Il va épouser la sœur de Destaillis!

CAROLINE.

Quel dommage! il a l'air si bon, si généreux!

DURAND.

Tiens, Caroline, je ne me fie plus à toutes ces apparences, à toutes ces belles promesses... Destaillis aussi, lorsque je l'ai vu pour la première fois, avait l'air bon et généreux; il me faisait des promesses, et tu sais comment il les a tenues.... Son futur beau-frère ne vaudra pas mieux que lui.

CAROLINE.

Ah! que dites-vous?

DURAND.

Quand il va se retrouver auprès de sa nouvelle famille, il oubliera bientôt le malheureux à qui il doit la vie, et, j'en suis sûr, nous ne le reverrons pas.

CAROLINE.

Oh! vous vous trompez, mon père; il reviendra, et vous lui faites injure de le comparer à celui dont vous êtes victime... Plaignez-le plutôt de lui avoir donné sa confiance, plaignez-le d'épouser une femme qui vaut mieux que son frère... oh! je le sais, j'en suis sûre; mais qui ne comprendra pas sans doute tant de noblesse d'ame et de générosité... Oui, il reviendra... Tout-à-l'heure, vous ne l'avez donc pas remarqué, lorsqu'il a dit : Espérance! espérance!... Oh! oui, mon père, oui, il reviendra... et le ciel enfin se lassera de nous poursuivre.

DURAND.

Allons, je veux te croire... Le ciel!...

HENRIETTE.

Voyez-vous? maman repose toujours...

CAROLINE.

Et son sommeil n'offre plus rien d'alarmant. (Se levant.) Rappelez-vous ce qu'a dit le docteur... Elle est sauvée maintenant... Regardez donc, elle a l'air de sourire...

DURAND.

On dirait que comme toi, ma fille, elle fait un rêve de bonheur...

CAROLINE.

Oh! ce n'est pas un rêve... Le bonheur, il recommence pour nous...

HENRIETTE.

Ma mère est sauvée...

CAROLINE.

Et puis, ce jeune homme qui devient votre ami.

HENRIETTE.

Et votre place qui vous est rendue...

DURAND.

Ma place... J'oubliais... il est l'heure de partir.

CAROLINE.

Déja?... Eh bien! oui, partez... nous restons auprès d'elle; à son réveil, pour la consoler de votre absence, nous pourrons lui dire que nous sommes moins malheureux.

DURAND, le pied sur le seuil de la chambre voisine.

Je le crois, elle est sauvée! Mes enfants, je vous la confie, et je compte sur vous; je trouverai dans mes courses un instant pour vous revoir, pour vous apporter du pain.

CAROLINE.

Du pain!

HENRIETTE.

Oh! oui, oui, mon père.

DURAND.

Ils me feront credit, peut-être, maintenant que ma place m'est rendue... Allons, après une nuit affreuse, voici un jour qui vaudra mieux sans doute que tous les autres... Et moi aussi, je commence à entrevoir la fin de nos infortunes; et moi aussi, j'ose vous dire à mon tour : Espérance, espérance!

(En disant cette dernière phrase, il a embrassé ses enfants, et jeté un dernier coup d'œil sur la chambre à gauche. Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

CAROLINE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Du pain!

CAROLINE.

Ah! s'il était possible!

HENRIETTE.

Caroline... je n'osais pas le dire tout-à-l'heure devant mon père, parcequ'il a déja tant de chagrin!... mais à présent... il faut bien que je te le dise, à toi... car... je ne puis supporter plus long-temps la douleur que j'éprouve... là... là. (Mettant la main sur son estomac, puis sur sa tête.) Je souffre... je souffre beaucoup... Ah! c'est affreux, la faim!

CAROLINE.

Allons, encore un peu de courage, de patience... dans une heure, une heure au plus, mon père va revenir... et sans doute...

HENRIETTE.

Une heure!... encore une heure... Eh bien! j'attendrai... j'attendrai!...

(Elle se laisse tristement retomber sur une chaise.)

CAROLINE, à part.

Pauvre Henriette!... Ma mère!... elle se réveille... Ah!... je cours...

(Elle entre dans la chambre de sa mère.)

HENRIETTE.

Et moi aussi... (Elle fait un effort pour se lever.) Je ne puis... non... je n'ai plus la force...

(Elle retombe. On frappe rudement à la porte du fond.)

UNE VOIX, au dehors.

Ouvrez! ouvrez! de par la loi!

HENRIETTE, d'une voix faible.

O ciel!

LA MÊME VOIX.

Ouvrez donc! de par la loi! ouvrez!

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu!... ce bruit... et ma mère... Tâchons... oui... tâchons de me traîner jusqu'à la porte.

(On continue de frapper à la porte du fond. Henriette chancelant, se soutenant à peine, va ouvrir.)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, un Huissier, des Recors.

L'HUISSIER, entrant.

Ah! c'est fort heureux!

HENRIETTE.

Messieurs... je vous en prie... ma mère...

L'HUISSIER.

Eh bien! où est-elle? Êtes-vous seule ici pour nous recevoir?

HENRIETTE.

Au nom du ciel, écoutez-moi...

L'HUISSIER.

On va lever les scellés, et saisir tout cela... N'y a-t-il donc personne à qui parler?... Entrons.

TOUS.

Entrons.

(Ils vont entrer dans la chambre de la malade, lorsque Caroline en sort.)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, CAROLINE.

CAROLINE.

Arrêtez! Ma mère... elle est là... le ciel va nous la rendre, peut-être; mais une émotion violente, mais le moindre bruit peut lui donner la mort, et vous ne voulez pas la tuer, n'est-ce pas?... Parceque nous sommes pauvres, ce n'est pas une raison pour tuer notre mère... Ah! par pitié, par grace, arrêtez, arrêtez.

(Elle tombe à genoux.)

L'HUISSIER.

Relevez-vous, mademoiselle... et ne craignez rien... Messieurs, je prends sur moi de remettre l'exécution du jugement... Retirons-nous.

CAROLINE.

Ah! monsieur... ma reconnaissance...

(Pendant ce commencement de scène, la petite Henriette, toujours épuisée par la faim et la fatigue, est allée s'appuyer contre la cheminée: elle touche la bourse laissée par lord Darnley.)

HENRIETTE.

Qu'est-ce donc?... Ah! ma sœur.

CAROLINE.

Eh bien?

HENRIETTE.

Eh bien! vois donc, regarde donc là... sur cette cheminée... une bourse! de l'or!

CAROLINE et LES AUTRES PERSONNAGES.

De l'or!

(Caroline se rapproche d'Henriette, et l'huissier et les recors se groupent autour des deux jeunes filles.)

CAROLINE.

Oui! c'est de l'or!... Elle vient de lui, cette bourse! il nous la donne, lui, et je disais bien à mon père qu'il était bon, généreux; que ses promesses... il était prêt à les remplir; que le ciel, enfin, s'était lassé de nous poursuivre... De l'or... Ah! qu'il y a long-temps que nous n'en avions vu!... Henriette, ma bonne sœur, tu ne souffriras plus maintenant, tu n'auras plus faim, tu ne manqueras plus de rien... Nous sommes heureux, nous sommes riches... nous avons de l'or!

HENRIETTE.

Quel bonheur! et combien nous devons bénir ce jeune Anglais!

L'HUISSIER.

Silence! j'ai cru entendre... oui... un gémissement...

CAROLINE.

Ah! misérable... ma joie, mon délire... C'est moi qui l'ai tuée peut-être. (Allant jusqu'à la porte.) Ma mère... grand Dieu! (Se retournant vers l'huissier et les recors.) Messieurs, au nom du ciel, silence! silence! et secourez-nous... Prenez cet or; c'est le double, le triple de ce que nous vous devons... mais n'importe, prenez, prenez tout, et rendez-moi ma mère.

(L'huissier et les recors marchent vers la chambre de la malade. Henriette est évanouie auprès de la cheminée.)

ACTE SECOND.

Un carrefour.

SCÈNE I.

(A la gauche des acteurs, la porte de l'allée qui conduit à la demeure de Durand; à droite, la boutique de Dobincourt, boulanger.)

LARFAILLOU, DOBINCOURT.

(Dobincourt sort de sa boutique en grand uniforme de sergent de la garde nationale.)

DOBINCOURT.

Il est sept heures et demie... le service du pays me réclame... Je suis Français et sergent, mon pays avant tout... comme dit la chanson... Eh! eh! eh!... Mais d'abord donnons nos instructions à celui qui doit me représenter en mon absence. (Appelant.) Larfaillou? ici, Larfaillou? viendras-tu donc à la fin quand je t'appelle? Larfaillou?

LARFAILLOU, entrant en petite jaquette de mitron.

Me voilà, me voilà! J'était au four, voyez-vous, et l'on ne peut pas être tout-à-fois au four... et dans la rue.

DOBINCOURT.

C'est bien!... Écoute, mon garçon, et ne perds pas un mot de ce que tu vas entendre.

LARFAILLOU, à part.

Bon! il va encore m'embêter avec sa morale!

DOBINCOURT.

La santé périclitante de madame Dobincourt, mon excellente épouse, la retient dans sa chambre, et par conséquent l'empêche de se montrer au comptoir.

LARFAILLOU.

Ensuite?

DOBINCOURT.

C'est aujourd'hui lundi, et j'ai donné congé à ma fille de boutique.

LARFAILLOU.

Alors je suis de corvée?

DOBINCOURT.

C'est à toi de nous remplacer, de surveiller nos intérêts... qui sont aussi les tiens.

LARFAILLOU.

Les miens!... comment ça?

DOBINCOURT.

Tu me le demandes, ingrat!... tu me le demandes, Fortuné Larfaillou!... Tu peux te flatter d'être né sous une heureuse étoile.

LARFAILLOU.

Merci!... V'là que j'ai bientôt dix-neuf ans, et je ne suis jamais qu'un pauvre mitron... et encore un mitron surnuméraire! j' fais tout dans la maison, j' trime du matin au soir, et je ne gagne pas un sou... Ah ben, c'est bon!... elle est jolie, mon étoile!... qu'est-ce qu'en veut?... ne parlez pas tous à-la-fois. Je la donne gratis, mon étoile.

DOBINCOURT.

Toujours le même refrain! Tu ne gagnes pas un sou... mais c'est par délicatesse que je ne te donne rien; je rougirais de te rien offrir.

LARFAILLOU.

Moi, je ne rougirais pas de recevoir.

DOBINCOURT.

Un parent! un ami!

LARFAILLOU.

C'est pour ça... D'un parent, d'un ami, on accepte toujours; c'est connu... ça n'humilie pas... au contraire!

DOBINCOURT.

D'ailleurs ne t'ai-je pas fait entrevoir une espérance bien plus flatteuse? ne t'ai-je pas dit qu'un jour... tu serais mon gendre?

LARFAILLOU.

Votre gendre!... vous n'avez pas d'enfant.

DOBINCOURT.

Oui, mais... cette indisposition de mon excellente épouse...

LARFAILLOU.

Eh bien?

DOBINCOURT.

Eh bien, tu ne devines pas?... Dans neuf mois... eh! eh! eh!

Comme je suis heureux d'être père...

comme dit la chanson.

LARFAILLOU.

Ah ben, c'est bon! dans neuf mois... mais si c'est un garçon.

DOBINCOURT.

Si c'est un garçon, tu attendras... il est impossible qu'avec le temps mon excellente épouse ne finisse pas...

LARFAILLOU.

C'est ça... avec le temps! et puis moi, je me marierai quand je serai caduc!... Du tout! je veux profiter de mon bel âge... Je ne veux pas attendre, je ne peux plus attendre... Il y a une jeune personne que j'aime, que j'idolâtre... sans le lui avoir jamais dit; mais je le lui dirai, il faut absolument que je le lui dise... Ça m'étouffe, je ne peux pas vivre comme ça; et si elle me refuse, si elle ne veut pas être ma femme... moi, je ne serai jamais le mari de personne, pas même de votre fille, quand elle sera venue!... non, jamais, jamais, jamais!... je le jure... sur votre bonnet à poil.

DOBINCOURT.

Une personne que tu aimes! Fortuné Larfaillou, vous êtes stupide. Je vous défends d'aimer une personne dont le père me doit vingt-

deux livres dix sous de pain, qu'il ne me paiera jamais; c'est une chose révoltante.

LARFAILLOU.

Il vous les paiera, j'en suis sûr.

DOBINCOURT.

Quand ?

LARFAILLOU.

Quand il aura de l'argent.

DOBINCOURT.

Où en prendra-t-il?

LARFAILLOU.

D'abord, on lui a rendu sa place : il y a une demi-heure, je l'ai vu sortir par la porte de son allée; (il la montre.) il avait son costume de facteur.

DOBINCOURT.

Eh bien!... en attendant... s'il vient demander crédit, comme hier... refusé.

LARFAILLOU.

Cependant...

DOBINCOURT.

Pas de cependant... refusé net, comme une pétition au ministère.

LARFAILLOU.

Si vous l'aviez vu hier matin, quand vous lui avez dit ce vilain mot-là : Plus de crédit... Je voyais de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux... ah! ça m' fendait le cœur.

DOBINCOURT.

Larfaillou, tu m'affliges, tu n'as pas du tout l'esprit du commerce.

LARFAILLOU.

Il a une femme malade, deux enfants, et vous lui refusez du pain... vous qui avez toujours à la bouche de belles phrases de morale et de sensibilité, vous qui êtes riche, qui avez acheté dernièrement une maison de campagne, qui allez deux fois par semaine faire des repas de corps à vingt francs par tête au Rocher de Cancale et aux Vendanges de Bourgogne!... Vous avez de trop, vous, et à côté de vous une famille meurt de faim, et vous ne lui donnez pas un peu de cet or que vous jetez par la fenêtre!... Ah! monsieur... ça n'est pas bien, ça n'est pas juste... c'est mal, c'est très mal... et ça vous portera malheur; c'est moi qui vous le dis.

DOBINCOURT.

Avez-vous fini?

LARFAILLOU.

Oui, monsieur.

DOBINCOURT.

C'est heureux!... Parlons d'autre chose... N'oublie pas de mettre de côté le pain de deux livres de madame Balochard.

LARFAILLOU.

Ah! oui, madame Balochard, c'te vieille veuve qui a huit cents livres de rente... une langue et un petit chien... qui, depuis qu'elle n'a plus son mari à tourmenter, s'amuse à tourmenter tout le voisinage : méchante, bavarde, curieuse, intrigante; qui se glisse par-tout, qui voit tout, qui sait tout, et qui n'a d'autre plaisir, d'autre bonheur sur la terre que les cancans, la messe, la *Gazette des Tribunaux*... et son chien... Ah ben, c'est bon!

DOBINCOURT.

Silence, la voici!

LARFAILLOU.

Avec son chien, M. Phanor.

SCÈNE II.

LES MÊMES; Mme BALOCHARD, entrant avec un petit chien sous le bras.

MADAME BALOCHARD.

Bonjour, monsieur, madame; comment ça va-t-il?

DOBINCOURT.

Votre très humble, madame Balochard.

MADAME BALOCHARD.

Bien la vôtre, monsieur Dobincourt. (Montrant son chien.) C' pauvre chéri! il va un peu mieux... J' lui fais faire un tour de promenade... nous irons tantôt ensemble au Palais-de-Justice... voir le carcan... Douze expositions... ça sera superbe... nous irons à pied, et nous reviendrons par les *Favorites*...

LARFAILLOU, à demi-voix.

Vieille bête!

MADAME BALOCHARD.

Qu'est-ce que vous dites?

LARFAILLOU.

J' dis que vous avez là une jolie petite bête.

MADAME BALOCHARD.

C'est vrai, amour de chien, va! aussi il ne me quitte pas... Quand il n'est pas auprès de moi, je rêve toujours qu'il lui arrive un accident... Il est si délicat! Dieu de Dieu! quel malheur si je le perdais, ce pauvre Bichon! J'ai bien survécu à M. Balochard, parceque j'étais plus jeune... mais, Phanor... j'en mourrais... oh! je connais la faiblesse de mes nerfs... j'en mourrais.

LARFAILLOU, à demi-voix.

Ah bien, c'est bon! si je peux lui donner une boulette, à monsieur Phanor...

MADAME BALOCHARD.

Qu'est-ce que vous dites?

LARFAILLOU.

Je dis que je vas chercher le pain de gruau de M. Phanor.

(Il entre un instant dans la boutique.)

DOBINCOURT.

Et cette fois, vous ne vous plaindrez pas... je vous ai recommandée.

MADAME BALOCHARD.

Merci, monsieur Dobincourt, merci pour lui et pour moi. (A Larfaillou, qui rentre avec le pain.) Remportez cela : j'oubliais... avant de prendre notre nourriture à tous les deux... j'ai une

course à faire, pas bien loin; mais enfin... cinq étages à monter... chez le voisin Durand...

DOBINCOURT et LARFAILLOU, ensemble.

Durand!

MADAME BALOCHARD.

Il ne se doute guère de ce que j'ai à lui dire... et s'il voulait en profiter... mais il n'en fera rien... Il y a des gens si ridicules!... oh! il y en a, il y en a, il y en a!... c'est à faire frémir la nature... Pour en revenir au voisin Durand... figurez-vous, monsieur Dobincourt, nous étions dernièrement à la maison, Phanor et moi, occupés bien tranquillement à prendre notre café, et à lire dans la *Gazette des Tribunaux* le récit d'un vol avec escalade, non, avec effraction... non, je disais bien, avec escalade... lorsque tout-à-coup on frappe à la porte; nous nous levons, Phanor et moi, nous allons ouvrir, et qu'est-ce que nous voyons? c'était...

DOBINCOURT.

Pardon, madame, pardon... J'aperçois des compagnons d'armes qui viennent me chercher... Je suis obligé de me rendre avec eux au corps-de-garde. Il faut partir... comme dit la chanson. (Chantant.)

Il faut partir pour ce pays,
Où nous attend la gloire...

MADAME BALOCHARD.

C'est égal, je vas conter ça à Larfaillou. Figure-toi...

(Elle lui parle bas pendant la scène suivante.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, QUATRE GARDES NATIONAUX.

UN GARDE.

Eh bien! sergent Dobincourt, il est huit heures passées, on vous attend depuis une heure à la Mairie. Vous êtes en retard.

DOBINCOURT.

En retard, c'est possible; je suis dans mon tort... mais l'homme n'est pas parfait... La garde nationale peut être en retard quand nos épouses sont malades; la garde nationale meurt, elle ne se rend pas... à sept heures du matin au poste de la Mairie... (Tous riant.) Eh! eh! eh! il est joli, celui-là, très joli... En avant, marche! Au revoir, madame Balochard.

MADAME BALOCHARD.

Votre servante, monsieur Dobincourt.

(Les gardes nationaux sortent en rang. Larfaillou est allé s'asseoir sur un banc de pierre, à l'entrée de la boutique.)

SCÈNE IV.

Mme BALOCHARD, LARFAILLOU.

LARFAILLOU.

Ce pauvre monsieur Dobincourt, avec son bonnet à poil et sa clarinette sur l'épaule, il a l'air d'un pain mollet qui n'est pas cuit...

MADAME BALOCHARD.

Eh bien! mon petit Larfaillou, as-tu compris tout ce que je t'ai raconté?

LARFAILLOU.

Pas du tout.

MADAME BALOCHARD.

C'était pourtant bien clair : figure-toi, nous étions à la maison, Phanor et moi...

LARFAILLOU.

Oh! ce n'est pas la peine, je n'y comprendrai pas davantage.

MADAME BALOCHARD.

Ah! je vois ce que c'est, tu as quelque chose dans la tête qui t'occupe, qui te tracasse.

LARFAILLOU.

Moi!

MADAME BALOCHARD.

Dis-moi un peu, où en es-tu avec tes amours?

LARFAILLOU.

Mes amours!

MADAME BALOCHARD.

Est-ce qu'on a rien à me cacher à moi, la mère Balochard? je m'y connais, j'ai passé par-là... Feu M. Balochard était absolument comme toi, il y a vingt-cinq ans... Pauvre cher homme! ah! que le bon Dieu garde son ame!

LARFAILLOU.

Ah çà... voulez-vous bien me laisser tranquille, avec vos réflexions, vos questions et vos observations?... (A part.) C'est fini, cette femme-là est attachée à la police!

MADAME BALOCHARD.

Ah! ah! ah! il voulait me faire des mystères... Ah! ah! ah! pauvre garçon... Tu aimes mademoiselle Caroline, la fille aînée de Durand le facteur.

LARFAILLOU.

Ça n'est pas vrai... je ne l'aime pas... je suis incapable de l'aimer, et je vous prie de ne pas faire de propos, entendez-vous?

MADAME BALOCHARD.

Tu l'aimes si peu, que maintenant encore... tu regardes sa croisée, dans l'espoir qu'elle va y paraître.

LARFAILLOU.

Eh! non, ce n'est pas ça... ce n'est pas par amour que je regarde sa croisée... c'est par compassion, par humanité, c'est parceque depuis une vingtaine de minutes j'ai vu monter là-haut des hommes de mauvaise mine, et que je ne les vois pas redescendre.

MADAME BALOCHARD.

Un huissier, des recors.

LARFAILLOU.

J'en ai peur... ce pauvre père Durand est si malheureux!

MADAME BALOCHARD.

Il ne le sera pas long-temps s'il veut être raisonnable.

LARFAILLOU.

Comment cela?

MADAME BALOCHARD.

Ah! v'là ce que c'est... Tout-à-l'heure tu n'as pas voulu écouter mon histoire, et pourtant ça t'intéressait. Donc, on frappe à la porte, nous nous levons; Phanor et moi, nous allons ouvrir... et qu'est-ce que nous voyons? c'était M. le baron Destaillis.

LARFAILLOU.

Le banquier!

MADAME BALOCHARD.

La fille que tu aimes est jolie, très jolie... Il l'avait remarquée, ce bon M. Destaillis.

LARFAILLOU.

Il l'avait remarquée?

MADAME BALOCHARD.

Et depuis ce temps-là, il s'intéresse beaucoup au sort de son père, quoique pourtant il ne l'ait jamais vu.

LARFAILLOU.

Et c'est pour cela que vous avez à lui parler?

MADAME BALOCHARD.

C'est pour cela.

LARFAILLOU.

Vraiment?... (A part.) Ah! la vieille coquine! Décidément, je donnerai une boulette à M. Phanor.

MADAME BALOCHARD.

Tu sens bien que je n'ai pas pu refuser à M. le baron de m'associer à une œuvre de bienfaisance et de charité... et toi-même, puisque tu es amoureux de la jeune personne, tu dois voir avec plaisir... (On entend le roulement d'une voiture.) Écoute un peu... Un cabriolet... c'est le sien, je le reconnais.

LARFAILLOU.

Le sien... De qui?

MADAME BALOCHARD.

De M. le baron... Il s'arrête... il doit venir ici... Il m'a promis de donner à ton maître la fourniture des pains pour le bureau de bienfaisance... Excellent homme! va...

LARFAILLOU.

Le voici!... Ah! j'étouffe de colère.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DESTAILLIS.

DESTAILLIS.

James... restez au coin de cette rue, ne quittez pas le cheval, et attendez-moi. (A part, en entrant sans voir les deux autres personnages.) Oui, c'est bien ici la maison...

MADAME BALOCHARD.

Votre servante, monsieur le baron...

DESTAILLIS.

Silence! Vous savez que je n'aime pas qu'on me jette sans cesse mon titre à la tête. (Bas.) C'est ici la maison, n'est-ce pas?

MADAME BALOCHARD.

Oui, monsieur le baron.

DESTAILLIS.

Encore?

MADAME BALOCHARD.

Et voilà la boutique du boulanger qui...

DESTAILLIS.

C'est bien... (A Larfaillou.) Vous recevrez ici les cartes du bureau de bienfaisance, qui vous seront remboursées à mon hôtel.

LARFAILLOU.

Ça suffit, monsieur... Certainement... d'abord... (A part.) Je m'en vais, car je sens que la main me démange; et tout baron qu'il est... (Haut, avec colère.) Bonjour, monsieur.

(Il rentre dans la boutique.)

SCÈNE VI.

DESTAILLIS, Mme BALOCHARD.

DESTAILLIS.

Il est sans façon.

MADAME BALOCHARD.

Ça manque d'usage... Que voulez-vous, monsieur le baron? dans la basse classe...

DESTAILLIS.

Vous avez pris les renseignements que je vous ai demandés?

MADAME BALOCHARD.

Parfaitement, monsieur le baron... c'est bien ici, par cette allée, que vous avez vu rentrer la jeune personne?

DESTAILLIS.

Oui, sans doute, il y a de cela un mois : elle donnait le bras à une femme d'un certain âge, qui semblait fort souffrante.

MADAME BALOCHARD.

C'était sa mère.

DESTAILLIS.

A la vue de cette jeune fille, dont la figure distinguée formait un contraste parfait avec la pauvreté de ses vêtements, en contemplant cette douleur qu'elle éprouvait sans doute de voir souffrir sa mère, ces soins que lui prodiguait sa tendresse, je n'ai pu me défendre d'un intérêt...

MADAME BALOCHARD.

Ah! je le crois, monsieur le baron... vous êtes si bienfaisant, si généreux, si charitable!...

DESTAILLIS.

Plusieurs fois, dans mes courses, j'ai dirigé mon cabriolet de ce côté pour la revoir encore... impossible.

MADAME BALOCHARD.

Elle ne sort jamais.

DESTAILLIS.

C'est alors que j'ai pensé à vous, qui avez la confiance générale de tous les habitants du quartier; qui savez les petits secrets de toutes les familles... bien que celle-ci me soit encore

inconnue, je veux absolument la tirer de la misère; et j'ai compté sur vous, madame, pour m'aider à lui faire accepter des offres toutes désintéressées...

MADAME BALOCHARD.

Oh! ça, oui; désintéressées... c'est le mot... et si quelqu'un osait dire le contraire, je lui arracherais les yeux.

DESTAILLIS.

Vous dites que le père se nomme?...

MADAME BALOCHARD.

Durand, facteur.

DESTAILLIS.

Durand! c'est un nom...

MADAME BALOCHARD.

Très commun... Ils sont vingt-sept Durand depuis la place des Victoires jusqu'à la pointe Saint-Eustache... et tenez, justement, voici le nôtre!

DESTAILLIS.

Comment! le père de la jeune fille?...

MADAME BALOCHARD.

Lui-même... Attendez, monsieur le baron... je vais lui parler.

DESTAILLIS.

Ah! mon Dieu! cette figure...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DURAND.

MADAME BALOCHARD, allant au facteur.

Oui, père Durand, soyez tranquille... le diable n'est pas toujours à la porte des pauvres gens. Je vous ai trouvé un protecteur, un membre influent du bureau de charité... le voilà... Monsieur le baron... je vous présente...

DESTAILLIS, à part.

C'est lui!

DURAND.

Comment! comment!... vous, monsieur... c'est vous?

MADAME BALOCHARD.

Est-ce qu'il vous connaît, monsieur le baron?

DESTAILLIS.

En effet... je crois me rappeler...

DURAND.

Oh! je conçois que depuis trois ans... vous ayez perdu la mémoire. Mais, moi, monsieur, je n'ai rien oublié... rien!

MADAME BALOCHARD.

Qu'est-ce qu'il dit? je ne comprends pas...

DESTAILLIS.

Retirez-vous quelques instants.

MADAME BALOCHARD.

Comment donc, monsieur le baron!... (A part.) Ah! ils se connaissent... Bon! bon! bon! j'vais apprendre quelque chose. (Haut.) Votre servante, monsieur le baron, ne vous dérangez pas, je vous en prie.

(Elle entre dans la boutique du boulanger.)

DESTAILLIS.

Comment! vous, Durand, c'est dans une pareille situation!...

DURAND.

Que vous m'avez placé, monsieur; jugez si j'ai dû, moi, perdre votre souvenir.

DESTAILLIS.

Mais... vous n'y pensez pas, je n'ai pas mérité vos reproches... Un événement déplorable, dont je fus la première victime...

DURAND.

Oui, victime... quinze jours après vous rouliez équipage... et moi, je me suis vu au moment d'être écrasé par ces chevaux que vous aviez achetés avec une portion du pain de ma famille.

(Ici madame Balochard ressort doucement de la boutique du boulanger; elle tient son pain sous un bras, et son chien sous l'autre.)

DESTAILLIS.

Ce langage...

DURAND.

Oh! vous l'entendrez... Depuis trois ans, malgré toute ma haine, je n'ai pas cherché à vous rejoindre; mais puisqu'au jour de ma plus grande misère, le hasard vous jette dans mes mains... elles ont assez de force pour vous retenir... et si vous cherchiez à m'échapper... aujourd'hui, je n'écoute plus que mon désespoir... ma rage... Je vous poursuivrais, je vous dirais devant tous cette vérité qui vous effraie, contre laquelle vous cherchez vainement à vous débattre: Monsieur le baron Destaillis, membre du bureau de charité, vous êtes un fripon! oh! vous êtes un fripon.

MADAME BALOCHARD, à part.

Je crois qu'ils commencent à s'entendre.

DESTAILLIS.

Mais c'est un véritable guet-apens! des injures... de la violence. Monsieur Durand... nous avons des lois, et je puis vous faire repentir...

DURAND.

Oui, sans doute, un tribunal a déclaré que vous n'étiez pas un malhonnête homme, que je devais, moi, vous faire remise des trois quarts de ma créance... un autre tribunal peut-être déclarera qu'en vous appelant fripon, je suis un calomniateur... Eh bien! soit, paraissons encore une fois ensemble devant des juges; et ruiné pour vous enrichir, pour payer les cachemires de vos maîtresses, que je sois encore réduit à me courber devant vous, et à vous dire: Pardonnez-moi... j'ai tort... je ne dois vous aborder que le chapeau à la main... le sourire sur les lèvres... Pardonnez-moi, vous êtes un homme loyal, honorable... pardonnez-moi... ah! monsieur le baron, pardonnez-moi. (Riant frené-

tiquement.) Ah! ah! ah! ah! cela manque à la destinée que tu m'as faite, n'est-ce pas, Destaillis? Mais tu ne me croirais pas, tu ne pourrais me croire. Mes excuses, ma rétractation seraient une injure plus sanglante que la première, et j'aurais beau te jeter à la tête le mot honnête homme, tu entendrais toujours : Fripon! fripon! fripon!

MADAME BALOCHARD, se plaçant sur son passage, et l'empêchant de sortir.

Eh bien! ça va bien, n'est-ce pas? Monsieur le baron, il accepte vos bienfaits.

DURAND.

Ses bienfaits!

DESTAILLIS.

Laissez-moi.

MADAME BALOCHARD.

Oh! non, monsieur le baron... je m'oppose à votre départ... vous voulez vous dérober à la reconnaissance de cette estimable famille... C'est moi, père Durand, qui vous ai amené monsieur le baron; il avait remarqué avec intérêt mademoiselle Caroline donnant le bras à sa respectable mère, et depuis ce temps-là...

DURAND.

Ma fille!... et vous parlez de bienfaits qui nous sont offerts par cet homme!... Misérable! je comprends tout maintenant... après avoir ruiné le père, tu voulais déshonorer sa fille.

MADAME BALOCHARD.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

DURAND.

Infâme! ah! je veux enfin me faire justice à moi-même.

(Il le prend à la gorge.)

MADAME BALOCHARD.

Au secours! au secours! le scélérat! au secours de monsieur le baron!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LARFAILLOU, VOISINS et PASSANTS, LE JOCKEY DE DESTAILLIS.

TOUS.

Qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est?

LARFAILLOU.

Bon! ce n'est rien... une querelle! ça ne regarde personne. (A part.) S'il pouvait l'étrangler, il me ferait plaisir.

(On les sépare.)

DESTAILLIS.

Je vous remercie, je vous remercie, mes bons amis... Cet homme est fou... je porterai mes plaintes à son administration. James? le cabriolet.

DURAND.

Je suis fou!... oh! oui, la colère... là... dans ma tête... Du sang! du sang!... Ah! que je souffre!

(Il tombe assis sur le banc de pierre. Sortie de Destaillis.)

LARFAILLOU.

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'il va se trouver mal!

MADAME BALOCHARD.

M. le baron avait raison... Pauvre homme! il est fou!

TOUS.

Il est fou!... il est fou!

(On l'entoure comme pour se saisir de lui.)

DURAND.

Non... laissez-moi... Il est parti maintenant, et je ne suis plus en colère; je suis tranquille. Au nom du ciel, ne me regardez pas ainsi... j'ai toute ma raison... Je suis malheureux, bien malheureux; mais je ne demande rien à personne... rien... Laissez-moi... vous sur-tout, madame, laissez-moi donc!

MADAME BALOCHARD.

Décidément, il est fou.

TOUS.

Oui, il est fou.

(Sortie de tous les personnages, excepté Durand et Larfaillou)

SCÈNE IX.

DURAND, LARFAILLOU.

LARFAILLOU.

Dites donc, père Durand?

DURAND.

Eh bien! que me veut-on encore? Ah! c'est toi, mon ami?

LARFAILLOU.

Tâchez donc de reprendre un peu de courage.

DURAND.

Du courage!

LARFAILLOU.

Il vous en faut, il vous en faut plus qu'à un autre; car vous n'êtes pas malheureux tout seul.

DURAND.

Ah! misérable que je suis!... Maintenant, peut-être, ma femme... et je l'avais oubliée... et je ne pensais qu'à exhaler ma rage contre cet homme... Ah! courons, courons, que je la revoie, que je sache...

(Il marche vers son allée.)

LARFAILLOU.

Eh bien! vous remontez là-haut... et vous ne demandez rien... et pourtant vos enfants... Hier le bourgeois vous a refusé crédit.

DURAND.

Eh bien! aujourd'hui je ne suis pas plus riche qu'hier.

LARFAILLOU.

Mais, aujourd'hui, c'est moi qui suis le bourgeois... et vous savez bien que moi...

DURAND.

Ah! mon ami!

LARFAILLOU.

Attendez, je reviens.

DURAND.

Ma pauvre petite Henriette... c'est pour toi sur-tout, pour toi que je remercie le ciel.

LARFAILLOU, apportant deux pains de quatre livres.

Tenez, prenez... vite, vite, et sauvez-vous!

DURAND.

Merci, merci!

(Rentrée de Dobincourt.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, DOBINCOURT.

DOBINCOURT.

Un instant.

DURAND.

Ciel!

LARFAILLOU.

Le patron!

DOBINCOURT.

Ce pain est-il payé?

DURAND.

Non.

DOBINCOURT.

J'en suis fâché.

(Il reprend le pain.)

LARFAILLOU.

Mais, monsieur...

DOBINCOURT.

Taisez-vous, et rentrez... rentrez, je le veux.

LARFAILLOU.

Ah! monsieur, c'est affreux, c'est abominable!

(Dobincourt le pousse devant lui, et le fait rentrer dans la boutique.)

SCÈNE XI.

DURAND, seul, se trouve près d'une borne; il s'appuie contre elle, et laisse tomber sa tête dans ses mains.

Allons, aujourd'hui encore il faut que je rentre chez moi sans rien... rien! (Pleurant.) Ah! mes pauvres enfants! Des larmes! Non, non, ce n'est pas l'instant d'en répandre... il faut... oui, si je puis... retrouvons des forces encore... remettons-nous en marche... portons ces lettres... et peut-être le prix du port... plus tard je le rembourserai; mais, aujourd'hui... pour mes enfants... Allons, d'abord... celle-ci... (Il tire une lettre de sa boîte.) De Marseille... affranchie! elle est affranchie! Non, le ciel ne se lassera pas de me poursuivre. (Il rejette la lettre dans la boîte, et en tire une autre.) A monsieur le baron Destaillis... Elle est pour lui, cette lettre... pour lui! Ah! mon Dieu!... (Touchant la lettre avec attention.) Mes doigts exercés ne peuvent m'abuser; il y a là-dedans... oui, j'en suis sûr... des billets de banque... à lui... à Destaillis... à celui qui m'a volé trente mille francs... et je n'ai pas de pain, moi!... et il a voiture, lui!... Oh! maudit sois-tu, démon qui m'as jeté cette lettre dans les mains... Je te résisterai... car, enfin... c'est un vol... un crime... que tu me conseilles... Un crime! mais, non... c'est une justice... Ils sont à moi, ces billets de banque... C'est le ciel, c'est le ciel lui-même qui me les envoie, et qui me dit de reprendre mon bien, celui de ma famille... Oh! oui, mes enfants, mes enfants... (Il brise la lettre.) Ciel! sur cette place... imprudent! Non, personne, personne... Ah! malheureux, qu'ai-je fait!... ce cachet, brisé par moi... Mais je suis perdu, perdu... et ma conscience a beau me dire que j'avais le droit de reprendre ces billets... qui osera le soutenir devant mes juges?... Abus de confiance... Les galères... les galères! (Riant frénétiquement.) Ah! ah! ah! ah!... Ils avaient raison tout-à-l'heure, tous ces gens qui m'entouraient; je suis fou... Oui, je suis fou... Eh bien! oublions un instant toutes mes misères, tout mon avenir... Loin de moi, bien loin de moi toutes les conséquences de ma conduite! Je n'y pense pas, je ne veux pas y penser. Cet or est à moi, bien à moi... Et d'abord... du pain... du pain pour mes enfants... Fortuné... Fortuné, mon ami!

SCÈNE XII.

DURAND, LARFAILLOU, puis DOBINCOURT.

DURAND.

Du pain... du pain... j'ai de quoi le payer maintenant... Puis, de là, un médecin pour ma femme... puis... tout ce que voudront mes enfants, tout ce qu'il leur faudra... tout... Ce billet de banque; tiens, prends! Ah, je suis heureux! très heureux! c'est le plus beau jour de ma vie!

LARFAILLOU et DOBINCOURT.

Un billet de banque!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, L'HUISSIER et LES RECORS, sortant par la porte de l'allée.

DURAND.

Qu'est-ce que c'est? d'où venez-vous? que me voulez-vous!

L'HUISSIER.

Allons, monsieur Durand, notre présence désormais ne vous inquiétera plus... Nous sommes payés.

DURAND.

Payés!

L'HUISSIER.

Sans doute; une bourse pleine d'or laissée

sur votre cheminée par un Anglais à qui vous avez sauvé la vie...

DOBINCOURT, DURAND et LARFAILLOU.

Une bourse! de l'or!

DURAND.

En effet... ce jeune Anglais... il est donc revenu... il a tenu sa parole?

L'HUISSIER.

Je ne sais; mais il vous reste là-haut à-peu-près cinq cents francs.

DURAND, à part.

Malheureux! et cette lettre brisée... N'importe! (Haut à Larfaillou.) Viens, mon ami... ils ne mourront pas de faim... Et ma femme, j'ai de quoi lui rendre la santé... oui, je cours...

L'HUISSIER, l'arrêtant.

Votre femme... hélas!

DURAND.

Eh bien?

L'HUISSIER.

Depuis un instant et malgré nos secours... dans les bras de sa fille...

DURAND.

Enfin...

L'HUISSIER.

Elle est morte!

DURAND.

Morte!... ah!

(Il pousse un grand cri, et tombe la face contre terre. Larfaillou et les voisins lui portent secours.)

ACTE TROISIÈME.

Chez Destaillis. — Un riche salon; deux portes latérales, dont l'une, celle à la droite des acteurs, conduit à la salle à manger. Porte au fond, donnant sur l'antichambre.

SCÈNE I.

ANTOINE, DESTAILLIS.

(Destaillis est assis, au lever du rideau, devant une petite table couverte de papiers; Antoine est debout, et semble attendre ses ordres.)

DESTAILLIS.

J'aurai quelques personnes de plus que je ne le pensais. Prévenez le chef; vingt-cinq couverts au lieu de vingt. Il a déja reçu mes ordres: trois services, tout ce qu'il y a de plus fin et de plus nouveau... répétez-le-lui. Faites de suite porter ces lettres; allez.

(Antoine prend les lettres, s'incline et sort.)

SCÈNE II.

DESTAILLIS, seul.

On dira ce qu'on voudra, mais je suis contraint d'arranger encore une fois mes affaires. Mes créanciers vont jeter les hauts cris... ils prétendront que c'est trop de deux fois en trois ans... et puis ils se tairont à la fin, et en passeront par où je voudrai. Mais ce Durand, ce misérable qui osait il y a une heure m'arrêter dans cette rue, me prendre à la gorge, me traiter de... Ah! je me vengerai, je lui ferai perdre sa place, ou plutôt... Non, que m'importe à présent? Laissons-le crier comme tous les autres... Je m'éloigne de Paris, et je me délivre du supplice de les entendre. D'ailleurs je n'agis pas comme un enfant; toutes mes mesures sont prises, mes comptes bien en régle: donc la loi me protége. Les sots, qui croient faire de la philosophie, regardent, à ce qu'ils disent, la fortune comme une chimère: plus sage qu'eux, moi, je prétends qu'il n'y a que cela de positif, et que, si l'argent ne fait pas le bonheur, il le procure du moins à celui qui veut se donner la peine de l'acheter, ce qui revient au même... Ah! ma sœur!

SCÈNE III.

EMMA, DESTAILLIS.

EMMA, entr'ouvrant la porte.

Peut-on entrer?

DESTAILLIS.

Vous savez, Emma, que je n'aime pas à être interrompu quand je travaille.

EMMA.

Et moi, monsieur mon frère, je n'aime pas les gens qui font la moue, entendez-vous? Savez-vous bien qu'il y a plus de deux heures que vous êtes là devant ce vilain bureau?

DESTAILLIS.

Allons, voyons, que me veux-tu, ma petite sœur?

EMMA.

Moi? rien... te voir seulement... Je m'ennuyais... A propos, tu attends du monde à déjeuner; lord Darnley en est-il?

DESTAILLIS.

Ton prétendu? oui.

EMMA.

Ah!... tant mieux.

DESTAILLIS.

Emma, tu l'aimes donc beaucoup?

EMMA.

Moi!... sans doute... je le trouve fort aimable, et je crois bien qu'une femme sera très heureuse avec lui. Songe-s-y donc, vingt-huit ans, un

excellent caractère, de l'esprit... comme un Français; brave, généreux, loyal... et millionnaire! toutes mes bonnes amies vont en mourir de dépit; car pas une d'elles encore n'a pu trouver un mari comme celui que nous rêvions ensemble à la pension; et moi, moi seule, je vois accompli notre château en Espagne. Oui, je me rappelle bien ce que nous nous disions tous les jours : Le bonheur du ménage c'est d'être la maîtresse au logis, de briller dans le monde, d'avoir une loge à l'Opéra et aux Italiens; des diamants, un équipage et des cachemires. J'aurai tout cela, n'est-ce pas, mon frère? Ah! que je suis heureuse!

DESTAILLIS.

Eh bien! qu'on dise encore que les pensionnats de jeunes demoiselles ne sont pas utiles aux mœurs et aux progrès de la raison! A merveille, ma chère amie... Du reste, et moi aussi, je desire cette union; plus que jamais il est nécessaire qu'elle se fasse.

EMMA.

Nécessaire!... oui, c'est le mot.

DESTAILLIS.

Écoute, Emma; comme sœur et comme pupille, tu as des droits à ma confiance; mais peut-être es-tu un peu folle pour me comprendre.

EMMA.

Bien obligée!

DESTAILLIS.

Depuis que je me suis jeté dans le tourbillon des affaires, j'ai, pour parvenir à mon but, tenté des opérations qui n'ont pas toujours été fructueuses. Aussi ne suis-je pas beaucoup plus riche que je n'étais il y a quelques années; j'ai donc résolu, pour en terminer d'un seul coup, d'avoir recours à un moyen infaillible.

EMMA.

Lequel?

DESTAILLIS.

Un moyen fort en usage, et qui m'a déja réussi.

EMMA.

Je ne te comprends pas.

DESTAILLIS.

Je dois deux millions; ils sont entre mes mains réalisés en bons billets de banque; de plus, j'ai cinq cent mille francs de capital... J'abandonne le tout à mes créanciers; c'est-à-dire je garde les deux millions, et je les laisse se partager mes cinq cent mille francs, vingt-cinq pour cent: ils me béniront!... Si je donnais un sou de plus, je serais un sot, et ceux de mes confrères qui comprennent bien l'art de faire fortune m'appelleraient un gâte-métier.

EMMA.

Ah! mon Dieu! tu me fais frémir, Victor!

DESTAILLIS.

Pourquoi donc?

EMMA.

Mais... mais... après avoir agi ainsi, est-ce qu'on peut-être encore un honnête homme?

DESTAILLIS.

Mais, oui, honnête homme, ou peu s'en faut: on a voiture.

EMMA.

Et les sommes que lord Darnley a placées chez toi seraient enveloppées dans cette faillite?

DESTAILLIS.

Oui, et non; ceci te regarde. Aussitôt mon bilan déposé, nous quittons Paris, et nous passons en Angleterre avec notre ami. J'évite ainsi le désagrément d'être témoin des jérémiades de quelques uns de mes créanciers; je suis très sensible de ma nature, et je veux me soustraire au spectacle de leurs larmes... et aux prises-de-corps. Enfin, dès que nous aurons mis le pied sur la terre hospitalière, j'assure à jamais ton bonheur en t'unissant à lord Darnley, et, pour ta dot, je lui rends ce qu'à la rigueur et légalement il me serait permis de garder... Tu vois que je sais tout comme un autre sacrifier mes intérêts, lorsque l'honneur l'exige.

EMMA.

Allons... je n'ose plus, je ne veux plus penser à ce bonheur qui me séduisait tant tout-à-l'heure... De l'or, des cachemires, des diamants, être appelée milady... sans doute, c'est un sort digne d'envie; mais l'obtenir au prix de cette faillite!...

DESTAILLIS.

Bon! tu es un enfant... et je t'assure que tu t'habitueras à cette pensée.

EMMA.

Jamais.

DESTAILLIS.

Nous verrons...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

Lord Darnley.

EMMA.

Ciel!

DESTAILLIS.

Qu'il vienne... qu'il vienne, ce cher ami... Pour lui, ma sœur et moi nous sommes toujours visibles.

(Antoine sort.)

EMMA.

Ah! je tremble!... Quand il va tout savoir, s'il allait croire que j'approuve ta conduite.

DESTAILLIS.

Eh bien! un mot de politesse, et va-t'en.

EMMA.

Mais...

DESTAILLIS.

Va-t'en... (A part.) Ces petites filles n'ont pas le sens commun.

SCÈNE V.

DESTAILLIS, EMMA, LORD DARNLEY.

DARNLEY.

Bonjour, mon cher Destaillis... Mademoiselle, j'ai l'honneur...

EMMA.

Milord...

DARNLEY.

Qu'avez-vous, mademoiselle? vous semblez triste, préoccupée... Auriez-vous quelques chagrins?

EMMA.

Non, milord...

DESTAILLIS.

Ce n'est rien, mon cher ami, ou plutôt, pourquoi vous ferais-je un mystère d'une chose qui doit vous être agréable?

DARNLEY.

Comment?

DESTAILLIS.

Figurez-vous, lorsque Antoine vient de vous annoncer, Emma allait me laisser pour donner un coup d'œil aux apprêts de notre réunion... et maintenant que vous êtes ici... elle hésite, il lui est plus pénible de quitter son futur que son frère... Et, pour vous, elle oublierait volontiers ses devoirs de maîtresse de maison... Heureux mortel! (Bas à sa sœur.) Va-t'en, va-t'en donc!

DARNLEY.

Est-il possible? ah! mademoiselle...

EMMA.

Milord, je me retire... je ne veux pas m'exposer davantage aux railleries et aux reproches de mon frère. (A part.) Ah! maintenant je n'ai plus le courage de soutenir sa présence. (Elle hésite encore à sortir; Destaillis lui fait un signe de mécontentement.) Adieu, milord.

(Darnley la reconduit, et lui baise la main. Elle sort.)

SCÈNE VI.

DESTAILLIS, LORD DARNLEY.

DARNLEY.

Mon ami, je n'ai pas cherché à la retenir, parceque j'ai à vous parler en particulier.

DESTAILLIS.

Je vous écoute.

DARNLEY.

Depuis que je vous ai quitté... il m'est arrivé une aventure.

DESTAILLIS.

Fâcheuse?

DARNLEY.

Dabord, puisqu'il est vrai qu'à l'instant où je vous quittais ce matin, j'ai été attaqué dans une rue voisine, volé, et presque assassiné.

DESTAILLIS.

Ah! mon Dieu! que m'apprenez-vous là?

DARNLEY.

Ne vous effrayez pas... Il est écrit là-haut que mon voyage en France ne me portera jamais malheur... Un instant, toutefois, lorsque ces misérables me tenaient renversé le poignard sur la gorge, j'ai douté de mon étoile, et je trouvais que tout n'est pas bien dans la capitale du monde civilisé... Mais, enfin, grace au ciel, j'en ai été quitte pour une égratignure, et j'ai eu le bonheur de me faire un nouvel ami...

DESTAILLIS.

Comment?

DARNLEY.

Oui... celui qui m'a sauvé la vie... un pauvre diable qui a femme et enfants, pas le sou pour les nourrir... Et de cette famille, moi, je veux faire une famille riche et heureuse... Oh! je l'ai juré, et je tiendrai ma parole. C'est pour cela, mon cher Destaillis, que je voulais vous parler; c'est pour cela que je n'ai pas été avec ma future aussi poli, aussi galant... aussi Français qu'à l'ordinaire; c'est pour cela enfin que je suis pressé, et que je vais vous quitter à l'instant... c'est-à-dire quand vous m'aurez donné des fonds... Il me faut de l'argent, beaucoup d'argent. Vite, vite, dépêchez-vous.

DESTAILLIS, à part.

Diable! cela ne fait pas mon compte. (Haut.) C'est bien, mon ami... après déjeuner nous arrangerons cela.

DARNLEY.

Non pas... il me faut de l'argent sur-le-champ... Pardon de mon importunité; mais vous devez comprendre mes motifs... Il y a quatre heures, quatre heures entières que je n'ai vu mon libérateur... et sa femme se mourait, et ses enfants étaient dans les larmes... Si je restais une heure encore sans aller savoir de leurs nouvelles, sans assurer à jamais leur existence, je serais un ingrat, un misérable... je ne le veux pas... De l'argent!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

La société est réunie... on n'attend plus que ces messieurs.

DESTAILLIS, à part.

Je respire. (Haut.) Je vais les recevoir.

(Antoine sort.)

DARNLEY.

Comment! sans m'avoir répondu?

DESTAILLIS.

Impossible en ce moment, mon ami... la politesse exige...

DARNLEY.

Mais l'honneur, mais la reconnaissance exigent aussi que moi, je pense avant tout à celui qui m'a sauvé la vie... et la reconnaissance et l'honneur, en France comme en Angleterre, et dans tous les pays du monde, doivent passer avant la politesse.

DESTAILLIS.

Ne me parlez pas d'affaires avant déjeuner; après le café, je serai tout à vous.

DARNLEY.

Ah! j'enrage!

DESTAILLIS.

J'aurai moi-même à vous communiquer, ainsi qu'à mes autres convives, quelque chose de très important... Venez-vous, mon ami?

DARNLEY.

Non, je n'ai pas faim... Adieu!

DESTAILLIS.

Vous vous fâchez?

DARNLEY.

Du tout... je suis calme, très calme... Je conçois que vous ne partagiez pas, vous, mon enthousiasme pour cet homme, mes inquiétudes pour sa pauvre famille... Eh bien! adieu, je pars, et je reviens dans une heure.

DESTAILLIS.

Mais, mon ami...

DARNLEY.

Ne me retenez pas... Puisque vous ne pouvez en ce moment me donner l'argent que je demande, je vais le chercher ailleurs.

DESTAILLIS.

Ailleurs? et vous dites que vous ne vous fâchez pas!...

DARNLEY.

Eh bien! eh bien! oui... je ne sais pas cacher ce que j'éprouve... La petite discussion que nous avons ensemble me fait plus de mal, plus de chagrin que je n'en ai ressenti depuis mon débarquement en France, plus même que ne m'en ont fait mes assassins de cette nuit... Je comptais sur votre amitié... et je vous trouve froid, égoïste... et quand je vous demande comme un service ce que vous me devez, après tout, vous me répondez: Après déjeuner... Ah! je vous en veux, je vous en veux beaucoup. Allez donc, monsieur, allez rejoindre vos convives; mais, moi, je ne penserai à mes plaisirs qu'après avoir fait mon devoir. Adieu, adieu, monsieur.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

DESTAILLIS, seul.

Diable d'homme qui ne fait rien comme les autres! Il m'eût été facile pendant le déjeuner, par une confidence adroite, de le bien disposer en faveur de mon affaire, et il faut qu'il m'échappe juste au moment où j'ai tant besoin de lui... Tâchons au moins de retenir tout mon monde à table jusqu'au retour de ce maudit original. (Il appelle.) Antoine? (Antoine paraît.) Faites servir.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

(Destaillis sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

ANTOINE, seul; PLUSIEURS DOMESTIQUES.

ANTOINE, marchant vers la porte à droite, crie d'une voix forte.

Servez!

(Plusieurs domestiques traversent de gauche à droite, portant le déjeuner.)

ANTOINE, descendant la scène.

A merveille! excellente maison! chaque jour, réunion, fête nouvelle! c'est un vrai paradis... Ma foi, vivent les gens comme il faut, qui font de grandes affaires, et mènent une joyeuse vie!.. Les domestiques s'en ressentent... Moi, j'amasse, je mets de côté sur mes gages, je prête à la petite semaine; et puis le crédit du patron me donne du crédit par ricochet... Les commères du quartier viennent me confier de petites sommes, je les fais valoir; et un beau jour... quand ma tire-lire sera bien garnie... je rassemblerai toutes mes clientes, je leur dirai que j'ai eu des malheurs, je déposerai mon bilan... et j'irai vivre en province paisiblement... et honorablement!... (Aux domestiques.) Le champagne!

(On entend en dehors, au fond, la voix de Caroline dans la coulisse.)

CAROLINE.

De grace, laissez-nous arriver jusqu'à elle!

ANTOINE.

Hein? qu'est-ce que c'est?

(Il marche vers le fond; Caroline paraît; deux domestiques veulent lui barrer le passage.)

SCÈNE X.

ANTOINE, CAROLINE.

ANTOINE.

Que veut cette jeune fille? Monsieur n'est pas visible.

CAROLINE.

Ce n'est pas à lui, c'est à sa sœur... à mademoiselle Emma que je veux parler.

ANTOINE.

Impossible.

CAROLINE.

Il le faut; ce que j'ai à lui dire ne souffre pas de retard.

ANTOINE.

Je vous répète que monsieur et mademoi-

selle ne peuvent recevoir personne dans cet instant.

CAROLINE.

Monsieur, par pitié... laissez-moi lui parler... Je reste ici... je ne sortirai pas...

SCÈNE XI.

LES MÊMES; DESTAILLIS, rentrant en scène un verre de champagne à la main.

DESTAILLIS.

Quel est ce bruit? que signifie...?

ANTOINE.

Monsieur, il m'a été impossible de retenir mademoiselle.

DESTAILLIS.

Mademoiselle!... eh bien! quel motif...?

CAROLINE.

Monsieur, vous êtes sans doute monsieur le baron Destaillis?

DESTAILLIS.

C'est moi-même.

CAROLINE.

Mademoiselle Emma, votre sœur, fut mon amie; j'étais heureuse alors... Nous avons été élevées ensemble, et je venais lui rappeler notre ancienne amitié, lui confier un secret, un secret affreux... que vous aussi, vous sur-tout, vous devez connaître.

DESTAILLIS.

Moi?

CAROLINE.

Oui... et je l'aurais suppliée, elle qui doit avoir sur vous quelque empire, d'implorer votre générosité pour mon père.

DESTAILLIS, à Antoine, en lui remettant son verre de champagne.

Sortez.

(Antoine sort.)

SCÈNE XII.

DESTAILLIS, CAROLINE.

DESTAILLIS.

Parlez... je vous écoute, mademoiselle; je sais quel est votre père, et quoiqu'il ait de grands torts envers moi, qu'il m'ait, ce matin même, insulté publiquement... pour vous, je puis encore lui pardonner... pour vous seule...

CAROLINE.

Eh bien... il est là.

(Elle montre la porte du fond.)

DESTAILLIS.

Que dites-vous? Durand...

CAROLINE.

C'est moi qui l'ai conduit ici... Je lui ai dit que je verrais votre sœur, qu'elle seule pouvait nous préserver du nouveau malheur qui nous menace; malheur plus grand encore que tous les autres... et il attend le résultat de mon entrevue avec votre sœur.

DESTAILLIS.

Que veut-il de moi?... me prier de garder le silence sur l'insulte qu'il m'a faite, de ne pas lui faire perdre sa place?... Savez-vous, mademoiselle, qu'il faudrait pour cela plus que de l'indulgence?

CAROLINE.

Ah! monsieur... plût au ciel que cette place ne lui eût jamais été rendue... je n'aurais pas maintenant à vous supplier, à me traîner à vos genoux pour vous demander grace, grace, pitié pour mon père! (Elle tombe à genoux, Destaillis la fait relever.) Oh! je ne me relèverai point que vous ne m'ayez promis de lui sauver l'honneur.

DESTAILLIS.

L'honneur... Je ne puis concevoir... (A part.) Enfin, pour elle, je ne veux pas être inexorable. (Haut.) Eh bien, eh bien, mademoiselle, je promets tout.

CAROLINE, se relevant.

Ah! monsieur! monsieur! tant de bonté... Comment jamais reconnaître...! Je vais appeler mon père, et lui dire...

DESTAILLIS.

Non, non; je ne veux pas de ses remercîments, à lui... quel que soit le service que je lui rende; et s'il est vrai qu'en effet je lui sauve l'honneur, comme vous le dites, je ne fais rien pour lui... rien... je lui garde haine et colère... Mais vous, vous, mademoiselle, qui pourrait vous résister?... qui pourrait voir couler vos pleurs, et ne pas être ému, et ne pas oublier tous les torts de votre père?... Belle comme vous êtes, et souffrir! oh! non, non, mademoiselle, cela ne doit pas être... des yeux comme les vôtres ne sont pas faits pour répandre des larmes.

(Il veut lui baiser la main.)

CAROLINE.

Monsieur, monsieur... laissez-moi... (A elle-même.) Grand Dieu! et ma mère! elle est morte depuis une heure... Ah! mon père! mon père!... défendez-moi! venez; mais venez donc!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND, entrant malgré Antoine et d'autres domestiques.

Caroline! tu m'as appelé... Destaillis!

CAROLINE.

Moi! (A part.) Malheureuse! je l'ai perdu peut-être... (Haut.) Rien, rien, mon père; mais... monsieur le baron m'avait promis votre grace, et j'ai pensé que vous pouviez paraître devant lui.

DURAND.

Ma grace!... (A part.) Oui, c'est de lui maintenant, c'est de cet homme qu'il me faut l'obtenir! O ma fille!

DESTAILLIS.

Ainsi, monsieur, par un hasard que je ne puis comprendre, et dont j'attends l'explication, vous ne m'abordez plus l'injure et la menace à la bouche... c'est heureux!

DURAND, à part.

Contenons-nous. (Haut, posant des billets de banque sur un guéridon.) Monsieur, cet argent est le vôtre... maintenant mon sort dépend de vous: disposez de moi.

(Étonnement de Destaillis.)

CAROLINE.

Monsieur le baron, j'ai votre parole.

DESTAILLIS.

Achevez... Si cet argent est à moi, comment se trouve-t-il entre vos mains?

DURAND.

Comment? Cette lettre vous était adressée... dans mon délire, j'ai osé...

DESTAILLIS, lui arrachant la lettre.

Malheureux! qu'avez-vous fait?

CAROLINE, à Destaillis.

Monsieur... monsieur, rappelez-vous votre promesse.

(La porte du fond s'ouvre; un officier de paix paraît suivi de deux exempts : ils s'arrêtent sur le seuil. Au même instant, Emma rentre avec les convives par une porte latérale.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE PAIX, DEUX EXEMPTS, EMMA, LA SOCIÉTÉ.

DESTAILLIS, continuant sans se détourner.

Violer le sceau d'une lettre! un facteur!

CAROLINE.

Plus bas! plus bas!

DESTAILLIS.

C'est une indignité, une infamie!... c'est un vol avec effraction.

CAROLINE, apercevant l'officier de paix.

Ah! (Bas à Destaillis.) Silence!

DURAND.

Il est trop tard... Laisse, ma fille; celui qui m'a dépouillé vient de m'envoyer au bagne.

L'OFFICIER DE PAIX, aux deux exempts, en leur désignant Durand.

Assurez-vous de cet homme.

CAROLINE, se jetant dans les bras de Durand.

Ah!... mon père!

EMMA.

Mais que se passe-t-il donc?

CAROLINE.

C'est elle!... Mademoiselle Emma...

EMMA.

Caroline... c'est toi! Comment se fait-il...?

CAROLINE.

Ah! puisque tu veux bien me reconnaître, puisque tu me parles encore en amie, que n'es-tu venue quelques minutes plus tôt! c'était toi que je venais implorer pour mon pauvre père.

EMMA.

Ton père!...

DESTAILLIS, à l'officier de paix.

Pourquoi cette arrestation chez moi, monsieur? Je n'ai porté plainte contre personne.

EMMA.

Une arrestation!

CAROLINE.

Oui, c'est mon père...

L'OFFICIER DE PAIX.

Ce matin même, sans pain, ne possédant pas de quoi s'en procurer, puisque le boulanger de son quartier lui avait deux jours de suite refusé crédit, cet homme, une demi-heure environ après que la remise lui fut faite à la poste d'une lettre à l'adresse de monsieur, changeait un billet de mille francs chez le même boulanger.

EMMA.

Ah! malheureux!

L'OFFICIER DE PAIX.

J'ai reçu l'ordre de me transporter ici, et ce que je viens d'entendre de la bouche même de monsieur le baron ne me laisse plus aucun doute.

DESTAILLIS.

Je suis désespéré d'être involontairement cause de l'arrestation de ce facteur, et sur-tout du scandale que cela occasione chez moi; mais il m'a été impossible de maîtriser mon indignation.

L'OFFICIER DE PAIX.

Vous avez fait votre devoir, monsieur le baron, je vais faire le mien. (A l'un des exempts.) Faites avancer une voiture.

(L'exempt sort.)

CAROLINE.

Ah!

(Elle tombe dans les bras de son père.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LORD DARNLEY.

DARNLEY.

Un instant, monsieur, un instant!

CAROLINE et EMMA, ensemble.

Lord Darnley!

DARNLEY, allant à Durand.

Mon ami! mon sauveur!...

DESTAILLIS.

Que dit-il?

DARNLEY.

Que viens-je d'apprendre? Ah! malheureux, qu'avez-vous fait?

DESTAILLIS.

Vous savez...

DARNLEY.

Tout... Je viens de chez vous, mon cher Durand; j'ai vu la plus jeune de vos filles pleurant sur les restes inanimés de sa pauvre mère... et puis auprès d'elle un de vos voisins,

un jeune homme..... garçon boulanger, je crois, qui pleurait aussi, et qui m'a raconté tout ce qui s'est passé. Ah ! d'aujourd'hui je commence à être malheureux, très malheureux! (A Destaillis.) Et vous, monsieur, je sais aussi des choses qui vous concernent... (A demi-voix.) Je sais qu'il a été ruiné par vous ; je sais que vous êtes un méchant homme.

DESTAILLIS.

Que voulez-vous dire, milord ? vous avez été mal informé, trompé.

DARNLEY.

Non, monsieur... tout ce qu'on m'a dit est vrai, trop vrai, et j'en rougis pour vous. (A l'officier de paix.) Monsieur, je me porte caution pour mon ami... quelle somme exigez-vous ?

L'OFFICIER DE PAIX.

Milord, vous n'êtes pas ici en Angleterre ; nos lois...

DARNLEY.

Eh ! laissez à ce malheureux du moins le temps de conduire à sa dernière demeure sa femme, qui n'est pas encore ensevelie... vingt-quatre heures, vingt-quatre heures seulement... et moi, lord Darnley, je m'engage sur l'honneur, et sous la garantie de toute ma fortune, à le ramener entre vos mains.

L'OFFICIER DE PAIX.

Je n'ai pas le droit de vous accorder votre demande.

DURAND, soutenant Caroline dans ses bras, à demi évanouie.

Lord Darnley, c'est à vous que je la confie; c'est à vous, généreux étranger, que je laisse toute ma famille ; elle aussi, elle qui est morte à temps encore pour ne pas me voir déshonoré... Milord, de ce matin seulement vous me connaissez, et vous avez compris qu'un moment de désespoir n'a pu faire de moi un malhonnête homme, et vous ne rougissez pas de serrer la main d'un malheureux que la loi va flétrir... (S'approchant de Destaillis, et lui parlant bas.) Monsieur Destaillis, vous êtes opulent et je suis misérable ! vous êtes considéré, et un arrêt infamant va perpétuer ma honte ! Pourtant je ne troquerais pas ma conscience contre la vôtre ; les honnêtes gens me plaindront, et ils vous méprisent. Je vous ai restitué ce qui vous appartenait; et quand il y manquerait le prix du pain que je voulais donner à mes enfants en échange de mon honneur, ce serait un bien faible à-compte sur les trente mille francs que vous m'avez volés.

DESTAILLIS.

Vous êtes trop à plaindre, monsieur, pour que je veuille vous demander compte de cette nouvelle injure.

DURAND.

Adieu, ma fille, adieu!... Elle ne m'entend pas !... Caroline !... Sa main est glacée...

(Emma et d'autres femmes s'empressent autour de Caroline, que Durand vient de faire asseoir.)

DURAND, à Darnley.

Veillez sur elle.

DARNLEY.

Comptez sur moi.

DURAND.

J'y compte... Adieu, milord.

DARNLEY.

Votre ami, toujours votre ami...

DURAND.

Adieu !...

(Il sort, suivi de l'officier de paix et des deux exempts.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, excepté DURAND et LES HOMMES DE POLICE.

CAROLINE, revenant à elle.

Emma!... Cette maison... (Reconnaissant Destaillis.) Ah!... mon père!... où est-il ?... Mais répondez-moi donc! Vous vous taisez... Ils l'ont emmené... (On entend le roulement d'une voiture.) Arrêtez ! arrêtez !... Mon père, je vais te rejoindre... Ah ! laissez-moi ! laissez-moi !

(Elle sort. Emma et les autres femmes la suivent.)

SCÈNE XVII.

LORD DARNLEY, DESTAILLIS, LES CONVIVES.

DARNLEY.

A nous deux, maintenant, monsieur l'homme de bien ! De l'argent! vite, tous les fonds à moi que vous avez entre les mains.

DESTAILLIS, se jetant dans un fauteuil.

Oh ! laissez-moi, de grace, rassembler mes idées... Cette scène pénible, la vue de cette jeune fille, tout cela m'a vivement ému... Mais lui, ce facteur, sous prétexte que ses enfants sont sans pain, se croire autorisé à rompre le cachet d'une lettre, c'est épouvantable !

DARNLEY.

Vous tairez-vous, enfin? Cesserez-vous de faire du sentiment et de la morale, et répondrez-vous à la seule question que je vous adresse? Le brave Durand, votre victime, n'a que moi d'ami sur la terre, et je suis encore là, tandis que lui... Ah! cette pensée me met au supplice !

DESTAILLIS.

M'y voici. Messieurs, veuillez vous asseoir.

DARNLEY.

Pourquoi faire ?

DESTAILLIS.

Messieurs, je vous prie... (Ils s'asseyent tous, excepté Darnley.) J'entre de suite en matière. Je vous ai rassemblés pour vous faire part d'un événement...

DARNLEY.

Que m'importe?

DESTAILLIS.

D'un évènement, croyez-le bien, encore plus pénible pour moi que pour vous-mêmes. Hélas! mes pauvres amis, je suis ruiné, et je me vois réduit...

DARNLEY.

Nous y voilà : le moraliste Destaillis va nous annoncer une nouvelle faillite...

TOUS.

Une faillite!

DESTAILLIS.

Je vous sais gré, mon cher ami, d'avoir prononcé pour moi ce vilain mot, qui ne s'échappe qu'avec peine de la bouche d'un honnête homme.

(Tous les créanciers se sont levés d'un air de mauvaise humeur.)

UN CRÉANCIER.

Mais c'est affreux, monsieur le baron! Voilà un dejeuner qui me coûte soixante-quinze mille francs...

DARNLEY, montrant Destaillis.

Et celui-là, les lois de ce pays ne l'atteindront pas!... Ah! je suis un peu revenu de mon enthousiasme pour la France!

DESTAILLIS, froidement.

Oui, messieurs, une malheureuse opération me force à déposer... Et, comme vous composez la masse de mes créanciers, j'ai cru devoir vous informer de mon malheur... J'offre vingt-cinq du cent.

PREMIER CRÉANCIER.

Comptant?

DESTAILLIS.

Oui, messieurs, comptant; et, cela payé, je suis totalement réduit à la mendicité; mais, grace au ciel, ma misère sera une honnête misère.

(Les assistants, excepté Darnley, causent bas entre eux, et paraissent se consulter.)

DARNLEY.

Votre misère est tout bonnement une banqueroute frauduleuse...

DESTAILLIS.

Que dites-vous là, mon cher ami?

DARNLEY.

Moi, votre ami!... Lorsque je suis volé par vous, je vous défends, du moins, de me dire des injures.

DESTAILLIS.

Ne faites pas attention, messieurs : lord Darnley est étranger; notre langue ne lui est pas encore familière; il ne connaît pas bien la valeur des termes qu'il emploie.

DARNLEY.

Je la connais assez pour être bien certain désormais que votre nom, Destaillis, veut dire en bon français un misérable, un infâme!

DESTAILLIS.

Milord, vous m'insultez, et je vous en demande satisfaction...

DARNLEY.

Comment, satisfaction! Vous voulez vous battre avec moi?... Je doute que vous y soyez bien résolu, et que vous teniez assez à faire croire que vous êtes un honnête homme pour vouloir le prouver à la pointe de l'épée... Quant à moi, je récuse cette preuve. Un misérable, un infâme peut se battre tout comme un autre, et, pour cela, on ne l'estimera pas davantage, on ne croira pas à son honneur; mais le déjeuner que vous venez d'offrir à ces messieurs; mais cette assemblée de créanciers, dont je fais partie... voilà une preuve qu'un duel ne peut détruire... Et, lorsqu'elle m'a été donnée, devant tant de témoins, je n'irai pas jouer ma vie contre la vôtre! Avez-vous un frère, un parent, un ami, un serviteur, même, qui vous estime assez pour embrasser votre cause, pour me donner un démenti? Fût-il le plus obscur, le plus pauvre de tous les hommes, j'accepte son défi, et je suis assez sûr de mon bras pour lui laisser la vie en exposant la mienne... Mais avec vous, ah! la partie ne serait pas égale... Je mettrais au jeu plusieurs millions bien à moi, et une existence irréprochable; vous, l'argent des autres et votre friponnerie... On ne se bat pas avec un Destaillis : on le méprise, monsieur, on le méprise!

DESTAILLIS, à part.

Ces Anglais ne seront jamais civilisés.

PREMIER CRÉANCIER.

Messieurs, terminez, de grace, une discussion tout-à-fait étrangère à l'affaire qui nous occupe... (A Destaillis.) Vous avez parlé de vingt-cinq pour cent comptant?

DESTAILLIS.

Oui, messieurs : c'est tout ce que je possède. (Tirant un papier de sa poche.) Si vous acceptez mes offres, veuillez apposer votre signature au bas de cet acte, que j'ai rédigé d'avance, et dont je vous prie de vouloir bien prendre connaissance.

(Il remet l'acte à un des assistants.)

DARNLEY.

Moi, je ne signerai pas : accepter vingt-cinq pour cent, ce serait m'avouer complice de votre friponnerie!

DESTAILLIS.

A votre aise; mais, franchement, vous avez tort. (A demi-voix.) Voyez ces messieurs, comme ils sont raisonnables, comme ils s'exécutent de bonne grace! ils signent sans se faire prier... Ils savent bien ce qu'ils font : c'est à charge de revanche... (Baissant encore plus la voix.) Mon cher, vous êtes d'une maladresse... vous vous emportez sans raison. Moi, vous faire perdre ces quatre cent mille francs! vous me connaissez mal... Je comptais les offrir en dot à ma sœur... Vous comprenez?

DARNLEY, bas.

Arrêtez! Votre sœur... vous venez de dire un

mot qui m'a brisé l'ame! Votre sœur... je ne suis pas assez injuste pour la mettre sur la même ligne que vous, et la rendre responsable de la conduite de son frère... Emma, je l'aime, je l'adore : pourquoi faut-il...?

DESTAILLIS, à part.

Il cèdera.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CAROLINE, EMMA, PLUSIEURS FEMMES.

CAROLINE, entrant vivement, suivie d'Emma et de ses femmes.

Non, non, je ne veux pas rester ici! Plutôt, plutôt la mort sur le seuil de la prison de mon père!... Ah! milord, emmenez-moi, emmenez-moi!

DARNLEY.

Venez, mademoiselle : vous trouverez toujours en moi un protecteur, un ami, un frère. Emma, je vous remercie des soins que vous avez donnés à cette jeune fille... Adieu... Hier encore, ne connaissant le malheur que de nom, n'y croyant pas, je rêvais un avenir qu'il me faut repousser aujourd'hui...

EMMA, à part.

Que dit-il?

DARNLEY.

Je ne pensais qu'à vous, à notre mariage; mais une grande calamité, en pesant sur la vie d'un homme qui avait sauvé la mienne, m'interdit pour long-temps, pour toujours peut-être, la joie et le bonheur! Vous que j'aimais, que j'aime encore, je pleure en vous disant adieu... mais, avant de songer à mes larmes, j'en ai d'autres à essuyer, d'autres plus précieuses que les miennes... Désormais je ne puis plus être l'ami de votre frère; et tous mes jours, tous mes travaux, tous mes soins seront consacrés à la famille de sa victime... Adieu!

EMMA, se laissant tomber sur une chaise en pleurant.

Adieu!

DESTAILLIS, bas.

J'ai un autre parti à te proposer.

EMMA.

Ah! mon frère!...

DARNLEY, à Caroline.

Et maintenant, partons, mademoiselle... Nous allons rendre les derniers devoirs à votre pauvre mère!

(Ils s'éloignent tous deux.)

ACTE QUATRIÈME.

Trois mois après. — Le théâtre représente une des salles basses séparant le Palais-de-Justice de la Conciergerie; au fond, une grille ouverte. Portes latérales: celle de gauche conduisant aux salles d'audience; celle de droite, à la Conciergerie. Au lever du rideau, des avocats, portant des dossiers, vont du Palais-de-Justice à la Conciergerie, et réciproquement. Plusieurs gendarmes vont et viennent de la grille du fond à la porte de gauche.

SCÈNE I.

DOBINCOURT, en bourgeois; FORTUNÉ LARFAILLOU, AVOCATS, GENDARMES.

(Dobincourt et Larfaillou entrent par la porte de gauche.)

LARFAILLOU.

En v'là-t-il de ces salles, de ces *colidors*, de ces portes!... Il y a de quoi se perdre vingt fois en un quart d'heure.

DOBINCOURT.

Heureusement, mon garçon, que je connais les êtres! Quand on a eu l'honneur de faire partie du jury...

LARFAILLOU.

Mais où sommes-nous donc à cette heure, bourgeois?

DOBINCOURT, désignant la porte de droite.

Voilà la porte du passage qui mène de la Conciergerie au Palais-de-Justice... Dans un instant, le facteur va sortir de son cachot et passer par ici pour aller au tribunal; et dans une heure, s'il est condamné, comme je le suppose, il traversera cette salle pour retourner à son cachot.

LARFAILLOU.

Est-ce que vraiment vous croyez que ce pauvre homme sera condamné?

DOBINCOURT.

C'est indubitable... Après l'audience d'hier et les dépositions des principaux témoins, il est impossible qu'on penche pour la clémence. Si l'on n'effrayait pas les malfaiteurs par de bons exemples, on voit déja bien des crimes, on en verrait bien d'autres... Tous les jours on serait dévalisé, pillé, assassiné chez soi. La justice! la justice!... je ne connais que ça.

LARFAILLOU.

Tenez, bourgeois, ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous offenser; mais la justice, sans comparaison, c'est comme un maître : quand il s'est fourré là quelque chose dans la tête qui n'a pas le sens commun, on a beau lui prouver, clair comme le jour, qu'il est dans son tort, il ne veut pas convenir qu'il a fait ou dit une bêtise... v'là c' que c'est que la justice.

DOBINCOURT.

Larfaillou!... Larfaillou!... vous passez les bornes, vous les passez, mon garçon.

LARFAILLOU.

Pauvre cher homme! je le vois encore assis entre ces deux grands escogriffes de gendarmes... A la vue de ses cheveux blancs, de son air abattu, j'ai senti mon cœur qui s'en allait, qui s'en allait... Et puis, cette pauvre mamselle Caroline... O mon Dieu! mon Dieu!

DOBINCOURT.

Allons, nous y voilà! mamselle Caroline!... Encore!... Fortuné Larfaillou, je condamne cette sensibilité intempestive, cet amour pour la fille d'un prévenu, d'un criminel... oui, d'un criminel... Car enfin ce facteur a-t-il décacheté une lettre qui n'était pas à son adresse?... oui. S'est-il emparé des billets de banque que contenait cette susdite lettre?... encore oui. A-t-il disposé d'un de ces billets comme lui appartenant?... toujours oui. Donc il est coupable, donc il doit être puni... Tu n'as donc pas entendu le procureur du roi?... Comme il a parlé contre les voleurs! comme il vous a traité tous ces gens-là!... On ne voit plus que des scélérats quand on l'entend parler, M. le procureur du roi... C'est-à-dire qu'hier soir en l'écoutant, il me semblait que mon voisin guettait ma montre, et involontairement j'ai rentré ma chaîne.

LARFAILLOU.

Silence!... Tenez, tenez, la voilà.

DOBINCOURT.

Qui donc?

LARFAILLOU.

Mamselle Caroline et sa sœur... avec ce jeune Anglais qui ne les quitte pas.

DOBINCOURT.

Ah! oui... milord Kresneley... Karnet... un nom extraordinaire.

LARFAILLOU.

Voyez donc comme elles pleurent toutes les deux... ces pauvres enfants!

SCÈNE II.

LES MÊMES, DARNLEY, CAROLINE et HENRIETTE.

DOBINCOURT.

Comment peut-on donner le bras à la fille d'un homme qui probablement sera...! Faisons comme si nous ne les connaissions pas, et retournons dans la salle des témoins.

(Il sort.)

LARFAILLOU, à lui-même, en regardant lord Darnley.

Ah! mon Dieu, qu'il est heureux, lui, d'être milord et de pouvoir les consoler!... Je suis si pauvre!... Il a de l'or, lui!... moi, je n'ai que des larmes!

(Pendant ce temps, lord Darnley a descendu la scène avec les deux jeunes filles.)

CAROLINE.

Merci, milord, merci!... Vous allez venir à cette dernière audience, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Vous nous protégerez jusqu'à la fin.

CAROLINE.

Vous ne craignez pas d'attirer sur vous une part de l'opprobre qui couvre les enfants d'un coupable... car ils le disent tous, qu'il est coupable.

DARNLEY.

Que m'importe ce qu'ils disent! A mes yeux, le seul tort de ce pauvre Durand fut de sacrifier jusqu'à son honneur pour donner un morceau de pain à ses enfants. Je ne sais pas au juste si c'est un crime... ou une vertu.

LARFAILLOU, à part.

A la bonne heure, il pense comme moi, le milord! Ce qu'il dit là, ça m'empêche d'être jaloux de lui.

DARNLEY.

Mais, vous le savez, mademoiselle, il faut que je vous quitte quelques instants... Ce mémoire, que j'ai fait rédiger en faveur de mon ami, déja je l'ai fait remettre à la cour, à quelques uns des membres du jury; mais tous ne l'ont pas encore, et je veux qu'il soit répandu avec profusion; que tout le barreau, que le public enfin apprécie à sa juste valeur ce qu'ils appellent le crime de votre père... Je ne voudrais pas vous laisser seules en ces lieux... et pourtant... je n'ai personne....

LARFAILLOU.

Personne?... me voilà, moi!

DARNLEY.

Toi!... En effet, et lui aussi s'est intéressé à votre destinée, et lui aussi a témoigné pour nous au tribunal.

CAROLINE.

Mon ami...

LARFAILLOU.

Ah! mademoiselle.... (A part.) Son ami!.... (Haut.) Voyons, milord, où trouverai-je ces mémoires dont vous me parlez?

DARNLEY.

Dans ma voiture... devant la grille du Palais... (Il écrit un mot au crayon sur son carnet.) Tiens, avec ce mot on te les remettra.

LARFAILLOU.

J'y cours... et j'en répandrai par-tout; j'en donnerai aux juges, aux avocats, aux huissiers, aux gendarmes, aux sergents de ville, à tout le monde... Mamselle Caroline, je n'oublierai jamais que vous m'avez appelé votre ami.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

LORD DARNLEY, CAROLINE, HENRIETTE.

CAROLINE.

Si cet écrit pouvait persuader les juges.

HENRIETTE.

Est-ce que tu en doutes, Caroline?

CAROLINE.

Milord, l'espérez-vous?

DARNLEY.

Je ne sais... je n'ose plus croire à rien depuis la dernière faillite de ce Destaillis et l'arrestation de votre père. Riche aujourd'hui, avec l'or des autres, le banqueroutier a de nombreux amis; il a volé, le code à la main, en remplissant toutes les conditions voulues. Sa personne est sacrée : vos lois le protégent... et ces lois, comment voulez-vous que j'y compte, lorsqu'il s'agit de sauver un brave homme, coupable seulement de misère, d'amour paternel, et d'un instant de délire? Ah! ce sont sur-tout les interprètes de ces lois que je redoute! Ils sont comme ces subalternes qui outre-passent toujours les ordres qu'on leur a donnés : les uns font détester leurs maîtres, les autres font maudire la législation.

CAROLINE.

Ainsi plus d'espérance!

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu!

DARNLEY.

Allons, pardonnez-moi de vous donner si peu de consolations et de courage; mais pendant ces trois mois... ces trois siècles qui viennent de s'écouler, j'ai vu changer tout mon caractère; j'ai vu s'anéantir ma confiance, mes affections, mes rêves de jeune homme... Le genre humain, je le hais maintenant!... La France! je voudrais la fuir, et je l'aimais tant!... Pour elle, j'avais quitté ma mère!... Ah!... Mais que vais-je vous dire? parlons de vous, de vous seules, mes enfants, qui pleurez, et dont je ne songeais plus à essuyer les larmes!

HENRIETTE.

Ma sœur! ma sœur! vois donc... C'est mon père qu'on amène!...

CAROLINE.

Mon père!...

(Toutes deux vont se jeter dans les bras de Durand.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DURAND, QUATRE GENDARMES, UN HUISSIER du Palais-de-Justice.

(Durand, après avoir embrassé ses enfants, serre la main de lord Darnley. — Moment de silence.)

L'HUISSIER.

Milord, veuillez vous retirer... Les parents seuls.

DARNLEY.

Monsieur... pour lui, je crois, je vaux bien un parent... n'est-il pas vrai?

DURAND.

Par malheur, ici ce n'est pas moi, milord, qui serai consulté.

L'HUISSIER.

Vous ne pouvez rester sans un permis de monsieur le président.

DARNLEY.

Eh bien! où est-il?

L'HUISSIER.

On va vous conduire auprès de lui.

(Il fait signe à un gendarme.)

DARNLEY.

Je reviens.

(Il sort par la droite avec un gendarme.)

SCÈNE V.

DURAND, HENRIETTE, CAROLINE.

DURAND.

Henriette... Caroline... on ne tardera pas à prononcer ma sentence... Peut-être, hélas! ne me reste-t-il dans ce monde que peu d'instants pour vous voir, pour vous embrasser!...

HENRIETTE et CAROLINE.

Ah! mon père!

DURAND.

Mes enfants, ne cherchez pas à me donner de l'espoir... il s'enfuirait si vite que ce serait un triste bienfait... je serai condamné... Le bagne... et pour moi, je vous le dis, le bagne, c'est la mort!

CAROLINE et HENRIETTE.

La mort!

CAROLINE.

Eh quoi! perdre jusqu'à cette pensée consolante qu'un jour vous nous seriez rendu... Non, oh! non, ce serait trop affreux.

DURAND.

Vivre serait plus affreux encore! Tu ne sais donc pas, Caroline, lorsque je serais de retour, après avoir subi ma peine, qu'il faudrait en recommencer une plus pénible, plus écrasante encore? Tu ignores donc que je ne pourrais faire un pas sans être montré du doigt, sans entendre murmurer à mon oreille : Tenez, le voilà... c'est Durand!... Durand, le forçat libéré... Ah! jamais! jamais! plutôt mourir! mon Dieu, plutôt mourir!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'HUISSIER, DES GENDARMES.

L'HUISSIER.

L'audience est ouverte; on vous attend.

CAROLINE.

Ah!...

HENRIETTE.

Déja!

CAROLINE.

Nous vous suivons, mon père.

HENRIETTE.

Oui... N'est-ce pas, monsieur, que nous pouvons le suivre?

(L'huissier fait un signe affirmatif.)

CAROLINE.

En vous voyant entouré de vos enfants, en songeant que pour nous, pour nous seules, vous avez été coupable... ils n'auront pas la force de vous condamner.

DURAND.

Dieu le veuille!...

(Il sort par la gauche avec Caroline et Henriette. On entend du côté opposé la voix de Larfaillou.)

SCÈNE VII.

LARFAILLOU, puis LORD DARNLEY.

LARFAILLOU, en dehors.

Je vous dis que je puis passer; j'ai un permis de M. le président... (Il entre.) Ah! c'est bien heureux!... Eh bien!... personne... Est-ce que déja...? Ah! mon Dieu oui... (Il regarde dans la coulisse.) L'audience est commencée! Pauvre père Durand!... j'ai peur comme si j'étais moi-même sur le banc des accusés.

DARNLEY, entrant aussi par la droite.

Enfin je l'ai obtenu, et me voilà... (A Larfaillou.) C'est toi?

LARFAILLOU.

Milord, voyez-vous d'ici votre mémoire?... Ils en ont tous.

DARNLEY.

Merci, merci, mon ami!

LARFAILLOU.

Ah! entendez-vous? c'est votre avocat.

DARNLEY.

Oui.

LARFAILLOU.

Écoutons, écoutons... (Moment de silence.) C'est bien, c'est très bien... ce qu'il vient de dire...

DARNLEY.

Silence! Je voudrais entrer.

LARFAILLOU.

Et moi aussi; mais à présent... déranger tout ce monde...

DARNLEY.

Il est trop tard... on écoute avec tant d'attention!

LARFAILLOU.

Restons ici.

DARNLEY.

Il ne faut pas qu'on perde une seule de ses paroles.

(On ferme la porte conduisant au tribunal.)

LARFAILLOU.

Ah! mon Dieu! on a fermé la porte! nous ne pouvons plus rien voir.

DARNLEY.

Ni rien entendre... Je meurs d'inquiétude!...

LARFAILLOU.

Et moi donc! ça m' fait un effet... Ah! que c'est bête de trembler comme ça!... Mais vous aussi, monseigneur, vous tremblez.

DARNLEY.

Pourvu que cet avocat n'aille pas oublier un des moyens de conviction dont nous sommes convenus ensemble.

LARFAILLOU.

Non, non, il ne l'oubliera pas.

DARNLEY.

Oh! je donnerais dix ans de ma vie pour lui faire gagner sa cause.

LARFAILLOU.

Et moi, je donnerais ma vie tout entière pour essuyer les larmes de cette pauvre mamsell' Caroline!

DARNLEY.

Que dis-tu? Ah! cette pensée est noble et belle, et tu es un brave garçon, mon ami!

LARFAILLOU.

Et vous, milord, vous ne tiendrez peut-être pas à un éloge dans la bouche d'un pauvre diable comme moi; mais je vous admire, je me jetterais au feu pour vous, s'il le fallait... et pourtant je dois vous l'avouer... jusqu'à présent je n'aimais pas beaucoup les grands seigneurs... je dirai même que je ne les aimais pas du tout.

DARNLEY.

Ainsi le ciel nous a réunis; toi, Français, moi, étranger; moi, de la classe la plus élevée, toi, de la dernière, pour nous émouvoir ensemble sur la même infortune, partager les mêmes craintes, les mêmes espérances; pour trembler et pour pleurer ensemble. Ta main, mon brave, ta main... et, quelque part que je te retrouve, je me souviendrai toujours que nous nous sommes rencontrés ici, entre la Conciergerie et la cour d'assises, pendant qu'on jugeait notre ami.

LARFAILLOU.

Et moi aussi, je m'en souviendrai.

DARNLEY.

Mais, dis-moi, je suis attaché à cette famille par les liens de la reconnaissance : Durand m'a sauvé la vie; mais toi, tu ne lui dois rien, n'est-ce pas? Ton amitié est plus désintéressée que la mienne.

LARFAILLOU.

Non, milord, vous vous trompez.

DARNLEY.

Comment?

LARFAILLOU.

J'aime mamsell' Caroline.

DARNLEY.

Tu l'aimes?

LARFAILLOU.

Oh! mais sans espérance, et ça ne m'empêchera pas de l'aimer toute ma vie!

DARNLEY.

Sans espérance... pourquoi? Est-ce de l'or qui te manque? je t'en donnerai.

LARFAILLOU.

Vraiment... mais ça ne suffirait pas : pour

être aimé d'elle, il me faudrait d'autres manières que les miennes, une autre éducation, enfin tout ce qui me manque.

DARNLEY.

Écoute. Après que je t'ai serré la main tout-à-l'heure, après que je t'ai fait la promesse que tu viens d'entendre, tu ne penseras pas que je veuille t'humilier ni t'avilir... Mais tel que tu es, mon garçon, tu ne peux convenir, en effet, à mademoiselle Caroline. Te sens-tu le courage de la mériter?

LARFAILLOU.

Oh! oui, milord.

DARNLEY.

Et d'acquérir, à force de soins et de travail, en un an, dix mois au plus, ce langage, ces manières, cette éducation qui te manquent, et qui sont d'ordinaire le fruit de huit ou dix années d'études?

LARFAILLOU.

Oui, milord, j'en suis sûr.

DARNLEY.

Et si Durand est condamné, condamné aux galères, entends-tu bien! cela ne changera pas ta résolution?

LARFAILLOU.

Au contraire... car c'est alors sur-tout que mademoiselle Caroline aurait besoin d'un appui, d'un soutien. Pardine! si elle était heureuse, le beau cadeau à lui offrir qu'un mari de mon espèce! elle aurait trop à choisir!... Mais quand elle n'a que des chagrins, les prendre tous pour moi; entrer dans sa famille, quand sa famille va être flétrie par un arrêt... braver cette opinion des autres, qui est bien quelque chose, même lorsqu'elle est injuste, et leur dire à tous : Oui, je suis le gendre d'un galérien... et j'en suis fier, et je vous souhaite à tous d'avoir la vertu et la probité de mon beau-père le galérien... Voilà ce que je veux, voilà ce qu'il me faut... et, puisque vous pouvez me le faire obtenir, je vous le demande, milord, je vous en supplie à genoux, les mains jointes et les larmes aux yeux.

DARNLEY.

Eh bien, dans un an, avant peut-être, si tu es digne d'elle, tu seras son mari.

LARFAILLOU.

Ah! milord!

DARNLEY.

Pas de remercîments... je n'en veux pas, je n'en veux pas. Fasse le ciel que de cette journée, si cruelle pour tous, il résulte pour toi, mon ami, un bonheur que moi, je ne dois jamais connaître.

LARFAILLOU.

On vient.

DARNLEY.

Ah! sans doute l'arrêt est prononcé... et ma frayeur recommence.

LARFAILLOU.

Et la mienne!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAROLINE, HENRIETTE.

CAROLINE.

Milord, milord, ah! si vous saviez... je crois... oui, ce n'est pas une erreur, une illusion... sauvé!...

LARFAILLOU et DARNLEY.

Sauvé!...

CAROLINE.

Ah! qu'il a de talent, cet avocat! comme il a su convaincre, persuader nos juges!... surtout quand il nous a montrés ma sœur et moi!... et puis, votre mémoire que tout le monde avait parcouru... dont il a relu tout haut plusieurs passages... Ah! que n'étiez-vous là!... On pleurait, ils pleuraient tous... et chacun dans l'audience répétait ce mot qui me comblait de joie : Acquitté, acquitté... En vain notre adversaire, le procureur du roi, a voulu prendre la parole; on ne l'écoutait pas, on pleurait toujours... on nous regardait! Et moi, si contente de ce résultat inattendu, mais toute surprise de ne pas vous voir... je suis sortie, j'ai couru, je suis venue, et me voilà, milord... c'est à vous que nous le devons... Sauvé! mon père! sauvé!... (A Larfaillou.) Ah! mon ami... et vous aussi, vous prendrez part à ma joie; mon père est sauvé!

DARNLEY.

Ah! bonheur! bonheur!

CAROLINE.

Venez, venez donc!... et vous allez l'entendre.

(Ils vont pour sortir. Duresnel, substitut, entre en scène avec plusieurs avocats.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DURESNEL, et PLUSIEURS AUTRES PERSONNAGES MUETS.

DURESNEL.

Je vous remercie, messieurs; j'avais affaire à forte partie... et je viens de remporter une éclatante victoire.

DARNLEY.

Que dit-il?... ce n'est pas notre avocat.

CAROLINE.

Non... je ne comprends pas.

DURESNEL.

Je conviens qu'après le plaidoyer fort éloquent de mon rival, il était difficile de l'emporter sur lui; aussi ai-je eu de la peine à commander l'attention... Mais enfin j'ai triomphé; j'ai détruit l'un après l'autre tous les arguments de la défense, et Durand est condamné.

DARNLEY et LARFAILLOU.

Condamné!

CAROLINE, pleurant.

Mon père... condamné... Ah! malheureuse!

DARNLEY, à Duresnel.

Et quelle est sa peine?

DURESNEL.

Absolument ce que j'avais demandé dans mes conclusions, cinq ans de fers, la marque, l'exposition.

LARFAILLOU.

Ah! c'est affreux.

CAROLINE.

Mon pauvre père!... c'est son arrêt de mort.

DARNLEY.

Ainsi de ce matin, monsieur le substitut, la société vous doit beaucoup de reconnaissance.

DURESNEL.

Mais assez... je le crois.

DARNLEY.

Beaucoup trop... oui, je trouve, moi, que vous prenez trop chaudement ses intérêts... Vous êtes bien jeune encore... A peine si vous êtes sorti des bancs de vos écoles, et déja vous êtes appelé à demander ou la mort ou le déshonneur d'un homme; et pour vous, c'est un objet d'étude, pour ainsi dire, un moyen d'avancement dans votre sévère profession... Et lorsque vous venez d'envoyer un malheureux aux galères, vous en parlez avec tant de légèreté... vous êtes heureux d'avoir remporté une si triste victoire! Monsieur, que penseriez-vous du bourreau qui dirait en votre présence : Heim! comme j'ai bien coupé cette tête! Eh bien! quand je vous ai entendu parler tout-à-l'heure, voilà l'effet que vous avez produit sur moi.

DURESNEL.

Monsieur... que signifie ce langage? Traiter ainsi le ministère public!

DARNLEY.

Ce n'est pas le ministère public que j'attaque, c'est vous seul, monsieur, c'est vous seul!

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'HUISSIER, puis DES GENDARMES et DURAND.

L'HUISSIER.

Le condamné va partir à l'instant pour Bicêtre.

Cri de DARNLEY, LARFAILLOU et CAROLINE.

Ah!

(Durand entre au milieu des gendarmes, tenant par la main sa jeune fille Henriette. Il est abattu, et marche avec beaucoup de peine.)

CAROLINE.

C'en est donc fait!

DURAND, presque évanoui, et soutenu par ses deux enfants.

Ils avaient tous pleuré sur ma misère... mais bientôt ils n'ont vu que l'article du code dont ils sont les esclaves... Pour ces hommes infaillibles, les résultats sont tout, les causes rien. Cinq ans, la flétrissure, et une heure d'exposition!... Non, mes enfants, non, je n'aurai pas le courage de vivre.

HENRIETTE et CAROLINE.

Ah! mon père!

(Larfaillou soutient la tête de Durand, qui semble près de défaillir.)

DARNLEY, se tournant vers le substitut.

Eh bien! monsieur le substitut, êtes-vous encore satisfait de votre ouvrage? de votre victoire? Ah! puisque vous êtes arrivé à cette pénible magistrature, poursuivez donc les coupables sévèrement, avec rigueur même... Mais quand vous aurez réussi, essuyez une larme et dites : Il est bien pénible de trouver toujours des criminels, je voudrais perdre toutes mes causes. Alors votre ministère demeurera ce qu'il doit toujours être, noble et honorable. Autrement, je le répète, monsieur, vous seriez toujours au rang de l'exécuteur des hautes-œuvres.

ACTE CINQUIÈME.

La route de Bicêtre. — Le théâtre représente une grande route bordée d'arbres, traversant une partie de la scène. A peu de distance au fond, un peu sur le côté, est une élégante maison de campagne; en avant de la maison, un perron orné de statues et d'arbustes. Toutes les croisées sont illuminées; il y a bal. On entend en sourdine le son des instruments; on voit l'ombre des danseurs à travers les rideaux. La scène se passe à la fin de la nuit. Au lever du rideau, Destaillis, en costume de bal, descend les marches du perron.

SCÈNE I.

DESTAILLIS, seul.

Ah! j'avais besoin de respirer l'air frais du matin... Il fait une chaleur là-haut!... Je tiens donc enfin la fortune! comblé des faveurs de cette volage déesse, je puis braver tous ses caprices. Ces pauvres créanciers! ils prétendent que je ne suis pas ruiné! ils vont même jusqu'à dire que je suis beaucoup plus riche qu'auparavant. Pour ne pas entendre leurs plaintes, je me suis retiré d'abord dans une

de mes terres au fond de la Bretagne; puis enfin, comme il faut un terme à tout, je me suis rapproché de la capitale : ici, à deux lieues de Paris, je cherche à en rassembler tous les plaisirs dans ma maison de campagne; je donne des bals, des fêtes, et je parviens à me distraire des chagrins que je cause à mes créanciers. Il faut bien se faire une raison... (*Apercevant Duresnel, qui descend les marches du perron.*) Ah! voici mon futur beau-frère... substitut... et, avant un an, procureur du roi. C'est une excellente chose que l'alliance d'un magistrat, sur-tout quand on est sujet à avoir de mauvaises affaires.

SCÈNE II.

DESTAILLIS, DURESNEL.

(*Il commence à faire jour.*)

DURESNEL.

Est-ce vous, Destaillis?

DESTAILLIS.

Moi-même.

DURESNEL.

Eh bien! je vous ai vu pendant le bal parler long-temps à votre charmante sœur... Vous lui avez dit?...

DESTAILLIS.

Que la toge de l'impassible magistrat ne vous préserve pas des faiblesses de l'humanité; que vous l'aimez, que vous l'adorez, et que je vous ai promis, moi, qu'elle serait votre femme.

DURESNEL.

Et qu'a-t-elle répondu?

DESTAILLIS.

Rien... Elle a souri... Touchez là, mon cher beau-frère.

DURESNEL.

Ah! mon ami, ma reconnaissance...

DESTAILLIS.

Allons! vous plaisantez... votre amitié, entendez-vous, rien que votre amitié... Mais en me demandant la main de ma sœur, vous m'avez parlé de votre fortune, de vos espérances; vous m'avez dit quelle était votre position dans le monde; il est juste aussi que je vous expose la mienne.

DURESNEL.

A quoi bon?

DESTAILLIS.

J'ai été banquier, j'ai eu des malheurs; des pertes considérables m'ont forcé de quitter les affaires; après avoir, Dieu merci, satisfait à tous mes créanciers, il me reste une fortune honnête et l'estime des gens de bien. Je viens tout récemment d'en recevoir une nouvelle preuve : les notables de la commune de Gentilly, de laquelle dépend ma terre, viennent de me choisir pour leur maire, et je suis porté pour la décoration.

DURESNEL.

Ah! je vous félicite...

DESTAILLIS.

Il n'y a pas de quoi. Qui est-ce qui n'est pas décoré? Il faut bien faire comme tout le monde.

(*Ici Emma paraît sur le perron.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES; EMMA, *en toilette de bal.*

EMMA.

Savez-vous, messieurs, que vous n'êtes pas fort aimables? Votre absence a été remarquée... on s'en étonne... Le bal touche à sa fin, et, pour le prolonger un peu, il faut la présence et les prières du maître de maison.

DURESNEL.

Pardon, mademoiselle, je demande grace pour votre frère; c'est moi seul qu'il faut accuser.

EMMA.

Accuser est de votre ressort, monsieur le procureur du roi... ce serait empiéter sur vos prérogatives.

DESTAILLIS.

Tu as raison... nous voilà prêts à te suivre. Monsieur le substitut, donnez la main à votre future!...

EMMA.

Ah! mon frère, de grace...

DURESNEL.

Est-il bien vrai, mademoiselle, vous ne me défendez pas d'espérer?...

EMMA.

Monsieur, voici toute la société... Je te le disais bien, Victor, on s'impatiente de ne plus te voir.

(*Une partie de la société, hommes et femmes, paraît sur le perron et descend la scène.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA SOCIÉTÉ.

DESTAILLIS.

Est-ce que vous songeriez déja à nous quitter? Ah! mesdames, il y aurait vraiment de la cruauté à nous priver sitôt de votre présence.

UN CONVIVE.

Au contraire, mon cher baron, nous sommes envoyés en députation près de vous pour vous prier de vouloir bien nous permettre de danser jusqu'au passage de la chaîne.

EMMA.

La chaîne!

(*De ce moment son visage devient triste et rêveur.*)

LE CONVIVE.

Oui, mademoiselle; les forçatts qui quittent

Bicêtre pour se rendre à Toulon, et l'on assure qu'ils doivent suivre cette route.

EMMA.

Les forçats!

DESTAILLIS.

Comment donc! très volontiers, j'aurai le plaisir de vous posséder plus long-temps.

DURESNEL, à Emma.

Eh bien, mademoiselle, qu'avez-vous? depuis un instant vous semblez souffrir!...

DESTAILLIS.

En effet... la fatigue du bal sans doute...

EMMA.

Non, non... mais... ce singulier plaisir que vous semblez attendre avec tant d'impatience... cette chaîne... je ne veux pas, moi, je ne veux pas la voir. (Bas à Destaillis.) Mon frère... cette pensée m'a rappelé un souvenir... ce pauvre Durand! Caroline... mon amie, ma compagne d'enfance! Ah! rentrons. (Haut.) Venez, mesdames, venez avec moi dans nos salons; nous ferons ensemble une quête pour ces malheureux.

TOUS.

Oui, oui, c'est cela, une quête! une quête!

EMMA.

Et vous reviendrez : alors vous aurez le droit d'assister à leur passage, car vous aurez payé vos places à ce triste spectacle. Venez, venez.

(Tout le monde remonte, en courant, le perron. Destaillis reste en scène.)

SCÈNE V.

DESTAILLIS, puis ANTOINE.

DESTAILLIS.

Elle est adorable, ma petite sœur; parole d'honneur, je m'attendrirais, si j'en étais capable. Antoine?

ANTOINE.

Monsieur le baron?

DESTAILLIS.

Mettez-vous en sentinelle sur la route, et avertissez-nous de l'arrivée de la chaîne.

(Antoine s'incline, Destaillis remonte.)

SCÈNE VI.

ANTOINE, seul.

C'est bien agréable d'aller se planter en faction sur la grande route, pendant que les camarades trinquent à l'office! Un honnête homme se mettre en embuscade pour guetter des coquins!... quand je dis un honnête homme... je le suis à la façon de mon maître : il a fait deux faillites... moi, je n'ai pu déposer encore qu'une seule fois mon bilan... et un tout petit bilan... j'ai de la marge... Il me faut une douzaine d'années pour arriver à la probité de M. le baron. Enfin, puisqu'il le veut, allons-nous-en à la rencontre des galériens.

(Il s'éloigne par la gauche. Au fond, dans le salon, la musique du bal, interrompue pour un instant, recommence plus vive et plus bruyante. On voit arriver par la droite Larfaillou, en frac, mais gauche et mal à son aise dans son costume; puis lord Darnley, en redingote de voyage, donnant le bras à Caroline, moins pauvrement vêtue que dans les actes précédents, mais toujours avec beaucoup de simplicité; l'air triste et malheureux comme toujours.)

SCÈNE VII.

LARFAILLOU, LORD DARNLEY, CAROLINE.

LARFAILLOU.

Par ici, par ici, milord.

DARNLEY.

Venez, venez, mademoiselle; vous m'aviez promis plus de fermeté... Vous avez voulu revoir, embrasser encore votre père, et je vous ai conduite sur son passage... mais la vue de vos larmes affaiblirait son courage, et il en a tant besoin! (Remarquant le bruit de la musique.) Ah!... pendant que nous pleurons ici, d'autres s'amusent.

CAROLINE.

Il y a bal dans cette maison.

LARFAILLOU.

Ces gens-là prennent bien mal leur temps.

DARNLEY.

Mais je suis inquiet... je ne vois point paraître mon notaire, et pourtant ma voiture a dû le prendre chez lui ce matin pour le conduire de ce côté.

CAROLINE.

Votre notaire! quel motif?

DARNLEY.

Vous le saurez, mademoiselle. (A Larfaillou.) Mon ami... tu reconnaîtras bien mon équipage?

LARFAILLOU.

Sans doute, milord; mais...

DARNLEY.

Eh bien?

LARFAILLOU, bas.

Quoi! déjà... aujourd'hui... milord, vous voulez...?

DARNLEY, bas.

Oui, je le veux... il le faut. Va, va, mon ami.

LARFAILLOU, bas.

Je vous obéis; mais j'ai bien peur... j'ai observé... j'ai cru reconnaître quelque chose... enfin... (Haut à Caroline.) Mademoiselle... certainement... milord vous dira... Ce n'est pas ma faute, mademoiselle... Je ne peux pas vous expliquer... parceque depuis deux mois que j'apprends la grammaire... ça m'embrouille, et je parle plus mal encore et plus difficilement qu'autrefois. Mais c'est égal... comptez toujours... Oui, mademoiselle... mon sang... ma vie... tout,

mademoiselle... Voilà, mademoiselle. Au revoir, mademoiselle.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, LORD DARNLEY.

CAROLINE.

Que veut-il dire?

DARNLEY, à part.

Allons, je vais remplir la promesse que je lui ai faite... Il l'aime, il est digne de son amour; il sera son mari. (Haut.) C'est un brave jeune homme, n'est-ce pas?

CAROLINE.

Oui, c'est avec vous, milord, le seul ami que nous ayons sur la terre.

DARNLEY.

Et c'est au jour du malheur qu'il s'est déclaré votre ami.

CAROLINE.

Comme vous, milord... Mais vous, c'est une existence brillante, des jours de fête, de plaisirs et d'honneurs, que vous avez échangés contre le spectacle continuel de nos douleurs et de notre humiliation! Votre carrière a été arrêtée... votre avenir brisé à cause de nous... A cause de nous, plus de bonheur... plus d'hymen... plus rien pour vous... rien... que des ennuis et des larmes!

DARNLEY.

Des larmes!... et comptez-vous pour rien, mademoiselle, le plaisir de les essuyer? Des larmes!... ah! combien il est à plaindre, celui qui n'en a jamais versé pour en épargner à ses amis! Tenez, mademoiselle, je vous en conjure, ne parlons pas de moi, mais de ce jeune homme, de lui seul... Tout en s'occupant de vous chaque jour, en courant de vous à votre père et à la pension de votre jeune sœur, il prenait sur ses nuits pour que son esprit, son langage fût un peu plus à la portée du vôtre, pour devenir un peu plus votre égal... Oui, mademoiselle! il refait son éducation... il travaille, il étudie... avec peine, avec beaucoup de peine... car l'étude est difficile lorsqu'on s'avise seulement de s'y livrer à son âge... mais il a tant de zèle, tant d'ardeur, tant de courage!... il desire tant ne pas vous paraître indigne de toute votre amitié!... Il réussira, j'en suis sûr. Vous l'aimerez, mademoiselle, n'est-il pas vrai? vous l'aimerez!

CAROLINE.

Ah! je l'aime déja... comme un frère.

DARNLEY.

Eh bien! écoutez-moi: jusqu'à présent, vous avez trouvez chez une dame de mes compatriotes un asile respectable... maintenant, votre sœur... une enfant, peut rester en pension chez elle, et personne ne me blâmera, ne suspectera ma conduite, lorsque j'irai voir et embrasser cette enfant. Mais vous, mademoiselle, désormais celui qui vous protégera doit avoir le droit de s'avouer hautement pour votre protecteur, sans que personne en soit surpris ou puisse en médire. Mademoiselle, celui-là, pour avoir ce droit, doit être votre mari.

CAROLINE.

Mon mari!

DARNLEY.

Pardon, si je vous dis cela dans une journée aussi douloureuse; mais vous devez comprendre que cela est nécessaire. Depuis le jour où votre père fut condamné, ce projet est là... et d'abord javais remis à un an son accomplissement; mais j'ai réfléchi, et ma dernière pensée a été de fixer aujourd'hui même la signature du contrat.

CAROLINE.

Aujourd'hui! (A part.) Ah! mon Dieu! son regard... l'accent de sa voix... je tremble.

DARNLEY.

Et voilà pourquoi j'ai envoyé chercher mon notaire... dans un instant, ici, vous allez voir votre malheureux père; à la face du ciel, il pourra consentir à votre mariage; il emportera avec lui l'idée consolante que vous ne restez pas seule au monde; et, songez-y bien, mademoiselle, plus tard, demain même, vous ne pourriez plus avoir à cette union la bénédiction paternelle.

CAROLINE, à part.

Non, non, je ne puis... je n'ose croire... Ah! serait-il possible? (Haut.) Milord, cet époux quel est-il?

DARNLEY.

C'est...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LARFAILLOU.

LARFAILLOU.

Milord, votre notaire est arrivé; il est dans l'auberge voisine... il prépare le contrat de mariage.

DARNLEY.

C'est bien, mon ami... (A Caroline.) Celui qui ose prétendre au titre de votre époux en est digne, je le crois... il porte un cœur capable de vous comprendre... il a compati à toutes vos peines... souvent ses pleurs se sont mêlés aux vôtres... il vous aime.

CAROLINE.

Il m'aime! lui?

DARNLEY.

Et si vous le refusiez, Caroline, vous le rendriez bien malheureux.

CAROLINE.

Ainsi, milord, cet homme généreux, qui a tant fait pour nous déja, qui s'est sacrifié

au malheur de notre famille, ne craindrait pas, ne rougirait pas de donner son nom à la fille du forçat ?

DARNLEY.

Non, il serait fier d'être votre époux.

CAROLINE.

Enfin... son nom, milord?

DARNLEY.

Quoi! ne l'avez-vous pas deviné, Caroline, votre époux... c'est lui...

(Il montre Larfaillou.)

CAROLINE.

Lui! ah! oui... c'est lui!... Depuis long-temps, en effet, je l'avais deviné...

(Elle tombe en pleurant sur un banc de pierre placé sur la route.)

LARFAILLOU, à lui-même.

Ah! mon Dieu! elle pleure! Je le savais bien, moi, je ne me trompais pas!

DARNLEY.

Mademoiselle, qu'avez-vous? cette émotion...

CAROLINE, se relevant.

Ce n'est rien... milord... rien; mais, comme vous disiez, c'est qu'il est pénible de songer à un hymen, lorsque mon père...

DARNLEY.

Mais ne pensez-vous pas, ainsi que moi, qu'il le faut?

CAROLINE.

Oui, milord, il le faut.

DARNLEY.

Et votre réponse?

CAROLINE.

Ma réponse?... Oui, oui, j'accepte avec reconnaissance l'époux que vous m'avez choisi.

DARNLEY, se retournant vers Larfaillou.

Eh bien! mon ami, es-tu content?

LARFAILLOU, d'une voix étouffée par les sanglots.

Moi! oui, milord, je suis content, je suis... je suis très content.

DARNLEY.

Comment! que signifie...! (Il est placé au milieu d'eux, et les regarde l'un après l'autre; tous deux sont dans la même attitude, baissent les yeux et pleurent.) Tous les deux!... Ami, parle-moi, regarde-moi... Crains-tu d'être sincère, confiant avec lord Darnley? Ne te rappelles-tu pas que le grand seigneur a donné toute son amitié à l'homme du peuple, le jour où ils se sont rencontrés ensemble entre la Conciergerie et la cour d'assises?

LARFAILLOU, bas.

Oui, milord, et je me rappelle aussi que l'homme du peuple a promis de s'en souvenir toujours comme le grand seigneur. Ainsi il n'est pas de sacrifice que vous n'ayez le droit d'attendre de ce pauvre diable que vous appelez votre ami. Voilà pourquoi je consens à ce mariage.

DARNLEY.

Mais c'est toi qui me l'as demandé?

LARFAILLOU.

Oui, je vous l'ai demandé... dans ce temps-là!...

DARNLEY.

Mais je ne te comprends pas... Est-ce que tu ne l'aimerais plus?

LARFAILLOU.

Au contraire, c'est elle qui ne m'aime pas.

DARNLEY.

Tu te trompes, mon ami, tu te trompes; n'est-il pas vrai, Caroline, vous me l'avez dit... vous l'aimez... comme un frère?

CAROLINE.

Oui, milord.

LARFAILLOU.

Oh! oui... je le crois... comme un frère; mais moi... je l'aime cent fois plus qu'une sœur... Et elle... (Bas.) Milord, il y a un homme qu'elle aime cent fois plus qu'un frère...

DARNLEY.

Que dis-tu?

LARFAILLOU.

Oui, milord.

DARNLEY.

Caroline?...

LARFAILLOU.

Oui, milord.

DARNLEY.

Elle aime?

LARFAILLOU.

Oui, milord, oui, milord, oui, milord.

DARNLEY.

Et cet homme!... c'est?...

LARFAILLOU.

C'est...

DARNLEY.

Enfin?...

LARFAILLOU.

Vous!

DARNLEY.

Moi!

LARFAILLOU.

Oh! depuis long-temps... je le soupçonnais; aujourd'hui j'en suis sûr.

DARNLEY.

Elle m'aime... En effet... cet entretien que je viens d'avoir avec elle... Oui, tout me le prouve à présent...

LARFAILLOU.

On vient, milord. Il faut un mari à cette jeune fille, et le grand seigneur, tout généreux qu'il soit, ne peut pousser le devouement jusqu'à lui donner sa main. Il faut donc que l'homme du peuple se sacrifie... Je signerai le contrat! mais la mort dans l'ame, parceque je ne puis que lui donner un nom et jamais le bonheur; parcequ'avec moi elle souffrira toujours; parcequ'elle a pleuré tout-à-l'heure en apprenant que

je serai son mari; parcequ'il n'y a rien, je crois, de plus affreux, de plus horrible au monde que d'être le mari d'une femme qui ne vous aime pas, et qui en aime un autre.

(Pendant la fin de cette scène, Darnley n'a cessé de fixer les yeux sur Caroline, qui semble fuir ses regards. Moment de silence interrompu par la rentrée d'Antoine.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE NOTAIRE, puis ANTOINE.

ANTOINE, accourant.

Voilà la chaîne! (Appelant.) Messieurs, mesdames, accourez, vous allez voir une fameuse provision de coquins.

DARNLEY.

Ah!... silence!

ANTOINE.

Tiens, c'est lord Darnley, l'ancien ami de M. Destaillis.

DARNLEY.

Destaillis!

ANTOINE.

Dites donc, milord, vous savez bien ce facteur qui a volé un billet de mille francs à mon maître; il est là! je l'ai vu!

CAROLINE.

Mon père!

DARNLEY, à Antoine.

Te tairas-tu, misérable?

ANTOINE.

Lâchez-moi donc, lâchez-moi donc... il faut que j'avertisse M. le baron et sa société de l'arrivée de ces scélér... de ces messieurs.

DARNLEY.

Quoi! ce bal! cette fête!... c'est Destaillis!... L'infâme!... va l'avertir.

ANTOINE.

J'y vais. (A part, en s'en allant.) Il a une rude poigne, le milord.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DESTAILLIS, DURESNEL, la moitié de la société en bas; l'autre sur le balcon. Darnley va se présenter à Destaillis.

DESTAILLIS, l'apercevant.

Lord Darnley!

DARNLEY, à demi-voix.

Ah! te voilà, homme de bien!

DESTAILLIS, haut.

Milord, je suis flatté... (A part.) Que le diable l'emporte!

PLUSIEURS VOIX.

Les voilà! les voilà!

DARNLEY, retournant auprès de Caroline, que soutient Larfaillou.

Allons, mademoiselle, du courage!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DURAND, LES GALÉRIENS, GARDE-CHIOURMES, GENDARMES, PAYSANS, etc.

(Les galériens enchaînés s'avancent deux par deux. Caroline reconnaît son père et va se jeter dans ses bras. Darnley et Larfaillou s'approchent de lui en même temps.)

DURAND.

Ma fille!... mes amis!... vous vous êtes souvenus du pauvre condamné... merci! merci!

LE GARDE-CHIOURMES.

Marchons.

DARNLEY.

Un instant... au nom du ciel, arrêtez... arrêtez un instant.

CAROLINE.

Mon père!... je veux mourir dans vos bras.

(Darnley donne de l'or aux gardes-chiourmes. Une dame s'est approchée, et distribue à tous les galériens le produit de la quête faite par Emma dans les salons de Destaillis.)

DESTAILLIS, à Duresnel.

Retirons-nous, mon cher beau-frère... retournez auprès de votre future.

DARNLEY.

Son beau-frère! sa future!... Ah! la fin couronne l'œuvre! L'accusateur public épouse la sœur du banqueroutier! Eh bien, ce malheureux que vous avez fait retrancher de la société, cet homme sur les traits duquel il ne reste plus, grace à vous, que l'empreinte du désespoir, et qui, ruiné, perdu par toi, Destaillis, occupe ici une place qui devrait être la tienne... moi, lord Darnley, pair d'Angleterre et d'Irlande, moi, homme de bien, je le réhabilite aux yeux de tous; je donne un démenti formel aux juges, en épousant sa fille.

(Mouvement général.)

TOUS.

Sa fille!

DURAND.

Que dit-il?...

CAROLINE.

Lui, mon époux!

LARFAILLOU.

Ah! c'est bien ça, c'est très bien, milord.

DURAND.

Milord, je comprends tout ce qu'il y a de grand et de noble dans votre résolution; je suis tout glorieux que, malgré l'opprobre qui me couvre, vous me jugiez encore digne d'être votre père; mais l'honneur qu'on n'a pu m'ôter en me condamnant me fait un devoir de refuser...

DARNLEY.

Comment!

DURAND.

Songez que votre femme vous apporterait honte et mépris pour dot, et qu'un jour peut-être vous rougiriez...

DARNLEY.

Ami... tu me méconnais... et ton malheur ne t'en donne pas le droit. Moi, rougir de la meilleure action de ma vie!... Écoute ; dans un instant, n'est-ce pas? cette chaîne dont tu fais partie va t'entraîner à Toulon... Eh bien, ma femme et moi, nous te suivrons, et, logés aussi près de toi qu'il nous sera permis de l'être, nous ferons avec toi nos cinq ans de galères... et l'estime et l'affection que j'aurai pour mon beau-père le relèveront aux yeux même de ceux qui seraient assez absurdes pour croire que vos tribunaux sont infaillibles.

DURAND.

Eh bien! que le ciel vous récompense... (à Caroline.) toi, de ton amour pour ton père... (à Darnley.) vous, milord, de ce courage sublime qui vous fait braver cent fois plus que la mort, le préjugé.

LE GARDE-CHIOURMES.

Allons, en route!

DARNLEY.

Partons! (A Larfaillou.) Tu nous suivras, n'est-ce pas?

LARFAILLOU.

Milord, j'allais vous le demander

DARNLEY.

Et tu reprendras tes études?

LARFAILLOU.

Maintenant, à quoi bon?

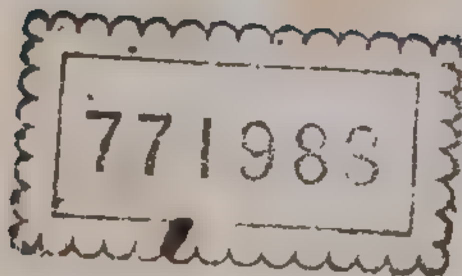
DARNLEY.

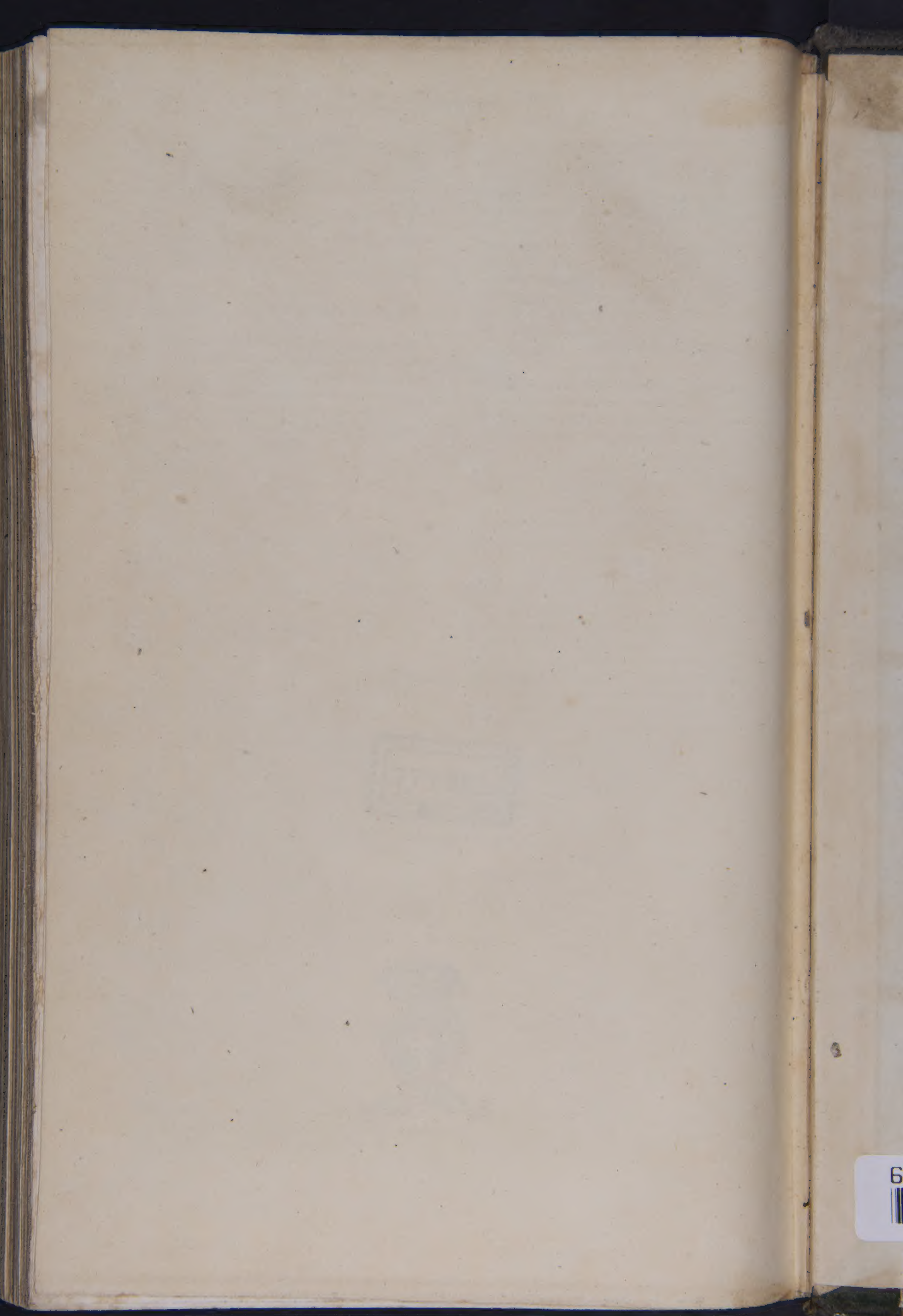
Mon ami, tu peux un jour devenir mon beau-frère. (Pendant cette scène, tous les convives ont regagné les salons. Darnley, apercevant Destaillis, qui du haut du perron observe le départ de la chaîne.) O justice! (Il montre Durand.) Là, le criminel! (il montre Destaillis.) et là l'honnête homme!...

(Départ de la chaîne.)

FIN DU FACTEUR.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.


771983


60.1.43
CF000771983
B.N.C.-FIRENZE

